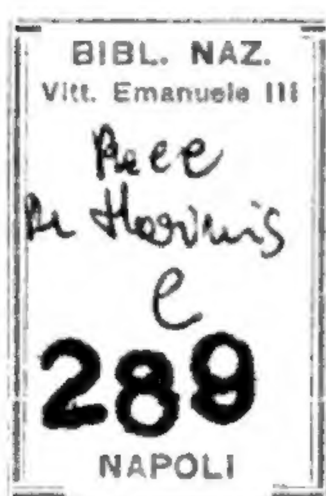




PANTHÉON LITTÉRAIRE

COLLECTION UNIVERSELLE
DES CHEFS-D'OEUVRE DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHRONIQUES
ÉTRANGÈRES
RELATIVES
AUX EXPÉDITIONS FRANÇAISES
PENDANT LE XIII[e] SIÈCLE,

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS, ÉLUCIDÉES ET TRADUITES

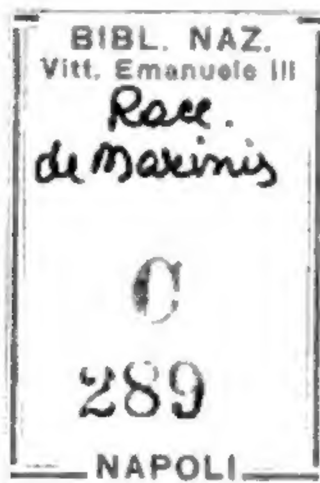
PAR J. A. C. BUCHON.

ANONYME GREC. — CHRONIQUE DE LA PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE D'ACHAIE
(TEXTE GREC INÉDIT).
RAMON MUNTANER. — CHRONIQUE D'ARAGON, DE SICILE ET DE GRÈCE
(TRADUCTION NOUVELLE DU CATALAN).
BERNARD D'ESCLOT. — CHRONIQUE DE PIERRE III ET EXPÉDITION FRANÇAISE DE 1285
(TEXTE CATALAN INÉDIT).
ANONYME SICILIEN. — CHRONIQUE DE LA CONSPIRATION DE J. PROCHYTA
(TRADUITE DU SICILIEN).

PARIS,
AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

M DCCC XL.

BATIGNOLLES-MONCEAUX. — IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, RUE LEMERCIER, 24.


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
de Marinis
C
289
NAPOLI

PANTHÉON LITTÉRAIRE.



LITTÉRATURE FRANÇAISE.



HISTOIRE.

CHRONIQUES ÉTRANGÈRES

RELATIVES

AUX EXPÉDITIONS FRANÇAISES,

PENDANT LE XIIIe SIÈCLE.

IMPRIMÉ

PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N° 4

CHRONIQUES

ÉTRANGÈRES

RELATIVES

AUX EXPÉDITIONS FRANÇAISES

PENDANT LE XIIIe SIÈCLE,

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS, ÉLUCIDÉES ET TRADUITES

PAR J. A. C. BUCHON.

ANONYME GREC. — CHRONIQUE DE LA PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE D'ACHAIE.
(TEXTE GREC INÉDIT.)

RAMON MUNTANER. — CHRONIQUE D'ARAGON, DE SICILE ET DE GRÈCE.
(TRADUCTION NOUVELLE DU CATALAN.)

BERNAT D'ESCLOT. — CHRONIQUE DE PIERRE III ET EXPÉDITION FRANÇAISE DE 1285.
(TEXTE CATALAN INÉDIT.)

ANONYME SICILIEN. — CHRONIQUE DE LA CONSPIRATION DE J. PROCHYTA.
(TRADUITE DU SICILIEN.)

PARIS

AUGUSTE DESREZ, ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 50.

M DCCC XL.



A SON ALTESSE ROYALE

Mgr LE DUC D'ORLÉANS.

Monseigneur,

Une nourriture forte fortifie encore un estomac vigoureux; des études sévères sont l'aliment le mieux approprié à une ferme intelligence. Malgré les formes rudes, et pédantesques peut-être, qu'il me plaît de donner à ce volume, je ne crains donc point de le mettre sous les yeux de Votre Altesse Royale, persuadé que je suis qu'elle y trouvera, sous l'enveloppe inélégante de ces vieux chroniqueurs du XIIIe siècle, des hommes et des faits non vulgaires.

Si l'allure du *Chroniqueur anonyme grec* de notre principauté française d'Achaïe n'est pas toujours bien assurée à travers l'obscurité des âges, qui mieux que lui a bien mérité de la France en faisant revivre des temps marqués du sceau particulier de notre caractère national, et notre conquête par l'épée, et notre établissement amical par l'équité des lois et la tolérance des mœurs aux jours de la prospérité, et notre gaie et fière résistance aux jours de l'adversité? N'eût-il arraché à l'oubli que deux caractères, tel que celui de ce vieux guerrier goutteux, Jean de Catava, qui, ne pouvant plus manier la lance ni l'épée, se fait attacher entre les mains la bannière royale pour pouvoir la tenir ferme, puis, après avoir déclaré l'ennemi du Christ tout soldat qui, le voyant reculer ou trembler, ne l'égorgerait pas, marche intrépidement à la tête de 312 Français contre des milliers de Grecs et de Turcs frappés de terreur à sa vue; ou tel aussi que ce jeune et brillant Geoffroi de Ville-Hardoin-Caritena, qu'on retrouve partout où il y a un coup de lance à férir, une généreuse action à accomplir, une lâche pensée à frapper au cœur, ces deux noms seuls de plus à inscrire dans nos fastes nationaux lui assureraient déjà notre reconnaissance.

Après notre vieux chroniqueur grec, *Muntaner*, toujours ardent dans ses affections aragonaises comme dans ses haines françaises, sans cesser pourtant jamais d'être juste envers la bravoure indomptable de Charles d'Anjou, la pureté immaculée du caractère de son fils, le dédain du danger, l'indifférence à la mort de toute la chevalerie de France; d'*Esclot*, plus timide et plus impartial, mais dont le récit se colore au feu de toutes les grandes actions, des bourgeois comme des nobles, des ennemis comme des siens, et qui, par son défaut même de physionomie propre, s'empreint avec facilité de la physionomie de tous ses personnages; l'antique *chroniqueur anonyme sicilien de Prochyta*, digne de foi par la simplicité même de son récit, offriront tour à tour à Votre Altesse Royale de graves sujets de méditation; car, non moins que nos vertus, nos fautes passées sont une lumière pour l'œil qui sait voir, une leçon pour l'oreille qui sait entendre.

Et quel siècle, Monseigneur, fut jamais plus digne d'une étude respectueuse que le siècle où, en dehors de notre propre action, apparurent des souverains tels que Gengis-Kan, Innocent III, Robert Bruce, Frédéric II, Edouard I, Jacques-le-Conquérant; des savants tels que saint Thomas d'Aquin, Albert-le-Grand, Roger Bacon; où la grande charte anglaise semait le germe de la liberté politique; où la ligue anséatique assurait la liberté du commerce européen, où la boussole se révélait pour guider un jour les navigateurs confiants vers de nouveaux mondes, où Nicolas Pisan restaurait

à la fois la peinture et l'architecture, où Cimabué ré-inventait la peinture, où le Dante apprenait à la poésie un langage digne de louer toutes les célébrités nées avec lui !

Quel siècle aussi pour la France, au dedans comme au dehors, que le siècle où la monarchie s'agrandissait de la Normandie, de la Touraine, de l'Anjou, du Maine, de l'Auvergne, du Vermandois, de l'Artois ; où nos conquêtes s'étendaient sur Naples, la Sicile, le Péloponèse, l'empire grec tout entier, régis par nos lois, nos mœurs, notre langue ; que le siècle, où surgissent comme de leurs propres éléments, des écrivains nobles et simples comme Ville-Hardoin et Joinville, ou gracieux et fins comme Thibaut, comte de Champagne, et Jean de Meun ; que celui où l'âme s'affermit à contempler un Suger et un Jacques Molay ; que celui enfin où la suprême autorité est exercée par des souverains tels qu'un Philippe-Auguste, le vainqueur de Bovines, un saint Louis, le glorieux vaincu de la Massoure !

A ces noms, Monseigneur, à l'idée que ce sont là les hommes que vous appelez du doux titre de père, votre tête peut se redresser avec fierté en présence de vos ennemis comme en présence de vos amis ; et nous, nous ne sommes pas moins fiers de les compter parmi nos concitoyens, nous souvenant toujours que leurs faiblesses étaient de l'homme, que leur grandeur n'était qu'à eux. Les hauts faits de ces nobles vies sont des jours d'éclat pour la vie d'une nation ; tous nous appartiennent, les faits les plus ignorés comme les plus célèbres, car le temps ne saurait jamais prescrire contre la gloire. Notre devoir, à nous autres pédants utiles, c'est de sonder avec conscience ces temps obscurs, d'y porter la lumière, d'en faire jaillir les vérités cachées, de replacer sous l'auréole les grands hommes méconnus, de rechercher d'un œil sûr si, dans cette grande bataille que nous livre l'oubli, nous ne retrouverions pas sur le champ de mort quelque victime abattue, mais pleine encore de sève et de vie. Le devoir du pays, c'est de ne se montrer ingrat envers aucun de ceux qui l'ont fait ce qu'il est, et de ne pas déshériter la postérité d'une gloire qui est le patrimoine de nos descendants comme le nôtre.

Ce dépôt de gloire et d'honneur national vous est confié, Monseigneur. Vos studieuses recherches témoignent de la sollicitude jalouse avec laquelle vous veillez à sa garde ; il ne dépérira pas entre vos mains ; l'avenir de Votre Altesse Royale ne mentira pas à son passé.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

de Votre Altesse Royale,

Le très humble et très respectueux serviteur,

J. A. C. BUCHON.

Paris, 15 Juillet 1839.

NOTICE

SUR LA CHRONIQUE ANONYME DE MORÉE.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE 1825.

On ne connaissait jusqu'ici que d'une manière fort imparfaite les détails de la conquête des provinces byzantines par les Français, du démembrement des divers Etats de la Romanie et de la domination des souverains francs dans chacune de leurs nouvelles possessions. Les événements seuls de la capitale étaient connus avec quelque exactitude. On savait bien à peu près l'époque de chaque conquête, et la part que les plus illustres des conquérants francs avaient prise aux événements généraux. Les choniqueurs byzantins sont assez circonstanciés sur les querelles entre les empereurs francs et les empereurs grecs, et oublient rarement de faire connaître ceux qui ont été favorables ou contraires à l'un des deux adversaires; mais ils se taisent sur l'administration intérieure des provinces conquises, et rien jusqu'ici n'avait rempli d'une manière satisfaisante cette lacune historique. L'infatigable Du Cange est bien loin luimême d'être complet à cet égard.

De toutes les seigneuries démembrées de l'empire de Byzance, celle dont l'histoire est la plus intéressante pour des lecteurs français est incontestablement la principauté d'Achaïe ou de Morée. La gloire immortelle des républiques anciennes du Péloponnèse, et l'éclat qui les signale aujourd'hui à leur renaissance[1], ajoutent encore un lustre nouveau à la résistance que, seuls des Grecs, les Moraïtes ont opposée à la pesante épée des croisés français. Au premier signal de la guerre, les habitants de Byzance, avilis par la longue flétrissure du despotisme impérial, et habitués à passer, avec la muette docilité d'un esclave, du joug d'un assassin sous le joug d'un eunuque, se hâtèrent de plier le genou et d'adorer leur nouveau maître. Les chefs francs se partagèrent l'empire de Byzance avec la même facilité que les compagnons de Cortès se distribuèrent l'empire du Mexique. La capitale fut bientôt dépouillée et soumise; mais les habitants des provinces se montrèrent moins dociles. Les Péloponnésiens surtout, habitués depuis longtemps à mépriser les ordres venus de Byzance et à se gouverner en quelque sorte sous la forme de municipalités indépendantes, se distinguèrent par la valeur qu'ils déployèrent contre l'invasion des chevaliers français. Les pays de plaine furent forcés de céder, mais la révolte se perpétua dans les montagnes. L'ancien territoire de Sparte nourrissait une race d'hommes aguerris, qui, après s'être constamment soustraits à la domination impériale, parvinrent également à se soustraire à la domination absolue des Francs, et qui plus tard ont su encore conserver un reste d'indépendance sous la domination ottomane. Les autres parties du Péloponnèse, domptées peu à peu, furent enfin soumises au système féodal qui régissait alors tout l'occident de l'Europe, et on vit surgir de ce sol classique de la liberté grecque des ducs d'Athènes et de Naxos, des comtes de Céphalonie, des palatins de Zante, des marquis de Bodonitza, des barons de Caritena, et tout l'attirail, si grotesque sur le sol grec, de la noblesse féodale. L'Eglise de Rome y multiplia ses évêchés, sans y étendre toutefois, fort heureusement pour la liberté de la Grèce d'aujourd'hui, ses conquêtes spirituelles; et les chevaliers du Temple et de l'Hôpital purent à leur gré s'enrichir aux dépens de leurs sujets schismatiques, plus odieux cent fois à leur ferveur orthodoxe que les infidèles eux-mêmes. La résistance honorable des Péloponnésiens des montagnes à nos grossiers mais braves ancêtres, et les institutions bizarres que ces modernes barbares avaient cherché à transplanter sur un sol qui leur convenait si peu, sont à peine mentionnées en passant dans les ouvrages écrits par les Grecs et par les Latins sur l'histoire de cette quatrième croisade.

Notre vieil et excellent chroniqueur Geoffroy de Ville-Hardoin n'a parlé avec quelques détails que de la conquête de la capitale, et n'a dit que peu de mots du reste de la Romanie. A peine mentionne-

(1) Ecrit en 1824.

t-il en passant les conquêtes faites en Morée par son neveu Geoffroy de Ville-Hardoin et son ami Eudes de Champ-Litte. Les puissants de l'armée, tels que Baudoin, comte de Flandre, devenu empereur de Constantinople; Boniface, marquis de Montferrat, devenu roi de Thessalonique; Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne et de Romanie; Henri Dandolo, doge de Venise, avaient succédé en quelque sorte aux dignitaires de la cour byzantine, sans rien changer à l'étiquette établie, et laissaient les jeunes chevaliers s'aventurer dans les expéditions lointaines pour y gagner quelque gloire, quelque seigneurie ou quelque bon butin.

D'un autre côté, les historiens grecs, tels que Nicétas Choniates, Georges Pachymère et Georges Acropolite, avaient suivi la fortune des chefs de leur nation, auxquels l'adversité donna un éclat et une gloire réelle, que les délices de la pourpre avaient fait perdre à leurs prédécesseurs.

Il paraissait donc difficile de jeter quelque lumière sur les événements qui s'étaient passés dans ce petit coin de terre qui, à plusieurs reprises, a fixé l'admiration du monde par son génie, ses vertus et son patriotisme. L'homme le plus versé dans l'histoire byzantine, le savant Du Cange, avait compulsé, pour son *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, tous les chroniqueurs du Bas-Empire, et n'avait trouvé sur la Morée que quelques détails confus, épars le plus souvent dans les lettres des papes. Cet ouvrage est, il est vrai, le premier de Du Cange, et il n'a pas même profité autant qu'il eût pu le faire de la chronique catalane de Ramon de Muntaner, dont il a tiré un meilleur parti plus tard pour sa seconde édition que j'ai publiée d'après ses manuscrits. En étendant ses infatigables recherches pour son *Glossaire grec*, il trouva cependant dans la bibliothèque royale un manuscrit grec qui lui fournit de nombreux matériaux pour la langue grecque au moyen-âge. Il décrit ainsi ce volume dans son Index des auteurs grecs, inséré à la suite du Glossaire grec-barbare :

« De bellis Francorum in Moreâ seu Peloponeso, ab anno 1201 ad annum ferè 1300, ex Bibl. reg. 309. idem qui à Meursio laudatur, *de Bello Sacro*. Cujus libri præcipuum est argumentum de expugnatâ à Francis Constantinopoli ann. 1204, quod priore parte perstringit : posteriore verò fusiùs nostrorum in Moreâ bellum prosequitur, versibus politicis græco-barbaris. Vixit auctor circà ann. 1300 aut paulò antè. »

Cet ouvrage parut si intéressant à Du Cange qu'il voulait le publier en même temps que Nicéphore Grégoras. La mort l'empêcha de mettre son projet à exécution, et il fut même forcé de laisser la publication de Nicéphore Grégoras à M. Boivin.

Ce dernier annonça à son tour, dans la préface de son édition de Nicéphore, qu'il publierait dans son quatrième volume ce même poëme grec-barbare; mais ce projet n'eut pas plus de suite que celui de Du Cange, et il mourut aussi avant d'avoir publié même le troisième volume qu'il annonçait. On sait cependant que l'un et l'autre de ces deux savants avaient dû faire des travaux sérieux sur cet ouvrage, car ils le citent tous deux à différentes fois dans leurs notes. Le savant commentateur de Georges Acropolite, Léon Allatius, le cite également avec éloge. Mais ce qu'ils ont laissé à cet égard ne pouvait être d'aucun secours à ceux qui à leur exemple auraient voulu le publier, et tout le travail restait à faire en son entier.

Il existe à la Bibliothèque du roi deux manuscrits complets de cet ouvrage : l'un, n° 2898, d'une écriture du quatorzième siècle et le plus ancien, a appartenu à la bibliothèque d'Henri II. On voit encore sur la couverture les armes de France et le chiffre d'Henri entrelacé avec celui de Diane de Poitiers. Les vers y sont écrits à la suite l'un de l'autre, ainsi que de la prose. Le poëme indiqué par Du Cange remplit la seconde moitié du volume, dont la première moitié contient un autre poëme, aussi en grec vulgaire, sur la guerre de Thésée et des Amazones, probablement en imitation du sujet de la *Teseide* de Boccace. Le second manuscrit, n° 2753, est évidemment copié sur le premier. Il est fort récent et d'une écriture grecque parfaitement lisible, mais très incorrecte.

Ce poëme, écrit en vers politiques, est divisé en deux livres : le premier, de onze cent quatre vingt-neuf vers, contient l'histoire de la prise de Constantinople par les Francs, et quelques mots sur les événements qui l'ont suivie; le deuxième livre, composé de sept mille deux vers, est entièrement consacré aux affaires du Péloponnèse, depuis la conquête qui en fut faite par Guillaume de Champ-Litte et Geoffroy de Ville-Hardoin, en 1205, jusqu'au règne d'Isabelle de Ville-Hardoin, sa petite-fille, dans les premières années du quatorzième siècle. L'auteur, qui est parfaitement au fait de la géographie de la Morée et ne commet jamais aucune erreur dans ses indications géographiques, non-seulement du Péloponnèse et de toute la Grèce, mais des pays de l'Occident dont il a occasion de parler, ne paraît pas aussi familiarisé avec les ressources de la langue dans laquelle il écrit. On est bien loin sans doute de s'attendre à trouver dans un

chroniqueur du quatorzième siècle la langue harmonieuse et régulière des beaux âges de la Grèce antique; mais notre chroniqueur défigure cette belle langue beaucoup plus que ne l'avait fait aucun autre écrivain avant lui. Le grec est sous sa plume un patois mêlé de grec et de français, n'ayant ni la mélodie de l'un ni l'aisance de l'autre. Les cinquante-six ans pendant lesquels les Francs avaient possédé l'empire de Byzance avaient suffi pour défigurer la langue des vaincus, et cette corruption avait dû être plus grande encore dans le Péloponnèse, conquis et gouverné en détail par des chevaliers français qui avaient morcelé ses vieilles républiques en autant de seigneuries et y avaient introduit leur langue. Ramon de Muntaner, un des chevaliers de la Grande Compagnie catalane qui vint au secours d'Andronic et déposséda le duc d'Athènes, nous explique parfaitement, dans la chronique catalane qu'il nous a laissée sur cette expédition, la cause de cette corruption de la langue grecque. « Toujours, depuis la conquête, dit-il, les princes de Morée ont pris leurs femmes dans les meilleures maisons françaises. Ainsi ont fait les autres nobles et chevaliers établis en Morée, qui ne se mariaient qu'à des filles issues de chevaliers français. Aussi disait-on que les meilleurs gentilshommes du monde étaient ceux de Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris [1]. » Notre chroniqueur paraît avoir été un Moraïte d'origine franque, élevé dans la maison et attaché au service de quelqu'un de ces barons français, en qualité de clerc. La conversation des écuyers dans la salle d'armes lui aura inspiré de bonne heure l'estime qu'il manifeste en toute occasion pour la franchise guerrière et son mépris pour les petites fourberies trop habituelles aux sujets d'un despote. C'est là sans doute que, animé par le récit des prouesses des vainqueurs, il aura conçu le projet de les célébrer, et c'est là aussi qu'il aura puisé en partie cette habitude de mélanger sans nécessité les mots français aux mots grecs, de manière à en former en quelque sorte une nouvelle langue.

Malgré ce mélange bizarre et sans goût dans son style, son poëme mérite cependant de fixer l'attention, non-seulement par la nouveauté des faits qu'il nous y révèle et par leur exactitude, mais encore par l'arrangement bien entendu de tout l'ouvrage. Les événements y sont distribués avec méthode et racontés avec simplicité. Les formes de la narration sont variées, et le lecteur marche avec un plaisir non interrompu jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Trois choses principales sont à remarquer dans cette Chronique versifiée : 1° les faits, 2° la narration, et 3° la langue.

1° Les faits. On trouve ici les détails les plus circonstanciés sur le premier établissement des Français en Morée : on voit comment Geoffroy de Ville-Hardoin est entré en possession de la principauté; comment Guy de La Roche fut nommé duc d'Athènes par le roi de France; de quelle manière les chevaliers se distribuèrent les terres et quels droits ils conservèrent; comment l'Eglise chercha à empiéter peu à peu sur l'autorité temporelle; quelles étaient les places fortes et les villes existantes dans le Péloponnèse au moment de l'arrivée des Français; quelles furent celles qu'ils y bâtirent; comment la Morée fut d'abord inféodée à l'empire français de Constantinople, et ensuite au royaume de Naples, conquis par Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis; comment le code féodal connu sous le nom d'Assises de Jérusalem fut introduit dans le pays; comment se conservaient par des mariages et des communications journalières les relations avec la mère-patrie, et comment enfin était justifié le titre de *Nouvelle France* que le pape Honorius donnait dans ses lettres à l'empire de Romanie et de Morée. Dans les faits principaux connus jusqu'ici, le chroniqueur est en général parfaitement d'accord avec les autres historiens. Dans les faits qui étaient inconnus, on a un garant de sa véracité dans l'ensemble même et dans la liaison de ces faits, qui ne sont d'ailleurs démentis par personne. J'ai relevé en note les erreurs de détail qui ont pu lui échapper. Quant aux nombreux renseignements géographiques qu'il nous y donne, je les ai trouvés tous parfaitement exacts. Parmi les villes de Morée qu'il indique, la plus grande partie ont conservé le même nom, et si je n'ai pu trouver les autres sur aucune carte, ce n'est pas à dire qu'elles n'existassent pas alors, ou même qu'elles n'existent plus aujourd'hui, mais il faut l'attribuer surtout à l'insuffisance de nos cartes du Péloponnèse [1]. Les indi-

(1) Tostemps de puys han baudes mullers dels millors casals de França; e axi mateix los altres richs homens e cavallers no prenien mullers, si donchs de cavallers de França no avayllaven : per que hom deya, que la pus gentil cavalleria del mon era de la Morea : e parlaven axi bell frances com dins en Paris. (Chronica dels reys d'Arago, c. 261.)

(1) L'excellent et si regrettable M. de Martignac n'était pas encore arrivé aux affaires, et l'expédition scientifique de Morée, expédition à laquelle nous devons les premiers travaux importants sur ce sujet ne devait avoir lieu par ses ordres que quelques années plus tard. (Note de cette 2e édit.)

cations de cette Chronique, qu'il sera sans doute aisé de vérifier avant peu [1], donneront, je l'espère, les moyens d'augmenter et de rectifier nos notions sur la géographie de la Grèce moderne et du moyen-âge.

2° La narration. Quoique écrit en vers, ce poëme ne s'élève presque jamais au-dessus du ton simple d'une narration en prose. A peine trouve-t-on, dans les huit mille cent quatre-vingt-onze vers qui le composent, trois ou quatre vers qui annoncent quelque élan poétique. Mais cette simplicité toute nue donne aussi un plus haut caractère de véracité à l'ensemble. Les faits de guerre n'y occupent pas une place exclusive, et on y retrouve avec plaisir des détails sur les affaires civiles, sur les négociations, sur la distribution des terres et sur l'administration des lois. Quand le chroniqueur fait parler ses personnages, il leur donne toujours un langage convenable à la situation. On trouve bien parfois dans ses discours quelques longueurs, mais jamais d'affectation ni d'emphase. En résumé, l'ouvrage entier se lit avec plaisir et avec fruit.

3° La langue. Si on compare ce chroniqueur aux auteurs byzantins de la même époque, on est étonné de ce mélange barbare de grec et de français, qui semble le désigner comme étranger à la Grèce. Les solécismes lui sont presque aussi ordinaires que les barbarismes. Quand il introduit de nouveaux mots, il le fait sans choix, et sans considérer si la langue grecque ne possède pas déjà pour le même objet des mots plus clairs et plus harmonieux. Sans sa connaissance parfaite de la géographie du pays, je serais tenté de le prendre pour quelque Français né en Grèce et familiarisé dès l'enfance avec la langue du pays, mais qui plus tard, parlant la langue de ses compatriotes français, serait parvenu ainsi à composer une sorte de patois de ces deux langues diverses. Toutefois, en examinant avec attention la situation du pays à cette époque, on voit que telle devait être alors la langue généralement parlée. Les Français étaient dispersés dans toute la principauté; ils s'alliaient à des femmes françaises et conservaient le langage français dans leurs châteaux et leurs cours de justice. Les hommes du pays conquis qui dépendaient d'eux immédiatement, et ceux qui avaient quelque faveur à en espérer, devaient donc chercher à parler la langue des maîtres. De ce mélange dut naître bientôt comme une nouvelle langue qui aurait

(1) Mes espérances ont été réalisées par les beaux travaux de M. Bory de Saint-Vincent et de ses collègues.

peut-être acquis plus tard une forme propre si les Français eussent continué à y séjourner; mais après la destruction presque complète des Français d'Athènes par la Grande Compagnie catalane, la langue se débarrassa de leurs mots comme le pays s'était affranchi de leur domination, et on ne retrouve presque plus dans le grec actuel aucun des mots français qui, il y a trois siècles, y étaient répandus avec tant de profusion. J'ai cru qu'il était utile, à la fois comme étude historique et comme étude philologique, d'avoir une idée de cette langue gréco-française, et je donne à la suite de cette notice un Index qui contiendra tous les mots grecs-français que j'ai retrouvés dans les 8,191 vers de cette Chronique [1]. Afin même de mieux la faire connaître encore dans sa marche, je donnerai tout le texte du premier livre [2], composé de 1,189 vers. Cet exemple suffira pour faire apprécier le reste.

En comparant ce texte à ma traduction, on verra que je me suis fait un devoir de traduire aussi littéralement que possible. J'ai cru que ce style tout humble et même assez plat rendait mieux l'allure un peu gauche et un peu embarrassée de l'auteur original.

Je ne terminerai pas sans donner des remercîments à M. Clonarès, et aux princes Grégoire Soutzo et Constantin Soutzo, aux lumières desquels j'ai souvent eu recours; à MM. Dacier et Remusat, dont le zèle éclairé pour les lettres a bien voulu faciliter mes recherches parmi les manuscrits, et à M. Van Praet, dont aucune importunité ne peut lasser l'obligeance.

Afin de rendre cette Chronique aussi claire et aussi utile que possible, j'essaierai à y joindre plus tard une carte du Péloponnèse tel qu'il était alors. En attendant j'ajoute à ce volume un Index des lieux et rivières mentionnés dans cette Chronique, et dont j'ai cherché autant que possible à déterminer la situation en la comparant aux noms anciens et en les ramenant aux noms modernes [3]. Lorsque je n'ai pu en fixer la position ni par la géographie ni par l'histoire, je me suis contenté d'en donner les noms. L'ouvrage est terminé par un Index des personnes mentionnées dans la Chronique [4].

A la suite de cette préface venait dans ma première édition la dédicace suivante :

(1) Cet Index placé à la fin du volume a été considérablement augmenté dans cette seconde édition.

(2) Dans ma première édition je m'étais en effet contenté de publier le premier livre ou plutôt l'introduction, mais dans celle-ci je publie pour la première fois le texte entier de la Chronique.

(3) J'ai beaucoup augmenté cet Index dans cette édition.

(4) J'ai aussi considérablement augmenté cet index.

DEDICACE.

A LA PRINCESSE MARIE SOUTZO,

A OVIDIOPOLIS (1), SUR LES RIVES DU DNIESTER.

« Voilà enfin cette Chronique dont nous avons souvent parlé ensemble. Aujourd'hui que vos compatriotes, redevenus eux-mêmes, renvoient à ceux des Etats de l'Occident qui les trahissent encore une fois, ou qui contemplent leur lutte pénible et glorieuse avec l'indifférence de la servitude, la honte dont les avaient souillés et le despotisme grossier des Turcs, et la conquête insolente des Francs, et l'avilissement plus flétrissant encore du Bas-Empire, vous aimerez à relire l'histoire d'une époque où le silence de la soumission était encore troublé du moins quelquefois par les cris guerriers des enfants indépendants de la Laconie. Aussi familière avec la langue des chroniqueurs byzantins qu'avec celle d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon, et avec l'histoire de l'Occident qu'avec celle de l'Orient, vous verrez avec plaisir, dans ce vieux monument si longtemps oublié, les descendants de vos frères spartiates refuser de courber la tête devant les conquérants, et, après avoir bravé avec leur tunique légère et leur flèche rapide l'épaisse cotte de mailles et la longue lance des chevaliers français, finir par les repousser des plaines et des châteaux-forts, et par y extirper les derniers germes et de la féodalité qu'ils avaient voulu y transplanter, et du jargon par lequel ils avaient déjà commencé à corrompre la belle langue d'Homère.

« Ce ne sont plus là les grossières institutions que les compatriotes de ces chevaliers voudraient rappeler aujourd'hui chez vous, après s'en être dépouillés à leur tour, ainsi qu'on rejette en grandissant les langes de l'enfance; ce n'est plus ce langage informe qu'ils parlent eux-mêmes aujourd'hui et que de beaux génies ont perfectionné à l'égal de votre langue antique. Ils savent qu'il faut laisser les peuples maîtres de puiser leurs institutions dans leur propre sein et que ce n'est point par l'épée qu'on étend les conquêtes littéraires.

« La liberté, qui ne trahit jamais ceux qui sont prêts à se sacrifier pour elle, créera à la fois chez vous et les institutions et les hommes, et avec les grandes actions naîtront spontanément les poëtes et les écrivains capables de les célébrer; la liberté, dit un grand poëte :

. . . . d'ogni ben madre feconda,
Solo delle grand' alme e giusto orgoglio,
Ch' ove in nobil cittade alto s' infonda,
Far può d' ogni vil solco un Campidoglio.

(CARLO BOSSI.)

« Abâtardie sous le Bas-Empire, corrompue par les Barbares de l'Occident au XIIIe siècle, oubliée enfin de l'Europe et dégradée à vos propres yeux depuis la conquête turque de 1453, votre langue, que cultivaient encore en secret quelques-uns de ces esprits généreux qui ne désespèrent jamais des autres parce qu'ils ont la conscience d'eux-mêmes, va renaître aujourd'hui dans toute sa force et dans toute sa grâce. Vous avez une patrie, tous les biens vont y germer d'eux-mêmes.

« Cet heureux avenir se rapproche tous les jours davantage. Le courage des hommes a été exalté de tout le patriotisme de leurs mères, de leurs épouses et de leurs filles, et plus d'une femme grecque a dit comme vous : « Mieux être servante dans la Grèce libre que princesse dans la Grèce esclave. » Avec de tels sentiments, quel peuple ne triompherait et de la rage des hordes musulmanes et de l'intrigue de quelques ministres européens! Que votre nation marche avec fermeté dans la voie qu'elle s'est ouverte d'elle-même; tout ce qu'il y a d'âmes honnêtes et d'esprits éclairés parmi les nations les plus civilisées des deux mondes sympathise avec elle. Les Français, les Anglais et les Américains sont impatients d'ouvrir leurs rangs pour admettre au milieu d'eux le peuple grec régénéré.

« Votre ami, J.-A.-C. BUCHON. »

Paris, septembre 1825.

NOTICE

SUR

LA BRANCHE DES VILLE-HARDOIN DE MOREE,

Dont il est question dans le deuxième livre de cette Chronique.

Les Ville-Hardoin sont originaires d'un village de Champagne situé à une demi-lieue de l'Aube, entre Bar et Arcis. Du Cange a donné une notice détaillée sur les deux branches de cette famille, l'une qui avait pour chef ce même Geoffroy, maréchal de Champagne et de Romanie, l'autre issue de son frère, duquel naquit Geoffroy, prince de Morée, dont il est question dans la Chronique dont je donne ici

(1) C'était là, dit-on, qu'Ovide passa une partie de son exil. Ces lieux alors si sauvages se couvrent aujourd'hui de villes opulentes.

la traduction. La notice sur la première branche de cette famille, issue du maréchal de Champagne, aura naturellement sa place à la tête de mon édition de la Chronique du maréchal de Champagne. Voici ce que dit Du Cange sur la seconde branche; j'y ajoute ses additions d'après les manuscrits qu'il avait préparés et que j'ai entre les mains.

« Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne et de Romanie, eut un frère puîné qui fut Jean, seigneur de Ville-Hardoin. Celui-ci fut le chef d'une seconde branche de cette famille, laquelle ne fut pas moins illustre que celle des aînés. Il eut son partage sur la terre de Ville-Hardoin, et en tint le champart, à raison duquel il se qualifia seigneur de cette terre. Ce qui se reconnaît particulièrement d'un titre de l'an 1200, par lequel, avec cette qualité, il fait don à l'hôpital du Chêne, situé à demi-lieue d'Arcis-sur-Aube, d'un muid de blé sur son champart de Ville-Hardoin, laquelle donation fut agréée depuis et confirmée par Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne, son frère, comme chef seigneur, par des lettres du mois d'avril 1202. Une autre charte, des mêmes mois et an, fait mention de sa femme, nommée Célénie, et de Geoffroy, de Gautier et d'Eremburge, ses enfants, en même temps que d'Erard de Ville-Hardoin son neveu, fils de Geoffroy, maréchal de Champagne. Un titre du cartulaire de Cluny le fait encore vivant en l'an 1209.

« Geoffroy, fils aîné de Jean, seigneur de Ville-Hardoin, était chevalier dès l'an 1203, comme nous l'apprenons d'un titre de Jean, son père, qui se qualifie seigneur de Brandonvilliers, comme encore d'un autre, de l'an 1197, et de Célénie sa mère, pour l'hôpital du Chêne. Il fut l'un des nobles de Champagne qui prirent la croix pour le voyage de la Terre-Sainte en l'an 1199, où il s'achemina directement avec ceux qui prirent le chemin de Marseille; et après y avoir séjourné quelque temps il s'embarqua avec Renaut de Montmirail, Étienne du Perche et autres seigneurs, à dessein de s'en retourner en France, prenant la route de Constantinople, qui avait été nouvellement conquise par les Français. Mais le vent et la tempête l'ayant jeté sur les côtes de la Morée et au port de Modon, il fut obligé d'y demeurer tout l'hiver pour recalfater son vaisseau qui avait été endommagé. Durant son séjour en ce lieu, un seigneur grec, tirant avantage des désordres de l'empire, se joignit à lui; et l'un et l'autre s'étant réciproquement donné leur foi et juré alliance, ils conquirent ensemble plusieurs places dans cette province et étendirent bien avant leurs conquêtes. Toutefois Geoffroy de Ville-Hardoin en jouit peu de temps; car la mort de ce seigneur grec étant survenue, son fils fit révolter les places contre lui et s'en rendit maître. Geoffroy, se voyant ainsi dépouillé de ce qu'il avait enlevé sur les Grecs, vint à l'armée du marquis de Montferrat, qui était pour lors au siége de Napoli de Romanie, où il trouva Guillaume de Champ-Litte, l'un de ses meilleurs amis, auquel il dit que, s'il voulait passer avec lui dans la Morée avec quelques troupes, il leur serait facile de faire de grandes conquêtes, lui promettant de relever de lui la part qu'il lui en ferait. Ils partirent ainsi de l'armée, du consentement du marquis, menant avec eux cent chevaliers d'élite et autres bonnes troupes, et arrivèrent dans la Morée, où d'abord ils se saisirent de Modon qu'ils fortifièrent. Ce fut là où ils défirent Michel Comnène duc de Duras, qui était venu avec une puissante armée à dessein de les assiéger dans Modon. De là ils marchèrent vers Coron, et l'ayant prise, Guillaume de Champ-Litte la donna à Geoffroy de Ville-Hardoin, qui lui en fit hommage à l'instant. Ils prirent ensuite la ville de Calamata, et enfin se rendirent maîtres de toute la Morée et de l'Achaïe, qui demeurèrent en la possession de Guillaume de Champ-Litte, qui s'en qualifia prince jusques à sa mort arrivée vers l'an 1210 [1].

« Après son décès, Geoffroy de Ville-Hardoin, qui prenait alors la qualité de sénéchal de Romanie, comme nous apprenons d'un titre de l'an 1209 et d'une épître du pape Innocent III [2], lui succéda en la principauté de Morée et d'Achaïe, à laquelle il joignit les villes de Corinthe et d'Argos qu'il enleva sur Théodore, seigneur grec et successeur de Léon Sgure. Les papes Innocent III et Honorius III parlent souvent de lui dans leurs épîtres, qui sont pour la plupart relatives à des invasions des biens des églises [3], à raison desquelles il encourut l'excommunication des archevêques d'Athènes et de Thèbes, confirmée par le pape Honorius, et dont il ne fut absous qu'en l'an 1223. Je n'ai pu apprendre le temps de sa mort [4] ni le nom de la famille de sa femme, qui se nommait Élisabeth; j'ai vu seulement qu'il en eut au moins deux fils: Geoffroy, qui lui succéda en la principauté d'Achaïe, et Guillaume de Ville-Hardoin, qui gouverna les Etats de son frère pendant son absence, et

(1) Voyez mes *Eclaircissements* sur la Morée.

(2) Liv. III, ep. 6; l. XIII, 15, 75.

(3) Liv. XIII, ep. 23, 24, 25, 148, 161, 170; XIV, 110; XV, 21, 65, 71; XVI, 98, 106; d'Honorius an 1217, N. 16; 1218, 27, 28; 1219, 22; 1222, 10, 11, 13; 1224, 26.

(4) Voyez mes *Eclaircissements historiques, généalogiques et numismatiques sur la principauté française de Morée et des douze pairies.*

épousa la fille de Narjot de Touci, née du mariage que ce seigneur champenois avait contracté avec la fille de Théodore Branas et d'Agnès de France, sœur du roi Philippe-Auguste. Je crois pareillement que celui qui fut patriarche d'Antioche sous Michel Paléologue, et que Pachymère dit être issu de l'illustre famille des princes du Péloponnèse, fut fils de Geoffroy. Il raconte de lui qu'étant jeune, épris du désir de voyager, il passa en la Terre-Sainte, où il s'enferma et prit l'habit de moine dans l'un des monastères du Mont Sinaï, qu'il nomme Μέλας ὄρος, d'où, après y avoir demeuré longtemps, il vint trouver l'empereur Michel, qui le fit abbé d'un monastère de Constantinople dédié à Notre Seigneur sous le titre de παντοκράτωρ. Il se renferma ensuite dans le monastère de la Vierge surnommé τῶν ὁδηγῶν, dans Constantinople, d'où il fut tiré pour être promu au patriarcat d'Antioche. Pendant qu'il occupait cette dignité, le patriarcat de Constantinople étant venu à vaquer, après la mort de Joseph Galesin, la plupart des suffrages du clergé l'appelèrent à cet éminent emploi lorsqu'il y songeait le moins; et il lui eût été déféré infailliblement si quelques-uns des principaux du clergé ne se fussent portés avec passion pour Beccus, qui occupait deux des premières dignités de Sainte-Sophie, et qui d'ailleurs était savant et jugé seul capable de pouvoir apaiser le schisme qui travaillait en ce temps-là l'église grecque.

« Geoffroy de Ville-Hardoin, deuxième du nom, nommé le Jeune, est qualifié de fils de Geoffroy prince de l'île de Monçon, c'est-à-dire de la Morée, par Albéric, lequel ajoute qu'il épousa la quatrième fille de Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople. Elle s'appelait Agnès, comme l'on apprend d'une charte de l'empereur Baudoin II, de l'an 1247, par laquelle il dispose de la garde du château de Namur, et à qui elle devait être commise en son absence, ordonnant qu'au cas qu'il vint à mourir, au défaut de ses enfants, il soit mis entre les mains de Marguerite, comtesse de Viane, sa sœur aînée; et si elle était pour lors décédée, à son autre sœur Agnès, princesse d'Achaïe. D'où il se recueille premièrement: qu'Agnès vivait encore en cette année-là, et qu'après la mort de son mari elle se retira en France; en second lieu, qu'Yolande, fille du comte de Viane ou de Vianden, dans les Ardennes, n'était pas sœur du prince d'Achaïe, comme Thomas de Cantimpré l'a mis en avant, mais sa nièce, étant fille de cette Marguerite et du comte Henri de Vianden. Le pape Grégoire IX donna le privilége au prince Geoffroy d'entendre la messe et le service divin dans les lieux qui étaient sous l'interdit, par un rescrit de l'an 1231. Albéric écrit que Jean Vatatzes, empereur des Grecs en Asie, et Asan, roi de Bulgarie, s'étant ligués ensemble en l'an 1236 pour assiéger la ville de Constantinople sur Jean de Brienne, qui avait la tutelle du jeune Baudoin II, et prenait qualité d'empereur, Geoffroy, prince d'Achaïe, vint à son secours avec six-vingt vaisseaux de guerre, et força les ennemis qui en avaient plus de trois cents; et qu'après en avoir coulé quinze à fond il entra dans Constantinople avec cent chevaliers, trois cents arbalétriers et cinq cents archers, ayant laissé pendant ce temps le gouvernement de ses états à Guillaume son frère. Il ajoute que depuis que Jean de Brienne vint à Constantinople, il lui envoya tous les ans vingt-deux mille perpres, ce qui était une espèce de monnaie des Grecs, pour les employer à la levée des troupes; ce qui montre sa puissance. Baudoin II étant parvenu à l'empire après la mort de Jean, le pape Grégoire IX l'invita en l'an 1239, par une lettre qu'il lui écrivit à cet effet, à prendre les armes en sa faveur contre Vatatzes, lui proposant des indulgences. Le pape Innocent IV fit de même en l'an 1244, et, pour le porter davantage à donner ce secours, il consentit à lui continuer certains revenus des bénéfices de l'empire de Constantinople et de ses états, qui avaient été engagés à son prédécesseur par le pape Honorius III, pourvu qu'il voulût entretenir l'espace d'un an cent chevaliers à ses dépens dans les terres de l'Empire. Il y a lieu de croire qu'il décéda peu après, puisqu'en l'an 1247 Agnès sa femme était retournée en France, et que le fils qu'il eut d'elle [1], savoir Guillaume de Ville-Hardoin, se disait prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie l'année suivante, comme nous l'apprenons de certaines lettres de lui, par lesquelles il met les fruits et les issues de ses terres qu'il avait à Ville-Hardoin, Brandonvilliers et autres lieux de Champagne, en la garde de Monsieur Vilain d'Aunoy, son cousin, maréchal de l'empire de Romanie. Ainsi c'est ce prince qui en cette année-là vint avec le duc de Bourgogne trouver le roi saint Louis en Chypre, pour passer avec lui en Egypte et au siége de Damiette, où il se trouva avec un secours d'hommes assez considérable. Il épousa Anne, fille de Michel-Ange Comnène, despote d'Étolie et d'Epire et prince de Thessalonique, et de Théodore Pétraliphe, issue originairement d'une famille française et provençale. Cette alliance l'attacha puissamment au parti de ce seigneur contre Michel Paléologue,

(1) Du Cange se trompe, Guillaume était frère de Geoffroy. (V. mes *Éclaircissements sur la principauté française de Morée*.)

qui le sollicita de sa part par ses ambassadeurs pour l'attirer au sien. Il se trouva, par suite de ce mariage, avec un bon nombre de soldats dans la guerre que le prince son beau-père eut contre cet empereur, en laquelle le prince de Thessalonique, ayant pris l'épouvante mal à propos, perdit une grande bataille contre Jean Paléologue, sébastocrator, qui conduisait les troupes de l'empereur son frère. Mainfroy, roi de Sicile, et Guillaume, prince d'Achaïe, prirent la fuite; mais Guillaume fut poursuivi chaudement et trouvé à Castoria, caché sous un monceau de foin, et reconnu, dit Acropolite, par les soldats, aux dents de devant qu'il avait extraordinairement grandes. Il fut de là conduit à l'empereur, qui le tint longtemps prisonnier. Anseau de Touci, vraisemblablement fils de Narjot et frère de Philippe, qui se qualifiait bail de l'empire de Constantinople, en l'an 1255, et Geoffroy, seigneur de Caritena, qui avait épousé la fille du duc d'Athènes, ses principaux chefs, furent aussi pris. Cette bataille fut donnée en 1259. Au mois d'août 1262, il fit son traité avec l'empereur Michel, par lequel il lui mit entre les mains ses places, savoir Monembasie, Maine [1], Hiéracion [2], Mysithre, Anaplion et Argos. Grégoras n'en nomme que quatre, et Sabellicus, après Blondus, qu'une [3]. Il promit en outre de lui faire hommage en qualité de vassal, et d'être à l'avenir fidèle aux empereurs grecs, sous peine d'encourir l'excommunication; ce qui se fit par l'extinction de la chandelle, circonstance que Pachymère remarque, comme n'étant pas en usage parmi les Grecs [4]; et pour marque de plus grande subjection, il accepta la charge de Grand-Domestique. Ce traité, quoiqu'exécuté selon sa teneur, dura peu de temps; car le prince Guillaume, ayant été dispensé par le pape de son serment, se révolta contre l'empereur, reprit les armes contre lui, et, à l'aide des Vénitiens, lui fit de nouveau la guerre. Mais il ne fut pas plus heureux que la première fois, Constantin, sébastocrator, frère de l'empereur, qui était gouverneur des places cédées par le prince, lui en ayant enlevé d'autres [5]. De son temps, l'empereur Baudoin II, cherchant de tous côtés des secours pour tâcher de rentrer dans la possession de l'Empire que Michel Paléologue lui avait enlevé, fit un traité avec Charles II, roi de Sicile, par lequel il lui céda, entre autres choses, la seigneurie directe de la principauté d'Achaïe et de la Morée, et généralement de toutes les terres que Guillaume de Ville-Hardoin tenait de lui. En conséquence duquel traité, qui se fit à Viterbe, en présence du pape Clément IV, le vingt-septième jour de mai, l'an 1267, ratifié depuis par Catherine, sa petite-fille, impératrice de Constantinople, par lettres passées à Naples le treizième jour de mai, l'an 1274, Charles et ses successeurs prirent le titre de princes d'Achaïe. De son mariage avec la princesse Anne Comnène procéda une fille unique [1], Isabelle de Ville-Hardoin, princesse d'Achaïe et de la Morée. Cette fille fut premièrement mariée par son père, qui voulait s'appuyer de puissantes alliances pour résister aux Grecs, à Philippe, fils puîné de Charles Ier, roi de Sicile. Mais ce jeune prince étant décédé peu après, elle épousa en secondes noces Florent de Hainaut, seigneur de Braine et de Hall, fils de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, et d'Alix de Hollande. Le nécrologe de l'église cathédrale d'Amiens leur donne le titre de prince et de princesse d'Achaïe, et à Florent celui de grand-connétable du royaume de Sicile. Leur obit y fut fondé par Jacques de Semur, chanoine de la même église, leur aumônier : « *x. kal. febr. ob. magnifici et egregii domini D. Florentii de Hannonià, olim principis Achaiæ, regni Siciliæ magni conestabuli, ac nobilissimæ dominæ D. Isabellæ ejusdem principatus principissæ consortis suæ.* » De ce mariage naquit Mahaut, fille unique, qui épousa Louis, fils puîné de Robert II, duc de Bourgogne.

« Après le décès du prince Florent, Isabelle, sa veuve, reprit une troisième alliance avec Philippe de Savoie, prince de Piémont, fils de Thomas, et petit-fils de Thomas Ier, comte de Savoie. Ce mariage se fit par l'entremise du pape Boniface VIII, au droit duquel Philippe, selon les historiens de Savoie, posséda longtemps cette principauté. »

Tels sont les renseignements que Du Cange avait réunis sur cette seconde branche des Ville-Hardoin. En lisant pour la première fois la chronique que je publie ici, on y trouve des renseignements beaucoup plus exacts et beaucoup plus circonstanciés; mais j'ai cru devoir donner ces notes de Du Cange, afin de mieux prouver encore l'état de doute où les hommes les plus savants étaient, avant la publication de cette Chronique, sur les affaires des Français de Morée, et les services que peut rendre ce poëme, inédit jusqu'alors, à l'histoire de France aussi bien qu'à la géographie de la Grèce.

(1) Le Magne ou Maina. (2) Geraki.

(3) Voyez la Chronique et mes *Eclaircissements.*

(4) Voyez à leur date les citations de Pachymère dans mes *Eclaircissements sur la principauté française de Morée.*

(5) Cette erreur est rectifiée par la Chronique grecque.

(1) Guillaume eut deux filles de ce mariage. Ces erreurs de Du Cange sont redressées dans mes *Eclaircissements.*

PRÉFACE

DE CETTE DEUXIÈME ÉDITION,

PREMIÈRE DU TEXTE GREC DANS SON ENTIER.

C'est sur la fin de 1824 que pour la première fois je publiai cette curieuse Chronique. Le traité de Londres, qui reconnaît une Grèce, n'est que du 6 juillet 1827 ; la bataille de Navarin, qui délivra le sol de la Morée de la présence des dominateurs étrangers, turcs et arabes, n'est que du 20 octobre de cette même année 1827 ; l'expédition du corps d'armée française qui affermit la nationalité grecque, du mois d'août 1828, et enfin l'expédition scientifique, envoyée par un ministre dont l'esprit si délicat était toujours ouvert aux plus nobles inspirations, l'aimable et gracieux M. de Martignac, ne partit pour ses intéressantes explorations, sous la présidence du colonel Bory de Saint-Vincent, qu'au mois de janvier 1829. On voit donc qu'au moment où je publiais cette Chronique j'en étais réduit aux recherches de voyageurs qui n'avaient pu apporter dans la connaissance du pays que des lumières incertaines et éparses. Aucun grand travail important, aucune exploration vraiment scientifique n'avait été ordonnée ni tentée par aucun gouvernement; car, depuis Du Cange, la relation de M. Bory de Saint-Vincent et les travaux de ses collègues, et tout récemment les savantes recherches de M. de Saulcy sur la numismatique byzantine, ont été les premiers travaux importants et sérieux qui puissent faciliter les recherches sur l'histoire des hommes et du sol de la Grèce moderne.

Réduit alors, comme nous l'étions tous, à quelques maigres itinéraires ou à des explorations sans suite d'antiquaires ou de curieux, il m'était fort difficile de m'orienter à travers ce dédale géographique et généalogique de noms de lieux et d'hommes dans les siècles les plus obscurs. Mais si quelques erreurs étaient alors excusables, elles le seraient beaucoup moins aujourd'hui, bien qu'il reste encore beaucoup à voir et à éclaircir. Décidé à donner une édition complète du texte grec de cette Chronique, que le premier j'avais fait connaître au public, et une deuxième édition de ma traduction, j'ai dû n'épargner aucun effort pour satisfaire les exigences les plus difficiles à contenter. Il est antipathique à ma nature de reculer devant un obstacle, de quelque nature qu'il soit, dès qu'une fois je me suis mis en route, et je suis au contraire assez disposé à accepter pour devise :

Adversa favent.

La première connaissance que j'eus de ce poëme historique me fut fournie par une note manuscrite de Du Cange. A la demande du ministre Colbert, ce savant avait rédigé, dès les premières années de son arrivée à Paris, vers 1670, le plan d'un recueil général des historiens de France. Dans ce plan, les dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième volumes in-folio devaient être consacrés : le dix-septième aux historiens contemporains relatifs aux exploits des Français en Italie et en Sicile, le dix-huitième aux historiens qui avaient traité des exploits des Français en Orient et pendant les croisades, et le dix-neuvième enfin devait être réservé aux exploits des Français dans l'empire byzantin. Quelques notes, sous le titre de *Propositions à résoudre*, accompagnent ce plan. Parmi celles qui sont relatives au dix-neuvième volume, je trouvai la suivante :

« Comme ce qui s'est passé dans l'empire de Constantinople sous les empereurs français est une suite des guerres saintes où ceux qui conquirent cet empire entreprirent d'aller, s'étant arrêtés au siége de cette place par occasion, savoir si on ne comprendra pas dans ce recueil les auteurs, les épîtres et les actes qui concernent cette histoire, et si, en ce cas, on n'y ferait pas entrer *une histoire écrite en langue vulgaire et en vers politiques par un auteur qui vivait vers l'an 1300, et qui a traité particulièrement des guerres de nos Français au duché d'Athènes et dans la principauté de Morée, traitant au reste, en la première partie, des guerres saintes? Cette histoire est dans la Bibliothèque du roi et contient de fort belles circonstances des familles françaises, qui ne se trouvent pas ailleurs.* Il est vrai qu'on trouverait mal aisément un traducteur, à cause du grec vulgaire; mais en tout cas on pourrait la donner, pour la satisfaction des savants. »

Du Cange s'exagérait bien au-delà du vrai les difficultés de cette traduction. Non-seulement elle n'en avait aucune pour lui, puisqu'il cite cette Chronique à diverses reprises dans son Glossaire, de manière à montrer qu'elle lui était très familière, mais une connaissance médiocre de la langue grecque, unie à une connaissance plus approfondie des langues et des usages du moyen-âge, suffit pour la rendre intelligible.

Curieux d'obtenir quelques renseignements nouveaux sur cet ouvrage si intéressant, non moins pour notre histoire nationale que pour l'histoire de la Grèce, je parcourus les volumes de la Byzantine qui traitent de la même époque, pour savoir si aucun des doctes commentateurs n'aurait, dans ses notices biographiques, notes ou pré-

faces, rien ajouté aux renseignements qui m'étaient fournis par Du Cange. Tout ce que j'y trouvai fut que J. Boivin, garde de la Bibliothèque royale, annonçait dans son édition de Nicéphore Grégoras qu'il se proposait de l'insérer dans le quatrième volume de sa collection : « *Tomus quartus*, dit-il dans sa préface, *præter* POEMA INGENS GRECO-BARBARUM DE BELLO SACRO ET DE CONSTANTINOPOLITANIS, PELOPONESIACIS ET NEAPOLITANIS FRANCORUM EXPEDITIONIBUS, *selecta variorum opuscula continebit.* » Mais ce quatrième volume n'a jamais paru.

Il ne me restait donc plus qu'à en appeler à l'ouvrage lui-même. Du Cange et Boivin m'apprenaient que ce poëme était conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale. M. Thorlasius, savant danois, m'avait appris qu'il en existait aussi un exemplaire dans une bibliothèque publique de Copenhague, et enfin, dans une course que je fis à Berne, j'en retrouvai un autre exemplaire dans la bibliothèque publique de cette ville, parmi les manuscrits du savant Bongars, le collecteur des *Gesta Dei per Francos*.

Je commençai mon examen par le manuscrit de la Bibliothèque du roi. Ce manuscrit est un petit in-folio sur papier, écriture grecque de la fin du quatorzième siècle, et contenu dans le même volume qu'un autre poëme grec sur la guerre de Thésée avec les Amazones. Les vers sont écrits à la suite l'un de l'autre, mais l'écriture est fort lisible.

Il en existe dans la même bibliothèque un autre exemplaire en un volume in-folio, sur papier; mais cette copie toute moderne a été faite par une personne qui ne savait pas un mot de grec, et qui, à fantaisie, coupe un mot en deux ou trois, ou en réunit plusieurs en un. Elle ne saurait être d'aucune utilité.

L'exemplaire de Berne est aussi une copie faite certainement sur le même manuscrit de la Bibliothèque royale et probablement par l'ordre de Bongars, dont il porte quelques notes autographes sur les marges.

Je me proposais d'aller sur les lieux examiner le manuscrit de Copenhague, mais quelques autres travaux m'en empêchèrent alors, et je dus me borner à l'étude du manuscrit de Paris. Je commençai par en faire faire une copie aussi belle qu'exacte, par le meilleur calligraphe grec; je la collationnai ensuite avec soin, et, comme je l'ai dit dans le temps, aidé des explications et corrections des deux princes Soutzo, de la princesse Sebastitza leur sœur, dont l'esprit et les lumières étaient à la hauteur de sa noblesse de cœur, et des deux frères Clonarès, dont l'un occupe aujourd'hui la plus haute fonction dans la magistrature de son pays, je parvins à faire de ce poëme une traduction qui me sembla une fidèle reproduction de l'original.

Des recherches minutieuses parmi les matériaux imprimés ou manuscrits qu'il m'était possible alors de me procurer me permirent d'offrir ce premier travail comme une base utile et féconde pour de nouvelles recherches; car pour la première fois des faits aussi nouveaux que bien enchaînés appelaient l'examen.

Les Allemands s'empressèrent d'entrer dans cette voie nouvelle. M. Zinkeisen en fit une étude particulière pour sa savante histoire de la Grèce [1], et M. Fallmereyer donna une analyse complète et détaillée de cette Chronique, d'après ma traduction, dans son histoire de la Morée au moyen-âge [2].

Ce fut aussi avec cette Chronique en main que M. Boblaie écrivit ses *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée*, et que M. Bory de Saint-Vincent parcourut la Morée, et put, dans son intéressante relation, jeter quelques lumières de plus sur l'histoire des hommes, en même temps que ses connaissances étendues dans les sciences naturelles l'aidaient à décrire au vif l'histoire physique des lieux.

Ces travaux préliminaires avaient ainsi fort éclairci le terrain, et il m'était possible de poser le pied avec plus d'assurance et d'espérer de meilleurs résultats d'une seconde édition. Je m'y livrai avec une infatigable persévérance, et je donne dans ce volume le résultat de mes travaux.

Je n'avais publié que le texte de l'introduction; je résolus de donner cette fois le texte entier. La copie que j'avais fait faire il y avait une dizaine d'années avait été faite avec le plus grand soin par un Grec qui était Helléniste aussi érudit qu'habile copiste; nous l'avions collationnée ensuite ensemble, vers par vers, sur le manuscrit, et j'avais fait de plus une nouvelle collation sur le manuscrit de Berne. Cette copie m'offrait donc toutes les garanties possibles dans l'état présent des choses. Mais, pour donner une garantie nouvelle de la bonne correction des épreuves d'après cette copie, je priai M. Dehèque, qui par sa familiarité avec toutes les formes de la langue hellénique semble un fils de la Grèce égaré sur le sol de France, de vouloir bien revoir encore mes révisions comme celles de l'imprimeur. J'ai donc tout lieu de penser que le texte donné ici sera aussi correct que le réclame le respect du manuscrit.

(1) Geschichte Griechenlands, vom Anfange geschichtlicher Kunde bis auf unsere Tage. Leipzig, in-8, 1832.

(2) Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters. Stuttgart und Tübingen. 2 vol. in-12.

J'ai revu aussi avec soin ma première traduction, et j'en ai fait disparaître quelques erreurs échappées à un premier travail. Toutefois le système général de traduction que j'avais adopté d'abord m'a paru celui qu'il fallait conserver, et je n'y ai rien changé. Cette fidélité humble à une phrase timide et lente dans son allure était nécessaire pour reproduire le caractère de l'original.

Mes premières notes étaient loin de me satisfaire autant; je les ai presque totalement supprimées, pour les remplacer par de nouvelles notes beaucoup plus abondantes et puisées à des sources ou nouvelles ou plus approfondies. Le grand ouvrage sur l'expédition de Morée, le mémoire de M. Boblaie, les ouvrages de M. Zinkeisen et de M. Fallmereyer, et en particulier la savante carte de Grèce que M. Zinkeisen doit joindre à son second volume, et dont il a bien voulu me communiquer une épreuve, et surtout aussi nos belles cartes du dépôt de la guerre jointes à l'ouvrage de M. Bory de Saint-Vincent, m'ont soutenu et guidé dans les rectifications géographiques. Pour les faits historiques, j'ai compulsé les récits faits en toute langue par les contemporains, et on trouvera dans mes *Éclaircissements historiques, généalogiques et numismatiques sur la principauté française d'Achaïe* les résultats de cette investigation. Enfin j'ai demandé de nouveaux faits aux manuscrits de Du Cange, aux lettres des papes, au recueil des lois barbares de Canciani, au riche dépôt de nos vieilles chartes dans les archives du royaume.

Restait un moyen d'éclaircissement historique qui est souvent un appui si puissant dans les faits contestés: je veux parler de la numismatique. A l'époque de ma première édition je n'avais fait aucun appel à cette ressource, ne soupçonnant pas alors tout ce que je pouvais lui devoir; mais une meilleure direction imprimée depuis quelques années à cette branche d'étude de nos antiquités nationales, grâce aux estimables auteurs de la Revue numismatique française, prescrit et facilite en même temps ces travaux. M. Zinkeisen, qui se promène à travers l'obscur dédale de la Byzantine avec l'aisance d'un propriétaire opulent dans son enclos paternel, m'ouvrit le premier la voie de ces recherches. Le chroniqueur grec, au nombre des concessions faites par l'empereur de Constantinople à Geoffroy II de Ville-Hardoin après son mariage avec sa sœur, énumère l'autorisation impériale de frapper des tournois et des deniers.

Τὸ χαραγμὸν τῶν τουρνεσιῶν μετὰ τῶν δηναρίων. (P. 64.)

Le même fait est avancé par Dorothée dans sa compilation extraite de notre Chronique, mais d'après un autre manuscrit.

Καὶ ἔδωκέ του καὶ θέλημα νὰ κάμνῃ καὶ μονέδαν ἰδικήν του εἰς τὸ ὄνομά του, εἰς τὸν τόπον του, ἤγουν εἰς τὸν Μωρέαν. (Page 474.)

Où donc étaient ces deniers tournois? M. Zinkeisen me communiqua l'empreinte de quelques-uns; j'en retrouvai quelques autres dans les ouvrages de Du By[1], de Marchand[2], de Théoph. Friedlaender[3], de Guichenon[4], de Cibrario[5]. Enfin M. Longpérier, si familier avec la numismatique des croisades, en retrouva deux au Cabinet des médailles; et M. Rollin, avec une complaisance que je ne saurais assez reconnaître, me confia toutes celles qu'il possédait dans son cabinet. Grâce à tous ces matériaux réunis, et qu'après l'étude la plus minutieuse des généalogies de l'époque j'ai pu classer dans son véritable ordre, j'offrirai dans mes *Éclaircissements historiques* la série complète des monnaies des princes réels et titulaires de Morée, celles des seigneurs directs et celles d'un des grands feudataires.

Restait la rectification des généalogies. Là j'avais à lutter contre ma confiance à adopter les recherches du savant Du Cange, et contre ma méfiance de moi-même toutes les fois que j'étais arrivé à une solution différente de la sienne. La vérité la plus claire et la mieux démontrée a pu seule me décider à me prononcer avec quelque indépendance de sa grave autorité, mais les faits de ce genre sont assez nombreux pour que j'en avertisse le lecteur. Au lieu de réserver ces tableaux pour mes *Eclaircissements* sur la principauté d'Achaïe, j'ai cru devoir les réunir à la présente édition.

Afin que rien en effet ne manquât à cette époque de ce qui pouvait l'éclaircir, après avoir réuni tous les témoignages que l'on retrouvera à leur date dans mes *Eclaircissements*, avec l'analyse, article par article, des Assises de Romanie, dont le chroniqueur invoque souvent le témoignage, j'ai terminé ce volume par trois index: 1° *Index philologique* destiné à faire connaître la plupart des mots de la langue de cette Chronique qui sont étrangers au pur langage de la Grèce, qu'ils soient de souche française, turque, latine ou catalane; 2° *Index géographique*, dans lequel sont recueillis tous les noms de lieux, à la fois dans la forme que le chro-

(1) Médailles et monnaies des barons, 2 vol. in-4°.

(2) Mélanges de numismatique et d'histoire; in-8. de 122 pages. Metz, chez de Villy, 1818.

(3) Numismata medii ævi inedita, commentariis ac tabulis illustravit Theoph. Friedlaender. Berolini, 1835.

(4) Histoire de Savoie, t. II.

(5) Documenti.

niqueur leur donne et dans celle à laquelle j'ai cru que les mots répondaient ; 3° enfin *Index des noms d'hommes*, aussi avec la double forme, celle de l'original et la rectification faite par moi.

Le présent volume, réuni à mes *Éclaircissements sur la principauté d'Achaïe*, jettera, je l'espère, une lumière toute nouvelle sur ce sujet. L'histoire de notre établissement dans ces provinces démembrées de l'empire grec au XIIIe siècle était restée si obscure et si confuse que j'ai dû ne rien omettre de ce qui pouvait l'éclaircir et faciliter aux autres et à moi-même l'étude d'une époque si dramatique, si intéressante et parfois si glorieuse.

SUR LA PERSONNE DE L'AUTEUR

DE LA *CHRONIQUE MÉTRIQUE*

ET SUR L'EXTRAIT FAIT DE CET OUVRAGE PAR DOROTHÉE.

Dans aucun endroit de son poëme l'auteur de la Chronique métrique ne donne le moindre renseignement ni sur son nom, ni sur sa patrie, ni sur sa personne, ni sur l'époque où il a vécu ; on ne peut donc arriver sur ces divers points qu'à des inductions plus ou moins probables ou vraisemblables.

Quant au nom, aucun auteur contemporain ni subséquent ne le mentionnant, il est inutile de chercher à le découvrir à l'aide des documents connus jusqu'ici.

L'époque où il a vécu se déduit de certains faits contenus entre des limites fort resserrées. Il mentionne lui-même des événements qui se sont passés en 1309, tel que la mort de Gautier de Brienne, qui, du droit de sa mère, avait succédé en 1308, dans le duché d'Athènes, à son cousin-germain Guillaume de La Roche, mort en novembre 1308, et de plus deux réflexions de lui me semblent n'avoir pu être écrites que vers l'an 1319 ou 1320.

« Le duc d'Athènes (Gautier de Brienne) fut, dit-il (p. 169), défait et tué (en 1309), et le duché fut occupé par la grande compagnie catalane *qui y règne encore aujourd'hui*. »

Ces mots, *qui y règne encore aujourd'hui*, indiquent que plusieurs années avaient dû s'écouler depuis la première occupation de 1309, mais non pas un nombre suffisant d'années pour que cette occupation de conquête se fût transformée en établissement permanent et garanti par des conquêtes plus étendues. Je place cette époque dans les dix années qui s'écoulèrent entre la première occupation et la conquête nouvelle du duché de Néopatras.

Dans un autre endroit, en parlant du mariage de Florent de Hainaut avec Isabelle de Ville-Hardoin, il dit (p. 192) :

« Un des articles portés dans le privilége (l'acte de concession de la principauté à Florent) *devait faire le malheur du pays et était en même temps une injustice* ; c'était que, si jamais la principauté venait à échoir à une fille, elle pourrait régner seule ; mais que, *si elle voulait se marier, elle devait obtenir la permission du roi de Naples alors régnant, faute de quoi elle serait déshéritée de la souveraineté de Morée et de toute principauté.* »

Or, ce fut en l'an 1317 que Mahaut de Hainaut devint victime la première des stipulations contenues dans cet article, lorsqu'elle déclara au pape et au roi de Naples avoir épousé en secret Hugues de La Palisse, et qu'elle refusa la main de Jean de Sicile, comte de Gravina ; ce fut dans l'année suivante qu'elle fut emprisonnée au château de l'Œuf et que Jean de Sicile prit malgré elle le titre de son mari et de prince d'Achaïe, tout en laissant sa prétendue femme en prison ; et ce fut en 1324, une année avant la mort de Mahaut, qu'il se présenta en Morée avec vingt-cinq galères armées en guerre et ajouta à l'état de désordre du pays, en obtenant, il est vrai, une reconnaissance précaire dans la ville de Clarenza, mais sans pouvoir rien fonder de durable.

Si, aux remarques que je viens de faire sur l'époque des derniers événements mentionnés dans la Chronique métrique, on ajoute que des deux manuscrits anciens que nous connaissons, l'un, celui de Copenhague, est de la fin du XIVe siècle, et l'autre, celui de Paris, de quelques années plus récent on en conclura forcément que c'est vers l'an 1324 ou 1328 qu'il faut placer la rédaction de cet ouvrage, et que c'est à peu d'années de là, vers le milieu du XIVe siècle, qu'a dû mourir l'auteur, puisque, avant la fin de ce même XIVe siècle, les manuscrits de sa Chronique se répandaient déjà.

Il me semble être né, sinon sur le sol, du moins en partie de la race des conquérants, car à chaque instant il expose au mépris les défauts des Grecs qu'il fait contraster avec les qualités des Francs. La nature même de son esprit, éloigné de toute amplification et de toute déclamation, indique en lui une origine franque. Comment supposer qu'un Grec revienne à chaque instant sur des observations telles que celle-ci :

« Qui donc pourra se fier dorénavant à l'amitié ou à la parole d'un Grec? » (p. 91.)

Des Francs du pays, hommes de vérité. »

« Jamais les prétextes ne manqueront à ces misérables Grecs. » (p. 167.)

Et tant d'autres réflexions dans le même sens incorporées à tout son récit.

Il faut se rappeler que la conquête des Francs remontait déjà à un siècle, et que trois générations sorties d'eux avaient pu naître dans le pays. Le prince Guillaume de Ville-Hardoin, fils du premier conquérant, était né lui-même en Morée, à Calamata, et le chroniqueur nous apprend, sous l'an 1259, que, tout en ayant conservé, comme ses compatriotes, l'habitude franque de se promener (p. 102), habitude si étrangère à l'Orient, le prince parlait facilement le grec [1].

Enfin le grand nombre de mots français qu'il grécise prouverait que, s'il était né sur le sol grec, ses habitudes étaient franques. A quelle classe d'hommes appartenait-il? était-il clerc ou laïque? Franc de pure race ou de mélange? c'est ce qu'il me paraît impossible de déterminer. J'aurais bien désiré pouvoir présenter ici le tableau de cette société politique de Morée telle que nos conquêtes l'avaient faite; mais c'est un sujet qui demande quelques développements, et je les réserve pour un ouvrage à part dans lequel je traiterai avec étendue cette histoire de la domination française aux treizième et quatorzième siècles dans les provinces démembrées de l'empire grec. Je me contenterai ici de quelques courts aperçus.

L'armée des Français qui s'empara de la Morée en 1205 était fort peu nombreuse et se composait de diverses classes d'hommes :

Les chefs supérieurs, chevetains, bers (hauts barons ou riches-hommes, comme les appellent Muntaner et d'Esclot [2]), qui possédaient dans leur pays une puissance territoriale et qui contribuèrent à former plus tard les seigneuries supérieures, telles que les douze pairies d'Achaïe;

Les simples chevaliers et les écuyers non encore chevaliers, mais de race noble;

Les ecclésiastiques de tous les degrés qui formaient la milice organisée de l'Eglise latine;

Les chevaliers-moines de l'Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem, du Temple et de l'ordre Teutonique;

Les compagnies d'élite composées de lanciers et arbalétriers, tirés presque tous des hommes des corporations, conduits par des capitaines à eux;

Les sergents ou varlets, composés de croisés sortis de la bourgeoisie des villes, conduits probablement, soit par des bourgeois riches et illustres investis des hautes dignités dans les grandes communes, et portant dans le pays conquis le titre de *sergents de la conquête*, soit par des espèces de chefs de corporation;

Enfin les hommes des terres appartenant à la glèbe dans leurs pays respectifs et amenés par chaque seigneur à sa suite comme sa menée ou sa maison particulière;

Puis le cortége ordinaire de petits trafiquants et spéculateurs qui suivent une armée.

Arrivés dans le pays, les Francs y trouvèrent deux races d'hommes parfaitement distinctes : les Grecs qui habitaient les villes, où ils s'étaient réfugiés pour y trouver un abri contre les invasions de tous les Barbares, précipités successivement sur leurs plaines depuis le troisième siècle, ou qui avaient cherché un abri plus sûr dans les montagnes de la Laconie; les Slaves, conquérants déjà anciens [1], et d'autres conquérants plus nouveaux, qui s'étaient établis, sous le nom de Blaques, de Bulgares, de Zigues, etc., dans des villages fortifiés et sur la lisière des montagnes, et qui se répandaient dans les pays de plaine, comme travailleurs et fermiers.

(1) Ῥωμαῖκα τὸν λέγει, il lui dit en grec. (p. 95.)

(2) Muntaner distingue souvent dans sa chronique les classes suivantes : riches-hommes, chevaliers, prélats, citoyens des villes, citoyens des forts et citoyens des bourgs, et d'Esclot place en dehors de cette société régulière une société irrégulière qu'on a dû retrouver partout sous d'autres noms. Voici le passage de d'Esclot relatif aux Almogavares, Adalils et Golfins d'Espagne :

« Aquestes gents qui han nom *Almogavers* son gents que no viven sino de fet de armes, ne no stan en viles ne en ciutats, sino en muntanyes e en boschs, e guerreien tots jorns ab Serrayns. E entren dins la terra dels Serrayns una jornada o dues, e lladrunyant e prenent dels Serrayns molts e de lur haver; e de aço viven. E sofferen moltes malenances que als altres homens no porien sostenir, que be passaren a vegades dos jorns sens menjar, si mester los es; e menjaran de les erbes dels camps, que sol no s'en prehen res; e los *Adelils* quels guien qui saben les terres els camins. E no apporten mes de una gonella, o una camisa, sia stiu o ivern; e en les cames porten unes calses de cuyro, e als peus unes avarques de cuyro. E porten bon coltell e bona correja e un fogur a la cinta. E porta cascu una llança e dos darts, e un cero de cuyro en que aporten llur vianda. E son molt forts e molt laugers per fugir e per encalsar. E son Catalans e Aragonesos e Serrayns. E aquelles altres gents quo hon apellá *Golfins* son Castellans e Salagons e gens de parfunda Spanya; e son la major partida de paratge. E per ço com no han rendes, on han degastat o jugat, o per alguna mala feyta, fugen de llur terra ab llurs armes. E axi, com a homens que no saben altre fer, vehent se en la frentera dels ports de Muradal, qui son grans montanyes e forts e grans boscatges, e marquen ab la terra dels Serrayns e dels crestians e quens passa lo cami qui va de Castella a Cordova e a Sivilia, axi aquelles gents prenen crestians e Serrayns. E estan en aquells boscatges e aqui viven; e son molt grans gents e bones d'armes, tant quel rey de Castella non pot venir a fi. (*Bernat d'Esclot*, c. 79, p. 630.)

(1) Les Slaves étaient venus s'établir d'abord dans la Croatie et la Dalmatie, de 637 à 663.

Les seigneurs laïques et ecclésiastiques francs, de tous les degrés, se distribuèrent la terre en seigneuries, selon l'habitude de leur pays. Les autres classes de Francs se partagèrent les villes et dépossédèrent les Grecs. Bourgeois et serfs, tous formèrent une population unie par le même lien de patrie, et à laquelle il fallait bien que les seigneurs, qui avaient conquis avec eux et qui à chaque instant avaient à faire appel à eux contre les Grecs, voulussent faire une part plus large de liberté, les serfs vainqueurs ne pouvant évidemment être réduits au niveau des paysans grecs qu'ils avaient conquis. On sentit donc dès le premier moment le besoin de lois et d'institutions adaptées aux nouvelles conquêtes. Les mêmes circonstances s'étaient présentées cent ans avant, lors de la fondation en 1099 du royaume de Jérusalem. Les Francs du Péloponnèse et de Constantinople recoururent à l'expérience plus vieille des Francs de Jérusalem, qui leur envoyèrent leurs assises, et ces assises furent traduites en grec et déclarées lois du pays.

A peine les Francs étaient-ils établis en Morée qu'ils s'empressèrent de faire venir leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles, comme le fit Guy de La Roche, qui maria sa sœur à Hugues de Brienne. D'autres allèrent chercher des alliances de famille dans le royaume de Naples et dans la Sicile, devenus le domaine d'un frère de saint Louis (Charles d'Anjou). Muntaner, qui visita la Grèce dans les premières années du quatorzième siècle, mentionne ce fait, comme je l'ai déjà rappelé plus haut :

« Et toujours, dit-il (p. 502), depuis la conquête, les princes de Morée ont pris leurs femmes dans les meilleures maisons de France ; et il en a été de même des autres riches-hommes et des chevaliers, qui ne se sont jamais mariés qu'à des femmes qui descendissent de chevaliers de France. Aussi disait-on que la plus noble chevalerie du monde était la chevalerie de la Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris. »

Un manuscrit de la Bibliothèque du roi, n° 7222, sur vélin, qui contient des chansons avec musique, prouve l'exactitude de l'assertion de Muntaner. Dans ce volume, écrit certainement dans la dernière moitié du treizième siècle, se trouvent un grand nombre de chansons de chevaliers et d'hommes du peuple célèbres à cette époque, et dont les plus anciens vivaient certainement au plus tard en 1250. Quelques-uns portent des noms illustres dans la croisade de Constantinople ; de ce nombre est le célèbre Quenes de Béthune, ami de notre chroniqueur Ville-Hardoin, qui rapporte son noble et fier discours à l'empereur Alexis ; puis le comte d'Anjou, le duc de Brabant, le comte de Bar, le roi de Navarre, le roi Jean de Brienne, empereur de Constantinople ; et de ce nombre aussi est un prince de Morée désigné sous le seul nom de *li prince de la Mourée*, mais dans lequel on doit reconnaître Geoffroi Ier de Ville-Hardoin, neveu du maréchal de Champagne et prince de Morée de 1208 à 1218. C'est *ce prince de la Mourée* qui commence le volume. Il paraît qu'après avoir copié le premier couplet de chacune des deux chansons citées sous la musique, l'intention du copiste était de transcrire à la suite les autres couplets de ces deux chansons, ou d'autres chansons sur le même mètre, du même auteur, et à cet effet il avait laissé deux feuillets blancs ; mais l'intention du copiste n'a pas été réalisée alors, et les deux pages ont été remplies plus d'un siècle après par d'autres chansons tout-à-fait étrangères aux premières. On n'a donc que les deux premiers couplets des deux chansons du prince de la Morée, et encore ne les a-t-on pas en entier, car le feuillet a été déchiré. La première commençait, selon la table, par :

Loiaus amours qui m'alume . . . . .

La seconde par :

Au nouviau tans. . . . .

Voici ce qui reste de ces deux premiers couplets :

Première chanson.

Loiaus amours qui m'alume. . . . .
. . . .
. . . .
Et m'esmerveille où pris le hardiment
Comment m'osai de chanter enhardir.
Ce fait ma dame à cui sunt mi desir.
Se n'a de moi merci prochainement,
Morir m'esteut, por amer loiaument.

Deuxième chanson.

Au novel tans, quant je voi la muance,
Qu'yvers remaint, nois et glace et gelée,
Cist oisellon sunt en grant revelance ;
Retentir fait lor chans bois et ramee.
De douçor est la terre enluminee ;
Partot trueve-on flors de mainte semblance.
Et por ce vueilh chanter, en espérance
Qu'autrement ne . . . . vree.

Mais malgré cette préférence si naturelle de nos compatriotes pour la langue et pour les femmes de leur patrie, la nécessité forçait souvent d'avoir recours à la langue du nouveau pays, et parfois aussi aux femmes de la nouvelle conquête. Du mélange des deux langues se forma une sorte de grec bâtard dont notre chroniqueur nous donne de très fréquents exemples réunis dans le Glossaire ; et du mélange des Francs avec les femmes du pays naquit une race mixte, comme le sont les

Coulouglis dans nos possessions d'Afrique. Cette race mixte prit le nom de Gasmule, dont je ne puis découvrir l'origine précise. Les lois données par les Vénitiens à Candie mentionnent comme différents le *Vasmulo*, *Latino*, *Blaco*, *Griego;* je les trouve également mentionnés dans Pachymère.

«Comme Paléologue, dit-il, espérait beaucoup de la valeur des *Gasmulins*, qui étaient *demi-Grecs et demi-Francs*, et qui avaient la prudente adresse des uns et la fougue courageuse des autres, il les employa sur mer, reprit par leur moyen la plupart des îles, leur assigna des pensions, et excita par ses bienfaits l'ardeur de leur courage.» (l. III, c. 9.)

La position politique de ces Gasmules ou Gasmulins était évidemment fort précaire; leur naissance d'une mère grecque les faisait repousser même par les bourgeois francs; leur naissance d'un père franc leur faisait mépriser les Grecs. Aussi les voit-on toujours en guerre avec les deux partis. Dans un pays plus grand ils auraient, comme les Almogavares en Espagne, ou les Armatolis ou Clephtes en Epire, trouvé un abri dans les montagnes; mais la terre leur manquant, ils se firent corsaires, et on en trouve un grand nombre engagés au service des empereurs grecs contre les Francs leurs pères.

Etait-ce à la race des Gasmulins qu'appartenait notre chroniqueur? Je serais tenté de le croire. Ce qui est fort bien prouvé, c'est qu'il était catholique romain, et sa chronique fournit de nombreux exemples de sa soumission au pape.

Au reste, que ce soit un Gasmulin catholique ou un Franc pur, ce que je ne puis croire, car il l'aurait dit avec orgueil, sa chronique n'en est pas moins un des plus intéressants monuments de cette époque. Son récit est simple, clair, facile. Les événements sont bien choisis et bien distribués. La religion et la guerre n'y ont pas une place presque exclusive, comme dans les historiens byzantins ou les chroniqueurs occidentaux. Les détails personnels, les lois, les mœurs y ont leur place. C'est en particulier pour notre histoire le monument le plus authentique et le plus curieux.

Quant à la copie qui en a été faite, elle est due probablement à un Grec, qui a supprimé et dénaturé quelques passages, soit par inattention, soit parce qu'ils lui semblaient offensants pour son pays, soit qu'ils lui parussent trop éloignés des formes grecques et trop rapprochés des formes françaises; ces corrections sont rarement heureuses. La copie du manuscrit de Copenhague paraît plus ancienne et plus fidèle à la forme de l'ancienne langue; mais ce manuscrit est malheureusement mutilé au commencement et à la fin, et plusieurs pages ont été lacérées çà et là dans le cours de l'ouvrage. Le manuscrit de Berne est, comme je l'ai déjà dit, la reproduction de celui de Paris.

J'étais bien convaincu qu'il devait en exister d'autres manuscrits sur le sol même de la Grèce, lorsqu'il y a deux années j'en acquis la complète certitude. A mon retour des Pyrénées, je m'étais arrêté à Toulouse et parcourais les anciennes librairies pour y enrichir ma collection de livres et de pièces dans les divers dialectes du Midi. Une chronologie assez détaillée de l'histoire grecque, écrite en assez mauvais grec, attira mon attention. J'y cherchai si le compilateur n'aurait pas ajouté quelques moins maigres renseignements à ceux que donne le géographe Mélétius sur la situation de ce pays pendant notre occupation du XIII[e] siècle. Quel ne fut pas mon étonnement quand j'y lus un extrait fort étendu et fort bien fait de la Chronique de Morée publiée pour la première fois par moi il y avait douze années! J'achetai ce volume et me mis à le lire avec plus d'attention. L'auteur est un nommé *Dorothée*, archevêque de Monembasie, sur lequel je n'ai pu trouver nulle part aucun renseignement, bien que Du Cange le nomme dans son Glossaire.

La première édition de la Chronologie de Dorothée fut publiée sur la fin du XVII[e] siècle, fort probablement vers l'an 1684 ou 1685, car la dédicace, adressée au vaivode Zotos Zigaras, et qui se trouve dans toutes les éditions suivantes, est de 1684.

La deuxième édition fut publiée à Venise, en un volume in-4°, dans l'année 1743.

Enfin, la troisième édition, qui est celle que je possède, est aussi en un vol. in-4°, et elle a été imprimée à Venise en 1786. Cette édition contient quelques renseignements historiques de plus sur les doges de Venise.

L'ouvrage de Dorothée n'est cité ni par Du Cange dans son Histoire des empereurs français de Constantinople, ni par aucun des Allemands ou Français qui ont, à quelque époque que ce soit, parlé des affaires de la Grèce. Cela est d'autant plus surprenant, que ma publication de la Chronique de Morée a vivement éveillé l'attention des savants allemands sur ce sujet, et que MM. Ranke, Fallmereyer et Zinkeisen ont regardé comme désormais conquis à l'histoire les faits qui s'y trouvent mentionnés.

Eh bien! ces faits étaient mentionnés, et avec détails et d'une manière fort satisfaisante, dans les trois éditions successives de la Chronique de Dorothée, qui m'était restée inconnue à moi-même.

Dans le cours de son histoire, Dorothée traite en passant de la conquête de Constantinople par les Français en 1204 ; mais un chapitre particulier et additionnel est réservé, après la clôture de la Chronique, pour l'établissement français en Morée. Je donnerai ici le texte de ces deux morceaux. Comme c'est un extrait tout-à-fait servile de la Chronique de Morée, dont le volume que je publie contient le texte et la traduction, j'ai cru devoir me dispenser de traduire une seconde fois ces deux morceaux, écrits d'ailleurs dans une langue que la moindre attention fera comprendre.

Dans son premier morceau, après avoir raconté, presque avec les mêmes expressions que l'auteur anonyme de la Chronique métrique, l'expédition de la première croisade de 1097 sous Pierre l'Ermite, la prise de Jérusalem, le couronnement de Godefroy de Bouillon, dont le nom est ici défiguré κόντε (le comte) Φρινδεπούλιαν, au lieu de Κοντέφρες δὲ Πούλιον, qu'il place aussi comme notre chroniqueur en 6612, conformément à l'ère de Théophile, et après avoir raconté presque dans les mêmes mots aussi[1] son refus de porter la couronne royale, Dorothée passe à la narration de la quatrième croisade, celle de 1204, qui amena la prise de Constantinople.

Ὡσὰν ἤκουσαν οἱ χριστιανοὶ (la reprise de Jérusalem par les Sarrazins), οἱ ἀφεντάδες, ὁ Ντεπιάνκος[2] ὁ κόντες τῆς Καμπανείας, ὁ κόντες τῆς Φιλανδρείας[3], ὁ κόντες τῆς Λεούζας[4], καὶ ἄλλοι πολλοὶ ἀφένταις καὶ διὰ νὰ εἶναι πολλοὶ δὲν τοὺς γράφομεν καὶ τὰ ὀνόματα. Ὅμως ὡμοφώνησαν ὅλοι, καὶ ὁ πάπας μετ' αὐτοὺς, καὶ ἔκαμαν ὅρκους φρικτοὺς νὰ ὑπᾶσι νὰ πολεμήσουν τοὺς Σαρακηνούς. Καὶ ἔκαμαν γενεράλε τὸν κόντε τῆς Καμπανεσίας, ὀνόματι Τζεφρὲν[5], ὁποῦ ἦτον φρονιμώτατος, καὶ ἀνδρειωμένος καὶ ἄξιος διὰ φουσάτα. Καὶ ἐπέρασαν δύο μῆνες καὶ ἦλθέ του ἀσθένεια καὶ ἀπέθανε.

(1) Voici ses expressions que l'on peut comparer avec celles de la Chronique métrique, page 4, deuxième colonne :

Τοῦτος δὲ ἐδέχθη τὴν ἀφεντίαν, ἀμὴ τὸ στέμμα τὸ χρυσοῦν δὲν ἠθέλησε ποτὲ νὰ βάλῃ εἰς τὴν κεφαλήν του, λέγοντας, ὅτι δὲν εἶναι ἄξιος, οὐδὲ πρέπει του ἐκεῖ ὁποῦ ἔστεψαν τὸν βασιλέα τῶν βασιλέων μὲ τὸ ἀκάνθινον στέμμα, τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν, νὰ στεφανώσουν ἕναν ἁμαρτωλὸν ὡσὰν ἐμένα. (Page 396.)

(2) Ce nom défiguré est là pour Thibaut, comte de Champagne, qui devait être en effet le chef de la quatrième croisade quand il fut frappé par une mort prématurée. (Voyez la Chronique du maréchal de Champagne, Geoffroy de Ville-Hardoin.)

(3) Baudoin, comte de Flandre.

(4) Probablement Saluces ; ce qui semblerait désigner le marquis de Montferrat.

(5) Il confond Thibaut, comte de Champagne, avec Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne ; et quelques lignes plus loin il nomme ce comte, ντὲ Βαλάρτος de Ville-Hardoin, deux mots dont l'imprimeur n'a fait qu'un.

Ἦτον τὸ γένος του ντε Βαλάρτος. Καὶ πολλὰ τὸν ἐλυπήθησαν ὅλοι, καὶ ἔκαμαν κονσίγιον εἰς τὸ Πουργοῦνι[1]. Καὶ ἔκαμαν ἀφέντην καὶ γενεράλε τὸν Μπονιφάτζιον μαρκίζε ντὲ Μουνφεράτο, ὁποῦ ἦτον ἀφέντης μέγας εἰς τὴν Ἰταλίαν, καὶ τὴν ἀδελφήν του εἶχε γυναῖκα ὁ ῥῆγας τῆς Φράντζας[2]. Καὶ ἔτζι ἐσηκώθηκαν ἀπ' ἐκεῖ οἱ ἀφεντάδες μὲ τὸν γενεράλε, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Σαβόγιαν[3] νὰ ὑπᾶν εἰς τὴν Βενετίαν· καὶ ἔστειλαν ἀποκρισιαρίους εἰς τὴν Βενετίαν πρὸς τὸν πρίντζιπα, ἂν ὁρίζῃ νὰ εἶναι καὶ αὐτὸς ἕνας ἀπ' ἐκείνους τοὺς ἀφεντάδες νὰ βοηθήσῃ διὰ τὸ ὄνομα τοῦ Χριστοῦ, νὰ ἐλευθερώσουν τὸν Ἅγιον Τάφον ἀπὸ τὰς χεῖρας τῶν ἀσεβῶν, καὶ νὰ ἑτοιμάσουν κάτεργα καὶ μεγάλα περάματα διὰ τὰ φουσάτα, καὶ ἦσαν καβαλλαρέοι δεκαοκτὼ χιλιάδες, καὶ πεζοὶ ὀγδόηντα χιλιάδες.

Καὶ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἦτονε πρίντζιπας ὁ μισὲρ Ἀριάκος Ντάντολος[4]. Ἐστέρξαν δὲ οἱ Ἐνετοὶ νὰ κάμουν τὰ κάτεργα καὶ τὰ ἄλλα πλευσίματα, ἀμὴ ἔκαμαν μὲ τοὺς ἀποκρισιαρίους, ὅσα μείνουν εὔκαιρα δίχως νὰ ἔχουν φουσάτον νὰ τὰ γεμίσουν, νὰ τοὺς τὰ πλερώνουν, ἤγουν τὴν ἔξοδον. Καὶ ὥστε νὰ συναχθοῦν οἱ ἀφεντάδες, ἔγιναν καὶ τὰ κάτεργα καὶ τὰ πλευσίματα, καὶ ἦλθεν ὁ γενεράλες μὲ τὰ φουσάτα καὶ μὲ τοὺς ἀφεντάδες εἰς τὴν Ἐνετίαν. Καὶ ὁ κόντες τῆς Λεούζας μὲ τὸ φουσάτον του δὲν ἐπῆγεν εἰς τὴν Ἐνετίαν, διατὶ ἀπὸ τὸν τόπον του ἐμπῆκεν εἰς τὰ ἰδικά του πλευσίματα μὲ ὅλον του τὸ φουσάτον, διατὶ ἀπ' ἐκεῖ τοῦ ἔπεφτε πλέα εὐκολώτερα καὶ συντομώτερα νὰ ὑπάγῃ εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα. Καὶ ἔμειναν ἀπὸ τὰ πλευσίματα τῶν Ἐνετῶν εὔκαιρα, καὶ ἔγινε σκάνδαλον μέγα, ὅτι ἐγύρευσαν τὰς ἐξόδους κατὰ τὴν συμφωνίαν ὁποῦ εἶχαν. Τέλος δὲ εἰρήνευσαν μετὰ τοῦτον.

Εἰς τοῦτο ἐσύκωσαν κεφάλι τῆς Τζάρας οἱ ἄνθρωποι, οἱ ὁποῖοι εὑρίσκονται εἰς τὴν Σκλαβουνίαν, καὶ ἠθέλησαν νὰ κάμουν αὐθέντην ἰδικόν τους, καὶ ἔκαμαν. Καὶ ἔτζι τὴν ἐπῆραν οἱ ἀφεντάδες μὲ τὸν γενεράλην, καὶ τὴν ἔδωκαν τῶν Ἐνετῶν διὰ τὴν ἔξοδον τῶν κατέργων. Καὶ τότε ἔκαμαν κονσίγιον νὰ ὑπᾶσι νὰ πολεμήσουν νὰ πάρουν τὴν Κωνσταντινούπολιν, διατὶ τοὺς ἐγέλασεν ὁ βασιλεὺς ποτὲ, νὰ τὴν βασιλεύσουν.

Καὶ τότε ἔστειλεν ὁ βασιλεὺς, ἤτοι ὁ ῥῆγας τῆς Φράντζας γράμματα νὰ ὑπᾶσιν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν, καὶ νὰ ἀφήσουν τὸ ταξίδι τῶν Ἱεροσολύμων. Καὶ ἔτζι, ἐπῆγαν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν, καὶ εὔγαλαν τὰ φουσάτα τῆς στερεᾶς, καὶ τὰ κάτεργα τῶν Ἐνετῶν τοῦ πελάγου ἀπ' ἔξω ἀπὸ τὰ τείχη, καὶ ἔδωκαν μέγαν πόλεμον καὶ φοβερὸν, καὶ μὲ ταῖς λουμπάρδαις ἔκαμαν χαλάστραις τὰ κάτεργα, καὶ ἐμπῆκαν οἱ Ἐνετοὶ εἰς τὴν πόλιν πρῶτοι ἀπὸ τοὺς ἄλλους.

Καὶ τότε ἐμπῆκαν τὰ φουσάτα τὰ ἄλλα, καὶ ἔβαλαν καντούραις[5], ἤτοι φλάμπουρα, εἰς τὰ τείχη, καὶ μὲ μεγάλαις χα-

(1) La Bourgogne. Si j'avais à faire des observations philologiques sur cette Chronique, j'aurais à rappeler ici la multitude de mots français qui s'y trouvent grécisés ; mais je n'ai à rectifier que les noms propres.

(2) Dorothée adopte, comme on voit, l'erreur de notre Chronique métrique.

(3) Détails puisés dans notre chroniqueur, qui n'oublie pas de mentionner ce passage par la Savoie.

(4) Henri Dandolo. (5) Bannières.

ραῖς ἔπαιξαν ταῖς τρουμπέταις καὶ τὰ ἄλλα παιγνίδια. Καὶ ὡς ἐκυρίευσαν οἱ Φράγγοι τὴν Πόλιν, ἐγύρευσαν τὸν βασιλέα καὶ δὲν τὸν ηὗραν, διατὶ ἔφυγεν. Οἱ δὲ Φράγγοι ἔταξαν μεγάλα χαρίσματα ὁποῖος τὸν παραδώσῃ, καὶ μετὰ χαρίσματα τὰ πολλὰ τὸν ἐπρόδωκαν τῶν Φραγγῶν. Καὶ αὐτοί, ὡς ηὗραν τὸν βασιλέα, ἐχάρησαν πολλά, καὶ ἐδιαλογίζοντο τί θάνατον νὰ τοῦ δώσουν. Καὶ ἔτζι ἦσαν τοῦ Λέοντος τοῦ Σοφοῦ οἱ χρησμοὶ εἰς τὴν κολώναν τὴν γλυπτήν, ὁποῦ εἶχε πολλὰς προφητείας περὶ τῆς βασιλείας τῶν πόλεων. Καὶ κατὰ τὸν χρησμὸν ἐκρέμασαν αὐτὸν εἰς τὴν κολώναν. Καθὼς ἔκαμεν αὐτὸς Ἀλεξίου τοῦ βασιλέως, ἔτζι καὶ χειρότερα ἔπαθε. Καὶ μετὰ τοῦτον τὸν θάνατον, ἔκαμαν κονσίλιον, ἤτοι σύνοδον, καὶ ἔπεσεν ὁ κλῆρος ἐπὶ Μπαλδουῖνον τὸν Φιλανδρῖνον, καὶ ἔστεψαν αὐτὸν βασιλέα. Μετὰ τοῦτο, νὰ ἔχουν τὸ βασίλειον μὲ τοὺς Ἐνετούς, καθὼς τὸ ἐπῆραν ὁμάδι, καὶ ἂν ἤθελαν λύπῃ οἱ Ἐνετοὶ δὲν τὴν ἔπερναν.

Λαβόντες δὲ τὴν βασιλείαν οἱ Ἐνετοὶ τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ἐσύναξαν ὅλα τὰ ἅγια λείψανα καὶ τὰ ἐπῆραν, καὶ εἰκονίσματα μικρὰ καὶ τρανά, ποτήρια ἐγκοσμημένα, βημόθυρα, ποδιαῖς, ἀέρας, καλύμματα ἐκλεκτά, τὰ πολύτιμα πράγματα τῆς Ἁγίας Σοφίας καὶ ἄλλων μοναστηρίων καὶ ἐκκλησιῶν, φαιλόνια, ἐπιτραχήλια, ἐπιμάνικα, ὠράρια, εὐαγγέλια ἀξιοτίμητα καὶ θαυμαστά, καὶ ὅλα τὰ βιβλία ἀπὸ πᾶσαν γλῶσσαν γραμμένα. Ἐπῆραν δὲ καὶ δύο θυμιατὰ τὰ μαλαματένια τῆς Ἁγίας Σοφίας, τὰ ὁποῖα νοῦς ἀνθρώπινος δὲν δύναται νὰ καταλάβῃ καὶ νὰ μετρήσῃ τὸ κάλλος καὶ τὴν ὡραιότητα τῶν θυμιατῶν, ἢ νὰ τὴν διηγηθῇ· ὁμοίως καὶ τὸν τέμπλον, ὁ ὁποῖος ἦτον ὅλος ἀργυροδιάχρυσος πολύτιμος μετὰ τῶν ἀποστόλων καὶ προφητῶν, ἱεραρχῶν, μαρτύρων, ὁσίων, μετὰ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καὶ τῆς Παναγίας, καὶ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου· τὰ μανουάλια ὅλα ἀργυροδιάχρυσα, τὸν τίμιον σταυρὸν ὁποῦ ἔκαμεν ὁ μέγας Κωνσταντῖνος, ὅταν ἐπολέμει μετὰ τοῦ Μαξιμιανοῦ, ὁποῦ εἶδε τα ἄστρα τὴν νύκτα. Ἔλαβαν τὴν Ἁγίαν Εἰκόνα ὁποῦ ἱστόρησεν ὁ Ἅγιος Λουκᾶς τῆς Θεοτόκου, τὰ χάλκινα ἄλογα, ταῖς κορώναις ὁποῦ ἐπροσήλωσαν οἱ βασιλεῖς· καὶ καθόλου, εἴτι ἔχει ὁ Ἅγιος Μάρκος, εἶναι ὅλα τῆς Ἁγίας Σοφίας. Ταῖς πόρταις τῆς Ἁγίας Σοφίας, καὶ ἔβαλάν ταις εἰς τὸν Ἅγιον Μάρκον, καὶ φαίνονται πολύτιμαις καὶ θαυμασταῖς. Ὥρισαν δὲ τὴν Κωνσταντινούπολιν οἱ Ἐνετοὶ χρόνους νς΄· ἄλλοι λέγουν, ξ΄, μῆνας η΄, καὶ ἡμέρας ιγ΄. Καὶ ὡσὰν εἶχαν τὴν Κωνσταντινούπολιν οἱ Ἐνετοί, οἱ Ῥωμαῖοι οἱ βασιλεῖς ἦσαν εἰς τὴν Ἀνατολήν, καὶ ἐκεῖ ἔστησαν τὰ βασίλεια. (Pag. 397 et 398.)

Après ce court récit de la marche des croisés, de la prise de Constantinople et du pillage de Sainte-Sophie pour enrichir Saint-Marc, le chroniqueur cesse ici de parler de l'empire fondé par les Latins et suit succinctement les phases de l'empire grec en Asie, puis à Constantinople après l'expulsion des Latins, et jusqu'à la conquête que Mahomet II fit de cette ville en 1453. Arrivé à cette époque, son volume offre des détails très circonstanciés sur cette seconde prise de Constantinople, sur le développement des conquêtes de Mahomet II dans le reste de l'empire grec et sur les successeurs de Mahomet II jusqu'au règne d'Abdoul-Achmet IV qui règna de 1774 à 1789. C'est à cette époque qu'a été terminée la dernière édition de cette Chronique, ainsi que nous l'apprend la dernière phrase relativ à Abdoul-Achmet :

Καὶ βασιλεύει ἕως τὴν σήμερον.

A la suite de cette histoire générale commence l'histoire particulière de la Morée depuis sa conquête par les Francs en 1205. C'est ce morceau d'histoire qui est un extrait souvent presque littéral de la Chronique métrique.

Ce qui me frappe plus particulièrement encore dans cet extrait donné par Dorothée de la Chronique de Morée, c'est qu'il s'y trouve un passage relatif aux limites assignées aux possessions des Français et des Grecs en vertu du traité de 1263, et relatif également aux forteresses bâties par chacun sur les limites de leurs territoires respectifs, et que ce morceau ne se retrouve ni dans le manuscrit de Paris ni dans le manuscrit de Copenhague. Dorothée a donc pu, dans la ville de Monembasie où il était métropolitain, consulter, au XVII[e] siècle où il écrivait, un manuscrit autre que les deux manuscrits cités. Ce manuscrit consulté par Dorothée existe peut-être encore en Grèce. Si ce manuscrit ne peut se retrouver, n'est-il pas possible d'en retrouver d'autres dans ce pays ? C'est ce que j'ai le dessein d'aller moi-même vérifier sur les lieux.

On voit d'ailleurs que cette dernière partie de la Chronique de Dorothée a été écrite par lui sur de nouveaux matériaux, et quand tout le reste était déjà terminé, car il y revient sur des sujets qu'il avait précédemment traités et qu'il reproduit, en les complétant par des détails quelquefois peu essentiels, mais souvent aussi très importants. Ainsi, par exemple, il répète presque mot pour mot le pillage de Constantinople par les Vénitiens ; seulement il en déplace l'époque. Ce qui prouverait à la fois que Dorothée a copié la Chronique métrique, et que les récits de cette Chronique n'allaient pas plus loin que l'arrivée de Florent de Hainaut comme prince de Morée en 1291, et ses premières campagnes contre l'empereur, c'est que Dorothée termine aussi son récit des affaires de Morée par le récit des mêmes événements. Quant aux aventures de Geoffroi de Brienne, cet épisode est comme un fragment additionnel du manuscrit de Paris, fragment qui ne se retrouve ni dans le manuscrit de Copenhague, ni dans la Chronique de Dorothée.

Voici ce second morceau.

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΠΟΤΕ ΕΠΗΡΑΝ

ΟΙ ΦΡΑΓΓΟΙ ΤΟΝ ΜΩΡΕΑΝ.

Βασιλεύοντος του προγεγραμμένου Βαλδουβίνου[1] ἀπὸ τὴν Φιλάνδραν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν, οἱ ἀδελφοὶ τοῦ ἀφεντὸς κόντε τῆς Καμπανίας[2], τοῦ πρώτου καπετανίου ὁποῦ ἀπέθανε τότε ἐν συντομίᾳ, καθὼς τὸ ἐγράψαμεν ὀπίσω, ἐσυμβουλεύθησαν ἀνάμεσόν τους αὐτοὶ οἱ ἀδελφοὶ νὰ συνάξουν φουσάτα, νὰ ἔλθουν κατὰ τοῦ Μωρέως διὰ νὰ πολεμήσουν, νὰ πάρουν τόπους, νὰ ἀφεντέψουν καὶ νὰ ὁρίσουν· καὶ ἔκαμαν ἀρμάδαν εἰς τὴν Βενετίαν, καὶ εἶπαν, ὅποιος θέλει νὰ ὑπάγῃ. Τότε λοιπὸν εἶπαν οἱ δύο ἀδελφοὶ ἀνάμεσόν τους, πῶς δὲν εἶναι καλὸν νὰ ὑπᾶν καὶ οἱ δύο, μόνον νὰ ἀπομείνῃ ὁ ἕνας εἰς τὴν πατρίδα καὶ εἰς τὰ πράγματά τους. Καὶ ἔτζι ἔμεινεν ὁ μεγαλήτερος εἰς τὴν Φραγγίαν· καὶ ὁ μικρότερος, ὀνόματι Γουλιέλμος[3], ἐπῆρε τὰ φουσάτα καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Βενετίαν, ὅπου ἦτονε ἡ ἀρμάδα, τὰ καράβια καὶ τὰ ἄλλα πλευσίματα. Καὶ ἐμπῆκαν ὅλα τὰ φουσάτα εἰς τὰ καράβια, καὶ ἔκαμαν ἄρμενα ἀπὸ τὴν Βενετίαν εἰς τὸν μάρτιον μῆνα[4], καὶ ἔραξαν εἰς τὴν Ἀχαΐαν τοῦ Μωρέως τὴν πρώτην τοῦ μαΐου, καὶ ἐκεῖ ἔκτισαν κάστρον μέγα· καὶ τότε ἐπῆγεν ὁ κόντε Γουλιέλμος[5] εἰς τὴν παλαιὰν Πάτραν, καὶ ἐπολέμησε καὶ ἐπῆρέ την, διότι ὡς ἐγνώρισαν οἱ Πατρινοὶ πῶς νικοῦνται, ἐπροσκύνησαν μετὰ τοῦτο, καὶ ἐσυμφώνησαν νὰ ἔχουν τὰ πράγματά τους, ὡσὰν τὰ εἶχαν καὶ μὲ τοὺς Ῥωμαίους, καὶ τινὰς νὰ μὴν τοὺς πειράζῃ· καὶ ἔβαλεν ἀφέντην ἐδικόν του ὁ κόντες, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν· καὶ ὡς τὸ ἔμαθεν ὁ λαὸς, ἔλαβαν τοὺς σταυροὺς καὶ θυμιατὰ, καὶ λαμπάδας, καὶ ταῖς ἁγίαις εἰκόνες, καὶ εὐγῆκαν ἀπὸ τὸ κάστρον, καὶ ἐπροσκύνησαν αὐτόν· καὶ αὐτος τοὺς ἔκαμε χρυσόβουλλα, νὰ ἔχουν τὰ πράγματα τους ὡς τὰ εἶχαν καὶ πρῶτα. Ὡσὰν ἐπῆρε τὴν Ἀνδραβίδαν, ἐπῆρε καὶ τὴν Βοστίτζαν[1], ἔστειλε τὰ κάτεργα καὶ τὴν ἀρμάδαν διὰ θαλάσσης εἰς τὴν Κόρινθον, καὶ αὐτὸς ἐπῆγε μετὰ φουσάτα τῆς στερεᾶς, καὶ ἔξωθεν τῆς Κορίνθου ἐτέντωσεν. Εἶναι δὲ τὸ κάστρον τῆς Κορίνθου ἀπάνω εἰς μίαν κορυφὴν βουνοῦ, καὶ κάτω εἶναι χώρα θαυμαστὴ εἰς τὸν κάμπον, μὲ πύργους καὶ μὲ τείχη θαυμαστὰ κτισμένα τὸ γύρον. Καὶ τότε ὁ κόντε Γουλιέλμος ὥρισε καὶ ἔδωκαν πόλεμον τὰ φουσάτα αὐτοῦ μὲ λουμπάρδαις καὶ μὲ ἄλλα ἅρματα τοῦ πολέμου, καὶ περιώρισαν[2] τὰ τείχη, καὶ δὲν ἄφησαν ἄνθρωπον νὰ προβάλῃ ἀπ' αὐτὰ, διότι εἶχαν τουφέκια πολλά. Τέλος ἐμπῆκαν καὶ ἐπῆραν τὴν χώραν, καὶ τὴν ἐκυρίευσαν. Ὁ δὲ καπετάνιος τῶν Ῥωμαίων, ὀνόματι Σγοῦρος, ὡς εἶδεν ὅτι ἐνίκησαν οἱ Φράγγοι, ἔφυγεν ἀπὸ τὴν Κόρινθον, καὶ ἐπῆγε καὶ ἐφυλάχθη ἀπάνω εἰς τὸ κάστρον. Ὁ δὲ κόντες μισὲρ Γουλιέλμος, ὡσὰν ἐπῆρε τὴν χώραν, ὥρισε καὶ ἐδιαλάλησαν εἰς ὅλα τὰ περίχωρα τῆς Κορίνθου, κάστρη, καὶ χώρας, ὅσοι θέλουν θεληματικῶς νὰ ἔλθουν νὰ προσκυνήσουν, νὰ ἔχουν τὰ πράγματά τους, καὶ κανένα βάρος νὰ μὴν ἔχουσι. Καὶ ἔτζη ἔδραμαν ἀπὸ τὸν Δαμαλὰν καὶ ἀπὸ ὅλα τὰ περίχωρα, καὶ ἐπροσκύνησαν αὐτὸν διὰ αὐθέντην τους. Τὸν αὐτὸν δὲ χρόνον, ὁποῦ ἐπῆραν οἱ Φράγγοι τὴν Κωνσταντινούπολιν, περάσωντας ἕνας χρόνος ὁποῦ ἦλθεν ὁ μισὲρ Γουλιέλμος κόντες εἰς τὸν Μωρέαν νὰ πολεμήσῃ, τὸ ἔμαθεν ὁ ῥῆγας τῆς Θεσσαλονίκης ὁ Μπονιφάτζιος[3], καὶ ἦλθε μὲ τὰ φουσάτα του εἰς τὸν κάμπον τῆς Θεσσαλίας[4], ἤγουν εἰς τὴν Λάρισσον[5], καὶ ἔσμιξε καὶ τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ Βιλάρετον[6], ὁποῦ εἶχε καὶ αὐτὸς φουσάτα, καὶ ἐσυμφώνησαν καὶ ἦλθαν καὶ αὐτοὶ, καὶ ἐμπῆκαν

(1) Baudoin de Flandre, dont il est parlé dans la citation qui précède. — Variantes de l'édition de 1743 : Βαλδουβίνου ντὲ Φιλάνδρα.

(2) Les frères du comte de Champagne ; même erreur que la chronique de Morée à laquelle je renvoie.

(3) Ὀνόματι μισὲρ Γουλιέλμος. Guillaume de Champ-Litte.

(4) Μάρτιον τὸν μῆνα.

(5) Ὁ κόντε μισὲρ Γουλιέλμος.

(1) Ἐπῆρε τὴν Βοστίτζαν, καὶ ἐκεῖ ἔστειλε.

(2) Ἐπεριώρισαν.

(3) Boniface de Montferrat roi de Salonique

(4) Τῆς Βλαχίας.

(5) Τὴν Λάρσον.

(6) Geoffroy de Ville-Hardoin.

εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ ἔσμιξαν τὸν κόντε μισὲρ Γουλιέλμον εἰς τὴν Κόρινθον. Καὶ τίς δύναται νὰ γράψη ταῖς χαραῖς ὁποῦ ἔκαμαν τότες; Τρουμπέταις καὶ ἄλλα παιγνίδια ἐλάλησαν[1] διάφορα, καὶ λουμπάρδαις καὶ τουφέκια ἐβάρεσαν, καὶ τύμπανα πολλὰ, καὶ φωτίαις ἔκαμαν, καὶ ἄλλαις χαραῖς μεγάλαις. Καὶ ὡσὰν ἔσμιξαν τοῦτοι οἱ τρεῖς αὐθεντάδες, ἔκαμαν κονσέγιον, ἤγουν συμβουλὴν, καὶ ἐπῆγαν εἰς τὸ Ἄργος, καὶ ἀφῆκαν εἰς τὴν κάτω χώραν τῆς Κορίνθου ἀφέντην καὶ φουσάτα, καὶ ἐφύλαγαν· καὶ ὡσὰν ἦλθαν αὐτοὶ εἰς τὸ Ἄργος, ἐπολέμησαν καὶ τὸ ἐπῆραν. ὁ δὲ Σγοῦρος ὁ καπετάνιος τῶν Ῥωμαίων, ὁποῦ ἤτονε ἀπάνω εἰς τὸ καστέλλιον τῆς Κορίνθου, ὡς εἶδεν ὅτι τὸ Φράγγικον φουσάτον ἐμίσεψε καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ Ἄργος, ἐκατέβη τὴν νύκτα μὲ τέχνην, καὶ ἐμπῆκεν εἰς τὴν κάτω χώραν τῆς Κορίνθου, ἐκεῖ ὁποῦ ἐφύλαγαν οἱ Φράγγοι, καὶ τοὺς ἔκοψεν ὅλους, καὶ ἐπῆρε τὴν χώραν. Καὶ ὡς τὰ ἔμαθεν ὁ κόντες μισὲρ Γουλιέλμος, πολλὰ ἐλυπήθη, καὶ αὐτὸς καὶ οἱ ἀφεντάδες ὁποῦ ἦσαν μετ' αὐτοῦ, καὶ ἦλθαν ἀντικρὺ τῆς Κορίνθου μὲ τὰ φουσάτα τους, καὶ ἔκαμαν ἡμέρας ὀκτὼ ὁμάδι. Τότε εἶπεν ὁ ῥήγας τῆς Θεσσαλονίκης ὁ Μπονιφάτζιος, πῶς θέλει νὰ ὑπάγῃ εἰς τὴν Θεσσαλονίκην εἰς τὸ ῥηγάτον του· καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ κόντες μισὲρ Γουλιέλμος, ἐλυπήθη πολλὰ, καὶ τὸν ἐπαρακάλεσε νὰ τοῦ βοηθήσῃ ἀπὸ τὰ εἰσοδήματα τοῦ ῥηγάτου του καὶ μὲ τὰ φουσάτα του. Καὶ ἔτζη ἐδέχθη ὁ ῥήγας τὰ λόγια τοῦ κόντε μισὲρ Γουλιέλμου, καὶ ἔδωκέ του ὅλα τὰ εἰσοδήματα τὰ ἀφεντικὰ, ἤγουν τὰ ντάτζια καὶ ἄλλα δικαιώματα τῆς Ἀθήνας, τῆς Μοδονίτζας[2], καὶ τῆς Εὐρίπου, ὅτι αὐτοὶ οἱ τόποι, ἤγουν τὰ κάστρη, ἦσαν ἀποκάτω εἰς τὸ ῥηγάτον του· καὶ ἔκραξε τοὺς πρώτους τῶν κάστρων τῶν τριῶν, καὶ τοὺς ἐπαρέδωκε τοῦ μισὲρ Γουλιέλμου νὰ τὸν γνωρίζουν ἀφέντην τους ὡσὰν τὸν ἑαυτόν του[3], καὶ νὰ τοῦ δίδουν τὸ τέλος τὸ ἀφεντικόν. Καὶ ἐπαρακάλεσεν ὁ ῥήγας τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ, καὶ ἀπέμεινε μὲ τὰ φουσάτα του εἰς βοήθειαν τοῦ κόντε μισὲρ Γουλιέλμου· καὶ ὁ ῥήγας ἐμίσεψε μὲ τὰ φουσάτα του, καὶ ὑπῆγεν εἰς τὸ ῥηγάτον του εἰς τὴν Θεσσαλονίκην· καὶ ὁ κόντε μισὲρ Γουλιέλμος μὲ τὸν ἄλλον ἀφέντην τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ ἐμίσεψαν ἀπὸ τὴν Κόρινθον μετὰ φουσάτα τους καὶ ὑπῆγαν εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν[1]· καὶ τῆς ὥρας ἔγραψαν γράμματα, καὶ ἔστειλαν εἰς τὰ κάστρη τὰ μέσα τοῦ Μωρέως, καὶ εἰς τὰς χώρας, ὅσοι θέλουν νὰ προσκυνήσουν, νὰ ἔχουν τὰ ῥοῦχά τους καὶ τὰ πράγματά τους ἀνεμπόδιστα· εἰ δὲ ὅσοι παρθοῦν μὲ πόλεμον, νὰ γένωνται[2] τὰ ῥοῦχά τους ἀφεντικὰ, καὶ νὰ τοὺς ἀποκεφαλίζουν. Καὶ ἔτζη, ὡς εἶδαν[3] τὰ κάστρη καὶ ἡ χώραις[4] τὸν φόβον αὐτὸν, ἔδραμαν οἱ ἄρχοντες, οἱ πτωχοὶ[5], καὶ ὅλος ὁ λαὸς, καὶ ἐπροσκύνησαν αὐτούς· καὶ ἔδωκάν τους ὁρισμοὺς νὰ ἔχουν τὰ πράγματά τους ὡσὰν τὰ εἶχαν ἀπ' ἀρχῆς, καὶ εἴ τι χάρισμα εἶχαν ἀπὸ τὴν βασιλείαν τῶν Ῥωμαίων, νὰ τὸ ἔχουν. Καὶ ἔτζη ἐπροσκύνησεν ὁ λαὸς, καὶ ἐπῆραν ὁρισμοὺς καὶ ἐπῆγαν εἰς τοὺς τόπους των μὲ χαραῖς μεγάλαις. Μετὰ τοῦτο ἐσυκώθησαν καὶ ὑπῆγαν εἰς τὸ κάστρον τοῦ Ποντικοῦ, καὶ ἐζήτησαν νὰ τοὺς παραδώσουν τὸ κάστρον, καὶ ὁ ἀφέντης τοῦ κάστρου ἐκείνου καὶ λαὸς δὲν ἠθέλησαν· καὶ ἔτζη ἐπολέμησαν καὶ τὸ ἐπῆραν ἀπὸ σπαθίου, καὶ ἔβαλαν ἐκεῖ αὐθέντην ἀπὸ ἀνθρώπους ἐδικούς τους, καὶ φυλακάτορας· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγαν εἰς τὴν Ἀρκαδίαν καὶ τὴν ἐπολέμησαν, καὶ ἐπῆραν τὸ καστέλλι[6], καὶ τὸν πύργον, καὶ τὸ ἐκυρίευσαν· καὶ ἀφῆκαν καὶ ἐκεῖ αὐθέντην καὶ φυλακάτορας· καὶ ἐσυκώθησαν ἀπὸ τὴν Ἀρκαδίαν, καὶ ἐπῆγαν εἰς τὴν Μοθώνην, καὶ ἤτονε ἔρημη, ὅτι τὴν εἶχαν οἱ Βενέτικοι ἀπὸ καιρὸν χαλασμένην· καὶ ἀπὸ τὴν Μοθώνην ὑπῆγαν εἰς τὴν Κορώνην, καὶ ἐπροσκύνησαν οἱ Κορωναῖοι μὲ τὸν αὐθέντην τους, καὶ ἐπαράλαβον τὸ κάστρον, ὅτι ἦσαν ἀχαμνὰ καὶ τὰ τείχη καὶ οἱ πύργοι. Ἐζήτησαν δὲ οἱ Κορωναῖοι νὰ

(1) Ἔδωκαν.

(2) Μενδουνίτζας, Bodonitza (voy. l'Index géogr.).

(3) Ὅσαν τὸ κορμί του.

(1) Ἀδραβίδαν.

(2) Νὰ γένουνται.

(3) Ἴδαν.

(4) Ἡ χῶρες.

(5) Ἔδραμαν ἄρχοντες καὶ πτωχοὶ, ὅλος ὁ λαὸς, καί.

(6) Καστέλι.

ἔχουν τὰ πράγματά τους ὡσὰν τὰ εἶχαν καὶ πρῶτα, καὶ ἔτζη τοὺς τὰ ἔδωκαν. Ἔβαλαν δὲ ἀφέντην εἰς τὴν Κορώνην καὶ φύλακας· καὶ αὐτοὶ ἐσυκώθησαν ἀπ' ἐκεῖ καὶ ἐπῆγαν εἰς τὴν Καλαμάταν, καὶ ἐπροσκύνησαν οἱ Καλαματιανοί· καὶ ἐπῆραν ὁρισμὸν νὰ ἔχουν τὰ πράγματά τους, ὡσὰν τὰ εἶχαν τὰ ἄλλα κάστρη ὁποῦ ἐπροσκύνησαν. Ἔμαθε δὲ τοῦτο, τὸ κάστρον τοῦ Νικλήτου[1], καὶ ἡ Βελιγόστη μὲ ταῖς χώραις της, καὶ τῆς Λακεδαιμονίας, καὶ ἐμαζώχθησαν ἀπὸ τοὺς Λάκκους τὰ χωρία, καὶ ἐμαζώχθησαν πεζοὶ καὶ καβαλαρέοι χιλιάδες τέσσαρες εἰς τὸν Κούντουρον Ἐλαιῶνα. Ἔτζη ἔδραμαν ἐκεῖ καὶ οἱ ἀφέντες οἱ Φράγγοι μὲ τὸ φουσάτον τους, καὶ ἔδωκαν πόλεμον μέγαν καὶ φοβερὸν, καὶ ἐνίκησαν τοὺς Ῥωμαίους οἱ Φράγγοι, καὶ ἔσφαξαν πολλοὺς ἐξ αὐτῶν· καὶ αὐτὸν τὸν πόλεμον ἔκαμαν εἰς τὸν κάμπον οἱ Φράγγοι μὲ τοὺς Ῥωμαίους μόνον. Ὅμως ὡσὰν ἐνίκησε τὰ φουσάτα, ὥρισεν ὁ κόντες ὁ μισὲρ Γουλιέλμος νὰ ὑπάγουν[2] τὰ φουσάτα του εἰς τὴν Καλαμάταν· καὶ μὲ τὸν ἀφέντην τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ ἔκαμε συμβούλιον, καὶ μὲ τοὺς πρώτους τῶν Ῥωμαίων ποῦ νὰ πάγῃ νὰ πολεμήσῃ. Καὶ οἱ Ῥωμαῖοι τοῦ εἶπαν νὰ ὑπάγῃ νὰ πολεμήσῃ τὴν Βελιγόστην, καὶ τὸ Νίκλητον· καὶ τὸ Νίκλητον εἶναι εἰς[3] κάμπον, καὶ ἡ Βελιγόστη εἶναι εἰς χαμοβουνόν. Ὁ δὲ μισὲρ Τζεντεφρὴς εἶπεν, ὅτι νὰ ὑπᾶσιν εἰς τὸν Ἀρακλωβὸν, ὁποῦ κρατοῦν τὸν δρόμον, ὁ ὁποῖος ὀνομάζεται Σκοδρά. Ἦτον δὲ μικρὸν καστέλλι, καὶ ὑπῆγαν εἰς αὐτὸ, καὶ ἐκεῖ τὸν ἔσωσαν γραφαῖς ἀπὸ τὸν ῥήγαν τῆς Φραγγίας[4] καὶ ἀπὸ τοὺς συγγενεῖς του, καὶ τοῦ ἔγραφαν, ὅτι τὴν ὥραν ὁποῦ νὰ ἰδῆ ταῖς γραφαῖς, νὰ ἀφήσῃ τὸν πόλεμον, καὶ νὰ ὑπάγῃ εἰς τὸν τόπον του, ὅτι ὁ ἀδελφός του ἀπέθανε, νὰ πάρῃ τὴν ἀφεντίαν του. Καὶ ὡς ἀνέγνωσε τὰς γραφὰς, ἔκλαυσε πικρὰ, καὶ ἔκραξε τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ, ὁποῦ τὸν εἶχε πρωτοστράτορα, καὶ δύο ἀρχιερεῖς, καὶ δύο καπετάνιους, καὶ ἄλλους πέντε ἄρχοντας, καὶ εἶπέ τους τὴν λύπην του, καὶ νὰ γράψουν τοὺς τόπους του, ὁποῦ ἐπῆρεν εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ τὸν λαὸν, καὶ τὰ πράγματα τοῦ λαοῦ· καὶ ἔτζι τοῦ τὰ ἔδωκαν διὰ γράφου. Καὶ αὐτὸς ὁ κόντες μισὲρ Γουλιέλμος ἔκραξε τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ ἔμπροσθεν εἰς ὅλους τοὺς ἄρχοντας καὶ εἰς τὰ φουσάτα, καὶ τοῦ εἶπεν. Ὅλα σου τὰ καλὰ καὶ τὴν τιμὴν καὶ τὰ κέρδη σου τὰ ἄφησες, ὁποῦ εἶχες νὰ πάρῃς ἀπὸ τὸν βασιλέα τῆς Πόλεως τὸν Βαλδουβῖνον, ὁποῦ ἦσουν σύντροφος, ὅταν ἐπῆρε τὴν Πόλιν, καὶ διὰ ταῦτα τὰ ἀγαθὰ, καὶ τὴν εὐσπλαγχνίαν ὁποῦ ἔδειξες εἰς ἐμὲ, δίδω καὶ χαρίζω σου νὰ ἔχῃς κατὰ διαδοχὴν καὶ κληρονομίαν τὴν Καλαμάταν καὶ τὴν Ἀρκαδίαν μὲ ὅλαις τους[1] ταῖς περιοχαῖς. Καὶ τοῦ ἔδωκε χρυσόβουλλον[2], καὶ τοῦ εἶπε, νὰ εἶναι εἰς αὐτὸν πιστὸς καὶ ἀληθινὸς εἰς ὅλα, χωρὶς καμίαν ἐπιβουλήν· καὶ τοὺς τόπους, ὁποῦ ἐπῆρα εἰς τὸν Μωρέαν, σοῦ παραδίδω νὰ εἶσαι μπέης[3], καὶ ἐγὼ παγένω εἰς τὴν Φραγγίαν εἰς τὴν πατρίδα μου, καὶ εἰς ἕνα χρόνον θέλω στεῖλει ἀνθρώπους ἐδικούς μου· καὶ ὥς τε νὰ ἔλθουν οἱ ἄνθρωποί μου, νὰ φυλάγῃς ὡσὰν νὰ ἤμουν καὶ ἐγὼ σωματικῶς, καὶ οἱ ἄνθρωποι θέλουν εἶσθαι συγγενεῖς μου· καὶ ἂν δὲν θελήσῃ τινὰς νὰ ἔλθῃ, θέλεις εἶσαι[4] ἐσὺ αὐθέντης. Εἰς ἕνα χρόνον τινὰς δὲν ἠθέλησε νὰ ὑπάγῃ· καὶ ἔτζι τοῦ εἶχε παραγγελίαν νὰ εἶναι κληρονόμος τῶν τόπων του, καὶ νὰ μειράσῃ τῶν συμβουλατόρων του τοὺς τόπους, καὶ αὐτὸς νὰ εἶναι αὐθέντης των κατὰ τὸ χρυσόβουλλόν του. Καὶ αὐτὰ ὅλα τὰ ἔγραψαν, καὶ τὰ ὑπέγραψαν ὁ κόντες, οἱ ἀρχιερεῖς, καὶ ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς, καὶ οἱ συμβουλάτοροι, καὶ οἱ ἄρχοντες τοῦ Μωρέως ὅλοι. Καὶ ὁ κόντες μισὲρ Γουλιέλμος ἐμπῆκεν εἰς τὰ κάτεργα, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Βενετίαν, καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγεν εἰς τὴν πατρίδα του εἰς τὴν Καμπανίαν, ἤγουν Φραγγίαν.

Ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἔμεινεν αὐθέντης τοῦ Μωρέως. καὶ ὥρισε, καὶ ἐμαζώχθησαν οἱ ἄρχον-

(1) Τοῦ Νικρίου. Nicli, appelé auj. Palæo-MouKli.
(2) Νὰ ὑπᾶσι.
(3) Εἰς οἱ κάμπον.
(4) Philippe-Auguste.

(1) Μὲ ὅλαις τως ταῖς.
(2) Χρυσόβουλον.
(3) Bail, gouverneur (v. le Gloss. au mot Μπαῖλος).
(4) Θέλεις εἶσαι.

τες καὶ τὰ φουσάτα εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν[1], καὶ κατὰ τὸν ὁρισμὸν τοῦ κόντε μισὲρ Γουλιέλμου, ἐμείρασε τοὺς τόπους εἰς τοὺς ἄρχοντας αὐτοῦ. Καὶ ὁ πρῶτος ἄρχοντας ἦτονε ὁ μισὲρ Γιλτιάρης ὁ ντὲ Ῥοζηέργης[2], καὶ ἔδωκέ τους φύαις[3] εἰκοσιτέσσαρες· φύαις λέγονται πρόνοιαις[4], ἢ φέουδα, ἤγουν σπελίκια· καὶ ἔκαμεν ἐκεῖ κάστρον, καὶ τὸ ὠνόμασεν Ἰάκωβα[5]. Τοῦ δὲ δευτέρου τοῦ μισὲρ Ῥεγοῦ ντὲ Τηριέρη[6] ἔδωκε φύαις εἴκοσι δύο, εἰς τὰ Σκόδρα τοῦ Δρόγου[7], καὶ ἔκτισεν ἐκεῖ κάστρον, καὶ τὸ ὠνόμασε Καρύτενα[8]· καὶ τοῦ τρίτου, ὀνόματι μισὲρ Γουλιέλμου, τὸ γένος του Ἀλαμάνος[9], τοῦ ἔδωκε τὴν παλαιὰν Πάτραν μὲ ὅλην της τὴν περιοχήν. Τοῦ τετάρτου ἔδωκε τὸ κάστρον τῆς Βελιγόστης μὲ ἕξη φύαις· καὶ τοῦ πέμπτου, ὀνόματι μισὲρ Γουλιέλμου, ἔδωκε τὸ κάστρον τῆς Νικλήτου, καὶ αὐτοῦ μὲ ἕξη φύαις[10]· καὶ τοῦ ἕκτου, τοῦ μισὲρ Τοὺ ντὲ Νιβέλε[11], τοῦ ἔδωκεν ἕξη φύαις εἰς τὴν Τζακονίαν, καὶ ἐκεῖ ἔκτισε κάστρον, καὶ τὸ ὠνόμασε Γεράκι· καὶ τοῦ ἑβδόμου, τοῦ μισὲρ Τοὺ ντὲ Τουρνᾶ[12], ἔδωκε τὰ Καλάβρυτα[13] μὲ δώδεκα φύαις. Τοῦ δὲ ὀγδόου, τοῦ μισὲρ Ῥηγοῦ ντὲ Λέλη[14], ἔδωκε νὰ ἔχῃ ὀκτὼ καβαλαριῶν φύαις εἰς τὴν Βοστίτζαν. Τοῦ δὲ ἐννάτου, τοῦ μισὲρ Τοὺ ντὲ Τζέρπουντε, μισὲρ Δοῦκα ὀνομαζόμενος[15], εἰς τοὺς Λάκκους τέσσαρες φύαις, καὶ τὴν Λακεδαιμονίαν. Τοῦ δεκάτου, τοῦ μισὲρ Δανιὴλ[1], ἔδωκε τὸν Πασαβᾶν, καὶ τέσσαρες φύαις, καὶ φλάμπουρον νὰ βαστᾷ. Τοῦ δὲ ἑνδεκάτου, μισὲρ Ἰμπερτοῦ τζὴ Τρέμουλα[2], τέσσαρες φύαις, καὶ αὐτὸς ἔκτισε τὴν Χαλανρίτζαν[3]. Τὸ σπιτάλιον[4] τοῦ Ἁγίου Ἰωάννου, ἤγουν τὸ ξενοδοχεῖον, ἄλλαις τέσσαρες ἐδόθησαν καὶ εἰς τὸ μέρος τῆς Καλαμάτας, καὶ τῶν Ἀλαμάνων ἄλλαις τέσσαρες φύαις, καὶ τοῦ Τέμπλου τοῦ ξενοδοχείου ἄλλαις τέσσαρες· τοῦ μητροπολίτου τῆς παλαιᾶς Πάτρας μὲ τοὺς ἐκκλησιαστικούς του ἄλλαις ὀκτὼ φύαις, καὶ τοῦ ἐπι-

(1) Τὴν Ἀδραβίδαν. (2) Gautier de Ronchères. (3) Φύας. (4) Πρόνοιες. (5) Ἀκόβα.

(6) Οὔγγος ντὲ Πριέρης, Hugues de Brières, dans la Chronique métrique.

(7) Comme il s'agit ici des défilés de Scorta, il faut lire, comme dans la Chronique métrique (p. 47) : Εἰς τῶν Σκορτῶν τὸν δρόγγον.

(8) Καρυτένα.

(9) Guillaume Alaman.

(10) La Chronique métrique nomme le quatrième (p. 48), Mathieu Raimond.

(11) Ντὲ Νηβέλε. Guy de Nevelet. Τοὺ est sans doute là au lieu de Γεὺ ou Guy; la Chron. métr. l'appelle Γγυιῶν.

(12) Raoul de Tournai. Τοὺ est là pour Ῥεὺ.

(13) Τὰ Καλάβρυτα.

(14) Hugues de l'Ile, Οὔγγος ντὲ Λῆλε dans la Chr. metr.

(15) Suivant la leçon de la Chronique de Morée (p. 48), ce serait Hugues de l'Ile qui portait le surnom de Τζέρμπουνη, ou Charpigny, tandis qu'ici ce serait μισὲρ Δοῦκα, que la Chronique métrique nomme μισὲρ Λοῦκα. Des actes authentiques prouvent que c'était la seigneurie de Vostitza qui appartenait aux sires de Charpigny. La Chronique métrique désigne Gritzena comme chef-lieu du fief de Laconie, au lieu de Lacédémonia.

(1) Δανιὴλ me paraît évidemment une faute du copiste qui aura lié ensemble deux mots à lui inconnus pour n'en faire qu'un qui lui était connu. La véritable leçon devrait être δὲ ou ντὲ Νάουλη de Neuilly, ainsi que le donne la Chronique métrique (p. 48). Les seigneurs de Passava portaient en effet le nom de Neuilly.

(2) Imbert de La Trémouille. Il y eut en effet un Imbert de La Trémouille qui partit pour la quatrième croisade à cette époque. La Chronique métrique l'appelle Robert, et il me semble que la leçon du manuscrit suivi par Dorothee est ici préférable.

(3) Τὴν Χαλανδρίτζαν. Ces onze barons, savoir : 1. Gaultier de Ronchères, baron d'Akova ; 2. Hugues de Brières, baron de Carytena ; 3. Guillaume Alaman, baron de Patras; 4. Mathieu Raimond, baron de Veligosti ; 5. Guillaume, baron de Nicli ; 6. Guy de Nevelet, baron de Gheraki ; 7 Raoul de Tournai, baron de Calavryta ; 8 Hugues de l'Ile, sire de Charpigny, baron de Vostitza ; 9. Lucas, baron de Lacédémonia (ou de Gritzena, dans le même pays de Laconie, suivant la Chronique métrique); 10. Jean de Neuilly, baron de Passava ; 11. Imbert de la Trémouille, baron de Chaladritza, réunis à Geoffroi de Ville-Hardoin, qui reçut en même temps de Guillaume de Champ-Litte les baronnies de Calamata et d'Arcadia et le baïlat de Morée, et complétait le nombre douze, formèrent les douze hauts barons ou bers, suivant l'expression des Assises d'Achaïe, ou pairs du prince suivant le langage reçu, qui seuls possédaient le droit de faire bâtir des forteresses et de rendre la haute justice sans appel, ou justice par le sang. Ces douze pairies se modifièrent plus tard et prirent la forme que j'indique dans les tableaux annexés (Voy. aussi mes *Eclaircissements sur la principauté française d'Achaïe.*)

(4) Lisez τοῦ Σπιταλίου.

σκόπου τῆς Ὠλένης[1] φύαις τέσσαρες, καὶ τῆς Βελιγόστης, καὶ τοῦ Νικλήτου, καὶ τῆς Λακεδαιμονίας τὰ ὅμοια, φύαις τέσσαρες τοῦ καθ' ἑνός. Ταῦτα[2] εὑρέθησαν εἰς τὸ χρυσόβουλλον τοῦ κόντε μισὲρ Γουλιέλμου, τοῦ αὐθεντὸς τοῦ Μωρέως, ὁποῦ τὰ εἶχε γεγραμμένα καὶ βεβαιωμένα· οἱ δὲ καβαλαρέοι, νὰ ἔχῃ ὁ καθ' ἕνας μίαν φύαν, καὶ οἱ σαργένται νὰ ἔχουν φύαις δύο· τὸ ὁποῖον διὰ τὸ πλῆθος δὲν γράφομεν, τοὺς καβαλαρέους καὶ τοὺς σαργέντας μόνον ὡς εἴπαμεν. Ἀφόντις ἀνεγνώθη[3] τὸ χρυσόβουλλον, εἶπεν ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς, ὡς πρῶτος καὶ μπαῖλος τοῦ Μωρέως, πρὸς τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ πρὸς τοὺς ἄρχοντας ἐκεῖ εἰς τὴν σύνοδον· Ἰδοὺ ὁ καθ' ἕνας ἔχετε τὸν τόπον σας κατὰ τὸν ὁρισμὸν τοῦ χρυσοβούλλου, ἔχετε λοιπὸν καὶ βαστᾶτε φλάμπουρα· καὶ νὰ χρεωστῇ καθ' ἕνας νὰ ἔχῃ καβαλάρην ἕνα, καὶ δώδεκα σαργέντας· καὶ οἱ καβαλάροι, ὁποῦ ἔχουν καθ' ἕνας μίαν φύαν, ἀτός του νὰ χρεωστῇ νὰ δουλεύῃ διὰ τὸ φυέτον, ὡσαύτως καὶ οἱ σαργένται τῆς κοντότας[4], ὁ καθ' ἕνας νὰ δουλεύῃ μὲ τὸ κορμί του. Καὶ ἔτζι ἀποφάσισαν νὰ εἶναι εἰς πᾶσαν ἀνάκραξιν, διὰ φύλαξιν τοῦ τόπου· καὶ οἱ προνοιατόροι νὰ εἶναι ὁμοίως εἰς πᾶσαν ἀνάκραξιν, διὰ φύλαξιν τοῦ ἀφεντὸς, νὰ εὑρίσκωνται[5] καὶ νὰ εἶναι ἕτοιμοι πᾶσαν ὥραν καὶ καθ' ἡμέραν μετὰ ἄρματά τους, ὅπου νὰ τοὺς μηνύσῃ ὁ ἀφέντης νὰ εὑρεθοῦν, καὶ ὅπου τοὺς ὁρίσῃ· καὶ ἀπὸ τοὺς ἄνωθεν, κατὰ ταῖς φύαις ὁποῦ ἔχει, νὰ χρεωστῇ νὰ ἔχῃ τόσους καβαλαρέους μετ' αὐτοῦ εἰς πᾶσαν χρείαν πολέμου. Καὶ ἐβεβαίωσαν τοῦτο οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ ἀρχιερεῖς, καὶ ὅτι νὰ βαστοῦν καὶ φλάμπουρα εἰς ἀφορμὴν τῆς μάχης· καὶ εἰς τὴν βουλὴν τῆς ἀφεντίας, καὶ εἰς ταῖς κρίσες τοῦ τόπου νὰ εἶναι καὶ οἱ ἀρχιερεῖς, ὡσὰν καὶ οἱ φλαμπουραρέοι. Πλὴν εἰς κρίσιν καὶ εἰς συμβουλὴν, ὁποῦ νὰ θέλουν νὰ θανατώσουν ἄνθρωπον, ἢ νὰ κόψουν ἀπὸ τὰ μέλη του, καὶ εἰς ταῖς ἄλλαις κρίσες, νὰ λείπουν οἱ ἐκκλησιαστικοὶ νὰ μὴν εἶναι εἰς τὴν βουλὴν, ἐπειδὴ αὐτὰ δὲν ἐδόθησαν τῶν ἀρχιερέων κατὰ νόμον, διὰ νὰ μὴν τοὺς καθήρουν διὰ τούτην τὴν ἁμαρτίαν. Ὥρισε δὲ τότε ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς νὰ ἑτοιμασθοῦν οἱ ἄρχοντες μὲ τοὺς ἀνθρώπους των, καὶ οἱ καβαλαρέοι καὶ οἱ σαργένται καὶ οἱ προνοιατόροι, καὶ ἄλλοι ὁποῦ νὰ εἶναι γραμμένοι, ὁποῦ πέρνουν πλερωμὴν τοῦ ἀφεντὸς, νὰ ἁρματωθοῦν· καὶ ἔτζι ἁρματώθηκαν, καὶ ἐπῆγαν μὲ τὸν αὐθέντην εἰς τὴν Βελιγόστην, καὶ ἐπολέμησαν πόλεμον μεγάλον καὶ τὴν ἐπῆραν. Καὶ ὅσοι ἐπροσκύνησαν, ἔκαμαν καλὰ, διατὶ τοὺς λοιποὺς ἔκοψαν· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγαν εἰς τὸ Νίκλητον, καὶ ἐπολέμησαν αὐτὸ ἡμέρας τρεῖς, καὶ δὲν ἠθέλησαν νὰ παραδοθοῦν, καὶ αὐτὸς ἀποφάσισε νὰ ἀποθάνῃ, ἢ νὰ τὸ πάρῃ ἀληθῶς, νὰ τοὺς ἀποκεφαλίσῃ μικροὺς καὶ μεγάλους· καὶ αὐτοὶ, ὡς ἤκουσαν, ἐπροσκύνησαν, μετὰ τοῦτο, νὰ τοὺς δώσῃ ὁρισμὸν νὰ ἔχουν τὰ πράγματά τους ἀνεμποδίστως, καὶ ἔτζι τοὺς ἔδωκε· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγαν εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν, καὶ ἦτον κάστρον μεγάλον καὶ δυνατὸν, καὶ μὲ τείχη στερεὰ καὶ μὲ πύργους. Καὶ ὡς ἐπῆγαν, ἄρχησαν πόλεμον μέγαν καὶ δυνατὸν, καὶ ἐπολέμησαν πέντε ἡμερονύκτια, διατὶ δὲν ἤθελαν οἱ Λακεδαιμονῖται νὰ παραδοθοῦν· καὶ ὡσὰν ἐγνώρισαν, ὅτι θέλουν τοὺς πάρει, ἔκαμαν συμφωνίαν, ὅτι νὰ μὴν ἔχουν πειρασμὸν εἰς τὰ πράγματά τους, καὶ ἐπροσκύνησαν. Καὶ ἔδωκέ τους χρυσόβουλλον, καὶ ἔβαλεν αὐθέντην καὶ φυλακάτορα εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν· καὶ ὥρισε τὰ φουσάτα νὰ πᾶσι νὰ κουρσεύσουν ὅλον τὸ μέρος τῆς Τζακονίας, καὶ τέλος καὶ εἰς τὴν Μονεμβασίαν, καὶ εἰς τὰ Βατικὰ, καὶ εἰς τοὺς ἄλλους τόπους, ὁποῦ δὲν εἶχεν ἐπαρμένους. Καὶ ὡς ἔμαθαν οἱ ἄρχοντες τὴν βουλήν του, δὲν ἄφηκαν νὰ κουρσέψουν αὐτοὺς, διὰ νὰ κάμουν τρόπον νὰ τοὺς πάρουν. Καὶ ὥρισεν ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς νὰ ἰδοῦν, ποῖα κάστρη δὲν ἐπροσκύνησαν, καὶ ηὗραν τὴν Κόρινθον καὶ τὸ Ἀνάπλι, καὶ τὴν Μονεμβασίαν, τὰ ὁποῖα κάστρη ἦσαν καλὰ ἁρματωμένα, καὶ δὲν ἔχουν πόλεμον νὰ

(1) Τῆς Ἑλένης.

(2) Τοῦτα.

(3) Ἀναγνώσθη.

(4) Je pense qu'il faut lire κονγήστας, comme dans la Chronique métrique, c'est-à-dire *sergents de la conquête*. Comme ces deux mots sont d'origine française, le copiste aura dénaturé κονγήστας, faute de le comprendre.

(5) Νὰ εὑρίσκονται.

πολεμηθοῦν, ἀμὴ ζοῦ εἶπαν, ἂν θέλη νὰ τὰ πάρῃ, νὰ τὸν προσκυνήσουν, ἀμὴ νὰ εἶναι παντελεύθεροι ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν[1] παιδίων παιδίων τως. Καὶ ἔτζι τοὺς ἔκαμε χρυσόβουλλον ὡς ἤθελαν, καὶ ἐπροσκύνησάν τον. Ὅμως ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἦτον καλὸς ἄνθρωπος, καὶ τὸν ἠγαποῦσαν ὅλοι καὶ Ῥωμαῖοι καὶ Φράγγοι διὰ ταῖς χάριτες ὁποῦ εἶχε[2]· καὶ ἔτζι ἐβουλεύθησαν οἱ ἄρχοντες οἱ Ῥωμαῖοι καὶ οἱ Φράγγοι νὰ κάμουν ἀφέντην τοῦ Μωρέως τὸν μισὲρ Τζεντεφρέ. Ἐπειδὴ εἶχε περάσει ὁ χρόνος, ὁποῦ ἤθελε νὰ στείλῃ ὁ κόντες ἄνθρωπον, καὶ δὲν ἔστειλε, πρέπει νὰ εἶναι αὐθέντης ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς, καθὼς εἶχε παραγγείλει[3] ὁ κόντες. Καὶ ἔστειλαν ἀμπασαδόρους εἰς τὴν Βενετίαν μὲ χαρίσματα μεγάλα καὶ πολλὰ εἰς τὸν πρίγκιπον, ἐπειδὴ εἶχαν μεγάλην φιλίαν μὲ τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ, καὶ ὄχι μόνον μὲ τὸν πρίγκιπον εἶχε τὴν φιλίαν, ἀμὴ καὶ μὲ ὅλους τοὺς ἀφεντάδες τῆς Βενετίας, καὶ ἔτζι ἐπαρακαλοῦσαν τὸν πρίγκιπον νὰ ἐμποδίσῃ τὸν ἀφέντην, ὁποῦ θέλει πέμψει[4] ὁ κόντες ὁ μισὲρ Γουλιέλμος, ἐπειδὴ ἀπὸ τὴν Βενετίαν θέλει νὰ ἔμπῃ εἰς κάτεργα, νὰ περάσῃ εἰς τὸν Μωρέαν.

Καὶ ὡσὰν ἐπῆγεν ὁ κόντες ὁ μισὲρ Γουλιέλμος εἰς τὴν Φραγγίαν, ἐλυπήθη διὰ τὸν θάνατον τοῦ ἀδελφοῦ του πολλὰ, καὶ ἔλαβε τὴν πατρικήν του ἀφεντίαν, ὁποῦ εἶχεν ὁ ἀδελφός του, καὶ ἐν τῷ ἅμα ἐκαβαλίκεψε, καὶ ἐπῆγε καὶ ἐπροσκύνησε τὸν ἀφέντην τὸν ῥήγα τῆς Φράντζας εἰς τὸ Παρίσι· καὶ ἐχάρη ὁ ῥήγας ὅταν εἶδεν αὐτόν· καὶ ἔτζι ἐπῆγε τὸ γύρον ἀπὸ τοὺς δούκιδες καὶ ἀπὸ τοὺς κόντιδες, καὶ ἐχαιρέτησεν αὐτούς· καὶ ἐδέχθησαν αὐτὸν μὲ τιμὴν μεγάλην, διότι ὅλοι ἦσαν συγγενεῖς του καὶ φίλοι του. Καὶ ὥστε νὰ γυρίσῃ εἰς τὸν τόπον του καὶ εἰς τὴν ἀφεντίαν του ἄργησε· καὶ ὡς ἐπῆγε, τῆς ὥρας ἔκαμεν αὐθέντην τοῦ Μωρέως ἕνα του ἐξάδελφον ὀνόματι Ῥομπέρτον, καὶ ἔδωκέ του τὸ γράμμα, ὁποῦ εἶχε συμφωνίαν μὲ τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ καὶ μὲ τοὺς ἄρχοντας αὐτοῦ, ἤγουν τοῦ Μωρέως, καὶ ἔτζι τὸν ἔστειλεν εἰς τὴν Βενετίαν, νὰ ὑπάγῃ μὲ τὸ κάτεργον εἰς τὸν Μωρέαν. Καὶ ὅταν εὐγῆκεν ἐτοῦτος ὁ Ῥομπέρτος[1] ἀπὸ τὴν Φραγγίαν, ἦτον νοέμβριος μῆνας, καὶ ἔφθασεν εἰς τὴν Βενετίας εἰς τὸ τέλος τοῦ γενναρίου. Καὶ ἐδέχθηκεν αὐτὸν ὁ πρίγκιπος μετὰ πάσης χαρᾶς, καὶ ἔδειξέ του πολλὴν ἀγάπην, καὶ ἔκαμέ του καὶ τράπεζαν. Καὶ τί ἔκαμεν ὁ πρίγκιπος, διὰ νὰ τὸν ἐμποδίσῃ τὸν Ῥομπέρτον; Ἔκραξε τὸν ἀρμηράλη, ὁποῦ εἶναι ἀπάνω εἰς τὰ κάτεργα καὶ εἰς τὰ καράβια, καὶ τοῦ εἶπεν, ἂν τοῦ γυρεύσῃ ὁ Ῥομπέρτος κάτεργον ἢ φοῦσταν νὰ ὑπάγῃ εἰς τὸν Μωρέαν, νὰ τὸν ἐμποδίσῃ ὥστε νὰ ἔλθῃ ὁ μάρτιος μῆνας τεχνιέντως. Καὶ ἔτζι ἔγινε. Τὸν μάρτιον ἡτοιμάσθη κάτεργον νὰ ὑπάγῃ εἰς τὴν Κρήτην, καὶ τὸν ἔβαλαν εἰς αὐτὸ διὰ νὰ τὸν ῥήξουν εἰς τὸν Μωρέαν· καὶ ὡσὰν ἐμπῆκεν ὁ Ῥομπέρτος εἰς τὸ κάτεργον, ἔκραξεν ὁ ἀρμηράλης τὸν κόμην, καὶ τοῦ ἐπαρήγγειλεν ἀπὸ μέρος τοῦ πριγκίπου κρυφὰ νὰ ἀφήσῃ εἰς τοὺς Κορφοὺς τὸν Ῥομπέρτον μὲ τέχνην, καὶ νὰ μισεύσῃ, καὶ νὰ μὴ τὸν πάρῃ εἰς τὸ κάτεργον. Καὶ ὡσὰν ἔφθασαν[2] εἰς τοὺς Κορφοὺς, εἶπεν ὁ κόμης τοῦ Ῥομπέρτου· Ἡμεῖς ἔχομεν δουλείαν καὶ θέλομεν ἀργήσει ἐδῶ· καὶ ἂν ὁρίζῃς νὰ ἔχῃς τὴν ἀνάπαυσίν σου μὲ τὸν ἄνθρωπόν σου, πιάσε ἕνα σπῆτι, νίκιασέ το, καὶ κάθου· καὶ ὅταν εἶναι ὁ καιρὸς νὰ μισεύσωμεν, σοῦ δίδω λόγον νὰ ἔλθῃς εἰς τὸ κάτεργον νὰ παγένωμεν. Ὁ δὲ Ῥομπέρτος ἐπίστεψε τοὺς λόγους τοῦ κόμητος, καὶ εὐγῆκεν ἔξω, καὶ ἐκάθετο· καὶ ὡσὰν ἐκάμασιν ἐκεῖ δέκα ἡμέραις, ἐσυκώθη τὸ κάτεργον μίαν νύκτα, καὶ ἐμίσευσε, καὶ τὸν ἄφηκεν ἐκεῖ εἰς τοὺς Κορφούς· καὶ τὸ πουρνὸν ὡσὰν ἐξημέρωσεν, ἔμαθε πῶς ἐμίσευσε τὸ κάτεργον, καὶ πολλὰ ἐλυπήθη μέχρι θανάτου· καὶ ἐγύρευε πλεύσιμον νὰ ναυλώσῃ[3], νὰ τὸν ῥήξῃ εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ δὲν ηὕρικσε, διότι ὁ κόμης εἶχε παραγγελίαν τοῦ

(1) Ἐγκαρίαν.

(2) Ces détails sur les avantages personnels de Geoffroi de Ville-Hardoin ne sont pas donnés d'une manière aussi minutieuse dans la Chronique métrique.

(3) Εἶχε παραγγείλῃ.

(4) Θέλει πέψῃ.

(1) Robert, parent de Guillaume de Champ-Litte.

(2) Εὔθασαν.

(3) Νὰ ἀναβλώσῃ.

μπαΐλου τῶν Κορφῶν ἀπὸ μέρος τοῦ ἀρμηράλη τῆς Βενετίας, νὰ ὁρίσῃ νὰ μὴ τὸν πάρῃ κανένα πλεύσιμον· κρυφὰ τὸ ἔκαμαν νὰ μὴν τοὺς γνωρίσῃ τινάς.

Εἶχε δὲ μεγάλην ἀδημονίαν ὁ μισὲρ Ῥομπέρτος καὶ λύπην, πῶς δὲν εὕρισκε βάρκαν νὰ περάσῃ εἰς τὸν Μωρέαν· καὶ ἔτυχε καὶ ἦλθε μία βάρκα μεγάλη ἀπὸ τὴν Πούλιαν εἰς τοὺς Κορφοὺς μὲ πραγματείαν, καὶ ἔτζι τὴν ἐναύλωσεν[1] ἀκριβά, καὶ ἐμπῆκε μέσα ὁ μισὲρ Ῥομπέρτος μὲ τοὺς ἀνθρώπους του, καὶ ἔκαμαν ἄρμενα, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κεφαληνίαν, καὶ ἀπ' ἐκεῖ εἰς τὴν Ζάκυνθον, καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἦλθαν, καὶ τὸν εὔγαλαν εἰς τὴν Κλαρέντζαν[2] εἰς τὸν Μωρέαν· καὶ ὡσὰν εὐγῆκεν ἐκεῖ, ἔγραψεν εἰς τὸν ἀφέντην τῆς Ανδραβίδας[3] νὰ τοῦ στείλῃ ἄλογα νὰ καβαλικεύσῃ καὶ αὐτὸς καὶ οἱ ἄνθρωποί του. Καὶ αὐτὸς εὐθὺς ἐπῆρε τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ ἄλογα, νὰ τιμήσῃ τὸν ἐξάδελφον τοῦ κόντε, καὶ ἐπῆγε, καὶ ηὗρεν αὐτὸν εὐθύς, καὶ ἐσυναπάντησέ τον μὲ τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ μὲ ἄλλους χρησίμους ἄνδρας· καὶ εἰς τὴν Κλαρέντζαν[4] ὡσὰν ἐπῆγεν, ὁ ἀφέντης τῆς Ἀνδραβίδας τὸν ἐδέχθη μετὰ πάσης χαρᾶς καὶ τιμῆς.

Καὶ ἔτζι ἐκαβαλίκευσε μὲ βίαν ὁ μισὲρ Ῥομπέρτος, καὶ ἐδιάβη νὰ σμίξῃ τὸν μισὲρ Τζεντεφρέ, διότι ἔμαθεν εἰς τὴν Κλαρέντζαν, πῶς κατὰ τὴν συνφωνίαν ὁποῦ εἶχαν κάμει μὲ τὸν μισὲρ Γουλιέλμον κόντε, εἶχε περάσει ὁ χρόνος νὰ στείλῃ ἀφέντην, καὶ ἔμεινε λυπημένος καὶ κατηχυμένος. Καὶ ὡσὰν ἐκαβαλίκεψεν εἰς τὴν Κλαρέντζαν, τοῦ ἔδωκεν ὁ ἀφέντης τῆς Ἀνδραβίδας ἄρχοντας καὶ στρατιώτας, καὶ τὸν ἐσυντρόφεψαν, καὶ ἔτζι ἐπῆγαν εἰς τὴν Καλαμάταν. Καὶ ὡς ἤκουσεν ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς πῶς ἦλθεν ἀφέντης τοῦ Μωρέως εἰς τὸ Νίκλητον, καὶ ἀπὸ τὸ Νίκλητον εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν, ἦλθεν ἐν τῷ ἅμα καὶ τὸν ἐπροσκύνησεν ἐκεῖ, ὅτι ἦτονε κονεμένος εἰς τὰ ἀφεντικὰ παλάτια.

(1) Τὴν ἀνάβλωσιν.
(2) Τὴν Γλαρέντζαν.
(3) Τῆς Ἀδραβίδας.
(4) Τὴν Γλαρέντζαν.

Καὶ ἐσυνάχθησαν ὅλοι οἱ ἀρχιερεῖς καὶ οἱ ἄρχοντες τοῦ Μωρέως, καὶ τὸν ἐπροσκύνησαν· καὶ ὡσὰν ἐμαζώχθησαν ὅλοι οἱ προεστοὶ ἀπὸ πᾶσαν χώραν, τότε εὔγαλαν τὸν ὁρισμὸν ἀπὸ τὸν αὐθέντην τὸν κόντε μισὲρ Γουλιέλμον, ὁ ὁποῖος ἔγραφε, νὰ εἶναι ἀντὶ δι' αὐτὸν τὸν κόντε μισὲρ Γουλιέλμον ὁ μισὲρ Ῥομπέρτος, αὐθέντης καὶ μπαΐλος τοῦ Μωρέως. Καὶ ὡς ἤκουσε τὸν λόγον ὁποῦ ἔλεγεν ὁ ὁρισμός, ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἐπροσκύνησε, καὶ λόγον δὲν εἶπε. Τότες ἀπεκρίθησαν μέρος ἀπὸ τοὺς ἄρχοντας καὶ εἶπαν· τὸν ὁρισμὸν προσκυνοῦμεν, ἀμὴ συμφωνίαν εἶχαν κάμει ὁ κόντες μὲ τὸν μισὲρ Τζεντεφρέ, καὶ ἂς ἀναγνωθῇ[1] ἡ συμφωνία εἰς τὸ μέσον νὰ τὴν ἀκούσωμεν. Καὶ ἔτζι ἐδιαλέξαν κριτάδες Ῥωμαίους καὶ Φράγγους, καὶ τοὺς ἔβαλαν νὰ κρίνουν τὴν ὑπόθεσιν αὐτήν· καὶ τῆς ὥρας ἤφεραν τὴν συμφωνίαν, ἡ ὁποία ἀποφάσιζεν, ἂν δὲν εἶναι ἀφέντης ἐρχόμενος εἰς ἕνα χρόνον, νὰ εἶναι ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἀφέντης. Καὶ οἱ κριτάδες ἐμέτρησαν τὸν καιρόν, καὶ ηὗραν δεκαπέντε ἡμέρας περισσοτέρας, καὶ ἀποφάσισαν μὲ δικαιοσύνην νὰ εἶναι ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἀφέντης καθολικὸς τοῦ Μωρέως κατὰ τὴν συμφωνίαν. Καὶ ὡς ἤκουσεν ὁ μισὲρ Ῥομπέρτος, ἐπροσκύνησε τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ διὰ ἀφέντην τοῦ Μωρέως, καὶ τοῦ ἐζήτησεν αὐτὴν τὴν ἀπόφασιν νὰ τὴν ὑπάγῃ τοῦ κόντε μισὲρ Γουλιέλμου, καὶ τοῦ τὴν ἔδωκε. Καὶ ἔδωκέ του καὶ ἄλογα, καὶ τὸν ἐσυντρόφιασεν ἀτός του, καὶ τὸν ἐπῆγεν τὴν Ἀνδραβίδαν· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐμπῆκεν εἰς τὸ πλεύσιμον, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Βενετίαν· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγεν εἰς τὴν Φραγγίαν εἰς τὸν κόντε. Καὶ ὡς εἶδεν ὁ κόντες τὸ γράμμα τῆς συμφωνίας, καὶ τὸν καιρὸν ἀπερασμένον, καὶ τὴν ἀπόφασιν τῶν κριτάδων, ἐσιώπησεν.

Ἔμεινε δὲ κυρίως ἀφέντης καὶ μπαΐλος τοῦ Μωρέως ὁ μισὲρ Τζεντεφρές, καὶ τὸν ἠγάπησαν πολλὰ ὅλοι ἀπὸ τὴν ταπείνωσιν ὁποῦ εἶχε, καὶ ταῖς χάριτες ὁποῦ ἔκαμνε τῶν Ῥωμαίων. Ὅμως καὶ αὐτός, ὡς ἄνθρωπος ὁποῦ ἦτονε, ἔμελλε νὰ δώσῃ τὸ κοινὸν χρέος τοῦ θανάτου. Τοῦ ἦλθεν ἀσθένεια βαρεία, καὶ ὡς ἂν εἶδεν

(1) Ἂς ἀναγνωστῇ.

ὅτι ἀποθνήσκει, ἔκραξε τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ ὅλους τους ἄρχοντας τῆς βουλῆς αὐτοῦ, καὶ ἔκαμε διαθήκην, καὶ ἐδιώρθωσεν εἴ τι εἶχε νὰ κάμῃ. Εἶχε δὲ καὶ δύο υἱοὺς, τὰ ὀνόματά τους Τζεντεφρὲς ὁ πρῶτος, καὶ Γουλιελμος ὁ δεύτερος ντὲ Καλαμάτα, ἐπειδὴ εἶχε γεννηθῇ εἰς τὴν Καλαμάταν, καὶ διὰ τοῦτο τὸν ὠνόμασεν ἔτζι. Ἄφηκέ του αὐτουνοῦ εἰς τὴν διαθήκην τὴν Καλαμάταν μὲ ὅλην της τὴν περιοχὴν, ὅσον ἤτονε τὸ σύνορόν της, καὶ τοῦ πρώτου του υἱοῦ, τοῦ μισὲρ Τζεντεφρὲ, ἄφηκε τὸν ἐπίλοιπόν του τόπον, ὡσὰν τὸ ἴδιόν του κορμὶ νὰ εἶναι ἀφέντης, καὶ τὸν ἐπροσκύνησαν διὰ ἀφέντην τους ὅλοι οἱ ἀρχιερεῖς καὶ οἱ ἄρχοντες, Ῥωμαῖοι καὶ Φράγγοι, καὶ ὅλος ὁ κόσμος. Καὶ τότε ἀπέθανεν ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἀπὸ ἀσθένειαν, καὶ ἔθαψαν αὐτὸν ἐντίμως μετὰ παῤῥησίας.

Ἔλαβαν δὲ θλίψιν μεγάλην οἱ δύο ἀδελφοὶ διὰ τὸν θάνατον τοῦ πατρὸς αὐτῶν· καὶ ὡσὰν ἐπέρασεν ἡ θλίψις, καὶ ἐκάθησεν εἰς τὴν ἀφεντίαν ὁ πρῶτος ἀδελφὸς, οἰκονόμησαν τὰ πράγματα μετὰ εἰρήνης καὶ δικαιοσύνης, καὶ τὸν ἠγαποῦσαν πολλὰ τὰ κάστρη καὶ ἡ χώραις. Ὅμως ὁ βασιλεὺς τῆς Κωνσταντινουπόλεως, δηλονότι ὁ Ῥομπέρτος, ἔστειλε λόγον εἰς τὸν ῥῆγαν τῆς Καταλωνίας[1] ὀνόματι, νὰ τοῦ δώσῃ τὴν θυγατέρα[2] του διὰ γυναῖκά του· καὶ ἔστερξε, καὶ ἔστειλε τοῦ βασιλέως χαρίσματα βασιλικὰ, καὶ τῆς θυγατρός του τῆς ἀῤῥαβωνιαστικῆς του, ὅτι νὰ εἶναι γυναῖκά του, καὶ νὰ τὴν στείλῃ μὲ κάτεργα καὶ μὲ συνοδίαν νὰ τὴν εὐλογηθῇ. Καὶ ἔτζι ἠτοίμασεν ὁ βασιλεὺς δύο κάτεργα, καὶ ἔβαλε τὴν θυγατέρα του μέσα μὲ συνοδίαν γυναικῶν κορητζίων καὶ γεροντισσῶν, καὶ μὲ πιστοὺς ἀνθρώπους τοῦ παλατίου αὐτοῦ, καὶ ἐμπῆκαν μέσα εἰς τὰ κάτεργα, καὶ ἐμίσεψαν ἀπὸ τὴν Πόλιν, καὶ ἐπήγεναν εἰς τὴν Φραγγίαν. Καὶ ὡσὰν ἦλθαν εἰς τὸν Μωρέαν, ἔραξαν εἰς τὸν λιμιῶνα τοῦ κάστρου τοῦ Ποντικοῦ, πλησίον τῆς Ὠλένης· καὶ ὡσὰν εὐγῆκαν οἱ ἄνθρωποι ἀπὸ τὰ κάτεργα ἔξω, τοὺς ἠρώτησαν τοῦ τόπου οἱ ἄνθρωποι ἀπὸ ποῦ ἔρχονται, καὶ ποῦ εἰπᾶσι[1], καὶ διὰ τί ὑπόθεσιν. Καὶ ἔτζι τοὺς εἶπαν· Διὰ τὴν ὑπανδρείαν τοῦ βασιλέως. Καὶ ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἄνθρωποι τοῦ τόπου, ἔδραμαν εὐθὺς καὶ τὸ εἶπαν τοῦ ἀφεντὸς τοῦ μισὲρ Τζεντεφρέ. Αὐτὸς δὲ ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐκαβαλίκευσε τῆς ὥρας, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὰ κάτεργα μὲ πλῆθος καβαλαρέων καὶ μετὰ παῤῥησίας μεγάλης· καὶ εὐθὺς ὡς ἔσωσεν, ἐπέζευσε καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ κάτεργον ὅπου ἤτονε τοῦ βασιλέως ἡ θυγατέρα, καὶ ἐπροσκύνησεν αὐτὴν μὲ πολύτιμα κανίσκια, καὶ μὲ χαρίσματα μεγάλα· καὶ ὡς εἶδε τὴν εὐμορφίαν της, τὸν ἐπῆρε φόβος καὶ τρόμος μέγας ἀπὸ τὸν ἔρωτα· καὶ ἔτζι τὴν ἐπαρακάλεσε νὰ εὔγῃ ἔξω εἰς τὸ κάστρον, νὰ περιδιαβάσῃ καὶ νὰ ἰδῇ τὸν τόπον, καὶ νὰ ἀναπαυθῇ ὀλίγας ἡμέρας ἀπὸ τὴν ζάλην τῆς θαλάσσης, καὶ τότε νὰ μισεύσῃ. Καὶ ὡς ἤκουσε τοὺς λόγους τούτους ἡ βασιλοπούλα, εὐγῆκεν εἰς τὸ κάστρον μετὰ πάσης χαρᾶς· καὶ ὁ ἀφέντης ἔστειλε καὶ ὀρδίνιασε τὸ παλάτιον, καὶ τὴν ἐπῆγε μὲ τὴν συνοδίαν αὐτῆς. Καὶ ὡσὰν τὴν ἠγάπησεν ἡ καρδία του, ἐβουλήθη νὰ δοκιμάσῃ ἂν ἠμπορῇ νὰ τὴν πάρῃ διὰ γυναῖκά του· καὶ ἔκραξε τοὺς ἄρχοντας τῆς βουλῆς του, καὶ τοὺς εἶπε τὸ μυστήριον. Καὶ αὐτοὶ τὸν ἀνάγκασαν, και ἔστειλαν διὰ ἐκλεκτότερον τὸν ἐπίσκοπον τῆς Ὠλένης, καὶ εἶπέ της ταῖς καλωσύναις τοῦ μισὲρ Τζεντεφρὲ, καὶ εἶπέ της καὶ τοὺς κινδύνους τῆς θαλάσσης· καὶ αὐτὴ ἔστερξε τὰ λόγια τοῦ ἀρχιερέως, καὶ τὸν ἐπῆρε διὰ ἄνδρα της, καὶ ἔκαμαν τοὺς γάμους. Καὶ παρευθὺς ἔστειλε τὰ κάτεργα μὲ γραφαῖς εἰς τὸν βασιλέα τον πενθερόν του, πῶς ἐπῆρε τὴν θυγατέρα του διὰ γυναῖκά του, καὶ τὸν παρακαλεῖ νὰ μὴν τὸ βαρεθῇ οὐδὲ εἰς αὐτὸν, οὐδὲ εἰς τὴν θυγατέρα του, καὶ νὰ εἶναι δοῦλός του, καὶ ὄχι ὡσὰν γαμβρός του. Ὁ δὲ βασιλεὺς ὡς τὸ ἤκουσε, πολλὰ ἐλυπήθη τῆς ὥρας. Ὅμως ἔκαμε κονσίλιον μὲ τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ

(1) Τῆς Καταλωνίας. Le roi d'Aragon, comte de Catalogne.

(2) Elle n'était pas la fille, mais la sœur de Robert. Dorothée a partagé ici l'erreur de la Chronique métrique, de même que l'a fait aussi le rédacteur vénitien des assises d'Achaïe dans son préambule.

(1) Pour [illegible], ὑπᾶσι.

ἔδειξε τὸ γράμμα ὁποῦ τοῦ ἔστειλεν ὁ γαμϐρός του, καὶ τὸν ἐσυμϐούλευσαν νὰ τοῦ συμπαθήσῃ, καὶ νὰ τὸν ἔχῃ ὡς υἱόν του. Ὁ δὲ βασιλεὺς, ἀκούσας τὴν βουλὴν ταύτην, ἐκαταπραΰνεν ἀπὸ τὴν λύπην καὶ τὴν πικρίαν ὁποῦ ἔλαϐε, καὶ ἔστειλε γράμμα εἰς τὸν γαμϐρόν του, ὅτι τὸν τάδε καιρὸν νὰ σμίξουν εἰς τῆς Θεσσαλίας[1] τὸν κάμπον, ἤγουν εἰς τὴν Λάρισσον[2], καὶ ἔτζι ἐκατέϐη ὁ βασιλεὺς καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Λάρισσον, καὶ ὁ γαμϐρός[3] του ἐπῆρε τὸν ἀφέντην τῆς Ἀθήνας τὸν μέγαν κύριν, καὶ ὑπῆγαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν βασιλέα εἰς τὴν Λάρισσον. Καὶ ὡς εἶδεν ὁ βασιλεὺς τὸν γαμϐρόν του τὸν ἐκαταφίλησε, καὶ ἔδωκέ του διὰ δωρεὰν καὶ προῖκα τὰ Δωδεκάνησα καὶ ἔκαμέν τον πρίγκιπον[4], καὶ μέγαν δομέστικον εἰς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν· καὶ ἔδωκέ του καὶ θέλημα νὰ κάμνῃ καὶ μονέδαν ἐδικήν[5] του εἰς τὸ ὄνομά του, εἰς τὸν τόπον του, ἤγουν εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ ἄλλαις πολλαῖς δωρεαῖς τοῦ ἔδωκε, καὶ ἔτζι τὸν ἐπροσκύνησε καὶ ἦλθεν εἰς τὸν τόπον του.

Ὁ δὲ βασιλεὺς ὑπῆγεν εἰς τὴν Πόλιν. Ὁ δὲ μισὲρ Τζεντεφρὲς ὁ πρίγκιπος, ὡσὰν ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέαν, ἔκραξε τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ ἐσυμϐουλεύθη τί νὰ κάμῃ εἰς τὰ κάστρη, ὁποῦ δὲν εἶχε πάρει, καὶ τὰ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι, τὴν Κόρινθον, τὸ Ἀνάπλιον, καὶ τὴν Μονεμϐασίαν· καὶ οἱ ἄρχοντες τοῦ εἶπαν, πῶς κάμνει χρεία νὰ κάμῃς φουσάτα πολλὰ νὰ τὰ πολεμήσῃς, καὶ κάμνει χρεία νὰ ἔχῃς βοήθειαν καὶ βίον πολὺν νὰ κρατῇς τὰ φουσάτα, καὶ οἱ ἀρχιερεῖς ἔχουν εἰσοδήματα, τὸ τρίτον μέρος τοῦ Μωρέως, καὶ ἂς σοῦ βοηθήσουν, καὶ αὐτοὶ νὰ σοῦ δώσουν ἔξοδον νὰ βοηθηθῇς. Καὶ ἔτζι ἐμήνυσε τῶν ἀρχιερέων, καὶ δὲν τοῦ ἀπεκρίθησαν διὰ βοήθειαν, μόνον τοῦ ἐμήνυσαν, πῶς δὲν τοῦ χρεωστοῦν τίποτε, μόνον νὰ τὸν τιμοῦν διὰ ἀφέντην τους, καὶ νὰ τὸν προσκυνοῦν ὡσὰν πρίγκιπον. Ὁ δὲ πρίγκιπος, ὡς ἤκουσεν ὅτι δὲν τοῦ χρεωστοῦν τίποτε, ἐϐαρέθη εἰς αὐτοὺς, καὶ ἔστειλε καὶ ἐπαράλαϐεν ὅλα τους τὰ εἰσοδήματα, καὶ τὰ ἔπερνε νὰ κτίσῃ τὸ Χλομοῦτζι μὲ ταῦτα τὰ εἰσοδήματα. Καὶ οἱ ἀρχιερεῖς ἀφόρεσαν τὸν πρίγκιπα, καὶ ὁ πρίγκιπος ἔγραψε τὰ γενόμενα τοῦ πάπα, καὶ τὴν ὑπόθεσιν τῶν ἀρχιερέων, καὶ ὅτι τὰ εἰσοδήματά τους ἐπῆρε, καὶ κτίζει κάστρον. Καὶ ὡς ἤκουσεν ὁ πάπας, τοῦ ἐσυγχώρησεν. Ἐκράτησε δὲ τὰ εἰσοδήματά τους τρεῖς χρόνους, ὥστε ὁποῦ ἐτελείωσε τὸ κάστρον, καὶ, ὡσὰν ἐτελείωσε τὸ κάστρον, ἔκραξε τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ τοὺς ἔδωκε τὰ εἰσοδήματά τους, ἤγουν τὰ κανονικὰ τῶν ἐκκλησιῶν τους, καὶ ἔκαμεν ἀγάπην, καὶ τὸν εὐλόγησαν καὶ εὐχήθηκαν.

Ὅμως αὐτὸς ὁ πρίγκιπος, ὁποῦ ἐπῆρε τὴν θυγατέρα τοῦ βασιλέως, δὲν ἔκαμνε παιδὶ, καὶ εἶχε μεγάλην λύπην· καὶ ἔδραμεν εἰς ἰατροὺς, καὶ πολλὰς κατασκευὰς ἔκαμεν, ἀμὴ δὲν ἔκαμε τίποτε. Καὶ ὡς εἶδε πῶς ἀποθνήσκει δίχως κληρονομίαν, ἔκραξε τὸν ἀδελφόν του τὸν ἀφέντην τῆς Καλαμάτας, καὶ εἶπέ του· Ἀδελφὲ, ἐγὼ, θεωρεῖς, εἶμαι ἀσθενὴς καὶ ἀποθνήσκω[1] χωρὶς κληρονομίαν, καὶ παραγγέλλω σου νὰ πάρῃς γυναῖκα νὰ κάμῃς παιδία, νὰ κληρονομήσουν τοὺς τόπους τοῦ πατρός μας, ὁποῦ ἐκοπίασε πολλὰ νὰ τοὺς πάρῃ· καὶ ἐσὺ ἀπὸ τὴν σήμερον, μετὰ τὸν θάνατόν μου, νὰ εἶσαι ἀφέντης, καὶ πρίγκιπος, καὶ κληρονόμος ὅλου τοῦ Μωρέως, καὶ πρίγκιπος νὰ λέγεσαι καὶ νὰ γράφεσαι· καὶ παραγγέλλω σου νὰ κάμῃς ἕνα ναὸν μέγαν καὶ περιϐόητον, καὶ νὰ τοῦ κάμῃς κελλία[2] καὶ πύργον μέγαν, καὶ νὰ βάλῃς ἱερομονάχους καὶ καλογέρους ἐκεῖ, καὶ νὰ τοὺς δώσῃς μοῦλκια νὰ εἶναι πολλὰ ἀναπαυμένοι, νὰ παρακαλοῦν τὸν Θεὸν διὰ τὴν σωτηρίαν μας, καὶ νὰ κάμῃς μίαν λάρνακα, ἤγουν ἕνα μνῆμα πολύτιμον, ἐκεῖ νὰ βάλῃς τοῦ πατρός μας τὸ λείψανον καὶ τὸ ἐδικόν μου. Καὶ ὡς εἶπεν αὐτὰ ἀπέθανε, καὶ ὁ ἀδελφός του ἔκτισε τὸν ναὸν εἰς τὴν Κλαρέντζα, καθὼς τοῦ ἐπαρήγγειλεν ὁ ἀδελφός του[3].

(1) Εἰς τῆς Βλαχίας τὸν κάμπον.
(2) Τὴν Λάρισσον.
(3) Non son gendre, mais son beau-frère.
(4) Τὸν καὶ πρίγκιπον καὶ.
(5) Voyez mes *Eclaircissements historiques, généalogiques et minéralogiques sur la principauté française d'Achaïe.*

(1) Αποθνήσκω.
(2) Κέλλια.
(3) Ce ne fut pas à Clarentza mais à Andravida, dans

Ὡσὰν ἔθαψαν τὸν ἀδελφόν του, ἔστεψαν οἱ ἀρχιερεῖς, καὶ οἱ ἄρχοντες, καὶ ὁ λαὸς, τὸν μισὲρ Γουλιέλμον Καλαμάτας αὐθέντην, καὶ πολλὰ ἐλυπήθηκαν[1] τὸν ἀδελφόν του Ῥωμαῖοι καὶ Φράγγοι. Αὐτὸν δὲ τὸν μισὲρ Γουλιέλμον ἐπροσκύνησαν διὰ ἀφέντην τως, καὶ ὡσὰν ἐκάθησεν[2] αὐτὸς εἰς τὴν ἀφεντίαν, εἶχε λύπην μεγάλην διὰ τὰ κάστρη, ὁποῦ τὰ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι, τὴν Κόρινθον, τὸ Ἀνάπλιον, καὶ τὴν Μονεμβασίαν· καὶ ἔκαμε κονσίλιον μὲ τοὺς ἄρχοντάς του, πῶς νὰ τὰ πάρῃ. Ὅμως ἔδωκάν του βουλὴν, καὶ ἔστειλεν ἀμπασαδόρον εἰς τὴν Βενετίαν, νὰ τοῦ δώσουν τέσσαρα κάτεργα ἁρματωμένα, διὰ νὰ σφαλίσῃ τὰς ἐμπασίας νὰ μὴν τοὺς ἔρχωνται βιτουάρια, ἤγουν τροφὴ, εἰς αὐτὰ τὰ κάστρη, καὶ ἂν τοῦ δώσουν τὰ κάτεργα, νὰ τοὺς χαρίσῃ τὴν Μεθώνην καὶ τὴν Κορώνην νὰ τὰ ἔχουν αἰώνια καὶ ἀπόσπαστα· καὶ ὡσὰν ἐπάρῃ τὴν Κόρινθον, τὸ Ἀνάπλι, καὶ τὴν Μονεμβασίαν, νὰ πᾶσι τὰ κάτεργα εἰς τὴν Βενετίαν, καὶ νὰ τοῦ στείλουν δύο ἁρματωμένα, καὶ νὰ πλερώνῃ ταῖς ἔξοδαίς τους ὁ πρίγκιπος τοῦ Μωρέως. Καὶ ἔγραψεν εἰς τὸν ἀφέντην τῆς Ἀθήνας τὸν μέγαν κύριν, καὶ εἰς τὸν δοῦκαν τῆς Ἀξίας, καὶ εἰς τὸν ἀφέντην τῆς Εὐρίπου, καὶ εἰς ὅλους τοὺς ἀφεντάδες τῶν νησίων, καὶ εἰς τὸν ἀφέντην τῆς Μανδονίτζας[3], ὅτι νὰ ἔλθουν μετὰ φουσάτα τους, καὶ ἦλθαν καὶ ἐμπῆκαν εἰς τὸν Μωρέαν.

Καὶ ἡ ἀφεντία τῆς Βενετίας ἔστειλε τέσσαρα κάτεργα καλὰ ἁρματωμένα εἰς τὴν Κορώνην, καὶ εἰς τὴν Κόρινθον ἔσμιξεν ὁ πρίγκιπος τοῦ Μωρέως μὲ ὅλους τοὺς ἄνωθεν ἀφεντάδες, καὶ ἔκαμαν μεγάλους πολέμους εἰς τὴν Κόρινθον, καὶ ὁ λαὸς τῆς Κορίνθου ἐστενοχωρήθη[4] πολλὰ, ὅτι ἀπὸ κανέναν τόπον δὲν εἶχαν καμίαν βοήθειαν, μόνον ἦλθαν εἰς μεγάλην περίστασιν, ὅτι ἤθελαν ἀποθάνῃ ἀπὸ πολλὰ ἐναντία. Καὶ ἔτζι εὐγῆκαν οἱ προεστῶτες τῆς Κορίνθου, καὶ ἐπαρέδωκαν τὸ κάστρον τοῦ πριγκίπου· καὶ ἔδοκέ τους χρυσόβουλλον νὰ εἶναι ἐλεύθεροι ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν[1], καθὼς καὶ οἱ ἄλλοι τόποι, καὶ κανένα βάρος νὰ μὴ δὲν ἔχουν. Καὶ ὡς ἔλαβεν αὐτὸς ὁ πρίγκιπος τὸ κάστρον τῆς Κορίνθου, ἔβαλε μέσα ἀφέντην καὶ φυλακάτορας εἰς αὐτό.

Ἔμαθε[2] δὲ ὁ πρίγκιπος, ὅτι πῶς ἔστειλαν οἱ Βενέτικοι τέσσερα κάτεργα κατὰ τὴν ζήτησίν του, καὶ ἔπεμψεν[3] ἐν τῷ ἅμα, καὶ ἐπαρέδωκε τὰ δύο κάστρη τῆς Μεθώνης, καὶ τῆς Κορώνης, καθὼς ἔταξεν[4] εἰς αὐτοὺς τοὺς Βενετίκους. Τότε ἐμήνυσεν εἰς τὸν καπετάνιον τῶν κατέργων νὰ πάρῃ τὰ κάτεργά του, νὰ ἔλθῃ νὰ ἀποκλείσῃ διὰ θαλάσσης τὸ Ἀνάπλιον. Καὶ ὡς εἶδεν ὁ καπετάνιος τὸν ὁρισμὸν τοῦ πριγκίπου, ἐν τῷ ἅμα ἐσυκώθη ἀπὸ τὴν Κορώνην, καὶ ἦλθεν εἰς τὸ Ἀνάπλιον, καὶ ἐσφάλισέ το ἀπὸ πᾶσαν βοήθειαν καὶ τροφὴν, ὁποῦ τοῦ ἔμπαινεν ἀπὸ τὴν θάλασσαν. Ἦλθε δὲ καὶ ὁ πρίγκιπος μὲ τοὺς ἄνωθεν ἀφέντας, μετὰ φουσάτα διὰ[5] στερεᾶς, καὶ τὸ ἀπόκλεισαν. Καὶ ἦτον τότε ἀπρίλλιος μῆνας, ὅταν ἐπῆγαν καὶ τὸ ἐπολέμησαν· καὶ ὅλον τὸ καλοκαῖρι δὲν ἔπαυσαν τοὺς πολέμους, καὶ δὲν ἠμπόρεσαν νὰ τὸ πάρουν, καὶ ἔτζι ἐπρόσμειναν τὸν χειμῶνα τὰ κάτεργα διὰ θαλάσσης καὶ τὰ φουσάτα τῆς στερεᾶς, καὶ τὸ ἐπολεμοῦσαν ὅλον τὸν χειμῶνα. Καὶ ἦλθε καὶ τὸ δεύτερον καλοκαῖρι, ἤγουν ὁ δεύτερος χρόνος, καὶ δὲν ἔκαμαν τίποτε, καὶ εἶχαν λύπην μεγάλην. Ὅμως ὁ λαὸς ἐστενοχωρέθηκε πολλὰ ἀπὸ τροφὴν καὶ ἀπὸ ἄλλα πολλὰ καλὰ, ὅτι ἦλθαν πολλοὶ νὰ ἀποθάνουν εἰς τὸν ἀποκλεισμὸν ἐκεῖνον, καὶ δὲν ἐκαρτεροῦσαν βοήθειαν ἀπὸ καμίαν ἀφεντίαν. Καὶ ἔτζι εὐγῆκαν ἀπὸ τοὺς πρώ-

l'église Saint-Jacques (voy. p. 182 et le mot Ἀνδραβίδα dans l'index géographique), que se trouvait, suivant la Chronique métrique, le monument de famille des Ville-Hardoin.

(1) Καὶ πολλὰ τὸν ἐλυπήθηκαν τὸν ἀδελφόν.

(2) Ἐκάθισεν.

(3) C'est-à-dire le marquis de Bodonitza ; les autres étaient les Dalle Carcere de Vérone, barons tierciers de Négrepont, et les Sanudo ducs de Naxos (voy. mes Généalogies des 12 pairies d'Achaïe).

(4) Ἐστενωχωρήθησαν.

(1) Ἐγκαρίαν.

(2) Tout cet alinéa de Dorothée doit avoir été pris à une autre source ou dans un autre manuscrit de la Chronique que les manuscrits connus.

(3) Ἔπεψεν.

(4) Τοὺς ἔταξεν αὐτούς.

(5) Φουσάτα τῆς στερεᾶς.

τους τοῦ Αναπλίου, καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον, καὶ ἔκαμαν συμφωνίαν μετ' αὐτὸν, ὅτι τὸ Ἀνάπλιον ἔχει καστέλλια δύο, ἀπάνω εἰς δύο τραχώνια τοῦ βουνοῦ, καὶ τὸ ἕνα νὰ εἶναι τοῦ πριγκίπου, καὶ τὸ ἄλλο τὸ ἀχαμνότερον νὰ εἶναι τῶν Ῥωμαίων· καὶ ἔτζι τὸ ἔστερξεν ὁ αὐτὸς πρίγκιπος, καὶ ἔδωκέ τους καὶ ἄλλα χαρίσματα, ὅτι νὰ εἶναι ἐλεύθεροι ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν[1] καὶ βάρος, καὶ αὐτὰ τὰ δύο κάστρη[2], ὁποῦ τὸ ἕνα εἶναι πρὸς τὸ μέρος τῆς ἀνατολῆς ἐλέγετο Φράγγικον, τὸ δὲ ἄλλο ὁποῦ ἦτον εἰς τὰ μέρη τῆς δύσεως ἐλέγετο Ῥωμαΐικον· καὶ ἔτζι ὀνομάζονται ἕως τὴν σήμερον.

Ἔβαλεν ἐκεῖ ἕναν ἀφέντην Φραντζέζον, ἄνθρωπον ἐδικόν του, ὁ ὁποῖος ἐπαντρεύθηκε καὶ ἐπῆρε γυναῖκα ἑνοῦ ἄρχοντος θυγατέρα, ἀπὸ τῶν ἀρχόντων τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ ἦσαν ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέαν, τὴν ὁποίαν τὴν ἔλεγαν σιγνιώρα Μαρίαν. Καὶ ἦτον καὶ εὑρίσκετο ὁ αὐτὸς Φραντζέζος ἀφέντης τοῦ Ἀναπλίου καὶ ἔκαμε ταῖς ἄρμαις του, καὶ ταῖς ἔβαλεν ἀπάνωθεν εἰς ταῖς πόρταις τοῦ κάστρου, ὁποῦ χωρίζουν τὰ δύο κάστρη Φράγγικον καὶ Ῥωμαΐικον, καὶ φαίνονται ἕως τὴν σήμερον. Ὅμως ὡσὰν ἄνθρωπος καὶ αὐτὸς ἠσθένησε, καὶ ἀπέθανεν. Ἔμεινε δὲ ἡ αὐτοῦ γυναῖκα χήρα, ἡ σιγνιώρα Μαρία, καὶ ἦτον κρυφὰ[3] εἰς τὸ Ἀνάπλι, καὶ ὥριζε καὶ ἔκρινε καθὼς καὶ ὁ ἄνδρας αὐτῆς.

Ἔμαθαν δὲ οἱ Βενέτικοι τὸν θάνατον τοῦ ἀφεντὸς τοῦ Ἀναπλίου, ἤγουν τοῦ Φραντζέζου, καὶ πῶς ἔμεινεν ἡ γυναῖκά του κυρὰ[4], καὶ ἐν τῷ ἅμα ἔστειλαν ἀνθρώπους κρυφῶς εἰς τοὺς πρώτους τοῦ Ἀναπλίου, οἱ ὁποῖοι ἦσαν ὁ Καματερὸς καὶ ὁ Καλοηθὴς, καὶ τοὺς ἔγραψαν γράμματα, καὶ ἔταξάν τους δωρεὰς μεγάλας, ἵνα μεσιτεύσουν εἰς τὴν αὐτὴν σιγνιώρα Μαρίαν νὰ τὴν παντρεύσουν μὲ ἕνα γεντιολόμον[1] ἐδικόν τους· καὶ ἔτζι ἐμεσίτευσαν τοῦτοι οἱ δύο εἰς αὐτὴν τὴν σιγνιώρα Μαρίαν μὲ πᾶσαν γνῶσιν καὶ φρόνησιν, καὶ ηὗραν καιρὸν καὶ τῆς ἀνάφεραν[2] τὴν ὑπόθεσιν, καὶ εἰς τὴν ἀρχὴν δὲν ἐδέχθη τοὺς λόγους τους διὰ νὰ παντρευθῇ. Ἡμέρᾳ δὲ τῇ ἡμέρᾳ ἔκαμαν μὲ πολλοὺς τρόπους, καὶ ἔκαμαν αὐτὴν καὶ ἔστερξε, καὶ ἔδωκε τὸν λόγον της· καὶ τοῦτοι, ὡς ἔλαβαν τὸν λόγον της βέβαια, παρευθὺς ἀπέστειλαν[3] εἰς τὴν Βενετίαν ἐγγράφως τὴν ὑπόθεσιν· καὶ ὡς ἔλαβαν τὰ γράμματα, ἐχάρησαν πολλὰ, καὶ τῆς ὥρας ἔστειλαν εἰς τὸ Ἀνάπλιον ἕνα γεντιλόμον, μπάρπαρον τὸ γένος, μὲ φορέματα καὶ στολίδια διάφορα πολύτιμα, καὶ ἔτζη τὴν εὐλογήθη.

Ἔκαμε δὲ καιρὸν μετ' αὐτῆς, καὶ ἠσθένησεν αὐτὴ ἡ σιγνιώρα Μαρία, καὶ ἀπέθανε, καὶ ἐκληρονόμησαν αὐτὸ τὸ Ἀνάπλι αὐτοὶ οἱ Βενέτικοι. Ἦσαν δὲ χρόνοι τότε ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως[4], ͵ατπθ'. Τοῦτοι οἱ δύο ὁ Καματερὸς καὶ ὁ Καλοηθὴς εὐγῆκαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον, ὁποῦ ἔκαμαν ταῖς συμφωνίαις. Ὅμως αὐτὸ τὸ κάστρον ὁποῦ εὑρίσκεται εἰς αὐτὸ τὸ Ἀνάπλι, τὸ ὁποῖον ὀνομάζεται τῶν Τόρων, ἦτον πέτρα βουνόπουλον, τὸ ὁποῖον φαίνεται ἕως τὴν σήμερον ἔρημον χωρὶς κανένα κτίσμα, καὶ ἦτον εὐεργεσία τῶν ἀρχόντων· καὶ ὅταν ἔλαβαν αὐτοὶ οἱ Βενέτικοι αὐτὸ τὸ κάστρον τοῦ Ἀναπλίου, ἔδωκαν τότε αὐτουνῶν μεγάλας εὐεργεσίας ἔξω εἰς τοὺς κάμπους, καὶ ἔλαβαν αὐτὸ τὸ κάστρον τὸ τρίτον, καὶ αὐτοὶ ἔκτισαν αὐτὸ, καὶ τὸ ὠνόμασαν τῶν Τόρων. Ἀμὴ ὅταν ἐπῆρεν ὁ πρίγκιπος αὐτὸ τὸ κάστρον τοῦ Ἀναπλίου, δὲν εἶχεν ἄλλον τόπον, μόνον αὐτὰ τὰ δύο κάστρη· πλὴν ἡ κάτω χώρα τοῦ Ἀναπλίου, ὁποῦ φαίνεται τὴν σήμερον κτισμένη

(1) Ἐγκαρίαν.

(2) Les quatre alinéas qui suivent contiennent des faits qu'on ne trouve pas dans la Chronique ; le dernier, relatif à Bajazet, est évidemment ajouté par Dorothée lui-même ; quant aux trois premiers qui commencent au récit de la Chronique métrique et s'étendent jusqu'en 1389, sont-ils tirés en partie de la Chronique elle-même, et alors Dorothée aurait possédé, comme je l'ai dit, un manuscrit différent des nôtres, ou sont-ils tirés d'un autre ouvrage? Je n'en connais aucun qui ait pu les lui fournir.

(3) Κυρά.

(4) Pour χηρά.

(1) Γεντιλόμον.

(2) Ἀνήφεραν.

(3) Παρευθὺς ἐν τῷ ἅμα ἀπέστειλαν.

(4) L'an 1389.

γύροθεν, τὴν ἔκτισαν οἱ Βενετζιάνοι μὲ τείχη σιγοῦρα καὶ στερεά.

Ἐκτίσθησαν δὲ τὰ αὐτὰ τείχη ἀπὸ τὸν καιρὸν ὁποῦ ἦλθεν ὁ σουλτὰν Μπαγιαζίτης[1], καὶ ἐπολέμησε, καὶ ἐπῆρε τὸ Νιόπακτον, τὴν Μοθώνην, καὶ τὴν Κορώνην, καὶ τὸν Ἀναβαρῖνον· διατὶ ὡσὰν ἐπῆρε τὰ ἄνωθεν κάστρη, ἦλθε[2] καὶ εἰς τὸ Ἀνάπλι νὰ τὸ πολεμήσῃ νὰ τὸ πάρῃ· καὶ ἐκεῖ ὁποῦ εἶναι τώρα τὰ κάτω τείχη κτισμένα, ἦσαν ὅλοι πάλλοι βαλμένοι καὶ καρφωμένοι· διότι ἡ θάλασσα ἀνέβαινεν ἕως ἀποκάτω εἰς αὐτὰ τὰ τρία κάστρη, εἰς τὸ Ῥωμαῖικον καὶ εἰς τὸ Φράγγικον, καὶ εἰς τὸν Τόρον. Ὅταν γὰρ ἦλθεν ὁ αὐτὸς σουλτὰν Μπαγιαζίτης νὰ πολεμήσῃ αὐτὸ τὸ Ἀνάπλι, Θεοῦ βοηθοῦντος, ἐμετάβαλε τὸν λογισμὸν αὐτοῦ· καὶ ὡς εἶδεν αὐτὸ εἰς τὸ βουνὸν ἀπάνω κτισμένον, καὶ γύροθεν θάλασσαν, καὶ τὰ κάστρη σιγοῦρα, ἄφηκεν αὐτὰ καὶ ἐμίσευσεν, καὶ ὑπῆγεν εἰς τὸν θρόνον αὐτοῦ εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν. Τότε ὁ ἀφέντης τοῦ τόπου, ἤγουν ὁ Βενετζιάνος μὲ τὸν λαὸν ὅλον τοῦ Ἀναπλίου, ἔκαμε πᾶσαν οἰκονομίαν, καὶ ἔκτισαν τριγύρου τὰ τείχη[3] καθὼς φαίνονται ἕως τὴν σήμερον· καὶ μέσα ὁποῦ ἦτον ἡ θάλασσα ἕως κάτω εἰς τὴν ῥίζαν τῶν κάστρων, τῶν βουνῶν ἔκαμαν πᾶσαν τέχνην, καὶ εὔγαλαν τὴν θάλασσαν, διότι ἦτον ὀλίγη, καὶ ἔῤῥηξαν[4] χῶμα πολὺ, καὶ ἐκαταπλάκωσαν τὴν θάλασσαν, καὶ ἔκτισαν ἀπάνω σπήτια. Καὶ ὁ ἀφέντης τοῦ τόπου ὁ Βενετζιάνος ἔδωκεν εὐεργεσίας καὶ χαρίσματα πολλὰ τῶν χριστιανῶν, ὁποῦ ἤρχουνταν ἀπὸ ἔξω καὶ ἐκατοικοῦσαν μέσα εἰς τὸ Ἀνάπλι· καὶ ἔδωκε καὶ ταύτην τὴν χάριν, ὅτι, ὁποιος ἦλθεν ἀπὸ ἔξω καὶ ἐκατοίκησεν εἰς τὸ Ἀνάπλι, καὶ κάμει ἑπτὰ χρόνους, νὰ λέγεται τζιταδῖνος, ἤγουν ἐντόπιος. Καὶ ὡσὰν ἐκυρίευσεν ὁ Τοῦρκος τὸν Μωρέαν, ἄφηκαν οἱ χριστιανοὶ ἀπὸ τὰ κάστρη καὶ ἀπὸ τὰς χώρας τὰ ὁσπήτιά τους, καὶ τὰ ἄλλα τους πράγματα, καὶ ταῖς εὐημερίαις τους, καὶ ἤρχουνταν φαμιλικῶς καὶ ἔμπαιναν μέσα εἰς τὸ Ἀνάπλι, καὶ ἐκατοικοῦσαν καὶ ἐγένουνταν ἐντόπιοι, διὰ νὰ λείψουν ἀπὸ τὰ πάθη τῶν Τουρκῶν. Καὶ ὡσὰν ἦλθε μέσα εἰς τὸ κάστρον ὁ λαὸς, ἀπ' ἔξω καὶ ἀπὸ μέσα[1], ἔκτισαν σπήτια εὔμορφα, καὶ φαίνονται ἕως τὴν σήμερον· καὶ ἐγέμησεν ὅλος ὁ τόπος ἐκκλησίαις καὶ ὁσπήτια, ὁποῦ τὰ ἔχουν μέσα τὰ τείχη περιπλεμένα, καὶ ἔκαμαν καὶ παλάτι τοῦ ἀφεντὸς, καὶ φόρον, διότι εἰς τὴν κάτω χώραν ἦσαν ὀλίγα ὁσπήτια κτισμένα, ἐκεῖ ὁποῦ ἦτον ξηρά. Τῷ δὲ καιρῷ ὁποῦ ἐπῆρεν ὁ σουλτὰν Μεχμέτης[2] τὴν Εὔριπον, εἰς τοὺς χιλίους τετρακοσίους ἑβδομήντα[3] ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως, μηνὶ ἰουλίῳ, τελείως κάτω ὁσπήτιον κανένα δὲν ἦτον οὔτε τειχεῖον, οὔτε πόρτα. Ὅταν ἐκεῖ ἄρχησαν νὰ κτίσουν τὰ κάτω τειχεῖα τοῦ Ἀναπλίου, ἦσαν χρόνοι ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως[4] α φβ'. Ἀνάπλιον ἐκράζετο, διότι Ἀνάπλιος, ὁ ἀδελφὸς τοῦ Παλαμήδους, ἔκτισεν ἐκεῖνα τὰ δύο κάστρη ἀπάνω εἰς ἐκεῖνο τὸ βουνόν· καὶ αὐτὴ ἡ κάτω χώρα τοῦ Ἀναπλίου, καὶ ὁποῦ ἦτον ὅλη θάλασσα, τὸν παλαιὸν καιρὸν ἦτον ἀρσανᾶς τοῦ Ἄργους.

Ὅμως νὰ ἔλθωμεν περὶ τοῦ Μωρέως εἰς τὸ προκείμενον. Ὡσὰν ἐπῆρε τὸ Ἀνάπλιον αὐτὸς ὁ πρίγκιπος, εἶπε τῶν ἀφεντῶν ὁποῦ ἦσαν βοήθειά του, ὅτι νὰ ὑπάγουν καθ' ἕνας εἰς τοὺς τόπους αὐτῶν, καὶ εἰς τὴν ἀφεντίαν ὁποῦ ἔχουν, καὶ ὡσὰν περάσῃ ὁ χειμῶνας καὶ ἔλθῃ τὸ καλοκαῖρι, νὰ ἔλθουν ὅλοι οἱ αὐτοὶ ἀφέντες μὲ τὰ φουσάτα τους, νὰ ὑπάγουν νὰ πολεμήσουν τὸ κάστρον τῆς Μονεμβασίας· καὶ ἔτζη ἐπῆγαν καὶ ἔκαμαν τὸν χειμῶνα. Καὶ ὡσὰν ἦλθεν ἡ ἄνοιξις, ἤγουν τὸ καλοκαῖρι, ἦλθαν ὅλοι αὐτοὶ οἱ ἀφέντες εἰς τὰ λιβάδια τοῦ Νικλίου, ὅτι ἐκεῖ ἦτον ὁ πρίγκιπος, καὶ ἐκεῖ ἐμαζώχθησαν· καὶ τότε ἐκίνησεν ὁ πρίγκιπος μὲ τοὺς ἄνωθεν ἀφέντες καὶ μὲ τὰ φουσάτα τους, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Μονεμβασίαν. Τὰ δὲ τέσσαρα κάτεργα ὥρισε καὶ ἐπῆγαν διὰ θαλάσσης καὶ τὴν ἐσφάλισαν. Ὡσὰν ἐπῆγαν ἐκεῖ, ἐμήνυσεν ὁ

(1) Μπαϊαζίτης.
(2) Ἦρθε.
(3) Τριγύρου εἰς τὰ τείχη.
(4) Ἔῤῥιξαν.

(1) Ἀπ' ἔξω μέσα.
(2) Μεχεμέτης.
(3) L'an 1470.
(4) L'an 1502.

πρίγκιπος τῶν Μονεμβασιώτων, ὅτι νὰ παραδοδοῦν, καὶ νὰ τοὺς κάμῃ ὅ, τι θέλουν· καὶ αὐτοὶ τελείως δὲν τὸν ἐδέχθησαν. Τότε ὁ πρίγκιπος ἐθυμώθη πολλὰ, καὶ ἔκαμεν ὅρκον, ὅτι ἀπ' ἐκεῖ νὰ μὴ δὲν εὔγῃ ἕως οὗ νὰ τὴν πάρῃ, καὶ τὸν λαὸν νὰ κόψῃ. Καὶ ἔτζη ἄρχησε τὸν πόλεμον, καὶ ἐβαροῦσαν ταῖς λουμπάρδαις τοῦ πριγκίπου, καὶ ἐχαλοῦσαν τὰ σπήτια, καὶ ἀνθρώπους ἐσκότωναν μέσα εἰς τὴν Μονεμβασίαν. Ἐπολέμουν δὲ αὐτὴν χρόνους τρεῖς, καὶ ὁ πόλεμος νύκτα καὶ ἡμέραν δὲν ἔπαυεν. Ὅμως, ὡς εἶδαν οἱ Μονεμβασιώταις τὸ τέλος, ὅτι δὲν ἔχουν πλέον καμίαν δύναμιν νὰ πολεμοῦν μὲ τὸν πρίγκιπον, ἐμήνυσαν εἰς αὐτὸν ἔξω ὅπου ἦτον τεντωμένος, ὅτι ἂν θέλῃ νὰ τοῦ παραδώσουν τὸ κάστρον, νὰ τοὺς δώσῃ χρυσόβουλλον, ὅτι νὰ εἶναι πάντοτε ἐλεύθεροι ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν καὶ βάρος ἀφεντικὸν, καὶ ντάτζιον κανένα νὰ μὴ δὲν δίδουν, οὐδὲ δεκατίαις νὰ δίδουν εἰς τὰ πράγματα αὐτῶν, ἀμὴ νὰ εἶναι πάντα ἐλεύθεροι εἰς ὅλα.

Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπος, ἔλαβε χαρὰν μεγάλην καὶ τῆς ὥρας ἐγγράφως χρυσόβουλλον τοὺς ἀπέστειλε μέσα εἰς τὸ κάστρον. Οἱ δὲ Μονεμβασιώταις ἔστειλαν ἀπὸ τοὺς πρώτους ἄρχοντας αὐτῶν, καὶ ἐπῆγαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον. Ὁ ἕνας ἦτον ὄνομα Μηνᾶς, ὁ δὲ δεύτερος ἦτον ὁ Δαιμονογιάννης, καὶ ὁ τρίτος ἦτον ὁ Νοταρᾶς[1]. Καὶ ὡς τοὺς εἶδεν ἠγκαλιάσθη αὐτοὺς, καὶ τοὺς ἐφίλησεν ὡς ἀδελφοὺς, καὶ ὄχι ὡς δούλους. Καὶ τῆς ὥρας ὥρισε καὶ τοὺς ἔνδυσαν φορέματα χρυσᾶ, καὶ ἄλλα πολύτιμα, καὶ χάριτες πολλαῖς τοὺς ἔκαμε, καὶ φέουδα τοὺς ἔδωκε νὰ τὰ ἔχουν κατὰ διαδοχὴν αὐτῶν καὶ τὰ παιδιά τους, τὸ μέρος τῶν Βατικῶν. Καὶ ἔτζη τοῦ ἐπαράδωκαν τὰ κλειδιὰ τοῦ κάστρου, καὶ τῆς ὥρας ἐμπῆκε μέσα καὶ τὸ ἐπαρέλαβε, καὶ ἔκαμε χαραῖς μεγάλαις. καὶ ἔκλεξεν ἀπὸ τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς του ἕναν καὶ ἔβαλέ τον ἀφέντην, καὶ φυλακάτοραν[2] ἐκατέστησε μετὰ καπιτανίου. Καὶ εἴτι χρεία ἔκαμνεν εἰς αὐτὸ τὸ κάστρον, κτίσις καὶ ἄλλοι καλλωπισμοὶ καὶ ἄλλα ἀναγκαῖα, ὅλα τὰ ἐξέφλησε καὶ τὰ ἔκτισε. Τότε εὐχαρίστησε πολλὰ τῶν ἀφεντῶν, ὁποῦ τοῦ ἔκαμαν τὴν συνοδίαν, καὶ τὸν ἐβοήθησαν, καὶ ἐπαρέλαβεν ὅλον τὸν Μωρέαν, καὶ τὸν ἐμονάρχησε· καὶ ἔδωκέ τους δῶρα πολύτιμα, καὶ τοὺς ἀπέστειλεν εἰς τὴν ἀφεντίαν τους, ἤγουν εἰς τὸν τόπον τους.

Καὶ ἀπὸ τὴν Μονεμβασίαν ἐκαβαλίκευσεν αὐτὸς ὁ πρίγκιπος, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν· καὶ ἐκεῖ ἔκαμε κονσέγιον μετὰ τῶν ἀρχόντων αὐτοῦ, καὶ τοὺς ἠρώτησε, ποῖος τόπος τοὺς ἀρέσει διὰ νὰ κτίσῃ κάστρον δυνατὸν καὶ σιγοῦρον· καὶ ἐσυμβούλευσαν αὐτὸν, ἀπάνω εἰς τὸ βουνὸν τῆς Λακεδαιμονίας, ὁποῦ ἀπέχει ἕως δύο μίλια, ἐκεῖ νὰ τὸ κτίσουν, ὅτι δὲν εἶναι ἄλλος τόπος καλλιώτερος, καὶ δυνατώτερος ἀπὸ ἐκεῖνον. Καὶ ἤρεσέ του ἡ βουλή τους, καὶ ὁ τόπος. Καὶ τῆς ὥρας ὥρισε καὶ ἐμαζώχθησαν μαστόροι καὶ ὑπουργοὶ, καὶ ἔφεραν πᾶσαν ὕλην, καὶ ἀσβέστην, καὶ πέτραις, ξύλα, καὶ ἄλλην ὑπηρεσίαν τοῦ κτίσματος· καὶ ἔτζη ἄρχησαν καὶ ἔκτισαν τὸ κάστρον, καὶ τὸ ἐτελείωσαν, καὶ τὸ ἐξέφλησαν ὑψηλὸν καὶ εὐμορφότατον, καὶ τὸ ὠνόμασε Μιζηθρᾶν, διότι ὁ τόπος ἐκεῖνος ἔτζη ἐλέγετο Μιζηθρᾶς, καὶ Ἑλληνικὰ λέγεται Σπάρτα. Ἡ Λακεδαιμονία εἶναι κάτω εἰς τὸν κάμπον, καὶ ἦτον κάστρον περιφανέστατον, καὶ εἶχεν ἄνδρας ἀνδρειομένους, ἀμὴ τὴν σήμερον εἶναι ἔρημος. Ἐχάρη δὲ ὁ πρίγκιπος πολλὰ, ὅταν εἶδε τὸ κάστρον καμωμένον καὶ ἐξεφλησμένον.

Μετὰ δὲ τὴν κτίσιν τοῦ αὐτοῦ κάστρου, ὥρισε νὰ κτίσουν ἄλλο ἕνα κάστρον εἰς τὸν ζυγὸν τοῦ Μελιγκοῦ, καὶ νὰ κάμῃ γύροθεν εἰς τὸ βουνὸν ἐκεῖνο, κατὰ τόπους, περιφραγμοὺς, διὰ νὰ κυριεύσουν ὅλους τοὺς τόπους ἐκείνους, ἔστωντας ὁποῦ ἔμαθεν ὅτι αὐτὸς τόπος, ὁ ζυγὸς τοῦ Μελιγκοῦ, εἶναι λόγγος πολλὰ μεγάλος, καὶ εἶχε δυναταῖς κλεισούραις, καὶ χώραις μεγάλαις, καὶ ἀνθρώπους ὑπερηφάνους, κακοὺς, φονιάδες καὶ λῃστάδες, ἅρπαγας, καὶ Θεὸν δὲν φοβοῦνται, ἀφέντην δὲν τιμοῦν, οὐδὲ προσκυνοῦν, μόνον εἶναι ἀκέφαλοι, οἱ ὁποῖοι εἶναι οἱ Μανιάτες,

(1) Les exemplaires connus de la Chronique métrique les appellent Μαμωνᾶς, Μονοϊάννης et Σοφιανός. On voit que Dorothée a dû avoir un autre texte entre les mains.

(2) Φυλακάτορας.

ὁποῦ εἶναι μέσα εἰς τὴν Μάνην, εἰς ἐκείνους τοὺς κακοὺς καὶ σκληροὺς τόπους. Καὶ διὰ νὰ τοὺς ταπεινώσῃ καὶ δουλώσῃ, καὶ νὰ τοὺς φέρῃ εἰς τὴν δουλωσύνην τῆς ἀφεντίας αὐτῆς[1] καὶ τῆς ἐξουσίας, νὰ εἶναι ὡσὰν ὅλα τὰ κάστρη καὶ τὰς χώρας τοῦ Μωρέως εἰς τὴν ὑποταγὴν αὐτοῦ, διὰ τοῦτο ὥρισε νὰ κτίσουν ἐκεῖ κάστρον. Καὶ ἔτζι ἐπῆγεν ἀτός του ὁ αὐτὸς πρίγκιπος, καὶ εἶδε τὸν τόπον, καὶ ἐκεῖ ὁποῦ ἔκαμνε χρεία ἔκτισε τὸ κάστρον, καὶ Μάνην τὸ ἐκάλεσε, καὶ ἔτζι λέγεται ἕως τὴν σήμερον. Ὡς δὲ εἶδαν τοῦτο οἱ αὐτοὶ Μανιάτες, ὅτι ἔκτισε κάστρον, καὶ περιφραγμοὺς ἔκαμεν εἰς τὰ βουνὰ, ἔστειλαν ἀποκρισιαρίους εἰς τὸν πρίγκιπα, καὶ ἐπροσκύνησαν αὐτὸν, ὅτι πολλὰ τοὺς ἐμήνυσεν ὁ πρίγκιπος, καὶ χάριτας τοὺς ἔδιδε πολλὰς διὰ νὰ τὸν προσκυνήσουν, ἀμὴ τελείως δὲν τὸ ἔστεργαν. Ὅμως ὡσὰν ἔστειλαν αὐτοὶ οἱ Μανιάτες, καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον, ἐζήτησαν[2], ὅτι, ἂν εἶναι καὶ τοὺς δώσῃ χρυσόβουλλον, ὅτι νὰ εἶναι εἰς τὴν ὑποταγὴν τῆς ἀφεντίας αὐτοῦ δοῦλοι καὶ αὐτοὶ, καὶ τὰ παιδία αὐτῶν κατὰ διαδοχήν. Καὶ ἐκεῖνος, ἔστωντας ὁποῦ ἔμαθεν ὅτι αὐτὸς ὁ τόπος, ὁ ζυγὸς τοῦ Μελιγκοῦ, εἶναι λόγγος[3] πολλὰ μεγάλος, καὶ ἔχει δυναταῖς κλεισούραις, καὶ χώραις μεγάλαις, τοὺς ἔκαμεν ἐλευθέρους, καθὼς τοὺς εἶχε καὶ ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων, ἤγουν ἐλευθέρωσεν ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν, καὶ οὐδὲ νὰ δίδουν κανένα ἀφεντικὸν δικαίωμα, ἀμὴ νὰ εἶναι εἰς πάντα ἐλεύθεροι. Καὶ ἔτζι τοὺς ἔδωκε χρυσόβουλλον, καὶ τὸν ἐπροσκύνησεν ὅλος ὁ τόπος ἐκεῖνος τῆς Μάνης διὰ ἀφέντην τους καὶ κεφαλήν τους. Ἡ Μάνη εἶναι ἐπισκοπὴ τῆς μητροπόλεως Μονεμβασίας, ὅμως ἀπ' αὐτοὺς τοὺς Μανιάτες, ὁποῦ ἦλθαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον, τοῦ εἶπαν, ὅτι ἂν θέλῃς νὰ ἔχῃς τὸν ζυγὸν, ἤγουν τὸν τόπον ὅλον, κτίσε κάστρον εἰς τὸν αἰγιαλὸν κοντὰ τῆς Γηστέρνας· καὶ ἔτζι ὥριστε καὶ τὸ ἔκτισαν, καὶ τὸ ὠνόμασε Λεῦκτρον. καὶ ἔκτισεν αὐτὰ τὰ τρία κάστρη, τὸν Μιζηθρὰν, καὶ τὴν Μάνην, καὶ αὐτὸ τὸ Λεῦκτρον, καὶ ἐκυρίευσε καὶ ἐδούλωσεν ὅλον τὸν τόπον τοῦ Μωρέως, καὶ τότε ἐπερπάτει ἀπὸ τόπον εἰς τόπον, ὡς ἀφέντης καὶ πρίγκιπος ὁποῦ ἦτον.

Τοῦτος ὁ τόπος τῆς Μάνης, ἀκούσετε διατὶ ὠνομάσθη Μάνη. Οἱ ἄνθρωποι, ὁποῦ κατοικοῦν εἰς αὐτὴν, εἶναι φυσικὰ μισώδεις, καὶ κακοὶ ἄνθρωποι· καὶ διατὶ φυλάγουν τὴν μανίαν καὶ τὴν κακίαν μέσα εἰς τὴν καρδίαν, καὶ δὲν τὴν μεταβάλλουν ποτὲ εἰς ἀγάπην, διὰ τοῦτο ὠνομάσθη ὁ τόπος ἐκεῖνος Μάνη. Ὅμως, ὡσὰν ἐπῆραν οἱ Φράγγοι τὴν Κωνσταντινούπολιν, ἐπῆραν καὶ τὸ ῥηγάτον τῶν Ἱεροσολύμων, καὶ ἔβαλαν ἐκεῖ ῥῆγαν. Καὶ ὡσὰν ἐκυρίευσαν, ἔκαμναν πολλοὺς συχνοὺς πολέμους καταπάνω τῶν Τουρκῶν καὶ τῶν Ἀράβων καὶ τῶν ἄλλων ἐχθρῶν. Καὶ ὡς ἔχασαν οἱ Ῥωμαῖοι τὴν βασιλείαν τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ἔφυγαν οἱ ἄρχοντες τοῦ παλατίου, καὶ ἄλλοι πολλοὶ ἀπὸ τοὺς πρώτους τῆς Κωνσταντινουπόλεως· καὶ τότε συμβούλιον ἔκαμαν ἀναμέσον αὐτῶν, ὅτι νὰ κάμουν βασιλέα, καὶ νὰ εἶναι καὶ νὰ εὑρίσκεται ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολὴν, νὰ τὴν βασιλεύῃ, ἕως οὗ ὁ Θεὸς δώσῃ[1] νὰ λάβῃ πάλιν τὴν κυρίαν καὶ βασίλισσαν καὶ παλαιὰν πατρίδα αὐτῶν, καὶ βασιλείαν τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Καὶ ἐπειδὴ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων, Δοῦκας ὁ Μούρτζουφλος, ἔλαβε θάνατον ἀπὸ τοὺς Φράγγους, ὡμοφώνησαν ὅλοι μίαν βουλὴν, καὶ ἐψήφισαν βασιλέα Θεόδωρον τὸν Λάσκαριν τὸν γέροντα.

Καὶ ἔτζι εὐτρέπισαν τὸν βασιλικὸν θρόνον, ὁποῦ τὸν ἐπῆραν ἀπὸ τὴν Πόλιν, καὶ ὅλα τὰ βασιλικὰ φορέματα καὶ τὴν κορώναν, καὶ παλάτιον βασιλικὸν ἔκαμαν, καὶ εὐτρέπισαν αὐτό. Καὶ ἔτζι ἐπῆραν αὐτὸν τὸν ὑποψήφιον βασιλέα, καὶ ἐπῆγαν ἐν τῇ μητροπόλει Φιλαδελφείας, ὅτι ἐκεῖ ἔκαμαν τὸν θρόνον τοῦ βασιλέως, καὶ ἐκεῖ ἐκαθέζετο καὶ ἐφόρει τὴν βασιλικὴν κορώναν καὶ τὰ βασιλικὰ φορέματα· καὶ ἐστέφθη ἀπ' αὐτὸν τὸν μητροπολίτην τῆς Φιλαδελφίας βασιλεὺς Ῥωμαίων, Θεόδωρος Λάσκαρις ὁ γέρωντας. Ἐβασίλευσε δὲ τοῦτος χρόνους ιη, καὶ ἦτον ἄνθρωπος εὐλαβὴς

(1) Αὐτοῦ.
(2) Ἐζήτηξαν.
(3) Λόγκος.

(1) Ὁ Θεὸς νὰ δώσῃ.

τοῦ Ἁγίου Μάρκου· καὶ δὲν εἶναι ἡ καθολικαῖς πόρταις, ἀμὴ εἶναι τῶν Παρακλησίων· ὅτι ἡ καθολικαῖς ἦσαν[1] πολλὰ μεγάλαις καὶ ὑπερθαύμασταις. Καὶ οὐ μόνον τοῦτα ἐπῆραν, ἀμὴ καὶ τὴν ὑπερθαύμαστον καὶ ἐξάκουστον Ἁγίαν Τράπεζαν τῆς αὐτῆς Ἁγίας Σοφίας, τὴν πολύτιμον καὶ ὡραιοτάτην, εὔγαλαν ἀπὸ τὸν ναὸν καὶ τὴν ἔβαλαν εἰς τὸ καράβι. Καὶ καθὼς ἔκαμναν ἄρμενα καὶ ἐπήγεναν εἰς τὴν Βενετίαν, ὢ τοῦ θαύματος, πλησίον τῆς νήσου τοῦ Μαρμαρᾶ ἄνοιξε τὸ καράβι, καὶ ἔπεσεν εἰς τὴν θάλασσαν ἡ Ἁγία Τράπεζα, καὶ ἐβούλησε, καὶ εἶναι ἐκεῖ ἕως τὴν σήμερον. Καὶ τοῦτο εἶναι φανερὸν, καὶ τὸ μαρτυροῦν οἱ πάντες, διότι ὅλον τὸ μέρος ἐκεῖνο, ὅταν κάμνῃ φουρτοῦνα, ἡ θάλασσα ὅλη κάμνει κύματα φοβερά· εἰς δὲ τὸν τόπον ὅπου εἶναι ἡ Ἁγία αὐτὴ Τράπεζα εἶναι γαλήνη, καὶ δὲν ταράσσεται ἡ θάλασσα. Καὶ ὑπαγένουν τινὲς ἐκεῖ μὲ περάματα, καὶ λαμβάνουν ἀπὸ τὴν θάλασσαν ἐκείνην, ὅπου εἶναι ἡ Ἁγία Τράπεζα, καὶ μυρίζει θαυμασιώτατα μυρωδίαν ἀπὸ τὸ ἅγιον μύρον ὁποῦ ἔχει καὶ τῶν ἄλλων ἀρωμάτων. Ὅμως ὡς ἐβασίλευσαν οἱ Βενέτικοι τὴν Κωνσταντινούπολιν, ἐβασίλευσαν καὶ οἱ Ῥωμαῖοι τὴν Ἀνατολήν. Καὶ ὁ βασιλεὺς ὁποῦ ἔγινε πρῶτος εἰς τὴν Ἀνατολὴν, ὁποῦ ἐγράψαμεν ἄνωθεν, Θεόδωρος Λάσκαρις, ἐπέρασε τὸ βασίλειόν του δέκα ὀκτὼ χρόνους καλῶς καὶ θεαρέστως, καὶ ἠσθένησε, καὶ ἀπέθανε.

Τέλος τῆς βασιλείας Θεοδώρου τοῦ Λασκαρῆ. Βασιλεία υἱοῦ Ἰωάννου τοῦ Βατάτζη.

Μετὰ τὸν θάνατον αὐτοῦ, ἔλαβε τὴν βασιλείαν ὁ γαμβρὸς αὐτοῦ, Ἰωάννης Δοῦκας ὁ Βατάτζης, καὶ ἐβασίλευσε χρόνους τριάντα τρεῖς. Καὶ ἦτον ὅλος κατοικητήριον Θεοῦ. Οὗτος ὁ βασιλεὺς ἔδωκε χρυσόβουλλον, ὅτι μετὰ τὸν θάνατον τῶν ἀρχιερέων νὰ μὴ δὲν ἁρπάζῃ τινὰς τὰ ῥοῦχα αὐτῶν, ὁποῦ τῶν ἤθελαν εὑρεθῇ, μόνον ἐνώπιον πάντων τῶν κληρικῶν νὰ τὰ πάρῃ ὁ οἰκονόμος ἐγγράφως, ἕως οὗ νὰ ἔλθῃ ἄλλος ἀρχιερεὺς νὰ τὰ πάρῃ ἐξ αὐτῶν. Εὐγῆκε δὲ τοῦτο τὸ χρυσόβουλλον εἰς τοὺς ἕξη χιλιάδες ἑπτακοσίου τριάντα ἑπτὰ χρόνους ἀπὸ κτίσεως κόσμου, μηνὸς δεκεμβρίου. Εἰς τὰς ἡμέρας τούτου τοῦ βασιλέως, ὁ ἐπίσκοπος Δομένικος μετετέθη εἰς τὴν ἐπισκοπὴν Σταγῶνος. Ὁ ἀδελφὸς τούτου, ὁ κύρης Ἰωάννης, μετετέθη ἀπὸ τῆς ἐπισκοπῆς Ἐξέρου εἰς τὴν Ἔπακτον μητρόπολιν. Ὅμως ὁ βασιλεὺς ἀσθενήσας ἀπέθανε, καὶ ἐτάφη ἐντίμως παρὰ παντὸς τοῦ λαοῦ.

Τέλος τῆς βασιλείας Ἰωάννου τοῦ Βατάτζη.

Νὰ εἰποῦμεν δὲ καὶ περὶ τῆς βασιλείας τῶν Φραγγῶν. Ὡσὰν ἐβασίλευσαν οἱ Βενέτικοι μερικοὺς χρόνους, ἐσυκώθη ὁ υἱὸς[1] τοῦ Βαλδοβίνου, τοῦ πρώτου βασιλέως τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ ὥρισε τὴν Κωνσταντινούπολιν, νὰ λάβῃ τὸ βασίλειον αὐτῆς ἀπὸ τοὺς αὐτοὺς Βενετίκους, νὰ γένῃ αὐτὸς βασιλεὺς, καθὼς ἐσυμφώνησαν, ὅτι τόσον καιρὸν νὰ ἔχουν τὸ βασίλειον οἱ Βενέτικοι, καὶ τότε νὰ ἔλθῃ πάλιν εἰς αὐτὸν, ὡς πατρικόν του. Ὡς ἤκουσαν δὲ τοῦτο οἱ Βενέτικοι, ἔκαμαν τέχναις πολλαῖς, καὶ ἐξώδιασαν καὶ βίον πολὺν, μήπως καὶ ἀπομείνῃ τὸ βασίλειον αὐτῶν. Ἀμὴ ἀπέτυχαν ἀπὸ τὴν βουλὴν καὶ ἀπὸ τὸν σκοπὸν ὁποῦ ἐμετροῦσαν, διότι τὸ κονσέγιον τῆς πόλεως τῶν Φραγγῶν εἶδαν τὰς συμφωνίας, ὁποῦ εἶχαν ἀπ' ἀρχῆς ὁ βασιλεὺς Βαλδοβῖνος μετὰ τῶν Βενετίκων, καὶ τελείως δὲν εἶδαν δῶρα, οὐδὲ πρόσωπον, μόνον ἔδωκαν τὴν βασιλείαν τοῦ υἱοῦ Βαλδοβίνου.

Τέλος τῆς βασιλείας τῶν Βενετίκων. Βασιλεία τοῦ υἱοῦ Βαλδοβίνου.

Ἔλαβε δὲ τὴν βασιλείαν ὁ υἱὸς τοῦ Βαλδοβίνου, καὶ ἐκάθησεν εἰς τὸν βασιλικὸν θρόνον βασιλεὺς, καὶ ἐπέβλεπε τὴν βασιλείαν αὐτοῦ· καὶ πάντοτε ἐφυλάγετο καὶ ἐπρόσεχε, ἵνα μὴ γένῃ ἐπιβουλὴ εἰς αὐτὸν, καὶ χάσῃ τὴν βασιλείαν, καὶ ἔτρεμεν εἰς τὸ βασίλειον ὅπου ἐκαθέζετο, καὶ ἐφοβεῖτο πολλά. Λοιπὸν ὡσὰν ἀπέθανεν εἰς τὴν Ἀνατολὴν ὁ βασιλεὺς Ἰωάννης ὁ Δούκας ὁ Βατάτζης, ἔγινεν ὁ υἱὸς αὐτοῦ Θεόδωρος, καὶ ἐβασίλευσε χρόνους πέντε. Καὶ καταλαβὼν τὸν

(1) Var. ἦταν.

(1) Même erreur que celle commise par la Chronique de Morée. Baudoin II était le frère, non le fils de son prédécesseur, qui était Robert de Courtenai et non Baudoin Ier.

κόσμον καὶ τὰ τοῦ κόσμου, ὅτι εἶναι μάταια καὶ πρόσκαιρα, ὅλα ματαιότης, κατὰ τὸν Ἐκκλησιαστὴν, καὶ κατὰ τὸν θεῖον Δαβὶδ, πᾶς ἄνθρωπος ψεύστης, τουτέστιν, ὅλα τὰ ἀνθρώπινα εἶναι ψεύστικα τοῦ κόσμου τούτου τοῦ φθαρτοῦ τὰ πράγματα, ὅτι σήμερον τὰ ἔχομεν, καὶ αὔριον τὰ ὑστερούμεθα, ἀμὴ ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ εἶναι αἰώνιος καὶ ἀτελεύτητος· διὰ τοῦτο ἀφῆκε τὴν βασιλείαν του, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ μοναστήριον τῶν Σουδάντρων, καὶ ἐγίνη καλόγερος, καὶ ἤρεσε τῷ Θεῷ ἀπὸ τὴν πολλὴν ἀρετὴν ὁποῦ εἶχε καὶ τὴν ταπείνωσιν· καὶ ἐκεῖ ἐν τῷ μοναστηρίῳ ἀπέθανε.

Τέλος τῆς βασιλείας Θεοδώρου τοῦ Βατάτζη.

Καὶ ὡσὰν ἐπῆγεν ἐτοῦτος ὁ βασιλεὺς εἰς τὸ μοναστήριον, ἔλαβε τὴν βασιλείαν ὁ Μιχαὴλ, ὁ πρῶτος τῶν Παλαιολόγων, ὁ ὁποῖος ἐβασίλευσε χρόνους κδ', καὶ ἐλατίνιζε. καὶ ὡς ἔλαβε τὴν βασιλείαν, εἶχε μεγάλην λύπην νὰ ἔχουν οἱ Φράγγοι τὸ βασίλειον, καὶ οἱ Ῥωμαῖοι ὁποῦ τὸ εἶχαν ἀπ' ἀρχῆς νὰ τὸ ὑστερηθοῦν. Καὶ ἐσυλλογίζετο πῶς νὰ τὸ ἐπιχειρισθῇ, καὶ μὲ τί τέχνην νὰ τὸ λάβῃ, καὶ νὰ καθήσῃ εἰς τὸν βασιλικὸν θρόνον τῆς Κωνσταντινουπόλεως βασιλεὺς, νὰ ἀποδιώξῃ τοὺς Φράγγους· καὶ ἦτον εἰς μεγάλην ἀδημονίαν, καὶ εἶπε τὸ μυστήριον τινῶν ἐδικῶν του φρονίμων ἀνδρῶν, καὶ αὐτοὶ τὸν ἐσυμβούλευσαν νὰ ὁμιλήσῃ μετὰ τῶν Γενοβέζων, νὰ κάμῃ συμφωνίαν, καὶ μετ' αὐτῶν τὴν βοήθειαν θέλει πάρει τὴν Κωνσταντινούπολιν. Καὶ ἔτζι ἔστειλεν εἰς τὸν Γαλατὰν εἰς τοὺς Γενοβέζους, ὁποῦ ἐκαθέζουνταν ἐκεῖ πραγματευτάδες μεγάλοι καὶ μπαῖλοι, ἤγον κόνσουλοι, καὶ ἔταξέ τους τὸν Γαλατὰν νὰ τὸν ἔχουν, καὶ νὰ μὴ δὲν πλερώνουν εἰς κανένα τόπον τῆς βασιλείας αὐτῶν κανένα δάτζιον, ἤγουν κουμέρκι. Καὶ ἔτζι τοῦ ἐβοήθησαν, καὶ ἔκαμαν κάτεργα ἑξῆντα, καὶ φουσάτα πολλὰ, καὶ ἦλθε καὶ ἀπόκλεισε τὴν πολιν στερεᾶς καὶ θαλάσσης[1]· καὶ ὡς τὴν ἐσφάλισε, καὶ ἄρχησε καὶ τὴν ἐπολέμα δυνατὰ ἡμέραν καὶ νύκτα, τὰ κάτεργα ἀπὸ τὴν θάλασσαν, καὶ τὰ φουσάτα ἀπὸ τὴν στερεὰν, ὁ βασιλεὺς, ὁποῦ ἦτονε μέσα, ὁ Βαλδοβῖνος ὁ Φράγγος, ὡς εἶδεν ὅτι νικᾶται ὑπὸ τοῦ βασιλέως τῶν Ῥωμαίων ἐκατέφυγε μὲ ὅλους τοὺς Φράγγους τοῦ κονσέγιου αὐτοῦ, καὶ τοὺς ἄλλους ὁποῦ εἶχε μετ' αὐτοῦ μὲ φυλακάτορας[1], καὶ ἐπῆγεν εἰς τὰ παλαιὰ παλάτια καὶ ἐφυλάχθη. Εἶχε δὲ καράβι ἐξακουστὸν καὶ θαυμαστὸν καὶ δυνατὸν μεγάλον καλὰ ἁρματωμένον, καὶ πρὶν νὰ περιλάβουν οἱ Ῥωμαῖοι τὴν πόλιν, ἐμπῆκεν αὐτὸς μὲ τὸν λαόν του μέσα, καὶ ἔφυγεν ἀπὸ τὴν Πόλιν, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Μονεμβασίαν. Ὁ δὲ βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων, αὐτὸς ὁ Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος, ἦλθε καὶ ἐμπῆκε μέσα εἰς τὴν πόλιν, καὶ ἐπῆγε καὶ ἐπροσκύνησεν εἰς τὴν Ἁγίαν Σοφίαν. Καὶ ἀπῆλθεν ὁ πατριάρχης καὶ οἱ κληρικοὶ καὶ ὁ κόσμος ὅλος, καὶ ἐσυναπάντησαν αὐτὸν καὶ τὸν ἐπροσκύνησαν. Καὶ ἔτζι τὸν ἐπῆραν καὶ τὸν ἐπῆγαν εἰς τὸ βασιλικὸν παλάτι, καὶ ἐπέλαβε τὸ βασίλειον, ὥσπερ[2] τὸ εἶχον ἀπ' ἀρχῆς οἱ Ῥωμαῖοι, εἰς τοὺς χρόνους, ἀπὸ κτίσεως κόσμου, ἕξη χιλιάδες καὶ ἑπτακοσίους ἑξῆντα δύο, ἰουλίου κ', ἡμέρα πέμπτη. Ὅμως ὁ βασιλεὺς Βαλδοβῖνος ἔφυγεν ἀπὸ τὴν πόλιν, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Μονεμβασίαν, καὶ εὐγῆκεν ὁ πρίγκιπος[3] καὶ ἐσυναπάντησεν αὐτόν. Καὶ τὸν ἐπροσκύνησε μετὰ πάσης τιμῆς καὶ εὐλαβείας ὡς βασιλέα αὐτοῦ. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐμίσευσε καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸν πάπαν μὲ βίαν, καὶ εἰς τοὺς ῥηγάδες, καὶ εἰς τοὺς δούκιδες, καὶ εἰς τοὺς κόντιδες διὰ νὰ τοῦ δώσουν βοήθειαν, νὰ γυρίσῃ νὰ πολεμήσῃ τὸν βασιλέα, νὰ πάρῃ τὴν βασιλείαν, ἀμὴ δὲν τὸν ἤκουσαν. οὕτως ἔμεινε βασιλεὺς κύριος εἰς τὴν βασιλείαν Κωνσταντινουπόλεως αὐτὸς ὁ Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος. Καὶ εἰς τὰς ἡμέρας ἐτούτου ἐπῆρεν ὁ σουλτὰν Ὀρκάνης τὴν Προῦσαν, ἡ ὁποία ἦτον θρόνος τῶν ῥηγῶν ὑπὸ τῆς Βιθυνίας· διότι ἔκαμε μάχην μὲ τὸν αὐτὸν βασιλέα, καὶ ἔγινε πόλεμος δυνατὸς καὶ μέγας ἀνάμεσα αὐτῶν, καὶ τότε ἐπῆρε τὴν αὐτὴν Προῦσαν, ἦσαν χρόνοι ἀπὸ Χριστοῦ γεν-

(1) Constantinople fut pris par surprise par Alexis Stratégopule en 1261.

(1) Var. φυλάκτερας.

(2) Var. ὡς.

(3) Le prince était alors prisonnier en Asie depuis sa défaite en Pélagonie l'an 1259.

νήσεως ατν'[3]. Ο δὲ βασιλεὺς, ὡς ἔλαβε τὴν Κωνσταντινούπολιν, ἐχάρη πολλὰ, καὶ τὸν Θεὸν εὐχαρίστησε, πῶς εἰς τὰς ἡμέρας αὐτοῦ τὸν ἠξίωσε καὶ ἔλαβεν αὐτὴν ἀπὸ τὰς χεῖρας τῶν Φραγγῶν. Περὶ δὲ τῆς Προύσας, ὁπού ἔλαβεν ὁ σουλτάνος, ἔπεσεν εἰς λύπην μεγάλην, καὶ ἔκλαυσε καὶ ἐθρήνησε, πῶς ἐγίνη ἡ αὐτὴ παραχώρησις εἰς τὰς ἡμέρας αὐτοῦ.

Βασιλεύοντος τούτου τοῦ βασιλέως κυρίου Μιχαὴλ τοῦ Παλαιολόγου εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν, ἀφέντευε τὴν Ἑλλάδα ὅλην ὁ κύριος Ἰωάννης, Κοκυτούνης[4] τὸ γένος του, και ἐλέγετο δεσπότης τῆς Ἑλλάδος. Ἑλλάδα λέγεται ἀπὸ τοῦ Λυκοστομίου τὸ ποτάμι, καὶ ἡ Λάρισσα καὶ τὸ Ζητοῦνι, καὶ παγένει τὴν Μοδονίτζαν, καὶ καταβαίνει κάτωθεν, καὶ λέγεται Ἑλλάδα. Ἀπὸ δὲ τοῦ Λυκοστομίου τὸ ποτάμι καὶ ἡ Λάρισσα λέγεται δευτέρα Θεσσαλία. Λοιπὸν ὁ δεσπότης ἐτοῦτος, ὡς ἔμαθεν ὅτι ὁ Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος ἔγινε βασιλεὺς εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν, τοῦ ἐκακοφάνη πολλὰ, διότι ἦτον ἄξιος καὶ φρόνιμος, καὶ ἐφοβήθη μήπως καὶ πάρῃ καὶ τὸ βασίλειον αὐτοῦ, καὶ ἐξολοθρεύσῃ αὐτὸν, καὶ ἔλεγε πολλὰ κακὰ κατ' αὐτοῦ. Ὁ βασιλεὺς δὲ, ὁ αὐτὸς Παλαιολόγος, ὡς ἔλαβε τὴν Κωνσταντινούπολιν, ἔμαθε τοῦτα τοῦ δεσπότου τῆς Ἑλλάδος, καὶ ἔκαμε φουσάτα, καὶ ἀπέστειλε νὰ τὸν πολεμήσῃ. Καὶ αὐτὸς ὁ δεσπότης ἔμαθε πῶς ὁ βασιλεὺς στέλλει τὰ φουσάτα καταπάνω του, καὶ ἔστειλε δωρήματα μεγάλα εἰς τὸν πρίγκιπον τοῦ Μωρέως τὸν μισὲρ Γουλιέλμον νὰ τοῦ βοηθήσῃ· ὁμοίως ἔστειλε καὶ εἰς ἄλλους ἀφένταις, ὅπου καὶ ἂν ἦσαν Φράγγοι· καὶ ἔτζι ἐσύναξε πολλὰ φουσάτα, καὶ ἐπολέμει μετὰ τοῦ βασιλέως τὰ φουσάτα ὡσὰν ἦλθαν ἀπάνω του. Καὶ δὲν ἐδυνήθησαν νὰ τὸν νικήσουν, μόνον ἐστράφησαν εἰς τὸν βασιλέα χωρὶς καμίαν νίκην, καὶ ὁ δεσπότης ἔμεινεν εἰς τὸν τόπον αὐτοῦ πάλιν ἀφέντης. Ὁ δὲ πρίγκιπος τοῦ Μωρέως καὶ οἱ ἄλλοι ἀφέντες, ἐπῆγεν ὁ καθ' ἕνας εἰς τὸν τόπον του, ἐκεῖ ὁπού ἀφέντευαν. Ὅμως τοῦτος ὁ δεσπότης τῆς Ἑλλάδος κύριος Ἰωάννης ἠσθένησε, καὶ εἶδε καὶ ἐπληροφορήθη ἀπὸ ἰατροὺς ὅτι ἀποθνήσκει. Καὶ εἶχε δύο υἱοὺς, τὸν ἕνα νόμιμον[1], καὶ τὸν ἄλλον νόθον[2]. Καὶ ὁ μὲν νόμιμος ἤκουε τὸ ὄνομά του Νικηφόρος, ὁ δὲ ἄλλος ὁ νόθος ἤκουε Θεόδωρος. Καὶ ἔκαμε κληρονόμον εἰς τὸ δεσποτάτον αὐτοῦ Νικηφόρον τὸν υἱὸν αὐτοῦ· ἀφῆκε δὲ καὶ τοῦ νόθου Θεοδώρου ἕνα μέρος. Τοῦτος δὲ ὁ Νικηφόρος δὲν εἶχε πρᾶξιν καὶ γνῶσιν, καθὼς τὸν πατέρα του, ἀμὴ ὁ νόθος εὐγῆκεν ἀνδρειομένος καὶ ἀξιώτατος. Λοιπὸν τοῦτος ὁ Νικηφόρος ἔκτισε τὴν Νέαν Πάτραν, καὶ κάστρον ἔκαμε διὰ φύλαξιν, καὶ ἄρχησε νὰ πολεμῇ μὲ τὸν ἀδελφόν του τὸν νόθον, διὰ νὰ τοῦ πάρῃ τὸν τόπον ἐκεῖνον, ὁπού τοῦ ἀφῆκεν ὁ πατέρας του. Τοῦτος ὁ δὲ ὁ ἀδελφός του ὁ νόθος εἶδεν, ὅτι δύναμιν δὲν ἔχει νὰ πολεμήσῃ μὲ τὸν ἀδελφὸν του τὸν Νικηφόρον, καὶ ἔκαμεν ὡς φρόνιμος. Καὶ ἐν τῷ ἅμα ἔδραμε καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν[3], καὶ ἐπροσκύνησε τὸν βασιλέα, καὶ ἔταξέ του νὰ τοῦ δώσῃ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ Νικηφόρον δεμένον εἰς τὰς χεῖρας αὐτοῦ. Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς ἐχάρη, καὶ ἠγκαλιάσθη αὐτὸν, καὶ ἔτζι τὸν ἔκαμε σεβαστοκράτορα εἰς ὅλα του τὰ φουσάτα. Ἀκούσας δὲ τοῦτο ὁ αὐτὸς Νικηφόρος δεσπότης τῆς Ἑλλάδος, ὅτι ὁ ἀδελφός του ὁ νόθος ἐπῆγε καὶ ἐπροσκύνησε τὸν βασιλέα, ἐσφάγη μέσα εἰς τὴν καρδίαν, ἵνα μὴ θανατώσῃ αὐτόν. Καὶ εἶχαν ἀδελφὴν εὐμορφοτάτην, καὶ χαριτωμένην ἀπὸ κεφαλὴν καὶ ὅλον τὸ κορμὶ, ὡς δευτέραν Ἑλένην τοῦ Μενελάου. Χωρὶς νὰ στολισθῇ, ἦτον στολισμένη ἀπὸ τὰ κάλλη της τὰ εὔμορφα, καὶ ἔδωκέ την γυναῖκα τοῦ μισὲρ Γουλιέλμου, τοῦ πριγκίπου τοῦ Μωρέως, διὰ νὰ τὸν ἔχῃ βοήθειαν εἰς τοὺς πολέμους· καὶ ἔδωκέ του προικίον ἑξήντα χιλιάδες ὑπέρπυρα, καὶ ἔκαμαν τὸν γάμον εἰς τὴν Παλαιὰν Πάτραν, καὶ ἐπῆρεν ὁ πρίγκιπος αὐτὴν διὰ γυναῖκά του εὐλογητικήν. Καὶ ἔτζι ἐπῆγεν ὁ ἀδελφὸς αὐτῆς Νικηφόρος εἰς τὸ δεσποτάτον αὐτοῦ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Ὅμως οἱ ἀφέντες τῆς

(1) Le texte dit 1350 ; il y a erreur d'un siècle.

(2) Il est connu sous le nom de Coutroulis.

(1) Var. εὐγολιτικόν.

(2) Var. βαστάρδον.

(3) Constantinople n'était pas encore reprise par les Grecs ; elle ne le fut que deux ans après, en 1261. C'est la même erreur qu'a commise la Chronique de Morée.

Ἀθήνας[1], τῆς Μοδονίτζας, τῆς Εὐρίπου καὶ τῶν Δώδεκα Νησίων, ὁποῦ ἔδιδαν τέλη πρὸς αὐτὸν τὸν πρίγκιπον τοῦ Μωρέως, ὡς ἂν λέγομεν χαράτζι, ὡμοφώνησαν, καὶ ἠθέτησαν μὲ τοῦτο τὸν πρίγκιπον, καὶ ἐσύναξαν φουσᾶτα πολλά. Καὶ ἐμήνυσε καὶ τοῦ γαμβροῦ του τοῦ ἀφεντὸς τῆς Καριτήνου, διότι τοῦ μέγα κύρι τοῦ ἀφεντὸς τῆς Ἀθήνας τὴν ἀδελφὴν εἶχε γυναῖκα αὐτὸς τῆς Καριτήνου ὁ ἀφέντης, καὶ ἦτον ἄξιος τοῦ πολέμου. Ἦσαν δὲ τοῦτοι οἱ πέντε ὁποῦ ἐσυνάχθησαν καταπάνω τοῦ πριγκίπου. Καὶ ὅταν ἦλθεν ὁ καιρὸς νὰ δώσουν τὰ τέλη πρὸς αὐτὸν τὸν πρίγκιπον, τοῦ ἐμήνυσαν ὅτι δὲν τοῦ χρεωστοῦν κανένα τίποτες, οὐδὲ τοῦ δίδουν, μόνον τὸν ἔχουν ὡς ἕνα τους ἀδελφὸν, καὶ τέλη δὲν τοῦ δίδουν. Ἀκούσας δὲ τοῦτο ὁ πρίγκιπος, ἐθυμώθη πολλὰ, καὶ ἐν τῷ ἅμα ἀπέστειλεν εἰς ὅλον τὸ πριγκιπάτον του ὀλλάκιδες, καὶ ἔγραψεν εἰς τοὺς φλαμπουραρέους του, καὶ εἰς τοὺς ἀρχιερεῖς καὶ εἰς ὅλους τοὺς καβαλαρέους, ὅτι, εἰς τὰς ἡ τοῦ μαΐου μηνὸς, νὰ εἶναι ὅλοι συνηγμένοι εἰς τοὺς κάμπους τοῦ Μεγαλίου[2]. Καὶ ἔτζι κατὰ τὸν ὁρισμόν του ἐσύναχθησαν. Καὶ ὡσὰν τὸ ἔμαθαν ἐτοῦτοι οἱ ἀφέντες, ἐμαζώχθησαν ὁμοῦ αὐτοὶ, καὶ ὁ πρίγκιπος τοῦ Μωρέως, καὶ ἐπῆραν τὰ φουσᾶτα τους καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κόρινθον, καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἦλθαν καὶ ἀπέρασαν τὴν σκάλαν τοῦ Μέγαρ. Καὶ ὁ μέγας κύρις καὶ οἱ ἄλλοι ἀφέντες μετὰ φουσᾶτα τους ἦλθαν καὶ ἐσυναπαντήθησαν εἰς τὸ βουνὸν τοῦ Καριδίου· καὶ ἐκεῖ ἔδωκαν πόλεμον μέγαν καὶ φοβερὸν, καὶ ἔγινε σφαγὴ πολλὴ καὶ θρῆνος εἰς τὰ φουσᾶτα. Καὶ τέλος ἐνίκησεν ὁ πρίγκιπος καὶ ὁ μέγας κύρις τῆς Ἀθήνας, καὶ οἱ ἄλλοι ἐτζακίσθησαν καὶ ἔφευγαν. Καὶ ὁ πρίγκιπος μὲ τὰ φουσᾶτα του τοὺς ἐκαταδίωχνε καὶ τοὺς ἐκατέσφαζε, καὶ ἔδραμαν καὶ ἐμπῆκαν μέσα εἰς τὴν Θήβαν καὶ ἐσφαλίσθησαν. Καὶ ὁ πρίγκιπος ἦλθεν ἀπ' ἔξω καὶ ἐτέντωσε, καὶ μὲ τὰ φουσᾶτα του ἐδιαγούμιζε τοὺς τόπους αὐτῶν. Ὡς δὲ εἶδαν τοῦτοι μέσα ἀπὸ τὸ κάστρον, ἤγουν ἀπὸ τὴν Θήβαν, ὅτι τοὺς νικᾷ καὶ τοὺς θανατώνει, ἔστειλαν τὸν μητροπολίτην, ἤγουν τῶν Θηβῶν, καὶ ἄλλους χρησίμους ἄνδρας, καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον ἀπὸ μέρος αὐτῶν· καὶ ἐζητοῦσαν συμπάθιον καὶ ἐλεημοσύνην, καὶ εὐσπλαγχνίαν νὰ κάμῃ εἰς αὐτοὺς νὰ τοὺ δεχθῇ, καὶ νὰ τὸν ἔχουν πάλαι καθὼς τὸν εἶχαν ἀφέντην τους· [καὶ τὰ τέλη ἐκεῖνα νὰ τοῦ δίδουν, καὶ περισσότερον, καὶ πλέον νὰ μὴ δὲν φανοῦν ἐναντίοι του, οὐ δὲ παρήκοοι εἰς ὅ, τι τοὺς ὁρίσῃ. Ὁ δὲ πρίγκιπος, ὡς εἶδε τὸν ἀρχιερέα καὶ ἐκείνους τοὺς χρησίμους ἄνδρας, καὶ ἤκουσε τοὺς λόγους αὐτῶν, ἐκαταπράϋνεν ὁ θυμὸς αὐτοῦ, καὶ ἡ ὀργὴ ὁποῦ εἶχε πρὸς αὐτοὺς νὰ τοὺς θανατώσῃ[1], καὶ ἐσυμπάθησεν αὐτῶν. Τὸν δὲ ἀφέντην τῆς Καριτήνου, τὸν μισὲρ Τζεντέφρὲ τὸν ἀνεψιόν του, ὠργίσθη τόσον, καὶ δὲν ἠθέλησε νὰ τοῦ συμπαθήσῃ, διατὶ ἦτον ἐπίβουλός του καὶ τὸν ἐπιβουλεύθη, καὶ ἐπῆγε καταπάνω του. Ὡς δὲ εἶδεν, ὅτι δὲν τὸν συμπαθεῖ, ἔδεσε τὸν λαιμόν του μὲ τὸ καπίστριον τοῦ ἀλόγου, καὶ ἤφεράν τον γονατιστὸν, καὶ ἔρρηξάν τον εἰς τὰ ποδάρια τοῦ πριγκίπου, καὶ ἔκραζε μὲ μεγάλην φωνὴν, ἐλεημοσύνην διὰ τοὺς οἰκτιρμοὺς τοῦ Θεοῦ. Ὁ δὲ αὐτὸς πρίγκιπος ἦτον φυσικὰ καλὸς εἰς τὴν γνώμην καὶ εὔσπλαγχνος, καὶ ἐσυμπάθησεν αὐτὸν, καὶ δὲν τὸν ἐθανάτωσεν· ἀμὴ τὸν τόπον του ἐπῆρε, διατὶ τὸν ἐπιβουλεύθη χωρὶς καμίαν αἰτίαν. Καὶ ἔτζι ἐκαβαλίκευσεν ὁ πρίγκιπος εἰς τὴν Θήβαν, καὶ ἐκαβαλίκευσαν καὶ οἱ ἄλλοι ἀφεντες, καὶ ἔκαμαν αὐτοῦ συνοδίαν ὡς ἀφέντην τους, καὶ τὸν ἤφεραν ἕως εἰς τὴν Ὕγκην· καὶ ἐκεῖ πάλιν ὑποσχέθησαν, ὅτι τὰ τέλη, ὁποῦ τοῦ ἔδιδαν, νὰ τοῦ τὰ δίδουν χωρὶς καμίας ἐναντιότητος, καὶ ἔτζι τὸν ἐπροσκύνησαν. Καὶ τοὺς ἔδωκε θέλημα, καὶ ὑπῆγε καθ' ἕνας εἰς τὸν τόπον αὐτοῦ. Μετὰ δὲ καιρὸν ὀλίγον, ἔδωκε πάλιν τοῦ ἀνεψιοῦ αὐτοῦ τὴν ἀφεντίαν, ἤγουν τὴν Καρίτηνον.

Ἐδῶ γράφομεν τὴν ἐπιβουλὴν, ὁποῦ ἔπαθεν ὁ ἐλεεινὸς πρίγκιπος ἀπὸ τὸν γυναικάδελφόν του τὸν Νικηφόρον, τὸν δεσπότην τῆς Ἑλλάδος.

Ἔστωντας νὰ γένῃ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ τοῦ Νι-

(1) Le seigneur d'Athènes ne revint de France que l'année suivante, et avec le titre de duc.

(2) C'est-à-dire Méagare. La lettre *l* remplace souvent la lettre *r*.

(1) Var. ἀποθάνῃ.

κηφόρου, ὁ Θεόδωρος ὁ νόθος, ὁποῦ ἐγράψαμεν ἄνωθεν, σεβαστοκράτωρ τοῦ βασιλέως τῶν Ῥωμαίων Μιχαὴλ τοῦ Παλαιολόγου, ἀνάφερε πρὸς τὸν βασιλέα, ὅτι νὰ τοῦ δώσῃ τὰ φουσάτα, νὰ ἔλθῃ νὰ πολεμήσῃ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ τὸν δεσπότην, αὐτὸν τὸν Νικηφόρον, νὰ τοῦ πάρῃ τοὺς τόπους αὐτοῦ. Καὶ ἔτζι τοῦ ἔδωκε θέλημα, καὶ ἐπῆρε τὰ φουσατά. Καὶ εὐγῆκεν ἀπὸ τὴν πόλιν, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ μέρος τῆς Ἀδριανουπόλεως. καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ δεσπότης, αὐτὸς ὁ Νικηφόρος, τῆς ὥρας ἔστειλεν ἀποκρισαρίους εἰς τὸν γαμβρὸν αὐτοῦ τὸν πρέγκιπον τοῦ Μωρέως, λέγωντας, ὅτι ὁ ἀδελφός του, ὁ σεβαστοκράτωρ τοῦ βασιλέως, ἔρχεται μὲ δύναμιν μεγάλην νὰ τὸν πολεμήσῃ. Ἀκούσας δὲ τοῦτο ὁ πρίγκιπος ἐλυπήθη πολλά, καὶ ἐπῆρεν ὅλους του τοὺς πρώτους φλαμπουραρέους καὶ ἄλλους πρωεστοὺς καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Παλαιὰν Πάτραν. Ἔτζι καὶ ὁ γυναικάδελφός του, αὐτὸς ὁ δεσπότης Νικηφόρος, ἦλθεν ἀπὸ τὴν Ἑλλάδα εἰς τὸ Νιόπακτον, καὶ ἐπέρασε μὲ τὸ πέραμα εἰς τὸν Δράπανον, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Παλαιὰν Πάτραν, καὶ ἔσμιξε τὸν γαμβρόν του τὸν πρίγκιπον, καὶ ἔκαμαν χαραῖς μεγάλαις, καὶ ἐκεῖ ἔκαμαν κονσέγιον, καὶ ὡμοφώνησαν νὰ πᾶσι καταπάνω τοῦ σεβαστοκράτορος, τοῦ νόθου, ὁποῦ εἶχε τὰ φουσάτα τοῦ βασιλέως. Καὶ ἔτζι ὑπῆγεν ὁ δεσπότης καὶ ἐπέρασεν εἰς τὸ Νιόπακτον, καὶ ὑπῆγεν εἰς τὴν Ἄρταν, καὶ εἰς ἄλλους τόπους, μαζώνωντας φουσάτα. Καὶ ὁ πρίγκιπος ἐσυκώθη ἀπὸ τὴν Παλαιὰν Πάτραν, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Ἀνδραβίδα, καὶ ἀπέστειλε καὶ ἦλθαν ὅλα του τὰ φουσάτα. Καὶ ἐμαζώχθησαν ἐκεῖ, καὶ τῆς ὥρας ἐπέρασε μὲ πλευσίματα εἰς τὴν Ἔπακτον ἀπὸ τὸν Δράπανον· καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Ἑλλάδα, καὶ ἔσμιξε τὸν αὐτὸν γυναικάδελφόν του τὸν δεσπότην μὲ τὰ φουσάτα του. Καὶ ἐπήγεναν νὰ σμίξουν τὸν σεβαστοκράτορα νὰ τὸν πολεμήσουν. Καὶ ὡς ἐκίνησαν, ἦλθαν εἰς τὸ σύνορον τοῦ βασιλέως ὁποῦ ἐχώριζε, καὶ ἦτον ἕνα κάστρον, τὸ ὁποῖον τὸ λέγουν Σέρβεια, καὶ ἔπιασαν ἀνθρώπους ἀπ' ἐκεῖ, καὶ ἠρώτησαν, εἰς ποῖον τόπον εὑρίσκεται ὁ σεβαστοκράτωρ μὲ τὰ φουσάτα του· καὶ αὐτοὶ τοὺς εἶπαν, ὅτι συμὰ εἰς τὴν Ἀδριανούπολιν, εἰς τοὺς μεγάλους κάμπους, ἐκεῖ εὑρίσκεται τεντωμένος, καὶ καθέζεται, καὶ θέλει νὰ ἔλθῃ ἐδῶ γυρεύωντάς σας. Ἀκούσας τοῦτο ὁ πρέγκιπος καὶ ὁ δεσπότης, ἔλαβαν μέγαλην χαράν, καὶ τοὺς λόγους τούτους εἶπαν καὶ εἰς τὰ φουσάτα τους, καὶ τὰ ἐχαροποίησαν καὶ τὰ ἐστερέωσαν· καὶ ἔτζι ἐκαβαλίκευσαν, καὶ ἦλθαν εἰς τὰ μέρη τῆς Πελαγωνίας[1]. Καὶ τότε ὁ σεβαστοκράτωρ τὸ ἔμαθε, καὶ ἐχώρισε τοὺς καβαλαρέους, καὶ τοὺς ἔκαμε μὲ μερτικά, καπετανέους εἰκοσιεπτά, καὶ ἐδιώρθωσε καλὰ τὰ φουσάτα του. Καὶ ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον, ἐσυλλογίσθη εἰς τὸν ἑαυτόν του καὶ εἶπεν· Ὅτι ἂν σμίξω ἐγὼ μὲ τὸν πρίγκιπα τὸν γαμβρόν μου, καὶ μὲ τὸν ἀδελφόν μου τὸν δεσπότην, νικοῦσί με, καὶ πλέον εἰς τὸν βασιλέα δὲν ἔχω πρόσωπον, μόνον ἐντροπὴν καὶ ὀνειδισμούς. Καὶ τῆς ὥρας γράφει γράμματα πρὸς τὸν ἀδελφὸν του τὸν Νικηφόρου τὸν δεσπότην, λέγωντας ἔτζι· Ἀδελφέ, ἂν θέλῃς νὰ ἔχῃς τὴν ἀφεντίαν, καὶ τὸ δεσποτάτον σου, καθὼς τὸ εἶχες, καὶ νὰ γένῃς μέλος τοῦ βασιλέως νὰ σὲ τιμήσῃ, καὶ νὰ σὲ αὐξάνῃ περισσοτέρως, ὅταν ἔλθωμεν εἰς πόλεμον, φύγε σὺ μὲ τὰ φουσάτα σου, καὶ ἄφες με νὰ πολεμήσω τὸν πρέγκιπον νὰ τὸν νικήσω, νὰ λάβω τιμὴν ἀπὸ τὸν βασιλέα, καὶ θέλεις ἀναπαυθῆ καὶ ἐσύ. Καὶ ἔτζι τοῦ ἔστειλεν ἄνθρωπον πιστόν, καὶ ἔδωκέ του κρυφῶς ἀπὸ τὸν πρέγκιπα τὴν γραφήν. Ὁ δὲ δεσπότης, ὡς εἶδε τὸ γράμμα, ἔστερξε τὸν λόγον τοῦ ἀδελφοῦ του καὶ τοῦ ἀπέστειλεν ἀπόκρισιν μὲ τὸν ἄνθρωπον, ὁποῦ τοῦ ἔπεμψε τὸ γράμμα, καὶ ἔστερξε μεθ' ὅρκου ὅτι νὰ τὸ κάμῃ. Καὶ ὡς ἔλαβεν ὁ σεβαστοκράτωρ τὸ γράμμα τοῦ ἀδελφοῦ του, ἐχάρηκε πολλά· καὶ τῆς ὥρας ἐκαβαλλίκευσε καὶ ἤρχετο εἰς τὴν Πελαγωνίαν, καὶ σαββάτῳ ἡμέρᾳ ἔφθασε. Καὶ ἐπὶ τὴν αὔριον τὸ πουρνὸν τὴν κυριακήν, ἔσμιξαν τὰ δύο φουσάτα, τοῦ σεβαστοκράτορος τοῦ μπαστάρδου ἀπὸ τὸ ἕνα μέρος, καὶ τοῦ πριγκίπου καὶ τοῦ δεσπότου ἀπὸ τὸ ἄλλο μέρος. Καὶ τότε ἔδωκαν ἡ τρουμπέταις καὶ τὰ τύμπανα, καὶ ἄρχησαν νὰ πολεμοῦν. Ὁ δεσπότης, κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν ὁποῦ ἔδωκε τοῦ

(1) Ces événements sont de l'année 1259.

ἀδελφοῦ του, ἐπῆρε τὸ φουσάτον του, καὶ ἔφυγε, καὶ ἄφηκε τὸν πρίγκιπον μοναχόν του μὲ τὸ φουσάτον του, χωρὶς καμίαν βοήθειαν. Ὅταν γοῦν εἶδεν ὁ πρίγκιπος τὴν ἐπιβουλίαν τοῦ γυναικαδελφοῦ του δεσπότου, ἐλυπήθη πολλὰ, καὶ εἶπε πρὸς τὸ φουσάτον του· Ὦ ἀδελφοὶ, βλέπετε τὴν ἐπιβουλίαν, ὁποῦ μᾶς ἔκαμεν ὁ δεσπότης, καὶ τώρα νὰ γυρίσωμεν ἡμεῖς νὰ φύγωμεν, νὰ ὑπᾶμεν εἰς τὸν Μωρέαν, δὲν καταβοδωνόμεσθεν, ὅτι ὅλους μᾶς σφάζουν διώχνοντας, διότι ἐτοῦτοι εἶναι πολλοὶ, καὶ ἡμεῖς ὀλίγοι. καὶ μηδὲν φανοῦμεν ἄνανδροι νὰ φύγωμεν, ἀμὴ ἂς πολεμήσωμεν ὡσὰν ἀνδρειομένοι, καὶ ἐλπίζω, ὅτι ἂν ἔχωμεν ὁμόνοιαν, ὁ ἕνας ἀπὸ ἡμὰς νὰ ξίζῃ διὰ εἴκοσι ἀπὸ τοὺς ἐχθρούς. Καὶ τότε ἄρχησαν καὶ ἔδωκαν πόλεμον φοβερὸν, καὶ ὁ ἀνδρειομένος ἐκεῖνος ἀφέντης τῆς Καριτήνου ἔδωκε πρῶτος εἰς τὸν πόλεμον, καὶ ἔκαμε μεγάλην φθορὰν εἰς τὸ Ῥωμαῖικον φουσάτον. Καὶ πολεμῶντας, ἐτζακίσθη τὸ κοντάρι του, καὶ ἔῤῥηξέ το, καὶ εὔγαλε τὸ σπαθί του, καὶ ἔκοπτε τοὺς Ῥωμαίους ὡσὰν χορτάρια εἰς τὸ λιβάδι. καὶ οἱ Φλαμπουραρέοι, καὶ ὅλον τὸ φουσάτον τοῦ πριγκίπου, ἐπολέμησαν δυνατὰ καὶ ἀνδρειωμένα. Ἀμὴ τί εἶχαν νὰ κάμουν εἰς τόσον πλῆθος; ἐκεῖ γοῦν ὁποῦ ἐπολεμοῦσαν, ἐσκοτώθη ὁ αὐτὸς ἀνδρειομένος ἀφέντης τῆς Καριτήνου, καὶ ἄλλοι πολλοὶ Φλαμπουραρέοι, καὶ ἄλλοι ἐξακουστοὶ ἀνδρειομένοι. Ἐβουλήθη δὲ ὁ πρίγκιπος νὰ πάρῃ μερικοὺς καβαλαρέους νὰ φύγῃ, ἀμὴ δὲν ἠμπόρεσεν, ὅτι τὸ πλῆθος τοῦ φουσάτου τῶν Ῥωμαίων τοὺς ἐτριγύρισε, καὶ τοὺς ἔβαλεν εἰς τὴν μέσην, καὶ δὲν εἶχαν ποῦ νὰ φύγουν, μόνον τοὺς ἐκατέσφαζαν μὲ ταῖς σαΐταις. Τέλος ἔδωκαν καὶ εἰς τὸ ἄλογον τοῦ πριγκίπου μὲ τὴν σαΐταν καὶ τὸ ἔσφαξαν, καὶ ἔπεσε. Καὶ ἔδραμαν καὶ τὸν ἔπιασαν τὸν πρίγκιπον ζωντανὸν, καὶ τὸν ἐπῆγαν εἰς τὸν σεβαστοκράτορα καὶ τὸν ἐπαρέδωκαν, ὁμοίως καὶ τοὺς ἄλλους ὁποῦ δὲν ἐσκοτώθησαν εἰς τὸν πόλεμον, καὶ ὅσους ἔπιασαν ἀπ' αὐτοὺς ζωντανούς. Ὅμως ὡσὰν ἐνίκησεν ὁ σεβαστοκράτωρ τὸν πρίγκιπα μὲ τὰ φουσάτα του, ὥρισε καὶ ἔστησαν ταῖς τένταις, καὶ ἡ τέντα ὁποῦ ἐκαθέζετο εἰς αὐτὴν ὁ σεβαστοκράτωρ εἶχε τέσσαρας στύλους. Τότε ἤφεραν ἔμπροσθέν του τὸν πρίγκιπα, καὶ ὅλους τοὺς καβαλαρέους ὁποῦ ἔπιασαν. Καὶ ὡσὰν εἶδε τὸν πρίγκιπα τὸν γαμβρόν του, ἐσηκώθη ὀρθὸς, καὶ τὸν ἔπιασεν ἀπὸ τὸ χέρι, καὶ τὸν ἐκάθισεν εἰς τὸ ἕνα μέρος αὐτοῦ, καὶ γλυκέως τὸν ἐχαιρέτησε, καὶ τοῦ εἶπε· Γαμβρέ μου, δὲν ἤσουν εἰρηνικὸς νὰ καθέζεσαι εἰς τὸ πριγκιπάτον του, εἰς τὸν Μωρέαν, νὰ χαίρεσαι ὡς ἀφέντης, ἀμὴ ἦλθες καὶ ἐπιάσθης εἰς τὰ χέρια τοῦ βασιλέως; Ὁ δὲ πρίγκιπος τοῦ ἀπεκρίθη φρονιμώτατα, καὶ τὸν εἶπε. Κύριε σεβαστοκράτωρ ἀδελφέ μου, ἐγὼ εἶμαι πρίγκιπος ἕνας μικρὸς στρατιώτης, καὶ ἔδραμα νὰ πολεμήσω ἕνα μεγάλον βασιλέα, καὶ ἂν ἤθελα τὸν νικήσῃ, ἤθελεν εἶσται θαυμαστὸν εἰς ὅλον τὸν κόσμον, πῶς ἐνίκησεν ὁ στρατιώτης τὸν βασιλέα. τὸ δὲ πῶς ἐνικήθη στρατιώτης ἀπὸ τοῦ βασιλέως δὲν εἶναι θαυμαστόν. Ἐβαρέθη δὲ τοῦ πριγκίπου τοὺς λόγους ὁ σεβαστοκράτωρ, διατὶ ἐσύντυχε μὲ ὑπερηφάνειαν, καὶ δὲν τὸν ἐφοβήθη ὁποῦ τὸν εἶχε νικημένον εἰς τὰ χέριά του. Ὅμως ὁ σεβαστοκράτωρ ὥρισε καὶ ἔθαψαν ὅλους τοὺς σκοτωμένους, καὶ τότε ἐκαβαλλίκευσε μετὰ φουσάτα του καὶ ἐπῆρε καὶ τὸν πρίγκιπον, καὶ ἐκείνους ὁποῦ ἐγλύτωσαν εἰς τὸν πόλεμον, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν. Καὶ ὡσὰν ἐπέζευσεν, ἐπῆρε τὸν πρίγκιπον ἀπὸ τὸ χέρι, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ παλάτι τοῦ βασιλέως. Καὶ ἔτζι ἐγονάτισεν ὁ πρίγκιπος ὀμπρὸς εἰς τὸν βασιλέα, καθὼς τὸν εἶδε, καὶ τὸν ἐπροσκύνησε. Καὶ ὁ βασιλεὺς τὸν ἔπιασεν ἀπὸ τὸ χέρι, καὶ τὸν ἐσήκωσε, καὶ τοῦ εἶπε· Καλῶς ἦλθες μὲ τοὺς συντρόφους σου, ὦ πρίγκιπε. Καὶ τότε ὥρισε καὶ τὸν ἔβαλαν εἰς φυλακὴν μὲ τοὺς ἀνθρώπους του, καὶ ἔκαμεν ἕως μίαν ἑβδομάδα, καὶ μετὰ τὴν ἑβδομάδα πάλιν ἤφεράν τον ἔμπροσθεν τοῦ βασιλέως, καὶ τὸν ἐπροσκύνησε. Τότε τοῦ λέγει· Πρίγκιπε, ἐσὺ βλέπεις ὅτι εἶσαι εἰς τὴν ἐξουσίαν μου, ἢ νὰ σὲ θανατώσω, ἢ νὰ σὲ ἀπολύσω, ὅμως συμβουλεύω σε νὰ κάμῃς τοῦτο· ὅτι νὰ σοῦ δώσω βίον πολὺν ὅ,τι θέλεις ἀπὸ τὴν βασιλείαν μου, νὰ ὑπάγῃς καὶ νὰ ἀγοράσῃς τόπους εἰς τὴν Φραγγίαν νὰ καθέζεσαι, καὶ ἐμένα νὰ ἀφήσῃς τὸν Μωρέαν, ὁποῦ εἶναι ἐδικός μου.

Ὁ δὲ πρίγκιπος τοῦ ἀπεκρίθη, ὅτι ἐγὼ μοναχός μου δὲν τὸν ὁρίζω, ἀμὴ εἶναι καὶ ἄλλοι ἀφέντες, ὁποῦ τὸν ἐκέρδεσαν μὲ τὸν πατέρα μου ὁμάδι, καὶ μετὰ ταῦτα ἔκαμαν τὸν πατέρα μου ἀρχηγὸν, καὶ ἐγὼ ἐξουσίαν δὲν ἔχω νὰ κάμω αὐτὸ ὁποῦ ὁρίζεις. Ὡς δὲ ἤκουσε τοῦτο ὁ βασιλεὺς, ἐβαρέθη πολλὰ, καὶ τοὺς ἔβαλε πάλιν εἰς τὴν φυλακὴν, αὐτὸν καὶ τοὺς ἀνθρώπους του, καὶ ἔκαμαν τρεῖς χρόνους· καὶ ἔπεμψαν βίον πολὺν εἰς τὸν βασιλέα νὰ τοὺς ἐλευθερώσῃ, ἀμὴ δὲν ἠθέλησε νὰ τὸν δεχθῇ, ὅτι νὰ πάρῃ φλουρία νὰ τὸν ἐλευθερώσῃ. Καὶ ἔτζι ἐμπῆκαν τινὲς εἰς τὴν μέσην, ὅτι νὰ τοῦ δώσῃ τοῦ βασιλέως τοῦτα τὰ τρία κάστρη, τὴν Μονεμβασίαν, καὶ τὴν Παλαιὰν Μάνην, καὶ τοῦ Μιζηθρᾶ τὸ κάστρον[1], καὶ τὸν λαὸν, καὶ τὰ ἅρματα, καὶ τὰ σκεύη νὰ τὰ πάρῃ ὁ πρίγκιπος. Καὶ ἔστερξε καὶ ὁ βασιλεὺς, καὶ ὁ πρίγκιπος, καὶ ἔκαμαν ἀγάπην. Καὶ διὰ πλέον βεβαιότερον τῆς ἀγάπης εἶχεν ὁ βασιλεὺς παιδὶ μικρὸν, καὶ τὸ ἐδέχθη ἀπὸ τὸ ἅγιον βάπτισμα, καὶ ἔγιναν σύντεκνοι. Καὶ ἔστησαν καὶ τοῦτο, ὅτι, ὅταν ἔλθῃ πόλεμος εἰς τὸν βασιλέα, νὰ εἶναι βοηθός του ὁ πρίγκιπος. καὶ ὅταν ἔλθῃ πόλεμος εἰς τὸν πρίγκιπον, πάλαι νὰ εἶναι βοηθός του ὁ βασιλέας, καὶ ποτὲ μάχη νὰ μηδὲν εἶναι ἀνάμεσόν τους. Καὶ ἔτζι ἔστειλεν ὁ βασιλεὺς ἀπὸ τοὺς πρώτους του ἄρχοντας, τὸν ἐνδοξότατον, καὶ ἐντιμότατον, καὶ ἀνδρικώτατον Κατακουζηνὸν[2], ὡς ἀξιώτατον ἀπὸ τοὺς ἄλλους ἄρχοντάς του. Καὶ ὁ πρίγκιπος ἔγραψε γράμμα εἰς ἀνθρώπους ἐδικούς του, καὶ ἐπαρέδωκε τὰ αὐτὰ κάστρη, εἰς χεῖρας τοῦ αὐτοῦ ἀφεντὸς Κατακουζηνοῦ. Καὶ ὡς τὰ ἔλαβε καὶ τὰ τρία αὐτὰ κάστρη, ἔγραψε γραφὴν, καὶ ἔστειλε τοῦ βασιλέως, ὅτι ἔλαβεν αὐτὰ κατὰ τὴν συμφωνίαν. Καὶ ὁ βασιλεὺς ὡς ἔλαβε τὸ γράμμα, τῆς ὥρας ἐλευθέρωσε τὸν πρίγκιπα τὸν σύντεκνον αὐτοῦ μὲ τοὺς ἀνθρώπους του, καὶ ἦλθαν εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ ηὗρεν ὁ πρίγκιπος τὴν πριγκιπέσσαν εἰς τὸ Ξίκλι[3].

(1) Ces trois places furent en effet cédées par le prince en 1262, et amenèrent la création du despotat grec de Misithra.

(2) Cantacuzène. Tout ce récit est tiré de la Chron. métr.

(3) Il faut lire Nicli.

Ὅμως μετὰ ἡμέρας ἐκαβαλλίκευσεν ὁ πρίγκιπος καὶ ἐπῆγε τὸ γύρον ἀπὸ τοὺς τόπους ου, καὶ τοὺς εἶδε. Καὶ τότε ἐκίνησε μάχην, καὶ δὲν ἐνθυμήθη τοὺς ὅρκους ὁποῦ ἔκαμε τοῦ βασιλέως, καὶ ὅταν εἶδε τὸ κάστρον τοῦ Μιζηθρᾶ, ὅτι ὁ πρίγκιπος ὑπάγει κατὰ πάνω τους, ἔγραψαν εἰς τὸν ἀφέντην τὸν Κατακουζηνὸν, ὁποῦ ὥριζε τὴν Μονεμβασίαν καὶ αὐτὰ τὰ ἄλλα δύο κάστρη τὸν Μιζηθρὰν καὶ τὴν Μάνην.

Περὶ τῆς μάχης τοῦ Πριγκίπου.

Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ ἀφέντης ὁ Κατακουζηνὸς εἰς τὴν Μονεμβασίαν, ἁρμάτωσε φοῦσταν δυνατὴν, καὶ τὴν ἔστειλε τῆς ὥρας εἰς τὸν βασιλέα, καὶ τοῦ ἔγραφε τὰ γενόμενα. Καὶ ὡς τὰ ἤκουσεν ὁ βασιλεὺς ἐθυμώθη πολλὰ, καὶ τῆς ὥρας ἔστειλε φουσάτα εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ καπετάνιον τὸν Μακρινὸν, ἄνδρα ἄξιον τοῦ πολέμου· καὶ ἔδωκέ του χαρτία ἄγραφα μὲ χρυσαῖς βούλλαις, ὅπου κάμνει χρεία εἰς τὰ κάστρη, νὰ δίδῃ εὐεργεσίαις ὡς ἐπίτροπος τοῦ βασιλέως. Ἀκούσας δὲ ὁ πρίγκιπος, ὅτι ἦλθεν ὁ Μακρινὸς ὁ καπετάνιος μὲ φουσάτα διὰ νὰ τὸν πολεμήσῃ, ἐσύναξε τὰ φουσάτα του ὅλα. Ὁ δὲ Μακρινος ὁ καπετάνιος ἔστειλεν εἰς τοὺς πρώτους τοῦ δρόγγου τοῦ Μελιγκοῦ, ὁμοίως καὶ τῆς Τζακονίας, καὶ τῶν Βατικῶν, καὶ ἔκαμέ τους σεβαστοὺς, καὶ ἄλλους τζαούσιδες, καὶ ἐπροσκύνησαν αὐτὸν, καὶ ἠθέτησαν τὸν πρίγκιπον. Καὶ ὁ καπετάνιος ὁ Μακρινὸς ἔγραψε τοῦ βασιλέως, ὅτι ἐπῆρε τὸ τρίτον τοῦ Μωρέως, καὶ νὰ τοῦ στείλῃ βοήθειαν καὶ ἄλλα φουσάτα, νὰ ἀντισταθῇ τὸν πρίγκιπον. Καὶ ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς ἐχάρη, καὶ ἀπέστειλε τῆς ὥρας φουσάτα εἰς βοήθειαν τοῦ καπετανίου Μακρινοῦ. Καὶ ὡσὰν ἐμπῆκαν εἰς τὸν Μωρέαν, ἦλθαν εἰς τὴν Βελιγόστην, καὶ ἤρχοντο ἐκ τοῦ Χείρνου[1] τὰ μέρη, καὶ ἐκεῖ εἰς τὴν Βελιγόστην ἔπιασαν τὰ χωρία, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Καρύτεναν εἰς τὸν κάμπον. Καὶ ἐπὶ τὴν αὔριον ἦλθαν εἰς τὴν Λεοδώραν τοῦ παραποταμοῦ τοῦ Ἀλφέως, καὶ ἐκατέβαιναν ὀλόρθα, καὶ ἔσμιξαν μὲ τὸν καπετάνιον Μακρινόν. Καὶ ὡσὰν ἦλθαν εἰς τὴν Πρινήτζαν, ἐκεῖ ἔδωκαν πόλεμον μὲ τοῦ

(1) Il faut lire Chelmos.

Φράγγους, καὶ τοὺς ἐνίκησαν οἱ Φράγγοι τοὺς Ῥωμαίους, καὶ ἔσφαξαν πολλούς· καὶ πάλιν μετὰ ἡμέρας ἔδωκαν πόλεμον, καὶ ἔγινε μεγάλη σφαγὴ εἰς τὴν μέσην τους. ὅμως ἐχώρισαν τὰ φουσάτα, καὶ ἐπῆγαν καὶ ἀναπαύθηκαν. Τότε οἱ Σκορδιανοὶ ἠθέτησαν τὸν πρίγκιπα, καὶ ἐπῆγαν μὲ τοὺς Ῥωμαίους. Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπος, ἔστειλε καὶ ἐξωλόθρευσε τὸν τόπον καὶ τὰς χώρας τῶν Σκορδῶν.

Λοιπὸν ὁ πρίγκιπος εἶδεν ὅτι δὲν ἔκαμε παιδὶ ἀρσενικὸν νὰ κληρονομήσῃ τὸ πριγκιπάτον, μόνον εἶχε μίαν θυγατέρα, καὶ τὴν ἔλεγαν Μπέτα[1], καὶ ἠθουλήθη ὅτι νὰ τὴν ὑπανδρεύσῃ μὲ τὸν υἱὸν τοῦ ὑψηλοτάτου ῥηγὸς τῆς Ἀνάπολις τοῦ ῥὲ Κάρλου, ὀνόματι Λούκιον, διὰ νὰ τὸν ἔχῃ βοήθειαν νὰ τὸν βοηθήσῃ, νὰ εὐγάλῃ καὶ νὰ ἀποδιώξῃ τοὺς Ῥωμαίους ἀπὸ τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως. Καὶ ἔτζι ἔλεξεν ἀποκρισιαρίους νὰ στείλῃ εἰς τὸν ῥῆγαν τὸν ἀφέντην τῆς Θήβας, ὀνόματι Νικόλαον Τὲ Σατ Ὤμερ[2], καὶ τὸν ἀρχιερέα τῆς Ὠλένης, καὶ τὸν Πιέρον Τὲ Ντόβαν[9], ἄνδρας φρονιμωτάτους καὶ λογίους, καὶ τοὺς ἔστειλεν ἐκεῖ, γυρεύωντας διὰ τὸν υἱὸν τοῦ ῥηγὸς νὰ τὸν πάρῃ γαμβρὸν εἰς τὴν θυγατέρα του, καὶ νὰ τοῦ δώσῃ διὰ προικίον τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως, ὁποῦ εἶναι ἐδικόν του πατρικόν. Καὶ ἔτζι ἐμπῆκαν εἰς πλευσίματα οἱ ἀποκρισιάριοι, καὶ ἐπῆγαν εἰς τὸ Βροντίσι τῆς Πούλιας. Καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπέρασαν εἰς Ἀνάπολιν, καὶ ἐπῆγαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν ῥῆγα, καὶ τὴν ὑπόθεσιν τοῦ εἶπαν. Ὁ δὲ ῥῆγας ἠρώτησε διὰ τὸν τόπον τοῦ Μωρέως, πῶς εἶναι, καὶ τί εἰσοδήματα ἔχει. Καὶ ὅλα τοῦ τὰ εἶπαν καταλεπτῶς καὶ τοῦ ἤρεσε, καὶ ἔστερξε νὰ γένῃ ὁ γάμος, καὶ διὰ βέβαιον ἔστειλεν ἕναν ἐπίσκοπον ἐδικόν του, καὶ δύο ἄρχοντες, καὶ δύο καβαλλαρέους, καὶ ἦλθαν μὲ τοὺς ἀποκρισιαρίους ὡς ἀπὸ μέρος τοῦ ῥηγὸς εἰς τὸν πρίγκιπον, καὶ ἔστησαν τὸν γάμον, καὶ ἔδωκαν πολλὰ δωρήματα τῶν ἀποκρισιαρίων τοῦ ῥηγός. Καὶ ἔτζι ὁ πρίγκιπος ἐπῆρε τὴν θυγατέρα του, καὶ ἐμπῆκεν εἰς τὸ κάτεργον, καὶ ἐπῆρε

(1) Var. κεράτζα Μπέτα; Isabelle.

(2) Nicolas de Saint-Omer (voy. mon Glossaire).

(3) Pierre de Douai (voy. Glossaire au mot Ντίβα).

καὶ ἀπὸ τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ Βροντίσι. Καὶ μήνυμα ἔστειλεν εἰς τὸν ῥῆγαν, ὅτι ἔφθασεν ὁ πρίγκιπος, καὶ τῆς ὥρας ἀπέστειλεν ἄλογα, καὶ συνοδίαν ἀρχόντων, καὶ ἀρχόντισσων. Καὶ ὡσὰν ἐσύμωσαν εἰς τὴν Ἀνάπολιν, εὐγῆκε καὶ ὁ ῥῆγας καβαλλάρης ἔξω μὲ ὅλους τῆς αὐλῆς[1], καὶ ἐσυναπάντησε τὸν πρίγκιπον, καὶ ἦλθαν εἰς τὸ παλάτι τοῦ ῥηγὸς εἰς τὴν πόρταν, καὶ ἐπέζευσαν. Καὶ εἶχε τὸ παλάτι εὐτρεπισμένον, καὶ τὸν ἀπέστειλεν ἐκεῖ καβαλλάρην μὲ τὴν συνοδίαν αὐτοῦ, καὶ εἶχε φαγητὰ διάφορα, καὶ ἀνάπαυσες μεγάλαις. Καὶ τὸ πουρνὸν ἐπῆγεν ὁ πρίγκιπος εἰς τὸ παλάτι τοῦ ῥηγός, καὶ ὡμίλησαν. Καὶ ἐν τῷ ἅμα ἡτοίμασε, καὶ ἔγινεν ὁ γάμος, καὶ ἔκραξαν τὸν ἀρχιερέα τῆς Ἀνάπολις, καὶ εὐλόγησε τὸν κὺρ Λούκιον[2], τὸν υἱὸν τοῦ ῥηγός, μὲ τὴν κεράτζα Μπέταν[3] τὴν θυγατέρα τοῦ πριγκίπου, καὶ ἔκαμαν ἐκεῖ χαραῖς πολλαῖς καὶ μεγάλαις, καὶ ἔκαμεν ὁ πρίγκιπος νὰ δίδῃ τέλος τοῦ ῥηγός. Ἄργησε δὲ ὁ πρίγκιπος ἐκεῖ ἡμέρας, ιε'. Καὶ ὁ βασιλεὺς ἀπεστεῖλε τὸν ἀνεψιόν του μὲ φουσάτα εἰς τὸν Μωρέαν. Καὶ οἱ ἄρχοντες τοῦ πριγκίπου, ὡς εἶδαν τὰ φουσάτα, ἔστειλαν λόγον παρευθὺς εἰς τὸν πρίγκιπον, εἰς τὴν Ανάπολιν ὁποῦ ἦτον. Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν, εἶπε τοῦ ῥηγός, καὶ τοῦ ἔδωκε θέλημα νὰ ὑπάγῃ. Καὶ ἔτζι ἦλθεν εἰς τὸ Βροντίσι, καὶ διὰ δέκα ἡμέραις ἦλθεν ἀπ' ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέαν. Ὁ δὲ ῥῆγας ὥρισε μὲ ἕνα του καπετάνιον ἄξιον, ὀνόματι Γαλτιέρην, καὶ ἔδωκέ του ἑκατὸν καβαλαρέους καὶ τριακοσίους πεζούς, καὶ ἦλθαν μὲ μεγάλα πλευσίματα εἰς τὸν Μωρέαν, εἰς τὴν Κλαρέντζα, καὶ εὐγῆκαν ἔξω. Καὶ ἔτζι ἐκίνησαν νὰ ὑπᾶσι νὰ σμίξουν τὸν πρίγκιπον. Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπος, ὅτι ἦλθεν ὁ καπετάνιος τοῦ ῥηγός, ἔδραμε νὰ τὸν συναπαντήσῃ. Καὶ εἰς τὸν ποταμὸν τοῦ Κλήκου εἰς τὴν Κλέρκοδον, ἐκεῖ ἐσυναπαντήθηκαν ὁ πρίγκιπος μετὰ τοῦ καπετανίου, καὶ ἐχαιρετήθησαν, καὶ ἔκαμαν χαραῖς μεγά-

(1) Var. μὲ τὴν κόρτη του.

(2) Louis. Il était plus connu sous le nom de Philippe, son second nom.

(3) Isabelle de Ville-Hardoin. Elle était âgée de deux ou trois ans lors de ce mariage, en 1267.

λαις, καὶ ἐκεῖ ἐπῆραν βουλὴν ποῦ νὰ ὑπᾶν νὰ τεντώσουν. Καὶ ἔτζι ἐπῆγαν εἰς τὸ Νίκλι καὶ ἐτέντωσαν, διότι εἶναι τόπος πλατὺς, καὶ διὰ νὰ εἶναι συμὰ εἰς τοῦ βασιλέως τὸ φουσάτον. Τότε ἀπ' ἐκεῖ ἐσυκώθησαν, καὶ ἐκαβαλλίκευσαν καὶ ἐπῆγαν εἰς τὴν Καρύτεναν, καὶ εὐγῆκεν ὁ ἀφέντης τῆς Καρυτένης καὶ τοὺς ἐπροσκύνησε, καὶ ἀπὸ τὴν Εἰκιβάκην ἦλθεν ὁ μισὲρ Γαλτιέρης καὶ τοὺς ἐπροσκύνησε. Καὶ ἔτζι ἀπέστειλε φουσάτα ὁ πρίγκιπος, καὶ ὁ καπετάνιος τοῦ ῥηγὸς εἰς τὸ Γαρδελίβωνον τῆς Τζακονίας, καὶ τὸ ἐκούρσευσαν μὲ ὅλην τὴν Τζακονίαν, διατὶ ἠθέτησαν τὸν πρίγκιπον, καὶ ἐπῆγαν μὲ τὸν βασιλέα. Ἔδωκαν δὲ φόβον μέγαν εἰς τὰ φουσάτα τοῦ βασιλέως.

Ὅμως ὁ πρίγκιπος καὶ αὐτὸς ὡς ἄνθρωπος ἠσθένησε καὶ ἀπέθανε, καὶ ἔμεινε τὸ πριγκιπάτον του εἰς τὸ χέρι τοῦ συμπεθέρου τουτοῦ ῥηγὸς τῆς Ἀνάπολις. καὶ ὡς ἔμαθεν ὁ ῥήγας τὸν θάνατον τοῦ πριγκίπου, ἐλυπήθη πολλὰ, καὶ τῆς ὥρας ἔκαμε κονσέγιον περὶ τὸν τόπον τοῦ Μωρέως, πῶς νὰ τὸν κυβερνήσῃ. Καὶ τὸ κονσέγιον τοῦ ἔδωκε βουλὴν, ὅτι νὰ στείλῃ τινὰ ἄνδρα πρακτικώτατον πεπαιδευμένον διὰ μπάϊλον, καὶ γοβερναδόρον εἰς ὅλον τὸ πριγκιπάτον. Καὶ ἔτζι ἔκλεξεν ἕναν ἄνδρα ἀνδρικώτατον πεπαιδευμένον, ὀνόματι Ῥουσῆ, τὸ γένος του Δὲ Σουλὰ[1], καὶ ἔδωκέ του πενῆντα ἄλογα, καὶ διακοσίους ἄνδρας ἐκλεκτοὺς, διὰ νὰ τοὺς βάλῃ πρὸς φύλαξιν εἰς τὸ κάστρον τοῦ Μωρέως. Αὐτὸς δὲ ἐπροσκύνησε τὸν ῥῆγα, καὶ εὐγῆκεν ἀπὸ τὴν Ἀνάπολιν, καὶ ἦλθεν εἰς τὸ Βροντίσι, καὶ ἐμπῆκεν εἰς μεγάλα πλευσίματα καὶ εὐγῆκεν εἰς τὴν Κλαρέντζα τὸν μαῗον μῆνα, καὶ ἔκραξεν ἐκεῖ διὰ μήνυμα ὅλους τοὺς φλαμπουραρέους τοῦ πριγκιπάτου, καὶ τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ τοὺς καβαλαρέους, καὶ τοὺς στρατιώτας ὅλους. Καὶ ὡσὰν ἐμαζώχθησαν ὅλοι, ἄνοιξε τὸν ὁρισμὸν τοῦ ῥηγὸς καὶ τὸν ἐδιάβασαν, ὅτι νὰ τὸν ἔχουν διὰ μπάϊλόν τους καὶ γοβερναδόρον, νὰ τοῦ δίδουν ὅλα τὰ συνηθισμένα τέλη τὰ ἀφεντικὰ, καὶ νὰ τὸν τιμοῦν καὶ νὰ τὸν ἔχουν ὅλοι, καθὼς νὰ ἦτον καὶ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ τοῦ ῥηγός. Καὶ ὡσὰν ἀνεγνώσθηκεν ὁ ὁρισμὸς, ὅλοι τὸν ἐπροσκυνήσαν. Ὅμως ἐπέρασεν ὀλίγος καιρὸς, καὶ ἀπέθανεν ὁ υἱὸς τοῦ ῥηγὸς, ὁποῦ εἶχε τὸ πριγκιπάτον του διὰ προικίον, μὲ τὴν γυναῖκά του τὴν κεράτζα Μπέταν τὴν θυγατέρα τοῦ μισὲρ Γουλιέλμου τοῦ πριγκίπου, καὶ ἔμεινε χήρα εἰς τὸ παλάτι τοῦ πενθεροῦ της τοῦ ῥηγός. Ἔκαμε δὲ καὶ μεγάλον θρῆνον ὁ ῥήγας εἰς τὸν περιπόθητόν του υἱὸν διὰ τὸν θάνατον αὐτοῦ.

Ἐδῶ γράφομεν νὰ μάθετε, πῶς αὐτὴ ἡ κεράτζα Μπέτα, ὁποῦ ἐχήρευσεν, ἔλαβε τὸ πριγκιπάτον τοῦ πατρός της, καὶ ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέαν.

Τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἦσαν δύο φλαμπουραρέοι εἰς τὸν Μωρέαν, ἄνθρωποι εὐγενικοὶ καὶ φρονιμώτατοι, ὁ ἕνας εἶχεν ὄνομα Τὲ Δρώνης[1], μέγας κωντόσταυλος, καὶ ὁ ἄλλος Τζεντεφρὲς Τὲ Ντούρνας[2]. Καὶ ὅταν εἶχε χρείαν ὁ πρίγκιπος ὁ μισὲρ Γουλιέλμος ἀπὸ τὸν ῥήγαν, ἀπ' αὐτοὺς τοὺς δύο ἔπεμπεν ἀμπασαδόρους. Καὶ ἀπὸ τὴν τάξιν καὶ γνῶσιν αὐτῶν, τοὺς ἠγάπησεν ὁ ῥήγας πολλὰ, καὶ τοὺς ἐτίμα, καὶ τοὺς εἶχεν εἰς τὴν κόρτε του ὡσὰν οἰκειακούς του. Λοιπὸν ὁ μέγας κωντόσταυλος τοῦ ῥηγὸς ὀνόματι Φλώριος[3] ἔβλεπε τὴν ἀγάπην, ὁποῦ[4] εἶχε πρὸς τούτους ὁ ῥήγας, καὶ ἔκαμε καὶ αὐτὸς μεγάλην ἀγάπην καθαρὰν μὲ τοὺς αὐτούς. Ὅμως, ὡσὰν ἀπέθανεν αὐτὸς ὁ πρίγκιπος ὁ μισὲρ Γουλιέλμος[5], ὁ πατέρας τῆς Μπέτας, ἦλθαν αὐτοὶ οἱ δύο φλαμπουραρέοι εἰς τὸν ῥήγαν διὰ χρείαν αὐτῶν, ἔστωντας ὁποῦ ὥριζεν αὐτοὺς εἰς τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως. Καὶ ὡσὰν τοὺς εἶδεν ὁ μέγας κωντόσταυλος τοῦ ῥηγὸς, ἐχάρην, διὰ νὰ τοὺς εἰπῇ τὸ μυστήριον, μήπως καὶ κάμουν εἰς τὸν ῥήγαν καὶ τοῦ δώσῃ τὴν νύμφην του τὴν κεράτζα Μπέταν διὰ γυναῖκά του, καὶ μὲ τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως τὸ πατρικόν της. Καὶ ἔτζι τοὺς ἐπαρακάλεσε, καὶ τοὺς

(1) Hugues de Sully, surnommé Rousseau, de la couleur de ses cheveux. (Voy. mon Glossaire.)

(1) C'est celui que la Chronique de Morée appelle Τζαδρεῦς, nom abrégé, je pense, de Τζὰν δε Ρεὺς ou Ρεὶς, Jean de Roy.

(2) Geoffroi de Tournai, seigneur de Calavryta, un des douze pairs d'Achaïe.

(3) Var. Φλέρης. Florent de Hainaut, qui était grand-connétable du royaume de Naples.

(4) Var. ἠγάπα τούτους.

(5) En 1277 ou 1278.

εἶπε τὸ μυστήριον καὶ τὴν βουλήν του. Καὶ αὐτοὶ ἐδέχθησαν τὸν λόγον τοῦ μεγάλου κωντοσταύλου μετὰ χαρᾶς μεγάλης, καὶ ἔταξαν αὐτῷ ὅτι νὰ τὸ κάμουν. Καὶ ἔτζι ηὗραν καιρὸν ἐπιτήδειον, καὶ ἄρχησαν ὁμιλίαν πρὸς τὸν ῥήγαν, καὶ ἤφεραν τὴν ὑπόθεσιν οὕτω τεχνιέντως. Δουλικῶς ἀναφέρομεν εἰς τὴν ἀφεντίαν σου, καὶ μὴ δὲν βαρεθῇς τοὺς λόγους μας, ὅτι οἱ δοῦλοι πρὸς τὸν δεσπότην μετὰ παντὸς θάῤῥους καὶ πληροφορίας συντυχένουν, ὅσον εἶναι διὰ συμφέρον τοῦ ἀφεντός τους. Ὅμως καὶ ἡμεῖς ὡς δοῦλοί σου λέγομεν πρὸς τὴν ἀφεντίαν σου, ὅτι εἰς τὸ πριγκιπάτον τὸ ἐδικόν σου τοῦ Μωρέως πέμπεις ἐπιτρόπους ἐδικούς σου νὰ ἐπιβλέπουν τὰ δικαιώματά σου, νὰ τὰ μαζώνουν νὰ σοῦ τὰ στέλλουν. Καὶ αὐτοί, ἔστωντας νὰ εἶναι μάχη, τὰ τρώγουν καὶ τὰ καταπίνουν, λέγοντες, ὅτι τὰ ἐξοδιάζουν εἰς ταῖς μάχαις, καὶ ἡ ἀφεντία σου τοὺς πιστεύεις, καὶ μεγάλην ζημίαν ἔχεις. Καὶ εἰς ἐτοῦτο ἔχομεν λύπην, καὶ κάμε καθὼς ὁρίζεις. Ἀμὴ μᾶς φαίνεται, ὅτι ἤθελεν εἶσται ὠφέλιμον εἰς τὴν ἀφεντίαν σου νὰ μὴ δὲν ζημιώνεσαι, νὰ ἤθελες ὑπανδρεύσῃ τὴν ὀρφανὴν ὁποῦ ἔχεις εἰς τὰ χέριά σου, καὶ τὴν νύμφην σου τὴν κεράτζα Μπέταν, τοῦ πριγκίπου τὴν θυγατέρα, νὰ τὴν δώσῃς τινὸς χρησίμου ἀνδρὸς ἀξίου ἀπὸ τοὺς ἐδικούς σου ἀνθρώπους τοῦ παλατίου, ὁποῦ νὰ γρδικᾶς νὰ εἶναι φρονιμώτατος, καὶ ἄξιος διὰ νὰ κυβερνῇ[1] αὐτὸ τὸ πριγκιπάτον τῆς νύμφης σου, καὶ τῆς ἀφεντίας σου. Καὶ ἔτζι ἐδέχθη τὸν λόγον ὁ ῥήγας μετὰ πάσης χαρᾶς, καὶ ἐσυμβουλεύθη μετ' αὐτούς, ποῖον ἄνδρα νὰ τῆς δώσῃ. Καὶ ἔτζι ἀνάφεραν τὸν μεγάλον κωντόσταυλον τὸν μισὲρ Φλώριον, καὶ ἄρεσε τοῦ ῥηγὸς ὁ λόγος τοῦτος, διὰ νὰ πάρῃ αὐτὴν τὴν κεράτζα Μπέταν τὴν νύμφην αὐτοῦ, τὴν θυγατέρα τοῦ πριγκίπου. Καὶ ἔτζι ἔκραξεν αὐτοὺς καὶ τοὺς εὐλόγησεν ὁ μητροπολίτης τῆς Ἀνάπολις[2], καὶ ἐπῆρεν αὐτὴν εἰς τὸ σπῆτι αὐτοῦ ὡς γυναῖκά του. Καὶ ὡς ἔκαμε τὸν γάμον, ἔκραξεν ὁ ῥήγας τὸν αὐτὸν μισὲρ Φλώριον, καὶ τοῦ ἐπαράδωκε τὸ πριγκιπάτον αὐτοῦ τοῦ Μωρέως τῆς γυναικός του, νὰ τὸ ἔχῃ αὐτὴ ἡ γυναῖκά του ὡς πατρικὸν αὐτῆς δικαίωμα, μὲ τοῦτο, ὅτι νὰ χρεωστῇ ὁ αὐτὸς πρίγκιπος, ὁ ἄνδρας τῆς κλερονόμησας, τῆς αὐτῆς κερᾶς Μπέτας, νὰ δίδῃ κάθε χρόνον τὰ τέλη τοῦ ῥηγὸς ἐκεῖνα, ὁποῦ ἔταξεν ὁ πατέρας αὐτῆς, ὁ ποτὲ μισὲρ Γουλιέλμος. Καὶ ἔτζι ἐπροσκύνησε τὸν ῥήγαν ὁ πρίγκιπος, καὶ ἡ γυναῖκά του αὐτὴ ἡ κερὰ Μπέτα, καὶ ὁ πρίγκιπος ἐπῆγε μόνος του, καὶ ἀπεχαιρέτησεν ὅλους τοῦ παλατίου μεγάλους καὶ μικρούς. Καὶ ἔτζι ἡτοιμάσθη μὲ τοὺς ἀνθρώπους του καὶ ἄλλους καβαλαρέους καὶ πεζοὺς μὲ πλερωμὴν, καὶ ἔδωκε του ὁ ῥήγας ὁρισμὸν εἰς τὸν Μωρέαν εἰς τὸν μπαΐλον καὶ εἰς ὅλους τοὺς ἀφέντες, ὅτι τὸν πέμπει διὰ πρίγκιπον τοῦ Μωρέως μὲ τὴν γυναῖκα αὐτοῦ κερὰ Μπέτα, νὰ ἔχῃ τὴν τιμὴν καὶ κληρονομίαν. Καὶ ἔτζι ἐκαβαλλίκευσε μὲ τὴν πριγκιπέσσαν τὴν γυναῖκά του μὲ ὅλην του τὴν δύναμιν, μὲ καβαλαρέους καὶ πεζοὺς, καὶ ἦλθεν εἰς τὸ Βροντίσι. Καὶ ἐμπῆκεν εἰς μεγάλα πλευσίματα, καὶ ἔκαμαν ἄρμενα, καὶ ἐμίσευσαν ἀπὸ τὴν Πούλιαν, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κλαρέντζαν, καὶ εὐγῆκαν ἔξω καὶ ἐκάθισαν εἰς τὰ ἀφεντικὰ παλάτια. Καὶ ὁ μπαΐλος ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν, ὡς τὸ ἔμαθεν, ἔδραμε καὶ τὸν ἐπροσκύνησε, καὶ τὸν ἐδέχθη μετὰ πάσης χαρᾶς. Καὶ ὁ πρίγκιπος ἐπῆγεν εἰς τὴν ἐκκλησίαν, ὁποῦ εἶναι ἡ Φανερωμένη, καὶ ἐκεῖ ἐσυνάχθησαν καὶ οἱ φλαμπουραρέοι, καὶ ὁ κόσμος ὅλος, καβαλαρέοι, καὶ πεζοὶ, καὶ ἔδειξε τοὺς ὁρισμοὺς τοῦ ῥηγὸς εἰς τοὺς ἀφέντες, καὶ εἰς ὅλον τὸν λαὸν, καὶ νὰ τοῦ παραδώσουν τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις, καὶ νὰ τὸν γνωρίζουν πρίγκιπόν τους. Καὶ αὐτοὶ τοῦ ἐζήτησαν τὰ πράγματά τους, καὶ τινὰς νὰ μὴ δὲν τοὺς ἐμποδίζῃ, οὐδὲ νὰ τοὺς ἀγγαρεύγῃ, κατὰ τὸ χρυσόβουλλον τοῦ ποτὲ πριγκίπου. Καὶ ὡς ἔλαβε τὸ πριγκιπάτον, ἤλλαξε τὰ ὀφφίκια ὅλα, καστελλάνους, καὶ ῥεγέντες τῶν κάστρων, καὶ εἰς ὅλαις ταῖς ἐξουσίαις ἔβαλεν ἀνθρώπους ἐδικούς του. Καὶ ὡσὰν ἐδιώρθωσε τὸ πριγκιπάτον αὐτοῦ, ἔκαμε κονσέγιον, πῶς νὰ κάμῃ διὰ νὰ πορευθῇ εἰς τὸ πριγκιπάτον αὐτοῦ, ἔστωντας ὁποῦ ἦτον μάχη, καὶ τὰ φουσάτα τῶν

(1) Var. γοβερνάρῃ.

(2) Ce mariage eut lieu à Naples en 1291.

Ῥωμαίων ἦσαν ἐκεῖ διὰ νὰ πολεμήσουν. Καὶ τὸ κονσέγιον ἐσυμβούλευσεν, ὅτι νὰ κάμῃ ἀγάπην νὰ εἶναι εἰρηνεμένος μὲ τὸν βασιλέα. Καὶ ἔστειλαν εἰς τὴν Μονεμβασίαν εἰς τὸν ἀφέντην Καταχουζηνὸν, ὁποῦ ἦτον ἀφέντης εἰς τὰ κάστρη τοῦ βασιλέως τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἔστειλαν φοῦσταν ἁρματωμένην διὰ τὴν ἀγάπην. Καὶ ὡς τὸ ἔμαθεν ὁ βασιλεὺς, τοὺς ἐδέχθη μετὰ πολλῆς χαρᾶς, καὶ ἔγινε μεγάλη ἀγάπη μετὰ τοῦ βασιλέως καὶ τοῦ πριγκίπου, καὶ ἀναπαύθη ὁ λαὸς τοῦ Μωρέως, καὶ ἐδόξασαν τὸν Θεόν[1]. Καὶ ὁ βασιλεὺς ὁ Μιχαὴλ, αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος, ἠσθένησε κα ἀπέθανε[1].

(1) La Chronique de Morée ne va que jusqu'aux événements de cette même année ; elle n'ajoute que quelques détails sur la reprise des hostilités qui suivit cette paix. Dorothée n'a pas donné cette partie, fort probablement parce que son manuscrit était, comme ceux de Paris et de Copenhague, interrompu au milieu du récit de cette campagne.

(1) Michel Paléologue était mort en 1283, huit ans avant l'arrivée de Florent de Hainaut en Morée, deuxième mari d'Isabelle de Ville-Hardoin, et prince d'Achaïe. (Voy. mes *Éclaircissements historiques, généalogiques et numismatiques sur la principauté française d'Achaïe et ses douze pairies.*)

NOTICE

SUR RAMON MUNTANER,

NÉ EN 1265, MORT EN 1336.

Un mariage avait donné au comte de Barcelonne, Raimond-Bérenger Ier, vers 1068, sur le revers français des Pyrénées, le Carcassez, le Rasez, le Conserans, le Comminge et une bonne partie du Toulousain ; un mariage donna aussi à son petit-fils, Raimond-Bérenger III, en 1112, le riche comté de Provence; et enfin un mariage de Pierre Ier, arrière petit-fils de Bérenger III, avec Marie de Montpellier, à ce bel héritage, récemment accru de l'Aragon (en 1137), vint ajouter une nouvelle seigneurie sur ce revers des Pyrénées, la seigneurie de Montpellier. Ainsi, la Marche d'Espagne, dont Barcelonne était la capitale et qui depuis 864 avait été détachée par Charles-le-Chauve du marquisat de Septimanie pour devenir un gouvernement séparé dont fut alors revêtu Wilfrid-le-Velu, renoua d'anciens liens avec nos provinces méridionales, et ces rapprochements politiques étendirent et fortifièrent encore les affinités littéraires entre les deux pays. Le latin s'était modifié par un long et vulgaire usage et était devenu la langue romane; le roman tendit à son tour à se régulariser et à se modeler suivant les habitudes de chaque population, de chaque classe, et, parlé par les gens de loisir, ne tarda pas à devenir langue littéraire. Les nuances, d'abord très faibles, entre les diverses reproductions de ce type unique, devinrent peu à peu plus tranchées, selon le travail intellectuel fait par chacun, et bientôt il y eut autant de langues qu'il y avait d'Etats séparés. C'est ainsi qu'en France le provençal, le languedocien et le béarnais, bien que sortis d'une source commune, ont cependant leur physionomie individuelle très caractérisée. C'est ainsi que le catalan des deux revers des Pyrénées, qui n'avait d'abord été que comme une émanation de la langue limousine, dont il porte encore le nom, s'éleva rapidement au rang de langue littéraire.

Dès la première moitié du douzième siècle un rapide essor fut donné à la langue catalane. Jacques-le-Conquérant, en arrachant successivement aux mains des Maures, en 1228, 1238 et 1266, l'île de Majorque, le royaume de Valence et celui de Murcie, les peupla de Catalans. « Aussi, dit Muntaner, vous pouvez être assurés que ceux qui habitent lesdits lieux parlent le plus beau catalan du monde. »

Le conquérant de Minorque, de Valence et de Murcie fut un des premiers écrivains qui essayèrent à modeler la prose de la langue catalane. Après avoir fait bâtir deux mille églises, fondé des écoles, réformé les lois dans les cortès d'Huesca, encouragé le commerce, créé partout des consuls, fécondé l'agriculture par l'introduction de nouveaux canaux d'irrigation régis par les lois maures sur les cours d'eau, il écrivit lui-même les annales de son règne et en fit déposer le manuscrit autographe au monastère de Notre-Dame de Poblet en Catalogne.

Le partage fait par Jacques Ier de ses divers

États entre ses deux fils, Pierre III et Jacques II, amena plus tard une nouvelle modification de la langue limousine. Au second fils, Jacques II, furent dévolus le Roussillon, la Cerdagne, Montpellier et les îles Baléares, et il établit sa capitale à Perpignan. Au premier furent donnés les royaumes d'Aragon et de Valence et le comté de Barcelonne, et il fixa son séjour tantôt à Barcelonne, et tantôt, et le plus souvent, à Valence. De son séjour à Valence vint le nom de valencien donné au limousin, modifié et adouci quelque peu dans ce climat plus doux. Les auteurs de ce pays exaltent au plus haut degré la supériorité du dialecte valencien sur tous les autres dialectes du limousin. Carlo Ros, dans un petit ouvrage en castillan intitulé *Origen y grandeza del idioma Valenciano*, déclare que rien n'est plus grossier que le dialecte catalan et plus poli que le dialecte valencien, attendu qu'à Valence homme, langue, fruit, tout se perfectionne. « En esta ciudad de Valencia, dit-il, o sia per influencia de astro, o per especial gracia, todas las cosas que en ella vienen, aunque lleguen ya buenas, se han de mejorar. »

Dans son enthousiasme patriotique Ros lui donne l'épithète de langue *apostolique*, parce qu'elle était comprise de tous les peuples lorsque l'apôtre saint Vincent Ferrer prêchait.

« La langue valencienne, dit-il (p. 51), fut donnée par le Saint-Esprit au bienheureux saint Vincent Ferrer comme un instrument pour sa prédication du jugement dernier, prédication qui lui était prescrite par Notre Seigneur pour la conversion des âmes. La voix de saint Vincent était vraiment apostolique, puisqu'elle renouvelait les miracles des apôtres; car quoique saint Vincent prononçât et articulât bien réellement l'idiome valencien, il était cependant compris de toutes les nations, des Grecs, des Allemands, des Sardes, des Hongrois, des Egyptiens, etc., des hommes, des femmes, des vieillards, des jeunes gens, des idiots et des simples. Cette voix peut donc véritablement s'appeler clairon ou trompette de l'Esprit-Saint, orgue de la Sagesse infinie, flûte de la Divinité. »

Il ajoute plus loin (p. 60 et 61) que ce miracle fait par Dieu pour saint Vincent Ferrer en faveur du valencien est bien plus extraordinaire que le miracle du don des langues fait aux apôtres; car si Dieu avait accordé aux apôtres la faculté de prêcher dans la langue de chaque peuple, il avait accordé à chaque peuple la faculté de comprendre Vincent Ferrer, qui ne leur parlait que pur valencien; « miracle, ajoute Carlo Ros, que Dieu ne fit pas en faveur des apôtres, et qu'il ne fit pas même en faveur de sa propre mère, puisqu'en parlant aux rois de l'Orient elle parla à chacun dans sa propre langue, et n'obtint pas d'être comprise de tous en ne parlant qu'hébreu. »

Enfin une autre excellence de la langue valencienne, suivant le même Ros (p. 62 et 63), c'est que, dans le coffre que la Vierge Marie a apporté elle-même à Elx, et qui renferme une image de son assomption, se trouve une explication en langue valencienne de la cérémonie que la Vierge désirait que l'on célébrât annuellement en son honneur. « Ce fait, dit Ros, est connu de tout le monde, et certifié par différents écrits tirés des archives de Valence, où on garde encore ce précieux coffre. »

Un autre Valencien non moins enthousiaste, le docteur Vicente Marco, assure gravement (Phœnix Troyana, L. 4, c. 2) que le valencien était une des soixante-douze principales langues qu'on parlait à Babel avant la dispersion des langues.

Je ne m'arrêterai pas à tracer ici l'histoire littéraire de la langue limousine dans les comtés de Barcelonne, le royaume de Valence, les Baléares et le Roussillon français; c'est un sujet qui mérite d'être étudié avec soin et développé avec étendue. Cette histoire littéraire est fort riche, et il me suffit de citer :

Au treizième siècle, la chronique en prose de Jacques Ier [1] et de Bernard d'Esclot [2]; les troubadours Jordi, Manfredo Ermengol [3], Jaume Febrer [4], Luiz de Averzo Torsimani [5];

Au quatorzième, la chronique de Ramon Muntaner et celle du roi Pierre IV [6], Raymond Lulle, frère Arnaud Estaniol [7], frère François Eximenes [8]; le célèbre J. Martorell, auteur du roman de Tyran-le-Blanc, qui, suivant Cervantes, est *un tesoro de contento y una mina de pasa-tiempos;*

(1) Imprimée en totalité à Valence par Jean Mey, en 1567, in-folio, et en partie (la conquête de Valence), dans les *fors* de Valence.

(2) Le texte original de Bernard d'Esclot était resté inédit. On n'en avait imprimé qu'une traduction castillane fort abregée. Je publie pour la première fois ce texte catalan en entier et d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale. (Voyez ma notice sur d'Esclot qui suit celle-ci.)

(3) *Lo Breviari d'amor*. (Bibl. de Madrid et de l'Escurial, Bibl. royale de Paris.)

(4) Trobes en que tracta dels llinatges de la conquista de la ciutad de Valencia e son regne. Valencia, 1796, in-4, avec planches representant les armes des familles.

(5) *Del gay saber*. (Bibl. de l'Escurial.)

(6) Insérée à sa date en entier dans la chron. de Carbonell.

(7) *Llibre del regimen dels princeps*. (Bibl. de l'Escurial.)

(8) *Scala Dei*, imprimée à Barcelonne (Diego Gumiel, 1494); *Tractat dels Angels* (J. Rosenbach et D. Miguel, 1494); *De les dones*, imprimé à Valence en 1484; Livre de Maximes, réimprimé un grand nombre de fois.

et le poëte Jaime March, aïeul d'Ausias March;

Au quinzième siècle, Jean-François Francis[1], J.-F. Bosca[2], Jayme Roig[3], Ausias March[4], Bernardo Fenollar[5], Pierre Tomich[6], l'auteur anonyme du charmant roman de Partenople de Blois[7], saint Vincent Ferrer et son frère[8], et tant d'autres.

Le quinzième siècle fut un siècle fécond pour la littérature catalane. L'art nouveau de l'imprimerie venait d'être apporté en Espagne par les Allemands, et si près de son berceau, avait déjà agrandi la sphère des connaissances humaines. Tous les bons esprits avaient été frappés des immenses avantages de cette découverte. Voici ce que je lis dans la *Cronica de España*, dédiée à la reine Isabelle par Mosen Diego de Valera, qui se dit lui-même attaché à la maison de Pierre de Estuniga, comte de Placenzia. Après avoir raconté la mort du connétable D. Alvaro de Luna, il dit :

« Ove acabada esta compilacion en la villa del Puerto de sancta Maria, vispera de san Juan de junio del Señor de 1481 años, seyendo el abreviador della en hedad de 69 años, sean dadas infinitas gracias a Nuestro Redemptor y a la gloriosa Virgen su madre, señora nuestra. . . . . Nuestra hedad a pena cede ni lugar dar quiere a algun siglo de los que fueron antes del nuestro presente; y porque las istorias cronicas, que por luengos intervalos de tiempo, por guerras y otras varias dissensciones parescen ser sepultas y enmudecidas sin fruto, a causa de la penuria de originales y trasuntos que, por pereza o flaca liberalidad, es intervenida, agora de nuevo, Serenisima Princesa de singular ingenio[1], adornada de toda doctrina, alumbrada de claro entendimiento manual, asi como en socorro puestos, ocurren, con tanta maravillosa arte de escrivir, do tornamos en las hedades aureas, restituyendo nos por multiplicacion codices, en conoscimiento de lo pasado, presente y futuro, tanto quanto ingenio humano conseguir puede, por nascion Alemanos muy espertos y continuos inventores en esta arte de impremir, que, sin error, *divina* decir se puede. De los quales Alemanos es uno Michael Dachaver, de maravilloso ingenio y doctrina, muy esperto, de copiosa memoria, familiar de Vuestra Alteza, a espensa del qual y de Garcia del Castillo, vecino di Medina del Campo, tesorero de la hermandad de la cibdad de Sevilla, la presente istoria general en multiplicada copia, por mandado de Vuestra Alteza, a honra del soberano y inmenso Dios, uno en esencia y trino en personas, e a honra de vuestro real estado, e instruccion y aviso de los de vuestros regnos e comarcanos, en vuestra muy noble e muy leal cibdad de Sevilla, fue empresa por Alonzo del Puerto, nel año del nascimiento de Nuestro Salvador J. C. de 1482 años. »

Cette nomenclature d'hommes distingués qui ont écrit en langue catalane, et parmi lesquels je citerai au premier rang d'utilité les deux chroniqueurs, Carbonell au seizième siècle et Pujades au dix-septième, a toujours été se grossissant jusqu'au dix-septième siècle, où ont encore été publiés de fort jolis vers de Vicente Garcia, curé de Vall-Fogona[2]. Le catalan n'est plus aujourd'hui que langue populaire, et il a été détrôné complétement par le castillan, devenu à la fois la langue officielle et la langue littéraire. C'est encore une langue parlée par une population fort nombreuse et fort intelligente, sur les deux versants des Pyrénées orientales; mais elle n'est plus étudiée que comme une recherche curieuse.

Dans l'année 1836, le respectable et savant évêque d'Astorga, D. Felix Torres Amat, comprit qu'il était nécessaire, avant que s'effaçassent les souvenirs d'une gloire qui s'éteint, de profiter d'un reste de vie de la langue catalane pour appeler sur elle un renouvellement d'intérêt qui pût susciter d'utiles recherches, et il publia en langue castillane un excellent volume intitulé : *Memorias para ayudar a formar un dicionario critico de los*

(1) *Llibre de los nobleses de los reys.* (Bibl. du marquis de Mondejar.)

(2) *Annals de la ciutad de Barcelona, desde l'any 1196 a l'any 1480.* (Bibl. de Madrid, à la suite d'un manuscrit de Ramon Muntaner.)

(3) *Llibre dels consells.* Roig avait visité la cour de Charles VII. Il décrit dans ce poëme, qui a été imprimé pour la première fois à Valence en 1531, quelques-unes de ses aventures. Ce livre était destiné par lui à l'éducation de Balthazar Bon, seigneur de Callosa, son neveu. Il a été composé vers 1460.

(4) Le plus célèbre des poëtes catalans. Ses poésies ont été plusieurs fois imprimées; il s'en trouve un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de Perpignan.

(5) Quelques-uns de ses vers ont été imprimés à Valence en 1474, 1495, 1497. D'autres se conservent parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris et de celle de Carpentras.

(6) *Historia dels reys d'Arago e comples de Barcelona* (jusqu'en 1472, imprimé à Barcelonne en 1491).

(7) *Historia del compte de Partinoples* (Taragonna, 1488).

(8) Saint Vincent Ferrer entretint une correspondance en langue catalane avec le roi Martin d'Aragon, encore infant. Il mourut à Vannes en Bretagne en 1419. Son frère Bonifacio Ferrer est auteur d'une traduction de la Bible en langue catalane.

(1) La reine Isabelle.

(2) Vicente Garcia, né en 1580, mourut en 1623. Ses poésies ont été plusieurs fois réimprimees depuis la première édition de 1700. L'édition la plus complète est, je pense, celle de 1820.

escritores catalanos y dar alguna idea de la antigua y moderna literatura de Cataluña [1].

Parmi ces monuments littéraires il en est deux qui ont pour la France un intérêt tout spécial. Le plus ancien est la chronique inédite de Bernard d'Esclot, sur laquelle on trouvera quelques notions à la suite de cet article ; l'autre, écrit sans doute une vingtaine d'années après, est la chronique de Ramon Muntaner, qui, dans le récit le plus vif et le plus vrai, nous donne de précieux renseignements sur plusieurs des événements les plus importants de notre histoire nationale, tels que l'établissement de Charles d'Anjou à Naples et en Sicile, les Vêpres siciliennes, le duel entre les deux rois Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon, la campagne funeste de Philippe-le-Hardi en Catalogne, en 1285, les expéditions des Catalans en Grèce, et leur établissement dans le duché d'Athènes, possédé par la famille française des La Roche, puis par celle des Brienne établie dans le même siècle à Jérusalem, à Naples, à Constantinople et à Athènes. Pour mieux faire connaître ce spirituel et amusant chroniqueur, au petit nombre de renseignements que me fournissait le dictionnaire des auteurs catalans de l'évêque d'Astorga [2], j'en ai réuni quelques autres que l'excellent prélat avait bien voulu me donner pendant ma visite à Barcelonne [1]. J'ai également consulté l'article sur Ramon Muntaner dans la *Biblioteca*

(1) Un volume in-4, sur deux colonnes.

(2) Voici ce court article :

Muntaner (Ramon), natural de Peralada, segun lo afirma el mismo en el capitulo 2o, con estas palabras : « E per ço començ al feyt del dit sr rey En Jacme com yol viu ; e assenyaladament essent yo fadri e lo dit sr rey essent a la dita vila de Peralada hon yo naxqui, e posa en l'alberch de mon pare Joan Muntaner, qui era dels majors alberchs d'aquell lloch e era al cap de la plaça. E per ço ne compte yo aquestes coses que cascu sapia que yo viu lo dit sr rey, e que pusch dir ço que d'ell viu e aconsegui. »

Y en el prologo dice : « Yo, Ramon Muntaner, nadiu de la vila de Peralada e ciutada de Valencia. » Da gracias a Dios de haberle librado en 32 batalles de mar y terra, presons y turments y persecucions. Salió de Peralada que no n'havia xj anys complits. Escribia en la edad de 60 años, y comenzó el libro a xv de maig de la encarnacio 1330.

« *Cronica o descriptio dels fets e hazanyes del inclit rey D. Jacme primer, rey d'Arago, de Mallorques e de Valencia, comte de Barcelona e de Muntpeller e de molt sos descendents ; feta per lo magnifich En* Ramon Muntaner, *lo qual servi axi al dit inclyt rey D. Jacme com a sos fills e descendents, es troba present a las coses contegudes en la present historia.* » Valencia, per la viuda de Juan Mey 1558 ; traducida al español, Barcelona, 1595.

Esta traducida, dice Caresmar, por D. Miguel Montade, rector de Villa-Nueva de la Guerba y racionero de la seo de Zaragoza. Pero es una traduccion bastante libre. Barcelona, en casa de Jaime Cortey, librater, any 1562. Esta obra contiene 298 capitulos divididos en tres partes : la 1era que contiene 103, es la *Crónica escrita por el rey D. Jaime* ; la 2e, que contiene 115, es la *Conquista del reino de Valencia y la del reino de Murcia* ; y la 3e que contiene 78 capitulos tiene este titulo : *Lo glorios rey En Jacme, quant hague oit los misatgers del gran Ca e de Paleologo, emperador dels Grechs, delibera passar ultra mar e conquerir lo sant sepulcre.* » En el ultimo se lee. « E a « enant per alcuns dies, com nos haguessem en cor de anar a « Poblet e de servir la mare de Deus a aquel logar de Poblet, « e fossem ja partits de Algecira, e fossem en Valencia, a nos « crexque la malaltia e plasch a Nostre Senyor que no complissem lo dit viatge que fer volem. E aqui en Valencia, en « l'any de 1276, sex kalend. aug., lo noble En Jacme, per la « gracia de Deu rey d'Arago e de Mallorques e de Valencia, comte « de Barcelona e de Urgell, e senyor de Muntpeller, passa d'a- « quest segle. *Cujus anima, per misericordiam Dei sine fine « requiescat in pace, Amen.*

Finito libro, sit laus et gloria Christo.

Cuatro años despues se imprimió la cronica de Muntaner en Barcelona en casa de Jayme Cortey en 1562 in-f. ; de cuya edicion dice el sr Castro en su Biblioteca, p. 613, que hay un ejemplar en la real biblioteca de Madrid. Se conserva otro en la biblioteca de los Descalzos de Barcelona, y otro en la de Santa-Catalina, y otro en la libreria de D. Jaime Ripoll Vilamajor, del año 1561, el qual esta dedicado al illustr. D. Ferrando Folch de Cardona y d'Anglasola, duch de Soma, comte de Olivito y de Palamos, senyor de las baronies de Belpuig, de Linyola y de Colonge, de la vall de Almonazir y gran almirant de Napols.

Zurita lo cita con muchas alabanzas (Lib. VI, cap. 6, 1319, lib. VII, c. 1.) Lupian Zapata publicó un *Nobiliario de las familias de Cataluña* en nombre de Muntaner. (Vease Nicolas Antonio o la carta de Pellicer, *Censura de historias fabulosas*, p. 683.) En tiempo de Muntaner no se estudiaba sobre esto.

Historia del rey D. Jaime de Arago, con el catalogo de jurados y conselleres de Barcelona, p. 13, ms. de la Biblioteca real.

Fue un excelente militar, y en su vejez exacto historiador. Asistió a 32 batallas de mar y tierra. En 1308, sostuvó la ciudad de Galipoli en la Tracia contra los Genoveses. Al volver del oriente se quedó en Valencia donde se habia casado. Fue señor de Xuella, villa de aquell reyno y alli compuso la historia y dió principio a la familia de su nombre. Fue sepultado en la iglesia de Predicadores de Valencia en la capilla de S. Macario.

Su hijo se llamó Macario Muntaner (Diago, l. VII, c. 66). Zurita dice que no fué muy exacto en notar los años de los hechos en que no asistió (l. IV), pero lo cita con muchas alabanzas en los lugares citados (l. IV).

(1) Voici cet article qui n'est qu'une traduction de celui de Nicolas Antonio :

Ramon Montaner. Nació en Peralada : fué su padre D. Juan Montaner, ylustre y valeroso capitan, y en su gloriosa vejez diligente y exacto historiador. Entrò en la milicia a los 11 años de edad. Sirviendo baxo D. Pedro el Grande, Alfonzo tercero, y Federico rey de Sicilia se halló, como el dize, en treynta y dos batallas por tierra y mar, habiendo sido hecho prisionero y encerrado en calabozos y padecido muchos trabajos, en aquella celebre expedicion de Aragoneses y Catalanes que avian estado baxo las ordenes de Federico, rey de Sicilia. Y cuando impacientes y deseosos de mas gloria, acabada la guerra de Sicilia, fueron al auxilio del emperador de los Griegos Andronico Paleologo, tuvo D. Ramon Montaner la principal parte en aquella campaña, venciendo con un puñado de Españoles exercitos enteros de Turcos. Manifestó su gran talento cuando

Hispana vetus de Nicolas Antonio[1]; mais les faits qui m'ont été fournis ainsi étaient en bien petit nombre et presque tous puisés dans le récit même de Muntaner. J'ai recouru à la même source pour y retrouver quelques notions plus abondantes et plus précises, et je présente ici le résultat de mon consciencieux travail.

Ramon Muntaner naquit en 1255[1] dans le bourg de Peralade[2], la plus ancienne ville, selon lui, qui depuis le temps de Charlemagne et de Roland fût purgée de la présence des Sarrazins[3], et où son père, Jean Muntaner, possédait, en haut de la place, une des plus belles maisons du lieu[4].

Les Muntaner de Peralade avaient sans doute accompagné le roi Jacques d'Aragon dans ses conquêtes de Majorque et de Valence à la suite du seigneur de Peralade, Dalmau de Rochabara, et y avaient reçu divers dons dans le pays conquis sur les Sarrazins, distribué par le roi Jacques à tous ceux qui l'avaient suivi dans ses guerres. C'est ainsi qu'une branche de la famille Muntaner se trouva possessionnée dans l'île de Majorque, où ses descendants existent encore, et que le père de Muntaner vint se fixer à Valence après la conquête de 1238, et devint un des notables citoyens de cette grande ville. Peralade paraît toutefois avoir été le séjour d'affection de la famille; le père de Muntaner y avait successivement donné l'hospitalité au roi Jacques d'Aragon[5], et en 1274 au roi de Castille[6]. Ramon Muntaner avait neuf ans à cette épo-

fué nombradò y conservò la ciudad de Gallipolis de Tracia en 1308, y despues la isla de Gerves. Habiendo buelto a España viviò en Valencia donde havia casado: y escriviò la historia de los hechos de los reyes de Aragon y de sus exercitos, con este titulo: *Chronica, o descrip. dels fets e asanes del ynclit rey D. Jaume primer, rey de Arago, de Mallorques e de Valencia, e de molts de sos descendents.* Se imprimiò en Valencia por la viuda de Juan Mei en 1558, fol.; en Barcelona 1562, fol. No se sabe quien la tradujo despues en español e imprimiò en Barcelona 1595 en fol. El manuscrito se hallaba en la biblioteca del conde duque de Olivares. Alguno le ha atribuido, no se con quel fundamento, *historia de los linatges de Cataluna*. Haze mencion honorifica de Montaner, Zurita, lib. VI, c. 6, 13, y 19, y lib. VII, cap. 1. Escolano, lib. VII, cap. 3, y Muncada muchissimas veces. Nicol. Antonio *Bib. vet.* lib. III, cap. 4, p. 38. Se halla un manuscrito casi del tiempo de Montaner en la bibl. de Poblet, donde se dize que viò y conociò al rey D. Jayme, y que su padre Juan Montaner lo hospedò en su casa en Peralada. Fué señor de Xiuella en Valencia, y alli compuso su historia y diò principio en la familia de su nombre. Fué sepultado en la yglesia de Predicadores de Valencia en la capilla de S. Macario. Con este nombre se llamò su hijo, etc. Diago, lib. VII, cap. 66.

(1) Voici l'article de N. Antonio:

Raymundus Muntaner Peraladæ in Cataloniâ et Joanne parente natus, strenuus fuit, superioris fine sæculi atque hujus initio, miles ac belli dux et in emeritâ senectute accuratus historiarum scriptor.

Undecim annorum puer sese militiæ addixit, ab eâ ætate Petri Magni atque ejus filiorum Alphonsi III et Jacobi II Aragoniæ, Fredericique amborum fratris, Siciliæ regum, castra secutus. Nunquam non in bellorum congressibus, quotquot auspiciis ductuve horum facta sunt ducibus suis probata opera.

Interfuit (quod ipsimet referente credimus) 32 terrâ marique commissis prœliis. Sæpe captus, carceribus inclusus, multisque ærumnis maceratus fuit, in expeditione illâ præcipuæ celebritatis Aragonensium et Catalanorum qui sub Frederico Siciliæ rege olim meruerant, quietisque impatientes et gloriæ cupidi, pacato jam Siculo bello, in Orientem, Græcorum imperatori Andronico Paleologo ægrè sese adversus Turcorum vim tuenti, opem et auxilium præstituri, classe vecti sunt, diuque ibi etiam cum ingratis amicis gesto bello, victoriam ferè semper pauci ab innumeris reportarunt, Raymundus magna pars fuit. Gallipolim Thraciæ urbem, anno 1308, ab impressione Genuensium, dum in Oriente adhuc versaretur; Meningim, Africæ insulam (los Gerves, aut Gelves vulgò) à Maurorum exercitu Frederici regis Siciliæ auspiciis, anno 1313 profectus servavit.

In Hispaniam reversus, Valentiæ, unde uxorem duxerat, civis mansit, 60 jam annis natus rerum tempore suo ab Aragoniæ gestarum regibus, et ab eorum subditis historiam anno sæculi 25, aliàs 35 scribere aggressus fuit; quod et summâ fide αὐτόπτης, hoc est à se visorum enarrator, fecit, vernaculâ gentis linguâ, quâ sic titulus concipitur:

Chronica o descripcion dels fets e hazanyes del inclit rey D. Jaume primer, rey de Arago, de Mallorques, e de Valencia, e de molts de sos descendents.

Que edita fuit Valentiæ typis viduæ Joannis Mey, 1558 in-folio, indèque Barcinonæ, 1562, in-folio. Hanc nescio quis in sermonem Hispanum conversam. Barcinon etiam prodire fecit anno 1595, in-folio. Ms. fuit in bibliotheca comitis-ducis de Olivares. Nescio autem deferenda ne sit fides asserenti non nemini ac pro se laudenti Montanerii librum:

De los linages de Cataluna,

cum vix illius temporis quo vixit Montanerius hocce studium videatur. Meminit sæpè hujus viri cum laude Hieronimus Zurita, lib. VI, *Annal, Aragoniæ*, cap. 6, 13 et 19, et lib. VII, cap. 1; Gaspar Escolanus in *Historiâ Valentinâ*, lib. VII, c. 3; D. Franciscus de Moncada. Oson, comes, in libro: *Expedicion de Catalanos y Aragoneses contra Turcos y Griegos passim.*

(Nicolas Antonio Bibliotheca Hispana vetus, t. II. l. IX, c. 4, p. 143.)

(1) E com fiu aquest libre el comenci, la Deus merce! era en temps de lx anys; lo qual libre yo comence a xv jorns de maig del any de la Encarnacion de Nostre Senyor Deu Jesu-Crist MCCCXV (Prolech). S'il avait soixante ans au moment où il commença son livre en 1315, il était donc né en 1255.

(2) Yo, Ramon Muntaner, nadiu de la vila de Peralada e ciutada de Valencia (Prolech)..... E la dita vila de Peralada hon yo naxqui (capitol II).

(3) La pus antiga vila era Peralada que, del temps de Carles-Magnes e de Rotlla en çà, no fo de Serrahins (c. CXXV).

(4) L'alberch de mon pare En Joan Muntaner, qui era dels majors alberchs d'aquell loch e era al cap de la plaça (c. II).

(5) Per ço començ al feyt del dit senyor rey En Jacme, com yol viu, e asenyaladament esent yo fadri; e lo dit senyor rey essent a la dita vila de Peralada posa en l'alberch de mon pare (c. II).

(6) E puix lo rey e la regina de Castella ensemps vengren ab tots albergar a Peralada. E aço se yo, per ço com yo era fadri, e lo dit senyor rey de Castella e la regina jagren aquella

que. Ce fut à peu d'années de là, probablement vers 1280, qu'il dut faire une course en France pour y voir Philippe-le-Hardi au moment où il se rendait aux conférences de Toulouse[1], et qu'à son retour il put voir à Perpignan le roi de Majorque et le prince de Tarente, fils du roi Charles de Naples[2].

Déjà Ramon Muntaner avait quitté Peralade à la mort du roi Jacques, en 1276, pour venir, avec sa famille, demeurer habituellement à Valence[3]. Ce ne fut toutefois que dix années après, et lorsque cette ville eut été entièrement ravagée par les Almogavares, au moment de l'invasion française de 1285, qu'il l'abandonna sans retour. Il exprime d'une manière simple et touchante ses regrets de quitter sa patrie.

« Aussi moi et tant d'autres, dit-il[4], qui y perdîmes la plus grande partie de notre avoir, n'y avons-nous plus remis les pieds, et nous avons couru le monde, cherchant fortune avec de grands maux et nous exposant à de grands dangers; et au milieu de ces aventures la majeure partie a succombé dans ces guerres de la maison d'Aragon. »

Ce doux souvenir de la patrie, anime souvent les récits de Muntaner et leur donne une grâce toute particulière. Je n'en citerai qu'un seul exemple, qui me semble digne de prendre place à côté des tableaux les plus nobles et les plus naïfs de l'antiquité.

« Sur les prouesses de ce riche-homme, En Guillaume Galeran de Cartalla, seigneur d'Ostalès, dit Muntaner[5], on pourrait, je vous le dis, faire un aussi gros livre que celui qu'on a fait sur Lancelot du Lac. Et jugez si Dieu lui voulait du bien! il fut al-cayd de Barbarie, et s'y trouva en beaucoup de faits d'armes; puis il passa avec le seigneur roi Pierre à Alcoyll et en Sicile; et là, comme je vous l'ai dit, il sut férir son coup de lance dans toutes les affaires, si bien que, à cause de ses prouesses, le seigneur roi le créa comte de Catanzaro; et Dieu enfin lui fit tant de grâce que jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans il continua à porter les armes; et puis il vint mourir dans son hôtel paternel et dans sa seigneurie d'Ostalès, au sein de sa famille, dans la même chambre où il était né. »

Muntaner était âgé de vingt ans lorsque son pays fut ravagé par une terrible guerre d'invasion dont le souvenir s'est conservé vivant jusqu'à l'invasion de 1808, entreprise pour une cause à peu près semblable et qui devait lui ressembler aussi par les résultats.

A la suite de la conquête de la Sicile sur les Français et sur Charles d'Anjou, à qui ce royaume avait été donné par les papes, qui pousuivaient en Mainfroy, roi des Deux-Siciles, le fils de l'empereur Frédéric II, redoutable adversaire du siége romain, Pierre d'Aragon avait été excommunié par le pape, qui était d'origine française. Son royaume avait été mis en interdit, ses sujets déliés du serment de fidélité, et la couronne d'Aragon donnée au second fils de Philippe-le-Hardi, Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel et père de Philippe de Valois. Une armée française, commandée par le roi Philippe-le-Hardi en personne, accompagné de ses deux fils et du cardinal Chollet, légat du pape, favorisée par une alliance avec le roi de Majorque, comte de Roussillon et seigneur de Montpellier[1], passa les Pyrénées et se jetta dans le Lampourdan. A cette nouvelle Pierre fit appel à ses vassaux d'Aragon et de Catalogne, ainsi qu'aux citoyens des villes, des bourgs et des châteaux;

nuyt en la cambra del alberch de mon pare, hon ya vos he comptat quel d'amunt dit senyor rey En Jacme d'Arago havia posat. Si que, per ço com lo rey de Castilla e la regina foren ensemps aquella nuyt, feu hon vij portals en l'alberch d'En Bernat Rossenyol quis tenia ab la casa de mon pare, hon lo rey passa a la cambra de la regina. E axi per vista, no per als, vos puch yo aço dir per cert (c. XXIII).

(1) Que yo mon cors viu, quel rey de França, en les sues selles que cavalcava, portava a quartons lo senyal del senyor rey d'Aragon. per amor del infant, e en l'altre quarto lo seu senyal de les flors; e axi mateix se feya l'infant (c. XXXVII).

(2) A la partença de la vista s'en ana lo princep de Taranto ab lo rey de Mallorques, hon yols viu amdosos entrar en Perpinya (c. XXXVII).

(3) Exi del lloch de Peralada que no n'havia encara xj anys complets (Prolech).

(4) Que yo e d'altres qui en aquella perdem gran res de ço que haviem, no hi som tenguts tornar puix; ans som anats per lo mon, cercant consell ab molt treball e ab molts perills quen havem passats; dels quals la major part ne son morts en les guerres aquestes de la casa d'Arago (c. CXXV).

(5) D'aquest rich hom, En Guillem Galceran de Cartalla, senyor d'Ostales, se pogra aytant gran libre fer de les proeses que ell feu, com feu de Lansalot del Llach. E pot hom conexer Deus si li volia be: que ell fo al-cayt de Barbaria, e hi fo en molts feyts d'armes, e puys passa ab lo senyor rey En Pere a Alcoyll e en Sicilia, hon feri, com yo-us he dit, en tots los affers, si que per sa proesa, lo feu lo senyor rey d'Aragon compte de Catansar. E feu li Deus tanta de gracia qu'entro a xc anys porta armes; e puys vench murir al seu alberch, e al seu lloch d'Ostalès, en la cambra hon naixque, entre los seus (c. CXXVII).

(1) Pour bien faire comprendre la liaison historique nécessaire entre les familles royales d'Aragon, de Majorque et de Sicile, je crois devoir donner ici un court extrait de leur généalogie, depuis le mariage de Pétronille, fille de Ramire-le-Moine, avec Raimond Bérenger, comte de Provence, jusqu'à la vieillesse de Muntaner. (*Voy.* l'arbre généalog. ci joint.)

mais son appel ne fut pas entendu. Des débats récents lui avaient aliéné les cœurs à la fois des nobles et des communes, car il avait à tous arraché leurs actes de privilége ou de franchise qu'il avait fait brûler sous ses yeux : aux nobles, parce qu'ils étaient devenus les oppresseurs des communes placées à proximité de leurs châteaux ; aux communes, parce qu'avec son caractère impétueux, mais honnête, il croyait l'étendue de leurs libertés attentatoire au droit de la justice, qui fut de tout temps sa vertu incontestée. De là la formation de la célèbre Union d'Aragon pour résister aux empiétements de la couronne. Les Catalans, plus attachés de cœur à une famille grandie avec eux-mêmes, n'allèrent pas si loin que les Aragonais ; mais quand Pierre les somma, selon leurs serments, de lui donner aide de leurs corps, ils se présentèrent tous devant lui, portant à la main leurs lances sans fer, à la ceinture des fourreaux vides de leurs épées, et couverts seulement de leurs armes défensives, la cuirasse, la targe et l'armet[1], lui annonçant que, conformément à leurs serments, ils venaient lui offrir leurs corps, et que, dussent-ils tous perdre la vie, ils étaient prêts à le suivre partout où il lui plairait de les mener ; mais que, quant à défendre par le fer et le feu le roi qui avait lacéré et incendié les chartes et priviléges concédés pour leur propre défense, c'est ce qu'il n'obtiendrait jamais d'eux.

Pierre, ne voulant pas qu'il fût dit que c'était le danger présent qui le faisait céder, se décida à soutenir la lutte, secouru seulement des gens de ses propres domaines, réunis à tous ceux que put lui recruter ou son argent ou leur propre espoir de pillage, et aussi l'habileté de son célèbre amiral Roger de Loria. Cette lutte fut pénible, mais glorieuse pour lui. Peu à peu les rangs de son armée se grossirent, en même temps que se diminuaient les rangs français. La maladie devint le plus puissant de ses auxiliaires ; et, après quelques mois, Philippe-le-Hardi, mourant, fut escorté par la générosité de Pierre victorieux, jusque sur le versant roussillonnais des Pyrénées, et vint expirer à Perpignan. Épuisé lui-même par les fatigues, Pierre mourut peu de mois après Philippe, mais vainqueur et réconcilié avec les siens.

C'était au moment même où les derniers rangs de la suite du roi de France descendaient de la cime des Pyrénées espagnoles dans les plaines du Roussillon, conduits comme d'une escorte par le roi Pierre et sa cavalerie, que s'opéra, de la manière la plus noble, cette complète réconciliation. Bernard d'Esclot nous peint le roi Pierre d'Aragon fixant sa tente sur un tertre, près du lieu où les Français avaient pris leur dernier campement ; là, rassemblant autour de lui ses barons, ses chevaliers et tous ceux qui voulaient l'entendre, il leur adressa ces mots que je traduis littéralement de d'Esclot :

« Barons, grand honneur nous confère en ce moment Notre Seigneur Dieu, non par un effet de nos mérites, mais par un effet de sa seule bonté ; car, comme vous l'avez tous vu, le roi de France était naguère entré dans ce pays avec grande joie et allégresse, et le voilà en ce moment qui en sort à grande perte de gens et d'avoir. Je me dois à moi-même de reconnaître que, si tant d'hommes de ma terre ont aussi éprouvé de grands maux sans raison et ont perdu ce qu'ils avaient, c'est pour moi et par moi qu'ils ont souffert, et que c'est moi surtout qui suis responsable de ce qui s'est passé, moi qui me suis toujours obstiné à rejeter tous vos conseils. Et cependant vos conseils étaient bons et loyaux, et tels que, si je les eusse sollicités au lieu de les rejeter, les maux faits par nos ennemis à moi-même et à vous auraient sans doute été moins grands qu'ils n'ont été. Et je vous le dis, si jamais homme conduisit avec désordre une grande entreprise, cet homme c'est moi. Mais Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ, à qui déplaît l'enivrement du superbe et qui sourit à l'humilité de l'opprimé, a retiré sa main des Français et nous a relevés et restaurés dans nos affaires, et vous et moi. A qui ne l'aurait pas vu, on ne saurait, vous le savez, faire comprendre toutes les aventures, tous les désastres qui nous sont advenus en cette guerre ; et de tout cela, la merci Dieu ! il nous a bien pris. Après avoir senti et reconnu publiquement ma faute et la grâce que Dieu m'a faite, et la bonne aide que vous m'avez prêtée, et la bonne affection que vous m'avez de tout temps manifestée, je vous adjure et requiers tous que, de tout ce que j'ai jamais pu faire qui vous soit venu à déplaisir, vous veuilliez bien m'en donner un pardon plein, entier et sans délai. Et puisque Dieu nous a accordé un tel honneur que nous voyons ici devant nous humiliés et vaincus nos puissants ennemis, nombreux comme le monde, sachons, sans férir un seul coup, en tirer vengeance telle qu'à jamais ils apprennent à ne plus se hasarder à rien de semblable. Puisque Dieu a eu pitié de nous, ayons aussi pitié d'eux en ce moment suprême. Si tel est votre avis, je saurai faire exécuter votre volonté, et sinon dites-moi sans délai ce à quoi vous vous arrêtez. »

(1) V. Note sur Bernard d'Esclot, p. 670 et 671.

Il faut lire dans d'Esclot toute cette partie du récit. D'Esclot, homme de paix, à ce qu'il semble par quelques réflexions mêlées à son récit, attachait plus d'importance que Muntaner aux garanties données aux libertés civiles, et n'oublie rien d'important sur ces débats intérieurs. Muntaner est avant tout homme de guerre et ennemi de la domination étrangère, et tout ce qui gêne l'action royale le gêne lui-même, parce que, dans son esprit loyal et chevaleresque, il croit toujours cette action, non très éclairée, mais parfaitement honnête.

Les récits de ces deux hommes doivent donc être éclairés l'un par l'autre et fondus ensemble, si l'on veut avoir un compte-rendu exact et complet de cette célèbre expédition.

Muntaner n'indique en aucun endroit de sa chronique qu'il ait joué un rôle actif dans la guerre de 1285. Il dit bien avoir connu personnellement quelques-uns des acteurs principaux, tel par exemple que le Mercadière qui tua un chevalier[1]; mais il ne se met jamais lui-même en scène dans cette partie du drame. Ce qui fait supposer qu'il n'est pas resté oisif en ce moment difficile, c'est ce qu'il dit dans son prologue, qu'il s'est trouvé dans trente-deux combats sur terre ou sur mer[2].

Je le perds de vue depuis cette année 1285 jusqu'en l'année 1300, où je le vois se fiancer à Valence, à l'âge de trente-cinq ans[3], avec une jeune fille encore enfant, et partir pour la Sicile, où il fut fondé de pouvoirs du général templier Roger de Flor, et initié à toutes les affaires importantes qu'il eut tant sur terre que sur mer[4]. Je le retrouve là chef d'une connétablie employée au siége de Messine contre le duc de Calabre, petit-fils de Charles d'Anjou. « Et je peux bien vous raconter tout ce qui s'est passé, dit-il, car j'étais présent au siége, du premier jour jusqu'au dernier[5], avec ma connétablie. »

Après la paix de 1303, Muntaner fut du nombre de ceux qui s'attachèrent à la fortune de Roger de Flor et partirent avec lui pour cette célèbre expédition qui protégea en effet l'empire grec contre les menaces des Turcs, tous les jours de plus en plus rapprochés de Constantinople, mais qui ne fit guère moins de mal qu'elle en empêcha; car la Grande Compagnie catalane livra elle-même l'empire grec au pillage et finit par aller dresser ses tentes dans le duché et la ville d'Athènes, après en avoir dépossédé les conquérants français.

Ce fut Muntaner qui, comme il nous l'apprend, assista à la rédaction et à l'ordonnance du traité conclu entre Roger et Andronic, pour régler les conditions avant le départ[1].

Toute cette partie de la chronique de Muntaner est écrite avec autant d'exactitude que de talent; les faits, les lieux, les hommes y sont retracés au vif et avec leur véritable physionomie. J'ai soigneusement comparé son récit avec celui des auteurs grecs du temps, et j'ai toujours reconnu à Muntaner l'avantage, non-seulement d'un esprit plus judicieux et d'un caractère plus ferme, mais aussi d'un jugement plus impartial envers ses ennemis eux-mêmes et d'un respect plus persévérant et plus laborieux de la vérité. Quant à la forme même du récit, il a sur tous une incontestable supériorité; et je ne connais pas d'écrivain, sans aucune exception, qui sache mieux que lui transporter son lecteur au milieu des batailles et l'échauffer au feu de ses propres passions.

Muntaner s'embarqua en Sicile avec son ami et chef Roger de Flor, qui avait été pourvu de la dignité de mégaduc de l'empire et qui conduisait à Andronic, sur trente-six bâtiments, 1500 cavaliers et 5000 hommes de pied, sans y comprendre les marins de la flotte. Ils relâchèrent d'abord à Monembasie, où ils trouvèrent la solde stipulée avec l'empereur, et se dirigèrent aussitôt sur Constantinople, où ils arrivèrent au mois de septembre 1303. Roger y épousa, suivant les conditions convenues, Marie, fille de Jean Asan, dixième roi de Bulgarie[2], qui, après avoir été dépossédé du royaume par son beau-frère, Tertère, s'était réfugié à Constantinople, et y avait épousé Irène, sœur de l'empereur Andronic, de laquelle il avait eu Marie. Aussitôt

(1) En Peralada havia una fembra *que yo conegui e viu*, que havia nom Na Mercadera, per ço com tenia obrada de mercaderia (c. CXXIV).

(2) Es raho que faça moltes gracies a Nostre Senyor Ver Deus e a la sua beneyta mare, Madona Sancta Maria, e a tota la cort celestial, de la gracia e de la merce que m'ha feyta e de molts perills que m'ha gitat e escapat, axi de xxxij batayles, entre de mar e de terra, en que som stat (Prolech).

(3) Il dit à l'an 1310 : « Ma muller, que havia affermada fadrina en la ciutat de Valencia, be havia x anys (c. CCI).

(4) De les quals maravelles (les prouesses des Catalans et Aragonais en Romanie, qui l'ont surtout décidé à écrire sa chronique) null hom tant verdaderament non poria recomptar la veritat com yo fas, qui fuy en Sicilia en la sua prosperitat (du templier Roger de Flor), procurador general seu, e cabl en tots los affers seus, els majors que ell feu, e per mar e per terra; que cascu m'en devets mills creure (c. CXCIII).

(5) E yo puch vos ho dir, que yo fui en lo setge del primer dia tro al darrer. E havia dejus ma conetablia de la terra de Sancta-Clara entro al palau del senyor rey. Segurament, que en aquell lloch portaven mes d'affany quen nengu de la ciutat, si que assats nos daren que fer, qui per terra qui per mar (c. CXCV).

(1) Yo mateix fui al dictar e a ordonar los dits capitols (c. CXCIX).

(2) Voyez ci-joint, la généalogie des rois de Bulgarie.

après les noces l'armée catalane passa en Asie par la presqu'île de Cyzique, afin d'y faire tête aux Turcs, qui avaient enlevé aux empereurs grecs plus de trente journées de pays, et faisaient des incursions jusque sous les murs de Constantinople[1]. Ils trouvèrent les Turcs à deux lieues du point de débarquement, leur livrèrent bataille et les défirent, huit jours après avoir pris congé de l'empereur. On était alors à la fin d'octobre, et dès le premier novembre l'hiver se déclara avec une telle impétuosité que Roger se décida à passer l'hiver à Cyzique, avec sa femme, qu'il avait envoyé chercher à Constantinople.

A peine le mois de mars 1304 fut-il arrivé que Roger reconduisit lui-même sa femme à Constantinople, en rapporta le 15 mai la paie de ses troupes, et le 1er avril fit déployer sa bannière. Les Turcs furent battus et repoussés, et Roger marcha sur Philadelphie, où il passa quinze jours, puis il alla de là à Nymphée, à Magnésie et à Thyrra.

Pendant ce temps, Bérenger de Rocafort, qui avait refusé de livrer deux châteaux qu'il occupait en Calabre avant d'avoir été payé de ce qui lui était dû, à lui et à ses troupes, et que cette négociation avait empêché de quitter la Sicile en même temps que Roger, venait d'arriver à Constantinople, et là l'empereur lui avait donné l'ordre d'aller se réunir à Roger partout où il le trouverait. Rocafort s'était donc aussitôt rendu à Chio, où il avait trouvé le commandant de l'escadre de Roger, avec lequel il avait fait route pour le port d'Ania[2], et de là il avait expédié un courrier à Roger pour lui faire part de son arrivée. « Roger, dit Muntaner, en fut très satisfait et voulut que j'allasse jusqu'à Ania pour y prendre Berenger de Rocafort et l'amener jusqu'à la ville d'Ayasaluck[3], que l'Écriture nomme Éphèse. »

Muntaner partit en effet avec son escorte, conduisant à Rocafort vingt chevaux de selle pour le ramener avec lui, et tous vinrent à Ephèse, où, à quelques jours de là, arriva aussi Roger, qui après quelques jours de repos marcha sur les Turcs et poursuivit ses avantages jusqu'aux frontières d'Arménie. Le 15 août se donna contre les Turcs une nouvelle bataille, dans laquelle Muntaner assure que les siens eurent tout l'avantage. De là Roger revint à Ania, et, d'après l'ordre de l'empereur, quitta l'Anatolie, établit ses quartiers à Gallipoli et vint trouver l'empereur à Constantinople, avec quelques hommes de suite. L'empereur reconnaissant ou effrayé revêtit Roger de la dignité de César, et dès les derniers jours de décembre, Roger revint avec sa femme et ses beaux-frères passer le reste de l'hiver au milieu des siens à Gallipoli. Dès les premiers jours du printemps de l'année 1305, il devait retourner en Asie pour compléter la conquête de l'Anatolie et des îles que l'empereur voulait lui inféoder. Avant de se mettre en route, malgré les conseils de sa femme, grosse de sept mois, il voulut aller prendre congé de Michel, fils d'Andronic, qui était à Andrinople. Michel n'avait pu lui pardonner des succès qui faisaient sa propre humiliation, et Roger fut assassiné dans le palais du fils de l'empereur, le 28 mars 1305.

Muntaner était resté à Gallipoli avec le gros de l'armée catalane, qui se vit bientôt attaquée par les troupes impériales, mais qui tint bon, fortifia la ville, et fut en peu de temps en état de venger la mort de son chef sur les hommes et sur le pays, toutefois après un défi noble et courageux que Muntaner raconte avec une fière simplicité.

Un des plus braves d'entre eux, Berenger d'Entença, allié de la maison d'Aragon par la reine, s'aventura dans une excursion maritime et fut pris en trahison par les Génois, qui l'emmenèrent à Péra et de là à Gênes. En repassant devant Gallipoli, Muntaner, ami d'Entença, offrit en vain aux Génois dix mille perpres d'or pour sa rançon; tout fut inutile pour le moment. Privés ainsi de leurs deux chefs les plus capables, les Catalans ne trouvèrent plus qu'en Muntaner la loyauté de caractère, l'intelligence et l'esprit d'ordre, de conciliation et de fermeté à la fois qui pouvaient réunir en un seul faisceau toutes ces volontés violentes et diverses. Dans ce moment de trouble, la plupart étaient d'avis de quitter sur-le-champ Gallipoli et de se transporter avec toutes leurs nefs dans l'île de Lesbos, pour de là faire la guerre à l'empereur; l'autre avis qui fut celui de Muntaner, était, dit-il[1] : «...... Que grande honte serait à nous si, après avoir perdu deux hauts seigneurs et tant de braves

(1) Le fondateur de la race des Osmanlis, Osman, dès la fin du XIIIe siècle, avait obtenu du sultan seljoucide d'Iconium Alaeddin, le territoire de Khanadjohissar, qu'il avait conquis, et le titre de prince. Sa domination remplaça peu à peu celle des Seljoucides, et 150 ans après anéantit celle des Grecs. (*Voy.* Hammer, t. I, p. 75 et suiv.) Afin d'éclaircir de la manière la plus complète la situation politique de cette partie de l'empire arrachée aux Grecs par les Seljoucides d'abord, puis par les Turcs, je crois devoir ajouter ici, sous forme généalogique abrégée, un tableau de la marche de ces deux conquêtes. (Voyez les généalogies des Seljoucides et Osmanlis ci-jointes.)

(2) *Voy.* l'atlas catalan de 1375 (t. XII des Notices des manusc. de la Bibl. R.).

(3) Muntaner l'appelle Alto-Lloch et l'atlas catalan Altologo.

(1) V. Muntaner, c. CCXIX, p. 439.

gens qu'on nous avait tués par si haute trahison, nous ne les vengions pas, ou si nous ne mourions pas avec eux; qu'il n'y avait personne qui ne dût nous en lapider, surtout étant gens de haute réputation comme nous étions, et la justice étant de notre côté, et qu'ainsi il valait mieux mourir avec honneur que vivre avec déshonneur. Que vous dirai-je? Le résultat du conseil fut : qu'il fallait décidément combattre et poursuivre la guerre, et que tout homme qui dirait autrement devait mourir. Afin de garantir encore mieux notre résolution, il fut arrêté que, sur chacune de nos galères, lins et barques, et sur notre nef, nous enlèverions deux planches du fond, afin que nul ne pût faire compte de se sauver par mer, et qu'ainsi chacun songeât à bien faire; et tel fut le résultat de notre conseil. Ainsi nous allâmes aussitôt défoncer tous nos bâtiments; et je fis faire sans délai une grande bannière en l'honneur de saint Pierre de Rome, pour être placée sur notre tour; et je fis faire aussi une bannière royale aux armes du seigneur roi d'Aragon, une autre aux armes du roi de Sicile, et une autre en l'honneur de saint Georges; ces trois-là pour les porter au combat et celle de saint Pierre pour rester à notre maîtresse tour; et du jour au lendemain elles furent faites. »

Partout, à dater de ce moment, on voit Muntaner revêtu de la confiance des siens pour les postes les plus difficiles. Après la célèbre bataille d'Apros, au mois de juillet 1305, à laquelle il assista et dans laquelle fut défait le fils de l'empereur, tous revinrent à Gallipoli, et c'était sous l'autorité seule de Muntaner qu'était placée toute cette armée tant qu'elle était à Gallipoli.

« Gallipoli, dit-il, était le chef-lieu de toute l'armée, et moi j'étais à Gallipoli avec toute ma maison et tous les secrétaires de l'ost, et j'étais capitaine de Gallipoli; et tant que l'armée y était, tous devaient reconnaître mon autorité, du plus grand au plus petit. J'étais de plus chancelier et trésorier de toute l'armée, et tous les secrétaires de l'ost réglaient avec moi; de telle sorte qu'en nul temps ni à aucune heure aucun de ceux qui étaient dans l'ost ne savait combien nous étions, excepté moi. Et je tenais écriture pour savoir pour combien de chevaux bardés et pour combien de chevaux armés à la légère chacun prenait part, et il en était de même pour les hommes de pied; si bien que c'était d'après mon registre que se réglaient les chevauchées. Et j'avais le cinquième du profit de toutes les courses, aussi bien courses de mer que chevauchées. Je tenais aussi le sceau de la compagnie; car aussitôt que le césar Roger eut été tué et le mégaduc Bérenger d'Entença fait prisonnier, la compagnie avait fait faire un grand sceau sur lequel était le bienheureux saint Georges, et l'inscription portait : « Sceau de l'ost des Francs qui règnent sur la Macédoine[1]. » Et ainsi Gallipoli fut toujours le chef-lieu de toute cette compagnie, savoir pendant sept ans que nous en fûmes les maîtres et durant cinq ans desquels nous y vécûmes à bouche-que-veux-tu, mais sans jamais semer, planter ni labourer. Et lorsque toute la compagnie fut réunie dans cette ville, le sort tomba sur moi pour rester à la garde de Gallipoli, des femmes et des enfants, et de tout ce qui appartenait à la compagnie. »

« La compagnie, ajoute-t-il ailleurs[2], se sépara en trois corps échelonnés les uns après les autres, savoir : Ferrand Ximénès à Madite; moi Ramon Muntaner à Gallipoli, avec tous les hommes de mer et autres, car Gallipoli était le point central de tout. Et là venaient tous ceux qui avaient besoin de vêtements, d'armes ou d'autres choses, et c'était en cette cité qu'ils trouvaient ce dont ils avaient besoin; et là venaient et demeuraient tous les marchands, quels qu'ils fussent. Et à Rodosto et à Panido était Rocafort avec tout le reste de la troupe; et tous nous étions riches et à l'aise. Nous ne semions, ni ne labourions, ni ne cultivions les vignes, ni ne les taillions, et cependant nous récoltions chaque année autant de vin qu'il nous en fallait pour notre usage, et autant de froment et autant d'avoine; et ainsi vécûmes-nous pendant cinq ans à bouche-que-veux-tu. »

Muntaner eut fort à faire pour défendre Gallipoli, car tous voulaient aller où les appelait l'espoir de la vengeance et du pillage. Malgré les plus belles promesses, il ne put retenir avec lui que cent trente hommes de pied et cent cavaliers. « Ainsi dit-il gaîment[3], je restai mal accompagné d'hommes, mais bien accompagné de femmes; car il resta très certainement plus de deux mille femmes, entre unes et autres, avec moi. »

C'est avec ce faible renfort qu'il fut obligé de défendre Gallipoli contre les forces des Génois, qui prétendaient protéger en Constantinople le jardin de la commune de Gênes[4]. Il faut lire dans Muntaner lui-même le récit animé de ce siége, dans le-

(1) Sagell de la host dels Fraucbs que regnen lo regne de Macedonia (c. CCXXVI).

(2) P. 446, c. CCXXIII.

(3) P. 449, c. CCXXVI.

(4) E lo desafiament fo aytal : que ell nos manava eus deya, de part del comu de Genova, que nos que exquessem de llur jardi; ço era l'imperi de Constantinoble que era jardi del comu de Genova (c. CCXXVIII).

quel, entre son cheval et lui, ils reçurent treize blessures.

Le retour de Berenger d'Entença de Catalogne en Grèce, au lieu de leur rapporter une force nouvelle, devint au contraire une cause d'affaiblissement, par la jalousie que lui portait Rocafort, qui sentait que son humble naissance le mettrait toujours dans une situation inférieure à celle de Bérenger. Muntaner était incessamment occupé à les raccommoder, au grand hasard de sa personne, obligé qu'il était, pour aller sans cesse des uns aux autres, de passer devant des forteresses ennemies qui leur faisaient frontière. Ce fut en ce moment que l'infant Fernand de Majorque fut envoyé en Grece, pour prendre le commandement général, au nom du roi Frédéric de Sicile, qui avait fait avec lui un traité dont Muntaner rapporte les clauses secrètes avec une véracité qu'il m'a été facile de constater, puisque ce traité secret est conservé dans l'ancien trésor des chartes, aux archives du royaume [1].

L'arrivée de l'infant, dont la mission était communiquée à Muntaner en particulier par une lettre confidentielle du roi, ne put réunir les esprits; on le pria toutefois de se porter comme conciliateur et de se disposer à partir de Gallipoli qu'on avait complétement épuisée, pour aller chercher des lieux mieux approvisionnés.

« Il est vrai, dit Muntaner[2], que nous avions séjourné au cap de Gallipoli et dans cette contrée pendant sept ans depuis la mort du césar; nous y avions vécu pendant cinq ans à bouche-que-veux-tu, et en même temps nous avions dévasté toute la contrée à dix journées à la ronde et nous avions détruit les habitants, si bien qu'on ne pouvait plus rien y recueillir; il fallait donc forcément abandonner ce pays-là. »

C'est une lecture qui a tout l'intérêt d'un roman de chevalerie que celle du fragment de sa chronique dans lequel Muntaner décrit la migration des Catalans de Gallipoli à Christopoli et au cap Cassandria, leur hivernage sur ce cap, leur marche à travers la Macédoine jusqu'au pied de l'Olympe et de l'Ossa, et de là à travers les délicieuses vallées de la Thessalie jusqu'à leur arrivée dans le duché d'Athènes, où ils livrèrent bataille au duc Gauthier de Brienne, qui y fut tué ainsi qu'un grand nombre de chevaliers français, et enfin leur prise de possession du duché d'Athènes.

Muntaner n'a pu raconter que fort sommairement le séjour des Catalans pendant près d'une année dans les vallées de la Thessalie, mais on peut suppléer à cette lacune par deux morceaux que l'on doit à un contemporain de Muntaner, le moine Théodule, plus connu sous le nom de Thomas Magister, déjà connu par d'autres ouvrages [1]. Ces deux fragments historiques se trouvent parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale, n° 231 et n° 2629, d'après lesquels je publie, à la suite de cette Notice, le premier, qui est l'éloge d'un nommé Chandrinos, qui, pendant le séjour des Catalans en Thessalie, eut plusieurs rencontres avec eux. Théodule, en racontant la gloire de Chandrinos, nous fait connaître en même temps quelques détails tout-à-fait inconnus jusqu'ici sur le séjour des compatriotes de Muntaner près des cimes de l'Olympe. Le second est une lettre écrite par Théodule au philosophe Joseph sur l'invasion des Catalans qu'il nomme Italiens, et des Turcs auxquels il donne le nom de Perses [2].

Ramon Muntaner avait quitté ses compatriotes presque en sortant de Gallipoli; c'était lui qui, pendant que les autres se faisaient voie par terre, était chargé de l'escorte de mer.

« Il fut convenu, dit-il [3], que tous ensemble nous abandonnerions le pays, et que moi, sur les vingt-quatre lins que nous avions, parmi lesquels se trouvaient quatre galères (les autres étaient des lins armés), j'embarquerais tous les hommes de mer, toutes les femmes et tous les enfants, et que je m'en irais par mer jusqu'à la ville de Christopoli, qui est à l'entrée du royaume de Salonique, et qu'avant de partir je démolirais et incendierais le chateau de Gallipoli, le chateau de Madite et tous les lieux dont nous étions les maîtres. »

Sa commission exécutée avec décision et intelligence, Muntaner quitta Gallipoli et arriva à cette île de Tassos où le grand historien Thucydide passa de longues années. Elle était alors possédée par un de ses anciens amis, Ticino Zaccaria le génois qu'il avait autrefois aidé à se rendre maître de Phocée [4], où il acquit des richesses telles qu'après s'être acquitté de ses engagements avec Muntaner et lui avoir donné part au butin, il put de là en avant entreprendre des conquêtes pour lui seul. Parmi le

(1) Je l'ai rapporté en entier p. 457. (2) P. 460, c. CCXXXI.

(1) Theoduli monachi, sive Thomæ Magistri *orationes* 4 et *epistolæ* 8, editore ac interprete Laurentio Normanno, Anno Christi 1095. Upsalæ, Henricus Keyzer, grec et latin; et plusieurs autres ouvrages de grammaire.

(2) Le savant Boissonnade a publié ces deux morceaux d'après les mêmes manuscrits, en 1830, dans ses *Anecdota Græca è codicibus regiis* (t. II, p. 188 et 212), et il est inconcevable que M. Hoffmann, dans son Lexique bibliographique, etc., dont le troisième volume a paru en 1836, ait oublié de faire mention de cette publication parmi celles de Thomas Magister.

(3) P. 461, c. CCXXXI.

(4) Foya, dans Muntaner et dans l'atlas catalan de 1375.

butin se trouvaient surtout, suivant Muntaner, trois reliques précieuses. « L'une était un livre qui s'appelle l'*Apocalypse*, qui était écrit en lettres d'or de la propre main du bienheureux monseigneur saint Jean; et sur les couvertures il y avait une grande multitude de pierres précieuses; la deuxième, une chemise très précieuse et sans aucune couture, que madame sainte Marie fit de ses mains bénites, et c'était toujours cette chemise que portait monseigneur saint Jean quand il disait sa messe; la troisième était un morceau de la vraie croix, que monseigneur saint Jean évangéliste enleva de sa propre main de la vraie croix, et de la place même où J.-C. avait appuyé sa précieuse tête. Et le morceau de la vraie croix était richement enchâssé dans l'or et entouré de pierres précieuses d'une valeur immense, et le tout était suspendu à une chaînette d'or que monseigneur saint Jean portait toujours à son cou. » L'Apocalypse et la chemise restèrent en lot à Zaccaria; Muntaner obtint le morceau de la vraie croix, qui plus tard lui fut enlevé, avec tout ce qu'il rapportait, par les Vénitiens. A l'aide de ses richesses, Zaccaria avait fini par se rendre maître du château et de l'île de Tassos, où Muntaner venait le visiter, et où il fut accueilli de lui de la manière la plus gracieuse. Aussi ajoute-t-il : « Le proverbe catalan est bien vrai qui dit : Oblige et ne regarde pas qui; car en ce lieu où je ne pensais jamais aller, j'éprouvai un grand plaisir, et le seigneur infant par moi, ainsi que toute notre compagnie[1]. »

Ce jour-là même y arriva de son côté l'infant Fernand, qui avait quitté l'armée catalane à la suite des intrigues de Rocafort et de la mort de Bérenger. Les nouvelles qu'il apporta décidèrent Muntaner à se séparer de ses anciens amis pour conserver sa foi à l'infant; mais il n'était pas homme à se séparer ainsi d'eux comme par surprise et sans avoir pris ses précautions pour la défense de ceux dont les intérêts lui étaient confiés. Il pria donc l'infant de l'attendre quelques jours à Tassos, où il recommanda à son ami Zaccaria de le bien traiter, puis il se rendit à l'armée, et là fit donner garantie à tous ceux qui n'étaient pas du parti dominant, ou les fit accompagner en lieu sûr en leur donnant chariots et barques pour eux et leurs effets, et il convoqua tous les chefs de l'armée pour leur reprocher hautement l'indignité de leur conduite et sa résolution formelle de se séparer d'eux.

« Et en présence de tous, dit-il[2] je rendis le sceau de la communauté dont j'étais le gardien, ainsi que tous les registres, et leur laissai aussi tous les secrétaires de l'ost et pris congé d'eux. En vain ils me prièrent de ne pas les quitter, et surtout les Turcs et Turcopules nos alliés, qui vinrent à moi en pleurant et me conjurant de ne pas les abandonner; car ils me regardaient comme un père; et la vérité est qu'ils ne m'appelaient jamais que le *cata*, qui en langue turque signifie père. Et je dirai aussi qu'en vérité je leur portais moi-même plus d'affection qu'à aucuns; car c'était sous mon autorité qu'ils avaient été placés à leur entrée, et ils avaient toujours eu plus de confiance en moi qu'en aucun autre de l'ost des chrétiens. Et moi je leur répondis, que pour rien au monde je ne consentirais à rester, ne pouvant faillir dans ma foi au seigneur infant qui était mon seigneur. »

(1) V. p. 467. (2) V. p. 463.

Après avoir ainsi pris congé selon toutes les formes et avoir laissé ses amis dans ce pays tout neuf à exploiter, il vint rejoindre l'infant à Tassos, et tous deux passèrent par le duché d'Athènes, où régnait alors Guillaume II de La Roche, premier pair d'Achaïe, mari de la jeune Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin par son second mariage avec Florent de Hainaut, arrière-petit-fils de Baudouin Ier de Constantinople. Ils débarquèrent d'abord à Armyros, où ils mirent tout à feu et à sang pour se venger des gens du pays qui avaient tué quatre hommes qu'y avait laissés l'infant pour faire du biscuit. D'Armyros ils allèrent à Scopelos qu'ils ravagèrent, puis au cap de Négrepont. Malgré les observations de Muntaner, l'infant s'obstina à passer par la ville de Négrepont, placée sous la domination d'un des seigneurs tierciers de la famille dalle Carceri[1], s'imaginant qu'il serait aussi bien accueilli à son retour qu'il l'avait été à son premier passage, et malgré tout le monde l'infant décida qu'il y passerait.

« A la male heure, dit Muntaner[2], nous prîmes cette route; et nous nous mîmes la corde au cou, de notre pleine science. C'est toujours grand danger de marcher avec fils de roi quand ils sont jeunes; car ils se trouvent de si bon sang qu'ils ne peuvent se persuader que pour rien au monde aucun homme doive leur faire de la peine. Et assurément cela devrait être ainsi si le monde connaissait ses devoirs; mais il les connaît si peu que rarement il rend à prince ce qu'il lui doit. Et il faut dire aussi que ce sont des seigneurs tels qu'on n'ose s'opposer à rien de ce qu'ils veulent décider; et c'est ce qui nous advint, et il nous fallut consentir à notre propre destruction. »

Il advint que, par malheur pour eux, venait d'arriver à Négrepont une flotte vénitienne à bord de

(1) Voyez les 3e, 4e, et 5e pairies d'Achaïe, dans mes tables généalogiques. (2) V. p. 467.

laquelle se trouvait un envoyé de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel et père de Philippe de Valois, depuis roi de France. Charles de Valois, qui n'avait pu obtenir l'Aragon, où il n'avait jamais été, comme le dit Muntaner, que roi du vent, cherchait à s'en dédommager en donnant de la réalité à son titre d'empereur. Thibaut de Cepoi était envoyé par lui pour préparer les voies; déjà, plusieurs années auparavant (1306), Thibaut avait négocié avec le doge vénitien Gradenigo un traité déposé encore aujourd'hui dans l'armoire de fer aux archives du royaume et scellé de la bulle d'or de Venise[1]; et c'était en vertu de ce traité que Thibaut de Cepoi faisait route avec dix galères vénitiennes et un lin armé. Outre ce traité, une autre

(1) Voici ce traité, tel que je l'ai copié sur l'original, dans l'armoire de fer :

In nomine Domini Nostri Jesu-Christi, amen

Anno Nativitatis ejusdem 1306, die 19, intrante mense decembris, quarte indictionis;

Gravibus exasperata conviciis, dolorosis afflicta puncturis, sacrosancta Romana Ecclesia, unica sponsa Christi, mater nostra, de execrabili inveterati scismatis dispendio, per quod diabolice fraudis dampnosa nequicia ab ipsâ, que est caput catholicorum omnium et magistra super universas orbis ecclesias obtinens principatum, Grecorum Ecclesiam segregavit, filiorum suorum implorat auxilium, cunctorumque quos fidei zelus et fervor fidei catholice accendit, querens presidia, implorausque succursum ut eamdem Grecorum Ecclesiam à Petracristo succisam in errorem et scissure, demum, proh dolor! constitutam, ad vere fidei disciplinam summâ diligenciâ providâ et discretâ, alti consilii maturitate reducat.

Hinc est cum illustris et magnificus princeps dominus Karolus, regis Francie filius, Valesie, Alençonis, Carnoti, Andegavieque comes, accensus zelo fidei ut ipsam Grecorum ecclesiam quam à malo timor Dei non revocat, virtute bellicâ ad vere fidei disciplinam reducat et ad recuperacionem ipsius imperii ferventer intendat, attendens et sciens quod illustris et magnificus dominus Petrus Gradonico, Dei graciâ Venecie, Dalmacie, atque Chroacie dux, dominus quarte partis et dimidie tocius imperii Romanie et potens commune suum Venecie quos erga ipsam Romanam Ecclesiam nulla teruit vel mutavit necessitas, dictum negocium ferventer et viriliter amplectantur, opem et operam efficacem apponere proponentes ad prefatos dominum ducem et commune Venecie, nobiles et sapientes viros dominos Theobaldum de Cepoy militem, et Petrum dictum Le Riche, subdecanum Carnotensem, in suos ambaxatores, procuratores et nuncios speciales, cum pleno et sufficienti mandato ad tractandum, ordinandum, conveniendum, paciscendum et confederandum, faciendum et firmandum ordinaciones, convenciones, pacta et confederaciones cum predictis domino duce et communi Venecie, pro ipsius orthodoxe fidei deffensione et dicti imperii recuperacione, transmisit; et post plures tractatus habitos hinc et inde, omnipotens Deus qui concordias facit, suâ pietate partes easdem concordans, in subscriptam deduxit concordie unitatem.

Siquidem, illustris et magnificus dominus Petrus Gradonico, Dei graciâ dux Venecie predictus, unâ cum suis minori et majori consiliis communis Venecie, ad sonum campane et voces preconum more solito congregatis, et ipsa consilia et homines ipsorum consiliorum unâ cum domino duce predicto pro se et communi Venecie ex unâ parte, et suprascripti domini Theobaldus, miles, et Petrus, subdecanus Carnotensis, ambaxatores, procuratores et nuncii suprascripti principis domini Karoli, suum habentes ad hoc mandatum, sigillo cereo rubeo pendenti ipsius munitum subter-annexi tenoris, procuratorio nomine ejusdem domini Karoli, ex parte alterâ, ad deffensionem fidei et recuperacionem ejusdem imperii Romanie quod nunc detinetur per Andronicum Paleologum et alios occupatores et detentores ejusdem imperii occupatum, pacta et convenciones et veram societatem, unionem et confederacionem perpetuò duraturam, secundum infrà scriptum modum et formam, inter se concorditer inierunt.

In primis videlicet : quod illa pacta et convenciones que olim habita et facta fuerunt inter serenissimos principes dominum Phylippum condam imperatorem Romanie et dominum Carolum primum regem Sicilie ex unâ parte et dominum ducem et commune Venecie ex alterâ, super recuperacionem dicti imperii Romanie, sicut per omnia continent, ita simili modo nunc fuit et est firmatum inter supradictum dominum Karolum per se et suis heredibus et successoribus ex unâ parte et dictos dominum ducem et commune Venecie ex parte alterâ, super ipsius imperii recuperacionem, que debeant de cetero per jam dictas partes inviolabiliter observari cum infrà scriptis mutacionibus, declaracionibus, addicionibus et substractionibus que per ordinem inferiùs declarantur; scilicet quod :

Quanquam in ipsis pactis et convencionibus supradictis, inter alia, sit certus specificatus numerus equorum et galearum ponendorum et ponendarum per partes, pro ipsius imperii recuperacione, si tamen ipsis videbitur partibus quod minor numerus equorum et galearum sit sufficiens pro ipsâ recuperacione, hoc remaneat in voluntate et beneplacito partis utriusque, hoc addito et eciam expresso, quod id quod partibus predictis videbitur esse sufficiens et in principio et quolibet tempore, tam de equis, equitibus et peditibus quam de galeis, per quamlibet partium teneri debeat pro hoc facto, usque ad guerram finitam.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, in nomine Domini, per ipsas partes debeat fieri passagium super recuperacionem predictam, à mense martii prius venturi in anteâ usque ad unum annum indè venturum. Et fieri debeat apud Brundusium; quo loco et tempore dicte partes esse teneantur et debeant cum omnibus suis exercitibus et guarnimentis.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, totum navigium quod dictus dominus Karolus pro se, equis et gente suâ, accipere debebit pro hoc facto pro pecuniâ, vel precio, vel naulo, accipiet de Veneciâ pro precio, vel naulo competenti, si eidem domino Karolo placebit accipere de Veneciâ; et de hoc certificabit dominum ducem et commune Venecie usque ad Pascam resurrectionis Domini primò venturam.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, si essent aliqui qui vellent factum predictum impedire et inimicari parti alter-utri, supradicte partes debeant se juvare ad invicem et facere de impedientibus seu inimicantibus tanquam de propriis inimicis.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, medio tempore usque ad predictum terminum ipsius passagii fiendi ponantur per dictas partes ad custodiam maris et terrarum nec non ad nocendum inimicis communibus in imperio, galee 12; in hunc modum, videlicet : quod 5 ipsarum sint benè armate in Veneciâ et due alie cum dimidiâ ubicumque placebit eidem domino Karolo ad expensas ipsius domini Karoli, et 4

pièce authentique fait foi de l'exactitude parfaite de tous les détails donnés ici par Muntaner. C'est un compte-rendu de sa mission fait par Thibaut de Cepoi lui-même, et qui était autrefois déposé à la chambre des comptes [1].

Muntaner fut complétement pillé de tout, et l'infant conduit prisonnier dans le duché d'Athènes et renfermé au château de Saint-Omer, dans la ville de Thèbes. Thibaut de Cepoi crut frapper plus cruellement encore Muntaner en le conduisant à la grande compagnie catalane, d'après le bruit qui courait que Muntaner avait emporté avec lui une bonne partie du trésor de l'armée ; mais cette pensée de vengeance fut une occasion de triomphe pour Muntaner.

« Car aussitôt que ceux de la compagnie me virent, dit Muntaner [2], Rocafort et tous les autres, ils vinrent me baiser et m'embrasser, et ils pleurèrent tous sur les pertes que j'avais faites. Et les Turcs et Turcopules accoururent tous et voulurent me baiser les mains, et commencèrent à pleurer de joie, pensant que je venais pour rester avec eux. Et aussitôt Rocafort et tous ceux qui m'accompagnaient me conduisirent dans la plus belle maison qui fût là et me la firent livrer. Dès que je fus établi dans mon logement, les Turcs m'envoyèrent vingt chevaux et mille perpres d'or, et les Turcopules autant. Rocafort m'envoya un beau cheval,

alie cum dimidiâ in Veneciâ pro commune Veneciarum ex dictâ pecuniâ communis Veneciarum.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, pro parte dicti domini Karoli, accipiatur et ponatur magister seu capitaneus in galeis partis sue que armabuntur in Veneciâ, qui debeat esse de Veneciâ et facere expensas galearum ipsius domini Karoli, quas galeas habebit pro competenti precio à communi Venecie. Et si videbitur dictis partibus ponere plures duodecim galeis, illud plus solvatur per dictas partes per ratam, ut suprà dictum est.

Item cum in pactis et convencionibus suprà dictis, olim habitis inter dictos dominum Philippum, olim imperatorem, et dominum Karolum primum regem Sicilie et dominum ducem et commune Venetie, contineatur quod dominus dux debeat personaliter in dicto ire passagio, dicte partes sunt in concordiâ et consentiunt quod dominus dux ire possit, vel alium per se mittere, sicut sibi et consilio Venecie videbitur.

Item dominus Karolus predictus procurabit suo posse ergà dominum regem Francie fratrem suum quod dominus rex predictus frater suus dicet quod inimicabitur inimicis negocii.

Et hec omnia et singula suprà dicta, dicti domini Theobaldus, miles, et Petrus, subdecanus Carnotensis, procuratores, ambaxatores et nuncii ipsius domini Karoli, et pro ipso et suis heredibus et successoribus, solemni stipulatione promiserunt et promittunt, et juraverunt et jurant, ad sancta Dei evangelia, se facturos et curaturos quod dictus dominus Karolus, cujus sunt nuncii, sicut inter ipsas partes actum et conventum est, predicta omnia ratifficabit et acceptabit, et tactis corporaliter sacrosanctis Evangeliis jurabit, se et suos heredes et successores predicta omnia et singula, quantum ad eum pertinet pleuè et integrè attendere et inviolabiliter observare, et contrà ea vel eorum aliquid nullo modo, per se vel alios facere vel venire, et presenti publico instrumento et etiam instrumento coram eodem domino Karolo super hoc conficiendo, idem dominus Karolus, bullam suam seu sigillum faciet apponi, sicut dictus dominus dux, presenti instrumento coram dictis partibus confecto ejus bullam auream fecit apponi.

Dictus vero dominus dux, pro se et dictis suis consiliis et communi Venecie, eisdem dominis Theobaldo, militi, et Petro, subdecano, ambaxatoribus et nunciis ejusdem domini Karoli, solemni stipulatione similiter promisit et promittit, et juravit et jurat, ad sancta Dei Evangelia, tactis Scripturis, se et commune Veneciarum pleuè et integrè, quantum ad eos pertinet, inviolabiliter observare, et contrà ea vel eorum aliquid, per se vel alios, nullo modo facere vel venire.

Tenor autem prenominati mandati supradictorum, domini Theobaldi militis et Petri subdecani Carnotensis, ambaxatorum et nunciorum ejusdem domini Karoli, de verbo ad verbum talis est.

Karolus, regis Francie filius, Valesie, Alençonis, Carnotis, Andegavieque comes, notum facimus universis, quod nos, dilectis et fidelibus consiliariis nostris, Theobaldo de Cepoy, militi, Petro dicto Le Riche, subdecano Carnotensi, et Petro de Herbovillâ, militi, quos ad nobiles et prudentes viros, ducem, consilium et commune Venecie pro certis negociis spectantibus ad recuperacionem nostri Constantinopolitani imperii destinamus, damus et concedimus plenariam potestatem et mandatum speciale tractandi, nomine nostro, et pro nobis ordinandi, conveniendi, paciscendi, confederandi ordinaciones, convenciones, pacta et confederaciones, juramenti prestatione in animam nostram et penarum adjectione firmandi, cum duce, consilio et communi prefatis, super omnibus et singulis quae ad felicem recuperacionem imperii nostri predicti necessaria, expediencia vel utilia, eis aut duobus ex eis, videbuntur ; et omnia et singula faciendi quod nos, si essemus presentes, personaliter faceremus, ratum et gratum habituri quicquid per dictos consiliarios nostros vel duos ex eis factum, cum duce, consilio et communi prefatis concordatum et firmatum fuerit in omnibus et singulis suprascriptis et dependentibus ab eisdem.

Datum Parisiis, anno Domini 1306, die 28 mensis julii.

In quorum omnium testimonium presens publicum instrumentum, ad preces et requisicionem partium predictarum per me infrascriptum Johannem, notarium, in publicam formam redactum, prefatus dominus dux jussit suâ bullâ aureâ pendenti muniri.

Actum Venecie, in ducali palatio, in salâ ubi consuevit majus consilium civitatis Venecie congregari, presentibus nobilibus viris dominis Marco Grimaldo et Michaele Maurocino, procuratoribus Sancti-Marci, et discretis viris dominis presbitero Almârico, plebano ecclesie Sancti-Geminiani, Tanto, ducatus Venecie cancellario, presbitero Jacobo de Dho ecclesie Sancte Lucie, et presbitero Nicolao ecclesie Sancti-Jacobi de Luprio de Veneciâ, Donato Lambardo et Jacobo Eccelini, notariis et ducatus Venecie scribis, testibus ad hoc vocatis et rogatis, et aliis.

Ego Johannes, filius quondam Marchesini Egici, notarius, imperiali auctoritate judex ordinarius et publicus notarius, ducatus Venecie scriba, supradictis omnibus interfui, et dictis juramentis, et rogatus, ad preces et requisicionem dictarum partium scripsi, et in publicam formam redegi, meoque solito sigillo et nomine roboravi.

(1) Je l'ai rapporté, note 2, page 467.

(2) V. p. 469.

une mule, cent cafises d'avoine, cent quintaux de farine, de la viande salée et des bestiaux de toutes sortes. Enfin il n'y eût ni adalil, ni chef d'almogavares, ni le moindre individu de quelque valeur, qui ne m'envoyât ses présents, de telle sorte que, ce qu'ils m'envoyèrent dans l'espace de trois jours, on pourrait bien estimer que cela valait quatre mille perpres d'or; si bien que Thibaut de Cepoi et les Vénitiens se trouvèrent fort déçus de m'avoir amené là. »

Thibaut avait à ménager la compagnie, dont il voulait se faire un point d'appui pour les projets de Charles de Valois, et il fut obligé de promettre satisfaction complète des pertes occasionnées à Muntaner; car la compagnie déclara que Muntaner avait été leur père et leur tuteur à tous depuis qu'ils étaient partis de Sicile, et que tant qu'il avait été présent nul mal ne leur était arrivé On fit tout au monde pour décider Muntaner à rester; mais sur son refus on lui donna une galère en propre, et il retourna à Négrepont réclamer ce qu'on lui avait pris. « Là on se montra, dit-il [1], fort désireux que je pusse me contenter du vent, car quant aux effets je ne pus rien en recouvrer. » De Négrepont Muntaner se rendit à Thèbes, où il trouva le duc d'Athènes, Guy II de La Roche, malade de la maladie dont il mourut en novembre 1308, et il en obtint la permission de passer deux jours dans la prison de son ami l'infant. Il offrit même à l'infant de rester tout-à-fait auprès de lui; mais l'infant jugea plus utile à ses affaires d'expédier Muntaner en Sicile, au roi Frédéric. Muntaner s'arracha avec peine d'auprès de lui, mais non pas sans avoir fait promettre à son cuisinier, sur l'Evangile, de veiller sur sa vie[2]; puis il prit congé du duc d'Athènes, qui le combla de présents, et il retourna à Négrepont.

Là il s'embarqua et fit route par Spezzia, Malvoisie, le cap Malée, Porto-Quaglio, Coron et Sapienza; puis de là à Modon, sur la plage de Matagrifon et à Glarentza; de Glarentza à Corfou, puis au golfe de Tarente, à la pointe de Leuca, le long des côtes de la Calabre et enfin à Messine.

Muntaner alla aussitôt voir le roi dans sa maison de plaisance de Castro-Nuovo, et passa plusieurs jours avec lui à s'occuper des affaires de l'infant. Il songea ensuite aux siennes et demanda permission de se rendre en Catalogne pour y prendre sa femme, avec laquelle il avait été fiancé sept ans auparavant, lorsqu'elle était encore enfant, dans la cité de Valence. Le roi lui donna toutes facilités possibles, et Muntaner fit armer une galère à cent rames qui

(1) P. 471.

(2) Page 471.

était à lui, s'approvisionna de tout, fit ses achats de noce, et alla prendre congé du roi à Monte-Albano, où le roi lui avait donné rendez-vous.

Depuis quelque temps Frédéric se trouvait dans un grand embarras au sujet de la possession de l'île de Gerbes sur la côte d'Afrique. Cette île avait été donnée à l'amiral Roger de Loria, et depuis sa mort les divers gouverneurs qu'on y avait envoyés avaient successivement été frappés par de tels désastres qu'on ne trouvait plus personne pour y aller. Le roi, qui connaissait la résolution et l'habileté de Muntaner, profita de sa présence en Sicile pour le conjurer de se charger de ce poste difficile; et quand Muntaner se présenta pour prendre congé, le roi lui conta tout son embarras.

« Aussi avons-nous pensé en notre âme, lui dit le roi [1], qu'il n'est personne en tout notre royaume qui puisse nous donner là-dessus aussi bonne assistance que vous, et cela pour bien des raisons; d'abord, surtout, parce que vous avez plus vu de guerres qu'homme qui soit en notre royaume; puis parce que vous avez longtemps gouverné des gens d'armes et savez comment il faut les conduire, puis vous connaissez la langue sarrazine, et vous pouvez ainsi sans truchement faire vos propres affaires, soit en ce qui concerne les espions, soit de toute autre façon, dans l'île de Gerbes; et enfin par beaucoup d'autres bonnes raisons qui sont en vous. »

Muntaner accepta, après avoir fait agréer au roi ses moyens de défense, et reçut l'investiture de l'île de Gerbes et de celle des Querquens [2], qu'il sut défendre avec un rare courage pendant le temps qu'il les posséda, deux ans comme gouverneur, trois ans comme seigneur. Ce morceau d'histoire, quoique fort court, est rempli de détails curieux et intéressants sur les mœurs des peuplades africaines. La tranquillité une fois rétablie dans l'île et l'administration de sa propriété assurée, après deux ans d'efforts, Muntaner laissa un de ses parents à la garde du château et obtint autorisation d'aller enfin chercher sa femme. Il vint en Sicile prendre congé du roi et partit pour Valence. Il aborda en route à Majorque, où il trouva le roi Jacques et l'infant Fernand, qui avait d'abord été envoyé par le duc d'Athènes au roi Robert de Naples, dont il avait été fort bien traité, et qui, par suite des négociations mises en mouvement par Muntaner, avait enfin été rendu à la liberté et à son pays natal. « Aussi, dit Muntaner [3], le seigneur roi son

(1) P. 490.

(2) Sur l'atlas de 1375, *Cherchens*.

(3) P. 495.

père lui répéta-t-il souvent que j'étais, après lui, la personne au monde qu'il devait le plus chèrement aimer. »

Il partit ensuite pour Valence, y resta vingt-deux jours à faire célébrer son mariage, prit sa femme sur sa galère et fit voile vers Majorque. Jacques venait de mourir ; mais son fils Sanche ne se montra pas moins gracieux que son père pour Muntaner, et l'infant Fernand et lui comblèrent Muntaner et sa femme des plus riches présents. De Majorque Muntaner fit voile pour Minorque et de là pour la Sicile. Il laissa sa femme à Trapani ; alla voir le roi à Messine, passa quelques jours du mois de juillet auprès de lui à Monte-Albano, et lui remit deux beaux faucons de chasse de la part de l'infant Fernand. Comblé de nouveaux présents, il vint reprendre sa femme à Trapani et retourna dans sa seigneurie de Gerbes, où en vrai souverain il fit avec elle sa joyeuse entrée [1]. « Et, par la grâce de Dieu, nous y passâmes, ajoute-t-il, en bonne paix, joyeux et satisfaits, les trois ans pendant lesquels le seigneur roi m'avait accordé le château de Gerbes. »

Durant ces trois années de paix pour Muntaner, la guerre avait été renouvelée en Sicile par le roi Robert de Naples, et Fernand de Majorque était arrivé en Sicile pour secourir son ami le roi Frédéric contre son beau-frère le roi Robert de Naples. Une trêve négociée par les reines [2] ayant enfin mis un terme aux hostilités, Fernand de Majorque, qui n'avait qu'un établissement peu considérable, soit en Aragon, soit en Sicile, où Frédéric lui avait donné la ville de Catane, tourna de nouveau ses yeux sur la Morée.

La plus jeune des filles du prince Guillaume de Ville-Hardoin, Marguerite de Matagrifon, dont il est plusieurs fois question dans la Chronique de Morée, venait de perdre son mari, le comte d'Andria, de la famille des Baux, et il lui restait de lui une jeune fille âgée de quinze ans qui, en vertu du testament du prince Guillaume, avait aussi des droits éventuels à faire valoir sur la principauté de Morée. Marguerite résolut de remettre la défense de ses droits à un protecteur puissant, et songea à Fernand, qui pouvait être soutenu d'une alliance avec la compagnie catalane, par laquelle les Français venaient d'être dépossédés du duché d'Athènes. Apprenant donc que Fernand était en Sicile, elle envoya proposer la main de sa fille et ses prétentions sur la Morée à Fernand, qui accepta, sous la condition toutefois que la fille lui plairait. Marguerite de Ville-Hardoin amena donc sa fille à la cour de Sicile.

« Et quand ils eurent vu la jeune Isabelle, dit Muntaner [1], qui eût donné à l'infant le monde entier avec une autre femme, n'eût pas obtenu qu'il renonçât à cette jeune fille pour un tel échange. Et il en était si ravi de plaisir qu'un jour lui paraissait une année jusqu'à ce que l'affaire fût conclue ; si bien qu'il déclara au seigneur roi, que décidément il voulait que cette jeune fille fût sa femme, et nulle autre au monde. Et ce n'est merveille s'il en fut tellement enamouré, car c'était bien la plus belle créature de quatorze ans que l'on pût jamais voir, la plus blanche, la plus rose et la mieux faite, et de plus pour son âge la plus habile fille qui fût au monde. »

Le mariage eut lieu au mois de février 1314, et Marguerite, belle-mère du prince, partit peu de mois après. Fernand se disposa à la suivre promptement avec des troupes suffisantes. Muntaner, qui en fut informé dans sa seigneurie de Gerbes, ne voulut pas que sa longue expérience faillît dans ce moment de crise à l'infant son ami. Il laissa son gouvernement de Gerbes bien gardé, et arriva à Catane offrir ses secours à l'infant. La princesse Isabelle était déjà fort avancée dans sa grossesse, et elle accoucha, treize mois après son mariage, le premier samedi du mois d'avril 1315, de l'infant Jacques de Majorque. Muntaner était débarqué peu de semaines auparavant, apportant à l'infant de riches présents en tapis de Tripoli, et en toutes sortes de belles étoffes et de choses curieuses de l'Afrique. Marguerite venait de mourir en Morée, et sa fille mourut deux mois après en Sicile, des suites de ses couches, trente-deux jours après la naissance de Jacques, en laissant son fils, et, au défaut de son fils, son mari Fernand, héritier de ses droits sur la Morée. Il avait été convenu par Muntaner avec l'infant, qu'après avoir remis l'île de Gerbes entre les mains du roi de Sicile il accompagnerait l'infant en Morée. La mort de Marguerite et d'Isabelle ne fit que fortifier ce désir de l'infant d'aller en personne s'assurer de la Morée, qui allait lui être disputée par un concurrent redoutable, Louis de Bourgogne, mari de Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et petite-fille, comme Isabelle de Matagrifon, du prince Guillaume, mais de la branche aînée. Toutefois, en persévérant dans le projet d'y aller lui-même, l'infant pensa que les services de Muntaner pourraient lui être plus précieux encore ailleurs qu'en

(1) Page 496.
(2) Page 498.

(1) P. 507.

Morée. Il faut lire dans sa chronique[1] le morceau touchant dans lequel Muntaner raconte comment l'infant le chargea de conduire son fils Jacques, à peine âgé de quelques mois, à sa grand'mère la reine d'Aragon. La description des soins tout maternels pris pendant le voyage de mer d'abord, puis pour le transport par terre, par le vieux guerrier, est toute remplie de naturel et de grâce[2]. Le chapitre de la livraison de l'infant à sa grand'mère, avec toute la solennité due, me paraît surtout plein de charme. Je ne sais si, malgré tous mes efforts pour reproduire la marche simple et naïve du récit original, j'aurai présenté un calque aussi exact que je l'aurais voulu du gracieux tableau, que je vais donner comme exemple ici, du transport par terre et de la remise de l'enfant aux mains de sa mère.

« J'avais, dit Muntaner[3], fait faire une litière sur laquelle étaient placés l'infant et sa nourrice; cette litière était couverte d'un drap enduit de cire et par-dessus d'une étoffe de velours rouge; et vingt hommes à l'aide de lisières la portaient à leur cou. Nous fûmes, pour aller de Tarragone à Perpignan, vingt-quatre bons jours. Avant d'y arriver, nous trouvâmes frère Raimond Saguardia, avec dix chevaucheurs que madame la reine de Majorque nous avait envoyés pour accompagner le seigneur infant, dont nous ne nous séparâmes jamais, et quatre huissiers de la maison du seigneur roi de Majorque, qui se tinrent avec nous jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Perpignan. Et, au Boulou, quand nous fûmes près de passer l'eau du ravin, tous les gens du Boulou sortirent; et les plus notables prirent la litière à leur cou et firent passer ainsi le ruisseau au seigneur infant. Cette nuit même les consuls et un grand nombre de prud'hommes de Perpignan, et tout ce qui se trouvait de chevaliers dans cette ville, vinrent au-devant de nous; et il y en aurait eu bien plus encore si le seigneur roi de Majorque n'eût pas été en France à ce moment. Nous fîmes ainsi notre entrée à travers la ville de Perpignan, au milieu de grands honneurs qu'on nous rendait, et nous nous dirigeâmes vers le château où se trouvait madame la reine, mère du seigneur infant Fernand, et madame la reine, mère du seigneur roi de Majorque; et toutes deux, quand elles virent que nous montions au château, descendirent à la chapelle. Et quand nous fûmes parvenus à la porte du château, je pris entre mes bras le seigneur infant, et là, plein d'une véritable joie, je le portai devant les reines qui étaient assises ensemble. Que Dieu nous accorde autant de joie qu'en éprouva la bonne reine quand elle le vit si bien portant et si gracieux, avec sa petite figure riante et belle, vêtu d'un manteau à la catalane et d'un paletot de drap d'or, et la tête couverte d'un beau petit battut du même drap! Lorsque je fus auprès des reines, je m'agenouillai et leur baisai les mains, et fis baiser par le seigneur infant la main de la bonne reine son aïeule. Et quand il lui eut baisé la main, elle voulut le prendre dans ses bras; mais je lui dis: « Madame, sous votre bonne grâce et merci, ne m'en sachez pas mauvais gré; mais jusqu'à ce que je me sois allégé de la charge que j'ai acceptée, vous ne le tiendrez pas. » La reine sourit et me dit qu'elle le trouvait bon. Alors je lui dis: « Madame, y a-t-il ici le lieutenant du seigneur roi? » Elle me répondit: « Oui, seigneur, le voici! » et elle le fit avancer. Et le lieutenant du seigneur roi était à cette époque Huguet de Totzo. Je demandai ensuite s'il s'y trouvait également le bailli, le viguier et les consuls de la ville de Perpignan, qui tous devaient aussi être présents. Puis je demandai un notaire public, et il s'y trouva. Il y avait, de plus, un grand nombre de chevaliers, et tout ce qui se rencontrait alors d'hommes notables à Perpignan. Et quand tous furent présents, je fis venir les dames, puis les nourrices, puis les chevaliers, puis les fils de chevaliers, puis la nourrice de monseigneur Fernand; et, en présence des dames reines, je leur demandai trois fois: « Cet enfant que je tiens dans mes bras, le reconnaissez-vous bien tous pour l'infant Jacques, premier né du seigneur infant Fernand de Majorque et fils de madame Isabelle, sa femme? » Et tous répondirent qu'oui. Je répétai la même demande par trois fois; et chaque fois ils me répondirent qu'oui et qu'il était bien certainement celui que je disais. Après avoir prononcé ces paroles, j'ordonnai au notaire de m'en dresser une charte publique. Après quoi je dis à madame la reine, mère du seigneur infant Fernand: « Madame, croyez-vous que ce soit là l'infant Jacques, fils de l'infant Fernand, votre fils, qu'il a eu de madame Isabelle, sa femme? — Oui, seigneur, » dit-elle. Et par trois fois aussi, en présence de tous, je lui fis la même demande; et trois fois elle me répondit qu'oui, et qu'elle le savait fort bien; et elle ajouta: « Oui, certainement, c'est bien là mon cher petit-fils, et comme tel je le reçois. » De toutes ces paroles je fis dresser également chartes publiques authentiques, avec le témoignage de tous ceux devant dits; et j'ajoutai alors: « Madame, en votre nom et au

(1) Page 511.
(2) Pages 514 et 515.
(3) P. 516.

nom du seigneur infant Fernand, déclarez ici que vous me tenez pour bon et loyal, et pour entièrement quitte et dégagé de cette charge et de tout ce à quoi j'en étais tenu envers vous et envers le seigneur infant Fernand, votre fils. » Et elle me répondit : « Oui, seigneur. » Je lui fis aussi la même demande par trois fois, et chaque fois elle me répondit qu'elle me tenait pour bon et loyal et quitte, et qu'elle me déchargeait de tout ce à quoi j'étais tenu envers elle et envers son fils. Et de cette déclaration je fis également dresser une charte publique. Tout cela ainsi terminé, je lui livrai à la bonne heure ledit seigneur infant. Elle le prit et le baisa plus de dix fois, et puis madame la reine jeune le baisa aussi plus de dix fois. Après quoi madame la reine-mère le reprit et le confia à madame Pierrette, qui était auprès d'elle. Ainsi partîmes-nous du château, et je m'en allai au logement où je devais demeurer, c'est-à-dire à la maison de Pierre, bailli de la ville de Perpignan. Tout cela eut lieu dans la matinée. Après mon repas, je retournai au château et remis les lettres dont m'avait chargé le seigneur infant Fernand, à madame la reine sa mère, et aussi celles que j'apportais pour le seigneur roi de Majorque, et m'acquittai du message qui m'avait été recommandé. Que vous dirai-je? Durant quinze jours je restai à Perpignan, et chaque jour j'allais voir deux fois le seigneur infant; et j'eus tant de peine à me séparer de lui que je ne savais que devenir; et j'y aurais été bien davantage si ce n'eût été de la fête de Noël qui arrivait. Je pris donc congé de madame la reine-mère, de madame la reine jeune, du seigneur infant et de toutes les personnes de la cour. Je payai tous ceux qui m'avaient suivi et ramenai madame Agnès d'Adri dans son pays et en son hôtel près de Banyols; et madame la reine se tint pour très satisfaite de moi et de tous les autres. Je m'en vins de là à Valence, où était mon hôtel, et j'y arrivai trois jours avant Noël, sain, joyeux et dispos, grâces à Dieu. »

Aussitôt sa mission terminée, et installé dans son hôtel à Valence, Muntaner ne songeait plus qu'à faire ses préparatifs pour aller rejoindre l'infant en Morée, lorsque son projet de voyage fut arrêté par la nouvelle de la mort de l'infant, qui ne précéda que de peu de semaines la mort de son concurrent Louis de Bourgogne.

A dater de cette année 1315 je ne retrouve plus Muntaner dans la vie active.

Sous l'année 1323 il rapporte quelques vers de sa composition adressés à l'infant Alphonse au sujet de son expédition de Sardaigne, qu'il raconte ensuite avec le talent qu'il met ordinairement à décrire les batailles, mais avec plus de haine contre les communes qu'il n'en montre en aucune partie de son ouvrage. Il se souvenait d'avoir été attaqué par les Génois à Gallipoli, et pillé par les Vénitiens à Négrepont; aussi tonne-t-il avec ardeur contre la commune de Pise et contre toutes les républiques en général. Et ce n'est pas seulement dans son sermon en vers qu'il profite (strophe XI) de la liberté poétique pour les attaquer, mais aussi dans son récit en prose.

« Les Pisans, dit-il [1], commirent un grand méfait; car, après avoir fait prisonniers Gilbert de Centelles et plusieurs autres, ils les tuèrent. Et de pareils méfaits ils sont toujours prêts à les commettre, eux et aussi tout homme des communes; aussi est-ce déplaire à Dieu que d'avoir aucune merci pour eux. »

« Je cesse, dit-il ailleurs [2], de vous parler de ces affaires de Sicile pour vous entretenir des grandes tromperies et toutes mauvaises choses qu'on trouve toujours dans les hommes des communes. Déjà je vous en ai conté une partie; mais celui qui voudrait mettre par écrit tous leurs mauvais faits, tout le papier qui se fabrique dans la ville de Xativa ne pourrait lui suffire. »

Muntaner n'accompagna pas l'infant Alphonse dans cette expédition de Sardaigne, mais il contribua du moins à redresser la faute qu'on avait faite de ne pas suivre ses conseils, en pressant l'armement des galères légères conseillées d'abord inutilement par lui, puis redemandées par l'infant après le débarquement [3].

Après cette vie d'agitation, Muntaner était complétement rentré dans la vie municipale, qui était celle de sa famille; car Muntaner, quoiqu'il commandât en chef à des chevaliers, quoiqu'il eût comme la souveraineté de Gerbes, avec de nombreux chevaliers et hommes de haut rang et de parage sous ses ordres, ne fut cependant jamais chevalier. S'il eût été armé chevalier, il n'aurait pas manqué de le dire, lui qui énumère et nomme si complaisamment et si patiemment tous ceux qui furent armés lors du couronnement du roi Alphonse en 1328. Muntaner était simplement un notable, mais un notable dans Valence, ville capitale d'un royaume conquis par les efforts de sa famille.

(1) Page 536.

(2) Page 541.

(3) De les quals vuyt galees de Valencia haguem comissio, l'onrat En Jacme Escriva e yo R. Muntaner que armassem; e axis cumpli, que dins pochs dies les dites vuyt galees de Valencia foren armades e anaren a Barcelona (c. CCLXXVII).

Muntaner fut l'ami de plusieurs rois et infants ; il fut souverain de Gerbes, l'un des trois chefs de la compagnie *qui régnait sur le royaume de Macédoine*, après avoir fait trembler les Turcs et les Grecs ; mais il ne fut jamais qu'un bourgeois puissant. Cette existence était alors assez glorieuse et assez fière pour qu'on ne puisse pas apercevoir en lui la moindre trace d'un sentiment envieux contre ceux qui étaient placés dans une hiérarchie sociale différente de la sienne. On le voit aux fêtes du couronnement d'Alphonse, tenant sa place parmi les députés de la bourgeoisie, comme s'il n'eût pas assisté à trente-deux batailles par terre ou par mer.

« Nous nous rendîmes également à Saragosse aux fêtes du couronnement, dit-il [1], nous autres six qui étions députés par la cité de Valence, escortés d'une suite nombreuse. Tous les jours nous donnions l'avoine à nos propres montures, qui étaient au nombre de cinquante-deux, et nous avions bien cent douze personnes avec nous. Nous emmenâmes des trompettes, des joueurs de timbales, des joueurs de nafils et de flûtes douces, tous à la livrée royale et avec gonfanons royaux, et tous montés sur de beaux chevaux. Et chacun de nous six nous amenions avec nous nos fils et nos neveux en costume de tournoi. Nous tînmes maison ouverte, depuis notre départ de Valence jusqu'au jour de notre retour, pour tous ceux qui voulaient manger avec nous. Nous donnâmes à chacun des jongleurs de la cour des habits de drap d'or et autres. Nous y apportâmes cent cinquante brandons de Valence, chacun de douze livres, et nous les fîmes tout verts avec les écussons royaux. » Et plus loin [2] : « Nous autres qui étions à Saragosse pour représenter la cité de Valence, précédés de nos joûteurs ainsi que de nos trompettes, tambours, flûtes et autres instruments, tous les six rangés deux par deux, très richement vêtus et chevauchant sur nos chevaux bien harnachés et en bel arroi, nos écuyers bien parés, nous partîmes de notre hôtel et commençâmes notre fête. »

Lorsque le roi sortit de l'église pour se rendre à cheval au palais, Muntaner indique sa place à la suite du cortége [3].

« Les autres rênes du cheval du roi, dit-il, étaient de soie blanche et avaient bien cinquante pans de longueur chacune, et étaient adextrées par des riches-hommes, chevaliers et notables citoyens qui adextraient à pied le seigneur roi ; et après ceux-ci, nous l'adextrions nous autres six députés de Valence, et les six de Barcelonne, et les six de Saragosse, et les quatre de Tortose, et les députés des autres bonnes villes ; de sorte que les rênes étaient complétement tenues pàr les adextreurs qui s'avançaient à pied. »

(1) Page 555 et 556.

(2) P. 559.

(3) Page 561.

Muntaner décrit avec la même exactitude le cérémonial du dîner.

« A une autre table, dit-il [1], s'assirent les évêques ; à une autre les abbés et prieurs ; et puis de l'autre côté, à droite, s'assirent tous les riches-hommes qui avaient été armés chevaliers ce jour-là ; puis s'assirent tous les chevaliers qui avaient été faits chevaliers nouveaux... ; après quoi nous autres notables citoyens nous fûmes tous arrangés pour nous asseoir ensemble et tous en fort bon ordre ; car nous eûmes chacun les places qui nous revenaient de droit. Et à chacun on assigna des serviteurs nobles, chevaliers et fils de chevaliers, pour les servir, ainsi qu'il appartenait à chacun, selon son rang et selon qu'il convenait à la solennité de la fête. »

Muntaner mourut, autant qu'il est possible de le conjecturer, vers 1336, et fut enterré à Valence, dans la chapelle de Saint-Macaire de l'église des Frères-Pêcheurs. Il laissa au moins trois enfants [2], dont un fils nommé Macaire, dont parle Diago [3].

La première édition de Muntaner en langue catalane parut à Valence en 1558, chez la veuve du flamand Joan Mey, in-folio ; une autre édition fut publiée quatre ans après, en 1562, à Barcelonne, aussi in-folio.

Le chanoine D. Miguel Montade en a fait en langue castillane une traduction ou plutôt une paraphrase qui a été imprimée à Barcelonne en 1595, et qui est bien loin de reproduire aucun des charmes de l'original.

Au commencement du XVII[e] siècle le comte de Moncada, écrivain habile, a extrait de la chronique de Muntaner l'épisode de la guerre de Grèce, et l'a, pour

(1) Page 562.

(2) Au moment où il fut menacé d'une invasion du roi Robert dans l'île de Gerbes (ch. CCLIX), il raconte les précautions prises par lui pour la sûreté de ses deux enfants et de sa femme, grosse d'un troisième. « E com yo ho sabi, noliego a estar una nau d'En Lambert de Valencia, qui era a la ciutat de Capis, *Ventura Bona*, que fo mia ; e dona li a estar 300 dobles d'or ; e mis hi ma muller e dos fillets que hi havia ; la hu de dos anys e l'altre de vuyt mesos, e be accompanyada e ab gran res de les fembres del castell. E era prenys de cinch mesos. E ab la nau qui fo be armada yo la'n trames a Valencia costejant la Barbaria ; que 33 jorns esteguen en la mar de Gerbes a Valencia, hon vengueren salvament e segura, la merce de Deus ! »

(3) Diago, l. VII, c. 66.

ainsi dire, traduit dans son *Expedicion de los Catalanos*. Malgré le mérite inconteste du comte de Moncada, le récit de Muntaner me paraît à la fois plus naïf, plus nerveux et plus pittoresque.

Muntaner n'avait jamais été traduit en français, lorsque dans l'année 1824 je résolus de réunir sa Chronique à ma collection des Chroniques nationales du treizième au seizième siècle, comme un complément nécessaire pour l'histoire de nos expéditions françaises dans les Deux-Siciles, en Grèce et en Catalogne.

Ne me fiant pas assez alors à moi-même pour en tenter une version satisfaisante, je cherchai autour de moi quelque Français familiarisé avec les dialectes du Midi. Un poëte languedocien, qui nous a laissé quelques poésies assez gracieuses, s'offrit à me donner une version littérale, et, n'osant pas croire qu'il me fût possible de rectifier le sens après lui, je me contentai de récrire cette traduction en langue française pour la rendre présentable, et le public français goûta beaucoup Muntaner ainsi transformé, et, le dirai-je, complétement défiguré; mais je l'ignorais alors. Seulement, comme certains passages m'avaient paru fort mal rendus, et qu'en voulant rectifier je m'aperçus que je ne les comprenais pas bien, je m'adressai, comme je l'ai déclaré alors, au savant M. Puig-Blanch, qui voulut bien me donner quelques explications.

A peu d'années de là j'allai faire un voyage en Catalogne; ce fut alors que je me convainquis combien ce premier essai était défectueux.

Décidé à republier Muntaner à la tête de ma nouvelle édition de nos Mémoires et Chroniques, je dus regarder comme non avenu tout ce qui avait été fait, et recommencer complétement l'œuvre d'une nouvelle traduction. Afin de ne pas être gêné par la phrase ancienne, j'adoptai un système de traduction complétement différent, de telle sorte qu'il n'est pas resté une seule phrase entière de la première traduction, et que je déclare celle-ci tout-à-fait mienne, telle qu'elle est. J'ai pensé qu'en traduisant Muntaner, écrivain naïf, pittoresque, rapide, il fallait chercher à reproduire, autant que possible, les qualités de mon modèle. La langue catalane, quoique suffisante pour exprimer convenablement toute pensée et toute action qui mettait alors la société en mouvement, n'avait pas cependant été élaborée d'une manière aussi rigoureuse que la nôtre : sa naïveté vient quelquefois de son embarras. Il me fallut recourir, non à notre vieille langue, qu'il eût fallu interpréter à son tour, non aux inversions antiques, qui eussent fatigué le lecteur, mais à ces formes simples et timides, à ces répétitions négligées en apparence, qui me semblaient le mieux répondre à l'effet produit par mon original. J'ai voulu que le style de ma traduction fût simple, et comme en négligé dans quelques parties, pour que la force du récit pût saillir davantage en relief dans les moments où l'auteur s'anime et grandit avec le récit; j'ai voulu enfin que ma traduction fût, non une image réfléchie de l'original, cela était impossible, mais au moins un reflet exact, et dont les traits fussent encore assez distincts pour que la physionomie du modèle pût s'y reconnaître. Ai-je réussi? c'est au lecteur à prononcer. Voici le morceau de Théodule annoncé plus haut.

ΠΡΕΣΒΕΥΤΙΚΟΣ

πρὸς τὸν Βασιλέα Ἀνδρόνικον τὸν Παλαιολόγον.

Ἀπολογητικὸς ὑπὲρ Χανδρηνοῦ.

Οὐ τὸ σεσυκοφαντῆσθαι Χανδρηνὸν ὑπ' ἐνίων θαυμάσαι τις ἄν, ὦ βασιλεῦ, τὸ δ' εἶναι, σοῦ κρατοῦντος, τοὺς τὰ τοιαῦτα τολμῶντας. Ὁ μὲν γὰρ εἰ καὶ παρὰ τὴν ἀξίαν δυστυχεῖ τὴν αὐτοῦ, ἀλλ' οὐχ, ὅσον εἰς παράδειγμα, ἔστιν ἀνενεγκεῖν, ὅτι μὴ καὶ παραμυθουμένους ἔχει τοὺς ταυτὰ πεπονθότας. Ἀλλ' εἰ μὴ δίδως[1] εἰπεῖν, καὶ δυσχεραίνει ἐπιεικῶς ὅτι μὴ κατηγόρησαν πλείω, ἵνα λαμπρότερος καὶ μείζων ἀνὴρ φανείη, σοῦ δικάζοντος, οὕτως ἔῤῥωται. Σὺ δὲ, παρ' ᾧ τἀληθὲς ἰσχυρὸν, καὶ ὃν τοῖς κακοῖς ἅπαντες ἴσμεν ἐχθρῶς ἔχοντα μᾶλλον ἢ τοῦ καλοῦ καὶ νομίμου ποιεῖταί τις ἕτερος λόγον, οὐκ ἂν εἰκότα ποιείης ταῦτα περιορῶν, ἃ παντὸς μᾶλλον ἐχρῆν ὑποπτεύειν καὶ δημοτελεῖς μόνας ταύτας κῆρας νομίζειν ὡς ἀληθῶς· οὐ γὰρ δή που πρὸς μὲν τοὺς ἔξωθεν πολεμίους ὅπως ἀμυνώμεθα πάντα ποιεῖν δεῖ, καὶ στρατόπεδα συνάγειν, καὶ ὅπλα[2] χρῆσθαι καὶ συγκροτεῖν τὰς δυνάμεις, τοὺς δ' ἐν μέσῃ τῇ πόλει δεινότερα τούτων ἐργαζομένους, τὸ τοὺς οἰκείους ἐκπολεμοῦν, τούς γε μὴν οὐδέν τι νομίζειν οὐδὲ συμφορὰν τὸ κεκτῆσθαι, ἀλλὰ τοσοῦτο μισεῖν, ὅσῳ καὶ ῥᾷον ἄν τις ἐκείνους μᾶλλον ἢ τούτους φυλάξαιτο. Τὸ μὲν οὖν προσῆκον ἦν,

(1) Probablement : εἴ μοι δίδως εἰπεῖν, ou bien εἰ μὴ δεδιὼς εἰπεῖν.

(2) Variantes du ms., ὅπλοις. Ὅπλα du texte est une faute de copiste.

ὦ βασιλεῦ, τιμᾶσθαι Χανδρηνὸν τουτονὶ, καὶ πάντας ὁμοῦ μὲν τοῦτον ἐπαινοῦντας ὁρᾶσθαι, ὁμοῦ δ' ὑπὲρ αὐτοῦ τούτου καὶ πρὸς σὲ λόγους ποιεῖσθαι, ὡς ἄρα πολλοῦ τινος ἄξιος φρενῶν τε εὐβουλίᾳ, καὶ κρατῶν ἐν πολέμοις, ἃ παντὸς μᾶλλον αὐτὸς αὐτῷ σύνοισθα. Τουτὶ γὰρ ἦν οὐκ αὐτὸν μόνον τοῦ γιγνομένου τυγχάνειν, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους ἐπὶ τὰ ἴσα προτρέπειν. Ἐπεὶ δὲ πεφήνασί τινες οἷς τῶν κοινῶν ἔλασσον μέλει, καὶ διὰ τοῦτο κρίνουσιν ἄνθρωπον, ᾧ τῶν ὑπὲρ ἡμῶν κινδύνων, ὡς αὐτὸς οἶσθα, μάλιστα συγχαίρειν ἐχρῆν, δέομαί σου, βασιλεῦ, μὴ, συναρπασθέντα τοῖς τούτων λόγοις, τὸν μὲν καὶ ἃ πάλαι τούτῳ σύνοισθας ἀτιμάσαι, τὰς δὲ τῶν συκοφάντων βλασφημίας ἰσχυροτέρας νομίσαι τῶν ἐν τούτοις δικαίων· ἀλλ' ἡσυχῇ καὶ τοὺς παρὰ τούτου δεξάμενον λόγους, ἂν μὲν ἀδικῶν ἐλεγχθῇ, τότε κολάζειν καὶ τιμᾶν αὐτῷ τῶν ἐσχάτων· ἂν δ' ἔξω πάσης αἰτίας, ὡς ἐγῷμαι, φανῆται, ἐπὶ τοὺς καταψευσαμένους δήπουθεν την ὀργὴν ἐνεγκεῖν. Ἃ γὰρ ἂν οὗτος εἰ πλημμελῶν ἐφωράθη, δίκαιον ἦν ὑποστῆναι, τούτοις αὐτοὺς ἡλωκέναι πλημμελεῖν φωραθέντας·[1] μάλιστα μὲν ἵνα μὴ τοῖς ὁμοίοις ἐγχειρήσωσιν αὖθις, ἔπειθ' ὅτι καὶ πάνδεινόν ἐστιν εἰ τοῖς πονηροτάτοις οὕτω γ' ἂν χρῆσθαι τῇ φύσει δώσομεν, εἰδότας ὡς οὐ πείσονται κακῶς, ἂν μυριάκις ἐλεγχθῶσι ψευσθέντες. Ἴσως μὲν οὖν ἄτοπόν τισι δόξω ποιεῖν, εἰ τῷ φεύγοντι κατὰ γένος προσήκων, ἔπειθ' ὑπὲρ αὐτοῦ χρῶμαι τοῖς λόγοις· οἰήσονται γὰρ ὡς οὐ τοῦ δικαίου χάριν, οὐδὲ τοῖς πράγμασιν ἃ δεῖ συνερῶν, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ πεφυκότος ἀνέστην, δίκαια μὲν οὐδὲν ἔχων λέγειν, τῇ δὲ τῶν λόγων δεινότητι καὶ παρασκευῇ μάλα θαῤῥῶν. Ἐγὼ δὲ τὸ μὲν αὐτῷ καὶ πάνυ τι διαφέρειν ὁμολογῶ· τοσοῦτόν γε μὴν δέω διὰ ταῦτα φοβεῖσθαι, ὥσθ' ὑπὲρ αὐτοῦ τούτου καὶ μακρὸν πλοῦν ἐστειλάμην, καὶ τῶν ἐκ τοῦ πελάγους δυσχερῶν ἠνεσχόμην, οὐκ αὐτὸ τοῦτο μόνον τὴν γιγνομένην ἀποδιδοὺς τῷ γένει συντέλειαν ἐν τῷ καλοῦντι καιροῦ, ἀλλά τι καὶ δεδιὼς πολὺ πλέον, μὴ περὶ τοὺς οἰκείους θηριώδης δόξω καὶ δυσσεβὴς, εἰ τῶν πραγμάτων καὶ τοὺς ἔξω καλούντων, μόνος αὐτὸς ἡσυχάζοιμι· ἄνευ δὲ τούτων εἰ μὲν ἦν διελέσθαι, καὶ τὴν μὲν εὔνοιαν ἐνδεδεῖχθαι χωρὶς, ἔπειτα δὲ καὶ πρὸς τὸν ἀγῶνα συνάρασθαι τουτωὶ, ἦν ἂν ταῦτα, καὶ οὐκ ἂν ἦσαν προφάσεις τοῖς ἐπιθυμοῦσι κακίζειν. Εἰ δὲ τοῦτο οὐχ οἷόν τε, πῶς οὐκ ἐκ τῶν ἐνόντων παρίστασθαι τοῖς οἰκείοις παρὰ πάντα κινδυνεύουσι νόμον· οὔκουν γε οὐδεὶς οὕτως ἔξω καθάπαξ τοῦ δυστυχεῖν καὶ τῆς οὐκ ἀγαθῆς τύχης ἄπειρος, ὃς ἀγνοεῖ δήπου ὡς αἱ συμφοραὶ παντὸς μᾶλλον ἀπαιτοῦσι τοὺς εὔνους, καὶ τοὺς ἀγαθοὺς ἐντεῦθεν κρίνομεν. Καὶ μὴν εἰ μὲν πρὸς ἕτερον ὁντινοῦν ἐποιούμην τοὺς λόγους, ἦν ἂν ἐννοεῖν ὡς λόγοις παρακολουθήσας τοῖς ἐμοῖς, ἀλλ' οὐκ ἐν δίκῃ, τὰ τῆς ψήφου γε θεῖτο, ὅτι δ' ἅπαντες ἴσμεν ὡς καὶ τοὺς ἄγαν δεινοὺς οὐδὲν αὐτὸς ἀποφαίνεις δημηγορῶν, ὅς γε καὶ τοὺς Ὁμηρικοὺς παρελαύνεις ῥήτορας, τί ταῦτα λέγειν ἐχρῆν, ἀλλ' οὐ παντὶ σθένει συναγωνίζεσθαι; Δός δέ μοι μικρὸν, ὦ βασιλεῦ, τὸν λόγον ἀνενεγκεῖν, ἵν' ἰδεῖν ἔχῃς ἀρκούντως ὡς πόῤῥωθεν Χανδρηνὸς εἰς ἀγαθοὺς ἔφερε, καὶ οὐδὲν ἔσθ' ὃ μη τούτῳ χορηγεῖ πρὸς ἔπαινον· ἀλλ' ἐάν τε τὰ γένος εἴποις, πολλοῦ τίνος ἄξιον καὶ τῆς Ἀσίας πολλάκις ὡσπερεὶ πρόβολος ὦπται· ἐάν τε τοῦτον ἐξετάσῃς, εὑρήσεις οὐ τῶν προγόνων ἀξιόχρεων μόνον, ἀλλὰ καὶ συχνῷ τῷ τουτουὶ παριόντα, καὶ τῶν ἐκεῖθεν αὐτῷ πολλῶν καὶ μεγάλων παραδειγμάτων μείζω τοῖς ὅλοις ἀγωνιστήν. Καὶ οὔτ' ἐκείνων τοῖς ἰδίοις ἀγαθοῖς κοσμουμένων εἰς ὄνειδος καὶ ζημίαν ἐτελεύτησεν οὗτος, πλεῖστον ὅσον ἀπολειφθείς· ἀλλ' ἐξέτεινε τὴν μίμησιν εἰς ὑπερβολήν. Οὔτ' ἂν παλιν οὗτος τοῖς ἐκ τοῦ γένους ἠγάπησε μόνοις ὥσπερ τις οἴκοθεν μὲν οὐ φανεὶς, τὸ δὲ πατρὸς ὀλυμπιονίκου εἶναι εἰς ἀρετῆς λόγον ἀποχρῶν εἶναι νομίζων· ἀλλὰ τὴν πατρῴαν ἀρετὴν μεγίστης εὐδοκιμήσεως ὑπόθεσιν κρίνας καὶ πρὸς τὰ μείζω παρασκευὴν, ὁμοῦ τε σφᾶς ὑπερῆρε καὶ πλεῖστον ἐφ' ἑαυτῷ φιλοτιμεῖσθαι παρέσχε· δῆλον δέ· ὢν γὰρ ἐπὶ τῆς Ἀσίας, ἐκεῖθεν γὰρ, ὡς ἔφην, αὐτῷ τὰ τοῦ γένους, καὶ τοῦτο μὲν στρατοπέδων, τοῦτο δὲ καὶ πόλεων ἄρχων ἐκ παίδων ἤδη, ὅσα μὲν εἰς λο-

(1) Var., φωραθέντα.

γισμοὺς ἥκει καὶ τὸ βουλεύεσθαι, γερόντων ἐκράτει· ὅσα δ' εἰς πολέμους καὶ μάχας καὶ χειρῶν εὐψυχίαν τῶν συνειλεγμένων ἁπάντων, οὐχ ὅπως τῶν ἀντιπάλων αὐτῶν, τῇ μὲν τῶν νόμων φυλακῇ τοὺς ἀρχομένους ἐπαύξων καὶ μετὰ τῶν εὐδαιμόνων τιθεὶς, τῷ δὲ σκήπτου δίκην ἐμπίπτειν τοὺς ἐχθροὺς καταπλήττων. Ἀεὶ μὲν νικῶν, ἡττώμενος δὲ οὐδ' εἰσάπαξ, οὐ μὴν οὐδ' ἄπρακτος ἀποχωρῶν· ἔσθ' ὅτε ἀμάχου μὲν τόλμης ἐμπιπλὰς τοὺς οἰκείους, τρόμον δὲ τοῖς πολεμίοις ἐμβάλλων· μόνος μὲν πρὸς πολλοὺς πολλάκις, πρὸς ἀριθμοῦ δὲ κρεῖττον πλῆθος παραταττόμενος μετ' ὀλίγων, καὶ νίκας τὰς καλλίστας τε καὶ μεγίστας λαμβάνων· θαυμαζόμενος μὲν οἷς τοὺς παραπεσόντας πάντας ἀνῄρει, θαυμαζόμενος δὲ καὶ οἷς τοὺς ἀπόντας μετριωτέρους καθίστη τῷ φόβῳ. Τοὐντεῦθεν οὐκέτ' εἰς χεῖρας ἰέναι, ἀλλ' οὐδ' ἐξιέναι τῆς σφετέρας τὸ παράπαν ἐτόλμων, ἀλλ', ἃ πρόσθεν ἔδρων οὗτοι τοὺς ἄλλους, ταῦτ' οὐκ ὀλιγάκις ὑπ' ἐκείνου παθόντες καὶ πειραθέντες ἔξω παντάπασι λογισμῶν, τὴν ἡσυχίαν ἔπειτ' ἄγειν ᾤοντο δεῖν, ὥσπερ αὐτῶν, οἶμαι, κατεγνωκότες τὸ καὶ τὴν ἀρχὴν ἐγχειρίσον. Τοσοῦτον ἦν αὐτῷ παρὰ πάντων τὸ πρὸς τὰς μάχας ἀρεστηκὸς, καὶ τῶν οἰκείων μόνων, ἀλλ' ἤδη καὶ τῶν πολεμίων αὐτῶν καὶ τούτων Περσῶν, οὐδὲ γὰρ τοῦτο μικρὸν εἰς προσθήκην, οὓς ἅπαντες ἴσμεν ἐν τοῖς ὅπλοις βιοῦντας καὶ ταύτην ἡγουμένους ῥαστώνην εἴσω βελῶν καθάπαξ ἑστάναι, ὥστε καὶ σφᾶς πλέων, εἰ καὶ παράδοξον φάναι, νομίζειν ὑπ' αὐτοῦ νενικῆσθαι, ἢ περιγιγνομένους αὐτοὺς εἶναι τῶν ἄλλων, μεῖζον ἡγουμένους εἰς δόξαν τοὺς κεκρατηκότας λαμπρούς τινας ἔχειν ἢ φαυλοτέρων αὐτοὺς ἥτταις κοσμεῖσθαι. Οὐ τοίνυν πολεμῶν μὲν οὕτως ἐκράτει, τὰ δ' εἰς εἰρήνην ἑτέρων ἡττῆθη· ἀλλὰ καὶ ταῦτα τῶν ἐν τοῖς πολέμοις οὐκ ἀντίρροπα μόνον, ἀλλὰ καὶ κάλλιω τοῖς ὅλοις ἐδείκνυ ὥσπερ αὐτὸς αὑτὸν ἁμιλλώμενος· καὶ σιωπῶ τά τ' ἄλλα καὶ τὸ φιλανθρώπως μὲν ἔχειν τοῖς ξένοις, ἡμέρως δὲ καὶ προσηνῶς τοῖς οἰκείοις, καὶ χαίρειν μὲν εὐποιοῦντα δαψιλῶς τοὺς ἐν χρείᾳ, τίθεσθαι δὲ πανταχῇ τῷ δικαίῳ, καὶ τοῖς μὲν προσοῦσιν ἀγαθοῖς ἔχειν μέγα φρονεῖν, μὴ βούλεσθαι δὲ, ἀλλ' ἐπιεικείᾳ μετὰ μεγαλοψυχίας διδόναι παντὸς μᾶλλον Ἐπαμινώνδου. Ταυτὶ γὰρ, κἂν ἐγὼ λέγω, πάντες βοήσονται. Τοιοῦτος μὲν ἐπὶ τῆς Ἀσίας· τὰ δ' εἰς Εὐρώπην ποῖός τις;

Πρῶτον μὲν πρὸς τὰς ἐπὶ Θράκης κακῶς εἰσκωμάσαντας Πέρσας καὶ Ἰταλοὺς[1], καὶ τῇ πρὸς ἀλλήλους συστάσει θράσους οὐκ ὀλίγου πλησθέντας ὡς καὶ τὰ ἔσχατα ἀπειλεῖν, δεινή τις συνέστη μάχη Ῥωμαίοις, καὶ πολεμεῖν ἔγνωσαν· εἰδότες ὡς, ἐὰν μὴ τάχιστα συμπεσόντες ἐξέλωσι σφᾶς, πολλῷ πλείοσιν αὖθις μαχοῦνται καὶ σχετλιωτέρων τῶν δευτέρων πειραθῆναι παρέσται· ὡς δὲ, συνεῤῥωγότων ἑκατέρων τῶν στρατοπέδων ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς, καὶ τῆς συμπλοκῆς θαυμαστῆς γεγονυίας, τὸ πλέον ἔσχον οἱ Βάρβαροι· οὐ τῷ τὰ ἐς μάχην κρείττους γε εἶναι, τίς δ' ἂν εἴποι ταῦτα; τῷ δ' οὐστινασοῦν τῶν ὑφ' ἡμῖν τεταγμένων Βαρβάρων ἀθρόως ὡς ἐκείνους αὐτομολῆσαι· ὢ δεινοῦ πάθους ἐκείνου· πεπτώκασι μὲν ἡμῶν οὐκ ὀλίγοι, οἱ δὲ φυγάδες ὁπηδήποτ' ἐχώρουν, μόνος δ' οὗτος ἐν πολλοῖς ἡττημένοις ἀήττητος διεγέγονε· μᾶλλον δὲ τοσοῦτ' ἀπέσχε τοῦ ταὐτὰ πεπονθέναι, ὥστε καὶ τῶν πολεμίων οὐχ ὅσους ἄν τις ἀγνοῆσαι κατενεγκὼν, ἔστι δ' οὓς καὶ τραυματίας πεποιηκὼς, ὥσπερ ἀμφίβολον αὐτοῖς πεποιήκει τὴν νίκην τὸ καθ' αὑτὸν, ἐνδειξάμενος τοῦθ' ὅτι, κἂν ἀτυχῆ συνηνέχθη Ῥωμαίοις, τὸ γοῦν ἑαυτῶν ἀξίωμα μένει, καὶ οὐδὲν μήποτε καθεῖλε τῶν πάντων, οὔτε μὴν καθαιρέσει· καὶ τοῦτο μὲν οὕτως. Ἐπεὶ δὲ καὶ πρὸς Μακεδονίαν ἔδει τουτουσὶ διαβῆναι, διαβαίνουσι μὲν καὶ στρατοπεδεύουσιν ἐν Παλήνῃ· κἀκεῖθεν ἐξιόντες, ἐληΐζοντο πάντα, καθάπερ ἐκ Δεκελίας τὴν Ἀττικὴν Λάκωνες. Εὑρίσκουσι γέ τοι κἀνταῦθα τὸν δεινὸν ἀνταγωνιστήν· ἀλλὰ μήπω τοῦτο· ἀλλ' ὅτι, δεῦρο κεχωρηκότων, τῆς ἡμετέρας στρατιᾶς σὸς ἀδελφιδοῦς ἐπεστάτει· τά τ' ἄλλ' ὁποῖος ἀνὴρ καὶ τῶν ἐν στρατηγίαις τῶν πάλαι Ῥωμαίων, προσθήσω δὲ καὶ τῶν ἁπανταχοῦ γενομένων, ἁπλῶς μακρῷ πάντων ἄριστος οὐ λογίζεσθαι περὶ πραγμάτων μόνον καὶ τοῖς

(1) Les Turcs et les Catalans.

ἔργοις ὡς τάχος περαίνειν· οὐδ᾽ ὥστε τοῖς λογισμοῖς τὸ μέλλον μαντείας κρεῖττον ὡς παρὸν θεωρεῖν, καὶ περὶ τῶν ἀπορωτάτων τοῖς ἄλλοις εἶναι δοκούντων μαλα ῥᾳδίως αὐτοσχεδιάζειν τὸ δέον, ἀλλὰ καὶ πολέμους ἐκ παίδων πλείστους τε καὶ μεγίστους, τοὺς δ᾽ αὐτοὺς καὶ τοῖς ἅπασι δυσχερεῖς, εἶτε καὶ ὡς οὐκ ἄν τις ᾠήθη διενεγκεῖν, ἀθ᾽ ὑπὲρ πάντας ἔχων ἵππους τε κοσμῆσαι καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας· ὃ δὴ καὶ μᾶλλον τοῦ γένους σοι προσήκοντα τοῦτον ἐδείκνυ· σὰ γοῦν ταῦτα καὶ τοῦ κατὰ σὲ πράγματος. Οὗτος, πρὶν μὲν ἢ Χανδρηνὸν ἀφικέσθαι, ἐχρῆτο μέν τισι λοχαγοῖς, ἐχρῆτο δ᾽ οὐ μάλα πρέπουσιν, οὐδ᾽ ἀξιόχρεως ὑπὸ τούτῳ τετάχθαι· ἀμέλει καὶ τοῖς πολεμίοις τοσοῦτον εἶχον αὐταρκεῖν, ὥστε καὶ τούτοις, ὡς ἐγὼ φαίην ἄν, δι᾽ ὧν ἐμαλακίζοντο πρὸς τὰς μάχας, τὸ γοῦν καθ᾽ αὐτοὺς ἐστρατήγουν, ἀγαπῶντες εἰ σώζοιντο, τοῦτο δ᾽ αὐτοῖς ἀπήντα παρὰ τοῦ στρατηγοῦ, κυσὶν ἐοικότες ἐῤῥαστωνευμένοις πρὸς μάχην. Τούτου δὲ εἰς τὴν ἐκείνων τάξιν ἰόντος, ὦ βασιλεῦ, καὶ προσλαβόντος Ἡρακλέους Ἰόλεων, ἀθρόον ἅπαντ᾽ ἐκεῖνα πρὸς τοὐναντίον μετέστη, καὶ τοὺς ὑβριστὰς καὶ μείζω φρονοῦντας διεδέξατο φόβος, εἰς Παλήνην αὖθις συγκλείσας· καὶ οὐκ ἔτ᾽ αὐτοῖς ἦν πλατεῖ στρατεύματι πανταχόσε χωροῦντας τὸ προστυχὸν διαφθείρειν· ἀλλ᾽ ἔγνωσαν ἐλάττους ὄντες ἢ ὥστε Ῥωμαίοις ἀντοφθαλμεῖν δύνασθαι. Ὅσους μὲν ἀνεῖλε τῶν πολεμίων αὐτίκα φανεὶς, καὶ πλῆθος αἰχμαλώτων ὧν εἷλε, καὶ σκῦλα καὶ ὅπλα καὶ λάφυρα καὶ ἵππους καὶ βόας καὶ οἶς, καὶ πάνθ᾽ ὅσα ταυτησὶ τῆς μερίδος, τί τις ἂν λέγῃ; Τοὺς γοῦν ἡμετέρους στρατιώτας Μίδας μικροῦ τοῦθ᾽ ὁρᾶν ἦν. Ἀλλὰ τοῦ μὴ στρατοπεδεύειν ἔχειν ᾗ πρόσθεν οἱ Βάρβαροι δυσχεραίνοντες, ὡς εἰκὸς, ἅτε τῶν πολεμικῶν ὄντες ἐθάδες καὶ τὴν περὶ ταῦτα σχολὴν δυστύχημα κρίνοντες, ἑτέραν ἐτράποντο. Λῃστείαις γὰρ ἐχρῶντο, καὶ λόχους ἐποίουν ἐξ ἀφανοῦς καὶ περὶ βοσκημάτων καὶ τῶν τούτοις ἑπομένων λόγος αὐτοῖς ἦν οὐ μικρὸς στρατηγουμένοις ὑπὸ λιμοῦ. Ὡς δὲ καὶ τούτοις ἅπαξ εὐτυχηκότες, οὐκ ὀλιγάκις κακῶς ἔπαθον, ἀπειρηκότες, οἶμαι, τοῖς ὅλοις, καὶ μηδὲν ἔχοντες εἰς παραμυθίαν λοιπὸν, τῶν μὲν ἀναγκαίων ἐπιλελοιπότων ἁπάντων, ἐπὶ ξυροῦ δὲ ἀκμῆς τῶν πραγμάτων σφίσι καθεστηκότων, εὐθὺς Θετταλίας χωρεῖν ἔγνωσαν, ἐφ᾽ ᾧ γοῦν τοῖς ἐπιτηδείοις ἔχειν ἀφθόνοις χρήσασθαι, καὶ ἅμα τῶν Χανδρηνοῦ χειρῶν, ἐμοὶ δοκεῖν, ἀποστῆναι σπεύδοντες. Ἀλλ᾽ οὔτ᾽ αὐτοῖς πλέον οὐδὲν ἦν εἰς ἀπαλλαγὴν τῆς ἀλλοδαπῆς εἰλημμένοις, καί τοι σφόδρα δοκοῦν· οὐδ᾽ αὖ σφίσιν αὐτοῖς ἀμύνειν ἠδύναντο Θετταλοὶ καὶ πρὸς τοσοῦτον παραβάλλεσθαι πλῆθος. Οὐ μὴν ἑτέρου πρὸς ταῦτ᾽ ἐδεήθησαν, ἀλλὰ καὶ τούτοις κακῶς πράττουσι καὶ θορυβουμένοις ἐλθὼν Χανδρηνὸς συνεμάχει, σοῦ τὴν ἐκείνων ἐλεήσαντος τύχην, ἐπειδὴ πρεσβεύοντας εἶδες, καὶ τοὺς Βαρβάρους παρείλετο τὰς ἐλπίδας ἃς ἐπιστρατεύοντες εἶχον, ἀπροσδοκήτως φανεὶς, ὥσπερ ἀνάγκῃ τινὶ καὶ τύχῃ συγκεκληρωμένον, μήδ᾽ ὁντινοῦν ἕτερον τούτους, ἢ Χανδρηνὸν ἔχειν ἀντίπαλον. Τοσάδε γοῦν κἀνταῦθα κατ᾽ αὐτῶν ἔστησε τρόπαια καὶ οὕτω περιφανῆ, νῦν μὲν ἀθρόοις ἐμπίπτων, νῦν δ᾽ ἐκ πολλῶν ὀλίγοις καὶ πολλοῖς κατ᾽ ὀλίγους, ὥστ᾽ ᾄδουσι μὲν ἐς δεῦρο ταὐτὸ Θετταλοὶ, ᾄδουσι δὲ σχεδὸν πάντες ἄνθρωποι. Ἕστηκε δὲ ὥσπερ τις στήλη περιφανὴς ἐν ταῖς ψυχαῖς ἑκάστων ἡ μνήμη, ὁμοῦ τε τὸν ἐργασάμενον κοσμοῦσα, τούς γε ἄλλους εἰς εὐψυχίαν παρακαλοῦσα· καὶ τί δεῖ πλείω [1] διεξιέναι; Εἰ μὴ γὰρ τὴν ταχίστην εἰρήνης ἐπεθύμησαν, κἂν αὐτοῦ πάντες ἔπεσον κακοὶ κακῶς ὀλωλότες. Νῦν δὲ σπονδὰς πρὸς Θετταλοὺς ποιησάμενοι, καὶ τοῦ Χανδρηνοῦ διὰ ταῦτα μετὰ τοσούτων καὶ τηλικούτων τῶν ἄθλων, ὥσπερ τινὸς Ἡρακλέους, ἐπανιόντος ἡμῖν, σφᾶς τε αὐτοὺς ἐξείλοντο τοῦ κινδύνου, πεπαυμένης τῆς μάχης δι᾽ ἣν κακῶς ἔπραττον, καὶ τὴν καλλίστην καὶ θαυμαστὴν ἐκείνην κατὰ τῶν προσχώρων Ἰταλῶν ἀνείλοντο δίκην· μετὰ μὲν ὑπερηφάνου παρασκευῆς αὐτοῖς ἐπιόντων, καὶ μὴ ὅτι τούτους, ἀλλὰ καὶ Θετταλίαν πᾶσαν καὶ Μακεδονίαν ἀπειλούντων ἐκτρίψειν· οὕτω δ᾽ αὐτῶν παντάπασιν ἐκτριβέντων, ὡς μηδὲ πυρφόρον, τὸ τοῦ λόγου, λελεῖφθαι. Οὐκοῦν ὅτε ταῦθ᾽ οὗτοι κατώρ-

(1) Var., πλεῖστα.

θουν, Χανδρηνὸς δήπου κατώρθου. Εἰ γὰρ οὐχ οἷόν τε σφᾶς εὐτυχῆσαι μὴ τυχόντας ἀδείας, ταύτην δὲ οὐκ ἂν μετέσχον μὴ τῶν ἐν χερσὶν ἀπηλλαχότες πραγμάτων· ἀπήλλαξαν δὲ, τοῦ Χανδρηνοῦ μεταστάντος· Χανδρηνὸς ἂν εἴη τῷ ὄντι καὶ τῆς νίκης ἐργάτης, ὁ καὶ παρασχὼν τὴν αἰτίαν. Ὡς δὲ οἱ μὲν ἐκποδὼν ἦσαν, καὶ ταύτην τοῦ θράσους ἔτισαν δίκην, ἃ τῶν ἄλλων πέρι κακῶς ἐβουλεύσαντο, ταῦθ' ὑπ' ἐκείνων αὐτοὶ κακῶς πεπονθότες· ἔδει δὲ τοὺς κεκρατηκότας οὐχ ὅσον ὅπλων καὶ ἵππων, ἀλλὰ καὶ πόλεων καὶ χωρῶν καὶ πάντων τῶν ἐκείνοις προσόντων αὐτοὺς γεγονότας κυρίους, ἔπειτ' ἐν σφίσιν αὐτοῖς ταυτὶ διελέσθαι, διεῖλοντα καὶ ταῦτα τρόπῳ τοιῷδε· οἱ μὲν ἐκ Σικελίας ὁρμώμενοι τὰς πόλεις ἑλόντες, αὐτοῦ που μένειν ἔτ' ᾤοντο δεῖν ἀντὶ τῶν ἀπολωλότων. ταῖς τούτων γυναιξὶ καὶ παισὶν αὐτοὶ καταστάντες· ἵπποι δὲ καὶ ὅπλα καὶ πᾶσά τις πρὸς μάχην παρασκευὴ, Πέρσαις ἦν· εἶεν. Τοῦ δὲ Τριβαλῶν ἄρχοντος τὰ πρὸς Ῥωμαίους ἠθετηκότος, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς μὲν Πέρσας περιϋποκίσασθαι[1] πειρωμένου, τῶν δ' ἡμετέρων ἥκιστ' ἐόντων, ἐπὶ γὰρ ἡμῶν ἐπειρᾶτο, ὅπλων ἐδέησε καὶ χειρῶν· καὶ ξυμβαλόντες ἀλλήλοις ἐν τοῖς ἐκείνων ὁρίοις ἐμάχοντο. Τοῦ δὲ πολέμου καρτεροῦ γιγνομένου, καὶ τῶν μὲν Βαρβάρων τῇ τε τραχύτητι τοῦ χωρίου τότε ξυνήθεις αὐτοὺς εἶναι, μεγίστοις ὁρμητηρίοις καθ' ἡμῶν κεχρημένων καὶ μέτριον μηδὲν ἐννοούντων, ἡμῶν δ' εἰς τὸ μηδὲν ἤδη χωρούντων καὶ τοῖς ὅλοις ἀπορουμένων, οὕτω ταῦτα περιέστησε Χανδρηνός. Τοῦτο μὲν στρατηγικαῖς ἐπινοίαις, τοῦτο δὲ χειρῶν εὐψυχίᾳ καὶ τόλμῃ καὶ τῷ μόνος ἄνω καὶ κάτω θεῖν καὶ παρακελεύεσθαι[2], καὶ ἔργοις καὶ λόγοις μόνος ὥσπερ πᾶσιν ἐμπνεῖν, καὶ πρὸς τοσοῦτον ἤλασεν ἀρετῆς τε καὶ τύχης ὥστ' οὐ μόνον τὰς τῆς νίκης ἐλπίδας, ἀλλὰ καὶ τὰς αὐτοῦ τοῦ ζῆν σφόδρ' αὐτοῖς περιεῖλε, τῶν μὲν οἰκείων μηδέν' ἀποβεβληκὼς, τῶν δὲ πολεμίων τοὺς μὲν πλείους διειργασμένος, τραυματίας δὲ καὶ φυγάδας τοὺς λοιποὺς εἰργασμένος. Ἐπειδὴ πᾶσι τούτοις δέον αὐτὸν στεφανοῦσθαι καὶ γερῶν ἀπολαύειν, καὶ τοῦτον τε αὐτὸν καὶ πολλοὺς ἑτέρους δι' αὐτὸν πράττειν εὖ, ὁ δὲ καὶ προσαπεστέρηται τῶν ὄντων, ὥσπερ τις τὰ ἔσχατα πεπονηρευμένος· καὶ εἰ μὲν προδοσίας ἑάλω, οὐκ οἶδ' ὅτι μεῖζον ἂν ἐπεπόνθει· νῦν δ' ὑπὲρ ἡμῶν καὶ τῶν ἡμετέρων πραγμάτων ἐν παντὶ τῷ παρασχόντι φανερώτατα τῶν τε νῦν τῶν τε ἄλλων πάντων ἠγωνισμένος, καὶ μονονοὺ προέμενος τὴν ψυχὴν, ἔπειτα κακὸς εἶναι δοκεῖ, ὁ τοὺς ὑπ' αὐτὸν στρατιώτας τῆς τε ἄλλης καὶ δὴ καὶ τῆς ἐς τοὺς πολεμίους ἀπαλλάξας κακίας καὶ πείσας τὸν ὑπὲρ τῆς κοινῆς ἀσφαλείας θάνατον προτιμότερον κρίνειν τῆς Ἀργανθονίκου[1] ζωῆς· καὶ πρὸς μὲν οὓς ἑκάστοτε παρετάξατο, ἄνδρα ἀγαθὸν πάντα τοῦτον ἡγοῦνται καὶ θαυμάζουσι, καὶ τοῖς τε ἔχουσι συγχαίρουσι σφίσι τε αὐτοῖς τοιούτους δή τινας ἔχειν συνεύχονται. Ἡμεῖς δὲ, εἰ μηδὲν ἄλλο, μηδ' οὓς ὑπὲρ ἡμῶν πλείστους τε καὶ καλλίστους ἤνεγκεν ἄθλους, καὶ τὴν διὰ πάντων θαυμαστὴν εὐψυχίαν· τὴν γοῦν παρὰ τῶν ἐχθρῶν μαρτυρίαν ὡς εἰκὸς αἰδεσθέντος[2], οὐ βεβαιοτέραν ταύτην τῶν συκοφαντῶν νομιοῦμεν; ἀλλὰ καταγνωσόμεθα μοχθηρίαν αὐτοῦ, ἣν, εἰ μὴ λαμπρῶς ἐπαινοῖμεν, μοχθηρίαν πᾶς τις ἂν ἡμῶν καταγνοίη; σὺ δὲ μάχεσθαι μὲν καὶ πολεμεῖν τοῖς αὐτὸς σαυτοῦ, καὶ κακῶς ποιεῖν ἃ καλῶς πάντων μάλιστα βούλοι, οὐκ ἂν δέξαιο. Ἐὰν δ' ἃ λέγουσιν οὗτοι πεισθῇς, καὶ τὰ τῶν βασκάνων στόματα περιῇ, πῶς οὐκ αὐτὸς τοῦτο ποιήσεις καὶ συμμαχήσεις ὡσπερεὶ τοῖς ἐχθροῖς, ἃ σφίσιν αὐτοῖς συνεύξαιντ' ἂν οὗτοι, ταῦτ' αὐτὸς ἐν τούτοις τελῶν; Τίς γὰρ ἔθ' ὑπὲρ σοῦ προθύμως ἀγωνιεῖται, καὶ παραβαλεῖται μὲν πρὸς κινδύνους ὑπερφρονήσει δὲ τῆς ζωῆς, πάντα δὲ τἄλλα δεύτερά σου νομιεῖ, ὁρῶν τὸν τῶν στρατηγῶν ἄριστον μετὰ τὰς πολλὰς καὶ μεγάλας μάχας καὶ τρόπαια, καὶ τοὺς ἀνῃρημένους Βαρβάρους, ὑπ' ἀλιτηρίων δή τινων δυστυχῶς ἐλαυνόμενον, κοινῶν ἀλαστόρων τῆς πολιτείας, εἰ μὴ σύ γε δύσεαι ἀλκήν; καὶ μὴν εἰ μὲν ἅπαντες ἡμάρτομεν, καλῶς εὗρες ὅθεν ἡμᾶς τιμωρήσῃ, εἰ δ' οὐδὲν ἔχεις

(1) Texte altéré.
(2) Var., παρακελευθεῖν.

(1) Var., Ὀργανθονικοῦ.
(2) Sans doute αἰδεσθέντες.

ἐγκαλεῖν τῇ Φιλίππου, μᾶλλον δὲ τῇ σαυτοῦ, ἀλλὰ καὶ πλείστην ὅσην αὐτῇ[1] περὶ σὲ τὸν ἀεὶ χρόνον εὔνοιαν σύνοισθα καὶ σπουδὴν, καὶ πάντ' ἂν ἐνέγκαι ῥᾳδίως ὑπὲρ τοῦ σοῦ συνεστῶτος, τί τὸν μόνον αὐτῆς ὡς ἀληθῶς πρόβολον ἐξαιρῶν, τοῖς πολεμίοις ἀδίκως[2], καὶ θύρας ἀνοίγεις τοῖς καθαιρεῖν τὰ σὰ βουλομένοις; Οὐ γὰρ, εἰ πρὸς Χανδρηνὸν μόνον τὰ τῆς ὀργῆς ἔστι σοι, καὶ ταύτης ἀπολαύσεται μόνος, ἀλλὰ τὰ πρὸς τοῦτον δήπουθεν βέλη καὶ ἡμῶν ἅπτεται πάντων· καὶ τὸν αὐτὸν ἂν τρόπον ὥσπερ Ἕκτορος πεπτωκότος, συνεπεπτώκει τὸ Ἴλιον, ὃς ἀστραβὴς τούτῳ κίων κατὰ Πίνδαρον ἦν, οὕτω καὶ τοῦδε δυστυχῶς πεπονθότος ἀνάγκη καὶ ἡμᾶς διεφθάρθαι συνέχεσι τῶν Βαρβάρων ἐπιδρομαῖς. Χωρὶς δὲ τούτων, ὡς μὲν οὐκ ἠδίκηκε, Χανδρηνὸν πολλαχόθεν ἂν τις κατίδοι, οὐχ ἥκιστα δὲ ἐκ τοῦ τοὺς ἐγκαλοῦντας, παρὰ τὸ μηδὲν ἔχειν ἰσχυρὸν εἰπεῖν, οὐδ' εἰς τοὐμφανὲς ἐξελέγχειν βούλεσθαι· ὡς δὲ πολλῶν καὶ μεγάλων αἴτιος ἡμῖν ἀγαθῶν καὶ γέγονε καὶ γενήσεται, τίς οὕτω θρασὺς καὶ τἀναντία φανερῶς φρονῶν, ὃς οὐκ ἂν, οἶμαι, μέγα βοήσαι; ἀλλ' ἔστω, δεδόσθω τοῦτον ἐφ' ἃ μὴ δεῖ προελθεῖν καὶ χρήσασθαι θράσει, καὶ μὴ καθ' αὑτὸν βεβουλεῦσθαι. Πότερον οὖν εἰς λόγον ταῦθ' ἕξομεν, ἃ καὶ μόνον καὶ χρόνον τιν' αὐτῷ συνέβη πεπράχθαι, ἢ τὴν διὰ παντὸς εὐψυχίαν τοῦ βίου καὶ τοὺς ἀρετῆς γέμοντας πόνους, καὶ τὸ μάρτυρας ἴσχειν τῶν ἔργων καὶ Ἕλληνας καὶ Βαρβάρους; καὶ πότερον ἅπασι χρηστὸς δι' ἐκεῖνα, ἢ, εἴ τί που καὶ προσέπταισε, φαῦλος; καὶ τὸ μὲν εἰσάπαξ γεγονὸς ἰσχυρὸν, τὰ δ' εἰς τοσοῦτον καὶ ὄντα γεγεννημένα τοῦ χρόνου πρᾶγμ' οὐδὲν νομιοῦμεν; καὶ τὰς ψήφους οὐκ ἐκ τῶν προτέρων καὶ ὧν αὐτῷ πάντες ξυνίσασι θήσομεν, ἀλλ' ἐκ τῶν ὑστέρων καὶ ὧν οὐδεὶς ἔγνω τῶν πάντων, πλὴν τῶν κάκιστ' ἀπολουμένων τουτωνὶ, καὶ αὐτῶν ἐκ τἀφανοῦς ἐπιόντων; οὐδ' ὃν εἰς ταῦτ' εἴποι τῶν εἰδότων λογίζεσθαι. Ἐγὼ μὲν οὖν, εἰ καὶ τῷ ὄντ' ἀδικήσας ἐτύγχανε, καὶ τοῦ καλῶς ἔχοντος ὁποιοῦν ὑφεικὼς, οὐδ' οὕτως ἂν ἀπέσχον τοῦ μὴ οὐ πᾶσιν οἷς εἶχον θαυμάζειν τὸν ἄνδρα καὶ τίθεσθαι τὰ γιγνόμενα. Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ τὸν ἥλιον αἴσχιστον φαίημεν ἂν, ὅτι νεφέλαι δή τινες ἔσθ' ὅτ' αὐτὸν περιΐσχουσιν· ἀλλ' ἐκ τῆς φύσεως ἀμέλει τοῦτον κρινοῦμεν, καὶ τῶν Ὀλύμπου πραγμάτων τὰ πρῶτα δώσομεν. Εἰδ' ἀνθρώποις ἀεὶ, κατ' Εὐριπίδην, ὁ μὲν πονηρὸς, οὐδὲν ἄλλο πλὴν κακός· ὁ δ' ἐσθλὸς ἐσθλὸς, οὐδὲ ξυμφορᾶς ὕπο φύσιν διέφθειρεν, ἀλλὰ χρηστὸς ἔστ' ἀεί· οὐκ ἄρα Χανδρηνὸς, χρηστός γε ὢν ἐξ ἀρχῆς, φύσιν ἂν εἴη διεφθαρκώς· ἀλλὰ χρηστὸς μὲν ἔστ' ἀεί· πονηρὸς δὲ οὐκ ἔτι· ὥσπερ αὖ τοὐναντίον, εἰ πονηρὸς ἐτύγχανεν ὢν, οὐκ ἂν χρηστὸς ἐγεγόνει, ἐπειδὴ, φησὶν, ὁ πονηρὸς οὐδὲν ἄλλο πλὴν κακός· ὥστ' εἰ μὲν πονηρὸς, οὐ χρηστὸς, εἰ δὲ τῆς βελτίστης μερίδος ὡς ἀληθῶς, τοῦ παντὸς ἔδει γεγονέναι τῆς φαύλης· πῶς οὖν ὁ αὐτὸς ἡμῖν καὶ πονηρὸς καὶ χρηστός; Καὶ νῦν μὲν αὐτὸν ἐπαινοῦμεν, νῦν δὲ κακίζομεν, καὶ οὐκ αἰσχυνόμεθα αὐτοῖς ἡμῖν περιπίπτοντες ὥσπερ ἐν Ἀβδηρίταις, ἢ Μαρωνίταις τοὺς λόγους ποιούμενοι; Σκόπει δὲ κἀκεῖνα, ὦ βασιλεῦ· εἰ μὲν βδελυρίας πάλαι τούτῳ προσῆκε καὶ τοῦ πονηροτάτου κόμματος ἄνθρωπος ἦν, οὐχ ἃ νῦν ἐγκαλεῖται μόνον, ἀλλὰ καὶ πολλ' ἕτερα πρὸς τούτοις πρότερον εἴργαστο ἄν. Εἰ δὲ τὸν ἀεὶ χρόνον χρηστὸς καὶ ἐπιεικὴς, καὶ τοῦ καλοῦ καὶ δικαίου λόγον, εἴπερ τις ἀνθρώπων, ἔθετο, οὔκουν ἔστ' οὐδεὶς, ὃς πώποτ' αὐτῷ δίκην ἀναισχυντίας εἰλήχει, τί τὰ μὴ προσήκοντα κατηγοροῦμεν αὐτοῦ, καὶ ἃ παντὶ μᾶλλον ἢ τούτῳ γιγνόμενα, καὶ οὐκ αἰσχυνόμεθα τὸν ἥλιον ἐσχάτης ἀγνωμοσύνης ποιούμενοι μάρτυρα, ὥσπερ ἂν εἰ καὶ Κέφαλον καὶ Ἀριστοφῶντα πονηροῦ τις ἔκρινε βίου, οἷς χρηστότητος οὕτως ἐμέλησεν, ὡς οὐχ ὅπως ἀλλήλοις ἀμφισβητεῖν ἀρετῆς, ἀλλὰ καὶ παράδειγμ' αὐτοὺς εἶναι τοῖς ἄλλοις τρόπων χρηστῶν; Οὐ τοίνυν τὸ διαβεβλῆσθαι μόνον αὐτὸς τοῦτο δεινὸν ἐπιεικῶς Χανδρηνῷ μηδὲν τοιοῦτον παρὰ πάντα πεπονθότι τὸν βίον, ἀλλὰ καὶ πολλῷ τούτου δεινότερον τὸ πάντα μὲν τὰ βελτίω, πονηρὸν δ' οὐδὲν αὐτῷ συνειδότα, καὶ πλείστους μὲν ἐπὶ τοῖς ἔργοις προσδοκῶντα στεφάνους, πάντας δ', ὡς εἰπεῖν, θαυμαστὰς ἔχοντα· ἐπειτ'

(1) Var., αὐτὴν.
(2) Var., ἐνδίκως.

οὐχ ὅπως τοιοῦτον οὐδὲν ὑποστῆναι, ἀλλὰ καὶ τοιαῦτ' ἐγκεκλῆσθαι, ἃ ποταμῶν ἄνω καὶ τῆς αὐτοῦ φύσεως. Πῶς γὰρ οὐκ ἄτοπον καὶ ὑπερφυὲς, εἰ πραότητος μὲν καὶ δικαιοσύνης, καὶ πάντων, ὡς εἰπεῖν, τῶν καλλίστων ἐφ' οὕτω τοι ἥκων, ὡς ἐντεῦθεν γνωρίζεσθαι καὶ ταῦτ' εἶναι μᾶλλον πρόσρημ' αὐτῷ, τῶν δ' ἐναντίων μὴ ὅτι πεῖραν, ἀλλὰ καὶ τοὔνομα δυσχεραίνων, ὅδ', οὐκ οἶδ' ὅπως, καὶ θράσους ἔσχεν αἰτίαν, καὶ ταῦτ' ἐν τῷδε τῆς ἡλικίας, ὅτε καὶ, εἴ τι που νεότητος ἐφόλκιον ἦν, ἔδει πεπαῦσθαι; δυοῖν τοίνυν ἀνάγκη θάτερον· ἢ ὡς οὐ τῶν φαύλων ἐστὶ τὸ θρασύνεσθαι, εἴπερ ὁ τῶν ἀνδρῶν ἄριστος θρασὺς παρ' αὐτοῖς, ἢ, εἰ τῶν φαύλων, ἄλλου κατηγόρημ' ἂν εἴη τόδε καὶ οὐκ αὐτοῦ, εἴπερ οὗτος τἀναντία τούτων καὶ πεφυκὼς καὶ πολιτευόμενος. Εἰ δὲ βούλει καὶ οὕτως. Εἰ μὲν καλὸν ἡ θρασύτης, καὶ Χανδρηνὸς ἂν εἴη τοιοῦτος ταύτῃ χρησάμενος, οὐκοῦν αἰτίας ἀλλ' ἐπαίνων ἄξιος· εἰ δὲ αἴσχιστον μὲν τοῦτο καὶ μανίας ἐγγὺς, τοῦτο δὲ πάντες ὡς καλῷ κἀγαθῷ πάντα τὰ βέλτιστα καὶ βούλονται καὶ συνεύχονται, οὐχ ὁρῶ πῶς ἄν τινες μᾶλλον καταφανεῖς γένοιντο συκοφαντοῦντες, καὶ σφᾶς αὐτοὺς ὡς οὐκ ἀληθῆ λέγουσιν ἐξελέγχοντες, ἃ μὴ ἔξεστι λέγοντες· καὶ ὃ μάλιστ' ἄν τις ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ κατ' αὐτῶν εὔξαιτο, θαυμαστότερον τοῦτον ταῖς αἰτίαις δεικνύντες, ἢ εἰ πολλοῖς ἐχρῶντο κατ' αὐτοῦ τοῖς ἐπαίνοις. Πρῶτον μὲν γὰρ ἐν τῷ κατ' αὐτοῦ λέγειν τούτους ἃ μὴ δεῖ, διανίστανται πάντες ὑπὲρ αὐτοῦ λέγειν ἃ δεῖ· καὶ τούς γε δύο ἢ τρεῖς τούτων φληνάφους ὁ τῶν ἐγκωμίων ἑσμὸς παρασύρει· καὶ οὐδεὶς ὃς οὐχ ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ κατ' αὐτῶν γίνεται ῥήτωρ εὔπορος. Ἔπειτα εἰ τοῖς διὰ βίου πονηροτάτοις οὐκ ἄν τις ἐγκαλέσαι κακίαν τῷ συντετηκέναι καθάπαξ, ἀκόλουθον ἂν εἴη καὶ πᾶσα ἀνάγκη κατὰ τῆς ἑτέρας μερίδος, ἐάν τι σφαλῶσι μετ' ἀληθείας χρῆσθαι τῇ γλώττῃ. Οὔκουν οἷς μὲν αὐτὸν αἰτιῶνται, τούτοις ὡς ἔστι χρηστὸς βεβαιοῦσιν, οἷς δ' οὐ προσάγουσι πίστιν οἷς αἰτιῶνται, ἀλλ' ἁπλῶς ἄνω καὶ κάτω χωροῦσιν εἰκῇ, τούτοις αὐτὸν οὐκ εἰς ἀναιτίους μόνον, ἀλλὰ καὶ λαμπροτέρους ἢ πρόσθεν τιθέντες, ὑπ' αἰτίαν σφᾶς αὐτοὺς καθιστᾶσι, καὶ δίκην ταύτην πὰρ' αὐτῶν λαμβάνουσιν οὐ μεμπτὴν, τὸ κακοὶ καλῶς σφόδρα φανῆναι. Εἰ τοίνυν ὁ μὲν οὐχ αἰτιῶν ἀνώτερος μόνον, ἀλλὰ καὶ χρηστὸς παντάπασιν ὦπτο· οἱ δὲ, πονηροὶ καὶ μιαροὶ καὶ συκοφαντοῦντες ἀτεχνῶς διὰ πάντων ἠλέγχθησαν· πῶς οὐκ ἀνάγκη τὸν μὲν καὶ τιμᾶσθαι καὶ δωρεῶν ἀπολαύειν, καὶ μετὰ μείζονος ἢ πρόσθεν τοῦ σχήματος τοῖς πράγμασιν ὁμιλεῖν, τῶν τε εἵνεκα τρόπων, τοῦ τε κακῶς ἀκοῦσαι, τοὺς δὲ καὶ μισεῖσθαι καὶ δίκην ὑπέχειν τῆς βδελυρίας; μᾶλλον δὲ τὴν γιγνομένην ἐὰν ὑπόσχωσιν· ὑφέξουσι δὲ εὖ οἶδα ὡς ἔδει γε καὶ πολλάκις· αὐτοί τε βελτίους ἔσονται τοῦ λοιποῦ, καὶ οὐδὲν ἔτ' οἶμαι τῶν πάντων τοῖς αὐτοῖς ἐγχειρήσειν, εἰδὼς ἃ πείσεται· εἰ γὰρ, εἴ γ' οἱ πρὸ τούτων ταὐτὰ πλημμελοῦντες ἐτιμωροῦντο, οὐκ ἂν οὗτοι ταῦτ' ἔδρασαν, ἤ που τούτων νυνὶ κολασθέντων, ἄλλος οὐ δράσει, εἰωθότων ὡς τὰ πολλὰ τῶν ἀνθρώπων, κἂν τοῖς χρηστοῖς κἂν τοῖς φαύλοις, παραδείγμασι τοῖς φθάσασι χρῆσθαι. Σκόπει δὲ, ὦ βασιλεῦ, ὅσων ἡμῖν ἀγαθῶν ἐπὶ τοῦ παρόντος αἴτιος ἔσῃ ταῦτ' εἰργασμένος· ἀρετήν τε γὰρ δόξεις περὶ πλείστου ποιεῖσθαι, καὶ συκοφαντίαν παροῦσαν μὲν ἀναιρεῖν, ἔσεσθαι δὲ μέλλουσαν ἴσχειν. Ταύτης δὲ γενομένης ἐκ μέσου, συναπέσται μὲν καὶ ὁ λοιπὸς ὁρμαθὸς τῶν κακῶν, ἀντεισενεχθήσεται δὲ πᾶν τὸ βέλτιστον, εἴπερ τὸ συκοφαντίας ἀφεῖσθαι, κατὰ τὸν εἰρηκότα σοφὸν, ἀρετῆς ἐστ' ἐφόδιον πάσης· εἰ δὲ καὶ τὴν εὐδαιμονίαν ἐπὶ σοῦ ταύτην εὐδαιμονήσαιεν αἱ πόλεις, καὶ γένοιντο πάντες χρηστοὶ, τοῦτο οὖν σοι μεῖζον ὅτου τις ἂν δή που καὶ φαίη. Καὶ οὔτε τὸ ξυμπάσης, ὡς εἰπεῖν, τῆς οἰκουμένης κρατεῖν πρᾶγμα τοσοῦτον, ὅθ' ὑπὸ γῆν τε καὶ ὑπὲρ γῆν ἅπας χρυσὸς οὐκ ἀντάξιος ἀρετῆς. Ταῦτα μὲν οὖν, Θεοῦ διδόντος, ὦ βασιλεῦ, καὶ συμβουλομένου[1] τάχισθ' ὑπάρξαι. Οἱ δὲ, τί γὰρ δεῖ πλείω περὶ τούτων διεξιέναι ὡς εἶεν κακοί; εἰ μὲν ἐδεδοίκεσαν τοὺς νόμους, οὐκ ἂν ταῦτ' ἔδρων παρὰ τοὺς νόμους· νῦν δ' οἷς συκοφαντοῦντες ἑάλωσαν τὸ τὰ μὴ ὄντα ὡς ὄντα συμπλάσαι, καὶ κακῶς εἰπεῖν ὃν ἔδει κατὰ νόμους καλῶς, εἴπερ μάλιστα

(1) Var., σοῦ βουλομένου.

νόμος τὸ τιμᾷν τοὺς ἀρίστους, τούτοις ὡς οὐδ᾽ ὁτιοῦν σφίσι μέλει τῶν νόμων ἔδειξαν· μᾶλλον δὲ, ὥσπερ νόμων οὐκ ὄντων, ἢ γράμματα ὅλως [1] ὄντων· καὶ μήτε δικαστῶν ὀρθῶς δικαζόντων, μήτε πονηρίας εὐθυνομένης, καὶ, τὸ μέγιστον, μὴ σοῦ, ὦ βασιλεῦ, αἰεὶ τὰ βελτίω διὰ πάντων προθυμουμένου, καὶ στρατοπέδοις τειχίζοντος τὴν ἀρχὴν, ἐφ᾽ ᾧ πᾶσαν παντάπασιν ἐληλάσθαι κακίαν, οὗτοι ταῦτ᾽ ἐτόλμησαν· μάλιστα μὲν...

(1) Var., ἄλλως.

NOTICE

SUR BERNARD D'ESCLOT.

La véritable forme du nom de Bernard d'Esclot n'est pas connue d'une manière très précise. Le savant évêque d'Astorga, D. Félix Torres Amat, dans son Dictionnaire critique des écrivains catalans (Barcelonne, 1836), dit qu'on le trouve tour à tour nommé Aclot, Sclot, Desclot. Sa personne est plus inconnue encore. Tout ce qu'en dit D. Félix Torres Amat, c'est qu'il était de famille noble et qu'il écrivit en langue catalane l'histoire des événements de son temps.

La chronique originale de Bernard d'Esclot n'a jamais été imprimée jusqu'ici. Seulement, en l'an 1616, Raphaël Cervera, qui s'intitule : *Ciudadano honrado de Barcelonna y receptor del oficio de Maestro-Racional*, en fit imprimer une traduction ou plutôt un abrégé en langue castillane (Barcelonne, 1 vol. in-4°.)

A la fin du dernier siècle, au moment de nos guerres de la Révolution, le gouvernement espagnol, voulant agir sur l'esprit des habitants de la Catalogne par l'exemple de ce qu'avaient fait leurs ancêtres, fit réimprimer (in-4°, Sancha, 1793) la partie de la traduction de Cervera relative à l'expédition de Philippe-le-Hardi en 1285.

Le manuscrit original de d'Esclot existe, suivant l'évêque d'Astorga, dans la bibliothèque des Carmes-déchaussés de Barcelonne. Une copie ancienne existe aussi en manuscrit dans la bibliothèque du marquis de Mondejar.

La Bibliothèque roya'e de Paris en possède aussi un manuscrit (fonds Saint-Germain, n° 1581). C'est un petit in-folio écrit sur papier à deux colonnes, d'une écriture du quatorzième siècle, provenant de l'ancienne bibliothèque Séguier, léguée en 1732, par Henri du Cambout, duc de Coislin, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Les titres des chapitres sont écrits en lettres rouges, et il ne se trouve aucun titre général. C'est ce manuscrit que j'ai copié et fidèlement reproduit ici.

La Chronique de Bernard d'Esclot ne renferme l'histoire que de bien peu d'années, puisqu'elle ne comprend à proprement parler que le règne de Pierre (II de Barcelonne et III d'Aragon), qui succéda à son père Jacques-le-Conquérant le 16 novembre 1276, et mourut le 2 novembre 1285; mais ces neuf années sont marquées par des événements importants pour notre propre histoire : les vêpres siciliennes, l'expulsion des Français de Sicile par Pierre, les succès de son amiral Roger de Loria, la prise du prince royal de Naples, l'affaire du duel de Charles d'Anjou, son père, à Bordeaux, avec Pierre d'Aragon, l'excommunication de Pierre d'Aragon, la concession de son royaume par le pape à Charles de Valois, second fils de Philippe-le-Hardi, enfin la désastreuse invasion de Catalogne par Philippe-le-Hardi, et sa mort à Perpignan. Peu d'époques assurément offrent en si peu d'années un tel nombre de grands événements accumulés. C'est par là que la Chronique de Bernard d'Esclot doit être rangée parmi les monuments de notre histoire nationale.

Muntaner a retracé les mêmes événements, mais d'une manière à la fois plus incomplète et plus passionnée. Jamais Muntaner ne dit un mot des faits intérieurs ou extérieurs qui lui déplaisent, bien que, une fois un récit commencé, il rende cependant justice avec loyauté à la bravoure de ses ennemis. D'Esclot est beaucoup moins vif, beaucoup moins coloré, mais il cherche à rendre compte de tout avec impartialité. Si Muntaner omet à dessein les débats entre Pierre et les Catalans et Aragonais, d'Esclot enregistre avec fidélité les discours et les actes de chacun. Comme écrivain, il ne saurait sans doute être mis à côté du brillant et chaleureux Muntaner; toutefois il est loin d'être sans mérite. Je me contenterai d'en citer comme exemples : le récit des vêpres siciliennes, la description des almogavares, la des-

cription de l'arrivée de la flotte de Roger de Loria à Barcelonne, son entretien avec le comte de Foix, et le pathétique discours adressé, du haut d'un tertre qui domine la Junquière, par Pierre aux siens, au moment où les Français franchissent les dernières limites de son pays pour rentrer en France.

Je renvoie aux chapitres LXXVI, LXXXII et suivants pour les curieux détails qu'il donne sur les vêpres siciliennes. Quant aux almogavares, qui jouent un rôle si important dans Muntaner et d'Esclot, et qui sont mentionnés par la Chronique anonyme de Morée sous le nom de Catalans à l'occasion de leur invasion du duché d'Athènes, ce qu'il en a dit (V. p. 626 de d'Esclot, et note p. 13 de ma notice) suffit pour prouver tout le fruit qu'on peut retirer de la lecture attentive de sa chronique.

La peinture de la flotte de Roger de Loria rangée et pavoisée sur la côte de Barcelonne (p. 723) est un tableau tout disposé pour l'artiste.

« Quant lo rey d'Arago hach enteses estes noves (de l'arrivée de la flotte de Roger de Loria) fo molt alegre e pagat; e ponyi lo cavall dels esperons e menal un poch pel pla e feu be semblants de hom alegre. E ab tant anas diner. E quant se fou dinat e hach dormit un poch, no triga poch mas que mantinent feu ensellar, e cavalca tot lo dia e la nit seguent, axi que a hora de matines tocades fo en Barcelona en son palau, e reposas aqui tro a lendema mati que era dissapte. E al mati ell cavalca riba mar per veure les galeres qui eren vengudes.

« E les galeres foren totes trenta la una prop l'altra de llats arrengades. E eren mils aparellades que galeres que hanch fossen; car trobarets les totes pintades a senyal del rey d'Arago e de Sicilia; e escuts que y havia tants, de popa tro a proa a dues parts, que no y podien mes caber. E entre dos scuts hi havia una ballesta; puix estaven les bandories els penells per l'orla de les galeres, de popa tro sus en la proa a totes parts, e bells draps de preset vermell e de seda qui estaven estesos sobre los castells, en la popa de les galeres, que quaix no poria esser dit, tant clarament e tant noble eren aparellades. »

La conversation entre le comte de Foix et Roger de Loria, au sujet de la trève que celui-ci refuse d'accorder au roi de France (p. 726), a l'allure un peu gasconne, mais n'en peint que mieux les hommes de ce temps.

« El comte de Foix e En Ramon Roger vengueren assegurats a parlar ab ell (avec Roger qui se trouvait à Cadaquès) per manament del rey de França e per demanar treves un temps; e demanaren les a En Roger de Luria. E En Roger de Luria respos los: que null temps no havria treves ab Franceses ne ab Prohençals, aytant com viu fos, encara quel rey d'Arago les hi hagues. E el comte de Foix qui-u oy fo irat e fello e dix axi:

« En Roger, fort sots mal e esquiu, que no atorgariets vos treves a tan gran senyor com es lo rey de França. E guardats vos que no-us en penidats! Si tot vos havets hagut gran astre un temps sobre mar, nol havrets tots temps; que, ans que vingua un any, fara fer lo rey de França 300 cos de galeres; e puix veurem lo vostre enfortiment on sera; que be sabem que En Pere de Arago no les poria armar ab tot son poder. — Senyor, ço dix En Roger, saul la vostra honor, yo no son pas mal ne esquiu; mas dich vos encara ço que ja-us he dit: que no vull haver treves ab lo rey de França. E quant deyts que gran astre he hagut sobre mar un temps, yo-u agraesch a Deu quil m' ha donat; e he sperança quel me dara encara, a defendre lo dret de mon senyor lo rey d'Arago e de Secilia; e car vendre lo tort que pren, no degudament. E nom fets reguart, quant deyts quel rey de França l'altre any armara 300 cos de galeres. Yo creu be que ell les pora armar, aquexes e mes encara. E yo, a honor de mon senyor lo rey d'Arago e de Sicilia, si el rey de França n'arma 300, yo n'armare 100, sens pus. E quant aquelles 100 haga armades, pens ne de armar lo rey de França 300 o 10,000 sis vol! Que nom tem ques gose am mi atrobar en nenguna part; ne sol nom pens que galera ne altre vexell gos anar sobre mar, menys de guiatge del rey d'Arago. Ne encara no solament galera ne leny; mas no creu que negun peix se gos alçar sobre mar, si no porta un escut a senyal del rey d'Arago en la coha, per mostrar guiatge de aquell noble senyor, lo rey d'Arago e de Secilia. »

« E el comte de Foix, quant hach oyda la resposta d'En Roger de Luria, pres se a son-riure, etc. »

Je renvoie au dernier chapitre de d'Esclot pour cette belle scène historique du roi d'Aragon vainqueur demandant excuse à ses vassaux des sacrifices que leur a coûtés la défense de sa cause personnelle, et humiliant sa fierté en leur rendant de plein gré les libertés qu'il leur avait ravies dans un moment de colère[1].

Rien dans la Chronique de Bernard d'Esclot n'a pu me fournir le moindre renseignement sur sa personne. Le seul passage où il parle de lui se trouve dans le chapitre CLIX, dans lequel, après avoir dit que l'arçon de la selle du roi d'Aragon fut

(1) Je l'ai traduite dans ma Notice sur Muntaner, p. XLIX.

percé d'un épieu ferré que ce roi brisa sur sa selle, il ajoute avoir vu la selle du roi dans cet état.

« Si qu'en lo arço ne romas betres dits. E de aço fa testimoni cell qui aço recomta en aquest libre, qui vehe la sella del rey e el ferre que hi era romas[1]. »

Dans la publication de cette Chronique j'ai suivi exactement l'orthographe du manuscrit; seulement, comme le mot *hach* était écrit de trois manières : *hach*, *hac* et *ach*, je me suis contenté d'une seule, conservant d'ailleurs partout l'*h* dans le verbe *haver*.

La seule modification que j'aie introduite est de me servir d'apostrophes et de traits de division pour rendre la composition d'un mot plus claire aux lecteurs français. Ainsi :

Nanfos pour *En Anfos*, sera imprimé *N'Anfos; an* pour *a En*, *a'n; lin* pour *li en*, *li'n; sen* pour *se en*, *s'en*; *yous* pour *yo us*, *yo-us*. Si l'Académie de Barcelonne se plaint de cette innovation faite par un étranger dans une langue qu'il ne sait que balbutier, cet étranger répondra qu'il a voulu éviter à ses compatriotes quelques-unes des difficultés qu'il avait rencontrées lui-même; et l'intelligence plus facile de d'Esclot sera son excuse.

Il est aussi d'usage en catalan comme en portugais d'intercaler des pronoms et adverbes entre le radical d'un verbe et sa terminaison, comme par exemple : *portarolosie*, je le leur y porterai. Dans ce cas, et dans tous les cas semblables, j'ai séparé les diverses parties de ce mot pour aider à l'intelligence du sens, et j'ai imprimé *portar p-los-i-he*.

(1) Page 718.

Pour rendre la lecture de cette Chronique plus aisée, j'ai donné en note l'explication des mots qui m'ont semblé les plus difficiles à reconnaître à la première vue ; mais il faut toujours se rappeler que *lo*, *se*, *els*, *nos*, etc., s'incorporent aux mots qui précèdent, en s'abrégeant un peu, comme dans *ques* pour *que se*, *axis* pour *axi se*, *els* pour *e los*, *quens* pour *que nos*, *nols* pour *no los*, *partis* pour *parti se*, etc.

Enfin, pour empêcher une confusion qui eût nui à l'intelligence du texte, au lieu d'imprimer, suivant l'usage, *donassen*, *aportassen*, qu'on eût pu prendre pour la troisième personne du pluriel, j'ai fait imprimer *dona s'en*, *porta s'en*.

Avec un peu d'attention, tous ceux qui sont familiers avec notre vieille langue le seront bientôt avec la lecture de cette Chronique. J'ai cru devoir traduire Muntaner avec le plus grand soin, parce que sa Chronique abonde en détails les plus piquants et les plus essentiels pour bien faire connaître les mœurs et les usages de l'époque; mais le grand mérite de d'Esclot étant surtout l'exactitude des faits, et son style humble et facile n'offrant aucune entrave au lecteur, j'ai cru devoir me contenter de la reproduction de l'original, avec d'autant plus de raison qu'il n'avait jamais été publié jusqu'ici.

NOTICE

SUR LA CHRONIQUE DE J. PROCHYTA.

L'exact et judicieux Giovanni Villani nous a laissé dans ses Chroniques un récit court, mais animé, de la conspiration entreprise en 1282 par J. de Procida, pour soustraire sa patrie à la domination de Charles d'Anjou et des Français. Presque contemporain de ce terrible drame, puisqu'il est mort en 1348, il a dû puiser ses renseignements et dans les attestations de quelques témoins, et dans les récits qui en ont sans doute été écrits à ce moment. Le savant Sicilien Rosario Gregorio, voulant compléter autant que possible sa *Bibliothèque historique de Sicile sous les rois d'Aragon*, et étonné de voir que ni Barthélemi de Neocastro, ni Nicolas Specialis, ni le chroniqueur anonyme publié par Martenne, ne disaient un seul mot de l'entreprise de J. Procida, et de ses négociations avec l'empereur Paléologue, avec le pape et avec le roi d'Aragon, parcourut toutes les bibliothèques de Sicile à la recherche d'un monument contemporain, et il parvint enfin à retrouver parmi les manuscrits de P. Carrera, dans la bibliothèque publique de Palerme, une chronique en ancienne langue sicilienne, uniquement relative à ce grand événement.

La narration de ce chroniqueur anonyme est simple et franche; son dialecte sicilien est élégant et pur, et ses assertions reçoivent une nouvelle autorité de sa connaissance exacte des hommes et des lieux. La comparaison qu'on fera de son récit avec celui de Ramon Muntaner et avec celui de Bernard d'Esclot donnera une nouvelle force au témoignage de l'un et de l'autre. Quelques lettres des papes, rapportées dans la collection de Martenne, et la fidélité avec laquelle Villani semble l'avoir suivi pas à pas, achèvent de prouver toute la valeur de cet antique monument littéraire.

L'abbé Francesco Paolo Filocamo, dans une *Histoire des Vêpres siciliennes* publiée à Palerme en 1821, a cherché à disculper ses compatriotes du massacre général qu'ils firent alors des Français leurs oppresseurs. Il n'avait besoin, pour motiver la nécessité d'un soulèvement, que de rapporter les fragments suivants de deux lettres de Clément IV. La première est tirée du *Trésor des anecdotes* de Martenne.

« Si ton royaume, écrivait Clément à Charles d'Anjou, est cruellement spolié par tes ministres, c'est à toi seul qu'on doit s'en prendre, puisque tu as conféré tous les emplois à des brigands et à des assassins qui commettent dans tes États des actions dont Dieu ne peut supporter la vue... Ces hommes infâmes ne craignent pas de se souiller par des viols, des adultères, d'injustes exactions et toutes sortes de brigandages... Tu cherches à m'attendrir sur ta pauvreté; mais comment puis-je y croire? Eh quoi! tu ne peux ou tu ne sais pas vivre avec les revenus d'un royaume dont l'abondance fournissait à un souverain tel que Frédéric, déjà empereur des Romains, de quoi satisfaire à des dépenses plus grandes que les tiennes, et de quoi rassasier l'avidité de la Lombardie, de la Toscane, des deux Marches et de l'Allemagne entière, et qui lui donnait en outre de quoi accumuler d'immenses richesses. »

L'autre lettre de Clément IV est tirée de Rainaldus, tom. II, p. 159; elle est datée de Viterbe, 5 mai, quatrième année de son pontificat.

« Je ne sais, lui dit-il, comment et pourquoi je t'écris encore comme à un roi, puisque tu ne prends aucun soin de ton royaume, qui se trouve aujourd'hui sans chef, et ravagé par les Sarrazins ou par de perfides ennemis. Après avoir été appauvri par tes brigands de ministres, le voilà aujourd'hui dévoré par tes ennemis... Si les défenseurs manquent, les spoliateurs ne manquent pas. Si tu perds ce royaume par ta faute, ne te flatte pas que l'Église s'expose à de nouveaux travaux et à de nouvelles dépenses pour te le faire ravoir. Tu pourras alors retourner dans ton comté héréditaire, et, flatté de l'inutile nom de roi, y attendre les événements. Peut-être comptes-tu sur ton courage et espères-tu que Dieu fera miraculeusement pour toi ce que tu devrais faire toi-même; ou peut-être te fies-tu à la prudence que tu crois posséder, et dont tu préfères les suggestions aux conseils de tout le monde? J'étais déterminé à ne plus t'écrire sur ces affaires; si je te donne ces derniers avis, ce n'est que sur les instances de notre vénérable frère Raoul, évêque d'Albe. »

Paris, 24 novembre 1839.

J. A. C. BUCHON.

FIN DES NOTICES.

NOTE

SUR LE VERS POLITIQUE.

Nous avons dit, page 11 de la préface, que la Chronique de Morée était écrite en vers politiques; il nous semble nécessaire d'entrer dans quelques détails sur cette partie de la métrique grecque moderne, dont se sont occupés Isaac Vossius, *De viribus rhythmi*, p. 21; d'Orville, p. 432, tom. II, de ses *Observationes miscellaneæ*, Amsterdam; et M. Fauriel, p. CXIX du Discours préliminaire des Chants populaires de la Grèce moderne.

Vers le XI[e] siècle, le sentiment de la quantité prosodique s'étant perdu, on substitua à l'iambique des anciens un nouveau rhythme qui, au reste, ne manque ni d'élégance ni d'harmonie. C'est de cette époque que date le vers politique, qui est le grand vers des Grecs modernes, leur vers héroïque, ou pour mieux dire national et indigène; car ce mot même *politique*, πολιτικός, est synonyme de Constantinopolitain de Πόλις, Constantinople. Ce sont, en effet, les poëtes de cette ville, les Théodore Prodrome, les Manassès, les Tzetzès, les Philé qui les premiers ont fait usage de ce mètre, ou qui, du moins, l'ont popularisé. Le vers politique a sept pieds et demi, ou quinze syllabes, et deux hémistiches distincts, dont le premier a quatre pieds ou huit syllabes et le second trois pieds et demi ou sept syllabes. La quantité syllabique n'est pour rien dans l'harmonie de ce vers; tout le mécanisme en consiste dans la position de l'accent; c'est un agencement de syllabes accentuées d'une manière fixe et déterminée qui le constitue. Le premier hémistiche a un accent obligé, indispensable sur la sixième ou sur la huitième syllabe, d'où résulte dans le premier cas un pied analogue au dactyle (´ ˘˘), dans le second, une sorte d'anapeste (˘˘´). Le second hémistiche a toujours l'accent sur la sixième syllabe, de manière à former un trochée final (´ ˘). Les autres syllabes paires doivent être accentuées et forment comme des espèces d'iambes (˘ ´), à l'exception de la première syllabe, qui peut avoir l'accent.

Notre chroniqueur n'est pas assez fidèle à la loi métrique de ce vers, et c'est ce qui prouve aussi qu'il n'était pas d'origine grecque. Connaissant bien la langue vulgaire, il n'avait pas acquis la délicatesse d'une oreille grecque, que blesse vivement tout accent qui s'égare sur une syllabe impaire, particulièrement sur une troisième ou onzième syllabe.

Les négligences dans l'accentuation et la supputation des syllabes, si nombreuses au premier coup d'œil dans cette chronique, diminueront en raison de l'habitude qu'on acquerra de lire le vers politique. Ainsi il y a des syllabes qu'il faut absorber dans la lecture, des mots de trois syllabes qu'il faut réduire à deux, des voyelles finales qu'il faut tantôt élider, tantôt conserver. C'est l'accent et le rhythme qui sont le régulateur suprême et qu'il faut avant tout consulter.

Ainsi, dans ce vers

1[er] hémistiche. 2[e] hémistiche.
Τὸν Θεὸν | πρέπει | νὰ εὐχα | ριστῇς || ὁμοί | ως τὸ | ῥιζικόν | σου.
1 2 3 4 5 6 7 1/2

Θεὸν ne doit faire qu'une syllabe, νὰ εὔχα n'en doit faire que deux, au moyen de l'élision ν' εὔχα, et ῥιζικόν doit être lu ῥιζκόν, pour n'en faire aussi que deux.

Voilà ce que nous avions à cœur de dire sur le vers politique et sur la méthode à suivre pour le bien lire.

DIVERSES NOTIONS

SUR LES FEUDATAIRES ET LES FIEFS DE MORÉE.

Un acte dont Ducange nous a conservé l'extrait (p. 224, t. II de mon édit. de son Histoire de Constantinople), nous fournit des renseignements historiques sur les personnes et sur les affaires en Morée au quatorzième siècle. Une foule de prétendants se disputaient le titre de seigneur de la Morée, sans qu'aucun d'eux eût assez de puissance pour empêcher les autres de la piller en même temps que lui. C'était vers l'année 1344. A cette époque, les souverains de Sicile, d'Aragon, de Savoie, les ducs de Bourbon, les empereurs grecs de Constantinople, et jusqu'au chef turc Morbassan, prenaient le titre de s. de Morée, et ne voulaient posséder le pays que pour le piller. Dans ce moment de désordre, les seigneurs francs, possessionnés en Morée, envoyèrent des ambassadeurs à Jacques de Majorque, fils d'Isabelle de Matagrifon, petit-fils de Marguerite de Matagrifon, et arrière-petit-fils de Guillaume de Ville-Hardoin (voyez la généalogie des Ville-Hardoin), et le prièrent de faire valoir ses droits légitimes sur la principauté, en lui offrant de les appuyer de tout leur pouvoir. Ils lui exposèrent :

Qu'Isabelle de Ville-Hardoin, fille aînée de Guillaume, n'ayant laissé de son second mariage avec Florent de Haynaut qu'une seule fille nommée Mahaut, morte sans enfants, ses droits sur la principauté avaient passé, par suite de cette mort, et aussi du testament du prince Guillaume, dans les mains de Marguerite, duchesse de Matagrifon, sa cadette.

Que Marguerite n'ayant eu qu'une fille nommée Isabelle, mariée à Fernand de Majorque, père de Jacques, la principauté avait dû être la possession légitime de cette fille et de lui Jacques, fils de cette fille et de Fernand.

Ils s'engagèrent donc à le reconnaître comme seigneur et à lui obéir comme ses véritables vassaux aussitôt après son débarquement en Morée.

Cet acte fut expédié de la Roviata, au mois d'octobre 1344, indiction XIII.

Suivant Ducange, qui dit en avoir vu l'original, il porte les sceaux des seigneurs suivants :

- Roger, archevêque de Patras ;
- Philippe de Jonvelle, seigneur de la Vostice, c'est-à-dire de Vostitza ;
- Nivelle (sans doute Nevelet) ;
- Erard de Maure (sans doute Mavros), seigneur du château d'Arcadia et de Saint-Sauveur ;
- Alibert de Luc, seigneur de Basilicata ;
- Nigo de Misico ;
- Nicolas de Constata ;
- Asea de Tiniui (peut-être Anceau de Toucy) ;
- Jean Sinisgare ;
- Marc de Castel ;
- Nicolas de Perigourde ;
- Guilhem de Vindone (sans doute le descendant de Simon de Vidone) ;
- Fasana de Nuvelle ;
- Georges Panore ;
- Georges Alamanne (plusieurs membres de la famille Alaman de Catalogne étaient possessionnés dans ce pays) ;
- Nicolas de Autin ;

tous chevaliers.

- Nicolas de Biachan ;
- Marin Luc ;
- Guillem de Curtin ;
- Nicolas de Villier ;
- Nicolas Alamanous ;
- Simon de Liui ;
- Gauchier de Vas ;
- Frauguli de Lussi ;

écuyers.

A cet acte était joint un mémoire pour justifier les droits du roi de Majorque sur cette principauté, et ce mémoire était terminé par l'état des barons vassaux de la principauté, entre lesquels, dit Ducange, sont :

Pierre Dalle Carceri et Barthelemy Ghisi, seigneurs de Négrepont ;

Les chefs de la Grande Compagnie qui tenait le duché d'Athènes ;

Nicolas Sanudo, duc de Nixia (Naxos) ;

Le comte de Brienne, duc d'Athènes et seigneur d'Argos et de Nauplie ;

Les Vénitiens, seigneurs de Coron et Modon, mais sans rendre hommage ;

Robert, fils du prince de Tarente, seigneur d'une partie de la Morée, et représenté pendant sa minorité par Bertrand des Baux, seigneur de Courteson, son vicaire général.

La pièce suivante, qui m'est envoyée des Archives de Turin, complétera ces renseignements sur les feudataires de Morée.

1390, 11 décembre. — *Procura de' principali Prelati, Baroni, e Nobili del Principato d'Achaja, in capo di Bartolomeo Bombino, Giacomo Scazani, e Gioanello Bortagni, per trattare e convenire a loro nome con Amedeo di Savoja a riguardo del detto Principato d'Achaja.*

In nomine Domini nostri Jesus-Christi, amen. Anno a nativitate ejusdem millesimo trecentessimo nonagesimo, indictione quartadecima, die Dominico, undecimo mensis decembris in terra Anruxii de principatu Achaye, ego Ugolinus, filius quondam domini Johanini de la Turre de Mantuâ, publicus per Romanum Imperium imperiali auctoritate notarius, presenti scripto publico declaro, notum facio atque testor : quod, predicto die ejusdem ibidem, reverendus in Cristo pater dominus frater *Petrus Episcopus Coronensis. Petrus de Sancto-Superano generalis vicarius dicti principatus.—Dominus Asanus Zacharie miles, baronie Calandriæ dominus et magnus comestabilis ipsius Principatus.*— Dominus frater *Jacobus de Argli sacri ordinis sancte Marie Theothonicorum de dicto principatu thesaurarius*, vice et nomine reverendi venerabilis religiosi domini domini fratris *Iindii Sciob, sacre domus ordinis predicti in dicto principatu magni preceptoris, Rogerius de Navellis, canzelarius dicti principatus*,— dominus *Johanes Viristia* miles.—*Mognus de Polay.—Nicolaus Le Fort* et *Johan Curie de Spelcto*, procuratores, actores, factores, negociorum gestores, sindicos, ministros et doffensores et vicegerentes, veros certos et indubitatos nuncios speciales reverendorum dominorum prelatorum, religiosorum, baronum militum et ligiorum nobilium ac universitatis hominum terrarum dicti principatus et comitive in dicto principatu degentis et militantis, habentes ad infrascripta omnia et singula ac dependencia, emergencia et connexa mandatum ad plenum, prout constitit michi dicto notario publico instrumento sumpto scripto et subscripto manu mei dicti notarii, bullis pendentibus majoris et sanioris partis ipsorum dominorum, prelatorum, religiosorum, baronum, militum, ligiorum nobilium et universitatum, bulatum, ut est de consuetudine patrie, tam nomine eorum proprio quam nomine et pro parte omnium et singulorum supradictorum, unanimiter et concorditer nemine discrepante, sed eorum purâ, merâ, gratuitâ et spontaneâ voluntate, in mei dicti notarii presenciâ, confisi de fide, prudentiâ, maturitate et virtute legali nobilium virorum Bartholamei Bombini et Jacobi Scazoni, dicti Rosomice ac Johanelli Rostagni de Neapoli, licet absencium tamquam presencium fecerunt, ordinaverunt, statuerunt et creaverunt ipsos et quemlibet ipsorum in solidum comuniter, semotim vel divisim, ita quod occupantis conditio melior non existat in eorum tam propriis nominibus quibus supra, et dicti principatus substitutos procuratores, ministros sindicos, actores, factores negociorum gestores, locum tenentes, veros, certos et indubitatos yconomos et nuncios speciales et quidquid melius efficacius, et de jure dici et censeri potest ; et specialiter ad comparendum coram inclito et illustri domino domino Amedeo de Sabaudia, principe Pyneroli, et cum eodem tractandum, promittendum, patizandum componendum, faciendum, afirmandum, confirmandum, conveniendum, jurandum conventiones, juramenta et fidejussiones prestandum, prestari faciendum et recipiendum, affirmandum conventiones et pacta sub illis modis formis promissionibus et obligationibus que dictis eorum substitutis, vel duobus ex ipsis videbuntur, et ad obligandum bona ipsorum dominorum substituencium pro hiis que duxerint, promittenda privilegia cartas instrumenta, scripturas et cautelas alias que pro predictis et infrascriptis et singulis, et dependentibus, et connexis, et prorsus extraneis necessaria et opportuna videbuntur fieri rogandum, requirendum, fa-

ciendum et recipiendum, cum stipulationibus, promissionibus, obligacionibus penarum adictionibus juramenti, prestationibus nec non renunciationibus, stipulationibus, cautelis et clausulis opportunis et generaliter omnia alia et singula faciendum administrandum ac gerendum et fieri faciendum, et petendum quo in predictis, et singulis et dependentibus, et connexis, et prorsus extraneis necessaria fuerint et etiam opportuna, et que ipsimet domini substituentes facere possent si presentes forent, etiam si talia essent que exigerent magis speciale mandatum, cum plena libera et generali administratione et potestate; promittentes dicti domini substituentes tam nominibus propriis quam nominibus quibus supra, firma, rata, grata habere perpetuò et observare ac haberi teneri, et observari facere quiquid dicti eorum substituti vel duo ex ipsis, in predictis et singulis ac dependentibus, et connexis, et prorsus extraneis duxerint facienda, et non contrafacere vel venire de jure vel de facto, in judicio vel extra, aliquâ ratione, causâ vel modo sub ypothecâ et obligacione omnium et singulorum bonorum suorum presencium et futurorum ad penam et sub penâ ducatorum auri et de arco quinquaginta milia, imperiali curie aut alterius cujusque curie ubi reclamatio fieret, si secus per ipsos vel ipsorum alterum inde fieret persolvenda. Que pena tociens exigatur quociens in totum vel in parte fuerit contrafactum; et nihilominus presens instrumentum firmum, et validum persistat, et in suo firmitatis robore perseveret. Et juraverunt dicti domini substituentes, tam nominibus propriis quam nominibus quibus supra, ad sancta Dei Evangelia corporaliter tacta, de rato habendo omne totum et quicquid per dictos substitutos ipsorum vel duos ex ipsis in premissis et circa premissa dictum tractatum, patizatum, administratum, factum, confirmatum, affirmatum, compositum, conventum fuerit sive gestum. Et insuper declarantes et volentes expresse quod presens possit refici, et fieri refici semel bis et tociens quociens opus fuerit ad sapientis consilium, veritatis substanciâ non mutatâ, fidejubentes dicti domini substituentes pro dictis substitutis ipsorum et eorum altero et relevantes ipsos et quemlibet ipsorum ab onere satisdandi. Et renunciaverunt expressè dicti domini substituentes, tam nominibus propriis quam nominibus quibus supra, omnibus et singulis juribus, legibus, usibus, constitutionibus, privilegiis, literis et rescriptis, libertatibus, immunitatibus, franchisiis, et juribus aliis quibuscumque criminalibus canonicis et civilibus quibus vel propter que possent venire vel facere in totum vel in parte contra presentis seriem instrumenti, et specialiter jus ligie, et illi etiam juri dicenti quod pena perjurii per penam pecuniariam, et e converso quod una per aliam non tolatur. Et pro predictis omnibus et singulis exequendis rogaverunt dicti domini substituentes me supradictum notarium publicum de predictis confici publicum instrumentum, quod factum est per manus mei notarii supradicti, et subscriptum ac solito signo signatum, sigillis pendentibus seu bullis ipsorum dominorum substituentium roboratum, prout est de consuetudine patrie. Et quia supradictus dominus frater Jacobus in predictis omnibus interfuit, vice et nomine dicti domini magni preceptoris sigilavit. Et nos prenominati substituentes, ad cautelam certitudinem et evidenciam pleniorem, presens instrumentum sigillari seu bulari fecimus sigillis seu bullis nostris pendentibus, prout est de consuetudine principatus.

Et ego Ugolinus quondam domini Johanini de la Turre de Mantuâ publicus ut supra notarius, quia predictis omnibus et singulis dum sic agerentur et fierent rogatus et vocatus interfui, premissa omnia propriâ manu scripsi, et ad majorem cautelam me subscripsi et in presenti meum signum apposui consuetum.

Sigilla. — Domini Episcopi Coronensis. — Domini Vicarij. — Domini Magni Comestabilis. — Domini Preceptoris. — Domini Cancellarij. — Domini Johannis Viristie. — Moyni de Polay. — Nicholaij le Fort. — Johannis Cucie de Spelcto.

Guichenon (Preuves de l'hist. de Savoie, p. 127 et 128) donne pour l'année suivante 1391 le dénombrement des domaines, fiefs et feux de la principauté d'Achaie. Presque tous les noms sont évidemment corrompus dans le texte de Guichenon; mais les originaux me manquant, je suis obligé de le suivre exactement.

	feux.
La Youstice avec ses pertinences, lesqueulx tient le vicaire, où sont environ	900
Le Beguche . . . *id.*	40
Le Oriol. — Le frère de messieurs Assane le tient par sa femme.	120
Chastel-Neuf. — Nicod de Torant le tient par le vicaire.	300
Le Flacto. — Johent du Villart le tient par le vicaire.	24
Le Chastel de Les-Portes. — Jaco de Chypre le tient pour le vicaire	100
La Tour de la Gascogne. — Hugues d'Alex le tient	30
Saincte Elie. — Le vicaire le tient.	40
La Tour de Gosemce. — Prot de Unay la tient.	50
La Tour de la Christiana. — Jahant d'Ayon la tient	80
La Maudrice. . . . *id.*	100
La Combe. — Le Moyne de Bollay la tient.	100
Lestala. — Et fu de messire Johant Misto, et la tient Bertromet Mota	40
La Biquoque. — Nycolo Lefort la tient.	40
La Tour, qui fu de messire Nycholas Moche	25
La Glace. — Pietre Cros la tient.	25
La Feuare. — Guillaume de La Forest la tient	150
Saint-Archangel. — Le vicaire la tient.	100
Le Graveuil. — Et fut de Messire Johan Misto.	200
La Turtada. . . . *id.*	100
La Molines. . . . *id.*	40

Les lieux du propre domaine en ladite princée.

Clairence. — Le vicaire la tient	300
Clarmont. — Barthelemy Bonvin la tient	
Bel-Veder. — Le vicaire la tient	80
Saint-Homer. . . *id.*	500
Porcellet. — Le seigneur de l'Arcadie la tient et s'est en l'estorte.	100
Trenetier. . . . *id.*	400
Castel-de-Fer . . . *id.*	150
La Praye. . . . *id.*	200
Druse. — Le vicaire la tient.	300
Port-Jone. — Le Moyne et Johant d'Ayne le tiennent.	
Calemate. — Le vicaire la tient.	300
Le Meyne. — Le Despote la tient.	40
Beauregart. — Le Moyne la tient.	30

Les hommages des barons.

Le duc d'Athènes. — Le duc de l'Archipelage. — Le duc de Leucade. — Le marquis de Boudenice. — Le comte de Cephalonie. — La comtesse de La Solle. — Le seigneur de l'Arcadie. — La Ilia de Négrepont. — Le sire de La Calandrea. — La baronie de Patras. — L'évesque de Modon. — L'évesque de Coron. — L'évesque de l'Olene. — Le commandeur des Alemans. — Le commandeur de Rhodes.

Et plusieurs hommes liges, tant chevaliers comme escuers, lesqueulx seroit trop long à escrire.

On trouvera dans l'histoire de Cantacuzène (liv. III, § II et liv. IV, § XIII) quelques faits relatifs aux années 1341 et 1348. Cantacuzène y mentionne (liv. IV, § XIII, sur la fin) les excursions de l'amiral Roger de Loria, qui sont décrites avec assez de détails par Muntaner. La lecture de ce chroniqueur catalan est indispensable aussi pour la connaissance des affaires grecques au quatorzième siècle. Les généalogies qui précèdent serviront à lier le récit du chroniqueur grec à celui du chroniqueur catalan.

EMPEREURS FRANÇAIS DE CONSTANTINOPLE.

Le comte de Flandre et de Hainaut.

BAUDOIN I, élu empereur en 1204, mort en 1206, marié à Marie de Champagne.

HENRI D'ANGRE, empereur en 1206, mort en 1216, marié à 1 Agnès de Montferrat; 2 N. fille de Joannis, roi des Bulgares.

YOLANDE, mariée à PIERRE DE COURTENAY, petit-fils de Louis VI, élu en 1216, mort avant d'arriver, en 1219

EUSTACHE, marié à N... fille de Michel, despote d'Arta, à 32 ans.

Enfants de Baudoin I :

Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut.

Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, morte en 1280, mariée à 1 Bouchard d'Avesnes; 2 Guy de Dampierre. Elle eut du premier deux fils qui eurent le Hainaut. Elle eut du second trois fils et une fille, dont l'aîné eut la Flandre. Les deux fils qu'elle eut de Bouchard d'Avesnes sont :

- Jean d'Avesnes, marié à Aliz de Hollande.
- Baudoin d'Avesnes.

Enfants de Jean d'Avesnes :

- Jean, comte de Hainaut, en 1280, à la mort de sa grand'mère; son père était mort en 1256.
- Quatre fils, l'un chevalier, les trois autres évêques.
- Florent, seigneur de Braine et de Hall, grand-connétable du royaume de Sicile, né vers 1250, marié à Isabelle de Ville-Hardouin, devient *prince de Morée*. (Voyez la table des princes d'Achaïe.)

Enfants de Yolande et de Pierre de Courtenay :

ROBERT DE COURTENAY sur le refus de Philippe de Namur, son aîné, part de France en 1220, couronné à Constant. en 1221, meurt en 1228.

Agnès de Courtenay, mariée vers 1222, à Geoffroi II de Ville-Hardouin, prince de Morée. (Voyez la généalogie des princes d'Achaïe.)

BAUDOIN II, empereur à onze ans. On lui donne pour tuteur : JEAN DE BRIENNE, élu empereur à vie, de 1231 à 1237. Baudoin est dépossédé en 1261, meurt en 1273, marié depuis 1234, à Marie de Brienne, fille de J. de Brienne.

Philippe, empereur titulaire de Constantinople, meurt vers 1286, marié à Béatrice d'Anjou, fille de Charles I[er], roi de Naples.

Catherine meurt en 1308; mariée dès 1301, à *Charles de Valois*, frère de Philippe-le-Bel.

Catherine de Valois, mariée, en 1313, à *Philippe*, prince de Tarente, fils de Charles II, roi de Naples. Elle meurt vers 1346, après son mari.

- *Robert*, marié à Marie de Bourbon (1), fille de Louis I[er], duc de Bourbon, et veuve de Guy de Lusignan de Chypre, meurt vers 1364, sans enfants.
- *Philippe de Tarente*, marié à 1. Marie de Sicile, fille de Charles, duc de Calabre; 2. Élisabeth de Hongrie, fille d'Étienne, fils du roi Charles, meurt vers 1368, sans enfants.
- Marguerite de Tarente, mariée à François des Baux, fils de Bertrand des Baux.
  - *Jacques des Baux* prend en 1368 le titre d'empereur, meurt en 1383; marié depuis 1382, à Agnès de Duras, morte en 1382, sans enfants.

(1) Elle légua la principauté d'Achaïe dont elle avait la seigneurie directe, à son neveu Louis de Bourbon.

EMPEREURS GRECS DE CONSTANTINOPLE, AVANT LA CONQUÊTE.

Isaac Ange.	empereur le 12 septembre 1185	Déposé par Alexis son frère.	le 8 avril 1195
Alexis III Ange, son frère.	empereur en 1195	Mis en fuite par les Latins.	en 1203
Isaac, restauré, Alexis IV, son fils, }	empereurs en 1203	Détrônés par Murtzuphle.	en 1203
Murtzuphle.	empereur le 23 février 1204	Détrôné par les Francs.	le 12 avril 1204

EMPEREURS GRECS A NICÉE PENDANT LA CONQUÊTE.

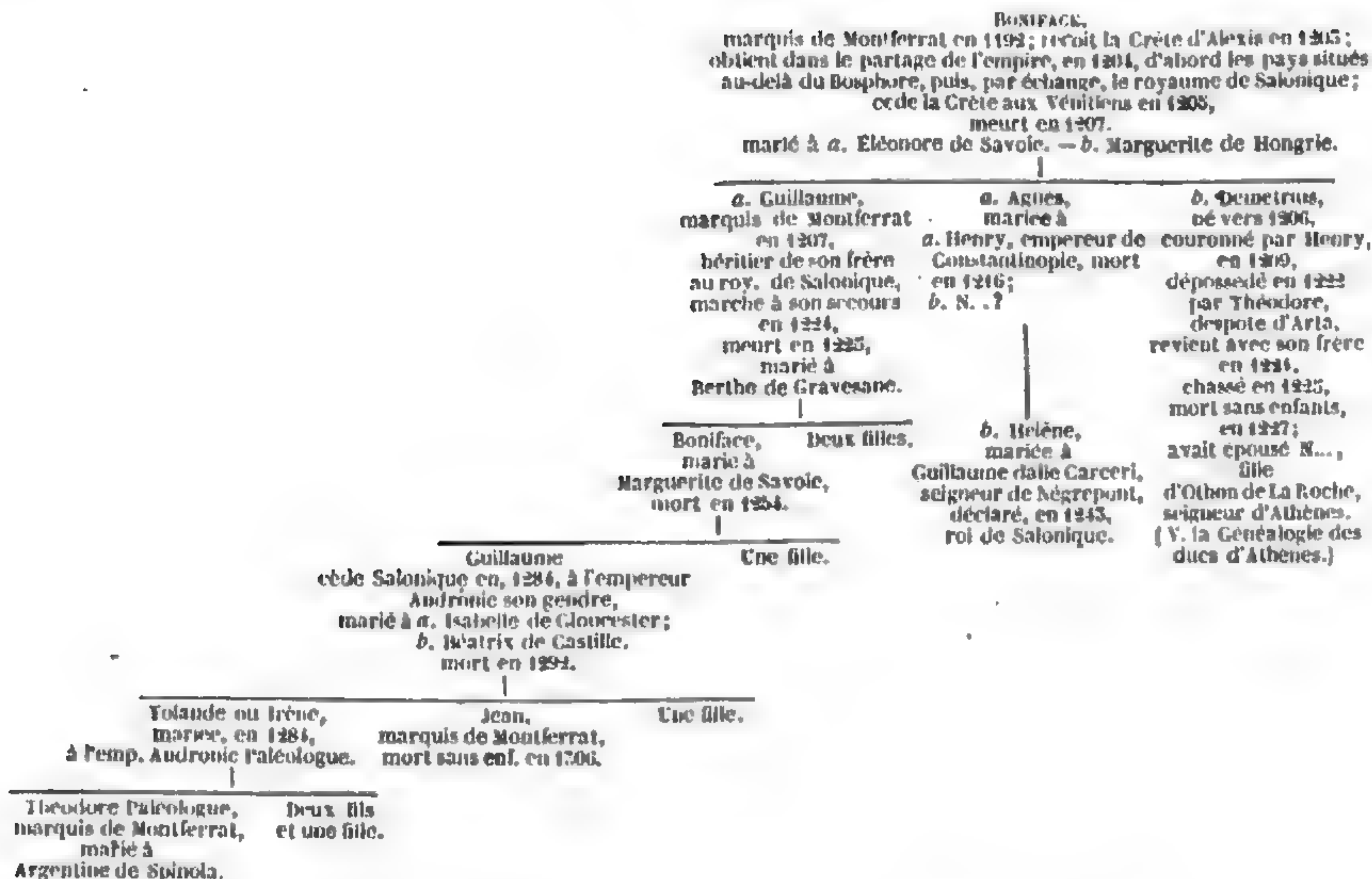
Théodore Lascaris, mari d'Anne Comnène, fille d'Alexis III, se fait empereur à Nicée.	en 1206	Meurt.	en 1222
Jean III Ducas Vatatzes, mari d'Irène Lascaris, fille de Théodore Lascaris.	en 1222	Meurt.	en 1255
Théodore III Ducas Vatatzes, son fils, surnommé Lascaris, du nom de sa mère.	en 1255	Meurt.	en août 1259
Jean IV Ducas Vatatzes, fils de Théodore, surnommé aussi Lascaris.	en août 1259	Détrôné par Michel Paléologue.	le 1[er] janvier 1260

FAMILLE DES PALÉOLOGUES APRÈS L'EXPULSION DES LATINS.

Michel Paléologue, grand-connétable et grand-domestique, dépose Jean IV Ducas Vatatzes, lui fait crever les yeux et s'empare du trône impérial à Nicée.	en 1260		
Il dépossède les Francs de Constantinople, le 25 juillet	1261	Meurt.	le 11 décembre 1282
Andronic II Paléologue, son fils.	en 1282		
Il s'associe son fils Michel.	en 1295	Michel meurt.	en 1320
Il s'associe son petit-fils Andronic III, fils de Michel.	en 1325	Andronic II se fait moine en 1330 et meurt.	en 1332
		Andronic III meurt.	en 1341
Jean IV, fils de Michel, âgé de neuf ans.	en 1341		
Son tuteur, Jean Cantacuzène, s'associe à l'empire	en 1347	Jean Cantacuzène renonce à l'empire.	en 1355
Jean V s'associe son fils aîné Andronic.	en 1371	Andronic IV renonce à la couronne.	en 1373
Jean IV s'associe son second fils Manuel.	en 1373	Jean IV meurt.	en 1391
Manuel reste seul empereur.	en 1391		
Il vient à Paris implorer les secours de Charles VI.	en 1400	Il abdique pour se faire moine et étudier les lettres sacrées en	1425
Jean, fils aîné de Manuel II	en 1425	Meurt.	le 31 octobre 1448
Constantin XIV, surn. Dragases, 4e fils de Manuel II.	en 1448	Tué sur la brèche à la p. de Const. par les Turcs, le 21 mars	1453

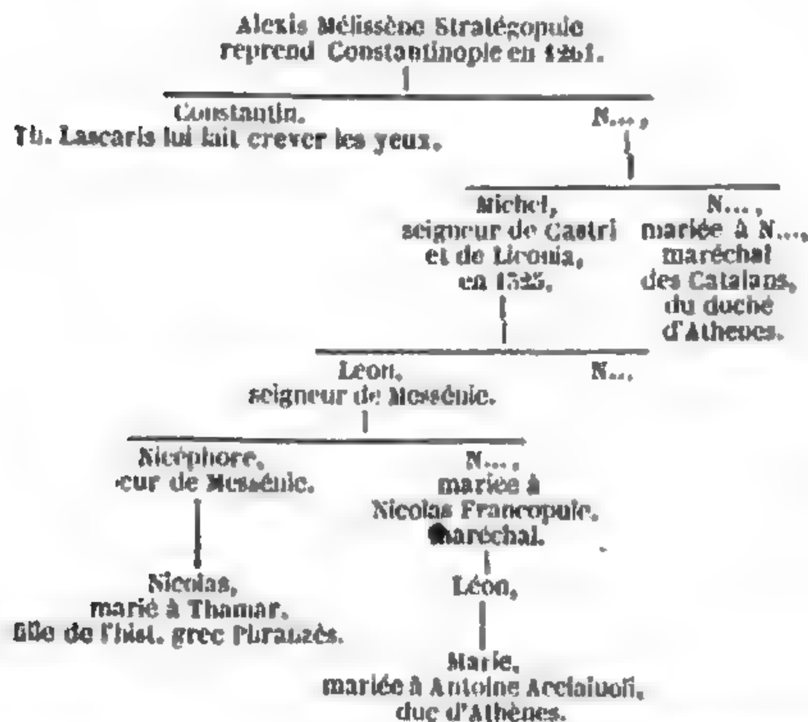
II.

ROIS DE SALONIQUE.



SEIGNEURS DE MESSÉNIE EN MORÉE.

(*Extrait de Ducange.*)



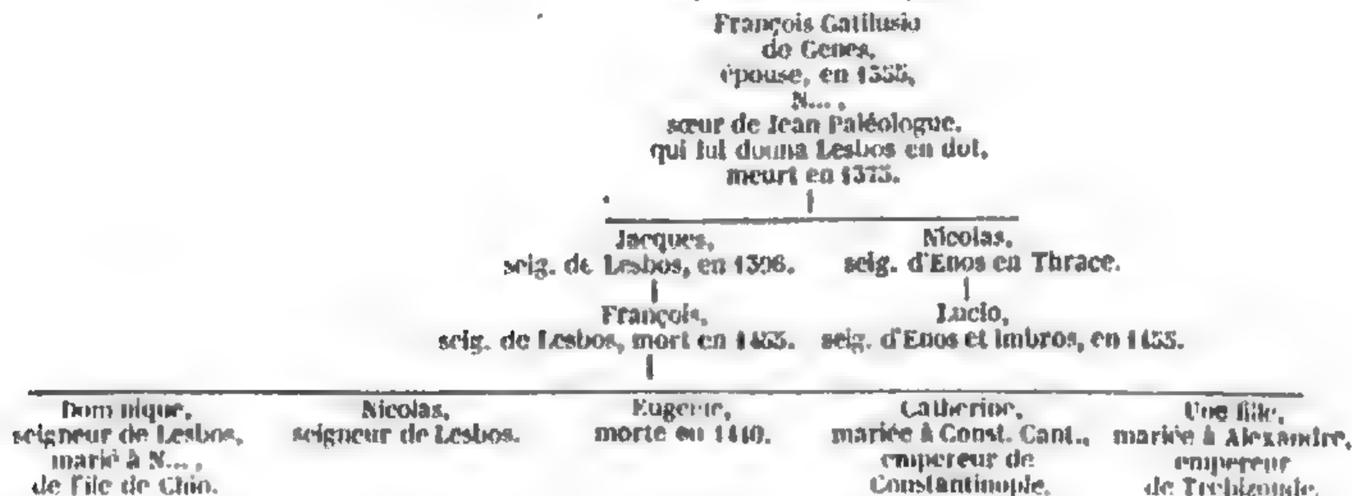
COMTES DE ZANTE.

(*Extrait de Ducange.*)



SEIGNEURS DE LESBOS.

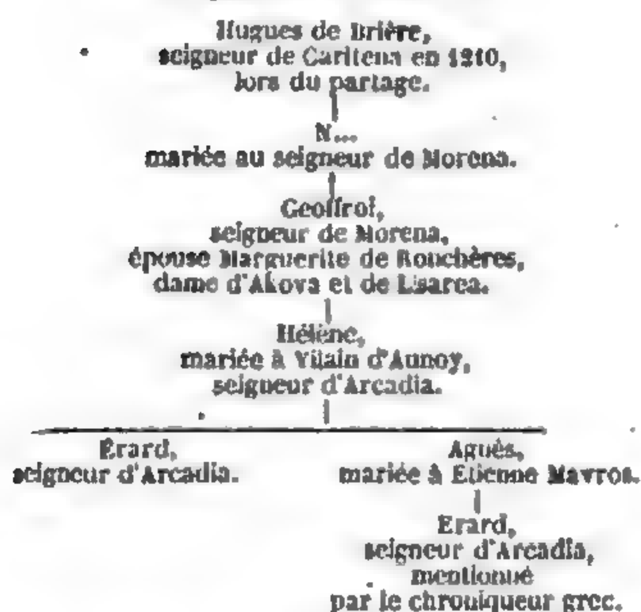
(*Extrait de Ducange.*)



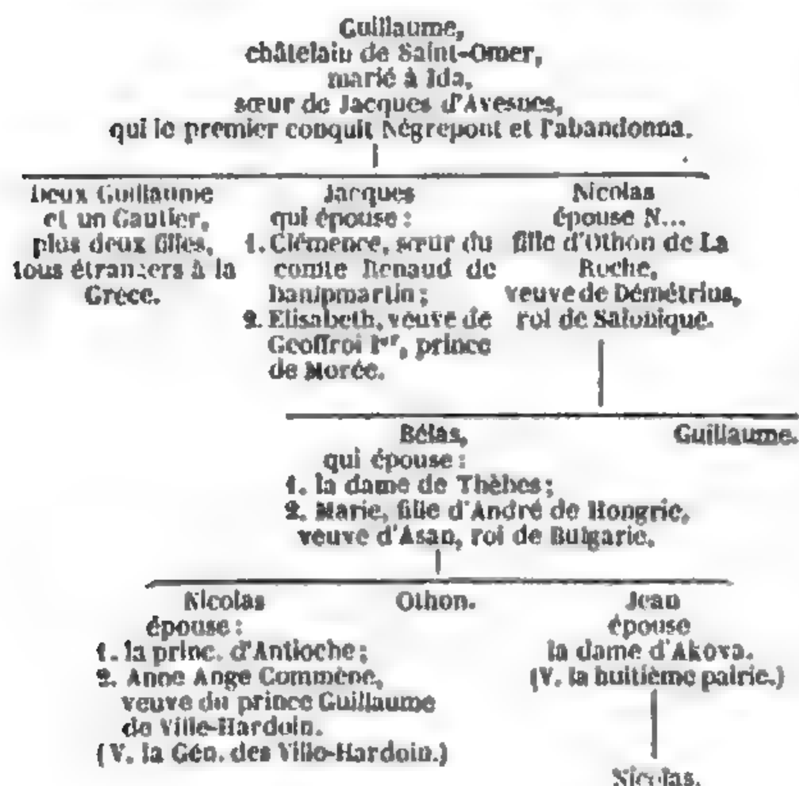
III. GRANDS FEUDATAIRES DE LA PRINCIPAUTÉ.

GÉNÉALOGIE DES BRIÈRE,

seigneurs de Caritena.

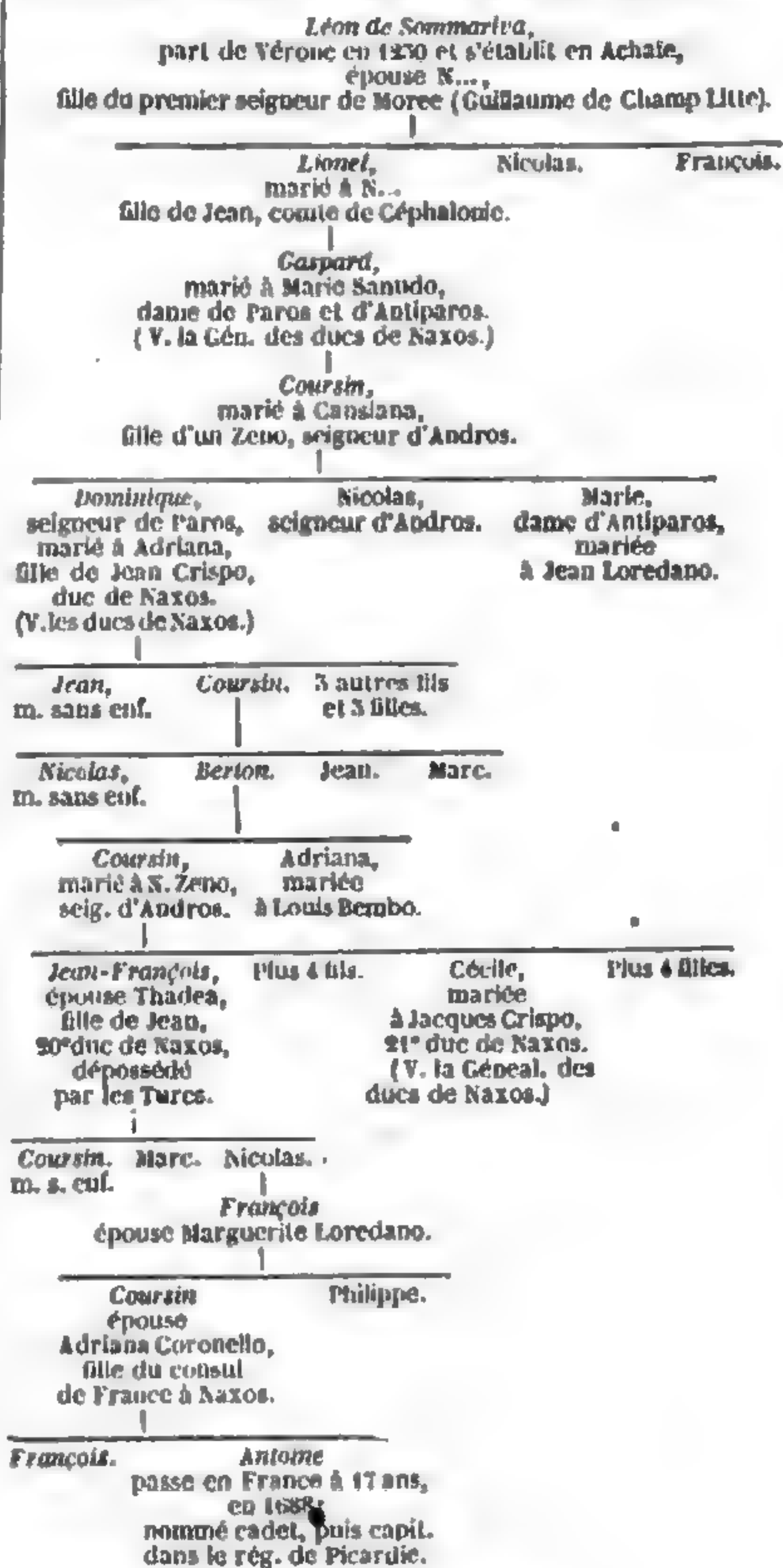


GÉNÉALOGIE DES SAINT-OMER DE MORÉE.



GÉNÉALOGIE DES SOMMARIVA,

liés aux ducs de Naxos et aux comtes de Céphalonie.



Parmi les grands feudataires, il s'en trouve sept autres qui semblent avoir été des plus hauts bannerets après les pairs. Je suis l'ordre donné dans la Chronique de Morée ; ce sont :

Gauthier de Ronchères, seigneur d'Akova (voyez la huitième pairie), avec 24 fiefs.
Mathieu Remond, seigneur de Veligosti. . . . . avec 4
Guillaume, seigneur de Nicli. . . . . avec 6
Guy de Nevelet, seigneur de Gheraki. . . . . avec 6
Hugues de l'Ile, seigneur de Vostitza et de Chanpigny. . . . . . . avec 8
Lucas, seigneur de Gritzena. . . . . avec 4
Robert de La Tremouille, seigneur de Chalantritza. . . . . avec 4

Les autres fiefs furent distribués ainsi :

A l'Église :		Aux Ordres militaires :	
Archevêché de Patras et son chapitre,	8 fiefs.	Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. .	4 fiefs.
Evêché d'Olène. . . . . ib.	4	Ordre du Temple.	4
— de Modon. . . . . ib.	4	Ordre Teutonique.	4
— de Coron. . . . . ib.	4		
— de Veligosti. . . . . ib.	4		
— d'Amyclée. . . . . ib.	4		
— de Lacédémone. . . ib.	4		

Quelques feudataires, soit bannerets, soit simples barons, sont désignés dans la chronique de Morée, tels que les seigneurs d'Arcadia, de Lisarea, de Morena, de Salona, de Score, de Catava, de Vidone, et plusieurs hauts dignitaires, tels que le connétable Jadre, le maréchal Colinet et le chancelier Léonard de Vérules, qui, sous Philippe de Savoie, eut pour successeur le chancelier Benjamin. On les trouve à leur place alphabétique dans mon *index* des noms.

Calo-Jean
es Francs),
196,
au pape,
en novembre 1204,
pereur Baudoin,
alonique en 1207.

ille,
de Flandre,
nstantinople.

Scythide,
mariée à Vorylas,
son neveu.

Une fille.

4. Vorylas ou Phrorilas
(Burille par les Francs),
roi en 1207,
marié à Scythide sa tante;
battu par les Francs en 1208,
détrôné par Jean, fils d'Asan,
son cousin-germain.

6. *a.* Caloman
meurt empoiso
à seize ans,
en 1245.

e mentionne (Familles Byzantines, page 335) un Zacharias Centurione, qui, vers
, prenait le surnom d'Asan, par suite sans doute du mariage de son père avec
cette famille. Malgré tous mes efforts pour retrouver la filiation exacte de ces
l'Achaie, qui d'après l'arbre généalogique de la famille descendaient d'un pre-
e d'Emmanuel Cantello (arrière-petit-fils de Lanfranco Cantello, mort en 1237),
Centurione. Je ne puis retrouver que les renseignements suivants:

Dolomède Centurione Cantello,
né en 1336,
prince d'Achaïe,
marié, en 1364, à
Benedetta,
princesse du sang impérial,
veuve de Basile Gatilusio, seigneur de Lesbos.

Zacharias,
marié
à une fille de la maison Asan?

Catherine,
mariée à
Thomas Paléologue,
despote de Morée.

as Azan,
par
léologue.

Un fils,
tué par
Thomas Paléologue.

Une fille,
à laquelle
Thomas Paléologue
fait couper le nez
et les oreilles.

Michel,
roi titulaire.

A
prot

Jean,
sebastocrator.

séb
An
An

Isaac
épouse N...,
fille d'Alexis Bran

Une fille,
mariée
au comte de Zante,
noble franc.

d'abor
à S
puis forc
à
pour celu
meur

N...,
mariée à
Melissènes.

Un fils
nommé gr.-primecier
à la cour
de Michel Paléologue.

(Thesph

a. Mari
b. Anne

Jean Ducas
(bâtard),
seigneur de Pélasgie et Phthiotie,
nommé sebastocrator,
allié avec le duc d'Athènes contre Paléologue
et contre Andronic,
appelé duc de Patras par les Francs.
(Il s'appelait Ducas et résidait à Patras.)
Marié à Tarona,
meurt en 1290.

Théodore,
bâtard,
mort en 1259,
à Castoria.



a. Marie
épouse Jean,
comte français de Zante,
lui apporte Céphalonie
en dot.

n,
rator,
se
e, fille du
nie;
d'Andron.
1332.

N...,

N...,
mariée à
Milutin,
roi
de Servie.

N...,
mariée à
Svestislas,
roi
de Bulgarie,
fils
de Tertère.

N...,
mariée à N...,
seigneur tiercier
de Négrepont.

Iouin,
43 à 1188.

II

Guy.
Il n'est question de lui ni de ses descendants dans les affaires de Grèce.

urs autres enfants,
Eremburge, etc.,
st pas question dans
laires de Grèce.

Une fille,
mariée à Geoffroy,
seigneur de Cicon,
fils d'Odon de Cicon
(près Ornans en Fr.-Comté),
croisé de Constantinople.

Geoffroy,
seigneur de Caritena.
(Le chroniqueur de Morée en fait un fils, au lieu d'un petit-fils du prince Geoffroy Ier.)
Marié à
Elisab. ou Hélène de La Roche (4),
sœur de Guy de La Roche,
premier duc d'Athènes.

it de
prin-
mâle

De
e
plu
tous

e,
1315.

ce,
que
n.

agon.

Isabelle,
ée, en 1368, à
rquis de Montferrat.

Jean III.

Théodore,
marié à Jeanne,
fille de Robert, comte de Bar.

Jean-Jacques

Yolande,
mariée à Amédée,
comte de Savoie.

Charles II.
r de force avec Mathilde de Hainaut, et, sur son refus, l'avoir fait
l'Œuf, où elle meurt en 1325, il prend le titre de prince d'Achaïe
ur le duché de Duras, à son neveu, l'empereur Robert, fils de son
, qui avait épousé Catherine de Valois, sans que ses descendants
à ce titre, par suite de la confusion entre la seigneurie directe et
le principauté. Ainsi, on a dans cette branche :

Charles Ier,
prince direct en 1268.

Charles II.

L. Philippe,
prince d'Achaïe par fiançailles,
mort en 1277.

Jean,
comte de Gravina,
huitième fils,
prince par fiançailles,
vend, en 1332, à Robert.

Louis.
Charles III,
roi de Naples.

Robert,
prince de Morée,
tué à Poitiers,
en 1356.

Jeanne,
reine de Naples.

VI. PREMIERE PAIRIE. — Duché d'Athènes.

I. — Ducs d'Athènes des maisons de La Roche et de Brienne.

Pons de La Roche, mentionné de 1183 à 1191.

Enfants de Pons de La Roche :

- Othon de La Roche, part pour la croisade en 1202, conquiert Athènes et Thèbes en 1205, assiége Argos en 1212, retourne en Fr.Comté, laisse la seig. d'Athènes en 1220 à son neveu Guy de Ray.
  - Une fille, mariée à 1. Démétrius, roi de Salonique ; 2. Nicolas de S.-Omer.
- Pons de Ray (de Rupe).
  - Guy, ou Guillaume de Ray, megas kyr d'Athènes en 1220, duc d'Athènes en 1259, épouse Anne Ange, fille de Théodore, despote d'Arta.
    - N. fille qu'Irène de Montferrat, 2e femme d'Andronic, veut marier à son fils Théodore, qui épouse une Spinola.
    - Guillaume ou Guy, duc d'Athènes vers 1280, marié en 1298 à Mahaut de Hainaut, fille de Florent et d'Isabelle, meurt en 1308, sans enfants.
  - Trois frères, mentionnés page 79.
  - Isabelle ou Hélène, Dme d'Athènes en 1263, mariée à 1. Geoffroy, seigneur de Caritena ; 2. Hugues de Brienne, comte de Lecce, qui ne prend pas le titre de duc. Isabelle meurt en 1270.
    - Gautier V, duc d'Athènes en 1308, marié à Jeanne de Châtillon, tué par les Catalans, en 1309.
      - *Gautier VI*, duc titul. d'Athènes, envoyé à Florence en 1326 et 1341, meurt en 1356, à la bataille de Poitiers, sans enfants de ses deux femmes : 1. Marguerite, fille de Philippe, prince de Tarente ; 2. Irene de Brienne.
      - Isabelle, mariée en 1330 à Gautier III d'Enghien, en Hainaut.
        - Gautier IV d'Enghien, meurt en 1350, et ne porte pas le titre de duc d'Athènes.
        - *Sohier*, duc titul. d'Athènes, mort en 1367.
          - *Gautier d'Enghien*, duc titul. d'Athènes, tué en 1381, sans avoir été marié.
        - Guy, seigneur d'Argos, marié à une Grecque.
          - Jacques.
          - Marie, mariée à Pierre Cornaro, qui rend Argos aux Vénitiens.
    - Jeannette, mariée à Nicolas Sanudo duc de Naxos. (fille d'un 2e mariage d'Hugues de Brienne avec Anne Ange, veuve de Guil I, duc d'Athènes.)

II. Ducs d'Athènes et de Néopatras, après la prise d'Athènes par les Catalans, en 1309.

Les Catalans, en 1326, se voyant sans chef, en envoient demander un à Frédéric, roi de Sicile, dont les enfants et la postérité possédèrent ce titre.

Frédéric II, roi de Sicile.

Enfants de Frédéric II :

- Pierre.
  - Louis.
  - Léonore, mariée à Pierre IV, roi d'Aragon.
    - Léonore, mariée à Jean Ier, roi de Castille.
      - Ferdinand, roi de Sicile et d'Arag. et duc d'Athènes et de Néop. en 1412.
        - Alphonse V, roi d'Aragon en 1416, duc d'Athènes et de Néopatras, adopté par Jeanne II de Naples, en 1420, roi des Deux-Siciles, meurt en 1458.
        - Jean II, roi d'Aragon en 1458, duc d'Ath. et de Neop.
          - Ferdinand le Cathol. roi de Castille en 1474, roi d'Aragon en 1479, duc d'Ath. et de Néop. et, après lui, tous les rois d'Espagne.
  - Frédéric III, roi de Sicile en 1355, duc d'Ath. et de Néop. mort en 1377.
    - Marie, mariée à Martin d'Aragon, Dme d'Ath. et de Néop. morte en 1402.
- Mainfroi, duc d'Athènes et de Néopatras.
- Guillaume, duc d'Ath. et de Néop. mort en 1338.
- Jean, duc d'Ath. et de Néop. mort en 1348.
  - Frédéric, duc d'Ath. et de Néop. mort en 1355, sans enfants.
- Alphonse-Frédéric (fils naturel), gouverneur d'Athènes et de Néopatras, marié à Marulle, fille de Boniface de Vérone, seigneur d'Euripe et de Soula.
  - Louis, comte de Soula.

III. Ducs d'Athènes de la maison Acciaioli.

Nicolas Acciaioli, favori de Jeanne de Naples, grand-sénéchal de Naples et gouverneur d'Athènes, laisse, comme châtelain d'Argos et de Corinthe, son fils Néri.

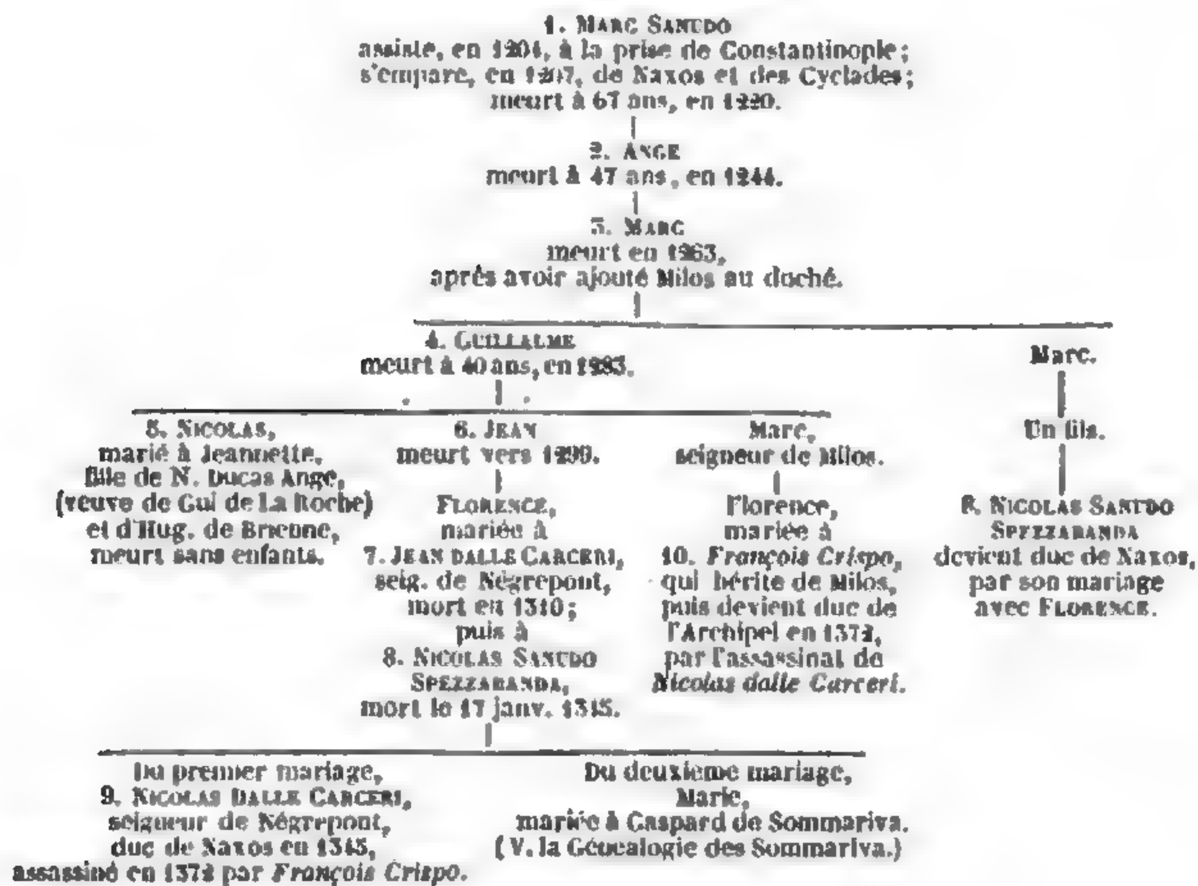
Néri Acciaioli achète, en 1364, des places de Marie de Bourbon, s'empare des châtellenies d'Argos et de Corinthe, bat les Catalans en 1394, et se crée duc d'Athènes.

- Fille mariée à Manuel Paléologue, auquel elle donne en dot la seigneurie de Corinthe.
- Fille mariée à Charles de Tocco, seigneur de Zante et de Céphalonie.
- Antoine, son fils naturel, s'empare du duché ; prisonnier des Turcs, meurt en 1435. Anarchie.

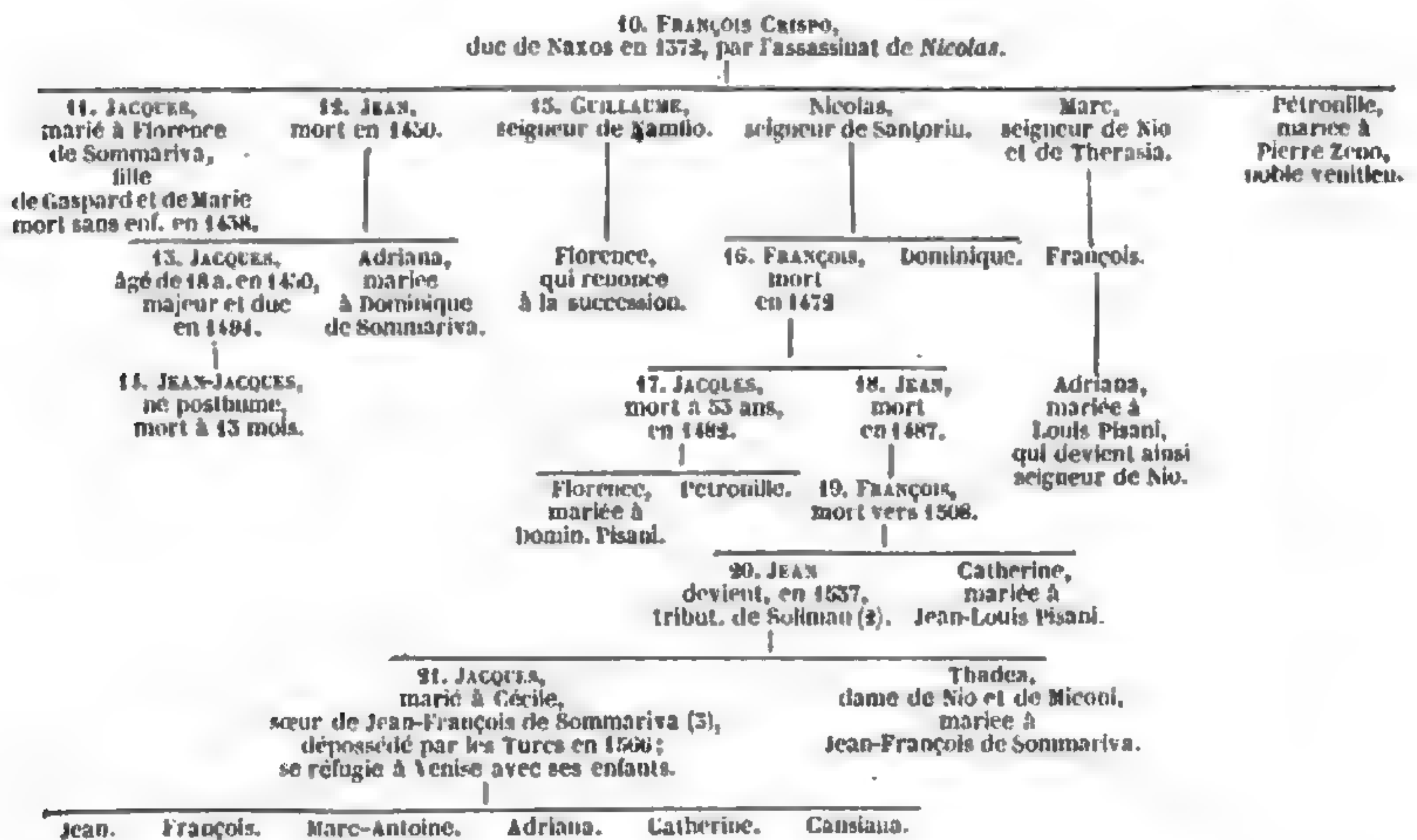
DEUXIÈME PAIRIE.

Duché de Naxos, Dodécanèse (douze îles), Cyclades (1) ou Archipel.

I. Famille des Sanudo.



II. Famille des Crispo.



(1) Les douze Cyclades étaient : Cythnos, Paros, Amorgos, Delos, Tinos, Ios, Scriphos, Miconos, Syros, Siphnos, Andros, Naxos. Les Sanudo y ajoutèrent depuis Milos et Santorin. Marc Sanudo fut employé par le doge Henri Dandolo pour négocier avec Boniface de Montferrat l'échange de l'île de Crète, que Boniface avait reçue de l'empereur Alexis.

(2) Il publia, cette même année 1537, une lettre latine adressée au pape et aux princes chrétiens, pour justifier sa faiblesse. Il y prend le titre de *Dux Ægei maris et Naxie*. On y trouve des renseignements curieux sur les expéditions des Turcs à cette époque.

(3) Voyez ci-joint la généalogie des Sommariva.

TROISIEME, QUATRIEME ET CINQUIÈME PAIRIES (1).

Baronnies de Négrepont,

Divisées entre trois seigneurs appelés Tierciers.

RABAN DALLE CARCERI, de Vérone,
employé avec Marc Sanudo dans une négociation
pour la Crète à Andrinople, près de Boniface de Montferrat
conquiert Négrepont en 1206.

GUILLAUME,
marié à Hélène de Montferrat.
Il devient, par ce mariage, roi de Thessalonique,
et partage Négrepont entre ses trois fils.

FRANÇOIS,
seigneur de Chalcis
(Négrepont).

JEAN,
marié à Florence Sanudo.
Il devient, par ce mariage,
duc de Naxos.

NICOLAS,
seigneur de Négrepont
et duc de Naxos.
Assassiné en 1373
par François Crispo.
(V. ducs de Naxos.)

CONRAD,
seigneur de Lorea
(Oreum).

BONIFACE,
seigneur de Carystos.
(Muntaner mentionne sa descendance, mais sans détails assez précis.)

SIXIÈME PAIRIE.

Comté palatin de Céphalonie.

JEAN (2)
épouse Marie Comnène,
fille de Nicéphore, despote d'Arta,
et sœur du bâtard Thomas, tué par lui en 1318,
reçoit, pour dot de sa femme, Leucate, Zante et Céphalonie

THOMAS.

RICHARD.

JEAN.

LÉONARD,
marié à N..., fille naturelle de Louis, roi de Naples,
meurt en 1375.

CHARLES,
marié à
1. Catherine des Baux, fille d'un seigneur de Duras de ce nom;
2. Angélique, fille de Suniscian, roi de Servie.
meurt en 1380.

CHARLES II
ne laisse que des enf. nat.

LÉONARD,

CHARLES III.

LEONARD,
marié à Meliza,
fille de Lazare Brancovitz,
despote de Servie.

CHARLES,
dont la postérité est étrangère
à l'histoire de la Grèce.

ANTOINE,
chassé par les Turcs
en 1488.

Theodora,
mariée en 1428 à Constantin
Paléologue Dragasès,
morte en septembre 1429,
enterrée à Clarentza en Morée.

N...,
mariée à N. Centurione,
prince d'Achaïe.

N...,
mariée à Lionel
de Sommariva.
(V. la gen. des Sommariva.)

(1) L'article XLIII des assises de Romanie donne le nom, sinon l'ordre, des douze pairies d'Achaïe. « La justice par le sang, c'est-à-dire la haute justice, n'appartient, dit cet article, qu'aux *pairs du prince*, qui sont : 1. Le duc d'Athènes, — 2. le duc de Naxos, — 3, 4, 5. les trois seigneurs tierciers de Negrepont, — 6. le marquis de Bodonitza, — 7. le comte palatin de Cephalonie, — 8. le seigneur de Caritena, — 9. le seigneur de Patras, — 10. le seigneur de Matagrifon, — 11. le maréchal héréditaire, tant qu'il est en fonctions à l'armée, — 12. le seigneur de Calavryta, qui est de la famille de Tournay. » L'art. XCIV détermine une des plus hautes prérogatives des pairs, celle qui, en faisant leur indépendance, a introduit le désordre dans le pays ; la voici : « Nul, s'il n'est ber, ou *l'un des douze pairs* du prince, n'a le droit de bâtir château ou châteaux sur ses terres. Le ber est celui qui possède haute justice et evêché dans sa terre. »

(2) Les uns le font Français (Ducange, note manuscrite) ; les autres, Italien de la famille Tocco, qui vint s'établir de Bénévent à Naples, sous Frédéric II.

SEPTIÈME PAIRIE.

Baronnie de Calavryta.

RAOUL DE TOURNAY
reçoit cette seigneurie à l'époque de la conquête,
avec douze fiefs de cavaliers.

JEAN
accompagne le prince Guillaume à Naples.

GEOFFROI.

HUITIÈME PAIRIE.

Baronnie de Passava,

investie du maréchalat héréditaire d'Achaïe.

Jean de Neuilly*
reçoit le fief et le maréchalat à l'époque de la conquête.
épouse N..., dame d'Akova,
fille de Gauthier de Ronchères,
seigneur d'Akova.

N...,
dame de Passava et d'Akova,
mariée à
1. Guilbert de Score, seigneur de Lisaréa.
2. Jean de Saint-Omer.
(V. la Gén. des Saint-Omer.)

Du premier lit,
Marguerite,
dame d'Akova et de Lisarea,
mariée à Geoffroi de Brienne.
(V. la Gén. de cette branche des Brienne.)

Du deuxième lit,
Nicolas de Saint-Omer,
seigneur de Thèbes,
devient maréchal héréditaire,
du droit de sa femme.

NEUVIÈME PAIRIE.

Marquisat de Bodonitza.

Bodonitza est située hors de la Morée, en Thessalie, près des Thermopyles. Honorius III mentionne, dans une lettre à l'année 1221 (Rinaldi, p. 492) un Guillaume, marquis de Bodonitza, comme bail ou régent de Thessalonique, et Zurita, à l'année 1372, un François-Georges, marquis de Bodonitza, comme gouverneur d'Athènes.

DIXIÈME PAIRIE.

Baronnie de Caritena.

Elle avait été donnée, au moment de la conquête, avec vingt-quatre fiefs, à Hugues de Brienne, dont on trouve la généalogie plus loin. Je ne sais comment elle fit alors retour à la principauté d'Achaïe. Le prince Guillaume la donna à Geoffroi son neveu, fils de sa sœur, mariée au seigneur de Cicon en Franche-Comté, près d'Ornans, qui était venu de Constantinople. Geoffroi n'ayant eu aucun enfant, ce fief, qui ne lui avait été rendu après sa revolte que sous la condition de reversibilité, fit encore une fois retour à la principauté, faute d'héritier de son corps.

ONZIÈME PAIRIE.

Baronnie de Patras.

Le premier possesseur de cette seigneurie fut Guillaume Alaman, qui la reçut au moment de la conquête. Elle fit, je ne sais comment, retour à la principauté, et le prince Guillaume la réunit au fief de Matagrifon et la donna à sa seconde fille Marguerite.

DOUZIÈME PAIRIE.

Baronnie de Matagrifon.

Guillaume de Ville-Hardoin avait construit sur la côte occidentale du Péloponèse le château de Matagrifon, destiné à contenir les Grecs. Il en fit un fief qu'il réunit à la seigneurie de Patras, pour en faire don à sa seconde fille Marguerite.

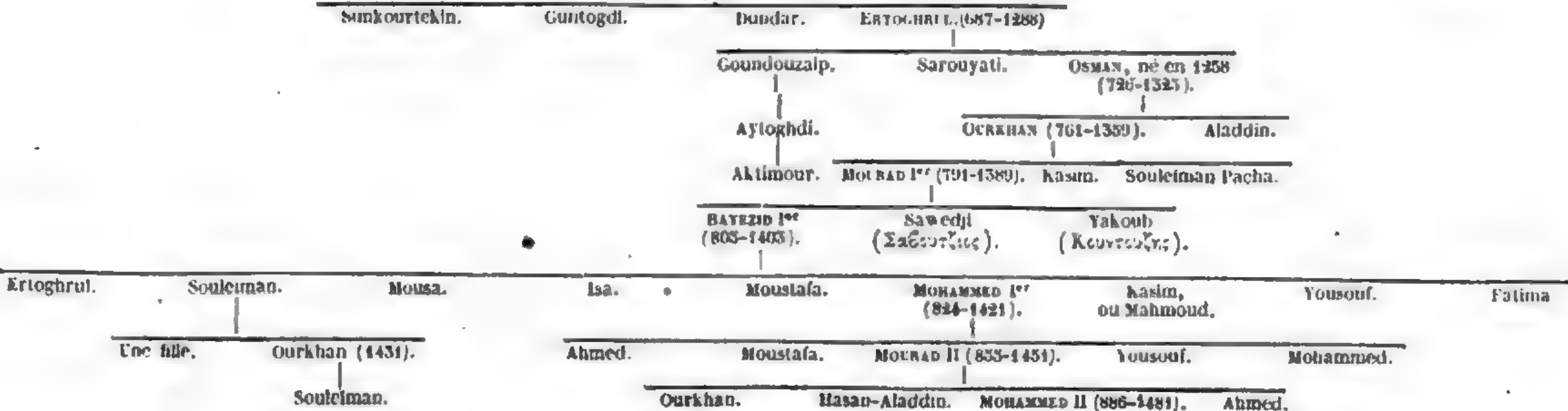
IX.

A. ROIS D'ARAGON, DE SICILE ET DE MAJORQUE.

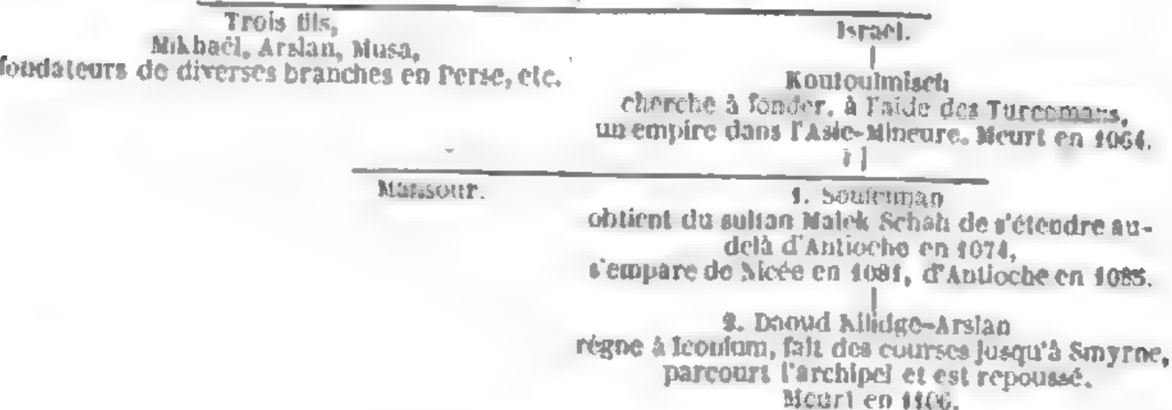
Pétronille,
fille de Ramire le moine et d'Agnès d'Aquitaine,
mariée, en 1137, à Raimond Bérenger IV, comte de Provence,

- ALFONSE, roi d'Aragon en 1163.
  - PIERRE II, roi en 1196; épouse, en 1204, Marie de Montpellier, meurt à Muret en 1213.
    - JACQUES Ier le Conquérant, né en 1208, prend Majorque en 1228, Valence en 1238, meurt en 1276, laissant de Marie sa seconde femme :
      - PIERRE III, à qui il donne l'Aragon et Valence, épouse, en 1262, Constance, fille de Mainfroi, conquiert la Sicile en 1283.
        - ALFONSE III obtient l'Aragon; il meurt sans enfants en 1291.
        - JACQUES II obtient la Sicile, devient roi d'Aragon en 1291; cède la Sicile, en 1295, à Charles de Valois, meurt en 1327.
          - Jacques renonce à la couronne.
          - ALPHONSE IV, roi en 1327, mort en 1336.
            - PIERRE IV, dit le Cérémonieux.
            - Plusieurs autres enfants.
        - FRÉDÉRIC s'empare de la Sicile en 1296, meurt en 1337.
          - PIERRE II meurt en 1342.
          - Plusieurs autres enfants (v. la gén. d'Achaïe).
        - Deux filles.
      - JACQUES, à qui il donne Majorque, le Roussillon et Montpellier, épouse Esclarmonde de Foix, et meurt en 1311.
        - Jacques renonce à la couronne en se faisant moine.
        - SANCHE, roi en 1311, épouse Marie, fille de Charles II de Naples, meurt sans enfants, en 1311.
        - Fernand, épouse Isabelle d'Achaïe (v. la généal. d'Achaïe).
          - JACQUES II, dépossédé de Majorque en 1344, vend Montpellier, en 1349, à la France. Meurt en 1349.
            - Jacques III, roi titulaire, épouse Jeanne, reine de Naples.
            - Isabelle épouse Jean II, marquis de Montferrat.
        - Un fils prêtre et deux filles, dont l'une, Sancie, épouse Robert, roi de Naples, l'autre, un fils de l'empereur grec Manuel.
      - Plusieurs fils et filles, dont l'une, Isabelle, fut mariée, en 1262, avec Philippe-le-Hardi.
  - Plusieurs deux fils et quatre filles.
- Plus, deux fils et une fille.

B. SULTANS OTTOMANS.



C. SELJOUCIDES D'ICONIUM.



Seldjouk
embrasse l'islamisme, s'établit aux environs de Bokhara, vers l'an 1000.

- Trois fils, Mikhaël, Arslan, Musa, fondateurs de diverses branches en Perse, etc.
- Israel.
  - Koutoulmisch cherche à fonder, à l'aide des Turcomans, un empire dans l'Asie-Mineure. Meurt en 1064.
    - Massour.
    - 1. Souleiman obtient du sultan Malek Schah de s'étendre au-delà d'Antioche en 1074, s'empare de Nicée en 1081, d'Antioche en 1085.
      - 2. Daoud Kilidge-Arslan règne à Iconium, fait des courses jusqu'à Smyrne, parcourt l'archipel et est repoussé. Meurt en 1106.
        - 3. Malek Schah (Saisan) meurt en 1107.
        - 4. Masoud lutte contre les croisés, meurt en 1156.
          - 5. Azeddin Kilidge Arslan II conquiert la Cappadoce en 1172, fait la paix avec Saladin, partage son empire entre ses dix enfants. Meurt en 1193.
            - 6. Ghayaseddin Kaikhosrew Ier s'empare de la Lycaonie et de la Pamphilie, détrôné par Rokneddin, s'enfuit en Arménie, à Trébizonde, à Constantinople, remonte sur le trône en 1202, meurt en 1211.
              - 9. Azeddin Keikaous Ier, 1222.
              - 10. Alaeddin Keikobad Ier. Le grand-père d'Osman se jette en Asie Mineure. Mort en 1237.
                - 11. Ghayaseddin Keikhosrew II, 1247.
                  - 12. Azeddin Keikaous II, Iconium, Angora, Antioche meurt en 1257.
                    - 16. Masoud (1) se réfugie à Constantinople avec sa femme, sa fille, sa sœur et un frère, retourne à Iconium, meurt vers 1307.
                      - Gazi-Thelebi se sauve à Sinope et y vit jusqu'en 1356.
                      - N... fille, se fait chrétienne à Constantinople, épouse l'émir Turcoman Isaac Melek.
                    - N... (fille), mariée à N.
                      - Isaac Melek épouse la fille de Masoud Tué par les Catalans
                    - Constantin Melek se fait chrétien à Constantinople. Tué par les Catalans.
                    - Feromourz
                      - 17. Aleddin III, en 1307.
                        - Ghayaseddin, meurt en 1307.
                  - 13. Rokneddin Kilidge Arslan IV, Césarée, Malatia, Erzeroum. Meurt en 1267.
                    - 15. Ghayaseddin Kaikhosrew III, de 1267 à 1276.
                  - 14. Aleddin Keikobad II meurt en 1267.
            - 7. Rokneddin Soleiman chasse son frère Keikhosrew d'Iconium, dépossède ses autres frères, réunit leurs états à celui de Tocat, meurt en 1202.
              - 8. Azeddin Kilidge Arslan III, mort en 1205.
            - Kotbeddin à Siewas, Mohieddin à Angora, Mozhaiaseddin, à Eblstan, Mohieddin Barkiarok à Nigisar, Sandjar Schah à Amasia, Moazeddin Keisserschah à Malatia, Noureddin Mahmoud à Césarée, Schadjeddin à Héracle.

(1) Masoud, fils d'Azeddin, retourna dans ses États en passant par Constantinople, où il avait laissé sa femme et sa fille en otage à l'empereur Andronic. La première lui fut rendue; mais l'empereur, qui avait promis la main de sa fille à Isaak Melek, chef des Turcopoles, le retint auprès de lui. Pour prix de son union avec la fille de Masoud, Isaak consentait à se séparer des Almogavares, ennemis de l'empire; mais il demandait en même temps qu'Andronic proclamât sultan le frère de Masoud, placé à Constantinople sous le nom de Constantin. Malgré la faiblesse du sultan d'Iconium, l'empereur, plus faible encore, n'osa lui accorder sa demande. Les Almogavares, ou Catalans, ayant découvert la trahison du chef des Turcopoles, s'en emparèrent au moment où il allait s'embarquer pour l'Asie-Mineure, ainsi que du néophyte Constantin Melek, frère de son beau-père. (Voyez les notes de Muntaner.)

CHRONIQUE

DES

GUERRES DES FRANÇAIS EN ROMANIE ET EN MORÉE.

LIVRE I.

CHRONIQUE DE ROMANIE.

J'ai un récit important à vous faire, et j'espère vous intéresser, si vous voulez bien me prêter l'oreille.

Précisément l'année 6612[1] de l'ère de la création du monde, arriva un grand événement, grâces à la coopération, à l'empressement, aux travaux et à l'influence du bienheureux frère Pierre l'Ermite[2], qui était venu faire un voyage en Syrie, comme pèlerin[3] au tombeau de Jésus-Christ. Ce pèlerin eut le cœur vivement attristé de voir combien les chrétiens qui desservaient le saint tombeau et le patriarche lui-même étaient maltraités par le peuple infidèle[4], par ces Sarrazins leurs maîtres. Lorsque le patriarche célébrait la messe et élevait en présence du peuple les vases consacrés, on les lui arrachait de vive force et on les jetait par terre. Osait-il[5] faire des observations, ces barbares le renversaient à leurs pieds et le maltraitaient indignement[6]. Le saint ermite ressentit avec douleur un tel af-

ΧΡΟΝΙΚΑ

ΤΩΝ

ΕΝ ΡΩΜΑΝΙΑ ΚΑΙ ΜΑΛΙΣΤΑ ΕΝ ΤΩ ΜΟΡΕΑ ΠΟΛΕΜΩΝ ΤΩΝ ΦΡΑΓΚΩΝ.

ΒΙΒΛΙΟΝ ΠΡΩΤΟΝ.

ΧΡΟΝΙΚΑ ΤΗΣ ΡΩΜΑΝΙΑΣ.

Θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ ἀφήγησιν μεγάλην,
Καὶ ἂν θέλῃς νὰ μ' ἀκροασθῇς, ἐλπίζω νὰ σ' ἀρέσῃ·
Ὅταν τὸ ἔτος ἦτονε ἀπὸ κτίσεως κόσμου
Ἑξάκις χιλιάδες δὲ καὶ ἑξάκις ἑκατοντάδες
Καὶ δώδεκα ἐνιαυτοὺς[1], τόσον καὶ οὐχὶ πλέον,
Διὰ συνεργειᾶς καὶ προθυμιᾶς, μόχθου πολλοῦ, τοῦ κόπου
Τοῦ μακαρίου ἐκείνου Φρὲ Πιέρου ἐρημίτου[2],
Ὅστις ἀπῆλθε 'ς τὴν Συριὰν, νὰ ἔχῃ προσκυνήσει[3],
Ἔσω εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον,
Καὶ ὡς ηὗρε τοὺς χριστιανοὺς ὁμοίως τὸν πατριάρχην,
Οἵτινες ἐδουλεύασιν ἐκεῖ τὸν ἅγιον τάφον,
Τὸ πῶς τοὺς ἀτιμώνασι τὸ ἀβάπτιστον ἔθνος[4],
Ἐκεῖνοι οἱ Σαρακηνοὶ ὁποῦ τὸν ἀφεντεῦαν,
Ὅταν λειτούργα κ' ὕψωνε τὰ ἅγια ὁ πατριάρχης,
Μὲ δυνάμεις τὰ ἅρπαζαν, καὶ ἐρρίκτασί τα κάτω,
Καὶ ἂν ἦτον τόσ' ἀπότολμες[5] νὰ τοὺς ἀντιμιλήσῃ,
Εὐθὺς χάμο τὸν ἔρριπταν, πολλὰ τὸν τιμωροῦσαν[6]·

(1) Notre chroniqueur adopte l'ère de Théophile (évêque d'Antioche, de 168 à 186), d'après laquelle la naissance de J.-C. tomberait l'an 5516 de la création, ou 5515 en ne comptant pas l'année 0 du monde. Ainsi l'an 6612 de cette ère répond à l'an 1096 de J.-C., année de la prédication de Pierre l'Ermite.

(2) Φρὲ Πιέρου ἐρημίτου. Le chroniqueur fait du mot φρὲ, frère, *frà* des Italiens, un nom propre qu'il joint à Pierre.

3) L'épithète de *Pèlerin*, προσκυνητής, est un titre que ne manquent pas de conserver les Grecs qui ont fait un pèlerinage au Saint-Sépulcre de même que les pèlerins mahométans à la Mecque conservent le titre de Hajji.

(4) Τὸ ἀβάπτιστον ἔθνος, le peuple non baptisé.

(5) Le manuscrit porte ἀπότμιες. Il faut lire sans doute ἀπότομος ou ἀπότολμες.

(6) Voyez ces détails dans le livre Ier de l'histoire des croisades de Guillaume de Tyr, collection de M. Guizot.

front; il s'affligea, il pleura, et dit au patriarche et aux chrétiens : « En ma qualité de chrétien orthodoxe, je vous annonce et je vous jure que, si jamais la faveur du Dieu de gloire me permet de retourner dans l'Occident, j'irai en personne vers le très saint pape[1] et vers tous les rois chrétiens[2], et leur exposerai ce que je vois. Et j'espère, par la grâce du Christ tout clément, les déterminer à se rendre ici avec leurs troupes, pour chasser les Sarrazins du saint tombeau. »

Il revint de son pèlerinage déplorant vivement ces maux et arriva à Rome. Il raconta au pape[3] tout ce qu'il avait entendu et tout ce qu'il avait vu.

Dès que le pape entendit ce récit, il pleura amèrement; il ressentit une tristesse profonde et ordonna immédiatement qu'on écrivît dans tous les royaumes[4]. Il se hâte lui-même d'expédier des cardinaux[5], des légats[6] et des évêques au roi de France[7] et dans les autres pays, partout où étaient des chrétiens, partout où ils dominaient. Il envoie à tous des bénédictions et des prières. A quiconque voudra aller en Syrie au tombeau du Christ, il lui accorde l'absolution de tous les péchés commis dès sa naissance.

Aussitôt que les chefs de l'Occident apprirent la publication de cette indulgence[8], ils se hâtèrent de prendre la croix et de jurer sur le Christ de marcher en Syrie, pour en chasser ce peuple barbare[9]. La réunion que les chrétiens formèrent fut très considérable. Il y eut quatre-vingt-huit mille cavaliers[10] et huit cent dix-huit mille fantassins[11]. Ils passèrent par Constantinople. L'Anatolie[12] était alors occupée par les Turcs[13].

Ἰδόντας τοῦτο ὁ ἅγιος ἐκεῖνος ὁ ἐρημίτης,
Μεγάλως ἐζαρίθηκεν, ἔκλαυσεν, ἐλυπήθη,
Καὶ εἶπε πρὸς τοὺς χριστιανοὺς καὶ πρὸς τὸν πατριάρχην·
« Ὡς χριστιανὸς ὀρθόδοξος, ὀμνύω σας καὶ λέγω,
« Ἂν δώσῃ ὁ Θεὸς καὶ ἡ δόξα του ν' ἀποστραφῶ ς' τὴν Δύσιν
« 'Σ τὸν Πάπαν τὸν ἁγιώτατον[1] καὶ εἰς ὅλους τοὺς ῥηγάδαις[2]
« Βούλομ' ἐλθεῖν σωματικῶς, νὰ τοὺς εἰπῶ τὰ βλέπω
« Καὶ ἐλπίζω εἰς ἔλεος Χριστοῦ νὰ τοὺς παρακινήσω,
« Νὰ ἔλθουν μὲ τὰ φουσάτα τους ἐδῶ 'ς τὸ μέρος τοῦτο,
« Νὰ εὐγάλουν τοὺς Σαρακηνοὺς ἐκ τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον ».
Λοιπὸν θρηνῶντας στράφηκε, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Ῥώμην·
Τοῦ πάπα[3] ἀφηγήθη του τὰ ἤκουσε καὶ εἶδε.
Καὶ ὁ πάπας ὡς τὸ ἤκουσε τὸ πῶς τὸν ἀφηγᾶτον,
Ἔκλαυσε σφόδρα, λυπηρὰ, μεγάλως ἐλυπήθη,
Εὐθὺς ὁρίζει, γράφουσιν εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα[4]·
Γαρδιναλέους[5] ἀπέστειλε, λεγάτους[6] κ' ἐπισκόπους
Εἰς τὸν ῥῆγαν τῆς Φράντζας[7] τε καὶ τόπους τοὺς ἑτέρους,
Ἔνθα ἦσαν οἱ χριστιανοὶ, ὅπου καὶ ἀφεντεῦαν·
Εὐχὴν καὶ παράκλησιν εἰς αὔτους ἀποστέλλει,
Εἴ τις ἀπέλθῃ 'ς τὴν Συριὰν, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον,
Ὅσα καὶ ἂν ἁμάρτησεν, ἀφ' ὅτου ἐγεννήθη,
Νὰ ἔχῃ τὴν συμπάθειαν εὐθὺς τῶν ἐπταισμάτων.
Ὡς τ' ἤκουσαν[8], οἱ σύμπαντες, οἱ ἀρχηγοὶ τῆς Δύσης,
Εὐθὺς ἐπῆραν τὸν σταυρὸν, κ' εἰς τὸν Χριστὸν ὀμῶσαν,
Ν' ἀπέλθουν, νὰ εὐγάλουσι τὸ γένος τῶν βαρβάρων[9].
Τῶν χριστιανῶν ἡ ἕνωσις ἐγίνετο μεγάλη·
Ὀγδοῆντα ὀκτὼ εὑρέθησαν χιλιάδες καβαλλάροι[10],
Καὶ ὀκτακόσιους δεκαοκτὼ χιλιάδες οἱ πεζοί τους[11].
Ἐκ τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐκεῖθεν ἀπεράσαν.
Τὸν τόπον τῆς Ἀνατολῆς[12] Τοῦρκοι[13] τὸν ἐκρατοῦσαν·

(1) 'Σ τὸν πάπαν τὸν ἁγιώτατον. Ce ne fut qu'au concile de Clermont, tenu en 1095, dans lequel fut résolue cette croisade, que le nom de pape fut donné pour la première fois à l'évêque de Rome, à l'exclusion des autres évêques. Les évêques précédaient encore alors les cardinaux.

(2) Καὶ εἰς ὅλους τοὺς ῥηγάδαις. Notre chroniqueur grécise souvent les mots français.

(3) Urbain II, pape de 1088 à 1099. C'est sous lui que fut fondé, en 1098, l'ordre de Cîteaux, tiré de l'ordre de Saint-Benoît, par saint Robert, abbé de Molesme.

(4) Εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα, mot grécisé du latin *regnum*.

(5) Γαρδιναλέους, mot grécisé.

(6) Λεγάτους, mot grécisé du latin *legatus*.

(7) Εἰς τὸν ῥῆγαν τῆς Φράντζας. Le roi de France était alors Philippe Ier, arrière-petit-fils de Hugues Capet.

(8) Le bruit de la fin prochaine du monde s'était alors répandu et chacun était empressé de mettre ordre à ses affaires spirituelles.

(9) La croisade fut décidée au concile de Clermont en 1095. Les croisés portèrent pour signe de leur entreprise une croix sur l'épaule.

(10) Καβαλλάροι, mot grécisé. On sera étonné en lisant cette chronique du nombre de mots français qui, dès le siècle qui suivit la conquête, avaient déjà passé dans la langue grecque.

(11) Il serait possible que ce nombre ne fût pas trop exagéré. On sait que Pierre l'Ermite emmena avec lui plus de 80,000 hommes dont 20,000 seulement, après toutes sortes d'excès, arrivèrent à Constantinople; que deux autres bandes traversèrent la Hongrie, et qu'il y eut près de 600,000 croisés au siége de Nicée.

(12) Asie-Mineure.

(13) Les Turcs avaient été appelés par les Grecs pour les aider dans leurs guerres civiles. Soliman Ier leur chef, de la dynastie des Seljoucides, profita de cet appel pour fonder, en 1074, dans l'Anatolie ou Asie-Mineure, un nouvel empire aux dépens de l'empire grec. Nicée devint la capitale de ce royaume, que les géographies orientales

L'empereur des Grecs [1], Alexis Vataces [2], voyant cette multitude de Francs, fit un arrangement avec eux. Il s'engagea par traité et par serment avec les chefs; il jura que si, à l'aide de Dieu, ils pouvaient chasser les Turcs et s'ils lui faisaient rendre le pays et les villes d'Anatolie, héritage de ses pères, lui-même en personne marcherait avec eux en Syrie, emmenant douze mille cavaliers à sa suite. Les Francs, hommes sincères en tout, crurent aux paroles de l'empereur et s'engagèrent par serment. Après avoir juré, ils se montrèrent fidèles à leur parole. Ils passèrent en Anatolie; ils conquirent le pays [3], et le remirent aussitôt entre les mains d'Alexis Vataces, qui était alors empereur de toute la Romanie [4].

Dès qu'Alexis se trouva en possession des villes et du pays, il conçut, d'accord avec son conseil, un projet trompeur. Ils examinèrent ensemble comment ils pourraient trouver un prétexte pour se dispenser du voyage de Syrie et ne pas s'exposer aux dangers. Alors l'empereur eut une entrevue avec les princes [5], chefs, et commandants de l'armée franque [6], et leur fit entendre ces paroles : « Je remercie d'abord Dieu, et vous en second lieu qui m'avez aidé à recouvrer mon héritage. Je vous prie cependant de vouloir bien consentir à m'accorder un délai [7] d'un mois, afin que je puisse approvisionner les places que vous avez conquises et réorganiser mes troupes pour qu'elles puissent m'accompagner. Prenant ensuite mon essor, je me hâterai d'aller vous rejoindre. »

Les Francs, en bons chrétiens, ne soupçonnèrent aucune ruse. Ils crurent à sa parole, et lui firent leurs adieux. Ils traversèrent l'Arménie et vinrent à Antioche. L'empereur resta et abandonna les Francs [8]. Il viola fallacieusement le serment qu'il leur avait fait et n'alla point avec eux, ainsi qu'il s'y était engagé. Voilà la faute que fit cet empereur, et tous les hommes de l'univers blâmèrent sa conduite.

Ὁ βασιλεὺς γὰρ τῶν Ῥωμαίων [1], Ἀλέξης ὁ Βατάτζης [2],
Ἰδὼν τὸ πλῆθος τῶν Φραγκῶν, συμβίβασιν ἐποῖκεν·
Ὅρκον, συνθήκας ἔποικε μετὰ τοὺς κεφαλάδαις,
Τὸν τόπον τῆς Ἀνατολῆς, ὅπου ἦτον γονικόν του,
Ἂν δώσῃ ὁ Θεὸς κ' εὐγάλουσι τοὺς Τούρκους ἀπ' ἐκεῖθεν,
Ἐὰν τοῦ παραδώσουσι τὸν τόπον καὶ τὰ κάστρη,
Σωματικῶς νὰ ἀπελθῇ μ' αὐτοὺς εἰς τὴν Συρίαν,
Νὰ ἔχῃ μετ' αὐτον δώδεκα χιλιάδαις καβαλλάρους·
Οἱ Φράγκοι γὰρ οἱ ἄνθρωποι, ἀληθινοὶ εἰς πάντα,
Ἐπίστευσαν τοῦ βασιλέως τοὺς λόγους, καὶ ὤμωσάν του·
Οἱ Φράγκοι ἀπὴν ὡμώσασι, τοὺς ὅρκους ἐβαστάξαν·
Περνοῦν εἰς τὴν Ἀνατολὴν, τὸν τόπον ἐκερδῆσαν [3].
Εὐθὺς τὸν ἐπαράδωκαν Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην,
Ὁποῦ ἦτον τότες βασιλεὺς ὅλης τῆς Ῥωμανίας [4].
Ἐπὴν γὰρ ἐπαρέλαβε τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις,
Βουλὴν ἐπῆρε δολερὴν μετὰ τοὺς ἄρχονταίς του,
Τὸ πῶς νὰ εὕρουν ἀφορμὴν, καὶ πῶς νὰ ἔχουν μείνει
Ἐκ τὸ ταξεῖδι τῆς Συριᾶς, καὶ νὰ μὴ κινδυνέψουν·
Ἐνταῦθα ἑνώθη ὁ βασιλεὺς μετὰ τοὺς πριγκιπάδαις [5],
Τοὺς κεφαλάδες καὶ ἀρχηγοὺς τοῦ Φράγκικου φουσάτου [6]·
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτοὺς· ταῦτα τοὺς συντυχαίνει·
« Πρῶτον τὸν Θεὸν εὐχαριστῶ, δεύτερο ἐσᾶς ὁμοίως,
« Ὁποῦ μ' ἐβοηθήσετε, καὶ ἐπῆρα τὸ γονικόν μου·
« Ἐν τούτῳ σᾶς παρακαλῶ, νὰ ἦναι μὲ τὴν βουλήν σας,
« Δότε με μῆνα τέρμενο [7], ὅπως διὰ νὰ μείνω,
« Τὰ κάστρη, τὰ ἐκερδήσετε, νὰ τὰ ἔχω σιταρχήσει·
« Ν' ὀρθώσω τὰ φουσάτα μου, νὰ ἔλθουσι μετ' ἐμένα·
« Εὐθὺς ν' ὁρμήσω, ν' ἔρχωμαι, ἔνθα καὶ νὰ σᾶς εὕρω. »
Οἱ Φράγκοι, ὡς χριστιανοὶ, δόλον οὐκ ἐσκοπῆσαν·
Ἐπίστευσαν τὸν λόγον του, καὶ ἀποχαιρετοῦν τον.
Τὴν Ἀρμενιὰν ἐπέρασαν, εἰς Ἀντιοχειὰν ἀπῆλθον·
Καὶ ὁ βασιλεὺς ἀπέμεινεν, ἀπίργωσε [8] τοὺς Φράγκους·
Τὸν ὅρκον, ὁποῦ ὤμωσεν, ἴσφαλ', ἐπάτησέ τον,
Καὶ οὐκ ἀπῆλθε μετ' αὐτοὺς, καθὼς τοὺς εἶχ' ὀμώσει·
Ἴδε σφάλμα τὸ ἔποικεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος·
Ὅλοι τοῦ κόσμου οἱ ἄνθρωποι τὸν ἐκατηγορῆσαν.

désignent sous le nom de royaume de *Roum*, et qu'elles étendent de l'Euphrate jusqu'au Bosphore, de la mer Noire jusqu'aux frontières de la Syrie.

(1) Ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων. La translation du siége de l'empire de Rome à Byzance n'en avait pas fait changer la dénomination, et les Grecs ont continué depuis à porter le nom de Romains, Ῥωμαῖοι. Ce qui est assez curieux, c'est qu'en même temps les provinces méridionales de la Gaule prenaient aussi ce nom, par opposition aux Francs d'au-delà de la Loire.

(2) Ἀλέξης ὁ Βατάτζης. Alexis Comnène, premier fils de Jean Comnène et successeur de Nicéphore Botoniate. Il fut couronné empereur en 1081.

(3) Nicée, capitale de l'Anatolie, fut conquise par les Francs sur les Turcs, le 20 juin 1097.

(4) Ancienne Turquie d'Europe, en y comprenant les parties que les Grecs viennent d'arracher au joug turc.

(5) Μετὰ τοὺς πριγκιπάδαις, mot grécisé.

(6) Τοῦ Φράγγικου φουσάτου, mot du Bas-Empire.

(7) Τέρμενο, terme, délai; mot grécisé.

(8) Le manuscrit porte ἄπιρσε qu'on peut corriger en ἀπίργωσε, mot que notre chroniqueur emploie assez souvent dans le sens de *tromper*, *délaisser*. Non-seulement le premier mot n'est point un mot grec, mais en le conservant le vers serait, dans le second hémistiche, trop court d'une syllabe.

Lorsque les Francs arrivèrent à Antioche, ils eurent beaucoup à souffrir tant qu'ils n'eurent pas occupé cette ville. Après l'avoir prise[1], ils y passèrent l'hiver jusqu'au mois de mars; de là ils se dirigèrent vers les contrées de la Syrie, en pillant[2] et ravageant toutes les places et les villes dont ils s'emparaient. Ils livrèrent beaucoup de combats contre les Barbares, ainsi que nous l'avons trouvé rapporté en détail dans le livre de la conquête[3] de Syrie. Je vous rapporte sommairement ces choses pour vous en faire connaître l'ensemble, et je m'empresse de reprendre le fil de ma narration; car dès que les Francs eurent pénétré dans l'intérieur de la Syrie, ils suivirent en droite ligne le chemin de Jérusalem.

Les Francs attaquèrent sans délai cette ville; ils y entrèrent[4]; et après être parvenus au tombeau du Christ ils adressèrent des hymnes et des actions de graces au créateur de l'univers. Alors les chefs délibérèrent sur celui qu'ils devaient proclamer roi[5]. Plusieurs se disputaient cet honneur parce qu'ils avaient une haute opinion de leur pouvoir; mais les plus sensés d'entre les chefs, et le peuple avec eux, choisirent pour roi Godefroy de Bouillon[6], car il était le plus sage et le plus vertueux aux yeux de tous. Il fut donc déclaré seigneur et roi de Syrie. Cet homme reçut la souveraineté en sage, et s'opposa à ce qu'on plaçât sur sa tête la couronne d'or, en disant: « Je ne suis point digne d'un tel honneur. Dans ces lieux où le Christ a porté une couronne d'épines, il ne convient pas à un pécheur d'orner son front d'une couronne d'or. »

A peine l'autorité des Francs se fut-elle étendue dans le royaume de Syrie, je vous le dis en connaissance de cause, il ne s'écoula pas cinq ou dix ans que l'on vit arriver en grand nombre du royaume de France[7], de l'Angleterre, et de tous les autres royaumes de l'Occident, ceux qui aimaient le Christ et qui avaient une fervente piété. Tous se rendaient en Syrie, riches et pauvres, au tombeau du Christ, et s'y établissaient avec toute leur famille[8]. Les uns venaient y faire un pèlerinage; les autres cherchaient à y acquérir de la gloire.

Οἱ Φράγκοι ὅταν ἀπῆλθασιν εἰς τὴν Ἀντιοχείαν,
Πολλὰ ἐκακοπάθησαν, ἕως νὰ τὴν ἐπάρουν.
Ἀφότου γὰρ ἐπῆρασι τῆς Ἀντιοχειᾶς[1] τὴν πόλιν,
Ἐκεῖ ἐξεχειμάσασι μέχρι τὸν μάρτιον μῆνα.
Κ' ἐκεῖθεν ἐξευγήκασι τὰ μέρη τῆς Συρίας,
Κουρσεύοντας[2], κερδίζοντας τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις.
Πολλοὺς πολέμους ἔπηκαν μὲ τὸ ἔθνος τῶν βαρβάρων
Καθὼς ἐγγράφως τὄρχαμεν λεπτῶς εἰς τὸ βιβλίον
Τῆς κουγγίστας[3] ὁποῦ ἔγεινε ἐτότες 'ς τὴν Συρίαν.
Καὶ ταῦτα γὰρ συνοπτικὰ σὲ γράφω νὰ μανθάνῃς·
Διατὶ σπουδάζω νὰ στραφῶ εἰς τὴν ἀφήγησίν μου.
Ἀφότου γὰρ ἐσέβησαν ἀπέσω εἰς τὴν Συρίαν,
Εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα ἐδιέβησαν ὀλόρθα.
Τὴν χώραν ἐπολέμησαν, ἐσέβησαν ἀπέσω[4].
Ἐπὴν γὰρ ἀπεσώσασιν εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον
Δόξαν καὶ ὕμνους ἔδωκαν τὸν ποιητὴν καὶ πλάστην.
Βουλὴν ἐπῆραν οἱ ἀρχηγοί, ποῖον νὰ πήσουν ῥῆγαν[5].
Πολλοὶ ἐσυνερίζονταν, βίου εἶχαν μεγάλην δόξαν.
Οἱ δ' ὅλοι φρονιμώτεροι, καὶ τὸ κοινὸν μετ' αὐτούς,
Τὸν Κοντεφρὲ ντὲ Μπουλιοῦ[6] ἐκλέξαν διὰ ῥῆγαν,
Δι' οὗ ἦτον φρονιμώτερος, ἐνάρετος εἰς ὅλους·
Αὐθέντην τὸν ἐπήκασι καὶ ῥῆγαν τῆς Συρίας.
Ἐκεῖνος γὰρ ὡς φρόνιμος τὴν αὐθεντείαν ἐδέχθη·
Τὸ γὰρ τὸ στέμμα τὸ χρυσὸν οὐδὲν τὸ ἐπαραδέχθη,
Εἰς τὸ κεφάλι του ποσῶς νὰ τοῦ τὸ ἔχουν βάλει·
Λέγων, « Οὐκ εἶμαι ἄξιος, οὔτ' ἔμπρεπον ὑπάρχει,
« Ἐκεῖ ὁποῦ ἐστέψαν τὸν Χριστὸν μ' ἀκάνθινον στεφάνι,
« Νὰ στέψουσιν ἁμαρτωλὸν ἄνθρωπον μὲ χρυσίον. »
Καὶ ἀφοῦ γὰρ ἐπλάτυνε τῶν Φράγκων ἡ αὐθεντεία
Εἰς τὸ ῥηγάτον τῆς Συριᾶς, καθάρια σὲ τὸ λέγω,
Οὐδὲν ἐδιέβησαν ποσῶς πέντε ἢ δέκα χρόνοι,
Ἐκ τὸ ῥηγάτον τῆς Φραγκιᾶς[7] ἀπὸ τὴν Ἐγγλητέῤῥαν,
Καὶ ἀπὸ τὰ ἄλλα ἕτερα τῆς Δύσεως τὰ ῥηγάτα,
Ὅσοι ἀγαποῦσαν τὸν Χριστόν, καὶ εὐσέβειαν εἶχαν,
Πολλοὶ ἐπερνοῦσαν, ὑπάγαιναν, πλῆθος πτωχοί, πλουσίοι·
Εἰς τὴν Συριὰν ἀπέρχονταν εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον·
Συμφάμιλοι[8] ὑπαγίνασιν ἐκεῖ, καὶ κατοικοῦσαν,
Οἱ μὲν διὰ τὸ προσκύνημα, οἱ δὲ διὰ τὴν δόξαν.

(1) Antioche fut prise le 3 juin 1098.

(2) Κουρσεύοντας, du vieux mot français courir, ravager.

(3) . . . . εἰς τὸ βιβλίον
Τῆς κουγγίστας.

Du mot français *conquête*. Il est difficile de savoir de quel livre il est question ici. Il est probable que cette grande expédition qui remua tous les esprits de l'Europe, fut bientôt écrite dans la langue de toutes les nations que le passage des croisés avait ébranlées.

(4) Jérusalem fut prise le 15 juillet 1099 (Voy. Guillaume de Tyr, liv. VIII, sur la fin, et le Tasse).

(5) Ποῖον νὰ πήσουν ῥῆγαν, mot grécisé du latin *rex*.

(6) Τὸν Κοντεφρὲ ντὲ Μπουλιοῦ. Ντ et Μπ sont prononcés aujourd'hui comme D et B.

(7) Ἐκ τὸ ῥηγάτον τῆς Φραγκιᾶς, mot grécisé.

(8) Συμφάμιλοι, mot composé du latin *familia*, et de la préposition grecque σύν.

Cent ans s'étaient déjà écoulés depuis que le passage[1] des Francs avait eu lieu, et on comptait précisément la 6716e année de l'ère de la création du monde[2], lorsque les comtes[3] que je vais nommer, avec plusieurs autres grands personnages de l'Occident, firent un serment ensemble et prirent la croix pour passer tous à la fois dans la Syrie, à Jérusalem et au tombeau du Christ[4] : le premier d'entre eux était Baudoin comte de Flandres[5] ; le second était le comte de Champagne[6] ; le troisième était le comte de Toulouse[7]. Je ne puis rapporter le nombre du peuple et des bannerets ; ils étaient en trop grande multitude pour être énumérés. Les chefs réunis délibérèrent sur celui qu'ils devaient mettre à la tête de l'armée, et ils finirent par choisir le comte de Champagne.

Orné de tous les agréments de la jeunesse et de la beauté, habile dans les armes quoiqu'il ne fût que dans sa vingt-cinquième année[8], le comte de Champagne, à la prière de tous les chefs, accepta avec empressement ce haut office[9]. Tous résolurent alors de retourner dans leurs foyers, afin de se tenir prêts au commencement d'avril, et de se réunir ensuite pour marcher en Syrie.

Un mois ou deux s'étaient à peine écoulés depuis leur séparation lorsque mourut malheureusement le comte de Champagne, cet homme si éminent[10]. Cette nouvelle causa une vive affliction à tous les pèlerins[11], et leur douleur de cette mort fut telle qu'il s'en fallut peu qu'ils n'abandonnassent tout-à-fait leur voyage d'outre-mer[12]. Mais Dieu voulut que cette expédition eût lieu, afin que tant d'hommes puissants ne se trouvassent pas au dépourvu[13] et ne renonçassent pas à une si belle expédition.

Παρελθουσῶν γὰρ ἑκατὸν τῶν χρόνων πληρωμένων
Ἀφότου γὰρ ἐγείνετο ἐκεῖνο τὸ πασσάτζιο[1]
(Τὸ ἔτος τότε ἔτρεχεν ἀπὸ κτίσεως κόσμου,
Ἕξη χιλιάδαις, λέγω σε, καὶ ἑπτάκις ἑκατοντάδαις
Καὶ δεκαὶξ ἐνιαυτοὺς[2], τόσον καὶ οὐχὶ πλέον),
Οἱ κόντοι[3] ἐκεῖνοι ἐνώθησαν, ὅπερ ἐδῶ ὀνομάζω,
Κ' ἄλλοι μεγάλοι ἄνθρωποι, ὁποῦ ἦσαν ἐκ τὴν Δύσιν,
Ὅρκον ὀμώσασιν ὁμοῦ καὶ τὸν σταυρὸν ἐπῆραν,
Ὅπως ὁμοῦ περάσουσιν εἰς τῆς Συριᾶς τὰ μέρη,
Ἐκεῖ εἰς τὰ Ἱερουσόλυμα εἰς τοῦ Κυρίου τὸν τάφον[4].
Πρῶτος ἦτον ὁ Πανττουῆς, ὁ κόντος τῆς Φιλάνδριας[5]·
Τὸν δεύτερον ἐλέγασι τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας[6]·
Τὸν τρίτον γὰρ ὠνόμαζαν τὸν κόντον τῆς Τουλούζας[7].
Τὸ δὲ τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ καὶ τῶν φλαμπουριάρων
Οὐκ ἠμπορῶ νὰ τὸ εἰπῶ διὰ τὴν πολυγραφίαν.
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ οἱ κεφαλάδες ὅλοι,
Ποῖον νὰ πήσουν κεφαλὴν ἐπάνω 'ς τὰ φουσάτα.
Ἐν τούτῳ ἀποδιάλεξαν τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας·
Διατὶ ἦτον εὐπρεπέστατος, εἰς τ' ἄρματα ἐπιδέξιος.

Ἄνθρωπος ἦτον νεούτζικος χρόνων εἰκοσιπέντε[8]·
Καὶ διὰ παρακάλεσιν ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Τὸ ὀφίκιον[9] ἐπαράλαβε, μὲ προθυμιὰν τὸ πῆρε.
Ἐνταῦθα ἐπήρασι βουλὴν, ὅτι νὰ ἀπελθοῦσιν
Ὁ καθεὶς εἰς τὸν τόπον του, νὰ οἰκονομηθοῦσιν,
Εἰς τὸν ἐρχόμενον καιρὸν, εἰς τὸ ἔμπα τοῦ ἀπριλίου,
Ἀμφότεροι νὰ σμίξουσι, ν' ἀπέλθουν 'ς τὴν Συρίαν.
Καὶ ἀφοῦ ἀποχωρίσθησαν, 'ς τοὺς τόπους των ἀπῆλθον,
Οὐδὲν ἐδιέβησαν ποσῶς εἷς μῆνας ἢ καὶ δύο,
Ἀπὸ ἁμαρτίας ἐγείνετο, κ' ἀπέθανεν ὁ κόντος,
Ἐκεῖνος ὁ παράξενος, αὐθέντης τῆς Τζαμπάνιας[10].
Θρῆνος καὶ θλίψις ἐγείνετο 'ς ὅλους τοὺς πελεγρίνους[11],
Κ' ἀπὸ τὴν θλίψιν τὴν πολλὴν ἦλθαν νὰ κινδυνίψουν,
Ν' ἀφήσουσι τὸ πέρασμα, κ' ἐκεῖνο τὸ πασσάτζιο[12].
Ἴδε ἁμαρτία ὁποῦ ἔγεινεν ὁ θάνατος τοῦ κόντου.
Ἐν τούτῳ ὡς ἤθελ' ὁ Θεὸς, καὶ ἐγείνη τὸ πασσάτζιο,
Ὅπως μὴν ἀπορήσουσι τόσοι μεγάλοι ἄνθρωποι,
Νὰ μείνουν[13], καὶ ἀφήσουσι τοιοῦτον καλὸν ταξεῖδι·

(1) Τὸ πασσάτζιο, passage, mot français grécisé. On appelait alors la croisade le passage d'outre-mer, le Grand Passage. Plusieurs chroniques existent sous ce titre.

(2) D'après l'ère de Théophile, adoptée par notre chroniqueur, l'année 6716 de la création répond à l'an 1200 de J.-C.

(3) Οἱ κόντοι, mot grécisé, d'un mot français.

(4) Cette quatrième croisade fut prêchée par Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, et organisée par le zèle d'Innocent III, monté sur le trône papal en 1198, à l'âge de trente-trois ans.

(5) Ὁ Πανττουῆς, ὁ κόντος τῆς Φιλάνδριας. Baudoin IX, fils de Marguerite d'Alsace et de Baudoin V, comte de Hainaut. Il était né en 1171.

(6) Τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας. Thibaut III, onzième comte de Champagne, père du célèbre Thibaut si connu par ses jolies chansons, et ses amours vrais ou supposés avec la reine Blanche, mère de saint Louis.

(7) Τὸν κόντον τῆς Τουλούζας. Raimond VI était alors comte de Toulouse, mais il ne fut pas de cette croisade. Innocent III suscita au contraire presqu'en même temps une croisade contre lui. Guillaume de Tyr cite aussi Raymond comte de Toulouse et de Saint-Gilles parmi les croisés. Je n'y puis trouver que son antagoniste Simon de Montfort.

(8) Il n'avait que vingt-trois ans, étant né en 1177.

(9) Ὀφίκιον, office ; mot grécisé, du latin *officium*.

(10) Thibaut mourut le 24 mai 1201.

(11) Οἱ πελεγρίνοι, mot grécisé, du latin *peregrinus*.

(12) L'auteur emploie toujours le mot πασσάτζιο.

(13) Quelques-uns avaient déjà engagé leurs terres.

Parmi eux se trouvait un habile chevalier[1], noble et sage au-dessus de tous les autres. Son nom était messire Geoffroy de Ville-Hardoin[2]. Il était grand-maréchal[3] de Champagne et de plus grand-chancelier[4] et premier conseiller du feu comte de Champagne. Il avait été des plus actifs à conseiller cette expédition, et lorsqu'il apprit la mort du comte, il prit sur lui tout l'embarras du passage d'outre-mer. Il calcula, en homme sage, que ce serait un grand malheur que de voir manquer par la mort d'un homme une expédition qui devait être le salut des chrétiens. Il comprit que ce serait une honte de renoncer à ce projet.

Il emmena avec lui deux chevaliers de son conseil, partit de Champagne et se dirigea sur la Flandre. Il trouva le comte Baudoin[5] extrêmement affligé de la mort du comte[6] de Champagne. Après s'être affligé avec lui, il entreprit avec prudence de le consoler. Il possédait si bien le don de la parole et savait si habilement insinuer ses conseils qu'il parvint à réorganiser l'expédition; et lorsque le projet du passage d'outre-mer eut été renouvelé, le comte de Flandre lui donna un de ses chevaliers pour l'accompagner près du comte de Toulouse. Ils se mirent aussitôt en route et arrivèrent dans la Provence[7] où ils trouvèrent le comte de Toulouse vivement affligé et plongé dans la douleur[8].

Le comte lui déclara que son affliction avait pour motif la mort du comte de Champagne et plus particulièrement encore l'inévitable rupture de l'expédition pour laquelle il avait pris tous ses arrangements. Messire Geoffroy, toujours plein de sagesse, le consola et l'assura que le comte Baudoin, le souverain de Flandre[9] persistait toujours à vouloir entreprendre le passage d'outre-mer, et que c'était même dans cette intention qu'il lui avait envoyé un chevalier. « Il m'envoie aussi, dit messire Geoffroy, pour vous informer de ses desseins, que je vous garantis sur ma parole. Je viens réclamer votre assentiment, afin d'écrire à l'instant à ceux qui sont liés par le même serment, pour qu'ils viennent avec vous et que vous vous réunissiez. Arrangez donc l'affaire ainsi que vous l'entendrez. »

Εἷς ἀπ' αὐτοὺς εὑρέθηκε χρήσιμος καβαλλάρης [1]·
Ἄνθρωπος ἦτον εὐγενὴς, φρόνιμος ὑπὲρ μέτρον·
Μισὲρ Τζεφρὲ τὸν ἔλεγαν, Βιλλαρδουὴν τὸ ἐπίκλην [2]·
Καὶ μέγας πρωτοστράτορας [3] ἦτον εἰς τὴν Τζαμπάνιαν.
Αὐτὸς ἦτον ὁ μάστορας [4] καὶ ὁ πρωτοσύμβουλός του
Ἐκείνου τοῦ μακαριτοῦ τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Ὁποῦ τὸν ἐσυμβούλευσε νὰ πάσουν τὸ ταξεῖδι·
Καὶ ὡς εἶδε τὸ ἐριζικὸν, τὸν θάνατον τοῦ κόντου,
Ἀνέλαβε τὴν ὑπόθεσιν ἐκείνου τοῦ πασσάτζιου·
Ἐλόγισεν, ὡς φρόνιμος, ἁμαρτία θέλει εἶσθαι,
Δι' ἑνὸς ἀνθρώπου θάνατον νὰ μείνῃ τὸ πασσάτζιο,
Ἡ σωτηρία τῶν χριστιανῶν· ψέγος μέγα νὰ ἦτον·
Ἐπῆρε δυὸ καβαλλαρεοὺς, ὁποῦ εἶχε τῆς βουλῆς του,
Ἐκ τὴν Τζαμπάνιαν ἐξέβηκε, 'ς τὴν Φιλάνδριαν ἐδιαβῆ.
Ηὗρε τὸν κόντον Μπατουὴν [5] μεγάλως λυπημένον
Διὰ τὴν θανὴν ὁποῦ ἔγεινε 'ς τὸν κόντε τῆς Τζαμπάνιας [6]·
Καὶ ἀφότου ἐσυνθλίβησαν ἀμφότεροι οἱ δύο,
Μισὲρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος, παρηγορᾷ τὸν κόντον.
Καὶ τόσον ηὗρε νὰ εἰπῇ, τόσον βουλὴν νὰ δώσῃ,
Ὥς τε ἐμεταστερέωσε νὰ γένῃ τὸ πασσάτζιο·
Κ' ἀφοῦ τὸ ἐστερέωσαν, ὅτι νὰ τὸ πληρώσουν,
Ὁ κόντος Φλάνδρας τοῦ ἔδωκεν ἕνα του καβαλλάρην
Νὰ πάῃ μετ' αὐτὸν σύντροφος 'ς τὸν κόντον τῆς Τουλούζας.
Εὐθὺς τὸν δρόμον ἔπιασαν, εἰς τὴν Προβέντζα [7] ὑπᾶσι·
Τὸν κόντον ηὗραν λυπηρὸν· θλιμμένος ἦτον σφόδρα [8]·
Τὸ μὲν ἦτον διὰ τὴν θανὴν τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Τὸ πλεώτερον, ὡς ἔλεγε, διὰ ἐκεῖνο τὸ πασσάτζιο,
Ὁποῦ οὕτως ἐσιάσθησαν, καὶ ἐδὰ 'ρθε, σκανδαλίσθη.
Καὶ τότες ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Παρηγορᾷ τον τὰ πολλὰ, καὶ ἐπληροφόρησέ τον
Τὸ πῶς ὁ κόντος Μπατουὴς, αὐθέντης τῆς Φιλάνδρας [9],
Θέλει, καὶ ἐστερέωσε νὰ γένῃ τὸ πασσάτζιο·
Διὰ τοῦτο ἀπέστειλεν ἐδῶ τὸν καβαλλάρην τοῦτον.
« Κ' ἐμέν' ὡσαύτως μετ' αὐτὸν (πληροφορίαν σὲ λέγω),
« Νὰ σὲ πληροφορήσωμεν, νὰ ἦναι τὸ θέλημά σου,
« Νὰ γράψωμεν καὶ τῶν ἄλλων, ὁποῦ εἶναι εἰς τὸν ὅρκον,
« Νὰ ἔλθουν κ' ἐκεῖνοι μετ' ἐσᾶς, νὰ ἑνωθῆτε ἀλλήλως·
« Τὸ πρᾶγμα στερεώσετε, τὸ πῶς θέλετε πρᾶξει. »

(1) Καβαλλάρης, mot grécisé, du français.

(2) Μισὲρ Τζεφρὲ Βιλλαρδουὴν.

(3) Μέγας πρωτοστράτορας.

(4) Μάστρορας, *magister*, maître. Le même que μάγιστρος, μαϊστρος, μάστωρ et μάστρο. Voyez le glossaire grec de Ducange au mot μάγιστρος

(5) Τὸν κόντον Μπατουὴν, appelé plus haut Πατουὴς.

(6) Il ne dit pas ici τὸν κόντον, mais τὸν κόντε, en gardant la désinence française.

(7) Προβέντζα, en latin *Provincia*.

(8) Il y a quelques variations entre ce récit et celui que nous a laissé le maréchal de Champagne lui-même; mais ces légères erreurs sont assez faciles à concevoir dans un homme aussi éloigné que l'était notre chroniqueur du théâtre des événements.

(9) Αὐθέντης τῆς Φιλάνδρας. Le chroniqueur tâtonne souvent sur les noms étrangers et les donne de deux ou trois manières différentes.

Prudent comme il l'était, le comte de Toulouse écouta ces paroles, et gagné par l'expérience de messire Geoffroy, il consentit à entrer dans ce projet et détermina l'endroit où ils devaient se réunir. A quoi bon vous rapporter des détails qui pourraient vous ennuyer? Les deux comtes se réunirent en Bourgogne[1]. Ils tinrent conseil avec les pèlerins pour savoir celui qu'ils devaient mettre à la tête des troupes. A la fin les plus sages des croisés résolurent et arrêtèrent que Boniface, seigneur de Mont-Ferrat[2], en serait nommé le chef. Ce seigneur était un guerrier célèbre et un des plus puissants souverains de l'Italie. Il avait une puissance redoutable et beaucoup de troupes sous ses ordres. Sa sœur était reine de France[3].

Les deux comtes, et plusieurs autres parmi les plus puissants des pèlerins, prièrent alors messire Geoffroy de se rendre auprès du marquis[4] et de faire tous ses efforts pour le décider à accepter le commandement, à marcher avec eux en Syrie et à se mettre à la tête de tous les pèlerins comme leur chef et leur commandant. Chacun des deux comtes lui donna un de ses chevaliers et s'engagea à ratifier tous les arrangements qu'il stipulerait. Alors messire Geoffroy alla prendre les chevaliers des deux comtes, et se dirigea sur le lieu où était Boniface.

Ils le trouvèrent dans la grande ville de Lantze[5]. Après être descendus de cheval et s'être un peu parés, ils vinrent auprès du marquis qu'ils saluèrent avec affabilité de la part des deux comtes et des autres pèlerins, et lui remirent d'abord les lettres qu'ils lui apportaient. Messire Geoffroy lui adressa la parole en ces termes : « Tous les croisés, le comte de Flandre[6] d'abord, et en second lieu le comte de Toulouse, et les nobles et plus hauts chefs de l'expédition, vous prient de consentir à être le capitaine[7] suprême de toutes les troupes. Ils vous ont tous choisi comme étant aussi sage que noble ; et ils comptent assez sur

Ὁ κόντες γὰρ, ὡς φρόνιμος, ἐκεῖνος τῆς Τουλούζας,
Ἀκούσας τοῦ μισὲρ Τζεφρὲ τοὺς λόγους καὶ τὴν πρᾶξιν,
Εὐθὺς ἐσυγκατέθηκε, καὶ εἰς τὴν βουλὴν ἐσέβη.
Ἐν τούτῳ ἐδιώρθωσε τὸ ποῦ νὰ ἑνωθοῦσι.
Τί νὰ σοὶ λέγω τὰ πολλὰ, νὰ τύχῃ νὰ βαρηθῇς;
Εἰς τὴν Πουργόνιαν [1] ἐσμίξαν ἀμφότερ' οἱ κοντάδες·
Βουλὴν ἐπῆρασιν ὁμοῦ μετὰ τοὺς πελεγρίνους,
Τὸ ποῖον νὰ πιάσουν κεφαλὴν ἐπάνω εἰς τὰ φουσάτα.
Ἐν τούτῳ οἱ φρονιμώτεροι ὅλων τῶν πελεγρίνων
Εἶπαν, καὶ ἐσυμβούλευσαν νὰ γένῃ ὁ Μπονιφάτζιος,
Αὐθέντης Μόντε Μουνφαράτ [2]· αὐθέντης μέγας ἦτον·
Στρατιώτης γὰρ ἐξακουστὸς, πρῶτος τῆς Ἰταλίας·
Δύναμιν εἶχε φοβερὰν, φουσάτα εἶχε πλεῖστα·
Ἀδελφὴ του εὑρίσκετον ἡ ῥήγαινα τῆς Φράντζας [3].
Ἐνταῦθα ἐπαρακάλεσαν ἐκεῖνοι οἱ δύο κόντοι,
Ὁμοίως καὶ ἄλλοι ἕτεροι πρῶτοι τῶν πελεγρίνων,
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, ν' ἀπέλθῃ 'ς τὸν μαρκέζην [4],
Νὰ πίσῃ τόσον πρὸς αὐτὸν, νὰ τὸν παρακαλέσῃ,
Ὅπως νὰ καταδέξεται τὴν ἀρχὴν νὰ πιάσῃ,
Ν' ἀπέλθῃ μ' αὐτοὺς 'ς τὴν Συριὰν, νὰ ἦναι πρῶτος 'ς ὅλους
Διὰ κεφαλὴν καὶ ὁριστὴν οἱ πάντες νὰ τὸν ἔχουν.
Οἱ δυὸ κοντάδες τοῦ 'δωκαν πρὸς ἕνα καβαλλάρην·
Ὑπόσχεσιν τοῦ ἐποίησαν εἰς ὅσα καταστήσῃ.
Ἐν τούτῳ ὁ μισὲρ Τζεφρὲς ἀπέρχεται εἰς αὐτούς·
Ἐπῆρε τοὺς καβαλλαρίους ἐκείνων τῶν δυὸ κόντων
Ὀρθὰ ἀπήλθασιν ἐκεῖ, ὅπου ὁ Μπονιφάτζιος.
Εἰς τὴν Λάντζαν [5] τὸν ηὗρασι· χώρα μεγάλη εἶναι·
Καὶ ἀφότου ἐπεζεύσασι, καὶ ἐδιόρθωσάν τους,
Εἰς τὸν μαρκέζην ἦρθασι, γλυκεὰ τὸν χαιρετοῦσιν
Ἐκ μέρους τῶν εὐγενικῶν ἐκείνων τῶν κοντάδων,
Εἶθ' οὕτως καὶ ἀπὸ τῶν λοιπῶν, ὅλων τῶν πελεγρίνων.
Πιττάκια, τὰ ἐβάσταζαν, πρῶτον τ' ἀποκομίσαν·
Καὶ ταῦτα τὸν ἐσύντυχε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος·
Ἄρχισεν, οὕτως λέγει τον· « Πάντες παρακαλοῦν σε,
« Ὁ κόντες Φλάνδρας [6] πρότερον, δεύτερον τῆς Τουλούζας,
« Καὶ ἄπαντες οἱ εὐγενικοὶ, οἱ πρῶτοι τοῦ πασσάτζιου,
« Ὅπως νὰ καταδέξησαι, νὰ γένῃς καπιτάνιος [7],
« Ὁμοίως καὶ διορθωτὴς εἰς ὅλα τὰ φουσάτα.

(1) Πουργόνια. Ils se réunirent à Soissons.

(2) Ὁ Μπονιφάτζιος, Αὐθέντης Μόντε Μουνφαράτ, Boniface II, marquis de Mont-Ferrat, fils de Guillaume III et de Judith d'Autriche, sœur utérine de l'empereur Conrad.

(3) Ῥήγαινα τῆς Φράντζας. Boniface eut quatre frères et trois sœurs; mais je ne vois nulle part qu'il ait eu une sœur mariée au roi de France. Philippe-Auguste, qui occupa le trône de France de 1180 à 1223, eut trois femmes : Isabelle, fille de Baudoin, comte de Hainaut; Isemberge, fille de Waldemar, roi de Danemarck, et Agnès de Méranie, fille de Berthold IV, duc de Méranie en Istrie. On voit aussi que le mot ῥήγαινα est tout-à-fait latin.

(4) 'Σ τὸν μαρκέζην, mot français grécisé.

(5) Λάντζα. Il s'agit probablement ici de la ville de Saluces qui est fort peu éloignée du Mont-Ferrat. Je ne puis trouver aucun autre nom de ville qui puisse s'en rapprocher de ce côté.

(6) Ὁ κόντες Φλάνδρας, troisième manière de gréciser le mot Flandre.

(7) Καπιτάνιος, mot grécisé.

l'

vous pour croire que vous ne les abandonnerez pas. »

Le sage marquis leur répondit : « Je remercie les nobles chefs et tous les comtes[1] d'avoir bien voulu me confier un aussi haut office ; mais je ne puis répondre[2] à cet honneur qu'avec le consentement et la volonté de celui que j'ai pour maître et pour roi, mon beau-frère le roi de France, et de celle que j'ai pour reine et pour maîtresse, ma sœur la reine de France[3]. Que les pèlerins daignent donc attendre jusqu'à ce que je sois allé les voir et que j'aie obtenu d'eux leur consentement et une réponse sur ce qu'il leur plaira de m'ordonner. Je reviendrai ensuite et répondrai à leurs propositions. »

Le marquis se prépara sur-le-champ à son voyage. Il sortit de Latze[4], traversa les montagnes qui séparent la France de la Lombardie[5], continua sa route, arriva en France et trouva le roi et la reine à Paris[6].

Le marquis salua le roi et la reine qu'il trouva ensemble. Ceux-ci se réjouirent beaucoup lorsqu'ils virent le marquis, et la reine lui demanda : « Quelle cause vous amène donc ici, mon frère? votre arrivée subite ne peut manquer de m'étonner beaucoup. Jamais vous n'êtes venu, avec une si petite suite, nous visiter dans notre royaume. »

Le marquis raconta alors en détail l'affaire qui l'amenait auprès d'eux. Il dit comment les nobles comtes qui avaient juré sur le Christ de marcher en Syrie l'avaient sollicité de les accompagner au tombeau du Seigneur en qualité de chef et de capitaine général[7], et de se mettre à la tête de l'armée. « Je n'ai pas voulu, leur dit-il, répondre à ces propositions avant d'avoir obtenu l'assentiment et su la volonté de vous deux que je regarde comme mes seigneurs. Je suis venu exprès pour recevoir vos ordres et savoir ce que vous voulez que je réponde[8]. »

Le roi son beau-frère lui parla avec brièveté et lui donna cette réponse : « Je vous remercie, mon frère, marquis de Mont-Ferrat[9], je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en venant prendre le consentement de nous deux que vous aimez et qui sommes vos proches.

« Ὡς εὐγενῆ καὶ φρόνιμον οἱ πάντες σὲ ἐκλέξαν,
« Καὶ ἐλπίζουν εἰς τὴν γνῶσιν σου, νὰ μὴ τοὺς ἔχῃς λείψει. »
Ὁ μαρκέζης ἦτον φρόνιμος, οὕτω τοὺς ἀπεκρίθη·
« Εὐχαριστῶ τοὺς ἄρχοντας, ἅπαντας τοὺς κοντάδαις[1],
« Τὸ πῶς ἐκαταδέχθησαν τὸ ὀφίκιον νὰ μὲ δώσουν.
« Ἐγὼ γὰρ οὐδὲ δύναμαι ἀπολογιὰν[2] νὰ δώσω
« Ἄνευ βουλῆς καὶ θέλημα αὐθέντου μου τοῦ ῥήγα,
« Τὸν ἔχω αὐθέντην καὶ γαμβρὸν, τὸν ῥῆγαν δὲ τῆς Φράντζας,
« Ὡσαύτως καὶ τῆς ῥήγαινας, κυρᾶς καὶ ἀδελφῆς μου[3].
« Ἂς ὑπομείνωσι μικρὸν, εἰς αὔτους νὰ ἀπέλθω,
« Νὰ ἔχω βουλὴν καὶ ἀπόκρισιν εἰς ὅ, τι μὲ ὁρίσουν·
« Καὶ μετὰ ταῦτα νὰ στραφῶ ἀπολογιὰν νὰ δώσω. »
Οἰκονομήθη πάραυθυς ἐκεῖνος ὁ μαρκέζης.
Ἀπ' τὴν Λάτζαν[4] ἐξέβηκεν, ἀπέρασε τὰ ὄρη,
Ὁποῦ τὴν Φράντζαν ἐχώριζαν ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν[5].
Τοσοῦτον γὰρ ὡδήγευσεν, ἀπῆλθεν εἰς τὴν Φράντζαν·
Ηὗρε τὸν ῥῆγαν 'ς τὸ Παρίς[6], τὴν ῥήγαιναν ὁμοίως·
Ὁποῦ τοὺς ἐχαιρέτησε, καθὼς ἦσαν οἱ δύο·
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκαν, ὡς εἶδαν τὸν μαρκέζην.
Ἡ ῥήγαινα τὸν ἐρωτᾷ· « Ποῦ ἦσουν ἰδῶ, ἀδελφέ μου;
« Μεγάλως τὸ θαυμάζομαι, τὸ πῶς ἦλθες ἐνταῦθα.
« Ποτέ μου μοναξιώτερα οὐδὲν εἶδα νὰ ἔλθῃς
« Ἐδῶ εἰς τὸ ῥηγάτον μας διὰ νὰ μᾶς θέλῃς ἴδει. »
Ὅλα τῆς ἀφηγήθηκε, λεπτομερῶς τῆς εἶπε
Τὸν τρόπον, τὴν ὑπόθεσιν, τὸ πῶς ἦλθεν εἰς αὔτους·
Τὸ πῶς τὸν ἐξεζήτησαν οἱ εὐγενεῖς κοντάδες,
Ὁποῦ ὠμῶσαν εἰς τὸν Χριστὸν, εἰς τὴν Συριὰν νὰ πᾶσι·
« Ὅπως ν' ἀπέλθω μετ' αὐτοὺς 'ς τοῦ Κυρίου τὸν τάφον
« Καπετάνος[7], ὁδηγὸς ἀπάνω εἰς τὰ φουσσάτα·
« Καὶ οὐκ ἠθέλησα ποσῶς ἀπόκρισιν νὰ δώσω
« Ἄνευ βουλῆς, θελήματος ἐσᾶς τοὺς ἔχω αὐθέντας.
« Εἰς τοῦτο ἦλθα πρὸς ἐσᾶς νὰ μάθω ὁρισμόν σας,
« Τὸ πῶς ὁρίζετε σ' ἐμὲ ἀπόκρισιν νὰ δώσω[8]. »
Συντόμως τὸν ἐλάλησεν ὁ ῥῆγας, ὁ γαμβρός του,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτὸν, ἀπόκρισιν τοιαύτην·
« Εὐχαριστῶ σε, ἀδελφὲ, ντὲ Μονφερρὰ μαρκέζη[9],
« Εἰς τὴν τιμὴν ποῦ ἔποικες, καὶ ἦλθες βουλὴν νὰ πάρῃς
« Ἀπὸ ἡμᾶς ποῦ ἀγαπᾷς, ποῦ εἴμασθε δικοί σου.
« Ἐτοῦτο γὰρ καὶ φαίνεται, τιμή σου εἶναι μεγάλη,
« Ὅταν οἱ ἀνακράζουσι, καὶ θέλουν σε δι' αὐθέντην,

(1) Il écrit indifféremment κοντάδες et κοντάδαις.

(2) Ἀπολογιά, congé; ailleurs, réponse.

(3) Ainsi que je l'ai dit plus haut, je ne vois pas que Philippe-Auguste ait pu épouser la sœur du marquis, puisqu'il avait alors pour femme Agnès de Méranie, qu'il répudia et qui en mourut de chagrin en 1201.

(4) Λάτζα. Le texte supprime ici le ν. Il s'agit sans doute, comme je l'ai déjà dit plus haut, de la ville de Saluces.

(5) Ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν.

(6) 'Σ τὸ Παρίς. Suivant les autres chroniqueurs, le marquis Boniface se rendit à Soissons.

(7) Καπετάνος, mot grécisé, comme καπιτάνιος.

(8) Ces détails ne sont nullement fournis par l'histoire.

(9) Ντὲ Μονφερρὰ μαρκέζη.

C'est certainement une distinction éclatante que d'être choisi et demandé pour seigneur, pour chef et pour gouverneur, par des personnages aussi éminents. Remerciez-en Dieu et votre bonne fortune. Quant à moi, l'offre qui vous est faite me plaît beaucoup, et je vous engage à l'accepter avec confiance et empressement. Je vois et je sais fort bien qu'ils vous nomment à cause de moi, et pour que je vous fournisse des subsides et des troupes. Quoi qu'il en soit, mon frère, je vous l'ordonne et j'y tiens : ouvrez ma cassette et prenez-y autant que vous le voudrez. Je verrai aussi avec plaisir que tous ceux de mon royaume qui y sont disposés vous suivent en Syrie ; car c'est véritablement un honneur et une gloire pour tous les nôtres. »

Le marquis en homme sage écouta les paroles de son beau-frère. Il inclina la tête et salua respectueusement le roi. Il remercia d'abord Dieu et ensuite son beau-frère. Il prit autant d'argent et de troupes qu'on avait consenti à lui en accorder ; il vint demander au roi ses derniers ordres et partit bien préparé. Mais avant tout il embrassa la reine et lui dit : « Ma souveraine, accompagnez-moi de vos prières et que je parte avec vos vœux [1]. »

Il partit alors et arriva où il avait sa seigneurie, dans le pays de Mont-Ferrat qu'il aimait beaucoup. Aussitôt son arrivée, il écrivit et envoya des messagers au comte de Flandre et au comte de Toulouse. Il leur manda qu'il était de retour d'auprès du roi de France et qu'il consentait et était prêt à faire ce qu'ils demandaient de lui, à les accompagner au saint tombeau où le Christ a été crucifié pour le genre humain. Ceux-ci lui firent savoir le lieu où tous devaient se rendre pour se concerter sur les pays qu'ils auraient à traverser. C'est en Savoie qu'ils se réunirent ; c'est là qu'ils fixèrent l'exécution de leur projet. Après avoir mûrement délibéré, ils s'arrangèrent entre eux et décidèrent de passer par Venise.

Alors les deux comtes et les autres chefs de l'armée prièrent messire Geoffroy de Ville-Hardoin, l'homme le plus distingué de leur conseil et le plus sage de l'armée, de se rendre à Venise pour préparer le voyage. On lui remit des ordres écrits avec les sceaux pendants [2]. Les grands l'investirent de leurs pleins pouvoirs et lui promirent de ratifier et d'exécuter ce qu'il aurait arrêté. Les deux comtes lui donnèrent chacun un chevalier. Le marquis lui en

« Διὰ κεφαλὴν καὶ κυβερνὸν τόσον μεγάλοι ἄνθρωποι,
« Τὸν Θεὸν πρέπει νὰ εὐχαριστῇς, ὁμοίως τὸ ῥιζικόν σου.
« Ἐμέν᾽ ἀρέσει με πολλὰ, καὶ συμβουλεύω σέ το·
« Καὶ πιάσε το ἀπόκοτα, μὲ προθυμιὰν μεγάλην·
« Ἐπιλογίζομαι καλῶς, ἠξεύρω καὶ γνωρίζω,
« Ὅτι δι᾽ ἐμοῦ τὴν ἀφορμὴν τὸ πολεμοῦν ἐκεῖνοι,
« Ὅπως νὰ ἔχῃς ἀπ᾽ ἐμὲ βοήθειαν καὶ φουσάτα.
« Ἐν τούτῳ λέγω, ἀδελφὲ, ὁρίζω καὶ ἀγαπῶ το·
« Ἄνοιξε τὸ λογάρι μου, ἔπαρον, ὅσον θέλῃς·
« Ὅσοι ἀγαποῦσι πρόθυμα ἀπ᾽ ὅλον τὸ ῥηγᾶτον,
« Νὰ ἔλθουν μ᾽ ἐσὲ εἰς τὴν Συριὰν, θέλω καὶ ἀγαπῶ το·
« Ἐπεὶ εἶναι δόξα καὶ τιμὴ ὅλων τῶν ἰδικῶν μας. »
Ἀκούσας γὰρ, ὡς φρόνιμος, ἐκεῖνος ὁ μαρκέζης
Ἔκλινε τὸ κεφάλι του, καὶ προσκυνᾷ τὸν ῥῆγαν.
Πρῶτον τὸν Θεὸν εὐχαριστᾷ καὶ δεύτερον ἐκεῖνον.
Ἐπῆρεν ὅσα τοῦ ἔδωσε λογάρι καὶ φουσάτα·
Ἀπολογιὰν τὸν ζήτησε, καὶ πρόθυμος ἀπῆλθε.
Τὴν ῥήγαιναν ἀσπάσθηκε, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνην·
« Δέσποινά μου, εὐχήσου με, ν᾽ ἀπέλθω μὲ εὐχήν σου. [1] »
Ἐνταῦτα ἀπῆλθε, στράφηκεν ἐκεῖ ὁποῦ ἦτον αὐθέντης,
'Σ τὸν τόπον τοῦ ντε Μονφαρᾶ, ὁποῦ πολλὰ ἐπιθύμα.
Πιττάκια γράφει παρευθὺς, μαντατοφόρους στέλλει
'Σ τὸν κόντον τῆς Φιλάνδριας καὶ ἐκεῖνον τῆς Τουλούζας,
Πῶς ἐκ τὸν ῥῆγαν στράφηκεν, ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Φράντζαν,
Καὶ ἔχει βουλὴν καὶ προθυμιὰν νὰ πιάσῃ τὸ ζητοῦσιν,
Εἰς συντροφιάν τους νὰ ὑπᾷ ἐκεῖ 'ς τὸν ἅγιον τάφον,
Ὅπου ἐσταυρώθη ὁ Χριστὸς διὰ τ᾽ ἀνθρώπινον γένος.
Εὐθὺς μαντάτα ἔστειλαν τὸ ποῦ νὰ σμίξουν ὅλοι,
Ὅπως νὰ ἐπάρωσι βουλὴν, τὸ πόθεν νὰ περάσουν.
Εἰς τὴν Σαβόε ἑνώθησαν, ἐκεῖ βουλὴν ἐπῆραν.
Ἀφοῦ ἐσυμβουλεύθησαν, ἐσιάσθησαν ἀλλήλως,
Τὸ πέρασμα νὰ πιάσουσιν ἀπαὶ τὴν Βενετίαν.
Ἐνταῦτα ἐπαρακάλεσαν ἀμφότερ᾽ οἱ κοντόδες,
Ὡσαύτως καὶ οἱ ἐπίλοιποι, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου,
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, τὸν πρῶτον τῆς βουλῆς τους,
Ὡς ἄξιον καὶ φρόνιμον ἀπ᾽ ὅλον τὸ φουσάτον,
Ν᾽ ἀπέλθῃ εἰς τὴν Βενετιὰν, τὸ πέρασμα νὰ ὀρθώσῃ.
Προστάγματα τὸν ἔπηκαν μὲ κρεμασταῖς ταῖς βούλλαις [2],
Τὴν δύναμίν τους τοῦ ἔδωκαν, καὶ ὑπόσχεσιν ἐπῆκαν,
Τὸ ὅ, τι ποιήσῃ νὰ στεργηθοῦν, καὶ νὰ τὸ ἐκπληρώσουν.

(1) J'ai déjà expliqué qu'il y avait ici une erreur du chroniqueur grec, et que la reine de France à cette époque n'était nullement la sœur du marquis de Mont-Ferrat.

(2) Μὲ κρεμασταῖς ταῖς βούλλαις. Le mot βοῦλλα désigne le sceau attaché à un diplome du souverain. Les décrets des empereurs d'Orient s'appelaient Chrysobulles, χρυσόβουλλα, comme ceux des empereurs d'Occident Bulles-d'Or. Les rois de France, d'Espagne, de Hongrie, et beaucoup d'autres se servaient de sceaux attachés avec un fil de soie.

donna également un des siens. Messire Geoffroy en avait de plus deux de sa propre suite. Il les emmena avec lui, traversa les monts, arriva, en Piémont dans l'intérieur du Mont-Ferrat [1], parcourut la Lombardie et parvint à Venise. Il salua le duc [2] de Venise de la part du marquis, des deux comtes et de tous les autres chefs les plus distingués et les plus renommés, lui remit de ses propres mains les lettres de créance, et lui dit de vive voix que tous les chefs le priaient comme ami et comme frère de leur procurer des navires pour se rendre de Venise au tombeau du Christ en Syrie, et qu'ils avaient besoin de bâtiments de transport pour huit mille hommes de cavalerie et quatre-vingt mille hommes d'infanterie.

Le doge de Venise d'alors s'appelait messire Henry Dandolo [3]. C'était un homme sage, plein de charme dans sa personne et digne de toute louange. Il accueillit honorablement messire Geoffroy et ressentit une joie très vive en apprenant cette nouvelle, car il calcula que le passage d'outre-mer rapporterait à Venise à la fois beaucoup d'honneur et de profit. Il donna ordre que tous les grands ainsi que le peuple [4] de Venise se réunissent à Saint-Marc, et il prononça ce discours :

« Grands de l'Etat, frères, amis, compagnons et parents, vous voyez combien nous sommes aimés du Roi de gloire. Voilà que, prévenant nos vœux, il nous envoie tout ensemble beaucoup d'honneur et de profit. Vous le voyez ! des grands seigneurs, l'élite et la fleur de la France [5], viennent jusque dans le sein de notre pays nous prier de recevoir leurs trésors et de leur prêter nos bâtiments. »

Lorsque les grands de Venise, ainsi que le peuple réuni avec eux, eurent entendu le sage discours de leur duc, ils en ressentirent une vive joie et le remercièrent de la communication qu'il venait de leur soumettre. Tous le saluèrent respectueusement et jurèrent, scellèrent et arrêtèrent que tout ce qui était stipulé serait exécuté sans qu'on pût alléguer aucun prétexte. Aussitôt que cette convention eut été arrêtée entre eux, ils firent venir messire Geoffroy et les chevaliers qui l'avaient accompagné à Venise, et messire Henry Dandolo leur dé-

Οἱ δυὸ κοντάδες τοῦ ἔδωκαν πρὸς ἕνα καβαλλάρην·
Ἄλλον ἕνα τοῦ ἔδωκεν ἐκεῖνος ὁ μαρκέζης.
Εἶχε καὶ ὁ μισὲρ Τζεφρὲς δικούς του ἄλλους δύο.
Ἐπῆρέ τους καὶ μίσεψε, καὶ πέρασε τὰ ὄρη·
Εἰς τὸ Πιεμόντε σώσασιν ἐκ τοῦ Φαρὰτ ἀπέσω [1]·
Ἐπέρασαν τὴν Λουμπαρδιὰν, 'ς τὴν Βενετιὰν ἐσῶσαν.
Τὸν δούκαν [2] ἐχαιρέτησαν ἐκ μέρους τοῦ μαρκέζη,
Καὶ ἐκ τῶν κοντάδων ἀλλὰ δὴ, καὶ ἀπὸ τοὺς ἄλλους ὅλους,
Τοὺς πρώτους καὶ καλλιώτερους, ὅσοι τὴν δόξαν εἶχαν.
Ἀτός τους ὁ μισὲρ Τζεφρὲς τῷ 'δωκε τὰ πιττάκια
Καὶ ταῦτα τὸν ἐλάλησεν, ἐκ στόματος τὸν εἶπε·
Τὸ πῶς τὸν ἀξιώνουσιν ὡς φίλον καὶ ἀδελφόν τους,
Νὰ πίσῃ νὰ ἔχουν πλευτικὰ, νὰ ἔχουσι περάσει
'Σ τὸν ἅγιον τάφον τοῦ Χριστοῦ ἐκεῖθε εἰς τὴν Συρίαν·
Χρήζουν γιὰ χιλιάδαις ὀκτὼ μὲ τ' ἄλογα περάσει
Καὶ ἄλλαις ὀγδοήκοντα χιλιάδες οἱ πεζοί τους.
Ὁ δούκας δὲ τῆς Βενετιᾶς (Ἀρίγον τὸν ἐλέγαν,
Τὸ ἐπίκλην ἦτον Δάντολος [3], πάσης τιμῆς, ἀξίας
Ἄνθρωπος ἦτον, φρόνιμος, πολλὰ χαριτωμένος)
Τιμητικὰ ὑπεδέξατο μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον·
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκε τὸ ἀκούσειν τὸ μαντάτον·
Ἐπεὶ ἐσκόπησεν καλὰ, ἐξ ἐκεῖνο τὸ πασσάτζιο
Τιμὴν καὶ διάφορον πολὺ νὰ λάβ' ἡ Βενετία.
Ὁρίζει καὶ συνάζονται ὅλοι οἱ μεγιστᾶνοι.
Εἶθ' οὕτως ὅλον τὸ κοινὸν [4] ὅλης τῆς Βενετίας
'Σ τὸν ἅγιον Μάρκον ἐσέβησαν, ἄρχισε νὰ τοὺς λέγῃ·
« Ἄρχοντες, φίλοι, καὶ ἀδελφοὶ σύντροφοι, συγγενεῖς μου,
« Ὁρᾶτε πῶς μᾶς ἀγαπᾷ ὁ κύριος τῆς δόξης·
« Τιμὴν καὶ διάφορον πολὺ μᾶς ἔστειλεν ἐμπρός μας,
« Ὅταν τὸ ἄνθος τῆς Φραγκιᾶς [5], αὐθέντες οἱ μεγάλοι,
« Ἦλθαν παρακαλῶντάς μας, ς' τὴν χώραν μας ἀπίσω,
« Νὰ δώσουν τὸ λογάρι τους, κ' ἐμεῖς τὰ πλευτικά μας. »
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες, τῆς Βενετιᾶς οἱ πρῶτοι,
Εἶθ' οὕτως ὅλον τὸ κοινὸν, ποῦ ἦταν ἐκεῖ μετ' αὔτους,
Τοὺς λόγους καὶ τὴν διδαχὴν, τὰ ἔλεγεν ὁ δούκας,
Μεγάλως τὸ ἐχάρησαν, τὸν δούκα εὐχαριστοῦσιν
Εἰς τὴν βουλὴν καὶ διδαχὴν ὁποῦ τοὺς ἐδιδάχθη.
Ὁμοῦ τὸν ἐπροσκύνησαν, ὤμωσαν, καὶ ἀφιερῶσαν,
Καὶ ἔστησαν νὰ πληρωθοῦν χωρὶς καμμιᾶς προφάσεως.
Καὶ ἀφότου ἀφιερώσασι, καὶ ἔστερξαν τὴν βουλήν τους,
Λαλοῦσι τὸν μισὲρ Τζεφρὲν καὶ τοὺς καβαλλαρίους,
Ὁποῦ ἦσαν ἐκεῖθεν μετ' αὐτὸν, σύντροφοι μετ' ἐκεῖνον·
Μισὲρ Ἀρίγος Δάντολος, τῆς Βενετίας ὁ δούκας,

(1) Le chroniqueur ne dit plus Mont-Ferrat, mais seulement Φαράτ.

(2) Τὸν δούκαν, duc ou doge.

(3) Μισὲρ Ἀρίγος Δάντολος. Notre vieux et naïf chroniqueur français Geoffroy de Ville-Hardoin, le même qui est cité dans le texte, a donné le récit de ces grands événements auxquels il prit une part si active, ainsi que son neveu Geoffroy de Morée. Sa Chronique fait partie de ce volume.

(4) Τὸ κοινὸν, le commun, le peuple.

(5) Τὸ ἄνθος τῆς Φραγκιᾶς, la fleur de la France.

clara que leur demande était agréée par les Vénitiens. Ils passèrent alors acte de cette convention, le scellèrent d'un sceau et arrêtèrent les conditions du traité par des contrats précis, portant : qu'au cas où les Francs n'arriveraient pas à Venise avec le nombre d'hommes nécessaire pour remplir les bâtiments préparés par les Vénitiens[1], ils n'en devraient pas moins payer sans difficulté le prix des bâtiments qui resteraient[2].

Les chevaliers francs, après avoir donné leur consentement à tous ces arrangements, demandèrent leur congé et firent leurs adieux au duc et à tous les Vénitiens. Ils sortirent de Venise, traversèrent la Lombardie et parvinrent en Mont-Ferrat[3], où ils trouvèrent le marquis auquel ils rapportèrent en détail tout ce qu'ils avaient fait et les conventions qu'ils avaient stipulées avec les Vénitiens.

Le marquis de Mont-Ferrat écouta leur rapport avec plaisir et fut satisfait de leur conduite. Alors les chevaliers firent leurs adieux au marquis Boniface, traversèrent la Lombardie et ses hautes montagnes, et arrivèrent en Flandre auprès du comte Baudoin[4], auprès de cet homme doué d'une sagesse exquise. Le comte leur demanda une relation détaillée des conventions conclues avec la communauté[5] de Venise et s'informa s'ils avaient obtenu ce qu'ils désiraient. Lorsqu'ils lui eurent soumis les conventions conclues, il les approuva pleinement et en ressentit une vive joie.

Le comte[6] écrivit alors sans perdre de temps dans tous les royaumes où se trouvaient les croisés qui avaient juré sur le Christ d'aller en Syrie. Il les prévint des articles stipulés avec les Vénitiens et les invita à se disposer à partir incessamment.

Un obstacle intervint cependant dans les affaires des Francs. Tous les croisés ne mirent pas le même empressement à se diriger sur Venise ; les Provençaux[7] décidèrent, d'accord avec le comte de Toulouse, qu'ils feraient voile de leur propre pays, qui était favorable à un tel voyage puisqu'ils avaient des ports et des bâtiments.

Au retour de la belle saison, le comte de Flandre, tous les croisés de la France et le

Ἀπόκρισιν τοὺς ἔδωκεν, οὕτως τοὺς συντυχαίνει,
Τὸ πῶς τὸ πρᾶγμα ὁποῦ ζητοῦν, τῆς Βενετιᾶς ἀρέσει.
Προστάγματα ἐποίκασιν, ἔγραψαν, ἐβουλλῶσαν·
Οὕτω τὸ ἀφιερώσασι μὲ συμφωνίαις μεγάλαις,
Ὅτι ἂν συμβῇ ὑπόθεσις, καὶ οὐδὲν ἔλθοῦν οἱ Φράγκοι
Τόσοι, καὶ οὐ γεμίσουσι τὰ πλευτικά τους ὅλα,
Τὰ θέλουν ἀρματώσουσι δι' αὐτοὺς οἱ Βενετίκοι[1],
Τὴν ἔξοδον τῶν πλευτικῶν, ποῦ θέλουν ἀπομείνει,
Ἄνευ προφάσεως τινὸς νὰ τὴν ἔχουν πληρώσει[2].
Καὶ ἀφότου ἐκπληρώσασι ταῖς συμφωνίαις ἐκείναις,
Ἀπολογιὰν ἐπήρασιν οἱ Φράγκοι καβαλλάροι,
Τὸν δοῦκα ἀποχαιρέτησαν καὶ ὅλους τοὺς Βενετίκους,
Τὴν Βενετιὰν ἐξέβησαν, τὴν Λουμπαρδιὰν ὠδεῦσαν·
'Σ τὸν Μονφαρᾶ[3] ἐσώσασι, καὶ τὸν μαρκέζην ηὗραν·
Λεπτῶς τὸν ἀφηγήθηκαν τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον,
Καὶ ὅσα ἐκατέστησαν μετὰ τοὺς Βενετίκους.
Ἀκούσας ταῦτα ὁ Μονφαρὰτ ἐκεῖνος ὁ μαρκέζης,
Μεγάλως εὐχαρίστησε τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἐποῖκαν.
Ἐν τούτῳ ἀποχαιρέτησαν οἱ καβαλλάροι ἐκεῖνοι,
Τὸν Μπονιφάτζιον σοὶ λαλῶ, ἐκεῖνον τὸν μαρκέζην·
Τὴν Λουμπαρδίαν πέρασαν, τὰ ὄρη τὰ μεγάλα,
Εἰς τὴν Φλάνδραν 'σώσασιν, ἐκεῖσε εἰς τὸν κόντον,
'Σ ἐκεῖνον τὸν παμφρόνιμον, τὸν Μπαντουῆν[4] σοὶ λέγω.
Λεπτομερῶς τοὺς ἐρωτᾷ τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἐποῖκαν
Μὲ τὸ κουμὸν[5] τῆς Βενετιᾶς, ἂν ἔπηκαν τὸ θέλουν·
Καὶ ἀφοῦ τοῦ ἐπαράδωκαν τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἐποῖκαν,
Πολὺ καλὸν τοῦ ἐφάνηκε, χαρὰν πολλὴν τὴν εἶχεν.
Ὁ ῥήγας[6] γράφει παρευθὺς εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα,
Ὅπου ἦσασιν οἱ ἅπαντας οἱ πελεγρῖνοι ἐκεῖνοι,
Ὁποῦ ὠμόσαν εἰς τὸν Χριστὸν, εἰς τὴν Συριὰν νὰ πᾶσι
Τὰ εἴ τι ἐκατέστησαν μετὰ τοὺς Βενετίκους,
Εἰς τὸν ἐρχόμενον καιρὸν οἱ πάντες νὰ κινήσουν.
Εἰς τοῦτο ἐπροξενήθηκεν ἔμποδος εἰς τοὺς Φράγκους,
Καὶ ὅλοι οὐδὲν ὡρμήσασι νὰ πᾶν 'ς τὴν Βενετίαν·
Οἱ Προβεντζάλοι[7] ἐπήρασι βουλὴν μετὰ τὸν κόντον,
Ἐκεῖνον ὁποῦ σοὶ λαλῶ, αὐτῆνον τῆς Τουλούζας,
Διατὶ ἦσαν εἰς τὴν θάλασσαν, καὶ εἶχαν πλευτικά τους,
Νὰ ἔχουν περάσει ἀπ' ἐκεῖ, δὲ οὐ εἶχαν τὸ 'πιδέξιον.
Καὶ ἐλθόντας ὁ νέος καιρὸς, καθὼς σοὶ τὸ διηγοῦμαι,
Ὁ κόντος Φλάνδρας, καὶ ἅπαντες ἐκ τῆς Φραγκιᾶς τὰ μέρη,
Καὶ ὁ μαρκέσης Μονφαρὰτ, αὐτὸς ὁ Μπονιφάτζιος,
Ἀπὸ τὸ μέρος του καθεὶς, ἦλθαν εἰς τὴν Βενετίαν.

(1) Οἱ Βενετίκοι, dans la géographie ancienne, Ἐνετοί.

(2) Les croisés avaient stipulé pour quatre mille cinq cents chevaliers ayant chacun deux écuyers, et vingt mille hommes d'infanterie, et ils devaient payer deux marcs d'argent par homme et quatre par cheval.

(3) 'Σ τὸν Μονφαρᾶ, il réunit ici les deux mots.

(4) Μπαντουῆν, autre manière d'écrire Baudoin ; les Grecs modernes désignent le son de notre *B* par μπ.

(5) Τὸ κουμόν, mot grécisé.

(6) Le manuscrit dit ὁ ῥήγας, le roi ; mais il y a là sans doute une erreur du copiste, et il faut lire ὁ κόντος, le comte.

(7) Οἱ Προβεντζάλοι. (Voir la note 7, p. 6.)

marquis Boniface de Mont-Ferrat arrivèrent séparément à Venise. Les Vénitiens, voyant que le comte de Toulouse ne se présentait pas avec ses troupes au rendez-vous convenu, et qu'il n'y avait pas assez de passagers pour remplir tous les bâtiments, firent beaucoup de difficultés, et ils se refusèrent même à transporter les Francs, jusqu'à ce que ceux-ci eussent exécuté les engagements convenus et payé le prix des bâtiments retenus pour la traversée [1]. Le duc de Venise, qui était un homme sage, s'affligeait beaucoup de tous ces obstacles, et il chercha tous les moyens possibles de calmer les esprits.

A l'époque dont je vous parle, Zara[2], ville de l'Esclavonie[3], était révoltée[4] contre Venise. Le doge parla à tous les chefs francs, d'abord à Boniface marquis de Mont-Ferrat qui était le commandant en chef, ensuite à Baudoin comte de Flandre, le plus puissant de tous : « Seigneurs, dit-il, si vous voulez faire cesser la discussion[5] qui est dans l'armée franque, promettez-nous de marcher avec vos forces contre Zara, ville de l'Esclavonie révoltée contre nous[6], et de nous aider à la remettre entre les mains de la république[7] ; nous vous tiendrons quittes à ce prix des sommes que nous vous demandons pour les bâtiments que vous aviez engagés. »

Les deux partis s'arrangèrent ainsi ; les Francs consentirent à ce qu'on leur demandait, et le traité fut conclu. Le duc de Venise monta avec ses troupes à bord des bâtiments de la république préparés pour ceux des croisés qui n'étaient pas venus[8], et ils partirent de Venise, arrivèrent à Zara et entrèrent dans le port. Les Francs descendirent alors en toute hâte des bâtiments et attaquèrent la ville avec ardeur; ils la prirent d'assaut, la livrèrent aux Vénitiens, et se dégagèrent ainsi de leurs serments et de leurs promesses.

J'arrêterai ici le cours de ma narration pour passer à un autre sujet, et je parlerai des obstacles survenus à la marche des pèlerins, qui abandonnèrent leur expédition sur la Syrie et prirent la direction de la ville de Constantinople, de laquelle ils s'emparèrent.

A cette époque, la ville du grand empereur

Καὶ ὡς εἶδαν, ὅτι ἔλειπεν ὁ κόντος τῆς Τουλούζας
Μὲ τὸν λαὸν τὸν ἔτερον ἀπὸ τὰ μέρη ἐκεῖνα,
Καὶ οὐκ ἦτον τόσος ὁ λαὸς, τὰ πλευτικὰ γεμώσουν,
Σκάνδαλον μέγα ἐγίνετον ἀπὸ τοὺς Βενετίκους,
Καὶ οὐκ ἤθελον ν' ἀφήσουσι τοὺς Φράγκους νὰ περάσουν,
Ὅσον νὰ ἐκπληρώσουσι ταῖς συμφωνίαις ἐκείναις,
Τὴν ἔξοδον τῶν πλευτικῶν, ὁποῦ νὰ τοὺς περάσουν [1]·
Ὁ δούκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Μεγάλως ἐλυπήθηκε τὸ σκάνδαλον ἐκεῖνο,
Ἐσκόπησε, βιάσθηκε, πῶς νὰ τὸ ἡμερώσῃ.
Λοιπὸν ἐκεῖνον τὸν καιρὸν, ὁποῦ σὲ ἀφηγοῦμαι,
Ἡ πόλις Τζάρα [2] εὑρίσκετον ἐκεῖ εἰς τὴν Σκλαβουνίαν [3],
Ῥεβολεμένη [4] εὑρίσκετον κατὰ τῆς Βενετίας·
Λαλεῖ καὶ λέγει τῶν Φραγκῶν ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Τοῦ Μπονιφάτζιου πρότερον, ντὲ Μονφερᾶ μαρκέζη,
Ὁποῦ ἦτον πρῶτος, κεφαλὴ εἰς ὅλον τὸ φουσάτον·
Δεύτερον πάλιν ἀπ' αὐτὸν τοῦ Μπαντουῆ ἐκείνου,
Τὸν κόντον Φλάνδρας σὲ λαλῶ, ὁποῦ ἦτον πρῶτος πάντων·
« Ἄρχοντες, λέγω πρὸς ἐσᾶς, ἂν θέλετε νὰ λείψῃ
« Τὸ σκάνδαλον [5] καὶ ἡ ταραχὴ, ὁποῦ εἶναι 'ς τὸ φουσάτον,
« Ἂν θέλετε, ὅτι νὰ γενῇ, καὶ νὰ ὑποσχεθῆτε,
« Τὴν Τζάραν, ποῦ εἰς τὴν Σκλαβουνιὰν μᾶς ἔχει ῥεβολεύσει [6],
« Νὰ πολεμήσετε αὐτὴν μετὰ τὴν δύναμίν σας,
« Καὶ θὰ τὴν παραδώσετε εἰς τοῦ κουμοῦ [7] τὰς χεῖρας,
« Ἡμεῖς νὰ σᾶς χαρίσωμεν τὴν ἔξοδον ἐτούτην,
« Ὁποῦ εἶναι γὰρ τῶν πλευτικῶν, ὁποῦ σᾶς τὴν ζητοῦμεν. »
Καὶ οὕτω συμβιβάζονται· οἱ Φράγκοι τὸ ἐστέρξαν·
Ἔπηκαν ταῖς συνθήκαις τους καὶ ταῖς συμβίβασίς τους.
Ὁ δούκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς ὁμοῦ μὲ τὸν λαόν του
Ἐσέβησαν 'ς τὰ πλευτικὰ, 'ς ἐκεῖνα ὁποῦ περσεῦαν [8]·
Ὡρμήσασι καὶ ἐξέβησαν ἀπὸ τὴν Βενετίαν·
Ἐκεῖ εἰς τὴν Τζάραν ἤλθασιν, ἔπιασαν τὸν λιμένα.
Εἰς τοῦτο οἱ Φράγκοι πρόθυμα, μετὰ σπουδῆς μεγάλης
Πεζεύουν ἐκ τὰ κάτεργα, τὴν χώραν πολεμοῦσιν·
Ἀπὸ σπαθιοῦ τὴν ἔπιασαν, τῆς Βενετιᾶς τὴν δίδουν,
Ἐπλήρωσαν τὸν ὅρκον τους καὶ τὴν ὑπόσχεσίν τους.
Ἐν τούτῳ θέλω ἀπ' ἐδῶ ὅπως νὰ τὸ σχολάσω,
Καὶ ἄλλο τοῦ νὰ ἄρξωμαι, τοῦ νὰ καταπιάσω·
Τὸ πῶς ἐγίνη ἔμποδον αὐτῶν τῶν πελεγρίνων,
Καὶ ἀφῆκαν τὸ ταξεῖδί τους ἐκεῖνο τῆς Συρίας,
Καὶ ἀπῆλθον, καὶ ἐκέρδησαν τὴν Κωνσταντίνου πόλιν.
Τότε, ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ὁποῦ σ' ἀναφηγοῦμαι,

(1) Tous ces détails sont conformes à ceux donnés par Ville-Hardoin lui-même.

(2) Τζάρα. (Voy. la Chronique de Ville-Hardoin.)

(3) Εἰς τὴν Σκλαβουνίαν, aujourd. partie de la Dalmatie.

(4) Ῥεβολεμένη, rebellée, mot grécisé.

(5) Τὸ σκάνδαλον. (Voir l'Index philologique.)

(6) Le manuscrit porte ὁποῦ μας ῥεβελεύση. Ou il faut adopter la correction que j'ai substituée dans le texte, ou il faut lire ῥεβελεῦσι pour ῥεβελεύση.

(7) Τοῦ κουμοῦ, de la communauté.

(8) Pour περισσεῦαν, qui étaient de reste, surabondants.

Constantin était le séjour du souverain des Grecs, Isaac Vatāces[1]. Celui-ci avait un frère fort cruel nommé Alexis[2], qui fit crever les yeux à son frère Isaac Vataces et s'empara de l'empire. Isaac Vataces avait eu de son épouse[3], sœur de l'empereur d'Allemagne, un fils appelé Alexis[4], d'un caractère assez étrange. Dès que le fils eut vu que son oncle[5] avait crevé les yeux à son père, il prit aussitôt la fuite, et arriva en Allemagne, où il rapporta en détail à l'empereur son oncle[6], le funeste événement arrivé à son père et comment son oncle parjure s'était emparé de l'empire. L'empereur fut vivement affligé, et réfléchit mûrement aux secours qu'il pouvait lui donner.

« Mon cher fils et neveu, lui dit-il, je ne puis rien moi-même dans l'affaire dont vous me parlez, mais j'apprends par des nouvelles récentes que les troupes des Francs qui se dirigent sur la Syrie vers le tombeau de Jésus-Christ sont déjà arrivées à Venise, et je pense que, si vous voulez agir de votre côté et promettre au Pape de Rome[7], au cas où il voudrait donner aux pèlerins l'ordre d'abandonner pour le moment leur expédition sur la Syrie pour aller soumettre Constantinople en votre nom, de tout faire pour que les Grecs reconnaissent l'Eglise de Rome sous l'empire que vous rétablirez dans cette capitale, et pour qu'ils marchent enfin d'accord avec nous dans la foi de Jésus-Christ, vous pourrez, je l'espère, recouvrer votre empire. »

Dès qu'Alexis Vataces eut entendu ces paroles, il promit de tout faire. L'empereur d'Allemagne s'empressa alors de faire écrire des lettres au Pape[8], et de lui détailler tout ce que je viens de vous rapporter. A quoi bon vous en dire davantage et fatiguer votre attention? Lorsque le Pape eut reçu cette nouvelle, il en fut vivement réjoui, et donna ordre d'écrire aussitôt aux pèlerins. Il expédia près d'eux un cardinal[9]

'Σ τὴν πόλιν τοῦ βασιλέως, τοῦ μέγα Κωνσταντίνου,
Ὁ βασιλεὺς γὰρ τῶν Ῥωμαίων Κυρσάκης ὁ Βατάτζης[1]
Εἶχεν αὐτάδελφον κακὸν, Ἀλέξιον[2] τὸν ἐλέγαν·
Τὸν βασιλέαν ἐτύφλωσε, τὴν βασιλείαν ἐπῆρεν·
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ βασιλεὺς, Κυρσάκης ὁ Βατάτζης,
Μὲ τοῦ ῥηγὸς τὴν ἀδελφὴν[3] αὐτοῦ τῆς Αλλαμάνιας
Εἶχεν υἱὸν παράξενον, Ἀλέξιον[4] τὸν ἐλέγαν·
Ὡς εἶδεν ὅτι ἐτύφλωσεν ὁ θεῖός[5] του τὸν πατήρ του,
Εὐθὺς μισεύει ἀπ' ἐκεῖ, ὑπᾷ 'ς τὴν Ἀλλαμάνιαν·
Ἐκεῖ εἰς τὸν θεῖόν[6] του ἔσωσε ῥῆγαν τῆς Ἀλλαμάνιας
Λεπτῶς τοῦ ἀφηγήθηκε τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον,
Τὸ πῶς ὁ θεῖος ὁ ἄνομος τὴν βασιλείαν ἐπῆρε.
Καὶ ὁ ῥῆγας, ὡς τὸ ἤκουσε, πολλὰ τὸ ἐλυπήθη
Ἐσκόπησεν, ὡς φρόνιμος, πῶς νὰ τοῦ βοηθήσῃ.
Ἐν τούτῳ λέγει πρὸς αὐτόν· « Υἱὲ καὶ ἀνεψιέ μου,
« Τὸ τί σὲ ποιήσω, οὐδὲν ἔχω, εἰς τοῦτο ὁποῦ μὲ λέγεις·
« Ὅμως μαντάτα ἤκουσα (συντόμως μὲ τὰ 'φέραν),
« Τὸ πῶς τὸ πλῆθος τῶν Φραγκῶν, ὁποῦ ὑπᾶσι 'ς τὴν Συρίαν,
« Ἐκεῖ εἰς τὸν τάφον τοῦ Χριστοῦ, 'ς τὴν Βενετίαν ἐσῶσαν.
« Λοιπὸν ἐμένα φαίνεται, ἂν θέλῃς νὰ τὸ ποιήσῃς,
« Καὶ δυνηθῇς νὰ ὑποσχεθῇς τοῦτο τοῦ πάπα Ῥώμης[7],
« Ὅτι νὰ ὁρίσῃ τὸν λαὸν αὐτῶν τῶν πελεγρίνων
« Ν' ἀφήσουν τὸ ταξεῖδί τους ἐκεῖνο τῆς Συρίας,
« Νὰ πᾶν 'ς τὴν Κωνσταντινούπολιν, νὰ σὲ τὴν παραδώσουν,
« Νὰ ποιήσῃς τὸ βασίλειον σου, νὰ ἔχῃς τὴν αὐθεντείαν,
« Καὶ νὰ ποιήσῃς τοὺς Ῥωμαίους νὰ προσκυνοῦν τὸν πάπαν,
« Τῆς Ῥώμης γὰρ τὴν Ἐκκλησίαν, σύμβασιν νὰ ποιήσουν,
« Νὰ ἦναι ἕνα μετ' ἡμᾶς εἰς τοῦ Χριστοῦ τὴν πίστιν.
« Οὕτως ἐλπίζω καὶ θαῤῥῶ νὰ ἔχῃς τὴν βασιλείαν σου. »
Τοὺς λόγους ὡς τοὺς ἤκουσεν Ἀλέξιος ὁ Βατάτζης,
Ὅλα τὰ ὑποσχέθηκεν, ἔταξε νὰ τὰ ποιήσῃ.
Καὶ ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσε, προθύμως ὑποσχέται·
Ὁρίζει, γράφουσι γραφαῖς, πιττάκια εἰς τὸν πάπαν[8]·
Λεπτομερῶς τὸν ἔγραψεν, ὡσὰν σὲ λέγω ἐνταῦθα.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, καὶ νὰ βαρῶ τὸν νοῦν σου;
Ὁ πάπας, ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως·
Ὥρισε, γράφουν παρευθὺς κείνων τῶν πελεγρίνων·
Γαρδινάλιον[9] ἀπέστειλε, λεγάτον τὸν ἐποίκαν.

(1) Isaac l'Ange Comnène. Le chroniqueur l'appelle Κυρσάκης Βατάτζης. Il est facile de voir que Κυρσάκης est une abréviation de κὺρ Ἰσαάκης, seigneur Isaac. C'est ce qui explique comment Ville-Hardoin, Bernard le trésorier et tous les autres chroniqueurs l'appellent Kyrsace, Syrsace ou Tyrsace.

(2) Alexis Comnène, surnommé Andronic.

(3) Isaac avait épousé Marguerite de Hongrie, fille du premier mariage de Béla III, roi de Hongrie, avec Agnès de Châtillon. Après la mort d'Isaac, Marguerite épousa en 1204 Boniface, marquis de Mont-Ferrat. Sa sœur du même lit, nommée Constance, avait épousé en 1199 Prémislas, roi de Bohême. Quant à l'empereur d'Allemagne, dont le chroniqueur suppose que Marguerite était sœur, il y avait alors trois concurrents à ce titre : Philippe de Souabe, Othon IV de Brunswick et Frédéric II. Philippe de Souabe avait épousé en 1196 Irène, fille d'Isaac et sœur d'Alexis. On voit que le chroniqueur a fait confusion dans l'établissement de la parenté.

(4) Alexis l'Ange.

(5) Ὁ θεῖος, d'où vient l'italien *zio* et l'espagnol *tio*; en vieux français on a dit aussi *tayon*.

(6) Philippe de Souabe était son beau-frère et non son oncle.

(7) Πάπα τῆς Ῥώμης, l'évêque de Rome; jusque-là le mot pape s'était appliqué à tous les évêques.

(8) C'était Innocent III.

(9) Γαρδινάλιος. C'était Pierre de Capone.

en qualité de légat; il leur envoya sa bénédiction, et les pria d'abandonner l'expédition de Syrie et de se diriger vers Constantinople, afin d'y rétablir sur son trône le jeune Alexis, fils de l'empereur Isaac Vataces. Il déclara que ceux qui mourraient dans cette expédition obtiendraient l'absolution de leurs péchés, de la même manière que s'ils mouraient en combattant pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ.

Le cardinal légat chargé de ces ordres traversa la Lombardie, arriva à Venise, et s'embarqua pour passer à Zara. Alexis Vataces y arriva d'un autre côté, d'après les conseils de l'empereur d'Allemagne.

Dès que les pèlerins furent arrivés à Zara, on fit publier par des hérauts d'armes qu'ils eussent à se réunir pour entendre les ordres du Pape. Le légat leur adressa la parole et leur fit lire les lettres du Saint-Père. Il leur indiqua d'une manière précise la route de Constantinople[1], et chercha à leur prouver que cette expédition était beaucoup plus importante que celle de Syrie, attendu qu'il était bien plus avantageux de mettre d'accord les chrétiens entre eux, et de réunir les Grecs aux Francs[2], que d'aller en Syrie sans aucune espérance certaine.

Un grand nombre des croisés s'indignèrent d'une semblable proposition, et voyant que leurs chefs les plus éclairés étaient résolus à renoncer à la conquête de la Syrie pour prendre le chemin de Constantinople, ils retournèrent dans leur pays. Les indulgences accordées par le Pape et les discours du légat déterminèrent toutefois le plus grand nombre à l'entreprise de Constantinople.

Lorsque le duc de Venise et la communauté de cette république virent l'empressement des autres croisés pour cette entreprise, ils délibérèrent entre eux et résolurent d'y prendre part; car ils crurent que, puisqu'ils avaient des bâtiments de reste, ce serait une honte pour eux et un blâme pour la république de revenir à Venise sans rien faire. Ils s'arrangèrent donc avec les croisés, et arrêtèrent que, par attachement au très saint Père et pour l'honneur de Venise, ils accompagneraient les autres croisés à Constantinople. Cette résolution une fois prise, l'armée partit de Zara, prit le chemin de la Romanie, et arriva sous les murs de Constantinople. Les Francs débarquèrent, et les Vénitiens restèrent à bord de leurs bâtiments.

Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν ἀπέστειλεν εἰς αὔτους,
Ὅτι ἂν ἀφήσουν τῆς Συριᾶς ἐκεῖνο τὸ ταξεῖδι,
'Σ τὴν Κωνσταντινούπολιν νὰ ὑπᾶν, νὰ βάλουν τὸν Ἀλέξιον,
Τοῦ βασιλέως τὸν υἱὸν ἐκείνου τοῦ Κυρσάκη,
'Σ τὸν θρόνον τὸ βασιλικὸν νὰ τὸν ἔχουν θρονιάσει.
Ὅσοι ἀποθάνουν εἰς αὐτὸ ἐκεῖνο τὸ ταξεῖδι,
Νὰ ἔχωσι συμπάθιον ἀπὸ ταῖς ἁμαρτιαῖς τους,
Ὡσὰν νὰ ἀποθνήσκασι διὰ τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον.
Ὁ γαρδινάλιος, ποῦ λαλῶ, ἐκεῖνος ὁ λεγάτος
Ἐπῆρε τὰ προστάγματα, ὥδευσε ἐκ τὴν Λουμπάρδιαν,
'Σ τὴν Βενετίαν ἔσωσε. . . . .
Ἐσέβηκε σὲ κάτεργον, ἐδιαβηκ' εἰς τὴν Τζάραν.
Ἐκ τὸ ἄλλο μέρος ἔσωσεν Ἀλέξιος ὁ Βατάτζης·
Ὁ ῥήγας τὸν ἀπέστειλεν ἀπὸ τὴν Ἀλλαμάνιαν.
Ἀφοῦ γὰρ ἀπισώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν Τζάραν,
Ἐγίνετον διαλαλημὸς 'ς ὅλους τοὺς πελεγρίνους,
Νὰ συναχθοῦν ν' ἀκούσωσι τὸν ὁρισμὸν τοῦ πάπα.
Ἐτοῦτο τοὺς ἐσύντυχεν ἐκεῖνος ὁ λεγάτος,
Τοῦ πάπα τὰ προστάγματα ὥρισε καὶ ἀναγνῶσαν.
Λεπτομερῶς τοὺς ἔδειξε τὸν δρόμον τῆς Πολέως[1]·
Πῶς εἶναι διαφορετικὸν πλέον παρὰ τῆς Συρίας·
Ἐπεὶ εἶναι διὰ καλήτερον τοὺς χριστιανοὺς νὰ βάλουν
Εἰς πίστιν καὶ ὁμόνοιαν, τοὺς Φράγκους καὶ Ῥωμαίους[2],
Παρὰ νὰ ὑπάσι 'ς τὴν Συριὰν ἄνευ κἀμμιᾶς ἐλπίδος.
Πολλοὶ ἐταραχεύθησαν τινὲς εἰς τὸ φουσάτο.
Καὶ διατὶ ἰσιάσθησαν οἱ φρονιμώτεροί τους
Ν' ἀφήσουν τὸν δρόμον τῆς Συριᾶς, ν' ἀπέλθουν εἰς τὴν πόλιν,
Ἐστράφησαν εἰς τὴν Φραγκιὰν πολλοὶ ἀπὸ ἐκείνους.
Διὰ τοῦ πάπα τὴν εὐχὴν, καὶ διδαχὴν λεγάτου
Ἔπεσαν ὅλοι εἰς ὄρεξιν νὰ ὑπάσιν εἰς τὴν πόλιν.
Ὁ δούκας δὲ τῆς Βενετιᾶς τὴν προθυμιὰν ὡς εἶδεν,
Ὡσαύτως ὅλον τὸ κοινὸν τῆς Βενετιᾶς μετ' αὔτον,
Εἶπαν, ἐσυμβουλεύθηκαν νὰ ὑπάσιν εἰς τὴν πόλιν,
Ἀφοῦ εἴχασι τὰ πλευτικὰ ἐκεῖνα τὰ περίσσια·
Ἐπεὶ ἂν ἤθελαν στραφῇ 'ς τὴν Βενετιὰν ὀπίσω,
Ὡς ἐντροπὴ, κατηγοριὰ ἦτον τῆς Βενετίας.
Ἐν τούτῳ συμβιβάσθηκαν, καὶ οὕτως ἀφιρῶσαν,
Ὅτι διὰ τὸ συμπάθιον τοῦ ἁγιωτάτου πάπα,
Καὶ δεύτερον διὰ τιμὴν ὅλης τῆς Βενετίας
Νὰ ὑπᾶν καὶ αὐτοὶ εἰς συντροφιὰν αὐτῶν τῶν πελεγρίνων.
Καὶ ἀφοῦ ἐσυμβιβάσθηκαν ἅπαντες τοῦ φουσάτου,
Ἐκ τὴν Τζάραν ἐξέβησαν, ὥρθωσαν, ὑπαγαίνουν·
Ὀρθὰ ὑπᾶν τῆς Ῥωμανιᾶς, ἔσωσαν εἰς τὴν Πόλιν.
Οἱ Φράγκοι ἐπεζεύσασιν εὐθὺς εἰς τὴν στερέαν·

(1) Τῆς Πολέως. le mot Πολὶς seul désigne emphatiquement la ville de Constantinople, comme *Urbs* désignait Rome, et comme *the Town* désigne Londres. Les Grecs disaient : Je vais à la ville; Ὑπάγω εἰς τὴν πόλιν ou 'ς τὴν πόλιν. Les Turcs ont réuni ces trois mots en un et en ont fait *Stam-boul* devenu pour eux le nom propre de Constantinople.

(2) C'est-à-dire l'Église grecque à l'Église latine.

Je vais vous donner une description de la situation de Constantinople. Elle ressemble à une voile latine[1], car elle a la forme triangulaire. Deux angles sont situés sur la mer; le troisième s'étend vers la terre. Le rivage est profond et vaste, non-seulement à quelque distance de la plage, mais jusque près de la côte, ce qui permet aux galères et aux bâtiments de toute espèce d'approcher de tous les points de la ville, comme si ce n'étaient que de simples barques[2]. Les Vénitiens, guerriers habiles et marins expérimentés, construisirent d'une manière fort ingénieuse des ponts volants qu'ils gardaient à bord de leurs vaisseaux et jetaient ensuite avec adresse sur les murs. Le sabre à la main et sous la protection de leurs écus[3], ils s'avançaient ainsi jusqu'en dedans des murs. Les Francs attaquèrent du côté de la terre, mais ne purent faire aucun dommage à la ville. Pourquoi de longs récits capables de vous ennuyer? Les Vénitiens entrèrent les premiers dans la ville, et commencèrent une attaque le sabre à la main. Le perfide Alexis, cet empereur barbare et lâche, se hâta de prendre la fuite et passa à Scutari. Il quitta ainsi sa capitale, et se rendit en Anatolie[4].

Quand les jeunes seigneurs[5] de la capitale virent les Francs en grand nombre entrer dans la ville, ils se portèrent aussitôt sur la prison où était le vieil empereur Isaac Vataces. On lui ôta ses fers, on le conduisit au palais[6], et on le plaça sur son trône tout aveugle qu'il était.

Les Francs n'eurent pas plus tôt appris ce qui se passait par rapport à l'empereur, qu'ils s'adressèrent à messire Geoffroy, leur plus sage conseiller. Ils lui recommandèrent expressément, ainsi qu'à plusieurs autres hommes nobles, de se rendre auprès de l'empereur, de lui amener son fils Alexis, et de l'entretenir avec sagesse sur les actes et conventions stipulés par lui avec le Pape, afin de savoir si cela lui plaisait et s'il y consentait.

Les parlementaires se rendirent promptement auprès de l'empereur qu'ils trouvèrent assis sur son trône. Ils le saluèrent respectueusement de la part des chefs francs et lui rapportèrent en détail toutes les conventions que son fils avaient faites avec le pape de Rome, en lui

Οἱ Βενετίκοι ἐστέκασιν ἀπάνω εἰς τὰ καράβια.
Τῆς Πόλης γὰρ νὰ σοῦ εἰπῶ, πῶς κείτεται ἡ χώρα·
Ὡς ἄρμενον τριπρόσωπον[1] (τρίγωνος γὰρ ὑπάρχει),
Τὰ δύο μέρη 'ς τὴν θάλασσαν, τὸ τρίτον 'ς τὴν στερέαν.
Λοιπὸν τὸ βάθος τοῦ γιαλοῦ εἶναι βαθὺ καὶ μέγα,
Τόσον αὐτῆς τῆς θάλασσας, ὁμοίως καὶ τοῦ λιμιῶνος,
Ὁποῦ εἶν' γύρω τῆς πόλεως, ὡς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι·
Ὅτι τὰ κάτεργα, ἀλλὰ δὴ ἡ κόκες, τὰ καράβια
Ἔρχονταν μέχρις εἰς τὴν γῆν, ὡσὰν νὰ ἦταν βάρκες[2].
Οἱ Βενετίκοι, ὡς φρόνιμοι τεχνίτες τῆς θαλάσσης,
Μὲ πονηριάν, μὲ φρόνησιν, μετὰ μεγάλης τέχνης,
Γεωφύρια ἐποιήκασιν ἄνω εἰς τὰ καράβια·
Μὲ τέχνην καὶ μὲ φρόνησιν ἔῤῥιχταν εἰς τοὺς τοίχους,
Μὲ τὰ σκουτάρια[3] καὶ σπαθιὰ ἐσέβαιναν ἀπέσω.
Οἱ Φράγκοι γὰρ ἐκ τὴν στερεὰν ἦτον ὁ πόλεμός τους·
Ἀλλ' οὐκ ἰσχύσασι ποσῶς νὰ βλάψουσι τὴν πόλιν.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλά, ἂν λάχῃ νὰ βαρεθῇς;
Οἱ Βενετίκοι ἐσέβησαν πρῶτον 'ς τὴν πόλιν ἀπέσω,
Καὶ ἐπιάσθη ἀπὸ σπαθιοῦ, ὡσὰν σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι.
Αὐτὸς ὁ Ἀλέξιος ὁ κακὸς καὶ ἄπιστος βασιλέας
Ἔφυγεν, ὡς ἠμπόρεσε, περνᾷ εἰς τὸ Σκουτάρι,
Διέβη 'ς τὴν Ἀνατολήν,[4] ἐξέβη ἐκ τὴν Πόλιν.
Εὐθὺς τὰ ἀρχοντόπουλα[5], τὰ ἦσαν τῆς Πολέως,
Τὸ ἰδοῦν τὸ πλῆθος τῶν Φραγκῶν, ποῦ ἐσέβησαν εἰς τὴν Πόλιν,
Γοργὸν ἐκαταλάβασι 's τὴν φυλακὴν ὁποῦ ἦτον
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ βασιλεὺς Κυρσάκης ὁ Βατάτζης.
Τὰ σίδερα τοῦ ἐξέβαλαν, εἰς τὸ παλάτι[6] ἀπῆλθε,
'Σ τὸν θρόνον τὸν ἐκάθισαν, οὕτως τυφλὸς ὡς ἦτον.
Οἱ Φράγκοι γὰρ ὡς ἔμαθον περὶ τοῦ βασιλέως,
Λαλοῦσι τὸν μισὲρ Τζεφρὲ, τὸν πρωτοσύμβουλόν τους,
Μετὰ τοὺς ἄλλους ἄρχοντας, εὐγενικοὺς ἀνθρώπους·
Λεπτῶς τοὺς παράγγειλαν, 'ς τὸν βασιλέαν ν' ἀπέλθουν,
Νὰ πάρουσι καὶ μετ' αὐτῶν Ἀλέξιον τὸν υἱόν του·
Νὰ τὸν συντύχουν φρόνιμα τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον,
Ταῖς συμφωνίαις ὁποῦ ἔποικεν υἱός του μὲ τὸν πάπαν,
Ἂν ἔν' ὅτι ἀρέσουν τον, καὶ θέλῃ νὰ τὸ στέρξῃ.
Σπουδαίως ἀπῆλθαν εἰς αὐτὸν οἱ ἀποκρισιάρει·
Ηὗραν ἐκεῖ τὸν βασιλέαν εἰς θρόνον ἐκαθίτον·
Τιμητικὰ τὸν χαιρετοῦν ἀπὸ τοὺς κεφαλάδαις·
Λεπτῶς τοῦ ἀφηγήθηκαν ταῖς συμφωνίαις ὅλαις,
Ὁποῦ ὁ υἱός του ἔποικε μετὰ τοῦ πάπα Ῥώμης·
Ἂν ἀγαπᾷ καὶ ὀρέγεται νὰ ταῖς ἐστερεώσῃ.

(1) Le manuscrit porte τριπρόσωμον, mot qui n'est pas grec. Je l'ai corrigé ici en τριπρόσωπον, en me fondant sur la ressemblance de la forme du π avec le μ, ressemblance qui a fait confondre assez souvent ces lettres aux copistes. Ἄρμενον τριπρόσωπον signifie voile latine; ce qui peint en effet la position de Constantinople; le mot τρίγωνος, triangulaire, qui se trouve dans l'hémistiche suivant, l'explique d'ailleurs parfaitement.

(2) Βάρκες, mot grécisé, du latin *barca*.

(3) Τὰ σκουτάρια, du mot hellénique σκῦτος.

(4) Le 17 juillet 1203.

(5) Ἀρχοντόπουλα, fils d'archontes.

(6) Εἰς τὸ Παλάτι, mot grécisé, du latin *palatium*.

demandant s'il lui plaisait de les confirmer. L'empereur Isaac Vataces leur répondit sagement en souverain qu'il était :

« Seigneurs, amis et frères, je consens, ainsi que mon fils et le roi d'Allemagne[1] l'ont jugé convenable, à ce qui a été stipulé. Dressez les actes, et je les scellerai de mon sceau. »

Les conventions une foi scellées, comme l'hiver était survenu, les chefs de l'armée des Francs résolurent de s'arrêter pendant la mauvaise saison à Constantinople, et de partir au commencement de mars pour se rendre en Syrie avec l'empereur d'après leurs arrangements. Pendant ce temps, et du consentement et de l'ordre d'Isaac Vataces, ils couronnèrent son fils empereur. Après avoir couronné Alexis Vataces comme empereur et maître de la Romanie, ils commencèrent à délibérer sur l'état des choses.

A peine deux ou trois mois s'étaient passés que plusieurs des grands de la capitale reprirent, conformément à l'ancien caractère grec, le cours de leurs ruses et de leurs perfidies. Ils s'adressèrent à l'empereur Alexis Vataces et lui tinrent ce discours :

« Maître et empereur, puisque Dieu vous a donné un trône, qui vous oblige d'aller vous exposer en Syrie? La distance d'ici à ces contrées est grande. Les approvisionnements et les bâtiments nécessaires au transport coûteront[2] considérablement. Une autre raison encore plus forte! voulez-vous donc que nous périssions sur la haute mer en allant en Syrie? Ces Francs que vous voyez ici sont des hommes téméraires, légers et prêts à faire tout ce qui leur vient à l'idée. Laissons-les aller à la malédiction de Dieu, et nous, restons ici dans nos foyers. »

L'empereur, qui était encore un enfant et n'avait aucune expérience du monde, consentit trop facilement à ces conseils. Ils prirent donc leur résolution sur la manière de se débarrasser des Francs.

« Laissons-les, se dirent-ils, encore quelque temps, un mois au plus, jusqu'à ce qu'ils aient consommé les provisions qui leur restent, afin qu'ils tombent dans la disette et la famine. Alors nous pourrons commencer à les exterminer. »

Ainsi ils délibérèrent, ainsi ils exécutèrent. Après environ un ou deux mois, ils voulurent réaliser cette résolution inconsidérée dont ils se promettaient un grand succès. Ils fermèrent les portes[3] de la ville, placèrent des gardes partout, et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui se

Ἐνταῦτα αὐτὸς ὁ βασιλεὺς Κυρσάκης ὁ Βατάτζης
Φρόνιμα ἀπεκρίθηκεν, ὡς βασιλεὺς ὁποῦ ἦτον·
« Ἄρχοντες, φίλοι καὶ ἀδελφοί, τὸ ἔπηκε ὁ υἱός μου,
« Καὶ ἀδελφός μου μετ' αὐτὸν ὁ ῥὴξ τῆς Ἀλλαμάνιας[1]
« Ἐγὼ τὸ θέλω καὶ ἀγαπῶ, στέργω τὸ μετ' ἐκείνους.
« Πήσετε τὰ προστάγματα, καὶ ἐγὼ νὰ τὰ βουλλώσω. »
Ἀφότου γὰρ ἐγείνασιν ἡ συμφωνιαῖς ἐκεῖναις,
Ἐστήσασιν οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ φραγκικοῦ φουσάτου,
Διὰ τὸ ἔμπα τοῦ καιροῦ, ποῦ ἐσέβη ὁ χειμῶνας,
Νὰ ἐξεχειμάσουσιν ἐκεῖ εἰς τῆς πόλεως τὴν χώραν·
Καὶ εἰς τὸν ἐρχόμενον καιρὸν εἰς τὸ ἔμπα τοῦ μαρτίου,
Νὰ ἔχουν κινήσει ἐνομοῦ μετὰ τὸν βασιλέα,
Εἰς τὴν Συρίαν ν' ἀπελθοῦν κατὰ ταῖς συμφωνίαις.
Μετὰ βουλῆς καὶ ὁρισμοῦ Κυρσάκη τοῦ Βατάτζη
Ἔστεψαν διὰ βασιλέα Ἀλέξιον τὸν υἱόν του·
Ἐν τούτῳ ἐσυμβουλεύθηκαν μετὰ τὸν βασιλέα,
Ἀφότου γὰρ ἐστέψασιν Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην
Αὐθέντην τε καὶ βασιλέα ὅλης τῆς Ῥωμανίας.
Οὐδὲν ἐπέρασε ποσῶς εἷς μῆνας ἢ καὶ δύο,
Καθὼς εὑρίσκεται ἀπ' ἀρχῆς τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων
Εἰς δολιότητα πολλήν, εἰς ἀπιστιαῖς μεγάλαις,
Τινες ἀπὸ τοὺς ἄρχοντας, τοὺς πρώτους τῆς Πόλεως
Ἀπῆλθον πρὸς τὸν βασιλέα Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην,
Καὶ λέγουν οὕτως πρὸς αὐτόν· « Δέσποτα, βασιλέα,
« Ἀφοῦ ὁ Θεὸς ὥρισε, καὶ ἔχεις τὴν βασιλείαν σου,
« Τί σ' ἔφερεν, αὐθέντη μας, εἰς τὴν Συρίαν ν' ἀπέλθῃς;
« Πολὺ εἶν' τὸ διάστημα ἐδῶθεν 'ς τὴν Συρίαν·
« Ἡ ἔξοδαις, τὰ πλευτικὰ πολὺ θέλουν κοστήσει[2].
« Καὶ ἄλλο μεγαλότερον, πολλάκις νὰ χαθοῦμεν
« Εἰς τὸ πέλαγος τῆς θάλασσας θέλεις εἰς τὴν Συρίαν;
« Αὐτοὶ οἱ Φράγκοι ὁποῦ θωρεῖς, πολλὰ εἶν' θεληματάροι,
« Ὁμοίως κ' ἐλαφροκέφαλοι· εἴ τι τοὺς δόξῃ, κάμνουν.
« Ἂς τοὺς ἀφήσωμε, ἂς ὑπᾶν εἰς τοῦ Θεοῦ τὴν κατάραν,
« Καὶ ἡμεῖς ἂς ἀπομείνωμεν ἐδῶ 'ς τὰ γονικά μας ».
Ὁ βασιλεύς, ὡς νεούτζικος, ἀπαίδευτος τοῦ κόσμου,
Γοργὸν ἐσυγκατάβηκεν εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην.
Εἶπαν καὶ πῶς νὰ πήσωμεν, νὰ τοὺς ἐξεφλαθοῦμεν·
Ἂς τοὺς ἀφήσωμεν ὀλιγόν, κἀνένα μῆνα πλέον·
Ταῖς δοίκησαις ὁποῦ βαστοῦν νὰ ταῖς ἐξοδιάσουν,
Νὰ ἔλθουν εἰς πεῖναν καὶ εἰς λίμαν, νὰ μὴν ἔχουν τί νὰ φάσι,
Καὶ ἀναρχίαν νὰ πήσωμε, νὰ τοὺς ἔχωμε ξαλείψει.
Καθὼς τὸ ἐβουλεύθηκαν, οὕτως καὶ τὸ ἐπῆκαν.
Ἀφοῦ ἐπλήρωσεν ὁ καιρὸς κανένας μῆνας, δύο,
(Εἶχαν τὸν λογισμὸν τρελλόν, θαῤῥῶντας νὰ προκόψουν)
Ταῖς πόρταις[3] ἐσφαλήσασι, καὶ φύλαξαις ἐβάλαν.
Τοὺς Φράγκους ὁποῦ εὑρέθησαν τότε ἐντὸς τῆς πόλης

(1) Ὁ ῥὴξ τῆς Ἀλλαμάνιας, nouvelle forme grecque donnée au mot *roi*, du latin *rex*.

(2) Κοστήσει, mot grécisé, du verbe *coûter*.

(3) Ταῖς πόρταις, mot grécisé, du latin *porta*

trouvaient dans l'intérieur de la ville. Les Grecs tinrent alors une conduite vraiment condamnable à l'égard de chrétiens orthodoxes et d'hommes sincères qui avaient souffert beaucoup de fatigues pour leur empereur et l'avaient rétabli dans un empire qu'il avait perdu. Mais Dieu, toujours clément et toujours juste, veilla à ce qu'aucun des nobles et des riches parmi les Francs ne périt dans le massacre de l'intérieur de la ville. Il n'y mourut que de pauvres gens, des hommes de métier et des valets.

Lorsque les Francs entendirent le bruit survenu à la suite des massacres[1] de l'intérieur de la ville, ils s'armèrent sans perdre de temps, hommes de pied et cavaliers. Ils saisirent quelques Grecs qu'ils interrogèrent sur l'événement. Ils voulurent savoir comment cette querelle avait commencé. Ils apprirent alors la perfidie des Grecs envers leurs gens; car ceux qui connaissaient la vérité leur apprirent l'origine de la querelle, et les motifs qui avaient engagé les Grecs à agir si perfidement. Ainsi instruits, les chefs de l'armée franque engagèrent les Vénitiens à garder la mer, et ils placèrent du côté de la terre des troupes considérables. Ils firent alors retentir leurs trompettes, déployèrent leurs bannières, marchèrent en ordre, les fantassins d'un côté et les cavaliers de l'autre, et commencèrent à piller la ville. Ils se répandirent ensuite dans tout le pays, à travers les villes et villages de la Romanie, et détruisirent tout jusqu'à Andrinople[2]. Cette étendue de pays embrasse cinq jours de marche en partant de Constantinople. Lorsqu'ils furent rassasiés de butin et de profit, et eurent vu qu'ils avaient plus conquis qu'ils n'avaient à bord de leurs galères et de leurs vaisseaux, ils reprirent le chemin de Constantinople.

L'empereur Isaac Vataces, en apprenant cet événement, sentit un poids sur son âme et s'affligea profondément. Il n'avait pas soupçonné cette trahison qui avait été conseillée à son fils Alexis Vataces par des hommes ennemis de l'ordre et des lois. Il le fit appeler, le réprimanda, le traita durement et fut fortement courroucé contre lui.

« Dis-moi, lui cria-t-il les larmes aux yeux, dis-moi, maudit de Dieu, n'es-tu donc pas mon fils? Comment, maudit de Dieu et des saints, as-tu pu concevoir une perfidie et une trahison semblable contre des hommes qui t'ont fait nommer empereur ? Tu mérites bien d'être re-

Εἰς τὸ σπαθὶ τοὺς ἔβαλαν, καὶ ἐκατέκοψάν τους.
Ἴδε κακὸν 'ποῦ ἔπηκαν ἐτότες οἱ Ῥωμαῖοι
Εἰς χριστιανοὺς ὀρθόδοξους καὶ ἀληθινοὺς ἀνθρώπους,
Ὅπ[illegible]όπιασαν πολλὰ δι' αὐτὸν τὸν βασιλέα,
'Σ τὴν βασιλειάν τὸν ἔβαλαν ὁποῦ τὴν εἶχε χάσει.
Ὁ Θεὸς γὰρ ὡς εὔσπλαγχνος, ὡς δίκαιος 'ς τὰ πάντα,
Εὐδόκησεν ἡ χάρις του, εἰς τοὺς φόνους ἐκείνους,
Ὅτι τινὰς εὐγενικὸς ἐκ τοὺς πλουσίους Φράγκους
Ἀπέσω οὐδὲν εὑρέθηκεν ἀπ' αὐτους εἰς τὴν πόλιν,
Μόνον καὶ ἄνθρωποι πτωχοὶ, τεχνίταις, ὑποχείροι.
Τῆς χώρας, Πόλεως σὲ λαλῶ, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Τὸ ἀκούσουσι τὴν ταραχὴν, τὸν σουβλισμὸν[1] τοῦ φόνου,
Τὸν θόρυβον καὶ τὰς φωνὰς αὐτῶν ὁποῦ ἐσκοτόναν,
Εὐθέως ἀρματόνονται πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
Ἐπίασαν ἐκ τοὺς Ῥωμαίους, ἠρώτησαν τὸ πρᾶγμα,
Τὸ πῶς ἐγείνη ἡ ἀρχὴ τὸ ἔπηκαν οἱ Ῥωμαῖοι,
Τὴν ἀπιστιὰν ὁποῦ 'πηκαν ἄρτι εἰς τὸν λαόν τους.
Καὶ αὐτοὶ ὁποῦ τὸ ἤξευραν, ἐπληροφόρησάν τους
Τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, εἰς τί σκοπὸν τὸ ἐπῆκαν.
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ φράγκικου φουσάτου,
Τοὺς Βενετίκους ἔβαλαν, τὴν θάλασσαν φυλάττουν,
Καὶ πλεῖστον ἕτερον λαὸν πάλιν ἐκ τὴν στερίαν·
Καὶ ἄλλος ἕτερος λαὸς, τὸ πλῆθος τοῦ φουσάτου,
Ἔδωκαν τὰ σαλπίγγια, τὰ φλάμπουρα ἐξαπλῶσαν,
Τὰ ἀλόγια ἐχώρισαν, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
Ἀπὸ τὴν Πόλιν ἄρχισαν ὡς διὰ νὰ τὴν κουρσεύουν
Τοὺς τόπους γὰρ καὶ τὰ χωριὰ τῆς Ῥωμανίας ὅλης
Μέχρι 'ς τὴν Ἀνδριανούπολιν[2] ἔδωσαν, ἐκούρσεψαν
(Πέντε 'μερῶν διάστημα εἶναι ἀπὸ τὴν Πόλιν).
Καὶ ἀφόντος ἐχορτάσασι κοῦρσος καὶ πλῆθος κέρδος,
Ἐγνώμιασαν καὶ εἴρασιν, ὅτι πλέον ἐκερδῆσαν,
Παρ' ὁποῦ εἶχαν εἰς τὰ κάτεργα καὶ εἰς τὰ πλευτικά τους·
Καὶ οὕτως ἐγυρίσασι καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Πόλιν.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ βασιλεὺς Κυρσάκης ὁ Βατάτζης,
Μεγάλως τὸ ἐβαρέθηκε, σφόδρα τὸ ἐλυπήθη·
Οὐκ ἤξευρεν οὐδὲ ποσῶς ἐκ τὴν [illegible]ιὰν ἐκείνην,
Ποῦ τοῦ υἱοῦ του ἔδωκαν Ἀλέξιου τοῦ Βατάτζη
Αὐτοὶ οἱ θεοκατάρατοι, ἄνομοι δημεργέται.
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν Ἀλέξιον τὸν υἱόν του·
Μεγάλως τὸν ἀτίμωσεν, ἐχόλιασέ τον σφόδρα·
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν μετὰ πολλῶν δακρύων·
« Εἰπέ με, θεοκατάρατε (οὐκ εἶσαι σὺ υἱός μου),
« Πῶς τὸ ἐνθυμήθης, ἄπιστε τοῦ Θεοῦ καὶ τῶν ἁγίων,
« Τὴν ἀπιστιὰν ὁποῦ ἔπηκες καὶ τὴν δημεγερσίαν
« Εἰς αὐτους ὁποῦ σ' ἔπηκαν καὶ εἶσαι βασιλέας;
« Οὕτως ἁρμόζει ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ σὲ κρατοῦν οἱ πάντες

(1) Σουβλισμός, piqûre, embrochement, du latin *Subula*, alène, petite broche.

(2) Ἀνδριανούπολιν. L'ancienne *Orestias*, rebâtie par Adrien, prit le nom de cet empereur.

gardé par tous les hommes comme aussi lâche que ce Judas Iscariote qui trahit le Roi de gloire. Je t'ordonne de me dire à l'instant quels sont ceux qui t'ont conseillé l'action honteuse dont tu viens de te rendre coupable. Tu as déshonoré la dignité d'empereur et la nation grecque. Qui donc osera désormais se fier à un Grec? »

Le fils, frappé de crainte et surpris par son père, ne put rien trouver à répondre. Il se vit donc forcé de nommer ceux qui lui avaient conseillé son funeste projet. L'empereur ordonna alors qu'on les amenât devant lui; il leur fit crever les yeux et les condamna à la prison. Il s'adressa ensuite à deux des grands officiers de son palais et leur ordonna d'écrire au marquis, aux comtes et à tous les chefs francs. Il s'excusa devant eux en leur déclarant, sous serment, qu'il n'avait jamais eu connaissance de la perfidie que son fils avait tramée d'accord avec ces perturbateurs publics.

« Je vous prie, ô grands, ajouta-t-il, de faire en sorte que la chose soit calmée, que le scandale se borne là et qu'il n'arrive aucun malheur de plus. Je tiens les perfides en prison. Je leur ai fait crever les yeux. Prenez-les, et faites-les juger vous-mêmes comme des perturbateurs et des traitres devant Dieu et les saints. Pour moi, je resterai fidèle aux traités et aux conventions conclues entre nous et je les exécuterai sans aucune fraude. Que le butin fait par vous soit une compensation des massacres exécutés sur les vôtres. Quant à mon fils, trop jeune encore et sans expérience du monde, je vous prie, ô grands, en qualité de frères et d'amis, de lui pardonner et de l'emmener combattre et mourir avec vous. Qu'il soit désormais comme votre frère, et que la paix, l'amitié et la concorde règnent entre nous. Vous avez passé l'hiver dans Constantinople. Voilà le printemps; partez pour la Syrie, et, d'après nos conventions, mon fils vous accompagnera. »

Les chefs de l'armée franque délibérèrent entre eux sur ces propositions et s'en accommodèrent, et l'amitié se rétablit comme auparavant entre eux et les Grecs. L'hiver se passa ainsi, et le mois de mars arriva. Les Francs firent leurs approvisionnements pour continuer leur pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ. L'empereur Alexis vint alors les trouver et leur adressa ces paroles:

«Grands, mes amis, mes frères, et mes chers compagnons, vous connaissez assez la malice du diable et comment il nous a tentés tous dans notre jeunesse. Moi, je suis un homme simple et novice, et n'ai aucune des qualités nécessaires à cette expédition à laquelle j'ai pourtant

« Ὡσὰν αὐτὸν τὸν ἄπιστον Ἰούδαν τὸν Σκαριώτην,
« Ὁποῦ οὗτος ἐπαράδωκε τὸν Κύριον τῆς δόξης.
« Γοργὸν ὁρίζω νὰ μοῦ εἰπῇς, τίνες σ' ἐσυμβουλεῦσαν
« Νὰ πήσῃς ὅσον ἔπηκες, τὴν τόσην ἀπιστίαν.
« Ἀτίμησες τὴν βασιλειὰν, τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων.
« Ποῖος νὰ στέρξῃ ἀπὸ τοῦ νῦν Ῥωμαίου τινὸς ἀνθρώπου. »
Ἐκεῖνος ἐκ τὸν φόβον του καὶ ἐκ τὴν ἀσθένειψίν του
Οὐκ εἶχε πῶς ν' ἀποκριθῇ· εἶπε καὶ μαρτυρεῖ τους
Ἐκείνους τοὺς πανάπιστους ὁποῦ τὸν ἐβουλεῦσαν.
Εὐθὺς ὁρίζει βασιλέας, καὶ [illegible]ευν τους ὀμπρός του·
Τοὺς ὀφθαλμοὺς τοὺς εὔγαλε, 'ς τὴν φυλακὴν τοὺς βάνει.
Ταῦτα λαλεῖ δύο ἄρχοντας, πρώτους τοῦ παλατίου·
Ὁρίζει, γράφουν γράμματα 'ς ἐκεῖνον τὸν μαρκέζην,,
Ὡσαύτως καὶ εἰς τοὺς ἑτέρους κοντάδαις, κεφαλάδαις·
Ἐξαφορμίσθη εἰς αὐτοὺς, μεθ' ὅρκου τοὺς ὀμνύνα,
Ὅτι ποτὲ οὐκ ἤξευρε τὴν ἀπιστιὰν ἐκείνην,
Ὁποῦ ὁ υἱός του ἔπηκε μετὰ τοὺς δημεγέρταις·
« Παρακαλῶ σας, ἄρχοντες, τὸ πρᾶγμα νὰ πραΰνῃ·
« Ἂς λείψουσι τὰ σκάνδαλα· μηδὲν γίνηται πλέον.
« Ἐδῶ κρατῶ τοὺς ἀπίστους 'ς τὴν φυλακὴν ἀπίσω·
« Τυφλοὺς τοὺς ἔχω· ἐπάρετε, ὁρίσετε· ἂς τοὺς κρίνουν
« Ὡς δημεγέρτας, ἀπίστους τοῦ Θεοῦ καὶ τῶν ἁγίων.
« Ἐγὼ δὲ τὰ προστάγματα 'ποῦ ἔχομε ἀμφοτέρως,
« Συμφωνιαῖς καὶ ὁμόλογα, κρατῶ τα ἀφιρωμένα·
« Στέργω νὰ τὰ πληρώσωμεν ἄνευ κανενὸς δόλου.
« Τὸ κοῦρσος ὁποῦ ἐπήκετε καὶ τὴν αἰχμαλωσίαν,
« Ἂς εἶναι ἐκεῖν' ἀνταμοιβὴ τοῦ φόνου τοῦ λαοῦ σας.
« Ὁ υἱός μου ὡς νεούτζικος, ἀπαίδευτος τοῦ κόσμου,
« Παρακαλῶ σας, ἄρχοντες, ὡς ἀδελφοὺς καὶ φίλους,
« Νὰ ἔχῃ τὸ συμπάθιον, μὲ σᾶς νὰ ἀποθάνῃ·
« Ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν νὰ ἔνῃ ὡς ἀδελφός σας·
« Ἂς ἔνι εἰρήνη εἰς ἡμᾶς, ἀγάπη καὶ ὁμόνοια.
« Ἐξεχειμάσατε ὁμοῦ ἐδῶ 'ς τὴν Πόλιν ἔσω·
« Καὶ εἰς τὸν καιρὸν τῆς ἀνοίξης νὰ πᾶτε 'ς τὴν Συρίαν·
« Ὁ υἱός μου νὰ ἔλθῃ μετ' ἐσᾶς κατὰ ταῖς συμφωνίαις. »
Ἤκουσαν ταῦτα οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ φράγκικου φουσάτου,
Βουλὴν ἐπῆραν ὁμοῦ, ἐσιάσθησαν εἰς τοῦτο·
Ἐγείνη ἀγάπη εἰς αὐτοὺς, καθὼς ἦτον καὶ πρῶτα.
Ἐν τούτῳ ἐξεχείμασαν, ἦλθεν ὁ μάρτης μῆνας·
Οἱ Φράγκοι οἰκονομήθησαν, διὰ νὰ ὑπαγαίνουν
Ἐκεῖσε εἰς τὸ ταξεῖδί τους, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον.
Ἐνταῦτα ἐδιάβη εἰς αὐτοὺς ὁ βασιλεὺς Ἀλέξης,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτοὺς, ἐπαρακαλεσέ τους·
« Ἄρχοντες, φίλοι καὶ ἀδελφοὶ, συντρόφοι ἠγαπημένοι,
« Ἐσεῖς ἠξεύρετε καλὰ τὸν φθόνον τοῦ διαβόλου,
« Τὸ πῶς μᾶς ἐσκανδάλισεν εἰς τὴν νεότητά μας.

bonne volonté de participer. Vous savez que les Grecs vous sont contraires à cause du scandale survenu récemment, et qu'ils ne sont nullement disposés à se réunir aux Francs. C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien m'accorder quinze jours encore pour disposer mes troupes à partir et pour que je vienne vous rejoindre.»

Les Francs, sans soupçon, se mirent en marche, et allèrent en avant. Ils traversèrent la ville d'Héraclée[1] et s'arrêtèrent non loin de cette capitale. Quant à l'empereur Alexis Vatacès, écoutez, vous grands, Francs et Grecs, vous qui croyez au Christ et avez été sanctifiés par le baptême, venez apprendre une chose qui montre dans tout son jour la méchanceté et la perfidie grecques. Qui aura désormais de la confiance dans les Grecs? Qui ajoutera foi à leurs serments, puisqu'ils n'ont aucun respect pour Dieu, puisqu'ils n'aiment pas leur souverain, et ne feignent d'affectionner leur prochain que pour le tromper?

Après que les Francs furent sortis de Constantinople, un certain seigneur fort riche de cette ville, appelée Mourtzouphle[2], voyant le vieil empereur aveugle et son fils encore jeune, conçut le projet criminel de s'emparer de l'empire. Il s'adressa à quelques amis, parents et voisins, hommes misérables et dans le besoin, auxquels il communiqua son dessein. Ceux-ci, trouvant le jeune empereur Alexis dans un moment où il était seul, le saisirent, lui crevèrent les yeux, le mirent à mort[3], et couronnèrent Mourtzouphle empereur. Quand plusieurs hommes de la capitale virent le crime commis sur l'empereur, ils armèrent des barques[4] à cinquante-deux rames, se mirent en mer, et arrivèrent là où étaient les Francs qui se dirigeaient sur la Syrie. Ils les informèrent de tous les détails de la mort de l'empereur, et leur racontèrent comment, après l'avoir assassiné, Mourtzouphle s'était emparé de l'empire. A cette nouvelle les Francs s'affligèrent vivement et se mirent à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. A quoi bon vous en dire davantage et vous dépeindre l'étonnement et l'affliction qui saisirent les chefs francs à ce rapport? Les plus sensés s'écriaient :

« Qui pourrait donc se fier aux paroles ou

« Λοιπὸν ἐγὼ εὑρίσκομαι εἰς ὅλα μου ἀρχάρης,
« Καὶ οὐδὲν ἔχω τὰ πράγματα ὁποῦ μὲ κάμνουν χρείαν,
« Οὕτως ὡς ἔχω θέλημα εἰς τὸ ταξεῖδι τοῦτο.
« Καὶ ἄλλο πάλιν ἠξεύρετε, πληροφορίαν σᾶς λέγω·
« Εἰς ἄλλον πάλιν λογισμὸν κείτονται οἱ Ῥωμαῖοι
« Διὰ τὸ σκάνδαλον αὐτὸ 'ποῦ ἔγεινε εἰς τὴν μέσην,
« Καὶ προθυμιὰν οὐκ ἔχουσι νὰ σμίξουν μὲ τοὺς Φράγκους.
« Διὰ τοῦτο λέγω πρὸς ἐσᾶς, ἀξιῶ, παρακαλῶ σας,
« Νὰ ἔχω συμπάθειον ἀπ' ἐσᾶς ἡμέραις δεκαπέντε,
« Νὰ ὀρθώσω τὰ φουσάτα μου, καὶ νὰ σᾶς καταφθάσω. »
Οἱ Φράγκοι τὸ ὀρθώσουσι, κίνουν καὶ ὑπαγαίνουν.
Ἐπέρασαν τὴν Ἀρακλειὰν[1] πάντα κοντὰ νὰ μένουν.
Ἐκεῖνον δὲ τὸν βασιλέα Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην,
Ἀκούσατε γὰρ, ἄρχοντες, Φράγκοι τε καὶ Ῥωμαῖοι,
Ὅσοι πιστεύετε εἰς Χριστὸν, καὶ βάπτισμα φορεῖτε·
Ἐλᾶτε ἐδῶ ν' ἀκούσετε ὑπόθεσιν μεγάλην,
Τὴν κακοσύνην τῶν Ῥωμαίων, τὴν ἀπιστιάν, τὴν ἔχουν.
Τίς νὰ θαῤῥεύσῃ εἰς αὐτοὺς, ὅρκον νὰ τοὺς πιστεύσῃ,
Ἀφοῦ Θεὸν οὐ σέβονται, αὐθέντη οὐκ ἀγαποῦσιν;
Ὁ εἷς τὸν ἄλλον ἀγαπᾷ μόνον μὲ πονηρίαν.
Ἀφοῦ οἱ Φράγκοι ἐξέβησαν ἐκεῖθεν ἐκ τὴν Πόλιν,
Ὁ κάποιος πλούσιος ἄνθρωπος, ἄρχων ἀπὸ τὴν Πόλιν,
(Μούρτζουφλον[2] τὸν ἐλέγασιν, οὕτως εἶχε τὸ ἐπίκλην)
Ἰδὼν τὸν γέρον βασιλέα, τὸ πῶς τὸν ἐτυφλῶσαν,
Καὶ πάλιν τὸν υἱὸν αὐτοῦ, τὸ πῶς ὑπῆρχε νέος,
Ἐσκόπησε μὲ πονηριὰν, τὴν βασιλειὰν νὰ λάβῃ.
Λαλεῖ τιναῖς του συγγενοὺς, φίλους γὰρ καὶ γειτόνους,
Τζάγδαρους καὶ λιμαντικοὺς, βουλὴν τοὺς ἐβουλεύθη.
Ἀλέξιον τὸν βασιλέα ἐπιάσαν καὶ τυφλῶσαν
(Εἰς μοναξιὰν τὸν ηὕρασι), καὶ ἐθανάτωσάν τον[3].
Ἐστέψασι τὸν Μούρτζουφλον, τὸ στέμμα τοῦ ἐβάλαν,
Ὠνόμασάν τον βασιλέα, οὕτως τὸν εὐφημῆσαν.
Ἐνταῦτα γὰρ ὡς εἴδασι τινὰς ἀπὸ τὴν Πόλιν
Τὸ ἄδικον τοῦ βασιλέως, τὸ ἄδικον τὸ ἐπῆκαν,
Βαρκέτα[4] ἁρματώσασι πενῆντα δυὸ κουπίων,
Ἐπλεύσασιν, ἐδιάβασιν, ὅπου ἦσαν οἱ Φράγκοι,
Ἐκεῖ ὅπου ὑπάγαιναν 'ς τὰ μέρη τῆς Συρίας·
Λεπτομερῶς τοὺς εἴπασι, καὶ ἐπληροφόρησάν τους
Τοῦ βασιλέως τὸν θάνατον, τὸ πῶς τὸν ἐσκοτῶσαν,
Ὁ Μούρτζουφλος ὁ ἄπιστος τὴν βασιλείαν ἐπῆρεν.
Οἱ Φράγκοι ὡς τὸ ἤκουσαν, ἐθλίβησαν μεγάλως.
Ἀπαὐτο ἐπῆρασι βουλὴν, τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξει.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, καὶ νὰ σὲ τὰ φημίζω;
Ἄκουσαν ταῦτα οἱ ἄρχοντες τοῦ φράγκικου φουσάτου,
Μεγάλως τὸ ἐθαύμασαν, καὶ σφόδρα τὸ λυποῦνταν,
Καὶ ἄρξονται νὰ λέγουσιν οἱ φρονιμώτεροί τους·
« Τίς νὰ πιστεύσῃ τῶν Ῥωμαίων εἰς λόγον ἢ εἰς ἔργον;
« Λέγουν, ὅτι εἶναι χριστιανοὶ, καὶ εἰς Θεὸν πιστεύουν·

(1) Αρακλειάν.

(2) Μούρτζουφλος. Il s'appelait Alexis Ducas. Il était issu de la famille des Ducas, qui avait possédé quelque temps l'empire de Constantinople, et il était alors Protovestiaire de l'empire. Nicétas dit qu'il fut surnommé Murtzuphle, parce qu'il avait les sourcils presque réunis.

(3) Alexis fut étranglé le 8 février 1204.

(4) Βαρκέτα ἁρματώσασι, mots grécisés.

aux actions d'un Grec? Ils se prétendent chrétiens et disent qu'ils croient en Dieu. Ils nous blâment, nous autres Francs, et disent du mal de nous. Ils nous appellent chiens, et ils se vantent eux-mêmes. Ils se prétendent chrétiens et sanctifiés par le baptême; mais ce sont eux seuls qui assurent qu'ils croient au Christ, car ils vivent en effet avec les Turcs; ils mangent et boivent avec eux et n'en disent jamais de mal. »

Alors quelqu'un adressa la parole aux Francs et leur dit : « Un certain empereur, portant le nom de Léon[1], qui était philosophe et qui a fait des prophéties, a prédit à Constantinople beaucoup de choses merveilleuses. La plupart de ces prédictions ont été accomplies dans le temps où elles devaient s'accomplir; mais il y en a plusieurs dont le temps n'était pas venu et qui doivent se réaliser plus tard. Tout près de Sainte-Sophie s'élève, à une grande hauteur, un obélisque de marbre sur lequel sont sculptées beaucoup d'inscriptions. C'est de cet obélisque que, d'après les prédictions, doit être un jour précipité un empereur perfide de Constantinople[2]. Il paraît donc, ô grands, que l'époque de cette prédiction est arrivée. C'est pourquoi, puisque vous avez l'obélisque, et en même temps le rebelle, accomplissez la prophétie de Léon le philosophe. »

Dès que les chefs entendirent ce discours, ils s'étonnèrent beaucoup et amenèrent le vieillard avec eux pour leur montrer l'obélisque. Lorsqu'ils y furent arrivés et se furent assurés de la prophétie, ils trouvèrent convenable de punir l'empereur perfide; ils ordonnèrent donc qu'on l'amenât devant eux. Ils le firent monter et le précipitèrent du haut de l'obélisque en bas[3]. Les démons accoururent et emportèrent son âme.

Après l'exécution de ce traître ils se mirent à délibérer tous ensemble, grands et petits, comment ils devaient régler ce qui était relatif à l'empire. Ils discoururent longtemps jusqu'à ce qu'ils pussent éclaircir l'affaire, et voici quelle fut la résolution définitive : ils examinèrent que leur expédition n'avait d'abord pour but que la Syrie; que par un ordre supérieur le très saint Pape leur avait enjoint de renoncer à cette expédition pour prendre le chemin de Constantinople, afin d'y rétablir Alexis Vataces sur le trône, et ils l'avaient rétabli; que quelques hommes de la nation grecque avaient massacré et mis à mort cet empereur, et qu'il ne restait aucun descen-

« Ἡμᾶς τοὺς Φράγκους μέμφονται, λέγουν, κατηγοροῦν μας·
« Σκύλλους μᾶς ὀνομάζουσι, καὶ αὐτοί τους ἐπαινοῦνται.
« Λέγουν, ὅτι εἶναι χριστιανοὶ, καὶ βάπτισμα φοροῦσιν·
« Αὐτοὶ καὶ μόνοι λέγουσιν ὅτι εἰς Χριστὸν πιστεύουν·
« Μετὰ τοὺς Τούρκους κάθονται, ὁμοῦ τρώγουν καὶ πίνουν,
« Καὶ τίποτε οὐ λέγουσιν, οὐδὲ κατηγοροῦν τους. »
Ὁ κάτις λέγει πρὸς αὐτοὺς, οὕτως τοὺς συντυχαίνει,
Τὸ πῶς ὁ κάτις βασιλεὺς (κὺρ Λέων [1] τὸν ἔλεγαν)
Φιλόσοφος εὑρίσκετο, καὶ προφητειαῖς ἐποῖκε·
Πολλὰ πράγματα ἔποικεν ὀπίσω εἰς τὴν Πόλιν.
Ὅλα ἐπληρῶσαν τὸν καιρὸν ὁποῦ 'μελλε νὰ ἔλθουν·
Καὶ ἄλλα πάλιν μέλλασι νὰ ἔλθῃ ὁ καιρός τους·
Λοιπὸν ἐκεῖ πλησίονα εἰς τὴν ἁγιὰν Σοφίαν
Ἔστεκε κιόνι φοβερὸν, μέγα πολλὰ ὑπῆρχε·
Πράγματα ἔποικε γλυπτὰ, καὶ γράμματα ἐγράφαν
« Ἀπέδω ἐκ τούτου τοῦ κιονιοῦ ὀφείλουσι κρημνήσει
« Τὸν βασιλέα τὸν ἄπιστον τῆς Κωνσταντίνου πόλης [2].
« Λοιπὸν, ὡς φαίνει, ἄρχοντες, ἡ προφητεία ἦλθεν.
« Ἀφοῦ τὸ κιόνι ἔχετε καὶ αὐτὸν τὸν δημεγέρτην,
« Τὴν προφητειὰν πληρώσετε τοῦ φιλοσόφου ἐκείνου. »
Τὸ ἀκούσουν το οἱ ἄρχοντες, μεγάλως ἐθαυμάσαν.
Ἐπῆρασι τὸν γέροντα, τὸ κιόνι νὰ τοὺς δείξῃ.
Καὶ ἀφοῦ ὑπῆγαν πρὸς αὐτὸ, καὶ ἐπληροφορηθῆκαν,
Ηὕρασιν ἐπιδέξιον τὸν ἄπιστον νὰ κρίνουν.
Ὥρισαν καὶ ἐφέραν τον, κ' ἐκεῖ τὸν ἀνεβάσαν·
Ἀπὸ τὸ ὕψος τοῦ κιονιοῦ κάτω τὸν ἐκρεμνίσαν [3].
Οἱ δαίμονες ἐφάνησαν, ἐπῆραν τὴν ψυχήν του.
Καὶ ἀφόντου ἐπληρώθηκε τοῦ δημεγέρτου ἡ κρίσι,
Βουλὴν ἐπῆραν ὁμοῦ μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Τὸ πῶς νὰ διορθώσουσι περὶ τῆς βασιλείας.
Τὰ λόγια ἦσασι πολλὰ ἕως νὰ διακρίνουν·
Τὸ γὰρ εἰς τέλος εἴπασιν, οὕτως τὸ ἐσφαλῆσαν,
Ὅτι ἐπεὶ ὑπάγαιναν ἐκεῖθε εἰς τὴν Συρίαν,
Καὶ ὁ πάπας ὁ ἁγιώτατος μετ' ἐντολῆς μεγάλης
Τοὺς ὥρισε ν' ἀφήσουσιν ἐκεῖνο τὸ ταξεῖδι,
Ν' ἀπέλθουν καὶ νὰ βάλωσιν Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην
Εἰς τὸ θρόνον τῆς βασιλείας, κ' ἐκεῖνοι τὸν ἐβάλαν·
Καὶ ἀπαύτου ἐκ τοὺς ἰδίους, ἐκ τῶν Ῥωμαίων τὸ γένος

(1) Κὺρ Λέων. Le seigneur Léon. Léon VI, surnommé le Philosophe, fils de Basile le Macédonien et couronné empereur après lui en 866. Il fut le premier qui appela les Turcs à son secours, et prépara ainsi l'asservissement de son pays.

(2) Les chroniqueurs parlent en effet de cette tradition, fort répandue à l'époque des croisades.

(3) Il s'agit ici de la colonne de marbre blanc appelée colonne d'Arcadius ou de Théodose, qui existe encore à Constantinople. Elle est haute de cent quarante-sept pieds et représente en bas-relief les victoires d'Arcadius ou celles de son père Théodose.

dant de sa famille qui fût digne de régner. «Retenons donc pour nous, se dirent-ils, le trône de Constantinople et établissons-nous-y; cet empire nous appartient justement, puisque nous nous en sommes emparés avec notre épée.»

Lorsque cette résolution eut été adoptée ils s'occupèrent de l'élection d'un empereur. Ils choisirent douze chefs, tous très habiles et très sages; six étaient prélats et six autres étaient chevaliers[1]. Ces douze firent serment de choisir un empereur sans intrigue et sans fraude, et avec toute confiance en Dieu. Ils entrèrent dans une cellule[2] où on les renferma jusqu'à ce qu'ils eussent arrêté leur choix. Cette délibération fut des plus orageuses. Longtemps ils se débattirent de paroles, car ils ne s'entendaient pas sur celui qu'ils devaient élever à la dignité d'empereur. Quelques-uns proposaient le duc de Venise et le vantaient comme un homme sage et habile et tout-à-fait digne de l'empire. Pendant l'orage qui éclatait entre eux, quelqu'un vint donner cette nouvelle au duc de Venise. Celui-ci, en homme plein de sagesse, se dirigea avec empressement vers les douze électeurs; il frappa légèrement à la porte, et, les priant de l'écouter, leur tint ce langage :

« Seigneurs, je vous prie, écoutez-moi. On vient de m'annoncer que quelques-uns d'entre vous, entraînés par leurs sentiments généreux, m'avaient, au sein de ce conseil, convoqué pour un objet aussi important que le choix d'un empereur, désigné comme digne de régner. Je les remercie beaucoup en ce qui me concerne et me trouve heureux d'avoir trouvé en eux des frères et de véritables amis, et Dieu les récompensera d'avoir parlé en faveur d'un frère. Mais j'avoue que je ne trouve pas en ma personne cette grâce glorieuse de Dieu qui eût pu m'en rendre digne, et je ne suis pas assez aveugle pour ne pas le reconnaître. Il est bien vrai que nous avons eu dans notre communauté de Venise plusieurs hommes d'un grand génie et d'un talent militaire aussi illustre que tous ceux des autres pays; mais aucun d'eux n'a jamais obtenu la faveur d'orner sa tête de la couronne impériale. C'est pourquoi je vous prie, comme frères et amis, de faire cesser cette nouvelle scandaleuse pour moi, et de mettre fin aux discours et aux débats relatifs à ma no-

Ἔσφαξαν, ἀποκτεῖναν τον καὶ ἐθανάτωσάν τον,
Καὶ οὐκ ἔνι ἄλλος ἀπ' αὐτοῦ ἄξιος βασιλείας.
Ἂς τὴν κρατήσωμεν διὰ μᾶς, καὶ ἂς μείνωμεν ἐν ταύτῃ.
Μὲ δίκαιον τὴν ἐπήραμεν, μὲ τοῦ σπαθιοῦ τὸ ξίφος.
Καὶ ἐπεὶ τὸ ἀφιρώσασιν οὕτως, ὥσὰν τὸ λέγω,
Βουλὴν ἐπῆραν ἐνομοῦ νὰ πήσουν βασιλέα.
Ἔκλεξαν δώδεκα ἄρχοντας, ἀξίους, φρονιμωτάτους·
Οἱ ἓξ ἦταν ἀρχιερεῖς, καὶ οἱ ἓξ φλαμπουριάροι [1].
Συνθήκαις καὶ ὅρκους ἔπηκαν νὰ ἐκλέξουν βασιλέα
Μὲ πιστωσύνην τοῦ λαοῦ ἄνευ τρόπου καὶ δόλου.
Ἐσέβησαν εἰσὶ κελλὶν [2], ἐκεῖ τοὺς ἀποκλεῖσαν,
Ὅπως τοῦ νὰ πληρώσουσι τὸν βασιλέα τῆς πόλης.
Πολλὰ ἐταραχεύθησαν ἀλλήλως μὲ τοὺς λόγους,
Διὸν ἐμοῦ οὐκ ἴσιαζαν νὰ πήσουν βασιλέα·
Διὸν τινὲς ἐλέγασι, καὶ σφόδρα ἐπαινοῦσαν
Τὸν δοῦκα γὰρ τῆς Βενετιᾶς φρόνιμον, ἐπιδέξιον·
Ἔλεγαν ὅτι ἄξιος ἔνι τῆς βασιλείας.
Καὶ ἀπὸ τῆς τόσης ταραχῆς, ὁποῦ 'χασιν ἀλλήλως,
Ὁ κάποιος τὸ ἀπίσωσε τοῦ δοῦκα Βενετίας.
Κ' ἐκεῖνος, ὡς παμφρόνιμος καὶ εἰς ὅλα ἐπιδέξιος,
Σπουδαίως ἦλθεν εἰς αὐτοὺς τοὺς δώδεκα φρονίμους,
Τὴν θύραν ἀκρισκόντισε, διὰ νὰ τὸν ἀκούσουν,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτούς· « Ἄρχοντες, εὐκρασθῆτε·
« Ὁ κάποιος λόγους μ' ἔφερεν, ἦλθεν, ἀπίσωσέ τους,
« Τὸ πῶς τινὲς ἀπὸ ἐσᾶς, ἀπὸ τῆς ἀρετῆς τους,
« Ὡς εὐγενεῖς καὶ φρόνιμοι, τὸ θέλημά τους λέγουν·
« Καὶ λέγουν λόγον δι' ἐμὲ περὶ τῆς βασιλείας,
« Ὅτι ἐγὼ εἶμαι ἄξιος νὰ γένω βασιλέας.
« Λοιπὸν ἐγὼ, ὡς φρονίμους, φίλους καὶ ἀδελφούς μου
« Μεγάλως τοὺς εὐχαριστῶ· ὁ Θεὸς νὰ τοὺς τὸ στρέψῃ
« Τὸ εἴπασι καὶ λέγουσι δι' ἐμὲ τὸν ἀδελφόν τους.
« Ὅμως ἐγὼ ἀπὸ θεοῦ τὴν χάριν καὶ τὴν δόξαν
« Οὐδὲν εὑρίσκω εἰς ἐμὲ, λέγω 'ς τ' ὀνοματόν μου
« Τοιαύτην ἀδιάκρισιν, νὰ μὴν τὸ ἐγνωρίζω.
« Εἰς τὸ κουμμοὺν τῆς Βενετιᾶς ἐξέβησαν ἄνθρωποι
« Γνώσεως μεγάλης καὶ στρατειᾶς, ὡσὰν καὶ εἰς τοὺς ἄλλους·
« Ἀλλὰ κανεὶς οὐκ ἔφθασε ποτὲ εἰς τόσην δόξαν,
« Τὸ στέμμα τὸ βασιλικὸν νὰ τοῦ ἔχουσι φορέσει.
« Ἐν τούτῳ σᾶς παρακαλῶ ὡς φίλους καὶ ἀδελφούς μου,
« Νὰ παύσουσι τὰ σκάνδαλα, ἡ ταραχὴ, τὰ λόγια,
« Τὰ ἐλαλήσατε δι' ἐμὲ νὰ γένω βασιλέας.
« Ἐπαίρνω ἐγὼ τοὺς λόγους τους καὶ ταῖς φωναῖς ὁποῦ εἶπαν,

(1) Les douze électeurs étaient, du côté des Francs : Nevelon, évêque de Soissons; Conrad, évêque d'Halberstadt; Garnier, évêque de Troie; Pierre, évêque de Bethléem (légat du pape); Jean, archevêque d'Acre; Pierre, abbé de Loca en Lombardie (depuis patriarche d'Antioche); du côté des Vénitiens : Vital Dandolo, amiral vénitien; Othon Quirini, Bertuccio Contarini, Nicolas Navagero, Pantaleon Barbo; Jean Baseggio (suivant d'autres, Jean Michali).

(2) Κελλὶν, mot grécisé, du latin *cella*.

mination à l'empire. S'il est vrai que mes amis me donnent leurs voix et leurs suffrages, je leur demande de réunir ma voix à la leur. Ainsi réunis avec les autres membres du conseil, accomplissons la mission qui vous est confiée, et, pour terminer promptement l'élection, proclamons empereur le comte Baudoin[1], souverain naturel de la Flandre. C'est un homme noble et estimé de tous, et que toute l'armée juge digne de l'empire[2]. »

Le conseil des douze entendit ces paroles. Ils y consentirent et adoptèrent cette résolution. Ils se rendirent aussitôt, tous réunis, vers le palais de l'empereur. Ils ordonnèrent que tous les hommes de l'armée fussent rassemblés, pour qu'ils entendissent ce qu'ils avaient résolu relativement au choix de celui qui devait être proclamé empereur.

Quand tous les chefs de l'armée eurent été réunis dans le magnifique palais impérial, le plus sage des douze prit la parole et annonça : qu'avec la crainte de Dieu et l'attention la plus scrupuleuse on avait choisi le comte de Flandre pour empereur de Constantinople et de toute la Romanie.

Tous, grands ou petits, entendirent cette communication avec beaucoup de satisfaction et consentirent volontiers à ce que le comte Baudoin fût empereur. Ils apportèrent la couronne et le manteau[3] d'empereur et le couronnèrent et le proclamèrent souverain d'après l'usage reçu[4].

A la suite de ce couronnement, il s'éleva un violent débat parmi les Lombards et les Français[5] qui désiraient l'élection du marquis de Mont-Ferrat. Alors le duc de Venise, messire Henri Dandolo, cet homme plein de sagesse, se réunit aux autres chefs pour mettre fin au scandale. Il amena avec lui le comte de Toulouse qui avait le don de la parole et savait apaiser les Croisés. En homme sage il leur dit :

« Chers seigneurs et chers frères, l'élection de l'empereur une fois arrêtée et l'empereur lui-même proclamé, il serait inconvenant et

« Καὶ θέτω ἀπάνω εἰς αὐτοὺς καὶ ἐγὼ τὸν ἐδικόν μου.
« Καὶ ἃς σμίξωμεν καὶ τῶν ἀλλῶν, νὰ πῶσωμεν ἀμάδι
« Τῶν δώδεκα τὴν ἐκλογὴν, νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα.
« Καὶ ἃς πῶσωμεν διὰ βασιλέα τὸν κόντον Μπαλδουβῖνον [1],
« Ὁπό 'ναι αὐθέντης φυσικὸς τῆς αὐθεντειᾶς τῆς Φλάνδρας·
« Διὸν εἶναι εὐγενὴς καὶ ἄξιος, χρήσιμος εἰς τοὺς πάντας,
« Καὶ ἄξιος διὰ βασιλεὺς ἀπ' ὅλον τὸ φουσάτον. [2] »
Ἤκουσαν ταῦτα οἱ δώδεκα, ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ὁποῦ 'σαν ὅλοι ἐκλεκτοὶ νὰ πώσουν βασιλέα,
Ἐνταῦτα ἐσυγκατέθηκαν, καὶ ὅλοι τὸ ἐστέρξαν.
Ἐκεῖθεν ἐσηκώθησαν, ὅπου ἦσαν συναγμένοι,
Εἰς τὸ παλάτι ἦλθασιν αὐτοῦ τοῦ βασιλέως·
Ἐλάλησαν νὰ συναχθοῦν οἱ πάντες τοῦ φουσάτου,
Ν' ἀκούσουν τὴν ἀπόκρισιν, τὰ εἶπαν καὶ ὀρθῶσαν,
Τοῦ βασιλέως τὴν ἐκλογὴν, ποῖος μέλλει νὰ γένῃ.
Ἐπὴν γὰρ ἐσυνάχθησαν οἱ πάντες τοῦ φουσάτου,
Εἰς τὰ λαμπρὰ παλάτια τοῦ βασιλέως ἐκείνου,
Ὁ εἷς ἀπὸ τοὺς δώδεκα, ὁ γνωστικώτερός τους,
Τὸν λόγον τοὺς ἐδάσταξεν, ἐφάνισε τὸ πρᾶγμα,
Τὸ πῶς μὲ φόβον τοῦ Θεοῦ, μὲ προσοχὴν μεγάλην,
Τὸν κόντον Φλάνδρας ἔλεξαν διὰ βασιλέα τῆς Πόλης,
Τῆς Πόλης καὶ τῆς βασιλειᾶς ὅλης τῆς Ῥωμανίας.
Ἤκουσαν ταῦτα οἱ ἄρχοντες, μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Σφόδρα τὸ ἠγαπήσασιν, ἔστερξαν καὶ ἀρέσαν,
Ὅτι ὁ κόντος Μπαλδουβῖν νὰ εἶναι βασιλέας.
Τοῦ βασιλέως ἤφεραν τὸ στέμμα καὶ τὸν σάκκον [3],
Ἤφεραν καὶ ἐστέψαν τον ὡς βασιλέα, σᾶς λέγω·
Καὶ εὐφήμισαν, ἐδόξασαν, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει [4].
Καὶ ἀφότου τὸν ἐστέψασι, καὶ ἐγείνη βασιλέας,
Σκάνδαλον μέγα ἐγίνετο καὶ ταραχὴ μεγάλη
Εἰς τοὺς Λουμπάρδους, σὲ λαλῶ, ὁμοίως καὶ εἰς τοὺς Φραντζέ-
Ὁποῦ ἠγαποῦσαν καὶ ἤθελαν νὰ γένῃ ὁ μαρκέσης. [ζους [5],
Ἐνταῦτα, ὡς πανφρόνιμος, ὁ δούκας Βενετίας,
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Ἀρῆγος, Δάντολος τὸ ἐπίκλην,
Ἐσέβη μετὰ ἑτέρους τὰ σκάνδαλα νὰ παύσουν·
Ἐπῆρε γὰρ μεθ' ἑαυτοῦ τὸν κόντον τῆς Τουλούζας·
Οὗτος γὰρ ἤξευρε νὰ εἰπῇ, τόσον νὰ τοὺς πραΰνῃ·
Εἶπε καὶ καθωδήγευσεν, ὡς φρόνιμος ποῦ ἦτον·
« Ἄρχοντες, φίλοι καὶ ἀδελφοί, ἐπεὶ γὰρ ἐγενῆτον
« Ἡ ἐκλεξις τοῦ βασιλέως, ἐστέφθη καὶ ἐπληρώθη,
« Ἄσχημον πρᾶγμα καὶ ἄπρεπον, κατηγορία μεγάλη,
« Ὅσοι τὸ εἰποῦν καὶ ἀκούσουν το 'ς τὴν οἰκουμένην ὅλην,

(1) Μπαλδουβῖνον, nouvelle manière d'exprimer le nom de Baudoin. Notre chroniqueur l'a déjà essayé de deux manières.

(2) Je ne trouve ni dans Ville-Hardoin, ni dans les autres chroniqueurs, aucun discours dont le ton soit aussi bien d'accord avec la position particulière et le caractère de Dandolo.

(3) Τὸν σάκκον, le sac, espèce de manteau propre aux empereurs byzantins.

(4) Baudoin, comte de Flandres, fut proclamé empereur de Constantinople, le 17 mai 1204.

(5) Φραντζέζοι. Ce nom s'est conservé à Constantinople parmi les classes inférieures. Les autres classes appellent les Français Γάλλοι.

honteux de révoquer cette élection par pure jalousie, et ce serait un grand blâme pour tous dans tout l'univers, car ce choix n'a été fait et l'empereur n'a été couronné qu'à la suite de longues discussions et par le vote d'hommes recommandables. Je vous adresse donc la parole et vous prie de faire cesser un scandale qui ne serait pas honorable pour vous. Puisque le comte de Flandre est proclamé empereur de Constantinople, que le marquis de Mont-Ferrat[1] soit nommé roi de Salonique[2] et de toutes ses dépendances, aussi bien que de tous les pays sur lesquels cette ville exerce son autorité. »

Lorsque les hommes de l'armée franque eurent entendu cette proposition, ils poussèrent un cri retentissant d'approbation et se soumirent à l'élection de l'empereur. Ainsi la nomination du marquis Boniface à la royauté de Salonique fit cesser les débats et rétablit la paix. Les hommes francs engagèrent ensuite les douze électeurs à faire le partage de tous les pays de l'Asie et de toute la Romanie qui dépendaient de la capitale de l'empire. Le partage fut fait au sort, mais par lots proportionnés scrupuleusement au mérite et à la puissance de chacun et au nombre de troupes qu'il avait amenées dans cette conquête[3].

Venise eut en partage un quart des pays conquis, et la moitié du quart, c'est-à-dire la huitième partie de la ville de Constantinople et de la Romanie, ainsi que l'écrit le duc de Venise lui-même dans ses lettres et dans ses titres d'honneur[4].

Je ne manquerai pas de vous rapporter ici qu'à l'époque dont nous parlons, la Vlachie[5], toute la Hellade[6], Arta, Joannina et tout le Despotat[7], étaient gouvernés par Jean Vatacès[8]. A peine eut-il appris que les Francs s'étaient emparés de la souveraineté de Constantinople, avaient couronné un empereur, occupé toutes

« Ὅτι μὲ λόγον καὶ ἐκλογὴν τοιούτων μεγάλων ἀνθρώπων
« Ἐγίνετο ἡ ἐκλογὴ, καὶ ἐστέφθη βασιλέας,
« Καὶ αὐτοῦ ἐμετανώσετε, ὡς φαίνει διὰ φθόνον.
« Ἐν τούτῳ λέγω πρὸς ἐσᾶς, ἀξιῶ, παρακαλῶ σας,
« Ἂς λείψουσι τὰ σκάνδαλα· οὐδὲν εἶναι τιμή σας·
« Ἀφοῦ ἐγίνη βασιλεὺς ὁ κόντος τῆς Φιλάντρας,
« Ἂς γένῃ καὶ τοῦ Μονφερᾶ αὐτῆνος ὁ μαρκέζης[1]
« Ῥήγας καὶ αὐθέντης φυσικὸς τῆς Σαλονίκης πόλης[2]
« Μὲ ὅσα διαφέρει ἀπ' αὐτὴν καὶ ὅσα ἀφεντεύει. »
Τὸ ἀκούσει τοῦτο ὁ λαὸς τοῦ φράγκικου φουσάτου,
Στριγγὴν φωνὴν ἐλάλησαν, ὅλοι τὸ ἐπροσκυνῆσαν.
Καὶ ἀφότου τὸ ἐστέρξασι, καὶ ἐστέψασι τὸν ῥῆγαν,
Τὸν Μπονιφάτζιον σὲ λαλῶ ἐκεῖνον τὸν μαρκέζην,
Ἐπαύσασι τὰ σκάνδαλα, καὶ ἐγίνετον εἰρήνη.
Μετὰ ταῦτα ὡρθώσασι τοὺς δώδεκα ἐκείνους,
Ὁποῦ ἔκλεξαν τὸν βασιλέα, τὴν μοιρασίαν νὰ πήσουν
Τοῦ τόπου τῆς Ἀνατολῆς καὶ ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Ὅσον διαφέρει τῆς Πόλεως, τῆς βασιλειᾶς σὲ λέγω,
Πρὸς τὴν ἀξίαν καὶ οὐσιὰν ἑνὸς γὰρ καὶ ἑκάστου,
Καὶ τὸν λαὸν ὁποῦ εἴχασιν εἰς τὴν κογκίστα ἐκείνην[3].
Μὲ κλήρους καὶ μὲ προσοχὴν ἡ μοιρασία ἐγείνη.
Ἔτυχε γὰρ τῆς Βενετιᾶς τὸ τέταρτον μερίδιν,
Καὶ τὸ ἥμισυ τοῦ τετάρτου, τὸ ὄγδοον σὲ λέγω,
Ἀπὸ τὴν χώραν Πόλεως καὶ ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Καθὼς τὸ γράφει ἀκόμα ὁ δοῦκας Βενετίας
Εἰς τὰς γραφὰς καὶ τὴν τιμὴν τῆς αὐθεντείας ποῦ ἔχει[4].
Λοιπὸν ἐτότες, σὲ λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
Ἦτον αὐθέντης τῆς Βλαχιᾶς[5] καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος[6],
Τῆς Ἄρτας, τῶν Ἰωαννινῶν καὶ ὅλου τοῦ Δεσποτάτου[7],
Ἰωάννην, τὸν ὠνόμαζαν Βατάτζης[8] τὸ ἐπίκλην.
Καὶ ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε, καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐπῆρασι τὴν αὐθεντείαν τῆς Πόλης,

(1) Ὁ μαρκέζης τοῦ Μονφερᾶ, nouvelle variation d'orthographe.

(2) Ῥήγας τῆς Σαλονίκης πόλης, et plus loin Θεσσαλονίκης.

(3) Εἰς τὴν κογκίστα ἐκείνην. C'est ainsi que les peuples du Nord se partagèrent les terres de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre; que plus récemment furent distribuées les terres d'Irlande ; que les Turcs prirent possession de la Romanie, ainsi que les Francs avaient fait avant eux, et que les Espagnols se distribuèrent le Nouveau-Monde avant de le connaître. La conquête de Constantinople ressemble beaucoup à celle du Mexique par Cortès.

(4) Le duc de Venise écrivait en tête de ses titres : *Dominus quartæ partis et dimidiæ imperii Romani.*

(5) Vlachie désigne ici cette partie de la Grece située entre la Thessalie et l'Epire, et qui embrasse particulièrement les montagnes du Pinde.

(6) Partie de la Grèce comprise entre le Pénée, l'Achéloüs et les Thermopyles. (Pouqueville, Voyage dans la Grèce, t. I, p. 109.)

(7) Le Despotat parait se composer de l'Epire, l'Acarnanie, l'Étolie et la Thessalie.

(8) Le chroniqueur confond ici Jean Asan, roi de Bulgarie, avec Michel, despote d'Arta, fils du sébastocrator Jean Ange Comnène. Jean Asan, appelé par les Latins, suivant la prononciation grecque, Joannis, fut celui qui harcela Boniface et fit ensuite Baudoin prisonnier. Quant à Michel, fils du sébastocrator Jean, il s'était d'abord lié avec les Francs, puis se brouilla avec eux et profita de la confiance qu'ils lui avaient montrée pour se créer une souveraineté particulière en Épire, sous le nom de despotat d'Arta.

les places fortes et distribué entre eux les diverses contrées de la Romanie, qu'il expédia aussitôt un messager en Cumanie[1] et fit venir dix mille Cumans d'élite parmi lesquels se trouvaient quelques Turcomans[2]. Tous étaient à cheval et bien armés, les uns de grandes lances[3] et les autres de javelines et de petites lances[4]. Il convoqua aussi toutes les troupes de son despotat et en forma une armée nombreuse et brave. Dès ce moment il commença à faire aux Francs une guerre désastreuse; il ne les attaquait jamais de front ni en plaine, mais par des embûches et des ruses, à la manière des Turcs. Une partie de son armée s'avançait, l'autre prenait la fuite. Il envoyait continuellement d'adroits espions chargés d'apprendre ce qui se passait chez les Francs.

Aussitôt que Jean Vataces eut appris que Boniface était nommé souverain de Salonique, il s'avança pendant la nuit pour aller à sa rencontre. Il disposa des troupes choisies dans des positions avantageuses, et à la pointe du jour il plaça en avant deux cents hommes de ses troupes légères qui pillèrent les environs de cette place et firent un grand butin qu'ils rapportèrent dans leurs quartiers. Lorsque les Lombards du roi de Salonique les aperçurent, ils s'armèrent rapidement, montèrent à cheval et se portèrent en avant, leur roi à leur tête, comme des gens qui n'avaient aucune expérience de la tactique des Grecs. Ceux-ci, au nombre de vingt ou trente, étaient tantôt en avant et tantôt en arrière, et ceux qui s'étaient répandus dans la plaine pour piller partaient avec le butin, dans l'intention d'attirer les Lombards dans l'embuscade qu'ils avaient préparée. Les hommes disposés dans cette embuscade enveloppèrent donc tout à coup les Lombards et commencèrent à les assaillir à coups de flèches. Pendant ce temps les Cumans faisaient mine de prendre la fuite et se retournaient de temps en temps pour tirer sur les chevaux des ennemis. Dès que les Lombards et leur souverain, Boniface, roi de Thessalonique, se furent aperçus que l'ennemi les avait enveloppés et les assaillait à coups de flèches[5],

Ἐστέψασι καὶ βασιλέα, ἐπῆραν καὶ τὰ κάστρη,
Ταῖς χώραις ἐμερίσασιν ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Εὐθὺς σπουδαίως ἀπέστειλεν ἐκεῖ εἰς τὴν Κουμανίαν[1].
Δέκα χιλιάδες ἦλθασιν ὅλοι ἐκλεκτοὶ Κουμάνοι,
Μὲ Τουρκομάνους[2] ἐκλεκτούς· ὅλοι ἐκαβαλλικεῦαν·
Ἄρματα εἴχασι καλά, γιαρίκια[3] ἐφορεῦσαν·
Οἱ μὲν κοντάρια ἐβάσταζαν, οἱ δ' ἕτεροι βεργύταις[4].
Ἐσύναξεν καὶ τὸν λαὸν τῆς αὐθεντειᾶς του ὅλης·
Φουσάτα ἐσύναξε καλά, πολλὰ καὶ ἀνδρειωμένα.
Ἄρχισε μάχην δυνατὴν νὰ πολεμῇ τοὺς Φράγκους·
Οὐχὶ ποτὲ εἰς πρόσωπον νὰ πολεμῇ εἰς κάμπον,
Ἀλλὰ μὲ τρόπον, μηχανιαῖς, ὡς πολεμοῦν οἱ Τοῦρκοι.
Ἐπίρασε δὲ ὁ εἷς, καὶ ἐγύρισεν ὁ ἄλλος.
Μὲ πονηρειὰν ἀπέστειλε τοὺς καταπατητάδαις
Νὰ μανθάνουν ἀδιάλειπτα τὰ πράττουσιν οἱ Φράγκοι.
Καὶ ὡς ἔμαθε πληροφορειὰν ποῦ ἦτον ὁ Μπονιφάτζιος,
Ὁ ῥήγας τοῦ Σαλονικιοῦ (οὕτως τὸν ὠνομάζαν),
Ταῖς νύκταις ἐπερπάτησεν, ἕως νὰ σώσῃ ἐκεῖθε.
Τὰ ἐκρύμματα ἔβαλεν εἰς ἐπιδέξιους τόπους·
Καὶ ὡσὰν ἐξημέρωσε, καὶ ἐπλάτυνεν ἡ ἡμέρα,
Ὥρθωσε διακόσιους, ὅπου ἦσαν ἐλαφρίταις·
Ἔδραμαν καὶ ἐκούρσευσαν ὅλον τὸ κάστρο ἐκεῖνο·
Τὸ κοῦρσο ἐπερμάζωξαν, ἐπῆράν το, ὑπᾶσι.
Τόμου οἱ Λομπάρδοι τὸ εἴδασιν, ὅπου ἦσαν μὲ τὸν ῥήγαν,
Σπουδαίως ἀρματώνονται, πηδοῦν, καβαλλικεύουν·
Ὁμοῦ ὁ ῥήγας μετ' αὐτοὺς ἐξέβηκεν εἰς αὔτους,
Ὡς ἄνθρωποι ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ῥωμαίων.
Ὀμπρός, ὀπίσω ἐξέβησαν πρὸς εἴκοσι καὶ τριάντα·
Καὶ ἐκεῖνοι, ὅπου ἐκούρσευαν, ἔφευγαν μετὰ κοῦρσο,
Ἕως νὰ τοὺς προσφέρωσιν ὀπίσω εἰς ταῖς χωσίαις.
Ἐνταῦτα ἀπεχώσιασαν γύρωθεν ἡ χωσίαις,
Καὶ τοὺς Λουμπάρδους ἄρχισαν, ὅπως νὰ τοὺς δοξεύουν.
Ἔδειχναν, ὅτι φεύγουσιν ἐκεῖνοι οἱ Κουμάνοι,
Καὶ ἐγύριζαν ὀπίσω τους, τὰ φαρία ἐδοξεῦαν.
Οἱ δὲ Λουμπάρδοι ὡς εἴδασι μετὰ τὸν Μπονιφάτζιον,
Ἐκεῖνον τὸν αὐθέντην τους, ῥήγαν Θεσσαλονίκης,
Τὸ πῶς τοὺς ἐτριγύριζαν, καὶ ἐκαταδοξευάν τους,
Ὅλοι ὁμοῦ ἐσυνάχθησαν, νὰ ζήσουν, ν' ἀποθάνουν.
Οἱ δὲ Κουμάνοι καὶ Ῥωμαῖοι οὐκ ἐπλησίασάν τους·
Μὲ τὰς σαγίτας[5] ἐκ μακρυὰ τοὺς ἐκαταδοξεῦαν·

(1) Κουμάνια. Selon Ducange, les Cumans habitaient sur les bords et à l'embouchure du Danube, dans la Moldavie, après être descendus du mont Caucase. Suivant d'autres, le nom de Cumanie comprend tout le pays arrosé par le Don, le Volga, le Niéper et les lacs, c'est-à-dire la Moscovie. Dans l'Atlas catalan de 1375 publié par moi (Notices des mss. de la Bibl. r., t, XII), la Cumanie est située sur les bords du Don ou Tanais et de la mer d'Azof. Les Cumans, suivant Thwrocz dans sa chronique hongroise, n'embrassèrent le christianisme que vers l'an 1380, à la persuasion de Louis, roi de Hongrie.

(2) Suivant Jacques de Vitry (liv. I, c. 11), les Turcomans étaient ainsi appelés par les Grecs pour avoir tiré leur origine de la Cumanie.

(3) Γιαρίκια; probablement le mot turc *djerid* grécisé.

(4) Βεργύταις, vergettes, petites lances, mot grécisé du latin *virga*.

(5) Μὲ τὰς σαγίτας, mot grécisé du latin *sagitta*.

ils serrèrent leurs rangs avec la ferme détermination de vaincre ou de mourir; mais les Cumans et les Grecs ne s'approchèrent pas pour les attaquer corps à corps. Ils se contentèrent de les assaillir de loin avec leurs flèches, et ils en firent un grand carnage. Les Grecs continuèrent ainsi à combattre les Francs avec ruse et avec adresse, selon leur manière de guerroyer. Ils les harcelaient incessamment et ils leur firent éprouver tous les maux de la guerre pendant trois années.

Trois ans s'étaient déja écoulés[1] depuis la conquête de Constantinople, lorsque l'empereur Baudoin conçut l'idée de visiter la grande ville d'Andrinople. A son arrivée dans cette ville, on lui raconta la conduite du despote Jean Vataces envers le roi de Salonique.

Informé de ces événements, il convoqua aussitôt ses troupes, en toute hâte, de toutes les parties de l'empire, et les fit venir à Andrinople.

Mais à quoi bon vous conterai-je tous ces fastidieux détails? Je me fatigue moi-même à les écrire. Pour être bref, je vous dirai que le despote fit à l'empereur de Constantinople, Baudoin[2], autant de mal qu'il en avait fait au marquis roi de Salonique. Il les trompa par toutes sortes d'artifices et de piéges, et à la nouvelle qu'on fit répandre que les troupes du despote Calo-Jean[3] avaient commencé leurs excursions, les troupes franques se hâtèrent de sortir. Calo-Jean avait de plus envoyé cinq cents hommes en avant pour courir et dévaster toutes les campagnes, et surtout les environs d'Andrinople où était l'empereur Baudoin. Celui-ci ordonna alors à son maréchal[4] de marcher contre l'ennemi; la trompette sonna et les troupes montèrent à cheval. Il avait avec lui six cents Flamands[5] et trois cents Francs, tous hommes d'élite, tous cavaliers et parfaitement armés à la manière franque. Mais, hélas! un grand malheur leur arriva ce jour là; tous ces nobles hommes, fleur de la France, furent détruits d'une manière funeste, ne connaissant pas la manière de combattre des Grecs. Les principaux d'Andrinople vinrent alors auprès de l'empereur Baudoin, en lui disant:

« Notre saint maître, retenez vos troupes et ne leur permettez pas de sortir de la ville; car ces soldats que vous voyez venir pour piller nos campagnes, veulent nous détruire sur-

Καὶ οὕτως τοὺς ἐθανάτωσαν, καὶ ἀποκτείνασί τους.
Ἀπαύτου δὲ καὶ ἔμπροσθεν, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Μὲ πονηριὰν καὶ μηχανιὰν, ὡς τὄχουν οἱ Ῥωμαῖοι,
Τοὺς Φράγκους ἐμαχεύθησαν· ἐπέρναν τους καὶ ἐδίδαν,
Καθὼς τὸ ἔχουν πανταχοῦ ἡ μάχαις καὶ ἡ στρατείαις,
Καὶ ἕως ἐπεράσασι τῶν τριῶν χρόνων τὸ τέλος.
Καὶ ἀφόντες ἐπληρώθησαν τρεῖς χρόνοι καὶ ἀπάνω [1],
Ὁ Μπαλδουβῆς ὁ βασιλεὺς ὠρέχθη νὰ ἀπέλθη
Εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν· χώρα μεγάλη εἶναι.
Ἀφοῦ ἐδιάβηκεν ἐκεῖ, ὡσὰν σὲ τὸ διηγοῦμαι,
Ὁ κάποιος τὸ ἐμήνυσεν ἐκείνου τοῦ δεσπότου·
Καὶ ἐκεῖνος ὡς τὸ ἤκουσεν, ὡς τὸ ἐπληροφορέθη,
Γοργὸν, σπουδαίως, σύντομα, μὲ προθυμιὰν μεγάλην
Ἀπανταχοῦ ἐσύνταξεν ὅλα του τὰ φουσάτα·
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν γοργὸν ἐκαταφθάσαν.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, πολλάκις νὰ βαρκέσαι;
Ἐπεὶ καὶ ἐγὼ, ὡς περισσοὶ, βαρηοῦμαι νὰ τὰ γράφω.
Ἀλλὰ διὰ συντομώτερον, διὰ κοντοτέρους λόγους,
Σὲ λέγω, καὶ πληροφορῶ, ἀλήθεια σὲ τὸ γράφω,
Ὅτι, ὡσὰν τὸ ἔπκαεν ἐκείνου τοῦ μαρκέζη,
Τῆς Σαλονίκης τοῦ ῥηγὸς, καθὼς τὰ ἀφηγήθην,
Τοῦ Βαλδουβῆ [2] τὸ ἔπηκε, τοῦ βασιλέως τῆς Πόλης·
Μὲ τὰς χωσιὰς καὶ μηχανιὰς οὕτως τοὺς ἐπλανῆσαν,
Καὶ ἐξέβηκαν εἰς τὴν φωνὴν καὶ ταραχὴν ἐκείνην,
Ὁποῦ εἶπαν, ὅτι ἐξέβησαν ἐκεῖνα τὰ φουσάτα
Τοῦ Καλοϊάννη [3], σὲ λαλῶ, ἐκείνου τοῦ δεσπότου.
Πεντακοσίους ἔστειλεν ἐκεῖνος ὁ δεσπότης.
Ἔδραμαν καὶ ἐκούρσευσαν τοὺς κάμπους καὶ τοὺς τόπους
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν, ποῦ ἦτον ὁ βασιλέας.
Εὐθὺς ὁρίζει ὁ βασιλεὺς τὸν πρωτοστράτορά [4] του,
Καὶ τὰ σαλπίγγια ἔδωκαν· πηδοῦν, καβαλλικεύουν·
Εἶχε Φλαμέγγους [5] ἑξακοσίους καὶ τριακοσίους Φράγκους,
Ὁποῦ ἦσαν ὅλοι ἐκλεκτοὶ ἀπάνω εἰς τὰ φαρία.
Εἶχαν καὶ ἄρματα καλὰ, ὡς τὰ ἔχουσιν οἱ Φράγκοι.
Οὐαὶ ζημία τὸ ἐγένετον ἐκείνην τὴν ἡμέραν
'Σ τοιούτους ἀνθρώπους εὐγενεῖς ἐκ τὸ ἄνθος Φραγκίας,
Τὸ πῶς ἐκαταλύθησαν, καὶ ἀδίκως ἀπεθάναν,
Διὸν οὐκ ἤξευραν ποτὲ τὴν μάχην τῶν Ῥωμαίων.
Ἤρθασι γὰρ οἱ ἄρχοντες οἱ Ἀνδριανοπολῖται,
Καὶ λέγουν πρὸς τὸν βασιλέα· « Ἅγιέ μου δεσπότη,
« Κράτησε τὰ φουσάτα σου, ἔξω νὰ μὴ ἐξεβοῦσι.
« Ἐπεὶ αὐτοὶ, ὁποῦ θεωρεῖς, ὁποῦ ἦλθαν καὶ κουρσεύουν,

(1) Le chroniqueur confond les deux expéditions de Baudoin sur Andrinople; celle qui lui fut fatale eut lieu en 1205 et non en 1207.

(2) Βαλδουβῆ, quatrième ou cinquième manière d'écrire le nom de Baudoin.

(3) Ange Calo-Jean Coutrolis, souveraine de Vlachie et de Bulgarie. Le chroniqueur en prle avec plus de détails dans son second livre.

(4) Πρωτοστράτορα. C'était Geoffroy de Ville-Hardoin l'historien, qui était à la fois maréchal de Champagne et de Romanie. Il dit lui-même quelques mots de cette affaire (voyez sa relation à la fin du volume).

(5) Φλαμέγγους.

tivement, tandis que leurs troupes sont embusquées et nous attendent jusqu'à ce qu'ils puissent nous attirer; car les Grecs ne combattent pas comme vous autres Francs; ils ne s'arrêtent pas sur la plaine pour charger à coups de lance, mais ils tirent leurs flèches en fuyant. Gardez-vous donc, seigneur, de vous exposer avec eux. S'ils nous ont pris des chevaux, des moutons et des bœufs, c'est un emprunt que nous saurons bien leur faire restituer, si la fortune nous sourit. »

Cet avis déplut à l'empereur Baudoin qui leur ordonna avec humeur de ne plus répéter de semblables conseils, déshonorants pour eux et pour lui : « Quoi donc ! s'écria-t-il, je verrai de mes yeux mes ennemis ravager mon territoire et piller et détruire mes villes, et je resterai immobile ainsi qu'un homme mort! et je supporterai patiemment une telle injure! Plutôt mourir à l'instant même que de penser qu'ils pouront aller me diffamer ailleurs ! »

Aussitôt, d'après ses ordres, les trompettes sonnèrent aux champs[1]. Il répartit ses Francs en trois divisions; il fit également trois divisions des Grecs et s'avança fièrement dans la plaine. Lorsque les Cumans, disséminés pour piller, s'aperçurent que l'ennemi marchait contre eux, ils s'en réjouirent vivement et feignirent de prendre la fuite avec le butin qu'ils avaient fait.

Les Francs, qui ne connaissaient pas la manière de combattre des Grecs, se mirent à leur donner la chasse et cherchèrent à les atteindre. Les Cumans, sans interrompre leur fuite, tiraient toujours leurs flèches sur les chevaux[2] et les coursiers[3] des Francs. Quand ils virent qu'ils les avaient attirés, tout à coup les embuscades des Turcs et des Cumans se montrèrent et commencèrent également à tirer sur les chevaux des Francs. Ceux-ci se disposaient, suivant leur coutume, à leur livrer bataille à coups de lance et de sabre; mais les Cumans se retirèrent, sans jamais les approcher à portée de la lance et en se contentant de faire de loin pleuvoir leurs flèches sur eux; ils en tuèrent ainsi un grand nombre. Les chevaux mouraient, les cavaliers tombaient; et les Cumans, armés de javelots turcs [4] et de massues de fer, arrivèrent sur les cavaliers démontés et frappèrent sur leurs casques légers [5]. L'empereur Baudoin fut tué dans la mêlée [6], et ses troupes anéanties. Les pertes de cette journée furent

« Ὡς πλάνοι ἦλθασι κλεπτῶς νὰ μᾶς ἐξεμαυλήσουν·
« Τὰ δὲ φουσάτα, ὁποῦ ἔχουσιν, ὅλα εἶν' χωσιασμένα,
« Καὶ ἀναμένουν δι' ἐμᾶς ὡς νὰ μᾶς παρασύρουν.
« Αὐτῆνοι γὰρ οὐ πολεμοῦν ὥσαν ἐσεῖς οἱ Φράγκοι,
« Εἰς κάμπον ν' ἀναμένουσι νὰ δώσουν κονταρίαις,
« Ἀλλὰ μὲ τὰ δοξάρια φεύγοντας πολεμοῦσι.
« Καὶ πρόσεχε, αὐθέντη μας, μηδὲν σμίξῃς εἰς αὐτούς.
« Ἂν μᾶς ἐπῆραν ἄλογα, πρόβατά τε καὶ βόας,
« Ὡς δανεικὰ ἂς τὰ πάρουσιν, ἂν λάχῃ, νὰ τὰ στρέψουν. »
Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς, ἐκατηγόρησέ το,
Χολιαστικὰ τοὺς ὥρισε πλέον νὰ μὴ τὸ εἰποῦσι,
Διότι πρᾶγμα λέγουσιν ἀπηγοριὰς μεγάλης.
« Νὰ βλέπω μὲ τὰ ὀμμάτια μου ἐμπρός μου τοὺς ἐχθρούς μου
« Ὁποῦ ζημιόνουν, καταλοῦν ταῖς χώραις μου, κουρσεύουν.
« Ἐγὼ νὰ στέκω ὡς νεκρὸς, καὶ νὰ τοὺς ὑπομένω.
« Κάλλιον ἔχω τὸν θάνατον, σήμερον ν' ἀποθάνω,
« Παρὰ νὰ ὑπᾶσιν ἀλλαχοῦ νὰ μὲ κατηγορήσουν. »
Ὥρισεν, ἐλαλήσασιν ὅλα του τὰ σαλπίγγια[1].
Εἰς τρί' ἀλάγια ἐχώρισε τοὺς Φράγκους, ὁποῦ εἶχε,
Καὶ τοὺς Ῥωμαίους εἰς ἄλλα τρία, καὶ ἐξέβησαν 'ς τὸν κάμπον.

Ὡς τοὺς εἶδαν οἱ Κουμανοὶ, αὐτοὶ ὁποῦ ἐκουρσεῦαν,
Τὸ πῶς ὑπᾶσιν εἰς αὐτοὺς, ἐχάρησαν μεγάλως·
Ἔδειξαν ὅτι φεύγουσι μὲ τὸ κοῦρσο ὁποῦ εἶχαν·
Καὶ οἱ Φράγκοι, ὡς ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ῥωμαίων,
Ἄρχισαν νὰ τοὺς διώχνωσιν, ὅπως διὰ νὰ τοὺς φθάσουν·
Καὶ ἐκεῖνοι πάλιν φεύγοντας, τοὺς ἐκαταδοξεῦαν
Τὰ ἄλογα[2] κα τὰ φαριὰ[3] ὁποῦ καβαλλικεύαν.
Τόσον τοὺς ἐπαράσυραν, καὶ ἐξεμαύλησάν τους,
Εὐθὺς ἐξεχωσίασαν οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Κουμάνοι.
Ἄρχισαν νὰ δοξεύουσι τῶν Φράγκων τὰ φαρία.
Οἱ Φράγκοι ἐλογίασαν πόλεμον νὰ τοὺς δώσουν
Μὲ τὰ κοντάρια καὶ σπαθιὰ, ὡς ἦσαν μαθημένοι·
Οἱ δὲ Κουμάνοι ἐφεύγασι, καὶ οὐδὲν τοὺς ἐπλησίαζαν·
Μόνον μὲ τὰ δοξάρια τους ἀπὸ μακριὰ δοξεύαν.
Τόσον ἐκαταδόξευσαν, ὥστε ἀπόκτεινάν τους.
Ἐψόφησαν καὶ τὰ φαριὰ, οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν·
Σαλίβαις εἶχαν τούρκικαις[4], ὁμοίως ἀπελατίκια·
Μ' ἐκεῖνα τοὺς ἐσύχναζαν ἀπάνω εἰς τὰ κασίδια[5],
Καὶ ἀπέκτειναν τὸν βασιλεὰ[6], καὶ ὅλα του τὰ φουσάτα.
Ἴδε ζημιὰ τὸ ἐγένετο ἐκείνην τὴν ἡμέραν·

(1) Les troupes des Croisés avaient passé la semaine sainte à piller et à construire leurs machines de guerre. Quand tout fut prêt pour marcher, on défendit, sous peine de mort, à qui que ce fût de quitter son rang pour poursuivre les Cumans qui, ainsi que le leur avaient annoncé les Grecs, cherchaient à les attirer en fuyant. Le comte de Blois désobéit le premier à cette injonction et entraîna par sa témérité la perte du reste de l'armée.

(2) Ἄλογα, chevaux ordinaires.

(3) Φαρία, chevaux de prix, peut-être de ἱππάριον?

(4) Σαλίβαις τούρκικαις, sorte de javelot court.

(5) Τὰ κασίδια, sorte de casques en cuir, du lat. *cassida*.

(6) Nicétas (c. 10) dit que Baudoin fut fait prisonnier après la bataille d'Andrinople et conduit à Ternove, capi-

véritablement désastreuses ; et tout soldat bien né doit compatir au sort de ceux qui tombèrent ; car ils périrent malheureusement et sans avoir pu combattre leurs ennemis en face [1].

Lorsque les Grecs, qui avaient suivi en très petit nombre l'empereur Baudoin de la ville d'Andrinople, virent l'empereur mort, ils prirent aussitôt la fuite, se retirèrent dans les campagnes, et répandirent bientôt à Constantinople la nouvelle que les Turcs venaient de tuer l'empereur. Le duc de Venise, qui se trouvait dans cette capitale [2], se hâta de réunir des troupes et d'accourir à Andrinople pour secourir les habitants et protéger la ville. Il envoya promptement un messager dans l'Anatolie auprès de messire Robert, frère de l'empereur Baudoin [3], qui gouvernait dans ce pays [4] et possédait de grandes villes, de forts châteaux, ainsi que de nombreuses troupes et des bannerets expérimentés.

Ce dernier n'eut pas plus tôt appris que les Turcs avaient défait l'empereur, qu'il approvisionna ses places et arriva à Constantinople. Le duc de Venise y retourna aussi. On convoqua tous les bannerets qui avaient des seigneuries dans la Romanie, et lorsque tous furent réunis, ils mirent sur le trône Robert [5], frère de l'empereur Baudoin.

L'empereur Robert eut un fils qui portait aussi le nom de Baudoin [6], qui fut nommé em-

Πᾶς στρατιώτης εὐγενὴς πρέπει νὰ τοὺς λυπᾶται,
Διοῦ ἀπεθάναν ἄδικα χωρὶς νὰ πολεμήσουν [1].
Οἱ δὲ Ῥωμαῖοι ὁποῦ ἦσασι μετὰ τὸν βασιλέα,
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν, ὀλίγοι γὰρ ἐλάξαν,
Ἐπεὶ τὸ ἴδεῦν τὸν βασιλεὰ, τὸ πῶς τὸν ἀποκτεῖναν,
Ἔφυγαν καὶ ἐστράφησαν, ἐσέβηκαν 'ς τὴν χώραν.
Μαντάτα ἀπεστείλασιν εἰς Κωνσταντίνου πόλιν,
Τὸ πῶς ἐκαταλύσασι τὸν βασιλέα οἱ Τοῦρκοι.
Ὁ δοῦκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς εὑρέθηκεν ἐκεῖσε [2]·
Εὐθὺς φουσάτα ἐσύναξε, 'ς τὴν Ἀνδριανόπολι ἦλθε,
Νὰ συμμαχήσῃ τὸν λαὸν, τὴν χώραν νὰ φυλάξῃ·
Ὡσαύτως γὰρ ἀπέστειλεν εὐθὺς μαντατοφόρον
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολὴν εἰς τὸν μισὲρ Ῥομπέρτον,
Αὐτάδελφον [3] τοῦ βασιλέως τοῦ Βαλδουίνου ἐκείνου.
(Χώραις καὶ κάστρη αὐθέντευεν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἰμέρον [4],
Εἶχε φουσάτα δυνατὰ μ' αὐτὸν, φλαμπουριάρους.)
Ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς ἐκαταλύσασι τὸν βασιλέα οἱ Τοῦρκοι,
Τὰ κάστρη του ἐσιτάρχησε, καὶ ἀπῆλθεν εἰς τὴν πόλιν.
Ὁ δοῦκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς ἐστράφηκεν ἐκεῖσε,
Καὶ πανταχοῦ ἐμήνυσε διὰ φλαμπουριάρους,
Τοὺς πρώτους ὁποῦ αὐθέντευαν τότε τὴν Ῥωμανίαν.
Ἐπὰν γὰρ ἐσυνάχθησαν, ἑνώθησαν ἀλλήλως,
Ἐθρόνιασαν ὡς βασιλέα ἐκεῖνον τὸν Ῥομπέρτον [5],
Τοῦ βασιλέως τὸν ἀδελφὸν τοῦ Βαλδουΐνου ἐκείνου.
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ βασιλεὺς ὁ μισὲρ Ἀρομπέρτος
Εἶχεν υἱὸν, τὸν ὤλεγαν κ' ἐκεῖνον Βαλδουΐνον [6],

tale de la Mysie ou Vlachie, et qu'après quelque temps on lui fit couper les pieds et les mains, et qu'on l'exposa ainsi dans une vallée pour devenir la proie des loups. George Acropolite (c. 12) prétend que Calojean lui fit couper la tête et se servit de son crâne comme d'un gobelet, à l'exemple de Cramt, roi de Hongrie, qui selon Théophane (p. 416) en avait usé ainsi avec l'empereur Nicéphore. Suivant Albéric de Trois-Fontaines, le despote d'Arta avait tué Baudoin en cédant aux conseils de sa femme dédaignée par l'empereur franc. D'autres prétendent qu'il échappa de sa prison et que ce fut véritablement lui qui se présenta en France vingt années plus tard, et qui fut traité comme un imposteur et mis à mort par l'ordre de la comtesse Jeanne. Le drame s'est emparé de cette fable.

(1) Cette bataille fut livrée le 14 avril 1205.

(2) Dandolo était présent à la bataille d'Andrinople, et ce fut même lui qui, aidé du maréchal de Champagne Geoffroy de Ville-Hardoin, réunit les débris de l'armée et fit sur Constantinople une retraite honorable. Le vieux doge mourut de maladie le 14 juin de la même année 1205, et fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie.

(3) Il y a ici confusion dans notre chroniqueur. Robert de Courtenay, dont il veut sans doute parler, était le frère de Baudoin II, qui lui succéda, et non de Baudoin I[er]. Baudoin I[er] eut pour successeur son frère Henry, dit d'Angre, qui était en effet alors en Asie, où il avait été appelé par les Arméniens et s'était déjà rendu maître de la ville d'Adramytte, aujourd'hui *Adramytti*, au fond du golfe du même nom.

(4) Le texte dit εἰς τὴν Ἰμέρον. Je ne comprends pas ce que signifie ce mot; j'avais d'abord pensé que le chroniqueur ayant fait ici une assez grande confusion de noms, il pouvait également avoir confondu Robert avec Philippe son frère aîné, qui était comte de Namur et que, ne sachant pas ce qu'était Namur, il avait écrit εἰς τὴν Ἰμέρον pour εἰς τὸν Νημέρον. Mais je crois plutôt que par Ἰμέρον il aura désigné quelque ville d'Asie que je ne puis découvrir. On pourrait encore supposer qu'au lieu de εἰς τὴν Ἰμέρον il faudrait lire εἰς τὴν ἡμέραν, ce qui signifierait alors *dans l'Orient*, en prenant le mot *jour*, ἡμέρα, dans une acception poétique.

(5) Lisez, Henry.

(6) Il y a ici une nouvelle confusion. Baudoin II n'était pas fils, mais frère de l'empereur Robert de Courtenay, son prédécesseur à l'empire. Le chroniqueur omet ici deux

pereur après lui, et perdit ensuite l'empire[1].

Robert envoya, quelques années après, sa fille au roi d'Aragon[2], auquel il voulait la marier[3]. Le vaisseau qui la portait mouilla près du port de Ponticos en Morée. Ce port est dominé par un fort château dans lequel se trouvait à ce moment messire Geoffroy[4], seigneur de Morée, frère aîné du prince Guillaume[5]. Plein de ruse et d'adresse, il retint la fille[6] de l'empereur Robert et fit célébrer son mariage avec elle. L'empereur, en apprenant cette nouvelle, en fut vivement indigné; mais, comme vous le verrez dans le livre suivant, il finit par se raccommoder avec son gendre.

Cependant je terminerai ici le récit de ces événements, et je raconterai en quelques mots les tentatives faites par les Grecs pour reconquérir l'empire de Constantinople qu'ils avaient perdu, et dont les Francs, ainsi que nous l'avons vu, s'étaient emparés.

Lorsque les principaux seigneurs d'entre les Grecs qui, après la prise de Constantinople, avaient quitté la Romanie pour se porter en Anatolie; où ils avaient conservé tout l'éclat de leur autorité, eurent mûrement considéré leur position, ils choisirent pour souverain et proclamèrent empereur Théodore Lascaris, beau-fils de l'empereur Isaac Vataces, dont il avait épousé la fille[7]. Aussitôt après avoir été couronné et proclamé empereur, Théodore Lascaris approvisionna ses forteresses et prit à son service, moyennant un salaire, des Turcs, des Cumans, des Alains[8], des Zigues[9] et des Bulgares. Avec ce secours, l'empereur Lascaris commença à attaquer vivement les Francs qui occupaient les environs de Nicée[10], dans la

Ὅς τις ἐγίνη βασιλεὺς, τὴν βασιλειὰν ἐχάσε[1].
Τὴν θυγατήρ του ἀπέστειλε, διαβὼν ὀλίγοι χρόνοι·
Τοῦ Ῥεῤῥαγὸν[2] τὴν ἔστειλε, γυναῖκα νὰ τὴν ἔχῃ[3].
'Σ τὸν Ποντικὸν ἐπίασαν τὰ κάτεργα λιμένα,
Ὁποῖον ἔν' εἰς τὸν Μορεὰν, κάστρον καλὸν ὑπάρχει.
Ἐκεῖ ἦτον ὁ μισὶρ Τζεφρὲς[4], αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ὁποῦ ἦτον πρῶτος ἀδελφὸς τοῦ πρίγκιπα Γουλιάμου[5]·
Μὲ μηχανιὰν, μὲ φρόνησιν ἔπιασεν, εὐλογήθη
Τὴν θυγατὴρ[6] τοῦ βασιλέως ἐκείνου τοῦ Ῥομπέρτου.
Καὶ ὁ βασιλεὺς, ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως ἐβαρύνθη.
Ὕστερον ἐσιάσθηκαν, καθὼς τὸ θέλεις μάθει
Ἐδῶ εἰς τοῦτο τὸ βιβλίον ἔμπροσθεν εἰς τὴν λέξιν.
Ἐν τούτῳ παύω ἀπ' ἐδῶ, θέλω νὰ τὸ σχολάσω
Τοῦτο τὸ ἀφηγούμενον, ἄλλο νὰ καταπιάσω·
Τὸ πῶς ἐπράξαν οἱ Ῥωμαῖοι, ἀφότου ἐξεπέσαν,
Καὶ ἔχασαν τὴν βασιλειὰν, τὴν Κωνσταντίνου πόλιν,
Τὸν χρόνον κεῖνον τὸν καιρὸν ποῦ ἔπιασαν οἱ Φράγκοι
Τότε Κωνσταντινούπολιν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι.
Ὡς εἶδαν οἱ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι, πρῶτοι τῆς Ῥωμανίας,
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολὴν ὅπου εἶχαν παῤῥησίαν,
Ἐκλέξαν δι' αὐθέντην τους, καὶ βασιλέα ἐποῖκαν
Ἐκεῖνον τὸν κὺρ Θεόδωρον, Λάσκαριν τὸν ἐλέγαν·
Γαμβρὸς ἦτον τοῦ βασιλέως Κυρσάκη τοῦ Βατάτζη,
Ὁποῦ εἶχε τὴν θυγάτηρ[7] του ὁμόζυγον γυναῖκα·
Καὶ ἀφότου τὸν ἐστέψασι, καὶ ἔποικαν βασιλέα,
Τὰ κάστρη του ἐσιτάρχησε, καὶ ἐῤῥόγευσε φουσάτα,
Τούρκους, Κουμάνους, Λαϊνοὺς[8] Ζιγοὺς[9] γὰρ καὶ Βουλγάρους.
Ἄρχισε τοῦ νὰ μάχεται μὲ προθυμιὰν μεγάλην
Τοὺς Φράγκους ὁποῦ εὑρίσκονταν εἰς τὸ μέρος τῆς Νικαίας[10],

empereurs de Constantinople sur les cinq empereurs francs qui s'y sont succédé durant les cinquante-sept années de l'occupation. Les deux empereurs omis sont Henry, frère de Baudoin, d'abord régent, puis empereur de 1206 à 1216, et Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, marié à Iolande de Flandre, sœur des deux empereurs Baudoin et Henry. Pierre de Courtenay, nommé empereur en 1216, mourut en 1220, sans être entré à Constantinople.

(1) Baudoin II se sauva de Constantinople le 26 juillet 1261, au moment où les troupes grecques, conduites par Alexis Stratégopule, général de Michel Paléologue, y entraient par surprise. Il n'eut que le temps de quitter ses habits impériaux et de s'embarquer sur un petit bâtiment qui le transporta promptement hors du Bosphore.

(2) Le texte dit Ῥεῤῥαγὸν, comme si c'était un nom propre; mais il est probable qu'il aura fait un seul mot de deux mots francs qu'il ne comprenait pas, et qu'il faut lire ῥὲ Ἀραγὸν, roi d'Aragon. Voyez dans le second livre tous les détails relatifs à ce projet d'alliance, qui fut déjoué d'une manière si brusque par le prince de Morée.

(3) Cette fille, nommée Agnès, n'était pas fille, mais sœur de Robert de Courtenay, étant née, ainsi que lui, de Pierre de Courtenay et d'Iolande de Flandre.

(4) Geoffroy II de Ville-Hardoin. (Voyez le deuxième livre.)

(5) Τοῦ πρίγκιπα Γουλιάμου. Guillaume Ier de Ville-Hardoin succéda à son frère.

(6) Lisez la sœur.

(7) Théodore Lascaris avait épousé Anne, deuxième fille d'Alexis l'Ange. Après la prise de Constantinople, il se retira en Asie, s'empara de Nicée, y fonda une souveraineté, et s'y fit proclamer empereur en 1206.

(8) Peuplade scythique alors au-delà du Danube.

(9) Nicéphore Grégoras nomme les Zicchi parmi les peuplades scythiques. (L. 1, c. 5.)

(10) Nicée, dans l'ancienne Bithynie, patrie d'Asclépiade, de Parthénius et d'Apollodore. C'est là que s'assembla en 328, par l'ordre de Constantin, le concile qui

Philadelphie[1], où régnait messire Robert[2]. Leur guerre dura trois ans et plus, jusqu'au moment où mourut l'empereur Baudoin[3], et qu'on eut couronné Robert comme empereur[4]. Lascaris, après avoir rempli le nombre d'années qui lui étaient accordées par Dieu, mourut à son tour[5], ne laissant après lui, au moment où la mort vint le surprendre, qu'un seul fils en bas âge[6]. Il fit appeler Michel Paléologue, l'un des principaux de la Romanie, homme honorable jusque-là et réputé sage parmi les Grecs, et lui donna la tutelle de son fils et la régence[7] de toute la Romanie. Celui-ci accepta sous serment l'emploi qu'on lui confiait, et se fit donner le nom de Père du jeune empereur. Mais à peine le souverain était-il mort que Paléologue fit approvisionner toutes les places, et y mit de bonnes garnisons qui lui jurèrent fidélité. Il lia aussi par serment tous les chefs et toutes les communautés de l'empire, combla de biens les uns, accorda des terres à d'autres; et lorsqu'il eut tout réglé à son goût, il fit mourir le jeune empereur, fils de Lascaris, en l'étranglant[8]. O action indigne d'un honnête homme, d'étrangler ainsi son souverain et de s'emparer de la souveraineté! Qui donc oserait dire qu'ils croient en Dieu, des hommes qui ne tiennent ni à la vérité ni à leurs serments! Hélas! que gagnent-ils donc à se rendre ainsi criminels devant Dieu? Leurs péchés les frappent d'aveuglement, amènent la ruine de leur nation, et la font captive de toutes les autres. Quel autre peuple au monde que le peuple Grec, se laisse aujourd'hui vendre comme des moutons[9]? mais chacun est payé d'après son

Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολὴν, ὁποῦ εἶν' ἡ Φιλαδέλφια[1],
Ὅπου ἦτον καὶ αὐθέντευεν ὁ μισὶρ Ἀρομπέρτος[2]·
Καὶ ἐδιήρκησεν ἡ μάχη τους χρόνους κἂν τρεῖς καὶ πλέον,
Ἕως οὗ ἐσκοτώθηκεν ὁ βασιλεὺς Βαλδουῖνος[3],
Καὶ ἔστεψαν διὰ βασιλεᾶ ἐκεῖνον τὸν Ῥομπέρτον[4].
Ἔζησε δὲ ὁ βασιλεὺς ὁ Λάσκαρις ἐκεῖνος
Χρόνους, ὅσους ἠθέλησεν ὁ Κύριος τῆς δόξης.
Καὶ ὡς τοῦ ἦλθε τὸ κοινὸν τοῦ κόσμου ν' ἀποθάνῃ[5],
Εἶχεν υἱὸν[6] ἀνήλικον, μειράκιον ὑπῆρχεν·
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν κὺρ Μιχαὴλ ἐκεῖνον,
Τὸν Παλαιολόγον σὲ λαλῶ, πρῶτον τῆς Ῥωμανίας,
Ὡς τίμιον καὶ φρόνιμον εἰς ὅλους τοὺς Ῥωμαίους,
Πρῶτον τὸν ἐπαράδωκεν ἐκεῖνον τὸν υἱόν του,
Καὶ δεύτερον τὴν αὐθεντειάν[7] ὅλης τῆς Ῥωμανίας·
Μὲ ὅρκον ἐπαρέλαβεν ὅσα τὸν ἐπαράδωκε·
Πατέρα γὰρ τοῦ βασιλέως ὥρισε νὰ τὸν λέγουν·
Καὶ ὅσον ἐμετέστηκεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος,
Ὁ Παλαιολόγος ὥρισε, τὰ κάστρη ἐσιτάρχησαν,
Ἔθηκε φύλαξαις καλαῖς· 'ς τὸ ὄνομά του ὠμῶσαν·
Τὸν ὅρκον ἐπαρέλαβεν ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Ὡσαύτως γὰρ καὶ τοῦ κοινοῦ ὅλης τῆς βασιλείας·
Τοὺς μὲν γὰρ εὐεργέτησεν, ἄλλων χώρας ἐδῶκε·
Καὶ ὅσον ἐκατάστησε ταῖς ὀρεξαίς του ὅλαις,
Ἔπνιξεν[8], ἐθανάτωσε τὸν αὐθεντόπουλόν του,
Τοῦ Λάσκαρι γὰρ τὸν υἱὸν τοῦ βασιλέως ἐκείνου.
Ἴδε κακὸν τὸ ἔπηκεν ὁ ἄθλιος ἐκεῖνος,
Νὰ πνίξῃ τὸν αὐθέντην του, τὴν αὐθεντειὰν νὰ πάρῃ
Τίς νὰ ἀκούσῃ, νὰ εἰπῇ, ὅτι εἰς Θεὸν πιστεύουν
Ἄνθρωποι, ὁποῦ οὐδὲν κρατοῦν ἀλήθειαν οὐδὲ ὅρκον;
Φεῦ γὰρ καὶ τί κερδίζουσι, καὶ σφάλλουν τὸν Θεόν τους;
Καὶ πῶς τοὺς ἀποτύφλωσεν ἡ ἁμαρτιὰ ποῦ πράγουν·
Ὅτι τοὺς ἐξωλόθρευσεν ἀπὸ τὰ γονικά τους,
Καὶ ἐγείνονταν αἰχμάλωτοι τῆς οἰκουμένης ὅλης.
Ποῖον ἄλλο γένος σήμερον εὑρίσκεται εἰς τὸν κόσμον
Νὰ τοὺς πωλοῦν ὡς πρόβατα[9], μόνον καὶ τοὺς Ῥωμαίους;
Ὅμως ὡς πράττει ὁ καθεὶς, οὕτως ἀπολαμβάνει.

prononça sur Arius et sur l'authenticité de quelques-uns des livres de l'évangile.

(1) Φιλαδέλφια.

(2) Ὁ μισὶρ Ἀρομπέρτος pour Ῥομπέρτος.

(3) Baudoin Ier.

(4) J'ai déjà expliqué la confusion où tombe le chroniqueur.

(5) Théodore Lascaris mourut en 1222, âgé de 45 ans.

(6) Il y a encore une confusion ici. Le chroniqueur omet le règne célèbre de Jean Vatatzes Ducas, qui épousa Irène, fille aînée de Théodore Lascaris Ier, et qui fut désigné par son beau-père comme son successeur à l'empire, de la même manière que lui-même avait succédé aux droits de son beau-père Alexis, après la prise de Constantinople. Jean Vatatzes eut un seul fils, Théodore Lascaris II, et c'est ce Théodore Lascaris II qui laissa le fils âgé de huit ans dont il est question ici. Toutes ces erreurs prouvent que l'auteur de cette chronique est un Franc et non un Grec.

(7) Le texte dit αὐθεντειάν, souveraineté; mais d'après l'histoire, et même uniquement d'après le sens des phrases qui suivent, il faut entendre par ce mot l'administration ou la régence de l'empire. Au reste ce ne fut pas Michel Paléologue, mais Georges Muzalon, que Théodore Lascaris II désigna par son testament comme tuteur de son fils et régent de l'empire. Aussitôt après la mort de l'empereur, Michel Paléologue souleva le peuple et se fit associer à l'empire le 1er décembre 1259.

(8) Il lui fit d'abord crever les yeux et l'enferma ensuite dans un monastère.

(9) La Grèce s'est rachetée et de l'avilissement de l'empire et de celui de l'esclavage turc par la lutte qu'elle vient de soutenir avec tant de gloire, et dans laquelle elle a reconquis au moins un peu d'indépendance et de nationalité.

propre mérite. Quittons ce sujet pénible, et terminons la tâche que j'ai commencée.

Après que Michel Paléologue eut fait mourir son jeune empereur, le fils de Lascaris, et qu'il se fut emparé de la souveraineté de Romanie, il réunit de nombreuses troupes composées de Turcs et de divers autres peuples[1], et commença contre les Francs, dans l'Anatolie, une guerre qui lui fut favorable; car l'empereur Robert n'était plus: la mort l'avait enlevé quelques années auparavant[2]. C'était son fils[3] qui régnait, et qui perdit l'empire par sa mauvaise conduite.

A cette époque Paléologue s'arrangea avec la communauté de Gênes[4] à laquelle il accorda la ville de Galata qui dépend de Constantinople, dont elle n'est séparée que par le golfe[5]. Les Génois y fondèrent une ville, y firent de grands établissements et conclurent avec l'empereur des traités[6] par lesquels ils étaient exempts de tout droit de péage dans l'intérieur de la Romanie, s'obligeant, de leur côté, à le secourir de leurs galères dans toutes ses guerres, sous la condition cependant qu'il leur en paierait le prix et une légère gratification[7].

Paléologue arma[8] alors soixante galeres et commença une guerre opiniâtre contre les Vénitiens, qui s'étaient alliés à Baudoin. Il se rendit maître de tous les passages de la mer et empêcha qu'on approvisionnât Constantinople. Lui-même se porta en personne dans les environs de Constantinople avec toutes les troupes qu'il put rassembler, et bloqua cette ville par terre et par mer.

Lorsque les Grecs de Constantinople virent les mesures prises par Paléologue, ils se concertèrent aussitôt avec lui, s'engagèrent par serment et le firent entrer dans la ville[9]. Dans cette extrémité, l'empereur Baudoin, voyant que les Grecs ne lui étaient pas fidèles, se réfugia avec tous ses Francs dans l'ancien palais[10]. Là, attaqué par les Turcs et les Grecs et près d'y être étroitement bloqué, il s'embarqua à bord d'un grand et beau bâtiment qu'il tenait tou-

Τὴν λέξιν ὁποῦ ἄρχισα, θέλω νὰ τὴν ξεφλήσω.
Ἀφοῦ γὰρ ἐθανάτωσεν ὁ Μιχαὴλ ἐκεῖνος,
Ὁ Παλαιολόγος σὲ λαλῶ, τὸν αὐθεντόπουλόν του,
Τοῦ βασιλέως τὸν υἱὸν τὸν Λάσκαριν ἐκεῖνον,
Καὶ ἔλαβε τὴν αὐθεντειὰν ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Φουσᾶτα γὰρ ἐσύναξε, Τούρκους καὶ ἄλλαις γλώσσαις[1]·
Τὴν μάχην ἐπεχείρησε νὰ μάχεται τοὺς Φράγκους
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολὴν, ὁποῦ εἶχεν ἐπιδέξιον·
Ἐκεῖσε γὰρ ὁ βασιλεὺς ὁ μισὲρ Ἀρομπέρτος
Οὐδὲν ἦτον εἰς τὸν καιρὸν τότε ὁποῦ σᾶς λέγω·
Διοῦ ἦτον ἀποθανὼν ὀμπρὸς ὀλίγους χρόνους[2],
Καὶ αὐθέντευεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ υἱός του[3],
Ὁποῦ ἔχασε τὴν βασιλειὰν μὲ τὴν κακήν του πρᾶξιν·
Εἰς τοῦτο ἐσυμβιβάσθηκεν αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος
Μὲ τὸ κουμοῦν τῆς Γένοβας[4], τὸν Γαλατᾶν τοὺς δίδει,
Ὁποῦ εἶν' σιμὰ τῆς πόλεως, ἐκεῖθεν τοῦ λιμιῶνος[5]·
Χώραν ἐπίκασιν ἐκεῖ, καὶ ἀπλίκιν τους μεγάλην·
Ὅρκον, συνθήκας ἔπηκαν μετὰ τὸν βασιλέα[6],
Νὰ ἦν' ἀκουμερίκευτοι 'ς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν·
Νὰ τοῦ βοηθοῦν μὲ κάτεργα εἰς ὅλαις του ταῖς μάχαις,
Νὰ ἔχουσι τὴν ῥόγαν τους καὶ τὴν φιλοτιμιάν[7] τους.
Κάτεργα ἑξῆντ' ἀρμάτωσεν[8] αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος·
Ἄρχισε μάχην δυνατὴν μετὰ τοὺς Βενετίκους·
Διοῦ ἦσαν ἡ βοήθεια τοῦ Βαλδουβῆ ἐκείνου.
Ἐκράτησεν ἐξάπαντος τοὺς δρόμους τοῦ πελάγου,
Τοῦ νὰ μὴ φέρουσι ποσῶς σιτάρχησιν 'ς τὴν πόλιν.
Κ' ἐκεῖνος πάλιν πέρασε 'ς τῆς πόλεως τὰ μέρη
Μ' ὅσα φουσᾶτα ἠμπόρεσε τὰ ἔχῃ περισυνάξῃ·
Τὴν πόλιν ἐκατέκλεισε τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης.
Καὶ ὡς εἶδαν τοῦτο οἱ Ῥωμαῖοι, ὁποῦ ἦσαν εἰς τὴν πόλιν,
Συντόμως συμβιβάζονται μετὰ τὸν Παλαιολόγον,
Ὅρκους, συνθήκας ἔπηκαν, ἐμπάσαν τον 'ς τὴν πόλιν[9].
Καὶ ὡς εἶδε τοῦτο ὁ βασιλεὺς, ὁ Βαλδουβῆς ἐκεῖνος,
Τὸ πῶς τὸν ἀπιστήσασι τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων
Ἐκεῖσε ἐκατάφυγε μετὰ τοὺς Φράγκους ὅλους,
Ὁποῦ ἦσαν τότε μετ' αὐτὸν, εἰς τὰ παλαιὰ παλάτια[10].
Ἐκεῖ τὸν ἐπολέμησαν οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Ῥωμαῖοι.
Ὡς εἶδε γὰρ ὁ βασιλεὺς ὁ Βαλδουβῆς ἐκεῖνος,
Τὸ πῶς τὸν ἀποκλείσασι 'ς τὸ παλαιὸν παλάτι,
Καράβι εἶχ' ἐξαίρετον (μέγα, λαμπρὸν ὑπῆρχεν),

(1) Le texte dit : et de diverses autres langues. Cette expression était admise dans l'ordre de Malte. Les chevaliers y étaient divisés par langues au lieu de l'être par peuples.

(2) Robert mourut en 1228.

(3) Baudoin II était frère et non fils de Robert.

(4) Τὸ κουμοῦν τῆς Γένοβας.

(5) Ce golfe s'appelle le golfe Cératique, par sa ressemblance avec une corne, en grec κέρας.

(6) Le 13 mars 1261; il était alors à Nicée (*voy.* Cantacuzène, liv. IV, c. 25).

(7) Τὴν φιλοτιμίαν, ce que nous appelons les épingles, le pot-de-vin, le pour-boire, en grec ancien libéralité, largesse.

(8) Ἀρμάτωσεν, mot grécisé, du latin *armare*.

(9) Les Grecs, commandés par Alexis Stratégopule, général de Paléologue, entrèrent dans Constantinople par surprise, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, la nuit du 2 juillet 1261. Michel Paléologue était alors en Asie.

(10) Παλαιὰ παλάτια, et plus bas, τὸ παλαιὸν παλάτι.

jours prêt, emmena avec lui les trois mille hommes qu'il avait, sortit de Constantinople, et arriva par mer à Monembasie[1]. Il y débarqua et passa dans l'intérieur de la Morée, où se trouvait alors le prince Guillaume[2].

A la première nouvelle de l'arrivée de l'empereur, le prince vint à sa rencontre et lui fit tous les honneurs qu'il devait à sa qualité d'empereur. Baudoin était fort empressé de se rendre en Occident; car il espérait être secouru par le pape, par l'Eglise et par le roi de France, et obtenir d'eux des troupes et des secours considérables qui le mettraient en état de rentrer à Constantinople[3].

Dans l'espérance de son retour prochain plusieurs de ses hommes restèrent en Morée avec le prince Guillaume, attendant toujours l'arrivée de l'empereur qui, en passant, devait les reprendre en Morée. Voici les noms des chefs qui y restèrent. Le premier, était le sire Ancelin de Toucy[4]. Il était maréchal de Romanie; le prince lui fit don d'Arcadia. Ceux qui restèrent ensuite furent: les sires du Plaissié[5] et les sires de Brassy[6], les quatre de Chappes[7] et les deux d'Aunoy[8], le sire de Les-Pigas[9], et plusieurs autres sergents[10]. Quelques seigneurs Grecs restèrent aussi; mais je ne les nomme pas, pour ne pas trop allonger ma narration.

C'est ici que j'interromprai le récit des actions des deux empereurs Paléologue et Baudoin. Je me hâte de rentrer dans le sujet que j'avais en vue dans le commencement de mon histoire, et je reprends le fil de mon premier récit.

Εἰς αὐτὸ γὰρ ἐσέβηκε μ' ἄλλους τρεῖς χιλιάδας.
Ἀπὸ τὴν πόλιν ἐξέβησαν, τὴν θάλασσαν ἐπιάσαν·
Ἔσωσαν 'ς τὴν Μονεμβασιὰν[1], ἐκεῖ ἀπεσχολάσαν.
Ἐξέβησαν εἰς τὸν Μορεὰν, ἔσωσαν εἰς τὸν κάμπον.
Ἐκεῖ ἦτο τότ' ὁ πρίγκηπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος[2].
Τὸ μάθη διὰ τὸν βασιλεὰ, ἦλθε δι' ἀπάντησίν του·
Πολλὰ γὰρ τὸν ἐτίμησεν ὡς βασιλέα ὁποῦ ἦτον.
Ὁ βασιλεὺς ἐσπούδαζε ν' ἀπέλθη εἰς τὴν Δύσιν,
Ἐλπίζοντας, λογιάζοντας νὰ τοῦ ἔχουν βοηθήσει
Ὁ πάπας μὲ τὴν ἐκκλησιὰν καὶ ὁ ῥῆγας ὁ τῆς Φράντζας·
Φουσάτα νὰ τοῦ δώσουσι καὶ συμμαχίαν μεγάλην,
Ὀπίσω διὰ νὰ στραφῇ πάλιν ἐκεῖ εἰς τὴν Πόλιν[3].
Εἰς τοῦτο ἐναπομείνασι πολλοὶ ἐκ τὸν λαόν του
Ἐκεῖ μετὰ τὸν πρίγκηπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Εἰς λογισμὸν νὰ τοὺς εὑρῇ ἐκεῖ ὁ βασιλέας
'Σ τὸ στρέμμα τὸ ἐμπάντεχαν τοῦ νὰ στραφῇ ἐκεῖθεν·
Ἐκεῖνοι γὰρ ἀπέμειναν ὁποῦ τοὺς ὀνομάζω,
Πρῶτος γὰρ ὁ σὶρ Ἀσελῆς, ντὲ Θοὺθ[4] εἶχε τὸ ἐπίκλην,
Ὁποῦ ἦτον πρωτοστράτορας τότε τῆς Ῥωμανίας·
Κ' ἔδωκέ του ὁ πρίγκηπας δῶρον τὴν Ἀρκαδίαν·
Ἐνέμειναν οἱ ντὲ Πλασὶ[5], καὶ αὐτοὶ οἱ ντὲ Βερίθε[6]·
Οἱ ντὲ Ἀπὶ[7] ἦσαν τέσσαροι, οἱ ντὲ Ἀνὶ[8] ἦσαν δύο·
Ἄλλος ἦτο ντὲ Λεσπιγᾶς[9], καὶ ἄλλοι πολλοὶ σεργένταις[10].
Καὶ ἄλλοι ἄρχοντες Ῥωμαῖοι ἐνέμειναν ἐκεῖσε,
Τοὺς ὁποίους οὐ νομάζω τους διὰ τὴν πολυγραφίαν.
Ἐνταῦθα θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσω τὰ σὲ λέγω,
Ταῖς πράξαις ὁποῦ ἔπραξαν οἱ βασιλεῖς ἐκεῖνοι,
Ὁ Παλαιολόγος, ἀλλὰ δὴ καὶ ὁ Βαλδουβῖνος ἐκεῖνος·
Διατὶ σπουδάζω νὰ στραφῶ 'ς τὸ προκείμενόν μου,
Καθὼς τὸ ἐπιχείρησα εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ λόγου,
Διὰ νὰ πληρώσω τῆς ἀρχῆς, τοῦ πρώτου λόγου τέλος.

(1) D'autres disent dans l'île de Négrepont.

(2) Guillaume I[er] de Ville-Hardoin.

(3) Baudoin II alla d'abord trouver Mainfroy, roi de Sicile. Il visita ensuite Urbain IV et saint Louis, et erra dans toutes les cours de l'Europe pendant plusieurs années. Après avoir inutilement sollicité des secours et promené sa misère dans toute l'Europe, il mourut en l'an 1272, à l'âge de cinquante-sept ans.

(4) Ce n'était pas Ancelin de Toucy, mais Vilain d'Aunoy, qui était seigneur d'Arcadia. (Voy. p. 213.)

(5) Οἱ ντὲ Πλασί. Le θ des Grecs se prononce comme le *th* des Anglais et le *z* des Andalous. Suivant Ducange (Hist. manuscrite des principautés et des royaumes de Hiérusalem, de Cypre et d'Arménie et des familles qui les ont possédés, n°. 1224, suppl. à la Bibl. R.), les seigneurs du Plaissié descendaient de Thibaut d'Amiens, fils puîné de Dreux, châtelain d'Amiens, et frère de Pierre d'Amiens qui mourut, comme le raconte Ville-Hardoin, à la prise de Constantinople.

(6) Οἱ ντὲ Βερίθε. On trouve plusieurs Brassy ou Bracheux parmi les Croisés.

(7) Οἱ ντὲ Ἀπί. Il y avait plusieurs Croisés du nom de Chappes, nom qui se rapproche assez du nom donné par le chroniqueur.

(8) Οἱ ντὲ Ἀνί. Je trouve deux chevaliers de ce nom parmi les Croisés: Vilain d'Aunoy et Guillaume d'Aunoy.

(9) Ντὲ Λεσπιγᾶς. Il est question d'un Français nommé Henry, seigneur de Las-Pigas, dans les Lignages d'outre mer.

(10) Σεργένταις, mot grécisé.

LIVRE II.

CHRONIQUE DE MORÉE.

Aimez-vous à connaître les exploits des braves et à recueillir une ample instruction ? Si vous savez lire, lisez le récit de leurs exploits ; si vous ne savez pas lire, asséyez-vous près de moi et écoutez ; si vous êtes un homme de bon jugement, vous pourrez tirer un grand fruit des exemples que j'ai à vous citer. Avant vous, plusieurs de ceux qui ont accompagné les chefs francs dans leur expédition de Morée ont beaucoup appris dans leur commerce intime. Je commence donc mon récit.

Le comte de Champagne, cet homme extraordinaire dont je vous ai parlé dans le début de ce livre[1], ce célèbre guerrier qui avait conçu le projet de se rendre avec les autres chefs au tombeau du Christ, en Syrie, et qui, après avoir été choisi pour capitaine et chef suprême de l'armée des Croisés, était mort avant de jouir de sa nouvelle dignité, avait deux frères plus jeunes que lui[2]. Dès que ceux-ci apprirent qu'au lieu d'aller en Syrie les Francs, par la permission du pape[3], avaient renoncé à leur première expédition pour se diriger vers Constantinople, et qu'ils avaient occupé la Romanie et s'y étaient établis en seigneurs[4], ils convinrent entre eux que l'un resterait dans la famille, et que l'autre se rendrait en Romanie[5], afin d'y faire aussi quelques conquêtes.

Ces deux frères[6] se ressemblaient aussi bien

ΒΙΒΛΙΟΝ ΔΕΥΤΕΡΟΝ.

ΧΡΟΝΙΚΑ ΤΗΣ ΜΩΡΕΑΣ.

Καὶ ἂν ἀγαπᾷς δὲ νὰ ἀκοῦς πράξαις καλῶν στρατιώτων,
Νὰ μάθῃς, νὰ παιδεύεσαι, ἂν τύχῃ, νὰ προκόψῃς,
Εἰ μὲν ἠξεύρεις γράμματα, σύχν' ἀναγίνωσκέ τα·
Εἰ δὲ καὶ εἶσ' ἀγράμματος, κάθου σιμά μου, μάθε·
Καὶ ἐλπίζω, ἂν ἦσαι φρόνιμος, τοῦ νὰ διαφορέσῃς
Ἀπὸ τῆς ἀφηγήσεως τῶν παλαιῶν ἐκείνων,
Ὁποῦ ἦλθασι μετ' ἐκεινοὺς, ἐπρόκοψαν μεγάλως.
Ἐτοῦτο ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, ἄκουε νὰ σὲ λέγω·
Ὁ κόντος ὁ παράξενος ἐκεῖνος τῆς Τζαμπάνιας,
Ὁποῦ τὸν εἶπα εἰς τὴν ἀρχὴν ἐτούτου τοῦ βιβλίου[1],
Ὁποῦ ἄρχισε τὸ πέρασμα, ἐκεῖνο τὸ πασσάτζο
Μὲ τοὺς ἄλλους τοὺς ἑτέρους εὐγενικοὺς ἀνθρώπους,
Ν' ἀπέλθουσιν εἰς τὴν Συριὰν, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον,
Καὶ ἐκλέξαν τὸν διὰ κεφαλὴν καὶ μέγαν καπετάνιον
Εἰς τὰ φουσάτα ὁποῦ εἴχασι τότε οἱ πελεγρίνοι,
Καὶ ἦλθέ τον ὁ θάνατος, καθὼς τὸ ἀφηγήθην,
Εἶχε καὶ δυὸ ἀδελφοὺς[2] δεύτερους ἀπ' ἐκεῖνον·
Καὶ ὡς ἤκουσαν καὶ ἔμαθαν, τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐκεῖνοι,
Ποῦ ὑπαγέναν εἰς τὴν Συριὰν, μὲ θέλημα τοῦ πάπα[3]
Ἀφῆκαν τὸ ταξεῖδί τους καὶ ὑπῆγαν εἰς τὴν Πόλιν,
Τὴν Ῥωμανίαν ἐκέρδησαν καὶ ἐγίνηκαν αὐθένταις,[4]
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ οἱ δύο αὐταδέλφοι,
Νὰ μείν' ὁ εἷς ἀπὸ κεινοὺς ἐκεῖ εἰς τὸ γονικόν τους,
Ὁ ἄλλος νὰ πᾶ στὴν Ῥωμανίαν[5] τοῦ νὰ κερδήσῃ τόπον.
Λοιπὸν ὡς ἔν' τὸ ῥιζικὸν, ἡ χάρις τῶν ἀνθρώπων,
Οἱ ἀδελφοὶ[6] ὁμοιάζουσιν εἰς πρόσωπον, εἰς χάριν·

(1) Thibaut III, onzième comte de Champagne, père du célèbre Thibaut IV, roi de Navarre, dit le Posthume et le Grand, qui composa de fort jolis vers français. Thibaut III avait été nommé chef de la quatrième croisade à l'âge de vingt-trois ans, en l'année 1200. Il mourut le 24 mai de l'année 1201.

(2) Thibaut III n'eut qu'un frère, Henri II, auquel il succéda dans le comté de Champagne, en 1197. Les deux frères champenois dont notre chroniqueur parle ici étaient bien, comme Thibaut, de la tige des comtes de Champagne, et en conservaient même le titre de *Champenois;* mais leur père, Eudes, fils de Hugues I[er] et d'Élisabeth de Bourgogne, avait été déclaré illégitime par son père, qui se croyait impuissant. Eudes se retira à Champ-Litte en Bourgogne, terre de sa mère. Il eut de Sybille sa femme, fille de Josselin, vicomte de Dijon, trois fils : Eudes, Louis et Guillaume. Eudes mourut en 1204, à Constantinople. Une charte de l'an MCXCVI, du cartulaire d'Aubin, diocèse de Langres, fait mention d'un quatrième frère nommé Hugues, décédé à cette époque. Ces quatre frères étaient ainsi oncles à la mode de Bretagne, et non pas frères, de Thibaut III, arrière-petit-fils d'Étienne, frère de Hugues I[er].

(3) Innocent III.

(4) De αὐθέντης, maître, en grec ancien, les Turcs ont fait *effendi.*

(5) La Romanie désignait alors l'empire grec dans son entier.

(6) Il y avait, comme je viens de le dire, quatre frères issus d'Eudes le Champenois, dit de Champ-Litte : Eudes l'aîné, qui mourut en 1204 à Constantinople, Louis, Guillaume et Hugues.

par les traits de leur figure que par la grâce de leur personne. Le plus jeune avait cependant plus de courage, d'habileté et de talents que son aîné. Ils décidèrent que l'aîné resterait à la tête de la famille en Champagne, tandis que le plus jeune, nommé messire Guillaume de Champ-Litte[1], rassemblerait autant d'hommes qu'il pourrait et se rendrait en Morée pour y faire quelques conquêtes[2] de terres ou de villes et en former un héritage de famille. Le comte[3] donna alors à son frère tout l'argent comptant qu'il avait, et lui dit : « Cher frère, puisque je reste ici, prends tout l'argent qui est dans notre trésor et tout ce que nous avons en commun, et pars avec mes vœux et ceux de toute notre famille ; j'espère en la bonté de Dieu qu'il te fera réussir. »

Guillaume commença donc à rassembler des hommes. Il envoya en Bourgogne[4], d'où lui vinrent beaucoup de compagnons. Les uns étaient de pauvres gens qui le suivaient pour un salaire, les autres étaient des hommes riches qui s'offraient à l'accompagner en qualité de bannerets[5] et à la condition que chacun d'eux pourrait se créer une conquête de famille. Ils arrivèrent à Venise[6], et après y avoir loué des bâtiments, ils se pourvurent de tous les objets utiles à leur voyage; ils s'embarquèrent et partirent au mois de mars[7].

Le premier mai ils arrivèrent en Morée et débarquèrent dans l'Achaïe, à environ quinze milles[8] en-deçà de Patras. Ils y établirent

Ἦτον ὁ ὑστερώτερος καλὸς καὶ ἐπιδέξιος,
Καὶ φρόνιμος ἦτον πολλὰ ὑπὲρ τὸν ἀδελφόν του.
Καὶ ἰσιάσθησαν οἱ δυὸ, ὁ πρῶτος ν' ἀνεμείνῃ
Ἐκεῖσε εἰς τὸ γονικὸν ἐκεῖνο τῆς Τζαμπάνιας·
Καὶ ὁ δεύτερος ἀπὸ τοὺς δυὸ (τὸν λέγουν μισὶρ Γουλιάμον,
Εἶχε καὶ τὸ ἐπίκλην του, ντὲ Σαλὸ [1] τὸν ἔλεγαν)
Νὰ εὕρῃ φουσάτα ὡς ἠμπορεῖ, νὰ πάρῃ μετ' ἐκεῖνον,
Νὰ ἔλθῃ καὶ αὐτὸς εἰς τὸν Μορέαν, νὰ ἔχῃ κουγκεστάσει [2]
Κάστρη ἢ τόπους τίποτες, νὰ τὰ ἔχουν γονικά τους·
Ὁ κόντος [3] γὰρ τοῦ ἔδωκεν ὅσον λογάριν εἶχε,
Καὶ εἶπεν· « Ἀδελφούτζικε, ἐπὴν ἐγὼ ἐδῶ μένω,
« Ἔπαρον τὸ λογάρι μας καὶ τὰ κοινά μας ὅλα
« Καὶ ἄγωμεν μὲ τὴν εὐχὴν ἐμοῦ καὶ τῶν γονιῶν μας·
« Ἐλπίζω εἰς ὅλος Θεοῦ, ὅτι νὰ εὐτυχήσῃς. »
Εἰς τοῦτο ἐπερισύναξε καὶ ἐμάζωξε φουσάτα·
Εἰς Πουργουνίαν [4] ἔστειλεν, ἦλθαν πολλοὶ μετ' αὐτον·
Οἱ μὲν τὴν ῥόγαν ἔπαιρναν, οἱ δ' ἄλλοι φλαμπουριάροι [5]·
Ἦσαν καὶ πλούσιοι ἄνθρωποι, ἦλθασι μετ' ἐκεῖνον,
Ὁ καθεῖς τοῦ λόγουτου νὰ ἔχῃ κουγκεστήσει·
'Σ τὴν Βενετιὰν [6] ἀπέσωσαν, τὰ πλευτικὰ ὡρμῆσαν·
Καὶ εὐθὺς τὰ οἰκονόμησαν ὅσα ἤθελαν εἰς χρείαν.
Τὸν μάρτιον ἐπέρασαν, ἐδιεῦησαν ἐκεῖθεν [7].
Εἰς τὸν Μορέαν ἔφθασαν στὴν πρώτην τοῦ μαΐου·
Ἐκεῖσε ἀποσκάλωσαν, στὴν Ἀχαΐαν τὸ λέγουν,
Ποῦ ἔν' ἐδῶθεν τῆς Πατροῦ κἂν δεκαπέντε μίλια [8].
Εὐθὺς καστέλλι ἔστησαν ὅλον μὲ τὸ πλιθάρι·

(1) Est-ce messire Guillaume de Châlons, Σαλὸ, ou messire Guillaume de Sa-Lo? La corruption de Champ-Litte en Sa-Lo ne paraîtra pas trop extraordinaire à ceux qui savent combien nous-mêmes aujourd'hui nous estropions les noms étrangers. Guillaume de Champ-Litte portait premièrement le titre de Seigneur de la Marche; mais en 1202, du vivant de son frère Eudes, il se qualifia de vicomte de Dijon, ainsi qu'on peut le voir dans une charte tirée du cartulaire d'Aubin, dans laquelle il parle, comme on va le voir, de son projet de voyage à la Terre-Sainte, et d'un fils qu'il avait alors du même nom que lui. Voici cette charte :

« *Ego Guillelmus de Chan-Lito, vicecomes Divionensis*, notum facio præsentibus et futuris me, cum *iter transfretandi arripui*, dedisse in eleemosynam, pro remedio animæ meæ et antecessorum meorum, Deo et fratribus Altæripæ, XXIII solidos et dimidium Divionensis monetæ, quos pro censibus vinearum quas in territorio de Mirandis possident, annuatim mihi solvere tenebantur. Concessi etiam eis ut in ipsis vineis custodiendis præpositos custodes omni modo liberos et de ipsis vineis vindemiandis bannum non tenebunt. Dedi insuper nominatis fratribus plenarium usuarium in omnibus nemoribus meis, exceptâ forestâ de Ugos, liberè et pacificè possidendum ad opus usuum domûs quam apud Divionem possident, et exceptâ insuper forestâ de Osseans et forestâ de Chevenne; hanc autem fieri laude et assensu *Odonis fratris mei. Guillelmus verò filius meus tunc temporis non loquebatur quum feci hanc eleemosynam.* — Hujus rei testes sunt frater Poncius Cellerarius Cistertiensis, Robertus Fardes presbyter, Aymo de S. Sequano, Aymo de Orgeolo, milites; Hugo Belluns de Corusio, præpositus meus. Et ut magis ratum habeatur, præsentem cartam sigilli mei munimine roboratam eis tradidi. — Actum est hoc anno ab incarnatione Domini MCCII.

(2) Le chroniqueur fait ici passer dans le grec un mot français, ainsi que cela lui arrive souvent : νὰ ἔχῃ κουγκεστήσει.

(3) C'est-à-dire l'aîné des deux frères, celui qui portait le titre de la famille.

(4) Πουργουνία.

(5) Φλαμπουριάρους, porte-étendards, porte-bannières; du mot φλάμπουρον, drapeau. (du latin *flammula*, flamme.)

(6) Βενετία.

(7) En 1205.

(8) Μίλιον était pris en ce sens dans le Bas-Empire.

aussitôt un château-fort, bâti de briques; car, à l'époque dont je parle, il n'existait encore que douze places fortes[1] dans la Morée et dans toutes ses dépendances.

A leur débarquement dans l'Achaïe ils tirèrent leurs chevaux des bâtiments et prirent deux jours pour le repos. Le troisième jour ils montèrent à cheval et s'avancèrent sur Patras. Ils cernèrent la ville et le fort, établirent leurs trébuchets[2] tout autour, firent avancer leurs arbalétriers[3] et commencèrent le combat. Les troupes étaient nombreuses, et l'attaque fut poussée avec vigueur; les Francs entrèrent tout d'abord dans l'enceinte extérieure de la place; aussitôt qu'ils s'en furent emparés, les habitants capitulèrent et livrèrent la forteresse, sous la condition que chacun conserverait sa maison et ses biens.

Lorsque les Francs furent maîtres de Patras, ils y établirent une garnison et fortifièrent la ville et le château d'hommes et d'armes, ainsi qu'il convient, et ils partirent pour l'Achaïe. Ils se concertèrent alors avec les Grecs du pays qui connaissaient les localités et les usages de chacune des provinces, et apprirent par eux que la plus belle contrée de la Morée était du côté d'Andravida[4]. La ville d'Andravida est située dans la plaine et ouverte de toutes parts, sans être défendue ni par des tours ni par des murailles. Les Francs se mirent en chemin et se dirigèrent sur cette ville, bannières déployées. A leur approche, les habitants informés de leur marche sortirent tous de la ville, grands et petits, tenant entre leurs mains des croix et des images des saints, et se soumirent à ce chef champenois qui, en homme sage, les accueillit gracieusement et leur promit qu'il ne permettrait pas qu'on leur fît aucun tort, qu'il leur conserverait toutes leurs propriétés et leur accorderait même des honneurs et des bienfaits. Les habitants lui jurèrent à leur tour de mourir ses serviteurs.

Ἐντότε γὰρ ὁποῦ λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
Ὁ τόπος ὅλος τοῦ Μορέως, ὅσον καὶ περιέχει,
Οὐδὲν εἶχε καταπαντοῦ μόνον δώδεκα κάστρη[1].
Λοιπὸν ἀφοῦ ἐπέζευσαν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀχαΐαν,
Ἐξέβαλαν τὰ ἄλογα ἀπ' ἔσω ἐκ τὰ καράβια,
Καὶ δύο ἡμέραις ἔμειναν νὰ τὰ ἔχουν ἀναπαύσει.
Ἐνταῦτα ἐκαβαλλίκευσαν, ὑπῆγαν εἰς τὴν Πάτραν·
Τὸ κάστρον ἐτριγύρισαν, ὡσαύτως καὶ τὴν χώραν·
Τὰ τριμπουτζέτα[2] ἔστησαν καταπαντοῦ τριγύρου·
Τοὺς τζαγγρατόρους[3] ἔβαλαν, τὸν πόλεμον ἀρχίσαν,
Καὶ ἐκ τοῦ πλήθους τοῦ λαοῦ καὶ θαρσεοῦ πολέμου
Ἀπὸ τὸ πρῶτον ἐσέβησαν στὴν χώραν τὴν ἀπέξω·
Ἀφοῦ τὴν χώραν πῆρασιν, ἐκεῖνοι δὲ τοῦ κάστρου
Εὐθὺς ἐσυμβιβάσθησαν, τὸ κάστρον παραδῶκαν
Μὲ τὰς συνθήκας καὶ ἀφορμὰς νὰ ἔχουν τὰ δικά τους
Ὁ καθεὶς στὸ σπῆτί του καὶ εἰς τὸ γονικόν του.
Ἀφοῦ τὴν Πάτραν πῆρασι, ταῖς φύλαξαις ἐβάλαν,
Τὸ κάστρον ἐσιτάρχησαν, εἶθ' οὕτως καὶ τὴν χώραν
Ἀπὸ λαὸν καὶ ἄρματα, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει·
Καὶ ἀπ' αὐτοῦ ἐστράφησαν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀχαΐαν.
Βουλὴν ἐπῆραν ὁμοῦ τοὺς τοπικοὺς Ῥωμαίους,
Ὁποῦ τοὺς τόπους ἤξευραν, τοῦ καθενὸς τὴν πρᾶξιν.
Λέγουν καὶ συμβουλεύουν τους, πῶς ἔν' εἰς Ἀνδραβίδα
Ἡ χώρα ἡ λαμπρότερη εἰς τὸν κάμπον τοῦ Μορέως·
Ὡς χώρα γὰρ ἀπολυτὴ κοίτεται εἰς τὸν κάμπον·
Οὔτε πύργος, οὔτε τειχιὰ εἶναι ποσῶς εἰς αὔτην.
Εὐθὺς ὡρμήσασιν ἐκεῖ, εἰς αὔτην ὑπαγένουν.
Ἐξάπλωσαν τὰ φλάμπουρα τοῦ καθενὸς ἑκάστου.
Καὶ ἀφοῦ ἐπλησιάσασιν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα[4],
Οἱ Ἀνδραβιδαῖοι ἔμαθαν, πῶς ἔρχονταν οἱ Φράγκοι,
Ἐξέβησαν μὲ τοὺς σταυροὺς, ὁμοίως μὲ τὰς εἰκόνας
Οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸν τῆς χώρας Ἀνδραβίδας,
Καὶ ἦλθαν, ἐπροσκύνησαν αὐτὸν τὸν Καμπανέσην.
Κ' ἐκεῖνος ὁ παμφρόνιμος καλὰ τοὺς ἀποδέχθη·
Ὤμωσεν, ὑποσχέθηκε νὰ μὴν τοὺς ἀδικήσῃ,
Οὔτε ζημίαν νὰ ἔχουσιν ἀπὸ τὰ γονικά τους,
Τιμὴν, δωρεαῖς νὰ ἔχωσιν, εὐεργεσιαῖς μεγάλαις.
Ὅλοι γὰρ τοῦ ὠμόσασι δουλεί του ν' ἀποθάνουν.

(1) Ces douze places fortes étaient : Patras, Corinthe, Argos, Anaplion, Ponticos, Arcadia, Coron, Calamata, Modon, Nicli, Lacedemonia et Monembasia.

(2) Τριμπουτζέτα, trébuchets; machines de guerre usitées dans le moyen-âge.

(3) Ils sont nommés dans le texte τζαγγρατόρους. Suivant Ducange, dans son Glossaire, τζάγγρα signifie une arbalète. Dans quelques provinces de la Grece, le mot τζάγγρα signifie pointe; par extension alene de cordonnier, et ensuite long fer d'arme de jet.

(4) Suivant Pouqueville, cette ville, qu'il appelle aussi Andravida, et que Lequien (Oriens christianus) nomme Andravitza ou Andravilla, est située sur l'emplacement de l'antique Cyllène. Les Francs, presque aussitôt après la conquête, y firent bâtir une église gothique, qui existe encore et qui fut jusqu'au quinzième siècle la métropole des évêques latins, sous l'invocation de Sainte-Sophie. M. Boblaye pense que Glarentza est l'antique Cyllène, et place avec raison Andravida plus avant dans les terres. La géographie de la Morée a été pour la première fois bien éclaircie par les honorables travaux de l'expédition française en Morée. Voyez l'intéressante relation historique de M. Bory de Saint-Vincent et le mémoire de M. Boblaye. (*Expédition scientifique de Morée*, éditée par Levrault.)

Quand il eut tout disposé dans la ville d'Andravida, il délibéra sur quel point il devait se diriger et il fut arrêté qu'on marcherait sur Corinthe, place formidable et supérieure à toutes celles de la Morée. Cette ville est comme la tête qui domine tout le Péloponnèse, c'est-à-dire toutes les contrées qui forment aujourd'hui la Morée. « Si Dieu, lui dirent les habitants d'Andravida, vous aide à prendre Corinthe, toutes les autres places de la Morée se soumettront à vous sans combat et sans effusion de sang. »

Le Champenois adopta cet avis, et se mit en marche en laissant quelques troupes à Andravida, dans l'Achaïe et à Patras. Ses bâtiments reçurent l'ordre de le suivre par mer, tandis que lui-même, avec le reste de ses troupes, s'y dirigerait en traversant Vostitza [1]. Arrivé vers Corinthe, ils établirent tout autour leurs tentes [2] et leurs cantonnements.

Le château de Corinthe est bâti au sommet d'une montagne [3] si merveilleusement située qu'on ne saurait assez la louer. La ville est placée au bas de la montagne, dans la plaine, et est munie de tous côtés d'une enceinte et de murailles. Dans cette ville commandait un homme illustre et un guerrier très brave. Son nom était Sgure [4]. Lorsqu'il fut informé que les Francs marchaient sur Corinthe, il en fit sortir les femmes et les enfants, ainsi que tout le reste de ceux qui étaient hors d'état de porter les armes, et les fit monter dans le château de Corinthe. Lui-même, avec tous ceux qui étaient capables de prendre les armes, il resta dans la ville pour faire bonne défense.

Dès que le Champenois [5] fut arrivé devant Corinthe, il fit, comme je viens de le dire, cerner toute la ville. Le premier jour fut donné au repos. Le lendemain, de bonne heure, dès la pointe du jour, il fit sonner les trompettes et commença l'attaque. Les Francs firent avancer tout autour des murailles les trébuchets et leurs arbalétriers, qui tiraient contre les remparts avec tant d'impétuosité que personne n'osait se montrer aux créneaux pour voir la disposition des assiégeants. Ils dressèrent

Ἀφοῦ γὰρ ἐκατέστησε τὴν χώραν Ἀνδραβίδος,
Βουλὴν ἐπῆρε μετ' αὐτοὺς τὸ ποῦ νὰ φουσατεύσῃ·
Καὶ ἡ βουλὴ ἐδόθηκε στὴν Κόρινθον νὰ ὑπᾶσιν.
Ἐπεὶ ἔνι κάστρον φοβερὸν, τὸ κάλλιον τοῦ Μορέως,
Καὶ ἔνι τὸ κεφάλαιον, ὅπερ γὰρ αὐθεντεύει
Ὅλην τὴν Πελοπόννησον, ὅσον κρατεῖ ὁ Μορέας.
« Ἐπεὶ ἂν δώσῃ ὁ Θεὸς τὴν Κόρινθον νὰ πάρῃς,
« Ὅλα τὰ κάστρη τὰ ἕτερα τοῦ τόπου τοῦ Μορέως
« Ἄνευ σπαθὶ καὶ πόλεμον θέλουσι προσκυνήσειν. »
Καὶ ἀφοῦ ἐδόθη ἡ βουλὴ, ἐκείνη ὁποῦ σὲ λέγω,
Ὥρθωσεν, ἄφηκε λαὸν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
Καὶ ἄλλον εἰς τὴν Ἀχαιὰν, καὶ τρίτον εἰς τὴν Πάτραν,
Καὶ ὥρισε τὰ πλευτικὰ νὰ ὑπᾶσι τῆς θαλάσσης,
Κ' ἐκεῖνος μὲ τὸν ἕτερον λαὸν καὶ τὰ φουσᾶτα
Ἐκ τὴν Βοστίτζαν [1] ὥρμησε, στὴν Κόρινθον ὑπάγει.
Τὸ γύρον τένταις [2] ἔστησαν, ἐπιάσασι κατούνταις.
Τὸ κάστρον γὰρ τῆς Κορίνθου εἶναι ἄνω εἰς ὄρος [3].
Βουνὶν ἔνι θεόκτιστον· τίς νὰ τὸ ἐγκωμιάσῃ;
Ἡ χώρα γὰρ εὑρίσκεται κάτωθεν εἰς τὸν κάμπον,
Μὲ πύργους τε καὶ μὲ τειχιὰ καλὰ περικλεισμένη.
Λοιπὸν εὑρίσκετον ἐκεῖ, τότε ὁποῦ σὲ γράφω,
Ὁ κάποιος μέγας ἄνθρωπος καὶ φοβερὸς στρατιώτης·
Σγοῦρον [4] τὸν ὠνομάζασιν, οὕτως εἶχε τὸ ἐπίκλην·
Καὶ ὡς ἐπληροφορήθηκεν, ὅτ' ἔρχονται οἱ Φράγκοι,
Ἀπὸ τὴν χώρα ἐξέβαλε γυναῖκαις καὶ παιδία,
Ὡσαύτως καὶ ἄλλον λαὸν, ἄρματα οὐ βαστάζον,
Καὶ ἄνω τοὺς ἀνέβασε στὸ κάστρον τῆς Κορίνθου.
Ἐκεῖνος δὲ ἀπέμεινεν ἐκεῖσε εἰς τὴν χώραν
Μ' ὅσοι βαστοῦσαν ἄρματα νὰ τὴν διαυθεντεύσῃ.
Ἀφότου γὰρ ἀπέσωσεν ἐκεῖ ὁ Καμπανίσης [5],
Καθὼς τὸ ἀφηγήθηκα, εἰς χώραν τῆς Κορίνθου,
Ἔβαλε τὰ φουσᾶτα του, καὶ ἐτριγύρισέ την·
Ἀργῆκεν, ἀναπαύθηκαν ἐκείνην τὴν ἡμέραν,
Καὶ τὸ πρωὶ τὴν αὔριον, ὡς ἦλθεν ἡ ἡμέρα
Ἔδωσαν τὰ σαλπίγγια, τὸν πόλεμον ἀρχίσαν·
Τὰ τριμπουτζέτα σύρασι γύρωθεν εἰς τοὺς τοίχους·
Ἡ τζάγραις οὐκ ἀφίνασιν ἄνθρωπον νὰ προκύψῃ
Ἔξω ἀπὸ τὰ δόντια, νὰ ἰδῇ, τίς τοὺς δοξεύει.

(1) Βοστίτζα. Vostitza est, suivant Pouqueville et Boblaye, l'antique Ægium où Agamemnon réunit les chefs grecs pour former la coalition destinée à venger les Atrides de l'injure qui fut la cause ou le prétexte de l'expédition contre Troie. Tite-Live la cite comme le lieu où se rassemblait la diète des Achéens. (Pouqueville, tom. III, pag. 581 et suiv.)

(2) L'auteur a grécisé le mot tente et en a fait τέντα.

(3) C'est ce qu'on appelait l'Acrocorinthe; Strabon en estime la hauteur à trois stades et demi.

(4) Σγοῦρος. Nicétas Choniatès, dans sa vie de Baudoin, dit que Léon Sgure, né à Napoli de Romanie, avait succédé à son père dans la tyrannie de cette ville, et qu'après s'être emparé d'Argos et de Corinthe, il chercha inutilement à se rendre maître d'Athènes, et prit Thèbes d'assaut. Il épousa Eudoxie, fille de l'empereur Alexis et veuve de Murtzuphle.

(5) Ὁ Καμπανίσης.

leurs échelles[1] contre les murs, entrèrent dans la ville et la prirent. Ceux qui se soumirent furent épargnés par le vainqueur ; ceux qui résistèrent furent passés au fil de l'épée. Léon Sgure, en homme sage et prévoyant, se retira dans la citadelle.

Aussitôt après la prise de Corinthe, le Champenois fit proclamer par des hérauts d'armes : que les habitants des contrées voisines de Corinthe qui voudraient le reconnaître et le recevoir comme seigneur, obtiendraient des honneurs et des bienfaits, mais que ceux qui préféreraient continuer la guerre n'auraient aucun quartier. Lorsque les chefs et les communautés des villes apprirent cette nouvelle, tous, grands et petits, se présentèrent au chef franc. On vit venir ceux de Damala[2] et d'Hagion-Oros[3]. Ils jurèrent au Champenois de mourir ses serviteurs, et celui-ci leur fit à tous l'accueil le plus gracieux. Bientôt de toutes parts la nouvelle se répandit que les Francs s'étaient emparés de Corinthe et qu'ils avaient un seigneur admirable appelé le Champenois[4].

A la même époque où le Champenois, ainsi que je l'ai dit dans le prologue de ce livre, débarquait dans l'Achaïe, une année après la prise de Constantinople, il y avait avec des troupes, en Vlachie[5], dans l'intention de conquérir la Morée, Boniface[6], roi de Salonique, qui y apprit des nouvelles du Champenois. L'admirable messire Geoffroy de Ville-Hardoin[7] était alors avec lui. A la première nouvelle des exploits du Champenois, Boniface et lui résolurent de se diriger sur Corinthe pour le visiter. Aussitôt après cette délibération, ils se mirent en marche et vinrent à Corinthe où ils trouvèrent le Champenois. Ils célébrèrent leur réunion par beaucoup de fêtes et de réjouissances, car ils avaient depuis longtemps un vif désir de se revoir, et ils concertèrent ensuite ensemble de marcher sur Argos, où ils arrivèrent avec leurs troupes.

Ταῖς σκάλαις[1], ὁποῦ εἴχασιν, ἔστησαν εἰς τοὺς τοίχους,
Εὐθὺς ἀπίσω ἐσέβησαν, ἐπίασαν τὴν χώραν.
Ὅσοι ἐπαραδώθηκαν, ἐλεημοσύνην ηὗραν·
Ὅσοι σταθῆκαν εἰς πόλεμον, ἐκ τὸ σπαθὶ ἀπέθαναν.
Ὁ Σγοῦρος γὰρ ὡς φρόνιμος καὶ πονηρὸς ὁποῦ ἦτον
Ἔφυγε, καὶ ἀνέβηκεν ἀπάνω εἰς τὸ κάστρον.
Ἀφοῦ οἱ Φράγκοι ἔπιασαν τὴν χώραν τῆς Κορίνθου
Ὁ Καμπανέσης ὥρισε, διαλαλημὸν ἐποῖκαν,
Ὅσοι ἐκ τὰ περίγυρα χωρίων τῆς Κορίνθου
Θέλουν νὰ προσκυνήσουσι, νὰ τὸν δεχθοῦν αὐθέντην,
Νὰ ἔχουν τιμὴν καὶ ἀναδοχὴν καὶ εὐεργεσίαν μεγάλην.
Εἰ δὲ εἰποῦν νὰ πολεμοῦν, συγχώρησιν οὐκ ἔχουν.
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸν μετ' αὔτους,
Ἄρχισαν τοῦ νὰ ἔρχωνται μικροί τε καὶ μεγάλοι
Ἀπὸ τὸ μέρος Δαμαλᾶ[2] καὶ τοῦ Ἁγίου Ὄρους[3]·
Τοῦ Καμπανέση ὤμωσαν δοῦλοί του ν' ἀποθάνουν·
Κ' ἐκεῖνος τοὺς ἐδέχετο μετὰ περιχαρείας.
Καταπαντοῦ ἐπλάτυνεν ἐτότε τὸ μαντάτον,
Τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐπῆρασι τὴν χώραν τῆς Κορίνθου
Καὶ ἔχουν αὐθέντην θαυμαστὸν, τὸν λέγουν Καμπανέσην[4]·
Τὸν χρόνον κεῖνον καὶ καιρὸν, ὁποῦ ἦλθε ὁ Καμπανέσης,
Καὶ ἐπέζευσε στὴν Ἀχαιὰν, καθὼς σὲ τὸ προεῖπα,
('Σ τοῦ βιβλίου τὸν πρόλογον, φαίνει με, σὲ τὸ γράφω,
Τὸ πῶς γὰρ μὲ τὸν πιασμὸν τῆς Κωνσταντινουπόλης
Χρόνον ἕνα καὶ μοναχὸν ἦλθεν ὁ Καμπανέσης,
Νὰ κουγκεστέψῃ τὸν Μορέαν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι)
Λοιπὸν ὡσὰν ἠκούσθηκε, καὶ ἐδόθη τὸ μαντάτον,
Εὑρέθηκεν εἰς τὴν Βλαχιὰν[5] αὐτὸς ὁ Μπονιφάτζιος[6],
Ὁ ῥήγας Σαλονίκης τε μ' ὅσα φουσᾶτα εἶχεν·
Ὁμοίως εὑρέθη μετ' αὐτὸν ὁ ἐπαινετὸς ἐκεῖνος,
Τὸν ἔλεγαν μισὲρ Τζεφρὲ, Βιλαρδουῆν[7] τὸ ἐπίκλην·
Εὐθὺς ἐσυμβιβάσθησαν, τὸ ἀκούσει τὸ μαντάτον,
Ν' ἀπέλθουν εἰς τὴν Κόρινθον, νὰ ἰδοῦν τὸν Καμπανέσην·
Καθὼς ἐπῆραν τὴν βουλὴν, οὕτως καὶ τὸ ἐποῖκαν,
Καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κόρινθον, τὸν Καμπανέσην ηὗραν·
Χαραῖς μεγάλαις ἔποικαν, ὅταν ἐκεῖ ἐσμίξαν·
Διοῦ πολλὰ ἐπεθύμησαν νὰ ἰδωθοῦν ἀλλήλως.
Ἐκεῖ ἐπῆρασι βουλὴν ν' ἀπέλθουν εἰς τὸ Ἄργος.
Ἐπῆραν τὰ φουσᾶτα τους, ἐκίνησαν ἐκεῖθεν.
Τὸ κάστρον εἶναι εἰς βουνὶν πολλ' ἀναφορημένον·
Τῆς δὲ τοῦ Ἄργους πόλεως ἡ χώρα ἡ μεγάλη
Μέσα εἰς κάμπον κείτεται, ὡς πάντα ἁπλωμένη.

(1) Σκάλα, terme du Bas-Empire, conservé dans la langue actuelle, du latin *scala*.

(2) Damala est près de l'ancienne Trézène. Consultez sur la géographie de Morée le mémoire de M. Boblaye qui est le guide le plus sûr.

(3) Suivant Pouqueville Hagion-Oros est aujourd'hui un village de 80 familles albanaises chrétiennes.

(4) Ὁ Καμπανέσης. Albéric de Trois-Fontaines l'appelle aussi par le nom de *Campaniensis*.

(5) Βλαχία, partie de la Grèce située entre la Thessalie et l'Épire, ainsi que nous l'avons déjà dit dans les notes du premier livre, et qui embrasse particulièrement les montagnes de l'Épire. La partie où se trouvait alors Boniface pouvait être les Vlacho-Choria qui font partie de la Livadie.

(6) Ὁ Μπονιφάτζιος ὁ ῥήγας Σαλονίκης. Le marquis de Mont-Ferrat, qui était devenu roi de Salonique ou plutôt de Thessalie après l'élection de Baudoin.

(7) Μισὲρ Τζεφρὲ Βιλαρδουῆς. Il est probable que le chroniqueur confond ici les deux Geoffroy de Ville-Har-

La forteresse d'Argos est située sur une montagne en pente rapide ; la ville d'Argos, qui est considérable, s'étend dans la plaine comme une tente déployée. Les Francs attaquèrent la ville et y pénétrèrent.

Aussitôt que Léon Sgure, ce guerrier célèbre qui tenait la citadelle de Corinthe, eut vu les troupes françaises s'éloigner de la ville pour marcher sur Argos, il descendit de nuit de la citadelle et entra dans Corinthe à la tête de tous les hommes qu'il avait pu réunir, et il fit un grand carnage des Français qui occupaient la ville sans méfiance. Ceux qui se trouvèrent en bon état et purent s'armer, résistèrent en combattant ; mais les malades et le reste de ceux qu'il surprit furent massacrés sans pitié.

Cette nouvelle parvint la même nuit au Champenois qui se trouvait alors à Argos, et qui ressentit un chagrin des plus vifs en songeant au sort des malades égorgés dans Corinthe. Il approvisionna bien la ville d'Argos et y laissa de bonnes troupes pour la garder, tandis que lui-même retourna à Corinthe où il séjourna six à huit jours avec le roi de Salonique, messire Boniface. Au bout de ce temps le roi de Salonique se disposa à prendre congé de lui; mais le Champenois le pria en grâce, avant son départ, de vouloir bien lui accorder quelques subsides et quelques avantages qu'il pouvait en sa faveur retrancher de son royaume. Messire Boniface, en homme noble et en roi comme il était, lui accorda en don la mense d'Athènes [1] ; celui qui avait l'autorité dans Athènes portait le titre de Megas-kyr [2] qui venait des Hellènes. Il lui donna encore trois

Τόσον συγκρούουν πόλεμον, ἐσέβησαν ἀπέσω.
Ὁ Σγοῦρος γὰρ ὁ ἐπαινετὸς, ἐκεῖνος ὁ στρατιώτης
Ὁποῦ εἰς τὸ κάστρον ἔστεκεν ἐκεῖνο τῆς Κορίνθου,
Ἰδὼν τὸ πῶς ἐμίσευσαν τὰ φράγκικα φουσάτα
Τὴν νύκτα ἐκατέβηκεν, ἐσέβη εἰς τὴν χώραν
Μ' ὅσον λαὸν ἠμπόρεσε νὰ πάρῃ μετ' ἐκεῖνον,
Ζημιὰν μεγάλην ἔποικε, φονοκοπιὸν στοὺς Φράγκους,
Ὁποῦ στὴν χώραν ἔστεκαν πολλ' ἀποθαρμένοι.
Καὶ ὅσοι γὰρ εὑρέθησαν ὑγεῖοι τὰ κορμιά τους,
Καὶ ἔφθασαν, ἁρματώθησαν, πόλεμον τοὺς ἐδῶκαν·
Ὅσοι δὲ ἦσαν ἀσθενεῖς, καὶ κοίτονταν εἰς ζάλην,
Ὅλους τοὺς ἐκατέσφαξαν, οὐδένα ἐλεῆσαν·
Εὐθὺς τὴν νύκτα τὴν αὐτὴν ἔσωσε τὸ μαντάτον,
Στὸν Καμπανέσην, σὲ λαλῶ, ὁποῦ ἦτον εἰς τὸ Ἄργος.
Πολλὰ ἐθλίβη λυπηρὰ διὰ τοὺς ἀῤῥωστημένους,
Ὁποῦ τοὺς ἐκατέσφαξαν ἀπέσω μὲ τὸ ξίφος·
Τὴν χώραν Ἄργους ἄφηκε καλὰ σιταρχημένην·
Καλοὺς στρατιώταις ἄφηκε τοῦ νὰ τήνε φυλάττουν·
Κ' ἐκεῖνος στρέμμα ἔποικεν ἐκεῖθεν ἐν Κορίνθῳ·
Καὶ ἀφοῦ ἐστράφηκεν ἐκεῖ, ἄργησε μὲ τὸν ῥῆγαν
Ἐκεῖνον τοῦ Σαλονικοῦ τὸν μισὲρ Μπονιφάτζιον·
Ἡμέρας γὰρ κἂν ἕξ, ὀκτὼ ἐνέμειναν ἐκεῖσε·
Ὁ ῥῆγας γὰρ ἐζήτησεν ἀπολογιὰν νὰ πάρῃ.
Εἰς τοῦτο τὸν ἐζήτησεν ὁ Καμπανέσης χάριν,
βοήθειαν καὶ πρόβλεψιν νὰ πέσῃ πρὸς ἐκεῖνον,
Νὰ τὸν βοηθήσῃ τίποτε ἀπὸ τὴν βασιλείαν.
Ἐκεῖνος δὲ, ὡς εὐγενὴς καὶ ῥῆγας ὁποῦ ἦτον,
Τοῦ ἔδωκε διὰ χάρισμα τῆς Ἀθηνᾶς τὸ μάντζα [1]·
Μέγαν κύρην [2] τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν,
Ἐκεῖνον ὁποῦ αὐθέντευεν ἐτότε τὴν Ἀθήναν·

doin, l'oncle et le neveu. L'historien, qui est l'oncle, raconte qu'au moment où Boniface assiégeait Corinthe et Napoli de Romanie, il apprit que Geoffroy son neveu, jeté par la tempête au port de Modon, s'était emparé de plusieurs places de la Morée, d'accord avec un Grec du pays; que ce Grec étant mort, son neveu Geoffroy vint trouver Boniface à Napoli de Romanie; que celui-ci lui offrit des terres, mais que le jeune Geoffroy préféra aller en conquérir lui-même en s'associant à son ami Guillaume de Champ-Litte, dit le Champenois, auquel il offrit de relever de lui pour les terres qu'ils conquerraient ensemble. Ils partirent ainsi, selon le vieil historien français, laissant Boniface occupé du siége de Napoli, et marchèrent à Modon avec tous les compagnons qu'ils avaient amenés.

(1) Τῆς Ἀθηνᾶς τὸ μάντζα. Le mot mense ou mensa, dans le droit féodal, désigue certaine portion de terrain avec la demeure du maître. (*Voyez* Glossaire de la basse latinité de Ducauge.) Quelquefois, suivant le Supplément de Charpentier, il s'étendait à la réunion de plusieurs bâtiments de maîtres, avec les forêts, les eaux et tout ce qui en dépendait. On appelait *tenere ad mensam*, tenir sous certaines conditions et moyennant une redevance annuelle payée au possesseur du fonds. Ainsi le *dominium nobile*, c'est-à-dire la suprématie féodale, se trouvait séparée du *dominium utile*, ou possession matérielle. Le chroniqueur a constamment fait passer dans sa langue tous les termes féodaux.

(2) Μέγας κύρ, grand sire. Ce fut plus tard que les seigneurs d'Athènes prirent un autre titre, comme on le verra par la suite de cette chronique, qui donne une explication parfaitement naturelle des événements successivement arrivés dans la Morée pendant tout le temps de l'occupation. Si, avant de composer son Histoire de Constantinople sous les empereurs latins, qui fut son premier ouvrage, Ducange l'eût connue aussi bien qu'après l'impression de son Glossaire grec dans lequel il la cite souvent, il aurait eu moins de peine à débrouiller les premiers temps, et aurait laissé subsister moins d'erreurs sur tout ce qui concerne le Péloponèse. Il en a redressé une bonne partie dans la seconde édition qu'il en avait complétement préparée lui-même et

menses dans l'Euripe[1], et deux autres à Bodonitza[2], qui dépendaient de son royaume, et il ordonna que le Champenois en eût désormais la seigneurie. Le seigneur d'Athènes était de Bourgogne[3]. Les trois seigneurs de l'Euripe dont je viens de parler étaient de Vérone en Lombardie[4]. Le roi Boniface leur écrivit de venir le rejoindre, et, à leur arrivée, il les soumit au Champenois en leur ordonnant de le reconnaître désormais pour seigneur. Après quoi il fit ses adieux au Champenois et partit. Quant à Geoffroy de Ville-Hardoin[5], qui était venu avec le roi de Salonique, il pria le roi, au moment de son départ, de vouloir bien lui permettre de rester en Morée avec son seigneur naturel[6] le Champenois auquel il était particulièrement attaché.

Après que le roi de Salonique fut retourné

Ἐκ τῶν Ἑλλήνων εἶχασι τὸ ὄνομα ἐκεῖνο.
Ὡσαύτως καὶ τὸν ἔδωκε τριὰ μαντζία Εὐρίπου[1],
Τῆς Μουνδενίτζας[2] ἄλλα δυό, τὰ ἐκράτειεν ὁ μαρκέζης,
Νὰ τὰ κρατοῦσιν ἀπ' αὐτὸν, καὶ αὐθέντην νὰ τὸν ἔχουν.
Ὁ αὐθέντης δὲ τῆς Ἀθηνᾶς ἐκ τὴν Πουργουνιὰν ἦτον[3]·
Οἱ δὲ τοῦ Εὐρίπου, ὁποῦ λαλῶ, ἐκεῖνοι τρεῖς αὐθέντες
Ἐκ τὴν Βερόναν ἦσασιν ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν[4].
Ὁρίζει ὁ ῥῆγας, γράφουσι νὰ ἔλθουν πρὸς ἐκεῖνον.
Ἀφοῦ γὰρ ἦλθασιν ἐκεῖ ποῦ ἦτον ὁ Καμπανέσης,
Ὁ ῥῆγας τοὺς ἐπαράδωκεν αὐθέντην νὰ τὸν ἔχουν·
Ἀπαῦτο ἀπεχαιρέτησεν, ὑπᾶ εἰς τὴν ὁδόν του.
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζιοφρὲς[5] ὁποῦ ἦλθε μετ' ἐκεῖνον
Τὸν ῥῆγαν Σαλονίκης τε, ὡς ἦλθε νὰ μισεύσῃ,
Οὕτως γὰρ εἶπε πρὸς αὐτὸν καὶ ἐπαρακάλεσέ τον,
Νὰ ἔχῃ συμπάθειον ἀπ' αὐτὸν, ἐκεῖ νὰ ἐναπομείνῃ
Μ' ἐκεῖνον τὸν αὐθέντην του, τὸν εἶχε φυσικόν του[6],
Τὸν Καμπανέσην οὗ λαλῶ, ὁποῦ πολλὰ ἐπεθύμα.
Ἀφόντου γὰρ ἐμίσευσεν ὁ ῥῆγας Σαλονίκης,

que j'ai publiée le premier conformément à l'exemplaire corrigé de sa main, déposé à la Bibl. R.; les derniers livres y sont presque entièrement refondus. (Voy. ma Collection des chroniques nationales, t. I et II.)

(1) L'Euripe est le détroit placé entre l'île d'Eubée et la Béotie, et dans lequel la tradition prétend qu'Aristote se précipita par désespoir de n'avoir pu deviner les causes du flux et du reflux. L'Euripe se prend ici pour la côte qui longe le détroit. Les trois seigneuries mentionnées ici paraissent être celles de Chalcis ou Négrepont, d'Oréos et de Carystos, dont le nom a été changé par les Italiens en Castel-Rosso, et par les Français en Château-Roux.

(2) Μουνδενίτζα. Étienne de Byzance croit que Dodone et Bodone sont un même nom. M. Pouqueville pense que le canton de Bodonitza a pris son nom de la Dodone thessalique, dont Suidas plaçait le temple près de l'ancienne Larisse. Le Bodonitza mentionné dans le texte est près des Thermopyles.

(3) Le seigneur d'Athènes s'appelait Othon de La Roche, et ce ne fut que plus tard qu'il devint duc d'Athènes. Rhamnusio le prétend originaire de La Rocca, ville de Mont-Ferrat, sur le Tanaro. Albéric de Trois-Fontaines a été bien informé en le disant fils d'un Pons de La Roche en Bourgogne. Dunod, dans son Nobiliaire de Bourgogne, donne sur cette famille des renseignements dont j'ai vérifié l'exactitude sur les lieux. Othon, fils de Pons de La Roche, était seigneur de Ray en Franche-Comté. Il conquit Athènes, puis Thèbes, et quelques années après prit Argos en 1212 et ne quitta le Levant, pour retourner dans ses terres de famille, qu'après 1220. Il laissa alors sa seigneurie à Guy, son neveu, fils de son frère cadet, Pons de La Roche. Un morceau de la vraie croix qu'Othon de La Roche avait rapporté de la Croisade s'est conservé jusqu'à nos jours, comme faisant partie de la substitution de la terre de Ray qui, par le mariage de la dernière héritière, Rose de Ray, avec Alexandre de Marmier, a passé aux héritiers de la famille Marmier. Dans une visite que je fis au possesseur actuel de Ray, le marquis de Marmier, j'ai revu cette relique déposée par sa mère dans l'église de Ray, mais comme propriété de famille, et j'ai retrouvé parmi les papiers un titre daté d'Athènes par lequel le duc prescrit à son frère de Ray de donner en son nom à l'église de Ray quelques arpents de terre en expiation de certaines fautes commises par lui. J'ai prié M. de Marmier de m'envoyer cet acte dont j'avais conservé le souvenir. Si on peut le retrouver, je l'ajouterai en Appendice.

(4) Ἐκ τὴν Βερόναν ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν. Je trouve, dans la description des îles de l'Archipel, par le Flamand Dapper, qu'un certain noble de Vérone, appelé Raban, ou, selon d'autres, Reinier dalle Carceri, s'empara de l'île de Négrepont, et la vendit plus tard aux Vénitiens, en 1210. Spon et Wheeler citent l'inscription suivante, gravée sur une colonne à Chalcis, aujourd'hui Négrepont, et qui montre qu'en effet cette ville avait des gouverneurs vénitiens :

ANNO AB INCARNATIONE DNI. NRI. JHU. XRI.
MILLE CCLXXIII MES. MAIO OPUS FEC.
INCHOARI NOBIL. VIR DNUS NICOLAUS
MILLIONI BAJUL. NIGROPONTIS ET EJUS
CONSILIARII DNI MICHEL DE ANDRO ET
PETRUS NAVAJARO IN HONOREM DEI ET
BEATI MARCI EVAG.

C'est-à-dire : « L'an de l'incarnation de N. S. J.-C., 1273, noble seigneur Nicolas Millioni, bail de Négrepont, et ses conseillers, Michel d'Andro et Pierre de Navagero, ont fait commencer cet ouvrage au mois de mai, en l'honneur de Dieu et de saint Marc l'évangéliste. »

On trouve, près du rivage et du même côté, les restes d'un vieux château fortifié.

(5) Neveu de l'historien.

(6) La famille de Ville-Hardoin était champenoise.

dans son royaume, Geoffroy, qui était resté avec le Champenois, interrogea les principaux Grecs[1] du pays qui connaissaient les contrées, les places fortes et les villes de tout le Péloponèse, que nous nommons aujourd'hui Morée, et les pria de lui expliquer tout ce qui était relatif à l'état de toutes ces choses. Dès qu'il fut suffisamment instruit par ces interrogatoires, il adressa la parole au Champenois et lui dit :

« Seigneur, étranger à ce pays, j'ai consulté les principaux Grecs qui sont avec vous. J'ai appris d'eux le véritable état des choses et me suis en quelque sorte assuré par mes yeux de ce qui concerne les places fortes de Corinthe, d'Argos et d'Anaplion[2] et de la force qu'elles peuvent avoir. Si vous voulez vous arrêter à les cerner, vous perdrez tout le fruit de votre expédition et serez ainsi déçu dans vos projets; ces places étant fortes et bien approvisionnées, il vous sera impossible de les prendre ni par les armes ni par la famine. Mais d'honnêtes habitants du pays m'ont assuré que depuis Patras jusqu'à Coron[3] les villes sont situées sur un terrain plat[4] et qu'on n'y rencontre plus que des plaines et des forêts qu'il vous est facile de traverser avec vos troupes. Quand les villes seront conquises, les forts ne pourront résister longtemps. Donnez donc ordre à vos bâtiments de vous suivre par mer. Nous, nous avancerons par terre, et lorsque nous aurons opéré notre jonction, j'espère en la clémence de Dieu que nous ferons la conquête du pays. »

Le noble Champenois remercia vivement son maréchal[5] de l'avis qu'il lui ouvrait. Il donna ordre qu'on approvisionnât la ville de Corinthe, y laissa de bonnes troupes pour la garder, et, suivant les conseils de messire Geoffroy, se mit aussitôt en route. Ils arrivèrent à Patras, d'où ils marchèrent sur Andravida, où étaient réunis les principaux des plaines de la Morée. Messire Geoffroy en homme sage les convoqua tous et leur dit :

« Archontes[6], mes amis, mes frères et mes

Ἐνέμειν' ὁ μισὶρ Τζεφρὲς μετὰ τὸν Καμπανέσην·
Τοὺς ἄρχοντας ἐρώτησε, τοὺς τοπικοὺς Ῥωμαίους[1],
Ὁποῦ τοὺς τόπους ἤξευραν, τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις,
Ὅλης τῆς Πελοποννήσου, ὅσον κρατεῖ ὁ Μορέας,
Τοῦ νὰ τοῦ ἑρμηνεύσουσι τοῦ καθενὸς τὴν πρᾶξιν.
Καὶ ὅσον ἐρώτησε καλὰ, καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸν Καμπανέσην λάλησε, καὶ πρὸς ἐκεῖνον λέγει.
« Αὐθέντη, ἐγὼ ὡς ξενικὸς ἄνθρωπος δὲ τοῦ τόπου,
« Ἐρώτησα τοὺς ἄρχοντας ὁποῦ 'ναι μετὰ σένα,
« Καὶ ὡς ἐπληροφορήθηκα ἀπ' αὔτους τὴν ἀλήθειαν,
« Καὶ εἶδα ὀφθαλμοφανῶς τὸ κάστρον τῆς Κορίνθου,
« Τοῦ Ἄργους καὶ τοῦ Ἀναπλιοῦ[2], τὴν δύναμιν τὴν ἔχουν,
« Ἂν θέλῃς νὰ καθίζεσαι, νὰ τὰ παρακαθίζῃς,
« Χάνεις τὰ ἐπιχειρήσεις, ἀπεργωμένος εἶσαι.
« Τὰ κάστρη εἶναι δυνατὰ, καλὰ σιταρχημένα,
« Καὶ οὐδὲν τὰ δύνεσαι ποσῶς μὲ πόλεμον νὰ τὰ ἔχῃς.
« Ἐγὼ γὰρ ἔμαθα καλὰ ἀπὸ καλοὺς ἀνθρώπους.
« Ἀπαὶ τὴν Πάτραν ἔμπροσθεν μέχρις εἰς τὴν Κορώνην[3]
« Ἡ χώραις ἔν' ἁπλώτεραις[4], κάμποι δὲ καὶ δρυμῶνες,
« Ν' ἀπέρχεσαι ἐλεύθερα μὲ ὅλα τὰ φουσάτα.
« Καὶ ἀφοῦ κερδήσεις τὰ χωριὰ, καὶ νά σε προσκυνήσουν,
« Τὰ κάστρη ἐὰν μείνουσιν, ὡσότε νὰ βαστάξουν;
« Ὅρισον γὰρ τὰ πλευτικὰ νὰ ὑπάσι τῆς θαλάσσης,
« Καὶ ἐμεῖς ἂς ὑπαγίνωμεν ὅλοι ἐκ τὴν στερέαν·
« Καὶ ἀφοῦ σώσωμεν ἐκεῖ, ὅπου ἔχεις τὸν λαόν σου,
« Μὲ τοῦ Θεοῦ τὸ ἔλεος τὸν τόπον νὰ κερδήσῃς. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ εὐγενὴς αὐτὸς ὁ Καμπανέσης,
Μεγάλως εὐχαρίστησε τὸν πρωτοστράτορά[5] του.
Ὥρισε καὶ ἐσιτάρχησαν τὴν χώραν τῆς Κορίνθου·
Φουσάτα ἄφησε καλὰ, ὅπως νὰ τὴν φυλάττουν.
Καὶ ὡς τὸ εἶπεν ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, καὶ ἐκαθοδήγησέ το,
Οὕτως καὶ τὸ ἐπλήρωσε, κ' ἐπῆρε τὴν ὁδόν του.
Ἀπαὶ τὴν Πάτραν ἦλθασι, στὴν Ἀνδραβίδα σῶσαν,
Ἐκεῖ ὁποῦ ἦσαν οἱ ἄρχοντες τοῦ κάμπου τοῦ Μορέως.
Ἐτότε ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Ἐσύναξε τοὺς ἄρχοντας, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἄρχοντες[6], φίλοι, ἀδελφοὶ καὶ καλοί μου συντρόφοι,
« Ἐσεῖς ὁρᾶτε, βλέπετε ἐτοῦτον τὸν αὐθέντην,

(1) Le texte dit Ῥωμαίους, les Grecs ayant conservé toujours le nom de Romains depuis la translation de l'empire à Byzance.

(2) Ἀνάπλιον, aujourd'hui Naupli, ou Napoli de Romanie.

(3) Κορώνη, l'ancienne Colonis, située sur le golfe de Messénie (voyez Pouqueville, t. V, p. 113), à 15 milles de Modon.

(4) L'ancienne Colonis, aujourd'hui Petalidi, est en effet située dans la plaine; mais la nouvelle Coroné, dont le territoire est limitrophe de celui de l'ancienne, est située à mi-côte, et la citadelle est bâtie sur une hauteur qui domine tout le golfe messénien.

(5) Πρωτοστράτωρ, maréchal. Geoffroy, oncle de celui-ci, était maréchal de Romanie, tandis que le neveu n'était sans doute que maréchal de la Morée. Quelques-uns des chroniqueurs le désignent comme sénéchal de Romanie.

(6) C'est quelquefois le nom d'une magistrature; mais ici cela signifie uniquement les principaux habitants du pays.

bons compagnons! voyez-vous ce chef franc venu dans votre pays pour le soumettre? Ne croyez pas que son intention soit de faire du butin, de vous enlever vos bestiaux et vos biens, et de disparaître ensuite. Je sais que je vois en vous des hommes sensés, et je vais vous parler avec franchise. Voyez ces troupes! voyez l'éclat extérieur dont leur chef est environné! C'est un prince, c'est un roi dont le but est la conquête. Vous, mes amis, vous n'avez aucun chef qui puisse vous secourir. Si nos troupes se mettaient à parcourir et à piller votre pays, elles réduiraient en captivité les habitants de vos campagnes et massacreraient beaucoup de monde, et votre repentir serait alors inutile. Il convient donc de penser d'avance à ce qui serait plus avantageux pour vous. Venez et faisons ensemble un traité, afin d'éviter le pillage, la captivité et les massacres qui pourraient menacer vos familles. Vous qui êtes des hommes sensés et ne pouvez manquer d'avoir de l'influence sur les autres Grecs qui sont tous vos parents, vos amis ou vos compagnons, préparez leurs esprits et engagez-les à se soumettre de bonne volonté. »

Dès que les principaux des Grecs l'eurent entendu, ils le saluèrent respectueusement et envoyèrent leurs messagers partout où ils croyaient trouver quelqu'un de leurs parents ou de leurs amis. Ils les informèrent de ce qui s'était passé et leur envoyèrent une garantie du Champenois portant : que ceux qui viendraient le reconnaître conserveraient tout leur patrimoine et qu'on leur accorderait même quelque chose en sus, et que ceux qui auraient des talents et voudraient les rendre utiles au nouveau souverain parviendraient aux plus grands honneurs.

Quand les principaux Grecs et la communauté du pays furent instruits de cette proposition, ils commencèrent à affluer de toutes parts pour venir reconnaître le Champenois. Les chefs de la Morée et de toute la Messarée[1] se réunirent alors à Andravida et firent un traité avec le Champenois aux conditions suivantes : les fils de familles distinguées[2], qui avaient des priviléges, devaient les conserver en proportion de leurs biens. Les hommages[3] et les avantages militaires devaient être répartis dans la même proportion. Le surplus appartenait de droit aux Francs. Quant aux habitants des campagnes, ils devaient rester sur le même pied qu'ils étaient sous la domination grecque.

On envoya alors six des principaux Grecs et six des Francs pour faire le partage du

« Ὁποῦ ἦλθεν εἰς τοὺς τόπους σας, διὰ νὰ τοὺς κερδίσῃ·
« Μηδὲν σκοπεῖτε, ἄρχοντες, ὅτι διὰ κοῦρσον ἦλθε,
« Νὰ πάρῃ ζῶα, ῥοῦχά τε, καὶ τότε νὰ παγένῃ.
« Ὁρῶ σας γὰρ ὡς φρόνιμους, καὶ καθαρὰ σᾶς λέγω.
« Θωρεῖτε τὰ φουσάτα του, τὴν παῤῥησιὰν τὴν ἔχει·
« Αὐθέντης εἶναι, βασιλεὺς, καὶ θέλει νὰ κερδίσῃ.
« Ἐσεῖς αὐθέντη οὐκ ἔχετε τοῦ νὰ σᾶς βοηθήσῃ.
« Καὶ ἂν δράμουν τὰ φουσάτα μας, τὸν τόπον σας κουρσεύουν,
« Νὰ αἰχμαλωτίσουν τὰ χωριά, καὶ νὰ σφαγοῦν ἀνθρῶποι·
« Ὕστερον τί νὰ πήσετε, ὡσὰν σᾶς μετανώσῃ;
« Λοιπὸν ἐμένα φαίνεται διὰ καλήτερόν σας
« Νὰ πήσωμεν συμβίβασιν, νὰ λείψωσιν οἱ φόνοι,
« Τὰ κοῦρση κ' αἱ αἰχμαλωσιαῖς ἀπὸ τὰ γονικά τους·
« Καὶ σεῖς ὁποῦ εἶσθε φρόνιμοι, κ' ἠξεύρετε τοὺς ἄλλους,
« Ποῦ συγγενεῖς σας βρίσκονται, φίλοι σας καὶ συντρόφοι,
« Πήσετε πρᾶξιν εἰς αὐτοὺς, διὰ νὰ προσκυνήσουν. »
Ὡς τ' ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες, ὅλοι τὸν προσκυνοῦσι·
Καταπαντόθεν ἔστειλαν τοὺς ἀποκρισαρίους,
Ἔνθα ἠξευραν, ὅτ' ἦσασι φίλοι καὶ συγγενεῖς τους·
Τὸ πρᾶγμα τοὺς ἐμήνυσαν, καὶ ἐπληροφόρησάν τους·
Ἀφροντιστιὰν τοὺς ἔστειλαν ἀπὸ τὸν Καμπανέσην,
Ὅσοι θελήσουν νὰ ἔλθοῦν, νὰ ἔχουν προσκυνήσει,
Τὰ γονικά τους νὰ ἔχωσι, καὶ πλέον νὰ τοὺς δώσουν·
Ὅσοι ἀξίζουν καὶ ὠφελοῦν, τιμὴν νὰ ἔχουν μεγάλην.
Ὡς τ' ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸν ὁμοίως,
Ἄρχισαν καὶ ἐρχόντησαν, καὶ ὅλοι ἐπροσκυνοῦσαν.
Καὶ ἀφόντου ἐσυνάχθησαν ἐκεῖ στὴν Ἀνδραβίδα,
Τ' ἀρχοντολόγι τοῦ Μορέως καὶ ὅλης τῆς Μεσαρέας[1],
Ἐποίησαν συμβίβασιν μετὰ τὸν Καμπανέσην.
Ὅλα τὰ ἀρχοντόπουλα[2], ὁποῦ εἴχασι προνοίαις,
Νὰ ἔχωσιν ὁ καθεὶς πρὸς τὴν οὐσιὰν τὴν εἶχε
Τὴν ἀνθρωπιὰν[3] καὶ τὴν στρατιὰν τόσην τοῦ τὰ τοῦ μένῃ·
Τ' ἄλλο τὸ περισσότερον τὸ μοιράζουν οἱ Φράγκοι.
Καὶ οἱ χωριάταις τῶν χωριῶν νὰ στέκουν ὡς τοὺς ηὗραν.
Ἄρχοντας ἓξ ἐξήβαλαν καὶ ἄλλους ἓξ Φράγκους,
Ὅπως νὰ ἐμοιράσουσι τὸν τόπον καὶ προνοίαις.

(1) Μεσαρέα. Probablement la partie intérieure du Péloponèse, l'ancienne Arcadie, si toutefois le manuscrit est correct et qu'on n'ait pas voulu ici désigner la Messénie, car ce nom ne se trouve ni dans Mélétius, ni dans Étienne de Byzance.

(2) Ἀρχοντόπουλα. Ce que nous appelions en vieux français les Varlets, les fils de nobles.

(3) Le chroniqueur traduit ici par Ἀνθρωπιὰ le nom français *hommage*. Plus souvent il se contente de le gréciser et de dire ὁμάζιον.

pays et des terres privilégiées. Tandis qu'on s'occupait de cette répartition, messire Geoffroy, le maréchal, vint exposer au Champenois l'avis suivant :

« Seigneur, lui dit-il, songez que vous êtes ici loin de votre famille, que vous avez beaucoup de troupes de terre à entretenir à vos frais, et que votre marine vous coûte encore plus que vos troupes de terre. Je vous conseille donc de ne pas perdre inutilement votre temps et de ménager le monde que vous avez. J'ai appris des principaux Grecs que non loin d'ici se trouve le fort de Ponticos[1], situé sur la mer; c'est là que nous devons diriger nos pas. Plus loin, sur la même direction, vient la place d'Arcadia[2], et ensuite Coron; un peu plus loin est Calamata[3]. Ces quatre places que je vous nomme sont situées sur la mer. Pendant que nous avons nos bâtiments, dirigeons-nous donc de ce côté pour prendre les châteaux qui dominent ces ports, afin d'occuper toutes les situations avantageuses qu'il nous sera possible d'avoir dans la contrée. »

Le Champenois et tous ceux qui faisaient partie de son conseil louèrent beaucoup l'avis ouvert par messire Geoffroy et l'adoptèrent. Ils mirent leurs troupes sur pied et firent avancer leurs bâtiments. Arrivés devant Ponticos, ils attaquèrent le château qui était très faible et le prirent d'assaut. Ils y établirent une bonne garnison; et, après avoir approvisionné la place, les bâtiments se mirent en mouvement et gagnèrent la haute mer, tandis que les troupes de terre se dirigeaient sur Arcadia où elles devaient rejoindre la flottille et se reposer quelques instants.

Arrivés devant Arcadia, ils étaient bien décidés à n'attaquer la ville que lorsque la flottille serait approchée et pourrait attaquer en même temps le château situé sur la mer et dominant le port; mais quelques troupes d'infanterie, ayant engagé le combat sans ordre, pénétrèrent dans les faubourgs de la ville d'Arcadia, et tuèrent à coups de sabre ceux qu'ils surprirent; le reste se sauva dans le château.

Καὶ ἔσον ἐκατέστησαν αὐτὰ ὁποῦ σὲ γράφω,
Ἦλθεν ὁ πρωτοστράτορας μισὶρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος,
Εἰς τὴν βουλὴν τὴν εἶχασι λέγει τοῦ Καμπανέση·
« Αὐθέντα, πρέπει νὰ σκοπῇς καὶ νὰ ἔχῃς καταλάβει,
« Ὅτι εὑρίσκεσαι μακρεὰ ἀπὸ τὰ γονικά σου·
« Φουσάτα ἔχεις ἐδῶ πολλὰ ποῦ ἔν' εἰς ἔξοδόν σου·
« Τὰ πλευτικὰ ἀξίζουσι πλέον ἐκ τὰ φουσάτα·
« Εἰς τοῦτο λέγω πρὸς ἐσὲ, καὶ συμβουλεύω σέ το,
« Τοῦ νὰ μὴ χάνῃς τὸν καιρὸν καὶ τὸν λαὸν τὸν ἔχεις.
« Ἐγὼ πληροφορήθηκα ἀπαὶ τοὺς ἄρχοντάς σου·
« Ἐδῶ κοντὰ εὑρίσκεται τοῦ Ποντικοῦ[1] τὸ κάστρον,
« Κ' ἔν' ἄνω εἰς τὴν θάλασσαν· ἐκεῖ ἂς ἀπελθοῦμεν.
« Ἀπαύτου ἔν' ἡ Ἀρκαδιὰ[2], εἶθ' οὕτως ἡ Κορώνη·
« Ὀλίγον ὀλίγον πρὸς ἐκεῖ ἔνι ἡ Καλαμάτα[3]·
« Τὰ κάστρ' αὐτὰ τὰ τέσσερα ὁποῦ εἶπα καὶ ὀνομάζω
« Ποῦ ἔν' ἄνω εἰς τὴν θάλασσαν, τοῦτο σὲ λέγω, αὐθέντη,
« Ἕως ἔχομεν τὰ πλευτικὰ, ἐκεῖ ἂς ἀπελθοῦμεν,
« Τὰ κάστρ' αὐτὰ νὰ πάρωμεν, ὁποῦ ἔχουν τοὺς λιμιῶνας,
« Εἰς τὴν μερεὰν ὁποῦ βολεῖ καὶ ἔχομεν ἐπιδέξιον. »

Ἤκουσαν τοῦτ' ὁ εὐγενὴς αὐτὸς ὁ Καμπανέσης,
Καὶ ὅλοι γὰρ οἱ ἕτεροι ὁποῦ ἦσαν τῆς βουλῆς του,
Τὸν σὶρ Τζεφρὲν ἐπαίνεσαν, τὸν λόγον του ἐστέρξαν.
Ὤρθωσαν τὰ φουσάτα τους, ὁμοίως καὶ τὰ πλοῖα·
Στὸν Ποντικὸν ἐσώσασι, καὶ πόλεμον ἐδῶκαν.
Τὸ κάστρον ἦτον ἀχαμνὸν, ἀπὸ σπαθιοῦ τὸ πῆραν·
Εἰς φύλαξιν ἐβάλασι καλὸν λαὸν ἀπέσω·
Καὶ ἀφότου ἐσιτάρχησαν τοῦ Ποντικοῦ τὸ κάστρον,
Τὰ πλευτικὰ ἐκίνησαν, τὴν θάλασσαν ὑπᾶσιν,
Ἐκεῖνοι γὰρ ἐκ τὴν στερεὰν στὴν Ἀρκαδιὰν ἐδῶσαν,
Νὰ πιάσουσι τὰ πλευτικὰ, καὶ ἀνάπαυσιν νὰ ἔχουν.
Ἐνταῦτα ἐπήρασι βουλὴν τὸ κάστρον νὰ πολεμήσουν
Ἐτότ' ἐκείνην τὴν φορὰν ὁποῦ ἐκεῖ εἰσῆλθον·
Καιρὸν ἔχουν τὰ πλευτικὰ νὰ ἔλθουν εἰς τὸ κάστρον,
Ποῦ ἔν' ἄνω στὴν θάλασσαν, καὶ ἔχουσι λιμένα·
Ὅμως τινὲς ἐκ τὸν λαὸν, ἀπὸ τὰ πεζικά τους,
Ἐδράξασιν εἰς πόλεμον, σεβαίνουν εἰς τὸ ἔξω·
Ὅσους ἐφθάσαν μὲ σπαθιὰ, ἀπέθαναν εὐθέως·
Ὅσοι δὲ πάλιν ἔφυγαν, ἐσέβησαν στὸ κάστρον.

(1) Τοῦ Ποντικοῦ τὸ κάστρον, le château de Ponticos. M. Pouqueville appelle ce lieu Pundico-Castron, Château-des-Rats, et rapporte que ce nom lui vient de la ressemblance du cap sur lequel il est bâti avec un de ces animaux. Suivant lui, les gens du pays assurent que le château actuel a été bâti par Geoffroy de Ville-Hardoin. Plus on avancera dans la lecture de cette chronique, plus on sera convaincu de sa parfaite conformité avec les traditions locales.

(2) Arcadia occupe l'emplacement de l'ancienne Cyparisséis ou Cyparissia. Cette ville, située au penchant des escarpements du promontoire Platanistas, et près de la rivière Néda, commande les chemins qui conduisent de l'Élide dans la Messénie. On avait cru jusqu'ici qu'Arcadia était l'ancien évêché de Christianopolis, mais M. Boblaye a trouvé les ruines de cette ville épiscopale au village de Christianos, à douze kilomètres au sud d'Arcadia. (Expéd. scient. en Morée, mém. de P. Boblaye, p. 116.)

(3) Calamata, située à dix minutes de la mer, au fond du golfe de Messénie, paraît avoir succédé à l'ancienne ville de Pheræ, où aboutissait la route directe de Sparte à la Messénie, suivant Tite-Live, et de Sparte à Pylos, suivant Homère. (Voyez le mém. de P. Boblaye, p. 104.)

Après ces événements, les Francs se mirent en marche du côté de Modon[1]. La place était déserte et toute bouleversée. Les Vénitiens l'avaient détruite quelque temps auparavant, parce que les Grecs, qui y avaient leur marine, entravaient, à l'aide de leurs bâtiments, les opérations maritimes des Vénitiens et sortaient de ce port pour porter dommage aux places vénitiennes. Les Francs sortirent ensuite de Modon et se dirigèrent sur Coron. Ils trouvèrent également cette place dans le plus mauvais état, aussi bien sous le rapport de ses murailles que de ses tours. C'était comme une espèce de caverne profondément enfoncée dans l'intérieur d'un rocher. La marine franque, à son arrivée, cerna la place. La cavalerie et l'infanterie commencèrent l'attaque par terre. Ils dressèrent leurs trébuchets, la serrèrent de près et ne permirent pas aux assiégés de se montrer sur les murailles. Effrayés du nombre des troupes franques et de leur audace guerrière, les assiégés capitulèrent et convinrent de rendre la place à condition que les Francs jureraient de leur conserver leurs maisons et toutes leurs propriétés. Le maréchal, messire Geoffroy, n'hésita pas à leur assurer ces avantages par serment, et les hostilités cessèrent. Les Francs entrèrent dans la place, en prirent possession, l'approvisionnèrent et y mirent une garnison. Ils partirent le lendemain, et arrivèrent à Calamata. La place était peu habitée et avait assez bien l'apparence d'un couvent. A leur arrivée ils l'attaquèrent et la prirent d'assaut. Les vainqueurs accordèrent à cette ville les mêmes avantages qu'aux autres places.

Lorsque ces nouvelles parvinrent aux Grecs de l'intérieur du pays, de Nicli[2], de Veligosti[3] et de Lacedemonia[4], tous se rassemblèrent, fantassins et cavaliers. Leurs bâtiments arrivèrent de Melingos[5]. Les habitants des villages de Laconie[6] y vinrent aussi en toute hâte, et délibérèrent sur la manière dont ils devaient combattre l'ennemi. Ils se tinrent à Capsikia[7], dans l'endroit portant le nom d'Olivète[8] de Condoura. Leur armée s'élevait à quatre mille hommes, fantassins et cavaliers.

Les Francs apprirent bientôt leurs mouvements par les Grecs qui les accompagnaient et

Εἰς τοῦτο πάλιν ὥρθωσαν νὰ ὑπᾶν εἰς τὴν Μεθώνην[1].
Τὸ κάστρον ἦτον ἔρημον, καὶ ὅλο χαλασμένον,
Ὀποῦ τὸ ἐχαλάσασιν ὀμπρὸς οἱ Βενετίκοι·
Διοῦ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι ἐκεῖ τὰ πλευτικά τους,
Ἐμπόδιζαν καὶ ἐκούρσευαν τῆς Βενετιᾶς τὰ κάστρη.
Καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐκίνησαν, ὑπᾶν εἰς τὴν Κορώνην.
Ηὗραν τὸ κάστρον ἀχαμνὸν ἐκ τείχων τε καὶ πύργων·
Εἰς βράχον ἦτον σπήλαιον πολλὰ ἀφιερωμένον·
Ὡς ἔσωσαν τὰ πλευτικά, τὸν γύρον ἐγυρίσαν·
Οἱ καβαλλάροι καὶ πεζοὶ τὸν πόλεμον ἀρχίσαν·
Τὰ τριμπουτζέτα ἔστησαν, καὶ ἐσυχνασάσί τους·
Καὶ ἄδειαν οὐκ εἴχασιν εἰς τοῖχον νὰ σταθοῦσι
Ἐκεῖνοι γὰρ οἱ Κορωναῖοι, ὁποῦ ἦσαν εἰς τὸ κάστρον,
Τὸ ἰδεῖν τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ, τὸ θράσος τοῦ πολέμου,
Ἐλάλησαν καὶ εἴπασι συμπάθειον νὰ ἔχουν,
Τὸ κάστρον νὰ τοὺς δώσουσι, μόνον νὰ τοὺς ὀμώσουν,
Νὰ ἔχουσι τοὺς οἴκους των μετὰ τῶν γονικῶν τους·
Ὁ πρωτοστράτωρ τ' ἤκουσε μισὶρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος,
Εὐθὺς ὅρκον τοὺς ἔδωσεν, ὁ πόλεμος ἐπαύθη,
Οἱ Φράγκοι ἀπίσω ἐσέβησαν, τὸ κάστρον ἐπαραλάβαν·
Σιτάρχησιν ἐβάλασιν, ὁμοίως καὶ λαόν τους.
Τὴν αὔριον ἐκίνησαν, ὑπᾶν 'ς τὴν Καλαμάταν.
Τὸ κάστρον ἦτον μοναξόν, ὡς μοναστῆρι ἦτον·
Τόσον ἐπολεμῆσάν το, ἀπὸ σπαθὶ τὸ ἐπῆραν.
Μὲ συμφωνίαις τὸ ἔδωκαν αὐτοὶ ὥσπερ οἱ ἄλλοι.
Ὡς τὸ ἐμάθαν οἱ Ῥωμαῖοι ἀπίσω ἀπαὶ τὸ Νίκλι[2],
Ἐκεῖνοι τῆς Βελιγοστῆς[3] καὶ Λακεδαιμονίας[4],
Ὅλοι ὁμοῦ ἐσυνάχθησαν, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
Ἐκ τὸν ζυγὸν τοῦ Μελιγγοῦ[5] ἦλθαν τὰ πλεύτικά τους·
Ἦλθαν τοῦ Λάκου[6] τὰ χωριά, ἐπέρνουσι τὰ κούρση·
Εἶπαν καὶ ἐβουλεύθησαν, πῶς νὰ τοὺς πολεμήσουν.
Ἐκεῖ ἐπαρεσύρθησαν, τὸ λέγουν Καψικίαν[7],
Ὁποῦ τὸ λέγουν ὄνομα στὸν Κούνδουρου ἐλαιῶνα[8].
Χιλιάδαις ἦσαν τέσσαρες πεζοὶ καὶ καβαλλάροι.
Οἱ Φράγκοι γὰρ τὸ ἔμαθαν πάλιν ἐκ τοὺς Ῥωμαίους,
Ποῦ ἐπερπατοῦσαν μετ' αὐτούς, καὶ ἤξευραν τοὺς τόπους·

(1) Μεθώνη, Modon, l'ancienne Méthone, est aujourd'hui défendue par un fort bâti sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, en face de l'île Sapienza.

(2) Νίκλι. M. Boblaye a prouvé que cette ville doit être placée à l'endroit où se trouve aujourd'hui Palæo-Moukli ou Tégée; je me suis conformé à ses consciencieuses et intelligentes observations.

(3) Βελιγοστή, sur l'Eurotas, près de l'ancienne Leuctre, aujourd'hui Leondari.

(4) Λακεδαιμονία. Près de l'ancienne Sparte.

(5) Μελίγγος. Les Mélinges étaient une ancienne tribu slave dont on retrouve des restes dans le mont Taygète. Un village de Tzaconie porte encore le nom de Melingon.

(6) Λάκος, altération de Λακωνία, Laconie.

(7) Καψικία. M. Zinkeisen la place près de l'ancienne Mantinée, à l'ouest.

(8) Lieu planté d'oliviers, 'ς τὸν Κούνδουρου ἐλαιῶνα. Il y a aussi dans la Mégaride une bourgade du nom de Condoura où l'on trouve encore beaucoup d'oliviers, mais l'Olivète de Condoura du texte est en Arcadie, près de Capsikia.

qui connaissaient le pays; ils s'avancèrent alors, et le combat s'engagea entre eux. Les Francs n'étaient, à ce que je pense, qu'au nombre de sept cents hommes, fantassins et cavaliers. Avec ce petit nombre ils triomphèrent pourtant des Grecs, qui n'avaient pas hésité à commencer l'attaque contre un ennemi qu'ils voyaient si peu nombreux, mais qui s'en repentirent profondément ensuite après la mauvaise issue de leur tentative. Mais pourquoi vous rapporterais-je tous ces détails, et à quoi cela vous servirait-il? Les Francs gagnèrent la bataille. La plus grande partie des ennemis furent tués, et il n'en échappa qu'un bien petit nombre. C'est le seul combat que les Grecs livrèrent à l'époque où les Francs soumirent la Morée.

Dès que les Francs se furent rendus maîtres de Calamata, ils examinèrent le pays, qu'ils trouvèrent beau et parfaitement agréable, par la variété de ses plaines, de ses collines, de ses eaux et de ses prairies. Le Champenois ordonna alors à tous ses bâtiments de retourner au lieu d'où ils étaient venus, attendu que les principaux de la Morée lui assurèrent qu'ils n'en avaient plus besoin, et il en fit, avant tout, descendre les arbalétriers, ainsi que toutes les armes et les munitions. Il tint ensuite conseil pour décider sur quel point il devait marcher. Les Grecs, qui étaient des premiers de son conseil, l'engagèrent à se diriger d'abord sur Veligosti, et de là sur Nicli, deux des plus grandes villes de la Morée, qui étaient situées dans la plaine et dont il était facile de se rendre maître, et à se porter ensuite sur Lacedemonia; mais son maréchal, messire Geoffroy, lui conseilla de marcher plutôt sur Arcadia, et de prendre cette place pour agrandir son territoire. « Envoyons, dit-il, à Araclovon[1], où le défilé est le plus resserré, dans l'endroit appelé Scorta[2], et où se trouve un petit fort[3], situé sur une position escarpée et destiné à défendre le passage. On m'a dit que cette position est occupée par un brave guerrier de la famille des Boutzara, et qui porte le surnom de Doxapatris[4]. Quand nous serons maîtres de cette position et que nous aurons agrandi notre territoire, nous pourrons alors plus facilement marcher sur les autres places. »

Le Champenois se rendit à cet avis de son maréchal, et donna ordre aux trompettes de sonner aux champs. Tout le monde sauta à cheval, et on se mit en marche. Ils arrivèrent devant

Ἐκεῖ τοὺς ἐπαράσυραν, ἦλθαν καὶ πύρασί τους,
Καὶ πόλεμον ἐδώκασιν οἱ Φράγκοι καὶ Ῥωμαῖοι·
Οἱ Φράγκοι μόνον ἦσασι, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι,
Μόνον καὶ ἑπτακόσιοι· τόσους ἐγνωμιάζω.
Διὰ τοῦτο ἐσφάλαν οἱ Ῥωμαῖοι, τὸν πόλεμον ἀρχίσαν·
Μὲ προθυμιὰν τοὺς ἄρχισαν, ὀλίγους τοὺς ἐβλέπαν·
Ὕστερον μετανόησαν, κακὸν πρᾶγμα ἐπῆκαν.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλά; καὶ τί διάφορόν μου;
Τὸν πόλεμον ἐκέρδησαν τότε ἐκεῖν' οἱ Φράγκοι·
Ἄλλους ἐκατασφάξασιν, ὀλιγὸν τοὺς ἐφύγαν·
Αὐτὸν μόνον τὸ πόλεμον ἔπηκαν οἱ Ῥωμαῖοι
Εἰς τὸν καιρὸν ὁποῦ ἐκέρδησαν οἱ Φράγκοι τὸν Μορέα.
Ἀφόντου ἐκερδήσασι τὴν Καλαμάτα οἱ Φράγκοι,
Εἶδαν τὸν τόπον ἔμνοστον, καλὸν, χαριτωμένον,
Τοὺς κάμπους γὰρ καὶ τὰ νερὰ, τὸ πλῆθος τῶν λιβάδων.
Ὁ Καμπανέσης ὥρισεν ὅλων τῶν πλευτικῶν του,
Ὁ καθεὶς ν' ἀπέρχεται ἐκεῖθεν, ὅθεν ἦτον·
Διοῦ τὸν πληροφόρησαν οἱ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι,
Ὅτι οὐδὲν τὸν ἔκαμναν τίποτε χρεία ἀπ' ἄρτι·
Ὁρίζει, καὶ ἐξέβαλαν ἀπέσω ἐκ τὰ καράβια
Σιτάρχησιν καὶ ἄρματα ὁμοίως καὶ τζαγγραδόρους·
Βουλὴν ἐπῆρε, ποῦ νὰ ὑπᾷ καὶ ποῦ νὰ ταξειδεύσῃ·
Εἰς τοῦτο εἶπαν οἱ Ῥωμαῖοι, οἱ πρῶτοι τῆς βουλῆς του,
Νὰ πᾶν εἰς τὴν Βελιγοστὴν, καὶ ἀπαύτου εἰς τὸ Νίκλι·
Διοῦ εἶναι χώραις μείζονες εἰς ὅλον τὸν Μορέα·
« Μᾶλλον εἰς κάμπον κείτονται· εὐθὺς τὰς θέλεις ἔχει·
« Καὶ ἀπαύτου πάλιν νὰ ἔλθῃς εἰς Λακεδαιμονίαν. »
Καὶ τότε ὁ πρωτοστράτορας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Εἶπε καὶ ἐσυμβουλεύθη τους νὰ ὑπᾶν εἰς τὴν Ἀρκαδίαν,
Τὸ κάστρον νὰ ἐπάρωσιν, ὁ τόπος νὰ πλατύνῃ,
Νὰ στείλουν εἰς τὸ Ἀράκλοβον[1], ὁποῦ κρατοῦν τὸν δρόμον,
Ὁποῦ τὸ λέγουν τὰ Σκορτά[2]· μικρὸν καστέλλιν[3] ἔνι,
Ἀλλ' εἰς τραχώνιν κάθεται, τόπον ἀφιερωμένον.
Λέγουν ὁ κάποιος τὸ κρατεῖ ἀπὸ τοὺς Βουτζαράδαις·
Δοξαπατρῆν[4] τὸν λέγουσι, καλὸς στρατιώτης ἔνι·
Καὶ ἀφὸν αὐτὸ ἐπάρωμεν, καὶ νὰ πλατύνῃ ὁ τόπος,
Εἰς τοῦτο θέλομεν ὑπᾷ καὶ εἰς τὰ ἄλλα κάστρη.
Καθὼς τὸ ἐσυμβούλευσεν ὁ μισερὰν Τζεφρέος,
Ἔστερξεν ὅτι νὰ γενῇ ἀτός του ὁ Καμπανέσης·
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν ὅλα του τὰ σαλπίγγια·
Εὐθὺς ἐκαβαλλίκευσαν, ἐκίνησαν, ὑπάγουν·
'Σ τὴν Ἀρκαδίαν ἔσωσαν ὥρᾳ μεσημερίου·

(1) Ἀράκλοβον. Mélétius cite ἡ Ἀραχωβός en Laconie. La carte du Dépôt de la guerre donne aussi Arakhova au sud d'Hagios Petros.

(2) Défilé formé par les embranchements du mont Malevo. Zinkeisen l'indique dans sa carte historique de Grèce un peu au sud-est de Gardiki, près du Chelmos.

(3) Καστέλλιν, mot grécisé, du latin *castellum*.

(4) Δοξαπατρῆς, c'est-à-dire gloire de la patrie.

Arcadia à midi; ils établirent leurs cantonnements, déployèrent leurs tentes dans la plaine et sommèrent les Grecs de rendre la place. Ceux-ci s'y refusèrent, se fiant sur ce que le château est situé sur un rocher d'un difficile accès, et qu'il est protégé par une tour très forte, bâtie du temps des Hellènes [1]. Ils étaient bien approvisionnés, et espéraient parvenir à repousser les attaques et à n'être pas obligés de se rendre. Ce jour entier se passa; mais, à la pointe du jour suivant, le Champenois ordonna de dresser les trébuchets et de commencer l'attaque. D'un côté, la place était battue par les trébuchets; de l'autre côté les arbalétriers l'attaquaient avec vigueur. Les Arcadiotes, en voyant cette attaque formidable, contre laquelle ils ne pouvaient tenir, élevèrent une voix haute, en demandant qu'on cessât le combat et qu'on les reçût à capitulation. Le maréchal, messire Geoffroy, fit aussitôt cesser les hostilités. Les Arcadiotes demandèrent à conserver leurs franchises et leurs propriétés; on le leur promit sous serment, et la place fut livrée.

Le Champenois ne s'arrêta que deux jours dans Arcadia, après en avoir pris possession. Sur ces entrefaites, des messagers, venant de la France [2] et portant des lettres, arrivèrent au Champenois et le saluèrent respectueusement; il leur demanda de vive voix des nouvelles de sa famille. Ceux-ci, tout consternés, lui dirent, les larmes aux yeux [3]: « Apprends, seigneur, que ton frère aîné, le comte de Champagne [4], est mort. Les grands du pays et tous les bannerets [5], aussi bien que toute la communauté de cette contrée, qui est ton héritage, te saluent respectueusement, et te prient de retourner sur-le-champ dans ton pays, parce qu'ils n'ont que toi pour seigneur naturel. Le roi de France [6], dont tu relèves, désire vivement

Ἐπίασαν κατούναις τους, ὁ τὸν κάμπον ἐτεντῶσαν·
Τὸ κάστρον ἐζητήσασι, καὶ αὐτοὶ οὐδὲν τὸ δίδουν·
Διοῦ τὸ κάστρον κείτεται ἀπάνωθεν σπηλαίου·
Εἶχαν καὶ πύργον δυνατὸν ἀπὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων [1],
Σιτάρχησι εἶχαν δυνατήν, ὤλπιζαν νὰ βαστάξουν
Τὴν μάχην καὶ τὸν πόλεμον, νὰ μὴ παραδοθοῦσιν.
Ἡμέρα ἐκείν' ἐπέρασεν, ἡ ἄλλ' ἐξημερόνει.
Ὁ Καμπανέσης ὥρισε, τὰ τριμπουτζέτα ἐστῆσαν,
Καὶ ἄρχισε νὰ πολεμῇ ἀπάνω εἰς τὸ κάστρον·
Ἐκ τὸ ἓν μέρος τ' ἔδερναν μετὰ τὰ τριμπουτζέτα,
Καὶ ἐκ τὴν ῥάχην ἔμπροσθεν ἦσαν οἱ τζαγγρατόροι·
Ὡς εἶδαν οἱ Ἀρκαδινοί, ὁποῦ ἦσαν εἰς τὸ κάστρον,
Τὸν πόλεμον τὸν δυνατὸν οὐκ ἠμποροῦν βαστάζει,
Στριγγὴν φωνὴν ἐλάλησαν, ὁ πόλεμος νὰ παύσῃ.
Συμβίβασιν ἐποίησαν τὸ κάστρον νὰ τοὺς δώσουν.
Εὐθὺς ὁ πρωτοστράτορας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Τῶν ἀρχηγῶν του ὥρισεν ὁ πόλεμος νὰ παύσῃ.

Οἱ Ἀρκαδινοὶ ἐζήτησαν συμπάθειον νὰ ἔχουν·
Ἀφροντησιὰν νὰ ἔχουσι μὲ τὰ ὑποστατικά τους·
Ὅρκος ἐγίνετον εὐθύς, καὶ ἐδώκασι τὸ κάστρον
  Ἀφοῦ γὰρ ἐπαράλαβε τὸ κάστρον ὁ Καμπανέσης,
Οὐδὲν ἀργήσασιν ἐκεῖ, μόνον ἡμέρας δύο·
Καὶ οὕτως πάλιν ἔσωσαν εὐθὺς μαντατοφόροι·
Πιττάκια ἐβάσταξαν, ἐκ τὴν Φραγκίαν [2] ἦλθαν·
Τοῦ Καμπανέση τ' ἔδωκαν, καὶ ἐπροσκύνησάν τον.
Ἐκ στόματος τοὺς ἐρωτᾷ, νὰ τὸν εἰποῦν μαντάτα·
Ἐκεῖνοι ἦσαν λυπηροί, μετὰ δακρύων [3] λέγουν·
« Αὐθέντη μας, ἐγνώρισε, ἀπέθαν' ἀδελφός σου,
« Ὁποῦ ἦτον πρῶτος ἀπὸ σοῦ, ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας [4]·
« Οἱ ἄρχοντες τοῦ τόπου σου, ὅλοι οἱ φλαμπουριάροι [5],
« Ὡσαύτως ὅλον τὸ κοινόν, ὁποῦ ἔνι γονικόν σου,
« Παρακαλοῦν καὶ προσκυνοῦν, γοργὰ ἐκεῖ νὰ πάγῃς·
« Οὐκ ἔχουν ἄλλον φυσικὸν αὐθέντην μὸν ἐσένα·
« Αὐτὸς ὁ ῥήγας Φράντζας [6] τε, ὁποῦ κρατεῖς ἀπ' αὐτον,

(1) C'est sans doute la forteresse sur les ruines de laquelle les Vénitiens ont bâti celle qui existe aujourd'hui. Le témoignage de M. Pouqueville tendrait à confirmer ce fait. « J'aperçus de loin, dit-il, que les murs de la citadelle d'Arcadia, qui sont de construction vénitienne, reposent sur une maçonnerie que je crois hellénique. » (T. V, p. 87.)

(2) Φραγκία. Ce mot se prend tantôt pour la France seulement, et tantôt pour les pays de l'Occident.

(3) Les chevaliers de cette expédition se montraient, à ce qu'il paraît, fort souvent en larmes. Le chagrin, la piété, la joie, tout les faisait pleurer. « Sachez, dit notre vieux Ville-Hardoin, que là eut mainte larme pleurée de pitié » — « Moult pleurant. » — Mainte larme pleurée. » — « Si eurent moult pitié et pleurèrent moult durement. » — « Y eut mainte larme pleurée de pitié. »

(4) Ils étaient bien (comme je l'ai dit plus haut) de la tige des comtes de Champagne, mais leur père ayant été déclaré illégitime, Thibault III, neveu de Hugues Ier, leur grand-père, hérita du comté de Champagne. Les trois fils d'Eudes avaient conservé leur nom de Champenois, mais ils étaient devenus seigneurs de Champ-Litte et vicomtes de Dijon. Le frère dont il est question ici devait s'appeler Louis, et il était le second fils de Eudes. Leur frère aîné, Eudes, était mort à Constantinople en 1204.

(5) On a déjà vu et l'on reverra souvent ce mot grécisé φλαμπουριάροι.

(6) Ὁ ῥήγας Φράντζας. Le chroniqueur avait dit quelques vers plus haut Φραγκία au lieu de Φράντζα.

que tu retournes en toute hâte ; tous tes parents et les chefs de l'Occident t'écrivent et t'engagent à revenir le plus tôt possible. »

Lorsque le noble Champenois entendit ces nouvelles, il pleura amèrement, et ressentit la douleur la plus vive ; il réunit alors les premiers de son armée et messire Geoffroy son premier conseiller, et leur tint ce sage discours :

« Grands, mes amis, mes frères, mes compagnons, braves guerriers, je prends Dieu à témoin de l'affliction qui remplit mon cœur au sujet de la mort de mon frère et de mon seigneur. Un second motif d'affliction vient me tourmenter encore. Je vois avec une vive peine qu'au moment où je commençais à gagner de l'honneur et de la gloire dans la Morée en poursuivant mes conquêtes, et où j'étais en bon chemin de parvenir au terme de mes vœux, toutes mes espérances se trouvent renversées de fond en comble. Ce triste événement entrave tous mes projets ; mais j'ai assez profité dès mon enfance par les conseils des hommes anciens, pour savoir me résigner et supporter la fortune adverse avec courage. Je vous prie, en attendant, de m'aider de vos avis et de m'indiquer ce que vous croyez le plus convenable et le plus honorable à faire pour moi, en même temps que pour vous tous qui m'avez accompagné ici. »

L'avis qui lui fut donné fut : d'ordonner que messire Geoffroy, assisté par deux archevêques[1] deux bannerets et cinq autres chefs, procédât au partage des terres et accordât à chacun un lot proportionné à la fortune qu'il possédait et aux troupes qu'il conduisait. Alors ces dix personnes se réunirent, et inscrivirent les soldats et les chefs de l'armée. Après avoir ensuite inscrit et divisé les terres, ils apportèrent les rôles [2] et les remirent entre les mains du Champenois. Tout le monde, et le Champenois lui-même, comblèrent les commissaires d'éloges. On vit avec étonnement et admiration que le premier conseiller du Champenois, messire Geoffroy, ne s'était fait allouer aucune part dans la conquête ; le Champenois le loua beaucoup de cette conduite désintéressée, aussi bien que de sa sagesse et de ses talents, et lui adressa le discours suivant :

« Messire Geoffroy, je sais d'une manière certaine, et je ne vous dis que la vérité, que c'est vous qui, dans le temps, avez concerté cette entreprise de la Grèce, et donné le conseil à mon frère [3] et seigneur de faire l'expédition de Syrie et d'en être le chef souverain. La

« Πολλ' ἀγαπᾷ, βιάζεται γοργὰ νὰ καταλάβῃς.
« Οἱ συγγενεῖς σου ἅπαντες, οἱ ἀρχηγοὶ τῆς Δύσης
« Ὅλοι σοὶ γράφουν, καὶ ζητοῦν, σύντομα νὰ ἀπέλθῃς. »
Ὡς τ' ἤκουσεν ὁ εὐγενὴς αὐτὸς ὁ Καμπανέσης,
Ὥρισε, καὶ ἐλάλησαν τοὺς πρώτους τοῦ φουσσάτου,
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲ, τὸν πρωτοσύμβουλόν του·
Ἐλάλησεν ὡς φρόνιμος, καὶ πρὸς ἐκείνους εἶπεν·
« Ἄρχοντες, φίλοι, ἀδελφοὶ, συντρόφοι, στρατιῶται,
« Τὸν Θεὸν καλοῦμαι μάρτυρα 'ς τὴν θλίψιν, ὁποῦ ἔχω,
« Διὰ τὴν θανὴν τοῦ ἐκεινοῦ αὐθέντη καὶ ἀδελφοῦ μου·
« Δεύτερον πάλιν θλίβομαι, ἔχω μεγάλην ἔννοιαν·
« Ἐτοῦτο γὰρ τὸ ἄρχισα, καὶ ἤθελα εἰς τὸν Μορέαν
« Νὰ λάβω δόξαν καὶ τιμὴν, καὶ δόξαν νὰ κερδήσω·
« Καὶ ἔσων τὸ ἀρχίνισα, καὶ ἔπραξα εἰς τέλος,
« Ἔχασα τὴν ἐλπίδα μου, καὶ ἐγκατεγνώσθην τῆς·
« Καὶ ἐναντίον ἦλθε μου εἰδέναι εἰς τοὺς τρόπους.
« Ὅμως ὡς ἤκουσ' ἀπ' ἀρχῆς ἐκ παλαιοὺς ἀνθρώπους,
« Λέγουν καὶ διατάσσουν μας (ὅλοι γὰρ τοῦ ἐχόμεν),
« Ὑπομονὴν νὰ ἔχωμεν, καὶ νὰ ἀδικούμεθα.
« Εἰς τοῦτο λέγω πρὸς ἐσᾶς, ὅλους παρακαλῶ σας·
« Βουλὴν με συμβουλεύσετε, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει,
« Νὰ ποιήσω πρᾶγμα ἔμπρεπον, νὰ ἔχω εἰς τιμήν μου,
« Καὶ σᾶς, ὁποῦ εἶστε μετ' ἐμὲ, νὰ μὴν κατηγορήσουν. »
Εἰς τοῦτο ἐδόθη ἡ βουλὴ, καὶ ἐγίνετον ἐτοῦτο·
Νὰ ἔναι ὁ πρωτοστράτορας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος,
Νὰ ἔχῃ δύο ἀρχιερεῖς[1] καὶ δύο φλαμπουριάρους
Καὶ ἄλλους πέντε ἄρχοντας, τοὺς τόπους νὰ μερίσουν,
Νὰ δώσουσι τοῦ καθενὸς πρὸς τὴν οὐσίαν τὴν εἶχε,
Πρὸς τὸν λαὸν καὶ τ' ἄρματα, ὁποῦ εἶχε, τὰ φουσσάτα.
Εἰς τοῦτο ἐκάθησαν ὁμοῦ οἱ δέκα ἐκεῖνοι μόνον,
Καὶ ἐκατεγράψαν τὸν λαὸν, τοὺς πρώτους τοῦ φουσσάτου.
Λοιπὸν ἐγράψασι[2] τοὺς τόπους, καὶ ἐμερίσαν,
Τοῦ Καμπανέση τὰ ἔδωκαν, καὶ ἐπροσκόμισάν τα.
Ὅλοι τοὺς ἐπαινέσασι, καὶ αὐτὸς ὁ Καμπανέσης·
Διότι γὰρ οὐκ ἔγραψε στὴν μερισιὰν ἐκείνην
Τίποτε διὰ τὸν μισὲρ Τζεφρὲν τὸν πρωτοσύμβουλόν του·
Μεγάλως τὸ ἐθαύμασεν, εἶπε, καὶ ἐπαίνεσέ τον
Ταῖς πράξαις καὶ τὴν φρόνησιν, ταῖς χάραις ὁποῦ εἶχεν.
Ἐτοῦτο τοῦ ἐλάλησε· « Μισὲρ Τζεφρὲ, τὸν λέγει,
« Ἐγὼ ἠξεύρω βέβαια, ἀλήθεια σοὶ τὸ λέγω,
« Ἐσὺ ἐπεχείρησες ἀρχὴν, καὶ τὴν βουλὴν ἔδωκες
« Τότε ἐκεῖνον τὸν καιρὸν τοῦ αὐθέντου καὶ ἀδελφοῦ μου[3]
« Διὰ τὸ πασσάτζιο τῆς Συριᾶς, καὶ ἐτέθη καπετάνιος.
« Καὶ ὡς ἦλθεν ἀπὸ ἁμαρτίας, καὶ ἀπέθανεν ἐκεῖνος,

(1) Il ne donne le nom que de l'archevêché de Patras (p. 49).

(2) On verra plus loin des détails sur ce livre de partage.

(3) Il y a ici confusion dans les faits. Le chroniqueur confond Thibaut comte de Champagne avec son oncle qui fut le grand-père de la branche illégitime des Champ Litte

mort ayant frappé mon frère, vous n'avez pas voulu que cette cause fît manquer l'expédition. Vous avez excité le zèle des pèlerins; vous êtes arrivé avec eux dans la Romanie, et avez conquis Constantinople [1]. C'est vous qui avez tout conseillé, tout concerté, tout disposé. A peine avez-vous appris que je venais d'arriver dans la Morée, que vous avez quitté la portion de conquête qui vous revenait, l'empereur Baudoin [2] et tous vos compagnons, pour venir me rejoindre. Ce serait une ingratitude à moi, et je mériterais le blâme des hommes, si je ne vous récompensais pas, comme il est juste et convenable que je le fasse. Je vous accorde donc, en toute propriété, Calamata et Arcadia avec leurs dépendances. »

Le Champenois revêtit [3] alors messire Geoffroy de cette propriété, et lui donna un anneau d'or; et, après lui avoir livré et constitué cette mense [4], il lui adressa de nouveau la parole et lui dit :

« Messire Geoffroy, dorénavant vous êtes mon homme lige [5]. Maintenant que vous tenez vos terres sous ma suzeraineté, votre devoir est de m'être fidèle sous tous les rapports. Je vous confierai de mon côté toutes mes affaires; et puisque je dois passer dans la France, je vous prie et je vous ordonne même de recevoir de moi et de tenir par affection pour moi tous les pays que j'ai conquis dans la Morée, sous la condition qu'ils me resteront en suzeraineté et que vous en serez le bail [6]. Vous gérerez en mon absence la souveraineté comme un autre moi-même. S'il me plaisait, dans l'espace d'un an à partir de ce jour, d'envoyer un mandataire choisi parmi mes proches parents, vous remettrez en ses mains le pays et la souveraineté, et vous conserverez vos propres terres. Mais si, après le terme d'une année écoulé, personne ne vient ici de ma part pour recevoir le pays, je veux, je désire, et je le proclame ici, que vous restiez souverain de la Morée, avec le droit de transmettre cette souveraineté aux vôtres. »

Messire Geoffroy, en homme plein de sagesse, s'inclina respectueusement devant le Champenois, et lui fit mille remercîments de l'honneur qu'il lui faisait, des éloges qu'il lui donnait et des dons précieux dont il le comblait, et il ac-

« Οὐδὲν ὑπέμεινες ποσῶς νὰ μείνῃ τὸ πασσάτζιν,
« Καὶ ἀπήλθετε 'ς τὴν Ῥωμανίαν, καὶ ἐπήρετε τὴν Πόλιν.[1]
« Ὅλα γὰρ τὰ ποιήματα καὶ ταῖς μεγάλαις τάξαις
« Ἐσὺ ταῖς ἐσυμβούλευσες, καὶ ἐκατέστησές ταις.
« Καὶ ὡς ἔμαθες, ὅτ' ἦλθα ἐγὼ ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
« Τὴν μοῖραν ὁποῦ σ' ἔρχετον νὰ πάρῃς τῆς κουγκέστας,
« Τὸν βασιλέα τὸν Βαλδουβῖν[2] καὶ ὅλους τοὺς συντρόφους
« Ὅλους τοὺς ἐλευθέρωσες, καὶ ἦλθες εἰς ἐμένα.
« Καὶ ἤθελεν εἶσθαι ἁμαρτιὰ, κατηγοριὰ μεγάλη,
« Καὶ οὐδὲν σὲ εὐεργέτησα, ὡς πρέπει καὶ τυγχαίνει.
« Ἐν τούτῳ θέλω, δίδω σε νὰ ἔχῃς γονικόν σου
« Τὴν Καλαμάταν καὶ Ἀρκαδιὰν μὲ τὴν περιοχήν της. »
Μὲ δακτυλίδιον χρυσὸν εὐθὺς τὸν ῥεβεστίζει[3].
Καὶ ἀφοῦ τὸν ἐπαράδωσε, κ' ἐποῖκέ του τὸ μάντζε[4],
Τότε τὸν μεταλάλησε, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Μισὶρ Τζεφρὲ, ἀπὸ τοῦ νῦν ἄνθρωπος μ' εἶσαι λίζιος[5],
« Ἀφοῦ τὸν τόπον σου κρατεῖς ἀπαὶ τὴν αὐθεντειάν μου·
« Καὶ πρέπει νὰ ἦσαι εἰς ἐμὲ ἀληθινὸς εἰς πάντα,
« Καὶ πάλιν ἐγὼ νὰ σὲ θαῤῥῶ τὰ πάντα μου εἰς ἐσένα·
« Ἐπεὶ ὀφείλω νὰ διαβῶ ἐκεῖ εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Παρακαλῶ, ὁρίζω σε, διὰ τὴν ἐμὴν ἀγάπην,
« Τὸν τόπον, τὸν ἐκέρδησα ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
« Παράλαβε, καὶ κράτει τον, νὰ στέκῃ δι' ἐμένα·
« Εἰς τρόπον δὲ καὶ ἀφορμὴν μπάϊλος[6] γὰρ νὰ ἦσαι,
« Τοῦ νὰ κρατῇς τὴν αὐθεντειὰν ὥσπερ ἐγὼ ἀτός μου.
« Καὶ ἂν μοῦ φανῇ καὶ ἀρέσῃ μου νὰ στείλω δίκαιόν μου
« Ἀπὸ δικούς μου συγγενεῖς ἔσω εἰς χρόνον ἕνα,
« Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν νὰ τοῦ τὰ παραδώσῃς,
« Καὶ ἐσὺ πάλιν νὰ κρατῇς τὸν τόπον ἀπ' ἐκεῖνον.
« Εἰ δὲ περάσει ὁ καιρὸς, τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου,
« Καὶ οὐδὲν ἔλθῃ ἐδῶ τινὰς τὸν τόπον νὰ ἐπάρῃ,
« Θέλω γὰρ καὶ ὀρέγομαι, καὶ ἐδῶ τὸ στερεόνω,
« Νὰ μείνῃς κύριος ἀπ' ἐμὲ αὐθέντης κληρονόμος. »
Ἐνταῦτα ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Τὸν Καμπανέσην προσκυνεῖ, μυριοευχαριστεῖ τον
Διὰ τὴν τιμὴν καὶ ἔπαινον, ὅπερ τοῦ ἐμαρτύρα,

et messire Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Romanie et de Champagne, l'historien, avec Geoffroy de Ville-Hardoin son neveu.

(1) Suite de la même erreur de noms. Les Grecs ont fait des deux Ville-Hardoin un seul Ville-Hardoin, comme autrefois leurs ancêtres firent de plusieurs Hercules un seul Hercule.

(2) Il l'appelle ici Βαλδουβῖν, *Baldovinus*.

(3) Le chroniqueur dit : ῥεβεστίζει, il le revêtit, en grécisant le terme féodal.

(4) Τὸ μάντζε, terme féodal grécisé.

(5) Ἄνθρωπος λίζιος, le terme féodal *lige* est également grécisé ici.

(6) Μπάϊλος, bail, gouverneur; terme féodal qui désigne le gouverneur chargé de l'administration du pays en l'absence d'un grand vassal. On en a fait depuis le mot bailli, pour désigner ceux qui remplacent les seigneurs d'un ordre inférieur dans la perception de leurs revenus et l'exercice d'une partie de leurs droits.

cepta le baïlat[1] et la souveraineté du pays, ainsi que le Champenois l'en priait. D'après leur ordre les conventions furent écrites sur papier; ils les confirmèrent ensuite par serment, et ils y firent apposer leurs propres sceaux et ceux des bannerets, des prélats et des chefs de l'armée.

Lorsque toutes les conventions eurent été réglées, le Champenois partit de la Morée et ne voulut emmener avec lui que douze chevaliers et douze sergents[2]. Il s'embarqua à bord d'une galère et arriva à Venise, d'où il se dirigea en droite ligne sur la Champagne[3], et messire Géoffroy resta souverain dans le pays.

Dès que messire Geoffroy fut resté souverain et bail de la Morée, comme je viens de le dire, il ordonna que tout son peuple se réunît dans la ville d'Andravida, qui était alors le siége de sa souveraineté. Tous se rendirent à son invitation, grands et petits. Il fit alors apporter le livre[4] de partage, dans lequel on avait dressé par écrit un état de ce qui avait été donné par le Champenois à chacun pour en jouir en propriété. Le premier porté sur ce livre était messire Gaultier de Ronchères; il avait vingt-quatre fiefs[5] de cavaliers dans le pays de Messarée. Il y établit un château qu'on nomma Acova[6], et qui porte encore ce nom.

Après lui, messire Hugues de Brières [7] avait dans les défilés de Scorta vingt-deux fiefs de cavaliers. Il reçut des priviléges, et fit bâtir dans ce pays un château appelé encore Caritena[8].

Δεύτερον διὰ τὴν δωρεὰν ὁποῦ ἐπῆκεν εἰς αὖτον·
Τὸ γὰρ μπαϊλάτον [1] τοῦ Μορεώς, τὴν αὐθεντειὰν τοῦ τόπου
Αὐτὸς τὸ ἐπαράλαβεν, ὡς εἶπε ὁ Καμπανέσης.
Ὥρισαν ἔγραψαν χαρτὶ τῶν συμφωνιῶν ἐκείνων·
Μεθ' ὅρκου τὰ ἐπείκισαν, οὕτως τὰ ἐβουλῶσαν
Οἱ φλαμπουριάροι, οἱ ἀρχιερεῖς, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου.
Καὶ ὅσον ἐκατέστησε ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Ὁ Καμπανέσης ὥρθωσεν, ἐδιαβηκεν ἐκεῖθεν·
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς μετ' αὔτον νὰ ἐπάρῃ,
Μόνον δύο καβαλλαρίους καὶ δώδεκα σεργένταις [2].
Μὲ κάτεργον ἐπέρασεν, ὑπᾶει τῆς Βενετίας,
Καὶ ἐδιέβηκεν ὀρθὰ ἐκεῖ εἰς τὴν Τζαμπάνιαν [3].
Καὶ ἔμεινεν ὁ μισὲρ Τζεφρὲς αὐθέντης εἰς τὸν τόπον
Ἀφόντου γὰρ ἀνέμεινε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Αὐθέντης τε καὶ μπαΐλος, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
'Σ τὴν Ἀνδραβίδα ὥρισε νὰ συναχθῇ ὁ λαός του,
Ὅπου ἦτον τότε τὸ σκαμνὶ τῆς αὐθεντειᾶς ὁποῦ εἶχε·
Καὶ ὅσον ἐγεῖν' ἡ ἕνωσις μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Εἶπαν καὶ φέρουν τὸ βιβλιόν [4], ποῦ ἦτον ἡ μοιρασία
Ἐγγράφως γὰρ τοῦ καθενὸς, τί τὸν ἐπαραδῶκαν
Νὰ ἔχῃ, νὰ νεμεύεται παρὰ τοῦ Καμπανέση.
Εἰς τοῦτο εὑρέθησαν ἐκεῖ, ὁποῦ ἦσαν προνοιασμένοι·
Ὁ πρῶτος, ὁποῦ ἔγραφεν, ἦτον μισὲρ Γαλτιέρης,
Ντὲ Ρουτζέρης τὸ ἐπίκλην του (οὕτως τὸν ὀνομάζουν)·
Εἶχεν εἰκοσιτέσσαρα καβαλλαριῶν φίη [5]·
'Σ τὴν Μεσαρέαν τὰ ἔδωκαν· κάστρον καλὸν ἐποῖκε,
Καὶ ὠνόμασέ το Ἄκοβαν [6]· οὕτως τὴν λέγουν πάλιν.
Πάλιν ἀπαύτου ἐδόθησαν τοῦ μισὲρ Ρούγγου [7] ἐκείνου
(Ντὲ Πριέρης τὸ ἐπίκλην του) εἰς τῶν Σκορτῶν τὸν δρόγγον·
Εἰκοσιδυὸ καβαλλαριῶν φίη τοῦ ἐπαραδῶκαν.
Τὸ παραλάβῃ ταῖς προνοιαῖς, ἔκτισε κάστρο ἐκεῖθες·
Καρίτεναν [8] τ' ὠνόμασεν· οὕτως γὰρ καὶ τὸ λέγουν.
Αὐτὸς ἐγέννησεν υἱὸν, μισὲρ Τζεφρὲ ἐκεῖνον,

(1) Μπαϊλάτον, c'est la dignité de bail, μπαΐλος.

(2) Σεργένταις, mot grécisé.

(3) Suivant Ducange, Guillaume de Champ-Litte, après la conquête de Morée, passa dans la Pouille, laissant pour Bail un certain Hugues de Champ, sans doute Champ-Litte, avec un ample pouvoir, « et il est, dit-il, à croire que Guillaume de Champ-Litte mourut dans ce voyage; car en l'an 1210 Geoffroy de Ville-Hardoin, sénéchal de la Romanie, lui avait succédé en la principauté d'Achaïe, comme on peut le voir dans les épîtres d'Innocent III, lib. XIII, epist. 23, 160 et 170. » Le récit de notre chroniqueur confirme tous ces faits en les expliquant et en les développant. Guillaume de Champ-Litte quitta en effet la Morée pour se rendre en France par Venise. Il laissa Geoffroy de Ville-Hardoin bail pour un an. Cette année révolue, il envoya un de ses parents, celui que Ducange nomme Hugues de Champ. On verra plus tard comment ce parent, appelé Robert dans la chronique, fut obligé de renoncer à ses prétentions et de laisser l'héritage à Geoffroy de Ville-Hardoin. Dans sa seconde édition que j'ai publiée en 1826 d'après ses manuscrits (2 v. in-8), Ducange pense que Guillaume de Champ-Litte mourut en Italie en 1210, et il cite plusieurs actes de cette même année dans lesquels Geoffroy prend le titre de prince d'Achaïe.

(4) Un livre semblable fut dressé par Guillaume le bâtard immédiatement après la conquête de l'Angleterre; il est connu sous le titre de *Doomsday book*, livre de jugement. Il prononçait en effet le jugement d'expropriation des anciens habitants. La liste donnée ici paraît comme un fragment du livre de partage dressé par ordre du Champenois.

(5) Φίη, et plus bas φιέ, fiefs, terme féodal grécisé.

(6) Ἄκοβα, dans la Messénie, appelée par le chroniqueur Messarée et Messarie, sur le Xerillo Potamo. (*Voyez* Itin. de sir William Gell, pag. 74, et la carte jointe à mes *Éclaircissements*.)

(7) Le texte dit : Μισὲρ Ρούγγος ντὲ Πριέρης; je crois qu'il faut lire : Μισὲρ Οὔγγος, messire Hugues. Quelque copiste peu attentif aura pris la lettre ρ de Μισὲρ pour l'ajouter au mot suivant.

(8) Καρίτενα est placé dans l'ancien pays des Trica-

Messire Geoffroy de Ville-Hardoin eut depuis un fils qui prit le nom de seigneur de Caritena, et qui devint un capitaine célèbre en Morée[1].

Le troisième baron porté sur le livre était messire Guillaume Alaman, auquel fut accordé en apanage Patras avec toutes ses dépendances.

On avait ensuite donné à messire M. Remond, en qualité de baronnie[2], le château de Veligosti avec un fief de quatre cavaliers et la condition de porter bannière.

Le livre donnait ensuite à un autre messire Guillaume[3] le château de Nicli avec six fiefs.

Un autre porté sur le livre était messire Guy de Nevelet. On lui donna six fiefs dans la Tzaconie[4], et il y fit bâtir un château appelé Guéraki[5].

On privilégia aussi messire Raoul de Tournay, et on lui donna Calavryta[6] et douze fiefs.

On donna aussi à messire Hugues de l'Ile huit fiefs de cavaliers à Vostitza, et il abandonna alors son ancien nom de Charpigny[7].

Messire Lucas eut quatre fiefs en Laconie et les dépendances de Gritzena[8].

Messire Jean de Neuilly obtint Passava[9], avec quatre fiefs et le droit de porter bannière. Il reçut aussi le titre de maréchal[10], avec la faculté de léguer ce titre à ses descendants.

On donna quatre fiefs à messire Robert de la Trémouille. Il fit bâtir Chalatritza[11] et prit le nom de cette seigneurie.

L'hôpital Saint-Jean reçut quatre fiefs ; et quatre autres fiefs furent donnés au Temple, sous la condition de lever bannière. On donna ensuite aux chevaliers de l'ordre teutonique[12] quatre fiefs en propriété dans le pays de Calamata.

Αὐθέντην τῆς Καρίτενας (οὕτως τὸν ὠνόμαζαν),
Ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Ῥωμανίαν ἐξακουστὸς στρατιώτης[1].
Ἀπαύτου πάλιν ἔγραψε τρίτος μπαροῦς[2] ἐκεῖνος,
Μισὶρ Γουλιάμον τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην Ἀλαμάνος·
Ἡ Πάτρα γὰρ τοῦ ἔγραφε νὰ ἔχῃ, ν' αὐθεντεύῃ,
Μὲ ὅλην τὴν διακράτησιν ἔγραφε νὰ τὴν ἔχῃ.
Ἀπαύτου ἐδόθη ἡ μπαρουνιὰ μισὶρ Ματὸυ ἐκείνου,
Ῥεμοὺν εἶχε τὸ ἐπίκλην του, οὕτως τὸν ὠνόμαζαν,
Τὸ κάστρον τῆς Βελιγοστῆς καβαλλαριῶν τεσσάρων
Τὰ φίε νὰ ὑποκρατῇ, φλάμπουρον νὰ βαστάζῃ.
Ἀπαύτου πάλιν ἔγραφεν, ἄλλος μισὶρ Γουλιάμος[3]
Νὰ ἔχῃ τὸ κάστρον τοῦ Νικλιοῦ καὶ αὐτὸς μὲ ἓξ φίη.
Καὶ ἄλλος πάλιν ἀπαυτοῦ ἔγραφε εἰς τὸ βιβλίον,
Μισὶρ Γγιοῦν τὸν ἔλεγαν, ντὲ Νέβελε τὸ ἐπίκλην,
Ἓξ φίε τοῦ ἐδόθησαν νὰ ἔχῃ στὴν Τζακωνίαν[4]·
Κάστρον γὰρ ἔκτισεν ἐκεῖ τὸ ὄνομα Γεράκι[5].

Τὸν μισιρὸν Ῥου ντὲ Ντουρνὰ ἐπρέντιασεν ὡσαύτως,
Νὰ ἔχῃ τὰ Καλάβρυτα[6], καὶ φίε δεκαδύο.
Ὁμοίως ἔγραφε . . . μισὶρ Οὔγγος ντὲ Αὖλε
Νὰ ἔχῃ ὀκτὼ καβαλλαριῶν φίη εἰς τὴν Βοστίτζαν·
Ἄφηκε τὸ ἐπίκλην του, ντὲ Τζέρμπουνη[7] ὠνομάσθη.
Τὸν μισὶρ Λοῦκαν ἔδωσαν μόνον τέσσαρα φίη,
Τὸν Λάκον, τὴν περιοχὴν νὰ ἔχῃ τῶν Γριτζένων[8].
Τὸν μισὶρ Τζὰν δὲ Νάουὴ τὴν Πασσαβᾶν[9] ἐδῶκαν,
Τέσσαρα φίε νὰ κρατῇ, φλάμπουρον νὰ βαστάζῃ,
Νὰ ἦναι πρωτοστράτορας[10], νὰ τὰ 'χῃ γονικά του.
Μισὶρ Ῥουμπέρτον δὲ Τρέμουλα τέσσαρα φίη ἐδῶκαν·
Τὴν Χαλατρίτζαν[11] ἔκτισε, καὶ ἀφέντην τὸν ἐλέγαν.
Τοῦ Ἁγιο-Ἰωάννη τοῦ Σπιταλίου τέσσερα φίη ἐδῶκαν.
Τοῦ Τέμπλου ἄλλα τέσσερα, φλάμπουρον νὰ βαστάζῃ·
Εἶθ' οὕτως γὰρ ἐδόθησαν καὶ αὐτῶν τῶν Ἀλλαμάνων[12]
Τέσσαρα φίη νὰ κρατοῦν 'ς τὸ μέρος Καλαμάτας.

lons, sur l'Alphée, un peu au sud de l'anc. Mégalopolis.

(1) Il en sera souvent question dans la suite de cette chronique.

(2) Μπαροῦς, baron, terme féodal grécisé.

(3) Le chroniqueur ne donne pas son nom propre.

(4) Τζακωνία. Canton de la Laconie, appelé aussi le Magne, ἡ Μάνη. Sous le Bas-Empire on appelait ses habitants Chacons.

(5) Γεράκι. Guéraki est à quelques heures de distance des sources de l'Eurotas, près de l'ancienne Geronthræ. (*Voyez* la carte de Morée de sir William Gell, et celle du dépôt de la guerre.)

(6) « Calavryta, dit Pouqueville, est la première ville de l'Achaïe qu'on aperçoive dans le bassin du Cerynite, à peu de distance de la rive droite de ce fleuve. On prétend que sa fondation ne remonte qu'au temps de l'invasion de la Morée par Ville-Hardoin, qui regarda sans doute l'entrée des défilés du mont Chelmos comme un passage assez important pour y bâtir un fort, dont les ruines, que quelques voyageurs ont prises pour celles de Cynèthes, se voient encore sur un escarpement des montagnes. » (T. IV, pag. 221.)

(7) Ντὲ Τζέρμπουνη de Charpigny.

(8) Τῶν Γριτζένων. C'est peut-être ce que Pouqueville appelle le coli ou subdivision de Gritzianos (tom. III, pag. 34, note).

(9) Πασσάβα. C'est la ville de Πασαβᾶς, l'ancienne Γερηνία ou Ἐνόπη, mentionnée par Mélétius, dans son chapitre περὶ τῆς Λακωνικῆς ἐπαρχίας. M. Zinkeisen place Passava dans sa carte entre l'ancien Gythium et la pointe de Laconie qui se termine par le cap Tenare.

(10) Πρωτοστράτωρ, de πρῶτος et στρατός.

(11) Χαλατρίτζα. Aujourd'hui Chalandritza à peu de distance de l'ancienne Tritée. (Voyez la carte de Zinkeisen, celle du dépôt, celle de M. Boblaye, C.)

(12) Il les appelle les Allemands, Ἀλλάμανοι.

Le métropolitain de Patras, avec son chapitre[1], obtint huit fiefs de cavaliers.

Quatre fiefs de cavaliers furent donnés à l'évêque d'Olène[2].

Deux furent donnés à l'évêque de Modon et deux autres à celui de Coron.

Ces derniers évêques reçurent de plus, chacun, deux fiefs de cavaliers pour leur chapitre.

On donna à l'évêque de Véligosti, à celui d'Amyclée[3] et à celui de Lacedemonia, quatre fiefs chacun.

Le registre[4] portait ensuite les noms de plusieurs chevaliers qui avaient reçu le privilége d'un fief. Plusieurs sergents avaient été privilégiés de même; mais je passe leurs noms sous silence pour ne pas trop allonger mon récit.

Après avoir lu le registre, messire Geoffroy demanda aux chefs, aux archevêques[5] et aux évêques leur avis sur les règlements qu'il devait établir relativement au service des nouveaux privilégiés, pour porter les armes quand il serait nécessaire, et garder le pays; car il disait avec justice que, si le pays conquis n'était gardé par les armes et par le service militaire, il serait bientôt perdu.

On établit alors, et on régla d'un commun consentement et avec beaucoup de prudence: que ceux qui avaient quatre fiefs devaient lever bannière et faire le service de bannerets, et que chacun serait tenu d'avoir sous sa bannière un chevalier et douze sergents. Ceux qui avaient plus de quatre fiefs devaient entretenir deux sergents à cheval ou un chevalier par chaque fief. Les chevaliers qui n'avaient qu'un fief devaient servir en personne pour leur fief; c'est ce qui leur fit donner le nom de Sergents de la conquête.

Ils déterminèrent ensuite tout ce qui avait rapport à la guerre, d'abord en ce qui concernait la garde du pays conquis, et en second lieu la conquête de nouveaux pays. Pendant l'année composée de douze mois, chacun devait faire le service pendant quatre mois en garnison générale[6] dans l'endroit qu'il plairait au prince de lui désigner. Pendant quatre autres mois, chacun devait être à l'armée pour servir

Μητροπολίτου τῆς Πατρεῦς μετὰ τοὺς κανονίκους[1]
Φίε ὀκτὼ καβαλλαριῶν τοῦ ἔδωκαν νὰ ἔχῃ.
Τοῦ ἐπισκόπου Ὤλενας[2] τέσσαρα φίε ἐδῶκαν,
Καὶ τοῦ Μεθώνης ἄλλα δυὸ καὶ ἐκείνου τῆς Κορώνης
Πρὸς τέσσαρα τοὺς ἔδωκαν μετὰ τοὺς κανονίκους.
Εἶθ' οὕτως τῆς Βελιγοστῆς καὶ αὐτὸς τοῦ Ἀμυκλίου[3]
Ὅλοι πρὸς τέσσαρα εἴχασι σὺν Λακεδαιμονίας.
Εὑρέθησαν εἰς τὸν καιρὸν τοῦ Καμπανέση ἐκείνου
Ἐγγράφως 'ς τὸ ῥετζίστρο[4] του, ὁποῦ ἦσαν προνοιασμένοι,
Οἱ καβαλλάροι ὁποῦ εἴχασιν ὁ καθεὶς ἕνα φίε,
Καὶ οἱ σεργέντες ἄλλα δυὸ, ὁποῦ ἦσαν προνοιασμένοι·
Οὐδὲν τοὺς ὀνομάζομεν διὰ τὴν πολυγραφίαν.
Ἀφοῦ γὰρ ἀναγνώσασιν ἐκεῖνο τὸ ῥετζίστρο,
Ἐζήτησε ὁ μισὲρ Τζεφρὲς βουλὴν τῶν κεφαλάδων,
Ὡσαύτως τῶν ἀρχιερέων[5] καὶ αὐτῶν τῶν ἐπισκόπων,
Τὸ πῶς νὰ καταστήσουσι, καὶ πῶς νὰ κατορθώσουν
Τὴν πράξιν τε καὶ ἀφορμὴν, τὸ πῶς θέλουν δουλεύει
Ἐκεῖνοι ὁποῦ εἶχαν ταῖς προνοιαῖς ὁποῦ ταῖς ἐπρονοιάσαν,
Τοῦ νὰ βαστάζουν ἄρματα, τὸν τόπον νὰ φυλάττουν·
Ἐπεὶ ἂν οὐδὲν φυλάττεται ὁ τόπος, ποῦ ἐκερδῆσαν,
Μὲ ἄρματα καὶ μὲ στρατειὰν, πάλιν τὸν θέλουν χάσειν·
Ἐν τούτῳ μὲ κοινῆς βουλῆς, διάκρισης μεγάλης,
Εἴπασι καὶ ὠρθώσασι, καὶ ἐπεριέστησάν το,
Ὅτι ὅσοι καὶ ἂν εἴχασι πρὸς τέσσαρα τὰ φίε,
Φλάμπουρον νὰ βασταίνωσι, φλαμπουριάροι νὰ ἦναι,
Νὰ ὀφείλῃ ἔχειν ὁ καθεὶς μετὰ τὸ φλάμπουρόν του
Ἕνα καβαλλάρην μετ' αὐτὸν καὶ δώδεκα σεργέντες
Καὶ ὅσοι κρατοῦν καὶ ἔχουσιν ἄνω τῶν φίε τεσσάρων,
Νὰ δίδουν καὶ νὰ ἐκπληροῦν εἰς τὸ καθένα φίε
Σεργέντες δύο εἰς ἄλογα ἢ ἕνα καβαλλάρην·
Οἱ καβαλλάροι, ὁποῦ κρατοῦν πρὸς ἕνα φίε καθένας,
Ἀτός του ὀφείλει καὶ χρεωστεῖ δουλεύει διὰ τὸ φίε του,
Ὡσαύτως καὶ τοὺς λέγουσι Σεργέντες τῆς κουγκέστας.
Εἴπασι καὶ ὀρθώσασι, διοῦ εἶχαν εἰς μάχην·
Τὸ μὲν γὰρ νὰ φυλάττωσιν ἐκεῖνα τὰ ἐκερδῆσαν,
Καὶ ἄλλο νὰ κερδήσωσιν ἐκεῖνα τὰ οὐκ εἶχαν·
Ὅτι νὰ στέκεται ἡ δουλειὰ, τὸν χρόνον ὅλον λέγω
Ἐκ τοὺς μῆνας τοὺς δώδεκα, τοὺς ἔχει ὁ χρόνος ὅλος,
Νὰ ἐκπληρονῃ ὁ καθεὶς τοὺς τέσσαρης τοῦ μῆνας
Εἰς γαρνιζοῦν καθολικὴν[6], ἔνθα τοῦ αὐθέντη ἀρέσει·
Τοὺς δὲ τοὺς ἄλλους τέσσαρης νὰ πᾶνε εἰς τὸ φουσάτον,
Ὅπουθεν χρήζει, βούλεται τοῦ προνοιατόρου αὐθέντης·
Τὸ δὲ τὸ τρίτον τοῦ χρονοῦ, τοὺς τέσσαρης τους μῆνας,
Ὀφείλει ὁ προνοιάτορας νὰ ἦναι ὅπου θέλῃ.

(1) Le texte dit: avec ses chanoines, μετὰ τοὺς κανονίκους.

(2) Ὤλενα, Olene, était un des cinq évêchés suffragants de Patras. Suivant Mélétius, elle est vulgairement appelée Καμενίτζα. C'est l'ancienne ville d'Ὤλενος de Strabon.

(3) Ἀμυκλίον, l'ancienne Amyclée près de Sclavochoria.

(4) Τὸ ῥετζίστρο, mot grécisé; du français registre, livre où l'on consigne les actes, les faits, *res gestæ*.

(5) Il semblerait qu'il y eut dès l'origine deux archevêques, quoiqu'il n'en nomme qu'un ici, celui de Patras.

(6) Εἰς γαρνιζοῦν καθολικήν. Le mot français garnison est grécisé par notre chroniqueur, qui entend par garnison générale le service de garnison dans l'intérêt général de la principauté.

là où son seigneur particulier le voudrait. Et enfin le privilégié pouvait passer les quatre mois restants où bon lui semblait. Mais comme le prince avait le droit de désigner sur les douze mois de l'année ceux qui lui convenaient le mieux, et qu'il devait avoir toujours la préférence, on pouvait dire qu'un chevalier était tenu de servir toute l'année. Les évêques, l'église, le Temple, les chevaliers hospitaliers[1] ne devaient être obligés à aucun service de garnison; seulement, dans une attaque contre l'ennemi, dans une excursion et dans toute guerre que le prince pouvait entreprendre ou qu'exigeait le besoin du pays, ils étaient tenus de faire partie de l'armée comme tous les autres privilégiés.

On régla encore dans le même chapitre que les évêques et les chefs ecclésiastiques[2] et tous autres chefs, seraient obligés à lever bannière pour cause de guerre. Quant à ce qui concernait l'administration du pays et les jugements à rendre dans leur arrondissement, ils devaient y prendre part aussi bien que les bannerets. Toutefois, dans un jugement de meurtre ou de sang, les évêques, conformément aux convenances, ne pouvaient siéger parmi les juges.

Messire Geoffroy ordonna alors à tous, grands et petits, de se préparer à entreprendre une expédition dans le but de conquérir ceux des pays sur lesquels ils avaient reçu des priviléges[3], et d'établir le droit de conquête sur ceux qu'ils avaient déjà gagnés. D'après les conseils des Grecs qui connaissaient le pays, l'armée se mit en marche tout droit vers Veligosti, où ils arrivèrent bientôt. Le fort de ce nom était placé sur un monticule peu élevé; les Francs le soumirent par la force.

De là ils se portèrent sur Nicli. Cette place est située dans la plaine. Lorsque les habitants virent approcher les troupes des Francs suivies de leurs auxiliaires grecs, les chefs s'empressèrent de fortifier la ville d'hommes et d'armes. Les murailles de Nicli étaient hautes et fabriquées de chaux[4]; pendant trois jours les habitants soutinrent le siége avec courage et refusèrent obstinément de se rendre. Alors messire Geoffroy fit apporter du bois pour construire des scrophes[5], et surtout des trébuchets; il jura avec serment qu'il ne partirait pas

Διὰ τοῦτο ὁποῦ εἴπασι, δουλεύει ὅλον τὸν χρόνον,
Εἶναι διὰ τὴν προτίμησιν τοῦ αὐθέντη ὁποῦ παίρνει
Ἐκ τοὺς μῆνας τοὺς δώδεκα νὰ πέρνῃ οἵους θέλει.
Οἱ δ' ἐπισκόποι καὶ ἐκκλησιὰ, τὸ Τέμπλον, τὰ Σπιτάλια[1]
Οὐδὲν ὀφείλουν ἐκπληρεῖ εἰς γαρνιζοῦν δουλείαν·
Τὸ δ' εἰς ἀρματοσυμμαχιὰν καὶ εἰς κοῦρση καὶ πολέμους,
Ἔνθα ὁ αὐθέντης χρεωστεῖ, καὶ χρειὰ τοῦ τόπου κάμνει,
Ὀφείλουν εἶσθαι πανταχοῦ, ὡς καὶ οἱ προνοιατόροι.
Ὡσαύτως ἐκατέστησαν καὶ ἐν τούτῳ τὸ κεφάλαιον·
Ὅτι ἐπισκόποι, πρωτοποὶ[2], ὅλοι οἱ κεφαλάδες
Φλάμπουρα νὰ βασταίνουσιν εἰς ἀφορμὴν τῆς μάχης·
Τὸ δ' εἰς βουλὴν τῆς αὐθεντειᾶς καὶ εἰς κρίσεις γὰρ τοῦ τόπου
Ὀφείλουν εἶναι καὶ αὐτοὶ ὡσὰν τοὺς φλαμπουριάρους,
Ἄνευθεν κρίσεις φονικαῖς καὶ κρίσεις τῶν αἱμάτων,
Ὅποιον οὐ πρέπει καμποσῶς νὰ κρίνουν ἐπισκόποι.
Ὥρισεν ὁ μισὶρ Τζεφρὲς μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Ὅλοι νὰ οἰκονομηθοῦν διὰ νὰ φουσατεύσῃ,
Τοὺς τόπους, τοὺς ἐπρόνοιασαν[3], νὰ τοὺς ἔχουν κερδήσει,
Ἐκείνους, ὁποῦ εἴχασι, τὸ νὰ τοὺς κουγκεστήσῃ.
Καὶ ὅσον ἐφουσάτευσαν, ὥρθωσαν νὰ ὑπᾶσι,
Μετὰ βουλῆς γὰρ τῶν Ῥωμαίων, ὁποῦ ἤξευραν τοὺς τόπους,
Ὀλόρθα 'ς τὴν Βελιγοστὴν ἐτότε ἀπεσῶσαν·
Εἰς χαμοβοῦνιν ἔστεκε τότε τὸ κάστρο ἐκεῖνο·
Μὲ πόλεμον τὸ ἐπήρασιν· ὀλίγοι ἐπροσκυνῆσαν.
Ἀπαὐτοῦ ἐδιεβῆκασιν ἐκεῖσε εἰς τὸ Νίκλιν·
Αὐτὸ εἰς κάμπον ἔστεκε. Καὶ ὡς εἶδαν τὰ φουσάτα,
Τὰ Φράγκικα καὶ τῶν Ῥωμαίων, τὰ ἦσαν μετ' ἐκείνους,
Εὐθὺς πύργους ἀφέρωσαν οἱ ἄρχοντες Νικλίου
Μὲ τὸν λαὸν καὶ ἄρματα ὁποῦ εἴχασι μετ' αὐτούς.
Οἱ τοῖχοι ἦσαν ὑψηλοὶ ὅλοι μὲ τὸν ἀσβέστην[4].
'Στὸν πόλεμον ἐστάθησαν μὲ προθυμίαν μεγάλην.
Ἡμέραις τρεῖς ἐκράτησαν τὸν πόλεμον τοῦ κάστρου,
Καὶ οὐκ ἠθέλησαν ποσῶς τοῦ νὰ παραδοθοῦσιν.
Ὡς εἶδεν ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, ὁρίζει φέρουν ξύλα,
Νὰ πήσουν σκρόφαις[5], ἀλλὰ δὴ μᾶλλον καὶ τριμπουτζέτα·
Ὤμωσεν εἰς τὸν ὅρκον του ἀπέκει οὐ μισεύσει,

(1) C'est-à-dire l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem et celui de l'ordre teutonique.

(2) Il les appelle πρωτοποὶ, dénomination encore usitée aujourd'hui.

(3) Les Francs avaient fait, en Grèce comme à Constantinople, la distribution des terres sur la foi de la soumission future des habitants.

(4) On a vu auparavant que presque toutes les autres places du Péloponèse, parmi lesquelles il en compte douze au moment de l'arrivée des Francs, étaient bâties en tuiles.

(5) Σκρόφαις. Ducange ne cite pas ce mot dans son Glossaire grec; mais on le trouve dans son Glossaire latin. « *Scropha* ou *scrofa*, dit-il, est une machine de guerre propre à ruiner les murailles des villes assiégées. » *Willel. Tyrius*, liv. III, c. 5. Machinas ad suffodiendum habiles et necessarias, quas vulgò *scrophas* appellant. *Lib. XVII, c.* 24. *Scrophas* quoque ex eâdem contexunt materiâ, quibus impunè ad complanandos aggeres accedebatur. *Lib. XVIII, c.* 19. Ut *scrophas* materiâ competenti intexerent, in quibus liberè delitesce-

de là qu'il n'eût pris de vive force le fort de Nicli, et que, s'il le prenait le sabre à la main, il ne ferait grâce à aucune personne vivante. Lorsque les Grecs qui étaient avec les Francs entendirent ce serment, plusieurs d'entre eux, qui avaient des parents dans la place, les prévinrent aussitôt, et leur assurèrent qu'en effet, s'ils ne se rendaient pas, ils seraient tous passés au fil de l'épée au moment de la prise de la ville. Les Nicliotes se décidèrent donc à se rendre, sous la condition qu'ils conserveraient leurs biens. Messire Geoffroy leur accorda leur demande; et après avoir pris possession de la place et l'avoir fait convenablement approvisionner, il marcha tout droit sur Lacedemonia.

Lacedemonia était une grande ville bien garnie de tours et de murailles fabriquées de chaux; les habitants s'étaient vigoureusement fortifiés, avec la ferme intention de ne pas se rendre. Pendant cinq jours les Francs tournèrent jour et nuit en combattant sans interruption autour de la place, et ils dressèrent les trébuchets qu'ils avaient amenés de Nicli. Enfin, après un grand carnage et la destruction des tours, la ville, cédant à la force, capitula et obtint, par une convention garantie sous serment, que les habitants conserveraient leurs propriétés et leurs priviléges.

Messire Geoffroy établit en personne son quartier dans l'intérieur de la ville, et ordonna à ses troupes de ravager et de piller toutes les parties de la Tzaconie, qui s'étend jusqu'à la ville d'Elos[1], dans la direction de Vatica[2] et de Monembasia[3]. Alors les chefs de Lacedemonia, ainsi que ceux de Nicli, qui avaient des priviléges dans la Tzaconie et dans les autres lieux livrés aux courses des troupes franques, accoururent et prièrent messire Geoffroy d'ordonner à ses troupes de cesser le pillage, en lui promettant la soumission des villages et la reconnaissance de sa suzeraineté. Celui-ci, en homme sage, prit en considération les représentations des archontes et ordonna aux troupes de revenir. Il manda alors ceux des membres de son conseil qui étaient chargés d'établir les priviléges des chevaliers dans le pays conquis, et ceux-ci inscrivirent sur le registre

Ἕως νὰ πάρη ἀπὸ σπαθιοῦ τὸ κάστρον τοῦ Νικλίου·
Καὶ ἂν τὸ πάρη ἀπὸ σπαθὶ, ψυχὴν μὴ ἐλεήσει.
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ Ῥωμαῖοι, ὁποῦ ἦσαν μὲ τοὺς Φράγκους,
Ὁποῦ εἴχασι καὶ συγγενεῖς ἐκεῖσε εἰς τὸ κάστρον,
Σύντομα τοὺς ἐμήνυσαν, καὶ ἐβεβαίωσάν τους,
Ὅτι τὸ κάστρο οὐ δώσουσι, καὶ νὰ παραδοθοῦσι,
Καὶ πάρουν τους ἀπὸ σπαθὶ, ὅλοι εἶν' θανατωμένοι.
Καὶ οὕτως ὡς τὸ ἤκουσαν αὐτοὶ οἱ Νικλιώταις,
Βουλὴν ἐπῆραν ἀνομοῦ, τὸ κάστρον ἐπαραδῶκαν,
. . . . νὰ ἔχουν τὰ γονικά τους.
Ὥρισε καὶ ἐσιτάρχησαν τὸ κάστρο, ὡς ἁρμόζει·
Καὶ μετὰ τοῦτο ἐκίνησεν, ὁλόρθα ὑπαγαίνει
Ἐκεῖ εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν· μεγάλη χώρα ἦτον,
Μὲ πύργους τε καὶ μὲ τειχιὰ ὅλα μὲ τὴν ἀσβέστην.
Πολλὰ γὰρ ἀφιρώθησαν, νὰ μὴ παραδοθοῦσιν.
Ἡμέρας πέντε ἔπιαν οἱ Φράγκοι ἐκεῖ τὸν γῦρον
Μὲ πόλεμον ἀδιάλειπτον ἡμέραν τε καὶ νύκτα.
Τὰ τριμπουτζέτα ἐστήσασι, τὰ ἤφεραν ἐκ τὸ Νίκλιν·
Καὶ ὡσὰν τοὺς ἀποκτείνασι, καὶ ἐχάλασαν τοὺς πύργους,
Μὲ βίαν ἐπαραδόθηκαν, μὲ συμφωνίαις, με ὅρκον,
Νὰ ἔχουσι τὰ σπίτια τους καὶ ταῖς προνοιαῖς ταῖς εἶχαν.
Ἐκεῖ ἀπίσω ἀπλίκευσε μισὲρ Τζεφρὲς αὐτός του·
Ὥρισε τὰ φουσάτα του, ἄρχισαν νὰ κουρσεύουν
Ὅλον τὸ μέρος Τζακωνιᾶς καὶ μέχρι εἰς τὸ Ἕλος[1],
Ἐκεῖσε εἰς τὰ Βατικὰ[2] καὶ εἰς τὴν Μονεβασίαν[3]·
Ἐνταῦθα ἦλθαν οἱ ἄρχοντες τῆς Λακεδαιμονίας,
Ὡσαύτως γὰρ καὶ τοῦ Νικλιοῦ, ὁποῦ εἶχαν ταῖς προνοίαις
Ἐκεῖσε εἰς τὴν Τζακωνιὰν καὶ εἰς τοὺς ἑτέρους τόπους,
Ὁποῦ τοὺς ἐκουρσεύασιν ἐκεῖνα τὰ φουσάτα,
Καὶ εἶπαν τοῦ μισὲρ Τζεφρὲ, λέγουν, παρακαλοῦν τον,
Νὰ ὁρίσῃ τὰ φουσάτα του νὰ παύσουσι τὰ κοῦρση,
Νὰ προσκυνήσουν τὰ χωριὰ, αὐθέντην νὰ τὸν ἔχουν·
Κ' ἐκεῖνος, ὡς παμφρόνιμος, ἤκουσε τῶν ἀρχόντων,
Καὶ ὥρισεν, ἐστράφηκαν ὀπίσω τὰ φουσάτα·
Ὥρισε δὲ καὶ ἦλθασιν ἄρχοντες τῆς βουλῆς του,
Ἐκεῖνοι ὁποῦ ἐπρόνοιαζαν ταῖς χώραις τῶν στρατιώτων·
Ἐγγράφως γὰρ τὰ ἔλαβαν εἰς τὸ ῥετζίστρο ὀπίσω
Τὰ ὅσα ἐκερδήσασι, καὶ ὅσα ἐκουγκεστῆσαν

rent, qui ad suffodiendum aggerem introducerentur. *Fulcherius Carnot. Lib. I, c. 8.* Machinis autem paratis, arietibus scilicet et *scrofis*, ad assiliendum se paraverunt. *Math. Paris*, an. 1226, petraria, balista, *scrofa*, catus. On trouve encore ce mot mentionné dans les ouvrages du quatorzième siècle; il vient du mot *scrobs* et scrobis, fosse, employé par Columelle et Pline. Sa racine est grecque, σκάπτω, creuser.

(1) Ἕλος conserve le même nom. La nouvelle Hélos est placée à peu de distance de l'ancienne.

(2) Βατικὰ et Βάτικα, l'ancienne Βοιαί, suivant Mélétius, est dans la Laconie, à trois heures de Scutari et à une heure de Kolokythia. (*Voyez* sir William Gell, pag. 233, et la carte que j'ai dressée pour cette chronique d'après les ouvrages les plus récents.)

(3) Μονεβασία est devenu Monembasie et Napoli de Malvoisie, ainsi que les Italiens et les Français ont corrompu ce mot.

les nouveaux pays conquis depuis le départ du Champenois.

Il s'adressa alors aux premiers de la Morée et les interrogea avec exactitude sur les places qui lui restaient à soumettre; ceux-ci lui répondirent:

« Quatre places, seigneur, vous manquent encore; la première est Corinthe, la seconde Anapli, la troisième Monembasia, et la quatrième Argos. Toutes ces places sont très fortes et bien approvisionnées. Jamais vous ne pourrez les prendre par les armes. Si donc vous voulez les avoir, et désirez que nous autres Grecs nous mourions vos serviteurs, promettez-nous par serment, et faites-en dresser par écrit un acte que nous puissions léguer à nos enfants: que jamais aucun Franc ne nous forcera à changer de religion et à devenir Latins [1]. »

Messire Geoffroy accueillit leur demande et leur accorda l'acte qu'ils désiraient, et le fit écrire et sceller de son sceau [2].

Tout étant ainsi réglé entre les Francs et les Grecs, et messire Geoffroy ayant satisfait aux goûts et aux sentiments de chacune des deux nations, tous, grands et petits, commencèrent à concevoir pour lui un attachement sans bornes, que lui méritaient sa bienveillance et son impartiale justice. Les plus sages d'entre eux examinèrent alors sur quel pied il convenait d'établir la principauté de la Morée. « Nous avons, disent-ils, un souverain aussi bon que sage sous tous les rapports. Qui sait si le Champenois ne nous enverra pas de France quelque jeune étourdi, mal élevé et sans discrétion, pour porter le désordre chez nous? Gardons plutôt celui que nous avons et que nous connaissons. » Ils s'adressèrent tous en effet à lui-même et lui communiquèrent leur proposition. Messire Geoffroy la repoussa comme injuste et ne voulut pas l'accepter; mais on lui en dit tant, on le força tant, qu'on finit par l'arracher à sa réserve et qu'il consentit à accepter. Il songea donc au mode d'exécution et aux moyens qu'il devait prendre pour empêcher que l'homme qu'on attendait de France n'arrivât avant l'expiration du terme convenu avec le Champenois. Il fit aussitôt partir un chevalier jouissant de sa confiance intime, avec l'injonction de se rendre à Venise auprès du duc [3], qu'il connaissait particulièrement et avec lequel il était intimement lié. Il lui envoya des

Ἐκ τὸν καιρὸν ὁποῦ ἐμίσευσεν αὐτὸς ὁ Καμπανέσης.
Ἐλάλησε τοὺς ἄρχοντας, τοὺς πρώτους τοῦ Μορέως·
Ἠρώτησέ τους ἀκριβῶς νὰ τὸν πληροφορήσουν,
Τὸ τί κάστρη ἐνέμειναν, ὁποῦ δὲν ἐπροσκυνῆσαν·
Καὶ αὐτοὶ τὸν ἐσυντύχασιν ἀπόκρισιν τοιούτην·
« Τέσσαρα κάστρη, αὐθέντη μας, σὲ λείπουσιν ἀκόμη·
« Τὸ ἕνα εἶν' ἡ Κόρινθος, τὸ δεύτερον τὸ Ἀνάπλιν,
« Τὸ τρίτον ἡ Μονεμβασιά, τὸ τέταρτον τὸ Ἄργος·
« Πολλὰ εἶν' τὰ κάστρη δυνατά, πολλὰ σιταρχισμένα·
« Μὲ πόλεμον οὐ δύνασαι ποτὲ νὰ τὰ ἐπάρῃς·
« Λοιπὸν ἂν θές, αὐθέντη μας, τὰ κάστρη νὰ ἐπάρῃς,
« Καὶ ἡμεῖς τὸ γένος τῶν Ῥωμιῶν δοῦλοί σου ν' ἀποθάνουν,
« Τοῦτο ζητοῦμεν, λέγομεν, μεθ' ὅρκου νὰ μᾶς πιάσῃς,
« Ἐγγράφως νὰ τὸ ἔχωμεν ἐμεῖς καὶ τὰ παιδιά μας,
« Ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν Φράγκος μὴ μᾶς βιάσῃ,
« Ν' ἀλλάξωμεν τὴν πίστιν μας, καὶ Φράγκοι [1] νὰ γενοῦμεν. »
Ὡς ἤκουσε μισὲρ Τζεφρές, καλὰ τοὺς ἀπεδέχθη·
Μεθ' ὅρκου τὸ ἐποίησεν, ἐγγράφως τὸ στερεόνει [2].
Ἀφοῦ ἀποκατέστησε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Τὰ πάντα ὅλα πράγματα Φράγκων τε καὶ Ῥωμαίων,
Τοῦ καθενὸς τὴν ὄρεξιν καὶ τὰ προνοιασματά τους,
Τόσον τὸν ἠγαπήσασι μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Ὅτ' ἦτον ὑποληπτικός, εἰς ὅλους δικαιοκρίτης·
Ὅλοι βουλὴν ἐπήρασιν οἱ φρονιμώτεροί τους,
Τὸ πῶς νὰ ἦν' ἡ αὐθεντεία τοῦ τόπου τοῦ Μορέως·
« Αὐθέντην ἔχομεν καλόν, φρόνιμον εἰς τοὺς πάντας·
« Παροῦ νὰ ἔλθῃ ἐκ τὴν Φραγκιὰν ὁ κάποιος βουχολόγος,
« Ἀπαίδευτος, ἀδιάκριτος, καὶ νὰ μᾶς σκανδαλίσῃ. »
Εἰς τοῦτο ἦλθαν πρὸς αὐτόν, τοὺς λόγους ἀπεσῶσαν·
Ἐκεῖνος ἐδιάλυσε πολλὰ τὴν ἁμαρτίαν,
Καὶ οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς, αὐτὸ νὰ τὸ ποιήσῃ.
Ὅμως τόσον τὸν εἴπασι, τόσον τὸν ἐβιάσαν,
Ὅτι τὸν ἐξηλώσασιν ἐκ τὴν διάκρισίν του·
Ἐσυγκατέβη νὰ γενῇ, τὸ πρᾶγμα νὰ πληρώσῃ·
Εἰς τοῦτο γὰρ ἐσκόπησε, τὸ πῶς νὰ τὸ ὀρθώσῃ,
Μὲ ποταπὴν ὑπόθεσιν νὰ ἔχουν ἐμποδίσει
Ἐκεῖνον ὁποῦ ἐπάντεχαν νὰ ἔλθῃ ἐκ τὴν Φραγκίαν·
Νὰ ἐμποδισθῇ μὲ τίποτε τρόπον νὰ μὴ ἀπαισώσῃ
Ἐντὸς τὸ τέρμενον αὐτό, ὁποῦ εἶπε ὁ Καμπανέσης.
Εἰς τοῦτο ὁ μισὲρ Τζεφρές, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Καβαλλάρην ἀπέστειλεν (εἰσόψυχον τὸν εἶχεν).
Ἐδιέβη εἰς τὴν Βενετιὰν ὀλόρθα εἰς τὸν δοῦκαν [3]·
Φιλίαν, ἀγάπην εἴχασι καὶ γνωριμιὰν μεγάλην·
Δωρήματα τὸν ἔστειλεν, ἀξιοπαρακαλεῖ τον,

(1) Le texte dit: A devenir Francs, c'est-à-dire à embrasser le rite latin catholique que professaient les Francs.

(2) Pour cet acte de tolérance envers les Grecs schismatiques, et pour la fermeté de son caractère dans ses relations avec le clergé catholique romain, Geoffroy de Ville-Hardoin encourut les censures de Rome; mais il continua à agir dans l'intérêt des populations soumises, et Rome céda.

(3) Pierre Ziani succéda à Henry Dandolo, mort le 4 juin 1205, à Constantinople.

présents et le pria d'imaginer quelque obstacle pour arrêter dans sa marche celui que le Champenois devait envoyer. Il expédia aussi un autre chevalier en France près des amis et des parents qu'il avait en Champagne.

Je laisse messire Geoffroi et passe à ce qui concerne messire Guillaume le Champenois [1], et raconter comment ce dernier arrangea ses affaires à son arrivée en France au sein de sa famille.

Après être parti, comme nous l'avons vu, de la Morée, il arriva en France, dans la Champagne qu'il désirait vivement revoir; il fut parfaitement accueilli par les siens. Les quinze premiers jours de son arrivée furent consacrés au repos. Il partit ensuite pour aller voir le roi de France [2]; il le trouva avec les grands de sa cour à Paris, où il célébrait la Pentecôte, d'après l'usage des Latins [3]. Le roi reçut le Champenois avec de grands honneurs et le félicita sur ses exploits dans la Romanie. Il fut également bien accueilli des nobles, ducs et comtes qui accompagnaient le roi, et dont plusieurs étaient ses parents. Le roi l'admit à succéder au fief de sa famille [4], et il retourna en qualité de souverain dans son pays, où il mit ordre à ses affaires.

Huit mois s'étaient écoulés avant qu'il songeât à l'arrangement stipulé entre messire Geoffroy et lui relativement à la Morée. Il comptait toujours avec confiance que, dès qu'il enverrait un des siens, messire Geoffroy le reconnaîtrait comme souverain et lui remettrait le gouvernement du pays. En attendant, il délibéra avec les siens sur la personne qu'il convenait d'envoyer en Morée comme souverain et comme son homme. Il avait un cousin nommé Robert [5], très jeune encore, mais plein d'excellentes qualités. C'est lui que le Champenois revêtit [6] de tous ses pouvoirs, et auquel il concéda la souveraineté de la Morée. Il fit aussitôt écrire les priviléges [7] et les lettres de délivrance qu'il devait emporter en Morée, et lui donna aussi beaucoup d'argent et une suite [8] composée de

Νὰ πίσῃ πρᾶξιν τίποτε, καὶ ἔμποδος νὰ γένῃ
Εἰς αὖτον ὁποῦ ἔμελλε νὰ στείλῃ ὁ Καμπανέσης.
Ὡσαύτως γὰρ ἀπέστειλεν ἄλλον εἰς τὴν Φραγκίαν
Εἰς φίλους του καὶ συγγενεῖς ὁποῦ εἶχε εἰς τὴν Τζαμπάνιαν·
Ἐνταῦτα παύω ἀπ' ἐδῶ νὰ λέγω καὶ νὰ γράφω
Δι' ἐκεῖνον τὸν μισὶρ Τζεφρὲν καὶ νὰ σὲ καταλέξω
Δι' ἐκεῖνον τὸν εὐγενικὸν τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας [1],
Τὸ πῶς ἐκατευόδωσεν, ἀφοῦ ἐκεῖ ἀπῆλθεν,
Ὅταν ἐδιάβη εἰς τὴν Φραγκιὰν ἐκεῖ εἰς τὸ γονικόν του.
Ἀφοῦ γὰρ ἐδιέβηκεν αὐτὸς ὁ Καμπανέσης
Ἀπαὶ τὸν τόπον τοῦ Μορεῶς, εἰς τὴν Φραγκιὰν ἀπῆλθεν,
Εἰς τὴν Τζαμπάνιαν ἔσωσεν, ὅπου πολλὰ ἐπεθύμα.
Καλὰ τὸν ἀποδέχθησαν ἐκεῖν οἱ ἐδικοί του·
Καὶ ἀφοῦ γὰρ ἀναπαύθηκε κἂν δεκαπέντε ἡμέρας,
Ἐκίνησεν, ἐδιέβηκε σ' τὸν ῥῆγαν δὲ τῆς Φράντζας [2]·
Εἰς τὸ Παρίσι τὸν ηὕρηκε μετὰ τοὺς ἄρχοντάς του·
Τὴν Πεντηκοστὴν ἑώρταζεν, ὡς τὸ ἔχουσιν οἱ Φράγκοι [3]·
Τιμὴν μεγάλην ἔποικε τοῦ Καμπανέση ὁ ῥῆγας,
Διατὶ τὸν εἶδε καὶ ἔποικε στρέμμα εἰς τὴν Ῥωμανίαν·
Ὡσαύτως καὶ οἱ εὐγενεῖς δουκάδες καὶ κοντάδες,
Ὁποῦ ἦσασι σύντροφοί του, ἀλλὰ καὶ συγγενεῖς του·
Καὶ ὅσον ἐκαταχάρησαν ἐκεῖσε ἀμφοτέρως,
Τὸ μάντζι [4] ὁ ῥῆγας τοῦ ἔποικε διὰ τὸ γονικόν του·
Καὶ ἀφῶν ἦλθε εἰς τὸν τόπον του, καὶ ἐστράφη δι' αὐθέντην,
Διορθώνοντα τὸν τόπον του καὶ ταῖς ὑποθέσαις του,
Μῆνες ὀκτὼ ἀπέρασαν, τόσους τοὺς ἐγνωμιάσαν·
Εἰς τοῦτο ἐνθυμήθηκε ταῖς συμφωνίαις, ὁποῦ εἶχε
Μ' ἐκεῖνον τὸν μισὶρ Τζεφρὲν διὰ τοῦ Μορεῶς τὸν τόπον·
Ἐλπίδα εἶχε δυνατὴν, μέγα θάῤῥος εἰς αὖτον,
Ὅτι τὸ στείλει του τινὰ ἀπαὶ τοὺς ἐδικούς του,
Νὰ τὸν δεχθῇ ὡς αὐθέντην του, τὸν τόπον νὰ τοῦ δώσῃ·
Εἰς τοῦτο ἔποικε βουλὴν μετὰ τοὺς ἐδικούς του,
Ποῖον νὰ στείλῃ εἰς τὸν Μορεὰν αὐθέντην καὶ δίκαιόν του.
Εἶχε τινὰ ἐξάδελφον, τὸν ἔλεγαν Ῥουμπέρτον [5]·
Ἄνθρωπος ἦτον νεούτζικος, ἐξαίρετος εἰς πάντας·
Αλλεῖ καὶ ῥεβεστίζει [6] τον ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας
Ἀπὸ τὸν τόπον τοῦ Μορεῶς, τὴν αὐθεντείαν τοῦ ἐδῶκε·
Ὥρισε καὶ ἐγράψασιν ὅλα τὰ πρεβελέντζια [7],
Ὡσαύτως τὰ παραδοτικὰ, τὰ 'μελλε νὰ ἐπάρῃ·
Λογάριν τοῦ ἔδωκε πολὺ, καὶ φαμιλιὰν [8] μετ' αὖτον,

(1) Le chroniqueur l'appelle ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας, mais on a vu (n. 2, p. 33) la cause naturelle de son erreur.

(2) Cette visite eut lieu entre 1206 et 1208, puisqu'on sait par les lettres d'Innocent III, que Geoffroy de Ville-Hardoin était établi prince de la Morée en 1210, et que Guillaume resta huit mois avant de faire aucun préparatif pour se donner un successeur. Le roi de France était alors Philippe-Auguste, qui régna de 1180 à 1223.

(3) Le texte dit : des Francs.

(4) Le texte dit : Il lui établit sa mense en qualité d'héritage.

(5) C'est celui que Ducange (voyez note 3, p. 47 de cette chronique) nomme Hugues.

(6) Ῥεβεστίζει, mot féodal grécisé.

(7) Πρεβελέντζια, mot féodal grécisé.

(8) Φαμιλιὰν, mot grécisé, du latin *familia*, qui signifie la suite, le personnel de la maison, les gens s'ajoutant à la famille; en vieux français, *la mesnie*.

quatre chevaliers et de vingt-deux sergents.

Robert partit de la Champagne au commencement de novembre; mais lorsqu'il fut en Savoie et se disposa à traverser les montagnes, il trouva les neiges si épaisses et si fortes entre la France et la Lombardie qu'il lui fut impossible de passer. Il fut ainsi retenu plus d'un mois dans ce pays; il traversa enfin les montagnes, entra dans la Lombardie et parvint à Venise à la fin de janvier, espérant y trouver une galère pour passer en Morée.

Dès que le duc de Venise fut informé que Robert, cousin du comte, était arrivé de Champagne et voulait se rendre en Morée, il fit venir en secret son amiral[1], et lui enjoignit de refuser des bâtiments pour qu'il pût se rendre en Morée, et de mettre ainsi tous les obstacles possibles à son départ. De son côté, le duc fit beaucoup d'honneurs et d'amitiés à Robert pour l'amener plus aisément à s'abandonner à lui et à se laisser tromper. A force de discours doucereux, de bonnes manières et de prétextes, il parvint à le retenir deux mois à Venise. Il lui donna ensuite une galère destinée pour la Crète[2], et ordonna au comite[3], qui commandait cette galère, de le mettre à terre à son passage à Corfou.

La chose arriva ainsi qu'il était convenu. Quand la galère fut arrivée devant le fort de Corfou, le comite dit à Robert : « Ma galère vient d'être percée dans la cale, et j'ai besoin de la raccommoder et de la calfater[4]; faites donc, mon frère, retirer tous vos effets, afin que le bâtiment en devienne plus léger, et que je puisse le faire calfater plus aisément. »

Robert s'imagina que tout cela était parfaitement vrai, et il ordonna qu'on transportât aussitôt ses effets dans la ville, où il se logea lui-même dans une hôtellerie. Mais lorsque la plus grande partie de la nuit se fut passée et que le coq de la galère eut fait entendre son cri, on donna le coup de sifflet du départ et on mit à la voile.

Dès qu'il fit plus grand jour et que Robert se fut éveillé, on lui apprit que la galère était partie. A cette nouvelle il s'affligea vivement; il vit le piége et s'aperçut qu'on l'avait trompé. Il chercha donc une barque à noliser, et la trouva bientôt. Mais comme messire Geoffroy, seigneur de la Morée, avait rendu quelques

Καβαλλαρίους τέσσερους, καὶ εἰκοσιδυὸ σεργένταις.
Ἐκ τὴν Τζαμπάνια ἐξέβηκε 'ς τὸ ἔμπα νοεμβρίου·
Ὅταν ἦλθε 'ς τὸ Σαβοέ, τὰ ὄρη νὰ περάσῃ,
Τὸ χιόνι ηὗρε δυνατὸν, πολλὰ πηκτὸν εἰς ἄκρην,
Ὁποῦ χωρίζει τὴν Φραγκιὰν ἀπαὶ τὴν Λουμπαρδίαν,
Καὶ οὐκ ἠμπόρεσε ποσῶς ὡς διὰ νὰ περάσῃ.
Εἰς τοῦτο ἄργησεν ἐκεῖ μῆνα ἕνα καὶ πλέον·
Ὅταν ἠμπόρεσε νὰ ἔλθῃ, τὰ ὄρη νὰ περάσῃ,
Ἐξῆλθεν εἰς τὴν Λουμπαρδιὰν, ὡδήγευσε καὶ ἦλθε·
'Σ τὴν Βενετίαν ἔσωσε 'ς τὸ τέλος γενναρίου,
Ἐλπίζοντας νὰ εὕρῃ ἐκεῖ κάτεργον νὰ περάσῃ.
Ὁ δούκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς, ὡς ἐπληροφορήθη
Ὅτι ὁ Ῥουμπέρτος ἔφθασεν, ἐξάδελφος τοῦ κόντου,
Ἐκ τὴν Τζαμπάνιαν ἔρχεται, ὑπάγει εἰς τὸν Μορέαν,
Λαλεῖ τὸν ἀμιράλην[1] του, καὶ μυστικῶς τὸν λέγει
Τὸ πρᾶγμα, τὴν ὑπόθεσιν τοῦ νὰ τὸν ἐμποδίσῃ,
Νὰ μὴν τὸν δώσῃ πλευτικὸν, εἰς τὸν Μορέαν νὰ ἔλθῃ.
Ὁ δούκας τὸν ἐλάλησεν ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
Τιμὴν τοῦ ἔποικε πολλὴν καὶ φιλοπροσωπίαν,
Ν' ἀποθαῤῥήσῃ εἰς αὐτὸν, καὶ νὰ τὸν ἀπεργώσῃ·
Καὶ τόσον τὸν ἐκράτησε μὲ τοὺς καλοὺς τοὺς λόγους,
Μὲ τρόπους τε καὶ ἀφορμαῖς, μὲ πρόφασαις μεγάλαις,
Ὅτι ἄργησε 'ς τὴν Βενετιὰν πλέον ἀπὸ δυὸ μῆνας.
Μετὰ ταῦτα τὸν ἔδωκε κάτεργο ἀρματωμένον,
Τὸ ἔτυχεν ὡς νὰ ὑπᾷ ἐκεῖσε εἰς τὴν Κρήτην[2]·
Καὶ ὥρισε τὸν κόμμιτ[3] του, τὸν κύρην τοῦ κατέργου,
Εἰς τοὺς Κορφοὺς διαβαίνοντας, ἐκεῖ νὰ τὸν ἀφήσουν.
Λοιπὸν, ὡσὰν σὲ τὸ λαλῶ, ἐγίνετο τὸ πρᾶγμα·
Καὶ ὡς ἔφθασε τὸ κάτεργον εἰς τῶν Κορφῶν τὸ κάστρον,
Ὁ κόμμιτος ἐλάλησεν ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
Καὶ λέγει τον· « Τὸ κάτεργον ἔσπασεν ἀποκάτω,
« Καὶ χρῄζομαι νὰ εὐθιασθῇ, νὰ τὸ καλαφατίσω[4]·
« Λοιπὸν, καλέ μου ἀδελφὲ, τὰ ῥοῦχά σου ἂς ἐβγάλουν
« Ν' ἀλαφρωθῇ τὸ κάτεργον, νὰ τὸ καλαφατίσω. »
Καὶ ἐκεῖνος ἐλογίσθηκεν, ἀλήθεια τὸ λέγει.
Καὶ ὥρισε καὶ εὔγαλαν τὰ ῥοῦχά του εἰς τὸ κάστρον
Καὶ αὐτὸς ἐκεῖ ἀπλίκευσεν εἰς τὸ ξενοδοχεῖον.
Ὅταν ἐπέρασε ὁ καιρὸς, τὸ πλέον δὲ τῆς νύκτας,
Καὶ ἐλάλησεν ὁ πετεινὸς ἐκεῖνος τοῦ κατέργου,
Ἔδωκαν τὴν σφυρίστραν του, καὶ εὐθέως ὑπαγένει·
Καὶ ὅταν ἐξημέρωσε, καὶ ἔγνωσεν ὁ Ῥουμπέρτος,
Ἐξύπνισαν καὶ εἶπάν του, τὸ κάτεργον ὑπάγει.
Ὡς ἐπληροφορήθηκεν, ἄρχισε νὰ λυπῆται·
Εἰς τοῦτο ἐγνώρισε καλὰ, δημεγερσιὰν ἐπῆκαν·

(1) Ἀμιράλης et ἀρμιράλιος, amiral, mot tiré de l'arabe émir.

(2) Pendant tout le XIIIe et le XIVe siècle, les Vénitiens et les Génois eurent un commerce très actif avec les diverses îles de l'Archipel et les ports d'Afrique et d'Asie situés sur la Méditerranée et la mer Noire. Voyez dans l'Atlas catalan de 1374, (n. des miss. XII), les noms d'un grand nombre de leurs comptoirs.

(3) Τὸν κόμμιν, mot grécisé, et plus loin ὁ κόμμιτος.

(4) Νὰ τὸ καλαφατίσω, mot altéré du grec ancien, κα-

services au chevetain[1] de Corfou, celui-ci fit parler au maître de la barque, et lui défendit sur sa tête de prendre Robert à son bord.

Pendant ce temps, la galère vénitienne, qui faisait voile pour la Crète, avait mis à bord un de ses hommes à Saint-Zacharias, près de la ville de Glarentza[2], avec des lettres qui annonçaient comment Robert était arrivé à Venise; comment le duc avait retardé son départ pendant deux mois, et comment il avait été mis à terre à Corfou par la galère vénitienne qui se rendait en Crète. Messire Geoffroy se trouvait dans la ville d'Andravida, au moment où le Vénitien lui apporta ces lettres. Il accueillit le messager avec distinction et lui fit de beaux présents. Il fit ensuite venir le chevetain de la ville d'Andravida, et lui donna des ordres détaillés sur ce qu'il devait faire quand Robert y arriverait. Lui-même il partit d'Andravida pour aller à Vlisiri, où il voulait attendre des nouvelles de Robert.

De son côté, quand Robert se fut aperçu de la perfidie du Vénitien, il fit tout son possible pour trouver promptement une barque qui le transportât en Morée, avant que l'année du contrat fût expirée. Une barque arriva par hasard alors de la Pouille; il fit ses conditions, monta à bord, et se fit bientôt débarquer à Saint-Zacharias. Son premier soin fut de demander où se trouvait le bail[3] de la Morée. Sur la réponse qui lui fut faite, qu'il était à Andravida, il envoya à pied un sergent pour lui chercher des chevaux, afin de se rendre lui-même dans cette ville. Mais à son arrivée le sergent n'y rencontra pas messire Geoffroy qui en était parti pour aller dans une autre ville. Il n'y trouva que le chevetain d'Andravida, auquel il annonça que Robert, cousin du Champenois, et destiné par lui à posséder la souveraineté de la Morée, venait d'arriver à Saint-Zacharias et lui demandait des chevaux pour venir à Andravida.

A cette nouvelle, le chevetain emmena avec lui tous les habitants, les archontes comme les bourgeois d'Andravida, et se dirigea tout droit sur Saint-Zacharias. Tous firent de grandes réjouis-

Ἀφοῦ ἐπληροφορήθηκε, καὶ ἐνόησε τὸν δόλον,
Ἐγύρευσε, καὶ ηὗρηκε βάρκαν τοῦ νὰ ναυλώσῃ·
Καὶ ὁ κιβιτάνος[1] τῶν Κορφῶν, ὡς ἦτον ξενιασμένος
Ἐκ τὸν αὐθέντην τοῦ Μορέως μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον,
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν τῆς βάρκας τὸν αὐθέντην·
Ὀρίζει, προφωνεύει τον ἀπάνω εἰς τὸ κεφάλιν του,
Νὰ μὴν περάσῃ καμποσῶς ἐκεῖνον τον Ῥουμπέρτον.
Ἐκεῖνο δὲ τὸ κάτεργον, ὁποῦ εἰς τὴν Κρήτην ἐδιέβη,
Ἐῤῥιξεν ἕναν ἄνθρωπον 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν,
Ἐκεῖ ὁποῦ εἶναι σήμερον ἡ χώρα τῆς Γλαρέντζας[2]·
Ἐκ τὸν δούκαν ἐβάσταινεν αὐτὸν τῆς Βενετίας
Πιττάκια εἰς τὸν μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον τοῦ Μορέως,
Δηλοποιοῦντα, γράφοντα δι' ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
Τὸ πότε ἐκατήντησεν ἐκεῖ εἰς Βενετίαν,
Καὶ πῶς τὸν ἐμποδίσασιν ἐκεῖσε μῆνας δύο,
Καὶ πῶς πάλιν τὸν ἔῤῥιξεν εἰς τῶν Κορφῶν τὴν νῆσον
Τὸ κάτεργον τῆς Βενετιᾶς, ὁποῦ πάγει εἰς τὴν Κρήτην.
'Σ τὴν Ἀνδραβίδα εὑρέθηκε μισὲρ Τζεφρὲς ἐτότε.
Ὡς τοῦ ἔφερε ὁ Βενίτικος ἐκεῖνα τὰ πιττάκια,
Τιμὴν μεγάλην τοῦ ἔδωκε, καὶ ἐφιλοδώρησέ τον·
Ἀσκαὶ τὸν κιβιτάνον του αὐτὸν τῆς Ἀνδραβίδας,
Λεπτῶς τὸν ἐπαράγγειλε το πῶς θέλει ποιήσει,
Ὅταν περάσῃ καὶ ἔλθῃ ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος.
Καὶ ἐκεῖνος γὰρ ἐξέβηκε ἀπὸ τὴν Ἀνδραβίδα,
'Σ τὸ Βλιζιρὶ ἐδιέβηκε 'ς τὸ νὰ περιαναμένῃ,
Ἕως νὰ μάθῃ τίποτε δι' ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον.
Ἀφότου γὰρ ἐγνώρισεν ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος
Τὸν τρόπον τῆς δημιγερσιᾶς, ὁποῦ τὸν ἀπεργῶσαν
Οἱ Βενετίκοι, σὲ λαλῶ, ὁποῦ σὲ ἀφηγοῦμαι,
Πολλὰ ἐβιάσθη νὰ εὕρῃ βάρκαν τοῦ νὰ περάσῃ,
Ὅπως νὰ σώσῃ εἰς τὸν Μορέαν 'ς τὸ τέρμενον ὁποῦ εἶχε·
Τοῦ κατὰ τύχην ἔρχετον βάρκα ἀπὸ τὴν Πούλιαν·
Ἐπραγματεύθη, ἐσέβηκεν ἀπέσω εἰς τὴν βάρκαν,
Καὶ ἦφερέ τον ἕως ἐκεῖ 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν·
Ἠρώτησε νὰ τὸν εἰποῦν τὸ ποῦ εἶναι ὁ παίλος[3]·
Καὶ εἰς τὸν ἀπεκρίθηκε, 'ς τὴν Ἀνδραβίδα εἶναι·
Σεργέντην ἕνα ἔστειλεν ἄλογα νὰ τοῦ φέρῃ·
Τὸ πεζοδρόμι νὰ ὑπᾷ, ἕως ἐκεῖ νὰ σώσῃ.
Οὐκ ηὗρε τὸν μισὲρ Τζεφρὲν (ἀλλοῦ' τον διαβασμένος)·
Τὸν κιβιτάνον ηὕρηκε τῆς χώρας Ἀνδραβίδας·
Ἐνταῦτα τὸν ἐλάλησεν, εἰπέ του τὰ μαντάτα,
Τὸ πῶς 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαριὰν εὑρίσκεται ὁ Ῥουμπέρτος,
Ὁ ἐξάδελφος καὶ συγγενὴς τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Ὁποῦ ἦλθε δὲ αὐθέντης σας ἐσᾶς τῶν Μοραΐτων·
Ἄλογα νὰ τοῦ δώσετε, νὰ καταλάβῃ ἐνταῦθα.
Ὁ κιβιτάνος παρευθὺς, τὸ ἀκούσει τὸ μαντάτον,
Ἐπῆρεν ὅλον τὸν λαὸν, ὁποῦ εἶχε ἐκεῖ μετ' αὐτον,
Τοὺς ἄρχοντας καὶ βουργησίους ὅλης τῆς Ἀνδραβίδας,

ταρφαλίζω, boucher, ou κατασφαλτόω, enduire de bitume.

(1) Ὁ κιβιτάνος. *Voyez* au mot κιβιτάνος le Glossaire grec-latin de Ducange, qui s'autorise de cette chronique. Il pense avec raison que ce mot vient du vieux mot français chevetain, employé souvent par Brunetto Latini, par Froissart, par Alain Chartier et par tous nos vieux auteurs.

(2) Γλαρέντζα, près de l'ancienne Cyllène, conserve le même nom. (Voy. la carte de la *Morée au moyen-âge*.)

(3) Ὁ παίλος, mot grécisé qu'on retrouve sous la forme de μπαίλος.

sances lorsqu'ils virent Robert, et cherchèrent à lui montrer par leur bon accueil et leur extérieur, qu'ils aimaient beaucoup à le voir leur seigneur et à vivre sous son administration; ils l'emmenèrent ensuite avec eux, toujours en lui faisant fête, et le conduisirent à Andravida, où ils le firent demeurer. Robert, à son tour, manifestait par une figure joyeuse toute la bienveillance qu'il avait pour eux; il accueillait également bien tout le monde, disait à tous des choses flatteuses, comptant et espérant bien qu'eux l'auraient bientôt pour seigneur, et que lui les aurait pour serviteurs.

Sur ces entrefaites, quelqu'un l'informa des conditions du traité conclu entre le Champenois et messire Geoffroy, bail de la Morée, et lui dit que, si le terme d'une année s'écoulait avant qu'il eût rejoint messire Geoffroy, il aurait perdu sa peine et aurait fait inutilement le voyage de la Morée. Robert, à cette nouvelle, exigea du chevetain de lui fournir des chevaux pour aller promptement trouver le bail, et un guide pour l'y conduire. Il fallut bien que le chevetain obéît à cet ordre; il lui donna donc des guides et une suite. Lui-même se rendit en personne à Vlisiri en sa compagnie, espérant y rencontrer le bail.

Messire Geoffroy, à qui on avait appris les démarches de Robert depuis son arrivée à Saint-Zacharias, quitta aussitôt Vlisiri, et marcha vers Calamata. Là, apprenant également que Robert venait vers lui, il partit avec toute sa suite pour Veligosti, où il arriva à midi.

Ceux qui accompagnaient Robert se dirigèrent tout droit sur Calamata; de là ils reprirent leurs chevaux et revinrent sur leurs pas. Robert resta tout seul à Calamata. Il s'adressa alors au chevetain du château de Calamata, et le pria de lui procurer des chevaux pour aller rejoindre messire Geoffroy, bail de la Morée. Le chevetain lui fit avoir des chevaux et lui donna des guides, qui le conduisirent à Veligosti; mais il n'y trouva plus le bail, qui déjà était parti pour Nicli.

Les Calamatiotes retournèrent chez eux, et Robert resta comme un homme délaissé, sans pouvoir trouver de chevaux pour continuer sa route. Cependant le chevetain de Veligosti parvint enfin à lui procurer des chevaux, qui le conduisirent à Nicli.

A son arrivée à Nicli, les messagers furent envoyés à Lacedemonia, où venait de passer messire Geoffroy, et lui annoncèrent qu'un cousin du Champenois, nommé Robert, venait

Καὶ ἐκεῖ ὀρθὰ ἐδιεῖδησαν 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν.
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκαν, ὡς εἶδαν τὸν Ῥουμπέρτον,
Καὶ πρόσοψιν τὸν ἔδειξαν, ὅτι πολλ' ἀγαπεῦσαν
Νὰ ἔλθῃ, νὰ 'ναι αὐθέντης τους, νὰ ζήσουν μετ' ἐκεῖνον·
Εἰς τοῦτο τὸν ἐπῆρασι μετὰ χαρᾶς μεγάλης,
'Σ τὴν Ἀνδραβίδα ἔσωσαν, ἐκεῖ τὸν ἀπλικεῦσαν.
Ἐκεῖνος μὲ σπαργιχάρειαν πλάγγνες ἔδειξε μέγα,
Καὶ ὅλους τοὺς ἐδέχετο, καὶ ἐκαλελόγιζέ τους,
Σκοπῶντας, καὶ λογίζοντας, δούλους του νὰ τοὺς ἔχῃ,
Καὶ αὐτοὶ πάλιν αὐθέντην τους νὰ ἔχουσιν ἐκεῖνον.
Εἰς τοῦτο εὑρέθη κάποιος, καὶ ἐπληροφόρησέ τον
Τὸν τρόπον καὶ ταῖς συμφωνίαις, ταῖς εἶχε ὁ Καμπανέσης
Μ' ἐκεῖνον τὸν μισὶρ Τζεφρὲν, τὸν μπάϊλον τοῦ Μορέως,
Ὅτ' ἂν περάσῃ ὁ καιρὸς, τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου,
Νὰ σμίξῃ τὸν μισὶρ Τζεφρὲν, τὴν αὐθεντείαν νὰ ἔχῃ,
Ἔχασε καὶ τὸν κόπον του καὶ τὰ ἦλθε νὰ γυρεύῃ.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ εὐγενὴς ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος,
Τοῦ κιβετάνου ἐζήτησεν ἄλογα νὰ τοῦ δώσῃ,
Ὅπως ν' ἀπέλθῃ σύντομα ἐκεῖσε εἰς τὸν μπαΐλον,
Καὶ νὰ τοῦ δώσῃ ὁδηγὸν, ἐκεῖ νὰ τόνε σύρῃ.
Ὁ κιβετάνος ἦτον χρεία νὰ πέσῃ θέλημά του.
Ἄλογα δὲ τοῦ ἔδωκεν, ὁμοίως καὶ συντρόφους·
Αὐτός του μετ' αὐτον ὑπᾶ ἕως εἰς το Βλιζίρι,
Λογιάζοντα καὶ λογίζοντα ἐκεῖ νὰ εὕρουν τον μπαΐλον.
Ἐκεῖνος ὁ μισὶρ Τζεφρὲς το ἀκούσασι το μαντάτον,
Ὅτι ὁ Ῥουμπέρτος ἔσωσε 'ς τον ἅγιον Ζαχαρίαν,

Εὐθὺς ἀπέκει ἐξέβηκεν, ὑπάει τῆς Καλαμάτας·
Πάλιν ἐκεῖσε ἔμαθεν, ὅτ' ἔρχεται ὁ Ῥουμπέρτος,
Ἐκίνησεν, ἐδιέβηκε μετὰ τὴν φαμιλίαν του
Ὁλόρθα 'ς τὴν Βελιγοστὴν, τὸ μεσημέρι ἐσῶσεν.
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἦσαν μ' ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
Ὀρθὰ τὸν ἐδιάβασαν ἐκεῖ εἰς τὴν Καλαμάταν·
Ἀπέκει ἐπῆραν τ' ἄλογα, κ' ἐστράφησαν ὀπίσω,
Καὶ ὁ Ῥουμπέρτος ἔμεινεν ἐκεῖσε μοναχός του.
Τὸν κιβετάνον ἐλάλησε τοῦ κάστρου Καλαμάτας,
Παρακαλεῖ καὶ λέγει τον ἄλογα νὰ τὸν δώσῃ,
Νὰ πάῃ 'ς τὸν μισὶρ Τζεφρὲν, τὸν μπάϊλον τοῦ Μορέως·
Ἐκεῖνος, ὡς ἠμπόρεσεν, ἄλογα τοῦ ἔδωκε,
Καὶ ὁδηγοὺς τὸν ἔδωκεν, ὁποῦ τὸν ὡδηγοῦσαν·
Ὑπᾶν εἰς τὴν Βελιγοστὴν, τὸν μπάϊλον οὐκ ηὗραν·
Εἰς τὸ Νικλὶ, τοῦ εἴπασιν, εἶναι διαβασμένος.
Ἐκεῖνοι οἱ Καλαματιανοὶ ἐνέμειναν ὀπίσω,
Ἐγύρισαν 'ς τὰ σπήτια τους ἐκεῖ εἰς τὴν Καλαμάταν.
Ὁ δὲ Ῥουμπέρτος ἔμεινεν ὡσὰν ἀπορημένος,
Ὅτι ἄλογα οὐχ ηὕρηκε νὰ πάρῃ μετ' ἐκεῖνον.
Ὅμως, ὡσὰν ἠμπόρεσεν, αὐτὸς ὁ κιβετάνος
Εὗρεν, ἐδώκεν ἄλογα, κ' ὑπάγει εἰς τὸ Νίκλιν.
Ἀφότου γὰρ ἀπίσωσε 'ς τὸ Νίκλιν ὁ Ῥουμπέρτος,
Μαντατοφόροι ἀπῆλθασι 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν,
Ὅπου ἦτον ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, καὶ ἐβεβαίωσάν τον,
Πῶς εἰς τὸ Νίκλιν ἔσωσε τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας
Ἐξάδελφος τοῦ εὑρίσκεται, Ῥουμπέρτον τον καλοῦσι.

d'arriver à Nicli. Messire Geoffroy, en homme avisé, prit alors son parti, et emmena avec lui tous les habitants, grands et petits, qui se trouvaient à sa suite, et vint à la rencontre de Robert, qu'il accueillit avec beaucoup d'honneur et de marques d'affection; il lui montra devant tout le monde beaucoup de joie de son arrivée, et, à leur retour ensemble à Lacedemonia, il lui fit préparer un logement convenable dans la maison du gouvernement. Le lendemain, dès qu'il fit jour, Robert, en homme qui était venu dans l'intention de prendre en main la souveraineté du pays, fit dire au bail, messire Geoffroy, de vouloir bien convoquer dans l'hôtel du gouvernement les premiers et les plus distingués de ceux qu'il avait avec lui, afin d'entendre les ordres dont le Champenois l'avait fait porteur. Messire Geoffroy obéit à ses désirs, et lorsque tous les grands se furent réunis et eurent pris place pour entendre lecture des lettres du Champenois, il fit lever le chancelier, s'avança avec lui au milieu de l'assemblée, et lui ordonna de lire les priviléges dont Robert était porteur. Après avoir lu et fait connaître les lettres par lesquelles le Champenois donnait à Robert la souveraineté de tout le Péloponèse, tant que contient le pays de Morée, il fit lire de même les ordres adressés à tous les chefs pour qu'ils eussent à reconnaître Robert pour leur seigneur.

Lecture faite de toutes les lettres, messire Geoffroy se leva, et, en présence de toute l'assemblée, s'inclina humblement pour obéir aux ordres du Champenois; il fit ensuite apporter les conventions écrites, conclues avec le Champenois, et par lesquelles il était déclaré : qu'il lui donnait la Morée, sous la condition de la tenir comme son bail et son homme; et que si, dans l'intervalle d'une année et d'un jour, le Champenois lui-même, ou quelqu'un de ses parents en son nom, se présentait pour reprendre l'autorité, messire Geoffroy serait tenu de lui remettre et le pays et la souveraineté, mais que, si au contraire personne ne se présentait avant l'expiration de ce terme, messire Geoffroy serait alors, sans retour, héritier du pays et de la souveraineté.

Lecture faite de ces divers actes du Champenois, messire Geoffroy se leva, et adressant la parole aux prélats et aux bannerets, il dit :

« Vous venez d'entendre, seigneurs, les conventions et les ordres de mon souverain le Champenois. Je vous prie donc et je vous conjure de prononcer, en chrétiens qui craignent Dieu et sont amis de la vérité, sur le traité qui lie le

Μισὶρ Τζεφρὲς ὡς φρόνιμος, τὸ ἀκούσει τὸ μαντάτον,
Εὐθὺς ἐπῆρε μετ' αὐτὸν μικροὺς τε καὶ μεγάλους,
Ὅσοι καὶ ἂν εὑρέθησαν ἐκεῖ εἰς τὴν συντροφιάν του,
Καὶ ἀπῆλθεν εἰς συναπαντὴν ἐκείνου τοῦ Ῥουμπέρτου.
Μετὰ τιμὴν καὶ πρόβλεψιν ἐσυναπάντησέ τον.
Χαρὰν μεγάλην τοῦ ἔπηκεν ἐνώπιον τῶν πάντων.
Καὶ ἀφότου ἀπεσώσασι 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν,
Ὥρισεν, ἀπληκεῦσαν τον 'ς τῆς αὐθεντειᾶς τοὺς οἴκους.
Ἐκεῖνος ὁ ἐξάδελφος τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Ὡς ἔχοντας τὸν λογισμὸν τὴν αὐθεντειὰν νὰ λάβῃ,
Τὸ ἐξημερώσει τὸ πρωΐ, καὶ λάμψειν ἡ ἡμέρα,
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν μισὶρ Τζεφρὲ τοῦ μπαΐλου,
Καὶ εἶπεν οὗτος πρὸς αὐτόν, νὰ ὁρίσῃ τοῦ νὰ ἔλθουν
Οἱ πρῶτοι καὶ οἱ καλήτεροι, ὁποῦ ἦσαν μετ' ἐκεῖνον,
Νὰ ἰδοῦσι τὰ προστάγματα τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Τοὺς ὁρισμοὺς, τοὺς ἤφερε μετ' αὐτον ἀπ' ἐκεῖνον.
Ἐν τούτῳ ὁ μισὶρ Τζεφρὲς τὸν ὁρισμόν του ἐπῆκε.
Καὶ ὅσον ἐσυνάχθησαν ἐκεῖ οἱ πάντες ὅλοι,
Ἐκάθησαν ν' ἀκροασθοῦν τὰ ἔγγραφα τοῦ κόντου.
Τὸν καντζιλιέρην ἐστήκωσε, τὸν ἤφερε μετ' αὐτον·
Τὰ προβελέζια, τὰ ἤφερεν, ὥρισε ν' ἀναγνώσουν.
Ἀφοῦ τὰ ἀναγνώσασι, καὶ ἐφάνισαν τοὺς λόγους,
Τὸ πῶς ὁ κόντες τοῦ ἔδωκε τὴν αὐθεντειὰν τοῦ τόπου,
Ὅλης τῆς Πελοποννήσου, ὅσον κρατεῖ ὁ Μορέας.

Ἀπαύτου πάλιν ἔδειξε, καὶ ἀνάγνωσεν ὁμοίως
Προστάγματα καὶ ὁρισμοὺς 'ς ὅλους τοὺς κεφαλάδαις
Τοῦ νὰ δεχθοῦν δι' αὐθέντην τους ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον·
Καὶ ὅσον ἀνεγνώθησαν τὰ ἔγγραφα ἐκείνου,
Σηκόνεται μισὶρ Τζεφρὲς ἐνώπιον τῶν πάντων,
Καὶ χαμηλὰ ἐπροσκύνησε τοὺς ὁρισμοὺς τοῦ κόντου·
Καὶ εὐθὺς ὁρίζει, ἤφεραν τοὺς ὁρισμοὺς, ὁποῦ εἶχε,
Ταῖς συμφωνιαῖς καὶ ἔγγραφα, τὰ εἶχεν ἐκ τὸν κόντον,
Τὸ πῶς τοῦ ἐπαράδωκε τὸν τόπον τοῦ Μορέως,
Νὰ τὸν φυλάττῃ ὡς μπαΐλος, καὶ λίζιός του νὰ ἦναι,
Καὶ ἀπέσω εἰς τὸ τέρμενον χρόνου καὶ μιᾶς ἡμέρας,
Ἂν ἔλθῃ ὁ κόντος ἢ ἕτερος ἀπὸ τοὺς συγγενοῦς του,
Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν νὰ τοῦ τὴν παραδώσῃ·
Εἰ τα περάσει ὁ καιρός, τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου,
Καὶ οὐδὲν ἔλθῃ ἀπ' αὐτοὺς, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι,
'Σ τὸν τόπον καὶ τῆς αὐθεντειᾶς νὰ ἦναι κληρονόμος
Ἐκεῖνος ὁ μισὶρ Τζεφρὲς χωρὶς ἀμφιβολίας.
Καὶ ἀφότου ἀνεγνώσθησαν τὰ ἔγγραφα ἐκεῖνα,
Ἡ συμφωνιαῖς ὁποῦ ἔπηκεν ὁ κόντες τῆς Τζαμπάνιας,
Εἰς τοῦτο ἐσηκώθηκε μισὶρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος,
Καὶ λέγει τοὺς ἀρχιερεῖς καὶ τοὺς φλαμπουριάρους·
« Ἐσεῖς ἠκούσετε, ἄρχοντες, τοῦ αὐθέντου μου τοῦ κόντου
« Ταῖς συμφωνιαῖς καὶ ὁρισμοὺς ὁποῦ μ' ἐπαράδωκε.
« Εἰς τοῦτο λέγω τώρα ἐσᾶς, παρακαλῶ, καὶ ὁρκίζω

Champenois et moi, et de déclarer de quel côté est le droit. Je prie aussi messire Robert, comme homme noble et comme mon souverain, de s'attacher aussi scrupuleusement que moi à ce qui est stipulé. Quant à vous, seigneurs, prononcez avec justice, ainsi qu'il convient de le faire. Qu'aucune espèce de considération pour moi ne vous fasse départir de votre impartialité; mais jugez avec la crainte de Dieu. »

Le noble Robert donna son adhésion à ce discours; il les engagea de son côté à prononcer d'après la vérité et avec la crainte de Dieu, et promit de se soumettre à leur décision. Les prélats et les bannerets relurent alors en détail et avec la plus scrupuleuse attention les conventions écrites. Ils calculèrent l'espace de temps écoulé, et trouvèrent qu'il s'était écoulé quinze jours au-delà du terme fixé pour que Robert remît entre les mains du bail, messire Geoffroy, les lettres du Champenois, et que celui-ci fût tenu de lui restituer la souveraineté du pays. Ils s'adressèrent donc aux deux prétendants et leur dirent :

« Seigneurs, nous trouvons dans les conventions faites avec le Champenois, qui nous sont présentées par vous et qui portent son sceau et notre sceau à tous, que : pour des raisons à lui particulières, et d'après certaines conventions stipulées et fort importantes, il a laissé messire Geoffroy comme son homme dans le pays. Le délai convenu étant expiré, vous avez perdu votre droit. Dans tout l'univers, partout où vivent des chrétiens, les conventions écrites l'emportent sur les lois et sur les formes judiciaires. »

Lorsque Robert entendit cet arrêt, il fut frappé d'une si vive douleur qu'il ne put parvenir à répondre un seul mot. Messire Geoffroy, au contraire, se leva aussitôt, et avec beaucoup d'affabilité et de marques d'affection, remercia les arbitres, ainsi qu'il est d'usage dans toutes les cours[1] seigneuriales de remercier ceux qui rendent la justice.

Aussitôt l'affaire jugée, et l'arrêt qui l'autorisait à rester maître de la Morée[2] rendu par les commissaires, messire Geoffroy fit de grands honneurs à Robert, et lui dit :

« Mon seigneur et mon frère, ayez le bon esprit de ne pas vous attrister d'un arrêt émané de la justice. N'est-ce pas d'elle que chacun tient ce qui lui appartient? Si vous voulez rester avec moi en Morée, je vous traiterai en frère, et vous donnerai une part convenable

« 'Σ τὸν ὅρκον τὸν ἐπιάκετε 'ς τὸν κόντον καὶ εἰς ἐμένα,
« Ὡς χριστιανοὶ φοβούμενοι τὸν Θεὸν καὶ τὴν ἀλήθειαν,
« Νὰ εἰπῆτε καὶ νὰ κρίνετε, τὸ δίκαιον ποῦ εἶναι·
« Ὡσαύτως γὰρ παρακαλῶ καὶ τὸν μισὲρ Ῥουμπέρτον,
« Ὡς εὐγενῆ καὶ αὐθέντην μου, 'ς τὸ δίκαιον νὰ σταθοῦμεν·
« Νὰ κρίνετε τὸ δίκαιον, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει.
« Μηδὲν θωρεῖτε εἰς ἐμὲ, ἄδικον νὰ εἰπῆτε,
« Ἀλλὰ μὲ φόβον τοῦ Θεοῦ μᾶς κρίνετε τὸ δίκαιον. »
Ὡς τ' ἤκουσεν ὁ εὐγενὴς ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος,
Εὐθὺς ἐσυγκατάθηκε, καὶ εἶπε νὰ τὸν κρίνουν·
Καὶ ὥς περ γὰρ νὰ τὸ εἰποῦν μὲ τοῦ Θεοῦ τὸν φόβον,
Ἐκεῖνος δὲ νὰ τὸ στερχθῇ, καὶ νὰ τὸ προσκυνήσῃ.
Ὡς τ' ἤκουσαν οἱ ἀρχιερεῖς, οἱ φλαμπουριάροι ὅλοι,
Ἐπιασαν καὶ ἀνέγνωσαν τὰ ἔγγραφα ἐκεῖνα·
Ἄρχισαν γὰρ λεπτομερῶς μὲ προσοχὴν μεγάλην·
Εἰς τοῦτο ἐλογάριαζαν τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου·
Καὶ ηὗραν, ὅτι ἐπέρασε ἡμέραις δεκαπέντε
Τὸ τέρμενον, τὸ ἔτρεχε νὰ ἔλθῃ ὁ Ῥουμπέρτος,
Νὰ παραδώσῃ τὰ ἔγγραφα τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας
Τὸν μπάιλον τὸν μισὲρ Τζεφρὲ, τὸν τόπον νὰ τοῦ δώσῃ.
Εἰς τοῦτο ἐλάλησαν τοὺς δυὸ, καὶ πρὸς ἐκείνους λέγουν·
« Αὐθένται, ἡμεῖς εὑρίσκομεν 'ς τοὺς ὁρισμοὺς τοῦ κόντου,
« Ποῦ ἔποικε ταῖς συμφωνίαις ποῦ εἴδαμεν ἐνταῦθα,
« 'Σ ταῖς ὁποίαις ἔνι ἡ βοῦλλα του καὶ ἡμῶν ὅλων μετ' αὔτον,
« Τὸ πῶς μὲ τρόπον καὶ ἀφορμὴν, μὲ συμφωνίαις μεγάλαις
« Ἀφῆκε τὸν μισὲρ Τζεφρὲν δίκαιον εἰς τὸν τόπον·
« Καὶ ἐπέρασε τὸ τέρμενον, καὶ δίκαιον οὐκ ἔχεις.
« Καὶ ὅθεν εἶναι χριστιανοὶ 'ς τὴν οἰκουμένην ὅλην,
« Τὸν νόμον καὶ ταῖς ἀγωγαῖς ἡ συμφωνίαις τὰ κλίνουν. »
Εἰς τοῦτο ὡς τὸ ἤκουσεν ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος,
Ἐκ τὴν πικρίαν τὴν πολλὴν, τὴν εἶχεν ἡ καρδιά του,
Οὐδὲ ποσῶς εὐώδωσεν ἀπόκρισιν νὰ δώσῃ.
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς εὐθέως ἐσηκώθη,
Μὲ προσοχὴν, πραότητα ὅλους εὐχαριστεῖ τους,
Ὡς τὸ ἔχουσι συνήθειαν τῶν αὐθεντῶν ἡ κούρταις[1]
Νὰ εὐχαριστεῦσιν ἐκείνους ὁποῦ τὸ δίκαιον κρίνουν.
Ἀφοῦ ἡ κρίσῃ ἐγίνετον, ἡ ἀπόφασις ὁμοίως
Νὰ μείνῃ ὁ μισὲρ Τζεφρὲς αὐθέντης εἰς τὸν τόπον
Ὅλης τῆς Πελοποννήσου, τὸν λέγουσι Μορέαν[2],
Τιμὴν μεγάλην ἔποικεν ἐκείνου τοῦ Ῥουμπέρτου,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτὸν· « Αὐθέντη, ἀδελφέ μου,
« Πρόσεχε, μὴ τὸ βαρεθῇς τὸ ἔδωκεν ἡ κρίσις·
« Ὅτι τὸ δίκαιον ἀπ' αὐτὴν οὕτως τὸ ἔχει ὁ κόσμος.
« Ἂν θέλῃς γὰρ καὶ προθυμᾷς νὰ μείνῃς μετ' ἐμένα
« Ἐδῶ εἰς τὸν τόπον τοῦ Μορέως, νὰ σ' ἔχω ἀδελφόν μου,
« Καὶ τὸ κερδήσωμεν ὁμοῦ, νὰ ἔχῃς τὸ σὲ πρέπει. »

(1) Κούρτη, mot grécisé, de l'italien *corte*.

(2) Le texte dit : le Péloponèse qu'on appelle Morée.

de tout ce que nous pourrons conquérir ensemble. »

Robert, atteint d'un vif dépit, dédaigna d'accepter cette proposition. Messire Geoffroy lui donna alors un grand banquet, où il invita tout le monde, grands et petits. On mangea, on but et on joua à la javeline. Les danses et la musique se continuèrent sans fin. Robert de Champagne adressa alors la parole à messire Geoffroy et lui dit : « Je vois bien que je ne puis obtenir la souveraineté de ce pays ; faites-moi donc donner des chevaux et des compagnons afin que je me mette en route. » Il demanda ensuite à tous les chefs, aux prélats et aux principaux du pays, de vouloir lui donner un acte scellé par eux, et contenant l'arrêt qu'ils avaient rendu et la copie de la convention faite entre le Champenois et le noble messire Geoffroy, afin de pouvoir les emporter avec lui en France, et les montrer au roi, à tous les seigneurs et au Champenois [1], pour qu'ils ne prissent pas son retour comme une plaisanterie et un jeu d'enfant. Tous s'y prêtèrent avec plaisir et lui donnèrent ces actes scellés par eux. Messire Geoffroy lui fit de nombreux présents, l'engagea à demander tout ce qui pouvait lui être utile, lui promit de faire tout ce qui pourrait lui être agréable, et le pria de le considérer comme tout-à-fait à lui. Il l'accompagna ensuite en personne jusqu'à la ville d'Andravida, où Robert s'embarqua à bord d'une galère et retourna en France.

Après le départ de Robert, messire Geoffroy resta souverain de la Morée et s'en fit donner le titre [2]; il régla l'administration des affaires du pays en souverain légitime, et ne négligea aucun effort pour agrandir convenablement son territoire. La nature le soumit enfin à la nécessité commune, et le temps arriva pour lui de passer dans un autre monde. A ses derniers moments [3] il convoqua les capitaines et les prélats, et en homme prudent fit devant eux ses dispositions testamentaires, par lesquelles il réglait l'administration du pays ; il les fit mettre par écrit, et scella le tout. Messire Geoffroy avait deux fils ; le premier portait le nom de son père, messire Geoffroy ; le second s'appelait Guillaume de Calamata, ainsi nommé de ce qu'il était né dans le château de Calamata. Il laissa ce dernier sei-

Ἐκεῖνος ἐκ τὴν θλῖψιν του οὐδὲν ἐκαταδέχθη·
Εἰς τοῦτο ὁ μισὲρ Τζεφρὲς κάλεσμα μέγα ἐποῖκε,
Καὶ ἅπαντας ἐκάλεσε μικροὺς τε καὶ μεγάλους·
Ἐφάγασιν, ἐπίασιν, ἐξυλοκονδαρίσαν·
Χοροὺς, παιγνίδια ἔπηκαν, ὅσ' ἀριθμὸν οὐκ εἶχαν.
Ἐκεῖνος, ὁποῦ σοὶ λαλῶ, Ῥουμπέρτος δὲ Τζαμπάνιας
Λαλεῖ τον, τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Ἐγὼ ἐβλέπω ἀπ' ἐδῶ αὐθεντείαν οὐκ ἔχω·
« Δός μου συντρόφους καὶ ἄλογα, διὰ νὰ ὑπαγαίνω. »
Ὁμοίως γὰρ ἐζήτησεν ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Καὶ τῶν ἀρχιερέων τε καὶ χρήσιμων ἀνθρώπων,
Εἰς τὴν βουλὴν καὶ ἐξόφλησιν ἐκείνην, τὴν ἐποῖκαν,
Χαρτὶ νὰ τοῦ ποιήσωσι, νὰ τὸ ἔχουν βουλλώσει,
Τὸ πῶς ἐκρίναν καὶ ἔπασι τὴν κρίσιν ὁποῦ εἶδαν·
Εἶθ' οὕτως καὶ τὸ ἀντίγραμμα τῆς συμφωνιᾶς ἐκείνης,
Ὁποῦ ἐποίησαν ὁμοῦ ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας
Μετὰ τὸν εὐγενέστατον μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον,
Νὰ τὰ βαστάζῃ μετ' αὐτὸν ἐκεῖ εἰς τὴν Φραγκίαν,
Ὡς νὰ τὰ δείξῃ τοῦ ῥηγὸς καὶ ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Ὁποῦ ἦσαν τότε εἰς τὴν Φραγκιὰν, τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας [1],
Διὰ νὰ μηδὲν τὸν δέξωνται ὡς χωρικὸν τὸ πρᾶγμα.
Μετὰ χαρᾶς τὰ ἔπηκαν, ὅλοι τὰ ἐβουλλῶσαν.

Ἀπαύτου γὰρ τὸν ἔδωκε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Δωρήματα, χαρίσματα διάφορα, παμπλεῖστα.
Δουλευτικὰ καὶ φρόνιμα ὑπόσχεσαις τοῦ ἐποῖκε,
Νὰ τὸν ὁρίζῃ πάντοτε, νὰ ἔνι ἐδικός του.
Εἰς τοῦτο τὸν ὡδήγησε, καὶ συντροφιὰν τοῦ ἐποῖκεν,
Ὁποῦ ἐδιάβη μετ' αὐτὸν ἕως τὴν Ἀνδραβίδα·
Καὶ ἐσέβηκε εἰς τὸ κάτεργον, ὑπάγει εἰς τὴν Φραγκίαν.
Καὶ ἀφότου ἐδιάβηκεν ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος
Ἐκ τὸν Μορέαν, καὶ ἔμεινε μισὲρ Τζεφρὲς αὐθέντης,
Ὥρισε νὰ τὸν λέγουσιν αὐθέντην τοῦ Μορέως [2]·
Τοὺς τόπους καὶ ὑπόθεσαις, ταῖς εἶχε νὰ ὁρθώνῃ,
Ἀλλέως ταῖς κατέσταινεν, ὡς φυσικὸς αὐθέντης·
Ἠγωνίζετο, ἐκόπιαζε πάντα νὰ τὰ αὐξαίνῃ.
Λοιπὸν ὡς ἔνι φυσικὸν οἱ πάντες ν' ἀποθνήσκουν,
Ἦλθε κ' ἐκείνου ὁ καιρὸς ν' ἀπέλθῃ ἐκ τὸν κόσμον [3]·
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς ἐπισκόπους ὅλους·
Ἔκαμε διάταν φοβερὴν, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον·
Τὰ πάντα ἐδιόρθωσε, γράφει καὶ ἐβούλλωσέ τα.
Εἶχε καὶ δύο γὰρ υἱοὺς, τὸν πρῶτον ὠνόμαζαν,
Μισὲρ Τζεφρὲ τὸν ἔλεγαν, τ' ὄνομα τοῦ πατρός του·
Τὸν δεύτερον ἐλέγασι Γουλιάμον Καλαμάτην,
Ὅτι ἐγεννήθηκεν ἐκεῖ ἐν κάστρῳ Καλαμάτας.

(1) Il l'appelle constamment le comte de Champagne. J'ai expliqué la source de cette erreur.

(2) Jusque-là il avait porté le titre de bail, et ne commença à prendre le titre de souverain qu'en 1208.

(1) La mort de Geoffroy Ier de Villehardoin, seigneur de Morée, dut avoir lieu entre les années 1213 et 1216.

gneur de la place de Calamata et de toutes les dépendances de cette châtellenie[1], car cette contrée était un héritage propre de la conquête de sa famille[2]. Il s'adressa ensuite avec beaucoup d'affabilité aux capitaines, aux prélats et aux chevaliers, et leur recommanda de reconnaître pour souverain légitime en sa place messire Geoffroy, son fils aîné, et de se rappeler toujours sa conduite à leur égard et l'affection qu'il leur avait montrée. Pendant qu'il était occupé à régler ces choses et beaucoup d'autres, la mort le surprit. Que Dieu daigne lui pardonner!

Tout le pays fut vivement affligé de cette mort, car il s'était fait chérir de tous par sa sagesse et par la douceur de son administration. Mais dès qu'il fut enterré et que l'affliction se fut un peu calmée, ils entrèrent tous en conseil, grands et petits[3], et reconnurent messire Geoffroy, son fils, pour leur souverain.

Dès que messire Geoffroy II eut été reconnu comme souverain, il commença à tenir la conduite d'un sage guerrier. Également bien intentionné pour tous, il était plein d'activité et montrait le plus grand empressement à augmenter sa réputation; sur ces entrefaites, il survint une affaire que je vais vous rapporter.

L'empereur de Constantinople, Robert[4], qui régnait en Romanie, avait fait avec le roi d'Aragon et de Catalogne[5] une convention de mariage pour sa fille[6]. On avait donc embarqué celle-ci avec deux galères et une suite brillante. Plusieurs chevaliers et seigneurs l'accompagnaient dans son voyage. Les galères vinrent mouiller devant le château de Ponticos dans la Morée, tout près de la ville d'Andravida. La fortune voulut que messire Geoffroy, le souverain de la Morée, se trouvât alors tout près de là dans la ville de Vlisiri. On vint lui dire que

Αὐθέντην γὰρ τὸν ἄφηκε 'ς τῆς Καλαμάτας κάστρον
Μὲ ὅλης τῆς περιοχῆς τοῦ καστελλανικίου[1]·
Αὐτὸ γὰρ ἦτον ἴδιον τῆς γονικῆς κουγκέστας[2].
Ὥρισε, μὲ προσφώνησιν γλυκεῖαν τοὺς παραγγέλλει
Τοὺς κεφαλάδαις, ἀρχιερεῖς καὶ τοὺς καβαλλαρίους,
Νὰ ἔχουν τὸν μισὶρ Τζεφρὲ αὐθέντην, κληρονόμον,
Καὶ νὰ ἐνθυμοῦνται πάντοτε τὴν πολιτείαν, τὴν εἶχε,
Τὸ σπλάγχνος, καὶ φιλανθρωπίαν ὁποῦ εἶχεν εἰς πάντας·
Καὶ ὅσον ἐκατέστησεν αὐτὰ καὶ ἄλλα πλέα,
Μετέστη, καὶ ἀπέθανεν (ὁ Θεός τὸν συγχωρήσει)·
Καὶ ὅσον ἐμετέστησεν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι,
Θρῆνος πολὺς ἐγένετον εἰς ὅλον τὸν Μορέαν,
Ὅτι τὸν εἶχαν ἀκριβὸν, πολλὰ τὸν ἠγαποῦσαν
Διὰ τὴν καλήν του αὐθεντείαν, τὴν φρόνησιν, τὴν εἶχε.
Ἀφοῦ γὰρ τὸν ἐκήδευσαν, καὶ ἐπράϋνεν ἡ θλίψις,
Ὅλοι βουλὴν ἐπήρασι μικροί τε καὶ μεγάλοι[3],
Καὶ ἔστεψαν αὐθέντην τους μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον.
Καὶ ὅσον ἐπαρέλαβε τῆς αὐθεντείας τὴν δόξαν,

Ἄρχισε νὰ περιπατῇ, ὡς φρόνιμος στρατιώτης·
Πολλὰ ἦτον προθυμώτατος, φιλάνθρωπος εἰς ὅλους,
Καὶ σφόδρα γὰρ ἐσπούδαζε ν' αὐξάνῃ τὴν τιμήν του.
Εἰς τοῦτο ἦλθε ὑπόθεσις (ἄκουσε νὰ σὲ λέγω),
Ὅτι ὁ Ῥουμπέρτος[4] βασιλεὺς τῆς Κωνσταντίνου πόλης,
Ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Ῥωμανίαν βασιλεὺς καὶ αὐθέντης,
Συνθήκας καὶ συμβίβασιν, τρόπον συμπεθερίας
Ἔπιχε μὲ τὸν ῥὲ Ῥαγοῦν[5], ῥῆγαν τῶν Κατελάνων,
Νὰ πάρῃ διὰ γυναῖκα του τοῦ βασιλέως θυγάτηρ[6]·
'Σ κάτεργα δυὸ τὴν ἔθεκαν μετὰ τιμῆς μεγάλης·
Καβαλλαρέοι καὶ ἄρχοντες μὲ ταύτην ὑπαγέναν·
Ἦλθαν καὶ ἐξιβέκασι 'ς τοῦ Ποντικοῦ τὸ κάστρον,
Ὁποῦ εἶναι δὲ εἰς τὸν Μορέαν, σιμὰ 'ς τὴν Ἀνδραβίδα·
Καὶ ὡς ἔσι 'τον τὸ ῥιζικὸν, καὶ ἔμελλε τὸ πρᾶγμα,
Εὑρέθη ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, ὁ αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ἐκεῖ πλησιὸν, τὸ λέγουσι χώραν τοῦ Βλιζιρίου·
Σπουδαίως τὸν ἐδώκασιν ἐκεῖσε τὸ μαντάτον,
Τὸ πῶς ἀπεσκαλώσασι δυὸ κάτεργα ἐκεῖσε

(1) Τοῦ καστελλανικίου, mot grécisé.

(2) C'est-à-dire formait son domaine privé, distinct de son domaine princier.

(3) Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Ville-Hardoin n'avaient amené avec eux pour conquérir la Morée qu'un bien petit nombre de chevaliers. Dans ce pays, étranger aux chevaliers aussi bien qu'aux hommes d'armes de leur suite, toutes les fois que les Francs avaient à délibérer sur un sujet relatif au maintien de la conquête, toute l'armée était naturellement appelée à dire son avis.

(4) Je crois que le chroniqueur grec commet ici une erreur, et qu'il ne s'agit pas ici de Robert de Courtenay, mais de Pierre de Courtenay, son père. Pierre de Courtenay fut élu empereur de Constantinople, à la mort d'Henry, en 1216, et mourut en 1218.

(5) Le texte dit : τὸν Ῥεραγοῦν, ῥῆγαν τῶν Κατελάνων, comme si *Réragos* était le nom propre du roi des Catalans; on aura fait un seul mot des mots *Rey de Aragon*. Il est question de Jacques ou Jayme Ier, dit le Conquérant, monté sur le trône en 1213 et né en 1208. Il avait donc huit ans à l'époque mentionnée.

(6) Robert n'eut jamais d'enfants. Pierre de Courtenay eut au contraire un assez grand nombre d'enfants de ses deux femmes, et je trouve dans Ducange qu'Agnès, qu'il avait eue de sa seconde femme Yolande, sœur des empereurs Baudoin et Henry, fut mariée à Geoffroy de Ville-Hardoin II. L'art de vérifier les dates nomme Éléonore cette fille, qui est celle dont le chroniqueur parle.

deux galères venaient de mouiller dans le port de Ponticos, et que sur l'une d'elles était la fille de l'empereur Robert[1] que l'on conduisait au roi de Catalogne[2]. A cette nouvelle messire Geoffroy se porta promptement à sa rencontre, descendit de cheval et entra dans la galère. Il salua la fille de l'empereur et la pria de débarquer pour se promener dans la ville, et s'y reposer au moins pendant deux jours et se rembarquer ensuite. La jeune fille consentit volontiers à débarquer avec les chevaliers qui l'accompagnaient, et elle entra dans la ville. Le premier jour s'était déjà écoulé et le second avait commencé. Quelques-uns des amis particuliers et des conseillers les plus intimes de messire Geoffroy lui dirent alors :

« Seigneur, vous êtes ici maître et souverain de la Morée, mais à quoi vous serviront tous ces avantages qui vous ont coûté tant d'efforts, si vous n'avez pas d'héritier auquel vous puissiez les transmettre? Il n'y a ici, en Morée, aucune femme qui vous convienne pour épouse. Et, puisque Dieu l'a ainsi ordonné et qu'il vous a amené cette noble fille, prenez-la, faites célébrer votre mariage avec elle, et faites-la notre souveraine. Si l'empereur son père venait d'abord à s'en fâcher, il finira, nous en sommes convaincus, par se raccommoder avec vous. »

On engagea tant, on força tant messire Geoffroy, qu'il s'adressa aux plus estimés des conseillers qu'il avait avec lui, et leur demanda à tous leur avis sur ce point difficile. Tous lui répondirent : « Seigneur, ce mariage nous plaît beaucoup, et nous vous engageons à le faire sans différer. »

L'évêque d'Olène[3] fut chargé de porter la parole et d'engager la fille de l'empereur à prendre messire Geoffroy pour mari. Il mit en avant beaucoup de bons et subtils arguments pour lui prouver qu'il valait beaucoup mieux épouser messire Geoffroy que ce roi de Catalogne dans les états duquel on la conduisait. Mais à quoi bon vous entretenir de tant de détails qui pourraient vous ennuyer? On dit tant de bonnes raisons à la jeune fille, on la pressa tant qu'elle consentit enfin, et le mariage fut conclu[4].

Εἰς τὸν λιμένα Ποντικοῦ, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Ὁποῦ βαστοῦν τοῦ βασιλεὼς ἐκείνου τοῦ Ῥουμπέρτου[1]
Τὴν θυγατέρα, καὶ ὑπᾶν 'ς τὸν ῥῆγα Κατελόνιας[2].
Ὡς τὸ ἤκουσε ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, γοργὰ ἐκεῖ ὑπάγει,
Πεζεύει ἐκ τὸ ἄλογον, 'ς τὸ κάτεργον ἐμβαίνει,
Καὶ χαιρετᾷ τοῦ βασιλεὼς αὐτὴν τὴν θυγατέρα·
Παρακαλεῖ, ἀξιόνει την 'ς τὴν γῆν νὰ ἀπεζεύσῃ,
Καὶ νὰ σεβῇ εἰς τὸ κάστρον του, νὰ περιδιαβάσῃ,
Ν' ἀναπαυθῇ ἡμέραις δυὸ, καὶ ἀπέκει νὰ ὑπάγῃ·
Καὶ ἐκείνη ἡ εὐγενικὴ μὲ τὴν βουλὴν, ὁποῦ εἶχεν,
Ἐπέζευσε μετὰ χαρᾶς, ἐσέβη εἰς τὸ κάστρον.
Ἐκείνη ἡμέρα ἐπέρασεν, ἡ ἄλλη ξημερόνει·
Τινὲς ἐκ τοὺς ἰδίους του καὶ συμβουλάτοράς του
Λέγουσι τὸν μισὶρ Τζεφρὲν, καὶ συμβουλεύουσί τον·
« Αὐθέντη, ἰδοὺ εὑρίσκεσαι ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
« Καὶ ἔχεις τὸν τόπον τοῦ Μορεὼς, ὁποῦ τὸν αὐθεντεύεις·
« Καὶ ἂν οὐ ποιήσῃς τέκνον σου νὰ τὸν κληρονομήσῃ,
« Τί σ' ὠφελοῦν τὰ πράγματα, καὶ τὰ ἀγωνιέσαι;
« Ἐδῶ οὐδὲν εὑρίσκεται γυναῖκα νὰ ἐπάρῃς·
« Καὶ ἀφοῦ ἐπρόσταξε ὁ Θεὸς, καὶ ἤφερέ την ἐδῶ,
« Ἔπαρε, εὐλογήσου την, καὶ ποῖσε την κυρά μας.
« Καὶ ὁ βασιλεὺς ὁ κύρης της, ἂν ἔναι καὶ χολιάσῃ,
« Καὶ βαρεθῇ το τίποτες, πάλιν νὰ τὸ ἀγαπήσῃ. »
Τόσον τὸν ἀναγκάσασι, τόσον τὸν ἐβιάσαν,
Λαλεῖ τοὺς ἐντιμότερους, ὁποῦ εἶχε μετ' ἐκεῖνον,
Βουλὴν ἐζήτησεν ὅλων νὰ τοῦ τὴν ἔχουν δώσει·
Καὶ ὅλοι ἓν τὸν εἴπασι, καὶ ἐσυμβούλευσάν τον·
« Αὐθέντη μας, ἀρέσει μας· ποῖσε το ἀκωλύτως. »
Ὁ ἐπίσκοπος τῆς Ὤλενας[3] ἐβάσταξε τὸν λόγον,
Καὶ ἐσύντυχε τῆς θυγατρὸς αὐτῆς τοῦ βασιλέως,
Νὰ πάρῃ τὸν μισὶρ Τζεφρὲν ἄνδρα καὶ σύμβιόν της·
Πολλοὺς τρόπους τῆς ἔδειξε φρόνιμους, ἐπιδέξιους,
Τὸ πῶς ἔμελλε νὰ γενῇ ἡ συμπεθεριὰ ἐκείνη
Κάλλιον 'ς τὸν αὐθέντην μας παροῦ 'ς τὸν ῥῆγαν κεῖνον,
Ὅπου τὴν ὑπαγένασιν ἐκεῖ εἰς τὴν Κατελόνιαν·
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, εὔκολα νὰ ὀκνίζῃς;
Τόσα τῆς εἴπασι πολλὰ, τόσον τὴν ἀναγκάσαν,
Ὅτι ἐσυγκατέβηκε, καὶ ἐγείνετον ὁ γάμος[4].
Καὶ ἀφοῦ γὰρ εὐλογήθηκε, καὶ ἔκαμαν τὴν χαράν τους,
Τὰ κάτεργα τοῦ βασιλεὼς ἐστρέψασι εἰς τὴν Πόλιν.

(1) Il faut lire Pierre, qui devint empereur dans cette même année 1216.

(2) Il dit ici seulement : 'Σ τὸν ῥῆγα Κατελόνιας. Précédemment il a dit roi d'Aragon, et il le dira plus bas encore. Jayme Ier était en effet roi d'Aragon et comte de Barcelonne en Catalogne. (*Voyez* Bofarull, *los condes de Barcelona*, t. II.)

(3) L'évêque d'Olène était un des cinq évêques suffragants de l'archevêché du vieux Patras. Les quatre autres évêques étaient ceux d'Amyclée, Modon, Coron et Andravida. Lequien (*Oriens Christ.*) ne donne la liste de ces évêques que depuis Guillaume, evêque en 1261, sous Guillaume de Ville-Hardoin.

(4) Le mariage des filles des empereurs de Constantinople avec les rois d'Aragon parait avoir été de tout temps fort difficile à effectuer. En 1174, Eudoxie, sœur d'Alexis II étranglé par ordre d'Andronic et fille de Manuel Comnène, avait été envoyée par son père, avec des ambas-

Après la célébration du mariage et toutes les fêtes données à cette occasion, les galères retournèrent à Constantinople, et les chevaliers firent à l'empereur un rapport circonstancié sur ce qui s'était passé. L'empereur en fut vivement indigné, et s'il eût eu alors les moyens de se venger et que les circonstances eussent été favorables, il aurait prouvé à messire Geoffroy toute l'inconvenance et toute la grossièreté de sa conduite, lui qui épousait ainsi une fille sans le consentement de son père et déjouait ses projets de s'allier par un mariage avec le roi d'Aragon[1], qui devait lui fournir des troupes pour combattre les Grecs. La conduite de messire Geoffroy avait par là déçu toutes ses espérances, et l'avait privé de tous les avantages sur lesquels il comptait.

Cependant messire Geoffroy, seigneur de la Morée, en homme habile et bien élevé, ne tarda pas à envoyer des courriers à l'empereur de Constantinople pour l'informer de ce qui était arrivé et comment il était devenu son gendre. Il lui assura que dans sa conduite il n'avait nullement cédé aux suggestions de l'orgueil, et qu'il avait été bien éloigné de vouloir faire aucun tort à l'empereur, mais que son motif véritable avait été l'avantage considérable d'une telle alliance. En effet, éloigné de sa nation et de sa famille, et ne pouvant trouver en Morée une épouse qui convînt à son rang, il avait pensé qu'il lui était utile d'avoir dans la Romanie, où il était, aussi bien que l'empereur, en guerre continuelle avec les Grecs, un supérieur qui dirigeât sa conduite dans les pays conquis par son épée et où il commandait en souverain. Que si l'empereur désirait un dédommagement pour prix de l'alliance de sa fille, il s'offrait à être son lige[2], et à relever de lui pour le territoire et la souveraineté de la Morée; que s'il avait besoin qu'il l'aidât de ses troupes et même de son corps, il était à ses ordres toutes les fois qu'il en serait requis ou qu'on aurait besoin de lui; car il désirait que l'empereur et lui ne fissent désormais qu'un, et qu'ils pussent réunir

Λεπτομερῶς τὸν εἴπασιν οἱ καβαλλάροι ἐκεῖνοι
Τὸ πρᾶγμα, τὴν ὑπόθεσιν, καθὼς ἐκαταστάθη·
Ὡς τ' ἄκουσεν ὁ βασιλεὺς, μεγάλως ἐβαρίθη.
Ἂν εἶχε γὰρ τὴν δύναμιν, καὶ εἶχεν ἐπιδέξιον,
Δεῖξει του ἤθελε καλὰ μισὲρ Τζεφρὲ ἐκείνου,
Τὸ πῶς τοῦ ἔπηκεν ἄσχημον καὶ χωριατιὰν μεγάλην,
Νὰ εὐλογηθῇ θυγάτηρ του ἄνευ θελήματός του·
Ἐπεὶ καὶ τὸν ἐμπόδισε 'ς ἐκεῖνο, τὸ ἐσκόπα,
Νὰ πάσῃ τὴν συμπεθεριὰν καὶ ταῖς συμβίβασαίς του
Μετὰ τὸν ῥὲ ντὲ Ῥαγοῦν[1] καὶ νὰ ἔχῃ ἀπ' αὗτον
Λαὸν, φουσάτα, δύναμιν εἰς μάχην τῶν Ῥωμαίων·
Καὶ τώρα τὸν ἐμπόδισε, καὶ εὑρέθη κομπωμένος.
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ὡς φρόνιμος, διακριτικὸς, παιδευτικὸς ὡς ἦτον,
Οὐδὲν ἐποῖκεν ἀργίαν τοῦ νὰ πολυμερήσῃ,
Σπουδαίως πιττάκια ἔγραψε, μαντατοφόρους στέλνει
Ἐκεῖσε εἰς τὸν βασιλεὰν ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Πόλιν,
'Σ ἐκεῖνο ὁποῦ ἔπηκε, καὶ ἐγένετον παιδίν του·
Οὐδὲν τὸ ἔπηκε εἰς κακὸν, οὐδ' εἰς ἀλαζονείαν,
Ἀλλ' εἰς ὄρεξιν τὸ ἔπηκε καὶ εἰς καλὸν μεγάλον,
Ὡς ἄνθρωπος ποῦ εὑρίσκεται ἐντὸς τῆς Ῥωμανίας,
Μακρέα ἀπὸ τὸ γένος του καὶ ἐκ τὸ γονικόν του,
Καὶ οὐκ ηὕρισκεν οὐδὲ ποσῶς γυναῖκα νὰ ἐπάρῃ,
Ὡς ἔπρεπε, καὶ ἅρμοζεν πρὸς τὴν οὐσίαν τὴν εἶχε·
Θωρῶντας καὶ εὐβλέποντας, τὸ πῶς ἐκεῖνος ἦτον
Ἀπίσω εἰς τὴν Ῥωμανιὰν, καὶ εἶχε μεγάλην μάχην
Μετὰ τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων, ὡσὰν καὶ ὁ βασιλέας,
Οὐκ εἶχε ἄνω του προεστὸν, ὡς νὰ τὸν διορθώνῃ·
Μὲ τὸ σπαθὶ ἐκέρδησε τὸν τόπον, τὸν ἐκράτει·
Λοιπὸν νὰ θέλῃ ὁ βασιλεὺς τοῦ νὰ τὸν ἔχῃ πίσῃ.
Εἰς τρόπον τῆς ἀνταμοιβῆς τοῦ πράγματος τὸ πῆκε,
Καὶ ἐπῆρε τὴν θυγάτηρ του ὁμόζυγον γυναῖκα,
Λίζιος[2] του νὰ δουλωθῇ, καὶ νὰ κρατῇ ἀπ' αὗτον
Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντιὰν ὁποῦ εἶχε τοῦ Μορέως
Καὶ ἂν χρήζῃ τὰ φουσάτα του, ὁμοίως καὶ τὸ κορμίν του,
Ὅταν ὁρίσῃ, καὶ χρειασθῇ, νὰ ἦναι εἰς ὁρισμόν του,

sadeurs pour épouser Alphonse, roi d'Aragon. Celui-ci, voyant qu'on tardait trop à lui amener la princesse, épousa Sanche de Castille. Cependant Eudoxie, qui, comme la fiancée du roi de Garbe (Gerbe en Afrique), avait été retenue en chemin par les Pisans, arrive enfin à Montpellier avec un prélat et deux ambassadeurs grecs, et apprend que son futur mari a conclu mariage ailleurs. Le jeune seigneur de Montpellier, don Guillem ou Guillaume, fils de la duchesse Mathilde, se présenta pour réparer l'impolitesse du roi d'Aragon, et quoique les ambassadeurs, disent les chroniques, tinssent à grande honte et abaissement que la fille d'un empereur se mariât avec un homme qui n'était ni roi ni fils de roi, le jeune D. Guillem fit si bien, en promettant aux uns de loger leur maîtresse dans une maison digne d'un prince, et à la jeune fille de l'aimer comme un homme qui n'était pas prince, qu'il parvint à la persuader, et le mariage se célébra sans qu'on crût indispensable d'en prévenir le père de la nouvelle mariée. (Voyez *Idée de la ville de Montpellier*, par Pierre Gariel, t. II, p. 240 et suivantes.) Marie, fille d'Eudoxie et de Guillem de Montpellier, épousa Pierre d'Aragon, père du roi Jacques, qui devait épouser la princesse de Constantinople mentionnée dans le texte.

(1) Il dit ici μετὰ τὸν ῥὲ ντὲ Ῥαγοῦν, ce qui confirme ma conjecture énoncée note 1, p. 60.

(2) Λίζιος, mot grécisé; du français, *lige*.

leurs forces pour faire des conquêtes sur les Grecs.

L'empereur[1] ne voulut pas lui répondre avant d'avoir pris l'avis des siens. Il convoqua alors ses chefs et les premiers de son conseil, leur raconta l'affaire en détail, leur montra les lettres de messire Geoffroy, seigneur de la Morée, et leur développa ses propositions. Les chefs délibérèrent longtemps avec l'empereur et considérèrent[2] la question sous toutes ses faces. Les plus sages du conseil lui dirent enfin : « Puisque le seigneur de la Morée promet de devenir homme lige de l'empire de Constantinople, de relever de vous pour son pays, et de réunir ses forces aux vôtres pour combattre vos ennemis partout ou vous les trouverez, il nous semble convenable d'établir la paix et la bonne amitié entre les deux souverains de la Romanie. Cette alliance de famille est même plus avantageuse qu'une alliance avec le roi d'Aragon, placé si loin de nous. Puisque messire Geoffroy se soumet et offre de relever de vous pour le pays qu'il a conquis, il nous paraît convenable qu'on lui réponde, de la part de l'empereur : qu'il ait à venir le trouver dans la Vlachie, afin de cimenter cette alliance. »

L'empereur suivit ce conseil et se rendit bientôt lui-même dans la place de Larisse[3]. Messire Geoffroy passa à travers Thèbes, et emmena avec lui celui qui était alors seigneur d'Athènes, et qui portait le nom de Mégas-Kyr, et relevait de lui pour le pays et la souveraineté qu'il tenait en Morée[4].

A la jonction de ces deux souverains à Larisse, ils firent de grandes réjouissances, et eurent de fréquentes entrevues dans lesquelles ils réglèrent ce qui suit :

1° L'empereur donna pour dot en présent à messire Geoffroy toute la Dodécanèse[5], pour laquelle il devait relever de lui.

2° Il l'honora du titre de prince[6], qu'il porta toujours depuis.

Νὰ ἦναι μετ' αὐτον ἐν ἐμοῦ, καὶ νὰ κρατοῦν τὴν μάχην,
Νὰ κουγκεστίζουν τοὺς Ῥωμαιοὺς μὲ τὰ φουσάτα, τὰ 'χουν
Ἀκούσας ταῦτα ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος [1],
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς ἀπόκρισιν νὰ στρέψῃ,
Ἕως νὰ ἔχῃ τὴν βουλὴν μετὰ τοὺς ἰδικούς του·
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς του,
Λεπτῶς τοὺς ἀφηγήσετον, καὶ τὰς γραφὰς τοὺς δείχνει,
Τί τὸν μηνᾷ μισὶρ Τζεφρὲς, αὐθέντης τοῦ Μορέως·
Πολλὰ γὰρ ἐσυντύχασι, τὴν πρᾶξιν ἐσιδῆραν [2]
Οἱ κεφαλάδαις ἐνομοῦ μετὰ τὸν βασιλέα.
Εἰς τοῦτο οἱ γνωστικώτεροι λέγουν καὶ συμβουλεύουν,
Ὅτι, ἀφοῦ ὑπόσχεται αὐθέντης τοῦ Μορέως
Νὰ γένῃ λίζιος ἄνθρωπος τῆς βασιλειᾶς τῆς Πόλης,
Τὸν τόπον του νὰ ὑποκρατῇ ἀπαὶ τὸν βασιλέα,
Νὰ σμίξῃ μὲ τὸν βασιλεὰ, ὁμοῦ νὰ πολεμοῦσιν
Ὅλους τοὺς ἀντιδίκους τους, ἔνθα νὰ τοὺς εὑροῦσι,
Πρέπει καὶ ἁρμόζει νὰ γενῇ εἰρήνη καὶ φιλία
Ἀνάμεσα καὶ εἰς τοὺς δυὸ αὐθένταις Ῥωμανίας,
Καὶ εἶναι ἐπιδεξιώτερη αὐτὴ ἡ συμπεθερία,
Παροῦ εἰς τὸν ῥῆγαν ντὲ Ῥαγοῦ ποῦ εἶναι τόσον μακρέα.
Ἀφότου γὰρ δουλόνεται καὶ πρὸς τὸν βασιλέα,
Τὸν τόπον, τὸν ἐκέρδησε, νὰ τὸν κρατῇ ἀπ' αὐτον,
Εἰς τοῦτο ἂς γείνῃ ἀπόκρισις πρὸς τὸ μισὶρ Τζεφρὲς,
Εἰς τὴν Βλαχιὰν νὰ σμίξουσιν, ἕνωσιν νὰ ποιήσουν.
Εἰς τοῦτο ἦλθε ὁ βασιλεὺς ἐν κάστρῳ τῆς Λαρίσσου [3].
Καὶ ἐκεῖνος ὁ μισὶρ Τζεφρὲς, αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ἀπαὶ τὴν Θήβαν διέβηκε, καὶ ἐπῆρε καὶ μετ' αὐτον
Αὐτὸν ὁποῦ αὐθέντευε τότε εἰς τὴν Ἀθήναν·
Μέγαν κύρην [4] τὸν ἔλεγαν, ἀπ' αὐτου γὰρ ἐκράτει
Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν ὁποῦ εἶχε 'ς τὸν Μορέα.
Εἰς τὴν Λάρισσον ἑνώθησαν μετὰ τὸν βασιλέα.
Χαραῖς μεγάλαις ἔπκαν, ἀφότου γὰρ ἐσμίξαν·
Καὶ μετ' ἐκείναις ταῖς χαραῖς ὁμφότεροι ἐσυντύχαν,
Εἶπαν καὶ ἐδιόρθωσαν ἐτοῦτο ὁποῦ σὲ γράφω·
Πρῶτον τὸν δίδει ὁ βασιλεὺς διὰ δωρεὰν καὶ προῖκα
Ὅλην τὴν Δωδεκάννησον [5], νὰ τὴν κρατῇ ἀπ' αὐτον·
Δεύτερον τὸν ἐτίμησε πρίγκηπα [6] νὰ τὸν λέγουν·

(1) Le texte grec le nomme toujours père au lieu de frère de cette princesse.

(2) Ἐσιδῆραν a été conservé par respect pour le manuscrit ; c'est une altération de ἐσυντῆραν, due sans doute à l'habitude d'écrire le *d* des francs par ντ.

(3) Larisse est située sur le Pénée, à neuf lieues de la mer, du côté de Platamona ; à douze du port de Volo, trente-deux de Salonique, cinquante-quatre d'Athènes, trente-sept de Janina, et cent quatorze de Constantinople. (Pouqueville, t. III, p. 37 et 38.)

(4) On a vu plus haut que le marquis Boniface, roi de Thessalonique, avait placé les seigneurs de Thèbes et d'Athènes sous la suzeraineté des seigneurs de la Morée. Nos vieux chroniqueurs traduisent les mots grecs μέγας κύρης par Grand-Sire.

(5) Τὴν Δωδεκάνησον. On appelait ainsi les Cyclades, qui, suivant Strabon, liv. 10, étaient d'abord au nombre de douze, mais qui furent plus nombreuses ensuite. Ces douze iles étaient (*Apud Eustath.*) : Cythnos, Paros, Amorgos, Délos, Tinos, Ios, Sériphos, Myconos, Syros, Siphnos, Andros et Naxos. (Voy. Etienne de Byzance, περὶ πόλεων καὶ δήμων, p. 231, note 93.) Plus tard, lorsque la republique de Venise se fut emparée de Naxos, elle y établit un duc de la famille des Sanudo, qui commandait à toutes les Cyclades.

(6) Πρίγκηπα. Il s'appelait auparavant seigneur, αὐθέντης.

3° Il le nomma Grand domestique[1] de toute la Romanie.

4° Il lui donna le droit de guerre dans la province qu'il gouvernait.

5° Il l'autorisa à frapper des tournois[2] et des deniers[3].

6° Il devait enfin relever de lui pour tous les pays où il commandait.

Il lui donna ensuite par écrit les usages[4] qu'avait établis dans son royaume son frère Baudoin[5], roi de Jérusalem. Après avoir ainsi tout réglé ensemble, ils prirent congé l'un de l'autre. L'empereur s'en alla tout droit à Constantinople, messire Geoffroy s'en retourna dans la Morée, comblé de gloire et fort satisfait d'avoir ainsi arrangé les choses et obtenu tout ce qu'il désirait.

Au retour du prince[6] Geoffroy dans la Morée, son excellente épouse, la princesse[7] d'Achaïe, fille de l'empereur, informée que son mari venait de se réconcilier avec son père, en remercia Dieu, et fit de grandes réjouissances. Le prince Geoffroy demanda alors l'avis de ses chefs sur les mesures à prendre pour s'emparer des places que les Grecs occupaient encore dans sa principauté, telles que Monembasia, Corinthe, Argos et Anapli.

Les premiers de son conseil lui répondirent :

« Vous savez, monseigneur, que les églises possèdent environ le tiers de toute la principauté de Morée. Elles se tiennent aujourd'hui fort tranquilles, goûtant les douceurs du repos, et ne craignant rien de la guerre que nous faisons avec les Grecs. Nous croyons donc, monseigneur, qu'il convient de les inviter à nous aider de leurs troupes dans l'attaque des places ennemies qui nous restent à prendre ; et si elles n'obéissent pas, nous vous conseillons de saisir leurs priviléges. »

Τρίτον μέγαν Δομέστικον[1] ὅλης τῆς Ῥωμανίας·
Καὶ τέταρτον νὰ πολεμῇ 'ς τὸν τόπον τὸν ἐκράτει·
Τὸ χαραγειὸν τῶν τουρνεσίων[2] μετὰ τῶν δηναρίων[3]·
Τὸν τόπον. τὸν αὐθέντευε, νὰ τὸν κρατῇ ἀπ' αὐτον.
Καὶ ἀφότου γὰρ τὸν ἔδωκεν ἐγγράφως τὰ συνήθια[4],
Ὁποῦ τὰ ἔχει ἐπάρχνε ἐκεῖνος ἀδελφός του,
Ὁ Βαλδουΐνης[5], ὁ βασιλεὺς τῶν Ἱεροσολύμων·
Καὶ ἀφοῦ ἀποκατέστησαν αὐτὰ, ὁποῦ σὲ λέγω,
Ἀπαλογιὰν ἐπήρασιν ὁ εἷς ἀπαὶ τὸν ἄλλον·
Ὁ βασιλεὺς ἐδιάβηκεν ὀλόρθα εἰς τὴν Πόλιν·
Μισὶρ Τζεφρὲς ἐδιέβηκεν ὀπίσω εἰς τὸν Μορέαν
Μὲ δόξαν τε καὶ μὲ χαρὰν, ὡς ἔπηκεν ἀγάπην,
Τὰ ὠρέγετο καὶ ἤθελε, καὶ τὰ πολλὰ ἐπεθύμα.
Ἀφοῦ ἦλθεν εἰς τὸν Μορέα ὁ πρίγκηπας[6] Τζεφρὸς,
Ἔμαθεν ἡ ἐξαίρετος ἐκείνη ἡ γυνή του,
Πριγκήπισσα[7] τῆς Ἀχαΐας, τοῦ βασιλέως θυγάτηρ,

Τὸ πῶς ἐσιάσθη ὁ πρίγκηπας μετὰ τὸν βασιλέα,
Τὸν Θεὸν εὐχαρίστησε, χαρὰν μεγάλην ἐποῖκεν.
Εἰς τοῦτο γὰρ ὁ πρίγκηπας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, ὡς νὰ τὸν συμβουλεύσουν,
Τὸ πῶς νὰ πήσῃ νὰ γενῇ περὶ τὰ κάστρη ἐκεῖνα,
Ὁποῦ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι μέσα εἰς τὸ πριγκηπάτον,
Μονεβασιὰν, τὴν Κόρινθον, τὸ Ἄργος καὶ τ' Ἀνάπλι·
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθησαν οἱ πρῶτοι τῆς βουλῆς του·
« Ἐσὺ τὸ ἠξεύρεις, αὐθέντη μας, ἡ ἐκκλησιαῖς κρατοῦσι
« Κοντὰ τὸ τρίτον τοῦ Μορέως ὅλου τοῦ πριγκηπάτου·
« Κάθονται, ἀναπαύονται, τίποτες οὐ φοβοῦνται
« Τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχομεν ἐμεῖς μὲ τοὺς Ῥωμαίους.
« Λοιπὸν, αὐθέντη, λέγομε, καὶ συμβουλεύομέ σε,
« Νὰ τοὺς καλέσῃς, μὲ ἄρματα νὰ ἔρθουν νὰ βοηθήσουν,
« Τὰ κάστρη, ὁποῦ μᾶς μάχονται, νὰ τὰ 'χομεν κερδήσει·
« Εἶτα οὐδὲν ἀκούσουσι, κράτησε ταῖς προνοιαῖς τους. »

(1) Μέγας δόμεστικος. C'était une des grandes charges de la cour de Byzance.

(2) Τουρνεσίων, mot grécisé, de livres *tournois*.

(3) Δηναρίων, du latin *denarius*.

(4) Les *Assises et bons usages du royaume de Jérusalem* furent rédigés d'abord par l'ordre de Godefroy de Bouillon, aussitôt qu'il se fut rendu maître de Jérusalem, en 1099, pour servir à l'administration du pays conquis. La rédaction des assises que nous possédons est plus récente, ayant été recompilée de nouveau, en 1368, par Philippe d'Ibelin, seigneur de Jaffa. L'édition française de ce livre, qui est le véritable code féodal, a été donnée par la Thaumassière d'une manière fort incorrecte et fort incomplète. Le savant et respectable M. Agier avait projeté, avant la révolution, d'en publier une meilleure édition, d'après le manuscrit qui a servi à la traduction de l'*Alta e bassa corte* donnée par Venise au royaume de Cypre. Son parent, M. Duplès, a bien voulu me communiquer ses notes. Quant au manuscrit de Venise, il a été transporté aux archives auliques de Vienne. Le gouvernement autrichien l'envoya à Paris il y a peu d'années pour qu'une copie plus nette en fût tirée. Les Assises sont le monument le plus précieux de notre droit féodal.

(5) Βαλδουΐνης. Le chroniqueur a été trompé par la ressemblance des noms. Baudoin, roi de Jérusalem, n'était nullement le frère de l'empereur de Constantinople mentionné ici, puisqu'il vivait un siècle avant.

(6) Le chroniqueur lui donne toujours maintenant le titre de prince, ὁ πρίγκηπας Τζεφρὸς.

(7) Πριγκήπισσα, c'est la forme italienne *principessa*.

Le prince goûta fort cet avis; il manda les prélats en sa présence, et réclama leurs secours et leur alliance dans l'attaque des places dont il voulait entreprendre la conquête. Ces secours devaient consister en hommes et en armes destinés à la garde du pays et à l'attaque de la place de Monembasia. Les prélats lui répondirent : qu'il n'avait aucun secours de ce genre à réclamer d'eux, et qu'ils ne lui devaient qu'honneur et respect, et que quant au reste ils tenaient leurs possessions du pape dont ils relevaient [1]. Le prince fit alors saisir tous les pays et tous les bénéfices et priviléges qu'ils possédaient. Il ne voulut rien retirer lui-même des revenus de ces bénéfices ecclésiastiques, mais il les employa à faire bâtir la place de Chloumoutzi [2]. Les prélats excommunièrent le prince et maintinrent leur excommunication. Le prince de son côté retint leurs revenus pendant trois ans, jusqu'à ce qu'il eût terminé la place de Chloumoutzi. Les prélats continuaient toujours à lancer leurs excommunications contre lui et contre tous les habitants de la principauté. Enfin, quand le prince eut terminé cette place ainsi qu'il le désirait, il envoya au très saint pape à Rome des frères mineurs [3] et des chevaliers, chargés de lui exposer : comment le prince Geoffroy étant en guerre avec les Grecs dans la Romanie, il avait prié les églises, les métropolitains, les prélats, le Temple et l'Hôpital [4], de l'aider dans cette guerre, et comment, sur leur refus, il avait saisi leurs propriétés et leurs bénéfices dans la principauté; qu'il n'avait voulu toucher en rien lui-même à leurs revenus, mais les avait employés à bâtir une place très forte et propre à protéger à la fois les habitants de cette contrée et le port du lieu sur lequel cette forteresse était bâtie; que cette place était tellement située et fortifiée que, si les Francs étaient à différentes reprises chassés de la Morée, ils pouvaient toujours la reconquérir par là. Le prince terminait ses excuses en priant le pape de lui rendre sa bienveillance et de lui accorder un plein pardon. « Car, ajoutait-il, si par suite de ces divisions les Grecs s'emparaient de la Morée, ils ne permettraient jamais l'existence des églises latines [5]. »

Le très saint pape, informé de tous ces faits, envoya sans délai un pardon général au prince Geoffroy. Celui-ci en adressa de vives actions

Ὁ πρίγκηπας, ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως τὸ ὠρέχθη.
Ὥρισεν, ἐλαλῆσαν τους, καὶ ἦλθαν ἔμπροσθέν του·
Ἐζήτησέ τους συμμαχίαν, ὅλοι νὰ βοηθήσουν,
Τὰ κάστρη, ὁποῦ μᾶς μάχονται, νὰ τὰ 'χωμεν κερδήσει·
Λαὸν, φουσάτα καὶ ἄρματα, τὸν τόπον νὰ φυλάξουν,
Τὸν τόπον τῆς Μονοβασιᾶς νὰ τὸ 'χουν πολεμήσει.
Καὶ αὐτοὶ τοῦ ἀπεκρίθησαν, οὐδὲν τὸ ἐχρωστοῦσαν,
Μόνον τιμὴν, προσκύνησιν ὡς πρίγκηπα ὁποῦ ἦτον·
Ὅτι τὰ ἔχουν καὶ κρατοῦν, εἶχάν τα ἐκ τὸν πάπαν [1].
Ὁ πρίγκηπας ἐμάνισεν, ὥρισεν, ἐκρατῆσαν
Ὅλους τοὺς τόπους, ταῖς προνοιαῖς, ὅθεν ταῖς ἐκρατοῦσαν·
Καὶ οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς τίποτε νὰ ἐπάρῃ
Ἀπαὶ τὰ δίκαια τῶν προνοιῶν ὅλων τῶν ἐκκλησίων,
Ἀλλ' ὥρισε καὶ ἄρχισαν νὰ κτίζουν τὸ Χλουμοῦτζι [2].
Καὶ ἐπίσκοποι ἀφώριζαν τὸν πρίγκηπα ἀνιάως
Τρεῖς χρόνους τοὺς ἐκράτησεν ὁ πρίγκηπας τοὺς τόπους
Τοῦ πριγκηπάτου οἱ λαλῶ ὅλων τῶν ἐκκλησίων,
Ἕως οὗ καὶ ἀπέκτισε τὸ κάστρον τὸ Χλουμοῦτζι·
Κ' ἐκεῖνοι τὸν ἀφώριζαν καὶ πάντας πριγκηπάτου.
Καὶ ὡσὰν τὸ ἐπλήρωσεν, ὡς ἤθελε καὶ ἠγάπα,
Φρεμινουρίους [3] ἔστειλε καὶ δυὸ καβαλλαρίους
'Σ τὸν πάπαν τὸν ἁγιώτατον ἐκεῖσε εἰς τὴν Ῥώμην,
Παραθηλῶντας, λέγοντας, τὸ πῶς εἶναι εἰς μάχην,
Καὶ μάχεται μὲ τοὺς Ῥωμαίους ἐκεῖ εἰς τὴν Ῥωμανίαν·
'Σ τοῦτο ἐπαρακάλεσε ταῖς ἐκκλησιαῖς, ποῦ εἶναι
Μητροπολίταις, ἀρχιερεῖς, τὸ Τέμπλον, τὸ Σπητάλι [4],
Πῶς νὰ τὸν βοηθήσουσι 'ς τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχει·
Εἰς τοῦτο τοὺς ἐκράτησε τοὺς τόπους, ταῖς προνοίαις,
Τὰ εἶχαν καὶ ἐκρατοῦσασι ς' ὅλον τὸ πριγκηπάτον·
Καὶ οὐκ ἠθέλησε ποσῶς τίποτε νὰ ἐπάρῃ
Ἀπὸ τὰ τέλη καὶ δουλιαῖς ὅλων τῶν ἐκκλησίων,
Ἀμὴ ἔβαλε καὶ ἔκτισαν κάστρον ἀφιερωμένον,
Ὁποῦ φυλάττει τὸν λαὸν καὶ τοῦ Μορέως λιμένα·
Πολλάκις ἂν ἐχάνασιν οἱ Φράγκοι τὸν Μορέαν,
Μετὰ τοῦ κάστρου ἐκεινοῦ τὸν ἤθελαν κερδήσειν.
« Διὰ τοῦτο σὲ παρακαλῶ ὡς ἁγιώτατον πάπαν,
« Νὰ ἔχω τὴν ἀγάπην σου, καὶ νὰ μὲ συμπαθήσῃς·
« Ἐπὴν ἂν ἐπαῖραν οἱ Ῥωμαῖοι τὸν τόπον τοῦ Μορέως,
« Οὐδὲν ἀφίνασι ποσῶς ταῖς ἐκκλησιαῖς τῶν Φράγκων [5]. »
Καὶ οὕτως, ὡς τὸ ἔμαθεν ὁ ἁγιώτατος πάπας,
Συμπάθιον ἔστειλεν εὐθὺς τοῦ πρίγκηπα Τζεφρέ.
Ἀφῶν εἶδεν ὁ πρίγκηπας τοῦ πάπα τὴν συμπάθιον,

(1) Dans tous les pays conquis par les peuplades catholiques romaines, ces discussions ont toujours suivi de près l'établissement de la conquête.

(2) Χλουμοῦτζι, aujourd'hui appelé par les Italiens Castel-Tornese (voyez Coronelli et Pouqueville). Sir William Gell (*Itinerary of the Morea*) l'appelle Chlomouki.

(3) Le chroniqueur en fait un seul mot et les appelle φρεμινουρίους, grécisant ainsi deux mots différents, l'un *frà*, abréviation de *frate* ou *frère*, et l'autre *mineur*. Les frères mineurs étaient alors souvent employés dans les ambassades.

(4) Τὸ Σπητάλι, l'hôpital Saint-Jean de Jérusalem.

(5) Le texte dit : Des églises des Francs.

vous serviez dans les autres occasions pour la garde du pays[1]; mais vous devez nous prêter votre secours, aussi bien quand il s'agit du siége des places occupées par nos ennemis que quand il s'agit d'une excursion contre eux. Dans toutes les occasions enfin où nous avons à faire un effort en commun pour le maintien de notre conquête, nous devons nous réunir tous pour la garde du pays; car vous, vous ne signifiez rien et vous ne pouvez rien sans nous. Quant à la saisie que j'ai faite des revenus de vos églises, je n'en ai rien retenu pour moi; tout a été employé à construire, dans l'intérêt du pays, la place de Chloumoutzi que vous voyez, et qui est d'une telle force que, quand même nous serions chassés à plusieurs reprises de la Morée, la possession de ce seul point suffirait pour nous faire regagner le reste. Je vous prie donc maintenant, en votre qualité de Pères de l'Eglise, de vouloir bien me donner votre absolution ainsi que le pape m'a donné la sienne. Soyons dorénavant d'accord ensemble. Secourez moi dans les affaires militaires, ainsi qu'il convient; je vous accorderai de mon côté tous les secours dont vous pourrez avoir besoin. » Ils se pardonnèrent alors réciproquement et se réconcilièrent, et les ecclésiastiques lui promirent de se soumettre à sa volonté.

Le prince Geoffroy n'eut pas le bonheur de pouvoir laisser son héritage à un fils. Frappé par la loi de la nature, qui veut que tout ce qui naît doive mourir un jour, il fut en proie aux douleurs d'une maladie mortelle. Prévoyant sa mort prochaine il fit venir auprès de lui son frère Guillaume, et lui dit avec affection :

« Mon très aimé et très bon frère, je vois que le terme de ma vie approche et que je vais vous laisser héritier souverain de tout ce que

« Νὰ πολεμᾶτε γαρνιζοῦν, ὡσὰν τοὺς προνοιατόρους [1]·
« Ὡς δὲ εἰς ἄλλαις ἀφορμαῖς, εἰς φύλαξιν τοῦ τόπου,
« Εἰς συμμαχίαν κάστρου τινὸς, ὁποῦ ἔνι σεγγυασμένον
« Ἀπὸ τοὺς ἀντιδίκους μας, πρέπει νὰ μᾶς βοηθῆτε.
« Ὡσαύτως καὶ εἰς φουσσάτευμα, ν' ἀπέλθωμεν εἰς κούρση·
« Καὶ εἰς ἄλλαις ὑποθέσαις, διὰ συμμαχίαν τοῦ τόπου,
« Πρέπει νὰ ἤμεθα ὁμοῦ τὸν τόπον μας φυλάττειν·
« Ἐπὰν ἐσεῖς χωρὶς ἡμᾶς ποσῶς οὐ χρηματεῖτε.
« Ἐγὼ καὶ ἂν ἐκράτησα τῆς ἐκκλησιᾶς τοὺς τόπους,
« Οὐδὲν ἐπῆρα τίποτε, διάφορα νὰ ἔχω·
« Ὁρᾶτε, κάστρον ἔποικα εἰς σωτηρίαν τοῦ τόπου·
« Πολλάκις ἂν ἐχάναμεν τὸν τόπον τοῦ Μορέως,
« Ἀπαὶ τὸ κάστρον Χλουμουτζιοῦ τὸν θέλομεν ἐπάρει·
« Ἐν τούτῳ σᾶς παρακαλῶ ὡς ἐκκλησιᾶς πατέραις,
« Ἂς ἔχω τὴν συμπάθειαν, ὡσὰν καὶ ἐκ τὸν πάπαν·
« Καὶ ἀπαὶ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν ἂς ἔχωμεν ὁμόνοιαν·
« Συντρέχετέ με εἰς ἅρματα, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει·
« Ἐγὼ πάλιν νὰ σᾶς βοηθῶ εἰς ὅσον ἔνι χρεία. »
Εἰς τοῦτο ἐσυμπαθίσθησαν, καὶ ἐποίησαν ἀγάπην·
Καὶ ἔταξαν ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ ἔνι εἰς θέλημά του.
Ἀφότου γὰρ ἐγείνετον αὐτὸ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Αὐτὸς ὁ πρίγκηπας Τζεφροὲς οὐδὲν εἶχε τὴν χάριν
Νὰ ἔχῃ τέκνον τίποτε, ν' ἀφήσῃ κληρονόμον.
Ὡς ἔνι γὰρ τὸ φυσικὸν 'ς τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
Καὶ ὅσοι γεννῶνται, ὀφείλουσι θάνατον ἀποθάνει,
Ἔπεσε καὶ ὁ πρίγκηπας εἰς ζάλην τοῦ θανάτου.
Ὡς εἶδε καὶ ἐνόησεν ὅτι ἀποθάνει θέλει,
Τὸν ἀδελφόν του ἐλάλησεν ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν, φιλοπαρακαλεῖ τον·
« Ἀδέλφι μου γλυκύτατον καὶ πολυαγαπημένον,
« Ἐγὼ ὁρῶ, ἐπλήρωσεν ὁ χρόνος τῆς ζωῆς μου·
« Καὶ ἰδοὺ ἀπομένεις ἐδῶ αὐθέντης, κληρονόμος
« Ἀπ' ὅσον γὰρ ἐκέρδησεν ὁ αὐθέντης πατήρ μας
« Μὲ βίαν καὶ μόχθον δυνατὸν, ὡς τὸ ἠξεύρουν πάντες.

d'Amyclée, de Modon, Coron, Olène et Andravida.

21° Celle de *Philippe*, 2 suffragants, les évêques de Valachia? et Christopolis.

22° Celle de *Rhodes*, 5 suffragants, les évêques de Niseria, Milo, Carpathe, Tine et Micone, et Chios.

23° Celle de *Sardes*, 1 suffragant, celui de Tripoli.

24° Celle de *Sébaste* (Cabira en Arménie), 2 suffragants, les évêques de Sébastopolis et Béryte.

25° Celle de *Serrhes*, 1 suffragant, l'évêque de Zichna.

26° Celle de *Smyrne*, 1 suffragant, l'évêque de Phocée.

27° Celle de *Thèbes*, 2 suffragants, les évêques de Castoria et de Zaratoria?

28° Celle de *Thessalonique*, 1 évêque suffragant, celui de Cytron (ancienne Pydna en Macédoine, aujourd'hui Citro).

29° Celle de *Trajanopolis*, 1 évêque suffragant, celui de Rhusium.

30° Celle de *Trébizonde*, pas de suffragant connu.

31° Celle de *Verisi?* (en Macédoine ou en Thrace), 4 suffragants, les évêques de Rusium? Apt? Kiptalis? et Meda?

32° Celle de *Zichia* (en Scythie), 11 suffragants, les évêques de Caffa, Soldaia, Sara, Chemach, Sibula, Tauis, Chersonnèse, Bosphore, Matriga? Syba? et Lucuca?

Lequien cite ensuite (*Or. Christ.*) 20 autres siéges épiscopaux non compris dans cette liste : ce sont ceux de Abos? Ajaccio (en Cilicie), Arca, Abidos, Ancyre, Buccovia, Ceretus? Cumanie, Dionysiopolis, Dimitaque? Hiéropolis, Kiew, Moscou, Natura? Neo? Nelis? Perga? Russie, Scopias et Smolensk.

(1) Voyez le texte, page 60, qui précise les droits de chacun et exempte formellement le clergé et les ordres militaires du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem du service de garnison, en les astreignant tous en même temps, chefs militaires et ecclésiastiques, à se réunir à l'armée, soit dans les excursions, soit pour la défense du pays.

notre père et seigneur a conquis à force de peines et de travaux, comme tout le monde le sait. Une idée, mon bon frère, tourmente mon esprit. J'ai toujours eu le projet de bâtir une église pour en faire un monastère et y déposer les restes de notre père et seigneur; mais jamais il ne m'a été possible d'accomplir ce vœu. Je vous engage donc et je vous prie, mon bon frère, que, puisqu'il ne m'a pas été donné de réaliser ce projet, vous vouliez bien acquitter mon vœu; en récompense vous obtiendrez la bénédiction de ce père et seigneur si regretté. Faites ensuite placer ses restes dans un tombeau, et que les miens reposent près des siens. Prenez de plus, mon bon frère, toutes les mesures convenables pour que ce monastère ait de bons desservants, qui y trouvent une honnête existence et nous mentionnent dans leurs prières pendant les siècles des siècles. Je termine enfin, mon bon frère, en vous conseillant d'épouser une femme en mariage légitime, pour en avoir des enfants qui héritent des pays conquis par les efforts de notre père. »

Ayant ainsi fait toutes ses dispositions, il livra son âme entre les mains de son Créateur[1].

Les prélats et les bannerets couronnèrent alors pour prince messire Guillaume, frère du prince Geoffroy. Le nouveau souverain montra plus d'habileté, de sagesse et d'activité qu'aucun des hommes nés dans le pays de la Romanie. Plein de douceur et d'humanité, il s'acquit en peu de temps l'affection de tous. Au moment où il prit les rênes du gouvernement, les Grecs occupaient encore les places de Monembasia, de Corinthe et d'Anapli, tout près d'Argos. Ces places dominaient les ports principaux de la Morée, et, par leur situation, les bâtiments de l'empereur des Grecs[2] pouvaient les approvisionner et y débarquer des troupes. Cet état de choses excita une vive indignation dans le cœur du prince, et il déclara qu'il ne méritait pas de porter le titre de prince de la Morée, tant que ces places ne seraient pas conquises. Il réfléchit d'abord mûrement à cet objet, demanda ensuite l'avis de ses conseillers. Le résultat de leur délibération fut que le prince n'étant pas pourvu des bâtiments nécessaires pour tenir la mer et empêcher l'approvisionne-

« Λοιπὸν, ἀδέλφι μου καλὸν, ἐγὼ εἶχα εἰς τὸν νοῦν μου
« Νὰ οἰκοδομήσω ἐκκλησιὰν, νὰ ποίσω μοναστῆρι,
« Νὰ θέσω τὸ ἅγιον λείψανον τοῦ αὐθέντου καὶ πατρός μας·
« Καὶ οὐδὲν τὸ ἐκατευόδωσα ἐκ τῶν ἁμαρτιῶν μου·
« Διὰ τοῦτο ἀξιόνω σε, πολλὰ παρακαλῶ σε,
« Ἐπεὶ οὐδὲν εὐόδωσα νὰ τὸ ἔχω ποιήσει,
« Ποίσε το, ἀδελφούτζη μου (νὰ ἔχῃς τὴν εὐχήν του
« Ἐκείνου τοῦ πολυποθήτου αὐθέντου καὶ πατρός μας)·
« Καὶ ἂς βάλουσι τὸ λείψανον ἐκεῖ εἰς τὸ κιβοῦριν.
« Ἀπαύτου πάλι ἂς βάλουσι πλησίον τὸ ἐδικόν μου.
« Καὶ ὄρθωσε, καλὲ ἀδελφὲ, νὰ ἔχῃ τὸ μοναστῆρι
« Ψάλταις καλοὺς καὶ λειτουργοὺς, νὰ ἔχουν τὴν ζωήν τους,
« Τοῦ νὰ μᾶς μνημονεύωσιν εἰς αἰῶνας αἰῶνος.
« Καὶ μετὰ τοῦτο, ἀδελφὲ, λέγω καὶ συμβουλεύω
« Νὰ πάρῃς καὶ γυναῖκα σου νὰ ἔνι ὁμόζυγός σου,
« Ὅπως ποιήσῃς μετ' αὐτὴν τέκνα καὶ κληρονόμους
« Τοῦ νὰ κληρονομήσουσι τὸν κόπον τοῦ πατρός μας. »
Ἀφότου ἐδιώρθωσεν ὁ πρίγκιππας Τζεφρὸς
Τὰ πάντα, ὅσα ἔπρεπε καὶ ἤθελεν ἀπός του,
Τὸ πνεῦμα ἐπαράδωκεν εἰς χεῖρας τοῦ Κυρίου [1].

Εἰς τοῦτο οἱ ἀρχιερεῖς, οἱ φλαμπουριάροι ὅλοι
Ἐστέψαν διὰ πρίγκιππα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Τον ἀδελφὸν τοῦ πρίγκιππος ἐκείνου τοῦ Τζεφρὲ,
Ὅς τες πολλὰ ἐξέδειξεν ἄνθρωπος ἐπιδέξιος,
Φρόνιμος καὶ κοπιαστὴς εἰς ὅλους τοὺς ἀνθρώπους,
Ὁποῦ νὰ ἐγεννήθηκαν εἰς τὸ μέρος Ῥωμανίας·
Καὶ ἦτον καὶ φιλάνθρωπος, πάντες τὸν ἠγαποῦσαν.
Ἀφότου ἐπαράλαβε τὴν αὐθεντειὰν τοῦ τόπου,
Εὗρε, καὶ ἐκρατοῦσασιν ἀκόμη οἱ Ῥωμαῖοι
Τὸ κάστρον τῆς Μονεμβασιᾶς καὶ ἐκεῖνο τῆς Κορίνθου,
Ὡσαύτως καὶ τοῦ Ἀναπλιοῦ, πλησίον δὲ τοῦ Ἄργους,
Τὰ ὁποῖα κάστρη εἴχασι τοὺς πρώτους τοὺς λιμιῶνας,
Ὅπου ἔρχονταν τὰ πλευτικὰ τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων,
Καὶ ἠφέρασι σιτάρχησιν καὶ ἀνθρώπους τῶν ἀρμάτων [2].
Ἰδὼν ἐν τούτῳ ὁ πρίγκιππας, πολλὰ τὸ ἐβαρύνθη·
Λέγει, ἐὰν οὐδὲν ἔχῃ τα, τὰ κάστρη γὰρ ἐκεῖνα,
Οὐδὲν πρέπει νὰ τὸν λαλοῦν πρίγκιππα τοῦ Μορέως.
Εἰς τοῦτο ἀπὸς του ἐσκόπησεν, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον·
Ἐζήτησε καὶ ἄλλων βουλὴν ἐκεῖ ἦσασι μετ' αὐτον·
Ὅτι ἂν οὐκ ἔχῃ πλευτικὰ, τὴν θάλασσαν κρατῆσαι,

(1) Je trouve le nom de Geoffroy mentionné dans des lettres d'Honorius III (l. VIII) de l'année 1225; dans des lettres de Grégoire IX, de 1237 (l. X); puis par Ducange en 1234, 1236, 1239 et 1245, (voy. mon edition de son Hist. de Constantinople, t. I, p. 219, 225 et 253.) La date de sa mort est incertaine. Ducange mentionne pour la première fois son frère Guillaume comme prince d'Achaïe en l'an 1255 (t. II, p. 315 de mon édition).

(2) Après la prise de Constantinople par les Latins, plusieurs des Grecs les plus puissants de la cour byzantine avaient pris le titre d'empereur. Il veut sans doute parler ici de Jean Ducas Vataces, qui en 1222 avait succédé à Théodore Lascaris, à Nicée. David Comnène régnait en même temps à Trébizonde, et Théodore l'Ange Comnène à Thessalonique, pendant que Robert de Courtenai devait se contenter de la ville de Constantinople.

ment des places, il lui était impossible de les prendre sans s'en être muni. Il envoya alors des messagers[1] auprès du duc de Venise, et conclut avec la communauté de cet État un traité aux conditions suivantes : La communauté devait fournir au prince quatre bonnes galères bien armées, jusqu'à ce qu'il se fût emparé de Monembasia et d'Anapli, et lui, de son côté, devait céder en propriété perpétuelle à la communauté de Venise les places de Coron et de Modon, avec leurs villages et dépendances; de plus, Venise fournissait au prince deux galères pour la garde du pays, et payait la solde de l'équipage, le prince n'étant tenu qu'aux frais de l'entretien.

Cet arrangement conclu, le prince ordonna de faire le siége[2] de Corinthe; il fit écrire au seigneur d'Athènes, qui portait encore le titre de mégas-kyr, pour qu'il eût à se rendre au siége de Corinthe; il manda ensuite le duc de Naxos[3], les trois seigneurs d'Euripe[4] et ceux des autres îles[5], et les pria également de se rendre au siége avec leurs troupes bien armées. Aussitôt leur arrivée, le prince commença le blocus de la place.

La montagne sur laquelle est située la citadelle de Corinthe est large à sa base, haute et escarpée. La citadelle est placée sur la partie la plus élevée. Au midi de la citadelle est un monticule surmonté d'un plateau, mais escarpé partout et entouré de ravins profonds. Ce fut là que le prince fit bâtir un château, qu'on appela Montesquiou, et qui conserve encore aujourd'hui ce nom[6]. De l'autre côté de la montagne, au nord, le mégas-kyr fit bâtir un autre fort pour lui-même. On les approvisionna et on y plaça des arbalétriers[7] armés de boucliers. Par ce moyen on serra les Corinthiens si étroitement, qu'ils ne pouvaient plus se procurer de bois, ni recevoir aucun approvisionnement; ils n'avaient plus que l'eau des fontaines et des puits, qui est toujours abondante sur la montagne et dans l'intérieur de la citadelle, et dont personne ne pouvait les priver.

Si je voulais donner les détails de tout ce qui

Νὰ μὴ ἔρχεται σιτάρχησις εἰς τὰ εἰρημένα κάστρη,
Ποτὲ οὐ κυριεύει τα· ἄλλως δ' ἔχει τὰ θέλει.
Μαντατοφόρους[1] ἔστειλε εἰς τὸν δοῦκα Βενετίας,
Καὶ ἐσιάσθηκαν μὲ τὸ κομμοῦν, οὕτως ἐσυμφωνῆσαν·
Καὶ νὰ τοῦ δώσῃ τὸ κομμοῦν, ἕως οὗ νὰ κερδήσῃ
Τὸ κάστρον τῆς Μονεμβασιᾶς καὶ αὐτὸ τοῦ Ἀναπλίου,
Τέσσερα κάτεργα καλὰ μὲ τὴν ἁρμάτωσίν τους·
Καὶ αὐτὸς νὰ δώσῃ τοῦ κομμοῦν τὸ κάστρον τῆς Κορώνης
Μὲ τὰ χωριὰ καὶ περιοχὴν, ὁμοῦ μὲ τὴν Μεθώνην,
Νὰ τὰ ἔχῃ εἰς κληρονομιὰν κομμοῦν τῆς Βενετίας·
Καὶ ἀπαυτοῦ καὶ ἔμπροσθεν, κερδαίνοντα τὰ κάστρη,
Νὰ δίδῃ πάντα ἡ Βενετιὰ διὰ φύλαξιν τοῦ τόπου
Κάτεργα δύο μοναχὰ, νὰ ἔχουν τὸν λαόν τους·
Καὶ ὁ πρίγκηπας νὰ ἐκπληρῇ τὴν ἔξοδόν τους ὅλην,
Τὸ λέγουσι πανάτικα, ἄνευ τῆς ῥόγας μόνον.
Καὶ οὕτως, ὡς ἐδιώρθωσεν ὁ πρίγκηπας ἐτοῦτο,
Ὥρθωσεν, ὅτι νὰ γενῇ τὸ σίντζο[2] τῆς Κορίνθου·
Ἐνταῦθα ὁρίζει, γράφουσιν αὐθέντην τῆς Ἀθήνας
(Μέγαν κύρην τὸν ἔλεγαν ἐκεῖνον τὸν αὐθέντην),
Ν' ἀπέλθῃ εἰς βοήθειαν 'ς τὸ σίντζο τῆς Κορίνθου.

Ἀπαύτου πάλιν ἔστειλε 'ς τὸν δοῦκα τῆς Ἀξίας[3],
'Σ τοὺς τρεῖς αὐθένταις Εὐρίπου[4] καὶ ὅλων τῶν νησίων[5],
Νὰ ἔλθουσι μὲ ἅρματα καὶ δύναμιν φουσάτου·
Καὶ ἀφότου ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε τὰ φουσάτα,
Ἐδιώρθωσεν ὁ πρίγκηπας τὸν παρακαθισμόν του.
Λοιπὸν ὡς ἔνι τὸ βουνὶν τοῦ κάστρου τῆς Κορίνθου
Πλατὺ καὶ μέγα φοβερὸν, καὶ ἄνω ἔνι τὸ κάστρον,
Εὑρίσκεται πρὸς μεσημβριὰν ἐκείνου δὲ τοῦ κάστρου
Ὀκάτι ἕνα βουνόπλατον, τραχόνι γὰρ καὶ σπήλαιον,
Ἐνταῦθα ὁρίζει ὁ πρίγκηπας, καὶ ἄνω κτίζουν κάστρον·
Μούντε Σκοῦδε τὸ ὠνόμαζαν, οὕτως τὸ λέγουν πάλιν[6].
Καὶ ἀπὸ τὴν ἄλλην μεριὰν, τὸ λέγουσι πρὸς ἄρκτον,
Ὁ μέγας κύρης ἔποικε κάστρον ἐκεῖ ἰδικόν του·
Ἐλάβασι σιτάρχησιν, σκουταροτζαγρατόρους[7]·
Καὶ τόσον τοὺς ἐστένευσαν τοὺς Κορινθιοὺς εἰς τοῦτο,
Ὅτι ἄδειαν οὐκ εἴχασι, ξύλα διὰ νὰ πάρουν,
Οὐδὲ ποσῶς σιτάρχησις ποῦποτε νὰ τοὺς ἔμπῃ·
Μόνον τὸ ὕδωρ τὸ πολὺ τῶν βρύσων καὶ πηγάδων,
Ὁποῦ εἶναι ἄνω 'ς τὸ βουνὶν ἀπέσω εἰς τὸ κάστρον,
Μόνον αὐτὸ εἴχασι πολύ· καὶ τίς νὰ τοὺς τὸ ἐπάρῃ;

(1) Le texte dit : Μαντατοφόρους, mot composé du mot grec φέρω et du mot français *mandat*.

(2) Τὸ σίντζο, mot grécisé. (Voy. la n. 1 de la p. 70.)

(3) Ὁ δοῦκα τῆς Ἀξίας. Marc Sanudo subjugua les îles de Naxos, Milos, Paros et Érine (Σαντορίνη ou Ἁγία Εἰρήνη, l'ancienne Théra) et prit le titre de duc de Naxos. Le duc de Naxos possédait douze îles, d'où sa souveraineté fut sans doute appelée la Dodécanèse.

(4) On a vu plus haut que le véronais Raban dalle Carceri, un des conquérants de l'île d'Euripe, l'ancienne Eubée, l'avait enlevée en 1210 aux Vénitiens.

(5) André et Jérôme Ghisi s'étaient emparés de Scyros et de Mycone; Pierre Giustiniani et Domenico Michieli, de Céos; Philippe Navagero, de Lemnos; Marin Dandolo, d'Andros.

(6) Ce château n'existe plus.

(7) Σκουταροτζαγρατόρους, mot composé de σκουτάριον, écu, bouclier, et de τζάγρα qui en Épire signifia primitivement un buisson d'épines, puis alène de cordonnier, et par extension flèche.

se passa au siége de Corinthe, le récit pourrait fatiguer mes lecteurs. Je me contente donc de dire qu'après avoir supporté, dans l'intérieur de la citadelle, les plus pénibles privations, les Grecs, voyant enfin qu'ils n'avaient plus de secours à espérer de nulle part, capitulèrent et rendirent la place, sous la condition de conserver leurs priviléges, ainsi que les autres Grecs de la principauté. Le prince Guillaume, aussitôt après avoir occupé cette place importante, la munit de vivres, d'hommes et d'armes. Il adressa ensuite la parole au mégas-kyr et aux autres chefs, et leur tint ce discours plein de sagesse :

« Mes compagnons, mes amis et mes frères, nous devons rendre des actions de grâces d'abord au Christ et ensuite à sa divine mère de la faveur qu'ils nous ont faite en nous rendant maîtres de la meilleure partie de la Morée. Il ne nous reste plus à conquérir qu'une petite partie du pays; ce sont les places d'Anapli et de Monembasia. Si cela vous est agréable, puisque nous voilà tous réunis, nous allons tenir conseil ensemble sur les mesures à prendre pour nous emparer de force de ces places. »

Les plus distingués de l'armée décidèrent alors que ces deux places étant situées sur la mer et ayant des ports, il fallait les assiéger[1] à la fois par terre et par mer.

Pendant qu'on était encore assemblé en conseil, les quatre galères vénitiennes arrivèrent à Coron. A cette nouvelle le prince et tous les autres chefs ressentirent la joie la plus vive. Les conditions auxquelles Venise accordait ses galères étant acceptées, on expédia à Coron pour faire livrer aux Vénitiens cette place avec toutes ses dépendances, et la place de Modon[2]. Tous les villages qui relevaient immédiatement de la juridiction du prince, devaient à l'avenir être possédés par le duc de Venise. Dans cette cession ne se trouvaient pas compris les terres et les fiefs des seigneurs féodaux.

Dès que les Vénitiens eurent été mis en possession de la place de Coron et de ses dépendances, les galères vénitiennes se dirigèrent tout droit sur Anapli, et bloquèrent la place par mer. Le prince y marcha de son côté avec toutes ses troupes. L'été se passa ainsi, et l'hi-

Λοιπὸν ἂν ἤθελα λεπτῶς ὅλα νὰ σὲ τὰ γράψω,
Ὅσα καὶ ἂν ἐγείνησαν 'ς τὸ σίντζο τῆς Κορίνθου,
Πολλὰ ἤθελαν βαρεθῆ αὐτοί, ὁποῦ τ' ἀκούσει·
Ἀλλὰ ἐκ τὴν πολλὴν στένευσιν ὁποῦ εἶδαν ἐκεῖ ἔσω,
Ὅτι ποθὲν οὐκ ἠμποροῦν νὰ ἔχουσι βοήθειαν,
Ἔπεσαν εἰς συμβίβασιν, καὶ ἔδωκαν τὸ κάστρον
Μεθ' ὅρκου καὶ μὲ συμφωνίαις νὰ ἔχουν ταῖς προνοίαις,
Καθώς περ καὶ οἱ ἕτεροι Ῥωμαιοὶ τοῦ πριγκηπάτου.
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸ κάστρον τὸ βασιλικὸν ἐκεῖνο τῆς Κορίνθου,
Ὥρισε, καὶ ἐβάλασι σιτάρχησιν μεγάλην
Ἀπὸ λαὸν καὶ ἄρματα, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει.
Εἰς τοῦτο λαλεῖ πρότερον ἀρχῇ τὸν μέγαν κύριν,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἅπαντας ὅλους τοὺς κεφαλάδαις,
Καὶ οὕτως εἶπε πρὸς αὐτοὺς μετὰ μεγάλης γνώμης·
« Συντρόφοι, φίλοι, ἀδελφοί, πρέπει νὰ εὐχαριστοῦμεν
« Πρῶτον τὴν δόξαν τοῦ Χριστοῦ, δεύτερον τῆς Θεοτόκου,
« Τὴν χάριν ποῦ ἔδωκαν, καὶ ἔχομεν κερδεμένον
« Τὸ κάλλιον μέρος τοῦ Μορεώς· ὀλίγον γὰρ μᾶς λείπει,
« Τὸ κάστρον γὰρ τοῦ Ἀναπλιοῦ καὶ τῆς Μονοβασίας·
« Αὐτὰ ἰδοὺ μᾶς λείπουσι, καὶ ἂν σᾶς ἀρέσῃ,
« Ἐδῶ ὁποῦ εὑρίσκεσθε, ὁμοῦ ἂς βουλευθοῦμεν,
« Πῶς γὰρ νὰ τὰ ἐπάρωμεν, πῶς θέλομεν ποιήσει,
« Νὰ πολεμήσωμεν καὶ αὐτά, νὰ τὰ ἔχωμεν κερδήσει. »
Εἰς τοῦτο οἱ ἐντιμότεροι εἶπαν καὶ ἀφιρῶσαν,
Ὅτι ἐπὴν εὑρίσκονται ἀμφότερα τὰ κάστρη
Εἰς ἀκρωτῆριν θάλασσας, καὶ λιμιῶνα ἔχουν,
Πρέπει νὰ τὰ σεγγιάσωμεν[1] τῆς γῆς καὶ τοῦ θαλάσσου.
Εἰς τοῦτο καθεζόμενοι εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην,
Τὰ κάτεργα τὰ τέσσερα ἦλθαν εἰς τὴν Κορώνην.
Τὸ ἀκούσει το ὁ πρίγκηπας, μεγάλως τὸ ἐχάρη·
Ὡσαύτως τὸ ἐχάρησαν οἱ κεφαλάδαις ὅλοι.
Ἐκείνους ὁποῦ ἤφεραν ταῖς συμφωνίαις ἐκείναις,
Καὶ καβαλλάρην ἔστειλαν ἐκεῖ εἰς τὴν Κορώνην,
Τὸ κάστρον ἐπαράδωκαν, νὰ ἦναι τῶν Βενετίκων
Μὲ ὅλην τὴν διακράτησιν, ὁποῦ κρατεῖ ἡ Μεθώνη[2].
Ὅσα χωρία ηὑρίσκοντο, ὅλα τὰ εἶχεν ἡ κούρτη,
Νὰ τὰ ἔχῃ καὶ νομεύεται ὁ δούκας Βενετίας,
Ἄνευ τῶν τόπων καὶ προνοιῶν ὁποῦ εἶχαν οἱ προνοιατόροι.
Καὶ ἀφοῦ γὰρ ἐπαράλαβαν τότε οἱ Βενετίκοι
Τὸ κάστρον, τὴν περιοχήν, τὰ μέρη τῆς Κορώνης,
Ἀπῆλθασι τὰ κάτεργα ὁλόρθα εἰς τ' Ἀνάπλι.
Τὸ κάστρον ἐσοντζίασαν ἐκ μέρος τῆς θαλάσσης,
Καὶ ὁ πρίγκηπας ἐκ τὴν στερεὰν με τὰ φουσάτα ὅλα.

(1) Σεγγιάσωμεν, de l'italien *assediare*, ou du latin *cingere*, plus bas ἐσοντζίασαν, comme σίντζο de la page 69 sont des mots également grécisés, et de la même origine.

(2) D'après l'acte de partage rapporté dans la chronique de Dandolo, liv. X, c. 3, on voit que les Vénitiens avaient déjà obtenu Coron et Modon; mais il y avait eu probablement ensuite quelques difficultés, qui se terminèrent au moyen de l'arrangement proposé par Guillaume de Ville-Hardoin.

ver commença. Ils établirent alors leurs quartiers d'hiver autour de la place, en continuant de la bloquer par terre et par mer; et lorsque le beau temps fut revenu et qu'on entrait déjà dans l'été, Anapli, étroitement resserrée et ne recevant aucun secours, entra en pourparlers, capitula et se rendit. Des deux châteaux situés sur des hauteurs escarpées, l'un, aux termes de la capitulation, fut livré aux Francs; le second, qui était le moins fort, fut conservé aux Grecs. Les conventions furent jurées, écrites et scellées de part et d'autre.

Une fois maître d'Anapli, le prince offrit avec empressement au mégas-kyr la propriété héréditaire des territoires d'Anapli et d'Argos et de leurs forteresses, et le pria d'accepter ce présent comme récompense de l'appui qu'il lui avait prêté dans le siége de Corinthe, et plus encore par l'espoir de l'engager ainsi à l'aider dans la prise de Monembasia.

Après l'occupation d'Anapli, le prince se sépara du mégas-kyr, qui retourna directement à Thèbes, où il faisait sa résidence. L'hiver étant passé, le prince Guillaume envoya ses messagers pour engager le mégas-kyr, les trois seigneurs d'Euripe, le duc de Naxos, les seigneurs des autres îles, le comte de Céphalonie [1], et tous les chefs de la principauté de la Morée, à se réunir, bien approvisionnés d'armes et de vivres, pour marcher contre Monembasia dont il voulait faire le siége. La place ne pouvant être prise de force, à cause de sa situation, il voulait, en la bloquant par terre et par mer, l'obliger à se rendre par famine.

A la belle saison, vers le mois de mars, les troupes arrivèrent de tous côtés, et se réunirent sur les prairies situées dans les plaines de Nicli assignées pour lieu de rendez-vous. De là, elles marchèrent sur Monembasia, et les quatre galères vénitiennes firent voile en suivant la côte, et fermèrent la mer. Le prince établit alors son blocus, et [2] resserra Monembasia aussi étroitement qu'on renferme le rossignol dans sa cage. Les habitants de Monembasia, qui connaissaient d'avance l'intention du prince de bloquer leur place, avaient pris tous les moyens pour l'approvisionner à temps; bien fournis de tout, ils ne faisaient que fort peu de cas de l'armée fran-

Τὸ καλοκαῖρι ἀπέρασιν, ἐσέβη ὁ χειμῶνας·
Ἐκεῖ ἐξεχειμάσασι τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης.
Καὶ ὡς ἐγύρισε ὁ καιρὸς, καὶ ἦλθε τὸ καλοκαῖρι,
Καὶ εἶδε τὸ κάστρον Ἀναπλιοῦ, πῶς ἔνι ἀποκλεισμένον.
Καὶ οὐδὲν εἶχασι ποσῶς βοήθειαν κάμμίαν,
Ἔπεσαν εἰς συμβίβασιν, καὶ ἔδωσαν τὸ κάστρον.
Τὰ καστέλλια εὑρίσκονταν ἄνω εἰς δυὸ τραχόνια·
Εἰς τοῦτο ἐσυμβιβάσθησαν νὰ δώσουν τὸ ἓν καστέλλι,
Τὸ ἄλλο τὸ ἀχαμνότερον νὰ τὸ κρατοῦν οἱ Ῥωμαῖοι.
Μὲ ὅρκον καὶ προστάγματα ταῖς συμφωνίαις ἐπῆχαν.
Καὶ ἀφότου ἐπαρέλαβεν ὁ πρίγκηπας τὸ Ἀνάπλιν,
Μὲ προθυμιὰν τὸ ἐχάρισε τότε τοῦ μέγα κύρη,
Νὰ τὸ ἔχῃ εἰς κληρονομιὰν ἐκεῖνο καὶ τὸ Ἄργος·
Τὴν χάριν τὴν ἐχάρισεν ὁ πρίγκηπας τὸν μέγαν κύρην,
Τὸ Ἀνάπλι καὶ τὸ Ἄργος τε, ἐμοῦ τὰ δύο κάστρα,
Ἦτον διὰ τὴν συνδρομὴν, ὁποῦ ἔπηχεν ἐτότες
Ὁ μέγας κύρης σὲ λαλῶ εἰς τὸν πιασμὸν Κορίνθου,
Μᾶλλον, ὅτι ἀπάντεχεν ὁ πρίγκηπας μὲ ταῦτα,
Νὰ βοηθήσῃ εἰς τὸν πιασμὸν κάστρου Μονεβασίας·
Λοιπὸν ἀφοῦ ἐπίασε τὸ κάστρον τὸ Ἀνάπλιν,
Ὁ πρίγκηπας ἐδιέβηκε μετὰ τὸν μεγαλ κύρην.
Ἀπέκει ἀποχωρίσθησαν, ἐδιέβη ὁ μέγας κύρης
Ὁλόρθα εἰς τὴν χώραν του, τὴν λέγουσι γὰρ Θήβαν.
Καὶ ἀφοῦ ἐπέρασε ὁ καιρὸς, λέγω σε, ὁ χειμῶνας,
Μαντατοφόρους ἔστειλεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος,
Γραφὴν καὶ παρακάλεσιν πρῶτον τὸν μέγαν κύρην,
Τοὺς τρεῖς αὐθέντας Εὐρίπου, τὸν δοῦκα τῆς Ἀξίας,
Καὶ ὅλους γὰρ τοὺς ἑτέρους αὐθέντας τῶν νησίων,
Τὸν κόντον τῆς Κεφαλονιᾶς [1], καὶ ὅλους τοὺς κεφαλάδαις
Τοῦ πριγκηπάτου τοῦ Μορέως, μικροὺς τε καὶ μεγάλους,
Νὰ ἔρχωνται μὲ ἄρματα καὶ σιταρχιὰν μεγάλην·
'Σ τὸ κάστρον τῆς Μονοβασιᾶς βουλεύεται ν' ἀπέλθη·
Διοῦ ἔνι ἀπολέμητον, θέλει νὰ τὸ καθίσῃ,
Τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης γὰρ θέλει νὰ τὸ φυλάξῃ
Φύλαξιν τε καὶ κάθισμα, ἕως νὰ τὸ ἐπάρῃ.
Καὶ ἀφοῦ ἄνοιξε ὁ καιρὸς ἀπαὶ τὸν μάρτιον μῆνα,
Καταπαντόθεν ἦρθασιν ἐκεῖσε τὰ φουσάτα.
Εἰς τὰ λιβάδια τοῦ Νικλιοῦ, ἐκεῖσε εἰς τοὺς κάμπους,
Ἐγένετον ἡ σύναξις ἐκείνων τῶν φουσάτων·
Καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐδιέβησαν εἰς τὴν Μονοβασίαν·
Τὰ κάτεργα τὰ τέσσαρα ἦλθαν τῶν Βενετίκων·
Ἐστάθησαν ἐκ τὸν γιαλὸν, τὴν θάλασσαν κρατοῦσι·
Καὶ ὥρθωσεν ὁ πρίγκηπας τὸν παρακαθισμόν του·
Μὲ τέτοιον τρόπον καὶ ἀφορμὴν τὴν ἐπαρακαθῆσαν
Τότε σου [2] τὴν Μοναβασιὰν ὡς 'ς τὸ κλουβὶν τ' ἀηδόνι·
Ἄνθρωποι τῆς Μονοβασιᾶς, ὡς ἤξευραν 'ς τὸ κάστρον,
Ὅτι ἔρχεται ὁ πρίγκηπας νὰ τοὺς παρακαθίσῃ,
Ἐποίησαν τὴν σιτάρχησιν κατὰ τὴν δύναμίν τους·

(1) Ὁ κόντος τῆς Κεφαλονίας. Je vois dans Coronelli qu'en 1224 un nommé Gaio, qui était seigneur de Céphalonie, en fit don à la république de Venise. Il y eut plus tard des comtes de Céphalonie de la maison de Tocco.

(2) Τότε σου, locution vulgaire répétée neuf vers plus bas Ποτέ του. Ici σου, του, sont des particules explétives.

que. Ils espéraient même, et déjà ils répandaient ce bruit, que l'ennemi, convaincu de l'impossibilité de les prendre de cette manière, ne tarderait pas à lever le blocus et à partir. Le prince, de son côté, irrité de leur orgueil, et plein de colère et d'indignation, jura sur son épée de ne pas quitter son poste qu'il ne fût maître de la place. On y établit aussitôt trois ou quatre trébuchets qui tiraient jour et nuit sans interruption sur la ville, abattaient les maisons et tuaient les hommes. Mais à quoi bon vous rapporter tant de détails, et vous raconter minutieusement ce que le prince fit à Monembasia, et dans quel état se trouvaient les assiégés? Pour abréger le récit, je me contenterai de vous dire: qu'après le serment fait par le prince de ne pas quitter Monembasia qu'il n'eût pris et la hauteur et le fort, le siége dura encore trois ans. Les assiégés, manquant de toute espèce de subsistances et presque forcés de se dévorer les uns les autres, mangèrent des souris et des chats; mais enfin, se trouvant réduits aux dernières nécessités, et voyant la mort devant eux, ils se décidèrent à faire leur soumission. Ils demandèrent alors à capituler avec le prince Guillaume, et lui proposèrent de se soumettre à lui et à ses descendants, sous la condition qu'il respecterait leurs biens et priviléges, ainsi que ceux de leur famille, et qu'ils ne seraient tenus de le servir que par mer, en recevant toujours une solde pour l'équipage de leurs bâtiments, et de plus, une légère récompense [1].

Le prince leur accorda toutes leurs demandes, qu'il fit rédiger par écrit et sceller de son sceau. Les serments prêtés de part et d'autre, trois des principaux citoyens de Monembasia prirent les clefs de la forteresse de Monembasia et les portèrent au prince. L'un s'appelait Mamounas, le second Monoïannis, et le dernier Sophianos; tels étaient les noms des trois familles les plus distinguées de Monembasia à cette époque. Ils saluèrent le prince, qui leur fit un très gracieux accueil. En homme sage et habile qu'il était, il leur fit cadeau de chevaux, de coursiers [2], et d'habillements tout d'or et d'écarlate [3], et leur accorda aussi des terres du côté de Vatica [4].

Beaucoup de Grecs, jusque-là rebelles, arrivaient alors de la Tzaconie et se soumettaient

Καὶ εἰς ψῆφον οὐκ εἶχασι τὰ Φράγκικα φουσάτα·
Ἐπάντεχαν, καὶ ἔλεγαν γοργὸν νὰ ὑπαγένουν,
Ν' ἀφήσουσι τὸν καθισμὸν, τὸν τοὺς παρακαθῆσαν.
Καὶ ὁ πρίγκηπας εὐθλέποντας τὴν τόση ἀλαζονείαν,
Ἀπὸ χολῆς του καὶ θυμοῦ ὤμωσε τὸ σπαθίν του,
Ποτέ του ἀπόκει μὴ διαβῇ, ἕως τὸ κάστρον πάρῃ.
Τὰ τριμπουτζέτα ἔστησαν (ἤτονε δύο, τρία),
Καὶ ἔρριπταν ἀδιάλειπτα ἡμέραν τε καὶ νύκτα·
Ὀσπήτια ἐχαλούσασι, καὶ ἀνθρώπους ἐφονεῦαν.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, καὶ τί νὰ σὲ τὰ γράφω,
Τὰ ἔπταιεν ὁ πρίγκηπας εἰς τὴν Μονοβασίαν,
Καὶ πάλιν πῶς ἐδιάγασιν οἱ Μονοβασιῶταις;
Ὅμως διὰ κοντότερον νὰ τὸ διερμηνεύσω.
Καθὼς τὸν ὅρκον ἔπηκεν ὁ πρίγκηπας ἐτότε,
Ὅτι ποτὲ οὐ μὴ διαβῇ ἐκ τὴν Μονοβασίαν
Ἕως νὰ πάρῃ τὸ βουνὶν, ὁμοίως καὶ τὸ κάστρον,
Εἰς τοῦτο ἔπηκεν ἐκεῖ τρεῖς χρόνους ἢ καὶ πλέον·
Ἐκεῖνοι τῆς Μονοβασιᾶς οὐκ εἶχαν πῶς νὰ πήσουν·
Ἐφάγασι καὶ ποντικοὺς, ὁμοίως καὶ γατία·
Τὸ τί νὰ φᾶν οὐκ εἶχασι, μόνον ὁ εἷς τὸν ἄλλον.
Καὶ ὡς εἴδαν τὴν στενοχωριὰν, τὸν θάνατον ἔμπρός τους,
Βουλὴν ἐπῆραν ὁμοῦ νὰ ἔχουν προσκυνήσει·
Συμβίβασιν ἐζήτησαν τοῦ πρίγκηπα Γουλιάμου,
Νὰ ἦναι πάντα μὲ αὐτὸν μὲ τὴν κληρονομιάν τους,
Ἐγγούσατοι, ἐλεύθεροι ὅλοι μὲ τὰ ἰδικά τους,
Νὰ μὴ χρεωστοῦν εἰς δούλευσιν, ἄνευ 'ς τὰ πλευτικά τους
Ἔχοντας τὴν ῥόγαν τους καὶ τὴν φιλοτιμιάν [1] τους·
Ὁ πρίγκηπας ταῖς ἔκαμεν ἐγγράφως βουλλωμέναις
Ταῖς συμφωνίαις, ὑπόθεσαις, ὁποῦ τοῦ ἐζητοῦσαν.
Καὶ ὅσον ἐπαρέλαβε τὰ ὁρκωματικά τους,
Τρεῖς ἄρχοντες ἀπὸ κείνους ἐπῆραν τὰ κλειδία
Τοῦ κάστρου τῆς Μονοβασιᾶς, τοῦ πρίγκηπα τὰ ἠφέραν·
Ὁ ἕνας ἦτον Μαμουνᾶς, ἄλλος δὲ Μονοϊάννης,
Ὁ τρίτος ἦτον Σοφιανός· οὕτως τὸν ὠνομάζαν.
Αὐταῖς ἦσαν ἡ τρεῖς γενεαῖς ἡ εὐγενικώτεραις τους
Ὁποῦ ἦσαν 'ς τὴν Μονοβασιὰν εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον.
Τὸν πρίγκηπα ἐπροσκύνησαν, καλὰ τοὺς ἀπεδέχθη,
Ὡς φρόνιμος, διακριτικὸς, ὁποῦ ἦτον εἰς τοὺς πάντας·
Εὐεργεσιὰν τοὺς ἔδωκεν ἄλογα καὶ φαρία [2],
Καὶ ῥοῦχα γὰρ ὁλόχρυσα σκαρλάτα [3] μετ' ἐκεῖνα·
Καὶ πρόνοιαις τοὺς ἔδωκε 'ς τὸ μέρος τῶν Βατίκων [4].
Ὁμοίως ἐκ τὴν Τζακωνιὰν, ποῦ ἦσαν ῥεβελλεμένοι,
Ὁλόδρομα ἐρχόντησαν, ὅλοι ἐπροσκυνοῦσαν·
Καὶ ὁ πρίγκηπας ὡς φρόνιμος ὅλους τοὺς ἐχαιρέτα.

(1) Le mot φιλοτιμία, qui déjà se trouve en grec ancien avec la signification de *libéralité*, *largesse*, répond ici comme nous l'avons déjà dit, à notre mot *épingles*, *pour-boire* ou *pot-de-vin*; c'est ce qu'on accorde assez généralement au-delà des marchés convenus.

(2) Ἄλογα sont des chevaux ordinaires, Φαρία, de parade

(3) Σκαρλάτα, mot grécisé.

(4) Du côté de Vatica en Tzaconie.

au prince qui leur faisait à tous le plus gracieux accueil, chacun selon son rang.

Après avoir réglé tout ce qui était relatif à la place de Monembasia et à ses dépendances, le prince Guillaume congédia les troupes et les galères vénitiennes et retourna à Lacedemonia. Il consulta ensuite les chefs de son armée, qui lui conseillèrent, après cette campagne de trois ans par terre et par mer (la guerre contre Monembasia avait en effet duré aussi longtemps), de congédier tout son monde, grands et petits, et de les prier de retourner chacun dans leurs foyers pour goûter le repos, tandis que lui resterait avec ceux qui formaient sa maison pour passer l'hiver à Lacedemonia.

Le prince donna en effet congé à toute son armée, et resta, ainsi que je viens de le dire. Il se dirigea ensuite, avec toute sa maison, dans les environs de Monembasia, à Hélos[1], à Passava et dans les contrées voisines. Il passait ainsi son temps à parcourir ces pays, et il y trouvait beaucoup de plaisir.

Dans le tour qu'il fit dans ces contrées, il trouva, à une lieue de Lacedemonia, un petit monticule situé d'une manière pittoresque audessous d'une plus haute montagne. Cette situation lui parut convenable pour y placer un fort; il en fit en effet construire un sur cette montagne, et lui donna le nom de Mésithra[2], qu'il porte encore aujourd'hui. Il en fit une belle place, et un fort des plus imprenables. Ayant appris des gens du pays que le défilé des Melinges[3] était une route de grande importance défendue par des gorges fortifiées, et que dans l'intérieur se trouvaient de grandes villes occupées par des hommes fiers qui n'étaient pas accoutumés à se courber devant un maître, il songea au moyen de les réduire à son obéissance. Ses conseillers furent d'avis que, puisque le fort de Mésithra était achevé et qu'il dominait par là le passage du défilé des Melinges, il devait en faire construire un second sur une autre position dans les environs de ces montagnes, afin de pouvoir plus aisément se rendre maître de tout le pays. Le prince monta donc à cheval, traversa Passava, et arriva dans le Magne[4]. Là, il trouva un rocher d'un aspect terrible situé sur un cap; cette situation lui plut, et il y fit bâtir un fort, auquel il donna le nom de Maïna[5], qu'il porte encore.

Γλυκεὰ τοὺς ἀπεδέχετον πρὸς τὴν εὐσιάν τὴν εἶχαν.
Καὶ ὅσον ἐκατέστησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸ κάστρον τῆς Μονοβασιᾶς μετὰ τῶν περιχώρων,
Ὥρισε καὶ ἀπολόγησαν ὅλα του τὰ φουσάτα,
Ὡσαύτως καὶ τὰ κάτεργα, τὰ ἦσαν τῆς Βενετίας·
Καὶ μετὰ ἐστράφηκε 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν·
Τοὺς κεφαλάδαις λάλησε βουλὴν νὰ τὸν βουλεύσουν·
Καὶ αὐτοὶ τὸν ἀπεκρίθησαν, καὶ ἐσυμβούλευσάν τον,
Διοῦ ἐκοπίασαν πολλὰ τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης
(Χρόνους γὰρ τρεῖς ἐστάθησαν εἰς τὴν Μονοβασίαν),
Νὰ ἔχωσιν ἀπολογιὰν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Νὰ ὑπᾶσιν εἰς τὰ ὁσπίτια τους τοῦ νὰ καλοπαθήσουν·
Καὶ ὁ πρίγκηπας μετ' ἐκείνους, ὁπoῦ ἦσαν φαμιλλιά του
Παίνει εἰς τὴν Λακεδαιμονιὰν, ἐκεῖ νὰ ξεχειμάσῃ.
Ἐνταῦτα ἐδιέβησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Καὶ ἀνέμεινεν ὁ πρίγκηπας, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι·
Καὶ οὕτως ἐκαβαλλίκευσε μετὰ τὴν φαμιλλιά του,
Ἐδιέβηκεν ἐκ τὰ χωριὰ 'ς τὸ μέρος Μονοβασίας,
'Σ τὸ Ἕλος[1], εἰς τὸν Πάσαβαν καὶ εἰς τοὺς ἐκεῖσε τόπους.
Μετὰ χαρᾶς ἀπέρχετον, καὶ ἀπέρνα τὸν καιρόν του·
Καὶ ὅσον ἐγύρισε καλὰ τὰ μέρη ἐκεῖνα ὅλα,
Εὗρε βουνὶν παράξενον, ἀπόκομμα εἰς ὄρος,
Ἄνωθεν Λακεδαιμονιᾶς, κάνένα μίλλι πλέον·
Ἐκεῖ τὸν ἄρεσε πολλὰ νὰ πίσῃ δυναμάριν·
Ὥρισεν, ἄνω εἰς τὸ βουνὶν ἔκτισαν ἕνα κάστρον,
Καὶ Μεζιθρᾶ[2] τ' ὠνόμασε, καὶ οὕτως καὶ τὸ λέγουν·
Λαμπρὸν κάστρον τὸ ἔποικε, καὶ μέγα δυναμάριν.
Λοιπὸν διατὶ τὸν εἴπασιν οἱ ἄνθρωποι τοῦ τόπου,
Ὅτι ὁ ζυγὸς τῶν Μελιγγῶν[3] πολλὰ ἔνι δρόμος μέγας,
Καὶ ἔχει κλεισούραις δυναταῖς, ὁμοίως μεγάλαις χώραις,
Ἀνθρώπους ἀλαζονικοὺς, κ' οὐ σέβονται αὐθέντην,
Ἐκατασκόπησε πολλὰ, τὸ πῶς νὰ τοὺς κυριεύσῃ.
Ἐν τούτῳ εἶπε πρὸς αὐτὸν καὶ ἡ βουλὴ ὁπoῦ εἶχεν,
Ὅτι ἐπὴν ἐγείνετον τοῦ Μιζιθρᾶ τὸ κάστρον,
Καὶ ἔνι ἀπάνω εἰς τὸν ζυγὸν, τῶν Μελιγγῶν τὸν δρόγγον,
Νὰ πίσῃ καὶ ἄλλο γύρωθεν ἐκείνων τῶν βουνίων,
Ὅπως νὰ κυριεύσωσιν ἐκείνους γὰρ τοὺς τόπους.
Εἰς τοῦτο ἐκαβαλλίκευσεν ὁ πρίγκηπας ἀτός του,
Ἐπέρασε τὸν Πασαβᾶν, ἐδιέβη εἰς τὴν Μάνην[4]
Ἐκεῖ ηὗρε σπήλαιον φοβερὸν εἰς ἀκρωτήρι ἀπάνω.
Διοῦ τὸν ἄρεσε πολλὰ, ἔποικεν ἕνα κάστρον,
Καὶ Μάνη[5] τὸ ὠνόμασε, καὶ οὕτως τὸ λέγουν πάλιν.

(1) On retrouve encore, suivant Boblaye (page 94), des ruines de cette ville du moyen-âge à Priniko. L'antique Hélos était plus à l'est, mais assez rapprochée.

(2) Aujourd'hui Mistra, aussi en Laconie.

(3) Tribu Slave.

(4) L'ancienne Eleuthéro-Laconie.

(5) Ὁ Μιζηθρᾶς (*sic*) καὶ ἡ Μάνη εἶναι κτίσματα τοῦ Πρίγκιπος, dit Mélétius, p. 370. Ici les conjectures de M. Boblaye, presque toujours si ingénieuses, ne me semblent pas devoir être adoptées. Il place le Maina, construit par Ville-Hardoin, près de Mezapo, l'ancienne Messapolis de Pausanias, dans le petit village de Mina, où l'on

Lorsque les principaux du pays et les capitaines du passage s'aperçurent que les Francs avaient bâti ces deux places, ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient de mieux à faire. Les capitaines les plus opulents proposèrent de tenir ferme et de ne pas se soumettre, tandis que la plupart des habitants et toute la communauté proposèrent de reconnaître le prince, sous la condition qu'il leur conserverait leurs droits et ne pourrait établir de seigneuries dans le Magne, ainsi qu'il l'avait fait dans les villes situées dans les plaines.

« Que pouvons-nous faire, disaient-ils, maintenant que ces deux places nous renferment chez nous et que nous ne pouvons plus faire d'excursions pour fournir à notre subsistance; car ici, dans nos montagnes, nous n'avons pas de ressources suffisantes? »

Les principaux du pays et les capitaines du passage, voyant les dispositions de la communauté, prirent le parti de capituler. Ils envoyèrent des messagers auprès du prince Guillaume. Ils demandèrent à se conserver indépendants, sans qu'on pût jamais établir des seigneuries chez eux, non plus qu'on ne l'avait fait chez leurs pères, et à ce que tout ce qu'on exigeât d'eux fût le service militaire, service qu'ils avaient coutume de faire auparavant pour l'empereur des Grecs. Le prince accepta ces conditions, les confirma, et les leur envoya écrites et scellées de sceaux pendants.

La soumission des défilés des Melinges une fois opérée, plusieurs de ses conseillers furent d'opinion que, pour mieux contenir tous les défilés, il était nécessaire de faire construire un fort sur le rivage, près de Ghisterna. Le prince les crut, et fit aussitôt construire un château auquel il donna le nom de Leutron [1]. A l'aide de ces trois places, de Leutron, de Mésithra et du Vieux Magne [2], il soumit entièrement toute la contrée des Slaves [3], et put tranquillement parcourir toute la principauté qu'il avait conquise et sur laquelle il régnait.

Je vais interrompre ici mon récit des hauts faits de Guillaume, prince d'Achaïe, et parler de ce qui concerne Théodore Lascaris, empereur des Grecs, qui régnait alors dans l'Anatolie [4]; car Constantinople était occupée

Καὶ ὅταν εἶδαν οἱ ἄρχοντες, οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ δρόμου,
Τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἔπηκαν αὐτὰ τὰ δύο κάστρη,
βουλὴν ἐπῆρασιν ὁμοῦ τὸ πῶς θέλουν ποιήσει·
Ἐν τούτῳ λέγουν οἱ ἀρχηγοί, ὁποῦ τὸν πλοῦτον εἶχαν,
Ὅτι νὰ στέκουν ἀφιρά, νὰ μὴ δεδουλωθοῦσι·
Τὸ δέ, τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ καὶ τὸ κοινὸν τοῦ τόπου
Εἶπαν καὶ ἔδωκαν βουλήν, ὅτι νὰ προσκυνήσουν·
Μόνον νὰ ἔχουσι τιμήν, δεσποτικὰ μὴ κάμνουν,
Ὡσὰν τὰ κάμνουν τὰ χωριά, ὁποῦ εἶναι εἰς τοὺς κάμπους·
« Ἐπεὶ καὶ μᾶς ἀπόκλεισαν αὐτὰ τὰ δύο κάστρη,
« Καὶ οὐκ ἔχομεν ἐπάδειαν νὰ κάμνωμεν νὰ ζοῦμεν,
« Οὐδὲν ἔχομεν δύναμιν νὰ ζοῦμεν εἰς τὰ ὄρη. »
Ἰδόντες δὲ οἱ ἄρχοντες, οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ δρόγγου,
Πῶς τὸ κοινὸν ἠθέλησαν νὰ ἔχουν προσκυνήσει,
Οὐκ εἶχαν, πῶς νὰ πήσουσι, καὶ ἔπεσαν εἰς δρόμον.
Μαντατοφόρους ἔστειλαν 'ς τὸν πρίγκιππα Γουλιάμον,
Συμβίβασιν ἐζήτησαν, ἀπάκτωτοι νὰ ἦναι,
Τέλος οὔτε δεσποτικὰ νὰ πήσουσι ποτέ τους,
Καθὼς οὐδὲν τὸ ἔπηκαν πώποτε οἱ γονεῖ τους·
Προσκύνημα νὰ δώσουσι, δουλείαν τῶν ἀρμάτων,
Ὥς περ τὸ ἐπεπούσασι μετὰ τὸν βασιλέα·
Ταῖς συμφωνίαις ἐστερέωσεν ὁ πρίγκιππας Γουλιάμος,
Ἐγγράφως ταῖς ἀπέστειλε μὲ κρεμασταῖς ταῖς βούλλαις
Καὶ ἀφότου ἐπροσκύνησε τῶν Μελιγγῶν ὁ δρόμος,
Τινὲς ἀπ' αὐτοὺς εἶπασι τοῦ πρίγκιππα Γουλιάμου,
Ἂν θέλῃ, ὅλον τὸν ζυγὸν νὰ ἔχῃ εἰς θέλημά του,
Νὰ πήσῃ κάστρον 'ς τὴν θάλασσαν πλησίον τῆς Γκστέρνας·
Καὶ ὁ πρίγκιππας ἐπίστευσεν αὐτῶν ὁποῦ τὸ εἶπαν,
Ὥρισε καὶ ἐκτίσασι, καὶ Λεῦτρον [1] τὸ ὠνομάσαν·
Καὶ ἀφότου γὰρ ἐκτίσασι τὰ κάστρη, ὁποῦ σὲ λέγω,
Τὸ Λεῦτρον καὶ τὸν Μεζιθρᾶν καὶ τῆς παλαιᾶς Μάνης [2],
Ἐδούλωσε τὰ Σκλαβικὰ [3], καὶ ἐκαταδούλωσέ τα.
Ἐπεριπάτει, ἐχαίρετον τὸ πριγκιπάτον ὅλον,
Ὅσον τὸ ἐκυρίευσε, καὶ αὐθέντευσέ το ὅλον·
Ἐν τούτῳ θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσωμαι τοῦ λέγειν
Περὶ τοῦ πρίγκιπα Ἀχαΐας, ἐκείνου τοῦ Γουλιάμου,
Καὶ θέλω ν' ἀφηγήσωμαι περὶ τοῦ βασιλέως
Κὺρ Θεοδώρου Λάσκαρη, τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων,
Ποῦ ἦτον 'ς τὴν Ἀνατολὴν [4] τοὺς χρόνους γὰρ ἐκείνους·
Ὅτι εἰς τὴν Πόλιν εὑρίσκετον Φράγκοι γὰρ βασιλέας,

voit, dit-il (p. 92), dans les églises quelques sculptures du moyen-âge. Je mettrais à cet endroit le Vieux Magne, Παλαιὰ Μάνη de la chronique, et je placerais le Maïna de Ville-Hardoin, qui était bâti sur *un rocher d'un aspect terrible situé sur un cap*, précisément dans l'enceinte crénelée indiquée par M. Boblaye (p. 90), ou plutôt au sommet du plateau de Korogonianika et non loin du port d'Achille, aujourd'hui *Porto Quaglio*, nom corrompu du mot Ἀχιλλεῖος.

(1) L'ancien Λεῦτρον en Laconie, qu'il ne faut pas confondre avec Leuctres, τὰ Λεῦκτρα, en Béotie, célèbre par la victoire d'Épaminondas. Le Λεῦκτρον de Laconie est devenu le village de Leftro. (Boblaye, p. 93.)

(2) Le village de Mina. Voyez la note précédente.

(3) Les Melinges et les Ezérites, race slave.

(4) Τὴν Ἀνατολὴν doit se prendre ici pour l'Asie. Théodore Lascaris régnait à Nicée.

par un empereur franc, appelé Baudoin, comme je l'ai rapporté dans le livre précédent. On a vu dans ce livre que Théodore Lascaris, en mourant, laissa un fils en bas âge[1], dont l'éducation fut confiée à Michel Paléologue, le premier d'entre les Grecs de la Romanie, et que Paléologue fit étrangler ce jeune prince et s'empara de l'empire de toute la Romanie. Lorsque Ange Calo-Jean Coutroulis[2], alors despote d'Hellade[3], apprit l'assassinat du jeune prince par Paléologue et son usurpation de l'empire, il ressentit une vive affliction et une douleur profonde, et fit un serment terrible de ne jamais reconnaître pour empereur ce Paléologue qui s'était tyranniquement emparé de l'empire et ne pouvait le conserver. Il ajouta qu'il ne voulait plus de lui ni pour parent ni pour ami. Cette nouvelle blessa l'orgueil de Paléologue, qui jura que, s'il pouvait passer en Europe[4], il tirerait bientôt vengeance de ses mépris. Mais Constantinople étant alors occupée par Baudoin, il lui était impossible de passer en occident. Aussi, dès qu'il se fut emparé de cette capitale[5], qu'il eut passé à Galata, et y eut rétabli le siége de l'empire grec, s'empressa-t-il de mettre de nombreuses troupes sur pied par terre et par mer, et il commença une guerre opiniâtre contre le despote d'Arta. Celui-ci, en homme habile, fit de grands préparatifs de défense, et prit à son service les troupes franques, le prince Guillaume, le seigneur d'Athènes et les seigneurs d'Euripe, qui, moyennant un salaire convenu, le secoururent dans cette guerre.

Sur ces entrefaites, le despote Jean mourut, et laissa pour héritier de son despotat son fils Nicéphore[6]. Il avait un autre fils bâtard[7]

Καὶ Παντευῆν τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν,
Καθὼς ἠκούσετο ἐδῶ ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
Τὸ πῶς ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ὁποῦ ἦτον βασιλέας
Κὺρ Θεόδωρος ὁ Λάσκαρης εἰς τοὺς Ῥωμαίους ὅλους,
Καὶ ἦλθέ του ὁ θάνατος, καὶ ἄφηκε τὸν υἱόν του [1],
Κ' ἦτον παιδὶν ἀνήλικον, καὶ νὰ τὸ ἀναθρέφῃ
Κὺρ Μιχαὴλ, ποῦ σὲ λαλῶ, ὁ μέγας Παλαιολόγος,
Ὅτι ἦτον πρωτότερος ἄρχων τῆς Ῥωμανίας,
Καὶ ἐκεῖνος, ὡς ἠθέλησε νὰ πέσῃ ἁμαρτίαν,
Ἔπνιξε καὶ ἐθανάτωσε τὸν αὐθεντόπουλόν του,
Καὶ ἐκράτησε τὴν βασιλειὰν ὅλης τῆς Ῥωμανίας.
Ἀκούσας δὲ ὁ Ἄγγελος ὁ Καλοϊωάννης [2],
Κουτρούλης τὸ ἐπίκλην του, δεσπότης τῆς Ἑλλάδος [3],
Πῶς ἔπαθε, πῶς ἔπραξεν αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος,
Καὶ ἐφόνευσε τὸν βασιλεὰ, τὴν βασιλειὰν ἐπῆρεν,
Ἐθλίβη καὶ ἐχολίασε, μεγάλως τὸ ἐλυπήθη,
Ὅρκον ἐπῆκε φοβερὸν, ποτὲ τὸν Παλαιολόγον
Νὰ μὴ τὸν τάξῃ βασιλεὰ, αὐθέντην μὴ τὸν ἔχῃ·
Ἀφότου μὲ τυραννικὴν ὑπόθεσιν ἐπῆρε
Τὴν βασιλείαν τῶν Ῥωμαίων, οὐ πρέπει νὰ τὴν ἔχῃ
Αὐθέντην, οὐδὲ φίλον του, ἀλλ' οὐδὲ συγγενῆ του.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς αὐτὸς, ὁ Παλαιολόγος,
Μεγάλως ἐβαρύνθηκε, πολλὰ κακὸν τοῦ ἐφάνη,
Καὶ εἶπεν, ἂν εἶχε τὴν ὁδὸν, νὰ ἐπέρασε 'ς τὴν δύσιν [4],
Γοργὸν πολλὰ τὸν ἤθελε θλίψει, ἀλλὰ καὶ βλάψει·
Ἀλλὰ διατὶ εὑρίσκετο τότ' ἔσω εἰς τὴν Πόλιν
Ὁ Βαλδουβῖνος βασιλεὺς, κ' εἶχε τὴν αὐθεντείαν,
Οὐδὲν εἶχε τὴν δύναμιν 'ς τὴν δύσιν νὰ περάσῃ.
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδησε τὴν Κωνσταντίνου πόλιν [5]
Καὶ ἀπέρασε 'ς τὸν Γαλατᾶν, καὶ εἶχε τὴν βασιλείαν,
Ὥρθωσε καὶ ἐφουσάτευσε τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης,
Ἄρχισε μάχην δυνατὴν μὲ τὸν δεσπότην Ἄρτας·
Καὶ αὐτὸς, ὡς ἦτον φρόνιμος, καλὰ ἐδιορθώθη·
Τοὺς Φράγκους γὰρ ἐῤῥόγευσε, τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον,
Καὶ τὸν αὐθέντην Ἀθηνῶν, καὶ τοὺς Εὐριπιώτας·
Μὲ αὐτοὺς ἐβοηθήθηκε, καὶ ἐπέρασε τὴν μάχην.
Ἐν τούτῳ ἦλθε θάνατος κὺρ Ἰωάννου τοῦ δεσπότου,
Καὶ κληρονόμον ἄφηκε υἱόν του κὺρ Νικηφόρον [6]·
Εἶχε καὶ ἕτερον υἱὸν, ὁποῦ ἦτονε μπαστάρδος [7],
Καὶ ἔδωκέ του εἰς τὴν Βλαχιὰν ἕνα καλὸν μερίδιν,

(1) Jean Lascaris. Voyez la fin du premier livre.

(2) Michael Ange Comnène Manuel Coutroulis (voyez Ducange, *Familiæ augustæ Byzantinæ*, p. 209 et suiv.). Il mourut en 1267.

(3) L'Hellade comprenait l'Épire, la Thessalie, l'Acarnanie et l'Étolie; Arta était la capitale de ce despotat et lui a donné son nom.

(4) Le texte dit : εἰς τὴν Δύσιν, dans l'Occident, par opposition à Ἀνατολὴ, Levant, qu'on a vu plus haut pour signifier l'Asie.

(5) Suivant Pachymère, Constantinople fut reprise par les Grecs le 26 juillet, jour de Sainte-Anne, de l'année 6769 de la création du monde, indiction 4, ou 1261 de J.-C. Michel Paléologue était alors à Météoron en Asie. Il fit son entrée triomphale dans cette ville le 15 août de la même année 1261.

(6) Calo-Jean eut trois fils légitimes: Nicéphore Ange Comnène, Jean Ange Comnène et Démétrius Ange Comnène Ducas Michel Coutroulis, et trois filles: Anne Ange, mariée à Guillaume de Ville-Hardoin; Hélène Ange, mariée à Mainfroy, roi de Sicile, et N. Ange, mariée au domestique Alexis Raoul; et deux bâtards, Théodore Ange Comnène et Jean Ange Comnène. Nicéphore, l'aîné de ses enfants, eut en partage toute l'Étolie, la Thesprotie, l'Acarnanie, la Dolopie, Corfou, Céphalonie et Ithaque. Nicéphore mourut vers l'année 1288 (Ducange, *Familiæ augustæ Byzantinæ*, p. 210).

(7) Μπαστάρδος, mot grécisé, de l'italien *bastardo*.

auquel il accorda dans la Vlachie une seigneurie consistant en villes et en places fortes. Ce bâtard portait le nom de Théodore Ducas [1], et devint plus tard un guerrier aussi prudent et aussi habile que brave. A la mort de son père il conçut le projet de s'emparer de la Vlachie et de la moitié du Despotat. Il fit bâtir la forteresse de Néopatras, et commença alors une guerre opiniâtre avec son frère, le despote Nicéphore; et comme les Francs avaient pris le parti de ce dernier, Théodore alla trouver l'empereur Paléologue à Constantinople, et lui fit les promesses qui pouvaient le plus le flatter, telle que celle de lui livrer, pieds et poings liés, comme un rebelle, son frère Nicéphore. Paléologue le nomma alors sébastocrator [2] de toute la Romanie et plaça toute l'armée grecque sous ses ordres, pour qu'il pût mettre facilement une fin prompte à tous ses démêlés avec le despote d'Arta, et il le combla d'honneurs et de bienfaits.

Dès que le despote d'Arta eut appris que son frère s'était révolté contre lui et s'était allié à l'empereur de Constantinople, son ennemi, il en ressentit une profonde douleur et manda tous ses chefs pour avoir leur avis sur le parti qu'il devait prendre. Son conseil l'engagea à donner sa sœur [3] en mariage au prince Guillaume, en l'assurant que s'il avait une fois ce prince pour frère et pour allié, il n'avait rien à craindre d'une guerre quelle qu'elle fût avec l'empereur. D'après leur avis il envoya auprès du prince Guillaume des messagers adroits, qui se rendirent sans délai en Morée. Ils y arrangèrent tout ce qui concernait le mariage et la dot, et revinrent bientôt après trouver le despote pour lui faire part de leurs arrangements. La dot de la jeune fille devait être de soixante mille perpres [4], que le despote donna au prince sans y comprendre les parures de mariage et les présents. On ne tarda pas à célébrer l'union, qui eut lieu dans l'ancienne Patras. Depuis cette alliance de famille, le prince et le despote conçurent l'un pour l'autre une grande affection. Ils s'entendirent parfaitement en tout, et lorsque le despote avait besoin de quel-

Χώραις καὶ κάστρη δυνατὰ, καὶ νὰ τὰ αὐθεντεύῃ.
Κὺρ Θεόδωρον [1] τὸν ἔλεγαν, Δούκαν τὸ παρανόμιν.
Ἐκεῖνος γὰρ ἐξέβηκε καλὸς εἰς τ' ἄρματά του·
Στρατιώτης ἦτον φοβερὸς, φρόνιμος, ἐπιδέξιος·
Καὶ ὡς εἶδεν, ὅτι ἀπέθανεν ἐκεῖνος ὁ πατήρ του,
Ἠθέλησεν, ὠρέχθηκε νὰ ἐπάρῃ τὴν Βλαχίαν,
Ὁμοίως καὶ τὸ ἥμισον ἀπὸ τὸ Δεσποτάτον.
Ἔπηκε κάστρον δυνατὸν, τὸ λέγουν νέαν Πάτραν,
Καὶ ἄρχισε μάχην δυνατὴν μετὰ τὸν ἀδελφόν του,
Κὺρ Νικηφόρον σὲ λαλῶ, αὐτῆνον τὸν δεσπότην·
Καὶ διατὶ ἐβοηθεύσασιν οἱ Φράγκοι τὸν δεσπότην,
Ἐδιέβη ὁ κὺρ Θεόδωρος ἐκεῖ εἰς τὸν βασιλέα
Εἰς τὴν Κωνσταντινόπολιν, τὸν μέγαν Παλαιολόγον.
Πολλὰ τὸν ὑποσχέθηκε, καὶ ἔταξε νὰ πιάσῃ·
Τὸν ἀδελφόν του ἔταξε νὰ δώσῃ, τὸν δεσπότην,
Δεμένον, ὡς πανάπιστον, καὶ νὰ τὸν προσκυνήσῃ·
Σεβαστοκράτορ [2] τὸν ἔπηκεν ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Καὶ τὰ φουσάτα τοῦ ἔδωκε νὰ τὰ ἔχῃ ἐξουσίαν,
Νὰ μάχεται, δικάζεται μὲ τὸν Δεσπότην Ἄρτας·
Μεγάλως τὸν ἐτίμησεν, εὐεργεσιαῖς τὸν δίδει.
Καὶ ὡς εἶδε τὴν πληροφορίαν ἐτότε ὁ δεσπότης,
Τὸ πῶς τὸν ἐρροβέλευσεν αὐτὸς ὁ ἀδελφός του,
Καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸν βασιλεὰ, ὁποῦ ἦτον ὁ ἐχθρός του,
Μεγάλως ἐλυπήθηκε, δειλία τὸν ἐπῆρε·
Τοὺς ἄρχονταίς του ἐλάλησεν, ὡς νὰ τὸν συμβουλεύσουν·
Καὶ ὅλοι τὸν ἐσυμβούλευσαν τὴν ἀδελφήν [3] νὰ δώσῃ
Διὰ γυναῖκ' ὁμόζυγον τοῦ πρίγκηπα Γουλιάμου·
Ἐπεὶ ἂν ἔχῃ τὸν πρίγκηπα βοηθὸν καὶ ἀδελφόν του,
Οὐδὲν ψηφᾷ τοῦ βασιλέως τὴν μάχην, εἶαν ἔνι.
Καὶ ἀφοῦ ἐπῆρε τὴν βουλὴν μετὰ τοὺς ἄρχονταίς του,
Μαντατοφόρους ἔστειλε 'ς τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον·
Ἄνθρωποι ἦσαν φρόνιμοι, γοργὸν καὶ τὸ ἐπῆγαν·
Ταῖς συμφωνιαῖς ἐπῆκαν ταις, ταῖς προίκαις καὶ τοῦ γάμου·
Γοργὸν στρέμμα ἐποίησαν ἐκεῖ πρὸς τὸν δεσπότην,
Ὅλα τοῦ ἀφηγήθησαν, ἐκ στόματος τοῦ εἶπαν,
Τὸ πῶς ἐκαταστήσασι τὴν ὑπανδρειὰν ἐκείνην·
Ἑξῆντα χιλιάδαις πέπιρα [4] ἦτον γὰρ τὸ προικίον
Τὸ ἔδωκε τοῦ πρίγκηπος ἐτότε ὁ δεσπότης
Δι' ἐκείνην τὴν παράξενον τὴν ἀδελφήν του λέγω,
Ἄνευ γὰρ τὰ στολίσματα καὶ τὰ χαρίσματά της·
Οὐδὲ πόσως ἀργήσασι τὸν γάμον νὰ ποιήσουν.
Ἐκεῖ εἰς τὴν Πάτραν τὴν παλαιὰν ἐγίνετον ὁ γάμος.
Καὶ ἀφοῦ ἐσυμπεθέρευσαν πρίγκηπας καὶ ὁ δεσπότης,
Πολλὰ γὰρ ἀγαπήθησαν καὶ εἴχασι τὸ ἕνα·

(1) Théodore Ange Comnène mourut avant son frère, en 1259. Il est sans doute question ici de son frère Jean Ange Ducas Comnène, qui obtint dans sa succession la Pélasgie, la Phtiothie, la Locride, et que les Francs appelaient duc de Patras. Il mourut en 1290.

(2) Je vois dans Nicéphore Grégoras que c'était Jean Paléologue, second frère de Michel Paléologue, qui était revêtu de la dignité de sébastocrator, la seconde de l'empire. Le chroniqueur aura confondu cette dignité avec celle de protostrator ou maréchal.

(3) Anne Ange.

(4) Monnaie d'or des empereurs de Constantinople. (V. le Gl. grec de Ducange, au mot ὑπέρπυρον, son Gl. latin au mot *hyperperum* et son Mém. sur les monnaies bizantines.

ques troupes, il obtenait du prince autant d'hommes d'armes [1] qu'il lui était nécessaire.

Je vais interrompre un instant mon récit relatif au despote d'Arta, pour reprendre le fil des événements relatifs au prince Guillaume. Depuis la conquête de la place de Monembasia, qui avait complété l'agrandissement de sa souveraineté, ce prince n'était plus en guerre avec personne. Mais alors les bannerets et les chevaliers de la Morée commencèrent à se faire la guerre entre eux, ce qui obligea chacun à établir des places et des forts qui lui appartinssent en propre. Quand ces forts furent construits, les seigneurs abandonnèrent les noms qu'ils portaient en France [2], pour prendre le nom des pays où ils commandaient.

Je passerai maintenant au récit de la dissension qui éclata entre Guillaume, prince de la Morée, et messire Guillaume de la Roche, seigneur d'Athènes. On a vu dans mon premier livre que, dans le temps où Boniface, marquis de Mont-Ferrat et roi de Salonique, était arrivé à Corinthe pour y avoir une entrevue avec le Champenois, alors seigneur de la Morée, il lui avait accordé en hommage-lige, d'abord Athènes, en second lieu l'Euripe, et enfin Bodonitza [3]. Comme jusqu'à cette époque le prince, aussi bien que son père et son frère [4], avaient toujours fait la guerre d'accord avec les autres chefs, ils vivaient tous en parfaite harmonie entre eux; mais lorsque le prince Guillaume se fut établi en souverain dans sa principauté d'Achaïe, il fit dire au Mégas-Kyr [5] de venir lui faire hommage. Il fit dire la même chose aux seigneurs de l'Euripe et de Bodonitza. Ces derniers se réunirent pour délibérer sur cette demande, et lui répondirent qu'ils ne le reconnaissaient que comme un compagnon d'armes, et que, quant à l'hommage qu'il réclamait, ils ne lui en devaient aucun et ne consentiraient jamais à lui céder sur ce point [6].

Le prince fut vivement indigné de cette ré-

Καὶ ὅταν ἤθελε συμβῇ εἰς χρείαν τοῦ δεσπότου,
Φουσᾶτα ἐκ τοῦ πρίγκηπα καὶ ἀνθρώπους τῶν ἀρμάτων [1]
Ὅσα ἤθελε καὶ ἔχρηζεν, εἶχεν εἰς θέλημά του·
Ἐν τούτῳ θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσω ἐδῶ ὀλίγον
Τοῦ νὰ συντύχω νὰ εἰπῶ ἐκ τὸν δεσπότην Ἄρτας,
Καὶ νὰ σᾶς ἀφηγήσωμαι ἀφήγησιν τοιαύτην
Περὶ τοῦ πρίγκηπος Μορεὼς ἐκείνου τοῦ Γουλιάμου·
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸ κάστρον τῆς Μονοβασιᾶς, αὐξήνθ' ἡ αὐθεντειά του·
Οὐκ εἶχε γὰρ νὰ μάχεται μὲ ἄνθρωπον τοῦ κόσμου.
Οἱ φλαμπουριάροι τοῦ Μορεὼς, ὁμοίως οἱ καβαλλάροι
Ἀρχίσασι νὰ πολεμοῦν, κάστρη καὶ δυναμάρια
Ὁ καθεὶς 'ς τὸν τόπον του νὰ κάμνῃ τὸ ἰδικόν του·
Καὶ ὡσὰν τὰ ἐκατάσταιναν αὐτὰ τὰ δυναμάρια,
Ἄφιναν τὰ ἐπωνόμια τους, τὰ εἶχαν ἐκ τὴν Φραγκίαν [2],
Καὶ ἐπέρνασι τοῦ τόπου τους τ' ὄνομα, τὸ ἐβάναν.
Τώρα θέλω νὰ σᾶς εἰπῶ, πῶς ἄρχισεν ἡ μάχη
Ἀπὸ τὸν πρίγκηπα Μορεὼς ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον
Μὲ τὸν αὐθέντην Ἀθηνῶν ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Γουλιάμον
Ντὲ λα Ῥόζε τὸ ἐπίκλην του, οὕτως τὸν ὠνόμαζαν.
Τὸν χρόνον γὰρ καὶ τὸν καιρὸν καὶ ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Ὁποῦ ἤκουσες καὶ εἴπασιν ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
Τὸ πῶς ἦλθε 'ς τὴν Κόρινθον αὐτὸς ὁ Μποναφάτζιος,
Μαρκέζης δὲ Μονφαρᾶς, ὁ ῥῆγας Σαλονίκης,
Εἰς τον αὐθέντην τοῦ Μορεὼς τὸν Καμπανέση ἐκεῖνον,
Καὶ ἐκεῖνος τὸν ἐχάρισεν ὁμάτζιο καὶ λιζίαν
Πρῶτον αὐτὸ τῶν Ἀθηνῶν, δεύτερον τῆς Εὐρίπου,
Καὶ τρίτον πάλιν λέγεται αὐτὸ τῆς Μουντουνίτζας [3].
Καὶ διοῦ εἶχεν ὁ πρίγκηπας μάχην, ὡσὰν σᾶς εἶπα,
Ὡσαύτως καὶ ὁ πατέρας του καὶ ἐκεῖνος ὁ ἀδελφός του [4],
Πολλὰ καλὰ ἐδιάβαζαν οἱ πάντες 'ς τὸν καιρόν τους·
Λοιπὸν ὡσὰν αὐθέντευσεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸ πριγκηπάτον Ἀχαΐας, καὶ εἶχέ το ἐξουσίαν,
Τὸν μέγαν κύρην [5] ζήτησεν ὁμάτζιο νὰ τοῦ πιάσῃ,
Ὡσαύτως καὶ τῆς Εὐρίπου καὶ αὐτὸν τῆς Μουντονίτζας.
Καὶ ἐκεῖνοι γὰρ ἐνώθησαν, καὶ εἶπαν ἀμφοτέρως·
Βουλὴν ἐπῆραν ὁμοῦ, καὶ ἀπόκρισιν τοῦ δίδουν,
Ὅτι οὐκ ἐγνωρίζουν τον, μόνον καὶ σύντροφόν τους,
Ὡς δὲ διὰ ὁμάτζιο τίποτε οὐκ χρωστοῦν τον,
Ἀλλ' οὐδὲ καταδέχονται ὁμάτζιο νὰ τοῦ πιάσουν [6].
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκηπας, πολλὰ τὸ ἐβαρύνθη,
Καὶ ἐφάνη του ἀνόρεκτον· ἐπῆρε τὴν βουλήν του.

(1) Il dit ici : Ἀνθρώπους τῶν ἀρμάτων, locution tout-à-fait française.

(2) Comme l'usage des noms propres n'était pas encore introduit généralement, les chevaliers qui en France avaient ajouté à leur nom de baptême le titre de leur terre, continuèrent à suivre cette méthode, et leurs noms francs devinrent de la sorte des noms grecs avec la forme franque. C'est ainsi que Robert de la Trémouille s'appela Robert de Chalatritza, Jean de Neuilly s'appela Jean de Passava.

(3) Μουντουνίτζα, et plus bas Μουντονίτζα, Bodonitza, près des Thermopyles, en face de Négrepont.

(4) Il avait pour père Geoffroy Ier, et pour frère Geoffroy II.

(5) Grand Sire, titre du seigneur d'Athènes.

(6) Le marquis Boniface, qui, dit Nicolas Choniates (éd. de Bonn, p. 840), « tenait toute la côte maritime depuis Thessalonique jusqu'au-dessous d'Armyro, ainsi que toute la plaine de Larisse, et recevait un tribut de l'Hellade et du Péloponèse, » avait, comme on l'a vu pages 37 et 38 de cette chronique, concédé au Champenois Champlitte son droit seigneurial sur la Morée, et lui avait en outre soumis comme vassaux les seigneurs d'Athènes, de

ponse. Il assembla aussitôt son conseil pour communiquer ce refus pénible pour lui. On fut d'avis qu'il devait marcher contre eux et les combattre comme des rebelles qui avaient manqué à leur allégeance. Il fit en conséquence écrire dans toute la principauté, aux bannerets, aux chevaliers, aux évêques, au Temple, à l'Hôpital, et à tous les bourgeois[1], en les prévenant qu'ils eussent à se rendre sans faute dans les premiers jours de mai à Nicli.

Le Mégas-Kyr n'eut pas plus tôt appris que le prince se préparait à marcher contre lui avec toutes ses forces qu'il écrivit à tous ses amis pour les prier de le secourir dans la guerre qu'il allait avoir contre le prince. Celui de tous ses parents et amis qui lui était le plus attaché était le seigneur de Caritena[2], homme de la plus grande bravoure et que tout le monde redoutait en Romanie. Il avait épousé la sœur du Mégas-Kyr[3]. Celui-ci lui écrivit et le pria en frère de ne pas l'abandonner, car il n'avait d'espoir qu'en lui.

A cette nouvelle le brave seigneur de Caritena balança longtemps dans son esprit sur ce qu'il avait à faire. Devait-il prêter secours au prince dont il était l'homme-lige et le parent de chair (car le prince de la Morée était son oncle), ou au Mégas-Kyr son beau-frère? Après avoir hésité longtemps, il se décida enfin pour le plus mauvais des deux partis, et pour le plus contraire à son honneur, et il déclara qu'il préférait s'exposer à tout plutôt que d'abandonner son beau-frère. Ce qui le décida surtout à prendre ce parti, ce fut la persuasion où il était que le prince son oncle lui pardonnerait facilement le tort de sa conduite. Il se mit alors à rassembler des troupes de toutes parts; cette levée d'hommes extraordinaire étonnait tout le monde. Le prince, qui comptait bien voir son neveu combattre en sa faveur, vit avec le plus grand plaisir tous ses préparatifs; mais le

Καὶ ἡ βουλὴ τοῦ ἔδωκε, νὰ ἔχῃ φουσατεύσει,
Καὶ εἰς αὐτοὺς νὰ ἀπελθῇ, καὶ νὰ τοὺς πολεμήσῃ,
Ὡς ἀντιστάταις, ἀπίστους, ὁποῦ εἶναι πρὸς ἐκεῖνον.
Εἰς τοῦτο ὁρίζει, γράφουσιν ὅλων τοῦ πριγκηπάτου,
Φλαμπουραριῶν, καβαλλαριῶν, ὅλων τῶν ἐπισκόπων
Τοῦ Τέμπλου καὶ τοῦ Σπιταλιοῦ, ὅλων τῶν βουργησαίων[1]·
'Σ τὸ Νίκλι τοὺς ἐμήνυσε νὰ ἦναι συναγμένοι
Μαΐου εἰς ταῖς ἀρχαῖς χωρὶς ἀμφιβολίας.
Ὡς τὸ ἤκουσε, καὶ ἔμαθε τοῦτο ὁ μέγας κύρης,
Τὸ πῶς εἰς αὐτὸν ἔρχεται ὁ πρίγκηπας Μορέως
Ἀπάνω του διὰ πόλεμον μὲ ὅλα τὰ φουσάτα,
Καταπαντοῦ ἐμήνυσεν, ἔνθα ἂν εἶχε φίλον·
Παρακαλεῖ, ἀξιόνει τους τοῦ νὰ τὸν βοηθήσουν
'Σ τὸν πρίγκηπα ὁποῦ 'ρχεται, ὅπως νὰ πολεμήσῃ·
Ὁ συγγενὴς ὁ κάλλιος καὶ φίλος, τὸν εἶχε τότε,
Ἦτονε ἀνδρειότατος, αὐθέντης Καριταίνου[2],
Ὁποῦ τὸν ἐτρομάσσασι 'ς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν.
Τὴν ἀδελφήν του ὁμόζυγον εἶχε διὰ γυνή του·
Ὁ μέγας κύρης[3] ἔγραψε, μηνᾷ, παρακαλεῖ τον,
Ὡς ἀδελφός του γνήσιος, ὅπως νὰ μὴν τοῦ λείψῃ·
Ἐπεὶ 'ς ἐκεῖνον ἔλπιζε, καὶ εἶχε τὸ θάῤῥος ὅλον.
Ὡς τὸ ἤκουσ' ὁ ἀνδρειότατος αὐθέντης Καριταίνου,
Πολὺν σκοπὸν ἐσκόπιζε τὸ πῶς νὰ ἔχῃ πράξει·
Εἰς ποῖον πρῶτον ν' ἀπελθῇ, νὰ τοῦ ἔχῃ βοηθήσει,
Τοῦ πρίγκηπος, ποῦ εὑρίσκετον λίζιος του αὐθέντης
Καὶ συγγενής του σαρκικὸς (θεῖός του γὰρ ὑπῆρχεν),
Ἢ τοῦ μεγάλου τοῦ κυροῦ, του γυναικαδελφοῦ του·
Καὶ ὅσον ἐκατασκόπισεν, εἰς ἐκλογὴν ἐπῆρεν
Ἐκεῖνο τὸ χειρότερον, τὸ οὐκ ἦτον τῆς τιμῆς του.
Εἶπεν, ὅτι καλήτερον νὰ χάσῃ τὴν τιμήν του,
Παροῦ νὰ λείψῃ ἐκεινοῦ τοῦ γυναικαδελφοῦ του·
Ἐτοῦτο δὲ ἐσκόπησε τότε 'ς τὸν λογισμόν του,
Ὅτι ἂν λείψῃ τοῦ πρίγκηπος, διότι ἦτον θεῖός του,
Νὰ ἔχῃ τὴν συμπάθειαν, 'λαφρὰ νὰ τοῦ περάσῃ.
Εἰς τοῦτο ἐβιάσθηκε φουσάτα νὰ συνάξῃ·
Καὶ ἀκούσθηκε καταπαντοῦ, ὅλοι τὸ ἐθαυμάσαν·
Καὶ ὁ πρίγκηπας τὸ ἤκουσε, μεγάλως τὸ ἐχάρη,
Θαῤῥῶντας καὶ ἐλπίζοντας ἐκεῖ νὰ ὑπᾶν μετ' αὐτόν·

l'Euripe et de Bodonitza. Guillaume de Ville-Hardoin était donc dans son droit.

(1) Βουργησαῖοι, mot grécisé que nous avons déjà vu.

(2) Geoffroy, seigneur de Caritena, était, comme on le voit ici et comme l'a déjà dit le chroniqueur (page 48), neveu du prince Guillaume. Dunod le fait fils d'Odon de Cicon (château près d'Ornans en Franche-Comté), dont on trouve le nom parmi les Croisés de 1204. Il donne à sa femme, sœur de Guillaume de La Roche, le nom d'Hélène, tandis que Ducange la nomme Isabelle. Après la mort de son premier mari, le seigneur de Caritena, elle épousa Hugues de Brienne, de qui elle eut Gautier de Bryenne, duc d'Athènes du droit de sa mère. (Voyez, pour la généalogie de Geoffroy de Caritena, l'arbre généalogique des Ville-Hardoin joint à cette chronique.)

(3) Othon de la Roche, premier seigneur français d'Athènes, en retournant prendre possession de son fief de Ray en Franche-Comté, après l'année 1220 (voyez note 3, p. 38 de cette chronique), avait laissé sa seigneurie à Guy de Ray son neveu, fils de son frère puîné Pons de La Roche. Guy eut un seul fils, nommé comme lui Guy ou Guillaume, qui lui succéda dans le duché d'Athènes, épousa Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de Florent de Hainaut, et mourut sans enfants en 1308.

seigneur de Caritena, sans perdre de temps, se mit à la tête de ses troupes, et passa à Thèbes, où il trouva le Mégas-Kyr occupé à rassembler ses soldats. En voyant arriver son beau frère, celui-ci crut gagner en sa personne la moitié de l'univers. Tous deux célébrèrent leur rencontre par de grandes réjouissances qui devaient bientôt être suivies d'un repentir amer.

En apprenant la conduite coupable de son neveu, le prince fut profondément affligé, d'abord parce que le seigneur de Caritena avait la réputation du meilleur chevalier de la Romanie, et surtout parce qu'il était son neveu et qu'il manquait à la foi due à lui, qui était son seigneur, pour se joindre à son ennemi. Toutefois, en homme sage, il prit bientôt son parti et se consola. Il mit aussitôt son armée sur pied et il arriva à Corinthe. Il traversa de vive force le défilé de Mégare et s'empara de tous les passages.

Lorsque le Mégas-Kyr vit que le prince avait passé le défilé de Mégare, et que, maître de ce passage, il s'avançait dans son pays à sa rencontre, il s'en affligea d'abord, mais il se mit aussitôt à la tête de ses troupes et marcha contre lui. Les deux armées se rencontrèrent sur la montagne de Carydi ; un combat eut lieu sur le sommet de cette montagne, et Dieu, qui est toujours impartial et toujours juste, donna la victoire au prince.

Dans ce combat mourut un banneret, messire Guibert de Score[1], qui avait épousé légitimement la fille de messire Jean de Passava. Après la mort de son premier mari, elle épousa, légitimement aussi, messire Jean de Saint-Omer ; de ce mariage naquit un fils qui devint fameux dans la suite, sous le nom de messire Nicolas de Saint-Omer, et fut seigneur de Thèbes, et grand protostrator[2] de toute la principauté. Un grand nombre de sergents et de chevaliers moururent aussi dans cette bataille.

Le Mégas-Kyr prit la fuite et se dirigea vers Thèbes avec ceux qui purent le suivre ; le seigneur de Caritena accompagna son ami. C'est ainsi que le prince défit dans les montagnes de Carydi le Mégas-Kyr, messire Nicolas de Saint-Omer et ses frères, les trois frères du Mégas-Kyr[3], tous guerriers et chevaliers fameux, chacun levant bannière, messire Thomas seigneur de Salona[4], les trois seigneurs

Καὶ ἐκεῖνος ἐβιάσθηκε, καὶ ὑπᾶ 'ς τὸν μέγαν κύρην·
Καὶ ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, ἐδιέβη εἰς τὴν Θήβαν·
Τὸν μέγαν κύρην εὕρηκε, καὶ ἐσύναξε φουσάτα·
Καὶ ὡς εἶδεν ὅτι ἔφθασεν ἐκεῖνος ὁ γαμπρός του,
Ἐφάνη του, ὅτι ἐκέρδησε τὸ ἥμισυ τοῦ κόσμου·
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκαν, ὕστερον ἐμετανῶσαν.
Καὶ ὁ πρίγκηπας ὡς ἔμαθε τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον
Τοῦ ἀνεψιοῦ του τοῦ κακοῦ, τοῦ αὐθέντου Καριτένος,
Πολλὰ τοῦ ἐφάνη βαρετὸς, ἐθλίβη το μεγάλως,
Τὸ πρῶτον διὰ τὴν ἀκοὴν, ὁποῦ 'χεν εἰς τὸν κόσμον,
Ἐπεὶ ἦτον καλλιώτερος 'ς ὅλους τοὺς στρατιώτας,
Ὁποῦ ἦσαν εἰς τὴν Ῥωμανίαν τοὺς χρόνους γὰρ ἐκείνους,
Καὶ πάλιν, τὸ χειρότερον, ὁποῦ ἦτον ἀνεψιός του·
Τοῦ αὐθέντη του ἀπίστησε, καὶ εἰς τὸν ἐχθρόν του ὑπάγει·
Ὅμως, ὡς ἦτον φρόνιμος, παρηγορήθη μόνος,
Καὶ ὥρθωσε τὰ φουσάτα του, 'ς τὴν Κόρινθον ἀπῆλθε·
Μὲ δύναμιν ἐπέρασε τὴν σκάλαν τῶν Μεγάρων·
Μὲ πόλεμον ἐκέρδησεν ἐκείνην τὴν κλεισοῦραν.
Ὁ μέγας κύρης τὸ ἔμαθεν, ἐθλίβη το μεγάλως,
Διότι γὰρ ἐπέρασεν ὁ πρίγκηπας τὴν σκάλαν,
Καὶ ἐσέβη εἰς τὸν τόπον του, καὶ ὑπᾷ γυρεύοντάς τον.
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, καὶ ἦλθεν εἰς ἀπαντήν του·
Καὶ ἐκεῖ ἐσυναπαντήθησαν εἰς τὸ ὄρος τὸ Καρύδιν·
Μὲ πόλεμον ἀρχίνησαν εἰς τὸ βουνὶν ἀπάνω·
Καὶ ὁ Θεὸς ἔνι δίκαιος, καὶ κρίνει δικαιοσύνην·
Καὶ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας τον πόλεμον ἐκεῖνον.
Ἐκεῖσε ἐσκοτώθηκεν ἕνας φλαμπουριάρης·
Μισὲρ Γυιπὲρ τὸν ἔλεγαν, ντὲ Σκὸρ[1] εἶχε τὸ ἐπίκλην,
Ὅς τις εἶχε τοῦ μισὲρ Τζὰν δὲ Πασαβᾶ θυγάτηρ
Γυναῖκά του εὐλογητικὴν, καὶ ὕστερον ἐπῆρεν
Εἰς ἄνδρα εὐλογητικὸν τὸν μισὲρ Τζὰν ἐκεῖνον,
Ντὲ Σὰντ Ὀμὲρ τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην εἶχεν οὕτως·
Καὶ ἐποίκασιν ἀμφότεροι, τ' ἀνδρόγυνον ἐκεῖνο,
Ἕνα υἱὸν ἐξαίρετον, τὸν θαυμαστὸν ἐκεῖνον
Μισὲρ Νικολὸν ντὲ Σὰντ Ὀμὲρ, τῆς Θήβας τὸν αὐθέντην
Καὶ μέγαν πρωτοστράτορα[2] ὅλου τοῦ πριγκηπάτου·
Ὡσαύτως ἐσκοτώθησαν 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον
Σεργένταις καὶ καβαλλάριοι πλῆθος πολλὰ εἰς ἄκρον.
Ὁ μέγας κύρης ἔφυγεν, ἐδιέβη εἰς τὴν Θήβαν
Μὲ ὅσους τὸν ἠκολούθησαν καὶ ὑπῆγαν μετ' ἐκεῖνον·
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας ὁμοῦ μετ' αὐτὸν ἦτον·
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸν μέγαν κύρην εἰς πόλεμον ἐκεῖ εἰς τὸ Καρύδιν,
Μισὲρ Νικολὸν ντὲ Σὰντ Ὀμὲρ μετὰ τοὺς ἀδελφούς του,
Ὡσαύτως καὶ τρεῖς ἀδελφοὺς[3] ὁποῦ εἶχε ὁ μέγας κύρης,
Ὁποῦ ἦσαν ὅλοι ἐπαινετοὶ στρατιῶται, καβαλλάροι,
Καὶ ὁ καθεὶς ἐβάσταζε φλάμπουρον ἰδικόν του·
Ὁ αὐθέντης γὰρ τοῦ Σάλονος[4], μισὲρ Ντομᾶς ἐκεῖνος,

(1) Μισὲρ Γυιπὲρ ντὲ Σκόρ. Je ne puis découvrir ce nom dans aucune liste des chevaliers de la quatrième croisade.

(2) Maréchal.

(3) Les trois frères du Grand Sire ne sont indiqués dans aucune des chroniques que j'ai consultées.

(4) Τοῦ Σάλονος, l'ancienne Amphissa, capitale des Locriens-Ozoles.

d'Euripe et le marquis[1], chacun levant aussi bannière. Je passerai sous silence, afin d'éviter les longueurs, les noms des autres chevaliers qui prirent part à cette affaire.

Le prince, en homme sage, se voyant maître du champ de bataille, poursuivit les ennemis à la tête de ses troupes et en fit un grand carnage. Bientôt il les força à se renfermer dans Thèbes et ordonna à ses troupes d'établir leurs tentes[2] autour de la ville. Les troupes pillèrent les campagnes et firent un grand nombre de prisonniers. Les primats du pays, tels que le métropolitain de Thèbes et plusieurs autres avec lui, voyant[3] les désordres commis par l'armée ennemie, et unis par leur attachement pour les parents qu'ils avaient dans ces contrées, engagèrent le Mégas-Kyr et tous les seigneurs qui avaient leurs possessions de ce côté et devaient voir avec peine les ravages qu'on y faisait, à entrer en accommodement avec le prince, et parvinrent enfin à les y déterminer. Le Mégas-Kyr jura alors au prince que, s'il faisait cesser le pillage et la destruction, et s'il se retirait sur les frontières de Corinthe, il irait lui-même le retrouver à Nicli, pour lui faire hommage; et que, quant au tort qu'il lui avait fait en prenant les armes contre lui, il promettait de se soumettre à la réparation que la justice déterminerait. Les bannerets intervinrent alors comme garants que le Mégas-Kyr se présenterait à Nicli dans le terme convenu.

Cet arrangement conclu, le prince se porta sur Corinthe, d'où il passa tout droit à Nicli. Le Mégas-Kyr se mit aussi en route de son côté, emmenant avec lui ses bannerets et une suite honorable et brillante, et arriva à Nicli où le prince Guillaume l'attendait.

A son arrivée, il retrouva tous les chefs de la principauté, et entra avec eux chez le prince. Tous tombèrent à ses genoux en le priant de vouloir bien pardonner au Mégas-Kyr la faute qu'il avait faite en portant les armes contre lui. Le prince se laissa fléchir, et accorda noblement le pardon au Mégas-Kyr, qui lui fit l'hommage qui lui était dû. Il le baisa sur la bouche[4], et la réconciliation fut complète. Il déclara ensuite aux chefs présents que, quant à la réparation du tort que le Mégas-Kyr lui avait fait

Οἱ τρεῖς αὐθένταις Εὐρίπου, καὶ ἐκεῖνος ὁ μαρκέζης[1],
Αὐτοὶ ἐβασταῦσαν φλάμπουρα, ἴδιον ὁ καθένας·
Οἱ δ' ἄλλοι οἱ καβαλλαριοὶ ὁποῦ 'ς τὸν πόλεμο ἦσαν,
Οὐδὲν τοὺς γράφομεν ἐδῶ διὰ τὴν πολυγραφίαν.
Ὁ πρίγκηπας ὡς φρόνιμος μὲ τὰ φουσάτα ὅλα,
Τὸ ἰδεῖν τὸ πῶς ἐκέρδησε τὸν πόλεμον ἐκεῖνον,
Διώχνοντα καὶ σφάζοντα ἐτότε τοὺς ἐχθρούς του,
'Σ τὴν Θήβαν τοὺς ἀπίσωσε καὶ ἐκατασφάλησέ τους·
Ὥρισε καὶ ἐτέντωσαν[2] τὸ γύρον τοῦ φουσάτου·
Ταῖς χώραις ἐκουρσεύασι, καὶ αἰχμαλώτιζάν τους·
Ἰδόντα[3] γὰρ οἱ προεστοὶ ἐτότε τὸ φουσάτον,
Ὁποῦ ἠγάπουν καὶ εἴχασιν ἐκεῖ τοὺς ἐδικούς τους,
Τὸν μέγαν κύρην, ἀλλὰ δὴ ὁμοίως καὶ τοὺς ἄλλους,
Ποῦ ἦσαν ἐκεῖσε μετ' αὐτὸν καὶ ἔχανον τὰ χωριά τους,
Μητροπολίτης τῆς Θηβοῦ καὶ ἄλλοι πολλοὶ μετ' αὐτον,
Ἐβάλθησαν εἰς μεσιτείαν, ὅτι νὰ συμβιβάσουν
Τὸν μέγαν κύρην, ἀλλὰ δὴ καὶ ὁποῦ ἦσασι μετ' αὐτον·
Καὶ τόσον ἐδιχάσθησαν, ἐσυμβιβάσασί τους.
Ὁ μέγας κύρης ὤμωσε τοῦ πρίγκηπος ἐτότε,
Νὰ παύσουσι τὰ κούρση τους καὶ ὁ ἐξολισμός τους,
Καὶ ἐκεῖνος εἰς τὸν ὅρκον του 'ς τὴν Κόρινθον ν' ἀπέλθῃ,
Θέλει εἰς τὴν χώραν τοῦ Νικλιοῦ νὰ τοῦ ποιήσῃ ὁμάτζιο,
Καὶ εἰς ὅσον καὶ τοῦ ἔπταισε, καὶ ἔπηκε πρὸς αὐτον,
Τὰ ἄρματα τὰ ἐβάσταξε 'ς τὸν πρίγκηπα ἀπάνω,
Νὰ ποίσῃ τὴν ἀνταμοιβὴν, ὡς ἀπαιτεῖ τὸ δίκαιον.
Οἱ φλαμπουριάροι ἐσέβησαν ἐτότε ἐγγυτάδαις,
Ὅπως 'ς τὸ Νίκλι νὰ ἔλθῃ ἐντὸς γὰρ τοῦ τερμένου.
Καὶ ὅσον ἐκατέστησεν αὐτὸ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Ἐκίνησεν ὁ πρίγκηπας, 'ς τὴν Κόρινθον ὑπάγει.
Ἀπέκει ἐδιέβηκεν ὀλόρθα εἰς τὸ Νίκλιν.
Καὶ ὁ μέγας κύρης παρευθὺς ὥρθωσε καὶ ἐπῆρε
Μετ' αὐτον τοὺς φλαμπουριαρέους ἐκείνους ὁποῦ εἶχε.
Τιμητικὰ καὶ εὐγενικὰ ἀπῆλθε γὰρ ἐτότε·
Ὀλόρθα ἐδιέβηκε 'ς τὴν χώραν τοῦ Νικλίου,
Ἐκεῖ ὅπου τὸν ἀνάμενεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος.
Καὶ ὡς ἀπίσωσεν ἐκεῖ 'ς τὸ Νίκλι ὁ μέγας κύρης,
Καὶ ἐνώθη μὲ τοὺς ἄρχοντας ὅλου τοῦ πριγκηπάτου,
Ὁμοῦ 'ς τὸν πρίγκηπα ὀρθὰ ἐδιέβησαν μετ' αὐτον·
'Σ τὸ γόνατά του ἔπεσαν ὅλοι παρακαλῶντα,
Νὰ συμπαθήσῃ τὸ ἔπταισε τότε ὁ μέγας κύρης,
Διοῦ ἐβάσταξε ἄρματα εἰς πόλεμον μετ' αὐτον·
Καὶ ἐκεῖνος ὡς εὐγενικὸς καὶ φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Καλῶς τὸν ἐσυμπάθησε τότε τὸν μέγαν κύρην·
Καὶ εἰς αὐτὸ τὸν ἔποικε τ' ὁμάτζι τὸ ἐχρώστα·
Εἰς τὸ στόμα τὸν ἐφίλησε[4], καὶ ἐποίησεν ἀγάπην,
Καὶ μετὰ ταῦτα ὥρισεν ἔμπρος τοὺς κεφαλάδαις,
Ὡς διὰ τὴν ἀνταμοιβὴν τοῦ πταίσματος τὸ ἔπηκε,
Καὶ ἐβάσταξεν ἄρματα ἀπάνω κατ' ἐκείνου,

(1) Ὁ Μαρκέζης. Le marquis de Bodonitza.

(2) Ἐτέντωσαν. Ils dressèrent leurs tentes; mot franc grécisé, de *tente*, d'où le chroniqueur a fait aussi τέντα.

(3) Ἰδόντα pour ἰδόντας, comme à l'autre colonne παρακαλῶντα pour παρακαλῶντας, est la forme vulgaire du participe indéclinable; dans la langue littérale on dirait ἰδόντες, παρακαλῶντες.

(4) Usage admis dans les réceptions de chevalier.

en portant les armes contre lui, il s'en rapportait à la décision du roi de France[1], qu'il prenait pour arbitre. Le Mégas-Kyr jura alors de se conformer exactement aux ordres du prince.

Cette affaire une fois arrangée, les prélats, les chefs du pays et le Mégas-Kyr lui-même amenèrent messire Geoffroy, seigneur de Caritena, la hart au cou, en présence du prince. Tous se mirent à ses genoux et le conjurèrent d'avoir pitié de lui, et de vouloir bien lui accorder son pardon. Le prince repoussa leurs prières et se montra inflexible, en faisant valoir la faute que celui-ci avait commise en s'alliant au Mégas-Kyr, alors son ennemi, et en abandonnant son seigneur naturel. Ils renouvelèrent cependant leurs prières avec tant d'instance qu'ils finirent par fléchir son cœur. Le prince pardonna donc au seigneur de Caritena, son neveu, mais sous la condition expresse de ne relever que de lui pour les pays qu'il lui rendait et d'être désormais son homme. Après cet arrangement, les jeunes chevaliers firent de grandes fêtes et réjouissances, formèrent des joûtes[2] et rompirent des lances. Le Mégas-Kyr et les seigneurs d'Euripe prirent ensuite congé du prince à cause de l'hiver qui s'approchait, et se retirèrent dans leurs possessions.

Dès le mois de mars, quand vint la belle saison, le Mégas-Kyr arma deux galères, à bord desquelles il s'embarqua, et arrivé à Brindes[3], il loua alors des chevaux, continua sa route en toute hâte, et arriva à Paris où il trouva le roi[4] célébrant la fête de la Pentecôte. Il salua humblement le roi qui l'accueillit avec beaucoup d'honneur en apprenant qu'il venait de la Romanie. Le prince Guillaume avait envoyé par un de ses chevaliers un rapport écrit sur la conduite du Mégas-Kyr. Le chevalier, après avoir salué le roi, lui remit la lettre du prince Guillaume. Le roi la fit lire, et comprit la raison pour laquelle le prince Guillaume l'avait rendu arbitre dans l'affaire du Mégas-Kyr. Il vit bien qu'il ne lui avait envoyé le Mégas-Kyr que pour honorer le roi de France aux yeux du monde.

Il appela donc à son conseil tous les chefs qui

Νὰ ὑπᾷ 'ς τὸν ῥῆγαν νὰ κριθῇ 'ς τῆς Φράντζας[1] νὰ τὸν κρίνουν.
Ὁ μέγας κύρης παρευθὺς ὑπόσχεσιν ἐδῶκε,
Τὸ ὥρισεν ὁ πρίγκηπας, αὐτὸς νὰ τὸ πληρώσῃ.
  Ἀφῶν γὰρ ἐκατέστησαν αὐτὸ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Ἀρχιερεῖς καὶ ἄρχοντες, ὁμοίως ὁ μέγας κύρης
Ἐπῆραν τὸν μισὶρ Τζεφρὶν, αὐθέντην Καριτένου,
Μὲ τὸ καπίστρι εἰς τὸν λαιμὸν, 'ς τὸν πρίγκηπα ὑπᾶσι·
Γονατιστὰ δεόμενοι, παρακαλοῦν τον ὅλοι,
Ἐλεημοσύνη νὰ γενῇ, ὡς νὰ τὸν συμπαθήσῃ·
Καὶ ὁ πρίγκηπας οὐκ ἤθελε, πολλὰ τοὺς ἀντιστάθη·
Διοῦ τοὺς ἔδειχνε ἀφορμὴν, ὡς ἦτον ἡ ἀλήθεια,
Τὸ σφάλμα, ὁποῦ ἔπηκε, καὶ ἐπῆρε καὶ ἐδιέβη
Εἰς τὸν ἐχθρὸν, τὸν σὲ λαλῶ αὐτὸν τὸν μέγαν κύρην,
Καὶ ἐκεῖνον ἐλευθέρωσε τὸν φυσικὸν αὐθέντην.
Πλὴν τόσον ἐβιάσθησαν, πολλὰ παρακαλῶντα,
Ἀρχιερεῖς καὶ ἄρχοντες, οἱ κεφαλάδαις ὅλοι,
Ὅτι ἤφεραν τὸν πρίγκηπα εἰς ἐλεημοσύνην
Τοῦ Αὐθέντου τῆς Καρίτενας αὐτοῦ τοῦ ἀνεψιοῦ του·
Εἰς τοῦτο ἐσυμπάθησε μὲ τοῦτον γὰρ τὸν τρόπον,
Τὸν τόπον του τὸν ἔστρεψε νὰ τὸν κρατῇ ἀπαὶ τότε,
Ἐκ μέρος δὲ τοῦ πρίγκηπος νὰ ἔνι ἐδικός του.
Ἀφότου γὰρ ἐγείνασι συμβίβασαις ἐκείναις,
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκαν οἱ νέοι καβαλλάροι·
Τζούστραις[2], κοντάρια ἐτζάκισαν, χαραῖς μεγάλαις εἶχαν
Καὶ ὅσον ἐχάρησαν καλὰ, ἐκίνησαν ἐκεῖθεν·
Ὁ μέγας κύρης ἐζήτησεν, αὐθένταις τῆς Εὐρίπου,
Ἀπολογίαν τοῦ πρίγκηπος, κινοῦν καὶ ὑπαγένουν·
Διοῦ ἔρχετον ὁ καιρὸς ἐτότε ὁ χειμῶνας.
  Ὁ μέγας κύρης ἔμεινε νὰ ἔχῃ ἐξεχειμάσει·
Καὶ ὡς ἦλθεν ὁ νέος καιρὸς ἀπὸ τὸν μάρτιον μῆνα,
Κάτεργα δυὸ ἀρμάτωσε, καὶ ἐσέβηκεν εἰς αὐτὰ,
Εἰς τὸ Βροντῆσι[3] ἀπέσωσεν, ἐπέζευσεν ἐκεῖσε·
Ἄλογα δ'ἄνου ἀγόρασε, καὶ ἐβάλθη εἰς τὸν δρόμον·
Καὶ τόσον ὥδευσε καλὰ, ἔσωσε 'ς τὸ Παρίσι·
Τὸν ῥῆγαν ηὕρηκεν ἐκεῖ[4], ἑορτὴν μεγάλην εἶχε,
Τὴν λέγουσι Πεντηκοστὴν, ἑώρταζεν ὁ ῥῆγας·
Δουλωτικὰ τὸν προσκυνᾷ τὸν ῥῆγα ὁ μέγας κύρης·
Καὶ ἐκεῖνος τὸν ἐδέξατο μετὰ τιμῆς μεγάλης,
Διοῦ ἔμαθεν, ὅτι ἔρχετον ἀπαὶ τὴν Ῥωμανίαν·
Ὁ πρίγκηπας ἀπέστειλε μ' ἕνα του καβαλλάρην
Ἐγγράφως εἴ τι ἔπηκε τότε ὁ μέγας κύρης.
Τὸν ῥῆγαν ἐπροσκύνησεν αὐτὸς ὁ καβαλλάρης,
Καὶ τὸ πιττάκιν ἔδωκε τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου·
Καὶ ὁ ῥῆγας τὸ ἐδέχθηκεν, ὥρισε καὶ ἀναγνώσθη,
Καὶ ἀφ' οὗ ἐγροίκησε καλὰ ὁ ῥῆγας γὰρ τὴν πρᾶξιν,
Ὁποῦ ἔπηκε τοῦ πρίγκηπος τότε ὁ μέγας κύρης·
Ὁ ῥῆγας δὲ ὡς φρόνιμος ἐγνώρισεν ἐνταῦτα,
Τὸ πῶς ὁ πρίγκηπας Μορεὼς διὰ τὴν τιμὴν τοῦ κόσμου,
Διὰ τοῦτο καὶ ἀπέστειλε τὸν μέγαν κύρην 'ς αὐτον.
  Εἰς τοῦτο ὥρισεν εὐθὺς, οἱ κεφαλάδαις ἦλθον,

(1) Il dit ici : ὁ ῥῆγας τῆς Φράντζας au lieu de τῆς Φραγκίας, comme il l'a dit plus haut.

(2) Τζούστραις, mot grécisé, du mot français joûte.

(3) Εἰς τὸ Βροντῆσι. Brindes ou Brindisi, en latin *Brundusium*, dans la géographie de Strabon Βρεντέσιον, dans celle de Mélétius Βρουντίσιον, est une ville d'Italie, dans le royaume de Naples, avec un port sur la mer Adriatique.

(4) Ce fait a dû se passer vers l'an 1255 ou environ, sous saint Louis, qui régna de 1226 à 1270. Aucun autre historien byzantin ni français ne mentionne ce fait.

se trouvaient réunis à Paris à l'occasion de cette fête, et après leur avoir exposé en détail la faute commise par le Mégas-Kyr envers le prince de Morée et le tort qu'il lui avait fait, il leur demanda leur avis. Ils délibérèrent quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement informés des faits. Ils adressèrent ensuite la parole au Mégas-Kyr et au chevalier, et firent mettre par écrit la réponse qu'ils venaient de leur faire de vive voix. Le Mégas-Kyr se tenait debout pendant cette allocution; un baron fut ensuite chargé de prendre la parole au nom de la cour, et dit au chevalier du prince :

« Ecoutez bien, frère et ami, la réponse que vous fait la cour de France[1]. Si le Mégas-Kyr eût fait hommage à son seigneur le prince Guillaume, et qu'ensuite il eût porté les armes contre lui et l'eût combattu sur le champ de bataille et face à face, d'après la loi ses biens seraient confisqués, et la justice exigerait qu'il fût déshérité, lui et sa famille, de tous les biens et de toute l'autorité qu'il tenait de son suzerain[2]. Mais, d'après le rapport écrit que vous nous avez apporté et l'exposé que vous avez fait vous-même de vive voix, il ne paraît pas à la cour que le Mégas-Kyr ait jamais réalisé son hommage au prince de Morée, son seigneur, d'où il suit que sa faute n'entraîne pas la confiscation. Toutefois, comme le Mégas-Kyr savait bien avoir reçu ordre de son premier souverain, le roi de Salonique[3], de faire hommage au prince, il ne devait pas prendre les armes contre lui et combattre son seigneur. Mais considérant : que le prince Guillaume a envoyé le Mégas-Kyr à la cour de notre seigneur, que celui-ci s'est empressé d'offrir un dédommagement, qu'il est venu en France avec beaucoup de dépenses et de fatigues, et que le voyage de Romanie en France est long et pénible, et, de plus, en l'honneur d'un aussi grand seigneur que le roi de France, nous croyons que cette réparation suffit, et nous vous déclarons absous. »

Lorsque le baron eut achevé ce discours, le

Ὅπου ἦσαν τότε εἰς τὸ Παρὶς 'ς τὴν ἑορτὴν ἐκείνην·
Ὅλων βουλὴν ἐζήτησε τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν·
Πολλὰ λεπτῶς ἐσύντυχαν τὸ πταίσιμον, τὸ ἐπῆκεν
Ὁ μέγας κύρης, σὲ λαλῶ, τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου·
Καὶ ὅσον ἐλάλησαν πολλὰ, ηὗρασι τὴν ἀλήθειαν·
Τὸν μέγαν κύρην ἐλάλησαν, ὁμοίως τὸν καβαλλάρην·
Ἀπόκρισιν τοὺς ἔδωκαν ἀμφοτέρων τῶν δύο·
Ἐκ στόματος τοὺς εἴπασιν, ἐγγράφως τὰ ἐδῶκαν·
Ὁ μέγας κύρης ἔστεκε, καὶ ἤκουε τοὺς λόγους.
Ἕνας μπαροῦς ἐβάσταξε τὰ λόγια τῆς κούρτης·
Τὸν καβαλλάρην ἐλάλησε, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Ἄκουσε, φίλε, ἀδελφὲ, κατάλαβε τοὺς λόγους,
« Τὸ τί σὲ ἀποκρίνεται τῆς Φράντζας γὰρ ἡ κούρτη[1]·
« Εἰ μὲν ἦτον, ὅτι νὰ κρατῇ ἐδῶ ὁ μέγας κύρης
« Τὸ ὁμάτζι τοῦ αὐθέντου του, τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου,
« Καὶ μετὰ τοῦτο ἐβάσταξεν ἄρματα πρὸς ἐκεῖνον,
« Καὶ εἰς κάμπον ἐπολέμησεν εἰς πρόσωπον μετ' αὐτον,
« Ὁ νόμος ἀκληρίζει τον, καὶ ἡ κρίσις ἀπαιτεῖ τον,
« Νὰ ἦναι ἀκληρονόμητος αὐτὸς καὶ ἡ γενεά του
« Ἀπ' ὅσον τόπον καὶ αὐθεντειὰν ἐκράτειεν ἀπ' ἐκεῖνον[2].

« Ἀλλὰ ὡς λέγει τὸ ἔγγραφον, τὸ ἤφερες ἐνταῦθα,
« Καὶ εἶπες καὶ ἐκ στόματος εἰς τὸ ἐμφανὲς τῆς κούρτης,
« Ὅτι ποτὲ οὐκ ἔπηκεν ὁμάτζι ὁ μέγας κύρης
« Τοῦ αὐθέντου του, τοῦ πρίγκηπος ἐκείνου τοῦ Μορέως,
« Οὐδὲν φέρνει τὸ πταίσιμον εἰς ἀκληριὰν τὸ πρᾶγμα.
« Ὅμως διότι ἤξευρεν αὐτός του ὁ μέγας κύρης,
« Καθὼς εἶχε τὸν ὁρισμὸν ἐκ τὸν πρῶτόν του αὐθέντην,
« Τὸν ῥῆγαν Σαλονίκης[3] δὲ, ὁμάτζι νὰ τὸν πιάσῃ,
« Οὐδὲν ἐτύγχανε ποσῶς ἄρματα νὰ βαστάξῃ,
« Ἀλλ' οὐδὲ μάχην τίποτες πρὸς αὐτον τὸν αὐθέντην·
« Λοιπὸν ἀφῶν ἀπέστειλεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
« Τὸν μέγαν κύρην ἕως ἐδῶ 'ς τοῦ αὐθέντου μας τὴν κούρτην,
« Καὶ ἦλθεν αὐτός του πρόθυμα ἀνταμοιβὴν νὰ πιάσῃ,
« Καὶ ἦλθεν μὲ ἔξοδον πολλὴν, μὲ κόπον καὶ μὲ μόχθον,
« Καὶ τὸ ταξεῖδι εἶναι μακρεὰ, ὡς ἔνι ἡ ἀλήθεια,
« Τοῦ νὰ ἔλθῃ ἐκ τὴν Ῥωμανίαν ἐδῶ εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Καὶ πάλιν γὰρ διὰ τιμὴν τοιούτου μεγάλου αὐθέντου,
« Ὡς ἔνι ὁ αὐθέντης μας ἐδῶ, ὁ ῥῆγας δὲ τῆς Φράντζας,
« Ἁρμόζει ἡ ἀνταμοιβὴ, ἂς ἔν' συμπαθημένος. »
Καὶ ὥσαν ἐπλήρωσε ὁ μπαροῦς αὐτὸ, ὅπου σὲ γράφω,

(1) Ἡ κούρτη τῆς Φράντζας. Il est impossible d'être plus français en grec.

(2) Ces décisions féodales n'étaient stipulées en France dans aucun code écrit. L'usage faisait loi; mais on a vu que lorsque les Francs eurent fondé deux empires hors de France, l'un à Jérusalem et l'autre plus tard à Constantinople, ils assemblèrent une commission choisie pour déclarer quel était l'usage dans la mère-patrie, et ils rédigèrent un code de ces diverses déclarations. La bibliothèque royale de Paris possède sous le n° 1390 un manuscrit qui contient la traduction grecque d'une partie de ces Assises. Il paraît écrit avec une plume de roseau sur du papier de coton. Le copiste a écrit les mots sans accents et conformément à la prononciation. Ainsi ὁμοίως est écrit ομιος, δικαίως, δικεος. Il y a d'ailleurs beaucoup de lacunes et plusieurs endroits rongés des vers. Ce manuscrit ne contient que la deuxième partie des Assises.

(3) Boniface, marquis de Mont-Ferrat, roi de Thessalonique. (Voyez, pages 37 et 38 de cette chronique, le récit de cette cession de suzeraineté.)

Mégas-Kyr ôta son chaperon, et fit une réponse modeste; il remercia le roi et la cour, et pria ensuite la cour de vouloir bien écrire au prince sa décision et la sentence qu'elle venait de rendre. Le roi fit aussitôt dresser cet acte; et l'affaire étant terminée, il dit au Mégas-Kyr avec beaucoup de bienveillance :

« Puisque vous êtes venu de si loin, et avec tant de dépenses, dans mon royaume de France, il ne serait pas convenable que vous retournassiez sans avoir obtenu de moi quelque grâce et quelque faveur. Dites-moi donc hardiment ce que vous désirez que je fasse de bien pour vous. »

Lorsque le Mégas-Kyr eut entendu cette proposition, il s'inclina respectueusement devant le roi et le remercia mille fois; il se recueillit ensuite un moment pour penser et il répondit :

« Je remercie votre couronne et votre royauté[1] de la bonne disposition que vous me montrez à m'accorder des faveurs. Je m'adresse donc, monseigneur, avec confiance à votre saint pouvoir pour vous informer que la seigneurie d'Athènes, que je possède, ayant été anciennement gouvernée par un duc, il me serait agréable, si cela vous plaisait, que vous voulussiez bien ordonner qu'on me donnât désormais le titre de duc. » Le roi accueillit sa demande, et, conformément à ses ordres, on le fit monter sur le trône, dans l'intérieur du palais[2].

J'interromprai ici ma relation de ce qui concerne le roi de France et le duc d'Athènes[3], et je raconterai comment le prince de la Morée, Guillaume, alla en Pélagonie[4] avec ses troupes.

Vous avez vu plus haut comment le despote Koutroulis s'allia au prince de la Morée et lui donna sa sœur en mariage[5]; comment, par suite de cette alliance de famille, l'amitié s'établit entre le prince et le despote[6] et entre leurs deux peuples, aussi intimement que s'ils eussent été tous nés d'une même mère; comment la guerre de l'empereur contre le despote prit à cette époque une nouvelle force, et comment enfin le grand sébastocrator Théodore Ducas continuait toujours ses efforts contre son frère. Le

Τὸ σκίπασμά του ἐξέβαλε, καὶ φρόνιμα ἀπεκρίθη·
Τὸν ῥῆγαν εὐχαρίστησεν, ὁμοίως καὶ τὴν κούρτην·
Καὶ μετ' αὐτὰ δεόμενος, τὴν κούρτην ἐπαρακάλει
Νὰ γράψῃ πρὸς τὸν πρίγκηπα τὴν τήρησιν τῆς κούρτης,
Τὴν κρίσιν, ὁποῦ ἔκριναν, καὶ τὴν ἀπόφασίν τους.
Καὶ ὁ ῥῆγας, ὡς εὐγενικὸς, ὥρισεν, ἔπηκάν το·
Καὶ ἀφῶν ἐπῆκαν τὰ χαρτιὰ, καὶ ἐγένετον τὸ τέλος,
Ἀτός του ὁ ῥῆγας ἐλάλησε τότε τὸν μέγαν κύρην,
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν μετὰ γλυκίας γνώμης·
« Ἐσὺ ἦλθες ἐκ τὸν τόπον σου ἐδῶ εἰς τὴν Φραγκίαν
« Μὲ κόπον καὶ μὲ ἔξοδον ἐδῶ εἰς τὴν βασιλειάν μου,
« Καὶ οὐκ ἤθελε εἶσθαι ἔμπρεπον νὰ διαβῇς ὀπίσω,
« Χωρὶς νὰ λάβῃς ἀπ' ἐμοῦ ἀνταμοιβὴν καὶ χάριν·
« Εἰς τοῦτο λέγω πρὸς ἐσὲ, ἀπόκοτά με ζήτα,
« Εἴ τι γὰρ θέλεις ἀπ' ἐμοῦ νὰ σὲ εὐεργετήσω. »
Ἀκούσας τοῦτο ὁ φρόνιμος οὗτος ὁ μέγας κύρης,
Τὸν ῥῆγαν ἐπροσκύνησε, μυριοευχαριστεῖ τον·
Ἐσκόπησε μικρούτζικον, καὶ οὕτως ἀπεκρίθη·
« Εὐχαριστῶ τὸ στέμμα σου, ὁμοίως τὴν βασιλειάν σου[1],
« Ὅτι ἔχεις τὴν ὄρεξιν τοῦ νὰ μ' εὐεργετήσῃς·
« Εἰς τοῦτο λέγω, αὐθέντη μου, τοῦ κράτους σου τοῦ ἁγίου,
« Τὴν αὐθεντειὰν τῶν Ἀθηνῶν, ὁποῦ ἔχω καὶ κρατῶ την,
« Εἴ τις τὴν εἶχεν ἔκπαλαι δοῦκα τὸν ὠνόμαζαν·
« Καὶ ἂν ἦναι ἀπὸ τοῦ λόγου σου καὶ ἐκ τοῦ ὁρισμοῦ σου,
« Ἀπὸ τώρα καὶ ἔμπροσθεν δοῦκα νὰ μὲ λαλοῦσι. »
Καὶ ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως τὸ ἀπεδέχθη·
Ὥρισεν, ἐθρονιάσαν τον εἰς τὸ παλάτι ἀπέσω[2].
Εἰς τοῦτο θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσωμαι τοῦ λέγειν
Περὶ τὸν ῥῆγαν Φράντζας δὲ καὶ Ἀθηνῶν τὸν δοῦκα[3]
Καὶ θέλω ν' ἀφηγήσωμαι καὶ νὰ σὲ καταλέξω,
Τὸ πῶς ὁ πρίγκηπας Μορεὼς ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
Ἐπιάσθη 'ς τὴν Πελαγονιὰν[4] αὐτὸς καὶ ὁ λαός του.
Καθὼς ἠκούσετε ἐδῶ ὀπίσω 'ς τὸ βιβλίον,
Τὸ πῶς ἐσυμβιβάσθηκα Δεσπότης ὁ Κουτρούλης
Μετὰ τὸν πρίγκηπα Μορεὼς ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Τὴν ἀδελφήν του ἔδωκεν ὁμόζυγον γυνήν του[5]·
Ἐξ αὐτὴν τὴν συμπεθεριὰν ἐπλήθυνε ἡ ἀγάπη
Ἀνάμεσον τοῦ πρίγκηπος καὶ ἐκείνου τοῦ Δεσπότου[6].
Οὕτως γὰρ ἠγαπούντησαν αὐτοὶ καὶ ὁ λαός τους,
Ὥς περ νὰ ἦσαν ἐνομοῦ ὅλοι ἀπὸ μιὰν μάνναν·

(1) Formules du protocole byzantin.

(2) Les rois seuls étaient portés sur le pâvois en dehors du palais.

(3) Le chroniqueur ne le mentionnera plus maintenant que sous ce nom de duc d'Athènes. Il est, comme je l'ai dit, le seul historien byzantin ou français qui mentionne le fait de la transformation du titre de mégas-kyr en celui de duc, et on n'a aucune objection sérieuse à faire à sa narration.

(4) Cette province est située sur les confins de la Macédoine et de l'Albanie.

(5) Comme toutes ces alliances de famille jettent le lecteur dans un véritable dédale, je joins à cette chronique des tableaux généalogiques pour les principales familles grecques ou franques, et j'ai tâché de les rendre aussi succincts et aussi clairs que possible. J'y renvoie le lecteur désireux de sortir de ces perplexités.

(6) Michel, despote d'Étolie, dit Georges Acropolite (édition de Bonn, p. 174 et 182) enorgueilli de la double

despote prit alors la résolution de faire autant de mal que possible à l'empereur, et fit sur-le-champ écrire en Morée au prince Guillaume, auquel il envoya des messagers pour l'engager à consentir à une entrevue avec lui, afin qu'ils concertassent ensemble le moyen d'attaquer plus sûrement l'empereur de Constantinople.

Le prince emmena aussitôt avec lui ses chevaliers et ses bannerets, et passa tout droit dans l'ancienne Patras ; le despote de son côté se dirigea sur Lépante [1]. Il passa ensuite par Drépanon [2] et arriva à Patras, où il rejoignit le prince son beau-frère. Ces deux princes et leurs peuples passèrent quelques jours dans les fêtes, et se réunirent ensuite en conseil avec leurs chefs et avec les plus habiles de ceux qui les accompagnaient. Le despote prit le premier la parole pour exposer ses sujets de plainte et le tort que lui avait fait son frère le sébastocrator. Quand il eut exposé ses sujets de plainte, les hommes les plus sages du despotat donnèrent un conseil funeste, et dont ils eurent beaucoup à se repentir dans la suite. Leur avis fut : que les deux frères, le despote et le prince, se dirigeassent avec toutes leurs troupes, à travers la Vlachie [3], sur la Romanie, pour la courir et la ravager, et que s'ils rencontraient l'armée impériale ou le sébastocrator lui-même, ils n'avaient qu'à l'attaquer en plaine [4], et que leur victoire était certaine.

Une fois cette disposition adoptée, le despote retourna à Arta et envoya partout des ordres pour réunir ses troupes. Le prince retourna à Andravida, et envoya également ses ordres pour que tous, grands et petits, fantassins et cavaliers, se préparassent à marcher tout armés. Le moment du rendez-vous était fixé à l'ouverture de la belle saison, aussitôt après les froids de l'hiver, et dès qu'on aurait fait la

Λοιπὸν ὅσον ἐπλήθυνε τοῦ βασιλέως ἡ μάχη,
Καὶ ἀγωνιάτον πάντοτε κὺρ Θεόδωρος ὁ Δούκας,
Ὠ μέγας σεβαστοκράτορας τότε πρὸς τὸν δεσπότην,
Καὶ ὁ δεσπότης σκέπτεσε τὸν βασιλεὰ νὰ βλάψῃ.
Ὀρίζει, γράφουν γράμματα, μαντατοφόρους στέλνει
Ἐκεῖσε οὖν εἰς τὸν Μορεὰν 'ς τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον,
Ὅπως νὰ γένῃ ἕνωσις, νὰ σμίξουσιν οἱ δύο,
Βουλὴν νὰ πάρουσιν ὁμοῦ διὰ δουλειᾶς μεγάλης,
Νὰ βλάψουσι τὸν βασιλεὰ, καὶ νὰ τὸν ζημιώσουν.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπας, ὡς τὸ ἐπληροφορήθη,
Ἐπῆρε τοὺς καβαλλαρίους καὶ τοὺς φλαμπουριαρίους,
Ὀλόρθα ἐδιέβησαν εἰς τὴν παλαιὰν Πάτραν·
Εἰς τὸν Ἔπακτον [1] ἀπέσωσεν ἐτότες ὁ δεσπότης·
Ἀπαὶ τὸν Δρέπανον [2] περνᾷ, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Πάτραν·
Ἐνώθη μὲ τὸν πρίγκιπα ἐκεῖνον τὸν γαμπρόν του·
Χαρὰν μεγάλην ἔπιααν αὐτοὶ καὶ ὁ λαός τους·
Καὶ ὅσον ἐπεριχάρησαν καλὰ εἰς ὄρεξίν τους,
Ἐκάθησαν ἀμφότεροι μετὰ τοὺς κεφαλάδαις,
Μὲ ὅλους τοὺς γνωστικώτερους, ὁποῦ εἴχασι μετ' αὔτους·
Εἰς τοῦτο ἤρξε νὰ λαλῇ ἐκεῖνος ὁ δεσπότης,
Νὰ λέγῃ παραπόνεσαις καὶ ταῖς ζημιαῖς, ταῖς εἶχεν
Ἐκ τὸν σεβαστοκράτορα αὐτὸν τὸν ἀδελφόν του·
Καὶ ὅσον ἀποπλήρωσε ταῖς παραπόνεσαίς του,
Ὅλοι οἱ γνωστικώτεροι ἀπὸ τὸ Δεσποτάτον
Βουλὴν ἐδῶκαν δολερὴν, ὕστερον ἐματανῶσαν,
Ὅπως νὰ φουσατεύσουσιν οἱ δύο αὐταδέλφοι,
Δεσπότης μὲ τὸν πρίγκιπα μὲ ὅσα φουσάτα ἔχουν,
Καὶ νὰ περάσουν τὴν Βλαχιὰν [3], 'ς τὴν Ῥωμανίαν νὰ σέβουν,
Νὰ δράμουν, νὰ κουρσεύψουσιν ὅλην τὴν Ῥωμανίαν,
Καὶ ἂν εὕρουν εἰς συναπαντὴν, τοῦ βασιλέως φουσάτα,
Αὐτὸν τὸν σεβαστοκράτορα νὰ τὸν συναπαντήσουν,
'Σ τὸν κάμπον [4] νὰ πολεμήσουσι, καὶ θέλουσι νικήσει·
Καὶ ἀφοῦ ἐπῆραν τὴν βουλὴν, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Ὁ δεσπότης ἐστράφηκεν ἐκεῖσε εἰς τὴν Ἄρταν·
Καταπαντοῦ ἀπέστειλε φουσάτα νὰ συνάξῃ·
Καὶ ὁ πρίγκιπας ἐστράφηκεν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα·
Καταπαντοῦ ἀπέστειλε νὰ οἰκονομοῦνται πάντες,
Μικροὶ, μεγάλοι, μ' ἄρματα, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
Εἰς τὴν ἄνοιξιν τοῦ καιροῦ, διαβόντα ὁ χειμῶνας,
Ἀφοῦ πασχάσουσιν ὁμοῦ, εἰς τὸν ἀπρίλιον μῆνα,

alliance qu'il venait de faire non-seulement avec le roi de Sicile, Mainfroy, mais avec Guillaume, prince d'Achaïe, se décida à entreprendre la guerre. Mainfroy lui envoya quinze cents de ses meilleurs cavaliers ; le prince d'Achaïe y vint en personne avec une troupe nombreuse de Francs du Péloponèse et ils marchèrent contre le sebastocrator Jean, frère de l'empereur. Suivant Pachymère (éd. de Bonn l. I, c. 31, p. 83) Mainfroy, son gendre par Hélène sa fille, lui envoya trois mille cavaliers germains, et le prince Guillaume, son autre gendre par Anne sa fille, arriva en personne avec toutes ses forces. Nicéphore Grégoras (l. III, c. v, p. 71, éd. de Bonn.) rapporte aussi le même fait sous l'année 1259, et fait venir Mainfroy en personne. Georges Phranza (l. I, c. iv, p. 43 du manuscrit de la Bibl. royale) fait aussi venir Mainfroy lui-même. Pachymère et Acropolite sont souvent plus exacts et circonstanciés. (Voyez ma Notice en tête de ce volume.)

(1) Ἔπακτον, Naupacte, Ναύπακτος ἀπὸ τῆς ναυπηγίας (Géogr. de Mélétius, p. 330), plus connue sous le nom de Lépante.

(2) Δρέπανον, village de Morée et mouillage dans le golfe de Lépante ou de Corinthe.

(3) Βλαχία, aujourd'hui canton de Patradgik.

(4) 'Σ τὸν κάμπον, mot grécisé du latin *campus* ou de l'italien *campo*.

Pâque. Ils devaient se rendre au mois d'avril à Andravida, d'où ils pourraient marcher sur la Romanie.

Le despote et le prince offrirent une solde à ceux qui voudraient marcher avec eux, et rassemblèrent autant de troupes qu'ils purent. Le sébastocrator de son côté approvisionna ses places et les mit en bon état de défense, aussi bien en ce qui concernait le nombre des hommes de la garnison qu'en ce qui concernait les vivres. Il ordonna que les habitants de la campagne eussent à se renfermer dans chaque place, autant qu'elle en pourrait tenir et autant qu'ils seraient bien armés. Le reste devait se retirer sur les montagnes avec les bestiaux qu'ils étaient chargés de garder.

J'interromprai encore une fois le récit de ce qui est relatif au sébastocrator pour reprendre le fil de l'histoire du despote et du prince de la Morée, Guillaume, et je parlerai de leurs préparatifs dans la guerre qu'ils méditaient.

Lorsque l'hiver fut passé, et qu'avec le mois de mars arriva la saison nouvelle, où les rossignols commencent leurs concerts et que la nature tout entiere se rejouit et se pare[1], le prince Guillaume, qui était plus éloigné que le despote du théâtre de la guerre, envoya dans l'île d'Euripe et dans toutes les îles pour rassembler ses troupes; il partit ensuite de Pyrgos[2], traversa le golfe de Lépante, et marcha tout droit vers le lieu où était le despote. Ils firent leur jonction avec toutes leurs troupes à Arta, où ils ne restèrent qu'un jour. Le lendemain ils prirent le chemin de Jannina[3], d'où ils passèrent dans la Vlachie, et ils s'y arrêtèrent pour attendre les troupes qui venaient d'Euripe et des îles ainsi que de Thèbes et d'Athènes et le seigneur de Salona. Ils vinrent tout droit par Sidéroporton[4], et trouvèrent déjà le prince dans l'intérieur de la Vlachie. Ils opérèrent leur jonction dans les plaines de Thalassinum[5].

Les principaux seigneurs délibérèrent ensuite sur ce qu'ils avaient à faire et sur le point où ils devaient marcher. Quelques-uns émirent l'avis de bloquer Néapatra et Zeitouni[6] et les places les moins fortes; mais les plus sensés et les plus habiles dans l'art de la guerre s'opposèrent à cette résolution, en alléguant que, si on faisait arrêter les troupes à bloquer les places, on

Ὅλοι ὀρθὰ νὰ ἔρχωνται ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
Διὰ νὰ περάσουν νὰ ὑπᾶν 'ς τὰ μέρη Ῥωμανίας.
Ὁ δεσπότης καὶ ὁ πρίγκηπας ἐῤῥῆξασι τὴν ῥόγαν,
Φουσᾶτα νὰ συνάξουσιν ὅσα ἠμποροῦν νὰ ἔχουν·
Μαθὼν ὁ σεβαστοκράτορας ἐτοῦτα τὰ μαντάτα,
Τὰ κάστρη του ἐσιτάρχησε, καὶ ἀφίρωσέν τα σφόδρα
Ἀπὸ λαὸν, ἀπὸ τροφὴν, νὰ ζοῦν καὶ νὰ φυλάττουν·
Καὶ τὸ κοινὸν τοῦ λαοῦ, ὁποῦ ἦτον 'ς τὰ χωρία,
Ὥρισεν, ἐδιώρθωσε νὰ σέβουν εἰς τὸ κάστρον,
Ὅσοι χωροῦνται νὰ σεβοῦν, καὶ ἄρματα νὰ ἔχουν·
Οἱ ἕτεροι ν' ἀπέρχωνται ἀπάνω εἰς τὰ ὄρη,
Μὲ ζῶα ὁποῦ εἴχασιν ἐκεῖσε νὰ φυλάττουν.
Εἰς τοῦτο βούλομαι ἐδῶ νὰ παύσωμαι τοῦ λέγειν
Διὰ τὸν σεβαστοκράτορα κὺρ Θεόδωρον ἐκεῖνον,
Καὶ στρέφομαι νὰ σᾶς εἰπῶ δι' ἐκεῖνον τὸν δεσπότην
Καὶ διὰ τὸν πρίγκηπα Μορέως ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Τὸ πῶς ἐπῆκαν καὶ ἔπραξαν 'ς τὴν μάχην ὁποῦ ἀρχινῆσαν.
Ὅταν ἐπέρασε ὁ καιρὸς, ἐκεῖνος ὁ χειμῶνας,
Καὶ ἀρχίνησε ὁ νέος καιρὸς ἀπὸ τὸν μάρτιον μῆνα,
Ὁποῦ ἀρχινοῦν νὰ κελαδοῦν τὰ λέγουσιν ἀηδόνια,
Καὶ χαίρονται, εὐτρεπίζονται τὰ πάντα γὰρ τοῦ κόσμου[1],
Ὁ πρίγκηπας γὰρ τοῦ Μορέως, ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος,
Ὅς τις ἦτον μακρύτερα παρὰ ἐκεῖνον τὸν δεσπότην,
Ἀπέστειλε εἰς τὴν Εὔριπον καὶ εἰς ὅλα τὰ νησία,
Καταπαντοῦ ἐσύναξεν ὅλα του τὰ φουσᾶτα,
Ἐπέρασε τὴν θάλασσαν τοῦ Ἐπάκτου ἐκ τὸν Πύργον[2],
Καὶ ὁλόρθα ἐδιέβηκεν ὅπου ἦτον ὁ δεσπότης·
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἄρταν ἐσμίξαν μὲ ὅλα του τὰ φουσᾶτα·
Οὐδὲ ποσῶς ἀργήσασι μόνον καὶ μίαν ἡμέραν·
Τὴν δευτέρην ἐκίνησαν, 'ς τὰ Ἰωάννινα[3] ὑπᾶσιν·
Εἰς τὴν Βλαχίαν ἐδιέβηκαν, καὶ ἐκεῖσε ἀναμεῖναν,
Ὅπως νὰ ἔλθῃ ὁ λαὸς τοῦ Εὐρίπου, τῶν νησίων·
Τῆς Θήβας καὶ τῶν Ἀθηνῶν, ὁ αὐθέντης τοῦ Σαλόνου
Ἀπαὶ τὸ Σιδερόπορτον[4] ἐδιέβησαν ὁλόρθα,
Καὶ ηὗρασι τὸν πρίγκηπα ἀπέσω εἰς τὴν Βλαχίαν.
'Σ τὸν κάμπον τοῦ Θαλασσινοῦ[5] ἠνώθησαν ἀλλήλως.
Καὶ ἀφῶν ἐνώθησαν ὁμοῦ ὅλα του τὰ φουσᾶτα,
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ ὅλοι οἱ πρῶτοι αὐθένταις,
Τὸ πῶς νὰ πράξουν, ποῦ νὰ ὑπᾶν, καὶ ποῦ νὰ φουσατεύσουν.
Τινὲς ἀπ' αὐτοὺς εἴπασι, τὴν Πάτραν, τὸ Ζητοῦνι[6]
Νὰ βάλουν τὰ φουσᾶτα τους νὰ τὸ παρακαθήσουν,
Τὰ κάστρη τ' ἀχαμνότερα νὰ τὰ ἔχουν πολεμήσει.

(1) Ces essors poétiques ne sont pas ordinaires à notre poète chroniqueur, qui est habituellement fort sobre d'ornements.

(2) Πύργος, ville de l'Élide, à deux ou trois lieues au nord de l'embouchure du Rouphias, l'ancien Alphée.

(3) Ἰωάννινα, aujourd'hui capitale de l'Épire.

(4) Je ne puis trouver cette ville, qui était probablement un lieu de débarquement sur la côte de Thessalie, près de l'embouchure du Pénée.

(5) Aujourd'hui Alassona, non loin de la vallée de Tempé.

(6) Ζητοῦνι, ville de Thessalie au nord de l'ancien Sperchius, vers son embouchure dans le golfe de Zeitouni.

ne pourrait en tirer aucun fruit pour la campagne. « Il vaudrait beaucoup mieux, disaient-ils, que nous pénétrassions dans la Romanie pour piller et ravager les terres de l'empereur. Si nous le rencontrons lui-même, attaquons-le avec la protection de Dieu, et si la faveur divine nous donne la victoire, il nous sera facile de prendre Salonique; et, à notre retour, nous occuperons la Vlachie, où nous passerons l'hiver. Quant au reste, nous agirons selon les circonstances; car si le peuple et les villes de la Vlachie apprennent que nous avons combattu l'ennemi et obtenu la victoire, toutes les places se soumettront à nous sans difficulté. »

Les principaux de l'armée s'entendirent alors entre eux, et détachèrent mille cavaliers et trois mille fantassins qu'ils réunirent aux premiers pour piller le pays; ils les répartirent en trois divisions, et leur donnèrent l'instruction de parcourir les campagnes pendant le jour pour les ravager, et, vers le soir, à l'approche de la nuit, de se réunir tous dans le même lieu. Ces trois divisions furent ainsi détachées du corps d'armée et ouvrirent la marche en pillant et ravageant toute la Vlachie. Ces coureurs devançaient toujours l'armée de toute une journée. Après avoir dévasté cette province, ils traversèrent les limites qui la séparent de l'empire et qui portent le nom de Catécalou[1]; ils rencontrèrent sur leur chemin la place de Servia[2], et arrêtèrent quelques habitants de cette place, qu'ils interrogèrent sur les dispositions de l'ennemi. Ceux-ci assurèrent que le sébastocrator, avec toute l'armée de l'empereur Michel Paléologue, les attendait près d'Andrinople, dans les grandes plaines, et qu'il devait marcher à leur rencontre dans cette direction. « Nous croyons même, ajoutèrent-ils, qu'il a passé près de Salonique. »

Le prince et le despote, à ces paroles, firent éclater une vive joie en présence de l'armée, pour prouver la bonne disposition où ils étaient de livrer bataille. Ils se réunirent aussitôt en conseil pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire, et le résultat de cette délibération fut, qu'ils marcheraient sans délai sur le point occupé par l'armée ennemie. Ils espéraient obtenir une victoire facile sur eux, et si la fortune les favorisait, ils comptaient bien rester maîtres de la Romanie. Ils montèrent

Οἱ δὲ, οἱ φρονιμώτεροι, παιδευτικοὶ τῆς μάχης,
Οὐδὲν ἐσυγκατέβηκαν εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην·
Ἐπεὶ ἂν ἐβάλθη ὁ λαὸς νὰ πολεμοῦν τὰ κάστρα,
Οὐδὲν ἐκατευόδοναν τίποτε διαφορίσειν·
« Ἀλλὰ κάλλιον διάφορον, ποῦ θέλομεν ποιήσει,
« Ἔνι τοῦ νὰ ἀπέλθωμεν ἐδῶ εἰς τὴν Ῥωμανίαν,
« Κουρσεύοντα, ζημιόνοντα τόπους τοῦ βασιλέως·
« Καὶ ἂν εὕρωμεν τὸν βασιλέα εἰς κάμπον ν' ἀναμένῃ,
« Μὲ τοῦ Θεοῦ τὴν δύναμιν θέλομεν πολεμήσει·
« Καὶ ἂν εὐδοκήσῃ ὁ Θεὸς, καὶ δώσῃ μας τὸ νίκος,
« Πολλὰ ἐλαφρὰ νὰ πάρωμεν τὸ μέρος Σαλονίκης.
« Καὶ ὅταν νὰ στρεφώμεσθε, νὰ πάρωμεν τὴν Βλαχίαν,
« Νὰ ἐξεχειμάσωμεν ἐδῶ, καὶ πάλι ὡσὰν ἰδοῦμεν·
« Ὅτι τ' ἀκούσει ὁ λαὸς, τὸ κάστρον τῆς Βλαχίας,
« Τὸ πῶς ἐπολεμήσαμεν, καὶ ἐπήραμεν τὸ νίκος,
« Ὅλα τὰ κάστρη παρευθὺς μᾶς θέλουν προσκυνήσει. »
Εἰς τοῦτο ἐσυμβιβάσθησαν οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου·
Εἰς τοῦτο ἐχωρίσασι χιλίους καβαλλαρίους
Καὶ τρισχιλίους γὰρ πεζοὺς, νὰ ὑπᾶσι μετ' ἐκείνους,
Καὶ νὰ ὑπᾶσιν ἔμπροσθεν κουρσεύοντα τὸν τόπον.
Τρεῖς σύνταξαις τοὺς ἐποίκαν, καὶ ἐπροφώνευσάν τους
Νὰ περπατοῦν ὁλημερῆς, τὸν τόπον νὰ κουρσεύουν,
Καὶ ἀφοῦ ἔλθῃ ὁ ἑσπερινὸς, καὶ νὰ κοντεύῃ ἡ νύκτα,
Νὰ περισυμμαζώνωνται εἰς ἕνα τόπον ὅλοι·
Ἀπαύτου γὰρ ἐχώρισαν ταῖς σύνταξαίς τους ὅλαις,
Εἰς τὴν ὁδὸν ἐβάλθησαν, ἄρχισαν νὰ ὁδεύουν,
Κουρσεύοντα, ζημιόνοντα τὸν τόπον τῆς Βλαχίας·
Καὶ πάντα οἱ κουρσάτορες ἐμπρὸς γὰρ ὑπαγαίναν·
Μιᾶς ἡμέρας διάστημα ἐτόσον τοὺς ἀπεῖχαν.
Καὶ ὅσον ἐκουρσεύσασι τὰ μέρη τῆς Βλαχίας,
Ἐπέρασαν τὸ σύνορον, ὁποῦ χωρίζει ὁ τόπος
Τοῦ βασιλέως ἐκ τὴν Βλαχίαν (Κατεκαλοῦ[1] τὸν λέγουν),
Καὶ ἐμβῆκαν εἰς τοῦ βασιλέως τοὺς τόπους, νὰ κουρσεύουν·
Ἕνα κάστρο ηὑρήκασι, τὸ λέγουν εἰς τὰ Σέρβια[2].
Καὶ ἀνθρώπους ἐπιάσασιν ἐκ τὸ καστέλλι ἐκεῖνο·
Ἠρώτησαν νὰ τοὺς εἰποῦν, τὸ τί μαντάτα ἠξεύρουν·
Καὶ αὐτοὶ τοὺς ἀποκρίθηκαν, καὶ ἐβεβαίωσάν τους,
Πῶς ὁ σεβαστοκράτορας μὲ τὰ φουσάτα ὅλα
Κὺρ Μιχαὴλ τοῦ βασιλέως ὁμοῦ σᾶς ἀναμένουν
Σιμὰ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν εἰς τοὺς μεγάλους κάμπους·
Καὶ ἦτον χρεία νὰ ἔλθῃ ἐδῶ γυρεύοντάς σας·
Ἐλπίζομεν νὰ ἐπέρασε σιμὰ τὸ Σαλονίκι.
Ἀκούσας ταῦτα ὁ πρίγκιπας, ὡσαύτως καὶ ὁ δεσπότης,
Χαρὰν μεγάλην ἔδειξαν ἐτότε τοῦ λαοῦ τους,
Ὅτι ἀγαποῦν καὶ ὀρέγονται νὰ ἔχουν πολεμήσει·
Βουλὴν ἐπῆραν παρευθὺς, τὸ τί νὰ ἔχουν πράξει·
Καὶ ἡ βουλὴ τοὺς ἔδωκεν, ὀλόρθα νὰ ὑπᾶσιν
Ἐκεῖ ὅπου εὑρίσκονται ἐκεῖνα τὰ φουσάτα,
Νὰ πολεμήσουν μετ' αὐτούς· ἐλπίζουν να νικήσουν·
Καὶ εἰ μὲν ἔλθῃ ῥιζικὸν, τὸν πόλεμον κερδήσει,
Ἐλπίζουν ν' ἀναμείνωσιν αὐθένταις Ῥωμανίας·
Καὶ τόσο ἐκαβαλλίκευσαν, ὅτι ἔσωσαν ἐκεῖσε,

(1) Sans doute le nom d'un passage dans le mont Olympe.

(2) Servia, en Macédoine, a conservé son nom.

alors à cheval, et arrivèrent dans la Pélagonie.

Aussitôt que Théodore Ducas, souverain de la Vlachie et sébastocrator de toute la Romanie, eut appris que le prince et le despote s'avançaient contre lui[1], il répartit son armée en plusieurs divisions, et donna à chacun de ses commandants des instructions précises sur la conduite qu'ils devaient tenir. Il avait avec lui environ deux mille Cumans, qui, formant ses troupes les plus légères, montèrent à cheval pour lui servir d'avant-garde et éclairer le pays. Ensuite venaient trois cents Allemands. Il rangea après eux les Hongrois, et en fit une autre division. Après eux venaient les Serviens et les Bulgares. Il marchait lui-même ensuite à la tête des Grecs et des Turcs[2]. Dans cette répartition des différents corps, on trouva vingt-sept divisions de cavaliers.

En homme prudent et subtil, Théodore fit rassembler tous les habitants des villes et villages, et leur ordonna de conduire leurs bœufs, ânes et chevaux, sur le sommet des montagnes, de manière que, de loin, ces paysans pussent offrir l'apparence d'un corps de cavalerie. Et comme pendant la nuit chacun était tenu d'allumer une torche, les montagnes paraissaient tout en feu. Il enjoignit de plus à tout son monde, grands et petits, aussi bien à ceux de l'armée comme aux habitants des campagnes, de pousser de hauts cris tous à la fois, afin qu'on prît ces cris pour le bruit du tonnerre qui faisait trembler la terre.

Il choisit ensuite plusieurs hommes affidés qui, d'après ses instructions, devaient faire semblant de déserter à l'ennemi avec armes et bagages et débiter les nouvelles les plus fausses au prince et au despote, en faisant toujours un grand éloge de l'armée impériale, et en exagérant adroitement les choses de dix pour un. Ceux-ci débitèrent en effet tant de faux rapports que l'armée du despote tomba dans un grand découragement.

Le sébastocrator s'adressa encore à un homme de son conseil, et lui promit des priviléges et de grandes richesses s'il voulait faire semblant de déserter auprès du despote, pour lequel il lui donna en secret une lettre, en l'engageant de plus à lui parler de vive voix pour mieux le persuader de la vérité de ce qu'il disait. Celui-ci prit la lettre, se mit en chemin et vint à marches forcées vers le despote avec lequel il eut un entretien secret. Cet homme sub-

Στὰ μέρη τῆς Πελαγονιᾶς τὸ λέγουν καὶ ὀνομάζουν.
Ἐκεῖνος ὁ κὺρ Θεόδωρος ὁ Δούκας τῆς Βλαχίας,
Ποῦ ἦτον σεβαστοκράτορας ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Ὡς ἤκουσεν ὅτι ἔρχονταν ὁ πρίγκηψ καὶ ὁ δεσπότης[1],
Ὥρισε τὰ φουσάτα του, ἀλάγια ἐχωρίσαν·
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Ἀπαύτου γὰρ ἀπέρχονταν τριακόσιοι Ἀλλαμάνοι.
Τοὺς Οὔγγρους ἐδιόρθωσεν, ἔποικαν ἄλλο ἀλάγιν.
Καὶ ἀπ' αὐτοὺς ἐρχόντησαν οἱ Σέρβοι καὶ οἱ Βουλγάροι·
Καὶ τότε ἐκεῖνος ἔρχετον μὲ Ῥωμαίους καὶ Τούρκους[2].
Καὶ ὅσον δὲ ἐχώρισεν ὅλα του τὰ ἀλάγια,
Εἴκοσι ἑπτὰ εὑρέθησαν ἀλάγια καβαλλάροι.
Ὡς φρόνιμος καὶ πονηρὸς, ὁποῦ ἦτον εἰς τὰ πάντα,
Ὥρισε εἰς ὅλα τὰ χωριὰ, ἦλθασιν οἱ χωριάταις,
Ἤφεραν τὰ γελάδια τους, ὀνοιὰ καὶ φοράδια,
Καὶ ὅλα ἐκαβαλλίκευσαν ἀπάνω ἐκ τὰ βουνία,
Καὶ ἐφαίνοντα ἀπὸ μακρυὰ, ὅτ' εἶναι καβαλλάροι·
Καὶ κάθε νύκτα ἀνάπτασιν ὁ καθεὶς ἐστίαν,
Καὶ ἐφαίνοντά σου τὰ βουνὰ καὶ οἱ κάμποι ὅτι ἐκαιόνταν.
Ἀπαύτου πάλιν ὥρισε μικροὺς τε καὶ μεγάλους,
Οὕτως καὶ τὰ φουσάτα του, ὡσὰν καὶ τοὺς χωριάταις,
[illegible] εἰς μίαν φωνὴν ἐστρίγγιζαν, ἐφώναζαν·
Ἐφαίνονταν ὅτι βρονταῖς τὸν κόσμον ἐσαλεῦαν.
Ἀπαύτου πάλιν ὥρθωσεν ἀνθρώπους ἰδικούς του,
Ἔπαιρναν ῥοῦχα καὶ ἄλογα, ἔφευγαν, ὑπαγίναν
Ἐκεῖ εἰς τὸν πρίγκιππα Μορέως, ὁμοῦ εἰς τὸν δεσπότην,
Κ[illegible] τους τὰ ψέμματα τὰ οὐκ ἦσανε ἀληθεια·
[illegible] εἰς σφόδρα ἐπαινοῦσαν,
Καὶ [illegible] καὶ ἔλεγαν διὰ τὸ ἓνα δέκα·
Καὶ τόσα τοὺς ἀπέσωσαν ψεματινὰ μανδάτα,
Ὅτι πολλὰ ἐδειλίασαν οἱ δεσποτάτοι ὅλοι.
Ἀπαύτου πάλιν ἐλάλησεν ἄνθρωπον τῆς βουλῆς του·
Προνοιαις, χρήματα πολλὰ ἐτάχθη καὶ ὑπεσχέθη,
Νὰ φανηθῇ ὅτι ἔφυγε, καὶ ὑπάγει 'ς τὸν δεσπότην.
Γραφὴν τὸν ἔδωκε κρυφὰ νὰ δώσῃ τοῦ δεσπότου,
Νὰ τὸν εἰπῇ ἐκ στόματος, ὅλα νὰ τὰ πιστεύσῃ.
Ἐπῆρε τὸ πιττάκιν του, καὶ ἐβάλθη εἰς τὸν δρόμον,
Σπουδαίως ἐπεριπάτησεν, εἰς τὸν δεσπότην ἦλθε·
Κρυφιῶς ἀπῆλθε πρὸς αὐτὸν, καὶ μοναξὰ τὸν λέγει.
Ὁ κλέπτης ἦτον πονηρὸς καὶ μηχανὸς εἰς σφόδρα·
Καὶ ὡς κλαίοντα ἀρχίνησε, καὶ λέγει τοῦ δεσπότου·
— Αὐθέντη, ἐδῶ μὲ ἔστειλεν ὁ αὐθέντης ἀδελφός σου,

(1) Ces derniers événements, qui sont de l'année 1259, sont racontés fort en détail par les auteurs grecs contemporains.

(2) Suivant Pachymère il avait aussi avec lui un corps de Persans. J'ai donné dans ma Notice les extraits des auteurs byzantins relatifs à cette bataille décisive.

til et plein de ruses commença à parler au despote en versant des larmes.

« Seigneur, lui dit-il, votre frère m'envoie auprès de vous pour vous communiquer un secret. Il est vrai, et lui-même il l'avoue, que c'est par un sentiment d'envie et par suite de sa propre inexpérience des hommes que vous vous êtes brouillés ensemble. Vous vouliez avoir la Vlachie; lui, voulait avoir le Despotat. C'est depuis ce moment que la haine a germé entre vous deux qui êtes frères, et a amené le spectacle scandaleux de deux frères armés l'un contre l'autre. Il est résulté de là que votre frère mon maître, voyant que vous vous avanciez contre lui pour lui enlever la Vlachie, et ne sachant, dans cette extrémité, que résoudre et où donner de la tête, a eu recours à l'appui de l'empereur votre ennemi, qui venait d'apprendre que vous aviez réuni toutes vos forces, et qu'après avoir fait un frère du prince de la Morée en lui donnant votre sœur, vous l'aviez appelé à votre secours avec toute son armée. En cela, seigneur, vous avez suivi un mauvais conseil. Qui donc a pu vous aveugler au point de vous faire renoncer au repos et abandonner votre pays pour venir combattre l'empereur jusque dans la Romanie? Qui êtes-vous donc, ô despote, pour oser porter les armes contre un empereur qui a tant de provinces sous son pouvoir? Daignez m'écouter et vous fier à moi. Des armées considérables s'avancent ici à votre rencontre. L'empereur compte dans son armée cinq cents Allemands d'élite, environ trois mille Hongrois tous armés de javelots, et quatre mille Bulgares et Serviens. Tous les Grecs de la Romanie font partie de l'armée, et il amène de plus des Turcs sans nombre de l'Asie. Quoique le prince de la Morée ait réuni ses forces aux vôtres, vous n'aurez à opposer à l'armée impériale qu'un homme contre deux cents. Votre frère, seigneur, assure que, bien qu'un emportement funeste vous ait brouillés ensemble, il n'aime personne au monde plus que vous. C'est cette sincère affection pour vous qui le fait s'attendrir sur votre sort. Vous savez combien l'empereur Michel Paléologue[1] nourrit de haine contre vous. Si vous lui livrez bataille, peut-être y périrez-vous malheureusement; mais si vous survivez et que vous soyez remis vivant entre les mains de l'empereur votre ennemi, jamais vous ne verrez plus Arta ni votre Despotat. Votre frère mon maître a donc pris en considération l'embarras de

« Νὰ σὲ εἴπω μυστήριον τὸ τί σὲ συμβουλεύει·
« Ἀληθὲς ἔνι, αὐθέντη μου, καὶ ἐκεῖνος μαρτυρεῖ το,
« Ὅτι ἀπὸ φθόνου καὶ ζηλειᾶς καὶ ἀνάγνωσης ἀνθρώπων
« Ἐμπήκετε εἰς σκάνδαλα καὶ εἰς τὴν συνεργίαν·
« Σοῦ ἤθελες τὴν Βλαχιὰν, καὶ αὐτὸς τὸ Δεσποτάτον·
« Καὶ ἐκ αὐτῆς τῆς ἀφορμῆς ἐπλήθυνεν ἡ μάχη
« Ἐσοῦ τε, ἐσᾶς τοὺς ἀδελφοὺς, καὶ ἦτον ψόγος μέγα·
« Καὶ ἐμαχέσθην ἀμφότεροι οἱ δύο αὐτάδελφοι.
« Λοιπὸν, αὐθέντα μου καλὲ, αὐθέντης μου ὁ ἀδελφός σου,
« Ὡς ἔδραμες ἀπάνω του νὰ πάρῃς τὴν Βλαχίαν,
« Οὐκ εἶχε γὰρ πῶς νὰ γενῇ, οὐδὲ τὸ ποῦ νὰ δώσῃ,
« Ἐπρόσφυγε 'ς τὸν βασιλεὰ, ὁποῦ εἶναι ἀντίδικός σου,
« Καὶ ὡς ἔμαθεν ὁ βασιλεὺς, ὅτι φουσάτα κάμνεις,
« Τὸν πρίγκιπα γὰρ τοῦ Μορέως ἐποίκες ἀδελφόν σου,
« Τὴν ἀδελφήν σου τοῦ ἔδωκες ὁμόζυγον γυναῖκα,
« Καὶ ἐπῆρες εἰς βοήθειαν σου ὅσα φουσάτα ἔχει·
« Κακὴν βουλὴν ἐπήρετε. Ποῖος σᾶς τὴν ἐδῶσεν;
« Ἀφήσετε τοὺς τόπους σας καὶ τὴν ἀνάπαυσίν σας,
« Νὰ ἔλθετε 'ς τὴν Ῥωμανιὰν, 'ς τοῦ βασιλέως τοὺς τόπους·
« Τίς εἶσαι ἐσὺ, νὰ μάχεσαι, δέσποτα, βασιλέα;
« Τόσους τόπους, ὡσὰν ἐσὲ, ἔχει εἰς τὴν ἐξουσίαν του·
« Λοιπὸν, αὐθέντη μου καλὲ, ἄκουσον, πίστευσόν με·
« Πολλὰ φουσάτα ἔρχονται ἐδῶ νὰ σὲ ἀπαντήσουν·
« Ἔχει Ἀλλαμάννους ἐκλεκτοὺς καλὰ πεντακοσίους,
« Οὔγγρους χιλιάδαις κἄνε τρεῖς, ὅλους μὲ τὰ δοξάρια·
« Βουλγάρους, Σέρβους ἔχει ἐδῶ κἂν τέσσεραις χιλιάδαις·
« Ῥωμαίους ἐκ τὴν Ῥωμανιὰν ὅλους ἐδῶ τοὺς ἔχει,
« Τούρκους ἐκ τὴν Ἀνατολὴν, ὁποῦ ἀριθμὸν οὐκ ἔχουν·
« Διοῦ γὰρ καὶ ὁ πρίγκιπας ἔρχεται μετ' ἐσένα,
« Πάλιν τοῦ βασιλέως ἔν' 'ς τὸν ἕνα διακόσιοι·
« Εἰς τοῦτο λέγει, δέσποτα αὐθέντη μου, ὁ ἀδελφός σου,
« Ὅτι ἂν ἐμαχήσθητε ἀπὸ φθορὰν δαιμόνου,
« Οὐκ ἔχει καλλιώτερον ἄλλον φίλον 'ς τὸν κόσμον·
« Καὶ ὡς ἀγαπῶντάς σε πολλὰ, μεγάλως σὲ λυπεῖται·
« Ἠξεύρεις πάλιν, πῶς ἐσὲ κακεύει ὁ βασιλέας
« Τῆς Ῥωμανιᾶς, κὺρ Μιχαὴλ αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος [1]·
« Καὶ ἂν ἔλθῃς εἰς πόλεμον εἰς τόσα τὰ φουσάτα,
« Πρῶτον πορεῖς ἀπ' ἁμαρτιᾶς νὰ χάσῃς τὸ κορμί σου,
« Καὶ δεύτερον, χειρότερον, ἂν πέσῃς εἰς τὰς χεῖρας
« Τοῦ Παλαιολόγου βασιλέως αὐτοῦ ποῦ σὲ κακεύει,
« Ποτὲ τὴν Ἄρταν οὐ θεωρεῖς, οὔτε τὸ δεσποτάτον·
« Εἰς τοῦτο λέγει, αὐθέντε μου, αὐτὸς ὁ ἀδελφός σου,

(1) Michel Paléologue ne devint empereur que dans l'année qui suivit cette bataille. Le bâtard Michel Ange Manuel Comnène Coutroulis avait été créé despote par Jean III Ducas Vatace. Il se révolta, comme on le voit, contre l'empereur Théodore, qui envoya contre lui le grand connétable ou grand domestique, Michel Paléologue, par lequel le despote et le prince furent battus. (Voyez ma Notice en tête de ce volume.)

votre position, et il vous conseille de partir avec tous les jeunes seigneurs du Despotat et de retourner dans votre patrie pour y garder vos places. Lors même que dans cette retraite vous perdriez quelques-unes de vos troupes, vous les remplacerez quand vous voudrez, si vous restez maître de votre pays[1]. »

Après avoir rapporté ces paroles et bien d'autres, toujours les larmes aux yeux, ce perfide s'aperçut que le despote commençait à se laisser effrayer, et il demanda son congé; mais le despote le retint jusqu'à ce qu'il se fut entretenu avec le prince à ce sujet. Il manda en secret deux jeunes gens, et leur dit : « Allez sur-le-champ trouver le prince de ma part, et priez-le de venir promptement ici, car j'ai besoin de lui. » Les deux jeunes gens coururent dans la tente du prince et lui donnèrent cet avis, et le prince se hâta de se lever et de se rendre dans la tente du despote. Le perfide envoyé, qui s'y trouvait encore, recommença de nouveau son rapport, qu'il répéta en détail au prince, de la même manière qu'il venait de le faire au despote. Il prit enfin congé, retourna auprès du sébastocrator, et lui raconta ce qu'il avait fait avec le despote et comment celui-ci lui avait promis de partir dans la nuit. Théodore fut vivement réjoui de cette nouvelle, et la communiqua aussitôt à ses conseillers les plus intimes, qui n'en eurent pas moins de joie. Le despote d'Hellade, au contraire, était plongé dans l'affliction; il délibéra d'abord avec le prince sur ce qu'il avait à faire. Tous deux convoquèrent ensuite tous leurs chefs; et, après leur avoir fait prêter serment de ne rien divulguer de ce qu'on allait leur communiquer, le despote prit la parole, et raconta en détail tout ce qu'il avait appris par l'homme perfide que le rusé sébastocrator lui avait envoyé.

Parmi ces chefs, les uns crurent que le rapport de l'envoyé était vrai; les autres pensèrent qu'il était faux d'un bout à l'autre. Le seigneur de Caritena[2], ce fameux guerrier, était ému de honte à la seule idée d'une fuite, et prétendit que le vilain[3] qui avait fait ce rapport de la part du despote en avait menti. « Toutes

« Σκέπτου μετὰ συμβουλὴν ν' ἀφήσῃς, νὰ ἐγλύσῃς
« Ὁμοῦ μὲ τ' ἀρχοντόπουλα, ὁποῦ εἶν' τοῦ Δεσποτάτου·
« Καὶ σύρε εἰς τὸν τόπον σου, τὸ κάστρον νὰ φυλάττῃς.
« Καὶ πάλι ἂν χάσῃς τίποτε ἀπὸ τὰ πεζικά σου,
« Ἀφοῦ ἔχεις τὴν αὐθεντειὰν, κ' εἶσαι 'ς τὸ Δεσποτάτον,
« Πάλιν φουσάτα οὐ λείπουν σε, νὰ ἔχῃς ὅσα θέλεις [1]. »
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ ἀσεβὴς ὁποῦ ἔλεγεν ἐτοῦτα,
Ὅλως θρηνῶντα ἔλεγε, θρηνῶντα ἀφηγεῖτον.
Καὶ ὅσον ἀποπλήρωσεν αὐτὰ καὶ ἄλλα πλέον,
Εἶδε καλὰ, ἐγνώρισε, ἐδειλίασε ὁ δεσπότης·
Ἀπολογίαν ἐζήτησεν, ὅτι νὰ ὑπαγένῃ·
Ὁ δεσπότης τὸν ἐκράτησεν ὡς νὰ συντύχῃ αλλήλως
Μετὰ τὸν πρίγκηπα ὁμοῦ, νὰ μάθῃ τὰ μαντάτα.
Λαλεῖ παιδόπουλά του δυὸ, καὶ μοναξιὰ τοὺς λέγει·
« Σύρετε εἰς τὸν πρίγκηπα, 'πέτε τον ἀπὸ μένα,
« Νὰ ἔλθῃ σύντομα ἕως ἐδῶ· βιαστικὰ τὸν χρήζω. »
Αὐτοὶ ἐσπούδαξαν γοργὸν, 'ς τὸν πρίγκηπα ὑπᾶσι·
Τὸν λόγον ὡς ἐπλήρωσαν, σύντομα ἐσηκώθη,
Εὐθὺς γοργὸν ἐσέβηκε 'ς τὴν τένταν τοῦ δεσπότη,
Ἐκεῖ ὅπου ἦτον ὁ ἀσεβὴς αὐτὸς ὁ δημεγέρτης·
Ἐξάναρχα λεπτομερῶς τοῦ πρίγκηπος τὰ εἶπεν,
Ὅλα τοῦ ἀφηγήθηκεν, ὡσὰν καὶ τοῦ δεσπότου·
Ἀπολογίαν ἐζήτησεν, ἐδιέβη ὅθεν ἦλθε.

Λεπτομερῶς τὰ ἐδήλωσε τοῦ σεβαστοκρατόρου
Τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἔπηκεν ἐκεῖ εἰς τὸν δεσπότην,
Καὶ πῶς τοῦ ὑποσχέθηκε νὰ φύγῃ αὐτὴν τὴν νύκτα.
Τὸ ἀκούσει ὁ κὺρ Θεόδωρος, μεγάλως τὸ ἐχάρη.
Λαλεῖ τοὺς γνωστικώτερους ὁποῦ 'χε τοῦ φουσάτου,
Ὅλα τοὺς ἀφηγήθηκε, χαρὰν μεγάλην ἐπῆκαν·
Καὶ ὁ δεσπότης, σὲ λαλῶ, ἐκεῖνος τῆς Ἐλλάδας
Μεγάλην θλίψιν ἔπηκεν ἀπαὶ τὸν δημεγέρτην·
Λαλεῖ τοῦ πρίγκηπος γοργὸν, ὁμοῦ βουλὴν νὰ πάρουν,
Πῶς νὰ ποιήσουσιν ὁμοῦ, καὶ τί νὰ ἔχουν πρᾶξει.
Λαλοῦν τοὺς κεφαλάδαις τους, τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου·
Ἐβάλαν τους καὶ ὤμοσαν νὰ κρύψουν τὴν βουλήν τους.
Ἀφότου γὰρ ἐγίνετον ὅρκος τῶν κεφαλάδων,
Εἰς τοῦτο ἄρξε νὰ λαλῇ, καὶ νὰ τοὺς ἀφηγῆται
Ὁ δεσπότης λεπτομερῶς ἐκεῖνα τὰ μαντάτα,
Καθὼς τὰ ἀφηγήσατον ἐκεῖνος ὁ δημεγέρτης
Ἐκ τὸν σεβαστοκράτορα ὅλον μὲ πονηρίαν.
Ὡς ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου,
Οἱ μὲν εὐθὺς ἐπίστευσαν ἀλήθειαν, τὰ ἐλέγαν·
Οἱ ἕτεροι ἐλέγασιν· ψεῦδος ἔνι τὰ πάντα.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας [2], ὁ ἐξάκουστος στρατιώτης,
Ἐντράπη τόσον τὸ φυγεῖν, μεγάλως ἐταράχθη,
Καὶ εἶπεν, ὅτι ψέματα εἶπεν ὁ χωριάτης [3],

(1) Nicéphore Grégoras parle de l'envoi du messager et met au nombre des motifs qu'il fit valoir, l'ambition de Mainfroy et de Ville-Hardoin, qui voulaient, dit-il, se partager les Etats du despote et avaient même envoyé à Paléologue des lettres dans lesquelles ils lui proposaient un arrangement à ce prix. Pachymère attribue la désunion de l'armée alliée à l'insolence des chevaliers de la suite du prince de Morée, qui insultèrent la femme du chef grec.

(2) On a vu que c'était le neveu du prince Guillaume.

(3) En grec ὁ χωριάτης, paysan.

ces paroles, ajouta-t-il, ne sont que des fanfaronnades des Grecs, qui ont toujours l'habitude de se vanter et de dire du mal de leurs ennemis. Arrêtons-nous ici dans ces plaines, et s'ils viennent nous attaquer, recevons-les avec courage. N'ayez rien à redouter de leur grand nombre. Une armée désordonnée, composée de plusieurs nations qui ne parlent pas la même langue, ne saurait jamais être parfaitement unie. Si nous sommes moins nombreux, nous parlons du moins la même langue et nous sommes tous comme des frères. Ce moment va prouver si nous sommes des braves. »

La majorité des chefs avait déjà cédé à la peur et ne voulut pas se rendre à l'avis du seigneur de Caritena. Il fut enfin arrêté par le conseil que cette nuit même, aussitôt que la lune se serait fait entrevoir et que tout le monde serait livré au sommeil, chacun profiterait de la lumière de cet astre pour partir aussi secrètement et aussi silencieusement que possible, afin d'éviter toute espèce de danger. Ce plan de fuite une fois arrêté par le conseil, chacun se rendit dans son cantonnement [1]. Mais le brave seigneur de Caritena était profondément troublé et de la honte de fuir et de celle d'abandonner ses soldats. Il commença à rouler dans sa tête comment il pourrait les secourir et échapper au crime de les avoir sacrifiés injustement. Dans son agitation il s'arrêta près de sa tente, et avec un bâton qu'il tenait à la main il frappa fortement sur le poteau, en s'écriant : « Poteau! soutiens bien la tente qui me couvre, et dis-lui d'ajouter foi à mes paroles. Je l'aime trop pour la laisser exposée au danger. Il a été décidé entre le prince et le despote : que nous, les chefs de l'armée, nous partirions dans la nuit et abandonnerions le menu peuple à tous les dangers. Je te dis donc, ô ma chère tente, de ne pas croire qu'il en soit autrement. Prends tes mesures pour ton salut et tâche d'échapper au danger [2]. »

A ce discours extraordinaire la frayeur s'empara des troupes et le désordre se mit partout. Bientôt le bruit s'en répandit de bouche en bouche. Le prince, saisi d'indignation, manda devant lui le seigneur de Caritena et lui dit avec amertume :

« Imprudent! comment pourras-tu justifier ce que tu viens de faire? Comment as-tu pu trahir ton serment et divulguer la décision du conseil? Ta conduite est bien légère, et tu as commis une grande faute. »

Ὁποῦ ἦλθε καὶ ἀφηγήσετον ἐκεῖνα τοῦ δεσπότου·
« Ὅλα οἱ λόγοι εὔκαιροι, καυχήματα Ῥωμαίων,
« Ὁποῦ ἐπαινοῦνται ἐλαστενεὶ, καὶ ψέγουν τοὺς ἐχθρούς τους·
« Ἀλλὰ ἂς σταματήσωμεν ἐδῶ εἰς τοὺς κάμπους τούτους·
« Καὶ ἂν ἔλθουν νὰ πολεμήσουσιν, ἐμεῖς ἂς τοὺς δεχθοῦμεν·
« Μὴ χροτισθῆτε τίποτε, ἂν ἦναι πλειότεροί μας·
« Ὅτι λαὸς πολύπλοκος εἰς διαφόραις γλώσσαις
« Ποτὲ καλὰ συμβιβάσιν οὐκ ἔχουσιν ἀλλήλους·
« Ἡμεῖς γὰρ καὶ ἂν ἤμεσθε λιγώτεροι ἀπ' αὐτούς,
« Ἀλλ' εἴμεσθε ὡς ἀδελφοὶ, καὶ γλῶσσαν μίαν λαλοῦμεν·
« Καὶ τώρα θέλομεν φανῆ, ἂν ἤμεσθε στρατιώταις. »
Ἐκεῖνοι οἱ περισσότεροι, ἐκ τὸν φόβον ὁποῦ εἶχαν,
Οὔτε ποτὲ γὰρ ἤκουσαν τοῦ αὐθέντου Καριτένας,
Ἀλλ' εἰς τὸ τέλος εἴπασι, καὶ οὕτως τὸ ἀφιρῶσαν,
Ὅτι τὸ ἔλθει τὸ βράδυ, νὰ ἐβγῇ τὸ φεγγάρι,
Νὰ κοιμηθῇ ὅλος ὁ λαὸς, νὰ μὴν τοὺς ἐννοήσουν,
Τὸ πλεὸν κρυφῶς καὶ σιγαλὰ ὁποῦ νὰ ἠμπορέσουν
Νὰ ὀρθωθοῦν, τοῦ φεγγαριοῦ νὰ ἔχουσι κινήσειν,
Νὰ φύγουν, ὅσον ἠμποροῦν, ὅπως μὴ κινδυνεύσουν.
Καὶ ὅσον ἐπλήρωσε ἡ βουλὴ διὰ νὰ ἔχουν φύγει,
Ὁ καθεὶς ἐδιεῦθηκεν εἰς τὴν αὐτοῦ κατοῦναν [1].
Εἰς τοῦτο ὁ ἀνδρειότατος αὐθέντης Καριτένου
Ἐπόνεσε ἡ καρδία του, καὶ σφόδρα ἐλυπήθη,
Τὸ ἓν διὰ τὴν ἐντροπὴν, ἄλλο διὰ τὸν λαόν του.
Ἐσκόπησεν ὡς φρόνιμος, πῶς νὰ τοὺς βοηθήσῃ,
Νὰ μὴ χαθοῦσιν ἄδικα, καὶ ἔχει ἁμαρτίαν.
'Σ τὴν τένταν του ἐστάθηκε, κρατεῖ ῥαβδὶ 'ς τὸ χέριν·
'Σ τὸν στύλον κρούει μὲ τὸ ῥαβδὶ, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Στύλε μου, κράτειε δυνατὰ τὴν τένταν ποῦ μὲ σκέπει,
« Καὶ εἰπέ την ἀπὸ μέρος μου, μηδὲν τὸ ἀπιστήσει,
« Ὅτι πολλὰ τὴν ἀγαπῶ, οὐ θέλω νὰ κινδυνεύσῃ.
« Ἡμεῖς βουλὴν ἐπήραμεν ὁ πρίγκηψ καὶ ὁ δεσπότης,
« Νὰ φύγωμεν ἀποσπεροῦ οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου·
« Τὸν λιὸν λαὸν ν' ἀφήσωμεν νὰ ἔχῃ κινδυνεύσει.
« Δι' αὐτο λέγω πρὸς ἐσὲ, τέντα μου ἠγαπημένη,
« Μή πως καὶ ἀπιστήσῃς το, ὅτι ἀλλέως εἶναι·
« Σκόπησε νὰ σωτηρευθῇς, ὅπως μὴν κινδυνεύσῃς [2]. »
Καὶ ὁ λαὸς ὡς τὸ ἤκουσεν, ὁποῦ ἦσασι μετ' αὐτον,
Τὸν λόγον δὲ τὸν θαυμαστὸν, τὸ οὐκ ἤκουσαν ποτέ τους,
Ὅλοι εἰς φόβον ἔπεσαν, καὶ εἰς ταραχὴν μεγάλην·
Ἀπ' ἄνθρωπον εἰς ἄνθρωπον ἐπλάτυνεν ὁ λόγος·
Ὁ πρίγκηπας τὸ ἤκουσεν, ἐχόλιασε μεγάλως.
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν τοῦ αὐθέντου Καριτένας·
Λέγει του χολιαστικά· « Ἦτον καλὸν τὸ ἐποῖκες;
« Τὸν ὅρκον, ὁποῦ ἔπηκες, καὶ τὴν βουλὴν ὁμοίως
« Νὰ τὰ φαυλίσῃς φανερὰ, νὰ μᾶς ἀποσκεπάσῃς;
« Οὐδὲν ἐποῖκες φρόνιμα· λάθος μέγα ἐποῖκες. »
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας τὸν πρίγκηπα ἐλάλειεν·

(1) Εἰς τὴν αὐτοῦ κατοῦναν, mot grécisé du mot français cantonnement.

(2) Aucun de ces détails ne se trouve dans les autres écrivains grecs.

Le seigneur de Caritena lui répondit : « Je n'ai pas commis une grande faute, et je suis prêt à combattre contre quiconque me blâmera, et à repousser victorieusement les reproches de tout autre que vous, qui êtes mon seigneur-lige et auquel je dois obéissance. Quant à ceux qui ont donné le conseil de fuir et d'abandonner ici notre armée, je les regarde tous comme des lâches et des misérables. S'ils veulent se montrer dignes d'être chevaliers, qu'ils portent les armes comme de vrais guerriers, dont ils usurpent le nom ! »

Le prince sentit toute la vérité de ces paroles, et, plein de honte, il se repentit vivement de tout ce qui venait de se passer. Il ordonna donc à son maréchal de faire proclamer dans tous les rangs : que l'armée n'eût rien à craindre de ce bruit de fuite qui s'était répandu ; qu'un tel bruit était dénué de tout fondement, et que le lendemain, Dieu aidant, ils livreraient bataille à l'ennemi.

Les Moraïtes furent pleins de joie à la nouvelle de cette bataille qu'ils désiraient. Mais les troupes du Despotat en furent contristées. Les principaux chefs s'adressèrent au despote et lui dirent : « Que voulez-vous donc faire, seigneur ? Voulez-vous que nous mourions tous ici avec vous ? Gardez-vous bien d'écouter ces malheureux Francs de la Morée, qui prétendent que le courage de leurs troupes n'est point abattu et qu'elles demandent le combat avec ardeur. »

Le despote répondit : « Ce que nous avons arrêté dans le conseil, je l'exécuterai. Les Moraïtes peuvent parler et agir comme bon leur semble. Que quelques-uns d'entre vous aillent donc trouver les troupes du Despotat et leur annoncent que dès ce soir, à la première apparition de la lune, nous partirons tous en silence pour retourner dans nos foyers. S'il en est parmi eux qui désirent les combats, qu'ils attendent ici jusqu'à demain, et ils trouveront ce qu'ils cherchent. »

Les Grecs du Despotat exécutèrent en effet cette résolution, et quittèrent leurs cantonnements au commencement de la nuit ; conduite bien criminelle de la part du despote, puisque c'était à sa prière seule que le prince Guillaume et la fleur des nobles hommes de son pays étaient accourus de la Morée, où ils jouissaient d'un repos parfait et d'une puissance indépendante, pour le secourir dans une guerre qui lui était personnelle ! et lui, il les abandonnait lâchement entre les mains de leurs ennemis [1] !

« Ἐγὼ σφάλμα οὐκ ἔπταισα· τίς ἂν μὲ ἔχῃ μέμψη,
« Ἕτοιμος νὰ διαφεντευθῶ, καὶ νὰ τὸν πολεμήσω,
« Εἴ τι εἰπῇ, ὅτ' ἔσφαλα, ἄνευ τῆς αὐθεντείας σου
« Ὁποῦ 'σαι αὐθέντης μου λίζιος· οὐδὲν σοὶ ἀντιστέκομαι·
« Οἱ δ' ὅσοι εἶπαν νὰ φύγωμεν, καὶ τὸν λαὸν ν' ἀφήσουν,
« Δειλοὺς τοὺς ἔχω καὶ ἀτυχοὺς· οὐ πρέπει νὰ [illegible],
« Ἢ νὰ βαστάζουν ἄρματα, στρατιῶταις νὰ τοὺς λέγουν. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπας, ἐνόησεν, ὅτι ἐντράπη,
Ἐμετανόησε δυνατὰ εἰς ὅσον γὰρ ἐγείνη·
Λαλεῖ τὸν πρωτοστράτορα, ὁρίζει τον, καὶ λέγει,
Νὰ βάλῃ διαλαλημὸν εἰς ὅλον τὸ φουσάτον,
Κανεὶς μὴ ἀκούσῃ τίποτες, καὶ φοβηθῇ καν ὅλως·
Τοὺς λόγους ποὺ ἐλαλήθησαν εἰς ὅλον τὸ φουσάτον
Μὴ τοὺς πιστεύσῃ γὰρ τινάς· ψέματα εἶν' μεγάλα·
Αὔριον, ἂν θέλῃ ὁ Θεὸς, θέλουσι πολεμήσει.
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἅπαντες τότε οἱ Μοραῖται,
Ὅλοι πολλὰ τὸ ἐχάρησαν, πολλὰ τὸ ἐπεθυμοῦσαν.
Καὶ οἱ Δεσποτάτοι, ὅσ' ἦσαν, ἐθλίβησαν μεγάλως·
'Σ τὸν δεσπότην ἐδιέβησαν πάντες οἱ μεγιστάνοι·
Κρυπτῶς τὸν εἶπαν μοναξά· « Τί ἔν' αὐτὸ, τὸ κάμνεις;
« Βούλεσαι ν' ἀποθάνωμεν ἐδῶ ὁμοῦ μ' ἐσένα;
« Οὐδὲν ἀκούεις τοὺς ἄτυχους τοὺς Φράγκους τοῦ Μορέως,
« Τὸ πῶς οὐκ ἐδειλίασαν τὰ πλήθη τῶν φουσάτων,
« Ἀλλὰ μᾶλλον ἀφιρόνονται τοῦ νὰ τοὺς πολεμήσουν. »
Ὁ δεσπότης τοὺς ἐσύντυχε, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἐγὼ κρατεῖ τὸ εἴπαμεν καὶ εἴ τι βουλὴ ἐγείνη·
« Καὶ οἱ Μοραῖται ἂς λαλοῦν, καὶ ἂς πίσσουν ὡς κελεύουν
« Βάλετε ἕναν ἀπὸ σᾶς νὰ πάγῃ 'ς τὸ φουσάτον
« Τοῦ Δεσποτάτου, σᾶς λαλῶ, προφώνευσιν νὰ ποίσῃ,
« Τ' ὡς ἑσπερώσει μοναχὰ, νὰ ἔβγῃ ἡ σελήνη,
« Ὅλοι ὁμοῦ ἂς κινήσωμεν μετὰ σιγῆς μεγάλης,
« Καὶ ὀρθὰ ἂς ὑπαγένωμεν ἐκεῖ εἰς τὰ γονικά μας·
« Καὶ ὅ ποῦ ἔχει θέλημα καὶ ὄρεξιν τοῦ πολέμου,
« Ἂς μείνῃ αὔριον ἐδῶ, καὶ νὰ εὕρῃ τὰ γυρεύει. »
Οὕτως τὸ ἐπῆκαν οἱ Ῥωμαῖοι, λέγω, τοῦ Δεσποτάτου·
Τ' ὡς ἐσπαρώσει, ἔφυγαν ὅλοι ἐκ τὸ φουσάτον·
Ἐδὲ ἁμαρτία τὴν ἔπηκεν ἐτότε ὁ δεσπότης,
Νὰ ἐξηβάλῃ ἐκ τὸν Μορέαν τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον
Μὲ τὸ ἄνθος τῶν εὐγενικῶν ἀνθρώπων τοῦ Μορέως,
Ὁποῦ εἴχασιν ἀνάπαυσιν καὶ μονοκρατορίαν·
Ὑπῆγαν εἰς βοήθειαν εἰς μάχην ὁποῦ εἶχε·
Τότε τοὺς ἐλευθέρωσεν εἰς χεῖρας τῶν ἐχθρῶν του [1].

(1) Ces réflexions, dans lesquelles le chroniqueur ménage si peu la nation grecque, me semblent indiquer une origine franque, car ce serait se montrer trop bon courtisan que d'imiter si bien le superbe mépris des conquérants pour la nation conquise à laquelle on appartient. Opinions et style, tout annonce un Franc dans notre chroniqueur.

Qui donc pourra se fier dorénavant à l'amitié et à la parole d'un Grec?

L'homme perfide qui avait tramé ces ruses, voyant le despote partir avec toutes ses troupes et le prince rester seul avec les siens, regagna promptement le camp du sébastocrator pour lui rapporter la nouvelle de ce départ. Le sébastocrator plein de joie mit en ordre toutes ses divisions, se plaça à leur tête et se dirigea tout droit sur la Pélagonie. Ils partirent le samedi en s'approchant toujours de l'armée du prince de Morée, et le dimanche, de bonne heure, le combat commença.

Lorsque le prince apprit de son côté la fuite du despote et se vit dans la Pélagonie seul avec ses propres troupes de la Morée contre toute l'armée impériale qui marchait contre lui, en homme sage et en brave guerrier qu'il était, il adressa ce discours aux chefs de son armée et à tous les chevaliers francs et grecs, en leur donnant des conseils d'un ton plein d'affabilité et en cherchant à les consoler :

« Mes compagnons, leur dit-il, mes amis, mes frères, mes enfants, Dieu m'est témoin de la douleur que me fait éprouver la conduite de mon beau-frère le despote, qui m'a trompé comme un enfant et m'a amené ici C'était par affection pour lui et dans l'intérêt de ma propre gloire que, le voyant menacé de périr ou d'être dépossédé par son frère le sébastocrator, qui, après lui avoir pris la Vlachie, voulait encore usurper sur lui le Despotat, je me suis mis à la tête de mes troupes et de vous tous, chevaliers, qui êtes mes hommes-liges, et que je suis entré dans son alliance et lui ai donné mon secours. Et lui, après nous avoir amenés dans la Romanie, il nous livre à son frère comme Judas livra le Christ aux Juifs! Mais puisque nos péchés nous ont conduits au milieu de nos ennemis, et que, comme vous le voyez, nous sommes ici bien loin de la Morée, je dois vous prévenir de ne pas songer à une retraite. Il nous serait d'abord impossible de l'exécuter, et lors même qu'elle nous serait facile, ne serait-il pas honteux que nous, qui sommes des guerriers, nous prissions la fuite comme des femmes? Tenons donc de pied ferme ici, comme des soldats aguerris. Défendons à la fois et notre vie et notre honneur, ainsi que doit le faire tout homme qui porte des armes. Les ennemis qui se présentent contre nous sont un ramas de différents peuples, et parlent différentes lan-

Ποῖος ν' ἀκούσῃ πούποτε Ῥωμαίου, νὰ πιστεύσῃ
Δι' ἀγάπην καὶ φιλίαν του καὶ διὰ κανένα πρᾶγμα.
Ἐκεῖνος ὁ πανάπιστος, ὁ μέγας δημεγέρτης,
Ὁποῦ τὰ ἐμαγγίρευσεν αὐτὰ ὁποῦ σᾶς λέγω,
Τὸ ἰδεῖ γὰρ, ὅτι ἔφυγεν ἐκεῖθεν ὁ δεσπότης
Μὲ τὰ φουσάτα τὰ ἤφερεν ἀπὸ τὸ δεσποτάτον,
Καὶ ἔνεμεινεν ὁ πρίγκηπας μόνον μὲ τὰ δικά του,
Σπουδαίως ἐδιέβηκεν ἐκεῖ εἰς τὸ φουσάτον,
Εἰς τὸν σεβαστοκράτορα, ὅλα τοῦ ἀφηγήθη,
Πῶς ὁ δεσπότης ἔφυγε μὲ τὸν λαὸν του ὅλον,
Καὶ ἄφηκε τὸν πρίγκηπα μόνον μὲ τοὺς ἰδίους·
Σεβαστοκράτωρ ὡς ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως·
Τ' ἀλάγια ἐδιόρθωσεν, ἐκίνησαν εὐθέως·
Ὁλόρθα 'ς τὴν Πελαγονιὰν, ὥρισεν, ὑπαγένουν·
Σαββάτου ἡμέρα ἐκίνησαν, τὸν πρίγκηπα ἐπλησιάσαν·
Τὴν κυριακὴν γὰρ τὸ πρωῒ πρὸς πόλεμον ὀρθόνουν.
Ἀφοῦ εἶδεν ὁ πρίγκηπας, πῶς ἔφυγε ὁ δεσπότης
Καὶ ἐπληροφορήθηκε τὸ ἔργον ὁποῦ ἐπῆκε,
Καὶ ἔμεινεν εἰς Πελαγονιὰν οὕτως ἀπεργωμένος
Μόνον μὲ τὰ φουσάτα του, τὰ εἶχε τοῦ Μορέως,
Ἠξεύρεν, ὅτι ἔρχεται τοῦ βασιλέως φουσάτον,
Ὡς φρόνιμος καὶ εὐγενὴς ποῦ ἦτον καὶ στρατιώτης,
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου,
Καὶ ὅλους τοὺς καβαλλαριοὺς, Φράγκους τε καὶ Ῥωμαίους,
Καὶ ἄρξετο νὰ τοὺς λαλῇ καὶ νὰ τοὺς συντυχαίνῃ.
Γλυκιὰ τοὺς ἐνουθέτησε, καὶ ἐπαρηγόρησέ τους·
« Συντρόφοι, φίλοι, ἀδελφοὶ, ὡς τέκνα ἠγαπημένα,
« Γινώσκει το γὰρ ὁ Θεὸς, πῶς εἶμαι τεθλιμμένος
« Εἰς τοῦτο ὁποῦ μᾶς ἔπηκε δεσπότης ἀδελφός μου
« Καὶ ἀπήργωσέ με ὡς παιδὶ, καὶ ἤφερέ με ὧδε.
« Ἐγὼ, διὰ τὴν ἀγάπην του καὶ διὰ τὴν τιμήν μου,
« Εὐβλέποντα τὸν θάνατον, τὴν ἀκληριὰν, τὴν εἶχεν
« Ἐκ τὸν σεβαστοκράτορα, αὐτὸν τὸν ἀδελφόν του,
« Ὁποῦ ἐπῆρε τὴν Βλαχιὰν, τὸ Δεσποτάτον ἐζήτα,
« Ἐπῆρα τὰ φουσάτα μου καὶ ἐσᾶς τοὺς ἐδικούς μου,
« Καὶ ἦλθα εἰς συμμαχίαν του τοῦ νὰ τὸν βοηθήσω.
« Καὶ ὅσον μὲ ἐπρόφερεν ἐδῶ εἰς τὴν Ῥωμανίαν,
« Οὕτως μᾶς ἐπαράδωκεν αὐτοῦ τοῦ ἀδελφοῦ του,
« Ὡς ὁ Ἰούδας τὸν Χριστὸν αὐτῶν τῶν Ἰουδαίων.
« Διὰ τοῦτο λέγω πρὸς ἐσᾶς, ὅλους παρακαλῶ σας,
« Ἀφοῦ μᾶς ἔφερε ἡ ἁμαρτία ἐδῶ εἰς τοὺς ἐχθρούς μας,
« Ἐξεύρετε, ὅτι μακρέα εἴμεσθε τοῦ Μορέως,
« Καὶ ἂν θέλετε νὰ φύγωμεν, οὐδὲν κατευοδοῦμεν·
« Καὶ ἤθελεν εἶσθαι ἄσχημον, κατηγοριὰ 'ς τὸν κόσμον,
« Ἀφοῦ στρατιώταις εἴμεσθε, νὰ φύγωμε, ὡς γυναῖκες·
« Ἀλλ' ἂς σταθοῦμε ὡς ἄνθρωποι στρατιώταις παιδευμένοι·
« Τὸ πρῶτον ἂς φυλάξωμεν, ὡς πρέπει, τὴν ζωήν μας,
« Δεύτερον πάλιν ἀπ' αὐτοῦ τὸν ἔπαινον τοῦ κόσμου,
« Ὡς τὸ ἀγαποῦσιν ἅπαντες ὁποῦ ἄρματα βαστάζουν·
« Ἐκεῖνοι ὁποῦ ἔρχονται ἐδῶ τοῦ νὰ μᾶς πολεμήσουν,
« Ὅλοι εἶναι πολυσύνακτοι ἀπὸ διαφόραις γλώσσαις·
« Καὶ θέλω νὰ τὸ ξεύρετε, τινὰς μὴν τὸ ἀπιστήσῃ,
« Καὶ ὁ λαὸς πολύπλοκος καὶ πολυσυναγμένος
« Ποτὲ καλὴν συμβίβασιν οὐκ ἔχουσιν ἀλλήλως.

gues. Des parties si dissemblables, croyez-moi, ne peuvent jamais former un bon ensemble. Nous, au contraire, nous sommes, il est vrai, moins nombreux qu'eux, mais nous nous connaissons tous, nous sommes du même rang [1], nous sommes tous égaux, nous devons nous aimer comme des amis et des frères. Et si nous nous portons l'un à l'autre l'affection que nous nous devons, chacun de nous vaudra quinze de nos ennemis. De toute cette armée, je ne fais cas que des Allemands. Ils sont au nombre de trois cents, et ont à leur tête le duc de Carinthie [2]. Je sais que la première division qui ouvre la marche est celle des Allemands; nous devons donc, en guerriers expérimentés, faire tous nos efforts pour repousser leur choc impétueux. Si Dieu nous accorde sur eux la victoire, le centre de l'armée sera pour nous comme des corneilles pour des faucons. Je pense donc que notre première division doit être composée d'hommes d'élite, de soldats aguerris et craignant la honte plus que la mort. Le seigneur de Caritena, mon neveu, la commandera. J'espère en Dieu d'abord, et ensuite en son courage, qu'il se conduira en bon chevalier. »

On suivit les conseils du prince pour la répartition des divisions de l'armée amenée par lui en Pélagonie. Bientôt les Grecs se montrèrent dans la plaine, ayant à leur tête le régiment allemand. A leur première vue, le seigneur de Caritena marcha contre eux en faisant abaisser les lances. Le premier qui fut atteint de sa lance fut le duc de Carinthie [3]. Il lui asséna un coup si à plein sur la poitrine qu'il l'étendit tout roide sur la terre, lui et son cheval [4]. Il en abattit ensuite deux autres à ses côtés, qui étaient ses parents. Malheureusement sa lance se brisa en morceaux dans ses mains. Il tira alors son épée et continua à donner sur les Allemands. Tous ceux qui se présentaient à lui étaient taillés en pièces, sans qu'aucun pût en échapper. Ses compagnons d'armes l'environnaient et combattaient à ses côtés, et l'exemple de l'intrépidité de chacun ajoutait à l'enthousiasme de tous. Les Allemands tombèrent tous, tués et massacrés par les Français.

Lorsque le sébastocrator vit de sa place que

« Ἡμεῖς γὰρ καὶ ἂν ἤμεστε ὀλιγοστοὶ ἀπ' αὐτούς,
« Ὅλοι εἴμεστε ἐγνώριμοι καὶ μιᾶς οὐσιᾶς [1] ἄνθρωποι·
« Καὶ πρέπει, ὡς φίλοι καὶ ἀδελφοί, ἀλλήλως ν' ἀγαπᾶσθε·
« Ἐπεὶ ἂν ἔχωμεν ὁμοῦ ἀγάπην, ὡς ἁρμόζει,
« Ὁ καθεὶς ἀπὸ ἐμᾶς νὰ χρήζῃ δεκαπέντε
« Ἀπ' ὅσοι ἔρχονται ἐδῶ τοῦ νὰ μᾶς πολεμήσουν.
« Οὐδὲν φροντίζω ἀπ' αὐτούς, μόνον τοὺς Ἀλλαμάννους·
« Τριακόσιοι εἶναι μοναξά, καὶ ἔχουσιν αὐθέντην,
« Δούκαν τὸν λέγουν τ' ὄνομα τὸ ἐπίκλην Καρεντάνον [2]·
« Καὶ ἔχω εἰς πληροφοριάν, τὸ πρῶτόν τους ἀλάγι
« Τοὺς Ἀλλαμάννους ἔχουσι νὰ ἔλθουν νὰ πολεμήσουν·
« Λοιπὸν νὰ πέσωμεν ἡμεῖς ὡς φρόνιμοι στρατιῶται,
« Τῶν Ἀλλαμάννων τὴν φοράν, τὸν πόλεμο ἀπαντήσει·
« Καὶ ἂν δώσῃ ἡ χάρις τοῦ Θεοῦ, καὶ ἐπάρωμεν τὸ νίκος,
« Τοὺς ἄλλους ὅλους ἔχομεν, ὡς φάλκονες κουρούνας·
« Διὰ τοῦτο λέγω πρὸς ἐσᾶς, τὸ πρῶτόν μας ἀλάγι
« Νὰ πέσωμεν καλλιώτερον, ὅλο ἐκλεκτοὺς ἀνθρώπους·
« Νὰ ἠξεύρουσι νὰ πολεμοῦν, νὰ ἐντρέπωνται τὸν κόσμον,
« Καὶ νὰ ἦναι ἀπάνω εἰς αὐτούς, ὡς κεφαλὴ καὶ αὐθέντης,
« Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, αὐτὸς ὁ ἀνεψιός μου·
« Καὶ ὀλπίζω πρῶτον 'ς τὸν Θεόν, δεύτερον 'ς τὴν στρατειάν του,
« Ὅτι νὰ πράξῃ φρόνιμα, ὡσὰν καλὸς στρατιώτης. »

Ὡς τὸ εἶπεν ὁ πρίγκηπας, οὕτως καὶ τὸ ἐποῖκαν,
Ἐχώρισαν τ' ἀλάγια, ταῖς σύνταξαις ὁποῦ εἶχαν.
'Σ τὴν χώρισιν τῶν ἀλαγιῶν, 'ς ταῖς σύνταξαις ποῦ ἐποῖκεν
Ὁ Γουλιάμος πρίγκηπας εἰς τὴν Πελαγονίαν,
Αὐτοῦ καὶ ὅλοι οἱ Ρωμαιοὶ ἔσωσαν εἰς τὸν κάμπον·
Τὸ πρῶτο ἀλάγι, τὸ εἴχασιν, ἦταν οἱ Ἀλλαμάννοι·
Τὸ ἰδεῖν τους ὁ ἐξάκουστος αὐθέντης Καριτάνου,
Ὀλόρθα εἰς αὐτοὺς ὥρμησεν, ἔσκυψαν τὰ κοντάρια·
Τὸν πρῶτον, ὁποῦ ἀπάντησεν, ἔδωκε κονδαρέαν·
Ἦτον αὐτὸς ποῦ τὸν λαλοῦν δοῦκα τῶν Καρεντάνων [3]·
'Σ τὸ στῆθος τὸν ἐδάρεσε γεμάτην κονδαρέαν,
Μὲ τὸ φαρὶ [4] τὸν ἔρριψε 'ς τὴν γῆν ἀποθαμμένον·
Μετ' αὐτὰ ἀπέδειρε ἄλλους δυό, ὁποῦ 'ταν συγγενεῖς του·
Τὸ κοντάρι, τὸ ἐβάσταζεν, ἐγείνη δυὸ κομμάτια·
Εὐθὺς πολλὰ γλήγορα ἔσυρε τὸ σπαθί του,
Καὶ ἄρξετον ὁ πόλεμος μετὰ τοὺς Ἀλλαμάννους·
Καὶ ὅσοι ἔρχονταν ὀμπρός του νὰ τὸν πολεμήσουν,
Ὅλους τοὺς ἐκατέκοπτεν· οὐκ ἔγλυε κανένας.
Καὶ ὡς ἤθελαν οἱ ἕτεροι, ὁποῦ 'σαν μετ' ἐκεῖνον,
Ἀνάρχοι ὅλοι ἐδάλθηκαν, καὶ προθυμιὰν τοῦ ἐκάμαν·
Τοὺς Ἀλλαμάννους ἔσφαξαν, καὶ ἐθανάτωσάν τους.
Εἶδε ὁ σεβαστοκράτορας ἐκεῖθεν, ὅπου ἦτον,

(1) Μίας οὐσίας, d'une même qualité, ou substance.

(2) Δούκαν τὸν λέγουν τ' ὄνομα τὸ ἐπίκλην Καρεντάνον. On en fait ici un nom propre comme si le duc s'appelait le duc de Carentanos. Cette erreur se trouve réparée un peu plus loin. Ulric III, fils de Bernard, était duc de Carinthie et seigneur de Carniole, de l'année 1256 à l'année 1269.

(3) Δοῦκα τῶν Καρεντάνων. On voit qu'ici l'erreur se trouve redressée. Ce n'est plus le duc Carentanos, mais le duc des Carentaniens ou Carinthiens.

(4) Je ne vois pas qu'Ulric ait été présent à cette bataille. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y fut pas tué, puisque la charte par laquelle il déposséda son frère date de l'année 1268. Aucun autre des historiens byzantins ne fournit d'aussi nombreux détails.

les Allemands lâchaient pied et que le découragement commençait à les troubler, il accourut promptement sur le point où se trouvaient les divisions hongroises; il leur ordonna de tirer leurs flèches et s'écria résolument[1] :

« Que la crainte de frapper les Allemands qui sont des nôtres ne vous arrête pas. Déjà je vois que ce dragon de seigneur de Caritena les a tous déconfits. Si vous ne voulez tirer que sur des Français, vous ne parviendrez jamais à les mettre en désordre. Frappez sur le gros de la bataille et tâchez surtout de faire périr les chevaux, afin que les cavaliers tombent avec eux et que nous les abattions avant qu'ils nous détruisent. Qu'importe que les Allemands en souffrent? Il vaut mieux qu'ils périssent seuls que de voir toute notre armée anéantie. »

Les Hongrois suivirent les ordres qui leur étaient donnés et commencèrent à tirer indistinctement sur les Français et sur les Allemands. Les Cumans s'avancèrent en même temps de leur côté et tirèrent sur l'armée française. A quoi bon vous donner des détails superflus? Ils détruisirent tous les chevaux des Français et des Allemands, et abattirent les cavaliers. L'intrépide seigneur de Caritena tomba lui-même avec son cheval. A cette vue, le sébastocrator, qui suivait tous ses mouvements et qui le reconnut, poussa un cri retentissant, accourut vers lui, défendit que personne n'attentât à sa vie et lui dit :

« Seigneur de Caritena, mon frère, avant qu'on ne vous égorge, rendez-vous à moi; je vous jure sur mon âme que vous n'avez rien à craindre. » Il en renouvela le serment sur son épée, et le seigneur de Caritena se rendit.

Lorsque cet intrépide guerrier se fut rendu, on baissa sa bannière à l'endroit où il fut pris. Mais le sébastocrator la releva de sa main et la remit entre les mains d'un homme de sa suite, en lui recommandant de la prendre sous sa garde et de la lui conserver.

Aussitôt que le prince Guillaume s'était aperçu que, dès le commencement de l'attaque impétueuse et meurtrière du seigneur de Caritena contre les Allemands, le sébastocrator avait fait avancer les Hongrois et les Cumans, et leur avait recommandé de tirer particulièrement sur les chevaux, il était accouru lui-même pour porter secours au seigneur de Caritena et empêcher qu'il ne succombât. Mais la multitude des troupes ennemies et l'épaisseur de leurs flèches[2] étaient telles que les chevaux tombaient partout et renversaient les cavaliers. Ainsi dé-

Πῶς οἱ Ἀλλαμάννοι ἐσπάραξαν, καὶ ἐπῆρασι τὸ δεῖλος,
Γοργὸν σπουδαίως ἔδραμεν ὅπου ἦσασιν οἱ Οὖγγροι,
Ὁρίζει τους νὰ σύρνωσιν ἐκεῖ μὲ τὰς σαγίτας,
Καὶ εἶπέ τους ἀπίσκεπα[1]· « Μὴ παρατηρηθῆτε
« Τοὺς Ἀλλαμάννους κἂν ποσῶς, διοῦ ἔνι δικοί μας·
« Ἐπεὶ ὡς βλέπω καὶ θωρῶ, ὁ δράκοντας αὐτῆνος,
« Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, κακὰ τοὺς ὑπαγαίνει·
« Καὶ ἂν θέλετε νὰ σύρνετε μόνον γὰρ εἰς τοὺς Φράγκους,
« Οὐδὲν κατευοδόνετε εἰς ζάλην νὰ ἔλθουσιν·
« Ἀλλὰ ὁμοῦ ὅλοι σύρνατε 'ς τὸν πόλεμον ἀπάνω,
« Νὰ σφάξετε τὰ ἄλογα, ὁποῦ καβαλλικεύουν,
« Νὰ πέσουν οἱ καβαλλαροὶ ἀπάνω ἐκ τὰ φαρία,
« Καὶ εὐθὺς νὰ τοὺς πατάξωμεν, μὴ πρὶν μᾶς θανατώσουν·
« Καὶ ἂς ἀποθάνουν ὁμοῦ μετὰ τοὺς Ἀλλαμάννους·
« Κάλλιον ἂς χαθοῦν μόνοι τους, παρὰ ὅλα τὰ φουσσάτα. »
Καὶ οἱ Οὖγγροι, ὡς ὡρίσθησαν, οὕτως κα' τὸ ἐποῖκαν·
Ἄρχισαν καὶ ἐδόξευαν τοὺς Φράγκους καὶ Ἀλλαμάννους·
Καὶ ἐκ τὴν ἄλλην τὴν μερεὰν ἦλθαν καὶ οἱ Κουμάνοι,
Καὶ ἐδόξευαν ἀμφότεροι τὰ Φράγκικα φουσσάτα·
Τί νὰ σοὶ λέγω τὰ πολλά, καὶ πῶς νὰ τὸ δηλώσω;
Ὅλους τοὺς ἵππους ἔσφαξαν Φράγκων καὶ Ἀλλαμάννων·
Ὅλους εὐθὺς ἐκρέμνισαν, λέγω τοὺς καβαλλάρους·
Καὶ οὕτως ἔπεσε καὶ αὐτὸς ὁ θαυμαστὸς στρατιώτης,
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁμοῦ μὲ τὸ φαρί του.
Τότε ὁ σεβαστοκράτορας εἶδε καὶ ἐγνώρισέ τον·
Στριγγίαν φωνίτζαν ἔσυρε, καὶ ἔδραμεν εἰς αὐτον,
Μὴ σύρῃ εἰς αὐτον πλέον τινάς, ἀπάνω εἰς τὴν ζωήν του·
Λέγει ὁ σεβαστοκράτορας· « Αὐθέντη Καριτένης,
« Μὴ πρὶν σὲ σφάξουν, ἀδελφέ, 'ς ἐμένα παραδώσου·
« Ἀπάνω εἰς τὴν ψυχίτζα μου, δεῖλον κανένα μὴ ἔχῃς. »
Εἰς τὸ σπαθί του ὤμωσε ταῦτα, ἐπαραδόθη.
Ἀφοῦ ἐπαραδόθηκεν ὁ θαυμαστὸς ἐκεῖνος,
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁ ἐξακουστὸς στρατιώτης,
Τὸ φλάμπουρόν του ἔπεσεν ἐκεῖ ὅπου τὸν ἐπιάσαν·
Σεβαστοκράτορας αὐτὸς ἀτός του ἐσήκωσέ το,
Ὀκάτινα τὸ ἔδωκεν ἀπὸ τὴν φαμιλιάν του,
Νὰ τὸ βαστᾷ προσεκτικά, καὶ νὰ τοῦ τὸ φυλάττῃ.
Ὡς εἶδε γὰρ ὁ πρίγκηπας τὴν πονηριάν, τὴν εἶχε
Τότε ὁ σεβαστοκράτορας εἰς τὴν ἀρχὴν τῆς μάχης,
Ὅταν ἐσμίξασιν ὁμοῦ ὁ αὐθέντης Καριτένου
Καὶ οἱ Ἀλλαμάννοι, σὲ λαλῶ, καὶ ἐσφάζονταν ἀλλήλως,
Τὸ πῶς τοὺς Οὔγγρους ὥρθωσεν, ὁμοίως καὶ τοὺς Κουμάνους,
Καὶ εἰς αὐτοὺς ἐδόξευαν, νὰ χάσουν τ' ἄλογά τους,
Εἰς αὐτοὺς ἐκατέβηκεν, ὅπως νὰ τοῦ βοηθήσῃ
Τοῦ αὐθέντου Καρίτενας, νὰ μὴν τὸν ἀποκτείνουν.
Τὸ δὲ τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ καὶ τὸ σαϊτολάσι[2]

(1) Ἀπίσκεπα pour ἀπόσκεπτα, même signification que ἀσκέπτως, sans examen, sans hésiter, en grec ancien.

(2) Τὸ σαϊτολάσι, mot hybride, du latin *sagitta*, et du grec ἔλασις, de ἐλαύνω.

montés et entourés d'ennemis de toutes parts, ne sachant plus que faire, plutôt que de mourir inutilement, il leur fallut, bon gré mal gré, se rendre tous prisonniers aussi bien que le prince lui-même. Les simples soldats seuls échappèrent et arrivèrent dans la Vlachie. Le reste fut tué et dépouillé par l'ennemi.

La bataille terminée et les Francs faits prisonniers, le sébastocrator fit dresser les tentes. Celle de son cantonnement était soutenue par quatre colonnes. Il y entra et convoqua tous les chefs et les principaux de son armée. Il donna ensuite ordre d'amener devant lui le prince Guillaume, le seigneur de Caritena et tous les chevaliers. Il prit honorablement le prince par la main, le salua avec affabilité et le fit asseoir auprès de lui. « Soyez le bienvenu, lui dit-il, mon frère et beau-frère[1]. Depuis longtemps j'avais un désir extrême de vous voir, et ce désir est enfin satisfait. »

Il prit de l'autre main le seigneur de Caritena, et le fit asseoir honorablement de l'autre côté, près de lui. Lorsque tous furent assis, et que la tente fut remplie des chevaliers et des autres chefs, le sébastocrator adressa la parole au prince et lui dit :

« J'en jure par le Christ, prince mon frère et mon beau-frère, vous deviez remercier Dieu et les saints de ce qu'ils ont fait pour vous, en vous rendant, vous et vos parents, maîtres de la Morée, où vous régniez avec gloire. Vous deviez jouir en paix de votre seigneurie, et ne pas chercher à déshériter les autres de leurs biens. Dites-le-moi ici : quel tort ai-je eu à votre égard, quelle injure vous ai-je faite pour que vous marchiez contre moi dans le dessein de me dépouiller de ce qui m'appartient? Mais c'était peu de me faire la guerre, à moi votre voisin, à moi dont vous aviez épousé la sœur; vous avez voulu encore marcher contre le saint empereur mon seigneur, pour vous emparer de sa souveraineté et devenir empereur à sa place. Ouvrez donc aujourd'hui les yeux, et apprenez combien mon souverain est plus puissant que vous et est plus véritablement chrétien; car Dieu, qui règle tout d'après la justice, vous a livrés entre ses mains et soumis à sa volonté; et de même que vous vouliez le dépouiller de sa souveraineté, de même il va vous expulser de la Morée, qui ne vous appartient pas; car c'est lui qui, de père en fils, est le souverain de toute la Romanie. »

Lorsqu'il eut fini ce discours, le prince lui répondit sagement en langue grecque :

« Seigneur sébastocrator et mon beau-frère[2], votre position est sans doute supérieure à la

Ἐσφάξασι τὰ ἄλογα, πίπτουν οἱ καβαλλάροι·
Καὶ ἀφῶν εὑρέθησαν πεζοὶ μέσα εἰς τὰ φουσάτα,
Τὸ τί ποιήσουν οὐκ εἴχασιν, ἂν θέλουν καὶ μὴ θέλουν,
Πρὶν ἀπ θάνουν ἄδικον θάνατον εἰς τὸν κόσμον,
Ὅλοι ἐπαραδόθησαν, καὶ ὁ πρίγκηπας ἀτός του·
Οὐδὲν ἐγλύτωσε τινάς, μόνον πτωχολογία.
Ὅσοι ἐγλυσαν, ἔφυγαν, ἦλθαν εἰς τὴν Βλαχίαν·
Τοὺς δὲ λοιποὺς ἐσκότωσαν, καὶ ἐρρουχολόγησάν τους·
Ἀφοῦ ἔπαυσε ὁ πόλεμος, καὶ ἐπήρασι τοὺς Φράγκους,
Ὁ σεβαστοκράτωρ ὥρισε, καὶ ἔστησαν ταῖς τένταις.
Ἡ τέντα τῆς κατούνας του τέσσερους στύλους εἶχεν·
Ἀφότου τὴν ἐστήσασιν, ἐσέβησαν ἀπέσω·
Ὁρίζει, ἦλθαν οἱ ἄρχοντες, ὅλοι του οἱ κεφαλάδαις·
Ἀπαύτου ὁρίζει, ἤφερασι τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
Τὸν αὐθέντην Καρίτενας, τοὺς καβαλλάρους ὅλους·
Τιμητικὰ ἐπίασε τὸν πρίγκηπα ἐκ τὸ χέρι,
Γλυκεὰ τὸν ἐχαιρέτησε, σιμά του τὸν καθίζει·
« Καλῶς ἦλθες, ἀδελφέ μου, καλῶς ἦλθες, γαμπρέ μου[1]·
« Πολλὰ ἐπεθύμουν νὰ σὲ ἰδῶ, καθὼς σὲ βλέπω τώρα. »
Ἐκ τ' ἄλλο χέρι ἔπιασε τὸν αὐθέντην Καριτένου,
Τιμητικὰ τὸν ἔβαλεν, εἰς τὸ πλευρὸν του ἐκάτζεν·
Ἀφοῦ ἐκάθησαν ὁμοῦ, καὶ ἐγέμισεν ἡ τέντα
Τὸ πλῆθος τῶν καβαλλαριῶν καὶ ὅλων τῶν ἀρχόντων,
Ἄρξε ὁ σεβαστοκράτορας, τὸν πρίγκηπα ὁμιλεῖ·
« Μὰ τὸν Χριστὸν, καλὲ γαμπρὲ, πρίγκηπα, ἀδελφέ μου,
« Πολλὰ ἔπρεπε νὰ εὐχαριστῇς τὸν Θεὸν καὶ τοὺς ἁγίους,
« Ὅταν ἐδῶκεν ὁ Θεὸς ἐσὲ καὶ τῶν γονέων σου,
« Νὰ ἦσθε αὐθένταις τοῦ Μορεῶς, νὰ ἔχετε τὴν δόξαν·
« Ἔπρεπε ν' ἀναπαύεσαι ἐκεῖ εἰς τὴν αὐθεντειάν σου,
« Καὶ νὰ μηδὲν ἐγύρευες ἄλλους νὰ ἀκληρίσῃς.
« Εἰπέ με, τί σὲ ἔπταισα, καὶ τί κακὸν σ' ἐποῖκα,
« Καὶ ἦλθες ἀπάνω εἰς ἐμὲ νὰ πάρῃς τὸ δικόν μου;
« Καὶ πάλιν οὐδὲν σ' ἄρεσε νὰ ἔλθῃς εἰς ἐμένα,
« Ποῦ εἶμαι μ' ἐσένα γείτονας, καὶ ἔχεις τὴν ἀδελφήν μου,
« Ἀλλ' ἦλθες 'ς τὸν αὐθέντην μου, τὸν ἅγιον βασιλέα,
« Νὰ πάρῃς τὸ βασίλειον, νὰ γένῃς βασιλέας.
« Εἰς τοῦτο πρέπει νὰ ἐγροικᾷς, καλὰ νὰ τὸ σκεφθῇς
« Ὅτι εἶναι καλλίων σου καὶ χριστιανὸς 'σ ἀλήθειαν.
« Καὶ ὁ Θεὸς, ποῦ ἐν' κριτὴς, καὶ κρίνει εἰς τὸ δίκαιον,
« Σὲ ἤφερε 'ς τὰς χεῖρας του, ἔχει σε εἰς θέλημά του·
« Καὶ ὥσπερ ἐγύρευσες ἐσὺ ἐκεῖνον ν' ἀκληρίσῃς,
« Σὲ θέλει ἐβγάλει ἐκ τὸν Μορεὰν, ὅπου οὐκ ἔχεις δίκαιον
« Ὅτι ἐκεῖνος ἐν' γονικὸς αὐθέντης Ῥωμανίας. »
Καὶ ὅσον ἀπεπλήρωσεν αὐτὰ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Ὁ πρίγκηπας, ὡς φρόνιμος, ῥωμαῖικα τὸν λέγει·
« Κύρη σεβαστοκράτορα, καὶ γυναικάδελφέ μου[2],

(1) Le prince avait épousé Anne Ange, sa sœur

(2) Γυναικάδελφε, frère de ma femme.

mienne en ce moment, et vous permet de parler avec aisance, car je suis votre prisonnier; mais dussiez-vous me faire mettre à mort sur la place, je ne puis résister à vous dire au moins une partie de la vérité. Il ne convient pas à un homme bien né de se vanter et de déprécier ses ennemis, quand la fortune contraire les a placés dans ses fers, comme moi dans les vôtres. Mais ce qui est plus odieux encore, c'est de blâmer les autres d'une faute dont on est seul coupable. Si j'ai cherché, mon frère, à exhausser mon honneur et à augmenter mes richesses et ma gloire, vous ne devriez que m'en louer, et n'aurais été digne de blâme que si j'eusse attaqué un de mes parents et cherché à dépouiller de leurs biens mon propre sang et les amis de mon sang. Je ne suis qu'un prince, et un faible guerrier, et cependant ce n'est pas contre un de mes parents qu'on m'a vu marcher, mais bien contre un empereur, contre le souverain d'un des États les plus puissants du monde, contre un homme célèbre par son courage entre les guerriers. Il était donc glorieux à moi, simple guerrier, de m'attaquer à un empereur; et d'ailleurs cet empereur est de la race et de la nation grecque, et je n'ai aucune parenté avec lui. Mais vous qui êtes le propre frère du despote, vous ne vous êtes pas contenté de ce que, sur les biens de votre père, il vous abandonnait en toute propriété la Vlachie, cette portion si importante de l'héritage paternel; vous avez voulu, en vous emparant aussi du Despotat, le dépouiller de tout et le laisser pauvre et sans ressource. Vous avez commis un crime plus grand encore: c'était peu que de l'attaquer seul, quoique voisin et allié, ainsi que cela arrive dans le monde; vous êtes accouru vers l'empereur, ce puissant souverain que vous connaissiez pour son ennemi personnel; vous avez sollicité son alliance, et en avez obtenu des forces considérables, afin d'accabler entièrement votre frère et de le dépouiller. Il ne vous sied nullement, mon frère, et c'est même une honte pour vous, de profiter de ce moment où la fortune contraire des combats m'a fait tomber entre vos mains et rendu votre prisonnier, pour me faire ici, devant tant de personnages nobles, les reproches les plus durs et les plus injustes, et de vous décharger de vos propres fautes pour les rejeter sur moi qui n'en suis pas coupable. »

A ce discours du prince, à cette manifestation de fierté avec laquelle lui répondait un prisonnier assez imprudent pour oublier les fers qu'il portait, le sébastocrator s'enflamma de la plus vive indignation, et s'il n'eût été en présence de plusieurs personnages nobles, francs et grecs, il se fût sans doute, dans son courroux, porté à

« Πολλὰ ἔχεις τὴν προτίμησιν μεγάλην ἀπὸ μένα
« Ὀρεκτικὰ τοῦ νὰ λαλῇς, διοῦ εἶμαι εἰς φυλακήν σου·
« Ἀμμὴ εἰς τόσο ἂν ἔμελλα 'ς τὸν τόπον ν' ἀποθάνω,
« Οὐ μὴν ἀφήσω μὴν εἰπῶ μέρος ἐκ τὴν ἀλήθειαν.
« Οὐ πρέπει τῶν εὐγενικῶν ἀνθρώπων νὰ καυχῶνται,
« Οὔτε νὰ ψέγουσιν ἐχθρὸν, καὶ φέρει τον ἡ τύχη
« Νὰ τὸν κρατοῦν εἰς φυλακὴν, ὡσὰν κρατεῖς ἐμένα·
« Καὶ πάλι ἄλλο χειρότερον, νὰ ψέγῃ ἄλλον εἰς πρᾶγμα,
« Τὸ ἔχει ἐκεῖνος εἰς αἰτίαν, καὶ ἔνι καταπιασμένος.
« Ἐγὼ, ἀδελφὲ, ἂν ἐγύρευα ν' αὐξήσω τὴν τιμήν μου,
« Τὸν πλοῦτον, καὶ τὴν δόξαν μου, πρέπει νὰ μ' ἐπαινῇς·
« Μόνον μὴν ἦναι ἄδικον νὰ πέρνω συγγενῆ μου,
« Νὰ ἀκληρῶ τὴν σάρκα μου, τοὺς σαρκικούς μου φίλους.
« Αὐτὸς ἐγὼ εἶμαι πρίγκιπα, ἕνας μικρὸς στρατιώτης,
« Καὶ ἴδετε με, οὐκ ἔδραμα ἀπάνω εἰς συγγενῆ μου,
« Ἀλλ' ἔδραμα εἰς βασιλεὰ, ποῦ εἶναι αὐθέντης μέγας,
« Ποῦ ἔχει κράτος, αὐθεντειὰν μεγάλην εἰς τὸν κόσμον·
« Εἶναι εἰς ἀνδριὰν ἐξάκουστος ἀνθρώπων τῶν στρατιώτων·
« Καὶ εἶναι τιμή μου καὶ ἔπαινος νὰ πιάνωμαι μετ' αὐτον·
« Διοῦ αὐτὸς ἔν' βασιλεὺς, καὶ ἐγὼ μικρὸς στρατιώτης·
« Καὶ πάλιν εἶναι ἐκ τῆς φυλῆς, τοῦ γένους τῶν Ῥωμαίων,
« Καὶ οὐ μετέχω μετ' αὐτὸν συγγένειαν καμμίαν·
« Σὺ δὲ, ὁποῦ εὑρίσκεσαι αὐτάδελφος δεσπότου,
« Μὲ τέτοιον τρόπον καὶ ὁρμὴν, ὡσὰν ἐσὺ ηὑρες,
« Οὐδὲν ἀρκεῖ τὸ σ' ἔδωκεν ἀπὸ τὸ γονικόν του,
« Νὰ τὸ κρατῇς εἰς αὐθεντειὰν τὸν τόπον ποῦ σ' ἐδῶκεν,
« Ἤγουν τὸν τόπον τῆς Βλαχιᾶς, ποῦ εἶναι κάλλιον μέρος,
« Ἀλλ' ἐβουλήθης παντελῶς νὰ τοῦ τὰ ἀκληρώσῃς,
« Νὰ πάρῃς ἐκεῖνο, τὸ κρατεῖ, ὅλον τὸ Δεσποτάτον,
« Καὶ αὐτὸς νὰ ἔνι τζάγδαρος, ἔρημος εἰς τὸν κόσμον.
« Ἔπεκες καὶ ἄλλο πλειότερον, μεγάλην ἁμαρτίαν·
« Διότι οὐδὲν ὑπέμεινες νὰ μάχεσαι μετ' αὐτον,
« Ὡς συγγενὴς καὶ γείτονας, ὡς τὸ ἔχει γὰρ ὁ κόσμος,
« Ἀλλ' ἔδραμες 'ς τὸν βασιλεὰ, ποῦ εἶναι αὐθέντης μέγας,
« (Διοῦ τὸν εἶχε ἀντίδικον, καὶ ὠχθρεύετον μετ' αὐτον·)
« Τοῦ νὰ σὲ δώσῃ συμμαχίαν καὶ δύναμιν φουσάτου,
« Νὰ τὸν βυθίσῃς παντελῶς, καὶ νὰ τὸν ἀκληρίσῃς.
« Καὶ οὐδὲν πρέπει, ἀδελφὲ, οὐδὲ τιμή σου ἔνι,
« Διοῦ μὲ ἦφερε ἡ ἁμαρτιὰ καὶ ἡ τύχη τῆς στρατείας,
« Καὶ ἔπεσα εἰς χεῖράς σου, καὶ εἶμαι εἰς φυλακήν σου,
« Νὰ μ' ὀνειδίζῃς ἄσχημα, ἀδίκως, παρὰ λόγον
« Ἐδῶ εἰς τόσα πρόσωπα εὐγενικῶν ἀνθρώπων,
« Νὰ ἐκδύνεσαι τὰ πράγματα καὶ ταῖς ὑποθέσαις σου
« Καὶ βάνῃς ταις ἀπάνω μου, τὸ οὐδὲν 'ς ἐμὲ τυχαίνει. »
Ὡς ἤκουσε σεβαστοκράτορας τοῦ πρίγκιπος τοὺς λόγους,
Τὸ πῶς τὸν ἀποκρίθηκε μ' ἀλαζονειὰν μεγάλην,
Καὶ οὐκ ἐδιακρίθηκε, διοῦ ἔνι εἰς φυλακήν του,
Μεγάλως τὸ ἐβαρύνθηκε, σφόδρα τὸ ἐλυπήθη·

quelque acte déshonorant pour le prince; mais quand ces hommes nobles s'aperçurent du changement de la physionomie du sébastocrator et de son courroux prêt à éclater, ils cherchèrent par de bonnes paroles et par de douces manières à calmer son indignation, et ils parvinrent enfin à les concilier.

Le sébastocrator se reposa dans la Pélagonie avec toute son armée. Il consacra deux jours à enterrer les morts et à soigner les blessés; il se mit ensuite en route avec son armée pour se rendre à Constantinople, où était l'empereur. Il emmena aussi honorablement avec lui le prince, qui chevauchait à ses côtés et couchait dans le même lit que lui[1]. Arrivés à Constantinople, le sébastocrator prit le prince Guillaume par la main et entra avec lui au palais. L'empereur était assis sur son trône, au milieu de tous ses jeunes seigneurs qui l'environnaient de toutes parts. Le prince se jeta d'abord aux genoux de l'empereur pour le saluer; mais celui-ci, en homme sage et noble, le prit par la main et le releva. « Que le prince de la Morée, » dit-il, et tous ses compagnons soient les bienvenus ici! » Il le fit asseoir quelques instants, et, d'après son ordre, on le conduisit ensuite avec beaucoup d'honneur dans sa prison. On plaça dans la même prison le seigneur de Caritena et tous les bannerets, afin qu'en vivant réunis ils se consolassent mutuellement.

Après une semaine d'emprisonnement, l'empereur fit amener le prince, avec les chevaliers de sa suite, dans son palais[2], et adressant la parole au prince, il lui dit :

« Prince, vous le voyez de vos propres yeux, vous voilà entre mes mains et dans mes fers. Je puis à mon gré vous délivrer ou vous faire mourir. Soyez bien convaincu que lors même que vous seriez en personne dans la Morée, où vous régniez, vous ne pourriez soutenir longtemps cette guerre que vous avez commencée contre moi, et qu'avant peu de temps, en vous attaquant par terre et par mer, je vous aurais expulsé de la Morée et aurais repris un pays qui m'appartient par droit d'héritage. Si donc, profitant moi-même de ce moment où, vous et tous les seigneurs qui vous ont accompagné, vous êtes mes prisonniers, je voulais envoyer

Πολλὰ γὰρ ἐθυμώθηκε 'ς τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον·
Ἂν ἔλειπαν, δι' ἀφορμὴν τῶν εὐγενῶν ἀνθρώπων,
Ὁποῦ εὑρίσκονταν ἐκεῖ, Φράγκων τε καὶ Ρωμαίων,
Εἰπεῖν καὶ πράξειν ἤθελε τοῦ πρίγκιπα ἀσχημίαν·
Ἀλλ' ὡς εἶδαν οἱ εὐγενεῖς, ποῦ ἦσαν ἐκεῖ μετ' αὐτους,
Τὴν πρόσοψιν καὶ τὸν θυμὸν τοῦ σεβαστοκράτορου,
Ἐδιάβησαν μὲ λόγια, μὲ τρόπους καλωσύνης,
Καὶ ἐπράϋναν τὴν χόλωσιν, καὶ ἔβαλάν τους 'ς ἀγάπην.
Ἀφότου ἀναπαύθησαν εἰς τὴν Πελαγονίαν,
Λέγω, σεβαστοκράτορας με τὰ φουσάτα του ὅλα,
Ἡμέραις δύο ἔπηκαν νὰ θάψουν τοὺς νεκρούς τους.
Νὰ θερακεύσουν τὰς πληγὰς, ὅσ' ἦσαν λαβωμένοι,
Ὥρθωσε τὰ φουσάτα του, κινάει νὰ ὑπαγένη
Εἰς τὴν Κωνσταντινόπολιν, ὅπου ἦταν ὁ βασιλέας·
Ἐπῆρε καὶ τὸν πρίγκιπα τιμητικὰ μετ' αὐτον·
Σιμά του ἐκαβαλλίκευε, μετ' αὐτον ἐκοιμᾶτον·
Καὶ τόσον ὡδηγεύσασιν, ἔσωσαν εἰς τὴν Πόλιν·
Καὶ ἀφότου ἀποσώσασιν, ἐπέζευσαν ἐκεῖσε·
Ἐπῆρε ὁ σεβαστοκράτορας τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον,
Ἀπαὶ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, εἰς τὸ παλάτι ἐσῶσαν.
Ὁ βασιλεὺς ἐκάθετον ἀπάνω εἰς τὸ θρονίν του·
Τουγύρου τ' ἀρχοντόπουλα, καὶ ὁ βασιλεὺς ἐν μέσῳ·
Ὁ πρίγκιπας γονατιστὰ τὸν βασιλέα προσκύνα·
Καὶ ὁ βασιλεὺς, ὡς γνωστικὸς καὶ εὐγενὴς, ὁποῦ ἦτον,
Ἀπαὶ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, καὶ ἀπάνω τὸν σηκόνει·
« Καλῶς ἦλθες ὁ πρίγκιπας μετὰ τῆς συντροφιᾶς σου. »
Ὥρισε καὶ ἐκάθησεν ἐκεῖ μικρὸν μετ' αὐτον·
Ἀπαὐτου ὁρίζει ὁ βασιλεὺς, ἐπῆράν τον ἀπέκει,
'Σ τὴν φυλακὴν τὸν ἔβαλαν μετὰ τιμῆς μεγάλης.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας καὶ ὅλοι οἱ φλαμπουριάροι
Ἐκεῖ μετὰ τοῦ πρίγκιπος τοὺς ἔβαλαν νὰ ἦναι,
Νὰ ἔχουσιν ὁμόνοιαν, καὶ νὰ παρηγοροῦνται
'Σ τὴν φυλακὴν ὅπου ἦσασιν ἔσω τοῦ βασιλέως.
Καὶ ὡς ἔπηκε 'ς τὴν φυλακὴν αὔτην τὴν ἑβδομάδα,
Ὥρισεν γὰρ ὁ βασιλεὺς, τὸν πρίγκιπα ἠφέραν,
Ὁμοίως τοὺς καβαλλαρέους, ὁποῦ ἦσασι μ' ἐκεῖνον,
Ἐκεῖ ὅπου 'τον ὁ βασιλεὺς ἀπάνω 'ς τὸ παλάτι[2],
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκιπα ὁ βασιλεὺς ἀτός του·
« Πρίγκιπα, ἰδοὺ θεωρεῖς, ἀτός σου τὸ ἐβλέπεις,
« Πῶς εἶσαι εἰς τὴν φυλακὴν, ἔχω σε 'ς ἐξουσίαν μου,
« Ἂν θέλω νὰ 'λευθερωθῇς, ἂν θέλω ν' ἀποθάνῃς·
« Καὶ λέγω σε εἰς πληροφορίαν, καὶ μὴ τὸ ἀπιστήσῃς·
« Ἂν ἦσουν γὰρ εἰς τὸν Μορέαν, ἐκεῖ ὅπου ἦσουν αὐθέντης,
« Νὰ εἶχες μάχην μετ' ἐμὲ, ὡσὰν τὸ ἐπιχειρίσθης,
« Οὐδὲν ἠμπόρεις ἐκ μακροῦ μὲ ἐμὲ νὰ ὑπομείνῃς,
« Νὰ μὴ σ' ἐξέβαλλα ἀπ' ἐκεῖ τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης,
« Νὰ ἐπῆρα ἐγὼ τὸν τόπον μου, ποῦ ἔνι γονικόν μου·
« Λοιπὸν ἐπὴν εὑρίσκεσαι ἐδῶ 'ς τὴν φυλακήν μου,

(1) Usage des anciens chevaliers qui s'est perpétué jusqu'au seizième siècle.

(2) Le texte dit : ἀπάνω 'ς τὸ παλάτι, en haut dans le palais. La prison était sans doute dans une sorte de caveau du même palais, conformément aux coutumes du moyen-âge, mais non à Constantinople.

une armée contre la Morée, en expédiant une partie de mes forces par mer à bord de mes galères, et le reste par terre, combien ne me serait-il pas facile de m'emparer de votre pays dépourvu de troupes et de vous l'enlever? Mais puisque vos aïeux ont dépensé des sommes considérables pour conquérir la Morée que vous tenez d'eux, je vous engage, prince, plutôt que de perdre le fruit de tous ces sacrifices et d'être entièrement dépouillé de vos biens, à prendre dans mes trésors, vous et les chevaliers qui vous accompagnent, tout l'argent que je veux bien vous offrir, comme compensation. Vous recouvrerez alors votre liberté, et pourrez, de cet argent, acheter en France de nouvelles terres, pour les posséder à perpétuité vous et vos enfants; mais laissez-moi la Morée qui m'appartient, et quittez ce pays; car si j'étais assez imprudent pour vous délivrer de votre prison et vous laisser établir en Morée, comme vous étiez établis auparavant, vous ne sauriez jamais rester en paix, ni vous, ni vos enfants, et vous ne pourriez consentir à manger tranquillement votre pain[1]. »

Lorsque le prince eut entendu ces paroles[2], il se recueillit un instant pour répondre avec plus de mesure. Prenant alors la parole après l'empereur, il lui dit :

« Despote, saint empereur, je prie ta puissance[3] de vouloir bien excuser la réponse que je vais te faire comme étranger et homme ignorant que je suis. Tu m'ordonnes[4] de te rendre le pays et la souveraineté que j'ai dans la Morée, et d'accepter, moi et mes compagnons ici présents, une partie de tes trésors, pour retourner en France, y acheter des terres et nous y reposer; je te répondrai en peu de mots sur ce que je puis faire, et cette réponse sera la vérité tout entière. Dusses-tu me retenir cinquante-cinq ans[5], tu n'obtiendras rien autre chose de moi que ce que je vais te dire. Le pays de la Morée, seigneur, n'était ni la propriété de mon père, ni celle de mon grand'père, et elle ne m'appartient pas en propre à moi-même, de manière qu'il me soit permis de la céder ou de la rendre. Ce pays a été conquis par l'épée de ces nobles hommes qui vinrent de France en Morée avec mon père, comme amis et compagnons d'armes. Ils se sont ensuite partagé les terres, la balance à la main, et chacun a ob-

« Ἐσὺ καὶ ὅλος ὁ λαός, ποῦ ἔνι ἐδῶ μ' ἐσένα,
« Ἂν θέλω ἄρτι νὰ ἔστειλα φουσάτα γὰρ ἐκεῖσε,
« Νὰ στείλω μὲ τὰ κάτεργα νὰ πάσιν διὰ θαλάσσης,
« Ἀπαύτου πάλι ἐκ τὴν στερεάν, τῆς γῆς διὰ νὰ πᾶσιν,
« Ἐπεὶ ἔνι ὁ τόπος σου γυμνὸς ἀπὸ φουσάτα,
« Νὰ τὸν ἐπάρουν εὔκολα, ἐσὺ νὰ τόνε χάσῃς·
« Ἐν τούτῳ λέγω, πρίγκηπα, καὶ συμβουλεύομαί σε,
« Διοῦ οἱ γονεῖς σου ἐκόπιασαν, καὶ ἐξώδιασαν λογάριν,
« Διὰ νὰ κερδήσουν τὸν Μορέαν, καὶ σὺ γὰρ ἀπ' ἐκείνους,
« Παρεῦ νὰ χάσῃς τὰ κρατεῖς, νά ᾖσαι ἀκληρημένος,
« Ἔπαρε ἐκ τὸ λογάριν μου (πολὺ νὰ σὲ χαρίσω)
« Ἐσὺ καὶ οἱ καβαλλάροι σου, ὁποῦ 'ναι μετ' ἐσένα,
« Νὰ σᾶς ἐβγάλω ἀπὸ 'δῶ, νὰ σᾶς ἐλευθερώσω·
« Καὶ σύρτε, ἀγοράσετε χώραις εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Νὰ ἔχετε παντοτεινὰ ἐσεῖς καὶ τὰ παιδιά σας·
« Ἐπεὶ ἂν σᾶς ἐξέβαλλα ἐδῶ ἐκ τὴν φυλακήν μου,
« Νὰ ᾖσθε πάλιν 'ς τὸν Μορέαν, καθὼς ἦσθε καὶ πρῶτα,
« Ποτέ σας νὰ μὴν ἔχετε ἐσεῖς καὶ τὰ παιδιά σας
« Εἰρήνην οὔτε ἀνάπαυσιν νὰ φᾶτε τὸ ψωμί σας[1]. »
Ὁ πρίγκηπας γὰρ ἤκουσε τοῦ βασιλέως τοὺς λόγους[2],
Ἐσκέπασε ν' ἀποκριθῇ, ὅπως μὴ ἔχῃ σφάλει.
Καὶ εἶπε καὶ ἐπλήρωσε τὰ ἐλάλει ὁ βασιλέας·
Ἄρξετο πάλε ὁ πρίγκηπας νὰ λέγῃ πρὸς ἐκεῖνον·

« Δέσποτα, ἅγιε βασιλεῦ, τὸ κράτος σου δέομαι[3],
« Ὡς ἄνθρωπος ξενωτικὸς καὶ ἀπαίδευτος ποῦ εἶμαι,
« Νὰ ἔχω τὴν συμπάθειον ἀπόκρισιν νὰ δώσω.
« Ἀφοῦ ὁρίζει, δέσποτα, τὸ κράτος τῆς βασιλείας σου[4],
« Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειάν, ὁποῦ ἔχω εἰς τὸν Μορέαν,
« Νὰ σὲ τὰ δώσω, αὐθέντη μου, λογάρι νὰ μὲ δώσῃς,
« Ἐμὲ καὶ τῶν συντρόφων μου, ποῦ ἔνι μετ' ἐμένα,
« Καὶ ἡμεῖς νὰ ὑπαγένωμεν ἐκεῖσε εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Καὶ τόπους ν' ἀγοράσωμεν, νὰ μένωμεν εἰς αὔτους,
« Τὸ δύναμαι ν' ἀποκριθῶ, δύναμαι καὶ νὰ πράξω·
« Θέλω ποιήσει ἀπόκρισιν, καὶ δέξου το εἰς ἀλήθειαν·
« Ἐπεὶ ἂν μὲ κρατῇς 'ς τὴν φυλακὴν πενήντα πέντε χρόνους[5],
« Ποτὲ ἀπ' ἐμὲ οὐκ ἠμπορεῖς νὰ ἔχῃς ἄλλο πρᾶγμα·
« Μόνον τοῦτο ὁποῦ δύναμαι λέγω τῆς βασιλείας σου.
« Ὁ τόπος γάρ, αὐθέντη μου, ἐκεῖνος τοῦ Μορέως,
« Οὐδὲν τὸ ἔχω γονικόν, οὔτε παπουδικόν μου,
« Τοῦ νὰ τὸν ἔχω εἰς ἐξουσίαν, νὰ δώσω, νὰ χαρίσω.
« Τὸν τόπον ἐκερδήσασιν οἱ εὐγενεῖς ἐκεῖνοι,
« Ποῦ ἦλθασιν ἐκ τὴν Φραγκίαν ἐκεῖ εἰς τὸν Μορέαν
« Ὁμοῦ μὲ τὸν πατέρα μου, ὡς φίλοι καὶ σύντροφοι.
« Μὲ τὸ σπαθὶν ἐκέρδησαν τὸν τόπον τοῦ Μορέως,
« Καὶ οὕτως τὸν ἐμοίρασαν ἀλλήλως μὲ τὸ ζύγι·
« Τοῦ καθενὸς ἐδώκασι πρὸς τὴν οὐσίαν, τὴν εἶχεν,

(1) Traduction littérale de νὰ φᾶτε τὸ ψωμί σας.

(2) Cet entretien ne put avoir lieu que deux ans après sa défaite dans la Pélagonie, car ce ne fut qu'en 1261 que Michel Paléologue chassa les Francs de Constantinople.

(3) Formule de la cour Byzantine.

(4) Mot à mot, la puissance de ta souveraineté m'ordonne.

(5) Traduction littérale.

tenu une part proportionnée à sa puissance. Cette répartition faite, ils ont choisi et désigné mon père comme l'homme le plus sage et le plus honoré, pour être chef sur eux tous[1]. Mais ils ont établi en même temps des conventions et des chartes dressées par écrit[2], et d'après lesquelles il ne pouvait à lui seul[3] rester maître de rien faire au monde, et il devait suivre le conseil et la volonté de tous ses compagnons[4]. Ainsi donc, seigneur, tu vois bien que, de ce que mes ancêtres ont contribué à conquérir ce pays par leur épée, il ne s'ensuit pas que j'aie le pouvoir de rien céder des pays que je gouverne[5], attendu que la charte de la conquête s'y oppose. Mais d'après les usages reçus entre les chevaliers, et relatifs aux prison-

« Καὶ μετὰ ταῦτα ἔκλεξαν ἀμφότερως οἱ πάντες
« Ὡς ἄνθρωπον φρονιμώτερον καὶ τιμιώτερόν τους,
« Καὶ ἔπηκαν τὸν πατέρα μου ὡς ἀρχηγὸν εἰς ὅλους [1].
« Μὲ συμφωνίαις, στοιχήματα, τὰ ἔβαλασιν ἐγγράφως [2],
« Νὰ μὴ ἔχῃ δύναμιν κἀμμιὰν νὰ μένῃ μοναξός του [3],
« Οὔτε νὰ κάμνῃ τίποτε πρᾶγμα γὰρ εἰς τὸν κόσμον
« Ἄνευ βουλῆς καὶ θέλημα ὅλων του τῶν συντρόφων [4].
« Λοιπόν, αὐθέντη, βασιλεῦ, ἐγὼ ἐξουσίαν οὐκ ἔχω
« Νὰ δώσω πρᾶγμα τίποτε ἐκ τὸν τόπον ὁποῦ ἔχω
« (Διοῦ τὸν ἐκερδήσασι μὲ τὸ σπαθὶ οἱ γονεῖς μας)
« Πρὸς τὰ συνήθια τὰ ἔχομεν [5], τὰ ἐπῆκαν ἀμφοτέρως.
« Ἀλλά, ὡς ἔν' συνήθειον, τὸ ἔχουν οἱ στρατιῶται,

(1) Ὡς ἀρχηγὸν εἰς ὅλους. Jamais le droit de souveraineté féodale n'a été analysé dans aucun auteur avec plus de clarté et de vérité que notre chroniqueur ne le fait analyser ici par le souverain de la Morée.

(2) Voici la véritable charte du pays, le contrat social qui lie la société nouvelle.

(3) Νὰ μένῃ μοναξός του, il ne pourrait rester seul, posséder le pouvoir absolu.

(4) C'est ainsi que se sont établies toutes les souverainetés dans les pays conquis; c'est ainsi que les Francs s'organisèrent dans la Gaule, les Visigoths en Espagne, les Saxons et plus tard les Normands en Angleterre, et les Francs à Jérusalem. Le plus récent de ces établissements d'un peuple conquérant est celui dont il est question dans cette chronique. Voilà pourquoi des vérités, défigurées dans des temps éloignés de nous, s'y présentent d'une manière si claire, dans une conquête qui ne date que du treizième siècle, c'est-à-dire deux siècles après l'établissement des Normands en Angleterre.

(5) Analyse parfaite des pouvoirs souverains dans les états où la souveraineté s'est conservée parmi la race conquérante. Dans l'origine, le chef ne pouvait porter atteinte à l'intégrité de la conquête sans la permission de ses compagnons, ou plutôt de cette espèce d'état-major qui composait la tête de l'armée, le reste des soldats étant tiré d'hommes de la terre des fiefs, ou de stipendiés. A cet état-major se joignirent plus tard, comme autorité influente, les aumôniers de l'armée, devenus prélats ou évêques; et c'est ce corps toujours souverain, toujours agissant, qui depuis a formé les parlements. En Sicile, l'ancien parlement avait même retenu jusqu'aux noms qui démontraient son origine, et il se composait d'abord d'un *Braccio militare* ou *baronale*, classe militaire, et *Braccio ecclesiastico*, classe ecclésiastique, auxquels vint se joindre plus tard le *Braccio domaniale*, classe d'hommes du domaine. Ce qui s'est passé en Sicile à l'époque de la conquête normande, a trop d'affinité avec ce qui est raconté dans cette chronique pour qu'il ne soit pas utile de le rapporter ici d'après ce que j'en ai dit ailleurs en 1820:

« L'établissement de l'ancien parlement sicilien sur les mêmes bases que les autres parlements des monarchies dites constitutionnelles doit son origine à la même cause, c'est-à-dire à la conquête et à l'établissement du pouvoir féodal.

« Lorsque, dans l'année 1060, les barons normands, conduits par Roger, fils de Tancrède de Haute-Ville et frère de Robert Guiscard, conquérant de Naples, eurent chassé les Sarrazins de la Sicile et se furent substitués à la jouissance de toutes les propriétés des vaincus, deux difficultés se présentèrent dans le maintien de leur nouvelle propriété: il leur fallait d'abord se mettre en état de résister au peuple sicilien asservi, et se prémunir ensuite contre les prétentions, soit de leur chef, soit des officiers les plus puissants de leur parti. De là la nécessité d'une réunion fréquente de ces barons, composant en quelque sorte l'état-major de l'armée victorieuse. Cette assemblée, destinée seulement à la protection de l'armée, était la seule qui existât dans le principe.

« L'influence extraordinaire du clergé catholique, les prétentions exorbitantes des papes, la part active qu'ils prenaient à toutes les affaires, la présence continuelle des missionnaires et prédicateurs au milieu des camps, firent bientôt appeler les évêques et les abbés aux délibérations; et rien ne put se décider sans l'assistance de cette partie ecclésiastique de l'assemblée.

« Lorsque toutes les mesures de sécurité avaient été discutées et convenues, il ne restait plus pour les mettre à exécution qu'à lever sur les sujets les sommes nécessaires; ce qui s'opérait dans les villes libres par le ministère du magistrat nommé par les habitants, et partout ailleurs à l'aide de l'officier ou agent particulier de chaque propriétaire.

« Quand il fallait entreprendre une guerre, établir des châteaux-forts, construire des routes, fournir en un mot à tous les besoins de l'armée d'occupation, les sujets payaient de leur bourse sans être admis à examiner la validité ou la nécessité des demandes

« Cependant les barons, de temps en temps, dans l'in-

niers de guerre, nous t'offrons pour notre rançon des perpres[1] et de l'argent. Daigne proportionner ta demande aux moyens de chacun de nous, afin que nous puissions nous racheter et sortir de prison. Si tu acceptes notre offre, seigneur et saint empereur, chacun fera tous ses efforts pour te donner ce qu'il possède. Si tu ne veux pas accéder à cette proposition, tu nous tiens dans les fers, fais de nous ce que tu voudras. »

A ce discours l'empereur s'enflamma de courroux, et dit au prince avec indignation :

« Prince, vous prouvez bien ici que vous êtes un Franc ; vous avez tout l'orgueil qu'on reconnaît en eux. C'est cet orgueil qui a fini par les perdre, et qui a hâté leur complète destruction ; c'est ce même orgueil qui vous a amené vous-même dans cette prison et vous a livré entre mes mains. Je vous jure comme empereur, et tenez cela comme bien certain, que jamais vous ne sortirez d'ici pour de l'argent. Jamais, pour prix de votre délivrance, je n'accepterai de rançon pécuniaire. »

L'empereur le fit alors saisir et reconduire dans sa prison. Tous ceux qui étaient présents, les Francs aussi bien que les Grecs chargés de sa garde, manifestèrent au prince leur mécontentement de son orgueil et on le mena en prison. Il y resta trois ans avec les siens, faisant toujours tous ses efforts pour être mis à rançon.

Quand tous virent enfin qu'ils ne pourraient jamais sortir de prison et obtenir leur liberté par une rançon pécuniaire, le prince, du consentement du seigneur de Caritena et des autres bannerets, convint avec l'empereur de lui rendre, pour prix de leur liberté à tous, la forteresse de Monembasia, celle du Vieux-Magne, et la belle forteresse de Mesithra[2], sous la condition de pouvoir sortir de sa prison avec

« Τὸν πιάσουσιν εἰς πόλεμον καὶ φυλακίσουσί τον,
« Μὲ πέρπιρα[1] καὶ χρήματα ἐξαγοράζουσί τον,
« Ἂς τὸ διακρίνῃ, αὐθέντη μου, τὸ κράτος τῆς βασιλειᾶς σου,
« Πρὸς τὴν οὐσίαν τοῦ καθενὸς ὁποῦ εὑρέθην ἐνταῦθα,
« Νὰ δώσῃ, νὰ ἐξαγορασθῇ, ἐκ τὴν φυλακὴν νὰ ἔβγῃ·
« Καὶ ἂν θέλῃς τοῦτο, δέσποτα, ἅγιε βασιλέα,
« Νὰ βιασθοῦμεν ὁ καθεὶς τὸ δύναται καὶ σώζει·
« Εἶτα καὶ οὐδὲν σὲ φαίνεται, τοῦτο διὰ νὰ πιάσῃς,
« Ἐδῶ μᾶς ἔχεις εἰς φυλακήν, καὶ ποῖσε, ὡς κελεύεις. »
Ἀκούσας ταῦτα ὁ βασιλεὺς, μεγάλως ἐθυμώθη
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκιππα μετὰ θυμὸν μεγάλον·
« Πρίγκιππα, φαίνεται καλὰ, ὅτι Φράγκος ὑπάρχεις·
« Ἐπεὶ ἔχεις τὴν ἀλαζονείαν, τὴν ἔχουσιν οἱ Φράγκοι·
« Διὸ τοὺς Φράγκους πάντοτε ἡ ἀλαζονειά τοὺς χάνει,
« Καὶ φέρνει τους 'ς ἀπώλειαν ἀπαὶ τὸν λογισμόν τους·
« Ὡσὰν καὶ ἐσένα ἤφερεν ἐδῶ ἡ ἀλαζονειά σου,
« Καὶ ἦλθες εἰς τὰς χεῖρας μου ἐδῶ εἰς τὴν φυλακήν μου.
« Καὶ ἐγὼ σ' ὀμνύω, ὡς βασιλεὺς, κράτει το εἰς ἀλήθειαν,
« Ὅτι ποτέ σου μὴ ἐβγῇς ἐδῶθεν διὰ δηνάρια,
« Νὰ πουληθῇς διὰ χρήματα, νὰ ἐβγῇς διὰ λογάριν. »
Ὥρισε αὐθὺς ὁ βασιλεὺς, καὶ ἁρπάξαν τον ἐκεῖθε,
Ἐκεῖ τὸν ἐδιαβάσασι, 'ς τὴν φυλακὴν ὅπου ἦτον.
Τὸ ἀκούσουσι τὸν βασιλέα ὅσοι ἔστεκαν ὀμπρός του,
Οἱ Φράγκοι γὰρ καὶ οἱ Ρωμαῖοι, ὁποῦ τὸν ἐφυλάγαν,
Ἁρπάξασι τὸν πρίγκιπα ὡσὰν μὲ ἀλαζονείαν.
Τρεῖς χρόνους ἐπῆκεν ἐκεῖ μὲ ὅλους τοὺς ἐδικούς του,
Βιαζόμενος ν' ἀγορασθῇ μ' ὑπέρπυρα, λογάριν.
Ἀφοῦ εἶδε καὶ ἐγνώρισεν αὐτὸς καὶ οἱ ἐδικοί του,
Ὅτι ποτὲ διὰ πέρπιρα, οὔτε διὰ λογάριν
Οὐδὲν τοὺς δίδει ἐλευθεριὰν, ἐκ τὴν φυλακὴν να ἔβγουν,
Μὲ τὴν βουλὴν καὶ θέλημα αὐθέντου Καριτένου,
Καὶ τῶν λοιπῶν φλαμπουραρῶν ἐσυμβιβάσθη οὕτως·
Νὰ δώσουσι τοῦ βασιλέως διὰ τὴν ἐλευθεριάν τους
Τὸ κάστρον τῆς Μονεβασιᾶς καὶ τῆς παλαιᾶς Μάνης,
Τὸ τρίτον καὶ ἐμμορφότερον, τοῦ Μαζιθρᾶ τὸ κάστρον[2]
Μὲ οὕτον τρόπον καὶ συμφωνίαν, νὰ ἔβγῃ μὲ τὸν λαόν του,

térêt de leur domaine, et le roi dans l'intérêt du domaine royal, faisaient venir devant eux quelques-uns de ces hommes du sol et de ces magistrats urbains, pour les questionner sur la manière la plus convenable de lever des impôts sur eux-mêmes sans s'appauvrir. Par degrés, quand ces demandes devinrent plus fréquentes, que les vaincus furent accoutumés à contempler leurs maîtres de plus près, que l'extension des cités et du commerce eut donné plus d'indépendance aux bourgeois, ces hommes mandés devant l'assemblée hasardèrent quelques observations sur l'énormité des taxes ; ils firent quelques stipulations ; ils profitèrent des besoins pressants des barons pour obtenir quelques concessions avantageuses à eux et aux leurs. Peu à peu l'habitude fut convertie en droit, et aux deux premières classes de l'assemblée vint s'en joindre une troisième qui entra en partage de toutes ses délibérations. »

(1) Πέρπιρα. (Voyez Ducange : *Gloss. ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, au mot *hyperperum* ; et le même : *Dissertatio de imperatorum Constantinopolitarum nummis*. C'était une monnaie d'or qui s'appelait des différents noms de hyperperum, hypperus, perpera, perperum, perparus et perpra. Elle se trouve plusieurs fois désignée dans le traité de mariage entre Ferrand, fils du roi de Majorque, et Isabelle, fille de Guillaume, prince d'Achaïe (d'Achery, *Spicileg.*, t. VIII, p. 273). Ramon de Muntaner, dont je donne la chronique catalane traduite à la suite de cette chronique grecque dans ce volume, dit : (ch. 221 et non 121, comme le porte le Gloss. de Duc.) : *E n'ach de rescar tres milia perpres d'or ; e val una perpra X sous barcelonesos*

(2) Ces trois places étaient du domaine particulier du

tous ses gens, grands et petits. Ces conventions furent ensuite dressées, écrites et scellées[1].

L'empereur avait alors un fils en bas âge, qu'il voulait baptiser. Il engagea le prince à tenir son fils sur les fonts de baptême[2]. C'était, à ce qu'il pensait, un moyen certain de confirmer leurs conventions, de prévenir toute guerre qui pourrait éclater plus tard, et d'assurer leur bonne harmonie; de telle sorte que si jamais l'un d'eux était menacé ou attaqué, l'autre viendrait à son secours, à la tête de toutes ses forces[3].

Ce traité une fois conclu, le prince et ceux qui étaient avec lui chargèrent le seigneur de Caritena d'aller en personne en Morée, pour faire délivrer entre les mains du jeune fils de l'empereur, qu'il amenait avec lui, les places mentionnées plus haut.

Le prince, en acceptant ces conditions, nourrissait toujours l'arrière-pensée d'employer tous les artifices possibles pour reprendre les places qu'il allait livrer. Il voyait qu'il n'y avait aucun autre moyen de se tirer de prison, lui et les siens: et en rompant un jour les ser-

Μὲ ὅσους ἦσαν μετ' αὐτὸν, μικροί τε καὶ μεγάλοι.
Καὶ ὅσον ἀποκατέστησαν ταῖς συμφωνίαις ἐκείναις
Ἐγγράφως ταῖς ἐποίκασι, καὶ ὠμόσασιν ὡσαύτως [1].
Ὁ βασιλεὺς εἶχεν υἱὸν μειράκιον νὰ βαπτίσῃ·
Τὸν πρίγκιπα ἐζήτησεν, καὶ ἐποίκαν συντεκνίαν [2]·
'Σ ταῖς συμφωνίαις, ταῖς ἐποίκαν, ἦτον καὶ τοῦτο μέγα,
Ποτὲ μάχην νὰ μὴ ἔχουσιν, ἀγάπην νὰ κρατοῦσι·
Καὶ ἂν ἔλθῃ τίποτε ἐναντίον τινὸς ἀπὸ τοὺς δύο,
Νὰ τὸν μαδίζῃ γάρ τινας, καὶ μάχην νὰ τοῦ κάμνῃ,
Νὰ τὸν βοηθῇ ὁ ἕτερος μὲ ὅλην τὴν δύναμίν του [3].
Καὶ ἀφότου ἐκατέστησαν ἐτοῦτα ὁποῦ σὲ λέγω,
Τὸν αὐθέντην Καρίτενας ἐδιόρθωσαν ἀλλήλως
Ὁ πρίγκιπας καὶ οἱ ἕτεροι, ὁποῦ ἦσαν μετ' ἐκεῖνον,
Τοῦ νὰ ἀπέλθῃ 'ς τὸν Μορέαν σωματικῶς ἀτός του,
Τὰ κάστρη, ὁποῦ σᾶς γράφω ἐδῶ, νὰ τὰ ἔχῃ παραδώσει
Τοῦ βασιλέως παιδόπουλου τὸ ἔφερνε μετ' αὐτον·
Ἐτούταις δὲ ταῖς συμφωνίαις, ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ἐποίκασιν ὁ πρίγκιπας μὲ τὴν βουλὴν, τὴν εἶχεν·
Εἰς τοιοῦτον τρόπον καὶ σκοπὸν καὶ λογισμὸν τὸ ἐποῖκεν,
Ὅτι, ἀφοῦ θέλει ἐβγῇ ἐκ τὴν φυλακὴν ποῦ ἦτον,
Ἤθελε πράξει τίποτε μὲ τρόπον καὶ μὲ τέχνην,
Τὰ κάστρη αὐτὰ, τὰ ἔδιδε, πάλιν νὰ τὰ κερδήσῃ·

prince. Monembasia avait été conquise, et le Magne et Mesithra bâties par lui. Il pouvait donc à la rigueur les livrer, s'il préférait sa liberté au salut de son pays et de ses compagnons de la Morée. Cependant on voit qu'il ne l'osa faire sans l'agrément préalable de tous les chefs prisonniers avec lui. On verra plus tard que cette cession ne se fit pas sans de grandes difficultés, le besoin du maintien de la conquête enlevant au propriétaire de la terre le droit d'y introduire l'ennemi et de mettre ainsi en danger les terres des possesseurs voisins. Au reste, tous ces principes du droit féodal sont développés et expliqués en détail dans le code féodal destiné à la Romanie. On a vu page 64, qu'à l'époque du mariage de Geoffroy de Ville-Hardoin avec la fille de l'empereur de Constantinople, ce dernier, entre autres présents, lui fit don du Livre des Usages établis par Baudoin à Jérusalem. J'ai dit quelques mots (note 4 de la même page) de ce livre intitulé les *Assises et bons usages de Jérusalem*. Cet ouvrage, rédigé d'abord en français, fut traduit en langue grecque et en langue italienne pour l'usage de la Romanie et de la principauté d'Achaïe. La traduction grecque est conservée parmi les manuscrits de la bibliothèque royale. La traduction italienne, ou plutôt une nouvelle rédaction appropriée à l'usage des conquérants de la Morée, a été imprimée par Canciani dans sa collection des *Barbarorum leges antiquæ*, d'après un manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc. Elle contient de la page 493 à la page 530 de son 3e volume in-folio, et est intitulée : *Liber consuetudinum imperii Romaniæ in Venetorum et Francorum ditionem reducti, concinnatus in usum principatus Achaiæ*. En tête on lit: « Questo si è lo libro de le uxance de lo imperio de Romania, ordenade e stabilide al tempo de li serenissimi signori lo conte Balduin de Flandre, miser Bonifacio marchexe de Monteferrato, miser Erigo Dandolo, doxe de Veniexia e molti altri baroni, in lo tempo che fo conquistado lo imperio de Constantinopoli. » Les trois premiers chapitres forment une sorte de préambule historique qui est d'autant plus curieux qu'il y est fait mention, comme dans notre chronique grecque, d'un *Livre de la conquête* qui paraît avoir été comme un guide entre les mains des chroniqueurs de ce temps et qui nous est complétement inconnu aujourd'hui, et que de plus les faits relatifs au mariage du prince avec la fille de l'empereur y sont racontés avec les mêmes détails et les mêmes erreurs qui ne peuvent provenir que d'une source commune. (Voyez page 143 en note)

(1) Nicéphore Grégoras (l. IV, c. 1) dit que le prince donna par ce traité Monembasia, Maina près de Leutron, que les Grecs appelaient autrefois cap Ténare, et Sparta, ville principale de la Laconie. Pachymère (livre Ier, ch. 31) y ajoute Gheraki, et dit qu'on laissa dans le doute la propriété d'Anaplion, d'Argos et de tout le pays qui entoure Ghisterna, pays étendu et fertile. (Voyez mes

(2) Cette même circonstance est rappelée par Pachymère (l. I, c. 31), mais Grégoras n'en parle pas

(3) Les autres conditions furent, suivant Pachymère, que le prince se déclarerait vassal, λίζιος, de l'empire, et accepterait une dignité de la cour de Byzance. La dignité qui lui fut conférée fut celle de grand-domestique.

ments qu'il avait faits, il pensait qu'on ne pourrait avec raison l'accuser de parjure, puisqu'il y avait été forcé par l'occasion, que l'église d'ailleurs autorise à en agir ainsi[1] et que les hommes sensés l'en loueraient.

Le vaillant seigneur de Caritena sortit de Constantinople accompagné de ceux des officiers impériaux qui étaient envoyés avec lui pour recevoir les places. Ils firent leur voyage par terre, traversèrent la Romanie, entrèrent dans la Vlachie et arrivèrent à Thèbes. C'est là qu'ils trouvèrent le Mégas-Kyr de retour d'auprès du roi de France[2], auquel le prince Guillaume l'avait envoyé comme je l'ai dit plus haut, et qui était revenu avec une nouvelle dignité que ce roi lui avait accordée en ajoutant à ses titres celui de duc d'Athènes. Lorsque le duc vit arriver son beau-frère le seigneur de Caritena, qu'il aimait tendrement, il lui fit la meilleure chère, ainsi qu'on fait à un frère. Il l'interrogea sur ce qui s'était passé pendant son absence et fut vivement affligé d'apprendre que, pour se délivrer des prisons de l'empereur, le prince s'était engagé par un acte écrit à lui livrer les places de Monembasia, du Grand-Magne et de Mesithra. Il déclara même ouvertement au seigneur de Caritena : qu'il ne pouvait d'aucune manière approuver cette convention, attendu que, si l'empereur était une fois maître de ces trois places, il acquerrait une trop grande prépondérance dans le pays et pourrait, à l'aide des troupes de terre et de mer qu'il y expédierait, expulser les Francs de la Morée et l'occuper lui-même tout entière.

Le seigneur de Caritena demeura une semaine à Thèbes avec le duc. Ils se promenaient[3] tous les jours ensemble et se réjouissaient comme des personnes qui ressentent un vif plaisir de se revoir et de se retrouver réunis. Ils partirent ensuite tous les deux, traversèrent Corinthe et arrivèrent à Nicli. C'est là qu'ils trouvèrent la princesse avec toutes les dames[4] du Péloponèse qu'on appelle aujourd'hui Morée. Elles s'y étaient réunies pour dé-

Ἀφοῦ οὐδὲν ἠμπόρεσε μὲ τίποτε ἄλλον τρόπον
Νὰ ἐξεβῇ ἐκ τὴν φυλακὴν αὐτὸς καὶ οἱ ἐδικοί του,
Τοὺς ὅρκους ὁποῦ ἔπηκε 'ς τὴν φυλακὴν ὅπου ἦτον,
Τίποτε δὲν τὸ ἔβλαβαν νὰ τὸν κρατοῦσι φιόρκον,
Ὡσὰν τὸ ὁρίζει ἡ ἐκκλησιά καὶ οἱ φρόνιμοι τὸ λέγουν[1].
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁ ἐξακουστὸς ἐκεῖνος,
Ἀπὸ τὴν Πόλι ἐξέβηκε μὲ αὐτοὺς τοῦ βασιλέως,
Ὁποῦ τοὺς ἀποστέλνασι τὰ κάστρη νὰ τοὺς δώσουν.
Ἐκ τὴν στερεὰν ἦλθασι, τὴν Ῥωμανίαν περνοῦσιν,
Ἐσώσασιν εἰς τὴν Βλαχίαν, καὶ ἐσῶσαν εἰς τὴν Θήβαν·
Καὶ ηὗραν ὁποῦ εἶχε ἔλθῃ ἐτότε ὁ μέγας κύρης
Ἀπὸ τὸν ῥῆγαν Φράντζας[2] τε, ὅπου τὸν εἶχε στείλει,
Καθὼς τὸ ἠκούσετε ἐδῶ, ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος,
Μετὰ ἀξίαν καὶ τιμὴν τὴν τοῦ ἔδωκεν ὁ ῥῆγας,
Νὰ τὸν λαλοῦν καὶ λέγουσι τῶν Ἀθηνῶν ὁ δοῦκας·
Ὡς εἶδεν, ὅτι ἔσωσεν ὁ δοῦκας τὸν γαμπρόν του,
Τὸν αὐθέντην Καρίτενας, ὁποῦ πολλὰ ἐπεθύμα,
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκεν, ὡς ἀδελφὸς ὁποῦ ἦτον·
Καὶ ἀφότου τὸν ἐρώτησε καὶ ἐπληροφορέθη,
Τὸ πῶς ἐσυμβιβάσθηκεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος,
Νὰ ἐξεβῇ ἐκ τὴν φυλακὴν, τοῦ βασιλέως νὰ δώσῃ
Τὸ κάστρον τῆς Μονεβασιᾶς καὶ τῆς μεγάλης Μαΐνης,
Ὡσαύτως καὶ τὸν Μιζιθρᾶν, νὰ τὰ ἔχῃ ὁ βασιλέας·
Καὶ οὗτος, ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως τὸ ἐλυπήθη,
Καὶ οὕτως τὸν ἐλάλησε, καὶ φανερὰ τὸν εἶπεν,
Ὅτι διὰ τρόπον τίποτε τοῦτο οὐδὲν τὸν ἀρέσει,
Νὰ παραλάβῃ ὁ βασιλεὺς αὐτὰ τὰ τρία κάστρη,
Τὸ ὅτι εἶχε ὁ βασιλεὺς ἐτότε μέγαν κράτον,
Καὶ τῆς θαλάσσης καὶ στεριᾶς φουσάτα διὰ νὰ στείλῃ.
Καὶ ἔβγαλη μας ἐκ τὸν Μορέαν, αὐτὸς νὰ τὸν ἐπάρῃ.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας ἐστάθη μὲ τὸν δοῦκα·
Μίαν ἑβδομάδα ἔπηκαν ἐκεῖσε εἰς τὴν Θήβαν,
Καὶ ἐπεριδιάβαζαν[3], χαραῖς μεγάλαις εἶχαν,
Ὡς ἄνθρωποι ὁποῦ εἴχασιν ἐπιθυμιὰν μεγάλην
Νὰ ἰδῇ ὁ εἷς τὸν ἕτερον, καὶ νὰ χαροῦν ἀλλήλως.
Μετὰ ταῦτα ἐδιέβησαν ἀμφότεροι οἱ δύο,
Ἐκ τὴν Κόρινθον ἐπέρασαν, καὶ ἦλθον εἰς τὸ Νίκλιν·
Ἐκεῖ ηὗραν τὴν πριγκίπισσαν μὲ ὅλαις ταῖς κυράδαις[4]
Ὅλης τῆς Πελοποννήσου, τὸν λέγουσι Μορέαν,
Ὁποῦ εἶχαν πήσειν σύναξιν νὰ ἐπάρουν τὴν βουλήν τους
Εἰς τὰ μαντάτα, τὰ ἤκουσαν τῶν τριῶν κάστρων ἐκείνων,
Ὁποῦ ἐδίδεν ὁ πρίγκηπας τότε τοῦ βασιλέως,
Νὰ ἔβγῃ ἐκ τὴν φυλακὴν αὐτὸς καὶ ὁ λαός του,
Οἱ πάντες ὅλοι τοῦ Μορέως, 'ς τὴν φυλακὴν ὅσοι ἦσαν·

(1) Ὡσὰν τὸ ὁρίζει ἡ Ἐκκλησία, comme l'Église le veut. Telle était alors l'immorale idée qu'on se faisait du pouvoir de l'Église romaine. Les papes avaient habitué à cette monstruosité par les fréquentes dispenses ou injonctions données pour de semblables violations de la foi promise, et rien n'a peut-être plus contribué à avilir leur autorité. Pachymère rapporte en effet (l. I, c. 32) que le pape Alexandre IV fut le premier à délier le prince de ses serments, avant même que celui-ci en eût fait la demande.

(2) Τὸν ῥῆγαν Φράντζας, saint Louis, roi de 1226 à 1270.

(3) Se promener a toujours été une habitude étrangère à ce pays, et cette remarque seule annonce un Franc.

(4) Ταῖς κυράδαις, les femmes des seigneurs.

libérer[1] sur la nouvelle qu'elles venaient de recevoir de la cession de trois places que le prince faisait à l'empereur pour se tirer de prison, lui et tous les hommes de Morée captifs avec lui. Les dames, femmes de ces chefs, réunies alors avec la princesse dans la place de Nicli, y tenaient seules des conférences et n'avaient d'autres hommes avec elles que le Logothète[2], messire Leonart et messire Pierre de Douay, l'homme le plus prudent de la principauté, qui tous deux assistaient au conseil.

Dès que le duc d'Athènes et le seigneur de Caritena furent arrivés en Morée, ils se dirigèrent aussitôt vers Nicli, où ils vinrent voir les dames qui étaient toutes réunies dans le palais avec la princesse. La princesse les salua tous deux avec affabilité, et demanda d'abord au seigneur de Caritena comment se portait le prince ainsi que tous ses hommes prisonniers à Constantinople, et quel arrangement ils avaient conclu pour se racheter et revenir dans leurs foyers. Le seigneur de Caritena lui raconta alors comment le prince et les bannerets avaient d'abord fait tous leurs efforts pour se racheter avec de l'argent, mais que l'empereur ayant juré sur son âme que jamais ils n'obtiendraient leur liberté par ce moyen, ils s'étaient vus forcés de faire avec lui un traité par lequel ils lui livraient trois seulement des places fortes de la Morée : Monembasia, le Grand-Magne et Mesithra ; qu'alors ils avaient conclu la paix, s'étaient liés par la parenté du baptême[3], et s'étaient engagés par serment à ne jamais se faire la guerre l'un à l'autre.

Le Mégas-Kyr prit alors la parole et dit à la princesse et à tous ceux qui étaient présents :

« Tous les hommes de la principauté, grands et petits, savent assez mes débats avec mon seigneur le prince, et comment j'ai repoussé comme injuste la sommation qu'il me faisait de devenir son homme-lige et de relever de lui pour un pays et une souveraineté qui était mon héritage. J'ai même pris les armes contre lui et l'ai combattu. Mais, revenu de mon erreur, je me suis enfin soumis à l'expiation qu'il m'a lui-même ordonnée. Il serait donc possible que, parmi les hommes présents ici, il s'en trouvât quelques-uns qui pensassent que je garde rancune à mon seigneur le prince à cause de ce qui s'est passé. Ils se tromperaient cependant, car je ne parle ici que d'après la vérité. Soyez tous assurés que, si l'empereur était une fois

Διοῦ ἦσαν ἡ ἀρχόντισσαις, ἐκείναις ἡ γυναῖκες,
Ἐκεῖ μὲ τὴν πριγκίπισσαν εἰς τοῦ Νικλιοῦ τὸ κάστρον,
Καὶ λόγους ἐκατήφερναν[1], καὶ ἐπέρνασι βουλήν τους·
Καὶ ἄνδρας γὰρ οὐκ εἴχασι νὰ ἦναι ἐκεῖ μὲ ταύταις,
Μόνον καὶ τὸν μισὶρ Λινὰρτ, ὁποῦ ἦτον λογοθέτης[2],
Τὸν μισὶρ Πιέρον ντὲ Τεδᾶς, τὸν φρόνιμον ἐκεῖνον,
Ὁποῦ ἦτον φρονιμώτερος ὅλου τοῦ πριγκηπάτου·
Αὐτοὶ οἱ δύο εὑρέθησαν εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην.
Ἀφότου ἀποσώσασιν ἐκεῖνοι οἱ δύο αὐθένταις,
Ὁ δούκας δὲ τῶν Ἀθηνῶν καὶ αὐθέντης Καριτένου,
Ἐκεῖ εἰς τὴν χώραν τοῦ Νικλιοῦ ὀλόρθα ἀποσῶσαν·
Ἀπαύτου ἐδιέβησαν νὰ ἰδοῦσι ταῖς κυράδαις,
Ποῦ ἦσαν μὲ τὴν πριγκήπισσαν ὅλαις εἰς τὸ παλάτι·
Τὸ ἰδεῖ τους ἡ πριγκήπισσα, γλυκεὰ τοὺς χαιρετίζει,
Καὶ ἄρξετον νὰ ἐρωτᾷ τοῦ αὐθέντου Καριτένου,
Τὸ πῶς ἦτον ὁ πρίγκηπας μετὰ τοὺς ἐδικούς του
Ἐς τὴν φυλακὴν τῆς Πόλεως, καὶ τί πρᾶξιν ἐπῆκαν
Νὰ ἔβγουν ἐκ τὴν φυλακὴν, νὰ ἔλθουν ἐς τὰ δικά τους.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας ἄρξετο νὰ τοὺς λέγῃ,
Πῶς ἐδιάσθη ὁ πρίγκηπας καὶ οἱ φλαμπουριάροι
Νὰ ἔβγουν ἀπαὶ τὴν φυλακὴν, νὰ δώσουσι λογάριν,
Καὶ ὁ βασιλεὺς τοὺς ὤμωσεν ἀπάνω εἰς τὴν ψυχήν του,
Ποτὲ μὴ ἐξέβουν ἀπὸ 'κεῖ διὰ δῶρα λογαρίου,
Καὶ ἐκεῖνοι βιαζόμενοι ἐκ τὴν φυλακὴν νὰ φύγουν,
Ἰσιάσθησαν, καὶ δίδουν τον τὰ τρία κάστρα μόνον,
Τὸ κάστρον τῆς Μονοβασιᾶς καὶ τῆς μεγάλης Μάνης
Ὡσαύτως καὶ τοῦ Μεζιθρᾶ, νὰ ἔχῃ ἐδικά του·
Ἀγάπην ἐποιήσασι, καὶ συντεκνιὰν ὁμοίως[3],
Μὲ ὅρκον ἀφιρώσασιν, μάχην ποτὲ μὴ ἔχουν·
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν αὐτὸς ὁ μέγας κύρης,
Καὶ εἶπε τῆς πριγκήπισσας καὶ ὅσων ἐκεῖ ἦσαν·
« Ἀλήθεια εἶν', τὸ 'ξεύρουσι μικροί τε καὶ μεγάλοι
« Τὸ πῶς ἐσκανδαλίσθηκα μὲ τὸν ἐμὸν αὐθέντην,
« Τὸν πρίγκηπα, καὶ ἔλεγα, μὲ ἄδικον μ' ἐζήτα,
« Λίζιος του διὰ νὰ γενῶ, καὶ νὰ κρατῶ ἀπ' αὐτον
« Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν, ποῦ ἔχω γονικόν μου,
« Καὶ ἄρματα ἐβάσταξα, καὶ ἐπολέμησά τον·
« Ἀλλ' ὕστερον ἐγνώρισα, ὅτι ἔσφαλα πρὸς αὐτον,
« Καὶ ἔπηκα τὴν ἀνταμοιβὴν, ὡς τὸ ὥρισεν ἀτός του.
« Εἰς τοῦτο ἂν τύχῃ νὰ θαῤῥοῦν τινὲς, ὅτι κακιόνω
« Τοῦ αὐθέντου μου τοῦ πρίγκηπα διὰ αὐτὸ ὁποῦ σᾶς λέγω,
« Ἀλλ' εἰς ἀλήθειαν τὸ λαλῶ, κρατεῖτε ἀπὸ μένα,

(1) On sait que presque tous leurs maris avaient été faits prisonniers en Pélagonie.

(2) Il y avait plusieurs espèces de Logothètes (*voyez* Codinus). Celui dont il est question ici devait remplir des fonctions analogues à celles de trésorier et de chancelier.

(3) Le père naturel et le père spirituel, ou parrain, contractent une espèce de parenté, puisque tous deux ont un même fils.

maître de ces trois places, il ne garderait pas les serments qu'il a faits, et qu'il enverrait contre la Morée des troupes considérables afin de nous chasser et de nous dépouiller de nos biens. Connaissez donc maintenant la foi que je porte à mon prince. Je vous déclare et je vous jure que je suis prêt à tenir prison à sa place. S'il faut de l'argent[1] pour sa rançon, je vais mettre mon pays en gage pour en obtenir et pour délivrer mon seigneur-lige[2] »

Le seigneur de Caritena se leva après lui, et, adressant la parole à la princesse, en présence du Mégas-Kyr, il dit :

« Madame, nous avons, pendant notre emprisonnement, pris en considération tout ce que le Mégas-Kyr vient de vous exposer, et nous avons examiné, et nos moyens de délivrance et les dangers qui nous menaçaient. Ce n'est qu'après avoir mis à l'épreuve l'orgueilleuse opiniâtreté de l'empereur que nous avons fait usage de notre dernière ressource. Considérant que la place de Monembasia avait été conquise par le prince lui-même, ainsi que tout le monde le sait ; que celle du Magne et de Mesithra avaient été bâties par lui ; nous avons cru qu'il serait aussi par trop injuste que le prince et les siens finissent leurs jours dans une prison plutôt que de renoncer à des places conquises et bâties par lui. D'ailleurs, en sortant de prison, le prince retrouvera son pays, et ensuite, Dieu aidant, il reconquerra peut-être un jour les places qui lui appartenaient avant cette malheureuse expédition. Je vous déclare en attendant, et c'est moi qui m'y engage, que jamais, par considération pour quelque homme que ce soit, et par complaisance pour de vaines raisons, fruit de l'imagination, je ne souffrirai que mon souverain reste plus longtemps en prison. Le serment qu'il a fait, je l'accomplirai. Je vais de ce pas livrer les places promises, et le dégager de tout danger[3]. »

Le Mégas-Kyr prit de nouveau la parole et repondit au seigneur de Caritena :

« Par le Christ ! mon cher frère, je n'ai dit que la vérité. Croyez-vous donc que si l'empereur apprenait, et s'il en était bien convaincu, que nous ne lui rendrions pas les places fortes qu'il demande, il mangerait notre prince à la croque au sel[4], et qu'il n'aimerait pas mieux recevoir une bonne somme d'argent pour le remettre en liberté ? Le prince est peut-être tellement occupé de sa sûreté personnelle qu'il ne songe qu'à son retour ; mais moi, je vous déclare qu'il vaudrait cent fois mieux qu'il pérît lui

« Ὅτι ἂν ἐπάρῃ ὁ βασιλεὺς αὐτὰ τὰ τρία κάστρη,
« Τοὺς ὅρκους ὅπου ὤμωσεν οὐδὲν τοὺς θέλει στέρξει.
« Τόσα φουσᾶτα καὶ λαὸν ἐδῶ θέλει ἀποστείλει,
« Καὶ ἀπ' ἐδῶ μᾶς θέλουσι διώξει καὶ ἀκληρώσει.
« Λοιπὸν νὰ ἐγνωρίσετε τὴν πίστιν ὅπου ἔχω,
« Ἐγὼ ἐμπῶ 'ς τὴν φυλακὴν, καὶ ὁ πρίγκηπας νὰ ἔβγῃ.
« Εἶτ' εἶναι διὰ χρήματα, διὰ χρείαν ὑπερπύρων[1],
« Νὰ βάλω ἐγὼ τὸν τόπον μου σημάδι διὰ λογάριν,
« Καὶ ἂς πληρωθῇ ἡ ἀγορὰ τοῦ αὐθέντου μου τοῦ λιζίου[2]. »
Ἐνταῦτα ἐσηκώθηκε ὁ αὐθέντης Καριταίνου,
Καὶ λέγει τὴν πριγκήπισσαν ἔμπρος τὸν μέγαν κύρην·
« Κυρά μου, αὐτὸ ὅπου σὲ λαλεῖ ἐδῶ ὁ μέγας κύρης,
« Ὅλα τὰ ἐσυντύχαμεν ἐκεῖ εἰς τὴν φυλακήν μας,
« Τοὺς τρόπους καὶ τὰ κίνδυνα, τὰ ἠμποροῦν νὰ ἔλθουν.
« Ἀλλ' εἴδαμεν τόσα ἀφιρὸν τοῦ βασιλέως τὸ πεῖσμα,
« Εἴπαμεν οὕτως ἔνομου, καὶ ἐσυμβιβάσαμέν το·
« Τὸ κάστρον τῆς Μονεμβασιᾶς, τὸ ἠξεύρουν το οἱ πάντες,
« Ὁ αὐθέντης μας ὁ πρίγκηπας τὸ ἐκέρδησεν ἀτός του·
« Τῆς Μάνης μὲ τοῦ Μιζιθρᾶ ἔκτισε τα ἐκεῖνος·
« Καὶ ἤθελεν εἶσθαι ἁμαρτιὰ, κατηγοριὰ μεγάλη,
« Ν' ἀπέθανεν εἰς φυλακὴν αὐτὸς καὶ οἱ ἐδικοί του
« Διὰ κάστρη, τὰ ἐκέρδησε καὶ ἔκτισεν ἐκεῖνος.
« Ἂς ἔβγῃ ἐκ τὴν φυλακὴν, τὸν πιασμὸν τὸν ἔχει,
« Καὶ μετὰ ταῦτα ὁ Θεὸς τοῦ θέλει βοηθήσει,
« Νὰ λάβῃ καὶ τὰ κάστρη του, νὰ ἔνι ἐδικά του·
« Ἐν τούτῳ λέγω πρὸς ἐσᾶς, κρατεῖτε ἀπὸ μένα,
« Ὅτι διὰ ἄνθρωπον τινὰ, ὅπου εἶναι εἰς τὸν κόσμον,
« Οὐδὲ διὰ λόγον καὶ ἀφορμαῖς, ταῖς ἔχει πᾶσα ἕνας,
« Καὶ ἀφήσω τὸν αὐθέντην μου, 'ς τὴν φυλακὴν νὰ ἦναι.
« Τὸν ὅρκον τὸν ὥρισε θέλω νὰ τὸν πληρώσω,
« Νὰ δώσω γὰρ τὰ κάστρη του, ἐκ τὸν πειρασμὸν νὰ ἔβγῃ[3]. »
Ἀπαύτου ἐμετασύντυχε πάλιν ὁ μέγας κύρης
Αὐθέντου τῆς Καρίταινας, οὕτως τὸν ἀποκρίθη·
« Μὰ τὸν Χριστὸν, καλὲ ἀδελφὲ, ἀλήθειαν σὲ τὸ λέγω,
« Ἂν τ' ἔμαθεν ὁ βασιλεὺς, νὰ τὸ ἐπληροφορηθῇ,
« Τὸ πῶς οὐδὲν τὰ δίδομεν τὰ κάστρη, τὰ γυρεύει,
« Οὐδὲν χρήζει τὸν πρίγκηπα μὲ ἅλας νὰ τὸν φάγῃ[4]·
« Ἀλλὰ νὰ ἐπάρῃ ὑπέρπυρα, καὶ νὰ τὸν 'λευθερώσῃ·

(1) Ὑπερπύρων, des perpires ou des hyperpires. Voyez une note précédente, p. 100.

(2) Τοῦ αὐθέντου μου τοῦ λιζίου. Le mot lige s'appliquait aussi bien au devoir du seigneur-lige qu'à celui de l'homme-lige.

(3) Le texte dit : Ἐκ τὸν πειρασμὸν νὰ ἔβγῃ, afin qu'il soit débarrassé des tentations du démon ; qu'il soit tiré de cette épreuve, de ce mauvais pas.

(4) Traduction littérale de τὸν πρίγκηπα μὲ ἅλας νὰ τὸν φάγῃ.

seul que de faire perdre aux Francs de la Morée les héritages gagnés au prix de la sueur de leurs pères. C'est ainsi que fit le Christ, lorsqu'il consentit à la mort pour délivrer les âmes de l'espèce humaine des supplices de l'enfer réservés à tous. Il vaut mieux qu'un homme meure que d'en voir périr des milliers à cause de lui. Quant à moi, je me suis déchargé de ce que je pensais, et j'ai dit la vérité. Vous, mon frère, faites ce qu'on vous a ordonné de faire. »

A la suite de cette conférence, le seigneur de Caritena, qui portait les signes[1] que le prince lui avait donnés pour les montrer aux châtelains, partit de Nicli, emmenant avec lui l'officier impérial chargé de recevoir les places au nom de l'empereur. Il arriva à Mesithra, qui lui fut livrée la première. De là il se porta sur Monembasia et ensuite sur le Magne. Quand il eut fait remise de ces trois places, il donna en otage[2] à l'empereur la fille du seigneur de Passava, messire Jean de Neuilly, maréchal de toute la principauté, et la sœur de Jadre, grand-connétable de toute la principauté. Toutes les deux furent transportées en otage à Constantinople, et le prince fut mis en liberté avec tous ses chevaliers et bannerets, grands et petits, qui furent accueillis en Morée avec les plus grandes réjouissances.

Lorsque le prince retourna en Morée et eut été parfaitement bien reçu de tout le monde, comme il désirait vivement revoir et inspecter ses places, il ne resta pas longtemps dans le même lieu; mais il emmena avec lui tous les chevaliers de sa suite et parcourut le pays, visitant partout les places et les villes. Ils prirent leur route tout droit sur Lacedemonia, dans le dessein de voir en passant toute la Morée. Le prince ne marchait pas tout seul comme un pauvre guerrier, mais il faisait ses tournées en prince et bien accompagné. Tous ceux qui l'aimaient et désiraient le revoir à son retour accouraient de toutes parts pour se joindre à son escorte, les uns armés, les autres désarmés. Quand les Grecs du parti impérial le virent, du haut des remparts de Mesithra, s'avancer ainsi accompagné, ils pensèrent aussitôt que les Francs venaient avec les gens de leur parti pour les attaquer. Ils eurent des pourparlers avec les chefs des défilés des Mélinges, et ils

« Καὶ πάλιν λέγω πρὸς ἐσὲ, καὶ κράτει το, ὡς θέλεις,
« Ὅτι ἂν ἐσκόπα ὁ πρίγκηπας τὸ τί ἠμπορεῖ νὰ ἔλθῃ,
« Κάλλιον νὰ ἀπέθανεν ἐκεῖνος μοναξός του,
« Παροῦ νὰ χάσουν οἱ λοιποὶ, οἱ Φράγκοι τοῦ Μορέως
« Τὰ γονικὰ, τὰ ἐκέρδησαν μὲ κόπον οἱ γονεῖς τους.
« Ὡσὰν ἐποίησε ὁ Χριστὸς, τὸν θάνατον ἐγεύθη,
« Διὰ νὰ λυτρώσῃ τὰς ψυχὰς τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων
« Ἐκ τὴν αἰώνιον κόλασιν, ποῦ ὑπάγεναν οἱ πάντες·
« Κάλλιον εἷς ν' ἀπέθανε, παροῦ χίλιοι δι' αὐτον.
« Ἐγὼ ἐξεφορτόνομαι, καὶ λέγω τὴν ἀλήθειαν.
« Καὶ σὺ, ἀδελφέ μου, ποίησον ἐκεῖνα τὸ σ' ὡρίσαν. »
Ἀφότου γὰρ ἐπλήρωσε τὴν συντυχίαν ἐκείνην,
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίταινας, ποῦ ἐβάστα τὰ σημάδια[1],
Τὰ ἔδωκεν ὁ πρίγκηπας νὰ δώσῃ τῶν καστελλάνων,
Ἀπαὶ τὸ Νίκλι ἐκίνησε, καὶ εἶχε μετ' ἐκεῖνον
Τοῦ βασιλέως τὸν ἄρχοντα, τὸν ἔστειλε μετ' αὐτον
Τὰ κάστρη νὰ τοῦ δώσουσι διὰ τὸν βασιλέα.
Ἐδιέβη εἰς τὸν Μεζιθρᾶν, αὐτὸν ἐδῶκε πρῶτον,
Ἀπέκει τὴν Μονεμβασιὰν, καὶ τρίτον δὲ τὴν Μάνην.
Καὶ ὅσον ἐπαρέδωκε τὰ κάστρη, ὁποῦ σὲ λέγω,
Ἐπῆρε διὰ ὄψιδαν[2] τοῦ βασιλέως νὰ δώσῃ
Τὴν θυγατέρα ἐκεινοῦ τοῦ Μπάσαβα τοῦ αὐθέντου,
Ὁποῦ ἦτον πρωτοστράτορας ὅλου τοῦ πριγκηπάτου
(Μισὶρ Τζὰν τὸν ἐλέγασι, ντὲ Νέουλη τὸ ἐπίκλην),
Ὡσαύτως καὶ τὴν ἀδελφὴν τοῦ Τζάδρου γὰρ ἐκείνου,
Ποῦ ἦτον μέγας κοντόσταυλος τοῦ πριγκηπάτου ὅλου·
Αὐταῖς ταῖς δύο ἐδιάβασαν ὀψίδαις εἰς τὴν Πόλιν·
Καὶ ἐξέβαλαν τὸν πρίγκηπα καὶ τοὺς καβαλλαρίους
Καὶ ὅλους τοὺς φλαμπουριαρέους, μικρούς τε καὶ μεγάλους,
Καὶ ἤλθασιν εἰς τὸν Μορέαν μετὰ χαραῖς μεγάλαις.
Ὡς ἦλθε δὲ ὁ πρίγκηπας ἐτότε εἰς τὸν Μορέαν,
Καλὰ τὸν ἀποδέχτησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι.
Ὡς εἶχε γὰρ ἐπιθυμιὰν νὰ ἰδῇ καὶ νὰ γυρεύσῃ
Τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις του, ὁποῦ πολλὰ ἐπεθύμα,
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς ἐκεῖσε νὰ ἀργήσῃ·
Ἐπῆρε τοὺς καβαλλαρέους, ὁποῦ εἶχε μετ' ἐκεῖνον,
Καὶ ὑπάγενεν εὐβλέποντα τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις·
Καὶ ὀλόρθα ἐδιάβηκε 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν.
Ὡσὰν ἠγάπα καὶ ἤθελε νὰ ἴδῃ τὸν Μορέαν,
Οὐδὲν ὑπῆγε μοναξὸς, ὡσὰν πτωχὸς στρατιώτης,
Ἀλλ' ἐδιέβη, ὡς πρίγκηπας, καλὰ συντροφιασμένος·
Ἐκεῖ ὅπου τὸν ἀγαποῦν καὶ ἐπεθυμοῦσασί τον,
Ἄλλοι ἔτρεχαν, ὑπάγεναν ἐκεῖ εἰς συντροφίαν,
Ἄλλοι ἐβαστοῦσαν ἄρματα, ἄλλοι χωρὶς ἀρμάτων.
Καὶ ὡς τοὺς εἶδαν οἱ Ῥωμαῖοι, ποῦ ἦσαν τοῦ βασιλέως,
Ἐκεῖθεν ἐκ τὸν Μεζιθρᾶν ἀπίσω ἀπαὶ τὸ κάστρον,
Ἐλόγισαν, ἐσκόπησαν, ὅτι μάχην γυρεύουν
Οἱ Φράγκοι γὰρ μετ' ἐκεινοὺς, ἤγουν δὲ τοὺς Ῥωμαίους.
Τῶν ἀρχηγῶν ἐμήνυσαν τῶν Μελιγγῶν τοῦ δρόγγου
Συμβίβασιν ἐποίησαν, καὶ ὅρκους ἐπωμόσαν,

(1) Une bague ou cachet qui servait à faire reconnaître l'authenticité de la mission.

(2) Διὰ ὄψιδαν, mot grécisé, du latin *obses, obsidis*; en grec ancien ὅμηρος.

s'arrangèrent avec eux. Ces derniers leur jurèrent de prendre le parti de l'empereur et d'abandonner les Francs[1]. Ils envoyèrent aussitôt des messagers à Monembasia, et prévinrent dans leur lettre, d'une manière positive, un certain Cantacuzène, chef des Grecs impériaux dans la Morée, que le prince avec toute son armée avait commencé les hostilités contre l'empereur. Celui-ci ajouta foi à leurs paroles et arma aussitôt un bâtiment, à bord duquel il envoya à Constantinople des messagers qui informèrent l'empereur que le prince de la Morée Guillaume avait rompu ses serments, commencé les hostilités dans la Lacédémonie, à la tête de toute son armée, et fait des incursions dans le pays de l'empereur.

Le grand Paléologue ajouta foi aux nouvelles qu'on lui annonçait, et fut aussi étonné qu'indigné d'apprendre que le prince violait aussi promptement les serments qu'il avait faits avec lui, pour commencer une guerre acharnée dans la Morée. Il envoya en Turquie[2] pour y avoir des troupes salariées, et obtenir mille cinq cents hommes d'élite. Il lui arriva aussi environ deux mille hommes de troupes asiatiques. Il mit à leur tête son cousin Macrynos, et lui ordonna de se porter, avec les troupes qu'il lui confiait, en Morée, contre son compère[3] le prince Guillaume. Il lui recommanda de ne pas épargner l'argent qui pourrait être nécessaire à lui ou à ses troupes, et de ne mettre dans son expédition ni retard ni négligence d'aucune sorte. « Car, lui dit-il, puisque le prince a commencé le premier les hostilités et a violé les serments que nous avions juré tous les deux, il est juste qu'il en porte la peine et le blâme. » Il lui donna ensuite des blancs-seings et une bulle d'or[4], et lui dit : « Prends, Macrynos, tous ces décrets en blanc avec toi ; et si la nécessité se présente d'accorder des priviléges et des avantages proportionnés à la puissance de ceux qui te serviront dans cette guerre, ordonne qu'on les remplisse selon que tu le trouveras convena-

Νὰ στέκουν διὰ τὸν βασιλεὰ, ν' ἀρνήσωνται τοὺς Φράγκους[1].
Μαντατοφόρους ἔστειλαν εἰς τὴν Μονεμβασίαν
Εἰς κάποιον Κατακουζηνὸν, ὁποῦ ἦτον κεφαλή τους·
Ἔγραψαν καὶ ἀφίρωσαν καὶ ἐπληροφόρησάν τον,
Τὸ πῶς ἦλθεν ὁ πρίγκηπας μὲ ὅλα τὰ φουσᾶτα,
Τὴν μάχην ἐπιχείρισε κατὰ τοῦ βασιλέως.
Ἐκεῖνος τὸ ἐπίστευσε, καὶ ξύλον ἀρματόνει·
Μαντατοφόρους ἔστειλε, καὶ ἀπῆλθεν εἰς τὴν Πόλιν,
Ἐκεῖσε εἰς τὸν βασιλεὰ, καὶ ἐπληροφόρησάν τον,
Τὸ πῶς ὁ πρίγκηπας Μορεὼς, ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος,
Ἐπάτησε τὸν ὅρκον του, καὶ ἄρχισε τὴν μάχην
Ἐκεῖ 'ς τὴν Λακεδαιμονιὰν μὲ ὅλα τὰ φουσᾶτα·
Τοὺς τόπους γὰρ τοῦ βασιλεὼς ἄρχισε νὰ κουρσεύῃ.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς, ὁ μέγας Παλαιολόγος,
Ἐπίστευσε τὰ λόγια τους, τὰ τοῦ εἶχανε μηνύσει·
Μεγάλως τὸ ἐθαυμάσθηκε, καὶ ἐθάρυνέ του σφόδρα,
Τὸ πῶς οὕτως καταγοργῆς ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Ἐπάτησε τὸν ὅρκον του, ποῦ ὤμωσε μετ' αὐτον,
Καὶ μάχην ἄρχισε ζεστὴν ἐκεῖ εἰς τὸν Μορέαν.
Εἰς τὴν Τουρκίαν[2] ἔστειλε, καὶ ἐῤῥόγευσε φουσᾶτα·
Χιλίους ἐπῆρεν ἐκλεκτοὺς, καὶ ἄλλους πενταχοσίους·
Ἦλθαν καὶ ἀνατολικοὶ κἂν ἄλλαις δυὸ χιλιάδες·
Ἐξάδελφόν του ὥρθωσε, καὶ κεφαλὴν τὸν βάνει·
Κὺρ Μακρυνὸν τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν
Λαλεῖ τον καὶ ὁρίζει τον νὰ ἐπάρῃ τὰ φουσᾶτα
Ἐκεῖνα, τὰ τὸν ἔδειξε, νὰ ὑπάγῃ 'ς τὸν Μορέαν,
Νὰ πολεμῇ, νὰ μάχεται μετὰ τὸν σύντεκνόν του[3].
Ἐκεῖνον τὸν ἐλέγασι πρίγκηπα Γουλιάμον·
Ὁρίζει δὲ καὶ λέγει τον, διὰ τίποτε λογάρι,
Ὁποῦ νὰ χρῄζῃ μετ' αὐτὸν φουσᾶτα νὰ γυρεύσῃ,
Μὴ ἀκριβευθῇ, ὀκνήσῃ το, μὴ ὅλως ἀμελήσῃ,
Ἀλλ' ἂς βιασθῇ μὲ προθυμιὰν τὸν τόπον νὰ κερδήσῃ·
« Ἐπὴν ἀφοῦ ὁ πρίγκηπας ἀρχίνησε τὴν μάχην,
« Ὁποῦ ὠμώσαμεν οἱ δυὸ, ἀγάπην νὰ κρατοῦμεν,
« Ἐκεῖνος ἔχει τὴν ἁμαρτιὰν, ἐκεῖνος καὶ τὸ ψόγος. »
Χαρτία ἄγραφα ἐβούλλωσε μὲ τὸ χρυσόβουλλόν του[4],
Καὶ λέγει οὕτως· « Μακρυνὲ, ἐπάρε τα μ' ἐσένα·
« Ἂν κάμῃ χρειὰ, προνοιάσματα, εὐεργεσιαῖς νὰ πιάσῃς
« Πρὸς τὴν οὐσίαν καθενὸς, καθὼς εὕρῃς εἰς αὔτους,
« Ὅριζε, καὶ ἂς γράφουσιν εἰς αὔτα τὰ χαρτία. »

(1) Pachymère et Nicéphore Grégoras, après avoir mentionné la délivrance du prince et la remise des places, gardent le silence sur les troubles qui éclatèrent presque immédiatement après en Morée. Notre chroniqueur est le seul historien qui nous donne des détails aussi précis. Ces troubles étaient inévitables avec l'organisation politique qui résultait de la conquête. Le prince n'était que le chef de douze de ses égaux, qui étaient : le duc d'Athènes, le duc de Naxos ou de la Dodécanèse, les trois seigneurs de l'Euripe, le marquis de Bodonitza, le comte de Céphalonie, le baron de Caritena, le seigneur de Patras, celui de Matagrifon, celui de Calavryta et le maréchal héréditaire d'Achaïe. (Art. XLIII des Assises de Romanie.) De plus il y avait à côté d'une population bourgeoise de Francs une population libre de Slaves, et une autre population libre et esclave de Grecs.

(2) Εἰς τὴν Τουρκίαν, aujourd'hui la Caramanie.

(3) Τὸν σύντεκνόν του, le parrain de son fils.

(4) Décret impérial, lettre par laquelle les empereurs de Constantinople conféraient certains droits.

ble. » Il lui accorda aussi une bulle d'or par laquelle il invitait les habitants des défilés des Mélinges et de la Tzaconie à prendre les armes. Les troupes s'embarquèrent sur de stérides et toute sorte de petits bâtiments et passèrent par mer à Monembasia; et c'est ainsi que commença la guerre dans la Morée, entre l'empereur et le prince, qui étaient compères.

Aussitôt que Macrynos fut dans le port de Monembasia, il fit débarquer ses troupes et entra dans la ville. Il demanda aussitôt le nom des chefs qui commandaient dans les défilés des Mélinges et dans la Tzaconie, et leur fit savoir à tous par écrit les intentions de l'empereur. Vatica et la Tzaconie se soumirent à l'empire, et les défilés des Mélinges se révoltèrent également contre le prince de la Morée.

Dès que celui-ci eut appris ces nouvelles, et comment Macrynos était arrivé en Morée, avait commencé les hostilités, et courait et ravageait son pays, il envoya des messagers au Mégas-Kyr, dans l'Euripe et dans les îles, pour les engager tous à venir à son secours avec leurs troupes; mais les seigneurs de ces pays désobéirent, et refusèrent de se rendre à son appel[1]. Le prince, fortement courroucé contre eux, se mit cependant à la tête de ses propres troupes de la Morée, et arriva à Nicli. Là, ayant appris que la Tzaconie, Vatica et le défilé des Slaves[2] s'étaient révoltés, son conseil ne fut pas d'avis qu'il marchât contre eux, car la population de ce pays est très nombreuse, et il n'avait que fort peu de troupes avec lui. On lui conseilla de garnir[3] ses places, de bien les approvisionner, de les fortifier parfaitement, et d'aller lui-même en personne à Corinthe, pour tâcher de persuader le Mégas-Kyr, les trois seigneurs d'Euripe, le marquis de Bodonitza et les seigneurs des îles, de marcher avec lui. Ainsi que le conseil lui en avait été donné, il se dirigea vers Corinthe; mais toutes ses pensées ne tendaient qu'à livrer une bataille en rase campagne, s'il pouvait rencontrer le commandant impérial Macrynos.

Aussitôt que ce dernier se fut aperçu que les pays dont nous venons de parler s'étaient soumis, il écrivit des lettres et envoya des messagers à l'empereur de Constantino-

Τοῦ Δρόγγου καὶ τοῦ Μελιγγοῦ χρυσόβουλλον ἐπῆκε,
Νὰ ἔνι, καὶ τῆς Τζακωνιᾶς, ἄρματα νὰ βασταίνουν.
Εἰς κάτεργα ἐσέβησαν, καράβια καὶ ταρίταις,
Καὶ τῆς θαλάσσης ἦλθασιν εἰς τὴν Μονοβασίαν·
Καὶ οὕτως γὰρ ὡς τὸ λαλῶ, καὶ ὡς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Ἄρχησε μάχη εἰς τὸν Μορεὰν, νὰ μάχωνται οἱ δύο,
Ὁ βασιλεὺς, ὁ πρίγκηπας, ὁποῦ ἦσαν καὶ συντέκνοι.
Καὶ ὡς ἔσωσεν ὁ Μακρυνὸς εἰς τὴν Μονοβασίαν,
Ἐπέζευσε ἐκ τὰ κάτεργα ἐκεῖνος ὁ λαός του·
Ὀρθὰ εἰς τὴν Μονοβασιὰν ἦλθε μὲ τὰ φουσάτα·
Ηρώτησε τὰ ὀνόματα τῶν ἀρχηγῶν ὁποῦ ἦσαν
Εἰς τὸν δρόγγον τοῦ Μελιγγοῦ, ὁμοίως τῆς Τζακωνίας·
Ὅλων ἀπέστειλε γραφὰς ἀπαὶ τὸν βασιλέα·
Τὰ Βατικὰ ἐπροσκύνησαν, ὁμοίως ἡ Τζακωνία,
Ὁ δρόγγος γὰρ τοῦ Μελιγγοῦ, ἐκεῖνοι ἐῤῥεβελλεῦσαν.
Καὶ ὡς ἔμαθεν ὁ πρίγκηπας ἐτοῦτα τὰ μαντάτα,
Τὸ πῶς ἦλθεν ὁ Μακρυνὸς, καὶ ἄρχισε τὴν μάχην,
Ταῖς χώραις του ἐκούρσευε, καὶ ἐζημίονέ ταις,
Μαντατοφόρους ἔστειλεν ἐκεῖ εἰς τὸν μέγαν κύρην,
'Σ τὴν Εὔριπον, εἰς τὰ νησιὰ, νὰ ἔλθουν νὰ βοηθήσουν
Μὲ τὰ φουσάτα, τὰ εἶχασι, τοῦ νὰ τὸν συμμαχήσουν·
Καὶ αὐτοὶ τὸν ἐπαρήκουσαν, καὶ οὐδὲν ἦλθαν ἐνταῦθα [1]·
Ὁ πρίγκηπας ἐχόλιασε μεγάλως πρὸς ἐκείνους·
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, ἐκεῖνα τοῦ Μορέως,
Καὶ εἰς τὸ Νίκλι ἔσωσε μὲ τὸν λαὸν τὸν εἶχε·
Καὶ ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε, τὸ πῶς ἐῤῥεβελλεῦσαν
Ἡ Τζακωνιὰ, τὰ Βατικὰ καὶ τῶν Σκλαβῶν ὁ δρόγγος [2],
Οὐδὲν τοῦ ἔδωκε ἡ βουλὴ νὰ πάγῃ πρὸς ἐκείνους,
Διοῦ ἦταν πολὺς λαὸς, καὶ αὐτοὶ ἦσαν ὀλίγοι·
Ἀλλὰ βουλὴν τοῦ ἔδωκαν τὰ κάστρη νὰ γαρνίσῃ [3],
Νὰ σιταρχήσῃ δυνατὰ, καλὰ νὰ τ' ἀφιρώσῃ,
Καὶ ἀτός του σωματικῶς 'ς τὴν Κόρινθον ν' ἀπέλθῃ,
Ὅπως νὰ πείσῃ νὰ ἔλθῃ ἐκεῖθε ὁ μέγας κύρης,
Οἱ τρεῖς αὐθένταις Εὐρίπου, καὶ αὐτῆνος ὁ μαρκέσης
Τῆς Μουντονίτζας, σὲ λαλῶ, οἱ αὐθένταις τῶν νησίων·
Καὶ ὡς ἐδόθη ἡ βουλὴ, 'ς τὴν Κόρινθον ὑπάγει·
Τὸ θάῤῥος δὲ τοῦ πρίγκηπος καὶ ὁ λογισμὸς ποῦ εἶχεν
Ἦτον νὰ δώσῃ πόλεμον, εἰς κάμπον νὰ τὸν εὕρῃ,
Τὴν κεφαλὴν τοῦ βασιλέως, τὸν Μακρυνὸν ἐκεῖνον.
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ Μακρυνὸς, ὡς εἶδεν ἀπὸ πρώτης,
Τὸ πῶς τὸν ἐπροσκύνησαν οἱ τόποι, ὁποῦ σᾶς γράφω,
Καθίζει, γράφει γράμματα, μαντατοφόρους στέλλει

(1) Les douze seigneurs que j'ai désignés dans une note de la page précédente, d'après les Assises de Romanie, étaient les seuls qui possédassent, au même degré que le prince, ce qu'on appelait *la vendett di sangue*, la vengeance de la justice par le sang, c'est-à-dire le droit de haute justice; et leurs prétentions à l'indépendance, suite de l'organisation du système féodal, donnèrent lieu, là comme partout, aux déchirements intérieurs les plus propres à augmenter les forces de l'ennemi.

(2) Τῶν Σκλαβῶν ὁ δρόγγος; c'est le même qu'il a appelé auparavant le défilé des Mélinges. Les Mélinges étaient de race Slavonne.

(3) Νὰ γαρνίσῃ, mot grécisé, du français *garnir*, d'où est venu le mot *garnison*.

ple; il lui annonçait qu'aussitôt son arrivée en Morée avec toutes ses troupes, grâce à la protection de Dieu et à la bénédiction de l'empereur, il avait gagné le tiers de la Morée sans tirer l'épée, « et si l'empereur, ajoutait-il, veut bien m'envoyer un nouveau renfort de troupes, j'espère, à la faveur de l'appui de Jésus-Christ et des saintes bénédictions de l'empereur, pouvoir conquérir tout le reste du pays. »

L'empereur ressentit une vive joie à cette nouvelle, et dit au Grand-Domestique qui était son frère[1] : « Voulez-vous, mon frère, marcher sur la Morée; voici mille hommes tous cavaliers, tous hommes choisis que vous emmènerez avec vous. Accordez-leur tel salaire qu'ils voudront. Que Cantacuzène se joigne avec vous, car c'est un guerrier fameux et justement estimé. Hâtez-vous de vous rendre en Morée pour rejoindre Macrynos que j'y ai déjà envoyé afin de conquérir tout le pays. »

Le Grand-Domestique ayant reçu les ordres de l'empereur son frère ne perdit pas de temps. Il recruta la fleur des troupes de la Romanie, s'embarqua à bord de galères et autres bâtiments de transport, et arriva à Monembasia quinze jours après. A son débarquement il apprit que Macrynos se trouvait à Mesithra à la tête de ses troupes pour faire le blocus de Lacedemonia, et qu'un jour lui suffirait pour se réunir à lui; il se hâta donc de se mettre en marche, et passa rapidement dans la Lacédémonie où il rejoignit Macrynos. Ils délibérèrent ensuite sur ce qu'ils avaient à faire, et ayant appris que le prince se tenait à Corinthe, ils pensèrent qu'il y avait toute son armée. Il fut donc décidé qu'ils se dirigeraient dans l'intérieur de la Morée, qu'ils espéraient trouver dégarnie de troupes, et tâcheraient de la reconquérir. Ils firent alors la répartition de leurs troupes. Leur cavalerie montait à six mille hommes dont ils firent dix-huit régiments, c'est-à-dire trois régiments par chaque mille. Leur infanterie était innombrable, car ils avaient réuni toutes les troupes de Dragalivos et de la Tzaconie, celles du defilé des Mélinges et du Grand-Magne. Les Scortins[2] étaient aussi révoltés et réunis à eux.

Ils marchèrent d'abord dans la direction de Chelmos[3], et s'avancèrent sur Veligosti où ils

Ἐκεῖσε εἰς τὸν βασιλέα, ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Πόλιν,
Τὸ πῶς ἦλθεν εἰς τὸν Μορέαν μὲ τὰ φουσσάτα ὅλα,
Καὶ ὁ Θεὸς εὐδόκησεν, ἡ εὐχὴ τοῦ βασιλέως,
Καὶ ἐκέρδησε χωρὶς σπαθὶ τὸ τρίτον τοῦ Μορέως·
« Λοιπὸν ἂν θέλῃ ὁ βασιλεὺς φουσσάτα νὰ μὲ στείλῃ,
« Ἄλλα πολλὰ πλειότερα, παρ' οὗ τὰ μὲ ἐδῶκεν,
« Ἐλπίδας ἔχω 'ς τὸν Χριστὸν, 'ς τὴν ἁγίαν εὐχήν σου,
« Τὸν τόπον ὅλον τοῦ Μορέως νὰ τὸν ἔχω κερδήσει. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ βασιλεὺς, μεγάλως τὸ ἐχάρη·
Τὸν μέγαν τὸν δομέστικον, ὁποῦ ἦτον ἀδελφός του[1],
Ἐλάλησέ τον· « Ἀδελφὲ, θέλεις νὰ ὑπαγαίνῃς
« Ἐκεῖσε γὰρ εἰς τὸν Μορέαν, ἔπαρ' μὲ σὲ χιλίους,
« Ὅλους ἀπάνω εἰς ἄλογα, καλὰ ἐκλελεγμένους·
« Ῥῆξον καὶ ῥόγα ὑπέρπυρα, καὶ δὸς τους ὅσα θέλουν·
« Ἂς ἔλθῃ ὁ Κατακουζηνὸς, καὶ ἂς ἔνι μετὰ σένα,
« Διότι ἔνι ἐξάκουστος, ἐπαινετὸς στρατιώτης·
« Καὶ σπούδαξον γοργότερον, ὅπως νὰ βοηθήσῃς
« Τὸν Μακρυνὸν τὸν ἔστειλα, καὶ τὸν Μορέαν κερδήσῃς. »
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος, τὸ ἀκούσει τὰ μαντάτα
Τὰ ὥρισεν ὁ βασιλεὺς, αὐτὸς ὁ ἀδελφός του,
Ἐσπούδαξεν, ἐρρόγευσε τὸ ἄνθος τῆς Ῥωμανίας·
Ἐσέβησαν 'ς τὰ κάτεργα, ὁμοίως εἰς τὰ καράβια,
Καὶ ἦλθαν 'ς τὴν Μονεμβασίαν εἰς δεκαπέντε ἡμέρας.
Ἀφότου γὰρ ἐπέζευσε δομέστικος ἐκεῖνος,
Καὶ εἶπάν τον 'ς τὸν Μεζιθρᾶν στέκεται μὲ φουσσάτα,
Ὅπου παρακαθίζεται τὴν Λακεδαιμονίαν,
Καὶ καθ' ἑκάστη ἐκδέχεται νὰ ἔλθῃ ἡ αὐθεντεία σου·
Καὶ ἐκεῖνος ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐσπούδαξεν, ἐδιέβη
Ἀρτέως 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν, τὸν Μακρυνὸν ἐνώθη,
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ, τὸ πῶς θέλουν ποιήσει.
Ἔμαθαν, πῶς ὁ πρίγκηπας 'ς τὴν Κόρινθον ὑπῆρχεν·
Ἐσκέπησαν, ὅτι μ' αὐτὸν ἔχει τὸν λαόν του ὅλον·
Εἰς τοῦτο ἐδόθη ἡ βουλὴ, νὰ ὑπᾶν εἰς τὸν Μορέαν,
Νὰ εὕρουν τὸν τόπο ἀπόσκεπον, καὶ θέλουσι κερδήσει.
Τοῦ φουσσάτου τ' ἄλογα ἐχώρισαν ἐνταῦτα·
Ἕξη χιλιάδες εὑρέθησαν, ὁποῦ ἦσαν καβαλλάροι·
Ἀλάγια κάμνουν δεκοκτὼ, πρὸς τρία ἡ χιλιάδα·
Τὰ πεζικά τους εἴχασι πλῆθος γὰρ ὑπὲρ μέτρον·
Ἐπεὶ εἶχαν τοῦ Δραγαλιβοῦ σὺν τὰ τῆς Τζακωνίας,
Τοῦ δρόγγου καὶ τοῦ Μελιγγοῦ καὶ τῆς μεγάλης Μάνης·
Οἱ Σκορτινοὶ[2] ἐρροβέλευσαν, καὶ ἦσαν μετ' ἐκείνους.
Ἐκίνησαν, ἐρχόντησαν ἐκ τοῦ Χελμοῦ[3] τὰ μέρη·

(1) Après la victoire de 1259 sur le prince de la Morée, Michel Paléologue avait nommé despote Jean son frère, auparavant sébastocrator; le grand domestique fut fait César; Constantin, son autre frere, qui était César, fut fait sébastocrator. (Pachymère et N. Gregoras.)

(2) C'étaient aussi des tribus slaves qui habitaient les défilés de Scorta dans la Tzaconie.

(3) Le mont Chelmos a conservé son nom. (Voyez la carte de Morée du dépôt de la guerre.)

mirent pied à terre. Ils brûlèrent le marché public[1] et ne conservèrent que le château. Le lendemain, ils arrivèrent dans la plaine de Caritena. Le surlendemain, ils parvinrent à Lidoria[2]. Ils descendirent tout droit le long des rives de l'Alphée[3] et attendirent à Osiva une division de Turcs. Après avoir, ô monstrueux péché! brûlé le monastère de cette ville, ils descendirent à Prinitza[4], mirent pied à terre et dressèrent leurs tentes.

A la vue de cette multitude de troupes les Scortins[5] se soumirent aussitôt à eux, ce qui fut une grande faute de leur part, et ils leur servirent de guides pour marcher en avant.

Je laisserai ici le Grand-Domestique pour vous conter la bataille livrée à Prinitza, et dans laquelle trois cents Français battirent toutes les troupes de l'empereur.

Je vous ai déjà rapporté plus haut que le prince s'était porté sur Corinthe, dans l'intention de décider le duc d'Athènes et les seigneurs des îles, avec leurs troupes, à l'aider de leur alliance, laissant dans la Morée pour le remplacer, comme son homme et son bail, un chevalier aussi sage qu'expérimenté. C'était un guerrier intrépide et habile au maniement des armes; mais il était malheureusement attaqué d'une grave maladie chronique, d'un rhumatisme violent qui l'empêchait de tenir entre ses mains ni l'épée ni la lance. Dès que ce vaillant homme apprit qu'une armée impériale commandée par le Grand-Domestique s'avançait contre lui, il se hâta de parcourir toutes les plaines de la Morée et de réunir toutes les troupes qu'il put avoir. Après les avoir réunies, il les fit compter. Elles ne montaient qu'à trois cent douze hommes. Il se mit à leur tête et marcha dans la direction de Cresthène[6] à la rencontre de l'armée impériale qui s'avançait du côté des plaines de la Morée. A la première nouvelle de l'arrivée de l'armée impériale à Prinitza, il suivit les rives de l'Alphée, et dès qu'il eut vu de loin les cantonnements de l'armée ennemie, il passa derrière elle afin de s'en approcher plus sûrement. Arrivé dans une gorge très étroite appelée Agrédi Kounoupitza, il vit toutes les

Ἔσωσαν 'ς τὴν Βελιγοστὴν, ἐκεῖσε ἐπεζεῦσαν·
Ἔκαψαν τὸ ἐμπόριον[1], τὸ κάστρον μόνο ἀφῆσαν·
Τὴν ἄλλην 'μέραν ἦλθασι 'ς τὸν κάμπον Καριτένου·
Τὴν αὔριον ἐκίνησαν, ἦλθαν 'ς τὴν Λιδωρίαν[2]·
Τὸ παραπόταμον Ἀλφεῶς[3] ὀλόρθα ἐκατέβη·
'Σ τὴν Ὄσιβαν ἐνέμενεν ἀλάγι ἐκ τοὺς Τούρκους·
Τὸ μοναστῆριν ἔκαψαν· ἴδε ἁμαρτίαν μεγάλην.
Ἀπαύνου ἐκατέβησαν ἐκεῖσε εἰς τὴν Πρινίτζαν[4]·
Ἐκεῖσε ἐπεζεύσασιν, ἐστήσασι ταῖς τένταις·
Ἰδόντες γὰρ οἱ Κόρτωνοι[5] τὸ πλῆθος τοῦ φουσάτου,
Εὐθὺς ὅλοι ἐπροσκύνησαν (λάθος μέγα ἐπῆκαν)
Καὶ ἐκεῖνοι τοὺς ὡδήγευσαν, καὶ ἐπροβόδησάν τους.
Ἐτοῦτο γὰρ ἀφίνω ἐδῶ τοῦ μέγα δομεστίκου,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ καὶ νὰ σὲ καταλέξω
Τὸν πόλεμον ποῦ ἐγίνετον ἐτότε εἰς τὴν Πρινίτζαν·
Τριακόσιοι Φράγκοι ἐκέρδησαν ἐκεῖνα τὰ φουσάτα.
Ὡσὰν σὲ τὸ ἀφηγήθηκα ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
Πῶς ἐδιέβη ὁ πρίγκηπας 'ς τὴν Κόρινθον ἐτότε
Τοῦ νὰ ὀρθώσῃ νὰ ἔλθῃ τῶν Ἀθηνῶν ὁ δοῦκας,
Οἱ ἄλλοι αὐθένταις τῶν νησιῶν μὲ τὰ φουσάτα ὁποῦ 'χαν,
Εἰς συμμαχίαν τοῦ πρίγκηπος τοῦ νὰ τοῦ βοηθήσουν,
Καὶ ἄφησεν εἰς τὸν Μορεὰν δίκαιον του καὶ μπαῖλον·
Ἄνθρωπος ἦτον φρόνιμος, παιδευτικὸς εἰς ἄκρον,
Στρατιώτης γὰρ ἀπόκοτος, εἰς ἄρματα τεχνίτης·
Ἀσθένειαν εἶχε φοβερὴν, ἦτονε ῥευματιάρης,
Καὶ οὐδὲν ἠμπόρειε νὰ κρατῇ σπαθὶν οὐδὲ κοντάρι·
Καὶ ὡς ἔμαθε πληροφορίαν, ὅτι ἔρχεται φουσάτον,
Τοῦ βασιλέως τὸ ὡδήγευει δομέστικος ὁ μέγας,
Ἐβιάσθη, ἐπερισύναξε 'κ τὸν κάμπον τοῦ Μορέως
Ὅσα φουσάτα ἠμπόρεσε καὶ ὅσα ἐδυνήθη·
Καὶ ὅσον τοὺς ἐσύναξεν, εἶδέ τους, πόσοι εἶναι.
Τριακόσιοι καὶ δώδεκα εὑρέθησαν καὶ μόνον·
Ἐπῆρε τους καὶ ἀνέβαινε τὰ μέρη τῶν Κρεστένων[6],
Γυρεύοντα κἀτέρωσε, ποῦ εἶναι τὰ φουσάτα
Τοῦ βασιλέως, ποῦ ἔρχονταν 'κ τὸν κάμπον τοῦ Μορέως·
Ὡς ἔμαθεν, ὅτι ἔσωσαν ἐκεῖ εἰς τὴν Πρινίτζαν,
Τὸ παραπόταμον τοῦ Ἀλφεῶς ἐβάλθη νὰ ὑπάγῃ·
Καὶ ὡς εἶδε τὴν καρφολασιὰν ἐκείνου τοῦ φουσάτου,
Ἐδιέβη ἐξοπίσω τους, γυρεύει νὰ τοὺς εὕρῃ·
Καὶ ὅταν ἦλθε καὶ ἔσωσε σὲ μιὰν στενὴν κλεισοῦραν,
Ὅπερ τὸ ὀνομάζουσι τὸ Ἀγρίδι Κουνουπίτζας,
Καὶ εἶδαν τοὺς κάμπους ἐκεινοὺς γεμάτους τὰ φουσάτα

(1) Τὸ ἐμπόριον, endroit où l'on dépose les marchandises au moment du débarquement, entrepôt.

(2) Λιδωρία, dans le canton actuel de Liodora, à la pointe du delta formé par les deux branches de l'Alphée ou Rouphia, près des ruines de Theutis, dans l'ancienne Orchoménie. (Boblaye, 151.)

(3) Ἀλφεῶς, en grec ancien Ἀλφειός, s'appelle Rouphia.

(4) Πρινίτζα, probablement le lieu désigné aujourd'hui sous le nom de Vinitza, et de Vilitza dans la grande carte du voyage de Morée de Bory Saint-Vincent. Il faut trop souvent avoir recours ici à la géographie conjecturale. (Voyez ma carte.)

(5) Οἱ Κόρτωνοι, les mêmes que les Scortins.

(6) Krestena, sur la rive gauche de l'Alphée, tandis que Prinitza est sur la rive droite, à peu près à la même distance du fleuve.

plaines occupées par les troupes ennemies. Il était encore de très bonne heure. C'était le moment où le jour commence à poindre, et la vue de cette vaste armée lui apparut ainsi tout d'un coup.

Messire Jean de Catava, ce célèbre guerrier, ne se laissa point effrayer par la multitude de ses ennemis. Sa figure en parut au contraire toute rayonnante, et plein d'une sage prévoyance, il adressa ces paroles à ses compagnons d'armes :

« Seigneurs, frères, amis et chers compagnons, c'est à ce moment qu'il vous convient de vous réjouir tous et de rendre grâce à Dieu d'avoir bien voulu nous conduire dans une position aussi avantageuse pour triompher de troupes si nombreuses qu'à peine pouvons-nous les découvrir toutes. Et gardez-vous, chers compagnons, de vous laisser effrayer à la vue de cette multitude d'ennemis. Leur grand nombre même tournera contre eux. Ils seraient bien plus à craindre pour nous s'ils étaient moins nombreux, mais tous hommes de même race. Eux sont tous étrangers et viennent de terres différentes. Ils n'ont pas d'ailleurs l'expérience des combats avec les Francs[1]. Ne craignons pas de nous montrer ici ; mais attaquons-les fièrement et inopinément avec nos lances. Leurs chevaux ne sont pas bien dressés, et le choc d'un seul des nôtres pourrait en abattre quinze des leurs. Rappelez-vous, seigneurs et amis, que ce pays a été conquis par les travaux et l'épée de nos frères. Si nous prenons aujourd'hui la ferme résolution de défendre chacun notre corps, pour prouver à nos adversaires que nous sommes de vrais chevaliers experts au métier des armes, et ensuite de conserver nos héritages de conquête, nous triompherons, n'en doutez pas, de tous nos ennemis. Que si nous ne tenons pas cette honorable conduite, nous ne méritons plus de porter le nom d'hommes d'armes ; nous ne sommes plus dignes de conserver nos priviléges et nos honneurs. Considérez de plus, amis et chers compagnons, que si Dieu et la fortune des armes nous faisaient la grâce de vaincre le frère de l'empereur grec avec toutes ses troupes, en bataille rangée et l'épée à la main, que la gloire de cette journée durerait aussi longtemps que l'arche restera sur le mont Ararat, et tous ceux qui un jour entendraient conter nos exploits nous loueraient à jamais. Quant à moi, je ne puis, comme vous le savez et comme vous le voyez, manier ni la lance ni l'épée. Mais je saurai bien ne pas rester oisif. Je me charge de porter la bannière du prince. Liez-la seulement entre mes mains, afin que je puisse la

(Ταχύτζι ἦτον ἀκομὴ, ὥρα ἀνατολμάτου),
Αἰφνίδια ἐφάνησαν εἰς τὰ φουσάτα ἐκεῖνα.
Ὁ μισὶρ Τζὰν ντὲ Καταβᾶς, ὁ φοβερὸς στρατιώτης,
Τίποτε οὐ δειλίασε διὰ τὸ πολὺ φουσάτον·
Περίχαρος ἐγίνετον, λαλεῖ τὴν συντροφιάν του,
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτοὺς μὲ πρόβλεψιν μεγάλην·
« Αὐθένταις, φίλοι, ἀδελφοὶ, συντρόφοι ἠγαπημένοι,
« Ὅλοι πρέπει νὰ χαίρεσθε, καὶ τον θεὸν δοξάζειν,
« Ὅτι ὁ θεὸς μᾶς ἤφερεν εἰς ἐπιδέξιον τόπον,
« Τόσα φουσάτα ἄφαντα νὰ τὰ ἔχωμεν κερδήσει·
« Προσέξετε, καλοὶ ἀδελφοὶ, τινάς μὴ δειλιάσῃ,
« Διοῦ ἔνι πλῆθος τοῦ λαοῦ, ὅτι κάλλιον μᾶς ἔνι,
« Παρὰ νὰ ἦσαν ὀλίγοι καὶ μιᾶς φυλῆς ἀνθρῶποι.
« Ἐτοῦτοι εἶν' ἀπόξενοι ἀπὸ διαφόρους τόπους,
« Καὶ εἶναι καὶ ἀπαίδευτοι νὰ μάχωνται μὲ Φράγκους[1]·
« Μηδὲν ὀκνήσωμεν ποσῶς νὰ μᾶς ἀποσκεπάσουν·
« Ἐξάφνης ἂς τοὺς δώσωμεν ὅλους μὲ τὰ κοντάρια.
« Τὰ ἄλογα, τὰ ἔχουσιν, ὅλα εἶναι παρίππια,
« Ἑνὸς φαρίου μας φορὰ νὰ ῥίξῃ δεκαπέντε.
« Καὶ πάλιν λέγω, ἀδελφοὶ, ἐτοῦτο, καὶ θυμῶ σας
« Τὸν κόπον ὁποῦ ἔκαμαν οἱ αὐθένταις οἱ ἀδελφοί μας
« Τοὺς τόπους, τοὺς μᾶς ἄφηκαν, νὰ ἔχουσι κερδήσει.
« Καὶ ἂν οὐκ ἐβάλωμεν βουλὴν τὴν σήμερον ἡμέραν
« Ὁ καθεὶς τὸ σῶμα του νὰ τὸ διαυθεντεύῃ,
« Νὰ δείξωμεν εἰς ἄρματα, ὅτι εἴμεσθε στρατιώταις,
« Καὶ ἀπαύτου νὰ φυλάξωμεν ὁμοίως τὰ γονικά μας·
« Καὶ ἂν οὕτως οὐδὲν πιάσωμεν, ὡσὰν ἐγὼ σᾶς λέγω,
« Οὐδὲν πρέπει νὰ μᾶς κρατοῦν ἀνθρώπους τῶν ἁρμάτων,
« Οὔτε προνοιαῖς νὰ ἔχωμεν, οὔτε τιμὴν καθόλου.
« Ἰδέτε πάλιν δεύτερον, αὐθένταις καὶ συντρόφοι,
« Ὅτι ἂν μᾶς δώσῃ ὁ Θεὸς καὶ ἡ τύχη μας ἐτοῦτο,
« Τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλέως καὶ τοῦτα τὰ φουσάτα
« Μὲ πόλεμον καὶ μὲ σπαθὶ νὰ ἔχωμεν κερδήσει,
« Ἕως οὗ στέκει ἡ κιβωτὸς 'ς τοῦ Ἀραρὰτ τὸ ὄρος,
« Θέλει στέκει τὸ ἔπαινος τῆς σήμερον ἡμέρας,
« Ὁποῦ μᾶς θέλουν ἐπαινεῖ ὅσοι νὰ τὸ ἀκούσουν.
« Ἐγὼ γὰρ ὡς τὸ βλέπετε, καὶ ἠξεύρετε 'ς ἐμένα,
« Οὐ δύναμαι τοῦ νὰ κρατῶ σπαθὶν οὐδὲ κοντάριν,
« Τοῦ νὰ σταθῶ εἰς πόλεμον, νὰ ἔχω πολεμήσει·
« Ἀλλὰ νὰ πιάσω δι' ἐσᾶς τούτην τὴν προθυμίαν·

(1) Les Francs étaient couverts d'armes défensives, l'armure des Grecs était purement offensive. Les Francs pouvaient donc plus facilement résister à leur attaque, tandis qu'eux ne pouvaient pas aussi bien résister à la longue lance et à la pesante épée des Francs. C'est ainsi qu'un petit nombre d'hommes couverts d'acier triomphait d'une multitude.

tenir ferme. J'aperçois d'ici la tente du Grand-Domestique; je vous jure sur le Christ d'y marcher tout droit. Et si quelqu'un d'entre vous me voit reculer ou trembler, je le déclare l'ennemi du Christ s'il ne m'égorge pas. »

Le Grand-Domestique était alors assis dans sa tente, dressée sur un monticule assez élevé, près de Prinitza. En découvrant tout à coup la petite troupe des Francs, il s'écria d'un ton plein d'assurance: « Voilà donc un petit déjeuner qu'on nous sert. » Aussitôt il donna ordre à trois régiments de cavalerie, composés ensemble de mille hommes, de s'avancer à la rencontre des Francs. Les trois régiments montèrent aussitôt à cheval, et marchèrent en avant. Les Francs les reçurent de pied ferme et la lance à la main. A ce premier choc le tiers des Francs fut démonté; mais, par une faveur particulière de la Divinité, aucun d'eux ne reçut de coup de lance ni de blessure. Ceux qui avaient été portés à terre remontèrent aussitôt à cheval, tirèrent leurs sabres, et s'élancèrent sur les Grecs qu'ils taillèrent en pièces. Il se passa longtemps avant qu'on pût voir les Francs se dégager du milieu des Grecs. Messire Jean de Catava ne s'arrêta pas à combattre les régiments grecs qui s'étaient avancés contre lui, mais il marcha impétueusement en avant, en se portant sur la tente même du Grand-Domestique, qu'il apercevait de loin. Des hommes de l'armée grecque rapportèrent alors qu'ils avaient vu un cavalier monté sur un cheval blanc et armé d'une épée nue et flamboyante, qui marchait devant les Francs, et assurèrent et jurèrent que c'était saint Georges lui-même. D'autres prétendirent que c'était l'immaculée Sainte-Vierge, patronne du monastère d'Isova [1], que l'armée grecque avait incendié dans sa marche. Quelques autres attribuèrent la présence d'un saint à la tête des Francs à ce que l'empereur avait violé ses serments, et avait fait attaquer le prince Guillaume, sans que celui-ci lui en eût donné sujet, mais s'en rapportant uniquement à de faux rapports et à des nouvelles perfides, sur la foi desquels il avait expédié des troupes contre le prince et cherché à le dépouiller. Aussi Dieu, le dominateur suprême, avait abandonné les Grecs, et les Francs avaient triomphé dans cette journée.

Le combat avait commencé à trois heures [2]. Les Francs arrivèrent à midi devant la tente où restait le Grand-Domestique, qui de là tenait

« Τοῦ πρίγκηπος τὸ φλάμπουρον θέλω νὰ τὸ βαστάνω·
« Ἐς τὸ χέρι μου τὸ θέσετε, νὰ τὸ κρατῶ στερεά.
« Τὴν τένταν τοῦ δομέστικου θεωρῶ την ἀπ' ἐδῶθεν.
« Ὀμνύω σας εἰς τὸν Χριστὸν ὀλόρθα ἐκεῖ ν' ἀπέλθω.
« Καὶ οἷος ἰδῇ τοῦ νὰ τραπῶ ἢ καὶ νὰ δειλιάσω,
« Ἐχθρὸν τὸν ἔχω τοῦ Χριστοῦ, ἐὰν οὐδὲν μὲ σφάξῃ. »
Ὁ μέγας γὰρ δομέστικος 'ς τὴν τένταν του ἐκαθέτον,
Ὁποῦ ἦτον εἰς ἄνω βουνὸν εἰς τὸ χωριὸν Πρινίτζας.
Καὶ ὡς ἐφανερώθηκαν αἰφνίδια οἱ Φράγκοι,
Τοιοῦτον λόγον ἔλεγε μὲ προθυμίαν μεγάλην·
« Προγευματίτζι γὰρ μικρὸν εὐβλέπω, ὅτι μᾶς ἦλθεν. »
Ὁρίζει, ἐκαβαλλίκευσαν ἀλάγια τρία μόνον,
Χιλίους ἀπάνω 'ς τ' ἄλαγα τοὺς Φράγκους νὰ πατήσουν·
Εὐθὺς ἐκαβαλλίκευσαν, ἐσυναπάντησάν τους·
Σταματικὰ τοὺς ἔσμιξαν ὅλους μὲ τὰ κοντάρια.
'Σ τὸ πρῶτο ὁποῦ ἐβάρησαν, ἔπεσαν ἐκ τοὺς Φράγκους
Καλὰ τὸ τρίτον ἀπ' αὐτοὺς ὅλοι ἐκ τὰ φαρία.
Καὶ ἤκουσε χάριν τοῦ Θεοῦ, κανεὶς ἀπὸ τοὺς Φράγκους
Κοντάρι οὐκ ἐπίασε, κανεὶς οὐκ ἐλαβώθη.
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἔπεσαν, εὐθὺς καβαλλικεύουν,
Καὶ τὰ σπαθία ἔσυραν, καὶ τοὺς Ῥωμαίους σφάζουν.
Ὥρα ἐδιέβηκε πολλή, ποῦ ἐχάθησαν οἱ Φράγκοι,
Καὶ οὐκ ἐφαίνοντα ποσῶς μέσα ἐκ τοὺς Ῥωμαίους·
Ἐκεῖνος δὲ ὁ μισὲρ Τζὰν, ὁ Καταβᾶς σοὶ λέγω,
Οὐδὲν ἀνέμενε ποσῶς νὰ πολεμῇ τοὺς Ῥωμαίους·
Ὀλόρθα πάντα ἐσπούδαζε νὰ σώσῃ εἰς τὴν τένταν,
Ποῦ ἐθεώρει ἐκ μακρεὰ, αὐτοῦ τοῦ δομεστίκου.
Τινὲς, ὁποῦ ἦσασιν ἐκεῖ 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον,
Εἶπαν καὶ ἐμαρτύρησαν, πῶς εἶδαν καβαλλάρην·
Ἄσπρο ἄλογον τὸν ἔφερε, γυμνὸν σπαθὶν ἐβάστα·
Πάντα ὑπήγενεν ὀμπρὸς ἐκεῖ ὅπου ἦσαν οἱ Φράγκοι.
Καὶ εἶπαν, ἀφιρώσασιν, ἅγιος Γεώργης ἦτον·
Ἄλλοι εἶπαν, ὅτι ὠργίσθη τους ἡ πάναγνος Θεοτόκος,
Ὁποῦ 'τον εἰς τὴν Εἰσοβὰν [1] 'ς τὸ μοναστῆρι ἐκεῖνο,
Τὸ ἔκαψαν τότε οἱ Ῥωμαῖοι εἰς τὸ ταξίδι ἐκεῖνον·
Καὶ ἄλλοι πάλιν ἔλεγαν, ὅτι ἡ ψευρκία
Τοῦ ὅρκου ὁποῦ ἐπάτησεν ὁ βασιλεὺς ἐτότε,
Τὸν ὅποιον γὰρ ἔποικε τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου·
Καὶ ἄνευ τινὸς πταίσματος νὰ τὸν καταπατήσῃ,
Διὰ λόγους ψεματερινοὺς καὶ δωρεανὰ μαντάτα
Ἀπέστειλε φουσάτα του, τὸν πρίγκηπα μαδάζει·
Δι' αὐτὸ τοὺς ἐγκατέλιπε Θεὸς ὁ παντοκράτωρ,
Καὶ οἱ Φράγκοι τοὺς ἐκέρδησαν ἐκείνην τὴν ἡμέραν.
Ἀπὸ ὥρας τρίτης [2] ἄρχισεν ὁ πόλεμος ἐκεῖνος,
Καὶ οἱ Φράγκοι ἀποσώσασιν ὥρᾳ μεσημερίου
'Σ τὴν τένταν ὅπου ἐκάθετον δομέστικος ὁ μέγας.

(1) Εἰσοβὰν, ce même lieu est appelé plus haut Ὄσοβα, p. 109. (Voyez ma carte.)

(2) Il est probable que l'on comptait alors les heures à l'italienne, en commençant à les compter depuis le lever du soleil. Ainsi, dans cette saison, trois heures répondaient à huit ou neuf heures du matin.

toujours les yeux fixés sur le corps qu'il avait porté en avant, pour voir ce que devenaient les Francs de la Morée; et comme il ne voyait plus alors que des Grecs et croyait bien les Francs anéantis, il leva les yeux au ciel et rendit grâces à Dieu. Mais au moment où ses yeux étaient encore tournés vers cette armée, voilà que tout d'un coup apparaissent les bannières des Francs. Le Grand-Domestique les reconnaît, et voit qu'elles se dirigent sur sa tente, où les Francs avaient aperçu le sceptre du commandement. Il pousse aussitôt un cri aussi élevé qu'il peut le faire entendre, et appelle les pallicares[1] de sa suite : « Qu'on m'amène, dit-il, à l'instant mon coursier, mon turcoman[2]. Ne voyez-vous pas les bannières des Francs, qui déjà sont arrivées sur nous et nous attaquent? »

A peine ses hommes eurent-ils vu les sabres des Francs, nus, flamboyants et tout teints du sang des Grecs, que chacun se hâta de prendre la fuite, emportant avec soi tout ce qu'il pouvait emporter. Mais l'un d'eux, plein de sens et d'honneur, accourut près d'un cheval tout enharnaché, qui était un des meilleurs coursiers du Grand-Domestique, l'amena à son maître et l'aida à le monter. Là se trouvait un homme du pays, qui connaissait fort bien les environs de Prinitza et qui guida et accompagna le Grand-Domestique dans sa fuite. Ils traversèrent d'abord Levitza, d'où ils se rendirent à Capelos[3]. Ils prirent ensuite leur direction à travers des lieux sauvages, pour qu'on ne pût pas les découvrir; et après avoir marché ainsi avec beaucoup de circonspection et d'habileté, ils parvinrent à Mesithra, où le Grand-Domestique était fort impatient d'arriver. Quant aux troupes grecques réunies à Prinitza, elles n'eurent pas plus tôt vu les Francs arriver en bataille devant les tentes, que toutes se débandèrent, et cherchèrent à qui mieux mieux à regagner leurs foyers. Elles trouvèrent un grand obstacle à leur marche précipitée dans la forêt de Prinitza; car ce pays est d'un accès difficile et tout couvert de bois. C'est de ce côté que les troupes grecques s'étaient sauvées. Les Francs, qui les avaient poursuivies jusque-là, furent aussi forcés de s'arrêter harassés de fatigue. En voyant l'ennemi prendre la direction des montagnes, ils cessèrent leur poursuite et retournèrent sur leurs pas. Les Francs gagnèrent mille chevaux dans cette affaire.

Lorsque les habitants des villages voisins eurent appris cette défaite des Grecs, ils accoururent aussi, grands et petits, sur le champ de

Ὁ μέγας γὰρ δεμέστικος ἐκεῖθεν ἐκ τὴν τένταν
Τὸ βλέμμα του εἶχε πάντοτε ἐκεῖ πρὸς τὸ φουσάτον,
Νὰ ἰδῇ τὸ τί ἐγίνονταν οἱ Φράγκοι τοῦ Μορέως.
Ποῦ ποτε Φράγκον οὐ θωρᾷ, μόνον καὶ τοὺς Ῥωμαίους.
Τὰς χεῖράς του ἐσήκωσε, καὶ τὸν Θεὸν δοξάζει,
Σκοπῶντα, λογιζόμενος, ἐχάθηκαν οἱ Φράγκοι.
Καὶ οὕτως ὥσαν ἔστεκε, καὶ ἐθώρειε τὸ φουσάτον,
Ἐξάπινα ἐφανίσθησαν τὰ φλάμπουρα τῶν Φράγκων·
Ἐγνώρισε τὰ φλάμπουρα τοῦ Φράγκικου φουσάτου,
Ποῖοι 'ς τὴν τένταν ἔρχονταν, ὅπου ἔβλεπαν τὸ σκῆπτρον
Τοῦ βασιλέως ἀδελφοῦ τοῦ μέγα δεμεστίκου·
Φωνὴν μεγάλην ἔσυρεν, ὅσον καὶ ἂν ἐδυνῆτον,
Ἐκείνων τῶν παλληκαριῶν[1], ὁποῦ 'σαν μετ' ἐκεῖνον·
« Φέρτε γοργὸν τὸ ἱππάρι μου, αὐτὸν τὸν Τουρκομάνον[2]·
« Θεωρεῖτε φλάμπουρα Φραγκῶν, ὁποῦ μᾶς ἐπετρῶσαν. »
Καὶ αὐτοί, ὡς εἶδαν τὰ σπαθιὰ γυμνά, ἐκλαμπρυσμένα,
Ἀπὸ τὸ αἷμα τῶν Ῥωμιῶν ἦσαν αἱματωμένα,
Ὁ καθεὶς ἐσπούδαξε νὰ δώσῃ τὸν ἑαυτόν του,
Καὶ εἰς φυγίον ἐξάλθησαν, ὅθεν ἠμπορεῖ καθένας.
Ὀκάποιος ἦτον φρόνιμος, καὶ ἀγάπα τὴν τιμήν του,
Ἔδραμε, φέρνει ἄλογον, τὸ ἔστεκε στρωμένον,
Ποῦ ἦτον τὸ καλήτερον μεγάλου δεμεστίκου·
Ἐβοήθησε τὸν αὐθέντην του, πηδάει, καβαλλικεύει·
Ὀκάποιον ηὗραν ἄνθρωπον ἐντοπικὸν ἐκεῖσε,
Ὁποῦ καλὰ γὰρ ἤξευρε τὰ μέρη τῆς Πρινίτζας·
Ἐκεῖνος τὸν ὡδήγησε, καὶ συντροφιὰν τοῦ ἐπῆκεν.
Ἐκεῖθεν ἐκ τὴν Λέβιτζαν 'ς τὴν Κάπελον[3] ἀντάμα
Ἀπ' ἄγριους τόπους ἐπέρασε νὰ μὴν τὸν ἐγνωρίσουν·
Καὶ τόσα ἀπῆλθε φρόνιμα μετὰ πιδεξιωσύνης,
'Σ τὸν Μηζηθρᾶν ἀπέσωσεν ὅπου πολλὰ ἐπεθύμα.
Τὰ δὲ φουσάτα τῶν Ῥωμιῶν, τὰ ἦσαν 'ς τὴν Πρινίτζαν,
Τὸ ἰδοῦν τοὺς Φράγκους ἔσωσαν 'ς ταῖς τένταις τῶν Ῥωμαίων,
Ὅλοι ἐξάλθηκαν εὐθὺς νὰ ὑπᾶνε 'ς τὰ δικά τους.
Ἔμποδον μέγαν ηὗρασι τὰ δάση τῆς Πρινίτζας,
Αὐτοὺς τοὺς τόπους τοὺς κακοὺς πολλὰ καὶ δυσκωμένους·
Ἐκεῖ ἐγλύσαν οἱ Ῥωμιοὶ καὶ ὅλον τὸ φουσάτον·
Καὶ οἱ Φράγκοι ἀπεστάθησαν ἐκ τοῦ πολλοῦ τοῦ κόπου·
Ὡς εἶδαν δέ, ὅτι ἔφυγαν, καὶ ἐπῆραν τὰ βουνία,
Ἀφῆκαν νὰ τοὺς διώχνουσιν, ἐστράφησαν ὀπίσω.
Χίλια ἄλογα ἐκέρδησαν ἐτότες ὧν οἱ Φράγκοι.
Ὡς τὸ ἔμαθαν οἱ ἄνθρωποι ἐκεῖθε ἐκ τὰ χωρία,
Μικροί, μεγάλοι ἔδραμαν νὰ ἔχουσι κερδήσει,

(1) Παλληκαρίων. Ducange, dans son Glossaire, fait dériver le mot pallicare, si usité aujourd'hui dans les chants nationaux de la Grèce, de l'ancien mot hellénique Πάλληξ, adolescent. M. Fallmerayer remarque que le substantif arabe *balpgh*, jeune homme, est employé dans le même sens par les Turcs, les Persans et les Arabes.

(2) Cheval de race turque, fort estimé pour sa légèreté.

(3) Ces positions ne sont pas indiquées sur les cartes.

bataille, pour profiter de ce que l'armée grecque aurait abandonné dans son camp.

Les Francs se dirigèrent alors sur Servia ; car à la suite d'une telle fatigue et avec l'ample butin qu'ils venaient de faire, ils ne pouvaient s'avancer plus loin. Le lendemain ils arrivèrent à Vlisiri.

Messire Jean de Catava, ce guerrier goutteux, fit écrire des lettres et envoya des messages au prince de la Morée à Corinthe, et lui donna tous les détails de l'engagement et de la bataille de Prinitza, lui racontant ce qu'il avait fait lui-même, et l'avantage que les Francs avaient obtenu sur l'ennemi. A cette nouvelle, le prince leva les yeux au ciel et rendit grâces à Dieu et à l'immaculée Sainte Vierge. Sa joie fut cependant mêlée d'un regret. Tout en se réjouissant de la victoire remportée par ses troupes, il était fâché de n'avoir pas été lui-même présent à cette affaire.

Le Grand-Domestique fut vivement affligé de sa défaite, et peu s'en fallut que la douleur ne le conduisît au tombeau. Mais près de lui se trouvait alors un certain homme noble et instruit, Franc de nation et né dans l'intérieur du pays des Francs[1]. Il arrivait alors de Constantinople, d'où l'empereur l'avait envoyé en message auprès du Grand-Domestique. Il entreprit de le consoler par ces paroles :

« Au nom du Christ, seigneur, pourquoi vous affliger si profondément? Ne savez-vous pas que la fortune des combats est entre les mains du hasard, et que souvent l'adresse et la ruse triomphent de la force et de la bravoure? Vous avez vu vous-même tout l'avantage d'un stratagème habile, lorsque le sébastocrator remporta la victoire dans la Pélagonie[2]. Il se garda bien alors de ne compter que sur le nombre considérable de ses troupes; mais laissant de côté leur vaillance, il eut recours à la ruse. Qui ne sait pas, partout l'univers, l'habileté des Francs à manier la lance et l'épée? Le prudent sébastocrator, qui les connaissait, fit donc avancer les Allemands, pour en venir d'abord aux mains avec les Francs, ralentir leur fougue et supporter leurs premiers coups de lance. Aux Allemands il fit succéder les Hongrois, les Turcs et les Cumans, qui tirèrent indistinctement leurs flèches sur la mêlée, et qui, frappant à la fois et les Allemands et les Francs, tuèrent tous les chevaux et décidèrent ainsi de la victoire. S'il n'eût pas eu alors ces archers qui tuèrent les chevaux, jamais il n'eût obtenu la victoire. Vous, seigneur, autant du moins que je puis le savoir par le rapport des chefs de votre armée qui ont pris part à cette affaire, vous avez commis une faute dans le combat livré contre les

Ἐκ τῶν Ῥωμιῶν τὰ πράγματα νὰ ἔχουν διαφορέσει.
Οἱ Φράγκοι γὰρ ἐμείνασιν ἐτότε εἰς τὰ Σέρβια·
Ἐπεὶ ἂν ἤθελαν νὰ ἔλθοῦν, νὰ μένουν παρακάτου,
Οὐδὲν ἐδύναντο νὰ ὑπᾶν, ὅτ' ἦσαν κοπιασμένοι,
Καὶ διὰ τὸ κέρδος τὸ πολὺ τὸ εἶχασι κερδήσει.
Ἐπεὶ τὴν αὔριον ὑπᾶν ὀρθὰ εἰς τὸ Βλιζίρι.
Ὁ μισὲρ Τζὰν δὲ Καταβᾶς, ὁ ποδαγρὸς στρατιώτης,
Πιττάκια, ὁρίζει, γράφουσι, μαντατοφόρους στέλνει
Ἐκεῖσε εἰς τὸν πρίγκηπα 'ς τὸ κάστρον τῆν Κορίνθου.
Λεπτομερῶς ἐδήλωσε τὴν πρᾶξιν καὶ τὸ πρᾶγμα
Τὸ πῶς ἐγένη ὁ πόλεμος ἐκεῖνος τῆς Πρινίτζας,
Τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἔπραξε, τὸ νίκος ὁποῦ ἐλάβαν.
Ὁ πρίγκηπας, ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐσήκωσε τὰς χεῖρας,
Καὶ τὸν Θεὸν ἐδόξασε, τὴν πάναγνον Θεοτόκον.
Ἐκ τὸ ἓν μέρος ἐχάρηκεν, ἐκ τὸ ἄλλο ἐλυπήθη
Ἐχάρη, διοῦ ἐνίκησεν ἐτότες ὁ λαός του,
Καὶ πάλιν ἐλυπήθηκε, διοῦ οὐδὲν εὑρέθη.
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος σφόδρα τὸ ἐλυπήθη,
Καὶ ἐκ τὴν λύπην τὴν πολλὴν ἦλθε διὰ ν' ἀποθάνῃ.
Ὅμως ἐκάποιος εὐγενὴς, ἄνθρωπος παιδευμένος
(Φράγκος ἦτον τὸ γένος του ἀπέσω ἐκ τὴν Φραγκίαν[1],

Ἀπαὶ τὴν πόλιν εἶχε ἔλθει, ἀπαὶ τὸν βασιλέα
Μαντατοφόρος εἰς αὐτὸν), ἐπαρηγόριζέ τον.
« Αὐθέντη, διὰ τὸν Χριστὸν, τί θλίβεσαι τοσοῦτον;
« Ἠξεύρεις ὅτι εἰς ῥιζικὸν κοίτεται ἡ στρατεία·
« Καὶ ὅποιος πράττει πονηρὰ καὶ μετὰ μηχανίαν
« Τοὺς ἀνδρειωμένους καταλεῖ, καὶ τὴν ἀνδρειὰν νικάει·
« Εἶδες εἰς τὴν Πελαγονιὰν[2] ἡ μηχανιὰ, τί ἔπῆκε
« Τότε ὁ σεβαστοκράτορας, καὶ ἐκέρδησε τὸν κάμπον·
« Οὐδὲν ἐτήρησε νὰ εἰπῇ, πολλὰ φουσάτα εἶχεν,
« Ἀλλὰ ἐβάλθη εἰς πονηριὰν, καὶ τὴν ἀνδριὰν ἀφῆκεν·
« Ἐτοῦτο οἱ πάντες 'ξεύρουσι 'ς ὅλην τὴν οἰκουμένην,
« Εἰς τὸ κοντάρι καὶ σπαθὶν καλοὶ εἰσὶν οἱ Φράγκοι·
« Διοῦ ὁ σεβαστοκράτορας, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
« Τοὺς Ἀλλαμάνους ἔβαλε, καὶ ἔσμιξαν μὲ τοὺς Φράγκους,
« Τοῦ ν' ἀπαντήσουν τὸν θυμὸν, ταῖς κονταριαῖς τῶν Φράγκων·
« Τοὺς Οὔγγρους ἔβαλε ἀπ' αὐτοὺς, τοὺς Τούρκους καὶ Κουμά-
« Ὅλους ἐκαταδόξευσαν Φράγκους καὶ Ἀλλαμάνους, [νους,
« Καὶ τὰ φαρία ἔσφαξαν, τὸν πόλεμον ἐκερδῆσαν·
« Ἐὰν ἡ σαΐταις ἔλειπαν, ποῦ ἔσφαξαν τὰ φαρία,
« Ποτὲ οὐδὲν ἐκέρδαιναν τὸν πόλεμον ἐκεῖνον.
« Εἶδες, αὐθέντη μου καλὲ, πῶς ἔσφαλες εἰς τοῦτο,

(1) Ἐκ τὴν Φραγκίαν. La France se prend souvent pour tout le pays des Francs, l'Occident.

(2) Voyez cette bataille page 98.

Francs à Prinitza. Vous placiez toute votre confiance dans le nombre des troupes que vous voyiez autour de vous; et parce que les Francs n'étaient qu'en petit nombre, vous les méprisiez et dédaigniez de les combattre, ce que ne fait jamais un guerrier prudent; car, quelque brave que soit un guerrier, toujours son courage doit s'appuyer sur la prévoyance et le stratagème, et quand il attaque son ennemi, son attention tout entière doit être concentrée sur ce moment décisif. Vous le savez (et c'est une vérité consacrée par la sagesse), l'art et la ruse triomphent du courage. Si vous eussiez employé tous vos archers à tirer sur les chevaux des Francs, au moment où vous les voyiez marcher sur vous, vous les eussiez mis en désordre et eussiez remporté sur eux une victoire complète; mais vous avez, dit-on, ordonné que mille lances marchassent sur eux, espérant ainsi les détruire en un instant, et en cela vous n'avez suivi que le conseil de votre courage. Je ne fais du moins que rapporter ici ce que je tiens de vos chefs. Mais un Franc à cheval vaut vingt Grecs, et vous ne l'avez que trop vu par ce qu'ils ont fait à Prinitza. En hommes prudents et habiles au métier des armes, quand ils virent la multitude de vos troupes, ils pénétrèrent aussitôt jusque dans leur sein, commencèrent l'attaque avec la lance, et tirèrent ensuite leurs sabres, tuant de tous côtés vos soldats hors d'état de se mesurer avec eux. Les Francs ont fait cette guerre à la manière des loups, qui pénètrent dans les parcages et dispersent les brebis. Ne vous affligez donc pas de ce qui vient d'arriver. Ainsi va la fortune des combats; l'un gagne et l'autre perd. Consolez-vous et suivez maintenant un autre plan. Faites rassembler vos troupes, et prenez les mesures capables de vous procurer à la fois du profit et de l'honneur, afin de contre-balancer le malheur qui vous est survenu. Je viens d'apprendre que le prince est arrivé à Andravida, et que les troupes qu'il avait amenées sont retournées dans leurs foyers. Marchez tout droit contre lui à Andravida; et s'il a l'imprudence de s'avancer à votre rencontre, prenez bien garde à ne pas l'attaquer avec impétuosité. Sachez recourir à l'art et aux stratagèmes. Ne le combattez pas avec la lance; contentez-vous de faire avancer les Turcs armés d'arcs, et faites-les tirer sur les chevaux des Francs, afin de renverser les cavaliers. Si le sort veut que ce prince tombe entre vos mains, vous pouvez regarder le pays comme conquis. »

Le Grand-Domestique s'en rapporta aux pa-

« Ἐκεῖ ὅπου σ' ἐπολέμησαν οἱ Φράγκοι εἰς τὴν Πρινίτζαν,
« Καθὼς μὲ τὸ ἀφηγήθησαν οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου,
« Ὁποῦ 'σασιν ἐκεῖ μ' ἐσὲ 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον;
« Ἡ αὐθεντιά σου ἐθάῤῥουσε 'ς τὰ πλήθη τοῦ φουσάτου,
« Ὁποῦ ἔβλεπες, ὅτ' ἦσασι μετὰ τὴν αὐθεντιάν σου,
« Τοὺς Φράγκους ἐπεριφρόνησες, διοῦ ἦσαν ὀλίγοι,
« Καὶ οὐκ ἐψήφησες ποσῶς, πῶς νὰ τοὺς πολεμήσῃς·
« Τὸ ὁποῖον πρᾶγμα οὐ ποιοῦν οἱ φρόνιμοι στρατιώταις·
« Ἐπεὶ ὅσον ἔνι ὁ ἄνθρωπος στρατιώτης ἀνδρειωμένος,
« Πρέπει νὰ ἔχῃ μηχανιὰν καὶ φρόνεσιν μετ' αὐτον,
« Νὰ πολεμῇ προσεχτικὰ ἀπάνω εἰς τὸν ἐχθρόν του·
« Ἐπεὶ λέγουν οἱ φρόνιμοι, ὡς ἔνι ἡ ἀλήθεια,
« Ὅτι ἡ τέχνη καὶ ἡ πονηριὰ νικοῦσι τὴν ἀνδρίαν.
« Ἂν εἶχες βάλει, αὐθέντη μου, ἐτότες τοὺς δοξιώταις
« Τὸ ἰδῇς τοὺς Φράγκους, ἔρχονταν ἐτότε πρὸς ἐσένα,
« Νὰ εἶχαν σφάξει τὰ φαριὰ, τὰ ἐκαβαλλικαῦσαν,
« Ἐκέρδιζές τους παρευθὺς, εἶχές τους νικημένους·
« Ἀλλ' ὥρισες, ὑπήγασι κοντάρια χίλια 'ς αὔτους,
« Σκοπῶντας, λογιζόμενος, ἔχεις τους κερδεμένους·
« Τὸ ὁποῖον πρᾶγμα ἔπηκες τὸ θέλημά σου, αὐθέντη.
« Ὡς τὸ εἶπαν, πάλιν λέγουν το, οὕτως ἔν' ἡ ἀλήθεια.
« Ἀξίζει Φράγκος εἰς φαρὶ διὰ εἴκοσι Ῥωμαίους.
« Ἰδὲς, αὐθέντη, τί ἔπηκαν οἱ Φράγκοι 'ς τὴν Πρινίτζαν·
« Ὡς φρόνιμοι, παιδευτικοὶ, ὁποῦ ἦσαν τῆς στρατείας,
« Τὸ ἰδοῦν τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ, φουσάτον ὁποῦ εἶχες,
« Εὐθὺς 'ς τὴν μέσην ἐσέβηκαν, μὲ τὰ κοντάρια ἐδῶκαν,
« Καὶ τὰ σπαθία ἔσυραν, τοὺς ἐδικούς σου ἔσφαξαν·
« Καὶ οἱ δικοί σου οὐκ εἶχασι δύναμιν νὰ σπαράξουν.
« Οὕτως τὸ ἔπηκαν αὐτοὶ, ὡς πολεμοῦν οἱ λύκοι,
« Ὁποῦ σεβαίνουν 'ς τὸ μανδρὶ, τὰ πρόβατα σκορπίζουν.
« Λοιπὸν μηδὲν τὸ θλίβεσαι ἐτοῦτο ὁποῦ ἐγείνη·
« Διότι εἶναι πάντοτε συνήθιον τῆς στρατείας,
« Ὥραν κερδαίνειν, διαφορᾶν, καὶ ἄλλην πάλιν χάνειν.
« Παρηγορήσου, αὐθέντη μου, πίασε ἄλλην στράταν·
« Ὅρισε τοῦ νὰ συναχθοῦν ὅλα σου τὰ φουσάτα,
« Καὶ σκόπησε νὰ τιμηθῇς, καὶ νὰ διαφορήσῃς,
« Τὸ πρᾶγμα, ὁποῦ ἐγείνετον, πάλιν νὰ τὸ σκεπάσῃς.
« Ἐγὼ ἔμαθα, ὁ πρίγκηπας ἦλθε 'ς τὴν Ἀνδραβίδα,
« Καὶ τὰ φουσάτα, τὰ ἔφερεν, ἐστράφησαν ὀπίσω·
« Σύρε ὀλόρθα εἰς αὐτὸν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα·
« Καὶ ἂν ἔχῃ τόσην ἁμαρτιὰν, εἰς πόλεμον νὰ ἔβγῃ,
« Μηδὲν βαλθῇς μὲ ἀλαζονειὰν τοῦ νὰ τὸν πολεμήσῃς,
« Μόνον μὲ τέχνην, μηχανὴν, πολέμησον μετ' αὐτον·
« Μηδὲν τὸν πιάσῃς πόλεμον ποσῶς μὲ τὰ κοντάρια,
« Ἀλλὰ τοὺς Τούρκους ὅρισε, ὁποῦ βαστοῦν δοξάρια,
« Τοῦ νὰ δοξεύουν τὰ φαριὰ, νὰ πέσουν οἱ καβαλλάροι.
« Καὶ ἂν τύχῃ ἀπὸ ῥιζικοῦ τὸν πρίγκηπα νὰ πιάσῃς,
« Ἀφοῦ τὸν πιάσῃς, ἔχεις τον, κερδίζεις καὶ τὸν τόπον. »
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος ἐπίστευσε τοῦ Φράγκου·
Λαλεῖ τοὺς πρώτους ἄρχοντας, ὁποῦ εἶχε μετ' ἐκεῖνον,

roles du Franc. Il réunit ses principaux chefs, et leur communiqua ce discours qu'ils trouvèrent plein de sagesse. Le Grand-Domestique fit aussitôt assembler tous les chefs de l'armée, et leur ordonna de se tenir prêts à marcher en toute hâte sur la ville d'Andravida, où était le prince. Il s'adressa ensuite à Cantacuzène et à Macrynos, auxquels il fit part de tout ce que le Franc lui avait dit, et de la résolution que son conseil avait approuvée; mais ces deux généraux lui répondirent :

« Ne vous inquiétez en rien, Grand-Domestique, notre seigneur. L'avantage que les Francs ont eu sur vous ne porte aucune atteinte à votre honneur. La faute en doit retomber sur nous plus encore que sur vous, et nous désirerions bien vivement qu'une victoire prouvât à l'empereur que nous ne sommes ni peu fidèles à sa cause, ni peu attachés à sa personne; mais la saison avance, le temps est mauvais, et il nous convient de nous conduire en guerriers prudents. Et d'ailleurs, nous ne savons pas même encore à combien se monte le nombre des soldats que nous avons perdus et de ceux qui nous restent; nous ne savons pas quelles sont celles de nos troupes qui ont conservé leurs chevaux. Puisque l'été est passé et que nous sommes entrés en hiver, pendant lequel il convient que les troupes se reposent, attendons la belle saison, et assurons-nous du nombre de nos troupes. Si Dieu et la fortune nous donnent vie jusqu'au mois de mars, jusqu'à cette saison de l'année où nos troupes organisées de nouveau pourront se présenter au combat, alors, seigneur, marchons contre le prince partout où nous pourrons le rencontrer, et sachons enfin nous venger ou mourir. »

Le Grand-Domestique leur répondit : « Dieu sait, mes amis, mes frères et mes compagnons, combien le souvenir d'avoir été défait par un simple chevalier me tourmente et me déchire. Si au moins nous eussions été attaqués et même battus par le prince en personne, qui est un grand homme et un guerrier célèbre, j'aurais eu encore quelque sujet de consolation; mais m'avouer à moi-même que le frère de l'empereur a été battu en plaine par un pauvre chevalier podagre, et, ce qui est pis encore, que trois cents Francs ont battu des milliers de Grecs, voilà ce dont je ne puis me consoler. »

Le Grand-Domestique, Macrynos, Cantacuzène et tous les autres chefs de l'armée, s'assemblèrent alors en conseil pour considérer ce qu'ils avaient à faire et arrêtèrent le plan à suivre.

L'hiver se passa. Le mois de mars arriva et la belle saison revint, pendant laquelle les hommes se mettent en mouvement et marchent aux combats. Ce fut alors que le frère de l'empereur commença à donner ses ordres. Le lieu du

Λεπτῶς τῶν ἀφηγήσετον τὸ τί εἶπεν ὁ Φράγκος.
Ὅλοι τὸν ἐπαινέσασι, καλὴν βουλὴν ἐδῶκεν.
Ὁρίζει, καὶ ἦλθαν οἱ ἀρχηγοὶ, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου·
Λέγει τοὺς ἄρχονταις· « Γοργὸν σπουδάξετε νὰ ὑπᾶμεν
« Ἐκεῖ, ὅπου ἔνι ὁ πρίγκηπας εἰς χώραν Ἀνδραβίδος. »
Λαλεῖ τὸν Καντακουζηνὸν, τὸν Μακρυνὸν ὁμοίως·
Ὅλα τοὺς ἀφηγήθηκεν, ὅσα τὸν εἶπε ὁ Φράγκος,
Καὶ τῶν ἀρχόντων τὴν βουλὴν, τῶν ἀρχηγῶν ὁμοίως.
Καὶ αὐτοὶ τὸν ἀποκρίθησαν, καὶ λέγουν πρὸς ἐκεῖνον·
« Μὴ ἀῤῥαθυμᾶς, αὐθέντη μας, μεγάλε δομεστίκε.
« Οὐδὲν σοὶ φαίνῃ, ἐντροπὴν μᾶς ἔπεκαν οἱ Φράγκοι·
« Οὕτως ἐγείνετον 'ς ἡμᾶς, ὡσὰν καὶ εἰς ἐσένα,
« Καὶ ἤθελαμεν νὰ ἐπήχαμεν τὸ πρᾶγμα διὰ τιμήν μας,
« Μὴ μᾶς λαλήσῃ ὁ βασιλεὺς ἀπίστους, δημεγέρταις·
« Ἀλλὰ θεωροῦμεν τὸν καιρὸν, τὸ ἀσύστατον τοῦ χρόνου,
« Καὶ κάμνει χρειὰ νὰ πράξωμεν, ὡς φρόνιμοι στρατιώταις·
« Ἡμεῖς ἀκόμα οὐ 'ξεύρομεν, τίνες οἱ σκοτωμένοι,
« Καὶ τίνες ἐγλυτώσασι, καὶ τίνες ἄλογα ἔχουν·
« Τώρα τὸ καλοκαίριον ἐπέρασεν, ἐδιέβη·
« Χειμῶνας ἐκατέλαβε, σχολάζουν τὰ φουσάτα·
« Ἂς καρτερέσωμεν καιρὸν, νὰ ἰδοῦμεν τὸν λαόν μας·
« Ἂν θέλῃ ὁ θεὸς καὶ ἡ τύχη μας νὰ ζοῦμεν ἕως τὸν μάρτην,
« Εἰς ἄνοιξιν γὰρ τοῦ καιροῦ, ποῦ ἁρμόζει τοῦ φουσάτου,
« Νὰ οἰκονομοῦνται εἰς ἄρματα, νὰ τρέχουν εἰς τὴν μάχην,
« Ἐτότε γὰρ, αὐθέντη μου, ἂς οἰκονομηθοῦμεν·
« Ὅπου εὕρωμεν τὸν πρίγκηπα, εἰς αὔτον ἂς ὑπᾶμεν,
« Ἂς ἀποθάνωμεν ὁμοῦ, ἢ ἂς ἐκδικηθοῦμεν. »
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος εἰς τοῦτο ἀπεκρίθη·
« Ὁ Θεὸς τὸ ἠξεύρει, φίλοι μου, συντρόφοι, ἀδελφοί μου·
« Τοῦτο μὲ σφάζει ὁ λογισμὸς, καὶ τρώει τὴν καρδιάν μου,
« Δι' οὗ μᾶς ἐκατάλησεν ἕνας καλὸς στρατιώτης·
« Ἂν εἶχα μὲ τὸν πρίγκηπα μαδήσει, ἢ πολεμήσει,
« Ὁποῦ ἔνι μέγας ἄνθρωπος, ἐξάκουστος στρατιώτης,
« Καὶ ἐνίκησέ με εἰς πόλεμον, παρηγοριὰν τὸ εἶχα·
« Τὸ δὲ νὰ λέγουν κάποιος πτωχὸς καὶ ῥευματιάρης
« Ἐνίκησε τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλέως 'ς τὸν κάμπον,
« Καὶ πάλιν ἄλλο πλεώτερον, χειρότερο ἀπ' ἐκεῖνο,
« Τριακόσιοι ἐκέρδησαν χιλίους τῶν Ῥωμαίων. »
Καθὼς ἐπῆραν οἱ ἄρχοντες εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην,
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος, καὶ ὁ Μακρυνὸς ὁμοίως,
Ἀκόμη ὁ Καντακουζηνὸς, ὁ ἐξάκουστος στρατιώτης,
Οὕτως τὸ ἐδιόρθωσαν, καὶ ἀφιρώσασί το·
Ἐπέρασε γὰρ ὁ καιρὸς, ἐδιέβη ὁ χειμῶνας,
Ἦλθεν ὁ μῆνας τοῦ μαρτιοῦ, ἡ ἄνοιξη τοῦ χρόνου,

rendez-vous fut assigné dans les plaines de Sapico [1], où se trouvent de vastes prairies et de belles fontaines [2]. Il réunit beaucoup de troupes de divers pays, telles que l'infanterie de la Tzaconie, du défilé des Mélinges et de tous les lieux qui s'étendent jusqu'à Monembasia et aux défilés de Scorta. Il répartit alors les divisions, et tous se mirent en marche. Ils campèrent le soir à Caritena, descendirent ensuite l'Alphée, et passèrent devant Prinitza. A la vue de ces lieux, ils se rappelèrent avec douleur l'échec qu'ils y avaient éprouvé, et continuèrent leur marche, en faisant retentir leurs menaces contre les Francs, et en se promettant bien de ne plus s'exposer à un pareil malheur; et s'ils venaient aux mains avec l'ennemi, de lui lancer de loin leurs javelots et leurs flèches, pour le détruire plus sûrement. Ils s'informèrent ensuite où ils pourraient trouver le prince Guillaume, et apprirent qu'il les attendait à Andravida, où il était campé avec toutes ses troupes. Le Grand-Domestique s'adressa alors aux chefs de l'armée, et les consulta sur ce qu'il avait à faire. Les hommes du pays, qui connaissaient les lieux et les passages, l'engagèrent à ne pas marcher directement sur Andravida, attendu que les chemins sont étroits, et que les arbalétriers pourraient lui faire beaucoup de mal. Ils le firent passer de préférence près de Serviana [3], et il campa sur la hauteur à l'orient, dans le lieu où se trouve une petite église dédiée à Saint-Nicolas. Cet endroit porte le nom de Mesiscli. C'est là qu'on dressa la tente du Grand-Domestique. Le revers de ces hauteurs, et les plaines situées à leurs pieds, furent bientôt couverts de troupes. Ils s'y établirent dans la soirée, et y passèrent la nuit.

Le lendemain matin, vers l'heure où se lève le soleil, arriva aussi le prince avec toutes ses troupes, cavaliers et fantassins. Il les répartit en plusieurs divisions, et en composa trois corps, en s'avançant vers Serviana, où étaient campés les Grecs. Chacun eut ordre de se tenir prêt à combattre.

Le premier corps d'armée des Grecs, suivant la répartition qu'ils avaient faite de leurs troupes, était commandé par Cantacuzène, guerrier des plus distingués. Il s'avança en dehors

Ὅπου κινοῦνται ἅπαντες εἰς ἅρματα καὶ μάχην.
Ὁ ἀδελφὸς τοῦ βασιλεὼς ὥρισε τὰ φουσάτα·
Ἡ ἕνωσις ἐγίνετον 'ς τοῦ Σαπικοῦ [1] τοὺς κάμπους,
Εἰς τὰ λιβάδια τὰ πλατεά, 'ς ταῖς ἔμνοσταις ταῖς βρύσαις [2]·
Φουσάτα ἐσύναξε πολλὰ ἐκ διαφόρους τόπους,
Τὸ πεζικὸν τῆς Τζακωνιᾶς, τοῦ Μελιγγοῦ τοῦ δρόγγου,
Καὶ μέχρι εἰς τὴν Μονοβασιὰν καὶ τῶν Σκορτῶν ὁ δρόγγος·
Ἐχώρισαν τὰ ἀλάγια, ὥρμησαν, ὑπαγένουν·
Ἐκεῖ εἰς τὴν Καρίταιναν ἔμειναν τὴν ἑσπέραν·
Τὸ παραπόταμον Ἀλφεῶς ὀλόρθα ἐκαταιβαῖναν·
Ἐκ τὴν Πρινίτζαν ἐπέρασαν, καὶ εἶδασι τὸν τόπον·
Ἐθυμήθηκαν τὸ ἔπαθαν 'ς τὸν τόπον γὰρ ἐκεῖνον·
Πάντα ὑπᾶσι, λέγοντα, τοὺς Φράγκους φοβερίζουν,
Τὸ πρᾶγμα, ὁποῦ ἔπαθαν, οὐ μὴ τὸ πάθουν πλέον·
Ἂν ἔλθουσιν εἰς πόλεμον, νὰ δώσουν κονδαρέας,
Μὲ ταῖς σαγίταις βούλονται ὅλους νὰ θανατώσουν·
Κατερωτοῦν, ποῦ νὰ εὑροῦν τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον·
'Σ τὴν Ἀνδραβίδα ἔμαθαν, ὅτι τοὺς ἀναμένει,
Στέκει ἐκεῖ καὶ ἀκαρτερεῖ μὲ ὅσα φουσάτα ἔχει·
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος λαλεῖ τοὺς ἀρχηγούς του·
Βουλὴν τοὺς ἐξεζήτησε τὸ πῶς διὰ νὰ πράξῃ·
Καὶ ἐκεῖνοι γὰρ οἱ τοπικοὶ ἄνθρωποι, ὁποῦ ἠξεῦραν
Τοὺς τόπους καὶ διαβατά, τοιαύτην βουλὴν τοῦ δίδουν·
Ὅτι μὴ τύχῃ καὶ διαβῇ ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
Διοῦ εἶναι τὰ ἔμπατα στενά, καὶ διὰ τοὺς τζαγραδόρους·
Ὀλόρθα τὸν ἐδιαβάσαν 'ς τὰ Σερβιανὰ [3] πλησίον·
Ἀπάνω πρὸς ἀνατολὰς ἐκεῖ τὸν ἀπλικεῦσαν·
Μικρὴ ἐκκλησιὰ εἶναι ἐκεῖ, ἅγιον Νικόλαον λέγουν·
Εἰς τὸ Μεσήσκλι τὸ λαλοῦν τοῦ τόπου τὸ ἐπίκλην·
Ἐκεῖ ἔστησαν τὴν τένταν του, καὶ ἀπλικεύσασί τον·
Τὰ πλάγια ὅλα ἐγέμωσαν καὶ οἱ κάμποι τὰ φουσάτα·
Ἐκεῖ ἐσπερῶσαν, καὶ ἔμειναν ἐκείνην τὴν ἑσπέραν.
Τὴν αὔριον ξημερώνοντα, ὥρᾳ ἀνατελμάτου,
Ἦλθεν ἐκεῖ ὁ πρίγκηπας μὲ τὰ φουσάτα ὅλα·
Οἱ καβαλλάροι καὶ πεζοὶ ὅλοι μετ' αὐτὸν ἦλθαν·
Ἐχώρισαν τὰ ἀλάγια του, τρεῖς σύνταξαις ἐποῖκαν·
Ἐξέβη εἰς τὰ Σερβιανὰ ἐκεῖ πρὸς τοὺς Ῥωμαίους,
Καὶ ἔστεκαν ἡ σύνταξαις ἕτοιμαις τοῦ πολέμου·
Τὸ πρῶτο ἀλάγιν τῶν Ῥωμιῶν, ἡ σύνταξις, ὁποῦ 'χαν,
Ἦταν τοῦ Κατακουζηνοῦ, τοῦ θαυμαστοῦ στρατιώτη·

(1) La carte dressée par Lapie sur les observations des généraux Foy, Guilleminot et Tromelin, indique une ville de Sapico dans le Magne, près de Vatica; mais le Sapico du texte doit être situé plus au nord dans le centre de la Tzaconie. La grande carte du voyage de Morée n'indique aucune ville de ce nom dans cette partie de la Tzaconie.

(2) Les fontaines ont de tout temps été chères aux Grecs. Dans tous les chants populaires on retrouve les traces de cette espèce de culte, et les Naïades et les Néréides sont encore regardées par le peuple comme des divinités tutélaires.

(3) *Serviana* serait-elle la même ville que *Servia*, mentionnée page 113, sur la route de Prinitza à Vlisiri, pour aller à Andravida?

de la ligne de bataille, monté sur son coursier. Il portait un carquois[1], et tenait une massue de fer[2]. Il s'avança ainsi entre les Francs et son propre corps d'armée, et fit rapidement quelques tours en allant et en revenant, et en faisant faire d'élégantes courbettes à son coursier. Lorsqu'il eut parcouru trois fois cet espace, il descendit de son cheval, en fit seller un autre qu'il monta, et commença à se présenter fièrement aux Francs, allant et venant, et faisant écumer son coursier fougueux, comme pour montrer qu'il méprisait le petit nombre des troupes des Francs, et pour relever la supériorité des Grecs, dont l'armée était bien plus nombreuse que la leur. Mais comme il chevauchait ainsi en avant et en arrière, son coursier s'emporta, prit le mors aux dents, et entraîna le cavalier tout près du prince de Morée. Là, le pied du cheval de Cantacuzène s'étant embarrassé dans une ronce, il tomba avec son cavalier. A cette vue, les troupes du prince accoururent, égorgèrent le cavalier et s'emparèrent du cheval. Le Grand-Domestique et Macrynos, voyant ainsi périr sous leurs yeux le guerrier qui était comme l'âme de l'armée, se crurent frappés en même temps que lui[3]. Les Grecs accoururent aussitôt, et se rendirent maîtres du cadavre de Cantacuzène. Ils firent ensuite sonner les trompettes de retraite et partirent.

Le prince voulait d'abord marcher contre les Grecs, mais ses compagnons le retinrent, en lui représentant que si les Grecs revenaient, nombreux comme ils étaient, ils pourraient envelopper toute la cavalerie française, et la détruire aisément par le nuage épais de flèches qu'ils feraient pleuvoir ; ainsi, le prince pourrait être immolé lui-même, et tout son pays et ses troupes perdus avec lui. D'après ce conseil, le prince s'arrêta, et retourna dans ses foyers à Andravida, tandis que le Grand-Domestique se porta tout droit avec son armée dans les plaines de Nicli, cerna d'abord la place, et la fit étroitement bloquer.

C'est dans ce lieu qu'arriva au Grand-Domestique un événement malheureux auquel il était loin de s'attendre. Les Turcs, qui étaient avec lui, au nombre d'environ mille hommes[4], lui demandèrent le salaire qu'ils prétendaient leur être dû depuis six mois. Le Grand-Domestique alors, profondément affligé de voir que, loin de parvenir à la conquête de la Morée et à la victoire dont il se flattait, il était au contraire revenu déshonoré, après avoir perdu une bonne partie de son armée, fit aux Turcs une ré-

Ἐξέβη ἐκ τὸ ἀλάγιν του ἀπάνω εἰς τὸ φαρίν του,
Καὶ τὰ καρκάσια[1] ἐβάσταζε, τὸ πελατίκι[2] ἐκράτει,
Καὶ ἀναμέσον τῶν Φραγκῶν καὶ τὸ δικόν του ἀλάγι
Ὑπέγαινε καὶ ἔρχετον, φιμίζοντα δρομαίως·
Καὶ ὅσον ἀπῆλθε τρεῖς φοραῖς μὲ τὸ ἄλογον ἐκεῖνο,
Πεζεύει, ἐμετασέλωσε, καὶ ἀνέβη ἄνω εἰς ἄλλο,
Καὶ ἄρχισε νὰ εὐθυμίζεται ὀμπρὸς ἀπὸ τοὺς Φράγκους,
Καὶ ὑπεγενοέρχετον, φιμίζοντα τὸ φαρίν του,
Εἰς καταφρόνεσιν τῶν Φραγκῶν, διοῦ ἦσαν ὀλίγοι,
Καὶ εἰς ἔπαρσιν τῶν Ῥωμαίων, διότι πολλοὶ ἦσαν
Ὅλοι ὡς λαός, καὶ φαίνονταν πλεὸν παρὰ τοὺς Φράγκους.
Λοιπὸν ὑπαγενόρχετον, τρέχοντα τὸ φαρίν του·
Τὸ ἄλογον ἐθυμώθηκε, ἐπῆρε τὸν καβαλλάρην,
Ἐκεῖ κοντὰ εἰς τὸν πρίγκιπα ἀπίσω εἰς ἕνα βάτον
Ἐπεδουκλώθη τὸ ἄλογον, καὶ ἔπεσαν οἱ δύο.
Τὸ ἰδῇ ὁ λαὸς τοῦ πρίγκιπος, ἐδράμασιν ἐκεῖσε,
Τὸν καβαλλάρην ἔσφαξαν, τὸ ἄλογον ἐπῆραν·
Τὸ ἰδῇ ὁ μέγας δομέστικος, καὶ ὁ Μακρυνὸς ὁμοίως,
Τὸ πῶς ἐχάθη ἡ κεφαλή, ὁποῦ εἶχαν τὰ φουσάτα,
Ἐφάνηκέ τους ὥσπερ καὶ ἀπέθαναν ἐκεῖνοι[3].
Ἐδράξασιν, ἐπῆραν τον οὕτως ἀποθαμμένον·
Ἐδῶκαν τὰ σαλπίγγια τους, ἐπῆραν ὑπαγένουν.
Ἠθέλησεν ὁ πρίγκιπας νὰ δράμῃ εἰς τοὺς Ῥωμαίους,
Καὶ ἄλλοι τὸν ἀνάκοψαν, καὶ ἐμποδίσασί τον·
Λέγουν, ὅτι ἂν γυρίσωσιν ἐτότε οἱ Ῥωμαῖοι,
Καὶ τριγυρίσουν τὰ ἄλογα μὲ τὸ σαϊτελάσι,
Πολλὰ ὀλιγορὰ τοὺς θέλουσι σκοτώσει, καὶ κερδήσει,
Καὶ θέλει χάσει ὁ πρίγκιπας πρῶτον τὸν ἐμαυτόν του,
Ἀπαύτου γὰρ τὸν τόπον του καὶ τὸν λαόν του ὅλον.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ πρίγκιπας, ἀπόμεινεν ἐκεῖσε,
Καὶ ἐστράφη εἰς τὸ σπῆτιν του ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα.
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος μὲ τὰ φουσάτα ὅλα
Ὀλόρθα ἐδιέβηκαν εἰς τοῦ Νικλιοῦ τοὺς κάμπους·
Τὸ κάστρον ἐτριγύρισε, καὶ ἐπαρακάθισέ το·
Ἐκεῖ τὸν ηὗρε ῥιζικόν, τὸ οὐκ ἔλπιζε νὰ ἔλθῃ·
Οἱ Τοῦρκοι ὁποῦ 'σαν μετ' αὐτόν, καμμία χιλιάδα[4],
Ἐζήτησαν τὴν ῥόγαν τους, ἕξη μηνῶν ὀλέγαν·
Καὶ ὁ μέγας ὁ δομέστικος, ὡσὰν ἦτον θλιμμένος,
Σκοπῶντα νὰ λάβῃ τὸ ἤθελε, κέρδος, χαρὰν καὶ νίκος,
Καὶ ἐστράφηκε μὲ ἀτιμίαν μᾶλλον δὲ καὶ ζημίαν,

(1) Τὰ καρκάσια ou ταρκάσια, car on se servait également du mot Tarcaissum ou Carcaissum, dans le moyen-âge, pour remplacer celui de *Pharetra*, Φαρέτρα, des Grecs et des Latins. Les Français en ont fait carquois, écrit aussi alors carcois, d'où le mot grec est sans doute venu.

(2) Πελατίκι, arme empruntée des Turcs. Voyez Crusius, *Turco-Græcia*, et notre index philologique.

(3) Le texte dit : Il leur parut comme si eux-mêmes venaient d'être tués.

(4) Les Grecs les habituèrent ainsi à les conquérir.

ponse extrêmement fière et leur dit avec sévérité :

« Ne rougissez-vous pas de honte de venir me demander un salaire, après vous être enrichis dans le pays de l'empereur par le butin fait sur les Francs, et par les avantages que vous a procurés l'empereur? Lorsque vous êtes arrivés en Morée, vous étiez tous pauvres, mal vêtus, et presque nus ; mais depuis que vous êtes dans l'empire, grâces à la bénédiction de l'empereur, les avantages dont il vous a gratifiés et le butin que nous avons fait sur les Francs vous ont rendus des hommes riches, tandis que l'empereur n'a rien gagné par votre entremise. Nommez-moi, je le veux, les avantages que vous lui avez procurés, et je consens à vous accorder votre salaire; autrement, soyez certain que vous ne le recevrez jamais de ma main. »

A ce discours les Turcs s'écrièrent : « Que veulent dire ces paroles, seigneur, et que signifient ces reproches? Dans quel combat avons-nous été placés, sans que nous fissions œuvre de nos armes? Nous avons marché avec vous sur Prinitza, où étaient les Francs ; mais vous n'avez pas voulu nous employer dans ce combat. Vous avez préféré faire avancer les chefs Grecs pour attaquer les Francs à coup de lance, et vous avez vu l'avantage qu'ils ont obtenu et l'honneur dont ils se sont couverts. Avez-vous jamais entendu citer un peuple qui ait combattu les Francs avec la lance ou le sabre, et les ait vaincus? Quant à nous, le seul gain que nous ayons fait ce jour-là a été de partager la honte des Grecs, et d'être obligés de fuir après le combat. Vous nous avez ensuite emmenés à Andravida, faisant retentir vos menaces contre le prince que vous prétendiez vouloir anéantir. Nous sommes enfin arrivés en présence des Francs ; mais à peine les Francs, tout disposés à accepter le combat, étaient-ils à la portée de nos flèches, que vous avez donné l'ordre de faire retraite et de fuir comme des femmes, et tout cela à cause de la mort d'un seul individu, qui est tombé victime de sa propre imprudence. Avons-nous jamais pris la fuite ou désobéi à vos ordres, quand vous nous avez donné le signal du combat? Ainsi donc, puisque vous retenez injustement notre salaire et notre solde, nous vous demandons notre congé. Retenez notre paie si vous le voulez ; nous vous saluons, et nous allons faire la guerre ailleurs. »

Ils rentrèrent aussitôt dans leurs cantonnements et se mirent en conseil. Ils levèrent ensuite leurs quartiers, montèrent à cheval, et se mirent en route. Ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus, et parvinrent à Caritena, où ils passèrent la nuit.

Dès que le Grand-Domestique eut été informé que les Turcs, qui étaient les meilleures de ses troupes, étaient partis, et qu'ils étaient allés

Τῶν Τούρκων ἀλαζονικὰ ἀπόκρισιν ἐπῆκε,
Καὶ λέγει των μετὰ χαρᾶς καὶ μετὰ αὐστηρίας·
« Ἄνθρωποι οὐκ εἴστε νὰ ἐντρέπεσθε, ῥόγαν νὰ μὲ ζητᾶτε
« Ἐκεῖ ὁποῦ πλουτύνετε 'ς τοῦ βασιλέως τὸν τόπον
« Με τῶν Φραγκῶν τὰ πράγματα καὶ μὲ τοῦ βασιλέως;
« Ἐσεῖς γὰρ ὅταν ἤλθετε ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
« Εἴσθε πτωχοὶ καὶ τραχηλοὶ καὶ ἐξεγυμνωμένοι·
« Καὶ ἀφότου ἤλθετε ἐδῶ 'ς τοῦ βασιλέως τὸν τόπον,
« Ἐκ τῆς εὐχῆς τοῦ βασιλέως καὶ ἐκ τῆς αὐθεντείας,
« Καὶ ἐκ τὰ κούρση τὰ πολλὰ, τὰ ἐπήκαμεν 'ς τοὺς Φράγκους,
« Ἐσεῖς πολλὰ ἐπλουτύνετε, καὶ ὁ βασιλεὺς τί ἔχει;
« Εἰπῖτε με τὸ διάφορον, καὶ ἐπάρετε τὴν ῥόγαν·
« Ἀλλὰ ποτέ σας ἀπ' ἐμοῦ ῥόγαν μηδὲν δεχθῆτε. »
Οἱ Τοῦρκοι, ὡς τὸ ἤκουσαν, στριγγὴν φωνὴν ἐσύραν·
« Τί ἔν' τὸ λέγεις, αὐθέντη μας; τί μᾶς κατονειδίζεις;
« Εἰς ποῖον πόλεμον μᾶς ἔβαλες, καὶ οὐδὲν ἐπολεμοῦμεν;
« Εἰς τὴν Πρινίτζαν ὑπήγαμεν, ὅπου ἦσασιν οἱ Φράγκοι,
« Καὶ οὐδὲν μᾶς ἄφησες ποσῶς νὰ 'χωμεν πολεμήσει,
« Ἀλλ' ἔβαλες τοὺς ἄρχοντας, ὁποῦ 'χεις, τοὺς Ῥωμαίους,
« Τοὺς Φράγκους ἐπολέμησαν, καὶ ἔδωκαν κονταρέα·
« Ἰδὲ τί ἐδιαφόρησαν καὶ τί τιμὴν ἐλάβαν·
« Καὶ ποιὸν ἠκούσατε ποτὲ, Φράγκον νὰ πολεμήσῃ
« Μὲ κοντάρι ἢ μὲ σπαθὶν, νὰ τὸν ἔχῃ νικήσει;
« Ὅμως ἡμεῖς διὰ τοὺς Ῥωμαίους ἐντράπημαν τελείως,
« Καὶ ἐφύγαμε ἐκ τὸν πόλεμον ἐκείνην τὴν ἡμέραν.
« Καὶ πάλιν μᾶς ἐδιάβασες ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα·
« Τὸν πρίγκηπα ἐφοβέριζες, διὰ νὰ τὸν ἐξαλείψῃς.
« Καὶ ἀφότου ἐδιέβημεν, καὶ ἦλθαν 'ς ἐμᾶς οἱ Φράγκοι,
« Ἡτοιμασμένοι εἰς πόλεμον, ὡς σύρμα δοξαρίου,
« Διὰ ἑνὸς ἀνθρώπου σκοτωμὸν, ποῦ ἐχάθη μὲ πταίσιμόν του,
« Ὥρισες καὶ ἐστράφημεν, ἐφύγαμε, ὡς γυναῖκες.
« Πότε μᾶς ὥρισες ποσῶς νὰ ἔχωμεν πολεμήσει,
« Καὶ ἐπαρατρέψαμεν ποτὲ, καὶ ἐπαρακούσαμέν σου; »
Ἀμὴ ὅσον κρατεῖ τὴν ῥόγαν των, λέγω καὶ τὸν μισθόν των,
Ἀπολογιὰν τὸν δίδουσιν εὐθὺς νὰ ὑπαγένουν·
« Καὶ ἄς μᾶς, αὐθέντη, ἀπὸ τοῦ νῦν ἀπολογιὰν μᾶς δίδῃς.
« Καὶ ἀφοῦ τὴν ῥόγαν μας κρατεῖς, ἡμεῖς σὲ προσκυνοῦμεν,
« Καὶ ὑπαγένομε ἀλλαχοῦ, νὰ ζοῦμε ὡς στρατιώταις. »
Εἰς τὴν κατοῦναν ἦλθασιν, εὐθὺς βουλὴν ἐπῆραν.
Ὀρθόνουν τὴν κατοῦναν τους, πεζοῦν, καβαλλικεύουν,
Καὶ οὕτως ἐδιόρθωσαν, καὶ τὴν ὁδὸν πιάνουν.
Εἰς τα ὀπίσω ἐστράφησαν, ἦλθαν τῆς Καριτένου.
Εκεῖσε ἐκατούνευσαν ἐκείνην τὴν ἑσπέραν.
Ὡς τὸ ἔμαθε ὁ δομέστικος, ὡς τὸ πληροφορήθη,

prendre du service auprès du prince de la Morée son ennemi, il en fut vivement affligé, et il voulait même courir après eux pour les déterminer à revenir; mais quelques-uns de ceux qui étaient alors avec lui lui représentèrent qu'il y allait de son honneur, et qu'il ne convenait nullement au frère de l'empereur de courir après les Turcs. Et d'ailleurs qui lui répondrait que les Turcs irrités ne tourneraient pas leurs armes contre lui et ne pourraient pas l'attaquer, le combattre et le vaincre complétement? ce qui serait en effet un événement capable de le couvrir de honte. Ils l'engagèrent donc à envoyer plutôt quelques chefs auprès d'eux pour leur parler, et pour chercher à les apaiser par des paroles bienveillantes, en leur promettant de leur payer leur solde convenue, et une légère récompense en sus de celle à laquelle ils avaient droit. On leur envoya, en effet, deux seigneurs de Constantinople, auxquels on donna quelques guides qui les conduisirent auprès des Turcs.

Ils arrivèrent le même soir à Caritena et y trouvèrent les Turcs déjà cantonnés. Ils vinrent donc près de Mélik [1], qui était leur chef, et le rencontrèrent dans sa tente. Ils lui apportèrent des compliments de la part du Grand-Domestique, frère de l'empereur, aussi bien que de la part de tous les autres chefs, et lui dirent combien ils avaient été surpris de voir les Turcs se séparer d'eux pour de vaines paroles. « Vous avez oublié, lui dirent-ils, et votre serment, et le service que vous avez promis à l'empereur, et pour lequel vous êtes venus ici. Revenez sur vos pas, seigneur, et nous vous jurons que vous serez payé sans retard de tout ce qui vous est dû. »

Mélik, s'étant consulté avec tous les chefs des troupes turques, répondit ainsi à ces deux seigneurs : « Le frère d'un empereur ne doit jamais violer la parole qu'il a donnée à qui que ce soit. Nous répondrons donc, seigneurs et compagnons, à ce que vous venez de nous dire : que le Grand-Domestique nous a déclaré lui-même, et de la manière la plus positive, qu'il ne voulait pas nous payer notre solde. Allez maintenant lui déclarer de notre part que jamais nous ne retournerons ni ne le servirons, attendu que jamais nous n'avons trouvé la vérité en lui. Nous avons ouï dire que, bien différents de lui, les Francs sont toujours vrais, et nous allons les rejoindre et vivre avec eux [2]. »

Ὅτι οἱ Τοῦρκοι ἐκίνησαν ἐκεῖθεν, καὶ ὑπαγένουν,
Ὁποῦ ἦσαν οἱ καλήτεροι ὅλου του τοῦ φουσάτου,
Καὶ εἰς τὸν πρίγκηπα ὑπᾶν, ποῦ εἶναι καὶ ἐχθρός του,
Μεγάλως τὸ ἐβαρέθηκεν, ἤθελε νὰ ἀπέλθῃ
Ἀτός του ἐξοπίσω τους, ὡς διὰ νὰ τοὺς στρέψῃ.
Καὶ ἄλλοι, ὁποῦ 'σασιν ἐκεῖ ἐτότες μετ' ἐκεῖνον,
Εἶπαν καὶ ἐσυμβούλευσαν, οὐδὲν εἶναι τιμή του,
Νὰ πάγῃ ὀπίσω τῶν Τουρκῶν, αὐτάδελφος βασιλέως·
Ἐπεὶ ἔνι οἱ Τοῦρκοι εἰς θυμόν, πολλὰ χολιασμένοι,
Καὶ ἂν τύχῃ νὰ ὁρμήσουσι, καὶ νὰ τὸν πολεμήσουν,
Πολλάκις εἰς τὸν πόλεμον νὰ τὸν ἔχουν νικήσει,
Καὶ ἤθελεν εἶσθαι ἄπρεπον, πρᾶγμα κατηγορίας·
Ἀλλ' ἂς ὀρθώσῃ ἄρχονταις νὰ πάγουσιν εἰς αὔτους,
Ὅπως νὰ τοὺς συντύχουσι, νὰ τοὺς καλολογήσουν,
Νὰ τοὺς εἰποῦν ὑπόσχεσιν, ὅπως νὰ τοὺς πληρώσῃ
Τὴν ῥόγαν καὶ φιλοτιμιάν, ὅσην χρωστοῦν νὰ ἔχουν.
Δύο ἄρχονταις ἐξώρθωσε, ποῦ ἦσαν ἐκ τὴν Πόλιν,
Καὶ συντροφιὰν τοὺς ἔδωσεν, ἐδιάβησαν εἰς αὔτους.
Εἰς τὴν Καρίτενα ἔσωσαν ἐκείνην τὴν ἑσπέραν·
Τοὺς Τούρκους ηὗρασιν ἐκεῖ, ὁποῦ ἦσαν πιζευμένοι.
Εἰς τὸν Μελήκην [1] ἐδιέβηκαν, ὁποῦ ἦτον κεφαλή τους,
Ἐπέζευσαν, ἐδιέβησαν 'ς τὴν τένταν του ὁλόρθα·
Χαιρετισμὸν τοῦ εἴπασιν ἐκ μέρος δομεστίκου,
Τοῦ βασιλέως τοῦ ἀδελφοῦ, καὶ ἐκ τ' ἀρχοντολόγι·
« Πολλὰ γὰρ καὶ θαυμάζονται, ἐτοῦτο πῶς ἐγείνη,
« Καὶ ἐχωρίσετε ἀπ' ἡμᾶς διὰ λόγια καὶ μόνον·
« Ἀφήκετε τὸν ὅρκον σας καὶ τὴν δουλότητά σας,
« Ποῦ ἔχετε 'ς τὸν βασιλέα καὶ ἤλθετε δι' ἐκεῖνον·
« Στραφῆτε ὀπίσω, ἄρχοντες, 'ς τὸν ὅρκον μας ἀπάνω
« Νὰ πληρωθῆτε παρευθὺς τὴν ῥόγαν ἀκεραίαν. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ἀτός του ὁ Μελήκης,
Ὡσαύτως καὶ οἱ προεστοὶ τοῦ Τούρκικου φουσάτου
Εἶπαν καὶ ἀπεκρίθησαν τοιούτους γὰρ τοὺς λόγους·
« Οὐ πρέπει ἀδελφὸς βασιλέως νὰ ἐβγαίνῃ ἐκ τοὺς λόγους,
« Ὁποῦ εἶπε καὶ ὑποσχέθηκεν ἀνθρώπου γεννημένου·
« Εἰς τοῦτο λέγομεν ἡμεῖς, ἄρχοντες καὶ συντρόφοι,
« Ὁ μέγας ὁ δομέστικος ἀτός του μᾶς τὸ εἶπε,
« Καὶ ἀφίρωσε τὸν λόγον του τοῦ νὰ μὴ μᾶς πληρώσῃ·
« Σύρτε, εἰπέτε του ἀπὸ μᾶς, ποτὲ νὰ μὴ στραφοῦμεν,
« Οὔτε νὰ τὸν δουλεύσωμεν ἡμέραν τῆς ζωῆς μας·
« Διοῦ ποτὲ οὐκ ηὕραμεν ἀλήθειαν εἰς αὔτον·
« Τοὺς Φράγκους γὰρ ἀκούσαμεν ὅτι κρατοῦν ἀλήθειαν [2],

(1) Τὸν Μελήκην. Nicéphore Grégoras cite un Melek qui fut frère du sultan Aza-Eddin, qui l'avait exilé.

(2) En toute occasion le chroniqueur s'applique à faire ressortir la supériorité du caractère franc, et cette tendance de ses idées me semble un indice de plus de son origine franque. Muntaner rapproche souvent aussi dans sa chronique la similitude de bravoure et de franchise entre les Francs et les Turcs, pour l'opposer aux défauts contraires dans les Grecs asservis du Bas-Empire. (V. dans la chron. de Muntaner les c. 194 à 244, relatifs à l'expéd. de Romanie.)

Les deux seigneurs voulurent alors s'en retourner, mais un Turc, leur ami, leur conseilla de rester cette nuit avec eux, pensant que les Turcs pourraient bien changer d'avis et consentir à retourner avec eux dans le camp grec.

Cependant les Turcs, qui avaient un vif désir de rejoindre le prince Guillaume pour lui offrir leurs services, firent sonner, dès le grand matin, leurs nombreuses trompettes et leurs clairons[1]. Ils levèrent aussitôt leurs tentes, se mirent en route, en suivant les bords de l'Alphée, et continuèrent à s'avancer de Perigardi à Vlisiri. Dès qu'ils furent arrivés à Servia, Mélik fit venir deux Turcs de sa suite, fort expérimentés et parlant la langue grecque, et les envoya, suivis d'une escorte de douze autres Turcs, auprès du prince à Andravida, pour lui annoncer le motif qui amenait les Turcs auprès de lui.

Le prince Guillaume les accueillit avec beaucoup de distinction. Les Turcs lui racontèrent le motif pour lequel ils avaient quitté le service du frère de l'empereur et étaient venus auprès de lui, sur la réputation de sa bonne conduite dans ses fonctions de prince et de sa gloire comme chef d'armée. « Nous voulons, lui dirent-ils, vous secourir, autant qu'il est en nous, dans la guerre que vous font les Grecs; car nous avons assez vu et appris que cette guerre n'était fondée de leur part sur aucune raison légitime, et il convient de n'attaquer son ennemi que quand on a le bon droit de son côté. Si donc, seigneur prince, vous avez besoin de nos services, nous nous engageons à nous réunir à vous pendant un an, en qualité d'archers; mais si vous n'avez pas besoin de nous, nous vous prions, en votre qualité de seigneur et de prince; de vouloir bien ordonner qu'on nous laisse le passage libre pour retourner dans l'Asie[2], qui est notre patrie. »

En homme sage et bien élevé, le prince ordonna à messire Ancelin de Toucy, qui était fort versé dans la langue turque[3], d'aller à leur rencontre. Celui-ci partit, en effet, à la tête de trois cents hommes, tant chevaliers que sergents, et arriva à Vlisiri, où il trouva les chefs des troupes turques. Mélik se réjouit beaucoup de le voir auprès d'eux. « Depuis bien longtemps, lui dit-il, seigneur et frère, je désirais vivement vous voir; car vous êtes un des plus

« Καὶ ὑπᾶμεν νὰ τοὺς εὕρωμεν, νὰ ζήσωμεν μετ' αὐτούς. »
Οἱ ἄρχοντες ἠθέλησαν ὀπίσω νὰ στραφοῦσιν·
Ὀκάποιος Τοῦρκος φίλος τους εἶπε καὶ ἐσυμβούλευσέ τους,
Νὰ μείνουν ἐκεῖσε μετ' αὐτοὺς ἐκείνην τὴν ἑσπέραν·
Καὶ ἂν τύχῃ, νὰ μετανώσουσιν οἱ Τοῦρκοι νὰ στραφοῦσιν.
Οἱ Τοῦρκοι γὰρ ὡς εἴχασιν ἐπιθυμίαν μεγάλην,
Ν' ἀπέλθουν εἰς τὸν πρίγκηπα, ὅπως νὰ τὸν δουλεύσουν,
Ἀπὸ ταχέα τὸ πρωῒ ἔδωκαν τὰ σαλπίγγια,
Τὰ Τούρκικα τὰ βούκκινα[1], τὰ εἶχαν πολλὰ πλῆθος·
Σηκόνουν ταῖς κατούναις τους, ἐβάλθηκαν 'ς τὸν δρόμον
Ὀρθὰ τὸ παραπόταμον τοῦ ποταμοῦ τ' Ἀλφέως·
Ἐκ τὸ Περιγάρδιν ἤλθασιν ἐκεῖ πρὸς τὸ Βλιζίρι·
Καὶ ἀφότου ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὰ Σέρβια,
Λαλεῖ ὁ Μελήκης Τούρκους δυὸ φρονίμους ὁποῦ ἦσαν,
Ὁποῦ ἐσυντυχαίνασι Ῥωμαῖκα τὴν γλῶσσαν·
Ἔδωκέ τους καὶ συντροφιὰν ἄλλους δώδεκα Τούρκους,
'Σ τὸν πρίγκηπα τοὺς ἔστειλεν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
Νὰ τὸν εἰποῦν τὴν ἀφορμὴν, ὅτι ἔρχονται εἰς αὐτον·
Καὶ ὅταν ἔφθασαν ἐκεῖ 'ς τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
Πολλὰ τοὺς ὑπεδέξατο μετὰ τιμῆς μεγάλης.
Ἐνταῦτα τοῦ ἀφηγήθησαν, διὰ τί τρόπον ἀφῆκαν
Τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλέως, καὶ ἔρχονται πρὸς αὐτον
Διὰ τὴν καλήν του αὐθεντείαν, τὸν ἔπαινον ὁποῦ εἶχε
'Σ τὴν μάχην, ὁποῦ μάχεται μετὰ τὴν αὐθεντίαν σου·
« Νὰ σοῦ βοηθήσουν, ὡς δυνηθοῦν, κατὰ τὴν δύναμίν τους.
« Διοῦ ἔχουσιν εἴδησιν, καὶ ἠξεύρουν τὴν ἀλήθειαν,
« Ὅτι μὲ τρόπον ἄδικον σὲ μάχονται οἱ Ῥωμαῖοι·
« Καὶ πρέπει πᾶσα ἄνθρωπος, ὁποῦ ἄρματα βαστάζει,
« Μὲ τὴν ἀλήθειαν τὸν ἐχθρὸν νὰ μάχεται τοῦ πρέπει·
« Λοιπὸν, αὐθέντη πρίγκηπα, ἂν χρῄζῃς τὴν δουλειάν μας,
« Ἡμεῖς νὰ σὲ δουλεύσωμεν χρόνον ἕναν δεξάτον·
« Εἴτε καὶ οὐ χρῄζεις μας ποσῶς, καὶ οὐδὲν σᾶς κάμνει χρεία,
« Ὡς αὐθέντην καὶ πρίγκηπα παρακαλοῦμεν οὕτως,
« Νὰ ὁρίσῃς νὰ μᾶς δώσουσι στράταν τοῦ νὰ ὑπᾶμεν
« 'Σ τὸν τόπον τῆς Ἀνατολῆς[2] 'ς τὸν τόπον τὸν δικόν μας. »
Καὶ ὁ πρίγκηπας, ὡς φρόνιμος καὶ καλοπαιδευμένος,
Λαλεῖ τὸν μισὲρ Ἀσελῆ, ντὲ Θοὺθ εἶχε τὸ ἐπίκλην,
(Διότι ἦτον ἄνθρωπος ἄξιος, παιδευμένος,
Ταῖς τάξαις ἤξευρε καλὰ, τὴν γλῶσσαν τῶν Ῥωμαίων[3]),
Καὶ ὥρισέ τον νὰ ὑπᾷ εἰς ἀπαντὴν τῶν Τούρκων·
Ἐπῆρε δὲ καβαλλαριοὺς μετ' αὐτον καὶ σεργέντους
Εἰς ἀριθμὸν τριακόσιους, καὶ ἦλθε 'ς τὸ Βλιζίρι·
Ἐκεῖ ηὗρε τοὺς ἄρχονταις τοῦ Τούρκικου φουσάτου·
Χαρὰν μεγάλην ἔπηχεν ἐκεῖνος ὁ Μελήκης·
« Πολλὰ ἐπεθύμουν νὰ σὲ ἰδῶ, κύρη μου, ἀδελφέ μου,
« Διοῦ εἶσαι ἐκ τὴν Ῥωμανίαν ἄνθρωπος παιδευμένος,

(1) Le texte les appelle τὰ Τούρκικα τὰ βούκκινα, buccins turcs. Le mot βούκκινα est encore un mot grécisé.

(2) Les Turcs étaient encore nomades.

(3) Le texte dit : dans la langue grecque. Mais il y a certainement ici une erreur, qui est rectifiée dans la réponse qui suit de Mélik à Ancelin de Toucy : « et vous connaissez de plus la langue turque et pouvez parler avec nous. » (Page 121.)

célèbres chevaliers de la Romanie, et vous connaissez de plus la langue turque et pouvez parler avec nous. » Mélik termina son discours en lui expliquant la cause qui l'avait amené auprès des Francs. Messire Ancelin de Toucy lui répondit avec politesse : « Soyez le bienvenu, frère et ami. Depuis longtemps aussi je désirais vous voir réuni avec nous. » Après s'être ainsi mutuellement félicités à Vlisiri, ils prirent la route d'Andravida, où ils arrivèrent le soir.

Le prince sortit de la ville, accompagné de ses chevaliers, pour aller à leur rencontre. Ils se rejoignirent tous ensemble sur les rives de l'Eliacos[1]. Les Turcs, selon leur usage, descendirent de cheval et saluèrent respectueusement le prince. Mélik et Salik seuls, qui étaient leurs chefs et qu'accompagnait messire Ancelin de Toucy, ne descendirent point de cheval comme les autres. Le prince Guillaume les salua fort honorablement, leur tendit la main et ils se mirent en marche. Les Turcs n'attendirent pas leur arrivée à Andravida pour parler au prince ; tout en continuant leur route à cheval, ils commencèrent à lui exposer leurs plaintes et à lui rendre compte des raisons qui les avaient amenés auprès de lui. « Le Grand-Domestique, lui dirent-ils, nous a retenus et notre salaire et nos épargnes, prix de notre engagement, sans que nous ayons été coupables de notre côté de la moindre faute ou que nous ayons jamais manqué au respect dû à l'empereur. Alors, en soldats loyaux, nous avons déclaré que nous prenions congé des Grecs et nous sommes sortis de leur camp ouvertement et en plein jour. Aujourd'hui, seigneur, nous venons ici pour être tout à vous et vous servir avec fidélité, comme le font de vrais soldats ; et lorsque nous vous aurons servi ainsi que vous nous l'indiquerez, nous vous demandons pour toute récompense et pour tout bienfait, la permission de retourner dans notre patrie. La vérité est, seigneur, que nous ne sommes pas venus ici pour nous reposer et perdre notre temps. Mettez donc aujourd'hui vos troupes sur pied, et dès demain matin nous marcherons contre les Grecs et contre ce perfide frère de l'empereur. Jamais nous n'avons trouvé de vérité en lui. Il nous amusait sans cesse par de vaines paroles, et a fini, comme vous le voyez, par retenir notre salaire. Aussi, seigneur, nous ne vous demandons que de venir avec nous près de son camp. Là arrêtez-vous et reposez-vous ; nous saurons bien combattre seuls la race des Grecs[2]. »

« Καὶ ἠξεύρεις καὶ τὰ Τούρκικα νὰ μᾶς τὰ συντυχαίνῃς. »
Ἀπαύτου ἄρξε νὰ λαλῇ καὶ νὰ τὸν συντυχαίνῃ
Τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ πῶς ἦλθαν ἐνταῦθα.
Καὶ ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκε μετὰ πιδεξιωσύνην·
« Καλῶς ἦλθες ὁ φίλος μου, καλῶς ὁ ἀδελφός μου·
« Πολλὰ ἐπιθύμουν νὰ σὲ ἰδῶ ἐδῶ 'ς τὴν συντροφιάν μου. »
Καὶ ἀφοῦ ἐκαταχάρησαν ἐκεῖ εἰς τὸ Βλισίρι,
'Σ τὴν Ἀνδραβίδα ἐσώσασιν ἐκείνην τὴν ἑσπέραν.
Ὁ πρίγκηπας ἐξέβηκεν εἰς ἀπαντὴν τῶν Τούρκων·
Ἦσαν μετ' αὐτον ἀντάμα ὅλοι του οἱ καβαλλάροι·
'Σ τὸν ποταμὸν τὸν Ἐλιακὸν[1] ἐκεῖσε ἀπαντοῦνται·
Οἱ Τοῦρκοι γὰρ ἐπέζευσαν, ὡς τὸ ἔχουν συνήθειαν,
Τὸν πρίγκηπα προσκύνησαν, ὡς πρέπει καὶ τυχαίνει,
Ἄνευ ὁ Μελὴκ καὶ ὁ Σαλὴκ, ὁποῦ 'σαν προεστοί τους,
Τοὺς ὁποίους ἐκράτησε μισὲρ Ἀσέλης ἐκεῖνος,
Καὶ οὐδὲν ἐπεζεύσασιν, ὡσὰν οἱ ἄλλοι Τοῦρκοι.
Τιμητικὰ τοὺς χαιρετᾷ ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος·
Ἀπὸ τὰς χεῖρας τοὺς κρατεῖ, ἐβάλθησαν νὰ ὁδεύουν·
Οἱ Τοῦρκοι οὐκ ἀνέμειναν, ὅσον νὰ κατευνεύσουν,
Ἀλλὰ καβαλλικεύοντα, ἄρχισαν, συντυχαίνουν,
Νὰ λέγουν πρὸς τὸν πρίγκηπα τὴν παραπόνεσίν τους,
Τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, πῶς ἦλθασιν ἐκεῖσε,
Τὸ πῶς γὰρ τοὺς ἐκράτησε δομέστικος ὁ μέγας
Τὴν ῥόγαν καὶ οἰκονομιὰν, ὅπερ ἐξεδουλεῦσαν·
Καὶ οὐδὲν τὸν ἔπταισαν ποτὲ κἀμμίαν πονηρίαν,
Οὔτε ἀνυπολήπτησαν τὸν βασιλέα κἀνόλως·
« Ἀπολογιὰν ἐπήραμεν ἀπ' αὐτον ὡς στρατιῶται·
« Ἡμέραν δὲ καὶ φανερὰ ἐξέβημεν ἀπ' αὐτον,
« Καὶ ἤλθεμεν ἕως ἐδῶ νὰ 'μεθεν ἐδικοί σου,
« Νὰ σὲ δουλεύσωμεν πιστὰ, ὡς τὸ ἔχουν οἱ στρατιῶταις.
« Καὶ ὅταν σὲ δουλεύσωμεν εἰς θέλημα ἐδικόν σου,
« Δι' ἀνταμοιβὴν καὶ εὐεργεσιὰν ἐτοῦτο σὲ ζητοῦμεν,
« Νὰ ἔχωμεν τὴν ἄδειαν, νὰ ὑπᾶμεν τὴν ὁδόν μας·
« Ἡμεῖς ἀλήθεια, αὐθέντη μας, οὐκ ἤλθαμεν ἐνταῦθα,
« Διὰ νὰ σχολάσωμεν πεζῶς, νὰ χάνεται ὁ καιρός μας.
« Σήμερα, αὐθέντη, ὄρθωσε ὅλα σου τὰ φουσάτα,
« Καὶ τὸ πρωῒ ἂς κινήσωμεν νὰ ὑπᾶμεν 'ς τοὺς Ῥωμαίους,
« 'Σ τοῦ βασιλέως τὸν ἀδελφὸν, τὸν ἄπιστον ἐκεῖνον·
« Ποτὲ ἀλήθειαν εἰς αὐτὸν οὐκ ηὕραμεν οὐδόλως·
« Μὲ λόγους μᾶς ἐδιάβαζε, τὴν ῥόγαν μᾶς ἐπῆρεν.
« Ἐν τούτῳ, αὐθέντη, θέλομεν, καὶ τοῦτο σὲ ζητοῦμεν·
« Ἔλα μὲ ἐμᾶς ἕως ἐκεῖ, καὶ στέκου, καὶ ἀναπαύου,
« Καὶ ἐμεῖς νὰ πολεμήσωμεν τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων[2]. »

(1) Ἐλιάκος, appelé aujourd'hui Igliako ou rivière de Gastouni. C'était autrefois le Pénée, qui traversait Elis.

(2) On voit que déjà les Turcs commençaient à comprendre le peu de danger qu'il y avait à attaquer les Grecs impériaux, et cependant il s'écoula près de deux cents ans encore jusqu'à la conquête de Constantinople.

Le prince, aussi bien que tous les bannerets et les simples chevaliers, fut très satisfait de ce discours. Il adressa la parole à messire Ancelin de Toucy, son premier conseiller, et lui ordonna de faire tenir toutes les troupes prêtes à partir le lendemain matin, et à marcher tout droit sur le camp des Grecs commandés par le Grand-Domestique, dans la Lacédémonie. Ainsi l'ordonna le prince, ainsi fut-il exécuté. Le lendemain matin ils partirent d'Andravida, et les Turcs assurèrent le prince qu'au premier combat livré contre le Grand-Domestique, ils se faisaient forts de le vaincre. A la sortie d'Andravida, les Turcs formèrent l'avant-garde. Ils avaient pris des guides du pays et s'en servirent pendant quatre jours. Au cinquième jour, ils arrivèrent à Coprinitra, près d'Arcadia. Les Turcs s'y arrêtèrent et prirent leurs quartiers dans l'endroit appelé Mountra, où il y a une très belle fontaine. Après s'y être arrêtés quelques instants, ils vinrent et assurèrent que, le lendemain samedi, ils engageraient le combat tout près de là, dans les montagnes qu'on voyait de leurs cantonnements. Ils eurent ensuite un entretien avec les Francs qui leur servaient de guides, et prièrent les chefs de les conduire au lieu où était le prince Guillaume, auquel ils voulaient communiquer une chose qui lui serait aussi utile qu'honorable. A leur demande les guides montèrent à cheval et conduisirent les chefs Turcs, Mélik, Salik et quinze autres, au prince Guillaume. Celui-ci, en les voyant arriver, se leva pour leur faire honneur et leur dit: « Que mes frères, que les Turcs soient les bienvenus! »

Les Turcs le saluèrent respectueusement, et lui dirent : « Sachez, prince notre seigneur, et tenez pour certain que, demain samedi, nous voulons engager le combat dès la pointe du jour. Nous ne sommes venus ici que pour vous en prévenir. » Ils firent ensuite leurs adieux au prince et retournèrent dans leurs quartiers.

Le prince, à ce discours, convoqua près de lui les chefs de l'armée, et leur demanda leur conseil sur la conduite qu'il devait tenir. Messire Ancelin émit le premier son avis, et dit : « J'ai appris d'un homme que j'avais envoyé comme espion, que le frère de l'empereur, le Grand-Domestique, était arrivé avec toutes ses troupes à Veligosti[1], et qu'aussitôt qu'il avait appris notre marche contre lui, il avait fait occuper tous les passages et toutes les gorges de

Ἀκούσας τοῦτο ὁ πρίγκηπας, μεγάλως τὸ ἐχάρη,
Ὡσαύτως οἱ φλαμπουριαροὶ καὶ ὅλοι οἱ καβαλλάροι·
Λαλεῖ τὸν μισὶρ Ἀσελῆν, τὸν πρωτοσύμβουλόν του,
Παρακαλεῖ, ὁρίζει τον νὰ ὀρθώσῃ τὰ φουσάτα,
Τοῦ νὰ κινήσουν τὸ πρωῒ νὰ ὑπᾶσι τὴν ὁδόν τους,
Ὀλόρθα νὰ ὑπάγουσιν, ὅπου ἦσαν οἱ Ῥωμαῖοι,
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος, 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν·
Ὡς τὸ ὥρισεν ὁ πρίγκηπας, οὕτως καὶ ἐτελέσθη·
Καὶ τὸ πρωῒ ἐκίνησαν ἀπαὶ τὴν Ἀνδραβίδα.
Οἱ Τοῦρκοι ἐπληροφόρησαν τὸν πρίγκηπα ἀλήθεια,
Ὅτι εἰς τὸν πρῶτον πόλεμον, τὸν θέλουν πολεμήσει
Μὲ τὸν μέγαν δομέστικον, θέλουσι τὸν κερδήσειν.
Λοιπὸν ὡσὰν ἐξέβησαν ἀπαὶ τὴν Ἀνδραβίδα,
Οἱ Τοῦρκοι πάντα ὑπήγεναν προστέλα τοῦ φουσάτου·
Προβόδους εἶχαν τοπικοὺς, ὁποῦ τοὺς ὡδηγοῦσαν·
Καὶ τόσον ὡδηγεύσασι, μετὰ ἡμερῶν τεσσάρων
'Σ τὴν Κοπρινίτραν ἔσωσαν, πλησίον τῆς Ἀρκαδίας.
Οἱ Τοῦρκοι ἀπεσώσασι, καὶ ἐπῆκαν κατούναις,
Ὅπου τὸ λέγουσι Μουντρᾶς, ἔχει πανώραιαν βρύσιν·
Καὶ ἀφοῦ ἐπίζευσαν ἐκεῖ, καὶ ἐπῆκαν ταῖς κατούναις,
Ἦρθαν, ὡς τὸ ἐφανέρωσαν, καὶ ἦτον ἡ ἀλήθεια,
Τὸ αὔριον, τὸ σάββατον, θέλουσι πολεμήσει
Ἐκεῖ πλησίον εἰς τὰ βουνὰ, τὰ ἔβλεπαν ἀπ' ἐκεῖ.
Λαλοῦν τοὺς Φράγκους, ἔρχονται, ὁποῦ εἴχασι προβόδους,
Καὶ λέγουσι τοὺς ἄρχονταις· « Σύρετέ μας ἐκεῖσε,
« Ὅπου ἔνι ὁ πρίγκηπας· χρήζομεν τοῦ συντύχει
« Διὰ ὄφελός του καὶ τιμὴν, τὸ μέλλει διὰ νὰ ἔχῃ. »
Καὶ ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ πρόβοδοι, πηδοῦν, καβαλλικεύουν,
Ἐπῆρασι τοὺς ἄρχονταις τοὺς Τούρκους μετ' ἐκείνους.
Τὸν Μελήκην καὶ τὸν Σαλὴκ καὶ ἄλλους δεκαπέντε,
Ἐδιάβησαν 'ς τὸν πρίγκηπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον.
Τὸ ἰδεῖν τους γὰρ ὁ πρίγκηπας, ἐπροσκώθηκέ τους·
« Καλῶς ἦλθαν οἱ Τοῦρκοί μου, καλῶς οἱ ἀδελφοί μου. »
Καὶ ἐκεῖνοι ἐπροσκύνησαν, καὶ λέγουν πρὸς ἐκεῖνον·
« Γίνωσκε, αὐθέντη πρίγκηπα, ἀπὸ ἐμᾶς τὸ κράτει·
« Αὔριον, σάββατον, πρωῒ θέλομεν πολεμήσει.
« Εἰς τοῦτο ἤλθαμεν ἐδῶ, διὰ νὰ σὲ τὸ εἰποῦμεν. »
Εἰς τοῦτο ἀποχαιρέτησαν, ἐστράφησαν ὀπίσω.
Ὡς πρίγκηπας, ὡς τὸ ἤκουσε, καλεῖ τοὺς κεφαλάδαις·
Ὅλων βουλὴν ἐζήτησε, πῶς θέλουσι ποιήσει.
Ἐν τούτῳ ὁ μισὶρ Ἀσελῆς ἔδωκε τὴν βουλήν του.
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκηπα· « Αὐθέντη, νὰ ἠξεύρῃς,
« Ἐγὼ ἔμαθα ἀπὸ ἄνθρωπον καὶ καταπατήν μου,
« Ὁ ἀδελφὸς τοῦ βασιλέως, δομέστικος ὁ μέγας,
« Ἦλθεν εἰς τὴν Βελιγοστὴν[1] μὲ ὅλα του τὰ φουσάτα,
« Διοῦ ἔμαθεν, ἐρχόμεθα νὰ ὑπάγωμεν ἐκεῖσε,

(1) Veligosti est placée par Mélétius dans l'Arcadie. M. Boblaye a trouvé des ruines du moyen-âge à Léondari, et pense que ce sont les ruines de Veligosti. Il croit assez vraisemblable que Léondari a succédé à Leuctron, ville de l'ancienne Argytis, qui formait la frontière de l'Arcadie, près de la Messénie et de la Laconie. (Boblaye, p. 170.)

ce mont élevé que l'on nomme la Longue Côte[1]. Je demande donc, seigneur, que les Turcs qui, jusqu'ici, ont marché à l'avant-garde, soient placés au centre de nos troupes, afin de nous assurer qu'ils ne prendront pas la fuite au moment de l'attaque; car ce désordre pourrait détruire tous nos plans et nous faire perdre la bataille. Si vous voulez bien, seigneur, en donner l'ordre, je me placerai à la tête de la première colonne qui servira d'avant-garde. Les Turcs formeront le centre, et vous, vous conduirez l'arrière-garde. Je chargerai moi-même en avant de toutes nos colonnes, et j'ai la confiance dans le Christ miséricordieux d'accomplir une action telle qu'elle plaira à Dieu et vous sera agréable à vous-même. »

Le prince donna son adhésion entière à cette proposition et lui répondit : « Ce que vous venez de me dire, sire Ancelin[2], me plaît beaucoup. Répartissez nos colonnes, et que les Turcs soient placés au centre. »

Messire Ancelin se rendit alors auprès des Turcs, auxquels, en homme prudent, il adressa des paroles flatteuses. « Frères et amis, leur dit-il, le prince désire que, puisque vous êtes étrangers et ne pouvez comme nous connaître le pays, je me charge de la conduite de la première colonne et que je forme l'avant-garde. Vous, vous marcherez après moi, tandis que le prince conduira après vous l'arrière-garde. Je compte sur vous pour nous porter secours partout où nous en aurons besoin. »

Les Turcs se tinrent honorés de cette proposition, et montèrent à cheval pour continuer leur marche. Messire Ancelin, à la tête de sa colonne, déboucha de la plaine de Calami, se porta vers la Longue Côte, et fit halte un instant pour dire à ses troupes :

« Seigneurs, amis et frères, sachez d'une manière certaine que le frère de l'empereur nous attend, avec toutes ses troupes, dans ces montagnes que vous voyez d'ici et dont il occupe toutes les gorges. Je vous engage donc à vous bien tenir sur vos gardes, et à ne pas vous troubler, au cas où l'ennemi tomberait inopinément sur nous; mais sachez, en hommes d'honneur et en guerriers, tenir ferme dans l'attaque. Distinguez-vous comme des braves doivent le faire. Rendez-vous dignes des louanges de toute l'armée, et rappelez-vous bien que, si Dieu nous condamnait à être vaincus, notre défaite entraînerait la perte de toute la principauté. »

Les soldats lui promirent de mourir tous

« Τοῦ πιάσειν τὰ διαβατὰ καὶ ὅλαις ταῖς κλεισούραις.
« Ἐκεῖ εἰς τὴν ῥάχην τὴν ψηλὴν, Μακρὺ Πλάγι[1] τὸ λέγουν.
« Εἰς τοῦτο θέλω, αὐθέντη μου, οἱ Τοῦρκοι, ὁποῦ ὑπᾶσιν
« Ὀμπρὸς εἰς τὰ φουσάτα μας, νὰ ὑπάγουν εἰς τὴν μέσην,
« Μὴ τύχῃ γὰρ καὶ κροτισθοῦν, καὶ εἰς τὸ φυγιὸν βαλθοῦσι,
« Καὶ χάσωμεν τὸν πόλεμον, καὶ ὅλον τὸν λογισμόν μας.
« Εἰς τοῦτο, λέγω, αὐθέντη μου, ἂν ἦναι ὁρισμός σου,
« Τὸ πρῶτο ἀλάγι νὰ ἔχω ἐγὼ ἀπ' ὅλα τὰ φουσάτα,
« Καὶ εἰς τὴν μέση οἱ Τοῦρκοι ἂς ἦν', καὶ ἐσὺ 'ς τὴν ὀπισθίλαν.
« Ἐγὼ νὰ ὑπάγω ἔμπροσθεν ἀπ' ὅλα τὰ ἀλάγια·
« Ὀλπίζω εἰς ἔλεος Χριστοῦ νὰ πράξω τέτοιαν πρᾶξιν,
« Ὁποῦ ν' ἀρέσῃ τοῦ Θεοῦ, καὶ σὺ νὰ τὸ ἀγαπήσῃς. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκηπας, μεγάλως τὸ ἀπεδέχθη·
« Ἀρέσει μου, σὶρ Ἀσιλῆ[2], νὰ γένῃ, ὡς τὸ εἶπες.
« Χώρισον τὰ ἀλάγια, καὶ ἂς ἦν' μέσον οἱ Τοῦρκοι.
Εἰς τοῦτο ὁ σὶρ Ἀσιλῆς ἐδιέβη εἰς τοὺς Τούρκους,
Καὶ ἐκαλολόγησεν αὐτοὺς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον·
Καὶ λέγει· « Φίλοι, ἀδελφοὶ, ὁ πρίγκηπας προστάζει,
« Ὅτι εἶσθε ἀπόξενοι, τὸν τόπον οὐ γρικᾶτε,
« Τὸ πρῶτο ἀλάγι νὰ ἔχω ἐγὼ, ὀμπρὸς νὰ ὑπαγίνω,
« Ἐσεῖς νὰ ἔρχεσθε ἀπ' ἐμὲ, καὶ ὁ πρίγκηπας ἀπαύτου,
« Καὶ ὅπου καὶ ἂν κάμῃ χρεία ἐσᾶς, νὰ βοηθῆτε. »
Καὶ οἱ Τοῦρκοι, ὡς τὸ ἤκουσαν, εἰς ἔπαινον τὸ ἐπῆραν·
Εἰς τοῦτο ἐκαβαλλίκευσαν, ἐβάλθησαν νὰ ὁδεύουν·
Ὥρμησε ὁ μισὶρ Ἀσιλῆς μὲ τὸ δικόν του ἀλάγι·
Ἐκ τὸ Καλάμι ἀνέβηκεν, ὑπάγει 'ς τὸ Μακρὺ Πλάγι·
Ἐστάθη ὀλιγοῦτζικον, καὶ λέγει τὸν λαόν του·
« Ἄρχοντες, φίλοι, ἀδελφοὶ, ἠξεύρετε 'ς ἀλήθειαν,
« Ὅτι ἀδελφὸς τοῦ βασιλέως μὲ τὰ φουσάτα, τὰ ἔχει,
« Ἐδῶ εἰς τοῦτα τὰ βουνὰ, εἰς τούταις ταῖς κλεισούραις,
« Ὅπου ὑπάγομεν ἐμεῖς, ἐδῶ μᾶς ἀναμένει.
« Διὰ τοῦτο σᾶς παρακαλῶ νὰ ἔχετε τὸν νοῦν σας,
« Ἂν ἔλθουν ἔξαφνα εἰς ἡμᾶς, ποσῶς μὴ κροτισθῆτε,
« Ἀλλ' ὡς ἄνθρωποι φρόνιμοι ποῦ 'σθε καὶ στρατιῶται,
« Στερεῶς σταθῆτε εἰς πόλεμον, ὡσὰν ἀνδρειωμένοι,
« Νὰ ἐπάρετε τὸν ἔπαινον ἀπ' ὅλον τὸ φουσάτον.
« Ἐπεὶ ὁ Θεὸς μὴ ἔδωκεν, ὅτι νὰ μᾶς νικήσουν,
« Ἐχάναμεν τὸν πόλεμον καὶ ὅλον τὸ πριγκηπάτον. »
Καὶ ἐκεῖνοι, ὡς τὸ ἤκουσαν, ὑπόσχεσιν ἐπῆκαν
Τοῦ ν' ἀποθάνουν ὁμοῦ διὰ τὴν τιμήν τους ὅλοι.

(1) J'ai cru indispensable de dresser une carte de la Morée au moyen-âge pour la meilleure intelligence de cette chronique; trop souvent il m'a fallu me contenter de conjectures. Je renvoie à cette carte, en appelant sur elle une critique qui puisse m'éclairer en même temps que le lecteur.

(2) Σὶρ Ἀσιλῆ, selon la forme franque. Dans le commencement de sa chronique, l'auteur se servait toujours du mot μισέρ; il emploie maintenant quelquefois le mot σίρ, soit quand il fait adresser la parole à un seigneur franc, soit quand il le désigne.

pour conserver leur honneur. Les trompettes sonnèrent. Ils commencèrent à monter le revers de la Longue Côte et arrivèrent à Phanéromène. Parvenus à ce point, ils se trouvèrent au sommet de la montagne et se montrèrent. Les embuscades grecques s'élancèrent alors et fondirent avec ardeur et impétuosité sur les Francs. Comme les Grecs étaient de beaucoup plus nombreux, ils ébranlèrent d'abord les Francs et les firent reculer sur la pente, environ un bon jet de flèche. Les Grecs continuèrent leur poursuite, et commencèrent à les faire tomber sous leurs coups; mais messire Ancelin fit alors entendre une voix éclatante : « Enfants, s'écria-t-il, compagnons d'armes, marchons en avant, et ne leur montrons pas le dos. » Les Francs s'arrêtèrent tout à coup à cette voix et firent face aux Grecs. Ils les chargèrent à leur tour, la lance et l'épée à la main, et les repoussèrent, en remontant la côte, jusqu'à Phanéromène. Le bruit que les Grecs firent dans cette déroute fut entendu du reste de leurs troupes. Un autre corps accourut pour les appuyer, et le nombre considérable des Grecs dirigé contre les Francs les força de nouveau à reculer, comme la première fois, un bon jet de flèche. Je ne vous dis ici que l'exacte vérité, ils rompirent les rangs des Francs comme des faucons dissipent des corneilles. Enflammé d'indignation à ce spectacle, messire Ancelin cria à ses compagnons : « Que faites-vous, seigneurs? N'avez-vous pas de honte? Pensez-vous donc que ce soient là des jeux d'enfants? Croyez-vous jouer aux barres? Mourons plutôt que de montrer le dos à l'ennemi. Compagnons, chargez tous avec moi. »

Les Francs rougirent à la voix de leur chef, et se sentirent animés d'une nouvelle vigueur. Tous marchèrent sur les Grecs, et commencèrent l'attaque le sabre à la main. Les Grecs en firent autant de leur côté; mais à la fin ils furent repoussés, et regagnèrent en fuyant le sommet du monticule.

Les Turcs, qui venaient après l'avant-garde des Francs, en seconde colonne, accoururent au bruit que les Grecs faisaient dans leur déroute et gagnèrent en toute hâte le revers de la montagne. Cette vue accéléra encore la fuite des Grecs, et les Turcs en poussèrent leur attaque avec plus d'ardeur. Le bruit et le désordre des deux premières divisions grecques, si vivement poursuivies, fit perdre tout courage aux autres divisions placées en embuscade, et tous se mirent à fuir dans la plus grande confusion.

Messire Ancelin, qui avait un frère nommé César[1] détenu en prison à Constantinople, dit

Ἔδωκαν τὰ σαλπίγγια, ἄρχησαν ν'ἀνηβαίνουν.
Τὸ ἀντίβα τοῦ Μακρυπλαγιοῦ, ἦλθαν 'ς τὴν Φανερωμένην,
Καὶ πρόκυψαν καὶ ἔσωσαν ἀπάνω εἰς τὴν ῥάχην
Ἐπήδησαν τὰ ἐγκρύμματα ἐκείνων τῶν Ῥωμαίων·
Μὲ ταραχὴν καὶ προθυμιὰν ἐπήδησαν εἰς αὔτους·
Διοῦ ἦσαν καὶ πλειότεροι, ἐσπάραξαν τοὺς Φράγκους·
Ἕναν καλὸν δοξάβολον τοῦ κατηφόρου ἀπῆλθαν·
Ἐσφαζαν καὶ ἐδιώχναν τους τὸ ἀλάγι τῶν Ῥωμαίων.
Φωνὴν μεγάλην ἔσυρε μισὲρ Ἀσελῆς ἐκεῖνος·
« Παιδιὰ, συντρόφοι, ἀπάνω τους· μηδὲν τοὺς ἐντραποῦμεν. »
Οἱ Φράγκοι ἐμεταστάθησαν, στρέφοντας τοὺς Ῥωμαίους·
Μὲ τὰ κοντάρια καὶ σπαθιὰ ἐδράμασι πρὸς αὔτους·
'Σ τὴν ῥάχην τοὺς ἀνέβασαν ἐκεῖ εἰς τὴν Φανερωμένην.
Καὶ ἐκ τῆς τόσης ταραχῆς, τὴν ἐκάμαν οἱ Ῥωμαῖοι,
Ἠκούσασι τὸν θόρυβον τὰ ἄλλα τους ἀλάγια,
Ἔδραμεν ἄλλη σύνταξις, ἦλθε νὰ βοηθήσῃ·
Καὶ ἐκ τὸ πλῆθος τῶν Ῥωμαιῶν, ὁποῦ ἔδραμαν 'ς τοὺς Φράγκους,
Δεύτερον τοὺς ἐκρότισαν, καὶ ὀπίσω τοὺς ἐστρέψαν
Ἕνα δοξόβολον καλὸν, μὲ ἀλήθειαν σὲ λέγω·
Καὶ οὕτως τοὺς ἐσύντριβαν, ὡς φάλκωνες κουρούναις.
Ἐνταῦτα ὁ μισὲρ Ἀσελῆς ἐστένιξε μεγάλα,
Καὶ λέγει τῶν συντρόφων του· « Ἄρχοντες, τί ἔνι τοῦτο;
« Οὐδὲν ἐντρέπεσθε πῶς νὰ παίζετε, ὡς κοπέλια;
« Ὡσὰν παιγνίδιν παίζομεν, τὸ λέγουσιν Ἀμπάρα·
« Σήμερον νὰ ἀποθάνωμεν, παροῦ νὰ ἐντραποῦμεν·
« Ὅλοι μετ' ἐμοῦ δράμετε ἀπάνω εἰς τοὺς ἐχθρούς μας. »
Εἰς τοῦτο οἱ Φράγκοι ἐτράπησαν ἀπὸ ἐκεινοῦ τὸν λόγον,
Καὶ ὅλοι ὁμοῦ ἐπροθύμησαν, εἰς τοὺς Ῥωμιοὺς ἐδράμαν·
Μὲ τὰ σπαθιὰ τοὺς ἄρχισαν, καὶ ἐκεῖνοι πάλε ἐτούτους.
Καὶ εἶδον ἐτοῦτο οἱ Ῥωμιοὶ, ἐτέθησαν εἰς κρότος·
Φεύγοντα γὰρ ἀνέβησαν μέχρι τὴν ἄνω ῥάχην.
Οἱ Τοῦρκοι, ὁποῦ ἔρχονταν 'ς τὸ δεύτερον ἀλάϊ,
Ὡς ἤκουσαν τὸν θόρυβον ποῦ ἐκάμαν οἱ Ῥωμαῖοι,
Σπουδαίως τὸν ἀνήφορον ἀνέβηκαν, ἐσῶσαν·
Καὶ οἱ Ῥωμαῖοι, ὡς εἴδασιν, ἐπήρασι τὸ κρότος.
Ἐβάλθησαν μὲ προθυμιὰν, καὶ ἐδιώχνασί τους·
Καὶ ὡς ἤκουσαν τὸν θόρυβον, τὸ κρότος τοῦ φευσάτου,
Τὰ ἄλλα ἀλάγια τῶν Ῥωμιῶν, ὁποῦ 'σαν χωσιασμένα,
Ὅλα ἐβάλθησαν εἰς φυγιὸν, φεύγουσιν ἔνθα βλέπουν.
Τότε ὁ μισὲρ Ἀσελῆς λαλεῖ τοὺς ἐδικούς του,
(Ἐπεὶ εἶχεν ἕναν ἀδελφὸν, Καίσαρην[1] τὸν ἔλεγαν,
'Σ τὴν πόλιν τὸν ἐβάσταζαν, 'ς τὴν φυλακὴν ἀπέσω),
Καὶ λέγει· « Τί ἔνι ἡ ἁμαρτιὰ, ποῦ γίνεται εἰς ἐμένα,
« Νὰ μὴ πεζεύῃ ἐκ τοὺς ἄρχοντας, ἀπαὶ τοὺς κεφαλάδας;

(1) Le frère d'Ancelin de Toucy avait probablement été fait prisonnier dans la Pélagonie en 1259, ou peut-être avait-il été envoyé à Constantinople comme un des otages réclamés pour le prince Guillaume.

alors aux siens : « Quel malheur me poursuit ! Aucun des chefs grecs n'a été pris dans ce combat, et un ou deux auraient suffi pour les échanger contre mon frère César de Romanie, détenu en prison à Constantinople, dans les anciens palais [1] ! »

Un de ses sergents appelé Pierre Cumain, entendant ces paroles, lui demanda ce qu'il obtiendrait de lui s'il lui faisait avoir un chef grec. « Tout ce que vous demanderez, lui répondit sire Ancelin, sauf mon corps et mon honneur. » Le sergent, tenté par la magnificence de cette promesse, lui dit : « Venez donc avec moi, et je vais vous le montrer. » Il conduisit alors messire Ancelin sur une hauteur, d'où on dominait une caverne située entre deux montagnes et enfoncée dans un ravin et dans l'endroit où est bâti aujourd'hui le fort de Gardiki [2].

[« Regardez là-bas, seigneur, tout au milieu de ce ravin ; ce sont le Grand-Domestique et Cavaléritzès [3], et plus loin, dans l'intérieur de la caverne, c'est Macrynos. Des Turcs les tiennent entre leurs mains et parlent avec eux ; ils les accablent, à ce qu'il semble, à la fois de reproches et d'outrages. Comme le Grand-Domestique leur a retenu leur solde ils le traitent en ennemi. » Dès que messire Ancelin fut parvenu sur un tertre qui dominait le ravin, il vit en effet ces chefs et les reconnut à l'éclat de leurs armes. Aussitôt il fit entendre une voix retentissante et cria aux Turcs : « Que faites-vous là, camarades et frères ? Gardez-vous de manquer à l'honneur militaire, et amenez-moi à l'instant ces prisonniers sous bonne et fidèle garde. » Les Turcs n'eurent pas plutôt reconnu sire Ancelin à ses armes qu'ils dirent à leurs prisonniers : « Marchons à la voix qui nous appelle. » Ils les désarmèrent

« Ἕνας ἢ δύο νὰ ἀλλαχθῇ αὐθέντης ὁ ἀδελφός μου,
« Ὁ Καίσαρης τῆς Ῥωμανιᾶς, ποῦ τὸν κρατοῦν 'ς τὴν Πόλιν
« Ἀπίσω εἰς τὴν φυλακὴν εἰς τὰ παλαιὰ παλάτια [1] ; »
Ἐτοῦτο ὡς τὸ ἤκουσεν ἐκάποιος σεργέντης
(Πιρὴν Κουμαὴν τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν)·
« Τί νὰ 'χω, αὐθέντη, ἀπ' ἐσὲ, νὰ σὲ τοὺς ἔχω δείξει ; »
Λέγει του ὁ σὶρ Ἀσελῆς· « Ὅσον θέλεις νὰ ἔχῃς,
« Ἄνευ τὸ σῶμά μου αὐτὸ, καὶ πρᾶγμα τῆς τιμῆς μου. »
Τὸ ἀκούσειν τὴν ὑπόθεσιν ἐκεῖνος ὁ σεργέντης,
Τὸ τί τὸν ὑποσχέθηκε σὶρ Ἀσελῆς ἐκεῖνος,
Λέγει τον· « Ἔλα μετ' ἐμὲ, ποῦ εἶναι, νὰ σὲ δείξω. »
Ἐπῆρέ τους, ἐδιέβηκεν ἄνω εἰς σπήλαιον ἕνα,
Ποῦ ἦτον ἔσω εἰς δύο βουνὰ, ἔσω εἰς μίαν λαγκάδα,
Ἐκεῖ ὅπου ἔνι σήμερον τὸ κάστρον τὸ Γαρδίκιν [2].

. . . .

(Lacune du manuscrit de Paris.)

. . . .

(1) Le palais des Blaquernes.

(2) Ici se trouve dans le manuscrit grec de Paris, et dans la copie qui en a été faite, une lacune que j'avais signalée dans ma première édition. Le manuscrit de cette même chronique provenant de l'ancienne bibliothèque de Bongars, et qui se trouve maintenant à Berne, a été copié sur le même manuscrit, et j'y ai trouvé la même lacune. Le manuscrit de la bibliothèque de Copenhague est le seul qui offre le moyen de la combler. Une page de ce manuscrit, mutilé au commencement et à la fin, a été arrachée un peu plus haut, et y forme aussi une lacune comblée par le manuscrit de Paris, de sorte qu'en cet endroit les deux manuscrits se complètent l'un par l'autre. La lacune dans le manuscrit de Paris est de cinquante-deux vers ; j'en place la traduction dans le texte français entre deux crochets. Quant au texte grec, un habile professeur de l'université de Paris, M. Landois, philologue grec fort distingué, en prépare dans ce moment, pour la collection allemande de la Byzantine, une édition qui figurera certainement sans désavantage à côté des autres éditions critiques données par ses confrères les érudits allemands.

(3) Le texte dit Καβαλλερίτζης. Quel est ce Cavaléritzès ? Ce ne peut être évidemment ici qu'une désignation personnelle, répétée dans trois passages, à peu de vers de distance, de manière à ne laisser aucun doute. Dans ma première édition j'avais adopté l'interprétation de Ducange, qui citait le troisième passage, le seul dans lequel le manuscrit de Paris reproduit ce mot, et j'avais traduit d'après lui : *la cavalerie*. C'était évidemment une erreur ; mais le mot nouveau Cavaléritzès substitue une question historique à une question philologique, et je ne puis découvrir quel est ce Cavaléritzès qui, aussitôt après la mort de Cantacuzène, pouvait l'avoir remplacé et être devenu un personnage important dans l'armée grecque, où il parait être cité à côté des deux autres chefs, le Grand-Domestique et Macrynos. Peut-être y a-t-il dans le texte du manuscrit de Paris, après la mort de Cantacuzène, une courte lacune dont je ne me suis pas aperçu, et dans laquelle le chroniqueur aura introduit ce Cavaléritzès comme successeur de Cantacuzène. Un membre de la noble famille des Cavaleritzès de Byzance fut, suivant Pachymère, délégué de la puissance impériale en Morée ; c'est de ce Cavaleritzès qu'il doit être question ici ; mais il y a lacune dans le manuscrit au moment où l'auteur l'aura mis en scène.

donc, les firent monter à cheval, et, servant d'escorte à leurs captifs, ils les amenèrent en présence de messire Ancelin. Celui-ci leva les mains au ciel, glorifiant Dieu de ce que ses vœux étaient enfin accomplis et de ce qu'il allait pouvoir racheter son frère [1]. Il prit possession de ses prisonniers, fit sonner la trompette du départ pour rassembler ses gens, se mit en route avec eux et arriva plein de joie à Veligosti. Sire Ancelin abandonna ses prisonniers au prince, et le prince lui adressa les plus vifs remercîments sur ce don précieux. Dès que les divers corps de l'armée française furent réunis à Veligosti, on fit le dénombrement des prisonniers que chacun avait amenés, afin d'en savoir exactement le nombre total. Le résultat du dénombrement fut que les Français possédaient, vivants entre leurs mains, les prisonniers suivants : Le Grand-Domestique, Macrynos et Cavaléritzès [2]; plus, trois cent cinquante-quatre archontes de premier ordre, et cinq mille trente, et plus, archontes de dignité inférieure et soldats. Le prince ordonna que ses troupes prissent un peu de repos à Veligosti; elles s'y reposèrent donc ce jour-là. Le lendemain arrivèrent à Veligosti, au camp du prince, tous les archontes du pays de Scorta qui avaient pris part à la dernière révolte. Ils supplièrent le prince d'avoir pitié d'eux et de leur accorder leur pardon, et tous les chevaliers francs se joignirent à eux pour obtenir de lui qu'il accédât à leur demande. Le prince, toujours plein de sagesse et de bonté, et qui était un seigneur doux, clément et affable envers tous, leur accorda sur-le-champ leur pardon, mais il leur fit jurer qu'à l'avenir ils ne se rendraient plus coupables d'un tel acte de félonie et lui resteraient toujours fidèles. Le surlendemain le prince ordonna qu'on amenât en sa présence tous les prisonniers grecs; il voulait les voir de ses propres yeux et avoir un entretien avec le Grand-Domestique et avec les principaux chefs [3].]

On amena donc devant lui le Grand-Domestique, frère de l'empereur, qu'il désirait beaucoup voir et qu'il était assez heureux pour tenir comme prisonnier. A son arrivée, le prince Guillaume se leva de sa place, le salua avec affabilité, et, le prenant par la main, le fit asseoir auprès de lui. Les chefs francs s'assirent ensuite, et le prince, prenant la parole, exposa au Grand-Domestique : Que les Francs avaient fait avec l'empereur un traité confirmé par des serments réciproques, et d'après lequel les deux parties contractantes devaient désormais vivre perpétuellement en paix et bonne amitié, et ne jamais briser les liens de la parenté spirituelle [4] établie entre l'empereur et le prince; que l'empereur, violant le premier ses serments, avait commencé les hostilités, et ravagé et ruiné le pays du prince par ses incursions et des combats livrés avec des troupes nombreuses; que cette faute de l'empereur était une des plus graves qu'il eût pu commettre; que Dieu, suprême vengeur de toutes les injustices, ayant vu la conduite coupable de l'empereur et le grand carnage qui s'en était suivi, s'était courroucé contre lui, et qu'il en était résulté le malheur dont le Grand-Domestique était victime. « C'est cette conduite coupable de l'empereur, poursuivit-il, qui vous a réduit, seigneur et frère, à l'état où vous êtes. Les armées de cavaliers et de fantassins que vous avez amenées dans les plaines de Prinitza

Ἐνταῦθα ἠφέρασιν ὀμπρὸς δομέστικον τὸν μέγαν,
Τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλέως, ὁποῦ πολλὰ ἐπεθύμα,
Νὰ τὸν ἰδῇ, ὡς ἐτύχαινε νὰ ἔνι εἰς φυλακήν του.
Τὸ ἐλθεῖν, ἐπροσηκώθη τον, γλυκιὰ τὸν χαιρετίζει,
Καὶ ἀπαὶ τὸ χέριν τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει·
Καὶ εἰς αὐτὸ ἐκάθησαν ὅλοι οἱ κεφαλάδαις·
Καὶ οὕτως ἦρξε νὰ λαλῇ, τοῦ δομεστίκου λέγει,
Πῶς γὰρ τὸν ὅρκον ἔποικαν μετὰ τὸν βασιλέα,
Νὰ στέκουν πάντοτε ὁμοῦ, νὰ ἔχουσιν ἀγάπην,
Τὴν συντεκνιὰν [4], τὴν ἔποικαν, ποτὲ νὰ μὴ τὴν λάθουν·
Καὶ ἐκεῖνος γὰρ τὸ ἔσφαλε, καὶ ἐξέβη ἐκ τὸν ὅρκον,
Τὴν μάχην ἐπεχείρησε, καὶ ἀπέστειλε φουσᾶτα·
Τὸν τόπον ἐκατέλυσε μὲ κοῦρσα καὶ μὲ μάχαις·
Τὸ ὁποῖον ἔσφαλε πολλὰ ὡς βασιλεὺς ποῦ ἦτον·
Ταῦτα θεωρῶντα ὁ Θεὸς, ἐκδικητὴς τῶν πάντων,
Τὴν ἁμαρτίαν, τὴν ἔποικε, καὶ τὴν φονοκοπίαν,
Ἐχόλιασεν, ὠργίσθη τον. Ἰδὲς, τὸ τί ἐγείνε·
Τοῦ βασιλέως ἡ ἁμαρτιὰ 'ς ἐσένα κατεστάθη·
Ἰδὲς, κύρη καὶ ἀδελφὲ, πόσα φουσᾶτα εἶχες,
Καβαλλαρίους καὶ πεζοὺς, 'ς τὸν κάμπον τῆς Πρινίτζας·

(1) Celui qui a été mentionné plus haut comme étant dans les prisons impériales.

(2) Voici ce nom qui se présente une deuxième fois; c'est certainement le Cavaléritzès de Pachymère.

(3) Ici se termine la lacune comblée par le texte de Copenhague.

(4) On a vu que le prince de Morée avait été le parrain ou le père spirituel du fils de l'empereur.

étaient nombreuses; vous veniez avec tout l'éclat d'un empire, et comptiez bien vous rendre maître de la Morée; mais trois cents de mes Francs ont remporté la victoire sur vous, et ont fait un grand carnage de vos troupes. Aujourd'hui encore vous voyez, mon frère, l'échec qui vous est arrivé à la Longue Côte, malgré la multitude de vos troupes. Loin de moi la pensée de tirer vanité de ces avantages; mais je rends grâce à Dieu, le grand redresseur de tous les torts, d'avoir bien voulu faire justice, ainsi que vous le voyez. »

Lorsque le prince Guillaume eut terminé ce discours, le Grand-Domestique prit la parole à son tour et lui répondit : « Ma présente position, prince de la Morée mon frère, ne me permet pas de vous dire tout ce que je voudrais et tout ce qu'il me conviendrait de répondre dans cette circonstance. Vous le savez, je suis votre prisonnier et vous me tenez dans vos fers. Mais dussiez-vous faire à l'instant tomber ma tête, je répondrai au moins à une partie de ce que vous venez de me dire, et je repousserai vos accusations personnelles. Il ne sied jamais à l'homme noble de se vanter, quand la fortune a favorisé ses armes et a conduit entre ses mains l'ennemi qu'il combattait; car les chances de la guerre sont, vous le savez, variables ici-bas. Quant à ce que vous avez dit contre mon seigneur l'empereur des Grecs : je vous le déclare, le plus grand tort est de votre côté. Tout le monde sait que le pays de la Morée n'est point vôtre. Vous ne le possédez que par un héritage dont la source est injuste, et uniquement par le droit de la force. Ce pays est le légitime héritage de l'empereur de Romanie. Vos ancêtres, en arrivant ici, ont, par une oppression tyrannique, usurpé sur l'empereur le pays que vous occupez. Vous n'avez pas sans doute perdu toute mémoire du jour où l'ambition et la mauvaise fortune vous firent tomber entre les mains de l'empereur mon saint maître, et vous conduisirent dans les prisons de Constantinople? Si l'empereur l'eût voulu alors, il eût pu faire de vous tout ce qu'il voulait; mais, toujours humain et toujours inspiré par une douceur chrétienne dans sa conduite avec tout le monde, il vous a généreusement et honorablement tiré de votre prison. Vous êtes alors revenu dans la Morée, et vous n'avez pu vous y tenir en repos. Réunissant aussitôt des troupes, vous vous êtes armé, vous avez passé dans la Lacédémonie pour ravager le pays, vous avez couru après une vaine gloire, vous vous êtes rendu coupable de perfidie envers l'empereur, vous avez foulé aux pieds tous vos serments, et avez tenu une conduite tout opposée à celle que vous aviez juré de tenir. Si vous eussiez conservé le souvenir du malheur que vous avez essuyé dans la Pélagonie, vous ne tireriez pas vanité

Μὲ παῤῥησίαν ἤλθετε, νὰ ἐπάρῃς τὸν Μορέαν·
Τριακόσιοι Φράγκοι εὑρέθησαν, ὁποῦ ἦσαν ἐδικοί μου·
Τὸν πόλεμον ἐκέρδησαν, καὶ ἐσᾶς ἐκατασφάξαν·
Καὶ τώρα πάλιν, ἀδελφέ, εἰς τὸ Μακρὺ τὸ Πλάγιν,
Ἰδέτε, τί ἐπάθετε μὲ ὅσα φουσᾶτα εἴχες·
Ἐγὼ οὔτε καυχοῦμαί το, οὔτε ἐπαινοῦμαι ἀτός μου,
Ἀλλὰ τὸν Θεὸν εὐχαριστῶ, τὸν μέγαν δικαιοκρίτην,
Ἐπὴν μὲ ἐδικαίωσεν, ὡς τὸ εἴδετε ἀτοί σας.
Ἀφότου ἀπεπλήρωσεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὰ ὅσα ἀφηγήθηκε καὶ εἶπε τοῦ δομεστίκου,
Ἄρχισε πάλιν νὰ λαλῇ δομέστικος ὁ μέγας,
Νὰ λέγῃ πρὸς τὸν πρίγκηπα ἀπόκρισιν τοιάδε·
« Οὐδὲν ἔχω μέν, ἀδελφέ, πρίγκηπα τοῦ Μορέως,
« Ἰσοτερία νὰ λαλῶ, ὅσα συμφέρει εἰς τοῦτο,
« Διοῦ εἶμαι 'ς τὴν φυλακὴν, καὶ ἔχεις με δεμένον·
« Πλὴν νὰ μοῦ ἤθελες εὐθὺς κόψει τὴν κεφαλήν μου,
« Οὐ μὴ ἀφήσω νὰ εἰπῶ, ἀπόκρισιν νὰ δώσω
« Μέρος ὅσα ἐλάλησες, διοῦ ἔν' κατηγοριά μου·
« Οὐ πρέπει γὰρ εὐγενικοῦ ἀνθρώπου νὰ καυχᾶται,
« Ὅταν τοῦ δώσῃ εἰς πόλεμον ἡ τύχη νὰ κερδήσῃ,
« Καὶ φέρῃ τον εἰς χεῖράς του, νὰ ἔν' εἰς ἐξουσιάν του,
« Ἐκεῖνον ὁποῦ μάχεται, καὶ ἔχει τον ἐχθρόν του·
« Ὅτι τῆς μάχης τὰ ῥιζικὰ κοινὰ εἶναι εἰς τὸν κόσμον·
« Καὶ τοῦτο, τὸ ἐκάλησες διὰ τὸν ἐμὸν αὐθέντην,
« Τὸν βασιλέα τῶν Ῥωμαίων, ἄδικον μέγα ἔχεις·
« Ὅτι οἱ πάντες 'ξεύρουν το, ὡς ἔνι ἡ ἀλήθεια,
« Ὅτι ὁ τόπος τοῦ Μορέως οὐδὲν ἔναι ἐδικός σου·
« Μὲ ἄδικην κληρονομιάν, μὲ δυναστείαν τὸν ἔχεις·
« Τοῦ βασιλέως τῆς Ῥωμανιᾶς ἔναι γονικαρχία·
« Καὶ μὲ ἁμαρτίαν τυραννικὴν ἤλθασιν οἱ γονεῖς σου,
« Καὶ ἔπιασαν τοῦ βασιλέως τὸν τόπον, καὶ κρατεῖς τον.
« Ἰδὲς τὸ ποῦ σὲ ἤφερεν ὁ φθόνος καὶ ἡ ἁμαρτία
« Ἐκεῖ 'ς τὰς χεῖρας (τοῦ) βασιλέως, τοῦ ἁγίου μου αὐθέντου·
« Καὶ ἂν ἤθελεν ὁ βασιλεὺς, εἶχε τὴν ἐξουσίαν
« Νὰ ποίσῃ, ὅσον ἤθελεν, ἐτότε εἰς ἐσένα.
« Ἀλλὰ ὡς ἔνι ἐλεήμονας, χριστιανὸς εἰς πάντα,
« Μετὰ τιμῆς σ' ἐξέβαλεν ἀπαὶ τὴν φυλακήν του·
« Καὶ ἦλθες ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν, ποσῶς οὐκ ἀναπαύθης,
« Εὐθὺς φουσᾶτα ἐσύναξες, καὶ ἀτός σου ἁρματώθης,
« Ἐδιέβης 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν διὰ ν' ἀφανίσῃς κόσμον.
« Εὔκαιρην δόξαν ἔδειξες ν' ἀποφανῇς εἰς τοῦτο·
« Τὸν βασιλέα ἀπίστησες, ἐπάτησες τὸν ὅρκον,
« Τὸ ἐναντίον ἔποικες εἰς ὅσον ὑποσχέθης.
« Καὶ ἂν ἐθυμάσουν τὰ ἔπαθες εἰς τὴν Πελαγονίαν,

de votre succès présent, et ne verseriez pas tout le blâme sur les autres; car dans toutes les choses humaines, et surtout dans la guerre, la fortune est variable. Mais mon infortune et la douleur de me voir captif m'ont poussé à dire plus que je ne devais. Je vous prie donc de m'excuser, vous et tous les chefs présents ici. »

Le prince lui répondit avec calme et sagesse: « Je sais, Grand-Domestique mon frère, que la douleur seule de votre position vous a fait tenir ce langage, et je l'excuse comme venant d'un homme noble tombé en mon pouvoir. Mais si partout ailleurs et dans toute autre occasion un homme jouissant de sa liberté[1] eût osé m'appeler parjure et me reprocher de fouler aux pieds mes serments, fût-ce l'empereur lui-même, il faudrait que je me coupasse la gorge avec lui. Vous êtes mon captif, et je dois tout excuser. Cependant tout le monde sait que la faute de cette guerre ne peut être rejetée sur moi. L'empereur a été trompé par de faux rapports des perfides Grecs de Monembasia. Il a ajouté foi à leurs trompeuses nouvelles, et a envoyé ses troupes contre moi. C'est lui qui, le premier, a commencé la guerre et s'est rendu coupable de la violation des traités. Mais puisse le Dominateur des mondes lui pardonner cette faute! car je suis convaincu qu'il a été entraîné par d'autres, et n'a commencé les hostilités que pour s'en être trop fié à leurs rapports. »

Ils se turent alors tous les deux, et rejetèrent le blâme de cette affaire sur les habitants de Monembasia. Le même soir, le prince ordonna de disposer toutes ses prisons, et il envoya chacun de ses captifs dans une prison adaptée à son rang. Il envoya à Chlomoutzi[2] le Grand-Domestique et sa suite, ainsi que Cavaléritzès[3]. Les autres prisonniers furent répartis dans différentes places. Après quoi, il convoqua tous les chefs militaires et autres sages hommes[4] de son armée, pour délibérer avec eux sur ce qu'il avait à faire, et pour savoir sur quel point il devait se diriger, et comment il fallait s'y prendre pour assurer le succès de leur entreprise. Une partie du conseil fut d'avis que toute l'armée retournât dans ses foyers pour s'y reposer des longues fatigues de la guerre; mais les plus sages, qui n'étaient pas moins las de ces con-

« Ποτὲ νὰ μὴ ἐκαυχάσουνε, ἄλλον νὰ ἐκατηγόρας·
« (Ἐπεὶ) τοῦ κόσμου τὰ ἐνάντια καὶ τῆς στρατείας ὁμοίως...
« Ὅμως σὰν ἤφερε ὁ καιρὸς, τῆς φυλακῆς μου ἡ θλίψις,
« Καὶ εἶπα περισσότερον τὰ οὐκ ἔπρεπε νὰ εἴπω,
« Συμπάθειο ἂς ἔχω ἀπὸ σοῦ καὶ ἀπὸ τοὺς κεφαλάδαις. »
Ὁ Πρίγκηπας, ὡς φρόνιμος, οὕτως τὸν ἀπεκρίθη·
« Σὺ, ἀδελφὲ δομέστικε, γινώσκω, ἀπὸ πικριά σου
« Εἶπες καὶ ἐλάλησες πολλὰ, καὶ ἐγὼ σοῦ τὰ ὑπομένω,
« Ὡς ἄνθρωπος εὐγενικὸς, ποῦ εἶσαι 'ς τὴν φυλακήν μου.
« Εἰ δὲ καὶ ἦτον ἀλλαχοῦ, νὰ εἶχες ἐλευθερίαν[1],
« Νὰ εἴπες, ἐφιώρκησα 'ς τὸν ὅρκον τὸν ἐποῖκα,
« Ἂν ἦτον αὐτός του ὁ βασιλεὺς, νὰ ἐσφάζομουν μετ' αὔτον.
« Διότι εἶσαι 'ς τὴν φυλακὴν, εἶσαι συμπαθημένος·
« Οἱ πάντες γὰρ ἠξεύρουν το, ἐγὼ σφάλμα οὐκ ἔχω.
« Ὁ βασιλεὺς διὰ ψέματα, τὰ τοῦ ἔστειλαν ἐδῶθε
« Οἱ Ῥωμαῖοι οἱ ἄπιστοι ἐκ τὴν Μονεμβασίαν,
« Ἐπίστευσε τὰ λόγια τους, καὶ ἔστειλε φουσσάτα,
« Καὶ ἄρχισε νὰ μάχεται, καὶ ἔπηκεν ἁμαρτίαν·
« Καὶ ὁ παντοκράτορ ὁ Θεὸς τοῦ νὰ τὸν συμπαθήσῃ·
« Ὅτι ἔχω εἰς πληροφορίαν ἄλλοι τὸν ἀπεργῶσαν,
« Καὶ ἐπίστευσε τὰ λόγια τους, καὶ ἀρχίνησε τὴν μάχην. »
Ἀπαύτου γὰρ ἐσίγησαν ἀμφότερα τὰ μέρη,
Καὶ ἔρριξαν τὴν κατηγορίαν εἰς τοὺς Μονεμβασιώταις.
Καὶ μετὰ ταῦτα ὁ πρίγκηπας ἐκείνην τὴν ἑσπέραν
Ὥρισεν, ἐδιόρθωσαν ταῖς φυλακαῖς, ὁποῦ εἶχε,
Καὶ τὸν καθέναν ἔβαλε πρὸς τὴν οὐσίαν τὴν εἶχεν·
Εἰς τὸ Χλωμοῦτζι[2] ἀπέστειλε δομέστικον τὸν μέγαν
Καὶ τοῦ αὐτοῦ τὴν συντροφίαν καὶ τὸν Καβαλλαρίτζην[3],
Τοὺς ἄλλους γὰρ ἀπέστειλε 'ς τὰ ἕτερα τὰ κάστρη·
Καὶ ὡσὰν τοὺς ἀπέστειλεν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι,
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν ὅλους τοὺς κεφαλάδαις,
Ὡσαύτως τοὺς γνωστικώτερους[4], τοὺς εἶχε τὸ φουσσάτον·
Βουλὴν ἐπῆρε μετ' αὐτοὺς, τὸ πῶς θέλουσι πράξειν,
Ποῦ νὰ ἀπέλθουν, ποῦ νὰ πᾶν, καὶ πῶς διὰ νὰ ποιήσουν·
Οἱ μὲν ἔλεγαν ν' ἀπελθοῦν εἰς τὰ ὁσπήτιά τους,
Ὁ καθεὶς ν' ἀναπαυθῇ, ὅτ' ἦσαν κοπιασμένοι·
Οἱ δὲ, οἱ φρονιμώτεροι, ὁποῦ 'σαν πονεμένοι,
Ὠρθώσασι νὰ ἀπελθοῦν 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν·

(1) C'est-à-dire, qui ne fût ni mon prisonnier ni celui d'un autre.

(2) Χλωμοῦτζι, ou Κλεμοῦτζι, place édifiée par Geoffroy II de Ville-Hardoin, sur la route de Clarentza à Gastouni, au sud-ouest et à trois lieues d'Andravida. (Voyez page 68 de cette chronique.)

(3) Voici la troisième fois que ce nom se représente. C'est l'exemple qu'avait cité Ducange, d'après le manuscrit de Paris.

(4) Le besoin de bons conseils faisait sans doute admettre au milieu des chevaliers, soit de simples hommes d'armes, soit des Grecs du pays, alliés avec eux.

tinuelles hostilités, pensèrent que l'armée devait se diriger sur la Lacédémonie. Ce pays offre de nombreuses ressources pour le maintien et la subsistance d'une armée, et toutes les choses de la vie y sont abondantes. Ils étaient ainsi à portée de faire le siége de Mesithra; et si le hasard pouvait leur fournir les moyens de se rendre maîtres de cette place, il leur devenait facile de ressaisir tout le pays.

Le prince adressa alors la parole à messire Ancelin, son premier capitaine, et à messire Jean de Catava, son maréchal, et leur ordonna de tout disposer pour que l'armée pût se mettre en route et se rendre dans la Lacédémonie, conformément à l'avis adopté par le conseil.

Ces deux chefs prirent soigneusement toutes les mesures nécessaires, et le lendemain, de bonne heure, ils arrivèrent à l'endroit désigné. Ils reçurent aussitôt des informations inattendues sur l'état des choses, et apprirent que la majeure partie des habitants grecs de la contrée avait passé, ainsi que toute leur famille, dans la place de Mesithra. Le prince fut extrêmement fâché de voir que le pays avait été abandonné par tous les habitants du fort de Lacedemonia et des campagnes, et il ordonna aussitôt, dans son dépit, que les maisons et biens de ceux qui avaient émigré fussent donnés à d'autres habitants, qui étaient des Francs du pays, hommes de vérité, et dans lesquels on pouvait avoir beaucoup plus de confiance que dans les premiers. Il prescrivit aussi à ses troupes de courir et de ravager ces campagnes et les environs, partout où on s'était révolté contre lui. Il approvisionna ensuite la ville de Lacédémonia, y plaça une garnison, et donna ordre d'y faire toutes les constructions et fortifications nécessaires.

Ses troupes se répandirent dans le pays, et pillèrent Vatica, Hélos et toute la contrée, jusqu'à Monembasia. Elles parcoururent de là Dragaligos et toute la Tzaconie, qu'elles pillèrent, ravagèrent et détruisirent complétement. Toute la Lacédémonie était bien approvisionnée, et les troupes qui furent envoyées de ce côté s'enrichirent autant qu'elles voulurent.

Le prince Guillaume avait l'intention de passer l'hiver dans la Tzaconie; mais, ainsi que cela arrive souvent dans les choses humaines, on songe à une chose et on en rencontre d'autres, si bien que les chances nouvelles qui se présentent finissent par entraver tous nos premiers projets. A peine un mois entier s'était-il écoulé depuis le moment où le prince avait commencé ses opérations, qu'il reçut la nouvelle que les Scortins s'étaient de nouveau révoltés, et qu'après avoir embrassé le parti des Grecs, ils avaient

Ἐπεὶ ἦτον ἡ χώρα εὔκολη δι' ἀνάπαυσιν φουσάτου,
Καὶ εἶχασι τὰ πράγματα πλῆθος διὰ ζωήν τους,
Ὅπως καὶ νὰ διακρατοῦν τοῦ Μεζιθρᾶ τὸ σύντζιο·
Καὶ ἂν τύχῃ νὰ εὕρωσιν ὁδὸν νὰ πιάσωσι τὸ κάστρον,
Ἀπ' ὅσον ἠμπορέσουσι τὸν τόπον νὰ κερδέσουν.
Εὐθὺς τὸν μισὲρ Ἀσελῆ ὁ πρίγκηπας ἐλάλει,
Ὁποῦ 'τον πρῶτος ἀρχηγὸς εἰς ὅλα τὰ φουσάτα,
Τὸν μισὲρ Τζὰν δὲ Καταβᾶ τὸν πρωτοστράτορά του·
Ὁρίζει αὐτοὶ νὰ ὀρθώσουσι, νὰ ἐξέβουν τὰ φουσάτα,
Νὰ πᾶν 'ς τὴν Λακεδαιμονιὰν, καθὼς τὸ ἐσυμβουλεῦσαν.
Καὶ αὐτοὶ, ὡς προθυμώτατοι, ὤρθωσαν, ἐκινῆσαν,
Ἐπὶ τὴν αὔριον πρωὶ ἐσώσασιν ἐκεῖσε.
Καὶ ἀφοῦ γὰρ ἀπεσώσασι, τάδε μαντάτα ηὗραν·
Ῥωμαῖοι γὰρ οἱ πλειότεροι τῆς χώρας γὰρ ἐκείνης
Ἐδιέβησαν συφάμηλοι 'ς τοῦ Μεζιθρᾶ τὸ κάστρον.
Καὶ ἀφῶν ηὗρεν ὁ πρίγκηπας εὔκαιρην δὲ τὴν χώραν
Ἀπὸ τοῦ κάστρου τὸν λαὸν, τοὺς τοπικοὺς ἐκείνους,
Μεγάλως τὸ ἐβαρέθηκε, πολὺ κακὸν τοῦ ἐφάνη·
Εὐθέως ἐδιόρθωσε, τὰ σπήτια τους ἐδῶκεν
Ἄλλων τινῶν, ποῦ ἔβαλε νὰ μένουσιν ἀπίσω,
Ποῦ ἦσαν Φράγκοι τοπικοὶ, ἄνθρωποι τῆς ἀληθείας,
Ὁποῦ εἶχε θάῤῥος εἰς αὐτοὺς πλέον παρὰ 'ς ἐκείνους.
Ἀπαύτου ὁρίζει τὸν λαὸν, νὰ τρέχουν νὰ κουρσεύουν
Ταῖς χώραις, τὰ περίχωρα, ποῦ 'σαν ῥεβελλεμένα.
Τὴν χώραν ἐσωτάρχησε τῆς Λακεδαιμονίας·
Λαὸν ἔθηκεν εἰς αὐτὴν, ὁρίζει νὰ τὴν κτίζουν,
Καὶ νὰ τὴν δυναμόνουσιν ἐξ ὅτι κάμνει χρεία.
Ἔδραμαν τὰ φουσάτα του τὰ Βάτικα, τὸ Ἕλος,
Καὶ μέχρις 'ς τὴν Μονεβασιὰν, ἐκούρσευψαν τὸν τόπον·
Ἀπαύτου τὸν Δραγάλιγον καὶ ὅλην τὴν Τζακωνίαν
Ἐκούρσευψαν καὶ ἀφάνισαν, τοὺς τόπους ἐρημῶσαν·
Τὴν χώραν ἐσωτάρχησαν, ἐπλούτυναν οἱ ἄνθρωποι,
Ὁποῦ ἔβαλεν ὁ πρίγκηπας νὰ μένουν εἰς τὴν χώραν·
Ἐπεὶ καὶ ἐλογίζετο νὰ ξεχειμάσῃ ἐκεῖσε.
Ὡς δὲ εἶναι τὰ ῥιζικὰ καὶ ἡ τύχη τῶν ἀνθρώπων,
Ἄλλα σκοποῦσι νὰ γενοῦν, καὶ ἄλλα τοὺς εὑρίσκουν·
Πολλὰ ἐμποδίζει ὁ κίνδυνος, ποῦ ἔρχεται τοῦ ἀνθρώπου·
Οὐδὲν ἐπέρασι ποσῶς σῶος γὰρ ἕνας μῆνας,
Μαντάτα τοῦ ἠφέρασι τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου,
Οἱ Σκορτινοὶ ἐῤῥεβέλλευσαν καὶ ὑπᾶν μὲ τοὺς Ῥωμαίους,
Ἔβαλαν παρακαθισμοὺς 'ς τὸ κάστρον τοῦ Ἀρακλόβου,
Ὁμοίως 'ς τὴν Καρύταιναν ἐβάλασι φουσάτα,
Εἰς λογισμὸν νὰ τὰ κρατοῦν διὰ τὸν βασιλέα.
Τὸ ἀκούσει γὰρ ὁ πρίγκηπας ἐτοῦτα τὰ μαντάτα

formé le blocus de la place d'Araclovon, et jétés des troupes à Caritena, dans le dessein d'occuper ces deux places et de les conserver au nom de l'empereur. A cette nouvelle, le prince munit la place de Lacedemonia[1] de toutes les troupes et de toutes les choses nécessaires, et se mit à la tête de son armée, avec laquelle il arriva à Veligosti. Il réunit alors ses chefs, et délibéra avec eux sur la manière de pénétrer dans les défilés de Scorta, pays que ses montagnes, ses ravins et ses gorges étroites rendent d'un très difficile accès. Il adressa alors la parole à messire Ancelin, ce guerrier expérimenté, et lui dit avec une grande effusion d'amitié : « Vous avez déjà, mon frère et mon compagnon, fait pour moi beaucoup de choses. Grâce à la sagesse de vos avis et de vos conseils, j'ai obtenu de grands avantages et de nombreux succès dans les combats. Tout le monde connaît les services que vous m'avez rendus dans cette guerre contre l'empereur. Je m'adresse donc encore à vous, frère, ami et parent, et vous prie de m'aider dans cette affaire, et de tâcher avec moi de réparer tout le mal et tout le chagrin que m'a causé mon neveu, le seigneur de Caritena, ce grand perturbateur, qui, abandonnant ce pays et moi son oncle, dont il tient sa seigneurie de Caritena, est allé afficher sa honte dans le royaume de Pouille. Aidez-moi, je vous prie encore, contre la perversité et les mutineries de ces Scortins sans foi, de ces perfides rebelles qui après mon pardon se sont encore une fois révoltés. Mettez sur pied les Turcs que nous avons ici parmi nos troupes; envoyez-les dans les défilés de Scorta. Qu'ils brûlent et ravagent les maisons et les villages; que tous les hommes qu'ils feront prisonniers soient à l'instant massacrés, et que tout le butin qu'ils prendront leur appartienne. »

Messire Ancelin, homme plein d'habileté, comprit promptement toute la douleur qu'éprouvait le cœur du prince, et lui promit d'exécuter ses ordres. « Seigneur, lui dit-il en cherchant à le calmer, ne vous chagrinez pas; je ferai tout ce que vous désirez, et vous serez satisfait de moi. » Il s'adressa alors aux chefs turcs, et particulièrement à Mélik, le premier d'entre eux, et leur communiqua en détail la volonté du prince, qui leur ordonnait de pénétrer dans les défilés de Scorta, et il ajouta que, tout le butin qu'ils feraient, ils pourraient se le partager entre eux.

A ces paroles Mélik manifesta une vive joie, et répondit qu'il allait s'empresser d'exécuter les ordres du prince. Tous les Turcs firent de même éclater leur joie. Mélik les partagea en

Τὴν χώραν ἐσωτάρχησε τῆς Λακεδαιμονίας[1]
Ἀπὸ λαὸν καὶ πράγματα νὰ ἔχουν τὴν ζωήν τους,
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, 'ς τὴν Βελιγοστὴν ὑπῆγε.
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου,
Βουλὴν ἐπῆρασιν ὁμοῦ, τὸ πῶς θέλουν ποιήσει,
Νὰ σέβουν 'ς τὸν δρόγγον τῶν Σκορτῶν, ὅτι ἔναι σκληρὸς ὁ τόπος
Ἀπὸ βουνὰ καὶ ἔμπατα καὶ ἀπὸ στεναῖς κλεισούραις·
Λαλεῖ τὸν μισὲρ Ἀσελῆ, τὸν φρόνιμον στρατιώτην,
Καὶ λέγει του ὁ πρίγκηππας μετὰ πολλὴν ἀγάπην·
« Ἐσὺ, ἀδελφὲ καὶ σύντροφε, πολλὰ ἔπηκες διὰ μένα
« Μὲ τὴν βουλὴν καὶ φρόνεσιν ὁπό 'χω ἀπὸ σένα·
« Μεγάλα κατορθώματα, στρατιωτικαῖς δουλείαις
« Ἔπηκες καὶ ὠφελήθηκα, οἱ πάντες τὸ ἐγνορίζουν,
« 'Σ τὴν μάχην ὁπού ἔχομεν μετὰ τὸν βασιλέα.
« Διὰ τοῦτο πάλιν, ἀδελφὲ, φίλε καὶ συγγενῆ μου,
« Ἀξιῶ καὶ παρακαλῶ νὰ πίσῃς καὶ ἐτοῦτο
« Διὰ τὸ κακὸν καὶ τὴν χολὴν ὁπού μοῦ ἔπηκε ὁ ἀνεψιός μου,
« Αὐθέντης τῆς Καρίταινας, ὁ μέγας δημεγέρτης,
« Ὁπού ἄφηκε τὸν τόπον του καὶ ἐμένα, ποῦ 'μαι θεῖος του,
« Καὶ ὁπού κρατεῖ τὴν αὐθεντείαν, ὁπό 'χει, ἀπὸ μένα,
« Ἐδιέβη νὰ πομπεύεται εἰς τὸ ῥηγάτον Πούλιας·
« Ὡσαύτως δὲ διὰ τὴν κάκωσιν καὶ τὴν δημεγερσίαν
« Τῶν Σκορτινῶν τῶν ἀπίστων, αὐτῶν τῶν δημεγέρτων,
« Ὁπού ἀπιστῆσαν ἀπὸ μὲ ὑπὲρ φορὰν γὰρ δύων
« Τοὺς Τούρκους ὁπού ἔχομεν ἐδῶ 'ς τὴν συντροφίαν μας
« Νὰ τοὺς ὀρθώσῃς νὰ σεβοῦν εἰς τῶν Σκορτῶν τὸν δρόγγον,
« Νὰ κάψουν, νὰ ἐξαλείψουσιν ὀσπίτια καὶ χωρία·
« Καὶ ὅσους ἀνθρώπους πιάσουσιν, εὐθὺς νὰ ἀποθάνουν,
« Καὶ ὅσον κερδίσουν ἀπ' αὐτοὺς ἂς ἦναι διὰ δικόν τους. »
Ἐν τούτῳ ὁ μισὲρ Ἀσελῆς, ὡς φρόνιμος ὁπού ἦτον,
Ἐγνώρισε τὸν πρίγκηπα, τὸ πῶς ἔναι θλιμμένος,
Καὶ εἶπε καὶ ὑποσχέθη του τὸ ὁρίζει νὰ πληρώσῃ·
Γλυκεῖα τὸν ἀποκρίθηκεν· « Αὐθέντη, μὴ χολιάζῃς·
« Καὶ ἐγὼ νὰ πίσω τὸ ἀγαπᾷς, ὁπού σοῦ θέλει ἀρέσει. »
Τοὺς ἀρχηγοὺς ἐλάλησε, πρῶτον δὲ τὸν Μαλίκην·
Τοῦ πρίγκηπος τὸν ὁρισμὸν λεπτῶς τοὺς ἀφηγήθη,
Τὸ πῶς ὁρίζει νὰ ὑπᾶν εἰς τῶν Σκορτῶν τὸν δρόγγον,
Καὶ ὅσον κοῦρσον θέλουσι τοῦ νὰ διαφορίσουν,
Νὰ ἔχῃ μὲ τοὺς Τούρκους του, νὰ ἔναι ἰδικόν του.
Ὁ Μελὴκ, ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως·
Ἀπόκρισιν τοῦ ἔδωκε πρόθυμα νὰ τὸ πίσῃ·
Χαιράμενοι ἐγείνησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι.

(1) Le texte dit τὴν χώραν, le pays. Τῆς Λακεδαιμονίας χώρα se prend ici tantôt pour pays et tantôt pour ville; de même que Λακεδαιμονία signifie tantôt la ville et tantôt la province de Lacédémonie.

trois divisions, qui devaient marcher séparément, et messire Ancelin leur donna des guides pris parmi les gens du pays.

Les Turcs se jetèrent aussitôt dans les défilés de Scorta, parcoururent toutes les campagnes, brûlant et dévastant le pays, et taillant en pièces tous ceux qu'ils rencontraient armés. Ceux qui se soumirent furent traités avec humanité et amenés devant le prince auquel ils furent livrés. Les chefs scortins, voyant l'état désespéré des choses, gagnèrent les hauteurs des montagnes[1]. [Là ils délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre, et dépêchèrent au prince un envoyé pour lui demander grâce et merci; déclarant qu'ils ne s'étaient nullement révoltés contre lui, mais que les motifs de leur conduite étaient tout différents, puisque] ils ne s'étaient ainsi réunis que pour se décider sur ce qu'ils avaient à faire après la défaite de l'armée grecque, abandonnés comme ils l'étaient par le seigneur de leur pays, le seigneur de Caritena.

Le prince refusa d'abord de se rendre à leurs supplications; mais les grands et les chefs, qui conservaient de l'affection, et même une véritable amitié pour le seigneur de Caritena, prièrent instamment le prince d'accorder un généreux pardon à tous ces hommes qui se présentaient en suppliants devant lui. Le prince accueillit enfin leurs prières et se rendit à leurs désirs. Sans perdre de temps, il envoya un messager à Mélik, et l'engagea à faire cesser le pillage et à revenir auprès de lui. Celui-ci revint en effet, au premier ordre, à Veligosti, présenter ses respects au prince qui lui fit le meilleur accueil.

Le prince Guillaume licencia alors toutes ses troupes, et chacun se retira pour aller se reposer dans ses foyers. Lui-même il rentra dans le pays de la morée avec sa suite. Les Turcs l'y accompagnèrent, et lorsqu'il fut de retour chez lui, ils demandèrent leur congé, conformément aux arrangements stipulés entre eux et lui lors de leur arrivée à Andravida. La retraite des Turcs causa un vif chagrin au prince, qui leur paya leur solde complète, et y joignit pour Mélik une gratification et des présents, en le priant de rester avec lui encore six mois, après lesquels il pourrait se retirer s'il le voulait. Mélik lui répondit en s'inclinant avec respect : « Prince et puissant seigneur, je vois avec plaisir que mes services ne vous ont pas été inutiles, et que vous en avez retiré quelque fruit; mais lorsque je me suis engagé au service du Grand-Domestique, je ne devais rester

Τρία ἀλάγια τοὺς ἔπχσε, νὰ ἦναι χωρισμένοι·
Ὁ σὶρ Ἀσελῆς τοῦ ἔδωσε προβόδους ἐκ τὸν τόπον.
Ἐδιάβησαν εἰς τὰ Σκορτὰ οἱ Τοῦρκοι καὶ κουρσεῦψαν,
Ἔκαψαν καὶ ἐξάλειψαν τὸν τόπον καὶ τὰς χώρας·
Ὅσους μὲ ἄρματα ἔπιασαν, ὅλους ἐκατακόψαν,
Καὶ ὅσον ἐπρόσπεσαν ’ς αὐτοὺς, ἐλεημοσύνην ηὗραν·
Τοῦ πρίγκηπος τοὺς ἤφεραν, καὶ ἐπαράδιδάν τους·
Καὶ ὅταν εἶδαν οἱ ἄρχοντες οἱ Σκορτινοὶ ἐτοῦτο,
Εἰς τὰ ὄρη ἐφεύγασιν, εἰς τὰ ψηλὰ βουνία [1]·
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Βουλὴν ἐπῆραν ὁμοῦ, τὸ πῶς θέλουσι πράξειν....
Ἀπὸ τὴν μάχην τῶν Ῥωμαίων, αὐτοῦ τοῦ βασιλέως
Δι’ ἔλειπεν αὐθέντης τοὺς, αὐτὸς τῆς Καριτένου....
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκηπας, οὐδὲν τοὺς ἀπεδέχθη·
Οἱ δὲ μεγάλοι ἄνθρωποι, ὅλοι οἱ κεφαλάδαις,
Ὁποῦ ’χαν σπλάγχνος καὶ φιλίαν ’ς τὸν αὐθέντην Καριτένου,
Τὸν πρίγκηπα παρακαλοῦν καὶ δέονται πρὸς αὐτον,
Νὰ συμπαθήσῃ τὸν λαὸν, ἀφοῦ τοῦ ἐπροσπέσαν·
Ὁ πρίγκηπας τοὺς ἤκουσε, θέλημα τοὺς ἐποῖκεν·
Εἰς τὸν Μελὴκ ἀπέστειλε σπουδαίως μαντατοφόρον,
Ν’ ἀφήσῃ τὰ ἐκούρσευε, καὶ πρὸς αὐτὸν νὰ ἔλθῃ·
Καὶ ἐκεῖνος, ὡς τὸ ἤκουσε, ’ς τὴν Βελιγοστὴν ἦλθε,
Τὸν πρίγκηπα ἐπροσκύνησε· καλὰ τὸ ἀπεδέχθη.
Εἰς τοῦτο ἀπολόγιασεν ὁ πρίγκηψ τὸν λαόν του,
Καὶ ἐδιάβη ὁ καθεὶς εἰς τὴν ἀνάπαυσίν του.
Αὐτὸς τοῦ Μορέως ἐπήγενε μετὰ τὴν φαμιλιάν του.
Οἱ Τοῦρκοι ἐπήγασιν ὁμοῦ ἐκεῖσε μετ’ ἐκεῖνον·
Καὶ ἀφοῦ ἐσώσασιν ἐκεῖ, ἀπολογιὰν ζητοῦσι
Τοῦ πρίγκηπος, καθὼς ἦτον ἡ συμφωνίαις ταῖς εἶχαν
Ἐπότε ὅταν ἦλθασιν ἀρχῇ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα.
Πολλὰ τοῦ ἐφάνη βαρετὸν ὁ ἀποχωρισμός τους·
Ὥρισεν, ἐπληρῶσάν τους τὴν ῥόγαν ἀκεραίαν·
Καὶ τὸν Μελὴκ φιλοτιμᾷ, καὶ ξένια τὸν ἐδῶκε·
Παρακαλεῖ, καὶ λέγει τον τοῦ νὰ σταθῇ μετ’ αὖτον
Ἑξαμηναῖον μοναχὰ, καὶ τότε νὰ ὑπαγένῃ·
Καὶ ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκεν, ὑποκλιτὰ τὸν λέγει·
« Αὐθέντη μέγα, πρίγκηπα, ἐλπίζω, ἡ δούλευσί μου
« Ὤφελεν σὲ ἐκείνος καὶ διάφορον ὁμοίως·
« Ὅταν ἐσυμβιβάσθηκα μετὰ τοῦ δομεστίκου,
« Χρόνον τὸν ὑποσχέθηκα νὰ πίσω μετ’ ἐκεῖνον·

(1) Ici se trouve dans le manuscrit de Paris une lacune de cinq vers, suppléée par le manuscrit de Copenhague. Je place la traduction de cette lacune dans le texte, entre deux crochets.

qu'un an avec lui, et voici déjà deux ans que je suis absent de mes foyers, et mes compagnons d'armes ne me permettraient pas de rester plus longtemps dans ce pays. Je vous prie donc, seigneur, de ne pas me forcer à rester ici, car j'ai fait le serment de revenir à cette époque auprès de mes parents.»

Le prince, en entendant ce discours, cessa d'insister; il leur fit à tous de nombreux dons d'amitié, et leur fournit des guides chargés de les accompagner jusque dans la Vlachie[1]. Toutefois, quelques-uns d'entre eux n'hésitèrent pas à rester en Morée. D'après l'ordre du prince on les baptisa[2]. Il fit deux d'entre eux chevaliers, et leur accorda des fiefs. Ils se marièrent ensuite, et eurent des enfants qui sont encore établis dans la Morée, à Bournabos et à Renta.

Je vais maintenant quitter ce sujet, et rapporter ce qui concerne ce célèbre guerrier, le seigneur de Caritena, et raconter sa conduite antérieurement à cette affaire.

Dans le temps que le prince était en guerre avec l'empereur des Grecs et avec le frère de l'empereur, ainsi que je viens de le rapporter, le seigneur de Caritena, qui était regardé comme un des premiers chevaliers du monde, et dont la réputation de bravoure était répandue dans tous les royaumes, succomba à la tentation du démon, et se laissa (malheur commun à beaucoup d'autres sages guerriers) prendre d'amour pour la femme d'un certain chevalier connu sous le nom de messire Jean de Catava[3]. Il enleva cette femme de la Morée, et l'emmena en Pouille, sous prétexte d'un pèlerinage dans les couvents de ce pays. Il prétendit d'abord aller visiter Saint-Nicolas à Rome, et ensuite l'Archange Michel, dans le vaste couvent de ce nom situé sur le sommet d'une montagne voisine de Manfredonia[4]. Le roi Mainfroy[5] gouvernait alors la Pouille, et était roi de Sicile et de toutes les parties de ce royaume. Lorsqu'il eut appris, par le rapport de quelques personnes, que le seigneur de Caritena, cet homme célèbre dans le métier des armes par toute la Romanie, était venu en Pouille, il s'en étonna beaucoup, et s'informa du motif qui l'y amenait et de ce qu'il voulait y faire. Les gens de sa suite qui se trouvaient dans le pays dirent au roi : que leur seigneur venait en pèlerinage dans les saints couvents de son royaume, et que de là il se

« Καὶ τώρα ἐδιχρόνησα, ποῦ λείπω ἐκ τὰ δικά μου·
« Καὶ αὐτοὶ ὁποῦ 'ναι μετ' ἐμὲ, ὅλη ἡ συντροφία,
« Οὐδὲν μ' ἀφίνουν νὰ σταθῶ ἐδῶ 'ς τὸν τόπον τοῦτον·
« Καὶ δέομαί σε, αὐθέντη μου, μηδὲ μὲ τὸ βιάσῃς·
« Ἐπεὶ ὅρκον ἔχω νὰ στραφῶ ἐκεῖ εἰς τὰ γονικά μου. »
Ἰδὼν ἐτοῦτο ὁ πρίγκηπας, οὐδὲν τὸν πολυβιάζει·
Χαρίσματα τὸν ἔδωκε, φιλοδωριαῖς μεγάλαις·
Μὲ προβοδοὺς τοὺς ἔστειλε, καὶ ὑπᾶσι 'ς τῆς Βλαχίας[1]·
Ἀλήθεια τοῦτο ἐγίνετον, ὅτι τινὲς ἀπ' αὔτους
Ἐνέμειναν εἰς τὸν Μορεὰν μὲ προθυμίαν ἐτότε,
Καὶ ὥρισεν ὁ πρίγκηπας καὶ ἐβαπτίσασί[2] τους·
Ἔπηκε δυὸ καβαλλαριοὺς, ἐδῶκέ τους προνοίαις·
Γυναίκαις τοὺς ἐδώκασι, καὶ ἔπηκαν παιδία,
Ὁποῦ 'ναι ἀκόμη 'ς τὸν Μορεὰν, 'ς τὸν Βούρναβον καὶ 'στὴν Ῥέντα.
Ἐν τούτῳ ἀφίνομεν ἐδῶ ταῦτα, τὰ ἀφηγοῦμεν,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ δι' αὐτὸν τὸν στρατιώτην,
Τὸν αὐθέντην τῆς Καρίτενας, τὴν πρᾶξιν τὴν ἐπῆκε,
Ποῦ ἦταν ἐκείνους τοὺς καιροὺς 'ς τοῦ πρίγκηπος τὴν μάχην,
Εἰς τὸν καιρὸν τὸν σὲ λαλῶ, κ' ἠκούσετε τὸ λέγω.
'Σ τὴν μάχην ὁποῦ εἴχασιν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Μὲ τῶν Ῥωμιῶν βασιλεὰ καὶ μὲ τὸν ἀδελφόν του,
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁποῦ τὸν ἐκρατοῦσαν
Ἕναν ἐκ τοὺς καβαλλαριοὺς τοὺς πρώτους γὰρ τοῦ κόσμου,
Στρατιώτης ἦτον 'ξάκουστος εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα,
Ἀπὸ ἁμαρτιᾶς δαιμονικῆς, διὰ γυναικὸς ἀγάπην,
Τὸ ἔπαθαν καὶ ἄλλοι πολλοὶ φρόνιμοι στρατιῶται,
Ὁκάτινος καβαλλαριοῦ γυναῖκα ἐρωτεύθη,
Τοῦ μισὶρ Τζὰν ντὲ Καταβᾶ[3], οὕτως τὸν ὀνομάζαν·
Ἐπῆρέ την ἐκ τὸν Μορεὰν, ἐδιέβη εἰς τὴν Πούλιαν·
Λέγουν νὰ προσκυνήσουσιν ἐκεῖ 'ς τὰ μοναστήρια,
'Σ τὸν ἅγιον Νικόλαον, 'ς τὸ πᾶι νὰ σώσῃ εἰς τὴν Ῥώμην,
Εἶθ' οὕτως 'ς τὸν Ἀρχάγγελον, 'ς τὸ μέγα μοναστῆρι,
Ὁποῦ ἔναι ἄνω εἰς τὸ βουνὸν πλησίον τῆς Μαφρηδόνιας[4].
Ὁ ῥὲπ Μαφρὲς[5] εὑρίσκετον ἐτότε εἰς τὴν Πούλιαν,
Ῥήγας, αὐθέντης Συκελιᾶς, καὶ ὅλου τοῦ ῥηγάτου·
Καὶ ὡς ἤκουσεν ἀπὸ τιναῖς, ποῦ ἦλθαν καὶ εἴπασί του,
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας ἦλθεν ἐκεῖ εἰς τὴν Πούλιαν,
Ὁ ἐξάκουστος 'ς τὰ ἅρματα 'ς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν,
Πολλὰ τὸ ἐθαυμάσθηκεν, ἐρώτησε, τὸν τρόπον
Νὰ μάθῃ καὶ τὴν ἀφορμὴν, τί ἤθελεν ἐκεῖσε.
Τινὲς, ὁποῦ τὸ ἤκουσαν ἀπὸ τὴν φαμιλιάν του,
Νὰ προσκυνήσῃ, λέγουσι, 'ς τὸ ἅγιον μοναστῆρι,

(1) Il y avait aussi des Turcs déjà établis dans une partie de ce pays.

(2) La bravoure des Francs en faisait des frères pour les Turcs.

(3) C'était ce guerrier goutteux dont il est question plus haut.

(4) Bâtie par Mainfroy, dont elle prit le nom.

(5) Mainfroy fut roi de Sicile, duc de Pouille et prince de Capoue, de l'an 1254 à l'an 1265. Il était fils naturel de Frédéric II et oncle du jeune Conradin, son pupille, qu'il déposséda de la couronne.

rendrait à Rome. Mais un autre homme, bien instruit, qui tenait le secret d'un de ses parents et était lui-même de la suite du seigneur de Caritena, rapporta au roi qu'il s'était pris d'amour pour la femme d'un chevalier, l'avait enlevée de la Morée, et l'avait amenée avec lui pour jouir de son amour et vivre sans crainte avec elle.

Le roi Mainfroy fut vivement affligé d'apprendre cette conduite honteuse d'un aussi grand guerrier, et envoya aussitôt un chevalier bien accompagné, pour dire de sa part à messire Geoffroy, seigneur de Caritena, de se rendre vers le roi qui avait à lui parler. Sur cette invitation, messire Geoffroy monte aussitôt à cheval, et arrive avec toute sa suite auprès du roi. Le roi Mainfroy se lève à son approche, le prend par la main, le fait asseoir à ses côtés, et commence à l'interroger sur ce qu'il était venu faire en Pouille. Le seigneur de Caritena lui dit : qu'il était venu faire un pèlerinage dans les saints monastères, pour remplir un vœu qu'il avait fait lors de son emprisonnement à Constantinople par l'empereur des Grecs. Mais le roi lui répondit : « Je m'étonne qu'un homme qui jouit de votre réputation, et qui est si fameux dans le métier des armes, ait pu prendre une résolution semblable, et ait abandonné le prince Guillaume, son seigneur, au moment d'une guerre aussi importante, et lorsqu'on avait un si grand besoin de troupes pour repousser l'attaque de l'empereur de Constantinople. Jamais un homme noble, et encore moins un guerrier qui jouit d'une aussi brillante renommée que vous, ne doit se souiller d'un mensonge; une telle faute est véritablement affligeante pour tout cœur noble. Apprenez, seigneur de Caritena, et tenez pour certain que je connais le véritable motif qui vous amène ici, et je vous jure, sur le Christ, que j'en suis douloureusement affecté, à cause de la réputation dont vous jouissez. Votre conduite est tout-à-fait inconvenante, et je répugne à la nommer par son nom. Toutefois, mon amitié pour vous me fait un devoir de la blâmer en votre présence, afin de vous la faire mieux connaître. Vous avez abandonné votre seigneur pendant la guerre qui se continue en Morée ; vous avez foulé aux pieds tous vos serments; vous êtes à la fois infidèle et parjure envers votre seigneur-lige. Et, chose inconvenante et perfidie indigne! vous avez enlevé la femme d'un chevalier, sa femme légitime[1], et vous courez le monde avec elle; et cependant vous étiez lié par des

Ὁποῦ ἔνι εἰς τὸ ῥηγάτον του, νὰ ὑπᾶ καὶ εἰς τὴν Ῥώμην.
Ὀκάποιος ἄλλος ἄνθρωπος, ὁποῦ ἦτον πεδευμένος,
Καὶ εἶχεν ἐρωτήσειν ὀκάποιον συγγενῆ του,
Καὶ ἦτον ἐκ τὴν φαμιλιὰν τοῦ αὐθέντου Καριταίνου,
Ὁκάτινος καβαλλαριοῦ γυναῖκα ἐρωτεύθη,
Ἐπῆρέ την ἐκ τὸν Μορέαν, καὶ ἦλθεν ἐδῶ μετ' αὐτήν,
Τοῦ νὰ κρατῇ καὶ χαίρεται καὶ στέκεται μετ' αὐτήν.
Τὸ ἄκουσέ το ὁ ῥὴ Μαφρὲς μεγάλως ἐβαρύνθη,
Ἐθλίβη καὶ τὴν ἐντροπὴν τοῦ μεγάλου στρατιώτου.
Καβαλλάρην ἀπέστειλαν καλὰ συντροφιασμένον
Ὑπᾶ πρὸς τὸν μισὶρ Τζεφρὲ αὐθέντην Καριταίνου,
Ἀπὸ το μέρος τοῦ ῥηγὸς λέγει παρακαλεῖ τον,
Νὰ ἔλθῃ ἐκεῖ νὰ τὸν ἰδῇ, χρήζει νὰ τὸν συντύχῃ·
Κ' ἐκεῖνος ὡς τὸ ἤκουσε, πηδᾷ καβαλλικεύει,
Μὲ ὅλην του τὴν φαμιλιὰν διάβη εἰς τὸν ῥῆγαν.
Τὸ ἴδε τον γὰρ ὁ ῥὴ Μαφρὲς, ἐπροσηκώθηκέ τον,
Ἀπὸ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει
Ἄρξε τον νὰ τὸν ἐρωτᾷ τὸ πῶς ἦλθεν ἐνταῦθα.
Καὶ ἐκεῖνος ἀποκρίθηκεν, ἦλθε να προσκυνήσῃ
'Σ τὰ μοναστήρια τὰ ἔταξεν ἐκεῖσε εἰς τὴν Πόλιν,
Ὅταν ἦτον 'ς τοῦ βασιλέως τὴν δύναμιν ἀπέσω.
Καὶ ὁ ῥῆγας ἀπεκρίθηκεν οὕτως, τὸν συντυχαίνει·
« Θαυμάζομαι στὴ γνῶσί σου, στὸν ἔπαινον τὸν ἔχεις,
« Ὅτι εἶσαι εἰς τ' ἄρματα ἐξακουστὸς στρατιώτης,
« Καὶ ἄφηκες τὸν αὐθέντην σου τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον
« Εἰς τέτοιαν μάχην δυνατὴν καὶ χρείαν τοῦ φουσάτου
« Ὁποῦ ἔχει μὲ τὸν βασιλεὰ τῆς Κωνσταντίνου πόλης.
« Οὐ πρέπει νὰ ἔνι εὐγενὴς ἄνθρωπος ψευματάρης,
« Οὔτε στρατιώτης ὡς ἐσὺ ὁποῦ εἶσαι παινεμένος·
« Καὶ πᾶς ἄνθρωπος εὐγενὴς πρέπει νὰ τὸ βαρεῖται,
« Καὶ νὰ τὸ θλίβεται πολλὰ ὅταν ἀκούσῃ σφάλμα.
« Αὐθέντη τῆς Καρίτενας, θέλω νὰ ἐγνωρίσῃς
« Καὶ κράτει το εἰς πληροφοριὰν, ἐξεύρω τὴν ἀλήθειαν
« Τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ πῶς ἦλθες ἐνταῦθα,
« Καὶ θλίβομαί το, μὰ τὸν Θεὸν, εἰς τὸν ἔπαινον τὸν ἔχεις.
« Τὸ πρᾶγμα ἔνι ἄσχημον, βαριοῦμαι νὰ τὸ λέγω·
« Ὅμως διὰ τὴν ἀγάπην σου θέλω νὰ τὸ φαυλίσω,
« Νὰ τὸ ἐγνωρίσῃς ἀκριβὰ τὸ πρᾶγμα τὸ ἐποῖκες.
« Ἄφηκες τὸν αὐθέντην σου 'ς τὴν μάχην ὁποῦ ἔνι,
« Καὶ ἐπάτησες τὸν ὅρκον σου, ὁποῦ εἶσαι ὀμοσμένος,
« Καὶ εἶσαι ἄπιστος ἐπίορκος ς' τὸν λίζιόν σου αὐθέντην·
« Καὶ πάλιν ἄλλον ἄσχημον δημηγερσιὰν μεγάλην
« Ἐπῆρες τοῦ καβαλλαριοῦ ὀδύνως τὴν γυναῖκα[1],
« Τὴν ὁποίαν εἶχεν ὁμόζυγον καὶ περπατεῖς μὲ ταύτην,

(1) Le lige, suivant le vieux texte vénitien des *Uxance*, devait prêter serment de : Non fazer à la dona ni à la fia del so signor vilania del corpo, ni zaxer cum quelle carnalemente, se zo non fosse per maridazo, ni a soa sorella, tanto como ella è damixella o che ella sia in caxa del so signor, ni sofrir à so poder che altui lo faza. (*Uxance* 3.)

serments réciproques avec lui [1]. Vous voyez donc que votre conduite est connue. Je vous accorde toutefois un délai assez long encore, le terme de quinze jours, pour quitter mon pays et retourner en Morée secourir le prince votre seigneur dans sa guerre contre l'empereur des Grecs. Mais si, ce terme écoulé, je vous trouve dans mon royaume, je vous jure sur ma couronne et par mon ame que je vous fais à l'instant trancher la tête. »

Lorsque messire Geoffroy, seigneur de Caritena, eut entendu ce discours, et dès qu'il vit que le roi connaissait sa conduite coupable et lui avait même expliqué en détail la faute qu'il avait commise, la honte qu'il ressentit d'abord de ces reproches l'empêcha de parler. Il ne savait d'ailleurs que dire pour sa défense. Il répondit toutefois du mieux qu'il put :

« Seigneur roi, vous voyez un suppliant qui tombe à vos genoux et se prosterne devant vous. Tout ce que vous m'avez dit et raconté est vrai. Moi-même, je sens toute la gravité de ma faute. Je m'humilie et je remercie votre royauté, et je vais partir sans retard pour retourner promptement auprès de mon seigneur le prince Guillaume. »

Il prit alors congé du roi, retourna dans son logis, emmena toute sa suite, et partit aussitôt pour se rendre à Brindes [2]. Il y trouva une galère toute prête, à bord de laquelle il s'embarqua, et il arriva, après un voyage de vingt-trois jours, à Glarentza [3]. Il s'informa aussitôt où il pourrait trouver le prince ; un homme bien instruit de ce qui se passait lui assura que le prince Guillaume était à Andravida, où il avait convoqué une assemblée de tous les chefs, des prélats et des bourgeois, grands et petits. Cette assemblée était alors occupée à délibérer sur une nouvelle qu'ils venaient de recevoir, et ils discutaient sur le parti qu'ils devaient prendre dans l'affaire que je vais vous raconter.

A l'époque dont je parle, le comte d'Anjou, seigneur de Provence [4], avait eu de la comtesse [5] sa femme, trois belles filles [6]. Il maria la pre-

« Ὁποῦ ἔχεις ὅρκον [1] μὲ τοῦτον κ' ἐκεῖνος μὲ ἐσένα.
« Λοιπὸν ἰδοὺ ἔνι γνωστὸν, τὸ αἴτιον τὸ ἔχεις.
« Σὲ δίδω τέρμενο μακρὺ ἡμέραις δεκαπέντε,
« Νὰ λείπῃς ἐκ τὸν τόπον μου, νὰ πᾶς εἰς τὸν Μορέα,
« Τοῦ πρίγγιπος τοῦ αὐθέντου σου εἰς τὴν μάχην νὰ βοηθήσῃς
« Ὁποῦ ἔχει μὲ τὸν βασιλέα ἐκεῖνον τῶν Ῥωμαίων.
« Εἰ δὲ εὑρεθῇς εἰς τὸν τόπον μου διαβόντα τὸ τερμένον
« Ὀμνύω σε εἰς τὸ στέμμα μου, ς' τὴν ψυχήν μου ἐπάνω,
« Ὁρίσει θέλω παρευθὺς τὴν κεφαλήν σου κόψουν.
Τὸ ἤκουσέ το ὁ μισὶρ Τζεφρὲς αὐθέντης Καριτένου
Τὸ πῶς τὸν ἀποσκέπασεν ὁ ῥῆγας ἀπατός του,
Καὶ εἶπέ το τὸ πταίσιμο τὸ σφάλμα ὁποῦ εἶχε,
Καὶ ἐκ τῆς αἰσχύνης καὶ ἐντροπῆς ὁποῦ εἶχεν ἐκ τὸν ῥῆγαν,
Ἡ συντυχιά του ἐκόνδευσε, τὸ τί λαλήσει οὐκ εἶχε.
Ὅμως ὅσον ἠμπόρεσε τὸν ῥῆγαν ἀπεκρίθη·
« Αὐθέντη ῥῆγα, δέομαι, πίπτω καὶ προσκυνῶ σε,
« Ὅσα μὲ εἶπες καὶ λαλεῖς ὁρισές τα μὲ δίκαιον.
« Ἐπεὶ ἀτός μου εὑρίσκω τὸ πταίσιμον τὸ ἔχω.
« Καὶ προσκυνῶ, εὐχαριστῶ τὸ στέμμα τῆς βασιλειᾶς σου,
« ἐγὼ παρευθὺς νὰ διαβῶ σύντομα νὰ ὑπαγένω
« Ἐκεῖ εἰς τὸν αὐθέντην μου τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον. »
Ἀπολογιὰν ἐζήτησεν· ὁ πρίγγιπας τοῦ τὴν δίδει,
Ἐστράφη εἰς τὴν κατοῦναν του, παίρνει τὴν φαμιλιάν του,
Σπουδαίως ἀπέκει ἐμίσευσεν, ἐπῆγεν εἰς τὸ Βρεντίσι [2].
Κάτεργον ηὗρεν ἕτοιμον, ἐσέβησαν ἀπαίσω,
Εἰς τὴν Γλαρεντζαν [3] ἔσωσε μέσα εἰς τρεῖς ἡμέρας.
Τὸν πρίγγιπα ἠρώτησε ποῦ διὰ νὰ τὸν εὕρῃ,
Καὶ ἐκεῖνος ὁποῦ ἤξευρε ἐπληροφόρησέ τον,
'Σ τὴν Ἀνδραβίδαν εὑρίσκεται ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος.
Σύναξιν εἶχε δυνατὴν μὲ ὅλους τοὺς κεφαλάδες
Ἀρχιερεῖς καὶ βουργισοὺς, μικροὺς τε καὶ μεγάλους.
Βουλὴν ἐπέρνασιν ὁμοῦ δι' ἐκεῖνα τὰ μανδάτα,
Καὶ εἶχαν ἐσυντύχαιναν τὸ πῶς διὰ νὰ πράξουν,
Εἰς τὸν καιρὸν τὸν σὲ λαλῶ, ποῦ λέγω κ' ἀφηγοῦμαι.
Κόντον τ' Ἀντζῶ τὸν ἔλεγαν αὐθέντην τῆς Προβέντζας [4],
Εἶχε μὲ τὴν γυναῖκα του ἐκείνην τὴν κοντέσα [5]
Τρεῖς θυγατέραις [6] εὔμορφαις ὁποῦ ἤσαν παιδιά του.
Τὴν πρώτην γὰρ ὑπάνδρευσεν ὁποῦ 'τον κληρονόμος

Mais cette obligation n'existait que du lige au seigneur et nullement entre les feudataires eux-mêmes, à moins qu'il n'y eût entre eux confraternité d'armes.

(1) La confraternité d'armes, mentionnée plus haut.

(2) Le chroniqueur a grécisé la forme italienne *Brindisi*.

(3) Les ducs anglais de Clarence prennent leur nom de cette ville.

(4) Raymond Bérenger, dont notre chroniqueur veut parler, était comte de Provence et de Forcalquier, mais non comte d'Anjou. Ce qui lui a fait commettre cette erreur, c'est que sa fille ayant épousé Charles, frère de saint Louis, investi par celui-ci des comtés du Maine et d'Anjou, il a cru qu'il avait reçu à la fois l'Anjou et la Provence de sa femme.

(5) Raymond Bérenger avait épousé en 1220 Béatrix, fille de Thomas, comte de Savoie.

(6) Il eut quatre filles, qui toutes furent reines : l'aînée, Marguerite, épousa saint Louis, roi de France ; la seconde épousa Henri III, roi d'Angleterre ; la troisième, Sancie, épousa Richard, duc de Cornouailles, frère d'Henri III et depuis roi des Romains ; et enfin la quatrième fut mariée à Charles d'Anjou, qui devint ensuite roi de

mière, qui était l'héritière, avec le frère puîné du roi de France[1], appelé messire Charles, célèbre guerrier. Celui-ci hérita, par ce mariage, de la seigneurie d'Anjou et de tout le comtat[2]. Sa deuxième fille épousa le roi de France[3], et la troisième et dernière[4] fut mariée au roi d'Angleterre. Le comte de Provence ne vécut que peu de temps après avoir marié ses trois filles[5], ainsi que je vous le rapporte, et messire Charles, frère du roi de France, devint son héritier à sa mort, attendu que son épouse était l'aînée[6] des sœurs[7].

Μὲ ἀδελφὸν τὸν δεύτερον τοῦ ῥηγὸς δὲ τῆς Φράντζας[1],
Μισὶρ Κάρλον τὸν ἔλεγαν, ἐξακουστὸς στρατιώτης·
Αὐτὸς ἐκληρονόμησε μὲ τὴν ὁμόζυγόν του
Τοῦ κόντου τ' Ἀντζοῦ τὴν αὐθεντίαν καὶ ὅλο τὸ κοντάτον[2].
Τὴν δεύτερην ἐπῆρέ την ὁ ῥήγας δὲ τῆς Φράντζας[3],
Τὴν τρίτην καὶ τὴν ὕστερην[4] ὁ ῥήγας Ἐγγλιτέρας·
Καὶ ἀφότου γὰρ ὑπάνδρευσεν ὁ κόντος τῆς Προβέντζας
Ταῖς θυγατέραις τούταις τρεῖς[5], καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Διαβὼν ὀλίγος ὁ καιρὸς, ἀπέθανεν ὁ κόντος,
Καὶ ἔμεινε 'ς τὸν τόπον του αὐθέντης κληρονόμος
Ὁ μισὶρ Κάρλος ὁ ἀδελφὸς τοῦ ῥήγα δὲ τῆς Φράντζας,
Διοῦ ἦτον πρώτη ἀδελφὴ[6] ἀπὸ ταῖς τρεῖς ἐκείναις[7].

Naples. Le Dante attribue à son ministre Romée l'honneur de ces quatre alliances :

> Quattro figlie ebbe, e ciascuna reina,
> Ramondo Berlinghieri; e ciò li fece
> Romeo, persona umile e peregrina :
> . . . .
> Indi partissi povero e vetusto.
> E se 'l mondo sapesse 'l cuor ch' egli ebbe,
> Mendicando sua vita a frusto a frusto,
> Assai lo loda, e più lo loderebbe.
>
> (*Paradis*, ch. VI, derniers tercets.)

Le Dante, presque contemporain des faits mentionnés, puisqu'il était né en 1265, vingt ans seulement après la mort de Raymond Bérenger, commet ici une erreur fort répandue dans son siècle poétique et ami du merveilleux, erreur qui a été accréditée par le moine des îles d'Or et par Nostradamus, dans leurs Vies des plus célèbres Poëtes provençaux, au nombre desquels ils placent Raymond Bérenger. M. Raynouard, t. V, p. 121 de son Choix de Poésies originales des Troubadours, cite en effet de lui une pièce en forme de tenson entre *carn* et *ongla* et un tenson avec Arnaud. L'erreur du Dante vient d'une équivoque sur le nom de Romée de Ville-Neuve, *Romeo* et *Romiou* désignant en italien et en provençal un pèlerin qui vient de faire le voyage de Rome et par extension tout autre pèlerinage. Voici comment les commentateurs de Dante expliquent le fait : Un gentilhomme inconnu, revenant du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, arriva chez le comte de Provence, et, ravi de sa bonté généreuse, s'attacha bientôt à son service. Il montra tant de capacité et de sagesse que le prince lui confia l'administration de ses finances. Les soins, l'économie du nouveau ministre triplèrent le revenu de l'état, de manière que Bérenger put non-seulement tenir une cour brillante, mais soutenir glorieusement la guerre contre le comte de Toulouse, qui avait quatorze comtes pour vassaux. Le mariage des quatre filles du comte mit le comble aux services du pèlerin. Cependant il n'échappa point à l'envie et à la méchanceté des courtisans. Leurs calomnies déterminèrent Bérenger à lui demander ses comptes. Il les rendit et prouva son intégrité. « Monseigneur, dit-il ensuite, je vous ai servi longtemps; j'ai mis un tel ordre dans vos finances que votre état est devenu très considérable de petit qu'il était. La malice de vos barons vous engage à me payer d'ingratitude. J'étais un pauvre pèlerin quand je suis venu à votre cour, j'ai vécu honnêtement des gages que vous m'avez donnés; faites-moi rendre mon mulet, mon bourdon et ma panetière, et je m'en retournerai comme je suis venu. » Selon les mêmes auteurs, le comte touché de ces paroles voulut retenir le pèlerin; mais il résista aux sollicitations; il partit et on n'a jamais su ce qu'il était devenu. (Millot, hist. litt. des Troubadours, t. II, Biographie du comte de Provence.) Des investigateurs scrupuleux, doués d'une imagination moins poétique, ont prouvé que toute cette relation n'était qu'une fable. Le comte de Provence, par son testament daté de 1238, sept ans avant sa mort, laissa la tutelle de ses filles et la régence à son ministre Romieu de Ville-Neuve dont la famille était fort connue dans le Midi, et le testament de ce ministre, daté de 1250, était conservé dans les archives de Vence et prouvait à la fois sa naissance, sa parenté et son opulence.

(1) Béatrix, qui après la mort de son père épousa Charles d'Anjou, fut bien en effet l'héritière, d'après le testament de Raymond Bérenger; mais elle n'était que la quatrième fille.

(2) L'Anjou avait été confisqué par Philippe-Auguste, grand-père de saint Louis, sur Jean Sans-Terre, après le meurtre d'Arthur de Bretagne, et il était resté depuis ce temps entre les mains des rois de France. Saint Louis en investit son frère Charles le 27 mai 1246. Charles avait épousé en 1245, l'année même de la mort de Bérenger, sa fille Béatrix, déclarée, comme je viens de le dire, seule héritière du comté de Provence.

(3) On vient de voir que Marguerite, qui épousa saint Louis, était l'aînée.

(4) Des quatre filles de Raymond Bérenger, Éléonore, épouse d'Henri III, était la seconde.

(5) Il mourut avant le mariage de la dernière. Ce fut Romieu de Ville-Neuve qui la maria à Charles d'Anjou.

(6) Dans le manuscrit il y a πρῶτει ἀδελφεί, un de ces iotacismes qui résultent si fréquemment de la similitude de prononciation entre ει et η.

(7) J'ai expliqué qu'il hérita par suite du testament.

A cette époque, l'empereur d'Allemagne, Frédéric, était aussi roi de Sicile et seigneur de Pouille [1]. Il avait attaqué le pape [2], et lui avait pris la Campanie. Il lui avait ensuite enlevé la souveraineté de Rome, et l'avait forcé à s'enfuir de cette ville et à se réfugier à Venise, afin d'éviter la mort. Le pape fut tellement courroucé, aussi bien que toute l'Église, qu'il ordonna qu'on cessât tout chant sacré en son honneur [3], qu'on ne célébrât le service divin ni pour lui ni pour les pays placés sous sa domination [4]; qu'on ne baptisât plus les enfants; qu'on ne dit plus les prières des morts, et qu'on ne célébrât plus de mariages. Partout l'univers, dans toutes les églises, dans tous les couvents, les prélats et les chefs d'église prononcèrent l'excommunication contre lui.

L'empereur Frédéric avait un fils bâtard, appelé Mainfroy [5], prince de Salerne, et il avait sa souveraineté dans le territoire de Capoue. Après la mort de Frédéric [6], on couronna pour roi de Sicile Mainfroy [7], qui régna comme son père, et occupa le même pays avec la même suzeraineté. Ainsi que son père, Mainfroy souilla l'Eglise; mais, après un certain temps, que je crois peu considérable [8], on engagea le pape à retourner à Rome.

Ces événements n'étaient pas inconnus à messire Charles, comte d'Anjou et seigneur de Provence, qui était, comme je viens de le dire,

Λοιπὸν ἐκεῖνον τὸν καιρὸν, κ' ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Ὁ Φρεδερίγος [1] βασιλεὺς αὐτὸς τῆς Ἀλαμανίας
Αὐθέντευεν τὴν Σικελιὰν ἐκεῖνο τὸ ῥηγάτο,
Σύν τε τῆς Πούλιας οἱ λαλῶ εἶχε τὴν αὐθεντίαν·
Τὸν πάπαν [2] ἐδυνάστευεν καὶ ἐπῆρε τὴν Καμπανίαν·
Ἀκόμη γὰρ ἐπῆρέ του τὴν αὐθεντιάν της Ῥώμης·
Τὸν πάπαν γὰρ ἐξώρισε, καὶ ἔφυγεν ἐκεῖθεν·
'Σ τὴν Βενετιὰ ἐκατέφυγε νὰ μὴ τὸν θανατώσειν·
Καὶ εἰς αὐτὸ γὰρ ἐφόρησεν ὁ πάπας καὶ ἡ Ἐκκλησία·
Ἐκεῖνον καὶ τοὺς τόπους των ὁποῦ 'σαν μετ' ἐκείνου
Καμμία ἐκκλησία οὐ ψάλε τον, ἀλλ' οὐδὲ ἐλειτουργᾶ τον [3],
Παιδία οὐδὲν ἐβάπτιζαν, νεκροὺς οὐδὲν ἔψαλαν,
Οὔτε ποτὲ ἀνδρόγυνον καθόλου εὐλογοῦσαν [4]·
Πάντα τὸν ἀφωρίζασι 'ς ὅλαις ταῖς ἐκκλησίαις,
'Σ τὰ μοναστήρια οἱ λαλῶ, οἱ χριστιανοὶ γὰρ ὅλοι,
Ἀρχιερεῖς καὶ προεστοὶ ὅλης τῆς οἰκουμένης.

Ὁ Φριδερίγος βασιλεὺς εἶχεν υἱὸν παστάρδον,
Μαφρὲς [5] ἦτον τὸ ὄνομα, πρίγκηπας τοῦ Σαλέρνου
Τῆς Κάπουας τὴν κράτησιν εἶχε τὴν αὐθεντίαν·
Ἀπέθανεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ Φερδερίγος [6],
Καὶ ἔστεψαν τὸν ῥοὺ Μαφρὲ ῥῆγαν τῆς Σικελίας [7]
Ὅπῃ αὐθέντευε καὶ αὐτὸς, ὡσὰν καὶ ὁ πατήρ του,
Τοὺς τόπους καὶ τὴν αὐθεντιὰν τὰ ἐκράτει καὶ ἐκεῖνος·
Τὴν ἐκκλησιὰν ἐμούρτευσε καθὼς καὶ ὁ πατήρ του·
Καὶ ὅσα πέρασε καιρὸς χάμποσος, ὡς εἰκάζω,
Τοῦ πάπα ἐσυγκρότησαν, καὶ στράφη εἰς τὴν Ῥώμην [8].

Καὶ ἤξευραν καὶ ἐγνώριζεν αὐτὸν ὁ μισὶρ Κάρλος,
Ὁ κόντο Τάντζος, τὸν ἔλεγαν αὐθέντη τῆς Προβέντζας·

(1) Frédéric II, surnommé Roger, était fils de l'empereur Henri VI et de Constance, fille de Roger, roi de Sicile. Il naquit le 26 décembre 1194, fut élu roi des Romains en 1196, avant son baptême; devint roi de Sicile en 1198, empereur d'Allemagne en 1220, roi de Jérusalem en 1226, et il mourut le 4 décembre 1250, dans la cinquante-septième année de son âge. Le savant Pierre des Vignes, dont il nous reste plusieurs lettres fort curieuses et quelques vers, était son chancelier. Les débats entre Frédéric II et Grégoire IX ont été racontés avec beaucoup d'impartialité et présentés d'une manière fort dramatique dans l'excellent ouvrage de M. Raumer sur la maison des Hohenstauffen, dont Frédéric II est l'un des plus illustres représentants.

(2) D'abord Grégoire IX qui l'avait déclaré déchu de l'empire et avait offert sa couronne à plusieurs souverains, et ensuite Innocent IV qui le déposa à son tour et fit élire à sa place roi des Romains, en 1246, Henri Raspon, qui reçut le surnom de *roi des prêtres* à cause de son élection, et mourut l'année suivante. Le sujet de leur débat est la grande querelle des investitures qui troubla si longtemps l'Europe. (Voy. Raumer, Geschichte der Hohenstauffen.)

(3) L'interdit avait été fulminé par Grégoire IX d'abord, et ensuite par Innocent IV, avant que Frédéric dirigeât ses armées contre lui. Grégoire IX avait dit dans une de ses bulles que Dieu avait confié aux papes la souveraineté temporelle et spirituelle du monde. Innocent IV, qui anathématisait Frédéric avec tant de caprice, avait été intimement lié avec lui.

(4) C'est-à-dire que ses États furent mis en interdit, pouvoir terrible et dangereux à celui même qui le possède, comme tout ce qui est sans contrôle.

(5) Mainfroy avait été nommé par son père prince de Tarente et non de Salerne. Comme un indice de plus de l'origine occidentale de notre chroniqueur, on remarquera qu'il reproduit ici la désinence française du nom de Mainfroy, plutôt que la désinence italienne du vrai nom, *Manfredi.*

(6) Φερδερίγος, Φριδερίγος et Φρεδερίγος, trois manières différentes de traduire Frédéric.

(7) Frédéric II eut pour successeur au trône de Sicile son fils Conrad, frère légitime du bâtard Mainfroy. Conrad couronné en 1250, mourut en 1254. La couronne passa à son fils mineur Conradin, qui fut détrôné par son oncle Mainfroy, régent du royaume; Mainfroy devint ainsi roi de Sicile en 1258.

(8) Il fut excommunié dès l'an 1259 par Alexandre IV; mais cette excommunication produisit peu d'effet.

frère du roi de France, et un guerrier terrible et renommé par tout l'univers. Avec le consentement des prélats et des cardinaux, on envoya auprès de lui ; on lui offrit des bénédictions et des prières ; on lui fit de grandes promesses s'il voulait se rendre auprès du pape et combattre Mainfroy, tyran de l'Eglise, et l'exterminer. On s'engagea à mettre à sa disposition tout le trésor de Saint-Pierre ; à prêcher une croisade pour déterminer tous ceux qui croyaient au Christ et avaient reçu le baptême à marcher sous ses ordres ; à lui donner le sceptre de l'Église [1], comme un héritage qu'il pourrait transmettre à ses enfants ; à l'honorer du titre de roi, et à lui conférer la couronne de Sicile, autant que ce royaume pouvait embrasser de territoire, et la souveraineté de toute la Pouille [2].

Lorsque messire Charles, ce célèbre guerrier, frère du roi de France, vit toutes les promesses que le très saint pape lui faisait, sa première pensée fut cependant de refuser d'entreprendre cette expédition ; car il craignait d'engager le roi de France, son frère, dans une guerre avec les Allemands [3] et les Gibelins, et de l'induire au péché par le scandale, le carnage et la destruction qui pourraient résulter d'une guerre entre les chrétiens. Sur ces entrefaites survint un incident que je vais vous rapporter.

A ce moment, le roi de France conçut le projet de faire des réjouissances publiques et de convoquer une brillante réunion des siens. Il écrivit à son beau-frère, le roi d'Angleterre [4],

Αὐτάδελφος γὰρ τοῦ ῥηγὸς, καθὼς σὲ ἀφηγῆθην,
Ἦτον στρατιώτης φοβερὸς ἐξακουστὸς 'ς τὸν κόσμον·
Μὲ τὴν βουλὴν τῶν ἀρχιερεῶν καὶ τῶν γαρδιναλέων
Μανδάτα στέλνουν εἰς αὐτὸν, τοιάδε τοῦ μηνοῦσιν,
Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν, ὑπόσχεσιν μεγάλην,
Ἂν θέλῃ νὰ ἔλθῃ πρὸς αὐτὸν, τὴν μάχην νὰ καταπιάσῃ
Μετὰ τὸν ῥοὴν τε Μαφραὶ, τύραννον Ἐκκλησίας,
Νὰ πολεμήσῃ μετ' αὐτὸν καὶ νὰ τὸν ἐξαλείψῃ·
Τοῦ ἁγίου Πέτρου τὸν θησαυρὸν καὶ ὅλον του τὸ λογάρι
Νὰ τὸ ἔχῃ εἰς ἐξουσίαν του, φουσάτα νὰ συνάξῃ,
Καὶ τὸν σταυρὸν νὰ ἐπάρωσιν ὅσ' εἰς Χριστὸν πιστεύουν,
Νὰ ἔλθουν ὅλοι μετ' αὐτὸν ὅσοι εἶναι βαπτισμένοι·
Τὸ σκῆπτρον γὰρ τῆς Ἐκκλησιᾶς [1] νὰ τοῦ τὸ παραδώσῃ,
Νὰ ἔχῃ καὶ εἰς κληρονομιὰν αὐτὸς καὶ τὰ παιδιά του,
Ῥῆγαν νὰ τὸν τιμήσωσι, τὸ στέμμα νὰ τὸν βάλουν
Νὰ ἦναι ῥῆγας τῆς Σικελιᾶς καὶ ὅλου τοῦ ῥηγάτου
Ὅσον ἡ διακράτησις ὁμοίως καὶ τῆς Πούλιας [2].
Ὡς τὸ ἄκουσεν ὁ θαυμαστὸς ἐκεῖνος ὁ ἀνδρειωμένος,
Μισὶρ Κάρλος ὁ ἀδελφὸς τοῦ ῥῆγα δὲ τῆς Φράντζας,
Τὸ τὸν ὑπεσχέθη καὶ ἔγραψεν ὁ ἁγιώτατος πάπας,
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς νὰ τὸ καταπιάσῃ.
Τὸν ῥῆγαν ἐκεῖνον τῆς Φράντζας τε ὁποῦ 'τον ἀδελφός του
Τὸν θέλει βάλῃ 'ς ταραχὴν καὶ μάχην δὲ μεγάλην
Μετὰ τοὺς Αλαμάνους [3] τε καὶ μὲ τοὺς Γηπιλήνους,
Καὶ ἤθελεν ἔχει ἁμαρτιὰ διὰ τὰ φονοκοπία,
Τῆς μάχης τῶν χριστιανῶν ἐξαλησμὸν καὶ φθόνους·
Εἰς τοῦτο ἐξῆλθεν ὑπόθεσις ἐτούτη ὁποῦ σὲ γράφω.
Ὁ ῥῆγας αὐτὸς τῆς Φράντζας τε ὀρέγεται νὰ ποιήσῃ
Χαρὰν καὶ κάλεσμα λαμπρὸν μετὰ τοὺς ἰδικούς του.
Τὸν σύγγαμβρόν του ἐμήνυσε ῥῆγαν τῆς Ἐγγλιτέρας [4],

(1) Il entend probablement par là l'espèce de protectorat des intérêts du peuple contre les papes, créé en 1144 sous Innocent II, avec le titre de sénateur, dignité dont fut investi Charles sous le titre de sénateur perpétuel de Rome.

(2) Ce fut Urbain IV qui, l'an 1264, fit offrir à Charles d'Anjou la couronne de Sicile. Innocent IV l'avait déjà fait offrir en 1254 à Edmond, frère d'Henri III d'Angleterre. On trouve dans la nouvelle édition des *Fœdera* de Rymer, à l'année 1254, un très grand nombre d'actes relatifs à cette transaction.

(3) Les Allemands composaient ce qu'on appelait le parti gibelin, opposé au parti guelfe. L'empereur Henri V étant mort sans enfants en 1125, la diète des princes allemands, assemblée à Mayence pour nommer son successeur, avait été partagée entre deux maisons dès longtemps rivales, dont les divisions bouleversèrent l'Italie et l'Allemagne et dont les noms même devinrent dans la suite des distinctions de parti. Les quatre derniers empereurs étaient sortis d'une maison qui gouvernait le duché de Franconie, qu'on désignait tantôt par le nom de Salique et tantôt par celui de Geibelinga ou Waiblinga, château situé dans les montagnes de la Souabe, près de Stuttgardt, d'où cette maison était peut-être sortie. Ses partisans furent ensuite appelés *Gibelins*. Une autre maison puissante originaire d'Altdorf possédait à cette époque la Bavière ; comme elle eut à sa tête successivement plusieurs princes qui portaient le nom de Guelfe ou Welf, elle fut elle-même, ainsi que ses partisans, désignée par celui de *Guelfe*. La maison des Gibelins avait eu de longues guerres avec l'église, les Guelfes s'en étaient déclarés les constants protecteurs. De là ce nom de Gibelin pour désigner le parti des empereurs allemands contraire aux papes, et celui de Guelfe pour désigner le parti des papes et tous ceux qui leur étaient favorables. Ces noms survécurent à la grande inimitié de l'empire et du sacerdoce, et désignèrent par la suite : le nom de Gibelin, le parti contraire à l'indépendance italienne ; le nom de Guelfe, le parti de l'indépendance. (Sismondi, Hist. des républiques italiennes, t. II, p. 21.—Le Dante.—Raumer)

(4) Henri III, qui avait épousé Éléonore, sœur de Marguerite, femme de saint Louis.

une lettre d'amitié, dans laquelle il le priait avec instance de venir avec la reine, sœur de sa femme, le visiter à Paris, pour y passer quelques jours agréablement avec lui. Le roi d'Angleterre accepta cette invitation, qui provenait d'une amitié sincère, et fut charmé de l'idée de revoir le roi de France, et de se réjouir avec lui. Il amena avec lui la reine son épouse, et tous deux arrivèrent à Paris, bien accompagnés [1]. Ils y firent de grandes réjouissances, comme les rois ont coutume de le faire. Un jour, c'était un dimanche, au milieu de tout l'éclat des fêtes, les deux sœurs reines, la seconde, qui était reine de France, et la troisième qui était reine d'Angleterre, étaient réunies ensemble. Au moment où elles étaient assises dans la chambre [2] de la reine de France, arriva la comtesse de Provence [3], leur sœur, qui avait hérité de tout l'héritage paternel. Quand les deux reines la virent arriver, elles se levèrent d'abord de leur siége, et s'assirent ensuite ensemble ainsi qu'il est d'usage parmi les femmes. Pendant qu'elles étaient assises, la reine de France, qui était la seconde, adressa la parole à sa sœur aînée, la comtesse, et lui dit : « Il ne vous convient pas, ma bonne sœur, quoique vous soyez l'aînée [4], de vous asseoir à côté de nous, attendu que vous n'êtes que comtesse tandis que nous sommes reines [5], et que c'est à nous que l'honneur et la supériorité appartiennent. »

A ce discours, la noble comtesse fut tellement mortifiée et saisie de honte qu'elle se leva aussitôt de sa place, se rendit dans son hôtel, et entra dans sa chambre, en fondant en larmes. Un instant après arriva le comte de Provence, qui demanda du dehors où était la comtesse. Quelqu'un lui répondit qu'elle était dans sa chambre. Le comte alors entra librement, et sa noble épouse, s'apercevant de son approche, se hâta d'essuyer ses yeux avec son mouchoir. Le comte s'aperçut que sa femme avait pleuré, et lui dit d'un ton de compassion : « Qu'avez-vous à pleurer, comtesse? » Celle-ci voulut d'abord nier la chose et ne pas avouer ce qui lui était arrivé; mais le comte fit entendre avec colère un serment terrible : « Si vous ne m'avouez pas à l'instant, lui dit-il, le motif de vos pleurs, je saurai vous en punir et vous donner juste cause de pleurer. »

Φιλιτικῶς τὸν ἔγραψεν, ἀξίως παρακαλεῖ τον
Νὰ ἔλθῃ μὲ τὴν ῥήγαιναν τὴν γυναικαδελφήν του,
Εἰς τὸ Παρὶς νὰ ἐσμίξωσι, νὰ κάμουν τὴν χαράν του,
Καὶ ἐκεῖνος τὸ ἐδέξατο εἰς εἰλικρινῆ ἀγάπην.
Νόστιμον τοῦ ἐφάνηκε νὰ σμίξουν νὰ χαροῦσιν.
Ἐπῆρε τὴν γυναῖκά του τὴν ῥήγαιναν ἐκείνην,
Καὶ εἰς τὸ Παρίσι ἀπόσωσαν καλὰ συντροφευμένοι [1].
Χαραῖς μεγάλαις ἔπηκαν ὡς τὸ ἔχουν οἱ ῥηγάδες.
Καὶ μίαν ἡμέραν κυριακὴν, ἦσαν χαραῖς μεγάλαις,
Ἡ δυὸ ἀδελφαῖς αἱ ῥήγαινες ἑνώθησαν ἀλλήλως.
Ἡ δεύτερη τῆς Φράντζας ἔν, ἡ τρίτη τῆς Ἐγγλιτέρας·
Καὶ ὡσὰν ἐκαθιζότησαν 'ς τῆς ῥήγαινας τὴν τζάμπραν [2]
Ἦλθε καὶ ἡ ἀδελφὴ κόνταισα τῆς Προβέντζας [3],
Ὁποῦ ἦτον κληρονόμησα 'ς ὅλον τὸ γονικόν τους.
Τὸ εἶδόν την, ὅτι ἔρχεται, ἐπροσηκώθησάν την.
Ἐκάθησαν γὰρ ἑνομοῦ ὡς τὸ ἔχουν αἱ γυναῖκες,
Καὶ ὅσον ἐπεριγίνετον καθήμενες.....
Τῆς Φράντζας δὲ ἡ ῥήγαινα ἡ δεύτερη ἐκείνη
Λέγει τῆς πρώτης ἀδελφῆς ἐκείνης τῆς κονταίσας
« Οὐ πρέπει σου, καλὴ ἀδελφή, ἀλλὰ καὶ πρώτη ἂν ἦσαι [4],
« Μετ' ἐμᾶς νὰ καθίζεσαι, ἐπὴν κοντέσα ἦσαι.
« Ἡμεῖς ῥηναῖς ἤμεσθεν [5], καὶ ἄλλη δόξα μᾶς πρέπει »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ἡ εὐγενικὴ ἐκείνη ἡ κονταίσα,
Ἀπὸ πικρίας καὶ ἐντροπῆς ἐκεῖθεν ἐσηκώθη,
Εὐθὺς καὶ ἐδιέβηκε, 'ς τὸ σπῆτί της ἀπῆλθεν,
Ἐσέβη εἰς τὴν τζάμπραν της μετὰ πολλῶν δακρύων,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἀνέφανεν ὁ κόντος τῆς Προβέντζας,
Ἐρώτησεν ἀπέξωθεν ποῦ εἶναι ἡ κονταίσα,
Ὁκάτις ἀπεκρίθηκεν, ὅτι 'ς τὴν τζάμπραν ἔναι.
Ὁ κόντος γὰρ ἐλεύθερα ἐσέβηκεν ἀπέσω.
Τὸ νόησεν ἡ εὐγενικὴ ὅτι ἔρχεται ὁ κόντος,
Τὰ ὀμμάτια της ἐσφόγγιζεν μὲ τὸ ἀναπετάρι.
Ὁ κόντος δὲ ἐνόησεν, ἔκλαιεν ἡ κονταίσα,
Καὶ λέγει της μετὰ χολῆς· « Τί κλαίεις, ἔ! κονταίσα; »
Ἐκείνη ἠθέλησε νὰ ἀρνηθῇ, νὰ μὴ τὸ ὁμολογήσῃ·
Ἐκεῖνος εὐθέως ὤμοσεν, ὅρκον φρικτὸν ἐπῆκεν·
« Ἂν οὐκ εἴπῃς το σύντομα, τὸ τί ἦναι τὸ κλαίεις,
« Ποίσει σὲ θέλω τιμωρίαν, ἀληθινὰ νὰ κλαύσῃς. »
Ἐκείνη γὰρ φοβουμένη, εἶπέ του τὴν ἀλήθειαν,
Τὸ πῶς ἀπῆλθε νὰ ἰδῇ ταῖς δυό της ἀδελφάδαις,

(1) Le roi d'Angleterre vint en effet faire un voyage en France avec la reine et Sancie, sa belle-sœur, mais ce fut dans l'année 1254, et dix années par conséquent avant l'époque dont il s'agit. (Mathieu Paris, année 1254.)

(2) Τὴν τζάμπραν, mot tiré du français, *chambre*.

(3) Il manque un pied ou deux syllabes au premier hémistiche de ce vers, et un pied et demi ou trois syllabes quatre vers plus bas.

(4) On a vu que la reine de France était l'aînée, et la comtesse de Provence la quatrième.

(5) Après avoir grécisé le mot latin *regina*, le chroniqueur grécise le mot français *reine*.

La comtesse, saisie de frayeur, lui avoua donc la vérité tout entière : « J'étais allée, dit-elle, voir mes deux sœurs. Je me suis assise à leurs côtés, afin de m'égayer avec elles; mais ma sœur cadette, la reine de France, voyant que je m'asséyais sur le même rang qu'elles et ne leur faisais pas de déférence en leur qualité de reines, a commencé à me dire : « Il ne vous « convient pas, ma bonne sœur, d'être assise à « côté de nous, et de vouloir tenir le même rang « et la même dignité que nous ; car il est juste « qu'étant reines nous recevions de plus grands « honneurs qu'une comtesse, une duchesse, ou « toute autre femme. » Lorsque j'entendis ces paroles, je sentis une douleur profonde, et vins ici, dans ma chambre, où je pleurai abondamment. »

En entendant ce récit le comte fit un serment terrible, et dit à la comtesse son épouse : « Je vous jure par le Christ et par sa mère de ne plus entrer dans votre lit que je ne vous aie fait reine couronnée. » Il sortit aussitôt de chez lui [1], et alla trouver le roi de France, son frère, qui se promenait avec son beau-frère le roi d'Angleterre. Il le prit à part, et lui dit : « Seigneur roi et frère, vous devez savoir que le très saint pape de Rome m'a écrit plusieurs fois, et m'a envoyé sa bénédiction et ses prières, en m'engageant à me rendre à Rome, me promettant, si je voulais déclarer la guerre au roi Mainfroy et l'attaquer avec mes troupes, de me faire déclarer roi de Sicile et de me reconnaître comme défenseur de l'Eglise de Rome. Jusqu'ici j'avais refusé de me jeter dans une semblable entreprise, et Dieu m'est témoin que j'agissais ainsi pour ne pas vous engager dans une guerre et ne pas vous exposer au malheur d'avoir à combattre l'empereur d'Allemagne aussi bien que tout le parti des Gibelins. Mais je cède enfin à l'idée d'entreprendre aujourd'hui cette guerre. Je me prosterne donc à vos pieds, et vous prie, comme mon seigneur et comme mon frère, de m'accorder d'abord votre permission, et ensuite des secours, de l'argent et des troupes, afin que je puisse partir avec honneur, et ainsi qu'il convient à mon rang. »

Le roi de France accueillit avec bienveillance cette proposition, et répondit à son frère

« Καὶ ἔκατζα ἐμοῦ μ' αὐταῖς νὰ περιδιαβάσω·
« Καὶ διάτι ἐκάθισα ἰσόπορα μὲ ταύταις,
« Καὶ οὐδὲν ταῖς ἐτίμησα διοῦ ἦσαν ῥηγίναις,
« Ἡ ἀδελφή μου ἡ δεύτερη ἡ ῥήγινα τῆς Φράντζας
« Ἄρξατο, ὅτι νὰ λαλῇ, οὕτως μὲ συντυχαίνει.
« Οὐ πρέπει σου, καλὴ ἀδελφὴ, νὰ κάθεσαι μετ' ἐμᾶς
« Ἰσόπερα εἰς ἕναν βαθμὸν, οὐ εἰς ἀξίαν τοιούτην·
« Διοῦ ἁρμόζει νὰ ἔχωμεν ἀξίαν πλειοτέραν,
« Παρ' οὐ κονταίσα ἡ δούκισα ἡ ἄλλη καμμία γυναῖκα.
« Καὶ ἐγὼ ἀκούσω το, εὐθὺς ἐθλίβη το μεγάλως,
« Καὶ ἦλθα ἐδῶ εἰς τὴν τζάμπραν μου, καὶ ἔκλαυσα πολλάκις. »
Ὁ κόντος ὡς τὸ ἤκουσεν, ὅρκον φρικτὸν ἐπῆκεν·
« Ὀμνύω σε εἰς τὸν Χριστὸν, εἰς τὴν αὐτοῦ μητέρα,
« Ποτὲ μου νὰ μὴ κοιμηθῶ ἐμάδι μετ' ἐσένα,
« Ἕως νὰ ποίσω νὰ γενῇς ῥήγαινα μὲ τὸ στέμμα [1]. »
Εὐθέως ἐξέβη ἀπ' ἐκεῖ, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸν ῥῆγαν,
'Σ τὸν ἀδελφόν του, σὲ λαλῶ, τὸν ῥῆγαν δὲ τῆς Φράντζας,
Ὁποῦ ἐπεριδιάβαζε μετὰ τὸν σύγγαμβρόν του,
Τὸν ῥῆγαν ὅπερ λέγουσιν αὐτὸν τῆς Ἐγγλιτέρας.
Ἐπαίρει τον εἰς μιὰν μεριὰν, ἄρχισε νὰ τὸν λέγῃ·
« Αὐθέντη ῥῆγα καὶ ἀδελφὲ, πρέπει καλὰ νὰ ἠξεύρῃς,
« Τὸ πῶς ὁ ἁγιώτατος ὁ πάπας ὁ τῆς Ῥώμης
« Πολλαῖς φοραῖς ἀπέστειλε μαντάτα εἰς ἐμένα,
« Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν νὰ ἀπέλθω εἰς τὴν Ῥώμην
« Ἂν θέλω τὴν μάχην νὰ πιάσω μετὰ τὸν ῥῆγα Μαμφρὲν,
« Νὰ πολεμήσω μετ' αὐτὸν εἰς κάμπον μὲ φουσσάτα,
« Καὶ ῥῆγαν μὲ ὑπόσχεται νὰ γένω Σικελίας,
« Νὰ ἦμαι καὶ διαφέστορας τῆς ἐκκλησίας Ῥώμης·
« Κ' ἐγὼ ποτὲ οὐκ ἤθελα νὰ τὸ καταπιάσω,
« Ὁ Θεὸς τὸ ἠξεύρει, διὰ σὲ, νὰ μὴ σὲ βάλω εἰς μάχην,
« Καὶ κόλασιν νὰ μάχεσαι μὲ τὸν ῥῆγαν Ἀλαμάνιας,
« Ὡς τ' οὕτως καὶ τὸ μέρος του μὲ ὅλους του Γιπελίνους.
« Λοιπὸν, αὐθέντη, ἦλθέ μου βουλὴ νὰ τὸ ποιήσω.
« Δέομαί σε καὶ προσκυνῶ, ὡς αὐθέντη ἀδελφόν μου,
« Νὰ ἔχω ὀμπρὸς τὸν ὁρισμὸν αὐτὸν τῆς αὐθεντιᾶς σου,
« Καὶ ἀπάκια καὶ βοήθειαν, λογάριν καὶ φουσσάτα,
« Να ἀπέλθω τιμητικὰ ὡς πρέπει τῆς τιμῆς μου. »
Ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσε, καλὰ τὸ ἀπεδέχθη,
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν, λέγω τὸν ἀδελφόν του·
« Ευχαριστῶ τὸν Βασιλέα, ποῦ ἔποικε τὸν κόσμον,

(1) Le récit de notre chroniqueur est parfaitement conforme à celui des chroniqueurs français du même temps. Tous rapportent que ce fut l'ambition qu'eut sa femme d'être reine, ainsi que l'étaient ses sœurs, qui décida Charles d'Anjou à accepter l'offre du pape. Giovanni Villani, auteur contemporain, parle de l'humiliation que ressentit la comtesse de Provence : « Per essere reina (dit-il, liv. VI, c. 90) impegnò tutti i suoi gioielli, e richiese tutti i baccellieri d'armi di Francia e di Provenza, che fossono a sua bandiera a farla reina; e ciò fece maggiormente per un dispetto e disdegno che portava; cioè che, poco tempo dinanzi, le sue tre maggiori sirocchie, che tutte tre erano reine, l'aveano fatta sedere un grado più basso di loro, onde con gran duolo se ne richiamò a Carlo suo marito, il quale le rispose: *Contessa, datipace, che io ti farò tosto maggiore reina di loro.*

en ces termes. « Je remercie le Roi Créateur de l'univers de vous avoir inspiré l'idée d'une entreprise d'où doit résulter un grand honneur, et qui doit faire le salut du monde[1]. J'en appelle à témoin le Dieu de gloire! dès longtemps j'avais envie de vous la conseiller, et je n'étais retenu que par la crainte de vous faire croire que je voulais vous éloigner de moi; mais puisque le Dieu de gloire vous l'a inspiré, puisque vous vous êtes décidé de vous-même à la mettre à fin, disposez de mes trésors et de mon peuple. Salariez de bonnes troupes pour les décider à vous suivre. Que la bénédiction de Dieu, celle du Saint-Père et de moi-même qui suis votre frère, vous accompagnent et vous soutiennent partout où vous irez! J'espère en Dieu et en votre prudence que vous vous conduirez de manière à honorer l'Eglise, moi, vous et toute notre famille. »

Le comte, qui était un homme prudent et habile, remercia le roi comme son seigneur et frère. Il arrangea ensuite ses affaires, se procura de l'argent, rassembla beaucoup de troupes composées d'hommes expérimentés et braves, tant fantassins que cavaliers, fit ses adieux au roi de France, et passa en Provence. Il prépara ses bâtiments, monta à bord[2] et arriva à Rome dans l'espace d'un mois.

Rome n'est située qu'à douze milles de la mer. Lorsque Charles d'Anjou eut débarqué avec toutes ses troupes, ses chevaux, ses coursiers de main, ses armes et tous ses bagages, il fit tout charger sur des chars et des mulets, et on se mit en marche pour se rendre à Rome.

Aussitôt que le pape[3] fut informé que messire Charles, seigneur de Provence, était arrivé avec de brillantes troupes, la fleur de la France, il leva les mains au ciel et remercia Dieu et les apôtres saint Pierre et saint Paul qui avaient inspiré au comte la pensée de venir à son secours contre les tyrans et les ennemis de l'Eglise, pour mettre enfin un terme aux désordres et aux actes de despotisme qu'ils exerçaient, et le replacer lui-même paisiblement sur le trône de Rome. Afin même de mieux prouver au comte toute la joie que son arrivée lui causait, et stimuler encore son activité, le pape lui-même monta à cheval avec tous ses

« Ὁποῦ σ' ἔδωκε τὴν βουλὴν ἐτούτην νὰ τὸ πιάσῃς,
« Διοῦ ἔνι πρᾶγμα τῆς τιμῆς καὶ σωτηριὰ τοῦ κόσμου[1].
« Εἰς τοῦτο ἐβγάνω μαρτυριὰν τὸν κύριον τῆς δόξης,
« Τὸ πῶς εἶχα τὴν ὄρεξιν νὰ σὲ τὸ συμβουλεύσω.
« Καὶ πάλιν ἐπροκρινόμουν μὴ τύχῃ καὶ σκοπήσῃς,
« Ὅτι θέλω νὰ λείπεσαι ἀπὸ τὴν συντροφιάν μου.
« Λοιπὸν ἀφοῦ σὲ ὡδήγησεν ὁ κύριος τῆς δόξης,
« Καὶ θέλεις ἀπὸ λόγου σου νὰ τὸ καταπιάσῃς,
« Ἔπαρον ἐκ τὸ λογάρι μου καὶ ἀπὸ τὸν λαόν μου,
« Φουσᾶτα ῥόγευσε καλὰ νὰ ἔχῃς μετ' ἐσένα.
« Καὶ ὁ Θεὸς καὶ ἡ εὐχὴ ἐκείνου τοῦ πατρός μας,
« Εἴθ' οὕτως καὶ ἡ ἐμὴ εὐχὴ, ὁποῦ 'μαι ἀδελφός σου,
« Νὰ ἔνῃ εἰς βοήθειάν σου ἔνθα ἂν ὑπαγαίνῃς,
« Καὶ ἔχω ἐλπίδα εἰς τὸν Θεὸν 'ς τὴν γνῶσιν, ὁποῦ ἔχεις,
« Νὰ πιάσῃς πρᾶγμα τῆς τιμῆς πρῶτον τῆς Ἐκκλησίας,
« Καὶ μετὰ ταῦτα ἐμὲν καὶ σὲν καὶ ὅλων τῶν ἰδικῶν μας. »
Ὁ κόντος γὰρ ὡς φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον καὶ 'πιδέξιος
Τὸν ῥῆγαν εὐχαρίστησεν ὡς αὐθέντη ἀδελφόν του,
Καὶ μετὰ ταῦτα ὥρθωσεν, ἐπῆρε καὶ λογάριν,
Φουσᾶτα ἐσύναξε πολλὰ ἀνθρώπους παιδευμένους,
Καβαλλαραίους καὶ πεζοὺς ἀνθρώπους ἀνδρειωμένους.
Τὸν ῥῆγαν ἀποχαιρέτησεν, ἐδιέβη εἰς τὴν Προβέντζαν,
Τὰ πλεύτικά του ὥρθωσε, καὶ ἐσέβηκαν εἰς αὐτὰ[2]
Καὶ εἰς τὴν Ῥώμην ἔσωσεν ἔσω εἰς ἕνα μῆνα.
Δώδεκα μίλια εὑρίσκεται ἡ θάλασσα ἐκ τὴν Ῥώμην,
Καὶ ἀφῶν ἐπέζευσεν εἰς τὴν γῆν ἐξέβη ὁ λαός του,
Τὰ ἄλογα καὶ τὰ φάρια καὶ ἡ ἀρματωσίαις,
Καὶ ὅλαις ταῖς οἰκονομιαῖς, ὅσαι ἀνεβασταίναν.
Ὥρισε, καὶ ἐφόρτωσαν σ' ἁμάξια καὶ μουλάρια,
Καὶ κίνησαν ν' ἀπέρχωνται ὀλόρθα εἰς τὴν Ῥώμην.
Τὸ ἀκούσει εἰς πληροφοριὰν ὁ πάπας ἐκ τὴν Ῥώμην[3]
Ὁ μισὲρ Κάρλος ἔρχεται ὁ αὐθέντης τῆς Προβέντζας
Μετὰ φουσᾶτα τὰ λαμπρὰ τὸ ἄνθος τῆς Φραγγίας,
Ἐσήκωσε τὰς χεῖράς του, καὶ τὸν Θεὸν δοξάζει,
Τὸν ἅγιον Πέτρον ἀλλὰ δὴ καὶ τὸν ἅγιον Παῦλον,
Ὁποῦ τὸν ἐγκαρδίωσαν, καὶ ἦλθεν εἰς βοήθειαν
Εἰς τοὺς τυράννους καὶ ἐχθροὺς ὅλους τῆς Ἐκκλησίας,
Νὰ λείψωσι τὰ σκάνδαλα, ἡ τυρανναῖς, ποῦ κάμνει,
Καὶ ἐκεῖνος νὰ ἀναπαύεται εἰς τὸ σκαμνὶ τῆς Ῥώμης.
Εἰς τοῦτο ὁ πάπας ἐκ τὴν χαρὰν, ὁποῦ 'χε διὰ τὸν κόντον,
Καὶ διὰ νὰ δώσῃ προθυμιὰν τοῦ κόντου, καθὼς πρέπει,
Αὐτός του ἐκαβαλλίκευσε μὲ τοὺς γαρδηναλίους,
Ὁμοίως μὲ τοὺς εὐγενεῖς ἀνθρώπους ἐκ τὴν Ῥώμην,

(1) Saint-Louis avait refusé la couronne de Sicile qui avait été offerte à un de ses fils.

(2) Charles s'embarqua le 15 mai 1265 avec quatre-vingts voiles. On trouvera quelques détails plus circonstanciés sur ce qui concerne Charles d'Anjou dans la Chronique de Ramon Muntaner qui suit celle-ci; je me contenterai de relever les erreurs matérielles que le chroniqueur a pu commettre dans cette espèce d'épisode de son histoire.

(3) Gui Foucaut, Français de nation, devenu pape en 1265, sous le nom de Clément IV.

cardinaux et la noblesse de Rome, vint à la rencontre du comte de Provence[1] et lui rendit les plus grands honneurs dans cette entrevue.

En arrivant à Rome, chacun se retira dans son logement. Le pape envoya ensuite auprès du comte cinq cardinaux, quatre métropolitains et douze évêques, qui le prièrent avec instance de se rendre auprès du Saint-Père, qui désirait lui parler. Ils l'accompagnèrent en lui rendant toute sorte d'honneurs. A son approche, le pape se leva de son siége, le prit par la main, et le fit asseoir à ses côtés. « Soyez le bienvenu, lui dit-il, noble homme, sang de France, défenseur des chrétiens, fils de l'Eglise. » Il lui demanda ensuite des nouvelles du roi de France; et étant informé par lui des intentions de son frère, il l'en remercia, et loua beaucoup le roi d'avoir bien voulu contribuer aux besoins de l'Eglise, et d'avoir consenti à une expédition aussi essentielle à son honneur et à sa propre utilité qu'au repos des chrétiens et de toute l'Eglise. Après s'être entretenus ainsi de tout ce qui les intéressait, le comte retourna dans son logement. Le pape de Rome invita ensuite tout le monde, grands et petits, à se réunir à lui. Tous ceux qui étaient venus avec le comte, et tous les nobles de Rome, formèrent ainsi une cour plénière et une assemblée des plus brillantes, et se rendirent à l'église de Saint-Pierre, où le pape célébra la messe. Les prières terminées, il sortit du sanctuaire, et couronna messire Charles roi de Sicile, en lui plaçant de sa propre main une couronne d'or sur la tête, et tous, grands et petits, le saluèrent roi par acclamation.

A peine Charles fut-il devenu roi de Sicile que, ne voulant pas perdre son temps, il vint trouver le pape, et lui dit : « Saint-Père et seigneur, je ne suis pas venu ici pour me reposer, ainsi qu'une femme, mais bien pour faire la guerre au roi Mainfroy et aux Gibelins, ennemis de l'Eglise et excommuniés. Je ne serais pas assez orgueilleux pour penser que seul je pusse mener cette guerre à bonne fin ; mais, puisque vous êtes sur le trône de Rome et que vous m'avez déclaré le défenseur de l'Eglise, envoyez vos ordres dans tous les royaumes, et invitez ceux qui croient au Christ, et sont ainsi sous votre dépendance, à accourir à votre secours avec leurs troupes, pour combattre les ennemis de l'Eglise. »

Le pape de Rome approuva la proposition du

Καὶ ἀπῆλθεν εἰς συναπαντὴν τοῦ κόντου τῆς Προβέντζας[1].
Τιμὴν μεγάλην τοῦ ἔπηκεν εἰς τὴν ἕνωσιν ἐκείνην.
Καὶ ἀφότου ἀποσώσασιν εἰς τὴν Ῥώμην εἰς τὸ κάστρον,
Ὁ κάθε εἷς ἐπέζευσεν εἰς τὴν αὐτοῦ κατοῦναν.
Καὶ ἀφότου ἐπεζεύσασιν, ὡσὰν σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,
Ὁ πάπας γὰρ ἀπέστειλε πέντε γαρδιναλίους,
Μητροπολίτας τέσσαρας καὶ δώδεκα ἐπισκόπους,
Εἰς τὸν κόντον τοὺς ἀπέστειλεν, ἀξίως παρακαλοῦν τον,
Νὰ ἔλθῃ ἐκεῖ νὰ τὸν ἰδῇ μετ' αὐτὸν νὰ συντύχῃ.
Ἐνταῦθα τὸν ἠφέρασι μετὰ τιμῆς μεγάλης.
Ὁ πάπας τὸν νὰ τὸν ἰδῇ ἐπροσηκώθηκέ τον,
Ἀπὸ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει·
Καλῶς ἦλθεν ὁ εὐγενὴς, τὸ αἷμα τῆς Φραγγίας,
Τῶν χριστιανῶν διαφέντερας, υἱὸς τῆς Ἐκκλησίας.
Ἄρξατο νὰ τὸν ἐρωτᾷ μανδάτα ἐκ τὸν ῥῆγαν,
Τὸν ἀδελφόν του σὲ λαλῶ, ἐκεῖνον δὲ τῆς Φράντζας.
Καὶ ἀφότου ἀφήγησέν το τοῦ ῥῆγα τὰ μανδάτα,
Τότε τὸν εὐχαρίστησε, μυρία ἐπαινᾷ τον,
Διότι ἐσυνήργησε 'ς τῆς Ἐκκλησιᾶς τὴν χρείαν·
Τὸ ὁποῖον πρᾶγμα νὰ ἦν τιμὴ καὶ ὄφελός του,
Τῶν Χριστιανῶν ἀνάπαυσις, καὶ ὅλης τῆς Ἐκκλησίας.
Καὶ ἀφότου ἐσυντύχασι, καὶ εἶπαν τὰ ἐχρῄζαν,
Ὁ κόντος δὲ ἐστράφηκεν ἐκεῖ εἰς τὸ πέζευμά του.
Καὶ μετὰ ταῦτα ὥρισεν ὁ πάπας γὰρ τῆς Ῥώμης,
Καὶ ἐκάλεσε τοὺς ἅπαντας μικρούς τε καὶ μεγάλους,
Κάλεσμα ἔπιακε φρικτὸν, καὶ κούρτη δὲ μεγάλην,
Καὶ ἐκάλεσεν ὅσοι ἦλθασιν ἐπότε μὲ τὸν κόντον,
Ὁμοίως καὶ ὅλους τοὺς εὐγενεῖς ἀνθρώπους ἐκ τὴν Ῥώμην,
'Σ τοῦ Ἁγίου Πέτρου τὴν ἐκκλησιὰν ἐλειτούργησεν ὁ πάπας·
Καὶ ἀφότου ἐλειτούργησε, καὶ ἐξέβηκε τὸ βῆμα,
Τὸν μισὲρ Κάρλον ἔστεψε ῥῆγαν τῆς Σικελίας
Μετὰ χρυσοῦ τοῦ στέμματος αὐτός του γὰρ ὁ πάπας.
Ἐφήμησάν τον οἱ ἅπαντες μικροί τε καὶ μεγάλοι.
Ἀφοῦ ἐστέφθη ὁ μισὶρ Κάρλος ῥῆγας τῆς Σικελίας,
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς νὰ χάνῃ τὸν καιρόν του,
Ἦλθε 'ς τὸν πάπαν, λέγει τον· « Αὐθέντη πάτερ ἅγιε,
« Ἐγὼ ἐδῶ οὐδὲν ἦλθα νὰ κάθωμαι ὡς γυναῖκα,
« Ἀφῶν ἐκαταπίασα τὴν μάχην μὲ τὸν ῥῆγαν,
« Αὐτῖνον δὲ τὸν ῥοαὶ Μαφρὲ καὶ μὲ τοὺς Γιπελίνους,
« Ὁποῦ εἶναι ἐχθροὶ τῆς Ἐκκλησιᾶς καὶ ἔνει ἀφωρισμένοι.
« Ἐγὼ οὐ καυχῶμαι, οὐ δύναμαι μόνος νὰ πολεμήσω,
« Ἀλλὰ ἀφῶν ἐσὺ κάθεσαι εἰς τὸ σκαμνὶ τῆς Ῥώμης,
« Καὶ ἔπιακες διαφέντερα ἐμὲ τῆς Ἐκκλησίας,
« Ὅρισε, στεῖλε πανταχοῦ εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα
« Ὅσοι πιστεύουν εἰς Χριστὸν, καὶ ἔνει εἰς τὸν ὁρισμόν σου,
« Ὅλοι νὰ σὲ βοηθήσουσι, μετὰ φουσάτα ποῦ ἔχουν,
« Νὰ πολεμήσουν τοὺς ἐχθροὺς, ποῦ ἔνει τῆς Ἐκκλησίας. »
Ἀκούσας τοῦτο ὁ ἅγιος ὁ πάπας ὁ τῆς Ῥώμης

(1) Clément était alors à Viterbe, mais il envoya deux cardinaux pour le remplacer auprès de Charles, qui était arrivé à Rome, le jour des Rois de l'année 1266. (Voyez la chronique de Giov. Villani.)

roi, et envoya des lettres et des messagers par tous les royaumes et par tout l'Occident, avec ses bénédictions et ses prières, en invitant tous les chrétiens à le secourir contre les ennemis et les tyrans qui avaient souillé l'Eglise. Beaucoup de troupes, à cet appel, accoururent de tous les royaumes. Les Guelfes arrivèrent aussi de l'Italie. Quand toutes les troupes furent rassemblées à Rome, le roi les répartit en corps d'armée séparés. Il leur donna ensuite l'ordre de quitter la ville de Rome, et lui-même, revêtu de ses armes brillantes, qu'il portait avec beaucoup d'élégance, il se rendit auprès du pape, se mit à genoux devant lui, et lui demanda sa bénédiction. Le pape la lui accorda, et plaça sur son côté gauche la croix qu'il venait de faire faire pour lui, et que lui et toutes ses troupes devaient toujours porter dans cette expédition. Il donna ensuite sa bénédiction à toute l'armée, et déclara que le Christ toujours vivant et le pape accordaient une absolution plénière à tous ceux que l'épée moissonnerait dans cette expédition. Après toutes les bénédictions du pape, le roi se mit aussitôt en marche et se dirigea sur la Pouille[1].

Lorsque le roi Mainfroy eut appris que le roi Charles marchait contre lui, il manda des troupes d'Allemands, et il lui en vint en effet de nombreuses, de bonnes et de braves. Il lui en vint aussi de la Lombardie et de la Toscane, contrées qui étaient de son parti, du parti gibelin. Il lui en vint encore de la Sicile, ainsi que de la Calabre. Les troupes de ce roi étaient innombrables[2]. Il marcha à leur tête à Bénévent, pour attendre le roi Charles, qui y arriva bientôt. Une grande bataille eut lieu entre les deux armées[3]. Dieu voulut que la balance penchât du côté de la justice[4], et le grand roi Charles ga-

Καλὸν πολλὰ τοῦ ἐφάνηκε, τὸ ἀλάλησεν ὁ ῥήγας·
Εὐθὺς ὀρίζει γράφουσι, στέλλει μανδατοφόρους
Εἰς τὰ ῥηγάτα πανταχοῦ, εἰς ὅλην τὴν Φραγγίαν,
Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν νὰ τὸν ἔχουν βοηθήση
Εἰς τοὺς τυράννους καὶ ἐχθροὺς, ὁποῦ τὸν ἐμουρτοῦσαν.
Φουσάτα ἦλθασι λαμπρὰ ἀπ' ὅλα τὰ ῥηγάτα,
Ἐκ τὴν Ἰταλιὰν ἦλθασιν, ὅσοι ἦσαν γὰρ οἱ Γέλφοι·
Καὶ ἀφότου ἐσυνάχθησαν ὅλοι ἐκεῖ εἰς τὴν Ῥώμην,
Ὁ ῥήγας ἐδιαμοίρασε τοῦ κάθε ἑνὸς τὸ ἀλάγιν,
Καὶ ὥρισε νὰ ἐξέβουν ἀπὸ τῆς πόλεως Ῥώμης,
Καὶ ἐκεῖνος ἀρματώθηκεν, ὡς ἔπρεπε καὶ ἁρμόζει.
Ἀρματωμένος τ' ἅρματα ἐδιέβη εἰς τὸν πάπαν,
Γονατιστὰ ἐζήτησε νὰ δώση τὴν εὐχήν του,
Καὶ ὁ πάπας τὸν εὐλόγησε, καὶ τὸν σταυρὸν τὸν ἐπῆκεν,
Ὥρισε καὶ ἔθεσάν τον εἰς τὸ ἀριστερόν του πλάγι,
Τοῦ ἁγίου σταυροῦ τὴν τύπωσιν νὰ τὴν βαστᾷ μετ' αὐτον,
Ὁμοίως καὶ τὰ φουσάτα του, μικροί τε καὶ μεγάλοι·
Τοὺς ἅπαντας εὐλόγησεν, εὐχήθηκε καὶ εἶπεν,
Ὅσοι ἀποθάνουν ἐκ τὸ σπαθὶ εἰς τὸ ταξεῖδι ἐκεῖνο
Νὰ ἔχωσι συμπάθιον ἐκ τὸν Χριστὸν τὸν ζῶντα,
Καὶ ἐκ τὸν πάπαν ἀλλαδὴ ἀπαὶ ταῖς ἁμαρτίαις τους·
Καὶ ἀφῶν ἐπῆρε τὴν εὐχὴν ὁ ῥήγας ἐκ τὸν πάπαν,
Ἐξέβησαν καὶ ἦλθασιν ἐλόρθα εἰς τὴν Πούλιαν[1].
Ὡς τὰ ἤκουσεν ὁ ῥὲ Μαφραῖς ἐτοῦτα τὰ μανδᾶτα,
Ὅτι ἔρχεται ἐπάνω του αὐτὸς ὁ ῥήγας Κάρλος,
Ἀπέστειλε καὶ ἦλθασι φουσάτα Ἀλαμάνων,
Φουσάτα πλεῖστα καὶ καλὰ ὅλα ἀνδρειωμένα,
Ὡσαύτως καὶ ἐκ τὴν Λουμπαρδιὰν καὶ ἀπαὶ τὴν Τοσκάναν,
Ὁποῦ ἦσαν εἰς τὸ μέρος του, ὅσοι ἦσαν Γιπελῆνοι[2],
Ἐκ τὴν Σικελιὰν ἦλθασι καὶ ὅλοι ἐκ Καλαβρίαν.
Τόσα φουσάτα ἐσύναξεν, ὅτι ἀριθμὸν οὐκ εἶχαν.
'Σ τὸν Βεννιβὰτ ἐστέκετον καὶ ἐπάντιχεν τὸν ῥήγαν.
Καὶ τόσον τὸν ἀνάμεινεν, ὅτι ἦλθε καὶ ἐκεῖνος.
Ἐκεῖ δύο ἐπολέμησαν μὲ ὅλα τὰ φουσάτα.[3]
Καὶ ὡς ἦτον θέλημα Θεοῦ, καὶ ἦτον καὶ τὸ δίκαιον,
Τὸν δίδει ὁ Θεὸς τὴν εὐτυχιὰν, ἐπαίρνει καὶ τὸ δίκαιον[4],

(1) Le jour même de son arrivée à Rome, Charles fut couronné roi de Sicile et de Pouille, et en sortit immédiatement pour marcher par la Campanie au-devant de l'armée de Mainfroy.

(2) Suivant la relation animée de G. Villani, si Mainfroy eût seulement attendu un jour ou deux pour livrer bataille, c'en était fait de l'armée de Charles déjà tourmentée par la famine, et auquel il ne restait plus de ressources pécuniaires pour y porter remède. Encore quelques jours, et Mainfroy eût pu agglomérer les divers corps d'armée qu'il avait disséminés en divers lieux, et qui revenaient auprès de lui à marche forcée, des Abruzzes, de la Calabre et de la Sicile; mais, ajoute G. Villani *a cui Dio vuole male gli toglie il senno*. Mainfroy voulut attaquer sur-le-champ. Il fit trois corps de bataille, le premier composé d'Allemands, au nombre de douze cents cavaliers; le second composé de Toscans et Lombards, dont Villani n'évalue pas le nombre; le troisième commandé par Mainfroy en personne et composé d'hommes de la Pouille et des Sarrazins de Nocerâ. Ce dernier corps était de quatorze cents cavaliers, sans y comprendre les piétons et archers sarrazins qui étaient en grand nombre. (G. Villani, l. VII, ch. 7.)

(3) Le combat eut lieu le dernier vendredi de février 1266, près de Bénévent, sur les bords du fleuve Calore, dans une plaine nommée par les Français le Champ-Fleury, et par Villani la *Pietra a Roseto*.

(4) Au peu de sympathie que notre chroniqueur mon-

gna la bataille; Mainfroy fut tué[1]. Ceux de ses soldats qui lui survécurent, se soumirent au roi Charles, et le reconnurent pour souverain; et depuis ce moment, celui-ci régna en paix, comme souverain des royaumes de Sicile et de Pouille.

Je vais reprendre ici mon récit relatif à Guillaume, prince de Morée, et je dirai sa conduite avec le noble seigneur de Caritena. A son retour du voyage dans le royaume de Sicile et de Pouille, dont j'ai parlé dans ce livre, le prince lui pardonna et lui rendit la seigneurie pour laquelle il relevait de lui, mais sous la condition, stipulée par écrit, qu'elle ne serait transmissible qu'à ses héritiers en ligne directe.

Le prince continuait alors à Nicli la guerre contre l'empereur des Grecs, et il en était de cette guerre comme de la plupart des guerres, où les chances sont souvent partagées et où l'on a aujourd'hui des succès, demain des revers. Ce serait sans doute un véritable tourment que de vouloir rapporter dans ce livre tous les détails de ces affaires. Mais pour me soulager un peu dans mes récits et soulager aussi mon lecteur, je me suis imposé le devoir de ne choisir que la fleur des événements et des transactions qui ont porté un fruit. Une fois avertis de l'obligation que j'ai contractée, écoutez-moi donc, et apprenez les événements.

Dès que le prince Guillaume eut su que le roi Charles avait vaincu le roi Mainfroy, et qu'il lui avait coupé la tête[2], et s'était emparé de toute sa seigneurie et de son royaume, il en fut vivement réjoui, parce que cette victoire était utile à la race des Français à laquelle il appartenait, et de plus, parce que ce souverain de la même race devenait voisin de sa principauté de Morée. Une idée vint alors s'emparer de son esprit. Il délibéra dans l'intérieur de son âme que, puisque l'empereur de Constantinople avait pris racine[3] en Morée, et que sa puissance menaçait de s'étendre, il ne pourrait jamais, seul et avec

Ἐκέρδισε τὸν πόλεμον ὁ μέγας ῥῆγας Κάρλος.
Ἐκεῖ ἐσκοτώθη ὁ ῥὲ Μαφραὶς, τὸν πόλεμον ἔχασε[1],
Καὶ ὅσοι ἀπεμείνασι, λέγω ἐκ τὸν λαόν του,
Ἅπαντες ἐπροσκύνησαν τὸν μέγαν ῥῆγαν Κάρλον.
Καὶ οὕτως ἀπεμείνασιν 'ς ἀνάπαυσιν καὶ εἰρήνην
Ῥῆγας αὐθέντης Σικελιᾶς καὶ τοῦ ῥηγάτου Πούλιας.
Ἐδῶ ἄρξομαι νὰ λαλῶ καὶ νὰ σᾶς ἀφηγοῦμαι
Περὶ τοῦ πρίγκιπα Μωρέως ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Πῶς ἔπηχε καὶ ἔπραξεν εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον,
Ὅταν ἐστράφη ὁ εὐγενὴς ὁ αὐθέντης Καρητάινου
Ἐκ τὸ ῥηγάτον Σικελιᾶς ἐκεῖθεν ἐκ τὴν Πούλιαν,
Καθὼς σὲ τὸ ἀφηγησάμουν ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
Ὅτι τὸν ἐσυμπάθησεν ὁ πρίγκιπας ἀτός του,
Τὸν τόπον του γὰρ ἔστρεψεν, ὅπερ ἐκράτει ἀπαί του.
Εἰς τρόπον δὲ καὶ συμφωνίαν, καθὼς καὶ τὸ ἐστῆσαν,
Νὰ τὸν κρατῇ εἰς κληρονομιὰν μόνον καὶ τὸ κορμίν του.
Ὥσπερ καὶ τοῦ τὸν ἔστρεψεν, ἐκεῖσε εἰς τὸ Νίκλιν,
Ἐμάχετον ὁ πρίγκιπας μετὰ τὸν βασιλέα.
Ὡς τὸ ἔχουν τὰ συνήθη τῆς μάχης, ἔνθα εἶναι,
Τὰ μὲν καιροὺς κερδαίνουσι, τὰ δὲ ἔχουν ζημίαις.
Τὸ ὁποῖον εἶσθαι ἤθελε κόλασι δὲ μεγάλη,
Ἐὰν ὅλα νὰ ἔγραφα εἰς τὸ βιβλίον ἐτοῦτο.
Ἀλλὰ διὰ τὸ λαφρότερον ἐμὲν, ὁποῦ τὸ γράφω,
Καὶ ἐσὲν, ὁποῦ ἀκροάζεσαι, καὶ ὁποῦ ἀναγινώσκεις,
Ἐβιάσθην καὶ ἀνθολόγησα, καὶ ἔγραψα τοιούτως,
Ταῖς πράξαις καὶ ὑποθέσαις ὁποῦ καρπὸν βαστάζουν.
Εἰς τοῦτο ἄκουε ἀπ' ἐδῶ καὶ μάθε τὰ συμβάντα.
Ὁ πρίγκιπας ὡς ἤκουσε καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς ὁ ῥῆγας Κάρολος ἐνίκησεν ἐτότε
Τὸν ῥὲ Μαφραὶν εἰς πόλεμον, τὴν κεφαλήν του ἔκοψε[2],
Καὶ ἐπῆρέ του τὴν αὐθεντίαν καὶ ὅλον τὸ ῥηγάτον,
Μεγάλως τὸ ἐχάρηκε, καὶ σφόδρα τὸ ἐδέχθη,
Διὰ τὸ γένος τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ ἦτον γὰρ ἐκεῖνος,
Ἐπλήσιασεν εἰς τὸν Μωρέαν εἰς τὸν ἰδικόν του τόπον.
Ἐν τούτῳ ἐσκόπησε βουλὴν ἔσω 'ς τὸν λογισμόν του,
Εἶπεν, ἐδιακρίθηκεν οὕτως, ὡσὰν σὲ λέγω,
Ὅτι, ἀφῶν ὁ βασιλεὺς 'ς τὴν Κωνσταντινούπολη
Ἐρρίζωσεν[3], εἰς τὸν Μωρέα ἅπλωσεν ἡ αὐθεντιά του,

tre pour les souffrances des Grecs et des autres peuples, et à son enthousiasme pour tout ce qui concerne les Français, je serais tenté de croire qu'il descendait de quelques-uns de nos compatriotes, et que né dans le pays il avait pu se familiariser avec la langue grecque sans renoncer à son admiration pour la langue encore barbare de la France, dont il cherchait à *enrichir* l'idiome hellénique. Il est évident aussi par un grand nombre de passages de sa chronique qu'il professait le culte catholique, ce qui le rapprochait encore des occidentaux par ses sympathies religieuses. Franc et catholique, quoiqu'il résidât en Grèce, sa patrie était ailleurs; la patrie des fervents catholiques est à Rome.

(1) Sabas Malaspina raconte que Mainfroy, ayant été renversé de son cheval, fut tué par des *Ribauds* à l'âge de trente-trois ans. Villani dit qu'il périt de la main d'un Français, et que son corps ne fut retrouvé que trois jours après, par un ribaud qui mit le cadavre en travers sur un âne, en criant : « Qui veut acheter le roi Mainfroy. » (Villani, liv. VII, ch. 9.)

(2) On a vu que Mainfroy était mort dans le combat; ce fut Conradin que Charles fit plus tard décapiter sur l'échafaud.

(3) Par l'occupation des trois places fortes cédées après la défaite de 1259 dans la Pélagonie. (Voyez pag. 100.)

ses propres troupes, le chasser de sa principauté, dont les forces étaient trop peu nombreuses; mais que puisque Dieu avait voulu que le roi Charles fût venu établir une seigneurie tout près de lui, dans la Pouille; que la Providence lui avait refusé à lui-même un fils qu'il pût laisser pour prince naturel du pays, au moment où la mort viendrait le frapper, et qu'il n'avait que des filles pour héritières, il serait convenable pour lui d'établir une alliance de famille avec le très puissant roi Charles, en lui donnant sa fille pour bru, et qu'ainsi il obtiendrait des troupes exercées et des forces suffisantes pour chasser l'empereur de sa principauté. Après avoir longtemps médité sur cette idée, le prince convoqua les chefs et leur exposa son avis. Ceux-ci considérèrent alors les moyens de parvenir à l'accomplissement de cette négociation; car le roi Charles était noble et puissant, et le prince Guillaume ne possédait que peu; mais un de ceux qui se trouvaient présents dans le conseil du prince émit un avis important. Cet homme sage s'appelait messire Nicolas de Saint-Omer[1]. Il était seigneur de Thèbes, et était fort estimé pour sa prudence. Il s'avança donc, et donna son avis au prince. « Prince, lui dit-il, si vous voulez mettre à fin cette affaire, je prends sur moi de conclure votre alliance avec le roi Charles, pourvu que vous consentiez à suivre mes conseils. Tout le monde sait que votre père, uni avec les nôtres, a conquis la Morée, appelée aujourd'hui du nom de principauté. C'est par l'épée seule que nous avons conquis ce pays, placé aujourd'hui sous notre domination. Votre père ne l'a reçu de personne et ne relevait pour sa souveraineté d'aucun individu. Il ne la tenait que de Dieu et de son épée. Lorsque votre père passa dans l'autre monde, et que messire Geoffroy[2], votre frère, succéda à sa seigneurie, vous savez comment il retint la fille de l'empereur Robert[3], que celui-ci envoyait en mariage au roi d'Aragon; com-

Ποτὲ οὐδὲν τὸν ἤθελεν ἰξγάλῃ ἐκ τὸν τόπον
Ἐκεῖνος μόνος μοναχὸς μὲ τὸν λαὸν τὸν ἔχει,
Ἐὰν οὐκ εἶχε δύναμιν ἀπὸ ἄλλην αὐθεντίαν.
Λοιπὸν ἀφότου ὁ Θεὸς ἐπρόσταξε καὶ ἦλθε
Τοῦ ῥῆγα Κάρλου ἡ αὐθεντιὰ ἐκεῖ πλησίον 'ς τὴν Πούλιαν,
Ὁ Θεὸς οὐδὲν τὸν ἔδωκεν υἱὸν διὰ κληρονόμον
Νὰ ἀφήσῃ εἰς τὸν τόπον του διὰ φυσικὸν αὐθέντην,
Ὅταν τοῦ ἔλθῃ τὸ κοινὸν, ἡ ὥρα τοῦ θανάτου,
Μόνον καὶ θηλυκὰ παιδιὰ ἔχει διὰ κληρονόμους,
Εἰ μὲν ἤθη καὶ δυνηθῇ συμπεθεριὰν νὰ πιάσῃ
Μετὰ τὸν ὑψηλότατον αὐτὸν τὸν ῥῆγαν Κάρλον,
Τὴν θυγατέρα, σὲ λαλῶ, τοῦ πρίγγιπος Γουλιάμου,
Νὰ ἔπερνε διὰ νύμφην του αὐτὸς ὁ ῥῆγας Κάρλος,
Ἤθελεν ἔχει δύναμιν φουσάτα ἀνδρειωμένα
Νὰ ἔβγαλε τὸν βασιλεὰ ἀπὸ τὸ πριγγιπάτον.
Καὶ ἀφῶν ἐσκόπησε καλὰ ὁ πρίγγιπας ἀτός του,
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν ὅλους τοὺς κεφαλάδαις,
Καὶ εἶπε καὶ ἀφηγήθηκεν ἐκείνην βουλήν του.
Καὶ ὅσοι τὸ ἠκούσασι καὶ ἐσύντυχαν ἀλλήλοις,
Πολλὰ ἐδιακρίνασι ταῖς ἀφορμαῖς ἐκείναις,
Τοὺς τρόπους, πῶς νὰ ἠμπορῇ νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα·
Αὐτὸ ἦτον ὁ ῥῆγας εὐγενὴς καὶ πλούσιος εἰς ἄκρον,
Καὶ ὁ πρίγγιπας ἦτον μικρὸς πρὸς τὴν οὐσιὰν, τὴν εἶχε.
Λοιπὸν εἰς τοῦτο ἐσύντυχεν ὡς γνωστικὸς ἀπ' αὐτους,
Ὅστις εὑρέθη 'ς τὴν βουλὴν τοῦ πρίγγιπος ἐτότε,
Μισὲρ Νικόλαον τὸν ἔλεγαν ντὲ Σαντόμερ[1] τὸ ἐπίκλην·
Αὐθέντης ἦτο τῆς Θηβοῦ, μεγάλην γνῶσιν εἶχε,
Καὶ εἶπε πρὸς τὸν πρίγγιπα, οὕτως τὸν συμβουλεύει.
« Εἰ μὲν θελήσῃς, πρίγγιπα, ἐτοῦτο νὰ ποιήσῃς,
« Ἐγὼ τὸ ἐπαίρνω ἐπάνω μου, ἂν πιάσῃς τὴν βουλήν μου,
« Νὰ πληρωθῇ ἡ συμπεθεριὰ μετὰ τὸν ῥῆγαν Κάρλον.
« Ἀλήθεια ἔνι, τὸ ξεύρουσι, πάντες τὸ ἐγνωρίζουν,
« Αὐθέντης ὁ πατέρας σου μετὰ καὶ τοὺς γονεῖς μας,
« Ἐκέρδισε γὰρ τὸν Μορεὰ, τὸ λέγουν πριγγιπάτο,
« Μὲ τὸ σπαθὶ τὸ ἐκέρδισεν ὅσον ὑποκρατοῦμεν·
« Καὶ αὐθέντης ὁ πατέρας σου τὸν τόπον τοῦ Μωρέως,
« Οὐδὲν τὸν ἔχει ἀπὸ τινὰ νὰ τὸν κρατεῖ ἀπ' ἐκεῖνον,
« Ἐκ τὸν Θεὸν καὶ ἐκ τὸ σπαθὶ εἶχε τὴν αὐθεντίαν.
« Καὶ ὅσον ἐμετεστάθηκεν αὐθέντης ὁ πατήρ σου,
« Καὶ αὐθέντευσε μισὲρ Τζεφραὴς[2] αὐθέντης ὁ ἀδελφός σου,
« Ἐκράτησε τοῦ βασιλέως ἐκείνου τοῦ Ῥομπέρτου[3]
« Τὴν θυγατέρα τὴν ἔστειλε τοῦ ῥεὶ Ῥάγου γυναῖκα,

(1) Guillaume, châtelain de Saint-Omer, eut plusieurs enfants de son mariage avec Jeanne d'Avesnes; son fils puîné, Nicolas de Saint-Omer l'ancien, épousa la veuve de Démétrius, roi de Thessalonique, fille d'Othon de la Roche, seigneur de Thèbes et d'Athènes, de laquelle il eut deux fils, Abel, appelé aussi Bela, et Guillaume, qui mourut sans postérité. Il est probable qu'au moment où Othon de la Roche appela à sa succession son neveu Guy de Ray (voyez les tables généalogiques ci-jointes), il voulut avantager sa fille en lui laissant la seigneurie de Thèbes qu'il avait conquise. Ce serait ainsi que la seigneurie de Thèbes serait échue à Abel, fils aîné de Nicolas de Saint-Omer et de la fille d'Othon de la Roche. Abel eut trois fils, Nicolas de Saint-Omer, Othon et Jean de Saint-Omer. Nicolas, dont il est question dans le texte, épousa plus tard Marie d'Antioche.

(2) Geoffroy II.

(3) J'ai expliqué cette erreur dans mes notes, pages 60 et 61. Une chose curieuse est que cette même erreur se trouve reproduite dans un ouvrage dont j'ai déjà parlé; c'est le *Liber consuetudinum imperii Romaniæ*, in ene-

ment il fit sans délai célébrer son mariage avec elle; et comment, pour compenser la faute qu'il avait commise envers l'empereur, obtenir son amitié et assoupir l'affaire, il conclut un

Εὐθὺς τὴν εὐλογήθηκε, καθὼς τὸ ηὕρεμεν ὅλοι·
Δι' ἀνταμοιβὴν τοῦ βασιλέως, διοῦ ἔσφαλεν εἰς αὐτον,
Νὰ ἔχῃ ἀγάπην πρὸς αὐτόν, τὸ πρᾶγμα νὰ πραΰνῃ,
Ἐποίησε τὴν συμβίβασιν, καὶ ἐγίνη ἄνθρωπός του,

torum et Francorum ditionem redacti, concinnatus in usum principatûs Achaiæ renfermant les articles de l'ancien code adoptés en 1453 par la république de Venise. Cet ouvrage, qui a été publié par Canciani dans son troisième volume des *Barbarorum leges antiquæ*, d'après le manuscrit nº 31 de la bibliothèque Saint-Marc, est précédé de l'introduction suivante tirée du même manuscrit :

Questo si è lo libro de le Uxance de lo imperio de Romania, ordenade et stabilide al tempo de li serenissimi signori lo conte Balduin de Flandre, miser Bonifacio marchexe de Monteferrato, miser Herigo Dandolo doxe de Venexia, et molti altri baroni, in lo tempo che fo conquistado lo imperio de Constantinopoli.

Quando la sancta citade de Jerusalem fo conquistada per li christiani et per la fede de Christo, per lo confortar et predicar de Piero Heremita, in l'anno de la Incarnation del Nostro-Signor Jesu-Christo MXCIX. li principi e li baroni, li quali l'haveva conquistada, si elege re del dicto regname de Jerusalem, lo ducha Gotifredo de Boion. Et quando lo have rezevuda la signoria, lo non volse esser sagrado ni nominarse re del ditto regname, ni etiamdio non volse portar corona de auro là che lo re de li re, lo fiol de Dio, Nostro-Signor Jesu-Christo, portò corona de spine lo zorno de la sua sancta passion; avanti se volse incoronar de spine, de corona facta de paia. Et cusì vegliando lo dicto ducha Gotifredo meter in bon stado et in bon ponto lo dicto regname, azoche tute maniere de zente, andando et vegnendo et romagnando in lo dicto regname, fosse governadi et vardadi et mantegnudi per dreto de raxon et per justitia, ello have conseglio cum lo patriarcha de ladicta citade de Jerusalem et cum li altri baroni, principi et signori et savii homeni, li quali se trovava esser lì, de diverse terre et de diversi paesi; et domandadi tuti de le uxance et costumi de le lor provincie et paixe, tuto quello che zascaduno disse et che ello pote ben intender, ordenadamente fe meter in scriptis. Et da può, davanti lui et davanti miser lo patriarcha et de tuti li altri principi et barogni che fo à la dicta conquista, si li fe legere et examinare. De li qual, per conseglio de tuti, fo facto et statuido uxance et assise, le quale se deveva mantegnir et tegnir et guardar in lo dicto regname de Jerusalem. Poi si stabelì in lo dicto regname do corte seculare; l'una se chiama l'*alta corte* et l'altra *bassa corte*, zo è la corte de li burgexi, à la qual ello stabelì uno homo per esser governador et justixier in lo luogo de lui, lo qual fo appellado vis-conte. Et si stabelì che el fosse judice de l'*alta corte* à li baroni et cavalieri et feudadi, li quali tegniva fei da lui per lo homazo over sagramento che quelli averà facto. Et de la *bassa corte* de li burgexi, lo fe vegnir burgexi de li plu liali che el potè trovar in la citade et li plu savii, et felli zurar in lo sagramento de la burgexia, si come è scrito et devisado in lo gran libro de le burgexie. Et si determenò el dicto re, che li cavalieri et li afeudadi fosse menadi e zudegadi per l'alta corte, e l'altra gente, i qual non voleva che fosse menadi per l'alta corte, fosse menadi e zudegadi per la corte de li burgexi. Et cusì fo facto, de comun acordo del signor et de li soi barogni. Et da può stabelì le dicte uxance et assisse, si come è dicto de sovra; et per li altri re et signori che succiede in lo dicto regname fo mantegnude, et per plusor volte fo amendate, perche le cose le qual elli vedeva et cognosseva che fosse bone, si le azonzeva.

Come apresso la conquista de Jerusalem per li sovra dicti signori, si fo mandado à lo re de Jerusalem et lo patriarcha, pregandoli che li mandasse le usanze loro, sapiendo che per quelle elli se voleva rezer, perche quelle era usance de conquista.

Et apresso la conquista de la sancta citade de Jerusalem, lo anno de la Incarnation del Nostro-Signor miser Jesu-Christo 1198, quando lo conde Balduin de Flandres, miser Bonifacio marchexe de Monteferrato, miser Herigo Dandolo doxe de Venexia, et li altri baroni et principi de Franza si conquistò la citade de Constantinopoli, elesse imperador et signor de lo imperio de Constantinopoli et de Romania lo conte Balduin de Flandres, et vogliando metter lo dicto imperio de Romagnia in bon ponto et in bon stado, et che li homeni et lo so povolo et tuti magniere de zente, andando et vegnendo in dicto imperio de Romagnia fosse governadi et menadi per justitia et dreto de raxon, et impercoche la citade de Constantinopoli si è acircondada de pluxor generacion de zente, et specialmente de zente che non son obedienti à la leze de Roma, et altra zente che vene à la dicta conquista; et perche lo non poria ben rezere lo dicto imperio, se non per le uxance et assisse che sono in le parte de ponente; si fo conseiado de mandar in Jerusalem à lo re et à lo patriarcha, pregandoli che li mandasse le sue usanze et assisse, conzo-sia-che li se voleva rezere per quelle, che le fò uxance de conquista. Et cusì li fo mandade, et poi fo lezude avanti tutti li baroni, et confermado de rezerse per lo dicto muodo et per quelli capituli che fosse plu necessarii per lo dicto paixe de Romagnia. Cusì fo ordenado et zurado per tuto lo so imperio de tenir et guardar le dicte uxance à tuto lo suo poder.

Come, da può la morte de lo imperador Balduin, miser Roberto de Flandres so frar fo facto imperador, et miser Zefre de Ville-Arduin preze la fia de miser Ruberto per moier.

Et apresso la morte de lo imperador Balduin, miser

traité avec lui, devint son homme, et releva de l'empereur pour sa seigneurie. Tel fut l'accommodement conclu par votre frère, qui devint homme-lige de l'empereur. Par là il ne pouvait plus servir aucune autre cause que celle de l'empereur même. Puis donc que votre frère, dans son propre intérêt et pour arriver au but de ses désirs et en retirer quelque utilité, vous a donné cet exemple, conduisez-vous de même à l'égard du roi Charles, afin d'arriver aussi au but de vos désirs, et en retirer quelque profit. Si vous vous engagez à ratifier cette promesse, que je ferai en votre nom, je prends sur moi de faire consentir le roi Charles avec empressement à cette alliance. »

Le prince et ceux de son conseil donnèrent de grands éloges à cet avis, et l'approuvèrent entièrement. Cette proposition fut arrêtée en conseil, et en conséquence messire Pierre de Douay et l'évêque d'Olène[1], qui jouissaient dans la principauté d'une grande réputation de sagesse, furent choisis pour être envoyés en message auprès du roi. Ils se mirent en route, et arrivèrent par mer à Brindes, d'où ils pas-

« Τοῦ νὰ κρατῇ τὸν τόπον του ἀπαὶ τὸν βασιλέα.
« Λοιπὸν ἀπότε ἔποικεν ὁ ἀδελφός σου ἐκεῖνο,
« Καὶ ἐγίνετο τοῦ βασιλέως ὡς ἄνθρωπός του λίζιος,
« Καὶ οὐδὲν ἠμπόρει ἄλλον τινὰ ἐκεῖνος νὰ δουλεύσῃ,
« Μόνον καὶ αὐτὸς ὅλα στενὸς εἰς αὐτὸ νὰ πατήσῃ.
« Λοιπὸν ὡσὰν τὸ ἔποικεν ἐκεῖνος διὰ συμφερόν του,
« Διὰ νὰ πληρώσῃ ὄρεξιν καὶ ν' ἀδιαφορήσῃ,
« Οὕτως τὸ ποίει καὶ ἐσὺ μετὰ τὸν ῥῆγαν Κάρλον,
« Διὰ νὰ πληρώσῃς ὄρεξιν καὶ ν' ἀδιαφορήσῃς.
« Καὶ εἰ μὲν τὸ πιάσῃς, οἱ λαλῶ, ἐπάνω μου τὸ παίρνω,
« Ὁ ῥῆγας μετὰ προθυμίαν μὲ ἐσὲ νὰ συγγενεύσῃ. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπας, καὶ ἐκεῖνοι τῆς βουλῆς του,
Ὅλοι τὸν ἠγαπήσασι, πολλὰ τὸν ἐπαίνεσαν,
Καὶ ἀφῶν ἐδόθη ἡ βουλή, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Τὸ πρᾶγμα ἐστερεώθηκε, καὶ ὡς αὐτὸ ἐστάθη,
Τὸν ἐπίσκοπον τῆς Ὤλενας [1] μὲ τὸν μισὲρ Πιέρην,
Ντὲ Νταίζας τὸ ἐπίκλην του, οὕτως τὸν ὠνόμαζαν,
Τὸν ἐκρατοῦσαν φρόνιμον 'ς τὸ πριγγιπάτον ὅλον,
Αὐτοὺς ἐδιαλέξαν, νὰ ὑπᾶν 'ς τὸν ῥῆγαν ἀποκρισάρει·
Ὤρθωσαν καὶ ἐπέρασαν ἐκεῖθεν ἐκ τὸ Βροτζῆσι,

Roberto de Flandres, so frar, fo facto imperador; lo qual have uno fio et una fiola; et quello fiolo have nome Balduin; et da poi la morte del padre si fo imperador longamente, ma può ei parse, e si andò in ponente, sicome in lo *Libro della Conquista* apertamente se declara.

In quel tempo lo dicto miser Roberto imperador si mandava soa fiola à lo re de Aragon; et cusì come le galie, le qual portava la dicta dona, arivano al castel del Belveder, et miser Zefre de Ville-Arduin, lo primer frar del principo Guelmo de lor, era apellato andar in la Morea, et vogliando far honor à la filia de lo imperador, fè tanto che la dona de le galie desente à terra. E perche lo dicto miser Zefre non havera moier, ello si la spoxa la dicta dona per lo conseio di soi barogni. De la qual cosa nassete molte guerre et molti scandali intro lo dicto miser Roberto imperador et lo dicto miser Zefre de Ville-Arduin. Apresso lo dicto miser Zefre tanto sape far et procazar, che in l'anno de la Incarnation del Nostro-Signor miser Jesu-Christo, mille...., lo mexe de marzo, lo imperador Roberto et miser Zefre fo insembre in la citade de Larissa à la Blachia, et insembre se acorda in tal maniera che, per paxion facta intra elli do, lo imperador Roberto si donn à lo dicto miser Zefre de Ville-Arduin le ixole de Romagnia che se ciama Arcipelago, et si lo fa Gran-Siniscalco de lo imperio de Romagnia e appellas-e principo de Achaia, et ordena che lo principo dovesse tegnir lo principado de lo imperador. Cusì li fè homagio à lo imperador, et da può ordena et zura de tegnir et mantegnir le Usanze et Costume de lo imperio de Romagnia per tuto lo paise, cusì ordenadamente como è scripto et devisado in questo libro.

Plusieurs faits fort curieux résultent de cette identité entre la chronique et les *Uxance d'Achaia* : le premier, c'est que tous deux assurent avoir eu pour guide commun un ouvrage écrit avant eux sur cette conquête, et appelé, par le chroniqueur grec : Βιβλίον τῆς κουγκέστας, par l'italien : *Libro della Conquista*, et que ce livre est probablement la source de leurs communes erreurs. Quel est ce livre? en quelle langue a-t-il été écrit? où se trouve-t-il? C'est un probleme qu'il m'est jusqu'ici impossible de résoudre; ce que je puis assurer, c'est que le chroniqueur grec, comme le rédacteur vénitien des *Uxance*, qui n'a probablement fait que traduire une rédaction grecque ou française plus ancienne, n'ont voulu faire allusion à aucun des ouvrages connus de nous. Le second fait, c'est l'autorité nouvelle donnée par là à notre chroniqueur, autorité qui ne pourra manquer de s'accroître à mesure que je prouverai que toutes les décisions légales qu'il mentionne sont tirées du texte même des *Uxance*, et que quelquefois même ce dernier ouvrage rapporte, en preuve de la loi, les faits mentionnés par le chroniqueur lui-même, comme je le ferai voir un peu plus loin. On se convaincra, après avoir lu ces remarques, que le chroniqueur anonyme n'est pas moins familier avec les lois qu'avec l'histoire de ce pays de conquête, qui avait reçu le nom de *Nouvelle-France*. Ces deux connaissances étaient alors nécessaires à un chevalier, qui était à la fois juge et soldat; et j'en tire une preuve de plus que notre chroniqueur a dû être un Franc attaché au service de quelque seigneur franc.

(1) Cet évêque paraît être Guillaume de Pontoise, d'abord prieur de la Charité-sur-Loire, puis abbé de Cluny et enfin évêque d'Olène en 1280.

sèrent auprès du roi qu'ils trouvèrent à Naples. Ils le saluèrent respectueusement, et lui remirent les lettres dont ils étaient porteurs. Le prince écrivait dans ces lettres qu'il priait le roi d'accorder toute confiance à ce que ces deux personnages lui diraient de sa part.

Le roi, après avoir lu les lettres, les fit appeler en particulier, et leur demanda ce qu'ils avaient à lui dire. Les deux envoyés lui expliquèrent alors en détail l'objet de leur mission et le désir qu'avait le prince de conclure une alliance de famille avec lui, si Dieu et le roi voulaient bien y consentir, afin que désormais ils ne fissent plus qu'un. Le roi leur répondit qu'il en délibérerait.

Il convoqua à cet effet tous ses chefs et les hommes les plus expérimentés de son conseil, et leur fit part de la proposition du prince. Le conseil discuta l'affaire, et décida que les envoyés seraient introduits pour qu'on pût entendre d'eux tous les détails de cette proposition. Lorsque ces derniers eurent été introduits, on leur demanda à quel titre le prince Guillaume possédait la Morée, qui il avait pour suzerain, quel pays était la Morée, et quels secours lui seraient nécessaires. Messire Pierre, qui connaissait parfaitement tout ce qui concernait la Morée, fut chargé de répondre à ces questions. Il raconta donc tout ce qui s'y était passé depuis le commencement jusqu'à la fin.

Lorsque le roi et son conseil eurent appris de quels secours pouvait avoir besoin la principauté de la Morée, tous les conseillers furent d'avis que le roi devait conclure cette alliance, qui était fort avantageuse. Le roi se rendit à leur avis, et prit sur-le-champ les mesures nécessaires pour la conclusion de cette alliance. Un évêque, deux bannerets et deux autres chevaliers furent chargés de se rendre auprès du prince Guillaume pour lui porter la réponse du roi.

Ces envoyés partirent, et arrivèrent à Brindes où ils trouvèrent des bâtiments qui leur étaient destinés, et à bord desquels ils s'embarquèrent et arrivèrent à Glarentza. Ils rencontrèrent le prince Guillaume à Andravida. L'évêque d'Olène et messire Pierre s'adressèrent les premiers au prince, et lui rapportèrent en particulier les arrangements qu'ils avaient pris avec le roi. On invita ensuite les envoyés du roi Charles à venir exposer l'objet de leur mission. Ceux-ci déclarèrent au prince de la Morée : que le roi consentait volontiers à cette alliance de famille, aux conditions proposées, et

Ὥδευσαν, καὶ ἀπῆλθασιν ὀλόρθα εἰς τὸν ῥῆγαν,
'Σ τὴν Ἀνάπολιν τὸν ηὗρασι, καὶ ἐπροσκύνησάν τον.
Πιτάκια ἐβάσταξαν, καὶ ἐπροσκόμισάν τα,
Τὰ ἐγράφασι καὶ ἐλέγασιν ὅλα νὰ τὰ πιστεύσῃ,
Τὰ θέλουσιν ἀφηγηθῇ καὶ ἐκ στόματος λαλήσῃ.
Ἀφῶν γὰρ ἐπαρέλαβεν ὁ ῥῆγας τὰ πιτάκια,
Ὁρίζει ὁ ῥῆγας φέρνουν τους εἰς τόπον κατ' ἰδίαν.
Ἄρξατό τους νὰ ἐρωτᾷ τι θέλουν νὰ ποιήσουν,
Καὶ αὐτοὶ ὡς ἦσαν φρόνιμοι ἄρχισαν νὰ τὸν λέγουν,
Λεπτομερῶς τῷ εἴπασι τὸ θέλουσιν ἐκεῖσε,
Τὴν ὄρεξιν τοῦ πρίγκιπος, ἂν θέλῃ ὁ Θεὸς καὶ ὁ ῥῆγας,
Συμπεθεριὰν νὰ πιάσωσι, τὸ ἕνα νὰ γενοῦσι.
Καὶ ἀφῶν ἤκουσε καλὰ ὁ ῥῆγας τὰ τὸν εἶπαν,
Ἀπόκρισιν τοὺς ἔδωκε νὰ ἐπάρῃ τὴν βουλήν του.
Ἐνταῦθα ὁ ῥῆγας ὥρισε, λαλεῖ τοὺς κεφαλάδας,
Τοὺς πρώτους καὶ καλήτερους, τοὺς εἶχε τῆς βουλῆς του,
Λεπτομερῶς τοὺς ἔδειξε τοῦ πρίγκιπος τοὺς λόγους,
Τὸ ὅ, τι τὸν ἐμήνυσαν νὰ ποιήσῃ μετ' ἐκεῖνον·
Εἰς τοῦτο ἐδικολόγησαν ἐπάνω 'ς τὴν βουλήν τους,
Καὶ ἀφῶν ἐσυμβουλεύθηκαν, εἴπασι γὰρ ἐτοῦτο,
Καὶ ἔλθουν νὰ ἐρωτήσωσι τοὺς ἀποκρισαρίους,
Να μάθουν καὶ νὰ ἀκούσωσιν ὅλα τους τα μανδάτα.
Καὶ οὕτως τοὺς ἐλάλησαν, ἄρχισαν καὶ ῥωτοῦν τους,
Ὁ πρίγκιπας γὰρ τοῦ Μωραιὼς ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
Τὸ πῶς κρατεῖ τὸν τόπον του καὶ ποῖον ἔχει αὐθέντην,
Τί τόπος ἔνι ὁ Μωραῖας, καὶ τί ἠμπορεῖ νὰ χρήζῃ.
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν αὐτὸς ὁ μισὶρ Πιέρης,
Ὁποῦ ἤξευρε καὶ ἐγνώριζε τὰ πάντα τοῦ Μωρέως·
Τὰ πάντα τὸν ἀφηγήθηκεν ἀπὸ ἀρχῆς εἰς τέλος.
Καὶ ἀφῶν ὁ ῥῆγας τὸ ἤκουσεν, ὁμοίως καὶ ἡ βουλή του,
Τὸ πριγκιπᾶτον τοῦ Μωραιὼς τί ἠμπορεῖ νὰ χρήζῃ,
Ὅλοι τὸν ἐσυμβούλευσαν νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα,
Διότι ἐγνωρίσασιν ἔνι διάφορόν τους.
Εἰς αὐτὸ ὁ ῥῆγας ὥρισε νὰ πληρωθῇ ἡ βουλή του
Καὶ ἀφῶν ὁ ῥῆγας ἔστερξε συμπεθεριὰ νὰ γένῃ,
Ἐπίσκοπον ἐδιώρθωσε καὶ δύο φλαμπουριάρους,
Καὶ ἄλλους δύο καβαλλαρίους, ὁποῦ ἦσαν μετ' ἐκείνους,
Ἀποκρισάριοι νὰ ὑπᾶν 'ς τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον
Νὰ στρέψωσιν ἀπόκρισιν τὸ θέλημα τοῦ ῥῆγα.
Ἐκεῖθεν γὰρ ἐκίνησαν, ἦλθαν εἰς τὸ Βροτῆσι,
Τὰ πλεύτικα εὑρήκασι καὶ ἦσαν ὡρθωμένα,
Ἐσέβηκαν ἀμφότεροι, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Γλαρέντζαν.
'Σ τὴν Ἀνδραβίδαν ηὑρήκασι τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον·
Ὁ ἐπίσκοπος τῆς Ὠλενας μὲ τὸν μισὲρ Πιέρην
Τὸν πρίγκιπα ἐλάλησαν, καὶ μοναχὰ τὸν λέγουν
Τα ὅσα ἐδιώρθωσαν καὶ πῆκαν μὲ τὸν ῥῆγαν.
Μετ' αὐτὰ ἐλαλήσασι καὶ τοὺς μανδατοφόρους,
Ὁποῦ ἤλθασι μετ' ἐκείνους ἀπὸ τὸν ῥῆγαν Κάρλον.
Εἰς τοῦτο ἐσυντύχασι τὰ εἴχασι νὰ εἰποῦσι,
Ἀπὸ τὸν ῥῆγαν εἴπασι τοῦ πρίγκιπος Μωρέως,

qu'il priait le prince de vouloir bien amener celle de ses filles qui était l'héritière de la principauté, et qui portait le nom d'Isabelle, auprès de lui à Naples, pour que son fils l'épousât, et afin de faire en personne hommage [1] de sa principauté, et la relever du roi Charles.

Τὸ πῶς ἀρέσει τοῦ ῥηγὸς, ὀρέγεται καὶ θέλει
Νὰ πληρωθῇ ἡ συμπεθεριὰ 'ς ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Ὅπως νὰ ἐπάρῃ ὁ πρίγκιπας αὐτοῦ τὴν θυγατέρα,
Ὁποῦ ἦτον κληρονόμισσα, τὴν ἔλεγαν Ζαμπέαν,
Νὰ ὑπάγῃ εἰς τὴν Ἀνάπολιν νὰ σμίξῃ μὲ τὸν ῥῆγαν,
Νὰ εὐλογηθῶσι τὰ παιδιὰ, νὰ λάβῃ ὁ υἱὸς τοῦ ῥῆγα
Τὴν θυγατέρα, σὲ λαλῶ, τοῦ πρίγκιπος Γουλιάμου,
Καὶ μετὰ ταῦτα ὁ πρίγκιπας νὰ ποίσῃ τὸ ὁμάτζιο [1]
Τοῦ νὰ κρατῇ τὸν τόπον του ἀπὸ τὸν ῥῆγαν Κάρλον.

(1) Il y a ici une légère erreur. A l'époque de son mariage avec Anne, fille de Pierre de Courtenay, Geoffroy de Ville-Hardoin, frère aîné de celui dont il est question ici, avait fait hommage de sa principauté aux empereurs de Constantinople, ainsi qu'on a pu le voir dans notre chronique, p. 64. Depuis ce temps la suzeraineté de la Morée était restée annexée à l'empire latin. Lorsque Baudoin fut obligé de quitter Constantinople pour aller demander des secours aux puissances chrétiennes, à son passage dans le royaume de Naples, il céda sa suzeraineté à Charles d'Anjou, moyennant certains secours que celui-ci s'engagea à lui donner. Cet acte, fait sous la sanction et en présence du pape Clément IV, est daté de Viterbe en 1267. La cession ne venait donc pas originairement de Guillaume de Ville-Hardoin. Ce qui a pu tromper le chroniqueur c'est qu'en effet à cette époque Guillaume ratifia cette cession et vint faire hommage à Charles d'Anjou, au fils duquel il maria sa fille. Voici ce traité :

Extrait du Trésor des chartes du roi, Layette Empereurs de Constantinople, et du registre du même Trésor coté xlix.

In nomine Domini, amen. Nos Carolus Dei gratiâ rex Siciliæ, ducatûs Apuliæ et principatûs Capuæ, Andegaviæ, Provinciæ et Forcalquerii comes, per præsens scriptum notum facimus, tam præsentibus quàm futuris, quod : cùm Græcorum superbia plus solito diebus nostris cresceret, serenissime princeps domine Balduine Dei gratiâ fidelissime in Christo imperator a Deo coronate, Romaniæ moderator, et semper Auguste, faventis temporis tumefacta suffragio, contra vos vestrumque imperium crudeliter insurgente, Michael Palialogus schismaticus, imperatoris sibi nomen usurpans, post varias et multiplices ejusdem lacerationes imperii, suo et aliorum invasorum temporibus attentatas, imperialem urbem Constantinopolitanam, in quâ thronus imperii et imperialia insignia resident, et quæ vobis de totâ ejusdem imperii terrâ ferè sola remanserat, vobis atque Latinis in illâ morantibus ejectis exinde, totumque imperium, *excepto principatu Achaiæ et Moreæ, cujus etiam principatûs partem sibi non modicam subjugaverat*, ad habendum ejus residuum, cunctis suis studiis viribusque laborans violenter, in fidei orthodoxæ, injuriam occupasset, vos ac quamplures catholicos mundi, principes et magnates, ad quosdam videlicet per solemnes nuntios, et ad quosdam personaliter assumpto labore, propter hoc recursum habentes, nec speratum in eis invenientes auxilium ; tandem considerato inter cætera quod, propter regni nostri potentiam et vicinitatem, nobis non solùm ad succurrendum ei imperio, sed et occurrendum per recuperationem ejus orthodoxæ fidei, ac terræ sanctæ, periculis promptior et efficacior est facultas, ad nos personaliter accessistis ; et intendentes tunc reipublicæ christianitatis, eisdem fidei ac terræ sanctæ consulere, quàm vestris utilitatibus providere, ac attendentes fore vobis et successoribus vestris longè utilius, per nostrum (divinâ potentiâ suffragante) subsidium, imperium ipsum recuperare deperditum, quàm de ipsius recuperatione totaliter desperare, ut nostrum ad id quod non sufficitis per vos ipsos, nec alterius juvamen sufficiens invenitis, adjutorium habeatis : post multos tractatus hinc indè habitos, nobiscum devenistis ad infrascripta conventiones et pacta, consensu firmata mutuo, et solemni ac legitimâ stipulatione vallata. Nos siquidem, tam ad grande prædictarum fidei et terræ sanctæ discrimen quàm ad miserabilem ipsius desolationem imperii, gravemque vestri statûs abjectionem piam compassionem habendo, considerando etiam quod prædictum imperium, quod sacro-sanctæ Romanæ Ecclesiæ communis matris nobile membrum existit, ab ejus corpore per schismaticos separatum ; ac cupiendo ut membrum ipsum per nostrum, Deo favente, ministerium, suo restituatur corpori et consolidetur ac reintegretur eidem, ob reverentiam ipsius Ecclesiæ, et etiam animæ nostræ salutem, tam pium tamque utile negotium assumentes, vobis vestro vestrorumque hæredum nomine, legitimè ac solemniter stipulantibus, pro nobis, nostrisque in regno Siciliæ hæredibus, promittimus, ad recuperandum et acquirendum præfatum imperium, dare nostris sumptibus sive stipendiis, infrà sex annorum, computandorum ex nunc, spatium (quod nobis liceat usque ad unum alium annum, si nobis videbitur, prorogare), duo millia equitum armatorum, in quorum utique numero principatûs Achaiæ et Moreæ milites et equites computentur, nisi nos, vel noster in regno Siciliæ hæres, prosecutionem hujusmodi negotii duxerimus in personis propriis assumendam. Tunc enim licebit nobis, seu ipsi hæredi, negotium ipsum personaliter prosequentibus, quamcumque voluerimus nobiscum ducere militum vel equitum comitivam. Hujusmodi autem duo millia equitum per unum annum integrum, præter tempus quo illùc iverint et indè rediverint, in eodem imperio ad dicti prosecutionem negotii morabuntur. Nos autem, vel dictus hæres, prænuntiabimus vobis anteà, ad minus per sex menses, tempus quo hujusmodi equitum numerum propter hoc ad ipsum imperium voluerimus destinare. Quod si nos infrà hujusmodi sex annos contingat, quod Deus aver-

Le prince accepta ces propositions avec plaisir. Il fit l'accueil le plus honorable aux envoyés, auxquels il distribua de grands présents et des dons d'amitié. Ceux-ci retournèrent

Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας, μεγάλως τὸ ἀπεδέχθη,
Μεγάλως καὶ ἐτίμησε τοὺς ἀποκρισαρίους,

Δωρήματα τοὺς ἔδωκε, φιλοτιμίαις μεγάλαις.
Καὶ ὥρθωσαν, ἐστράφησαν ἐκεῖσε εἰς τὸν ῥῆγαν,

tat, in fata concedere, dictus noster hæres, ad complendum promissionem hujusmodi et vobis vestrisque successoribus, ut præmittitur, observandum inviolabiliter teneatur. Cui etiam nostro hæredi hujusmodi sex annorum tempus usquè ad annum, sicut et nobis, et etiam usquè ad alium annum, propter novitatem dominii, si voluerit, liceat prorogare. Vos autem onus quod pro ipsius imperii recuperatione suscepimus attendentes, prætereà nobis nostrisque in regno prædicto hæredibus, in præsentiâ sanctissimi patris et domini Clementis divinâ providentiâ papæ quarti, ac ipso insuper consentiente, et ad infrascripta auctoritatem præstante, ceditis, datis, conceditis, et donatis ex nunc *feudum prædicti principatus Achaiæ et Moreæ, ac totam terram quam tenet quocumque titulo, seu tenere debet a vobis et ipso imperio Guillermus de Villa-Harduini princeps Achaiæ et Moreæ*, ac imperialia, et quælibet alia jura, quæcumque habetis seu habere possetis, aut vobis competunt vel possent quoquomodo competere in feudo, principatu et terrâ prædictis *feudum, principatum et jura eadem prorsùs ab ipso separantes imperio*, eaque omnia et singula a vobis, vestrisque successoribus, et eodem imperio totaliter abdicantes : ita quod nos et nostri in regno Siciliæ hæredes feudum, principatum et jura ipsa in capite et tanquam principales domini, nec vos, nec successores vestros, nec aliquem alium in illis vel pro illis superiorem habentes, libera, immunia et exempta ab ipso imperio et cujuscumque servitii onere teneamus, et perpetuò habeamus. *Idemque princeps, et ii qui post eum prædicta feudum et principatum habuerint, eorumque subditi, pro eisdem principatu et terrâ, nos et nostros in regno Siciliæ hæredes superiores et dominos (sicut recognoscebant vos hactenùs) recognoscant, ac solummodo nobis et eisdem nostris hæredibus ad homagia et alia omnia in quibus vobis et ipsi tenebantur, hactenùs de cætero teneantur.* Ceditis insuper, datis, conceditis et donatis nobis, nostrisque in prædicto regno hæredibus totam terram quam Michalicius despotus dotis seu quocumque alio titulo dedit, tradidit et concessit Helenæ filiæ suæ relictæ quondam Manfredi olim principis Tarentini, et quam idem Manfredus, et quondam Philippus Chinardus (qui se pro prædicti regni ammirato gerebat) dum viverent tenuerunt : omnesque insulas ad dictum imperium extra Bucam Avidi pertinentes, exceptis iis quatuor, videlicet Methellina, Samo, Lango et Chio : quas vobis, vestrisque successoribus, et eidem imperio reservatis. Conceditis etiam nobis et nostris in prædicto regno hæredibus, ut nos et hæredes ipsi, præter feudum, principatum, terras, et insulas et alia superius, habeamus plenè et integrè tertiam partem omnium illorum quæ de prædicto imperio infra annum, quo dicti nostri equites in ipso imperio pro recuperatione et acquisitione morabuntur, eidem, vel etiam post ipsum annum quandocumque a nostris, nostrorumve in dicto regno Siciliæ hæredibus, equitibus, et gente vestrâ, simul vel separatim ab alterutris, recuperari poterunt, vel in ipso acquiri, sive in demaniis, sive in feudis, vel aliis rebus aut juribus quibuscumque consistant, reliquis duabus partibus et præter illas urbe Constantinopolitanâ ac prædictis quatuor insulis, vobis vestrisque successoribus reservatis. In quibus utique duabus partibus includentur et computabuntur, si qua promisistis vel jam concessistis, vel promittetis, seu concedetis deinceps quibuscumque personis, communitatibus, sive locis, ratione subsidii, vel auxilii impendendi vobis ad recuperationem, seu acquisitionem imperii supradicti, seu aliâ quâcumque ratione, occasione, vel causâ, tertiâ parte nostrâ per ea in nullo penitùs diminutâ, sed remanente ab illis omnibus liberâ penitùs et immuni. Hujusmodi autem tertiam partem quandocumque et ubicumque in ipso imperio, ejusque pertinentiis acquirendorum seu recuperandorum habebimus, in eâ ipsius imperii parte, in quâ nos vel nostri in prædicto regno hæredes æstimabimus seu reputabimus nos eamdem tertiam partem cum ipso regno. *feudo principatus Achaiæ ac Moreæ* aliisque præmissis terris, posse tenere commodiùs et habere : ita quod etiam in terrâ memorati despoti, ac in regnis Albaniæ et Serviæ liceat nobis, nostrisque in regno Siciliæ hæredibus (si voluerimus), hujusmodi tertiam partem eligere, aut etiam obtinere. Ad hæc si forsan illi duo cum quibus aliquas conventiones habetis super regno Thessalonicensi, in earumdem conventionum observatione defecerint, vultis et consentitis quod ipsum regnum Thessalonicense, omne dominium et quælibet jura quæcumque in eodem regno Thessalonicensi habetis vel habere debetis, nos nostrique in prædicto regno hæredes, in casum prædictum, plenissimè, si voluerimus, habeamus in prædictâ tertiâ nostrâ computanda. Memoratam itaque terram præfatæ Helenæ a suo patre datam, et quam dicti Manfredus et Philippus Chinardus (ut prædiximus) tenuerunt, omnes quoque præmissas insulas, exceptis quatuor prædictis, vobis et vestris successoribus reservatis, præmissam etiam tertiam recuperandorum, seu acquirendorum (ut superiùs est expressum), nec non et dictum regnum Thessalonicense, in casu in quo idem regnum ad nos nostrosque in regno Siciliæ heredes pervenire debet, dominium quoque ipsorum omnium, jura etiam imperialia, et quælibet alia jura quæcumque in illis habetis, seu habere possetis, aut vobis competunt vel competere possent, ex nunc nobis, nostrisque in regno Siciliæ hæredibus ceditis, datis, conceditis, et donatis, omnia ea et singula prorsùs ab ipso separantes imperio, et a vobis

ensuite auprès du roi, et lui annoncèrent que ses conditions avaient été acceptées, et que le prince avait adhéré à toutes, et se préparait à venir en personne à Naples pour conclure l'af-

Τὰ πάντα ἀρεγίθησαν ταῖς συμφωνίαις ἐκείναις,
Πῶς ἀρέσει τοῦ πρίγγιπα νὰ κατάσῃ μὲ ταῖς ῥήγαις.

Καὶ εἰσονομάζεται νὰ ἔλθῃ νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα.
Καὶ ὁ πρίγγιπας ἀπέστειλε 'ς τὴν Εὔριπον εὐθέως,

vestrisque successoribus et eodem imperio totaliter abdicantes, ita quod nos et nostri in regno Siciliæ hæredes ea in capite et tanquam principales domini, nec vos nec successores vestros, nec aliquem alium, in illis superiorem habentes, libera, immunia, et exempta ab ipso imperio ejusque dominio, et cujuscumque servitii onere teneamus, et perpetuò habeamus; et barones, et burgenses, et alii eorum omnium, nos et nostros in regno Siciliæ hæredes, principales superiores, et principuos dominos recognoscant, sicut vos et vestros in ipso imperio prædecessores recognoverunt, seu recognoscere tenebantur; ac nobis et ipsis hæredibus nostris in omnibus pareant et intendant, et de illorum demaniis, feudis, fructibus, redditibus et proventibus, honoribus, jurisdictionibus et quibuslibet aliis juribus respondeant, sicut unquam melius vobis, vel hujusmodi prædecessoribus vestris, et eidem imperio responderunt, vel respondere debebant. *De prædictis quoque feudo et juribus quæ habebatis in principatu prædicto*, ac de omnibus aliis concessis nobis et nostris in regno Siciliæ hæredibus, prout superiùs continetur, nos tam nostro quàm ipsorum nostrorum hæredum nomine, *per vestrum annulum præsentialiter investitis*, concedentes nobis, eisdemque nostris hæredibus plenam licentiam et liberam facultatem intrandi et apprehendendi, et tenendi possessionem ipsorum omnium et singulorum in casibus superiùs declaratis, ac in eisdem casibus de illis tanquam de acquisitis nobis legitimè disponendi pro nostræ arbitrio voluntatis. Ob prædictam quoque habendi à nobis, eisdemque nostris hæredibus adjutorii causam, vultis, consentitis, et expressè conceditis quod : si vos et Philippum, charissimum filium vestrum, seu alios a nobis et eodem Philippo per rectam lineam descendentes, absque justo et legitimo hærede de proprio corpore (quod absit!), mori contingat, memoratum imperium cum omnibus honoribus, dignitatibus, demaniis, feudis, jurisdictionibus, juribus, et pertinentiis suis ad nos nostrosque in regno Siciliæ hæredes, plenariè devolvatur : et in illum casum imperium ipsum ex nunc nobis eisdemque nostris hæredibus ob prædictas causas ceditis, datis, conceditis et donatis nobis, eisdemque nostris hæredibus, intrandi, acquirendi, habendi, et retinendi possessionem ipsius imperii, ac omnium pertinentiarum ipsius licentiam et facultatem similem conceditis. Ut autem ad ipsius recuperationem et acquisitionem imperii affectus nos efficacior inducat et urgeat, dispensatione a sede apostolicâ super hoc priùs obtentâ, actum est inter nos, et expressè contentum, quod Philippus filius vester prædictus ducet in uxorem Beatricem, filiam nostram, cùm nubilis erit ætatis. Ad quod, et etiam ad contrahenda cum ipsâ sponsalia, cùm id ætas patietur, ipse idem Philippus se adstrinxit corporaliter super hoc præstito juramento. Nos etiam vobis legitimè stipulantibus promittimus, nos curaturos et facturos bonâ fide, pro posse nostro, quod præfata filia nostra eundem Philippum filium vestrum in legitimum recipiet habebitque maritum, quodque cùm ad id apta fuerit, contrahet sponsalia cum eodem, et quod serenissima domina Beatrix, regina Siciliæ, consors nostra, in hocce consentiet, et se curaturam et facturam quod hujusmodi sponsalia et matrimonium sortientur effectum, solemniter repromittet; ac etiam super hoc præstabit corporaliter juramentum. Præmissa verò omnia et singula, prout sunt narrata, et ob causas superiùs memoratas, vos nec dolo nec fraude inducti, neque vi maturè coacti, sed vestrâ liberâ et spontaneâ voluntate, nomine vestro et hæredum ac successorum vestrorum, nobis, nomine nostro, et nostrorum in regno Siciliæ hæredum legitimè stipulantibus, promittitis adimplere plenariè et inviolabiliter observare, ac bonâ fide curare et facere ab aliis observari, et contrà ea vel eorum aliquod, in totum vel in partem, per nos vel per alium nullo unquam tempore, dolo, fraude, ingenio, arte vel machinatione venire. Specialiter autem promittitis vos curaturos ac facturos bonâ fide, quod serenissima domina imperatrix Constantinopolitana, consors vestra, iis omnibus expressè consentiet, et hypothecarum jus, seu quodcumque aliud in prædictis rebus sibi competit, absolute remittet, et jurabit se nullo unquam tempore contra illa vel illorum aliquod, per se vel alium, dolo, fraude, arte, ingenio, vel machinatione venturam, suas super iis patentes litteras concedendo. Renuntiatis insuper ex certâ scientiâ specialiter et expressè exceptioni doli, et omnibus aliis quibuscumque exceptionibus, et specialiter beneficio et auxilio constitutionis illius quæ prohibet possessionem propriâ autoritate intrare, acquirere, seu etiam adipisci, et omni cujuslibet alterius constitutionis juris scripti et non scripti, specialis et generalis auxilio, per quæ vel quorùm aliqua præmissa, vel aliquid præmissorum renovari possent, vel impediri, aut quomodolibet impugnari, et specialiter beneficio restitutionis in integrum, si quod vestro vel rei publicæ dicti imperii, vel quocumque alio nomine posset quomodolibet implorari. Renuntiatis etiam singulariter et expressè omni auxilio, si quod vobis vestrisque successoribus contrà prædicta posset ex eo competere, quod in ipsis principum, baronum, seu magnatum ejusdem imperii, nec fuit requisitus nec intervenit assensus, seu quod nobis, vel prædictis nostris hæredibus, non est facta corporalis traditio prædictorum. Pro iis autem omnibus et singulis, ut præmittitur, adimplendis, et perpetuò ac inviolabiliter observandis, vos et prædictus Philippus filius vester, de vestrâ expressâ licentiâ et voluntate iis omnibus et singulis consentiens, et ea solemniter suo suorumque hæredum nomine, nobis eis-

faire. Il envoya alors dans l'île d'Euripe, d'où on lui amena une galère bien armée. Une autre galère fut préparée à Glarentza ; et toutes les dispositions qui convenaient à son rang illustre étant terminées, il s'embarqua à bord des galères avec sa fille Isabelle et toute sa suite. Il avait également amené autant de chevaliers qu'il l'avait jugé nécessaire. Ils débarquèrent à Brindes, louèrent des chevaux, continuèrent leur route par terre, et arrivèrent à Naples où demeurait le roi.

Lorsque le roi eut été informé que le prince était près de la ville, il monta lui-même à cheval et vint à sa rencontre. Il le prit d'abord par la main, et il revint à ses côtés, en lui rendant des honneurs qui étonnèrent tout le monde. Tous deux descendirent de cheval dans l'intérieur du palais, et le prince fut logé, d'après les ordres du roi et ainsi qu'il convenait, dans un appartement d'honneur. Le lendemain le roi, pour honorer son hôte, invita tous les nobles de la ville au banquet qu'il lui donna. Il tint ensuite une cour plénière, et fit faire de nombreuses réjouissances, après quoi chacun se retira.

Le lendemain de ce jour, le prince vint faire sa visite au roi, qui donna ordre de convoquer tous les chefs. On recommença dans le conseil à traiter des conventions entre les deux

Ἐφέρασι το κάτεργον καλὰ ἁρματωμένον,
Εἰς τὴν Γλαρέντζαν ἔφθασε καὶ ἄλλο ἁρματώσαν.
Οἰκονομήθη ὡς ἔπρεπε τοιούτου μεγάλου ἀνθρώπου·
Ἐσέβη εἰς τὰ κάτεργα μετὰ τῆς θυγατρός του,
Τὴν ὠνομάζαν Ζάμπεαν, καὶ μὲ τὴν φαμιλιάν του.
Ἐπῆρε καὶ καβαλλαριοὺς, ὅσους ἔκαμνε χρεία.
Καὶ ἀφότου ἀπεσκάλωσαν ἐκεῖ εἰς το Βρετῆσι,
Ἄλογα εὐθὺς ἀγόρασι, καὶ τὴν ὁδὸν ἐπίασι,
Καὶ οὕτως ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὸν ῥῆγαν,
Ἤγουν εἰς τὴν Ἀνάπολιν, ποῦ ἦτον ἡ κατοικιά του.
Ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσε καὶ ἐπληροφορήθη,
Πῶς ἔρχεται ὁ πρίγγιπας ἐκεῖ πλησίον τῆς πόλης,
Ἀτός του ἐκαβαλίκευσεν, ἦλθεν εἰς ἀπαντήν του,
Ἀπὸ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, ὡδεύασιν οἱ δύο,
Τιμὴν μεγάλην τοῦ ἔπικεν, οἱ πάντες τὸ ἐθαυμάσαν·
Ὁμοῦ γὰρ ἐπεζεύσασιν εἰς τοῦ ῥηγὸς τοὺς οἴκους,
Ὥρισε καὶ ἀπλικεύσάν τον τιμητικά, ὡς πρέπει.
Ἐκάλεσέ τον νὰ γευθῇ τὴν αὔριον μετ' αὐτον,
Καὶ διὰ τιμὴν τοῦ πρίγγιπος ἐκάλεσε τοὺς πάντας,
Ὅλους γὰρ τοὺς εὐγενικοὺς, ὁποῦ 'σαν εἰς τὴν πόλιν.
Κούρτην μεγάλην ἔπηκε, χαραῖς μεγάλαις εἶχαν,
Καὶ ἀφῶν ἐχάρησαν καλὰ ἐκείνην τὴν ἡμέραν,
Ὁ κάθε εἷς ἐδιάβηκεν, εἰς τὸ ἀπλίκευμά του.
Τὴν αὔριον ὁ πρίγγιπας ἐδιάβη εἰς τὸν ῥῆγανε
Ὁρίζει ὁ ῥῆγας ἦλθασιν ὅλοι οἱ κεφαλάδες.
Ἐκάθησαν εἰς τὴν βουλὴν, ἤρξαν νὰ συντυχαίνουν.
Εἰς τοῦτο ἦλθασιν ἐκεῖ καὶ οἱ ἀποκρισάριοι,
Ὁποῦ ἦσαν εἰς τὸν πρίγγιπα ἐκεῖσε εἰς τὸν Μωρέα,
Καὶ ἤρξασι νὰ λέγωσι, καὶ οὕτως νὰ λαλῶσι,
Τὸ πῶς ἀπῆλθαν εἰς τὸν Μωρέαν εἰς τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον

demque nostris hæredibus repromittens, et suas super hoc nihilominùs patentes concedens litteras, præstantes, et nos etiam præstamus corporaliter juramentum. Prætereà actum et conventum est inter nos et vos quod antiquo juri quod Veneti habere dicuntur in terrâ prædictâ imperii, nullum per præmissa vel præmissorum aliquod præjudicium generetur. Id autem in hujusmodi vestrâ et ipsius Philippi filii vestri promissione, juramento, ut præmittitur, roboratâ, actum, et specialiter est expressum, quod vos, et idem filius vester, ad recuperationem et acquisitionem ejusdem imperii omnem pro viribus dabitis opem et operam, et undecumque, et quandocumque poteritis, procurabitis ad id habere subsidium, ac omne in personis et rebus juxtà posse per vos et amicos vestros consilium et auxilium apponetis. Denique consentitis et placet vobis, quod memoratus summus pontifex præmissa omnia validet, solidet, confirmet et roboret, quarumcumque sententiarum ac pœnarum, et aliarum quarumlibet securitatum et firmitatum adjectionibus, de quibus viderit expedire. Cæterum actum est inter vos et nos, et expressè conventum, quod altera partium non observante hujusmodi conventiones et pacta, reliqua ad observationem ipsorum minimè teneatur. Ut igitur hujusmodi conventiones et pacta, aliaque præmissa omnia et singula plenum ac perpetuum robur obtineant firmitatis, præsens scriptum seu privilegium exinde fieri et Aureâ Bullâ typario nostræ majestatis impressâ jussimus communiri. Actum Viterbii in camerâ memorati domini Clementis, papæ quarti, in præsentiâ ejusdem domini papæ, præsentibus etiam venerabilibus viris magistris Petro, archidiacono Senonensi, ejusdem domini papæ camerario, Berardo de Neapoli apostolicæ Sedis notario, et Gaufrido de Bellomonte, cancellario Baiocensi, ac nobilibus viris Henrico de Soliaco, Barallo, domino Baucii, regni Siciliæ magno justiciario, Joanne de Braysilva ejusdem regni marescallo, Gaufrido de Bourlemont, Joanne de Clariaco, Alfanto de Tarascone, ejusdem domini papæ nepote, Milone de Galatas, militibus, et *Leonardo de Verulis, cancellario principatûs Achaiæ* ; mense maii, vicesimo septimo die ejusdem mensis, x. Indict., anno Dom. MCCLXVII, pontificatus verò prædicti domini Clementis papæ IV anno iij, et regni nostri anno ij feliciter. Amen. Datum per manum Roberti de Baro, regni Siciliæ protonotarii.

Ce traité, comme on voit, est signé au nom de l'empereur Baudoin par Milon de Galatas, son chancelier, et au nom du prince de Morée, par Léonard de Verules, chancelier ou logothète de la principauté d'Achaie, dont parle notre chroniqueur, p. 103, sous le nom de Λινάρτ.

parties. On manda les messagers envoyés précédemment auprès du prince en Morée. Ceux-ci racontèrent en détail le voyage qu'ils avaient fait pour conclure avec le prince une alliance de famille, ce qu'ils avaient réglé à ce sujet, et jusqu'à quel point ils avaient mené l'affaire dont ils avaient été chargés; et ils terminèrent en disant que, puisque le Roi de gloire avait voulu que le prince Guillaume fût venu auprès du roi de Naples, on devait s'en remettre à ces deux souverains personnellement pour la conclusion d'une affaire qui intéressait à la fois et leur propre honneur et le repos de leurs peuples. Quand ils eurent terminé ce qu'ils avaient à dire relativement à cette alliance, le prince prit la parole et raconta comment, suivant le désir du roi, il était venu à Naples avec sa fille, tout prêt à exécuter ce qui avait été réglé dans la Morée entre lui et les envoyés du roi.

Le roi répondit : que tout ce que venait de dire le prince était parfaitement vrai, et que lui-même désirait et voulait accomplir ce mariage conformément aux conventions stipulées. Ils déterminèrent ensuite la rédaction des articles, et firent amener les jeunes gens. L'archevêque de Naples, qui était métropolitain, consacra leurs fiançailles, et le mariage fut célébré aussitôt après. Le prince fit alors hommage au roi Charles pour son pays. Il se dépouilla de sa souveraineté en faveur du roi, qui, à son tour, en revêtit son propre fils messire Louis[1]. Messire Louis, de son côté, rendit le même pays à son beau-père, pour qu'il en jouît toute sa vie.

Ces affaires ainsi réglées, le prince resta encore quinze jours avec le roi Charles à Naples, où on lui donna des fêtes brillantes. Sur ces entrefaites, il reçut de Morée la nouvelle qu'un neveu de l'empereur de Constantinople était arrivé à Monembasia, amenant avec lui des troupes de Cumans, de Turcs et de Grecs des contrées de Lycie, et que le peuple de Morée, saisi de crainte, le pressait de hâter son retour. Il se rendit aussitôt auprès du roi, auquel il communiqua en détail toutes ces nouvelles, et lui demanda son congé pour retourner aussitôt

Μὲ τοῦ ῥηγὸς τὸν ὁρισμὸν διὰ τὸ συμπεθέρι,
Καὶ τί ἀποκατάστησαν, καὶ εἰς τί ποσὸν τὸ ἤφεραν
Τὸ πρᾶγμας τὴν ὑπόθεσιν, ἐνῷ ἦσαν σταλμένοι.
« Λοιπὸν ἀφοῦ ἐπρόσταξεν ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης,
« Καὶ ἦλθε γὰρ ὁ πρίγγιπας ἐδῶ εἰς τὴν βασιλειάν σου,
« Ἀνίμενεν ὑπόθεσις 'ς ἐσᾶς τοὺς δύο αὐθέντας
« Τὸ πρᾶγμα νὰ τελειώσετε εἰς τρόπον γὰρ τοιοῦτον,
« Ὁποῦ νὰ ἔνῃ εἰς τιμὴν ἐσᾶς τῶν δύο αὐθέντων,
« Καὶ εἰς δόξαν καὶ ἀνάπαυσιν ἐσᾶς καὶ τῶν λαῶν σας. »
Καὶ ὅσον ἀπεπλήρωσι τοὺς λόγους γὰρ ἐκείνους
Τὸ ὅσον εἶχαν νὰ εἰποῦν διὰ τὴν συμπεθερίαν,
Ὁ πρίγγιπας ἀρχίνησε νὰ λέγῃ νὰ ἀφηγῆται
Τὴν πρᾶξιν δὲ καὶ τὴν ἀρχὴν τὸ πῶς τὸ πρᾶγμα ἦρξε,
Καὶ πῶς ἀπὸ τοῦ ὁρισμοῦ καὶ θέλημα τοῦ ῥήγα
Ἦλθεν ἐκεῖ καὶ ἤφερε μὲ αὐτὸν τὴν θυγατέρα του,
Καὶ ἦτον νὰ πιάσῃ ἕτοιμος τὰ ὅσα ἐπαράστησαν
Οἱ ἀποκρισάροι τοῦ ῥηγὸς μὲ αὐτὸν εἰς τὸν Μωρέα.
Καὶ εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ ῥήγας ἀπ' ἀτός του,
Ὅσον εἶπεν ὁ πρίγγιπας ἀλήθεια οὕτως ἔνι,
Καὶ θέλει καὶ ὀρέγεται νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα,
Καθὼς τὸ ἐσυνήβασαν, καὶ ὅσον γὰρ ἔστησαν.
Καὶ ἀφῶν ἀποπληρώσασι καὶ εἶπαν τὰ κεφάλαια,
Ὥρισε καὶ ἠφέρασιν ἐκεῖσε τὰ παιδία.

Ὁ ἀρχιερεὺς τῆς Ἀνάπολης, μητροπολίτης ἦτον,
Ἐκεῖνος ἀῤῥαβώνισεν ἐτότε τὰ παιδία.
Καὶ ἀφοῦ ἀῤῥαβώνησε καὶ ἔπηκαν τὸν γάμον,
Ἐποίησεν ὁ πρίγγιπας ὁμάτζιο τὸν ῥήγαν.
Τοῦ νὰ κρατῇ τὸν τόπον του ὑπαὶ τὸν ῥήγαν Κάρλον·
Ἐκδίδωκε τὸν τόπον του καὶ τοῦ ῥηγὸς τὸν δίδει.
Καὶ ὁ ῥήγας ἐρεβέστισεν ἐνταῦθα τὸν υἱόν του
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Λοΐν ἀπὸ τὸ πριγγιπάτον[1].
Ἐκεῖνος πάλιν τὸ ἔστρεψεν ἀπαὶ τὸν πενθερόν του,
Νὰ κρατῇ νεμαύεται εἰς τὴν ζωήν του ὅλην.
Καὶ ἀφῶν ἀποκατέστησαν αὐτά, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Ἐπῆκεν ἐκεῖ ὁ πρίγγιπας ἡμέρας δεκαπέντε
Μετὰ τὸν ῥήγαν Κάρουλον, χαραῖς μεγάλαις εἶχαν.
Εἰς τοῦτο ἦλθαν ἐκ τὸν Μωρέα τοῦ πρίγγιπος μανδάτα,
Τὸ πῶς ἦλθε τοῦ βασιλέως εἰς τὴν Μονεμβασίαν
Ὀκάποιος του ἀνεψιός, καὶ ἤφερε φουσάτα
Κουμάνους, Τούρκους καὶ Ῥωμαίους ἐκ τῆς Λυκιᾶς τὰ μέρη.
Καὶ ἔχουν φόβον εἰς τὸν Μωρέα οἱ ἄνθρωποι τοῦ Μωρέως,
Τὸν πρίγγιπα παρακαλοῦν συντόμως νὰ ὑπάγῃ.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας, ἀπῆλθεν εἰς τὸν ῥήγαν,
Καὶ εἶπέ τον λεπτομερῶς ἐκεῖνα τὰ μανδάτα,
Ἀπολογίαν ἐζήτησε νὰ ὑπάγῃ τοῦ Μωρέως
Διὰ συμμαχίαν καὶ δύναμιν τοῦ τόπου, τοῦ λαοῦ του,

(1) Louis, qui était l'aîné des enfants de Charles d'Anjou, mourut dans l'île de Cypre, l'an 1248, quelques jours après sa naissance. Le nom du prince qui épousa Isabelle de Morée est Philippe, fils cadet de Charles d'Anjou. Ptolomée de Lucques (liv. XXII, Hist. ecclés. ch. 40) dit que le mariage se fit en 1269. Giovanni Villani dit aussi (liv. VII, ch. 1) que Philippe devint prince de la Morée par sa femme, *per la moglie fu prenze della Morea*. Voyez aussi le chapitre 262 de Ramon de Muntaner, qui embrouille un peu toutes les généalogies.

en Morée secourir son peuple et ravitailler ses places. Le roi approuva la résolution du prince de retourner dans son pays pour le mettre en état de résister à ses adversaires. Le prince prit donc congé de lui, monta à cheval, et arriva à Brindes où ses galères l'attendaient. Il s'embarqua, et parvint en dix jours à Glarentza, d'où il passa à Andravida.

La nouvelle de l'arrivée du prince répandit la joie dans le cœur de tous les habitants de la Morée et les remplit d'audace contre l'ennemi. Des lettres furent expédiées sur tous les points, pour engager les chevetains des places à faire bonne garde avec leurs garnisons respectives; car l'ennemi venant les combattre, ils devaient garnir les places et mettre le peuple en état de garder son propre pays ainsi que les frontières. Il ne se reposa que pendant quatre jours. Après quoi, ses chefs, convoqués par lettres, s'étant rendus autour de lui, il monta à cheval et se dirigea avec eux vers ses différentes places, qu'il mit en bon ordre de défense[1] et en état de repousser aisément les attaques de l'ennemi.

'Σ τὰ κάστρα των νὰ ἀπέλθῃ, τοῦ νὰ τὰ σωταρχήσῃ.
Καὶ ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσεν, εἶπε· « Καλῶς ὑπάρχει,
« Νὰ ὑπάγῃς εἰς τὸν τόπον σου, καὶ ὄρθωσιν νὰ ποιήσῃς,
« Ἀπαὶ τοὺς ἀντιδίκους σου ὅπως νὰ τὰ φυλάξῃς. »
Εἰς τοῦτο ἐπῆρεν ὁ πρίγγιπας ἀπολογιὰν ἐκ τὸν ῥῆγαν,
Σπουδῇ ἐκαβαλίκευσεν, ἦλθεν εἰς τὸ Βροντῆσι,
Ηὗρε τὰ κάτεργα ἕτοιμα, ἐσέβησαν ὀπίσω,
Εἰς δέκα ἡμέραις ἔσωσεν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν
Ἀπ' ἐκεῖ ἐκαβαλίκευσεν εὐθὺς εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν.
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἅπαντες τοῦ τόπου τοῦ Μωρέως,
Τὸ πῶς ἦλθεν ὁ πρίγγιπας, ἐχάρησαν μεγάλως,
Θράσος ἐπῆραν δυνατὸν ἀπάνω τῶν ἐχθρῶν τους,
Κατὰ παντόθεν ἔστειλαν γραφαῖς τῶν κυβητάνων,
Νὰ ἔχουν φύλαξιν καλὴν ὅλοι μὲ τὸν λαόν τους,
Ἐπεὶ καὶ ἐκεῖνος ἔρχεται διὰ νὰ συμμαχήσῃ,
Τὰ κάστρα νὰ γαρνίσωσι, καὶ τὸν λαὸν φυλάξῃ,
Νὰ στέκουν νὰ φυλάττωσι τὸν τόπον καὶ ταῖς ἄκραις.
Καὶ ὅσον ἀναπαύθηκε καὶ τέσσεραις ἡμέραις,
Τῶν κεφαλάδων ἔγραψε καὶ τῶν καβαλαρίων,
Ἦλθαν ἐκεῖσε εἰς αὐτὸν, εὐθέως καβαλικεύει,
Ἐπῆρέ τους, ἐδιάβηκαν ἀπὸ τὰ κάστρα ὅλα,
Ὤρθωσε νὰ ἔχωσι φύλαξιν κατὰ τόπον[1],
Ὡς νὰ διαφυλάττωνται ἀπαὶ τοὺς ἀντιδίκους.

Le roi[2] Charles, plein d'une amitié sincère et d'une vive affection pour le prince Guillaume son allié, et renommé par son habileté dans l'art de la guerre, considéra que, puisque l'empereur de Constantinople avait envoyé des troupes dans la Morée contre le prince, il devait lui-même l'aider de ses secours. Il fit donc venir un de ses chevaliers, homme expérimenté dans l'exercice des armes, Galeran de Brie[3], et lui dit : « Je veux que vous alliez en Morée porter secours au prince de Morée, mon allié, à la tête de cent soldats salariés, à cheval, de deux cents fantassins, tous hommes d'élite, de cent arbalétriers, et le reste écuyers. J'ordonne qu'ils reçoivent d'avance une solde de six mois, et que vous soyez investi des fonctions de bail et de capitaine. Préparez-vous donc, et partez sans délai. Les bâtiments sont déjà prêts et vous attendent à Brindes. Embarquez-vous et partez pour la Morée, afin de porter vos secours au prince. Faites-lui mille compliments de ma part, et dites-lui bien que s'il a besoin de plus de troupes, il n'a qu'à m'en prévenir, et je les lui enverrai aussitôt. »

Ὁ ῥῆγας ὡς παμφρόνιμος, οὗτος ὁ ῥεῖ[2] Κάρλος,
Ἀπαὶ τὸ σπλάγχνος τὸ πολὺ, τὴν ζέσιν ὅπου εἶχε
Πρὸς τὸν αὐτὸν συμπαθερὸν τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον,
Καὶ ὡς ἦτον καὶ παιδευτικὸς τῆς μάχης τῶν φουσάτων,
Ἀφῶν ἐξέβη ὁ πρίγγιπας καὶ ἐκεῖθεν ἐδιέβη,
Ἐσκόπισεν, ἐλόγιασεν, ἀφῶν ὁ βασιλέας
Ἔστειλεν εἰς τὸν Μωρεὰ φουσάτα ἰδικά του
Νὰ μάλωνται τὸν πρίγγιπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Εἰς τοῦτο κάμνει χρείασις νὰ ἔχῃ συμμαχίαν,
Εὐθὺς ὁρίζει καὶ λαλεῖ ἕναν του καβαλάρην,
Ὁποῦ ἦτον γὰρ παιδευτικὸς στρατιώτης εἰς ταῖς μάχαις,
Μισὲρ Γαλτιέρην[3] τὸν ἔλεγαν, ντὲ Βρῆ εἶχε τὸ ἐπίκλην,
Λέγει τον : « Θέλω νὰ ὑπᾷς ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέα,
« Εἰς συμμαχίαν τοῦ πρίγγιπος ποῦ ἔνι συμπαθερός μου
« Μὲ ῥογατόρους ἑκατὸν ἐπάνω εἰς τὰ φάρια,
« Καὶ διακοσίους πεζοὺς, ὅλοι ἐκλεκτοὶ καὶ ἄνθρωποι.
« Οἱ ἑκατὸν τζαγράτορες καὶ οἱ ἄλλοι σκουταράτοι.
« Ὁρίζω νὰ ἔνῃ ἑξάμηνον ὅλοι τους πληρωμένοι.
« Νὰ ἦσαι ἐσὺ ἐπάνω του μπάηλος καπετάνος.
« Καὶ οἰκονόμησου παρευθὺς, ὑπάγαινε σπουδαίως,
« Τὰ πλεύτικα ἔνει ἕτοιμα ἐκεῖ εἰς τὸ Βροντῆσι,
« Καὶ σέβα μέσα εἰς αὐτὰ, ἄγωμεν ἐκεῖ εἰς τὸν Μώρεαν,
« Εἰς συμμαχίαν τοῦ πρίγγιπος, πολλὰ μὲ τὸν χαιρέτα,

(1) Vers incomplet dans son second hémistiche.

(2) Le chroniqueur se sert dans le même vers des deux mots ῥῆγας et ῥεῖ.

(3) Le nom qui lui est donné est sujet à de fréquentes mutations : ici c'est Γαλτιέρης, Gautier ; à la page 154 c'est Γαλέρας et Γαλερᾶς; à la page 156 c'est Γαλεράνος, Galeran, autre forme de Gaultier, ou Gualterius. D'autres auteurs le nomment Gautier de Sully et non Gautier de Brie. Je lui laisse le nom de Galeran pour le distinguer du seigneur d'Acova, appelé aussi Gautier, seigneur de Rouchères.

Le chevalier, qui était un homme prévoyant, eut bientôt terminé tous ses préparatifs, et, conformément aux ordres du roi, il partit pour Brindes où il s'embarqua, et il arriva à Glarentza en trois jours. Le prince Guillaume était alors à Vliziri. Messire Galeran lui envoya six messagers, dont quatre étaient sergents et deux chevaliers. Il lui annonçait par eux qu'il venait de la Pouille par ordre du roi, avec des troupes, pour se réunir à lui et lui porter secours.

Dès que le prince eut appris que messire Galeran[1], ce bail, venait de la part du roi et amenait avec lui une troupe brillante de cavaliers et de fantassins, il ressentit une vive joie; et pour faire honneur au bail du roi, il monta aussitôt à cheval, et escorté de ses propres troupes, il se dirigea tout droit vers le lieu où le bail s'était arrêté; mais le chevalier, informé de l'arrivée du prince, monta promptement à cheval avec ses compagnons, tous armés, fantassins et cavaliers, et vint à la rencontre du prince Guillaume qu'il trouva tout près de la rivière Eliacos[2], dans l'endroit appelé Criseva. Tous deux se réjouirent de cette rencontre, et Galeran le premier salua le prince de la part du roi, et lui dit : « Le roi m'a envoyé pour vous porter secours en qualité d'allié, avec les troupes que vous voyez. Il espère qu'elles vous mettront en état de résister à l'empereur de Constantinople. Si vous avez besoin de plus de troupes, donnez-lui-en avis et il vous les fera passer. » Le prince remercia le roi de sa fidélité à son alliance et des secours qu'il lui envoyait.

Arrivé à Glarentza, le prince fit chercher des chevaux pour que chaque soldat pût marcher plus à l'aise en plaçant dessus ses effets et ses armes. Après avoir ainsi satisfait les Français envoyés à son secours par le roi, il réunit les hommes de son conseil, pour délibérer sur les pays qu'il pouvait laisser à eux-mêmes, et ceux qu'il devait occuper pour mieux résister aux Grecs ses ennemis. On arrêta dans le conseil, que l'on partirait de là pour se porter le long de l'Alphée. Tous les chevetains étaient déjà arrivés dans l'endroit appelé Isova, amenant avec eux toutes les troupes qu'ils avaient

« Καὶ εἰπέ τον ἀπὸ μέρος μου ἂν χρήζῃ πλεὸ φουσᾶτα
« Ἂς ἔχω εἴδησιν μικρὴν, εὐθέως νὰ τὰ στείλω. »
Ὁ καβαλλάρης παρευθὺς ὡς φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον,
Οἰκονομήθη ἕτοιμα, ὡς τὸ ὥρισεν ὁ ῥήγας.
Ἐξέβη ἐκ τὴν Ἀνάπολιν, ἦλθεν εἰς τὸ Βρεντῆσι,
Εὗρεν ἐκεῖ τὰ πλεύτικα, ἐσέβησαν ἀπέσω,
Εἰς τὴν Γλαρέντζαν ἔσωσαν ἔσω εἰς τρεῖς ἡμέραις.
Ὁ πρίγγιπας εὑρέθηκεν ἐτότε εἰς τὸ Βλιζῆρι.
Μισὲρ Γαλέρας τοῦ ἔστειλε μανδατοφόρους ἕξι·
Σεργέντες ἦσαν τέσσερες καὶ οἱ δύο καβαλλάροι.
Ἐμήνυσε λεπτομερῶς, πῶς ἦλθεν ἐκ τὴν Πούλιαν,
Μὲ τοῦ ῥηγὸς τὸν ὁρισμὸν, μὲ ἐκεῖνα τὰ φουσᾶτα,
Εἰς συμμαχίαν τοῦ πρίγγιπος, βοήθειαν νὰ τῷ δώσῃ.
Ὅταν ὁ πρίγγιπας ἔμαθε τὸ πῶς ἦλθεν ὁ μπάϊλος,
Οὗτος ὁ μισὲρ Γαλερᾶς[1], ὁποῦ ἦλθεν ἐκ τὸν ῥῆγαν,
Καὶ ἤφερε καὶ μετ' αὐτὸν τὸ ἔλαμπρον φουσᾶτον,
Καβαλλαρίους καὶ πεζοὺς, ὁποῦ ἦλθασιν ἐκεῖσε,
Ἐφάνη τον πολλὰ καλὸν, ἐχάρηκε μεγάλως,
Διὰ νὰ πέσῃ γὰρ τιμὴν τοῦ μπάϊλου διὰ τὸν ῥῆγαν.
Εὐθὺς ἐκαβαλίκευσε μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἶχεν,
Ἀπῆλθεν ὀλόρθα εἰς αὐτὸν, ὅπου ἦτον στανεμένος.
Τὸ ἤκουσεν ὁ καβαλλάριος, ὅτι ἔρχεται ὁ πρίγγιπας,
Εὐθέως ἐκαβαλίκευσε μετὰ τὴν συντροφιάν του
Ἀρματωμένοι ὅλοι τους πεζοὶ καὶ καβαλλάροι,
Καὶ ἦλθαν εἰς συναπαντὴν τοῦ πρίγγιπα Γουλιάμου
Ἐς τὸν ποταμὸν τὸν Ἐλιακὸν[2] 'ς τὴν Κρέσαιβαν τὸ λέγουν.
Ἐκεῖνοι συναπαντήθησαν, ἐχάρησαν μεγάλως·
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ Γαλερᾶς τὸν πρίγγιπα ἐχαιρέτα
Ἐκ τὸ μαράδιν τοῦ ῥηγὸς, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Ὁ ῥῆγας μὲ ἀπέστειλε τοῦ νὰ σὲ συμμαχήσω
« Μὲ τὸν λαὸν, ποῦ θεωρεῖς, μετὰ μοῦ ἀποστέλλει
« Εἰς συμμαχίαν, διὰ νὰ ἔνη τοῦ τόπου σου βοήθεια
« Διὰ τὴν μάχην, τὴν ἔχετε μετὰ τὸν βασιλέα·
« Καὶ πάλιν ἂν χρήζῃς πλειότερον, μήνα του νὰ σὲ στείλῃ. »
Ὁ πρίγγιπας ὡς φρόνιμος εὐχαριστεῖ τὸν ῥῆγαν
'Σ τὴν συμμαχίαν, τὴν ἔστειλεν, ὁμοίως καὶ βοήθειαν.
Καὶ ἀφῶν ἀπέσωσαν ὁμοῦ οἱ δύο εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Ὁ πρίγγιπας γὰρ ὥρισεν ἄλογα νὰ εὑρῶσιν,
Ὅπως διὰ νὰ δώσωσιν τῶν αὐτῶν φεγατόρων
Πρὸς ἕνα δὲ τοῦ καθενὸς, καὶ νὰ τοὺς ἀναπαύσουν,
Καὶ νὰ βαστοῦν τὰ ῥοῦχά τους καὶ ταῖς ἀρματωσιαῖς τους.
Ἀφότου οἰκονόμησεν ὁ πρίγγιπας τοὺς Φράγγους,
Ὁποῦ ἦλθαν εἰς βοήθειαν, τοὺς ἔστειλεν ὁ ῥῆγας,
Βουλὴν ἐπῆρε μετ' αὐτοὺς, ὁποῦ εἶχε τῆς βουλῆς του,
Ποίαν ὁδὸν νὰ πιάσωσι, ποῖον μέρος νὰ πιάσουν,
Εἰς τοὺς ἐχθροὺς, ὁποῦ ἔχουσι, τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων·
Καὶ ἀφῶν ἐπῆραν τὴν βουλὴν, ἐκίνησαν ἐκεῖθεν,
'Σ τὸ παραπόταμον τοῦ Ἀλφειοῦ ἐκεῖ γὰρ ἀπέσωσαν,
Τὸ λέγουν εἰς τὴν Εἴσοβαν οἱ κοὐντάνοι ὅλοι,
Μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἴχασιν, ὁμοίως οἱ φλαμουριάροι.

(1) La maison de Brie, à laquelle appartenait Galeran, avait aussi une branche en Chypre.

(2) L'ancien Pénée, appelé aujourd'hui Igliako, qui traversait l'Élide et coulait à Elis.

pu rassembler. Les bannerets se réunirent aussi à eux. Ils se pourvurent de provisions pour deux mois, et délibérèrent sur l'endroit où ils devaient établir leur camp. Il fut décidé qu'on se dirigerait sur Nicli; car le pays étant plat, les troupes s'y disposeraient plus à l'aise, et toute l'armée pourrait attaquer les Grecs en se déployant, et revenir plusieurs fois à la charge, s'il était nécessaire. Le prince comptait sur son armée et sur l'appui de la Providence pour triompher des Grecs, espérant bien, si Dieu lui accordait la victoire, pouvoir aisément occuper toute la principauté. L'armée fut alors répartie en divisions, et se mit en marche, et arriva le même soir d'Isova dans le beau fort de Caritena. A la nouvelle de l'approche du prince avec ses troupes, le seigneur de Caritena monta aussitôt à cheval avec les siens, et vint à sa rencontre. Messire Gautier [1], seigneur d'Acova, s'y rendit aussi de sa seigneurie avec toutes ses troupes. Après avoir opéré cette jonction à Caritena, on fit l'énumération des troupes de chacun, et il se trouva que les deux seigneurs bannerets [2] de Caritena et d'Acova avaient cent cinquante hommes à cheval, tous hommes d'élite et guerriers expérimentés.

Pendant que l'armée était campée dans les plaines de Caritena, le prince Guillaume ordonna au seigneur de cette place, à celui d'Acova et aux autres chefs de l'armée, de se réunir en conseil, et il leur demanda leur avis sur le pays où ils devaient établir leur camp. Le seigneur de Caritena prit le premier la parole, celui d'Acova lui succéda, et tous deux conseillèrent de se porter sur Nicli, ainsi que cela avait déjà été arrêté dans le premier conseil. Le seigneur de Caritena dit alors aux chefs de l'armée que, connaissant le chef mis par l'empereur à la tête de ses troupes pour un homme hautain et plein d'une confiance exagérée dans son armée, il ne doutait pas qu'il ne montrât un vif empressement à accepter le combat partout où l'on voudrait, soit dans la plaine, soit sur les montagnes. « Si Dieu, ajouta-t-il, permet qu'il engage le combat avec nous, et que nous remportions la victoire, nous pouvons arracher toute la Morée aux mains des Grecs. »

L'armée fut alors répartie en différents corps, et se mit en marche, ayant les coureurs en tête. Ils entrèrent à Gardilivon, et ravagèrent la Tzaconie, qui s'était révoltée et avait embrassé le

Δύο μῆνας ἐρίστησαν νὰ ἔχουν οἰκονομίαν.
Ἐκεῖ βουλὴν ἐπήρασι τὸ ποῦ νὰ φουσατεύσουν·
Εἰς τοῦτο ἐσυμβουλεύθησαν νὰ ἀπέλθουν εἰς τὸ Νῆκλι.
Εἰς τοῦτο ἐσκοπήσασιν, ὁ τόπος ἁπλὸς ἔνι
Νὰ ἔχουν τὰ φουσάτα τους ἀνάπαυσιν μεγάλην,
Νὰ πλησιάσουν τοὺς Ῥωμαίους μὲ τὰ φουσάτα ὅλα,
Πολλάκις ἂν θελήσουσι νὰ ἔχουν πολεμήσῃ.
Ὁ πρίγγιπας ἐσκόπιζε 'ς τὰ φουσάτα, τὰ εἶχε,
Καὶ εἰς τὴν ἐλπίδα τοῦ Θεοῦ βοήθειαν νὰ τοῦ δώσῃ,
Νὰ ἔχῃ τὸ νίκος σύντομα ἐπάνω εἰς τοὺς Ῥωμαίους.
Καὶ εἰ μὲν τὸν δώσῃ ὁ Θεὸς τὸ νίκος νὰ ἐπάρῃ,
Πολλὰ ἐλαφρὰ ἐκέρδαινεν ὅλον τὸ πριγγιπάτον.
Εἰς τοῦτο ἐκαβαλίκευσαν, ἐχώρισαν τὰ ἀλάγια,
Ἐξέβησαν, εἰς τὴν Εἴσοβαν ἔσωσαν τὴν ἑσπέραν,
Ἐκεῖ εἰς τὴν Καρύταιναν εἰς τὸ λαμπρὸν τὸ κάστρον.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρύταινας ὡς ἔμαθεν ἐνταῦθα,
Ὅτι ἔρχεται ὁ πρίγγιπας ἐκεῖ μὲ τὰ φουσάτα,
Εὐθὺς ἐκαβαλίκευσε μετὰ τοὺς ἰδικούς του,
Καὶ ἦλθεν εἰς συναπαντὴν τοῦ πρίγγιπος Γουλιάμου.
Καὶ πάλιν ἐκ τὴν Ἄκοβαν ἦλθεν ὁ μισὶρ Γαλτιέρης [1],
Αὐθέντης τοῦ κάστρου ἐκεινοῦ, μὲ ὅσα φουσάτα εἶχεν.
Ἐκεῖ εἰς τὴν Καρύταιναν ἐνώθησαν ἀλλήλως,
Τοῦ καθενὸς ἐγνώριζε τὸ τί ἀλάγι εἶχεν,
Καὶ ηὗραν, ὅτι εἴχασιν οἱ δύο φλαμουριάροι [2],
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρύταινας καὶ ἐκεῖνος τῆς Ἀκόβου,

Ἀνθρώπους εἰς τὰ ἄλογα καλὰ ἑκατὸν πενῆντα,
Καὶ ἦσαν ὅλοι ἐκλεκτοὶ ἄνθρωποι τοῦ πολέμου.
Ἀφῶν ἀπλικέυσαν ἐκεῖ 'ς τὸν κάμπον Καρυταίνου,
Ὥρισεν εὐθὺς ὁ πρίγγιπας, καλεῖ τοὺς κεφαλάδαις,
Τὸν αὐθέντην τῆς Καρύταινας, καὶ ἐκεῖνον τῆς Ἀκόβου,
Ὡσαύτως καὶ τοὺς ἑτέρους τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου,
Βουλὴν ὅλων ἐζήτησεν τόπον νὰ φουσατεύσῃ.
Εἰς τοῦτο πρῶτον ἐλάλησεν αὐθέντης Καρυταίνου,
Καὶ δεύτερον γὰρ ἀπαντᾷ ὁ αὐθέντης τῆς Ἀκόβου,
Εἶπαν καὶ ἐσυμβούλευσαν νὰ ὑπᾶσιν εἰς τὸ Νῆκλι,
Οὕτως ὡσὰν τὸ εἴχασι συμβουλευθῇ ἐν πρώτοις.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρύταινας λέγει τῶν κεφαλάδων,
Ἐπεὶ ἤξευρεν ἐγνώριζεν τὴν κεφαλὴν ἐκείνην,
Ὅπου τὸν εἶχεν ὁ βασιλεὺς ἄνω εἰς τὸν λαόν του,
Ὅτι ἦτον ἀλαζονικὸς καὶ εἶχε μεγάλην δόξαν,
Ἔπαρσιν 'ς τὰ φουσάτα του, τὰ εἶχε μετ' ἐκεῖνον,
Πολλὰ γοργὸν νὰ ὀρεχθῇ νὰ ἔχῃ πολεμήσῃ,
Ὅπου ἂν τὸ ζητήσωμεν εἰς κάμπον καὶ εἰς ὄρος.
« Καὶ ἂν δώσῃ ὁ Θεὸς τὸ ῥιζικὸν, καὶ προθυμήσῃ οὗτος,
« Νὰ πολεμήσωμεν ὁμοῦ, καὶ λάβωμεν τὸ νίκος,
« Πέρνομεν ὅλον τὸν Μωρέα ἐκ τῶν Ῥωμαίων τὰς χεῖρας. »
Εἰς τοῦτο ἐδιώρθωσαν, ἐχώρισαν τὰ ἀλάγια,
Ὤρθωσαν τὰ φουσάτα τους, πρῶτον τοὺς κουρσατόρους,
Σέβαίνουν 'ς τὸ Γαρδήλιβον, τὴν Τζακωνιὰν κουρσεύουν,
Διότι ἐῤῥεβέλευσαν μετὰ τὸν βασιλέα.

(1) Gautier de Rouchères.

(2) Les Bannerets seuls pouvaient bâtir des forts.

parti de l'empereur. Pendant les cinq jours que les troupes passèrent à piller, elles firent un butin immense, et elles retournèrent ensuite à Nicli. Le chef de l'armée impériale se tenait avec toutes ses troupes dans la Lacédémonie, d'où il ne sortit pas. Si vous me demandez la raison qui l'y retenait, je vous répondrai qu'il en avait reçu l'ordre formel. L'empereur Michel Paléologue lui avait expressément prescrit de tenir les Grecs sur les montagnes, d'y défendre le pays, de ne combattre que de loin avec les flèches, et de n'engager la bataille avec les Français que quand il trouverait l'occasion favorable et quand la ruse ou le hasard le placerait dans une situation plus avantageuse.

Lorsque le prince Guillaume eut appris cet ordre de l'empereur, il s'adressa aux chefs de son armée pour leur demander conseil. La plupart furent d'avis de marcher tout droit sur le lieu où était le général de l'armée impériale, et de lui livrer bataille pour en finir; mais les plus sensés des chefs présents au conseil n'approuvèrent pas ce plan. Ils dirent que le pays qui sépare Nicli de la Lacédémonie étant boisé, hérissé de montagnes et entrecoupé de gorges étroites, cette situation donnait un grand avantage aux archers qui, des hauteurs, pouvaient tirer sur les hommes et les chevaux sans qu'on pût leur faire aucun mal. Le prince s'adressa alors à messire Galeran, au seigneur de Caritena et à celui d'Acova, ainsi qu'à tous les chefs nobles, et leur demanda de nouveau ce qu'ils croyaient convenable de faire. Quelques-uns d'entre eux proposèrent de se tenir à Nicli pour cerner les Grecs dans le pays de Mesithra, et les empêcher d'en sortir pour ravager le pays; d'occuper en même temps les passages, et de les bien garder pour que le général des troupes impériales ne pût s'avancer dans l'intérieur ni dans les environs de Scorta, ni vers Argos, ni dans la Messarée[1], attendu que s'ils s'en allaient et laissaient le pays tout découvert et mal gardé, les Grecs pourraient le parcourir et le ravager. Toutefois le prince et les plus prudents de ses conseillers ne purent s'entendre sur cette proposition, parce que messire Galeran et ses troupes salariées ne trouvaient pas de vivres à acheter en cet endroit, ni pour eux ni pour leurs chevaux, ainsi que cela arrive quelquefois dans les armées.

Le prince ordonna alors d'approvisionner la place de Nicli de tout ce dont elle avait besoin.

Κοῦρσον μεγάλον ἔπηκεν, ὁποῦ ἀριθμὸν δὲν εἶχεν,
Ἡμέραις πέντε ἐκούρσευαν ἐκεῖνα τὰ φουσᾶτα,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐστράφησαν ἐκεῖσε εἰς τὸ Νῆκλι.
Ἡ κεφαλὴ τοῦ βασιλέως μὲ ὅσα φουσᾶτα εἶχεν
Ἦτον εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν, ἀπ' ἐκεῖ οὐκ ἐξέβη·
Ἂν μὲ ἐρωτήσῃ καὶ τινὰς διὰ τί τρόπον τὸ ἐποῖκεν;
Ἐγὼ τὸν ἀποκρίνομαι, διοῦ ὁρισμὸν τὸ εἶχε.
Τὸν ὥρισεν ὁ βασιλεὺς κὺρ Μιχαὴλ ἀτός του,
Εἰς τὸ βουνὶ τοὺς ὥρισε νὰ στέκουν οἱ Ῥωμαῖοι,
Τὸν τόπον νὰ φυλάττουσιν ὅλο μὲ τὰ δοξάρια,
Καὶ ὅταν εὕρουσι καιρὸν μὲ μηχανὴν καὶ τρόπον
Νὰ ἔχουν τὴν προτίμησιν, νὰ πολεμοῦν τοὺς Φράγγους.
Ἀφοῦ ἔμαθεν ὁ πρίγγιπας τὸν ὁρισμὸν ἐκεῖνον,
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τὸ νὰ τὸν συμβουλεύσουν.
Καὶ οἱ μὲν ἀπ' αὐτοὺς εἴπασι, τοιούτην βουλὴν ἔδωκαν,
Νὰ ἐπάρῃ τὰ φουσᾶτα του, καὶ νὰ ὑπάγῃ ὀλόρθα,
Ὅπου γὰρ ἔναι τοῦ βασιλέως ἡ κεφαλὴ, ἐκεῖσε
Νὰ πολεμήσῃ μετ' αὐτὸν, νὰ τὸν καταδικάσῃ·
Οἱ δὲ οἱ γνωστικώτεροι, ὁποῦ 'σαν μετ' ἐκεῖνον,
Οὐδὲ ποσῶς τὸ ἔστερξαν οὕτως νὰ τὸ ποιήσουν,
Λέγοντας τὸ διάστημα, τὸ ἔναι ἀπαὶ τὸ Νῆκλι
Ἕως τὴν Λακεδαιμονίαν, ἔναι δασώδης τόπος,
Βουνιὰ καὶ στενολάγγαδα, ὅπου βολὴ δοξιώτων,
Νὰ στέκουν νὰ δοξεύουσιν ἡμᾶς καὶ τὰ ἄλογά μας.
Καὶ ἡμεῖς νὰ μὴ δυνάμεθα νὰ βλάψωμεν ἐξ αὐτους·
Εἰς τοῦτο λαλεῖ ὁ πρίγγιπας τον μισὲρ Γαλεράνον,
Τὸν αὐθέντην τῆς Καρύταινας καὶ ἐκεῖνον τῆς Ἀκόβου,
Ὡσαύτως καὶ τοὺς εὐγενεῖς ὅλους τοὺς κεφαλάδαις.
Βουλὴν ἐζήτησε νὰ εἰποῦν τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξειν·
Εἰς τοῦτο εἴπασι τινὲς νὰ στέκουν εἰς τὸ Νῆκλι,
Νὰ κατακλείσουν τοὺς Ῥωμαίους 'ς τοῦ Μυζηθρᾶ τὰ μέρη,
Μὴ ἔχουν πόθεν ἐξέβῃ τοὺς τόπους νὰ ζημιώσουν,
Καὶ νὰ κρατοῦν τὰ διαβατὰ, τὸν τόπον νὰ φυλάττουν,
Νὰ μὴ περάσῃ ἡ κεφαλὴ αὐτὴ τοῦ βασιλέως
Καὶ πόσῃ τίποτε ζημιὰν εἰς τῶν Σκόρτων τὰ μέρη,
Οὔτε 'ς τὸ Ἄργος ἀλλαδὴ οὔτε 'ς τὴν Μεσαρέαν[1].
Ἐπεὶ, ἂν ὑπᾶσιν ἀπ' ἐκεῖ, καὶ ἀφήσωσι τὸν τόπον,
Ἀπρόσκεπτον ἀφύλακτον νὰ ἔχουν οἱ Ῥωμαῖοι,
Νὰ δράμουν νὰ κουρσεύσωσι, τοὺς τόπους νὰ ῥημάξουν·
Εἰς τέλος γὰρ ὁ πρίγγιπας καὶ οἱ γνωστικώτεροί του;
Οὐδὲν ἐσυμβιβάσθησαν οὕτως νὰ τὸ ποιήσουν·
Ὡς διὰ τὸν μισὲρ Γαλερᾶν καὶ διὰ τοὺς ῥογατέρους
Διοῦ τροφὴν οὐκ εὕρισκαν οὔτε τὰ ἄλογά τους,
Νὰ εὑρίσκουν ν' ἀγοράσωσιν εἰς τὸ ἔχουν τὰ φουσᾶτα·
Εἰς τοῦτο ὁρίζει ὁ πρίγγιπας τὸ Νῆκλι νὰ σωταρχήσουν
Ἀπὸ ὅλα τὰ πράγματα, ὁποῦ τὰ εἶχε χρείαν,

(1) Est-ce là le nom particulier d'une division territoriale, ou le chroniqueur désigne-t-il seulement par ce mot l'intérieur de la Morée comme de tout autre pays, ce que je pourrais appeler la partie méditerranéenne?

Il y nomma pour commandant messire Jean de Nevelet avec cent chevaux, cent arbalétriers, cent écuyers et trois cents archers. Il les chargea de se tenir dans la place et de parcourir les environs et les plaines de Nicli jusqu'à Veligosti, aussi bien que les environs de Chelmos[2], afin d'empêcher les Grecs d'y pénétrer pour ravager le pays ou livrer bataille.

Après avoir établi cette garnison et assuré la défense du pays de Nicli, le prince Guillaume se mit à la tête de ses propres troupes, se dirigea sur Glarentza, et licencia le reste de l'armée. Le seigneur de Caritena et sa suite, ainsi que le bail du roi de Naples, messire Galeran, accompagnèrent le prince. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre à Glarentza, le prince manda en sa présence le logothète messire Léonard[3], qui était de la Pouille, et le seigneur de Caritena, et leur dit : « Vous voyez les honneurs que m'a rendus le roi de Naples, et toute l'affection qu'il m'a témoignée en m'envoyant Galeran avec des troupes salariées, pour porter secours à la principauté. Dites-moi donc, je vous prie, ce que je puis faire pour répondre à cet honneur et à ce bienfait ; car ce renfort seul nous a pu mettre en état de marcher contre l'armée impériale et son chef. »

En demandant ce conseil, le prince avait particulièrement en vue de prouver sa reconnaissance pour la conduite du roi de Naples. Il

Τὸν μισὶρ Τζὰν δὲ Νιβαλὲτ ἄφηκε κυβερνήτην[1]
Μετὰ ἀλόγων ἑκατὸν νὰ στέκουν μετ' ἐκεῖνον,
Καὶ τζαγγρατόρους ἑκατὸν, καὶ ἑκατὸν σκουταράτους,
Καὶ δεξαράτους τριακοσίους νὰ στέκωνται ἐκεῖσε,
Τοῦ νὰ διατρέχουν τοῦ Νηκλιοῦ τὰ μέρη καὶ τοὺς κάμπους,
Καὶ μέχρι τὴν Βελιγωστὴν καὶ τοῦ Χέλμου[2] τὰ μέρη,
Νὰ μὴ περάσουν οἱ Ῥωμαιοὶ διὰ κούρσον διὰ μάχην,
Τοῦ νὰ ποιήσωσι ζημιὰν 'ς τοῦ πρίγγιπος τὸν τόπον.
Καὶ ἀφῶν ἀποκατέστησεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος
Τὴν γαρνιζὸν καὶ φύλαξιν τὸ μέρος τοῦ Νηκλίου,
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, εἰς τὴν Γλαρέντζαν ὑπάγει,
Καὶ οὕτως ἀπολογίασεν ὅλα του τὰ φουσάτα.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρύταινας μετὰ τὴν φαμιλιάν του
Ἐδιέβη μὲ τὸν πρίγγιπα ὁμοῦ μετὰ τοῦ μπάηλεν;
Αὐτὸν τὸν μισὶρ Γαλερᾶν, ποῦ ἦτον διὰ τὸν ῥῆγαν·
Ἐκεῖσε ἀποσώσασιν ὁμοῦ εἰς τὴν Γλαρέντζαν·
Ἀφότου ἀποσώσασι καὶ ἀπεζεύσαν ἐκεῖσε,
Ὥρισε γὰρ ὁ πρίγγιπας λαλοῦν τὸν λογοθέτην[3],
Ἐκεῖνον τὸν μισὶρ Λινάρτ, ὁποῦ ἦτον ἐκ τὴν Πούλιαν,
Τὸν αὐθέντην τῆς Καρύταινας, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἰδέτε σπλάγχνος καὶ τιμὴν, τὴν μὲ ἔδωκεν ὁ ῥῆγας,
« Καὶ ἔστειλε τὸν Γαλερᾶν μετὰ τοὺς ῥογατόρους
« Εἰς συμμαχιὰν καὶ βοήθειαν ὅλου τοῦ πριγγιπάτου·
« Ἐν τούτῳ λέγω πρὸς ἐσᾶς, δότε με τὴν βουλήν σας,
« Τὸ τί τιμὴν καὶ εὐεργεσιὰν νὰ ποιήσωμεν εἰς αὐτον·
« Ἐπειδὴ εἴδετε καλὰ διὰ τὸν λαὸν αὐτῖνον
« Ἐδιέβημεν γυρεύοντας νὰ τύχωμεν μαδίση
« Μὲ τὸν λαὸν τοῦ βασιλέως καὶ μὲ τὴν κεφαλήν του. »
Καὶ ἀφῶν ἐσυμβουλεύθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος
Τὸ τί τιμὴν καὶ εὐεργεσιὰν νὰ ποίσῃ μετ' ἐκεῖνον,
Διὰ τιμὴν γὰρ τοῦ ῥηγὸς ἐλογίασε τὸ πλέον,
Εὐθὺς λαλεῖ πρὸς αὔτονα τὸν μισὶρ Γαλεράνον,

(1) Appelé page 48 Νίβελε, et descendant de ce Guy de Nevelet qui fit bâtir le château de Guéraki en Tzaconie.

(2) C'était une forteresse bâtie sur le mont Chelmos, non loin des sources de l'Iri ou Iris, l'ancien Eurotas. « A trois kilomètres à l'est de Bélémina, dit M. Boblaye (page 76), s'élève une haute montagne rocheuse nommée Khelmos, dont le sommet est couronné de ruines du moyen-âge, avec les substructions d'une forteresse que M. Blouet a reconnues de construction polygonale. Elle est consacrée à sainte Irène, et les démogérontes de Kolinaes m'ont rapporté des traditions relatives à un grand massacre des habitants de l'Hélos dont ce lieu aurait été le théâtre. Cette forteresse antique défendait l'embranchement des chemins de Sparte, d'un côté à la Parrhasia, de l'autre à la Mænalia. Elle est mentionnée dans la chronique de Morée (ma première édition) sous le nom de Chelmos. »

(3) Il y avait deux officiers civils pour la principauté d'Achaïe : le protovestiaire, chargé de la vente des revenus de la principauté; le trésorier ou logothète, chargé de leur recette et de leur distribution. Ce dernier prenait aussi le nom de chancelier, et c'était, comme on le voit, Léonard de Vérules qui occupait cet office. Il y avait de plus un capitaine d'armes, appelé ailleurs *bajulus*, bail. Les *Uzance* fixent leurs divers droits.

Art. 169..... Li oficiali de lo principo se intende, protovestiario et tesauriere de miser lo principo, et capitanio d'arme.

Art. 171..... Al protovestiario apartien la vendition de li rendedi del principo; à lo tesauriere appartien la recolition de li denari et la distribution.

Il y avait de plus sous le capitaine d'armes, *bajulus* ou bail, deux capitaines de justice placés à Glarentza et à Andruzza, et des chevetains ou chastelains placés au nom du prince dans certaines places fortes, en dehors desquelles ils n'avaient aucune sorte de juridiction, et ils devaient être assistés des liges dans leurs jugements. Les termes des *Uzance* sont formels :

Art. 177..... Si lo delicto se commetesse en luogo là che lo signor principo havesse capitanio per far justitia como è Clarentza et Andruxa.

9. Nissuno de' officiali de miser lo principo ha alguna jurisdicion in li Franchi homeni, over in le sue cose, se non lo capitanio de alguna castellania, cum li homeni legii di quella castellania.

adressa ensuite la parole à messire Galeran, et lui dit en présence de tous :

« Mon seigneur, le roi, en vous envoyant ici avec les troupes destinées à secourir la principauté, a conféré un grand honneur et un grand bienfait à moi et à tout mon peuple. Je vous prie donc, mon ami, de recevoir de moi, en récompense du service qui m'a été rendu par lui, l'office de bail et de gouverneur. Gouvernez désormais toute la principauté, d'abord au nom du roi, et ensuite au mien, pour l'avantage et l'honneur de nous tous et de vous-même. »

A cette proposition, la première idée de messire Galeran fut de répondre au prince : qu'il ne pouvait s'établir dans le pays, et qu'il songeait à retourner en Pouille ; mais pensant ensuite à l'honneur que lui faisait le prince en l'établissant bail du pays au nom du roi, il répondit : « Seigneur, puisque telle est votre volonté, j'accepte ce que vous me proposez, et je ferai tous mes efforts pour le bien faire. » Le prince prit alors son gant[1], et sire Galeran fut établi bail de la principauté durant toute la vie du prince Guillaume.

J'interromprai ici le récit de ces événements et passerai à ce qui concerne le roi Charles et la guerre qu'il fit avec Conradin[2], neveu de l'empereur Frédéric et cousin du roi Mainfroy. Après que le roi Charles eut conquis les royaumes de Pouille et de Sicile et tué le roi Mainfroy dans le combat, il s'était emparé de son royaume et y vivait en paix. Mais un certain noble très illustre d'Allemagne, nommé Conradin, neveu, comme je viens de le dire, de l'empereur Frédéric et cousin du roi Mainfroy, apprenant que ce dernier était mort et que le roi Charles qui l'avait combattu et défait s'était emparé de la souveraineté, cédant à ses propres désirs et à la volonté des siens, résolut d'entreprendre la guerre et de s'avancer dans la

Καὶ ταῦτα τὸν ἐσύντυχεν ἐνώπιον τῶν πάντων·
« Ἐσένα ἀπέστειλεν ἐδῶ αὐθέντης μας ὁ ῥήγας
« Μὲ τὸν λαὸν, ποῦ ἔφερες εἰς συμμαχίαν τοῦ τόπου
« Τὸ ὁποῖον ἐδέχθηκα εἰς δόξαν μου μεγάλην,
« Βοήθειαν καὶ εὐεργεσιὰν ἐμοῦ καὶ τοῦ λαοῦ μου·
« Εἰς τοῦτο θέλω, φίλε μου, ἀξίως παρακαλῶ σε,
« Δι' ἀνταμοιβὴν γὰρ τῆς τιμῆς, ὁποῦ ἔποικεν ὁ ῥήγας,
« Νὰ παραλάβῃς ἀπὸ ἐμὲν τ' ὀφίκιον τοῦ μπαηλάτου,
« Νὰ ἦσαι μπάηλος κούβερνος ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
« Ἐκ μέρος πρῶτον τοῦ ῥηγὸς, δεύτερον ἀπὸ μένα,
« Νὰ κυβερνᾷς τὸν τόπον μας ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
« Εἰς τιμήν μας καὶ αὔξησιν ὁμοίως καὶ ἰδικήν σου. »
Ἀκούσας ὁ μισὶρ Γαλερᾶς, ἦλθεν ἐμπρὸς 'ς τὸν νοῦν του
Νὰ ποιήσῃ πρὸς τὸν πρίγγιπα ἀπόκρισιν τοιούτην,
Τὸ πῶς γὰρ οὐκ ἐδύνατο ἐκεῖνο νὰ τὸ πιάσῃ
Σκοπῶν καὶ λογιζόμενος τοῦ νὰ στραφῇ 'ς τὴν Πούλιαν.
Καὶ πάλιν ἐκατασκόπησε καὶ εἶπε πρὸς τὸν νοῦν του,
Ὅτι ἀφῶν ὁ πρίγγιπας τὸν βάνει διὰ τὸν ῥήγα
Διὰ μπάηλον 's τον τόπον του, τιμή του ἔνι μεγάλη,
Καὶ εἶπε πρὸς τὸν πρίγγιπα· « 'ς τὸν ὁρισμόν σου, αὐθέντη,
« Νὰ πάσω ὅσον μὲ λαλεῖς 'ς τὴν δύναμίν μου ὅλην. »

Εἰς τοῦτο εὐθὺς ὁ πρίγγιπας ἐπαίρνει διὰ τὸ χεῤῥόρτιν[1],
Ἐστέψε τὸν σὶρ Γαλερᾶν μπάηλον τοῦ πριγγιπάτου,
Καὶ ἦτον μπάηλος 'ς τὴν ζωὴν τοῦ πρίγγιπος Γουλιάμου.
Ἐν τούτῳ παύω ἀπ' ἐδῶ τοῦτο τὸ ἀφηγοῦμαι,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ περὶ τοῦ ῥήγα Κάρλου,
Τὸν πόλεμον τὸν ἔποικε μετὰ τὸν Κονραδῖνον[2],
Τὸν ἀνεψιὸν, σὲ λαλῶ, βασιλέως Φερδερήγου,
Ὁμοίως καὶ ἐξάδελφος τοῦ ῥὲ Μαφρὲ ἐκείνου
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδισεν αὐτὸς ὁ ῥήγας Κάρλος
Τῆς Πούλιας τε καὶ Σικελιᾶς ἐκεῖνα τὰ ῥηγάτα,
Καὶ ἐσκότωσεν εἰς πόλεμον τὸν ῥὲ Μαφρὲ ἐκεῖνον,
Ἐκράτει τὰ ῥηγάτα του μὲ ἀνάπαυσιν καὶ εἰρήνην·
Ὁκάποιος μέγας εὐγενὴς ἀπαὶ τὴν Ἀλαμανίαν,
Ὠνόμαζάν τον Κονραδῖν, ὁποῦ ἀνεψιὸς ἦτον
Τοῦ Φερδερήγου βασιλέως, καὶ ἐξάδελφος ὁμοίως
Ἐκείνου γὰρ τοῦ ῥὲ Μαφρὲ, ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε, καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς ὁ ῥήγας Κάρουλος μετὰ φουσάτα, ποῦ εἶχεν,
Εἰς κάμπον ἐπολέμησε μὲ τὸν ἐξάδελφόν του,
Τὸν ῥὲ Μαφρὲ ἐνίκησε, τὴν αὐθεντίαν ἐπῆρεν,
Ὠρέχθη κ' ἀναγκάσθηκεν, εἶπε τοὺς ἰδικούς του

(1) L'investiture se faisait de plusieurs manières. Les *Uxance* déterminent (art. 68 et 136) les différentes formes de l'investiture et du serment. Le bail devait prêter serment avant d'entrer en office. Aucun bail, dit l'article 136, ne peut être reconnu comme tel qu'après avoir prêté serment : Che lui observerà et farà observar a tuto suo poder de li soi officiali le franchexie et uxance de lo imperio de Romania.

Art. 68. Lo homagio se prestarà per lo legio in questo modo : Che lo legio die tegnir le man zonte et destexe, et meterle in le man intro del signor, digando chè ello devien so homo legio.... Può appresso se farà sagramento de la terra de plan homaio contra tutti homeni che possa viver et morir, et guardar la persona del signor, et de la sua moier, et de li soi fioli, et li soi castelli et l'honor so.

In quella fiada lo signor die responder che lo rezeve so legio et prometerli servar et mantegnir la raxon soa ; et può si *lo baxa*, et finalmente si lo investi de la terra per lo capuzo, o *per lo guando*, o cum alguna altra cosa.

(2) Il était fils de Conrad IV, empereur d'Allemagne, et neveu de Mainfroy et de Frédéric II.

Pouille pour combattre le roi Charles et venger la mort de son cousin. Dans cette intention, il parcourut toute l'Allemagne, sollicitant tous les princes et seigneurs de l'aider de leurs secours, et de l'accompagner dans la Pouille pour combattre le roi Charles et venger la mort du roi Mainfroy. Tous lui promirent de lui fournir des troupes et de marcher avec lui dans la Pouille.

Il rassembla ainsi une puissante armée composée de fantassins et de cavaliers, partit de l'Allemagne, et pénétra dans la Lombardie où il trouva les Gibelins[1], ces tyrans de l'Eglise et ennemis du pape. Conradin les engagea à prendre les armes, et ils le suivirent avec empressement, animés du désir de combattre à ses côtés jusqu'à la mort. Les Gibelins étaient attaches aux Allemands et détestaient les Français. Etant parvenu ainsi à réunir une armée innombrable, il répartit ses troupes et sépara son infanterie de sa cavalerie, et de la Lombardie il se dirigea sur la Pouille.

De son côté, lorsque l'illustre roi Charles eut appris que Conradin s'occupait à réunir une armée pour marcher contre lui, en homme sage et en guerrier habile qu'il était, il ne négligea rien de ce qui était nécessaire, et se garda bien de mépriser son ennemi. Il informa aussitôt son frère le roi de France[2] de ce qui se préparait, et lui demanda des secours et des troupes françaises aguerries. Le roi de France communiqua l'affaire à son frère le comte d'Artois[3], et lui ordonna de réunir deux mille chevaliers, l'élite de la France, et d'aller au secours de leur frère le roi Charles, de ce digne et célèbre guerrier.

Le roi Charles avait également envoyé dans son pays de Provence, et en avait fait venir soixante bâtiments et terides chargés de troupes et de chevaux.

D'un autre côté, le très saint pape de Rome, informé que Conradin marchait contre l'Eglise pour détruire son pays et ses villes, s'adressa au roi Charles, et lui dit :

« Puisqu'il est certain que Conradin marche contre l'Eglise, je vous permets de puiser dans les trésors de l'apôtre Pierre et de l'Eglise de Rome. Désirez ou demandez, et ces trésors se-

Νὰ φουσατεύσῃ νὰ ἔλθῃ ἐκεῖσε εἰς τὴν Πούλιαν,
Νὰ πολεμήσῃ ἐνομοῦ μετὰ τὸν ῥῆγαν Κάρλον,
Νὰ ἐκδικηθῇ τὸν θάνατον τοῦ αὐτοῦ ἐξαδέλπου·
Εἰς τοῦτο ἐπεριπάτησεν ὅλην τὴν Ἀλαμανίαν,
Ὅλους ἐπαρακάλεσε τοὺς ἀρχηγοὺς καὶ αὐθέντας,
Οἵτινες αὐθεντεύασι τότε την Ἀλαμανίαν,
Νὰ τὸν βοηθήσουν νὰ ὑπᾶν μετ' αὐτὸν εἰς τὴν Πούλιαν,
Νὰ πολεμήσουν ἐνομοῦ μετὰ τὸν ῥοὴ Κάρλον,
Ὅπως νὰ ἐκδικήσωσι τὸν ῥοὴν Μαφρὲ ἐκεῖνον.
Ὅλοι τὸν ὑποσχέθησαν λαον τοῦ νὰ τὸν δώσουν,
Ὅλοι μετ' αὐτὸν ἦλθασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν Πουλίαν.
Ἐσύναξε πολὺν λαὸν πεζοὺς καὶ καβαλλάρους,
Ἐξέβη ἐκ τὸν τόπον του ἀπαὶ τὴν Ἀλαμανίαν,
Καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Λουμπαρδιάν, εὗρε τοὺς Κηπιλίνους[1],
Τοὺς τυράννους τῆς Ἐκκλησιᾶς, ποῦ ἦταν ἐχθροὶ τοῦ πάπα·
Ὅλους ἐπαρακάλεσεν, ὑπῆγαν μετ' ἐκεῖνον
Μὲ προθυμιὰν καὶ ὄρεξιν, μ' αὐτὸν νὰ ἀποθάνουν.
Τοὺς Ἀλαμάνους εἴχασι κάλλιον ἀπαὶ τοὺς Φράγγους.
Τόσα φουσάτα ἐσύναξεν, ὅτι ἀριθμὸν οὐκ εἶχαν·
Καὶ ἀφότου ἐσυνάχθησαν ὅλα του τὰ φουσάτα,
Εχώρισε τὰ ἀλόγια χώρια τὰ πεζικά του,
Ἐξέβη ἐκ τὴν Λουμπαρδιάν, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Πουλίαν.
Ὡς ἤκουσεν ὁ ἐξακουστὸς ἐκεῖνος ὁ ῥοὴ Κάρλος,
Τὸ πῶς ὑπερεσύναξεν ὁ Κονράδης ἐκεῖνος
Φουσάτα νὰ ἔλθῃ πρὸς αὐτὸν τοῦ νὰ τὸν πολεμήσῃ,
Ὡς ἦτον γὰρ παμφρόνιμος στρατιώτης εἰς τὰ πάντα,
Οὐδὲν ἔγινεν ἄμελος νὰ τὸν καταφρονήσῃ·
Γοργὸν σπουδαίως ἀπέστειλεν ἐκεῖ εἰς τὸν ἀδελφόν του,
Λέγω τὸν ῥῆγαν Φράντζας[2] τε, καὶ νὰ τὸν βοηθήσῃ
Φουσάτα ἐκ τὸν τόπον του, παιδευτικοὺς στρατιώτας.
Ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσε, λαλεῖ τὸν ἀδελφόν του
Τὸν κόντον ντὲ Ἀρτόησι[3], λέγει τον τὰ μανδάτα,
Καὶ ὥρισε τον παρευθὺς νὰ πάρῃ δυὸ χιλιάδας
Καβαλαρίους εἰς ἄλογα ἐκ τὸ ἄνθος τῆς Φράντζας,
Νὰ ἀπέλθῃ εἰς βοήθειαν τοῦ ῥῆγα τοῦ ἀδελφοῦ τους,
Τοῦ ῥῆγα Κάρλου ἐξακουστοῦ καὶ ἀξίου στρατιώτου.
Εἰς τοῦτο πάλιν ἀπέστειλεν ἐκεῖνος ὁ ῥοὴ Κάρλος
Ἐκεῖσε εἰς τὸν τόπον του, ὁποῦ ἦτον ἡ Προβέντζα,
Ἑξήντα κάτεργα ἦλθασι καράβια καὶ καρίτες,
Ποῦ ἐβάσταζαν τὸν λαὸν ὁμοίως τὰ ἄλογά τους.
Πάλιν ὁ ἁγιώτατος ὁ πάπας ὁ τῆς Ῥώμης,
Ὡς τὸ ἤκουσε καὶ ἔμαθεν ἐκεῖνα τὰ μανδάτα
Πῶς ἔρχεται ὁ Κονράδης κατὰ τῆς Ἐκκλησίας,
Τοὺς τόπους καὶ ταῖς χώραις της τοῦ νὰ ταῖς καταλύσῃ,
Τὸν ῥῆγαν Κάρλον ἐλάλησε, καὶ λέγει τον· « Υἱέ μου,
« Ἀφῶν καλὰ ἐμάθαμεν πληροφοριὰν τὸ πρᾶγμα,

(1) Après être resté trois mois à Vérone, Conradin, qui s'était dirigé vers la côte de Gênes, fut aidé par les Génois et se rendit par mer à Pise au mois de mai 1268. Là tous les Gibelins d'Italie se réunirent à lui, et malgré les excommunications du pape, il entra en vainqueur à Rome. Le 10 août de la même année, il partit de Rome et prit le chemin des Abruzzes.

(2) Saint-Louis.

(3) Robert, comte d'Artois, frère de Saint-Louis et second fils de Louis VIII et de Blanche de Castille.

ront à vous. Salariez autant de troupes que vous en pourrez trouver, et conservez la souveraineté et les droits de l'Eglise[1]. »

Le roi, en homme plein de sagesse, remercia le pape. Il le salua respectueusement en s'inclinant jusqu'à terre, et le pape lui donna sa bénédiction.

D'après les ordres du pape on écrivit aussitôt dans tous les royaumes des lettres qui furent portées par des cardinaux et des prélats. Le pape envoyait partout sa bénédiction, et priait les souverains de le secourir, soit en venant en personne avec leurs troupes et leur peuple, soit en faisant passer des forces au roi Charles, qui portait le gonfanon de l'Eglise de Rome, afin qu'il pût la défendre et conserver ses droits.

Le roi Charles écrivit aussi à Guillaume, prince de la Morée, et le pria affectueusement de venir à son secours avec les hommes de son pays et les troupes qu'il pouvait avoir. Le prince fut vivement affligé parce qu'il craignait Conradin, dont il avait appris que les forces étaient très nombreuses. Aussitôt cette invitation reçue, il envoya donc auprès du général de l'empereur de Constantinople, qui était à Mesithra, et conclut avec lui une trève d'une année, afin de pouvoir rester en paix pendant cet espace de temps. Il régla ensuite que ses premiers et ses meilleurs guerriers, l'élite de la Morée, iraient avec lui au secours du roi. C'étaient entre autres le seigneur d'Acova, le grand-connétable Jadre, messire Jean de Tournay[2] et d'autres chevaliers, au nombre de quatre cents et tous à cheval; et sans perdre de temps, il passa tout droit du Despotat à Brindes. Il y acheta tous les chevaux qu'il put trouver, se mit en route, et arriva à Bénévent avec les siens.

Lorsque le roi reçut la nouvelle de l'arrivée du prince, il sortit pour aller à sa rencontre. Il le salua avec aménité et lui tendit la main. A la vue des belles troupes qu'il amenait avec lui, il le remercia vivement et ils s'en réjouirent ensemble. Il l'informa ensuite que Conradin était arrivé et avait pénétré dans la Pouille

« Ὅτι ὁ Κονράδης ἔρχεται 'ς τὴν Ἐκκλησιὰν ἐπάνω,
« Ἐγὼ σὲ δίδω ἐξουσιάν. ἔπαρε ἐκ τὸ λογάριν
« Τοῦ Πέτρου τοῦ Ἀποστόλου τῆς Ἐκκλησίας Ῥώμης,
« Ὅσον κελεύεις καὶ ἀγαπᾷς, ὅλ' εἶναι εἰς θέλημά σου,
« Καὶ ῥόγευσε φουσάτα σου, ὅσα ἠμπορεῖς νὰ εὕρῃς,
« Καὶ φύλαξε τῆς Ἐκκλησιᾶς [1] τὸν τόπον καὶ τὸ δίκαιον. »
Ὁ ῥῆγας ὡς παμφρόνιμος εὐχαριστεῖ τὸν πάπαν,
Καμὸ τὸν ἐπροσκύνησε, καὶ κεῖνος τὸν εὐχήθη·
Εἰς τοῦτο ὁρίζει παρευθὺς ὁ πάπας γὰρ τῆς Ῥώμης,
Γραφαῖς γράφει, ἀπέστειλεν εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα,
Ἀπέστειλε γαρδηναλιοὺς καὶ ἀρχιερεῖς, ὡσαύτως
Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν, τοῦ νὰ τὸν βοηθήσουν
Ὅλοι φουσάτα καὶ λαὸν, 'ς τὴν συντροφιὰν νὰ ὑπᾶσι,
Τοῦ ῥηγὸς γὰρ τοῦ Κάρουλου τοῦ νὰ τοὺς ἀποστείλουν,
Ὁποῦ κρατεῖ τὸ φλάμουρον τῆς Ἐκκλησίας Ῥώμης,
Τὰ δίκαια ὅλα νὰ κρατῇ, καὶ νὰ διαφυλάττῃ.
Ὁ ῥῆγας Κάρλος ἔστειλεν, αὐτὸς ὁ μέγας Κάρλος
Εἰς τοῦ Μωρέως τὸν πρίγγιπα ἐκεῖνον τὸν Γουλίαμον,
Παρακαλῶν τον φιλικῶς τοῦ νὰ τὸν βοηθήσῃ
Μὲ τὸν λαὸν τοῦ τόπου του, μὲ τὰ φουσάτα τὰ ἔχει.
Καὶ ὁ πρίγγιψ ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐθλίβετο μεγάλως
Καὶ ἐφοβήθη δυνατὰ διὰ τὸν Κονραδῖνον,
Ἐπεὶ ἤκουε τὴν δύναμιν τὸ πλῆθος τῶν φουσάτων.

Ὁμοίως τὸ ἐγροίκησεν ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνο,
Ἀπέστειλε τοῦ βασιλέως τὴν κεφαλὴν, ὅπου ἦτον
Ἐκεῖσε εἰς τὸν Μεζηθρᾶν, ἐμήνυσέ τον οὕτως.
Τρέβαν ἐποίκαν μετ' αὐτὸν ἀγάπην χρόνον ἕνα,
Διὰ νὰ στέκῃ ὁ τόπος του εἰρηνοποιημένος.
Εἰς τοῦτο ἐδιώρθωσε νὰ ὑπάγῃ μετ' ἐκεῖνον
Τοὺς πρώτους καὶ καλήτερους, τὸ ἄνθος τοῦ φουσάτου,
Ἀρχὴν ἐπῆρε μετ' αὐτὸν αὐθέντην τῆς Ἀκόβου,
Τὸν μέγαν τὸν κοντόσταυλον τὸν Γζάδρον γὰρ ἐκεῖνον,
Τὸν μισὶρ Τζὰν τε τοῦ Τουρνᾶ [2] καὶ ἄλλους καβαλλαρίους
Εἰς ἀριθμὸν τετρακοσίους ἐπάνω εἰς τὰ φάρια.
Οὐδὲν ἐποίκεν ἄργητα, ἀπαὶ τὸ Δεσποτάτον
Ἐπέρασεν, ἐδιέβηκεν ὀρθὰ εἰς τὸ Βροντῆσι·
Ὅσα ἄλογα τοὺς ἔλειπαν, ηὗραν καὶ ἀγόρασάν τα.
Ἐνταῦθα ἐκαβαλίκευσαν καὶ ὥδευσαν τοσούτως,
'Σ τὸν Πονεβὲτ ἀπίσωσαν ἐκεῖσε εἰς τὸν ῥῆγαν.
Ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσεν, ὡς τὸ ἐπληροφορήθη,
Πῶς ἔρχεται ὁ πρίγγιπας, ἐξέβη εἰς ἀπαντήν του,
Γλυκεὰ τὸν ἐχαιρέτησεν, ἐπιάσθησαν ἀλλήλως.
Καὶ ἀπὸ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ τὸν πρίγγιπα ὁ ῥῆγας.
Τὸ εἶδε τὸν εὔμορφον λαὸν, ὁποῦ ἦφερε μετ' αὐτὸν,
Πολλὰ τὸν εὐχαρίστησε, καὶ ἐχάρησαν ἀλλήλως.
Εἰς τοῦτο τὸν ἐσύντυχε, καὶ ἐπληροφόρησέ τον,

(1) Clément IV avait prononcé contre Conradin, comme contre l'empereur Frédéric, un anathème qui devait être promulgué dans toutes les églises de la chrétienté. Un curé de Paris proclama ainsi l'interdit contre Frédéric: « J'ai ordre de dénoncer l'empereur comme excommunié; j'ignore pourquoi. J'ai appris seulement qu'il y avait un grand différend entre lui et le pape; je ne saurais dire de quel côté est le bon droit. En conséquence, autant que je le puis, je donne ma bénédiction à celui des deux qui a raison et j'excommunie celui qui a tort. »

(2) Seigneur de Calavryta, un des douze pairs d'Achaïe. (Voyez l'article 43 des *Usance*.)

à la tête de forces très nombreuses qu'il avait amenées avec lui. Ce dernier demandait en effet partout où il pourrait rencontrer le roi Charles, et en cherchant l'armée de ce souverain il s'avançait et s'en approchait peu à peu[1]. Alors le prince Guillaume, qui connaissait par expérience la manière de combattre de la Romanie et tous les stratagèmes et les ruses employés par les Grecs et les Turcs, prit avec lui ceux qu'il affectionnait le plus, se mit à cheval et monta avec eux sur une colline dans l'intention de bien examiner l'armée de Conradin. Quand il eut tout observé avec attention, il éprouva un grand étonnement et dit aux chevaliers qui l'avaient accompagné : « Venez près de moi, compagnons, venez voir des troupes braves, nombreuses et formidables. L'armée de nos ennemis me semble le double de celle du roi. »

Il regagna aussitôt le camp, et à son retour il dit au roi : « Croyez à ce que je vais vous dire, mon seigneur, car je vous en garantis la vérité. Moi-même, accompagné de guerriers expérimentés, je viens d'observer l'armée ennemie, et il me semble que Conradin a une armée double de la nôtre. Ses troupes sont brillantes ; je les ai bien vues et bien examinées. Vous n'ignorez sans doute pas, seigneur, que les Allemands sont un peuple sans chef régulier, et sont tous volontaires[2]. Lorsqu'ils font la guerre, ils n'ont ni but fixe ni bon ordre militaire, et ils marchent au combat en véritables étourdis. Je vous engage donc, mon seigneur et maître, si votre royauté y consent, à ne pas les combattre à la manière des Francs, car dans ce cas nous perdrions la bataille, mais par stratagème et par ruse, suivant la manière employée par les Turcs et les Grecs en Romanie. Si nous adoptons ce moyen, j'espère en Dieu et en la justice de notre cause que nous obtiendrons la victoire[3]. »

Le roi, qui était lui-même un guerrier plein

Τὸ πῶς ἦλθεν ὁ Κονραδῖνς, καὶ ἐσέβη εἰς τὴν Πούλιαν
Μὲ δύναμιν πολλοῦ λαοῦ, ὁποῦ 'χε μετ' ἐκεῖνον,
Κατερωτῶντας ἔρχεται, γυρεύοντας τὸν ῥῆγαν,
Καὶ τόσον τὸν ἐγύρευσαν, ἐπλήσιασε μετ' αὐτον[1].
Καὶ ἀφῶν ἐπλησιάσασι τὰ δύο φουσᾶτα ἐκεῖνα,
Ὁ πρίγγιπας ὁποῦ ἤξευρε τῆς Ῥωμανιᾶς ταῖς μάχαις
Ταῖς μαχαναῖς καὶ πονηριαῖς, ὁπόχουν οἱ Ῥωμαῖοι
Καὶ οἱ Τοῦρκοι, ὁποῦ τοὺς ἔμαθαν νὰ ἠξεύρουσι ταῖς μάχαις,
Λαλεῖ μετ' αὐτὸν ἐκείνους, ὁποῦ ἤθελε καὶ ἠγάπα·
Ὁμοῦ ἐκαβαλίκευσαν, μετ' αὐτὸν ὑπαγαίνουν,
Ὡδήγευσαν, ἐδιάβησαν ἄνω εἰς ἕνα ὄρος,
Τὸ νὰ ἐγνωμιάσωσι, νὰ ἰδοῦν καὶ νὰ σκοπεύσουν
Τοῦ Κονραδίνου τὸν λαὸν, καὶ τί φουσᾶτα εἶχε.
Καὶ ἀφῶν τοὺς ἐγνωμίασε, μεγάλως ἐθαυμάσθη,
Λαλεῖ γὰρ τοὺς καβαλλαριοὺς, ὁποῦ 'χε μετ' ἐκεῖνον,
Καὶ λέγει τους· « Συντρόφοι μου, ἐλᾶτε ἐδῶ νὰ ἰδῆτε,
« Φουσᾶτα βλέπω φοβερὰ πλεῖστα καὶ ἀνδρειωμένα,
« Ἐγνωμιάζω νὰ ἔχωσι διπλὰ παρὰ τὸν ῥῆγαν. »
Εἰς τοῦτο ἐπῆρε, ἐστράφηκεν ὀπίσω εἰς τὸ φουσᾶτον.
Ἀφῶν ἀπέσωσεν ἐκεῖ ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος·

« Ἤξευρε, αὐθέντη μου, καλὰ, ἐγὼ πληροφορῶ σε.
« Ἐπεὶ ἐκεῖθεν ἔρχομαι, ὁποῦ εἶδα τὰ φουσᾶτα
« Τὴν δύναμιν καὶ τὸν λαὸν, ποῦ ἔχει ὁ Κονραδῖνος·
« Στρατιώταις εἶχα μετ' ἐμὲν ἀνθρώπους παιδευμένους.
« Καὶ εἴδαμεν, πληροφοριὰν καθάριαν ἐγνωμιάσαν·
« Λογιάζω νὰ ἔχῃ ὁ Κονραδῖς εἰς τὰ φουσᾶτα, ποῦ εἶδα,
« Διπλᾶ φουσᾶτα παρ' ἡμᾶς· λαμπρὸς λαὸς ὑπάρχει.
« Εἰς τοῦτο λέγω, αὐθέντη μου, καὶ ἐσὲν οὐδὲν λανθάνει,
« Οἱ Ἀλαμάνοι εὑρίσκονται σήμερον εἰς τὸν κόσμον
« Ἕνας λαὸς ἀκέφαλος, ὅλοι θεληματάροι[2].
« Καὶ ὅταν ἔλθουν εἰς πόλεμον νὰ ἔχουν πολεμήσῃ,
« Καμμιὰν ὁρμὴν οὐκ ἔχουσι, τάξιν καλῶν στρατιωτῶν,
« Οὕτως ἔρχονται εἰς πόλεμον ὡσὰν παραπαρμένοι.
« Λοιπὸν αὐθέντη, λέγω σε, ἂν θέλῃ ἡ βασιλεία σου,
« Μηδὲν τοὺς πολεμήσωμεν ὡς πολεμοῦν οἱ Φράγγοι,
« Καὶ χάσωμεν τὸν πόλεμον διοῦ ἦναι πλειότεροι·
« Ἀλλὰ ἂς τοὺς πολεμήσωμεν μὲ μηχανὴν καὶ τέχνην,
« Ὡς πολεμοῦν 'ς τὴν Ῥωμανιὰν οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Ῥωμαῖοι·
« Καὶ ἂν τὸ ποίσωμεν, ὡς λαλῶ, εἰς τὸν Θεὸν ἐλπίζω
« 'Σ τὸ δίκαιον, ὁποῦ ἔχομεν, νὰ μᾶς ἔλθῃ τὸ νῖκος[3]. »

(1) Au moment où Conradin s'avançait par les Abruzzes sans trouver aucune garnison qui l'arrêtât, Charles assiégeait dans Nocera les Sarrazins qui s'étaient révoltés. A l'arrivée de Conradin il leva le siége, marcha à sa rencontre, entra à Aquila et s'approcha de l'armée de Conradin, qui était campée dans les plaines de Saint-Valentino et dont il n'était séparé que par la rivière.

(2) L'idée française, *volontaire*, est traduite ici par un ancien mot grec modernisé dans sa désinence, θεληματάροι.

(3) Suivant Villani (l. VII, c. 26), ce fut à Allard de Saint-Valéri, chevalier français, qui arrivait de la Terre-Sainte où il avait combattu plus de vingt ans, que Charles fut redevable de ce conseil.

« Lo re Carlo, dit-il, avea di sua gente tra Franceschi e Provenzali e Italiani meno di tre mila cavalieri ; e pero veggendo che Curradino avea troppo più gente di lui, e quasi due tanti, per consiglio del buono e savio messere Alardo di San Valeri, cavaliere francesco di gran senno e prodezza, il quale di que' tempi era arrivato in Puglia tornando dalla Terra-Santa d'oltre-mare, il quale disse al re Carlo che, se volia essere vencitore li convenia usare maestria di guerra più che forza, il re Carlo, confidandosi molto nel senno di messer Alardo, al tutto li commise il reggimento dell' oste e della battaglia. »

de sagesse, répondit au prince en ces termes : « Sachez, prince, mon frère, mon ami et mon allié, qu'il n'est aujourd'hui aucun stratagème et aucun artifice que je ne sois prêt à employer contre mon ennemi, pourvu que j'y voie un moyen de le vaincre et de conserver ma souveraineté. Puis donc, mon cher allié, que vous avez l'expérience des guerres de Romanie, et que vous connaissez les ruses employées par les Turcs, voici mes troupes, arrangez-les avec prudence à votre gré. »

Le prince lui répondit : « Puisque vous consentez, mon seigneur, à ce que je m'en charge, et à ce que nous agissions avec prudence et artifice, écoutez les moyens que je vais vous proposer; s'ils vous paraissent bons, je les mettrai en pratique. Les Turcs et les Grecs ne sont pas, comme les Francs, des hommes que l'on puisse combattre en face; ils ont toujours recours à la ruse; et puisque vous trouvez bon que nous usions des mêmes moyens, voici le plan qu'il nous faut suivre. Le pays où nous sommes campés est un pays fermé [1], et n'est pas une plaine vaste et unie, propre au genre de guerre que l'on fait en France et dans tous les autres royaumes. Choisissons dans notre armée des hommes légèrement montés, prudents et aussi habiles à poursuivre l'ennemi qu'à fuir rapidement à cheval. Formons trois [2] ou quatre divisions de cette cavalerie légère, et faisons-la marcher contre les Allemands. Ces derniers, qui sont très impatients d'engager le combat, marcheront avec ardeur, j'en suis certain, contre ces trois divisions. Les nôtres devront agir avec prudence et les laisser avancer, et aussitôt qu'ils seront près d'eux, ils feront semblant de fuir [3] et les attireront dans la direction de nos tentes. Arrivés près de notre camp, les nôtres ne devront pas y entrer, mais fuir en toute hâte et passer de l'autre côté, en se maintenant cependant toujours réunis et en prenant garde à ne pas se disperser. Je connais bien les Allemands, les Lombards et les Toscans. Quand ils apercevront dans l'intérieur de nos tentes nos habits, nos effets et nos brillantes armures, ils cesseront de poursuivre nos troupes et entreront dans les tentes pour piller nos effets. Nous, de notre côté, après avoir distribué notre armée en deux corps, nous placerons des embuscades dans des positions avantageuses. Je ne demande pour moi que les troupes qui sont venues avec

Καὶ ὁ ῥῆγας ὡς παμφρόνιμος στρατιώτης, ὁποῦ ἦτον,
Τὸν πρίγγιπα ἐλάλησεν, οὕτως τὸν ἀπεκρίθη·
« Γίνωσκε, πρίγγιπα ἀδελφέ, φίλε καὶ συγγενῆ μου,
« Οὐκ ἔνει πρᾶγμα σήμερον εἰς τὸν παρόντα κόσμον
« Ἡ φρόνησις ἢ μηχανιά, ἢ πιδεξιωσύνη,
« Ὁποῦ νὰ μὴ τὴν ἔπιασα εἰς τὸν ἐχθρόν μου ἐπάνω,
« Μόνον νὰ τὸν ἐνίκησα, νὰ πάρω τὴν αὐθεντίαν.
« Λοιπὸν, καλέ μου συγγενῆ, ὡς φρόνιμος, ὁποῦ ἦσαι
« Ἀφότου ἐπαιδεύθηκες 'ς τῆς Ῥωμανιᾶς ταῖς μάχαις,
« Ἠξεύρεις καὶ ταῖς μηχανιαῖς, ταῖς ἔχουσιν οἱ Τοῦρκοι,
« Ἐδῶ ἔχεις τὰ φουσσᾶτα μας, καὶ ὡς θέλεις ὄρθωσέ τα. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος·
« Αὐθέντη, ἀφῶν ὀρέγεσαι, καὶ θέλεις νὰ τὸ πιάσω,
« Νὰ πράξωμεν μὲ φρόνησιν καὶ μετὰ μηχανίαν,
« Ἄκουσον πρῶτον νὰ εἰπῶ τὴν πρᾶξιν ὁποῦ λέγω,
« Καὶ ἂν σοὶ φανῇ καλὸν, οὕτως νὰ τὸ ὀρθώσω.
« Εἰς τοῦτο ἤρξε νὰ λαλῇ, καὶ νὰ τὸν ἀφηγεῖται,
« Τὸ πῶς οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Ῥωμαιοὶ οὐκ ἔνι στρατιώταις
« Νὰ πολεμοῦν εἰς πρόσωπον, ὡσὰν ἡμεῖς οἱ Φράγγοι,
« Διότι ἔχουν πονηριὰν καὶ πολεμοῦν μὲ τέχνην·
« Καὶ ἀφῶν ὁρίζεις νὰ γενῇ νὰ πράξωμεν, ὁ λέγεις,
« Νὰ σὲ διδάξω νὰ εἰπῶ το πῶς θέλομεν πράξει·
« Ὁ τόπος, ὅπου εἴμεσθα ἔναι κλεισωδὴς τόπος [1],
« Καὶ οὐκ ἔναι διὰ πόλεμον κάμπος πλατὺς καθάριος,
« Ὡς πολεμοῦν εἰς τὴν Φραγγιὰν καὶ εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα.
« Διὰ τοῦτο ἂς χωρίσωμεν ἐξ ὅλον τὸ φουσσᾶτον
« Ἀνθρώπους ἐλαφροτάτους, φρονίμους, παιδευμένους,
« Νὰ διώξουν καὶ νὰ φύγωσιν εἰς ἄλογα δρομαίως,
« Ἀλάγια τρία τέσσαρα θέλω νὰ τοὺς χωρίσω [2],
« Νὰ τοὺς ὀρθώσω καὶ νὰ ὑπᾶν ἐκεῖ εἰς τοὺς Ἀλαμάνους.
« Ἐκεῖνοι ὡς ἦναι πρόθυμοι πολλὰ εἰς τὸν πολεμοῦντα,
« Ἠξεύρω μετὰ προθυμιᾶς θέλουν ἔλθῃ πρὸς αὐτούς.
« Καὶ αὐτοὶ ἂν ἦναι φρόνιμοι ἂς τοὺς ἀφίνουν νἄλθουν.
« Τὸ πλησιάσουν, τοὺς ἀδείξουν, ὅτι φεύγουν [3],
« Καὶ οὕτοι γὰρ ἂς ἔρχωνται ὁλόρθα εἰς ταῖς τένταις,
« Καὶ τὸ νὰ σώσωσι πλησιὸν, ἔσω μηδὲν σεβοῦσιν,
« Ἂς πιάλλουν καὶ ἂς διαβοῦν ἀπαὶ τὸ ἄλλο μέρος,
« Καὶ πάντα ἂς ἔνῃ μαζωκτὰ μὴ τύχῃ καὶ σκορπίσουν.
« Ἐγὼ ἐγνωρίζω καθαρὰ αὐτοὺς τοὺς Ἀλαμάνους
« Καὶ τοὺς Λουμπάρδους ἀλλαδὴ, ὁμοίως καὶ τοὺς Τοσκάνους·
« Ὅταν ἰδοῦν ταῖς τένταις μας, ταῖς φορεσιαῖς, τὰ ῥοῦχα,
« Καὶ τὰ λαμπρὰ τὰ πράγματα, ποῦ ἔχομεν 'ς ταῖς τένταις,
« Ν' ἀφήσουν νὰ διώχνωσιν αὐτεῖνοι τὸν λαόν μας,
« Καὶ εἰς ταῖς τένταις μας νὰ σεβοῦν, τὰ ῥοῦχά μας νὰ ἐπάρουν.
« Ἡμεῖς εἰς δύο ἀλάγια ἂς χωρίσωμεν εἰς δύο,
« Νὰ βάλωμεν ἐνεδρύματα εἰς τόπους ἐπιδεξίους·

(1) Les Abruzzes.

(2) Villani dit que ce fut Allard de Saint-Valéri qui fut chargé des dispositions militaires, et qu'il fit trois corps de bataille. « Il quale messere Alardo ordinò della gente del re Carlo tre schiere. » (Même chapitre.)

(3) Vers incomplet et altéré.

moi de la Morée, et que je connais bien. Quand nos vedettes, placées sur les montagnes, verront les Allemands entrés dans nos tentes et leurs rangs rompus pour aller à leur butin, elles sonneront leurs trompettes pour nous en donner avis; nous sortirons alors de nos embuscades et nous marcherons contre eux, vous d'un côté, et moi de l'autre, chacun de nous avec ses troupes. En même temps, les quatre divisions légères reviendront sur leurs pas aussitôt qu'elles auront entendu le son des trompettes. Nous envelopperons ainsi nos ennemis, nous les attaquerons avec ardeur, et après que nous les aurons dispersés et que nous aurons mis leurs divisions en désordre, il nous sera facile de les détruire en peu de temps. »

Le roi admira le plan que lui proposait le prince et approuva tout. Se tournant ensuite vers lui, il lui dit : « Je vous prie, mon frère, de vouloir bien mettre a exécution tout ce que vous venez d'exposer, car ce plan me plait beaucoup. »

Le prince s'adressa ensuite aux chevetains qui commandaient les divisions. Il arrangea tout de concert avec le roi. Les quatre divisions légères furent choisies. On instruisit les chefs en particulier de la manière dont ils devaient se conduire. Le roi et le prince eux-mêmes se mirent à la tête des corps qui restaient, et firent placer les embuscades dans les positions avantageuses où elles devaient se tenir [1].

Les quatre divisions partirent alors, et marchèrent tout droit sur l'armée de Conradin. Lorsque ce chef allemand apprit que le roi s'avançait près de ses tentes pour lui livrer combat, il partagea son armée en quatre corps pour que chaque nation combattit à part. La bataille fut livrée à Bénévent [2], pays tout fermé

« Οὐ χρήζω νὰ ἔχω μετ' ἐμὲν, μόνον καὶ τὸν λαόν μου,
« Ὁποῦφερα ἐκ τὸν Μωρέα, διὰ τί τοὺς ἐγνωρίζω·
« Καὶ ἀφῶν ἰδοῦν αἱ βίγλαις μας ἐκεῖσε ἐκ τὰ ὄρη,
« Οἱ Ἀλαμάνοι ἐσεβῆκαν ἀπέσω εἰς ταῖς τένταις,
« Καὶ σκορπίσουν τὰ ἀλάγια εἰς κέρδες νὰ βαλθοῦσιν,
« Ἄς δώσωσι τὰ βούκινα, νὰ γροικήσῃ ὁ Ἀλαμάνος
« Νὰ ἐξέβωμεν ἐκ ταῖς χωσταῖς, νὰ δράμωμεν εἰς αὐτούς,
« Ἐσὺ ἀπαὶ τὴν μίαν μεριὰν, καὶ ἐγὼ ἀπαὶ τὴν ἄλλην
« Μὲ τὰ φουσάτα καὶ λαὸν, τὸν ἔχομεν μετά 'μας.
« Ἐκεῖνα δὲ τὰ τέσσαρα τὰ ἐλαφρὰ ἀλάγια
« Τὸ ἀκούσωσι τὰ βούκινα, ὀπίσω νὰ στραφοῦσι,
« Καὶ γύρου νὰ τοὺς δώσωμεν ὅλοι μὲ προθυμίαν.
« Καὶ ἀφῶν τοὺς ἐξηλώσωμεν καὶ σκορπίσουν τὰ ἀλάγια,
« Πολλὰ ἐλαφρὰ καὶ σύντομα θέλουσι κινδυνεύσῃ. »
Ἀφότου γὰρ ἐπλήρωσεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος
Ἐκεῖνα, τὰ ἀφηγήθηκε καὶ εἶπε πρὸς τὸν ῥήγαν,
Ὁ ῥήγας, ὡς τὸν ἤκουσεν, ἐπαίνεσέ τον σφόδρα,
Ἐπεὶ ὅσον τὸν ἐσύντυχεν, ὅλον καλὸν τὸ ἐφάνη,
Καὶ ἐστράφη πρὸς τὸν πρίγγιπα καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Παρακαλῶ σε, ἀδελφὲ, ὡσὰν τὸ ἀφηγήθης,
« Νὰ τὸ ὀρθώσῃς νὰ γενῇ, ἐπεὶ πολλὰ μοῦ ἀρέσει. »
Καὶ ὁ πρίγγιπας, ὡς τὸ ἤκουσε, λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις,
Τοὺς κοβεντάνους σὲ λαλῶ, ποῦ εἶχασι τὰ ἀλάγια,
Ὁμοῦ ἐδιωρθώσασιν ὁ πρίγγιπας καὶ ὁ ῥήγας,
Ἐχώρισαν τὰ ἀλάγια τὰ τέσσαρα, τὰ εἶπα,
Τοὺς κεφαλάδαις καὶ ἀρχηγοὺς λαλοῦσι κατὰ μόνας,
Εὐθὺς τοὺς ἐδιώρθωσαν τὸ πῶς διὰ νὰ πράξουν.
Ἐκεῖνοι ἐπῆραν τὸν λαὸν τὰ ἐλοιπὰ ἀλάγια,
Τὰ ἐναρύματα καὶ ταῖς χωσταῖς ἔθηκαν εἰς τοὺς τόπους,
Ὅπου ἔπρεπε νὰ στέκωνται, καὶ ἦτον ἐπιδέξιο [1].
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐκίνησαν τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Ὀλόρθα ἐπηγαίνασιν ἐκεῖ εἰς τοὺς Κουραδίνους.
Ὁ Κουράδης ὡς ἔμαθεν, ὅτι ἔρχεται ὁ ῥήγας
Ἐκεῖσε πρὸς ταῖς τένταις του τοῦ νὰ τὸν πολεμήσουν,
Ὥρισεν, ἐχωρίσθησαν τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Χώρια τους καθὲ μιὰ φυλὴ νὰ ἔχουν πολεμήσῃ.
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ πόλεμος 'ς τὸ Πενιβὲντ [2] ἐγίνη,
Ὅπου ἦν τόπος συγκλειστὸς πλάγια καὶ λαγγάδια,

(1) Les chroniqueurs napolitains partagent l'honneur de ces dernières dispositions entre Guillaume de Ville-Hardoin et Allard de Saint-Valéry. Le Dante ne nomme qu'Allard :

E là da Tagliacozzo
Ove senz' arme vinse 'l vecchio Alardo.
ENFER, chant XXVIII, 6e terzet.

G. Villani, en parlant des dispositions faites par Allard au moment de l'engagement, dit :

« Lo re Carlo, col fiore di sua baronia, di quantità di ottocento cavalieri, fece riporre in aguato dopo un colletto, in una vallicella; e col re Carlo rimase il detto messere Alardo di San Valerì *con messere Guiglielmo di Villa-Arduino, prenze della Morea, cavaliere di grande valore*. (G. Villani, lib. VII, c. 26.)

(2) Ce ne fut pas à Bénévent qu'eut lieu cette bataille. Conradin, qui voulait en effet se diriger par cette ville pour secourir Nocerà dont Charles faisait le siége, fut arrêté par son rival, qui accourut au-devant de lui et le rejoignit dans l'Abruzze ultérieure, à Tagliacozzo, près d'Aquila et à cinq lieues du lac Fucino. Le chroniqueur grec a confondu cette bataille avec celle qui fut livrée à Mainfroy et qui eut lieu en effet sous les murs de Bénévent. Bourdigné, dans sa chronique d'Anjou, défigure le nom de Tagliacozzo en celui de La Glatise. On voit que notre anonyme n'est pas le seul qui ait mérité le reproche de défigurer les noms propres. La bataille de Tagliacozzo eut lieu le 23 août 1268.

et entrecoupé de ravins et de gorges. Les Allemands restèrent d'abord comme tout stupéfaits; car avant d'avoir vu les troupes du roi Charles, ils furent tout à coup surpris par les quatre divisions mises en avant pour les attirer. Croyant que le reste de l'armée suivait, ils se mirent à marcher en avant avec toute l'ardeur et l'impétuosité qu'ils mettent dans leurs attaques. Mais au moment où ils étaient prêts à en venir aux mains et à faire usage de la lance, les quatre divisions tournèrent pied et prirent la fuite en se dirigeant vers les tentes. Les Allemands voyant que les Français fuyaient devant eux, et animés par l'ardeur du combat, commencèrent à les poursuivre et arrivèrent à leur suite jusque près des tentes. Là, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, les Français passèrent sur le côté, et continuèrent leur fuite au-delà du camp. Les Allemands, voyant devant eux les tentes abandonnées, des armes brillantes, des effets et de l'argent, cessèrent leur poursuite et se jetèrent sur les tentes où ils se mirent à piller les effets, à briser les coffres qui contenaient l'argent, et à enlever tout ce qu'ils trouvaient. Dans leur soif de butin ils en vinrent même à se battre entre eux le sabre à la main.

Quand les vedettes des Français virent la conduite des Allemands [1], elles sonnèrent leurs trompettes, et les embuscades, qui comprirent ce signal, se présentèrent aussitôt, ayant à leur tête le prince et le roi, dont l'un venait d'un côté et l'autre d'un autre côté. Les quatre divisions des Français, qui avaient feint de prendre la fuite, revinrent également à leurs cantonnements, et les Allemands furent enveloppés de toutes parts: Les fantassins francs, avec leurs arbalètes et leurs arcs, massacraient les Allemands comme on tue des sangliers.

Il n'y eut que peu d'Allemands qui échappèrent au carnage; mais les Toscans et les Lombards, qui connaissaient le pays et avaient des amis pour les guider, se sauvèrent en plus grand nombre. Conradin fut pris, et on lui trancha la tête. Ses assassins étaient quelques Napolitains [2] qui lui en voulaient, et qui préféraient avoir le roi Charles pour souverain.

Καὶ εἰς αὐτὸ ἀπερρόθησαν τότε οἱ Ἀλαμάνοι,
Διότι οὐκ ἐβλέπασι τοῦ Κάρλου τὰ φουσάτα.
Ἐξαίφνης τοὺς ἐπέτρωσαν τὰ τέσσαρα ἀλάγια
Ἐκεῖνα, τὰ ἐπηγαίνασι νὰ τοὺς ἐξεμελίσουν,
Καὶ ἐκεῖνοι ἐλογίσθησαν, ὅτι ἔρχονται καὶ ἄλλα,
Διὸ ἐβάλθησαν ἐμπρὸς νὰ ἔρχωνται πρὸς αὐτοὺς
Μὲ προθυμίαν καὶ σύντομα, ὡς τὸ ἔχουν τὰ φουσάτα·
Καὶ ὡς ἦλθαν νὰ ἐσμίξωσι νὰ δώσουν κονδαρίαις,
Ἐγύρασιν εἰς τὸ φυγιὸν τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Καὶ ἐβάλθησαν νὰ ἔρχωνται ὀλόρθα εἰς ταῖς τένταις·
Οἱ Ἀλαμάνοι, ὡς εἴδασι τοὺς Φράγγους ὅτι φεύγουν,
Τοῦ πολέμου ἐθυμώθησαν, ἄρχισαν νὰ διώχνουν.
Καὶ ὅσον τοὺς ἐδίωξαν, ἔσωσαν εἰς ταῖς τένταις·
Οἱ Φράγγοι ἐπεράσασι, καθὼς εἶχαν τον λόγον,
Ἐκ τὸ πλευρὸν ἐδιάβησαν, ἐπέρασαν ἀπέξω·
Οἱ Ἀλαμάνοι, ὡς εἴδασι ταῖς τένταις, ὁποῦ ἐστέκαν
Μὲ τὰ λαμπρὰ τὰ ἄρματα, τὰ ῥοῦχα, τὸ λογάριν,
Ἀφῆκαν νὰ διώχνωσι τοὺς Φράγγους, ὁποῦ ἔφευγαν,
Καὶ εἰς ταῖς τένταις ἔδραμαν, ἐσέβηκαν ἀπέσω,
Ἄρχισαν νὰ σκορπίζωσι, νὰ ἐπαίρωσι τὰ ῥοῦχα,
Εἰς τὰ σεντούκια, πούχασιν ἀπέσω τὸ λογάριν,
Ἐτζάκισαν, ἐπαίρασιν ἐξ αὐτὰ ὅτι ηὗραν.
Ἀλλήλως ἐμαχόντισαν μὲ τὰ σπαθιὰ 'ς τὰ χέρια
Εἴδαν αἱ βίγλαις τῶν Φράγγων ταῖς πράξεις τῶν Τουδέσκων [1],
Ἐλάλησαν τὰ βούκινα, ἐνόησαν αἱ χώσιαις,
Καὶ ἔξω ἐξέβηκασιν ὁ πρίγγιπας καὶ ὁ ῥῆγας.
Ὁ εἷς ἀπαὶ τὴν μιὰν μεριάν, ὁ ἄλλος ἀπαὶ τὴν ἄλλην·
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἔφευγαν, τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Ὀπίσω στρέμμα ἔκαμαν ἐκεῖ πρὸς ταῖς κατούναις.
Τὸν γῦρον ἐτριγύρισαν ὅλους τοὺς Ἀλαμάνους,
Ἐσώσασι μετὰ πεζικὰ, μὲ τζάγραις καὶ δοξάρια,
Οὕτως τοὺς ἐκατέσφαξαν ὡς ἀγριοχοιρίδια·
Ὀλίγοι γὰρ ἐγλύτωσαν ἀπὸ τοὺς Ἀλαμάνους.
Τότε οἱ Τοσκάνοι ἀλλαδὴ, ὁμοίως καὶ οἱ Λουμπάρδοι
Πολλοὶ ἀπ' αὐτοὺς ἔφυγαν, διοῦ ἤξευραν τὸν τόπον,
Καὶ ἄλλοι εἶχαν φίλους τους καὶ αὐτοὶ τοὺς ὡδήγευσαν.
Τὸν Κουραδῖνον ἔπιασαν, τὴν κεφαλήν του ἐκόψαν
Τινὲς ἐκ τὴν Ἀνάπολιν [2], ὁποῦ τὸν ἐκάκευαν,
Διότι ἀγαποῦσασι τὸν ῥῆγαν νὰ ἦναι αὐθέντης.
'Σ τὸ ξίφος δὲ τοῦ κονδαριοῦ τὴν κεφαλήν του ἤφεραν,

(1) Des *Tudesques*, du mot *Deutsche*. Il leur donne plus haut le nom d'Allemands, faisant appel tantôt à une langue et tantôt à une autre. Les Italiens se servent du mot *Tedeschi*.

(2) Le récit de notre chroniqueur est dans tous ses détails conforme à celui des historiens italiens, à l'exception de ce seul fait. Conradin, le duc d'Autriche et plusieurs autres prirent la fuite par le chemin de la Maremme, déguisés en paysans, et arrivèrent à Asturi, maison de campagne des seigneurs de Frangipani, située près de Rome. Giovanni Villani raconte qu'au moment où, sans avoir été reconnus, ils étaient déjà à bord d'une petite barque qui devait les conduire dans la Sicile, en partie révoltée en leur faveur, « uno delli detti Infragnipani ch' era in Asturi, veggendo, ch' erano gran parte Tedeschi e belli huomini e di gentile aspetto, e sappiendo della sconfitta di Curradino, avisossi di guadagnare e essere ricco; e

On porta la tête de Conradin sur la pointe d'une lance, et on la présenta au roi Charles qui, en homme noble et sage, fut vivement indigné de ce meurtre[1]. Il se courrouça contre ceux qui en étaient les auteurs, et dit, en présence de tout le monde : qu'il eût préféré perdre une de ses meilleures provinces plutôt que de voir Conradin mort ainsi, et que, s'il eût pu le posséder vivant entre ses mains, son intention était de le combler d'honneurs ; car ce guerrier généreux, dont la noble audace avait voulu venger la mort du roi Mainfroy son cousin, ne méritait pas de perdre la tête[2].

Lorsque le combat fut terminé, le roi fit transférer dans les différentes places fortes les ennemis pris vivants. Quant au butin fait par les siens, il ordonna que chacun gardât ce qu'il avait pris, et retint pour lui-même la tente de Conradin soutenue par dix colonnes, ses armes brillantes, ses habits et son argent. D'après l'ordre du roi, le prince Guillaume reçut la tente du duc de Carinthie[3], ses armes et son argent, comme un présent et un droit sur sa part des dépouilles.

Le butin fait après la victoire ainsi distribué, et les troupes récompensées, le roi licencia l'armée, et chacun se retira dans ses foyers. Il retint toutefois auprès de lui le prince Guillau-

Καὶ τοῦ ῥηγὸς τὴν ἔδωκαν, ἐπροσεκόμισάν την.
Ὁ ῥῆγας ὡς εὐγενικὸς καὶ φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον,
Πολὺ κακὸν τὸν ἐφάνηκε, μεγάλως τὸ ἐβαρύνθη [1],
Πρὸς ἐκείνους ἐχόλιασεν, ὁποῦ ἔποικαν τὸ ἔργον,
Καὶ φανερὰ ἐλάλησεν, εἰ πάντες τὸ ἤκουσαν,
Τὸ πῶς ἀγάπα καὶ ἤθελε κάλλιον νὰ εἶχε χάσῃ
Μίαν ἀπὸ ταῖς χώραις του ταῖς καλλιότεραις του,
Παροῦ ὁποῦ ἐσκότωσαν τὸν Κονράδιν ἐκεῖνον·
Ἐπεί, ἂν τὸν εἶχε ζωντανὸν πιάσῃ εἰς τὰς χεῖρας,
Τιμὴν πολλὴν ἐβούλετο ὡς διὰ νὰ τὸν ποιήσῃ.
Διότι ἦτον εὐγενὴς ἄνθρωπος στρατιώτης,
Ἔρχονταν στρατιωτικὰ τοῦ νὰ ἐξεκδικήσῃ
Τὸν θάνατον τοῦ ῥὲ Μαφρὲ ποῦ ἦτον ἐξάδελφός του,
Καὶ οὐδὲν τὸ ἐξεδούλωσε νὰ χάσῃ τὸ κεφάλι [2].
Ἀφότου γὰρ ἐπλήρωσεν ὁ πόλεμος ἐκεῖνος,
Τοὺς ζωντανοὺς, τοὺς ἔπιασαν, ὥρισε δὲ ὁ ῥῆγας,
Ὅλους ἐδιαμοίρασεν, ἔστειλεν εἰς τὰ κάστρα.
Τὸ κέρδος, ὁποῦ ἐκέρδισαν, ὥρισεν εἰς ἐκεῖνο,
Ὁ καθεὶς τὸ ἐκέρδισε, νὰ ἔνι ἰδικόν του.
Τὴν τέντα δὲ τοῦ Κονραδῆ, ὁποῦ εἶχε δέκα στύλους,
Καὶ τὰ λαμπρά του ἅρματα, τὰ ῥοῦχα καὶ λογάρι
Ἐκράτησε διὰ λόγου του ὁ ῥῆγας νὰ τὰ ἔχῃ.
Καὶ τὴν κατοῦνα τοῦ δουκὸς ἐκείνου ντὲ Καρητάνου [3]
Νὰ εἶχεν εἰς τὴν τένταν του ἅρματα καὶ λογάρι,
Ὥρισε καὶ ἐδώκασι τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον
Δι' εὐεργεσίαν λόγου του μερίδι τοῦ πολέμου.
Καὶ ἀφότου εὐεργέτησε τοὺς στρατιώτας ὅλους,
Καὶ ἐμέρισε τὸ νίκος του, τὸ κοῦρσο, τὸ ἐπῆρεν,
Ὥρισεν ἀπελόγιασαν ὅλα του τὰ φουσάτα,
Καὶ ἐδιέβη ὁ καθεὶς ἐκεῖσε, ὅθεν ἦλθε.

presi i detti signori, e saputo di loro essere e come erano trà loro Curradino e il duca d'Osterich, si li menò prigioni a lo re Carlo ; per li quali prigioni lo re Carlo donò al detto delli Infragnipani terra e signoraggio alla Pilosa, trà Napoli e Benevento. » Charles forma une commission qui condamna ses prisonniers à mort, comme traîtres à la couronne et ennemis de l'Église. Ils furent exécutés sur le marché de Naples, le 29 octobre 1268.

(1) Les sentiments de Charles d'Anjou étaient bien différents, puisque, après avoir fait condamner et exécuter Conradin, il le fit enterrer comme excommunié. Plusieurs historiens dignes de foi assurent que Charles avait consulté Clément IV sur sa conduite à l'égard de Conradin, et que ce pape lui ayant répondu par ce peu de mots : *Vita Corradini mors Caroli, mors Corradini vita Caroli*, il n'hésita pas à le faire exécuter. L'Art de vérifier les dates dément ce fait, assez bien démontré toutefois par Giannone, liv. IX, ch. 2. L'arrêt fut prononcé par Robert de Bari, un des juges, qui fut tué au moment même par Robert de Béthune, comte de Flandre. Cet événement est raconté par Giovanni Villani avec une simplicité qui explique tout le siècle.

« Al giudice che condannò Curradino, Roberto, figlio del conte di Fiandra, genero del re Carlo, come ebbe letta la condannagione di Curradino, li diede d'uno stocco, dicendo che a lui non era licito di sententiare a morte sì grande e gentile signore ; del quale colpo il giudice, presente il re, cadde morto ; *e non ne fu parola*, però che Roberto era grande appo il re ; e parve al re e a tutti baroni, *che elli havesse fatto come valente signore*. » (G. Villani, l. VII, c. 29.)

(2) Au lieu d'exposer les sentiments de Charles d'Anjou, le chroniqueur rend ici l'impression que dut produire sa mort sur l'esprit du peuple ; tous les chroniqueurs du temps nous disent en effet que le trépas d'un si jeune homme fit verser partout des larmes abondantes. On l'aimait de toute la haine qu'on portait à Charles d'Anjou, dont l'insolence et la cruauté appelèrent quelques années plus tard sur la tête des Français la terrible représaille des Vêpres siciliennes, dont on lira une relation à la suite de ce volume, d'après un chroniqueur sicilien contemporain.

(3) Il est évident que le chroniqueur veut parler ici du jeune Frédéric, duc de Zeringhen, ami et parent de Conradin, et qui fut décapité en même temps que lui. Il prétendait, du droit de sa mère, à l'Autriche et à la Carinthie,

me, et le ramena avec lui à Naples pour qu'il vît la reine et sa propre fille Isabelle, mariée au fils du roi Charles. Dès leur arrivée à Naples, le roi loua beaucoup le prince, et releva son mérite devant la reine, et lui avoua que c'était par sa prudence et ses savantes dispositions militaires qu'il était parvenu à remporter la victoire et à triompher de ses ennemis les Allemands. La reine, en femme noble, remercia beaucoup le prince, lui fit rendre toute sorte d'honneurs, et le combla de présents. Le roi, de son côté, eut pour lui de si grands égards que tout le monde admira la noblesse de ses procédés. Il le retint près de lui, et il se fit de grandes réjouissances.

Le prince resta environ vingt-trois jours auprès d'eux. Le roi désirait beaucoup le retenir plus longtemps, pour passer le temps agréablement avec lui; mais le prince reçut alors des nouvelles fâcheuses de la Morée, et apprit que ses ennemis les Grecs avaient rompu la trève et recommencé la guerre. A cette nouvelle, il vint trouver le roi et lui demanda son congé, afin de retourner en Morée et prévenir les dangers qui menaçaient son pays. Le roi vit ce départ avec peine; mais réfléchissant que c'était véritablement par l'effet des sages dispositions prises par le prince de Morée qu'il avait remporté la victoire sur Conradin et conservé sa souveraineté sur le royaume de Pouille, et considérant que le prince avait dû faire de grandes dépenses pour toutes les troupes qu'il avait amenées à son secours de la Morée, il lui offrit en retour de l'argent, de l'or et de nombreux dons. Il lui fit présent de vingt de ses meilleurs coursiers, et y ajouta des armes et des hommes, tels que, cinquante cavaliers d'élite et deux cents arbalétriers. Tous ces soldats, aussi bien fantassins que cavaliers, furent salariés pour six mois par le roi, qui les mit aux ordres du prince de Morée, pour le secourir dans sa guerre contre les Grecs.

Quand tout ce que le prince avait obtenu du roi de Naples eut été préparé, troupes, armes, chevaux, tentes et argent, il demanda congé et fit ses adieux au roi. Il se rendit de Naples à Brindes, où, d'après les ordres du roi, il trouva des bâtiments tout préparés. Il s'embarqua aussitôt avec tout son monde, et arriva à Glarentza dans la Morée.

Les habitants de la Morée n'eurent pas plus tôt appris que le prince venait d'arriver sain

Τὸν πρίγγιπα ἐκράτησεν, ἐπῆρέ τον μετ' αὐτον
Διὰ νὰ ἰδῆ τὴν ῥήγαιναν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
Ὁμοίως τὴν θυγατέρα του ἐκείνην τὴν Ζαμπέαν,
Ποῦ εἶχε τοῦ ῥηγὸς ὁ υἱὸς ἐμάζυγον γυναῖκα.
Καὶ ἀφότου ἀπεσώσασιν ὁ πρίγγιπας καὶ ῥήγας
Ἐκεῖσε εἰς τὴν Ἀνάπολιν ἀμφότεροι οἱ δύο,
Ὁ ῥήγας ἤρξα νὰ λαλῇ τῆς ῥήγαινας νὰ λέγῃ,
Νὰ ἐπαινῇ τὸν πρίγγιπα, πολλὰ νὰ τὸν ἀξιόνῃ,
Τὸ πῶς ἀπαὶ τὴν γνῶσίν του καὶ τὴν διόρθωσίν του
Ἐκέρδισε τὸν πόλεμον, ἐπῆρε καὶ τὸ νίκος
Ἀπὸ τοὺς ἀντιδίκους του αὐτοὺς τοὺς Ἀλαμάνους.
Ἡ ῥήγαινα ὡς εὐγενικὴ τὸν πρίγγιπα εὐχαρίστα,
Τιμὴν μεγάλην τὸν ἔπτικε, δωρήματα τοῦ ἐδῶκεν.
Ὁ ῥήγας πάλιν τὸν ἔκαμε τόσην τιμὴν μεγάλην,
Τοῦ πρίγγιπος φιλανθρωπιὰν οἱ πάντες ἐθαυμάζαν,
Ἐκράτησέ τον μετ' αὐτὸν μετὰ χαραῖς μεγάλαις.
Ἡμέραις ἔπτικεν ἐκεῖ εἴκοσι τρεῖς καὶ πλέον,
Καὶ εἶχεν ὄρεξιν καλὴν νὰ τὸν κρατῇ μετ' αὐτον
Νὰ χαίρωνται οἱ δύο ὁμοῦ πολὺν καιρὸν ἀκόμα.
Εἰς τοῦτο ἦλθαν ἐκ τὸν Μωρεὰ τοῦ πρίγγιπος μαντάτα,
Τὸ πῶς οἱ ἀντίδικοι τοῦ ἐκεῖνοι οἱ Ῥωμαῖοι,
Ἀπίσωσεν ἡ τρέβα τους, καὶ ἄρχισαν τὴν μάχην.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας, ἀπῆλθεν εἰς τὸν ῥήγαν,
Ἀπολογιὰν ἐζήτησε νὰ πάγῃ τοῦ Μωρέως,
Μὴ κινδυνεύσῃ ὁ τόπος του, καὶ πάθῃ καὶ ζημίαν·
Ὁ ῥήγας ἐλυπήθηκε, πολλὰ βαρὺ τοῦ ἐφάνη,
Ὡς ἤξευρεν, ἐγνώριζε, καὶ ἦτον ἡ ἀλήθεια,
Ὥστε ἐκ τὴν διόρθωσιν τοῦ πρίγγιπος Μωρέως
Ἐκέρδισε τὸν πόλεμον τοῦ Κονράδη ἐκείνου,
Καὶ ἔμεινέ του ἡ αὐθεντιά, τῆς Πούλιας ῥηγάτον·
Ἐλόγιασε τὸν πρίγγιπα, ὅτι εἶχεν ἐξοδεύσῃ
Εἰς τὸν λαὸν, τὸν ἤφερεν ἐτότε ἐκ τὸν Μωρέα
Εἰς συμμαχιὰν καὶ δούλευσιν βοήθειαν πρὸς ἐκεῖνον,
Ὥρισε καὶ ἐδῶκάν τον ἀπ' ἔσω ἐκ τὸ λογάριν
Χρυσάφι, χρήματα πολλὰ εἰς πλῆθος τὸν ἐδῶκε,
Φάρια τὸν ἔδωκεν εἰκοσι ἐκ τὰ καλήτερά του.
Ταῦτα πάλιν ἐδῶκέ του εἰς ἅρματα καὶ ἀνθρώπους,
Πενῆντα ἄνθρωποι εἰς φάρια ὅλοι ἐκλεκτοὶ στρατιῶται,
Καὶ τζαγγρατόρους διακοσιοὺς, καὶ ἦσαν πληρωμένοι
Διὰ ἕξι μῆνας ὅλοι τους πεζοὶ καὶ καβαλάροι,
Νὰ τοὺς ἐπάρῃ εἰς τὸν Μωρεὰν νὰ στέκουν μετ' ἐκεῖνον,
Νὰ τὸν βοηθοῦν, νὰ μάχωνται ἐκείνους τοὺς Ῥωμαίους.
Ὅλα τὰ πράγματα αὐτὰ τοῦ ἔδωκεν ὁ ῥήγας
Φουσάτα, ἅρματα, φάρια, ταῖς τένταις καὶ λογάριν·
Ἀπολογιὰν ἐζήτησε καὶ ἀποχαιρέτησέ τον,
Ἐξέβη ἐκ τὴν Ἀνάπολιν, ἦλθαν εἰς τὸ Βροντῆσι,
Καὶ ηὗραν τὰ πλοῖα ἕτοιμα, ὡς τὸ ὥρισεν ὁ ῥήγας,
Ἀπ' ἔσω εἰς αὐτὰ ἐσέβηκαν μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἶχεν,
Εἰς τὴν Γλαρέντζαν ἔσωσαν 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως.
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἅπαντες ἐκεῖνοι οἱ Μωραῖται
Πῶς ἔσωσεν ὁ πρίγγιπας, ἦλθαν εἰς τὴν Γλαρέντζαν
Ὑγιεῖς σωστοὶ, οὐκ ἔλειπαν μόνον καὶ τρεῖς ἀπ' αὐτους,

et sauf avec tous les siens, à l'exception de trois hommes qu'il avait perdus, et qu'il était comblé de profits et de richesses gagnées dans la guerre contre Conradin, que tous, grands et petits, rendirent grâce au Seigneur. Les indigènes même de la Morée s'en réjouirent. Le prince s'informa alors du vrai motif de la rupture de la trève. Les hommes les mieux instruits lui annoncèrent que c'étaient les Grecs qui avaient commencé la guerre, sur le bruit faussement répandu, et cru vrai par quelques-uns, qu'il avait été tué dans la guerre entre Conradin et le roi de Naples. Le prince s'écria : « Jamais les prétextes ne manqueront à ces misérables Grecs. Leur inclination à rompre leurs serments leur suggérera toujours les moyens de se satisfaire. » Il s'adressa ensuite au seigneur de Caritena, et lui dit : « Prenez avec vous, mon cher neveu, les Francs que nous avons amenés de la Pouille, et que le roi a envoyés à notre secours, et allez avec eux dans le canton de Scorta pour garder notre pays et ravager celui de l'ennemi. »

Messire Geoffroy, seigneur de Caritena, reçut cet ordre avec plaisir, espérant, à l'aide de ses troupes, pouvoir protéger efficacement le pays des Francs, et ravager celui des Grecs. Dès son arrivée, il établit ses troupes dans le canton de Scorfa, les distribua en différents corps, et fixa leurs cantonnements. Il les plaça particulièrement dans la bourgade d'Arachova-la-Grande[1], située sur l'extrême frontière des défilés de Scorta, et du côté du pays occupé par les Grecs[2].

Mais un malheur funeste se fit sentir alors. A peine un mois s'était-il écoulé qu'il se manifesta dans l'armée une grave maladie provenant des eaux froides du pays. Cette maladie était la dyssenterie qui gagna tous les Français cantonnés dans la bourgade d'Arachova, et qui en fit périr un grand nombre. Le seigneur de Caritena ne prit pas un instant de repos. Il était constamment à la tête de ceux qui se portaient bien et étaient en état de porter les armes et de monter à cheval, et il allait attaquer les Grecs qui souvent l'attaquaient à leur tour.

Mais la fortune vint bientôt porter un coup funeste aux Francais de la Morée. Le seigneur de Caritena, ce célèbre guerrier, tomba malade d'un délire grave ; et la nécessité de la nature triompha de lui et l'emporta au tombeau. Cette mort fut un véritable malheur pour tous les habitants de la Morée et causa la plus

Μὲ κέρδος, πλοῦτον φοβερὸν, τὸν ἐκέρδισαν ἐκεῖσε,
'Σ τὸν πόλεμον τὸν ἐκέρδισαν ἀπὸ τὸν Κονραδῖνον,
Τὸν Κύριον ἐδόξασαν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Ὡσαύτως ἐποίησαν χαρὰν οἱ τοπικοὶ Μωρέως.
Ὁ πρίγγιπας ἐρώτησε νὰ μάθῃ τὴν ἀλήθειαν,
Τὸ πῶς ἐγίνη ἡ ἀφορμὴ, καὶ ἐσκανδαλίσθη ἡ τρέβα·
Καὶ ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἤξευραν, ἐπληροφόρησάν τον,
Τὸ πῶς τὴν μάχην ἄρχισαν ἐκεῖνοι οἱ Ῥωμαῖοι,
Διότι εἴπασι τινὲς, καὶ ὥλπιζαν 'ς ἀλήθειαν,
Ὅτι ἐσκοτώθη ὁ πρίγγιπας 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον,
Ὅπου ἐπολεμήσασιν ὁ πρίγγιπας καὶ ὁ ῥήγας.
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκε ὁ πρίγγιπας, καὶ εἶπε·
« Ποτὲ ἀφορμαῖς οὐ λείπουσι τῶν ταπεινῶν Ῥωμαίων,
« Ὡς ἔχουσι τὴν ψευρκιὰν, ἔχουσι καὶ τοὺς τρόπους. »
Εὐθὺς λαλεῖ ὁ πρίγγιπας τὸν αὐθέντη Καρυταίνου,
Καὶ λέγει του· « Καλὲ ἀνεψιὲ, ἔπαρον μετ' ἐσένα
« Τοὺς Φράγγους, τι δὲς ἠφέραμεν ἡμεῖς ἀπὸ τὴν Πούλιαν,
« Ὁποῦ μᾶ εὐεργέτησεν εἰς βοήθειάν μας ὁ ῥήγας·
« Ἄς ἔνῃ ἐκεῖ εἰς τὰ Σκόρτα μὲ ἐσένα εἰς τὴν μάχην,
« Εἰς φύλαξιν τοῦ τόπου μας, καὶ εἰς βλάβην τῶν ἐχθρῶν μας. »
Ὡς τὸ ἤκουσε μισὲρ Τζεφραὶς, αὐθέντης Καρυταίνου,
Μεγάλως τὸ ἀπεδέχθηκε, λίαν καλὸν τοῦ ἐφάνη,
Λογιζοντας ἐλπίζοντας μὲ τὸν λαὸν ἐκεῖνον
Νὰ ζημιώσῃ τοὺς Ῥωμαίους, καὶ τόπον του φυλάξῃ.
Ἐπῆράν τους καὶ ἦλθασιν εἰς τῶν Σκόρτων τὰ μέρη.
Ἐκεῖ τοὺς ἐδιώρθωσε νὰ κατοικοῦν νὰ στέκουν
Εἰς τὸ χωριὸν, τὸ ἔλεγαν Ἀράχοβαν μεγάλην[1],
Ὁποῦνε ἄκρη τῶν Σκόρτων ἐκεῖ πρὸς τοὺς Ῥωμαίους[2].
Εἰς τοῦτο ἐσυνέβηκαν ἐξ ἁμαρτίας μεγάλης,
Καὶ οὐκ ἐπέρασαν πολλοὶ μῆνες, ἄλλο δὲ πλεὸν ἐφάνη
Ἐκ τὰ κρύα νερὰ, τὰ εἶχεν αὐτὸς ὁ τόπος·
Τὸ κοιλιακὸν τοὺς ἐκόλλησε, κ' ἀπέθνησκαν οἱ Φράγγοι
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἦσαν εἰς χωριὸν Ἀραχόβου.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρύταινας ἀνάπαυσιν οὐκ εἶχεν,
Εἰς ὅσους ἦσαν ὑγιεῖς, ὁποῦ ἔμειναν ἀπ' αὐτους,
Τοῦ νὰ βαστοῦσιν ἄρματα καὶ νὰ καβαλικεύουν,
Μὲ αὐτὸν ἀεὶ τοὺς ἔσυρνε, καὶ ἐπήγαινεν εἰς μάχην,
Καὶ ἐπολέμησαν τοὺς Ῥωμαίους, καὶ ἐκεῖνον οἱ Ῥωμαῖοι.
Ἐνταῦθα ἐσυνέβηκεν ἀπαὶ τὸ ῥιζικόν τους
Εἰς δυστυχίαν τῶν Φραγγῶν ἐτότε τοῦ Μωρέως·
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρύταινας ὁ ἐξακουστὸς ἐκεῖνος
Ἔπεσεν εἰς ἀσθένειαν καὶ ζάλην βαρυτάτην,
Καὶ ἐνίκησε τὸ φυσικὸν, ὁποῦ ἔχουν οἱ ἄνθρωποι.
Ἐπῆρέ τον ὁ θάνατος· ἰδὲ ζημιὰν μεγάλην,

(1) Arachova-la-Grande est située dans le voisinage du mont Malevo ou Zarex en Tzaconie, à l'ouest de cette montagne et au sud d'Hagios-Petros. (Voyez ma carte.)

(2) Sur le revers des montagnes de la Laconie.

vive affliction aux Français. Le prince regretta profondément son neveu. Tous les hommes grands et petits le pleurèrent. Même les oiseaux s'attristèrent sur son sort. Ce fut là une grande perte pour la Morée. Comme il ne laissait malheureusement aucun héritier qui pût lui succéder dans la possession de ses places fortes et de sa seigneurie de Morée, son héritage fut divisé en deux parties; l'une revint au prince, en sa qualité de seigneur suzerain; l'autre fut accordée en douaire[1] à sa veuve.

Cette dame[2] était sœur de messire Guillaume, duc d'Athènes[3], qui portait le titre de Mégas-Kyr, titre transmis depuis les Hellènes. Après le nombre voulu de mois et de jours, le Mégas Kyr envoya des messagers prudents dans le royaume de Pouille, auprès du comte de Brienne, appelé sire Hugues, et qui était comte de Lecce[4]. Il fut convenu qu'il épouserait la sœur du Mégas-Kyr, la dame de Caritena. Cet arrangement conclu, le comte de Brienne passa dans la Morée, et arriva dans la ville d'Andravida. Le Mégas-Kyr s'y rendit aussi de Thèbes. Ils s'entendirent entre eux sur ce qu'il y avait à faire, et envoyèrent chercher la dame de Caritena, que le comte de Brienne épousa. Après avoir pris possession des forts et des villes qui appartenaient à cette dame dans la Morée, il l'emmena avec lui dans la Pouille.

Il ne s'écoula pas un long espace de temps avant que, par la volonté du Seigneur, la dame devint enceinte du comte Hugues son mari, et mit au monde un bel enfant, auquel on donna le nom de Gautier[5]. Avec le temps, cet enfant devint un homme illustre à la guerre et se ren-

Πού ἦλθε τότε εἰς τὸν Μωρέα, καὶ λύπην εἰς τοὺς Φράγγους.
Ἐθλίβετον ὁ πρίγγιπας πολλὰ τὸν ἀνεψιόν του·
Οἱ πάντες γὰρ ἐκλαύσασι μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Τὰ ὄρνεα τὰ ἄλλα καὶ αὐτίνα ἐκλαυσάν τον.
Ἰδὲ ζημιὰν, ποῦ ἔγειναν ἐτότε εἰς τὸν Μωρέα.
Ὡς ἦτον δὲ ἀπὸ ἁμαρτιᾶς, καὶ οὐκ εἶχε κληρονόμον,
Νὰ ἀφήσῃ τέκνον ἀπ' αὐτὸν νὰ τὸν κληρονομήσῃ,
Τὰ κάστρα καὶ τὴν αὐθεντιὰν, ὁποῦ εἶχε 'ς τὸν Μωρέα,
Τὸν τόπον του ἐμοίρασαν, ἐποίκαν μοίραις δύο·
Τὸ ἓν ἐπῆρεν ὁ πρίγγιπας διὰ τὴν αὐθεντίαν,
Τὸ ἄλλο ἡ γυναῖκά του διὰ τουάριν[1], ὁποῦ εἶχεν.
Ἐκείνη δὲ ἀρχόντισσα[2] ἀδελφὴ εὑρισκέτον
Τοῦ μισὲρ Γουλιάμου[3] ἐκεινοῦ τῶν Ἀθηνῶν τοῦ δούκα,
Μέγαν κύρην τὸν ἔλεγαν, ὄνομα τῶν Ἑλλήνων.
Ἀφοῦ ἐπέρασε καιρὸς μῆνές τε καὶ ἡμέραις
Ὁ μέγας κύρης ἔστειλεν εἰς τὸ ῥηγάτον Πούλιας
Μανδατοφόρους φρόνιμους 'ς τὸν κόντον δὲ Πριέρην,
Τὸν σὶρ Ῥούγγον τὸ ὄνομα, κόντος ἦτον τοῦ Λίτζη[4].
Συμβίβασιν ἐποίκασι νὰ πάρῃ τὴν ἀδελφήν του
Ὁμόζυγον γυναῖκά του κυρὰν τῆς Καρυταίνου.
Ἀφῶν ἐσυμβιβάσθησαν, ἀπέρασεν ὁ κόντος,
Ἦλθεν ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέαν εἰς χώραν Ἀνδραβίδαν·
Ὁ μέγας κύρης ὅμοιον ἦλθεν ἀπαὶ τὴν Θήβαν.
Καὶ ὅταν γὰρ ἐνώθησαν εἰς κάστελλον ἀλλήλως,
Ἀπέστειλαν καὶ ἦλθεν ἐκεῖ κυρὰ τῆς Καρυταίνου,
Καὶ ἐκεῖ τὴν εὐλογήθηκεν ὁ κόντος δὲ Πριέρης.
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδισε τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις,
Ὁποῦ εἶχε τῆς ἀρχοντιᾶς ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέα,
Ἐπῆρέ την, ἐπέρασεν, ἐδιέβη εἰς τὴν Πούλιαν.
Καὶ οὐκ ἐπέρασε καιρὸς, ὡς ἤθελεν ὁ κύριος,
Ἐσύλλαβεν ἡ ἀρχόντισσα ἀπὸ τὸν κόντον Οὖγγον,
Ἔπηκεν υἱὸν ἐξαίρετον Γαλτιέρην[5], τὸν ἐλέγαν,

(1) Le chroniqueur grécise le mot français douaire. D'après les *Uzance*, la veuve avait en douaire la moitié du fief, lors même qu'elle n'eût été qu'une seule nuit dans le lit de son mari.

XXXV. Segondo le uxanze de lo imperio de Romagnia, la femna legia et de plan homazio, da può la morte del marido, ha per lo so duario o per la soa dota, la mita del feo, over de li fei, del castello o castelli, et de la jurisdicion del marido, li qual lo marido possideva quando li fè lo matrimonio, et zasesse insembre in uno lecto una fiada solamente.

(2) Appelée Hélène ou Isabelle.

(3) Guillaume de la Roche, duc d'Athènes, neveu d'Othon de la Roche auquel il succéda vers 1225, et père de Guillaume II, dont il sera question plus loin. Guy Ier, frère d'Hélène ou d'Isabelle, avait été appelé de la terre de Ray, en Franche-Comté, par son oncle le mégas-kyr Othon de la Roche, pour succéder à sa seigneurie. Voy. les généal. des principales familles franques jointes à cette chronique.

(4) Hugues, comte de Brienne et de Lecce, était fils de Gautier IV, comte de Brienne et de Lecce, mort en 1244, et de Marie de Cypre, fille du roi Hugues de Lusignan. Il fut le grand-père de Gautier VI, connétable de France, mort en 1356 à la bataille de Poitiers. Hugues, comte de Brienne, avait accompagné Charles d'Anjou dans la conquête de Naples, et celui-ci lui avait donné, l'an 1269, les seigneuries de Lecce, de Saint-Donat, de Tripuzzo et de Terenzano, dans la terre d'Otrante, à titre de comté. Au reste ces mêmes terres avaient été déjà données, avec la principauté de Tarente, par Innocent III, à son aïeul Gautier, lors de son mariage avec Albérie, fille de Tancrède, roi de Sicile.

(5) Gautier V, qui depuis devint duc d'Athènes et père du connétable de France Gautier VI. On verra ses hauts faits, dont notre chroniqueur était contemporain, dans la chronique de Muntaner qui suit celle-ci.

dit fameux par ses faits d'armes dans tous les royaumes de l'Occident. Et lorsque, dans la suite des temps, messire Guy de la Roche, duc d'Athènes, vint à mourir, la souveraineté de ce pays tomba en partage à Gautier [1], fils du comte Hugues, qui était cousin de ce messire Guy et qui vint prendre possession du Méga-Kyrat [2], et s'installer dans le pays en qualité d'héritier et de nouveau duc d'Athènes.

A cette époque les Catalans [3], qui avaient pris le nom de la Grande Compagnie [4], venaient d'arriver dans le pays d'Armiros [5]. C'est là que les avait conduits messire Guy, duc d'Athènes, qui était convenu avec eux d'attaquer la Morée. Il espérait avec leur secours la soumettre et s'emparer de la souveraineté en faisant valoir les droits de son épouse Mathilde [6] qui en était l'héritière. Il prétendait que le prince son parent [7] retenait injustement la principauté d'Achaïe qu'il réclamait comme son héritage. Lorsqu'à son arrivée le duc Gautier trouva dans le pays cette Grande Compagnie, à laquelle s'étaient réunis plus de mille Turcs, il convint avec eux de porter la guerre en Romanie, afin de s'emparer de la Vlachie. Mais lorsqu'ils se furent emparés de la place de Domocos [8], une grande dissension et des symptômes de jalousie se manifestèrent entre les Catalans et le duc. Les Catalans conçurent une vive haine contre le duc d'Athènes, et celui-ci, excité à la fois et par cette fierté naturelle aux Français et par les mauvais conseils qu'on lui donna, s'engagea dans une bataille où il fut défait, et eut la tête tranchée [9]. Le Méga-Kyrat, son pays, fut alors occupé par la Compagnie catalane qui y règne encore aujourd'hui [10]. Ce combat eut lieu le lundi [11] 15 mars de l'an 6817

Ἐξίζε εἰς τὰ ἅρματα πρόθυμος 'ς τὴν στρατείαν,
Ἐξακουστὸς καὶ θαυμαστὸς 'ς τῆς δύσης τὰ ῥηγάτα·
Ἀφῶν ἐπέρασι καιρὸς, διέζησαν καὶ χρόνοι,
Ἀπέθανεν ὁ μισὲρ Γῆς τὸ ἐπίκλην ντὲ Λαρότζε,
Οὗτος ποῦ τὸν ἐλέγασι τῶν Ἀθηνῶν ὁ δούκας,
Ἐξέπεσεν ὁ τόπος του, ἡ αὐθεντία, τὴν εἶχε,
Κόντου τοῦ Οὔγγου τὸν υἱὸν ἐκεῖνον τὸν Γαλτιέρην [1],
Ὅστις ἦτον ἐξάδελφος τοῦ μισὲρ Γῆ ἐκείνου,
Καὶ ἦλθεν, ἐπαρέλαβε τὸ μεγάλο κυράτον [2].
Ἐγίνη δούκας Ἀθηνῶν αὐθέντης κληρονόμος,
Ὡς εἴπαν, ὅτι ἦλθασιν ἐτότε οἱ Κατελάνοι [3],
Ὁποῦ τοὺς ὠνομάζασι μεγάλην συντροφίαν [4],
Ἐκεῖσε εἰς τὸν Ἀλμυρὸν [5], ὁποῦ τοὺς εἶχε φέρει
Ὁ δούκας δὲ τῶν Ἀθηνῶν ὁ μισὲρ Γῆς ἐκεῖνος
Εἰς λογισμὸν καὶ συμφωνίαν νὰ ἔλθῃ 'ς τὸν Μορέα,
Τὸν τόπον νὰ κερδίσωσι, νὰ πάρῃ τὴν αὐθεντίαν
Ὡς διὰ τὴν γυναῖκά του, ὁποῦ ἦτον κληρονόμος,
Ἐκείνην, τὴν ὠνόμαζαν καὶ ἔλεγαν Μαργέταν [6].
Ὁ πρίγγιπας ὁ πάραντες [7] βαστᾷ τὸ γονικόν του
Τὸ πριγγιπάτον Ἀχαΐας μὲ τρόπον ἀδικίας.
Λοιπὸν ὡς ηὕρηκεν ἐκεῖ ὁ δούκας Γαλτιέρης,
Ὅτι ἐκεῖσε ἦλθασιν ἐκείνη ἡ συντροφία
Καὶ εἴχασι καὶ μετ' αὐτοὺς Τούρκους χιλίους καὶ πλέον,
Ἐσυμβιβάσθησαν μ' αὐτοὺς μὲ συμφωνίαις μεγάλαις
Νὰ μάχωνται τὴν Ῥωμανίαν, καὶ τὴν Βλαχίαν νὰ πάρουν.
Καὶ ὅσον ἐκερδίσασι τοῦ Δομοκοῦ [8] τὸ κάστρον,
Ἐσέβησαν εἰς σκάνδαλα καὶ εἰς μεγάλην μάχην.
Οἱ Κατελάνοι ἐσύμπεψαν καθολικὰ εἰς τὸν δοῦκαν,
Καὶ ἐκεῖνος ἀπὸ ἀλαζονιᾶς, ὡς τὸ ἔχουσιν οἱ Φράγγοι,
Ἀπὸ βουλῆς του τῆς κακῆς, τὴν ἔδωκαν οἱ ἄλλοι,
Ἐβάλθηκεν, ἐπολέμησε, τὸν πόλεμον ἔχασεν,
Ἐπιάσθη εἰς τὸν πόλεμον, τὴν κεφαλήν του ἐκόψαν [9],
Ἐπῆραν καὶ τὸν τόπον του, τὸ μεγάλο κυράτον.
Καὶ ἔνει αὐθένται σήμερον ἐκείνη ἡ συντροφία [10].
Ὁ πόλεμος ἐγένετο ἡμέραν γὰρ δευτέραν [11],
'Στας δεκαπέντε, τοῦ μηνὸς ὁποῦ τον λέγουν μάρτην,
Ἐν ἔτει τρίζοντι χρόνων ἀπὸ κτίσεως κόσμου.

(1) Du droit de sa mère Isabelle de la Roche.

(2) En 1308.

(3) Le marquis d'Aytone, qui a écrit d'après Muntaner l'histoire de cette expédition des Catalans, dit qu'ils affectèrent de se dire Français au lieu de Catalans, parce que c'était un nom moins odieux.

(4) Voyez dans ce volume le récit de Ramon de Muntaner, un des chefs de la Grande Compagnie, qui a écrit la chronique de cette expédition en langue catalane.

(5) Armyro était un port appartenant au duc d'Athènes. Ramon Muntaner fixe l'époque de ce débarquement. « Ara es veritat, dit-il, que nos haviem estat al cap de Galipol e en aquella contrada vii anys despuix que'l Cesar (Roger) fo mort. » (Voy. ch. 238.)

(6) Guy de la Roche, duc d'Athènes, avait épousé Mathilde ou Mahaut de Hainaut, âgée à peine de six à huit ans. Mahaut de Hainaut était fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de son second mari Florent de Hainaut. Mahaut épousa en secondes noces Louis de Bourgogne.

(7) Ὁ πάραντες, mot grécisé du français *parent*, ou du latin *parens*.

(8) Tous ces faits sont rapportés aussi par Ramon de Muntaner, le marquis d'Aytone, Nicéph. Grégoras dans son livre VII, et Pachymère.

(9) Selon l'usage des Turcs, en combattant; ce fait eut lieu dans l'année 1309.

(10) Elle conquit ensuite le duché de Néopatras.

(11) Ἡμέραν δευτέραν, locution suivie aussi par les Portugais, qui disent *primeira feria*, *segunda feria*, au lieu de nos noms de jour.

de la création du monde, la septième indiction [1].

J'arrête ici le récit de ce qui concerne le comte de Brienne et le duc d'Athènes, et je vais reprendre le récit de ce qui est arrivé au prince Guillaume.

On se rappelle qu'après sa sortie des prisons de Constantinople, il était convenu avec l'empereur de lui remettre en otage la sœur du grand-connétable Jadre et la fille du seigneur de Passava, maréchal de la principauté [2]. Pendant que ces dames étaient à Constantinople pour le prince, il arriva que le seigneur d'Acova, messire Gautier de Ronchères, mourut sans enfant qui pût hériter de ses domaines. Il ne laissa après lui qu'une petite nièce, fille de sa sœur et du maréchal messire Jean de Passava. Cette fille s'appelait madame Marguerite. A l'époque de la mort du seigneur d'Acova, dont elle était héritière, elle était à Constantinople, où le prince l'avait envoyée pour otage à sa place. Cette circonstance l'ayant empêchée de se présenter au prince dans le terme convenu pour en obtenir l'investiture [3] de la seigneurie d'Acova son héritage, le prince retint cette sei-

Ἑξάκις χιλιάδων δὲ καὶ διακοσίων τε,
Καὶ σὺν αὐτῷ καὶ δεκαεπτὰ, ἑβδόμης δὲ ἰνδίκτου [1].
Εἰς τοῦτο παύω ἀπ' ἐδῶ περὶ τὸν κόντον ἐκεῖνον,
Καὶ ἐκ τὸν δοῦκαν Ἀθηνῶν νὰ λέγω καὶ νὰ γράφω,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ ἀφήγησιν ἑτέραν,
Τί ἐσυνέβη εἰς καιρὸν τοῦ πρίγγιπος Γουλιάμου.
Ὅταν ἦτον εἰς φυλακὴν τῆς Κωνσταντινουπόλεως,
Καὶ ἐξέβη μὲ ταῖς συμφωνίαις, ὁποῦ ἔπαχεν ἐτότε,
Ἔδωκε γὰρ καὶ ὄψιδαις τοῦ βασιλέως ἐτότε,
Τὸν Τζάδρον γὰρ, τὴν ἀδελφὴν τοῦ μέγα κοντοσταύλου,
Καὶ τὴν θυγατέρα ἐκείνου τοῦ Μπασαβᾶ τοῦ αὐθέντου,
Ὁποῦ ἦτον πρωτοστράτορας ὅλου τοῦ πριγγιπάτου [2].
Λοιπὸν ὡς ἦσαν ὄψιδες αἱ ἀρχόντισσαις ἐκεῖναις
Ἐκεῖ διὰ τὸν πρίγγιπα, ἐν Κωνσταντινουπόλιν,
Ἔτυχε καὶ ἀπέθανεν ὁ αὐθέντης τῆς Ἀκόβου,
Μισὲρ Γαλτιέραν τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην Ντὲ Ῥοζιέρης,
Καὶ οὐκ εἶχε κληρονόμον του ἀπὸ τὸν ἑαυτόν του
Μόνον τοῦ πρωτοστράτορος τὴν θυγατέρα ἐκείνην,
Τοῦ μισὲρ Τζὰν δὲ Πασαβᾶ, ποῦ εἶχε τὴν ἀδελφήν του
Ὁμόζυγον γυναῖκά του, καὶ ἔποικε θυγατέρα,
Τὴν ὠνόμαζαν καὶ ἔλεγαν μαντάμαν Μαργαρίταν.
Διότι ἦτον ὄψιδα ἐτότε εἰς τὴν Πόλιν,
Τὴν ἔβαλεν ὁ πρίγγιπας διὰ τὸν ἑαυτόν του,
Καὶ οὐκ εὑρέθη εἰς τὸν Μωρέα 'ς τὸ τέρμενον ἀπ' ἔσω,
Τοῦ νὰ ὑπᾷ 'ς τὸν πρίγγιπα, καὶ νὰ τὴν ῥεβεστήσῃ [3]
Τῆς Ἀκόβας τὴν αὐθεντιάν, ὅπου ἦτον κληρονόμος,

(1) Au lieu de suivre ici, comme il l'avait fait précédemment (Voy. pages 1 et 5), l'ère de Théophile, évêque d'Antioche, d'après laquelle la naissance de J.-C. tombe l'an 5516 de la création, notre chroniqueur a adopté cette fois l'ère mondaine de Constantinople, suivie encore aujourd'hui par l'église grecque et d'après laquelle la naissance de J.-C. tombe l'an 5508 de la création. Ainsi l'an 6817 répond à l'an de J.-C. 1309, calcul conforme à celui donné par *l'Art de vérifier les dates*.

(2) Jean de Neuilly, seigneur de Passava, était maréchal héréditaire de la principauté (voy. p. 48), et en cette qualité était un des douze grands feudataires qui avaient droit de haute justice sans appel et pouvaient bâtir des forts dans leur seigneurie. Le texte des Assises définit clairement ces droits, et quels sont ceux auxquels ils sont réservés.

XLIII. A far vendetta de sangue non se convien, se non a li eguali de miser lo principo, zo è : a lo ducha de Atene, al signor de Nixia, a li terzieri de Nigroponto, a la signor de la Bondenitza, al conte de Cephalonia, al signor de Charoutayna (Caritena), à quello de Patras et de Matagrifon, a lo marescalco, infina che lo è in lo exercito sovra li soldadi, et a lo signor de Colovrata (Calavryta) che fó de Tornay, etc.

XCIV. Nesuno baron over feudatario, chi che se sia, può edificar castello in lo principato de Achaia senza licentia del principo, salvo se lo sera Signor o Ber de terra, o de li XII Baroni, li quali ha dreto e zusto imperio, lo qual puo edificar castello e castelli in la propria terra. Ber de terra è clamato quelli che ha jurisdition de sangue e vescovado in la terra soa.

(3) Le texte des *Uxance del principato d'Achaïa* est fort clair à ce sujet, et ce qu'il y a de curieux, c'est que le fait sur lequel ce texte de loi s'appuie est précisément le fait mentionné ici par notre chronique, ce qui ajoute une grande valeur non-seulement à ce récit du chroniqueur, mais à tout l'ensemble de sa narration, en prouvant à la fois et ses lumières et son exactitude habituelle.

XXXVI. Quando lo vaca alguno feo in lo qual alguni die succieder, quello che ha raxon in lo dicto feo, si lo die domandar infra XL zorni, altramente li perde lo fructo de quello anno. Et se ello non lo domandarà infra anno et zorno, siando lui in lo principato, lo perde, eziandio se de alguno impazzamento lo fosse impazzado legitimamente; et lo plu proximo del morto si lo succederà, se ello lo domandarà avanti che sia passado anno et zorno de la morte del signor del feo; et se ello serà fuora del principado, ello ha de termene do anni et do zorni; et quando lo vignerà infra lo dicto termene et offerirà lo homagio, la terra li die esser assignada. Tal termeni eziandio si die observar se la serà la parte feudal uno villano over poca terra feudal. Si come, ajoute le manuscrit de Venise, advene nella madre de miser Nicolò, de qua indiedro marescalcho del principado, la qual perde la baronia de Matagrifon quando la era in prexon de Paleologo Michael, si come dixe alguni et si fò provato.

gneurie; et quand plus tard madame Marguerite[1] revint de Constantinople où elle était restée, comme je l'ai dit, en qualité d'otage du prince Guillaume, et réclama la seigneurie d'Acova, le prince lui répondit : que puisqu'elle avait laissé écouler l'année et le jour fixés par les usages du pays, en cas de succession, sans se présenter à la cour pour la réclamer, elle avait perdu tous les droits qu'elle pouvait y avoir et qu'il n'avait rien à lui donner. Cette réponse surprit vivement la dame, qui s'attendait d'autant moins à une pareille mesure, que c'était à la place du prince qu'elle avait été mise en otage, et que c'était lui-même qui l'y avait envoyée, et qu'il devait bien savoir qu'il n'y avait aucune faute de sa part ; car si elle fût restée tranquille en Morée, elle n'eût jamais manqué aux lois relatives à la succession aux fiefs. Après être restée comme otage pour lui en prison, elle ne devait donc pas s'attendre à recevoir de lui une semblable réponse et de pareils prétextes.

Lorsque madame Marguerite et ses conseillers se furent assurés que le prince refusait de lui rendre justice, elle partit et revint chez elle profondément affligée. Un mois et quelques jours après, elle retourna auprès du prince, accompagnée d'un conseil et de quelques amis, et réclama encore une fois la place d'Acova avec ses dépendances ainsi que toute la baronnie. Elle répéta ensuite une seconde et une troisième fois ses réclamations ; mais le prince lui fit toujours la même réponse que la première fois. Madame Marguerite, reconnaissant enfin qu'il lui était impossible d'obtenir justice du prince, pria tous ses amis et parents de l'aider de leurs conseils, et de lui indiquer ce qu'elle avait à faire pour reconquérir ses droits et ne pas être déshéritée. Les plus sages de ses amis lui conseillèrent d'épouser un homme puissant et sage, et d'une haute naissance, qui, par sa propre puissance et le secours de ses parents, pût la replacer dans son héritage. La dame, en femme prudente, consentit à ce mariage. Les principaux membres de sa famille y contribuèrent de tous leurs efforts, et elle épousa enfin un homme d'une haute naissance, messire Jean de Saint-Omer[2], frère du noble

Ἐκράτησεν ὁ πρίγγιπας τὴν αὐθεντιὰν δι' αὑτον.
Καὶ ὅταν ἦλθεν ἡ ἀρχόντισσα μανδάμα[1] Μαργαρίτα,
Ἐκεῖθεν, ὁ ποῦτον ὄψιδα διὰ τον πρίγγιπα Γουλιάμον,
Καὶ ἦλθεν ἐξεζήτησε τὴν αὐθεντιὰν Ἀκόβου,
Ὁ πρίγγιπας τὴν ἔδωκεν ἀπόκρισιν τοιούτην,
Ὅτι ἀφῶν ἐπέρασεν ὁ χρόνος καὶ ἡ ἡμέρα,
Ὅπερ καὶ τῆς ἐξέπεσε τὸ γονικὸν ἐκεῖνο,
Καὶ ὅτι εἰς τὴν κούρτην οὐδὲν ἦλθε νὰ τὸ ἐξεζητήσῃ,
Ὡς τὸ ἔχουσι τὰ τέρμινα τοῦ τόπου τὰ συνήθη,
Ἂν εἶχε δίκαιον, ἔχασέ το, τίποτε οὐδὲν τῇ δίνει.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ἡ ἀρχόντισσα, μεγάλως τὸ ἐθαυμάσθη,
Διοῦ οὐκ ἤλπιζε ποτὲ 'ς τὸν πρίγγιπα νὰ εὕρῃ
Τοιούτην γὰρ ἀπόκρισιν, ὡσὰν τῆς ἀποκρίθη·
Διοῦ ἦτον εἰς τὴν φυλακὴν ὄψιδα δι' ἐκεῖνον·
Ἀτός του δὲ τὴν ἔβαλε, φταίσιμον οὐκ ἐπῆχεν·
Ἐπεί, ἂν ἦτον εἰς τὸν Μωρέα εἰς τὴν ἀνάπαυσίν της,
Ποτὲ οὐδὲν ἀπέλειπε νὰ σφάλῃ εἰς τὸ ἔθος·
Ἀφότου δὲ ὁ πρίγγιπας τὴν ἔβαλε δι' αὑτον
Διὰ ὄψιδα εἰς τὴν φυλακήν, οὐδὲν ἐθάῤῥει εἰς αὑτον,
Διοῦ τοὺς τρόπους ἀφορμαῖς καὶ ἀπόκρισιν νὰ πιάσῃ.
Ὅμως ἀφῶν ἐγνώρισε μανδάμα ἡ Μαργαρίτα,
Καὶ ὁποῦ ἦσαν μετ' αὐτὴν οἱ συμβουλάτορές της,
Ὅτι ὁ πρίγγιπας Μορεὼς οὐδὲν τῆς δίδει δίκαιον,
Ἐκίνησεν, ἐδιέβηκε 'ς τὸ σπῆτί της θλιμμένη·
Καὶ ὅσον ἐπέρασε καιρὸς ἕνας μῆνας καὶ πλέον,
Ἐστράφη ἡ ἀρχόντισσα 'ς τὸν πρίγγιπα Μωρέως,
Μὲ τὴν βουλὴν καὶ συντροφιάν, ὁποῦ εἶχε μετ' ἐκεῖνην,
Ἀνάκραξε καὶ ἐζήτησε τὸ κάστρον τῆς Ἀκόβου
Μὲ τὴν περιοχὴν αὐτῆς καὶ ὅλην τὴν παρουνίαν,
Ἐποῖκε γὰρ καὶ δεύτερην ἀνάκραξιν καὶ τρίτην.
Καὶ ὁ πρίγγιπας τὴν ἔστρεψεν ἀπόκρισιν τοιούτην,
Ὡσὰν τὴν πρώτην τὴν φορὰν ἐκράταιν ἕνα στίχον·
Ἀφότου γὰρ ἐγνώρισε μανδάμα Μαργαρίτα,
Ὅτι ποτὲ ἀπὸ τὸν πρίγγιπα δίκαιον οὐδὲν εὑρίσκει,
Ὅλους ἐπαρακάλεσε φίλους καὶ συγγενεῖς της,
Ὅπως νὰ τὴν βουλεύσωσι, τὸ πῶς νὰ ἔχῃ πράξει,
Μὴ χάσῃ δὲ τὸ δίκαιον της, καὶ πέσῃ εἰς ἀκληρίαν·
Τότε οἱ φρονιμώτεροι, ὁποῦ τὴν ἠγαποῦσαν,
Ὅλοι τὴν ἐσυμβούλευσαν τοῦ νὰ ἐπάρῃ ἄνδρα
Ἄνθρωπον μέγαν φρόνιμον ἀπὸ ὑψηλὴν γενέαν,
Καὶ ἐκεῖνος μὲ τὴν γνῶσίν του καὶ μὲ τοὺς ἰδικούς του
Σὰ θέλει βάλῃ εἰς νομὴν ἀπαὶ τὸ γονικόν σου.
Εἰς τοῦτο ἡ ἀρχόντισσα ὡς φρόνιμη, ὁποῦ ἦτον,
Ἐσυγκατέβη ἔστερξεν, ὅτι νὰ πάρῃ ἄνδρα·
Εἰς τοῦτο ἐσυνήργησαν οἱ πρῶτοι τῆς γενεᾶς της·
Καὶ ἐπῆρεν ἄνδρα φρόνιμον ἀπὸ ὑψηλὴν γενέαν,
Αὐτάδελφον τοῦ εὐγενοῦς σὶρ Νικόλου ἐκείνου,
Ντὲ Σαντομὲρ τὸν ἔλεγαν τῆς Θήβας τὸν αὐθέντην,
Τὸν μισὶρ Τζὰν τὸ ὄνομα ντὲ Σαντομὲρ ἐκεῖνον[2],
Εἶχαν καὶ τρίτον ἀδελφόν, ἔλεγαν μισὶρ Πέτον·

(1) Il grécise le mot *madame*.

(2) La famille des châtelains de Saint-Omer était une des plus puissantes de la Flandre et du Hainault. Voici ce que rapportent les chronologies recueillies par l'ordre

sire Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes. Ils avaient un troisième frère appelé messire Othon. Messire Jean, après son mariage, prit l'office de maréchal qui était héréditaire dans la famille de sa femme. Ces seigneurs de Saint-Omer étaient d'une illustre extraction. Leur père messire Abel de Saint-Omer [1] avait épousé la sœur du roi de Hongrie dont il avait eu ces trois fils, qui étaient aussi cousins-germains du duc d'Athènes.

Messire Jean de Saint-Omer ne voulut pas laisser s'écouler un long temps sans faire ses réclamations sur l'affaire d'Acova. Il pria ses frères de l'accompagner, et ils vinrent avec lui en Morée. Ils trouvèrent le prince à Glarentza, occupé avec ses chefs à mettre ordre à l'administration de la principauté. Les deux premiers jours de leur arrivée ils ne parlèrent pas de leurs affaires, mais se réjouirent avec les Moraïtes. Ces deux jours passés, messire Jean se présenta devant le prince, accompagné de ses deux frères et de sa femme l'héritière d'Acova. La dame déclara alors au prince qu'elle se présentait pour réclamer l'héritage de tous les biens de sa famille, et qu'elle désignait messire Jean son mari comme son avoué [2], conformément aux usages reçus, et messire Jean adressa à l'instant même la parole au prince, et lui dit:

« Mon seigneur, prince de Morée, je vous prie, en votre qualité de suzerain et d'héritier [3], de vouloir bien convoquer tous les chefs [4], bannerets et chevaliers liges de la Morée, pour entendre la requête que j'ai à vous présenter, et prononcer sur mon affaire une décision con-

Καὶ ἀφῶν τὴν εὐλογήθηκεν ὁ μισὶρ Τζὰν ἐκεῖνος,
Τὸ ὀφίκιον ἐπαράλαβε τοῦ πρωτοστρατοράτου,
Ὁποῦτον διὰ γονικὸν τῆς γυναικός του ἐκείνης.
Αὐτῖνοι οἱ ντὲ Σαντομὲρ εὐγενικοὶ γὰρ ἦσαν·
Ἡ μήτηρ τους εὑρίσκετον τοῦ ῥῆγα τῆς οὐγγρίας,
Αὐτάδελφή του νόμιμος, τὴν εἶχεν ὁ πατήρ τους
Ἐκεῖνος ὁ μισὶρ Ἀμπελαὶ [1] ὁμόζυγον γυνῆν του,
Καὶ ἔπηκαν οἱ δύο ὁμοῦ αὐτοὺς τοὺς τρεῖς αὐθέντας,
Τὸν δοῦκαν δὲ τῶν Ἀθηνῶν αὐτὸν ὁ μέγας κύρης.
Εἶχεν αὐτάδελφους γὰρ τρεῖς, καὶ ἦσαν ἐξάδελφοι
Μετ' ἐκείνους ντὲ Σαντομὲρ πρῶτον βαθμὸν σὲ λέγω.
Εὐθὺς αὐτὸς ὁ μισὶρ Τζὰν δὲ Σαντομὶρ ἐκεῖνος
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς τοῦ νὰ μακρημαρεύσῃ
Ἡ ὑπόθεσις τῆς Ἀκόβας, νὰ μὴ τὴν ἀναπράξῃ·
Τοὺς ἀδελφούς του ἤξιωσε, καὶ ἦσαν ὁμοῦ μετ' αὐτον,
Εἰς τὸν Μορέα ἀπόσωσαν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Ἐκεῖ ηὗραν τὸν πρίγκιπα μετὰ τοὺς κεφαλάδαις,
Ὁποῦ ἐσυντυχαίνασιν ὑπόθεσαις, ταῖς εἶχαν·
Ἡμέραις δύο ἔπηκαν, τίποτε γὰρ οὐκ εἶπον,
Ἔπαιζαν, εἶχασι χαραῖς μετὰ τοὺς Μωραΐταις.
Διαβαίνοντας δὲ ἡμέραις δυὸ, ἦλθεν ὁ μισὶρ Τζᾶνης
Μετὰ τοὺς δύο ἀδελφοὺς δὲ σαντομὲρ ἐκείνους,
Καὶ μὲ τὴν γυναῖκά του, ὁποῦ ἦτον κληρονόμος·
Ἦλθαν ὀμπρὸς 'ς τὸν πρίγκιπα, ἐφάνησαν εἰς αὐτον,
Ὡς ἦτον κληρονόμισσα τοῦ γονικοῦ της ὅλου,
Ἐνταῦθα ἐφανέρωσε τὸν ἄνδρα της ἐκεῖνον
Ὡς ἄνδρα της καὶ ἀβουὴρ [2], ὡς τὸ ἔχουν τὰ συνήθια.
Τῆς ὥρας γὰρ ἐλάλησεν ὁ μισὲρ Τζὰν ἐκεῖνος·
« Αὐθέντη πρίγκιπα Μορεώς, ἀξιὸ παρακαλῶ σε.
« Ὡς αὐθέντης, ποῦ εὑρίσκεσαι ἤδη ὡς κληρονόμος [3].
« Νὰ ὁρίσῃς καὶ νὰ συναχθοῦν οἱ κεφαλάδαις ὅλοι [4],
« Φλαμπουριάροι τοῦ Μορεώς οἱ λίζιοι καβαλλάροι,
« Ὡς νὰ ἀκούσῃς μετ' αὐτούς, τὰ ἔχω νὰ λαλήσω,
« Εἰς δίκαιον νὰ μὲ κρίνετε, ἀπόφασιν νὰ λάβω,

de Baudoin d'Avesnes sur les Saint-Omer de Grèce. Notre chroniqueur est parfaitement bien informé, comme on le voit : Quartus filius Guillelmi castellani sancti Audomari et Idæ, Jacobus nomine, uxorem duxit nomine Clementiam, sororem comitis Rainaldi de Dammartin. Quâ sine hærede defunctâ, cum comite Hannoniæ et Flandriæ Balduino ivit Constantinopolim, et ibi duxit principissam Achaiæ in uxorem, ex quâ nullum genuit hæredem. Quintus, nomine Nicolaus, cum aliis ivit in Græciam, et ibi duxit uxorem reginam Thessalonice, sororem Willelmi de Rupe ducis Athenarum, ex quâ duos genuit filios.

Quorum primogenitus, nomine *Bilas*, fratre suo *Willelmo* sine hærede mortuo, uxorem duxit dominam Thebarum et tres filios ex eâ genuit : *Nicolaum*, *Ottonem* et *Joannem*. Hic *Nicolaus* patri succedens, uxorem duxit principissam Achaiæ.

(1) Appelé aussi Belas. (Voy. la Gén. des Saint-Omer.)

(2) L'avouerie, dit l'article 39 des *Usance*, appartient à celui dans les mains duquel doit arriver la succession. Les devoirs de l'avoué sont fixés par l'article 83.

LXXXIII. Zascadun avoier, chi chel sia, o miser lo principo, over altri, die rezever per lo servixio al qual lo è tegnudo al signor del feudo, li fructi et li rendedi del feo del qual ello è avoier; et è tegnudo de dar vita et vestido al pupillo del qual ello è avoier, et governar la terra. Et se lo rezeverà alguna cosa inzustamente oltra le speve del servixio del pupillo et le sue in procurar li facti del pupillo, ello è tegnudo de restituirli a quello de chi lo è avoier. Veramente se lo pupillo rezeve algun danno in la terra soa per fraudo o ingano over negligentia de lo avoier, lo avoier li è tegnudo de refarlo.

(3) Quand les droits n'avaient pas été réclamés à temps par le plus prochain héritier naturel, le prince devenait l'héritier du fief.

(4) Les feudataires avaient le droit de réclamer cour plénière, c'est-à-dire assemblée générale de tous les chefs, et non pas seulement du conseil habituel du prince.

forme aux principes de la justice. Que ce jugement soit rendu d'après les Usages de la Morée, je ne veux aucune grâce et ne demande que mon droit. »

Le prince lui répondit : « J'y consens avec plaisir. Puisque vous ne réclamez que la justice, je suis prêt avec ma cour à vous satisfaire. »

D'après les ordres du prince, les bannerets et tous les chevaliers de la Morée se réunirent dans l'église de Sainte-Sophie à Andravida, où le prince se rendit aussi. Alors messire Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes, se leva. Il prit de sa main droite sa belle-sœur madame Marguerite, épouse de son frère, et dit au prince de la Morée :

« Tous les hommes de la principauté savent de vérité que ma belle-sœur, qui se présente ici devant la cour, est la nièce du seigneur d'Acova, étant fille de sa sœur. A la mort de ce seigneur, qui ne laissa aucun enfant pour hériter de lui, cette dame se trouvait à Constantinople en qualité d'otage, ainsi que vous le savez fort bien, mon seigneur, vous pour le compte duquel elle y était. Par suite de cet empêchement, ne se trouvant plus dans le pays lors du terme voulu, elle ne put se présenter devant le prince dans le délai de quarante jours[1], fixé par les Usages de toute la principauté. Il n'y a en cela nulle faute de sa part ; car retenue en otage par l'ordre du prince, elle ne pouvait venir se conformer aux usages que lorsque le prince l'aurait fait revenir dans son pays. Aussitôt son retour, elle se présenta en effet devant vous et réclama son droit ; mais vous, vous lui répondites qu'elle n'avait plus aucun droit. Plusieurs fois elle a répété ses réclamations, et jamais vous n'avez voulu convoquer une cour pour prononcer sur sa réclamation. Vous lui parliez en autocrate ; et elle, de son côté, comme une femme sans volonté et sans mari, elle s'en retourna chez elle désespérée, attendant que la Providence lui envoyât ses secours. La Providence lui a enfin envoyé secours, et elle appartient à un homme illustre et de noble maison, qui saura bien, comme tout homme noble doit le faire, lui faire rendre les droits qui lui reviennent. C'est dans cette intention qu'ils se présentent tous deux devant vous. Je me présente avec eux, et en ma qualité de frère je leur offre mes services, à l'un comme héritier, à la femme comme avoué, et je réclame de vous

« Ὠς τὰ συνήθια τοῦ Μωρέως θέλω νὰ ἔχω κρίσιν,
« Χάριν κἀμμίαν οὐ ζητῶ, εἰμὴ τὸ δίκαιον μόνον. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας ἀτός του,
Καὶ λέγει τον· « Μετὰ χαρᾶς, ἐπιζητᾷ εἰς δίκαιον,
« Ἕτοιμος μὲ τὴν κούρτην μου νὰ σὲ τὸ ἐκπληρώσω. »
Ὁρίζει εὐθὺς ὁ πρίγγιπας, ἦλθαν οἱ φλαμουριάροι,
Καὶ ὅλοι οἱ καβαλαροὶ, ὁποῦ ἦσαν τοῦ Μορέως,
Ὅλοι ἐκάθισαν ὁμοῦ εἰς τὴν ἁγίαν Σοφίαν,
Ὅπου ἔμενεν ὁ πρίγγιπας ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν·
Εἰς τοῦτο ἐσηκώθηκεν αὐτὸς ὁ μισὶρ Νικόλας,
Δὲ Σαντομὲρ τὸν ἔλεγαν, τῆς Θήβας ὁ αὐθέντης,
Μὲ τὸ δεξιὸν τὸ χέρι του τὴν νύμφην του ἐκράτει,
Τοῦ ἀδελφοῦ του ἡ γυνὴ τὴν μανδάμαν Μαργαρίταν,
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγγιπα αὐθέντην τοῦ Μορέως·
« Ἀλήθεια ἔνι, ὡς ἠξεύρουσι πάντες τοῦ πριγγιπάτου,
« Ἡ νύμφη μου, ποῦ ἔνι ἐδῶ ἐνώπιον τῶν πάντων,
« Ἀνεψιὰ εὑρίσκεται τοῦ αὐθέντου τῆς Ἀκόβου,
« Τῆς ἀδελφῆς του ἔνι παιδὶ ἡ ἀδελφή μου αὐτή·
« Καὶ ὡς ἀπέθανε χωρὶς παιδὶ καὶ κληρονόμον,
« Ὡσὰν ἠξεύρεις, αὐθέντη μου, ὅτ' ἦτον δι' ἐσένα
« Ὄψιδα, ποῦ τὴν ἔβαλες 'ς τὴν Πόλιν γὰρ ἀτός σου,
« Καὶ οὐκ εὑρέθηκεν ἐδῶ 'ς τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου,
« Νὰ ἔλθῃ να φανερωθῇ ὀμπρὸς 'ς τὴν αὐθεντιάν σου,
« Ὡς τὸ ἔχουν τὰ συνήθια ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
« Εἰς ἡμέραις τεσσαράκοντα[1] καὶ πλήρωσιν τοῦ χρόνου,
« Εἰς ὁποῖον πρᾶγμα οὐκ ἔσφαλεν, οὔτ' ἔπταισε κἂν ὅλως,
« Ἀφῶν ἦτον 'ς τὴν φυλακὴν, ὁποῦ τὴν εἶχες βάλει,
« Καθὼς ἦτον διὰ ὄψιδα ἀπὸ τοῦ ὁρισμοῦ σου·
« Καὶ ὅτε τὴν ἐξέβαλες, καὶ ἦλθεν εἰς τὸν τόπον,
« Εὐθὺς γὰρ ἐκατέλαβε, καὶ ἔμπροσθέ σου ἦλθε,
« Καὶ ἐφανερώθη εἰς ἐσὲν, καὶ ἐζήτησε τὸ δίκαιον,
« Καὶ ἰδοὺ τὴν ἀπεκρίθηκες, δίκαιον γὰρ οὐκ ἔχει,
« Καὶ πάντα ἐσυχνοέρχετον, ἐζήτησε τὸ δίκαιον,
« Καὶ ἰδοὺ ποτὲ οὐκ ἤθελες κούρτην νὰ τὴν κρατήσῃς,
« Ὡς αὐτεξούσιος ἔλεγες, δίκαιον γὰρ οὐκ ἔχει·
« Καὶ ἐκείνη ὡς ἀβούλευτη, γυναῖκα χωρὶς ἄνδρα,
« Ἐστρέφετο 'ς τὸ σπίτι της ὡσὰν ἀπογνωσμένη,
« Καὶ ἀνέμενε νὰ τῆς ἔλθῃ ἐκ τὸν Θεὸν βοήθεια.
« Θεοῦ εὐδοκοῦντος, σήμερον ἔνι ὑπανδρευμένη
« Εἰς ἄνθρωπον εὐγενικὸν ἀπὸ γενεᾶς μεγάλης,
« Τὸ δίκαιον, ποῦ τῆς ἔρχεται, νὰ τὸ φυλάξῃ οὗτος,
« Ὡς πρέπει πᾶσα εὐγενὴ ἄνθρωπον νὰ τὸ πράξῃ.

(1) D'après l'article 36 des *Usance* (page 170), l'héritier doit en effet se présenter dans les quarante jours, sous peine de perdre le revenu d'une année du fief ; et s'il ne se présente pas dans le terme d'un an et un jour en cas de présence dans la principauté, de deux ans et deux jours en cas d'absence, il est dépossédé du fief. Cette loi, qui retenait les possesseurs de fiefs dans les pays conquis, est appelée par les *Usance* loi de conquête.

justice. Ils vous prient donc instamment, par mon organe, de leur rendre ce qui leur est dû, et de les remettre en possession de leur héritage de famille, c'est-à-dire de la forteresse ainsi que des dépendances de la baronnie d'Acova. Ils sont prêts de leur côté à faire pour vous tout ce qu'ils vous doivent relativement à leur service et à leur hommage-lige[1]. »

Le prince répondit à messire Nicolas de Saint-Omer : « Nous avons bien entendu en détail, ainsi que notre cour, le discours que vous venez de prononcer et l'affaire que vous nous présentez. Nous avouons et déclarons qu'il est bien vrai que c'est à cause de nous, et pour une

« Διὰ τοῦτο ἦλθασιν ἐδῶ ὀμπρὸς 'ς τὴν αὐθεντίαν σου,
« Καὶ ἐγὼ μετ' αὐτοὺς ἐνομοῦ ὡς ἀδελφὸς, ὁποῦ εἶμαι,
« Καὶ παρασφρίζω καὶ τοὺς δυὸ τὸν ἕνα κληρονόμον,
« Ὁ ἄλλος ὡς ἀδουέρης τους τὸ δίκαιον ζητῶντας.
« Παρακαλοῦν δεόμενοι σοῦ νὰ τοὺς ἔχῃς δώσει,
« Καὶ νὰ τοὺς βάλῃς εἰς νομὴν, τὸ γονικόν τους νὰ ἔχουν,
« Ἀπὸ τὸ κάστρον, περιοχὴν τῆς μπαρουνίας Ἀκόβου,
« Καὶ αὐτῖνοι εἶναι ἕτοιμοι νὰ πήσουν πρὸς ἐσένα
« Ὅσον χρεωστοῦν εἰς λίζιον δουλείαν καὶ ὁμάζιον[1]. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγκιπας ἀτός του,
Λέγει τοῦ μισὲρ Νικολοῦ ἐκείνου ντὲ Σαντομέρη·
« Ἡμεῖς ἠκούσαμεν λεπτῶς καὶ ἡ κούρτη μας ὁμοίως
« Τοὺς λόγους, τοὺς ἐσύντυχες, καὶ τὴν ὑπόθεσίν σου·
« Καὶ μαρτυροῦμεν, λέγομεν ἀλήθειαν, τὸ εἶπες,
« Διὰ ἰδικήν μου ἀφορμὴν διὰ ἰδικὸν τρόπον
« Ἔχασιν, ἀκληρώθηκεν ἡ ἀρχόντισσα αὐτήν

(1) Aussitôt qu'un feudataire arrivait à une succession de fief, il était tenu de faire hommage à son seigneur. L'art. III des *Uxance* détermine le mode de serment et la nature des obligations. Il est nécessaire d'avoir le texte sous les yeux pour bien suivre cette discussion légale.

III. Quando lo afeudado devien homo legio del signor, ello die dir : « Signor, io devegno vostro homo legio de tal feo (et nominar de qual feo lo è, zoè per quello che ello li fa lo homagio); io vi prometto a salvarve et guardarve como mio signor contra tute persone et contra tute cose che viver et morir possa. » Et lo signor die responder : « Et io ve recheio, in la fe de Dio et in la mia. » *Et si lo die basar in la bucha* in segno de fe. Ma se quello o quella che fa lo homagio a lo cabo signor, si come è dicto de sovra, ha facto legia avanti ad altro homo o femena, che non sia homo al cabo signor, o ad homo chel sia, ello die salvar a far lo homagio; et la caxon si è, perche alguno che è homo de uno altro, non può appresso far homagio a altri, se ello non salva lo so primo signor, over se ello non lo fa per so licentia et combiato; altramente lo mentirerà de soa fe a quello a chi ello è homo primer. Et qui fa homagio ad altri che al cabo signor de cose che sia a sua terra, lo die far in la maniera sopra dita.

Ni non se die far homagio se non ad uno signor, per che uno homo non puo far oltra una legia senza so gran falire. Et homo che fa homagio ad altri che a quello de chi è homo legio, è tegnudo al so signor per la fede che lui li da per lo homagio che lui li a fato, de salvarlo et guarentarlo incontra tute persone et tute cose che possa viver et morir; et cusi lo promete a far homagio.

Et per questo appare che ello non è tegnudo de meter o far meter man in lo so corpo ni in la soa persona, ni anche consentir o sofrir a suo poder che altri la meta.

Ni non die prender o far prender al so poder alguna cosa del so signor de chi lo è homo legio.

Ni non die conseiar homo ni femena contra so signor, salvo s'ello l'havesse dato al so conseio.

Ni non die per homo o per femena mostrar oldir parole in corte, s'ello non è a conseio de quello a qui lo se mete in esguardo, o in cognosanza de cose che sia contra lo so signore.

Ni non die far a so saputo procazar la onta del so signor ni lo so damazo, ni sofrir ni consentir a so poder che altrui lo faza; ni etiamdio a la dona ni a la fia del so signor vilania del corpo, ni zaxer cum quella carnalmente, se zo non fosse per maridazo ; ni a soa sorella, tanto como ella è damixella o che la sia in caxa del so signor, ni sofrir a so poder che altrui lo faza.

Et si die lialmente conseiar lo so signor de quello che li domandarà conseio.

Ni lo signor non die meter o far meter man a la persona de lo afeudado, o à lo feo, se zo non è per sguardo o per cognosanza de corte. Et si è tegnudo el signor al so homo ligio per la fede che è intro loro, de tute cose davanti dite, de le qual l'homo è tegnudo al so signor, et lo signor a ello, perche dentro lo signor et l'homo è fede et la fede die esser comuna a li do de le cose avanti dicte. Et zaschun die salvar soa fede l'uno inverso l'altro fermamente et integramente.

Et tanto piu die l'homo esser tegnudo a lo signor, che lo homo die intrar per trar de prexon lo so signor, s'el sera requirido per parte del so signor o de li soi messazi.

Et zaschuno homo è tegnudo per soa fede al so signor, se lo trova in bexogno de facto d'arme, a piè incontro li soi inimixi, o in luogo ch'el s a in pericolo de morte, a meter tuto lo so poder per meter lo à chavalo, over trarlo de quello pericolo; et se altramente lo non puo far, se li die dar lo so cavallo o altro, se ello lo requiere, et aidar lo a montar suso.

Et chi schivasse far al suo signor alguna di queste cose, ello mente de soa fede verso lui. Et se lo signor lo porà pruvar per raxon de corte, ello porà far de lui et de le sue cose como de homo che ha mentito de soa fede.

Et chi attende far al so signor alguna de le dicte cose, lo signor si è tegnudo per soa fede de liberar al

affaire qui nous est personnelle, que cette dame a perdu ses droits et a été privée de son héritage de la seigneurie et du fort d'Acova. Maintenant, nous vous demandons si vous désirez que je vous fasse justice selon la loi, ou si vous réclamez une faveur et une grâce de moi comme de votre prince, en faisant valoir que c'était à cause de moi qu'elle était hors du pays, et n'avait pu se présenter dans la principauté pour faire valoir son droit au terme prescrit par les Usages [1]. »

Messire Nicolas de Saint-Omer fit alors au prince la réponse suivante :

« Seigneur prince de Morée, je vous prie de croire que si j'étais convaincu que ma sœur ne fût pas fondée dans ses réclamations du fort et de la baronnie d'Acova, je n'aurais pas dédaigné de vous les demander comme une grâce. Mais ici ses droits sont évidents, ainsi que vous le savez bien vous-même C'était pour vous que ma sœur était détenue et ne pouvait sortir de Constantinople pour venir réclamer en Morée son héritage d'Acova. Je ne vous demande donc point une grâce, mais une justice, conformément à ce que la loi prescrit. »

Le prince Guillaume lui dit alors : « Puisque vous n'avez pas besoin d'une grâce de ma part et que vous n'invoquez que la justice de la cour, je vous déclare en vérité que ce serait pour moi un péché devant Dieu et un juste sujet de blâme aux yeux des hommes, si je ne me conformais pas à la demande que vous me faites de vous rendre justice. Je veux donc que la chose soit décidée d'une manière régulière, et que les Usages du pays soient consultés avec attention et discernement. Mais pour ne tomber dans aucune erreur et éviter tout reproche, je veux convoquer tous les bannerets, prélats et chevaliers de la principauté de Morée, et leur soumettre cette affaire pour qu'ils prononcent un jugement avec la crainte de Dieu, et conformément aux Usages que l'empereur Ro-

« Τὸ γονικὸν καὶ αὐθεντίαν τοῦ κάστρου τῆς Ἀκόβου·
« Εἰς τοῦτο ἀποκρίνομαι, λέγω, καὶ ἐρωτῶ σε,
« Ἂν μᾶς ζητᾶς νὰ πάσωμεν τὸ δίκαιον κατὰ νόμους,
« Ἢ ἂν μᾶς ζητᾶς διὰ χάριτα καὶ διὰ κρίσιν αὐθέντου.
« Διοῦ ἐμποδίσθη δι' ἡμᾶς, καὶ οὐδὲν εὑρέθη ἐνταῦθα,
« Ἐδῶ γὰρ εἰς τὸν τόπον μας, τὸν λέγουν πριγγιπάτον,
« Ἀπ' ἔσω εἰς τὰ τέρμινα 'ς τοῦ τόπου τὰ συνήθια [1],
« Τοῦ νὰ λαλήσῃ ὡς ἔτυχε καὶ ὡς ἔπρεπε δικαίου. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκε μισὲρ Νικόλος οὗτος,
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγγιπα ἀπόκρισιν τοιάνδε·
« Αὐθέντη πρίγγιπα Μωρέως, λέγω τὴν αὐθεντίαν σου,
« Ἂν ἔβλεπα καὶ ἐγνώριζα μετὰ πληροφορίας,
« Ἡ ἀδελφή μου, ὁπῶναι ἐδῶ, οὐδὲν ζητᾶμεν δίκαιον,
« Τότε σὰν ἦτον ἐν πρέπον, νὰ ἐζητοῦμεν χάριν·
« Τὸ δὲ δίκαιον ἔνει ὀρθὸν, ὡς τὸ ἠξεύρεις ἀτός σου.
« Ἡ ἀδελφή μου ἐστέκετον εἰς φυλακὴν δι' ἐσένα,
« Καὶ οὐκ ἐδύνατον ποσῶς νὰ ἐξέβῃ ἀπ' ἐκεῖ,
« Νὰ ἔλθῃ ἀνακράζοντας τὸ γονικὸν Ἀκόβου.
« Εἰς τοῦτο δὲ οὐδὲν ζητῶ χάριν τοῦ νὰ μὲ δώσῃς,
« Μόνον τὸ δίκαιον ὡς ἔνει, καὶ ὁρίζει το ὁ νόμος. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
Εἶπε τὸν μισὲρ Νικολὸν δὲ Σαντομὲρ ἐκεῖνον·
« Ἀφῶν οὐ χρήζεις χάριτα νὰ ἔχῃς ἀπὸ μένα,
« Καὶ θέλεις ἀνακράζει με μὲ δίκαιον τῆς κούρτης,
« Λέγω καὶ μαρτυρῶ σέ το, ἀλήθειαν τὸ ἀφιρένω,
« Ὅτι ἁμαρτία ἔν' ἀπὸ Θεοῦ, καὶ ψόγος ἀπὸ ἀνθρώπων
« Ἤθελεν εἶσθαι εἰς ἐμὲν, ἂν ἔλειψα ἐκ τούτου·
« Διὰ τοῦτο θέλω νὰ γενῇ τὸ πρᾶγμα ἀφιρωμένον
« Μὲ προσοχὴν καὶ διάκρισιν, τοῦ τόπου τὰ συνήθια·
« Ὅμως μὴ σφάλω τίποτε καὶ ἔχω κατηγορίαν,
« Καὶ θέλω τὸ νὰ συναχθοῦν ὅλοι τοῦ πριγγιπάτου
« Φλαμπουριάροι, ἀρχιερεῖς, καὶ ὅλοι οἱ καβαλλάροι,
« Νὰ βάλω τὴν ὑπόθεσιν εἰς αὐτοὺς νὰ τὴν κρίνουν
« Μὲ φόβον ἀοράτου Θεοῦ καὶ εἰς τοῦ τόπου τὰ συνήθια,

suo lial poder quello o quelli li quali è metudi hostaxii per lo soa liberation.

Anchora l'homo è tegnudo al suo signor de intrar plezo per ello de tanto quanto val el so feo. Et chi de questo fallirà al so signor, io credo ch'ello die perder lo so in fina ch'ello è vivo. Et se caso avignesse che lo homo siendo hostasio o plezo per lo so signor, rezevesse algun danno per la soa dita plezaria, lo signor è tegnudo de restituir li ogni danno, et questo per la fede a la qual lui è tegnudo.

(1) Suivant l'article C des *Uzances* : « Tout individu absent de la principauté, même avec permission, est dépossédé de tout droit à un fief qui viendrait à vaquer s'il ne se présente pas dans l'intervalle de deux ans et deux jours, et le fief est donné à l'héritier qui suit. Il ne peut faire valoir aucun empêchement en excuse de son absence :

Ma, ajoutent les *Uzances*, si lo signor die sucieder, lo puo prolongar lo termene a tuta soa voluntade. C'est-à-dire, le prince peut, à sa volonté, accorder dans ce cas l'héritage au réclamant; mais s'il l'accorde, c'est une faveur et non une justice. C'est là sans doute ce que le prince Guillaume voulait dire en demandant à Nicolas de Saint-Omer s'il réclamait *justice* ou *faveur*.

bert[1] nous a transmis lors de ses arrangements avec son gendre[2]. »

Le prince fit donc écrire des lettres à tous les bannerets, chevaliers et liges de la principauté, qui arrivèrent à Glarentza et se réunirent pour juger l'affaire conformément aux Usages. Le prince dit alors à messire Nicolas de Saint Omer : « Je désire savoir quel est l'avocat qui doit défendre votre sœur et parler pour elle devant la cour. » Nicolas de Saint-Omer répondit qu'il voulait l'être lui-même, et qu'il se chargerait de faire valoir pour elle tout ce que la loi lui offrait de favorable relativement à l'affaire de la baronnie d'Acova. Le prince lui répondit : « Puisque vous vous chargez des fonctions d'avocat dans l'affaire de la dame Marguerite, moi de mon côté, par amitié pour vous et pour vous tenir compagnie, je me déclare l'avocat chargé de défendre les droits de la cour. »

Il s'adressa alors au chancelier messire Léonard[3], originaire de la Pouille, qui était un homme sage et très instruit, ami intime du prince et son premier conseiller. Il lui remit la verge du commandement qu'il tenait entre ses mains, et que portent tous les princes et les seigneurs du monde, et lui dit : « Je vous confère la puissance que je possède, afin que vous présidiez la cour et rendiez justice conformément à la loi, avec l'avis et l'assistance de tous ceux qui composent la cour. Je vous conjure sur le Christ et sur le salut de votre âme, aussi bien vous que tous ceux qui siégent dans cette cour, de tenir autant aux droits de la dame Marguerite qu'à ceux de la cour. Ne vous laissez entraîner ni par la crainte ni par l'amitié. Je vous enjoins sur votre âme de prendre bien garde à ne pas vous laisser induire en erreur ; car moi, par affection pour messire Nicolas de Saint-Omer, et pour lui tenir compagnie, je vais faire le rôle d'avocat et soutenir contre lui les droits de la cour. »

Messire Nicolas commença ensuite le premier à exposer l'affaire dès son origine, c'est-à-dire en racontant comment la seigneurie d'Acova était échue à la maréchale d'Achaïe, madame Marguerite, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut ; et enfin tous les motifs, tous les incidents et toute la marche de l'affaire.

Quand messire Nicolas eut terminé son dis-

« Τὰ ἔδειξεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ Ῥομπέρτος[1].
« Ὅταν ἐσυμβιβάσθησαν ἐμοῦ μὲ τὸν γαμβρόν του[2]. »
Εὐθεῦτα ὁρίζει ὁ πρίγγιπας καὶ ἔγραψαν πιττάκια
Εἰς ὅλους τοὺς φλαμουριαρούς ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
Ὁμοίως εἰς τοὺς καβαλλαριούς καὶ ὅλους τοὺς λιζίους.
Ἦλθαν καὶ ἐσυνάχθησαν ὅλοι εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Καὶ ἐκάθισαν νὰ κρίνωσιν, ὡς ἔνι τὰ συνήθια.
Ἐνταῦθα εἶπεν ὁ πρίγγιπας τοῦ μισὲρ Νικολάου·
« Θέλω νὰ μάθω ἀπὸ σοῦ ποῖος ἔναι ἀβοκάτος
« Νὰ χρεωστῇ καὶ νὰ λαλῇ διὰ τὴν ἀδελφήν σου,
« Καὶ νὰ βαστᾷ τὸν λόγον της νὰ συντυχαίνῃ εἰς κούρτην. »
Καὶ ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκεν αὐτός του θέλει εἶσθαι,
Νὰ λέγῃ ν' ἀποκρίνεται, ὅσον διαφέρει ὁ νόμος
Δι' ἐκείνην τὴν ὑπόθεσιν τῆς μπαρονίας Ἀκόβου.
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας, καὶ εἶπεν·
« Ἀφῶν ἐσὺ ἀποδέχεσαι νὰ ἦσαι ἀβοκάτος
« Ὡς διὰ τὴν ὑπόθεσιν τῆς ντάμας Μαργαρίτας,
« Καὶ τὸ διὰ τὴν ἀγάπην σου καὶ διὰ τὴν συντροφιάν σου
« Νὰ σὲ ποιήσω συντροφιάν, καὶ νὰ βαστῶ ἀβοκάτος
« Νὰ διαυθεντεύω νὰ κρατῶ τὰ δίκαια τῆς κούρτης. »
Εὐθὺς λαλεῖ ὁ πρίγγιπας αὐτὸν τὸν λογοθέτην
Μισὲρ Λενάρδον[3] τ' ὄνομα, ἀπαὶ τὴν Πούλιαν ἦτον,
Ἄνθρωπος ἦτον φρόνιμος καλὰ γραμματισμένος,
Ὡς τὸ ἔχουσιν οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ κόσμου οἱ αὐθένταις,
Ἔδωκέ τον, καὶ λέγει τον· « Ἐγὼ σὲ παραδίδω
Ἐκεῖνον εἶχεν σύμψυχον καὶ πρῶτον τῆς βουλῆς του.
Τὴν βίργαν δὲ καὶ τὸ ῥαβδί το ἐβάστα εἰς τὸ χέρι,
« Τὴν αὐθεντίαν, τὴν κρατῶ, νὰ στέκῃς διὰ τὴν κούρτην,
« Νὰ κρίνῃς δὲ καὶ νὰ κρατῇς τὸ δίκαιον, μὲ τὸν νόμον
« Μὲ τὴν βουλὴν καὶ συντροφιάν, ὅσοι εἶναι εἰς τὴν κούρτην,
« Καὶ ὁρκίζω σε εἰς τὸν Χριστὸν εἰς τὴν ψυχήν σου ἐπάνω,
« Ἐσὲν καὶ ὅσοι καθίζονται μετ' ἐσοῦ εἰς τὴν κούρτην,
« Τὸ δίκαιον τῆς ἀρχόντισσας τῆς ντάμας Μαργαρίτας
« Νὰ τὸ κρατήσετε καλά, καθάπερ καὶ τῆς κούρτης,
« Μὴ σαλευθῆτε τίποτε διὰ φόβον καὶ φιλίαν·
« Προσέχετε μὴ σφάλετε ἐπάνω εἰς τὴν ψυχήν σας·
« Ἐπεὶ ἐγὼ διὰ συντροφιὰν καὶ ἀγάπην τοῦ ἀδελφοῦ μου
« Μισὲρ Νικολοῦ ντὲ Σαντομὲρ θέλω ν' ἀβοκατεύσω,
« Ἐκ τὸ ἄλλο μέρος νὰ κρατῶ τὸ δίκαιον τῆς κούρτης. »
Εἰς τοῦτο ἐπεχείρησεν αὐτὸς ὁ μισὲρ Νικόλας
Νὰ λέγῃ τὴν ὑπόθεσιν τὸν τρόπον τῆς δουλείας,
Τὸ πῶς γὰρ καὶ ἐξέπεσεν ἡ αὐθεντία Ἀκόβου,
Τὸ τῆς πρωτοστρατόρισσας τῆς ντάμας Μαργαρίτας,
Καθὼς καὶ τὸ ἠκούσετε ἐδῶ εἰς τὸ βιβλίον,
Τοὺς τρόπους καὶ ταῖς ἀφορμαῖς, καὶ τὴν καθοδηγίαν.
Ἀφότου ἀπεπλήρωσε τὰ εἶχε νὰ λαλήσῃ,

(1) On a déjà vu que ce n'était pas la fille de Robert de Courtenay, mais de Pierre de Courtenay, qu'avait épousée Guillaume de Ville-Hardoin. (Voyez note 1, page 61 de ce volume.)

(2) Geoffroy II de Ville-Hardoin, frère de Guillaume.

(3) Léonard de Véroli.

cours, le prince prit la parole à son tour, et exposa tous ses motifs et toutes ses raisons en opposition à ce que messire Nicolas avait avancé, ainsi que cela est établi par les règlements suivis dans les tribunaux, et de manière à ce que chacun puisse dire ce qu'il croit utile à sa cause. Après que chacun eut parlé longtemps et abondamment, le prince fit apporter le livre des Usages[1], et il expliqua en détail ce qui y était contenu; comment, au cas où le suzerain serait fait prisonnier par l'ennemi et jeté dans les fers, son homme-lige doit, si le suzerain le réclame, se rendre en prison comme otage en sa place, pour obtenir sa mise en liberté, et comment le suzerain doit ensuite de son côté employer tous ses moyens pour faire sortir de prison son homme-lige qui a pris sa place[2].

Tous ceux qui siégeaient alors dans la cour émirent l'avis que, puisque c'était pour lui que la maréchale avait été mise en otage, elle était fondée, par cette distinction particulière, à revendiquer son héritage du fort d'Acova et de ses dépendances. Mais le prince ouvrit de nouveau le livre de la loi, et développa un chapitre par lequel il prouva que, selon les termes de l'Assise, elle était engagée par un devoir indispensable à se constituer otage, et que d'un autre côté il était déclaré formellement par l'assise que, puisqu'elle ne s'était pas trouvée en Morée dans les termes voulus par l'usage, elle n'avait plus aucun droit à réclamer son héritage.

Les juges changèrent alors d'opinion, et reprenant la parole ils déclarèrent : que, puisque la dame était tenue d'entrer en prison lorsque son seigneur-lige le demandait, aux termes des Assises, et qu'elle ne s'était pas présentée, dans le délai voulu, en Morée au prince pour réclamer ses droits, elle avait perdu tous ses droits du jour même où ce délai était expiré. Ils déclarèrent donc toutes les réclamations de la dame mises au néant.

Le prince et messire Nicolas furent alors invités à se présenter devant la cour. Le chancelier, qui tenait la place du prince, prit la parole et leur annonça que la cour seigneuriale avait décidé que le fort d'Acova était perdu pour elle et gagné pour le prince, ainsi

Ἐνταῦθα πάλιν ἄρχισεν ὁ πρίγγιπας νὰ λέγῃ,
Νὰ βάνῃ τρόπους ἀφορμαῖς καὶ λόγους ἐναντίους;
Πρὸς τὸ εἶπε καὶ ἐλάλησε μισὲρ Νικόλας ἐκεῖνος,
Ὡς τὸ ἔχουν αἱ διάταξες καὶ ὅλα τὰ δικαστήρια,
Καὶ λέγουσιν ὁ καθὲ εἷς, τὸ ηξεύρει εἰς ὄφελόν του.
Ἀφότου εἴπασι πολλὰ, καὶ ἐπληθυναν οἱ λόγοι,
Ὥρισε δὲ ὁ πρίγγιπας, ἤφεραν τὸ βιβλίον[1],
Τὰ ἔγραφε λεπτομερῶς λέγει καὶ ἑρμηνεύει,
Τὸ πῶς ὁ λίζιος ἄνθρωπος χρεωστεῖ νὰ πέσῃ τοῦτο,
Εἰ μὲν συμβῇ αὐθέντου μου νὰ τὸν πιάσῃ ἐχθρός του,
Καὶ νὰ τὸν ἔχῃ εἰς φυλακὴν εἰς τιμωρίαν σιδήρου,
Νὰ τὸν ζητῇ αὐθέντης του, καὶ νὰ τὸν ἀνακράζῃ,
Νὰ σίξῃ εἰς τὴν φυλακὴν εἰς ὄψιδα δι' ἐκεῖνον,
Νὰ ἐβγάλῃ τὸν αὐθέντην του ἀπὸ δεσμωτηρίου,
Καὶ μετὰ αὐθέντης του χρεωστεῖ νὰ τὸν ἐβγάλῃ
Τὸν λίζιον τὸν ἄνθρωπον, ποῦ ἐξέβη δι' ἐκεῖνον[2].
Οἱ πάντες ὁποῦ ἤσασιν ἐτότε εἰς τὴν κούρτην,
Ὅλοι ἐπληρίασαν, ἔλεγαν διὰ κρίσιν μεγάλην,
Ὅτι ἡ πρωτοστρατόρισσα ἐτύγχανε νὰ ἔχῃ
Τὸ γονικὸν καὶ περιοχὴν τοῦ κάστρου τῆς Ἀκόβου,
Ἀφοῦ ἀτός του τὴν ἔβαλεν ὁ πρίγγιπας δι' ἐκεῖνο
Ὄψιδα καὶ εἰς φυλακὴν ἀπ' ἔσω εἰς τὴν Πόλιν.
Τὸ φέρει γὰρ ὁ πρίγγιπας τοῦ νόμου τὸ βιβλίον,
Ἐστάθη, ἀφιρώθηκεν εἰς τὸ κεφάλαιον ἐκεῖνο,
Καὶ ἀπόδειξε μὲ τὸ βιβλίον τοῦ τόπου τὰ συνήθια,
Ὅτι μὲ δίκαιον χρεωστικὸν ἐχρεώστει νὰ πέσῃ,
Κ' ἂν δὲν τῆς τρέχῃ τίποτες, διοῦ γὰρ οὐκ εὑρέθη
Τοῦ νὰ ζητήσῃ δίκαιον 'ς τὸ γονικὸν ἐκεῖνο
Ἀπ' ἔσω εἰς τὸ τέρμινον, τὸ ἔχουν τὰ συνήθια.
Ἐμετάπιασαν ὅλοι τους, ἐστράφησαν καὶ εἶπαν,
Ὅτι ἀφῶν ἐτύχαινε, καὶ ἐχρεώστειε νὰ τὸ πέσῃ,
Νὰ σίξῃ εἰς τὴν φυλακὴν, εἰ μὲν τὸν ἀνακράζει
Ὁ αὐθέντης ὁ λίζιος, τὸ γράφουν τὰ συνήθια,
Καὶ οὐκ εὑρέθη εἰς τὸν Μωρέα 'ς τὸ τέρμινον ἀπ' ἔσω,
Νὰ ἐμφανισθῇ εἰς τὸν πρίγγιπα νὰ τὸν ζητήσῃ δικαίον,
Καὶ ἐπέρασαν τὰ τέρμινα, τὸ δίκαιόν της ἔχασιν·
Ἔδωκαν τὴν ἀπόφασιν, ὅτι ἔρημα γυρεύει.
Ἐλάλησαν τὸν πρίγγιπα καὶ τὸν μισὲρ Νικόλαν,
Καὶ ἦλθασιν ἀμφότεροι ἐνώπιον τῆς κούρτης·
Ὁ λογοθέτης, ποῦ ἤτονε τοῦ πρίγγιπος δίκαιος,
Ἐκεῖνος τοὺς ἐσύντυχε καὶ ἐβάσταξε τὸν λόγον,
Τὸ πῶς ἡ κούρτη ἐκέρδισε τὸ κάστρον τῆς Ἀκόβου,

(1) Le texte dit simplement τὸ βιβλίον, comme nous disons le code. Il s'agit du livre des Assises et bons usages de la principauté.

(2) Voici cette obligation réciproque telle qu'elle se trouve dans les *Uxance* :

XV. Se miser lo principo, fosse prexo de li nimixi (che Dio non voglia!) et lo dicto signor se potesse recatar, ei puo meter per lo suo recato hostaxii de li soi homini legii, infina che se recolierà li denari per lo suo recato; et recolti li danari, lo signor è tenudo de trar quelli legii, over meter altri hostaxii in luogo de quelli à li enimici; ma in altro caxo non li può meter contra soa volontade.

que cela était prouvé d'une manière précise par le livre des Usages, tel qu'il avait été rédigé dès le commencement de sa formation.

Quand le prince eût entendu cet arrêt, il remercia la cour, ainsi que cela est usité, et prit congé; mais le maréchal messire Jean de Saint-Omer ne voulut pas remercier la cour. Tous les grands et les bannerets prirent congé du prince, et chacun se retira comme il voulut et où l'appelaient ses affaires.

Le prince dit ensuite au chancelier avec un grand discernement : « Je vous jure devant le Seigneur, mon chancelier, que le jugement qui vient d'être rendu, et par lequel la dame Marguerite a été déshéritée de la seigneurie du fort et des dépendances d'Acova, m'a fait d'autant plus de peine que je sais fort bien que c'est moi qui l'ai envoyée en prison à Constantinople, et que c'est là ce qui l'a empêchée de se présenter, dans le délai voulu, devant ma cour pour réclamer son héritage d'Acova. Voici comment il m'est arrivé d'être cause de ce malheur. Lorsqu'on m'apprit, pendant l'époque de l'emprisonnement de madame Marguerite, que le seigneur d'Acova venait de mourir, l'idée me vint de prendre entre les mains le livre des Assises, et de lire le passage que je vous ai fait entendre devant la cour. En lisant cet article je vis que, puisque la maréchale se trouvait à Constantinople comme otage en ma place et ne pouvait venir se présenter à la cour dans le délai fixé par les Usages, il était conforme aux arrêts de la justice qu'elle fût déshéritée de ses droits. Je fis cependant une distinction, et je me dis en moi-même que, puisque c'était en mon nom qu'elle était en prison et perdait l'héritage qui lui était échu, ce serait un grand péché et un grand blâme pour moi de lui faire ce tort. Je pensai donc que, pour réparer le tort que je lui faisais, je devais lui donner la moitié de la baronnie d'Acova, et conserver l'autre moitié en propriété pour ma plus jeune fille Marguerite[1]. Mais vous avez vu avec quelle audace et quelle présomption ces Saint-Omer se sont présentés ici. Leur conduite m'affecta vivement, et mon cœur en murmura ; et c'est pour cette raison que je demandai alors à messire Nicolas, si c'était une faveur ou une justice qu'il venait solli-

« Λεπτομερῶς τὸ ἔδειξε τοῦ νόμου τὸ βιβλίον,
Ὅπερ ἔγραψαν ἀπ' ἀρχῆς τοῦ νόμου τῶν συνηθείων.
Το ἄκουσέ το ὁ πρίγγιπας, ὡς τὸ ἔχουσιν αἱ κούρταις,
Τὴν κούρτην εὐχαρίστησεν, ἀπολογιὰν ἐπῆρε.
Τῷ δὲ ὁ πρωτοστράτορας ὁ μισὶρ Τζὰν ἐκεῖνος
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς εὐχαριστιὰν νὰ δώσῃ.
Μετὰ ταῦτα ὅλοι οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ φλαμουριάροι
Ἀπολογιὰν ἐζήτησαν, ὁ πρίγγιπας τοὺς δίδει·
Ἐδιέβησαν ὁ καθεὶς, ποῦθελαν καὶ ἠγάπαν,
Ὅπου ἐχρεώστει νὰ ἀπελθῇ ἕκαστος ἀπὸ κείνους.
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐλάλησεν ὁ πρίγγιπας τὸν λογοθέτην,
Μονάξα τὸν ἐσύντυχε μὲ διάκρισιν μεγάλην·
« Ὀμνύω σε, λογοθέτη μου, ἐνώπιον Κυρίου,
« Πολλὰ μ' ἐφάνη βαρετὸν ἡ κρίσις, ὁποῦ ἐγίνη,
« Καὶ ἀκληρώθη ἡ ἀρχόντισσα ἡ ντάμα Μαργαρίτα
« Ἀπὸ τὸ κάστρον καὶ αὐθεντιὰν περιοχῆς Ἀκόβου,
« Διατὶ ἐγνωρίζω αἰσθητὰ, καὶ ἠξεύρω εἰς ἀληθείαν,
« Ὅτι ἐγὼ τὴν ἔβαλα 'ς τὴν φυλακὴν, ὅπου ἦτον,
« Καὶ εἰς αὐτὴν τὴν ἀφορμὴν οὐδὲν εὑρέθη ἐνταῦθα
« 'Σ τὰ τέρμινα καὶ εἰς τὸν καιρὸν, ὁποῦ ἔπρεπε νὰ ἦναι,
« Νὰ ἐμφανισθῇ εἰς τὴν κούρτην μου, καὶ νὰ ἐξεζητήσῃ
« Τῆς Ἀκόβου τὴν αὐθεντιὰν, ὁποῦ ἔνι γονικόν της,
« Καὶ ἐτούτην γὰρ τὴν ἁμαρτιὰν νὰ σὲ εἰπῶ πῶς ἐγίνη·
« Ἐτότε ὅταν ηὕρασι, καὶ εἶπαν τὸ μανδάτο,
« Τὸ ὅτι γὰρ ἀπέθανεν ὁ αὐθέντης τῆς Ἀκόβου,
« Διατὶ 'τον εἰς τὴν φυλακὴν μανδάμα Μαργαρίτα,
« Ὁποῦ ἦτον κληρονόμισσα ὡς ἔνει ἡ ἀλήθεια,
« Μὲ ἔφερεν ἡ ὄρεξις, καὶ ἔπιακα τὸ βιβλίον
« Ἐκεῖνο, τὸ ἐγράψασι τοῦ τόπου τὰ συνήθια,
« Καθὼς καὶ τὸ ἠκούσετε ὀμπρὸς, ποῦ ἀνεγνώσθη.
« Λοιπὸν ὡς ἐλογίσθηκα, καὶ ηὕραμεν τὸν νόμον,
« Ἀφῶν ἡ πρωτοστρατόρισσα ηὑρίσκετον εἰς τὴν Πόλιν
« Εἰς φυλακὴν καὶ ἔψεδαν, ὁποῦ'τον δι' ἐμένα,
« Καὶ οὐκ ἠμπόρεσε νὰ ἔλθῃ νὰ ἐμφανισθῇ εἰς τὴν κούρτην,
« Ἀπ' ἔσω εἰς τὰ τέρμινα, τὰ ἔχομεν συνήθια,
« Δίκαιον ἦτον ν' ἀκληρωθῇ ἀπαὶ τὸ γονικόν της,
« Ἐν τούτῳ ἐδιακρίθηκα, καὶ εἶπα εἰς λογισμόν μου,
« Ὅτι, ἀφῶν εὑρίσκετον εἰς φυλακὴν δι' ἐμένα,
« Καὶ ἔχανε τὸ γονικὸν, ὁποῦ εἶχεν ἐξεπέσει πάλιν,
« Ἁμαρτία καὶ μέμψιμον ἤρχετον εἰς ἐμένα,
« Ἐὰν εἰς τοῦτο ἐβουλήθηκα, ὅπως διὰ νὰ ποιήσω,
« Καὶ νὰ τῆς δώσω τὸ ἡμισὸν τῆς μπαρονιᾶς Ἀκόβου,
« Πάλιν τὸ ἄλλο ἡμισὸν νὰ δώσω Μαργαρίτας[1]
« Τῆς θυγατρός μου τῆς μικρῆς, νὰ τὸ ἔχῃ γονικόν της.
« Καὶ εἶδες, ὅτι ἦλθασιν αὐτοὶ οἱ ντὲ Σαντόμερ
« Μὲ παῤῥησιὰν καὶ ἔπαρσιν καὶ ἀλαζονιὰν μεγάλην,
« Πολλὰ μ' ἐφάνη βαρετὸν, ἐκάκισεν ἡ καρδιά μου,
« Καὶ δι' αὐτὸ ἠρώτησα μισὶρ Νικολὸν τότε,

(1) Il lui donna en effet une partie de l'ancien fief d'Acova, et en le réunissant à d'autres fiefs de son domaine, il en forma la baronie de Matagrifon dont elle fut titulaire. Plus tard il la déclara par son testament héritière de sa sœur aînée Isabelle dans la principauté, au cas où Isabelle mourrait avant elle sans laisser d'enfants ligitimes.

citer de ma cour. Il me répondit avec fierté qu'il n'avait pas besoin d'une grâce de ma part, et ne venait demander que ce qui appartenait de droit à la dame Marguerite. J'ordonnai donc qu'on apportât le livre des Assises et Usages de la Morée, pour que l'on prononçât entre nous et que son orgueil fût confondu; et vous voyez que, d'après la déclaration des droits des liges, la dame Marguerite a été déshéritée. Je sais d'une manière certaine, d'après mon registre[1], qu'il est parfaitement exact que la baronnie d'Acova avec ses dépendances contient vingt-quatre fiefs de cavaliers[2]. Prenez avec vous Colinet qui est le maréchal de toute la principauté[3]; réunissez les anciens de la baronnie d'Acova; faites-leur apporter le livre de pratique[4], et faites ensemble le partage de toute la baronnie. Partagez-la en trois parties, et placez-en la meilleure partie dans l'une des trois. Par exemple, sur huit fiefs, séparez-en cinq et les meilleurs pour le revenu. Sur les hommages, choisissez et mettez de côté les trois plus hauts, et faites dresser un privilége franc[5], qui portera que j'offre ce fief d'Acova, contenant le tiers de la baronnie, à la dame Marguerite, comme une faveur que j'accorde à elle et à ses enfants. »

Le chancelier exécuta avec empressement

« Τί θέλει ἐκ τὴν κούρτην μου χάριτα ἢ μὲ δίκαιον·
« Καὶ ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκε μὲ ἀλαζονιὰν μεγάλην,
« Ὅτι ἀπ' ἐμέν' οὐκ ἔχρηζε χάριτα οὐδεμίαν,
« Μόνον τὸ δίκαιον, τὸ ἤρχετον τῆς ντάμας Μαργαρίτας.
« Κ' ἐγὼ δια τοῦτο ὥρισα καὶ ἤφεραν τὸ βιβλίον,
« Ὅπου ἔνι ὁ νόμος τοῦ Μωρέως, καὶ γράφει τὰ συνήθια,
« Και νὰ κριθῶμεν μετ' αὐτὸν, ἡ ἀλαζονιὰ νὰ λείψῃ·
« Καὶ οὕτως μὲ τὴν τήρησιν τῆς κούρτης τὸ λίζιον
« Ὡς βλέπεις, ἐξεκληρώθηκεν ἡ ντάμα Μαργαρίτα·
« Ἐν τούτῳ ἐγὼ λεπτομερῶς ἠξεύρω εἰς ἀλήθειαν,
« Ὡσὰν εἰς τὸ ῥεγίστρον[1] μου γράφει ἐν ἀκριβείᾳ,
« Τὴν μπαρονίαν τῆς Ἀκοβας μὲ τὴν περιοχήν της,
« Ὅτι εἶναι εἴκοσι τέσσαρα φίη καβαλαρίων[2].
« Εἰς τοῦτο θέλω, ἂν μ' ἀγαπᾷς, ἔπαρε τὸν Κολινέτον,
« Ὁποῦ ἔνει πρωτοστράτορας ὅλου τοῦ πριγγιπάτου[3],
« Καὶ ἂς ἔλθωσιν οἱ γέροντες τῆς μπαρονιᾶς Ἀκόβου,
« Καὶ ἂς φέρωσι τὰ πρακτικὰ[4], ὁποῦ ἔχουσι μετ' αὐτούς,
« Καὶ ποίσετε τὴν μοιρασιὰν ὅλης τῆς μπαρονίας.
« Τὸ τρίτον γὰρ μερίσετε, καὶ ἀνθολογήσετέ το,
« Ἐνῶ ἔρχονται φίη ὀκτὼ, θέλω νὰ ἦναι τὰ πέντε,
« Ἀλλὰ τὰ καλλιότερα δημόσια γὰρ τοῦ τόπου,
« Καὶ ἀπὸ τὰ ὁμάζια τὰ πρῶτα γὰρ τὰ τρία,
« Καὶ βάλε νὰ μὲ γράψωσι φράγκικον πριβιλέγιον[5],
« Τὸ πῶς τὰ δίδω ἐγὼ αὐτὰ τὰ φίη τῆς Ἀκόβου,
« Τὸ τρίτον γὰρ τῆς μπαρονιᾶς, τῆς ντάμας Μαργαρίτας,
« Διὰ χάριν διὰ δωρεὰν αὐτῆς καὶ τῶν παιδιῶν της. »
Ὁ λογοθέτης παρευθὺς μὲ προθυμίαν μεγάλην
Τοῦ πρίγγιπος τὸν ὁρισμὸν ἐπλήρωσεν εὐθέως,

(1) C'est le livre dont il est parlé dans le commencement de cette chronique (p. 47) et dont le contenu rappelle celui du *Doomsday*.

(2) Les fiefs étaient divisés en fiefs d'infanterie et fiefs de cavalerie, suivant la nature de leurs services. Les fiefs de cavalerie étaient plus riches et leurs obligations plus étendues, et le prince ne pouvait faire peser cette charge sur les feudataires si cela n'était exprimé dans le texte de création de leur fief. Il y avait même quelques dispenses pour eux. Voici l'article des *Uzance* :

XXVIII. Lo signor può constrenzer lo feudatario a rezever cavallaria, zoè se lo feo è in tal stado che possa manteguir cavallaria. Ma se per guerra lo serà gastado, intanto che non possa servir la cavallaria, lo non die esser constreto, ma ello die servir à lo signor de la persona, deffalcando lo servicio secondo che lo feo è diminuido per la guerra. Et se lo feo non serà de cavallaria, et sia de quanto gran valor che se voglia, lo non die esse constreto a cavallaria, et etiamdio se lo padre de quello feudatario fosse stato cavalier.

(3) C'est-à-dire le capitaine d'armes, un des trois fonctionnaires de la principauté, tels qu'ils sont mentionnés dans les Assises.

(4) C'est-à-dire le livre dans lequel on consigne le résultat des délibérations des assemblées publiques.

(5) C'est-à dire un fief d'hommage simple, différent de l'hommage de feudataire et d'un ordre inférieur. Voici les trois articles dans lesquels on spécifie cette différence.

XLVII. Se alguna terra feudal sia conceduda ad alguno, et in le lettere de la concession non sia nominado lo donatario ligio, el se intende esser de plano homagio.

XLII. Tutti li feudatarii et de plano homagio del principado de Achaia può cognoscer de li caxi civil de li soi villani; ne villani non se può apellar de algun modo.

LXXII. La différence entre l'homme-lige et l'homme de simple hommage est :

L'homme de simple hommage est tenu d'accepter de son seigneur un office honorable; le lige, non.

Le lige est du conseil du seigneur; l'homme de simple hommage, non.

La femme-lige peut se marier sans le demander au seigneur, en lui donnant le tiers des revenus de la première année, ou la valeur; la femme de simple hommage doit obtenir permission.

Le lige, si sa terre est saisie par le seigneur, a un an et un jour pour déposer plainte; l'homme de simple hommage a quarante jours.

Le lige a une cour; l'homme de simple hommage, non.

l'ordre du prince. Il scella lui-même ce privilége et le lui apporta. Le prince le lut et l'approuva de tout point. Il leva la couverture[1] de son lit de justice, le plaça par-dessous, et dit ensuite au chancelier : « Allez en personne, et faites venir ici la dame Marguerite. Dites-lui que j'ai besoin d'elle et désire lui parler. » Le chancelier partit aussitôt pour exécuter son message. A l'arrivée de la dame, le prince lui dit : « Je prends Dieu à témoin, ma chère fille, que mon intention et ma ferme volonté étaient de vous faire une courtoisie, et de vous accorder une grâce sur l'héritage de la baronnie d'Acova qui eût dû vous revenir. C'est pour cela que, quand vous vous êtes présentée devant la cour, j'ai demandé au vieux messire Nicolas s'il sollicitait de moi une justice ou une faveur. Mais par fierté et par présomption, ce seigneur prétendit n'avoir besoin d'aucune faveur de ma part, et ne demanda de la cour qu'un acte de justice. C'est là ce qui m'a engagé à présenter le livre des Assises à la cour pour qu'elle prononçât entre nous conformément aux lois. La cour, comme vous l'avez entendu, a décidé que je n'avais rien à vous rendre. Cependant, comme c'était pour moi que vous étiez à Constantinople au moment où la baronnie vous est échue, j'ai bien voulu, par affection et par compassion, diviser la baronnie d'Acova, et vous en donner le tiers comme une nouvelle inféodation pour vous et vos enfants. »

Le chancelier prit alors le privilége et le remit entre les mains du prince, qui de son côté fit approcher la dame Marguerite : « Venez, ma fille, lui dit-il, que je vous donne l'investiture. » La dame s'approcha de lui et reçut l'acte. Le prince tira alors son gant et la revêtit[2]. Celle-ci, en femme noble, reçut cette donation avec grâce, remercia le prince, le salua humblement, prit congé de lui et se retira à son hôtel. Elle y trouva messire Jean, son mari, et s'empressa de lui raconter les détails

Τὸ προβελέγιον ἐβούλωσεν ἀτός του ὁ λογοθέτης.
Τοῦ πρίγγιπος τὸ ἔφερε καὶ ἐπροσκόμισέ τον·
Ὁ πρίγγιπας τὸ ἀνέγνωσε, πολλὰ καλὸν τοῦ ἐφάνη,
Τὸ κορβερτῆρι [1] ἐσήκωσεν αὐτὸ τοῦ κρεββατίου,
Ἀποκάτω τὸ ἔθεσε, λέγει τοῦ λογοθέτου·
« Σύρε ἀτός σου, φέρε ἐδῶ τὴν ντάμαν Μαργαρίταν,
« Εἰπέ την ὅτι, χρήζω την, θέλω νὰ τὴν συντύχω. »
Καὶ ὁ λογοθέτης παρευθὺς ἐδιέβη, ἔφερέ την,
Καὶ ὡς ἀπέσωσεν ἐκεῖ, ὁ πρίγγιπας τὴν λέγει·
« Τὸν Θεόν μου ἐβγάνω μάρτυρα, καλή μου θυγατέρα,
« Τὴν ὄρεξιν τὸ θέλημα, τὴν εἶχα εἰς ἐσένα,
« Να σὲ ποιήσω κουρτεσιὰν καὶ χάριτα ὁμοίως
« Ὁ τὸ γονικόν, τὸ σὲ ἔρχεται, τὴν μπαρουνίαν Ἀκόβου·
« Ἐπειδὴ αὐτὸν ἠρώτησα τὸν γέρω μισὲρ Νικόλαν
« Ἐτότε, ὅταν ἤλθετε ἐνώπιόν μου 'ς τὴν κούρτην,
« Τί μὲ ζητεῖ πρωτήτερον, καὶ ὀρέγεται νὰ πιάσῃ,
« Κ' ἂν δίκαιον κ' ἂν χάριτα ἤθελεν ἐκ τῶν δύο,
« Καὶ ἐκεῖνος ἀπὸ ἀλαζονιὰν καὶ ἔπαρσιν, τὴν εἶχεν,
« Οὐδὲν ἐχρειάσθη χάριτα νὰ λάβῃ ἀπὸ ἐμένα,
« Μόνον τὸ δίκαιον ἤθελε νὰ λάβῃ ἐκ τὴν κούρτην,
« Καὶ ἐγὼ δι' αὐτὸ ἤφερα τὸν νόμον τοῦ βιβλίου,
« Τῆς κούρτης τὸ ἐπαράδωσα, μετ' αὐτὸ μὲ ἐκρίναν·
« Καὶ ἀφῶν ἡ κούρτη μ' ἔκρινε τὸ τί σὲ πιάσω οὐκ ἔχω,
« Ὅμως ἐγὼ διὰ χάριτα ἐξεύρω το εἰς ἀλήθειαν,
« Ὅτι δι' ἐμέν' εὑρέθηκας ἔξωθα εἰς τὴν Πόλιν,
« Ὅταν γὰρ σοῦ ἐξέπεσεν ἡ μπαρουνία Ἀκόβου,
« Ἔχοντα τὴν διάκρισιν καὶ σπλάγχνος εἰς ἐσένα,
« Ἐχώρισα καὶ δίδω σε τὸ τρίτο τῆς Ἀκόβου,
« Τῆς μπαρουνιᾶς νέον δόσιμον ἐσένα καὶ τῶν παιδιῶν σου. »
Ὁ λογοθέτης ἅπλωσε, τὸ προβελέγιον ἐβγάνει,
Τοῦ πρίγγιπος τὸ ἔδωκεν, ἐπῆρέ το 'ς τὰς χεῖρας,
Καὶ ὁ πρίγγιπας ἐλάλησε τὴν ντάμαν Μαργαρίταν·
« Ἔλα ἐδῶ, θυγάτηρ μου, τοῦ νὰ σὲ ῥεβεστίσω. »
Καὶ ἐκείνη τὸν ἐσίμωσε, καὶ τὸ χαρτὶ τῆς δίνει,
Ἐβγάνει τὸν χερόρτην του, μὲ αὐτὸν τὴν ῥεβεστίζει[2],
Καὶ ἐκείνη ἡ εὐγενικὴ μετὰ χαρᾶς τὸ ἐπῆρε
Μὲ χαμηλὸν προσκύνημα καὶ εὐχαριστιὰν μεγάλην·
Εἰς τοῦτο ἀποχαιρέτησε, 'ς τὸ σπίτι της ἐδιέβη,
Εὗρεν ἐκεῖ τὸν μισὲρ Τζὰν τὸν ἄνδρα της ἐκεῖνον,
Χαρὰν μεγάλην τοῦ ἔδειξε, λεπτομερῶς τοῦ εἶπε

(1) Τὸ κορβερτῆρι, mot grécisé. On était assez habitué alors à tout placer sur le lit; cet usage s'est conservé fort longtemps, puisqu'on trouve dans les instructions données sous le règne d'Henri VIII, par un duc de Northumberland, sur la manière de remplir les fonctions de gentilhomme de la chambre, qu'on doit empêcher de déposer les manteaux et les chapeaux sur le lit du roi.

(2) On a vu dans l'article 68 des *Uzances* (pag. 158, note 1) que la formule de l'investiture était de se servir tantôt du gant et tantôt d'autre chose, comme d'un anneau. Le vieil auteur du roman de *Gérard de Roussillon duc de Bourgogne*, fait aussi mention de cette investiture avec le gant. On lit page 86, dans le manuscrit 184, in-fol. de la bibliothèque de l'Arsenal, qui contient ce roman en vers français :

Et les mist en saisine, par son *gand* hautement
De trestoutes leurs terres et leur grant chasement.

Et dans le même roman en vers provençaux, page 87 recto de la même bibliothèque, n° 183, in-folio, copié sur le manuscrit du roi, 7991, in-8°, le vers suivant :

El reis lhi dona un fieu ; son *gan* lhi en baila.

de tout ce qui s'était passé dans son entrevue avec le prince, et comment il lui avait fait don du tiers de la baronnie d'Acova. Dès que messire Jean apprit cette nouvelle, il s'en réjouit vivement, leva les mains au ciel, et remercia Dieu de ce qu'en opposition de toutes ses espérances il avait obtenu une si bonne part de la baronnie d'Acova.

Après avoir réglé cette affaire, le prince ordonna au chancelier d'inscrire un second privilége, comprenant les deux autres tiers du fort et des dépendances de la baronnie d'Acova, en portant qu'il les donnait en héritage à sa propre fille Marguerite. Ce privilége une fois écrit et scellé, il le remit entre les mains de sa fille, lui donna l'investiture et la mit en possession, en faisant des vœux pour qu'elle pût conserver cet héritage.

Au milieu de toutes ces occupations, et quand il eut fait tout ce que je rapporte ici et bien d'autres choses, le prince Guillaume, cédant à la loi commune, paya son tribut à la nature et but la coupe de la mort. Il venait de passer à Calamata qu'il désirait vivement revoir, parce qu'il y était né et que c'était son propre domaine. Le Champenois[1] l'avait donné en propriété légitime et en héritage[2] à son père, le vieux messire Geoffroy de Ville-Hardoin. Une maladie mortelle le surprit dans cette ville. Aussitôt il envoya ses ordres pour que les bannerets, les prélats et prud'hommes de toute la principauté eussent à se réunir. Il les pria de lui conseiller ce qu'ils trouvaient convenable qu'il fit à ses derniers instants. On examina tout avec attention; et, d'après les dispositions qu'on arrêta, le prince nomma le grand-connétable Jadre bail de la Morée[3]; il écrivit au roi Charles et le pria de gouverner avec justice et affection, d'abord ses filles et ensuite tous les hommes de la principauté, grands et petits, qui devaient lui être soumis; de protéger les couvents de l'Eglise latine et

Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἔπηκεν ἐκεῖ, ὁποῦ ἐδιέδη,
Τὴν δωρεὰν, τὴν ἔλαβε ἐκ τοῦ πρίγγιπα Γουλιάμου,
Καθὼς ἄνωθεν εἴπαμεν, τὸ τρίτον τῆς Ἀκόβου.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ μισὶρ Τζὰν, τὰς χεῖράς του ἐπῆρε,
Καρὰν μεγάλην ἔπηκε, καὶ τὸν Θεὸν δοξάζει,
Διοῦ ποτὲ οὐδὲν ὤλπιζε, ποτὲ οὐδὲν ἐθάῤῥει,
Νὰ ἔχῃ μερίδα ἢ αὐθεντιὰν ς' τὴν μπαρονιὰν Ἀκόβου.
  Ἀφότου γὰρ ὁ πρίγγιπας ἔπηκε τὰ σὲ γράφω,
Τὸν λογοθέτην ἐλάλησε, καὶ εἶπέ του νὰ πόσῃ
Ἕτερον προβελέγιον ἀπὸ τὰ δυὸ μερίδια
Τοῦ κάστρου τῆς περιοχῆς τῆς μπαρονιᾶς Ἀκόβου,
Τὸ πῶς τὸ δίδει γονικὸν τῆς θυγατρός του ἐκείνης
Τῆς Μαργαρίτας σὲ λαλῶ, οὕτως τὴν ὀνομάζαν.
Ἔγραψαν, ἐβούλωσάν τον, λαλεῖ την, δίδει τῆς το,
Εὐθέως τὴν ἐρεβέστισε, καὶ εἰς νομὴν τὴν βάνει,
Εὐχήθη την τὸ τὸ κρατῇ, νὰ τὸ κληρονεμήσῃ.
  Εἰς τοῦτο γὰρ ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος,
Τὰ πάντα ὅλα, ποῦ λαλῶ, καὶ γράφω, καὶ ἀφηγοῦμαι,
Καὶ ἄλλα πλεῖστα καὶ πολλὰ τὰ οὐ δύναμαι νὰ γράφω,
Ὡς ἔναι τὸ πρᾶγμα φυσικὸν 'ς τὸν γένος τῶ ἀνθρώπων,
Καὶ ὅσοι γεννῶνται, γεύονται ποτήριον τοῦ θανάτου,
Ἦλθε τοῦ πρίγγιπα καιρὸς τὸ χρέος νὰ πληρώσῃ,
Νὰ τελειώσῃ τὸ κοινὸν ποτήριον τοῦ θανάτου,
'Σ τὴν Καλαμάταν ἐδιέβηκεν, ὅπου εἶχε πόθον μέγαν,
Διοῦ ἐκεῖ ἐγεννήθηκε, κ' εἶχε τὸ γονικόν του·
Ἴδιον γὰρ καὶ φυσικὸν τὸ ἔδωκεν ὁ Καμπανίσης[1]
Εἰς γονικὸν κληρονομιὰν[2] ἐκείνου τοῦ πατρός του,
Τοῦ γένους τοῦ μισὲρ Τζεφρὲν, Βιλάρτου ἦτον ἐπίκλην.
Ἐκεῖσε ἐκατάπεσεν εἰς ζάλην τοῦ θανάτου,
Κατα παντοῦ ἀπέστειλε νὰ ἔλθουν οἱ φλαμουριάροι,
Ἀρχιερεῖς καὶ γνωστικοὶ ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
Ὅλους ἐπαρακάλεσε τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν
Νὰ πόσῃ πρᾶγμα ἔμπρεπον εἰς τέλος τῆς ζωῆς του.
Τὴν διάκρισίν του ἔπηκαν, διάταξιν μεγάλην.
Τὸν μέγαν του Κοντόσταυλον τὸν Τζάδρον γὰρ ἐκεῖνον
Ἐδιώρθωσε, καὶ ἄφηκε μπάιλον 'ς τὸν Μωρέα[3].
Τὸν ῥῆγαν Κάρλον ἔγραψε, πολλὰ ἠξίωσέ τον,
Πρῶτον ταῖς θυγατέραις του καὶ ὅλους τοῦ πριγγιπάτου
Μικροὶ μεγάλοι ἅπαντες νὰ ἦναι παραδομένοι,
Νὰ τοὺς κρατῇ νὰ κυβερνᾷ ὅλους μὲ δικαιοσύνην,

(1) Guillaume de Champ-Litte, dont il a été question au commencement de ce second livre.

(2) Voyez page 46.

(3) Les devoirs du bail sont déterminés par les Assises.

CXXXVI. Aucun bail ne peut être reconnu en cette qualité qu'après avoir prêté serment: Che lui observera e farà observar a tuto suo poder de li sol officiali le franchexio e Uxance de lo imperio de Romania.

A la suite des *Uxance* se trouve une addition de sire Nicolas de Zanvilla (Jonvelle), bail de la principauté, qui porte :

Le chevalier feudataire obligé au service personnel pour toute l'année, aura, à la fin de l'année.

toute l'année, aura, à la fin de l'année	800	hyperpères. (ὑπέρπυρα.)
L'écuyer	400	
S'il est de simple fief :		
Le chevalier	600	
L'écuyer	300	
Ceux qui sont payés ont :		
Par mois, pour deux chevaux	8	
Pour trois	12	

aussi ceux de l'Eglise grecque; de conserver les dotations et les priviléges des monastères qu'il avait fait construire lui-même, afin qu'on y priât jour et nuit pour le salut des chrétiens sanctifiés par le baptême; de ne permettre à personne de les attaquer ni de les inquiéter sur tous les avantages qu'il leur avait conférés; de conserver de même tous les dons faits par lui aux hommes qui l'avaient servi avec zèle et persévérance, et de veiller à ce que personne ne pût les inquiéter. Il ordonna de plus qu'après sa mort, et aussitôt que cela serait possible, on eût à placer ses ossements séparés dans un cercueil, à les transporter à Andravida, dans l'église de Saint-Jacques qu'il avait fait construire et qu'il avait donnée aux chevaliers du Temple, et à le déposer dans le monument qu'il avait élevé à son père, de manière que son frère se trouvât à la droite, lui à la gauche, et que leur père occupât le milieu. Il établit aussi des priviléges pour quatre chapelains qui devaient s'y tenir constamment et sans pouvoir s'absenter, et y chanter et dire des messes pour le repos des âmes de sa famille et la sienne. Il ordonna même, par ses dernières volontés et sous peine d'excommunication de l'Eglise, que personne au monde n'eût à inquiéter ces chapelains.

Toutes les dispositions que je rapporte ici, et bien d'autres encore que je ne puis raconter étant prises, il rendit son âme qui fut emportée par des anges. Priez tous pour lui, car c'était un bon prince. Tout le monde doit vivement regretter qu'il n'ait point eu d'enfant mâle de son sang pour succéder à ce qu'il avait gagné avec beaucoup de fatigues. Il n'eut que des filles et perdit ainsi tout le fruit de ses travaux; car une femme ne saurait jamais être admise à succéder à la souveraineté depuis la malédiction lancée contre la femme[1]. Il ne convient donc pas à un souverain de se réjouir quand il n'obtient que des filles pour héritières, car le gendre que Dieu lui donnera deviendra maître de toute sa souveraineté et de toute sa gloire.

Après la mort du prince Guillaume, le grand-connétable messire Jadre, devenu bail de la Morée, écrivit des lettres et envoya des messagers à Naples où était le roi Charles; il l'informa en détail de la mort du prince et de l'état des choses. Le roi fut vivement affecté de cette

Τὰ μοναστήρια τῶν Φραγγῶν ὁμοίως καὶ τῶν Ῥωμαίων,
Τὰ ἔποικε καὶ ἀνάστησε τοῦ νὰ παρακαλοῦσι
Τὸν βασιλέα τῶν οὐρανῶν νυκτός τε καὶ ἡμέρας,
Νὰ σώζωνται οἱ χριστιανοὶ, ὁποῦναι βαπτισμένοι,
Τὰ ψυχικὰ, τὰ ἔχουσι μετὰ πριβιλεγίων,
Ποῦ ἔποικε τοῦ καθενὸς τινὰς μὴ τὰ ἐμποδίσῃ,
Μηδὲ ἐνοχλήσῃ τίποτε εἰς ὅσα τοὺς ἔδωκεν,
Ὡσαύτως γὰρ ταῖς δωρεαῖς, ὁποῦ ἔποικεν ἀνθρώπων,
Ὁποῦ τὸν ἐδουλεύσασι μετὰ προθυμιὰν καὶ κόπον,
Μὴ τοὺς ἐνοχλήσῃ τίποτε ἄνθρωπος γεννημένος.
Ὥρισεν, ἐπαρήγγειλεν, ἀφότου ἀποθάνῃ,
Μη 'μπρὸς περάσῃ ὁ καιρὸς ἐκεῖνος καὶ ὁ χρόνος,
Τὰ ὀστέα του μοναχὰ νὰ θέσουν εἰς σενδοῦκι
'Σ τὸν ἅγιον Ἰάκωβον ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν,
'Σ τὴν ἐκκλησιὰν, τὴν ἔποικε, καὶ ἔδωκε 'ς τὸ Τέμπλος,
Τὸ κιβοῦρι, ὁποῦ ἔποικεν, ὅπου ἦτον ὁ πατήρ του,
Εἰς τὴν δεξιάν του τὴν μεριὰν ἔναι ὁ ἀδελφός του,
Καὶ αὐτὸν νὰ θέσωσι ζερβὰ, καὶ ὁ πατήρ του ἔσω.
Ὥρθωσεν, ἐπρονοίασε τέσσαρας καπελάνους
Νὰ στέκουν ἀδιάλειπτα ἐκεῖσε, νὰ μὴ λείπουν,
Νὰ ψάλλουν καὶ νὰ λειτουργοῦν ὡς διὰ ταῖς ψυχαῖς των.
Εἰς ἐντολὴν καὶ ἀφορισμὸν ὥρισεν, ἔγραψάν το,
Ποτὲ μὴ ἔχουν σκάνδαλον ἀπὸ ἄνθρωπον τοῦ κόσμου.
Καὶ ἀφότου ἐδιώρθωσεν αὐτὰ τὰ ἀφηγοῦμαι,
Καὶ ἄλλα πλέον πράγματα τὰ οὐ δύναμαι γράφω,
Τὸ πνεῦμα του ἐπαράδωκεν, οἱ ἄγγελοι τὸ ἐπῆραν.
Ὅλοι τὸν μνημονεύετε, καλὸς αὐθέντης ἦτον.
Ἰδὲ ἁμαρτιὰν, τὸ ἔγινε, τὸ πρέπει νὰ λυποῦνται,
Διότι οὐδὲν ἄφηκεν ἐξ αὐτὸν κληρονόμον,
Ἤγουν ἀρσενικὸν παιδὶ, τοῦ νὰ κληρονομήσῃ
Ἐκεῖνο, τὸ ἐκέρδισε μὲ κόπον ὁ πατήρ του.
Ἀμὴ ἔποικε θηλυκὰ καὶ ἐχάθη ἡ δούλευσίς του,
Ἐπεὶ τὸ θηλυκὸν παιδὶ εἰς κληρονομιὰν αὐθέντου
Ποτὲ στερκτὸ οὐκ εὑρίσκεται τοῦ νὰ κληρονομήσῃ,
Ἀφοῦ ἐξ ἀρχῆς ἐγένετο κατάρα εἰς ταῖς γυναῖκαις[1].
Καὶ οὐ πρέπει του νὰ χαίρεται ποτέ του γὰρ αὐθέντης,
Ὁποῦ διὰ κληρονομιὰν ἔποικε θυγατέραις·
Ἐπεὶ ὅλην τὴν αὐθεντιὰν καὶ δόξαν, ὁποῦ ἔχει,
Υἱὸν γαμβρὸν τοῦ δώσῃ ὁ Θεὸς, θέλει τοῦ τὴν ἐπάρῃ.
Ἀφότου γὰρ ἀπέθανεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
Ὁ μισὶρ Τζάνης ὁ Τζαδρεῦς κοντόσταυλος ὁ μέγας,
Ὅπερ γὰρ καὶ τὸν ἄφηκε μπάηλον 'ς τὸν Μωρέα,
Εὐθὺς πιττάκια ἔγραψε, μανδατοφόρους στέλλει
Ἐκεῖσε εἰς τὴν Ἀνάπολιν, ὅπου ἦτον ὁ ῥήγας Κάρλος.
Λεπτομερῶς τοῦ ἐμήνυσε, καὶ ἐπληροφόρησέ τον
Τὸν θάνατον τοῦ πρίγγιπος καὶ τὴν κατάστασίν του·
Καὶ ὁ ῥήγας, ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως ἐλυπήθη,
Ὥρισε δὲ καὶ ἦλθασιν οἱ πρῶτοι τῆς βουλῆς του,

(1) Les antiquaires qui ont écrit sur la loi salique et sur les causes de l'exclusion des femmes de la couronne, dans les royaumes fondés par les Francs, n'avaient pas encore songé à remonter au péché originel.

nouvelle; il convoqua tous les premiers de son conseil et leur demanda leur avis sur la manière dont il devait gouverner la Morée. Ses conseillers furent d'avis qu'il devait y envoyer un homme sage et expérimenté dans les armes comme bail et gouverneur, avec plein pouvoir de tout administrer selon les vœux et pour le repos des indigènes. Le choix du roi tomba pour ces fonctions sur un chevalier appelé Rousseau de Sully [1], homme prudent et habile guerrier. Il lui donna cinquante cavaliers salariés et deux cents arbalétriers, tous hommes d'élite, et lui recommanda expressément de les employer à la garde des places de la Morée. Il le fit ensuite accompagner d'une commission de prélats, de bannerets et de chevaliers, et écrivit des lettres dont il le chargea. Le bail sortit alors de Naples avec sa suite et arriva à Glarentza vers la fin de mai. Il envoya aussitôt aux prélats du pays et à tous les chevaliers les lettres dont le roi l'avait chargé. Il leur écrivit aussi de sa part en les engageant à se rendre le plus tôt possible à Glarentza pour prendre connaissance des ordres qu'il leur apportait de la part du roi. A la réception de ces lettres ils partirent en effet, et à leur arrivée ils se réunirent tous, grands et petits, et ouvrirent et lurent les lettres par lesquelles le roi ordonnait à tous les hommes de la Morée de recevoir Rousseau de Sully pour bail, et à tous ceux qui étaient ses liges et lui devaient hommage, de faire hommage de leurs fiefs à Rousseau de Sully, comme s'il était le roi lui-même. Les prélats et les bannerets, à la réception de ces ordres, délibérèrent aussitôt sur ce qu'ils avaient à répondre; le métropolitain de Patras, nommé Benoît [2], fut choisi pour porter la parole au nom de tous. Il dit alors au bail : que

Βουλὴν γὰρ τοὺς ἐζήτησε τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν
Περὶ τὸν τόπον τοῦ Μωρεὼς, πῶς νὰ τὸν κυβερνήσῃ·
Καὶ ἡ βουλὴ τοῦ εἴπασιν, ὅπως διὰ νὰ στείλῃ
Ἄνθρωπον φρονιμώτατον στρατιώτην παιδευμένον,
Ὁποῦ νὰ ἔνι μπάϊλος κύβερνος εἰς τὸν τόπον,
Νὰ ἔχῃ καὶ τὴν ἄδειαν νὰ κυβερνᾷ τοὺς πάντας
Εἰς θέλημα καὶ ἀνάπαυσιν τῶν τοπικῶν ἀνθρώπων·
Εἰς τοῦτο ἐδιώρθωσεν ἕνα του καβαλλάρην,
Ῥοῦσον τὸν ὠνομάζασι, ντὲ Σουλῆ τὸ ἐπίκλην [1],
Ἄνθρωπος ἦτον εὐγενὴς στρατιώτης παιδευμένος,
Καὶ ῥογατόρους τοῦ ἔδωκε πενῆντα εἰς φαρία,
Καὶ τζαγρατόρους διακοσίους ἐκλεκτοὺς γὰρ εἰς ἄκρον,
Τοὺς ὁποίους γὰρ ὥρισεν ὁ ῥῆγας ἀπ' ἀτός του,
Διὰ νὰ τοὺς βάλῃ φύλαξιν τῶν κάστρων τοῦ Μωρέως·
Κομεσιόνην τὸν ἔποικε, μετ' αὐτὸν τὴν ἐπῆρεν,
Ἀρχιερεῖς, φλαμουριάρους καὶ εἰς τοὺς καβαλλάρους·
Ὁ ῥῆγας πάλιν ἔγραψεν ἐκ μέρους ἰδικοῦ του.
Ἐξέβη ἐκ τὴν Ἀνάπολιν μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἶχεν,
Εἰς τὴν Γλαρέντζαν ἔσωσε 'ς τὸ τέλος τοῦ Μαΐου·
Τὸ σώσει γὰρ, ἀπέστειλε 'ς τοὺς ἀρχιερεῖς τοῦ τόπου,
Εἰς ὅλους τοὺς καβαλλαριοὺς γραφαῖς τε καὶ πιττάκια
Τοῦ ῥηγὸς τὰ ἐβάσταζε καὶ εἶχε μετ' ἐκεῖνο·
Ὡσαύτως γὰρ τοὺς ἔγραψεν ἐκ μέρους ἰδικοῦ του
Ὅπως νὰ καταλάβωσιν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Νὰ ἰδοῦσι τὰ προστάγματα, τὰ ἤφερεν ἐκ τὸν ῥῆγαν·
Καὶ ἐκεῖνοι ἐκατάλαβαν, τὸ λάβαν τὰ πιττάκια,
Καὶ ὅσον ἐσυνάχθησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Ἄνοιξαν τὰ προστάγματα, καὶ ἀνεγνώσασί τα,
Τὸ πῶς ὁ ῥῆγας ὥρισεν ἅπαντας τοῦ Μωρέως
Τὸν Ῥοῦσον ἐκεῖνον ντὲ Σουλῆ νὰ τὸν δεχθοῦσι μπαΐλον,
Καὶ ὅσοι εἶναι λίζιοι, καὶ χρεωστοῦν ὁμάζι,
Τοῦ Ῥούσου νὰ τὰ πιάσωσι διὰ τὰ γονικά τους,
Ὥσπερ νὰ ἦτον ὁλοστὶ, ὡς ὁ ῥῆγας γὰρ ἀτός του.
Καὶ ὅσον ἀνεγνώσασι τοὺς ὁρισμοὺς ἐκείνους
Φλαμουριάροι, ἀρχιερεῖς καὶ ὅλοι οἱ καβαλλάροι,
Εὐθὺς βουλὴν ἐπήρασι, πῶς νὰ ἀποκριθῶσι·
Μητροπολίτης τῆς Πατροῦ, ὄνομα Βενεδίκτος [2],
Ἐκεῖνον ἐκλέξασι δι' ὅλους νὰ συντύχῃ·

(1) Ducange l'appelle à tort Suliman de Rossi. Son vrai nom était Hugues de Sully et *Rousseau* n'était qu'un surnom pris de la couleur de ses cheveux. C'est ce qu'attestent deux autorités tout-à-fait diverses. L'une est un acte de 1294 dans lequel on le trouve sous son nom et son surnom, *Hugo dictus Rufus de Soliaco*, signant comme témoin à l'engagement pris par Catherine de Constantinople de ne pas se marier sans l'agrément de Charles d'Anjou et de ses héritiers. (Ducange, t. II de mon édition p. 326.) L'autre autorité est celle de Pachymère qui aura probablement induit Ducange en erreur en écrivant Sully, Σολυμᾶς (peut-être Sully-le-Magne, à cause de sa haute taille), mais qui explique parfaitement bien que *Rousseau* n'est qu'un surnom « Le roi Charles, dit-il, nomma pour commander cette expédition sur Constantinople (en 1281) un homme qui surpassait tous les Francs en orgueil, nommé Ῥῶς Σολυμᾶς, homme d'une taille extraordinaire, d'un esprit hautain, toujours prêt à s'emporter dans les conseils. Ses cheveux étaient d'un blond ardent; il portait insolemment la tête haute et tous ses mouvements indiquaient un homme passionné. C'est de sa chevelure et de sa figure colorée qu'il avait, à ce que je crois, pris le nom de Ῥῶς, *Rousseau*. (Pachymère, l. VI, c. xxxii, p. 284, éd. de Venise.)

(2) Ce Benoît est peut-être le huitième archevêque de Patras, dont le nom est laissé en blanc dans l'*Oriens Christianus*, et qui succéda à Guillaume et précéda Nicolas I[er] dans cet archevêché.

tous les seigneurs de la Morée, grands et petits, se soumettaient aux ordres transmis dans les lettres du roi; qu'ils acceptaient toutes ses conditions, accueillaient le bail qu'il leur envoyait et le tenaient comme l'image du roi lui-même; mais que, quant à l'hommage-lige qu'il leur ordonnait de faire à lui comme bail, ils ne le feraient jamais, attendu que cela était contraire aux Assises et Usages de la Morée, rédigées et jurées lors de la conquête par ceux qui avaient conquis le pays. Ces Assises et Usages portent que: quand le prince ou seigneur du pays viendra dans le temps fixé prendre sa souveraineté, il devra se présenter en personne dans l'intérieur de la principauté et jurer avant tout au peuple de la Morée, en mettant la main sur l'Evangile du Christ, de le gouverner avec justice et conformément aux Usages du pays, et de n'inquiéter personne dans ses priviléges; et ce n'est que quand le prince aura prêté serment conformément aux Assises, que les liges de la principauté viendront lui faire leur hommage[1]. L'hommage-lige se fait en s'embrassant sur la bouche[2], et cet hommage est réciproque, car le prince doit foi à son lige aussi bien que le lige la lui doit de son côté, et il n'y a aucune différence dans la nature de leurs obligations, sauf l'honneur et la gloire qui appartiennent au suzerain[3]. Dans le cas où le prince se trouvait éloigné et dans un autre pays, et se faisait remplacer par un fondé de pouvoir chargé de recevoir les hommages dus par ses liges, les hommes-liges de la Morée pouvaient refuser de faire cet hommage et ce service à d'autres qu'à lui en personne et dans l'intérieur du pays[4]. « D'après ces lois, » dirent-ils au bail, « les hommes-liges de la Morée vous prient de ne pas prendre en

Εἰς τοῦτο ἐπεχείρησαν, καὶ λέγει πρὸς τὸν μπαΐλον,
Τὸ πῶς οἱ ἄρχοντες Μωρέως μικροί τε καὶ μεγάλοι
Τοὺς ὁρισμοὺς καὶ τὰς γραφὰς, τὰ ἦλθαν ἐκ τὸν ῥῆγαν,
Ὅλοι τὰ ἐπροσκύνησαν, καὶ δέχονται, τὰ ὁρίζει,
Τὸν μπαΐλον, τὸν ἔστειλε, κ' ἐκεῖνον δέχονταί τον
Νὰ τὸν κρατοῦν ἀντίτυπον ὡσὰν νὰ ἦτον ὁ ῥῆγας·
Τὸ δὲ ὁμάζιον καὶ λιζιὰν, τὸ ὥρισε νὰ πίσουν,
Τοῦ μπαΐλου ἐκείνου ντὲ Σουλῆ ποτὲ οὐδὲν τὸ κάμνουν,
Διοῦ σφάλλουν τὰ συνήθια καὶ νόμους τοῦ Μωρέως,
Τὰ ἔχουν ἐκ τὴν κουγκίστα τους, τὰ ὤμοσαν καὶ τὰ ἔγραψαν
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἐκέρδισαν τὸν τόπον τοῦ Μωρέως·
Ὁρίζουν γὰρ, ὅτι ὁ πρίγκιπας τοῦ τόπου ὁ αὐθέντης,
Ὅταν τοῦ ἔλθῃ ὁ καιρὸς τὴν αὐθεντίαν νὰ λάβῃ,
Σωματικῶς νὰ ἐκέρχεται ἐντὸς τοῦ Πριγκιπάτου,
Νὰ ὀμόσῃ πρῶτον τοῦ λαοῦ, ὁποῦ ἔνι 'ς τὸν Μωρέα,
Εἰς τὸ Εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ τὴν χεῖρά του νὰ θέσῃ,
Νὰ τοὺς κρατῇ 'ς τὸ δίκαιον εἰς Μωρέως τὰ συνήθια,
'Σ τὴν σφραγίδα, τὴν ἔχουσι, νὰ μὴ τοὺς σκανδαλίσῃ,
Καὶ ἀφῶν ὀμόσῃ ὁ πρίγκιπας οὕτως, ὡσὰν τὸ λέγει,
Νὰ ἄρξωνται οἱ ἅπαντες λίζιοι τοῦ πριγκιπάτου
Νὰ κάμνουν τὰ ὁμάζια εἰς τὸν πρίγκιπα ἐκεῖνον[1],
Καὶ ἡ λιζιὰ, ποῦ γίνεται, φιλοῦνται εἰς τὸ στόμα[2]·
Καὶ ἔναι τὸ πρᾶγμα ἀμφότερον ἐπέκεινα τῶν δύο·
Οὕτως χρεωστεῖ ὁ πρίγκιπας πίστιν εἰς τὸν λίζιον,
Ὡσὰν ὁ λίζιος πρὸς αὐτὸν οὐκ ἔνι διαφορία[3],
Ἄνευ ἡ δόξα καὶ τιμὴ, ὁπώχει πᾶς αὐθέντης.
Πολλάκις δὲ ὁ πρίγκιπας νὰ ἦτον εἰς ἄλλον τόπον,
Νὰ ἤθελε νὰ ἔδωκεν ἄλλον τινὰ δίκαιόν του,
Νὰ παραλάβῃ τῶν λιζιῶν ὁμάζια, τὰ χρεωστοῦσιν,
Οὐδὲν χρεωστοῦσιν οἱ ἄνθρωποι λίζιοι τοῦ Μωρέως
Ἄλλου τινὸς νὰ πίσωσιν ὁμάζιον καὶ δουλείαν,
Εἰ μὴ μόνον τοῦ πρίγκιπος ἔσω 'ς τὸ πριγκιπάτο[4].
« Εἰς τοῦτο οἱ παρακαλοῦν οἱ λίζιοι τοῦ Μωρέως,
« Μηδὲν δεχθῇς εἰς βάρος σου ἐτοῦτο, ποῦ σὲ λέγουν,

(1) Ces obligations du prince envers les liges et des liges envers le prince forment les deux premiers articles des *Uzance* :

I. In prima che, per le Uxance predicte, miser lo principo de Achaia, così lo presente come quello che die avegnir, debia far homagio ligio et fidelitade a lo sovra scrito miser lo imperador de Constantinopoli et sagramento in mani de li suo barogni, homeni legii, fideli et de li altri soi subditi, che li mantegnerà, et mantegnir et guarentar farà quello per soi officiali a tuto so poder tute le franchexie et Uxance de lo imperio de Romagnia.

II. Et da può che miser lo principo haverà facto sagramento a li baroni soi, si come è dicto de sovrà, li dicti baroni et homeni legii è tegnudi de far al dicto miser lo principo homagio et ligia de fidelitade. Et li altri afeudadi die far homagio, et li altri subditi sagramento de fidelitade. Ma se lo dicto principo volesse far dar el dicto sagramento per so procurator o per soi procuratori, over sel non fosse in lo principato, nessun de li soi subditi è tegnudi de far li legia over sagramento (p. 174.)

(2) Voyez l'article III.

(3) Ce sont les termes exprès de l'art. III, auquel je renvoie. Il est difficile d'exprimer plus nettement l'égalité qui existait alors entre tous les membres qui composaient le corps social; car à cette époque les nobles, les prélats et les souverains formaient à vrai dire toute la société. Alors les droits étaient bien définis et l'égalité était incontestable entre tous; chaque acte public forçait le souverain à se ressouvenir des limites de son autorité.

(4) J'ai donné le texte de cette loi à la suite de l'article relatif au bail.

mauvaise part ce qu'ils mettent en avant. Ils préféreraient être tous déshérités de leurs biens, et même brûlés vifs, plutôt que d'être dépouillés de leurs lois; mais, pour l'honneur du roi et pour qu'il ne pense pas que c'est à cause de lui personnellement que nous en agissons ainsi, faites ce que nous allons vous dire. Nous savons que la principauté a changé de maître et est aujourd'hui entre les mains du roi notre suzerain; mais, lors même que notre devoir serait de faire ce que vous demandez, nous tous, présents ici avec votre seigneurie, nous n'aurions pas le pouvoir de le faire sans la présence du duc d'Athènes, des trois seigneurs d'Euripe, du duc de Naxos et du marquis de Bodonitza[1]. Toutefois, pour éviter les longs discours, puisque vous êtes investi de l'autorité de bail et que vous n'êtes pas le souverain naturel qui pourrait réclamer l'hommage, se faire respecter des Grecs indigènes et leur inspirer de la confiance en leur montrant la volonté de les gouverner conformément aux lois, veuillez consentir à faire avec nous un accommodement avec la crainte de Dieu. Jurez donc le premier sur l'Evangile du Christ que vous nous gouvernerez d'après les lois du pays, et ces seigneurs jureront ensuite à leur tour de rester fidèles au roi et à vous. »

Rousseau de Sully consentit aussitôt à ce serment réciproque et l'arrangement fut conclu. On fit apporter les saints Evangiles; le bail jura le premier, et les liges prêtèrent ensuite serment d'être les serviteurs fidèles, d'abord du roi Charles, puis de ses successeurs, conformément aux lois du pays.

Rousseau prit alors le baïlat et commença à s'acquitter de son office. Il déplaça les anciens officiers et les remplaça par de nouveaux. Il changea le protovestiaire, le trésorier, les provéditeurs[2] des forteresses et les châ-

« Ὅτι πρῶτον νὰ τοὺς ἔκαψαν ἢ νὰ τοὺς ἀκληρώσουν,
« Παρὰ νὰ τοὺς ἐβγάλωσιν ἐκ τὰ συνήθιά τους.
« Ὅμως ἐτοῦτο νὰ γενῇ διὰ τοῦ ῥηγὸς τὴν δόξαν,
« Νὰ μὴ σκοπήσῃ τίποτε, ὅτι δι' αὐτὸν τὸ κάμνουν.
« Ἀλλὰ ἀφότου ἄλλαξε τοῦ πρίγκιπος ἡ αὐθεντία,
« Καὶ ἤλθαμεν 'ς τὴν αὐθεντιὰν τοῦ αὐθέντου μας τοῦ ῥήγα,
« Ἂν εἴχαμεν τὴν δύναμιν νὰ ἐπήκαμεν ὁμάζιν,
« Ἡμεῖς, ὁποῦ εἴμεσθε ἐδῶ μὲ τὴν εὐγενειάν σου,
« Οὐκ ἔχομεν τὴν ἐξουσίαν ἄνευ νὰ ἦσαν καὶ ἄλλοι,
« Ὁ μέγας κύρης πρότερον τῶν Ἀθηνῶν ὁ δοῦκας,
« Οἱ τρεῖς αὐθένταις Εὐρίπου καὶ τῆς Ἀξιᾶς ὁ δοῦκας,
« Τῆς Μουτονίτζας ἀλλαδὴ ἐκεῖνος ὁ μαρκέσης [1].
« Ὅμως νὰ λείψουν τὰ πολλά, ἂν ἔνει θέλημά του,
« Διοῦ ἦσαι μπάϊλος σήμερον, καὶ ἔχεις ἐξουσίαν,
« Καὶ οὐκ ἦσαι αὐθέντης φυσικὸς ὁμάζιον νὰ σὲ πήσουν,
« Διὰ νὰ ἔχῃς θάῤῥος σου 'ς τοὺς τοπικοὺς Ῥωμαίους,
« Καὶ ἐτοῦτοι πάλιν εἰς ἐσὲ νὰ τοὺς κρατῇς εἰς δίκαιον.
« Ἂς γένεται κατάθεσις εἰς τοῦ Θεοῦ τὸν φόβον,
« 'Σ τὸ εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ ὄμοσον ἐσὺ πρῶτον
« Νὰ μᾶς κρατῇς καὶ κυβερνᾷς 'ς τοῦ τόπου τὰ συνήθια,
« Καὶ μετὰ ταῦτα ἀπὸ σοῦ ἐτοῦτοι νὰ σὲ ὀμόσουν
« Νὰ ἦναι πιστοὶ ἀληθινοὶ 'ς ἐσένα καὶ εἰς τὸν ῥῆγαν. »
Τὸ ἀκούσῃ ὁ Ῥοῦσο ντὲ Σουλῆς ὅτι νὰ γένῃ ὅρκος,
Εὐθέως ἐσυγκατέθηκε καὶ ἐσιάσθησαν εἰς τοῦτο,
Ὥρισε, καὶ ἠφέρασι τὸ ἅγιον εὐαγγέλιον.
Πρῶτον ὀμνύει ὁ μπάϊλος, τότε οἱ ἐδικοί τους
Νὰ ἦναι δοῦλοι καὶ πιστοὶ πρῶτον 'ς τὸν ῥῆγαν Κάρλον,
Τότε εἰς κληρονομίαν του, ὡς ἔνει τὸ συνήθιον.
Εἰς τοῦτο ἐπαράλαβεν ὁ Ῥοῦσος τὸ μπαϊλάτον,
Καὶ ἄρξε τὸ ὀφίκιον του εἰς ἔργον νὰ τὸ βάνῃ,
Ὀφικιάλους ἄλλαξεν, ἔβανεν ἄλλους νέους,
Πρωτοβιστιάρην ἄλλαξεν, ὁμοίως τριζουριέρην [2],
Τοὺς προβιδούρους τῶν καστρῶν, τοὺς καστελλάνους ὅλους,
Τοὺς τζαγγραδόρους ἔβαλεν, ἐμοίρασεν ἐκ τὰ κάστρα,

(1) Ce sont les pairs du prince et hauts justiciers dont j'ai parlé plus haut. Les trois seigneurs de l'Euripe étaient les trois fils de Guillaume dalle Carceri. Lorsque Guillaume dalle Carceri, fils de Raban, conquérant de Naxos, épousa Hélène de Montferrat, et devint par ce mariage roi de Salonique, il divisa l'Euripe en trois seigneuries pour ses trois fils. (Voyez la généalogie des ducs de Naxos qui accompagne cette Chronique.)

(2) J'ai indiqué, d'après l'article 171 des *Uzance*, ces divers offices. Le protovestiaire, le trésorier, appelé aussi chancelier ou logothète, et le capitaine d'armes avaient l'autorité générale. Sous le capitaine d'armes étaient placés les deux provéditeurs qui rendaient la justice au nom du prince à Glarentza et à Andruzza (art. 177 des *Uzance*), et les châtelains, qui n'avaient d'autorité que dans l'intérieur de leur forteresse. Cette autorité était d'ailleurs fort limitée, comme on le voit par l'article IX, que j'ai déjà cité en ce qui les concerne, et comme on peut en conclure du peu d'autorité du prince, qui était plutôt le chef d'une aristocratie qu'un autocrate. Je me contenterai d'en rapporter quelques exemples tirés du code.

XXIII. De usanza et consuetudine de lo imperio de Romagnia, miser lo principo non puo meter a li soi feudatarii, over a li franchi homini, ni a li villani de quelli, taie ni colte, per alguna condicion ni per che nome se sia, in alguno caxo, senza conseio et consentimento cosi de li legii et feudati, come etiamdio de li altri franchi, per utilitade de lo paixe Et in quella fiada, chi consente a quello si è obligadi, et chi non consentirà non serà obligadi.

L'exception est, pour marier sa fille et pour se racheter s'il est pris : alors il peut mettre un impôt sur les hommes de simple hommage et sur les autres habitants.

épousa sa gracieuse fille dont il eut un fils, messire Guy de la Roche[1] qui, après la mort de son père, prit les rênes du gouvernement et devint duc d'Athènes; il garda aussi le titre grec de Mégas-Kyr. Après s'être bien établi et être devenu chevalier[2], il s'arrangea avec la princesse de Morée, madame Isabelle, dont il relevait pour son pays et qui était sa suzeraine, et il épousa sa fille nommée Mahaut[3]. Il vécut quelques années encore, après que le prince Guillaume avait déjà passé dans un autre monde, et que la Morée était échue au roi Charles. Le premier bail que ce roi envoya en Morée fut Rousseau de Sully; mais, quelque temps après, Guillaume, duc d'Athènes, lui succéda en qualité de bail et de vicaire général de toute la principauté. Le roi lui envoya de la Pouille ses pouvoirs par lesquels il occupa l'office du bailat, et fut bail du roi tout le temps de sa vie. C'est à cette époque que fut reconstruite la place de Dimatra que les Grecs avaient détruite dans les défilés de Scorta; le Mégas-Kyr lui-même présida en personne à cette construction jusqu'à ce qu'elle eut été complétement achevée.

Quelque temps après la mort vint frapper la comtesse, épouse du comte de Brienne et sœur de messire Guillaume, duc d'Athènes, et qui avait été, comme je l'ai dit plus haut, épouse en premières noces du célèbre et vaillant seigneur de Caritena. Cette dame eut du comte de Brienne un fils d'un excellent naturel, nommé Gautier, qui devint un preux chevalier et se rendit célèbre dans tous les royaumes. Il fut tué plus tard par la compagnie Catalane à Armyros[4]. Guillaume, duc d'Athènes[5], mourut peu de temps après la comtesse, et sa mort fut une calamité publique, car il était aussi sage qu'humain envers tout le monde; aussi une affliction profonde régna-t-elle dans la principauté.

Je vais rapporter maintenant les événements qui ont précédé tous ceux dont je viens de parler. Le comte Hugues de Brienne eut le goût de voyager et passa de la Pouille en Morée, d'où il se dirigea tout droit sur Thèbes pour voir la duchesse et la consoler de son veuvage.

Ἐκεῖνον τὸν κὺρ Θεόδωρον αὐθέντην τῆς Βλαχίας,
Ἐπῆρε τὴν θυγατέρα του εὐλογητικὴν γυναῖκα,
Καὶ ἔπηκαν ἀμφότεροι τὸ ἀνδρόγυνον ἐκεῖνο,
Υἱὸν τὸν ὠνομάζασι μισὶρ Γῆ ντὲ λὰ Ῥόζε[1],
Ὅστις γὰρ μετὰ τὴν θανὴν ἐκείνου τοῦ πατρός του
Ἔζησε, καὶ ἐγένετον τῶν Ἀθηνῶν ὁ δοῦκας,
Μέγαν κύρην τὸν ἔλεγαν τῆς Ῥωμανιᾶς ἐπίκλην·
Ὅταν ἐκαταστάθηκε, καὶ ἔγινε καβαλάρης[2],
Ἐσιάσθη μὲ τὴν πριγγίπισσαν τὴν δάμαν τὴν Ζαμπέαν,
Ἐνῷ ἐκράτει τὸν τόπον του ἀπ' αὐτὴν, καὶ ἦν κυρά του,
Ἐπῆρε τὴν θυγατέρα τῆς εὐλογητικὴν γυναῖκα,
Ματάταν[3] τὴν ἐλέγασιν, οὕτως τὴν ὠνομάζαν·
Ἀφῶν ἐμετεστάθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
Ἔζησε χρόνους ὀλίγους, καθὼς ηὕραμεν ἐγγράφως,
Καὶ ὅταν ἐξέπεσεν ὁ Μωρέας τοῦ ῥῆγα Κάρλου ἐκείνου.
Τὸν πρῶτον μπάϊλον ἔστειλεν ἐτότε εἰς τὸν Μωρέα,
Ἦτον ὁ Ῥοῦσος ντὲ Σουλῆς, καὶ μετ' αὐτὸν ἐγίνη
Ὁ δοῦκας δὲ τῶν Ἀθηνῶν ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
Μπάϊλος βικάριος τζεναρὰλ ὅλου τοῦ πριγγιπάτου·
Ὁ ῥῆγας τὸν ἀπέστειλε τὸ πρόσταγμα ἐκ τὴν Πούλιαν,
Καὶ ταῦτα ἐπαρέλαβε τ' ὀφίκιον τοῦ μπαϊλάτου,
Καὶ ἦτον μπάϊλος τοῦ ῥηγὸς εἰς τὴν ζωὴν του ὅλην,
Καὶ τότε εἰς τὴν ἡμέραν του ἔκτισε τὴν Δημάτραν,
Τὸ κάστρον, ὁποῦ 'ς τὰ Σκορτὰ ἐχάλασαν οἱ Ῥωμαῖοι·
Ἀτός του ἐστάθηκεν ἐκεῖ τότε ὁ μέγας κύρης,
Ἕως οὗ ἐπληρώθηκε τὸ κάστρον τῆς Δημάτρας.
Διαβόντας ὀλίγος καιρὸς, ἀπέθανεν ἡ κοντέσσα,
Τοῦ κόντου ντὲ μπρένα ἡ γυνὴ, ὁποῦ ἀδελφὴ ἦτον
Τοῦ δοῦκα δὲ τῶν Ἀθηνῶν τοῦ μισὶρ Γουλιάμου,
Ὁποῦ ἦτον πρώτη συμβίος τοῦ θαυμαστοῦ στρατιώτου
Τοῦ αὐθέντου τῆς Καρήταινας, καθὼς τὸ ἀφηγήθην.
Ἐκείνη ἡ ἀρχόντισσα ἔπηκε μὲ τὸν κόντον
Υἱὸν ἐξαίρετον παιδὶ, τὸ ὠνόμασαν Γαλτιέρην·
Ἔζησε καὶ ἐγίνετον ἄξιος καβαλάρης,
Στρατιώτης γὰρ ἐξακουστὸς εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα·
Ἐκεῖνον τὸν ἐσκότωσαν 'ς τὸν Ἀλμυρὸν[4] ἡ κομπάνια.
Ἀφότου γὰρ ἀπέθανεν ἐκείνη ἡ κοντέσσα,
Διαβόντα ὀλίγος ὁ καιρὸς, ἀπέθανε καὶ ἐκεῖνος
Ὁ δοῦκας γὰρ τῶν Ἀθηνῶν[5], τὸν ἔλεγαν Γουλιάμον.
Ζημιὰ μεγάλη ἐγίνετον ἀπὸ τὸν θάνατόν του,
Ὁποῦ ἦτον φρόνιμος πολλὰ, φιλάνθρωπος εἰς ὅλους·
Μεγάλη θλίψη ἐγίνετον 'ς ὅλον τὸ πριγκιπάτο.
Ἐνταῦθα ἐσυνέβηκεν, ἀκούσατε τί ἐγίνη,
Ὁ κόντες Οὖγγος ὠρέχθηκεν ἐκεῖνος ντὲ Πριέννη
Ἐκ τὴν Πουλιὰν ἐπέρασεν, ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέα
Ἀπ' αὐτὸν ἐδιάβηκεν ὀλόρθα εἰς τὴν Θήβαν,

(1) Voyez la généalogie des ducs d'Athènes, à la tête de cette Chronique.

(2) Les Francs conservèrent comme on voit leurs usages dans les pays de leur conquête.

(3) Abréviation de Marguerite.

(4) En 1309. On a déjà parlé de cet événement dans le cours de cette chronique. Il est raconté avec détail dans la chronique catalane de Ramon de Muntaner qui suit.

(5) Il est question ici de Guillaume de la Roche, frère de la comtesse de Brienne.

car elle venait de perdre son mari, qui était messire Guillaume, duc d'Athènes, son beau-frère. Il la visita en effet et s'entretint avec elle. Il resta à Thèbes plusieurs jours dans l'intention de la consoler; mais en s'entretenant ils finirent par s'entr'aimer. Le comte épousa alors la duchesse sa belle-sœur avec des arrangements fort avantageux pour lui. Ils eurent de ce mariage une fille à laquelle ils donnèrent le nom de Jeannette, et quand elle fut en âge nubile on la maria à messire Nicolas de Sanudo, duc de Naxos [1]. Jeannette et son mari, le duc Nicolas, ne vécurent jamais en bonne intelligence ensemble, et ils n'eurent malheureusement aucun enfant auquel ils pussent laisser l'héritage de la forteresse et des îles [2] qui appartenaient à messire Nicolas [3]. Quant à Hugues, comte de Brienne, par suite de son mariage avec la duchesse d'Athènes, il occupa tout le pays et la souveraineté du Méga-Kyrat. Deux ans après, la comtesse mourut et le comte Hugues revint dans son pays, en Pouille, laissant son enfant en bas âge, nommé Guy de la Roche [4]. Quand cet enfant eut terminé son éducation et fut parvenu à l'âge de majorité, il prit possession de la souveraineté du Méga-Kyrat, devint chevalier et se conduisit en bon seigneur. Il s'acquit une brillante renommée dans tous les royaumes; mais malheureusement il tomba dans la débauche et Dieu ne lui accorda aucun enfant pour lui succéder dans le pays et la souveraineté qui lui appartenaient.

Après la mort du prince Guillaume de Ville-Hardoin, la princesse son épouse, qui était sœur du despote Nicéphore, seigneur d'Arta, resta veuve en Morée où elle possédait beaucoup de domaines, aussi bien que dans la châtellenie de Calamata; car elle avait droit de seigneurie dans le pays de Mania, à Platanos, à Glyki et dans plusieurs autres endroits.

Le vieux messire Nicolas de Saint-Omer, qui était d'une haute noblesse et fort riche, ayant

Ὅπως νὰ ἰδῇ τὴν δεύκισσαν νὰ τὴν παρηγορήσῃ,
Ὅτι ἐχήρευσε κοντὰ ἀπαὶ τὸν μισὶρ Γουλιάμον
Ἀπὸ τὸν δοῦκαν Ἀθηνῶν τὴν γυναικαδελφόν του·
Ἀφότου ἔσωσεν ἐκεῖ, εἶδεν ἐσύντυχέ την,
Ἐστάθη ἡμέραις ἱκαναῖς, λέγει παρηγορᾷ την.
Τόσον ἐσύντυχαν ὁμοῦ, ὠρέχθη εἷς τὸν ἄλλον·
Μετὰ συμβίβασιν καλὴν ὁ κόντες εὐλογήθη
Τὴν συγγάμβρισσάν του, σὲ λαλῶ τοῦ δούκα τὴν γυναῖκα·
Ἀφότου γὰρ ἐσμίξασιν, ὡς τὸ ἤφερε τὸ φέρος,
Ἐκείνη ἐγγαστρώθηκεν, ἔπηκε θυγατέρα,
Τζανέταν τὴν ὠνόμασαν, οὕτως τὴν ἐλαλοῦσαν.
Ὅσον ἐκαταστάθηκε, καὶ ἔφθασε τοῦ νόμου,
Ἄνδρα γὰρ τῆς ἐδώκασι τὸν μισὶρ Νικολάον,
Τὸ ἐπίκλην ἦτον ντὲ Σανοῦς, δοῦκας ἦτον Ἀξίας [1].
Ποτὲ καλὴν συμβίβασιν οὐκ εἴχασιν οἱ δύο,
Ἀπὸ ἁμαρτίας ἔγινε, τέκνον οὐκ ἐποιοῦσαν,
Ν' ἀφήσουν κληρονόμον τους τὸ νὰ τοὺς ἀναπαύσουν
'Σ τὸ κάστρον καὶ εἰς τὰ νησιὰ [2], τὰ εἶχε μισὶρ Νικολᾶς [3].
Ὁ κόντος Οὔγγος ντὲ Βριένε ἀφότου εὐλογήθη
Τὴν δούκαιναν τῶν Ἀθηνῶν, τὸν τόπον ὅλον ἐπῆρε,
Τὴν αὐθεντίαν δὲ ὅλην τοῦ μεγαλοκυράτου.
Διαβόντα δύο χρονιῶν, ἀπέθανεν ἡ κοντέσσα·
Ὁ κόντο Οὔγγος ἐδιέβηκε 'ς τὸν τόπον του 'ς τὴν Πούλιαν,
Ἄφηκεν υἱὸν μειράκιον τὸν Γυιοῦν ντὲ λὰ Ῥόντζε [4]·
Ἀφότου ἀνεθράφηκε, καὶ ἐγένετον τοῦ νόμου,
Τὴν αὐθεντίαν ἔλαβε τοῦ μεγαλοκυράτου,
Καβαλλάριος ἐγίνετον, καλὸς αὐθέντης ἦτον,
Μεγάλην δόξαν καὶ τιμὴν εἶχεν εἰς τὸ ῥηγάτον,
Πλὴν ἦτον ἀπὸ ἁμαρτιᾶς καὶ ἔπεσεν εἰς πορνίαν.
Ὁ Θεὸς οὐδὲν τὸν ἔδωκε παιδὶ εἰς κληρονόμον,
Νὰ ἀφήσῃ εἰς τὸν τόπον του 'ς τὴν αὐθεντιάν, τὴν εἶχεν
Ἀφότου γὰρ ἀπέθανεν ὁ πρίγγιπα, Γουλιάμος,
Ἔμεινεν ἡ πριγγίπισσα ἐκείνη ἡ γυνή του,
Ὁποῦ ἦτον δὲ αὐτάδελφη ἐκείνου τοῦ δεσπότου,
Τοῦ Νικηφόρου, λέγω σε, αὐθέντου δὲ τῆς Ἄρτας,
Εὑρίσκετον γὰρ ἡ αὐτὴ εἰς τὸν Μωρέα χήρα,
Καὶ εἶχε πλεῖστα δὲ χωριὰ 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως,
Ὡσαύτως 'ς τὸ καστελλανίκιον αὐτὸ τῆς Καλαμάτας.
Εἶχε γὰρ καὶ αὐθέντευε τὸ Μανιατοχῶρι,
Τὸν Πλάτανον καὶ τὸ Γλυκὺ καὶ ἄλλα χωριὰ μὲ ταῦτα.
Ἐνταῦθα ὁ μισὶρ Νικολὸς ὁ γέρων ντὲ Σαντομέρη,
Ὡς ἦτον μέγας εὐγενής, καὶ εἶχε πολὺ λογάριν,

(1) Voyez la généalogie des ducs de Naxos.

(2) Le duc de Naxos était en même temps souverain des Cyclades et se disait souverain de la mer Égée. Égéopélage, corrompu en celui de Agio-pélage (mer sainte), et Archipélage, devenu Archipel. Bondelmonti, dans son livre *des Îles de l'Archipel*, donne au mot *Archipel* une autre étymologie que Agio-pélage: « Dicitur *Archipelagum* mare quasi *dominus maris*. » Son commentateur, M. de Sinner, y ajoute cette remarque: « Ubinam hoc nomen, apud classicos haud usurpatum, primùm occurrat me latet. »

(3) Voyez, pour l'histoire des ducs de Naxos, un volume intitulé: *Histoire nouvelle des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel*. Paris, 1698, in-12.

(4) Sa femme l'avait eu d'un premier mariage avec Guy Ier de la Roche. Hugues avait aussi un fils de son premier mariage avec la sœur de Guy Ier. Il s'appelait Gautier de Brienne et était resté en Sicile. De leur second mariage ils eurent Jeannette, mariée depuis à Nicolas Sanudo.

perdu sur ces entrefaites sa première épouse, la princesse de la ville d'Antioche[1] qui lui apporta de grandes richesses, prit alors, en homme noble et prudent qu'il était, des arrangements avec la princesse de Morée et l'épousa. Il s'établit alors en Morée où il vint avec elle. Par ses grandes richesses et sa puissance nouvelle il se vit en état de faire construire à Thèbes le château de Saint-Omer; il y fit bâtir une habitation si magnifique qu'un empereur eût pu s'y établir avec toute sa maison, et il l'orna de très belles peintures; mais les Catalans détruisirent ces beaux édifices par la crainte qu'ils avaient de voir le Mégas-Kyr, messire Gautier, duc d'Athènes, s'y établir lui-même. Ils ne s'en étaient emparés qu'après les plus grands efforts, et cette possession leur donna le moyen de se rendre maîtres du Mégalo-Kyrat. Ces chiens de Catalans commirent un grand péché en détruisant une si belle forteresse[2].

Messire Nicolas fit aussi construire un petit fort dans le pays de Mania, dans l'intention de protéger cette contrée contre les attaques des Vénitiens. Il fit ensuite bâtir la place de Navarin[3] dans l'intention d'obtenir du roi[4] d'en faire un fief pour son neveu, le grand-maréchal[5] messire Nicolas.

A la mort du Mégas-Kyr, qui vécut longtemps, le bailat de la Morée passa entre les mains de la Trémouille, seigneur de Chalantritza[6]. Quand la Trémouille eut exercé quelque temps l'emploi de bail, le roi envoya de la Pouille des ordres par lesquels il confiait cette dignité à messire Nicolas de Saint-Omer. Ce dernier administra habilement les affaires, gouverna paisiblement le pays et se montra aussi supérieur aux autres par sa sagesse que par sa noblesse.

Je vais maintenant m'occuper de ce qui concerne Isabelle, fille de feu le prince Guil-

Ὡς εἶχεν ἀποθάνει το ἡ πρώτη του γυναῖκα,
Ὁποῦ ἦτονε πριγγίπισσα τῆς πόλης Ἀντιοχείας[1],
Καὶ ἀπ' ἐκείνην ἔλαβε πλοῦτον λογάριν σφόδρα,
Ὡς εὐγενὴς καὶ φρόνιμος ἰσιάσθη καὶ ἐπῆρεν
Ἐκείνην τὴν πριγγίπισσαν ὁποῦ ἦτον τοῦ Μωρέως,
Γυνὴν του, εὐλογητικὴν εὐθὺς τὴν εὐλογῆθη·
Δι' αὐτὸ ἦλθε 'ς τὸν Μωρεά, καὶ ἦτον μετ ἐκείνην·
Ἀπὸ τοῦ πλούτου τοῦ πολλοῦ τὴν αὐθεντιὰν τὴν εἶχε
Τὸ κάστρον τοῦ ντὲ Σαντομὲρ, ὁποῦ 'τον εἰς τὴν Θήβαν,
Ἔπηκε καὶ ἐκτίσαν το, καὶ ἀφίρωσάν το σφόδρα,
Οἰκήματα ἔπηκε 'ς αὐτὸ διὰ ἕνα βασιλέα,
Νὰ ἰσιάζῃ νὰ ἐπιζεύσει μετα τὴν φαμελιάν του.
Ἔπηκε καὶ ἐκτίσαν το, καὶ ἐκατιστόρησάν το.
Ὕστερον τὸ ἐχάλασαν ἐκεῖνοι οἱ Κατελάνοι
Διὰ τὸν φόβον, τὸν εἶχασιν ἀπαὶ τὸν μέγαν κύρην,
Τὸν δοῦκαν δὲ τῶν Ἀθηνῶν, τὸν Μέγαν Γαλτιέρην,
Ὁποῦ πολλὰ ἐκόπιασε καὶ ἐσιάσασαν εἰς αὐτο,
Καὶ μετ' ἐκεῖνο ἐκέρδισε τὸ μεγαλο κυράτον.
Ἔδε ἁμαρτιάν, τὴν ἔπηκαν οἱ σκύλοι Κατελάνοι,
Καὶ τέτοιον κάστρον ἐχάλασαν καὶ μέγαν δυναμάρην[2].
Ὡσαύτως ἔπηκε ἔκτισεν αὐτὸς ὁ μισὲρ Νικόλας
'Σ τὴν χώραν τοῦ Μανιατοχωριοῦ ἕνα μικρὸν καστέλι
Διὰ φύλαξιν τοῦ τόπου του κατὰ τῶν Βενετικῶν,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἔκτισε τὸ κάστρον τοῦ Ἀβαρίνου[3]
Εἰς λογισμὸν καὶ εἰς σκοπὸν νὰ ποιήσῃ πρὸς τὸν ῥῆγαν[4],
Καὶ νὰ τὸ δώσῃ κληρονομιὰν ἐκείνου τοῦ ἀνεψιοῦ του
Τοῦ μεγαπρωτοστάτωρος[5] μισὲρ Νικόλα ἐκείνου.
Εἰς τοῦτο ἔδραμε καιρὸς, ἀπόθανε ὁ μέγας κύρης,
Ὁποῦτον μπαῖλος 'ς τὸν Μωρεά, καὶ μετ' αὐτὸν ἐτέθη
Τρέμουλαν τὸν ἐλέγασιν αὐθέντην Χαλανδρίτζας.
Ἀφῶν γὰρ ἐπαράλαβεν ὁ Τρέμουλας[6] ἐκεῖνος,
Ἀπέστειλε προστάγματα ὁ ῥῆγας ἐκ τὴν Πούλιαν
Μισὲρ Νικολοῦ ντὲ Σαντομὲρ νὰ ἔνῃ ἐκεῖνος μπαῖλος,
Καὶ οὕτως τὸ ἐπαράλαβεν ὀφίκιον τοῦ μπαϊλάτου·
Ἔπραττε δὲ καὶ ὤρθονε τὸν τόπον εἰς εἰρήνην,
Ὡς εὐγενὴς καὶ φρόνιμος, ποῦ ἦτον ἐπάνω 'ς ὅλους.
Ἐνταῦθα θέλω νὰ εἰπῶ, νὰ γράψω, καὶ νὰ λέγω,
Διὰ ἐκείνην τὴν Ζάμπεαν, ὁποῦ ἦτον θυγατέρα

(1) Nicolas de Saint-Omer avait épousé en premières noces Marie, fille de Boëmond VI[e] du nom, prince d'Antioche et de Tripoli, et de Sibylle, fille d'Aithon, roi d'Arménie, et n'en eut pas d'enfants.

(2) Voyez dans ma notice le récit de la prise de Thèbes et d'Athènes par les historiens grecs, et la chronique de Muntaner à la suite de celle-ci.

(3) C'est probablement le vieux Navarin, le nouveau ayant été bâti par les Turcs. On y voit encore une chapelle dédiée à Saint-Nicolas.

(4) Le roi de Naples, suzerain de la Morée.

(5) Ou maréchal héréditaire, par son mariage avec l'héritière de Jean de Neuilly; office fort différent de celui de maréchal temporaire ou capitaine d'armes.

(6) Les *Usance* mentionnent un la Tremouille qui perdit, à ce qu'il parait, son fief pour crime de trahison.

XVIII. Se alguno cometesse tradimento contra so signor et dapuo quello tradimento ello fa ad alguno alguna donacion, se caxo advegnisse che lo muora avanti che contra de lui, per le soe nequitie, sie proceduto per sguardo, la donacion val; e s'el muor avanti ch'el sia desreditado per sguardo de la corte del so superior, lo fiol de quello o lo plu proximo die succieder in li beni de quello, si como deverà ve haver succedudo se quello caxo non fosse seguido: si come advene a miser *Nicolas de Trimola*, che fo traditor, et perche lo non fo desheredìtado in vita soa, dapuo la soa morte socciede miser *Aymo de Reus* et madona *Margarita de Zofolonia*, in uno feo lo qual se clama *Micopoli*.

laume, qui portait le titre de souveraine de la Morée, et je dirai comment, par le secours de la Providence, elle rentra dans son héritage et fut princesse de toute l'Achaïe.

A l'époque dont je parle ici[1], cette princesse se trouvait à Naples avec le roi Charles[2] qui, conformément aux traités conclus entre le prince Guillaume, le vieux roi Charles[3] et le prince Louis[4], fils de ce dernier roi et mari d'Isabelle, possédait la suzeraineté de la Morée. Il y avait alors en Morée deux nobles chevaliers qui étaient bannerets : l'un était le grand-connétable Jadre, établi dans la principauté de Morée ; l'autre, messire Geoffroy de Tournay. Le roi qui les avait pris en affection et les honorait d'une manière particulière, nomma le grand-connétable Jadre grand-amiral de toute la principauté. Ces deux chevaliers venaient fréquemment à Naples à la cour du roi. Le roi de Naples avait alors à sa cour un frère du comte de Hainaut, nommé messire Florent[5]. Ainsi qu'il arrive souvent parmi les hommes qu'ils se prennent d'amitié entre eux et rompent ensuite ces liens d'affection, messire Florent se plut dans la société de ces deux chevaliers Moraïtes, messire Jean Jadre et messire Geoffroy de Tournay. Pendant le cours de cette amitié qui les unissait, messire Florent, en homme sage, dit à ces deux chevaliers :

« Mes amis et mes frères, si vous voulez que je vous reste attaché toute la vie comme compagnon et comme ami, faisons serment de ne

Ἐκείνου τοῦ μακαρίτου τοῦ πρίγκιπος Γουλιάμου,
Τὴν ἔλεγαν καὶ ὠνόμαζαν αὐθέντριαν τοῦ Μωρέως,
Τὸ πῶς τὴν ἤφερεν ὁ Θεὸς, καὶ ἐστράφη 'ς τὸ γονικόν της,
Καὶ ἐγένετον πριγγίπισσα ὅλης τῆς Ἀχαΐας.
Ἐτότε ἐκεῖνον τὸν καιρὸν[1], ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ἦτονε ἡ πριγγίπισσα ἐκείνη ἡ Ζαμπέα
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνάπολιν μετὰ τὸν ῥῆγαν Κάρλον[2],
Καὶ ὁ ῥῆγας γὰρ αὐθέντευεν ἐτότε τὸν Μωρέα
Εἰς τρόπον καὶ εἰς ἀφορμὴν 'ς ταῖς συμφωνίαις ἐκείναις,
Ὁποῦ ἐποῖκεν ὁ πρίγκιπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
Μετὰ τὸν ῥῆγαν Κάρουλον τὸν γέρον τὸν πατέρα του[3],
Ὁμοίως διὰ τὸν πρίγκιπα τὸν ἀδελφόν του ἐκεῖνον,
Τὸν ἔλεγαν μισὶρ Λοΐ[4] τὸν ἄνδρα τῆς Ζαμπέας.
Ἦσαν ἐτότε εἰς τὸν Μωρέα εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
Δύο εὐγενεῖς καβαλλάροι, ὁποῦσαν φλαμουριάροι,
Ὁ ἕνας ἦτον ὁ Τζαδροῦς κοντόσταυλος ὁ μέγας,
'Σ τὸ πριγγιπάτο τοῦ Μωρέως ἦτον ἐτότε ἐκεῖνος,
Ὁ ἄλλος ὁ μισὶρ Τζεφρὲς τὸ ἐπίκλην ντὲ Τουρνάϊ·
Ὁ ῥῆγας τοὺς ἠγάπησε, καὶ σφόδρα τοὺς ἐτίμα,
Τὸν μέγαν τὸν κοντόσταυλον τὸν Τζάδρον γὰρ ἐκεῖνον
Μέγαν ἀμιράλην τὸν ἐποῖκεν ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
Καὶ ὡσὰν ἐπηγαινόρχονταν οἱ καβαλλάροι ἐκεῖνοι
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνάπολιν εἰς τοῦ ῥηγὸς τὴν κούρτην,
Ἦτον τοῦ κόντου ντὲ Ναϊνοὺτ ὁ ἀδελφὸς ἐκεῖσε,
Μισὶρ Φλωρὰν[5] τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ἐλαλοῦσαν,
Ὁποῦ ἦτον μέγας κοντόσταυλος εἰς ὅλον τὸ ῥηγάτον·
Καὶ ὡς τὸ ἔχουν κοσμικὸν τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
Καὶ ἀλλήλως συμβιβάζονται, καὶ πολεμοῦν φιλίαν,
Ὠρέχθη, ἐφιλεύθηκε, μισὶρ Φλωρᾶς ἐκεῖνος
Τοὺς καβαλλαρίους ἐκείνους τοὺς δύο Μωραΐτας,
Τὸν μισὶρ Τζάν τε τὸν Τζαδροῦν, καὶ ἐκεῖνον ντὲ Τουρνάϊ,
Καὶ μέσα εἰς αὐτὴν τὴν φιλιάν, τὴν εἴχασιν ἀλλήλως,
Μισὶρ Φλωρᾶς ὡς φρόνιμος λέγει τῶν δύο ἐκείνων·
« Ὦ φίλοι μου καὶ ἀδελφοί, ἂν χρῄζετε οἱ δυό σας
« Εἰς τὴν ζωήν σας νὰ μ' ἔχετε φίλον καὶ σύντροφόν σας,
« Ὅρκον νὰ πήσω πρὸς ἐσᾶς νὰ μὴ ἀποχωρισθῶμεν,

(1) Ce fut en 1291 que Florent de Hainaut épousa Isabelle de Ville-Hardoin, dont il eut une fille, nommée Mahaut, qui naquit en 1293. Florent mourut vers l'an 1297. (Voy. mes *Éclaircissements*, etc.)

(2) Charles II, délivré de sa prison en novembre 1288.

(3) Charles Ier d'Anjou, mort le 7 janvier 1285.

(4) Au lieu de *Louis* il faut lire *Philippe*.

(5) Florent de Hainaut, seigneur de Braine et de Hall au comté de Hainaut, grand-connétable du royaume de Sicile. Il était fils puîné de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, et d'Alix de Hollande. Il est mentionné dans les livres de Baudoin d'Avesnes, à la suite de la généalogie de sa famille, en qualité de prince de Morée, ainsi que dans l'extrait latin que Jacques de Guise donne de ces mêmes livres. Voici l'extrait français des livres de Baudoin : « Monseigneur Jehan d'Avesnes, fils de la comtesse Marguerite (fille de Baudoin de Constantinople) qu'elle avoit conchu de monseigneur Bouchard d'Avesnes au vivant de sa mère, se maintint très noblement, et suivoit joustes, behours, tournois et tous aultres esbatemens chevallereux, et menoit très grant train, et faisoit grans despens; dont on chantoit de lui :

Pour le sacrement d'amour
Jehan d'Avesne donnoit tout.

Il print à femme la sœur Willequin d'Allemaigne, qui estoit conte de Hollande de son héritage. Il eult de sa femme sept fils, dont l'aisné eult nom *Jehan*, qui fut conte de Haynault après le dechès de la comtesse Marguerite, sa taye; car son père, messire Jehan, mourut devant sa mère; le second fils monseigneur Jehan d'Avesnes eult nom *Baudoin*; le tiers *Florens*, et fut *prince de la Mourée*; le quart *Guillaume* et fut évesque de Cambray; le quint *Bouchard*, et fut évesque de Mès; le sixiesme eult nom *Guy* et fut évesque d'Utret; le septiesme *Jehan* et fut aveugle. » (117e hist. f. 156, du man 148 de l'Arsenal, t. II du Panthéon.) L'extrait latin donné par Jacques de Guise dit : « Tertius filius vocatus est Florentius, et fuit princeps *de la Mourée*. » (Tome XIV, p. 467.)

plus nous séparer et de vivre entre nous comme frères. Le roi, je le sais, vous aime et vous consulte avant tous; si donc vous avez en effet pour moi l'amitié que je me flatte de vous avoir inspirée, parlez lui pour que j'épouse votre souveraine, la dame Isabelle, veuve de son frère. Tâchez de lui prouver par des discours fondés en vérité que la Morée est dans un état perpétuel de guerre, et qu'en y envoyant, comme il le fait, des officiers, il court risque de la perdre; car ces hommes ne cherchent que leur propre intérêt. Ainsi la principauté s'épuise peu à peu et court de grands dangers; le roi dépense ses trésors pour l'entretien du pays, et d'autres en profitent. Pourquoi retenir auprès de lui, comme dans une prison, l'héritière de la principauté? Chacun s'en étonne ici et il ferait un acte aussi honorable qu'avantageux pour lui s'il mariait Isabelle avec un chevalier noble, de son rang, qui fût attaché à la Morée et sût la garder avant qu'elle soit tout-à-fait épuisée et perdue pour les Français. Mais je ne m'appesantirai pas sur de fastidieux détails; faites tous vos efforts, parlez au roi avec adresse et tâchez de lui persuader qu'il est de son avantage d'accepter cette proposition. Si vous parvenez au succès et à la conclusion de cette affaire, je vous promets que vous pouvez regarder et la Morée et moi-même comme tout-à-fait à vous; je porterai le titre de prince, mais vous serez les véritables souverains du pays. »

Messire Jadre et messire Geoffroy approuvèrent beaucoup cette proposition, lui promirent de prendre tous les moyens d'arranger cette affaire et lui dirent qu'ils espéraient en Dieu de la faire réussir.

Ils guettèrent donc le moment où le roi serait en bonne humeur pour lui en parler. Ils trouvèrent en effet l'occasion et lui firent des ouvertures; ils lui donnèrent beaucoup de bonnes raisons; ils lui montrèrent que toute la principauté était en danger, qu'elle était épuisée et courait à sa ruine, attendu qu'il n'y avait pas de prince qui y veillât en personne. « Vous envoyez, poursuivirent-ils, dans la Morée un bail et des soldats mercenaires, mais ils ne font que tyranniser les pauvres et commettre des injustices envers les riches; ils ne cherchent que leur propre intérêt, et le pays se ruinera certainement si vous ne prenez soin d'y placer un homme à qui vous le donniez en propriété, qui ait l'administration générale de tout ce qui le concerne et ait un intérêt direct à augmenter le bonheur du pays. Soyez certain que sans cela vous perdrez toute la principauté. Puisque vous avez, ô roi notre souverain! un héritier du pays dans la personne de la dame

« Νὰ εἴμασθεν ὡς ἀδελφοί, νὰ ζήσωμεν ἀλλήλως·
« Ἐγὼ ἐρῶ γὰρ καθαρά, ὁ ῥῆγας ἀγαπᾶ σας,
« Καὶ ἔχει σας εἰς ἐρώτησιν καὶ εἰς τὴν βουλήν του πρώτους,
« Καὶ τώρα ἂν ἔχετε 'ς ἐμέν' ἀγάπην, ὡς ἐλπίζω,
« Συντύχετέ τον δι' ἐμὲ νὰ πάρω τὴν κυράν σας
« Αὐτὴν τὴν δάμαν Ζάμπεαν ὁμόζυγον γυναῖκα,
« Καὶ δείξετέ τον ἀφορμαῖς καὶ τρόπους ἀληθείας,
« Τὸ πῶς ὁ τόπος τοῦ Μωραίως εὑρίσκεται εἰς μάχην,
« Καὶ κινδυνεύει, χάνεται μὲ τοὺς ὀφφικιάλους·
« Βιάζονται τὸ διάφορον τὸ ἰδικόν τους πάντες,
« Καὶ ὁ τόπος πάντα φθείρεται, ῥιχᾷ καὶ κινδυνεύει,
« Καὶ ὁ ῥῆγας ἔχει ἔξοδον, καὶ ἄλλοι διαφορεῦσι,
« Καὶ ἔνει δὲ καὶ ἁμαρτία, νὰ ἔχῃ τὴν κληρονόμον,
« Ὡσὰν νὰ ἦτον εἰς φυλακήν· ὁ κόσμος τὸ θαυμάζει,
« Καὶ ἤθελε ποίσῃ ψυχικὸν καὶ ἔπαινόν του μέγαν
« Τὴν Ζάμπεαν νὰ ὑπάνδρευσε μὲ ἕνα καβαλάρην,
« Ἄνθρωπον γὰρ εὐγενικόν, ποῦ νὰ ἦτον τῆς τιμῆς του,
« Νὰ ἐπέθει, νὰ ἐφύλαττε τὸν τόπον τοῦ Μωρέως,
« Μὴ πρὶν ἀπορήσῃ παντελῶς, καὶ χάσουν τον οἱ Φράγγοι.
« Τί νὰ σᾶς λέγω τὰ πολλά, ἂν τύχῃ νὰ βαρυῖσθε;
« Τόσον βιασθῆτε ὡς φρόνιμοι, εἰπέτε πρὸς τὸν ῥῆγαν,
« Ὅπως νὰ τὸν διακρίνετε νὰ ἔλθῃ εἰς θέλημά σας·
« Ἐπεὶ ἐὰν τὸ ποίσετε ὡς φρόνιμοι, ποῦ εἶσθε,
« Καὶ πληρωθῇ ἡ ὑπόθεσις, καὶ γίνεται τὸ πρᾶγμα,
« Τὸ πριγγιπάτον νὰ ἔνῃ δι' ἐσᾶς, κ' ἐγὼ νᾆμαι δικός σας,
« Ἐμὲ νὰ λέγουν πρίγγιπα, καὶ ἐσεῖς νὰ εἶσθε αὐθένται. »
Ἀκούσας τοῦτο ὁ Τζαδρεῦς, μισὲρ Τζεφρὲς ὁμοίως,
Πολλὰ τὸ ἀγαπήσασιν, ὑπόσχεσιν ἐπῆκαν,
Ὅτι νὰ βάλωσι βουλήν, τὸ πρᾶγμα νὰ γυρεύσουν,
Καὶ ἔχουν ἐλπίδα εἰς Θεὸν νὰ τὸ κατευοδώσουν.
Ἐνταῦθα ἐπρόσεξαν καιρὸν νὰ εὕρωσι τὸν ῥῆγαν
Εἰς ὥραν τῆς καλογνωμιᾶς ὅπως νὰ τὸν συντύχουν,
Καὶ ὅταν εὗραν τὸν καιρόν, ἐσύντυχαν ἀλλήλως,
Πολλοὺς τρόπους τὸν εἴπασι, καὶ ἀφορμαῖς τὸν ἔδειξαν,
Τὸ πῶς ὁ τόπος τοῦ Μωρέως ὅλον τὸ πριγγιπάτον
Κινδυνεύει καὶ ἀπορεῖ, καὶ ἔνει εἰς ἀπώλειαν,
Διότι λείπει ὁ πρίγγιπας, ὁποῦ ἦτον πάντα εἰς αὐτο.
« Ἐσὺ ἀποστέλλεις εἰς τὸν Μωρέαν μπάϊλον καὶ ῥογατόρους,
« Καὶ τυραννοῦσι τοὺς πτωχούς, τοὺς πλουσίους ἀδικοῦσι,
« Τὸ διάφορόν τους πολεμοῦν, καὶ ὁ τόπος ἐρημοῦται.
« Ἐὰν μὴ βάλῃς ἄνθρωπον νὰ ἔνῃ κληρονόμος,
« Νὰ στέκεται καθολικὸς νὰ κυβερνᾷ τοὺς πάντας,
« Νὰ ἔχῃ εὔνοιαν καὶ σκοπὸν τὸν τόπον νὰ αὐξαίνῃ,
« Καὶ ἔχε το πληροφορίαν, τὸ πριγγιπάτον χάνεις.
« Λοιπόν, αὐθέντη ῥῆγα μας, ἐσὺ ἔχεις κληρονόμον
« Αὐτὴν τὴν δάμαν τὴν Ζάμπεαν τοῦ πρίγγιπος θυγατέρα,

Isabelle, fille du prince Guillaume, mariez la à un homme noble et à un guerrier distingué qui tienne la principauté de vous; vous ferez ainsi une action honorable et qui vous tournera à profit, et tous ceux qui en entendront parler vous béniront de l'avoir faite.»

Pourquoi vous fatiguer par de longs détails? Les chevaliers dirent tant de choses au roi, ils le pressèrent par des raisons si fortes, qu'il consentit à la conclusion de l'affaire; en sorte que messire Florent épousa en mariage légitime la dame Isabelle, et obtint la principauté pour la posséder comme son propre héritage et la transmettre à ses descendants. On dressa par écrit toutes les conditions et tous les articles de la tenure. On fixa ce que le prince devrait au roi, et respectivement ce que le roi devrait au prince. Un des articles portés dans le privilége devait faire le malheur du pays, et était en même temps une grande injustice: c'était que, si jamais la principauté venait à échoir à une fille, elle pourrait régner seule; mais que, si elle voulait se marier, elle devait obtenir la permission du roi de Naples alors régnant, faute de quoi elle serait déshéritée de la souveraineté de la Morée et de toute la principauté. Cet article fut assurément très funeste.

On confirma ensuite ces conventions, et le roi fit aussitôt conclure le mariage. Ainsi messire Florent épousa la dame Isabelle, fille du prince Guillaume. Ce mariage fut célébré avec beaucoup de pompe, de réjouissances et de frais. Les nouveaux mariés furent conduits à l'église, où le métropolitain de Naples les bénit selon l'usage. Le roi revêtit alors Isabelle comme héritière naturelle de toute la principauté. Il donna de même l'investiture à messire Florent, qu'il fit placer sur le trône de prince, et le revêtit du titre de prince d'Achaïe.

Les fêtes du mariage étant terminées, messire Florent se mit en route pour partir de la Pouille et se diriger avec pompe vers la Morée. Il fit ses salutations respectueuses au roi dont il prit congé, fit ses adieux aux comtes et aux chevaliers, augmenta sa suite en engageant et en prenant de nouveaux mercenaires à sa solde, et amena des chevaliers et des seigneurs à cheval au nombre de plus de cent, ainsi que trois cents arbalétriers. Il arriva à Brindes et y trouva ses bâtiments, à bord desquels il se rendit à Glarentza. Le bail de la Morée, le vieux messire Nicolas de Saint-Omer, qui se trouvait alors à Andravida, dès la première nouvelle de l'arrivée du prince se hâta de monter à cheval

« Καὶ δός την ἄνδρα εὐγενικὸν καὶ μέγαν στρατιώτην,
« Τὸ πριγγιπάτο νὰ κρατῇ ἀπὸ τὴν βασιλειάν σου.
« Καὶ θέλεις κάμῃ ψυχικὸν καὶ διάφορόν σου μέγα,
« Καὶ ὅσοι τὸ ἀκούσωσι, θέλουν σὲ ἐπαινέσῃ. »
Τί νὰ σᾶς γράφω τὰ πολλά, καὶ τί νὰ σᾶς τὰ γράφω
Τὰ ὅσα εἶπαν τοῦ ῥηγὸς ἐκεῖνοι οἱ καβαλλάροι;
Τόσον ἐσύντυχαν τοῦ ῥηγὸς, τόσον τὸν ἀναγκάσαν,
Ὅτι ἐσυγκατέβηκε νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα,
Νὰ ἐπάρῃ ὁ μισὲρ Φλωρᾶς ἐκείνην τὴν Ζαμπέαν
Γυναῖκα εὐλογητικὴν, νὰ ἔχῃ τὸ πριγγιπάτον,
Ὡς ἴδιον γονικὸν αὐτοῦ νὰ τὸ κληρονομήσῃ.
Ταῖς συμφωνίαις ἔγραψαν λεπτῶς καὶ τὰ κεφάλαια,
Τὸ τί ἐχρεώστει ὁ πρίγγιπας νὰ κάμῃ πρὸς τὸν ῥῆγαν,
Καὶ ὁ ῥῆγας πρὸς τὸν πρίγγιπα, ὁ εἷς γὰρ πρὸς τὸν ἄλλον.
Ἕνα κεφάλαιον ἔγραψαν 'ς τὸ πριβιλέγι ἐκεῖνο,
Ὁποῦ γὰρ ἦτον ἁμαρτία καὶ ἄδικον μεγάλον,
Ὅ, τι πολλάκις καὶ συμβῇ, καὶ ἔλθῃ τὸ πριγγιπάτον
Εἰς κληρονομιὰν θηλυκῶν, γυναῖκα νὰ αὐθεντεύσῃ,
Νὰ μὴ τολμήσῃ νὰ ὑπανδρευθῇ εἰς ἄνθρωπον τοῦ κόσμου
Ἄνευ θήσεως καὶ ὁρισμοῦ, ὅποιος ἔνει ῥῆγας.
Εἰ δὲ εὑρεθῇ καὶ πάσῃ το, νὰ ἦν' ἀκληρωμένη
Ἐκ τὴν αὐθεντειὰν τοῦ Μωρεὼς ἀπὸ τὸ πριγγιπάτον.
Ἔδε ἁμαρτίαν, ποῦ ἔγινε 'ς ἐκεῖνο τὸ κεφάλαιον.
Μετὰ ταῦτα ἀφηρώσασι τὰ σύμφωνα ἐκεῖνα·
Ὥρισε ὁ ῥῆγας παρευθὺς, καὶ ἐπῆκαν τὸν γάμον,

Καὶ εἰς τοῦτο εὐλογήθηκε μισὲρ Φλωρᾶς ἐκεῖνος
Τὴν θυγατέρα πρίγγιπος ἐκείνην τὴν Ζαμπέαν.
Ὁ γάμος γὰρ ἐγίνετο μετὰ τιμῆς μεγάλης
Μὲ χαρμοσύνην καὶ χαρὰν καὶ ἔξοδον μεγάλον,
Καὶ οὕτως τοὺς ἐσέβασαν 'ς τὴν ἐκκλησιὰν ἀπ' ἔσω.
Ὁ μητροπολίτης, οἱ λαλῶ, ποῦ εἰς τὴν Ἀνάπολιν ἦτον,
Ἐκεῖνος τοὺς εὐλόγησε κατὰ τὴν συνήθειαν·
Καὶ ὁ ῥῆγας ἐρεβέστισεν ἐκείνην τὴν Ζαμπέαν,
Ὡς κληρονόμος φυσικὸς 'ς ὅλον τὸ πριγγιπάτον,
Ὁμοίως ἐρεβέστισε μισὲρ Φλωρᾶν ἐκεῖνον.
Πρίγγιπα τὸν ἐθρόνιασε νὰ λέγεται Ἀχαΐας.
Ἀφῶν ἐπλήρωσε ἡ χαρὰ, τοῦ πρίγγιπος ὁ γάμος,
Ὤρθωσεν ὁ μισὲρ Φλωρᾶς νὰ εὔγῃ ἀπαὶ τὴν Πούλιαν,
Τιμητικὰ μὲ παρρησιὰν νὰ ἔλθῃ εἰς τὸν Μωρέαν,
Τὸν ῥῆγαν ἐπροσκύνησεν, ἀπολογιὰν ἐπῆρε,
Τοὺς κόντους καὶ καβαλλαριοὺς ἀποχαιρέτησέ τους,
Τὴν φαμελιάν του αὔξησεν, ἐρόγευσε καὶ ἄλλους,
Εἶχεν ἐπάνω εἰς ἄλογα καβαλλαριοὺς, σεργένταις,
Ἐπάνω γὰρ τῶν ἑκατὸν καὶ τριακοσίους τζαγρατόρους.
Εἰς τὸ Βροντῆσι ἀπόσωσεν, εὗρε τὰ πλευτικά του,
Ἐσέβηκε γὰρ εἰς αὐτὰ, ἦλθεν εἰς τὴν Γλαρέντζαν.
Ὁ μπάϊλος δὲ τοῦ Μωρεὼς ὁ γέρων μισὲρ Νικόλας
'Σ τὴν Ἀνδραβίδαν εὑρίσκετον, τόμαθε τὸ μαντάτο,
Εὐθὺς ἐκκαβαλίκευσεν, ἦλθεν εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Τὸν πρίγγιπα ἐπροσκύνησε, καὶ ὅσοι ἦσαν μετ' αὐτου,

et arriva à Glarentza, où il présenta ses salutations respectueuses au souverain et à ceux qui l'accompagnaient. Le prince lui fit un brillant accueil; et après avoir réuni tout le monde dans l'église du couvent des frères mineurs[1], il convoqua tous les chefs, grands et petits, et leur fit voir les ordres du roi dont il était porteur. Il les remit d'abord entre les mains du bail, et lui montra que le roi, dans ses lettres, lui ordonnait de remettre entre ses mains les places et la souveraineté de toute la Morée et de la principauté. Il tira ensuite la commission[2] par laquelle le roi prévenait par écrit tous les Moraïtes, liges et chevaliers, grands et petits, qu'ils eussent à reconnaître messire Florent pour prince et souverain, et à lui rendre l'hommage-lige que chacun devait au prince pour les fiefs et héritages qu'il tenait de lui, sous la réserve toutefois de la foi et de l'hommage-lige qu'ils devaient au roi. On fit alors apporter les saints Évangiles, et on dit au prince : « Jurez d'abord que vous nous gouvernerez avec justice et conformément aux lois du pays, et que vous n'inquiéterez personne dans les franchises qu'il possède[3], et nous ferons ensuite notre serment; car telle est la coutume que nous tenons de nos pères. »

Le prince jura sur les saints Évangiles de gouverner les Moraïtes en respectant les franchises et les usages qu'il trouvait dans le pays[3]; et, son serment fait, les chevaliers et les bannerets lui rendirent l'hommage-lige que chacun lui devait suivant son fief, et sous la réserve des droits et des serments dus au roi. Le bail livra alors les places et la souveraineté du pays à messire Florent, qui devait les relever du roi.

Après avoir reçu tous les hommages, le prince changea tous les officiers, en commençant par les châtelains et les sergents des places fortes, qu'il remplaça par d'autres à lui. Il nomma aux emplois de protovestiaire, de trésorier, de provéditeur des places fortes et à toutes les autres charges. D'après les conseils du vieux messire Nicolas de Saint-Omer, du grand-connétable messire Jean de Jadre, de messire Geoffroy de Tournay et de tous les autres liges, grands et petits, il commença ensuite à régler les affaires du pays. Il vit que toute la Morée avait été épuisée par les soldats salariés et par les employés du roi, et il les consulta sur ce qu'il y avait à faire pour

Ὁ πρίγγιπας τὸν ἔπιασεν ἀναδοχὴν μεγάλην·
Καὶ ὅσον ἐκατώρθωσεν ὁ πρίγγιπας τὸν λαόν του
Ἐκεῖσε εἰς τὴν ἐκκλησίαν, ποῦ ἦναι οἱ φραμενόροι[1],
Ὥρισεν, ἐσυνάχθησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Καὶ ἔδειξε τοὺς ὁρισμοὺς, τοὺς ἔστειλεν ὁ ῥῆγας,
Τοῦ μπαΐλου τὰ ἔδωκεν ἀπ' ἔσω εἰς τὰς χεῖρας,
Πῶς ὁ ῥῆγας τὸν ὥριζεν, ἐγγράφως τὸν ἐμήνα,
Τὸ πριγγιπάτον τοῦ Μωρέως νὰ τοῦ τὸ παραδώσῃ,
Τὰ κάστρη καὶ τὴν αὐθεντίαν ὅλου τοῦ πριγγιπάτου.
Ἀπ' αὐτοῦ ἐβγαίνει κομισιὸν[2] τὸ πῶς ἐμήνα ὁ ῥῆγας,
Δηλόνοντα διὰ γραφῆς ὅλων τῶν Μωραΐτων
Λιζίων καὶ καβαλλαριῶν μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Νὰ ἔχουν τὸν μισὲρ Φλωρὰν πρίγγιπα καὶ αὐθέντην,
Τὸ ὁμάζιον καὶ τὴν λιζίαν, ὁποῦ χρεωστεῖ καθένας
Διὰ προνοίαις καὶ γονικὰ, ὁποῦ κρατοῦν ἀπ' αὐτον,
Νὰ πιάσουν πρὸς τὸν πρίγγιπα, σωζομένου τοῦ ὅρκου,
Τὴν πίστιν γὰρ καὶ τὴν λιζίαν, ὁποῦ χρεωστοῦν τοῦ ῥῆγα.
Εἰς τοῦτο ὁρίζει, ἤφεραν τὸ ἅγιον Εὐαγγέλιον,
Καὶ λέγουσι τοῦ πρίγγιπα· « Πρῶτον ἐσὺ ὀμοσέ μας,
« Νὰ μᾶς κρατῇς εἰς δίκαιον 'ς τοῦ τόπου τὰ συνήθια,
« Εἰς τὴν φραγγιὰν, τὴν ἔχομεν, νὰ μὴ μᾶς σκανδαλίσῃς,
« Καὶ μετὰ ταῦτα πάλιν ἡμεῖς νὰ πιάσωμεν τὸν ὅρκον,
« Ἐπεὶ συνήθειαν τὤχομεν οὕτως ἐκ τοὺς γονεῖς μας. »

Καὶ ὤμοσεν ὁ πρίγγιπας 'ς τὸ ἅγιον εὐαγγέλιον
Τοῦ νὰ κρατῇ τοὺς ἅπαντας ὅλους τοὺς Μωραΐταις
Εἰς φραγγιὰν καὶ συνήθειαν, καθάπερ καὶ τοὺς εὗρε[3],
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐπιάσασιν ὁμοίως οἱ καβαλλάροι
Οἱ φλαμουριάροι ἅπαντες τὸ ὁμάζιον καὶ λιζίαν,
Ὁποῦ ἐχρεώστει ὁ καθεὶς διὰ τὸ φίον, τὸ εἶχε,
Σωζομένου τὸ δίκαιον καὶ τοῦ ῥηγὸς τὸν ὅρκον.
Ἐν τούτῳ ἐπαράδωκεν ὁ μπαΐλος τὸ πριγγιπάτον,
Τὰ κάστρη καὶ τὴν αὐθεντίαν νὰ τὰ κρατῇ ἐκ τὸν ῥῆγαν.
Καὶ ἀφότου ἐπαράλαβεν ὁ πρίγγιπας τὰ ὁμάζια,
Τὰ ὀφίκια ὅλα ἄλλαξε, πρῶτον τοὺς καστελλάνους,
Καὶ τοὺς σεργέντεις τῶν καστρῶν, καὶ ἔβαλεν ἰδικούς του.
Πρωτοβεστιάρην ἔβαλεν, ὁμοίως καὶ τριζουριέρην.
Καὶ προβεδιτοῦρον τῶν καστρῶν καὶ ὅλαις ταῖς ἐξουσίαις.
Ἄρξετον δὲ μὲ τὴν βουλὴν γέρου μισὲρ Νικόλα
Καὶ μισὲρ Τζάνε τοῦ Τζαδροῦ τοῦ μεγακοντοσταύλου,
Ὡσαύτως τοῦ μισὲρ Τζεφρὲ ἐκείνου τε Τουρνάϊ
Καὶ τῶν ἑτέρων του λιζιῶν μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Ταῖς πράξαις καὶ ὑποθέσαις ἐδιώρθονε τοῦ τόπου.
Εὗρε δὲ καὶ ὁ πρίγγιπας τοῦ τόπου τὸ δημόσιον
Ἐξηλειμμένον παντελῶς ἀπὸ τοὺς ῥογατόρους,
Καὶ τοῦ ῥηγὸς ταῖς ἐξουσιαῖς ὁποῦ τὸν ἐρημώσαν,
Ὅλων βουλὴν ἐζήτησεν τὸ πῶς νὰ ἔχῃ πράξειν,

(1) Notre chroniqueur a déjà grécisé ces deux mots en n'en faisant qu'un, tantôt sous la forme de φραμενόροι, tantôt sous celle de φλαμενόροι.

(2) Le mot français est ici grécisé sans autre façon.

(3) J'ai rapporté plus haut, p. 184, ce serment d'après le texte même des Assises.

y porter remède. Les plus sensés lui firent entendre que, s'il continuait à entretenir la guerre avec les Grecs, le pays ne pouvait qu'aller en s'épuisant toujours davantage, et que, s'il voulait le remettre en bon état, il devait conclure une paix durable et sûre avec eux, et s'engager mutuellement par serment avec l'empereur que chacun resterait toujours en paix.

Cet avis fut communiqué au conseil et accepté par tous. Le prince envoya donc deux messagers auprès du chef impérial des Grecs de Morée. Il lui fit part de ses intentions pacifiques, et l'invita à lui communiquer à son tour ses intentions, au cas où il aurait les mêmes vues. Le chef impérial agréa cette proposition. Il donna des éloges à la sagesse du prince, et en homme noble et prudent il lui répondit que, conformément à l'habitude de l'empereur de préposer chaque année un nouveau commandant à la tête de ses possessions de Morée, il allait être avant peu de temps remplacé par un autre général, et que, puisqu'il voulait conclure une paix durable et sincère pour une longue suite d'années, il se chargeait, par amitié pour le prince et par zèle pour le repos du pays, d'en faire part lui-même à l'empereur son maître, et qu'il espérait en Dieu que l'empereur agréerait cette proposition. Il expédia en effet un messager à Constantinople, auprès de l'empereur, pour lui exposer en détail, et par les lettres qu'il portait et de vive voix, que le prince Florent, qui venait d'arriver en Morée, avait demandé à faire avec lui une paix durable qui permît enfin aux habitants français et grecs de jouir de quelque repos. L'empereur accueillit d'abord cette proposition; mais cependant on ne fit rien ensuite pour confirmer cette paix, ainsi que je vous le rapporterai plus bas, et comme vous allez l'apprendre.

A l'époque dont je vous parle, l'empereur Michel Paléologue rassembla des troupes pour marcher contre Arta [1], et détruire et bouleverser, s'il lui était possible, tout le Despotat. Le despote d'Arta [2] de son côté, ayant appris que l'empereur faisait des préparatifs pour marcher contre lui par terre et par mer, réunit ses chefs et leur demanda leurs conseils sur ce qu'il avait à faire dans l'intérêt de la conservation du pays. Les plus sensés l'engagèrent à faire un arrangement avec messire Florent,

Καὶ ὅλοι οἱ φρονιμώτεροι ἐσυμβουλεύσασί τον,
Ὅτι ἂν θέλῃ νὰ κρατῇ μάχην μὲ τοὺς Ῥωμαίους,
Ἀκόμη καὶ χειρότερον θέλει ἀπορήσει ὁ τόπος,
Ἀλλὰ ἂν θέλῃ καὶ βούλεται τὸν τόπον ν' ἀναστήσῃ,
Ἀγάπην ἂς πίσῃ μετ' αὐτοὺς εἰρηνικὴν στερέαν,
Νὰ ὀμόσῃ μὲ τὸν βασιλεὰ νὰ στέκῃ πάντα ἀγάπη.
Ἐτότε ἐδόθη ἡ βουλὴ καὶ ἐστέρξάν τo ὅλοι.
Ἀπέστειλεν ὁ πρίγγιπας μαντατοφόρους δύο
'Σ τὴν περιέχουσαν κεφαλὴν, ὁποῦ ἦτον τῶν Ῥωμαίων,
Ἐτότε γὰρ τοῦ βασιλέως ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Δηλῶντα, ἂν ὀρέγεται νὰ πίσωσιν ἀγάπην,
Νὰ τοῦ μηνύσῃ ἀπόκρισιν νὰ μάθῃ τὴν βουλήν του.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ἡ κεφαλὴ, καλὸν καὶ τοῦ ἐφάνη,
Ἐπαίνεσε καὶ τὸν πρίγγιπα διὰ φρόνιμον αὐθέντην.
Ἐν τούτῳ γὰρ ὡς εὐγενὴς καὶ φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον,
Ἀπέστειλε τοῦ πρίγγιπος ἀπόκρισιν τοιάδε,
Τὸ πῶς ἦτον τὸ τέρμινον κοντὰ νὰ τὸν ἐβγάλουν,
Νὰ ἔλθῃ ἄλλη κεφαλὴ, καὶ αὐτὸς νὰ ὑπαγαίνῃ,
Καθὼς ἔν' τὰ συνήθια, τὰ κάμνει ὁ βασιλέας.
Καὶ καθὲ χρόνον κεφαλὴν ἄλλασσε 'ς τὸν Μωρέα.
Ἀλλὰ ἀφῶν ὀρέγεται ἀγάπην νὰ ποιήσῃ,
Νὰ ἔν' στερεὰ ἀδόλευτα, εἰς ὅσους χρόνους χρήζει,
Ὡς διὰ τὴν ἀγάπην του καὶ ἀνάπαυσιν τοῦ τόπου,
Τοῦ αὐθεντὸς τοῦ βασιλέως νὰ τὸ παραδηλώσῃ,
Ἐπεὶ ἔχω ἐλπίδα εἰς τὸν Χριστὸν πολλὰ νὰ τὸ ἀγαπήσῃ.
Ἐν τούτῳ γὰρ ἡ κεφαλὴ ἀποκρισάρην στέλλει
Εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐκεῖ εἰς τὸν βασιλέα,
Λεπτομερῶς τὸν ἐμήνυσεν ἐκ στόματος καὶ ἐγγράφως,
Τὸ πῶς ὁ πρίγγιπας Φλωρᾶς ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέα
Ἀγάπην στερεὰν ἐζήτησε νὰ πίσῃ μετ' ἐκεῖνον,
Τοῦ νὰ ἔχωσιν οἱ ἄνθρωποι Φράγγοι τε καὶ Ῥωμαῖοι
Ἀνάπαυσιν εἰρηνικὴν νὰ ζήσουν μετὰ εἰρήνης·
Καὶ ὡς βασιλεὰς τὸ ἤκουσε, καλὰ τὸ ἀπεδέχθη,
Ἀλλὰ τίποτε οὐκ ἔπηκεν 'ς αὐτίνην τὴν ἀγάπην,
Καθὼς ὀμπρὸς νὰ τὸ εἰπῶ καὶ σοὺ νὰ τὸ ἀκούσῃς.
Ἐν δὲ τοὺς χρόνους καὶ καιροὺς ἐκείνους, ὁποῦ λέγω,
Ὁ βασιλεὺς κὺρ Μιχαὴλ αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος
Φουσάτα οἰκονόμησε νὰ στείλῃ πρὸς τὴν Ἄρταν [1],
Τὸ δεσποτάτον, ἂν δυνηθῇ, ῥημάξῃ καὶ χαλάσῃ.
Καὶ ὁ δεσπότης ὡς ἔμαθεν ἐκεῖνος δὲ τῆς Ἄρτας [2],
Τὸ πῶς οἰκονομίζετον ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος
Νὰ ἔλθουσιν ἐπάνω του τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσου,
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, καὶ ἐπῆρε τὴν βουλήν των,
Ἠρώτησέ τους ἀκριβῶς τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν
Μὲ ποῖον τρόπον καὶ ἀφορμὴν τὸν τόπον νὰ φυλάξῃ·
Εἰς τοῦτο οἱ φρονιμώτεροι, ὁποῦ τὸν συμβουλεύουν,
Νὰ πίσῃ γὰρ συμβίβασιν καὶ συμφωνίαις καὶ τρόπον
Μετὰ τὸν πρίγγιπα Μωρέως μισὲρ Φλωρᾶν ἐκεῖνον,

(1) Il s'agit ici non pas du conquérant de Constantinople, Michel Paléologue mort le 11 décembre 1282, au retour de son expédition d'Orient, et au moment où il avait résolu de réunir toutes ses forces pour ramener à l'obéissance l'occident de l'empire, mais de son petit fils.

(2) Nicéphore Ange Ducas Comnène.

prince de Morée, pour l'engager à se joindre à lui avec ses troupes. D'après ce conseil, le despote envoya comme messagers deux seigneurs des plus prudents et des premiers de son conseil. Il fit rédiger des lettres de créance qu'il leur remit, et les investit du plein pouvoir de conclure, par tous les moyens possibles, un traité avec le prince Florent, époux légitime de sa nièce, la princesse Isabelle, fille de sa sœur[1].

Les messagers partirent d'Arta pour la Morée, où ils trouvèrent le prince qui siégeait en conseil avec ses chefs. Ils lui remirent leurs lettres de créance, et lui firent leurs compliments au nom du despote leur maître. Ils lui expliquèrent ensuite avec détail et de vive voix le motif qui les amenait dans son pays. Mais pour écarter les détails oiseux et arriver au fond de la question, un traité fut conclu par lequel le despote s'obligeait à envoyer son propre fils, qui s'appelait Thomas[2], en otage auprès du prince, jusqu'à son retour en Morée avec ses troupes, sans vain prétexte et sans fraude. Le despote se chargeait de plus de la solde et de l'entretien de toutes les troupes que le prince amènerait avec lui.

Ces conventions ainsi réglées, les envoyés retournèrent auprès du despote, auquel ils rapportèrent : qu'ils venaient de conclure un traité par lequel le prince Florent s'obligeait à venir à son secours à la tête de cinq cents hommes d'élite, les meilleurs de toute sa principauté. Ils amenèrent ensuite avec eux le fils du despote qu'ils environnèrent de toutes sortes d'honneurs ; ils le conduisirent en Morée dans la ville d'Andravida, et le remirent entre les mains du prince pour qu'il le gardât, conformément à ses désirs. Le prince l'envoya dans la place de Chlomoutzi, et recommanda qu'on le traitât avec honneur, et qu'on le retint comme otage jusqu'à son retour en Morée. Les envoyés apportèrent en outre au prince la solde de trois mois de ses troupes, à partir du moment où l'empereur Paléologue devait commencer contre le despote d'Arta cette guerre si chaude qu'il lui fit par terre et par mer.

Dès que le despote apprit que les hostilités étaient commencées, il prit conseil des siens, et s'occupa avec beaucoup d'activité de ses moyens de défense. De même qu'il avait fait un traité avec messire Florent, prince de Mo-

Νὰ ἔλθῃ μὲ τὰ φουσᾶτα του, καὶ νὰ τὸν συμμαχήσῃ.
Ἐν τούτῳ ἐδόθη ἡ βουλὴ, μαντατοφόρους στέλλει
Ἄρχοντας δύο φρονίμους τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς του,
Ἐποίησε τὰ προστάγματα, ἐγγράφως τοὺς τὰ δίδει,
Τὴν δύναμίν του καὶ ἐξουσιὰν τοὺς ἔδωκε νὰ πάσουν
Ὅσον ἠμποροῦν καὶ δυνηθοῦν μὲ τὸν Φλωρᾶν ἐκεῖνον,
Τὸν πρίγγιπα γὰρ τοῦ Μωρεὼς, ποῦ εἶχε τὴν ἀνεψιάν του
Διὰ γυνῆν ὁμόζυγον ἀδελφῆς του θυγάτρην,
Ἐκείνην, τὴν ὠνόμαζαν πριγγίπισσαν Ζαμπίαν[1].
Οἱ ἀποκρισάροι ἐξέβησαν εὐθὺς ἀπὸ τὴν Ἄρταν,
Ἐπέρασαν εἰς τὸν Μωρεὰ, τὸν πρίγγιπα γὰρ ηὗραν,
Καὶ τὴν βουλήν του ἔπαιρνε μετὰ τοὺς κεφαλάδαις,
Τὰ ἔγγραφα, τὰ εἴχασιν, ἐπροσκόμισάν τα,
Τοῦ πρίγγιπος τὰ ἔδωκαν, καὶ ἐχαιρέτησάν τον
Ἐκ μέρους τοῦ αὐθέντου τους ἐκείνου τοῦ δεσπότου·
Λεπτομερῶς τοῦ εἴπασιν ἐκ στόματος, τὰ εἶχαν,
Τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ ἦλθασιν ἐκεῖσε.
Λοιπὸν νὰ ἀφήσω τὰ πολλὰ, νὰ ἔλθω εἰς τὸ τέλος,
Οὕτως ἐσυμβιβάσθηκαν νὰ δώσῃ ὁ δεσπότης
Τοῦ πρίγγιπος διὰ νὰ βαστᾷ ὄψιδα τὸν υἱόν του,
Τὸν ὠνόμαζαν κὺρ Θωμᾶν[2], ὡς οὗ νὰ ὑποστρέψουν,
Καὶ νὰ στραφῇ ὁ πρίγγιπας 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως
Αὐτὸς καὶ τὰ φουσᾶτα του ἄνευ τρόπου καὶ δόλου,
Νὰ ἔχῃ γὰρ ὁ πρίγγιπας τὴν ῥόγαν τοῦ δεσπότου,
Μὲ ὅσα φουσᾶτα δυνηθῇ νὰ ἐπάρῃ μετ' ἐκεῖνον.
Καὶ ἀφῶν ἐκατωρθώσασι ταῖς συμφωνίαις ἐκείναις,
Οἱ ἀποκρισάροι ἐστράφησαν ἐκεῖ εἰς τὸν δεσπότην,
Καὶ εἶπαν καὶ ἀφίρωσαν, τὸ πῶς ἐκατωρθῶσαν
Νὰ ἔλθῃ ὁ πρίγγιπας Φλωρᾶς μὲ πενταχοσίους πρώτους
Καὶ μὲ τοὺς καλλιώτερους ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
Εἰς συμμαχιὰν καὶ δύναμιν ἐκείνου τοῦ δεσπότου·
Καὶ μετὰ ταῦτα ὤρθωσαν, καὶ ἐπήρασιν ἐκεῖνον
Τοῦ δεσπότου γὰρ τὸν υἱὸν μετὰ τιμῆς μεγάλης,
Καὶ ὑπῆγάν τον εἰς τὸν Μωρεὰ, ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν,
Τοῦ πρίγγιπος τὸν ἔδωκαν νὰ πιάσῃ, ὡς κελεύει,
Καὶ ὁ πρίγγιπας τὸν ἔστειλε 'ς τὸ κάστρον τὸ Χλωμοῦτζι,
Νὰ στέκεται μετὰ τιμῆς ὄψιδα εἰς τὸ κάστρον,
Ἕως νὰ πιάσῃ ὁ πρίγγιπας στρέμμα εἰς τὸν Μωρέα·
Ἤφεραν καὶ τοῦ πρίγγιπος τὴν ῥόγαν τοῦ λαοῦ του,
Τριῶν μηνῶν τοὺς ἔδωκαν, τόσον τοὺς ἐπληρῶσαν
Τον χρόνον ἐκεῖνον καὶ καιρὸν καὶ ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Ὅπου ἄρχισεν ὁ βασιλεὺς ὁ μέγας Παλαιολόγος
Τὴν μάχην ἐκείνην τὴν ζεστὴν μὲ τὸν δεσπότην Ἄρτας,
Καὶ τῆς θαλάσσης καὶ τῆς γῆς ἐβάλθη τὰ τὸν βλάψῃ.
Ἐνταῦθα ὡς τὸ ἤκουσεν ἐκεῖνος ὁ δεσπότης,
Ἐσκόπησε, ἐβουλεύθηκε μετὰ τῆς βίας μεγάλης,
Μὲ πᾶσα τρόπον καὶ ἀφορμὴν νὰ φυλαχθῇ ἀπ' ἐκεῖνον·
Καὶ ὡσὰν ἐσυμβιβάσθηκε μὲ τὸν Φλωρᾶν ἐκεῖνον

(1) On a vu que Guillaume de Ville-Hardoin avait épousé la sœur du despote d'Arta.

(2) Thomas Ducas Comnène, fils de Nicéphore et d'Anne Paléologue, fille d'Eulogie, qui était sœur de Michel Paléologue.

rée et mari de sa nièce, il résolut d'en faire un autre avec le comte Richard, seigneur et comte de Céphalonie[1], et lui donna sa fille aînée pour qu'il la retînt comme otage jusqu'à son retour[2]. Ce comte fut invité à venir en personne, avec toutes ses troupes, porter secours dans cette guerre au despote, qui s'engageait de son côté à le solder lui et ses troupes. Il arriva en effet aussitôt après cet arrangement à la tête de cent cavaliers, tous hommes d'élite et guerriers consommés. Le prince de Morée passa de Glarentza sur le Despotat. A la première nouvelle de son arrivée, le despote sortit pour aller à sa rencontre, et lui adressa aussitôt le compliment suivant : « Soyez le bienvenu, prince mon bon neveu. C'est maintenant que je suis convaincu de toute votre affection de parent pour moi. » Lorsqu'ils se furent assez embrassés à la grecque, ils partirent et se dirigèrent tout droit sur Arta. Le comte de Céphalonie arriva d'un autre côté.

Qui pourrait décrire toute la joie que manifesta le despote, lorsqu'il vit les Francs dans son pays? Il crut avoir gagné tout l'empire. Le prince fut logé dans l'hôtel du despote, tandis que celui-ci se retira dans l'intérieur du fort. Tous les chefs furent ensuite distribués avec tous les honneurs dus au rang de chacun, surtout les chevaliers et les sergents nobles.

Le despote, avec les grands et les chefs de toutes ses troupes, alla faire visite au prince dans le logement qui lui avait été donné pour lui-même, ainsi que pour le comte Richard, le maréchal, les bannerets et les chevaliers. Tous étaient alors assemblés en conseil et discutaient sur les moyens à employer dans cette guerre où ils étaient venus au secours du despote. Lorsqu'ils virent entrer le despote, tous se levèrent, et ils s'assirent ensuite tous également.

Le despote fut vivement réjoui de trouver le prince et son conseil occupés des moyens les plus propres à faire réussir son entreprise; et dès qu'ils eurent tous repris leurs places, ainsi que je viens de le dire, le despote prit la parole le premier, et dit au prince et aux autres chefs: qu'il les remerciait, comme ses amis et comme ses frères, de la tendresse et de l'amitié sincère

Τὸν πρίγγιπα δὲ τοῦ Μωρεῶς, ποῦ εἶχε τὴν ἀνεψιάν του,
Οὕτως ἔπηκεν ὅμοιον μὲ τὸν κόντον Ῥιτζάρδον [1],
Ὁποῦ ἦτον γὰρ τῆς Κεφαλληνιᾶς αὐθέντης γὰρ καὶ κόντος [2].
Ἔδωκέ του διὰ ὄψιδα τὴν πρώτην του θυγατέρα,
Νὰ τὴν κρατῇ εἰς ἀφίρωσιν, καὶ ἐκεῖνος νὰ περάσῃ
Ἀτός του γὰρ σωματικῶς μὲ ὅλα τὰ φουσάτα
Τοῦ νὰ τὸν βοηθήσωσιν 'ς τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχει,
Καὶ νὰ ἔχῃ τὴν ῥόγαν του αὐτὸς καὶ ὁ λαός του.
Ἀφότου ἐσυμβιβάσθησαν ἐκεῖνος καὶ ὁ κόντος,
Ἐπέρασε μὲ ἑκατὸν εἰς ἄλογα ἐπάνω
Ἀνθρώπους ὅλους ἐκλεκτοὺς στρατιώταις τῶν ἀρμάτων,
Καὶ ἀφότου ἐπέρασεν ὁ πρίγγιπας Μωρέως
Ἐκ τὴν Γλαρέντζαν, οἱ λαλῶ, καὶ ὑπᾷ εἰς τὸ Δεσποτάτον.
Ὡς τὸ ἔμαθε καὶ ἤκουσεν ἐτότε ὁ δεσπότης,
Πῶς ἔρχεται ὁ πρίγγιπας, ἐξέβη εἰς ἀπαντήν του·
« Καλῶς ἦλθεν ὁ πρίγγιπας, καλῶς ὁ ἀνεψιός μου,
« Τώρα ἐβλέπω καὶ θεωρῶ τῶν συγγενῶν μου σπλάγχνες. »
Καὶ ὅσον ἐκαταχόρτασε φιλήματα Ῥωμαίων,
Ἐκίνησαν, ἐδιέβησαν ὀλόρθα εἰς τὴν Ἄρταν,
Καὶ ὁ κόντος τῆς Κεφαλονιᾶς ἦλθεν ἐξ ἄλλο μέρος.
Καὶ τίς νὰ ἔγραψε λεπτῶς, τὸ τί χαρὰν ἐπῆκε,
Τὸ εἶδεν τοὺς Φράγγους ἦλθασιν ἐτότε ὁ δεσπότης;
Ἐφάνη του, ὅτι ἐκέρδισεν ὅλην τὴν βασιλείαν.
Ἀπλίκευσεν ὁ πρίγγιπας 'ς τοὺς οἴκους τοῦ δεσπότου,
Καὶ ὁ δεσπότης ἔστεκεν ἀπ' ἔσω εἰς τὸ κάστρον.
Ἐνταῦθα ἀπλικεύσασιν οἱ κεφαλάδες ὅλοι
Τιμητικά, ὡς ἔπρεπε τοῦ καθενὸς ἑκάστου,
Καὶ τότε οἱ καβαλαροὶ καὶ οἱ εὐγενεῖς σεργέντες.
Ὁ δεσπότης, μὲ τοὺς ἄρχοντας καὶ ὅλον τὸ φουσάτον,
Ἐπῆγαν εἶδαν τὸν πρίγγιπα ποῦ ἦτον πεζευμένος
Μὲ τὸν Ῥιτζάρδον κόντον τε καὶ μὲ τὸν πρωτοστράτορα
Μὲ ὅλους τοὺς φλαμουραρίους καὶ μὲ τοὺς καβαλλάρους.
Ὁμοῦ γὰρ ἐσυντύχαιναν, καὶ ἔπαιρναν βουλήν τους.
Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἤθελαν νὰ ποίσουν διὰ τὴν μάχην,
Ποῦ ἦλθαν νὰ βοηθήσωσιν ἐτότε τοῦ δεσπότου.
Καὶ ὡς εἶδαν, ὅτι ἦλθεν ἐκεῖ ἀτός του ὁ δεσπότης,
Εὐθὺς ὅλοι ἐσηκώθησαν, καὶ ἐκάθισαν ἀλλήλως.
Πολλὰ τοῦ ἐφάνηκε καλὸν ἐτότε τοῦ δεσπότου,
Ὅταν ηὗρε τὸν πρίγγιπα ὁμοῦ μὲ τὴν βουλήν του,
Καὶ ἐκάθονταν εἰς βουλὴν τὸ πῶς νὰ ἔχουν πρᾶξιν.
Ἀφότου ἐκαθίσασιν ἀλλήλως, ὡς τὸ λέγω,
Ἄρξεται δὲ τοῦ νὰ λαλῇ ἀτός του ὁ δεσπότης,
Νὰ λέγῃ πρὸς τὸν πρίγγιπα καὶ εἰς τοὺς ἄλλους ὅλους
Τὸ πῶς τοὺς εὐχαρίστησεν ὡς φίλους καὶ ἀδελφούς του.

(1) Il s'appelait Richard III de Tocco. Le père Coronelli dit que ce fut ce Richard, qu'il appelle le marquis Ricciardo de' Tocchi, qui fonda l'évêché de Céphalonie et y érigea un chapitre de chanoines. (Description de la Morée, 2e partie, p. 36.)

(2) Il est probable que ce fut cette fille qui fut mariée ensuite au fils du comte Richard, nommé Jean, comte palatin, sire de Céphalonie et de Zante, comme on peut le voir dans un acte de 1304, signé de ce Jean. (Voyez ma notice à l'année 1304.)

dont ils avaient fait preuve en accourant avec tant d'empressement pour le secourir dans la guerre que l'empereur venait de lui déclarer. Il les pria alors, en braves guerriers et en hommes nobles et prudents qu'ils étaient, de lui donner leurs conseils sur les moyens à prendre pour se conduire avec honneur et gloire, et mériter la louange des hommes. « Si Dieu, continua-t-il, nous accorde la victoire, jamais aucun Franc ni aucun Grec ne songera à attribuer cette gloire à moi seul qui me trouve en guerre avec l'empereur; c'est vous qui en recevrez tous les éloges et tous les honneurs; tout le monde sait, en effet, en Romanie qu'il n'existe pas de guerriers supérieurs aux Français de la Morée; car vous possédez au suprême degré la prudence et l'art de la guerre. »

Quand le despote eut cessé de parler, le prince prit la parole et lui répondit : « Despote, mon seigneur et cher oncle, je vous remercie des louanges que vous venez de donner aux braves et nobles guerriers qui sont venus ici avec moi dans votre Despotat. Ne croyez pas que ce soit l'appât de la solde que vous leur avez envoyée en Morée qui les a décidés à vous offrir leurs secours en qualité de militaires salariés[1]; car cette solde ne leur suffirait même pas à payer les armes et les chevaux qu'ils ont dû acheter pour venir vous secourir d'une manière honorable au moment du besoin. Quant à moi, je vous assure, et vous pouvez m'en croire, que c'est uniquement par affection pour vous, par suite de nos liens de parenté, et par ces égards de bon voisinage[2] qui engagent des voisins à se secourir mutuellement, que je suis accouru à votre secours. Peut-être ai-je cédé aussi à cette habitude qu'ont les Français de courir aux armes toutes les fois qu'ils entendent parler d'une bataille dans laquelle ils peuvent être utiles; car ce sont de braves guerriers qui préfèrent l'honneur et la louange des hommes au butin, à l'argent et aux salaires. Voilà dans quelle intention nous sommes accourus auprès de vous; et soyez assuré, mon bon oncle, que la plupart d'entre les nobles guerriers que vous voyez ici, seraient venus, s'ils l'eussent pu, à leurs propres frais et sans exiger de vous une épingle[3]. Tous sont accourus en amis et en hommes nobles pour vous offrir leurs services dans le

Τὸ σπλάγχνος, ὁποῦ ἔδειξαν, τὴν καθαρὰν ἀγάπην,
Καὶ ἦλθασι μὲ προθυμιὰν τοῦ νὰ τὸν βοηθήσουν
'Σ τὴν μάχην, ὁποῦ ἄρχισεν ἐτότε ὁ βασιλέας.
Ἐνταῦθα τοὺς παρακαλεῖ ὡς ἀξίους στρατιώτας,
Ὡς εὐγενεῖς καὶ φρονίμους, τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν,
Νὰ πίσουν πρᾶγμα ἔμπρεπον, νὰ ἔν' διὰ τιμήν τους,
Νὰ ἐπάρουν καὶ τὸν ἔπαινον νὰ ἔχουν καὶ τὴν δόξαν,
« Ἐπεὶ ἂν δώσῃ ὁ Θεὸς καὶ ἐπάρωσι τὸ νίκος,
« Μηδὲν σκοπήσῃ γὰρ τινάς, μηδὲ τοῦτο λογίσῃ
« Ἐμὲ νὰ δώσῃ ἔπαινον Φράγγος τε ἢ Ῥωμαῖος,
« Διοῦ ἔχω τὴν ἀφορμὴν τοῦ βασιλέως τὴν μάχην,
« Ἀλλὰ τιμὴν καὶ ἔπαινον ἐσᾶς τὴν θέλουν δώσῃ·
« Διοῦ γνωρίζουν ἅπαντες 'ς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν,
« Ὅτι οὐδὲν εὑρίσκονται κάλλιοι στρατιῶται,
« Παρεῦ τοὺς Φράγγους τοῦ Μωρέως, καθὼς ἔνει ἀλήθεια·
« Ἐπεὶ ἔχετε τὴν φρόνησιν καὶ τὴν στρατειὰν εἰς ἄκρον. »
Ἀφότου γὰρ ἐπλήρωσε τοὺς λόγους ὁ δεσπότης,
Ἄρξατον δὲ ὁ πρίγγιπας ἀπόκρισιν καὶ λέγει·
« Κύριέ μου, δεσπότη μου, θεῖέ μου ἠγαπημένε,
« Εὐχαριστῶ τοὺς λόγους σου τὸν ἔπαινον τὸν εἶπες
« Διὰ ἐτούτους τοὺς καλοὺς τοὺς εὐγενεῖς στρατιώταις,
« Ποῦ ἔνει σήμερον ἐμοῦ ἐδῶ εἰς τὴν συντροφιάν μου.
« Τοῦτο πληροφορῶ σέ το, καὶ κράτει το 'ς ἀλήθειαν,
« Ὅτι διὰ τὴν ἀγάπην σου καὶ τὴν ἀνάκραξίν σου,
« Ἦλθον ἐτοῦτοι μετ' ἐμέν' ἐδῶ εἰς τὴν βασιλειάν σου,
« Καὶ μὴ λογίσῃς τίποτε, ὅτι διὰ χρειαν ῥόγας,
« Ὁποῦ καὶ τοὺς ἀπόστειλες ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέα,
« Ἦλθασιν ὡς ῥογάτοροι [1], ὁποῦ να σὲ δουλεύσουν·
« Ἐπεὶ ἡ ῥόγα, τὴν ἔλαβαν, οὐδὲν τοὺς σώζει μόνον
« Τοῦ νὰ πληρώσουν ἅρματα καὶ ἄλογα, ὁποῦ ἠγοράσαν,
« Νὰ ἔλθωσι τιμητικὰ 'ς τὴν χρείαν, ὁποῦ ἔχεις.
« Καὶ ἐτοῦτο λέγω δι' ἐμέ, καὶ κράτει το ἀλήθειαν,
« Ὡς διὰ τὴν ἀγάπην σου καὶ συγγενότητά μας,
« Διοῦ εἴμεθεν καὶ γείτονες [2] καὶ πρέπει νὰ βοηθοῦμεν
« Ὁ εἷς τὸν ἄλλον γείτονα ὅταν τοῦ κάμνῃ χρεία·
« Πάλιν διὰ τὸ σύνηθον τὸ ἔχουν πάντα οἱ Φράγγοι,
« Ὅταν ἀκούσουν 'ς ἅρματα, ὅτι νὰ κάμνουν χρείαν,
« Εἰς μάχαις πάντα τρέχουσι, διοῦ ἔνει στρατιῶται,
« Καὶ κάλλιον ἔχουν τὴν τιμήν, τὸν ἔπαινον τοῦ κόσμου,
« Παρεῦ τὰ κούρση ἢ χρήματα, ἢ ῥόγαν νὰ ἐπάρουν,
« Καὶ εἰς ἐτοῦτον τὸν σκοπὸν ἐδῶ ἤλθαμεν 'ς ἐσένα.
« Καὶ κράτει το, καλὲ θεῖέ μου, 'ς ἀλήθειαν τὸ λέγω,
« Ἐὰν εἴχασι τὴν δύναμιν οἱ πλέον ἀπαὶ τούτους,
« Ὁποῦ θεωρεῖς ὅτι ἔνει ἐδῶ οἱ εὐγενεῖς στρατιῶται,
« Ἀπὸ ἰδικοῦ τους νὰ ἔπαιαν τὴν ἔξοδόν τους ὅλην,
« Καὶ ἀπὸ σοῦ μὴ ἐπάρασιν ἕνα μικρὸν βελόνιν [3],

(1) Soldats, souldiers ou soudoyers, répond dans notre langue à l'expression employée dans le texte grec.

(2) Μέγα γείτονι γείτων. Alcman, λϐ'.

(3) Le texte dit *une petite aiguille*. La locution familière par laquelle je traduis le grec est très répandue en France parmi le peuple.

besoin que vous avez d'eux. Ils vous promettent en attendant, et je vous promets avec eux, que nous ne quitterons pas le Despotat sans avoir combattu les troupes impériales entrées dans votre pays, et avoir reçu la mort ou l'avoir donnée à nos ennemis. »

Le despote remercia beaucoup le prince. Ils prirent ensuite conseil sur ce qu'ils avaient à faire. La discussion fut longue, et il fut enfin décidé que, dès le lendemain matin, on mettrait les troupes en marche, et qu'on se dirigerait tout droit d'Arta sur Joannina, où ils avaient appris que les troupes ennemies étaient arrivées. Tous se réjouirent de l'espérance que les Grecs consentiraient à accepter le combat, et ils priaient Dieu de vouloir bien leur inspirer une semblable résolution. Les hérauts d'armes proclamèrent aussitôt de la part du despote, du prince et du maréchal, que toutes les divisions des Francs eussent à se tenir prêtes à marcher sous les bannières du grand-maréchal de Morée partout où on le verrait se porter. Le lendemain matin les divisions se mirent en marche, se dirigeant sur Joannina.

Le Grand-Domestique, qui commandait les troupes de l'empereur et avait plein pouvoir d'agir, fut informé que le prince de Morée et le comte de Céphalonie étaient arrivés à Arta avec toutes leurs troupes salariées par le despote, et qu'ils s'avançaient tout droit pour l'attaquer. Aussitôt il s'adressa aux premiers de son conseil et leur demanda leur avis. On décida que ce serait une honte et un grand blâme pour eux s'ils partaient de cette place, et qu'il valait mieux s'y tenir jusqu'à ce qu'on fût parfaitement informé de ce qui se passait. Peu de temps s'écoula avant qu'ils apprissent d'une manière certaine que les Francs étaient arrivés à Arta et marchaient tout droit sur Joannina. A cette nouvelle, le Grand-Domestique et toutes les troupes, sans attendre une nouvelle délibération, levèrent leurs tentes et quittèrent leurs quartiers. Ils se mirent en marche et partirent précipitamment, et sans autre disposition militaire que celle que chacun trouvait à propos de prendre. Ils ne déployèrent pas leurs bannières, ils ne livrèrent aucune bataille, mais ils se mirent en déroute et prirent la fuite par le chemin qu'ils avaient suivi en venant de la Vlachie, comme si les Francs les eussent poursuivis la lance à la main, ou pire encore. De l'intérieur de la place de Joannina on les vit mar-

« Ἀλλὰ ἦλθασιν ὡς φίλοι σου ὡς εὐγενεῖς, ὁποῦ ἔνει,
« Νὰ σὲ δουλεύσουν εἰς τὴν χρειάν, ποῦ θεωροῦν ὅτ' ἔχεις.
« Ἐν τούτῳ ὑπόσχονται αὐτοὶ καὶ ἐγὼ ὁμοῦ μετ' αὐτους,
« Μὴ διαβῶμεν ἀπ' ἐδῶ ἀπὸ τὸ δεσποτάτον
« Ἕως νὰ πολεμήσωμεν μὲ τὰ φουσάτα ἐκεῖνα
« Τὰ στέκονται εἰς τὸν τόπον σου αὐτὰ τοῦ βασιλέως,
« Ἢ νὰ γευθοῦμεν θάνατον, ἢ ἐκεῖνοι ν' ἀποθάνουν. »
Ἐνταῦθα ἀπεκρίθηκε τὸν πρίγγιπα ὁ δεσπότης,
Εὐχαριστῶντά του πολλὰ αὐτὸς καὶ ἄρχοντές του,
Εἰς ὅσον γὰρ ἐλάλησεν ὡς εὐγενὴς, ὁποῦ ἔνει,
Καὶ οὕτως ἐπήρασι βουλὴν τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξειν
Τὰ λόγια, τὰ εἴπασι πολλὰ, τὰ ἐλαλῆσαν,
Τὸ δὲ τὸ τέλος εἴπασι νὰ ὀρθώσουν τὰ φουσάτα,
Ἐπὶ τὴν αὔριον τὸ ταχὺ νὰ ἐξέβουν ἐκ τὴν Ἄρταν,
Ὁλόρθα εἰς τὰ Ἰωάννινα νὰ ἀπέλθουν ἐκεῖσε
Ὅπῃ ἐκεῖ ἐμάθασιν, ὅτι ἦσαν τὰ φουσάτα·
Καὶ ἂν θελήσουν οἱ Ῥωμαιοὶ νὰ ἔχουν πολεμήσῃ,
Αὐτῖνοι εἶν' χαιράμενοι, καὶ ὁ Θεὸς νὰ δώσῃ.
Εὐθέως ἐδιαλάλησαν ἐκ μέρους τοῦ δεσπότου,
Καὶ τότε, ἐκ τοῦ πρίγγιπος καὶ ἐκ τοῦ πρωτοστρατώρου,
Νὰ εἶν' τ' ἀλάγια ἕτοιμα οἱ Φράγγοι καὶ οἱ Ῥωμαῖοι,
Νὰ ἀκολουθοῦν τὰ φλάμουρα τοῦ μεγαπρωτοστράτορος
Τὰ τοῦ Μωρέως, λέγω σε, ἔνθα ἂν ὑπαγαίνῃ.
Εἰς τοῦτο αὔριον ταχὺ ἐκίνησαν, ὑπάγουν
Ὀρθὰ 'ς τὰ Ἰωάννινα ἀλάγια τοῦ φουσάτου.
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος, ποῦ ἦτον τοῦ βασιλέως
Ἐπάνω εἰς τὰ φουσάτα του κεφαλὴ καὶ αὐθέντης,
Ὑπήγασι καὶ εἶπαν τον, ἐπληροφόρησάν τον,
Τὸ πῶς ἦλθεν ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνος τοῦ Μωρέως
Καὶ ὁ κόντος τῆς Κεφαλονιᾶς μὲ ὅλα τὰ φουσάτα,
'Σ τὴν Ἄρταν ἀποσώσασι 'ς τὴν ῥόγαν τοῦ δεσπότου,
Ὀρθὰ εἰς αὐτῖνον ἔρχονται τὸ νὰ τὸν πολεμήσουν.
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς του,
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξειν,
Καὶ οὕτως ἀφιρώσασι, καὶ ἐβεβαίωσάν τον,
Ὅτι ἐὰν ἐμίσευσαν ἀπαὶ τὸ κάστρον ἐκεῖνο,
Μεγάλη τους κατηγοριὰ ἤθελ' εἶσθαι καὶ ψέγος,
Ἀλλὰ νὰ στέκωσιν ἐκεῖ νὰ μάθουν τὴν ἀλήθειαν.
Μετὰ ταῦτα τοὺς ἤφεραν ἀληθινὰ μαντάτα,
Τὸ πῶς οἱ Φράγγοι ἔσωσαν, καὶ ἔνει εἰς τὴν Ἄρταν,
Καὶ εἰς τὸ κάστρον ἔρχονται ὀρθὰ τῶν Ἰωαννίνων.
Τὸ ἄκουσέ το ὁ δομέστικος καὶ ὅλα τὰ φουσάτα,
Τὸ πῶς οἱ Φράγγοι ἔσωσαν, καὶ ἔνει εἰς τὴν Ἄρταν,
Οὐδὲν ἀνάμειναν ποσῶς κἀμμίαν βουλὴν νὰ πάρουν,
Εὐθέως ἐξετέντωσαν, καὶ ὤρθωσαν ταῖς κατοῦναις,
Ἀφνίδια, ὡς εὑρέθησαν, ἐκίνησαν ὑπάγουν,
Οὔτε φλάμουρα ἐστήκωσαν, οὐ πόλεμον ἐδῶκαν,
Ἀλλ' ὥσπερ νὰ τοὺς ἐδιωχναν οἱ Φράγγοι μὲ κοντάρια,
Οὕτως καὶ ἀσχημότερα ἐβγάλθησαν, ἐφεῦγαν
Τὴν στράταν, ὁποῦ ἦλθασιν ἀπ' ἔσω ἐκ τὴν Βλαχίαν.
Τὸ εἶδόν τους ἐκ τὰ Ἰωάννινα, ἀπ' ἔσω ἀπὸ τὸ κάστρον,
Ἐγνώρισαν, ἐσκόπησαν, ὅτι οἱ Ῥωμαῖοι φεύγουν.

chant en désordre, et l'on s'aperçut qu'ils étaient en fuite. Lorsque le despote apprit qu'ils fuyaient loin des murs de Joannina, il s'en réjouit beaucoup, et accourut avec empressement auprès du prince, auquel il communiqua ces nouvelles. « Qu'attendez-vous donc pour les poursuivre? » dit alors le prince, et aussitôt il donna ordre au maréchal Nicolas de Saint-Omer de réunir les troupes et de répartir les divisions de manière à accélérer leur marche, et à arriver assez promptement à Joannina, pour y atteindre les Grecs avant qu'ils fussent trop éloignés et donnassent plus de peine à poursuivre. L'armée arriva le soir même à Joannina, où elle trouva les quartiers des Grecs que les Francs occupèrent. Le despote, ainsi que les bannerets et les premiers de l'armée, vinrent à la tente du prince, où ils prirent conseil sur ce qu'ils devaient faire. Ils arrêtèrent qu'ils devaient poursuivre sans relâche l'ennemi qui fuyait, et l'attaquer, selon qu'ils le désiraient tous, et au cas où ils ne l'atteindraient pas, ravager le pays de l'empereur en Romanie.

Le lendemain matin ils se mirent en marche par la route qu'avaient prise leurs adversaires. Le prince fit alors prier le despote de passer auprès de lui, et l'invita à envoyer quelques-uns de ses gens au Grand-Domestique, commandant de l'armée ennemie, pour lui dire, de la part du prince et du despote, qu'ils l'attendaient sur le champ de bataille pour se mesurer avec lui, et qu'il n'était pas digne d'un aussi brave guerrier que lui de venir chercher le combat et de se mettre aussitôt en retraite pour revenir sur ses pas au moment même où il l'avait trouvé.

Ceux qui reçurent l'ordre de porter cette demande partirent avec rapidité, et atteignirent bientôt les Grecs. Ils leur crièrent de loin qu'ils venaient en message, et demandèrent à être reçus pour rendre compte de la mission qu'ils avaient acceptée sous serment. Le Grand-Domestique donna ordre de les introduire près de lui avec un sauf-conduit, et ils lui dirent : « Le prince et le despote saluent votre seigneurie, et vous préviennent, en amis et en frères, que, puisque vous avez trouvé ceux que vous cherchiez, ils croient qu'il est de votre honneur de les attendre dans la position que vous jugerez la plus avantageuse pour vous, afin de leur donner le temps d'arriver avec leurs troupes et de pouvoir se mesurer avec vous. Faites donc, en homme sage et noble, ce qui convient à votre honneur, et n'écoutez pas les conseils de ceux qui voudraient vous entraîner à des choses indignes de vous. Autrement vous tomberiez dans la honte, et mériteriez les reproches de l'empereur, qui ne manquerait pas de vous accabler de sa disgrâce. »

Ὡς τὸ ἤκουσε καὶ ἔμαθεν ἐτότε ὁ δεσπότης,
Πῶς οἱ Ῥωμαῖοι ἔφυγαν ἐκ τῶν Ἰωαννίνων,
Περίχαρος ἐγίνετον, δρομαίως ἐδιώβη
Ἐκεῖ, ποῦ ἦτον ὁ πρίγγιπας, λέγει τον τὰ μαντάτα.
Τὸ ἄκουσέ το ὁ πρίγγιπας, λέγει τον. « τί ἀναμένεις ; »
Λαλεῖ τὸν πρωτοστράτορα ἐκεῖνον ντὲ Σαντομέρη,
Ὥρισε τοῦ νὰ συναχθοῦν ὅλα μας τὰ φουσάτα.
« Τὰ ἀλάγια χωρίσετε, σπουδαίως ἂς ὑπαγαίνουν
« Ὀρθὰ εἰς τὰ Ἰωάννινα νὰ φθάσωμεν τοὺς Ῥωμαίους,
« Μὴ πρὶν μακρύνουν ἀπ' ἐμᾶς, καὶ κολασθοῦμεν πλέον. »
Ἐκίνησαν, ἐπάγαιναν, ἔσωσαν τὴν ἑσπέραν,
Ἐκεῖ εἰς τὰ Ἰωάννινα, ὁποῦ ἦσαν αἱ κατοῦναις,
Καὶ εἰς αὐταῖς ἀπλίκευσαν, καὶ ἔμειναν οἱ Φράγγοι.
Εἰς τὴν τένταν τοῦ πρίγγιπος ἀπῆλθεν ὁ δεσπότης,
Ὡσαύτως οἱ φλαμουριαροὶ καὶ οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου,
Βουλὴν ἐπέρασιν ὁμοῦ, τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξιν,
Καὶ οὕτως ἀφιρώσασι κατώπισθε νὰ τρέχουν
Ἐκείνους, ὁποῦ ἔφευγαν, καὶ ἂν τύχῃ νὰ τοὺς σώσουν,
Νὰ πολεμήσουν μετ' αὐτούς, καθὼς τὸ ἠγαποῦσαν.
Εἰ δὲ οὐδὲν τοὺς σώσουσι, θέλουσι δὲ κουρσεύσειν
Ὅλους τοὺς τόπους βασιλεὼς ἐκεῖ εἰς τὴν Ῥωμανίαν.
Ἐπὶ τὴν αὔριον τὸ πρωΐκινουν καὶ ὑπαγαίνουν,
Τῶν ἀντιδίκων τὴν ὁδὸν ὀλόρθα ὡδηγοῦσαν.
Ὁ πρίγγιπας ἐλάλησε, καὶ ἦλθεν ὁ δεσπότης,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτὸν νὰ ὀρθώσῃ τὸν λαόν του,
Νὰ εἰποῦσι τοῦ δομεστικοῦ τοῦ πρώτου τοῦ φουσάτου
Ἐκ μέρους γὰρ τοῦ πρίγγιπος ὁμοίως καὶ τοῦ δεσπότου,
Τὸ πῶς τοὺς ἀνακράζουσι καὶ νὰ τοὺς ἀναμείνουν,
Νὰ παραδιαβάσωσιν ἀλλήλως εἰς τὸν κάμπον·
Ἐπεὶ οὐκ ἦτον ἄξιον 'ς τοιοῦτον καλὸν στρατιώτην
Νὰ ἔλθῃ γυρεύοντα στρατειὰν καὶ τρόπον τοῦ πολέμου,
Καὶ ἀφῶν εὗρε τὸν πόλεμον ἕτοιμον, νὰ μισεύσῃ.
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ὡρίσθησαν νὰ ὑπᾶν εἰς τοὺς Ῥωμαίους,
Γοργὸν πολλὰ ἐσπούδασαν, σύντομα τοὺς ἐφθάσαν,
Ἀπὸ μακρόθεν τοὺς λαλοῦν μαντατοφόροι ἔναι,
Καὶ νὰ τοὺς δέξωνται νὰ εἰποῦν τὸ ἔνι ὡρκισμένοι.
Ὥρισεν ὁ δομέστικος, ἀφφοντισιὰν τοὺς δίδουν,
Ἦλθαν καὶ ἐπλησίασαν, καὶ λέγουν πρὸς ἐκεῖνον.
« Τὴν εὐγενειάν σου χαιρετοῦν πρίγγιπας καὶ ὁ δεσπότης,
« Ὡς φίλον δὲ καὶ ἀδελφὸν, ἐτοῦτο σὲ μηνοῦσιν·
« Ἀφῶν ηὗρες τὸ ἤθελες, καὶ ἐκεῖνο, τὸ ἐγύρευες,
« Παρακαλοῦν σε, ἀνάμεινε εἰς τόπον ἐπιδέξιον,
« Νὰ ἔλθουν μὲ τὰ φουσάτα τους νὰ ἔχετε πολεμήσει.
« Καὶ ὡς φρόνιμος καὶ εὐγενὴς ποίησον τὴν τιμήν σου.
« Μὴ σὲ ἀναγκάσωσι τινὲς, καὶ πάθῃς ἀτιμίαν,
« Καὶ πέσῃς εἰς κατηγορειὰν, καὶ ὁ βασιλεὺς χολιάσῃ. »

Le Grand-Domestique répondit : « Je fais mes compliments au prince de Morée et au despote, comme à des frères et à des amis. Prévenez-les de ma part que si toutes mes troupes eussent été disposées à suivre mon commandement, je n'aurais pas manqué de me rendre à leur invitation; mais j'ai dans mon armée des Turcs et des Cumans dont les chefs refusent d'obéir à mes ordres. »

Les messagers, après cette réponse, revinrent sur leurs pas. Partout sur leur chemin ils rencontraient des traîneurs, des chevaux qu'on avait abandonnés parce qu'ils étaient harassés de fatigue, des armes et toutes sortes d'effets jetés par les troupes en fuyant. Ils prirent avec eux tout ce qu'ils purent, rejoignirent leur propre armée, et rapportèrent la réponse du Grand-Domestique. Quand le prince et le despote apprirent que l'ennemi continuait toujours à fuir de toutes ses forces, ils donnèrent ordre à leurs troupes de courir le pays. Tout le pays de l'empereur fut en effet bientôt détruit et dévasté. Ils firent un grand butin et causèrent d'autant plus de dommages au pays que les habitants se croyaient parfaitement en sûreté, sachant que l'armée impériale bloquait la place de Joannina. Ce malheur leur arriva donc inopinément, et ils eurent beaucoup à souffrir des excursions des cavaliers qui ravageaient le pays.

A peine deux jours s'étaient-ils écoulés qu'on apporta au despote la nouvelle que les ennemis étaient arrivés dans le golfe d'Arta avec soixante galères génoises [1], et qu'ayant débarqué à Préveza, ils dévastaient le pays et se dirigeaient tout droit sur Arta. Le despote s'affligea vivement de cette nouvelle, parce qu'on lui assura que ces bâtiments génois étaient à la solde de l'empereur [2], et qu'ils s'avançaient contre lui pour lui faire tout le dommage possible. Le despote passa alors promptement auprès du prince, et lui communiqua ses craintes que l'ennemi ne vînt occuper son pays. Le prince lui répondit : « Vous savez, seigneur et oncle, que je n'ai quitté la Morée et ne suis venu ici que pour vous secourir dans la guerre où vous vous trouvez engagé. Ordonnez donc, tant que je serai dans le Despotat, tout ce dont vous avez besoin, et je suis prêt à le faire. »

Ἐκεῖνος ἀποκρίθηκε, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἐγὼ τὸν πρίγγιπα Μωρέως ὁμοίως καὶ τὸν δεσπότην,
« Ὡς ἀδελφοὺς καὶ φίλους μου, πολλὰ τοὺς χαιρετίζω,
« Καὶ εἰπέ τους εἰς πληροφορίαν ἐκ μέρος ἐδικόν μου,
« Ὅτι ἂν ἦτον ὁ λαὸς τοῦ βασιλέως, ὁποῦ ἔχω,
« Εἰς ἐδικόν μου θέλημα, νὰ ἔπηκα, τὸ ὁρίζουν.
« Ἀμὴ ἐδῶ εὑρίσκονται Τοῦρκοι τε καὶ Κουμάνοι,
« Ὁποῦ ἔχουν κεφαλάδαις τους καὶ ἐμέν' οὐκ ἐφροντίζουν. »
Τὸ ἤκουσαν τὴν ἀπόκρισιν, ἐστράφησαν ὀπίσω,
Στρεφόμενοι εὑρήκασι καὶ ἄλλους πολλοὺς ἀνθρώπους,
Ποῦ εἶχαν ἄλογα ἔρημα, τὰ ἦσαν ἀποσταμένα,
Καὶ ἄλλων πολλῶν τὰ ἄρματα, ὁμοίως καὶ ταῖς κατούναις,
Ὁποῦ τὰ ἔῤῥιχταν φεύγοντα ἐκεῖνα τὰ φουσσᾶτα,
Καὶ ἐπῆραν, ὅσα ἠμπόρεσαν καὶ ἦλθαν εἰς τὸ φουσσᾶτον,
Καὶ εἶπαν τὴν ἀπόκρισιν τοῦ μέγα δομεστίκου.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας ὁμοίως καὶ ὁ δεσπότης,
Ὅτι ὑπᾶσι φεύγοντα, ὅσον νὰ ἠμπορεῦσιν,
Ὥρισαν τὰ φουσσᾶτα τους, καὶ ἐβγάλθησαν εἰς κοῦρσον,
Ἐξήλειψαν, καὶ ἐρήμωσαν τόπον τοῦ βασιλέως,
Πολὺ κοῦρσον ἐποίησαν, ζημίαν εἰς τοὺς τόπους.
Ὁ τόπος ἦτον ἄφοβος, οἱ ἄνθρωποι ἀπεθαῤῥεῦσαν
Διὰ τὰ φουσσᾶτα, τὰ ἔστεκαν 'ς τὸ κάστρον Ἰωαννίνων,
Καὶ ἐξάφνως τοὺς ὑπόπεσαν, μέγα κακὸν ἐπάθαν.
Ἐκείνη ἡ ἱπποδρομὴ τὸ κοῦρσον, ὁποῦ ἐγίνη,
Οὐδὲν ἐπολυεπάρασι μόνον καὶ δύο ἡμέραις,
Εὐθὺς μαντάτα ἤφεραν ἐτότε τοῦ δεσπότου,
Τὸ πῶς ἐκαταλάβασιν εἰς τὸν κόρφον τῆς Ἄρτας,
Κάτεργα ἑξῆντα ἦλθασι, τὰ ἔνει τῶν Γενουβίσων [1],
'Σ τὴν Πρέβιζαν [2] ἀπέζευσαν, κουρσεύουν τὰ χωρία,
Καὶ ὥρμησαν καὶ ἔρχονται ὀλόρθα εἰς τὴν Ἄρταν·
Τὸ ἀκούσῃ δὲ καὶ μάθῃ το ἐτοῦτο ὁ δεσπότης,
Μεγάλως τὸ ἐβαρέθηκε, καὶ σφόδρα ἐλυπήθη,
Διοῦ τὸν ἐπληροφόρησαν, ὅτι ἔν' τοῦ βασιλέως,
Τὰ εἶχε ῥογεύσῃ ἀπ' αὐτοὺς, λέγω τοὺς Γενουβίσους,
Καὶ ἔρχονται ἐπάνω του, ζημίαν νὰ τοῦ κάμουν·
Εἰς τοῦτο ἐδιέβηκε σύντομα ὁ δεσπότης
Ἐκεῖ, ὁποῦ ἦτον ὁ πρίγγιπας, καὶ εἰπέ του τὰ μαντάτα,
Καὶ εἶχε φόβον ἄμετρον μὴ πιάσωσι τὴν χώραν·
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας καὶ εἶπε·
« Γίνωσκε, θεῖε αὐθέντη μου, ἀλήθειαν σὲ τὸ λέγω,
« Ἐγὼ διὰ τοῦτο ἦλθα ἐδῶ, καὶ ἄφηκα τὸν Μωρέα,
« Νὰ εἶμαι εἰς βοήθειαν σου 'ς τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχεις·
« Λοιπὸν ἕως εὑρίσκομαι ἐδῶ εἰς τὸ Δεσποτᾶτον,
« Ὅριζε, εἴ τι χρήζεσαι, καὶ ἐγὼ νὰ τὸ πληρώνω· »

(1) On appelait alors en français les Génois Genevois, de l'italien *Genova*.

(2) Un traité conclu à Ninfée en 1261, entre Michel Paléologue et les Génois, fixe à cinquante le nombre des galères qui devaient être fournies à l'empereur sur sa demande, et déterminer la solde que celui-ci devait payer à tous les Génois employés à bord. Voyez mes *éclaircissements hist.* ce traité si favorable au commerce de Gênes.

Là-dessus le despote le remercia vivement et le prince ordonna aussitôt à son maréchal de faire sonner les trompettes afin de se mettre en retraite [1].

Εἰς τοῦτο τὸν εὐχαρίστησε μεγάλως ὁ δεσπότης·
Εὐθὺς ὁρίζει ὁ πρίγκιπας τὸν πρωτοστράτωρά του,
Τὰ σαλπίγγια νὰ δώσωσι, νὰ πιάσουν στρίμμα ὀπίσω [2].

(*Lacune du manuscrit de Paris.*)

(1) Après ce vers se trouve une lacune dans le manuscrit de Paris. Je l'avais indiquée dans ma première édition, sans pouvoir en déterminer l'étendue; mais le manuscrit de Copenhague donne après ce vers quatre-vingts autres vers relatifs à cette même campagne d'Arta, et faisant suite à ce récit. Après ces quatre-vingts vers, le manuscrit de Copenhague se termine brusquement et d'une manière tronquée après ces mots : « Ils arrivèrent promptement dans le canton de Vonitza, » (p. 208) sans rien donner des derniers feuillets du manuscrit de Paris, ni de l'amusant épisode de Geoffroy de Brienne, qu'on va lire dans le texte. Il parait même que le récit de la campagne de l'empereur contre le despote Nicéphore est loin d'être complétement terminé. Tel qu'il est, le morceau qui comble une partie de cette lacune est cependant important, et je le rétablis dans la traduction. Ce manuscrit de Copenhague, bien que tronqué au commencement, au milieu et à la fin, n'en est pas moins fort intéressant. Non-seulement le style grec est meilleur que celui du manuscrit de Paris, et l'écriture plus rapprochée du commencement du quatorzième siècle, époque à laquelle écrivait le chroniqueur, mais quelques lacunes du manuscrit de Paris y sont comblées, comme on l'a vu pages 128 et 131, et certains récits y sont plus développés. Parfois, il est vrai, ce ne sont que deux ou trois vers ajoutés; mais quelquefois aussi les additions et modifications sont beaucoup plus essentielles. On en jugera par les deux exemples que je vais rapporter.

A la page 194, première colonne, les onzième et douzième vers du texte grec :

Δηλῶντα, ἂν ὀρέγεται νὰ ποιήσωσιν ἀγάπην
Νὰ τοῦ μηνύσῃ ἀπόκρισιν νὰ μάθῃ τὴν βουλήν του,

sont remplacés par huit vers. Après avoir dit, comme le manuscrit de Paris, que « Le prince envoya deux messagers auprès du chef impérial des Grecs de Morée; » au lieu de la phrase qui suit, le manuscrit de Copenhague ajoute :

« Il les chargea de lui communiquer (*au chef impérial en Morée*) et de lui dire : que le prince de Morée venait d'arriver dans cette partie du pays soumise à la domination des Français; qu'il avait trouvé ce pays désert et entièrement ravagé, et qu'on lui avait répondu que c'était là le résultat de la guerre faite par l'empereur à la principauté; que telle est en effet l'œuvre de la guerre : les plus belles contrées du monde, la guerre les détruit et les transforme en solitude; que si donc il désirait faire amitié avec le prince de Morée, il eût à lui faire connaître ses intentions. Le chef impérial, etc. » (*Le reste comme dans le manuscrit de Paris.*)

Dans la même page 194, à la deuxième colonne, une addition très importante est fournie par le manuscrit de Copenhague. Après avoir dit que le chef annuel impérial de la Morée allait être remplacé par un autre qui pourrait être porteur de la volonté impériale, et qu'il était donc utile « d'expédier un messager à Constantinople auprès de l'empereur, pour lui exposer en détail et par les lettres qu'il porterait et de vive voix, que le prince Florent, qui venait d'arriver en Morée, avait demandé à faire avec lui une paix durable, qui permît enfin aux habitants français et grecs de jouir de quelque repos, » le manuscrit de Paris termine brusquement son récit pour passer au despote d'Arta, comme on le voit dans les sept vers suivants (9 à 15 de la 2e col.) :

Καὶ ὡς βασιλεὺς τὸ ἤκουσε, καλὰ τὸ ἀπεδέχθη.
Ἀλλὰ τίποτε οὐκ ἔπραχεν 'ς αὐτίνην τὴν ἀγάπην,
Καθὼς ὀμπρὸς νὰ τὸ εἰπῶ καὶ ἐσὺ νὰ τὸ ἀκούσῃς.
Ἐν δὲ τοὺς χρόνους καὶ καιροὺς ἐκείνους, ὁποῦ λέγω,
Ὁ βασιλεὺς κὺρ Μιχαὴλ αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος
Φουσάτα οἰκονόμησε νὰ στείλῃ πρὸς τὴν Ἄρταν,
Τὸ δεσποτάτον, ἂν δυνηθῇ ῥημάξῃ καὶ χαλάσῃ.

Au lieu de ces vers, le manuscrit de Copenhague donne une addition toute nouvelle et fort intéressante dont voici le sens :

« A cette nouvelle (*des intentions pacifiques du nouveau prince de Morée*) l'empereur fut charmé. Le nouveau chef qu'il allait envoyer en Morée était un certain noble seigneur de la cour impériale, nommé Philanthropinos, faisant partie des douze familles du palais; ce fut lui qu'il chargea de faire connaître sa réponse à messire Florent, prince et seigneur de Morée. Dès son arrivée en Morée, Philanthropinos envoya un messager au prince et le chargea de la réponse de l'empereur. Il lui faisait savoir : que lui-même était arrivé comme chef impérial en Morée, et qu'il avait reçu l'ordre de son souverain d'aller le trouver, et d'avoir un entretien avec lui au sujet de la paix que le prince demandait à conclure. Le prince lui envoya dire aussitôt, par deux chevaliers porteurs de ses serments écrits et d'un sauf-conduit, qu'il eût à se rendre à Andravida. Philanthropinos prit avec lui les plus expérimentés des chefs impériaux, et, accompagné d'une suite honorable, il se rendit à Andravida, où le prince était déjà arrivé, accompagné aussi de ses chefs, les plus habiles qui fussent alors en Morée. Dès que le prince et Philanthropinos furent réunis, ils entrèrent aussitôt en conférence au sujet de la paix qu'ils voulaient conclure. Ils mirent par écrit les divers chapitres de la trêve et les jurèrent, le prince le premier, puis le chef impérial ensuite. Le prince lui adressa alors la parole en ces termes : « Je vous prie, mon ami, de ne pas recevoir mes paroles avec déplaisir; je vais vous parler et m'expliquer avec franchise. Vous voyez

[A ce signal, les escadrons commencèrent leur mouvement en arrière. Dans l'endroit où ils dressèrent leurs tentes, ils formèrent de leurs cavaliers trois divisions et un corps de mille cavaliers et ordonnèrent à ceux-ci de se porter en toute hâte au secours d'Arta, « dans la crainte,

de vos yeux que je suis seigneur et prince en Morée; que je puis y faire tout ce que bon me semble; que ma volonté y est respectée et immuable; que je ne suis soumis à aucune nécessité étrangère, et que mon pouvoir se maintiendra aussi longtemps que cela pourra me convenir. Il n'en est pas ainsi de votre seigneurie, mon frère, vous le savez; vous ne gouvernez ce pays qu'à terme, et vous ne pouvez rien faire qui dure au-delà de ce terme. Ainsi comme c'est moi, moi le seigneur et maître perpétuel de ce pays, qui ai signé en personne, il convient que ce soit aussi l'empereur qui signe en personne. Je désire donc qu'il fasse dresser un acte scellé de la bulle d'or, afin que je le conserve entre mes mains pour sûreté de la paix, de même que vous avez entre vos mains mes lettres scellées de mon sceau. Le chef impérial répondit alors : « Messire, votre puissante seigneurie dit la vérité; je le déclare, tout ce que vous dites est parfaitement vrai. Si donc vous voulez que tout se fasse conformément à ce que vous demandez, ordonnez à deux de vos chevaliers de venir avec moi. Je les ferai accompagner par deux nobles seigneurs grecs, et j'écrirai à mon saint maître pour lui faire part de ce que désire et demande votre seigneurie, afin qu'il ordonne qu'on mette par écrit les chapitres de la trêve, qu'il les fasse sceller de la bulle d'or, et qu'il fasse lui-même, en présence des deux chevaliers envoyés par vous, un serment conforme à celui que vous avez fait. » Le prince ayant entendu ces paroles, les approuva fort, et donna l'ordre à messire Jadre, son grand-connétable, et à messire Geoffroy d'Aunoy, seigneur d'Arcadia, de se rendre tous les deux à Constantinople, auprès de l'empereur. Philanthropinos lui-même s'y rendit avec eux. L'empereur leur fit un très gracieux accueil. Il trouva fort désirable de conclure la trêve et la paix avec le prince de Morée, à cause des grandes dépenses que lui occasionnaient les troupes qu'il était obligé d'envoyer dans ce pays pour résister aux Français. Il fit aussitôt écrire les chapitres de la trêve, fit rédiger son serment et le scella de la bulle d'or; puis, en présence des deux chevaliers, il jura en personne de s'y conformer, et le remit entre leurs mains. Ils le prirent, revinrent en Morée, et le donnèrent au prince qui le reçut avec de vives démonstrations de joie. Lorsque la trêve et la paix furent ainsi garanties entre l'empereur et le prince de Morée, celui-ci, en homme sage qu'il était, se livra tout entier à l'administration de son pays et au développement de toutes les ressources qui s'y trouvaient. Il vivait en paix avec ceux des Grecs qui étaient sujets de l'empereur, et tous prospérèrent, Français et Grecs. L'empereur s'étant ainsi assuré les moyens de vivre en bonne paix avec le prince de Morée, se décida bientôt à attaquer le despote d'Arta, Kyr Nicéphore. Il nolisa soixante galères génoises et leur ordonna de mettre à la voile et de sortir de la Morée pour entrer dans le golfe d'Arta, de débarquer dans l'intérieur du Xéroméron, près d'Arta, et de courir et ravager tout le pays. Il fit aussi avancer en même temps par terre quatorze mille hommes de cavalerie et trente mille d'infanterie; car on en comptait tout autant. Ces troupes partirent de la Romanie, traversèrent la Vlachie et arrivèrent sous les murs de Joannina, devant le château de Lambros. Ils y dressèrent aussitôt leurs tentes pour en faire le siége. Le fort de Lambros est très élevé. Il est construit dans un marais et tout entouré du grand lac Ozeros. Les habitants y entrent au moyen d'un pont, et on ravitaille la place à l'aide de barques; et pourvu que ce fort soit approvisionné suffisamment, les habitants pensent que le monde entier ne pourrait s'en rendre maître. Ici je cesse de vous parler de l'empereur, et je vais vous conter la conduite du despote. »

Tous ces détails sont, comme on le voit, fort intéressants pour l'histoire des dernières années du treizième siècle et de la domination française en Morée, et se lient fort naturellement avec les faits suivants, qu'ils expliquent. Les détails géographiques sont, comme tous ceux donnés par cette chronique, d'une exactitude parfaite, et quoique les lieux n'aient pas conservé les mêmes noms, on peut presque toujours les reconnaître par la description qui en est donnée. Ainsi le château de Lambros, par exemple, est le château du Lac, qui commande Joannina; le grand lac Ozeros (*ozeros* est un mot slave qui signifie *lac*) est le lac de Joannina, et non le Grand-Ozeros, situé beaucoup plus loin. A tout prendre, cette chronique est une des plus intéressantes des auteurs byzantins, et je me félicite d'avoir le premier mis tous les amis de l'histoire en état de l'apprécier. En la republiant une seconde fois, et en mettant le premier au jour le texte tout entier, au bas de ma traduction, j'ai moins pour but l'avancement de la philologie grecque, dont je suis juge peu compétent, que celui de notre histoire nationale dans tous ses embranchements, étude à laquelle a été dévouée la meilleure partie de ma vie. La partie philologique de cette chronique va d'ailleurs être traitée d'une manière tout-à-fait satisfaisante, puisqu'un professeur aussi éclairé et aussi scrupuleux que M. Landois se charge de publier le texte du manuscrit de Copenhague dans un volume de la Byzantine de Bonn.

Au reste, bien que j'aie été le premier à publier en entier cette chronique, plusieurs autres avant moi lui avaient rendu justice. Outre Ducange, qui l'a souvent citée dans son précieux Glossaire grec, il m'est tombé l'année dernière entre les mains, chez M. de la Reynaudie, libraire de Toulouse, une histoire en grec moderne, que j'ai aujourd'hui en ma possession, et qui contient une analyse rigoureuse et suivie de cette chronique, analyse certainement faite sur un autre manuscrit que ceux de Copenhague et de Paris, ou celui de Berne qui est la reproduction de ce dernier, puisque j'y trouve, sur les li-

dit le prince, que la flotte génoise ne nous y devance, pendant que nous de notre côté nous marcherons en droite ligne par derrière. » Alors ils se mirent en marche et allèrent sans s'arrêter. Cependant les troupes de l'empereur qui étaient à bord des galères génoises débarquèrent [1]. Elles arrêtèrent des gens du pays et leur demandèrent où était le despote, et s'il avait avec lui des forces imposantes et quelques troupes étrangères. Ceux-ci les informèrent de tout ce qui venait de se passer; ils leur dirent que le prince de Morée et le comte de Céphalonie étaient arrivés avec toutes leurs forces, et qu'aussitôt leur arrivée, sur la nouvelle qui leur fut donnée que le Grand-Domestique était arrivé de son côté et assiégeait la place de Joannina, ils s'étaient mis en mouvement pour marcher directement sur lui; mais que le Grand-Domestique, apprenant leur approche, avait levé le siége et avait pris la fuite; qu'alors ceux-ci s'étaient mis vivement à sa poursuite pour l'atteindre; « et depuis peu, ajoutèrent-ils, on nous a dit qu'ils avaient taillé ses troupes en pièces et qu'ils revenaient de ce côté et qu'ils sont même sur le point d'arriver. » A ces nouvelles, les chefs des galères qui avaient fait débarquer leurs trébuchets et leurs échelles de siége pour aller ataquer la place d'Arta, les firent précipitamment replacer à bord de leurs terides [2]. A ce moment on leur

mites des possessions françaises et grecques en Morée et sur quelques autres points, des détails qui n'existent pas dans les manuscrits que je cite ici. L'histoire grecque dont je parle est intitulée :

Βιβλίον ἱστορικὸν περιέχον ἐν συνόψει διαφόρους καὶ ἐξόχους ἱστορίας, ἀρχόμενον ἀπὸ κτίσεως κόσμου μέχρι τῆς ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως καὶ τῶν ἀκολούθων σουλτάνων, συλλεχθὲν μὲν ἐκ διαφόρων ἀκριβῶν ἱστοριῶν καὶ εἰς τὴν κοινὴν γλῶτταν μεταγλωττισθέν. — Παρὰ τοῦ ἱερωτάτου μητροπολίτου Μονεμβασίας, κυρίου ΔΩΡΟΘΕΟΥ. Un vol. in-4°. 1ᵉ éd., Venise, 1743; 2ᵉ éd., Venise, 1780.

On peut voir à la suite de ma notice les morceaux de cette chronique qui sont évidemment tirés de la Chronique métrique, bien qu'elle n'y soit jamais nommée ou désignée, et dont l'insertion dans cette compilation historique de Dorothée, avait été jusqu'ici inaperçue.

(1) A Prévéza.

(2) Le texte grec dit ταρίτες. Les terides étaient des bateaux longs de transport. C'est un mot d'origine catalane souvent employé par Ramon de Muntaner dans sa Chronique qui suit celle-ci. Il est probable qu'après les excursions des Catalans au commencement du XIVᵉ siècle, et la terreur qu'ils portèrent dans les provinces de l'empire grec, ce mot usité par eux aura passé dans la langue grecque. La Chronique de Muntaner qui suit offre l'explication de beaucoup de termes relatifs à ces navires et à leurs manœuvres. On trouvera dans la note, page 203, tout ce qui concerne les personnes composant l'équipage d'un vaisseau au XIIIᵉ siècle, et pour compléter ces notions, je donne ici les stipulations entre saint Louis et les Génois, qui font connaître tout ce qui compose le matériel d'un navire à la même époque.

Le cahier coté 456-24 des Archives du royaume contient un traité entre la république de Gênes et le roi saint Louis, par lequel la commune s'engage à faire faire pour 14,000 l. tournois deux vaisseaux destinés au voyage d'outre-mer, en 1270. Je donnerai ici tout ce qui dans ce traité est nécessaire à notre objet.

Dominus rex liberè permittet extrahi et exini hominibus Januæ et nunciis ipsorum arbores et antennas atque timones et timonarias ad cosum et pro cosu dictarum duarum navium, de forestâ domini regis que vocatur foresta de Anglis. »

Suivant les prescriptions données par saint Louis, voici quelle devait être la composition du vaisseau.

« Primò videlicet, quod quelibet navis debet esse longitudinis in carinâ cubitorum 31, longitudinis de flodâ in flodam cubitorum 80, altitudinis in sentinâ palmorum 17 1/2, altitudinis in primâ coopertâ palmorum 9, altitudinis in secundâ coopertâ palmorum 8, altitudinis in orlo palmorum 5, amplitudinis in mediâ navi palmorum 40 1/2.

« Item, debet habere barcham unam, canterium, barchas duas de parascalmo et gondolam unam, furnitas de omni sartiâ et apparatibus ad ipsas barchas pertinentibus.

« Item, timones duos, qui debent esse laborati et affetati palmorum 9.

« Item, arborem unam de prorrâ, longitudinis cubitorum 81, grossitudinis palmorum 13 minus 1/4; et debet esse dicta arbor affaitata palmorum 12 1/2.

« Item, arborem unam de medio, longitudinis cubitorum 47, grossitudinis palmorum 12 minus 1/4; et debet esse affaitata dicta arbor palmorum 11 1/2.

« Item, antennas de prorrâ pecias 3, quarum 2 debent esse pro qualibet cubitorum 41 et sunt penne; alia verò pecia debet esse cubitorum 35; et debet esse car. grossitudinis palmorum 7 1/2; et debent esse affaitate palmorum 7 1/4.

« Item, antennas de medio pecias 2, una quarum debet esse longitudinis cubitorum 37, alia cubitorum 32, grossitudinis palmorum 7 minus 1/4; et debent esse affaitate palmorum 6 1/2.

« Item, antennas pro velono, pecias 3, 2 quarum debent esse longitudinis pro qualibet cubitorum 38, alia verò cubitorum 30; et debent esse grossitudinis pro qualibet palmorum 7 minus 1/4 et affaitate palmorum 6 1/2.

« Item, debet habere centanaria quadringenta canabis

apporta la nouvelle que les troupes franques arrivaient en effet. Aussitôt ils envoyèrent prévenir leurs propres troupes, dispersées çà et là pour courir le pays et qui déjà avaient ravagé la contrée, brûlé les villages et entièrement pillé le canton de Vagenetia, situé près

lumbardi filati et comissi pro sarciâ navis et barchæ faciendâ et complendâ.

« Item, debet habere vela sex cotoni infrascriptarum mensurarum, videlicet : pro artimono, cubitorum 66, velum unum terzarolium cubitorum 61, velum unum cubitorum 56, velum unum cubitorum 52.

« Item, velum unum de medio, cubitorum 58, velum unum cubitorum 52, de medio. Quorum duo vela sint de cotono massilie, videlicet : terzarolium de prorrâ et velonum de prorrâ.

« Item, debet habere ancoras ferri 26, videlicet ancoras 20 que sint pro quâlibet cantariorum 8, et ancoras 6 que sint cantariorum, 10 pro qualibet.

« Item, debet habere vegeces pro aquâ tenendâ pro mezaroliis 2,000.

« Item, debet esse navis quelibet parata et furnita de stabulariis ad sufficientem pro portandis equis 100.

« Item, debet habere pro onneranda nave in portu Januæ festos 14 pro qualibet nave.

L'acte qui suit, annexé au même dossier, est encore plus détaillé.

In nomine Domini. Amen. Nos Johannes de Marino et Conradus Panzanus, cives Janue, naulizamus et locamus vobis, dominis Johanni Poilevilani, militi, magistro Henrico de Campo-Repulso, clerico, et Guillermo de Morâ, nunciis et ambaxatoribus domini regis Francorum (sicut apparet per litteras dicti domini regis, roboratas ejusdem domini regis sigillo, tenor quorum inferiùs continetur) navim unam que vocatur Bona-ventura, de mensuris infrà scriptis et cum sarciâ et rebus rescriptis et cum marinariis 38 et que est in schario varaginis : que navis debet esse :

Longa per carenam cubitos 25.

Et de rodâ in rodam cubitos 38.

Alta in sentinâ palmos 14 minus 1/4.

In coopertâ primâ inferiori, alta palmos 9 minus 1/3.

In correorum palmos 6 1/2.

Alta in orlo palmos 4.

Ampla in coopertâ palmos 30.

Sarcia infrascripta.

Arbore de prorrâ, longitudinis cubitorum 40, grossitudinis palmorum 8, furnita ejus sarciâ ad sufficienciam.

Arbore de medio, longitudinis cubitorum 37, grossitudinis palmorum 7 1/2 cum suâ sarciâ ad sufficientiam.

Que arbores sunt et esse debent sane.

Anthenarum peciis 7 bonis et sannis et convenientibus dicte navi.

Sarcia de canavo in summa centanana 124.

Velis 6 de cotono, novis, convenientibus dicte navi.

Anchoris 18 de cauteriis, 5 usque in 6 pro qualibet.

Timonibus 2, grossitudinis palmorum 7 pro qualibet, anis et convenientibus dicte navi.

Barchis 2 de paleschalmo, furnitis remis et spatis et omnibus furnimentis suis.

Rucis pro aquâ pro mezaroliis 1,000.

Quamquidem navim de dictis mensuris et cum omnibus aliis et singulis suprà dictis ipsi navi necessariis, vobis dominis ambaxatoribus nomine dicti domini regis locamus sive naulizamus, finito precio librarum 2,400 turonensium... Pro suprà dicto itaque precio sive naulo, promitto et convenio vobis dictis dominis ambaxatoribus, dicto nomine, quod dictam navim itâ furnitam et preparatam omnibus rebus sive necessariis ut dictum est, conducam et consignabo, sive conduci et consignari faciam vobis, seu mandato domini regis, in Aquis-mortuis usque die octo mensis Madii proximò venturi, anno currente 1270, sannam et stagnam coopertis, et completam castello et staiariis pro equis ponendis, et cum omnibus aliis et singulis suprà dictis, et demum cum effectu omnium rerum necessariarum ipsi navi ad bonum intellectum, sicut expedit habere navim ultrà mare transferens in Passagio cum equis et peregrinis. Et tali modo ut suprà dictum est, dictam navim vobis dictis ambaxatoribus dicto nomine promittimus habere paratam et conductam ad dictum locum de Aquis-mortuis usque ad dictum terminum.

Insuper promittimus et convenimus vobis dictis ambaxatoribus, quod honerabimus seu honerari faciemus nostris expensis in dictâ nave omnes illas res quas vobis seu dicto domino regi placuerit in ipsâ navi ponere sive poni facere, et quod non honerabimus sive honerari faciemus vel permittamus honerari aliquas res in ipsâ navi absque scientiâ dominis regis seu ejus mandati.

Item, promittimus et convenimus vobis dicto nomine, quod jurabimus si in dictâ navi fuerimus, sive illi qui in dictâ nave fuerint jurabunt, ad sancta Dei evangelia, salvare et custodire dictum dominum regem et gentem suam et omnes res suas et gentis sue, et eidem monitionibus obedire et complere, et viagium quod idem dominus rex facere voluerit :

Insuper ei pacto incontinenti apponito, promittimus et convenimus vobis dicto nomine, quod, ex quo dicta navis, de mandato domini regis vel ejus nuncii, separata fuerit de dicto loco de Aquis-mortuis, si voluntas fuerit domini regis vel ejus nuncii quod dicta navis applicare debeat ad aliquam insulam vel portum vel alium locum, pro habendo consilio vel expectare, quod illuc cum illâ navi ire teneamur si fuerimus, et illi qui in dictâ navi fuerint ire teneantur et ibi expectare. Et si necesse fuerit ibidem similiter discaricare res et equos, reducere seu reduci facere in ipsâ navi, salvo quod intelligatur, et teneamur dictas res et equos honerare et exhonerare usque ad ripam sive littus mare.

Si fortè contingerit dictum dominum regem sive nun-

de la mer, après y avoir fait des prisonniers. Les premiers des cavaliers francs qui arrivèrent furent les mille cavaliers du despote détachés pour se porter en avant. Tous ceux qu'ils surprirent à terre, Grecs et Génois, et qui résistèrent, ils les passèrent au fil de l'épée et firent les autres prisonniers. Ceux qui étaient à bord des galères génoises prirent alors conseil entre eux comment ils pourraient incommoder le despote. Les plus sages et les plus expérimentés dirent : « Vous savez tous, et il convient de vous le rappeler, quelles sont les volontés de l'empereur. Vous savez qu'il a ordonné au Grand-Domestique de se mettre en marche avec ses troupes et d'entrer dans le Despotat par terre, pendant que nous nous y porterions par mer, afin de nous prêter un mutuel secours, autant que les lieux le pourraient permettre. Mais puisqu'il s'est enfui sans livrer de combat et qu'il a emmené ses troupes sur lesquelles nous devions compter, et que, comme vous le voyez, le prince de Morée et le comte de Céphalonie sont arrivés avec leurs Francs et se sont réunis au despote, comment pourrions-nous, nous qui n'avons que des troupes de pied, porter le ravage dans l'intérieur du pays. Vous avez vu comment nous venons de perdre les soldats que nous avions débarqués et qui ont été surpris par les troupes du despote composées de cavaliers. Toutefois, restons dans notre station jusqu'à l'arrivée du despote. Nous pourrons voir par nous-mêmes le nombre des troupes du prince de Morée et en donner avis au saint empereur. » Au moment où ils étaient encore à délibérer, arrivèrent le despote et le prince avec leurs troupes. Lorsqu'ils surent que les Génois n'avaient pas marché sur Arta, le despote en fut rempli de joie ; et en apprenant que les galères étaient encore dans le port [1], il se dispensa de donner l'ordre de courir le pays. Lorsque le prince en eut aussi été informé, il dit au despote : « Puisque les galères génoises sont encore dans le port, ne mettons pied à terre nulle part jusqu'à ce que nous soyons arrivés en leur présence avec toutes nos troupes, hommes de pied et cavaliers. Là, dressons nos tentes vis-à-vis les galères, afin de bien garder le lieu et les empêcher de débarquer et de nous causer quelque dommage ; car autrement ce serait une honte pour nous. » Ainsi que l'ordonna le prince, ainsi fut-il exécuté ; les trompettes sonnèrent, l'armée se mit en marche et parvint au port, dans lequel se trouvaient les galères des Génois. Là ils dressèrent leurs tentes et prirent leurs cantonnements. A cette vue les galères tirèrent les ancres et prirent la haute mer. Le despote délibéra alors avec le prince, pour savoir ce qu'il devait faire et comment il devait agir. Le prince, en homme expérimenté, dit au despote, « Il me semble, mon cher oncle, que nous devons rester dans ce même endroit où nous sommes campés, afin de les empêcher d'effectuer un débarquement, ou de commettre le moindre dégât ou même de faire de l'eau. Envoyez aussi vers les troupes stationnées en dehors de nos cantonnements pour qu'elles aient à garder également la côte et les empêcher de faire du dégât. » Ainsi ordonna le prince, ainsi fit le despote. Les Grecs et les Génois qui étaient sur les galères à la solde de l'empereur, voyant tout ce qui se passait, s'en émerveillaient et se demandaient où le prince avait trouvé des troupes si considérables et si belles et toute cette armée. Ils en louèrent grandement le prince, et dirent que lui seul avait pu organiser l'expédition et la conduite de cette armée, formée à la discipline des Francs et à la tactique de l'Occident.

cium ejus, dictam navim ibidem tantum detineri, quo opporteret quod yemaret, quâ occasione illius yemationis, dabitis et solvetis nobis, seu dari et solvi facietis in ipso loco vel alibi ubi yemaret ipsam navim, facto domini regis, libras 40 turonenses per centum summe dicti nauli, scilicet libras 060 turonenses.

Insuper promittimus et convenimus vobis dictis ambaxatoribus, quod in dicto loco dictam navim iterum honerabimus seu honerari faciemus omnibus illis rebus que placuerit dicto domino regi, cum barchis dicte navis quod ut melius fieri potuerit, et demum cum ipsâ navi et marinariis ibo ad illum locum ad quem placuerit domino regi vel ejus mandato. Et ibidem, si necesse fuerit, exhonerabo sive exhonerari faciemus ipsam navim ut dictum est, etc.

(Les pouvoirs des ambassadeurs sont datés : Apud sanctum Germanum in Laxâ, die Jovis post octavam Pasche anno 1269.)

L'acte est daté ainsi :

Actum Janue in domo Guillelmi de Cura, 1269, indictione 11, die 8 Madii-Junii inter nonas et vespras ; testes octo.

(1) De Prévéza.

Ceux des galères, voyant donc que là où se tenaient le prince et le despote il leur serait impossible de commettre aucun dégât, se réunirent en conseil. « Eloignons-nous d'ici, se dirent-ils, et portons-nous par un autre lieu sur la terre ferme, là où nous puissions débarquer avec sécurité; et s'il se peut nous ferons du butin et ravagerons le pays; car il serait vraiment honteux pour nous de retourner à Constantinople sans avoir fait aucun dégât dans le pays du despote. » Ainsi fut résolu, ainsi fut-il fait. Ils levèrent donc les ancres et prirent les rames, et ils arrivèrent promptement dans le canton de Vonitza [1].]

Dans le temps de l'administration du vieux messire Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes et bail de Morée, un certain noble Français, originaire de Champagne, portant le nom de messire Geoffroy de Brienne, et cousin germain du seigneur de Caritena, ayant appris que ce seigneur venait de passer dans l'autre monde sans laisser d'héritier, conçut l'idée de se rendre en Morée pour réclamer la seigneurie de Caritena [2]. Il mit ses domaines en gage, emprunta de l'argent pour entretenir huit sergents et les emmener avec lui, prit des certificats des prélats et des seigneurs, qui attestèrent par leurs seaux qu'il était bien le cousin légitime et de sang de messire Geoffroy, seigneur de Caritena, fit des préparatifs dignes de sa naissance, se mit à la tête de ses huit sergents, et partit de la Champagne, en se dirigeant sur Naples, où il trouva le roi. Il lui fit voir les certificats dont il était porteur, et déclara que, conformément aux usages reçus parmi les Francs, il venait, en sa qualité de parent et de chef de sa famille, prendre possession de son héritage, et faire son hommage tel qu'il est exigé par la loi. Le roi, après avoir entendu ce discours et vu ses certificats, fit écrire au bail de Morée, le vieux messire Nicolas de Saint-Omer, pour que tous les seigneurs de Morée eussent à se réunir et à former une cour plénière, chargée d'examiner les certificats apportés de la France par messire Geoffroy. Au cas où cette cour trouverait ses réclamations justes et fondées, elle était autorisée à le mettre en possession du fort de Caritena et de ses dépendances, et à lui en donner l'investiture.

Quand la cour réunie à Glarentza eut vu les certificats de messire Geoffroy et l'ordre du roi, elle donna lecture de toutes les pièces. Il

Εἰς τὸν καιρὸν τῆς ἐξουσιᾶς τοῦ γέρου μισὲρ Νικόλα
Ἐκείνου τοῦ ντὲ Σαντομὲρ τῆς Θήβας τοῦ αὐθέντου,
Ὁποῦτον μπάϊλος 'ς τὸν Μωρεὰ ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Ὀκάποιος Φράγγος εὐγενὴς ἦτον ἐκ τὴν Τζαμπάνιαν,
Μισὲρ Τζεφρὲ τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην ντὲ Πριέρε,
Ἐξάδελφος ἦτον ἐκεινοῦ τοῦ αὐθέντου Καρητταίνας,
Καὶ ἤκουσε καὶ ἔμαθεν, ὅτι ἐμεταστάθη
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρήταινας, ποῦ ἦτον ἐξάδελφός του,
Καὶ οὐκ ἀνέμεινε ἀπ' αὐτοῦ παιδί του κληρονόμος·
Ἦλθέ του ὄρεξις καλὴ νὰ ἀπέλθη εἰς τὸν Μωρέα,
Καὶ νὰ γυρεύσῃ τὴν αὐθεντιὰν τοῦ αὐθέντου Καρηταίνου· [2]
Τὸν τόπον του ἐσημάδευσεν, ὑπέρπερα ἐδανείσθη,
Σεργέντας ὀκτὼ ἐῤῥόγευσε, καὶ εἶχε μετ' ἐκεῖνου,
Ἀπὸ ἀρχιερεῖς καὶ ἄρχοντας ἐπῆρε μαρτυρίαν
Ἐγγράφως μὲ ταῖς βούλαις τους, τὸ πῶς ἐμαρτυροῦσαν,
Ὅτι ἦτον ἐξάδελφος γνήσιος κατὰ σάρκα
Τοῦ αὐθέντου τῆς Καρήταινας μισὲρ Τζεφρὲ ἐκείνου·
Οἰκονομήθη εὐγενικὰ, ἐπῆρεν ὀκτὼ σεργέντας,
Ἐξέβη ἀπὸ τὸν τόπον του, ἐβάλθη νὰ ὁδεύσῃ,
Ἦλθεν εἰς τὴν Ἀνάπολιν, καὶ ηὗρηκε τὸν ῥῆγαν,
Ταῖς μαρτυρίαις του ἔδειξεν ἐκείναις, ταῖς ἐβάστα,
Καὶ ἦλθε πρὸς τὸ σύνηθες, τὸ ἔχουσιν οἱ Φράγγοι,
Ὡς γενικάρχους συγγενεῖς νὰ ἔχῃ τὸ γονικόν του,
Τὸ ὁμάζι ἐπρεζέντισεν, ὡς τὸ ἔχουσι συνήθειον·
Ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσε, καὶ εἶδε ταῖς μαρτυριαῖς του,
Ὥρισε, καὶ ἐγράψασι 'ς τὸν μπάϊλον τοῦ Μωρέως,
Ἐκείνου τοῦ ντὲ Σαντομὲρ τοῦ γέρου μισὲρ Νικόλα,
Ὅπως νὰ ἔλθουν ἅπαντες ἄρχοντες τοῦ Μωρέως,
Νὰ πιάσουν κούρτην δυνατὴν νὰ ἰδοῦν ταῖς μαρτυρίαις,
Ὁποῦ ἐβάστα ἐκ τὴν Φραγγιὰν μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος·
Καὶ εἰ μὲν εὕρουν, ὅτι ζητᾷ μὲ τρόπον δικαιοσύνης
Τὸ κάστρον τῆς Καρήταινας μὲ τὴν περιοχήν της,
Νὰ τοῦ ἔχῃ δώσει τὴν νομὴν, καὶ νὰ τὸν ῥεβεστίσῃ.
Καὶ ὡς εἴδασι ταῖς μαρτυριαῖς τὸν ὁρισμὸν τοῦ ῥῆγα,
Ἡ κούρτη, ὁποῦ ἦσασιν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν
Ἀνάγνωσε ταῖς μαρτυριαῖς, ὁποῦ ἤφερε μετ' αὐτον·
Ἀφῶν ἐσύντυχαν πολλὰ, εἶπαν καὶ ἀναφέραν
Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἔπηκεν αὐθέντης Καρηταίνου,

(1) Vonitza est située sur la langue de terre qui forme au midi le golfe d'Arta. Ici se termine le manuscrit de Copenhague. Il est évident que le récit du chroniqueur devait être plus complet et s'étendre au moins jusqu'à la mort de Michel Paléologue. Il ne paraît pas que la chronique allât au-delà. La compilation de Dorothée, extraite évidemment de cette chronique, se termine aussi, pour les événements de Morée, à l'année 1282. (Voyez ce morceau de Dorothée dans ma notice.)

(2) Les événements qui ont fourni le sujet de cet épisode sont antérieurs à l'arrivée de Florent de Hainaut, en Morée; mais je ne puis en déterminer l'année précise.

y eut alors une assez longue discussion, dans laquelle on rendit particulièrement compte de la conduite qu'avait tenue le seigneur de Caritena, lorsqu'il s'était révolté et avait passé à Thèbes du côté du Mégas-Kyr, avec lequel il était venu à cheval et armé faire la guerre au prince Guillaume son souverain naturel, dont il relevait pour son fort de Caritena et pour tout son domaine. Comme il avait manqué à sa foi et s'était révolté contre son souverain, il avait été déshérité, lui et ses descendants. Quelque temps après, les grands de la principauté obtinrent cependant du prince, par leurs instantes prières, que ses propriétés lui seraient rendues, sous la condition qu'il ne les posséderait qu'à titre de domaine transmissible seulement aux enfants nés de son corps. Tous ces faits examinés, messire Geoffroy fut invité à se présenter, et l'évêque d'Olène prit la parole, et lui expliqua de point en point la décision de la cour, fondée sur la conduite qu'avait tenue le seigneur de Caritena, conduite qui l'avait fait déshériter lui et sa famille, conformément aux usages reçus dans tous les royaumes, et d'après lesquels tout homme qui manque à sa foi et prend les armes contre son souverain est privé, lui et sa famille, de ses terres et de sa souveraineté. « Ainsi, dit l'évêque en terminant, vous voyez, mon ami, que vous n'avez aucun droit à faire valoir à l'appui de la demande que vous nous faites. »

Quand messire Geoffroy de Brienne entendit la décision qu'on rendait contre lui, en opposition à toutes ses espérances, il revint dans son logis et s'assit tout seul, pleurant et se lamentant comme s'il eût perdu tout le royaume de France qui eût été sien. Après deux jours, il se mit à agiter dans son esprit et à considérer quelle serait sa position s'il retournait en France sans avoir réussi dans son projet. Il vit que tout le monde se rirait de lui et le blâmerait d'être revenu sans aucun autre résultat que d'avoir dépensé son argent. Il se dit donc en lui-même : « Plutôt mourir que de revenir sans rien faire et sans profit. »

Il fit alors connaissance avec un certain homme du pays, et prit de lui les renseignements les plus exacts sur les places du pays de Scorta, telles que Araclovon et Caritena, sur leur situation, sur la nature de leurs fortifications, sur la force de chacune, et sur les troupes qui les gardaient[1]. Cet homme, qui connaissait fort bien les deux places, lui donna les renseignements les plus circonstanciés. Messire Geoffroy bâtit là-dessus son projet. Il s'avança dans l'intérieur de la Morée, et arriva à Xénochori[2]. A son arrivée en cet endroit, il feignit de tomber dangereusement malade, et dit à tout

Όταν γὰρ ἐῤῥεβέλλευσε, καὶ ἐδιέβη εἰς τὴν Θήβαν,
Καὶ ἦλθε καὶ ἐπολέμησε μετὰ τὸν μέγαν κύρην,
Ἀρματωμένος εἰς φαρὶν, τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον,
Ὁποῦ ἦτο αὐθέντης φυσικὸς, καὶ ἐκράτει ἀπ' ἐκεῖνον
Τὸ κάστρον τῆς Καρήταινας καὶ ὅλον του τὸν τόπον,
Ἀπίστησε τὸν αὐθέντην του καὶ ἐγίνη δημεγέρτης,
Καὶ εἰς τοῦτο ἀκληρώθηκεν αὐτὸς καὶ ἡ γενεά του·
Καὶ μετὰ ταῦτα οἱ ἅπαντες ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
Τὸν πρίγγιπα ἐδεήθησαν καὶ ἐπαρακάλεσάν τον,
Καὶ ἔστρεψε τὸν τόπον του μὲ συμφωνίαν καὶ τρόπον,
Ὡς δόμα νέον τὸ ἔδωκε νὰ τὸ κληρονομήση
Ἂν πήση τέκνον ἀπ' αὐτὸν νὰ ἔνη ἐκ τὸ κορμί του·
Εἰς τοῦτο ἐλαλήσασι μισὶρ Τζεφρὲν, καὶ ἦλθεν,
Ὁ ἐπίσκοπος τῆς Ὤλενας ἐξέταξε τὸν λόγον,
Καὶ εἶπέ τον λεπτομερῶς τὴν τήρησιν τῆς κούρτης,
Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἔπηκεν αὐθέντης Καρυταίνου,
Καὶ πῶς τὸν ἀκληρήσασιν αὐτὸν καὶ τὴν γενεάν του
Πρὸς τὰ συνήθια, τὰ ἔχουσιν εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα,
Ὅποιον εὕρουν ἄπιστον νὰ ἔνη δημεγέρτης
Πρῶτον νὰ ἀκληρᾶται αὐτὸς, ἔπειτα ἡ γενεά του,
Ἀπαὶ τὸν τόπον καὶ αὐθεντίαν, ὅσον κρατεῖ καὶ ἔχει·
« Ἐντᾶυθα, φίλε μου καλὲ, λέγω σε τὴν ἀλήθειαν,
« Δίκαιον ἐσένα οὐκ ἔρχεται εἰς τοῦτο, ποῦ ζητάεις. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ μισὶρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος ντὲ Πριέρες,
Πῶς ἐπῆρεν ἀπόφασιν ἐκ τὸν σκοπὸν, ὁποῦ εἶχεν,
Ἐδιέβη εἰς τὴν κατοῦναν του, καὶ ἐκάτζεν, κατὰ μόνας,
Πολλὰ ἔκλαυσεν, ἐθρήνησεν, ὡσὰν νὰ εἶχε χάσει
Ὅλον τὸ ῥηγάτον τῆς Φραγγιᾶς νὰ ἦτον ἐδικόν του·
Διαβόντα δὲ ἡμέρας δυὸ, ἐβάλθη νὰ σκοπῆζῃ,
Νὰ ἀναβάνῃ λογισμοὺς, πῶς ἠμπορεῖ νὰ πράξῃ,
Ἐὰν διαβῇ εἰς τὴν Φραγγιὰν ἐξ οὗ νὰ κάμῃ ἔργον,
Ὅλοι τὸν θέλουσι γελᾶ, μέμφεσθαι, καὶ ὀνειδίζει,
Διοῦ ἐστράφη ἄνεργος, τὴν ἔξοδόν του χάσει·
Εἰς τοῦτο εἶπε πρὸς αὐτόν· « Κάλλιον νὰ ἀποθάνω,
« Παροῦ νὰ μείνω ἄνεργος, νὰ μὴ διαφερίσω. »
Ὁκάποιον εὗρε τοπικὸν ἄνθρωπον, καὶ ἐφιλεύθη,
Ἠρώτησέ τον, ἀκριβῶς νὰ τὸν πληροφορήσῃ,
Τὰ κάστρη, τὰ ἔνι 'ς τὰ Σκορτὰ, τὸ Ἀρόκλοβον πῶς στέκει,
Ὡσαύτως ἡ Καρήταινα, πῶς ἔναι καμωμένα,
Τίνα ἔναι δυναμώτερα, καὶ τί λαὸν νὰ ἐπάρουν[1]·
Καὶ ἐκεῖνος, ὁποῦ ἤξευρε τὰ δύο κάστρη ἐκεῖνα,
Λεπτομερῶς τὸν ἐρμήνευσε, καὶ ἐκαθωδήγησέ τον.
Ἀφότου ταῦτα ἤκουσεν, ἐπῆρε τὸν σκοπόν του,
Ἐκίνησε πρὸς τοῦ Μωρεὰ, ἦλθε 'ς τὸ Ξενοχῶριν[2],

(1) Voyez pour ces limites la compilation de Dorothée.

(2) Le pays des étrangers.

le monde qu'il était attaqué de la dyssenterie. Il s'informa où il pourrait trouver à boire de l'eau de citerne, qui est astringente et arrête les cours de ventre. Un homme du pays lui apprit qu'il y avait d'excellentes citernes dans la place d'Araclovon, et que c'était là qu'il devait envoyer demander de l'eau. Il s'adressa alors à un de ses sergents qu'il affectionnait beaucoup et dans lequel il avait la plus grande confiance, et lui dit : « Prends un flacon [1], et va au château d'Araclovon. Tu diras au châtelain que je le prie de me faire donner de l'eau de sa citerne comme médicament. C'est un médecin qui me l'a prescrit comme chose fort utile. Cependant songe à entrer adroitement dans la place pour t'informer de l'état des issues et du nombre des soldats de la garnison, afin de m'en instruire à ton retour. Prends bien garde surtout que personne au monde ne sache rien de ce que je te dis. »

Le sergent se rendit au château, où il trouva le châtelain. Il le salua très humblement de la part de son maître, et le pria de lui faire donner de l'eau de la citerne; ce que le châtelain ordonna aussitôt. Le sergent entra dans l'intérieur de la citadelle, et l'examina bien. A son retour, il rapporta à messire Geoffroy ce qu'il avait vu. Dix jours s'écoulèrent, et messire Geoffroy continuait toujours à dire qu'il était fort malade; et son sergent se rendait tous les jours dans la place pour lui en rapporter de l'eau fraîche. Il fit dire ensuite au châtelain qu'il le priait instamment de venir lui parler. Le châtelain se rendit aussitôt auprès du chevalier, qui l'accueillit avec reconnaissance, lui expliqua sa maladie, et le pria de le recevoir dans la place avec un de ses chambellans, et de lui donner une chambre pour y jouir de quelque repos et se procurer aisément de l'eau toute fraîche de la citerne. Le reste de sa suite devait rester hors du fort.

Le châtelain, qui ne se doutait d'aucune ruse, promit aussitôt de le recevoir dans le fort. Le lendemain messire Geoffroy y entra, amenant avec lui quelques effets. On dressa un lit, et il se reposa dans sa chambre, n'ayant avec lui qu'un seul sergent. Le reste de sa suite était dans la partie de la ville située hors de la forteresse. Le chevalier se fit ensuite apporter le reste de ses effets, parmi lesquels étaient cachées ses armes, et continuait toujours à garder le lit. Il invitait de temps en temps le châtelain à dîner avec lui, et lui faisait les plus grandes démonstrations d'estime et d'amitié, dans l'intention de lui inspirer une sécurité plus aveugle et de parvenir plus aisément à le tromper. Dès qu'il pensa lui avoir inspiré assez de confiance et crut le moment favorable, il invita.

Καὶ ὅταν ἔσωσεν ἐκεῖ, εἶπεν, ὅτι ἐζαλίσθη·
Τὸ κοιλιακὸν τὸν ἔπιασεν, ἔλεγε τῶν ἀνθρώπων,
Ἐρωτᾷ ποῦ νὰ εὕρῃ νερὸν νὰ πίνῃ ἀπὸ γηστέρναν,
Διότι ἔναι στυπτικὸν καὶ στήνει τὴν κοιλίαν·
Ὀκάποιος τοῦ ἑρμήνευσεν, ὁποῦ ἦτον ἐκ τὸν τόπον,
Ὅτι εἰς τὸ Ἀράκλοβον ἔναι καλαῖς γηστέρναις,
Καὶ ἂς στείλῃ νὰ τοῦ δώσωσιν ἐκ τὸ νερὸν ἐκεῖνο.
Ἐλάλησε σεργέντην του ἕνα, ὁποῦ τὸν ἠγάπα,
Ὁποῦ εἶχε τὸ μυστήριον του πολλὰ ἀποθαῤῥεμένον,
Λέγει. « Ἔπαρε φλασκὶ [1], ἄγωμεν εἰς τὸ κάστρον,
« Λέγω εἰς τὸ Ἀράκλοβον, καὶ εἰπὲ τὸν καστελλάνον,
« Τὸ πῶς τὸν παρακαλῶ νὰ ὁρίσῃ νὰ μὲ δώσουν
« Ἐκ τῆς γηστέρνας τὸ νερὸν ὡς διὰ ἰατρικόν μου,
» μὲ τὸ ἑρμήνευσεν ἰατρὸς καὶ ὠφελεῖ με·
« Καὶ πρόσεξε ὡς φρόνιμος νὰ ἐσέβῃς εἰς τὸ κάστρον,
« Πῶς στέκουν καὶ τὰ ἔμπατα καὶ πόσοι τὸ φυλάττουν,
« Νὰ μὲ τὸ εἰπῇς 'ς τὸ στρέμμα σου, νὰ μὲ τὸ ἑρμηνεύσῃς,
« Καὶ μὴ τολμήσῃς νὰ τὸ εἰπῇς ἀνθρώπου γεννημένου· »
Εἰς τοῦτο ὁ σεργέντης του ἀπῆλθεν εἰς τὸ κάστρον,
Τὸν καστελλάνον εὕρηκε, γλυκεὰ τὸν χαιρετίζει,
Ἐκ μέρους τοῦ αὐθέντου του ἐπαρακάλεσέ τον,
Νὰ ὁρίσῃ νὰ τὸν δώσωσι νερὸν ἐκ τὴν γηστέρναν·
Καὶ ὁ καστελλάνος παρευθὺς ὥρισεν ἔδωκάν τον.
Ἐσέβη ἀπ' ἔσω εἰς τὸν γουλᾶν, καὶ ἐκατασκόπαξέ τον·
Ἐστράφη εἰς τὸν μισὲρ Τζεφρὲ, καὶ εἶπέ τον, ὅσον εἶδε.
Καὶ δέκα ἡμέρας ἔπαχε, καὶ ἔλεγε, ζάλην ἔχει,
Καὶ πάντα ὁ σεργέντης του ὑπάγαινε 'ς τὸ κάστρον,
Καὶ ἤφερνέ τον τὸ νερὸν ἔγκαιρον νὰ τὸ πίνῃ,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐμήνυσε τὸν καστελλάνον οὕτως,
Παρακαλεῖ ἀξιόνει τον νὰ ὑπᾷ νὰ τὸν συντύχῃ·
Καὶ ὁ καστελλάνος παρευθὺς ἦλθε 'ς τὸν καβαλλάρην.
Τὸ εἶδέ τον ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, γλυκεὰ τὸν ἀπεδέχθη,
Εἶπέ τον τὴν ἀσθένειαν του, καὶ ἐπαρακάλεσέ τον,
Νὰ τὸν δεχθῇ εἰς τὸ κάστρον του μὲ ἕνα τζαμπρελλάνον,
Καὶ νὰ τὸν δώσῃ τζάμπραν του, νὰ κείτεται ἐκεῖσε,
Ὡς διὰ νὰ πίνῃ τὸ νερὸν ἔγκαιρον τῆς γηστέρνας.
Ἡ φαμελιά του ἤθελε νὰ ἔνι τοῦ ἔξω κάστρου.
Ὁ καστελλάνος παρευθὺς ὡς μὴ σκοπῶντα δόλον,
Εἶπε καὶ ὑπεσχέθη τον νὰ τὸν δεχθῇ εἰς τὸ κάστρον.
Καὶ τὴν ἡμέραν δεύτερην μισὲρ Τζεφρὲς ἐσέβη,
Ἐπῆρε καὶ τὰ ῥοῦχά του, καὶ ἐσέβη εἰς τὸ κάστρον,
Ἐποίησε κρεββάτιν του, ἐκοίτετον 'ς τὴν τζάμπραν,

(1) De l'italien *fiasco*. Voyez l'Index philologique placé à la suite de ce volume.

auprès de lui tous ses sergents, sous prétexte qu'il voulait faire son testament, par la crainte de voir la mort terminer la maladie qui le tourmentait. Il leur fit alors jurer dans sa chambre de garder le secret sur ce qu'il allait leur communiquer et de l'aider dans l'exécution du projet qu'il méditait. Après avoir obtenu leur serment, il leur tint ce discours : « Mes compagnons, mes amis et mes frères, vous m'avez accompagné en Romanie, et vous savez comment j'ai été forcé de mettre mes domaines en gage pour venir d'une manière digne de moi dans un pays où j'espérais et comptais bien être mis en possession de la seigneurie de Caritena et de ses dépendances ; car cette place avait été bâtie par mes parents. Vous savez cependant comment ces honnêtes Moraïtes m'ont déshérité et m'ont dépouillé de ces propriétés. Une affliction des plus vives s'empara de moi. J'eus honte de moi-même, et mon cœur se serra d'amertume. Alors, comptant bien sur vous, je conçus l'idée d'une tentative audacieuse que je vais vous expliquer, et qui réussira, si vous voulez bien m'aider, ainsi que je l'espère. Cette place que vous voyez est très forte. Un très petit nombre de gens suffit à sa garde, parce qu'elle est bien construite et bien approvisionnée. De plus, elle est située dans l'intérieur du pays de Scorta qu'elle domine. Emparons-nous donc de ce fort, et déclarons que nous voulons le vendre au général de l'empereur grec. Je ne doute pas que quand le bail de la Morée apprendra cette nouvelle, il ne se trouve très heureux de transiger avec nous, et de nous donner le fort de Caritena en échange des défilés de Scorta, et ne préfère me voir occuper Caritena plutôt que de voir Araclovon vendu aux Grecs ; car si les Grecs venaient à occuper cette place, ils se rendraient maîtres et des défilés de Scorta et de toute la principauté. »

A cette proposition, ses sergents se concertèrent entre eux et examinèrent les moyens d'exécution les plus propres à parvenir à leur but. Messire Geoffroy prit les derniers arrangements. Il dit à ses sergents, qu'il avait appris qu'il y avait hors de la place une taverne où l'on vendait du vin, et où le châtelain allait quelquefois, et que souvent même il s'y arrêtait pour boire avec les autres. « Voici donc ce qu'il me paraît convenable de faire. Nous avons dans la place beaucoup de pain et de biscuit. L'eau et les armes ne nous manquent pas. Allez vous promener près de la taverne, deux ou trois des plus adroits d'entre vous et invitez le châtelain

Ἕνα σεργέντην μοναξὸν εἶχεν ἐκεῖ μετ' αὖτον·
Ἡ ἄλλη του ἡ φαμελιὰ 'ς τὸ ἐξώχωρον γὰρ ἦσαν.
Ὥρισε καὶ ἠφέρασι τὰ ῥοῦχά του εἰς τὸ κάστρον,
Καὶ ἀπ' ἔσω εἰς τὰ ῥοῦχα του εἶχε τὰ ἄρματά του.
Ἐκεῖνος δὲ ἐκοίτετον πάντα εἰς τὸ κρεββάτιν,
Τὸν καστελάνον ἐλάλει, καὶ ἔτρωγε μετ' αὖτον,
Τόσην τιμὴν καὶ ἀναδοχὴν ἔδειχνεν εἰς ἐκεῖνον,
Τὸ νὰ θαῤῥίσῃ πρὸς αὐτὸν, καὶ νὰ τὸν ἀπεργώσῃ.
Καὶ ὅσον τὸν ἀπεθάῤῥεσε, καὶ εὗρε τὸν καιρόν του,
Λαλεῖ δὲ τοὺς σεργέντας του, ὁποῦ ἦσαν ἐδικοί του,
Καὶ εἶπεν, ὅτι διάταξιν θέλω διὰ νὰ ποίσω,
Φοβούμενος τὸν θάνατον 'ς τὴν ἀσθένειαν, τὴν ἔχω.
Ἔβαλε καὶ ὤμοσαν του κρυφίως εἰς τὸ χαλί του,
Νὰ κρύψουν τὸ τοὺς θέλει εἰπεῖν, καὶ νὰ τὸν συνεργήσουν,
Νὰ ποίσῃ τὸ ἐσκόπησεν, νὰ τὸ κατευοδώσῃ·
Καὶ ἀφότου τὸν ὠμόσασιν, ἄρξετο νὰ τοὺς λέγῃ.
« Συντρόφοι, φίλοι, ἀδελφοὶ, ὁποῦ ἤλθετε μετ' ἐμοῦ
« Ἐδῶ εἰς τὰ μέρη Ῥωμανιᾶς, ἠξεύρετε τὸν τρόπον,
« Πῶς ἐδιάσθην καὶ ἔβαλα τὸν τόπον μου σημάδιν,
« Νὰ ἔλθω ἐδῶ τιμητικὰ εἰς θάῤῥος καὶ ἐλπίδα,
« Νὰ ἔχω τὴν Καρύταιναν μὲ τὴν περιοχήν της.
« Τὴν ὁποίαν ἐκτίσασιν ἐκεῖνοι οἱ συγγενεῖς μου·
« Καὶ εἴδετε, ἀκούσετε τοὺς τίμιους Μωραΐταις,
« Τὸ πῶς μὲ ἀκληρώσασι καὶ ἐβγάλασιν ἀπ' αὐτο·
« Καὶ θλίβομαι, ἐντρέπομαι, πικριὰν μεγάλην ἔχω.
« Εἰς τοῦτο ἐγὼ ἐσκόπησα μὲ ἐδικόν σας θάῤῥος,
« Μόνον νὰ μὲ βοηθήσετε ὡς ἔχω ταῖς ἐλπίδαις,
« Νὰ ποίσω πρᾶγμα φοβερὸν ὡς θέλετε ἀκούσῃ.
« Τὸ κάστρον τοῦτο βλέπετε, τὴν δύναμιν τὴν ἔχει,
« Ὀλίγοι ἄνθρωποι δύνανται, ὅπως νὰ τὸ φυλάττουν,
« Ἐπεὶ ἔχει 'σωκράτησιν, καὶ ἔνει ἀφιρωμένον,
« Ἔσω εἰς τὸν τόπον τῶν Σκορτῶν κεῖται καὶ αὐθεντεύει.
« Ἂς τὸ κρατήσωμεν δι' ἡμᾶς νὰ ἔνῃ ἐδικόν μας,
« Νὰ εἰποῦμεν, ὅτι θέλομεν νὰ τὸ ἔχωμεν πωλήσῃ
« Τῆς κεφαλῆς τοῦ βασιλέως ἐκείνων τῶν Ῥωμαίων.
« Λογίζομαι, τὸ ἀκούσῃ το ὁ μπαΐλος τοῦ Μωρέως,
« Νὰ ἔνῃ πολλὰ χαιράμενος νὰ ἰσιασθῇ μετ' ἐμᾶς,
« Τὸ κάστρον τῆς Καρύταινας μὲ τον Σκορτῶν τὸν δρόγγον
« Νὰ μὲ τὸ δώσῃ νὰ κρατῶ, νὰ τὸ ἔχω ἐδικόν μου,
« Παρὰ νὰ δώσω τῶν Ῥωμιῶν τὸ κάστρον Ἀρακλόβου.
« Ἐπεὶ, ἂν εἶχαν οἱ Ῥωμαῖοι ἐτοῦτο τὸ καστέλι,
« Ἐκέρδαιναν καὶ τὰ Σκορτὰ καὶ ὅλον τὸ πριγγιπάτον. »
Τὸ ἀκούσουν οἱ σεργένταις, ἰσιάσθησαν ἀλλήλως,
Ἐδιάκριναν, πῶς νὰ γενῇ καὶ πῶς νὰ τὸ πληρώσουν·
Εἰς τοῦτο ὁ μισὲρ Τζεφρὲς ἐδιώρθωσε τὸ πρᾶγμα,
Λέγει τους· « Ἐγὼ ἤκουσα, αὐτοῦ ἔξω ἔν' ταβέρνα,
« Ὅπου πωλεῖται τὸ κρασί, καὶ ἐβγαίνει καστελάνος,
« Καὶ κάθεται πολλαῖς φοραῖς καὶ πίνει μὲ τοὺς ἄλλους.
« Λοιπὸν ἐμένα φαίνεται νὰ πράξωμεν ὡς λέγω.
« Ἐπεὶ γὰρ ἔχομεν ἐδῶ ψωμὶν καὶ παξιμάδιν,

avec le connétable[1], et les meilleurs sergents de la place. Vous avez assez d'argent ; achetez une grande quantité de vin au tavernier, et abreuvez-les-en jusqu'à ce que vous les ayez enivrés. Quant à vous, prenez-y bien garde, et faites attention à ne pas boire beaucoup de vin; car autrement nous serions déjoués dans toutes nos espérances. Dès que vous vous serez aperçus qu'ils sont ivres, que l'un d'entre vous, le premier qui le pourra, sorte et vienne me trouver ici. Un autre le suivra, et successivement tous ses compagnons. Prenez alors le portier, et jetez-le hors du fort. Prenez les clefs, fermez la porte, et montez aussitôt sur les murs de la porte pour la garder et empêcher qu'on ne la brûle, qu'on n'entre et qu'on ne nous fasse prisonniers. »

Les sergents exécutèrent l'entreprise de la même manière que messire Geoffroy le leur avait prescrit. Les Français se soulevèrent, comme je viens de le dire, et s'emparèrent du fort. Messire Geoffroy ordonna alors qu'on en fît sortir les gardes, qui n'étaient qu'au nombre de douze, et pris parmi les Grecs du pays, et il chargea l'un d'eux d'une lettre dans laquelle il écrivait au général de l'empereur de Constantinople. d'accourir aussi promptement que possible auprès du fort d'Araclovon qu'il venait d'occuper, car il avait le dessein de le lui vendre et de le lui livrer.

Le général des troupes impériales ressentit une grande joie à cette nouvelle; il réunit promptement ses troupes, et s'avança en toute hâte vers le fort. Il occupa le passage de l'Alphée, dans la position appelée Aplos, qui est située sur la rive du fleuve. C'est là qu'il déploya ses tentes et campa avec ses troupes.

A la nouvelle de la prise d'Araclovon, le châtelain, appelé Philocalos, envoya aussitôt au chevetain de la ville, messire Simon de Vidone, deux messagers qui vinrent lui annoncer, à Arachova même où il se trouvait avec ses troupes, la rébellion de messire Geoffroy de Brienne, en lui disant que ce dernier voulait vendre au général de l'empereur grec le fort qu'il venait d'occuper.

Messire Simon monta aussitôt à cheval avec ses troupes, et envoya partout des ordres pour qu'il lui vînt d'autres hommes de tous côtés. Il cerna ainsi la place d'Araclovon, pour empêcher qu'il n'y entrât aucun homme ni aucune chose de la part des Grecs impériaux. Messire Simon expédia ensuite des messagers auprès du bail de Morée, messire Nicolas de

« Νερὸν πολὺ καὶ ἄρματα, ὁποῦ μᾶς κάμνουν χρείαν.
« Ἐβγᾶτε 'ς τὴν περιδιάβασιν αὐτοῦ εἰς τὴν ταβέρναν·
« Θέλετε πάγει δύο ἢ τρεῖς οἱ πιδεξιώτεροί σας,
« Τὸν καστελάνον κράξετε μετὰ τὸν κοντοσταῦλον [1]
« Καὶ τοὺς σεργένταις μετ' αὐτοὺς ὅλους τοὺς καλητέρους.
« Δηνάρια ἔχετε πολλά, δότε τοῦ ταβερνάρη,
« Ἐπάρετε πολὺ κρασί, καὶ πίνετε μετ' αὔτους,
« Καὶ τόσον τοὺς ποτίσετε, ὅσον ποῦ νὰ μεθύσουν.
« Καὶ σεῖς καλὰ προσέχετε, μὴ πίνετε μετ' αὔτους
« Τόσον κρασί, καὶ χάσωμεν τὰ ἐλπίζομεν κερδίσῃ.
« Καὶ ἀφῶν τοὺς ἐγνωρίσετε, ὅτι ἔνει μεθυσμένοι,
« Ὁ ἕνας ὁ πρῶτος ἀπὸ σᾶς ἂς ἔβγῃ εὐθὺς ἐκεῖθεν,
« Ἐδῶ εἰς τὸ κάστρον ἂς ἔλθῃ, καὶ μετ' αὐτὸν ὁ ἄλλος,
« Καὶ τὸν πορτάρην πιάσετε καὶ ῥίψετέ τον ἔξω,
« Καὶ τὰ κλειδία ἐπάρετε καὶ κλείσετε τὴν πόρταν,
« Εὐθέως ἐπάνω εἰς τὰ τειχιὰ τῆς πόρτας ἀνεβῆτε,
« Τὴν πόρταν νὰ φυλάξετε, νὰ μὴ τὴν πυρπολήσουν,
« Καὶ καύσωσι καὶ σέβωσιν ἐδῶ καὶ πιάσωσί μας. »
Ὡς τὸ ὥρισε μισὲρ Τζεφρὲς, καὶ ἐδιώρθωσέ το,
Οὕτως καὶ τὸ ἐποίησαν ἐκεῖνα φαμιλιά του.
Οἱ Φράγγοι ἐρρεβέλευσαν, καὶ ἐπίασαν τὸ κάστρον·
Ὥρισεν ὁ μισὲρ Τζεφρὲς ταῖς φυλακαῖς ἐβγάλαν·
Δώδεκα γὰρ εὑρέθησαν χωριάταις καὶ Ῥωμαῖοι.
Ἕνα λαλεῖ ἐκ τοὺς Ῥωμαίους, καὶ γράφει του πιτάκι,
'Σ τοῦ βασιλέως τὴν κεφαλὴν τὸ ἀπόστειλε μ' ἐκεῖνους.
Γράφοντα οὕτως πρὸς αὐτὸν σπουδαίως ἐκεῖ νὰ ἔλθῃ.
'Στὸ κάστρον, τὸ ἐκέρδισε ἐκεῖνο τοῦ Ἀρακλόβου,
Νὰ τὸ πουλήσῃ ἐκεινοῦ, καὶ νὰ τὸ παραδώσῃ.
Καὶ ἐκεῖνος ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως.
Γοργὸν σπουδαίως ἐσύναξεν ὅλα του τὰ φουσᾶτα,
Ἐκίνησεν, ἐρχέτονε σπουδῇ, ὅσον ἠμπόρει,
Καὶ ἦλθε, καὶ ἐκατέλαβε 'ς τὸ πέραμα τοῦ Ἀλφείου,
Ἐκεῖ εἰς τὸ παραπόταμον, εἰς τὸν Ἄπλον τὸ λέγουν,
Ἐκεῖ ταῖς τένταις ἔστησεν, ἦτον μὲ τὸ φουσᾶτον.
Καὶ οὕτως ὡς ἐγένετον ὁ πιασμὸς Ἀρακλόβου,
Ὁ καστελάνος παρευθὺς, Φιλόκαλον τὸν λέγουν,
'Σ τὸν κεβετάνον ἔστειλε μαντατοφόρους δύο,
Μισὲρ Σιμοῦν τὸν ἔλεγαν τὸ ἐπίκλην ντὲ Βιδόνε.
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀράχωβαν ἦτον μὲ τὸν λαόν του.
Τὸ πρᾶγμα δὲ τὸν εἴπασι καὶ τὴν δημεγερσίαν,
Ποῦ ἔπηκε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος ντὲ Βριέρε,
Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἔπηκε, καὶ ἐπίασε τὸ κάστρον,
Νὰ τὸ πωλήσῃ βούλεται τῆς κεφαλῆς Ῥωμαίων.
Τὸ ἀκούσῃ το μισὲρ Σιμοῦν, εὐθὺς καβαλικεύει
Μὲ ὅσον λαὸν εὑρέθηκε τότε ἐκεῖ μετ' αὔτον,
Κατὰ παντοῦ ἐμήνυσε νὰ ἔρχονται φουσᾶτα,
Καὶ οὕτως ἐτριγύρισαν τὸ κάστρον Ἀρακλόβου,
Καὶ μὴ δὲ φέρουν τίποτε, νὰ ἔμβουν ἐκ τοὺς Ῥωμαίους.

(1) Ici ce mot signifie chef, capitaine d'une connétablie ou compagnie. (Voyez mon Glossaire de Froissart).

Saint-Omer, qui se trouvait alors à Glarentza, pour l'informer que messire Geoffroy de Brienne venait d'occuper le fort d'Araclovon, et avait écrit au général de l'empereur, en lui offrant de lui vendre la place s'il lui envoyait de l'argent. Il ajoutait qu'il fallait que messire Nicolas accourût promptement avec ses troupes pour le secourir et empêcher la perte de la place. Le bail partit en effet avec toutes les troupes qu'il avait autour de lui, et expédia en même temps ses ordres partout, pour que les troupes eussent à se réunir sur ce point. En arrivant à Araclovon, il trouva le chevetain, messire Simon, bloquant le fort avec ses troupes, et occupant les passages pour empêcher que personne pût arriver du côté de l'armée impériale, et il le loua beaucoup de ces dispositions. Les troupes des Français arrivaient cependant de tous côtés, et elles occupèrent les défilés de Scorta qu'elles étaient chargées de garder.

Le bail, apprenant d'une manière certaine que les Grecs impériaux avaient pris position à Aplos, sur les rives de l'Alphée, donna ordre à messire Simon, chevetain de Scorta, de prendre toutes ses troupes, c'est-à-dire celles du défilé de Scorta, de Calamata, de Périgardi, d'Alandritza et de Vostitza, pour se diriger à leur tête sur Isova, occuper le passage de Ptéra, sur les rives de l'Alphée, le garder et empêcher les Grecs de pénétrer dans l'intérieur du canton de Scorta.

Messire Simon suivit les ordres du bail, et vint à la tête de ses troupes occuper cette position où il se campa en face de l'armée impériale. Le bail, en homme prudent, et d'accord avec son conseil, ordonna à deux chevaliers d'aller à Araclovon, et de dire à messire Geoffroy que s'il rendait cette place à la souveraineté royale[1], ainsi qu'il l'avait trouvée, on lui pardonnerait la conduite qu'il avait tenue, et que d'ailleurs il ne devait pas penser à garder cette place pour lui-même, ou à la vendre à un autre. « Dites-lui bien, ajouta-t-il, que malgré tous ses efforts pour tenir solidement cette place, je préférerai, et nous préférerions tous, mourir ici plutôt que de nous éloigner avec nos troupes avant d'avoir abattu de fond en comble tous les murs du fort, et de l'avoir enseveli lui-même

Ἐνταῦθα γὰρ ἀπέστειλε μισὲρ Σιμοῦς ἐκεῖνος
Μαντατοφόρους παρευθὺς ’ς τὸν μπαῖλον τοῦ Μωρέως,
Στὸν μισὲρ Νικολὸν ντὲ Σαντομὲρ, ποῦ ἦτον εἰς τὴν Γλαρέντζαν·
Τὴν πρᾶξίν του ἐμήνυσε καὶ ἐπληροφόρησέ τον
Τὸ πῶς τὸ κάστρον ἔπιασεν ἐκεῖνο τοῦ Ἀρακλόβου
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς τὸ ἐπίκλην ντὲ Βριέρης,
Καὶ ἐμήνυσε τῆς κεφαλῆς τοῦ βασιλέως Ρωμαίων,
Νὰ τοῦ φέρωσιν ὑπέρπυρα τὸ κάστρον νὰ τοῦ δώσῃ,
Καὶ νὰ ἔρχεται μετὰ σπουδῆς μετὰ φουσάτα, ὁποῦ ἔχει,
Νὰ συμμαχήσῃ παρευθὺς μὴ χάσωσι τὸ κάστρον.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ μπαῖλος, ἐκίνησεν εὐθέως
Μὲ ὅσα φουσάτα εὑρέθησαν, τὰ εἶχεν ἐκεῖ μετ’ αὐτόν,
Καὶ ἐμήνυσε κατακαντοῦ νὰ ἔρχωνται φουσάτα.
Καὶ ὡς ἦλθε ’ς τὸ Ἀράκλοβον, καὶ ηὗρε τὸν κιβιτάνον
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Σιμοῦν μὲ ὅσα φουσάτα εἶχε,
Τὸ κάστρον ἐπαρακάθητεν, καὶ ἐπίασε τοὺς δρόμους,
Πολλάκις μὴ ἔλθῃ ἄνθρωποι τινὰς ἐκ τοὺς Ρωμαίους,
Πολλὰ τὸν εὐχαρίστησεν αὐτὸν τὸν κιβιτάνον.
Κατακαντόθεν ἔρχονταν τὰ φράγγικα φουσάτα,
Τὸν δρόγγον ὅλον τῶν Σκορτῶν ἐπιάσαν καὶ φυλάξαν,
Μαντάτα ἤφεραν ἀληθινὰ ἐτότε τοῦ μπαΐλου,
Τὸ πῶς ἐκατελάβασι τῶν Ρωμαίων τὰ φουσάτα
’Σ τὸ παραπόταμον τοῦ Ἀλφειοῦ, εἰς τὸν Ἄπλον τὸ λέγουν.

Ἐνταῦθα ὁρίζει, ἐλάλησαν μισὲρ Σιμοῦν ἐκεῖνον
Τὸν κιβιτάνον τῶν Σκορτῶν, καὶ ὁρίζει νὰ ἐπάρῃ
Τὸν ὅλον του δὲ τὸν λαὸν ἤγουν Σκορτῶν τοῦ δρόγγου,
Τῆς Καλαμάτας ἀλλαδὴ καὶ τοῦ Περιγαρδίου,
Τῆς Ἀλανδρίτζας ἀλλαδὴ ὁμοίως καὶ τῆς Βοστίτζας,
Νὰ ἀπέλθῃ εἰς τὴν Εἴσωβαν ’ς τὸ πέραμα τῆς Πτέρης,
’Σ τὸ παραπόταμον τοῦ Ἀλφειοῦ νὰ στέκῃ νὰ φυλάττῃ,
Νὰ μὴ περάσουν οἱ Ρωμαῖοι ἐκ τῶν Σκορτῶν τὰ μέρη.
Ἐνταῦθα ὁ μισὲρ Σιμοῦς, ὡς τὸ ὥρισεν ὁ μπαῖλος,
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, καὶ ἀπῆλθε γὰρ ἐκεῖσε,
Καὶ ἔστεκε κατὰ πρόσωπον ἐκείνων τῶν Ρωμαίων.
Ὁ μπαῖλος γὰρ ὡς φρόνιμος μὲ τὴν βουλὴν, τὴν εἶχεν,
Ἐλάλησε δυὸ καβαλαρεὺς, ὁρίζει τους νὰ ἀπέλθουν
Ἐκεῖ εἰς τὸ Ἀράκλοβον ’ς τὸ κάστρον νὰ ζητήσουν
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲ τοῦ νὰ τοῦ ἐπιστρέψῃ
’Σ τὴν αὐθεντίαν τοῦ ῥηγὸς [1], καθὼς τὸ ηὗρε καὶ ἦτον,
Καὶ εἰς τοῦτο, ὁποῦ ἔπταισε, συμπάθιον νὰ τὸν ποίσῃ,
Μηδὲ σκοπήσῃ τίποτε τὸ κάστρον νὰ κρατήσῃ,
Νὰ τὸ κρατῇ διὰ λόγου του, ἢ ἄλλου νὰ τὸ δώσῃ·
« Εἰπέ τον εἰς πληροφορίαν νὰ τὸ κρατῇ στερεά,
« Πρῶτον νὰ λάβω θάνατον, καὶ ὅλοι ὁσοῦ μὲ ἐμένα,
« Παρὰ νὰ διάβω ἀπ’ ἐδῶ μὲ ὅσα φουσάτα ἔχω,
« Ἕως νὰ χαλάσω τὰ τειχιὰ ὁλοτελῶς τοῦ κάστρου,

(1) Au roi de Naples, seigneur supérieur de la Morée. A la mort de son fils Philippe, mari d'Isabelle, en 1277, le titre de prince de Morée avait été conféré à l'héritier du royaume de Naples, qui le conserva jusqu'à ce qu'il passât à Florent de Hainaut par suite de son mariage avec cette même Isabelle. (Voyez dans ma notice, à l'année 1283, une citation du chroniqueur catalan Bernard d'Esclot dont la chronique se trouve dans ce volume.)

sous les ruines qui l'écraseront de leur chute. »

Les deux chevaliers partirent, s'approchèrent, demandèrent une trève, firent signe de loin qu'on ne tirât pas sur eux, et déclarèrent qu'ils étaient envoyés par le bail pour s'entretenir avec messire Geoffroy d'un arrangement qui intéressait son repos et son honneur. Messire Geoffroy se réjouit de cette nouvelle, et se montrant sur la muraille, il demanda aux chevaliers ce qu'ils avaient à lui dire. « Le bail de Morée, lui répondirent-ils, vous salue en ami, et ne peut voir sans étonnement la conduite que vous avez tenue dans cette affaire, et qu'après le traitement honorable que vous aviez reçu dans ce fort, vous l'ayez pris, vous le reteniez entre vos mains, et vous veuilliez le vendre au général de l'empereur grec. Il vous prie donc, et nous vous prions tous avec lui, de ne pas vous laisser entraîner par une idée de déception, et par la vaine gloire de ce monde. Tous sont étonnés de l'action que vous venez de faire. La rébellion ne sied pas à un homme noble tel que vous, et vous ne deviez pas même laisser un tel projet s'emparer de votre esprit. Nous tous, les Français de ce pays, nous avons été vraiment honteux de cette entreprise, et nous en sommes encore affligés. Nous savons bien que vous y avez été entraîné par le chagrin de n'avoir pu obtenir la baronnie de Caritena dans le défilé de Scorta, que vous comptiez posséder, et par l'humiliation de vous trouver déçu dans vos espérances; mais nous ne doutons pas cependant que vous ne vous repentiez de l'action que vous venez de faire. Nous vous conseillons donc avec instance de rendre ce fort avant d'y être contraint d'une manière peu honorable pour vous, et vous obtiendrez en échange votre pardon, des bienfaits et des honneurs. Ne nourrissez pas de projet caché, et songez bien que vous ne pourrez résister à nos forces. Le bail vient d'envoyer chercher des ingénieurs, ouvriers de Venise, pour construire des trébuchets qui abattront vos murailles, et vous enseveliront sous leurs débris dont la chute vous écrasera. »

Messire Geoffroy leur répondit: « Seigneurs, vous m'avez injustement privé de mon héritage, et vous n'avez mis en avant, vous autres Moraïtes, que de vains prétextes et de misérables chicanes. Le ressentiment et l'affliction que j'en ai éprouvé m'ont poussé à la conduite que je viens de tenir. Je sais fort bien, et je suis tout prêt à le reconnaître, qu'elle ne m'est pas fort honorable; et puisque vous me conseillez avec tant d'instance, je vous rends la place, sous la condition que la décision relative à ma succession sera portée en appel à la cour du roi; je me soumettrai à tout ce qu'elle déci-

« Νὰ τὸν πετρώσω ἀπ' ἔσω ἐκεῖ, καὶ νὰ τὸν θανατώσω. »
Εἰς τοῦτο γὰρ ἀπῆλθασιν ἐκεῖνοι οἱ καβαλλάροι,
'Σ τὸ κάστρον ἐπλησίασαν, καὶ τρίβαν ἐζητῆσαν,
Ἐλάλησαν ἀπὸ μακρυὰ, μὴ σύρουσιν εἰς αὐτους,
Λέγοντα δὲ ὁ μπαῖλος τοὺς ἔστειλεν ἐκεῖσε
Τοῦ νὰ συντύχουν ἐνομοῦ μὲ τὸν μισὲρ Τζεφρὲ
Δι' ἀνάπαυσίν του καὶ τιμὴν, ἂν θέλῃ νὰ τὸ πίσῃ.
Ὡς τὸ ἤκουσε μισὲρ Τζεφρὲς, περίχαρος ἐγένη,
Ἐστάθη ἐπάνω 'ς τὸ τειχιὸν, καὶ ἠρώτησε, τί θέλουν.
Λέγουν· « Ὁ μπαῖλος σὲ μηνᾷ, ὡς φίλον χαιρετᾷ σε,
« Θαυμάζει εἰς τὴν γνῶσιν σου 'ς τὴν φρόνησιν, τὴν ἔχεις,
« Εἰς τὴν τιμὴν, τὴν σ' ἔπηκεν εἰς αὐτὸ τὸ καστέλιν,
« Πῶς τὸ ἐπίασες καὶ κρατεῖς, θέλεις νὰ τὸ πωλήσῃς
« Πρὸς τῶν Ῥωμαίων κεφαλὴν αὐτὸν τοῦ βασιλέως.
« Εἰς τοῦτο σὲ παρακαλεῖ, καὶ ὅλοι ἡμεῖς μετ' αὐτον,
« Μὴ σὲ πλανέσῃ ὁ λογισμὸς, τοῦ κόσμου γὰρ ἡ δόξα·
« Ἐπεὶ τοῦτο, τὸ ἔπηκες, οἱ πάντες τὸ θαυμάζουν.
« Οὐκ ἔπρεπέ σε ὡς εὐγενῆ τρόπος δημεγερσίας,
« Οὔτε νὰ τὸ ἐνθυμάζεσουν εἰς ἔργον νὰ τὸ πίσῃς.
« Ἐπεὶ τὸ γένος τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ εἴμεθεν ἐνταῦθα,
« Διὰ τ' ἐσένα ἐντράπημεν, καὶ εἴμεθεν θλιμμένοι.
« Λοιπὸν ἡμεῖς ἠξεύρομεν ἀπὸ πικριᾶς τὸ ἔπηκες,
« Αιοῦ ἐθάῤῥεις καὶ ὤλπιζες νὰ ἔχῃς τὴν μπαρούνιαν
« Τῆς Καρυταίνου τῶν Σκορτῶν, καὶ εὑρέθης λαθεμένος,
« Καὶ ὅσον ἔπηκες εἰς αὐτὸ, ξεύρομεν, ἐμετάνωσές το.
« Διὰ τοῦτο λέγομεν πρὸς σὲ, καὶ συμβουλεύομέν σε,
« Μὲ τὸ καλὸν μὲ τὴν τιμὴν στρέψε τὸ κάστρον ὀπίσω,
« Καὶ θέλεις ἔχει εὐεργεσιὰν, τιμὴν μετὰ συμπάθιον,
« Μηδὲ λογίσῃς τίποτε μὲ τρόπον σκεπασμένον·
« Πρόσεχε, ὅτι οὐ δύνασαι ἀντισταθῆς εἰς τόσον.
« Ἐπεὶ ὁ μπαῖλος ἔστειλε νὰ ἔλθουν πελεκάνοι,
« Τεχνίταις γὰρ Βενίτικοι νὰ πήσουν τριπουτζέτα,
« Αὐτὰ τὰ βλέπεις τὰ τειχιὰ, ὅλα νὰ τὰ χαλάσουν,
« Νὰ σᾶς πετρώσουν ὅλους σας καὶ νὰ σᾶς θανατώσουν. »
Ἐνταῦθα ὁ μισὲρ Τζεφρὲς ἄρξετον νὰ τοὺς λέγῃ·
« Ἄρχοντες, ἀδικεῖτέ με εἰς τὸ ἐγονικόν μου
« Μὲ πρόφασες καὶ ἀφορμαῖς ἐσεῖς οἱ Μωραΐταις,
« Καὶ ἐγὼ ἀπὸ παραπόνεσιν καὶ θλίψιν, ὁποῦ ἔχω,
« Ἐπῆκα, τὸ ἐβλέπετε, ἀπὸ πικριᾶς μεγάλης.
« Καὶ ἠξεύρω, ἐγνωρίζω το, εἰς ἀτιμιάν μου τὤχω.
« Ὅμως ἀφῶν τὸ λέγετε καὶ συμβουλεύετέ με,
« Ἐγὼ τὸ κάστρον στρέφω το μὲ συμφωνίαν καὶ τρόπον,
« Νὰ βάλωμεν τὴν κρίσιν μας εἰς τοῦ ῥηγὸς τὴν κούρτην,
« Καὶ ὡς τὸ διακρίνουσι νὰ τὸ ἔχω προσκυνήσει.
« Ἐγὼ ὡς ἦλθα γὰρ ἐδῶ 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως,
« Ἠγάπησα καὶ ἠθέλησα νὰ εἶμαι ἐδῶ μετ' ἐσᾶς.

dera. Je ne suis venu en Morée que dans l'intention d'y vivre avec vous. Abandonnez-moi donc une propriété qui m'y fasse vivre; car autrement j'aurais honte de retourner en France. Mes parents, mes amis et mes voisins me reprocheraient de n'avoir agi dans mon voyage en Morée que comme un enfant. »

Les discours que les chevaliers tinrent alors à messire Geoffroy, et ceux que celui ci leur répondit, sont trop longs pour les rapporter ici, et moi-même je m'ennuie de les écrire. En dernier résultat, messire Geoffroy s'arrangea avec eux; il rendit la place, et obtint comme héritage transmissible le fief de Morena. On le maria à la dame Marguerite, niece du seigneur d'Acova, qui avait pour héritage le fief de Lisaréa. Ils eurent, grâce à Dieu, de leur mariage, une fille appelée Hélène.

Cette Hélène fut mariée avec le temps à messire Vilain d'Aunoy, seigneur d'Arcadia [1], et ils eurent par la suite un fils nommé Erard et une fille nommée Agnès.

Agnès épousa ensuite messire Etienne Mauros et ils eurent aussi des fils et des filles; mais de toute cette famille il n'est resté qu'un seul héritier, qui est cet Erard, seigneur d'Arcadia. Il a enrichi les orphelins, réjoui le cœur des veuves, et tous les pauvres et indigents ont été comblés de ses bienfaits. Souvenez-vous de lui dans vos oraisons, car c'était un bon seigneur. [2]

FIN.

« Δῶσέ με τόπον να κρατῶ νὰ ἔχω τὴν ζωήν μου,
« Ἐπεὶ ἔχω αἰσχύνης ἐντροπῆς νὰ ὑπάγω τῆς Φραγγίας,
« Νὰ μὲ λαλοῦν οἱ συγγενεῖς οἱ φίλοι καὶ οἱ γειτόνοι,
« Ὅτι ἦλθα εἰς τὸν Μωρέα, καὶ ἔπραξα ὡς κοπέλιν. »
Λοιπὸν τὸ εἴπασιν ἐκεῖ ἐκεῖνοι οἱ καβαλλάροι
Τότε μὲ τὸν μισὲρ Τζεφρὶν καὶ ἐκεῖνοι μετ' ἐκείνους,
Ὑπάρχουν λόγοι περισσοί, βαρυοῦμαι νὰ τὰ γράφω.
Ἰσιάσθη ὁ μισὲρ Τζεφρές, καὶ ἔστρεψε τὸ κάστρον,
Καὶ ἔδωκάν του εἰς γονικὸν τῆς Μόραινας τὸ φίον,
Γυναῖκα τοῦ ἐδώκασι τὴν ντάμαν Μαργαρίταν,
Ὁποῦ ἦτον ἐξαδέλφισσα τοῦ αὐθέντου τῆς Ἀκόβου,
Καὶ εἶχεν εἰς γονικαρχίαν τὸ φίον τῆς Λυσαρέας.
Ἀφότου ὑπανδρεύσασι, καὶ ἐσμίξαν οἱ δύο,
Ὁ Θεὸς τοὺς ἔδωκε παιδίν, καὶ ἦτον δὲ κοράσι.
Ἑλένην τὴν ὠνόμασαν καὶ ὕστερον ὑπανδρεύθη
Μὲ τὸν μισὲρ Βιλάιν ντὲ Ἀνοί, αὐθέντην τῆς Ἀρκαδίας [1].
Καὶ ἐκεῖνοι πάλιν ἔπηκαν υἱὸν καὶ θυγατέρα,
Ἀράρδος ἔκουεν ὁ υἱός, Ἀνέζα ἡ θυγατέρα.
Τὴν ἐπειὰν τὴν εὐλογήθηκε δι' ὁμάζιον γυναῖκα
Ὁ μισὲρ Στένης τὸ ὄνομα ὁ Μαῦρος τὸ ἐπίκλην.
Καὶ ἐκεῖνοι πάλιν ἔπηκαν υἱοὺς καὶ θυγατέρας.
Ἀπὸ ὅλους εἷς ἀπίμεινε, τὸ ἦτον κληρονόμος,
Ἀράρδον τὸν ὠνόμαζαν, αὐθέντης Ἀρκαδίας.
Ἐπλούτηναν τὰ ὀρφανά, ἐχάρησαν αἱ χῆρες,
Οἱ πένητες καὶ οἱ πτωχοὶ πολὺ λογάριν ἐπῆκαν
Εἰς τὸν καιρόν, ὁποῦ λαλῶ, τοῦ αὐθέντου Ἀρκαδίας.
Ὅλοι τὸν ἐνθυμονεύετε, καλὸς αὐθέντης ἦτον [2].

ΤΕΛΟΣ.

(1) J'ai rectifié dans une note, page 31, l'erreur du chroniqueur qui donnait cette seigneurie d'Arcadia à Ancelin de Toucy. Beaucoup d'autres témoignages attestent en effet que c'est à la famille d'Aunoy que fut donnée la seigneurie d'Arcadia; et la généalogie placée ici dans le texte vient encore les confirmer.

(2) Ici se termine le manuscrit de Paris, et cette fin indique bien la clôture de tout le poëme, sans laisser supposer qu'il y manque rien de ce qu'a voulu y insérer l'auteur. Les lacunes qui se trouvent dans le manuscrit, sont disséminées çà et là dans la chronique. J'ai pu en combler quelques-unes; il en reste probablement d'autres que je ne puis combler; de ce nombre est le récit de la guerre d'Arta dans lequel j'ai rétabli la partie donnée par le manuscrit de Copenhague, mais qui est encore incomplet. Les historiens byzantins m'ont fourni quelques faits de plus, en même temps que la confirmation des faits donnés dans cette chronique. On trouvera année par année, dans ma notice, la réunion de toutes ces autorités historiques contemporaines. Le morceau de Dorothée, par lequel je clos les citations et qui contient à la fois l'analyse de ce poëme et des détails tout nouveaux sur les limites des possessions entre les Francs et les Grecs en Morée, prouve qu'outre les manuscrits connus, il doit exister de notre chronique quelques autres manuscrits qu'on trouverait probablement en Grèce.

Cette conviction de la nécessité de visiter en personne tous ces lieux conquis ou fondés par des hommes qui nous appartiennent, et de la presque certitude d'y trouver de nouveaux faits à ajouter à nos annales et probablement de nouvelles gloires à ajouter à nos gloires, me détermine à faire le voyage d'Orient et à y suivre pas à pas les traces qu'ont pu y laisser les nôtres. De grandes lacunes existent dans cette partie de notre histoire. Des travaux précieux ont sans doute préparé la voie: Ducange, par son Histoire de Constantinople sous les empereurs français; M. Bory de Saint-Vincent, par son magnifique et curieux ouvrage sur la Géographie et l'Histoire naturelle de la Morée; M. de Saulcy, par son excellent travail sur la Numismatique byzantine; mais une foule de données manquent encore pour recomposer en entier l'intéressant édifice, tout français, qui surgit tout à coup sur les mers de Grèce, comme résultat de la croisade de 1200 et au moment où Saladin venait de nous arracher Jérusalem. Où trouver les éléments de l'histoire de tous ces royaumes, de toutes ces seigneuries, démembrés alors de l'empire grec? La

chronique de Morée que j'ai publiée nous a révélé beaucoup de faits sur l'histoire intérieure de cette belle principauté; mais que sont devenus tous ces états confédérés ou indépendants, jusqu'au moment où tous passèrent sous l'inflexible niveau de servitude des Turcs? Que sont devenues toutes ces îles, couvertes d'une population si intelligente et si active, sous la rude main de nos Francs? Ce vaste ensemble ne nous apparaît que confus, parce que tous les détails nous en sont inconnus. Le volume que je publie contribuera sans doute à éclaircir quelque peu ce nuage, puisque pour la première fois on pourra y suivre l'organisation féodale, légale et politique d'un vaste pays, qu'on y retrouvera et les monnaies frappées sous tous les princes (voyez les planches à la suite de la notice), et l'existence des douze pairies qui contrebalançaient l'autorité du prince, et les lois féodales rendues vivantes par les applications qui en sont faites; et, avec la chronique de Muntaner, les guerres intestines faites par les vainqueurs entre eux pour se disputer la propriété des vaincus. Toutefois beaucoup reste à trouver, et c'est pour aplanir la voie aux autres et à moi-même que j'ai résolu d'aller étudier les faits sur les lieux. Paris et Copenhague possèdent dans leurs bibliothèques deux leçons différentes du poëme le plus curieux écrit sur cette époque. Comment supposer qu'on ne retrouve pas en Morée, surtout dans les montagnes du Magne, ou dans une des cent îles qui émaillent l'Archipel, un seul exemplaire du même ouvrage? Des familles françaises s'y sont conservées, et on n'y retrouverait aucun de ces monuments qui survivent aux familles mêmes dont ils perpétuent l'illustration! Cela me semble impossible; et la compilation de Dorothée est un témoignage parlant en faveur de mon opinion, puisqu'elle offre un extrait de notre poëme grec d'après un manuscrit plus complet que les nôtres. Ce manuscrit existait donc à la fin du dix-septième siècle, époque de la rédaction de la compilation de Dorothée, et peut-être à Monembasia dont il était métropolitain. Si ce poëme existe, comment ne se trouverait-il pas d'autres monuments du même genre? Les châteaux ont sans doute été détruits par la guerre, mais les églises et les couvents fondés à la même époque ont généralement été respectés, et leurs archives peuvent nous offrir des détails curieux sur la vie intérieure de la principauté, et peut-être sur ses rapports religieux et politiques avec les autres seigneuries de même race. J'ai donc cru le moment venu de faire cette investigation historique avec plus de chances de succès; j'ai pensé de plus que mes études précédentes me permettaient plus qu'à tout autre d'espérer et d'amener ces heureux résultats; et je me suis adressé à la vieille amitié de M. le comte Molé pour le prier de me seconder dans la réalisation d'un projet qui me semble d'une utilité réelle et générale. Je ne sais encore si M. le comte Molé, dans le jugement duquel j'ai foi entière, ne se défendra pas contre ma demande, par la crainte respectable de céder plutôt au laisser-aller d'une affection personnelle qu'au sentiment bien entendu de l'utilité publique; mais comme c'est le public qui doit juger en dernier ressort et de l'à-propos de mon projet et de sa bonne exécution, j'ai cru devoir insérer ici en entier ma lettre à M. le comte Molé. Par là j'aurai appelé l'attention sur une mesure nécessaire à prendre, et si ce n'est moi qui suis chargé de la mettre en œuvre, un autre ne saurait manquer d'y être promptement appelé; et enfin, si mon projet et moi nous obtenons faveur ensemble, le public pourra prononcer plus tard avec inflexibilité, si mes actes ont été conformes à mes paroles, les résultats conformes aux espérances.

A M. LE COMTE MOLÉ,

PRÉSIDENT DU CONSEIL, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, 26 octobre 1838.

MONSIEUR LE COMTE,

Tous les lambeaux de la gloire française dispersés sur tous les points du monde et à travers tous les siècles font partie de l'héritage de la génération présente, qui en doit compte aux générations futures. Si, faute d'un respect suffisant, l'oubli venait à couvrir quelque fait digne de mémoire, nous nous rendrions coupables d'ingratitude envers les services passés, en même temps que nous porterions atteinte à ce dépôt de gloire qui appartient à l'avenir comme à nous. Napoléon écrivait à son frère Louis :

« Vous devez comprendre que je ne me sépare pas de mes prédécesseurs, et que, depuis Clovis jusqu'au Comité de Salut Public, je me tiens solidaire de tout, et que le mal qu'on dit de gaîté de cœur contre les gouvernements qui m'ont précédé, je le tiens comme dit dans l'intention de m'offenser. »

Cette susceptibilité nationale est le propre d'une nation qui sent sa valeur; car une nation

ce n'est pas un point seul dans le temps, c'est l'ensemble de toutes les générations qui ont été mues par les mêmes sympathies, qui ont poursuivi les mêmes idées, combattu, souffert ou triomphé pour la même cause, vécu en un mot de la même vie. Cette solidarité de toutes les choses et de tous les hommes de France les uns pour les autres a été fort bien comprise par le roi, qui a voulu réunir dans Versailles tous les siècles et toutes les gloires. Je ne viens donc rien dire qui sorte des bonnes habitudes reprises surtout depuis huit ans, en appelant votre sollicitude sur une des époques les plus glorieuses, mais les plus obscures, de notre histoire.

Dans les années 1204 et 1205, des Bourguignons, des Champenois, des Flamands se détournent de leur pèlerinage armé vers Jérusalem, arrivent sous les murs de Constantinople, renversent un empire, en fondent un autre, se distribuent, en royaumes, en principautés, en seigneuries de tout nom, les vastes lambeaux de ce monde ancien qui a porté la première civilisation sur tous les rivages de la Méditerranée, y introduisent nos mœurs rudes et honnêtes, notre langue, nos lois. Renversés sur un point, ces états se recomposent sur un autre; et, pendant plus de deux siècles, une Nouvelle France cherche son point d'appui dans les plus belles régions de la Méditerranée.

La plus glorieuse partie de ce monde antique, le Péloponèse, devient la propriété d'une famille de Champagne, les Villehardoin, qui se font respecter au loin comme au près, donnent des codes, fondent des villes, maintiennent la tolérance, frappent monnaie, mêlent leur sang à celui des familles royales de Sicile-Anjou, de Savoie, d'Aragon, et forcent les peuples vaincus eux-mêmes à reporter sur la patrie de leurs conquérants l'admiration qu'inspirent la franchise de leur caractère, l'intrépidité de leur courage, leur simplicité dans la victoire, leur force d'âme dans les revers.

Qu'avons-nous fait pour conserver, pour faire revivre des souvenirs si glorieux pour nous? A peine l'érudit le plus minutieux peut-il aujourd'hui retrouver leurs traces et reconnaître à quelques traits isolés ces grandes et imposantes physionomies. Cette lacune de notre histoire nationale m'avait frappé déjà depuis longtemps, et je réclamais partout une histoire de nos expéditions dans l'empire grec au treizième siècle, histoire qui me fit connaître ce que sont devenues ces différentes provinces entre nos mains, depuis le jour où elles ont été démembrées de l'empire grec jusqu'à celui où elles sont tombées entre les mains des Turcs. Ducange a fait de trai savantes recherches sur cette voie, mais on n'avait pas alors les ressources faciles à aller chercher aujourd'hui. Un monument qui m'était indiqué dans ses écrits m'a aidé à faire quelques pas de plus sur la même voie que lui.

Il existait à la Bibliothèque royale un vieux poëme inédit en langue grecque sur nos expéditions en Orient. Le premier je le publiai, il y a douze ans, et quand notre expédition militaire et scientifique fut envoyée en Morée, j'en remis des exemplaires à plusieurs des savants qui la composaient, en les engageant à diriger leurs recherches de ce côté tout français. Mais comment se décider à aller étudier en Grèce autre chose que la Grèce? Comment, en présence de tant de chefs-d'œuvre de l'art, se condamner à l'investigation de grossières ruines d'églises, couvents ou châteaux francs du treizième siècle? Comment renoncer à l'espoir de retrouver une tragédie de Sophocle, un seul vers inconnu de ce bel idiome grec, pour user sa vue à la lecture d'une vieille charte vermoulue, écrite peut-être en latin barbare? Comment abandonner une fouille qui peut vous procurer une de ces belles monnaies au type si pur et si noble, pour ne découvrir qu'un denier tournois à l'empreinte grossière du clocher de Saint-Martin de Tours, et frappée au nom d'un Bourguignon, d'un Champenois ou d'un Savoyard? Mes désirs toutefois n'ont pas été tous stériles, et souvent, dans le bel ouvrage de M. Bory de Saint-Vincent ou l'intéressant mémoire de M. de Boblaie, je trouve mention d'un monument français surmonté des fleurs de lys au milieu de bois d'oliviers consacrés à la déesse protectrice d'Athènes.

Désireux de compléter mes premiers essais, je me suis livré avec persévérance à de nouvelles recherches. Depuis un an, j'ai préparé une nouvelle édition de ce vieux poëme, et j'ai fait appel à tout pour l'éclaircir : chartes, chroniques en toutes langues, lettres pontificales, lois, cartes et médailles. Aussi ai-je déjà obtenu quelques résultats assez satisfaisants, et suis-je parvenu à recomposer l'organisation politique

et sociale de cette Nouvelle France. J'ai passé en revue toutes ses institutions; j'ai comparé les monnaies de tous ses princes, et suivi de l'œil toute leur histoire, jusqu'aux dernières lueurs qui s'en échappent au moment des luttes avec les aventuriers catalans qui nous succèdent au duché d'Athènes.

Mais cette chronique et celles qui l'éclaircissent et la complètent, aussi bien que les travaux exécutés par moi ou par d'autres jusqu'à ce moment, ne sont encore que des jalons posés dans ce terrain douteux; c'est la première pierre de l'édifice qui reste à construire. Les matériaux doivent être d'abord rassemblés et complétés; puis un investigateur laborieux et patient pourra les critiquer, les choisir et les mettre en œuvre. Je désire concourir pour ma part d'une manière plus active à cette utile recherche; vous pouvez féconder mes travaux. Mon projet peut se résumer ainsi :

Visiter tous les lieux détachés par les Latins, au treizième siècle, de l'empire grec, et transformés en principautés séparées;

Rechercher sur les lieux, les monuments d'architecture barbare, les chroniques, les chartes, les lois, les monnaies, les noms, les souvenirs;

Rassembler ensuite et comparer entre elles toutes ces notions nouvelles, et chercher à combler une lacune dans nos annales nationales en écrivant une Histoire de la domination des Français au treizième et au quatorzième siècle, dans les provinces démembrées de l'empire grec.

Tel est le plan que j'ai conçu et que je vous prie de vouloir bien m'aider à réaliser.

J'ai l'honneur d'être votre plus humble et dévoué serviteur,

J. A. C. BUCHON.

CHRONIQUE

DU TRÈS MAGNIFIQUE SEIGNEUR

RAMON MUNTANER.

PROLOGUE,

Où sont racontées les grâces que Dieu fit à l'auteur et qu'il fait à tous ceux qui l'aiment du fond de leur cœur.

Au nom de Notre Seigneur, vrai Dieu, Jésus-Christ, et de sa benoite mère, madame sainte Marie, et de tous ses benoits saints et saintes. *Amen*.

Il est du devoir de chacun de rendre grâces et merci à Dieu, et à sa benoite mère, des biens qu'il lui fait. Bien loin de tenir cette reconnaissance secrète, on doit même la manifester aux hommes, afin que tous y prennent bon exemple et s'efforcent de bien faire et de bien dire: car on peut tenir pour vérité certaine que, qui fait bien, pense bien, agit bien, en reçoit une bonne récompense de Dieu; et qui fait le contraire et ne s'amende, le contraire lui adviendra. Que chacun fasse donc, autant qu'il est en lui, tourner le mal en bien; car rien n'est caché à Dieu. J'aime beaucoup une parole dite dans le royaume de Sicile, quand un homme est en discussion avec un autre: *Laisse aller, et sache que Dieu te voit.* Ainsi chacun serait sage de se persuader que Dieu le voit et que rien ne lui est caché.

Or, entre tous les hommes du monde, moi, Ramon Muntaner, natif du bourg de Péralade et citoyen de Valence, je suis tenu de rendre bien des grâces à Notre Seigneur, vrai Dieu, et à sa benoite mère, madame sainte Marie, et à toute la cour céleste, des faveurs et des biens qu'ils m'ont départis, et des nombreux périls auxquels ils m'ont arraché; entre autres de trente-deux combats sur terre ou sur mer où je me suis trouvé; des emprisonnements et fatigues supportées par mon corps pendant les guerres que j'ai faites, et de bien d'autres malheurs que j'ai éprouvés et dans mes biens et de toute manière, ainsi que vous pourrez le savoir en lisant les faits qui se sont passés de mon temps. Je me dispenserais volontiers sans doute de raconter toutes ces choses; mais il est de mon devoir de les raconter, et principalement pour que chacun apprenne qu'il ne peut échapper à tant de périls sans l'aide et la grâce de Dieu et de sa benoite mère, madame sainte Marie. Je veux donc que vous sachiez comment je sortis de Péralade avant d'avoir encore onze ans accomplis, et comment je fis et entrepris ce livre à l'âge de soixante ans, avec la grâce de Dieu; et je le commençai le quinzième jour du mois de mai de l'année treize cent vingt-cinq de l'incarnation de Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ.

CHAPITRE PREMIER.

Comment, étant en son lit, En (1) Ramon Muntaner eut une vision qui lui fit entreprendre cet ouvrage.

Je me trouvais un jour en un mien domaine nommé Xiluella, dans les environs de Valence: là, étant en mon lit et dormant, m'apparut un vieillard vêtu de blanc, qui me dit: « Muntaner,

(1) EN pour les hommes et NA pour les femmes est un signe particulier aux langues catalane et limousine. Il répond au Don des Espagnols. C'est une expression de respect qui se met devant les noms d'hommes. (*V. Marca Hispanica*, l. 3, c. 9.)

lève toi et songe à faire un livre des grandes merveilles dont tu as été le témoin, et que Dieu a faites dans les guerres où tu as été ; car il plaît au Seigneur que ces choses soient manifestées par toi. Sache que pour quatre raisons principalement Dieu a prolongé ta vie, t'a conservé en bonne santé et te mènera à une fin heureuse : la première est, qu'ayant possédé sur terre comme sur mer bien des commandements où tu aurais pu faire le mal, tu ne l'as pas fait ; la seconde, parce que tu n'as jamais voulu rendre le mal pour le mal à ceux qui sont tombés en ton pouvoir ; au contraire, bien des hommes éminents sont tombés entre tes mains après t'avoir fait beaucoup de mal, et ils se sont crus morts pour être tombés en tes mains ; et toi, rendant d'abord grâces à Dieu de la faveur qu'il te faisait, au moment où ils se tenaient pour morts et pour perdus, tu as eu souvenir du vrai Dieu, Notre Seigneur ; tu les as délivrés de ta prison et tu les as rendus à leur pays, sains et saufs, vêtus et appareillés selon leur état ; la troisième raison est, qu'il plaît à Dieu que tu racontes ces merveilleuses aventures, car il n'est aucun homme vivant qui puisse le dire avec autant de vérité ; la quatrième enfin, pour que tout roi d'Aragon, quel qu'il soit, s'efforce à l'avenir de bien faire et de bien dire, en apprenant dans tes récits toutes les grâces conférées par Dieu à eux et à leur nation, pour qu'ils soient bien convaincus que leurs affaires iront toujours prospérant de plus en plus, tant qu'ils suivront la voie de la justice et de la vérité, et qu'ils voient et connaissent que Notre Seigneur a toujours favorisé la justice ; car celui qui a pour but la justice, soit dans la paix, soit dans la guerre, Dieu l'exauce, lui donne la victoire et le fait triompher, avec un petit nombre de troupes, de troupes nombreuses qui, s'enorgueillissant en leur méchanceté, se confient plus en leur propre pouvoir qu'en celui de Dieu. Ainsi donc, lève-toi, commence ton livre au mieux que Dieu t'a donné. » A ces paroles je m'éveille, pensant trouver le prud'homme qui me parlait ainsi, et je ne vis personne. Aussitôt je fis le signe de la croix sur mon front, et restai quelques jours sans vouloir entreprendre cet ouvrage. Mais un autre jour, dans le même lieu, je revis en songe le même prud'homme, qui me dit : « O mon fils, que fais-tu ? pourquoi dédaignes-tu mon commandement ? Lève-toi, et fais ce que je t'ordonne. Sache que si tu obéis, toi, tes enfants, tes parents, tes amis en recueilleront le bon mérite devant Dieu en faveur des peines et des soins que tu te seras donnés, et toi tu en recueilleras le bon mérite devant tous les seigneurs qui sont issus et sortiront de la maison d'Aragon. »

Aussitôt il fit sur moi le signe de la croix, et appela la bénédiction de Dieu sur moi, ma femme et mes enfants, et moi je commençai à écrire mon livre. Et je prie chacun d'ajouter foi à ce que je vais raconter, car tout est ici vérité, et que personne n'en doute. Toutes les fois qu'on entendra parler de grandes batailles et de hauts faits d'armes, qu'on se mette bien dans l'esprit que la victoire ne dépend que de la volonté de Dieu et non de celle des hommes. Pour moi, j'ai toujours pensé que la Compagnie des Catalans ne s'est soutenue si longtemps en Romanie que par deux choses qu'ils ont observées de tout temps et qu'ils observent encore ; la première c'est que, quelque victoire qu'ils aient remportée, ils ne l'ont jamais attribuée à leur valeur, mais à la volonté et à la bonté de Dieu ; la seconde, c'est qu'ils ont toujours maintenu la justice entre eux ; et ces deux choses ont toujours été dans leur cœur, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand.

Or, vous autres seigneurs qui lirez cet ouvrage, je vous engage à avoir toujours en votre cœur ces deux choses particulièrement. Mettez-les en pratique chaque fois que l'occasion s'en présentera, et Dieu vous protégera dans vos entreprises ; car qui mesure le pouvoir de Dieu et le pouvoir des hommes, doit penser qu'il n'est rien sans Dieu. Ce livre est donc fait principalement en l'honneur de Dieu, de sa benoite mère et de la maison d'Aragon.

CHAPITRE II.

Dans lequel l'auteur réclame l'attention de ses lecteurs sur la matière dont il doit parler, c'est-à-dire sur les faits et les prouesses de la maison d'Aragon.

Je commencerai par la grâce que Dieu fit au très haut seigneur roi En Jacques, par la grâce de Dieu roi d'Aragon. Il était fils du très haut seigneur En Pierre, roi d'Aragon [1], et

(1) Alphonse II, père de Pierre, possédait, au moment de sa mort, en 1196, la souveraineté de l'Aragon et de la Catalogne, et celle du comté de Provence, du Béarn, du Roussilon, de la Gas-

le la très haute dame madame Marie de Montpellier, qui fut une très sainte personne et aussi chère à Dieu qu'aux hommes. Elle était elle-même du plus haut lignage du monde, sortant de la maison de l'empereur de Rome[1], par elle et par ses aïeux.

Je commence ma chronique avec le roi En Jacques, parce que je l'ai vu moi-même. J'étais encore fort jeune lorsque ledit seigneur roi vint au bourg de Péralade, lieu de ma naissance, et logea à l'hôtel de mon père, En Jean Muntaner, qui était un des plus grands hôtels de l'endroit et situé au haut de la place. Je raconte ces choses afin que chacun sache que j'ai vu ce roi, et que je puis dire ce que j'ai vu de lui et ce qui est arrivé depuis; car je ne me veux mêler que de ce qui s'est passé de mon temps. Je parlerai d'abord de lui et des faits du très haut seigneur En Pierre, son fils aîné, par la grâce de Dieu roi d'Aragon, et du très haut seigneur En Jacques, roi de Majorque, également fils dudit seigneur roi. Ensuite je parlerai du très haut seigneur En Alphonse, fils du très haut seigneur roi En Pierre; puis du très haut seigneur roi En Jacques, fils du roi En Pierre; puis du très haut seigneur roi En Frédéric, fils dudit seigneur roi En Pierre; puis enfin du très haut seigneur infant En Pierre, leur frère. Ensuite je parlerai du très haut seigneur infant En Alphonse, premier né dudit seigneur roi En Jacques; puis du seigneur infant En Pierre, fils dudit seigneur roi En Jacques; puis du seigneur infant En Raimond Béranger, fils dudit seigneur roi En Jacques. Ensuite je parlerai du seigneur infant En Jacques, premier né du seigneur roi de Majorque; puis du seigneur infant En Sanche, fils dudit seigneur roi de Majorque; puis du seigneur infant En Fernand, fils dudit seigneur roi de Majorque; puis du seigneur infant En Philippe, fils dudit seigneur roi de Majorque. Ensuite enfin je parlerai du seigneur infant En Jacques, fils du seigneu[r] [infant] En Fernand de Majorque.

Et quand j'aurai parlé de tous ces seigneurs, et raconté les honneurs que Dieu leur a accordés à eux et à leurs sujets, on pourra voir combien Dieu les a comblés de grâces, eux et leurs peuples. Et s'il lui plaît il départira les mêmes faveurs à tous leurs descendants et aux descendants de leurs sujets. Puissent ceux-ci se complaire toujours à se rappeler la puissance de Dieu; puissent-ils ne pas trop se confier en leur mérite, en leur valeur, ni en leur bonté, mais reconnaître que tout est dans la main de Dieu!

CHAPITRE III.

Comment les prud'hommes et les consuls de Montpellier furent toujours attentifs à prévenir les maux qui pouvaient arriver à leur ville, et comment la naissance du seigneur roi En Jacques fut l'effet d'un miracle et vraiment l'œuvre de Dieu.

Il est manifeste que la grâce divine est et doit être répandue sur tous ceux qui descendent dudit seigneur roi En Jacques d'Aragon, fils du seigneur roi En Pierre d'Aragon et de très haute dame madame Marie de Montpellier, car sa naissance fut l'effet d'un miracle et vraiment l'œuvre de Dieu; et pour l'instruction de tous ceux qui liront ce livre, je vais raconter ce miracle.

La vérité est que ledit seigneur roi En Pierre prit pour femme et reine ladite dame madame Marie de Montpellier, à cause de sa haute noblesse et de sa haute vertu, et aussi parce que sa puissance s'accroissait par là de la ville de Montpellier et de sa baronnie, qui était un franc-aleu. Avant ce mariage et depuis, le roi En Pierre, qui était jeune, faisait la cour à d'autres belles dames nobles et délaissait son épouse; il venait même souvent à Montpellier sans s'approcher d'elle, ce qui faisait beaucoup de peine à ses sujets et surtout aux prud'hommes de la ville. Si bien qu'étant venu une fois à Montpellier, il s'enamoura d'une noble dame de la ville pour laquelle il faisait des courses, des joutes, des tournois et des fêtes, et il fit tant qu'il rendit sa passion publique. Les consuls et les prud'hommes de Montpellier, qui en furent instruits, mandèrent près d'eux un chevalier qui était un des intimes confidents du roi dans de telles affaires, et lui dirent que, s'il voulait faire ce qu'ils lui diraient, ils le rendraient à jamais riche et fortuné. Il répondit : « Faites-moi con-

cogne, du Bigorre, du Comminge, de Carcassonne, de Béziers et de Montpellier. Pierre II, son fils aîné, hérita d'une grande partie de ses domaines, et épousa, en 1204, Marie, fille de Guillaume, seigneur de Montpellier, et de cette même Eudoxie, de Constantinople, que son père avait dû épouser. Marie avait été précédemment mariée à Bernard, comte de Cominge; mais le mariage avait été rompu à cause de leur parenté.

(1) Eudoxie était fille de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, de 1143 à 1180, et sœur d'Alexis II Comnène, étranglé par l'ordre d'Andronic Ier après trois ans de règne.

naître vos désirs, et je vous promets qu'il n'est chose au monde que je ne fasse en votre honneur, sauf de renier ma foi. » On se promit mutuellement le secret. « Voici, dirent-ils, ce qui en est : vous savez que madame la reine est une des dames les plus honnêtes, les plus vertueuses et les plus saintes du monde. Vous savez aussi que le seigneur roi ne s'approche point d'elle, ce qui est un grand malheur pour tout le royaume. Madame la reine supporte cet abandon avec beaucoup de bonté et ne laisse pas apercevoir la peine que cela lui cause ; mais une telle séparation nous est très funeste ; car si le seigneur roi venait à mourir sans héritier, ce serait une source de grand déshonneur et de grande calamité pour tout le pays, et principalement pour la reine et pour Montpellier ; car la baronnie de Montpellier tomberait en d'autres mains, et nous ne voudrions à aucun prix que Montpellier fût détaché du royaume d'Aragon. Et, si vous le voulez, vous pouvez nous aider en cela. — Je vous dis de nouveau, répliqua le chevalier, qu'il n'est rien de ce qui pourra être honorable et profitable à votre ville, à monseigneur le roi et à madame la reine Marie, et à leurs peuples, que je ne fasse volontiers, si cela est en mon pouvoir. — Puisque vous parlez ainsi, nous savons que vous êtes dans la confidence du seigneur roi, quant à l'amour qu'il a pour telle dame, et que vous agissez même pour la lui faire obtenir. Nous vous prions donc de lui dire : que vous avez réussi, qu'il l'aura enfin, et qu'elle viendra le trouver secrètement dans sa chambre, mais qu'elle ne veut absolument point de lumière pour n'être vue de qui que ce soit [1]. Cette nouvelle lui fera grand plaisir. Et lorsqu'il sera retiré en son appartement et que chacun aura quitté la cour, vous vous rendrez ici auprès de nous, au consulat ; nous nous y trouverons, les douze consuls, avec douze autres chevaliers et citoyens des plus notables de Montpellier et de la baronnie, et madame Marie sera avec nous, accompagnée de douze dames des plus honorables de la ville et de douze demoiselles. Elle nous accompagnera près du seigneur roi, et nous emmènerons avec nous deux notaires des plus notables, l'official de l'évêque, deux chanoines et quatre bons religieux. Les hommes, les femmes et les filles porteront chacun un cierge à la main et l'allumeront au moment où madame la reine Marie entrera dans la chambre du roi. Tout le monde veillera là à la porte jusqu'à l'aube du jour. Alors vous ouvrirez la chambre, et nous entrerons tous le cierge à la main. Le seigneur roi sera étonné ; mais nous lui raconterons tout ce qui a été fait, et nous lui montrerons que c'est la reine Marie d'Aragon qui repose auprès de lui, et nous ajouterons que nous espérons en Dieu et en la sainte Vierge Marie qu'ils auront, lui et la reine, engendré cette nuit un enfant qui donnera joie à Dieu et à tout le monde, et que son règne en sera glorifié, si Dieu veut bien lui faire cette grâce. »

CHAPITRE IV.

De la réponse que fit le chevalier aux consuls de Montpellier, ainsi que des prières et oraisons qui furent faites ; et de l'accord conclu entre eux et la reine au sujet de leur projet.

Le chevalier ayant ouï leur projet, qui était juste et bon, dit : qu'il était prêt à faire tout ce qu'on lui proposait, et qu'il ne se laisserait arrêter ni par la crainte de perdre l'affection du seigneur roi, ni même de se perdre lui-même, et qu'il se confiait au vrai Dieu que ce qui avait été résolu viendrait à une bonne fin, et qu'on pouvait compter sur lui. « Seigneurs, ajouta-t-il, puisque vous avez une si heureuse idée, je vous prie que, pour l'amour de moi, vous fassiez quelque chose. — Nous sommes prêts, dirent-ils avec bienveillance, à faire tout ce que vous nous demanderez. — Eh bien ! seigneurs, c'est aujourd'hui samedi que nous avons entamé cette affaire au nom de Dieu et de madame Sainte-Marie-de-Valvert ; je vous prie et conseille donc que lundi, tout individu, quel qu'il soit, dans Montpellier, se mette en prières, que tous les clercs chantent des messes en l'honneur de madame sainte Marie, et que cela se continue durant sept jours, en l'honneur des sept joies qu'elle a eues de son cher fils, et pour qu'elle nous fasse obtenir de Dieu que nous ayons joie et contentement de cette action, et qu'il en naisse un fruit, pour que le royaume d'Aragon, le comté de Barcelonne et d'Urgel, la baronnie de Montpellier et tous autres lieux soient pourvus d'un bon seigneur. » Il promit que s'ils fai-

(1) Bernard d'Esclot, dans le chapitre 3 de sa chronique catalane manuscrite, parle de ce même échange ; mais il attribue la négociation avec le chevalier à la reine elle seule, et place la scène dans un château voisin de Montpellier.

saient ainsi, il arrangerait les choses, pour que dans la soirée du dimanche suivant tout se passât comme ils l'avaient arrangé, et qu'en attendant on fît chanter des messes à Sainte-Marie-des-Tables et à madame Sainte-Marie-de-Valvert. Tous s'y accordèrent.

Il fut aussi décidé que le dimanche où la chose aurait lieu tous les gens de Montpellier se rendraient aux églises, qu'ils veilleraient et prieraient pendant tout le temps que la reine serait auprès du roi, et que tout le samedi, veille de l'entreprise, ils jeûneraient au pain et à l'eau; ainsi fut-il ordonné et arrangé. Comme ils l'avaient décidé ils allèrent trouver madame Marie de Montpellier, reine d'Aragon, et lui firent part de tout ce qu'ils avaient résolu et disposé. Elle leur répondit : qu'ils étaient ses sujets bien-aimés et qu'on savait qu'il n'y avait pas au monde de conseil plus sage que celui de Montpellier, et que tout le monde ne pouvait manquer d'assurer qu'elle devait s'en tenir à leurs avis; qu'elle regardait leur arrivée chez elle comme la salutation de l'ange Gabriel à madame sainte Marie, et que, comme par cette salutation le genre humain avait été sauvé, de même elle désirait que par leurs résolutions ils pussent plaire à Dieu, à madame sainte Marie et à toute la cour céleste, et que ce fût pour la gloire et le salut de l'âme et du corps du roi, d'elle-même et de tous leurs sujets. « Puisse tout cela, dit-elle, s'accomplir! *Amen.* » Ils se retirèrent joyeux et satisfaits. Vous pensez bien que durant toute la semaine ils furent tous, et principalement la reine, dans le jeûne et la prière.

CHAPITRE V.

Comment le roi ne devina point quel était le but des prières et des jeûnes dont il était témoin; et comment la chose vint à une heureuse fin, quand le roi eut reconnu auprès de qui il avait été en déduit.

Il nous faut dire maintenant comment il se put faire que le roi ne se douta de rien, quoique chacun fût occupé à prier et à jeûner pendant toute la semaine. Je réponds à cela, qu'il avait été ordonné par tout le pays de faire chaque jour des prières pour obtenir de Dieu que la paix et l'affection se maintinssent entre le roi et la reine, et que Dieu leur accordât un fruit pour le bien du royaume. Cela avait été spécialement observé tout le temps que le roi fut à Montpellier. Et quand on le disait au seigneur roi, il répondait : « Ils font bien; il en arrivera ce qui plaira à Dieu. »

Ces bonnes paroles du roi, de la reine et du peuple, furent agréables à Dieu, et il les exauça ainsi qu'il lui plut. Vous saurez ci-après pourquoi le roi, ni personne, excepté ceux qui avaient assisté au conseil, ne connaissaient la véritable cause des prières, offrandes et messes qui eurent lieu pendant les sept jours de cette semaine.

Cependant le chevalier s'occupa du projet convenu et amena à bonne fin ce qui avait été décidé, comme vous l'avez ouï. Le dimanche, pendant la nuit, quand tout le monde fut couché dans le palais, lesdits vingt-quatre prud'hommes, abbés, prieurs, l'official de l'évêque et les religieux, ainsi que les douze dames et douze demoiselles, tous un cierge à la main, se rendirent au palais avec les deux notaires, et tous ensemble parvinrent jusqu'à la porte de la chambre du roi. La reine entra; mais tous les autres restèrent en dehors, agenouillés et en oraison pendant toute la nuit. Le roi et la reine étaient pendant ce temps en déduit, car le roi croyait avoir auprès de lui la dame dont il était amoureux. Pendant toute cette nuit toutes les églises de Montpellier restèrent ouvertes, et tout le peuple s'y trouvait réuni, faisant des prières, selon ce qui avait été ordonné. A la pointe du jour, les prud'hommes, les prélats, les religieux et toutes les dames, chacun un cierge à la main, entrèrent dans la chambre. Le roi, qui était au lit auprès de la reine, fut très étonné. Il sauta aussitôt sur son lit et prit son épée à la main; mais tous s'agenouillèrent et lui dirent les larmes aux yeux : « Par grâce, seigneur, daignez regarder auprès de qui vous êtes couché. » La reine se montra; le roi la reconnut. On lui raconta tout ce qui avait été fait, et il dit : « Puisque c'est ainsi, Dieu veuille accomplir vos vœux! »

CHAPITRE VI.

Comment le seigneur roi partit de Montpellier, et comment madame la reine accoucha d'un fils qui fut nommé En Jacques, et couronné roi d'Aragon; comment il épousa la fille de don Ferdinand, roi de Castille, et ensuite la fille du roi de Hongrie, de laquelle il eut trois fils.

Ce même jour le roi monta à cheval et partit de Montpellier. Les prud'hommes retinrent auprès d'eux six des chevaliers que le roi affectionnait le plus, et en même temps ils ordon-

nèrent que tous ceux qui avaient été présents à la cérémonie ne s'éloignassent plus du palais ni de la reine, non plus que les dames et demoiselles qui y avaient assisté, jusqu'à ce que les neuf mois fussent accomplis. Les deux notaires firent de même; ceux-ci avaient dressé, en présence du roi, un acte public de tout ce qui s'était passé pendant la nuit. Le chevalier qui avait secondé les vues des magistrats demeura aussi auprès de la reine. Ils passèrent tout ce temps en grand contentement avec elle; mais la joie fut au comble quand ils s'aperçurent que Dieu avait permis que leur plan vînt à bonne fin; car la reine était enceinte, et au bout de neuf mois, selon les lois de la nature, elle mit au monde un beau garçon très gracieux, qui naquit pour le bonheur des chrétiens et surtout de ses peuples[1]. Jamais Dieu ne départit à aucun seigneur des grâces plus grandes et plus signalées. Il fut baptisé à l'église de Notre-Dame Sainte-Marie-des-Tables de Montpellier, au milieu de la joie et du contentement universels. Il reçut, par la grâce de Dieu, le nom d'En Jacques; il régna longtemps, obtint de brillantes victoires et ajouta beaucoup à la prospérité de la foi catholique et de ses vassaux et sujets.

L'infant En Jacques crût et embellit plus dans l'espace d'un an qu'aucun autre ne le fait en deux; il ne s'écoula pas bien longtemps que le bon roi, son père, mourut[2], et il fut couronné roi d'Aragon[3], comte de Barcelonne et d'Urgel, et seigneur de Montpellier. Il épousa la fille du roi don Ferdinand de Castille, de laquelle il eut un fils, nommé En Alphonse, qui promettait d'être un seigneur de grand cœur et de grande puissance, s'il eût vécu; mais il mourut avant son père, ce qui fait que je n'en parlerai plus.

La reine, mère dudit infant En Alphonse, était morte depuis longtemps, n'ayant été que peu de temps avec le roi[4]. Le roi prit ensuite pour femme la fille du roi de Hongrie[1] dont il eut trois fils et trois filles; l'aîné fut nommé l'infant En Pierre[2], le second l'infant En Jacques[3], et le troisième l'infant En Sanche, qui fut archevêque de Tolède. Des trois filles l'une fut reine de Castille[4], l'autre reine de France[5], et l'autre épousa l'infant don Manuel, frère du roi de Castille. Chacune de ces deux reines eut, du vivant du roi En Jacques, une nombreuse génération de filles et de garçons. Il en fut de même de l'infant En Pierre et de l'infant En Jacques; et le roi En Jacques eut le bonheur de voir sa postérité. Mais revenons à l'histoire dudit seigneur roi En Jacques, lequel fut, je le dis avec vérité, un roi plein de vaillance, de grâces et de vertus. Vous avez déjà vu comment sa naissance avait été l'ouvrage de Dieu; car s'il fut jamais un miracle éclatant et manifeste, ce fut bien celui-là. Aussi tous les rois qui ont régné sur l'Aragon, Majorque et la Sicile, et ceux de ses descendants qui y régneront, peuvent faire compte qu'ils sont rois aussi de grâce, de vertu et de nature. Comme Dieu les a créés, aussi il les a élevés et les élèvera à jamais au-dessus de tous leurs ennemis. Le Saint-Père, mettant de côté tous les autres rois de la terre, rendrait donc un éminent service à la chrétienté s'il se liguait et s'unissait étroitement avec ceux-ci qui, au moyen des dons d'argent et des trésors de l'église qui leur seraient fournis, conquerraient au Saint-Père la terre d'outre-mer et mettraient au néant tous les infidèles; car ce que Dieu a fait en faisant naître le roi En Jacques d'Aragon, il ne l'a point fait en vain, mais bien pour sa gloire et son service; et cela est bien prouvé jusqu'à ce jour et sera prouvé encore par la suite, s'il plaît à Dieu. Or, celui qui veut s'opposer à ce que fait Dieu, se travaille vainement; aussi d'autant plus puissants seront les hommes qui lutteront con-

(1) Le 2 février 1208, nouveau style.

(2) Pierre II mourut le 13 septembre 1213, à la bataille de Muret. Il cultiva avec succès la poésie provençale.

(3) Son père, Pierre II, couronné roi, à Rome, le 11 novembre 1204, par le pape Innocent III, avait été le premier souverain d'Aragon qui fut couronné. Ses prédécesseurs, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans, se mariaient, étaient faits chevaliers et prenaient le titre de roi.

(4) Marie mourut au mois d'avril 1218, à Rome où elle s'était retirée.

(1) Yolande, fille d'André, roi de Hongrie, et d'Yolande de Courtenay. Il l'épousa le 8 septembre 1235 à Barcelonne.

(2) Il succéda à son père Jacques I[er], le conquérant, dans les royaumes d'Aragon et de Valence.

(3) Il obtint, avec le titre de roi, l'île de Majorque, le Roussillon et Montpellier.

(4) Elle épousa Alphonse X, roi de Castille.

(5) Isabelle, fille de Jacques I[er], épousa Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis, le 28 mai 1262, à Clermont en Auvergne. Elle mourut d'une chute de cheval, à Cosenza en Calabre, au retour d'Afrique, le 28 janvier 1271, à l'âge de vingt-quatre ans. Philippe-le-Bel naquit de ce mariage.

tre les descendants de ce seigneur, d'autant plus honteusement échoueront-ils; car celui qui s'oppose à ce que Dieu veut et fait ne peut que se détruire.

Ainsi donc, seigneurs d'Aragon, de Majorque et de Sicile, qui descendez de ce saint roi En Jacques, que Dieu fit naître par la vertu de sa médiation miraculeuse, soyez toujours fermes de cœur et unis de volonté, et vous abaisserez vos ennemis et commanderez à tous les souverains du monde. Que les langues des méchants ne parviennent point à vous désunir, car cette désunion diviserait ce que Dieu a uni. Soyez satisfaits de ce que Dieu vous a donné et vous donnera encore; et gardez en votre cœur ce que vous avez entendu, pour que vous puissiez bien comprendre que vous êtes l'œuvre de Dieu et que Dieu est plein envers vous de vérité, de miséricorde et de justice.

PRISE DE MAJORQUE.

CHAPITRE VII.

Où on raconte sommairement les grandes prouesses du roi En Jacques; et comment, n'ayant pas encore vingt ans, il s'empara de Majorque par la force de ses armes.

Afin que chacun sache quelles furent les grandes faveurs de Dieu envers le roi En Jacques d'Aragon pendant sa vie, je vais vous en dire sommairement une partie. Je ne veux pas vous en faire un détail circonstancié par ordre, attendu qu'on a déjà fait beaucoup de livres sur sa vie, ses conquêtes, son courage, ses efforts et ses prouesses; ainsi je vous conterai cela en abrégé, pour pouvoir mieux venir ensuite à la matière dont j'ai à vous entretenir.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, jamais il ne fut roi auquel, pendant sa vie, Dieu ait accordé autant de faveurs qu'au roi En Jacques. Je vous en raconterai une partie. D'abord sa naissance fut l'effet d'un grand miracle, ainsi que vous l'avez vu; ensuite il fut le prince le plus beau, le plus sage, le plus généreux et le plus droiturier; aussi fut-il, plus qu'aucun autre roi, aimé de tout le monde, de ses sujets comme des étrangers, et de tous ceux qui vivaient auprès de lui; et tant que durera le monde on dira toujours: « Le bon roi En Jacques d'Aragon. » En outre, il aima et craignit Dieu sur toutes choses; et celui qui aime Dieu aime aussi son prochain, et est juste, vrai et miséricordieux; et il fut amplement pourvu de toutes ces qualités, et fut en même temps le meilleur homme d'armes qui fût jamais. J'ai été témoin de toutes ses qualités, et je puis les affirmer, aussi bien que tous ceux qui furent dans le cas de le voir et d'entendre parler de lui. Dieu lui fit de plus la haute faveur de lui accorder d'excellents enfants et petits-enfants, soit filles, soit garçons, et de les voir de son vivant, ainsi que je vous l'ai raconté. Dieu lui accorda encore la satisfaction de faire, avant l'âge de vingt ans, la conquête du royaume de Majorque et de l'enlever aux Sarrazins, après bien des peines et des travaux qu'il souffrit, lui et les siens, soit dans les combats, soit par la disette, les maladies et autres contre-temps, ainsi que vous pouvez le voir dans le livre qu'il composa sur la prise de Majorque[1]. J'ajoute à cela que cette conquête se fit de la manière la plus courageuse et la plus hardie qui fut jamais employée pour s'emparer d'une ville comme Majorque, qui est une des fortes villes du monde et la mieux défendue par ses murailles. Comme le siége dura longtemps au milieu du froid, de la chaleur, de la disette, il fit faire, par le bon comte d'Ampurias, une excavation par laquelle la ville fut minée; une grande portion de la muraille s'écroula le jour de Saint-Silvestre et de Sainte-Colombe, en l'an douze cent vingt-huit; et par cette brèche le roi, l'épée à la main, à la tête de ses troupes, pénétra dans la ville; et la bataille fut terrible dans la rue nommée aujourd'hui Saint-Michel. Le seigneur roi reconnut le roi sarrazin, se fit jour jusqu'à lui avec son épée et le saisit par la barbe; car il avait juré de ne point quitter ces lieux qu'il ne tînt par la barbe le roi des Sarrazins. Ainsi exécuta-t-il son serment.

CHAPITRE VIII.

Ou il est dit pourquoi le seigneur En Jacques étant devant Majorque fit le serment de ne point quitter ces lieux qu'il n'eût pris par la barbe le roi des Sarrazins; et comment, après avoir pris Majorque, Minorque et Yviça, il en reçut des tributs, et quels furent les chrétiens qui les premiers peuplèrent l'île de Majorque.

Le roi fit ce serment parce que ledit roi sar-

(1) Le roi Jaume ou Jacques a écrit lui-même en catalan une chronique de son temps, imprimée à Valence en 1557, in-folio. La conquête de Majorque forme le second livre.

razin avait lancé des captifs chrétiens sur l'armée, avec ses trébuchets, et il plut à notre Seigneur Jésus-Christ qu'il vengeât leur mort. Lorsqu'il se fût emparé de la ville tout le royaume se soumit à lui, à l'exception de l'île de Minorque qui est à peu près à trente milles de Majorque; mais le Moxérif de Minorque se reconnut son homme et son vassal et convint avec lui de lui payer un certain tribut chaque année. Il en fut de même de l'ile d'Yviça, qui est à soixante milles de Majorque. Chacune de ces îles est bonne et puissante; elles ont l'une et l'autre cent milles et elles étaient bien peuplées de bonnes gens maures.

Le roi en agit ainsi parce qu'il ne pouvait y séjourner plus longtemps, attendu que les Sarrazins du royaume de Valence faisaient beaucoup d'incursions dans ses terres, et que ses sujets en souffraient tant de dommages qu'il était obligé d'aller à leur secours; voilà pourquoi il quitta alors ces deux îles et n'en chassa pas les Sarrazins dans cette saison. Il les y laissa aussi parce que son monde lui était nécessaire pour peupler la cité et l'île de Majorque. La population d'une île aurait ainsi souffert de celle des autres. Ce parti lui parut le meilleur, et il laissa ces deux îles peuplées de Sarrazins, bien sûr de les conquérir quand il voudrait. Après avoir pris ladite cité et l'île, il leur accorda de plus grandes franchises et libertés qu'à aucune autre ville du monde; aussi est-ce aujourd'hui une des plus nobles cités de l'univers, pleine des plus grandes richesses et peuplée de Catalans, tous de bon lieu. Les successeurs de ceux-ci forment de nos jours la population la plus honorable et la plus à l'aise qui soit au monde.

DE LA CONQUÊTE

DU ROYAUME DE VALENCE.

CHAPITRE IX.

Comment le seigneur roi En Jacques, après la prise de Majorque, s'en retourna en Catalogne et résolut de faire la guerre au roi de Valence; comment il prit Valence et ce royaume, et dans quel espace de temps il fit la prise et la conquête de Murcie.

Ayant terminé cette conquête il retourna en Catalogne et puis en Aragon; et dans chacune de ces provinces il tint ses cortès, et donna à ses barons et à ses sujets de riches présents et de grandes franchises et libertés, ainsi qu'il avait fait à Majorque. Ne pensez pas qu'il séjourna ni qu'il perdit son temps en ces différents lieux; au contraire, il alla promptement à Tortose, sur la frontière, et commença la guerre avec le roi sarrazin de Valence et avec tous les Sarrazins du monde, et sur terre et sur mer. Il supporta le vent, la pluie, les orages, la faim, la soif, le froid et le chaud, et s'en alla, conquérant sur les Sarrazins villes, châteaux et bourgs, dans les montagnes et dans les plaines. Cela dura si longtemps que, du jour où il partit de Majorque jusqu'au moment où il assiégea et prit la cité de Valence, il s'écoula plus de dix ans. De la conquête de la cité de Majorque à celle de Valence, il y a justement dix ans, ni plus ni moins.

Ayant pris la cité de Valence, ce qui arriva la ville du jour de Saint-Michel, l'an mil deux cent trente-huit, il la peupla de ses propres sujets. Il poussa ses conquêtes et prit tout le reste du royaume de Valence; et, se dirigeant sur le royaume de Murcie, il prit ensuite Algésiras, qui est une des plus fortes, des meilleures et plus belles villes du monde; puis le château de Xativa, ainsi que la ville; ce château est un des plus beaux que possède aucun roi; la ville est grande, bonne, riche et entourée de fortes murailles. Il s'empara ensuite du château de Cosentayna, de la ville d'Alcoy, d'Albayda, de Penaguilla et de bien d'autres lieux qu'il serait trop long d'énumérer.

Il fit en même temps des trêves avec beaucoup de barons sarrazins qui étaient en ce royaume, afin de pouvoir peupler les divers lieux dont il s'était emparé. Toutefois, ceux avec lesquels il traitait lui rendaient compte au bout de l'année. Il prit aussi le château et la ville de Cullera, qui est sur le rivage de la mer. Il se rendit maître du château de Corbera, de la ville d'Alfandech et de ses trois châteaux. Il s'empara également de Bayren, qui est un bon château; il prit Palma, Villalonga, Rebollet, Gallinera, le val de Logar, le val de Xalo, le val de Xébéa, Alcala, Denia, Lo Cayba, Polop, Carbona, Guyaix, Berdia, Calp, Godalest, Confrides, Castel-Hortgeta, Finestrat et bien d'autres châteaux et villes qui sont de ce côté; après quoi il prit Saria, Elocau, Castel-Nou,

la cité et le château de Ségorbe, la ville de Xérica et autres lieux de ces contrées. Il s'empara de Quart, Manizes, Paterna, Ribarroja, Vilamarjant, Gest, Benaguazir, Llyria, Xiva, Bunyol, Macastre, Madrona, Xullell, Viladejora où sont sept châteaux dans une vallée. Il occupa Navarres, Lombay, Anguera, Castalla, Tibi, Ibi, Saxona, Torres-Torres, Albes où sont plus de dix châteaux, et bien d'autres lieux que je ne vous énumérerai pas parce que, ainsi que je vous l'ai dit ci-dessus, vous les trouverez dans le livre de la conquête[1]. Toutefois, avant d'avoir pris Valence, il s'était emparé de beaucoup d'autres lieux, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Cependant je vous nommerai quelques-uns de ces lieux qui sont très importants, et qui pourraient chacun se comparer à une cité. D'abord, en sortant de Tortose, du côté de la côte, il conquit Amposta, qui alors était un lieu royal; le château d'Ulldecona, Peniscola, Orpesa, Castello, Borriana, Almesora, Xilches, Almenara, Vall de Segon, Murviedro et le Puig; puis vers la terre ferme, Vall de Roures, Morella, Saint-Mathieu, Cervera, Vall Trayguera, la Jana, la Salçadella, les Caves, les Cabanes, Elbalech, Vilafames, le château de Montornes, Burriol, Nulles, le château d'Uxo et sa vallée, la montagne et la rivière de Millas, où sont trente châteaux-forts; et le château et la ville d'Onda, où il y a autant de tours que de jours dans l'année. Il avait déjà conquis tout ce dont je vous ai déjà parlé, ainsi que bien d'autres châteaux qui sont nommés dans le livre de la conquête.

Lorsqu'il eut fait toutes ces conquêtes et mis et établi le bon ordre partout, il voulut aller visiter les royaumes d'Aragon et de Catalogne, les comtés de Roussillon, de Cerdagne et de Conflent, que son cousin germain, le comte Nugno Sanchès, qui était passé à Majorque avec lui, lui avait laissé. Il alla aussi visiter Montpellier, visite qu'il avait grand plaisir à faire.

Dans tous les lieux où il se rendait, il faisait de grandes processions et rendait grâces au Seigneur qui l'avait garanti de tous les dangers. Partout on lui offrait des jeux, des bals, des fêtes; car chacun s'empressait de l'honorer et de lui plaire. De son côté, il accordait des faveurs et faisait des présents, et en si grande quantité que ceux qui lui ont succédé, ou leurs héritiers, en ressentent encore les bons effets.

CHAPITRE X.

Comment les Maures du royaume de Valence, secondés par les rois de Murcie et de Grenade, se soulevèrent; et comment le seigneur roi En Jacques, étant en Catalogne, envoya son fils, l'infant En Pierre, avec une troupe de cavaliers; et comment Montesa fut prise et le royaume pacifié.

Le roi étant ainsi occupé, les Sarrazins du royaume de Valence, malgré les trèves et la paix qui existaient entre eux et lui, voyant que ledit roi était éloigné, et qu'avant qu'il n'arrivât ils pouvaient recouvrer bien des lieux et des châteaux, conçurent, d'après le conseil et l'assistance des rois de Murcie et de Grenade, le projet de se soulever contre lui. Ils se renforcèrent au moyen des châteaux dont ils purent s'emparer, et ils en prirent un bon nombre avant que les chrétiens s'en fussent aperçus. Ils coururent le pays, emmenèrent bien des chrétiens captifs, et firent beaucoup de mal. Bientôt le lieutenant du royaume, les riches-hommes[1], les cités, villes et autres lieux, envoyèrent des messages au roi, et lui donnèrent connaissance de tout ce qui se passait. Il en fut très mécontent, et voulut que l'infant En Pierre, son fils aîné, allât au royaume de Valence, et emmenât avec lui une compagnie de cavaliers de Catalogne et d'Aragon. Il lui donna en même temps tout pouvoir sur toutes choses, comme si c'était lui-même.

Ledit seigneur infant En Pierre, qui était un des chevaliers du plus haut et du meilleur cœur qui furent jamais au monde et qui naîtront jamais, comme je le crois, reçut ce pouvoir avec grande satisfaction, et prit congé du roi son père, qui le bénit, fit sur lui le signe de la croix et lui souhaita tout le bonheur possible.

Il se rendit à Valence avec les riches-hommes, les chevaliers et les hommes de pied de Catalogne et d'Aragon. Arrivé à Valence, il organisa ses riches-hommes, ses chevaliers, citoyens, almogavares[2], varlets des menées et

(1) L'histoire de la conquête de Valence forme le troisième livre de la Chronique catalane du roi Jacques.

(1) Les riches-hommes formaient dans les royaumes chrétiens d'Espagne l'ordre supérieur de la noblesse.

(2) C'était le nom que portait aux treizième et quatorzième siècles l'infanterie aragonaise. Les savants ne sont pas d'accord sur le sens de ce mot; les uns le font venir de l'arabe, ou le radical *Garaf*, composé en *Almugavarin*, signifie guerrier. Cette étymologie est la plus vraisemblable. D'autres as-

hommes de mer, et les disposa là où il lui parut nécessaire. Il alla à Xativa, eut au canal d'Alcoyll une rencontre avec les Maures qui étaient fort nombreux, et les déconfit entièrement. De là il marcha ailleurs et en fit autant. Quand on le croyait en un lieu il était dans un autre, et là où il ne pouvait arriver à cheval, il allait à pied avec les Almogavares. Enfin il fit une guerre si active que les Sarrazins ne savaient que devenir; car aux lieux où ils se croyaient le plus en sûreté, on les prenait, on les tuait, ou on les emmenait prisonniers comme on voulait, et il leur mit de telle manière la mort au ventre qu'ils ne savaient à quoi se résoudre. Ils pensèrent toutefois qu'en se jetant dans le fort château de Montesa, à une lieue de Xativa, ils pourraient de là faire beaucoup de mal au pays.

Le seigneur infant, instruit de leur projet au moyen des espions qu'il avait parmi eux, les laissa s'y réunir en grand nombre; et un matin, avant que le jour parût, il environna le château et la colline avec beaucoup de gens à pied; ensuite il fit dire à tous ses riches-hommes et chevaliers de se rendre à Montesa. Il fut fait ainsi qu'il l'avait ordonné; l'armée s'y rendit de la cité de Valence et de toutes les villes. Il assiégea Montesa, et le tint tellement et si longtemps assiégé que le château lui fut livré; et après que ledit château se fut rendu, tous les autres lieux qui s'étaient soulevés se soumirent. Ainsi on peut dire que le seigneur infant En Pierre conquit une seconde fois une partie du royaume de Valence. Son père recevait tous les jours des nouvelles des exploits qu'il faisait, ainsi que les almogavares et chevaliers, contre les Maures.

CHAPITRE XI.

Comment le seigneur roi En Jacques maria son fils, l'infant En Pierre, à la reine Constance, fille du roi Mainfroi de Sicile; l'infant En Jacques avec Esclarmonde, fille du comte de Foix; et comment l'infant En Sanche fut fait archevêque de Tolède.

Le seigneur roi, extrêmement satisfait, se rendit le plus tôt qu'il put dans le royaume de Valence. Il avait été instruit par un message que le roi don Alphonse de Castille, son gendre, désirait le voir, et qu'il emmenait à Valence la reine sa fille et ses enfants, pour rendre hommage audit roi En Jacques, qu'il considérait comme son père. Il se rendit donc au royaume de Valence, où il trouva que le seigneur infant En Pierre avait soumis et exterminé tous les Maures rebelles, et il fut très content de lui et de ses actions. Il songea alors à lui donner une épouse; car il lui venait de tous côtés d'honorables propositions, pour des filles d'empereur ou de roi. Enfin il se décida à lui donner la fille de Mainfroi, roi de Sicile et de la principauté, de toute la Calabre, du pays de Tarente, d'Otrante, de Pouille, de l'Abruzze[1], et de toute la contrée autour de la cité d'Ascoli, dans la marche d'Ancône; ses possessions maritimes s'étendaient depuis la plage romaine jusqu'à Saint-Fabian, c'est-à-dire jusqu'à la mer, près de laquelle se trouvent les villes d'Ascoli et de Fermo. Il était fils de l'empereur Frédéric[2], le plus puissant souverain du monde, et du plus noble sang.

Ledit roi Mainfroi vivait de la manière la plus magnifique. Il était grand dans ses actions et dans ses dépenses; aussi ce mariage plut beaucoup au roi d'Aragon et à l'infant En Pierre son fils, et fut accepté de préférence à tout autre. Il envoya des hommes de rang et de caractère honorables pour conclure le traité avec les messagers du roi Mainfroi. Quand ils furent à Naples, ils firent les conventions avec le roi Mainfroi, et ils amenèrent sur deux galères armées la demoiselle âgée de quatorze ans. C'était bien la personne la plus belle, la plus sage et la plus honnête qu'on pût trouver. Ils la conduisirent audit seigneur infant, en Catalogne, accompagnée de riches-hommes, de chevaliers, de citoyens, de prélats, de dames et demoiselles. Il l'épousa légitimement[3], comme l'ordonne l'Eglise. Le bon roi, son père, ses frères, et tous les barons de Catalogne et d'Aragon assistèrent à ses noces. Et je pourrais bien vous dire les grandes fêtes qui se firent à ces noces; mais ceux qui voudront les connaître peuvent avoir recours au livre qui fut fait depuis que ledit infant fût devenu roi; ils y verront les grands

surent que les Almogavares étaient une tribu qui avait accompagné les Goths ou les Huns lors de leur établissement dans l'empire romain. (Voy. *les Espagnols au quatorzième siècle*, page 184, t. II, de l'*Espagne en 1808*, de Rehfuess.)

(1) Partie méridionale de la Calabre ultérieure, le long du détroit de Sicile, terre des anciens Brutiens.

(2) Frederic II.

(3) Le mariage de Pierre III avec Constance, fille de Mainfroi et de Béatrice de Savoie, eut lieu le 13 juillet 1262 à Montpellier

dons et les grandes largesses qui eurent lieu, et bien d'autres choses que je passe sous silence, puisque cela a été décrit. De cette demoiselle, nommée Constance, l'infant En Pierre eut bon nombre d'enfants, dont quatre garçons et deux filles survécurent à leurs père[1] et mère[2], savoir : les enfants En Alfonse[3], En Jacques[4], En Frédéric[5] et En Pierre[6]. Chacun d'eux fut un des plus sages princes du monde ; ils furent bons à la guerre et en toutes leurs actions, comme vous le verrez par la suite, à mesure que nous aurons à parler d'eux ainsi que des filles, dont l'une, ainsi que je l'ai dit, fut reine de Portugal[7], l'autre fut femme de Robert[8], roi de Jérusalem. Le roi En Jacques fit épouser à l'infant En Jacques la fille du comte de Foix, le plus éminent et le plus riche baron du Languedoc[9] ; elle se nommait Esclarmonde, et fut une dame des plus sages, de la meilleure vie, et des plus honnêtes du monde. De grandes et honorables fêtes furent données à l'occasion de ces noces, par les barons de Catalogne, d'Aragon, de France, de Gascogne et de tout le Languedoc. L'infant En Jacques eut de cette dame beaucoup de fils et de filles ; quatre garçons et deux filles survécurent à leurs père et mère, de même que cela eut lieu avec l'infant En Pierre. Le premier fils fut nommé En Jacques, le second En Sanche, le troisième En Ferdinand et le quatrième En Philippe. Je vous raconterai en temps et lieu ce que chacun d'eux fit pendant sa vie. L'une des filles fut mariée à don Juan, fils de l'infant don Manuel de Castille ; l'autre épousa le roi Robert, dont il a été ci-dessus fait mention, qui la prit pour femme après la mort d'Yolande, fille du seigneur roi En Pierre. Je vous raconterai, quand temps et lieu sera, la vie de tous ces infants.

(1) Pierre mourut le 12 novembre 1285.

(2) Constance mourut à Barcelonne l'an 1300.

(3) Alphonse devint roi d'Aragon et de Valence, et comte de Barcelonne

(4) Jacques fut d'abord roi de Sicile, et succéda à son frère Alphonse à la couronne d'Aragon en 1291.

(5) Frédéric devint roi de Sicile après le départ de son frère Jacques.

(6) Pierre épousa Guillelmine de Moncade, fille de Gaston, seigneur de Béarn.

(7) Elisabeth, mariée à Denis, roi de Portugal.

(8) Yolande épousa Robert, fils de Charles II, roi de Naples et de Jérusalem.

(9) L'infant Jacques épousa Esclarmonde de Foix, sœur de Roger-Bernard II, le 4 octobre 1275, à Perpignan.

Après avoir marié ses deux fils, il fit le troisième, l'infant En Sanche, archevêque de Tolède. Ce dernier fut bon et pieux, et réputé dans son temps comme un des plus dignes, des plus saints et des plus honnêtes prélats du monde. Il aida beaucoup à accroître la sainte foi catholique en Espagne, causa beaucoup de mal et d'abaissement aux Sarrazins, et finit par périr en les combattant ; aussi peut-on le mettre au rang des martyrs, puisqu'il mourut en voulant maintenir et élever la foi catholique.

Le roi En Jacques d'Aragon, voyant terminées toutes ces choses qui honoraient son règne, en fut grandement satisfait.

CHAPITRE XII.

Comment le roi Don Alphonse de Castille vint pour la première fois dans le royaume de Valence, avec la reine sa femme et ses fils, pour voir le roi d'Aragon, et le bon accueil que celui-ci lui fit ; des traités qu'ils conclurent relativement à la conquête du royaume de Murcie, et comment le roi En Jacques se chargea de s'en emparer.

Je vais vous dire comment le roi de Castille vint à Valence avec la reine sa femme et ses fils. Le roi En Jacques d'Aragon alla au-devant de lui jusqu'aux frontières du royaume. Il avait donné des ordres partout pour que tous ceux qui venaient avec le roi de Castille n'eussent rien à acheter, mais qu'ils eussent bouche en cour pour tous les vivres dont ils auraient besoin. On leur donna en effet en abondance tout ce qu'ils demandaient ou qu'ils pouvaient désirer. Les coureurs, qui se présentaient de leur part dans les différentes places, recevaient aussitôt des moutons entiers, des chevreaux, des quartiers de veau et de vache, du pain, du vin, des chapons, des poules, des lapins, des perdrix et autres volatiles ; de sorte que les gens des lieux où ils se trouvaient vivaient presque pour rien, tellement tout se vendait à bon compte. Toutes ces dépenses se continuèrent pendant plus de deux mois que le roi de Castille resta à Valence ou dans le royaume ; pendant lequel temps il ne dépensa pas un denier de son argent, non plus que ceux qui étaient avec lui. Vous pensez bien que pendant tout ce temps les rois, les reines, les infants, comtes, vicomtes, barons, prélats, chevaliers, venus en grand nombre de tous les royaumes, et les citoyens et hommes de mer, vécurent en grands déduits et grandes réjouissances.

Un jour, le roi d'Aragon et le roi de Castille

étant ensemble, le roi d'Aragon dit: « Mon père, il vous souvient que, quand vous me donnâtes votre fille pour femme, vous me promîtes de m'aider à faire la conquête du royaume de Murcie. Il est certain que vous avez bonne part en ce royaume; car vous avez conquis Alicante, Elxe, le Val d'Elda et de Novelda, Asp, Petrer, Crivilent, Favanela, Callosa, Oriola, Guardamar, jusqu'aux champs de Montagut dans l'intérieur des terres, et sur la mer, Carthagène, Alama, Lorcha, Mula, Caravacha, Senagy, Bulles, Nogat, Libreny; Villena, Almansa, et bien d'autres châteaux de ce royaume, qui depuis sont à vous et font partie de votre conquête. Puis donc que Dieu vous a fait la grâce de vous laisser conquérir le royaume de Valence, je vous prie, aussi vivement qu'un fils peut prier son père, de m'aider à achever la conquête dudit royaume. Et quand tout sera conquis, vous aurez les lieux de votre propre conquête et nous les nôtres; car ce royaume cause un grand préjudice à nous et à tous nos domaines. » Le roi d'Aragon lui répondit: qu'il était satisfait de ce qu'il venait de lui dire; que tout cela était vrai; qu'il allât donc dans son pays et avisât au soin de ses autres frontières, attendu qu'il se chargeait de la conquête de Murcie, et jurait devant lui qu'il ne se passerait pas longtemps avant qu'il eût pris la cité et une grande partie du royaume.

Le roi de Castille se leva, le baisa à la bouche et lui dit: « Mon père et mon seigneur, je vous rends grâces de ce que vous m'avez dit. Puisqu'il en est ainsi, je retournerai dans la Castille, et je mettrai en bon état toutes les frontières qui sont du côté du royaume de Grenade, principalement Cordoue, Ubeda, Jaen, Baessa et la frontière de Séville. Quand je serai bien assuré qu'aucun mal ne peut venir du royaume de Murcie, je me défendrai bien contre les rois de Grenade et de Maroc et tous leurs aidants. Le seul grand péril auquel mon pays pût être exposé était du côté du royaume de Murcie; mais par la suite, avec l'aide de Dieu et de sa benoite mère madame sainte Marie, vous m'en garantirez. » D'après ces conventions le roi de Castille retourna dans ses terres, et le roi d'Aragon l'accompagna au-delà de ses frontières, et fournit à tous ses besoins et à ceux de ses gens, ainsi que nous l'avons déjà dit.

CHAPITRE XIII.

Comment, après le départ du roi de Castille, le roi En Jacques réunit ses barons et riches-hommes, et leur fit part de ce qu'il avait promis au roi de Castille; comment il envoya l'infant En Pierre courir le royaume de Murcie; et des grands butins qu'il fit en ce royaume.

Je laisserai à présent le roi de Castille, qui est retourné en son pays et en ses royaumes, et je vous parlerai du roi d'Aragon, qui se disposait à entrer dans le royaume de Murcie. Il tint enfin conseil avec ses fils et ses barons, et tous furent d'avis que, d'après la promesse qu'il avait faite au roi de Castille et qu'il leur exposa, il fallait entrer en Murcie. Chacun d'eux promit de le suivre à ses frais et risques, et de ne pas lui faillir tant qu'il leur resterait un souffle de vie, et jusqu'à ce qu'il eût terminé cette conquête. Le roi en fut très joyeux et les remercia beaucoup. Il ordonna sans délai à l'infant En Pierre de faire une course en Murcie, pour reconnaître tout le royaume. L'infant En Pierre eut donc une belle armée composée de riches-hommes et de chevaliers de Catalogne, d'Aragon, de Valence, de citoyens, d'hommes de mer et d'almogavares. Ils allèrent par terre et par mer ravageant à leur volonté et brûlant tout le pays, demeurant dans chaque lieu jusqu'à ce qu'ils l'eussent épuisé et brûlé. Ils firent ainsi dans tous les environs d'Alicante, Nompot, Aquast, de même qu'à Elx, au Val d'Elda, au Val de Novelda, à Villena, Asp, Petrer, Crivillent, Catral, Favanella, Callosa, Guardamar et Oriola. Ils poussèrent jusqu'au château de Montagut qui est dans les environs de Murcie. Là ils ravagèrent et dévastèrent tout. Le roi sarrazin de Murcie marcha contre eux avec toutes ses forces, tant infanterie que cavalerie. Le seigneur infant se tint pendant deux jours en bataille rangée, sans que le roi de Murcie osât se mesurer avec lui; et assurément le seigneur infant aurait lancé sur lui sa cavalerie, sans les canaux d'irrigation qui séparaient les deux armées; mais ces canaux étaient si nombreux et les eaux si abondantes que la chose ne fut pas possible. Néanmoins il y eut de beaux faits d'armes, principalement dans une incursion que fit le seigneur infant et où il leur tua dix cavaliers genetaires[1]. Et partout où il brochait des éperons, ne pensez pas qu'aucun ennemi osât l'attaquer corps à corps aussi-

(1) C'est-à-dire montés sur genêts ou petits chevaux du pays.

tôt qu'on l'avait reconnu. Que vous dirai-je? Il demeura un mois entier dans ce royaume, brûlant et détruisant; et tous ceux qui étaient avec lui s'enrichirent par les grandes prises qu'ils firent en prisonniers des deux sexes, aussi bien qu'en effets et bestiaux qu'ils emmenèrent. De sorte que le seigneur infant envoya bien au roi son père mille têtes de gros bétail, vingt mille de menu bétail, mille prisonniers sarrazins et autant de sarrazines. De ces captifs le roi en donna un grand nombre au pape et aux cardinaux, ainsi qu'à l'empereur Frédéric, au roi de France, aux comtes et barons et à ses amis; et il offrit les femmes à la reine de France sa fille[1], aux comtesses et autres dames de distinction. Enfin il les donna tous et n'en garda pas un seul. Le Saint-Père, les cardinaux et autres seigneurs du monde chrétien en furent extrêmement charmés. et firent de grandes processions en l'honneur de Dieu qui avait accordé au seigneur infant une si belle victoire.

CHAPITRE XIV

Comment le seigneur infant En Pierre revint du royaume de Murcie; des fêtes que lui donna le roi En Jacques; et comment le roi décida d'aller en Aragon et de laisser pour son lieutenant et pour chef suprême de tout le royaume de Valence le seigneur infant En Pierre.

Ensuite le seigneur infant, suivi de son armée, vint dans la cité de Valence, où il trouva son père, qui lui fit bon accueil et de grandes fêtes. Après les fêtes, le roi prit en particulier l'infant, et lui dit de lui raconter tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il l'avait quitté. L'infant obéit. Le roi s'aperçut qu'il ne lui parlait jamais de ce qu'il avait fait lui-même dans cette guerre. L'infant avait même défendu à chacun d'en faire mention.

Le roi fut très satisfait de ce qui lui était raconté. Il fut charmé surtout du bon sens et du jugement de son fils. Il lui demanda ce qu'il croyait qu'on dût faire de cette conquête et s'il lui semblait qu'il fût temps de commencer. « Mon père, dit l'infant, ce n'est point à moi à vous donner des avis, à vous qui êtes plein de sagesse. Toutefois je vous dirai ce que j'en pense, après quoi vous ferez ce que vous prescrira votre propre jugement, et Dieu saura bien vous éclairer. Je pense donc que vous feriez bien d'aller visiter l'Aragon, la Catalogne et Montpellier, ainsi que vos autres domaines. Pour moi, je resterai sur les frontières, et je ferai à nos ennemis une telle guerre qu'ils n'auront pas le loisir de semer, et que, s'ils le font, ils ne recueilleront pas. Au bout d'un an vous pourrez revenir à Valence avec toutes vos forces, au mois d'avril, époque où l'on récolte en ce pays les premiers grains et où se fait la moisson des orges, et marcher ensuite sur Murcie, dont vous formerez le siége. Tandis que vous serez là, je parcourrai le pays et garderai les passages, afin que le roi de Grenade ne puisse pas venir au secours de Murcie. Et ainsi vous détruirez la ville et le royaume. — Je tiens votre avis pour bon, dit le roi, et je veux que la chose soit faite comme vous l'avez décidé. »

Aussitôt il envoya ses ordres par écrit dans tout le royaume de Valence aux riches-hommes aussi bien qu'aux prélats et autres hommes, aux chevaliers, aux bourgeois, pour que chacun fût rendu à jour nommé dans Valence. Ses ordres furent exécutés. Au jour désigné, tous étant réunis dans l'église cathédrale de madame Sainte-Marie de Valence, le seigneur roi fit un beau discours où il dit de fort bonnes choses appropriées aux circonstances. Il ordonna à tous de reconnaître pour chef et commandant le seigneur infant En Pierre. Il leur enjoignit de lui obéir comme à lui-même. Enfin il le laissa pour son vicaire-majeur et fondé de pouvoir dans tout le royaume de Valence. Tous le reçurent et le reconnurent avec plaisir comme chargé de tous les pouvoirs de son père.

De son côté l'infant fut très satisfait d'être revêtu de ces pouvoirs, sachant surtout qu'il restait en un lieu où il pourrait se distinguer journellement par de beaux faits d'armes. Mais il n'en faisait rien paraître, pour que son père ignorât le grand désir qu'il avait d'éprouver son courage; car si le roi eût pu prévoir la dixième partie des périls auxquels son fils devait s'exposer dans ces deux royaumes, il ne l'aurait point laissé aller, dans la crainte de le perdre. Il tenait donc les périls auxquels il s'exposait dans ses faits d'armes si bien cachés que son père les ignorait entièrement. Il pensait, au contraire, que son fils conduisait la guerre avec prudence et maturité de jugement; telle était son idée. Mais au moment du combat l'infant ne savait

(1) Isabelle, mariée à Philippe-le-Hardi.

s'arrêter devant pont ni poncelet; car là où il savait qu'était le plus périlleux fait d'armes, là il ne manquait pas de se trouver; aussi tout réussissait au mieux; car, quand on a sous les yeux son chef naturel, on ne songe qu'à défendre sa vie et son honneur; c'est alors qu'on oublie femme, fils, fille et tout au monde, et qu'on ne songe plus qu'à aider son seigneur à sortir du champ victorieux, honoré et plein de vie. Les Catalans et Aragonnais, et tous les sujets des rois d'Aragon, ont ces principes gravés dans le cœur plus qu'aucun des autres hommes; car ils sont pleins du pur amour qui leur est naturel pour leurs seigneurs.

CHAPITRE XV.

Comment le roi En Jacques entra en Aragon et alla à Montpellier; et comment Montpellier, qui était de la couronne d'Aragon, s'unit à la France; et comment l'infant En Pierre fit la guerre au roi sarrazin de Murcie.

La cour se sépara en parfait accord et très satisfaite. Le roi s'en alla en Aragon, ensuite en Catalogne, en Roussillon et à Montpellier; il est naturel à tout homme et à toute créature d'aimer la patrie et les lieux qui l'ont vu naître; aussi le seigneur roi, qui était né à Montpellier, aima toujours cette ville, et tous ses descendants doivent l'aimer aussi, à cause du miracle de la naissance dudit roi. Je vous dirai en outre que le roi d'Aragon n'a pas eu et n'aura jamais des gens qui chérissent plus les descendants du roi En Jacques que les bons habitants de Montpellier. Mais depuis ce temps il y est venu des gens de Cahors, de Figeac, de Saint-Antoine, qui trouvaient le pays excellent, ainsi que des gens d'autres contrées, et ces hommes-là ne sont point originaires de Montpellier; c'est ce qui a fait que la maison de France y a établi son autorité [1]. Mais soyez bien assurés que cela n'a jamais plu et ne plaira jamais aux véritables naturels du pays. Ainsi tous les pays des descendants dudit seigneur roi doivent aimer de cœur et d'âme les habitants de cette ville, qui ne doivent pas être privés de cette bienveillance pour trente ou quarante maisons des susdits individus qui sont venus s'y établir. Je prie et conjure, au contraire, tous les seigneurs, riches-hommes, chevaliers, citoyens, marchands, patrons de navires, mariniers, almogavares, soldats à pied, qui habitent les terres du roi d'Aragon, de Majorque, de Sicile, d'aimer et d'honorer de tout leur pouvoir les personnes de Montpellier qu'ils pourront rencontrer. Et s'ils agissent ainsi, ils en éprouveront les grâces de Dieu, de madame sainte Marie de Valence, de Notre-Dame-des-Tables de Montpellier et du roi Jacques qui y naquit; ils les éprouveront tant en ce monde que dans l'autre, et de plus ils seront agréables au roi lui-même et ils conserveront la bonne amitié qui doit exister à jamais entre eux et nous, s'il plaît à Dieu.

Le roi ayant quitté le royaume de Valence, ledit infant le tint avec grande droiture, et il n'y avait ni Sarrazin ni qui que ce fût qui ne fût puni s'il se rendait coupable de quelque délit. En même temps il conduisit la guerre avec vigueur et activité contre le roi sarrazin de Murcie, de sorte que les Sarrazins ne savaient que devenir; car au moment où ils le croyaient à deux journées de distance, ils le voyaient arriver, parcourir leur pays, prendre, incendier, ravager tous leurs biens. Il leur avait mis la plus grande peur au ventre; et il fit ainsi pendant toute une année, tandis que le roi prenait ses déduits en visitant tous ses royaumes. Quant à lui, il passait les nuits, il supportait le froid, le chaud, la faim et les fatigues, poursuivant sans cesse les Sarrazins et ne pensant pas qu'il dût se donner un jour de repos.

Pendant nos plus grandes fêtes, quand les Sarrazins s'imaginaient qu'il faisait fête lui-même, c'était alors qu'il fondait sur eux, les

(1) Le 18 août 1283, Jacques II de Mayorque reconnut par un acte que la ville de Montpellier, le château de Lates, appelé autrefois le Palu, et tous les autres châteaux et villages de la baronnie de Montpellier et des environs, tels qu'ils avaient été possédés par Guillaume de Montpellier, étaient du royaume de France. Il reconnut aussi que la ville de Montpellier, le château de Lates et leurs dépendances etaient de la mouvance de l'église de Maguelone, et qu'il les tenait en arrière-fief de la couronne, et que le tout était du ressort du roi, promettant de ne jamais contrevenir à cette déclaration. Philippe-le-Hardi, à son tour, étant retourné à Toulouse, y déclara, le lundi avant la Saint-Barthélemy, que, par l'affection singulière qu'il avait envers Jacques, roi de Majorque, seigneur de Montpellier, il lui accordait, par une grâce spéciale, ainsi qu'aux seigneurs de Montpellier, ses successeurs, que toutes les causes d'appel qui pourraient emaner, soit de la personne de ce prince, soit de celle de son lieutenant dans la baronnie de Montpellier et ses dépendances, ne seraient relevées ni devant le sénéchal de Beaucaire, ni devant tout autre sénéchal, mais devant le roi de France lui seul et sa cour. (*Hist. de Languedoc*, t. IV, p. 43.) Philippe-le-Bel avait acquis de l'évêque de Maguelone la partie de cette ville nommée *partie antique*.

battait, les réduisait en captivité et ravageait leurs propriétés. Soyez assurés qu'il ne naquit jamais fils de roi qui fût plus brave, plus courageux, plus beau, plus sage ni plus adroit de tous ses membres. Aussi peut-on dire de lui « qu'il n'est ni ange ni diable, mais homme parfait. » Et c'est avec raison qu'on lui applique ce vieux proverbe, pusqu'il est réellement un homme accompli en toutes grâces. Pendant ce temps, le roi son père, joyeux et satisfait, allait visitant tous ses pays.

CHAPITRE XVI.

Comment le seigneur roi revint à Valence au jour indiqué, avec de grandes forces, et forma le siége de la ville de Murcie; comment il s'en rendit maître par capitulation; et en quelle année ces choses se passèrent.

Au temps prescrit, le roi se rendit dans le royaume de Valence avec une partie de ses forces. Il entra à Valence mieux appareillé et ordonné par terre et par mer que jamais nul ne le fut pour marcher contre un autre roi.

Il pénétra ensuite par mer et par terre dans le royaume de Murcie, tenant la mer afin que ses troupes fussent toujours pourvues de vivres. Il prit le château et la ville d'Alicante, et Elx, et tous les autres lieux que je vous ai ci-devant nommés, qui sont entre les royaumes de Valence et de Murcie, et mit le siege à la ville de Murcie, belle, noble et forte cité, environnée d'excellentes murailles, mieux que ville du monde. Arrivé devant la cité, il ordonna le siége de manière que nul ne pût y pénétrer d'aucun côté. Que pourrais-je vous raconter? Le siége dura si longtemps que les Sarrazins en vinrent à capituler avec lui, à condition qu'ils remettraient au roi d'Aragon la moitié de la cité, et conserveraient l'autre moitié, mais sous sa suzeraineté. Aussi fit-on par le milieu de la ville une rue qui est une des plus belles qui soit en aucune ville du monde. Cette rue est grande et large; elle commence à l'endroit où se tient le marché, en face des Frères Prêcheurs, et va jusqu'à la grande église de madame Sainte-Marie; dans cette rue sont la pelleterie, les changes, la draperie et beaucoup d'autres établissements. Lorsque cette ville eut été ainsi divisée en deux parties, le roi peupla sa moitié de ses gens. Mais les Sarrazins tardèrent peu de temps à s'apercevoir que la bonne intelligence ne pouvait durer entre eux et les chrétiens dans la même cité; ils supplièrent donc le roi de vouloir bien prendre leur propre moitié de la cité, de la peupler comme bon lui semblerait, et de leur donner un terrain qu'ils pussent entourer de murailles pour s'y mettre en sûreté. Le roi satisfit avec plaisir à leur demande, et leur donna un terrain hors de la ville, et ils l'entourèrent de murailles. On nomma ce lieu Rexacha, et ils s'y établirent.

Or, cette cité de Murcie fut prise par le roi En Jacques d'Aragon, en l'an douze cent soixante six [1].

CHAPITRE XVII.

Comment Murcie fut peuplée de Catalans; comment le roi En Jacques livra toute sa portion au roi de Castille, son gendre; et comment, de retour à Valence, il fit tenir une cour plénière dans laquelle il nomma procureur et vicaire général du royaume d'Aragon et de Valence l'infant En Pierre, et de Majorque l'infant En Jacques.

Après avoir pris ladite cité et l'avoir peuplée de Catalans, il en fit de même pour Oriola, Elx, Guardamar, Alicante, Carthagène et autres lieux. Ainsi, vous pouvez être assurés que tous ceux qui habitent Murcie et lesdits lieux sont de vrais Catalans, parlent le plus beau catalan du monde, et sont tous de bons hommes d'armes et prêts à tout, et on peut dire que c'est un des plus agréables royaumes du monde. Je vous dis en vérité que ni moi ni nul autre ne pouvons connaître deux meilleures et plus excellentes provinces en toutes choses que les royaumes de Valence et de Murcie.

Quand ledit seigneur roi eut peuplé Murcie et les autres lieux, il abandonna sa portion au roi de Castille, son gendre, afin qu'il pût se défendre en toute occasion, et qu'ils pussent se soutenir l'un l'autre. Il remit principalement à son gendre l'infant don Manuel, Elx, le val d'Elda et de Novelda, Asp et Petrer. Le roi don Alphonse de Castille créa aussi ledit infant don Manuel adelantat [2] de toute sa portion, afin que ces terres étant ainsi réunies pussent se défendre contre les Maures. Le roi d'Aragon en livrant sa part du royaume à don Alphonse de Castille et à son gendre l'infant don Manuel, y mit la condition, qu'au moment où il les réclamerait elles lui seraient rendues. Ils le promirent et en dressèrent des chartes en bonne

(1) Valence avait été prise en septembre 1238 et Murcie fut prise en février 1266, ancien style, ou 1267, nouveau style.
(2) En castillan, *adelantado*, gouverneur.

forme. C'est ainsi que la maison d'Aragon a recouvré lesdits domaines, ainsi que je vous le dirai quand il en sera temps.

Lorsque le roi d'Aragon eut peuplé tous ces pays et les eut confiés à son gendre, il alla à Valence, où il fit réunir ses cortès. Elles furent très nombreuses et bien composées. Là se trouvèrent ses fils, qui furent bien contents de se réunir au roi leur père et aux riches-hommes, barons, prélats, chevaliers, citoyens et hommes des villes. La fête fut brillante, et toute la cité fit de grandes réjouissances. Dieu avait fait tant de grâces au roi et à ses enfants qu'il n'est point étonnant qu'ils se réjouissent en Dieu.

Dans cette cour plénière, le roi ordonna de reconnaître pour procureur et vicaire général d'Aragon, de Valence et de toute la Catalogne, jusqu'au col de Paniças, le seigneur infant En Pierre; il créa aussi vicaire et procureur général du royaume de Majorque, de Minorque et Yviça, du comté de Roussillon, du Conflent, de la Cerdagne et de Montpellier, l'infant En Jacques, afin que tous deux y vécussent comme seigneurs avec les reines leurs épouses, leurs infants et infantes, et afin que leurs pays fussent mieux régis et mieux gouvernés, et afin de pouvoir lui-même, de son vivant, apprécier l'ordre, le bon sens et la bonne conduite de chacun; car il est certain qu'on ne peut bien connaître un homme, de quelque condition qu'il soit, que quand on lui a remis le pouvoir en main. C'est quand on a donné le pouvoir à quelqu'un qu'on peut savoir de quoi est capable un homme ou une femme; voilà pourquoi ledit seigneur voulait agir ainsi. En même temps, il voulait jouir du repos et aller visiter ses terres.

Après que ces choses furent ainsi ordonnées, les cortès se séparèrent très satisfaites pour aller chacun à ses affaires, et le roi alla visiter ses terres, plein de joie et de contentement. Et là où il savait que se trouvaient les reines ses belles-filles et ses petits-enfants, il allait les visiter et gracieuser, et se réjouissait beaucoup avec eux et avec elles.

CHAPITRE XVIII.

Comment le seigneur infant En Pierre fit chevaliers les nobles En Roger de Loria et En Conrad Llança, et fit épouser à En Roger de Loria la sœur d'En Conrad Llança.

Ledit seigneur infant En Pierre avait en sa maison deux fils de chevaliers qui étaient venus avec la reine Constance sa femme. L'un, nommé En Roger de Loria, était de très bonne famille, et issu de seigneurs bannerets. Sa mère s'appelait Bella ; elle avait élevé ladite reine Constance, et était venue avec elle en Catalogne; elle était sage, bonne et honnête. Elle resta là tout le temps que vécut la reine. Son fils, nommé Roger de Loria, continua à rester auprès d'elle, et fut élevé à la cour. Il était encore enfant quand il vint en Catalogne. La baronnie était en Calabre, et contenait vingt-quatre châteaux d'une pièce; et le lieu principal de cette baronnie a nom Loria. Ledit En Roger de Loria ayant grandi, devint un très bel homme. Il était fort aimé du roi, de la reine et de toute la cour. Il vint en même temps avec la reine un autre jeune enfant de famille honorable, fils de comte, et parent de la reine; on le nommait En Corral Llança; il vint aussi une de ses sœurs, encore toute enfant, qui fut élevée auprès de ladite reine. Cet En Corral Llança était un des hommes du monde les plus beaux, les mieux parlants et les plus instruits, de sorte qu'on disait alors que le plus beau catalan était le sien et celui d'En Roger de Loria. Cela n'est pas étonnant, puisqu'étant venus tout enfants en Catalogne, ainsi que je vous l'ai dit, et ayant habité les diverses villes de Catalogne et de Valence, tout ce qui leur semblait bon et beau langage ils l'adoptèrent; aussi l'un et l'autre furent-ils les Catalans les plus parfaits et les mieux parlants la langue catalane.

Le seigneur infant En Pierre les fit tous deux chevaliers, et donna pour épouse audit En Roger de Loria, la sœur d'En Corral Llanca, laquelle était sage, bonne et honnête. De sa femme il eut un fils nommé Roger, qui lui survécut, et qui eût été un homme d'un grand mérite s'il ne fût mort à l'âge de vingt-deux ans. Nous parlerons de lui dans la suite; car il se passa de si grandes choses durant sa vie qu'il faut bien que nous parlions de lui en temps et lieu.

Ils eurent aussi trois filles, qui furent d'excellentes personnes; l'aînée épousa le noble don Jacques de Xirica, neveu du roi En Pierre; il fut un des plus hauts barons, et des plus distingués d'Espagne, par son père et par sa mère, et un excellent homme; l'autre fut mariée au noble En Not de Moncade; et la troisième, au

comte de Santo-Severino, lequel lieu de Santo-Severino est une principauté. Ladite sœur d'En Corral Llança mourut après avoir eu ces quatre enfants; ce qui fut un grand malheur à cause de son mérite, et surtout pour ses enfants, qui étaient encore tout petits. Ensuite ledit noble En Roger de Loria prit pour femme la fille d'En Béranger d'Entença, qui est d'une des maisons les plus distinguées de l'Aragon et de la Catalogne. Il en eut deux garçons et une fille qui lui survécurent. Je cesse de vous parler en ce moment du noble En Roger de Loria; nous reviendrons à lui par la suite, car ses actions furent telles qu'il faudra bien que je vous en parle; et on peut dire qu'il n'exista jamais un homme à qui, sans être fils de roi, Dieu accordât tant de faveurs, et qui fit tant d'honneur à son seigneur dans toutes les choses qui lui étaient ordonnées.

CHAPITRE XIX.

Comment, après avoir obtenu l'attention, comme cela est juste, l'auteur raconte le grand combat que le noble En Corral Llança livra, avec quatre galeres, à dix galeres du roi de Maroc.

Je viens parler encore un peu de son beau-frère En Corral Llança, au sujet d'une belle action qu'il fit, par la grâce de Dieu et du roi En Pierre d'Aragon. La vérité est que le règne du roi En Pierre ne doit venir que plus tard[1]. Je veux vous raconter ce fait maintenant; cela est aussi bien ici que plus loin, et je le fais ainsi parce qu'ayant occasion de parler de ces deux riches-hommes, il me vient mieux à point de parler ici de la belle action du noble En Corral Llança que cela ne me viendrait plus tard; car pourvu qu'on raconte un fait vrai, on peut le placer où bon semble dans un livre; et d'ailleurs, je pourrais avoir à en parler au moment où cela interromprait le fil de ma narration; au surplus, c'est une histoire très courte. Je prie donc chacun de m'excuser si je trouve bon de raconter ici et non en un autre lieu cette chose, avant le temps où on devrait la placer. Si l'on m'interroge là-dessus, je répondrai que, d'après ce que j'ai déjà dit, je me tiens pour excusé. En quelque lieu que cela se trouve, je vous déclare que tout ce que je vais écrire est chose véritable, n'en faites aucun doute; je vous raconte donc la grâce que Dieu fit à ce riche-homme En Corral Llança.

(1) Pierre III, dit le Grand, roi d'Aragon en 1276.

Le seigneur roi d'Aragon devait recevoir à perpétuité un tribut du roi de Grenade, du roi de Tlemcen et du roi de Tunis; et comme ce tribut ne lui avait pas depuis longtemps été envoyé, le roi fit armer à Valence quatre galères, dont il donna le commandement à En Corral Llança. Celui-ci alla au port de Tunis, à Bugia, et sur toute la côte, ravageant et détruisant les ports. Il vint sur les côtes du royaume de Tlemcen, en une île nommée Alabiba, pour y prendre de l'eau. Dans le même temps, dix galères de Sarrazins du roi de Maroc vinrent aussi prendre de l'eau. Ces dix galères de Sarrazins étaient des mieux armées et montées par les meilleurs Sarrazins qui jamais fussent armés; elles avaient déjà fait beaucoup de mal aux lins[1] chrétiens, et emportaient un grand nombre de captifs, ce qui était un grand péché.

Les galères d'En Corral Llança voyant venir les dix galères sarrazines, elles sortirent de leur station. Les Sarrazins, qui avaient déjà eu connaissance de ces galères, les ayant aperçues, crièrent, dans leur langue: « Aur! aur[2]! » et vinrent vigoureusement sur elles. Les galères d'En Corral Llança se mirent à louvoyer, se rallièrent, et tinrent conseil. « Seigneurs, dit En Corral Llança, vous savez que la faveur du Seigneur accompagne toujours le roi d'Aragon et ses sujets; vous savez les victoires qu'il a remportées sur les Sarrazins; et le roi d'Aragon est présent avec nous sur ces galères, puisque voici son étendard qui le représente; ainsi, puisqu'il est avec vous, la grâce de Dieu vous aidera et vous donnera la victoire. Il serait bien déshonorant pour ledit seigneur et pour la cité de Valence, d'où nous sommes tous, que nous prissions la fuite devant ces chiens, ce que ne fit jamais aucun des sujets du roi d'Aragon. Je vous engage donc à vous rappeler le pouvoir de Dieu et de madame sainte Marie, notre sainte foi catholique, et l'honneur du roi et de la cité de Valence et de tout le royaume, et à attaquer vigoureusement leurs galères, amarrés comme nous sommes. Conduisons-nous aujourd'hui de manière à ce qu'on parle de nous à jamais. Assurément nous les vaincrons, et acquerrons beau-

(1) Je conserverai ce vieux mot français, qui répond exactement au mot catalan. Le lin était plus petit que la galère

(2) Ce qui répond au *huzza* ou *houra* des peuples du Nord.

coup de biens. Toutefois nous avons sur eux un grand avantage, c'est que nous pouvons, à notre gré, ou nous retirer, ou les forcer au combat. Que chacun de vous dise donc son avis, moi j'ai dit le mien, et je vous dis encore, vous prie et vous requiers au nom du roi et de la cité de Valence, de férir sus. »

Alors ils s'écrièrent tous : « Ferons! férons! ils sont à nous! » En disant cela, ils se préparent au combat; les Sarrazins en font autant. En Corral Llança vogue sur eux, mais comme bride en main, si bien que plusieurs des Sarrazins dirent à leur capitaine que les galères venaient à lui pour se rendre. Un très grand nombre d'entre eux le pensait ainsi, parce qu'ayant sur leurs vaisseaux d'excellents chevaliers, ils n'imaginaient pas que les chrétiens fussent assez fous pour les attaquer; mais l'amiral des Sarrazins, qui était un marin expérimenté, qui avait assisté à bien des combats, et avait éprouvé ce qu'étaient les Catalans, secoua la tête, et leur dit : « Barons, vous avez une folle idée; vous ne connaissez pas comme moi les gens du roi d'Aragon; soyez certains qu'ils viennent à nous bien et savamment pour nous combattre, et prêts à mourir s'il le faut; malheur au fils de bonne mère qui les attendra! Et comme ils sont résolus de vaincre ou de mourir, mettez-vous bien dans la tête que, si chacun de nous ne fait pas aujourd'hui son devoir, nous sommes tous morts ou captifs. Et plût à Dieu que je fusse à cent milles loin d'eux! Mais puisque nous sommes ici, je me recommande à Dieu et à Mahomet. »

Alors il fit sonner les trompettes et les nacaires; et, en poussant de grands cris, ils commencèrent une attaque vigoureuse. De leur côté, les quatre galères chrétiennes, sans pousser un cri, sans dire une parole, et sans confusion, s'élancèrent au milieu des galères ennemies; le choc fut terrible; la bataille dura du matin jusqu'au soir, et nul ne songea à manger ni à boire; mais le vrai Dieu notre Seigneur, sa bienheureuse mère, d'où proviennent toutes les grâces, et la bonne étoile du roi d'Aragon, firent obtenir la victoire aux nôtres; de sorte que les dix galères furent battues et prises, et tous les hommes captifs ou tués. Grâces soient rendues à l'auteur de cette œuvre! Les vainqueurs délivrèrent les chrétiens captifs qu'ils trouvèrent à bord, et leur donnèrent à chacun une portion du butin égale à celle qu'ils avaient gagnée eux-mêmes, et retournèrent comblés d'honneurs et de gloire à Valence, emmenant avec eux les galères et beaucoup de Sarrazins captifs, dont un grand nombre s'étaient cachés sous le pont du navire.

CHAPITRE XX.

Où il est raconté comment le roi donna des récompenses aux veuves des chrétiens morts dans cette bataille; comment les bons seigneurs font les bons vassaux; et combien on est heureux d'être sujet de la maison d'Aragon plutot que de toute autre.

Le roi leur fit la faveur de leur accorder tout le butin qu'ils avaient fait, ne s'en voulant réserver ni le quint ni la plus petite partie. Il voulut que les femmes et les enfants de ceux qui étaient morts en ce combat eussent leur portion comme ceux qui avaient survécu, et tous furent fort satisfaits; cela parut si juste à chacun, qu'ils en conçurent un plus vif désir de bien faire; ils le témoignèrent bien dans les actions et batailles qui suivirent, ainsi que je vous le dirai. Cela vous prouve que les bons seigneurs contribuent beaucoup à faire les bons vassaux, et les seigneurs d'Aragon encore plus que les autres; car on dirait, non pas que ce sont leurs maîtres, mais leurs amis. Si on pensait combien les autres rois sont durs et cruels envers leurs peuples, et combien de grâces au contraire les rois d'Aragon prodiguent à leurs sujets, on devrait baiser la terre qu'ils foulent. Si l'on me demande : « En Muntaner, quelles faveurs font donc les rois d'Aragon à leurs sujets, plus que les autres rois? » Je répondrai premièrement, qu'ils tiennent les riches-hommes, nobles, prélats, chevaliers, citoyens, bourgeois, et gens des campagnes, plus en vérité et en droiture qu'aucun autre seigneur du monde; chacun peut devenir riche sans avoir à craindre qu'il lui soit rien demandé ni pris au-delà de la raison et de la justice, ce qui n'est pas ainsi chez les autres seigneurs; aussi les Catalans et les Aragonnais sont plus hauts de cœur, parce qu'ils ne sont point contraints dans leurs actions, et nul ne peut être bon homme de guerre s'il n'est haut de cœur. Leurs sujets ont de plus cet avantage, que chacun d'eux peut parler à son seigneur toutes les fois qu'il se met en tête de lui parler, et il en est toujours écouté avec bienveillance et en reçoit la réponse la plus gracieuse. D'un autre côté, si un riche-homme, un che-

valier, un honnête bourgeois veut marier sa fille, et les prie d'honorer la cérémonie de leur présence, ces seigneurs se rendront, soit à l'église, soit ailleurs, où il plaira à celui qui les invite. De même si quelqu'un meurt, ou qu'on célèbre son anniversaire, ils s'y rendront comme s'il était de leurs parents; ce que ne font pas assurément les autres seigneurs. De plus, dans les grandes fêtes, ils invitent nombre de braves gens, et ne font pas difficulté de prendre leurs repas en public et dans le même lieu où mangent tous les invités, ce qui n'arrive nulle part ailleurs. Ensuite, si un riche-homme, un chevalier, prélat, citoyen, bourgeois, laboureur ou autre, leur offre en présent des fruits, du vin ou autres objets, ils ne feront pas difficulté d'en manger; et dans les châteaux, villes, hameaux et métairies, ils acceptent les invitations qui leur sont faites, mangent ce qu'on leur présente, et couchent dans les chambres qu'on leur a destinées. Partout où ils vont à cheval, dans les villes, lieux et cités, ils se montrent à leurs peuples; et si de pauvres gens, hommes ou femmes, leur crient de s'arrêter, ils s'arrêtent, ils les écoutent, et les aident dans leurs besoins. Que vous dirai-je enfin? ils sont si bons et si affectueux envers leurs sujets, qu'on ne saurait le raconter, tant il y aurait à écrire; aussi, leurs sujets sont pleins d'amour pour eux, et ne craignent point de mourir pour élever leur honneur et leur puissance, et aucun obstacle ne peut les arrêter, fallut-il supporter le froid et le chaud et courir tous les dangers. Voilà pourquoi Dieu favorise leurs actions et leurs peuples, et leur accorde des victoires. Il en sera de même à l'avenir, s'il plaît a Dieu, et ils triompheront de tous leurs ennemis. Je laisse là cette matière, et je reviens à parler du roi d'Aragon et de ses excellents enfants.

CHAPITRE XXI.

Comment le roi En Jacques d'Aragon reçut un bref du pape pour se rendre au concile qui eut lieu dans la cite de Lyon; et comment le roi Alphonse de Castille lui fit dire qu'il désirait se rendre au concile et passer sur ses terres.

Le roi En Jacques ayant longtemps séjourné dans ses terres, ainsi que les infants En Pierre et En Jacques, il arriva un message au roi d'Aragon, qui lui annonçait que le pape réunirait un concile général dans la cité de Lyon, sur le Rhône, et qu'il priait tous les rois de la chrétienté de s'y rendre, eux ou leurs chargés de pouvoirs. Le roi se disposa à y aller, et comme il songeait à la manière la plus honorable de s'y rendre, il reçut des envoyés du roi Alphonse de Castille, son gendre, qui lui faisait part de l'intention où il était de se trouver au concile et de traverser ses terres avec la reine et plusieurs de ses infants, et qu'il avait deux raisons pour passer par chez lui : la première, que la reine ainsi que ses fils désiraient beaucoup de le voir, lui et les infants; l'autre raison était que, des affaires importantes devant se traiter au concile, il souhaitait, avant de s'y rendre, recevoir ses avis, comme ceux d'un père, ainsi que ceux des infants En Pierre et En Jacques, qui étaient pour lui comme des frères.

Le roi et les infants furent bien aises d'apprendre cette nouvelle; et, par les mêmes messagers du roi de Castille, ils lui envoyèrent de grandes sommes d'argent, et lui firent dire que son arrivée leur ferait grand plaisir, et qu'il pouvait disposer de leur pays comme du sien propre; qu'on le priait seulement de faire savoir par où il voulait passer et le jour où il arriverait.

CHAPITRE XXII.

Comment le roi Alphonse de Castille fit savoir au roi d'Aragon qu'il désirait passer par Valence, et dans quel temps.

Les envoyés du roi de Castille s'en retournèrent chargés des présents du roi et des infants, pour les bonnes nouvelles qu'ils leur avaient apportées. Ils s'en retournèrent en Castille, satisfaits et contents, avec les envoyés que le roi d'Aragon et les infants adressaient au roi de Castille; ils furent bien accueillis par le roi, la reine, les infants Fernand et Sanche, et tous les autres, surtout quand on connut le résultat de leur mission et que l'on eut ouï tout ce qu'ils racontaient.

On combla de présents les envoyés du roi d'Aragon, et on envoya rendre grâce à lui et aux infants de leurs offres, et leur dire qu'ils entreraient par le royaume de Valence, en fixant l'époque.

Le roi d'Aragon et les infants en eurent un grand plaisir, et ils commencèrent à donner des ordres partout où ils devaient passer par

leurs terres jusqu'à Montpellier, afin qu'ils y trouvassent des vivres, et tout ce qui leur était nécessaire ; et les ordres furent tels, que jamais seigneur ne fut si bien traité avec sa suite qu'ils ne le furent. Dès l'instant que le roi de Castille entrerait sur leurs terres, jusqu'à ce qu'il eût quitté Montpellier, il ne devait avoir, ni lui ni personne de sa suite, rien à dépenser ; et il y fut pourvu aussi abondamment qu'on l'avait fait précédemment pour lui dans le royaume de Valence. Et si bien que le roi de Castille et la reine, et tous ceux qui les accompagnaient, s'émerveillaient comment le pays de Catalogne pouvait suffire à de telles dépenses; car ils ne s'imaginaient point que les terres du roi d'Aragon fussent aussi abondantes et aussi fertiles, ainsi que vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XXIII.

Comment le roi En Jacques se disposa à se rendre au concile; et des fêtes qu'il fit au roi de Castille qui passait chez lui pour s'y rendre aussi.

Laissons cet objet auquel nous reviendrons, et parlons du roi d'Aragon. Quand il eut, de concert avec les infants, ordonné toutes ces choses, il songea aux moyens de se rendre au concile d'une manière honorable, avec d'autant plus de raison que les cardinaux et autres personnages du conseil du pape lui avaient fait dire : que le Saint-Père avait en partie désiré réunir ce concile pour jouir du plaisir de voir le roi d'Aragon, avec deux gendres aussi grands que l'étaient le roi de France et le roi de Castille, et aussi les reines ses filles et ses petits-enfants; qu'il voulait jouir du bonheur de contempler l'effet de l'œuvre de Dieu dans la naissance miraculeuse procurée audit roi d'Aragon; et qu'il voulait que le roi, qui était un des hommes les plus sages, les plus prudents et les plus braves du monde, tînt conseil avec lui, et se préparât avec toute la chrétienté à aller outre-mer contre les infidèles.

Quand le seigneur roi eut ordonné son voyage, il songea à aller au-devant du roi de Castille, et à aller en personne au royaume de Valence pour examiner si on avait bien pris soin de pourvoir à tous les besoins. Il fut instruit de tout, et fut convaincu qu'il n'y avait pas moyen de mieux faire; alors le roi et les infants s'approchèrent du lieu par où le roi de Castille devait entrer.

Le roi de Castille, la reine et les infants, instruits que ledit seigneur roi et ses infants se disposaient à les recevoir avec pompe et distinction, se hâtèrent d'arriver. A leur entrée sur la terre du roi d'Aragon, ils trouvèrent le seigneur roi et les infants qui les reçurent avec plaisir et avec joie, et les gens du roi d'Aragon firent de grandes fêtes et processions. Du jour de leur entrée jusqu'à leur arrivée à Valence, il s'écoula douze jours. Dès qu'ils furent arrivés à Valence, il se fit tant de jeux, de réjouissances, de tournois, carrousels de chevaliers, danses de sauvages, cavalcades, parades d'hommes d'armes, courses de galères et de lins que les gens de mer faisaient aller par la grande rue sur les charrettes, et enfin tant de combats de taureaux et mascarades, et ces jeux étaient si nombreux dans les lieux où le roi et la reine devaient passer, qu'étant descendus à l'église de Saint-Vincent faire leurs dévotions en arrivant, il fut nuit noire avant qu'ils fussent rendus de là au palais, où le roi avait ordonné de loger le roi de Castille. La reine et les infants eurent aussi des logements convenables. Que vous dirai-je? Les fêtes de Valence durèrent quinze jours; de telle sorte, que nul artisan ou autre n'y fit le moindre ouvrage; car les jeux, les fêtes et les danses se renouvelaient chaque jour.

On serait étonné d'apprendre quelle était l'abondance des vivres que le roi d'Aragon faisait distribuer aux gens du roi de Castille. Si je voulais vous en faire le détail, cela me mènerait trop loin, et je n'arriverais que tard à mon but. Je vous dirai donc qu'ils partirent de Valence et allèrent à madame Sainte-Marie du Puig de Murviedro; ensuite à Borriana, Castello, Cabanyes, Coves et Saint-Mathieu; ensuite à Ulldecona et à la cité de Tortosa; là on les fêta comme en celle de Valence; ils y demeurèrent six jours. Ensuite, ils allèrent au col de Balaguier, et passèrent par Saint-George, car alors le village de la fontaine de Perallo n'existait pas. De là ils allèrent à Cambrils et puis à la ville de Taragone.

Il serait impossible de dire les fêtes et les honneurs que leur firent l'archevêque de Taragone et les deux évêques de sa province, qui sont de la seigneurie d'Aragon. Les abbés,

prieurs, et grand nombre de moines et autres ecclésiastiques, les reçurent avec de grandes processions, en chantant et louant Dieu. Ils restèrent huit jours à Taragone, et se rendirent ensuite à Sarbos et puis à Villefranche, qui est une belle et excellente ville. On les y fêta et on leur fit autant d'honneur que dans une cité. Ils y restèrent deux jours et de là ils allèrent à Saint-Clément et à Barcelonne. Je n'ai pas besoin de vous dire comment ils y furent reçus; il serait difficile de le raconter. Comme Barcelonne est la plus belle et la plus opulente cité du seigneur roi d'Aragon, vous pouvez vous imaginer quelles furent ces fêtes. Tout se passa là comme dans les autres cités. Ils y demeurèrent dix jours; ensuite ils se rendirent à Granioles, à Hostalrich, et d'Hostalrich à la cité de Gironne. S'il leur fut donné des fêtes, il n'est pas besoin de le dire; les bourgeois seuls, sans parler des chevaliers qui sont nombreux dans cette contrée, firent tant et tant que tout le monde en fut étonné. Ils y demeurèrent quatre jours; ils allèrent ensuite à Basquera et à Pontons; après quoi le roi, la reine et tout leur monde, vinrent loger à Peralade. Je sais cela, parce que j'étais alors enfant, et le roi et la reine couchèrent cette nuit dans une chambre de la maison de mon père, où je vous ai déjà dit qu'avait reposé le susdit roi d'Aragon. Et pour que le roi et la reine de Castille fussent ensemble cette nuit, on fit dans la maison de Bernard Rossinyol, qui était attenante à celle de mon père, sept portes pour que le roi pût passer de son logement dans la chambre de la reine. Ces choses, je puis vous les certifier, non pour les avoir entendu dire, mais pour les avoir vues.

Ils séjournèrent pendant deux jours à Peralade, parce qu'En Dalmau de Rochabara, seigneur de Peralade, avait supplié le roi d'Aragon de permettre qu'il le reçût un jour à Peralade; et le roi, qui l'aimait beaucoup, lui dit qu'il resterait un jour à Peralade pour ses affaires, et que le jour suivant il le lui accorderait par faveur spéciale. Dalmau l'en remercia beaucoup; et il devait bien le faire, car c'est une satisfaction que le roi n'accorda ni à richehomme ni à prélat qui fût en Catalogne, si ce n'est à lui seul; et pour cela Dalmau lui fut très obligé.

Après avoir passé deux jours à Peralade dans la joie et dans les fêtes, ils allèrent à la Jonquière, au Boulou et à Mas, très joli endroit qui appartenait au Temple; de là ils entrèrent à Perpignan. Ne me demandez point les fêtes qu'on leur y fit; elles durèrent huit jours. De là ils se rendirent à Salses, à Villefranche et à Narbonne. Amaury de Narbonne leur fit de grandes fêtes et des réjouissances; car lui et le seigneur infant En Jacques d'Aragon avaient épousé deux sœurs, filles du comte de Foix. Ils demeurèrent deux jours à Narbonne. Ils allèrent ensuite à Béziers, à Saint-Thibéry, à Loupian et à Montpellier. Mais les jeux et les fêtes qui eurent lieu à Montpellier surpassèrent tous les autres. Ils y restèrent quinze jours; ils envoyèrent de là leurs messagers au pape et reçurent sa réponse; après quoi, ayant résolu de prendre leur chemin par la France, ils partirent de Montpellier. Dorénavant je vous parlerai de ce qui fait l'objet de cet ouvrage, savoir: de l'honneur et des grâces que Dieu a faits à la maison d'Aragon; et comme j'entends que cette matière soit telle qu'elle serve à la gloire et à l'honneur de la maison d'Aragon et de ses sujets, j'en ferai mention. Ne croyez pas que ce que cela a coûté au roi et à ses infants soit peu de chose; cela est au contraire d'une telle valeur que toute la Castille ne pourrait le payer de quatre ans. Vous qui lisez ce livre et qui ignorez quelle est la puissance du roi d'Aragon, sachez qu'elle est telle que le roi de France aurait bien de la peine à y résister; et si ses trésors pouvaient y suffire, le cœur lui manquerait, et il se tiendrait pour battu. Toutefois le roi d'Aragon en fut autant satisfait que si, tout ce qu'il dépensait, il l'eût reçu en don ou en secours du pape ou autre. Mais Dieu aide à bon cœur; aussi Dieu lui aide-t-il et l'honore-t-il dans toutes ses entreprises. Or, laissons aller le roi de Castille, qui se rend au concile, et parlons du roi d'Aragon.

CHAPITRE XXIV.

Comment le seigneur roi En Jacques partit pour aller au concile; comment il y fut reçu par tous ceux qui s'y étaient rendus; et comment il reçut du pape, des cardinaux et des rois plus d'honneurs qu'aucun des rois qui s'y trouvèrent.

Quinze jours après que le roi de Castille fut parti de Montpellier, le roi d'Aragon se rendit au concile. A son arrivée à Lyon sur le Rhône, il y fut reçu avec éclat, et il n'y eut roi, comte, baron, cardinal, archevêque, évêque,

abbé ou prieur, qui ne sortît pour aller au-devant de lui et le recevoir. Le roi de Castille, avec ses infants, précéda tout le monde d'un jour. Quand il fut devant le pape, celui-ci sortit de sa chambre, le baisa trois fois sur la bouche, et lui dit : « Mon fils, grand gonfalonier et défenseur de la sainte Eglise, soyez béni et bienvenu. » Le roi voulut lui baiser la main, mais le pape ne le permit pas; et il l'invita, lui et les siens, pour le lendemain; ce qu'il n'avait fait à aucun des rois qui étaient arrivés; de sorte que ledit seigneur roi reçut de la part du Saint-Père, des cardinaux et des rois qui se trouvaient là, plus de marques d'honneur, et plus de dons et de grâces que nul autre roi présent audit concile. Le concile s'ouvrit aussitôt que le roi d'Aragon fut arrivé. Mais de ce qui s'y fit et traita je n'en dirai rien; car ce n'est point le sujet de mon livre[1]. Je dirai seulement que le roi d'Aragon obtint tout ce qu'il demanda; de sorte qu'il fut satisfait de son séjour, et s'en retourna chez lui, content et joyeux. Je vous dirai que le roi de Castille y était aussi allé, parce qu'il espérait être empereur d'Allemagne[2]; mais il ne put réussir, et s'en retourna en son royaume; et à son retour et jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Castille, le roi d'Aragon le fit défrayer à son passage sur ses terres, autant et plus abondamment qu'il ne l'avait été en venant. Il ne revint point du côté par lequel il était sorti; mais il passa par Lérida et l'Aragon. Il serait trop long de vous décrire les fêtes qu'on lui fit encore. Il retourna en Castille, avec la reine et les infants, et ses sujets eurent bien du plaisir à le revoir au milieu d'eux. Je laisserai là le roi de Castille, qui est rentré dans ses terres et est avec la reine et ses infants, et je retournerai au roi En Jacques d'Aragon.

(1) Grégoire X s'était rendu à Lyon dès le mois de novembre 1273, dans l'intention d'y réunir l'année suivante un concile général. Philippe-le-Hardi vint lui rendre visite au mois de février 1274, et Grégoire profita habilement de la déférence que lui témoignait le roi de France pour en obtenir Avignon et le comtat Venaissin, cédés d'abord au Saint-Siége en 1229 par Raymond VII, mais rendus depuis à Raymond par Grégoire IX. Ce concile, dont le but était de subvenir aux besoins de la Terre-Sainte et de réunir les Eglises grecque et latine, s'ouvrit en mars 1274, et fut clos le 17 juillet suivant.

(2) Le roi de Castille avait espéré que Grégoire disposerait en sa faveur de la dignité impériale, à laquelle les électeurs venaient d'appeler Rodolphe de Hapsbourg en octobre 1273; mais le pape obtint de larges concessions de Rodolphe et il le confirma dans la possession de l'empire.

CHAPITRE XXV.

Comment, après être revenu du concile et avoir visité ses terres, il voulut voir comment ses enfants avaient gouverné; comment il en fut très satisfait, fit reconnaître pour roi d'Aragon l'infant En Pierre, et pour roi de Majorque et de Minorque l'infant En Jacques, et ordonna qu'on leur prêtât serment.

Le roi En Jacques accompagna le roi de Castille jusqu'à ce qu'il eût été hors de son territoire Celui-ci, avec ses enfants et la reine, rendit mille grâces au roi d'Aragon; et lui, comme bon père, leur donna sa bénédiction. Alors il alla visiter ses royaumes et ses domaines, comme pour prendre congé de ses sujets, parce qu'il voulait consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et à l'accroissement de la sainte foi catholique. Ainsi que, dans sa jeunesse, il était allé avec courage et prudence contre le royaume de Valence, de même il voulut marcher contre le royaume de Grenade, afin que les noms de Dieu et de la sainte Vierge Marie y fussent célébrés et loués. En visitant toutes ses terres, il examina le gouvernement de ses enfants; il en fut satisfait, et loua Dieu de lui avoir donné de tels enfants. Il convoqua les cortès d'Aragon à Saragosse. Là se rendirent les barons et leur suite, les prélats, chevaliers, citoyens et hommes des villes. Les cortès étant assemblées, le roi tint de bons et notables discours. Il voulut que l'on reconnût pour roi d'Aragon le seigneur infant En Pierre, et pour reine son épouse la reine Constance, dont j'ai déjà parlé, et qu'on leur prêtât serment[1]. Ainsi qu'il le commanda, ils le jurèrent tous avec grande satisfaction. Il n'est pas besoin de vous dire que l'on fit de grandes fêtes durant la tenue de ces cortès, vous pouvez bien l'imaginer. Après avoir prêté serment à l'infant En Pierre et à la reine, on se rendit à Valence. Là il tint aussi des cortès et on reconnut l'infant En Pierre comme roi de Valence et sa femme comme reine. On alla ensuite à Barcelonne, et là on prêta serment à l'infant En Pierre comme comte de Barcelonne et seigneur de toute la Catalogne,

(1) Suivant Bofarull (t. II, p. 236), Jacques avait déjà fait son testament, en 1272; il abdiqua en faveur de son fils, le 6 juillet 1276 à Alcira, et mourut à Valence le 27 juillet 1276. Cet acte du 6 doit être postérieur à celui dont parle ici Muntaner, et qui n'était qu'une sorte de reconnaissance de leur droit futur d'héritage.

et à sa femme la reine comme comtesse. Après quoi il nomma son fils, l'infant En Jacques, roi de Majorque, Minorque et Yviça, et comte de Roussillon, du Conflent, de la Cerdagne, et seigneur de Montpellier. Toutes ces choses étant terminées par la grâce de Dieu, il retourna à Valence, dans l'intention dont je vous ai fait part, qui était d'employer le reste de sa vie à faire croître et multiplier la sainte foi catholique et à abaisser et à abattre la foi de Mahomet.

CHAPITRE XXVI.

Comment le roi En Jacques fut malade à Xativa; comment les Sarrazins tuèrent Garcia Ortis, lieutenant du fondé de pouvoir royal et vicaire général du roi En Pierre dans le royaume de Valence.

Pendant son séjour dans la cité de Valence, il se délassait par la chasse et autres amusements. Souvent, en chassant, il allait visitant les châteaux et maisons de campagne du royaume.

Pendant qu'il était à Xativa Dieu permit qu'il tombât malade de la fièvre, et il fut si malade qu'il ne pouvait se lever. Tous les médecins en augurèrent mal, surtout parce qu'il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Vous comprenez bien qu'un vieillard ne peut suivre le même régime de vie qu'un homme jeune; toutefois il conserva tout son bon sens et son excellente mémoire.

Les Sarrazins de Grenade, avec lesquels il était en guerre, ayant appris qu'il était malade, entrèrent avec mille cavaliers et grand nombre de gens à pied jusques à Alcoy. Ils eurent une rencontre avec Garcia Ortis, qui était lieutenant du fondé de pouvoir royal dans le royaume de Valence; ils se battirent avec lui et avec sa bonne troupe, qui était de deux cents hommes à cheval et cinq cents piétons. Dieu permit qu'en cette rencontre Garcia Ortis périt avec un grand nombre de ses compagnons.

Aussitôt que le roi qui était dans son lit, apprit cette défaite, il s'écria : « Sus, sus, amenez-moi mon cheval et préparez-moi mes armes! Je veux marcher contre ces traîtres de Sarrazins qui me croient mort. Ils ne se doutent pas que je saurai encore les exterminer tous. » Et il était si résolu que, dans sa colère, il voulait se dresser sur son lit, mais il ne le put pas.

CHAPITRE XXVII.

Comment le roi En Jacques, étant affaibli par la maladie, se fit porter sur une litière avec sa bannière, pour aller combattre les Sarrazins; et comment, avant son arrivée, l'infant En Pierre y était allé si fort brochant qu'il les avait vaincus.

Il leva alors les mains au ciel et dit : « Seigneur, pourquoi permettez-vous que je sois ainsi privé de mes forces? Eh bien donc! ajouta-t-il, puisque je ne puis me lever faites sortir ma bannière, et qu'on me porte sur une litière jusqu'aux lieux où sont ces Maures perfides. Ils ne pensent plus que je suis de ce monde; mais ils n'auront pas plus tôt aperçu la litière qui me porte, qu'à l'instant nous les aurons vaincus, et tous seront bientôt pris ou tués. »

Ainsi qu'il avait commandé il fut fait; mais son fils, l'infant En Pierre, l'avait prévenu et s'était jeté au milieu d'eux. La bataille fut rude et sanglante; et cela devait être, car contre un chrétien il y avait quatre Sarrazins. Malgré cette supériorité de nombre, l'infant En Pierre s'élança brochant si impétueusement au milieu d'eux qu'il les mit en déroute. Deux fois il eut son cheval tué sous lui, et deux fois deux de ses cavaliers descendirent pour lui donner leurs chevaux pour qu'il remontât, et eux restèrent démontés. Enfin, dans cette action, tous les Sarrazins furent pris ou tués. Au moment où l'on élevait sur le champ de bataille la bannière du seigneur roi En Jacques, lui-même parut porté sur sa litière. Le roi En Pierre fut très fâché de voir là son père, parce qu'il craignait que cette fatigue ne lui devînt funeste: il brocha des éperons, vint à lui, mit pied à terre, fit déposer la litière et la bannière, baisa les pieds et les mains de son père, et lui dit en pleurant : « Oh! mon seigneur et père, qu'avez-vous fait? ne saviez-vous pas que je tenais votre place et qu'il n'était pas nécessaire de vous hâter? — Ne dites point cela, mon fils, répondit le roi; mais que sont devenus ces maudits Sarrazins? — Grâces au ciel et à notre bonne fortune, mon père, ils sont tous morts ou prisonniers. — Me dites-vous la vérité, mon fils? — Oui, mon père. » Alors il leva les mains au ciel, remercia Dieu, baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna maintes et maintes fois sa bénédiction.

CHAPITRE XXVIII.

Comment le roi En Jacques, après s'être confessé et avoir reçu le corps précieux de Notre Seigneur Jésus-Christ, rendit son âme à Dieu; et de la coutume observée par les fondateurs de Majorque jusqu'à ce jour.

Le roi En Jacques ayant vu cela et rendu grâces à Dieu revint à Xativa, et le roi En Pierre, son fils, l'accompagna. Quand ils furent arrivés à Xativa, on fut bien joyeux de cette nouvelle victoire due à la faveur de Dieu; mais on était en même temps très affligé de voir le mauvais état du seigneur roi. Cependant il fut convenu entre le roi En Pierre et les barons et prélats de Catalogne, chevaliers, citoyens et prud'hommes de Xativa et autres lieux, qu'en témoignage de la joie dont cette victoire remportée par son fils remplissait le cœur du seigneur roi, on transporterait toutes les fêtes à Valence. Ainsi fut-il exécuté.

Quand ils furent à Valence, toute la cité vint au-devant du roi En Jacques; on le porta au palais, où il fut confessé plusieurs fois; il communia, reçut l'extrême-onction et prit dévotement tous ses sacrements. Après quoi, plein de joie en son cœur, et voyant la bonne fin que Dieu lui avait accordée, il fit appeler les rois ses fils, ainsi que ses petits-fils, leur donna à tous sa bénédiction, et les endoctrina et prêcha, car il avait tout son bon sens et toute sa mémoire; il les recommanda tous à Dieu, croisa ses mains sur sa poitrine, et dit l'oraison que Notre Seigneur vrai Dieu prononça sur la croix; et aussitôt cette oraison terminée, son âme se dégagea de son corps, et, joyeuse et satisfaite, gagna le saint paradis.

Ainsi mourut le roi En Jacques, le sixième jour de juillet[1] 1276; il voulut que son corps fût porté au monastère de l'ordre de Poblet; ce sont des moines blancs placés au milieu de la Catalogne. Les gémissements et les cris retentirent aussitôt par toute la cité; il n'y avait riche-homme, varlet de suite, chevalier, citoyen, ni dame ou demoiselle, qui ne suivissent sa bannière et son écu, accompagnés de dix chevaux auxquels on avait coupé la queue; et tout le monde allait pleurant et criant.

Ce deuil dura quatre jours dans la cité; ensuite tous ceux qui étaient invités à assister au convoi accompagnèrent le corps. Et dans tous les lieux, châteaux et villes où il avait été accueilli au milieu des éclats de la joie et des plaisirs, il fut accueilli au milieu des cris et des pleurs.

Ce fut avec de semblables démonstrations de douleur que son corps fut transporté au monastère de Poblet. Là se trouvèrent des archevêques, évêques, abbés, prieurs, abbesses, prieuresses, religieux, comtes, barons, varlets de suite, chevaliers, citoyens, bourgeois et gens de toutes conditions du royaume; tellement, qu'à six lieues de distance les bourgs et les chemins ne pouvaient les contenir. Les rois ses fils, les reines et ses petits-fils s'y rendirent. Que vous dirai-je? l'affluence fut si grande qu'on n'a jamais vu une foule si considérable assister aux obsèques d'aucun seigneur quel qu'il soit; enfin après les plus nombreuses processions, au milieu des cris, des pleurs et des prières, il fut mis en terre. Dieu veuille, dans sa miséricorde, recevoir son âme! *Amen*. Je suis bien assuré qu'il est au nombre des saints du paradis, et chacun doit ainsi le croire.

Cette cérémonie terminée, les rois retournèrent chez eux, ainsi que les comtes, barons et autres. Et nous pouvons bien dire de ce seigneur: qu'il fut heureux, même avant que de naître, que sa vie fut de même et que sa fin fut encore meilleure.

J'approuve fort les fondateurs de Majorque qui ont ordonné que chaque année, le jour de Saint-Sylvestre et Sainte-Colombe, jour où le roi avait pris Majorque, on ferait dans la cité une procession générale dans laquelle on porterait la bannière dudit seigneur roi, et que dans cette journée on priât pour son âme, et que toutes les messes qui seraient chantées ce jour-là dans la ville et dans toute l'île seraient pour l'âme du roi et pour qu'on conjurât le ciel de protéger et défendre ses descendants, et de leur donner victoire contre leurs ennemis. Or, je supplierais notre roi d'Aragon, si tel était son bon plaisir, d'ordonner que les prud'hommes de la cité de Valence fissent de même tous les ans, le jour de Saint-Michel, une procession générale pour l'âme dudit seigneur roi, et pour l'accroissement et la prospérité perpétuelle de ses descendants, et pour qu'il leur donne victoire et honneur sur tous leurs ennemis; et cela parce

(1) Suivant Bofarull le 27 juillet

que cette cité fut prise la veille de la Saint-Michel par le roi En Jacques. Ce jour-là tous les prêtres et les religieux feraient des prières et chanteraient des messes pour l'âme du roi En Jacques. Je voudrais encore que le lendemain, par l'ordre du roi et des magistrats de la ville, il se fît à perpétuité de grandes charités. Que chacun s'efforce donc de son mieux à faire tout le bien possible, et il en sera récompensé dans l'autre monde et honoré dans celui-ci : et il n'est aucun acte de charité qui se fasse à Valence ou ailleurs qui ne soit récompensé par Dieu, qui fait croître et multiplier les biens de ceux qui les font.

Je cesse de parler du roi En Jacques pour parler de son fils aîné, En Pierre, roi d'Aragon et de Valence, comte de Barcelonne, ainsi que de leurs descendants, chacun en son temps et lieu.

CHAPITRE XXIX.

Comment, après la mort du roi En Jacques, ses deux fils furent couronnés rois, c'est-à-dire l'infant En Pierre roi d'Aragon, Valence et Catalogne, et l'infant En Jacques roi de Majorque, Minorque et Cerdagne ; et comment la Catalogne vaut mieux que toute autre province.

Le roi En Jacques étant trépassé de cette vie, les infants En Pierre et En Jacques furent couronnés rois. L'infant En Pierre se rendit à Saragosse, où il convoqua les cortès; on lui plaça la couronne d'Aragon sur la tête avec la plus grande solennité, au milieu des plaisirs et des fêtes. Il serait trop long de vous raconter les grâces et les dons qui s'y firent. Après avoir été couronné en Aragon il vint à Valence; les cortès y furent également nombreuses. Il y vint, de toute la Castille, une grande quantité de personnes qui reçurent des faveurs et des présents considérables. Là il prit la couronne du royaume de Valence. Il se rendit ensuite à Barcelonne, où il y eut des cortès nombreuses et beaucoup d'autres personnes; il fut fier et charmé de recevoir la guirlande par laquelle il fut créé comte de Barcelonne et seigneur de toute la Catalogne.

Qu'on ne s'imagine pas que la Catalogne soit une province peu importante; sachez au contraire que le peuple de cette contrée est généralement plus riche qu'aucun autre que je sache ou aie vu, quoique bien des gens prétendent qu'il soit pauvre. Il est vrai qu'on ne voit point en Catalogne, comme ailleurs, des hommes puissants posséder de très grandes richesses en argent, mais la plus grande partie du peuple est dans l'aisance plus que partout ailleurs; les habitants vivent dans leurs maisons, en compagnie de leur femme et de leurs enfants, avec plus d'ordre et d'abondance domestique que tout autre peuple. Vous serez en outre étonnés de ce que je vais vous dire, et cependant si vous observez bien, vous trouverez que cela est vrai ; c'est que nulle part il n'y a autant de gens qui parlent un seul et même langage qu'il y en a en Catalogne. Quant aux Castillans, la Castille proprement dite est petite et peu peuplée ; et dans le royaume de Castille, où il y a de nombreuses provinces, chacun parle une langue différente ; et ils sont aussi divisés par là entre eux que les Catalans le sont des Aragonais, quoiqu'ils aient tous le même seigneur. Vous trouverez pareille diversité en France, en Angleterre, en Allemagne ; les différentes provinces de la Romanie, habitées par des Grecs, tous sujets de l'empereur de Constantinople, vous offriront la même différence, ainsi que la Morée, le royaume d'Arta, la Blaquie [1], le royaume de Salonique, la Macédoine, l'Anatolie, et bien d'autres provinces, entre lesquelles vous trouverez autant de différence dans le langage qu'entre la Catalogne et l'Aragon. Il en est de même dans tous les autres pays du monde. Quant aux Tartares, on les dit très nombreux, mais ils ne le sont pas ; ils paraissent nombreux, et ont soumis beaucoup de nations, parce que jamais vous ne trouverez de Tartares qui s'occupent d'aucun travail des mains, et qu'ils vont sans cesse guerroyant et marchant en corps d'armée avec leurs femmes et leurs enfants. Pensez si les Catalans n'en pourraient pas faire autant, eux qui sont plus nombreux qu'eux et qui le sont même deux fois autant, car je vous ai parlé vrai sur les Catalans; bien des gens pourront s'en étonner et traiter de fables ce que j'en ai dit ; mais qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est la pure vérité.

Lorsque le roi En Pierre eut été couronné roi par la grâce de Dieu, il alla visiter ses terres. On peut bien dire de lui que jamais il ne'xista seigneur qui ait livré aussi peu de personnes à la mort et qui ait été aussi redouté

(1) La Blaquie ou Vlachie est la partie de la Grèce située entre la Thessalie et l'Epire.

pour sa justice et craint de tous ses gens. Il mit tout son royaume en si bonne paix que les marchands et autres personnes pouvaient aller partout avec sécurite, avec leurs sacs de florins et de doublons.

De son côté l'infant En Jacques se rendit à Majorque et se fit couronner roi au milieu des plus grandes fêtes et au contentement général; il alla ensuite en Roussillon et à Perpignan; il prit la guirlande des trois comtés de Roussillon, de Confluent et de Cerdagne. Il réunit de nombreuses cortès et il y vint une grande multitude de barons de Catalogne, d'Aragon, de Gascogne et du Languedoc; là se firent de riches présents. Il alla ensuite à Montpellier et entra en possession de la seigneurie et baronnie de cette cité. Et puis chacun d'eux régna en son royaume avec justice et vérité, au gré de Dieu et de leurs peuples.

CHAPITRE XXX.

Comment le seigneur roi En Pierre déposa Mira-Boaps, roi de Tunis, qui ne voulait pas payer le tribut, et mit à sa place son frère Mira-Busach; et comment En Corral Llança commanda deux galères dans cette expédition.

Je retourne au roi En Pierre, qui alla visiter ses royaumes et toutes ses terres. Se trouvant à Barcelonne il pensa qu'il devait recevoir le tribut qu'était tenue de payer la maison de Tlemcen. Le Mostanzar qui, après le Mira-Molin de Maroc et après Saladin, sultan de Babylone, était le meilleur sarrazin du monde, étant mort, le roi pensa qu'il ne devait point négliger d'exiger ce tribut. Il réunit un grand nombre de ses conseillers, et surtout le noble En Corral Llança, et en présence de tous il lui dit: « En Corral, vous savez qu'à la mort du Mostanzar, qui était un grand ami de notre père, vous êtes allé à Tunis demander le tribut l'année passée. Vous saurez qu'ils ne nous ont pas encore envoyé ce tribut, et il paraît même qu'ils veulent persévérer dans cette conduite; il est bon de les en faire repentir et de montrer quelle est notre puissance. Nous avons donc résolu de déposer celui qui est roi, et de déclarer Mira-Busach, son frère, seigneur et roi; nous ferons ainsi un acte de justice et nous honorerons la maison d'Aragon, de telle manière que chacun pourra dire, que nous avons placé un roi à Tunis parce que la chose était juste. — Seigneur, répondit En Corral Llança, veuillez nous raconter l'affaire et nous dire pourquoi vous avez pris la résolution d'en agir ainsi, afin que tous puissent en être instruits complétement, et là-dessus chacun pourra vous dire ce qu'il en pense pour votre honneur. » Le roi lui répondit: « Vous dites bien. Je veux donc que vous sachiez, qu'ainsi que je l'ai déjà dit, le Mostanzar fut un grand ami de notre père, et que chaque année il lui adressait son tribut et des joyaux précieux. Il est mort et n'a pas laissé d'enfant, mais seulement deux frères; l'aîné est nommé Mira-Busach et le plus jeune Mira-Boaps. Il avait envoyé dans le Levant Mira-Busach, l'aîné des frères, avec une grande troupe de chrétiens et de Sarrazins pour mettre le pays à composition, et Mira-Boaps était resté à Tunis. A la mort du Mostanzar, qui avait laissé son royaume à Mira-Busach, Mira-Boaps se trouvant à Tunis n'attendit point son frère et se fit roi de Tunis, et il tient le royaume contre tout droit et toute justice; mais Mira Busach, ayant appris la mort de son frère le roi, se hâta de partir pour Tunis. Mira-Boaps, sachant qu'il était en chemin, lui fit dire que si sa vie lui était chère, il n'approchât pas, et qu'il sût bien que, s'il persistait, il lui ferait couper la tête. Mira-Busach s'en retourna donc à Cabès, et il y est encore, ne sachant ce qu'il doit faire. Or nous ferons bien de favoriser la justice et en particulier de faire exécuter les volontés du Mostanzar. Nous ferons donc armer dix galères, et nous voulons que vous, En Corral Llança, vous en soyez le chef et capitaine; et vous irez directement à Cabès, et porterez nos lettres à Mira-Busach, à Benmargan, à Benatia et à Barquet; ce sont les trois barons les plus grands et les plus puissants qui soient à Miqui, et ils nous ont, eux et leurs pères, de grandes obligations; et comme notre père fit dans le temps de grands présents au Mostanzar, roi de Tunis, qui est mort, ils feront tout ce que vous leur demanderez et direz de notre part. Vous vous arrangerez avec eux pour que, avec toutes leurs forces, ils marchent par terre avec Mira-Busach devant Tunis; vous les y précéderez avec les galères; vous ravagerez entièrement le port de Tunis, et vous vous emparerez de tous les navires et lins qui s'y trouveront, soit chrétiens, soit sarrazins, et prendrez tous ceux qui y arriveront, et vous investirez la cité, de manière qu'elle ne

puisse recevoir ni secours ni vivres, soit par terre, soit par mer. Vous porterez secrètement les lettres que nous écrivons à Mafer, père du Moaps. Quand les habitants de la cité verront la disette qu'ils éprouvent, ils se soulèveront contre le Moaps, surtout quand vous leur direz que jamais nos dix galères, et même plus s'il est nécessaire, ne quitteront leur port, tant qu'on n'aura pas reconnu pour seigneur et pour roi Mira-Busach, à qui ce titre est dû. J'espère qu'avec l'aide de Dieu les choses iront ainsi que je l'ai résolu.» En Corral Llança et tous ceux du conseil dirent que c'était fort bien pensé et parlé; et ainsi que l'avait voulu le seigneur roi, ainsi fit-on.

CHAPITRE XXXI.

Comment le roi En Pierre fit armer dix galères et chargea En Corral Llança des conventions et traités qu'il devait faire avec Mira-Busach; et comment les ordres du roi furent exécutés.

Le roi fit aussitôt armer cinq galères à Barcelonne et cinq à Valence. On peut dire qu'elles furent si bien armées qu'elles pouvaient faire autant que vingt galères de tout autres gens. Quand elles furent prêtes, En Corral Llança, avant de s'embarquer, alla prendre congé du roi qui était à Lerida. Le roi lui remit ses lettres et fit rédiger article par article tout ce qu'il avait à exécuter. Entre autres choses comprises dans les articles, il s'y trouvait: que, dès qu'il aurait eu sa conférence avec Mira-Busach, Benmargan, Benatia, Barquet et les Moaps qui étaient à Cabès, et arrangé l'entrée à Tunis, il prît le serment de Mira-Busach et la confirmation du témoignage des autres aussi par serment, et avec foi et hommage, stipulant que, dès qu'il serait roi de Tunis, il paierait le tribut dû jusqu'à ce jour, et qu'à dater de ce même jour les rois de Tunis prenaient à jamais l'obligation de payer ce tribut à tout roi d'Aragon et comte de Barcelonne; et que tous les Moaps signassent comme témoins. De plus il serait stipulé: que par la suite l'alcade-majeur qui commanderait aux chrétiens de Tunis devait être un riche-homme ou chevalier du roi d'Aragon; qu'il serait nommé par le roi d'Aragon et pourrait en tout temps être renvoyé ou changé à la volonté dudit roi d'Aragon; qu'en quelque lieu où ils fissent la guerre, ils porteraient la bannière du roi d'Aragon, et que, soit qu'ils fussent avec le roi, soit qu'ils combattissent seuls, tous seraient tenus de protéger cette même bannière à l'égal de celle du roi de Tunis; de plus, le collecteur de la gabelle du vin, qui est une grande charge, devait être un Catalan qui pourrait être nommé par ledit seigneur roi d'Aragon, parce que la moitié de ce droit devait appartenir au roi d'Aragon. De plus le roi d'Aragon pourrait nommer des consuls chargés de faire rendre justice aux marchands catalans, aux patrons des navires et aux mariniers qui venaient à Tunis et dans tout le royaume, et il y en aurait aussi un autre à Bugia.

Ledit Mira-Busach promit alors par écrit au roi d'Aragon et à ses gens toutes les choses ci-dessus mentionnées, et bien d'autres franchises qui se trouvent toutes dans les chartes, et le roi les fit confirmer encore quand il fut dans Tunis et reconnu roi.

En Corral Llança, muni de ces lettres et instructions, quitta le roi, alla prendre cinq galères à Valence et se rendit à Barcelonne où il trouva les cinq autres. Il s'embarqua avec la grâce de Dieu, et accomplit au point et à l'heure tout ce que le roi lui avait ordonné, et au-delà. Que vous dirai-je? Il plaça sur le trône de Tunis Mira-Busach, de la manière dont le roi le lui avait prescrit; et il fit bien plus, car, en entrant dans Tunis, il ne se contenta pas de placer la bannière du seigneur roi sur la porte de la ville, mais il la plaça sur la tour qui est au-dessus de la porte. Et quand il eut fait confirmer les articles du traité ci-dessus mentionné et reçu le tribut complet, et bien des joyaux riches et magnifiques en sus du tribut envoyé par le roi de Tunis au roi d'Aragon, il s'en retourna en battant toute la côte jusqu'à Ceuta et s'emparant d'un grand nombre de navires, lins et barques des Sarrazins, de sorte que nul ne fit mieux ce qui lui était confié. Il s'en retourna ainsi chargé de richesses en Catalogne et trouva le roi à Valence. Le roi lui fit très bon accueil. Et de l'avoir et des joyaux qu'il avait apporté le roi lui en fit une bonne part, à lui et à tous ceux des galères; si bien que, avec ce qu'ils avaient gagné dans ce voyage et avec ce que le roi leur donna, ils furent tous riches et à leur aise. Voyez donc les heureux commencements que Dieu accorda à notre roi aussitôt après son couronnement. Ne

parlons plus de lui en ce moment, nous saurons bien y revenir en son temps; parlons aujourd'hui de l'empereur Frédéric et de ses fils, car cela convient à l'objet de notre ouvrage.

CHAPITRE XXXII.

Comment l'empereur fut en guerre avec l'Eglise, et comment la paix fut faite, à condition qu'il irait outre mer à la conquete de la Terre-Sainte; comment le comte d'Anjou fit la conquête de la Sicile, et quelle fut la cause de cette entreprise.

Il est certain que l'empereur Frédéric[1] fut un homme du plus illustre sang et qu'il fut le plus sage et le plus valeureux des hommes; il fut élu empereur d'Allemagne avec l'aveu et par la volonté du Saint-Père. Son élection eut lieu où elle devait être faite, et ensuite elle fut confirmée à Milan et puis à Rome, tant par le Saint-Père que par tous ceux à qui il appartenait de le faire. Il entra donc en possession légitime de tout ce qui tenait à l'empire d'Allemagne; mais comme, ainsi qu'il plait à Dieu, nul ne peut avoir toute joie et tout contentement en ce monde, le diable fit naître la discorde entre lui et le pape[2]. De quel côté fut le tort, je ne saurais le dire; je ne vous en dirai donc rien, si ce n'est que la guerre crût et s'envenima entre le pape et l'empereur, et cela dura longtemps. Ensuite ils firent la paix, à condition que l'empereur partirait pour la conquête de la Terre-Sainte et serait le chef de tous les chrétiens qui s'y rendraient, et qu'ainsi l'empire resterait sous son gouvernement et en sa puissance. Là-dessus il fit le voyage d'outre-mer avec de grandes forces; il eut des succès et s'empara de plusieurs villes et autres lieux appartenant aux Sarrazins[3]. Après y avoir fait un assez long séjour, il s'en revint. Je ne vous dirai point par la faute de qui ni par quelle raison, mais si vous cherchez bien vous trouverez qui vous le dira. A son retour la guerre recommença entre lui et l'Eglise. Vous ne connaîtrez point non plus sur qui doit retomber la faute de cette guerre, car il ne m'est pas donné d'en parler; je vous dirai seulement qu'elle dura tout le temps que Frédéric vécut[1]. A sa mort il laissa trois fils[2], les plus sages et les meilleurs de tous les princes, à l'exception du roi En Jacques d'Aragon dont je vous ai parlé. Il donna à l'un d'eux, nommé Conrad, ce qu'il avait eu en Allemagne de son patrimoine. L'autre, qui avait nom Mainfroi, fut fait roi et héritier de la Sicile, de la principauté, de la terre de Labour, de la Calabre, de la Pouille et de la terre d'Abruzze, ainsi que je l'ai raconté ci-devant. Le troisième fut roi de Sardaigne et de Corse; on l'appelait le roi Enzio. Enfin chacun d'eux gouverna son pays avec grande foi et grande droiture; cependant le clergé fit tous ses efforts pour les dépouiller de tous leurs biens, conformément à la sentence rendue par le pape contre leur père; et ils excitèrent tout roi chrétien à s'en emparer; mais ils n'en trouvèrent aucun qui voulût le faire, principalement parce que le saint roi Louis de France, qui régnait alors, avait été l'allié et le bon ami de l'empereur Frédéric, ainsi que le roi Edouard d'Angleterre et le roi de Castille, et aussi le roi En Pierre d'Aragon qui avait épousé la fille dudit Mainfroi, et qu'aussi il n'y avait pas en Allemagne un baron qui ne fût leur parent; de sorte que, pendant longtemps, ils ne trouvèrent personne qui voulût s'emparer des biens de ces princes.

(1) Frédéric II, roi de Sicile, fut couronné empereur à Rome le 22 novembre 1220, par le pape Honorius III, successeur d'Innocent III, qui déjà l'avait fait élire roi des Romains; Frédéric renouvela alors le serment qu'il avait fait, deux années auparavant, d'aller à la Terre-Sainte.

(2) Frédéric, conformement à son vœu, s'était embarqué une premiere fois à Brindes pour la Terre-Sainte, le 8 septembre 1227; mais le mal de mer l'ayant empeché de continuer son voyage, Grégoire IX furieux l'excommunia.

(3) Après avoir cédé au pape Gregoire et s'être enfin embarqué, l'empereur entra à Jérusalem en 1229 et y prit lui-même sur l'autel la couronne de roi de Jérusalem. Pendant ce temps, Grégoire avait publié une croisade contre lui et avait envahi ses états. (Voy. Raumer, hist. des Hohenstauffen.)

(1) Frédéric II mourut à Fiorenzuola, en Pouille, le 13 décembre 1250, dans la cinquante-sixieme année de son âge.

(2) Il avait épousé trois femmes, 1° en 1209, Constance, fille d'Alphonse II, roi d'Aragon, dont il eut Henri, qu'il fit élire roi des Romains en 1220, à l'âge de sept ans; 2° en 1225, Yolande, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, dont il eut Conrad, qu'il fit élire roi des Romains en 1237, à l'âge de neuf ans, et qui fut empereur après lui; 3° en 1235, Ysabelle, fille de Jean, roi d'Angleterre, dont il eut Henri, roi titulaire de Jérusalem, et Marguerite, femme d'Albert, margrave de Thuringe et de Misnie. Il eut aussi plusieurs enfants naturels: Enzio, qu'il nomma roi de Sardaigne et qui mourut en prison à Bologne, en 1272; Mainfroi, roi de Sicile; Anne, épouse de l'empereur grec Jean Vatace; et Blanchefleur, morte le 26 juin 1279, et dont le tombeau se trouvait dans l'église des Dominicains de Montargis. Muntaner a confondu les enfants légitimes et les bâtards.

A cette époque le roi Louis de France[1] avait un frère nommé Charles, et qui était comte d'Anjou[2]. Les deux frères avaient pour femmes deux filles du comte de Provence, cousin-germain du roi En Pierre d'Aragon. Du vivant de ce comte de Provence le roi Louis de France avait épousé sa fille aînée[3]; après la mort du comte de Provence il restait une de ses filles à marier, et le roi de France la fit donner en mariage à son frère avec toute la comté de Provence[4]. Après ce mariage, la reine de France désira voir sa sœur la comtesse, et ladite comtesse eut le même désir de voir la reine sa sœur; en conséquence la reine pria le comte d'amener avec lui sa femme en France quand il viendrait en Anjou, pour qu'elle pût la voir. Le comte et la comtesse y consentirent. Bientôt après le comte amena sa femme à Paris, où étaient le roi et la reine. La reine fit réunir en leur honneur une cour brillante; on appela bien des comtes et des barons avec leurs épouses. La cour étant remplie de comtes, de barons, de comtesses et de baronnes, il fut fait un siége pour la reine seule, et à ses pieds furent placées la comtesse sa sœur et les autres comtesses. La comtesse de Provence fut si fâchée que sa sœur ne l'eût pas fait asseoir à côté d'elle, qu'elle faillit laisser éclater sa douleur. Après y être restée très peu d'instants, elle dit qu'elle était indisposée et désirait rentrer en son appartement; la reine ni personne ne put la retenir, et, arrivée chez elle, elle se mit au lit, soupira et pleura amèrement[5]. Le comte, apprenant que la comtesse s'était retirée sans attendre l'heure du repas, en fut affligé, car il aimait sa femme plus que ne pouvait faire aucun seigneur ou tout autre homme; il alla à son lit et la trouva pleurant et encore enflammée de colère. Il pensa qu'on lui avait dit quelque chose qui pût lui deplaire, l'embrassa et lui dit : « Ma chère amie, qu'avez-vous? Vous a-t-on dit quelque chose qui vous déplaise? Qui que ce soit qui l'eût osé, vous en seriez promptement vengée. »

La comtesse, sachant qu'il l'aimait plus que chose du monde, ne voulut point le laisser dans l'incertitude et lui répondit : « Seigneur, puisque vous me le demandez je vous le dirai, car je n'ai rien de caché pour vous. Quelle femme au monde a plus de raison d'être affligée que moi, puisque j'ai reçu aujourd'hui le plus cruel affront que jamais femme noble ait pu recevoir? Vous êtes frère du roi de France de père et de mère; je suis aussi, de père et de mère, la sœur de la reine de France[1]; et aujourd'hui que toute la cour était réunie, la reine, se plaçant seule sur son siége, m'a fait asseoir à ses pieds avec les autres comtesses; de quoi je suis fort dolente et me tiens comme déshonorée. Partons donc dès demain, je vous en conjure, et retournons dans nos terres, car pour rien je ne consentirai à m'arrêter plus longtemps ici. »

Le comte lui répondit : « Comtesse, ne prenez pas cela en mauvaise part, car l'usage veut, à la cour de France, qu'aucune dame ne puisse siéger à côté de la reine, si elle n'est reine elle-même. Toutefois reprenez courage, car je vous jure par le sacrement de la sainte Eglise et par l'amour que j'ai pour vous, qu'avant qu'il soit un an vous serez reine, vous aurez la couronne en tête et pourrez vous asseoir sur le siége de votre sœur; je vous en fais le serment en apposant ce baiser sur votre bouche. »

La comtesse fut un peu consolée, mais pas jusqu'au point de bannir toute douleur de son cœur, et quatre jours après elle prit congé du roi et de la reine et retourna en Provence avec le comte. Le roi fut bien fâché d'un aussi prompt départ. Dès que le comte et la comtesse furent revenus en Provence, le comte fit armer cinq galères et alla trouver le pape à Rome[2]. Le pape et les cardinaux, n'ayant pas été prévenus, furent étonnés de le voir; toutefois on le reçut honorablement et on lui

(1) Saint Louis.

(2) Charles ne devint qu'après son mariage, par un don de saint Louis, comte d'Anjou et du Maine.

(3) Saint Louis épousa, en mai 1234, à Sens, Marguerite, fille de Raymond Béranger, comte de Provence.

(4) Raymond Béranger I mourut le 19 août 1245, et Charles épousa Béatrice, sa troisième fille, le 19 janvier 1246.

(5) Ce même fait est raconté par Giovanni Villani, liv. V, c. 90, et par la Chronique de Morée qui précède celle-ci. (Voyez pages 138 et 139 de ce volume.)

(1) Ses autres sœurs furent aussi reines, car Eléonore, deuxième fille de Raymond Béranger IV, avait épousé, en 1236, Henri III, roi d'Angleterre, et Sancie, sa quatrième fille, épousa, en 1244, Richard, duc de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre et qui fut depuis roi des Romains.

(2) Charles d'Anjou passa en Italie l'an 1265, et fut investi du royaume de Naples par Clément IV, qui était alors à Viterbe.

fit de grandes fêtes. Le lendemain il fit prier le pape de réunir son collége, parce qu'il désirait l'instruire du sujet de son arrivée. Le pape fit ce qu'il lui demandait, et quand tous les cardinaux furent assemblés on lui fit dire de se présenter. Il vint; on se leva; on lui offrit un siége honorable et digne de lui, et quand tout le monde fut assis, il s'exprima ainsi :

CHAPITRE XXXIII.

Comment le comte d'Anjou se présenta au pape et lui demanda la permission de faire la conquête de la Sicile; comment le pape la lui accorda et lui donna la couronne dudit royaume; comment dès ce jour il prit le titre de roi, jour fatal, né pour le plus grand malheur de la chrétienté.

« Saint-Père, j'ai appris que vous aviez ordonné à tout roi et à tout fils de roi chrétien de s'emparer du pays du roi Mainfroi, et que tous vous ont dit non; mais moi, pour votre honneur et celui de la sainte Eglise romaine et de la sainte foi catholique, j'accepte l'offre de cette conquête telle que vous l'avez faite à tous les rois; et voilà pourquoi je me suis rendu ici. Je n'ai pris conseil ni de mon frère, le roi de France, ni de qui que ce soit; tout le monde ignore le but de mon voyage. Pourvu que vous consentiez à payer les frais avec les trésors de la sainte Eglise, je suis prêt à entreprendre sans retard cette conquête; car si vous ne pouviez, Saint-Père, me fournir les fonds nécessaires, je ne pourrais rien entreprendre; mes forces et mes biens ne sont pas tels qu'ils puissent y suffire; car vous n'ignorez pas que le roi Mainfroi est un des plus puissants seigneurs du monde, qui vit le plus somptueusement et possède une bonne et nombreuse cavalerie. Il sera donc indispensable de commencer cette entreprise avec de grandes forces. »

Le pape se leva et alla le baiser sur la bouche en lui disant : « O fils de la sainte Eglise, sois le bienvenu! Moi, de la part de Dieu, et par le pouvoir que je tiens de saint Pierre et de saint Paul, je te rends grâces de l'offre que tu viens de me faire. Dès ce moment je te mets sur la tête la couronne de Sicile, je te fais maître et seigneur, toi et tes descendants, de tout ce que possède le roi Mainfroi, et je te déclare que, des fonds de saint Pierre, je fournirai à tout ce qui te sera nécessaire jusqu'à ce que cette conquête soit terminée. »

Cela lui fut octroyé dès le jour même, jour funeste pour les chrétiens! Car cette donation fut cause que toutes les terres d'outre-mer furent perdues pour eux, et que le royaume d'Anatole tomba au pouvoir des Turcs, qui ont enlevé même bien d'autres terres à l'empereur de Constantinople; elle a causé et causera la mort de bien des chrétiens; aussi peut-on bien appeler ce jour, un jour de pleurs et de douleurs.

Le comte sortit du consistoire la couronne sur la tête et une autre couronne en sa main, laquelle lui avait été donnée par le pape, afin qu'en arrivant dans ses terres il pût la mettre sur la tête de la comtesse. C'est ce qu'il fit en arrivant à Marseille; et il la couronna reine, et prit dès ce jour pour lui-même le nom de roi Charles. Le pape avait envoyé avec lui un cardinal qui, de la part du Saint-Père et dudit roi Charles, devait placer la couronne de Sicile sur la tête de la comtesse, et cela fut ainsi fait.

Après avoir terminé ces choses à Rome, il prit congé du pape et des cardinaux, et s'en retourna à Marseille, où il trouva la comtesse, qui fut heureuse et satisfaite de ce qu'elle apprit, et surtout de se voir couronnée reine. Après cela le roi Charles et la reine sa femme allèrent en France, et se rendirent à Paris, et les reines prirent toujours place sur le même siége, ce qui fit grand plaisir à l'une et à l'autre. Mais si elles furent satisfaites, le roi de France eut un grand déplaisir de ce qu'avait fait le roi Charles, et s'il eût pu éviter de le faire, il l'aurait évité volontiers. Toutefois il ne pouvait abandonner son frère, et il le secourut et aida de tout ce qu'il put. Tous les barons de France le secondèrent, les uns de leur argent, les autres de leur personne; de sorte qu'il réunit des forces considérables, marcha contre le roi Mainfroi et entra dans son royaume.

CHAPITRE XXXIV.

Comment le roi Charles entra en Sicile, vainquit et tua le roi Mainfroi dans une bataille, parce que les troupes de Mainfroi passèrent du côté du roi Charles; et comment il s'empara de tout le pays dudit Mainfroi, roi de Sicile.

Le roi Mainfroi, sachant que le roi Charles marchait contre lui, se disposa, comme un vaillant prince qu'il était, et alla l'attendre à l'en-

trée de son royaume avec toutes ses forces. On s'attaqua de part et d'autre fort vigoureusement. Il n'est point douteux que la victoire eût été remportée par le roi Mainfroi, si ce n'eût été que le comte de Caserta, le comte de la Serra, et autres barons qui se trouvaient à l'avant garde, au moment du combat, passèrent du côté du roi Charles, et tournèrent leurs armes contre leur seigneur, le roi Mainfroi. Cette action déconcerta les troupes du roi Mainfroi, mais lui n'en fut nullement abattu, et fondit valeureusement là où il vit flotter la bannière du roi Charles. En ce lieu où se trouvaient les deux rois, la bataille fut âpre et cruelle; elle dura depuis le matin jusqu'au soir. Dieu voulut que le roi Mainfroi y perdît la vie. A la nuit, les troupes de ce roi, ne le voyant plus, se mirent en déroute et s'enfuirent chacun en son pays. Cette bataille eut lieu le vingt-sept février douze cent soixante-six[1]. Ainsi le roi Charles fut maître du royaume. Je ne ferai plus mention de ces choses ni de la manière dont elles se sont faites, attendu qu'elles n'ont aucun rapport avec ce que je dois raconter. Je vous dis seulement qu'après cette bataille il se rendit maître de la Sicile et de tous les pays que gouvernait le roi Mainfroi.

CHAPITRE XXXV.

Comment le roi Conradin vint d'Allemagne avec une grande armée pour venger la mort de ses deux frères, et comment le roi Charles, s'étant emparé de sa personne, lui fit trancher la tête à Naples, et resta sans opposition maître de la Sicile.

Peu de temps après, le roi Conradin[2] vint d'Allemagne avec une grande armée, dans l'intention d'attaquer le roi Charles et de venger les rois Mainfroi et Enzio[3], qui avaient été tués dans la bataille. A un jour fixé, le combat eut lieu entre eux, et Dieu voulut que le roi Conradin fût battu et le roi Charles vainqueur. Il s'empara du champ de bataille et de la personne de Conradin, et il lui fit couper la tête à Naples, ce dont il fut gravement blâmé par tous les princes du monde et par tous autres gens. Enfin, il le fit ainsi, et depuis il n'eut en son pays aucune opposition de qui que ce fut; et personne n'osa songer à venger ces princes, jusqu'à ce qu'enfin le roi En Pierre d'Aragon, pour l'honneur de la reine sa mère et de ses enfants, conçut le projet de les venger. Je suspendrai ce récit pour le moment; nous y reviendrons en temps et lieu, et je vais recommencer à parler du seigneur roi En Pierre d'Arragon.

(1) A Tagliacozzo, dans le royaume de Naples

(2) Fils de l'empereur Conrad.

(3) Enzio, frère de Mainfroi, n'était pas à cette bataille; fait prisonnier le 26 mai 1249 par les Bolonais, il fut retenu en prison à Bologne jusqu'à sa mort, en 1272.

CHAPITRE XXXVI.

Comment le roi En Pierre alla régler et mettre en ordre son royaume; comment il fut satisfait de la bonne conduite d'En Corral Llança; et du bon ordre que doit introduire le roi d'Aragon dans l'établissement de ses galères.

Ledit roi En Pierre alla examiner son royaume et fut très charmé de ce qu'avait fait le noble En Corral Llança, qui avait, d'après ses ordres, établi un roi à Tunis, comme vous l'avez vu. Il fit arranger ses arsenaux aussi bien à Valence qu'à Tortose et à Barcelonne, de manière que les galères fussent à couvert, et il en fit autant dans tous les lieux propres à recevoir des galères. Je désirerais beaucoup que le seigneur roi d'Aragon prît à cœur ce que je lui dirai, qui serait: de former quatre arsenaux pour sa marine, et établis à permanence; deux seraient destinés au service régulier, et les deux autres pour les cas d'urgence. Les deux premiers et plus importants seraient à Barcelonne et à Valence, où se trouve un plus grand nombre de marins qu'en toute autre cité; et les deux arsenaux d'urgence, l'un à Tortose, bonne et noble cité, sur la frontière de Catalogne et d'Aragon, où l'on pourrait armer vingt-cinq galères sans que personne s'en aperçût avant qu'elles fussent hors du fleuve; l'autre à Cullera, où on pourrait faire venir tous les hommes que l'on voudrait avoir de Murcie, d'Aragon, et beaucoup de la Castille, sans que personne s'en doutât. Ces galères, ainsi armées et équipées, pourraient mettre en mer. Je ne connais, en vérité, pas de prince ni de roi au monde qui possède deux arsenaux aussi beaux et aussi abrités que seraient ceux de Tortose et de Cullera. Pourquoi, seigneur roi d'Aragon, ne demandez-vous pas à vos marins ce que leur semble de mon projet? je suis bien certain que tous ceux qui ont du bon sens diront que j'ai raison. A l'arsenal de Tortose se rendraient les gens de Catalogne et d'Aragon;

femme, et l'aïeul et les grands-oncles de ses enfants. On peut s'imaginer dans quelle douleur vivait la reine depuis qu'elle avait appris la mort de son père et de ses oncles, et le roi En Pierre aimait sa femme plus que toute chose du monde. Que chacun se souvienne de ce qu'a dit Munteyagol : « Celui-là a la guerre près de lui « qui l'a chez les siens ; mais il l'a plus près « encore si elle est dans son conseil. » Quand le roi entendait soupirer la reine, ces soupirs lui creusaient le cœur. Ayant donc calculé tous les risques, il décida que ce serait par lui que se ferait la vengeance, et que c'était à lui seul à le faire ; mais il ne voulut en faire part à qui que ce fût ; il songea donc à pourvoir aux trois objets dont je vous ai déjà entretenus, savoir : premièrement, que nul ne pût venir attaquer son royaume ; secondement, de réunir l'argent nécessaire à son projet ; troisièmement, que son dessein ne fût connu de personne. Il tourna d'abord ses regards sur la maison de France.

Il est vrai qu'étant encore enfant, et du vivant de son père, il était allé en France pour voir le roi et la reine sa sœur. Il avait pensé qu'en y allant à ce moment, il ne perdrait pas son temps, et que son absence ne ferait point tort à ses frontières du côté des Sarrazins, parce qu'ils ne peuvent faire la guerre pendant l'hiver, étant peu à l'aise, mal vêtus, et plus frilleux que personne au monde. Il alla donc alors en France au mois de janvier ; il fut reçu avec honneur, joie et contentement par le roi de France ; il y séjourna deux mois, dans les fêtes et les plaisirs. Là il prit part aux jeux et aux tournois avec les chevaliers et fils de chevaliers qui étaient venus avec lui, et avec bien des comtes et des barons de France qui le faisaient pour lui plaire. Que vous dirai-je ? il se forma une telle intimité entre ledit seigneur infant et le roi de France, qu'ils communièrent l'un et l'autre d'une même hostie consacrée, et se prêtèrent foi et hommage, et firent le serment que l'un ne s'armerait contre l'autre en faveur de qui que ce fût au monde, et qu'au contraire ils s'aideraient et se secoureraient mutuellement envers et contre tous. L'amitié fut entre eux aussi intime qu'elle puisse l'être entre deux frères ; tellement que j'ai vu de mes yeux le roi de France porter à la selle de son cheval, sur un canton, les armes du roi d'Aragon, en témoignage d'amitié envers ledit infant et de l'autre ses propres fleurs de lys ; et l'infant en faisait de même. Enfin, ledit infant s'en retourna très satisfait du roi de France et de la reine sa sœur. Je vous ai parlé de ceci parce que nous aurons dans la suite occasion de rappeler cette alliance, qui aura rapport à notre sujet.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment le roi En Pierre se tint pour assuré du roi de France ; comment le seigneur roi de Majorque se plaignit à son frère le roi En Pierre de certains torts que le roi de France lui faisait à Montpellier ; et comment, à ce sujet, les trois rois se virent à Toulouse avec le prince de Tarente ; et des conventions qui eurent lieu entre eux.

Je cesserai de parler de cet objet, et reviendrai à vous entretenir des affaires qui survinrent au roi d'Aragon. Il se rappela donc les accords et les serments entre lui et le roi de France, et il lui sembla qu'il devait se tenir pour bien assuré de la maison de France et que rien ne pouvait lui advenir de mal de ce côté, à cause de la foi du serment, et ensuite à cause de leurs obligations réciproques ; car il avait des fils déjà grands qui étaient les neveux de ce roi. Il se tint donc comme bien assuré de la maison de France. Au moment où il était occupé de toutes ces idées, le roi de Majorque vint le voir et se plaignit des grands dommages et nouveautés que faisait le roi de France à Montpellier et dans cette baronnie. Ils envoyèrent leurs messagers à ce sujet au roi de France[1], et le roi de France, qui désirait beaucoup les voir, et surtout le roi En Pierre d'Aragon, leur répondit : qu'il irait à Toulouse ; qu'ils n'eussent qu'à s'y rendre et que là ils se verraient ; que si toutefois ils désiraient qu'il se transportât à Perpignan ou à Barcelonne, il le ferait volontiers.

Les deux rois frères furent très satisfaits de cette réponse, et lui firent dire que l'entrevue aurait lieu à Toulouse. Chacun se disposa donc à s'y rendre. Le roi Charles, qui devait assister à cette réunion, envoya au roi de France son fils, qui était alors prince de Tarente[2] et devint roi à la mort de son père, et il pria le roi de France de l'amener avec lui à cette en-

(1) Philippe-le-Hardi, qui avait succédé à saint Louis, son père, en 1270.

(2) Charles, prince de Tarente, fit véritablement un voyage en France en 1280 ; mais, suivant Nangis (Chron de Philippe III), il était retourné au-delà des Alpes, au moment de la conférence de Toulouse.

trevue. Il fit cela, parce qu'il n'y avait personne au monde dont il se défiât comme du roi En Pierre d'Aragon. Il fit prier le roi de France, qui était son neveu, de prendre des mesures telles, dans cette réunion, qu'il n'eût rien à craindre du roi d'Aragon. Il agissait surtout ainsi parce qu'il avait dessein d'aller en Romanie, attaquer l'empereur Paléologue[1], qui s'était emparé de l'empire de Constantinople contre toute justice, puis que l'empire appartenait de droit aux enfants de l'empereur Baudoin, neveux du roi Charles; mais il craignait que pendant son absence le roi d'Aragon ne s'emparât de son royaume. Que vous dirai-je? A cette entrevue[2] se rendirent ces trois rois et ledit prince. Et si jamais rois se fêtèrent et se réjouirent entre eux, ce fut bien ceux-là; mais le prince ne reçut point un bon accueil de la part du roi En Pierre d'Aragon, qui se montra au contraire fort sauvage et fort rude envers lui, de sorte que le roi de France et celui de Majorque prirent un jour le roi d'Aragon à part dans sa chambre, et lui demandèrent comment il se faisait qu'il ne parlât jamais au prince, et qu'il devait bien savoir que ce jeune homme était son proche parent, étant fils de sa cousine, fille du comte de Provence, qu'il avait pour femme sa proche parente, fille du roi de Hongrie[3], et qu'il y avait ainsi entre eux beaucoup de liens; mais malgré tous leurs efforts ils ne purent rien obtenir.

Le prince convia les rois de France, d'Aragon et de Majorque; mais le roi En Pierre ne voulant pas accepter, il fallut renoncer au festin. Toutefois le roi de Majorque traitait le prince honorablement, et le prince lui rendait la pareille. Quand leurs conférences furent closes, le prince s'en alla avec le roi de Majorque, et je les vis entrer ensemble à Perpignan. Là on leur fit de grandes fêtes, et le roi de Majorque l'y retint pendant huit jours. Je laisse le prince et reviens aux conférences.

(1) Michel Paléologue s'était emparé, le 25 juillet 1261, de la ville de Constantinople, conquise en 1204, par les Francs. Charles d'Anjou, en 1280, avait préparé une expédition contre lui; et ce fut pour l'éloigner de tout projet sur Constantinople et le retenir dans son pays par les nouveaux embarras qu'il y retrouverait, que Paléologue encouragea Jean de Procida qui était venu le voir à sa cour. Les Vêpres siciliennes furent dues en partie aux encouragements de Paléologue.

(2) Elle eut lieu au mois de septembre 1280.

(3) Marie, fille d'Étienne V, roi de Hongrie.

Après quinze jours de fêtes on songea aux affaires. Enfin le roi de France promit et jura aux rois d'Aragon et de Majorque: que, dans aucun temps, ni par échange, ni autrement, il ne songerait à faire aucun échange avec l'évêché de Maguelonne, et qu'il ne se mêlerait nullement des affaires de Montpellier; il confirma de plus la bonne amitié qui régnait entre le roi de Majorque et lui, amitié formée lors du voyage en France du roi d'Aragon lorsqu'il était encore infant. Cet arrangement, et plusieurs autres bonnes conventions étant terminées, ils se séparèrent. Le roi de France s'en alla par Cahors et Figeac en France; le roi En Pierre retourna en Catalogne; et le roi de Majorque se rendit, comme je vous l'ai dit, à Perpignan avec le prince.

CHAPITRE XXXIX.

Comment le roi de Majorque fut déçu par le roi de France qui échangea l'évêché de Maguelonne et prit possession de Montpellier, au grand regret des prud'hommes.

D'après les promesses du roi de France, le roi de Majorque fut tranquille sur le sort de Montpellier; et cependant, malgré ces assurances, il fut trompé par le roi de France, qui fit un échange avec l'évêché de Maguelonne, contre ce que ledit évêque possédait à Montpellier. Après quoi il entra à Montpellier pour y prendre possession de ce qui appartenait audit évêché. Les prud'hommes n'y voulaient absolument pas consentir et étaient résolus de se laisser tuer plutôt que de permettre que le roi de Majorque reçut un semblable tort du roi de France. Le roi de France fit convoquer son armée à Montpellier, et il y arriva un nombre infini de troupes, tant à pied qu'à cheval; mais les prud'hommes se préparèrent à se défendre avec vigueur. Le roi de Majorque, instruit de cette affaire, crut devoir laisser le roi de France entrer en possession, n'imaginant pas, d'après leur liaison, leur amitié et leurs engagements réciproques, qu'il voulût le priver de la possession de la ville. Il envoya donc ordre aux prud'hommes de ne point s'opposer à la prise de possession, et le leur ordonna, sous peine de trahison, ne voulant point se brouiller avec le roi de France. Il les exhorta à se rassurer, en ajoutant, qu'ils sussent qu'il y avait entre lui et le roi de France de tels engagements et une

telle liaison qu'il ne pouvait douter de rentrer promptement dans son droit.

Les prud'hommes de Montpellier obéirent, quoique à regret, aux ordres du roi de Majorque, surtout à cause de la bonne assurance qu'il mettait en avant. Voilà comment le roi de France trompa le roi de Majorque. Celui-ci alla en France et vit cette fois-là et plusieurs autres, le roi de France; mais chaque fois celui-ci mettait en avant quelque prétexte, disant qu'il ne pouvait le faire pour le moment, mais qu'il se tînt bien pour certain qu'il le ferait incessamment; et, avec ces belles paroles, il le trompa sa vie durant; et ainsi ont fait tous les rois de France jusqu'à ce jour. Et il ne leur a pas suffi de prendre possession de la portion de l'évêché, mais ils se sont emparés de tout le reste de la ville. Quelle fraude plus manifeste a jamais eu lieu? Aussi vous pouvez être certains qu'un jour ou l'autre une grande guerre amènera de grands maux; les rois d'Aragon et de Majorque ne l'endureront point, et je crois qu'il en coûtera cher à la maison de France. Que Dieu, dans sa miséricorde, juge selon la justice et le droit qui ont été violés en ceci! Laissons-en donc le jugement à Dieu, qui saura bien punir les coupables selon la justice et la vérité, et parlons du roi En Pierre d'Aragon qui compta sur les promesses du roi de France, mais qui fut dupé, ainsi que l'avait été le roi de Majorque, et d'une manière bien plus funeste, puisque l'objet était beaucoup plus important. Toutefois, avant que la tromperie faite au roi d'Aragon eût son entier effet, Dieu le vengea bien, ainsi que vous allez l'apprendre.

CHAPITRE XL.

Comment le roi En Pierre voulut s'assurer des intentions de la maison de Castille; et comment, ayant appris la mort de son neveu don Ferdinand, roi de Castille, il s'y rendit, prit les deux fils dudit roi et les mit au château de Xativa; comment, peu après, le roi don Sanche de Castille vint voir le roi En Pierre; et comment les deux rois firent entre eux certains traités.

Le roi En Pierre se croyant assuré de la maison de France après les conférences de Toulouse, voulut s'assurer aussi des intentions de la maison de Castille et vint en Aragon. Le roi don Alphonse de Castille avait eu de sa femme, sœur du roi En Pierre d'Aragon, entre autres enfants deux fils; l'aîné, nous l'avons déjà dit, fut nommé don Ferdinand, et l'autre don Sanche. Il maria l'aîné à la fille du roi Louis de France, sœur du roi Philippe, lequel avait épousé la fille du roi d'Aragon. Alphonse de Castille et Philippe de France étant beaux-frères, ayant épousé chacun une fille du roi En Jacques d'Aragon, arrangèrent le mariage du fils aîné du roi de Castille avec la sœur du roi Philippe, nommée Blanche[1], sous la condition qu'après la mort du roi Alphonse il serait roi de Castille, puisqu'il était l'aîné de ses fils. L'infant Ferdinand eut de madame Blanche deux fils, le roi Alphonse et l'infant Ferdinand. Et après avoir eu ces deux enfants, l'infant Ferdinand leur père mourut de maladie, ainsi qu'il plut à Dieu; ce fut grand dommage, car il était bon et droiturier.

Le roi d'Aragon fut très affligé de la mort de son neveu, qu'il aimait comme s'il eût été son fils; il avait bien raison en cela, car l'infant Ferdinand n'aimait personne au monde autant que son oncle le roi d'Aragon. Peu de temps après, le roi d'Aragon entra en Castille avec une petite troupe, et en trois jours et quatre nuits fit bien huit journées de marche et se rendit là où étaient les deux fils de l'infant Ferdinand, les prit, les emmena au royaume de Valence et les plaça dans le château de Xativa où il les fit élever comme il appartenait à des fils de roi. Il fit cela par deux raisons particulièrement: la première, fondée sur sa grande affection pour leur père, qui était son désir que nul ne pût faire aucun mal à ces infants; et la seconde, afin que si son neveu, l'infant don Sanche, se conduisait mal à son égard, il eût dans ces infants la possibilité de créer un roi de Castille. Il pensa que, de cette manière, il lierait et plierait à ses volontés la maison de Castille. En apprenant cette nouvelle, le roi de Castille fut fort satisfait, mais je crois bien que l'infant don Sanche ne le fut pas. A quelque temps de là, le roi de Castille fit jurer à un grand nombre des riches-hommes de son royaume de reconnaître après sa mort l'infant don Sanche pour roi. Quand cela fut fait, l'infant vint voir son oncle, le roi d'Aragon, qui l'aimait aussi beaucoup et lui dit: « Mon père

(1) Blanche, fille de saint Louis, mariée à Ferdinand, dit de la Cerda, fils d'Alphonse X.

et seigneur, vous n'ignorez pas que le roi de Castille mon père m'a fait prêter serment par un grand nombre des riches-hommes de son royaume; mais quelques-uns l'ont refusé par la raison qu'ils avaient déjà juré de reconnaître pour roi l'infant don Ferdinand, mon frère, après la mort de notre père. A présent, seigneur et père, vous devez penser qu'il convient mieux que je sois roi qu'aucun de mes neveux. Je vois que cela est en vos mains, ainsi je vous supplie de m'être favorable en cela; et si vous ne vouliez pas me seconder, veuillez du moins ne pas m'être contraire; car, si vous ne vous y opposez point, je ne crains pas que personne au-dessous de Dieu puisse m'enlever la couronne. »

Le roi, qui aimait son neveu comme son fils, lui répondit: « Neveu, j'ai bien compris ce que vous m'avez dit, et je puis vous assurer que, si vous voulez être envers nous ce que vous devez être, je ne vous serai pas contraire; mais cela sous la condition que vous ferez ce que je vous prescrirai, et que vous me le juriez par serment et hommage. — Mon père et seigneur, répondit-il, demandez ce que vous voulez que je fasse, et tout ce que vous demanderez je suis prêt à le faire aujourd'hui et toujours; et je vous en fais serment et hommage comme il convient à fils de roi. — Eh bien! répliqua le roi, je vous dirai ce que vous avez à faire. Premièrement, vous me promettrez que dans tous les temps vous me ferez bonne aide avec toutes vos forces contre qui que ce soit au monde, et que jamais vous, ni aucun des vôtres, vous n'agirez contre moi ni contre mes royaumes, sous aucun prétexte, et en faveur d'aucune personne que ce soit. Secondement, vous me promettrez que, quand vos neveux seront grands et en âge de raison, vous leur ferez dans vos royaumes une part telle qu'ils se tiennent pour bien traités. — Seigneur, vous me dites des choses qui sont justes et bonnes et selon mon honneur, et je vous déclare que je suis dans l'intention de les sanctionner ainsi que vous le demanderez. »

Ces conventions furent sanctionnées comme il avait été dit, par serment et hommage, et consignées dans des actes publics, après quoi l'infant don Sanche s'en retourna très satisfait en Castille. Il dit à son pere ce qui s'était passé; celui-ci fut aussi fort satisfait, et il confirma au roi d'Aragon tout ce que son fils lui avait promis.

Je les laisse à présent pour parler du roi En Pierre, qui eut un très grand plaisir de ce qu'il avait fait, se tenant ainsi pour assuré de la maison de Castille.

CHAPITRE XLI.

Comment le roi, de retour à Valence, trouva des envoyés du roi de Grenade qui demandait une trève, qu'il lui accorda pour cinq ans; et comment il s'occupa à recueillir de l'argent dans tous ses royaumes.

Arrivé dans le royaume de Valence, il trouva des envoyés du roi de Grenade [1] qui demandait une trève et lui envoyait des joyaux et des présents considérables. Le roi En Pierre, voyant que ses projets avaient un heureux commencement, accorda la trève pour cinq années. Certes, il n'y eût consenti pour rien au monde s'il n'eût toujours eu présent à la pensée de venger les rois Mainfroi, Conradin et Enzio, et ce fut ce projet de vengeance seul qui le décida à faire ladite trève. Cela fait, il vit qu'il avait accompli la première de ses trois propositions, qui était de s'assurer que de nulle part ne pourrait venir dommage à son pays, et qu'il pouvait en toute confiance entreprendre l'expédition qu'il avait conçue. Il songea alors au second point, qui était de se procurer des fonds. Il manda à tous ses vassaux de le seconder de leurs moyens pécuniaires, attendu qu'il avait à faire un voyage qui serait d'une grande utilité à lui et à ses peuples; et il était tellement connu d'eux comme honnête et bon, qu'ils étaient bien assurés qu'il ne leur faisait pas de vaines promesses, et chacun lui accordait tout ce qu'il demandait. Il mit partout ses royaumes des sixièmes et autres aides qui s'élevaient à des sommes considérables; et tous ses sujets les payèrent exactement. Je le laisserai recueillant cette aide dans tous ses pays, et reviendrai au roi Charles.

(1) Muhamad II avait succédé en 1273 sur le trône de Grenade à son père Muhamad Aben Alahmar I[er]. Muhamad II régna de 1273 à 1302. (*Voyez Conde, historia de la dominacion de los Arabes en España*, tom. III, pag. 55 et suiv.)

CHAPITRE XLII.

Comment le prince de Tarente, après l'entrevue de Toulouse, se rendit auprès du roi son père, et lui raconta le mauvais accueil qu'il avait eu du roi En Pierre; et comment le roi En Pierre, se fiant en ses seules forces, ne se mit point en peine de ce que pourrait faire ledit roi En Pierre.

Quand le prince de Tarente eut quitté Toulouse il se rendit auprès de son père, le roi Charles, qui lui demanda ce qui s'était passé dans les conférences. Son fils lui raconta comment le roi de France et le roi de Majorque l'avaient honorablement reçu, mais ajouta que le roi d'Aragon n'avait jamais voulu se familiariser avec lui et s'était toujours montré rude et haineux à son égard. Le roi Charles en fut fâché; il comprit bien que c'était une épine qu'il avait au cœur, comme il s'en était déjà douté; toutefois, ayant grande confiance en ses chevaliers et en sa puissance, il se dit en son cœur qu'il n'avait rien à redouter de lui. Il pouvait bien penser ainsi, puisqu'il possédait quatre avantages que n'avait aucun autre roi. Premièrement, il était regardé comme le plus habile et le plus courageux prince du monde, depuis la mort du roi En Jacques d'Aragon; la seconde chose était que, possédant tout ce qui avait appartenu au roi Mainfroi, il était le roi le plus puissant qui fût alors; troisièmement il était comte de Provence et d'Anjou; et enfin il était sénateur de Rome et vicaire général de toute la Toscane, de la Lombardie et de la Marche d'Ancône, et de plus vicaire général de tout le pays d'outre-mer, et chef suprême de tous les chrétiens qui se trouvaient outre-mer[1], ainsi que des Ordres du Temple, de l'Hôpital et des Allemands[2], aussi bien que des cités, châteaux, villes et de toutes les nations chrétiennes qui y étaient ou pourraient y venir; il avait aussi l'appui du Saint-Père et de la sainte Eglise romaine qui comptaient sur lui comme leur grand gonfalonier et gouverneur. D'un autre côté il avait encore pour lui la maison de France, car son frère le roi Louis, avant sa mort, avait recommandé son frère Charles au roi Philippe qui devenait roi de France; il comptait donc sur lui comme il l'eût fait sur son frère Louis, s'il eût vécu. Ainsi en considérant sa puissance il ne pouvait redouter le roi En Pierre; il énuméra bien son pouvoir en son cœur, mais il ne songea pas à celui de Dieu. Or, celui qui se confie plus en sa puissance qu'en celle de Dieu peut être certain que Dieu lui fera sentir sa force, et donnera à connaître et à comprendre à tout le monde qu'il n'y a rien de réel que la puissance de Dieu; mais j'ai tant parlé déjà de cette puissance de Dieu qu'il ne m'est plus nécessaire d'en parler. Or ce roi se reposait ainsi dans l'espoir de ses forces.

(1) Par le traité de 1267 les empereurs de Constantinople lui avaient cédé leurs droits, en ne se réservant que les îles de Lesbos, Samos, Cos et Chio; et le mariage de son fils Philippe avec Isabelle de Ville-Hardoin, princesse d'Achaie, lui assurait la seigneurie réelle de la Morée, dont il n'était, par la concession de Baudoin et de Geoffroy de Ville-Hardoin, que le seigneur supérieur. (*Voyez* ce traité, note 1, pag. 148.)

(2) Chevaliers de l'ordre Teutonique.

CHAPITRE XLIII.

Où l'on raconte quelle fut la cause qui fit révolter l'île de Sicile contre le roi Charles; comment ledit roi assiégea Messine; et comment Boaps s'insurgea contre son frère Mira-Busach, et se fit couronner roi de Bugia.

Etant plein de ces hautes pensées, il avait placé dans toute l'ile des officiers qui ne faisaient et disaient que tout mal et tout orgueil. Il ne leur semblait pas qu'il y eut au monde d'autre Dieu que le roi Charles, de sorte qu'ils ne respectaient ni Dieu ni homme; et ils faisaient tant et tant que c'était une merveille que les Siciliens ne les égorgeassent, plutôt que de souffrir tout ce que leur faisaient ces Français. Entre autres méfaits il arriva le suivant: Il y a à Palerme, auprès du pont de l'Amiral, une église dans laquelle, à toutes les fêtes de Pâques, se rendent pour la bénédiction toute la ville et principalement toutes les femmes de Palerme. Un jour de Pâques donc[1], il se trouva qu'avec les autres femmes y allèrent plusieurs nobles dames qui étaient fort belles. Les sergents français sortirent et trouvèrent ces belles dames qui arrivaient, accompagnées de nobles jeunes gens, leurs parents. Les Français, pour avoir un prétexte de mettre la main où ils voudraient à ces belles dames, prétendirent que les jeunes gens portaient des

(1) Le 30 mars 1282, lendemain de Pâques, eut lieu le soulèvement de Palerme, qui fut suivi bientôt de l'insurrection générale des Siciliens contre les Français. Le massacre presque général qui en fut fait est connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*.

armes, et ils les visitèrent. Voyant qu'ils n'en avaient pas, ils les accusèrent de les avoir confiées aux dames, et, comme pour s'en assurer, ils mirent la main sur elles et leur prirent la gorge et touchèrent partout. D'autres hommes, qui étaient avec d'autres femmes, virent ce qui se passait et aussi que les Français frappaient ces jeunes gens de nerfs de bœuf, et que ceux-ci prenaient la fuite, et ils s'écrièrent : « Ah! Dieu le Père! qui pourrait supporter tant d'insolence? » Ces clameurs parvinrent à Dieu, et il voulut que vengeance fût tirée de cette action et de tant d'autres, si bien qu'il enflamma le courage de ceux qui étaient présents à cet acte d'orgueil, et ils s'écrièrent : « Qu'ils meurent! qu'ils meurent! » A peine ce cri eut-il été poussé que tous, à coups de pierre, se ruèrent sur les sergents français et les tuèrent. Après les avoir tués, les Siciliens rentrent dans Palerme en s'écriant, hommes et femmes : « Mort aux Français! » Tout le monde courut aussitôt aux armes, et tous les Français trouvés dans Palerme furent mis à mort. Les gens de Palerme désignèrent alors pour leur capitaine messire Aleynep, qui était un des hommes les plus honorés parmi les riches-hommes de Sicile; après quoi, ayant formé un corps d'armée, ils parcoururent tous les lieux où ils savaient qu'il y eut des Français, et visitèrent toute la Sicile; et tant qu'on trouva des Français il en fut tué. Que vous dirai-je? toute la Sicile se souleva contre le roi Charles; on tua tous les Français qu'on put rencontrer; il n'en échappa pas un de ceux qui étaient en Sicile[1]. Cela advint par la miséricorde de Dieu qui souffre bien pendant un temps le pécheur, mais qui fait tomber le glaive de sa justice sur les méchants qui ne veulent point s'amender. C'est ainsi qu'il en frappa ces maudits orgueilleux qui dévoraient le peuple de Sicile, peuple toujours bon et soumis envers Dieu et envers ses seigneurs; ce qu'il est aujourd'hui, car il n'est pas au monde de peuple qui ait été, soit, et, s'il plaît à Dieu, sera toujours plus loyal envers les seigneurs qu'il a eus depuis ce temps, ainsi que vous l'apprendrez.

(1) Un seul gentilhomme français fort estimé, nommé Porcelet, fut épargné au milieu des massacres. (Voyez à la suite de cette chronique la chronique de Procida, et la chronique catalane de Bernard d'Esclot qui était aussi contemporain.)

Quand le roi Charles fut instruit du dommage qu'il venait d'éprouver, il fut violemment courroucé. Il réunit aussitôt une grande armée, et vint assiéger Messine par terre et par mer[1]; et cette armée était si nombreuse qu'il y avait quinze mille hommes de cavalerie, de l'infanterie sans nombre, et cent galères; et cela contre une cité qui alors n'était point murée; il semblait donc qu'elle dût être prise à l'instant, vu son peu de défense; mais ce pouvoir n'était rien, comparé au pouvoir de Dieu, qui gardait et protégeait les Siciliens dans leur bon droit.

Je laisse le roi Charles assiégeant Messine, et vais parler de la maison de Tunis et de ce qui s'y passa.

Mira-Busach ayant été fait, comme vous l'avez vu plus haut, roi par les mains du roi En Pierre d'Aragon, son frère Boaps s'en alla à Bugia et à Constantine, et, avec l'appui de ces deux villes, il s'éleva contre son frère Mira-Busach et se fit couronner roi de Bugia. Chacun des deux frères resta en son royaume; et plus tard quand Boaps, roi de Bugia et de Constantine, mourut, il laissa pour roi de Bugia son fils aîné, Mira-Bosecri, et pour seigneur de Constantine son second fils, Bugron.

CHAPITRE XLIV.

Comment Bugron, fils de Boaps et roi de Constantine, envoya des députés au roi d'Aragon pour lui faire dire qu'il voulait se faire chrétien et devenir son homme, et lui donner Constantine et tout son pays; et de l'immense armement que fit le roi En Pierre pour passer à Alcoyll.

Après cela, ledit Mira-Bosecri voulut s'emparer de Bugron et lui ravir son héritage. Celui-ci, apprenant ce dessein, vit bien qu'il ne pourrait se défendre à moins qu'il n'eût recours au roi d'Aragon. Il lui fit dire qu'il désirait se faire chrétien par ses mains, et que ledit seigneur roi n'avait qu'à se rendre à Alcoyll, qui est le port du pays de Constantine, et qu'aussitôt il lui livrerait la ville de Constantine qui est la plus forte ville du monde, et que lui se ferait chrétien, lui remettrait toutes les terres qu'il possédait, et se déclarerait son homme, son filleul, son vassal; et il le conjurait au nom de Jésus-Christ de recevoir ce qu'il lui offrait, car il n'agissait ainsi que parce

(1) Charles arriva le 16 juillet 1282 devant Messine.

que Dieu l'avait prescrit à son âme et à son corps.

Le roi ayant entendu ces choses, que lui mandait le seigneur de Constantine par ses messagers, leva les mains au ciel et dit : « Seigneur vrai Dieu ! louanges et grâces vous soient rendues de ce que vous faites en ma faveur. Plaise à votre merci que si cela doit arriver pour votre gloire et pour le bien de mon royaume, la chose vienne à bonne fin ! »

« Les messagers étaient deux chevaliers sarrazins très prudents qui feignirent d'être venus pour le rachat de quelques captifs, et ils remplirent leur mission si secrètement qu'il n'y eut que le roi qui en sut rien. Le roi manda deux marchands sages et prud'hommes; il leur dit de charger un navire de leurs marchandises et de partir pour Alcoyll avec le navire. Les deux Sarrazins partirent avec eux, emmenant dix captifs qu'ils avaient rachetés pour cacher qu'ils fussent dans cette intrigue. Le roi ordonna à ces marchands, quand ils seraient à Alcoyll, de monter jusqu'à Constantine avec une partie de ces marchandises, de voir Bugron, et de savoir si ce que ces messagers avaient dit était vrai. Ainsi le roi voulait découvrir la vérité, car les marchands étaient prud'hommes et ses sujets nés; il leur commanda, sous peine de punition de leurs corps et de leurs biens, de ne rien confier à personne. Comme il le commanda, ainsi fut-il fait.

Arrivés à Constantine, ils racontèrent le fait à Bugron, et alors le roi et Bugron furent également assurés de leurs intentions mutuelles. Le roi s'occupa dès lors à faire construire des nefs, des galères, des lins et des barques pour transporter des chevaux, et sur toute la côte on fit de grands travaux de navires et d'immenses apprêts pour tout ce qui est nécessaire au passage d'un tel seigneur, de sorte que, par tous ses royaumes, chacun était émerveillé de ces grands préparatifs. A Collioure les forgerons ne faisaient que des ancres, et tout ce qu'il y avait de charrons en Roussillon étaient venus à Collioure, où ils construirent des nefs, lins, barques et galères. Il en était de même à Roses, Torella, Palamos, Saint-Féliu, Saint-Paul-de-Marestin. Quant à Barcelonne, il n'est pas besoin de dire quelle peine on s'y donnait et le travail qu'on y faisait. On faisait de même à Tarragone, Tortose, Paniscola, Valence; enfin sur toute la côte de la mer. Dans l'intérieur on faisait des balistes, carreaux, crocs, lances, dards, cuirasses, chapeaux de fer, jambards, cuissarts, écus, pavois et mangonneaux; sur la côte se faisaient des trébuchets; dans les carrières et ailleurs on préparait des pierres propres à être lancées; les travaux étaient si grands que le bruit s'en répandit dans tout le monde.

CHAPITRE XLV.

Comment le roi de Majorque et l'infant don Sanche prièrent le roi En Pierre de leur dire quelles étaient ses intentions; et comment le roi En Pierre refusa de le dire; seulement il confia son pays à l'infant don Sanche.

Le roi de Majorque alla vers le roi d'Aragon; il le pria de lui communiquer ce qu'il avait résolu de faire, offrant de le suivre partout avec toutes ses forces. « Frère, je ne désire pas, lui répondit le roi, que vous me suiviez, mais bien que vous demeuriez et preniez soin de tout mon royaume. Au reste, je vous prie de n'être point fâché si je ne vous découvre pas mes projets; car s'il était quelqu'un au monde à qui je voulusse ouvrir mon cœur, ce serait à vous; mais je ne puis vous faire part du but de ce voyage. Je vous prie aussi de ne pas prendre en mauvaise part si je n'accepte l'aide ni le secours de personne au monde, sauf celui de Dieu, de mes vassaux et de mes sujets. »

Là-dessus le roi de Majorque n'insista pas davantage; le roi de Castille, et son neveu l'infant don Sanche, firent la même démarche. L'infant don Sanche vint même à ce sujet le voir en Aragon, et lui offrit, de la part de son père et de la sienne, de le suivre en personne avec toutes leurs forces, et ajouta qu'il pouvait avoir trente ou quarante galères de Séville et de ses autres ports, bien armées et appareillées. Que vous dirai-je? La même réponse lui fut faite qu'à son frère le roi de Majorque, excepté qu'il dit qu'il lui recommandait le soin de son royaume comme à quelqu'un qu'il regardait comme son fils. Le seigneur infant lui répondit : qu'il acceptait volontiers cette recommandation et qu'il n'avait qu'à prévenir tous ceux qu'il laissait munis de ses procurations, que, dès qu'ils auraient besoin de quelque secours que ce fût, ils le lui fissent dire, et que, toutes affaires cessantes, il se rendrait près d'eux en personne avec toutes ses forces. Le roi d'Ara-

gon en fut très charmé; il l'embrassa plus de dix fois, après quoi ils prirent congé l'un de l'autre. L'infant retourna en Castille et rendit compte au roi son père de tout ce qui s'était passé entre eux. « O Dieu! s'écria le roi, quel cœur de seigneur au monde est comparable à un cœur pareil! »

Peu de temps après le roi don Alphonse de Castille mourut, et l'infant don Sanche lui succéda; mais je laisse là le roi don Sanche de Castille et retourne au roi d'Aragon.

CHAPITRE XLVI.

Comment, après le départ de l'infant don Sanche, le roi En Pierre commença à reconnaître les côtes de la mer, à faire préparer des biscuits et autres objets, et à envoyer ses ordres écrits à tous ceux de ses sujets qui devaient le suivre.

Aussitôt après le départ de l'infant don Sanche, le roi d'Aragon alla parcourir toutes ses côtes pour inspecter les travaux. Il ordonna à Saragosse, Tortose, Barcelonne et Valence, de faire du biscuit; et il fit venir à Tortose une grande quantité d'avoine et de froment, et il en fit tellement venir que Tortose ne pouvait le contenir, et qu'on fut obligé de construire des barraques en bois pour l'y déposer. En même temps il écrivit à tous les riches-hommes de son royaume qu'il voulait qu'ils vinssent avec lui dans cette expédition, et qu'ils eussent à se préparer à le suivre avec tant de cavaliers, tant d'arbalétriers et tant de piétons; et à chacun il faisait parvenir, soit dans leurs terres, soit là où ils voulaient, tout l'argent dont ils avaient besoin. Il ordonna que personne n'eût à s'occuper de s'approvisionner de viande, de vin, ni d'orge, parce qu'il aurait soin d'avoir tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Le roi faisait cela, afin qu'ils n'eussent à s'occuper chacun que du harnois de leur personne et qu'ils arrivassent bien armés et équipés.

La chose alla ainsi, car on ne vit jamais jusqu'ici aucun voyage de mer aussi bien approvisionné de harnois de corps, de chevaux, d'arbalétriers, et de gens de pied, et de marins, que le fut celui-ci. Les ordres furent si bien donnés qu'il s'y trouva vingt mille almogavares, tous de la frontière, et huit mille arbalétriers des pays d'en haut. Le roi voulut avoir auprès de lui mille chevaliers, tous de haut parage, un grand nombre d'arbalétriers de Tortose, d'Aragon et de Catalogne, et de varlets de menées[1]. Que vous dirai-je? L'armement était si considérable que tous les rois et seigneurs du monde, soit chrétiens, soit sarrazins, qui avaient des possessions maritimes, se tenaient sur leurs gardes et craignaient beaucoup pour leur pays; car nul homme né ni vivant au monde n'était instruit de ses projets.

CHAPITRE XLVII.

Comment le pape, le roi de France et autres princes chrétiens envoyèrent leurs messagers devers le roi d'Aragon, le priant de leur dire quelles étaient ses intentions; et comment chacun d'eux reçut la même réponse.

Le pape lui envoya dire qu'il le priait de lui découvrir ce qu'il voulait faire, ajoutant que, s'il se découvrait à lui, il pourrait bien aller en tel lieu où il serait lui-même disposé à lui offrir et de l'argent et des indulgences. Le roi lui répondit : qu'il lui était infiniment obligé de ses offres, mais qu'il le priait de ne pas s'offenser s'il ne pouvait en ce moment lui communiquer ses projets; que sous peu il le pourrait, et qu'alors il réclamerait ses secours en argent et en indulgences, mais qu'il voulût bien l'excuser pour le présent. Les messagers du pape lui rapportèrent cette réponse; sur quoi il dit : « Sur ma foi! voici que nous aurons un second Alexandre. »

Il vint au roi d'Aragon d'autres messagers de la part du roi de France, son beau-frère, avec une demande pareille à celle faite par le pape, et ils s'en retournèrent avec une pareille réponse.

Il en vint aussi du roi d'Angleterre et de bien d'autres princes, et tous reçurent une même réponse; il en fut du pape et des rois comme des comtes. Je ne dis rien des princes sarrazins, mais chacun d'eux était épouvanté, craignant que l'orage ne tombât sur lui. C'était la chose la plus merveilleuse du monde que la grande quantité de phares, de signaux et de gardes qui étaient disséminés sur toute la terre de Barbarie. Les gens du roi de Grenade disaient à leur seigneur : « Seigneur, comment ne fortifiez-vous pas Bera, Alméria, Servenia, Monecha et Malaga, car certainement c'est sur vous que tombera le roi d'Aragon. — Folles

(1) Maynada, en français *mesnie*, *menée*, suite d'un seigneur et aussi du roi.

gens que vous êtes, leur disait le roi, que me dites-vous? Ignorez-vous que le roi d'Aragon a conclu une trève de cinq ans avec moi, et pensez-vous qu'il veuille enfreindre sa promesse? Non, ne le croyez point; c'est un homme si fier et de si haut cœur, que pour rien au monde il ne voudrait manquer à sa parole. Plût à Dieu qu'il voulût me permettre d'aller avec lui avec toutes mes forces, soit qu'il marchât contre les chrétiens, soit qu'il attaquât les Sarrazins! car en vérité je vous le dis, je le suivrais à mes frais et à mon péril. Ainsi, croyez-moi, abandonnez ces soupçons; je ne veux pas que dans tout mon pays il soit placé une seule garde de plus pour cela. La maison d'Aragon est la maison de Dieu, la maison de la bonne foi et de la vérité. »

Que vous dirai-je? tout l'univers avait les yeux fixés sur les ailes déployées de ce seigneur pour savoir où il abattrait son vol. Mais qui que ce soit qui pût en avoir peur, Bugron en ressentait une vive joie. Je laisse de côté toutes ces diverses conjectures, et vais parler du roi d'Aragon et de ses mesures pour l'inspection et la dépêche du tout.

CHAPITRE XLVIII

Comment le roi En Pierre, après avoir terminé ses visites, tint ses cortès à Barcelone, dans lesquelles il régla les affaires du royaume, et fit amiral son fils En Jacques-Pierre, qu'il chargea de surveiller les travaux qui se faisaient en Catalogne, ainsi que la construction des galères; et comment, au jour fixé, tout le monde fut réuni au port Fangos.

Ledit seigneur roi ne cessait de visiter, examiner et hâter tous ses ouvrages. Aussi avançait-on tout, à cause de lui, plus rapidement en huit jours qu'on n'aurait pu le faire dans l'espace d'un mois s'il ne fût allé inspecter les travaux en personne. Or, voyant que tout était presque terminé, il convoqua ses cortès à Barcelonne et là il régla les affaires de son royaume et les objets relatifs à son expédition. Il créa amiral un fils naturel qu'il avait et qui se nommait En Jacques-Pierre, jeune homme très agréable et fort capable en toutes choses. Ledit En Jacques-Pierre prit le bâton d'amiral, et nomma vice-amiral un chevalier catalan de très bonne maison, nommé En Cortada, bon homme d'armes et plein de bon jugement et d'expérience sur tout ce qui était propre à la chevalerie. Après cela il fixa au 1er mai le jour auquel tous ceux qui devaient être du voyage seraient rendus au port Fangos[1] tout armés et prêts à s'embarquer. Il ordonna qu'En Raymond Marquet et En Bérenger Mallol seraient chargés de faire pousser avec vigueur les travaux de Catalogne, aussi bien galères que barques et nefs. Il désigna en chaque lieu de bons marins pour tenir l'œil aux préparatifs qui se faisaient pour le passage aux lieux de leurs résidences. Dans Valence le seigneur En Jacques-Pierre qui était du royaume de Valence, se chargea de hâter les préparatifs de la flotte aussi bien que des cavaliers, des almogavares et des arbalétriers du pays d'en haut. Que vous dirai-je? en tous lieux, soit de la côte, soit de l'intérieur, le roi voulut que les troupes et les travaux fussent rapidement poussés, afin qu'au jour désigné tout fût réuni et par mer et par terre, ceux-ci à Tortose, ceux-là au port Fangos. Que vous dirai-je de plus? Tout le monde s'y rendit avec la meilleure volonté; ceux qui devaient emmener cent balistes en emmenèrent deux fois autant, et les varlets les suivirent, sans même qu'on le voulût, et refusèrent de recevoir un sou de solde. Tout ce qu'il y avait de captals au royaume d'Aragon, en Catalogne et Valence, et les syndics de toutes les cités s'y rendirent aussi. Le roi arriva et campa devant le port Fangos, où toute la flotte était réunie avec tout ce qui était nécessaire au voyage, de sorte que le roi, les comtes, barons, chevaliers, almogavares et varlets de menées n'avaient plus qu'à s'embarquer.

CHAPITRE XLIX.

Comment le roi En Pierre fit publier que son dessein était de s'embarquer au port Fangos et de prendre congé; et comment le comte de Pallars, au nom de tous, pria le roi de lui dire quelles étaient ses intentions, ce qu'il ne voulut point faire; et des précautions qu'il prit pour en faire part aux patrons et mariniers.

Le roi s'étant assuré que tout était prêt, nefs, galères et autres vaisseaux, en fut rempli de joie. Il fit publier alors à son de trompes : que tous gens de tous états eussent à se rassembler pour entendre ce que le seigneur roi avait à leur dire, et qu'après leur avoir parlé il voulait prendre congé et s'embarquer. A cette annonce, tous se rendirent à l'assemblée, prélats, riches-

(1) Ce port est maintenant fermé par les alluvions de l'Èbre.

hommes, chevaliers et toutes autres personnes. Lorsque tous furent réunis, le roi monta sur un échafaud en bois qu'il avait fait construire à une hauteur suffisante pour que tout le monde pût le voir et l'entendre, et vous pouvez croire qu'il fut attentivement écouté. Il commença à parler et à dire de très bonnes paroles, appropriées à la circonstance, à ceux qui devaient le suivre comme à ceux qui devaient rester. Lorsqu'il eut terminé son discours, le noble En Arnaut Roger, comte de Pallars, qui était du voyage, lui dit :

« Seigneur, tous vos gens, aussi bien nous autres qui partons avec vous que ceux qui demeurent, ont entendu avec beaucoup de plaisir les bonnes paroles que vous leur avez dites, et tous ensemble nous vous supplions humblement de nous dire et découvrir où votre volonté est d'aller. » Et il ajouta : qu'il n'y aurait nul inconvénient à leur faire part de ce dessein puisqu'on était si près du moment de l'embarquement; que ce serait une satisfaction pour tous, aussi bien ceux qui étaient de l'expédition comme ceux qui resteraient, et qu'en même temps les marchands et autres bonnes gens se prépareraient pour porter à l'armée des approvisionnements de vivres et autres rafraîchissements, et enfin que les villes et cités continueraient à lui envoyer des aides et secours de toutes sortes.

Le roi répondit : « Comte, je veux que vous sachiez, vous et tous ceux qui sont ici comme ceux qui ne s'y trouvent pas, que, si j'étais persuadé que ma main gauche sût ce que doit faire ma droite, je me couperais ma main gauche. Or donc, qu'il ne soit plus question de cela; mais que ceux de vous qui doivent me suivre se disposent à s'embarquer. »

Quand le comte et les autres eurent ouï d'aussi hautes paroles, ils ne répliquèrent point; toutefois ils dirent : « Ordonnez, seigneur, et nous obéirons. Veuille notre Seigneur vrai Dieu, et madame sainte Marie et toute la cour céleste, que vos projets s'accomplissent à leur honneur et accroissement, ainsi qu'à votre propre honneur et à celui de tous vos sujets! Puissent-ils nous accorder la faveur de vous servir de telle manière que Dieu et vous en soyez satisfaits! »

Là-dessus, le comte d'Ampurias, le vicomte de Rocaberti et autres riches-hommes qui n'étaient pas du voyage, dirent : « Seigneur, daignez permettre que nous aussi nous nous embarquions avec vous, et pour rien au monde ne nous laissez ici, car nous sommes tout prêts à partir aussi bien que ceux qui ont déjà reçu l'ordre écrit de se rendre à ce voyage. »

Le roi répondit au comte, au vicomte et aux autres : « Nous sommes très reconnaissant de votre offre et de votre bonne volonté, mais nous nous contenterons de vous répondre, que vous nous servirez autant en restant ici que les autres en nous accompagnant. »

Ayant ainsi parlé, il les bénit, les signa tous et les recommanda à Dieu. Et si jamais on entendit des pleurs et des cris, ce fut au moment des adieux. Le roi, qui de tous les princes qui jamais existèrent était bien celui qui avait le plus de force d'âme, ne put s'empêcher de pleurer. Il se leva et alla prendre congé de la reine et des infants; il leur fit mille amitiés, les signa et leur donna sa bénédiction. On lui avait préparé un lin armé, et il s'embarqua accompagné d'autant de bénédictions et d'actions de grâces que seigneur en reçût jamais. Lorsqu'il fut embarqué chacun se disposa à en faire autant; si bien qu'en deux jours tout le monde fut à bord; et, sous le bon plaisir de notre Seigneur vrai Dieu, de madame sainte Marie et de tous les benoîts saints et saintes, ils firent tous voile du port Fangos pour ce bon voyage, l'année de l'incarnation de notre Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ, douze cent quatre-vingt-deux. Quand tous eurent fait voile, il s'y trouva plus de cent cinquante voiles d'une ou d'autre espèce. Lorsqu'ils furent parvenus à vingt milles en mer, l'amiral En Jacques-Pierre alla avec un lin armé à toutes les nefs, lins, galères, longues barques, petites barques, et remit à chaque chef un ordre scellé et cacheté du sceau du roi, clos et fermé par ledit cachet. Il ordonna à chaque patron de prendre la route du port Mahon dans l'île de Minorque, d'entrer tous dans ledit port et de s'y rafraîchir, et lorsqu'ils seraient sortis du port Mahon, et à la distance de dix milles en mer, d'ouvrir l'ordre, mais non pas plus tôt, sous peine de forfaiture de leur personne, après quoi ils suivraient la route que ledit seigneur roi leur désignait dans son ordre. On fit ce que l'amiral avait prescrit.

CHAPITRE L.

Comment la flotte du roi En Pierre entra à Mahon, port de Minorque; et de la grande méchanceté que le Moxérif de Minorque fit au roi En Pierre, ce qui fut cause qu'on coupa la tête à En Bugron.

Ils entrèrent tous au port de Mahon et s'y rafraîchirent. Le Moxérif de Minorque vint au roi et lui dit : « Seigneur, que souhaitez-vous? Ordonnez ce que vous voulez que je fasse, et si vous venez pour vous emparer de l'île, je suis prêt à vous obéir. »

Le roi lui répondit : « Ne craignez rien, nous ne venons pas dans l'intention de faire ennui ni tort à vous ou à votre île, soyez-en convaincu. »

Le Moxérif se leva, lui baisa les pieds et lui rendit grâces, et aussitôt il fit livrer au roi et à toute la flotte une quantité si prodigieuse de rafraîchissements, qu'il serait bien difficile de les énumérer, et que le roi en eut en telle abondance qu'ils suffirent pour plus de huit jours. Toutefois il commit une bien mauvaise action; car dans la nuit il fit partir pour Bugia une barque armée, montée par des Sarrazins, pour annoncer sur toute la côte : que le roi était avec toute sa flotte dans le port de Mahon; qu'il pensait bien qu'ils iraient à Bugia, et qu'ils devaient prendre garde à eux. En Bugron, seigneur de Constantine, ayant, ainsi que les autres, appris cette nouvelle, en éprouva la plus grande joie qu'un homme puisse éprouver, et, au lieu d'être discret, il s'abandonna au mouvement de joie qu'il ressentait, et fit part de ce qu'il avait dans le cœur à quelques amis intimes et à des parents auxquels il se confiait de tout. Il fit cela aussi afin de se disposer à faire ce qu'il avait promis au roi; mais l'un de ceux à qui il s'était confié répandit la chose par toute la cité et en fit part aux cavaliers sarrazins de la ville qui étaient avec lui. Que vous dirai-je? Tous se soulevèrent avec grande rumeur et lui coupèrent la tête, ainsi qu'à douze autres qui étaient d'intelligence avec lui. Ils envoyèrent aussitôt un messager au roi de Bugia pour qu'il vint s'emparer de la cité et de toute la terre, et il le fit ainsi.

Nous cesserons maintenant de parler d'eux et reviendrons au roi d'Aragon.

CHAPITRE LI.

Comment le roi En Pierre aborda au port d'Alcoyll, et comment il apprit la mort d'En Bugron, ce qui l'affligea beaucoup; du grand nombre de Moabites qui se réunirent, tandis que les nôtres se fortifiaient; et des hauts faits d'armes qu'ils firent, au moyen des heureux secours que leur fournit la Catalogne.

Le roi ayant fait rafraîchir sa flotte partit de Mahon; et quand on fut à dix milles en mer, chacun ouvrit l'ordre écrit dans lequel se trouva la notification de se rendre au port d'Alcoyll; ils prirent terre à la ville d'Alcoyll. Les habitants voulurent s'enfuir; mais un petit nombre seul y parvint. Cependant on fit mettre à terre tous les chevaux, et ainsi tous les hommes entrèrent. Aussitôt que toutes les troupes furent débarquées, le roi demanda aux Sarrazins qui avaient été pris récemment des nouvelles d'En Bugron. Ceux-ci lui racontèrent ce qui s'était passé, ce dont le roi fut très affligé; cependant, comme il était venu, il voulut que son voyage s'accomplit au plaisir de Dieu et de la sainte foi catholique. Il ordonna de construire un mur avec des pieux liés au moyen de cordes passées dans des anneaux, et d'en entourer la ville et l'armée. Il fit descendre des vaisseaux les maçons qu'il avait amenés et ils formèrent de terre batue les barrières et les chemins par lesquels les ennemis pouvaient arriver en dehors de ces murailles. Tandis qu'on s'occupait de ces ouvrages il se réunit aux environs plus de trente mille cavaliers sarrazins, et une si grande quantité de gens de pied que la plaine et les montagnes en étaient couvertes. Les maudits Morabites allaient prêchant et criant par toute la Barbarie et répandant leurs absolutions sur leur méchante race. Dans l'espace d'un mois il s'y rendit plus de cent mille hommes à cheval et une quantité innombrable d'hommes à pied. Le comte de Pallars, voyant une si grande réunion de gens, fit construire un fort en bois et en terre, sur une hauteur voisine de la ville d'Alcoyll, et de là, avec quelques autres, il fondait tous les jours sur les ennemis, de sorte que ce monticule fut nommé le Mont de l'Escarmouche[1]. Là se faisaient chaque jour de tels faits d'armes qu'on ne pourrait pas les compter; enfin quiconque eût aimé à voir ce que c'est que le courage et l'audace d'un seigneur pouvait se satisfaire en allant en ce lieu.

(1) Puig de Picabaralla.

Quand on était au fort de la mêlée, si le roi voyait que les chrétiens eussent le dessus, il s'élançait au plus épais des ennemis, et frappait de tous côtés. Ne croyez pas que jamais Alexandre, Rolland ni Olivier aient pu faire des exploits pareils à ceux que le roi faisait chaque jour, et, à ses côtés, tous les riches-hommes, chevaliers, almogavares et hommes de mer qui s'y trouvaient. Chacun peut s'imaginer combien il était nécessaire au roi et à tout son monde que cela fût fait ainsi, puisqu'ils se trouvaient en un lieu non défendu, au milieu d'une plaine, sans remparts et sasn murailles, si ce n'est la palissade dont j'ai parlé; et ils avaient en face d'eux des rois, fils de rois, barons et moaps sarrazins, qui étaient la fleur de tous les Sarrazins du monde et qui n'étaient venus que pour anéantir les chrétiens. Si ceux-ci se fussent montrés endormis dans leur guet, vous pensez qu'on les eût réveillés par des sons de bien mauvais augure pour eux; aussi fallait-il qu'ils se gardassent bien de la moindre négligence; et là où étaient les plus beaux faits d'armes et le plus grand danger, là se trouvait avec le plus de plaisir le roi ainsi que les siens. Jamais aussi armée ne fut mieux approvisionnée de tous biens que celle-là et l'abondance allait toujours croissant. Lorsqu'on sut en Catalogne que le roi était à Alcoyll, chacun, comme s'il eût dû obtenir des indulgences, ne songeait qu'à charger les nefs et lins d'hommes, de provisions de bouche, d'armes et de secours de toutes sortes. Ils faisaient si bien, qu'il y arrivait quelquefois vingt et trente voiles chargées de toutes choses, tellement que le marché y était mieux pourvu qu'en aucun lieu de la Catalogne.

Quand le roi eut reconnu tout le pays et se fut assuré des forces des Maures et Sarrazins, il pensa qu'il serait facile de s'emparer de la Barbarie, si le pape voulait l'aider et de son argent et de ses indulgences; il vit que jamais les chrétiens ne s'étaient trouvés en meilleure position; que jamais roi de France ni d'Angleterre, jamais le roi Charles, jamais enfin aucun roi chrétien qui eût fait le voyage d'outre-mer ou fût allé à Tunis, au moyen des croisades et des trésors de l'Eglise, n'avait occupé autant de pays en Barbarie qu'il le faisait en ce moment; que de Giger à Bona il n'osait paraître un Sarrazin, et qu'au contraire, sur toute la côte les chrétiens apportaient, sans être inquiétés, du bois à l'armée; qu'ils y tenaient leurs bêtes sans qu'aucun Sarrazin osât s'en approcher; que les chrétiens au contraire faisaient des incursions à cheval à trois et quatre journées, et enlevaient des hommes et du bétail, et que les Sarrazins n'osaient s'éloigner de leur armée, craignants d'être aussitôt captifs. En effet nos gens en enlevaient chaque jour quelques-uns; aussi pendant un mois il s'en faisait journellement des encans à Alcoyll, de telle sorte que le roi et l'armée se regardaient comme en toute sûreté; et c'était vraiment une chose merveilleuse. Quelquefois le roi poussait son cheval en avant avec cinq cents cavaliers seulement, et laissait les autres aux barrières; et avec ces cinq cents hommes brochants avec lui, il faisait éparpiller les Sarrazins, de manière à ce qu'il n'y en eût pas un qui ne fût séparé des siens; et il s'en faisait alors un tel carnage, que ce serait une fatigue que de le raconter. Ils en prenaient aussi une telle quantité, que pour un double on achetait un Sarrazin. Ainsi tous les chrétiens étaient riches et satisfaits, et le roi par-dessus tous les autres.

Je cesserai de vous entretenir de ces faits d'armes de tous les jours pour vous parler des pensées qui occupaient le roi.

CHAPITRE LII.

Comment le seigneur roi Pierre étant à Alcoyll envoya le noble En Guillem de Castellnou au pape, pour le prier de le seconder par son argent et la prédication d'une croisade, afin de pouvoir faire la conquête de la Barbarie.

Le roi, voyant que les choses allaient si bien et étaient si honorables pour la chrétienté, ordonna au noble En Guillem de Castellnou, honorable captal[1] de Catalogne et son parent, de se rendre auprès du Saint-Père, à Rome, avec deux galères. Il mandait audit noble : de s'embarquer aussitôt et de se rendre à Rome, sans s'arrêter nulle part jusqu'à ce qu'il fût parvenu auprès du pape; de saluer lui et tous les cardinaux de sa part; de le prier de faire assembler son consistoire, ayant à parler en présence

(1) Le titre de captal était connu aussi dans le Languedoc Le captal de Boch, allié de la maison de Foix, brille au premier rang des héros du quatorzième siècle. Ce titre paraît avoir été plus général de l'autre côté des Pyrénées.

de tous les membres, de la part du roi En Pierre. L'assemblée une fois réunie, il devait saluer encore une fois de sa part le pape et tous les cardinaux, et dire :

« Saint-Père, monseigneur En Pierre, roi d'Aragon, vous fait savoir qu'il est en Barbarie, en un lieu nommé Alcoyll, et qu'il pense qu'à l'aide de ce lieu il peut se rendre maître de toute la Barbarie. Si vous voulez bien, Saint-Père, le seconder au moyen de votre argent et de vos indulgences, il s'écoulera peu de temps avant qu'il ait accompli en grande partie ce dessein ; et je vous dis qu'avant trois mois il sera maître de la ville de Bona, dont saint Augustin fut évêque, et ensuite de la ville de Giger. A l'aide de ces deux villes, situées sur la côte près d'Alcoyll, l'une au levant et l'autre au couchant, il ne tardera pas, aussitôt après les avoir conquises, à s'emparer de toutes celles qui se trouvent le long de la côte. Et le pays de Barbarie est tel, que qui est maître des côtes, est maître de la Barbarie entière; et ces gens là sont tels que quand ils se verront serrés de si près, la plupart se feront chrétiens. Saint-Père, le seigneur roi vous requiert donc, au nom de Dieu, de lui rendre ce seul service, et dans peu de temps, s'il plaît à Dieu, les revenus de la sainte Eglise s'élèveront plus haut qu'ils ne se sont jamais élevés. Et vous voyez déjà à quel point le roi son père a fait croître lesdits revenus de la sainte Eglise, sans qu'il ait eu en cela aucun secours de personne. Voilà, Saint-Père, ce qu'il demande et requiert, et il vous prie de ne point tarder.

« Si par hasard il vous répondait : « Pourquoi n'a-t-il point dit tout cela aux envoyés que nous lui avons adressés en Catalogne? » vous répondrez : « C'est qu'alors, Saint-Père, il n'était pas encore temps de vous dévoiler son secret, à vous ni à qui que ce fût, puisqu'il avait promis et juré à Bugron de ne le communiquer à aucun homme au monde ; ainsi, Saint-Père, vous ne pouvez lui en savoir mauvais gré. » Enfin, s'il se refusait à nous accorder aucun secours, protestez de notre part, et déclarez dans cette protestation : que, s'il ne nous envoie pas le secours que nous lui demandons, ce sera par sa faute seule que nous aurons à revenir dans notre royaume. Il doit savoir, lui et tout le monde, que malgré notre puissance nous n'avons pas assez d'argent pour pouvoir séjourner longtemps ici. Dieu veuille l'éclairer et lui bien faire savoir ce que nous avons en pensée, qui est que, dans le cas où il nous accorderait les secours que nous lui demandons, nous emploierons tous les jours de notre vie à faire fructifier la sainte foi catholique, et spécialement dans le pays où nous sommes venus. Je vous ordonne donc de remplir cette mission le plus habilement possible. »

— « Seigneur, répondit le noble En Guillem de Castellnou, j'ai bien compris ce que vous m'avez ordonné de dire et de faire, et, avec l'aide de Dieu, je m'en acquitterai de manière à ce que vous en soyez satisfait et m'accordiez votre bénédiction et vos grâces. Je prie Dieu de vous soutenir, de vous garder de tout mal et de vous accorder victoire sur tous vos ennemis. Si toutefois, seigneur, cela était de votre bon plaisir, vous avez ici beaucoup d'autres riches-hommes plus habiles que moi, vous pourriez les envoyer à ma place, et j'en rendrais grâce à Dieu et à vous; car alors je ne me séparerais pas de vous; et je vous vois tous les jours vous exposer dans de tels lieux, que ce serait pour moi une grande douleur de ne pas m'y trouver à côté de vous. »

Le roi sourit et lui dit : « Je ne doute pas, En Guillem, que vous ne préférassiez beaucoup rester ici plutôt que de partir; quant aux délices que vous m'accusez de trouver dans les faits d'armes, nous pouvons vous compter comme un de ceux de la Catalogne et de tous nos royaumes qui les recherchent aussi le plus vivement ; mais tranquillisez-vous et comptez qu'à votre retour vous trouverez encore tant à faire que vous pourrez vous en passer la fantaisie. Nous avons une telle confiance en vous que nous sommes persuadés que dans cette ambassade, ainsi qu'en de plus grandes choses, vous vous tirerez d'affaire aussi bien qu'aucun de nos barons. Partez donc ; que Jésus-Christ vous conduise et vous ramène sain et sauf auprès de nous! »

Là-dessus ledit noble s'inclina jusqu'à terre et voulut lui baiser les pieds. Le roi ne le souffrit point; mais il lui donna la main et le baisa à la bouche. Aussitôt, deux galères étant préparées et armées, il s'embarqua et partit. Dieu le conduise à bien ! Je le laisse aller, et parlerai du roi d'Aragon et de ses grands faits d'armes qui avaient lieu tous les jours à Alcoyll

CHAPITRE LIII.

Comment les Sarrazins se disposaient à livrer une grande bataille et détruire la bastide du comte de Pallars; et comment leur projet fut dévoilé par un Sarrazin du royaume de Valence.

Un jour les Sarrazins décidèrent de venir en corps de bataille attaquer la bastide[1] du comte de Pallars, et de l'emporter ou de périr tous. Comme ils avaient pris cette résolution, un Sarrazin qui était du royaume de Valence vint, pendant la nuit, le dire au roi. « Quel est le jour où l'on doit faire cette attaque? demanda le roi. — Nous sommes au jeudi, répliqua le Sarrazin, eh bien! c'est dimanche matin qu'ils ont choisi pour leur expédition, parce qu'ils savent que c'est pour vous un jour de fête, et qu'ils pensent qu'alors vous et vos barons vous serez tous à la messe; et pendant ce temps ils feront leur pointe. »

Le roi lui dit: « Va à la bonne aventure; je te sais bon gré de ce que tu m'as dit, et tu peux croire qu'aux lieux où tu es né tu seras enrichi par nous au-dessus de tes amis. Nous désirons que tu restes parmi ces gens-là et que tu nous fasses part de tout ce qu'ils feront; samedi au soir sois auprès de nous pour nous dire ce qui aura été résolu. — Seigneur, dit-il, je serai auprès de vous. »

Le roi lui fit donner vingt doubles d'or et il partit. Il ordonna ensuite aux gardes et vedettes qui veillaient la nuit, de laisser passer cet homme toutes les fois qu'il viendrait à eux et leur dirait: *Alfandech!* car il était natif de la ville d'Alfandech. Là-dessus il s'éloigna.

Le roi rassembla son conseil et lui fit part de ce qu'avait dit le Sarrazin, et ordonna à ses vassaux et sujets de se tenir prêts, parce qu'il voulait attaquer les ennemis. Si jamais armée fut joyeuse, c'est celle-là, et les jours leur paraissaient une année.

(1) J'emploie de préférence ce vieux mot français, non dans l'acception nouvelle de *maison de plaisance* que lui donnent les modernes provençaux, mais dans le sens que lui donne Froissart, dans cette phrase qui s'applique tout-à-fait à la construction faite ici par le comte de Pallars: « Ils avaient fait charpenter une bastide de gros merrien, à manière d'une recueillette. »

CHAPITRE LIV.

Comment des envoyés de Sicile vinrent trouver le roi, pleins de douleur et de tristesse; de la réponse satisfaisante qu'il leur fit; et comment les Français sont cruels là où ils ont le pouvoir.

Tandis qu'on était occupé de ces choses, on vit venir du côté du levant deux barques armées et bien tenues; elles arrivèrent directement au port avec des pavillons noirs et y abordèrent. Si vous désirez savoir quelles étaient ces barques, et par qui elles étaient montées, je vous dirai que c'étaient des Siciliens de Palerme. Il s'y trouvait quatre chevaliers et quatre citoyens envoyés par la communauté de Sicile; c'étaient des hommes sages et expérimentés. Dès qu'ils eurent pris terre, ils vinrent trouver le roi; ils s'agenouillèrent, baisèrent trois fois la terre, se traînèrent à genoux jusqu'à lui, et se jetèrent à ses pieds, et les lui serrèrent; et tous les huit criaient à la fois: « Seigneur, merci! » et lui baisaient les pieds. On ne pouvait les en arracher. Tout ainsi que la Madeleine, lavait les pieds de Jésus-Christ de ses larmes, ainsi lavèrent ils les pieds du roi de leurs larmes. Leurs cris, leurs gémissements et leurs pleurs faisaient pitié; ils étaient entièrement vêtus de noir. Que vous dirai-je! Le roi se retirant en arrière leur dit: « Que voulez-vous? qui êtes-vous? d'où venez-vous? — Seigneur, dirent-ils, nous sommes de la terre orpheline de Sicile, abandonnée de Dieu, de tout seigneur et de toute bonne aide terrestre; malheureux captifs, nous sommes prêts, hommes, femmes et enfants, à périr tous aujourd'hui, si vous ne nous secourez. Nous venons, seigneur, vers votre royale majesté de la part de ce peuple orphelin, vous crier grâce et merci. Au nom de la passion que notre Seigneur a soufferte sur la croix pour le genre humain, ayez pitié de ce malheureux peuple; daignez le secourir, l'encourager et l'arracher à la douleur et à l'esclavage auxquels il est réduit. Vous devez le faire, seigneur, par trois raisons: la première, parce que vous êtes le roi le plus saint et le plus juste qui soit au monde; la seconde parce que la Sicile et tout le royaume appartient et doit appartenir à la reine votre épouse, et après elle à vos fils les infants, comme étant de la lignée du saint empereur Frédéric et du saint roi Mainfroi, qui étaient nos légitimes seigneurs. Ainsi, selon Dieu, madame la reine

Constance, votre épouse, doit être notre reine, et vos fils et les siens doivent être nos rois et seigneurs; la troisième raison enfin, parce que tout saint homme de roi est tenu de secourir les orphelins, les mineurs et les veuves, et que la Sicile est veuve par la perte qu'elle a faite d'un aussi bon seigneur que le saint roi Mainfroi, et que les peuples sont orphelins, puisqu'ils n'ont ni père ni mère qui puisse les défendre, si Dieu, vous et les vôtres ne venez à leur aide. Les créatures innocentes qui sont dans cette île et n'attendent que la mort, sont comme des mineurs en bas-âge, incapables de se conduire dans ce grand péril. Ainsi donc, saint seigneur, aye pitié de nous et viens prendre possession d'un royaume qui appartient à toi et à tes enfants; arrache-le des mains de Pharaon; et, comme Dieu délivra le peuple d'Israël des mains de Pharaon, ainsi tu peux délivrer ce peuple de la main des plus cruelles gens qui soient au monde; car il n'est pas au monde de plus cruelles gens que ne le sont les Français là où ils ont le pouvoir. »

Le roi, touché de leur malheur, les fit lever et leur dit : « Barons, soyez les bienvenus. Il est vrai que ce royaume revient à la reine notre épouse, et ensuite à nos enfants. Nous sommes bien fâchés de vos tribulations; nous avons entendu ce que vous étiez chargés de nous dire, et tout ce que nous pourrons faire en votre faveur, nous le ferons. »

Ils répliquèrent : « Que le Seigneur Dieu vous conserve et vous fasse avoir pitié de nous, misérables! Voici des lettres de chacune des cités de Sicile, ainsi que des riches-hommes, chevaliers, villes et châteaux, tous prêts à vous obéir comme à leur seigneur et roi, ainsi qu'à tous vos descendants. »

Le roi prit les lettres, au nombre de plus de cent; il ordonna de bien loger ces députés, et de fournir, à eux et à leur suite, tout ce dont ils pouvaient avoir besoin.

CHAPITRE LV.

Comment le Sarrazin de Valence vint, la veille du combat, dire au roi En Pierre de se tenir prêt; comment on se prépara et comment on remporta la victoire; et comment les Siciliens furent ravis d'être témoins de la bravoure des troupes du roi.

Laissons là les envoyés et revenons aux Sarrazins qui se disposaient à venir le dimanche attaquer la bastide du comte de Pallars. Le samedi au soir le Sarrazin revint vers le roi et lui dit : « Seigneur, soyez prêt, ainsi que votre monde, à la pointe du jour, car l'armée sera en campagne. — J'en suis bien aise, » dit le roi; et il donna aussitôt l'ordre qu'à l'aube du jour les chevaux fussent armés, et que les hommes, soit almogavares, soit gens de mer, soit même varlets des menées, fussent tous appareillés et réunis aux barrières, et qu'aussitôt que les trompettes et les nacaires du roi se feraient entendre, et que l'étendard serait déployé, tout homme s'écriât : « Saint George et Aragon! » et fondît à l'instant sur l'ennemi, et qu'en attendant tous allassent se reposer; mais chacun était si joyeux, qu'à peine put-on dormir cette nuit-là. Au point du jour tout le monde fut prêt, cavaliers et gens à pied, et se trouva auprès du roi, hors des barrières.

A l'avant-garde était le comte de Pallars, le noble En Pierre-Ferdinand d'Ixer, et autres riches-hommes.

Quand il fut jour, les Sarrazins marchèrent en bataille et en bon ordre contre la bastide du comte de Pallars, au Mont de l'Escarmouche; mais dès qu'ils aperçurent les chrétiens ainsi préparés, ils furent confondus et se tinrent tous pour morts; et ils auraient volontiers tourné le dos, s'ils l'eussent osé.

Que vous dirai-je? le roi, voyant qu'ils hésitaient et restaient immobiles, donna ordre à l'avant-garde d'attaquer. L'étendard fut déployé; les trompettes et nacaires se firent entendre, et l'avant-garde attaqua. Les Sarrazins tinrent bon, si bien que les chrétiens ne pouvaient les enfoncer, tant ils étaient nombreux et serrés. Le roi chargea avec l'étendard et alla férir au milieu d'eux; et les Maures se débandèrent tellement que, de toute leur avant-garde, il n'en échappa pas un seul. Il mourut là un grand nombre de Sarrazins. Le roi voulut alors franchir une montagne qui était devant lui, mais le comte de Pallars et les autres riches-hommes s'écrièrent : « Pour Dieu, seigneur, n'avancez pas, car si vous le faites, Alcoyll et le camp sont perdus, car il ne s'y trouve que des femmes, des enfants et des malades; et si ce malheur nous arrivait, nous n'aurions aucun moyen de nous procurer des vivres. Ainsi, seigneur, au nom de Dieu, songez à votre propre personne, car nous la prisons plus que le monde entier. »

Le roi était si ardent à poursuivre les Sarrazins que rien de tout ce qu'on lui disait ne le pouvait toucher; cependant il sentit enfin que ce qu'on lui disait était la vérité. Il s'arrêta donc au pied de la montagne et fit sonner la trompette; chacun se rapprocha de lui, après quoi on retourna gaîment et en bon ordre à Alcoyll et on leva le camp. Les chrétiens gagnèrent tellement dans cette journée qu'ils furent tous à leur aise pendant tout le voyage. Les Sarrazins furent si épouvantés qu'ils se retirèrent à plus d'une lieue au-delà de la place qu'ils occupaient ordinairement. Quoiqu'il leur vînt tous les jours un tel nombre de gens qu'on n'eût pu les compter, ils ne furent cependant pas assez hardis pour oser revenir au même lieu où ils s'étaient trouvés. Le roi fit brûler les cadavres des Sarrazins, pour empêcher que l'endroit où avait eu lieu cette rencontre ne devînt malsain.

Je laisse là le roi, et les chrétiens et les Sarrazins, et vais vous entretenir du noble En Guillem de Castellnou. Je veux néanmoins vous dire avant tout, comment les Siciliens furent émerveillés en voyant ce que le roi et ses troupes avaient fait et faisaient chaque jour, de sorte qu'ils disaient entre eux : « Si Dieu permet que ce roi vienne en Sicile, les Français seront tous morts ou vaincus, et nous serons hors de tout danger; car nous sommes émerveillés de ce qui vient de se passer, et jamais on ne vit de troupes aller comme celles-là au combat avec plaisir et contentement, tandis que les autres y marchent par force et avec crainte. » L'étonnement qu'ils en avaient était vraiment sans bornes.

CHAPITRE LVI.

Comment le noble En Guillem de Castellnou revint de la mission qui lui avait été confiée auprès du pape; et comment la réponse fut, que le pape ne voulait en rien seconder le roi En Pierre.

Le noble En Guillem de Castellnou, à son départ d'Alcoyll fit route pour Rome avec les deux galères, et alla trouver le pape. Quand il fut devant le pape et le consistoire, il fit et dit tout ce dont le roi l'avait chargé. Quand le pape l'eut entendu, il répondit, ainsi que le roi En Pierre l'avait prévu : « Pourquoi le roi ne nous a-t-il point communiqué, quand il était en Catalogne, ce qu'il nous fait dire à présent? » Ledit noble lui fit la réponse que le roi lui avait prescrite. Que vous dirai-je? Le pape lui répliqua que, s'étant alors caché de lui, il n'en obtiendrait à présent ni argent, ni croisade, ni rien du tout. Alors ledit noble protesta de la manière que le roi lui avait dit de le faire, et plein de colère et d'indignation, il prit congé du pape, et ajouta ces paroles à celles que le roi lui avait prescrit de dire : « Saint-Père, je m'en retourne avec la cruelle réponse que vous me faites. Plaise au Seigneur vrai Dieu, que si cette réponse attire des malheurs sur la chrétienté, cela retombe sur votre âme et sur l'âme de tous ceux qui vous ont conseillé et vous conseillent cette réponse! » Ensuite il s'embarqua et se rendit à Alcoyll. Le roi le vit avec plaisir et alla le recevoir, car il l'aimait beaucoup et l'estimait pour son courage et ses autres qualités. Il réunit son conseil et voulut connaître la réponse qu'il apportait; il en rendit compte. Le roi voyant la dureté du pape leva les mains vers les cieux et dit : « Seigneur vrai Dieu, maître et souverain de toutes choses, daignez seconder mes desseins; vous savez que mon intention était de venir ici et d'y mourir à votre service. Mais vous savez bien que je ne puis me maintenir seul; faites donc, par votre grâce et merci, que votre protection et vos conseils descendent sur moi et les miens. » Ensuite il pria tous les membres du conseil de songer à ce qu'ils auraient à lui conseiller de faire, et dit qu'il y réfléchirait de son côté. On se sépara et chacun rentra dans sa demeure.

CHAPITRE LVII.

Comment de nouveaux députés de Messine et de Palerme vinrent trouver le roi En Pierre à Alcoyll, avec encore plus de pleurs et de douleur que les premiers; et comment l'armée, tout d'une voix, cria merci au roi En Pierre, pour qu'il voulût bien secourir les Siciliens.

A quatre jours de là, il arriva deux autres barques armées, venant de Sicile, avec semblable message que les premières, mais d'une manière bien plus triste encore. Dans l'une d'elles étaient deux chevaliers et deux citoyens de Messine qui était assiégée par le roi Charles, ainsi que vous l'avez vu, et ils étaient tous sur le point d'être pris et tués; l'autre barque, venant de Palerme, portait également deux chevaliers et deux citoyens qui venaient aussi avec

des pouvoirs de toute la Sicile. Ils avaient comme les autres des vêtements noirs, ainsi que des voiles et des pavillons noirs. Pour une lamentation qu'avaient faite les autres, ceux-ci en firent quatre fois autant, de sorte que tous les assistants en eurent une telle pitié, qu'ils s'écrièrent tous à la fois : « Seigneur, en Sicile! seigneur, en Sicile! Pour l'amour de Dieu, ne laissez pas périr ce pauvre peuple qui doit appartenir à vos enfants. »

Les riches-hommes, voyant quel était le désir de toute l'armée, allèrent trouver le roi, tout contrits, et lui dirent : « Seigneur, que faites-vous? Au nom de Dieu, ayez pitié d'un peuple infortuné qui vient vous crier merci; il n'y a pas de cœur si dur au monde, chrétien ou Sarrazin, qui n'en eût pitié. Nous vous en prions chèrement; et vous devez encore plus vous y sentir porté par les raisons que ces gens vous ont déjà données, qui sont de toute vérité, et aussi à cause de la dure réponse que vous avez reçue du pape. Croyez que tout ceci vient de Dieu, car si Dieu voulait que votre dessein de rester en ce lieu s'accomplît, il aurait inspiré au pape l'idée de vous seconder; mais il a voulu que votre demande vous fût refusée, afin que vous allassiez secourir un peuple misérable. Ce qui vous démontre encore que telle est la volonté de Dieu, c'est que la voix du peuple est la voix de Dieu et que voici tout votre peuple de cette armée qui crie qu'on le mène en Sicile. Qu'attendez-vous donc, seigneur? Nous vous affirmons, en notre nom et au nom de toute l'armée, que nous vous suivrons et périrons pour la gloire de Dieu et pour votre honneur, et pour la restauration du peuple de Sicile; nous sommes tous prêts à vous suivre sans solde. »

CHAPITRE LVIII.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Aragon consentit à passer en Sicile avec toute sa suite pour secourir cette île, et comment il y arriva en trois jours.

Le roi, entendant ces choses merveilleuses et voyant la bonne volonté de son armée, leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, c'est en votre honneur et pour vous servir que j'entreprends ce voyage; je me recommande à vous, moi et les miens. » Et il ajouta : « Eh bien! puisque Dieu le veut et que vous le voulez, partons, sous la garde et avec la grâce de Dieu, de madame sainte Marie et de toute la cour céleste, et allons en Sicile. » Et tous s'écrièrent : Aur! aur[1]! Et ils s'agenouillèrent et chantèrent à haute voix le *Salve Regina*.

Cette même nuit on expédia les deux barques pour la Sicile avec cette bonne nouvelle. Le lendemain, le roi fit tout embarquer, hommes, chevaux et tout ce qui était à terre; et le dernier qui s'embarqua ce fut lui. Quand l'embarquement fut terminé, ce qui fut l'affaire de trois jours, les deux autres barques siciliennes armées s'en retournèrent, pour dire qu'elles avaient vu le roi d'Aragon mettre à la voile. Que Dieu nous envoie un contentement pareil à celui que l'on éprouva en Sicile à l'arrivée de cette nouvelle! Mais laissons le roi faisant bonne route pour la Sicile et parlons des Sarrazins d'Alcoyll[2].

CHAPITRE LIX.

Comment les Sarrazins n'osèrent de quatre jours s'approcher d'Alcoyll; et des grandes réjouissances qu'ils firent quand ils surent que les chrétiens étaient partis.

Les Sarrazins, voyant les voiles qui étaient en mer, crurent que c'était une autre flotte qui venait en aide au roi d'Aragon. Pendant quatre jours ils n'osèrent pas venir à Alcoyll, par crainte de quelque supercherie; enfin ils s'en approchèrent peu à peu, et, étant convaincus que les chrétiens s'étaient éloignés, ils firent de très grandes fêtes et se réjouirent beaucoup. Ils s'en allèrent ensuite chacun chez eux en versant bien des larmes et déplorant la perte de leurs parents et de leurs amis. Et on en parlera longtemps en Barbarie, et ils redouteront plus la maison d'Aragon qu'aucune autre au monde. Mais laissons-les là et revenons au roi d'Aragon.

(1) Cri des Arabes adopté par les almogavares et par ceux qui grossissaient leurs rangs. C'est, comme je l'ai déjà dit, le huzza des Anglais et le houra des peuples du Nord.

(2) Ces mêmes faits sont racontés avec moins de détails, mais aussi d'une manière plus impartiale, dans la chronique catalane de Bernard d'Esclot, qui suit celle-ci.

CHAPITRE LX.

Comment le roi En Pierre passa en Sicile et arriva au port de Trapani; des grandes fêtes qu'on lui fit; et comment il y fut reconnu pour seigneur et couronné roi.

Le roi d'Aragon fit une traversée heureuse autant qu'on puisse le désirer; en peu de jours il prit terre à Trapani, le troisième du mois d'août de l'an douze cent quatre-vingt-deux. Vous pouvez voir d'après cela le temps qu'il demeura à Alcoyll, puisqu'il y était à la fin du mois de mai et qu'il arriva à Trapani le troisième d'août. Je ne pense pas qu'un autre roi, quel qu'il soit, eût pu, avec ses seules forces, séjourner à Alcoyll aussi longtemps. Aussitôt qu'il eut pris terre à Trapani, il se fit dans la Sicile une illumination générale; c'était vraiment merveilleux. Les prud'hommes de Trapani envoyèrent des courriers de tous les côtés, et ce fut une merveille que la joie qui éclata partout; et ils avaient bien raison, puisque Dieu leur avait envoyé le saint roi d'Aragon pour les délivrer de leurs ennemis et être leur guide. Ainsi que Dieu envoya Moïse au peuple d'Israël et lui confia la verge miraculeuse, de même à un signal que fit le roi d'Aragon il délivra le peuple de Sicile; on peut voir par là que ce fut l'œuvre de Dieu. Quand le roi et les troupes eurent débarqué à Trapani, il n'est pas besoin de vous dire la joie que chacun en ressentit; les dames et demoiselles venaient en dansant au-devant du roi, et s'écriant : « Bon et saint seigneur, que Dieu te donne vie et victoire afin que tu puisses nous délivrer de la main de ces Français maudits ! » Et tout le monde allait ainsi chantant, et nul ne faisait œuvre de ses mains de la joie qu'ils avaient.

Que vous dirai-je? Dès qu'on l'apprit à Palerme on lui envoya une grande partie des riches-hommes de la ville avec des sommes considérables pour être distribuées à ses troupes. Le roi ne voulut rien accepter, disant que tant qu'il n'en aurait pas besoin il n'accepterait rien, et qu'il avait apporté assez d'argent avec lui, mais qu'ils pouvaient être assurés qu'il était venu pour les recevoir comme ses vassaux et les défendre contre tout le monde.

Il se rendit à Palerme; tous les habitants vinrent bien quatre lieues au-devant de lui, et on peut dire qu'il n'y eut jamais autant de joie et d'aussi belles fêtes; et là, avec de grandes processions, des jeux, et l'allégresse des femmes et des enfants, tous accueillirent le roi et l'escortèrent au palais impérial. Tous les gens qui l'accompagnaient furent dignement logés. Au moment où le roi y arrivait par terre, la flotte s'y rendit par mer. Lorsque chacun fut satisfait, les prud'hommes de Palerme expédièrent des messagers à toutes les cités, villes et châteaux, et aux syndics de tous les lieux, pour qu'on apportât les clefs et les pleins pouvoirs de chaque endroit, attendu qu'on devait livrer les clefs au roi comme seigneur, lui prêter foi et hommage et le couronner roi et seigneur; et cela fut fait ainsi.

CHAPITRE LXI.

Comment le roi En Pierre envoya dire au roi Charles de sortir de ses terres et de son royaume; et comment le roi Charles répondit, que pour lui ni pour nul autre il n'en sortirait.

Cependant le seigneur roi envoya quatre riches-hommes au roi Charles qui était devant Messine, comme vous l'avez déjà vu, et lui fit dire : qu'il lui mandait et ordonnait de sortir de son royaume; qu'il n'ignorait pas que ce royaume ne lui appartenait point, mais bien à la reine d'Aragon sa femme et à ses enfants; qu'il songeât à vider le pays; et que s'il ne le voulait faire il le défiait, et qu'il se tînt pour averti qu'il saurait le chasser bien loin.

Que vous dirai-je? les envoyés allèrent vers le roi Charles et lui firent part de leur message. Le roi Charles entendant cela se dit à lui-même : « Enfin le voilà donc réalisé, ce dont tu t'étais toujours méfié, et le proverbe est bien vrai qui dit : « On meurt du mal dont on a peur. » Tu ne peux désormais, tant que tu existeras, vivre en paix, car tu as affaire au meilleur chevalier et au plus grand cœur du monde. Mais à présent, advienne que pourra, il faut que ce soit ainsi. »

Après être resté longtemps à réfléchir, il répondit aux messagers : qu'ils pouvaient se retirer; que pour lui il n'entendait renoncer à son royaume ni pour le roi d'Aragon ni pour qui que ce fût au monde, et que le roi sût bien qu'il avait entrepris une chose dont il le ferait repentir. Les messagers retournèrent au seigneur roi à Palerme. Celui-ci, sur cette réponse, se dis-

pqsa à marcher sur Messine par terre et par mer. Les Siciliens qui le virent s'appareiller lui demandèrent : « Que faites-vous, seigneur? — Je vais, répondit-il, attaquer le roi Charles. — Au nom de Dieu! répliquèrent les Siciliens, n'y allez pas sans nous. »

CHAPITRE LXII.

Comment le roi En Pierre ordonna que tout homme de quinze à soixante ans se trouvât à Palerme bien armé et approvisionné pour un mois; et comment il envoya de ses compagnies au secours de Messine.

Aussitôt on fit publier par toute la Sicile que tout homme âgé de quinze à soixante ans se rendît à Palerme sous quinze jours, avec ses armes, et son pain pour un mois: tel fut l'ordre du roi d'Aragon. En attendant il envoya deux mille almogavares à Messine; ils y entrèrent la nuit, et marchèrent chacun leur besace sur le dos; ne croyez pas qu'ils amenassent avec eux aucun train d'équipages : chacun portait son pain dans sa besace, ainsi qu'est la coutume des almogavares. Quand ils vont en chevauchée ils portent un pain pour chaque jour de chevauchée, mais rien de plus; et avec leur pain, de l'eau et des herbes, ils ont tout ce qu'il faut pour leurs besoins. Ils eurent des guides du pays qui connaissaient les montagnes et les sentiers. Que vous dirai-je? Il y a six journées de Palerme à Messine, et dans trois jours ils y furent rendus; ils y entrèrent pendant la nuit par un côté nommé *la Caperna*, où les femmes de Messine avaient fait un mur qui existe encore, et ils s'introduisirent si secrètement dans la ville que l'armée ne s'en aperçut pas. Laissons-les à Messine et retournons au roi d'Aragon.

CHAPITRE LXIII.

Comment le roi En Pierre fut couronné roi de Sicile à Palerme; et comment il sortit de Palerme pour aller au secours de Messine.

Les armées étant réunies à Palerme, ainsi que le roi l'avait ordonné, tous conjurèrent le roi de vouloir bien accepter la couronne du royaume. Il y consentit; et par la grâce de Dieu, le roi En Pierre d'Aragon fut, avec grande solennité, et au milieu de la joie générale, couronné à Palerme[1] roi de Sicile. Après son couronnement il se rendit à Messine avec toutes ses forces de terre et de mer. Je cesse un instant de parler de lui pour vous entretenir des almogavares, qui étaient entrés à Messine.

CHAPITRE LXIV.

Comment les habitants de Messine furent bien fâchés, quand ils virent les almogavares aussi mal accoutrés; comment les almogavares, voyant cela, firent une sortie et tuèrent plus de deux mille hommes dans le camp du roi Charles; et comment les Messinois furent honteux de leur jugement.

Lorsqu'on apprit à Messine que les almogavares étaient entrés dans la ville pendant la nuit, Dieu sait la joie et le reconfort qui furent par toute la cité. Le lendemain matin, les almogavares se disposèrent au combat. Les gens de Messine, les voyant si mal vêtus, les espardilles aux pieds, les antipares[2] aux jambes, les rézilles sur la tête, se mirent à dire : « De quelle haute joie sommes-nous descendus, grand Dieu? Quels sont ces gens qui vont nus et dépouillés, vêtus d'une seule casaque, sans bouclier et sans écu? Si toutes les troupes du roi d'Aragon sont pareilles à celles-ci, nous n'avons pas grand compte à faire sur nos défenseurs. »

Les almogavares qui entendirent murmurer ces paroles, dirent : « Aujourd'hui on verra qui nous sommes. » Ils se firent ouvrir une porte, et fondirent sur l'armée ennemie avec une telle impétuosité, qu'avant même d'être reconnus ils y firent un carnage si horrible que ce fut merveille. Le roi Charles et ses gens crurent que le roi d'Aragon était là en personne. Enfin, avant qu'on sût avec qui on avait affaire, ceux de l'armée eurent perdu plus de deux mille des leurs, qui tombèrent sous les coups des almogavares. Ceux-ci prirent et emportèrent dans la ville tout ce qui tomba entre leurs mains, et rentrèrent sains et saufs.

Quand les gens de Messine eurent vu les prodiges qu'avaient faits ces gens-là, chacun emmena chez lui plus de deux cavaliers; ils les honorèrent et les traitèrent bien; hommes et femmes furent rassurés; et cette nuit-là il se fit de si belles illuminations et de si grandes fêtes que toute l'armée ennemie en fut ébahie, affligée et effrayée.

(1) Pierre fut couronné roi de Sicile, le 2 septembre 1282, à Palerme.

(2) Pièce qui couvrait le devant de leurs jambes

CHAPITRE LXV.

Comment le roi Charles, instruit que le roi d'Aragon venait à Messine avec toutes ses forces, passa à Reggio; et comment les almogavares mirent le feu aux galères que le roi Charles faisait préparer pour passer en Romanie, ce dont le roi En Pierre fut très fâché.

Pendant la nuit, le roi Charles reçut un message par lequel on lui apprenait que le roi d'Aragon venait par terre et par mer avec toutes ses forces et celles de la Sicile, et qu'il n'était pas à plus de quarante milles. Le roi Charles, homme de fort bon sens et très entendu dans les faits d'armes et autres affaires, sachant cela, pensa que si le roi d'Aragon venait, ce n'était pas sans que quelqu'un de sa propre armée en fût instruit, et que, comme ils avaient trahi le roi Mainfroi, ils pourraient bien le trahir à son tour. Il craignait que la Calabre ne se révoltât. Il s'embarqua donc pendant la nuit et passa à Reggio. A la naissance du jour ceux de Messine s'aperçurent qu'ils étaient partis; mais il en restait cependant encore un bon nombre.

Les almogavares fondirent sur ceux qui restaient et qui n'étaient point embarqués; piétons ou cavaliers, tous périrent. Puis ils coururent aux tentes, et y gagnèrent un tel butin que Messine en fut riche à jamais; quant aux almogavares, ils faisaient aller les florins comme des menus deniers. Puis ils se rendirent à l'arsenal de Saint-Salvator, où se trouvaient toute prêtes à partir plus de cent cinquante galères et longues barques que le roi Charles faisait préparer pour passer en Romanie, comme vous l'avez vu ci-devant, et ils mirent le feu à toutes. L'incendie fut si considérable qu'on eût dit que le monde entier était embrasé. Le roi Charles, qui voyait cela de Catona où il était, en fut très affligé. Que vous dirai-je? Des messagers allèrent au-devant du roi d'Aragon et de Sicile, et le trouvèrent à trente milles de Messine. Ils lui racontèrent toute l'affaire, ainsi qu'elle s'était passée, et il en fut très fâché, parce qu'il désirait combattre le roi Charles, et qu'il était venu dans cet espoir, lui et son armée. Toutefois, il crut que tout était pour le mieux, que Dieu l'avait voulu ainsi, et que seul il sait quel est le mieux. Il entra à Messine; et si on l'avait fêté à Palerme, ce fut bien autre chose à Messine. Les fêtes durèrent plus de quinze jours; mais au milieu des fêtes le roi ne négligeait point les affaires. Trois jours après son arrivée à Messine, vingt-deux de ses galères armées y entrèrent. Je vais parler du roi Charles, et je laisserai là le roi d'Aragon.

CHAPITRE LXVI.

Comment le roi Charles s'était fait débarquer à Catona, afin de mieux réunir ses gens; et comment les almogavares tuèrent tous ceux qui étaient restés en arrière; et pourquoi le roi Charles ne voulut point attendre la bataille que le roi En Pierre se disposait à lui livrer.

Le roi Charles, ayant abandonné le siége de Messine au commencement de la nuit, se fit débarquer à Catona, qui est la terre la plus voisine de l'autre côté du détroit, puisqu'il n'y a que six milles de distance de Catona à Messine. Il se décida à cela afin que les galères fissent un plus grand nombre de voyages pendant la nuit. Toutefois, elles n'en firent pas un tel nombre qu'il ne restât encore au point du jour beaucoup de gens de pied et de cheval à embarquer. Tous ceux-là tombèrent sous les coups des deux mille almogavares qui etaient à Messine. L'armée du roi Charles ne put enlever non plus ni les tentes ni les vins, vivres et provisions. Aussi, tandis que les almogavares étaient occupés à poursuivre les troupes qui étaient restées, les Messinois enlevaient les effets des tentes; mais les almogavares se dépêchèrent tellement de tuer leur monde, qu'ils eurent le temps de prendre part au pillage du camp. Ils avaient déjà gagné, en dépouillant ceux qu'ils venaient de tuer, tant d'argent qu'on ne pouvait le compter; car on imagine bien que celui qui fuit ou veut s'embarquer ne laisse en arrière ni or ni argent, mais qu'il prend tout avec lui. Ceux donc qu'ils tuèrent emportaient tout leur avoir; voilà pourquoi les almogavares gagnèrent un argent infini.

Vous pouvez savoir combien était nombreuse l'armée que le roi Charles avait à Messine, puisque, ayant cent vingt galères et une multitude innombrable de lins armés et de barques côtières qui pouvaient passer chacune six chevaux à la fois, toutes ces embarcations ne purent toutefois, pendant toute la nuit, suffire à transporter tout le monde. C'était pourtant au mois de septembre, où les nuits sont égales aux jours; et la traversée, ainsi que je l'ai déjà dit, n'est que de six milles. Comme

quelques-uns de mes lecteurs pourraient ignorer ce que c'est que six milles, je leur dirai qu'il y a si près de Saint-Renier de Messine au fort de Catona, qu'on distingue d'un côté à l'autre du détroit un homme à cheval, et qu'on peut voir s'il va du côté du levant ou du ponent. Voyez donc combien c'est près, et combien l'armée devait être nombreuse, puisqu'une nuit ne put suffire à tant de navires pour transporter tous les individus. Aussi, bien des gens ont blâmé le roi Charles de n'avoir point attendu le roi d'Aragon pour lui livrer bataille. Mais ceux qui connaissent le roi Charles disent, qu'aucun seigneur au monde ne se conduisit jamais avec plus de sagesse, et cela par les raisons que j'en ai déjà données : d'une part, il se méfiait des siens et craignait d'en être trahi; d'un autre côté, il connaissait le roi En Pierre comme le meilleur chevalier du monde, et savait qu'il amenait avec lui de si bons chevaliers de son pays, que jamais le roi Artus n'en eût de semblables à sa fameuse Table-Ronde; il savait encore que ce roi était accompagné de plus de quarante mille fantassins de sa terre, dont chacun valait autant qu'un cavalier. Instruit de toutes ces choses, il fit prudemment de prendre le parti le plus sûr; il comptait d'ailleurs que ses forces étaient si considérables qu'en peu de temps il aurait recouvré tout ce qu'il perdait alors. Que vous dirai-je? Certainement il prit le meilleur parti; car s'il eût attendu, il était vaincu et tué. Dieu veillait en effet au salut du roi d'Aragon, de ses gens et de ceux qui l'avaient appelé.

CHAPITRE LXVII.

Comment le roi Charles donna ordre à toutes ses galères de retourner chez elles; comment le roi d'Aragon les fit poursuivre par les siennes, qui les attaquèrent et les battirent; et comment il prit Nicotera.

Le roi Charles se trouvant à Catona avec celles de ses troupes qui avaient pu y débarquer pendant la nuit, ordonna au comte d'Alençon, son neveu, frère de Philippe, roi de France, de rester à Catona avec une grande partie de la cavalerie; il alla lui-même à la cité de Reggio et donna congé à ses galères pour qu'elles se rendissent chez elles; ce qu'elles firent avec joie. De cent vingt galères qui étaient là, trente qui étaient de la Pouille prirent la route de Brindes, et les autres, au nombre de quatre-vingts, prirent la route de Naples. Le seigneur roi d'Aragon voyant tout cela de Messine, appela son fils En Jacques-Pierre, et lui dit : « Amiral, mettez en votre place sur les vingt-deux galères que nous avons ici le noble En Pierre de Quaralt et votre vice-amiral En Cortada; qu'ils poursuivent cette flotte et qu'ils l'attaquent. Ce sont des gens qui fuient et ont déjà le cœur abattu; c'est d'ailleurs un mélange de beaucoup de nations diverses, qui s'accordent mal. Soyez assuré que ces vaisseaux ne se tiendront pas unis, et qu'ils seront vaincus. — Seigneur, lui répondit En Jacques-Pierre, permettez que je ne mette personne en mon lieu dans de telles affaires, mais que j'y aille en personne; comme vous le dites, ils seront tués ou pris; laissez-moi donc en avoir l'honneur. »

Le roi répliqua : « Nous ne voulons pas que vous y alliez, parce que vous aurez à donner vos soins au reste de notre flotte. »

Le noble En Jacques-Pierre resta, quoiqu'avec grand regret, et donna ses ordres aux galères conformément à la volonté du roi; et aussitôt les gens s'embarquèrent avec grande joie en criant : Aur! aur!

Les habitants de Messine et les autres Siciliens qui se trouvaient dans cette ville, étaient bien étonnés de voir que le roi envoyât vingt-deux galères contre quatre-vingt-dix galères et plus de cinquante autres bâtiments qu'il y avait, entre longues barques, lins armés et barques côtières. Ils s'approchèrent du roi et lui dirent : « Que faites-vous, seigneur? Vous envoyez vingt-deux galères contre ces cent cinquante voiles qui se retirent. — Barons, leur dit le roi en se prenant à sourire, vous connaîtrez aujourd'hui la puissance de Dieu, et comment elle se signalera dans cette affaire; laissez-nous faire et qu'on se garde bien de s'opposer à notre volonté, car nous avons une telle confiance en la puissance de Dieu et en notre bon droit, que, fussent-ils deux fois aussi nombreux, vous les verriez également aujourd'hui tous vaincus et détruits. — Seigneur, répondirent-ils, votre volonté soit faite. »

Le roi monta aussitôt à cheval, se rendit au bord de la mer et fit sonner la trompette, et chacun s'embarqua gaîment. Alors le roi et l'amiral montèrent sur les galères. Le roi les

harangua et ordonna à chacun ce qu'il avait à faire. Le noble En Pierre de Quaralt et En Cortada répondirent : « Seigneur, laissez-nous aller, et nous ferons aujourd'hui de telles choses qu'elles honoreront à jamais la maison d'Aragon, et que vous et l'amiral, et tous ceux qui sont en Sicile vous en aurez joie et plaisir. »

Les troupes des galères s'écrièrent : « Seigneur, signez-nous, bénissez-nous, et commandez le départ ; ils sont à nous ! »

Le roi leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur Dieu notre père, béni soyez-vous de nous avoir accordé seigneurie sur des gens si hauts de cœur ! Daignez les protéger, les garder de mal et leur accorder la victoire ! » Il les signa, les bénit et les recommanda à Dieu. Alors le roi et son fils l'amiral descendirent des galères par le débarcadère ; car les galères étaient tout près de la Fontaine d'Or de Messine.

Le roi ne fut pas plutôt débarqué, que les galères firent force de rames; et lorsqu'elles se mirent en mouvement, le roi Charles n'avait point dépassé l'endroit appelé Coda-di-Volpe. Les vingt-deux galères ne pensaient qu'à les aborder. Elles mirent toutes voiles au vent, car le vent était à l'ouest, et elles firent force de rames et de voiles pour joindre la flotte du roi Charles. Celle-ci, qui les vit venir, fit route vers Nicotera. Aussitôt qu'ils furent dans le golfe de Nicotera, ils se réunirent et dirent : « Voici les vingt-deux galères du roi d'Aragon qui étaient a Messine ; que ferons-nous? » Les Napolitains répondirent qu'ils craignaient fort que les Provençaux ne les abandonnassent, et que les Génois et les Pisans ne s'éloignassent du combat.

Si on désire savoir le nombre de galères qu'il y avait de chaque pays, je répondrai : premièrement, vingt galères des Provençaux, bien armées et équipées ; plus, quinze des Génois, dix des Pisans et quarante-cinq de Naples et de la côte de la principauté. Les barques et les lins armés étaient tous de la principauté de Calabre. Que vous dirai-je? Quand la flotte du roi Charles fut devant Nicotera, elle abattit ses vergues et se rangea en ordre de bataille. Les vingt-deux galères se trouvaient à la portée du trait; elles abattirent également les vergues, dégagèrent le pont et arborèrent le pavillon sur la galère de l'amiral, puis s'armèrent et amarrèrent ensemble toutes les galères, de manière que les vingt-deux galères n'en fissent qu'une, et ainsi entrelacées elles vinrent en ligne de bataille contre la flotte du roi Charles. Les gens de la flotte ne les croyaient pas assez téméraires pour les attaquer, ils croyaient seulement qu'ils en faisaient semblant ; mais enfin, voyant que c'était pour tout de bon, les dix galères des Pisans sortent de la gauche, hissent leurs voiles, et louvoyant avec le vent, qui était frais, gagnent la haute mer et prennent la fuite. Les Pisans n'eurent pas plutôt pris ce parti que les Génois et les Provençaux en firent autant ; car tous avaient des galères légères et bien armées. Quand les quarante-cinq galères, lins armés et barques de la principauté virent cette manœuvre, ils se tinrent pour perdus et se jetèrent sur la plage de Nicotera. Les vingt-deux galères fondirent alors au milieu d'eux. Que vous dirai-je? Nos gens en tuèrent tant que sans nombre, firent plus de six mille prisonniers, et s'emparèrent des quarante-cinq galères, lins armés et barques. Mais non contents de cela, ils attaquèrent Nicotera, la prirent, et y tuèrent plus de deux cents chevaliers français de l'armée du roi Charles qui y étaient venus. De Nicotera à Messine il n'y a pas plus de trente milles. Tout cela fut fait dans la soirée, et on se livra au repos pendant la nuit.

CHAPITRE LXVIII.

Comment les galères du roi En Pierre ramenèrent les galères du roi Charles qu'elles avaient prises ; et comment les gens de Messine s'imaginèrent que c'était la flotte du roi Charles.

Après minuit, à la faveur du vent de terre qui souffla dans le golfe, ils firent voile, et ils étaient si nombreux qu'on n'apercevait pas la mer. N'allez pas croire qu'ils n'eussent avec eux que les quarante-cinq galères et les lins et barques qui les accompagnaient; car ils trouvèrent à Nicotera, entre lins de transport, barques à rames et bateaux chargés de vivres qu'on amenait à l'armée du roi Charles, plus de cent trente voiles en tout, et ils les emmenèrent avec eux à Messine et y chargèrent toutes les marchandises et le reste de ce qu'ils trouvèrent à Nicotera. Favorisés par le vent de terre, ils voguèrent si promptement cette nuit qu'à la pointe du jour ils se trouvèrent dans l'embouchure du Phare, devant la petite tour du phare de Messine. Quand le jour fut arrivé et qu'ils se présentèrent à la petite tour de Messine, les gens de la ville, voyant un si grand

nombre de voiles, s'écrièrent : «Ah ! Seigneur ! ah ! mon Dieu ! qu'est-ce cela ? Voilà la flotte du roi Charles qui, après s'être emparée des galères du roi d'Aragon, revient sur nous. »

Le roi qui était levé, car il se levait constamment à l'aube du jour, soit l'été, soit l'hiver, entendit ce bruit et demanda : « Qu'y a-t-il ? Pourquoi ces cris dans toute la cité ? — Seigneur, lui répondit-on, c'est la flotte du roi Charles qui revient, bien plus considérable que quand elle est partie, et qui s'est emparée de nos galères. »

Le roi demanda un cheval, le monta et sortit du palais, suivi à peine de dix personnes. Il accourut le long de la côte, où il voyait en grande lamentation les hommes, femmes et enfants. Il les encouragea et leur dit : « Bonnes gens, ne craignez rien, ce sont nos galères qui amènent la flotte du roi Charles qu'ils ont prise. » Et tout en chevauchant sur le rivage de la mer, il continuait à répéter ces paroles ; et tous ces gens s'écriaient : « Dieu veuille, bon seigneur, que cela soit ainsi ! » Que vous dirai-je ? Tous les hommes, femmes et enfants de Messine couraient à sa suite, et tout l'ost[1] de Sicile le suivait aussi. Arrivé à la Fontaine d'Or, le roi voyant le spectacle de tant et tant de voiles, qui arrivaient avec un vent de sud-est, réfléchit un moment, et dit à part soi : « Puisse le Seigneur Dieu, qui m'a conduit ici par sa grâce, ne pas m'abandonner, non plus que ce malheureux peuple ! »

Tandisqu'il était dans ces pensées, un lin tout armé, pavoisé des armes du seigneur roi d'Aragon, et monté par En Cortada, survint là où il vit qu'était le seigneur roi, que l'on voyait à la Fontaine d'Or, enseignes déployées, à la tête de la cavalerie et avec tous ceux qui l'avaient suivi. Si le seigneur roi fut transporté de joie en apercevant ce vaisseau avec sa bannière, c'est ce qu'il ne faut pas demander. Le roi s'approcha de la mer, et En Cortada sauta à terre et dit au roi : « Seigneur, voici vos galères qui vous amènent toutes ces autres-ci que nous avons prises. Nicotera est prise, brûlée et détruite, et il y a péri plus de deux cents chevaliers français. » A ces mots, le roi descendit de cheval et s'agenouilla. Tout le monde suivit son exemple. Ils commencèrent à entonner tous ensemble le *Salve Regina*, et bénirent et louèrent Dieu de cette victoire, car ils ne la rapportaient point à eux, mais à Dieu seul. Que vous dirai-je ? le roi répondit à En Cortada, qu'il fût le bienvenu. Il lui dit ensuite de s'en retourner sur ses pas, et d'ordonner à tous les bâtiments de se réunir devant la douane en louant Dieu, et en faisant leur salut. Il fut obéi, et les vingt-deux galères entrèrent les premières, traînant chacune après soi plus de quinze galères, lins et barques ; ainsi elles firent leur entrée à Messine, toutes pavoisées, et avec l'étendard déployé, traînant sur la mer les enseignes ennemies. Jamais par terre ni par mer on ne vit ni n'entendit une telle allégresse. On eût dit que le ciel et la terre étaient en guerre ; et tous ces cris étaient les louanges et la glorification de Dieu, de madame sainte Marie et de toute la cour céleste.

Quand on fut à la douane, qui est dans le palais du seigneur roi, on chanta à pleine voix le *Laudate Dominum* ; et les gens de mer et les gens de terre y répondirent, mais d'une telle force, ma foi ! qu'on pouvait entendre leurs voix de la Calabre. Que vous dirai-je ? On débarqua au milieu de cette fête et de ces transports d'allégresse, et tous les Siciliens élevaient leurs voix vers les cieux, en s'écriant : « Seigneur Dieu notre père, béni soyez-vous de nous avoir envoyé de tels hommes pour nous délivrer de la mort ! On voit bien, Seigneur, que ces gens sont proprement vôtres ; car ce ne sont point des hommes, mais des lions ; et chacun d'eux est parmi les autres hommes ce que sont les lions parmi les autres animaux. Loué et béni soyez-vous, ô Dieu ! de nous avoir donné un tel seigneur, avec d'aussi braves gens ! »

Que vous dirai-je ? les réjouissances furent si grandes qu'on n'en vit jamais de pareilles. Nous laisserons cela de côté pour le moment, et nous parlerons du roi Charles, du comte d'Alençon et de leurs gens.

CHAPITRE LXIX.

Comment le roi Charles se prit à rire quand on lui dit que les galeres du roi En Pierre allaient chassant ses galères ; et du grand chagrin qu'il éprouva en apprenant que ses galeres avaient été prises.

Le roi Charles, ayant su que les vingt-deux galères du roi d'Aragon approchaient de sa

(1) Corps d'armée ; c'est un mot de notre vieille langue qui n'a pas d'équivalent moderne.

flotte, se signa, du grand étonnement qu'il en eut, et dit : « O Dieu, quels insensés! qui vont ainsi se précipiter à la mort! Le proverbe est bien vrai qui dit : Que tout le bon sens d'Espagne est dans la tête des chevaux; car les hommes n'ont pas de bon sens, tandis que les chevaux espagnols sont pleins de bonnes qualités et les meilleurs chevaux du monde. » Le lendemain, quand il vit entrer tant de voiles à l'embouchure du Phare, lui et le comte d'Alençon [1], qui était à Catona, et qui les avait vues le premier, et l'avait envoyé dire au roi Charles, à Reggio, crurent que la flotte revenait en ramenant les vingt-deux galères qu'elle avait sans doute prises, et qu'elle voulait les présenter au roi Charles. Ainsi crurent le roi et le comte; mais en voyant toutes ces voiles entrer à Messine, et apercevant ensuite la grande illumination qui se faisait dans cette ville, ils demeurèrent stupéfaits; et lorsqu'ils surent la vérité du fait, ils dirent : « Qu'est-ce cela, grand Dieu! Quelles gens sont-ce donc là qui sont venus fondre sur nous! Ce ne sont point des hommes, mais des diables d'enfer. Puisse Dieu nous faire la grâce d'échapper de leurs mains! » Je les laisse là avec leur douleur et leur effroi, et je m'en retourne à la fête de Messine.

CHAPITRE LXX.

Comment les almogavares et les varlets des menées prièrent instamment le roi de leur permettre d'aller à Catona, attaquer le comte d'Alençon; comment le roi acceda à leur demande; et comment ils tuèrent ledit comte.

Que vous dirai-je? Les gens de mer qui étaient allés sur les galères gagnèrent tellement que, s'ils eussent su le conserver, ils eussent été à jamais dans l'aisance, eux et les leurs.

Les almogavares et les varlets de suite [2], ayant vu le riche butin qu'avaient fait les gens de mer, en conçurent beaucoup d'envie; ils allèrent donc trouver le roi et lui dirent : « Seigneur, vous voyez que les gens de mer ont beaucoup gagné et n'ont pas l'air de faire cas de l'argent; si bien que ceux qui nous voient si mal vêtus, pensent que nous ne valons rien; il est donc nécessaire, seigneur, que vous nous donniez l'occasion de faire quelque gain. »

Le roi leur répondit qu'il le ferait volontiers quand l'occasion s'en présenterait. « Eh bien! dirent-ils, seigneur, le moment est arrivé où nous pouvons devenir tous riches, en faisant des choses qui vous seront si honorables et si profitables que jamais vassaux n'en firent de pareilles à leur seigneur. — Voyons donc, dit le roi, de quoi s'agit-il? — Seigneur, répliquèrent-ils, le comte d'Alençon, frère du roi de France et neveu du roi Charles, est à Catona avec une nombreuse cavalerie. Veuillez, seigneur, faire sonner les trompettes, et que les galères appareillent, ce qu'elles feront sur-le-champ avec plaisir, les gens de mer n'aimant pas à rester dans l'inaction. Dès qu'elles seront prêtes, nous monterons sur les galères, et quand nous aurons pris le repos de la nuit, les galères nous débarqueront un peu après minuit à Catona, vers le ponent, de manière qu'elles puissent faire deux voyages avant l'aube. Aussitôt débarqués, avec l'aube nous fondrons sur l'ennemi; et nous ferons, s'il plaît au Seigneur, de tels exploits que Dieu, vous et ceux qui vous veulent du bien vous vous en réjouirez; et nous, nous en serons riches et dans l'abondance. Nous vous conjurons donc, seigneur, d'ordonner par faveur que ce soit une chevauchée royale, et que nous n'ayons à donner ni cinquième ni quoi que ce soit de notre butin. Il doit vous être agréable de nous voir tous espérer en Dieu, que demain viendra le jour où nous ferons de si grandes choses et où nous tirerons une telle vengeance de la mort du roi Mainfroi et de ses frères, que vous en serez à jamais satisfait, vous et les vôtres. Vous voyez bien, seigneur, que si nous tuons le comte d'Alençon et tant de bons chevaliers de France et d'autres pays qui sont là avec lui, que nous aurons pris une large part de vengeance. — Je suis très satisfait de la résolution que vous avez conçue, leur dit gaîment le roi; allez donc, soyez bons et vaillants, et conduisez-vous de telle manière que nous n'ayons jamais qu'à vous louer. Il est certain que si vous vous conduisez avec prudence, lors-

(1) Pierre, comte d'Alençon, fils de saint Louis, avait, en 1283, accompagné Charles en Pouille avec Robert, comte d'Artois, et les comtes de Boulogne et de Dammartin. Il mourut la même année dans le royaume de Naples.

(2) « *Il milite*, dit Rosario Gregorio (*Discorsi*, t. I, p. 86), *nei tempi feudali valeva* IL CAVALIERE, *l'uomo armato à cavallo, e* SERVIENTI *chiamaronsi i fanti.* » J'ai cru devoir laisser à cette espèce d'infanterie de suite et assez irrégulière son ancienne désignation de *servents de maynada*, varlets des menées ou de la suite des chevaliers.

que les galères vous auront débarqués jusqu'à ce qu'elles soient revenues de leur second voyage, et que dès le point du jour vous commenciez votre attaque, tout ce que vous avez conçu peut s'exécuter.—Seigneur, s'écrièrent-ils, signez-nous, bénissez-nous, laissez-nous aller; que les trompettes donnent le signal, et ordonnez à l'amiral de faire louvoier deux lins armés, de manière à intercepter les avis que les ennemis pourraient recevoir. — Eh bien! dit le roi, soyez bénis de la main de Dieu et de la mienne, et allez à la bonne aventure et à la garde de Dieu et de sa bienheureuse mère; puissent-ils vous garantir de tout mal et vous donner la victoire! » Là-dessus ils lui baisèrent les pieds et se retirèrent.

Le seigneur roi manda l'amiral, lui dit de faire préparer les galères, et lui raconta tout le projet; l'amiral obéit. Je vous dirai, sans plus de paroles, que ce qui avait été décidé devant le roi fut exactement accompli; de sorte qu'à l'heure de matines, les galères eurent fait deux voyages et transporté les almogavares et les varlets de suite, et qu'elles revinrent pour un troisième voyage; car il restait encore tant de monde à Saint-Renier de Messine, pour passer à Catona, que les troupes montaient sur les galères comme s'il s'agissait d'aller danser, et danser à des noces, au milieu des festins et de la joie. Ne pouvant monter tous à la fois sur les galères, ils se jetaient sans nombre dans des barques, au risque de se noyer, si bien que plus de trois de ces barques furent si chargées qu'elles furent submergées. Les galères et un grand nombre de barques ayant terminé leurs deux voyages, le jour commença à paraître; nos troupes s'avancèrent tout doucement et en silence sur Catona, et certains capitaines désignés eurent ordre de se rendre directement, et sans s'arrêter à autre chose, avec leurs compagnies, au grand hôtel de Catona, où était logé le comte d'Alençon. Les autres devaient fondre sur la ville, et d'autres sur les tentes et les barques qui étaient à l'entour; car la ville n'avait pu les contenir tous.

Ce qui avait été ordonné fut exécuté. Que vous dirai-je? au jour naissant, chacun fut à sa barque, les trompettes des almogavares et des chefs des varlets de suite donnèrent le signal, et tous s'élancèrent ensemble. Ne me demandez point avec quelle impétuosité ils attaquèrent; jamais troupe ne férit avec une pareille impétuosité. Les gens de l'armée du comte se levèrent, ne sachant point ce qui était arrivé; mais les almogavares et varlets férirent sur eux si vivement, qu'il ne put en échapper un seul. Ceux qui étaient chargés de se rendre au logement du comte d'Alençon y arrivèrent, et firent une attaque vigoureuse. Toutefois ils eurent beaucoup à faire, car ils y trouvèrent trois cents chevaliers à pied, tout armés, qui formaient le guet du comte. Mais peu leur valut; tous furent, en peu d'instants, taillés en pièces. On trouva le comte qui s'armait avec dix chevaliers qui défendaient la porte de sa chambre et ne laissaient entrer personne; mais que vous dirai-je? les almogavares montèrent au-dessus, et commencèrent à briser le plancher. Les chevaliers s'écrièrent alors: « Arrêtez, arrêtez! c'est le comte d'Alençon qui est ici; prenez-le en lui laissant la vie, il vous donnera plus de quinze mille marcs d'argent. » Mais les autres crièrent : « Point de prisonniers! il faut qu'il meure, pour venger les meurtres faits par le roi Charles. » Que vous dirai-je? tous les dix chevaliers périrent à la porte de la chambre, comme de braves gens, et le comte d'Alençon fut massacré.

Pendant qu'on était au plus chaud de la mêlée, les galères arrivèrent de leur troisième voyage, suivies d'un grand nombre de barques. De nouvelles troupes débarquèrent, et firent une grande boucherie de tous les Français parce qu'ils se trouvaient avec le frère du roi de France. Que vous dirai-je? Avant la troisième heure du jour ils les eurent tous tués et massacrés. Un courrier se rendit à Reggio. Le roi Charles, apprenant cette nouvelle, crut que le roi d'Aragon avait passé le détroit; il fit mettre tout son monde sous les armes, et se tint dans la cité de Reggio tout prêt à se défendre. Comme on ignorait ce qui se passait, nul habitant n'osait sortir de la ville. En attendant, les almogavares et varlets de suite s'embarquèrent sur les nombreuses barques et galères venues de Messine, de manière qu'en un voyage ils les amenèrent tous, et avec une telle quantité d'or et d'argent, aussi bien que de vaisselle, de ceintures, d'épées, de florins et autres monnaies d'or et d'argent, d'étoffes, de chevaux, de mulets, de palefrois, de harnais, de tentes, d'habillements, de couvertures de lit, que ce serait un

travail sans fin de les compter. Que vous dirai-je? on peut bien assurer que jamais chevauchée ne produisit une telle quantité d'or, d'argent ou d'effets. Qu'irai-je vous conter encore sur cette expédition? Le plus mince homme qui y fut gagna sans fin et sans mesure; et il y paraissait bien à Messine, car les florins s'y dépensaient plus facilement qu'on ne faisait auparavant les plus petites monnaies. Ainsi les gens de Messine y devinrent si riches qu'on n'y a plus jamais vu depuis aucun pauvre.

Je cesserai de parler de cette expédition, qui fit si grand plaisir au seigneur roi. Il dut en être satisfait par beaucoup de raisons, et entre autres parce que les Siciliens prisaient plus un de ses gens que six cavaliers d'une autre nation. Et cela leur avait inspiré un tel courage que cinquante Siciliens, secondés seulement par dix Catalans, n'auraient pas craint deux cents hommes de telle autre troupe que ce fût.

Mais je cesse quelques instants de vous entretenir du seigneur roi pour revenir au roi Charles.

CHAPITRE LXXI.

Comment le roi Charles, apprenant la mort du comte d'Alençon, en ressentit une vive douleur; et comment il résolut de se venger du roi En Pierre.

Le roi Charles, instruit de la mort du comte d'Alençon, de tous les grands seigneurs et chevaliers, et de tous ceux enfin qui se trouvaient avec lui, en ressentit un chagrin qu'on ne saurait décrire, sachant surtout que c'étaient des gens de pied qui avaient fait cette expédition. Il songea à ce qu'il pourrait faire, et fit prévenir toutes ses troupes de se tenir prêtes, afin que si le roi d'Aragon passait la mer, il tirât vengeance de cette mort. Il se montra plein de confiance devant ses gens; mais il avait bien autre chose au cœur; on peut dire de lui que c'était le plus habile homme de guerre de son temps. Il devait l'être par bien des raisons; la première, parce qu'il était du plus noble sang du monde; ensuite, parce qu'il avait toujours vécu dans les camps; qu'il s'était trouvé avec le roi Louis de France, son frère, au passage d'outre-mer de Damiette et à celui de Tunis, et que dans les guerres qu'il avait faites il avait remporté bien des victoires en Toscane, en Lombardie et en beaucoup d'autres lieux. Et qu'on ne pense pas qu'il suffise à un prince d'être bon homme d'armes, il lui faut encore de l'intelligence, de la sagesse et de l'habileté, et il doit savoir saisir le moment favorable pour sa guerre. Vous n'ignorez pas que l'Evangile dit : que l'homme ne vit pas seulement de pain[1]; ainsi un prince ne peut être regardé comme pair parfait, parce qu'on dira seulement qu'il est bon homme d'armes; car il a besoin de bien d'autres qualités. Or, on peut dire que le roi Charles était très bon homme d'armes, et non-seulement très habile au métier des armes, mais aussi très bon en toutes autres choses. Il en donnera la preuve à tout l'univers, par la résolution qu'il va prendre dans cette circonstance si difficile, où on le verra concevoir et exécuter un projet qui doit être regardé comme demandant plus de valeur et d'intelligence que s'il eût remporté de nouvelles victoires, aussi brillantes que celles qu'il avait obtenues sur le roi Mainfroi et sur le roi Conradin. Si vous me demandez, pourquoi cela? il m'est facile de vous répondre : que lorsqu'il remporta ces victoires, il était en pleine prospérité; tandis qu'en ce moment-ci, il était en péril et dans un état fort embarrassant, et par plusieurs causes : la première, parce qu'il avait perdu tout moyen d'agir sur mer; la seconde, qu'il avait perdu le comte d'Alençon avec la plus grande partie des barons et chevaliers dans lesquels il se confiait le plus; d'un autre côté, il pouvait avoir à craindre que la Principauté, la Calabre, la Pouille et l'Abruzze, ne se soulevassent contre lui, à cause de la conduite indigne qu'y avaient tenue les officiers qu'il y avait envoyés. Il réfléchit donc à ce danger et à bien d'autres qui le menaçaient; savoir : qu'il avait pour adversaire le prince le plus vaillant du monde, et qui commandait aux troupes les plus braves, les plus promptes à braver la mort et les plus dévouées à leur seigneur, et qui toutes se laisseraient mettre en pièces mille fois, plutôt que de souffrir que l'honneur de leur seigneur reçût la moindre atteinte. Il était donc indispensable pour lui d'avoir en ce moment de l'intelligence, de la force et de l'habileté. Que vous dirai-je? Pendant la nuit, tandis que les autres dormaient, il veillait et pensait, plus sagement que ne fit jamais nul autre roi, à son propre salut et au recouvrement de son royaume.

(1) Mais Jésus lui répondit (au diable) : Il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. — Evangile de saint Matthieu, chap. IV, verset 4.)

CHAPITRE LXXII.

Comment est fait mention du parti que prit le roi Charles dans cette extrémité; et comment il envoya au roi En Pierre un défi, d'où il résulta un rendez-vous de bataille entre les deux rois; et comment les princes et les seigneurs doivent avoir dans leurs conseils des hommes mûrs et qui connaissent les affaires.

Il pensa ainsi et se dit : « Le roi d'Aragon est le prince le plus habile et le plus haut de cœur qui ait existé depuis Alexandre; et s'il est homme d'honneur, comme il est venu sur tes terres sans te prévenir par un défi, il doit s'en excuser. Tu lui enverras donc des messagers pour l'accuser; et il devra sans délai s'excuser par bataille, soit de son corps contre le tien, soit de dix contre dix, ou de cent contre cent. Quand il aura donné sa parole il ne reculera pour rien au monde. Tu choisiras le combat de cent contre cent; et cela sous la garantie du roi d'Angleterre [1]. Nous promettrons chacun de nous rendre, dans un délai bref et fixé, à Bordeaux. Quand le jour de la bataille sera pris et qu'on en sera informé, ceux qui se sont soulevés s'arrêteront en disant : Pourquoi nous révolterions-nous puisque le roi d'Aragon va se battre contre le roi Charles. S'il était vaincu nous serions tous écrasés par la puissance du roi Charles. » Tout le pays sera donc tranquille et rien ne bougera jusqu'à l'issue de la bataille; et ce sera déjà un bien, si à dater d'aujourd'hui jusqu'à ce moment, personne ne bouge. » Ce projet une fois conçu, qui est bien la plus sage et la plus haute pensée que pût former un prince en pareille détresse, il choisit pour messagers les hommes les plus honorables et il les envoya au roi d'Aragon à Messine. Il leur ordonna de dire au roi, devant toute sa cour, soit de ses gens, soit Siciliens ou autres, qu'ils ne voulaient lui parler qu'en présence de tous; et lorsque la cour plenière serait réunie, alors, en présence de tous, ils devaient le défier.

Ces envoyés se rendirent à Messine et suivirent les ordres de leur seigneur. Lorsque la cour fut complète, ils dirent : « Roi d'Aragon, le roi Charles nous envoie vers vous et nous ordonne de vous dire : que vous avez failli à votre foi, parce que vous êtes entré dans son pays sans lui déclarer la guerre. » Le roi d'Aragon, enflammé de colère et de fureur, répondit : « Dites à votre maître, que nos envoyés seront chez lui aujourd'hui même et lui répondront en face, ainsi que vous autres vous avez prononcé cette accusation à notre face; retirez-vous. »

Lesdits envoyés se retirèrent sans prendre congé du roi, s'embarquèrent sur un lin armé qui les avait amenés, retournèrent auprès du roi Charles, et lui rendirent la réponse du roi d'Aragon.

Il ne s'écoula pas six heures ce jour même, avant que le roi En Pierre n'eût envoyé au roi Charles, sur un autre lin armé, deux chevaliers, qui se présentèrent devant le roi Charles et lui dirent sans le saluer : « Roi Charles, notre seigneur le roi d'Aragon vous fait demander, s'il est vrai que vous ayiez donné ordre à vos envoyés de lui dire les paroles qu'ils ont prononcées devant lui ? » Le roi Charles répondit : « Oui, sans doute; et je veux que vous sachiez de notre propre bouche, le roi d'Aragon, vous autres et le monde entier, que nous avons donné ordre qu'on lui dise ces propres paroles; et nous les répétons ici en votre présence de notre propre bouche. »

Alors les chevaliers se levèrent, et l'un d'eux dit : « Roi, nous vous répondons, de la part de notre seigneur le roi d'Aragon : que vous mentez par la gorge, et qu'il n'a rien fait en quoi il ait failli à sa foi; mais il dit que vous, vous avez failli à votre foi quand vous êtes venu attaquer le roi Mainfroi, et quand vous avez fait assassiner le roi Conradin; et si vous dites que non, il vous le fera avouer corps pour corps. Et quoiqu'il ne dise rien contre votre bravoure et qu'il sache bien que vous êtes un vaillant chevalier, il vous donnera le choix des armes à cause des années que vous avez de plus que lui. Et si cela ne vous convient pas, il vous combattra dix contre dix, cinquante contre cinquante, ou cent contre cent; et nous sommes prêts à signer l'acceptation de ce combat. »

Le roi Charles à cette parole fut rempli de contentement; il vit que la chose allait selon son désir, et il répondit : « Barons, les envoyés qui sont allés aujourd'hui chez vous y retourneront avec vous, et sauront du roi s'il a dit ce que vous nous avez rapporté de sa part; s'il l'a fait, qu'il donne son gage devant nos envoyés, et qu'il jure, foi de roi, sur les quatre saints Évan-

(1) Les rois d'Angleterre possédaient alors l'Aquitaine, depuis le mariage d'Henri II, en 1152, avec Eléonore d'Aquitaine, répudiée par Louis-le-Jeune.

giles, qu'il ne se dédira pas de ce qu'il aura dit; après cela, revenez avec nos envoyés, et nous vous donnerons pareillement notre gage et nous ferons le même serment. En un jour je prendrai ma décision et choisirai entre les trois partis qu'il m'offre; et quel que soit le parti que je prenne, je suis prêt à y tenir bon. Ensuite nous déciderons lui et moi devant quel souverain nous devons livrer ce combat, et le jour suivant nous en dresserons accord. Après avoir désigné le juge de la bataille, nous prendrons le plus bref délai pour nous tenir prêts à combattre. — Tout ceci nous plait » dirent les envoyés.

Les messagers des deux rois passèrent à Messine et vinrent près du roi d'Aragon. Les messagers du roi Charles s'acquittèrent des ordres dont ils avaient été chargés; et quand ils eurent terminé, le roi d'Aragon leur répondit : « Dites au roi Charles, que tout ce que lui ont dit nos envoyés nous le leur avions ordonné; et afin qu'il n'en doute point, ni vous non plus, je vous le répéterai. » Et il leur répéta les mêmes paroles, sans une de plus sans une de moins, que ses envoyés avaient dites au roi Charles. « Eh bien! roi, dirent les messagers, donnez-nous donc votre gage en présence de tous. » Le roi prit alors une paire de gants que tenait un chevalier, et les jeta en présence de tout le monde. Les envoyés du roi Charles ramassèrent le gage et dirent : « Roi, jurez, foi de roi, sur les saints Evangiles, que vous ne reculerez pas, et que si vous le faites, vous vous déclarez à tous pour vaincu, et comme faux et parjure. » Le roi fit apporter les saints Evangiles et le jura, ainsi qu'ils le lui demandaient; ensuite il ajouta : « Si vous pensez qu'il y ait encore quelque chose à faire pour confirmer ma parole, je suis prêt à le faire. — Il nous semble, lui dirent les porteurs du message, que toute confirmation est accomplie. » Et ils retournèrent aussitôt avec les envoyés dé roi d'Aragon vers le roi Charles, à Reggio, et lui rendirent compte de tout ce qu'avait fait et dit le roi d'Aragon.

Le roi Charles remplit les mêmes formalités que le roi d'Aragon relativement au gage et aux serments, et les messagers du roi d'Aragon emportèrent les gages. Ainsi, la chose fut arrêtée de manière à ce qu'il fût de toute impossibilité de reculer. Le roi Charles en fut très satisfait; et il devait l'être, puisqu'il détourna ainsi les mauvaises dispositions de ceux qui voulaient se soulever contre lui, et que tout ce qu'il avait imaginé s'accomplit. Aussi dit-on, et avec raison, que jamais le roi d'Aragon ne fut joué dans aucune autre guerre que dans celle-ci. Cela lui advint par deux raisons : la première, qu'il avait affaire avec un roi âgé et expérimenté en toutes choses; car je veux que vous sachiez que l'expérience est d'un grand poids dans toutes les affaires du monde, et le roi Charles avait eu à soutenir de longues guerres, était âgé et pesait mûrement tous ses projets. Sans doute le roi d'Aragon était pourvu tout autant que lui de toutes qualités et de tous avantages; mais il était jeune, son sang était bouillant, et il n'avait pas tant épuisé de ce généreux sang que l'avait fait le roi Charles. Il ne suffit pas qu'on songe au moment présent; et tout prince, ainsi que tout autre individu, doit embrasser à la fois dans sa pensée le passé, le présent et l'avenir; s'il fait ainsi, et qu'en même temps il prie Dieu de le seconder, il est bien assuré de réussir dans ce qu'il entreprendra. Le roi d'Aragon au contraire ne considérait en cela que deux choses, le passé et l'avenir, et laissait de côté le présent. Si sa pensée se fût arrêtée sur le présent, il se fût bien gardé de consentir à ce combat, car il eût vu aussi, que ce présent était tel que le roi Charles s'en allait perdant tout son royaume, et qu'il était dans une position si difficile, qu'il ne pouvait manquer d'en venir à se remettre au pouvoir du roi d'Aragon, sans que ce dernier eût un coup à férir ou la moindre dépense à faire, puisque tout le pays était sur le point de se soulever.

Ainsi, vous, seigneurs, qui vous ferez lire mon livre, rappelez-vous d'avoir dans vos conseils des riches-hommes, des chevaliers et des citoyens, et toute autre sorte de gens, et entre les autres des personnes d'un âge mûr qui aient beaucoup vu et entendu et beaucoup pratiqué les affaires. Ils sauront bien distinguer le meilleur de deux biens et le moins mauvais de deux maux. Je me tais là-dessus, car tous les souverains du monde sont d'un sang si élevé et si bons par eux-mêmes que, s'ils n'étaient mal conseillés, ils ne feraient jamais rien qui pût déplaire à Dieu. Et lors même qu'ils donnent leur adhésion au mal, ils ne croient pas le faire; mais c'est qu'on leur dit et qu'on leur fait entendre des choses qu'ils imaginent être

bonnes, et qui sont souvent tout le contraire. Quant à eux, devant Dieu ils en sont excusés, mais les misérables qui les trompent ainsi et qui leur donnent le change en demeurent chargés, et en porteront la peine dans l'autre monde.

CHAPITRE LXXIII.

Où l'on raconte que le combat entre les deux rois devait avoir lieu à Bordeaux, de cent contre cent, devant Edouard, roi d'Angleterre; comment le bruit de ce combat fut répandu dans tout le monde; et comment le roi Charles demanda, en attendant, la suspension des hostilités, ce que refusa le roi d'Aragon.

Quand les choses furent ainsi arrêtées, et qu'aucun des deux rois ne put se dispenser de ce combat, le roi Charles fit dire au roi d'Aragon: qu'il avait pensé, que chacun d'eux étant du sang le plus noble, ils ne devaient pas se battre avec un nombre d'hommes au-dessous de cent pour chacun, et qu'il ne doutait pas de l'acceptation de cette proposition, car alors on pourrait dire, quand tous deux se présenteraient, chacun avec cent chevaliers, que sur ce champ de bataille se trouvaient les meilleurs chevaliers du monde; cela fut donc ainsi convenu de part et d'autre. Ensuite le roi Charles fit dire à son adversaire: qu'il avait pensé que le roi Edouard d'Angleterre[1] était celui de tous les rois du monde qui convenait le mieux à chacun d'eux, étant un des rois les plus débonnaires et un des bons chrétiens, et possédant la ville de Bordeaux, voisine de leurs royaumes respectifs. Par toutes ces considérations il lui semblait bon que ce fût sous sa garantie, et dans ladite ville de Bordeaux que le combat eût lieu; que, sous peine de trahison, au jour fixé, chacun devait être rendu en personne à Bordeaux, et que jour pour jour, et aussi sous peine de trahison, le champ devait être ouvert; que quant à lui, ce prince et cette ville lui paraissaient le prince et la ville les mieux appropriés à leur but; que toutefois, si le roi d'Aragon trouvait quelque chose de meilleur, de plus sûr pour les deux parties et qui abrégeât encore le délai, il n'avait qu'à parler; et s'il l'approuvait, qu'il le signât, avec les mêmes obligations par serment faites précédemment, entre les mains de ses envoyés, et qu'il en ferait autant entre les mains des siens.

Les envoyés se rendirent auprès du roi d'Aragon et lui firent part de leurs instructions. Le roi d'Aragon, ayant pris connaissance de ces propositions, telles que je vous les ai rapportées, les tint pour bonnes. Il lui sembla que le roi Charles avait fait un bon choix et relativement au nombre des combattants et relativement à la désignation du roi d'Angleterre pour arbitre et de la ville de Bordeaux pour lieu du combat. Il n'y voulut contredire en rien, et il signa toutes les propositions de la manière ci-dessus mentionnée; seulement il y ajouta une clause: ce fut de faire serment, et d'exiger que le roi Charles fit aussi le même serment, sous les peines convenues entre eux, qu'aucun d'eux n'amènerait à Bordeaux ni un plus grand nombre de chevaliers ni plus de force que les cent chevaliers qui devaient tenir le champ. Cela fut accepté par le roi Charles, et chacun d'eux le jura et le signa. Ainsi furent réglés par des actes signés: le nombre des champions, le lieu, le juge, et le jour du combat de ces deux princes.

Je laisse cette affaire pour vous entretenir de la renommée qui s'en répandit par tout le pays et par tout le monde, si bien que chacun en attendait l'exécution pour savoir quelle en serait l'issue, car tous se taisaient ne voulant se prononcer contre aucun des deux rois. Le roi Charles fit dire au roi d'Aragon que, s'il le jugeait convenable, il lui semblait bon à lui-même qu'il y eût trêve jusqu'à l'issue du combat. Le roi d'Aragon lui fit répondre: que, tant qu'il respirerait, il ne voulait avoir avec lui ni paix ni trêve, mais qu'il lui déclarait qu'il lui ferait et pourchasserait tout le mal possible, et qu'il n'en attendait pas moins de lui; qu'il se tînt pour bien informé au contraire qu'il l'attaquerait bientôt en Calabre, et que s'il le voulait, il n'était pas besoin de se rendre à Bordeaux pour se combattre. Le roi Charles entendant cela vit bien qu'il n'était pas prudent à lui de demeurer plus longtemps en ce pays, et cela par trois raisons: la première, qu'il avait perdu tout moyen de tenir la mer et ne pouvait recevoir des approvisionnements; l'autre, qu'il savait que le roi d'Aragon voulait venir l'attaquer, ainsi qu'il l'avait entendu; et l'autre, afin d'aller faire ses préparatifs pour se trouver à Bordeaux au jour fixé. Il partit donc de Reggio, se rendit à Naples et de là à Rome, où il alla voir le pape, laissant en sa place son fils le prince de Tarente. Je le laisse auprès du pape et reviens au roi d'Aragon.

[1] Edouard Ier.

CHAPITRE LXXIV

Comment le roi En Pierre d'Aragon mit en liberté douze mille hommes qu'il avait pris au roi Charles, leur donna des vêtements et leur dit de se rendre dans leur pays.

Quand le roi d'Aragon eut arrêté par écrit le jour du combat, il appela l'amiral, et lui dit de placer sur cinquante-une de ces grandes barques croisières que les galères avaient amenées de Nicotera, tous les prisonniers qui avaient été faits sur le roi Charles. Il ordonna aussi au majordome de faire faire à chacun desdits prisonniers une robe, une chemise, des braies, un chapeau à la catalane, une ceinture, un couteau à la catalane, et de leur donner un florin d'or pour leur voyage, et de leur faire savoir qu'aussitôt après leur sortie de prison ils eussent à s'acheminer chacun vers son pays. Aussitôt ces ordres reçus, l'amiral monta à cheval et fit en bonne conscience choix des meilleures barques, et y fit placer du pain, de l'eau, du fromage, des oignons et des aulx pour l'approvisionnement de cinquante personnes pendant quinze jours. Lorsque tout fut disposé, on fit réunir ces hommes dans la prairie, hors de la porte Saint-Jean, et assurément ils étaient bien plus de douze mille. Le roi monta à cheval, alla à eux, les fit habiller ainsi que nous l'avons rapporté, et leur dit : « Barons, il est certain qu'on ne peut vous compter comme une faute le mal qu'a fait le roi Charles, ni même d'être venus ici avec lui. Ainsi, au nom de Dieu, nous vous en absolvons; retirez-vous chacun chez vous. Mais je vous ordonne et vous conseille qu'à moins d'y être forcés, vous ne reveniez plus combattre contre nous. » Alors ils s'écrièrent tous : « Pieux et bon seigneur, Dieu vous donne longue vie et nous donne la grâce de vous voir empereur ! »

Tous mirent les genoux en terre et entonnèrent ensemble le *Salve Regina;* après quoi l'amiral les fit embarquer, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du roi. Ils se rendirent donc dans leur pays. Que Dieu nous donne une joie pareille à celle qu'ils éprouvèrent eux-mêmes, et leurs amis lorsqu'ils les revirent. La renommée de cette action se répandit dans le monde; aussi tous, amis ou ennemis, prièrent-ils Dieu en faveur du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE LXXV.

Comment le roi En Pierre passa en Calabre pour attaquer le roi Charles; comment il se rendit au port de Catona, où il apprit que ce roi était parti; comment il s'empara de Reggio et de bien d'autres châteaux et cités, et régla toutes choses en Sicile et en Calabre; et comment l'infant En Jacques-Pierre, son fils, fut mis au nombre de ceux qui devaient prendre part au combat des cent

Après avoir agi ainsi, le seigneur roi fit publier : que chacun se disposât à s'embarquer, soit cavaliers, soit gens de pied, avec du pain pour un mois; il leur faisait savoir que son intention était de passer le lundi suivant en Calabre pour attaquer le roi Charles. C'était le jeudi que cette publication avait lieu. Il faisait dire aussi que, s'il plaisait à Dieu que le roi Charles acceptât la bataille, le voyage à Bordeaux deviendrait inutile, et qu'il en serait fort charmé. A cette annonce tous eurent une grande joie et s'appareillèrent pour le départ. Le roi Charles apprenant ces préparatifs, vit bien que la chose devenait sérieuse; ainsi par cette raison, et parce qu'il ne pouvait plus tenir la mer, comme je l'ai remarqué, ni se procurer de provisions de bouche, il se décida à partir et à ne point attendre le roi d'Aragon. Celui-ci passa avec toutes ses forces en Calabre, et prit terre à Catona, pensant y trouver le roi Charles; mais on lui apprit qu'il était parti, ce dont il fut fort mécontent; il dit alors : « Puisque nous voilà de ce côté de la mer, du moins que ce ne soit pas en vain. » Il alla à Reggio, dont il forma le siége; il ne se passa pas deux jours que les habitants, après avoir vivement combattu, se rendirent à discrétion, et on lui livra tous les Français qui se trouvaient dans la ville. Le roi d'Aragon les renvoya, ainsi qu'il avait fait des autres prisonniers. Après avoir pris Reggio, il s'empara de Calanna, La Motta, les châteaux-forts de Saint-Lucido, de Sainte-Agathe, de Pentedatille, d'Amendolea et de Bova. Que puis-je vous dire? autant ils en attaquaient, autant ils en prenaient. Les cavaliers armés et les almogavares faisaient des incursions de trois et quatre journées dans l'intérieur des terres, et avaient quelquefois des rencontres avec les détachements de chevaliers que le roi Charles avait laissés dans ces différents lieux. Mais écoutez ce que je vais vous dire. Si cent hommes à

cheval et cinq cents hommes de pied des gens du roi d'Aragon eussent rencontré cinq cents cavaliers et trois ou quatre mille fantassins ennemis, ceux-ci eussent été tous pris ou tués. Les nôtres leur avaient inspiré une telle terreur, qu'au seul cri : Aragon! ils étaient à moitié vaincus et se tenaient pour morts. Si l'on voulait raconter tous les hauts faits des troupes du roi d'Aragon dans la Calabre, on ne pourrait suffire à les écrire.

Le roi était satisfait si jamais on le fût. Il séjourna quinze jours en Calabre, et dans cet espace de temps il s'empara de toute la côte, de Tropea jusqu'à Gerace, et il s'en réjouissait; mais lorsqu'il songea au temps désigné pour le combat et à l'époque où il devait se mettre en route pour y aller, il lui fallait avoir bien d'autres idées.

Après avoir passé ainsi ces quinze jours en Calabre, il parcourut le pays, enseignes déployées; il plaça son lieutenant général en Calabre, mit des troupes dans les châteaux et autres lieux qu'il avait pris, et y laissa tous ses hommes d'armes, aussi bien almogavares que varlets des menées; il y laissa également cinq cents cavaliers, tous Catalans ou Aragonnais, et retourna à Messine avec le reste de sa cavalerie. Arrivé à Messine il régla tout ce qui concernait la Sicile. Dans chaque lieu il mit des officiers convenables; à Messine et autres lieux il désigna des capitaines, des justiciers et des maîtres justiciers. Il nomma commandant de la vallée de Mazzara messire Alaymo; il fit une répartition de tous les emplois publics entre les riches-hommes et chevaliers de Sicile d'une part et les Catalans et les Aragonnais de l'autre, c'est-à-dire qu'en chaque emploi il mettait un Catalan, un Aragonnais et un Latin. Il fit ceci afin qu'ils pussent se rapprocher les uns des autres. Ayant ainsi mis ordre aux affaires de l'île et de la Calabre, il voulut régler les affaires maritimes; il fit appeler l'amiral et Jacques-Pierre son fils, et lui dit : « En Jacques-Pierre, vous savez que nous devons nous battre à jour fixé avec le roi Charles. Le temps est court jusqu'à ce moment. Nous avons toute confiance en vous et en votre bonne bravoure, et nous désirons que vous veniez avec nous et que vous soyez du nombre de ceux qui entreront dans le champ avec nous. Renoncez donc à votre office d'amiral, car il ne nous paraît pas honorable pour nous ni pour vous que vous continuiez à remplir l'office d'amiral. Un amiral communique nécessairement avec toute sorte de gens, et cela ne serait point bien. Il est donc à propos que, comme vous êtes notre fils, et que nous vous portons une grande affection, vous n'ayiez plus rien de commun avec ces sortes de personnes. » Le noble En Jacques-Pierre lui répondit : « Je vous rends grâce, ô mon père et seigneur, de l'honneur que vous voulez bien me faire de me mettre au nombre de ceux qui entreront en lice à vos côtés, et je prise cette faveur bien plus haut que si vous m'eussiez donné le meilleur comté de votre royaume. Disposez donc, seigneur, de mon office d'amiral, de ma personne et de ce que je puis posséder, ainsi qu'il vous plaira. Non! jamais rien ne m'a donné une satisfaction pareille à celle que me fait éprouver la grâce que vous me faites. » En disant cela, il déposa le bâton d'amiral entre les mains du roi.

CHAPITRE LXXVI.

Comment le seigneur roi nomma amiral le noble En Roger de Loria, et ordonna tout pour aller à Bordeaux pour le combat; et comment, ayant pris congé de chacun, il passa en Catalogne avec quatre galères remplies de catalans.

Le roi fit venir le noble En Roger de Loria qu'il avait fait élever auprès de lui; il le fit mettre à genoux devant lui et lui dit : « Madame Bella votre mère a bien servi la reine notre épouse; quant à vous, vous avez été jusqu'à ce jour élevé près de nous et vous nous avez bien servi. Ainsi, avec la grâce de Dieu, nous vous donnons le bâton d'amiral; soyez donc dès à présent notre amiral en Catalogne, Valence et Sicile, et dans tous les pays que nous possédons ou dont Dieu nous accordera la conquête. »

Le noble En Roger de Loria se jeta à terre et baisa les pieds et puis les mains du roi; il prit ensuite le bâton, avec si bonne aventure que, plaise à Dieu que tous ceux à qui le roi confie ses emplois s'en acquittent aussi bien que ledit noble le fit; car on peut dire avec vérité, que jamais vassal en aucun emploi ne fit plus d'honneur que lui à son seigneur; et il se conduisit de cette manière depuis le moment où le bâton lui fut remis jusqu'à celui où il trépassa de cette vie.

A la réception dudit amiral, il se fit à Mes-

sine des fêtes, des jeux et danses, tant et tant que ce serait merveille de pouvoir les raconter. Après quoi le roi fit assembler un conseil général dans l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle, à Messine. Là il parla bien et sagement et noblement, et exhorta et conjura chacun, tant Catalans et Aragonnais que Latins, à s'aimer et à s'honorer, à n'avoir jamais d'altercations les uns avec les autres, mais à s'aimer comme frères. Après ces recommandations et beaucoup d'autres bonnes paroles, il ajouta : « Vous savez que l'époque est fort rapprochée où nous devons nous trouver en bataille contre le roi Charles; et pour la seigneurie du monde entier, nous ne manquerions point au rendez-vous. Nous vous engageons donc en attendant à être pleins de confiance et d'assurance. Nous laissons parmi vous une si grande quantité de braves gens que seuls ils seraient en état de vous défendre contre le roi Charles; ainsi vous pouvez être en sécurité sous la garde de Dieu. Nous vous promettons que, dès que nous serons rendus en Catalogne, nous vous enverrons la reine notre épouse et deux de nos fils, pour que vous sachiez bien que ce royaume et vous-même vous nous êtes aussi chers que l'est la Catalogne et l'Aragon. Soyez assurés que, tant que le monde durera, nous ne vous faudrons pas, et que nous vous regardons comme nos propres sujets nés. Nous vous promettons aussi que, si nous sortons vivants du combat, nous nous rendrons aussitôt ici, à moins qu'il ne nous survienne quelque affaire qui exige impérieusement notre présence; mais alors dans tous les temps nos yeux seront sans cesse tournés vers vous. »

Là-dessus il signa et bénit tout le monde et prit congé d'eux. Alors vous eussiez vu des pleurs et entendu des cris lamentables : « Bon seigneur, que Dieu vous conserve et vous donne victoire! Puissions-nous en tout temps avoir de bonnes nouvelles de vous! » Le roi descendit de la tribune du haut de laquelle il avait parlé; et vous eussiez vu quelle foule il y avait à lui baiser les pieds et les mains, car il fallait que tous lui baisassent les pieds ou les mains. On le suivit jusqu'au palais, sans qu'il lui fût possible de monter à cheval. Il ne le voulait pas non plus, parce qu'il voyait accourir de toutes les rues des dames et demoiselles qui baisaient la terre au-devant de son passage, ne pouvant parvenir à lui baiser les pieds et les mains. Que pourrai-je ajouter? Il avait commencé à parler dès le matin du haut de la tribune, et avant son arrivée au palais il était nuit close. Enfin ni lui ni aucun de ceux qui étaient là n'avaient songé à boire ni à manger, et aucun d'eux ne pouvait se rassasier de le voir.

Quand il fut au palais, les trompettes et les nacaires commencèrent à se faire entendre, et tous ceux qui voulurent y manger mangèrent; car, pendant tout le séjour du roi d'Aragon en Sicile, aucune porte ne fut close à personne, aucune table ne fut interdite à celui qui voulait y prendre place. Le seigneur roi se mit donc à table, et tous les autres qui s'y assirent avec lui furent honorablement traités.

Le lendemain le roi fit venir l'amiral et lui dit : « Amiral, faites armer sur-le-champ vingt-cinq galères, et placez sur chacune un comite[1] catalan et un comite latin, quatre nochers catalans et autant de latins, et ainsi pour les timoniers[2]; que les rameurs soient tous Latins et les arbalétriers tous Catalans; et nous voulons que par la suite, toutes les flottes que vous mettrez en mer soient ainsi, et que vous ne changiez rien à cette disposition. Faites dresser aussitôt le pavillon d'enrôlement[3], et payez ces vingt-cinq galères et deux lins pour quatre mois, car nous entendons nous rendre en Catalogne avec ces galères. »

Il dit cela en présence de tous. L'amiral exécuta aussitôt les ordres du roi. A la nuit, le roi le manda vers lui et lui dit : « Amiral, gardez le secret sur ce que je vais vous confier; je vous

(1) Le traité de 1261, entre les Génois et l'empereur des Grecs, donne beaucoup de lumières sur l'état des armements maritimes à cette époque, et l'antique traduction française jointe au texte latin fixe la nature des offices, en même temps que la solde en détermine l'importance, ainsi qu'il suit :

Comites (les comites) unius cujusque galeæ.	VI perpres et 1/2.			
4 nautilent, nocherii (nochiers)	III	—	et 6 kar, en tout	13 p.
40 supersalientes (seursaillants)	II	—	et 1/2,	en tout 100 p.
Panetarius (panetier).	I	—	et 18 kar.	
108 Voguerii (vogueurs). .	I	—	et 18 kar.	en tout 180 p.

(2) Le texte dit : *proers*, hommes de la proue.

(3) Quand on préparait une expédition, on dressait pavillon, et on faisait appel à tous ceux qui voudraient s'enrôler et qui étaient payés par la trésorerie, appelée en catalan *taula*, qui répond à l'ancien *échiquier* en Normandie. Le mot d'échiquier est encore conservé dans ce sens en Angleterre.

le recommande aussi chèrement que notre affection vous est chère. Parmi toutes ces galères vous en choisirez quatre que vous monterez de braves gens, tous Catalans, sans un seul Latin ni d'aucune autre nation. Vous ferez semblant de les envoyer à Tunis et vous les expédierez à Trapani, où je me trouverai d'ici à vingt-quatre jours (et il lui compta les journées qu'il aurait à faire); nous les trouverons là; nous monterons sur les quatre galères et nous partirons à la garde de Dieu et de madame sainte Marie. Que ceci soit secret et que rien n'en transpire. Vous resterez avec les autres galères pour garder l'île, ainsi que les troupes qui sont en Calabre. — Seigneur, lui demanda l'amiral, au nom de Dieu que ne peut-il pas arriver si vous passez en Catalogne avec un si petit nombre de galères? — N'en parlons plus, dit le roi, cela sera ainsi. — Permettez-moi donc, pour l'amour de Dieu, seigneur, de vous suivre sur ces quatre galères. — Non, dit le roi, pas une parole de plus; nous le voulons ainsi. — Seigneur, dit l'amiral, qu'il soit fait ainsi que vous le commandez. » Que vous dirai-je? Il fit ce que le roi avait prescrit, et quand tout fut prêt le roi prit congé, sortit de Messine, et visita toute la Sicile. Il se rendit à Palerme où on lui fit les plus grandes fêtes; il y réunit un conseil général, ainsi qu'il l'avait fait à Messine. Il leur tint les mêmes discours; et les mêmes pleurs et gémissements et cris le suivirent depuis l'église principale, où s'était réuni le conseil, jusqu'au palais. Là comme avant, les dames et demoiselles allèrent au-devant de lui, baisant la terre devant sa face, lui donnant mille bénédictions et lui souhaitant toute sorte de biens. Après quoi le roi partit de Palerme et se rendit à Trapani. Il serait impossible de vous dire le nombre infini de personnes qui le suivirent, car au sortir de Messine il vint une multitude de gens de tous les côtés qui marchaient à sa suite. Dans chaque endroit où il passait, on l'invitait à prendre tout ce dont il avait besoin, tant lui que les gens qui l'accompagnaient, de quelque condition qu'ils fussent. Que vous dirai-je? A Trapani il assembla un autre conseil, et ce conseil fut plus nombreux que partout ailleurs. Il dit ici ce qu'il avait dit ailleurs, et cette réunion eut le même résultat que les autres.

Ce même jour, pendant que le roi était à la tribune à haranguer le peuple, arrivèrent à Trapani les quatre galères, avec un lin armé que l'amiral avait ajouté. En Ramon Marquet et En Béranger Mayol, dans lesquels le roi avait grande confiance, commandaient les quatre galères. Dès que les galères furent arrivées, les prud'hommes de Trapani leur firent fournir des rafraîchissements en abondance. Ce même jour le roi, au milieu des pleurs et des cris des gens de Trapani, s'embarqua à la bonne aventure. On ne laissa monter sur les galères que les personnes qui avaient été désignées par lui; elles étaient peu nombreuses, afin que les galères en fussent plus légères. Le roi s'embarqua donc et mit à la voile avec la grâce de Dieu; puisse-t-il par sa merci le conduire à bon port! Nous cesserons pour un moment de parler du seigneur roi, je saurai bien revenir à lui; qu'il aille à la bonne aventure. Il laissa toute la Sicile en bon état, tant par terre que par mer, ainsi que tout ce qu'il avait dans la Calabre. Parlons du roi Charles.

CHAPITRE LXXVII.

Comment le roi Charles alla trouver le pape et lui demanda, en présence de tout son sacré collége, de le secourir contre le roi d'Aragon, au moyen d'un interdit, d'une croisade et des trésors de l'Église.

Le roi Charles, arrivé auprès du pape, le pria de faire réunir son consistoire, parce qu'il désirait lui parler ainsi qu'à tous les cardinaux. Ainsi fut-il fait comme il l'avait requis. Le roi avait agi de cette manière, parce que c'était aussi en présence de tout le consistoire qu'il avait reçu l'ordre de la conquête, et que tous lui avaient promis unanimement appui et secours. Lorsque le pape et le saint collége furent réunis, le roi parla ainsi: « Saint-Père, et vous autres tous de ce consistoire, vous savez que je n'ai entrepris la conquête de la terre du roi Mainfroy que pour l'honneur de la sainte Église, comme je vous le déclarai dans le temps. Alors vous promîtes, et tout votre collége fit la même promesse, de m'aider et de me secourir contre tous ceux qui voudraient me troubler dans ma conquête; et vous vous engageâtes à me fournir l'argent et tout ce qui pourrait m'être nécessaire. Or vous savez, Saint-Père, et vous autres tous présents ici, que j'ai accompli tout ce que j'avais promis. Je

n'ai considéré aucun péril pour moi, ni pour mes parents, ni mes amis, ni mes vassaux. Or le roi d'Aragon, à votre grande injure, est venu nous attaquer, et il nous a enlevé la Sicile et une grande partie de la Calabre, et nous ravira tous les jours de nouveaux pays, si Dieu et vous n'y pourvoyez. Vous devez le faire, Saint-Père, et vous autres tous seigneurs, par quatre grandes raisons : la première, parce que vous l'avez promis ; la seconde, parce que le roi d'Aragon, en agissant comme il l'a fait, s'est rendu coupable envers vous. Après la réponse si dure que vous avez faite au noble En Guillem de Castelnou, il s'est mis en mouvement comme un homme qui, privé du soutien que vous lui refusiez, n'a plus qu'à prendre conseil de lui-même dans toutes ses affaires ; ce qu'il n'aurait certainement pas fait si vous l'eussiez secondé, ainsi qu'il vous en sollicita par des raisons si bonnes et si justes que, je ne dirai pas seulement vous, mais tous les rois de la chrétienté eussent certainement dû le seconder ; car jamais roi n'entreprit si haute chose ; et il la soutint plus longtemps que les cinq plus puissants rois chrétiens du monde n'auraient pu le faire. C'est donc pour cette faute qu'il s'est mis en mouvement et est venu en Sicile, où les Siciliens se sont grandement humiliés devant lui et l'ont demandé pour roi. Vous savez de plus qu'il devait croire raisonnablement que ce royaume n'échapperait pas à sa femme et à ses fils. Toutefois si vous lui eussiez accordé sa demande de secours, je suis certain qu'il n'aurait point abandonné une entreprise si bien commencée. C'est donc vous, Saint-Père, qui êtes cause de notre malheur, lequel est d'autant plus grand que, quand nous n'aurions perdu que le comte d'Alençon, notre neveu, c'est là une telle perte que rien ne pourrait la réparer ; et outre cette mort nous avons également perdu une multitude de braves parents et de sujets du roi de France notre neveu, et jamais sans doute nous ne pourrons les venger. J'ajouterai pour troisième raison que, si vous ne vous opposez incontinent à lui par un interdit exprès, dirigé contre lui et contre ceux qui le secondent, il fera tant que vous le verrez entrer dans Rome. Veuillez accorder des indulgences plénières à tous ceux qui marcheront contre lui et qui nous seconderont, et condamnez à la confiscation complète de tout ce qu'ils possèdent ceux qui s'armeront en sa faveur. Aussitôt que votre sentence sera proclamée, il n'est pas douteux que les rois de Castille, de Majorque, d'Angleterre, et les autres rois de la chrétienté qui pourraient être dans l'intention de soutenir le roi d'Aragon, ne s'en abstiennent et n'osent en rien se montrer favorables à sa cause. Il y en aura même peut-être qui voudront gagner l'indulgence ; mais quand même ils n'auraient pas le désir de l'obtenir et de nous venir en aide, du moins ils ne nous nuiront en rien. Enfin, ma quatrième demande est, qu'avec les trésors de la sainte Église de Saint-Pierre, vous fournissiez suffisamment aux frais de cette guerre et à nous, aussi bien que le roi de France qui est grand gonfalonier de la sainte Église, et que vous l'engagiez, qu'aussitôt la publication de votre croisade contre le roi d'Aragon, il se dispose à attaquer ses terres. Ces quatre demandes mises à exécution, nous viendrons bien à bout du roi d'Aragon, de manière à lui enlever son royaume et l'empêcher d'envoyer aucun secours en Sicile. »

CHAPITRE LXXVIII.

Comment le Saint-Père, le pape Martin, accorda au roi Charles ce qu'il lui demandait ; et comment il porta une sentence d'interdit contre le seigneur roi En Pierre et ses partisans ; et comment il accorda indulgence plénière à tous ceux qui marcheraient contre ledit roi En Pierre.

Le pape lui répondit : « Fils de la sainte Église, nous avons bien entendu tout ce que vous nous avez dit ; et comme nous nous sommes engagé à vous seconder, nous allons répondre à vos quatre demandes. Sur la première, nous dirons : qu'il est vrai que nous sommes convenu avec vous de vous porter aide et secours de tout notre pouvoir contre tous ceux qui vous attaqueraient, et nous le ferons bien volontiers. Vous avez dit ensuite, que c'est notre faute si le roi d'Aragon est allé en Sicile : et nous en convenons. Lorsque nous lui refusâmes sa demande, nous savions bien qu'il agissait plus par sa propre volonté que par raison ; nous reconnaissons donc cette faute, et que nous sommes tenus de vous soutenir de toutes nos forces. Quant au troisième objet de votre demande, c'est-à-dire la croisade et l'interdit, nous vous promettons de les décréter et publier avant que vous vous éloigniez de nous. Le quatrième point, qui consiste dans la demande de fonds, et d'appel au roi de France en sa qua-

lité de grand gonfalonier de la sainte Église, nous le ferons de grand cœur, et nous sommes disposés à vous fournir, ainsi qu'au roi de France, l'argent nécessaire. Ayez donc bon courage et réconfortez-vous, car la sainte Église accomplira entièrement vos désirs. »

Ensuite chaque cardinal prit la parole, et tous confirmèrent ce que le pape avait promis. Le roi Charles fut plein d'espoir et de contentement, leur rendit grâces de ces bonnes réponses, et les pria de hâter l'expédition de toutes choses, parce qu'il devait se rendre en France auprès de son neveu [1] pour l'engager à lui fournir des secours, et de là aller avec lui à Bordeaux. Le pape fit si bien qu'en peu de jours il avait publié sa sentence et la croisade contre le roi d'Aragon et ses royaumes, et contre tous ceux qui lui fourniraient des secours, et accordé en même temps des indulgences plénières à tous les individus qui s'armeraient contre ledit roi. Telle fut la sentence que prononça le pape Martin, Français de naissance [2]. On dit qu'il n'est jamais sorti de la cour de Rome que des jugements équitables; ainsi nous devons tous le croire; car les prêtres, qui sont les administrateurs de la sainte Église, nous disent : *Sententia pastoris, justa vel injusta, timenda est.* Le jugement du pasteur, juste ou injuste, doit être respecté; tout fidèle chrétien doit le croire de même; aussi en suis-je persuadé. Or cette assistance de l'Église fut très puissante, et la plus grande que l'Église accordât jamais à aucun prince, et plus redoutable qu'il n'en fut jamais pour tout chrétien. Ensuite le pape accorda au roi Charles et au roi de France tout l'argent dont ils purent avoir besoin. Ainsi le roi Charles prit congé du pape et des cardinaux, et se rendit en France.

CHAPITRE LXXIX.

Comment le roi Charles requit le roi de France et les douze pairs de le conseiller et aider dans ses affaires; comment le roi de France, n'osant y accéder, à cause du serment qui le liait au roi En Pierre, fut delié dudit serment et de toutes ses promesses par le legat du pape Martin.

A la première entrevue du roi de France et du roi Charles, ils sentirent l'un et l'autre se renouveler la douleur de la mort du comte d'Alençon. Ce deuil dura deux jours, tant pour eux que pour leurs gens. Le troisième jour, le roi Charles eut un entretien avec le roi de France, son neveu, et les douze pairs. Le conseil étant assemblé, le roi Charles se leva et fit retentir sa plainte touchant le grand déshonneur et le grand dommage que lui avait fait le roi d'Aragon; et il requit le roi et les douze pairs d'aide et de conseil, les priant de ne pas l'abandonner dans une aussi grande nécessité que celle où il se trouvait. Il ajouta qu'ils n'ignoraient pas qu'il était fils de roi de France et ne faisait qu'une même chair et un même sang avec eux; que jamais la maison de France n'avait délaissé aucun membre sorti de son tronc, et qu'ainsi dépourvu comme il était, le roi son neveu et eux tous étaient tenus de le secourir. Quant au conseil qu'il demandait d'eux, c'était de savoir ce qu'il devait faire, relativement au combat qu'il avait provoqué dans de si pressantes nécessités, combat qui devait avoir lieu à Bordeaux, et dont le jour était si prochain [1]. Il les priait donc sur ces deux points de l'autoriser à compter sur eux.

Il se tut. Le roi de France se leva et dit : « Oncle, nous avons bien entendu ce qui vous est advenu, ce que vous nous avez raconté, et ce que vous requérez, et nous vous répondons : que, par plusieurs motifs, nous devons maintenant vous secourir et vous donner nos avis. C'est nous qui avons, plus que personne au monde, une grande part au déshonneur qui vous a frappé, ainsi qu'à la perte que vous avez faite, et particulièrement par la mort de notre frère le comte d'Alençon, qui nous a été enlevé par une mort si indigne. Toutefois, malgré toutes les raisons que nous avons de nous décider en votre faveur, comme je viens de le dire, nous ne savons cependant à quoi nous résoudre, car nous sommes engagés par serment avec notre beau-frère, le roi d'Aragon, de le secourir envers et contre qui que ce soit au monde, et sous quelque prétexte que ce puisse être de ne jamais marcher contre lui; et de son côté ce serment est réciproque à mon égard; ainsi donc dans cette circonstance nous ne savons que vous dire. »

(1) Philippe-le-Hardi, qui avait succédé, en 1270, à saint Louis.

(2) Simon de Brion, né à Mont-Epiloix, près de Bavon, en Champagne, élu pape sous le nom de Martin IV, le 23 février 1281, à Viterbe, mort à Padoue le 28 mars 1285.

(1) Le combat avait été fixé au mois de juin 1283

Alors un cardinal, légat du pape et chargé de tous ses pouvoirs, se leva et dit : « Seigneur roi, que cette difficulté ne vous arrête pas; je suis chargé des pouvoirs du Saint-Père, et vous savez que tout ce que le pape lie sur la terre est lié dans les cieux, et que tout ce qu'il délie sur la terre est délié dans les cieux ; ainsi, moi, de la part de Dieu et du Saint-Père apostolique, je vous dégage de tout serment et de toute promesse que vous pouvez avoir faite à votre beau-frère En Pierre d'Aragon ; et au sortir de cette assemblée je vous en ferai une bonne charte, avec les sceaux pendants, afin que vous vous regardiez par la suite pour délié de tout ce que vous lui avez promis. Bien plus, je vous requiers, au nom du Saint-Père, de vous disposer à attaquer ledit roi d'Aragon ; et j'accorde à vous et à tous ceux qui vous suivront l'absolution de tous péchés et pénitences, et j'excommunie tous ceux qui seront contre vous. Demain je publierai cela dans tout Paris, et ensuite le ferai publier dans tous les pays du monde chrétien[1]. Je dois ajouter aussi, de la part du Saint-Père, qu'il vous sera donné aide du trésor de saint Pierre, et qu'il vous sera fourni tout ce dont vous avez besoin ; ainsi donnez vos secours et vos avis à votre oncle le roi Charles, ici présent, puisque vous le pouvez faire désormais sans que rien s'y oppose. »

CHAPITRE LXXX.

Comment le roi de France promit au roi Charles de l'aider de sa personne et de ses gens contre le roi d'Aragon, et résolut d'aller avec lui à Bordeaux ; et de la perfidie qu'il prépara contre le seigneur roi d'Aragon, laquelle fut confirmée par les douze pairs de France.

Le roi de France répondit alors : « Cardinal, nous avons bien entendu ce que vous avez dit de la part du Saint-Père; nous savons que c'est la vérité : c'est là notre créance, et telle doit être celle de tout chrétien orthodoxe. Nous nous regardons donc comme dégagé de toute promesse faite à notre beau-frère le roi d'Aragon ; et puisqu'il en est ainsi, nous répondrons à l'instant sans réserve à notre oncle le roi Charles sur le secours qu'il nous demande et sur le conseil relatif au combat qui doit avoir lieu entre lui et le roi d'Aragon. Nous vous dirons d'abord, notre oncle, que nous vous défendrons de notre personne et de celle de nos gens contre le roi d'Aragon et les siens, tant que vie sera en nous ; et nous vous le jurons et promettons sous l'autorité du cardinal qui représente ici le Saint-Père apostolique. Et nous agissons ainsi en l'honneur de la sainte Église et en notre propre honneur ; car nous sommes tenus étroitement envers vous, et nous avons à venger la mort de notre frère le comte d'Alençon. Ensuite nous vous conseillons de ne pas manquer, pour quoi que ce soit, de vous rendre à Bordeaux au jour du combat. Nous irons en personne avec vous, et si bien accompagné que nous ne pensons pas que le roi d'Aragon ose s'y présenter ce jour-là ; et s'il le fait il est perdu. Le roi d'Angleterre, ni qui que ce soit au monde, ne pourrait lui être en aide. »

Le roi de France se tut, et le roi Charles prit la parole : « Seigneur et neveu, dit-il, nous vous rendons grâce, de la part de la sainte Eglise et de la nôtre, de vos offres ainsi que des bons conseils que vous nous donnez relativement au combat. Mais nous craignons que le roi d'Aragon ne puisse dire quelque chose contre notre bonne foi, si nous y allons ainsi accompagné ; car les conventions faites entre nous deux sont écrites et enregistrées par A, B, C. »

Le roi de France répliqua : « Il ne peut rien dire contre votre bonne foi, car nous avons déjà lu les conventions arrêtées entre vous, et sur le point dont il est question, il y est dit : que vous n'y amènerez pas au-delà des cent cavaliers qui doivent entrer au champ avec vous ; et lui il prend de son côté le même engagement. Vous n'y conduirez, vous, que les cent qui doivent entrer en lice à vos côtés, mais nous, nous y conduirons qui bon nous semblera, n'étant engagé par aucun contrat. Il ne peut se douter de cette affaire, ainsi vous n'aurez pas violé

(1) Martin IV, à la demande de Charles d'Anjou, excommunia Michel Paléologue, empereur de Constantinople, comme schismatique et hérétique ; il excommunia les Palermitains à cause du massacre des Vêpres siciliennes, et excommunia enfin, en 1282 et 1283, Pierre, roi d'Aragon, pour s'être emparé du royaume de Sicile. Une croisade fut prêchée contre ce roi ; et les peuples fanatisés s'y portèrent avec tant d'ardeur, que plusieurs y vinrent même sans armes, n'ayant pu s'en procurer ; les pierres qu'ils trouvèrent sous la main leur en tinrent lieu, et ils répétaient, en les jetant, le même calembourg latin sur lequel s'appuie la suprématie de la chaire de saint Pierre : « Je jette cette pierre contre Pierre d'Aragon, pour gagner l'indulgence. » Ce monarque anathématisé n'en fut pas moins victorieux et du pape et des croisés.

vos engagements. — Il est certain, dit le roi Charles, que telles sont nos conventions; faisons donc ainsi que vous le conseillez. »

Le légat se leva, rendit grâces au roi de France de la part du Saint-Père apostolique et du Sacré Collége. Il le signa et lui donna sa bénédiction; après quoi, une grande partie des douze pairs de France, là présents, se levèrent, confirmèrent tout ce que le roi de France avait dit, et promirent de lui faire aide de tout leur avoir et de tout leur pouvoir en faveur du roi Charles, et de suivre le roi de France à leurs frais et à leurs risques et périls, pour obtenir l'indulgence.

Quand chacun eut parlé, le roi Charles se leva et dit : « Seigneur roi, nous avons peu de temps pour nous rendre à Bordeaux; nous laisserons ici le légat qui ne s'éloignera pas de vous, et nous irons en Provence, où nous amènerons soixante chevaliers de France que nous avons déjà choisis en notre âme, pour entrer en lice, si le combat a lieu, en leur adjoignant quarante chevaliers de Provence; et avec ces cent chevaliers, sans plus, nous serons dans Bordeaux huit jours avant l'époque désignée. Vous, de votre côté, vous règlerez votre voyage comme vous l'entendrez; car nous ne pouvons ni ne devons rien dire sur votre manière de vous y rendre. »

Le roi de France répondit que c'était très bien, et qu'il pouvait aller régler ses affaires; qu'il savait, quant à lui, comment il devait se conduire. Là-dessus ils s'embrassèrent et prirent mutuellement congé l'un de l'autre.

Je laisse ici le roi de France et le légat, qui fait chaque jour publier la croisade de tous côtés, et je vous entretiendrai du roi Charles.

CHAPITRE LXXXI.

Comment le roi Charles fit armer vingt-cinq galères, qui eurent pour commandant Guillaume Cornut, dans l'intention de les envoyer à Malte à la recherche d'En Roger de Loria, afin de l'attaquer et de l'amener mort ou vif.

Après avoir pris congé du roi de France, le roi Charles se rendit à Marseille avec les soixante chevaliers français qu'il avait choisis lui-même. Arrivé à Marseille, il fit appeler auprès de lui Guillaume Cornut, un des hommes les plus considérés de Marseille et d'une des plus anciennes maisons; il lui ordonna de faire sans délai préparer la solde des enrôlements, et d'armer vingt-cinq galères de gens d'une bravoure éprouvée, tous Marseillais et de la côte de Provence, de manière qu'il n'y eût pas un seul homme d'aucune autre nation que de vrais Provençaux, et de les bien munir de comites, de nochers et de pilotes en double armement, et qu'il songeât que chacun de ces gens fût un lion. Il le nomma capitaine et commandant en premier de cette flotte. Il lui enjoignit de partir immédiatement, de se diriger du côté de la Sicile, de visiter le fort de Malte, et d'y rafraîchir son monde. « Après quoi, dit-il, cherchez En Roger de Loria, qui n'a pas plus de dix-huit galères, car le roi d'Aragon n'en a fait armer que vingt-deux, et sur ce nombre il en a emmené quatre avec lui en Catalogne; il ne peut donc lui en rester que dix-huit au plus; et si nous pouvons les enlever, la mer est à nous; car tout ce que le roi d'Aragon a de bons marins se trouve sur ces dix-huit galères. Il faut qu'elles ne vous échappent point. Ne paraissez donc plus devant nous jusqu'à ce que vous les ayez tous pris ou tués. »

Guillaume Cornut se leva, alla baiser les pieds du roi, et lui dit : « Seigneur, je vous rends grâces de l'honneur que vous me faites, et je vous promets de ne plus paraître à Marseille, ou devant vous, jusqu'à ce que je vous amène morts ou prisonniers En Roger de Loria avec tous ceux qui composent cette flotte. — Eh bien donc, dit le roi, songez à vous arranger de manière à être parti avant huit jours, sous peine de perdre notre affection. — Il sera fait comme vous le commandez » dit Guillaume Cornut.

Alors il s'occupa de faire armer les vingt-cinq galères, et de remplir en tout les volontés du roi. Je vais vous parler de lui jusqu'à ce qu'il ait accompli son bon voyage : puissent les Maures faire de tels voyages! Je cesse de parler du roi Charles, et saurai bien y revenir en temps opportun.

Ledit Guillaume Cornut arma en effet les vingt-cinq galères, et ce furent, sans nul doute, les mieux armées qui sortirent jamais de la Provence. Il y plaça bien soixante hommes de sa famille et de bons et notables gens de Marseille, et prit la voie de Naples. Pendant sa course de Naples il rafraîchit ses équipages. Ensuite il prit la voie de Trapani avec vingt-deux galères, et trois furent envoyées par l'em-

bouchure du Phare pour prendre langue. Il choisit pour cela les trois mieux montées en rameurs, et leur donna rendez-vous au château de Malte, où elles devaient le trouver; il leur prescrivit de s'y rendre sans retard, et les premiers arrivés y attendraient les autres.

CHAPITRE LXXXII.

Comment l'amiral En Roger de Loria, après avoir couru les côtes de Calabre et s'être rendu maître de villes et villages, s'empara des trois galères que l'amiral marseillais avait envoyées pour s'informer d'En Roger de Loria; et comment ledit En Roger alla lui-même à la recherche des Marseillais.

Je vais cesser un instant de vous parler d'eux pour revenir à En Roger de Loria, qui avait armé les vingt-cinq galères, ainsi que le roi d'Aragon le lui avait ordonné. Sur ces vingt-cinq il en avait envoyé quatre et un lin à Trapani, au roi d'Aragon, comme vous l'avez vu. Il lui restait donc vingt-une galères armées, et de plus deux lins, toutes bien montées de Catalans et de Latins. Après qu'elles furent ainsi disposées, et qu'il eut envoyé les quatre au roi, à Trapani, et que le roi fut parti, lui, avec ses vingt-une galères et les deux lins, parcourut toutes les côtes de la Calabre jusqu'à Castella, près du golfe de Tarente. Il prit terre en beaucoup de lieux sur son chemin, et s'empara de plusieurs villes et bourgs et dudit lieu de Castella qu'il fortifia. Dans cette course ils firent un grand butin, et ils auraient pu faire bien du mal s'ils l'eussent voulu. Mais les Calabrois venaient dire à l'amiral : « Veuillez ne pas nous causer de dommage, car vous pouvez être assuré que notre intention est, si, par la grâce de Dieu, le saint roi d'Aragon sort vainqueur du combat qu'il a à soutenir contre le roi Charles, de devenir tous les siens. Ne nous faites donc pas le mal que vous pourriez nous faire. »

L'amiral, voyant qu'ils ne voulaient et disaient que tout bien, s'arrangea pour leur faire aussi peu de mal qu'il lui était possible. Et, en vérité, les gens de ce pays étaient alors si stupides en fait d'armes, que si cent almogavares eussent rencontré mille de ces pauvres gens, ils les eussent pris tous mille, car ils ne savaient de quel côté se tourner; et au contraire, les almogavares et varlets de suite qui suivaient l'amiral étaient si adroits, que, dans l'espace d'une seule nuit, ils entraient dans l'intérieur du pays, à quatre-vingt ou cent milles de distance, et ramenaient vers la mer tout ce qu'il leur plaisait d'enlever; de sorte qu'ils firent un gain immense. Et si l'on prenait la peine de le compter, la liste en serait si longue qu'on s'ennuierait à l'entendre. Je passe donc sur les sommes; car, en vérité, dans cette seule sortie que fit l'amiral avec les vingt-une galères et les deux lins, vous pouvez compter qu'ils firent plus de trente courses dans lesquelles ils rencontrèrent des corps de cavalerie et d'infanterie qu'ils mirent tous en déroute. On en pourrait faire un gros livre; mais il suffit que je vous dise le nombre des courses. Enfin l'amiral, après avoir couru toute la Calabre, fait de beaux faits d'armes et ramassé un grand butin, s'en retourna à Messine.

Étant au cap dell'Armi, à l'entrée de l'embouchure du Phare, du côté du levant, à la pointe du jour, il rencontra les trois galères de Provençaux que Guillaume Cornut, l'amiral de Marseille, avait envoyées pour prendre langue. Les deux lins armés qui précédaient En Roger de Loria, aperçurent ces galères qui s'étaient mises en station pour passer la nuit, et attendaient pour avoir des renseignements. Aussitôt que les deux lins armés les eurent découverts, ils s'en revinrent à rames sourdes vers l'amiral, et lui en firent part. Celui-ci échelonna ses galères, et arma les trois galères, de manière à ce qu'elles ne pussent lui échapper; ensuite il se porta lui-même de sa personne en avant pour les aborder avec trois de ses galères. Mais celles-ci, se fiant plus en leurs rames qu'à Dieu et en leurs armes, ramèrent pour prendre la fuite. L'amiral fondit sur elles. Que vous dirai-je? En tournant, elles aperçurent d'autres galères ennemies qui venaient à elles; elles furent bientôt vaincues et prises, et voilà comment elles obtinrent les renseignements qu'elles cherchaient, car elles purent bien dire qu'elles savaient d'une manière certaine où était En Roger de Loria. Dès qu'il fut jour, l'amiral qui les avait prises voulut savoir toute leur affaire, et il le sut sans que rien pût lui en être caché. Il s'en alla aussitôt à Messine, amenant les trois galères, poupe en avant et pavillons traînants. Ce même jour il fit mettre à terre tout ce qui se trouvait sur ses galères, ainsi que les blessés et malades qu'il pouvait avoir, et se rafraîchit de nouvelles troupes. Le lendemain, il partit de Messine avec ses vingt-une galères et les

deux lins, et prit la voie de Malte. Que vous dirai-je? il arriva le même jour à Syracuse, et tâcha de se procurer des nouvelles sur les galères provençales. Une barque venue de l'île de Gozzo, près de Malte, lui dit qu'elles étaient à Malte. L'amiral sortit de Syracuse et alla jusqu'au cap Pessaro dans la journée, et s'y arrêta pour passer la nuit. Dès la naissance du jour il partit côtoyant le rivage et alla jusqu'au cap de Ras-Altara. Il tint cette voie pour que, si les galères des Provençaux avaient quitté Malte, il pût ne les perdre jamais de vue, bien qu'il sût que les trois galères qu'il avait prises devaient les attendre là; mais il ne voulait pour rien au monde qu'elles pussent lui échapper.

Quand il fut arrivé à la fontaine de Scicli, il débarqua tout son monde; et le fort, ainsi que les potagers arrosés des environs de Scicli, lui fournirent des rafraîchissements en abondance. Chacun se remit, se délassa, et mit ses armes en état. Les arbalétriers préparèrent les cordes de leurs arbalètes; enfin, on fit tout ce qui était nécessaire. Dans cette soirée, ils eurent des viandes, du pain, du vin et des fruits en grande abondance; car ce pays de Scicli est un des plus agréables et des plus fertiles de la Sicile. Ils s'approvisionnèrent d'eau, qui y est très bonne et très salubre; enfin ils se tinrent tous bien disposés et en ordre de bataille.

Quand tous eurent soupé et fait leurs provisions d'eau, l'amiral les harangua et leur dit de belles paroles appropriées à la circonstance. Il leur dit entre autres choses : « Barons, avant le jour vous serez au port de Malte, où vous trouverez vingt-deux galères et deux lins provençaux armés. C'est la fleur de la Provence et l'orgueil des Marseillais. Il faut donc que chacun de nous ait courage sur courage et cœur sur cœur, et que nous fassions en sorte d'abaisser à jamais l'orgueil des Marseillais, qui de tout temps ont, plus que tout autres, dédaigné les Catalans; il faut que de cette bataille vienne grand honneur et grand profit au roi d'Aragon, ainsi qu'à la Catalogne. Une fois ces gens-là vaincus, la mer est à nous. Or donc, que chacun songe à bien faire. » Ils répondirent à l'amiral : « Marchons, et certainement ils sont à nous. Voilà venu ce que nous avions si longtemps désiré, une occasion de nous battre avec eux. » Et tous commencèrent à élever ensemble le cri de : « Aur! aur! »

CHAPITRE LXXXIII.

Comment l'amiral En Roger de Loria vint au port de Malte, et reconnut la flotte marseillaise; et comment il se montra présomptueux dans l'ordonnance de la première bataille qu'il livrait.

Ils s'embarquèrent et emmenèrent une barque de huit rames qu'ils trouvèrent à Scicli, afin de pouvoir secrètement examiner le port; et quand ils furent tous embarqués, ils se mirent en mer avec le vent qui s'élevait de terre; et avant l'heure de matines, ils furent rendus devant le port. Aussitôt, les deux lins armés s'avancèrent à rames sourdes pour épier l'intérieur du port; et devant les lins, à environ un trait d'arbalète, s'avançait la barque à huit rames. Les Provençaux de leur côté avaient placé aux deux pointes qui sont à l'entrée du port deux lins en vedette. La barque avec ses rames sourdes passa si secrètement au milieu de l'ouverture du port qu'elle arriva devant le fort sans être aperçue; elle vit les galères qui étaient là en station, les voiles larguées; elle les compta toutes et en trouva vingt-deux, plus deux lins qu'elle découvrit, chacun en vedette à une des pointes du port, avec leurs voiles larguées. Elle sortit ensuite du port et trouva les deux lins de l'amiral En Roger qui étaient en station, tirant des bordées au milieu de l'ouverture du port. Elle se rendit aussitôt auprès de l'amiral, à qui ils racontèrent ce qu'ils en avaient vu.

L'amiral fit à l'instant disposer son monde et placer les galères en ordre de bataille. A peine fut-on préparé que le jour parut. Ils crièrent tous à l'amiral : « Férons sur eux, ils sont à nous! » Mais l'amiral fit alors une chose qui doit lui être comptée plutôt comme un accès de folie que comme un acte de raison. Il dit : « A Dieu ne plaise que je les attaque, tout endormis qu'ils sont; mais que les trompettes et les nacaires se fassent entendre pour les éveiller, et je les attendrai jusqu'à ce qu'ils soient préparés au combat; car je ne voudrais pas que personne pût dire que, si je les ai vaincus, c'est parce qu'ils étaient endormis. » Tous s'écrièrent alors : « L'amiral a bien parlé! »

L'amiral se conduisit ainsi, parce que c'était le premier combat qu'il livrait depuis qu'il avait été créé amiral, et il voulait par là prouver son courage et la valeur des hommes qu'il commandait. Il fit donc sonner les nacaires et les trom-

pettes, et toutes ses galères entrèrent dans le port en prenant par la gauche et amarrées les unes aux autres. Les Provençaux s'éveillèrent à leur male heure, et l'amiral En Roger, levant la rame, dit : « Attendez, attendez qu'ils soient tous prêts à combattre. » Il descendit du fort environ cent hommes de haut parage, entre Provençaux et Français, qui entrèrent dans les galères; si bien qu'ils en furent beaucoup plus forts qu'avant, comme il le parut bien par la bataille.

Lorsque Guillaume Cornut, l'amiral marseillais, vit la présomption de l'amiral En Roger de Loria, qui aurait pu les tuer tous et les prendre sans coup férir, il s'écria d'une voix si haute que tous l'entendirent : « Qu'est-ce ceci, grand Dieu! quelle race est-ce là? ce ne sont pas des hommes, mais des diables qui ne demandent qu'à se battre, car ils pouvaient nous avoir tous sans aucun risque pour eux, et ils ne l'ont pas voulu. » Il ajouta : « Allons, seigneurs, tenez ferme contre ces gens que vous avez à combattre C'est aujourd'hui que paraîtra ce que vous savez faire. Voilà le moment qui va décider à jamais de l'audace des Catalans, de la gloire des Provençaux, ou de la honte de nous tous, tant que le monde existera. Que chacun pense à bien faire, car voilà que nous avons trouvé ce que nous allions chercher en partant de Marseille; et il n'a pas même fallu chercher ces gens, puisqu'ils sont venus vers nous. Maintenant, que l'affaire aille donc comme elle pourra, il n'y a plus un moment à perdre. »

Il fit alors sonner les trompettes et déployer les grandes voiles; et bien appareillé et en bon ordre de bataille il marcha avec ses galères contre celles d'En Roger de Loria, qui fondirent également sur les siennes. Elles allèrent férir si vigoureusement l'une contre l'autre au milieu du port, que toutes les proues furent brisées, et la bataille fut terrible et sanglante. Que vous dirai-je? contre le jeu que faisaient les lances des Catalans, contre la force avec laquelle étaient jetés leurs traits il n'y avait aucune défense possible; car il y eut des dards qui perçaient l'homme, la cuirasse et toutes les autres défenses, et des coups de lance qui traversaient l'homme et passaient de l'autre côté du pont de la galère. Quant aux arbalétriers il n'est besoin de vous en parler, car c'était des arbalétriers d'enrôlement d'élite, et si bien dressés qu'ils ne lançaient pas de trait qui ne tuât son homme ou ne le mît hors de combat, car c'est dans ces combats en bataille rangée qu'ils font surtout merveille. Aussi tout amiral de Catalogne ferait-il acte de folie, quand il veut avoir des rameurs surnuméraires[1] à bord de ses galères, d'en prendre plus à bord que vingt galères sur cent, pour que celles-ci aillent plus rapidement à la découverte, tandis que les arbalétriers d'enrôlement se tiennent réunis, dressés et bien ordonnés, et qu'ainsi rien ne peut tenir devant eux.

Que vous dirai-je? la bataille commença au soleil naissant et dura jusqu'au soleil couchant, et elle fut la plus terrible qu'on ait jamais vue. Quoique les Marseillais eussent l'avantage d'une galère et eussent été renforcés de cent hommes du pays, qui étaient descendus du fort de Malte, ils furent à la fin obligés de céder. Lorsque le soir fut arrivé, les Provençaux avaient perdu trois mille cinq cents hommes; il n'en restait donc que bien peu sur les ponts.

Quand les Catalans virent que ceux-ci se défendaient si vivement, ils crièrent fortement et à haute voix : « Aragon! Aragon! à l'abordage! à l'abordage! » Tous reprirent une nouvelle vigueur, se jetèrent à l'abordage sur les galères marseillaises et tuèrent tout ce qui se trouva sur les ponts. Que vous dirai-je? parmi les blessés ou autres qu'ils précipitèrent en bas il n'en échappa pas plus de cinq cents vivants, et encore une grande partie de ceux-là moururent-ils des suites de leurs blessures. L'amiral Guillaume

(1) En catalan *tersols*. A chaque rame étaient attachés deux rameurs; et pour remplacer ceux des rameurs qui étaient fatigués, on tenait en réserve des rameurs surnuméraires, appelés *tersols*, comme qui dirait, attachés en tiers au service d'une rame. Pour occuper ces rameurs jusqu'au moment où ils étaient appelés à remplacer les rameurs, on leur faisait faire l'office d'arbalétriers. Montaner désapprouve cette méthode et pense qu'ainsi on n'avait pas d'arbalétriers d'élite, car ces gens, fatigués eux-mêmes du service de la rame, n'avaient pas le bras si dispos et si exercé à manier l'arbalète. Il veut qu'on les réserve pour ceux des bâtiments destinés à éclairer une flotte et qui, en cas de besoin, devaient forcer de rames; et il fixe à vingt sur cent le nombre de ces bâtiments qu'on peut tenir en réserve pour cette marche plus rapide. Quant aux autres bâtiments de guerre, il veut qu'on y place des arbalétriers d'élite, enrôlés pour ce seul service, tous se tenant ensemble, tous parfaitement exercés et toujours prêts à ajuster avec habileté lorsque l'action commence.

Cornut, tous ses parents et amis qui se trouvaient auprès de lui, ainsi que les gens de haut parage et d'honneur, furent tous mis en pièces.

On s'empara des vingt-deux galères et de l'un des lins armés; l'autre prit la fuite et gagna la haute mer; et comme il était mieux en rames que ceux de l'amiral En Roger, il alla à Naples et de là à Marseille, où il raconta le malheureux succès de leur expédition. Le roi Charles, en apprenant ce désastre, en fut très mécontent et dolent, et tint son affaire pour perdue.

Lorsque l'amiral En Roger se fut rendu maître des vingt-deux galères et du lin, il fit voile vers la pointe du port du côté du ponent, et fit débarquer son monde. Chacun reconnut son compagnon, et on trouva que la perte totale avait été de trois cents hommes tués, et d'environ deux cents blessés, dont la plupart guérirent. L'amiral déclara : que tout ce que chacun avait gagné lui appartenait franchement et quittement, qu'il leur abandonnait tous les droits que le roi et lui pouvaient y avoir, et qu'il lui suffisait pour le seigneur roi et pour lui de réserver les galères et les prisonniers. Tous s'empressèrent de lui en rendre grâce. Cette nuit ils songèrent à se bien traiter; le lendemain ils en firent autant, et aussitôt ils expédièrent la barque armée à Syracuse, pour faire connaitre la victoire que Dieu leur avait accordée. L'amiral ordonna par sa lettre aux officiers qui y résidaient pour le seigneur roi, d'envoyer aussitôt de nombreux courriers à Messine et dans toute la Sicile, pour répandre cette bonne nouvelle. Cela fut ainsi exécuté. Que Dieu nous donne une joie pareille à celle qu'on éprouva dans toute la Sicile!

L'amiral fit aussi préparer le lin armé qu'il avait enlevé aux Provençaux, et l'expédia au seigneur roi et à madame la reine en Catalogne. Ce lin passa à Majorque, et de là se rendit à Barcelonne, d'où on expédia un courrier au seigneur roi, à madame la reine, aux infants et dans tout le pays du seigneur roi d'Aragon; il est inutile de vous dire la joie qu'en ressentirent le seigneur roi et madame la reine. En même temps le lin provençal se rendait à Marseille, et il y raconta ce qui était advenu. Le deuil en fut si profond dans tout le pays, qu'il dure encore et durera au-delà de cent ans. Mais laissons cela et revenons à l'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE LXXXIV.

Comment l'amiral En Roger de Loria s'empara de Malte et de Gozzo; et de la grande fraternité qui dès lors s'établit entre les Catalans et les Siciliens.

L'amiral ayant fait reposer ses troupes pendant deux jours, s'en alla bannières déployées jusqu'à la ville de Malte et se disposait à l'attaquer, mais les principaux citoyens vinrent le prier, au nom de Dieu, de ne leur causer aucun dommage, en ajoutant que la ville se mettrait sous la sauvegarde et protection du roi, et qu'ils se rendraient à lui pour faire et dire tout ce qu'il commanderait. L'amiral entra dans la ville avec son monde, reçut l'hommage de la cité et de toute l'île, et leur laissa deux cents Catalans pour les défendre contre la garnison du fort. Un bien plus petit nombre encore aurait suffi, car cette garnison avait perdu dans la bataille la majeure partie des siens, et surtout des plus braves. Il vint ensuite, bannière déployée, assiéger le fort; mais voyant qu'il ne pouvait rien faire sans trébuchets, il leva le siége avec le dessein d'y revenir promptement, et d'y tenir un tel siége qu'il ne le quitterait plus jusqu'à ce qu'il s'en fût rendu maître. Les bonnes-gens de la ville de Malte donnèrent mille onces de joyaux en présent à l'amiral : ainsi il fut content d'eux et eux de lui. Ils fournirent aussi tant de rafraîchissements à la flotte qu'ils leur suffirent jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Messine. Tous ces arrangements terminés, l'amiral marcha sur l'île de Gozzo, attaqua la ville, s'empara des faubourgs, et au moment où, après être maître des faubourgs, il se préparait à forcer la ville, elle se rendit au seigneur roi. En Roger y entra et reçut leur serment et hommage pour le roi, et laissa, pour garder à la fois la ville et le château, cent Catalans.

Après qu'il eut mis ordre à tout, tant dans la ville que dans l'île de Gozzo, les habitants de Gozzo lui donnèrent cinq cents onces de joyaux, et fournirent aux galères de grands rafraîchissements. L'amiral se retira satisfait d'eux, et eux furent également satisfaits de lui. Il suivit ensuite la voie de Sicile et prit terre à Syracuse; là on lui fit de grands honneurs et on lui donna de brillantes fêtes, et on lui fournit de grands approvisionnements. Puis il alla à Jaci et à Taormina. Partout il fut fêté et tel

lement pourvu de provisions fraîches qu'ils ne savaient plus où les placer. Et en chaque lieu où il arrivait, il faisait tirer les galères qu'il avait prises, la poupe en avant et les pavillons traînants dans la mer, et c'est ainsi qu'ils entrèrent à Messine. Ne me demandez pas la fête ni les illuminations qui eurent lieu; la joie y fut telle qu'elle dure encore et durera à jamais. C'est alors que les Siciliens se regardèrent comme sauvés et en toute sûreté, ce qu'ils n'avaient point pensé jusqu'à ce moment. Alors ils connurent bien la valeur de l'amiral et des Catalans, qu'ils n'avaient encore pu juger, et les prisèrent et les redoutèrent. Dès lors il se forma dans Messine des unions de mariage entre les Siciliens et les Catalans, et ils furent, sont et seront à jamais entre eux comme frères. Que Dieu maudisse ceux qui voudraient jamais troubler cette fraternité et affection qui est si heureuse pour tous deux. Jamais deux nations ne se convinrent aussi bien que celles-ci. Je laisse là notre amiral, pour revenir au roi d'Aragon.

CHAPITRE LXXXV.

Comment le roi d'Aragon partit de Trapani pour se rendre au combat de Bordeaux, en côtoyant la Barbarie; et comment il s'aboucha avec les gens d'Alcoyll, qui lui assurèrent que, lors de son expédition avec sa flotte, les Sarrazins avaient perdu plus de quarante mille soldats.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon fut parti de Trapani avec les quatre galères et le lin armé, il fit dire à En Roger Marquet et à En Béranger Mayol, de prendre la route de la Goletta, parce qu'il voulait côtoyer la Barbarie et aller à la ville d'Alcoyll, pour voir si les habitants y étaient revenus, et ce qu'on y faisait ou disait. Cela fut ainsi exécuté. Étant à la Goletta, le roi, suivi d'un bon nombre de personnes, alla à la chasse aux bouquetins, qui y sont très sauvages; il était un des meilleurs chasseurs du monde pour toute bête sauvagine et il avait toujours aimé la chasse de montagne. Ils furent si heureux dans cette chasse aux bouquetins, qu'ils approvisionnèrent abondamment les galères, et c'est la meilleure et plus grasse chair du monde; et ils en tuèrent autant qu'il leur sembla bon.

Après s'être rafraîchis un jour à la Goletta ils s'en vinrent, côtoyant la Barbarie, jusque devant la ville d'Alcoyll. Tous les habitants qui y étaient revenus, ainsi que mille hommes qui y étaient restés pour la garder, prirent les armes et vinrent sur le rivage. Les galères étaient en panne, les enseignes déployées. Le seigneur roi monta de sa personne sur le lin armé, et dit : « Approchons de terre, et portez les écus en avant, car je veux parler à ces gens. — Ah! seigneur, lui dirent En Roger Marquet et En Béranger Mayol, que voulez-vous faire? Envoyez-y l'un de nous, ou un chevalier qui saura, aussi bien que vous même, recueillir les nouvelles que vous désirez savoir. — Non, dit le roi, cela ne nous semblerait pas aussi bon, si nous ne les entendions pas nous-même. »

Aussitôt le vaisseau fit mouvoir ses rames, et lorsque le seigneur roi fut à la portée du trait, il envoya à terre un gabier qui parlait fort bien le sarrazin, pour leur dire de laisser sauf-conduit au lin, parce qu'il désirait leur parler; qu'ils ne tirassent pas sur lui, et que le lin ferait de même avec eux. « Si l'on te demande, ajouta-t-il, de qui sont les galères, tu répondras qu'elles appartiennent au roi d'Aragon, et qu'elles vont en message en Catalogne; si on t'en demande davantage, tu répondras, que ce chevalier qui va sur le vaisseau de la part des envoyés satisfera à leurs demandes. »

Le gabier alla à terre et fit ce que le roi lui avait ordonné. Les Maures lui donnèrent la garantie qu'il désirait, et ils envoyèrent avec lui un des leurs, qui parlait très bien, et qui partit avec le gabier, monta avec lui jusque sur le lin et apporta le sauf-conduit. Le sauf-conduit reçu, le lin s'approcha du rivage, et quatre cavaliers sarrazins entrèrent à cheval dans la mer, vinrent jusqu'à la poupe du lin, et montèrent à bord. Le seigneur roi les fit asseoir devant lui, leur fit donner à manger, et leur demanda des nouvelles de ce qu'avaient fait et dit les Maures, après le départ du roi. Ils répondirent : que pendant les deux premiers jours qui suivirent le départ du roi nul n'avait osé s'approcher de la ville, parce qu'ils avaient cru que les voiles qui paraissaient en mer étaient une flotte qui venait en aide au roi d'Aragon. « Dites-moi maintenant, leur demanda le seigneur roi, après le jour de la bataille, se trouva-t-il un grand nombre de morts? — Certainement, dirent-ils; et il est

sûr que nous avons bien perdu plus de quarante mille hommes d'armes. — Comment cela se peut-il? reprit le seigneur roi; nous qui étions avec le seigneur roi d'Aragon, nous n'avons pas cru qu'il y eût plus de dix mille morts. — Bien certainement, dirent-ils, il y en eut plus de quarante mille; et nous vous dirons que la presse était si grande à fuir, que nos gens s'écrasaient les uns les autres; et si, par malheur, le roi eût franchi cette montagne, nous étions tous morts, et il n'en eût pas échappé un seul. — Mais comment le seigneur roi eût-il franchi la montagne, tandis que vous aviez disposé de la cavalerie pour fondre sur la ville et sur le camp, dans le cas où il l'aurait fait — Rien de cela, dirent-ils; nous étions trop abattus, et entre nous jamais il n'y aurait eu assez d'accord pour espérer d'obtenir la victoire. Nous vous répétons donc, que si, pour notre malheur, le roi eût été au-delà de la montagne, nous étions tous perdus, et le pays conquis; car il n'eût rencontré aucune résistance, et se fût emparé de Bona, de Constantine, de Giger, de Bugia et puis d'une grande partie des villes de la côte. »

Sur cela le roi leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur Dieu le père, ne pardonnez point cette faute à celui qui en a été coupable; tirez-en vengeance, et puissé-je en être bientôt le témoin. »

« Maintenant dites-moi, ajouta le roi, ces peuples veulent-ils beaucoup de mal au roi d'Aragon? — Du mal, répliquèrent-ils? à Dieu ne plaise; ils lui veulent au contraire plus de bien qu'à prince qui soit au monde, chrétien ou maure; et de bonne foi, nous vous assurons que, s'il fût resté ici jusqu'à ce jour, ses grandes qualités sont si connues parmi nous que plus de cinquante mille personnes, hommes, femmes ou enfants, auraient reçu le baptême et se seraient donnés à lui. Nous vous attestons hardiment, sur notre foi et sur celle du roi Mira-Boséeri, que tous marchands et mariniers et toute autre personne appartenant au roi d'Aragon peuvent venir en toute assurance à Alcoyll et dans tout le pays du roi Mira-Boséeri; nous vous l'assurons par la foi que Dieu a mise en nous. Vous pouvez nous en croire; car nous quatre, ici présents, nous sommes chefs et seigneurs de ces gens et de ce lieu et de Giger, et proches parents du roi Mira-Boséeri, et nous vous attestons que c'est la pure vérité. — Puisque vous êtes, dit le roi, des hommes si distingués, comment avez-vous pu vous confier ainsi à nous? — Nous n'avons pu croire que des gens du roi d'Aragon fussent capables de trahison, car cela ne s'est jamais vu; aussi vous êtes les seuls au monde auxquels nous eussions voulu nous confier, car Dieu a doué les rois d'Aragon et leurs gens d'une telle vertu qu'ils gardent leur foi aux amis et aux ennemis. Mais à présent que nous avons satisfait à vos demandes, veuillez nous dire où est le roi d'Aragon, ce qui s'est passé, et ce qu'il a fait depuis qu'il s'est éloigné de ces lieux? »

Alors le seigneur roi leur raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Alcoyll. Ils en furent émerveillés et dirent : « C'est assurément le plus parfait chevalier qui soit au monde, ainsi que le plus brave, et s'il vit longtemps, il soumettra le monde entier. »

Ils furent donc très satisfaits de tout ce qu'ils venaient d'apprendre, prirent congé du seigneur roi, et le prièrent d'attendre jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé des rafraîchissements, disant, qu'en l'honneur du seigneur roi d'Aragon, ils remettraient des approvisionnements aux galères présentes ainsi qu'à toutes celles des siennes qui pourraient passer, et voudraient bien s'arrêter.

Le seigneur roi les remercia beaucoup, leur fit remettre des présents dans les galères où ils s'embarquèrent, et les fit conduire à terre. A peine étaient-ils débarqués, qu'on envoya sur des barques à nos galères dix bœufs, vingt moutons, tout le pain qui se trouva cuit, du miel, du beurre, et beaucoup de poisson; quant au vin, ils n'en avaient point. Le roi leur fit présent de deux tonneaux de vin de Mena, l'un de vin blanc et l'autre de vin rouge, qu'ils prisèrent plus que si on leur eût donné de magnifiques chevaux.

CHAPITRE LXXXVI.

Comment, après avoir demeuré un jour à Alcoyll, le roi prit le chemin de Cabrera et Yvça; comment il aborda au Grao de Cullera au royaume de Valence; et comment il envoya des lettres aux cent chevaliers qui devaient se trouver au combat avec lui.

Après être resté un jour à Alcoyll pour faire rafraîchir son monde, le roi se mit en mer à la nuit à la faveur du vent de terre. Il eut

beau temps, et prit la voie de Cabrera, où il fit de l'eau. Il se dirigea ensuite par Yviça, aborda au Grao de Cullera et débarqua. L'allégresse et la joie se répandirent aussitôt dans Cullera, et de Cullera on expédia sur-le-champ des courriers à Sajoncosa, où se trouvaient madame la reine et les infants, et ensuite par tout le pays. A mesure qu'on recevait la nouvelle de l'arrivée du roi, on faisait partout des processions et des illuminations, et on rendait grâce à Dieu qui ramenait sain et sauf ce bon seigneur.

Arrivé à Cullera, il vint au Grao, où il séjourna pendant deux jours, et se rendit ensuite à la cité de Valence. N'allez pas me demander les fêtes qu'on lui fit, car je puis vous assurer que, de toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, aucune n'avait ressemblé en rien à celles-là. Que vous dirai-je? Pendant que tout le monde était à se réjouir, le roi songeait à ses affaires, et en particulier à l'affaire de la bataille. Il ne perdit pas une heure, pas une minute. Il fit aussitôt faire des lettres pour tous ceux qui devaient se trouver au combat avec lui, et dont il avait dressé la liste; car tandis qu'il était en mer, il y avait pensé et avait pris leurs noms par écrit. Il remit cette liste à ses secrétaires, afin qu'ils fissent savoir à chacun, de sa part, qu'ils devaient être arrivés tel jour à Jaca, tout prêts à entrer en lice; et tout fut exécuté selon ses ordres. Les courriers allèrent de tous côtés. Il avait choisi cent cinquante combattants, au lieu de cent dont il avait besoin, afin que, lorsqu'ils seraient arrivés à Jaca, s'il s'en trouvait quelqu'un de malade, il pût toujours réunir les cent, avec lesquels il irait à Bordeaux.

Chacun se prépara de son mieux, comme s'il devait se trouver au combat; car aucun ne se doutait qu'il fût porté d'autres lettres que pour cent d'entre eux. Nul homme n'en savait rien que le seigneur roi lui-même et deux secrétaires qui avaient écrit les lettres de leur propre main, et auxquels le seigneur roi avait recommandé, et sous peine de la vie, qu'on tînt cette disposition dans le plus grand secret, et qu'aucun homme ne sût qu'il y avait plus de cent personnes mandées. Et ce fut un grand trait de sagesse de la part du roi; car si ceux qui étaient appelés eussent cru qu'il y en avait plus que le nombre, chacun aurait été en doute de savoir s'il ne serait pas rejeté par le roi; et dès lors ils ne se fussent pas préparés avec autant de zèle et d'aussi bon cœur qu'ils le firent, chacun étant bien convaincu qu'il était certainement un des cent.

CHAPITRE LXXXVII.

Comment le roi En Pierre envoya le noble En Gilbert de Cruylles au roi d'Angleterre pour s'assurer s'il lui garantirait le champ; et comment il apprit du sénéchal de Bordeaux, que le roi de France venait avec douze mille hommes pour le mettre à mort.

Après le départ de toutes ces lettres, le roi choisit des messagers parmi les hommes les plus distingués du pays, afin de les envoyer à Bordeaux, et entre autres le noble En Gilbert de Cruylles, et le chargea d'aller demander au roi d'Angleterre s'il lui garantirait le champ, et s'il n'aurait rien à craindre à Bordeaux d'aucunes autres gens. Le noble En Gilbert prit donc congé du seigneur roi, se rendit à Bordeaux, et quelques mots du seigneur roi lui suffirent pour le mettre au fait; car : qui envoie sage messager, peu de paroles suffisent; et le noble En Gilbert était un des plus sages chevaliers de toute la Catalogne

Il est certain que, lorsque le combat des deux rois fut stipulé, ils convinrent entre eux deux : qu'ils enverraient en même temps, chacun de son côté, des messages au roi Edouard d'Angleterre, l'un des plus preux seigneurs du monde, pour le prier de présider au combat, et que le champ fût à Bordeaux. Sur leurs pressantes prières, le roi d'Angleterre accepta et consentit à garder et à assurer le champ à Bordeaux. Ainsi le fit-il dire à chacun de ces rois, par le retour de leurs propres envoyés; ajoutant, qu'il se trouverait en personne à Bordeaux. Le roi d'Aragon s'imaginait donc que le roi d'Angleterre était à Bordeaux, et voilà pourquoi il lui envoyait en toute assurance le noble En Gilbert de Cruylles. En Gilbert, qui comptait aussi l'y trouver, ne le rencontra point, et se présenta devant son sénéchal, homme noble et vrai, et lui fit son message, tout comme il l'aurait fait au roi d'Angleterre. « Il est vrai, seigneur En Gilbert, lui répondit celui-ci, que monseigneur le roi d'Angleterre a assuré le champ de bataille et a promis de s'y rendre en personne; mais ayant appris que le roi de France venait à Bordeaux et y ame-

nait douze mille cavaliers armés, et que le roi Charles y arriverait le même jour, le roi d'Angleterre a bien vu qu'il ne pourrait point garantir la sûreté du champ, et il n'a plus voulu s'y trouver. Il m'a donc chargé de faire dire au roi d'Aragon que, aussi cher qu'il a son honneur et sa vie, il ne vienne point à Bordeaux, parce qu'il sait d'une manière certaine que le roi de France vient à Bordeaux dans l'intention de mettre à mort le roi d'Aragon et tous ceux qui l'accompagneront; si bien qu'aujourd'hui même je voulais envoyer un messager au seigneur roi d'Aragon pour lui en faire part; mais puisque vous êtes venu, je vous le dis, afin que vous en donniez connaissance au roi par un message, et que vous restiez vous-même ici, pour vous assurer par vos propres yeux de la vérité de ce que je vous dis, et pour que vous puissiez, jour par jour, lui faire savoir ce dont vous serez témoin. »

Le noble En Gilbert, en homme habile qu'il était, sonda de plusieurs manières le sénéchal pour savoir ce qu'il avait dans l'âme. Il le trouva toujours bien porté en faveur du roi d'Aragon; et plus il l'éprouvait, plus il le trouvait ferme dans sa façon de penser. Quand il se fut bien assuré de la loyauté du sénéchal et de sa bonne affection pour le roi d'Aragon, il fit connaître au seigneur roi, par plusieurs courriers, expédiés par différentes routes, ce que lui avait déclaré le sénéchal.

Les courriers étaient au nombre de quatre, et tous quatre arrivèrent le même jour à Jaca, où ils trouvèrent le seigneur roi d'Aragon, qui s'y était rendu rapidement, car de deux journées il en avait fait une; et ne pensez pas qu'il s'arrêtât nulle part, pour fête ou réjouissance qu'on lui fit.

Lorsqu'il eut entendu ce que le noble En Gilbert lui faisait dire de la part du roi d'Angleterre et du sénéchal, il en fut vivement affligé. Néanmoins tous les chevaliers arrivèrent précisément au jour qu'il leur avait fixé, et sur les cent cinquante il n'en manqua pas un seul, et chacun y arriva bien armé et bien appareillé, ainsi qu'il convenait à de tels personnages. Pendant que tout cela se préparait, le roi se rendit à Saragosse pour visiter la cité et voir madame la reine et les infants. Et s'il y eut grande fête, il n'est besoin de le dire, car jamais ne fut vue nulle part sur terre telle joie ni telle fête. Il resta quatre jours avec sa famille; puis il prit congé de madame la reine et des infants, les signa et leur donna sa bénédiction.

A son retour à Jaca, il reçut, le jour même, quatre autres courriers que lui envoyait En Gilbert, pour lui faire savoir: que le roi de France et le roi Charles étaient entrés ensemble à Bordeaux, tel jour, avec tant et tant de chevalerie, comme vous l'avez déjà appris, et qu'ils avaient dressé leurs tentes auprès du lieu où devait être le champ clos destiné au combat des deux rois, à la distance de moins de quatre traits d'arbalète; si bien que le roi de France ainsi que le roi Charles venaient chaque jour au champ avec beaucoup de gens, pour examiner comment tout était disposé. Vous pouvez croire que c'était le champ le mieux disposé qui fut jamais. Au haut du champ clos était une chapelle où devait siéger le roi d'Angleterre, et à l'entour devaient être placés les chevaliers auxquels serait confiée la garde du champ. Le seigneur roi en apprenant ces nouveaux détails fut encore plus affligé qu'auparavant; il envoya des courriers à En Gilbert, lui mandant de lui faire connaître les vrais sentiments du sénéchal à son égard. En Gilbert lui en dit la vérité, et lui fit savoir en toute assurance qu'il n'était pas d'homme au monde qui eût plus d'affection pour aucun seigneur que n'en avait pour lui le sénéchal, et qu'il pouvait s'en tenir pour bien convaincu. Le roi apprenant cela se regarda comme sauvé; mais je laisse là le roi d'Aragon, et vais vous entretenir du roi de France et du roi Charles.

CHAPITRE LXXXVIII.

Comment le roi Charles sut se faire de nombreux partisans, comment il envoya le comte d'Artois au Saint-Père pour lui demander de l'argent, et le chargea de défendre la Calabre et de faire le plus de mal possible aux Siciliens; et comment il fut à Bordeaux le jour désigné.

Lorsque le roi Charles eut fait armer les vingt-cinq galères de Guillaume Cornut et qu'elles furent parties de Marseille, et qu'il eut choisi les quarante chevaliers de Provence qui devaient se rendre au champ avec lui, il se conduisit aussi sagement que l'avait fait le roi d'Aragon en désignant cent cinquante chevaliers; et il fit expédier plus de trois cents lettres

pour divers chevaliers, parmi lesquels il voulait prendre ceux qui tiendraient le champ avec lui, comme étant des hommes dans lesquels il mettait toute affection et confiance. Parmi ces chevaliers il se trouvait des Romains, des habitants de chaque cité de Toscane et de Lombardie, des Napolitains, des Calabrois, des habitants de la Pouille, des Abruzzes, de la Marche, du Languedoc et de la Gascogne. Et chacun d'eux tenait pour vérité, d'être si prisé et si aimé du roi Charles qu'il voulait réellement l'avoir avec lui pour tenir le champ. Il avait bien pris soin d'y mettre un plus grand nombre de Français et de Provençaux ; et il fit ceci afin que dans tous les temps eux et ceux qui naîtraient d'eux se persuadassent qu'ils possédaient toute l'affection du roi Charles, et qu'ainsi ils prissent partout son parti ; et chacun d'eux était l'homme le plus puissant dans son lieu. Ainsi qu'il le pensa, ainsi advint-il ; car les plus chauds partisans et la plus grande force que le roi Robert[1] posséda à Rome, en Toscane, en Lombardie et autres lieux, lui est venue de ce que chacun disait : « Mon père était un des cent chevaliers qui devaient tenir champ avec le roi Charles contre le roi d'Aragon. » Ils se prisaient beaucoup de ce choix ; et ils devaient le faire, si la chose eût été telle qu'ils le pensaient. Voyez donc comment, sans que cela lui coûtât rien, il sut se gagner tant d'amis à lui et aux siens. Vous pouvez juger par là que le roi d'Aragon et le roi Charles étaient tous deux fort habiles ; mais le roi Charles l'emportait en longue pratique, à cause du bon nombre d'années qu'il avait de plus que le roi d'Aragon.

Quand le roi Charles eut arrangé le tout, il donna ses ordres à ses barons, parents et amis, et principalement au comte d'Artois[2], fils de son neveu, pour qu'il se rendît à Naples avec un grand nombre de cavaliers, le pape devant lui fournir tout l'argent nécessaire. Il lui recommanda de défendre la Calabre, de faire armer des galères à Naples, et avec les vingt-cinq galères de Provence de courir la Sicile, pour y causer tout le dommage qu'il pourrait, pendant qu'il serait impossible au roi d'Aragon de lui porter aucun secours. Tout fut fait selon ses ordres. Après ces dispositions prises, il partit de son côté pour Bordeaux, tandis que le roi de France s'y rendait du sien ; de sorte qu'ils arrivèrent l'un et l'autre à Bordeaux au jour convenu entre eux, ainsi que je vous ai dit qu'En Gilbert de Cruylles l'avait fait savoir au seigneur roi d'Aragon. Voilà donc le roi de France et le roi Charles à Bordeaux, et voilà qu'ils ont fait dresser leurs tentes, ainsi que je vous l'ai dit. Laissons-les là et revenons au roi d'Aragon.

CHAPITRE LXXXIX.

Comment le seigneur roi d'Aragon se disposa à se rendre à Bordeaux au jour fixé pour le combat, sans que personne en sût rien ; et du notable et merveilleux courage qu'il déploya pour sauver son serment.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon eut bien vu la bonne volonté que lui portait le sénéchal, il décida que pour rien au monde il ne faillirait à se rendre à Bordeaux, au jour désigné, et à se trouver sur le champ ; mais il tint la chose si secrète, qu'il ne la confia à qui que ce fût. Ensuite il appela un notable marchand nommé En Dominique de la Figuera, natif de Saragosse, homme loyal, prudent, sage et discret. De tout temps ce bon homme avait fait le commerce de chevaux dans la Gascogne et la Navarre ; il les tirait de la Castille et les conduisait partout de ce côté en Bordelais et dans le Toulousain. C'était un riche marchand qui tirait quelquefois jusqu'à vingt ou trente chevaux à la fois de Castille pour les amener auxdits lieux. Vous devez croire qu'il connaissait bien tous les chemins qui existaient dans ces provinces, routes royales ou de traverse, de plaines ou de montagnes. Il n'y avait pas là, où que fût dans cette partie de l'Aragon et de la Catalogne, de petit sentier qu'il ne connût beaucoup mieux que les gens mêmes du pays ; et il était au fait de tout cela par un long usage, car souvent il était obligé de sortir des chemins connus, afin de sauver ses chevaux, à cause de certains riches-hommes, qui souvent auraient été bien aises de s'en emparer pour les guerres qu'ils avaient à faire.

(1) Petit-fils de Charles, roi de Naples de 1309 à 1343, et qui par conséquent occupait le trône au moment où Muntaner écrivait sa Chronique en 1325.

(2) Robert d'Artois, fils de Robert Ier, qui était fils du roi Louis VIII de France, et frère de saint Louis et de Charles d'Anjou.

Quand En Dominique de la Figuera fut arrivé auprès du roi, celui-ci le mena dans une chambre à part et lui dit : « En Dominique, vous savez que vous êtes notre sujet, et que de tout temps nous vous avons toujours fait honneur à vous et aux vôtres. Nous voulons aujourd'hui vous employer dans une chose telle que, si Dieu par sa grâce veut qu'elle réussisse, nous vous ferons tant de bien que vous et les vôtres vous serez à votre aise à jamais. »

A ces mots En Dominique se leva, alla baiser les pieds du roi et lui dit : « Seigneur, ordonnez, je suis prêt à obéir à votre commandement. »

Là-dessus le seigneur roi prit un livre contenant les saints Évangiles et lui dit : « Jurez que vous ne parlerez à homme vivant de ce que je vais vous dire. » Il le jura aussitôt et lui fit hommage des mains et de la bouche. Après quoi le roi lui parla ainsi : « Voici, En Dominique, ce que vous aurez à faire : vous prendrez vingt sept de nos chevaux que je vous désignerai; vous en enverrez neuf en trois endroits différents sur la route que nous ferons d'ici à Bordeaux, trois en chaque lieu; vous en mettrez neuf autres sur le chemin que nous pourrions prendre en revenant par la Navarre, et les autres neuf sur le chemin que nous pourrions prendre en revenant par la Castille. Notre intention est, au jour fixé pour le combat, de nous trouver à Bordeaux en personne et de la manière suivante. Vous, vous irez à cheval comme si vous étiez le seigneur, et nous vous suivrons comme votre écuyer, monté sur un autre cheval, un javelot de chasse à la main. Nous aurons avec nous En Bernard de Pierre-Taillade monté sur un autre cheval, avec une selle de trousse; il portera notre trousse qui sera légère, puisqu'elle ne contiendra que notre robe de parade et l'argent nécessaire à la dépense. Il portera aussi à la main un autre javelot de chasse. Nous chevaucherons tout le jour sans nous arrêter nulle part; à la nuit, au premier son de l'angelus, nous nous arrêterons dans une auberge, nous mangerons et nous prendrons le repos de la nuit. Au premier coup de matines nous aurons les autres chevaux que vous aurez tenus tout disposés; vous les sellerez, et nous les monterons ; et nous ferons de même partout. Je serai votre écuyer; je vous tiendrai l'étrier quand vous monterez à cheval et je découperai devant vous à table. En Bernard de Pierre-Taillade sera chargé de panser les chevaux. Il faut que de cette manière, à notre départ, de trois journées nous n'en fassions qu'une, et qu'à notre retour nous allions bien plus vite encore. Nous ne devons pas revenir par la même route que nous aurons prise en allant, et nous voulons que cela soit ainsi. Voyez donc quel chemin sera le plus sûr pour aller, puis prenez les neuf chevaux, et remettez chacun des neuf chevaux à un écuyer de vos amis auquel vous puissiez vous fier, et que chacun n'ait qu'une simple couverture à sangles. Expédiez-les ensuite au relais où nous devons les trouver pour changer. Que les écuyers ne sachent rien de ce que font les autres; mais envoyez-les trois par trois à chacun des lieux désignés, et ainsi de tous; et que chacun d'eux croie que vous n'envoyez que les trois dont il fait partie. Dites-leur que vous envoyez ces chevaux pour les vendre, et qu'ils aient à vous attendre en tel lieu, et qu'ils ne s'en éloignent sous aucun prétexte ; qu'ils aient grand soin d'eux et des chevaux, et que tous les trois se tiennent dans une même auberge. Pour nous trois, nous logerons dans une autre auberge, afin qu'ils ne me voient pas, car ils pourraient me reconnaître. Disposez donc toutes choses comme je vous ai dit, et que personne n'en sache rien. Je donnerai mes ordres pour qu'on vous livre les chevaux trois par trois, de sorte que ceux qui feront la remise des chevaux ne sauront pas ce que nous en voulons faire ; car nous leur dirons seulement, que notre volonté est de vous les livrer, pour que vous les fassiez essayer au dehors, afin de reconnaître celui qui sera le meilleur pour nous. »

En Dominique de la Figuera répondit : « Seigneur, tout s'accomplira selon vos ordres; dès à présent remettez-vous-en sur moi de toutes les dispositions à prendre; et puisque je connais vos intentions, j'ai foi en Dieu que j'y donnerai accomplissement de manière que Dieu et vous en serez satisfaits. Avec l'aide de Dieu ayez ferme espérance, et je vous conduirai à Bordeaux par telle route, que nous n'aurons rien à craindre à l'aller et qu'il en sera de même au retour. Songez seulement à faire choix d'un homme qui me livre les chevaux. — C'est bien dit, répliqua le roi; allez de l'avant. »

Alors il fit appeler le chef de son écurie, et

lui dit : qu'aussi chère qu'il avait son affection et sous peine de la vie, il se gardât de révéler à qui que ce fût rien de ce qu'il allait lui dire, car lui et En Dominique de la Figuera étaient seuls dans le secret.

Le chef des écuries répondit : « Seigneur, ordonnez, j'obéis. — Allez sur-le-champ, lui dit le roi, et trois chevaux par trois chevaux, livrez-en vingt-sept à En Dominique de la Figuera; et qu'ils soient choisis parmi les meilleurs que nous ayons. — Seigneur, dit le chef des écuries, laissez-nous faire En Dominique et moi; j'ai en ce moment en mon pouvoir bien soixante-dix chevaux, entre ceux que vous ont envoyés les rois de Majorque et de Castille, ou autres, et nous deux nous saurons bien choisir les vingt-sept meilleurs, bien que tous soient si bons qu'il y aurait peu à choisir. — Allez; à la bonne heure, dit le roi! »

Ils allèrent, et firent chacun ce que le roi leur avait ordonné. Ensuite le roi fit disposer dix chevaliers qui devaient partir chacun séparément, et les envoya à Bordeaux, un chaque jour, les adressant à En Gilbert de Cruylles. Chacun d'eux apportait un message à En Gilbert et un au sénéchal de Bordeaux; et tous étaient chargés de demander au sénéchal, s'il assurait la personne du seigneur roi, car il était disposé à se rendre à Bordeaux au jour du combat. Il faisait ceci par deux raisons : premièrement, afin que sur la route on s'accoutumât à voir passer tous les jours des couriers du roi d'Aragon, puis pour voir si, en allant ou en revenant, ils n'éprouveraient aucun obstacle ou embarras d'aucune espèce, et enfin pour avoir chaque jour des nouvelles; l'autre raison était la suivante : il n'ignorait pas que le sénéchal avait ordre de faire tout ce que lui ordonnerait le roi de France, sauf néanmoins qu'il avait mandement exprès du roi d'Angleterre de ne souffrir, sous quelque prétexte que ce fût, que la personne du roi éprouvât mal ni dommage; et c'était parce que le roi d'Angleterre savait que ce sénéchal était tout corps et âme avec le roi d'Aragon, ainsi qu'avait toujours été tout son lignage, que, dès qu'il avait appris que le combat devait avoir lieu, il l'avait fait sénéchal de tout le Bordelais. A mesure donc que le sénéchal recevait un message du roi d'Aragon, il allait en faire part au roi de France; et le roi de France le chargeait de lui écrire de venir, que le champ était disposé et que le roi Charles était tout appareillé. Mais le sénéchal lui écrivait tout au contraire : que, si chère comme il avait sa vie, il n'y vînt pas; qu'il en serait justifié aux yeux de Dieu et de tout le monde; et que c'était parce que le roi d'Angleterre avait bien vu qu'il ne pourrait répondre de la sûreté de sa personne, qu'il n'avait pas voulu venir à Bordeaux; et qu'ainsi pour rien au monde il ne s'aventurât d'y venir. Par ce moyen donc, le roi de France recevait journellement de ces nouvelles, et il n'était pas de jour qu'il n'arrivât un courrier; et il était ainsi entretenu dans la croyance que le sénéchal écrivait dans le sens qu'il lui prescrivait, et dans la persuasion que le roi d'Aragon arriverait.

Tout fut ordonné et continué ainsi, et le jour du combat approcha. Le seigneur roi d'Aragon fit appeler En Bernard de Pierre-Taillade, fils du noble En Gilbert de Cruylles, se renferma dans une chambre avec lui et avec En Dominique de la Figuera, lui fit part de son projet et lui ordonna de garder le secret. Celui-ci le promit aussi bien que En Dominique. Il leur ordonna de se tenir prêts à partir cette nuit même; puis il fit dire au chef des écuries, de tenir prêts et sellés avec les selles d'En Dominique, les trois chevaux désignés, et de mettre sur le premier la selle de trousse. Tout fut ainsi disposé, et nul ne fut initié dans le mystère qu'eux trois et le chef des écuries; car le roi savait bien que personne n'eût consenti à le voir courir un tel hasard; mais lui, il avait le cœur si haut et si loyal, qu'il n'aurait pas voulu pour rien au monde ne pas se trouver sur la lice au jour marqué. Voilà pourquoi il ne voulut pas qu'aucun homme du monde en sût rien, pas même son fils aîné, l'infant En Alphonse, qui était auprès de lui. Que vous dirai-je de plus? Au coup de minuit sonnant, ils se levèrent; le chef des écuries avait préparé les trois meilleurs chevaux. Le seigneur roi monta sur l'un des chevaux, portant devant lui la robe de parade d'En Dominique de la Figuera et un javelot de chasse en main, vêtu en dessous d'une bonne cotte de mailles composée des épaulières et de la camisole, le tout couvert d'un surtout de toile verte; la robe qu'il portait était en mauvais état et vieille, il avait de plus un chaperon et une visière avec une rézille de fil blanc sur la tête. En Bernard de

Pierre-taillade était vêtu de même et portait la trousse, c'est-à-dire une valise qui pesait bien peu, et il avait un javelot de chasse en main. En Dominique de la Figuera était équipé en seigneur, comme il avait coutume de le faire, et chevauchait bien houssé. Il avait un grand chapeau pour le soleil et des gants; enfin il était paré dans toutes les règles. En Bernard de Pierre-taillade portait un grand sac qui pouvait contenir six fouaces, afin de pouvoir manger pendant le jour, et boire de l'eau en tel lieu où ils ne seraient vus de personne.

Ils partirent ainsi de Jaca sous la garde de Dieu; et ils allaient si rapidement qu'entre la dernière heure de la nuit, le jour, et ce qu'ils prenaient sur la nuit suivante, ils faisaient trois journées. Ils arrivaient toujours à l'auberge pour reposer jusqu'à l'heure de prime. Pendant le jour ils ne mettaient pied à terre en nul lieu habité et descendaient seulement pour boire; car ils mangeaient leur pain à cheval en faisant route. Au bout de leur journée ils trouvaient trois autres chevaux; alors En Dominique allait avec son hôte à l'auberge où ils étaient. Ceux qui avaient conduit lesdits chevaux avaient grand plaisir à le voir, et lui demandaient comment il était ainsi arrivé si tard dans la nuit; et il leur répondait que c'était pour que les chevaux ne marchassent pas durant la chaleur.

Tandis qu'il était là avec ses gens, le roi et En Bernard de Pierre-taillade préparaient le repas. Quand En Dominique supposait que les préparatifs du repas pouvaient être terminés, il venait à l'auberge retrouver le seigneur roi et En Bernard de Pierre-taillade, et faisait rester ceux avec lesquels il se trouvait, en leur disant, que le lendemain matin il viendrait les voir. De retour au logis, il trouvait le couvert mis; le seigneur roi lui versait l'eau pour laver les mains, et En Bernard pansait les chevaux. Quand En Dominique était servi de la soupe, et que le roi avait découpé devant lui, En Bernard revenait, et le roi et lui mangeaient ensemble à une autre table. Ils prenaient ainsi leurs repas, et vous pensez bien qu'il n'y avait pas de grands discours, chacun n'étant occupé qu'à porter les morceaux à sa bouche. Aussitôt leur repas terminé, ils allaient se reposer jusqu'à l'heure de matines. A l'heure de matines ils se levaient; En Dominique allait conduire les trois chevaux à l'auberge où se trouvaient les autres, faisait ôter les selles pour les mettre sur ceux qui étaient frais, et ordonnait à son monde d'en avoir grand soin; puis ils montaient à cheval. Et ils continuèrent de faire ainsi tous les jours, de même qu'ils avaient fait le premier jour.

CHAPITRE XC.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Aragon entra au champ à Bordeaux et le parcourut, le jour désigné pour le combat; comment il fit attester par écrit qu'il avait comparu de son corps; et comment, ayant parcouru toute la lice, il n'y trouva personne.

Ils allèrent si bien qu'ils se trouvèrent à une demi-lieue de Bordeaux à l'heure où la cloche[1] du soir annonçait l'angelus. Ils allèrent à la demeure d'un chevalier ancien et prud'homme, grand ami dudit En Dominique, qui les reçut très bien. Après souper ils allèrent dormir. Au matin, dès l'aube du jour, ils se levèrent, montèrent à cheval et se rendirent du côté du champ; et ce jour était précisément le jour où la bataille devait avoir lieu. Ils envoyèrent aussitôt leur hôte à En Gilbert de Cruylles, qui était logé hors de la ville dans l'auberge la plus voisine de la lice. Ils le chargèrent de lui dire que En Dominique de la Figuera et un chevalier du roi d'Aragon se trouvaient chez lui, où ils avaient passé la nuit, et qu'ils le priaient de venir aussitôt leur parler.

L'hôte alla alors trouver En Gilbert, qui déjà était levé, et lui fit part de son message. En Gilbert qui savait que c'était précisément ce jour-là que les rois devaient se présenter dans la lice, était tout inquiet, et se douta de ce qu'il allait voir, connaissant comme il le faisait le cœur si haut et la foi si pure du roi d'Aragon. Il monta donc aussi à cheval, avec l'hôte seulement, sans prendre personne avec lui. Et dès qu'il fut auprès d'eux et eut reconnu le roi, il changea tout à coup de couleur; toutefois il était si prudent qu'il ne laissa rien paraître, à cause de l'hôte. Le seigneur roi le prit en particulier, et laissa l'hôte avec En Dominique et En Bernard. Lorsqu'ils furent seuls, En Gilbert lui dit: « Ah! seigneur, qu'avez-vous

(1) Le mot catalan *seny* cloche, s'est conservé dans notre langue dans le composé tocsin, de *tocar seny* toucher, frapper la cloche.

fait, et comment vous êtes-vous jeté en telle aventure? — En Gilbert, répondit le roi, je suis bien aise que vous sachiez que, quand j'aurais su y perdre mon corps, je n'aurais, pour quoi que ce soit au monde, laissé d'y venir. Ainsi épargnons-nous là-dessus de plus longs discours. Vous m'avez fait dire que je pouvais me fier au sénéchal : allez donc le trouver, et dites-lui que se trouve ici un chevalier du roi d'Aragon qui désire lui parler, et qu'il ait à amener avec lui un notaire et six chevaliers tout à lui, sans plus ; et cela sans retard. »

En Gilbert alla incontinent trouver le sénéchal, et lui répéta les propres paroles du roi. Le sénéchal alla vers le roi de France, et lui dit : « Seigneur, un chevalier vient d'arriver ici de la part du roi d'Aragon et désire me parler; et avec votre permission, je vais me rendre auprès de lui. »

Le roi de France, qui était accoutumé à recevoir chaque jour de telles demandes, répondit : « Allez donc, à la bonne heure ; et quand vous vous serez entretenu avec lui, faites-nous savoir ce qu'il vous aura dit. — Je le ferai, seigneur. » Alors le sénéchal prit avec lui le notaire le meilleur et plus expérimenté qui fut à la cour du roi d'Angleterre, et six chevaliers des plus notables de sa compagnie ; et lorsqu'ils furent rendus au champ, ils y trouvèrent le seigneur roi, En Bernard de Pierre-taillade et En Dominique de la Figuera. Le sénéchal entra dans la lice avec ceux qui l'avaient accompagné, ainsi que l'hôte qui était venu avec le roi, et En Gilbert qui avait accompagné le sénéchal.

Quand le sénéchal fut entré au champ, le seigneur roi alla au-devant de lui et de ses compagnons et le salua de la part du seigneur roi, et celui-ci lui rendit son salut avec courtoisie. « Sénéchal, dit le roi, je comparais ici devant vous pour le seigneur roi d'Aragon ; car c'est aujourd'hui le jour que lui et le roi Charles avaient fixé, en promettant sous serment qu'à ce jour précis ils se présenteraient en lice. Je vous somme donc de me déclarer, si vous pouvez garantir la sûreté du champ et la personne du roi d'Aragon, au cas où il viendrait se présenter aujourd'hui en lice. — Seigneur, dit le sénéchal, je vous réponds en peu de mots, de la part de mon seigneur le roi d'Angleterre et en mon nom : que je ne pourrais vous garantir la sûreté du lieu ; et je vous déclare au contraire, au nom de Dieu et du roi d'Angleterre : que nous le regardons comme excusé, et que nous le tenons pour bon et loyal et quitte de son engagement, attendu que nous ne pourrions le garantir en rien ; nous savons au contraire comme chose certaine que, s'il se présentait ici, rien ne saurait empêcher que lui, aussi bien que ceux qui viendraient avec lui, n'y périssent tous ; car voici que le roi de France et le roi Charles sont ici avec douze mille cavaliers armés. Vous pouvez donc imaginer comment mon seigneur le roi d'Angleterre et moi nous serions en état de le garantir. — Donc, dit le seigneur roi, je vous prie qu'il vous plaise, sénéchal, que procès-verbal soit dressé de cette déclaration, et que vous ordonniez à votre notaire de la mettre sur-le-champ par écrit. »

Le sénéchal dit que cela lui plaisait, et il en donna l'ordre. Le notaire écrivit donc aussitôt tout ce qu'avait dit le sénéchal ; et lorsqu'il en vint à demander au roi quel était son nom, le roi dit au sénéchal : « Sénéchal, me garantissez-vous, moi et ceux qui sont ici avec moi? — Oui, seigneur, répondit-il, sur la foi du roi d'Angleterre. » Alors le roi jette aussitôt son chaperon en arrière, et lui dit : « Sénéchal, me reconnaissez-vous ? » Le sénéchal le regarda, reconnut que c'était le roi d'Aragon et voulut mettre pied à terre ; mais le seigneur roi ne le permit pas et le fit au contraire rester à cheval ; puis il lui donna sa main à baiser ; le sénéchal la baisa et dit : « Ah ! seigneur, qu'avez-vous fait? — Je suis venu, répondit le roi, pour sauver mon serment ; et je veux que tout ce que vous avez dit, aussi bien que tout ce que je dirai moi-même, le notaire l'écrive tout au long ; et comment j'ai comparu en personne et comment j'ai parcouru tout le champ. »

Alors il frappe son cheval de l'éperon, fait tout le tour de la lice, et la traverse ensuite par le milieu, en présence du sénéchal et de tous autres qui se trouvaient présents. Pendant ce temps-là, le notaire rédigeait son acte ; et tandis qu'il écrivait tout ce qui était relatif à l'affaire, en justification du roi et en toute vérité, le roi ne cessait de chevaucher à travers tout le champ, de manière qu'il le parcourait tout entier, son javelot de chasse à la main ; et chacun s'écriait : « Grand Dieu ! quel chevalier est celui-ci ? Non, jamais ne naquit che-

valier qui lui fût comparable corps pour corps »

Ayant ainsi parcouru le champ à plusieurs reprises, tandis que le notaire dressait son acte, il se rendit à la chapelle[1], descendit de son cheval qu'il tint par la bride, fit sa prière à Dieu, récita les oraisons qui doivent être dites dans cette circonstance, et loua et bénit Dieu de ce qu'il l'avait conduit, ce jour-là, de manière à remplir son serment.

Lorsqu'il eut terminé son oraison, il revint trouver le sénéchal et les autres personnes. Le notaire, qui avait écrit tout ce qu'il avait à écrire, en fit lecture en présence du seigneur roi, du sénéchal et des autres, et prit leur témoignage en foi de ce qui avait été fait : comment le seigneur roi avait par trois fois déclaré au sénéchal que, s'il voulait lui garantir le champ, il resterait pour remplir les conditions du combat; comment trois fois le sénéchal lui avait répondu que non; tout cela fut écrit; et comment, bravement, sur son cheval, son javelot de chasse en main, il avait fait tout le tour du champ, l'avait traversé par le milieu, et de côté en côté, et comment il était allé faire son oraison à la chapelle. Et quand tout cela fut rédigé sous forme d'acte public, le seigneur roi requit au sénéchal d'ordonner au notaire de faire deux copies de ces actes, répartis par A. B. C. « L'une, lui dit-il, restera entre vos mains, sénéchal; et quant à l'autre vous la remettrez pour nous à En Gilbert de Cruylles. — Seigneur, dit le sénéchal, je l'ordonne ainsi au notaire; je veux donc que tout ceci soit fait, et ceci s'accomplira. »

Après ces mesures arrêtées, le roi prit le sénéchal par la main, se mit en route et alla jusqu'à la maison où ils avaient couché. Quand ils furent devant la tourelle de la maison, le seigneur roi dit au sénéchal : « Ce chevalier nous a fait beaucoup d'honneur et de plaisir en son hôtel; c'est pourquoi nous vous prions qu'en notre honneur, le roi d'Angleterre et vous-même vous lui fassiez tel don que lui et tout son lignage y trouvent accroissement. — Seigneur, répondit le sénéchal, il en sera fait ainsi. » Le chevalier accourut pour baiser la main au seigneur roi. Après ces paroles le seigneur roi dit encore au sénéchal : « Attendez un moment, que je descende prendre congé de la dame qui nous a, cette nuit, si bien reçus. — Seigneur, dit le sénéchal, faites à votre plaisir; c'est l'effet de votre courtoisie. » Le roi mit donc pied à terre et alla prendre congé de cette dame. Et quand la dame sut qu'il était le roi d'Aragon, elle se jeta à ses pieds, et rendit grâces à Dieu et à lui de l'honneur qu'il leur avait fait.

(1) Placée, comme on l'a vu plus haut, à l'extrémité de la lice.

Après avoir ainsi pris congé de la dame, le roi remonta à cheval et se mit en route avec le sénéchal et l'emmena bien une lieue loin, toujours en conversant avec lui et le remerciant de la bonne volonté qu'il avait trouvée en lui. Ensuite le sénéchal dit à En Dominique de la Figuera : « En Dominique, vous connaissez les chemins; je vous conseille que pour rien au monde vous ne retourniez ni par où vous êtes venus, ni par la Navarre; car je sais que le roi de France a écrit de tous côtés, qu'à dater d'aujourd'hui on arrête tout homme qui appartiendrait au roi d'Aragon, soit qu'il vienne, soit qu'il s'en retourne. — Vous dites bien, seigneur, répondit En Dominique, et s'il plaît à Dieu, nous y mettrons ordre. »

Là-dessus ils prirent congé les uns des autres; et le seigneur roi partit avec la grâce de Dieu, et prit la route de la Castille; je cesserai pour le moment de parler du seigneur roi d'Aragon et je retournerai à vous parler du sénéchal, du roi de France et du roi Charles.

CHAPITRE XCI.

Comment le sénéchal de Bordeaux alla dire au roi de France et au roi Charles que le roi d'Aragon s'était rendu au champ à Bordeaux ; de la grande peur qu'ils en eurent ; et comment ils furent fort soucieux.

Lorsque le sénéchal eut quitté le roi d'Aragon, lui ainsi que les personnes qui se trouvaient avec lui accompagnèrent En Gilbert de Cruylles à sa demeure. Ensuite, avec toutes les mêmes personnes, il se rendit auprès du roi de France et du roi Charles, et leur raconta tout ce qui s'était passé : comme quoi le roi d'Aragon était entré au champ; comme quoi, pendant que le notaire dressait son acte il avait parcouru à cheval tout le tour du champ et l'avait traversé par le milieu et de côté en côté; comme quoi il était descendu de cheval pour faire son oraison à la chapelle; enfin tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait dit. En entendant ces choses les rois se signèrent plus

de cent fois, et le roi de France dit aussitôt : « Il est nécessaire que tous nos gens soient de guet cette nuit, que tous les chevaux soient tenus tout bardés, que mille chevaux bardés soient chargés du guet de la nuit, et que tous soient sur leur qui-vive ; car certainement vous verrez que cette nuit il viendra férir sur nous. Vous ne le connaissez pas comme moi ; c'est le meilleur chevalier qui soit au monde et celui dont le cœur est le plus haut. Vous pouvez voir ce qui en est, par l'action extraordinaire qu'il vient de faire. Ainsi, sénéchal, ordonnez le guet de vos gens, et nous ferons ordonner celui de notre ost. » Le sénéchal répondit au roi : « Seigneur, il sera fait ainsi que vous l'ordonnez. »

Le roi de France dit au roi Charles : « Allons voir le champ et examinons les traces des pieds de son cheval ; et voyons si ce que dit le sénéchal est bien vrai. — Je le veux bien, répondit le roi Charles ; je vous dis que c'est la chose la plus merveilleuse et le plus haut acte de chevalerie que jamais chevalier ait osé entreprendre, soit accompagné, soit seul, de pénétrer ainsi dans le champ du combat ; ainsi tout homme peut bien en douter. — Seigneurs, dit le sénéchal, ne doutez nullement de ce que je vous dis ; voici le notaire qui a dressé le procès-verbal, et les six chevaliers qui en ont été les témoins, lesquels connaissaient depuis longtemps le roi d'Aragon. Voici aussi le chevalier chez lequel il a logé cette nuit, et pour lequel il a fait l'acte le plus brave et le plus courtois qu'on vit jamais faire à aucun seigneur ; car il a voulu, avant de partir, aller prendre congé de la dame, épouse de ce chevalier, et il est monté aux appartements, comme s'il eût été dans le lieu le plus sûr du monde. Et tous ces chevaliers ont été les témoins de tous ces faits. — En vérité, reprit le roi de France, voilà une haute valeur, un noble courage et une grande courtoisie. »

Ils chevauchèrent et arrivèrent au champ, et aperçurent la trace des pieds du cheval, et se convainquirent de la vérité de tout ce que le sénéchal leur avait dit. Que vous dirai-je? Le bruit s'en répandit dans l'armée et par tout le pays ; et pendant cette nuit vous auriez vu des feux partout, et tous les hommes rester armés, et les chevaux tout bardés, et cette nuit nul homme ne dormit dans l'ost. Le lendemain les deux rois levèrent leurs tentes, partirent ensemble et allèrent jusqu'à Toulouse, où ils trouvèrent le cardinal nommé Panbert[1], légat du pape, monseigneur Philippe, fils aîné du roi de France, et monseigneur Charles, son frère. Ils firent grande fête à leur père et autant au roi Charles. Et lorsque le roi de France et le roi Charles eurent raconté au cardinal ce qu'avait fait le roi d'Aragon, il en eut grande merveille et se signa plus de cent fois. « Ah ! Dieu, s'écria-t-il, quel grand péché a été commis par le Saint-Père et par nous tous quand nous lui avons conseillé de ne donner aucune aide à un tel seigneur ! car c'est un autre Alexandre qui apparaît en ce monde. »

Je cesserai de parler du roi de France et du roi Charles et du cardinal, et reviendrai à parler du roi d'Aragon.

CHAPITRE XCII.

Comment le roi d'Aragon revint au milieu de ses sujets, en passant par la Castille ; et de la grande joie qu'ils en ressentirent tous, et particulièrement madame la reine et les infants.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon eut pris congé du sénéchal et des personnes qui étaient avec lui, il se mit en route par le chemin que lui indiqua En Dominique de la Figuera ; et ils s'en allèrent en faisant tout le tour des frontières de Navarre, mais en passant toujours sur les terres du roi de Castille. En Dominique le conduisait par les lieux où il savait qu'ils devaient trouver les chevaux. Ainsi qu'ils avaient fait à la sortie, ainsi firent-ils au retour. C'est de cette manière qu'ils arrivèrent à la ville de Soria, à Seron de Seron, et ensuite à Malanquilla, qui est le dernier endroit de la Castille, sur la frontière d'Aragon. De là ils se rendirent à Verdejo. Ici le seigneur roi fut reconnu, et on lui fit de grandes fêtes et réjouissances et cela dura deux jours. Dès que cette nouvelle fut répandue dans les environs, tous les gens à cheval ou à pied de ce pays se réunirent au seigneur roi pour l'accompagner. Ainsi escorté, il se rendit à Calatayud ; et si jamais fêtes magnifiques lui furent données, ce fut bien là.

Le seigneur roi expédia à l'instant des cour-

(1) Il est nommé Jean Cholet dans l'histoire de Roussillon, t. I, p. 147.

riers de tous les côtés; il écrivit surtout au seigneur infant, à tous les chevetains de Calatayud et de tout l'Aragon, et aux cent cinquante chevaliers qui devaient assister au combat, d'être rendus à Saragosse le dixième jour après avoir reçu ses lettres; qu'il s'y trouverait et qu'il y tiendrait ses cortès. Cela fut annoncé dans tout l'Aragon. Et si jamais on vit éclater une vive joie, ce fut celle que manifestèrent à Jaca le seigneur infant et tous ceux qui s'y trouvaient. Une grande procession eut lieu, où assistèrent tous les prélats de Catalogne et d'Aragon. Ils chantèrent le *Laudate Dominum*, et bénirent Dieu de la grande grâce qu'il leur avait faite, lorsque leur seigneur le roi avait pu échapper à de si grands périls et était revenu avec un grand honneur, après un acte qui devait à jamais honorer la maison d'Aragon.

Après les fêtes, chacun se retira où il voulut; mais de manière à se trouver à Saragosse au jour fixé.

Le seigneur infant En Alphonse, et la plus grande partie des riches-hommes, chevaliers et prélats, allèrent auprès du seigneur roi à Calatayud. Ne me demandez pas que je vous fasse comprendre la joie qu'éprouvèrent madame la reine et les infants, et tous ceux de Saragosse, quand ils apprirent que le roi était à Jaca. A Saragosse et dans tout le pays on avait été fort inquiet, car on ne savait ce qu'était devenu le seigneur roi, et on n'avait pu en découvrir aucune trace jusqu'à ce que lui-même revint; ce n'était donc pas merveille s'ils étaient dans l'inquiétude.

Je cesse de parler du roi d'Aragon et vais parler de l'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE XCIII.

Comment l'amiral En Roger de Loria fit assiéger le château de Malte par son beau-frère En Mainfroi Lança; et comment ledit amiral prit Lipari.

Comme vous l'avez déjà entendu, après la victoire de l'amiral et les fêtes de Messine, il fit armer trente galères, parce qu'il avait appris qu'on armait à Naples toutes celles qui s'y trouvaient; il voulait donc se tenir prêt, et voilà pourquoi il fit armer ces trente galères. Et lorsqu'elles furent armées, il eut nouvelle que celles de Naples ne sortiraient pas encore de tout un mois, parce qu'il devait s'y embarquer plus de quatorze comtes ou autres seigneurs bannerets, avec de la cavalerie, qui amenaient leurs chevaux sur des hurques[1] et des galères. Il pensa sagement qu'il ne lui convenait pas de rester en attendant dans l'inaction. Il fit donc venir son beau-frère En Mainfroi Lança, et lui ordonna de monter sur les galères avec cent chevaliers, mille almogavares et cent hommes de mer; tous devaient le suivre emportant leurs tentes et quatre trébuchets; puis ils avaient à se rendre au château de Malte et à en faire le siége jusqu'à ce qu'ils s'en fussent rendus maîtres.

Ainsi ordonné, ainsi fut fait. Ils montèrent sur les galères, ils allèrent au château de Malte; ils en firent le siége et songèrent à jouer de leurs trébuchets. Quand les trébuchets furent disposés à terre, l'amiral fit dire à ceux de la cité de Malte et de l'île, et à ceux de Gozzo, d'apporter des denrées à vendre aux assiégeants; ce qu'ils firent volontiers, car ils avaient peur d'être saccagés par ceux du château. L'amiral ayant mis ordre à tout et ayant laissé pour chef son beau-frère En Mainfroi Lança, qui était un chevalier très brave et très habile, se décida à s'éloigner d'eux. Il leur donna deux lins armés et deux barques armées, afin qu'en cas de besoin ils l'envoyassent aussitôt prévenir; il prit ensuite le chemin de Trapani, renforça et visita tous les établissements de l'intérieur jusqu'à ce qu'il arrivât à Lipari. Là il fit débarquer son monde et ordonna l'attaque de la ville. Ceux de la ville de Lipari, voyant les grandes forces de l'amiral et sa ferme volonté de les tailler en pièces, se rendirent au seigneur roi d'Aragon et à l'amiral en son nom. L'amiral fit donc son entrée dans la ville avec tout son monde, reçut de chacun foi et hommage, et fit rafraîchir ses troupes. Puis il fit choix de deux lins armés, et les envoya chacun séparément pour prendre des informations. Il envoya aussi deux barques armées, montées par des hommes de Lipari, qui devaient aussi aller prendre langue pour savoir où était la flotte de Naples. Laissons-le là pour l'instant et revenons au roi d'Aragon.

(1) Hurque est un mot de notre ancienne langue qui signifie proprement longs bateaux de transport. C'est le même mot qu'emploie Muntaner.

CHAPITRE XCIV.

Où il est rendu compte de la manière dont les cortès furent tenues à Saragosse et à Barcelonne; comment le roi d'Aragon y confirma sa volonté d'envoyer la reine et les infants en Sicile; et comment il fit de grands présents aux cent cinquante chevaliers qui avaient été désignés pour combattre à ses côtés au champ.

Lorsque le seigneur infant, les riches-hommes, les chevaliers et les prélats se virent réunis auprès du seigneur roi à Calatayud, ils eurent une très grande joie de se retrouver les uns les autres. En Dominique de la Figuera et En Bernard de Pierre-taillade leur racontèrent en détail tout ce qui leur était arrivé; si bien que tous tinrent la chose comme très belle et rendirent grâces à Dieu qui les avait garantis d'un tel danger. Le roi se rendit avec eux tous à Saragosse. Les fêtes que donnèrent madame la reine, les infants et tous les habitants furent des plus belles, et elles durèrent quatre jours sans que personne songeât à faire œuvre de ses mains. Quand la fête fut passée, le roi ordonna qu'au second jour d'après chacun se tînt tout préparé. Ce jour-là, En Gilbert de Cruylles arriva de Bordeaux, apportant les actes qui avaient été dressés au milieu du champ, scellés et bullés du scel du sénéchal. Le roi en fut très satisfait, aussi bien que tous les autres. En Gilbert raconta ce qu'avaient fait le roi de France et le roi Charles, quand ils eurent appris que le roi d'Aragon avait été à Bordeaux; comme quoi ils avaient fait leur guet pendant la nuit et comme quoi ils étaient partis le lendemain. Le seigneur roi et tout le monde en rirent de bien bon cœur. Au jour désigné par le roi, chacun fut prêt. Et quand tous furent appareillés, le seigneur roi leur adressa un discours et leur dit beaucoup de belles paroles. Il leur raconta tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait quitté le port de Fangos; leur dit comment il s'était rendu au lieu du combat et comment ses adversaires avaient manqué à leur parole. Il remercia particulièrement tous ceux qui devaient tenir le champ avec lui, pour la bonne grâce avec laquelle ils s'étaient présentés. Il dit ensuite, comment il avait résolu d'envoyer en Sicile la reine, l'infant En Jacques et l'infant En Frédéric, et cela pour deux raisons : la première était, que tous les Siciliens en auraient grande joie et en seraient plus fermes dans leur attachement; la seconde, qu'il pensait que la reine en serait bien aise : il les priait donc de le conseiller là-dessus. En outre, il ajouta qu'il avait appris que le pape avait publié contre lui une excommunication et une croisade, et que le roi de France avait promis de faire aide au roi Charles; de quoi il s'émerveillait grandement; « car, dit-il, les engagements qui nous lient l'un à l'autre sont si forts que je n'aurais jamais cru que cela pût être vrai. Ainsi donc je vous demanderai aussi vos conseils sur cette affaire. »

Le roi cessa de parler. L'archevêque de Taragone se leva alors, et répondit à tout ce qu'avait dit le seigneur roi. Il rendit grâces et louanges à Dieu de l'avoir sauvé de tels dangers. Quant au fait de madame la reine, il répondit : qu'il tenait pour bon tout ce qu'avait proposé le seigneur roi, qui était de l'envoyer en Sicile avec les deux infants, et il appuya cela par de très bonnes raisons. Quant au fait du pape et du roi de France : « Je suis d'avis, dit-il, que vous ayez des messagers éminents et sages, et que vous les envoyiez au Saint-Père apostolique et à tous les cardinaux; que d'autres messagers soient envoyés au roi de France, et que vous leur ordonniez de dire en votre nom ce que vous aurez arrêté dans le conseil. »

Quand ce prélat eut achevé de parler, des riches-hommes d'Aragon et de Catalogne, d'autres prélats, des chevaliers, des citoyens, des syndics des villes et autres lieux[1] se levèrent successivement, et tous tinrent pour bon ce qu'avait dit l'archevêque et le confirmèrent. Ensuite les cortès se séparèrent avec grande allégresse et en union et concorde parfaites.

Le roi fit de riches présents aux cent cinquante riches-hommes et chevaliers qui étaient venus à Jaca dans l'intention d'entrer en lice. Il les défraya de toutes leurs dépenses en chevaux, armes et frais de route d'allée et de retour. Ainsi, chacun se retira très satisfait du roi; et ils devaient l'être, car jamais ne fut seigneur qui sût comme lui bien traiter tous ses vassaux, chacun selon son mérite. Lorsqu'En Dominique de la Figuera eut rendu les vingt-sept

(1) On voit que dans ces cortès, régulièrement convoquées, tous les ordres de citoyens sont représentés. Il fut décidé dans les cortès de 1283 que les cortès générales seraient convoquées tous les ans. Le terme de la convocation fut étendu à deux ans, par une décision des cortès, rendue en 1307, sous le règne de Jacques II.

chevaux au maître des écuries du seigneur roi, le seigneur roi fit don de ceux-là, et de plus de deux cents autres, aux riches-hommes et chevaliers qui étaient venus en son honneur de Catalogne, d'Aragon et du royaume de Valence, sans avoir reçu de lui l'ordre écrit d'entrer dans la lice. Que vous dirai-je? Il ne vint pas à Jaca un seul homme tant soit peu distingué, qu'il ne reçût du seigneur roi don ou faveur; mais les dons les plus magnifiques furent pour les cent cinquante chevaliers désignés. Et ainsi tous partirent joyeux et fort satisfaits du seigneur roi, et chacun revint dans ses terres.

Le seigneur roi demeura encore huit jours à Saragosse avec madame la reine et les infants. Il arrangea avec madame la reine et les infants, qu'elle et eux tous iraient ensemble à Barcelonne, « excepté, dit-il, l'infant En Alphonse, qui ira avec nous. » Et là ils devaient tous s'embarquer.

Madame la reine était d'un côté fort satisfaite de ce voyage, mais de l'autre elle en était fâchée puisqu'elle s'éloignait du seigneur roi. Mais le seigneur roi lui promit, qu'aussitôt qu'il le pourrait, il viendrait la rejoindre, ce qui la reconforta un peu.

Le seigneur roi se rendit donc à Barcelonne avec le seigneur infant; ils passèrent par Lérida, et furent grandement fêtés en tous lieux; mais les fêtes de Barcelonne furent les plus brillantes; il se passa bien huit jours sans qu'on y fit autre chose que jeux et danses. Dès que le seigneur roi fut arrivé à Barcelonne, il envoya des messagers à tous les barons de Catalogne, chevaliers et citoyens, pour que, quinze jours après la date de sa lettre, ils fussent réunis à Barcelonne; et comme il avait commandé, ainsi fut exécuté. Le seigneur roi de Majorque, son frère, n'eut pas plutôt appris que le seigneur roi était à Barcelonne, qu'il vint l'y trouver, et très vif fut le festoiement que les deux frères se firent l'un à l'autre.

Au jour fixé pour les cortès, le seigneur roi fit réunir tout le monde au palais royal de Barcelonne, et là il leur dit exactement tout ce qu'il avait dit aux cortès de Saragosse; et tout y fut également approuvé. Le roi fit pareillement beaucoup de dons et de faveurs aux riches-hommes, aux chevaliers, aux citoyens et aux hommes des villes; et tous se retirèrent contents et satisfaits.

Le seigneur roi et son conseil décidèrent, qu'on enverrait au pape des messagers habiles et éminents; il fut aussi décidé qu'on en enverrait d'autres au roi de France. Lorsqu'ils eurent été choisis, on leur fournit les fonds nécessaires pour accomplir dignement leur mission; on leur fit expédier acte de tous les articles écrits et de tout ce qu'ils devaient prendre avec eux. Ils prirent congé du roi et partirent à la bonne heure.

CHAPITRE XCV.

Comment madame la reine et les infants En Jacques et En Frédéric prirent congé du roi d'Aragon; comment l'infant En Alphonse et l'infant En Pierre prirent congé de la reine; et comment le roi de Majorque et les riches-hommes adextrèrent[1] madame la reine jusqu'au rivage.

Lorsque le roi eut expédié ses messagers, il fit venir En Raimond Marquet et En Bérenger Mayol, et leur donna ordre de faire armer la nef d'En P. d'Esvilar, nommée *la Bonne Aventure*, et une autre nef des plus grandes qui fussent à Barcelonne après celle-là; de les faire doubler de cuir, et de mettre sur chacune d'elles deux cent hommes de combat, les meilleurs qui seraient dans Barcelonne; d'y placer des bouées, des ancres, des arganeaux, des châteaux mouvants; d'armer les hunes et de les faire couvrir de cuir; enfin d'y placer tout ce qui est nécessaire à l'armement d'un navire, et d'armer de plus quatre galères, deux lins et deux barques, qui tous ensemble devaient aller de conserve, parce qu'il voulait envoyer en Sicile madame la reine, et avec elle l'infant En Jacques et l'infant En Frédéric, et de plus cent chevaliers, sans compter ceux de leur maison, et enfin, outre les gens de mer, cinq cents arbalétriers bien armés et cinq cents varlets, afin que les nefs et galères fussent bien appareillées et pussent rafraîchir d'un nouveau renfort l'île de Sicile.

Ainsi que le roi l'avait commandé, En Raimond Marquet et En Bérenger Mayol l'exécutèrent; et certes ils augmentaient plutôt que de diminuer; car c'était à eux surtout que le roi en avait donné la charge et ils étaient les capitaines de cette expédition.

Quand tout fut préparé, conformément aux ordres du roi, madame la reine et les infants arrivèrent; on leur fit grande fête. Le seigneur

(1) Accompagner avec honneur en donnant la droite, c'est un vieux mot, mais compris de tout le monde. Le mot *destrier*, cheval d'honneur, a la même racine.

roi donna ordre qu'on s'embarquât sous la garde de Dieu, et chacun s'embarqua. Tout étant disposé, madame la reine prit congé du seigneur roi dans ses appartements; et on peut s'imaginer combien fut tendre cette séparation, car jamais il n'y eut entre mari et femme autant d'amour qu'il y en avait et qu'il y eut de tout temps entre eux. Lorsque madame la reine eut pris congé du seigneur roi, les deux infants entrèrent dans la chambre du seigneur roi, et se jetèrent à ses pieds. Le seigneur roi les signa, les bénit cent fois, leur donna sa grâce et sa bénédiction, les baisa sur la bouche et leur dit beaucoup de bonnes paroles, surtout à l'infant En Jacques, qui était l'aîné, puisqu'il avait et qu'il a heureusement encore sept ans de plus que son frère En Frédéric. Il était déjà de bon entendement, et très sage et entendu en toutes choses de bien, de telle sorte qu'on peut lui appliquer ce qui se dit en Catalogne : *Que, pour piquer, l'épine doit naître aiguë*. De même il paraissait bien dès son enfance qu'il serait un jour plein de sagesse; et s'il le faisait espérer alors, il l'a bien prouvé par la suite, et il le démontre chaque jour; car jamais ne naquit plus sage prince, ni mieux élevé, plus courtois, meilleur en faits d'armes, enfin plus accompli en toutes choses qu'il l'a été, l'est encore et le sera longtemps, s'il plaît à Dieu, qui lui accordera, j'espère, une longue et heureuse vie.

L'infant En Jacques écouta bien et mit en œuvre toutes les bonnes paroles du seigneur roi son père; l'infant En Frédéric en fit autant, aussi bien que le permettait sa jeune intelligence, et retint bien tout ce que lui disait le seigneur roi; et on peut dire aussi de lui tout ce que j'ai dit de l'infant En Jacques; car ils sont l'un et l'autre si bons envers Dieu, envers le monde, envers leurs peuples et envers tous leurs sujets, que l'on ne saurait en nommer ou en trouver de meilleurs.

Le roi leur ayant donné ses grâces et sa bénédiction, les baisa une autre fois sur la bouche, et eux lui baisèrent les pieds et les mains, et sortirent de l'appartement. Le seigneur roi resta bien quatre heures tout seul, sans vouloir permettre que personne fût admis auprès de lui. Ce que le roi avait fait, madame la reine le fit également dans un autre appartement avec l'infant En Alphonse et l'infant En Pierre. Elle les signa, leur donna sa bénédiction et les baisa sur la bouche à plusieurs reprises. Ils s'inclinèrent et lui baisèrent les pieds et les mains, et gravèrent dans leur mémoire toutes les bonnes paroles qu'elle leur avait dites et les bonnes instructions qu'elle leur avait données. Après cela le seigneur roi de Majorque, les comtes, barons, prélats, chevaliers et citoyens se disposèrent à partir, mais la reine les invita à entrer dans la cathédrale, voulant obtenir elle-même les grâces de sainte Eulalie et de saint Aulaguier.

Ils entrèrent donc dans la cathédrale et se prosternèrent devant sainte Eulalie et saint Aulaguier. Puis l'archevêque de Tarragone, avec huit évêques et autres qui se trouvaient là, dirent beaucoup de bonnes oraisons sur la tête de madame la reine et des infants. Quand tout cela fut fait et que madame la reine eut terminé ses oraisons, les montures furent préparées, et on se rendit sur le rivage de la mer. Le seigneur roi de Majorque adextrait la reine à cheval; venaient ensuite le comte d'Ampurias, le vicomte de Rocaberti, En Raimond Folch, vicomte de Cardona, qui l'adextraient à pied; puis beaucoup d'autres riches-hommes de Catalogne et d'Aragon, au nombre de plus de cinquante, qui l'entouraient à pied, ainsi que les consuls de Barcelonne et beaucoup d'autres citoyens; puis venait tout le peuple en foule, hommes, femmes, filles, enfants, versant des larmes et priant Dieu pour madame la reine et les infants, en le suppliant de les garantir de tous maux, et de les porter sains et saufs en Sicile. Que vous dirai-je? il eût fallu avoir un cœur bien dur pour ne pas pleurer en ce moment.

Arrivé à la mer, le seigneur roi de Majorque descendit de cheval, aida madame la reine à mettre pied à terre et la fit entrer avec les deux infants dans un bel esquif[1] appartenant à la nef et

(1) Le texte se sert de l'expression de barque *de panascal*, qui répond à celle de *barca de parascalmo* dans le traité conclu par saint Louis avec les Génois (*voy.* note 2, page 203, à la deuxième colonne), et à *barca de paleschalmo* d'une annexe du même marché (*voy.* la note p. 204 à la deuxième colonne). Voici ce qu'on trouve dans le Glossaire latin de Ducange au mot *Palescarmus* :

Palescarmus. — Navijii genus. Georg. Stella in Annal. Genuens. ad annum 1399 apud Murator., t. 17, col. 1204 : In vestrâ etiam comitivâ duxistis septem aut octo parva navijia, brigantinos aut *palescarmos* vocata, pluribus fulcita armigeris, etc. Italis *paliscalmo* et *palischermo* est scapha, cymba. Gallicè, *esquif*.

que l'on avait bien garni de nattes de paille pour elle. Et quand les deux infants qui partaient se séparèrent de leurs deux frères qui restaient, vous eussiez été ému de compassion à les voir. On ne pouvait les arracher des bras les uns des autres; il fallut que le seigneur roi de Majorque sortit de sa barque pour les séparer en pleurant lui-même. Il fit entrer les infants En Jacques et En Frédéric dans la barque où était madame la reine; et aussitôt après les avoir déposés, il remonta dans sa barque avec le comte d'Ampurias, En Dalmau de Rocaberti et En Raimond Folch, vicomte de Cardona, et aussitôt il donna l'ordre du départ. On commença donc à voguer, et madame la reine se tourna, se signa, bénit ses enfants, puis tout le peuple, puis tout le pays; puis les mariniers firent manœuvrer les rames, et on se rendit à la grande nef, nommé *la Bonne Aventure*. Dès que la reine et les infants se furent éloignés de terre, on fit embarquer les dames et demoiselles dans d'autres barques qu'on tenait toute prêtes, puis des riches-hommes et des chevaliers avec elles pour les accompagner et leur faire honneur; et avec la grâce de Dieu tous arrivèrent sur la nef, aussi bien que le seigneur roi de Majorque, le comte d'Ampurias, le vicomte de Rocaberti et le vicomte de Cardona, qui avaient escorté la reine à bord. Ensuite montèrent les dames et demoiselles qui devaient suivre la reine.

En Raimond Marquet répartit toutes les autres personnes sur l'autre nef et sur les autres galères.

Tout le monde étant embarqué, En Raimond Marquet et En Béranger Mayol vinrent au seigneur roi de Majorque, lui baisèrent la main et lui dirent : « Seigneur, signez-nous, bénissez-nous, puis faites-vous descendre à terre, et laissez-nous partir sous la garde de Dieu. » Alors le roi de Majorque prit en pleurant congé de madame la reine et des infants, les signa et leur donna sa bénédiction très tendrement en pleurant, et le comte et les vicomtes en firent autant.

Après avoir pris enfin congé, ils sortirent de la nef, et la nef étant sur sa petite ancre, et tous les novices à leur poste, le nocher fit son salut. Aussitôt le salut fait, il ordonna de faire voiles, et à l'instant la nef fit voiles, et après elle tous les autres vaisseaux. Et lorsque la nef eut fait voile, c'était sur toute la plage de tels cris de : « Bon voyage, bon voyage ! » qu'il aurait semblé que le monde éclatait.

Dès qu'on eut fait voile, le seigneur roi de Majorque se fit mettre à terre avec les barons et les riches-hommes, et tous montant à cheval se rendirent au palais, où ils apprirent que le seigneur roi était encore dans sa chambre avec les deux infants, En Alphonse et En Pierre. Le seigneur roi ayant appris le retour du roi de Majorque, des comtes et des barons, sortit de sa chambre; les trompettes sonnèrent, et on alla se mettre à table. Chacun s'efforça de paraître gai et content, pour distraire le roi et les infants de leur douleur. Après avoir mangé on se leva, et on passa dans l'autre salle où on fit venir des jongleurs de toute sorte pour se divertir. Que vous dirai-je? La journée se passa ainsi. Je ne vous parlerai plus d'eux, mais de la reine, des infants et de leur flotte.

CHAPITRE XCVI.

Où on raconte le bon voyage que firent la reine et les infants; et comment toute la flotte fut conduite par la main de Dieu.

Les galères, les nefs et les lins ayant fait voile, Dieu qui conduisit les trois mages et leur envoya une étoile pour les guider, envoya aussi l'étoile de sa grâce à ces trois personnes, c'est-à-dire à madame la reine, à l'infant En Jacques et à l'infant En Frédéric. Aussi peut-on comparer ces trois personnes aux trois rois qui allèrent adorer Notre Seigneur. L'un des rois mages s'appelait Balthasar, l'autre Melchior et le troisième Gaspard. Par Balthasar, l'homme le plus pieux qui naquit jamais, et aussi agréable à Dieu qu'au monde, on peut entendre madame la reine, qui est la plus pieuse, la plus sainte, la plus gracieuse femme qui fût jamais; l'infant En Jacques peut être comparé à Melchior, qui fut l'homme le plus rempli de justice, de courtoisie et de vérité qui fût jamais; on peut donc les comparer ensemble puisque l'infant En Jacques possède toutes ces qualités; quant à l'infant En Frédéric, vous pouvez le comparer à Gaspard, qui était un frais adolescent et le plus bel homme du monde, et sage et droiturier. Donc, ainsi que Dieu voulut conduire ces

trois rois, ainsi conduisit-il ces trois personnes et tous ceux qui les accompagnèrent; et aussitôt, au lieu de l'étoile des mages, il leur donna un vent aussi favorable qu'ils auraient pu le lui demander, et ce bon vent ne les abandonna point jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sains et saufs au port de Palerme.

CHAPITRE XCVII

Comment madame la reine et les infants prirent port à Palerme, et des grands honneurs qu'on leur rendit

Lorsque les habitants de Palerme apprirent que madame la reine et les deux infants étaient là, si la joie fut vive, je ne vous le dirai pas et n'ai pas besoin de vous le dire; car eux et tous les habitants de l'île se regardaient presque comme perdus, et dès ce moment ils se tinrent pour sauvés. Ils envoyèrent à l'instant des courriers par toute la Sicile, et tous les gens de Palerme, hommes, femmes, enfants, sortirent pour se rendre à Saint-George, où ils débarquèrent. Madame la reine, en mettant pied a terre, se signa, leva les yeux au ciel, baisa la terre en pleurant, et puis marcha à l'église de Saint-George, et là fit sa prière, ainsi que les infants. Alors toute la ville de Palerme sortit, et on amena plus de cinq cents montures. On présenta à la reine un palefroi blanc, doux et très beau, et on y plaça les harnais appartenant à la reine. A l'aide des barques on fit aussi sortir des galères deux palefrois qui s'y trouvaient, avec deux autres très richement enharnachés, pour les deux infants; on en sortit aussi trois mules et trois palefrois très beaux de la reine, et ensuite vingt mules et palefrois bien enharnachés aussi, pour les dames et demoiselles qui accompagnaient la reine. On retira encore, soit des galères, soit de l'autre nef où n'était point madame la reine, au moins cinquante chevaux d'Espagne, tous beaux et bons, qui appartenaient aux chevaliers venus avec madame la reine et les infants. Quand tout cela fut débarqué, les barons, les chevaliers, les personnes de distinction de Palerme, les dames, demoiselles et jeunes damoiseaux, vinrent à la reine et lui baisèrent les pieds et les mains; et tous ceux et toutes celles qui ne pouvaient arriver jusqu'à elle baisaient la terre et s'écriaient: « Bienvenus soient madame la reine et les seigneurs infants! » La joie était si éclatante, le bruit des trompettes, des cymbales, des nacaires et autres instruments, était si retentissant qu'il semblait que le ciel et la terre allaient écrouler. Madame la reine monta à cheval, le seigneur infant En Jacques l'adextra, aussi à cheval; messire Alaymo, messire Jean de Calatagirone, messire Mathieu de Termini et bien d'autres riches-hommes l'adextraient à pied. Puis tous les habitants de Palerme allaient dansant et chantant devant elle, louant et glorifiant Dieu qui les leur amenait. De l'autre côté de la reine l'accompagnait à cheval l'infant En Frédéric; puis venaient toutes les dames et demoiselles qui l'avaient suivie, et les chevaliers, et toutes les personnes de leurs maisons. De telle sorte qu'il n'y avait à cheval que la reine et les deux infants et ceux qui étaient arrivés avec eux, et que tous les autres allaient à pied. Ils allèrent au milieu de cette joie au palais royal, mais avant d'y arriver, la reine désira qu'on se rendit à la grande église de l'archevêché, pour rendre grâces à madame sainte Marie: et cela se fit ainsi. Arrivés à la porte de l'église, la reine ordonna que personne ne descendit de cheval, qu'elle, les deux infants et deux dames. Ils allèrent devant l'autel de madame sainte Marie, et là ils firent leurs oraisons, puis remontèrent à cheval, et on se rendit avec les mêmes témoignages d'allégresse au palais. On mit alors pied à terre, et la reine entra dans la chapelle du palais, qui est une des riches chapelles du monde; là aussi elle et les infants firent leurs oraisons. Ils montèrent ensuite dans leurs appartements, s'appareillèrent et se parèrent. Les trompettes sonnèrent, et on se mit à table; et on envoya aux galères et aux nefs des rafraîchissements en telle abondance qu'ils en eurent bien pour huit jours. Que vous dirai-je? Les fêtes durèrent plus d'une semaine, pendant laquelle on ne fit que danser et se réjouir; il en fut de même dans toute la Sicile.

CHAPITRE XCVIII.

Comment En Raimond Marquet et En Béranger Mayol envoyèrent au roi En Pierre pour lui faire savoir que la reine et les infants étaient arrivés heureusement à Palerme.

Aussitôt qu'on eut pris terre, et que la reine et les infants eurent été si bien accueillis et conduits au palais, En R. Marquet et En Béran-

ger Mayol envoyèrent les deux lins armés en Catalogne, chacun séparément, avec des lettres dans lesquelles ils faisaient savoir le jour où on avait débarqué à Palerme, la manière dont on avait été reçu, le temps qu'on avait eu, et comme quoi tout le monde se portait bien et était plein d'allégresse.

Les deux lins partirent de Palerme et arrivèrent sans encombre en Catalogne, où ils prirent terre à Barcelonne. Là ils trouvèrent le seigneur roi En Pierre, qui avait dit qu'il n'en partirait pas qu'il n'eût reçu de leurs nouvelles. Les lins arrivés à Barcelonne, ces lettres furent remises au seigneur roi. Quand il en eut pris lecture et que les gens des deux lins eurent raconté comment ils étaient arrivés sains et saufs, et l'honorable réception qu'on leur avait faite, le roi fit faire une procession et rendre grâces à notre seigneur vrai Dieu de la faveur qu'il leur avait accordée. Je cesse un instant de vous parler du seigneur roi, pour vous entretenir de madame la reine et des infants.

CHAPITRE XCIX.

Comment madame la reine résolut de tenir les cortès à Palerme; et comment messire Jean de Procida parla dans ces cortès en faveur de madame la reine et des infants; et comment on la déclara reine et dame légitime.

La fête ayant duré bien huit jours à Palerme, et madame la reine, ainsi que les infants, étant bien remis des fatigues de la mer, madame la reine tint conseil avec messire Jean de Procida[1], qui était venu avec elle, et était un des plus savants hommes du monde. Elle appela aussi En Corral Lliança, qui l'avait suivie, et autres riches-hommes et chevaliers venus avec elle; les infants En Jacques et En Frédéric furent aussi appelés; le conseil étant réuni, la reine demanda ce qu'elle avait à faire. Messire Jean et autres lui donnèrent le conseil d'écrire à toutes les cités et villes de l'ile : qu'elles eussent à envoyer des syndics et des chargés de pouvoirs à Palerme, de manière que, dix jours après la réception des lettres, ils fussent arrivés à Palerme pour assister aux cortès que la reine voulait tenir; et de mander la même chose à tous les riches-hommes et chevaliers de la Sicile. « Puis, ajoutèrent-ils, quand tous seront réunis, vous leur direz ce qu'il convient de leur dire. »

Madame la reine et l'infant En Jacques tinrent cet avis pour bon et le suivirent. Et quand vint le jour convenu, et que tous furent arrivés à Palerme, ils se réunirent, au son de la cloche, dans la grande salle verte, où on avait dressé un siége pour la reine, et d'autres pour les infants et pour les riches-hommes et chevaliers; toutes les autres personnes indistinctement s'assirent par terre, où on avait étendu des tapis.

La nuit précédente, la reine et les infants avaient appelé messire Jean de Procida, et lui avaient fait connaître ce qu'il aurait à dire. Ils le chargèrent de porter la parole pour madame la reine et les seigneurs infants, et de présenter les lettres que le seigneur roi d'Aragon adressait à toute la communauté de Sicile sous forme de proclamation, et celles qu'il écrivait en particulier aux riches-hommes de chaque endroit.

Quand tout le monde fut réuni, la reine se leva et dit : « Barons, messire Jean de Procida va vous parler en notre nom; ainsi, veuillez écouter ce qu'il vous dira, et faites compte que nous vous le disons nous-mêmes »

Elle s'assit alors, et messire Jean se leva; et comme il était un des plus savants hommes du monde, il dit beaucoup de très belles paroles. Entre autres choses il leur dit : « Barons, monseigneur le roi d'Aragon vous salue très chèrement et vous adresse cette lettre, à vous et à toute la communauté de Sicile. Faites-la lire sous forme de proclamation, et quand elle sera lue et que vous saurez ce qu'il vous mande, alors, au nom de madame la reine et des seigneurs infants, je vous dirai ce que j'ai à dire. »

Alors il remit la lettre à messire Mathieu de Termini, qui la prit et la plaça sur sa tête; après quoi, avec grand respect, il baisa le cachet et l'ouvrit en présence de tous; et quand il l'eut ouverte il la lut de manière à ce que chacun pût bien l'entendre.

La substance de cette lettre était : qu'il leur donnait sa bénédiction et leur faisait savoir qu'il envoyait vers eux la reine Constance, sa femme et leur dame naturelle. Il leur disait qu'ils eussent à la tenir pour dame et pour reine, et de lui obéir en tout ce qu'elle com-

(1) Jean de Procida, qui avait puissamment soutenu le roi d'Aragon, fut nommé chancelier du royaume de Sicile.

manderait; qu'il leur envoyait en même temps les infants En Jacques et En Frédéric ses fils, et les leur recommandait; et voulait que, après la reine et lui, ils regardassent et tinssent l'infant En Jacques comme leur chef suprême et seigneur en sa place, et en celle de la reine sa mère; et que, comme il n'était pas possible à la reine d'assister tous les jours et à toute heure au conseil, ils voulussent bien, dans les affaires du conseil ou dans toute autre chose, délibérer et décider de concert avec le seigneur infant En Jacques; qu'à la réserve de ses seuls ordres, ils ne fissent rien sans en avoir reçu autorisation de la reine ou de l'infant, au nom du roi; et qu'ils fussent persuadés qu'ils trouveraient dans ledit infant tant de sagesse qu'ils en seraient tous satisfaits.

La lecture de la lettre étant terminée, messire Alaymo se leva et répondit pour tous: « Madame et reine, soyez la bienvenue; bénie soit l'heure où vous êtes arrivée au milieu de nous, vous et les seigneurs infants; béni soit le roi d'Aragon, qui, pour notre garde et défense, vous a envoyée vers nous. Ainsi nous prions tous Notre Seigneur Dieu, Jésus-Christ, sa benoîte mère et ses benoîts saints, qu'ils accordent une longue vie au seigneur roi, à vous, madame et reine, et à tous vos infants; qu'il prenne nos jours pour allonger les vôtres; et qu'il prête longtemps votre présence à nous et à tous vos peuples. Et vous, madame et reine, en notre nom et en celui de tous ceux qui ne sont point ici présents, à dater de ce jour nous vous acceptons comme notre dame et reine pour faire et dire tout ce que vous nous ordonnerez; nous acceptons aussi les infants comme devant être nos seigneurs après le seigneur roi; nous acceptons principalement le seigneur infant En Jacques pour chef supérieur et seigneur, au lieu et place du roi et de vous. Et, pour plus ferme garantie, moi, en mon nom et au nom de toute la communauté de Sicile, je jure, par Dieu et sur les saints Evangiles, de tenir et accomplir tout ce que j'ai dit; et ainsi le jureront tous ceux qui sont ici présents, pour eux-mêmes et pour les lieux qui les ont chargés de leur mandat[1]. »

Il se leva, baisa la main à madame la reine et aux infants. Chaque syndic, riche-homme, chevalier et notable citoyen imita son exemple; après quoi messire Jean de Procida se leva pour parler au nom de la reine: « Barons, dit-il, madame la reine rend grâces à Dieu, et elle vous remercie de la bonne volonté que vous lui avez témoignée. Elle vous promet qu'en tout temps, tant en général qu'en particulier, elle vous aimera, honorera, secourra de tout son pouvoir, ainsi que le feront le seigneur roi et les infants, en tout ce qu'elle pourra et qui sera bon et honnête. Voici la prière qu'elle vous fait et l'ordre qu'elle vous donne: « Vous reconnaîtrez, à dater de ce jour, vous dit-elle par ma voix, l'infant En Jacques pour votre seigneur, à la place du roi son père et de nous-mêmes. Comme il ne nous est pas possible de parcourir les différentes terres du royaume, il visitera lui-même tous ces lieux en bon seigneur; il ira à la guerre et pourvoira à toutes les affaires,

(1) « Le parlement sicilien était déjà régulièrement composé de ses trois chambres ou bras: le bras militaire, le bras ecclésiastique et le bras domanial. Le bras militaire se composait des anciens *commilitones*, ou grands barons et vassaux directs de la couronne; on y joignit successivement, sous les rois aragonais, tous les propriétaires qui pouvaient fonder sur leurs terres un bourg de quarante feux. Cette classe était héréditaire de mâle en mâle par rang de primogéniture. Le bras ecclésiastique comprenait tous les évêques, prélats et abbés commandataires. La suppression de l'emploi entraînait la suppression de la place dans cette chambre. Le bras domanial se composait de tous les fondés de pouvoirs des villes incorporées et terres domaniales. Les délégués ou syndics étaient élus par les soins du conseil municipal de chaque bourg.

« Ce parlement était annuel, et quelquefois il était convoqué extraordinairement. Chaque année, avant sa dissolution, il choisissait quatre membres tirés de chacune de ses trois branches, pour former une espèce de tribunal représentatif du parlement, tribunal composé de douze membres, sous le titre de députés du royaume, fondés de pouvoir du parlement. Cette députation était chargée de la répartition des impôts arrêtés en parlement général, de leur recouvrement, de leur envoi au gouvernement, de la protection des libertés nationales et du droit particulier de faire des représentations au roi, au nom du parlement, et même de s'opposer à l'exécution de toutes les ordonnances royales attentatoires aux prérogatives de la nation.

« Sous Charles V, le parlement cessa d'être annuel et ne fut plus convoqué que tous les quatre ans; mais il resta investi du droit de proposer, pour quatre ans seulement, la nature et la quotité des impôts et d'en faire la répartition.

« Ces formes constitutives furent violées pour la première fois en 1810. Une nouvelle constitution fut promulguée en 1812. Les restaurations de 1814 ont entraîné le renversement des nouvelles constitutions, sans que les peuples aient pu obtenir depuis d'être remis en possession de leurs droits anciens, que les souverains ont usurpés presque par toute l'Europe, au moment où la générosité des nations s'empressait à rétablir partout leurs trônes renversés. » (Voyez *Documents historiques sur les derniers événements arrivés en Sicile*, par J.-A.-C. Buchon

aux faits d'armes comme aux autres faits; car ces infants sont d'une si brave maison que ce que chacun d'eux apprécie par-dessus tout au monde, c'est d'être bon homme d'armes. Tels ont été tous leurs ancêtres, tels ils seront eux-mêmes et ceux qui naîtront d'eux, s'il plaît à Dieu. Il convient donc que vous ayez le plus grand soin d'eux, surtout de l'infant En Jacques, qui désormais va entrer dans vos affaires et dans vos guerres. L'infant En Frédéric est encore si jeune, que nous ne voulons point qu'il soit séparé de nous, jusqu'à ce qu'il soit plus grand. »

Messire Alaymo se leva alors, et, au nom de tous, il répondit à madame la reine et aux infants: « Tout ce que madame la reine ordonne sera, au bon plaisir de Dieu, ponctuellement exécuté; de sorte que Dieu, notre seigneur le roi d'Aragon, vous, madame la reine, vos infants, vos amis et vos sujets, vous en serez tous satisfaits. »

Là-dessus, la reine les signa, et leur donna ses grâces et sa bénédiction. Chacun se leva et retourna chez soi joyeux et content. Messire Jean leur remit les lettres adressées à chaque lieu et à chaque riche-homme en particulier.

CHAPITRE C.

Comment madame la reine et les infants se rendirent par terre à Messine, où se réunit un parlement; et comment ils reçurent la nouvelle de la prise du château de Malte par le noble En Mainfroi Llança.

Ces choses étant terminées, madame la reine et les infants se rendirent par terre, avec leur compagnie, à Messine, à petites journées. En chaque lieu on leur faisait si grand'fête que c'était merveille de l'ouïr; et ainsi ils allaient par terre et à petites journées, accompagnés des cinq cents arbalétriers, des cinq cents almogavares armés, et de tous les chevaliers bien armés et leurs chevaux en main. Si bien que tous les habitants en avaient grande joie et y prenaient grand courage; et il faisait beau à voir tout le cortége.

Si à Palerme on leur avait fait grand'fête, on leur en fit bien plus encore à Messine, sans nulle comparaison. Ces fêtes durèrent plus de quinze jours, et pendant ce temps on ne s'occupa d'aucun travail. Pendant ces quinze jours on reçut la nouvelle que le noble En Mainfroi Llança avait pris le château de Malte, qui s'était rendu à lui sous sa bonne merci; et cette nouvelle augmenta encore les plaisirs de la fête. Madame la reine et les infants en furent remplis de joie; et ils avaient bien raison d'être joyeux, car c'est un château très royal et très fort. Et ce château et cette île séyent aussi bien à l'île de Sicile que le fait la pierre précieuse à la bague.

Les fêtes une fois terminées, madame la reine convoqua dans la ville de Messine un parlement composé de gens de la cité, de la plaine de Melazzo et de la côte jusqu'à Taormino. Quand tous furent assemblés, messire Jean de Procida parla au nom de la reine et des infants, et dit beaucoup d'excellentes paroles, et donna à tous grand confort et grande joie; si bien que tout le monde se retira fort satisfait de madame la reine et des infants.

CHAPITRE

Comment le seigneur roi En Pierre, après le départ de la reine et des infants, avait résolu de ne point quitter Barcelonne qu'il n'eût reçu de leurs nouvelles, lesquelles lui étaient arrivées promptement.

Lorsque madame la reine et les infants eurent mis à la voile de Barcelonne, le seigneur roi de Majorque demeura huit jours avec le seigneur roi d'Aragon, aussi bien que tous les riches-hommes et barons; après quoi le seigneur roi de Majorque prit congé du seigneur roi d'Aragon et s'en retourna à Perpignan, avec le comte d'Ampurias et En Dalmau de Rocaberti, qui sont ses voisins. Ensuite partirent tous les riches-hommes de Catalogne et d'Aragon. Mais le seigneur roi resta à Barcelonne, parce qu'il avait à cœur de ne point s'éloigner qu'il n'eût reçu des nouvelles de madame la reine et des infants. Et il le fit ainsi. Je vous ai dit plus haut comment il reçut des nouvelles par les deux lins armés; aussitôt il en écrivit au seigneur roi de Majorque et à tous ses riches-hommes et aux cités et royaumes, afin qu'ils fissent des processions et rendissent grâces à Dieu.

CHAPITRE CII.

De l'entrevue du seigneur roi d'Aragon avec le roi de Castille don Sanche, où le seigneur roi d'Aragon voulut connaître les intentions du roi don Sanche, qui furent de le seconder contre qui que ce fût au monde.

Ayant reçu ces bonnes nouvelles, le roi parcourut ses royaumes et alla visiter le roi de Castille son neveu, qui, sachant qu'il se trouvait en Aragon, lui avait fait dire le désir qu'il avait de le voir. Il y consentit ; ils se virent à Farisa, et là ils se fêtèrent grandement l'un l'autre, et le roi de Castille surtout montra bien de la joie de voir son oncle.

Après les fêtes, le seigneur roi d'Aragon le prit en particulier dans une chambre et lui dit : « Mon neveu, vous avez appris, je pense, comment l'Eglise a, contre toute raison, rendu sentence contre nous [1]. Et cela est arrivé parce que le pape est Français, et vous pensez bien qu'étant de la même nation que le roi Charles il lui donne toute aide et toute faveur ; vous pouvez vous en convaincre dès ce moment, puisque, avant de nous avoir cité, il nous a déjà condamné. D'un autre côté, le roi de France, notre beau-frère, lié avec nous par de forts engagements, a cependant promis aide et appui au roi Charles, son oncle. Il avait déjà d'ailleurs bien fait voir ce qu'il avait dans l'âme, en accompagnant contre nous le roi Charles à Bordeaux, suivi de douze mille cavaliers armés. Je tiens donc pour certain que je vais avoir à soutenir une guerre et contre l'Eglise et contre la France, et je désire savoir de vous-même en quelles intentions vous êtes à cet égard. »

Le roi de Castille lui répondit : « Mon oncle, tout ce que vous venez de me dire, je le savais déjà comme une chose certaine, et c'est une des causes qui m'ont fait vous demander cette entrevue. Je n'ignore pas que vous avez envoyé des messagers, et je crois bien qu'ils vous apporteront des nouvelles de guerre. Pour moi seigneur et oncle, je vous promets, en vertu de nos engagements réciproques, engagements que je vous confirme même aujourd'hui avec serment et hommage de bouche et des mains, que je ne vous faudrai ni de ma personne ni de toutes mes terres, et que vous m'aurez en aide de tout mon pouvoir contre qui que ce soit au monde. Aussitôt que vos envoyés seront de retour, faites-moi connaître les nouvelles qu'ils vous apporteront ; et si c'est la guerre qu'ils vous apportent, nous nous disposerons à la guerre. Il me semble qu'en réunissant vos forces et les nôtres, celles du roi de Majorque et du roi de Portugal, nous pouvons bien nous défendre contre eux ; et je pense même que, si nous conduisons la guerre avec vigueur, nous pourrons recouvrer promptement la Navarre [1], et même aller au-delà. Ainsi, seigneur et oncle, ayez bon espoir et soyez joyeux et content. »

Et certes il disait vérité ; car si ces quatre rois d'Espagne qu'il désignait, et qui sont même chair et même sang, étaient bien unis, ils n'auraient à craindre aucune autre puissance sur la terre.

En entendant ainsi parler son neveu le roi de Castille, le seigneur roi d'Aragon se leva, le baisa plus de dix fois, et lui dit : « Mon neveu, je n'attendais pas moins de vous. Je suis très satisfait, et je vous rends mille grâces de la bonne offre que vous me faites, et j'ai foi en vous que vous le ferez comme vous le dites. »

Après cet entretien, ils se séparèrent et prirent congé l'un de l'autre, aussi affectueusement que père et fils peuvent le faire. Le roi de Castille retourna dans son royaume, et le roi d'Aragon en fit autant. Il ne voulut rien faire de nouveau avant le retour des messagers qu'il avait envoyés au pape et au roi de France. Laissons là le roi d'Aragon, et parlons du roi de France, du roi Charles et du cardinal.

(1) Le pape Martin IV (Simon de Brion) avait fulminé une excommunication contre Pierre III, le 18 novembre 1282, après les vêpres siciliennes et l'expédition de Sicile. Il la renouvela en 1283, en déclarant Pierre III déchu du trône, en publiant une croisade contre lui et en donnant l'investiture du royaume à Charles de Valois, deuxième fils de Philippe-le-Hardi et neveu de Pierre par Elisabeth sa mère. Pierre III, sûr de ses sujets, s'émut peu de sa déchéance et prit par ironie le titre de « Soldat aragonais, père de deux rois et maître de la mer. »

(1) Sanche VII, roi de Navarre, un des vainqueurs d'Ubeda (Naves de Toloza), se voyant sans enfants, avait adopté comme son successeur son neveu Thibaut, comte de Champagne, fils de Blanche sa sœur. Malgré les réclamations de Jacques-le-Conquérant, qui fit valoir une adoption subséquente en sa faveur, Thibaut devint roi de Navarre en 1234. Jeanne, fille du second fils de Thibaut et héritière de la Navarre, avait été mariée en 1275 à Philippe, fils de Philippe-le-Hardi ; et quoique ce mariage ne fût solennisé qu'en 1284, à cause du bas-âge de Jeanne, la Navarre n'en était pas moins devenue un annexe de la couronne de France.

CHAPITRE CIII.

Comment le roi de France et le roi Charles décidèrent d'envoyer monseigneur Charlot, le plus jeune fils du roi de France, avec le cardinal, vers le pape, pour qu'il lui fît don du royaume d'Aragon; ce que le pape Martin, né Français, lui accorda.

Lorsque les fêtes qu'on faisait à Toulouse pour le roi de France et pour le roi Charles furent terminées, ils se réunirent avec le cardinal, avec monseigneur Philippe et avec monseigneur Charles, tous les deux fils du roi de France, pour voir ce qu'ils auraient à faire. Il fut décidé que le roi Charles se rendrait avec le cardinal auprès du pape, et qu'ils amèneraient avec eux le plus jeune fils du roi de France, nommé Charles, afin que le pape fît don à celui-ci du royaume d'Aragon et lui en posât la couronne sur la tête. Ainsi fut-il fait; ce qui fut fort pénible à monseigneur En Philippe, son frère, qui était plus attaché au roi d'Aragon, son oncle, qu'à homme du monde, après son père; mais quant à monseigneur Charles, il n'avait, en aucun temps, porté nulle affection à la maison d'Aragon.

Le roi de France retourna à Paris, et le roi Charles et le cardinal, emmenant avec eux monseigneur Charlot, s'en allèrent à Rome trouver le pape. Aussitôt leur arrivée, le pape donna le royaume d'Aragon à monseigneur Charlot et lui en mit la couronne sur la tête; on tint cour plénière et on fit de grandes réjouissances. On peut citer à ce propos ce dicton de Catalogne; quand quelqu'un dit : « Je voudrais bien que ce lieu fût à vous; » l'autre répond : « Il paraît qu'il ne vous coûte pas beaucoup. » Et ainsi le peut-on dire du pape : qu'il paraissait bien que le royaume d'Aragon ne lui coûtait pas cher, puisqu'il en faisait si bon marché. Et ce fut bien de toutes les donations la donation faite pour le plus grand malheur des chrétiens.

Quand tout cela fut fait, monseigneur Charlot retourna en France avec son père, et le cardinal les accompagna, et le roi de France fit grande fête pour leur arrivée; ce que ne fit pas monseigneur Philippe, qui dit : « Qu'est-ce, mon frère? on prétend que vous vous faites appeler roi d'Aragon? — Cela est vrai, répondit Charles, je suis en effet roi d'Aragon. » Et Philippe lui répondit : « Sur ma foi! mon frère, vous êtes roi du chapeau de la façon du cardinal. Quant au royaume d'Aragon, jamais vous n'en aurez un seul point; car notre oncle le roi d'Aragon en est roi et seigneur; et il est plus digne de l'être que vous, et il le défendra contre vous de telle sorte que vous pourrez bien apprendre que vous n'avez hérité que du vent. »

Ces deux frères eurent là-dessus de grandes altercations, et la chose eût été poussée bien plus loin si ce n'eût été de leur père le roi de France qui les sépara. Les fêtes écoulées, le cardinal dit au roi de France, de la part du pape, qu'il eût à se disposer à marcher en personne contre le roi d'Aragon, pour mettre en possession de ce royaume son fils, qui en avait été couronné roi. Et le roi de France lui répondit : « Faites-nous apporter de l'argent, cardinal, et faites prêcher de tous côtés la croisade; et laissez-nous le soin du reste. Nous saurons bien nous pourvoir de marins et de troupes de terre; nous ferons construire cent cinquante galères; nous aurons soin de préparer tout ce qui est nécessaire à cette expédition, et nous vous promettons, foi de roi! que, de ce mois d'avril en un an, nous serons entrés sur les terres du roi d'Aragon avec toutes nos forces. »

Là-dessus, le cardinal et Charlot, roi du chapeau, furent très joyeux et satisfaits de ce qu'avait dit le roi de France. Il en fut de même du roi Charles, qui était resté auprès du pape, et pourchassait de toutes parts pour se procurer de la cavalerie et d'autres troupes avec lesquelles il pût se rendre à Naples et de là se porter contre la Sicile. Laissons-les là, à faire de tous côtés leurs efforts, et parlons des messagers que le roi d'Aragon avait envoyés au pape et au roi de France.

CHAPITRE CIV.

Comment les messagers du seigneur roi d'Aragon furent mal accueillis par le Père apostolique; et de la dure réponse qu'ils eurent de lui et du roi de France.

Les messagers du roi d'Aragon, étant partis de Barcelonne, allèrent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent auprès du pape. Assurément vous avez vu dans d'autres temps des envoyés du roi d'Aragon mieux reçus que ne le furent ceux ci à la cour du pape; toutefois ils s'en soucièrent peu, et se présentèrent devant le pape et lui dirent : « Saint-Père, le seigneur roi d'Aragon

vous salue, vous et votre collége, et il se recommande à votre grâce. »

Le pape et les cardinaux se turent, sans daigner faire aucune réponse. Les messagers, voyant qu'on ne répondait point à leur salutation, reprirent ainsi : « Saint-Père, le seigneur roi d'Aragon vous fait dire par nous qu'il s'émerveille grandement que Votre Sainteté ait donné sentence contre lui, et que vous vous soyez si fortement avancé contre lui et son royaume sans avoir fait préalablement la moindre citation; c'est vraiment là une chose merveilleuse. Et il est tout prêt, Saint-Père, à se soumettre à votre pouvoir et à celui des cardinaux, en s'engageant à faire droit au roi Charles et à tout autre qui aura quelque réclamation à faire contre lui; et il est prêt à le signer et à le faire signer par cinq ou six rois chrétiens, qui se porteront garants envers votre cour et Votre Sainteté qu'il fera droit à toutes les justes réclamations qui lui seront faites par le roi Charles et par tout autre. Ainsi donc il requiert et supplie Votre Sainteté et tous les cardinaux d'être ouï dans son droit, et que vous révoquiez la sentence portée contre lui, sentence qui, sauf votre honneur, est comme non avenue. Si, par aventure, il ne se conformait pas à l'engagement qu'il offre de prendre, alors, en qualité de Saint-Père, vous serez autorisé à procéder contre lui; et certes ce n'est pas lui qui se déroberait à ses engagements; et la sainte Eglise ne saurait dire qu'il l'ait jamais fait. »

Les messagers se turent à cette parole, et le pape répondit : « Nous avons bien entendu ce que vous venez de dire, et nous vous répondons, que nous ne reculerons en rien dans ce que nous avons fait; car, dans tout ce que nous avons décidé contre lui, nous avons procédé avec justice et avec raison. » Et là-dessus il se tut.

L'un des messagers, qui était chevalier, se leva alors et dit : « Saint-Père, je m'émerveille grandement de la dure réponse que vous nous faites. On voit bien que vous êtes de la même nation que le roi Charles, et que ses paroles sont écoutées, approuvées et soutenues bien différemment de celles du roi d'Aragon, qui, sans aide ni secours de l'Eglise, a plus fait pour l'agrandissement de la sainte Eglise que depuis cent ans ne l'avaient fait tous les rois du monde. Et il lui aurait conquis bien davantage encore, si ces mêmes indulgences que vous donnez contre lui vous les eussiez accordées à ceux qui lui seraient venus en aide dans la Barbarie. Et c'est la dure réponse que vous lui fîtes alors qui le décida à en partir, ce qui a été un grand dommage pour la chrétienté. Ainsi donc, Saint-Père, pour l'amour de Dieu, adoucissez la réponse que vous nous donnez. »

Le pape répliqua : « Voici notre réponse; c'est que nous ne changerons rien à ce qui est dit. »

Là-dessus les envoyés se levèrent tous ensemble et dirent : « Saint-Père, voici des lettres d'où il constate que nous avons pouvoir de signer, au nom du seigneur roi d'Aragon, tout ce que nous avons dit. Nous vous prions donc qu'il vous plaise de prendre son engagement signé. — Nous n'en prendrons rien, répondit le pape. »

Aussitôt les quatre envoyés se pourvurent d'un notaire et dirent : « Saint-Père, ainsi donc, puisque telle est votre réponse, au nom du seigneur roi d'Aragon, nous faisons appel de votre sentence au vrai Dieu notre Seigneur, qui est notre seigneur à tous, ainsi qu'au bienheureux saint Pierre; et nous requérons ce notaire ici présent de dresser acte de cet appel. »

Le notaire se leva, reçut la déclaration d'appel et en dressa un acte authentique. « Saint-Père, ajoutèrent les envoyés, nous persistons encore au nom du roi d'Aragon, et puisque nous ne pouvons attendre de vous aucune merci, nous vous déclarons que tout le mal que lui ou les siens pourront commettre en sa défense, doit retomber sur votre âme et sur l'âme de tous ceux qui vous ont donné un tel conseil; et que l'âme du roi d'Aragon et de tous les siens n'en souffriront aucunement; car Dieu sait bien que rien de ce qui s'y fera ne pourra être imputé à faute à lui ou à ses gens. Notaire, rédigez-nous un autre acte de cette déclaration. » Et ainsi le fit-il sur-le-champ en leur présence.

Le pape répliqua : « Nous avons sévi justement contre votre roi. Et sachez comme chose certaine, que celui qui ne le croit pas est interdit et excommunié; car chacun sait, ou doit savoir, que de la cour du pape ne sortit jamais une seule sentence qui ne fût juste. Il est donc de toute vérité que celle ci aussi est parfaitement juste; et ne le fût-elle pas, nous n'y changerions rien; ainsi, retirez-vous. »

Les envoyés s'éloignèrent du pape fort mécontents, et retournèrent en Catalogne au seigneur roi, et lui rendirent compte de tout ce qui leur avait été dit aussi bien que de ce qu'ils avaient dit et fait eux-mêmes. Le seigneur roi levant les yeux au ciel, s'écria : « Seigneur Dieu le père, je me recommande entre vos mains moi et mes peuples, et je me soumets à votre jugement. »

Que vous dirai-je? si les messagers envoyés auprès du pape rapportèrent de mauvaises réponses, ceux qui avaient été auprès du roi de France en reçurent de tout aussi mauvaises, et protestèrent pareillement. Et quand ils se furent présentés devant le roi et lui eurent fait le rapport de leur mission, il répondit : « Maintenant, qu'il arrive ce qu'il pourra ; pourvu que Dieu soit avec nous, nous n'avons rien à craindre de leur puissance. »

Je ne veux plus vous parler de ces messages; j'aurais trop à faire si je voulais vous raconter tous ces détails; il me suffit de vous en avoir dit le sommaire et la substance. Je reviens donc à l'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE CV.

Comment l'amiral En Roger de Loria déconfit trente-six galères et en battit et prit vingt-cinq qui étaient sorties de Naples avec huit comtes et six autres seigneurs bannerets, dans l'intention de debarquer à Cefalu.

Vous avez vu comment l'amiral En Roger de Loria, après s'être rendu maître de Lipari, avait envoyé deux lins armés et deux barques armées, pour avoir nouvelle de ce qui se passait. A peu de jours de là ces bâtiments revinrent chacun en particulier, et annoncèrent : que trente-six galères étaient sorties de Naples avec un grand nombre de comtes et de barons; qu'elles remorquaient un si grand nombre de barques, qu'on y comptait bien au-delà de trois cents chevaux ; et qu'une nombreuse cavalerie venait les rejoindre par terre jusqu'à Amantea. Cette cavalerie allait se faire débarquer à Cefalù, à cause du château de ce nom, un des forts châteaux de Sicile, et qui tenait encore pour le roi Charles ; mais la cité, qui est bâtie au pied de la montagne, ne tenait pas pour lui, et ils venaient pour s'emparer de la cité de Cefalù et mettre des forces dans le château. Après avoir débarqué la cavalerie, ils devaient retourner à Amantea et renouveler leurs voyages jusqu'à ce qu'ils eussent tout transporté. Certainement ils eussent fait ainsi si Dieu n'y eût mis ordre, et en bonne foi ils furent bien près de causer de grands dommages à la Sicile.

L'amiral En Roger n'eut pas été plus tôt instruit de cette nouvelle, qu'il fit sonner les trompettes et réunit tous ses gens à la poupe des galères. Là il leur raconta tout ce qu'il avait appris, les harangua et leur dit beaucoup de belles paroles, et, entre autres choses : « Barons, vous avez appris que madame la reine d'Aragon était arrivée en Sicile et avait amené avec elle les infants En Jacques et En Frédéric, ce dont nous devons tous avoir grande joie et grande allégresse. Il faut donc faire en sorte qu'avec l'aide de Dieu nous nous emparions de ces galères et de ces gens qui s'en viennent pleins d'un tel orgueil. Chacun peut s'imaginer que là où sont huit comtes et six autres seigneurs bannerets, là doit se trouver orgueil et aussi puissance. Il faut donc aujourd'hui redoubler aussi de courage; car, sur ma foi ! il y aura grand honneur pour nous tous à nous battre avec gens si valeureux. » Tous à ces mots s'écrièrent : « Allons, allons! le jour nous semble une année, jusqu'à ce que nous soyons aux prises avec eux. »

La trompette sonna aussitôt et tous s'embarquèrent, allèrent à la bonne heure et firent route vers Stromboli, et de Stromboli s'abritèrent dans une cale de la Calabre, et arrivèrent en droiture à Amantea; de Stromboli ils se dirigèrent vers Scimoflet[1], puis à Sentonnocent[2], à Cetraro, à Caustrecuch[3] et à Maratea. Lorsqu'ils furent à la hauteur de la cité de Policastro, ils aperçurent du cap Palinure la flotte des comtes. A peine l'eurent-ils aperçue qu'ils s'écrièrent tous : « Aur! aur! » Ils se formèrent en bel ordre de bataille et marchèrent sur leurs ennemis. En voyant arriver la flotte de l'amiral En Roger, enseignes déployées, les comtes, soyez-en sûrs, en éprouvaient une grande joie; mais s'ils en ressentaient un grand plaisir, les chiourmes des galères n'en avaient pas autant. Il leur fallut cependant manœuvrer comme des forçats, car ils n'osaient désobéir aux ordres qu'il plaisait aux comtes et aux autres barons de leur donner. Ainsi tout prêts à

(1) Je ne puis retrouver ce nom.
(2) Même remarque.
(3) Même remarque.

combattre, ils se portèrent en avant ; et si jamais on vit gens attaquer avec vigueur, ce fut bien eux. Au milieu de la mêlée, il fallait voir les coups tomber partout, et manœuvrer les arbalétriers catalans enrégimentés; et croyez bien qu'il n'y avait aucun de leurs traits qui portât à faux. Que vous dirai-je? c'est une rude entreprise de vouloir lutter contre le pouvoir de Dieu, et Dieu était avec l'amiral et avec les Catalans et Latins qui l'accompagnaient. Rien n'y valut, haut parage ni éclat; les Catalans y déployèrent une telle vigueur que les galères des comtes furent vaincues. Celles seules qui purent se dégager de la mêlée se sauvèrent. Il y eut onze galères qui purent s'échapper; mais si maltraitées qu'elles n'avaient lieu ni loisir de crier *Laus Domino*, et qu'elles ne songèrent qu'à la fuite. L'amiral les voyant s'éloigner détacha six de ses galères à leur poursuite, et elles les suivirent jusqu'au château de Pisciotta. Là elles s'échouèrent, mais il se trouva tant de chevaliers à cet endroit de la côte qu'on ne put en prendre aucune; autant valut toutefois, car ces chevaliers, dont les seigneurs étaient sur les galères, s'écrièrent en les voyant : « Ah! traîtres, comment avez-vous pu abandonner de si honorables chevetains que ceux qui se trouvaient sur les galères? » et en disant cela ils les exterminèrent tous.

L'amiral, avec ses galères, redoubla d'efforts, et tous s'écrièrent : « Aragon! Aragon! à l'abordage! à l'abordage! » et ils s'élancèrent sur les galères. Tous ceux qui furent trouvés sur les ponts furent mis à mort, à l'exception des comtes et des barons qui avaient échappé vivants du combat et qui se rendirent à l'amiral. Ainsi l'amiral fit prisonniers les comtes, barons et autres gens des vingt-cinq galères qui n'avaient pas été tués, et s'empara des galères et de tout ce qu'elles contenaient; et il envoya ensuite vers les barques qui transportaient les chevaux. On les prit toutes et il n'en échappa peut-être pas dix; et ces dix s'étaient échappées au moment le plus chaud de l'action et s'étaient réfugiées au château de Pisciotta. L'amiral fut très satisfait de s'être ainsi rendu maître des vingt-cinq galères qui étaient restées, ainsi que des barques et lins, et de plus de tous les comtes et barons, à l'exception du comte de Montfort, d'un frère de ce comte, et de deux de ses cousins germains qui se laissèrent tailler en pièces plutôt que de consentir à se rendre. Ils firent bien en cela, car ils savaient trop qu'aussi bien n'auraient-ils pu échapper, et qu'ils auraient très certainement perdu la tête s'ils eussent été pris vivants. Mais tous les autres comtes et barons se rendirent à l'amiral.

Après ce succès l'amiral fit route vers Messine, d'où il envoya sans délai un lin armé en Catalogne au seigneur roi, et un autre en Sicile à madame la reine et aux seigneurs infants. Si la joie fut vive en l'un et l'autre lieu, c'est ce que vous n'avez pas besoin de me demander, car chacun de vous peut bien l'imaginer. Vous pouvez vous imaginer aussi combien eurent de profit tous les gens de la flotte du roi d'Aragon. Ils gagnèrent tous tellement, du plus grand au plus petit, que ce serait une grande affaire de le dire. L'amiral laissa à chacun tout le pourchas qu'il avait pu faire, et c'était par de semblables concessions qu'il doublait leur courage. Il imita en cela ce que le roi avait fait pour les dix galères de Sarrazins qu'En Corral Llança avait déconfites, ainsi que vous l'avez précédemment entendu. Ainsi donc, tout amiral, chef ou commandant d'hommes d'armes, doit faire tous ses efforts pour tenir toujours en joie et en richesse tous ceux qui sont avec lui. En leur enlevant le gain qu'ils peuvent faire, on leur enlève le courage, et à l'occasion cela se retrouve. Bien des chefs se sont perdus, d'autres se perdront encore, faute de largesse et de générosité, tandis que ceux qui ont ces qualités leur ont dû souvent leurs victoires et leurs honneurs.

Remplis de joie, comme vous venez de l'apprendre, ils arrivèrent à Messine; et si jamais on fit fête, ce fut là, car jamais fête plus grande ne se donna dans ce monde. Les seigneurs infants En Jacques et En Frédéric sortirent à cheval, et se rendirent avec beaucoup de personnes de distinction à la Fontaine-d'Or, et toute la ville de Messine y accourut. Lorsque l'amiral aperçut les infants, il monta sur une barque qui le porta à terre. Il s'approcha du seigneur infant En Jacques et lui baisa la main; mais le seigneur infant le baisa sur la bouche. Il en fut de même du seigneur infant En Frédéric. L'amiral dit au seigneur infant En Jacques : « Seigneur, quels ordres avez-vous à me donner? — Retournez à bord de vos galères,

faites vos réjouissances, allez ensuite saluer le palais, puis allez faire votre révérence a madame la reine ; et ensuite nous nous entendrons avec vous et avec notre conseil sur ce que vous aurez à faire. »

L'amiral retourna donc aux galères et fit célébrer ses fêtes. Toutes les galères, barques et lins dont on s'était emparé furent tirées poupe en avant et enseignes traînantes. Quand on fut devant la douane, on poussa de grands cris de *Laus Domino*, et tout Messine répondit à ces cris, de telle manière qu'il semblait que le ciel et la terre allaient s'abîmer. Après cela l'amiral descendit à la douane, entra au palais, alla faire sa révérence à madame la reine, baisa trois fois la terre devant elle, avant de s'approcher, et puis lui baisa la main.

Madame la reine le reçut avec joie et avec la meilleure chère du monde ; et comme il était allé faire sa révérence à madame la reine, il alla aussi faire sa révérence à dame Bella sa mere ; et sa mère, en pleurant de bonheur, le baisa à plus de dix reprises. Elle le pressait si étroitement qu'on ne pouvait l'arracher de ses bras. Enfin la reine se leva et alla les séparer ; après quoi l'amiral, avec la permission de madame la reine et de dame Bella sa mère, se rendit dans son logement, où on lui fit de belles fêtes. Il fit placer les comtes et les barons au château de Matagrifon [1], et les fit bien enferrer de bons grésillons [2], et y ordonna de sûrs gardes ; quant aux chevaux, au nombre de trois cents, il les fit remettre à l'infant En Jacques, pour qu'il en disposât ainsi que bon lui semblerait. Mais au lieu de les envoyer dans ses écuries, le seigneur infant En Jacques en donna trente à l'amiral, et distribua les autres aux comtes, barons, chevaliers et notables citoyens, sans en garder un seul pour son usage, à l'exception de quatre beaux palefrois qui s'y trouvaient et dont il fit présent à son frère l'infant En Frédéric.

Tout cela fait, le seigneur infant En Jacques réunit son conseil au palais. L'amiral y fut appelé, ainsi que toutes les autres personnes qui composaient le conseil. Et quand tous furent réunis, madame la reine envoya dire au seigneur infant En Jacques de se rendre avec son conseil en sa présence ; et tous s'y rendirent. Et quand ils furent devant la reine, elle lui dit : « Mon fils, je vous prie, pour l'amour de Dieu, avant que vous preniez aucun parti sur les prisonniers, de faire mettre en liberté tout ce qui s'y trouve de la principauté, ou de la Calabre, ou de la Pouille, ou des Abruzzes, et de les renvoyer chacun chez eux, ainsi que l'a fait le seigneur roi votre père pour ceux qui avaient été pris à Catona et à la déconfiture des galères de Nicotera ; car, croyez-le bien, mon fils, votre père, vous et moi, nous pouvons être assurés qu'aucun d'eux ne marchera volontairement contre nous ; et s'ils le font, c'est qu'ils y sont forcés, n'ignorant pas qu'ils sont nos sujets. Et si on pouvait ouvrir le cœur de chacun d'entre eux, on y trouverait certainement écrit le nom de notre aïeul l'empereur Frédéric, celui de notre père le roi Mainfroi, le nôtre et celui de vous tous ; ce serait donc un péché que de faire périr ces gens-là quand ils tombent en notre pouvoir. — Madame, lui répondit l'infant, il sera fait ainsi que vous commandez. » Et aussitôt, en présence de la reine, le seigneur infant En Jacques donna ordre à l'amiral de le faire ainsi, et l'amiral répondit que leurs ordres seraient exécutés.

Je n'ai pas besoin d'ajouter autre chose, sinon qu'on se conforma exactement aux mesures prises à l'égard des autres par le seigneur roi ; et le grand renom et le grand los de la bonté et de la piété de madame la reine s'en répandit par tout le pays et par tout le monde.

Cette demande ainsi octroyée, le seigneur infant et son conseil allèrent tenir leur délibération dans la salle accoutumée pour tous les conseils ; et il fut arrêté qu'en ce qui concernait les comtes, barons ou chevaliers, on ne déciderait rien sans l'assentiment du seigneur roi d'Aragon ; et qu'on armerait sans délai une galère sur laquelle on expédierait au seigneur roi en Catalogne des messagers qui lui porteraient le nom de tous les prisonniers ; puis le seigneur roi en déciderait ce que bon lui semblerait. Ainsi qu'il fut convenu, ainsi fut-il exécuté ; la galère fut armée et expédiée de Messine. Je cesserai de vous parler ici de la galère, et vous entretiendrai d'un autre fait qui ne doit pas être passé sous silence.

(1) Château construit par Richard-Cœur-de-Lion, près de Messine, à l'epoque de son voyage en Terre-Sainte, pour tenir en respect quelques Grecs de Sicile. Ce mot est composé du mot *matar*, tuer, et *Griffon*, qui désigne les Grecs dans notre vieille langue. Il en existait un du même nom en Morée.

(2) Fers que l'on mettait aux mains des prisonniers.

CHAPITRE CVI.

Comment messire Augustin D'Availles, Français, alla avec vingt galères du prince de Matagrifon à Agosta, laquelle il prit et saccagea; et comment le commandant de ces vingt galères s'enfuit à Brindes, par la grande peur qu'il eut d'En Roger de Loria.

Il est vérité que, pendant que cette flotte des comtes était ainsi traitée à Naples, un riche-homme nommé messire Augustin D'Availles, qui était Français et fort puissant, conçut le dessein de faire à lui seul quelque coup d'éclat qui tournât à l'honneur de lui et des siens, et qui pût être agréable au roi Charles, en faveur de qui il était parti de France. Il se présenta au prince et lui dit : « Prince, je sais que vous avez à Brindes vingt galères ouvertes en poupe. Veuillez les faire armer: et quand toutes seront prêtes, faites courir le bruit que vous voulez m'envoyer en Morée avec de la cavalerie, et mettez-y du monde, de gré ou de force; et moi, avec trois cents hommes à cheval, tous de mon pays et de mes parents, je monterai avec de bons chevaliers sur les galères; vous me ferez conduire en Sicile, à Agosta[1], où se trouve un bon port et un bon et beau château que j'ai tenu pour votre père. Le roi d'Aragon ne songe point à le faire garder et la ville a de mauvaises murailles. J'y serai bientôt entré avec les chiourmes des galères; et ainsi nous attaquerons la Sicile d'un côté tandis que le comte de Brienne, le comte de Monfort et les autres comtes qui sont allés à Cefalù l'attaqueront d'un autre : de cette manière nous mettrons toute l'île à feu et à sang et nous reconforterons tous les châteaux qui tiennent encore pour vous. Tandis qu'En Roger de Loria est hors de Sicile nous pourrons faire en toute sûreté cette expédition que j'ai conçue. »

Que vous dirai-je ? Le prince, qui connaissait messire Augustin D'Availles pour un excellent chevalier et un homme très expérimenté, crut ce qu'il lui disait et lui octroya sa demande; et, ainsi qu'il l'avait conçu, ainsi l'exécuta-t-il.

Tandis que l'amiral était à Lipari tout fut disposé; ils partirent de Brindes, arrivèrent à la ville d'Agosta, l'attaquèrent, la prirent et la saccagèrent. Quand ils eurent pris terre ils demandèrent dans quel état se trouvait l'île de Sicile; et quelques hommes qu'ils avaient pris à Agosta le dirent au capitaine des galères qui faisait cette question et qui était de Brindes; mais les Français arrivaient avec un tel orgueil qu'ils ne se souciaient de prendre aucune information et ne songeaient qu'à brûler et à détruire la ville. Le commandant des galères toutefois qui avait toujours la terreur panique d'En Roger de Loria empreinte au fond du cœur, demanda tout secrètement des nouvelles, et ceux qu'il interrogea lui répondirent : « Seigneur, soyez certain qu'il y a aujourd'hui trois jours que l'amiral est venu à Messine. » Et ils lui racontèrent toute l'affaire. Aussitôt le capitaine des galères alla trouver messire Augustin D'Availles et lui dit : « Messire Augustin, si vous le trouvez bon, cette nuit, avec les galères, j'irai en Calabre et je prendrai la troupe que je trouverai sur la plage de Pentedattile et que le prince vous aura envoyée; ainsi vous serez mieux secondé; car moi ici avec les galères je ne vous serais d'aucune utilité. » Les Français sont des gens qui ne connaissent rien aux affaires de mer, et croient tout ce qu'on veut bien leur dire là-dessus. Aussi messire Augustin lui répondit-il, qu'il pouvait s'en aller à la bonne aventure, mais qu'il eût à être promptement de retour. Je n'ai plus besoin de m'arrêter à vous parler de son départ; car si messire Augustin parlait à l'aventure, ce n'était pas à un paresseux qu'il parlait. Cependant messire Augustin D'Availles fit fort bien de lui donner autorisation de partir, car s'il ne la lui eût pas donnée, le capitaine n'en serait pas moins parti cette nuit même, sachant bien, puisque les choses se passaient comme on le lui avait raconté, qu'ils étaient venus à la male heure. Il débarqua donc toutes les provisions et tout ce qui appartenait aux chevaliers, et pendant la nuit il mit en mer. N'allez pas croire qu'il se souciât d'aborder à la plage de Pentedattile, mais il regagna rapidement[1] la haute mer, fit voile vers le cap delle Colonne et ne s'arrêta que quand il fut arrivé à Brindes. Là il laissa les galères devant l'arsenal; chacun alla où bon lui sembla; et s'il y en a encore quelques-uns vivants, soyez sûr qu'ils fuient encore.

Laissons-les à présent qu'ils ont mis les galères en lieu bon et sûr, et revenons au sei-

(1) Entre Syracuse et Catane.

(1) *En rendo*. Le vieux mot français *randon*, rapidité, a la même origine.

gneur infant En Jacques et à l'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE CVII.

Comment messire Augustin D'Availles fut pris, après avoir été vaincu par le seigneur infant En Jacques.

Dès que le seigneur infant et l'amiral eurent appris que messire A. D'Availles avait ravagé et brûlé Agosta, le seigneur infant En Jacques fit sortir sa bannière avec bien sept cents hommes à cheval et trois mille almogavares et un bon nombre de gens à pied de Messine, et il marcha en droite ligne sur Agosta. L'amiral fit monter tout son monde sur les galères; et il n'était pas besoin de les prier beaucoup ni de les forcer, car ils s'embarquaient en toute hâte à qui mieux mieux avec joie et satisfaction. Aussitôt qu'ils furent embarqués, ils allèrent au port d'Agosta et se hâtèrent de monter à la ville sans attendre l'infant; et il fallait voir les beaux faits d'armes qui se faisaient parmi les rues! Que vous dirai-je? Il y avait tel coup de dard lancé de la main d'un almogavare qui perçait d'outre en outre homme et cheval, à travers les armures, à travers tout. Et il n'est pas douteux que l'amiral ne les eût tous mis en déroute et tués ce jour même; mais il était nuit au moment où l'affaire s'engagea, et ils furent obligés d'abandonner cette joûte. A la pointe du jour le seigneur infant arriva avec son ost devant le château; les assiégés montèrent en telle hâte dans le château qu'ils ne purent y introduire ni avoine, ni vivres, même pour trois jours; aussi se regardèrent-ils comme perdus. Là-dessus le seigneur infant commanda l'attaque; et si jamais on vit attaquer vigoureusement force contre force, ce fut bien là. Le château est d'ailleurs le plus fort que je connaisse en plaine. A la vérité on ne peut le regarder comme tout-à-fait en plaine, car il est sur une côte fort élevée des deux côtés au-dessus de la mer; d'un côté au-dessus de la mer qui forme son port, de l'autre au-dessus de la mer de Grèce [1]; et ainsi on ne pouvait assurément le prendre avec l'écu et la lance. Aussi le seigneur infant En Jacques fit-il dès le lendemain dresser deux trébuchets qu'on sortit des galères. Messire A. D'Availles se voyant dans cette dangereuse position se tint pour complétement déconfit, ayant déjà perdu plus de cent chevaliers et un grand nombre de gens de pied, et n'ayant plus de provisions. Il envoya donc deux chevaliers au seigneur infant pour implorer sa merci et le prier de le laisser sortir et de le faire transporter en Calabre, s'engageant à ne jamais prendre les armes contre lui.

Le seigneur infant, mû d'une honnête compassion, de l'amour de Dieu et de pure gentillesse, répondit qu'il le laisserait volontiers aller de sa personne, et sous la condition de lui faire en tout temps tout le mal que ledit Augustin pourrait; mais que quant à chevaux, harnois, ni rien qui fût au monde, qu'il se tînt pour bien certain qu'à l'exception de leurs vêtements, ils n'en emporteraient rien. En entendant ce que les messagers lui rapportèrent de la réponse de l'infant, messire Augustin leur demanda si personne ne l'avait conseillé. Ils répondirent que non, mais qu'il avait répondu ainsi sans se consulter avec personne: « Ah! Dieu! s'écria messire Augustin, quel péché n'est-ce pas, avec une telle maison et avec de si bons et de si loyaux chevaliers, de vouloir pourchasser leur dommage; je vous dis qu'il a plus fièrement répondu que ne fit jamais aucun prince. Ainsi qu'il soit donc fait comme il lui plaît. »

Et le seigneur infant signa ces conditions, et il le fit sachant bien combien cela déplairait à l'amiral et à tous les autres, car ils auraient beaucoup mieux aimé les voir mourir; mais le seigneur infant jugea qu'en l'honneur de Dieu il était mieux de les traiter ainsi. Il ordonna donc à l'amiral de les débarquer en lieu bon et sûr et qui fût au pouvoir du roi Charles. Ils s'embarquèrent, ainsi qu'il avait été convenu; et quand ils furent embarqués, le seigneur infant envoya à messire Augustin dix chevaux pour lui et neuf riches-hommes de ses parents qui étaient avec lui, et à chacun il envoya toutes ses hardes de corps, et ordonna à l'amiral, aussitôt qu'il les aurait débarqués, de les leur remettre de la part du seigneur infant.

Quand l'embarquement fut terminé, le seigneur infant fit appeler l'amiral et lui dit: « Amiral, vous prendrez douze galères bien armées, dont

(1) Mer Ionienne. Agosta est sur une langue de terre qui s'étend dans la direction du nord au sud, et dont un côté sert à former un port en serrant la mer le long de la côte de Sicile, et dont l'autre est battu par la mer Ionienne.

nous nommons commandant En Bérenger de Vilaragut; et, lorsque vous aurez déposé à terre ces gens-ci, vous retournerez à Messine, et En Bérenger de Vilaragut prendra la route de Brindes. S'il peut rencontrer les vingt galères qui ont porté ces gens-ci à Agosta, qu'il les attaque, et j'espère qu'avec la volonté de Dieu il me les amènera. — Seigneur, repondit l'amiral, tout sera fait suivant vos ordres; et je vois avec plaisir que vous mettiez ces galères sous le commandement d'En Bérenger de Vilaragut, car c'est un chevalier expérimenté et brave en tous faits. »

Là-dessus En Bérenger de Vilaragut fut appelé; le seigneur infant En Jacques lui fit part de ses intentions et lui dit de s'embarquer et de se disposer à bien faire. En Bérenger lui baisa la main et lui rendit mille grâces. Il s'embarqua avec une bonne suite de cavaliers et d'hommes de pied, et prit congé du seigneur infant et de ceux qui étaient avec lui. Ils se rendirent à la plage de Pentedattile; l'amiral déposa devant le château messire Augustin et sa compagnie; puis il lui donna, de la part du seigneur infant, les dix chevaux pour son usage et pour les barons ses parents qui se trouvaient avec lui, aussi bien que les bardes de leur corps et les harnais de leurs chevaux.

Messire Augustin et ses compagnons, en voyant une telle courtoisie, s'écrièrent : « Ah! Dieu! que fait donc le pape avec ses cardinaux, et que ne déclare-t-il le roi d'Aragon et ses infants seigneurs du monde entier? » Ils rendirent mille grâces à l'amiral et le prièrent de les recommander au seigneur infant, et de lui dire de se tenir pour certain que, touchés de ses bontés, jamais, tant qu'ils vivraient, ils ne porteraient les armes contre lui.

Arrivé à Naples, messire Augustin et ses compagnons trouvèrent le prince fort triste et fort mécontent de ce qui était advenu aux comtes, et le récit de messire Augustin doubla encore sa douleur, tant qu'il alla jusqu'à dire : « Il vaudrait bien mieux pour le roi Charles, notre père, qu'il arrangeât cette affaire; car si elle se mène par la guerre, je regarde tout comme perdu. »

Je parlerai plus tard de l'amiral qui retourna à Messine, et d'En Vilaragut qui se sépara de lui avec douze galères bien armées, deux lins armés et deux barques; en ce moment je cesse de parler de ce qui les concerne et je retourne au seigneur infant En Jacques.

CHAPITRE CVIII.

Comment le seigneur infant En Jacques mit en état le château d'Agosta, le fortifia et le peupla de Catalans; et comment il s'empara de Soterrera et du château de Cefalù.

Il est vérité que quand l'amiral et En Bérenger de Vilaragut se furent éloignés du seigneur infant avec ces gens, le seigneur infant fit mettre le château en état, le fortifia et le répara. Il fit aussi construire un mur qui resserra la ville des deux tiers du côté du château. La ville était effet trop longue et conséquemment moins forte et plus difficile à défendre, ce qui avait causé sa perte. Après avoir donné l'ordre de construire ce mur, il fit publier dans toute l'ost, et donna aussi l'ordre de faire publier par toute la Sicile : que tous ceux qui avaient échappé au sac d'Agosta eussent à y revenir. Malheureusement il n'en avait survécu qu'un bien petit nombre. Ensuite il fit crier dans l'ost, et ordonna qu'on publiât dans toute la Sicile : que tout Catalan qui désirerait se fixer à Agosta n'eût qu'à venir, et qu'il lui serait donné de bonnes possessions, franches et quittes de tout. Il en vint beaucoup, lesquels y sont encore, eux ou ceux qui sont issus d'eux. Après cela il alla visiter Syracuse, Noto et toute la vallée; et alla de là à Soterrera, dont le château tenait encore pour le roi Charles; mais il y ordonna un tel siége qu'en peu de jours il se rendit. Puis il alla à Cefalù et fit mettre le siége au château, qui tenait également pour le roi Charles et qui semblablement ne tarda pas à se rendre; et ainsi il jeta hors de la Sicile tous ses ennemis; puis il revint à Messine, où lui furent faites de grandes fêtes par madame la reine, par l'infant En Frédéric, et par tous.

Je cesserai de vous parler du seigneur infant et reviendrai à En Bérenger de Vilaragut.

CHAPITRE CIX.

Comment le noble En Bérenger de Vilaragut, avec ses douze galères, prit un grand nombre de nefs et térides du roi Charles, et ravagea Gallipoli, Villanova et la Pouille.

Lorsqu'En Bérenger de Vilaragut eut quitté l'amiral, il fit route vers le cap delle Colonne.

A l'aube du jour il arriva à Cotrone, où il trouva trois nefs et un très grand nombre de terides appartenant au roi Charles, et toutes chargées de provisions de bouche qu'il envoyait à sa cavalerie, pensant qu'elle était encore en Sicile. En Bérenger les enveloppa aussitôt et les prit toutes, puis les mit en mer et les renvoya à Messine; il fit route de là vers Tarente, et y trouva aussi un bon nombre de bâtiments qu'il prit et expédia à Messine. Il fit ensuite route vers le cap de Leuca, et prit et ravagea en passant Gallipoli. Dans chaque lieu il avait des nouvelles des galères qui devaient déjà être arrivées à Brindes depuis huit jours, car elles ne s'étaient arrêtées nulle part; aussi allait-il toujours courant les côtes, pour n'être pas venu inutilement, et il entrait partout où il croyait pouvoir les trouver. De Gallipoli il vint à Otrante, bonne et fort agréable cité, et y trouva dans le port un grand nombre de bâtiments dont il s'empara et qu'il expédia à Messine. Puis il alla jusqu'au port de Brindes, et s'avança dedans jusqu'à la chaîne; et, ne pouvant pousser plus loin, il fit dire au commandant des galères que, s'il voulait sortir et accepter la bataille, il l'attendrait pendant trois jours; ce qu'il fit en effet; et il l'attendit pendant trois jours dans le port sans que personne osât sortir à sa rencontre. Quand il vit qu'ils étaient bien décidés à ne pas sortir, il s'éloigna pendant la nuit de Brindes, et alla ravager Villanova et ensuite la Pouille et puis le bourg de Monopoli; et après avoir tout ravagé il prit en tous ces lieux grand nombre de bâtiments qu'il expédia à Messine; puis il alla courir l'île de Corfou, et y prit également les nefs et terides qu'il y trouva.

Après toutes ces expéditions, et qu'il eut fait un butin immense, il s'en retourna à Messine, content et satisfait, ainsi que tous ses compagnons. Assurément ils devaient l'être; car lui et tous avaient fait des profits incalculables. A Messine il fut bien reçu, comme on peut le croire, par madame la reine, par les seigneurs infants et par l'amiral, enfin par tout le monde, et on lui fit grande fête.

Les fêtes passées, le seigneur infant ordonna à l'amiral de faire réparer toutes les galères et d'enrôler du monde pour quarante galères; car il voulait qu'on armât quarante galères, ayant appris qu'à Naples il y en avait cinquante en armement. Ainsi comme il l'ordonna, ainsi fut-il exécuté.

Je vais quitter en ce moment madame la reine et les seigneurs infants, ainsi que l'amiral occupé à faire réparer les quarante galères et à faire des enrôlements, et revenir au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CX.

Comment le seigneur roi d'Aragon, ayant connu le résultat de la bataille des comtes et ce qu'avait fait En Vilaragut, voulut mettre ordre à ses affaires, et envoyer dire à l'infant ce qu'il devait faire des comtes.

Il est vérité que quand le roi d'Aragon eut appris et la victoire de la bataille des Comtes (ainsi nommée, et qui gardera toujours ce nom à cause du nombre de comtes qui étaient sur la flotte), et ce qui avait eu lieu à Agosta, et ce qu'avait fait En Vilaragut, il en éprouva grande joie et grande satisfaction, et remercia et bénit Dieu de la grâce qu'il lui avait accordée. Il songea aussitôt à régler ses affaires. Les messagers qu'il avait envoyés au pape et au roi de France lui ayant ensuite fait leur rapport, il vit bien que ce n'était point là un jeu, que de voir deux aussi grandes puissances se disposer à venir l'attaquer sur ses terres, outre la croisade publiée contre lui par le pape, et au nom de laquelle d'autres pourraient bien se joindre aux deux premiers. Il fit alors convoquer à Saragosse des cortès pour tout l'Aragon. Et lorsque les cortès furent réunies, le roi leur dit beaucoup de fort belles paroles et leur raconta la grâce que Dieu lui avait faite dans l'heureuse bataille des Comtes.

La galère qui avait apporté la nouvelle de cette victoire était arrivée à Barcelonne plusieurs jours auparavant, et le roi l'avait réexpédiée de nouveau, et avait mandé au seigneur infant ce qu'il devait faire des comtes, des barons et des autres chevaliers qu'il tenait prisonniers. Nous n'avons rien à dire de ceci, et nous ne nous arrêterons pas même à en faire mention; car le seigneur roi était si prudent qu'il faisait toujours choix de la meilleure résolution à prendre; on fit donc ce qu'il ordonna, et non autrement. Il sut fort bon gré à madame la reine de ce qu'elle avait fait des menues gens.

Quand le seigneur roi eut fait part de toute

cette première affaire à l'assemblée, il leur raconta également l'affaire d'Agosta, et tout ce qu'avait fait En Berenger de Vilaragut. Après leur avoir communiqué tous ces détails et dit beaucoup de belles paroles analogues à la circonstance, il leur dit ce qu'avaient fait ses messagers avec le pape, et ce que lui avaient dit ceux envoyés au roi de France; comme quoi le pape avait lancé une sentence contre lui et ses adhérents; comme quoi il avait fait donation de son royaume à son neveu Charlot, fils du roi de France; comme quoi le roi de France faisait de grands préparatifs de terre et de mer, et avait juré qu'à partir de ce mois d'avril en un an il serait avec toutes ses forces en Catalogne; qu'ainsi donc il priait tous les riches-hommes, prélats, chevaliers, citoyens, gens des villes et des châteaux, de l'aider de leurs conseils et de leurs secours.

Quand il eut terminé son discours, ceux qui étaient désignés pour répondre se levèrent et dirent : qu'ils avaient bien entendu tout ce qu'il venait de leur annoncer; qu'ils remerciaient et bénissaient Dieu de l'honneur et de la victoire dont il l'avait favorisé; que d'un autre côté ils étaient fort mécontents de ce que le Saint-Père Apostolique avait prononcé et fait contre lui, et ne l'étaient pas moins du roi de France; que cependant ils avaient foi que Dieu lui serait en aide, attendu que lui et ses gens étaient dans leur droit et ses ennemis dans leur tort; que Dieu, qui est toute vérité, toute droiture et toute justice, le protégerait certainement, et confondrait les superbes et les orgueilleux qui s'élevaient contre lui; que, quant à eux, ils lui offraient de le soutenir et le seconder tant que corps et biens pourraient y suffire; qu'ils étaient prêts également à recevoir la mort, et à la donner à tous ceux qui oseraient l'attaquer; et qu'ils le priaient et le conjuraient de se tenir en joie et en espérance, afin de soutenir l'espoir et le courage de tous les siens; de fortifier ses frontières du côté de la France; de faire construire des galères; de préparer enfin tout ce qui était nécessaire à la défense de son royaume, et de s'occuper de la garde de ses autres frontières. « Quant à celles de l'Aragon, limitrophes de la Navarre et de la Gascogne, ajoutèrent-ils, nous saurons bien les garder nous-mêmes, et les défendre de telle manière que, s'il plait à Dieu, vous n'aurez, seigneur, qu'à vous en féliciter, et que vos ennemis apprendront qu'ils ont affaire à gens en état de leur donner bien du mal[1]. »

En entendant les belles offres que faisaient les barons d'Aragon, chevaliers, citoyens et gens des villes et châteaux, et la bonne réponse qu'ils lui faisaient, le seigneur roi fut très satisfait d'eux tous.

CHAPITRE CXI.

Comment le roi En Pierre marcha contre Eustache, gouverneur de Navarre, qui avait pénétré dans l'Aragon, avec quatre mille chevaux; et comment ledit Eustache se retira avec tout son monde.

Avant que le seigneur roi, les riches-hommes, et tous ceux qui avaient été convoqués pour les cortès, fussent partis de Saragosse, nouvelle certaine leur vint qu'Eustache[2], gouverneur de Navarre pour le roi de France, était entré en Aragon à la tête de quatre mille chevaux bardés; qu'il s'était emparé de la tour d'Ull, où commandait un nommé Ximenès d'Arteda, excellent chevalier d'Aragon; ce qu'il prouva bien par la défense de la tour d'Ull, où il se conduisit si bravement que jamais chevalier en aucun fait d'armes n'eût pu faire mieux; et si bien que sa prouesse même lui sauva la vie; car quelque mécontentement qu'éprouvât Eustache de cette vigoureuse résistance, il défendit que pour rien au monde on n'attentât à

(1) Ce fut dans les cortès de Saragosse, en 1283, que les divers ordres de l'Etat réunis obtinrent du roi Pierre la restitution de leurs droits antiques et la confirmation nouvelle de leur constitution, par l'acte connu sous le nom de Privilége social. Ils réussirent, dit Zurita, à reconquérir leur liberté, parce qu'ils furent tous d'accord. Les riches-hommes et les chevaliers, les commerçants et les classes inférieures furent également ardents à réclamer leur prééminence et leur liberté. Ils étaient convaincus que le pays d'Aragon n'était pas une puissance parce qu'il était fort, mais parce qu'il était libre, et la volonté de tous était de périr avec la liberté. Des conservateurs furent ensuite nommés pour assurer l'exécution des promesses royales et rendre au *Justiça* les prérogatives dont on avait voulu dépouiller cet office si important, en même temps que les hommes qui avaient droit à sa juridiction. Il ne faut chercher dans Muntaner que les faits militaires et ce qui intéresse la chevalerie. Il est trop bon courtisan pour s'occuper des réformes politiques et sociales.

(2) Eustache de Beaumarchais, envoyé par Philippe-le-Hardi en Navarre pendant la minorité de Jeanne de Navarre qui s'était retirée à Paris avec sa mère, et qui, le 16 août 1284, épousa Philippe-le-Bel, fils aîné de Philippe-le-Hardi.

ses jours, disant que ce serait trop grand dommage de faire mourir un si brave chevalier. Et ainsi on s'empara de lui vivant par force; après quoi Eustache l'envoya à Toulouse, au Château Narbonnais, pour qu'on le livrât à Toset de Sanchis, qui en avait la garde. Mais Ximenès D'Arteda fit si bien par sa prouesse qu'il s'échappa et retourna en Aragon; et de retour de sa prison, il fit beaucoup de mal aux Français. Mais je le laisse là; on aurait trop à dire s'il fallait raconter toutes les prouesses, entreprises hardies et traits de courage que firent en ces guerres et en tant d'autres les chevaliers de Catalogne et d'Aragon, et certes le temps ne suffirait pas à les écrire. On dit en Catalogne : à l'œuvre on connaît le mérite du maître. Il est facile de savoir ce qu'ont fait en général les Catalans et les Aragonais, et par là de reconnaître ce qu'ils sont en somme; car s'ils n'étaient braves et vaillants, ils n'auraient pas exécuté tant de belles choses qu'ils ont faites et qu'ils font encore tous les jours, avec l'aide et par la grâce de Dieu. Aussi ne convient-il de parler en particulier de personne, si ce n'est des chefs qui ont à donner les ordres.

Aussitôt que le seigneur roi et ceux qui se trouvaient avec lui eurent entendu les récits de cette invasion, on fit appel à tous, et la bannière du seigneur roi sortit de Saragosse avec les chevetains et les conseils des cités et des villes d'Aragon, qui tous voulurent suivre la bannière du seigneur roi. Depuis que l'Aragon fut habité, jamais il ne se trouva un aussi grand nombre de braves gens réunis ensemble; et de telle sorte qu'en vérité ils auraient suffi à détruire, je ne vous dirai pas les forces réunies par Eustache, mais toutes celles du roi de France lui-même, si elles y eussent été.

Le seigneur roi, avec plaisir et contentement, se dirigea vers le point où il savait qu'était cet ost d'Eustache; et il fit telle diligence qu'un jour, à l'heure de complies, il se trouva tout près de l'ost d'Eustache, tout à l'entrée de la Navarre; car aussitôt qu'Eustache avait appris des nouvelles du seigneur roi, il s'était hâté de s'en retourner, et déjà le seigneur roi n'était plus qu'à une lieue de lui, de sorte que chacune des armées eut des nouvelles de l'autre. Pendant la nuit le roi harangua son monde, les exhorta à bien faire et leur dit beaucoup de belles paroles. Il leur dit : qu'à la pointe du jour, tous, avec la grâce de Dieu et de madame sainte Marie, pensassent à suivre sa bannière et à se conduire avec courage, parce qu'il voulait attaquer ses ennemis, qui jamais auparavant n'avaient eu une assez folle audace pour mettre les pieds sur son territoire. Quand le seigneur roi eut parlé, chacun lui répondit que c'était bien; toutefois la chose tourna de manière qu'Eustache avait eu le temps de se retirer sain et sauf en Navarre avec tout son monde, ce dont le roi fut bien fâché. Jamais, depuis qu'il fut né, il n'avait éprouvé un tel mécontentement; et je n'en dirai pas plus, car certes il en devait être ainsi, lorsqu'il apprenait qu'Eustache était rentré en toute sûreté en Navarre. Le seigneur roi s'en alla de là à Barcelonne, où il convoqua ses cortès, et il prescrivit à tous ceux de la Catalogne de s'y trouver au jour désigné.

CHAPITRE CXII.

Comment le seigneur roi d'Aragon expliqua à En Raimond Marquet et à En Beranger Mayol pourquoi il faisait faire si peu de galères pour s'opposer au pape, au roi de France et au roi Charles; et de la réponse qui lui fut faite dans les cortès de Barcelonne.

Cependant les riches-hommes, les prélats, les chevaliers, les citoyens et hommes des villes avaient été convoqués pour se rendre aux cortès. Le seigneur roi fit appeler En Raimond Marquet et En Béranger Mayol, qui étaient de retour de Sicile avec les galères qui avaient accompagné madame la reine et les seigneurs infants, et leur ordonna de faire construire incontinent dix galères, afin de ne pas se trouver au dépourvu de galères; mais En R. Marquet et En B. Mayol lui répondirent : « Que dites-vous, seigneur? savez-vous que vos ennemis font faire cent vingt galères? et vous, vous n'en commandez que dix! — Ne savez-vous pas, répliqua le roi, que nous en avons en Sicile quatre-vingts, qui nous arriveront tout armées quand nous voudrons nous en servir. — Cela est vrai, seigneur, mais nous trouveriens bon que vous fissiez faire ici au moins cinquante galères; car on ne sait pas si celles qui sont en Sicile pourront se trouver ici à point et précisément au moment du besoin, et si elles ne seront pas retenues en Sicile par les affaires qui pourraient y survenir. Les forces de l'Église, celles du roi de France, celles du roi Charles et de

leurs adhérents sont si considérables qu'elles nous donneront assez de besogne çà et là, lors même que nous aurions cinquante galères réparties entre Valence, Tortose, Tarragone et Barcelonne, et elles en donneraient à beaucoup plus si nous les avions. Mais toutefois, seigneur, si vous nous ordonnez de faire construire seulement cinquante galères, que nous armerons en Catalogne, nous avons foi en Dieu et en votre bonne fortune que nous viendrons à bout de tous vos ennemis. — Vous parlez bien, prud'hommes, leur dit le seigneur roi ; mais il vaut beaucoup mieux que nos ennemis pensent que nous n'avons rien ici, que de croire que nous y ayons quelques forces maritimes, et que ces forces s'élèvent précisément à cinquante galères ; car alors les leurs marcheraient réunies ; et ce serait forte chose et grand danger pour nous d'avoir à combattre contre toutes leurs galères ensemble ; car elles sont montées par un grand nombre de bonnes gens, Provençaux, Gascons, Génois et beaucoup d'autres. Mais quand ils sauront que nous n'en avons pas ici plus de dix, ils viendront en toute assurance et ne feront nul cas de nos forces et marcheront divisés ; et alors vous, avec vos dix galères, vous irez férant çà et là à votre aise. Et cependant qu'ils continueront à se maintenir dans le dédain de nos forces, nos galères reviendront de Sicile, et iront férir là où sera réunie la plus grande portion de leur flotte. Et c'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu et en ne laissant paraître que fort peu de forces, nous viendrons à bout de tous nos ennemis. Dans la guerre il faut que l'homme se recommande à Dieu, et qu'ensuite, avec l'aide du Seigneur, il choisisse le meilleur parti et le plus profitable, et qu'on renonce à ce qu'on ne peut obtenir. »

En entendant ces paroles, En R. Marquet et En B. Mayol dirent : « Seigneur, excusez-nous si nous avons voulu vous donner nos avis, car il est bien certain que nous, et cent hommes comme nous, nous n'arriverions pas à la hauteur de vos pieds ; nous voyons que ce que vous dites est très raisonnable, et nous allons ordonner la construction de dix galères, ainsi que vous, seigneur, vous l'avez commandé. — Allez donc à la bonne heure, dit le roi, et tenez bien secret tout ce que je vous ai confié. — Seigneur, dirent ils, comptez sur nous. » Et ils lui baisèrent la main et allèrent faire exécuter ce que le seigneur roi leur avait ordonné.

Cependant les cortès se réunirent, et chacun se trouva à Barcelonne au jour désigné par le roi. On se rendit au palais royal. Le seigneur roi répéta tout ce qu'il avait dit dans les cortès de Saragosse, et ajouta beaucoup de belles paroles appropriées à la circonstance [1]. Lorsque le seigneur roi eut cessé de parler, l'archevêque de Tarragone se leva et dit beaucoup de fort belles paroles. Il dit entre autres choses : « Seigneur, je vous déclare en mon nom et en celui de tous les prélats de notre archevêché, clercs, séculiers et réguliers, que nous ne pouvons vous donner aucun avis relativement aux faits de guerre, ni encore moins en opposition à la sentence d'interdit que le Saint-Père a prononcée contre vous ; veuillez donc ne pas nous demander de conseil ; mais arrangez-vous pour que nous vivions au plus étroit possible de nos besoins. »

Le roi, comprenant ce que l'archevêque avait voulu dire, reconnut par là ses excellentes dispositions envers lui, ainsi que celles des autres prélats et clercs, et la vive affection qu'ils désiraient lui témoigner ; car ce que l'archevêque avait dit était dit à bon entendeur, et signifiait en réalité, que le seigneur roi s'emparât de tout ce qui appartenait à l'église et s'en aidât dans sa guerre ; mais il l'avait dit de manière à ne pouvoir en être repris ni par le pape ni par qui que ce fût. Et en vérité l'intention de tout ce qu'il y avait de prélats et clercs sur la terre du seigneur roi était bien que, pendant tout le temps que la guerre durerait, ils fussent réduits pour vivre au plus strict nécessaire et que le roi disposât de tout le reste.

Le seigneur roi répondit à l'archevêque : qu'il avait entendu ce qu'il lui avait dit ; qu'il le tenait pour excusé, lui et tous les autres prélats et clercs ; qu'il reconnaissait qu'ils avaient raison, et qu'ainsi ils pouvaient se retirer à la bonne heure, et que lui resterait avec les chevetains, chevaliers, citoyens et envoyés des villes à traiter des affaires de la guerre. Là-dessus l'archevêque et les autres prélats et clercs sortirent du conseil et se retirèrent chacun dans leurs terres ; et le roi continua

(1) Ces cortès se tinrent au mois de janvier 1284, nouv. st. Les Catalans firent valoir les mêmes réclamations que les Aragonais, et obtinrent confirmation de leurs anciens privilèges et abolition de plusieurs ordonnances désastreuses pour le pays.

à tenir ses cortès avec les autres personnes.

Lorsque l'archevêque et les prélats eurent quitté la salle, les riches-hommes, chevaliers, citoyens et envoyés des villes se levèrent, chacun selon son rang et selon qu'ils devaient parler; et si jamais on fit au seigneur roi, à Sarragosse, une bonne réponse d'aide et de conseil, ce fut surtout dans ces cortès qu'il lui fut répondu par tous en général avec beaucoup plus de dévouement que jamais. Et comme ils l'avaient bien offert, ils l'exécutèrent encore mieux, ainsi que vous l'apprendrez par la suite.

Le roi fut très satisfait de cette réponse faite par tous; il les remercia et leur fit de grands dons. Ainsi les cortès se séparèrent dans le plus grand accord entre le seigneur roi et ses vassaux et sujets; et tous, satisfaits des paroles du roi, retournèrent chez eux.

Quand les cortès se furent séparées, le seigneur roi s'en alla à la cité de Gironne, et fit dire au seigneur roi de Majorque, son frère, qu'il désirait le voir, et le priait de se rendre à ladite cité, ou bien que, s'il le voulait, il se rendrait lui-même à Perpignan. Le seigneur roi de Majorque lui répondit qu'il irait le trouver à Gironne, et il y vint en effet peu de jours après. Le seigneur roi se porta au-devant de lui jusqu'au pont de Sarria[1]; et s'ils se firent fête l'un à l'autre, il n'est besoin de le dire, car chacun peut bien croire que l'un des frères avait grande joie de voir l'autre. Ils entrèrent ainsi dans Gironne au milieu des fêtes, et ce jour-là le seigneur roi de Majorque et sa compagnie mangèrent avec le seigneur roi d'Aragon; de même le lendemain et le troisième jour. Le quatrième jour le seigneur roi de Majorque invita le seigneur roi d'Aragon et sa compagnie. Le cinquième jour le seigneur roi d'Aragon voulut que le seigneur roi de Majorque mangeât avec lui; et après avoir entendu la messe, les deux frères, sans être accompagnés de personne, entrèrent dans une chambre à part, et l'heure de nonne était bien passée avant qu'ils en sortissent et prissent leur repas. Ce qu'ils dirent et ce qu'ils réglèrent entre eux, c'est ce que personne ne peut savoir; beaucoup de gens assurèrent toutefois, que le seigneur roi d'Aragon avait laissé au seigneur roi de Majorque, son frère, la liberté de prendre parti pour le roi de France et de lui faire aide contre lui-même. Chacun de ces deux frères était en effet fort expérimenté et n'ignorait pas que, Montpellier, le comté de Roussillon, le Conflent et la Cerdagne seraient à jamais perdus s'ils agissaient autrement; car l'habitude de la maison de France est de ne rien rendre de ce qu'elle prend pendant la guerre. Le roi de Majorque perdrait donc ainsi toutes ses terres; et ils savaient bien que Montpellier, le comté de Roussillon, le Conflent et la Cerdagne n'étaient pas en état d'être défendues contre le roi de France, et qu'il valait mieux aviser à les conserver. Ainsi ils se séparèrent sans que personne pût rien savoir de ce qu'ils s'étaient dit. Seulement les personnes expérimentées le conjecturèrent ainsi, et les Français en eurent de tout temps eux-mêmes le soupçon.

Après avoir pris congé l'un de l'autre, le seigneur roi d'Aragon retourna à Barcelonne et le seigneur roi de Majorque à Perpignan. Laissons là ces deux rois, et revenons à l'infant En Jacques et à l'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE CXIII.

Comment l'amiral En Roger de Loria côtoya toute la Calabre, et des grandes prouesses qu'il fit; comment il fit prisonnier le prince de Matagrifon, fils aîné du roi Charles, et fit rendre la liberté à madame l'infante, sœur de la reine d'Aragon; et du grand tribut qu'il imposa aux habitants de Naples.

Lorsque l'amiral, d'après les ordres du seigneur infant, eut fait mettre en état les quarante galères et réuni les chiourmes et tout le reste des équipages, composés, ainsi qu'il lui avait été prescrit, moitié de Latins et moitié de Catalans, avec des arbalétriers, tous Catalans enrégimentés, pour toutes les galères, à l'exception de six galères légères où étaient placés des rameurs surnuméraires[1]; qu'il eut fait mettre à bord le pain et toutes autres choses nécessaires, et qu'enfin les galères furent bien pourvues de tout ce qu'il leur fallait, avec la grâce de Dieu, le seigneur infant ordonna à l'amiral de faire embarquer tout son monde. La trompette parcourut toute la ville, et chacun s'embarqua avec bon courage et bonne volonté; et quand ils furent embarqués, l'amiral alla

(1) Puente-Mayor, ou le grand pont sur le Ter, près de Sarria.

(1) *Tersols*, en français *tierciers*. Voyez la note de la page 288.

prendre congé de madame la reine et des infants, et madame la reine le signa et le bénit.

Le seigneur infant prit à part l'amiral et lui parla ainsi : « Amiral, nous trouvons bon que vous preniez la direction de Naples et que vous fassiez en sorte de vous emparer, s'il est possible, de l'île d'Ischia; car une fois maîtres d'Ischia, nous pourrions facilement détruire Naples. — Seigneur, répondit l'amiral, signez-nous, bénissez-nous, et laissez-nous faire; car nous espérons, avec la grâce de Dieu, faire de telles choses qu'on en parlera à jamais. » Là-dessus l'amiral lui baisa la main et prit congé du seigneur infant En Frédéric et des autres personnes, et on s'embarqua.

Quand ils furent embarqués, il s'y trouva quarante galères, quatre lins armés et quatre barques armées, et ils firent leurs adieux et partirent à la bonne heure.

Ils côtoyèrent la Calabre, et en débutant ils prirent Scalea. Ils trouvèrent au port de Saint-Nicolas de Scalea quatre nefs et beaucoup de terides qui faisaient leur chargement de bois pour des rames, mâts et antennes de galères et lins, afin de les transporter à Naples. Puis il s'empara d'Amantea, finnafreddo[1], Saint-Lucido[2], Cetraro, de la cité de Policastro, qu'il mit à feu et à sang; puis de Castello dell'Abate, et mit en état toutes ces places. Vous pouvez bien croire que depuis que ceux de Calabre savaient que le combat de Bordeaux n'avait pas eu lieu, ils se rendaient tous sans beaucoup se défendre; chacun était de cœur et d'âme avec le roi d'Aragon, et haïssait les Français à mort; et ils le donnèrent bien à connaître, quand le seigneur infant passa en Calabre, que depuis longtemps ils ne désiraient rien tant que ce voyage.

Lorsque l'amiral eut fait toutes ces prises, nouvelle en vint au prince, qui en fut fort mécontent. L'amiral se dirigea ensuite vers Naples, avec la précaution de prendre langue partout. Arrivé devant Naples, il ordonna qu'on se rangeât en ordre de bataille en échelonnant les galères. Et tous étant bien armés et appareillés, il s'approcha du môle à deux portées d'arbalètes. Il eût pu s'avancer plus près encore, car personne n'était là pour s'y opposer; mais il agit en cela de fort bon sens, pour ne pas les détourner de monter sur leurs galères, car son but était qu'ils pussent armer toutes ces galères qu'ils avaient dans le port, et venir lui livrer bataille.

Quand ceux de Naples virent arriver les galères de l'amiral, c'était là qu'il fallait entendre les cris de l'alarme universelle. Les cloches mises en branle dans toute la ville de Naples faisaient un tel vacarme que le ciel et la terre semblaient se confondre. Le prince se rendit au môle avec la cavalerie, fit sonner la trompette, et publier que, sous peine de la vie, chacun s'embarquât sur les galères. Mais on avait beau publier et republier, aucun ne voulait s'embarquer. A cette vue, le prince, transporté de colère, monta le premier de sa personne sur les galères. Quand les comtes, les barons, les chevaliers, les citoyens, et tous les autres, virent le prince sur les galères, saisis de honte, ils se résolurent d'y monter eux-mêmes bien appareillés et bien armés. Que vous dirai-je? On arma trente-huit galères et un grand nombre de lins et de barques; et quand elles furent armées, elles se mirent en mouvement pour marcher vers l'amiral. L'amiral fit semblant de fuir et résolut de les attirer au dehors, de telle sorte qu'il ne pût lui échapper une seule galère. Lorsqu'il vit qu'il les tenait enfin au large, il fit volte-face. Ceux-ci, en le voyant retourner sur eux, perdirent de leur ardeur à le poursuivre et levèrent leurs rames.

L'amiral en fit autant. Il fit amarrer ensemble toutes ses galères, et se mit en ordre de bataille : le prince fit de même; après quoi ils s'attaquèrent galère contre galère. Et si jamais il y eut terrible bataille sur mer, ce fut bien là, car on ne peut pas même lui comparer la bataille des Comtes ni celle de Malte. Que vous dirai-je? La bataille dura depuis tierce jusqu'à vêpres. Mais contre la volonté et la puissance de Dieu, personne ne saurait résister; et la puissance comme la volonté de Dieu étaient et sont toujours avec le seigneur roi d'Aragon et avec les siens. Donc le roi Charles et le prince n'étaient rien contre lui; et notre seigneur Dieu donna la victoire à l'amiral et aux siens. Tous s'écrièrent à la fois : « Aragon! Aragon! Sicile! à l'abordage! » Dans cet élan vigoureux ils balayèrent bien trente galères; mais après

(1) Ximo[illegible]iel.

(2) sur la cote de calabre.

avoir balayé celles-là, ils ne pouvaient s'emparer de la galère du prince, ni de celles qui l'entouraient, tant il s'y trouvait d'hommes illustres et de haut parage, qui préféraient mourir plutôt que de voir le prince prisonnier. Mais rien ne leur valut ; ils ne purent résister plus longtemps et furent enfin vaincus ; et là moururent la plus grande partie des comtes, barons et hommes de parage qui se trouvaient à bord ; si bien que la galère du prince resta seule, sans que personne pût s'en rendre maître. L'amiral s'écria alors : « Victoire ! victoire ! » et chacun se jeta sur la galère du prince et balaya toute la proue ; l'amiral s'y elança lui-même l'épée à la main.

Quand ils furent vers le milieu de la galère, c'était alors qu'il fallait voir de beaux faits d'armes et de beaux coups donnés et reçus, tant et tant que ce fut grand merveille, et que tous ceux qui étaient sur le pont de la galère du prince y périrent. L'amiral se présenta devant le prince, qui se défendait mieux que roi, fils de roi ou quelque chevalier que ce fût, et qui faisait de si beaux coups qu'aucun homme ne pouvait s'en approcher. Et certes il eût préféré mourir plutôt que de vivre, tant sa fureur était grande ; si bien qu'il y eut des chevaliers de l'amiral qui s'approchèrent, lances abaissées, et voulaient l'en frapper ; mais l'amiral s'écria : « Barons, arrêtez, c'est le prince ! j'aime mieux l'avoir vivant que mort. »

Le prince entendant ces mots, et voyant que toute défense était superflue, se rendit à l'amiral, et ainsi tous furent pris ou tués.

Après la bataille gagnée, l'amiral dit au prince : « Si vous voulez conserver la vie, vous avez deux choses à faire à l'instant ; et si vous vous y refusez, faites compte que la mort du roi Conradin sera vengée au moment même. — Qu'exigez-vous de moi, dit le prince ? Si je puis le faire, je le ferai volontiers. — Je veux, répondit l'amiral, que vous me fassiez venir sans délai la fille du roi Mainfroi, sœur de madame la reine d'Aragon, que vous avez en votre pouvoir au château de l'Œuf, avec les dames et demoiselles de sa suite qui se trouvent avec elle ; et de plus que vous me fassiez rendre le château et la ville d'Ischia. »

Le prince répondit qu'il le ferait volontiers. Il envoya aussitôt un de ses chevaliers à terre, sur un lin armé, qui ramena madame l'infante, sœur de madame la reine, avec quatre demoiselles et deux dames veuves. L'amiral les reçut avec grande joie. Il mit genou en terre et baisa la main de madame l'infante. Après cela il fit route vers Ischia avec toutes ses galères ; et quand ils furent arrivés à Ischia, ils trouvèrent la ville dans la désolation, parce que la plus grande partie des gens d'Ischia avaient péri ou avaient été faits prisonniers dans la bataille.

Le prince donna ordre de remettre à l'amiral la ville et le château ; ce que les habitants firent aussitôt sans beaucoup se faire prier, dans l'espoir de recouvrer ceux de leurs amis qui avaient été pris sur les galères. L'amiral reçut le château et la ville, et y laissa quatre galères bien armées, deux lins et environ deux cents hommes. Il fit sortir des galères tous ceux de ses prisonniers qui étaient d'Ischia, leur donna la liberté sans rançon et leur distribua les vêtements des autres ; ce dont les gens d'Ischia furent fort joyeux et se sentirent tout confortés. Il donna ensuite l'ordre à celui qu'il laissait pour commander aux quatre galères et aux deux lins armés, de ne permettre à qui que ce fût d'entrer à Naples ou d'en sortir sans son laissez-passer ; tous ceux qui entreraient devaient payer tant par navire, lin ou marchandise ; et ceux qui en sortiraient devaient payer un florin d'or par tonneau de vin, et deux florins par tonneau d'huile ; et tous les autres objets étaient soumis ainsi à une taxe fixe. Tout cela s'accomplit, et beaucoup plus, car ils resserrèrent tellement les habitants de Naples que le commandant d'Ischia avait dans la ville de Naples même son facteur, qui recevait les droits sur tous les objets ci-dessus désignés. Tous, pour sortir de Naples, devaient être munis d'un laissez-passer de lui, faute de quoi ils étaient arrêtés et perdaient leur vaisseau ou lin avec la marchandise.

Ce fut le plus grand honneur qu'un roi pût s'attribuer sur un autre roi, que celui qu'assuma ici le seigneur roi d'Aragon sur le roi Charles. Et le roi Charles fut contraint de le souffrir, en faveur même des habitants de Naples, qui eussent été perdus s'ils n'eussent pu vendre et expédier leurs denrées.

Après ces règlements, l'amiral fit voie pour Procida et pour l'île de Caprée, et s'empara de toutes ces îles, qui lui firent hommage ainsi que l'avaient fait les gens d'Ischia ; et il rendit

à chaque endroit les prisonniers qu'il leur avait faits. Tout cela terminé, l'amiral envoya un lin armé en Catalogne au seigneur roi d'Aragon, et un autre en Sicile, pour annoncer ces heureuses nouvelles. Dieu nous donne une joie semblable à celle qu'on ressentit dans chacun de ces lieux!

Si le roi d'Aragon, toute la Catalogne, l'Aragon, le royaume de Valence éprouvèrent une vive joie, aussi bien que madame la reine, les infants, et toute la Sicile, la douleur qu'éprouva le roi Charles ne fut pas moins vive, lorsqu'il apprit ces événements à Rome, où se trouvaient le pape et tous ceux de leur parti; mais ceux du parti gibelin éprouvèrent au contraire grande joie et satisfaction.

Lorsque les deux lins armés expédiés par l'amiral se furent éloignés, ce même Seigneur tout puissant qui lui avait donné la victoire lui accorda aussi un temps si favorable qu'en peu de jours il fut rendu à Messine. Lorsqu'il fut arrivé à la Tourrette, les transports d'allégresse commencèrent, et il s'y fit les plus brillantes fêtes qu'on ait jamais faites. Les infants, escortés de tous les chevaliers montés sur leurs chevaux et de tout le peuple de Messine, vinrent à sa rencontre à la Fontaine-d'Or. L'amiral traînait avec ses galères les galères qu'il avait prises, poupe en avant et bannières traînantes. Arrivé devant la Fontaine-d'Or, l'amiral aperçut l'infant, se jeta dans une barque armée, et vint à terre. Les infants le voyant venir s'approchèrent de lui; l'amiral s'avança, leur baisa la main, et chacun d'eux s'inclina pour le relever et le baisa à la bouche. L'amiral demanda au seigneur infant En Jacques ce qu'il ordonnait qu'on fît du prince, et le seigneur infant lui répondit: « Retournez sur vos galères et faites votre joyeuse entrée. Nous serons au palais avant vous pour y recevoir l'infante notre tante, et là nous tiendrons conseil avec vous et avec nos autres conseillers pour savoir ce qu'il convient de faire du prince et des autres. »

L'amiral revint sur ses galères et fit sa joyeuse entrée dans le port de Messine. La flotte arriva jusqu'au palais, faisant retentir sans interruption les cris de *Laudamus*. La ville répondait à ces cris, car c'était un jour de grande gloire pour tous ceux qui voulaient du bien à la maison d'Aragon, et de grand deuil pour les autres. Ces *Laudamus* une fois cessés, l'amiral fit mettre les échelles en terre à la douane du port. A ce moment madame la reine sortit du palais, et les infants montèrent sur les galères, et accueillirent leur tante avec de grands témoignages de joie, puis ils descendirent avec elle au débarcadère, où l'amiral avait fait placer quatre échelles garnies deçà et delà de barres de bois, de manière que madame l'infante et les deux infants qui marchaient de front avec elle descendirent ensemble au débarcadère. Dès qu'ils furent descendus au débarcadère, madame la reine sa sœur, qui se tenait au pied de l'échelle, et elle s'embrassèrent; et elles se tinrent si étroitement embrassées, se baisant l'une l'autre et fondant en larmes, qu'on ne pouvait les séparer. C'était grande pitié de les voir; et ce n'était pas merveille, car depuis qu'elles ne s'étaient vues elles avaient perdu le roi Mainfroi, la reine leur mère, le roi Conradin et le roi Enzio leurs oncles, et bien d'autres honorés parents et parentes. Enfin les infants et l'amiral les séparèrent; et ainsi toutes deux main en main montèrent au palais, où on leur fit de grandes réjouissances. De somptueux repas étaient préparés, et tous furent splendidement reçus et servis.

Avant le repas, le seigneur infant ordonna à l'amiral de faire mettre le prince au château de Matagrifon, de faire garder les comtes et les barons par des chevaliers qui leur donneraient leurs maisons pour prison, et d'envoyer les autres dans les prisons ordinaires. Ainsi que prescrivait le seigneur infant, ainsi fut-il exécuté et accompli dans l'espace de deux jours.

Après les fêtes, le seigneur infant fit dire à tous les riches-hommes de Sicile, aux chevaliers, aux citoyens et gens des villes et autres lieux, qu'ils eussent à envoyer des syndics chargés de pleins pouvoirs. Le jour de la réunion à Messine fut fixé à deux mois après la date des lettres; et il fixa un aussi long terme, parce qu'il fallait ce temps pour envoyer un messager au seigneur roi d'Aragon et recevoir ses ordres sur ce qu'on devait faire du prince et des autres prisonniers de marque. Quant aux menues gens, madame la reine les avait fait mettre en liberté et renvoyer chacun chez eux, ainsi qu'elle avait fait précédemment des autres.

Le seigneur infant et l'amiral firent donc sans délai disposer une galère, et ils envoyèrent au seigneur roi d'Aragon deux chevaliers,

pour lui faire savoir comment ils avaient fait le prince prisonnier et l'avaient renfermé à Matagrifon sous bonne garde, et pour le prier de mander ce qu'il voulait qu'on fît de lui, aussi bien que des comtes et barons. Ils lui envoyèrent aussi par écrit le nom de chacun d'eux. La galère partit et trouva à Barcelonne le seigneur roi, qui avait été déjà instruit de la victoire par le lin que l'amiral lui avait expédié, et qui en conséquence s'était rendu à Barcelonne, pensant bien qu'il lui arriverait promptement d'autres messages de Sicile.

A leur arrivée à Barcelonne, ils firent leur salut, et il s'était réuni une si grande quantité de monde sur la place, tous répondant à la fois au salut par leurs cris de joie, qu'on eût dit que le monde allait crouler. Les envoyés mirent aussitôt pied à terre, allèrent trouver le seigneur roi au palais, lui baisèrent les pieds et la main, lui remirent les lettres dont ils étaient porteurs, et lui firent part de leur message. Le seigneur roi les reçut avec grande joie et fit distribuer de grands rafraîchissements à la galère. Ce jour même, il expédia les affaires si bien qu'ils partirent le lendemain et furent en peu de jours à Messine, où ils trouvèrent madame la reine, les seigneurs infants et l'amiral, et leur remirent les lettres que le seigneur roi leur adressait. Ce qu'elles contenaient, je ne puis vous le dire; mais ce qui s'ensuivit relativement au prince et aux autres personnes, le montre assez, car tout ce que fit le seigneur infant à l'égard du prince et des autres, il le fit en conformité des ordres du seigneur roi; et il montra une telle sagesse dans sa conduite envers le prince que tout homme put bien voir que le tout était l'effet de la grande sagesse qui appartenait au seigneur roi.

CHAPITRE CXIV.

Comment les cortès furent convoquées à Messine; comment le prince fut condamné à mort; et comment le seigneur infant En Jacques, après avoir fait publier la sentence de mort par toute la Sicile, fut touché de pitié et ne voulut point la faire mettre à exécution.

Le jour prescrit pour la convocation des cortès arriva et elles se réunirent. Le seigneur infant fit publier un conseil général et ordonna que tout homme eût à se rendre devant le palais de Messine, aussi bien ceux de la cité généralement que tout autre homme, riches-hommes, chevaliers et syndics de tous les lieux de Sicile, et tous les prud'hommes. Dès qu'ils furent tous réunis, le seigneur infant, qui était un des plus sages princes du monde et des mieux parlants, qui le fut depuis, qui l'est encore et le sera tant qu'il vivra, se leva et dit :

« Barons, nous vous avons tous convoqués, parce que, comme vous le savez, nous tenons ici à Matagrifon le prince, fils aîné du roi Charles, qui est en notre prison. Or donc, vous savez tous que le roi Charles, son père, s'est emparé de l'héritage du bon roi Mainfroi, notre aïeul et votre seigneur légitime, et que le roi Mainfroi périt dans le combat, et avec lui le roi Enzio son frère. Vous avez su aussi comment le roi Conradin, notre oncle, est venu d'Allemagne dans l'intention de venger leur mort et cette usurpation; mais, selon la volonté de Dieu, lui et tous ses gens furent défaits par ledit roi Charles. Vous savez aussi que ledit roi Conradin tomba vivant entre ses mains. Vous savez enfin qu'il se conduisit envers lui avec la plus grande cruauté que jamais roi ou fils de roi exerçât sur un aussi vraiment gentilhomme que l'était le roi Conradin, issu du plus noble sang du monde, et qu'il lui fit trancher la tête à Naples. D'après cette grande cruauté, vous pouviez connaître quelle punition Dieu lui infligerait et quelle vengeance il en tirerait. Vous êtes ceux qui avez le plus souffert de dommage et de honte de toutes ces choses, aussi bien par la mort de votre seigneur naturel et de ses frères que par les pertes que vous avez faites chacun de vous de vos parents et amis. Puis donc qu'il a plu à Dieu que ce soit par vous que vengeance en soit tirée, j'ai mis ici en votre pouvoir la chose la plus chère que le roi Charles possède dans ce monde, son fils. Jugez-le, et prononcez telle sentence qui vous paraîtra juste. »

Là-dessus le prince alla s'asseoir, et messire Alaymo, désigné par tous pour répondre en leur nom à ce que proposerait le seigneur infant, se leva et dit :

« Seigneur, nous avons bien entendu ce que vous venez de nous dire, et nous savons que le tout s'est passé en toute vérité comme vous nous l'avez exposé. Nous rendons grâces à Dieu et à notre seigneur le roi d'Aragon de ce

qu'il a bien voulu nous envoyer un aussi sage seigneur que vous l'êtes pour nous gouverner à sa place. Et puisqu'il vous plaît, seigneur, que ce soit par nous que soit tirée vengeance et de la mort du roi Conradin et du dommage porté sur nous par le roi Charles, je dis, pour moi, seigneur : que le prince doit subir la mort que son père a fait subir au roi Conradin. Et ainsi comme je l'ai dit, que chacun des barons, chevaliers et syndics des terres se lève ; et si mon avis leur paraît bon, qu'ils confirment cette sentence et qu'on la rédige par écrit ; et que ce que chacun dira, il le dise pour lui et pour toute la communauté de Sicile, car elle est représentée ici. Et s'il est quelqu'un qui veuille dire autrement, qu'il se lève ; pour moi, ce que j'ai dit, je le confirme en mon nom et au nom de tous les miens. »

Cela dit, il cessa de parler; mais, avant que personne se levât, tout le peuple de Messine se leva et tous s'écrièrent à la fois : « Il a bien dit! il a bien dit! et nous le disons tous : Qu'il ait la tête coupée; nous nous conformons à tout ce qu'a dit messire Alaymo. » Là-dessus se leva l'amiral, qui savait d'avance comment l'affaire tournerait, et il dit : « Barons, ainsi que messire Alaymo l'a proposé, que chacun se lève pour soi, riches-hommes, chevaliers et syndics; et une fois la sentence approuvée de tous en général, qu'on l'écrive. »

Il appela alors deux notaires des plus expérimentés de Messine et deux juges, et il dit aux juges de dicter la sentence, et aux notaires d'écrire l'avis de chacun, pour en conserver éternellement la mémoire; la chose eut lieu ainsi. Lorsque tout eut été accompli, l'amiral ordonna d'en faire lecture en présence de tous. Quand lecture en eut été faite et que chacun eut prononcé la sentence, tant pour soi que pour les lieux qu'il représentait, l'amiral demanda à toute l'assemblée en général, si elle approuvait ladite sentence. Tous répondirent : « C'est ce que nous voulons, et nous le confirmons pour nous et pour toute la communauté de l'île de Sicile. » Alors on se retira, et chacun s'en alla chez soi, bien persuadé que justice serait faite le lendemain. Mais le seigneur infant En Jacques, après que la sentence eut été prononcée et confirmée, voulut user de miséricorde, car il ne voulait pas rendre le mal pour le mal, se rappelant la parole de l'Évangile qui dit : que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion. Ainsi, lui ne voulut point la mort du prince, mais il désira que par lui pût renaître la paix et la concorde, sachant bien surtout qu'il n'avait aucune faute en rien de ce qu'avait fait son père, le roi Charles. Il avait au contraire ouï dire qu'il avait été fort mécontent de la mort du roi Conradin, et c'était la vérité. Il se rappelait aussi qu'il était proche parent du roi son père, et puisqu'il était parent de son père, il l'était aussi de lui-même.

CHAPITRE CXV.

Comment le seigneur Infant En Jacques envoya le prince, fils aîné du roi Charles, en Catalogne, au roi d'Aragon son père.

Si bien que le lendemain le seigneur infant manda l'amiral et lui dit : « Amiral, faites préparer la plus grande nef des Catalans, parmi celles qui se trouvent ici ; joignez-y quatre galères et deux lins armés, et nous enverrons le prince à Barcelonne, au seigneur roi d'Aragon notre père. — Seigneur, dit l'amiral, vous dites bien ; la chose sera ainsi. »

Dès que la nef, les galères et les lins furent armés, on y plaça le prince sous bonne et sûre garde. Ils partirent de Messine ; le vent fut favorable, et en peu de jours ils arrivèrent à Barcelonne, où ils trouvèrent le seigneur roi. Le seigneur roi ordonna aussitôt que le prince fût renfermé au château-neuf de Barcelonne, et il y mit bonne garde.

Je laisse le prince en bon lieu et sûr, et reviens au seigneur infant En Jacques et à l'amiral.

CHAPITRE CXVI.

Comment le seigneur Infant En Jacques passa en Calabre et la conquit, ainsi que la principauté, jusqu'à Castello dell' Abate, et aussi d'autres villes et lieux.

Le prince étant embarqué, le seigneur infant ordonna à l'amiral de faire armer quarante galères, attendu qu'il voulait passer en Calabre, et y conduire la guerre de telle sorte qu'on ne s'aperçût pas que le seigneur roi son père y manquât. L'amiral éprouva une grande joie à voir dans le seigneur infant En Jacques un si bon entendement et tant de courage et de vigueur. Il n'eut garde de l'en détourner ; il

l'approuva au contraire, et lui répondit : « Seigneur, c'est bien dit ; faites préparer votre cavalerie et votre infanterie, et regardez les galères comme prêtes. »

Le seigneur infant fit convoquer aussitôt toutes les osts de Catalans et d'Aragonais qui se trouvaient en Sicile, excepté ceux qui avaient quelques emplois, ou qui gardaient les châteaux. En peu de jours ils furent tous prêts et réunis à Messine, et le prince passa en Calabre avec mille chevaux bardés, et cent armés à la légère, à la manière des génetaires [1]. Il y avait aussi une grande quantité d'almogavares et de varlets des menées. Des quarante galères que l'amiral fit armer, vingt étaient ouvertes en poupe et contenaient quatre cents cavaliers et un grand nombre d'almogavares. Ainsi, avec la grâce de Dieu, le seigneur infant En Jacques allant par terre et l'amiral par mer, ils s'en allèrent, prenant cités, bourgs, châteaux et autres lieux. Que vous dirai-je? si je voulais vous raconter le tout en détail, ainsi que je l'ai fait plusieurs fois, le papier me manquerait ; car il se fit de si beaux actes de chevalerie et de si beaux faits d'armes dans chacun des lieux qu'ils parcoururent, que dans aucune histoire du monde on n'a jamais lu de plus belles chevauchées et de plus grandes merveilles que n'en firent les gens du seigneur infant et ceux de l'amiral. Il en est plus de cent parmi les riches-hommes et les chevaliers catalans et aragonais de cette expédition, dont les prouesses et actes de bravoure pourraient fournir matière à des romans plus merveilleux que n'est celui de Godefroi [2]; et même, au lieu de cent, je pourrais bien dire mille. J'en pourrais dire tout autant des gens de pied. Quant à l'amiral, il n'est besoin d'en parler ; tous ses faits furent autant de merveilles, et il se serait regardé comme un homme mort si, en tout lieu où s'exécutait un beau fait d'armes, il n'était pas là pour enlever à tout homme le prix de la bravoure. Que vous dirai-je? Tels furent le courage et l'audace toute chevaleresque du seigneur infant En Jacques que, depuis le moment où il passa en Calabre jusqu'à celui de son retour en Sicile, il fit la conquête de la Calabre entière, à l'exception du seul château-fort de Stilo, placé sur une haute montagne auprès de la mer. Outre la Calabre, il prit dans la principauté tout ce qui s'étend jusqu'à Castello dell' Abbate, à trente milles de Salerne, et l'île d'Ischia, comme vous l'avez déjà vu, et de plus celles de Procida et de Capri ; à quoi il faut ajouter, du côté du Levant, la cité de Tarente, toute la principauté, tout le cap de Leuca, la cité d'Otrante et Lecce, qui est à vingt-quatre milles de Brindes.

Si on vous racontait aussi toutes les belles actions que fit à Otrante le noble En Béranger d'Entença, beau-frère de l'amiral, ainsi que d'autres, vous seriez émerveillés de les entendre ; car ils parcoururent toute la Pouille, l'île de Corfou, le despotat d'Arta, Avlona et l'Esclavonie. Et comme, à l'aide des galères stationnées à Ischia pour le roi d'Aragon on levait un tribut sur toutes les nefs qui entraient à Naples ou en sortaient, de même à l'aide de celles qui étaient à Otrante pour le seigneur roi d'Aragon et pour l'infant on tirait un tribut de toute nef ou lin qui passait par le golfe de Venise, à l'exception de celles qui entraient à Venise ou en sortaient, parce que ladite ville et la communauté de Venise étaient en paix avec le seigneur roi d'Aragon.

Que personne ne s'étonne de m'entendre parler d'une manière si sommaire de ces grandes conquêtes. Je ne m'y arrête pas avec plus de détails parce que déjà en sont faits des livres qui traitent particulièrement pour ces divers endroits de la manière dont on s'en est emparé, et d'ailleurs cela me mènerait trop loin.

Lorsque le seigneur infant eut terminé la conquête de toute la Calabre et de tous les autres lieux, il fit don de plusieurs desdits lieux à des riches-hommes, à ses chevaliers, à de notables citoyens, à des adalils, à des almogavares et à des chefs de menées. Il mit toutes les frontières en bon état ; et revint ensuite en Sicile, où madame la reine, l'infante sa tante, l'infant En Frédéric et tous les habitants le revirent avec grande joie et plaisir ; et de là en avant l'île de Sicile ne se ressentit en rien de la guerre. Les troupes des frontières, stationnées en Calabre, dans la principauté et dans la Pouille, continuaient à mener la guerre de ce côté, et faisaient un grand butin, et venaient dépenser leur argent à Messine.

(1) Cavaliers montés sur petits chevaux appelés genets.

(2) Godefroi de Bouillon, qui prit Jérusalem.

CHAPITRE CXVII.

Comment l'amiral En Roger de Loria courut l'île de Gerbes, la Romanie, Chio, Corfou, Céphalonie, et comment les Sarrazins de Gerbes reçurent autorisation du roi de Tunis de se rendre au seigneur roi d'Aragon.

Après que le seigneur infant fut de retour à Messine, l'amiral, avec son autorisation, se rendit en Barbarie, en une île nommée Gerbes, appartenant au roi de Tunis ; il la ravagea et fit plus de deux mille captifs, Sarrazins ou Sarrazines, qu'il emmena en Sicile ; il en fit passer aussi quelques-uns à Majorque et en Catalogne, et fit un tel butin que les frais d'armement et d'expédition des galères furent largement payés. Il fit ensuite un autre voyage et alla en Romanie, et courut les îles de Metelin[1], Stalimène[2], les Formans[3], Tino, Andros, Miconi, puis l'île de Chio, où se fait le mastic, et prit la ville de Malvoisie[4], et revint en Sicile avec un butin si considérable qu'il y avait de quoi satisfaire cinq flottes semblables à la sienne. Il courut aussi l'île de Corfou et brûla et ravagea tous les environs du fort ; et puis courut Céphalonie et tout le duché[5]. Enfin, tous ceux qui le suivirent s'enrichirent tellement qu'ils ne voulaient admettre à leur table de jeux que ceux qui se présentaient avec des pièces d'or ; et s'ils n'avaient que de la monnaie d'argent, on ne les recevait qu'autant qu'ils apportaient au moins mille marcs.

Peu de temps après, l'amiral revint à l'île de Gerbes, et enleva encore bien plus de gens qu'il n'avait fait la première fois, de manière que les Maures de Gerbes vinrent trouver leur seigneur le roi de Tunis, et lui dirent : « Tu vois, seigneur, que tu ne peux nous défendre contre le roi d'Aragon, et c'est au contraire pour t'avoir prêté foi, à toi qui es chargé de nous défendre que nous avons eu deux fois notre île courue par l'amiral du roi d'Aragon, et que nous avons perdu frères, parents, femmes, fils et filles. Nous te conjurons donc, seigneur, de nous dégager de notre foi, afin que nous puissions nous soumettre à sa souveraineté, et ainsi nous vivrons en paix, et toi tu nous feras bien et merci : sans quoi, seigneur, tu peux faire compte que l'île sera bientôt toute dépeuplée. »

Le roi de Tunis consentit à ce qu'ils demandaient et les dégagea de leur foi. Et ils expédièrent des messagers au roi d'Aragon, et se soumirent à l'amiral en son nom. L'amiral y fit élever un beau fort qui s'est tenu, se tient et se tiendra avec plus de gloire pour les chrétiens qu'aucun autre château du monde.

Gerbes est une île qui se trouve au milieu de la Barbarie, puisque, si vous calculez bien, il y a autant de distance de Gerbes à Ceuta que de Gerbes à Alexandrie. Et ne croyez pas que ce soit complétement une île, car elle est si rapprochée du continent que, si ce passage n'était fortifié et défendu par les chrétiens, il pourrait y passer cent mille hommes à cheval et autant à pied, sans que les cavaliers eussent de l'eau à hauteur des sangles des chevaux. Aussi faut-il que tout homme qui aura à commander à Gerbes soit pourvu de quatre yeux, de quatre oreilles et d'une cervelle sûre et ferme, et cela par beaucoup de raisons : d'abord parce que le plus proche secours des chrétiens qui puisse lui parvenir est de Messine ; et de Gerbes à Messine il y a cent milles ; et qu'ensuite Gerbes a de fort proches voisins, comme Gelimbre, Margam, Jacob Ben-Atia, Ben-Barquet, les Debeps, et autres barons alarps[1], tous très puissants en troupes à cheval ; et si le capitaine de Gerbes venait à avoir les yeux appesantis par le sommeil, il ne manquerait pas de gens qui le réveilleraient bien vite et avec un fort mauvais bruit.

Lorsque l'amiral eut mis fin à toutes ses expéditions, il s'occupa de bien faire radouber toutes ses galères ; car il avait appris que le roi de France en faisait construire un grand nombre. Mais je laisse là l'amiral pour vous entretenir du roi de France, du roi Charles et de leurs adhérents.

(1) Lesbos.

(2) Lemnos.

(3) Je ne puis trouver dans aucune ancienne carte le nom de ces îles.

(4) Monemblasia en Morée

(5) Voyez la Chronique de Morée qui précède (p. 65). On donnait le nom de *duché*, sans ajouter aucune autre désignation, au duché de Naxos ou de la Dodécanèse, composé des anciennes Cyclades. C'était la famille vénitienne des Sanudo qui possédait cette seigneurie, qui relevait des princes d'Achaïe. (Voyez la Chronique de Morée et l'Histoire des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel. Paris, 1698, in-12.) Ce n'est certainement pas ici de ce duché de Dodécanèse qu'il est question, mais plutôt du despotat d'Aarta, situé sur le continent opposé. Muntaner est fort exact dans ses désignations géographiques, bien que les noms soient souvent moins reconnaissables que les lieux.

(1) Les Arabes Bedouins

CHAPITRE CXVIII.

Comment le roi Charles eut recours au pape et au roi de France, et passa à Naples avec deux mille chevaliers; comment ledit roi trépassa de cette vie, et comment le gouvernement du royaume passa aux mains des fils du prince, qui se trouvait alors prisonnier à Barcelonne.

Le roi Charles ayant appris la fâcheuse nouvelle de la captivité du prince et de la bataille des Comtes, aussi bien que le fait d'armes d'Agosta et les autres pertes qu'il avait essuyées et essuyait tous les jours, eut recours au pape et ensuite au roi de France, et s'occupa d'ourdir et d'organiser tout ce qu'il put contre le roi d'Aragon. Il se disposa aussi à retourner à Naples, craignant beaucoup que cette ville ne se revoltât; et avec lui partirent le comte d'Artois et autres comtes, barons et chevaliers, au nombre de bien deux mille. Ils allèrent si bien par leurs journées qu'ils arrivèrent à Naples; et ils y arrivèrent dans de telles circonstances, que certainement de ces deux mille chevaliers il n'en retourna pas deux cents en France; tous les autres périrent dans la guerre en Calabre ou à Tarente. En un seul jour il périt à Otrante plus de trois cents chevaliers, un pareil nombre à Tarente, et plus de cinq cents dans la plaine de Saint-Martin. Que vous dirai je? Ils ne se rencontraient en aucun lieu avec les Catalans et les Aragonais qu'ils ne fûssent battus ou tués. C'était bien l'œuvre de Dieu, qui abaissait leur orgueil et exaltait l'humilité du roi d'Aragon, de ses enfants et de ses peuples. Vous pouvez bien le croire, en considérant le grand nombre de prisonniers qu'en l'honneur de Dieu ils laissèrent aller quittes et libres; et on ne peut en dire autant du roi Charles, car jamais il ne relâcha aucun prisonnier qui fût tombé en son pouvoir ou au pouvoir des siens; bien au contraire, tout autant qu'il en prenait, il leur faisait couper les poings et crever les yeux. L'amiral et les gens du roi d'Aragon avaient longtemps supporté ces énormités sans les commettre eux-mêmes; mais considérant enfin le détriment qui résultait pour eux de cette conduite, l'amiral se décida à user de représailles, en faisant aussi couper les poings et crever les yeux aux prisonniers qui lui tombaient entre les mains. Les ennemis voyant cela s'amendèrent, non pour l'amour de Dieu, mais par crainte de l'amiral. Il en est ainsi de bien des gens, dont on tire meilleur parti en leur faisant du mal qu'en leur faisant du bien. Il vaudrait mieux assurément que chacun se corrigeât soi-même de son mauvais vice par amour ou crainte de Dieu que d'attendre les effets de sa colère.

Que vous dirai-je? Tous les jours venaient au roi Charles de semblables nouvelles; si bien qu'on disait que jamais ne fut seigneur au monde qui, après avoir eu tant de prospérités, éprouvât tant de malheurs sur la fin de sa vie. Chacun doit donc s'efforcer de se garder de la colère de Dieu; car contre la colère de Dieu rien ne peut résister. Que vous dirai-je? Etant tombé dans une telle série de maux, il plut à notre Seigneur Dieu de terminer ses jours et qu'il trépassât de cette vie[1]. On peut dire de lui que le jour où il mourut fut celui où mourut le meilleur chevalier du monde, après le seigneur roi d'Aragon et le seigneur roi de Majorque; je n'excepte que ces deux-là. Ainsi son royaume se trouva, en raison de sa mort, dans un grand embarras, car le prince héritier de son royaume[2] était prisonnier à Barcelonne. Toutefois le prince avait plusieurs enfants; entre autres il avait trois garçons assez grands, savoir: monseigneur Charles, monseigneur Louis qui fut par la suite frère mineur, puis évêque de Toulouse, et mourut évêque; il est aujourd'hui canonisé par le Saint-Père apostolique, et sa fête est chômée dans tous les pays chrétiens. Après eux venait un autre fils qui s'appelait et s'appelle encore duc de Tarente.

Ces trois fils, conjointement avec le comte d'Artois et les autres hauts barons de leur sang, gouvernèrent son pays[3], jusqu'à ce que le prince fût rendu à la liberté; et il en sortit à la paix[4], ainsi que vous l'apprendrez; mais je cesse de vous parler du roi Charles et de ses petits-enfants qui gouvernèrent le pays, et je vais vous parler du roi de France.

(1) Charles d'Anjou mourut à Foggio, le 7 janvier 1285, n. st.

(2) Charles eut de Beatrix, comtesse de Provence, sa première femme, trois fils: Charles, qui lui succéda; Louis-Philippe prince d'Achaïe, mort en 1277 (voyez la Chronique de Morée), et Robert, mort en 1266; et trois filles: Blanche, femme de Robert de Béthune, comte de Flandres; Beatrix, mariée à Philippe de Courtenai, et Isabelle, femme de Ladislas-le-Cumain, roi de Hongrie. Il n'eut pas d'enfants de sa seconde femme, Marguerite, comtesse de Tonnerre.

(3) Le royaume fut administré pendant la captivité de Charles IV, par Robert II, comte d'Artois, en qualité de régent, d'accord avec le cardinal de Sainte-Sabine, nommé légat par le pape Martin IV.

(4) Au mois de novembre 1288.

EXPÉDITION DE PHILIPPE-LE-HARDI EN CATALOGNE.

CHAPITRE CXIX.

Comment le roi de France envoya le légat du pape et le sénéchal de Toulouse au roi de Majorque, pour demander passage sur son territoire et comment il se disposa à pénétrer avec toutes ses forces en Catalogne et par terre et par mer.

Les galères que le roi de France avait ordonnées étant terminées[1], les provisions ayant été préparées à Toulouse, à Carcassonne, à Béziers, à Narbonne et aux ports de Marseille et d'Aigues-Mortes, il envoya le cardinal légat et le sénéchal de Toulouse à Montpellier, pour s'entendre avec le seigneur roi de Majorque afin que ses troupes pussent passer en paix sur son territoire. Le seigneur roi de Majorque se rendit à Montpellier. Le cardinal l'admonesta et lui fit de grandes offres de la part du Saint-Père, et le sénéchal en fit autant de la part du roi de France. Leurs exhortations auraient cependant produit peu d'effet[2], sans la convention faite à Gironne entre les seigneurs rois d'Aragon et de Majorque; et d'après laquelle les deux frères étaient tombés d'accord, que le roi de Majorque laisserait passer les troupes françaises sur ses terres, et cela par deux fortes raisons : la première, que le roi de Majorque ne pouvait nullement empêcher les Français d'entrer en Roussillon, et que si c'était de vive force qu'ils y entraient, Montpellier, le Roussillon, le Conflent et la Cerdagne étaient à jamais perdus pour lui ; la seconde raison était que, s'ils n'entraient point par là, ils passeraient par la Navarre ou par la Gascogne, et y trouveraient un bien meilleur passage que par le Roussillon, car ils avouaient eux-mêmes que c'était une assez rude tâche de pénétrer en Catalogne par le Roussillon. Telles furent les raisons qui décidèrent le roi de Majorque à faire ce que désiraient le pape[1] et le roi de France. Le cardinal et le sénéchal retournèrent fort satisfaits vers le roi de France, croyant avoir partie gagnée. Et de la même manière qu'ils avaient annoncé le résultat de leurs négociations au roi de France, ils les communiquèrent à Charles[2], roi du chapeau, et l'écrivirent au pape qui en fut fort content. Le roi de France fit payer la solde de six mois aux riches-hommes, aux chevaliers, aux hommes des compagnies de pied et aux marins et autres ; car l'argent ne leur manquait pas, le pape leur fournissant les trésors qu'il avait amassés pour aller attaquer les infidèles d'outre mer, et qui ne servirent que contre le roi d'Aragon. Vous verrez aussi comment ces trésors fructifieront.

(1) L'histoire de l'expédition entreprise par Philippe-le-Hardi, en 1285, contre Pierre III, a été écrite d'une manière fort détaillée par Bernard d'Esclot, écrivain catalan, contemporain de cette expédition. Bernard d'Esclot est souvent partial en faveur des siens, mais il était bien informé. Une traduction de cette partie de sa Chronique en langue castillane fut réimprimée comme morceau de circonstance à l'occasion de la guerre de 1793 entre l'Espagne et la France. Toute l'histoire de d'Esclot, qui se termine avec cette guerre, avait déjà été imprimée en castillan par Raphaël Cervera (in-4., Barcelonne, 1616). L'original catalan n'a jamais été publié ; il en existe un manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris, fonds Saint-Germain, 1581. C'est celui d'après lequel j'ai fait la copie de cette chronique, telle qu'on la retrouvera à la fin de ce volume.

(2) Ramon Muntaner, grand ami de Don Pèdre, se tait sur les différends entre les deux frères, mais l'histoire est là pour suppléer à ses omissions. Don Pèdre avait vu avec peine, ainsi que les Aragonais, le démembrement des deux couronnes en faveur de son frère, et, malgré les injonctions formelles du testament de son père, il avait forcé ce frère de lui prêter hommage et cherchait à le déposséder de ses États.

(1) Le pape avait excommunié Pierre III à la suite de sa conquête de la Sicile sur Charles d'Anjou, et l'avait déclaré déchu de la couronne d'Aragon ; il avait donné ce royaume à Charles, deuxième fils de Philippe-le-Hardi, que Muntaner appelle, quelques lignes plus bas : Charles, roi du Chapeau (allusion au cardinal) et roi du Vent. Philippe-le-Hardi, qui avait vu son oncle, Charles d'Anjou, grâce à une semblable générosité du souverain pontife, s'emparer aisément de la Sicile sur Mainfroi, crut qu'il ne lui serait pas moins facile de conquérir pour son fils un pays aussi empressé que l'avait souvent été la Catalogne d'obéir au pape ; mais Pierre tint bon, et Philippe y mourut. Les historiens français ont cru sauver sa gloire en le faisant mourir de ce côté des Pyrénées.

(2) Charles, deuxième fils de Philippe-le-Hardi, auquel le pape avait donné la couronne d'Aragon, mais qui ne put jamais la prendre (v. ch. 130. de B. d'Esclot).

Le pape ayant poussé le roi de France, et le printemps étant venu, l'oriflamme sortit de Paris[1]; et quand on fût arrivé à Toulouse, on estima qu'il venait bien certainement avec le roi de France dix-huit mille chevaux bardés et un nombre infini d'hommes de pied. Il y venait aussi par mer cent cinquante grosses galères et plus de cent cinquante nefs chargées de provisions de bouche, et des lins et des terides et des barques sans nombre. Que vous dirai-je? Les forces que le roi de France menait avec lui étaient si grandes que tous disaient là, méconnaissant la puissance de Dieu : « Le roi de France emmène avec lui une telle force qu'il aura bientôt conquis toute la terre du roi d'Aragon. » Et Dieu y était ainsi méconnu, et on ne mentionnait même pas son nom; on ne parlait de rien autre chose que de la puissance du roi de France. Si quelqu'un venait à parler du seigneur roi d'Aragon, et disait : « Que deviendra le roi d'Aragon et son royaume? » ses amis répondaient : « Dieu est tout puissant, et saura bien le défendre, lui et son droit. » Ainsi ceux-ci imploraient la puissance de Dieu, tandis que les autres la méconnaissaient. Aussi vous verrez comment notre seigneur vrai Dieu usera de son pouvoir, qui est au-dessus de tous les autres pouvoirs; car il a pitié de ceux qui le craignent et se courrouce contre les orgueilleux et contre ceux qui le méconnaissent.

Cessons de nous entretenir du roi de France et de ses grandes armées, qui sont à Toulouse et distribuées par tout le pays, et parlons du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CXX.

Comment le seigneur roi En Pierre envoya des messagers à son neveu le roi don Sanche de Castille, pour le requérir de l'aider de ses chevaliers; et comment ses troupes se réunirent au col de Panissas pour s'opposer à ce que le roi de France pénétrât en Catalogne.

Le roi d'Aragon ayant appris que le roi de France était sorti de Paris, qu'il avait déployé l'oriflamme, et qu'il s'approchait avec de grandes forces de terre et de mer, envoya aussitôt ses messagers à son neveu, le roi don Sanche de Castille, pour lui faire savoir avec quelles forces immenses le roi de France s'avançait contre lui, et en conséquence de leurs accords, le requérir de lui faire aide de sa chevalerie, disant que s'il le faisait, il devait tenir pour certain qu'il livrerait bataille au roi de France.

A la réception de ce message, le roi de Castille répondit aux envoyés : qu'ils pouvaient s'en retourner, et qu'il allait se préparer de manière à faire telle aide au seigneur roi son oncle, qu'il s'en tiendrait pour satisfait. Sa réponse fut bonne, mais les faits furent nuls, puisqu'il ne lui envoya pas aide d'un seul chevalier ni d'un seul piéton; de sorte que le roi d'Aragon fut entièrement déçu en ce qu'il attendait de lui, ainsi qu'il le fut à l'égard de son beau-frère le roi de France. Et ainsi, au moment où il avait besoin de tous ses amis terrestres, il se vit abandonné; mais, en bon et sage seigneur et le meilleur chevalier du monde, il leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur vrai Dieu, c'est à vous que je recommande et mon âme et mon corps, et mes peuples et mes terres. Puisque tous ceux qui devaient me secourir m'ont abandonné, daignez, Seigneur, me secourir vous-même et protéger moi et mes peuples. Signez-les et bénissez-les! »

Tout exalté et animé de l'amour de notre Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ, il commanda qu'on sellât son cheval et que tout homme prêt au combat se revêtit de ses armes, car lui-même voulait s'armer. Aussi le même jour se montra-t-il armé dans la ville de Barcelonne, et y fit-il célébrer de grandes fêtes, et des réjouissances en l'honneur de Dieu. Et par là il encouragea si bien ses gens que déjà ils eussent voulu se montrer en armes contre leurs ennemis; et un jour de délai leur paraissait une année d'attente.

Les fêtes étant terminées à Barcelonne, le roi envoya dans tout l'Arragon des messagers aux Aragonais, afin qu'ils prissent leurs mesures pour que ni du côté de la Navarre ni du côte de la Gascogne ne pût venir aucun dommage à son royaume. Il envoya en même temps par toute la Catalogne ses lettres de commandement à tous riches-hommes, chevaliers, citoyens et gens des villes, pour qu'ils eussent à se rendre tout armés au col de Panissas, car c'est là qu'il se proposait d'aller à la rencontre du roi de France pour lui fermer l'entrée de son pays. Sur cet ordre, tous, au jour fixé, fu

(1) L'oriflamme ne se déployait que dans les guerres contre les infidèles. Ici il s'agissait d'une sorte de croisade puisque le roi marchait contre un prince excommunié.

rent réunis au col de Panissas. Là ils dressèrent leurs tentes, aussi bien que le seigneur roi et l'infant En Alphonse, avec un grand nombre des chevaliers de Catalogne.

Quand ils furent tous réunis, le seigneur roi ordonna que le comte d'Ampurias avec ses gens gardât le col de Banyols et le col de la Massane; le comte d'Ampurias plaça les compagnies de Castellon au col de Banyols, et les autres au col de la Massane, et le comte avec ses chevaliers alla visiter les uns et les autres à plus d'une demi-lieue. Chacun de ces passages était si fort qu'on n'avait pas à craindre que personne y passât. Il mit d'autre part le vicomte de Rocaberti à la garde du Pertus; et le seigneur roi lui-même, avec le reste de ses gens, demeura au col de Panissas[1]. En chaque lieu on s'était précautionné de marchands et autres gens qui apportassent à vendre tout ce dont on pourrait avoir besoin. Tous les passages furent ainsi bien gardés et bien munis de tout. Je laisse là le roi d'Aragon et son armée, et reviens au roi de France et au roi de Majorque.

CHAPITRE CXXI.

Comment le roi de France essaya de forcer le passage de Panissas; comment lui et son armée eurent beaucoup à souffrir; et de la grande cruauté qu'ils exercèrent contre le clergé et les habitants d'Elne, dans la fureur qu'ils éprouvèrent à cause de ce qui leur était arrivé.

Quand le roi de France eut réuni tout son monde et sut que tous étaient bien pourvus de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et que sa flotte était toute appareillée et embarquée (c'était en l'année 1285, au mois d'avril), il se rendit en Roussillon. A son entrée en Roussillon, le seigneur roi de Majorque vint au-devant de lui; le roi de France lui fit grand accueil, et le roi de Majorque le lui rendit à lui et à ses fils, qui étaient ses neveux, lesquels avaient accompagné leur père[2]; c'est à savoir monseigneur En Philippe, l'aîné de ses fils, qui était bien fâché et bien désolé de tout ce que faisait son père, et monseigneur En Charles, roi du chapeau, qui en était très satisfait, parce qu'il tenait beaucoup à être roi d'Aragon. Ils se rendirent ensemble à Perpignan, et toute l'armée du roi de France campa de Perpignan[1] jusqu'au Boulou; si bien que journellement les gens de l'ost du roi d'Aragon couraient sur eux jusqu'à leurs tentes, en tuaient et en prenaient un grand nombre, et leur causaient beaucoup de dommages. Que vous dirai-je? Le roi de France resta en cet état pendant quinze jours, ne sachant quel parti prendre. Un jour enfin il se décida à s'approcher du col de Panissas et à tenter le passage; mais lorsqu'il fut au Boulou, et qu'il eut examiné le lieu par lequel il lui fallait passer, et qu'il eût vu toute la montagne couverte des tentes de l'ost du roi d'Aragon, il maudit celui qui lui avait conseillé de marcher par ce passage. Toutefois, il voulut un jour l'essayer, et jamais on ne fit si fol essai; car tout à coup fondirent sur son avant-garde plus de cinquante mille hommes, almogavares et varlets des menées, de telle sorte qu'on les voyait rouler du haut de la montagne en bas, hommes et chevaux. Et ils reçurent tant de dommage ce jour-là qu'ils y perdirent bien mille cavaliers et une quantité innombrable de piétons. Le roi de France voyant revenir ainsi ses troupes mal menées et en déroute, sans qu'il lui fût possible de les secourir, s'écria: « Qu'est-ce, grand Dieu! je suis trahi? » Alors monseigneur Philippe se tournant vers son frère Charles: « Beau frère, lui dit-il, voyez avec quels honneurs vous accueillent les habitants de votre royaume. »

Charles ne répondit rien, tant son chagrin était vif; mais le roi leur père qui avait tout entendu répondit avec grande colère: « Taisez-vous, sire Philippe, car ils font une chose dont ils auront à se repentir. — Ah! Sire! Sire! s'écria monseigneur Philippe, j'ai plus à cœur votre honneur ou votre honte et votre dommage que ne l'ont le pape et les cardinaux qui vous ont pourchassé cette bonne aubaine à vous et à mon frère, qu'ils ont fait roi du vent; car, dans leurs déduits et au milieu des plaisirs, ils se soucient bien peu des dangers et des dommages qui vous sont réservés. »

Le roi de France ne répliqua rien, sentant

(1) Le col de Panissas est un défilé des Pyrénées-Orientales, impraticable aujourd'hui. Il est situé sur le versant opposé de la montagne qui forme le col de Pertus. Le fort de Bellegarde domine aujourd'hui ces deux cols.

(2) Marie de Brabant, seconde femme de Philippe-le-Hardi, était restée à Carcassonne avec beaucoup de dames de la cour qui avaient suivi aussi l'armée pour avoir leur part des indulgences réservées à tout ce qui se déclarait contre un prince excommunié. Le légat Jean Chollet accompagna le roi de France.

(1) Perpignan était devenue la capitale du nouveau royaume de Majorque.

bien que son fils disait la vérité; mais il était trop tard pour se repentir. Que vous dirai-je? Toute l'armée fut obligée de rétrograder vers Elne, pour se tenir toujours rapprochée de la rivière de Tech. Le seigneur roi de Majorque voyant que le roi de France marchait vers Elne, fit dire aux habitants de le recevoir processionnellement. Alors l'évêque et tous les ecclésiastiques sortirent pour le recevoir; mais, au lieu de s'humilier devant la croix, les Français, furieux de ce qui leur était arrivé, se ruèrent sur eux, et taillèrent en pièces clercs, laïques, femmes et enfants[1]. Jugez à présent avec quelle dévotion et quel respect pour leurs indulgences ils s'acheminèrent à cette expédition, et comment notre Seigneur vrai Dieu aurait pu supporter une si grande cruauté sans en tirer vengeance!

Aussi cette nouvelle ne fut pas plus tôt répandue dans toute la Catalogne qu'elle redoubla le courage de tous les habitants, qui virent bien qu'il valait mieux mourir tous en les combattant plutôt qu'un seul d'entre eux se rendît à de telles gens. Après cette abominable action ils restèrent bien encore quinze jours sans savoir à quoi se décider. La flotte pendant ce temps était réunie à Collioure. Que vous dirai-je? Le roi de France eut l'intention de s'en retourner; mais Dieu ne voulut pas permettre qu'il échappât à si bon marché, et il leur donna au contraire les moyens de passer, afin qu'ils allassent périr entre les mains de leurs ennemis.

CHAPITRE CXXII.

Comment quatre moines fournirent au roi de France le moyen de pénétrer en Catalogne par le col de la Massane; et comment, en quatre jours, ils construisirent une telle route que les charrettes y montaient toute chargées.

Quatre moines qui étaient de Toulouse, et qui se trouvaient dans un monastère près d'Argelès, vinrent au roi de France. L'un d'eux était l'abbé du lieu. Ils étaient là parce que ce monastère est suffragant du monastère de la Grasse, qui est à Narbonne, et il y vient toujours un abbé de ce lieu. Les rois d'Espagne feraient donc que sages, s'ils ne permettaient pas qu'il y eût sur leurs terres un seul prélat qui ne fût né au royaume.

Or cet abbé dit au roi de France: «Seigneur, moi et ces moines, nous sommes nés en votre royaume, et vos sujets. Nous verrions donc avec grande douleur que vous fussiez contraint de vous retirer avec si grand déshonneur; et ainsi, seigneur, si vous le désirez, nous vous indiquerons un lieu par où vous pourrez passer. A la vérité, ce lieu est très fort; mais, par cette raison, on dédaigne de s'en occuper, et personne ne se trouve là pour s'opposer à vous. Il peut se faire qu'il y ait là cinquante hommes de garde; mais vous, seigneur, qui avez beaucoup de gens munis de hoyaux, de houes, de pieux, de haches, envoyez un riche-homme à vous avec mille chevaux bardés, et que beaucoup de gens de pied marchent en avant avec lesdits instruments et tracent un chemin. Ils peuvent être précédés d'un millier de piétons, afin que, si les travailleurs étaient aperçus, on eût affaire d'abord à ces hommes armés, et que ceux qui travailleraient ne fussent point obligés de se déranger de leur ouvrage. Ainsi, seigneur, vous pourrez passer sûrement, vous et toutes vos troupes; car si une fois vous avez mille de vos soldats en un lieu qui domine ce passage, personne au monde ne pourra vous l'enlever ni vous empêcher de monter tous, vous et votre chevalerie.» Le roi de France lui répondit: «Abbé, comment savez-vous cela?—Seigneur, dit-il, parce que nos hommes et nos moines vont tous les jours en ce lieu-là pour y prendre du bois et de la chaux; souvent aussi les gens de pied qui ont à se rendre au comté de Barcelonne passent par ce chemin. Le lieu dont je vous parle, seigneur, se nomme le Col de la Massane. Demandez au comte de Foix, qui connaît le pays, et à En Raymond Roger, et vous trouverez que tout est ainsi que je vous le dis. — Nous ne le demanderons à personne, répliqua le roi de France, nous nous fions à vous; et cette nuit même nous ferons ce que nous avons à faire.»

Aussitôt il fit appeler le comte d'Armagnac, qui avait sous ses ordres une bonne troupe de cavaliers et de piétons. Il fit venir aussi le sénéchal de Toulouse et leur ordonna à tous deux de se tenir prêts à minuit à suivre ces frères avec mille chevaux bardés et deux mille piétons de Languedoc, et de se pourvoir sur-le-champ de tout ce qu'il y avait dans l'ost d'hommes munis de houes, de hoyaux, de pieux et de haches, et d'aller faire ce que leur diraient les moines,

(1) Quam (Elne), rex de precepto legati, omninò destruxit, trucidans omnes qui intùs erant, juvenes, senes, clericos, mulieres et parvulos. (Chronique de Saint-Bertin.)

Et ainsi qu'il leur fut commandé, ainsi fut-il exécuté.

A minuit, le comte d'Armagnac, le sénéchal et tout leur monde suivirent les frères et commencèrent à faire le chemin. Arrivés à la montagne, les deux frères précédaient les gens de pied par l'ancien sentier, tandis que l'abbé et l'autre frère, avec les gens du monastère, qui connaissaient parfaitement bien cette montagne, restaient avec ceux qui travaillaient à la route. Que vous dirai-je? A la pointe du jour les deux mille piétons eurent atteint le haut du col sans avoir été aperçus par ceux qui y étaient de garde que quand ils furent devant eux. Mais s'ils avaient fait mauvaise garde, ils y reçurent de bonnes taillades; car de cinquante qu'ils étaient, il n'en échappa pas plus de cinq qui vinrent porter l'alarme et s'enfuirent vers l'ost de Castellon au col de Banyols. Aussitôt que l'ost de Castellon entendit le cri d'alarme, tous coururent aux armes. Le hasard voulut que le comte d'Ampurias fût allé à Castellon pour mettre en état les lieux et les châteaux qu'il avait à garder, et avec lui étaient allés la plus grande partie de la chevalerie et autres braves gens de Castellon.

Ceux qui étaient placés à la garde du col de Banyols marchèrent alors vers le col de la Massane; et en levant les yeux ils aperçurent bientôt un grand nombre de gens qui déjà étaient montés; et jugeant qu'ils ne pouvaient plus rien y faire, ils rétrogradèrent vers le col de Banyols, et arrivés au-delà de Tornavels, où il y en avait quelques-uns, ils levèrent leurs tentes, et s'en retournèrent chacun chez eux.

Ils envoyèrent aussitôt au seigneur roi d'Aragon, au col de Panissas, pour lui faire savoir que les Français étaient passés par le col de la Massane. Le roi ne pouvait le croire, et envoya mille almogavares à la découverte de ce côté. Ceux-ci trouvèrent que le passage était déjà occupé par des forces nombreuses; mais ils se dirent: « Pour rien au monde nous ne devons nous retirer sans avoir pris langue. Attendons ici la nuit; et, à l'aube du jour nous férirons au milieu d'eux; nous leur ferons de grands dommages, et nous en enlèverons trois ou quatre vivants, que nous amènerons, pour qu'ils puissent raconter au roi d'Aragon comment la chose s'est passée. »

Tous tinrent cet avis pour bon, et pendant le reste de la journée et la nuit suivante ils se tinrent cachés.

Je reviens maintenant à l'armée du roi de France. Tout se passa ainsi que l'avaient annoncé l'abbé et les moines. Aussitôt que la cavalerie fut arrivée en haut du col, on envoya en toute hâte et en toute joie des messagers au roi de France, pour le prévenir qu'on était maître du passage sans aucun conteste, et que le chemin était si bien réparé que les charrettes pouvaient y passer; qu'ainsi donc il s'y rendit lui-même avec toute l'armée.

Que vous dirai-je? Le roi de France en fut ravi; il fit aussitôt déployer l'oriflamme, et donna ordre à l'armée de monter. Voyez ce qu'est la puissance; dans l'espace de quatre jours on y avait fait une route telle que les charrettes toute chargées y montaient.

Le lendemain, à la pointe du jour, les almogavares vinrent férir sur eux. Un bruit épouvantable en retentit jusqu'à l'ost du roi de France, si bien que l'on crut que le roi d'Aragon y était arrivé en personne. Vous eussiez vu alors chevaliers et piétons se troubler; tous se croyaient perdus; et sans doute ils l'eussent été, s'il fût arrivé seulement trois mille almogavares.

Que vous dirai-je? Les deux mille varlets de Languedoc tinrent bon assez longtemps. Ils s'emparèrent d'un coteau et se défendirent jusqu'à ce qu'il fût jour, sans vouloir abandonner la position. Quand le jour eut paru, on s'aperçut que ceux qui avaient fait ce coup n'étaient qu'en bien petit nombre, et c'est alors qu'il se fit des prodiges de valeur; les lances et les traits des almogavares jouèrent bien leur jeu. Que vous dirai-je? Les almogavares voyant les troupes considérables qui étaient déjà réunies et celles qui continuaient toujours à monter, et que déjà il s'y trouvait plus de mille chevaux bardés, se replièrent par une crête de la montagne, emmenant avec eux plus de dix personnes notables et après avoir tué de leurs mains ou précipité du haut de la montagne plus de trois mille hommes de pied ou de cheval. Ils reprirent ensuite leur voie, s'en allèrent au roi d'Aragon, lui contèrent ce qu'ils avaient fait, et lui amenèrent tous leurs prisonniers, qui racontèrent le fait ainsi qu'il s'était passé.

Le roi d'Aragon fit publier dans toute l'armée, que tous eussent à plier les tentes et que chacun

retournât chez soi. Tous obéirent à ses ordres. Le seigneur roi, le seigneur infant En Alphonse, le comte de Pallars, le vicomte de Cardona, le vicomte de Rocaberti, et autres riches-hommes et chevaliers de Catalogne, revinrent à Péralade; là ils apprirent par un homme venu du monastère de Saint-Quirch, situé dans la plaine qui s'étend au bas de la montagne du col de la Massane, que le roi se trouvait audit monastère avec toute sa chevalerie. Que vous dirai-je? Le roi de France s'arrêta huit jours au monastère de Saint Quirch, ne voulant point faire un pas en avant jusqu'à ce que toute sa cavalerie et son infanterie, ses charrettes et tout son bagage ne fussent prêts, et que sa flotte ne fût arrivée au port de Roses, le meilleur port de la Catalogne, et si grand que toute la marine du monde pourrait y tenir. Il faisait cela afin que les vivres ne pussent lui manquer.

CHAPITRE CXXIII.

Comment le roi de France marcha avec toutes ses forces sur Péralade dont il forma le siége; et des prouesses du seigneur infant En Alphonse.

Quand toute l'armée fut passée, et que tous furent réunis à Saint-Quirch, l'ost marcha en ordre de bataille, comme si elle eût eu à livrer le combat. Ils marchèrent ainsi en bon ordre et bien équipés tout droit sur Péralade et campèrent de Garigellas jusqu'à Garriga, de Garriga à Valguarnera et de Valguarnera à Puyamilot. Ainsi tous se trouvèrent dans cette belle plaine qui suit Péralade; et jamais on ne put mieux voir l'armée du roi de France qu'on la vit des murs de Péralade. Aussi, lorsque le roi d'Aragon les vit ainsi tous réunis, il leva les yeux au ciel, et s'écria: « Seigneur vrai Dieu, que vois-je devant moi? Je n'aurais jamais pensé que dans tout le monde on pût en un jour réunir autant de troupes! » Il aperçut en même temps toute la flotte qui entrait au golfe de Roses, et qui était infiniment nombreuse; et il ajouta: « O mon Dieu! ne m'abandonnez pas, et que votre assistance soit avec moi et avec mes peuples! »

Si le seigneur roi d'Aragon fut émerveillé de ce spectacle, tous ceux qui le virent ne le furent pas moins. Le roi de France lui-même et ceux qui étaient avec lui en eurent grande merveille, car ils ne s'étaient jamais vus réunis ainsi tous à la fois; et dans cette plaine il n'y a pas un seul arbre; ce sont partout des labours et des champs de blé. Péralade est placée de telle manière que sur l'un des côtés s'étendent, jusqu'à une moitié de la ville, les champs en labour, et de l'autre côté sont les ruisseaux qui passent près des jardins, ce qui est une fort belle chose. Et il n'est pas étonnant qu'il y eût là une si grande réunion de gens, puisqu'il y avait plus de vingt mille chevaux bardés, à la solde du roi de France et de l'Église, et plus de deux cent mille hommes de pied, sans compter encore tant et tant de gens de cheval et de pied accourus pour gagner des indulgences; car il y avait indulgence de toute peine et faute. Aussi la multitude y était-elle sans fin.

Lorsqu'ils furent campés, que leurs tentes furent dressées, et que la flotte eut pris la ville de Roses, ils distribuèrent leurs vivres dans les maisons. Le seigneur roi d'Aragon dit alors à l'infant En Alphonse de prendre cinq cents cavaliers et une compagnie de gens de pied, et de fondre sur l'armée ennemie. L'infant En Alphonse en eut la plus vive joie du monde. Il appela le comte de Pallars, le comte d'Urgel, le vicomte de Cardona, En Guillaume d'Anglesola et le vicomte de Rocaberti, et leur dit de s'appareiller, car il voulait au jour naissant férir sur l'armée ennemie. Tous à cette nouvelle ressentirent un grand plaisir.

Le seigneur roi fit venir le comte d'Ampurias, qui s'était rendu auprès de lui aussitôt qu'il avait appris que les Français étaient passés; il appela aussi les autres riches-hommes, et leur dit: « Barons, tenons-nous prêts à nous armer comme eux, à monter à cheval et à nous rendre aux barrières, afin que, si les nôtres ont besoin de secours, nous puissions leur être en aide. — Seigneur, dit le comte et dirent-ils tous, vous dites bien. »

Le matin, dès l'aube du jour, le seigneur infant En Alphonse sortit de Péralade avec la cavalerie en bon ordre, et alla férir sur un coin de l'armée, au moment où le jour paraissait. Tous les jours un corps de mille chevaux bardés était chargé de faire le guet pour la garde de ladite ost. A peine l'attaque fut-elle commencée que vous eussiez vu les tentes abattues, et plus de mille hommes de pied qui avaient suivi nos cavaliers, tuer les gens, briser les coffres et mettre le feu aux baraques. Que vous dirai-je? Grandes furent les clameurs! les mille

cavaliers bardés du guet accoururent, et c'était là qu'il fallait voir les faits d'armes! si bien qu'en peu d'heures les gens du seigneur infant eurent tué plus de six cents hommes d'armes sur les mille cavaliers qui formaient le guet; et il n'en eût pas échappé un seul, si le comte de Foix, le comte d'Astarac, le sénéchal de Mirepoix, le seigneur Jourdain de Isle, Roger de Cominge, et toute la chevalerie du Languedoc, ne fussent accourus bien armés et en bon ordre de bataille; car ne pensez pas qu'ils arrivassent comme ont l'habitude de le faire les nôtres, sortant à mesure qu'on les appelle, sans que l'un attende l'autre; mais d'un bon pas, en chevaliers plein d'assurance et de bravoure, et en bon ordre de bataille, ils marchèrent sur la bannière du seigneur infant. Et le seigneur infant, tout chaud de bravoure comme il était, voulait qu'on brochât de l'éperon pour aller férir sus; mais le comte de Pallars s'y opposa. Que vous dirai-je? Envis[1] pouvait-il être retenu d'aller férir; tant qu'enfin le comte de Pallars l'alla saisir au frein de son cheval et lui dit: « Eh! seigneur, que voulez-vous faire? Vous ne nous ferez pas ce mauvais tour! » Et aussitôt il le fit retourner et ils réunirent toute leur compagnie.

Pendant ce temps, le seigneur roi était sorti de Péralade avec le comte d'Ampurias et le reste de la cavalerie, pour recevoir le seigneur infant. Que vous dirai-je? Ils rentrèrent en bon ordre dans les barrières de Péralade, et le dernier qui y rentra avec la bannière fut En Dalmau de Rocaberti, seigneur de Péralade, et avec lui En Raimond Folch, vicomte de Cardona, aussi avec sa bannière; car tous deux étaient chargés de l'arrière-garde. Et avec la grâce de Dieu, ils rentrèrent sains et saufs et satisfaits à Péralade, après n'avoir perdu que trois cavaliers et environ quinze hommes de pied, tandis qu'ils avaient tué plus de huit cents cavaliers et un nombre infini de gens de pied. Que vous dirai-je? Ils eurent tellement à besogner que tous les jours on voyait aux barrières des engagements de cavaliers et d'hommes de pied, et tant et tellement qu'il y avait bien raison d'en être émerveillé.

(1) J'essaie à reproduire ce vieux mot français si souvent employé par Froissart et par les bons écrivains de ce siècle, mais abandonné depuis sans avoir été remplacé par un équivalent. Il vient du mot latin *invitus*, malgré lui.

Et cela dura cinq jours, et on ne perdit pas un seul de ceux qui sortaient de Péralade ou y rentraient du côté des jardins[1]; et tout autant de Français qui s'y engageaient, ils étaient tués; et jamais il ne sortit aucun homme de l'ost du roi de France qui ne fût pris ou tué. C'est le lieu le plus fort du monde; et nul ne pourrait y pénétrer qu'il n'y périt, si les gens de Péralade le voulaient bien; car nul n'en connait bien le chemin, s'il n'est né et s'il n'a été élevé dans la ville.

Je veux vous conter une chose merveilleuse, et qui toutefois est aussi digne de créance que si vous l'eussiez vue de vos propres yeux.

CHAPITRE CXXIV.

Comment une femme de Péralade, vêtue en homme, portant une lance en main, une épée à la ceinture et un écu au bras, prit un chevalier français brave et revêtu de bonnes armures.

Il y avait à Péralade une femme que j'ai vue et connue, nommée La Mercadière[2], parce qu'elle avait un magasin de marchandises; c'était une femme très vive et grande et forte. Un jour, pendant que l'armée française était devant Péralade, elle sortit de la ville et alla à un sien jardin pour cueillir des choux, et elle se revêtit d'une robe d'homme, prit une lance, ceignit l'épée, saisit un écu au bras et alla ainsi accoutrée à son jardin. Pendant qu'elle y était, elle entendit le bruit de campanelles[3] et s'émerveilla de ce que cela pouvait être; et aussitôt elle laissa là ses choux et s'en alla du côté d'où venait le bruit, pour voir ce que c'était. Elle regarde et aperçoit dans la rigole qui séparait son jardin de celui du voisin un chevalier français avec son cheval bardé, dont tout le poitrail était garni de campanelles et qui allait çà et là, sans savoir par où sortir. Elle qui le voit, se hâte de gagner un passage, agite sa lance et lui en donne un tel coup dans la cuisse qu'elle traverse la cuisse et la selle, et blesse le cheval. L'animal se sentant blessé se lève de ses pieds de devant, puis des pieds de derrière, tellement que le chevalier en eût été renversé s'il n'eût été affermi par une chaîne sur sa selle. Que vous dirai-je? Elle met

(1) La *orta*. On appelle ainsi un jardin coupé par des canaux d'irrigation et destiné aux potagers et aux vergers, par opposition à *jardi* qui est un jardin de fleurs ordinaire.

(2) *Na Marcadera*.

(3) Grelots

l'épée à la main, va se placer à une autre ouverture, frappe le cheval à la tête, et le cheval en fut tout étourdi. Que vous dirai-je? Elle saisit le cheval par la bride et s'écrie : « Chevalier, vous êtes mort si vous ne vous rendez. » Le chevalier, qui se tient pour mort, jette l'estoc qu'il portait, et se rend. Elle ramasse l'estoc, retire la lance de sa cuisse, et l'amène ainsi à Péralade; ce qui causa une grande satisfaction au seigneur roi et au seigneur infant; et ils lui firent raconter plusieurs fois la manière dont elle avait pris un chevalier. Que vous dirai-je? le chevalier et les armes furent bien sa propriété. Le chevalier se racheta au prix de deux cents florins d'or qu'elle en eut. Vous pouvez juger par là si la colère de Dieu n'était pas sur les Français!

CHAPITRE CXXV.

Comment le seigneur roi, l'infant En Alphonse, les riches-hommes et les barons sortirent de Péralade pour aller mettre le royaume en état, et de la grande méchanceté que les almogavares firent à Péralade en la mettant à feu et à sang.

Quand ces six jours furent passés, tous les comtes, riches-hommes et barons dirent au seigneur roi : qu'il n'était pas bon que lui ni l'infant restassent plus longtemps en ce lieu; qu'ils devaient aller donner leurs soins au pays; que le comte d'Ampurias et le vicomte de Rocaberti iraient renforcer leurs châteaux, parce qu'à l'aide de ces châteaux ils pourraient occasionner de grands dommages à l'ennemi; que, En Raimond Folch, vicomte de Cardona, qui avait offert de fortifier et de défendre la cité de Gironne, irait préparer et organiser tout dans ladite ville, et qu'il suffisait qu'il restât à Péralade deux riches-hommes avec leur suite. Que vous dirai-je? Cela fut ainsi décidé, et le seigneur roi voulut que le comte de Pallars et En Guillaume d'Anglesola restassent à Péralade, ainsi qu'En A. de Cortsavi et En Dalmau de Castellnou, qui était alors fort jeune, et ne s'éloignait jamais du seigneur roi. Et on peut dire qu'il y avait alors à Péralade quatre riches-hommes qui étaient des meilleurs chevaliers du monde. Ensuite il fut ordonné qu'En A. de Cortsavi et En Dalmau de Castellnou allassent renforcer leurs châteaux, parce qu'il y avait assez du comte de Pallars et d'En Guillaume d'Anglesola pour rester à Péralade.

Ainsi donc, dès le matin, et de grand jour, le comte d'Ampurias partit pour son comté afin d'y mettre en état les châteaux et autres places, et le vicomte de Cardona alla à Gironne, dans laquelle il s'enferma. Il débarrassa la ville des femmes et des enfants; il prit en sa compagnie beaucoup de notables chevaliers qui l'aimaient de cœur, et beaucoup de notables citoyens, et il mit sur un bon pied la cité de Gironne et la tour de Gironelle.

Le vicomte de Rocaberti partit également pour fortifier ses châteaux, ainsi que le comte de Castellnou, En Gesbert, et A. de Cortsavi qui accompagna le noble En Dalmau de Castellnou. Les choses étant ainsi arrangées, ils prirent en pleurant congé du seigneur roi d'Aragon, qui se disposa à partir le lendemain.

Il convoqua un conseil général à Péralade; il y prit la parole et dit beaucoup de fort belles paroles; il les conforta, les anima, les requit de bien faire, puis prit congé d'eux en annonçant que le lendemain matin il se mettrait lui-même en marche avec le seigneur infant. Tous recommencèrent à pleurer, et ils le bénirent, et allèrent lui baiser les mains, à lui et au seigneur infant, si bien que les prud'hommes de Péralade lui dirent : « Seigneur, n'ayez aucune crainte pour cette ville. La place est bien forte et bien pourvue de vivres et d'hommes; et s'il plaît à Dieu, nous ferons si bien que nous retiendrons le roi de France comme derrière une barrière, de telle sorte qu'il n'ira pas plus loin; et s'il le fait, nous lui couperons les barrières et les chemins, et lui enlèverons tout moyen d'avoir des vivres. » Le seigneur roi les remercia beaucoup de ce qu'ils lui promettaient.

Que vous dirai-je? les almogavares qui étaient avec le roi étaient au nombre de bien cinq mille, et le seigneur roi avait ordonné qu'il en restât mille à Péralade. Ceux des almogavares de la compagnie du seigneur roi qui étaient désignés pour rester, furent fort dolents d'avoir à quitter leur compagnie pour rester à Péralade. L'idée du butin que leurs camarades pourraient faire sur les Français pendant leurs courses nocturnes leur allait au cœur, et ils résolurent de faire prendre au roi un autre avis; et vous entendrez la grande méchanceté qu'ils firent. Lorsque ce vint la mie-nuit, et quand le seigneur roi et le seigneur infant furent sortis de Péralade et qu'ils pouvaient être arrivés ou à Villa-Bertran ou à Figuères, ils s'en vont mettre

le feu à plus de cent endroits de la ville, et s'écrient : « Au feu! sauvez-vous! sauvez-vous! » Que vous dirai-je? Les bonnes gens de la ville, qui étaient dans leurs lits, entendant ces cris d'alarme et voyant la ville en flammes, ne songent qu'à courir, l'un à son fils, l'autre à sa fille, le mari au secours de sa femme et de ses enfants; et pendant ce temps les almogavares se mettent à piller et ravager. Que vous dirai-je? La ville fut tellement embrasée qu'à l'exception des murailles, il n'y resta sur pied que deux hôtels. Et ce fut un bien grand dommage, car Péralade était la plus ancienne ville qui depuis le temps de Charlemagne et de Roland fut purgée de la présence des Sarrazins. Et il est vrai aussi que ce fut par Charlemagne que fut fondé le monastère de Saint-Quirch; et quoiqu'il soit sur un autre territoire que celui de Péralade, c'est-à-dire dans le comté d'Ampurias, il le donna à Péralade. Et tandis que le feu était à la ville, tous les habitants en sortirent, et il n'y resta personne, si ce n'est une bonne femme, nommée La Batelière [1], qui alla à l'autel de Sainte-Marie, dans laquelle elle avait grande dévotion, et dit que là elle voulait mourir. Et comme elle avait bien dit, elle fit bien aussi, par amour pour Notre-Dame.

Pendant cette nuit, le roi de France et toute son ost, qui voyaient ce grand incendie, s'en émerveillèrent fort, et toute la nuit ils restèrent sur leurs chevaux bardés; et quand ce vint qu'il fit jour, et qu'ils aperçurent toute la ville en flammes, ils virent bien qu'elle était abandonnée. Ils y entrèrent et ils éteignirent le feu comme ils purent. Et ceux qui avaient bon cœur déploraient qu'une si belle et bonne ville fût consumée par les flammes. Et aussi il y en avait entre eux d'une autre opinion, de sorte que les bons éteignirent le feu et les mauvais le rallumaient. Ils arrivèrent aussi à l'église, et trouvèrent cette bonne femme, qui embrassait l'image de madame Sainte-Marie. Mais voici venir les maudits Picards, la pire race de l'armée; et ils taillèrent en pièces cette bonne femme ainsi agenouillée devant l'autel, puis ils attachèrent leurs chevaux aux autels et commirent toute sorte de sacriléges, dont Dieu sut bien les récompenser, comme vous l'apprendrez plus tard.

Quand le seigneur roi d'Aragon, le seigneur infant et tous surent que la ville de Péralade avait ainsi été détruite, ils en furent très affligés; mais les circonstances étaient telles qu'ils n'y pouvaient porter aucun remède. Il en résulte qu'à jamais tout roi d'Aragon, quel qu'il soit, est tenu de faire beaucoup en faveur de la ville de Péralade en général, et de ses anciens habitants en particulier. Ainsi le seigneur de Péralade, qui était au service du roi d'Aragon, perdit, comme le roi put bien le savoir, tout ce qu'il possédait. Aussi, moi et tant d'autres qui y perdîmes la plus grande partie de notre avoir, n'y avons-nous plus remis les pieds depuis, et nous avons couru le monde, cherchant fortune avec de grands maux et nous exposant à de grands dangers; et au milieu de ces aventures la majeure partie a succombé dans ces guerres de la maison d'Aragon.

(1) *Na Palomera*, la femme du matelot gabier.

CHAPITRE CXXVI.

Comment le comte de Castellon, suivi de vingt vaillants hommes, alla demander au seigneur roi ce qu'il devait faire de Castellon; et comment le seigneur roi leur permit de se rendre au roi de France et les dégagea de leurs serments.

Lorsque le roi d'Aragon eut quitté Péralade et Villa-Bertrand, il prit par la Saline [1] le chemin de Castellon, où il trouva le comte, qui ne savait que faire depuis qu'il avait appris l'incendie de Péralade. Les gens de Castellon étaient dans la même inquiétude, sachant bien que, Péralade étant désemparée comme elle l'était, ils ne pourraient plus résister aux forces du roi de France, tandis que, si Péralade eût conservé ses moyens de résistance, ils comptaient bien tenir ferme; et ainsi, entre elles deux, ces villes auraient donné fort mauvaise aventure audit roi.

Si bien que les prud'hommes de Castellon n'eurent pas plus tôt appris que Péralade avait été incendiée par les almogavares, qu'ils allèrent trouver leur seigneur le comte et lui parlèrent ainsi : « Dites, seigneur, dites au roi d'Aragon qui s'approche, que si lui ou ses chevaliers veulent entrer dans notre ville, ils peuvent le faire; mais nous ne souffrirons pas qu'un seul almogavare y mette le pied; car ils feraient de nous ce qu'ils ont fait de Péralade. Nous vous prions de nous conseiller ce que vous désirez que nous fassions. Si vous le voulez, nous sommes prêts à abandonner Castellon, et à vous suivre avec nos femmes et nos enfants; et nous-

(1) Etang salé près de Castellon.

mêmes nous mettrons le feu à notre ville, car nous aimons mieux l'incendier nous-mêmes et emporter ce que nous pourrons, que si les almogavares venaient nous saccager, de la même manière qu'ils l'ont fait des bons habitants de Péralade; car à mesure que ceux-ci fuyaient, emportant avec eux leurs hanaps d'argent, ou leurs choses précieuses, ou leurs effets, aussitôt qu'ils étaient loin des portes de la ville, les almogavares les leur enlevaient; et ce ne saurait être le bon plaisir du seigneur roi ni le vôtre qu'ils en fassent autant de nous. »

Le comte leur répondit : « Prud'hommes, j'irai trouver le roi. Que vingt d'entre vous y viennent avec moi pour parler au nom de la ville, et nous verrons alors ce que le seigneur roi désirera et commandera; et tout ce qu'il prescrira, je veux que cela soit fait. — Seigneur, vous dites bien, » répliquèrent ils.

Le comte monta à cheval, et vingt prud'hommes des plus notables de Castellon partirent avec lui; ils trouvèrent le seigneur roi tout près de là. Le comte et les prud'hommes le prirent en particulier; on appela l'infant En Alphonse et les riches-hommes qui s'y trouvaient. Alors les prud'hommes répétèrent devant eux à leur seigneur le comte tout ce qu'ils lui avaient déjà dit.

Après les avoir écoutés, et qu'ils eurent terminé leurs explications, le comte dit au seigneur roi : « Seigneur, vous avez bien entendu ce que m'ont dit ces prud'hommes; et moi, seigneur, je leur répondrai devant vous ce que je leur ai répondu en votre absence. Et je leur dis, que ce que vous, seigneur, vous jugerez bon de dire et d'ordonner d'eux et de tout le comté, ma volonté est que cela soit exécuté. Et si vous voulez, seigneur, que ma main y mette le feu, de mes mains incontinent j'y mettrai le feu; car tant qu'il y aura vie en mon corps, je ne sortirai pas de votre voie. — Nous avons bien entendu, lui répondit le seigneur roi, tout ce que les prud'hommes de Castellon vous ont dit; et nous vous déclarons à vous et à eux : que nous sommes si affligés de la destruction de Péralade, que nous voudrions avoir donné dix fois ce que valait Péralade, et que cela n'eût point eu lieu. Mais les circonstances sont telles que nous ne pouvons point sévir contre ceux qui ont agi ainsi; et nous reconnaissons que nous et nos successeurs nous sommes tenus à jamais de rendre au seigneur de Péralade et à toute la communauté ce qu'ils ont perdu. Nous n'ignorons point qu'ils n'avaient mérité en rien d'éprouver un tel désastre, puisque cette guerre a lieu pour soutenir nos droits et ceux de nos enfants, et nullement pour rien qui touche ces pauvres gens; aussi nous regardons-nous devant Dieu et devant les hommes comme obligés à restitution; et si Dieu nous tire avec honneur de cette guerre, nous ne manquerons pas, nous et les nôtres, d'en faire bonne réparation aux leurs. Si donc nous nous croyons tenu d'agir ainsi, comment pourrions-nous vouloir que Castellon fût détruit? Vous pouvez bien croire que pour rien au monde nous ne le voudrions. Je conviens avec eux, que si Peralade n'eût pas été détruite, Castellon aurait pu tenir, et qu'entre ces deux villes où il y a tant de bonnes gens, et à l'aide des autres places, ils auraient tenu bon, protégés par les châteaux d'alentour garnis de nos troupes, et qu'ils auraient pu long-temps donner à faire aux ennemis. Mais puisque ce désastre de Péralade nous est survenu, nous reconnaissons que Castellon ne peut tenir contre les forces du roi de France. Ainsi donc, je consens et demande que vous donniez autorisation aux prud'hommes de Castellon, de se rendre au roi de France. Je vous relève, vous et eux, de toute obligation dont vous êtes tenus envers moi, et vous engage à faire de même envers eux pour tout ce à quoi ils étaient obligés envers vous. »

Le comte se tourna alors vers les prud'hommes, et leur parla ainsi que le seigneur roi le lui avait prescrit. Si jamais on vit de la douleur et des larmes, ce fut bien là; et cela n'est point merveille, car c'était une dure séparation. Ensuite le seigneur roi avec le comte, l'infant et toute sa suite, se rendirent à Gironne.

Ceux de Castellon firent réunir le conseil général et rendirent compte de ce qu'ils avaient fait. Avant de sortir du conseil, ils firent choix de l'abbé de Roses et de celui de Saint Pierre, et les envoyèrent à l'armée du roi de France et au cardinal; et ceux-ci prièrent le cardinal d'être leur médiateur près du roi de France. Il répondit qu'il le serait volontiers. Déjà le roi de France et lui faisaient plus blanche farine qu'ils n'avaient coutume de faire; car il y avait bien déjà trois mois qu'ils avaient payé la solde des troupes, et cependant ils n'avaient encore pris aucune place, de gré ni de force. Ils en étaient

tout hors d'eux-mêmes, car ils s'étaient imaginé que, dès qu'ils auraient franchi les passages des montagnes, tout le pays accourrait à eux pour se rendre, et ils avaient éprouvé tout le contraire; et plus les gens les connaissaient, moins on les prisait. Et certes il n'y a aucun royaume du monde où telle chose fût advenue, excepté la Catalogne, l'Aragon et le royaume de Valence; et il n'en est aucun qui, se voyant investi par une si nombreuse multitude de gens, et armée en sus d'un interdit et d'indulgences, ne se fût sur-le-champ soumis. Aussi furent-ils grandement trompés dans leurs présomptions; car ils ne croyaient pas avoir à lutter contre des hommes si déterminés.

Le cardinal fut donc volontiers médiateur entre les prud'hommes de Castellon et le roi de France, qui les reçut sauvement et sûrement sous la couronne de France sous la condition de n'en être tenus que comme ils l'étaient du comte. Il fut en outre convenu que toutes les portes de leur ville seraient fermées, excepté deux, et que nul individu de l'armée n'y serait reçu, s'il n'était porteur d'un permis. On leur donna enfin bien dix penonceaux pour les placer sur les portes et sur les murailles, en signe de sauvegarde. Le roi de France leur accorda par grâce spéciale que, si par aventure, il s'en retournait sans avoir conquis le royaume d'Aragon, dès le moment où il serait hors du col de Panissas, ils ne seraient plus tenus de rien envers lui. Les abbés revinrent à Castellon avec cet engagement signé.

CHAPITRE CXXVII

Comment le roi de France mit le siége devant Gironne, et de la grande méchanceté et cruauté que l'amiral des galères du roi de France exerça à Saint-Féliu.

Ceci étant terminé, le roi de France alla mettre le siége devant Gironne. Les galères vinrent à Saint-Féliu; mais les nefs et les vivres restèrent au port de Roses, car depuis que Castellon s'était rendu, elles n'avaient plus rien à craindre. En arrivant à Saint-Féliu, l'amiral des galères du roi de France trouva que tous les habitants avaient pris la fuite dans les montagnes, et il fit publier, que tous les gens qui étaient de Saint-Féliu et voudraient aumône n'avaient qu'à venir, et il la leur ferait. Alors tous les malheureux, vieux, pauvres, femmes ou enfants, s'en revinrent en grand nombre à Saint-Féliu. Quand il vit qu'il n'en arrivait plus, il fit placer ceux-ci dans des maisons, puis il y fit mettre le feu, et les fit tous brûler. Voilà l'aumône qu'il fit. Vous pouvez imaginer si la fumée de cet holocauste s'éleva vers le ciel! Je ne vous en dirai pas plus sur ce fait; le raconter seulement est pitié et douleur. Béni soit Dieu, qui souffre longtemps le mal, mais qui à la fin sait prendre de tout une droite vengeance

Je laisse le roi de France assiéger Gironne, et reviens au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CXXVIII.

Comment le seigneur roi En Pierre mit Besalu en état, ainsi que les châteaux des environs de Gironne, au moyen desquels ses troupes causaient de grands dommages à l'ost du roi de France; et de la valeur d'En Guillaume Galeran de Cartalla.

Quand le seigneur roi d'Aragon eut fait mettre en état la ville de Gironne, il y plaça pour commandant et pour chef En Raimond Folch, vicomte de Cardona, et il laissa auprès de lui de notables chevaliers et citoyens. Voyant que le roi de France avait fait établir ses tentes et disposé le siége, il partit et se porta à Besalu, et fit mettre la ville en état de défense, de même que les châteaux qui étaient à l'entour de Gironne; de telle manière que plus d'une mauvaise matinée était donnée à l'ost de France par les hommes que le roi d'Aragon avait placés dans les châteaux et autres lieux nouvellement fortifiés; et ils enlevèrent ou détruisirent maints beaux convois qui allaient de Roses à Gironne. Aussi les hommes d'armes gagnaient tant et tant sur les Français et en détruisaient tant, et en consommaient tant, et faisaient sur eux tant de bons faits de chevalerie[1] et d'almogavarerie[2], que, comme je vous l'ai dit à l'occasion des affaires de Calabre, j'aurais trop à faire à vous les énumérer, et que je me contenterai de les mentionner en somme. Et en vérité je vous le dis, ils les serraient de si près que les Français ne pouvaient s'éloigner de l'ost, ni pour aller fourrager, ni pour faire du bois, sans se faire escorter d'un grand nombre de leurs chevaliers. Et ceux de la ville faisaient aussi de leur côté de fréquentes sorties et leur donnaient beaucoup de mal. Il n'y avait pas de jour qu'ils

(1) Bravoure des gens à cheval.
(2) Bravoure des gens à pied.

ne leur fissent quitter leurs repas par trois ou quatre fois, et ils ne leur permettaient jamais de goûter un bon sommeil, de sorte que le dormir et le manger ne leur profitaient guère. Et il paraît bien que la colère de Dieu tombait sur eux, car tant et tant de malédictions vinrent les assaillir, que ce fut la plus terrible contagion que jamais Dieu envoyât contre aucunes gens.

Le seigneur roi d'Aragon avait donc mis en bon état Besalu et les autres places à l'entour de Gironne, et avait posté toute l'almogavarerie et les varlets de suite sur cette frontière. Et ne pensez pas qu'ils fussent peu nombreux, car il s'y trouvait bien cinquante mille hommes, tant almogavares que varlets de suite, et bien cinq cents chevaliers, et bien encore cinq cents autres hommes à cheval des gens de Gironne; si bien que la frontière était tellement gardée que jamais armée ne fut plus étroitement resserrée que ne l'était celle du roi de France. Jamais aussi troupe ne fit de plus grands butins que ne le firent les gens envoyés par le seigneur roi d'Aragon sur les Français. J'aurais aussi bien des choses merveilleuses à vous raconter de tout ce que firent les assiégés contre l'armée du roi de France.

Ainsi le seigneur roi d'Aragon avait tout disposé lui-même et laissé pour chef de ses gens le seigneur infant En Alphonse, et avec lui le comte d'Ampurias, le vicomte de Rocaberti, le vicomte de Castelnou, A. de Cortsavi, En Guillaume d'Anglesola et En Galeran de Cartalla, seigneur d'Ostalès et de Pontons, l'un des meilleurs chevaliers qui jamais furent en Espagne. Et il le prouva bien en plus d'une occasion, en Calabre et en Sicile, où, avec l'aide de Dieu, bien des victoires furent dues à ses sages conseils et à ses bonnes dispositions. Et, sur les prouesses de ce riche-homme, En Guillaume Galeran, on pourrait, je vous le dis, faire un aussi gros livre que celui qu'on a fait sur Lancelot du Lac. Et jugez si Dieu lui voulait du bien! Il fut alcayd[1] de Barbarie, et s'y trouva en beaucoup de faits d'armes; puis il passa avec le seigneur roi à Alcoyll et en Sicile; et là, comme je vous l'ai dit, il sut férir son coup de lance dans toutes les affaires; si bien que, à cause de ses prouesses, le seigneur roi le créa comte de Catanzaro. Dieu enfin lui fit tant de grâce que, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il continua à porter les armes; et puis il vint mourir dans son hôtel et dans sa seigneurie d'Ostalès, au sein de sa famille, dans la même chambre où il était né.

(1) Gouverneur.

CHAPITRE CXXIX.

Comment En Raimond Marquet et En Beranger Mayol, avec l'approbation du seigneur roi d'Aragon, entreprirent, avec onze galères et deux lins, de s'emparer de vingt-cinq galères du roi de France qui se trouvaient à Roses; et comment le seigneur roi envoya à Naples vers l'amiral.

Le seigneur roi d'Aragon voyant ses frontières en si bon état et les affaires de la guerre si bien réglées et avec si bonnes troupes, et qu'ainsi il donnerait fort à faire à ses ennemis, partit pour Barcelonne. Aussitôt après son arrivée dans cette ville, il fit venir En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, et leur dit : « Prud'hommes, qu'avez-vous fait? — Seigneur, répondirent-ils, vous trouverez ici douze galères armées et quatre lins armés, savoir : les dix nouvelles galères que vous avez ordonné de faire construire, et deux vieilles galères qui étaient ici, et que nous avons fait radouber. — C'est bien, répliqua le roi. Dites-moi, maintenant ce que vous entendez faire avec ces galères. — Seigneur, dit En Raymon Marquet, nous allons vous le dire. Il est vérité que nous avons eu et que nous avons encore nos espions à Roses et à Cadaquès, deux places qu'occupent en ce moment les Français; nous en avons aussi à Saint-Féliu; et nous avons appris par eux, d'une manière certaine, que les galères du roi de France réunies dans ces trois ports sont au nombre de cent soixante, sur lesquelles l'amiral du roi de France a ordonné que soixante, bien armées, resteraient toujours auprès de lui, réunies à Saint-Féliu. Cinquante autres galères, armées aussi, sont chargées d'aller et venir avec son vice-amiral de Saint-Féliu à Roses, sans autre chose à faire que de faire charger des vivres à bord de nombreuses barques et lins qu'elles mènent avec elles de Roses à Saint-Féliu, et qu'elles escortent ensuite à leur retour. De plus, ils en ont envoyé vingt-cinq à Narbonne, à Aiguemortes et à Marseille, pour faire venir des vivres, afin que les nefs et lins ne cessent jamais de venir sous aucun prétexte. Quant aux vingt cinq dernières elles restent au port de Roses, bien armées et bien appareillées, pour garder le port. Celui qui les commande est un bon chevalier, nommé G. de Lodève. Tel est, seigneur, l'arran

gement établi dans ces galères par l'amiral du roi de France. Nous avons pensé, si vous le trouvez bon, seigneur, qu'avec ces douze galères que nous avons et nos quatre lins nous mettrons en mer; et quand nous serons à la hauteur du Cap-de-Creus, nous resterons en mer; puis nous louvoierons, et pendant la nuit, nous nous approcherons de Cadaquès. J'ai arrangé avec un nommé En Gras, qui est l'homme le plus notable de Cadaquès, et dont les deux neveux ont été élevés avec moi, que toutes les nuits ils aient à se trouver à la pointe du port Ligat, pour pouvoir de là communiquer avec eux. Et j'ai arrangé aussi qu'En Gras aurait quatre hommes à lui, qui ne feraient autre chose qu'aller et venir de Roses à Cadaquès, et lui rendre compte tous les jours de ce qui s'y fait. Nous avons appris par ce moyen que les cinquantes galères étaient parties de Saint-Féliu depuis bien quatre jours pour se rendre à Roses; et quand elles sont à Roses, cinq jours après elles en sont expédiées. Étant ainsi instruits de ces choses, nous voulons entrer dans le golfe de Roses, et à l'aube du jour nous fondrons sur ces galères qui sont au nombre de vingt-cinq; et une fois à la pointe du port, nous espérons qu'avec l'aide de Dieu et de votre bonne fortune nous pourrons nous emparer de ces galères, ou nous y périrons tous. Soyez certain, seigneur, que nous y allons d'un tel cœur que nous y serons tous mis en pièces ou que nous les aurons. La miséricorde de Dieu est si grande et le bon droit que vous et nous, seigneur, nous soutenons, est si évident, que nous n'avons aucune crainte de faillir dans notre tentative, et qu'au contraire nous avons foi en Dieu qu'il abattra l'orgueil et la méchanceté de ces mauvaises gens. Ainsi donc, seigneur, permettez et ordonnez que nous partions, et que demain nous puissions sortir d'ici. »

Le roi fut satisfait de la bonne volonté de ces deux prud'hommes. Il vit que tout cela était œuvre de Dieu, ne lui semblant pas qu'ils fussent hommes à se mettre d'eux-mêmes si grande affaire au cœur. Il leur fit bonne chère et leur répondit en riant : « Prud'hommes, nous nous tenons pour satisfaits de vous, de votre bon entendement et de votre audace; il nous plaît qu'ainsi soit comme vous l'avez conçu. Ayez donc toujours confiance en Dieu, et Dieu nous tirera tous avec honneur, nous et vous autres, de cette affaire et de toutes les autres, car il n'en sera autre chose que ce que voudra la puissance de Dieu. Mais, prud'hommes, c'est avec peine que je dois vous dire que nous vous priverons de la première galère et de deux lins, attendu que nous voulons les expédier en Sicile, à la reine, à l'infant En Jacques et à l'amiral, pour leur apprendre notre situation, et leur transmettre notre ordre pour que l'amiral ait à se rendre vers nous avec cinquante ou soixante galères armées; et vous, de votre côté, vous lui indiquerez de notre part et selon vos avis la route qu'il aura à tenir, et comment il doit gouverner, et surtout de ne point différer. Instruisez-le des dispositions prises par l'amiral du roi de France. Puisque ce dernier divise ses forces nous en viendrons à bout, Dieu aidant; et si une fois ils avaient perdu la mer, ils auraient bientôt perdu la terre, et avec la terre aussi leurs corps. C'est maintenant, prud'hommes, que vous pouvez voir si ce que nous avons dit est arrivé : que, quand les gens du roi de France sauraient que nous n'avions pas beaucoup de galères, ils diviseraient eux-mêmes leurs forces navales; ce qu'ils n'auraient certainement pas fait si nous en eussions eu cinquante. Et ainsi, avec l'aide et la volonté de Dieu, notre projet viendra à bonne fin. Quant à la galère, nous voulons qu'elle aille par le milieu du golfe, sans s'approcher de la Barbarie ni de la Sardaigne. Les deux lins armés iront au contraire, l'un par la Barbarie et l'autre par la Sardaigne. Et ainsi par l'une ou l'autre voie ils recevront nos ordres, chacun d'eux portant des lettres pareilles. D'ici à demain au soir faites tout disposer de manière qu'ils soient partis. Nous, de notre côté, nous ordonnerons à notre chancelier de faire faire les lettres que vous lui indiquerez. Nous allons aussi faire faire à l'instant les lettres que nous voulons envoyer à la reine, à l'infant et à l'amiral; et nous leur dirons qu'ils aient la même foi en vos lettres qu'aux nôtres, et que ce que vous conseillerez à l'amiral de faire pour son voyage, il le fasse sans rien y changer en quoi que ce soit. — Seigneur, dirent-ils, ne vous tourmentez pas d'être forcé de nous priver de la galère et des deux lins, car tout ce que vous avez pensé est bien pensé; et nous, avec la volonté de Dieu, nous ferons aussi bien, sans cette galère et ces deux lins, que nous aurions fait avec ce renfort de plus. »

Le seigneur roi fit venir le chancelier, et lui

ordonna de préparer les lettres et de faire faire tout ce que lui diraient En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, et d'écrire à l'amiral qu'il eût à venir incontinent avec cinquante ou soixante galères armées, et qu'il n'y mît aucun retard, sous peine d'encourir la disgrâce du seigneur roi.

Le même jour, toutes les lettres furent écrites, closes et scellées.

De leur côté, En Raymond Marquet et En Béranger Mayol écrivirent à l'amiral de la part du seigneur roi, et, selon leur avis, de prendre la voie de Cabrera, et, quand il serait arrivé à Cabrera, qu'il envoyât de là un lin à Barcelonne; qu'il évitât de donner aucune nouvelle de lui et de son voyage, mais que le messager allât directement à la maison d'En Raymond Marquet; que là il trouverait ledit En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, qui lui feraient savoir ce qu'il avait à faire et le chemin qu'il aurait à tenir; et que, s'ils n'étaient point eux-mêmes à Barcelonne, il y trouverait aussi bon renseignement que s'ils y étaient présents. Ainsi firent-ils.

La galère et les deux lins embarquèrent leurs gens qui prirent congé du seigneur roi et de tous leurs amis. Chacun songea à suivre la route qui lui était tracée, et ils partirent avec la grâce de Dieu.

CHAPITRE CXXX

Comment En Raymond Marquet et En Béranger Mayol prirent congé du seigneur roi d'Aragon pour aller s'emparer des vingt-cinq galères du roi de France, qui étaient à Roses; et comment ils les battirent et prirent toutes.

Ils partirent; mais personne ne savait quelle était leur destination. La chose n'était connue que du seigneur roi, d'En Raymond Marquet, d'En Béranger Mayol, du chancelier et du secrétaire qui avait écrit les lettres. En Raymond Marquet et En Béranger Mayol s'embarquèrent sur les onze galères et deux lins qui restaient. Et vous pouvez croire que jamais galères ne furent mieux pourvues d'excellents hommes de mer, sans chevaliers ni fils de chevaliers (car il n'y en avait pas un à bord), que ne le furent ces onze galères. Ils prirent congé du seigneur roi, qui les signa, les bénit et les recommanda à la garde de Dieu. Ils s'embarquèrent et se mirent à ramer en louvoyant en mer, de manière à faire penser qu'ils prenaient la voie de Sicile; mais lorsqu'ils furent à une distance suffisante pour qu'on ne pût les apercevoir de la Catalogne, la brise de mer s'étant mise au frais garbin, ils donnèrent les voiles et se dirigèrent vers le cap de Creus. Que vous dirai-je? Pendant ce jour-là, pendant la nuit et le lendemain matin, ils tinrent la mer et arrivèrent dans les eaux du cap de Creus, à environ vingt-cinq milles sur le cap. Dès que le soleil fut couché, avec le vent donnant dans les voiles, ils s'approchèrent de terre dans la direction de Cadaquès, car le vent de terre était passé au large au sud-sud-est; si bien qu'à l'heure exacte ils se trouvèrent aux deux ilots près de Cadaquès. Alors En Raymond Marquet, avec l'un des lins armés, fit déposer à la pointe du port Ligat deux cousins-germains d'En Gras, qui étaient avec lui. Ceux-ci étaient déjà convenus avec En Gras qu'ils lui feraient un signal aussitôt qu'ils seraient arrivés près de ses deux neveux. En Gras pouvait bien agir ainsi, parce qu'il était chef et commandant de Cadaquès, pour le comte d'Ampurias; il la tenait aussi pour le roi de France, mais il exécutait en ceci les ordres du comte d'Ampurias. Et celui qui est chef et commandant d'une ville ou d'un château peut, de nuit et de jour, faire à sa volonté. Aussi, ses deux neveux, ainsi que ses deux cousins, qui étaient arrivés avec En Raymond Marquet, pouvaient faire secrètement leurs affaires, sans avoir à s'inquiéter de rien. Ces deux cousins d'En Gras s'étant rendus à Cadaquès et ayant fait leur signal, aussitôt les deux neveux d'En Gras sortirent pour aller avec eux, et tous quatre ensemble vinrent trouver En Raymond Marquet et En Béranger Mayol. Dieu voulant favoriser les desseins du roi d'Aragon et rabaisser l'orgueil des Français, tous arrivèrent si à point, qu'il ne fallait pas un instant de plus ni de moins. En voyant ces deux neveux d'En Gras, En Raymond Marquet leur dit: « Barons, soyez les bienvenus! Que me direz-vous de nouveau de nos ennemis? — Seigneur, soyez bien certain que jamais hommes ne vinrent plus à propos que vous n'êtes venus en ce moment. Sachez qu'hier matin, cinquante galères sont parties de Roses avec grand nombre de barques et de lins, et à la faveur du vent de terre, ils ont mis en mer, et en dérivant ils ont changé de route; et hier ils ont navigué tout le jour; et nous les avons aperçus qui avaient doublé

le cap d'Aygua-Freda. — Bien donc, dit En Raymond Marquet. Et de Roses, que nous en direz-vous? — Seigneur, répondit l'un de ces deux frères, neveux d'En Gras, j'allai hier à Roses, et, après le départ des cinquante galères, il n'y est resté que vingt-cinq galères qui sont assurément très bien appareillées et armées, et montées par de bons chevaliers et hommes de mer et de bonnes gens; elles gardent le port, et le capitaine est un noble homme de Provence, nommé G. de Lodève. — Bien! dirent En Raymond Marquet et En Béranger Mayol; et la nuit, où se placent-elles? — Seigneur, répondit le même, chaque soir, quand elles ont fait leur salut du soleil couchant, elles vont se placer à la pointe en dehors du port, et s'y tiennent avec les voiles larguées, et restent là jusqu'au lendemain matin, au lever du soleil; et elles observent le même ordre chaque jour; j'ai couché plus de dix nuits à bord des galères, par partie de plaisir, avec des connaissances que j'y ai, et j'ai toujours vu qu'on suivait les mêmes dispositions. — Ainsi donc, prud'hommes, que nous conseillez-vous de faire? — Nous vous prions, dirent-ils, puisque vous êtes décidés à marcher sur eux et à les combattre, de nous permettre de monter à bord avec vous autres; et, sans aucun doute, si vous vous le mettez bien en tête, et que Dieu vous aide, ils sont à vous. — Barons, reprirent En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, c'est assez que ces deux cousins germains, qui sont vos parents, soient avec nous; il ne serait point à propos que vous quittassiez votre oncle En Gras. Et soyez bien assurés que, si Dieu nous favorise et nous fait merci, vous aurez meilleure part que si vous étiez avec nous. Allez donc à la bonne aventure; avec l'aide de Dieu nous serons demain matin aux prises avec eux; et saluez votre oncle de notre part. — Seigneur, dirent-ils, vous nous feriez bien plus haute faveur, si vous nous emmeniez avec vous. — Il n'en sera rien, répliquèrent En Raymond Marquet et En Béranger Mayol; ce n'est pas dans les batailles que naissent les hommes, et nous ne voudrions pas que le prud'homme En Gras pût voir qu'on vous fît faire plus qu'il n'est de son plaisir de faire. »

Cela dit, ils les recommandèrent à Dieu, et les deux jeunes gens retournèrent raconter à leur oncle En Gras ce qu'ils avaient fait et dit; et le prud'homme En Gras s'écria: « Seigneur vrai Dieu, béni soyez-vous, vous qui êtes la vérité et la justice! secondez-les, donnez-leur la victoire, et préservez-les de tout mal! » Quand il eut ainsi parlé, ses deux neveux prirent avec eux vingt varlets, et en suivant tout le long du rivage, ils se placèrent de manière à être témoins de la bataille.

A l'aube du jour, les galères se mirent à voguer, et se dirigèrent vers les vingt-cinq galères ennemies. Les deux lins de garde de Guillaume de Lodève les aperçurent, et, après avoir compté le nombre des galères, allèrent trouver l'amiral et lui dirent: « Seigneur, hâtez-vous, faites armer vos gens; voici qu'arrivent devant nous onze galères et deux lins. Ce sont certainement les onze galères et les deux lins d'En Raymond Marquet et d'En Béranger Mayol, car nous avons reçu nouvelle de leur départ de Barcelonne. »

Guillaume de Lodève fit aussitôt sonner les trompettes et les nacaires et armer tout son monde. Cependant le jour parut, et les galères se virent les unes les autres. G. de Lodève fit hisser les voiles, et se dirigea sur les onze galères qui se tenaient en dehors, pour ne pas être trop près de la côte [1]. Il s'avança donc sur elles avec quinze de ses galères amarrées ensemble; et les dix autres venaient en poupe, afin de les tenir toutes au milieu, de manière à ce qu'aucune ne pût lui échapper; et assurément c'était là une bonne ordonnance de bataille. Quant à En R. Marquet et En B. Mayol, ils firent amarrer leurs galères avec de longs câbles, et en firent autant de leurs avirons, afin que les ennemis ne pussent point pénétrer au milieu de leurs galères, jusqu'au moment où ils voudraient amener leurs avirons et en venir aux mains. Et cela se fit ainsi.

Je veux que chacun sache, et je vous dirai ici ce que j'ai éprouvé par expérience dans plusieurs batailles; c'est que ce sont les arbalé-

(1) M. Tastu, qui s'est occupé avec persévérance de l'étude du catalan, sa langue native, qui l'a comparé avec les patois anciens et modernes du midi de la France et du nord-est de l'Espagne, et qui s'est familiarisé avec les lieux, les mœurs et les usages propres à éclaircir ce sujet, a bien voulu me donner l'explication de ce chapitre, et M. Palet de Majorque a achevé de dissiper l'obscurité que, sans leurs soins obligeants, tout ce morceau et ceux du même genre relatifs à la marine et aux détails de l'office d'arbalétrier en particulier auraient eu pour moi.

triers enrôlés qui décident des batailles lorsque les galères ont amarré leurs avirons. Tout amiral ou commandant de galères catalan, fera donc que sage de ne pas avoir de tierciers[1] sur ses galères, mais bien des arbalétriers enrôlés; car les arbalétriers d'enrôlement sont toujours bien dispos de corps et ont toujours leurs arbalètes et traits bien armés et empennés. Et pendant que les matelots voguent, eux se tiennent tout prêts avec leurs arbalètes. Les arbalétriers catalans sont si bien dressés qu'au besoin ils sauraient fabriquer une arbalète; chacun sait la préparer, faire une flèche, une batterie, une corde, une torsade, l'attacher et faire enfin tout ce qui concerne les arbalétriers; car en Catalogne on ne reçoit personne comme arbalétrier avant qu'il sache faire, d'une pièce à l'autre, tout ce qui tient à l'office d'arbalétrier. Aussi chacun d'eux porte tous ses outils dans une caisse, comme s'il devait faire office d'ouvrier en arbalètrerie, ce qui n'a lieu chez aucune autre nation; mais les Catalans l'apprennent à la mamelle, ce que ne font pas les gens des autres pays. Voilà pourquoi les Catalans sont les plus habiles arbalétriers du monde. Les amiraux et commandants des flottes catalanes doivent donc donner toute leur sollicitude à ce que cette adresse singulière, qu'on ne trouve point chez d'autres, ne se perde pas chez eux, et avoir soin de la mettre en œuvre. Il ne faut donc pas que d'aussi habiles arbalétriers soient exposés à remplir les places des rameurs tierciers; car s'ils le font, ils perdent leur perfection dans l'arbalète.

L'introduction de ces arbalétriers d'enrôlement a de plus à bord un autre avantage; c'est que, quand ils aperçoivent qu'un gabier ou un rameur de banc est harassé ou veut boire ou manger, tout aussitôt ils se présentent et manient la rame par plaisir jusqu'à ce que l'autre ait fait ce qu'il avait à faire et soit reposé. Ainsi, tous les arbalétriers sont constamment frais et dispos et contribuent à faire reposer la chiourme.

(1) Il y avait à bord des bâtiments catalans un seul rang de rameurs de chaque côté du vaisseau; deux rameurs étaient attachés à chaque rame, et pour remplacer le rameur fatigué on tenait en réserve un troisième rameur, appelé ici tiercier, *tersol*, qui dans ses moments de liberté remplissait l'office d'arbalétrier. A ces arbalétriers d'emprunt, Muntaner préfère de vrais arbalétriers et en donne de bonnes raisons. (Voyez la note page 288.)

Je ne dis pas que dans une flotte il ne soit très bon qu'il y ait dix galères sur cent où se trouvent des tierciers, afin qu'ils puissent plus promptement donner la chasse aux galères qui se présentent; il suffit donc qu'il y en ait vingt-deux sur notre flotte et non plus[1].

En R. Marquet et En B. Mayol avaient déjà l'expérience de ce que je dis ici, et manœuvrèrent comme doivent manœuvrer des galères de Catalans. Les galères étaient donc proue contre proue; et ils avaient de plus contre eux les autres dix qu'ils avaient en poupe, mais qui ne pouvaient pénétrer leur ligne de bataille à cause des rames qui étaient toutes amarrées. Et sur les proues et sur les poupes vous eussiez vu s'agiter des lances et voler des traits lancés de la main de vrais Catalans, qui traversaient tout ce qu'ils atteignaient; les arbalétriers aussi manœuvraient si bien leur arc qu'il n'était pas un trait qui fît faux but. Ceux qui montaient les galères de Guillaume de Lodève restaient là l'épée ou l'estoc en main sans pouvoir rien faire autre chose; et s'il y en avait aucun qui se fût muni d'avance de lance ou dard, ils en manœuvraient si mal qu'ils frappaient tout aussi souvent avec l'aristeuil[2] qu'avec le fer de la lance.

La bataille se maintint ainsi jusqu'à ce que En R. Marquet et En B. Mayol eurent vu que les ponts des galères des ennemis eussent été en bonne partie balayés par les arbalétriers qui les avaient tous grièvement blessés, et ceux même qui restaient sur les ponts n'étaient plus que des gens démoralisés, et qui avaient plus de besoin de se faire panser que de combattre.

A cette vue ils firent alors sonner la trompette de leur galère; c'était un signal convenu d'avance, qu'aussitôt que la trompette d'En R. Marquet et d'En B. Mayol se ferait entendre, tout le monde devait amener les avirons, et qu'on devait aborder l'ennemi par les flancs, et cela se fit ainsi.

Dès que les galères furent entremêlées, il fallait voir les grands coups d'épées, d'estocs et

(1) D'après la disposition de Muntaner qui veut dix galères montées de rameurs tierciers sur cent galères, les vingt-deux galères avec rameurs tierciers qu'il prescrit ici pour la flotte catalane entière, feraient monter le nombre des galères catalanes, à l'époque de la rédaction de sa chronique, à deux cent vingt.

(2) Vieux mot français qui signifie bois de la lance et qui répond précisément au mot catalan *aristol*.

de masses d'armes qui se distribuèrent. Les arbalétriers d'enrôlement quittèrent leurs arbalètes et s'élancèrent pour en venir aux prises avec leurs ennemis. Que vous dirai-je? Du moment où l'abordage se fût opéré, la bataille fut terrible et sanglante; mais enfin les Catalans, avec l'aide de Dieu qui veillait sur eux, demeurèrent vainqueurs, et s'emparèrent de toutes les galères. Il périt certainement dans ce combat, du côté de G. de Lodève, plus de quatre mille hommes, et du côté des Catalans jusqu'à cent, mais pas plus.

Après cette victoire et après avoir fait prisonnier G. de Lodève et quelques autres chevaliers, mais en bien petit nombre, qui étaient restés vivants, et encore bien grièvement blessés tous, ils tirèrent les galères en dehors du port; et lorsqu'ils furent tous en dehors ils vinrent à une pointe de terre, près de Cadaquès; là ils mirent pied à terre et ils se rafraîchirent avec grande joie et bonheur, et après avoir gagné grand butin. Les deux neveux d'En Gras, avec leurs vingt varlets, vinrent alors à eux. En R. Marquet et En B. Mayol envoyèrent à En Gras mille florins d'or et autres mille à ses neveux. Et cela se fit sans qu'aucun de ces vingt varlets qui étaient avec eux en sussent rien; même lorsque les neveux d'En Gras s'approchèrent, ils demandèrent un sauf-conduit, comme avec gens qu'ils n'auraient jamais connus; et cela se fit ainsi pour qu'aucun de ces vingt varlets ne pût dans la suite les accuser. Leurs deux cousins germains, qui se trouvaient à bord des galères, eurent aussi un grand butin; mais, outre le butin qu'ils avaient eu par eux-mêmes, En R. Marquet et En R. Mayol leur donnèrent à chacun deux cents florins d'or et bien d'autres choses. Ainsi, les neveux d'En Gras retournèrent à Cadaquès bien satisfaits; ils donnèrent à leur oncle ses mille florins et lui contèrent tout ce qui s'était passé. Le prud'homme en eut grande joie, mais il n'osa en faire aucun semblant.

CHAPITRE CXXXI.

Comment, après avoir reconnu leurs prisonniers et s'être rafraîchis, les gens d'En R. Marquet s'embarquèrent; et comment les cinquante galères de l'amiral du roi de France, ayant eu connaissance de la perte des galères, poursuivirent En R. Marquet, mais ne purent l'atteindre.

Les troupes des galères étant rafraîchies, et chacun ayant reconnu les prisonniers qu'il avait faits et son butin, la trompette sonna et on s'embarqua. Maintenant il faut que vous sachiez que, tandis que le combat de Roses avait lieu, deux barques armées étaient allées prévenir les cinquante galères de ce qui se passait. Elles les trouvèrent au-delà du cap d'Aygua-Freda, dans une anse nommée cale Tamarin[1], qui est le débarcadère de Palafurgell, et elles leur firent part de ces nouvelles. Aussitôt les cinquante galères firent volte-face vers Roses, et lorsqu'elles eurent doublé le cap d'Aygua-Freda, elles aperçurent en mer les galères ennemies qui traînaient après elles les vingt-cinq galères et qui faisaient même route.

En R. Marquet qui était un des bons marins du monde, s'était bien attendu à ce qui arriva; c'est que les gens de Roses enverraient des barques vers les cinquante galères et les feraient revenir; voilà pourquoi, pendant la nuit, il mit en mer avec le vent de terre, aussi rapidement que ce vent put le porter, afin que, si les cinquante galères revenaient sur lui, il pût profiter de la brise de mer, prendre le dessus du vent, et forcer de voiles, vent en poupe, ce qui arriva.

Lorsque les cinquante galères l'eurent aperçu, ainsi que je l'ai dit, elles firent force de rames vers lui, car elles étaient bien montées. En R. Marquet et En B. Mayol les virent, et comprirent bien que, s'ils continuaient à traîner après eux toutes les vingt-cinq galères, ils ne pourraient pas s'échapper. Le vent de terre, déjà plus frais, cessa tout-à-fait, et vingt-deux galères et deux lins firent voile, laissant les autres et conservant le dessus du vent autant qu'elles purent. Les cinquante galères qui étaient témoins de cette manœuvre, voyant que le vent fraîchissait, pensèrent bien qu'elles ne pourraient jamais les atteindre, car elles avançaient très rapidement, toujours avec le dessus du vent. Il fallut donc qu'à leur grand regret ils s'en retournassent à Roses, et ils y trouvèrent toutes les nefs et lins tellement désemparés que, s'il y eût eu seulement onze autres ga-

(1) Pour bien suivre l'histoire de cette campagne de Catalogne, il est nécessaire d'avoir sous les yeux l'atlas dressé par ordre du maréchal Gouvion Saint-Cyr pour son histoire des marches et positions du 7e corps de la grande armée pendant les campagnes de 1808 et 1809 en Catalogne.

lères de Catalans[1] ils auraient anéanti et incendié toute la flotte. Ils renforcèrent donc la place, y laissèrent vingt-cinq de leurs galères, et les autres vingt-cinq allèrent à Saint-Féliu avec les barques et les lins qu'ils avaient laissés à Tamarin.

CHAPITRE CXXXII.

Comment le roi de France et ses gens furent bien mécontents quand ils apprirent qu'ils avaient perdu vingt-cinq galères; et comment le roi se courrouça contre le cardinal de ce qu'il avait ourdi et préparé cette guerre.

Le roi de France et le cardinal, ayant appris ces nouvelles, se tinrent pour morts. « Quels sont ces démons, dit le cardinal, qui nous causent tant de dommages? — Cardinal, répondit le roi, ce sont les gens les plus loyaux du monde envers leur seigneur; vous leur couperiez la tête avant de les faire consentir que leur seigneur, le roi d'Aragon, perdît son royaume. Et vous verrez et par terre et par mer un grand nombre de ces coups d'éclat[2]. Et voilà pourquoi je vous dis que c'est là une folle entreprise que nous avons faite, et moi et vous. Et c'est en effet vous qui êtes en partie la cause de tout ceci; car c'est vous qui avez ourdi et préparé l'affaire, de concert avec notre oncle le roi Charles. Ces gens et leurs hauts faits l'ont fait mourir avec grand chagrin[3]. Dieu veuille nous préserver du même sort! »

Le cardinal ne sut que répondre, car il voyait bien que le roi lui disait vrai, et ils gardèrent le silence l'un et l'autre.

Quand l'amiral du roi de France apprit ces nouvelles, je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut sa frayeur; cependant il voulut, quand les cinquante galères feraient leur voyage de Saint-Féliu à Roses, y aller lui-même et s'y trouver avec quatre-vingt-cinq galères. Les vingt cinq galères devaient toutefois rester en permanence à Roses, et cela eut toujours lieu ainsi par la suite. L'amiral En Roger de Loria devait donc avoir à combattre avec un plus grand nombre de bâtiments réunis que ne l'avaient pensé le roi d'Aragon, En R. Marquet et En B. Mayol. Je laisse là l'amiral du roi de France pour parler d'En R. Marquet et d'En B. Mayol, et de leurs belles manœuvres de mer.

CHAPITRE CXXXIII.

Comment En R. Marquet prit la voie de Barcelonne avec les vingt-deux galères; comment, lorsqu'elles furent reconnues par les habitants, la joie fut grande; et comment elles furent mises en bon état, et tous les hommes payés pour quatre mois

En R. Marquet et En B. Mayol, voyant que les galères avaient cessé de leur donner la chasse, forcèrent de voiles, serrèrent à l'ouest et prirent la voie de Barcelonne. Que vous dirai-je? ils voguèrent ce jour-là et la nuit suivante, et le lendemain, à heure de tierce, ils furent en vue de Barcelonne. Lorsque les gens de la ville les aperçurent, ils craignirent beaucoup que les onze galères n'eussent été prises, si bien qu'ils en étaient tout soucieux; mais le roi, à qui elles tenaient autant à cœur qu'à qui que ce fût, monta à cheval et se porta sur le rivage de la mer, suivi d'une nombreuse chevalerie. Il les observa, et compta qu'il y avait vingt-deux grosses voiles et deux lins. « Barons, dit-il, bon courage et réjouissez-vous; ce sont nos galères qui en amènent onze autres, et voici leurs deux lins qui abordent. »

Chacun regarda, compta et partagea la conviction du roi. Pendant ce temps les hommes des deux lins prirent terre. Ils allèrent au seigneur roi dont ils avaient appris la présence sur le rivage, et lui firent part de la bonne nouvelle, et le seigneur roi leur fit distribuer de bonnes étrennes.

Lorsque les galères furent près de terre, elles abattirent les voiles et amenèrent à la côte toutes en même temps, traînant après elles les galères prises, poupe en avant et pavillons

(1) Chacune des onze galères catalanes remorqua à sa suite une des galères qu'elles avaient prises; ce qui porta à vingt-deux le nombre des grosses voiles; et les deux lins n'eurent à remorquer aucun bâtiment, afin d'être plus libres dans leur marche.

(2) Montaner met assez souvent ses propres sentiments dans la bouche du roi de France.

(3) Charles d'Anjou mourut à Foggia, le 7 janvier 1285. Charles, son fils aîné, était alors prisonnier. Ce fils eut de son épouse Marie, fille d'Étienne V, roi de Hongrie, mort le 25 mars 1323, neuf fils et cinq filles; les fils sont: Charles Martel, roi de Hongrie; Louis, évêque de Toulouse; Robert, roi après son père; Philippe, prince de Tarente, empereur titulaire de Constantinople; Raymond Béranger, comte de Provence; Jean, mort jeune; Tristan, prince de Salerne, mort jeune; Jean, prince titulaire de Morée, tige des ducs de Duras; Pierre, duc de Gravina. Les cinq filles sont: Marguerite, femme de Charles de Valois; Blanche, femme de Jacques II, roi d'Aragon; Eléonore, femme de Ferdinand, roi de Sicile; Marie, femme de Sanche, roi de Majorque, et Béatrix, mariée à Azzo VIII, marquis d'Est et de Ferrare, et ensuite à Bertrand de Baux.

traînants. La joie fut grande à Barcelonne. En R. Marquet et En B. Mayol sortirent de leur bâtiment, allèrent au roi et lui baisèrent les pieds. Le roi se baissa pour les relever, les embrassa et leur fit bonne chère et beau semblant, et ils lui dirent : « Seigneur, qu'avez-vous à nous ordonner? — Je veux, dit le seigneur roi, que vous laissiez à chacun son butin, sans en prélever aucun droit, que les galères et les prisonniers soient nôtres, mais que tout le reste vous appartienne à vous autres ; faites-en le partage entre vous et donnez-en ce qui vous paraîtra convenable aux bons hommes sursaillants[1] qui ont été avec vous. »

Là-dessus ils lui baisèrent encore les pieds, revinrent avec grande joie aux galères et annoncèrent à leur monde la faveur que le seigneur roi leur faisait. Tous se mirent à crier : « Que le Seigneur Dieu vous donne vie! » et chacun sauta lestement sur le rivage avec tout ce qu'il avait gagné. Cela fait, En R. Marquet et En B. Mayol retournèrent auprès du seigneur roi et lui dirent : « Seigneur, si vous l'approuvez, nous ferons tirer les vingt-deux galères à terre pour les faire radouber, car toutes en ont besoin. — Vous dites bien, dit le roi, mais faites arborer notre étendard à la trésorerie et payez tous vos gens pour quatre mois, et dès que les galères seront radoubées songez à l'armement, afin que, si l'amiral arrivait, vous pussiez partir avec lui. — Seigneur, répondirent-ils, cela sera fait ; ayez bon courage désormais et soyez sûr que si même l'amiral n'arrivait pas, nous autres, avec la grâce de Dieu, nous saurons les confondre tous avec ces vingt-deux galères. — Dieu le veuille! » reprit le roi.

On s'occupa donc de tirer les galères à terre et de les radouber ; on tint bureau pour le paiement des troupes, et chacun reçut sa solde de quatre mois. Après avoir mis ordre à tout, le seigneur roi sortit de Barcelonne et retourna où était le seigneur infant En Alphonse, les chevetains, les chevaliers, et tous ceux qu'il avait laissés à la garde des frontières ; et, suivi d'un petit nombre d'hommes à cheval et de quelque peu de gens de pied, il alla des uns aux autres pour reconnaître ce qui se faisait.

(1) Le mot catalan *sobresalents*, de l'original, est reproduit exactement dans la forme latine *supersalientes*, et dans la forme française sursaillants, qui toutes deux se retrouvent dans l'acte cité, en note, page 280.

CHAPITRE CXXXIV.

Comment, le jour de madame Sainte-Marie d'août, le seigneur roi d'Aragon, à la tête de deux cents almogavares, se battit contre quatre cents chevaliers français, qui étaient en embuscade avec le comte de Nevers ; et comment il les vainquit et tua ledit comte.

Un jour donc, ce fut le jour de madame Sainte-Marie d'août, le seigneur roi s'en allant à la pointe du jour, vers Besalu, tomba dans une embuscade de quatre cents chevaliers français. Un convoi de vivres devait venir de Roses à l'armée française ; et comme d'ordinaire des détachements de cavalerie ou d'infanterie venaient assaillir les convois en cet endroit, on y avait placé ces chevaliers pendant la nuit, afin de pouvoir les en châtier.

Le seigneur roi s'en allait chevauchant et s'entretenant de la satisfaction qu'il éprouvait en voyant qu'en chaque endroit de ses frontières ses gens revenaient riches et à leur aise, au moyen des chevauchées multipliées qu'ils faisaient tous les jours contre les Français, et dans lesquelles ils leur tuaient beaucoup de monde et gagnaient sans fin, si bien que chacun en était joyeux et satisfait. Comme il allait ainsi devisant et sans être sur ses gardes, Dieu, qui n'agit jamais que pour notre bien, voulut garder le seigneur roi de mort et de prison. Il arriva donc que les almogavares qui l'accompagnaient, au nombre d'environ deux cents, et qui suivaient les ravins des montagnes, firent lever deux ou trois lièvres. En voyant partir ces lièvres, les almogavares commencèrent à pousser de grands cris et de hautes clameurs ; le seigneur roi et ceux qui étaient avec lui, au nombre d'environ soixante hommes à cheval, mirent à l'instant la main à leurs armes, s'imaginant que les almogavares avaient découvert de la cavalerie ; et en même temps les Français qui s'étaient tenus bien cachés, se croyant découverts, sortirent à l'instant de leur embuscade. Le seigneur roi qui les aperçut s'écria : « Barons, tenons ferme et replions-nous sur nos hommes de pied ; car voici une nombreuse cavalerie qui s'est postée là pour nous attendre. Que chacun pense donc à bien faire, et nous ferons aujourd'hui une chose dont le monde parlera à jamais, avec l'aide de notre Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ. » Tous répondirent : « Seigneur, par votre grâce, permettez-nous que nous prenions position sur cette montagne,

de telle manière que votre personne soit en sûreté. Nous ne craignons rien pour nous, mais uniquement pour votre personne. Et quand vous serez là-haut vous verrez comment nous autres nous nous en tirerons.— Dieu me garde, dit le roi, de changer de chemin à cause de ces gens! »

Aussitôt ceux des almogavares qui étaient les plus voisins du roi se replièrent sur le seigneur roi, mais ils ne se trouvaient pas plus d'une centaine au moment de l'attaque. Ils coupèrent leurs lances par le milieu. Le roi s'élança tout brochant le premier et alla férir avec sa lance sur le premier qu'il rencontra, et il le férit d'un tel coup à travers le milieu de son écu qu'on n'eut pas besoin de lui chercher un médecin. Puis il met l'épée à la main et frappe de çà et de là, se faisant si bien jour que nul n'osait l'attendre en face aussitôt qu'on l'eût reconnu à ses coups. Tous ceux qui étaient avec lui se comportèrent si bien qu'aucun chevalier n'eût pu faire plus beaux faits d'armes qu'ils y firent. Quant aux almogavares, il est bon que je vous dise qu'ils se mêlaient tellement parmi eux avec leurs demi-lances qu'il ne resta bientôt plus un seul cheval à éventrer. Ils ne firent ainsi qu'après avoir émoussé leurs dards; car croyez bien qu'il n'y en avait pas un seul qui, de son dard, n'eût tué son chevalier ou son cheval; puis avec leurs demi-lances ils firent merveilles. Le seigneur roi se trouvait tantôt ici, tantôt là, tantôt à droite, tantôt à gauche; il était partout, et il férit tant et tellement de son épée qu'elle vola en éclats. Il saisit alors sa masse d'armes qu'il faisait jouer mieux qu'homme du monde, et accosta le comte de Nevers, qui était le chef de cette troupe[1], et lui donna de sa masse d'armes un tel coup sur son heaume qu'il l'abattit à terre. Il se retourna aussitôt vers un huissier de sa maison[2] qui ne le quittait pas, et qu'on nommait En Guillaume Escrivan de Xativa, lequel était monté sur un cheval légèrement armé à la génetaire[1] et lui dit: « Guillaume, descends de cheval et tue-le. » Celui-ci mit pied à terre et le tua. Quand il l'eut tué, malheureusement pour lui, il vit luire une épée fort riche que portait le comte, et il la lui déceignit; mais pendant qu'il la lui déceignait, un chevalier du comte, voyant que celui-ci avait tué son maître, vint à lui et lui asséna un coup si violent au milieu des épaules qu'il l'étendit mort sur la place. Le roi se retourna, et, s'apercevant que le chevalier venait de tuer En Guillaume Escrivan, il lui donna un tel coup de sa masse d'armes sur sa salade de fer qu'il lui fit jaillir la cervelle par les oreilles, et à l'instant il tomba à terre mort. Et à cet endroit, à l'occasion de la mort du comte, vous auriez vu de bien terribles coups portés et reçus. Le seigneur roi voyant son monde si pressé, se laissa aller à pleine course sur les ennemis, et se fit si bien jour qu'il tua de sa main, en peu d'instants, plus de quinze chevaliers; croyez bien que ceux qu'il atteignait, il lui suffisait d'un seul coup pour en finir.

Au milieu de la mêlée un chevalier français, irrité du dommage que leur faisait le roi, va sur lui l'épée en main, et lui coupe d'un coup les rênes de son cheval, si bien que pour ce coup le seigneur roi crut bien que c'en était fait de lui. Nul chevalier ne devrait aller au combat sans avoir une double paire de rênes, les unes en cuir, les autres en chaînes de fer, et celles-ci recouvertes de cuir. Que vous dirai-je? Le seigneur roi s'en alla ainsi à l'abandon, car le cheval le menait tantôt ici, tantôt là. Quatre almogavares qui se tenaient auprès du seigneur roi s'approchèrent enfin et nouèrent les rênes de son cheval. Le seigneur roi, qui avait bien retenu dans son esprit le chevalier qui lui avait coupé les rênes, se porta du côté où il l'avait vu se diriger, et il le récompensa si bien du plaisir qu'il lui avait fait, qu'il lui épargna la peine de couper jamais d'autres rênes, car il le laissa

(1) Je ne puis reconnaître quel est ce comte de Nevers; Jean Tristan, fils de saint Louis, devenu comte de Nevers par son mariage avec Yolande, était mort devant Tunis le 3 août 1270, et sa veuve avait porté le comté de Nevers en 1272 à Robert de Dampierre, dit de Béthune, qui devint comte de Flandres en 1305. Louis, fils d'Yolande et de Robert, à la mort de sa mère Yolande, en 1280, succéda au comté de Nevers sous la tutelle de son père; mais Louis ne mourut qu'en 1322.

(2) *Macip.* C'étaient des officiers inférieurs des maisons royales comme nos anciens buffetiers, dont le costume et le nom s'est encore conservé en Angleterre parmi les officiers attachés aux édifices publics. Les macips, dont le nom vient sans doute de *mancipium*, étaient particulièrement chargés de l'office de concierges des châteaux et dans les cérémonies publiques ils portaient une sorte de masse d'armes couronnée des armes d'Aragon.

(1) Les genetaires étaient des cavaliers montés sur genets ou petits chevaux d'Espagne, dont l'armure était fort légère. Les genetaires étaient la cavalerie légère de cette époque

mort auprès de son seigneur le comte. Et lorsque le seigneur roi se fût rejeté de nouveau dans la mêlée, c'était là qu'il fallait voir férir et charger; car il y avait dans la compagnie du seigneur roi des riches-hommes et chevaliers tels qu'on n'en vit jamais dans aucuns faits d'armes, et chacun, ce jour-là, fit merveilles pour sa part. Que vous dirai-je ? Un jeune chevalier de Trapani, nommé Palmieri Abbate, que le seigneur roi, pendant son séjour en Sicile, avait admis dans sa maison, et qui jamais n'avait assisté à un seul fait d'armes, valut autant en cette occasion que l'eût fait Roland, s'il eût vécu. Et tout cela venait du grand amour qu'on portait au seigneur roi, et aussi parce qu'on le voyait si bien faire de ses mains; car ce que faisait le seigneur roi n'était véritablement pas œuvre de chevalier mais proprement œuvre de Dieu. Ni Galaor, ni Tristan, ni Lancelot, ni autres chevaliers de la Table-Ronde, quand tous ensemble auraient été réunis, s'ils n'eussent eu avec eux qu'une troupe aussi peu nombreuse que celle qu'avait le roi d'Aragon, n'auraient pu faire, en un seul jour, contre ces quatre cents chevaliers, tous vaillants, tous la fleur de l'armée du roi de France, autant de beaux faits qu'en exécutèrent le seigneur roi d'Aragon et ceux qui l'accompagnaient. Que vous dirai-je? Les Français voulurent se replier vers une colline, mais le seigneur roi brocha sur celui qui portait la bannière du comte et lui porta un si rude coup de sa masse d'armes sur le heaume, qu'il l'abattit à terre roide mort, et les almogavares s'arrachèrent en lambeaux la bannière ennemie.

Les Français, voyant leur bannière renversée, se réunirent en peloton; mais le seigneur roi fondit sur eux avec tous les siens. Que vous dirai-je? Les Français s'étaient emparés d'un monticule, et s'étaient si étroitement serrés les uns contre les autres que le roi, ni aucun des siens, ne put les pénétrer. La bataille continua toutefois jusqu'à la nuit noire, et il ne restait plus des Français que quatre-vingts chevaliers. Et le seigneur roi dit alors : « Barons, il est nuit, et maintenant nous pourrions, en voulant les frapper, nous blesser les uns les autres; ainsi replions-nous. »

Lorsqu'ils se furent repliés sur un autre monticule, ils virent venir à eux bien cinq cents chevaliers français, avec leurs bannières. Si vous me demandez qui c'était, je vous répondrai que c'étaient trois comtes, parents du comte de Nevers, qui craignaient pour leur cousin, allé en embuscade, et qui, ne l'ayant pas vu de retour à midi, heure à laquelle il devait être revenu à l'ost, étaient partis, avec la permission du roi de France, pour aller à sa recherche. Ils aperçurent d'un côté ces chevaliers sur un monticule, et puis le roi d'Aragon sur un autre; ils marchèrent aussitôt vers leurs gens, qui vinrent au-devant d'eux. Ils apprirent la mauvaise fortune survenue aux leurs, et se rendirent là où gisaient morts le comte et bien six autres de ses parents. Ils enlevèrent leurs corps en poussant de grands cris, et, pleurant amèrement, et ils marchèrent toute la nuit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à leur ost.

Quand ils furent de retour, c'était là qu'il fallait voir le deuil, et les pleurs, et les cris, si bien qu'on eût cru que le monde allait crouler. En Raymond Folch, vicomte de Cardona, qui se trouvait dans Gironne, mit dix hommes en campagne pour s'informer de ce qui se passait. Ceux-ci s'emparèrent de deux hommes de l'armée, qu'ils emmenèrent dans la ville. En Raymond Folch demanda à ces deux hommes ce que signifiaient ces cris et ces pleurs; et sur le récit qu'ils lui firent de ce qui s'était passé, il ordonna aussitôt de faire de grandes illuminations par toute la cité de Gironne.

Je les laisse maintenant en repos et reviens à parler du seigneur roi d'Aragon. Le seigneur roi disait alors aux siens : « Barons, passons ici la nuit, et au jour nous lèverons la place et reconnaîtrons quels sont les chevaliers que nous avons perdus; car ce serait grand déshonneur à nous d'abandonner ainsi le champ de bataille — Seigneur, lui répondirent ceux qui étaient avec lui, que dites-vous là? Ne suffit-il pas de ce que vous avez fait aujourd'hui ? Qui sait si, par aventure, vous n'auriez pas plus à faire demain. »

Le seigneur roi répliqua que pour certain il lèverait le champ, et ne voulait pas qu'on le lui pût reprendre.

Lorsque le jour parut, les autres almogavares, qui parcouraient les montagnes, rejoignirent le seigneur roi, ainsi que plus de cinq cents hommes de sa cavalerie; et le seigneur roi, enseignes déployées, s'avança sur le champ, accom-

pagné seulement de ceux qui avaient pris part avec lui au combat, ne permettant a nul autre d'y descendre. Ceux donc qui avaient combattu levèrent le champ, et y gagnèrent tant de si précieux harnais qu'ils en furent à leur aise à jamais. Le seigneur roi fit reconnaître les siens, et vit qu'il avait perdu douze cavaliers et en G. Escrivan,qui périt à cause de la belle épée qui lui avait fait envie. Vous voyez donc que chacun doit bien se garder, tant que dure la bataille, d'avoir autre chose à cœur que le désir de la victoire, qu'il ne doit se sentir d'envie ni pour or, ni pour argent, ni pour rien de ce qu'il voit, et que son seul souhait doit être de mettre la main sur son ennemi; car, s'il est vainqueur, il aura assez de butin quand on lèvera le champ, sinon tout ce qu'il aurait pris lui porterait peu de profit, car tout y resterait avec sa personne. Ayez donc le cœur à ce que je vous dis ; et si vous le faites, Dieu saura vous tirer toujours à votre honneur du champ de bataille.

Ils trouvèrent aussi qu'il avait perdu vingt-cinq hommes de pied. Et vous pouvez penser quel haut fait d'armes il y eut là, de ce si peu de gens contre un si grand nombre de chevaliers, puisqu'il y resta morts plus de trois cents chevaliers français ; et de ceux-là, l'opinion de tous ceux qui assistèrent à cette bataille est que le seigneur roi en tua bien de ses mains plus de soixante. Ils enlevèrent donc du champ de bataille les harnais et l'argent ; quant aux chevaux, on ne put en retirer un seul du champ; car il n'y en avait pas un qui n'eût reçu sept à huit coups de lance.

Le seigneur roi s'en alla alors à Besalu ; et sur cette frontière tous les habitants étaient devenus riches et à leur aise, comme cela se faisait sur les autres frontières. Que vous dirai-je ? Après que le seigneur roi eut reconnu tout ce qui se passait, il s'en vint à Hostalrich, où était le seigneur infant En Alphonse. Mais je cesse un instant de vous parler de lui, et reviens à madame la reine, au seigneur infant En Jacques, à l'amiral, et enfin à la galère et aux deux lins que le seigneur roi leur expédia de Barcelonne.

CHAPITRE CXXXV.

Comment la galère et les deux lins que le roi envoya à madame la reine, aux infants, et à l'amiral En Roger de Loria, arrivèrent à Messine ; comment ledit amiral en repartit avec soixante-onze galères ; et comment à Las Hormigas il déconfit la flotte du roi de France et lui prit cinquante-quatre galères.

Quand la galère et les deux lins expédiés en Sicile par le seigneur roi d'Aragon furent partis de Barcelonne, chacun d'eux prit la route qui lui avait été désignée. Ils allèrent tant qu'enfin ils arrivèrent à Messine, où ils trouvèrent la reine, les infants et l'amiral, et leur remirent les lettres du roi et celles d'En Raimond Marquet et d'En Béranger Mayol. Aussitôt le seigneur infant donna ordre à l'amiral de faire armer, sans retard, toutes les galères qui avaient été mises en état. L'amiral fit sonner la trompette et publier que tout homme vint toucher la paie de quatre mois, et chacun la reçut avec plaisir. Que vous dirai-je? En quinze jours, il arma soixante-six galères qui se trouvaient radoubées, car il ne voulut pas attendre qu'il y en eût davantage, fit embarquer tout son monde qui partit avec grande joie, et prit congé de madame la reine et des infants. Et il mit cette grande hâte [1] à s'en aller pour que nouvelle ne pût venir à personne de ce qu'il faisait. Et pendant ces quinze jours, il ne fut permis à aucune voile de sortir de la Sicile qui pût se diriger vers le ponent. Il fit voile vers Cabrera, et eut bon vent, de sorte qu'il y fut bientôt parvenu ; et de là il envoya au roi, à Barcelonne, un des lins qu'on lui avait expédiés. Le lin y trouva En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, qui aussitôt lui répondirent par la même voie : de se diriger sur le cap d'Aygua-Freda, et qu'il trouverait dans les eaux de ce cap quatre-vingt-cinq galères qui étaient au port de Roses, et qu'ainsi donc il se hâtât, avant qu'on pût rien savoir sur lui ; que tout ce qu'ils savaient, c'était que, d'après les avis de leurs espions, il les trouverait dans ces parages ; et ils ajouterent qu'eux-mêmes, avec toutes les galères radoubées à Barcelonne, le rejoindraient bientôt.

(1) Notre vieux mot *coite*, d'ou *coiter*, *coitensement*, hâte-hâter, hâtivement, sort de la même famille que le mot de texte catalan *cuytar* ; les dictionnaires des deux langues se confondent souvent.

Le lin armé partit donc avec cette réponse, et pendant ce temps En Raymond Marquet et En Béranger Mayol armèrent seize galères dont le radoubage était terminé, et embarquèrent tout leur monde.

Le lin trouva l'amiral en mer, et dès que celui-ci eut pris connaissance de la lettre d'En Raymond Marquet et d'En Béranger Mayol, il fit route vers le cap d'Aygua-Freda; à la nuit il prit terre à Las Hormigas[1] et y prit le repos de la nuit. Il voulut que chaque galère tînt prêts trois fanaux, l'un à la proue, l'autre au milieu, et un troisième à la poupe, pour que si les galères du roi de France se présentaient pendant la nuit, tous les fanaux fussent à l'instant allumés, afin de pouvoir reconnaître leurs propres galères, et que d'un autre côté les ennemis crussent que pour chaque fanal il y avait une galère. Cette précaution amena le gain de l'affaire; car le tout arriva comme il l'avait prévu. A l'approche du jour, la flotte du roi de France passa dans les eaux du cap avec un fanal sur l'avant. Aussitôt que l'amiral la vit arriver à lui, il fit armer tout son monde. En attendant il envoya deux lins armés à la découverte. Ils revinrent bientôt, et lui dirent que c'était la flotte entière du roi de France. L'amiral la suivit et se plaça entre elle et la terre; et quand ils furent bien près, tout à coup les fanaux furent allumés tous à la fois, et il se jeta au milieu d'eux. C'était alors qu'il fallait voir voler les lances et les dards, et manœuvrer les arbalétriers d'enrôlement. Que vous dirai-je? Avant qu'il fût jour, l'amiral En Roger de Loria les avait déconfits; et ils étaient au nombre de cinquante-quatre galères, plus quinze des Pisans qui se jetèrent à la côte. Seize autres, appartenant aux Génois, tout épouvantées, s'échappèrent de conserve et sans attendre leur reste gagnèrent la haute mer et retournèrent dans leur pays. Au grand jour, l'amiral reconnut les galères, et vit qu'il y en avait d'échouées sur le rivage, et il trouva que c'étaient des galères des Pisans qui s'étaient enfoncées sur la grève. Les matelots de l'amiral en enlevèrent tout ce qu'ils y purent trouver et y mirent ensuite le feu.

(1) Petits îlots entre Palamos et Palafurgell, ou plutôt entre le cap Gros et le cap Saint-Sébastien. Voyez la carte du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

CHAPITRE CXXXVI.

Comment En Raymond Marquet et En Béranger Mayol se réunirent à l'amiral, le jour même de la bataille; comment il leur livra toutes les galères dont il s'était emparé, et comment ledit amiral prit vingt-cinq autres galères du roi de France, qui se trouvaient à Roses, et comment il attaqua et prit Roses.

Après cette expédition, l'amiral fit route vers Roses. Que vous dirai-je? Le jour même où la bataille avait été livrée, En Raymond Marquet et En Béranger Mayol rejoignirent l'amiral à l'heure de vêpres. Celui-ci leur livra toutes les galères qu'il avait prises, et leur dit de passer par Palamos et Saint-Féliu, d'y prendre tout ce qu'ils y trouveraient de navires, et d'emmener le tout à Barcelonne, avec les galères, et de se hâter, car pour lui il irait à Roses pour s'emparer de tous les navires qui y seraient, aussi bien que des vingt-cinq galères et de toutes les provisions de bouche qui seraient à terre, et qu'il ne partirait de Roses qu'après s'en être rendu maître.

En Raymond Marquet et En Béranger Mayol exécutèrent tout ce que l'amiral leur avait ordonné. Ils allèrent aussitôt à Palamos et à Saint-Féliu et prirent tout ce qui s'y trouvait de navires. A Saint-Féliu ils débarquèrent et brûlèrent toutes les provisions qu'on y avait déposées; car ceux qui y étaient restés par l'ordre du roi de France avaient tous pris la fuite. En Raymond Marquet et En Béranger Mayol expédièrent dix hommes, par différents côtés, au seigneur roi d'Aragon, à Hostalrich, pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Ces hommes avaient ordre d'aller ensuite à Barcelonne et de répandre la même nouvelle par tout le pays. Cela fait, En Raymond Marquet et En Béranger Mayol se dirent: « Attendons ici l'amiral; car bien qu'il nous ait dit d'aller à Barcelonne, il vaut mieux que nous n'y entrions qu'avec lui, et que l'honneur arrive à qui il appartient. » Ils firent ainsi et donnèrent par là un grand témoignage de leurs bons égards. Après qu'En Raymond Marquet et En Béranger Mayol eurent quitté l'amiral, celui-ci prit le chemin de Roses. Les habitants de Roses crurent que c'était leur flotte; et les vingt galères se mirent en mouvement et allèrent au-devant, en poussant de grands cris de joie. L'amiral fit arborer le pavillon du roi de France, afin de

mieux les attirer en mer, et aussi pour que les équipages ne pussent lui échapper en se faisant échouer. Aussitôt qu'elles furent près de lui, l'amiral fit faire force de rames, abattit à l'instant ce pavillon et hissa celui du roi d'Aragon. A cette vue, les ennemis voulurent tourner arrière; mais l'amiral En Roger de Loria fondit sur eux. Que vous dirai-je? Il les prit tous, galères et gens. Ensuite il entra au port de Roses, où il trouva plus de cent cinquante bâtiments, entre lins, nefs et terides [1], et il s'empara de tout. Il débarque ensuite sur la côte, où se trouvaient bien cinq cents chevaliers français et un grand nombre de convois d'équipages venus pour transporter les provisions. Il fond au milieu d'eux et les déconfit si bien qu'il leur tue plus de deux cents chevaliers. Les autres avec tous les gens qui purent les suivre s'enfuirent vers Gironne. Là ils trouvèrent le roi de France, qui avait déjà reçu nouvelle du mauvais succès de ses affaires, et ceux-ci lui apportèrent ces mauvaises nouvelles de plus.

L'amiral attaqua la ville de Roses, la prit et la mit en bon état, à cause des grands approvisionnements qui s'y trouvaient; et, cela fait, il prit la route de Barcelonne et trouva à Saint-Féliu En Raymond Marquet et En Béranger Mayol qui lui dirent pourquoi ils l'avaient attendu, et il en fut très satisfait; il envoya aussitôt tous les bâtiments, aussi bien galères que lins, nefs et terides, à Barcelonne, car il voyait bien que la mer était sienne et qu'il n'avait absolument rien à craindre.

CHAPITRE CXXXVII.

Comment l'amiral, ainsi qu'En R. Marquet et En B. Mayol, retournèrent à Roses; et de la grande joie qu'éprouvèrent les gens de Castellon, mais qu'ils n'osèrent point faire paraître, par la raison que les deux infants du seigneur roi de Majorque se trouvaient alors à Paris.

Aussitôt l'amiral, avec En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, et toutes les galères armées, retourna à Roses, pensant bien que le roi de France ne pourrait continuer le siége, et qu'il serait à propos de se porter avec tous les gens de mer, au col de Panissas pour avoir part au butin et aux prisonniers. Ainsi qu'il le pensa, ainsi l'exécuta-t-il; il alla à Roses et de Roses sur les hauteurs de Castellon.

Si les gens de Castellon et de toute la contrée furent satisfaits, ne me le demandez point. La joie était au comble à Péralade; elle n'était pas moins grande en Roussillon; mais les habitants n'osaient la faire paraître, attendu que le roi de France tenait alors à Paris deux fils du roi de Majorque, savoir, l'infant En Jacques, qui était l'aîné, et l'infant En Sanche, qui venait après lui. Voilà pourquoi le roi de Majorque [1] ni ses sujets n'osaient faire paraître combien leur était agréable l'honneur que Dieu accordait aux armes du roi d'Aragon.

Je cesserai en ce moment de vous parler de l'amiral, qui se dispose à se rendre au col de Panissas, par où il savait que le roi de France devait se retirer avec ses troupes, et je vais revenir au seigneur roi d'Aragon. Je vous certifie toutefois que, de tout ce qui lui était arrivé et de la situation dans laquelle se trouvaient le seigneur roi d'Aragon et le roi de France, il en envoya bon compte en Sicile par un lin armé.

CHAPITRE CXXXVIII.

Comment le seigneur roi d'Aragon alla au col de Panissas pour écraser les Français; comment le roi de France étant tombé malade leva le siége de Gironne, et, avant de mourir, pria son fils Philippe de retourner en France; et comment le seigneur roi d'Aragon lui fit la grace de le laisser passer sain et sauf.

Aussitôt que le seigneur roi eut appris cette nouvelle, avec toutes les troupes tant à pied qu'à cheval qui garnissaient ses frontières, il marcha vers le col de Panissas, afin que le roi de France ni un seul homme de son armée ne pût lui échapper. Le roi de France, instruit de tout ce qui s'était passé, leva le siége de Gironne, tout malade et tout en détresse comme il était, et s'en vint dans la plaine de Péralade où il rallia tous ses gens; et certes il trouva à peine dans toute son ost trois mille chevaux bardés,

(1) Le mot catalan *tarides* et *terides*, qui designe de longues barques, a passé dans la langue grecque moderne avec la même aception, après la grande expédition des Catalans en Grèce. Voyez la Chronique de Morée qui précède, et le glossaire grec.

(1) Muntaner omet à dessein toutes les injures faites par le roi Pierre d'Aragon au roi Jacques de Majorque son frère, injures qui amenèrent celui-ci à prendre secrètement parti avec le roi de France. On parvient à retrouver la vérité en comparant son récit avec celui de B. d'Esclot qui suit.

et il n'y restait presque plus de gens d'armes à pied, car tous étaient morts, soit dans les combats, soit par les maladies, si bien qu'il se regarda comme perdu. Quant au cardinal, ne m'en demandez rien; il aurait, je vous assure, volontiers absous le roi d'Aragon de toute pénitence et de tout péché, pourvu qu'il le laissât sortir sain et sauf de son royaume. Que vous dirai-je? Le roi de France fut si affligé, que, se trouvant déjà malade, son mal empira. Il fit venir ses fils en sa présence et dit à monseigneur Philippe : « Vous avez toujours été plus sage que nous; si nous vous eussions cru, nous ne mourrions pas si promptement, car avant que cette nuit soit passée nous serons morts, et nous n'aurions pas perdu tant de braves gens qui, par notre faute, sont morts ici ou y mourront. Aussi, nous vous donnons notre grâce et notre bénédiction, et nous vous conjurons que pour rien au monde ces bonnes gens de Castellon et de tous les autres lieux qui se sont rendus à nous ne reçoivent de vous ou des vôtres aucun mauvais traitement; mais de les dégager de tout ce à quoi ils étaient tenus envers nous, afin que chacun revienne à son seigneur, comme ils étaient auparavant. Nous vous donnons aussi le conseil d'envoyer secrètement un messager à votre oncle le roi d'Aragon, le priant de vous donner passage et de vous laisser aller sauvement vous et votre frère ainsi que mon corps mort; car je suis bien assuré que, s'il le voulait, pas un seul d'entre vous ne pourrait échapper, et que vous y seriez tous morts ou prisonniers. Nous savons que le roi d'Aragon vous veut tant de bien, et qu'il sait que vous lui voulez aussi tant de bien vous-même, qu'il ne vous dira pas non; ainsi vous ferez du bien à mon âme et à la vôtre. De plus, mon cher fils, je vous prie de m'octroyer un don. — Seigneur, lui répondit-il, tout sera fait en cela comme vous le désirez; et, quant au don, demandez seulement tout ce qu'il vous plaira et je suis prêt à exécuter. — C'est bien, mon fils. Béni soyez-vous de Dieu et de moi! Apprenez, mon fils, quel est le don que je désire de vous : c'est que vous ne veuillez aucun mal à votre frère Charles qui est ici, pour avoir voulu s'emparer du royaume de votre oncle, qui était aussi le sien[1]. Vous n'ignorez pas que ce n'a point été sa faute, mais bien la nôtre et celle du roi Charles votre oncle. Je vous conjure, au contraire, de l'aimer et de l'honorer comme un bon frère doit aimer son frère; car vous n'êtes que deux frères et tous deux de la même mère[1], issue d'une des plus illustres maisons royales qui soit au monde, et dans laquelle sont les plus parfaits chevaliers; vous devez donc l'aimer bien tendrement. Je vous prie aussi de faire tous vos efforts pour que la maison d'Aragon vive en paix avec la maison de France et avec le roi Charles, et que le prince, votre cousin, soit délivré de sa prison[2]; et si vous voulez bien y donner vos soins, la paix se fera. »

A ces mots il s'approcha de lui, le baisa sur la bouche, en fit autant à Charles et les fit s'embrasser l'un l'autre; ensuite, levant les yeux au ciel, il demanda le corps de Jésus-Christ et le reçut avec une grande dévotion; puis il se fit donner l'extrême-onction. Après avoir eu tous les sacrements que doit recevoir un bon chrétien, il croisa les mains sur sa poitrine et dit : « Seigneur vrai Dieu, je recommande mon esprit entre vos mains, » et il passa ainsi doucement et fit une bonne fin, l'an douze cent quatre-vingt-cinq, à la fin du mois de septembre[3].

Si vous désirez savoir où il mourut, je vous dirai que ce fut en un hôtel d'En Simon Villanova, chevalier, hôtel situé au pied de Pujamilot, près de Villanova, à moins de demi-lieue de Péralade.

Aussitôt que le roi de France fut mort, le roi

(1) Il lui avait été donné par le pape après le décret d'interdiction fulminé contre Pierre.

(1) Philippe (le Bel) et Charles de Valois (souche des Valois) étaient tous deux les fils d'Isabelle, fille du roi Jacques d'Aragon et sœur de Pierre II. Philippe-le-Hardi, après la mort de sa femme Isabelle, avait épousé Marie de Brabant, de laquelle il eut Louis comte d'Évreux (souche des comtes d'Évreux, rois de Navarre), et deux filles.

(2) Charles, fils de Charles d'Anjou, roi de Naples, avait été fait prisonnier avec l'armée, dans un combat naval contre Roger de Loria, en juin 1284. Il ne fut délivré de sa prison qu'en novembre 1288.

(3) Bernard d'Esclot, dont on trouvera la chronique à la suite de celle-ci, raconte que le roi de France mourut à Perpignan, le lendemain du jour où il y était rentré avec les Français. (Voyez son avant-dernier chapitre.) Le récit de d'Esclot est conforme à celui des historiens français; ils font mourir Philippe à Perpignan, le 5 octobre 1285. Son fils Philippe, pour mieux protéger son père mourant, avait peut-être laissé répandre le bruit qu'il était mort; et Muntaner a ainsi reproduit la croyance commune.

Philippe son fils exigea que l'on cachât cet événement. Cependant il envoya secrètement des messagers au seigneur roi d'Aragon son oncle, qui se trouvait alors au col de Panissas, et lui fit part de la mort de son père, le priant instamment de le laisser passer lui et ses gens; car il valait mieux pour lui qu'il fût roi de France qu'aucun autre.

Aussitôt après la réception de ce message, le seigneur roi d'Aragon en fit, dit-on, prévenir son frère le seigneur roi de Majorque, qui était à Suelo, à deux lieues de l'ost et du lieu où il se trouvait lui-même, et il l'engagea à aller au-devant de son neveu, le roi Philippe de France, avec sa chevalerie et les troupes du Roussillon, pour le recevoir à la Cluse, afin d'empêcher que les almogavares et les hommes de mer, qui étaient déjà arrivés au col de Panissas avec l'amiral En Roger de Loria, ne pussent le détruire entièrement, tandis qu'ainsi, en se plaçant en-deçà du Perthus et du col[1], il empêcherait de son mieux qu'on ne s'approchât du point où serait l'oriflamme; il ajouta que, de son côté, il ferait dire à son neveu, le roi de France, de se tenir toujours près de l'oriflamme, et qu'en agissant ainsi, lui et son frère, chacun de leur côté empêcheraient leurs gens de leur faire autant de mal qu'ils l'auraient pu sans cela.

Ainsi comme l'ordonna le roi d'Aragon, ainsi fut-il fait et accompli, et il en informa son neveu le roi de France.

Quand monseigneur Philippe, roi de France, apprit que le seigneur roi d'Aragon lui donnait assurance à lui, à son frère et à ceux de ses gens qui seraient auprès de lui, et que l'ordre était donné au roi de Majorque de se trouver à la Cluse avec sa chevalerie, il s'occupa de ce qu'il avait à faire de son côté. Il fit appeler le cardinal et son frère et leur dit: « J'ai reçu réponse du roi d'Aragon notre oncle. Il me fait savoir qu'il me donne assurance à moi, à mon frère et à tous ceux qui passeront à mes côtés avec l'oriflamme; mais qu'il ne peut me donner aucune assurance pour le reste de l'ost, attendu que ses troupes sont si nombreuses, que personne au monde ne pourrait les contenir. Je vois donc avec peine que nous allons perdre une grande partie des hommes qui nous restent. — Seigneur, dit le cardinal, puisqu'on vous fait cette faveur, songez à passer vous-même, car votre personne et celle de votre frère sont plus précieuses que celles de tous les autres ensemble. Ainsi ne tardons pas et songeons à passer, et tous ceux qui mourront ici iront tout droit en paradis. »

(1) La Cluse, où le roi de Majorque devait se placer, était en effet en-deçà des Pyrénées, c'est-à-dire sur le versant septentrional, du côté de la France.

CHAPITRE CXXXIX.

Comment le roi Philippe de France avec son frère, le corps de son père, le cardinal et l'oriflamme, sortirent de Catalogne, et du grand dommage que leur causèrent les almogavares en tuant leurs gens et brisant leurs coffres.

Monseigneur Philippe appela ses barons et forma une avant-garde dans laquelle marchait d'abord le comte de Foix avec cinq cents chevaux bardés. Il s'avançait ensuite lui-même, avec l'oriflamme, son frère, le corps de son père, et le cardinal; et avec eux allaient jusqu'à mille chevaux bardés; puis venaient tous les équipages, les menues gens et les gens de pied. A l'arrière-garde venait enfin tout ce qui avait survécu du reste de la cavalerie et qui se composait d'environ quinze cents chevaux bardés. Ils se mirent ainsi en mouvement de Pujamilot, dans le dessein d'arriver le jour même à la Jonquière; et c'était précisément ce jour-là que l'amiral, avec tous ses gens de mer, venait de se poster au col de Panissas. Pendant cette nuit, Dieu sait quelle nuit eurent les Français! et pas un d'entre eux ne quitta ses armes et ne ferma l'œil, et on n'entendit de tous côtés que lamentations et gémissements, car les almogavares, varlets et gens de mer vinrent férir jusque dans les tentes, tuant les gens et brisant les coffres; et avec ces brisements violents des coffres, vous eussiez entendu plus de fracas qu'à vous trouver dans une forêt où mille hommes à la fois ne seraient occupés qu'à faire tomber le bois sous leurs coups.

Pour le cardinal je vous assure bien qu'à partir de l'instant où il sortit de Péralade, il ne fit autre chose que dire ses oraisons; car jusqu'à Perpignan il était poursuivi par la terreur incessante d'être à chaque instant égorgé. Ainsi se passa toute cette nuit.

Le lendemain matin, le seigneur roi d'Ara-

gon fit proclamer, que chacun eût à suivre sa bannière, et que, sous peine de la personne, nul ne s'avisât de férir avant que sa bannière ne férit elle-même et que les trompettes et les nacaires se fussent fait entendre. Ainsi chacun se replia sous la bannière du seigneur roi d'Aragon.

Lorsque le roi de France eut disposé l'arroi de son ost, et que son avant-garde passa le Pertus, le seigneur roi d'Aragon les laissa passer sans les inquiéter; mais tous les gens du seigneur roi d'Aragon criaient: « Férons, seigneur, férons! » Et le seigneur roi les retint pour que cela n'arrivât pas. Vint ensuite l'oriflamme avec le roi de France son neveu, avec son frère, et avec le corps de leur père, et avec le cardinal, comme vous avez déjà vu que cela avait été disposé. Ils se préparaient à passer par ledit lieu du Perthus. A cette vue les gens du seigneur roi d'Aragon crièrent encore et à grands cris: « Seigneur, honte! honte seigneur! férons! » Et le seigneur roi d'Aragon tint plus ferme encore, jusqu'à ce que le roi de France fut passé, aussi bien que ceux qui s'avançaient avec lui près de l'oriflamme.

Mais lorsque les équipages et les menues gens commencèrent à passer, je ne crois pas qu'il fût possible au seigneur roi ni à aucun autre de leur faire entendre raison; si bien qu'un seul cri se fit entendre dans toute l'ost du seigneur roi d'Aragon: « Férons! férons! » A l'instant tous fondirent sur eux. C'était alors qu'il fallait voir le brisement des coffres et le pillage des tentes, et des robes d'or et d'argent, et de l'argent monnoyé, et de la vaisselle précieuse, et de tant et tant de richesses que tout homme en devint riche qui put s'y trouver. Que vous dirai-je? Qui passa avant le convoi, bien lui en prit, car des bagages et de tous les chevaliers de l'arrière-garde il n'en échappa pas un; tous les hommes furent tués et tous les effets saccagés. Dès le premier choc, les cris avaient été si forts qu'on les entendait de quatre lieues; si bien que le cardinal, qui les entendit aussi, dit au roi de France: « Qu'est ceci, seigneur? nous sommes tous morts. — Soyez certain, répondit le roi, que notre oncle le roi d'Aragon n'aura pu contenir ses troupes, car il avait déjà assez de peine à protéger notre retraite. Vous avez pu entendre, au moment où passait notre avant-garde, comment tous lui criaient: « Férons, seigneur, férons! » et vous avez vu comment il les retenait lui-même avec un épieu de chasse[1] qu'il avait en main; et puis quand nous passions nous-mêmes comment ils s'écriaient « honte! honte! seigneur, férons! férons! » et comment il se donnait plus de mal encore pour les retenir. Enfin, lorsque nous avons eu franchi le passage, et que ses gens ont aperçu nos équipages qui leur éblouissaient les yeux à cause de nos belles robes qui s'y trouvaient, cette fois il ne lui aura plus été possible de les retenir. Ainsi donc, faites compte que, de tous ceux qui sont restés en arrière, il n'en échappera pas un seul; et songeons, nous autres, à hâter notre retraite. »

Cependant ils passèrent le Perthus; et à un col situé au-dessus d'une rivière qui coule en ce lieu[2], ils aperçurent le seigneur roi de Majorque avec sa chevalerie et un grand nombre de gens de pied du Roussillon, du Conflent et de la Cerdagne, et il se tenait sur le col, la bannière royale déployée. Le cardinal, en le voyant, s'approcha du roi de France, et s'écria: « Ah! seigneur, qu'allons-nous devenir? voici déjà le roi d'Aragon qui vous devance. »

Le roi de France, qui était instruit de tous les arrangements convenus entre les rois d'Aragon et de Majorque, lui répondit: « Ne craignez rien; c'est notre oncle le roi de Majorque, qui vient pour nous faire bonne compagnie. » Le cardinal en eut bien grande joie, mais il ne s'en tenait pas toutefois pour trop rassuré. Que vous dirai-je? Le roi de France s'avança vers le roi de Majorque, et le roi de Majorque s'avança aussi à sa rencontre, et tous deux s'embrassèrent et se baisèrent. Ensuite le roi de Majorque embrassa et baisa monseigneur Charles et puis le cardinal. Et le cardinal dit: « Ah! seigneur roi de Majorque, que va-t-il arriver de nous? allons-nous périr ici? » Le roi de Majorque, qui le vit si changé de couleur qu'on l'eût pris pour un mort, ne put s'empêcher de sourire, et lui répondit: « Seigneur cardinal, ne redoutez rien; nous vous garantissons sur notre tête que vous êtes parfaitement sain et sauf. » Ce ne fut qu'alors qu'il se tint pour tout-à-fait rassuré, et jamais de sa vie il n'éprouva pareille joie. Ils

(1) Long bâton ferré des deux côtés.

(2) La rivière de la Cluse.

se mirent ensuite en route. Et les huées et les cris des gens du roi d'Aragon retentissaient avec tant de fracas dans les montagnes qu'on eût dit que le monde s'écroulait. Que vous dirai-je? Partout où ils purent trotter ils allèrent un beau trot, après avoir passé le village de la Cluse; aucun ne se crut vraiment bien en sûreté jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au Boulou. Le roi de France passa cette nuit au Boulou avec toute sa compagnie; mais le cardinal se hâta de prendre la route de Perpignan, sans se soucier, ni lui ni les autres, d'attendre l'arrière-garde qu'ils avaient laissée derrière eux; car, les gens du roi d'Aragon les auraient aussi envoyés tous en paradis.

Le lendemain, le roi de France avec le corps de son père, et avec son frère et le roi de Majorque qui ne les quitta pas, se rendit à Perpignan. Là, pendant huit jours, le roi de Majorque pourvut aux besoins de tous, et chaque jour aussi il fit chanter des messes pour l'âme du roi de France; et tous les jours on passait en procession autour du corps, et on faisait des absoutes qui duraient jour et nuit. Pendant tout le temps qu'ils furent sur ses terres, le roi de Majorque fit constamment brûler à ses dépens mille grands brandons de cire. Il fit enfin tant d'honneurs au corps du roi de France, à ses fils, à tous ceux de leur suite et au cardinal, que la maison de France devrait lui en être à jamais obligée, non moins que la cour de Rome.

Que vous dirai-je? Après avoir passé huit jours à Perpignan et avoir bien repris ses forces, ils se mirent en route. Le roi de Majorque les accompagna jusqu'à ce qu'ils fussent au delà de ses frontières, et fit pourvoir à tous leurs besoins, après quoi il prit congé d'eux et retourna à Perpignan. Les Français s'en allèrent en si piteux état que, par cent hommes il n'y en eut pas dix qui ne périssent de maladie. Le cardinal parut aussi tellement étourdi de peur que la peur ne put jamais lui sortir du corps, jusqu'à ce que, peu de jours après, il en mourut et s'en alla en paradis rejoindre tous ceux qu'il y avait envoyés avec ses indulgences. Que vous dirai-je? ils s'en retournèrent dans un si fâcheux état qu'aussi longtemps que le monde durera, on n'entendra jamais en France et dans tout son pourtour prononcer le nom de Catalogne qu'on ne se rappelle ce désastre. Je vais cesser de vous parler d'eux et vais vous entretenir du roi d'Aragon et de ses gens.

CHAPITRE CXL.

Comment le seigneur roi d'Aragon revint à Péralade, remit en état tout le pays, et fit beaucoup de dons et de grâces; comment il donna ordre à l'amiral de rendre Roses au comte d'Ampurias avec toutes les provisions de bouche et le vin qui s'y trouvaient; et comment il alla à Barcelonne, où se firent de grandes fêtes.

Quand l'oriflamme fut passée, ainsi que nous l'avons dit, et que les troupes du roi d'Aragon eurent pris ou tué tous ceux des gens du roi de France qui étaient restés en arrière, et eurent acquis tout un monde de richesses, le roi d'Aragon revint à Péralade. Il fit rétablir et restaurer la ville, y fit rentrer tous les habitants, et leur fit de grands dons et faveurs. Il en fit autant à Gironne, et l'amiral se rendit à Roses. Le seigneur roi d'Aragon donna alors l'ordre à l'amiral de rendre Roses au comte d'Ampurias, et de lui donner toutes les provisions de bouche et tout le vin qui s'y trouvaient, ce qui était d'une valeur très considérable, et cela fait de s'en aller à Barcelonne. De son côté, après avoir mis tout en ordre à Gironne, le seigneur roi se rendit aussi à Barcelonne, et ordonna à chacun de retourner chez soi. Et ainsi tous retournèrent joyeux, contents et riches, dans leurs terres. Le seigneur roi partit pour Barcelonne avec le seigneur infant et avec tous les riches-hommes, à l'exception de ceux auxquels était confiée la défense des montagnes et des passages. Et Dieu voulut que le jour même où le roi fit son entrée à Barcelonne, l'amiral y arrivât avec toutes les galères, ainsi qu'En R. Marquet et en B. Mayol; et là il y eut si grande fête à Barcelonne que rien de semblable ne se vit jamais dans aucune ville, si bien que le premier dimanche des fêtes le seigneur roi convint de tirer trois traits au but à chaque course, le seigneur infant En Alphonse autant, et les autres portaient les armes. Et la joie était telle qu'il y en avait pour tout le monde. Mais cette joie commençait tous les matins par Dieu, car chaque matin ils faisaient des processions par toute la ville pour louer et glorifier Dieu de la grâce qu'il leur avait faite. Ainsi, jusqu'à l'heure du dîner [1], tout le temps était em-

(1) On dînait alors à midi.

ployé à louer et à bénir Dieu, et à lui rendre grâce; et après le dîner on se livrait à divers plaisirs. Que vous dirai-je? La fête dura huit jours entiers.

CHAPITRE CXLI.

Comment le seigneur roi d'Aragon envoya l'infant En Alphonse à Majorque avec de grandes forces de cavaliers et d'almogavares, pour s'emparer de la cité, attendu que le Saint-Père méditait de rendre le roi de France maître de l'île de Majorque, laquelle le seigneur roi En Pierre voulait garder.

Quand les fêtes furent terminées, le roi fit venir le seigneur infant En Alphonse et l'amiral, et leur dit : « Infant, notre intention est que vous vous prépariez immédiatement à partir avec cinq cents cavaliers; l'amiral ira avec vous, et vous assiégerez Majorque. Les choses seront disposées de manière que, peu de jours après votre arrivée, la ville sera rendue, ainsi que toute l'île, aussi bien que l'île d'Yviça. Ne tardez point, et que cela soit exécuté sans délai. »

Le seigneur infant lui répondit : « Ce que vous ordonnez sera fait. Me voici préparé; ordonnez ceux que vous voulez qui m'accompagnent. »

L'amiral, qui était un chevalier très expérimenté, dit au roi : « Vous plait-il, seigneur, de me pardonner une demande que je veux vous faire? — Parlez avec assurance, dit le roi. » Il dit donc : « Seigneur, daignez dire à votre amiral la raison qui vous meut à nous faire partir pour Majorque. — Vous dites bien, dit le seigneur roi, et je veux que vous et l'infant en soyez instruits. Il est vérité que nous avons appris, par les lettres de quelques amis que nous avons à Gênes, à Venise et à Pise, que le pape prétend machiner pour que le roi de France obtienne du roi notre frère, de gré ou de force, l'île de Majorque; et la manière dont il compte l'y forcer, est en se servant de deux de ses fils, les deux aînés, qui sont retenus à Paris. Il veut que, s'il refuse de livrer cette île de bon gré, on lui dise que, s'il ne la livre pas, on tranchera la tête de ses deux infants, et qu'on lui enlèvera en même temps Montpellier, le Roussillon, le Conflent et la Cerdagne. Et pour couper court, je crains que mon frère n'ose lui dire non. Il est donc nécessaire que dans cette occasion nous protégions et notre frère et nous et notre royaume; car, au moyen de Majorque, se pourrait prendre toute la Catalogne, à l'aide des communes qui en ont grande jalousie et qui se joindraient volontiers à nos ennemis, et qui, pour de l'argent, prêteraient leur aide au pape et au roi de France. Nous avons donc fait part de ceci à notre frère le roi de Majorque; si bien qu'il partage notre conviction et qu'il a donné l'ordre à quelques-uns des prud'hommes de la ville de faire semblant de se laisser forcer, et de rendre, après peu de jours de résistance apparente, tout le pays à l'infant notre fils. De cette manière vous serez promptement maître de la ville, et le roi de Majorque notre frère sera hors de péril, et nous hors de toute inquiétude; car si une fois les forces du roi de France et des communes y pénétraient, jamais le roi de Majorque n'y rentrerait. Il vaut autant pour notre frère que ce soit nous qui l'occupions que lui-même; car dès que nous verrons qu'il possèdera lui-même ses enfants de retour dans leurs pays, nous la lui rendrons aussitôt. — Seigneur, répondit l'amiral, vous avez eu là une sage pensée, et pour vous et pour le roi de Majorque; et je vous avouerai qu'une seule chose m'effrayait en cette guerre, c'était que l'île de Majorque ne fût contre nous. — Eh bien donc! dit le seigneur roi, amiral, songez à vous rendre avec les galères à Salou, et là faites disposer des lins pour transporter tout ce dont vous aurez besoin. Que l'infant parte à l'instant même pour Tarragone, et nous lui enverrons des riches-hommes et des chevaliers, qui lui feront bonne compagnie, jusqu'au nombre de cinq cents. Nous voulons qu'En Corral Lança, qui est fort expérimenté et très bien parlant, y aille avec vous autres. Vous lui ordonnerez d'entrer dans la ville, de s'aboucher avec les prud'hommes, aussi bien qu'En Esbert de Mediona, qui a beaucoup vu et étudié dans sa vie. Faites en sorte que nos gens ne touchent pas un chou et ne dévastent rien. Tout est arrangé pour que, peu de jours après votre arrivée, la cité vous soit remise, puis immédiatement après l'île tout entière. Mais il est bon que cela ne se fasse pas incontinent; mais qu'ils paraissent y être forcés, de manière que les Français ne puissent avoir le moindre soupçon contre notre frère le roi de Majorque; car les périls de sa personne nous sont aussi à cœur que les nôtres, et ceux de ses fils autant que nous le

sont ceux des nôtres. Voilà pourquoi il était nécessaire, pour lui et pour nous, de mettre beaucoup de prudence dans nos démarches, vu les gens à qui nous avons affaire. Dieu veuille, par sa grâce, donner aide à nos efforts; et plaise au ciel qu'ils se conduisent envers notre frère le roi de Majorque avec autant de bonne foi qu'il se conduit et se conduira à leur égard, et nous en éprouverons grande joie; car jamais nous n'avons trouvé en lui que toute vérité et toute loyauté. Nous sommes nés du même père et de la même mère, lui et moi, et il ne peut jamais se trouver en nous diversité de sentiment ni pour cause de nos amis ni pour cause de nos ennemis; car, quels qu'ennemis que l'on ait, jamais il n'est permis à personne de violer sa foi. Allez donc à la bonne heure. »

L'amiral prit aussitôt congé du roi, alla s'embarquer et fit route pour Salou avec toutes les galères, aussi bien qu'En R. Marquet et En B. Mayol, avec toutes les leurs. Au bout de quatre jours, le seigneur infant prit aussi congé du seigneur roi son père, qui lui donna ses grâces et sa bénédiction, et il se rendit à Tarragone. Le seigneur roi lui envoya de la cavalerie et deux mille almogavares. Cela fut ainsi arrangé, afin qu'il parût qu'ils pouvaient s'emparer par force de la cité et de l'île; et si on s'y était rendu avec peu de troupes, il eût été par trop manifeste que c'était par la volonté du roi de Majorque qu'elles se rendaient, ce qui eût pu être fort dangereux, ainsi que nous l'avons déjà dit. Je cesserai maintenant de vous entretenir du seigneur infant et de l'amiral, qui se disposent à s'embarquer, et je reviens au roi d'Aragon.

HAPITRE CXLII.

Comment, après avoir pris connaissance de la lettre du seigneur roi d'Aragon, le roi de Majorque envoya, par une barque armée, des lettres secrètes au noble En Pons Saguardia, son lieutenant à Majorque; et comment le seigneur roi En Pierre vint à Xativa pour délivrer ses neveux et faire don Alphonse roi de Castille.

Aussitôt qu'ils furent partis, le seigneur roi d'Aragon écrivit de sa propre main une lettre au roi de Majorque. Ce qu'il lui manda, vous pouvez vous l'imaginer, après ce que je viens de vous apprendre. Quand le roi de Majorque eut reçu les lettres du seigneur roi d'Aragon son frère, il expédia à Majorque une barque armée, avec des lettres écrites de sa main et adressées au noble En Pons Saguardia, son lieutenant dans l'île de Majorque. Il en adressa d'autres, aussi fort secrètement, à quelques autres prud'hommes de Majorque. Ce qu'il leur manda, je n'en sais rien, mais chacun de vous peut aisément se l'imaginer.

Aussitôt que le seigneur roi d'Aragon eut reçu réponse du seigneur roi de Majorque, il partit joyeux et satisfait de Barcelonne pour aller à Salou, afin d'aider et de faire dépêcher promptement le seigneur infant. Son intention était d'aller ensuite au royaume de Valence, pour retirer de Xativa don Alphonse et don Ferdinand de Castille, ses neveux, et faire roi de Castille don Alphonse, afin de bien se venger de son neveu le roi don Sanche de Castille, qui lui avait failli au besoin, et ne lui avait rien tenu de ce qu'il avait promis; et par là il voulait s'en venger, de manière à ce que le monde entier en prît exemple.

CHAPITRE CXLIII.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Aragon, partant de Barcelonne pour se rendre à Xativa, tomba malade d'un refroidissement; comment, étant à Villefranche de Panades, la fièvre le prit; et comment il fit son testament et reçut le précieux corps de Jésus-Christ.

A son départ de Barcelonne il se leva de grand matin et prit un grand froid; et avec ce refroidissement lui vint un tremblement de fièvre; et il se trouva si incommodé dans la route qu'il fut forcé de s'arrêter à Saint-Clément. On envoya aussitôt à Barcelonne chercher maître Arnaud de Villanova et autres médecins; et le matin ils firent prendre de son urine et la regardèrent[1]; et tous d'un commun accord assurèrent que ce n'était qu'un refroidissement et que ce n'était rien. Le même jour il monta à cheval et alla jusqu'à Villefranche de Panades. Là le mal devint plus violent et la fièvre fut très forte. Quand la fièvre se fut calmée, il fit venir son secrétaire pour toutes les choses secrètes, et fit ce jour-là son testament[2], fait bien régulièrement et en bonne

(1) Ancienne méthode employée par la médecine pour reconnaître une maladie.

(2) Suivant Bofarull (t. II, p. 215,) Pierre II avait fait son testament à Port-Fangos le 7 des calendes de janvier 1282, en nommant pour ses exécuteurs testamentaires celui qui se-

forme. Le lendemain il le relut; il fit de même le surlendemain. L'ayant enfin bien relu et bien arrangé à sa volonté, il le fit publier, et prit pour témoins des prélats, des riches-hommes, des chevaliers, des citoyens notables et des hommes des villes. Après quoi il se confessa à plusieurs reprises à l'évêque, à l'abbé de Sainte-Croix, aux frères prêcheurs, aux frères mineurs, et déchargea bien sa conscience; puis reçut plusieurs fois son Sauveur, avec grande dévotion, en présence de tous ceux que la chambre pouvait contenir; et il le reçut avec d'abondantes larmes qui s'échappaient de ses yeux; et tous les assistants fondaient aussi en larmes. Après cela, le mal s'aggravant toujours, la nouvelle s'en répandit bientôt de tous côtés et parvint au seigneur infant En Alphonse, qui déjà s'était embarqué; mais, en l'apprenant, il pensa qu'il devait se rendre auprès de son père.

Dès qu'il fut arrivé et que le roi le vit, il lui dit: « Infant, qui vous a donné le conseil de venir vers nous? Êtes-vous un médecin qui puisse nous donner un avis dans notre maladie? Vous savez bien que non, et que votre présence ne nous est point utile ici. Même s'il plaît à Notre Seigneur vrai Dieu que nous trépassions en ce moment de cette vie, aussi peu y serez-vous utile; car nous avons déjà fait notre testament et l'avons publié. Songez donc à vous en retourner, et embarquez-vous à la bonne heure. Votre départ est une très bonne œuvre envers Dieu, envers votre royaume et envers celui de notre frère le roi de Majorque, et le moindre retard pourrait nous tourner à grand dommage. »

Sur ces paroles, l'infant lui baisa les pieds et les mains; le seigneur roi le baisa sur la bouche, lui donna sa bénédiction, et le signa plus de dix fois. L'infant se mit aussitôt en route et alla s'embarquer à Salou, avec la grâce de Dieu.

rait archevêque de Tarragone au moment de sa mort, Josbert, évêque de Valence, Rodrigue Pierre Poncè, commandeur d'Alcaniz, Arnaud d'Alagon, Arnaud de Foces et Guilbert Cruylles; et il designa le monastère de Sainte-Croix, de l'ordre de Citeaux, pour le lieu de sa sepulture.

CHAPITRE CXLIV.

Comment le seigneur infant En Alphonse passa dans l'île de Majorque; comment il assiégea la cité, et peu de jours après entra en pourparlers avec les prud'hommes.

A peine se fut-il embarqué que le vent de terre souffla, et tous firent voile. Ils furent promptement arrivés dans l'île de Majorque, et prirent terre à la pointe Perasa. Là ils débarquèrent les chevaux; et le seigneur infant, avec toute la chevalerie et les almogavares, alla camper aux tours Lavaneras. L'amiral s'y rendit aussi avec toutes les galères.

Dès que tout le monde fut débarqué, le seigneur infant fit publier, sous peine de la vie, que personne ne s'avisât de commettre aucun dégât ni dommage dans les terres cultivées, ni à quoi que ce fût. Cela fait, peu de jours après, on entra en pourpalers, de sorte qu'En Corral Lança vint plusieurs fois dans la ville au nom du seigneur roi d'Aragon, pour s'entretenir avec le lieutenant et les prud'hommes. A chaque instant il allait de la cité au seigneur infant, puis retournait dans la cité. Je les laisse là dans leurs conférences, et reviens au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CXLV.

Comment le roi En Pierre d'Aragon fit publier une seconde fois son testament, en présence de l'archevêque de Tarragone et devant huit évêques; et comment il laissa l'infant En Alphonse héritier universel du royaume d'Aragon, de la Catalogne et du royaume de Valence, et l'infant En Jacques roi de Sicile.

Le lendemain du jour où l'infant s'éloigna de son père, le seigneur roi voulut que son testament fût publié une seconde fois en présence de l'archevêque de Tarragone, qui se trouvait auprès de lui, avec bien huit évêques, tous sujets du seigneur roi d'Aragon, et des abbés, des prieurs, des ecclésiastiques, et des riches-hommes, des chevaliers, des citoyens et des hommes des villes. Lorsque tout le monde fut en présence du seigneur roi, lecture fut faite du testament à haute voix et de manière que chacun pût l'entendre. Il laissa pour exécuteurs testamentaires l'archevêque de Tarragone[1], l'évêque de Barcelonne, l'abbé de Sainte-Croix, des riches-hommes et des chevaliers, tous bons, sages et discrets, et bons chrétiens,

(1) Il s'appelait D. Bernard Olivella.

et à la connaissance desquels il était bien notoire que tous ses torts lui avaient été pardonnés [1].

Il voulut par son testament que son corps fût enterré au monastère de Sainte-Croix, célèbre monastère de moines situé à six lieues environ dudit lieu de Villefranche. Il laissa le seigneur infant En Alphonse héritier universel du royaume d'Aragon, de la Catalogne et du royaume de Valence. Il lui laissa aussi tous les droits qui appartenaient à la couronne d'Aragon au comté de Barcelonne et au royaume de Valence dans les quatre parties du monde [2]. D'un autre côté, il recommandait par son testament à l'infant En Alphonse madame la reine sa mère, lui prescrivant de la traiter pendant toute sa vie en dame et en reine, de se conformer toujours à ses volontés, et de l'aimer et de l'honorer comme devait le faire un fils pour la meilleure des femmes et la plus sainte des mères. Il lui recommandait aussi le seigneur infant En Pierre, son plus jeune frère, lui imposant le devoir de le diriger par ses conseils et de l'entretenir ainsi qu'il convenait à un fils de roi. Il lui léguait aussi la protection de sa sœur Yolande [3], avec la recommandation de lui donner pour mari un roi qui fût de noble sang.

D'autre part il laissa le royaume de Sicile avec tous les droits qui pouvaient lui appartenir dans les quatre parties du monde, au seigneur infant En Jacques, qui venait après l'infant En Alphonse pour la naissance, avec cette clause : que si l'infant En Alphonse mourait sans enfants de légitime mariage, le royaume d'Aragon, la Catalogne, le royaume de Valence, avec tous les droits qui appartenaient au royaume d'Aragon, à celui de Catalogne et au royaume de Valence, reviendraient à l'infant En Jacques, de la même manière qu'il les laissait à l'infant En Alphonse; et que si, par malheur, l'infant En Jacques mourait avant l'infant En Alphonse, le royaume de Sicile passerait à l'infant En Frédéric, qu'il recommandait aussi à l'infant En Jacques, afin qu'il lui donnât l'état qui appartient à un fils de roi. Il recommandait également à l'infant En Jacques de traiter toute sa vie madame la reine en dame et en reine, et de l'aimer et honorer comme il avait ordonné à l'infant En Alphonse de le faire, et de même pour l'infante madame Yolande, leur sœur, à laquelle il était tenu de donner pour mari un roi de haut lignage.

Le testament contenait en outre bien d'autres clauses qu'il n'est pas utile de rappeler puisqu'elles n'ont point de rapport à mon sujet [1].

Ce testament ayant été lu et publié, le seigneur roi demanda à tous les assistants, comme à ses loyaux sujets, de leur dire si ce testament leur paraissait bon, et tous l'approuvèrent unanimement, car il était certainement fait avec sagesse et maturité, et après longue délibération, ainsi qu'il convenait à un tel seigneur, qui était le seigneur le plus prudent du monde et le plus expérimenté en toutes choses.

Tout étant ainsi réglé et publié, le seigneur roi se sentit tout conforté, et chacun croyait même que son état s'était beaucoup amélioré. Mais le lendemain le mal empira ; c'était la veille de la Saint-Martin. Tout ce jour et la nuit suivante il souffrit beaucoup. Le lendemain [2], jour du bienheureux saint Martin, très gracieux et digne chevalier de Dieu, il plut à Notre Seigneur d'appeler dans son royaume le seigneur roi En Pierre d'Aragon, le meilleur chevalier du monde, le plus sage et le plus gracieux en toutes choses, qui jamais ait existé, et celui qui réunissait en sa personne plus de perfections que qui que ce fût au monde.

(1) Le roi d'Aragon se justifia devant eux d'avoir résisté au pape, et déclara cependant que, désirant donner satisfaction pour les torts qu'il pouvait avoir eus envers l'Église qui l'avait excommunié, et voulant agir en bon chrétien, il demandait à être absous ; et l'archevêque de Tarragone lui donna à l'instant l'absolution (Bofarull, t. II, p. 244).

(2) Hérodote (Melpomène) blâmait la division du monde en trois parties, et faisait de l'Égypte une quatrième partie. Il avait sans doute puisé cette idée dans ses voyages en Égypte. Quelques Grecs faisaient aussi de la Grèce une quatrième partie du monde. Ici Muntaner ne prétend pas, à leur exemple, faire à son tour de la péninsule une quatrième partie du monde ; sa division du monde en quatre parties ou climats, ainsi qu'il l'explique ailleurs, répond uniquement aux quatre points cardinaux : *levant*, *couchant*, *nord* et *midi*, et nullement à des divisions conventionnelles du globe.

(3) Il légua à Yolande 30,000 livres barcelonnaises qui devaient lui servir de dot.

(1) Bofarull cite de plus une dot de 10,000 morabatinos à sa fille Isabelle, reine de Portugal, en sus de ce qu'il lui avait déjà donné, le legs fait à la reine Constance sa femme de la vaisselle et des joyaux et meubles de la chambre royale, et le don fait à D. Jacques, de ses terres de Ribagorza et Pallars, avec dépendance féodale de son frère (Bofarull, t. II, p. 245).

(2) Le 2 novembre 1285 (Bofarull, t. II, p. 244).

Il laissa quatre fils[1], les plus sages et les meilleurs en faits d'armes et en tous autres faits, les plus courtois et les mieux élevés qui fussent au monde. Il laissa aussi deux filles[2] dont l'une était reine de Portugal et l'autre jeune fille[3].

Pendant sa vie il sut se venger de tous ceux qui avaient fait tort à lui ou à ses enfants; il triompha de tous ses ennemis; il fit croître et multiplier la foi catholique; il vainquit et tua un grand nombre de méchants Sarrazins. Que vous dirai-je? Dans aucune légende vous ne lirez que Dieu ait jamais accordé tant de grâces et tant de faveurs à aucun autre roi; et une faveur de plus fut, qu'à sa mort ses fils se trouvaient en âge de régner, de sorte que la maison d'Aragon ne fut jamais exposée un seul jour à être forcée d'interrompre ce qu'il avait commencé. Si bien que Dieu, voyant qu'il ne lui était plus indispensable, tant il avait de bons fils, voulut qu'il arrivât en son sein ce benoît jour-là, de compagnie avec le bon saint Martin. Sa mort s'approcha donc; et quand il connut que sa fin était prochaine, il prit congé de tous, leur recommanda la reine et les infants, puis il les signa et les bénit.

CHAPITRE CXLVI.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Aragon trépassa de cette vie, et fut enterré au monastère de Sainte-Croix; et comment les exécuteurs testamentaires envoyèrent une galère à Majorque au seigneur roi En Alphonse d'Aragon, et en Sicile au seigneur roi En Jacques, roi de Sicile.

Après les avoir bénis, il se fit donner une croix qui était devant lui; il la prit en ses mains, pleurant avec grande dévotion, et dit une très belle oraison. Puis il leva les yeux au ciel, se signa trois fois, embrassa la croix, la prit dans ses bras, les croisa et dit: « Seigneur notre père, vrai Dieu Jésus-Christ, en vos mains je recommmande mon esprit; daignez, par la sainte Passion que vous avez bien voulu souffrir, recevoir mon âme en paradis, avec le bienheureux seigneur saint Martin, dont tous les chrétiens célèbrent aujourd'hui la fête, et avec tous les autres bienheureux saints. »

Ces paroles achevées, il leva les yeux au ciel et son âme se sépara de son corps, l'an douze cent quatre-vingt-cinq, le jour de Saint-Martin, escortée de tous les autres saints. Et comme s'il eût été un enfant sans tache, il alla prendre place au milieu des anges du paradis. Dieu, par sa grâce, veuille que ce soit ainsi! Nous ne devons point douter qu'il ne soit avec le bienheureux saint Martin et avec tous les autres saints en paradis; car jamais chrétien ne fit une plus belle fin que lui et n'eut une plus vive contrition[1].

Quand le seigneur roi fut trépassé de cette vie, il fallait ouïr les cris, les lamentations et le deuil! Jamais on n'en entendit et on n'en fit de pareils. Et pendant que tout le monde s'abandonnait aux pleurs, ceux des exécuteurs testamentaires qui se trouvaient sur les lieux avaient déjà fait armer une galère à Barcelonne, au moment où ils avaient vu que le roi était fort mal; et dès qu'il eut trépassé ils firent choix d'un chevalier bon et sage, lui remirent deux copies authentiques du testament du seigneur roi, et lui ordonnèrent d'aller sur-le-champ s'embarquer à Barcelonne, à bord de la galère qu'il y trouverait toute préparée, de se diriger sur Majorque et de se rendre là où se trouverait le seigneur roi En Alphonse d'Aragon; et lorsqu'il serait arrivé, que nul ne mît pied à terre que lui seul et qu'on ne laissât personne s'approcher de la galère. Alors il devait aller parler avec le seigneur roi et avec l'amiral uniquement, leur annoncer la mort du seigneur roi d'Aragon, et remettre au seigneur roi une des deux copies du testament. Aussitôt après avoir rempli cette commission, il devait faire route pour la Sicile, et il devait être arrivé en Sicile avant que personne ne pût l'y avoir devancé; et quand il serait arrivé en Sicile, il devait annoncer à madame la reine, au seigneur roi En Jacques de Sicile, et au seigneur infant En Frédéric, la mort du seigneur roi, et remettre au seigneur roi En Jacques l'autre copie du testament.

Le chevalier répondit, qu'il était prêt à exé-

(1) Alphonse, Jacques, Frédéric et Pierre.

(2) Isabelle et Yolande.

(3) Il eut aussi un assez grand nombre d'enfants naturels, dont deux fils et une fille d'une femme appelée par Bofarull dona Maria; trois fils et une fille de dona Inès Zapata; et, dit-on, une autre fille, nommée Blanche, mariée avec D. Hugues Ramon Folch-le-Vieux, vicomte de Cardona (Bofarull, t. II, p. 247).

(1) Muntaner a peur qu'on ne s'autorise de l'excommunication passée pour lui refuser le paradis, et c'est là ce qui lui fait mettre tant d'insistance sur ce sujet

cuter leurs ordres. Il alla à Barcelonne, trouva la galère toute appareillée, s'embarqua, fit à l'instant manœuvrer les rames et partit.

Je cesserai pour le moment de vous parler de cette galère et reviens à vous parler du seigneur roi d'Aragon. Ainsi que je l'ai dit, la douleur fut grande et se répandit de tous côtés, car les messagers l'annonçaient partout. Le lendemain il se trouva là plus de mille personnes, et plus de cinq mille habitants de Tarragone et de toutes les campagnes de Panades. L'affluence fut si grande que la foule ne pouvait pas tenir dans Villefranche, ni à deux lieues à l'entour. Le lendemain on porta le corps avec de grandes processions, au monastère de Sainte-Croix, et là on célébra l'office avec beaucoup de pompe, parce qu'il avait reçu l'absolution et avait observé les commandements de la sainte Eglise; et il y eut des prédications et on fit toute la solennité qui convenait à un tel seigneur. Et vous eussiez vu, depuis le moment où il trépassa jusqu'à celui où il fut mis en terre, plus de dix mille personnes continuellement avec de gros cierges à la main. Lorsque le seigneur roi eut été mis en terre, tous retournèrent chez eux, et partout ils trouvèrent grand deuil et grandes lamentations. Dieu, par sa merci, veuille avoir son âme! Amen. Il est mort, celui qui eût été un autre Alexandre s'il eût seulement vécu dix années de plus.

Je vais maintenant cesser de vous parler de lui et reviens à l'envoyé qui s'en va sur la galère à Majorque et en Sicile.

CHAPITRE CXLVII.

Comment on reçut à Majorque et en Sicile la nouvelle de la mort du seigneur roi En Pierre; et de la douleur et des gémissements des habitants de Messine.

Lorsque la galère eut quitté Barcelonne, elle mit peu de jours à se rendre à Majorque, où elle trouva le seigneur roi d'Aragon En Alphonse aux tours Lavaneras. L'envoyé fit exactement tout ce que lui avaient prescrit les exécuteurs testamentaires du seigneur roi, et il fit même plus, car il se revêtit de ses vêtements les plus riches pour débarquer; et il fit fort sagement en cela. Le proverbe des bonnes gens est donc bien vrai, qui dit: « Envoie un sage et ne lui dis pas ce qu'il a à faire. » Aussi je vous dis que tout seigneur, toute cité ou toute ville doivent mettre toute leur attention, quand ils font choix d'un messager, de le choisir le plus intelligent possible, car bon messager fait honneur à son seigneur ou à sa commune, et amène toujours toute chose à bonne fin.

Après avoir parlé avec le seigneur roi et avec l'amiral, l'envoyé se rembarqua et fit route vers la Sicile; et en peu de temps il arriva en Sicile et y trouva madame la reine, le seigneur roi En Jacques, roi de Sicile, et l'infant En Frédéric, à Messine. Il leur communiqua la nouvelle et fit tout ce dont il avait été chargé. Aussitôt que la mort du seigneur roi fut connue et publiée, et que le testament eut été lu à Messine, vous eussiez vu des pleurs et entendu des lamentations dans toute la Sicile et dans toute la Calabre; et ils restèrent bien huit jours au moins à le pleurer.

CHAPITRE CXLVIII.

Comment l'infant En Jacques fut couronné roi de Sicile à Palerme; des grandes fêtes qui y furent faites; et comment il fit armer vingt galères, dont il nomma capitaine En Beranger de Sarria.

Le deuil étant fini, le seigneur roi manda par toute la Sicile et la Calabre: que chacun se rendit, à un jour désigné, à Palerme pour la fête, car il se ferait couronner roi de Sicile et de tout le royaume. Des lettres partirent de tous les côtés; et lorsque les lettres furent expédiées, le seigneur roi, madame la reine sa mère et l'infant En Frédéric, allèrent à Palerme, et dès leur arrivée on y commença de très grandes fêtes. Cependant arriva le jour désigné par le roi; et avec grande fête et grande allégresse le seigneur roi En Jacques prit la couronne du royaume de Sicile[1] avec tant d'heur et une telle faveur de Dieu, que jamais ne fut roi qui se montrât plus gracieux et plus heureux qu'il l'a été, l'est encore et le sera longtemps envers ses gens[2], s'il plaît à Dieu. Et certes, après

(1) Jacques fut couronné à Palerme le 2 février 1286

(2) Jacques n'occupa le trône de Sicile que de 1285 à 1291. Son frère aîné Alfonse, roi d'Aragon et comte de Catalogne, étant mort inopinément sans laisser d'héritiers, Jacques, conformément au testament de son père, lui succéda en Aragon et en Catalogne, et son frère Frédéric, conformément aussi au même testament confirmé par un second testament d'Alfonse son frere aîné, en date du 2 mars 1287, et par un troisième de son frère Jacques, daté de Messine, 15 juillet 1291, obtint la couronne de Sicile. Jacques II, dit le Juste, devint roi d'Aragon et mourut à Barcelonne le 2 novembre 1327. Voyez les derniers chapitres de cette chronique, qui paraissent avoir été ajoutés un peu plus tard par Muntaner.

son couronnement, les habitants de la Calabre et de la Sicile eussent-ils semé des pierres, ils auraient récolté de bon froment ou de l'orge. Et en vérité, dans la Sicile ou dans la Calabre, il y avait plus de vingt châteaux de riches-hommes qui menaient plus grand train que ne fait un roi, et tous étaient fort opulents. Sa cour aussi était brillante et abondante en tout trésor et en tout bien ; aussi pouvait-on bien appeler le seigneur roi « Le roi En Jacques le Bienheuré. »

La fête terminée, il revint à Messine et fit aussitôt armer vingt galères et en nomma capitaine un chevalier qu'il aimait beaucoup, nommé En Béranger de Sarria. Ils étaient deux frères de ce nom : le dit En Béranger de Sarria, qui était l'aîné, et l'autre nommé En Vidal de Sarria. Et certes on peut dire de chacun d'eux ce que je vous ai déjà dit d'En G. Galeran : qu'on pourrait faire tout un livre de leurs prouesses et de leurs faits d'armes et de chevalerie, mais principalement de ceux dudit En Béranger, qui était, qui a été et qui est encore le chevalier le plus généreux de cœur qui fût jamais dans toute l'Espagne. Il y a eu, à la vérité, un seigneur qui le lui a bien appris, et ce seigneur est le roi de Sicile, qui ensuite, avec le temps, le fit noble, ainsi que vous l'apprendrez dans la suite, en temps et lieu.

CHAPITRE CXLIX.

Comment le noble En Béranger de Sarria, avec vingt galères, parcourut toute la côte d'Amalfi jusqu'au fief de Rome, et prit galères, lins et barques.

Les vingt barques que devait commander En Béranger de Sarria étant armées, il lui ordonna de s'embarquer, de prendre la direction de Naples et de savoir ce qui s'y passait, puis de se diriger vers Scicli et de battre toute la côte jusqu'au fief de Rome[1], et, après être revenu de cette course, de passer en Calabre, car il voulait faire savoir aux ennemis que le roi d'Aragon n'était pas mort, et que si jusque-là ils avaient eu un roi à combattre, ils auraient maintenant à résister à deux, qui se confondaient en un seul, de cœur, de corps et de volonté.

Lorsque le roi eut dit ces paroles, En Béranger de Sarria prit congé de lui, de madame la reine et de l'infant En Frédéric, et il s'embarqua à la bonne heure et à la garde de Dieu. Il battit toute la Calabre et vint au cap de Palinure; du cap de Palinure il regagna la haute mer et fit voie pour la côte d'Amalfi, peuplée de la plus mauvaise race et des plus méchants corsaires du monde, surtout en un lieu qu'on nomme Pasitano. Il pensa qu'en courant cette côte il rendrait trois grands services au seigneur roi de Sicile et à ses gens, aussi bien qu'au seigneur roi d'Aragon et à ses gens. Premièrement, il les vengerait des dommages que ces gens leur avaient causés pendant les guerres précédentes ; secondement, une fois détruits, ils ne pourraient plus mal faire à l'avenir; troisièmement, ce serait le plus beau fait d'armes et le plus aventureux qui de longtemps eût été entrepris de ce côté.

Ainsi qu'il se l'était mis en tête, ainsi il le fit et il l'accomplit ; et il y aborda dès avant l'aube du jour ; et tout son monde fut à l'instant débarqué près de la cité Saint-André d'Amalfi et se mit à parcourir toute la montagne. Pendant quatre jours qu'il y fut, il mit à feu et à sang Majori, Minori, Ravello et Pasitano, et enfin tout ce qui était dans la montagne[1]. Il allait partout, bannière déployée, brûlant et saccageant tout ce qu'il rencontrait. Il surprit dans leurs lits la méchante race des habitants de Pasitano, et il en fit autant d'eux, et mit le feu aux galères et aux lins qu'ils avaient tirés sur la grève, et n'en laissa pas un, ni là ni sur aucun point de la côte. Après avoir tout brûlé et saccagé, il s'embarqua et alla à Sorrento où il en fit tout autant. Il en eût fait autant à Castellamare, si ce n'eût été qu'un nombreux corps de chevaliers venait d'y arriver de Naples. Que vous dirai-je? Il entra jusque dans le port de Naples, y prit nefs et lins et en brûla d'autres, puis battit toute la côte jusqu'au fief de Rome, et prit partout nefs, lins et galères, qu'il envoya en

(1) Il ne s'agit ici ni de Benévent ni de Ponte-Corvo, qui ne furent donnés au pape que longtemps après, mais du comté de Fond Voici ce que je trouve à cet égard dans les *Diurnali di Messer Matteo di Giovenazzo*. Je suis l'excellente édition donnée par M. le duc de Luynes, accompagnée d'un précieux commentaire :

« Lo di de santo Andrea se sappe che lo re Manfredo era junto à Capua et à Sassa et cha fece venire allo *Contato de Fundi* sette stendardi di gente d'arme ; et cosi *levao alla Santa Chiesa chillo contato*, che nce l'havea donato lo imperatore Federico ; et li havea dato lo fime dello Garigliano per confine. »

Je ne trouve dans aucun autre auteur des details sur cette donation et sur cette reprise.

(1) Appelée des Tramonti, entre Amalfi et Nocera.

Sicile. Jugez de la grande alarme qui régnait sur toute la côte et jusqu'à l'embouchure du fief de Rome[1], car il y prit tout ce qu'il y trouva de lins. Au tumulte qui se faisait, le pape demanda ce que signifiait tout ce bruit. « Saint Père, lui répondit-on, c'est un chevalier de Sicile, nommé En Béranger de Sarria, qui est venu de Sicile avec vingt galères et qui a brûlé et saccagé toute la côte d'Amalfi, et a pillé le port de Naples et toute la côte; et partout, jusqu'au fief de Rome, il a enlevé galères, lins et barques, et rien ne peut tenir devant lui.—Ah! Dieu! dit le pape, qu'est-ce donc que cela? C'est contre autant de diables qu'on a à lutter quand on lutte contre la maison d'Aragon, car chacun de ces chevaliers de Catalogne est un vrai diable incarné auquel rien ne peut résister, ni sur terre, ni sur mer. Plût à Dieu qu'ils fussent réconciliés avec l'Eglise! Ce sont gens avec qui nous ferions la conquête du monde et mettrions à bas tous les infidèles. Je prie donc Dieu de rétablir la paix entre l'Eglise et eux. Que Dieu pardonne au pape Martin qui les a ainsi repoussés de l'Eglise; mais, si cela nous est possible, bientôt, s'il plaît à Dieu, nous ferons en sorte de les réconcilier, car ce sont des gens bien courageux et pleins de hautes qualités. Il n'y a que peu de jours qu'ils ont perdu leur roi, qui était le meilleur chevalier du monde; et je crois bien qu'ainsi seront ses fils qui commencent à faire de cette manière. »

CHAPITRE CL.

Comment le roi En Jacques de Sicile passa en Calabre pour guerroyer, et comment il se rendit maître de tout le pays, excepté du château de Stilo.

Quand En Béranger de Sarria eut fait toutes ces courses, il retourna en Sicile, chargé de grand butin, et y trouva le roi qui fut très satisfait de tout ce qu'il avait fait; et les Siciliens ne le furent pas moins à cause des grands dommages que leur faisaient journellement éprouver les Amalfitains. Aussitôt que les galères furent revenues à Messine, le seigneur roi passa en Calabre avec une nombreuse suite, et alla visiter toutes ses possessions. Et autant qu'il y avait de pays par lesquels il faisait ses chevauchées, et qui ne fussent pas siens, autant y en avait-il qui se soumettaient à lui; si bien que très certainement, si l'amiral se fût trouvé là avec la flotte, il aurait pu à ce moment entrer tout droit dans la ville de Naples. Que vous dirai-je de plus? Il s'empara entièrement de toute la Calabre, à l'exception du château de Stilo, ainsi que je vous l'ai déjà dit, de Tarente, de la principauté, du cap de Leuca et d'Otrante, bonne cité et archevêché, et au-delà même de la principauté, jusqu'à Saint-Hilario, à près de trente milles.

Lorsque le roi eut conquis tout ce qui était autour de lui, il alla se déduisant et chassant par toute la Calabre; car c'est bien la province la plus saine, la plus agréable en toutes saines choses, et la mieux fournie des meilleures eaux et des meilleurs fruits du monde. Et il y avait parmi les habitants de la Calabre beaucoup de riches-hommes et chevaliers de Catalogne, d'Aragon et du pays même; et le seigneur roi allait d'invitation en invitation et de plaisir en plaisir. Tandis qu'il s'en allait ainsi se déduisant, En Béranger de Sarria arrive à Messine avec les galères, et il avait aussi fait grand butin dans sa course; mais laissons-le et parlons du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLI.

Comment le seigneur roi d'Aragon, ayant appris la mort de son père, se hâta de telle manière qu'il s'empara promptement de Majorque et d'Yviça, et revint à Barcelonne où on lui fit fête.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon eut reçu le message qui lui annonçait la mort de son père, il dépêcha tellement ses affaires que, deux jours après l'arrivée du message, la ville de Majorque se rendit à lui, et le noble En Pons de Saguardia se retira au Temple. Deux jours après la reddition de la cité, on publia la mort du seigneur roi En Pierre et on fit lecture de son testament; et vous y eussiez vu et entendu les pleurs, les lamentations et les cris les plus douloureux du monde. Que vous en ferai-je plus long conte? Le deuil dura bien six jours, pendant lesquels nul dans la cité ne fit œuvre de ses mains.

Après le deuil, le noble En Pons de Saguardia se rendit au seigneur roi, et le seigneur roi le reçut sain et sauf, et le fit débarquer, avec tous ceux des siens qui voulurent le suivre, à Collioure, et de Collioure il s'en alla à Perpignan. Le roi de Majorque l'accueillit très bien

(1) L'embouchure du Garigliano qui lui servait de limite.

et le fit traiter avec beaucoup d'honneur; et il devait bien le faire, car En Pons de Saguardia l'avait toujours bien servi, et il était un des meilleurs chevaliers du monde.

Après avoir renvoyé En Pons de Saguardia, le roi En Alphonse nomma pour son chargé de pouvoirs, dans la cité et dans l'île, En Gesbert de Mediona, et lui laissa de bonnes troupes; puis il prit congé de la cité et de tous les prud'hommes de dehors qui s'étaient rendus auprès de lui, et partit et fit route vers Yviça.

Il est bon de dire que, tandis qu'il assiégeait la cité de Majorque, il avait envoyé à Yviça pour connaître l'intention des habitants et savoir s'ils se rendraient à lui; et les prud'hommes lui avaient promis que, ce que ferait la cité de Majorque, ils le feraient aussi. Voilà pourquoi il alla à Yviça; et les prud'hommes le reçurent aussitôt avec de grands honneurs. Il entra dans le château et y demeura deux jours, et y laissa pour châtelain un très sage et digne chevalier, nommé En Lloret. Il prit ensuite congé d'eux et passa à Barcelonne; là on lui fit de grandes fêtes. De Barcelonne il envoya par tous ses royaumes, et fit dire aux riches-hommes, citoyens et hommes des villes, de se trouver à Saragosse, à un jour désigné.

CHAPITRE CLII.

Comment l'amiral En Roger de Loria parcourut toute la côte de Provence et ravagea Serignan, Agde et Vias, épargnant les femmes, les enfants au-dessous de quinze ans et les hommes au-dessus de soixante ans.

Lorsque le seigneur roi eut expédié de tous côtés ses lettres pour qu'on se rendît à Saragosse, où il voulait célébrer des fêtes en prenant la couronne, l'amiral vint à lui et lui dit: « Seigneur, vous avez donné cinquante jours de délai jusqu'à ce qu'on fût réuni à Saragosse, aux fêtes de votre couronnement, et je verrais avec peine que les équipages des galères restassent ici dans l'inaction. Ainsi donc, sous la grâce de Dieu et votre bon plaisir, j'irai parcourir toute la côte d'ici à Marseille, et je ferai en sorte, avec l'aide de Dieu, d'être de retour à temps pour assister aux fêtes de votre couronnement. — Vous dites bien, » lui répondit le seigneur roi.

Lorsqu'il fut à la hauteur du cap de Leucate il approcha de la plage du Grau de Serignan[1]. Là, dès la pointe du jour, il débarqua son monde, se mit à la tête de cent hommes à cheval; et, dès qu'il fit jour, ils arrivèrent à Serignan, y entrèrent et la ravagèrent ainsi que les environs. L'alarme en courut dans le pays et parvint à la ville de Béziers, qui n'est qu'à deux lieues de là. Aussitôt les troupes de Béziers sortirent de la ville et marchèrent dans la direction de Serignan; et tout bien compté, avec ceux des autres pays qui vinrent se joindre à l'ost de Béziers, il y avait bien là trente mille personnes.

L'amiral dit à ses gens: « Barons, c'est aujourd'hui que la maison d'Aragon et ses gens vont gagner à jamais, dans ce pays, honneur et renommée de bravoure. Ces gens que vous voyez sont des malheureux, aisés à tuer, et qui ne se sont jamais trouvés en face d'un homme animé par la fureur du combat. Chargeons donc sur eux à fond, et vous verrez, soyez en sûrs, que ces gens n'ont que des épaules à nous montrer. La chevauchée sera royale[1], et tout ce que chacun gagnera sera bien à lui. Nous défendons toutefois à qui que ce soit, et cela sous peine de haute trahison, de s'emparer de cheval ou effets avant que le combat soit terminé. »

Tous adhérèrent à la proposition de l'amiral; cependant l'ost s'approchait d'eux, croyant qu'il n'y avait qu'à les attacher et les emmener. Quand elle fut assez approchée pour que les dards pussent faire leur manœuvre et les arbalétriers frapper au but, les trompettes et les nacaires sonnèrent. L'amiral, avec ses cavaliers, fondit sur la cavalerie ennemie, composée bien de trois cents hommes français ou gens du pays. De leur côté les almogavares, qui étaient au nombre d'environ deux mille, firent jouer leurs dards, dont pas un seul ne manqua de tuer son homme ou de le blesser à mort; et les arbalètes tirèrent toutes à la fois. De telle sorte que le choc de l'amiral et de sa troupe fut si violent au premier abord, aux cris de: Aragon! Aragon! que tout à coup leurs adversaires tournèrent le dos, aussi bien les gens à cheval que les gens à pied. L'amiral et les siens s'élancèrent au milieu d'eux. Que vous dirai-je? Cette chasse dura jusqu'à une demi-lieue de Béziers; et elle aurait duré jusqu'à la ville; mais la nuit s'approchait et l'amiral craignait de n'avoir plus assez

(1) Dans le département de l'Hérault.

(1) C'est-à-dire franche de tout droit.

de jour pour retourner aux galères, car ils se trouvaient sur une plage, la pire de toutes les plages qui soit du levant au ponent. Il contint donc ses gens et leur fit rebrousser chemin. Et ainsi en retournant ils levèrent le champ, et il ne faut pas demander le grand gain qu'ils y firent. A la chute de la nuit, ils se trouvèrent sur la plage en face de leurs galères, et ils brûlèrent et saccagèrent tout Serignan, à l'exception de l'église de madame Sainte-Marie de Serignan qui est très belle.

Ceux de Béziers et des environs se réunirent à Béziers. Ils avaient perdu tant de monde qu'ils virent bien que, si l'amiral revenait le lendemain, ils ne pourraient défendre la ville contre lui, à moins d'un secours étranger. Ils envoyèrent donc cette nuit donner l'alarme par tout le pays, afin qu'on vînt défendre la cité de Béziers, car ils avaient perdu la majeure partie de leur monde. Ils pouvaient bien le dire en toute sûreté, car sur dix il n'en revint pas deux; et tous ceux-là étaient morts sans que l'amiral, après avoir reconnu tout son monde, eût perdu plus de sept hommes de pied. Le lendemain matin il arriva à Béziers beaucoup de monde; mais l'amiral s'en souciait peu, car après minuit il s'embarqua avec tous les siens. Dès l'aube du jour il se trouva au Grau d'Agde; là, il débarqua son monde; les galères légères et les lins armés remontèrent par le chenal de Vias, et les grosses galères se rendirent à la cité d'Agde. Dans chacun de ces lieux ils s'emparèrent de tous les lins et barques qu'ils y trouvèrent.

L'amiral, avec la moitié de sa cavalerie, la moitié des almogavares, et une bonne partie des chiourmes des galères, marcha sur la cité d'Agde, la prit et la saccagea entièrement. Il ne voulut pas souffrir qu'on y tuât femme ni enfant; mais tous les hommes de quinze à soixante ans furent massacrés, et tous les autres épargnés. Il mit à feu et à sang toute la ville, à l'exception de l'évêché, car il ne permit jamais qu'on fit aucun dommage aux églises ni qu'on déshonorât aucune femme. Sur ces deux points l'amiral montra toujours une grande sévérité et ne permit jamais qu'on fit le moindre dommage à une église, ni qu'on y enlevât la valeur d'un bouton. Il ne voulut jamais non plus qu'aucune femme fût déshonorée, dépouillée, ni touchée dans sa personne. Aussi Dieu lui en rendit-il bonne récompense, car il lui accorda des victoires pendant sa vie, et une bonne fin à l'heure de sa mort.

L'autre portion des troupes marcha sur Vias, les uns par terre, les autres par le chenal en amont. Ils saccagèrent également tout Vias et prirent tout ce qui s'y trouvait, lins et barques, et il y en avait bon nombre en amont du chenal. L'alarme se répandit bien vite aussi dans tout le pays. Les gens de Saint-Thibery, de Loupian et de Gigean y arrivèrent par mer; mais arrivés près d'Agde, les nouvelles leur vinrent comment, la veille, avaient été traités ceux de Béziers, et là-dessus ils songèrent à s'en retourner; mais ils ne se hâtèrent pas assez pour que les hommes à cheval et les almogavares n'en atteignissent plus de quatre mille, qu'ils firent périr à coups de lance, puis ils retournèrent à Agde, où ils restèrent quatre jours, mettant tout à feu et à sang.

Cela fait, l'amiral fit rembarquer ses troupes et se dirigea vers Aigues-Mortes; là il trouva des nefs, lins et galères, qu'il prit et envoya à Barcelonne. Il se rendit ensuite au cap de la Spiguera[1]. Arrivé à cette hauteur, il les avait mis hors d'état de savoir de ses nouvelles, mais chacun dans le pays pensa qu'il était retourné en Sicile. A la nuit, à la faveur du vent de terre, il se mit en mer en naviguant aussi rapidement que possible, mais de manière à ce qu'on ne pût l'apercevoir pendant le jour, et le lendemain, aussitôt que la brise de mer eut soufflé, il s'approcha du cap de Leucate, y aborda de nuit, y trouva, entre barques et lins, plus de vingt bâtiments tous chargés de bonnes marchandises, et il les prit tous et les envoya à Barcelonne.

A la pointe du jour il entra par le Grau de Narbonne; et il y trouva aussi des lins et galères, et les mit tous en mer. Que vous dirai-je? Le butin que firent lui et tous ceux qui l'accompagnaient fut vraiment sans bornes; et ils en auraient bien plus fait encore, s'il n'eût eu hâte de retourner en Catalogne pour se trouver à temps au couronnement du roi. Il sortit donc du Grau de Narbonne avec tous les bâtiments qu'il avait pris et fit route pour Barcelonne. Mais laissons ici l'amiral En Roger de Loria et parlons du seigneur roi d'Aragon.

(1) Je ne puis retrouver ce nom.

CHAPITRE CLIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon alla à Sainte-Croix, où il fit faire des absoutes sur le corps de son père, et y fonda à perpétuité cinquante messes par jour.

Lorsque l'amiral eut pris congé du seigneur roi à Barcelonne, le seigneur roi sortit de la ville, et le premier voyage qu'il fit fut d'aller à Sainte-Croix. Il y fit venir l'archevêque de Tarragone, tous les évêques de sa terre et tous les autres prélats; il s'y trouva bien trois cents crosses[1] et dix moines de chacun des ordres religieux de tout son royaume. Là il fit son deuil ainsi que tout le monde. Il fit chanter des messes et faire des prédications, et, avec de grandes processions, il fit faire absoute sur le corps du bon roi En Pierre, son père.

Cela dura dix jours et se renouvela tous les jours; après quoi, pour le bien de l'âme du seigneur roi son père, il fit des dons et de grandes faveurs au monastère de Sainte-Croix, afin qu'ils chantassent perpétuellement, tous les jours, des messes pour le repos de l'âme du bon roi son père, c'est-à-dire cinquante messes. Après quoi il prit congé de tout le monde et se rendit à Lérida, où lui fut donnée grande fête, la plus grande que jamais sujets aient pu donner à leur seigneur. Lorsque le seigneur roi fut à Saragosse, chacun s'arrêta dans cette ville; mais je laisse le seigneur roi et reviens à l'amiral.

CHAPITRE CLIV.

Comment l'amiral En Roger de Loria alla à Tortose avec sa flotte, et laissa, pour tout le temps qu'il assistait au couronnement du roi, comme chef et commandant de la flotte, son neveu En Jean de Loria.

Dès que l'amiral fut sorti du Grau de Narbonne avec tous les bâtiments qu'il avait enlevés, il fit route vers Barcelonne et y arriva en peu de jours. Quand il fut à Barcelonne, on lui fit grande fête, et il y demeura huit jours; puis il se rendit avec la flotte à Tortose. Les galères prirent station dans la ville, et il y laissa comme chef et commandant supérieur son neveu En Jean de Loria, bon et expert chevalier. A cette époque on n'aurait pu trouver dans une bonne partie du monde un chevalier aussi jeune qui fût plus sûr, plus habile et meilleur en fait d'armes. Il lui ordonna de faire route pour l'Espagne[1], et lui permit de faire du butin sur ceux des Maures qui n'étaient point en paix avec le roi d'Aragon, à condition qu'aucun de ses gens ne s'éloignerait de lui, tandis que lui serait à assister au couronnement du seigneur roi.

CHAPITRE CLV.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fut couronné à Saragosse; des fêtes et des jeux qui s'y firent; comment En Jean de Loria mit à feu et à sang plusieurs endroits de la Barbarie; et comment l'amiral s'embarqua pour passer en Sicile.

Cependant En Jean de Loria fit route pour Valence avec la flotte, et l'amiral s'en alla par terre à Saragosse, avec bon nombre de chevaliers et de gens de mer qu'il amenait à sa suite. Le seigneur roi lui fit un très gracieux accueil, l'honora beaucoup et eut grande joie de tout ce qu'il avait fait.

L'amiral fit dresser un mât fort élevé, car, après le seigneur roi En Pierre et le seigneur roi de Majorque, c'était de tous les chevaliers d'Espagne le chevalier le plus adroit au tir. En Béranger d'Entença, son beau-frère, ne l'était pas moins. Je les ai vus tirer l'un et l'autre; mais très certainement le seigneur roi En Pierre et le seigneur roi de Majorque étaient la fleur de tous les tireurs de leur temps. Chacun d'eux tirait trois traits à une orange, et le dernier trait était aussi gros que la baste[2] d'une lance, et les deux premiers passaient bien au-dessus du mât. Ensuite il ordonna des joûtes. Les hommes de mer firent faire de leur côté deux lins armés, de ces lins plats qui peuvent aller sur les rivières; et là il fallait voir les combats à coups d'oranges, car on en avait fait venir plus de cinquante charges du royaume de Valence. Soyez certain que l'amiral embellit cette fête à lui seul autant que tous les autres réunis. Que vous dirai-je? La fête fut très brillante, et le seigneur roi En Alphonse d'Aragon prit la couronne avec grande joie et grand plaisir[3]. La fête dura

(1) Tant évêques qu'abbés portant crosses.

(1) C'est-à-dire le midi de l'Espagne qui ne faisait point partie de la domination des rois chrétiens d'Espagne.

(2) Le bois.

(3) Les cortès assemblées à Saragosse trouvèrent fort mauvais qu'il eût pris le titre de roi avant son couronnement, et l'assujettirent à recevoir d'elles les ministres et les officiers de sa maison. Muntaner n'aime pas à parler de ces entraves à l'exercice de l'autorité absolue.

quinze jours et plus, pendant lequel temps on ne fit que chanter, se réjouir, et faire des jeux et divertissements.

Les fêtes étant terminées, l'amiral prit congé du seigneur roi et s'en vint à Valence. Il alla reconnaître ses châteaux, villes et lieux, car il en possédait de très notables et très bons, et envoya un lin armé à En Jean de Loria pour qu'il eût à revenir. Le lin armé le trouva en Barbarie, où il avait fait une sortie entre Tunis et Alger, y avait causé un grand désordre, pris plus de trois cents Sarrazins, mis à feu et à sang plusieurs endroits, et enlevé aux Sarrazins bon nombre de lins et de terides. Sur l'ordre de l'amiral son oncle, En Jean de Loria s'en revint, et peu de jours après il rentra à Valence. Aussitôt qu'il fut de retour, l'amiral l'accueillit avec beaucoup de joie et de satisfaction, et lui ordonna de faire appareiller les galères, parce qu'il voulait se rendre en Sicile. Ainsi qu'il fut ordonné, ainsi fut-il exécuté ; et lorsque l'amiral eut terminé ce qu'il avait à faire dans le royaume de Valence, il s'embarqua à la grâce de Dieu et fit route vers la Barbarie, voulant, en s'en allant, côtoyer tout le pays et y enlever tout ce qu'il pouvait de Sarrazins. Je cesse de vous parler de l'amiral, qui se dirigea vers la Barbarie, et je vais vous parler du seigneur roi d'Aragon, qui va à Saragosse.

CHAPITRE CLVI.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon résolut de venger le manque de foi du roi don Sanche de Castille envers son père En Pierre, d'enlever de Xativa les enfants de l'infant don Ferdinand de Castille, et de proclamer l'un d'eux roi de Castille.

Le seigneur roi d'Aragon avait donné à l'amiral des lettres pour les porter à madame la reine sa mère en Sicile, ainsi qu'au seigneur roi En Jacques et au seigneur infant en Frédéric, ses frères. Cela fait, et toutes les fêtes terminées, il fit venir devant lui l'infant En Pierre, son frère, et tout son conseil, et lui dit en présence de tous : « Mon frère, lorsque notre père le roi En Pierre partit de Barcelonne, son désir et sa volonté étaient, si Dieu le ramenait sain et sauf à Valence, de retirer de Xativa les fils de l'infant don Ferdinand de Castille, et de proclamer roi de Castille don Alphonse, qui est l'aîné, afin de se venger par là de son neveu le roi don Sanche de Castille, qui s'est rendu si coupable envers lui, et qui, au moment du plus grand besoin, lui a failli de tout ce à quoi il était tenu. Puisque Dieu n'a point permis que, durant sa vie, notre père pût accomplir sa vengeance, c'est à nous de le venger, à nous d'accomplir son dessein, comme l'eût fait le roi notre père en personne. Je veux donc que l'on choisisse deux chevaliers, qui aillent trouver le roi don Sanche et le défient en notre nom, à cause de ce que je viens de dire, et que vous, infant, vous vous prépariez incontinent, avec cinq cents chevaliers de Catalogne, autant de l'Aragon, et deux cents hommes à cheval du royaume de Valence, armés à la genetaire[1] ; de telle sorte qu'aussitôt nos messagers revenus de Castille, vous soyez prêts à entrer en Castille et à mettre à feu et à sang tous les lieux qui ne voudront pas se soumettre à nous, au nom de don Alphonse, fils de l'infant don Ferdinand de Castille. Vous emmènerez aussi avec vous vingt mille hommes de pied pris parmi nos almogavares. Cela fait, nous irons au royaume de Valence, nous retirerons ces infants de Xativa, nous réunirons nos armées, et nous entrerons ensemble en Castille, et ferons tant qu'ils deviendront rois de Castille, avec l'aide de Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ, qui aide au bon droit. »

Le roi ayant cessé de parler, le seigneur infant En Pierre se leva et dit : « J'ai bien entendu ce que vous m'avez dit, et je rends grâces à Dieu de ce qu'il vous a donné un tel cœur et une telle volonté que cette vengeance que le seigneur roi notre père avait en volonté d'exercer vous l'accomplissiez vous-même, et témoigniez ainsi de la valeur et des grandes qualités qui sont en vous. Ainsi, seigneur frère, je m'offre à faire et à dire en cette affaire et en toute autre tout ce qu'il sera en votre volonté de me commander, et vous ne me trouverez jamais en défaut en rien. Songez donc à préparer toutes vos autres affaires et à envoyer vos défis ; moi je m'occuperai de réunir les riches-hommes et chevaliers de Catalogne, d'Aragon et du royaume de Valence, et j'entrerai en Castille avec les levées que vous, sei-

(1) Armés à la légère, du mot *genet*, petit cheval.

CHAPITRE CLVIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse reçut la couronne du royaume de Valence et retira ses cousins de Xativa; comment il décida d'entrer en Castille avec toutes ses osts, et comment, étant arrivé sur la terre de Castille, il reçut un message du comte d'Ampurias, qui le prévenait que les Français faisaient mine d'entrer en Lampourdan.

Il est vérité que, lorsque le roi eut ordonné tout ce que devait faire le seigneur infant, et envoyé ses messagers au roi de Castille pour le défier, il s'en vint au royaume de Valence. A son entrée dans Valence, on lui fit la plus grande fête. Au jour convenu, tous les barons dudit royaume, chevaliers et hommes des villes, s'y rendirent tous. Et quand tous furent réunis, ainsi qu'un grand nombre d'autres personnes, il reçut avec grande solennité la couronne du royaume de Valence.

Dès que la fête fut terminée, il se rendit à Xativa et il retira du château don Alphonse et don Ferdinand, fils de l'infant don Ferdinand de Castille; et fit faire une belle bannière aux armes du roi de Castille, et ordonna un bon nombre de gens à pied et à cheval avec lesquels il entrerait d'un côté en Castille avec don Alphonse, tandis que l'infant En Pierre y entrerait de l'autre.

Pendant que les cortès étaient rassemblées en parlement, Dieu voulut que le seigneur infant En Pierre tombât grièvement malade. Et sur-le-champ fut envoyé au seigneur roi un courrier, de la part des riches-hommes et chevaliers qui déjà étaient réunis à Calatayud, pour lui demander ce qu'ils devaient faire.

Le roi n'en fut pas plus tôt instruit qu'il en éprouva un grand chagrin. Il vit que ce qu'il y avait de mieux à faire pour lui était de se rendre à Calatayud, et d'y mener don Alphonse et don Ferdinand, pour que de là ils fissent leur entrée en Castille tous ensemble. Il leur fit donc dire de l'attendre.

Bientôt il partit en effet pour Calatayud, en ordonnant à toute son ost de le suivre; et peu de jours après il y arriva avec un nombre considérable d'hommes. Voyant que le seigneur infant n'était pas encore guéri, et que son mal était au contraire empiré, il prit le parti de ne pas retarder plus longtemps son entrée; et il avait bien avec lui deux mille chevaux pesamment armés, cinq cents chevaux armés à la légère, et cent mille hommes de pied. Il voulut que don Alphonse de Castille eût le commandement de l'avant-garde, et que sa bannière marchât la première. Il fit cela, parce que tous les barons de Castille et toutes les villes et cités avaient juré de reconnaître pour seigneur l'infant don Ferdinand leur père, après la mort de don Alphonse, roi de Castille; et c'était la raison qui avait décidé le roi Philippe de France à donner pour femme à l'infant don Ferdinand madame Blanche, sa sœur, ce qu'il n'aurait point fait s'il eût pensé que les enfants issus de ce mariage ne seraient pas rois de Castille. Ainsi, en bon ordre, ils entrèrent en Castille à environ huit journées, et ils marchèrent directement là où ils savaient qu'était le roi don Sanche leur oncle.

Le roi don Sanche s'y était sans doute bien attendu, car il avait avec lui bien douze mille chevaux armés et tout un monde de gens à pied. Le roi d'Aragon, sachant qu'il avait tant de cavalerie, et que les deux armées n'étaient qu'à une lieue l'une de l'autre, lui envoya un message, pour lui signifier: qu'il était venu venger le manque de foi dont il s'était rendu coupable envers le bon roi son père, et faire roi son neveu don Alphonse, qui devait l'être; qu'ainsi donc, s'il était ce que doit être tout fils de roi, il eût à s'avancer pour avoir bataille avec lui.

A cette nouvelle, le roi don Sanche fut grandement mécontent; toutefois il vit bien que tout ce que le roi d'Aragon lui faisait dire était vrai, et que personne ne consentirait à prendre les armes contre le roi d'Aragon et contre son neveu, mais qu'au contraire on était disposé à les défendre contre tout assaillant.

Le roi d'Aragon l'attendit dans le même lieu durant quatre jours, sans vouloir s'éloigner de ce lieu que le roi don Sanche n'en fût parti; et alors seulement il songea à s'en retourner, saccageant et brûlant toutes les villes et lieux qui ne voulaient point reconnaître don Alphonse de Castille. Il y eut cependant une bonne ville, nommée Séron, près de Soria, et beaucoup d'autres lieux qui se rendirent à lui. Aussitôt il leur fit prêter serment à don Alphonse, comme roi de Castille; et il le laissa dans les lieux qui s'étaient soumis, avec bien mille hommes à cheval et un grand nombre de gens à pied, soit almogavares, soit gens de mer, et leur remit tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il or-

donna ensuite qu'au cas où il aurait besoin d'aide, toutes les frontières d'Aragon se tinssent prêtes à lui porter secours et assistance à l'instant même. Et, sans nul doute, il aurait en ce moment enlevé toute la Castille au roi don Sanche s'il n'eût reçu un message arrivé en toute hâte, de la part du comte d'Ampurias et du vicomte de Rocaberti, qui lui mandaient: qu'un grand nombre de troupes du Languedoc se disposaient, d'après l'ordre du roi de France, à pénétrer dans le Lampourdan, et qu'ils le conjuraient d'accourir à leur secours. Le seigneur roi se vit donc forcé par cette nouvelle de sortir de Castille, et il laissa ledit don Alphonse de Castille et don Ferdinand dans les lieux qui s'étaient soumis à eux, après les avoir mis en bon état et bien fortifiés, comme vous l'avez déjà entendu.

Que vous dirai-je? Ils continuèrent à y rester; mais au moment où le seigneur roi d'Aragon retourna en Catalogne et en Aragon, il y avait bien près de trois mois qu'il restait en Castille; jugez donc s'il y a jamais eu roi au monde qui, par sa bonté, ait autant fait pour un autre roi qu'il fit alors pour ces infants. A son arrivée à Calatayud, il trouva le seigneur infant En Pierre beaucoup mieux, et il l'emmena avec lui en Catalogne où il lui donna sur son royaume un pouvoir égal au sien, car il l'aimait plus que chose du monde; et l'infant méritait bien d'être aimé ainsi, car il était sage, beau et bon en tous faits.

Je cesserai de vous parler pour le moment du seigneur roi et du seigneur infant, qui se trouvent en Catalogne, et je vais vous entretenir de l'amiral.

CHAPITRE CLIX.

Comment l'amiral En Roger de Loria, allant en Sicile, ravagea les terres de Barbarie, parcourut l'île de Gerbes et Tolometta, remporta la victoire de Matagrifon, se battit à Brindes contre les Français, leur enleva le pont, et arriva à Messine où on lui fit fete.

Il est vérité que, quand les Français eurent été mis en déroute et chassés de la Catalogne, le seigneur roi En Pierre était allé à Barcelonne, et avait donné à l'amiral et aux siens l'île de Gerbes, à quoi il avait ajouté des châteaux et de beaux et bons lieux dans le royaume de Valence. L'amiral s'en alla donc très satisfait, par plusieurs raisons; et nul ne pouvait en effet être plus content que lui, si ce n'est que la mort du seigneur roi En Pierre lui causait un grand chagrin. Je vous ai déjà raconté comme quoi il prit congé du seigneur roi En Alphonse, comme quoi il alla à Saragosse, puis au royaume de Valence, pour visiter tous ses domaines, et comme quoi enfin il s'embarqua et prit sa route par la Barbarie. Là, en s'en allant par la Barbarie, il ravagea tout le pays et s'empara de nefs et lins; et, à mesure qu'il les prenait, il les envoyait aussitôt à son agent à Valence. Il alla parcourant ainsi les côtes de Barbarie jusques à Gerbes. Quand il fut arrivé à Gerbes, il mit toute l'île en bon état, et puis il courut tout le port de Ris[1] qui est en terre ferme, et les gens de Ris se soumirent à lui et consentirent à lui payer tout ce que lui avait payé l'île de Gerbes, et à se soumettre à lui aux mêmes conditions qui avaient été acceptées par l'île de Gerbes.

Cela fait, après avoir rafraîchi son monde, il fit route vers Tolometta, en suivant la côte; et ainsi, en remontant de ce côté, il fit mer nette de toutes les barques, enleva beaucoup d'esclaves mâles et femelles, et de nefs et lins, tout chargés d'épiceries, qui venaient d'Alexandrie et allaient à Tripoli. Il prenait tout; et depuis qu'il avait passé au-delà de la côte de Tunis, il faisait expédier le tout à Messine. Que vous dirai-je? Il s'empara de la cité de Tolometta et la mit toute sens dessus dessous, à l'exception du château, qui a de fortes murailles, et qui est occupé par des Juifs. Il l'attaqua durant un jour; au second jour, comme il avait disposé les échelles pour l'escalade, ceux de dedans demandèrent à entrer en accommodement et lui donnèrent une forte somme en or et en argent, ce qui lui valut beaucoup mieux que s'il l'eût brûlée ou ravagée; car, une fois incendiée, jamais personne ne l'aurait plus habitée; et il comptait bien tous les ans en recevoir tribut. Tout cela réglé, il quitta Tolometta et fit route vers la Crète. Il prit terre à Candie et y rafraichit sa flotte, puis s'en alla battant la Romanie et portant le ravage en tous lieux. Puis il passa par la bouche

(1) L'atlas catalan de 1374 indique près de l'île de Gerbes *Scala de Ris*, le débarcadère de Ris, et *Port-Ris* sur l'emplacement de l'ancienne Girgis, aujourd'hui Zarzis.

de Setull[1], prit terre à Porto-Quaglio[2], puis vint à Coron où les Vénitiens lui donnèrent d'abondants rafraîchissements[3], puis de Coron à Modon[4], et de là à la plage de Matagrifon[5] où il prit terre. Tous les gens du pays, à pied et à cheval, marchèrent contre lui en si grand nombre qu'il y avait bien cinq cents chevaliers français[6] et une multitude de gens de pied, et ils se rangèrent en bataille. Lui, fit sortir des galères ses chevaux, qui étaient bien au nombre de cent cinquante; et bien armés et appareillés ils se présentèrent aussi en bataille rangée. Il plut à Dieu d'accorder la victoire à l'amiral, de telle sorte que les Français et les gens du pays furent tous pris ou tués; aussi, à dater de ce jour, la Morée fut-elle fort dépeuplée de vaillants hommes. Après ce combat il vint dans la ville de Clarentza, y fit rester de ses gens et en obtint beaucoup d'argent, puis il s'éloigna et alla ravager et piller la cité de Patras, Céphalonie, le duché[7] et toute l'île de Corfou qu'il avait déjà ravagée une autre fois; puis de là il se dirigea vers la Pouille, et aborda à Brindes. Dans cette dernière ville il fut sur le point d'être surpris; car, le jour qui précéda celui de son arrivée, il y était entré un grand nombre de chevaliers français, sous le commandement de l'Estandart qui était venu pour garder Brindes et toute cette contrée contre En Béranger d'Entença qui occupait Otrante et courait tout le pays. Au moment où l'amiral débarquait avec ses troupes, les chevaliers sortaient de Brindes par Sainte-Marie-des-Champs.

En voyant tant de chevaliers qui étaient bien au nombre de plus de sept cents hommes à cheval, tous Français, l'amiral se trouva tout déçu; toutefois il recommanda son âme à Dieu, réunit tous ses gens en masse et alla férir sur les ennemis avec une telle impétuosité qu'il les força de se replier du côté de la ville, et les repoussa jusqu'au pont de Brindes; c'est là qu'il faisait beau voir les prouesses des chevaliers du dedans et du dehors.

Les almogavares voyant cette mêlée, et s'apercevant que les Français tenaient ferme, coupèrent leurs lances par le milieu et se jetèrent au milieu d'eux, éventrant les chevaux et tuant les cavaliers. Que vous dirai-je? Ils s'emparèrent du pont, et seraient entrés avec eux si le cheval de l'amiral n'eût été tué.

Lorsque l'amiral se releva on vit de fiers coups de dards et de lances, et, du côté des Français, de grands coups de leur longue épée. Que vous dirai-je? Malgré leurs efforts on fit relever l'amiral; un de ses chevaliers mit pied à terre et lui donna son cheval. Quand il fut monté, on vit encore de plus grands efforts. Enfin les gens de l'amiral se rendirent maîtres du pont, et ils seraient entrés dans la ville avec ceux qui s'y retiraient, si les portes n'en eussent été à l'instant closes. Enfin l'amiral retourna joyeux et satisfait vers ses galères; on leva le champ et on trouva qu'il avait été tué quatre cents chevaliers ennemis et une foule innombrable de gens de pied; ils firent tous un grand butin, et le roi Charles eut à envoyer d'autres chevaliers pour remplacer ceux-ci, car assurément En Béranger d'Entença, ni ceux qui étaient avec lui à Otrante, n'avaient plus rien à en craindre.

Après ces choses, l'amiral alla à Otrante, où lui furent faits de grands honneurs et de belles fêtes. Il y rafraîchit sa troupe et paya quatre mois de solde, au nom du roi de Sicile, aux cavaliers et aux hommes de pied qui étaient avec En Béranger d'Entença; de là il se rendit à Tarente, où il paya également la troupe. Puis il alla à Cotrone, à Le Castella, à Gerace, à Amandolea, à Pentedattilo, au château de Santa-

(1) D'après la direction du voyage de Roger de Loria, ce nom doit désigner le passage entre l'île de Cérigo (Cythère) et la côte méridionale de Morée. Je ne puis trouver aucun nom qui se rapproche de celui qu'il donne à ce passage.

(2) L'ancien Portus Achilleus (ὁ Ἀχίλλειος λιμήν) dans l'Eleuthero-Laconie. Voyez l'excellent mémoire de M. Boblaie, p. 89.

(3) Guillaume de Ville-Hardoin avait, depuis peu d'années, fait une cession régulière de ces deux villes aux Vénitiens.

(4) Muntaner l'appelle *Mocho* et *Moncho*; c'est le nom que lui donnent aussi Alberic et presque tous les auteurs du temps, *Monchio*. (Voyez mes *éclair.* pour la citation d'Alberic.) Le nom de cette ville était devenu, pendant les Croisades, celui de la Morée entière qu'on trouve désignée par le nom de *Moncionis insula*; Muntaner la désigne toujours sous celui de Morée.

(5) Guillaume de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe, avait fait bâtir en cet endroit un château pour tenir les Grecs en respect (Voyez la note p. 315), et l'avait érigé en seigneurie pour sa seconde fille Marguerite.

(6) Les Français étaient alors maîtres de la Morée, connue sous le nom de Nouvelle-France.

(7) Il s'agit sans doute ici du despotat d'Arta qui est quelquefois désigné à cette époque sous le nom de *duché* de Neopatras et d'Arta, par confusion avec le nom de la famille *Ducas* qui possédait le despotat. Les Catalans s'en emparèrent plus tard et le titre de duc de Neopatras est devenu un des titres des roi d'Espagne

Agata et à Reggio, et rentra enfin à Messine où il trouva le seigneur roi En Jacques de Sicile, madame la reine sa mère et le seigneur infant En Frédéric. S'il lui fut fait grande fête, c'est ce qu'il ne faut pas demander, car jamais fête si belle ne lui fut faite en aucun lieu. Madame la reine ressentit grande joie de sa visite, et l'accueillit et l'honora plus encore qu'elle ne le faisait habituellement; mais dame Bella, sa mère, en ressentit plus grande joie, satisfaction et plénitude de cœur que tous les autres.

Le seigneur roi de Sicile lui fit aussi de grands honneurs et lui donna châteaux et autres lieux, et lui conféra un tel pouvoir, que l'amiral pouvait faire et défaire, sur terre et sur mer, tout ce qu'il voulait. Et ainsi le seigneur roi de Sicile se tint pour fort bien servi par lui. Je cesse de vous parler du seigneur roi de Sicile et de l'amiral, et reviens à parler du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLX.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fit publier dans son ost de Catalogne, qu'il la ferait payer pour quatre mois; et comment il entra avec ses osts en Roussillon, pour voir si les Français avaient pénétré en Lampourdan.

Lorsque le roi d'Aragon, étant à Barcelonne, fut instruit qu'un grand nombre de troupes du Languedoc se disposaient à entrer dans le Roussillon et le Lampourdan, il fit publier dans ses osts de Catalogne qu'il allait faire donner quatre mois de solde, et que chacun fût rendu, à un jour désigné, dans la ville de Péralade. Tous, riches-hommes, chevaliers, citoyens et gens des villes, arrivèrent au jour fixé à Péralade, bien et bellement appareillés.

Avant de partir de Péralade, le seigneur roi envoya l'infant En Pierre en Aragon, en qualité de gouverneur et de chef supérieur, afin que, si qui que ce fût voulait entrer en Aragon par la Navarre, il fût là pour s'y opposer.

Ces choses réglées, et les osts réunies à Péralade, il entra en Roussillon. Mais, arrivé au Boulou, il apprit qu'il n'y avait point pénétré d'étrangers; et, par les ravins de la montagne, il se rendit à Collioure, et de là en Lampourdan. Je ne vous dirai pas que les gens du Languedoc n'eussent eu l'intention d'entrer en Catalogne; mais lorsqu'ils surent que le seigneur roi était en Roussillon, chacun s'en retourna chez soi et en fut pour le sien.

CHAPITRE CLXI.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fit une joûte à Figuières de deux cents contre deux cents; et comment il combattit contre le vicomte de Rocaberti et En Gilbert de Castellnou.

De retour à Péralade, le seigneur roi donna congé à toutes ses osts, et chacun rentra chez soi. Privé ainsi de la possibilité de se battre contre ses ennemis, il ordonna du moins un tournoi à Figuières et voulut qu'il y eût quatre cents combattants, savoir deux cents de son côté et deux cents avec En Gilbert de Castellnou et le vicomte de Rocaberti, qui étaient les chefs du parti opposé au sien. Il y eut la les plus belles fêtes et les plus beaux faits d'armes qu'on eût vus en tournois depuis le roi Artus.

Après ces fêtes, le seigneur roi revint à Barcelonne. Chaque jour c'étaient nouvelles joûtes et tournois, jeux et exercices militaires, parades, soulas et jeux de toute espèce, et tout le pays allait de plaisir en plaisir et de bals en bals.

CHAPITRE CLXII.

Comment des messagers du pape et des rois de France et d'Angleterre arrivèrent au seigneur roi d'Aragon pour lui demander de faire la paix et de leur rendre le roi Charles qu'il tenait prisonnier.

Tandis qu'on se livrait à tous ces soulas, messire Boniface de Salamandrana vint trouver le seigneur roi, de la part du pape, qui demandait au seigneur roi de vouloir bien faire la paix; et la même requête lui était faite de la part du roi de France. Ils demandaient de plus qu'on leur rendît le roi Charles, qui était prisonnier, et que le seigneur roi lui donnât sa fille en mariage.

Pendant cette négociation arriva à Barcelonne messire Jean de Grailly[1], de la part du roi Edouard[2] d'Angleterre, qui lui demandait aussi de se rapprocher de lui par un mariage; savoir que le roi d'Aragon épousât sa fille[3]; et dans ce cas il se ferait médiateur entre lui et

(1) Jean de Grailly, captal de Buch, de la maison de Foix, sénéchal du Bordelais, au nom du roi d'Angleterre.

(2) Edouard Ier.

(3) Pendant la vie de son père Pierre II, et Alphonse n'étant encore qu'infant, un mariage avait été convenu entre lui et Eléonore d'Angleterre, fille d'Edouard Ier et d'Eléonore de Castille, à Huesca l'année 1282 (Bofarull, t. II, p. 249).

ses adversaires, la sainte Eglise de Rome, le roi de France et le roi Charles, pour lui faire obtenir une paix avantageuse.

Que vous dirai-je? Lorsque messire Boniface eut connu le contenu du message de messire Jean de Grailly, et que messire Jean eut connu le sien, ils se rapprochèrent l'un de l'autre et se réunirent. Messire Boniface s'aperçut bien vite que le seigneur roi d'Aragon préférait se rapprocher du roi d'Angleterre plutôt que du roi Charles; aussi conçut-il que c'était par cette voie surtout avant toute autre, qu'on pouvait parvenir à faire paix et à tirer le roi Charles de prison. Il fit donc son affaire principale lui-même de se réunir à messire Jean de Grailly pour traiter du mariage avec la fille du roi d'Angleterre. Que vous en dirai-je davantage? Les négociations se menèrent de tant et tant de manières qu'il serait trop long de vous en rendre compte; si bien qu'enfin messire Boniface et messire Jean de Grailly convinrent: que messire Boniface retournerait vers le pape et vers le roi de France, et messire Jean vers le roi d'Angleterre; que chacun rendrait compte de ce qu'ils avaient traité ensemble et de ce qu'ils pouvaient faire, et qu'à un jour désigné ils se trouveraient l'un et l'autre à Toulouse pour se communiquer mutuellement les réponses qu'ils auraient reçues. Ils prirent donc congé du seigneur roi d'Aragon et s'en allèrent où ils étaient convenus.

Je cesse de vous parler des envoyés qui s'en vont chacun leur chemin, et vais de nouveau vous entretenir du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CLXIII.

Comment le seigneur roi En Jacques de Sicile résolut de passer en Calabre et dans la principauté avec toutes ses osts et de conquérir Naples et Gaete.

Dès que l'amiral fut de retour à Messine, comme vous l'avez entendu, il fit radouber toutes ses galères. Un jour le seigneur roi de Sicile fit appeler l'amiral et tout son conseil, et leur dit: « Barons, nous avons pensé que nous ferions bien d'armer quatre-vingts corps de galères, et nous, de notre personne, avec mille chevaux armés et trente mille almogavares, de nous diriger sur Naples et de faire tous nos efforts pour conquérir cette ville, pendant que le roi Charles est prisonnier en Catalogne. Et si nous pouvons prendre Naples, de là nous irons mettre le siége devant Gaëte; car si nous pouvions avoir Gaëte elle nous vaudrait encore mieux que Naples. »

L'amiral et tous les autres approuvèrent fort le projet du seigneur roi, et chacun se disposa incontinent au départ. L'amiral fit arborer le pavillon d'enrôlement, et le seigneur roi fit inscrire tous ceux qui devaient marcher avec lui. Le tout étant disposé, le seigneur roi convoqua les cortès à Messine, et il fixa le jour où les riches-hommes, chevaliers et syndics des cités et des villes de toute la Sicile et de la Calabre devaient se trouver réunis dans cette ville. Au jour désigné, madame la reine se trouva elle-même à Messine avec le seigneur roi et le seigneur infant En Frédéric, et tous se réunirent dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. Le seigneur roi prit la parole et dit beaucoup de belles choses. Il leur dit: que son intention était de marcher sur la principauté; qu'il leur laissait madame la reine pour dame et maîtresse, en son lieu et place; qu'il laissait aussi l'infant En Frédéric, qui, avec le secours du conseil qu'il lui avait choisi, devait régir et gouverner tout le royaume, et qu'il leur ordonnait de le regarder comme un autre lui-même. Ayant dit cela, et bien d'autres belles paroles appropriées à la circonstance, il s'assit. Les barons du pays se levèrent alors, et dirent qu'ils étaient tout prêts à faire tout ce qu'il leur ordonnait. Les chevaliers, les citoyens et hommes des villes en dirent autant. Après quoi le conseil se sépara, et peu de jours après le seigneur roi passa en Calabre avec ses troupes.

L'amiral, de son côté, réunit toutes les galères, aussi bien que d'autres lins, terides et barques, pour transporter les vivres et tout ce qui était nécessaire. Quand tout fut ordonné et appareillé, l'amiral partit de Messine avec toute la flotte, et se rendit en Calabre, au palais de Saint-Martin, où se trouvait le seigneur roi, avec la cavalerie qui y était venue de Sicile, ainsi que les riches-hommes, chevaliers et almogavares qu'il avait fait venir de la Calabre, de manière que tous fussent réunis près de lui au jour fixé. Le seigneur roi s'embarqua alors avec tous ceux de ses gens qu'il avait désignés pour le voyage, et, avec la

grâce de Dieu, fit route vers la principauté. Je cesse un instant de vous parler de lui et reviens à ses ennemis.

CHAPITRE CLXIV.

Comment le comte d'Artois, instruit du grand armement qui se préparait en Sicile, se prépara à venir avec toutes ses forces, et avec les secours du Saint-Père, à Naples et à Salerne.

Aussitôt que ses ennemis eurent appris les préparatifs qui se faisaient en Sicile, ils pensèrent sur-le-champ que tout cela était destiné à attaquer Naples et Salerne. Le comte d'Artois et beaucoup d'autres barons qu'il y avait dans le royaume, au nom du roi Charles, vinrent donc avec toute leur puissance à Naples et à Salerne; et il s'y trouva un grand nombre de chevaliers, car le pape avait envoyé grande aide en hommes et en argent. Ils renforcèrent donc ces deux cités, de telle sorte qu'on ne pût les prendre, tant que tous n'auraient point été exterminés. Mais revenons au roi de Sicile, qui, après s'être embarqué, alla visitant toutes les places de la côte jusqu'à Castello dell' Abate, à trente-quatre milles de Salerne, comme je l'ai déjà dit.

CHAPITRE CLXV.

Comment le seigneur roi En Jacques de Sicile fit route pour Salerne, et comment l'amiral côtoya toute la côte d'Amalfi, enleva toutes les nefs et terides du port de Naples, et assiégea Gaëte.

Ayant visité Castello dell' Abate, le seigneur roi En Jacques fit route vers Salerne, et il fallait voir le tumulte que son approche occasionnait partout; on eût dit que le monde croulait. L'amiral mit poupe en terre devant les rochers qui sont en face de la ville, et là, au moyen des arbalètes, il causa de grands dommages. Pendant tout ce jour et la nuit suivante il conserva cette position; le lendemain il s'éloigna de Salerne et s'en alla côtoyant toute la côte d'Amalfi. L'amiral fit débarquer des almogavares, qui mirent à feu et à sang beaucoup d'endroits qu'on avait remis sur pied depuis qu'ils avaient été détruits par En Béranger de Sarria; puis, s'éloignant de la côte, ils prirent la voie de Naples; et à Naples il fallait entendre le bruit de toutes les cloches mises en branle, et voir la cavalerie qui en sortait de partout. Mais en dépit de tant de gens qu'il y avait, en dépit de tant de chevaliers, il n'y en eut pas encore assez pour que l'amiral n'enlevât pas tout ce qu'il y avait de nefs et terides dans le port.

Ils restèrent trois jours devant la ville, puis se dirigèrent sur Ischia; là ils descendirent et reconnurent la ville et le château, dont l'amiral fit grande estime quand il l'eut reconnu. D'Ischia il se dirigea sur Gaëte; et là il fit débarquer hommes et chevaux, et mit le siége devant la ville par terre et par mer, et fit dresser quatre trébuchets qui tous les jours tiraient dans la ville; et il s'en serait sans doute emparé, si deux jours avant il n'y était entré mille hommes à cheval des troupes du roi Charles, qui tinrent vigoureusement la cité.

Que vous dirai-je? Le siége fut poussé avec force, et ils assiégèrent tellement la cité que les assiégés eurent beaucoup à souffrir; et pendant ce temps, les gens du seigneur roi de Sicile couraient tous les jours la campagne, pénétrant jusqu'à la distance de trois et quatre journées, et y faisaient les plus royales chevauchées du monde, enlevant tout, personnes, effets, or et argent, mettant à feu et à sang les bourgs, hameaux et habitations, et en ramenant tant et tant de bétail que souvent dans l'ost on tuait un bœuf pour en avoir la peau, et un mouton pour en avoir le foie. Enfin, ils avaient telle abondance de viandes qu'il y avait de quoi s'émerveiller qu'un pays pût fournir autant de bétail que l'ost en consommait.

Laissons le seigneur roi de Sicile au siége de Gaëte, et parlons du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLXVI.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon eut une entrevue avec le roi d'Angleterre et épousa la fille dudit roi d'Angleterre; et des grandes fêtes, jeux et danses qui eurent lieu.

Messire Boniface et messire Jean de Grailly ayant pris congé du seigneur roi d'Aragon, chacun se rendit là où il était convenu d'aller. Qu'ai-je besoin de vous en dire davantage? Ils allèrent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent, l'un vers le pape et le roi de France, et l'autre vers le roi d'Angleterre; et ils conduisi

rent leur affaire à bonne fin, et ils arrangèrent que le roi d'Aragon aurait une entrevue avec le roi d'Angleterre à un lieu nommé Oloron, qui est en Gascogne[1], et l'entrevue fut décidée. Au jour fixé, le roi d'Angleterre, avec la reine sa femme et l'infante sa fille, se trouvèrent audit lieu d'Oloron. Le seigneur roi d'Aragon et le seigneur infant En Pierre s'y trouvèrent aussi avec une nombreuse suite de riches-hommes, de chevaliers, de citoyens et hommes des villes, tous richement équipés et appareillés de beaux habillements et de beaux harnois. Messire Boniface de Salamandrana et messire Jean de Grailly y allèrent également. De belles fêtes furent données par le roi d'Angleterre au seigneur roi d'Aragon, au seigneur infant En Pierre et à toute leur suite. Que vous dirai-je? La fête dura bien huit jours avant qu'on songeât à parler d'aucune affaire; mais dès que la fête fut terminée on entra en conférence, et enfin le seigneur roi d'Aragon signa son engagement de mariage avec la fille du roi d'Angleterre, qui était bien la plus belle et la plus gracieuse jeune fille du monde[2]. Les épousailles faites, la fête recommença plus belle encore qu'auparavant. Le seigneur roi d'Aragon fit dresser un mât très élevé, et à plusieurs reprises il y lança des traits avec tant d'adresse que les Anglais et autres, ainsi que toutes les dames, en étaient fort émerveillés; ensuite on fit des parades, des tournois, des joutes et des jeux d'armes de toutes sortes. Puis il fallait voir tous les chevaliers et les dames en danse, et quelquefois les deux rois eux-mêmes avec les reines et avec des comtesses et autres grandes dames. L'infant et les riches-hommes des deux nations y dansèrent aussi. Que vous dirai-je? Cette fête dura bien un mois; un jour le seigneur roi d'Aragon dînait avec le roi d'Angleterre, et un autre jour le roi d'Angleterre allait dîner chez le seigneur roi d'Aragon.

(1) Dans le département des Basses-Pyrénées.

(2) Éléonore, fille d'Édouard Ier. (Voyez Rymer, *Fœdera*, à l'année 1287.) Éléonore était trop jeune pour que la consommation du mariage eût lieu en ce moment; elle fut renvoyée à quelques années plus tard et n'eut jamais lieu, Alphonse-le-Libéral étant mort avant le retour des messagers envoyés pour chercher sa femme. (Bofarull, t. II, p. 230.)

CHAPITRE CLXVII.

Comment le roi d'Angleterre négocia la mise en liberté du roi Charles; et comment ledit roi Charles, étant encore en prison, il lui vint une vision dans laquelle il lui était prescrit de chercher le corps de madame sainte Marie-Madeleine, et comment il le trouva en effet dans le lieu désigné par la vision.

A la fin de toutes ces fêtes, le roi d'Angleterre tint conseil très étroit avec le seigneur roi d'Aragon, et avec messire Boniface de Salamandrana et messire Jean de Grailly, pour traiter de la mise en liberté du roi Charles. Il y eut à ce sujet beaucoup de choses dites pour et contre de part et d'autre; mais enfin on en vint à cette conclusion : qu'on donnerait sur-le-champ au seigneur roi d'Aragon cent mille marcs d'argent, que le roi d'Angleterre prêta au roi Charles; et il fut arrêté : que le roi Charles sortirait de prison, et qu'il jurerait, sur sa parole royale, que, dans un délai fixé, il aurait arrangé la paix entre l'Eglise, le roi de France et lui d'une part, et les seigneurs rois d'Aragon et de Sicile de l'autre, et que jusqu'à cette époque le roi Charles donnerait trois de ses fils et vingt fils de riches-hommes pour tenir prison en son lieu et place.

Le roi d'Angleterre se rendit garant de toutes ces conditions[1], et le seigneur roi d'Aragon consentit à tout, en honneur de son beau-père le roi d'Angleterre, si bien qu'il fit incontinent délivrer le roi Charles de sa prison[2]. Il y eut bien des gens qui prétendirent que, quand le roi Charles serait libre, il n'enverrait aucun de ses enfants pour le remplacer; mais ceux-là ne disaient pas bien, car assurément ce roi Charles II, qui était prisonnier du seigneur roi d'Aragon, fut et était alors un des plus excellents seigneurs du monde; et la guerre avec l'Aragon lui avait déplu de tout temps; et il était un des plus pieux et des plus droituriers seigneurs qu'il y eût; et il y parut bien par la faveur que Dieu lui fit, car il lui vint en vision l'ordre de chercher aux Martigues, en Provence, le corps de madame sainte Marie-Madeleine; et dans le lieu désigné par la vision il fit creuser à plus de vingt lances sous terre, et il y trouva le corps de la bienheureuse madame

(1) Voyez Rymer, *Fœdera*, à l'année 1287.

(2) A la fin d'octobre 1288.

sainte Marie-Madeleine[1]. Et on peut bien imaginer et croire que, s'il n'eût pas été aussi bon et aussi juste, Dieu ne lui aurait point fait une telle révélation.

Après être délivré de sa prison, le roi Charles partit avec le roi de Majorque, qui lui rendit de grands honneurs à Perpignan. Mais je laisse le roi Charles, et je vais vous parler du seigneur roi d'Aragon et du roi d'Angleterre.

CHAPITRE CLXVIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon partit d'Oloron accompagné du roi d'Angleterre; et comment le roi Charles eut une entrevue avec le roi de Majorque et le roi de France.

Toutes ces choses terminées, le seigneur roi d'Aragon partit d'Oloron, et prit congé de la reine d'Angleterre et de sa fille la reine d'Aragon, sa femme et fiancée[2]. Au départ il y eut un grand nombre de joyaux donnés de part et d'autre. Le roi d'Angleterre accompagna ensuite le seigneur roi d'Aragon jusqu'en son royaume; puis ils prirent congé l'un de l'autre, comme un père prend congé d'un fils, et chacun retourna dans ses terres.

Après avoir fait sa visite au roi de Majorque, le roi Charles alla visiter le roi d'Angleterre et lui donna de grands remercîments pour tout ce qu'il avait fait pour lui. Avant de le quitter, il lui remboursa les cent mille marcs d'argent qu'il avait comptés pour lui au roi d'Aragon. Le roi d'Angleterre le pria d'envoyer sans délai au roi d'Aragon les otages qu'il avait promis en son nom, et celui-ci assura qu'il n'y manquerait pour rien au monde; et ils prirent ainsi congé l'un de l'autre. Le roi d'Angleterre, de retour chez lui, s'occupa de négocier la paix entre la sainte Église et le roi de France et le roi d'Aragon son gendre.

Je cesse de vous parler ici du roi d'Angleterre, et reviens au roi Charles, qui s'en va en Provence pour arranger ce qu'il avait promis au roi d'Angleterre.

(1) Suivant la tradition, Marthe, Marie-Madeleine et Lazare, après la mort de Jésus-Christ, se réfugièrent en Provence. C'est là que Charles II y retrouva leurs corps.

(2) Elle devait ne lui être renvoyée que quand elle serait en âge nubile.

CHAPITRE CLXIX.

Comment le roi Charles envoya ses trois fils avec vingt fils des nobles hommes de Provence, pour otages, au roi d'Aragon; et comment, ayant appris que le roi de Sicile faisait le siége de Gaëte, il demanda des secours au roi de France et au Saint-Père.

Il avait à Marseille trois de ses fils, savoir: monseigneur Louis, monseigneur Robert et monseigneur Raimond Béranger, qui était son cinquième fils[1]; et tous les trois, avec vingt fils de nobles hommes de Provence, il les envoya à Barcelonne au seigneur roi d'Aragon, pour tenir prison en sa place. Le seigneur roi d'Aragon les reçut et les envoya à Ciurana, où ils furent gardés comme si le roi Charles y eût été lui-même. Après avoir accompli tout ce à quoi il s'était engagé, le roi Charles alla en France et eut une entrevue avec le roi de France, et lui demanda un secours en cavalerie, parce qu'il avait appris que le roi de Sicile faisait le siége de Gaëte. Le roi de France lui accorda tous les secours et aides qu'il lui demandait, tant en troupes qu'en argent. Il partit de France avec une nombreuse cavalerie et alla trouver le pape, à qui il demanda aussi des secours, et le pape lui accorda tout ce qu'il demandait; et avec toutes ces forces il vint à Gaëte; et là vint aussi son fils aîné Charles Martel, avec de très grandes forces.

Il se trouva là réuni tant de gens que c'était sans compte et sans nombre; et certainement si l'amiral et les autres barons qui étaient auprès du seigneur roi de Sicile, y eussent consenti, il leur aurait présenté la bataille; mais ils ne voulurent d'aucune manière y consentir, et se retranchèrent au contraire très fortement dans les positions de siége qu'ils avaient prises. Le roi Charles assiégea alors le seigneur roi de Sicile, et de son côté le seigneur roi de Sicile tenait assiégée la ville de Gaëte, et tirait dessus avec ses trébuchets, et la ville tirait aussi sur le seigneur roi de Sicile. Puis survint le roi Charles qui assiégea à son tour les assiégeants, et tirait sur eux avec ses trébuchets, tandis que les assiégeants lui ripostaient de leur côté de la même manière. C'é-

(1) Giov. Villani nomme Robert, Raymond-Béranger et Jean (L. VII, ch. 124). L'Art de vérifier les dates désigne Louis, Robert et Jean; et ces deux autorités fixent la rançon à 30,000 marcs au lieu de 100,000.

tait là qu'il faisait beau voir chaque jour les faits d'armes des gens du roi de Sicile d'une part contre ceux de la ville et de l'autre contre l'ost du roi Charles; c'était vraiment miracle de les voir. Que vous dirai-je? Cela dura fort longtemps, et le roi Charles, voyant que cette affaire lui tournait à grand dommage, que le seigneur roi de Sicile finirait par s'emparer de la ville, et que s'il était une fois maitre de la ville, c'en était fait de toute la principauté et de la Terre de Labour, fit proposer une trève au seigneur roi de Sicile, et lui envoya à cet effet ses messagers. Il lui mandait par sa lettre: qu'il réclamait une trève pour un temps fixé, et que ce qui lui dictait cette demande était un scrupule de conscience, car c'était contre sa conscience qu'il se présentait en armes devant lui et le tenait assiégé, attendu qu'il avait promis sur serment au seigneur roi d'Aragon, qu'aussitôt sa sortie de prison il ferait tous ses efforts pour avoir avec lui bonne paix et bonne amitié; qu'il était dans l'intention de remplir sa promesse, si Dieu lui donnait vie, et qu'il serait beaucoup mieux de traiter de la paix pendant une trève qu'en continuant à se faire la guerre.

Dès que le seigneur roi de Sicile eut pris connaissance de la lettre que lui envoyait le roi Charles, sachant que tout ce qu'il lui mandait était toute vérité, et sachant aussi qu'il y avait dans le cœur du roi Charles tant de bonté et tant d'affection, qu'il traiterait en bonne foi de la paix et bonne amitié à conclure entre eux, il consentit à la trève. Les conditions de cette trève furent réglées ainsi: le roi Charles devait d'abord se retirer; puis, quand il serait éloigné avec tous ses gens, le seigneur roi de Sicile devait se rembarquer avec tout ce qu'il avait du sien à ce siége.

Le tout fut ainsi accompli: le roi Charles s'en alla à Naples avec toute son ost; puis le seigneur roi de Sicile fit son embarquement à son aise, et retourna en Sicile, à Messine, où on lui fit de belles fêtes. L'amiral désarma ses galères. Ensuite le seigneur roi de Sicile alla visiter ses royaumes et toute la Calabre, et l'amiral l'accompagna; et ils ne songèrent qu'à se déduire et à chasser, et ils conservèrent fort longtemps tout le pays en paix et en grande justice. Je cesse de vous parler d'eux et retourne au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLXX.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon se mit en tête de conquérir Minorque, et l'envoya dire à son frère le seigneur roi de Sicile, ainsi qu'à l'amiral En Roger de Loria, pour qu'il eût à venir avec quarante galères armées; et comment il vint et alla conquérir Minorque.

Quand le roi d'Aragon fut parti d'Oloron et revenu dans ses terres, il pensa qu'il serait honteux pour lui que les Sarrazins possédassent l'ile de Minorque; qu'il devait donc les en chasser et en faire la conquête; qu'il fallait ôter cette peine à son oncle le roi de Majorque; et qu'il valait mieux qu'il lui rendit ensuite l'ile de Minorque habitée par des chrétiens, que s'il eût laissé les Sarrazins continuer à l'habiter. Il envoya donc des messagers au moxerif[1] de Minorque, lui signifiant qu'il eût à évacuer promptement cette île, et que, s'il s'y refusait, il pouvait regarder comme certain qu'il la lui enlèverait de force et lui en ferait payer la peine sur sa personne et celle de tous ses gens. Le moxerif de Minorque lui fit une froide réponse. Le seigneur roi pensa alors à venger le seigneur roi son père de la trahison que lui avait faite le moxerif lorsqu'il avait publié en Barbarie le voyage que son père allait y faire, ce qui fit couper la tête à Bugron et nous fit perdre Constantine, ainsi que vous l'avez entendu ci-devant.

Le seigneur roi expédia aussitôt des messagers à son frère le seigneur roi de Sicile, le priant de lui envoyer l'amiral avec quarante galères armées. Il écrivit aussi à l'amiral de se hâter et de se rendre sans délai à Barcelonne avec les galères.

Ainsi comme le seigneur roi d'Aragon avait fait dire à son frère et à l'amiral, ainsi fut-il exécuté. L'amiral arma les quarante galères et vint à Barcelonne; il y était pour la Toussaint, et y trouva le seigneur roi qui avait déjà disposé tous les cavaliers et tous les almogavares qui devaient passer avec lui. Il y avait bien cinq cents bons cavaliers sur chevaux bardés, et trente mille almogavares. Avec la grâce de Dieu, ils s'embarquèrent à Salou et allèrent de là à la cité de Majorque, où ils se trouvèrent tous réunis quinze jours avant Noël. L'hiver fut si rude qu'on n'en vit jamais de pareil par les vents, les pluies et les rafales. Que vous dirai-je? Il fit un hiver aussi rude que si on

(1) Intendant.

eût été sur la mer de Tana[1], car il y eut des matelots qui de froid perdirent le bout des doigts.

J'ai à vous raconter maintenant un bel exemple. C'est un miracle qui eut lieu pendant ce mauvais temps, miracle que j'ai vu, aussi bien que nous tous, et je veux vous le raconter afin que chacun se garde de la colère de Dieu.

CHAPITRE CLXXI.

Où on raconte le grand miracle qui eut lieu à l'occasion d'un almogavare de Ségorbe qui voulut manger de la viande la veille de Noël.

Il est vérité qu'il se trouvait, réunis ensemble, vingt almogavares qui étaient de Ségorbe, ou des environs; et ils étaient logés au porche de Saint-Nicolas de Portopi; et la veille de Noël, dix d'entre eux pourchassèrent en sorte d'avoir du bétail pour le manger leur jour de Noël. Ils apportèrent quatre moutons, les firent écorcher et les suspendirent au porche. L'un de ces compagnons, qui était de Ségorbe et qui avait joué et perdu, dans sa colère prit un quartier de mouton et le mit à la broche. C'est la coutume des Catalans que, la veille de Noël, tout le monde jeûne et ne mange qu'à la nuit. Ces almogavares allèrent donc chercher des choux, des poissons et des fruits, pour manger ce jour-là. Etant arrivés le soir à ladite auberge du porche Saint-Nicolas de Portopi, ils virent, auprès du feu où ils devaient prendre leur repas, ce quartier de mouton à la broche; ils s'en émerveillèrent fort et s'en indignèrent, et s'écrièrent: « Quel est celui qui nous a mis ici au feu ce quartier de mouton? » et celui-là répondit que c'était lui qui l'avait mis. « Pourquoi cela? dirent-ils. — Parce que, répliqua-t-il, je veux, cette nuit même, manger de la viande à la honte de la fête de demain! »

Ceux-ci le réprimandèrent vivement, et pensèrent que, bien qu'il le dit, il n'en ferait rien. Ils apprêtèrent donc leur souper et mirent la table. L'autre prit une touaille[2] et s'assit de l'autre côté du feu, et déploya sa touaille. Et tous commencèrent à rire et à plaisanter, croyant bien qu'il faisait ainsi pour se moquer d'eux. Quand tous furent assis et eurent commencé à manger, celui-ci prit son quartier de mouton, le mit devant lui, le découpa, et dit: « Je vais manger de cette viande à la honte de la fête de cette nuit et de demain. » Mais au premier morceau qu'il porta à sa bouche, tout à coup lui apparut un homme si grand, si grand qu'il touchait de la tête aux poutres du porche; et de sa main pleine de cendres il lui donna un tel coup sur la figure qu'il le renversa à terre. Et quand il fut renversé à terre, il s'écria trois fois: « Sainte-Marie, ayez pitié de moi! » Et là il resta comme mort, perclus de tous ses membres et ayant perdu la vue. Ses compagnons le relevèrent et l'étendirent sur une couverture, où il resta comme mort jusqu'à minuit. Au chant du coq il recouvra la parole et demanda des prêtres. Le curé de l'église de Saint-Nicolas vint, et il se confessa très dévotement. Le matin du jour de Noël, à force de prières et d'instances qu'il fit, on le porta à l'église de madame Sainte-Marie de Majorque. Là il se fit placer devant l'autel, où tout le monde venait le voir; et il était si faible qu'il ne pouvait s'aider d'aucun de ses membres, ni se mouvoir, et il avait entièrement perdu la vue; et en pleurant il conjurait tout le peuple de prier Dieu pour lui; et devant tout le monde, confessait ses péchés et ses erreurs, témoignant la plus grande contrition et la plus vive douleur, si bien que tous, hommes et femmes, en avaient grande pitié. Et il fut ordonné que tous les jours, dans ladite église cathédrale, on dirait pour lui le *Salve Regina* jusqu'à ce qu'il fût mort ou guéri. Que vous dirai-je de plus? Cela dura jusqu'au jour de l'Apparition[1]; et ce jour, au moment où la cathédrale était pleine de monde, quand le prédicateur eut fini son sermon, il exhorta tout le peuple à prier madame Sainte-Marie de vouloir bien implorer son benoit cher fils pour qu'en ce saint jour il fît un miracle en faveur de ce pécheur, et il leur dit à tous de s'agenouiller pendant que les prêtres chanteraient le *Salve Regina*. A peine l'eut-on entonné que l'homme poussa un grand cri, et tous ses membres se disloquèrent et se mirent en un tel mouvement que six prêtres avaient peine à le retenir. A la fin du *Salve Regina*, tous ses os firent entendre un grand craquement, et, en présence

(1) La mer d'Azof, ainsi appelée de la ville commerçante de *Tana*, très fréquentée alors par la marine des Pisans et des Génois. L'atlas de 1374, indique même près de Tana un comptoir appelé *Port-Pisani*.

(2) Serviette, vieux mot français, encore usité.

(1) Le 6 janvier, appelé jour de l'Apparition ou de l'Épiphanie.

de tout le peuple, il recouvra la vue, et ses membres reprirent leur place et leurs mouvements bons et réguliers; et lui et tout le peuple rendirent grandes grâces à Dieu d'un si beau miracle, que Dieu et madame Sainte-Marie venaient de leur manifester, et le pauvre homme s'en retourna ainsi chez lui sain et droit.

O vous tous qui entendrez raconter ce miracle si public et si manifeste, faites-en votre profit; redoutez le pouvoir de Dieu et efforcez-vous de bien faire; et gardez-vous surtout de fait ni de paroles, de rien faire contre le nom de Dieu, ni de madame Sainte-Marie, ni des benoits saints et saintes, ni des fêtes ordonnées par la sainte Église romaine.

CHAPITRE CLXXII.

Comment une grande tempête surprit le roi d'Aragon et sa flotte au moment où il allait conquerir Minorque; comme il conquit tout l'île et de quelle manière; et comment, en s'en retournant en Sicile, il fut encore battu de la tempête, et courut la mer jusqu'à Trapani.

Je reviens au seigneur roi d'Aragon. Lorsqu'il eut célébré ses fêtes de Noël dans la ville de Majorque, il fit embarquer tout son monde et fit route pour Minorque. A peine le seigneur roi était-il à vingt milles en mer, et non loin de l'île de Minorque, qu'une tempête survint et dispersa tellement toute sa flotte que ce fut avec vingt galères seulement qu'il prit terre au port Mahon.

Le moxerif de Minorque, qui s'était bien préparé à la défense et avait reçu de grands secours de Barbarie, alla à sa rencontre avec toutes ses forces jusqu'à la poupe de ses galères; et il avait constamment avec lui bien cinq cents hommes à cheval et quarante mille hommes de pied. Le seigneur roi se trouvait avec ses galères dans l'île des Connils[1], et tout prêt à opérer son débarquement. Cet orage dura bien huit jours, pendant lesquels aucun des siens ne put le rejoindre. A la fin, cependant, le temps s'adoucit, et peu à peu arrivèrent au port de Mahon, tantôt deux galères, tantôt trois nefs, jusqu'à ce qu'enfin tous les bâtiments y arrivèrent comme ils purent.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon vit qu'il y avait deux cents chevaux armés d'arrivés, il s'occupa de faire débarquer tous les chevaux, et toutes les troupes descendirent des vaisseaux à terre. Le moxerif voyant contre quelle puissance il allait avoir à combattre, alla au château de Mahon et là réunit toutes ses forces.

Le seigneur roi, qui avait déjà quatre cents chevaux armés d'arrivés et une partie des almogavares, dit à l'amiral et aux autres riches-hommes qui se trouvaient là, qu'il ne voulait pas attendre qu'il lui fût arrivé plus de monde. L'amiral et les autres le conjurèrent en grâce qu'il ne fît pas ainsi, et d'attendre tous ses chevaliers; mais il répondit qu'on était au cœur de l'hiver et que les galères souffriraient beaucoup, que, pour rien au monde, il n'attendrait plus longtemps, et qu'on eût à marcher à la rencontre du moxerif.

Le moxerif descendit en ordre de bataille dans une belle plaine, près du château de Mahon. Dès que les osts furent en présence l'une de l'autre, le seigneur roi chargea en bel ordre avec tout son monde. Le moxerif en fit autant contre le seigneur roi d'Aragon. La bataille fut terrible, car les habitants de l'île étaient de vaillants hommes d'armes, et il y avait aussi de bonnes troupes turques, que le moxerif avait à sa solde. La bataille fut si acharnée que chacun avait assez à faire; mais le seigneur roi, qui était un des meilleurs chevaliers du monde, chevauchait brochant de l'éperon çà et là, et tout cavalier qu'il pouvait atteindre était à l'instant abattu; si bien que toutes ses armes en furent brisées, à l'exception de sa masse d'armes avec laquelle il faisait de si beaux coups que nul n'osait tenir devant lui. Enfin, par la faveur de Dieu, et grâce à ses prouesses et à celles de ses troupes, il remporta la victoire. Le moxerif prit la fuite et s'enferma dans le château avec vingt de ses parents, et tous les autres furent tués.

Le roi fit lever le champ à son monde et alla mettre le siége devant le château dans lequel le moxerif était entré; et cependant arriva tout le reste de la flotte du seigneur roi. Et quand le moxerif vit ces forces si considérables du roi, il lui envoya des messagers pour demander grâce et merci, le priant de permettre que lui, avec ses vingt parents, leurs femmes et leurs enfants, se retirât en Barbarie, n'emportant avec eux que leurs vêtements et des vivres jusqu'au lieu de leur destination, et à ces conditions, il lui remettrait le château de Mahon et la ville de Ciutadella.

(1) Vieux mot français encore usité dans quelques provinces pour *lapins*.

Le seigneur roi voyant que, sans autre opposition, il pouvait ainsi se rendre maître de l'île entière, lui octroya sa demande, et le moxerif lui remit le château de Mahon et la ville de Ciutadella, ainsi que tous les autres lieux de l'île, et lui livra tous les trésors qu'il possédait. Le roi lui donna une nef qu'il nolisa de Génois entrés par hasard au port de Mahon pour aller charger du sel à Yviça, et à bord de cette nef il plaça le moxerif avec environ cent personnes, tant hommes que femmes ou enfants. Le seigneur roi paya la nef et y fit mettre des provisions suffisantes. La nef s'éloigna du port si mal à propos qu'elle fut assaillie par la tempête et alla échouer en Barbarie, de manière qu'il n'en échappa pas un seul. Vous voyez par là, quand notre Seigneur Dieu veut détruire une nation, avec quelle facilité il le fait; gardons-nous donc tous de sa colère, et souvenons-nous comment la roue de la fortune tourna contre le móxerif et sa race, qui étaient seigneurs de cette île depuis plus de mille ans[1].

Quand le seigneur roi eut renvoyé le moxerif et son lignage hors de l'île, il se rendit à Ciutadella, et fit prendre toutes les femmes et les enfants dans toute l'île, ainsi que les hommes qui restaient encore vivants, et ils étaient en fort petit nombre, car tous étaient morts dans la bataille. Et quand tous les hommes, femmes et enfants eurent été pris dans toute l'île, on trouva que le nombre s'en élevait à quarante mille; et il les fit livrer à En Raimond Calbet, un des notables hommes de Lérida, lui confiant en chef le soin de les faire vendre, et lui adjoignant des officiers placés sous ses ordres à cet effet. Une grande partie furent envoyés à Majorque, puis en Sicile, en Catalogne et ailleurs; et, dans chaque lieu, les personnes et les effets furent vendus publiquement à l'encan. Après cela, le seigneur roi ordonna de construire, au port de Mahon, une ville entourée de bonnes murailles. Il plaça comme son chargé de pouvoir dans toute l'île En Pierre de Lebia, notable citoyen de Valence, et lui donna tout pouvoir de distribuer l'île aux Catalans qui viendraient la peupler, en lui recommandant de la peupler de braves gens; et En Pierre de Lebia le fit ainsi. Et assurément l'île de Minorque est aujourd'hui peuplée de si bonnes gens catalans qu'aucun lieu ne saurait être mieux habité que celui-là.

(1) Les Sarrazins ne s'emparerent de l'Espagne qu'en 712.

Le seigneur roi ayant ordonné ses officiers dans toute l'île, prescrit de la peupler, et désigné pour chef et capitaine En Pierre de Lebia, homme sage et avisé, il s'en vint à Majorque où on célébra sa bienvenue par de belles fêtes. Il visita toute l'île de Majorque avec l'amiral et En Galeran d'Anglesola, et autres riches-hommes qui l'accompagnaient; puis il partit de Majorque et envoya toute la flotte avec l'amiral en Catalogne, et lui-même, avec quatre galères, se dirigea vers Yviça qu'il voulait visiter. Là on lui fit beaucoup de fêtes; il y demeura quatre jours, puis retourna en Catalogne, prit terre à Salou, et de Salou se rendit à Barcelonne, où il retrouva l'amiral qui déjà était débarqué avec toute la flotte.

L'amiral prit congé du roi et retourna en Sicile. Dans ce voyage il éprouva une telle tempête, dans le golfe de Lyon, que toutes ses galères furent dispersées; et les unes furent poussées jusque sur la côte de Barbarie, d'autres sur celle de la principauté, et l'amiral fut, cette fois, en grand danger; mais, avec l'aide de Dieu, qui en tant de lieux lui avait donné aide, il parvint sain et sauf à Trapani; et peu de jours après, il recouvra toutes ses galères.

Quand toutes furent réunies à Trapani, il se transporta à Messine où il retrouva le seigneur roi et tout son monde qui lui fit grande fête. Il désarma à Messine et suivit la cour du roi; car le seigneur roi de Sicile ne faisait rien que l'amiral n'en fût informé. Ils vécurent en grande joie et en grand déduit, visitant avec la cour toute la Calabre et la principauté de Tarente, et tous les lieux dépendant de la principauté. Je cesserai pour un instant de vous parler du seigneur roi de Sicile et je retourne au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLXXIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse envoya ses messagers à Tarascon pour traiter de la paix avec le roi Charles; comment la paix s'y fit, ainsi que le seigneur roi d'Aragon le voulait, au très grand honneur du seigneur roi de Sicile; et comment le seigneur roi En Alphonse tomba malade d'un abcès

Le roi revenu à Barcelonne, où on lui fit de belles et honorables fêtes, alla visiter tout son royaume. Quand il fut en Aragon il alla voir don Alphonse de Castille et don Ferdinand son

frère, et leur donna beaucoup du sien. Il les trouva sur un bon pied, poussant la guerre contre leur oncle, et gagnant tous les jours du terrain. Il alla ainsi visitant toutes les frontières; et tous les jours lui arrivaient en toute hâte des envoyés du pape, du roi de France et du roi d'Angleterre, pour traiter de la paix avec lui. C'était le roi d'Angleterre qui pressait toutes ces négociations, parce qu'il désirait que, l'année suivante, le mariage entre sa fille et le roi d'Aragon se consommât, et il poussait les choses de toutes ses forces; et il faut avouer comme une vérité, qu'autant en faisait le roi Charles, pour se conformer à ce qu'il avait promis.

Et tant firent le roi Charles et le roi d'Angleterre que le pape envoya à Tarascon, en Provence, un cardinal avec le roi Charles, pour traiter de la paix à conclure avec le roi d'Aragon. Arrivés à Tarascon, ils dépêchèrent des messagers au roi d'Aragon pour l'engager à envoyer un fondé de pouvoir qui traitât de la paix. Ledit seigneur roi vint à Barcelonne pour s'occuper d'ordonner les préparatifs de ce traité; aussitôt son arrivée, il convoqua ses cortès, et fit dire à chacun de se rendre à un jour désigné à Barcelonne; et ainsi qu'il commanda ainsi fut-il accompli.

Les cortès étant réunies et assemblées au palais du roi, il leur exposa : comment le roi Charles et le cardinal étaient arrivés à Tarascon; comment ils le requéraient d'y envoyer des fondés de pouvoir qui négociassent la paix avec eux; comment lui ne voulait rien faire sans le conseil de ses barons, chevaliers, citoyens et hommes des villes, qui devaient examiner de quels messagers on aurait à faire choix, et quels pouvoirs on leur conférerait; et qu'ainsi, tout ce qui serait stipulé par les envoyés, le roi et tout le monde pussent le tenir pour bon et valable.

Avant de se séparer, on convint que les envoyés seraient au nombre de douze, savoir: deux riches-hommes, quatre chevaliers, deux savants-ès-lois, deux citoyens et deux hommes des villes. On régla le nombre de compagnons et d'écuyers que chacun devait emmener, et on ordonna que tout fût fait ainsi qu'il avait été arrêté, et cela se fit ainsi. Quarante personnes, entre riches-hommes, chevaliers, citoyens et hommes des villes, furent chargées de diriger le tout. Il fut ordonné de plus que nul ne partît de Barcelonne que les envoyés ne fussent allés à Tarascon et n'en fussent revenus, afin qu'on ne pût savoir ce qu'ils auraient fait; et cela fut octroyé. Le tout ainsi octroyé, ces quarante personnes se réunissaient deux fois le jour à la maison des frères prêcheurs, et examinaient et décidaient ce qui devait se faire; et chaque jour, ce qu'ils avaient décidé ils le présentaient au seigneur roi, et lui il y corrigeait ce qu'il croyait pouvoir être amélioré, en seigneur bon et sage qu'il était, et dont la volonté n'était inspirée que par l'esprit de vraie charité, par la justice et par toutes les autres vertus. Les envoyés furent élus, et on ordonna de quelle manière ils devaient s'y rendre pour le plus grand honneur du roi et de ses royaumes, et on leur donna copie des articles et des pouvoirs nécessaires. Et quand ils furent élégamment équipés, on leur donna un majordome tel qu'il convenait à une telle ambassade.

Ils partirent de Barcelonne; et certainement, entre leurs chevaux de main, leurs propres montures et celles de leurs compagnons et de leurs écuyers, et les chevaux qui conduisaient les équipages, il y avait bien cent chevaux. Et tous les envoyés étaient des hommes notables, bons et sages; et ils allèrent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent à Tarascon. Le seigneur roi était resté à Barcelonne avec toute sa cour; et si jamais on vit nulle part jeux et soulas sous toutes les formes, joutes et tournois, tir au mât, exercices d'armes, parades, danses de chevaliers, de citoyens, d'hommes des villes et de tous les métiers de la cité, qui multipliaient toutes les sortes de jeux et s'abandonnaient à toutes les joies, ce fut bien là surtout qu'il fallait le voir. Chacun ne songeait qu'à se divertir, et à se déduire, et à faire ce qui pouvait être agréable à Dieu et au seigneur roi.

Lorsque les messagers arrivèrent à Tarascon ils furent très bien accueillis par le roi Charles, par le cardinal et par les ambassadeurs qui s'y trouvaient déjà de la part du roi de France; mais surtout par les quatre messagers qu'y avait envoyés le roi d'Angleterre. Ceux qui seront curieux de savoir les noms des divers envoyés, ce que le cardinal leur dit de la part du Saint-Père, ce qu'ils lui répondirent, enfin tout ce qui fut fait depuis le commence-

ment jusqu'au jour du départ, peuvent consulter le récit qu'en a écrit En Galeran de Vilanova, sous le titre de *Gesta*, et il y trouvera tout rangé par ordre[1]. Qu'il lise en particulier ce que répondit, entre autres, En Aymon de Castell-Auli, qui était l'un des envoyés du seigneur roi d'Aragon. Si vous me demandez pourquoi je cite plus particulièrement En Aymon de Castell-Auli qu'aucun des autres, je vous dirai que c'est parce qu'il répondit plus fièrement et d'une manière plus chevaleresque qu'aucun autre; et s'il y eut aucun bien de fait, ce bien se fit à cause des paroles qu'il prononça.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à leurs conférences; elles durèrent longtemps[2]. A la fin, ils prirent leur congé, et partirent avec ce qu'ils avaient fait, et trouvèrent le seigneur roi à Barcelonne. Là, en présence de toute la cour plénière réunie, ils rendirent compte du résultat de leur mission, tellement que le seigneur roi et son conseil en furent très satisfaits; si bien que la paix avait été arrangée aussi honorablement et aussi avantageusement que le voulaient le roi et ses gens, et aussi au grand honneur du seigneur roi de Sicile. Ainsi, de là à peu de jours devait se consommer le mariage de l'infante, fille du roi d'Angleterre, avec le seigneur roi d'Aragon; mais Notre Seigneur vrai Dieu voulut que les choses allassent d'une manière différente de ce qui avait été résolu à Tarascon. Chacun est bien convaincu que Notre Seigneur vrai Dieu est toute vraie droiture et toute vraie vérité, aussi nul homme ne peut-il et ne sait-il pénétrer ses secrets; et là où en leur faible entendement les hommes s'imaginent que, des choses voulues par Dieu va sortir un grand mal, il en sort un grand bien. Aussi personne ne doit-il s'inquiéter de rien de ce qu'il plaît à Dieu de faire. Il faut donc que, chaque chose qui arrive nous la prenions en bien et en confort, et que nous louions et remerciions Dieu de tout ce qu'il nous donne.

Ainsi, au moment des plus grandes fêtes, de la plus vive allégresse, des plus joyeux déduits de Barcelonne, il vint en plaisir à Dieu de tout changer en tristesse; car le seigneur roi En Alphonse tomba malade d'un abcès qui se déclara au haut de la cuisse. Il ne laissa pas pour cela de tirer au mât et de se mêler aux exercices d'armes; car il était l'un des plus ardents qui fût à tous les genres d'exercices, et même il ne fit aucun cas de cet abcès; aussi la fièvre s'y mêla-t-elle et le tourmenta pendant dix jours si violemment que tout autre homme en serait mort.

(1) Je n'ai pas retrouvé cette relation à Barcelonne, où les archives d'Aragon sont rangées dans l'ordre le plus admirable et confiées au savant Bofarull, dont le zèle et la complaisance égalent les lumières.

(2) Voyez Rymer, *Fœdera*, à l'année 1291, p. 745, t. II, de la nouvelle édition.

CHAPITRE CLXXIV.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon sortit de cette vie, des suites d'un abcès qu'il eut au haut de la cuisse.

Sentant son mal s'aggraver, il fit son testament avec le plus grand soin, tel que ne le pourrait mieux faire aucun autre roi[1]. Il se le fit lire une première et une seconde fois, et l'écouta avec attention. Il laissa le royaume au seigneur roi En Jacques de Sicile, son frère, et son corps à l'ordre des frères mineurs de Barcelonne; il se confessa plusieurs fois de tous ses péchés avec vive contrition, reçut notre Sauveur et fut oint de l'extrême-onction. Après avoir reçu tous les sacrements de la sainte Eglise, il prit congé de tous, se fit donner la croix et l'adora très dévotement en répandant des larmes abondantes; il croisa ses bras en appuyant la croix sur sa poitrine, leva les yeux au ciel et dit : « Entre tes mains, père et Seigneur Jésus-Christ, je recommande mon âme. » Il fit le signe de la croix, se bénit lui-même et son peuple et son royaume, et, en tenant la croix embrassée et disant beaucoup de saintes oraisons, il trépassa de cette vie, l'an

(1) Peu d'heures avant sa mort, dit Bofarull (t. II. p. 280), Alphonse donna deux codicilles (Archives d'Aragon, n. 443 du règne d'Alphonse), dans lesquels il ratifiait le testament fait le 2 mars 1287, par lequel, conformément aux dispositions ordonnées par son père, il appelait à la couronne d'Aragon son frère Jacques, roi de Sicile, et à celle de Sicile son frère Frédéric. Il déclara en même temps ses amours avec dona Douce, fille de Bernard de Caldès, citoyen de Barcelonne, et la recommanda instamment à son successeur, elle et l'enfant posthume qu'elle portait dans son sein pour qu'il l'élevât honorablement; et voulut, comme raconte aussi Muntaner, que son corps fût enterré dans l'église des frères mineurs de Barcelonne.

de Notre Seigneur Jésus-Christ douze cent quatre-vingt-onze, le dix-huitième jour de juin.

Si jamais on vit en une cité une grande douleur, ce fut bien le jour où l'on perdit un si bon seigneur. Ainsi qu'il l'avait ordonné, il fut porté en grande procession, à l'église des frères mineurs, et là il fut enterré. Dieu veuille, dans sa bonté, avoir son âme! Nous ne pouvons douter qu'il ne soit avec Dieu dans son saint paradis, car il a quitté ce monde parfaitement vierge, n'ayant jamais approché d'aucune femme; son désir était de se présenter vierge à son épouse, et ainsi ne se soucia-t-il jamais d'aucune autre femme[1].

CHAPITRE CLXXV.

Comment le comte d'Ampurias et autres riches-hommes furent choisis pour aller en Sicile, afin de ramener en Catalogne le seigneur roi En Jacques de Sicile; et comment madame la reine sa mère, et l'infant En Frédéric son frère restèrent comme gouverneurs et chefs de la Sicile et de la Calabre.

Quand le corps fut inhumé, on fit lecture du testament; ensuite on arma quatre galères. Le comte d'Ampurias, avec d'autres riches-hommes, chevaliers et citoyens, furent choisis pour aller en Sicile et en ramener le seigneur roi En Jacques; et aussitôt, en effet, le comte d'Ampurias et les autres personnes désignées s'embarquèrent pour aller en Sicile et en ramener le seigneur roi En Jacques, qui devait être seigneur et roi d'Aragon, de Catalogne et du royaume de Valence.

En attendant, les barons, les riches-hommes, citoyens et hommes des villes, ordonnèrent que l'infant En Pierre serait chargé du gouvernement de ces royaumes, avec le secours d'un conseil qui lui fut donné, jusqu'à ce que le seigneur roi En Jacques fût arrivé en Catalogne; et le seigneur infant En Pierre régit et gouverna le royaume avec autant de sagesse qu'aurait pu le faire le prince le plus expérimenté.

Le comte d'Ampurias et ses compagnons de voyage étant embarqués, ils allèrent si rapidement, tantôt par un vent, tantôt par un autre, tantôt à voiles, tantôt à rames, qu'en peu de temps ils prirent terre à Trapani. Là ils apprirent que madame la reine, le seigneur roi En Jacques et le seigneur infant En Frédéric étaient à Messine. Pendant leur voyage à Messine, ils ne levèrent point bannière; ils allèrent à la douane, et sortirent sans pousser un seul *laus Domino;* et quand ils furent en présence de madame la reine, du seigneur roi et du seigneur infant, le comte annonça en pleurant la mort du seigneur roi En Alphonse. Et si jamais il y eut deuil et pleurs, ce fut bien à ce moment. Que vous dirai-je? deux jours entiers dura ce grand deuil.

Après ces deux jours, le comte pria madame la reine et le seigneur roi de convoquer le conseil général, et aussitôt le seigneur roi fit proclamer un conseil général; et tous se réunirent à Sainte-Marie-la-Nouvelle

Là, en présence de tous, le comte fit proclamer le testament du seigneur roi En Pierre, dans lequel était cette clause: que si le seigneur roi En Alphonse mourait sans enfants, le royaume d'Aragon devait retourner au roi En Jacques avec la Catalogne et le royaume de Valence, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Il fit ensuite proclamer le testament du seigneur roi En Alphonse, qui léguait aussi tous ses royaumes au seigneur roi En Jacques son frère, roi de Sicile. Et quand lecture eût été faite des deux testaments, le comte et les autres envoyés requirent le seigneur roi qu'il eût pour bon de se préparer à partir pour la Catalogne, afin de prendre possession de ses royaumes. Le seigneur roi répondit: qu'il était prêt à partir, mais qu'il voulait avant tout régler de quelle manière l'île de Sicile et la Calabre, et le reste du pays auraient à se gouverner après son départ, et puis qu'il se mettrait en route sans retard. Cette réponse plut à tous. Aussitôt le seigneur roi donna ordre à l'amiral de faire armer trente galères; et sans délai l'amiral dressa le pavillon d'enrôlement, et fit appareiller les trente galères et les fit mettre en ordre de départ. Le seigneur roi envoya ensuite en Calabre et dans toutes les autres parties de son territoire, ordre à tous les riches-hommes, chevaliers, syndics des cités et des villes, de se rendre aussitôt auprès de lui à Messine.

Quand ils furent réunis à Messine, il les ha-

(1) La disposition du codicille d'Alphonse, en faveur de sa maîtresse, dona Douce de Caldès, et de l'enfant posthume qu'elle portait dans son sein, sont un peu en contradiction avec le certificat de pureté immaculée que Muntaner donne à son patron; mais Muntaner veut absolument pour ses amis, les rois d'Aragon, le plus haut trône dans ce monde et la meilleure place en paradis dans l'autre.

rangua et leur dit beaucoup de belles choses; il leur ordonna de garder et recevoir madame la reine pour gouvernante et pour dame, et de regarder également pour chef et seigneur l'infant En Frédéric à l'égal d'un autre lui-même, et de faire tout ce qu'il désirerait et prescrirait comme ils le feraient pour sa propre personne.

Tous le promirent incontinent, et il les signa et les bénit, et prit congé d'eux. Chacun en pleurant lui baisa les mains et les pieds. Ils allèrent ensuite baiser les mains de l'infant En Frédéric, après quoi ils prirent congé d'eux et retournèrent en Calabre et dans les autres lieux, en faisant éclater leurs regrets du départ du seigneur roi. Tous éprouvaient toutefois une vive joie de l'accroissement de puissance qui lui était survenu, et aussi d'avoir un aussi bon chef que celui qu'il leur avait laissé, c'est à savoir le seigneur infant En Frédéric son frère.

CHAPITRE CLXXVI.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon s'embarqua à Trapani pour passer en Catalogne et débarqua à Barcelonne, où il fit célébrer des messes pour l'âme du roi En Alphonse son frère, et à Sainte-Croix pour l'âme du seigneur roi En Pierre son père, et comment il fut couronné à Saragosse, et promit aide à don Alphonse de Castille.

Tout cela terminé, le seigneur roi prit congé de toute la communauté de Messine en général, et leur fit les mêmes recommandations qu'il avait faites à ceux de Calabre. De là il alla à Palerme, où il avait également convoqué tous ses barons de Sicile, les chevaliers et les syndics des cités et des villes. Et quand tous furent réunis, il leur dit beaucoup de belles choses, comme il avait fait aux autres, et leur fit les mêmes commandements. Après quoi il prit congé de tous et alla à Trapani.

Cependant l'amiral était arrivé avec les galères. Madame la reine, le seigneur infant En Frédéric, et tous les barons de Sicile, s'y trouvèrent aussi. Là le seigneur roi En Jacques prit congé de madame la reine sa mère, qui lui donna sa bénédiction; il prit ensuite congé du seigneur infant En Frédéric et l'embrassa plus de dix fois, car il l'aimait très affectueusement, et cela par plusieurs raisons : d'abord parce qu'il était son frère de père et de mère, ensuite parce que le seigneur roi son père le lui avait recommandé, et enfin parce qu'il l'avait élevé lui-même et que l'infant En Frédéric lui avait toujours été obéissant comme un bon frère doit l'être envers son aîné; aussi le portait-il toujours affectueusement en son cœur, et le laissa-t-il gouverneur et seigneur dans tout le royaume. Il prit enfin congé de tout le monde et s'embarqua sous la garde de Dieu[1], emmenant avec lui le comte d'Ampurias, les autres ambassadeurs et l'amiral, qui ne se séparaient pas de lui. Ils mirent en mer, et Dieu leur accorda un vent favorable, si bien qu'en peu de jours ils arrivèrent en Catalogne, et, avec la grâce de Dieu, ils débarquèrent à Barcelonne. Ce fut bien là une grande grâce de Dieu qui fut octroyée à ses peuples, d'obtenir pour roi et seigneur un tel seigneur que le roi En Jacques; et ce jour-là la paix et la bienveillance vinrent habiter le royaume et toutes les terres du seigneur roi d'Aragon. Et comme il avait été tout gracieux et tout fortuné pour ses peuples de Sicile, ainsi fut-il fortuné et plein de toutes bonnes grâces pour le royaume d'Aragon, toute la Catalogne et le royaume de Valence, et pour tous les autres lieux qui lui appartenaient.

Aussitôt que le seigneur roi En Jacques de Sicile eut débarqué à Barcelonne, si de belles fêtes lui furent faites, il n'est pas besoin de vous le dire. Toutefois, avant que les fêtes commençassent, il fit réunir tout le monde aux frères mineurs, et là il paya son tribut de pleurs, de messes, de services religieux et d'offrandes sur le corps du seigneur roi En Alphonse, son frère. Cela dura quatre jours, après quoi la fête commença, et si complète qu'on eût dit que la terre en était ébranlée; et cette fête dura quinze jours; et la fête passée il partit de Barcelonne et s'en alla par Lérida à Saragosse; et dans chaque lieu on lui faisait de grandes fêtes

Mais à sa sortie de Barcelonne, le premier lieu qu'il visita fut Sainte-Croix, et là il rendit aussi ses devoirs pieux au corps de son père; puis il continua son chemin, comme je vous l'ai déjà dit, vers Saragosse. Là on lui fit la fête la plus belle sans comparaison qui y fût jamais

(1) Avant son départ, il fit, le 15 juillet 1291 à Messine, en présence de plusieurs des grands du pays, un testament dans lequel, à défaut d'enfant mâle de sa descendance, il appelait à la succession des deux couronnes d'Aragon et de Sicile, partagées suivant l'ordre de primogéniture, les deux infants ses frères, Frédéric et Pierre (Bofarull, t. II, p. 251).

faite, et il y prit la couronne sous d'heureux auspices.

Après la fête du couronnement, il eut une entrevue avec don Alphonse de Castille qui vint le voir en Aragon, et le seigneur roi lui donna largement du sien. Et don Alphonse le conjura qu'il fût de sa grâce et de sa merci de ne pas l'abandonner, puisqu'il était assez malheureux pour avoir perdu le seigneur roi En Alphonse ; car si ce roi eût vécu seulement deux ans de plus, il tenait pour certain qu'il l'aurait fait seigneur de toute la Castille, et maintenant, si le roi En Jacques ne le secourait pas, il regardait son affaire comme perdue.

Le seigneur roi le réconforta, et lui dit de tenir pour certain qu'il ne l'abandonnerait pas et qu'il lui donnerait tous les secours qu'il pourrait lui donner. Don Alphonse en ressentit beaucoup de joie et fut très satisfait du roi, et il retourna en Castille, à Séron et autres lieux de sa dépendance.

CHAPITRE CLXXVII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon vint à Valence, et prit la couronne du royaume ; comment des envoyés du roi don Sanche de Castille vinrent le trouver, pour lui demander d'établir la paix entre lui et le roi de Castille et ses neveux.

Le seigneur roi d'Aragon parcourut ensuite tout l'Aragon et vint à Valence, où on lui fit aussi de grandes fêtes ; et il y reçut la couronne de ce royaume.

Tandis qu'il allait ainsi visitant ses terres, il lui arriva de la part du roi don Sanche de Castille, son cousin-germain, de notables messagers ; et ils saluèrent très affectueusement ledit seigneur roi d'Aragon de la part du roi don Sanche, son cousin-germain, qui lui faisait dire : qu'il avait grande joie de son arrivée, et le priait, comme son cher cousin pour lequel il avait beaucoup d'affection, de faire la paix avec lui, en l'assurant que lui de son côté était disposé à le soutenir contre tous les hommes du monde. Il ajoutait : que le roi En Alphonse lui avait fait la guerre et l'avait mis en danger de perdre ses royaumes et avait voulu les donner à ses neveux, qui ne lui appartenaient pas d'aussi près que lui ; qu'il en avait été fort émerveillé, ne pensant pas avoir failli à aucun devoir envers lui ; et qu'il le priait donc de ne pas continuer à agir envers lui comme l'avait fait le roi En Alphonse son frère, mais de considérer les puissants liens de devoir réciproque qui existaient entre eux.

Le roi répondit très courtoisement aux envoyés, en seigneur qui a été et qui est encore[1] des plus courtois et des mieux élevés en toutes choses que jamais fût aucun seigneur. Il leur dit qu'ils étaient les bienvenus, et ajouta que le roi don Sanche ne devait pas s'étonner de ce qu'avait fait le roi En Alphonse. « Le roi En Alphonse a agi en cela en bon fils qui voulait venger le grand manque de foi commis par le roi don Sanche envers le seigneur roi notre père, et je vous dis que nous aussi nous avons partagé à cet égard toutes les idées de notre frère ; mais puisque le roi don Sanche demande la paix il nous plaît de la lui accorder. » Et les messagers répondirent : « Oui, seigneur, cela est vrai ; et nous ajouterons une chose de la part du roi don Sanche : c'est qu'il offre à vous faire amende, à votre estimation, de tout ce en quoi il peut avoir failli envers le seigneur roi votre père ; et cette amende, seigneur, sera telle que vous la fixerez vous-même ; et il est prêt à vous donner cités, châteaux, villes et tous autres lieux, et à vous faire toute réparation honorable que vous déclarerez qu'il doit vous en faire. »

Le seigneur roi répondit : « Que, puisqu'il parlait si bien, il se tenait pour satisfait : qu'il ne voulait de lui cités, châteaux ni autres lieux ; que, grâces à Dieu, il avait tant et de si bons royaumes, qu'il n'avait faute de ce que possédait un autre ; qu'il lui suffisait d'apprendre qu'il se repentait de sa conduite envers le seigneur roi son père ; mais qu'il exigeait de lui qu'il donnât une part dans la terre de Castille aux infants ses neveux, savoir, à don Alphonse et à don Ferdinand, car pour rien au monde il ne les laisserait sans protection. »

Les messagers lui dirent qu'ils allaient partir avec ces paroles. Et ainsi ils s'en retournèrent vers le roi de Castille, et lui racontèrent tout ce que leur avait dit le seigneur roi d'Aragon, et lui dirent la grande bonté et la sagesse qui était en lui. Le roi de Castille en fut très satisfait et

(1) Jacques, surnommé le Juste, mourut à Barcelonne à l'âge de 66 ans, le 2 novembre 1327 (Bofarull, t. II, p. 237), deux ans après l'année où Muntaner commença cette chronique, terminée par le récit des obsèques de Jacques et du couronnement de son successeur.

leur ordonna de retourner auprès du seigneur roi d'Aragon, et de lui dire qu'il était prêt à faire en toutes choses ce qu'il ordonnnerait. Que vous dirai-je? les messagers allèrent tant de fois de l'un à l'autre, que la paix fut convenue entre les deux parties. Don Alphonse et don Ferdinand, désiraient eux-mêmes avoir la paix avec leur oncle le roi don Sanche, et ils se tinrent pour satisfaits du don qu'avait stipulé en leur faveur le seigneur roi d'Aragon de la part du roi de Castille, sous la condition qu'ils renonceraient à leur prétention à la couronne. Sur ces bases on tomba d'accord. Une entrevue du seigneur roi d'Aragon et du roi de Castille fut décidée, et chacun d'eux s'efforça de se montrer à ce rendez-vous avec le plus grand éclat possible.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon fut arrivé à Calatayud avec une nombreuse suite de riches-hommes, de prélats, de chevaliers et de citoyens, apprenant que le roi de Castille était à Soria et qu'il y avait amené avec lui madame la reine, et qu'il s'y trouvait aussi l'infant don Jean, frère du roi don Sanche, et beaucoup d'autres riches-hommes, il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée de la reine à Soria que, par courtoisie et pour faire honneur à la reine, il voulut aller à Soria avant qu'ils vinssent à Calatayud. Le roi de Castille, en apprenant que le roi d'Aragon s'approchait, alla au-devant de lui l'espace de plus de quatre lieues; et là le roi d'Aragon fut accueilli très honorablement, ainsi que toute sa suite; et tout le temps qu'ils furent à Soria, on n'y fit que fêtes et réjouissances. Quand les fêtes furent terminées, le seigneur roi d'Aragon voulut s'en retourner, et pria le roi et la reine de Castille de venir avec lui à Calatayud, et ils répondirent qu'ils le feraient bien volontiers. Et ainsi tous s'en vinrent ensemble à Calatayud où, depuis le moment de leur entrée en Aragon jusqu'au jour de leur départ et leur retour en Castille, le seigneur roi d'Aragon fit pourvoir à l'entretien du roi de Castille, de la reine et de toutes les personnes de leur suite. Et je puis vous dire comme chose certaine, que toutes provisions et autres choses qu'on a ou qu'on puisse nommer, de tout cela le seigneur roi d'Aragon en faisait des parts si abondantes qu'il y en avait plus qu'on n'en pouvait consommer. Aussi voyait-on sur les places publiques donner deux deniers de pain pour un denier; et pour six deniers on avait autant de chevreau, de cochon, de mouton, d'avoine, de poisson frais ou salé, qu'on n'en eût eu partout ailleurs pour deux sols; et vous eussiez trouvé toutes les places couvertes de valets de pied qui les revendaient, de telle sorte que les Castillans, les Galliciens et autres gens en grand nombre qui étaient là s'en émerveillaient. Un jour, le roi mangeait chez le roi de Castille, avec le roi et la reine, et le lendemain ils allaient manger chez lui; si bien que chaque jour la fête était si belle que c'était merveille de le voir.

Que vous dirai-je? ils restèrent douze jours ensemble à Calatayud, et pendant ce temps, la paix fut conclue et signée entre eux. Il y eut aussi paix faite entre le roi de Castille et ses neveux; il leur donna en Castille tant de terres qu'ils s'en tinrent pour satisfaits; et ils remercièrent, comme ils devaient bien le faire, le roi d'Aragon; car, si ce n'eût été de lui, ils n'auraient très certainement rien eu.

Après avoir séjourné pendant treize jours à Calatayud en grande concorde, bonne paix et amitié, ils partirent, et le seigneur roi d'Aragon accompagna le roi et la reine de Castille jusqu'à ce qu'ils fussent hors de l'Aragon. Et, ainsi que je vous l'ai déjà dit, le seigneur roi d'Aragon fit fournir à l'entretien de tous jusqu'à ce qu'ils fussent au-delà de ses frontières; et jamais, pendant tout ce temps, on ne put s'apercevoir une seule fois que les rations diminuassent, et elles allaient au contraire s'augmentant et s'améliorant de jour en jour.

Quand ils furent aux limites des deux royaumes, ils prirent mutuellement congé l'un de l'autre avec bonne amitié et concorde; et avec la grâce de Dieu qui avait tout conduit, le roi et la reine de Castille s'en retournèrent contents et satisfaits de la paix qu'ils avaient faite avec le seigneur roi d'Aragon, et aussi de celle qui avait été conclue avec leurs neveux, car le roi don Sanche avait eu grand' peur qu'ils ne lui enlevassent tout son royaume, ce qui serait certainement arrivé si le roi d'Aragon l'eût voulu; mais le seigneur roi d'Aragon préféra ranimer entre eux tous la paix et l'affection, à cause des liens intimes qui existaient entre eux et même avec lui.

Je vais cesser de vous entretenir du roi de Castille, et vous parlerai du seigneur roi d'Aragon et de Sicile.

CHAPITRE CLXXVIII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon et de Sicile maintint tout son royaume en paix, et comment il apaisa les factions qui s'élevaient dans les cités et dans les villes, et principalement celles qui existaient à Tortose entre les Garridells, les Carbons et les Puix.

Quand les deux rois se furent séparés et eurent pris congé l'un de l'autre, le roi d'Aragon s'en alla visiter toutes ses terres, joyeux et satisfait, redressant et réparant tout. Il eut ainsi en peu de temps établi la paix et la concorde dans tout le royaume; et depuis qu'il a pris la couronne d'Aragon, de Catalogne et de Valence, il a si bien maintenu et maintient sa terre en paix et justice, que, de nuit comme de jour, chacun peut aller en tous lieux les épaules chargées d'argent, sans rencontrer personne qui lui fasse dommage. Il mit également la paix et la concorde entre tous ses barons, qui de tous temps étaient habitués à se guerroyer. Il étouffa aussi toutes les factions, de manière qu'il ne pût exister aucune division factieuse dans les villes et les cités. A Tortose, qui est une bonne cité, il avait existé de tout temps de grandes inimitiés entre les partis des Garridels, des Carbons et des Puix. Afin de pouvoir les contenir et les châtier, il s'arrangea avec En Guillaume de Moncade, qui possédait le tiers de Tortose, et lui donna autre chose en échange; il fit de même pour ce qu'y possédait le Temple. Et quand toute la ville fut sienne, il maîtrisa de telle manière les factions, qui de gré, qui de force, que c'est aujourd'hui l'une des cités les plus calmes et faciles à manier de toute la Catalogne; et il fit ainsi dans beaucoup d'autres endroits.

Je laisse le seigneur roi d'Aragon, qui s'en va ainsi redressant ses royaumes, et je vais vous parler du tournoi que donna l'amiral En Roger de Loria à Calatayud, au moment où les deux rois s'y trouvaient réunis; car ce tournoi a été une des choses les plus merveilleuses qu'on ait jamais vues en aucun temps.

CHAPITRE CLXXIX.

Comment l'amiral En Roger de Loria tint un tournoi à Calatayud, et comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon et de Sicile et le roi de Castille y assistèrent, ce qui fut pour lui un grand honneur.

Il est vérité que, pendant que les rois étaient à Calatayud, comme vous l'avez vu, les Castillans demandèrent: « Quel est donc cet amiral du roi d'Aragon à qui Dieu a accordé tant d'honneurs? » On le leur montra; et ils en furent tellement émerveillés que, partout où il allait, il était suivi de cent ou deux cents chevaliers ou autres gens, comme un autre serait suivi de deux ou trois personnes; si bien qu'ils ne pouvaient se rassasier de le voir.

L'amiral, pour faire honneur au roi et à la reine de Castille, fit publier qu'il donnerait un tournoi à Calatayud, et fit établir les lices pour la joute. Au bout du champ il avait fait construire un château en bois, d'où il devait sortir à l'approche d'un chevalier. Le premier jour où le tournoi eut lieu, il voulut être seul à tenir la lice pendant toute la journée contre tout homme qui voudrait jouter. Là se trouvèrent le seigneur roi d'Aragon, le roi de Castille, don Jean, fils de l'infant don Manuel, don Diego de Biscaye, et autres barons de toutes les terres et royaumes du pays de Castille, des riches-hommes d'Aragon, de Catalogne et du royaume de Valence, et même de Gascogne, et bien d'autres personnes qui s'y étaient rendues pour voir les joutes, et particulièrement pour voir ce que ferait l'amiral; car tout le monde en parlait.

Toute la plaine de Calatayud, dans laquelle la lice du tournoi était dressée, était tellement remplie qu'on avait peine à s'y tenir; et si l'on ne s'était alors trouvé en hiver, il aurait été impossible d'y rester. Au moment de la joute il y eut un peu de pluie.

Lorsque les rois et tout le monde fut en place, arriva un chevalier chercheur d'aventures, très bien équipé, faisant bonne contenance et prêt à entrer en lice. Aussitôt que les gardes du château de bois l'aperçurent, ils sonnèrent de la trompette; et aussitôt l'amiral sortit du château, richement et élégamment équipé et paraissant bien un chevalier de haut parage. Et si quelqu'un me demande: « Quel était donc ce chevalier chercheur d'aventures? » je répondrai que c'était En Béranger Augustin d'Anguera, de la cité de Murcie, chevalier vaillant, audacieux, et l'un des plus beaux chevaliers d'Espagne. Il était de la suite du roi de Castille, grand, fier et bien pris dans sa taille. Il faut dire aussi que l'amiral était un des meilleurs chevaucheurs et un des plus beaux cavaliers du monde.

Que vous dirai-je? Les fidèles[1] apportèrent deux lances très grosses, qu'ils présentèrent à En Béranger d'Anguera, pour qu'il choisît celle qu'il voulait, et ils remirent l'autre à l'amiral. Puis les fidèles se placèrent au milieu de la barrière[2] et donnèrent le signal qu'on laissât aller. Les adversaires s'élancèrent pour aller à la rencontre l'un de l'autre. Et à voir venir ces deux chevaliers on pouvait bien dire que c'étaient des chevaliers de grande valeur; car jamais chevaliers ne se présentèrent mieux à leur avantage ni plus fièrement.

En Béranger Augustin d'Anguera férit l'amiral sur le canton de devant de l'écu, et sa lance en vola en éclats. De son côté, l'amiral férit sur son heaume et lui porta un tel coup sur la visière, que le heaume lui vola de la tête à la distance de plus de deux longueurs de lance, et sa lance fut brisée en cent morceaux; et en frappant sur la visière du heaume, l'amiral l'avait fait entrer si avant sur la face d'En Béranger Augustin d'Anguera, qu'il lui enfonça le nez de telle sorte que jamais il ne put depuis reprendre sa place naturelle; et le sang lui découlait avec une telle force, du milieu de la face et des narines, que tout le monde le crut mort. Toutefois il se tint si chevaleureusement, que malgré le coup terrible qu'il avait reçu, il ne s'effraya de rien. Les deux rois, qui l'aimaient beaucoup, accoururent à lui, et craignirent de le trouver mort, en le voyant ainsi couvert de sang et le nez rompu et écrasé, et lui demandèrent comment il se sentait. Et il leur répondit qu'il se trouvait fort bien et n'avait aucun mal. Ils firent ramasser son heaume jeté à terre, et ordonnèrent de cesser le tournoi, ne voulant pas qu'il en fût rien de plus, de crainte qu'il n'en résultât quelque rixe.

L'amiral, au son de ses trompettes et nacaires retourna, armé comme il était, à son hôtel, suivi de toute la foule, aussi bien des Castillans que des autres qui disaient: qu'il méritait bien l'honneur dont Dieu l'avait comblé en tant de lieux, et qu'il était un des bons chevaliers du monde. Et l'honneur lui en reste, et sa bonne renommée est connue par toute la terre de Castille. Je cesse ici de vous parler de l'amiral, et reviens aux affaires du seigneur roi d'Aragon et de Sicile.

CHAPITRE CLXXX.

Comment l'amiral En Roger de Loria retourna en Sicile et passa en Calabre avec le seigneur infant En Frédéric; et comment ils gouvernèrent le pays avec justice et vérité.

Le roi d'Aragon ayant mis bon ordre aux affaires de Castille et de toutes ses terres, ordonna à l'amiral de retourner en Sicile, et de se tenir auprès de l'infant En Frédéric. Il voulut qu'ils eussent toujours cinquante galères appareillées, de telle sorte qu'il n'y eût plus qu'à y faire monter les équipages au cas où cela serait nécessaire, et qu'il allât avec le seigneur infant visiter toute la Calabre et autres parties du royaume; et qu'ils gouvernassent tout le pays en vérité et en justice. Ainsi comme le seigneur roi l'avait ordonné, ainsi fut-il exécuté.

L'amiral se rendit dans le royaume de Valence, et y visita toutes ses villes et châteaux; puis de Valence il s'en vint par mer à Barcelonne avec toutes les galères qu'il lui plut d'emmener de Valence à Barcelonne; puis il prit congé du roi, s'embarqua et alla en Sicile. Il passa par Majorque et Minorque, et courut toutes les côtes de Barbarie, prenant nefs et lins, et saccageant les villes et habitations des Sarrazins; et, avec grand butin et grande joie, il s'en revint en Sicile. Il trouva à Palerme madame la reine et le seigneur infant En Frédéric, qui le reçurent avec les plus vives démonstrations de plaisir.

Il leur remit les lettres du seigneur roi; et quand ils eurent appris par ces lettres la paix que le seigneur roi avait faite avec le roi de Castille, tous les habitants de Sicile et du royaume en furent remplis de joie.

L'amiral alla avec le seigneur infant En Frédéric visiter toute l'île de Sicile; puis ils passèrent en Calabre et en firent autant. Pendant leur séjour en Calabre, arrivèrent des messagers qui leur annoncèrent que Charles Martel, fils du roi Charles[1], était trépassé de

(1) Chevaliers choisis pour cet office, qui demandait une impartiale justice.

(2) Les combattants étaient séparés par une barrière garnie d'une tenture de toile, et faisaient leurs évolutions l'un en dedans, l'autre en dehors.

(1) Charles Martel, roi de Hongrie, était le fils aîné du roi Charles II de Naples et de Marie de Hongrie, fille d'Étienne V. A la mort de Ladislas son frère, en 1290, Marie, sœur de Ladislas, qui avait épousé Charles II de Naples, obtint du pape que son fils aîné serait couronné roi de Hongrie. Charles

cette vie, et il en fut fait grand deuil par tous ceux qui lui voulaient du bien; car c'était un excellent seigneur. Charles Martel laissa un fils qui fut et qui est encore roi de Hongrie, et une fille nommée madame Clémence, qui depuis fut reine de France. Le seigneur infant En Frédéric fit aussitôt part au seigneur roi d'Aragon de la mort de Charles Martel.

Je cesserai de vous parler du seigneur infant En Frédéric, du seigneur roi d'Aragon et de la mort de Charles Martel, et je viens à vous parler du roi Charles.

CHAPITRE CLXXXI.

Comment le roi Charles voulut faire la paix avec la maison d'Aragon, et comment, à ce sujet, le Saint-Père envoya, d'accord avec le roi Charles, un cardinal au roi de France, le priant de faire la paix avec la maison d'Aragon; comment monseigneur Charles n'y voulut pas consentir, à moins que le roi Charles ne lui fit donation du comté d'Anjou.

Lorsque le roi Charles sut la mort de son fils il en fut fort affligé; et il devait l'être, car il était bon et vaillant; mais, en bon chrétien qu'il était, il se dit en son cœur, que Dieu ne lui envoyait de telles infortunes que parce qu'il souffrait que la guerre subsistât encore entre lui et la maison d'Aragon; aussi songea-t-il à négocier pour que de toute manière la paix pût se faire avec le seigneur roi d'Aragon. Il alla aussitôt trouver le pape, et lui dit qu'il le priait, de manière ou d'autre, d'établir finalement la paix entre la sainte Église, la maison de France et lui d'une part, et la maison d'Aragon de l'autre, assurant que, quant à lui, il ferait tout ce qu'il pourrait faire pour y parvenir.

Le pape lui répondit: qu'il parlait bien et sagement; que, si on pensait au pouvoir que possédait alors le roi d'Aragon, on verrait qu'il possédait en effet tout le monde: d'abord il avait toute l'Espagne à ses ordres; puis le roi d'Angleterre agirait aussi, s'il voulait, à son plaisir, ainsi que tout le Languedoc; et qu'ainsi il était nécessaire de faire définitivement la paix. Le pape fit donc venir messire Boniface de Salamandrana et lui ordonna de travailler à la négociation de ladite paix. Celui-ci répondit qu'il le ferait volontiers, et qu'il espérait, avec le secours de Dieu, amener la chose à bonne fin.

Si bien que le pape, en même temps que le roi Charles et messire Boniface allaient en France, envoya avec eux un cardinal au roi de France, lui conseillant et le priant de faire la paix avec la maison d'Aragon, conjointement avec le roi Charles, ajoutant que la sainte Église était disposée à faire de son côté tout ce qui leur conviendrait.

Le roi Charles, messire Boniface et le cardinal prirent congé du pape et allèrent vers le roi de France, et ils le trouvèrent à Paris, et auprès de lui son frère monseigneur Charles, qui se faisait appeler roi d'Aragon.

Quand ils eurent parlé au roi de France et à monseigneur Charles, le roi de France leur dit: que la paix lui serait fort agréable, et qu'il y mettrait du sien autant qu'il serait en lui. Mais monseigneur Charles répondit le contraire, disant, que pour rien au monde il ne renoncerait au royaume d'Aragon; de sorte qu'il y eut grande contestation à ce sujet entre le roi Charles et lui. Enfin ils convinrent avec le roi de France, qui y mit beaucoup de bienveillance que le roi Charles lui donnerait tout le comté d'Anjou qu'il possédait en France, et qui est un noble et bon comté; et chacun peut bien le croire, puisque le roi Charles son père, fils du roi de France, l'avait reçu en héritage. Monseigneur Charles lui abandonna à son tour le droit qu'il possédait sur la couronne d'Aragon, et qu'il avait reçu en don du pape Martin, et le roi Charles fut autorisé à en faire à sa volonté. Et la chose s'accomplit et se fit ainsi. Et c'était là ce qui s'opposait à la paix plus que qui que ce fût au monde. Que personne ne s'avise donc de dire que la paix avec le roi d'Aragon ne coûta que fort peu au roi Charles, comme vous pourrez l'entendre dire par la suite; elle lui coûta au contraire ledit comté d'Anjou, qui est une fort belle possession.

Tout ceci ainsi réglé, le roi Charles, le cardinal et messire Boniface, munis des pleins pouvoirs du roi de France et de monseigneur Charles son frère, s'en vinrent en Provence; et de Provence ils envoyèrent messire Boniface en Catalogne au seigneur roi d'Aragon pour lui rendre compte de tout. Que vous dirai-je? Messire Boniface fit tant d'allées et de venues

Martel épousa Clémence, fille de l'empereur Rodolphe. Il ne sortit jamais de l'Italie, où il mourut (à Naples), en 1295, à 25 ans. Charles Martel laissa trois enfants: Charles Robert ou Charobert, Clémence, qui épousa Louis-le-Hutin, roi de France, et Béatrice mariée à Jean II, dauphin de Viennois.

des uns aux autres, qu'il en vint à conclusion de sa négociation, et que les conditions de paix furent acceptées par chacune des parties. Telle fut en somme la manière dont se négocia cette paix, car si je voulais en donner tous les détails, cela seul ferait un plus gros livre que n'est le mien. Ainsi donc la paix fut faite aux conditions suivantes : le pape devait révoquer la sentence rendue par le pape Martin contre le seigneur roi d'Aragon, et l'absoudre, lui et tous ceux qui lui prêtaient et lui avaient prêté leur aide de quelque manière que ce fût, de toute mort d'homme et de tout pillage fait sur l'ennemi, dans les termes les plus favorables qu'on pourrait l'entendre.

D'autre part, monseigneur Charles de France, et le roi Charles pour lui, renonça à la donation qui lui avait été faite du royaume d'Aragon; et d'autre part enfin il consentait qu'il y eût paix et concorde dudit seigneur roi d'Aragon avec le roi de France et ses alliés, avec la sainte Église romaine et avec le roi Charles.

De plus, comme le roi Charles donnait sa fille aînée, nommée Blanche, en mariage au seigneur roi d'Aragon, le seigneur roi d'Aragon renonçait au royaume de Sicile, sous la condition que le pape lui donnait en échange la Sardaigne et la Corse. Et il n'était point tenu de remettre la Sicile au roi Charles, ni à la sainte Église; mais il devait l'abandonner; et la sainte Église si elle voulait, ou le roi Charles, pouvaient s'en emparer[1]; quant à lui il n'était tenu à rien autre chose. D'autre part il rendait au roi Charles ses fils qu'il retenait prisonniers, aussi bien que les autres otages.

Ainsi les envoyés vinrent trouver le roi d'Aragon avec ces conditions de paix, en disant qu'ils rempliraient ces conditions avec lui, et que lui aurait aussi à faire ce qui est rapporté ci-dessus, et qu'il s'en consultât avec les siens; que quant à eux, ils ne pouvaient rien faire autre chose[2].

Là-dessus le seigneur roi d'Aragon fit convoquer ses cortès à Barcelonne. Pendant qu'on était ainsi réuni en parlement, le roi don Sanche de Castille mourut de maladie[3], et laissa trois fils : le premier, don Ferdinand, qui eut le royaume de Castille; l'autre, don Pèdre; et l'autre, don Philippe. Il laissa aussi une fille. Et quand le roi d'Aragon apprit la mort du roi de Castille, il en fut fort affligé et lui fit faire un service funéraire, ainsi qu'il était de son devoir de le faire.

CHAPITRE CLXXXII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon confirma la paix conclue entre lui et le roi Charles et la maison de France; du mariage qui eut lieu entre ledit seigneur En Jacques d'Aragon et madame Blanche, fille du roi Charles; et comment le fils aîné du roi Charles et le fils aîné du roi de Majorque renoncèrent à la royauté et entrèrent dans l'ordre de monseigneur saint François.

Les cortès étant réunies, le seigneur roi tint conseil avec ses barons, prélats, chevaliers, citoyens et hommes des villes, et enfin la paix fut conclue de la manière que vous l'avez déjà entendu. Les envoyés retournèrent vers le roi Charles et vers le cardinal, qu'ils trouvèrent à Montpellier, et ils signèrent toutes les conditions de cette paix; après quoi tous ensemble, avec l'infante madame Blanche qu'ils emmenèrent très honorablement escortée, s'en vinrent à Perpignan. Pendant qu'ils arrivaient à Perpignan, le seigneur roi d'Aragon, avec l'infant En Pierre et un grand nombre des plus nobles chevetains de Catalogne et d'Aragon, se rendirent à Gironne. Alors le seigneur roi envoya le noble En Béranger de Sarria, son trésorier et conseiller, à Perpignan, avec plein pouvoir de signer de nouveau ces différentes conditions de paix aussi bien que le mariage, et pour voir avant tout la jeune fille.

Quand ledit noble fut arrivé à Perpignan, il fut fort bien accueilli par le roi Charles, par le seigneur roi de Majorque et par toutes les autres personnes. Et dès qu'il eut vu la jeune fille, il s'en tint pour très satisfait, si bien qu'il signa aussitôt, au nom du seigneur roi d'Aragon, et la paix et le mariage. Dès que le seigneur roi d'Aragon en eut été informé, il revint à Gironne, amenant avec lui les fils du roi Charles et les autres otages. Arrivé à Gironne, le seigneur roi, en compagnie des trois fils du roi et des autres otages, et escorté de toute sa chevalerie et de tout ce qu'il y avait de dames et demoiselles de rang en Catalogne, s'en vint à Figuières

De l'autre côté, le roi Charles, la jeune fille, le cardinal et tout le monde s'en vinrent à Péralade; et lui et toute sa suite allèrent se loger

(1) Muntaner appuie sur cette forme d'abandon pour préparer une excuse de la prise de possession de la Sicile par Frédéric.

(2) Cette paix fut conclue le 20 juin 1295.

(3) Don Sanche mourut le 25 avril 1295 à Tolède.

entre Péralade et Cabanes, au monastère de Saint-Feliu. Là le seigneur roi d'Aragon envoya au roi Charles ses enfants et tous les otages, et le seigneur infant En Pierre les accompagna jusqu'à ce qu'ils fussent auprès de leur père. Et si jamais il y eut joie dans le monde, elle éclata surtout dans cette première entrevue entre le roi Charles et ses fils; et les barons de Provence et de France en firent éclater tout autant en recouvrant leurs fils, qui étaient également en otage; mais de toutes les joies, la joie la plus vive fut celle que fit éclater madame Blanche en revoyant ses frères, et eux en revoyant leur sœur.

Que vous dirai-je? Il se trouvait telle multitude de monde de part et d'autre à Péralade, à Cabanes, au monastère de Saint-Féliu, à Figuières, à Vila-Bertrand, à Alfar, à Vila-Tenim, à Vila-Seguer, à Castellon d'Ampurias et à Vila-Nova, que toute la campagne en était remplie. Le roi d'Aragon fit distribuer ration complète de toutes choses à tout individu, aussi bien étranger que particulier, et il y eut grand soulas et grand déduit entre ces rois. Le seigneur roi d'Aragon alla visiter le roi Charles et l'infante sa femme, et il lui posa sur la tête la couronne la plus belle et la plus riche qui ait jamais orné tête de reine; dès ce moment on l'appela reine d'Aragon. Que vous dirai-je? les joyaux furent magnifiques qu'ils se donnèrent les uns aux autres. Il fut arrêté, avec la grâce de Dieu, qu'ils entendraient la messe au monastère de Vila-Bertrand[1], et que les noces y seraient célébrées. Là le seigneur roi fit élever une salle en bois, la plus belle salle qui eût jamais été faite de bois. Le monastère est par lui-même un noble et beau et bon lieu. Et comme il avait été ordonné, tout fut accompli. Tous se rendirent audit monastère de Vila-Bertrand. La fête y fut splendide et gaie, et par plusieurs raisons: d'abord à cause de ce mariage qui se faisait à la bonne heure, car on peut bien dire que jamais ne se réunit ensemble un couple si bien assorti de mari et de femme. Quant au seigneur roi En Jacques d'Aragon, je puis vous dire que c'est bien le plus gracieux seigneur, le plus courtois, le plus sage et le meilleur en faits d'armes qui fût jamais, et aussi un des meilleurs chrétiens du monde. Quant à madame la reine Blanche, c'était la plus belle dame, la plus sage et la plus chérie de Dieu et de ses peuples qui jamais possédât aucun royaume, et la meilleure chrétienne du monde; en elle était la fontaine de toutes grâces et de toutes bontés. Aussi Dieu leur accorda-t-il sa grâce; car jamais ne furent mari et femme, de quelque rang qu'ils fussent, qui tant s'aimassent. Aussi peut-on bien vraiment l'appeler des noms que lui donnèrent les gens de Catalogne, d'Aragon et du royaume de Valence qui l'appelaient « La Sainte Reine, dame Blanche de Sainte Paix; » car, en effet, la sainte paix et toute bonne fortune vinrent par elle à toute la terre. Et comme vous l'apprendrez bientôt, il naquit d'elle un grand nombre de fils et de filles[1], qui tous furent et sont bons envers Dieu et envers le monde.

Les fêtes durèrent bien huit jours après le mariage accompli, pendant lesquels tous restèrent réunis; ensuite ils prirent mutuellement congé les uns des autres, et le roi Charles s'en retourna avec ses fils. Quand ils furent au col de Panissas, le seigneur roi de Majorque vint à leur rencontre, et ils entrèrent ensemble au Boulou, et du Boulou allèrent à Perpignan. Le seigneur roi de Majorque les y retint huit jours, pendant lesquels il s'établit une telle intimité entre monseigneur Louis, fils du roi Charles, et l'infant En Jacques, fils aîné du roi de Majorque, qu'ils se promirent, dit-on, de faire chacun ce que l'autre ferait, et qu'ils furent d'accord de renoncer tous les deux aux royaumes qui devaient leur échoir en partage, et d'entrer dans l'ordre de monseigneur saint François. Peu de temps après, monseigneur Louis, fils du roi Charles, se mit dans cet ordre. Il renonça à son héritage, devint évêque de Toulouse[2] contre son gré, et mourut à peu de temps de là, et fut canonisé par le pape à cause des nombreux miracles que Dieu opéra par lui, soit durant sa vie, soit après sa mort, et aujourd'hui on célèbre sa fête dans toute la chrétienté.

L'infant En Jacques, fils du roi de Majorque, qui était un excellent prince et l'aîné de sa fa-

(1) Vila-Bertrand était une dépendance du vicomté de Rocaberti en Catalogne; ce mariage y eut lieu le 29 octobre 1295.

(1) Cinq fils et cinq filles.

(2) Louis fut nommé en 1296 évêque de Toulouse, puis evêque de Pamiers, et mourut le 19 août 1297, à 33 ans. Le pape Jean XXII le canonisa par bulle de l'an 1317

mille, et qui devait régner, se fit aussi frère mineur, et renonça à la couronne. Et quand il sera trépassé de cette vie, je crois bien qu'il sera lui aussi au nombre des saints du paradis; car il semble que plus on fait pour Dieu, plus on doit espérer d'en être récompensé, et qu'ainsi celui qui, pour se consacrer à Dieu, abandonne un royaume dans ce monde, doit avoir le royaume céleste en compensation, pourvu que sa vie ait été toujours continente, bonne et pure jusqu'à la fin, sans faire et dire que tout bien[1].

Je laisse là ces deux bons et dignes seigneurs frères mineurs, et reviens au roi Charles, qui prit congé du roi de Majorque et revint en son pays avec ses enfants, tous sains et saufs.

Le roi d'Aragon alla avec madame la reine à Gironne, puis de Gironne à Barcelonne, et parcourut tous ses royaumes. Et le glorieux accueil et les fêtes qu'on lui faisait dans tous les lieux où il passait, il n'est pas besoin que vous me le demandiez, car vous pouvez l'imaginer de vous-même, en songeant que, non-seulement le royaume avait recouvré la paix, mais aussi les sacrements de la sainte Église[2], comme messes et autres offices, ce dont toutes gens étaient fort désireux. Quelle joie et quel bonheur ne devaient-ils donc pas ressentir tous!

CHAPITRE CLXXXIII.

Comment madame la reine Blanche pourchassa du seigneur roi En Jacques d'Aragon, afin qu'il donnât des terres à l'infant En Pierre, et qu'il le mariât; et comment il prit pour femme madame Guillelmine de Moncade.

Tandis que le seigneur roi allait se déduisant et parcourant ses royaumes avec madame la reine, le seigneur infant En Pierre ne quittait point madame la reine, qui dit au seigneur roi: qu'il devrait chercher à honorer son frère l'infant et lui accorder de quoi tenir une maison digne de son rang, et qu'il devrait aussi lui chercher une femme telle qu'il lui convenait. Le seigneur roi obtempéra à ses prières et lui conféra un très noble héritage, et lui donna en mariage une des plus nobles demoiselles qui fût en Espagne, parmi celles qui n'étaient pas filles de roi. C'est à savoir madame Guillelmine de Moncade, fille de Gaston de Béarn, qui possédait de grandes richesses, et, seulement en Catalogne, avait en bons châteaux, villes et lieux, plus de trois cents chevaliers.

Les noces furent brillantes et belles; le roi, madame la reine, toute la Catalogne et une bonne partie de l'Aragon y assistèrent; et quand elles furent terminées, le seigneur roi avec madame la reine d'un côté, et l'infant En Pierre[1] avec madame Guillelmine de Moncade de l'autre, s'en allèrent se déduisant et parcourant tout le royaume

CHAPITRE CLXXXIV.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon envoya des messagers en Sicile à En Raymond Alamany et à En Vilaragut pour qu'ils eussent à abandonner la Sicile; et comment les habitants s'emparèrent des châteaux et autres lieux pour l'infant Frédéric.

Cependant le seigneur roi d'Aragon envoya ses messagers en Sicile à En Raymond Alamany, qui était maître-justicier du royaume de Sicile, et à En Vilaragut, qui était maître-ès-décrets, et à tous les autres, pour qu'ils eussent à abandonner tous les châteaux, villes et autres lieux de la Sicile et de la Calabre, et de toutes les diverses parties du royaume, en leur prescrivant de bien se garder de faire remise d'aucun de ces lieux à qui que ce fût; mais lorsqu'ils abandonnaient un château, ils devaient crier devant la porte du château, avec les clefs à la main: « N'y a-t-il personne ici de la part du Saint-Père, qui veuille recevoir ce château pour ledit Saint-Père et la sainte Eglise? » Ils devaient répéter ce cri jusqu'à trois fois en chaque lieu. Si dans l'intervalle de ces trois criées, il ne paraissait personne qui voulût recevoir le lieu au nom de la sainte Eglise, ils devaient en laisser les portes ouvertes, et les clefs dans les serrures, et se retirer.

Cela fut ainsi exécuté, et nul ne parut pour

(1) Jacques, fils aîné du roi Jacques II, dit le Juste, et de Blanche de Naples, renonça à la couronne et à sa belle fiancée, Léonore de Castille, le 23 décembre 1319, avec l'approbation de son père, pour entrer dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et y mourut profès à Tarragone vers l'an 1333 (Bofarull, t. II, p. 254).

(2) L'interdit jeté sur lui et sur tout le royaume avait été levé.

(1) Pierre mourut le 30 août 1296 sans avoir eu d'enfant de Guillelmine de Moncade, qui était fille de ce Gaston VII de Béarn, qui donna en dot le vicomté de Béarn à sa fille Marguerite, lors de son mariage avec Roger Bernard de Foix. (Voyez la chronique en langue béarnaise que j'ai publiée dans le Panthéon.

en recevoir la remise au nom de la sainte Eglise ou du Saint-Père[1]. Ils se retirèrent donc, et à mesure qu'ils partaient, les gens de l'endroit s'emparaient des châteaux et autres lieux pour l'infant En Frédéric. Ainsi En Raymond Alamany, En Vilaragut, et tous ceux qui étaient par toute la Sicile au nom du roi d'Aragon, se retirèrent, s'embarquèrent sur des nefs et galères, et vinrent trouver en Catalogne le seigneur roi, qui les accueillit très bien, donna à chacun d'eux de bonnes indemnités pour ce qu ils avaient abandonné du leur en Sicile, et leur témoigna son contentement de la manière dont ils avaient exécuté ses ordres.

Ainsi le seigneur roi d'Aragon remplit toutes les conditions de la paix, et il n'y faillit en rien, ce dont la sainte Eglise et le pape se tinrent pour très satisfaits.

Je laisse le roi d'Aragon, pour vous parler de l'infant En Frédéric et de l'amiral qui ne l'avait pas quitté.

CHAPITRE CLXXXV.

Comment le seigneur infant Frédéric prit possession du royaume de Sicile, et assigna un jour auquel tous devaient être reunis à Palerme; et comment, avec une grande solennité, prit la couronne dudit royaume.

Messire Jean de Procida et les autres membres du conseil du roi, barons, chevaliers, citoyens et hommes des villes de Sicile, apprirent bientôt comment le seigneur roi les avait abandonnés, et ils engagèrent le seigneur infant En Frédéric à songer à s'emparer de tout le pays; car l'île de Sicile et le royaume tout entier lui avaient été substitués d'après les termes du testament du seigneur roi En Pierre son père; et si le seigneur roi En Jacques l'avait abandonné, il n'avait pu renoncer par là qu'au droit qu'il possédait lui-même. « Mais quant au droit que vous y possédez par vous-même, seigneur, il n'y a pas lieu à y renoncer; et nous ne pensons même pas que cette prise de possession par vous puisse lui déplaire. Il doit lui suffire d'avoir accompli ce qu'il s'était engagé à faire par les conditions de la paix. »

(1) Muntaner cherche à prémunir ici en ami le roi d'Aragon contre une accusation de mauvaise foi qui lui fut faite par le pape, et par Charles II son beau-père, pour les avoir joués dans cette affaire.

Que vous dirai-je? il fut ainsi convenu par tous; et on trouva, en consultant les docteurs et les savants, qu'il pouvait justement s'emparer de ce que le seigneur roi son père lui avait laissé par substitution. Là-dessus, il envoya par toute la Sicile, la Calabre et par tous les lieux dépendants de ce royaume, et on prit possession, en son nom, des villes, châteaux, lieux et cités. Cependant un jour fut désigné auquel tous les chevetains, chevaliers, syndics des cités et des villes, devaient se réunir à Palerme; car il voulait se faire couronner roi, et recevoir leur serment à eux tous. Au jour désigné, tous furent réunis à Palerme, et il s'y trouva un très grand nombre de Catalans, d'Aragonais, de Latins, de Calabrois, et bien d'autres personnes des divers lieux des royaumes. Lorsque tous furent réunis au palais royal, c'est-à-dire à la salle verte de Palerme, l'amiral prit la parole et leur dit beaucoup de belles choses relatives aux circonstances dans lesquelles ils étaient engagés, et entre autres choses il leur dit: que, par trois raisons, leur nouveau seigneur était bien réellement ce troisième Frédéric annoncé par les prophéties, comme devant arriver un jour et devenir le maître de l'empire et de la plus grande partie du monde. Et les trois raisons étaient : qu'en premier lieu il était bien certain qu'il était le troisième fils qui fût né du roi En Pierre; en second lieu, il était le troisième des Frédéric qu'on ait vu gouverner la Sicile; et en troisième lieu qu'il serait le troisième Frédéric élu empereur d'Allemagne. Et ainsi donc on pouvait à bon droit l'appeler Frédéric III, roi de Sicile et de tout le royaume, car le royaume lui appartenait.

A l'instant tous se levèrent en s'écriant : « Dieu donne vie à notre seigneur le roi Frédéric III, seigneur de Sicile et de tout le royaume. » Aussitôt les barons se levèrent et lui prêtèrent serment et hommage. Puis tous les chevaliers, citoyens et hommes des villes en firent autant; après quoi, en grande solennité, ils se rendirent, selon l'usage, à la cathédrale de la ville de Palerme, et avec grande bénédiction il y reçut la couronne[1]. Ainsi, la couronne en tête, un globe dans la main droite et le sceptre dans la main gauche, et revêtu des habits royaux, il s'en alla, chevauchant depuis la

(1) Le 25 mars 1296.

grande église de Palerme jusqu'au palais, au milieu des jeux et des plus vives réjouissances qui aient jamais été faits à aucun couronnement de roi. Arrivés au palais, des tables furent dressées pour tous les assistants, et chacun y prit place. Que vous dirai-je? La fête dura quinze jours, pendant lesquels dans tout Palerme on ne fit que s'ébattre, danser, chanter et se livrer à tous les divertissements. Des tables étaient continuellement dressées au palais, et y mangeait qui voulait.

Lorsque les fêtes furent enfin terminées et que chacun fut retourné chez soi, le seigneur roi s'en alla visitant toute l'île de Sicile, puis en Calabre et dans tous les autres lieux. Madame la reine Constance et toutes les personnes de sa suite avaient eu l'absolution du pape[1]. Aussi tous les jours allait-elle entendre la messe, car le pape avait été tenu de donner cette absolution, d'après les conditions du traité de paix conclu par le roi d'Aragon avec lui. Par suite du même traité, madame la reine quitta la Sicile avec dix galères et alla faire un pèlerinage à Rome. Elle prit congé du roi de Sicile, le signa et lui donna sa bénédiction, ainsi que doit faire une bonne mère envers son fils. Quand elle fut arrivée à Rome, le pape lui fit rendre de grands honneurs et lui accorda tout ce qu'elle lui demanda. Elle resta dans cette ville, et chaque jour elle allait cherchant des indulgences, en femme qui était la meilleure chrétienne qu'on connût au monde. Messire Jean de Procida ne la quittait point, et elle resta à Rome à gagner des indulgences jusqu'à ce que le seigneur roi d'Aragon vînt à Rome voir le pape et traiter de la paix entre le roi Charles et le roi de Sicile son frère, comme vous le verrez par la suite. Et alors il emmena madame la reine Constance en s'en retournant en Catalogne. Et quand madame la reine Constance fut en Catalogne, elle fit beaucoup de bien pour l'âme du seigneur roi En Pierre son mari et pour la sienne; elle fonda de nombreux monastères et fit beaucoup d'autres bonnes choses. Et elle mourut à Barcelonne, léguant son corps, comme l'avait fait son fils le roi En Alphonse, à la maison des frères mineurs, et mourut revêtue de la robe des sœurs mineures. Et assurément chacun peut avoir foi qu'elle repose avec Dieu dans sa gloire[1]. Je cesse de vous entretenir du roi de Sicile et de madame la reine Constance, et je reviens au seigneur roi d'Aragon.

(1) Elle avait été comprise dans l'interdit jeté sur le roi Pierre d'Aragon son mari et sur ses États, et en fut relevée après le traité de paix conclu par son fils le roi Jacques.

(1) La reine Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile, mourut à Barcelonne en 1302.

CHAPITRE CLXXXVI.

Comment le seigneur roi d'Aragon rendit au roi de Majorque, son oncle, les îles de Majorque, Minorque et Yviça, et alla auprès du pape pour traiter de la paix entre son frère, le roi Frédéric, et le roi Charles; et comment le roi de Castille défia le seigneur roi En Jacques d'Aragon.

Le seigneur roi d'Aragon, voyant qu'il était en paix avec tout le monde, jugea à propos de rendre au roi de Majorque son oncle les îles de Majorque, Minorque et Yviça; puis, comme je vous l'ai déjà dit, le seigneur roi d'Aragon alla une première fois voir le pape à Rome, après la conclusion de la paix. Le pape et les cardinaux lui rendirent de grands honneurs, aussi bien que tous les Romains, et on lui rendit aussi beaucoup d'honneurs à Gênes et à Pise; mais dans cette visite il ne put obtenir la conclusion de la paix entre le roi Charles et le roi de Sicile. Il retourna donc en Catalogne, où il remmena madame la reine, ainsi que je l'ai raconté.

A quelque temps de là le seigneur roi d'Aragon envoya des messages à l'amiral en Sicile pour lui dire de se rendre en Catalogne, et l'amiral se rendit incontinent à son appel. Puis, peu de temps s'écoula avant que le seigneur roi d'Aragon ne partît de Catalogne avec une flotte nombreuse, pour aller une seconde fois trouver le pape, afin de conclure définitivement la paix entre le roi Frédéric et le roi Charles. Dès que tout fut près, de Palamos où il s'embarqua il envoya prier le roi de Majorque son oncle de se trouver à Collioure, car il désirait y avoir une entrevue avec lui; et le seigneur roi de Majorque s'y rendit incontinent. Le seigneur roi d'Aragon partit donc de Palamos avec cent cinq galères. Et pendant leur séjour à Collioure, il eut une entrevue avec le roi de Majorque son oncle; et dans cette entrevue ils se firent grand accueil l'un à l'autre; et le seigneur roi d'Aragon lui rendit l'île de Majorque, et celles de Minorque et d'Yviça. Ils reconfirmèrent leur

paix et leur amitié, comme eussent pu faire un père et un fils, ce qui fit grand plaisir à tous ceux qui leur voulaient du bien; et le seigneur roi d'Aragon chargea les nobles En Raymond Folch et En Béranger de Sarria de lui remettre en son lieu et nom lesdites îles, ce qui fut fait et accompli.

Le seigneur roi partit, et il se donna beaucoup de peine dans ce voyage sans pouvoir cependant jamais parvenir à effectuer la paix entre le roi Charles son beau-père et le roi Frédéric son frère, et il retourna en Catalogne, où tous éprouvèrent un grand plaisir en voyant que Dieu les leur ramenait sains et saufs, lui et madame la reine.

Je cesserai de vous parler des affaires de Sicile et reviendrai au roi Don Ferdinand de Castille, qui, mal avisé qu'il était, défia le seigneur roi d'Aragon; du reste, il ne s'écoula pas bien longtemps avant que la paix fût conclue avec le roi Charles. Quelques personnes diront sans doute: « Comment se fait-il donc qu'En Muntaner passe si sommairement sur ces faits? » Et si c'était à moi qu'ils adressaient cette question, je leur dirais: qu'il est des demandes qui ne méritent pas de réponse [1].

CHAPITRE CLXXXVII.

Comment la guerre se ralluma entre le seigneur roi En Jacques d'Aragon et le roi Ferdinand de Castille; comment l'infant En Pierre entra en Castille avec grande puissance, et assiégea la ville de Léon; et comment le seigneur roi En Jacques résolut de pénétrer par le royaume de Murcie, tant par terre que par mer.

Quand le seigneur roi d'Aragon se représenta à l'esprit le défi que lui avait envoyé le roi de Castille, il en eut grand'honte et se dit qu'il lui était nécessaire de l'en faire repentir. Il ordonna donc au seigneur infant En Pierre de se tenir prêt à entrer en Castille avec mille chevaux armés et cinquante mille almogavares, et lui prescrivit de pénétrer en Castille par l'Aragon, tandis que lui y entrerait par le royaume de Murcie, aussi avec de très grandes forces. Que vous ferai-je plus long récit? Ainsi que le seigneur roi l'avait ordonné, ainsi s'accomplit-il. Le seigneur infant En Pierre entra en Castille avec mille chevaux armés, catalans et aragonais, et environ cinquante mille hommes de pied; et il pénétra dans la Castille à la distance de neuf journées, et assiégea la cité de Léon, et fit tirer sur la ville ses trébuchets.

Mais je laisse là l'infant En Pierre assiégeant la cité de Léon, qui est dans l'intérieur de la Castille, à la distance d'environ huit journées des frontières de l'Aragon; et je vais vous parler de nouveau du seigneur roi d'Aragon, qui pénétra dans le royaume de Murcie avec de grandes forces, et y entra à la fois par terre et par mer.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon prit de vive force la ville d'Alicante et le château, ainsi que bien d'autres châteaux et villes de Murcie, et la plus grande partie du royaume; et comment, ayant mis tout en état, il laissa pour son lieutenant le noble En Jacques Pierre, son frère.

La première place du royaume de Murcie devant laquelle il se présenta, fut Alicante. Il attaqua la ville et la prit, puis monta au château, qui est un des plus beaux châteaux du monde; et le seigneur roi l'attaqua avec tant d'ardeur, que lui-même de sa personne il escalada la montagne jusqu'en amont, suivi d'un grand

(1) Muntaner n'aime pas à parler des faits qui sont peu glorieux pour la maison d'Aragon, et de ce nombre est précisément l'affaire dont il s'agit. Jacques d'Aragon alla aussi à Rome en 1298, mais sur la citation du pape, et pour s'excuser de la non-exécution des clauses du traité relatives à la Sicile, et pour amener son frère Frédéric, de gré ou de force, à une résiliation au moins de la Calabre. Le pape lui fit avoir en abondance l'or qu'il demandait et il alla trouver à Naples son beau-père Charles II; et après sommation faite à son frère, il se réunit à Charles II pour l'attaquer, à l'aide de Roger de Loria qu'il avait fait revenir près de lui. Les talents de Roger de Loria procurèrent de grands succès contre les Siciliens qui, dans leur fureur, firent trancher la tête au jeune Jean de Loria, neveu de l'amiral, fait prisonnier par eux. C'est un de ces faits que Muntaner se garderait bien de dire. Après de nouveaux avantages remportés en 1299 sur son frère, qu'on l'accusait d'avoir laissé échapper au moment où il pouvait le faire prisonnier, Jacques comprit que sa position était trop équivoque, entre un beau-père que son devoir et ses promesses lui commandaient de soutenir, et un frère dont ses intérêts lui faisaient désirer le succès, et, poursuivi par les reproches de tous, il se hâta de saisir le premier prétexte venu pour retourner en Aragon. Frédéric fit depuis une courte paix avec Charles II en épousant sa fille Eléonore au mois de mai 1312; mais toute sa vie, soutenu par la haine portée aux Français par les Siciliens, il fut en guerre avec les Français de Naples, et finit par conserver la Sicile à sa famille en abandonnant la Calabre sous la menace de l'excommunication papale. (Villani, l. VIII, chap. 29.)

nombre de cavaliers qui avaient mis pied à terre, et arriva jusqu'à la porte du château. A peu de distance de la porte se trouvait un pan de muraille qui avait été abattu et jeté en dedans; c'est par là qu'ils envahirent le château par force d'armes. Et soyez bien certain que le seigneur roi de sa personne y aurait été le premier, si ce n'eût été d'un bon et expert chevalier de Catalogne nommé En Béranger de Puixmolto, qui tira le seigneur roi et lui dit : « Ah! seigneur! qu'est-ce à dire? Laissez-nous entrer les premiers. » Le seigneur roi ne l'écouta seulement pas et se porta en avant; mais ledit En Béranger de Puixmolto fit un grand saut en avant, et un autre chevalier le suivit. Là, ceux de dedans se présentèrent pour se défendre; et très certainement ces deux chevaliers y seraient morts, si ce n'eût été que le seigneur roi de sa personne, l'épée en main, l'écu embrassé, sauta aussi dedans, et il fut le troisième qui y entra. Et quand le seigneur roi fut sauté dedans, En Béranger de Puixmolto et l'autre chevalier qui virent le roi si près d'eux redoublèrent d'efforts. Le seigneur roi se couvrit de son écu, et un chevalier de l'intérieur, qui était compagnon d'En Nicolas Péris, l'alcade du château, et était un homme grand et fort, lança contre le roi l'épieu ferré de chasse qu'il tenait en main, et férit un tel coup dans le premier canton de l'écu, qu'il pénétra dedans de plus d'une demi-palme. Le seigneur roi marcha sur lui en avant; et comme il était jeune, ardent, vigoureux, il lui porta un tel coup de son épée sur le milieu du crâne, que l'armet de mailles dont il avait la tête couverte ne lui servit de rien, et qu'il le pourfendit jusqu'aux dents. Il arrache ensuite son épée de la tête de cet homme, et va en férir un autre, et d'un tel coup qu'il en fit voler à terre le bras avec tous les muscles. Que vous dirai-je? Le seigneur roi en dépêcha assez de sa main sur la place, et pendant ce temps les troupes arrivaient et pénétraient par le portail.

En Béranger de Puixmolto ne quittait point le seigneur roi, et faisait aussi de si beaux faits d'armes que c'était merveille. Que vous dirai-je? Accompagné d'un grand nombre de chevaliers qui étaient entrés après le seigneur roi, il alla à la porte où était En Nicolas Péris, l'alcade, qui, l'épée dans la main droite et les clefs dans la main gauche, se défendit très bien; mais peu lui valut, et il fut mis en pièces.

Quand tout le château fut pris, le seigneur roi défendit que l'alcade fût enterré dans le cimetière, mais il le déclara traître, et on fit jeter son corps aux chiens. Ainsi, seigneurs, vous qui lirez mon livre, gardez-vous, si vous pouvez, d'avoir à garder aucun château pour un seigneur; car celui qui s'est chargé de la garde d'un château pour un seigneur doit avoir premièrement à cœur de conserver ce château à son seigneur, et secondement de pouvoir en sortir à son honneur et à celui de son lignage. Et ce n'est pas cela qui est aujourd'hui à cœur à tous ceux, et en grand nombre, qui reçoivent la garde d'un château; mais la première chose à laquelle ils songent est de faire leur calcul; et ils se disent ainsi : « Je reçois tant pour la garde de ce château; et avec tant je trouverai un écuyer qui me le gardera; il me restera donc tant par an. » Ceux qui calculent ainsi calculent follement; car il y a bien des exemples de bons chevaliers et d'autres braves qui y sont morts après s'y être ruinés, et que leur seigneur a cependant flétris du nom de traîtres. Par exemple ce chevalier, alcade d'Alicante, nommé En Nicolas Péris, y périt en le défendant, tant que vie fut en lui et tant que vécurent ceux qui étaient avec lui; mais comme il n'y tenait pas autant de troupes qu'il devait y tenir, et dont le roi de Castille lui payait la solde, et qu'il n'y employait pas ce qu'il recevait chaque année du roi de Castille, pour chacun de ces faits il fut flétri du nom de traître. Je vous dis donc : que c'est un des postes les plus dangereux du monde de tenir un château pour un seigneur, en quelque profonde paix qu'on soit; car un jour ou une nuit, voici que vous arrive telle chose qu'on n'aurait jamais pu prévoir.

Ledit seigneur roi prit donc ce château et en confia la garde à En Béranger de Puixmolto, en quoi il eut grandement raison, car il l'avait bien mérité. Il descendit ensuite dans la ville; et En Raymond Sacomana, En Jacques Béranger et En Saverdun, qui étaient des premiers d'Alicante, et tous les autres, prêtèrent serment et hommage au seigneur roi de lui livrer la ville d'en-bas; car quand ils virent que le château avait été pris, ils comprirent bien qu'ils ne pouvaient plus l'empêcher d'entrer dans la ville; et certes, si le château n'eût pas été pris, jamais ils ne se seraient rendus au seigneur roi. Aussi Dieu et le roi de Castille et tout le monde

les en tinrent pour excusés; et quand le roi de Castille le sut, il les déclara bons et loyaux, et déclara au contraire Nicolas Péris traître, ainsi que l'avait fait le seigneur roi d'Aragon, qui, en rendant contre lui cette sentence de trahison, avait agi en seigneur juste et valeureux.

Après avoir pris ses dispositions pour la défense d'Alicante, le seigneur roi alla à Elx, et l'assiégea et la battit avec ses trébuchets. Et pendant qu'il y tenait son siége, il s'empara de toute la vallée d'Elda, de Novelo, de Nompot, d'Asp, de Petrer et de la Mola. Il eut aussi Crivelleyn, dont le raïs[1] vint à lui et se fit son homme et son vassal. Il prit Favanella, Callosa et Guardamar. Que vous dirai-je? Il tint si longtemps son siége à Elx qu'il parvint à s'en rendre maître, et elle se rendit à lui. Puis il s'empara d'Oriola et du château, que lui rendit En Pierre Ruys de Saint-Sabria, qui en était alcade, lorsqu'il eut vu que la ville d'Oriola s'était rendue. Et il fut bien inspiré de lui livrer ce château sans combat et sans frais; car c'est un des plus forts et royaux châteaux d'Espagne. Vous voyez bien par là que ce chevalier fit un grand acte de bonté et de courtoisie, en rendant ainsi un tel château au seigneur roi.

Il prit aussi le château de Montaigu, les cités de Murcie, de Carthagène, de Lorca et de Molina, et bien d'autres lieux. Il est vrai que la plus grande partie appartenaient et devaient appartenir audit seigneur roi à juste titre, selon que vous l'avez déjà pu apprendre en lisant la conquête de Murcie.

Quand le seigneur roi fut maître de la cité de Murcie et de la plus grande partie du royaume, il mit tout le pays en bon état de défense, et y laissa pour son lieutenant le noble En Jacques Pierre, son frère, en lui donnant une bonne et nombreuse chevalerie.

CHAPITRE CLXXXIX.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon apprit que l'infant En Pierre, son frère, était mort à Léon, ainsi qu'En Raymond d'Anglesola; et comment ils revinrent en Aragon, enseignes déployées.

Quand le seigneur roi fut de retour au royaume de Valence, il reçut la nouvelle que son frère, l'infant En Pierre, était mort de maladie au siége de Léon, ainsi qu'En Raymond d'Anglesola. Le seigneur infant, durant sa maladie, avait mis aussi parfaitement ordre à sa conscience qu'il appartient à tout chrétien de le faire. Il avait reçu très dévotement tous les sacrements de la sainte Église, en chrétien pur et sans tache qu'il était; car il n'avait jamais connu de femme charnellement, à l'exception de madame Guillelmine de Moncade, sa femme. En quittant cette vie, il fit la plus belle fin que chrétien puisse faire, pria qu'on ne fît aucun deuil pour sa mort jusqu'à ce que l'armée fût de retour en Aragon avec sa dépouille mortelle, et demanda aussi qu'on inhumât à ses pieds En Raymond d'Anglesola, comme celui qui à la vie et à la mort lui avait fait si bonne compagnie.

L'ost leva le siége de Léon avec le corps du seigneur infant En Pierre et celui d'En Raymond d'Anglesola, et retourna en Aragon, enseignes déployées.

Quand ils furent arrivés en Aragon, le seigneur roi apprit ce qui s'était passé et fut fort affligé de la mort du seigneur infant, et il lui fit rendre les derniers honneurs, comme un bon frère doit faire à son cher et bon frère. L'infant fut bien regretté. Dieu, par sa bonté, veuille recevoir son âme, comme il doit recevoir celle de tout seigneur bon, juste et droiturier!

Je cesse de vous parler ici du seigneur roi d'Aragon, et retourne aux affaires de Sicile.

CHAPITRE CXC.

Comment deux chevaliers de Catane et messire Virgile de Naples rendirent la cité de Catane au duc Robert, fils aîné du roi Charles, que le seigneur roi En Jacques d'Aragon avait laissé à Catane lorsqu'il était allé une seconde fois vers le pape.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon eut laissé le duc Robert à Catane[1], et fut venu une seconde fois d'Aragon pour s'entendre personnellement avec le pape, il se rendit à Naples et de là en Sicile. Mais il ne put parvenir à faire la paix entre le seigneur roi de Sicile son frère et le roi Charles son

(1) Commandant, mot arabe.

(1) Muntaner passe sur tous ces événements aussi rapidement que sur des charbons ardents. Il se garde bien de raconter la guerre entre les deux frères, comme chose qui lui déplait fort. Ce sont là de ces faits pour lesquels il répond aux questionneurs : « qu'il y a des questions qui ne méritent pas de réponse. »

beau-père. Le duc Robert, fils aîné du roi Charles, demeura en Sicile, dans la cité de Catane, car messire Virgile de Naples et deux chevaliers la lui avaient livrée. Paternò, Adernò, et autres lieux, s'étaient aussi rendus à lui.

La guerre était très animée en Sicile, car le duc y avait un grand nombre de chevaliers. Il y avait bien trois mille chevaux armés, tandis que le seigneur roi de Sicile n'avait pas plus de mille Catalans et Aragonais; et cependant les gens du seigneur roi de Sicile remportaient tous les jours quelques avantages sur eux.

CHAPITRE CXCI.

Comment trois barons vinrent de France, à la tête de trois cents chevaliers, en aide au roi Charles, et dans l'intention de venger la mort de leurs parents; et comment, voulant pourchasser la mort du comte Gallerano et de don Blasco d'Alagon, ils pourchassèrent leur propre mort.

Il arriva à cette époque que trois barons de France vinrent en Sicile en aide au roi Charles et pour venger la mort de leurs parents qui avaient péri dans la guerre de Sicile au temps du seigneur roi En Jacques. Ces trois barons amenaient avec eux trois cents chevaliers, tous d'élite et des meilleurs de France; et ils prirent le nom de Chevaliers de la Mort. Ils se rendirent à Catane avec le cœur résolu et la ferme volonté de se rencontrer bien décidément avec le noble En Guillaume Gallerano, comte de Catanzaro, et avec don Blasco d'Alagon, qui tenaient pour le seigneur roi de Sicile, et ils en firent le serment.

Lorsqu'ils furent à Catane, chacun les appelait les Chevaliers de la Mort. Que vous dirai-je? Ils furent informés un jour que le comte Gallerano et don Blasco se trouvaient en un château de Sicile nommé Gagliano[1]. Aussitôt les trois cents chevaliers, en très bel arroi, et suivis de bon nombre d'autres qui voulurent les accompagner, se portèrent sur Gagliano.

Le comte Gallerano et don Blasco étant prévenus que ces chevaliers étaient arrivés dans la plaine de Gagliano, reconnurent la troupe qu'ils avaient auprès d'eux, et trouvèrent qu'ils n'avaient pas plus de deux cents hommes à cheval et de trois cents hommes à pied. Ils résolurent toutefois d'aller avec décision leur livrer bataille. Dès l'aube du jour ils sortirent de Gagliano en bataille rangée, trompettes et nacaires sonnant.

Les Chevaliers de la Mort, en les voyant venir, reconnurent aussi leur monde, et se trouvèrent bien cinq cents hommes à cheval, tous gens de cœur, et un grand nombre de gens de pied, qui étaient de leurs terres. Aussitôt que les deux osts se furent aperçues, les almogavares du comte Gallerano et de don Blasco s'écrièrent : « Aiguisez vos fers! » Et au même instant tous à la fois s'en vont frappants avec les fers des lances et des dards au milieu des pierres, et en font jaillir tant de feux que le monde en paraissait tout illuminé, et ce luminaire semblait être d'autant plus éclatant qu'on n'était qu'à la première pointe du jour. Les Français, à cette vue, s'émerveillèrent fort, et demandèrent ce que cela voulait dire; et des chevaliers qui étaient parmi eux et s'étaient jadis trouvés avec les almogavares en Calabre, dans divers faits d'armes, leur dirent que c'était la coutume des almogavares, et que, chaque fois qu'ils entraient en bataille, ils aiguisaient ainsi leurs fers; si bien que le comte de Brienne, qui était un de ces comtes arrivés de France, s'écria : « Ah Dieu! qu'est-ce donc que cela? c'est avec de vrais diables que nous nous trouvons; car, qui aiguise ainsi le fer de sa lance montre bien qu'il a le cœur ferme à se battre. Voilà donc que nous avons trouvé ce que nous venions chercher. » Là-dessus il se signa, se recommanda à Dieu, et ils s'avancèrent les uns sur les autres rangés en bataille.

Le comte Gallerano et don Blasco ne voulurent former ni avant-garde ni arrière-garde; mais ramassant toute leur cavalerie sur la gauche, et tous les almogavares sur la droite, ils allèrent ainsi férir contre l'avant-garde ennemie, et avec une telle impétuosité de choc qu'on eût dit que le monde en croulait. La bataille fut terrible. Les almogavares manœuvrèrent si expertement leurs dards que c'était vraie diablerie que ce qu'ils faisaient; car à peine avaient-ils pénétré entre les rangs ennemis, qu'ils avaient mis par terre plus de cent hommes des Français, en tuant le chevalier ou le cheval; puis ils mirent leurs bois de lances en tronçons et éventrèrent les chevaux, se faisant voie au milieu d'eux avec la même aisance que s'ils se fussent promenés dans un jardin. Le comte Gallerano et

(1) Près de Nicosia, dans le centre de la Sicile.

don Blasco s'attaquèrent aux bannières des Français, de telle manière qu'ils les renversèrent toutes à terre. C'est alors que vous eussiez vu de beaux faits d'armes et de beaux coups donnés et reçus. Jamais si peu de combattants ne livrèrent bataille si sanglante; et jusqu'à midi on ne pouvait encore juger qui avait l'avantage, si ce n'est que les bannières françaises étaient toutes abattues, à l'exception de celle du comte de Brienne, qui avait lui-même relevé la sienne lorsque son porte-bannière eut été tué, et l'avait confiée à un autre chevalier.

Quand les Catalans et les Aragonais virent que les Français tenaient si vigoureusement, un grand cri se fit entendre entre eux, et tous crièrent à la fois : « Aragon! Aragon! » Ce mot les réchauffa tous d'une nouvelle ardeur; et ils férirent cette fois si vigoureusement, que ce fut la chose la plus merveilleuse du monde. Il ne restait plus que quatre-vingts Français, qui prirent position sur un tertre. Là le comte Gallerano et don Blasco vinrent les attaquer. Que vous dirai-je? Tous emportèrent avec eux le titre qu'ils avaient apporté de France; car ils avaient pris le nom de Chevaliers de la Mort, et tous reçurent la mort. Des trois cents chevaliers et de tous ceux qui les avaient accompagnés, il n'échappa que cinq hommes à chevaux bardés, qui étaient de Catane, et qui les avaient accompagnés pour leur servir de guides.

Quand tous furent morts, la troupe du comte Gallerano et de don Blasco prit possession du champ; et vous pouvez être assurés qu'ils y firent un si immense butin que tous ceux qui avaient été à cette bataille en furent riches à toujours. Ils reconnurent ceux des leurs qui leur manquaient, et trouvèrent qu'ils avaient perdu jusqu'à vingt-deux hommes à cheval, et trente-quatre hommes à pied; et ainsi, joyeux et satisfaits, aussitôt qu'ils eurent levé le champ, ils rentrèrent à Gagliano. Entre Gagliano et Traina [1] ils déposèrent leurs blessés et les firent bien soigner.

La nouvelle de cette rencontre parvint au seigneur roi de Sicile, qui se trouvait à Nicosia, et il en éprouva une vive joie, lui et tous ceux qui lui désiraient du bien.

Le quatrième jour après la bataille, le comte Gallerano et don Blasco allèrent reconnaître Paternò et Adernò, et prirent bon nombre de Français qui étaient venus de Catane dans les forêts pour se procurer du fourrage et du bois; et il s'y trouvait bien deux cents chevaliers français qui étaient venus à la garde de ces voitures d'équipages, et tous furent tués ou faits prisonniers.

Il y eut un grand deuil à Catane pour la perte des Chevaliers de la Mort. Le roi Charles et le pape éprouvèrent aussi une grande douleur en apprenant cette nouvelle, si bien que le pape dit : « Nous pensions avoir fini, et nous n'avons rien fait. Il paraît que celui-ci défendra aussi bien la Sicile que l'ont fait son père et son frère. Et tout jeune qu'il est, il montrera bien de quelle maison il est sorti; aussi je crois bien que, si la paix ne vient pas mettre fin à tout cela, nous n'avons à recevoir de ce côté que du dommage. »

CHAPITRE CXCII.

Comment le roi Charles envoya son fils, le prince de Tarente, en Sicile avec douze cents chevaux armés et cinquante galères; et comment il fut battu à Trapani par le seigneur roi En Frédéric de Sicile, fait prisonnier et renfermé au château de Cefalù.

Quand le roi Charles apprit cette nouvelle, il fit appareiller, à Naples, son fils le prince de Tarente, et lui donna douze cents chevaux armés, soit Français, soit Provençaux, soit Napolitains, tous gens de cœur. Il fit préparer cinquante galères, toutes ouvertes en poupe, et ces troupes s'y embarquèrent. Le roi Charles ordonna à son fils de se rendre à l'instant en droite ligne à la plage du cap Rolland, au château de Saint-Marco, à Castallo et à Francavilla; car il valait mieux débarquer en toute sûreté sur son propre territoire que de se présenter en ost à part dans tout autre endroit. Il ajouta que là il trouverait une nombreuse cavalerie du duc [1] qui se joindrait bientôt à lui, et qu'ils pourraient de plus retirer d'abondants rafraîchissements des lieux qui tenaient pour eux; et qu'enfin de là ils pourraient, en tout temps, marcher sur Catane par un pays qui tenait pour lui. Et assurément le roi Charles indiquait la droite voie, si on eût voulu le croire; mais Jeunesse s'accorde rarement avec Sagesse, et n'écoute que Volonté.

(1) Un peu au nord-est de Gagliano.

(1) Robert, duc de Calabre, frère du prince de Tarente.

Le prince s'embarqua donc à Naples avec tout ce monde, prit congé du roi Charles son père, qui le bénit, le signa, et lui recommanda de bien faire, lui et tous ceux qui étaient avec lui. Tous lui baisèrent les mains, s'embarquèrent et firent voile pour Trapani.

Mais voyez comme ils se souvinrent de ce que le roi Charles leur avait dit! Tous dirent au prince: «Seigneur, prenons terre le plus loin que nous pourrons du duc; et puis nous marcherons, bannières déployées, vers Catane, mettant à feu et à sang tout ce qui s'offrira devant nous. Ce serait grande honte à vous de vous réunir sitôt au duc; car il paraîtrait que vous n'osez rien entreprendre par vous-même.»

Le prince prêta l'oreille à ces conseils, oubliant tout ce que le roi Charles lui avait recommandé, et il vint à Trapani. Au moment où les voiles passèrent devant le cap de Gallò, les vedettes les aperçurent faisant route vers Trapani, et en prévinrent aussitôt par un message le roi de Sicile qui était à Castro-Giovanni, situé au milieu de l'île, et d'où l'on peut se transporter rapidement çà ou là. Dès qu'il sut que le prince faisait route vers Trapani, il envoya ordre à ses barons, dans toute la Sicile, de se rendre à Calatafuni, où il se trouverait. Il l'envoya dire aussi à En Huguet d'Ampurias, qui était à Reggio en Calabre; et dès que chacun eut reçu le message, tous se disposèrent à se rendre auprès du roi.

Le prince avait un temps si favorable, qu'avant que le seigneur roi eût réuni tout son monde, il avait pris terre aux canaux de Trapani, entre cette ville et Mazzara. Il fit débarquer ses chevaux et tout son monde, marcha sur Trapani et l'attaqua. Mais il ne put rien y faire et y éprouva au contraire de grands dommages. Il quitta donc ce lieu et marcha sur Mazzara. Le seigneur roi avança à sa rencontre avec les troupes qu'il avait sous la main, et qui n'étaient composées en tout que de six cents chevaux armés et trois mille almogavares. Il y avait avec le roi: le comte Gallerano, don Blasco, don G. Raymond de Moncada, En Béranger d'Entença et autres bons et braves chevaliers.

Quand les deux osts furent en présence, elles se mirent chacune en ordre de bataille. Le comte Gallerano, don G. Raymond de Moncade et don Blasco formaient l'avant-garde du seigneur roi de Sicile. Les gens de pied furent placés à l'aile droite et la cavalerie à la gauche. Aussitôt que les almogavares se virent près de ferir, ils poussèrent leur cri: «Aiguisez vos fers.» Et tous frappèrent en même temps de leurs lances par terre et firent jaillir mille étincelles. On eût dit une grande illumination; et tous les gens de l'armée du prince s'en épouvantèrent fort, quand ils en surent la cause, aussi bien que l'avaient fait les Chevaliers de la Mort.

Cependant les deux avant-gardes s'approchèrent et se heurtèrent d'un manière si vigoureuse que ce fut merveille. Dès que l'avant-garde du seigneur roi de Sicile eut donné, le seigneur roi, qui était fort bien équipé et bien monté, bouillant, jeune, brave, bon homme d'armes, ne voulut pas attendre plus longtemps, et chevaucha tout droit là où était la bannière du prince, et y férit avec tant de vigueur, et asséna de sa main un tel coup de lance sur le porte-bannière du prince, que, bannière et homme, il culbuta tout à la fois par terre et en monceau. C'était là qu'il fallait voir de beaux faits d'armes. Le prince était également jeune, grand, fier, ardent, vigoureux et un des bons chevaliers du monde; de telle sorte que c'était merveille de voir ce que le seigneur roi et lui faisaient de leur personne. Que vous dirai-je? Le prince voulut relever sa bannière, et tout ce qu'il y avait de bons chevaliers d'un côté et de l'autre se réunirent dans ce conflit. Le seigneur roi ne voulait pas s'éloigner de la mêlée, et luttait de toute sa puissance pour que la bannière du prince ne fût pas relevée.

Dans ce conflit, le seigneur roi et le prince se rencontrèrent face à face, et se reconnurent, et en eurent tous les deux grande joie. Il fallait les voir tous deux combattre corps à corps; car certes chacun d'eux pouvait dire avoir bien trouvé son compagnon. Ils se traitèrent de telle manière que chacun dépeça sur l'autre tout ce qu'il portait d'armes. A la fin le seigneur roi donna un tel coup de sa masse d'armes sur la tête du cheval du prince qu'il en resta tout étourdi et alla rouler par terre. Aussitôt que le prince fut tombé, un cavalier nommé En Martin Péris d'Aros, qui vit bien que c'était le prince, mit pied à terre et voulut le tuer. Et le seigneur roi s'écria: «Non, non!

qu'on ne le tue point. » Mais don Blasco l'entendit et dit : « Tuez-le. » Et le seigneur roi cria encore : « Qu'on ne le tue pas ! »

Si bien que le seigneur roi voulut descendre de cheval, et Martin Péris d'Aros s'écria : « Seigneur, ne démontez point ; je saurai bien vous le garder ; et on ne le tuera pas puisque vous le voulez ainsi. » On peut bien dire que ce jour-là le roi fut comme un bon parrain pour le prince ; car c'est par Dieu et par lui que vie lui fut conservée. Dieu veuille qu'il lui en rende bonne récompense, bien qu'il soit juste que sang noble soutienne sa cause !

Lorsque le prince sut que c'était le seigneur roi avec lequel il avait eu si chaude affaire, il se rendit à lui. Le seigneur roi le recommanda audit Martin Péris d'Aros, et à son frère En Pierre d'Aros, et à En Garcia Ximenès d'Ayvar. Après cette recommandation faite, il parcourut le champ de bataille, la masse d'armes en main, partout où la mêlée était la plus épaisse. Et il fit de si beaux faits d'armes ce jour-là, qu'il donna à connaître à tous qu'il était bien le digne fils du bon roi En Pierre et le petit-fils du bon roi En Jacques. Que vous dirai-je ? Aussi terrible allait-il à travers le champ de bataille, abattant chevaliers et faisant rouler les chevaux, que se précipite un lion parmi les animaux. Quant aux almogavares, je vous dirai le coup que fit un d'entre eux, nommé Porcel, que j'ai eu ensuite dans ma compagnie en Romanie. Avec un long couteau à tailler les viandes, celui-là donna un tel coup à un cavalier français que la jambière et la jambe s'en allèrent ensemble, et qu'ensuite l'arme s'enfonça bien d'une demi-palme dans le flanc du cheval. Pour les coups de dards, je ne saurais vous les decrire. Il y eut tel coup de dard qui, en atteignant le chevalier par son écu, perçait l'écu et le chevalier garni de ses armes d'outre en outre. Enfin la victoire fut gagnée, et tous les gens du prince furent étendus morts sur la terre ou faits prisonniers.

Aussitôt après la victoire, le seigneur roi envoya à Trapani, à Mazzara, à Calatafuni, à Castel-a-mare et à Alcamò, avec ordre que chacun apportât du pain et du vin ; car il voulait rester tout ce jour-là au champ, et que ses troupes prissent possession du champ, et que tout ce que chaque individu aurait gagné lui appartînt en propre ; lui ne voulait pour sa part que le prince et les seigneurs bannerets qui avaient été faits prisonniers ; quant aux autres, ils devaient appartenir à ceux qui les avaient gagnés et pris.

Les rafraîchissements arrivèrent bientôt au champ en grande abondance, et tous mangèrent et burent à volonté. Le seigneur roi y fit aussi dresser ses tentes et y mangea avec ses riches-hommes. Là, sous une belle tente, il fit aussi déposer le prince ; on lui défit ses armes et on fit venir les médecins du seigneur roi, qui lui pansèrent une grande blessure de longue épée qu'il avait reçue au visage, ainsi que d'autres blessures ; on lui servit ensuite à manger d'une manière somptueuse, et le seigneur roi recommanda de le bien soigner. Ce jour-là, tous se reposèrent sur le champ de bataille sous les tentes, et les troupes levèrent le champ ; si bien qu'il n'y eut aucun homme qui n'eût gagné tant que sans fin. A la nuit le seigneur roi et toute l'armée, satisfaits et joyeux, entrèrent à Trapani avec le prince et les prisonniers ; et ils y demeurèrent quatre jours. Puis le seigneur roi ordonna de conduire le prince au château de Cefalù, de le garder et de le bien soigner. Quant aux riches-hommes prisonniers, il les fit répartir dans les divers châteaux et les recommanda à différents chevaliers. Ainsi qu'il avait commandé, ainsi fut-il exécuté.

Le prince fut conduit, à petites journées, à Cefalù ; et il eut une garde digne d'un tel seigneur. Tout cela réglé par le seigneur roi, les chevaliers retournèrent chacun à leur poste sur les frontières.

Je cesse de vous entretenir du seigneur roi, pour vous parler du duc et du roi Charles.

CHAPITRE CXCIII.

Comment le roi Charles et le Saint-Père firent dire au roi Philippe de France d'envoyer son frère messire Charles en Sicile, le pape voulant lui venir en aide avec le trésor de Saint-Pierre, ce qui fut accordé par le roi et les douze pairs de France.

Le duc ayant appris la grande défaite et l'emprisonnement de son frère et le grand dommage qu'il avait éprouvé, vous pouvez croire qu'il en fut vivement affligé, et le roi Charles par-dessus tous les autres ; et toutes les nobles maisons de Naples furent orphelines

de leurs chefs. Le pape, aussitôt qu'il apprit cette nouvelle, en fut aussi très affligé. Et s'il avait bien parlé en apprenant la perte des Chevaliers de la Mort, il en dit bien cette fois deux fois autant; car il déclara, qu'il regardait le trésor de Saint-Pierre comme épuisé si on ne faisait la paix avec le roi Frédéric. Il envoya donc un cardinal au roi de France, avec des messagers du roi Charles, qui y allaient en même temps pour prier le roi de France d'envoyer son frère, messire Charles, en Sicile, en aide du duc, disant que, s'il ne le faisait, il se tînt pour dit que le duc était obligé de faire de ces deux choses l'une : ou il serait forcé d'abandonner tout ce qu'il possédait en Sicile, ou bien il serait pris ou tué. Quant au pape, il promettait de donner à messire Charles, sur les trésors de l'Église, la solde qui lui conviendrait pour lui et pour les chevaliers qu'il mènerait avec lui, et il l'engageait à amener avec lui, s'il le pouvait, cinq mille cavaliers, assurant qu'il leur fournirait tout l'argent nécessaire.

Les envoyés du roi Charles et le cardinal se rendirent en France, et exposèrent la chose au roi de France et aux douze pairs. Et là il fut décidé : que pour rien au monde le roi Charles ne serait point abandonné, ni lui ni ses fils, par la maison de France; car le déshonneur et le dommage éprouvés par ledit roi intéressaient plus la maison de France qu'aucune autre. Et je vous dis qu'ils avaient bien raison, et que si les autres rois du monde faisaient de même, et donnaient aide à ceux qui sont issus d'eux, ils s'en trouveraient bien mieux et en seraient plus redoutés qu'ils ne le sont quand ils les abandonnent.

Il fut donc décidé que messire Charles viendrait en personne, et qu'il tâcherait d'avoir les riches-hommes et chevaliers qu'il jugerait à propos, et que l'Église paierait tout.

Si bien que messire Charles accepta volontiers l'entreprise de Sicile, où, si cela lui plaisait, il avait la faculté de s'y fixer; et cela lui convenait assez. Après avoir adopté la donation du royaume d'Aragon, au détriment du roi En Pierre son oncle, il acceptait ainsi maintenant l'entreprise contre le seigneur roi de Sicile, son cousin-germain; mais les deux dons devaient lui tourner à mal. Et chacun peut voir ce qui résulte de tels actes d'ingratitude; car il y a cent ans que la maison de France ne fait rien qui tourne à son honneur, mais bien à sa honte. Et ainsi arrivera-t-il toujours à ceux qui ne suivent pas la vérité et la justice.

Je cesserai ici de vous parler du roi Charles, qui va cherchant à réunir les troupes qui doivent passer avec lui en Sicile, et je vous entretiendrai d'un vaillant homme, humble de chevance et de naissance, qui, par sa prouesse, s'éleva en peu de temps plus haut que ne monta jamais nul homme jusqu'ici. Et j'ai d'autant plus volonté de vous en parler en ce moment, que tous ces faits dont va suivre le récit, furent des faits grands et merveilleux et importants, et qui doivent être cités à l'honneur de la maison d'Aragon. Et ce qui m'a en grande partie excité à écrire ce livre, c'est pour rappeler les grandes merveilles advenues par ce vaillant homme, et les grandes victoires que les Catalans et les Aragonais ont eues en Romanie, et qui ont eu en lui leur origine. Et ces merveilles nul ne peut aussi réellement les rapporter au vrai que je puis le faire; car, au temps de sa prospérité, j'étais en Sicile son lieutenant général et le chef de toutes les affaires les plus importantes qu'il eût, tant sur mer que sur terre. Ainsi donc vous devez tous beaucoup mieux m'en croire.

CHAPITRE CXCIV.

Où on raconte le commencement de frère Roger, qui depuis s'éleva si haut, et les grandes prouesses qu'il fit dans sa vie.

La vérité est que l'empereur Frédéric[1] eut un fauconnier qui était d'Allemagne et avait nom Richard de Flor[2], et fut très bel homme; et il lui donna pour femme la fille d'un notable de la ville de Brindes, qui était un homme fort riche; si bien que, entre ce que l'empereur lui donna et ce qu'il reçut de sa femme, il fut grandement riche. De cette dame il eut deux fils; l'aîné eut nom Jacques de Flor, et le plus jeune eut nom Roger de Flor. Au temps où

(1) Frédéric II, qui a écrit un livre sur la chasse.

(2) Son vrai nom allemand était Richard Blum, qui fut traduit par un équivalent italien. C'était alors l'usage de traduire ainsi les noms; plus tard on s'est contenté de les défigurer. Villani appelle le routier anglais Hawk-wood, *Falcone in Bosco*, en traduisant un nom propre. A l'époque de la renaissance, beaucoup de savants se sont empressés de traduire eux-mêmes leur nom en grec et en latin, et ne sont plus connus que sous cette nouvelle forme.

Conradin vint au royaume de Sicile[1], l'aîné n'avait pas plus de quatre ans, et ledit Roger pas plus d'un an. Leur père était bon homme d'armes et voulut se trouver à la bataille de Conradin contre le roi Charles, et dans cette bataille il mourut. Quand le roi Charles se fut rendu maître du royaume, il confisqua tous les biens de ceux qui avaient pris part à la bataille, sans faire partie ni de la maison de l'empereur, ni de celle du roi Mainfroi; si bien qu'il ne resta plus à ces enfants et à leur mère que ce que la mère avait apporté en dot; car ils furent dépouillés du reste de leur héritage. Or, en ce temps, les nefs des Messinois venaient relâcher à Brindes. Là venaient hiverner aussi ceux de la Pouille, qui voulaient transporter hors du royaume des pèlerins ou des provisions; car les Messinois possédaient et possèdent encore beaucoup de grands établissements à Brindes et par toute la Pouille et par tout le royaume. Les nefs qui venaient hiverner commençaient dès le printemps à faire leur chargement pour aller à Acre, et prenaient des chargements de pèlerins[2], ou d'huile, ou de vin, ou de toutes sortes de graisses ou de froment. Assurément c'est le lieu le plus propre au passage d'outre-mer, qui soit dans toute la chrétienté; et de plus, situé sur une terre abondante en tous

(1) C'est-à-dire dans les Deux-Siciles, ou le royaume de Naples proprement dit. Conradin y vint en 1267.

(2) L'acte suivant donne de curieux détails sur les chargements de pèlerins. C'est un traité de saint Louis avec la commune de Marseille pour un voyage à faire outre-mer en 1247. Je l'extrais d'un cahier des Archives du royaume, qui contient tous les marchés faits aussi par saint Louis avec les Génois pour la construction et le nolis de navires destinés à son voyage outre-mer de 1270.

Littere in quibus continetur quod Guicelmus de Mari et Petrus de Templo, sindici universitatis Massiliensis, inicverunt cum fratre Andreâ Pollino, priore sancte domus Jerosolimitane, et ejus sociis, nunciis domini regis, convenciones videlicet de 20 navibus conducendis pro passagio domini regis. In nomine Domini. Amen.

Incarnacionis ejusdem 1246, indict. 4, et 14 kalendarum septembris, convenciones inhite inter fratrem Andream Pollinum, priorem sancte domus hospitalis Jerosolimitani in Franciâ et fratrem Raynaldum de Vicherio, preceptorem milicie Templi in Franciâ, et dominum Raynaldum Gallardi militem domini regis Francie et dominum Guillermum de Reis militem, et Johannem de Parisius ejusdem domini regis clericum, nuncios à dicto domino rege destinatos, nomine dicti domini regis et pro eo, ex unâ parte, et Guicelmum de Mari et Petrum de Templo, sindicos universitatis Massiliensis, nomine dicte universitatis, ex alterâ, super navibus à communitate Massiliensi conducendis ad transfretandum, sunt tales.

Videlicet quod, dicti sindici, nomine dicte universitatis, convenerunt dictis nunciis, se habituros, ad passagium dicti domini regis, quod erit à festo beati Johannis Baptiste proximo venturo in unum annum, 20 naves paratas et benè sarcitas omnibus necessariis suis, ad cognicionem 4 proborum virorum, quorum dictus dominus rex 2 eliget et dicti sindici, nomine dicte universitatis, alios 2

Que naves debent esse 6 annorum vel infrà; et debent esse predicte naves ad portum Aquarum Mortuarum ad plus tardè in octabis predicti festi sancti Johannis, scilicet ab octabis festi sancti Johannis proximo venturis usque ad unum annum, nisi justo impedimento remaneret.

Qui predicti 4 probi viri habeant potestatem discernendi super omnibus questionibus que contingerent emergi, tam super plateis navium quam super aliis, inter dominos navium et dictum dominum regem, vel alium gerentem in predictis negociis vices ejus. Et si plus esset receptum à dictis dominis navium pro plateis quàm deberet recipi, domini navium tenerentur illud restituere domino regi, ad cognicionem predictorum; et si minus esset datum quàm deberet, illud teneretur solvere dominus rex, ad cognicionem predictorum vel gerens vices ejus.

Item, convenerunt predicti sindici dictis nunciis, quod, receptis à dicto domino rege et approbatis convencionibus dictarum navium supra dictis, quod in dicto passagio habebunt 10 galeas propriis expensis communitatis Massiliensis, in qualibet quarum erunt ad minus 25 homines bene muniti balistis et aliis necessariis, que galee ibunt in dicto viagio usque ultrà mare, vel ubicumque exercitus domini regis portum fecerit. Et ex tunc dictus dominus rex possit eas retinere si voluerit, ad expensa, suas, dando eis competens loguarium seu mercedem. Et dicti nuncii, nomine dicti domini regis, convenerunt dictis sindicis, nomine dicte univer.itatis recipientibus, pro naulo seu conduccione dictarum navium, prestare pecuniam sub hac formâ.

Scilicet, pro quolibet equo seu qualibet equitaturâ, et pro aquâ et pro portaturâ dicto equo seu equitature necessariâ, et pro garnamentis et necessariis dicti equi, et pro scutifero, 5 marchas argenti sterlingorum, aut 53 solidos et 4 denarios turon. pro qualibet marchâ, quod sit in electione conductoris.

Item et de plateis conventum est sub hac formâ, scilicet :

Quod debent prestare pro qualibet plateâ castelli et subtus castelli et paradisi et pontis et subtus pontis, singulis 4 libris tur ;

Et pro qualibet plateâ cohoperture superioris et medie, singulis 60 sol. tur. ;

Et pro qualibet plateâ inferioris cohoperture navis, singulis 40 sol. tur. ;

Cujus totius pecunie dicte loguacionis seu noli convenerunt dare medietatem in festo sancti Andree proximo venturo, apud Parisius, secundum quantitatem navium quam dicent vel promittent se habituros ad passagium predictum dicti sindici nomine dicte universitatis; quam quantitatem navium debent exprimere dicti massilienses tempore solucionis supradicte, et aliam medietatem dicte conduccionis seu nauli convenerunt solvere ab instanti Ascensione domini usque ad annum, apud Parisius, vel pro naulo totius navis dare pecuniam sub hac formâ

biens et assez proche de Rome; et il s'y trouve le meilleur port du monde, car les maisons s'avancent jusque dans la mer.

Par la suite, lorsque ledit enfant Roger eut environ huit ans, il advint qu'un prud'homme, frère servant du Temple, nommé frère Vassal, lequel était natif de Marseille et était commandeur d'une nef du Temple, et bon marin, vint hiverner pendant une saison à Brindes avec sa nef; et il fit lester sa nef et la fit radouber en Pouille. Pendant qu'il faisait radouber sa nef, cet enfant Roger allait çà et là par la nef et par les œuvres, avec la même légèreté que s'il eût été un petit mousse; et tout le jour il était avec eux, car la maison de sa mère était très voisine du lieu où la nef se tenait en relâche. Ce brave frère Vassal s'attacha tellement audit enfant Roger, qu'il l'aimait comme s'il eût été son fils. Il le demanda à la mère, et lui dit que, si elle le lui confiait, il ferait son possible pour qu'il fût un brave Templier. La mère, voyant qu'il était un prud'homme, le lui confia volontiers, et lui le reçut.

L'enfant Roger devint le plus expert novice en mer; c'était merveille de le voir monter aux cordages et exécuter toutes les manœuvres. Si bien que, quand il eut quinze ans, il fut tenu, en ce qui concerne la pratique, pour un des bons marins du monde; et quand il eut vingt ans, il fut bon marin de théorie et de navigation. Si bien que ce brave frère Vassal lui laissait faire de la nef à toutes ses volontés. Le grand-maître du Temple, qui le vit si ardent et si brave, lui donna le manteau de Templier et le fit frère servant.

Peu de temps après qu'il eût été reçu frère Templier, le Temple acheta des Génois une grande nef, la plus grande qui eût été faite en ce temps-là; et elle avait nom *le Faucon*, et on la confia audit frère Roger de Flor. Cette nef navigua longtemps habilement et avec grande valeur, si bien qu'avec sa nef frère Roger se trouva à Acre; et l'ordre du Temple fut si satisfait du service de cette nef, que de tant et tant de nefs qu'il y avait, on n'en aimait aucune autant que celle-là.

Or, ce frère Roger fut le plus généreux homme qui naquît jamais, et on ne saurait lui comparer que le Jeune Roi [1]; tout ce qu'il gagnait, il le partageait en don entre les notables chevaliers du Temple, ou avec beaucoup d'amis qu'il savait ainsi se faire. Dans ce temps-là on perdit Acre, et il était alors au port d'Acre avec sa nef; et il reçut à bord des dames, des jeunes filles avec de grands trésors et un grand nombre de braves gens; et puis il transporta tout le monde à Mont-Pelerin et ainsi il gagna sans fin dans ce voyage. Et quand il fut revenu de ce côté de la mer, il donna beaucoup d'argent au grand-maître et à tous ceux qui avaient du pouvoir au Temple. Quand cela fut

Scilicet, pro nave qualibet tante magnitudinis et capacitatis quam admodum est navis que dicitur *Comitissa*, del Hospital, cujus mensuracio sub cirografi scripturâ remanet penes dictos nuncios et penes dictos sindicos, convenerunt dare 1300 marchas sterlingorum bonorum et legalium.

Et si contingeret dictas naves minores vel majores esse dicta nave que vocatur *Comitissa*, dicta summa 1300 marcharum argenti augeretur vel diminueretur secundum mensuracionem dicte navis. Et pro qualibet marchâ si placet, dabuntur 53 sol. et 4 denar. turn.;

Et solucio predictarum marcharum seu turonensium debet fieri terminis et modis suprà dictis.

Item, fuit actum inter dictos sindicos et dictos nuncios quod, receptis peregrinis et equis et omnibus eis necessariis in dictis navibus locatis per plateas, domini navium teneantur recipere et portare in dictis navibus res peregrinorum, sub istâ formâ, scilicet :

Quintale farine pro 3 sol. tur. et quintale carnium pro 2 sol. tur. et millarrolam vini pro 3 sol. tur.

Item fuit actum et expressim dictum inter eosdem nuncios et sindicos, quod, ex quo dicte naves arripuerint viagium suum versus partes transmarinas et placuerint eò quo dictus dominus rex destinaverit, vel aliàs ubi portum fecerit voluntate suâ, predicte naves discaricare libere sint et prorsus absolute, et domini dictarum navium possint cum eis ubi voluerint ire et navigare, prout eis videbitur expedire.

Premissa autem omnia convenerunt predicti nuncii cum predictis sindicis, si dicto domino regi infrà quindenam beati Michaelis proximò venturam placuerit et ea confirmaverit, et rata habere et tenere promiserit. Quod si factum non fuerit à dicto domino rege, et si predicti sindici infrà quindenam non erunt certificati, ex tunc dicte convenciones pro nullis haberentur; verùm si dominus rex predicta approbaverit et rectificaverit, ut suprà dictum est, quod tunc ipse debeat declarare et designare quam condicionem dictarum navium ipse elegerit, vel illarum que ab eo conducuntur, per plateas, vel earum que totaliter ab eo conducentur. (Tiré des Archives du royaume, Trésor des Chartes, J. 456, nº 21.)

(1) Muntaner veut probablement parler d'Alphonse III qui ne fut, il est vrai, roi d'Aragon qu'en 1327 à la mort de son frère Jacques II, et deux ans après la rédaction de cette chronique, mais qui, pendant la vie de son père, avait été traité par lui tout-à-fait royalement, et c'est probablement parce que son père existait encore que, pour le distinguer de lui, on l'appelait *lo rey jove*.

fait, des envieux l'accusèrent auprès du grand-maître, disant qu'il possédait de grands trésors qui lui étaient restés de l'affaire d'Acre; si bien que le grand-maître s'empara de tout ce qu'il put trouver du sien, et puis voulut s'emparer aussi de sa personne; mais lui en fut informé, et il abandonna sa nef dans le port de Marseille[1] et il s'en vint à Gênes, où il trouva messire Ticino Doria, et autres amis qu'il avait su se faire; et il emprunta d'eux de quoi acheter une bonne galère, nommée *l'Olivette*, et l'arma fort bien. Avec cette galère il vint à Catane trouver le duc[1] et s'offrit à lui de tout ce qu'il possédait, et sa galère et sa personne. Le duc ne l'accueillit bien ni de fait ni de parole, et il y resta trois jours sans pouvoir obtenir une bonne réponse. Au quatrième jour, il se présenta devant lui et lui dit: « Seigneur, je vois qu'il ne vous est pas agréable que je sois à votre service; sur quoi je vous recommande à Dieu, et je vais chercher un autre seigneur auquel mes services puissent plaire. » Le duc lui répondit qu'il allât à la bonne aventure.

Aussitôt il s'embarqua et vint à Messine, où il trouva le seigneur roi Frédéric, et se pré-

(1) A côté du récit de Muntaner, ami particulier de Roger et son lieutenant dans toutes ses grandes affaires, ainsi qu'il le rapporte lui-même, je crois devoir donner ce que raconte l'historien grec Pachymère, qui déclare n'être ici que l'écho de la renommée publique. La traduction du président Cousin est si parfaitement libre et incomplète, et si peu fidèle aux idées de Pachymère aussi bien qu'à la forme que revêtent ces idées, que je ne puis me dispenser de traduire moi-même ce morceau, en suivant l'original pied à pied, car la traduction latine du jésuite Possin n'est elle-même qu'une véritable paraphrase.

« Au mois de septembre suivant, dans la seconde indiction (1303), la ville de Constantinople vit (et plût à Dieu qu'elle ne l'eût jamais vu!) arriver le catalan Roger avec sept nefs qui lui appartenaient en propre, et une flotte de ses associés, la plupart Catalans et almogavares, au nombre bien de huit mille. Il avait été précédé par Fernand Ximenès qui faisait partie de l'armée de Roger. Fernand Ximenès était toutefois de noble race, et ceux qu'il conduisait étaient des gens à lui; et c'était sans avoir été appelé qu'il était arrivé pour combattre comme auxiliaire contre les Turcs, au cas où l'empereur (Andronic) le trouverait bon, toutefois, moyennant une solde convenue; Roger, lui, était arrivé sur l'appel qu'on lui avait adressé.

« C'était un homme dans la fleur de l'âge, d'un aspect terrible, prompt dans tous ses gestes, bouillant dans toutes ses actions. Je veux vous en dire quelques mots, selon que je les ai entendu dire moi-même, et si mes paroles s'éloignent un peu de la vérité, ce n'est pas l'écrivain qui se sera trompé, mais le bruit public qui a porté ces faits jusqu'à lui.

« Ce Roger était donc en Syrie, à Ptolémaïs (Acre), pendant que cette ville, si célèbre parmi les villes, était encore debout, et il y était engagé parmi les frères du Temple. Lorsque cette ville fut prise par les Éthiopiens (Égyptiens) et fut entièrement détruite, lui, ayant soustrait de l'argent de son monastère du Tempio et en ayant acheté de longues nefs, se mit en course sur les Sarrazins, et, transformé en pirate formidable, il s'associa un grand nombre de compagnons; il n'aspirait qu'aux bouleversements. Fier, ainsi que ses associés, de la richesse et du luxe que leur procuraient toutes leurs courses sur mer, il fit grandement redouter cet Ordre des frères du Temple. Déjà puissant par le nombre de ses nefs, il se présenta à Frédéric qui avait reçu de Mainfroi la Sicile, et en même temps, comme une sorte d'héritage de famille, l'excommunication de l'Église, et qui à cause de cela était en débats et en guerre avec le roi Charles. Moyennant une solde convenue, il se mit à son service avec les siens; et pendant quelque temps ils furent grandement en aide à Frédéric. Mais cette guerre prit fin, et, à la faveur d'une alliance de mariage, les combattants conclurent la paix. Il fut décidé que le frère du roi recevrait Catherine en mariage; et le pape l'ayant couronné empereur et le proclamant souverain, mais sans terre (δίχα τέρας), excita en lui l'espérance de recouvrer Constantinople au moyen de sa femme issue de Baudoin. Lorsque Fréderic eut été ainsi reconcilié avec l'Eglise, le pape envoya auprès de lui pour réclamer Roger; mais Fréderic, voyant bien qu'il n'était ni juste ni convenable de livrer un homme qui lui avait rendu de tels services dans ses moments de nécessité, et surtout quand tous les deux savaient qu'on lui réservait de terribles châtiments, crut donner une assez grande preuve de soumission à l'un et d'amitié à l'autre, en montrant au pape qui le réclamait, qu'il lui retirait sa faveur et ne le conservait pas auprès de lui, à Roger en lui annonçant, qu'il était libre de s'enfuir et de chercher un abri où bon lui seml lerait. Ce fut dans ces circonstances que, tout le reste lui manquant, Roger envoya auprès de l'empereur lui demander de s'attacher à son service, en lui annonçant qu'il avait avec lui un nombre d'hommes suffisant pour être en aide à l'empereur, là ou il lui serait indiqué d'aller. Et en réalité, comme il le parut bien, Roger était doué des qualités les plus nobles et du cœur le plus intrépide, et surtout d'une habileté et d'une activité toute merveilleuses à conduire cette bande d'hommes perdus, et à en obtenir, ainsi qu'il l'avait annoncé, les plus grandes choses. L'empereur, que la nécessité avait déjà forcé à se servir d'auxiliaires étrangers, saisit cette proposition comme un don du ciel, et envoya des messagers munis de ses bulles d'or pour l'engager à son service, lui et les siens. A lui, il promit de l'honorer de la qualité de mégaduc et de lui donner en mariage sa nièce Marie, fille d'Azan; à ceux qu'il amenait avec lui, il promettait et la solde la plus brillante et tout ce qui leur serait nécessaire pour la guerre; car, comme je l'ai dit, il ne pouvait compter sur les Grecs qui s'étaient dispersés en Occident, cherchant l'esclavage comme leur seul moyen d'existence. » (Pachymère, Andronic, liv. V, ch. 12.)

(1) Robert, duc de Calabre, troisième fils de Charles II.

senta à lui et lui offrit ce qu'il avait offert au duc; et le seigneur roi l'accueillit fort gracieusement et accepta son offre. Bientôt il l'attacha à sa maison et lui assigna bonne et honorable solde; et lui et tous ceux qui étaient venus avec lui firent hommage au roi. Si bien que le frère Roger, en voyant le bel et honorable accueil que lui avait fait le seigneur roi, s'en tint pour très satisfait.

Quand il eut été huit jours avec le seigneur roi et eut fait reposer son monde, il prit congé du seigneur roi, fit route pour la Pouille, et s'empara en chemin d'une nef toute chargée de vivres, que le roi Charles envoyait au duc, à Catane. Il la fit aussitôt monter par des gens à lui, et transporta sur sa galère tous les hommes de ladite nef; et il envoya à Syracuse cette nef qui était à trois ponts et chargée de grains et autres provisions. Il prit ensuite dix terides, également chargées de vivres, que le roi Charles envoyait au duc; et avec ces terides il s'en vint à Syracuse, et ravitailla cette ville, où il y avait grande disette de vivres; et avec sa galère il alla approvisionner aussi le château d'Agosta.

Que vous dirai-je? Avec cette capture il approvisionna ainsi Syracuse, le château d'Agosta, Lenti et toutes les autres places occupées par les gens du seigneur roi, et qui étaient aux environs de Syracuse. Il fit aussi vendre les provisions à Syracuse à bon marché, et en envoya à Messine; et avec l'argent il paya les soudoyers qui étaient au château de Syracuse, dans la cité d'Agosta, à Lenti, et dans toutes les autres places; de sorte qu'il paya tout le monde, les uns en argent, les autres en denrées, pour six mois. Ainsi il approvisionna tout, et il lui resta encore, du butin qu'il avait fait, environ huit mille onces. Il revint à Messine, et envoya au seigneur roi, qui parcourait en ce moment la Sicile, mille onces en beaux carlins; et il paya les soudoyers qui étaient avec le comte de Squillace, et à Calanna, à la Motta, au château de Santa-Agata, à Pentedattilo, à Amandolea et à Gerace; c'est à savoir, les uns en argent et les autres en vivres, également pour six mois. Outre sa propre galère il en arma quatre autres qu'il tira de l'arsenal. Et dès qu'il les eut armées, il prit une seconde fois la route de la Pouille, et s'empara à Otrante de la nef d'En Béranger Samuntada, de Barcelone, qui était chargée de froment appartenant au roi Charles, grande nef à trois ponts que le roi Charles envoyait à Catane. Il la fit monter par les siens et l'envoya à Messine, et fit grande largesse à cette cité avec toutes les autres nefs et les lins dont il s'empara; car il en envoya, ainsi chargés de vivres, plus de trente. De sorte que ce serait chose infinie d'énumérer le butin qu'il eut, et aussi le bien qu'il fit à Messine, à Reggio et à toute la contrée; ce fut vraiment une grande chose.

Quand il eut fait tout cela, il acheta bien cinquante bons chevaux, avec lesquels il monta des écuyers catalans et aragonais, qu'il reçut dans sa compagnie; il attacha cinq cavaliers catalans et aragonais à sa maison; et, muni de beaucoup d'argent, il alla où était le seigneur roi, qu'il trouva à Piazza, et là il lui remit plus de mille onces en espèces. Il en donna aussi à don Blasco et à En G. Gallerano, et à En Béranger d'Entença surtout, avec qui il se lia de telle amitié qu'ils firent entre eux fraternité d'armes et mirent en commun tout ce qu'ils pouvaient posséder.

Que vous dirai-je? il n'y eut ni riche-homme ni chevalier qui ne reçût de ses dons; et dans toutes les forteresses où il venait, il payait aux soudoyers leur solde pour six mois. Ainsi il renforça le seigneur roi, et restaura si bien son monde qu'un homme en valait plus que deux ne pouvaient valoir. Le seigneur roi voyant son mérite, le créa vice-amiral de Sicile et membre de son conseil, et lui donna le château de Trip, le château d'Alicata et les revenus de Malte.

Le frère Roger, voyant les honneurs dont le comblait le seigneur roi, lui laissa sa compagnie de cavaliers, à laquelle il donna pour chefs deux chevaliers, dont l'un s'appelait En Béranger de Mont-Roig, Catalan, et l'autre messire Roger de la Matine, et il leur remit de l'argent pour subvenir à leurs dépenses et à tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Il prit ensuite congé du seigneur roi, s'en vint à Messine, y arma cinq galères et un lin, et se disposa à aller courir toute la principauté, la plage romaine et toute la rivière[1] de Pise, de Gênes, de Provence, de Catalogne, d'Espagne et de Barbarie; et tout ce qu'il trouvait, amis ou ennemis, avec argent ou bonnes marchandises qu'il pût charger sur ses galères, il le prenait. Aux amis, il faisait des reconnaissances de sa dette, et leur

(1) La côte

disait qu'à la paix ils seraient remboursés; aux ennemis, il prenait pareillement tout ce qu'il trouvait de bon sur eux, et laissait les lins et les personnes, car jamais il ne faisait de mal aux personnes; et chacun s'en allait ainsi, fort satisfait de lui. Si bien qu'en ce voyage il gagna sans fin, or, argent et bonnes marchandises, autant que les galères pouvaient en porter.

Avec ce butin il retourna en Sicile, où tous les soudoyers, hommes de cheval et hommes de pied, l'attendaient, comme les Juifs attendent le Messie. Arrivé à Trapani, il entendit dire que le duc était venu contre Messine, et qu'il la tenait assiégée par mer et par terre; il vint alors à Syracuse, et là il désarma. Et si les soldats l'avaient toujours attendu avec grande confiance, lui songeait aussi à les bien traiter; et tout homme qu'il rencontra, soit homme de cheval, soit homme de pied, soit garde de château, en Sicile ou en Calabre, il leur paya une nouvelle solde de six mois. De cette manière, tous les soudoyers étaient de si bonne volonté qu'un seul en valait deux. Puis il fit venir sa compagnie, lui paya également sa solde, et enfin envoya de plus au roi ainsi qu'à tous les riches-hommes de grands secours d'argent.

CHAPITRE CXCV.

Comment le duc Robert[1] assiégea Messine avec toutes ses forces; comment à cette nouvelle le seigneur roi Frédéric envoya à Messine don Blasco et le comte Gallerano avec des secours; et comment le duc Robert passa en Calabre, ce dont furent très fâchés tous ceux de Messine

Il est vérité que le duc sut que Messine n'était pas bien approvisionnée de vivres, et crut pouvoir la resserrer étroitement; il pensa qu'en allant avec son ost à Catane, et en faisant rester sa flotte dans les eaux de cette place, ni lin ni barque ne pourraient entrer, soit à Messine, soit à Reggio, et qu'ainsi il pourrait à la fois tenir deux siéges; il lui était en effet particulièrement facile de resserrer Messine, de manière à ce qu'aucun secours ne lui arrivât par terre, car il occupait Melazzo, Monforte, Castiglione, Francavilla, Jaci et Catane. Il mit donc ses frontières en état; il plaça des renforts à Catane, à Paternò, à Adernò, à Cesaro et aux autres lieux, et s'en vint à Messine avec toute son armée navale, composée de plus de cent galères. Il prit terre à Rocamador, et puis s'en vint au bourg, là où se tient le marché, et mit tout à feu et à sang; et puis s'en vint à l'arsenal, où il incendia deux galères; mais les autres furent mises à l'abri assez à temps.

Que vous dirai-je? chaque jour il nous livrait de grandes batailles. Et je puis bien vous le dire, car je fus présent au siége, du premier jour jusqu'au dernier, et j'avais établi ma connétablie[1] depuis la tour de Sainte-Claire jusqu'au palais du seigneur roi; et nous y fûmes inquiétés plus qu'on ne le fut dans aucun autre lieu de la ville, si bien qu'ils nous donnaient fort à faire et par terre et par mer.

Cependant le seigneur roi de Sicile ordonna alors à don Blasco et au comte Gallerano de se tenir prêts avec sept cents hommes à cheval, l'écu au cou, et avec deux mille almogavares, pour se porter au secours de Messine, et de ne pas revenir qu'ils n'eussent combattu le duc. Ne croyez pas qu'aucun d'eux hésitât, car ils étaient tous également de grand cœur. Dès qu'ils furent à Trip, ils nous mandèrent que, le matin suivant, dès l'aube du jour, ils seraient avec nous devant Messine, et que nous attaquassions d'un côté tandis qu'ils attaqueraient de l'autre l'ost du duc. Nous nous disposâmes donc avec grande allégresse à partir le matin suivant et à attaquer; mais pendant la nuit, le duc fut informé de notre projet; et dès qu'il fut jour, tous étaient déjà passés en Calabre, sans qu'il restât autre chose que quelques tentes qu'ils n'avaient pu enlever; car le jour les avait surpris.

Dès que l'aube parut, don Blasco, le comte Gallerano et toute leur troupe, tous prêts pour la bataille, se trouvaient sur la montagne qui domine Matagriffon, et ceux de la cité se tenaient tout prêts à exécuter leur sortie; mais quand ils regardèrent, ils ne trouvèrent plus personne, car tous avaient passé à Catona et s'y étaient logés. Don Blasco et le comte Gallerano avec leur troupe entrèrent à Messine, et tous furent bien fâchés de n'avoir pu livrer bataille; si bien qu'En Xiver de Josa, qui portait la bannière du comte Gallerano, leur envoya à Catona un jongleur pour leur chanter des couplets, dans lesquels il leur faisait savoir: qu'ils étaient prêts, et que, s'ils voulaient revenir à Messine, on leur laisserait prendre terre

(1) Duc de Calabre.

(1) Compagnie régulière

en toute sûreté, et puis qu'on les combattrait ensuite. Ils n'en voulurent rien faire; car ils redoutaient ces deux riches-hommes, plus qu'aucune personne qui fût au monde; et ils avaient raison de le faire, car ils étaient très excellents chevaliers et de grande valeur, et ils les avaient vaincus dans bien des batailles.

CHAPITRE CXCVI.

Comment Messine étant en danger de se rendre par famine, elle fut ravitaillée par frère Roger avec dix galères chargées de froment; et comment le duc, le lendemain de ce ravitaillement, fut forcé de lever le siége et de retourner à Catane.

Le siége dura tant, que Messine fut en danger de se rendre par famine; et pourtant le seigneur roi y était entré deux fois, et chaque fois il y avait introduit plus de dix mille bêtes chargées de blé et de farine, et beaucoup de bétail; mais tout cela n'était rien. Le blé qui venait par terre produisait bien peu d'effet; car, au moment où il arrivait, la compagnie et la cavalerie qui les escortaient en avaient déjà mangé une grande partie; et ainsi la cité était toujours dans la disette. Frère Roger était bien informé de tout cela. Outre six galères qu'il avait à Syracuse, il en acheta quatre qui se trouvaient entre Palerme et Trapani, et appartenaient à des Génois, et il eut ainsi dix galères; il les chargea de blé à Sciacca, s'en vint à Syracuse, et attendit qu'il s'élevât un fortunal[1] de sud-est ou de sud. Et le fortunal s'éleva avec tant de violence que la mer en était couleur de sang[2]. Aussi, nul autre qu'un aussi bon marin que lui n'eût osé penser à faire voile de Syracuse, comme il le fit aussitôt après le repos de la nuit; et dès l'aube du jour, il se trouvait à l'entrée du phare. Ceci est la plus grande merveille du monde, que rien puisse tenir à l'entrée du phare, avec un coup de vent de sud-est ou de sud; car les courants y sont si impétueux, et la mer y est si forte, que rien n'y peut résister; et lui, avec sa galère, il se disposa à passer le premier avec son artimon bâtard qui avait été bientôt troué.

Dès que les galères du duc le virent, tous commencèrent à siffler, et voulurent lever les ancres; mais on ne put y parvenir. Et ainsi les dix galères de frère Roger entrèrent à Messine, toutes sauves et sûres, et il n'y a pas d'autre homme que lui au monde qui fût sorti si bien à son honneur d'une telle affaire.

Aussitôt après son entrée dans Messine, il fit crier le blé à trente tarins la salmée, quoiqu'il lui coûtât plus de soixante tarins avec les frais, et qu'il eût pu le vendre à dix onces la salmée, s'il l'eût voulu. Ainsi Messine fut ravitaillée, et le lendemain le duc leva le siége et s'en retourna à Catane. On peut voir par là que les seigneurs du monde doivent bien se garder de dédaigner personne; car, voyez quels grands services rendit ce gentilhomme au seigneur roi de Sicile, qui l'avait accueilli avec courtoisie; et quel préjudice il causa au duc, pour le mauvais accueil qu'il en avait reçu.

CHAPITRE CXCII.

Comment messire Charles de France passa en Sicile avec quatre mille cavaliers, prit terre à Termini et assiégea Sciacca, où, de quatre mille hommes, il n'en put sauver que cinq cents, tous les autres étant morts de maladie

La levée du siége de Messine causa grande joie et grande satisfaction à toute la Sicile et à toute la Calabre, aussi bien au seigneur roi qu'à ses barons. Mais le roi Charles et le pape furent en grande inquiétude et en grande peur que le duc ne fût perdu, lui et tous ceux qui étaient avec lui. Ils s'occupèrent donc d'envoyer en toute hâte des messagers à messire Charles, pour qu'il se préparât à venir.

Messire Charles vint donc à Naples, et y amena quatre mille cavaliers soldés par le pape. Dès qu'il fut à Naples, il se disposa à monter sur les galères que le duc lui avait envoyées, et sur d'autres que le roi Charles avait fait préparer à Naples, et sur les lins, nefs et terides qui s'y trouvaient, et vint prendre terre à Termini. Là il se fit de grandes fêtes; et, pour bon commencement, il y eut de grandes rixes entre les Latins, les Provençaux et les Français, et si grandes qu'il y fut tué rapidement plus de deux mille personnes. Ils partirent cependant de Termini et allèrent assiéger la ville de Sciacca, sur la côte extérieure[1] de la Sicile. C'est assurément la plus faible ville et la moins bien munie de la Sicile; et cependant ils y restèrent fort longtemps à faire jouer leurs trébuchets. Et je

(1) Vieux mot français pour ouragan. Il est employé par Rabelais et tous les auteurs anciens.

(2) Effet de la lumière des éclairs.

(1) Extérieure par rapport au royaume de Naples.

vous assure, que le seigneur roi d'Aragon aurait été fort affligé, s'il eût assiégé une telle ville, de mettre plus d'un mois à la prendre, soit de gré ou de force. Et eux, ils n'y purent rien faire; et même dans l'endroit où leur siége était le plus resserré et par mer et par terre, il y entra de nuit par la plage un chevalier de Péralade, nommé En Simon de Vall-Guarnera, avec bien deux cents hommes à cheval de haut parage et beaucoup de gens de pied. Et depuis qu'En Simon fut entré dans la place, elle se tint de telle manière que les habitants ne craignirent plus le siége, et ils firent au contraire éprouver de grandes pertes aux assiégeants.

Que vous dirai-je? le siége dura jusqu'à ce que messire Charles de France et le duc eussent perdu par les maladies presque tous leurs cavaliers et une grande partie de leurs gens de pied; de telle sorte qu'entre tous ils n'eussent certainement pas pu réunir cinq cents hommes à cheval.

CHAPITRE CXCVIII.

Comment se fit l'entrevue du seigneur roi Frédéric de Sicile et de Messire Charles, près Calatabellotta; comment la paix fut traitée et conclue; et comment le seigneur roi Frédéric de Sicile se maria avec la fille du roi Charles, nommée Eléonore.

Le roi Frédéric était avec toutes ses forces, à trente lieues de là, en un lieu nommé Calatabellotta; et là étaient avec lui le comte Gallerano, avec sa compagnie, et En Hugues d'Ampurias, comte de Squillace, En Béranger d'Entença, En G. R. de Moncada, don Sanche d'Aragon, frère du seigneur roi Frédéric, frère Roger, messire Mathieu de Termini, messire Conrad Lança, et beaucoup d'autres riches-hommes et chevaliers qui, tous les jours, criaient au seigneur roi: « Allons à Sciacca et prenons messire Charles et le duc, car certainement nous pouvons le faire sans danger. » Et le seigneur roi répondait: « Barons, ne savez-vous pas que le roi de France est notre cousin-germain et messire Charles aussi; comment pouvez-vous donc me conseiller d'aller prendre messire Charles, bien que cela soit en notre main? Mais à Dieu ne plaise que nous fassions si grand déshonneur à la maison de France, ni à lui qui est notre cousin-germain! Si, aujourd'hui, il est contre nous, une autre fois peut-être il sera avec nous. »

Et pour rien qu'ils lui dirent, ils ne purent en tirer autre chose. Que vous dirai-je? messire Charles vint à le savoir; et quand il le sut, il pensa en lui-même et dit: « O Dieu! quelle douce bonté coule dans les veines de cette maison d'Aragon! Si je m'en souviens bien, le roi Philippe mon frère et moi nous serions morts en Catalogne[1], pour peu que le roi En Pierre, notre oncle, l'eût voulu; et d'après ce que nous lui faisions, il aurait eu grande raison de vouloir que nous y mourussions. Et voici maintenant que le roi Frédéric son fils en agit de même envers moi; car certes je sais bien qu'il est en sa main de nous avoir tous, ou morts ou prisonniers; mais il s'en abstient par courtoisie et par bonne nature; et son bon cœur seul ne le lui a pas permis. Mon ingratitude a donc été grande de marcher contre lui. Et puisque leur bonté a été telle envers notre méchanceté, il convient qu'enfin je ne parte pas de Sicile que je n'aie fait la paix entre la sainte Eglise, lui et le roi Charles[2]. »

Or il est vrai que tout cela était dans la main de messire Charles, car il avait plein pouvoir du pape pour que, haut et bas, tout ce qu'il ferait, soit pour la guerre, soit pour la paix, fût à l'instant confirmé par le Saint-Siége, et il avait de semblables pouvoirs du roi Charles. Il envoya donc aussitôt ses messagers à Calatabellotta, et demanda une entrevue au seigneur roi Frédéric, en désirant qu'elle eût lieu entre Calatabellotta et Sciacca. L'entrevue fut accordée, et chacun d'eux s'y trouva. Ils se baisèrent et s'embrassèrent, et tout ce jour-là ils restèrent ensemble tout seuls en conférence. A la nuit chacun retourna d'où il était venu, et ordre fut donné de laisser les tentes préparées pour le lendemain; et le lendemain matin ils revinrent au même lieu.

Que vous dirai-je? ils traitèrent tout seuls ensemble de la paix; et ils y comprirent le duc

(1) Dans la campagne de 1285, lors de l'invasion de Philippe-le-Hardi.

(2) Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel désirait d'ailleurs réunir tous ses efforts pour que son titre d'empereur de Constantinople ne fût pas un vain nom. Boniface VIII l'avait engagé à faire valoir ses droits sur cette couronne, comme mari de Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudoin II, empereur de Constantinople.

et ceux des autres qu'il leur plût d'y comprendre; et la paix fut faite aux conditions suivantes : le roi Charles abandonnait l'île de Sicile au roi Frédéric, et lui donnait en mariage Eléonore[1], qui était et est encore une des plus sages chrétiennes, et la meilleure qui fût au monde, si ce n'est madame Blanche, sa sœur, reine d'Aragon; et le roi de Sicile abandonnait au roi Charles tout ce qu'il avait conquis dans la Calabre et dans tout le royaume. Ces conditions signées de part et d'autre, il fut convenu que l'interdit de la Sicile serait levé; si bien que tout le royaume en eut grande joie. On leva donc le siége de Sciacca, et messire Charles et ses gens se rendirent par terre à Messine, où ils furent bien accueillis partout. Le duc alla aussi faire l'abandon de Catane, ainsi que des autres places qu'il possédait en Sicile, puis il s'en vint à Messine, et le seigneur roi fit de même.

Le seigneur roi rendit de grands honneurs à messire Charles, et fit venir le prince de sa prison de Cefalù et le remit entre les mains de messire Charles, et là se fit une très grande fête. Messire Charles et ceux qui étaient venus avec lui prirent tous congé du seigneur roi et s'en allèrent par la Calabre, que le roi leur rendit.

A peu de temps de là, le roi Charles envoya avec beaucoup de pompe madame l'infante a Messine, où se trouva le seigneur roi Frédéric, qui la reçut en grande solennité. Et là, à Messine, dans l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle, il la prit pour femme[1]; et ce jour fut levé l'interdit de toute la terre de Sicile par un légat du pape qui était archevêque et qui y vint exprès de la part du saint-père, et on remit à chacun tous les péchés commis pendant la guerre. Ce même jour fut posée la couronne sur la tête de madame la reine de Sicile, et on fit à Messine la plus grande fête qui fût jamais célébrée.

(1) Eléonore était la troisième fille de Charles II, roi de Naples

(1) Boniface VIII avait refusé pendant une année d'approuver cet arrangement, mais il finit par céder; le mariage eut lieu à Messine au mois de mai 1302.

EXPÉDITION DE ROMANIE.

CHAPITRE CXCIX.

Comment frère Roger commença a s'occuper du passage de Romanie et envoya des messagers à l'empereur de Constantinople pour lui faire savoir qu'il était prêt à passer auprès de lui avec les Catalans, et pour lui demander de lui donner en mariage sa nièce, fille du roi Azan, avec le titre de mégaduc, ce qui lui fut accordé par l'empereur.

Au milieu du bruit de cette fête si brillante, et au moment où tout le monde ne songeait qu'à se réjouir, frère Roger était en grande pensée sur ce qui devait advenir tôt ou tard, et il était le plus habile homme du monde à voir venir les choses de loin; il se disait donc ainsi en lui-même : « C'en est fait de ce seigneur aussi bien que des Catalans et des Aragonais, car je vois bien qu'il ne leur pourra rien donner, et eux lui feront souffrir de grands embarras. Tout le monde sait ce qu'ils sont. Or, nul ne peut vivre sans manger et boire; et comme ils n'obtiendront rien du seigneur roi, ils seront forcés de prendre; et à la fin ils ravageront tout le pays, et eux-mêmes finiront par y périr tous un à un. Il faut donc, puisque tu as si bien servi jusqu'ici le seigneur roi, qui de son côté t'a accordé tant d'honneurs, que tu tâches de lui enlever ces gens de dessus les bras, à son honneur et à l'avantage de tous tant qu'ils sont. » Il pensa aussi à lui-même, et se dit : qu'il ne serait pas bon pour lui de rester en Sicile; que, du moment où le seigneur roi était en paix avec l'Église, le grand-maître du Temple, appuyant sa propre insistance de la mauvaise volonté que lui portaient le roi Charles et le duc, ne manquerait pas de le réclamer du pape, et qu'alors le seigneur roi aurait à faire de deux choses l'une : ou de le livrer pour obéir au pape, ou de s'exposer à une nouvelle guerre, et qu'il lui serait bien pénible que le roi éprouvât un tel affront à cause de lui. Après s'être fait tous ces raisonnements, qui étaient justes, il alla trouver le seigneur roi, le prit à part dans une chambre et lui communiqua toutes les pensées qui lui étaient venues à l'esprit; et quand il les lui eut racontées il ajouta : « Seigneur, j'ai pensé que, si vous vouliez m'aider de votre côté, je pourrais du

mien vous tirer d'affaire, vous et tous ceux qui vous ont servi, et moi-même. »

Le seigneur roi lui répondit qu'il avait pour agréable tout ce qu'il avait imaginé, et qu'il le priait d'y pourvoir de telle manière que lui y fût sans blâme, et que cela tournât à profit à ceux qui l'avaient servi; que du reste il était disposé et prêt à lui donner toute l'assistance qu'il pourrait.

« Eh bien! donc, seigneur, dit frère Roger, sous votre bon plaisir, j'enverrai deux chevaliers sur une galère armée auprès de l'empereur de Constantinople, et je lui ferai savoir que je suis disposé à aller vers lui avec telle compagnie de cheval et de pied qu'il voudra, tous Catalans et Aragonais, pourvu qu'il leur donne entretien et solde. Je sais qu'il a grand besoin de ce secours, car les Turcs lui ont pris plus de trente journées de pays; et avec aucune autre troupe il ne fera autant qu'avec les Catalans et Aragonais, et surtout avec ceux-ci qui ont fait cette guerre contre le roi Charles. »

Le seigneur roi lui répondit : « Frère Roger, vous vous connaissez mieux que nous en ces affaires; il nous paraît toutefois que votre idée est bonne; ainsi, ordonnez tout ce qu'il vous plaira; et tout ce que vous ordonnerez, nous nous en tiendrons pour satisfait. »

Sur cela frère Roger baisa la main au seigneur roi, le quitta, retourna en son logis, et y resta tout le jour à mettre ordre à ses affaires. Et le seigneur roi et les autres se livraient aux plaisirs et aux divertissements de la fête.

Quand vint le lendemain, il fit appareiller une galère, choisit deux chevaliers dans lesquels il avait confiance, et leur raconta tout ce qu'il avait médité. Il leur dit de plus, que les conditions formelles sur lesquelles ils avaient à négocier étaient : qu'on lui donnât en mariage la nièce de l'empereur[1]; qu'on le créât de plus mégaduc de l'empire[2]; que l'empereur fît payer quatre mois d'avance à tous ceux qu'il emmènerait, à raison de quatre onces le mois par cheval armé, et d'une once le mois par homme de pied; qu'il leur continuât cette solde pour tout le temps qu'ils voudraient rester, et que l'argent de la première solde se trouvât à Malvoisie. Il leur donna acte de toutes ces conditions dressées article par article, tant de ces premières bases que de tout ce qu'ils auraient à faire. Et je suis informé de tous ces détails parce que moi-même j'assistai à la rédaction et à l'ordonnance desdits articles. Et par sa procuration il leur donna pouvoir suffisant de signer toutes choses en son nom, aussi bien le mariage que toutes les autres affaires. Et certes, les chevaliers dont il avait fait choix étaient pleins de sagesse et d'expérience. Dès qu'ils eurent compris ce dont il s'agissait, peu d'explications leur suffirent; tout fut cependant dressé avec ordre.

Aussitôt qu'ils furent expédiés, ils prirent congé de frère Roger, qui tint la chose pour faite, parce qu'il avait grand renom en la maison de l'empereur, et qu'au temps où il conduisait la nef de l'Ordre du Temple nommée *le Faucon*, il avait rendu de nombreux services aux nefs de l'empereur qu'il avait rencontrées outre-mer, et qu'il parlait fort couramment le grec. Ce qui avait encore ajouté à sa réputation en Romanie et par tout le monde, était l'aide qu'il avait donnée si efficacement au seigneur roi de Sicile. Il s'appliqua donc sérieusement à se procurer des compagnons. En Béranger d'Entença, qui était avec lui en fraternité d'armes, lui promit d'abord de le suivre, puis En Ferran Ximenès d'Arenos, En Ferran d'Aunès, En Corberan d'Alet, En Martin de Logran, En P. d'Aros, En Sanche d'Aros, En Béranger de Rocafort, et beaucoup d'autres chevaliers catalans et aragonais. Quant aux almogavares, il en eut bien quatre mille, qui, depuis le temps du seigneur roi En Pierre jusqu'à ce jour, avaient continué à faire la guerre en Sicile; si bien qu'il en fut très satisfait. Et cependant il secourait chacun de ce qu'il pouvait, pour qu'ils pussent patiemment attendre.

La galère alla si bien qu'en peu de jours elle arriva à Constantinople, où elle trouva l'empereur Kyr[1] Andronic, et son fils aîné, Kyr Mi-

(1) Marie, fille d'Azan, roi des Bulgares, et d'Irène, sœur d'Andronic. Muntaner estropie le nom du roi Azan en celui de *Cantzaura* et *Lantzaura*. Du reste les Grec ont fait subir les mêmes mutilations aux noms catalans. On a vu que Fernand Ximenès s'appelait dans Pachymère Φαρέντας Τζιμῆς; Beranger d'Entença est appelé par Nicéphore Μπιχέριος Τέζας, que les éditeurs allemands ou français eussent pu rendre plus reconnaissable en l'écrivant du moins Μπιχέριος τ'Ενζας.

(2) Grand-duc; c'était la quatrième dignité de l'empire de Byzance. La première était celle de sebastocrator, la seconde celle de césar, la troisième celle de protovestiaire.

(1) Muntaner fait habituellement précéder les noms des hauts personnages grecs du titre d'honneur *Kyr*, seigneur,

chef. Quand l'empereur eut entendu le message, il en fut très satisfait, et il accueillit fort bien les envoyés. Enfin la chose advint comme frère Roger l'avait demandée, c'est-à-dire que l'empereur consentit à ce que frère Roger eût pour femme sa nièce, fille du roi Azan[1]; et aussitôt l'un de ces chevaliers en signa le contrat au nom de frère Roger. Après quoi il consentit que toute la troupe qu'amènerait frère Roger, fût à la solde impériale, à raison de quatre onces par cheval armé, deux onces par cheval équipé à la légère, et une once par homme de pied; quatre onces aux comites de la chiourme, une once aux nochers, vingt tarins aux arbalétriers et vingt-cinq tarins aux chefs de proue[2]. Cette solde devait être régulièrement payée de quatre mois en quatre mois; et en tout temps, si quelqu'un voulait s'en retourner en Occident, il devait faire son compte, recevoir ce qui lui était dû, et avoir en sus deux mois de solde pour frais de retour. Frère Roger devait être mégaduc de tout l'empire; et l'office de mégaduc équivaut à prince et seigneur de tous les soldats de l'empire, et confère autorité sur l'amiral et sur toutes les îles de la Romanie, ainsi que sur toutes les places maritimes.

L'empereur envoya à frère Roger, pour lui et ses descendants mâles, le privilége de cet office de mégaduc, par une bulle d'or bien signée, et lui fit porter en même temps le bâton du mégaducat, la bannière et le chapeau; car tous les grands officiers de Romanie ont un chapeau particulier, et nul autre n'ose en porter de semblable. Il fut aussi convenu qu'à Malvoisie ils trouveraient la paie stipulée et tout ce dont ils pourraient avoir besoin à leur arrivée.

CHAPITRE CC.

Comment les envoyés de frère Roger revinrent de Constantinople à Messine, munis de tous actes nécessaires et de tous priviléges; comment il fut fait mégaduc de toute la Romanie; et comment le seigneur roi Frédéric de Sicile lui fit donner dix galères et deux lins, et le fournit d'argent et de provisions suffisantes.

Les envoyés joyeux et satisfaits s'en retournèrent ainsi en Sicile avec tous leurs contrats signés en bonne forme. Ils trouvèrent frère Roger à Alicata, lui rendirent compte de tout ce qu'ils avaient fait et lui remirent les priviléges de toutes choses, et le bâton, et le chapeau, et la bannière, et le sceau du mégaducat. Nous lui donnerons donc désormais le nom de mégaduc.

Quand le mégaduc eut reçu toutes ces choses, il alla vers le seigneur roi, qu'il trouva à Palerme avec madame la reine, et leur rendit compte de tout ce qui avait été fait. Le seigneur roi en fut très joyeux; et incontinent il fit donner au mégaduc dix galères de l'arsenal et deux lins, et les fit radouber et appareiller pour lui. Le mégaduc en avait déjà huit qui lui appartenaient en propre; et ainsi il eut dix-huit galères et deux lins. Il nolisa de plus trois grandes nefs et un grand nombre de terides et autres lins, et fit publier de tous côtés : que tout homme qui devait faire l'expédition avec lui eût à se rendre à Messine. Le seigneur roi fournit à chacun tout ce qu'il put d'argent, et donna, par chaque personne, à tout homme, femme ou enfant qui s'en allait avec le mégaduc, soit Catalan, soit Aragonais, un quintal de biscuit et dix livres de fromage par chacun; et pour quatre personnes, un bacon[1] salé, des aulx et des oignons.

CHAPITRE CCI.

Comment frère Roger, mégaduc de Romanie, prit congé du seigneur roi de Sicile, et passa, avec deux mille cinq cents cavaliers armés, et cinq mille almogavares et piétons, en Romanie

Ainsi tous se réunirent avec leurs femmes et leurs enfants, joyeux et satisfaits du seigneur

qu'il écrit *Xor*, de la même manière qu'il place *En* devant les noms des Catalans, et *Don* devant les noms des Castillans.

(1) *Filla del emperador Lanzaura*, dit Muntaner. Azan, beau-frère d'Andronic et père de Marie, était non empereur, mais roi des Bulgares.

(2) J'ai donné dans la note de la page 280, d'après les clauses d'un traité de Michel Paléologue avec les Génois (traité que l'on trouvera en entier dans mes *éclair.*), les noms de ces divers offices maritimes et leur solde respective. Cet acte et les divers traités de saint Louis avec les Genois que j'y ai ajoutés, d'après les manuscrits des Archives du royaume que j'y publie pour la première fois, donnent les renseignements les plus curieux sur l'état de la marine à cette époque. Voici, suivant un traité de 1261, comment les provisions étaient fixées pour chaque bâtiment :

90 Q. de biscuit valant 14,000 liv. de Romanie.
10 muids de fèves, selon le muid de Constantinople.
6 Q. de Gênes de chair salée, valant 960 liv. de Romanie.
1 de fromage de 1,000 liv. de Romanie.
210 mitres de vin, mesure de Nisi en Romanie.

(1) Vieux mot français pour porc. On appelle encore ainsi dans plusieurs parties de la France la viande de porc salée.

roi, car jamais ne fut seigneur qui se conduisit avec les gens qui l'avaient suivi mieux qu'il ne le fit, en tant qu'il était en son pouvoir, et encore plus; car chacun doit savoir que le seigneur roi n'avait pas de trésor, et qu'il sortait de guerres si rudes que rien ne lui restait.

Les riches-hommes et les chevaliers s'embarquèrent, et les chevaliers et autres hommes de cheval eurent double ration de toute chose. En Béranger d'Entença ne put être prêt à cette époque, non plus qu'En Béranger de Rocafort, parce qu'En Béranger de Rocafort occupait dans la Calabre deux châteaux, qu'il n'avait pas voulu rendre à la paix, avant d'être payé de la solde due à lui et à sa troupe. Il ne put donc s'embarquer aussitôt que les autres; mais Fernan Ximenès d'Arenos, En Ferran d'Aunès, En Corberan d'Alet, En Pierre d'Aros, En Pierre de Logran et beaucoup d'autres chevaliers et adalils[1] et almogavares, s'embarquèrent en ce moment; et quand tous furent embarqués, il y avait bien, entre galères, lins, nefs et térides, environ trente-six voiles. Il y avait mille cinq cents hommes de cheval inscrits, pourvus de toutes choses, excepté de chevaux, et bien quatre mille almogavares, et mille hommes de pied, sans y comprendre les rameurs et matelots qui faisaient partie de la flotte. Tous ces derniers étaient Catalans ou Aragonais, et emmenaient avec eux leurs femmes ou leurs maîtresses et leurs enfants. Ainsi ils prirent congé du seigneur roi, et partirent à la bonne heure de Messine avec grande joie et satisfaction[2].

(1) Les adalils étaient les guides des almogavares. Ce mot vient de l'arabe *dalil*, guide (voy. Bernard d'Esclot, c. 77).

(2) Suivant Pachymère (liv. V, c. 13, p. 237, éd. de Venise), l'empereur avait recommandé à Roger de lui amener non-seulement les siens, mais tout ce qu'il pourrait outre cela recruter; et il y en eut une telle quantité, attirés par l'espoir de la bonne paie de l'empereur, que Roger n'eut ni assez de vaisseaux pour les transporter, ni assez d'argent pour noliser les bâtiments nécessaires, et qu'il fut forcé de s'adresser aux Génois. En leur exhibant les diplômes de l'empereur, il en obtint environ mille écus d'or, qu'il s'engagea à leur rembourser aussitôt après son arrivée à Constantinople. Les Génois ne lui remirent pas tout cet emprunt en argent, mais ils en imputèrent une bonne partie sur le nolis des bâtiments de transport qu'ils lui fournissaient. Roger arriva avec les siens à Constantinople au mois de septembre 1303.

Voici comment Nicéphore Grégoras rend compte de ces premiers arrangements (je traduis sur l'édit. grecque in-folio).

« Ces arrangements convenus, les deux rois Charles II de Naples et Frédéric de Sicile (qu'il appelle, comme Pachymère, Θευδερίχος) déposèrent les armes et conclurent la paix. Les auxiliaires de Frédéric (les Catalans) durent donc songer comment ils trouveraient désormais à gagner leur vie; car ils ne possédaient ni maisons ni terres qui réclamassent les soins de leur présence; c'étaient des gens venant de divers lieux, pauvres et besogneux, qui, menant sur les mers une existence vagabonde, s'étaient réunis pour vivre de la vie des pirates. Leur chef Roger conçut l'idée d'envoyer à l'empereur Andronic des messagers pour lui annoncer que, s'il le trouvait bon, ils étaient prêts à s'engager à son service contre les Turcs. Cette offre ayant été agréée avec empressement par l'empereur, Roger partit aussitôt de Sicile emmenant avec lui deux mille hommes, dont mille étaient appelés Catalans, parce que la plupart étaient de la Catalogne, et les autres mille étaient des almogavares; c'est le nom que les Latins donnent à leurs troupes de pied, et que Roger donna aussi à ceux qu'il amenait avec lui. Aussitôt son arrivée, l'empereur lui donna en mariage sa nièce Marie, fille d'Asan, et lui conféra la dignité de grand-duc. Mais peu de temps après, un autre Catalan, nommé Béranger d'Entença, ayant été appelé par Roger, il donna à Roger la dignité de César, et à Béranger d'Entença celle de grand-duc. Quant aux dépenses qu'il fit, soit pour l'habillement, les présents et les approvisionnements, soit pour la solde d'eux tous, elles dépassèrent tellement toute mesure que le trésor en fut promptement épuisé (liv. VII, c. 3). »

CHAPITRE CCII.

Comment le mégaduc prit terre à Malvoisie et passa à Constantinople, où il fut bien accueilli par l'empereur et son fils, et comment les Catalans et les Génois eurent une querelle, dans laquelle moururent trois mille Génois.

Dieu leur donna un bon temps, et en peu de jours ils prirent terre à Malvoisie. Là ils trouvèrent qu'on leur fit grand accueil, et on leur fournit de grands rafraîchissements de toutes sortes. Ils y trouvèrent aussi un ordre de l'empereur, de se rendre directement à Constantinople; et ainsi firent-ils.

Ils partirent de Malvoisie et s'en allèrent à Constantinople. Et lorsqu'ils furent à Constantinople, l'empereur le père et son fils les reçurent avec grande joie et grand plaisir, aussi bien que tous les gens de l'empire. Mais si ceux-là étaient satisfaits, les Génois en étaient très fâchés, parce qu'ils voyaient bien que, si ces gens s'établissaient dans l'empire, c'en était fait des honneurs et de la domination qu'ils y exerçaient eux-mêmes[1]; car jusque-là l'empereur n'avait rien osé faire que ce qui leur plaisait, et de là en avant on ne ferait plus aucun cas d'eux. Que vous dirai-je? Les noces se firent. Le mégaduc prit pour femme la nièce de l'empereur, qui était une des belles filles et des plus

(1) Gênes avait obtenu dès 1155 un comptoir à Constantinople.

sages personnes du monde, et qui avait environ seize ans. Ces noces se célébrèrent avec grande joie et grande satisfaction; et on paya à chaque homme sa solde pour quatre mois.

Tandis que cette fête se célébrait avec si grande pompe, les Génois par leur orgueil soulevèrent des rixes avec les Catalans, si bien qu'il s'ensuivit une mêlée fort vive; et un méchant homme, nommé Roso de Finale, prit la bannière des Génois et vint devant le palais des Blaquernes. Nos almogavares et nos hommes de mer sortirent à leur rencontre, et jamais le mégaduc, ni les riches-hommes, ni les chevaliers, ne purent les retenir[1]. Ils arrivèrent au dehors de la ville avec un pennon royal; et avec eux allèrent seulement environ trente écuyers sur des chevaux armés à la légère. Et quand ils furent les uns près des autres, les trente écuyers brochèrent des éperons et allèrent férir là où était la bannière, et abattirent à terre ce Roso de Finale, et les almogavares férirent alors au milieu d'eux. Que vous dirai-je? Ce Roso de Finale et plus de trois mille Génois y périrent. Et tout cela l'empereur le voyait de son palais, et il en avait grande joie et plaisir; si bien qu'il dit devant tous: « A présent, les Génois qui « se sont soulevés avec tant d'orgueil ont trouvé « leurs adversaires; et c'est fort bien que les « Catalans se soient armés pour punir les fautes « des Génois. »

Lorsque la bannière des Génois eut été abattue à terre et que Roso fut mort, ainsi que d'autres hommes notables, les almogavares, toujours tuant leurs ennemis, se disposaient à aller ravager Péra, qui est une ville particulière des Génois[1], et dans laquelle étaient tous leurs trésors et toutes leurs marchandises. Quand l'empereur vit qu'ils s'en allaient ravager Péra, il appela le mégaduc et lui dit: « Mon fils, allez « à vos gens, et faites-les revenir. S'ils ravagent « Péra, c'en est fait de l'empire, car ces Génois « ont beaucoup à nous, aux barons et aux au- « tres personnes de l'empire. » Aussitôt le mégaduc monta à cheval, et, la masse d'armes en main, suivi de tous les riches-hommes et chevaliers qui étaient venus avec lui, il s'avança vers les almogavares, qui se disposaient déjà à envahir Péra, et les fit revenir; et l'empereur en demeura fort satisfait et joyeux.

Le lendemain il leur fit donner à tous une nouvelle solde et leur fit dire de se disposer à passer la Bouche-d'Avie[2] pour marcher contre les Turcs, qui sur ce point avaient enlevé à l'empereur plus de trente journées de pays, avec beaucoup de bonnes cités, villes, châteaux, qu'ils avaient soumis et rendu tributaires. Et ce qui était plus douloureux encore était que, si un Turc voulait avoir pour femme la fille du plus notable habitant de ces cités, villes ou châteaux qui leur étaient soumis, il fallait que le père, la mère et les amis la lui donnassent; et lorsqu'il naissait des enfants, si c'étaient des mâles ils les faisaient Turcs et les faisaient circoncire, comme le sont les Sarrazins, et si c'étaient des filles elles pouvaient choisir la loi qu'elles voulaient. Voyez en quelle douleur et en quel abaissement ils étaient, au grand déshonneur de la chrétienté. Par là vous pouvez connaître s'il était urgent que cette compagnie y passât; et surtout en voyant, qu'en vérité les Turcs avaient tant conquis, qu'ils venaient jusque devant Constantinople en ost réglée, et qu'il n'y avait entre deux qu'un bras de mer qui n'a pas plus de deux milles de large; et ils tiraient leurs épées et menaçaient l'empereur, et l'empereur pouvait voir tout cela. Jugez dans quelle douleur il devait vivre; car si les Turcs avaient eu des

(1) Suivant Pachymère (liv. V, c. 14), au moment où les Catalans allaient partir pour Cysique, leurs créanciers génois se présentèrent à Roger et lui réclamèrent le remboursement de leur emprunt. Roger les renvoya à l'empereur. Les Génois déclarèrent qu'ils ne connaissaient que lui et qu'il était un débiteur de mauvaise foi; l'empereur, qui jusqu'alors avait fait difficulté de payer la dette, apprenant ce qui se passait, se hâta de tout promettre et envoya le drungaire de sa flotte, Etienne Muzalon, pour empêcher une rixe; mais déjà on était aux mains, et Muzalon, qui se présenta à cheval au milieu d'eux, périt lui-même dans la mêlée. Les Catalans avaient transformé le monastère de Saint-Côme en une citadelle dont ils faisaient leurs sorties et où ils opéraient leur retraite. Les Génois, à l'aide de tables, de tonneaux, de boucliers, de sable et de tout ce qu'ils purent trouver, se retranchèrent sur le rivage, et ce fut avec beaucoup de peine qu'après un grand carnage de part et d'autre l'empereur et Roger purent rétablir l'ordre.

(1) Les Génois n'avaient pas pris part, comme leurs rivaux les Vénitiens, à la conquête de Constantinople par les Francs, en 1204; aussi, dès que Michel Paléologue fut rentré dans cette ville en 1261, ils firent valoir leurs services et succédèrent à tous les avantages dont avaient joui jusque-là les Vénitiens. Ce fut alors qu'ils fondèrent leurs établissements de Pera et de Galata sur les terres que leur céda Paléologue (Voy. *Sauli*, Della Colonia dei Genovesi in Galata, t. I, p. 64, et *Serra*, Storia di Genova, t. II, p. 127 et suiv.).

(2) Détroit d'Abydos.

bâtiments pour passer ce bras de mer, ils auraient certainement conquis Constantinople.

CHAPITRE CCIII.

Comment le mégaduc passa dans l'Anatolie, et prit terre au cap d'Artaki, à l'insu des Turcs. Comment il les combattit, et arracha à la captivité toutes les terres qui avaient été soumises par les Turcs, et alla hiverner à Artaki.

Voyez quels gens sont les Grecs, et combien Dieu était courroucé contre eux! Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, était passé à Artaki [1] avec douze mille hommes à cheval et bien cent mille hommes de pied, et cependant ils n'osèrent jamais livrer bataille aux Turcs, et il dut s'en retourner avec grande honte. En ce même lieu d'Artaki où il avait été, et d'où il avait dû revenir, l'empereur envoya le mégaduc avec sa compagnie, qui n'était pas de plus de mille cinq cents hommes à cheval et de quatre mille hommes de pied.

Avant leur départ de Constantinople, le mégaduc voulut que l'empereur donnât une sienne parente à En Ferran d'Aunès et le fît amiral de l'empire. Et le mégaduc fit cette demande afin d'être sûr que ses galères seraient toujours montées par les hommes de mer qu'il avait amenés, et que les Génois ni autres n'osassent rien tenter contre les Catalans dans tout l'empire, et que, quand il ferait avec son ost quelque expédition par terre, les galères se trouvassent au lieu désigné, munies de vivres et de provisions fraîches. Tout fut si bien ordonné par lui que personne n'aurait pu y ajouter aucune amélioration; ainsi, au moyen des galères, il tirait des îles et des autres terres et lieux maritimes, tout ce qui était nécessaire à lui et à sa troupe.

Lorsque tout fut ordonné, ils prirent congé de l'empereur, s'embarquèrent et se rendirent au cap d'Artaki sur le continent opposé [2], pour le protéger contre les Turcs qui voulaient absolument s'en emparer, car c'est un lieu fort agréable. Tout ce cap est défendu par un mur construit sur le cap d'Artaki, du côté du continent d'Asie, où il n'y a pas un demi-mille de largeur d'une mer à l'autre. Au-delà de ce détroit, le cap se prolonge sur une assez grande étendue où se trouvent plus de vingt mille habitations, fermes, métairies ou maisons.

Les Turcs maintes fois étaient venus pour attaquer ce mur, et s'ils eussent pu s'en rendre maîtres ils auraient ravagé tout le cap [1]; c'est pourquoi le mégaduc avec toute sa troupe prit terre en cet endroit, et les Turcs n'en surent rien. Dès qu'ils eurent pris terre, ils apprirent que les Turcs y étaient venus combattre ce même jour. Le mégaduc demanda s'ils étaient loin de là, et on lui dit qu'ils étaient à deux lieues environ, et se trouvaient placés entre deux fleuves. Aussitôt le mégaduc fit publier que chacun se tînt prêt le lendemain matin à suivre sa bannière. Il faisait porter avec la cavalerie sa bannière et celle de l'empereur; les almogavares portaient un pennon aux armes du seigneur roi d'Aragon, et l'avant-garde de la colonne un pennon aux armes du roi Frédéric. Ainsi les portèrent-ils lorsqu'ils firent hommage au mégaduc.

Le matin, avec bonne volonté et grande joie, ils se levèrent de si bonne heure qu'à l'aube du jour ils arrivèrent au torrent, le long duquel les Turcs étaient campés avec leurs femmes et leurs enfants; et ils férirent avec une telle impétuosité sur eux, que les Turcs furent bien émerveillés de ces gens, qui avec leurs dards leur portaient de tels coups que rien ne pouvait y résister. Que vous dirai-je? Dès que les Turcs se furent armés, la bataille fut terrible; mais que leur servit leur courage? Le mégaduc, avec sa troupe à cheval et à pied, s'était jeté si rudement sur eux qu'ils ne purent résister. Toutefois, ils ne voulaient pas fuir, à cause des femmes et enfants qu'ils avaient là, ce qui leur perçait le cœur, et ils préféraient mourir; si bien qu'on ne vit jamais hommes faire de telles prouesses. Cependant, à la fin, tous, avec leurs femmes et leurs enfants, furent faits prisonniers, et il périt ce jour-là, parmi eux, plus de trois mille hommes de cheval et plus de deux mille de pied [2].

(1) A Cysique. Michel, fils d'Andronic, qui avait vu avec peine l'arrivée des Catalans, avait quitté cette ville, et il revint à Constantinople en juin 1304 (Pachymère, liv. V, c. 17).

(2) L'ancienne presqu'île de Cysique.

(1) Pachymère (liv. V, c. 16) trace le tableau le plus déplorable des malheurs qui affligeaient l'empire et surtout Constantinople. Tous les jours on voyait arriver à Constantinople des Grecs qui venaient du continent voisin d'Asie, chassés par la terreur de l'épée des Turcs, et allant chercher un abri, soit dans les villes et places fortes de l'empire, soit dans les îles de l'Archipel; et Constantinople était pendant ce temps dévastée par la famine et toutes les maladies qui arrivent à la suite de la misère.

(2) Ni Pachymère ni Nicéphore ne parlent de cette première

Ainsi le mégaduc et ses gens prirent possession du champ, et ne laissèrent en vie nul homme au-dessus de dix ans ; puis ils s'en retournèrent à Artaki pleins de joie. Ils mirent sur les galères les esclaves mâles et femelles, ainsi que beaucoup d'objets précieux, dont la plus grande partie était destinée à l'empereur. Lui, il envoya les esclaves et un grand nombre de choses précieuses à l'impératrice et au fils de l'empereur, ainsi qu'à sa femme ; et chacun des riches-hommes, adalils et almogavares, envoya aussi ses présents à madame la belle-mère du mégaduc. Et cela eut lieu le huitième jour après qu'ils eurent quitté l'empereur ; de sorte que ce fut une grande joie et une grande satisfaction pour tout l'empire, et principalement pour l'empereur, pour madame, belle-mère du mégaduc, et pour madame sa fille ; et tout le monde en effet devait s'en réjouir. Mais si ceux-là en ressentirent de la joie, les Génois en eurent grande douleur ; et Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, en conçut aussi grand déplaisir et grande envie, si bien que dès ce jour en avant il couva sa colère contre le mégaduc et sa compagnie [1], et il eût préféré perdre l'empire plutôt que de les avoir vu remporter une telle victoire ; car lui-même y était allé avec un nombre considérable d'hommes et avait été repoussé deux fois. Ce n'est pas qu'il ne fût de sa personne un des bons chevaliers du monde, mais Dieu a frappé les Grecs d'une telle malédiction que tout homme peut les confondre. Et cela provient de deux péchés signalés qui dominent en eux : l'un est, qu'ils sont les hommes les plus orgueilleux du monde, et il n'y a personne au monde dont ils fassent cas en rien, si ce n'est d'eux-mêmes, qui ne valent pourtant absolument rien ; l'autre est, qu'ils ont pour leur prochain moins de charité que qui que ce soit dans ce monde ; car, lorsque nous étions à Constantinople, les gens qui fuyaient d'Anatolie devant les Turcs erraient et gisaient sur le fumier à Constantinople, et criaient famine ; et il n'y avait aucun des Grecs qui, pour l'amour de Dieu, voulût leur rien donner ; cependant il y avait abondance de toutes sortes de vivres ; les almogavares seuls, émus de grand'pitié, partageaient avec eux tout ce qu'ils avaient à manger. Si bien qu'à cause de ces charités que nos gens leur faisaient, partout où les nôtres transportaient leur ost, plus de deux mille pauvres Grecs, dépouillés de tout par les Turcs, suivaient l'ost par-derrière, et venaient partout avec nous. Ainsi vous pouvez comprendre combien Dieu est irrité contre les Grecs. Le proverbe du sage dit : « Ceux à qui Dieu veut mal, il leur enlève d'abord la raison [1]. » Ainsi les Grecs sont frappés par la colère de Dieu ; car, puisque ne valant absolument rien ils croient cependant autant valoir que tous les autres gens du monde, puisque de plus ils n'ont aucune charité envers leur prochain, il paraît bien par là que Dieu leur a entièrement enlevé toute raison.

Quand ceci fut fait, le mégaduc, avec toute sa compagnie, se prépara à marcher sur les Turcs par l'Anatolie, afin d'arracher à l'esclavage les cités, châteaux et villages que les Turcs avaient subjugués. Lorsque le mégaduc et ses gens furent prêts à partir d'Artaki, c'était le premier jour de novembre [2], et il commença à faire le plus rigoureux hiver possible, tant de pluies et de vent que de froid et de mauvais temps ; et les fleuves grossirent tellement que nul homme ne pouvait les passer. Il tint donc son conseil et se décida à passer la saison d'hiver dans ce lieu d'Artaki, qui est un endroit délicieux en toutes choses ; car dans le reste du pays il fait le plus grand froid du monde, et il y tombe plus de neiges que partout ailleurs, puisqu'à dater des premiers jours de neige jusqu'en avril, il ne fait rien autre chose que neiger. En décidant donc d'hiverner en ce lieu d'Artaki, il eut la meilleure idée qu'on pût avoir.

Il commença par faire choix de six hommes notables du pays et de deux chevaliers catalans, deux adalils et deux almogavares, et ces douze étaient chargés de fixer à tout riche-

bataille des Catalans, bien qu'il soit facile de voir par leur texte qu'elle doit avoir eu lieu, et doit avoir tourné, comme le rapporte Muntaner, à l'avantage des Catalans. Il paraît seulement par leur récit que, si les Catalans étaient terribles contre leurs ennemis, ils n'étaient guère moins redoutables à leurs nouveaux amis ; « car, dit Nicéphore, ils regardaient la propriété d'autrui comme la leur et traitaient hommes et femmes en esclaves. »

(1) Pachymère (ch. 17) mentionne aussi cette sourde haine qui commençait à naître entre Michel et le Catalan Roger, et il l'attribue à la conduite désordonnée tenue par la compagnie catalane envers les habitants de Cysique, après l'avantage remporté sur les Turcs.

(1) *Quos vult perdere Deus dementat.*

(2) Ils étaient arrivés en septembre 1303, c'est-à-dire six semaines auparavant.

homme, puis ensuite aux chevaliers et aux almogavares, un logement convenable à chacun; et ils ordonnèrent que l'hôte de chacun devait fournir pain, vin, avoine, viande salée, fromage, légume, lit, et tout ce dont ils avaient besoin. A l'exception de la viande fraîche et des assaisonnements ils devaient enfin les fournir de tout.

Ces douze hommes fixèrent un prix raisonnable à chaque chose et ordonnèrent que chaque hôte eût une taille[1] pour toutes choses avec celui qui logerait en sa maison, et que cela se continuât ainsi depuis le premier du mois de novembre jusqu'à la fin du mois de mars. A la fin de mars chacun aurait à compter avec son hôte, devant les douze ou l'un d'eux; et autant ils auraient pris, autant on leur décompterait sur leur solde; et ce serait la caisse militaire qui rembourserait le bonhomme, maître de la maison; si bien que les hommes de la compagnie et les Grecs furent également satisfaits de cette mesure. Et ils reçurent ordre de passer ainsi leur saison d'hiver.

Le mégaduc envoya à Constantinople pour chercher la mégaduchesse, et ils passèrent là l'hiver avec grande joie et grand plaisir. Ensuite le mégaduc ordonna que l'amiral avec ses galères et tous les hommes de mer allât hiverner à l'île de Chio, qui est une île très agréable; c'est là que se fait le mastic, et on n'en fait en aucun autre lieu du monde. Il les envoya hiverner en ce lieu, parce que les Turcs, avec leurs barques, parcouraient ces îles. Et ainsi ils gardèrent toute cette contrée et allaient visitant toutes les îles. De cette manière ils passèrent tout cet hiver en joie, déduit et soulas les uns et les autres[2]. Et lorsque le mois de février fut passé, le mégaduc fit publier par tout le pays d'Artaki, que chacun comptât avec son hôte, en y comprenant tout le mois de mars, et qu'il fût prêt à suivre la bannière le premier jour d'avril.

CHAPITRE CCIV.

Comment le mégaduc s'en alla à Constantinople pour y laisser la mégaduchesse; comment il reçut de l'empereur la paie pour quatre mois, et des grands dons qu'il fit à toute la compagnie

Chacun compta donc avec son hôte; et il y en eut qui avaient si follement mené leur affaire, qu'ils avaient à décompter avec leur hôte pour plus de la valeur d'une année de paie; ceux qui étaient plus sages avaient vécu avec meilleur ordre; mais néanmoins il n'y en avait aucun qui n'eût reçu pour bien au-delà de sa solde pendant le temps qu'ils y avaient demeuré. Tandis que le compte se faisait, au mois de mars, le mégaduc prit quatre galères, et avec la mégaduchesse, avec sa belle-mère, sœur de l'empereur, qui avait passé l'hiver avec lui, et avec deux frères de sa femme, il partit pour Constantinople afin de laisser la mégaduchesse dans cette ville et prendre congé de l'empereur. Lorsqu'il fut à Constantinople on lui fit grande fête et grands honneurs, et il reçut de l'empereur la paie de quatre mois pour les besoins de la compagnie, ce que nul ne soupçonnait, pour la grande dépense qu'ils avaient faite pendant l'hiver, et sur laquelle chacun redevait beaucoup. Ainsi il laissa la mégaduchesse à Constantinople et prit congé d'elle, de sa belle-mère, de ses beaux-frères et de ses amis; puis il prit enfin congé de l'empereur, s'embarqua avec ses quatre galères, et fut de retour à Artaki le quinzième jour de mars. Tous eurent grand plaisir à le revoir. Le mégaduc demanda si chacun avait compté avec son hôte, et on lui répondit que oui. Là-dessus il fit publier: que tout homme eût à se trouver le lendemain sur une place, devant la maison qu'habitait le mégaduc, et qu'il apportât la note de ce qu'il devait à son hôte; car, le compte une

(1) Comme les boulangers en ont encore une; c'est un morceau de bois divisé dans sa longueur en deux parties que l'on rapproche pour y marquer par une entaille commune ce que l'on donne ou ce que l'on reçoit.

(2) Il paraît que cette grande satisfaction des Catalans n'allait pas de pair avec la satisfaction des habitants.

« Là, dit Pachymère (L. 3. c. 14), admis dans l'intérieur des murs de Cysique, ils se conduisirent pis que ne l'auraient fait des ennemis, extorquant l'argent, pillant les provisions, violant les femmes des habitants, et les traitant eux-mêmes comme des esclaves achetés à prix d'argent. Les désordres allèrent si loin que Ferrand Ximenès lui-même, honteux de ce qui se passait, après avoir fréquemment réprimandé ces barbares en leur montrant et ce qu'ils devaient aux bienfaits de l'empereur et l'indignité de leur conduite, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'eux, soutenus qu'ils étaient par leur chef, ne put pas y tenir, et rassemblant ses troupes sur les nefs qui lui appartenaient, il retourna chez lui. Les autres n'en restèrent que plus libres de se livrer à tous leurs excès. »

fois réglé, les douze prud'hommes avaient prescrit qu'on en fit une note en double, répartie par A, B, C, pour que l'une fût remise à l'hôte et que le soudoyer conservât l'autre. Ces comptes étaient scellés du sceau du mégaduc.

Quand chacun fut venu le lendemain avec sa note, le mégaduc s'assit sur un siége qu'on lui avait préparé sous un arbre qu'on appelle un orme, et il fit venir devant lui chacun par ordre avec sa note; et il trouva que tous avaient reçu outre mesure, en considérant le temps qu'ils avaient passé à hiverner. Et quand il eut reçu toutes les notes et les eut déposées sur un tapis devant lui, il se leva et dit : « Braves gens, j'ai beaucoup à vous remercier de ce qu'il vous a plu de m'avoir pour chef et seigneur, et de m'avoir suivi là où j'ai voulu vous conduire. A présent, je trouve que vous avez reçu ici beaucoup plus, et deux fois autant qu'il ne vous revenait pour le temps que vous avez été à hiverner; il y en a même qui ont reçu trois fois autant; d'autres quatre fois autant; de telle sorte que je vois bien que, si la caisse militaire voulait décompter à la rigueur avec vous, vous auriez à passer un temps de grande détresse. C'est pourquoi, en l'honneur de Dieu et en l'honneur de l'empire, et aussi par la grande affection que je vous porte, moi, par faveur toute spéciale, je vous fais don de tout ce que vous avez dépensé cet hiver et je veux que rien n'en soit déduit sur votre paie; et, dès à présent, j'ordonne que soient brûlées toutes les notes que vous m'avez ici apportées. Les Grecs n'ont qu'à porter les leurs à notre trésorier et il se chargera de les satisfaire. » Aussitôt il fit apporter du feu et fit brûler toutes les notes en présence de tous. Chacun se leva et alla lui baiser la main, et lui rendit mille grâces; et ils devaient bien le faire, car c'était le plus beau présent que jamais seigneur fit à ses vassaux depuis plus de mille ans; et très certainement le tout s'élevait bien à la solde de huit mois l'un dans l'autre; car pour les hommes à cheval seulement, cela allait à cinquante mille onces d'or, et pour les hommes de pied à près de soixante mille onces d'or; de telle sorte, qu'en y comprenant ce qu'avaient reçu les riches-hommes, on calculait que le tout pouvait bien s'élever à cent mille onces d'or, ce qui fait six millions.

Quand il eut tout réglé il voulut les satisfaire encore davantage; il ordonna donc que chacun se trouvât le lendemain sur ladite place pour recevoir en bel or la paie de quatre mois. Et ainsi vous pouvez comprendre quelle joie il y avait dans toute l'ost et de quel cœur ils le servirent de là en avant; et ainsi le lendemain il leur fit donner la paie de quatre mois, pour que chacun s'appareillât bien à se mettre en campagne[1].

(1) Ce séjour à Cysique et les préparatifs de mise en campagne sont racontés d'une manière fort différente par Pachymère. Il représente les Catalans, et surtout les almogavares, dont le nom lui semble venir de ce qu'ils sont issus des anciens Avares, comme se livrant sans frein à tous les excès, pillant les propriétés, insultant les habitants, violant femmes et filles, et pendant ceux qui leur refusaient l'argent qu'ils demandaient.

« Cette licence dont les soldats usaient, dit Pachymère (c. 21, trad. de Cousin), procédait tant de la reconnaissance que leur commandant leur voulait témoigner de ce qu'ils s'étaient volontairement soumis à son obéissance, que de l'appréhension qu'il avait qu'ils ne désertassent s'il les empêchait de s'enrichir dans le temps qu'il s'était enrichi lui-même par les faveurs de l'empereur. Voilà le véritable motif pour lequel il leur donna une entière liberté de tout faire, bien qu'ils reçussent la paie de l'empereur sans lui rendre aucun service. Au printemps, une grande partie ne pouvant plus faire autre chose dans ce pays-là que ce qu'ils avaient déjà fait, ils mirent sur des vaisseaux leur équipage, leur blé et d'autres provisions et suivirent les soldats de Ferrand Ximenès qui étaient partis les premiers. Ils étaient allés prendre service du duc d'Athènes, se souciant fort peu d'observer le traité par lequel ils s'étaient engagés à servir le mégaduc. Les autres demeurèrent inutiles à Cysique, dans l'espérance de recevoir de l'empereur la solde de trois mois, dès que ces trois mois seraient accomplis. Leur commandant ayant honte lui-même du peu de services qu'ils avaient rendus, vint à Constantinople pour y faire des excuses, et il fut si heureux que non-seulement l'empereur se contenta de ses raisons, mais qu'il lui donna de l'argent pour lever des Alains, qu'il disait être d'une valeur invincible et d'une fidélité plus éprouvée que ceux de sa nation. Roger reçut une partie de cet argent sur-le-champ, l'autre lui ayant été assignée sur le revenu des îles. Quarante jours après qu'il fut retourné à Cysique on lui donna des chevaux et l'argent qu'il avait demandé pour les Alains, et il en fit la distribution. Il donna aux Latins (τοῖς Ιταλοῖς) deux et trois onces d'or par mois, et aux Alains trois écus seulement, des chevaux et quelque peu d'équipages, et il excita par cette inégalité une furieuse jalousie entre eux. Il donna après cela à un officier qu'ils appellent Amiral (ἀμηραλὴν) le commandement de douze vaisseaux qu'il remplit de soldats latins, de leurs femmes et du butin dont ils s'étaient enrichis, et leur commanda de faire voile vers les îles et de se rendre à Anea près d'Adramiti où il leur promit de les aller trouver. Il tâcha aussi de persuader aux autres troupes qui étaient à

CHAPITRE CCV.

Comment le mégaduc eut, avec sa compagnie, un second combat contre la gabelle de Cesa et de Tiu; comment il les vainquit et les tua près de Philadelphie.

Ainsi, le premier jour d'avril[1], par la grâce de Dieu, la bannière sortit et chacun songea à la suivre, et ils entrèrent aussitôt dans le royaume d'Anatolie. Les Turcs furent bientôt prêts à leur faire tête, savoir : les gabelles de Cesa et de Tiu, parents de ceux que la compagnie avait tués à Artaki; si bien que lorsque la compagnie fut près d'une cité qu'on nomme Philadelphie, qui est une noble cité et des grandes du monde, et qui a bien dix-huit milles de tour, c'est-à-dire autant que Rome ou Constantinople, elle trouva près de cette cité, à une journée, les deux gabelles des Turcs, qui étaient en tout huit mille hommes à cheval et douze mille à pied, et ils s'ordonnèrent aussitôt en bataille rangée. Le mégaduc et sa compagnie en eurent grand plaisir, si bien qu'à l'instant, avant que fussent lancées les flèches des archers turcs, ils se précipitèrent au milieu d'eux, les hommes en brochant de l'éperon contre leurs gens à cheval, et les almogavares contre les gens à pied. Que vous dirai-je? La bataille fut très vigoureusement disputée et dura depuis le soleil naissant jusqu'à l'heure de nonne, tellement que les Turcs furent tous tués ou pris, et qu'il n'en échappa pas mille de cheval et cinq cents de pied[2]. Le mégaduc et sa compagnie s'emparèrent du camp avec grande joie, n'ayant pas perdu plus de quatre-vingts hommes à cheval et cent à pied, et ayant fait un butin immense. Après avoir pris possession du champ, ils restèrent bien huit jours, leurs tentes dressées, en ce lieu qui était fort bon et fort délicieux, et ils s'en vinrent à ladite cité de Philadelphie où ils furent reçus avec grande joie et grande allégresse. Ainsi la nouvelle se répandit par tout le pays d'Anatolie, que les gabelles de Cesa et de Tiu avaient été défaites par les Francs[1], et on en eut grande joie; et ce n'est pas merveille, car tous eussent été captifs si ce n'eût été des Francs. Ainsi le mégaduc et sa compagnie restèrent dans la cite

Cyzique d'aller à un autre endroit, mais elles n'en voulurent rien faire. L'empereur appréhendait de recevoir des nouvelles de ce pays-là, parce qu'elles étaient toujours fâcheuses et qu'elles portaient des marques évidentes de la colère du ciel. Il eut recours à la prière et passa les nuits avec le patriarche à réciter des prières. »

(1) Pachymère dit que ce fut au mois de mai. Il y avait 6,000 Catalans qu'il appelle Italiens, 1,000 Alains et plusieurs milliers de Grecs, et toutes ces troupes étaient placées sous le commandement supérieur de Roger. (Pachymère, c. 21.)

(2) Pachymère raconte ainsi la levée du siége de Philadelphie. Je me sers ici de la traduction de Cousin.

« L'armée de Roger s'approcha de Germi avec une extrême présomption et en se vantant de se signaler bientôt par quelque exploit considérable. Au premier bruit de cette nouvelle les Turcs abandonnèrent leur fort par une fuite également lâche et honteuse. Roger profita du bagage des Turcs, et, s'il est permis de le croire, il fit pendre, selon l'usage des Latins, quelques-uns de ses soldats pour avoir repris ce qui était à eux. On dit même qu'étant tout transporté de colère, il donna un coup d'épée à leur commandant, Bulgare de nation, homme de cœur, honoré de la charge de chiaoux (τζαούσιον). Il avait été pris dans la guerre contre Lacane, sous le règne de l'empereur Michel Paléologue, et mis en liberté depuis longtemps par l'empereur Andronic. Roger, non content de cet outrage, commanda de le pendre; et cet ordre cruel eût été exécuté, sans les instantes prières de plusieurs personnes qui lui demandèrent sa grâce. Il passa après cela le long de Chliara et de quelques autres places pour aller au secours de Philadelphie qui était fort pressée. Tripoli avait été prise quelque temps auparavant, et les forts d'alentour avaient été obligés, contre leur inclination, de recevoir une garnison de Carmanes, les plus puissants d'entre les Turcs; et ils envoyèrent exposer à Roger la nécessité où ils avaient été réduits de se rendre à ces conditions et le supplier de les délivrer du joug de cette domination étrangère, avec promesse de joindre leurs armes aux siennes, dès qu'il paraîtrait pour les secourir. Il eut leur députation fort agréable, leur promit de leur mener des secours et se prépara à donner une bataille. Les Turcs, qui n'ignoraient rien de son dessein, s'y préparèrent aussi de leur côté. La bataille fut donnée proche d'Aulaques; mais il ne s'y passa rien qui fût digne du nombre des deux armées ni de leurs grands préparatifs. On dit néanmoins qu'Alisuras ayant été blessé, et que sa blessure l'ayant obligé de quitter la place, les Turcs suivirent son exemple et se retirèrent en désordre. L'armée de Roger étant divisée en trois bandes, cela fut cause qu'aucune n'osa s'engager à la poursuite des Turcs de peur qu'ils n'eussent posé quelque embuscade; il y en eut néanmoins plusieurs qui furent tués en se retirant. Leur retraite donna moyen aux habitants de Philadelphie de respirer et les délivra de la famine qui les pressait. On parla de la levée de ce siége comme d'un exploit fort remarquable, bien qu'il ne répondît en rien aux préparatifs qui avaient été faits pour cet effet. Alisuras, qu'on avait publié être blessé à mort, se sauva en tremblant avec les siens vers Amourion.

« Le duc Roger ayant séjourné quelque temps à Philadelphie et y ayant amassé de grandes sommes d'argent, songea à son retour, et aussitôt qu'il eut pourvu à la sûreté des places, il se rendit à Magnésie, ville assise sur l'Herme. »

(1) Muntaner se sert ici du mot de *Francs* pour désigner les Catalans.

de Philadelphie pendant quinze jours, et puis partirent et allèrent à la cité de Nif[1], et puis à Magnésie, et ensuite ils prirent le chemin de la cité de Thyrra [2].

CHAPITRE CCVI.

Comment les Turcs furent vaincus à Thyrra par En Corberan d'Alet, qui y fut blessé d'une flèche et mourut; et comment En Béranger de Rocafort vint à Constantinople avec deux galères et deux cents cavaliers, et à Ephèse où est le tombeau de monseigneur saint Jean l'évangéliste.

Lorsqu'ils furent dans la cité de Thyrra, ceux des Turcs qui avaient échappé à la bataille, avec d'autres qui s'étaient réunis à eux et qui étaient de la gabelle de Mondexia[3], se rendirent à Thyrra, dans l'église où repose le corps de monseigneur saint Georges, qui est une des belles églises que j'aie jamais vues et qui est située près de Thyrra, à environ deux milles. A l'aube du jour, les Turcs vinrent à Thyrra et ne savaient pas que les Francs y fussent; et dès qu'on les vit prendre leur course, l'alarme se répandit dans tout le pays. Le mégaduc regarda et vit que c'étaient les Turcs; et il était facile de les voir, car ils étaient tous dans la plaine, et la cité de Thyrra est sur une hauteur. Il envoya sur-le-champ dire à En Corberan d'Alet, sénéchal de l'armée, de marcher sur eux avec tous ceux de la compagnie qui voudraient le suivre. La compagnie prit les armes en toute hâte; et En Corberan, avec environ deux cents hommes à cheval et mille à pied, alla fondre sur eux; si bien qu'il les eut bientôt mis en déroute; et il leur tua plus de sept cents hommes à cheval et un grand nombre de gens à pied; et il les eût tous tués; mais comme la montagne était toute voisine, ils prirent le parti de laisser là leurs chevaux et de s'enfuir à pied par la montagne. En Corberan d'Alet, qui était bon chevalier et d'une ardeur extrême dans ses volontés, descendit lui-même de cheval et se mit à les poursuivre à pied par la montagne. Les Turcs, qui les virent monter ainsi après eux, afin de les retarder, tirèrent leurs flèches, et par malheur une flèche vint férir ledit En Corberan, qui, à cause de la chaleur et de la poussière, s'était désarmé de sa salade; et là il périt, ce qui fut une grande perte; si bien que les chrétiens s'arrêtèrent autour de lui, et les Turcs se sauvèrent.

Quand le mégaduc l'apprit, il en fut très affligé parce qu'il l'aimait beaucoup; il l'avait fait sénéchal et l'avait fiancé à une fille qu'il avait eue d'une dame de Chypre et qui était restée auprès de madame la mégaduchesse à Constantinople, et les noces devaient se faire à leur retour à Constantinople. En Corberan fut enterré dans l'église de Saint-Georges, en grand honneur, avec dix autres chrétiens morts avec lui, et on leur fit faire de beaux monuments; car le mégaduc et l'ost s'y arrêtèrent huit jours, afin que la tombe d'En Corberan fût faite riche et belle. Et de Thyrra le mégaduc envoya des ordres à Smyrne[1], et de Smyrne à Chio, à l'amiral En Ferrand d'Aunès pour qu'il vînt à la cité d'Ania[2] avec toutes ses galères et tous les hommes de mer qui étaient avec lui; et ainsi fit-il. Et au moment où il appareillait pour partir de Chio, En Rocafort venait d'arriver à Constantinople avec deux galères, amenant avec lui deux cents hommes de cheval, bien équipés de tout leur harnais, moins les chevaux, et bien mille almogavares, et il était venu trouver l'empereur. L'empereur lui avait aussitôt ordonné d'aller se réunir au mégaduc partout où il pourrait le trouver; et c'est ainsi qu'il arriva à l'île de Chio et que l'amiral et lui partirent ensemble de Chio et se rendirent à la cité d'Ania.

Ils y étaient déjà arrivés depuis environ huit jours lorsqu'ils reçurent la nouvelle que le mégaduc venait, et ils en eurent grande joie; et

(1) C'est la ville de Ninfée dans laquelle fut signé le traité de 1261. En allant de Philadelphie à Magnésie les troupes de Roger durent suivre les bords de l'Herme; et l'ancienne capitale de la Lydie, Sardes, se trouve à moitié chemin entre les deux villes; cet ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Le pays dont Roger allait délivrer les Turcs est peut-être celui qui offre le plus grand nombre de villes magnifiques rapprochées dans un plus court espace de terrain; c'est là que se trouvaient, dit-on, ces sept Eglises chrétiennes de l'Apocalypse de saint Jean. Ainsi, villes chrétiennes et païennes, on y reconnaît Pergame, Thyatira, les deux Magnésie, Smyrne, Sardes, Philadelphie, Ephèse, Antioche, Tripolis, Hierapolis, Laodicée, Sagalassus, Apamée, Colosses, Métropolis.

(2) Il l'appelle La Tira, c'est l'ancienne *Tyrreum*.

(3) Je ne puis retrouver ce nom l'*x* se prononce *ch*.

(1) Il l'appelle *Esmira*.

(2) On retrouve cette ville d'Ania indiquée sur l'atlas catalan de 1375, publié dans un recueil des notices des manuscrits de la Bibliothèque royale.

ils envoyèrent au mégaduc deux messagers qui le trouvèrent encore à la cité de Thyrra. Et le mégaduc en fut très satisfait, et voulut que j'allasse jusqu'à Ania pour y prendre En Beranger de Rocafort et l'amener jusqu'à la ville de Ayasaluck[1], que l'Ecriture nomme Ephèse.

Dans cedit lieu d'Ephèse est le tombeau dans lequel monseigneur saint Jean l'évangéliste se plaça quand il eut pris congé du peuple; et puis on vit un nuage comme de feu; et la croyance chrétienne est que ce fut dans ce nuage qu'il monta au ciel en corps et en âme. Et cela paraît bien, par le miracle que l'on voit chaque année à ce même tombeau. Le tombeau dudit saint est en forme de carré et est placé au pied de l'autel; au-dessus est une belle pierre de marbre qui a bien douze palmes de long et cinq de large; et au milieu de la pierre sont percés neuf trous fort petits; et chaque année, le jour de saint Etienne, à l'heure des vêpres, et au moment même où, ledit jour de saint Etienne, on commence à dire les vêpres de saint Jean, de chacun de ces neuf trous il sort une manne sablonneuse qui s'élève bien à un pied au-dessus de la pierre, et qui en découle ainsi qu'un filet d'eau. Et cette manne sort et commence à sortir, ainsi que je vous ai dit, tout aussitôt qu'on commence à chanter les vêpres de saint Jean, le jour de saint Etienne; et cela continue toute la nuit, et puis tout le jour de saint Jean, jusqu'à ce que le soleil soit couché; si bien que, quand le soleil est couché et que cette manne a cessé de sortir, il y en a bien certainement trois quarterades de Barcelonne. Cette manne est merveilleusement bonne pour beaucoup de bonnes choses; c'est à savoir que, qui en boit quand il sent venir la fièvre, jamais cette fièvre ne lui vient; et d'autre part, si une femme est en travail d'enfant et ne peut accoucher, elle n'a qu'à en boire avec de l'eau ou avec du vin, et elle est aussitôt délivrée; et d'autre part, celui qui est assailli en mer par une tempête n'a qu'à en jeter trois fois dans la mer, au nom de la très sainte Trinité, de madame sainte Marie et du bienheureux saint Jean l'évangéliste, et aussitôt la tempête cessera; et de plus encore, si quelqu'un a mal à la vessie, il n'a qu'à en boire audit nom de la sainte Trinité, de madame sainte Marie et du bienheureux saint Jean évangéliste, et aussitôt il sera guéri. On donne de cette manne à tous les pèlerins qui y viennent, et elle ne sort que d'année en année.

CHAPITRE CCVII.

Comment le mégaduc alla à Ayasaluck, et créa sénéchal de l'ost En Beranger de Rocafort; et comment ils mirent en déroute les Turcs de la gabelle d'Atia[1] qui, s'étant réunis à tous les autres Turcs, furent une seconde fois défaits; et comment il en périt bien dix-huit mille à la Porte de Fer.

Je pris aussitôt congé du mégaduc et de la compagnie, et j'emmenai avec moi vingt chevaux pour le service d'En Rocafort, et afin qu'il pût chevaucher et venir avec moi à la cité d'Ephèse, appelée aussi Théologos en langue grecque[2], et afin de protéger cette ville contre les Turcs qui y faisaient tous les jours des incursions. Il passa non sans grand danger, à cause de beaucoup d'attaques que lui firent les Turcs, et il amena avec lui cinq cents almogavares; les autres restèrent à la cité d'Ania, avec l'amiral En Ferrand d'Aunès. Et quand En Béranger et les siens furent arrivés à Ayasaluck, au bout de quatre jours le mégaduc vint l'y rejoindre avec toute l'ost, et fit le meilleur accueil audit En Béranger de Rocafort; de telle sorte qu'il le fit sénéchal de l'armée, ainsi qu'était En Corberan d'Alet, et le fiança aussi avec cette même fille à lui qu'il avait fiancée auparavant audit En Corberan. En Béranger de Rocafort entra aussitôt en fonction de sa charge. Et le mégaduc lui donna cent chevaux, et lui compta la paie de quatre mois, pour lui et ceux qui étaient venus avec lui. Le mégaduc demeura huit jours dans la-

(1) Muntaner défigure ce nom en celui d'Altoloch, et plus loin il dit que les Grecs l'appellent Théologos (épithète de saint Jean). Etienne de Byzance donne pour synonymes d'Ephèse les noms de Σμύρνα, Σάμορνα, Τραχεῖα, Ὀρτυγία et Πτελέα. Etienne de Byzance, Traité *des Villes et des Peuples*. L'ancienne Ephèse s'étendait jusqu'à la moderne Ayasaluck, bien que les ruines principales soient à un mille de là. La grande mosquée a été, dit-on, bâtie sur les ruines de l'église de Saint-Jean, enrichie elle-même des ruines du temple de Diane. C'est près du mont Prion qu'est le champ des tombeaux dans lequel la tradition rapporte que fut enterré Timothée et que se passa la scène des Sept Dormants.

(1) Probablement Aïdin. Le mot *gabella* en catalan peut désigner ici la garde mise à la défense d'une frontière, et quelquefois ce mot répond à celui de *tribu*.

(2) Du nom de saint Jean l'Évangéliste, désigné en grec sous la simple épithète de *Le Théologien*.

dite cité d'Ayasaluck[1]; et puis vint avec toute l'ost dans la cité d'Ania, et laissa En Pierre d'Aros pour commandant dans la cité de Thyra, et lui donna trente hommes de cheval et cent hommes de pied.

Dès que le mégaduc fut entré dans la cité d'Ania, l'amiral et tous les hommes de mer, et tous ceux qui étaient avec En Rocafort, sortirent au-devant de lui en armes pour le recevoir, si bien que le mégaduc en eut un grand plaisir, parce qu'ils renforçaient l'armée; et pendant son séjour à Ania, le mégaduc renouvela la paie de toute la troupe

Un jour, pendant qu'il se trouvait dans cette ville, l'alarme se répandit dans tout le pays, sur le bruit que les Turcs, qui faisaient partie de la gabelle d'Atia, étaient venus faire des incursions dans les environs d'Ania. Aussitôt l'ost exécuta une sortie et avec une telle impétuosité qu'elle atteignit les Turcs et fondit au milieu d'eux. Si bien que, ce jour-là, nos gens tuèrent bien aux Turcs environ mille hommes de cheval et deux mille de pied. Les autres s'enfuirent; la nuit les arracha à nos mains, sans quoi tous eussent été tués ou pris. La compagnie s'en retourna à la cité d'Ania avec grande joie et plaisir, et avec le bon butin qu'elle avait fait. Et ainsi le mégaduc resta avec l'ost à la cité d'Ania bien quinze jours, et puis fit sortir la bannière, et voulut achever de parcourir le royaume d'Anatolie, si bien que l'armée alla jusqu'à la Porte de Fer. C'est une montagne sur laquelle se trouve un passage appelé la Porte de Fer, qui sépare l'Anatolie du royaume d'Arménie. Et quand on fut à la Porte de Fer, on y rencontra les Turcs de cette gabelle d'A-

(1) Pachymère rend compte, ainsi qu'il suit (c. 25, 26), de la conduite de Roger et de ses troupes. Je me sers de la traduction de Cousin. Bien que tronquée et fort imparfaite, elle suffit pour reproduire l'enchaînement des faits.

« Alisuras (après s'être emparé de Tripoli par mer), s'en servit comme d'un lieu de retraite pour faire des courses avec les Carmanes, et, s'y tenant en pleine sûreté, il méprisa les menaces du grand-duc. Roger, voyant que c'était une peine inutile que de poursuivre les Carmanes, revint au fort de Coula où il fit pendre plusieurs soldats pour avoir manqué à leur devoir, et en usa de la même sorte au fort de Fournes. Comme ce n'était que par contrainte que les habitants s'étaient rendus aux Turcs, ils ne virent pas sitôt leurs libérateurs qu'ils les reçurent à bras ouverts et leur témoignèrent un cuisant repentir d'avoir été réduits à la dure nécessité de subir le joug des ennemis. Le grand-duc pardonna à plusieurs et ne châtia que ceux qui lui parurent les plus coupables. Il condamna le gouverneur à avoir la tete tranchée et d'autres à d'autres supplices. Il fit pendre un vieillard qui était de marque; comme il languissait, sans perdre la respiration ni la vie, un homme qui était présent coupa la corde, soit par ordre ou de lui-même, et le sauva. Roger retourna ensuite à Philadelphie ou il pilla des sommes immenses, sans être retenu par aucun respect. Il exerça de semblables brigandages à Pyrgion et à Ephèse, si bien qu'on pouvait dire de ceux qui étaient tombés entre ses mains, après avoir évité celles des ennemis, que pour se délivrer de la fumée ils s'étaient jetés dans le feu. Ceux qui donnèrent leur bien eurent peine à sauver leur vie. Les îles ressentirent ses cruels traitements aussi bien que la terre ferme. Chio, Lemnos et Mytilène n'en furent pas exemptes; quiconque fut soupçonné d'avoir de l'argent, soit qu'il fît profession de la vie monastique, ou qu'il fût élevé aux ordres sacrés, ou qu'il eût l'honneur d'être connu et chéri de l'empereur, ne fut pas pour cela délivré des plus insupportables tourments. Les menaces d'une mort prochaine faisaient trouver ce qu'il y avait de plus caché sous la terre; ceux qui le donnaient rachetaient leur vie par leur bien; ceux qui refusaient de le donner étaient châtiés de ce refus par la mort. Ce fut le malheureux sort de Maname à Mytilène. (Ici Pachymère raconte un exemple particulier de ces tyranniques vexations de Roger.) Un peu avant que ceci arrivât, les habitants de Magnésie se soulevèrent contre Roger. Il leur promettait dans son cœur les mêmes traitements que le cyclope à Ulysse, et, n'ayant dessein de les ruiner que les derniers, il leur avait confié la garde de son argent et de son équipage. Les trésors qu'ils avaient entre leurs mains, les provisions de blé et d'autres grains, les troupes qui leur étaient arrivées depuis peu, leur donnèrent la hardiesse de se garantir du danger dont ils se voyaient menacés. Attaleiote, chef de l'entreprise, ayant donné sa foi et son serment à ses compagnons et les ayant reçus d'eux, ils fondirent sur les Latins qu'ils avaient en garnison, en firent passer quelques-uns au fil de l'épée et mirent les autres en prison; ils s'animèrent après cela réciproquement à se défendre jusqu'à l'extrémité, dans l'assurance qu'ils n'éviteraient pas la mort s'ils tombaient entre les mains du grand-duc. Ils fermèrent donc leurs portes et déclarèrent leur révolte. Le grand-duc était d'un naturel trop impatient et trop cruel pour apprendre la nouvelle d'une rebellion semblable à celle-ci sans concevoir à l'heure même le dessein de la punir. Ayant donc amassé à la hâte ses troupes latines et grecques, et ayant obligé quelques Alains à le suivre, malgré qu'ils en eussent, il mit le siége devant la ville de Magnésie, la battit avec toutes sortes de machines et fit paraître une incroyable ardeur de l'emporter, qui était allumée par les piquantes railleries des assiégés. Comme l'eau est fort nécessaire durant un siége, ils enfermèrent le champ de Macar où il y avait une source. Les assiégeants ayant voulu couper un aqueduc qui conduisait dans la ville les ruisseaux qui descendaient des montagnes, il les en empêchèrent et conservèrent l'aqueduc; ils tirèrent incessamment du haut de leurs murailles et repoussèrent les assiégeants. Roger leur ayant offert de lever le siége, s'ils voulaient lui rendre son argent, ils rejetèrent cette condition avec la dernière fierté. »

tia, qui avaient été déconfits à la porte d'Ania, et tous les autres Turcs qui étaient restés vivants des autres gabelles, et qui tous s'étaient réunis et avaient pris position sur cette montagne. Et ils étaient certainement en tout dix mille hommes de cheval et vingt mille hommes de pied; et à l'aube du jour, le jour de madame sainte Marie d'août, en belle bataille rangée, ils vinrent à la rencontre du mégaduc. Les Francs à cette vue se disposèrent au combat avec telle joie et satisfaction qu'il paraissait bien que Dieu les soutenait, comme en réalité il le faisait à cette époque; et les almogavares poussèrent aussitôt leur cri de: « Aiguisez les fers! » Le mégaduc avec sa cavalerie fondit sur les hommes à cheval, et En Rocafort avec les almogavares sur les hommes de pied; et là vous auriez pu voir des faits d'armes tels que jamais nul homme n'en vit de pareils.

Que vous dirai-je? La bataille fut fort cruelle, mais enfin tous les Francs poussèrent un cri, et s'écrièrent: « Aragon! Aragon! » Ce cri les ranima d'une vigueur telle qu'ils battirent complétement les Turcs. Et ainsi battant et chassant, leur poursuite dura jusqu'à la nuit, et la nuit seule vint interrompre cette poursuite. Toutefois il resta certainement morts plus de six mille Turcs à cheval et plus de douze mille hommes de pied. Et ainsi la compagnie eut une bonne nuit; et les Turcs perdirent toutes leurs provisions et leurs bestiaux. Le lendemain les Francs prirent possession du champ, et l'ost y resta bien huit jours pour prendre cette possession, et le butin qu'elle y fit fut immense.

CHAPITRE CCVIII.

Comment l'empereur de Constantinople envoya dire au mégaduc que, toutes affaires cessantes, il retournât à Constantinople pour le venir secourir contre le frère du roi Azan, qui avait usurpé la royauté.

Après cela le mégaduc fit publier que chacun suivît la bannière et allât à la Porte de Fer; là il demeura trois jours, et puis il se proposa de retourner à la cité d'Ania. Et tandis qu'il s'en retournait à Ania, des envoyés lui vinrent de la part de l'empereur, qui lui faisait dire que, toutes affaires cessantes, il s'en retournât à Constantinople avec toute l'ost, parce que le roi Azan, père de la mégaduchesse, était mort et avait laissé le royaume à ses fils, qui étaient deux frères de la mégaduchesse et neveux de l'empereur; et leur oncle, frère de leur père, s'était emparé de la royauté; et pour cela l'empereur de Constantinople, attendu que le royaume de Bulgarie[1] appartenait à ses neveux, avait envoyé ordre à l'oncle de laisser le royaume à ces jeunes gens qui étaient ses neveux, et auxquels il appartenait; mais celui-ci lui avait fait une très dure réponse; si bien qu'une grande guerre commença, entre l'empereur de Constantinople et celui qui s'était fait roi de Bulgarie, tellement que l'empereur de Constantinople faisait chaque jour des pertes dans la guerre; et ainsi il adressa des messages au mégaduc pour qu'il vînt le secourir.

CHAPITRE CCIX.

Comment le mégaduc, ayant reçu le message de l'empereur de Constantinople, tint conseil sur ce qu'il devait faire, et comment il résolut d'aller sur-le-champ trouver l'empereur.

Le mégaduc fut très fâché de devoir en ce moment abandonner le royaume d'Anatolie, qu'il avait entièrement reconquis et soustrait au malheur et aux mains des Turcs[2]; mais sur le message qu'il avait reçu et les prières pressantes que lui faisait l'empereur, il fit réunir le conseil et dit à toute la compagnie le message qu'il avait reçu, en les priant de le conseiller sur ce qu'il devait faire. Finalement le conseil lui fut donné de se porter sans retard au secours de l'empereur, selon qu'il en était besoin, et de revenir au printemps en Anatolie. Le mégaduc tint cet avis pour bon et reconnut que la compagnie l'avait bien conseillé; et bientôt ils se disposèrent, préparèrent les galères, mirent dessus tout ce qu'ils avaient pris, et l'ost s'achemina le long de la côte, de telle sorte que les galères étaient chaque jour près de l'ost; et le mégaduc laissa dans chaque lieu bon renfort, bien qu'avec peu de renfort on en eût eu suffisamment, car ils avaient si bien nettoyé le pays des Turcs qu'aucun d'eux n'osait pa-

(1) *L'imperi de Lantzaura*, dit Muntaner.

(2) Nicéphore dit (L. VII, c. 3) que telle fut la terreur imprimée aux Turcs par la discipline militaire, l'attaque violente, les brillantes armes, l'impétuosité des passions de ces Francs, qu'ils s'éloignèrent, non-seulement de Constantinople, mais au-delà des frontières de l'antique empire romain.

raître dans tout le royaume, de telle sorte que ce royaume était entièrement rétabli. Et quand il eut mis ordre à tout dans le pays, il s'en vint par ses journées à la Bouche d'Avie; et quand il fut à l'endroit où on passe[1] le détroit, il envoya un lin armé à l'empereur à Constantinople, pour savoir ce qu'il voulait qu'il fît. Lorsque l'empereur sut que les Francs étaient arrivés au passage, il fut très content et satisfait; il fit faire de grandes fêtes à Constantinople, et fit dire au mégaduc qu'il passât à Gallipoli, et qu'au cap de Gallipoli il fît reposer ses gens.

Le cap de Gallipoli a bien certainement quinze lieues de long, et n'a nulle part plus d'une lieue de large, et de chaque côté la mer vient le battre. C'est le plus agréable cap du monde et le plus fertile en bons grains, en bons vins et en toute espèce de fruits en grande abondance; et à l'entrée du cap il y a un bon château qui a nom Examile[2], qui veut dire Six-milles, et il a ce nom-là parce qu'en ce lieu le cap n'a pas plus de six milles de large; et au milieu est ce château pour garder tout le cap. Et d'un côté du cap est la Bouche d'Avie et de l'autre le golfe de Mégarix[3]; et ensuite dans l'intérieur du cap se trouve la ville de Gallipoli, puis Potamos, Sestos et Madytos. Chacun de ces endroits est un bon lieu, et sans compter ces lieux il s'y trouve beaucoup de maisons et très belles. Là le mégaduc répartit toute son ost dans ces habitations, qui sont pourvues de toutes choses, et ordonna que chaque habitant fournît à son hôte ce qui lui était nécessaire, et que chacun écrivît ou fît des tailles et en tînt compte.

CHAPITRE CCX.

Comment, sur la nouvelle de l'arrivée du mégaduc, le roi des Bulgares traita avec l'empereur de Constantinople en se soumettant à faire tout ce qu'il voudrait; et comment le débat se mit entre l'empereur de Constantinople et le mégaduc.

Lorsque toute l'ost eut pris ses quartiers, le mégaduc s'en alla avec cent hommes de cheval à Constantinople voir l'empereur, et madame sa belle-mère et sa femme; et à son entrée à Constantinople, on lui fit de grandes fêtes et de grands honneurs. Et tandis qu'il était à Constantinople, le frère du roi Azan[1], qui faisait la guerre à l'empereur de Constantinople, ainsi que vous l'avez déjà entendu, sachant que le mégaduc y venait d'arriver avec toute son ost, regarda sa cause comme perdue. Il envoya donc sur-le-champ des messagers à l'empereur, et se soumit à faire tout ce qu'il voulait. Ainsi l'empereur, au moyen des Francs, obtint tout ce qu'il désirait dans cette guerre. Et quand cette paix fut faite, le mégaduc dit à l'empereur qu'il donnât la paie à sa troupe; et l'empereur dit qu'il le ferait; et il fit battre monnaie en imitation du ducat de Venise, qui vaut huit deniers barcelonnais; et il en fit aussi fabriquer une autre espèce qu'on appelait des *vintilions*, et qui ne valaient pas trois deniers chacun[2]. Et il voulut qu'ils eussent cours pour le même prix que ceux qui valaient huit deniers. Et il ordonna que les Francs se feraient fournir par les Grecs les chevaux, mules, mulets, vivres et autres choses dont ils auraient besoin, et qu'ils les paieraient ensuite avec cette monnaie. Et l'empereur agit ainsi à mauvaise intention, c'est-à-dire afin de faire naître débat et mésintelligence entre les habitants et l'ost; car, après avoir obtenu le succès qu'il voulait de toutes ses guerres, il aurait désiré que tous les Francs fussent morts et hors de l'empire.

(1) *La Passaquia*, dit Muntaner.

(2) L'ancienne Lysimachia.

(3) Κόλπος Μεγαρίσιος, ou autrement Golfe de Saros.

(1) Muntaner fait tour à tour de *Lantzaura* un nom d'homme et un nom de pays, et dit *l'emperador Lantzaura* et *l'imperi de Lantzaura*. Il faut se rappeler qu'il s'agit d'Azan, roi des Bulgares, dont Roger avait épousé la fille, Marie, nièce d'Andronic par sa sœur mariée à Azan.

(2) Pachymère rend compte ainsi de cette altération de la monnaie (L. VI, c. 8). Je traduis ce morceau qui demande plus d'exactitude que n'en a la traduction de Cousin.

« L'empereur altéra alors la monnaie pour fournir aux nécessités du moment. L'altération de la monnaie d'or avait commencé sous Jean Ducas qui n'avait laissé aux monnaies qu'une moitié d'or pur; cet usage s'était continué depuis cette époque. Enfin Michel Paléologue, après avoir recouvré Constantinople, se voyant forcé de donner de nombreux présents partout, et en particulier de fournir des subsides aux Italiens (c'est-à-dire aux Siciliens et au roi d'Aragon pour amener les Vêpres siciliennes), résolut de changer les types anciens en faisant mettre l'effigie de Constantinople au revers, et, à cette occasion, il altera de nouveau les monnaies, de manière que sur vingt-quatre parties il y en eut quinze d'alliage et qu'il n'en resta que neuf d'or pur. Après ce temps il y eut quelque amélioration, car on réduisit les parties d'alliage à quatorze, et celles d'or pur furent portées à dix. Dans cette dernière occasion, on enleva encore une moitié de ces dix parties d'or pur, pour y substituer une augmentation d'alliage. De là la perte de la confiance et de la fortune publique. »

CHAPITRE CCXI.

Comment le noble En Béranger d'Entença vint en Romanie joindre la compagnie, et fut fait mégaduc par frère Roger.

Le mégaduc refusa de prendre cette monnaie; et tandis qu'ils étaient en contestation, En Béranger d'Entença arriva en Romanie, et amena trois cents hommes de cheval et mille almogavares. Et quand il fut à Gallipoli, il trouva que le mégaduc était allé à Constantinople, et il lui envoya deux cavaliers pour savoir ce qu'il voulait qu'il fît; et le mégaduc lui fit dire de venir à Constantinople. L'empereur l'accueillit très bien et le mégaduc encore mieux; et lorsqu'il y fut resté un jour, le mégaduc s'en vint à l'empereur et lui dit : « Seigneur, ce riche-homme est un des plus nobles hommes d'Espagne qui ne soit pas fils de roi; c'est un des bons chevaliers du monde; il est avec moi comme frère; il est venu vous servir pour votre honneur et par amitié pour moi; il est donc nécessaire que je lui fasse un plaisir signalé; et ainsi, avec votre permission, je lui donnerai le bâton du mégaducat et le chapeau, afin que de là en avant il soit mégaduc. » Et l'empereur lui dit que cela lui faisait plaisir. Et quand il vit la générosité du mégaduc, qui voulait se dépouiller du mégaducat, il dit en soi-même qu'il fallait que cette générosité lui comptât. Le lendemain, devant l'empereur et toute la cour plénière, le mégaduc ôta de dessus sa tête le chapeau du mégaducat et le plaça sur la tête d'En Béranger d'Entença, et puis lui donna le bâton, le sceau et la bannière du mégaducat, de quoi chacun s'émerveilla [1].

(1) Voici ce que dit Pachymère sur l'arrivée de Béranger d'Entença (L. VI, chap. 4 et 6, trad. de Cousin) :

« En ce temps-là un autre Catalan, nommé Béranger, arriva au port de Madytos avec neuf grandes nefs, soit qu'il y fut attiré par l'éclat des récompenses que le grand-duc recevait de l'empereur, ou qu'il y fût invité par les lettres du grand-duc lui-même; dès qu'il fut arrivé, le grand-duc se rendit auprès de l'empereur, et Beranger se rendit lui-même à Constantinople sur la fin du mois d'octobre (1304). Le grand-duc parla en faveur de Béranger à l'empereur et lui demanda pour lui et pour ses troupes jusqu'à la somme de 300,000 écus, n'oubliant rien de ce qui pouvait contribuer à le rendre recommandable. Il releva la grandeur de sa naissance et de sa valeur, qui le rendaient digne des bonnes grâces de l'empereur, et fit entendre : qu'il n'était pas juste qu'il reçut d'un si grand prince une récompense qui fût au-dessous de son attente; qu'il était prêt à servir par ses conseils et par ses actions et qu'il méritait de jouir des premières dignités et de posseder le titre de grand-duc plus que lui, puisqu'il le surpassait par l'ancienneté de sa noblesse. L'empereur reçut froidement cette recommandation et demanda seulement comment il était venu sans être mandé. Roger lui ayant répondu qu'il était venu sur le bruit de ses libéralités, l'empereur ne dit rien davantage, fort fâché qu'on lui eût demandé des sommes si extraordinaires. A quelques jours de là, l'empereur montrant un visage fort sévère au grand-duc et témoignant de l'indignation de ce qu'il demandait des sommes si excessives pour le paiement de ses troupes (bien que quelques-uns assurent qu'il n'en usait ainsi que par intelligence avec le grand-duc même qui l'en avait prié, afin de faire voir à ses gens jusqu'à quel point il les aimait, puisque, pour leur intérêt, il se mettait en danger de déplaire à l'empereur), il fit signe à ceux qui étaient présents de s'approcher, et ayant le sénat d'un autre côté, il éleva la voix et fit un long discours dont le sens était :

« Qu'il n'avait jamais désiré un secours aussi nombreux que celui que Roger avait amené, mais seulement 1,000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, comme il paraissait par ses lettres scellées de la bulle d'or; que néanmoins lorsqu'ils étaient arrivés, il n'avait pas voulu les renvoyer, mais les avait reçus pour un temps, à la charge de servir moyennant une certaine solde; que sa libéralité avait dépassé toutes les bornes; que le grand-duc savait qu'il lui avait donné des sacs pleins d'argent, afin qu'il les distribuât lui-même à ses gens, selon la connaissance qu'il avait de leurs mérites et de leurs services; qu'il n'avait point voulu leur donner d'autre chef que lui, afin que lui obéissant comme ils avaient accoutumé, ils observassent une discipline plus exacte; que cependant, après avoir épuisé son épargne pour les enrichir, il n'en avait tiré aucun fruit; qu'ils avaient passé l'hiver à Cysique où ils avaient fait beaucoup plus de mal que de bien; qu'il était aisé d'apprendre ce qu'ils avaient fait dans les autres villes, par les plaintes que les habitants faisaient retentir de tous côtés, avec un éclat plus puissant que n'était la voix de Stentor; que le siége de Magnésie, durant lequel ils avaient tourné leurs armes contre les Grecs, ne se pouvait excuser; qu'il avouait franchement qu'ils avaient rendu un service considérable en secourant Philadelphie; que quand cette action aurait valu toutes les récompenses qu'ils avaient reçues, ils en avaient terni la gloire par les désordres qu'ils avaient commis depuis; enfin qu'il n'avait pas besoin d'un si grand nombre de troupes et que l'empire ne les pouvait entretenir; qu'il était épuisé par les dépenses qu'il avait souffertes; qu'il souhaitait que ceux qui étaient présents en avertissent les absents et principalement le nouveau chef qui était arrivé le dernier, afin qu'il ne lui demandât point ce

CHAPITRE CCXII.

Comment, après quatre cents ans que l'empire avait été sans césar, frère Roger fut créé César par l'empereur de Constantinople; et comment il alla hiverner à Philadelphie; et comment, selon ce qui avait été convenu, il se disposa à passer en Anatolie.

Et dès qu'il eut fait cela, l'empereur, devant tous, fit asseoir frère Roger en sa présence et

lui donna le bâton, le chapeau, la bannière, le sceau de l'empire, le revêtit des habits distinctifs d'un nouveau rang, et le créa César de l'empire[1]. Le privilége de l'office de césar est tel : que le césar prend place sur un siége à côté du siége de l'empereur, et qui n'est pas une demi-

qu'il ne lui pouvait donner et qu'il ne se trompât point lui-même par une vaine espérance. »

« Voila ce que dit l'empereur, et plusieurs choses semblables. Les Catalans n'ayant rien dit au contraire, s'emportèrent de colere contre leur chef qui les avait emmenés. »

Après avoir raconté (ch. 6) les offres faites par les Génois à l'empereur, de l'aider à maintenir les Catalans en ordre, Pachymère ajoute (ch. 7, p. 60, et 11 et 12) :

« Le grand-duc n'espérant plus recevoir de l'empereur les sommes immenses qu'il lui avait demandées, modera ses demandes, se contenta de fort peu de chose et promit d'apaiser ses Latins. Il l'assura même qu'il en avait envoyé une partie se joindre à l'empereur Michel son fils (contre Eltimir et Sphenthislave ou Venceslas), et que quant à lui il était prêt d'aller servir en Orient ; que quant à Béranger d'Entença, il n'y avait point d'apparence de le renvoyer et de tromper l'esperance qu'il avait conçue de sa liberalité ; qu'il le suppliait de lui permettre de le venir saluer et de l'assurer d'un accueil favorable et d'un retour libre ; qu'après cela il irait secourir le jeune empereur et servirait très fidèlement. L'empereur persuadé de ces raisons, fit expédier à Béranger des lettres scellées de la bulle d'or portant sauf-conduit, fit donner de riches presents au grand-duc et lui assigna une partie des impositions qui se levaient sur les grains.... A l'égard de Béranger, il résolut de le recevoir avec la magnificence qu'il souhaitait ; et, pour en trouver les fonds, il retrancha le tiers des pensions qu'il payait aux officiers d'Occident, car longtemps auparavant il avait déjà retranché les gages des officiers de sa maison, et de plus il altera les monnaies d'or par un nouvel alliage.... L'empereur appliquant tous ses soins à bien recevoir Béranger d'Entença, envoya plusieurs fois à Gallipoli ou le bruit courait qu'il etait pret d'arriver, pour le prier de ne pas manquer de venir le trouver, et il lui fit expédier des lettres scellées de la bulle d'or, par lesquelles il lui promettait, avec des serments formidables, de le recevoir avec de sincères témoignages d'une parfaite amitié, et quand il désirerait s'en retourner, de lui en laisser une entière liberté, et pour le combler de riches présents. Aussitôt que Béranger eut ces lettres entre les mains, il aborda avec deux de ses vaisseaux au port de Constantinople et ne se hâta point toutefois de descendre de son vaisseau, mais envoya avertir l'empereur de son arrivée ; et quoique l'empereur lui envoyât des chars pour le conduire, il demeura aussi fortement attaché à son vaisseau que le vaisseau etait fortement attaché au rivage avec ses ancres, et refusa constamment d'en sortir jusqu'à ce que l'empereur lui eût donné son fils Jean en dépôt pour otage. Mais lorsque la fête de Noël approcha (car Béranger n'etait venu a Constantinople qu'au milieu de décembre), l'empereur envoya le prier de se contenter de son serment sans lui demander d'otage. Béranger se rendit enfin après de longues irresolutions, visita souvent l'empereur et se retira tous les soirs dans son vaisseau comme dans une citadelle ou lui et les siens consommaient les vivres que l'empereur y faisait porter en abondance. Ce bon traitement l'adoucit de telle sorte et le rendit si familier avec l'empereur qu'il témoigna n'être point eloigné de lui faire serment de fidélité. On choisit pour cet effet le jour de la fête de Noël, et, en présence du sénat et de toute la ville, on le déclara megaduc, et on lui donna le bâton enrichi d'or et d'argent pour marque de sa dignite, selon la nouvelle coutume instituée par l'empereur Andronic ; puis il prit place sur les hauts siéges et revêtit l'habit de céremonie et porta le scaramange (chapeau d'honneur). Après cela il ne fit plus difficulté de sortir de ses vaisseaux et de venir loger au monastère de Saint-Côme avec les principaux de sa suite dont quelques-uns furent honorés par l'empereur de la qualité de chevaliers (καβαλλαρικαῖς τιμαῖς). Il se mit en grande considération auprès de l'empereur et eut un rang fort illustre dans ses conseils. Lorsqu'il fut question des termes dans lesquels les serments devaient être conçus, et qu'il fallut que Béranger se déclarât, selon la coutume, ami de tous les amis et ennemi de tous les ennemis de l'empereur, il dit franchement, par une certaine affectation de paraitre sincère dans ses traités et constant dans l'amitié, qu'il était obligé d'excepter Fredéric, à qui il avait promis dès auparavant fidelité et service, et à qui il ne pouvait manquer de les rendre, puisqu'il n'y avait jamais manqué de sa part, mais que, celui-là seul excepté, il servirait l'empereur contre tous les autres. Quelques-uns jugeaient qu'il avait quelque dessein caché, mais l'empereur aima mieux attribuer sa conduite à la générosité qu'à la fourberie, et jugea qu'il lui serait fidèle, puisqu'il l'était à Frédéric. »

(1) Voici, suivant Pachymère, ce qui prépara l'elévation de Roger au poste de césar (c. 18 et 20). Il est évident que, comme le dit Muntaner, la concession des deux dignités fut négociée à la fois.

« Au même instant que Beranger d'Entença venait de partir pour Gallipoli pour s'y reunir à Roger, l'empereur reçut des avis qui lui rendirent suspecte la fidelite de Roger lui-même. Il apprit qu'il se retranchait à Gallipoli, qu'il rompait les chaines, qu'il faisait saler des viandes, qu'il faisait provision de blé et de biscuit, qu'il agissait en toutes rencontres avec une fierté et une hauteur extraordinaires, et qu'enfin il meditait une révolte quoiqu'il dissimulât. L'empereur, desirant éclaircir ses soupçons et voulant essayer ou de changer ses sentiments ou au moins de les connaitre, avait envoyé Marule le prier de sa part, et prier aussi sa sœur, de venir celebrer avec lui la fête de l'Epiphanie (6 janvier 1307.) Elle s'en était excusée sur son indisposition, et lui, il avait refusé ouvertement par mépris, et avait demandé l'argent qui était dû aux Catalans, et avait ajouté que, si on ne le leur payait promptement, il était en danger de souffrir de leur part quelque violence. L'empereur envoya vers lui une seconde fois, pour le prier de se contenter de ce qu'il pouvait présentement lui payer et de passer en Orient aussitôt qu'il l'aurait reçu. Roger usa de detours et de prétextes pour faire entendre qu'il aimerait mieux passer l'hiver en Occident, où il y avait abondance de provisions, qu'en Orient où ses troupes périraient de faim. L'empereur, appréhendant la révolte et n'osant plus l'irriter, parce qu'il voyait bien qu'il n'obéirait pas, le flatta par l'espe

palme plus bas; et il a dans l'empire la même autorité que l'empereur; et il peut concéder des dons à perpétuité; et il peut mettre la main au trésor; et il peut lever des impôts, faire pendre, confisquer; et finalement tout ce que l'empereur fait, il le fait aussi. Il signe : César de notre empire; et l'empereur lui écrit : César de ton empire. Que vous dirai-je? De l'empereur au césar il n'y a aucune différence, sinon que le siége du césar est plus bas d'une demi-palme que celui de l'empereur; et l'empereur porte un chapeau rouge et tous ses habits rouges, et le césar porte un chapeau bleu et ses habits bleus, à bordure d'or étroite.

Et ainsi fut créé césar frère Roger; et depuis quatre cents ans il n'y avait pas eu de césar dans l'empire de Constantinople; aussi l'honneur en fut-il plus grand. Et lorsque tout ceci eut été fait en grande solennité et grande fête, de là en avant En Béranger d'Entença eut le nom de mégaduc et frère Roger celui de césar. Et avec grande allégresse ils s'en retournèrent à Gallipoli vers leurs compagnies[1], et le césar

rance des récompenses et des honneurs, et offrit de lui donner la dignite de césar, de lui abandonner l'Orient pour y commander avec un pouvoir absolu, excepté dans les grandes villes, de pourvoir aux besoins de ses troupes pourvu qu'elles l'assurassent de leur fidélité, et de leur donner 20,000 écus d'or et 300,000 muids de blé aussitôt qu'elles seraient en Orient, et d'avoir soin qu'elles ne manquassent de rien à l'avenir. Les envoyés répetèrent plusieurs fois ces propositions et en firent part à la sœur de l'empereur, afin qu'elle contribuât de son côté à gagner Roger. La nécessité de l'état obligeait à descendre à ces prières, aussi bien que les fâcheuses nouvelles par lesquelles on apprenait que la ville de Philadelphie était si fort pressée par les Turcs qu'on était contraint par la faim d'y manger des corps morts. Cependant Roger ne parlait que d'argent et ne repondait rien autre chose, sinon que les troupes etaient au désespoir, qu'il ne les pouvait plus retenir, et qu'au milieu d'elles il n'était pas lui-meme en sûreté avec les marques de la dignité dont on l'avait honoré dans l'empire, et que ces marques ne servaient qu'à les aigrir lorsqu'ils ne ressentaient point les effets de la faveur qu'elles semblaient leur promettre. Il n'était que trop aisé de juger par ses réponses qu'il était très attaché aux intérets de ses soldats, et que quiconque entreprendrait de l'en detacher le trouverait furieux, vu qu'il n'etait pas encore accoutume à l'obéissance Après que de la cour on lui eût envoyé plusieurs personnes, on n'en trouva pas de plus propre pour rapporter ses réponses que Caunabure, officier de sa femme, lequel fit plusieurs fois le voyage et enfin rapporta : que Roger demandait des gages et des assurances de l'exécution des promesses de l'empereur, et qu'il souhaitait qu'il fit serment en présence de l'image de la mère de Dieu. La nouvelle qui etait venue que le frère naturel de Frédéric (il veut sans doute parler de Fernand de Majorque) courait la mer avec treize vaisseaux, et entretenait grande intelligence avec les Catalans, obligea l'empereur à accorder les conditions que demandait Roger sans contester sur aucun point. Théodore Cumne fut envoyé vers Roger pour lui porter les marques de la dignité de césar, les lettres scellées de la bulle d'or, 30,000 écus d'or pour le paiement de ses troupes, et pour l'assurer que le blé qui leur avait été promis serait bientôt prêt, et que s'il manquait quelque chose, il serait fourni aussitôt qu'ils seraient arrivés en Orient. (Ici de longs discours de Roger et de l'empereur.) Pour entretenir l'amitié de Roger son parent par toutes sortes de bons offices, il le fit proclamer césar. Sa femme portait déjà les ornements convenables à cette dignité, par où il tâchait de la séparer des intérêts de ceux de sa nation, desquels il témoignait détester l'insolence. »

Et plus loin (c. 22) :

« Cependant Roger qui, bien que Latin de nation, avait l'honneur d'être parent de l'empereur, continua à le tromper par ses artifices et reçut de sa libéralité les ornements qui sont les marques de la dignité de césar, le jour que l'on célèbre la mémoire de la résurrection de Lazare. Il reçut aussi 11,000 écus d'or de la même libéralité, et on lui avait promis de lui donner 100,000 muids de blé de la mesure du pays. Il avait promis de sa part, de ne retenir que 3,000 hommes, de passer avec eux en Orient et de licencier tout le reste; mais il ne manqua pas d'éluder cette promesse par ses ruses ordinaires, et au lieu de les licencier comme il l'avait promis, il en envoya une partie à Cysique, une autre partie à Piga et une autre à Lopadion. Entretenant toujours ses liaisons avec Béranger et avec le frère naturel de Frédéric (probablement Fernand de Majorque), il donna permission aux Siciliens de courir la mer jusqu'à Mytilène, et retint les Catalans, sous le vain prétexte qu'ils n'avaient pas touché leur paie, contre la parole qu'il avait donnée de les renvoyer. Il usa encore de mauvaise foi pour prendre une plus grande quantité de blé que celle qui lui avait été promise. A mesure que les officiers de l'empereur en fournissaient, il le faisait enlever, sous prétexte que les troupes en avaient besoin, mais en effet pour ôter la connaissance de ce qui avait été fourni et pour avoir sujet d'en demander toujours, sans qu'on en sût jamais le compte. »

(1) Pachymère raconte différemment le départ de Béranger d'Entença pour Gallipoli (c. 16).

« Le mégaduc Béranger, transporté d'une furieuse jalousie de ce que les Catalans qui n'étaient recommandables ni par leur noblesse ni par leur valeur, avaient touché, soit de gré soit de force, des sommes si prodigieuses (mille milliers d'écus d'or), au lieu que lui, qui était illustre par sa naissance et qui avait amené des troupes si belliqueuses et si formidables, n'osait espérer de récompense qui approchât de bien loin de celle-là, commença à se dispenser peu à peu de l'assiduité et du service, et de songer à remonter sur ses vaisseaux. Ayant donc fait voile vers le quartier des Blaquernes, il passa devant la porte du palais de l'empereur, étant toujours dans l'incertitude et dans le doute et retenant encore les marques de la dignité dont il avait été honoré, et environ trente plats

amena avec lui sa belle-mère, madame sa femme et deux frères de sa femme, dont l'aîné était roi des Bulgares.

Quand ils furent à Gallipoli, ils donnèrent ordre d'y passer l'hiver, car on avait passé l'*omnia sanctorum*[1]. Et le césar et madame sa femme, madame sa belle-mère et ses beaux-frères, et le mégaduc, passèrent l'hiver au milieu des plaisirs. Et quand on eut passé les fêtes de Noël, le césar alla à Constantinople, pour s'entendre avec l'empereur sur ce qu'ils devaient faire, attendu que le printemps approchait; et le mégaduc resta à Gallipoli.

Et quand le césar fut arrivé à Constantinople, ils furent d'accord que le césar et le mégaduc passeraient dans le royaume d'Anatolie; et le césar convint aussi avec l'empereur, que l'empereur lui donnerait tout le royaume d'Anatolie et toutes les îles de Romanie; qu'il passerait donc en Anatolie et partagerait les cités, villes et châteaux entre ses vassaux, de telle sorte que chacun serait tenu de lui fournir un certain nombre de chevaux armés sans qu'on fût tenu de leur donner aucune solde[1]. Ils se disposaient donc à partir; et de là en avant l'empereur ne fut tenu de payer de solde à aucun des Francs; mais le césar devait y pourvoir. Cependant l'empereur avait à faire payer sur-le-champ quatre mois, ce qui avait été stipulé à l'avance. Alors le césar prit congé de l'empereur, et l'empereur lui donna de cette mauvaise monnaie pour faire ses paiements; et le césar la prit, car il pensa que, puisqu'il passait en Anatolie, il n'aurait à faire que peu de cas du mécontentement des habitants de la Romanie. Ainsi, avec cette monnaie, il vint à Gallipoli, et commença à en donner pour la solde, et chacun paya son hôte avec ladite monnaie.

CHAPITRE CCXIII.

Comment le césar résolut d'aller prendre congé de Kyr Michel, malgré sa belle-mère et sa femme, qui étaient bien assurées de l'envie que lui portait Kyr Michel

Tandis qu'on faisait cette paie, le césar dit à madame sa belle-mère et à madame sa femme qu'il voulait aller prendre congé de Kyr Michel, fils aîné de l'empereur; et sa belle-mère et sa femme le prièrent qu'il n'en fît absolument rien, attendu qu'elles savaient bien qu'il était grandement son ennemi, et qu'il lui portait une telle envie que certainement, s'il se trouvait en un lieu où il eût un plus grand pouvoir que lui, il le ferait périr, lui et tous ceux qui seraient avec lui. Et le césar répondit : que pour rien au monde il ne s'en dispenserait; que grande honte serait à lui, s'il partait de Romanie et entrait au royaume d'Anatolie, avec l'intention d'aller se fixer à jamais dans le voisinage des Turcs qu'il aurait à combattre, sans avoir pris congé de lui, et que cela lui serait compté à mal. Que vous dirai-je? Sa belle-mère, sa femme et ses beaux-frères étaient si affligés de sa détermination, qu'ils réunirent tout le conseil de l'ost et lui firent demander que pour rien au monde il n'allât en ce voyage. Et ce fut en vain qu'ils le dirent; car rien ne put le décider à s'en dispenser[2]. Si bien que quand sa belle-mère, sa femme

d'or et d'argent qui avaient servi à lui porter des présents et des viandes le jour précédent. L'empereur, doutant toujours de la résolution de Béranger et ne pouvant croire qu'il voulût se retirer de la sorte, envoya plusieurs fois l'inviter à venir passer la fête des Rois (6 janvier de l'an 1307), avec les marques convenables à sa dignité; mais il se moqua de cette dignité et de ces marques, et se servit, en présence de ceux que l'empereur avait envoyés, de son vase à manger comme d'un vase à puiser de l'eau de mer et les renvoya en raillant, de sorte qu'il était évident qu'il était déterminé à s'en retourner en son pays ou à aller trouver Frédéric, son cher allié. Il passa trois jours et trois nuits à se disposer de la sorte à son départ, et renvoya auparavant à l'empereur sa vaisselle d'or et d'argent. Quelques Monembasiotes qui servaient l'empereur sur mer, brûlaient du désir de le poursuivre, tant pour reprendre un vaisseau qu'ils lui avaient prêté que pour châtier l'insolence avec laquelle il méprisait l'empereur; mais l'empereur ne le voulut pas, soit qu'il en fût empêché par le respect des serments avec lesquels il avait contracté son alliance, ou qu'il eût encore quelque reste d'espérance de lui voir changer de sentiment, ou qu'il appréhendât le succès du combat, ou enfin qu'il affectât la résolution d'être doux et modéré. Il est certain qu'il ne souhaitait rien avec tant d'ardeur que d'avoir cette réputation; mais au lieu de faire paraître sa douceur envers ses fidèles sujets, il la faisait paraître envers de perfides étrangers, de peur d'être inculpé de cette rupture. Un vent propice s'étant élevé dans la nuit, Béranger s'enfuit avec une impétuosité pareille à celle d'un taureau furieux qui gagne la forêt, et il arriva à Gallipoli. »

(1) Nom du dimanche qui suit l'Epiphanie.

(1) C'est-à-dire que Roger voulait y instituer des fiefs militaires conformément aux usages de l'Occident.

(2) Pachymère fait dire sur ce sujet à Roger parlant à ses troupes (liv. VI, c. 18) :

« Qu'il apprenait que l'empereur Michel venait à la tête des

et ses beaux-frères virent que pour rien il ne voulait rester, ils le prièrent de leur livrer quatre galères; car eux tous voulaient aller à Constantinople. Le césar appela donc l'amiral En Ferran d'Aunès, et lui dit de transporter à Constantinople sa belle-mère, sa femme et ses beaux-frères. Et la femme du césar ne devait pas passer en Anatolie, parce qu'elle était enceinte de sept mois et que sa mère voulait qu'elle accouchât à Constantinople. Et ainsi fut-il ordonné; et la dame resta à Constantinople[1], et en son temps elle accoucha d'un beau garçon, qui vivait encore quand j'ai commencé ce livre.

Or je cesse de vous parler de sa femme et de son fils, et je reviens au césar.

CHAPITRE CCXIV.

Dans lequel on raconte quelle est la terre de Gallipoli, quelles forces il y a, et où on fait aussi mention de l'histoire de Pâris et d'Hélène.

La vérité est que, comme je vous ai déjà dit, l'ost était à Gallipoli et autres lieux environnants. Et je veux que vous sachiez que Gallipoli est la capitale du royaume de Macédoine, dont Alexandre fut seigneur et où il naquit. Et ainsi Gallipoli est sur la marine la capitale du royaume de Macédoine, comme Barcelonne la capitale de la Catalogne sur la marine et Lérida dans la terre ferme. Dans l'intérieur du pays, il y a une autre très bonne cité au royaume de Macédoine, qui a nom Andrinople; et il y a de Gallipoli à Andrinople cinq journées; et à Andrinople était Kyr Michel, fils aîné de l'empereur. Et encore je veux que vous sachiez que le cap de Gallipoli est sur une langue de terre de la Bouche-d'Avie[1], du côté du ponent. Et sur une autre langue de terre, au levant, est le cap d'Artaki, où le mégaduc avait hiverné l'année précédente avec l'armée; et à ce lieu d'Artaki était une des portes de la cité de Troie[2], et l'autre porte était à un port situé au milieu de la Bouche-d'Avie, et auquel port est un fort château, très beau, qui a nom Pâris, que fit construire Pâris, fils du roi Priam, quand il eut pris Hélène[3], femme du duc d'Athènes, à main armée dans l'île de Ténédos, qui est à cinq milles de la Bouche-d'Avie. Et dans cette ile de Ténédos, et dans ce temps-là, il y avait une idole; et là venaient à un certain mois de l'année tous les nobles hommes et toutes les nobles dames de Romanie en pèlerinage. Et ainsi il arriva en ce temps, qu'Hélène, femme du duc d'Athènes, y vint en pèlerinage avec cent chevaliers qui l'accompagnèrent. Et Pâris, fils du roi Priam de Troie, y était venu aussi en pèlerinage, et avait avec lui environ cinquante chevaliers; et là il vit dame Hélène, et fut tellement troublé de cette vue qu'il dit à ses gens qu'il fallait qu'il eût dame Hélène et l'emmenât avec lui. Et ainsi qu'il se le mit au cœur, ainsi le fit-il. Et il se revêtit de ses bonnes armures, lui et toute sa compagnie, et il s'empara de la dame et voulut l'emmener; mais les chevaliers qui étaient avec elle voulurent la défendre contre son ravisseur; et finalement tous les cent périrent, et Pâris emmena la dame. Et cela fut cause que depuis s'alluma si grande guerre qu'à la fin la cité de Troie, qui avait trois cents milles de tour, après avoir été assiégée pendant treize ans, fut enlevée d'assaut, prise et détruite[4].

troupes grecques pour le combattre; que le serment de fidélité par lequel il s'était lié à l'empire l'obligeait à aller au-devant de lui pour le saluer avec respect et à mettre un genou en terre à quarante pas; mais qu'il aurait soin de sa conservation et de celle de ses soldats, et qu'il serait prêt à tuer ou à mourir; qu'il ne fallait pas que les siens se missent en peine de leur chef; qu'il ne convenait pas à un homme de cœur de se laisser arrêter par une crainte semblable, et qu'il fit ainsi, pour ainsi dire, naufrage au port.»

Les craintes des soldats de Roger n'étaient pas sans fondement, si on en juge par ce qui se passa et qui avait été probablement préparé par l'empereur, d'après l'aveu de Pachymère lui-même (c. 20).

« L'empereur ordonna aux troupes que son fils commandait, de se camper près d'Apros et de combattre les Catalans et les almogavares s'ils le venaient attaquer. »

(1) Pachymère mentionne aussi ce fait (c. 22).

« Il eut l'adresse d'envoyer sa belle-mère et sa femme, bien qu'elle fût grosse, à Constantinople, pour représenter à l'empereur, qu'il lui était impossible de faire traverser ses troupes qu'on ne leur eût auparavant accordé ce qu'elles demandaient. »

(1) Le passage des Dardanelles. Avie est là pour Abydos.

(2) Par cité de Troie, Muntaner entend ici, non une seule ville, mais un canton, comprenant la ville et ses dépendances. Il étend cette cité sur tout l'espace compris entre Abydos au nord et Adramitti au sud.

(3) Il l'appelle Arena.

(4) Ce petit récit de la guerre de Troie, d'après Muntaner, rappelle le récit des aventures du chevalier Acteon et de dame Diane, dans le bon Froissart.

Et au cap de la Bouche-d'Avie, en dehors du passage, du côté de l'Anatolie, est un cap que l'on appelle le cap d'Adramitti, qui était une autre porte de la cité de Troie. Voyez donc comme la Bouche-d'Avie était garnie de toutes parts de lieux excellents et agréables; car vous saurez que sur chaque rive il y avait, au temps où nous y sommes allés, beaucoup de bonnes villes et beaucoup de bons châteaux; mais tout cela a été détruit et ravagé par nous, ainsi que vous l'entendrez bientôt, au grand tort de l'empereur et à notre bon droit.

CHAPITRE CCXV.

Comment le césar vint en la cité d'Andrinople pour prendre congé de Kyr Michel, lequel fit tuer le césar et tous les siens par Gircon, capitaine des Alains; comment il n'en échappa que trois, et comment il envoya à Gallipoli des troupes pour courir le pays et exterminer toute la compagnie du césar.

A présent je reviendrai à vous parler du césar qui, avec trois cents hommes à cheval et mille hommes de pied, se disposait à se rendre à Andrinople pour voir Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, et cela malgré tous ses amis et ses vassaux. Et il agissait ainsi par la grande loyauté qu'il portait en son cœur, et par le délicat amour et la droite foi qu'il avait en l'empereur et en son fils; et il pensait que, de même que lui il était plein de loyauté, l'empereur et ses fils fussent de même; mais c'était tout le contraire, comme cela se prouvera par la suite et ainsi que vous l'apprendrez. En s'éloignant de l'ost, le césar laissa pour capitaine et commandant le mégaduc En Béranger d'Entença, et pour sénéchal de l'ost En Béranger de Rocafort. Et ainsi par ses journées il arriva à la cité d'Andrinople[1]; et le fils de l'empereur, Kyr Michel, sortit au-devant de lui, et le reçut avec grand honneur. Et ce fut pure méchanceté, car ce n'était que pour voir avec quelle suite il venait. Et quand il fut entré à Andrinople, le fils de l'empereur, à la joie et au plaisir que le césar témoignait de le voir, répondait par le faux-semblant d'une joie et d'un plaisir semblables. Et après qu'il eut resté six jours avec lui, le septième jour Kyr Michel fit venir à Andrinople Gircon, capitaine des Alains, et Melich, capitaine des Turcopules, de manière qu'entre tous ensemble il y eut neuf mille hommes à cheval. Ce jour-là il invita le césar; et, dès qu'ils eurent mangé, ce Gircon, capitaine des Alains, entra dans le palais où était Kyr Michel et sa femme et le césar; ils tirèrent leurs épées et mirent en pièces le césar et tous ceux qui étaient avec lui[1]; et puis, par-

(1) Il y arriva, suivant Pachymère (liv. VI, c. 23), le 28 mars 1305.

(1) Nicephore Grégoras est fort succinct :

« Laissant tout le reste de son armée pour la defense de Gallipoli, le césar Roger, avec deux cents hommes d'elite parmi les siens, alla au-devant de l'empereur Michel qui était alors avec toute son armee à Orestiade en Thrace, dans l'intention de requerir de lui la solde convenue pour ses troupes, et, s'il etait nécessaire, d'y employer les menaces. Cette demarche ayant encore rallumé le courroux que l'empereur Michel avait conçu contre lui, plusieurs soldats l'entourèrent et le tuèrent devant le palais imperial, aussi bien que quelques-uns de ceux qui l'avaient accompagné. La plus grande partie se déroba au danger par la fuite, et sans s'arrêter dans leur course allèrent annoncer aux Latins de Gallipoli l'évenement qui venait de se passer. »

Pachymere est plus detaillé et cherche à detourner les soupçons qui désignaient le jeune empereur (c. 23 et 24) :

« Ayant choisi cent cinquante hommes parmi ceux auxquels il se fiait le plus, Roger alla à Andrinople sous prétexte de rendre ses respects à l'empereur Michel qu'il n'avait pas encore eu l'honneur de voir, et de prendre congé de lui avant que de passer la mer, mais en effet dans le dessein de reconnaitre son armee, à laquelle il n'ignorait pas qu'il s'etait rendu suspect et odieux par les violences qu'il avait exercees. Il est vrai aussi que les Alains et les Turcs, qu'on appelle Turcopules, qui etaient alors commandes par Boësilas, Bulgare de nation, et les Grecs, commandés par Cassien, grand-primicier, et par Ducas, grand hétériarque, s'etaient empares des forts que les habitants du pays avaient abandonnés en Macedoine et se tenaient prêts à reprimer l'insolence des Latins, en cas qu'ils fissent aucune entreprise contre le service de l'empire. Le vingt-huitième jour du mois de mars (1305), Azan, beau-frère de l'empereur Michel, lui apporta la nouvelle de l'arrivee du césar, au moment où il etait occupé à faire la revue de ses troupes. L'empereur, surpris de cette nouvelle, envoya demander le sujet de cette arrivee, si c'etait par l'ordre de l'empereur son père ou s'il venait de lui-même. Il fit reponse qu'il venait pour l'assurer de ses respects et pour prendre congé de lui avant que de passer en Orient. Le jeune empereur le reçut le quatrieme jour de la semaine que les Grecs appelent de saint Thomas, lui fit l'honneur de l'admettre à sa table et entra avec lui à Andrinople. Ce jour-là et le suivant il lui fit toutes les caresses possibles et le conjura de ne plus exercer de tyrannie contre les Grecs. Roger reçut fort bien sa priere et le quitta avec de grands témoignages d'affection. Les Alains étaient extrêmement aigris contre lui par Georges, dont le fils avait été tué à Cysique par l'ordre de Roger, et cherchaient continuellement une occasion favorable pour se venger; ils trouvèrent cette occasion au moment où il entrait

courant la cité, ils tuèrent tous ceux qui étaient venus avec le césar; et il n'en échappa que trois qui montèrent en un clocher, et de ces trois l'un était En Raimond Alquier, fils d'En Gilbert Alquier, chevalier de Catalogne, natif de Castellon d'Ampurias; l'autre, un fils d'un chevalier de Catalogne nommé G. de Tous; et le troisième Béranger de Roudor, qui était du Lobrégat. Et ceux-ci furent attaqués dans le clocher et s'y défendirent tant, que le fils de l'empereur dit que ce serait un crime de les faire périr; ainsi il leur donna sauf-conduit, et ce furent les seuls qui échappèrent.

Ledit Kyr Michel fit encore une méchanceté bien plus grande; car il ordonna que ces Turcopules avec un nombre désigné des Alains allassent à Gallipoli, et, le jour où le césar fut tué, il leur enjoignit de ravager Gallipoli et toutes les habitations environnantes. Ce jour-là nous avions envoyé tous nos chevaux au pâturage et les hommes étaient dispersés dans les habitations. Que vous dirai-je? ils nous surprirent hors de nos gardes, nous prirent tous les chevaux répandus çà et là dans les habitations et nous tuèrent plus de mille personnes. Ainsi il ne nous resta que deux cent six chevaux; et quant aux hommes, nous ne restâmes pas plus de trois mille trois cent sept hommes d'armes, entre gens de cheval, de pied, de mer et de terre. Bientôt ils nous assiégèrent; et il vint sur nous si grand nombre de gens qu'ils étaient bien quatorze mille hommes à cheval, entre Turcopules, Alains et Grecs, et environ trente mille hommes de pied. Si bien que le mégaduc En Béranger d'Entença ordonna que nous fissions des retranchements et que nous entourassions de ces retranchements tout le faubourg de Gallipoli; ainsi fîmes-nous.

Que vous dirai-je? pendant quinze jours nous fûmes serrés de si près, que tous les jours nous avions des engagements avec eux, deux fois le jour; et chaque jour nous était désastreux, car nous perdions du monde en nous battant contre eux. Que vous dirai-je? étant ainsi assiégés comme nous l'étions, En Béranger d'Entença fit préparer cinq galères et deux lins[1], et malgré nous tous tant que nous étions, il dit qu'il voulait aller faire une sortie, afin de pouvoir rafraîchir la troupe de vivres et d'argent. Nous lui dîmes tous que cela ne convenait pas, et qu'il valait mieux que nous combattissions tous ensemble contre ceux qui nous assiégeaient. Mais lui, comme un brave et expérimenté chevalier qu'il était, voyait le danger d'une telle bataille, et pour rien au monde ne voulait y consentir; mais il résolut d'aller faire une attaque du côté de Constantinople, dans l'intention, lorsqu'il l'aurait faite, de revenir à Gallipoli. Si bien qu'à la fin il en fut de cela ce qu'il voulait. Et avec lui s'embarquèrent tant de gens qu'il ne resta à Gallipoli qu'En Béranger de Rocafort, qui était sénéchal de l'ost, et moi, Ramon Muntaner, qui étais commandant de Gallipoli; et il ne demeura avec nous que cinq chevaliers, savoir: En G. Sischar, chevalier de Catalogne, En Ferrand Gorri, chevalier d'Aragon, En Jean Peris de Caldès de Catalogne, et En Ximénès d'Albero. Et quand En Béranger d'Entença fut parti de Gallipoli, nous reconnûmes notre nombre et nous trouvâmes que nous étions, entre gens de cheval et gens de pied, mille quatre cent soixante-deux hommes d'armes, parmi lesquels deux cent six hommes de cheval qui n'avaient pas de chevaux, et mille deux cent six hommes de pied. Et nous restâ-

seul dans l'appartement de l'impératrice, ayant laissé ses gardes en dehors. Lorsqu'il fut sur le seuil de la porte, Georges lui enfonça son épée dans les reins, comme pour aller chercher jusque dans son corps le sang de son fils injustement répandu. A l'heure même il tomba mort, ce barbare injuste et insolent, mais ardent et intrépide. Les Orientaux, animés de rage par le souvenir des cruautés qu'il avait exercées sur leurs proches, déchirèrent son corps en pièces. L'empereur Michel, tout hors de lui-même, demanda avant toutes choses si l'impératrice était sauvée. Quand il eut appris qu'elle n'avait pas eu de mal, il déplora le malheur de Roger; mais comme il était fort prudent, il défendit de dire aux cent cinquante Latins qui étaient dehors ce qui était arrivé, et commanda de les entourer, de leur faire ôter leurs armes et de les mettre en prison. Les auteurs de la mort du césar s'en excusèrent à Michel, sur ce qu'en le tuant ils n'avaient fait que venger les peuples qu'il avait opprimés et prévenir la rebellion qu'il méditait contre les empereurs; d'autres, transportés d'une fureur impétueuse, et principalement les Alains, montèrent à cheval et coururent de tous côtés à dessein de poursuivre les Catalans. Le jeune empereur, appréhendant que les troupes dispersées de la sorte ne fussent défaites, envoya promptement Théodore, son oncle, pour les ramener; mais, quelque diligence qu'il fit, il ne put en venir à bout, ni empêcher qu'ils ne tuassent tous les Catalans qui tombèrent entre leurs mains. »

(1) Le mot *lin* désignait parfois tout bâtiment en général et parfois un long bâtiment de transport.

mes en tel souci, que tous les jours, du matin jusqu'au soir, nous avions à soutenir l'attaque de ceux qui nous entouraient[1].

A présent, je vais cesser de vous parler de nous autres de Gallipoli, car je saurai bien y revenir, et je vais vous parler d'En Béranger d'Entença, qui s'en alla et prit la cité d'Héracléa[2], qui est à vingt-quatre milles de Constantinople; et là il fit un butin tel que ce fut sans fin. Et cette cité est celle où était Hérode quand il fit massacrer les Innocents. Et je vous conterai ici un miracle que tout le monde peut reconnaître comme tel. Dans ce lieu d'Héracléa il y a un golfe qui va jusqu'à l'île de Marmora; et c'est dans cette île de Marmora que se taille tout le marbre employé en Romanie. Et dans ce golfe il y a deux bonnes cités: l'une a nom Planido et l'autre Rodosto. Et il vous faut savoir que, dans cette cité de Rodosto, il nous fut fait

(1) Pachymère (c. 25 et 26) confirme aussi par son témoignage l'authenticité du récit de Muntaner.

« Les Catalans se rassemblèrent en un moment dans Gallipoli dont il y avait longtemps qu'ils étaient maîtres, et en entrant firent passer les Grecs au fil de l'épée, sans épargner les enfants. Ayant néanmoins fait réflexion que plusieurs de leur nation, qui s'étaient engagés à la suite du césar, pourraient recevoir un pareil traitement à Constantinople et aux environs, ils en gardèrent quelques-uns, et proposèrent au frère naturel de Frédéric (toujours Ferrand de Majorque, ainsi que je le pense) de se joindre avec eux contre nous; mais n'ayant pu s'accorder touchant les conditions, ils lui laissèrent la mer, et se renfermèrent dans leur place, résolus de s'y bien défendre. L'empereur Michel, bien loin cependant d'abandonner le soin des affaires, dans le temps que la trève faite avec les Bulgares lui donnait un peu de repos, envoya le grand-primicier (Cassien) assiéger le fort de Gallipoli. Il y réussit d'abord assez heureusement; mais depuis il y fut fort incommodé par les fréquentes sorties des assiégés, auxquelles la négligence des nôtres ne donna que trop de lieu. Béranger trompa l'empereur Andronic par de fausses protestations de services, par lesquelles ayant obtenu de lui une suspension d'armes pour les assiégés, ils s'en prévalurent de telle sorte que, non-seulement ils réparèrent leurs fortifications, mais qu'ayant mis des troupes sur sept grands vaisseaux et sur neuf petits, ils attaquèrent d'abord le port de Cysique, sans y pouvoir remporter aucun avantage à cause de la rigoureuse résistance que firent les habitants. Le vingt-huitième jour du mois de mai (130), ils abordèrent à Périnthe, tuèrent les personnes qui étaient au-dessus de l'âge de puberté, mirent tout à feu et à sang dans le pays, de sorte que ceux qui avaient pu éviter de tomber entre leurs mains accoururent en foule à Constantinople dont les portes étaient ouvertes pour les recevoir. Ce jour même ils descendirent à terre et y firent des courses. »

(2) *Recrea*, dit Muntaner; l'ancienne Périnthe.

la plus grande méchanceté qui jamais fut faite à aucunes gens; et afin que vous sachiez quelle fut cette méchanceté, je vais vous la conter.

CHAPITRE CCXVI.

Comment la Compagnie du césar décida de défier l'empereur, et comment l'empereur de Constantinople fit tuer l'amiral En Ferrand d'Aunès, ainsi que tous les Catalans et Aragonnais qui étaient à Constantinople.

La vérité est que, quand ils eurent tué le césar, eurent fait leurs courses sur nous et nous eurent tenus assiégés dans Gallipoli, nous fûmes d'accord: qu'avant que nous fissions mal à l'empereur, nous devions le défier et l'accuser de foi-mentie pour tout ce qu'il avait fait envers nous; et aussi que cette accusation et ce défi se devaient faire dans Constantinople même, en présence de ceux de la commune de Venise, et qu'en tout nous devions procéder par chartes publiques. Il fut donc ordonné qu'En Sischar, chevalier, Pierre Lopès, adalil, et deux chefs d'almogavares, et deux comites, s'y rendraient, sur une barque à vingt rames, de la part d'En Béranger d'Entença et de toute la Compagnie; et ainsi fut-il fait. Et ils s'en allèrent à Constantinople. Et là, devant les hommes de la commune ci-devant désigné, ils défièrent l'empereur, et puis ils l'accusèrent de foi-mentie, et déclarèrent que dix contre dix, et cent contre cent, ils étaient prêts à prouver: que, mauvaisement et faussement il avait fait tuer le césar et les autres gens qui l'avaient accompagné, et qu'il avait fait faire des courses sur la Compagnie sans défi préalable, et qu'ainsi il avait menti à sa foi et qu'à dater de ce jour ils se détachaient de lui. Et de cela ils firent des lettres-patentes, réparties par A, B, C, qu'ils emportèrent et dont ils laissèrent copie conforme et authentique aux mains desdites gens de la dite commune.

Et l'empereur s'excusa, protestant qu'il ne l'avait point fait. Et voyez comme il pouvait s'excuser! et ce jour même il fit tuer tout ce qu'il y avait de Catalans et Aragonais à Constantinople, et aussi l'amiral[1] En Ferrand d'Aunès.

(1) Voici comment Pachymère raconte le meurtre de l'amiral En Ferrand d'Aunès (c. 26):

« L'empereur avait reçu favorablement un Catalan qui s'était venu rendre à lui, et comme, par le changement qu'il avait fait et d'habit et de sentiment, il l'avait pleinement per-

CHAPITRE CCXVII.

Comment les messagers envoyés à Constantinople vers l'empereur pour le défier furent pris et écartelés dans la ville de Rodosto ; et du miracle du golfe de Marmora, où furent égorgés un grand nombre d'innocents par Hérode.

Quand cela fut fait, ils se séparèrent de l'empereur et demandèrent qu'il leur donnât une escorte qui les guidât jusqu'à ce qu'ils fussent à Gallipoli ; et on leur donna l'escorte. Mais quand ils furent dans la ville de Rodosto, l'escorte les fit tous arrêter, vingt-sept qu'ils étaient, Catalans et Aragonais, et ils les écartelèrent tous dans la boucherie, et les pendirent en quartiers. Et vous pouvez comprendre de quelle cruauté se souilla par là l'empereur, et cela envers des hommes qui avaient le caractère de messagers publics. Mais que votre cœur se réconforte, car plus tard vous entendrez que de ceci fut tirée si éclatante vengeance par la Compagnie, avec l'aide de Dieu, que jamais si éclatante vengeance n'eut lieu.

Or en ce golfe est tel miracle que, de tout temps, vous y trouverez des traînées de sang qui sont aussi grandes que des couvertures ; et il y en a de plus grandes et de plus petites ; et ce golfe est de tout temps plein de telles traînées de sang vif ; et ensuite, quand vous êtes hors de ce golfe, vous n'en trouvez pas trace. Et les mariniers recueillent de ce sang qu'ils portent d'un bout du monde à l'autre comme reliques ; et cela provient du sang des Innocents qui y fut répandu. Et cela est ainsi en ce lieu depuis ce temps, et y sera toujours de même. Et ceci est la vérité, car j'en ai recueilli moi-même de ma propre main.

suadé de sa fidélité, il l'avait honoré de la charge d'amiral, et lui avait fait épouser une personne d'une illustre famille, la fille de Raoul, surnommé le Gros. Il avait dessein de lui confier un vaisseau latin chargé de soldats salariés, et après ce vaisseau d'en envoyer encore d'autres. Comme il était prêt de partir, le comite vint avertir l'empereur qu'il avait aperçu plus de cinquante almogavares armés couchés dans le fond du vaisseau ; ce qu'on trouva être véritable, et ce qui découvrit la perfidie de l'amiral. Là-dessus on l'arrêta et on arrêta pareillement les cinquante soldats, à la réserve de quelques-uns qui s'échappèrent au moment du tumulte. Le bruit de la trahison s'étant répandu dans la ville, y excita les plaintes de ceux qui avaient souffert la plus grande partie des violences que les Catalans avaient exercées et fit attribuer tout le mal au peu de soin qu'on avait eu d'entretenir des vaisseaux, ce qui avait obligé d'avoir recours aux étrangers. Cependant les étrangers qui habitaient à Constantinople, s'étant assemblés au bruit des tristes nouvelles qui à chaque moment arrivaient de toutes parts et auxquelles ils ne pouvaient apporter de remède, ne trouvèrent pas d'autre moyen de se venger que de faire main basse sur les Catalans. Mais comme ceux qui s'étaient retirés chez les Génois étaient en sûreté, ils coururent en foule vers la maison de Raoul, où ils savaient qu'on en gardait quelques-uns. Ils les demandèrent, et, ne pouvant forcer aisément la maison, ils y mirent le feu et la réduisirent en cendres. Les Catalans se défendirent courageusement ; mais rien ne pouvant arrêter la fureur de la multitude, ils périrent tous par le fer ou par le feu. »

CHAPITRE CCXVIII.

Comment En Béranger d'Entença, après avoir ravagé Héracléa, fut rencontré par dix-huit galères des Génois, et fut pris par eux, étant leur hôte sur leur foi ; et comment moi, En Ramon Muntaner, je voulus donner dix mille perpres d'or pour qu'ils me le livrassent.

Quand En Béranger d'Entença eut ravagé la cité d'Héracléa, ce qui fut un des plus beaux faits du monde, il s'en retourna avec grand butin. Mais comme il s'en retournait à Gallipoli, dix-huit galères des Génois venaient à Constantinople pour de là entrer dans la mer Majeure[1] ; et elles se trouvèrent avec lui dans les eaux de la plage qui est entre Planido et le cap de Ganos. Et En Béranger d'Entença fit armer ses gens, tourner la proue vers la terre, et se tint la poupe en dehors du côté des cinq galères. Et les Génois le saluèrent, et puis, avec une barque, ils allèrent vers lui pour lui donner sauf-conduit ; et le capitaine des galères l'invita à manger à bord de sa galère. Et En Béranger d'Entença, malheureusement pour ses affaires, se fia à lui et alla dans la galère du capitaine. Et tandis qu'ils mangeaient et que la troupe d'En Béranger d'Entença était désarmée, ils arrivèrent par-derrière, et prirent les quatre galères, et firent tous les hommes prisonniers, et en tuèrent bien deux cents ; mais la galère sur laquelle était En Béranger de Vila-Mari et d'autres chevaliers ne voulut point rendre les armes. Que vous dirai-je ? sur cette galère se livra une telle bataille, qu'il y périt bien trois cents Génois ; et ceux de la galère furent tous tués, de sorte qu'il n'en échappa pas un seul.

Et voyez quel beau festin surent faire les Génois à En Béranger d'Entença ! Et ils l'emmenèrent prisonnier à Constantinople, lui et tous ceux des siens qui survécurent ; et ils eurent tout ce qu'En Béranger d'Entença avait gagné à la cité d'Héracléa. Cela prouve que, bien fou est tout seigneur ou tout autre homme qui se

(1) Mer Noire.

fie à homme des communes; car, qui ne sait ce qu'est la foi, ne peut la respecter[1].

Ainsi ils emmenèrent En Béranger d'Entença prisonnier, ainsi que tous les siens, et les tinrent fort mal à l'aise à Péra, qui est une ville des Génois devant Constantinople. Et il se

(1) Nicéphore raconte en peu de mots la prise de Béranger (liv. VII, c. 4). Je traduis littéralement :

« Aussitôt que les Latins qui étaient à Gallipoli apprirent le meurtre du césar, ils commencèrent par égorger tout ce qui se trouvait de gens de tout âge dans l'intérieur de Gallipoli, et après avoir bien fortifié les murailles, s'en firent un lieu assuré de retraite. Ensuite ayant divisé leur armée en deux parties, ils complétèrent d'abord l'équipage et l'armement des trente galères qu'ils avaient et dont ils donnèrent le commandement à Béranger d'Entença, en le chargeant d'intercepter par des embûches dans les défilés de l'Hellespont tous les vaisseaux de charge grecs qui montaient ou descendaient. L'autre partie des troupes s'arma et se répandit dans la Thrace, en y exerçant nuit et jour ses pillages. Quant à la flotte de Béranger d'Entença, elle fut, grâce au ciel, peu de temps après entièrement détruite; car ayant été rencontrée par seize galères génoises bien armées, dans la crainte des pirates, ils furent tous en partie submergés, en partie tués. Béranger, le commandant de cette flotte, fut pris lui-même avec quelques-uns des siens et rendu à prix d'argent à ses compatriotes. »

Le récit de Pachymère est beaucoup plus circonstancié (c. 27, 28 et 29); on y voit évidemment la perfidie intéressée des Génois envers les Catalans, dont ils avaient longtemps vu l'influence avec envie. Je me sers de la trad. du prés. Cousin.

« Seize vaisseaux chargés de marchandises furent doucement poussés au port par un vent du midi, en un temps auquel on ne les attendait pas. Les Catalans et les almogavares avaient attaqué nos matelots dans le port de Rhégio, et, pour leur imprimer une plus grande terreur, avaient empalé quelques-uns de leurs enfants, avaient brûlé quelques hommes, et après s'être servi des autres pour conduire leur bagage, les avaient cruellement massacrés. Ils jouissaient du fruit de leur barbare inhumanité, lorsqu'ils aperçurent de loin les vaisseaux génois, qu'ils prirent d'abord pour des vaisseaux siciliens qui venaient à leur secours, et, emportés d'une vaine joie, ils se promettaient qu'aussitôt qu'ils se seraient joints à eux ils prendraient Constantinople. Mais quand ils eurent reconnu à leurs pavillons qu'ils étaient génois, ils perdirent leur confiance sans tomber pour cela dans le désespoir. Au contraire, ils se promirent d'entrer en conférence avec eux et de s'accorder sans peine, parce qu'ils ne pensèrent pas qu'entretenant un grand commerce sur les mers-là, ils voulussent s'exposer à y être souvent attaqués. De plus, ils se souvinrent que les Génois avaient retiré de leurs gens et les avaient préservés de la fureur populaire; qu'ils leur avaient envoyé un vaisseau chargé de vivres, et en haine de ce qu'il avait été pris par les Grecs, ils avaient tué le chef des galères de l'empereur; ce dont ce prince eût tiré une cruelle vengeance, si les conjonctures du temps, telles qu'il ne pouvait se passer de leur service, ne l'eussent obligé à dissimuler ces injures. Dans cette espérance les almogavares reçurent les Génois, fort étonnés de voir des ruines de maisons et des restes d'incendie. Lorsqu'ils furent au port, Béranger fit un long récit aux commandants de la flotte génoise de tout ce qui lui était arrivé, et tâcha de leur persuader qu'ils étaient obligés par leur ancienne alliance d'en rechercher la réparation; que l'empereur Andronic était extrêmement irrité contre eux, et qu'il leur avait fait fermer les portes de la ville en haine du secours qu'ils avaient donné aux moines de leur nation. Les Génois, au lieu d'ajouter foi à ces discours, usèrent de la sage précaution d'envoyer la nuit une galère à Constantinople pour s'informer de la vérité et pour apprendre les sentiments de l'empereur.

« Béranger se servait de ce prétexte pour aigrir les Génois contre l'empereur, soit qu'il ignorât que l'empereur était réconcilié avec eux, ou qu'il feignît de l'ignorer. La galère des Génois étant arrivée la nuit, et les députés ayant appris le véritable état des affaires, les Génois résolurent de se déclarer contre les étrangers. L'empereur ne voulant pas être spectateur oisif du combat, commanda aux troupes de se tenir prêtes pour en partager les hasards et la gloire. Les députés des Génois portèrent cette résolution à ceux de leur parti. L'empereur mit dix mille hommes sous les armes, et ces dix mille hommes remplissaient une flotte qui couvrait toute la mer qui s'étend depuis Constantinople jusqu'à Rhégio. Avant que ceux que les Génois avaient envoyés vers l'empereur fussent de retour, les deux partis en vinrent dès le matin au combat, par la nécessité de l'avis qu'on avait reçu, que Béranger, désespérant d'obtenir la paix, avait offert de grands secours d'argent aux commandants de la flotte pour se comporter lâchement. Les almogavares furent poussés du premier choc et engagés à combattre. Plusieurs furent tués et plusieurs furent blessés de côté et d'autre; mais les Génois demeurèrent victorieux et prirent tous les vaisseaux, excepté un. Béranger, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de ses desseins, se rendit au général de l'armée ennemie, qui le cacha au fond d'un vaisseau, où il demeura seul en sûreté pendant que les autres couraient les hasards du combat. Le même jour, qui était le dernier du mois de mai (1307), on vit passer en plein midi la flotte victorieuse le long du port avec une pompe et une magnificence convenables à la grandeur de l'avantage qu'elle venait de remporter, ses pavillons étendus et les vaisseaux des vaincus en désordre et en mauvais équipage, sans pavillons et sans enseignes. Lorsque la flotte fut arrivée à la citadelle, au lieu d'aller droit à Galata, ils prirent le milieu de la côte de Saint-Phocas et s'y arrêtèrent. Le jour suivant ils gardèrent les vaisseaux des vaincus, et allèrent trouver l'empereur qui les reçut fort civilement, fit distribuer de magnifiques habits aux chefs et des vivres aux soldats. Ils ne voulurent rien lui abandonner ni des prisonniers, ni du butin, à moins qu'on ne leur en payât le prix. L'empereur leur proposa d'aller faire lever le siége de Gallipoli. Ils ne s'éloignèrent pas de le servir; mais ayant néanmoins contesté touchant la paix, ils firent voile vers la mer Euxique (mer Noire), par le conseil de quelques-uns de leurs chefs, qui avaient traité auparavant avec les Catalans, et ils n'envoyèrent qu'une galère à ceux de leur pays pour les informer de ce qui s'était passé. L'empereur était d'autant plus en peine de secourir Gallipoli que le bruit courait que les assiégeants

passa bien un mois avant que leurs galères fussent entrées dans la mer Majeure et en fussent sorties; et puis ils l'emmenèrent alors à Gênes, et ils passèrent avec lui par Gallipoli.

Et moi, le voyant, je voulus donner dix mille perpres d'or, qui valent chacun dix sous barcelonnais[1], pour qu'ils nous le laissassent, et ils ne voulurent pas le faire. Et quand nous vîmes que nous ne pouvions pour rien l'avoir, nous lui donnâmes, pour subvenir à ses propres dépenses, mille perpres d'or; et ainsi ils l'emmenèrent à Gênes[2].

Et ici je cesse de vous parler d'En Béranger d'Entença; je saurai bien y revenir en temps et lieu, et je reviens en attendant à vous parler de nous autres qui étions restés à Gallipoli.

CHAPITRE CCXIX.

Comment nous autres à Gallipoli, ayant su la prise d'En Béranger d'Entença et la mort de nos envoyés, nous décidâmes en conseil de défoncer nos galères et tous nos bâtiments, afin que nul ne pût songer à échapper ni fuir sans combattre.

La vérité est que, lorsque nous sûmes qu'En Béranger d'Entença avait été pris, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, et que tous étaient morts ou prisonniers, nous fûmes fort troublés; et il en fut de même quand nous apprîmes la mort d'En Sischar et des autres messagers que nous avions envoyés à l'empereur. Un jour nous nous réunîmes en conseil pour savoir ce que nous ferions; et, comme je vous l'ai déjà dit, nous trouvâmes que nous n'étions restés, que deux cent six hommes de cheval et douze cent cinquante-six hommes de pied. Les avis furent partagés; les uns disaient que nous devions partir avec tout ce que nous possédions et nous en aller dans l'île de Metelin qui est une île bonne et opulente; que nous avions encore quatre galères, environ douze lins armés et beaucoup de barques, et une nef à deux ponts; qu'ainsi nous pouvions nous embarquer en toute sécurité, et qu'une fois établis dans cette île nous ferions la guerre à l'empereur. L'autre avis était que grande honte serait à nous si, après avoir perdu deux hauts seigneurs et tant de braves gens qu'on nous avait tués par si grande trahison, nous ne les vengions pas, ou si nous ne mourions pas avec eux; qu'il n'y avait personne qui ne dût nous en lapider, surtout étant gens de si haute réputation comme nous étions, et la justice étant de notre côté; et qu'ainsi il valait mieux mourir avec honneur que de vivre avec déshonneur.

Que vous dirai-je? le résultat du conseil fut qu'il fallait décidément combattre et poursuivre la guerre, et que tout homme qui dirait autrement devait mourir. Que vous dirai-je? afin de garantir encore mieux notre résolution, il fut arrêté que, sur chacune de nos galères, lins, barques, et sur notre nef, nous enlèverions deux planches du fond, afin que nul ne pût faire compte de se sauver par mer, et qu'ainsi chacun songeât à bien faire; et tel fut le résultat de notre conseil. Ainsi nous allâmes aussitôt défoncer tous nos bâtiments. Et je fis faire sans délai une grande bannière en l'honneur de saint Pierre de Rome, pour être placée sur notre tour; et je fis faire aussi une bannière royale aux armes du seigneur roi d'Aragon, une autre aux armes du roi de Sicile, et une autre en l'honneur de saint Georges; ces trois-là pour les porter au combat, et celle de saint Pierre pour rester à notre maîtresse tour. Et du jour au lendemain elles furent faites.

CHAPITRE CCXX.

Comment la Compagnie délibéra de combattre contre ceux que Kyr Michel avait envoyés sur Gallipoli, et comment la Compagnie les vainquit et en tua bien vingt-six mille, entre gens de pied ou de cheval.

Quand vint le vendredi à l'heure de vêpres, vingt-trois jours avant la Saint-Pierre de juin, nous nous réunîmes tous bien armés à la porte de fer du château; et à la maîtresse tour je fis placer dix hommes. Et un marinier, qui avait nom En Béranger de Ventayola, qui était du

attendaient un renfort et avaient mandé les Turcs. On disait aussi que le frère naturel de Fréderic paraîtrait bientôt en mer avec une flotte. »

(1) Suivant Serra (Storia di Genova, t. I, page 385), un perpre ou hyperpre était évalué à quinze sous génois. Vingt sous génois formaient une livre, équivalant à une once d'or; et une once d'or valait environ cent livres d'aujourd'hui.

(2) Pachymère mentionne, en passant, l'offre faite par les Catalans de Gallipoli de racheter Béranger qu'on emmenait à Gênes (l. VII, c. 9), mais sans nommer Muntaner.

« Béranger, après avoir été fait prisonnier par les Génois, fut emmené à Trébizonde, puis de là ramené à Gallipoli par les mêmes vaisseaux qui l'avaient pris, et après y être demeuré pendant deux mois, il fut emmené à Gênes, quelque sollicitation que les Catalans pussent faire pour sa délivrance. »

Lobregat, entonna le cantique du bienheureux saint Pierre, et tous nous lui répondîmes les larmes aux yeux. Et quand il eut fini le cantique et que la bannière de saint Pierre fut élevée, nous commençâmes tous à chanter le *Salve Regina*. Et il faisait beau temps et clair, de sorte qu'il n'y avait pas un seul nuage au ciel. Et quand la bannière fut élevée, un nuage passa sur nous et nous couvrit tous d'eau au moment ou nous étions agenouillés, et il dura autant que dura le chant du *Salve Regina;* et quand cela fut fait, le ciel redevint aussi clair qu'il était auparavant. Nous en eûmes tous une grande joie, et nous ordonnâmes qu'à la nuit chacun se confessât, et que le matin suivant, à l'aube du jour, chacun communiât, et qu'au lever du soleil, quand l'ennemi se présenterait pour nous attaquer, chacun fût prêt à férir; et ainsi fîmes-nous. Et nous confiâmes la bannière du seigneur roi d'Aragon à En Guillaume Peris de Caldès, chevalier de Catalogne, et la bannière du roi de Sicile à En Ferrand Gori, chevalier, et la bannière de saint Georges à En Ximénès d'Albero; et En Rocafort remit sa propre bannière à un fils de chevalier nommé Guillaume de Tous. Et nous disposâmes l'ordre de bataille de cette manière: nous ne formâmes ni front, ni centre, ni réserve; mais les hommes à cheval furent placés sur l'aile gauche et les piétons sur la droite. Lorsque nous l'eûmes ordonné ainsi, les ennemis en furent informés. Il est vrai que l'ost des ennemis était campée près de nous, sur une colline de terre toute labourée, qui était à deux milles de nous. Et dès que vint le matin du samedi, vingt-deux jours avant la fête de Saint-Pierre de juin, ils arrivèrent au nombre de huit mille hommes à cheval; et nous, nous étions tous appareillés pour le combat. Ils en laissèrent deux mille avec leurs hommes de pied auprès des tentes; car ils ne doutaient pas que ce ne fût pour eux bataille gagnée. Aussitôt que le soleil fut levé, nous nous présentâmes en dehors de nos tranchées, tous prêts à combattre, et rangés comme il a été dit. Et nous ordonnâmes: que chacun se gardât bien de faire le moindre mouvement, avant que le mot d'ordre fût prononcé par En Béranger de Ventayola; et qu'aussitôt qu'il serait prononcé, les trompettes et les nacaires sonnassent, et que tous férissent à la fois; et ainsi fut-il fait. Les ennemis se tenaient lance sur cuisse, prêts à frapper. Et lorsque le signal ordonné fut fait, nous attaquâmes tous en masse, et donnâmes si vigoureusement au milieu d'eux qu'il semblait que notre fort lui-même s'écroulât tout entier. Ils nous heurtèrent aussi très vigoureusement. Que vous dirai-je? pour leurs péchés et notre bon droit ils furent vaincus; et à peine leur avant-garde fut-elle battue que tous tournèrent le dos à la fois. Et nous autres nous nous mîmes à férir sur eux de telle sorte que nul ne levait les mains sans entamer chair d'homme. Et nous arrivâmes ainsi, toujours férant battant, jusqu'à la colline où était postée leur ost. Et si jamais on vit gens venir en bonne contenance recevoir une ost, certes ce furent leurs gens de cheval et de pied qui venaient recevoir les leurs et leur porter aide, et si bien qu'à ce moment nous crûmes qu'il y aurait trop à faire pour nous. Mais une voix s'éleva parmi nous; et tous ensemble, quand nous fûmes au pied de la colline, nous criâmes à la fois: «En avant! en avant! Aragon! Aragon! saint Georges! saint Georges!» Ainsi nous reprîmes vigueur, et allâmes férir rudement sur eux; et ils cédèrent, et alors nous n'eûmes plus qu'à frapper.

Que vous dirai-je? autant le jour dura, autant dura la poursuite, qui se continua bien pendant vingt-quatre milles, si bien qu'il était nuit noire avant que nous les quittassions. Et à la nuit nous eûmes à nous en retourner; et il était minuit avant que nous fussions de retour à Gallipoli[1].

(1) Pachymère est fort peu circonstancié sur cette affaire (c. 30).

« Le jeune empereur, bien loin d'abandonner le soin des affaires, partit d'Andrinople et alla à Pamphilie ou il envoya Ducas, grand-hétériarque, Hubert, grand-chiaoux, et Boesilas, avec des troupes et des provisions suffisantes pour combattre les almogavares qui assiégeaient Gallipoli. Ces trois capitaines s'étaient campés près de Branchiale, et ne cherchaient que l'occasion d'en venir aux mains. Les almogavares commencèrent par se delivrer de la crainte qu'ils avaient d'être trahis par les habitants, en les mettant sur des barques avec tous leurs meubles, et les faisant garder en cet état dans le port. Ils usèrent ensuite de ce stratagème, de laisser dehors des troupeaux et de poser fort proche des soldats en embuscade pour fondre sur ceux qui les voudraient enlever. Le désir du butin détacha de l'armée grecque plusieurs soldats qui coururent sans ordre vers le troupeau; et à l'heure même les almogavares sortirent de l'embuscade en bon ordre, chaque cavalier ayant deux hommes de pied à ses deux côtés, armés de lances qu'on appelait autrefois ancônes. Les Grecs soutinrent vaillamment le choc, de sorte que plusieurs furent

Le lendemain, nous reconnûmes notre compagnie, et nous vîmes que nous n'avions perdu qu'un homme de cheval et deux de pied; et nous allâmes prendre possession du champ de bataille; et nous trouvâmes qu'ils avaient bien certainement perdu plus de six mille hommes de cheval et plus de vingt mille de pied. Et ce fut la colère de Dieu qui tomba sur eux; car nous ne pouvions nullement supposer qu'il y eût autant d'hommes morts, et nous crûmes qu'ils avaient dû s'étouffer les uns les autres. Il périt également beaucoup de monde sur les barques; car il existait un grand nombre de ces barques tirées à terre sur la côte; et toutes étaient démantelées; et eux les mâtaient, et puis ils s'y plaçaient en si grande quantité que, lorsqu'ils étaient en mer, elles chaviraient avec eux tous et ils se noyaient; et il périt ainsi beaucoup de monde.

Que vous dirai-je? Le butin que nous fîmes en cette bataille fut si grand que nul ne pouvait en faire le compte. Nous passâmes bien huit jours à lever le champ. Nous n'étions occupés qu'à enlever l'or et l'argent que ces gens portaient sur eux; car toutes les ceintures des gens de cheval, les épées, les selles et les freins, et toutes leurs armes sont garnies d'or et d'argent; et chacun d'eux portait de la monnaie d'or et d'argent et les gens de pied aussi. Et ainsi ce que l'on gagna fut sans fin et sans nombre. Nous y trouvâmes aussi environ trois mille chevaux vivants; les autres étaient morts ou erraient par les champs, traînant leurs entrailles. Ainsi nous eûmes tant de chevaux qu'il y en eut bien trois pour chacun.

Lorsque le champ fut dépouillé, je pris à merci quatre Grecs que je trouvai dans une maison; c'étaient de pauvres gens qui étaient de Gallipoli; et je leur dis que je leur ferais beaucoup de bien s'ils voulaient me servir d'espions. Ils acceptèrent avec grande joie. Je les vêtis fort bien à la grecque, et je leur donnai à chacun un des chevaux que nous avions auparavant; et ils jurèrent qu'ils me serviraient activement et loyalement. Aussitôt j'envoyai deux d'entre eux à Andrinople, pour voir ce que faisait le fils de l'empereur, et les deux autres à Constantinople. Peu de jours après, ceux qui étaient allés vers le fils de l'empereur s'en revinrent, et me dirent, que le fils de l'empereur marchait contre nous avec dix-sept mille hommes à cheval et bien cent mille hommes à pied, et qu'il était déjà parti d'Andrinople.

CHAPITRE CCXXI.

Comment la Compagnie, ayant su l'approche de Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, décida de férir sur son avant-garde, qu'elle vainquit, et comment Kyr Michel s'échappa, blessé au visage par un épieu ferré.

Sur cela nous nous réunîmes tous en conseil pour savoir ce que nous ferions; et le résultat de notre conseil fut tel, que nous dîmes: que Dieu et les bienheureux seigneurs saint Pierre, saint Paul et saint Georges, qui déjà nous avaient fait obtenir la victoire, nous feraient triompher encore de ces pervers, qui, par une si grande trahison, avaient tué le césar; qu'ainsi nous ne devions d'aucune manière nous arrêter plus longtemps à Gallipoli; que Gallipoli était une place très forte; que nous avions tant gagné que cela pourrait nous amollir le cœur, et que pour rien au monde nous ne devions nous laisser assiéger; que de plus, le fils de l'empereur ne pouvait marcher avec toute son armée réunie, mais qu'il fallait qu'il formât une avant-garde; et que nous autres, qui nous rencontrerions avec cette avant-garde, nous devions chevaleureusement férir sus; et que si nous détruisions l'avant-garde, ils seraient tous battus; que nous ne pouvions ni monter au ciel, ni descendre dans les abîmes, ni nous en aller par mer; qu'il nous fallait donc bien passer à travers leurs mains; et qu'ainsi il était bon que notre

tués de côté et d'autre; mais enfin la victoire demeura aux almogavares qui poursuivirent les nôtres en tuant jusqu'à Monocastane. On dit que nous perdîmes deux cents hommes en cette rencontre; plusieurs chefs y furent blessés. L'empereur Andronique, ayant appris par les lettres de l'empereur son fils la nouvelle de cette défaite, se repentit de n'avoir pas engagé les Génois à secourir Gallipoli; ils avaient demandé 6,000 écus; et, au lieu de les leur donner, il leur avait envoyé de l'or en lingots. Ils le pesèrent, et, ne trouvant pas le compte, ils changèrent de sentiment et le renvoyèrent; l'empereur ayant offert de fournir ce qui manquait à la somme, ils refusèrent ses offres et partirent, sous prétexte de l'intérêt de leur commerce. L'empereur employa alors cet argent à payer les troupes et à équiper des vaisseaux. Les forces de l'État n'étaient pas tout-à-fait abattues, quoiqu'elles fussent fort languissantes; l'autorité de commander, qui est comme l'âme, avait encore toute sa vigueur, mais les troupes, qui sont comme les membres, se ressentaient de la faiblesse de l'enfance et n'avaient que des mouvements imparfaits qui faisaient pitié. »

cœur ne fléchît, ni pour rien que nous eussions gagné, ni pour aucune force que nous rencontrassions devant nous. Ainsi donc nous décidâmes de marcher sur eux, et à cette résolution nous nous accordâmes tous. Nous laissâmes le château avec cent hommes et les femmes, et nous partîmes.

Quand nous eûmes fait trois journées, nous dormîmes, ainsi qu'il plut à Dieu, au pied d'une colline, et les ennemis passèrent la nuit de l'autre côté; et nous n'en savions rien ni les uns ni les autres, jusqu'à ce qu'il fût minuit et que nous vîmes une grande clarté occasionnée par les feux qu'ils faisaient. Nous envoyâmes à la découverte, et on rencontra deux Grecs qu'on nous amena; et nous sûmes d'eux, qu'en ce lieu était campé le fils de l'empereur avec six mille hommes de cheval, et que, de grand matin, ils se mettraient en route pour venir sur Gallipoli; et qu'à cause de l'eau qui là ne pouvait suffire a tous, l'autre partie de leur ost était à environ une lieue loin de lui, et qu'elle s'approchait. Et le fils de l'empereur était logé en un château qui était en cette plaine, et nommé Apros. C'était un bon et fort château avec une grande ville; et nous fûmes très satisfaits quand nous sûmes qu'il y avait là château et ville; car nous faisions compte que la lâcheté de ces gens était si grande, que leur premier soin serait de courir se réfugier comme ils pourraient au château ou à la ville d'Apros.

Quand vint l'aube du jour, nous nous confessâmes et nous communiâmes tous; et tous, bien armés et en bataille rangée, nous nous mîmes à monter la colline qui était toute de terre labourée. Quand nous fûmes parvenus en haut, et que le jour parut, ceux de l'ost ennemie nous virent, et ils s'imaginèrent que nous venions nous rendre à merci au fils de l'empereur. Mais le fils de l'empereur ne prit pas cela pour un jeu, et se revêtit bel et bien de ses armes; car il était bon chevalier, et rien ne lui manquait, si ce n'est la loyauté. Ainsi, bien armé et équipé de son corps, il vint sur nous avec toute sa troupe, et nous marchâmes sur lui.

Quand nous en fûmes à férir, une grande partie de nos almogavares descendirent de cheval, se sentant plus de confiance en eux-mêmes à pied qu'à cheval; et tous nous nous mîmes à férir vigoureusement sur eux, et eux à férir fièrement sur nous. Que vous dirai-je? il plut à Dieu que leur avant-garde pliât, comme à la précédente bataille. Le fils de l'empereur, avec environ cent cavaliers, se démenait au milieu de nous, si bien que, se faisant jour, il dirigea ses coups sur un marin qui avait nom Béranger, lequel était sur un bon cheval qu'il avait gagné à la précédente bataille, et qui portait aussi une très belle cuirasse qu'il avait également gagnée; mais il n'avait pas d'écu, parce qu'il ne savait pas bien s'en servir à cheval. Et le fils de l'empereur pensa que c'était un homme de grande affaire, et lui donna un tel coup de son épée au bras gauche qu'il le blessa à la main. Celui-ci, qui se vit blessé, et qui avait été huissier d'honneur[1] et était très vigoureux, le serra dans ses bras; et d'un épieu ferré qu'il tenait, il lui en donna bien treize coups; un de ces coups le blessa au visage et le défigura. Le fils de l'empereur perdit alors son écu et tomba de cheval, mais les siens l'enlevèrent de la mêlée qui était épaisse; et nous, nous ne savions pas qui il était, et ses gens l'emportèrent au château d'Apros.

Le combat se continua ensuite avec un acharnement terrible jusqu'à la nuit; et Dieu, auteur de tout bien, nous dirigea si bien que le voisinage du château d'Apros fit que tous furent déconfits; car chacun prenait la fuite de ce côté, et s'y réfugiait qui pouvait. Cependant il ne s'en échappa pas tellement qu'il ne périt ce jour-là plus de deux mille hommes de cheval, et des gens de pied sans fin. Quant aux nôtres, nous ne perdîmes pas plus de neuf hommes de cheval et vingt-sept hommes de pied. La nuit, nous restâmes sur le champ de bataille tout armés; et le lendemain, quand nous pensions qu'ils nous livreraient encore bataille, nous n'en trouvâmes pas un seul au champ. Nous nous dirigeâmes à l'instant sur le château, nous l'attaquâmes et y restâmes bien huit jours; ensuite nous levâmes le champ et nous emmenâmes notre butin sur dix chariots, et chacun d'eux était tiré par quatre buffles. Nous emmenâmes aussi une si grande quantité de bestiaux, qu'ils couvraient toute la contrée, et nous fîmes un butin immense, et bien plus considérable encore qu'à la précédente bataille[2].

(1) *Macip*, concierge, portier ou huissier des châteaux royaux. Ils portaient une masse aux armes royales

(2) Pachymère raconte ainsi cette bataille (liv. VII, c. 32) :

« La généreuse ardeur de l'empereur Michel ne lui donnait

Dès lors toute la Romanie fut soumise; et nous leur avions mis tellement la peur au corps qu'on ne pouvait pas crier : *les Francs!* qu'ils ne prissent aussitôt la fuite. Et ainsi nous retournâmes pleins de joie à Gallipoli; et puis tous les jours nous faisions des chevauchées jusqu'aux portes de Constantinople.

Un jour il arriva qu'un almogavare à cheval

pas de repos jusqu'à ce qu'il eût effacé la honte de la dernière défaite et qu'il se fût vengé des maux que les Catalans, ces peuples altérés de sang, avaient fait souffrir à ses sujets. Renonçant donc à tout autre soin, il assembla son armée, et étant parti d'Andrinople il s'approcha du fort d'Apros, à dessein de donner bataille à la pointe du jour suivant. Il rangea son armée proche d'un lieu nommé Himéri Il mit les Alains et les Turcopules à l'avant-garde, sous la conduite de Boésilas; il mit derrière les Macédoniens, commandés par le grand-primicier, et ensuite des troupes venues d'Orient et commandées par Théodore, son oncle; il plaça à l'arrière-garde les Vlaques et les volontaires que le grand-hetériarque commandait. Il avait à ses côtés Constantin, despote, son frère, et Sennacherin l'Ange, échanson; ce dernier n'avait voulu se charger de la conduite d'aucun corps, pour ne veiller qu'à la défense de l'empereur. L'armée grecque était composée de cinq légions, celle des ennemis l'était de quatre, dont il y en avait une de Turcs que les Catalans avaient appelés à leur secours. Les Alains et les Turcopules commencèrent le combat et fondirent les premiers sur les Catalans, qui demeurèrent aussi fermes que des tours; puis les Alains se détournèrent comme s'ils eussent voulu lâcher le pied par le désespoir de remporter la victoire. Quelques-uns se doutent que, n'ayant pas été payés, ils avaient résolu de ne pas courir le hasard de la bataille; d'autres assurent que Tuctais les avait rappelés et qu'il avait écrit à l'empereur pour le supplier de les lui renvoyer; enfin ils se retirèrent lâchement et leur retraite abattit le courage des autres. Le jeune empereur, qui voyait, de l'arrière-garde où il était, la fuite des Alains, et qui appréhendait qu'elle ne fût suivie de la déroute de toute l'armée, fut contraint de combattre lui-même et de s'acquitter du devoir de soldat. Au moment où il se préparait, le cheval sur lequel il était près de monter défit sa bride, s'échappa des mains de l'écuyer et s'enfuit vers les ennemis sans qu'on ait jamais su d'où cela procédait. L'empereur, étant monté sur un autre cheval, prit sa lance à la main et perça le premier qui parut devant lui et en tua un autre avec son épée. Deux des ennemis, couverts de leurs boucliers, s'étant avancés sur lui, il courut le dernier danger, dont il fut délivré par la valeur de l'échanson et d'un jeune homme qui avait été élevé à la cour. Comme il était remarquable par son habillement, plusieurs lui portaient des coups dont il lui demeura des marques. Bien que ses gens ne se défendissent plus qu'en se retirant, il demeurait ferme au milieu du péril, sans vouloir déférer aux remontrances de ceux qui le poussaient à se retirer. Il jeta des larmes, comme on dit qu'Agamemnon en jeta autrefois en pareille occasion, s'arracha les cheveux et eut envie de retourner à la charge, bien que ce fût une entreprise aussi téméraire que périlleuse. Dieu voulut bien permettre que nos ennemis fussent saisis d'une terreur panique qui leur fit croire que nos gens s'étaient placés en embuscade pour fondre sur eux, ce qui les empêcha de les poursuivre. Chacun se sauva comme il put de côté ou d'autre. L'empereur arriva à Pamphilia avec beaucoup de peine. La renommée n'eut pas sitôt répandu le bruit de notre défaite qu'il ne demeura aucun paysan à la campagne, bien que ce fût la saison de la moisson; on les voyait courir en grand nombre comme des fourmis vers Constantinople et y porter leurs meubles sur des charriots, sans se soucier des grains qui pendaient par les racines ou de ceux qui étaient déjà serrés dans la grange. Bien que les ennemis se fussent arrêtés, comme je l'ai dit, par l'appréhension de quelque embuscade, ils ne laissèrent pas, lorsque cette appréhension fut dissipée, de ravager la campagne et d'attaquer le fort d'Apros où ils savaient que plusieurs Grecs s'étaient réfugiés depuis leur défaite; mais n'ayant pu le prendre ils se retirèrent. »

A la suite du récit de cette bataille Pachymère ajoute un trait de bravoure des Catalans qui mériterait de se trouver dans la chronique de Muntaner. Ce récit forme le chapitre 33.

« Les soixante Catalans qui avaient été enfermés à Andrinople lorsque le césar y fut assassiné, ayant entendu le bruit de la défaite du jeune empereur qui était répandu partout, n'oublièrent pas de songer à leur liberté, et, ayant rompu leurs chaînes, montèrent au haut de la tour et en jetèrent quantité de pierres en bas, pour écarter ceux qui pouvaient les empêcher de descendre; mais tous leurs efforts furent inutiles; car les habitants étant accourus au secours des soldats de la garnison, la plupart des prisonniers furent contraints de se rendre, et il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui aimèrent mieux mourir en désespérés que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Enfin les habitants apportèrent quantité de bois pour brûler la tour et ceux qui étaient demeurés dedans; mais toute la violence du feu ne fut pas capable d'ébranler la fermeté de leur courage. Ils jetèrent d'abord leurs habits pour l'éteindre; mais quand ils virent que cela ne servait de rien, ils s'embrassèrent pour se dire le dernier adieu, se fortifièrent par le signe de la croix et se jetèrent tout nus au milieu des flammes. Deux frères, mais qui l'étaient encore plus de cœur que de corps, s'étant serrés très étroitement, se précipitèrent du haut en bas et moururent de leur chute; avant que de se jeter ils aperçurent un jeune homme qui paraissait ébranlé par l'appréhension du précipice et du feu, et qui semblait plus disposé à se soumettre à une honteuse servitude qu'à subir un si cruel genre de mort; ils le jetèrent au milieu de l'embrasement, et crurent le sauver en le perdant. Voilà la cruelle extrémité où les porta le désespoir. »

Le récit de la bataille d'Apros par Nicéphore Grégoras est plus animé et plus varié que celui de Pachymère. Nicéphore mériterait d'être publié en français. Je traduis son récit en entier (Nic. l. VII, c. 4). C'est un témoignage de plus en faveur de la fidélité et de la véracité de Muntaner.

« Les Catalans, avec ceux des Turcs qui avaient fait alliance avec eux, s'étaient arrêtés entre deux petites villes, Cypsella et Apros. L'empereur Michel qui marchait sur eux, vint cam-

nommé Perich de Naclara, ayant perdu au jeu, prit ses armes, et avec ses deux fils, sans autre compagnie, alla cheminant jusqu'à Constantinople; et dans un jardin de l'empereur il trouva deux marchands génois qui chassaient aux cailles; il les prit et les emmena à Gallipoli, et obtint pour leur rançon trois mille perpres d'or; et une perpre vaut dix sous barcelonnais. Et tous les jours on faisait beaucoup de semblables chevauchées.

CHAPITRE CCXXII.

Comment la Compagnie ravagea la cité de Rodosto et celle de Panido, et fit aux habitants de Rodosto ce qu'ils avaient fait à nos envoyés; et comment, lorsqu'ils étaient entre Rodosto et Panido, En Ferrand Ximenès d'Arénos vint les trouver.

Toutes ces choses faites et tout le pays ainsi ravagé par nos courses journalières, la compagnie prit à cœur d'aller ravager la ville de Rodosto, qui était celle où nos envoyés avaient été tués, coupés en quartiers et suspendus dans la boucherie. Et ainsi qu'ils se le

par lui-même avec toute son armée, composée de Thraces et de Macedoniens, et des phalanges alliées des Massagètes et des Turcopules, dans la plaine qui s'étend autour d'Apros. Les mille Turcopules de cette armée étaient le reste des Turcopules qui avaient suivi le sultan Azatine lorsqu'il avait passé dans les rangs grecs, et qui ne l'avaient pas suivi quand il avait été emmené par les Scythes d'Europe, et qui, ayant embrassé à la fois les coutumes grecques et la religion du pays, s'étaient fait tous baptiser et faisaient depuis ce temps partie de l'armée grecque. Peu de jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de l'empereur, lorsque des espions annoncèrent aux Grecs l'approche de l'ennemi. L'empereur se leva aussitôt, ordonna à son armée de prendre les armes, et aux généraux et autres chefs de se tenir prêts et de mettre toutes les troupes en ordre de bataille. Ayant aperçu que l'ennemi avait distribué son armée en trois corps, pour égaliser les chances de la lutte ils adoptèrent la même répartition en trois corps. A l'aile gauche ils placèrent les Turcopules et Massagètes, à l'aile droite la cavalerie d'élite des Macédoniens et des Thraces; au centre fut placé le reste de la cavalerie avec toute l'infanterie; et l'empereur, chevauchant à travers tous les rangs, encourageait chacun à se conduire avec bravoure. Dès le lever du soleil les ennemis commencèrent leur mouvement. Leurs troupes turques avaient été placées à l'extrémité des deux ailes, et les troupes pesamment armées des Catalans occupaient le centre à cause du poids de leurs armures. A ce moment les Massagètes, qui déjà préparaient leur défection, soit qu'ils ne pussent se faire aux mœurs grecques, soit qu'ils voulussent se rendre à l'appel secret que leur avaient fait les Scythes européens, découvrirent hautement leur trahison dès le commencement de la bataille, car, aussitôt que le signal eût été donné, ils se séparèrent du corps de bataille et se tinrent à part sans prendre parti ni pour ni contre les Grecs. Les Turcopules en firent tout autant, soit que cette démarche eût été d'avance convenue entre eux, soit que l'exemple les eût gagnés. Une telle défection au moment du combat fut désastreuse pour les Grecs et procura une victoire facile à leurs ennemis. Cette perte si inattendue de leurs auxiliaires jeta une telle terreur dans l'âme des soldats grecs, et excita un tel tumulte et un tel désordre dans tous les rangs, qu'on peut la comparer à l'effet produit par la tempête qui, assaillant un convoi marchand en haute mer, brise mâts et voiles et précipite tout au fond des abîmes. En voyant tout à coup tous les rangs de son armée jetés dans un tel désordre et s'ébranler pour se mettre en fuite, l'empereur, chevauchant en toute hâte autour des rangs, appelle par leur nom les généraux et officiers de tout grade, les conjure les larmes aux yeux de tenir ferme et de ne pas livrer ainsi la fortune des Grecs aux mains de leurs ennemis; mais eux, peu sensibles à ses reproches, ne firent que précipiter leur fuite. Voyant les affaires réduites à un tel état de désespoir, et déjà la plus grande partie de son infanterie écrasée et égorgée par l'ennemi, l'empereur comprit que le temps était venu de dédaigner les dangers personnels et de s'exposer à tout, afin que sa conduite devînt le blâme le plus sévère de celle de son armée. Se tournant donc vers ceux qui l'entouraient, et qui étaient en bien petit nombre : « Maintenant, s'écrie-t-il, braves compagnons, voici le moment où la mort est préférable à la vie, et où vivre est plus douloureux que de mourir. » A ces mots, et après avoir imploré l'assistance divine, il se précipite avec eux sur les ennemis, tue les premiers qui s'opposent à son passage, enfonce les rangs et répand une grande terreur parmi les soldats ennemis. Lui et son cheval furent à l'instant frappés d'une grêle de traits; aucun ne le blessa cependant, mais son cheval fut blessé et renversé, et il fut en grand danger de se voir entouré de tous côtés par les ennemis; et peut-être les affaires en seraient-elles venues à cette extrémité d'infortune, si l'un des siens, poussé par son affection, n'eût sacrifié sa vie pour sauver celle de l'empereur, et ne lui eût donné son propre cheval. L'empereur put ainsi échapper au danger dont il était menacé; mais celui qui avait démonté de son cheval pour sauver l'empereur fut écrasé par les ennemis et y laissa la vie. L'empereur partit aussitôt pour Didymotique et fut vivement réprimandé par son père, de ce qu'étant empereur, il n'avait pas songé dans cette guerre à la dignité de l'empire, mais en exposant ainsi sa propre vie, avait mis en péril la fortune des Grecs qui reposait sur le salut de sa personne. De leur côté les ennemis se mirent à la poursuite des fuyards, égorgèrent les uns et firent les autres prisonniers, jusqu'à ce qu'enfin la nuit qui arrivait mit fin à leur poursuite. Le jour suivant, ils dépouillèrent les morts, et, se partageant en différentes bandes, mirent impunément à feu et à sang les villages de la Thrace. A peu de jours de là, les Turcopules, dont j'ai déjà parlé, passèrent dans les rangs des Catalans. Ils furent accueillis avec empressement et répartis dans les corps d'armée de Chalil; c'était ainsi que s'appelait le chef de leurs alliés turcs. »

mirent en tête, ainsi le firent-ils; si bien qu'un matin, à l'aube du jour, ils entrèrent dans cette ville; et tous ceux qu'ils y trouvèrent, hommes, femmes et enfants, ils leur firent ce qu'on avait fait aux envoyés. Et il fut impossible à qui que ce fût de les arrêter dans ce massacre. C'était assurément une grande cruauté, mais enfin c'était une vengeance qu'ils tiraient. Quand ils eurent terminé, ils allèrent prendre une autre cité, qui est à une demi-lieue de celle-ci et qu'on nomme Panido[1]. Quand ils eurent ces deux cités, ils jugèrent à propos de s'y transporter tous, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs maîtresses, excepté moi, qui dus rester à Gallipoli avec les hommes de mer, cent almogavares et cinquante hommes à cheval. Et ce qui les décida à se transporter entre Panido et Rodosto, c'est qu'ainsi ils n'étaient qu'à soixante milles de Constantinople.

Et quand la Compagnie se fut ainsi établie, En Ferrand Ximénès d'Arénos, qui s'était séparé du mégaduc à Artaki, le premier hiver, par suite d'une discussion qu'il avait eue avec lui, et qui s'en était allé trouver le duc d'Athènes, dont il avait été reçu avec beaucoup d'honneur, apprenant que nous étions ainsi victorieux de nos ennemis, en bon et expert chevalier qu'il était, pensa que nous avions besoin de renfort, et vint à nous de la Morée sur une galère, et amena jusqu'à quatre-vingts hommes, entre Catalans et Aragonais. Nous en eûmes un grand plaisir; ils furent tous bien pourvus, et nous leur donnâmes tant, que lui et sa troupe furent montés de bons chevaux; et nous les fournîmes de toutes sortes de choses, comme nous aurions fait pour mille, s'ils eussent été mille.

CHAPITRE CCXXIII.

Comment En Ferrand Ximenès d'Arénos fit une excursion jusqu'auprès de Constantinople, et, en plein jour, attaqua et prit d'emblée le château de Maditos; et comment la Compagnie se divisa en trois bandes.

Selon qu'il lui fut ordonné, En Ferrand Ximénès prit un jour environ cent cinquante hommes à cheval et trois cents hommes de pied, et il alla faire une excursion jusqu'à la cité de Constantinople. Et comme il s'en revenait, ramenant avec lui les gens et les bestiaux qu'il avait pris, l'empereur avait envoyé à un passage par lequel il devait passer huit cents hommes à cheval et deux mille hommes de pied. En Ferrand Ximénès, qui les vit, harangua ses gens et les exhorta à bien faire, et tous ensemble allèrent férir sus. Que vous dirai-je? Entre morts et prisonniers, il y eut plus de six cents hommes de cheval et plus de deux mille hommes de pied. Ce fut un bon et honorable fait d'armes. Et il fit un tel butin, lui et sa troupe, qu'au moyen de ce gain il alla assiéger un château qui est à l'entrée de la Bouche-d'Avie, et qui s'appelle Maditos. Or sachez que, pour faire ce siége, ils n'étaient pas plus de quatre-vingts hommes de cheval et deux cents hommes de pied; et dans la ville se trouvaient plus de sept cents hommes d'armes grecs. Et en vérité ce riche-homme était plutôt assiégé en réalité que ne l'étaient ceux du château; car tout le pain que mangeait sa troupe, c'était moi qui le lui envoyais de Gallipoli sur des barques; et il y a vingt-quatre milles de Gallipoli à Maditos, et il en était de même de tous les approvisionnements que j'étais obligé de lui faire passer. Il tint bien ce siége pendant huit mois; et il y tirait sur la ville de nuit et de jour avec ses trébuchets. Et je lui avais envoyé dix échelles de corde avec

(1) Pachymère rend ainsi compte du motif qui les engagea à s'éloigner de Gallipoli en laissant dans cette ville garnison suffisante (l. VII, c. 3).

« Il arriva dans ce temps aux Catalans une chose fort avantageuse à leurs intérêts. Les Turcs qui étaient associés avec eux prétendaient avoir la moitié du butin qu'ils avaient remporté dans les guerres communes. Les Catalans qui étaient à cheval ne jugèrent pas que des fantassins dussent être partagés comme eux et ne leur donnèrent que ce qu'il leur plut, dont ils furent si sensiblement piqués que la plupart se détachèrent et résolurent de passer la mer. Ils firent marché avec un navarque grec. Dans le trajet, ils rencontrèrent André Murisque qui épargna les Grecs et fit passer les Turcs au fil de l'épée. La nouvelle de ce malheur fit perdre aux autres Turcs l'envie de retourner en leur pays et les obligea de se rejoindre aux Catalans et d'aller avec eux courir et ravager la Thrace. Murisque (Morisco), s'en étant retourné à Constantinople et y ayant été honoré de la charge d'amiral en récompense de ses exploits, les Turcs et les Catalans, délivrés de la terreur de la flotte grecque, laissèrent à Gallipoli garnison suffisante pour la garder et vinrent ravager nos terres, massacrer les hommes, entraîner les femmes et les enfants, emmener les troupeaux, enlever une quantité prodigieuse de meubles et de richesses, et, après avoir rempli leur insatiable avidité, ils laissèrent encore une infinité de biens, de fruits, de grains qu'ils ne purent emporter. »

des crocs, et plusieurs fois ils se crurent bien sur le point de l'enlever définitivement; mais ils ne pouvaient y parvenir. Or, je veux vous raconter la plus belle aventure qui leur arriva, et la plus belle en vérité qui arriva jamais[1]!

Un jour de juillet, c'était un jour de grande fête, tous les habitants du château se laissaient aller avec sécurité, qui à chercher les ombrages, qui à dormir, qui à se reposer, qui à converser; et comme c'était un grand jour de repos et que chacun succombait réellement à la chaleur, beaucoup se livraient au sommeil; mais qui que ce fût qui dormît, En Ferrand Ximénès veillait, en homme qui avait grande charge et grande responsabilité. Il regarde du côté des murailles et n'entend aucune voix, et ne voit aucun homme apparaître; il s'approche du mur et fait semblant d'y appliquer une échelle, et personne ne se présente. Il s'en retourne aussitôt à ses tentes, et, de proche en proche et sans bruit, il fait avertir chacun de se tenir prêt. Il prend cent hommes jeunes et robustes, et avec les échelles ils s'approchent des murailles, les dressent le long du rempart, et puis sur chaque échelle montent cinq hommes l'un après l'autre, et tout doucement, tout doucement ils arrivent jusqu'au haut du mur sans avoir été entendus; puis d'autres montent après eux, et si bien qu'il y en eut jusqu'à soixante. A l'instant ils s'emparent de trois tours, et En Ferrand Ximénès arrive à la porte du château avec l'autre partie de ses gens armés de haches pour briser les portes. Au bruit que font ceux qui étaient montés sur les murs en tuant ceux qu'ils rencontraient, l'alarme se met dans la ville et tout le monde accourt à la muraille; et pendant ce temps eux abattent les portes. Or, aussitôt que les soixante hommes avaient été montés sur la muraille, ils avaient commencé à égorger ceux qui étaient dispersés sur les murs à dormir, et tout le monde accourait pour s'opposer à eux; et pendant ce temps En Ferrand Ximénès était à la porte et songeait à briser le portail, et personne ne se trouva là pour s'opposer à lui. Les portes une fois brisées, ils se jetèrent dans la ville et tuèrent et détruisirent tout ce qui se rencontra devant eux. C'est ainsi que fut pris le château; et ils y trouvèrent tant et tant d'argent que de là en avant En Ferrand Ximénès et sa troupe ne manquèrent de rien et furent tous riches. Vous avez entendu la plus étrange aventure dont vous ayez jamais ouï parler, qu'en plein jour on prit d'emblée un château qui avait été assiégé pendant huit mois.

Et lorsque ceci fut fait, la Compagnie se sépara en trois corps, échelonnés les uns après les autres, savoir: En Ferrand Ximénès, à Maditos; moi, Ramon Muntaner, à Gallipoli, avec tous les hommes de mer et autres; car Gallipoli était le point central de tout, et là venaient tous ceux qui avaient besoin de vêtements, d'armes ou autres choses, et c'était en cette cité qu'ils trouvaient tout ce dont ils avaient besoin; et là venaient et demeuraient tous les marchands quels qu'ils fussent; et à Rodosto et à Panido était Rocafort avec tout le reste de la troupe. Et tous nous étions riches et très à l'aise; nous ne semions ni ne labourions, ni ne cultivions les vignes, ni ne les taillions; et cependant nous recueillions chaque année autant de vin qu'il nous en fallait pour notre usage, et autant de froment et autant d'avoine. Et ainsi vécûmes-nous, pendant cinq ans, à bouche-que-veux-tu. Et nous faisions les plus merveilleuses chevauchées qu'on puisse imaginer; tellement que, si on vous les racontait toutes, aucune écriture ne pourrait y suffire[1].

(1) Pachymère raconte ainsi la prise de Madytos (l. VII, c. 6): « Les almogavares, après avoir longtemps couru et pillé les terres de l'empire, assiégèrent le fort de Madyte assez proche du fleuve Sige; mais tous leurs efforts ayant été inutiles, ils se résolurent de la réduire par famine. En effet les assiégés se trouvèrent tellement pressés par la faim qu'on dit qu'ils furent contraints de manger des choses qui faisaient horreur. Enfin, ne pouvant plus subsister, ils s'accordèrent de rendre la place pour sauver leur vie. Quand ils furent sortis ils se dispersèrent de côtés et d'autres, et les vainqueurs se servirent de ce fort pour faire des courses par toute la Thrace.

(1) Les chapitres 1, 2, 11 et 12 du livre VII de Pachymère font bien connaître l'état de désordre dans lequel les courses des Catalans jetaient tout l'empire.

« Le vieil empereur n'osant espérer de dompter les almogavares, peuples dévoués à la mort, et à qui ce n'est qu'un jeu d'exposer leur vie aux hasards, chercha les moyens de les gagner. Ce qui le confirma le plus dans ce dessein, ce fut l'avis qu'il reçut que les Turcs étaient en mauvaise intelligence avec eux, qu'ils étaient près de repasser en Asie, si l'empereur avait agréable de leur prêter ses vaisseaux, qu'ils n'avaient plus la liberté d'entrer comme auparavant dans la ville de Galipoli, et qu'il y avait une telle division parmi les Catalans mêmes, que quelques-uns ne souhaitaient rien avec une si ardente passion que de se soumettre à l'obéissance

CHAPITRE CCXXIV.

Comment sire Georges, de Christopolis, au royaume de Salonique, fondit sur Gallipoli avec quatre-vingts hommes de cheval, lesquels je défis, moi, Ramon Muntaner, avec quatorze hommes de cheval.

La vérité est qu'un baron qui était du royaume de Salonique, et qui avait nom Sire Georges, de Christopolis, vint du royaume de Salonique vers l'empereur, à Constantinople. Et quand il fut près de Gallipoli, il dit à sa troupe, qui était d'environ quatre-vingts hommes, bien équipés et bien montés : que, puisqu'ils étaient près de Gallipoli, il voulait la ravager ; qu'il savait qu'il n'y avait pas d'hommes à cheval et qu'il y avait fort peu d'hommes de pied, et qu'ainsi ils s'empareraient des attelages et des chariots qu'on envoyait au dehors pour chercher du bois. Tous tinrent sa proposition pour bonne ; et ainsi à l'heure de tierce ils furent à Gallipoli. Et moi, tous les jours j'envoyais deux chariots et deux attelages pour chercher du bois, et je les faisais accompagner d'un homme à moi, qui était arbalétrier à cheval et avait nom Marco. Quand ils furent arrivés là où ils devaient prendre du bois, ceux-ci leur coururent sus. L'écuyer, qui les vit, ordonna aux quatre hommes qu'il avait de monter à une tour qui était là, mais sans porte, et de se défendre avec des pierres ; et que lui cependant courrait à Gallipoli, et que bientôt ils auraient du secours. Ainsi firent-ils. Et les Grecs s'emparèrent aussitôt des chariots et des atte-

de l'empereur, pourvu qu'ils pussent le faire avec sûreté. Pendant qu'il roulait ces pensées dans son esprit, on surprit fort à propos un nommé Jacques qui avait été autrefois serviteur de Roger, et qui, depuis sa mort, avait été envoyé en Sicile par les Catalans pour y demander des secours, et d'où il revenait avec des lettres avec lesquelles il fut mené devant l'empereur. Ce prince l'ayant interrogé fut confirmé par ses réponses dans la créance, qu'à moins que les Catalans ne reçussent des secours de Sicile, ils se porteraient volontiers à la paix. Il choisit Jacques même pour cette ambassade, à cause qu'il était fort intelligent dans les affaires, et dans les intérêts des Catalans ; et il crut que, s'il lui donnait des collègues il ne pourrait favoriser ses ennemis, quelque dessein qu'il en eût. Il prit son serment. Pour plus grande assurance on lui donna pour collègue Corone, interprète de la langue latine ; et outre eux deux, l'empereur en nomma depuis trois autres. Ces ambassadeurs s'étant rendus en diligence à un fort, envoyèrent donner avis aux Catalans de leur arrivée et les prier de leur envoyer des otages et cinq chevaux. Ils leur envoyèrent à chacun un homme pour les suivre, sous prétexte d'empêcher qu'ils reçussent aucun mauvais traitement sur les chemins, mais en effet de peur qu'ils ne s'instruisissent trop exactement de l'état de leurs affaires. Quand ils eurent été introduits, ils parlèrent de la sorte. (Ici l'apologie de l'empereur et le blâme des Catalans ; ce sont des phrases sans faits et qu'il est par conséquent inutile de rapporter ici.) Les ambassadeurs ayant achevé leur discours, les Catalans, au lieu d'accepter des conditions raisonnables, firent une réponse pleine de l'insolence qui est ordinaire à leur nation. « Si l'empereur, dirent-ils, veut que nous nous retirions sans exercer aucun acte d'hostilité, il faut : qu'il nous paie ce qu'il nous doit pour nos services ; qu'il mette en liberté ceux de notre nation qui sont prisonniers à Constantinople ; qu'il rachète nos vaisseaux que les Génois ont pris ; qu'il prenne les chevaux que nous ne saurions emmener, le butin et les prisonniers, et qu'il nous en donne le prix ; s'il n'en veut rien faire, qu'il sache que nous n'aurons ni peine ni honte à prendre les armes, et que nous ne délibérerons pas si nous devons préférer la vertu à la vie (l. VII, c. 1 et 2). »

« Les almogavares, devenus plus hardis par la disgrâce de l'amiral des Grecs, traitèrent avec les Turcs, commandés par Atyre, et en transportèrent en Europe jusqu'à deux mille auxquels se joignirent plusieurs Grecs d'Orient, et ils se rendirent formidables. Ils s'emparèrent des passages du mont Ganos et y mirent de fortes garnisons, et firent des courses jusqu'à Chiorli, tuant tout ce qui se présentait devant eux, couvrant tous les champs de carnage, emmenant les troupeaux et même les bœufs qui servaient au labourage. Ne pouvant prendre Héraclée, que les habitants avaient ruinée par le désespoir de la conserver, ils allèrent à Rodosto, tuèrent impitoyablement tout ce qu'ils trouvèrent hors des murailles, de sorte que toute la campagne fut couverte de corps morts. Ils assiégèrent une tour où plusieurs personnes s'étaient enfermées, et ne l'ayant pu prendre de force ils tâchèrent de la prendre par composition ; mais les assiégés leur ayant refusé de capituler, ils se retirèrent (l. VII, c. 11).

« L'impératrice Irène étant partie en ce temps-là de Thessalonique, et ayant fait environ dix petites journées, l'empereur lui manda de s'en retourner parce que les incursions continuelles des barbares ne laissaient pas de sûreté sur les chemins. A l'heure même il envoya Marule, avec le peu de troupes que le malheur des temps lui put permettre d'amasser, pour s'opposer aux Turcs qui s'étaient emparés du fort d'Hexamile et qui s'étaient fortifiés par l'arrivée du Catalan Rocafort. Dès que Marule se fut campé à Apros, Rocafort lui manda secrètement : qu'il avait dessein de se rendre à l'empereur avec deux cents hommes, et que, pour preuve de sa fidélité, il déferait tous les Turcs d'occident pourvu qu'on lui donnât une somme de 5,000 écus. Marule lui envoya des présents et lui demanda comment il pourrait défaire une si prodigieuse multitude de Turcs. Il répondit qu'il les diviserait et les attaquerait séparément, et pour assurance de sa promesse, il envoya les têtes de plusieurs qu'il avait déjà tués. Il eût trompé Marule par cet artifice, si une femme n'eût reconnu la tête de son mari, et si l'on n'eût jugé, qu'au lieu d'envoyer les têtes des Turcs, il envoyait les têtes des Grecs qui avaient été tués dans les dernières rencontres (l. VII, c. 12). »

lages, et l'ecuyer courut à Gallipoli, et cria alarme. Et nous sortîmes; et en vérité nous n'étions pas plus de six chevaux bardés et huit armés à la légère; car, tout le reste de nos cavaliers, nous les avions envoyés en chevauchée avec En Rocafort. Et les ennemis vinrent jusqu'à nos barrières; et nous tous, tant hommes de cheval qu'hommes de pied, nous nous serrâmes; et ils en firent autant. Et ainsi que nous l'avions fait dans les autres combats, nous férîmes sur eux tous en une masse, hommes de cheval et hommes de pied. Si bien qu'il plut à notre Seigneur vrai Dieu que nous fussions vainqueurs. Et nous leur tuâmes ou primes trente-sept hommes à cheval; et nous les poursuivîmes jusqu'à la tour où étaient mes quatre hommes, qui se trouvaient avec les chariots et attelages, et nous recouvrâmes nos quatre hommes; puis nous laissâmes aller les Grecs à leur male-heure, et nous nous en retournâmes à Gallipoli. Le lendemain nous fîmes un encan des chevaux et des hommes et de tout notre butin, et nous en partageâmes le profit entre nous; si bien que nous eûmes, par cheval bardé vingt-huit perpres d'or; par cheval armé à la légère quatorze, et par piéton sept. Ainsi chacun eut sa part. Et je vous ai raconté cette belle aventure afin que chacun de vous sache qu'il n'y a d'autre pouvoir que le pouvoir de Dieu; car tout cela ce n'était pas par notre courage que nous le faisions, mais bien par la vertu et la grâce de Dieu.

CHAPITRE CCXXV.

Comment En Rocafort fit une excursion à Stenayre, et y brûla et incendia toutes les nefs, galeres et terides qui s'y trouvaient; comment la Compagnie delibera d'aller combattre les Alains, et comment le sort tomba sur moi, En Ramon Muntaner, pour rester à la garde de Gallipoli.

Tandis que cela s'était passé, En Rocafort était allé courir bien à une journée de là, en un lieu qui est dans la mer Majeure [1], et qui a nom Stenayre, où se font toutes les nefs, terides et galères qui se construisent en Romanie; et il y avait à Stenayre plus de cent cinquante lins, entre uns et autres; et les nôtres les prirent et les brûlèrent tous; et ils incendièrent toute la ville et toutes les maisons de campagne du pays, et ils s'en retournèrent avec d'immenses prises; et ils y firent un tel butin que ce fut sans fin et sans compte. Peu de jours après, nous nous mîmes en tête, En Rocafort, En Ferrand Ximénès, moi et les autres, que tout ce que nous avions fait n'était rien, si nous n'allions combattre les Alains qui nous avaient tué le césar. Et finalement l'accord fut pris, et nous mîmes à l'instant la chose en œuvre. Et il fut décidé que ceux de la Compagnie qui étaient à Panido et à Rodosto avec femmes et enfants, retourneraient à Gallipoli avec leurs femmes, leurs maîtresses, leurs enfants, et tout ce qui était à eux, qu'ils les y laisseraient avec tout leur avoir, et que c'était de là que sortiraient les bannières. Cela se fit ainsi, parce que Gallipoli était le chef-lieu de toute l'armée. Et moi, j'étais à Gallipoli avec toute ma maison et tous les secrétaires de l'ost, et j'étais capitaine de Gallipoli; et, tant que l'armée y était, tous devaient reconnaître mon autorité, du plus grand au plus petit. J'étais de plus chancelier et maître-rational [1] de toute l'armée, et tous les secrétaires de l'ost restaient toujours avec moi; de telle sorte qu'en nul temps, ni en aucune heure, aucun de ceux qui étaient dans l'ost ne savait combien nous étions, excepté moi. Et je tenais écriture pour savoir pour combien de chevaux bardés et pour combien de chevaux armés à la légère chacun prenait part, et il en était de même des hommes de pied; si bien que c'était d'après mon registre que se réglaient les chevauchées. Et j'avais le cinquième du profit de toutes les courses, aussi bien courses de mer que chevauchées. Je tenais aussi le sceau de la compagnie; car, aussitôt que le césar eut été tué et En Béranger d'Entença fait prisonnier, la Compagnie avait fait faire un grand sceau sur lequel était le bienheureux saint Georges, et l'inscription portait: *Sceau de l'ost des Francs qui règnent sur le royaume de Macédoine*. Et ainsi Gallipoli fut toujours le chef-lieu de cette compagnie, savoir, pendant sept ans que nous en fûmes les maîtres, après que le césar eut été tué, et durant cinq ans desquels nous y vécûmes à bouche-que-veux-tu, mais sans jamais semer, planter ni labourer. Et lorsque toute la compagnie fut réunie dans cette ville, le sort tomba sur moi pour rester à

(1) Mer Noire.

(1) Dignité de la couronne d'Aragon qui réunissait à la fois les droits de Tresorier et de Chancelier du royaume.

la garde de Gallipoli, des femmes, des enfants et de tout ce qui appartenait à la Compagnie. On me laissa deux cents hommes d'armes à pied et vingt à cheval de ma compagnie, et il fut décidé qu'ils me donneraient le tiers du cinquième de ce qu'ils gagneraient, qu'un autre tiers serait partagé entre ceux qui restaient avec moi, et que l'autre tiers serait pour En Rocafort.

CHAPITRE CCXXVI.

Comment la Compagnie partit pour aller combattre les Alains; comment ils tuèrent Gircon leur chef, abattirent ses bannières et massacrèrent toute sa troupe; et ce qui advint à un cavalier des Alains qui voulut delivrer sa femme des mains de notre Compagnie.

Et avec la grâce de Dieu l'ost résolut de sortir de Gallipoli; et toutefois il y avait bien douze journées de là jusqu'au lieu où étaient les Alains, sur les terres du roi des Bulgares. Et si quelqu'un de vous me demande pourquoi ce cinquième de butin, on le partageait de manière que les deux cents hommes qui devaient rester avec moi en eussent un tiers, je vous dis que cela fut ainsi fait, parce qu'autrement nous n'aurions trouvé personne qui voulût rester. Que vous dirai-je? Pendant la nuit, de ceux qui devaient rester, il en partit tant qu'il ne demeura avec moi que cent trente-trois hommes de pied, soit hommes de mer, soit almogavares, et sept chevaux bardés qui étaient de ma maison; quant aux autres il me fallut bien leur donner congé par force, et ils promirent de partager par moitié tout le butin que Dieu leur accorderait avec ces sept chevaux bardés qui restaient avec moi. Et ainsi je restai mal accompagné d'hommes, mais bien accompagné de femmes; car il resta très certainement plus de deux mille femmes, entre unes et autres, avec moi. L'ost s'en alla donc à la bonne heure; et ils allèrent tant par leurs journées qu'ils entrèrent dans le royaume de Bulgarie en une belle plaine. Et là se trouvait Gircon, chef des Alains, qui de ses mains avait tué le césar à Andrinople, et il avait avec lui jusqu'à trois mille hommes de cheval et six mille de pied. Et tous avec eux avaient leurs femmes et leurs enfants; car les Alains vivent à la manière des Tartares, vont toujours avec tout leur avoir, et ne se logent jamais en cité, ville ou lieu habité. Et quand les nôtres furent près d'eux, ils attendirent bien un jour sans les approcher de près, afin de se préparer et de se mettre bien en état pour la bataille; car les Alains sont regardés comme la meilleure cavalerie qui soit dans le Levant. Quand ils se furent reposés un jour, ils vinrent le lendemain camper près des Alains, à une lieue; puis ils se levèrent de grand matin, et dès l'aube du jour furent sur eux et férirent à travers leurs tentes. Les Alains avaient été informés de notre approche; mais ils ne pensaient pas que nous fussions si près d'eux. Il y avait déjà cependant mille de leurs hommes à cheval tout appareillés au combat.

Que vous dirai-je? La bataille fut forte et dura tout le jour; si bien qu'à l'heure de midi leur chef Gircon fut tué, sa tête coupée, ses bannières abattues, et que bientôt tous les Alains se mirent en déroute. Que vous dirai-je? De tous les Alains, il n'en échappa pas, soit hommes à cheval, soit hommes de pied, plus de trois cents; et ils voulurent ainsi mourir tous, tant leur cœur se brisait à la pensée de perdre leurs femmes et leurs enfants. Et je vous conterai ici ce qui advint à un cavalier de ceux-là. Ce cavalier donc emmenait sa femme, et il était sur un bon cheval et sa femme sur un autre; mais trois hommes à cheval des nôtres s'attachèrent à leur poursuite. Que vous dirai-je? Le cheval de la femme faiblissait, et lui, l'épée à la main, le hâtait devant lui en le frappant vigoureusement. Enfin nos hommes à cheval atteignaient déjà le cavalier alain; et lui, qui se vit atteint et que sa femme allait être perdue pour lui, brocha de l'éperon en avant d'elle; et la femme poussa un grand cri. Et lui se retournant à l'instant vers elle la serra dans ses bras, la baisa, et l'ayant bien tendrement baisée, de son épée il lui donna une si ferme estocade sur le cou qu'il lui fit sauter la tête à l'instant. Cela fait, il se retourna contre nos cavaliers qui déjà s'emparaient du cheval de la femme, et de son épée asséna un tel coup à l'un d'eux, nommé G. de Bellver, que le bras gauche lui partit de ce seul coup et qu'il tomba mort à l'instant. A cette vue les deux autres cavaliers s'élancèrent sur lui, et lui sur eux. L'un avait nom A. Miro; c'était un adalil qui était un bon homme d'armes, et l'autre se nommait Béranger de Ventayola. Que vous dirai-je? Je vous

déclare que jamais il ne voulut s'éloigner du corps de sa femme et qu'il fallut le mettre tout en pièces. Voyez combien ce cavalier tint bon; car après avoir tué ce G. de Bellver il blessa grièvement les deux autres. Vous voyez aussi qu'il mourut en bon chevalier, et que ce n'était que la grande douleur qui l'avait fait agir ainsi. Et ce fut de la même manière que moururent la plus grande partie des Alains; car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, il n'en échappa que trois cents hommes d'armes, et tous les autres périrent. Et les nôtres prirent les femmes et les enfants, et tout ce qu'ils avaient, bêtes et bestiaux[1]; et ils voulurent alors reconnaître combien eux-mêmes avaient perdu de monde, entre leurs gens de pied et de cheval; et ils trouvèrent que c'était quarante-quatre hommes, et qu'ils avaient un grand nombre de blessés. Ainsi, avec un bon butin, ils s'en retournèrent bien joyeux de la vengeance qu'ils avaient tirée de la mort du césar. Ils se mirent en route, et après avoir pris un bon repos ils s'en revinrent à Gallipoli.

CHAPITRE CCXXVII.

Où il raconte le traité que Ser Antoine Spinola fit avec l'empereur de Constantinople; et comment il défia la Compagnie de la part de toute la commune de Gênes, et vint assiéger Gallipoli, où il fut tué, et tous les siens mis en déroute.

En ce moment je cesse de vous parler de nos compagnons qui s'en revinrent après tant de travaux et de fatigues, et je reviens à vous parler de nous autres qui étions restés à Gallipoli, où nous n'eûmes pas moins de peines qu'eux; car, pendant que la Compagnie s'éloignait de Gallipoli pour marcher sur les Alains, l'empereur fut informé de leur départ. Par hasard, à ce moment même arrivèrent à Constantinople dix-huit galères de Génois, dont était capitaine[1] Ser Antoine Spinola, qui était venu de Gênes à Constantinople pour en ramener

(1) Pachymère parle (l. VII, c. 18 et 19) de cette entreprise contre les Alains, sur les frontières de Bulgarie.

« Les Catalans ne s'abstinrent pas un moment d'exercer des actes d'hostilité. Bien qu'ils semblassent s'accorder sur ce point, ils étaient de différents avis touchant la manière de faire la guerre. Les uns étaient d'avis de porter la dévastation entre Branchiale et Constantinople, et, quand ils seraient au pied de cette dernière ville, de demander l'argent que l'empereur leur devait; et, s'il refusait de les payer, d'en entreprendre le siége. Les autres, et principalement les Turcopules, proposèrent de marcher plutôt contre les Alains pour délivrer les prisonniers de leur nation, et faisaient voir qu'ils avaient assez de provisions sur leurs chariots pour cette entreprise. Les Alains s'étant séparés des Grecs, avaient envoyé supplier Venceslas, qui tenait Anchiale, Mesembrie, Agathopolis et des bourgs aux environs, de leur envoyer des Bulgares avec lesquels ils pussent attaquer les Grecs. Venceslas leur en ayant envoyé mille, ils coururent et ravagèrent ensemble tout le pays, puis allèrent trouver Venceslas avec leurs femmes et leurs enfants. Les Turcopules ayant eu nouvelles de ce voyage furent extrêmement fâchés que leurs ennemis leur échappassent de la sorte, et qu'ils emmenassent avec eux des prisonniers de leur nation qui leur étaient très chers. Voilà pourquoi ils tâchèrent de porter les Catalans à fondre sur eux à l'improviste, pendant qu'ils étaient fatigués d'un long voyage; et ils leur promettaient qu'ils remporteraient un butin inestimable. Étant transportés eux-mêmes par le désir de remporter ce butin, mais plus encore par celui de délivrer leurs prisonniers, ils coururent les premiers et furent suivis par les autres, à la réserve de ceux qui demeurèrent en garnison, tant dans la ville de Madyte, qu'ils venaient de prendre par famine, qu'en celle de Gallipoli. Les nôtres, ne se trouvant pas assez forts pour paraître à la campagne et pour résister à une si prodigieuse multitude d'ennemis, demeurèrent dans les places, les uns sous Marule et les autres sous l'empereur Michel. L'empereur Andronic fit entrer tous les blés qui étaient sur la terre aux environs de Constantinople, où il n'y avait plus de paysans pour faire la récolte, depuis que les étrangers en avaient tué en très peu de temps jusqu'au nombre de cinq mille, comme on l'avait appris d'eux-mêmes. Les Turcopules et les Catalans poursuivirent les Alains avec quatre cents chariots, et les attaquèrent sur les frontières de Bulgarie. Les Alains se défendirent vaillamment et préférèrent l'honneur à la vie. Ayant néanmoins tiré tous leurs traits et tué quantité de Turcopules et de Catalans, ils furent enfin contraints de prendre la fuite et d'abandonner le bagage, les femmes et les enfants. »

(1) Voici comment Pachymère rend compte de l'arrivée de la flotte génoise sous le commandement de Spinola (Pach., l. VII, c. 18):

« Dix-neuf vaisseaux arrivèrent de Gênes au commencement du printemps (1308). Mais au lieu que l'empereur n'avait demandé que des vaisseaux de guerre pour le secourir contre ses ennemis, les Génois ayant calculé la dépense de l'équipage et de l'armement, avaient appréhendé qu'il ne fit la paix, et, dans cette appréhension, ne lui avaient envoyé que des vaisseaux marchands avec un peu plus de soldats que de coutume. Ils leur avaient ordonné de tout quitter pour secourir l'empereur, s'il avait besoin de leur secours, et de se contenter de la paie qu'il aurait agréable de leur donner. Spinola, Génois, beau-père de Théodore despote, avait ménagé ces conditions avantageuses. L'empereur ayant créé despote Démetrius, le plus jeune de ses fils, l'avait envoyé en Italie. L'impératrice jugeant que Théodore avait plus de droit, par la prérogative de l'âge, que Demetrius aux biens et aux dignités qui appartenaient de son côté à ses enfants en ce pays-là, y envoya Théodore. Celui-ci y étant mort sans enfants, les grands supplièrent l'empereur d'envoyer Jean pour succéder

en Lombardie le plus jeune fils de l'empereur, qui devait être marquis de Montferrat. Si bien que ledit Ser Antoine Spinola dit à l'empereur que, s'il voulait que son fils ledit marquis de Montferrat prît pour femme la fille de messire Opicino Spinola, lui ferait la guerre pour l'empereur aux Francs de la Romanie. L'empereur lui dit que cet arrangement lui plaisait[1]. Et là-dessus ledit Ser Antoine s'en vint avec deux galères à Gallipoli et nous défia de la part de la commune de Gênes. Et son défi fut ainsi conçu: il nous mandait et ordonnait, de la part de la commune de Gênes, que nous eussions à sortir de leur jardin (c'était l'empire de Constantinople qu'ils appelaient le Jardin de la commune de Gênes), et que, si nous n'en sortions pas, il nous défiait au nom de la commune de Gênes et de tous les Génois du monde. Moi je lui répondis que nous n'accepterions pas son défi; que nous savions bien que sa commune avait été et était amie de la maison d'Aragon et de Sicile et de Majorque; et qu'ainsi il n'y avait pas de raison pour qu'il nous fît ce défi et pour que nous nous dussions le recevoir. Il fit faire une charte publique de tout ce qu'il avait dit, et moi j'en fis faire une autre de ce que j'avais répondu au nom de la Compagnie. Et puis il revint une seconde fois avec le même défi; et moi je lui répondis de la même manière, et on en fit faire d'autres chartes publiques. Et puis il revint une troisième fois à la charge; et moi je lui répondis: qu'il disait mal en signant de son nom de tels défis, car c'était de la part de Dieu et pour l'exaltation de la sainte foi catholique que j'étais venu en Romanie; qu'il cessât donc de semblables défis, et que moi, au nom de notre saint-père le pape, de qui nous tenions notre bannière, comme il pouvait le voir, pour marcher contre l'empereur et ses gens qui étaient des schismatiques et qui en grande trahison avaient tué nos chefs et nos frères au moment où ils venaient servir avec nous contre les infidèles, je le sommais au contraire lui-même, au nom dudit saint-père, et du roi d'Aragon et du roi de Sicile, qu'ils nous prêtassent aide pour accomplir notre vengeance; que, s'ils ne voulaient pas nous être en aide, au moins ils ne nous nuisissent pas; et que dans le cas contraire, s'il ne voulait pas révoquer ses défis, je protestais au nom de Dieu et de la sainte foi catholique, que c'était sur sa tête à lui qui avait fait un tel défi, et sur la tête de tous ceux qui l'avaient soutenu en cette affaire, que retomberait tout le sang qui coulerait de notre côté et du leur par suite de son défi, et que nous, nous en serions sans péché et sans tache, et que Dieu et le monde pourraient voir comment nous avions été forcés de le recevoir et de nous défendre; et tout cela je le fis rédiger en forme d'acte public. Lui toutefois persista dans ses défis.

Et il agissait ainsi, parce qu'il avait donné à entendre à l'empereur que, dès que leur commune nous aurait donné son défi, nous n'oserions point rester en Romanie. Il connaissait mal le fond de notre cœur, car nous avions bien fermement pris à cœur la résolution de ne partir jamais, au grand jamais, avant d'avoir accompli notre entière vengeance.

Il s'en retourna donc à Constantinople et dit à l'empereur ce qu'il avait fait, et ajouta qu'à l'instant même il allait lui livrer et le château, et moi, et nous autres tous tant que nous étions. Il fit embarquer son monde à bord de ses dix-huit galères, et de sept de l'empereur, dont était amiral le génois André Morisco; et ils prirent avec eux le fils de l'empereur, pour le conduire au marquisat de Montferrat. Et ils arrivèrent devant nous à Gallipoli, un samedi, avec leurs vingt-

aux droits de Théodore son frère. Les Génois, étant arrivés, suivirent les ordres qu'ils avaient reçus, et se mirent en peine de savoir la volonté de l'empereur pour y obéir. Il leur témoigna qu'il était beaucoup plus disposé à la paix qu'à la guerre, et qu'il serait bien aise d'employer tout son bien pour épargner le sang de ses alliés. Quand ils virent qu'ils lui étaient inutiles, ils le supplièrent de leur faire compter l'argent qui leur était dû, et de leur permettre de s'en retourner. Ils prétendirent qu'il leur était dû jusqu'à 300,000 écus. Ceux qui avaient été nommés par la commune de Gênes pour soutenir ses droits étaient sur les vaisseaux; mais comme ils étaient pressés de partir pour aller vendre dans la mer Noire les marchandises dont ils étaient chargés, ils laissèrent quatre députés pour examiner leurs droits. L'empereur n'ayant retenu que quatre de leurs galères pour garder le détroit d'Abydos et pour donner la chasse aux corsaires, permit aux autres de s'en aller. Il défendit néanmoins à celles qu'il retint de faire aucun acte d'hostilité durant vingt jours, durant lesquels il serait fait un traité de paix. Pour cet effet, il envoya demander la paix aux Catalans, et leur offrit jusqu'à 100,000 écus; il donna même ordre à ses ambassadeurs d'en offrir davantage, s'ils le jugeaient à propos; mais ces ambassadeurs ne firent rien, parce que les plus considérables des Catalans étaient absents (pour leur expédition en Bulgarie). »

(1) Voyez la Chronique de *Benvenuto San-Giorgio* (Torino, 1780, p. 85 et 94), et *Sauli*, Della Colonia di Galata, t. I, p. 196.

cinq galères. Tout le jour et toute la nuit ils firent des échelles et autres machines pour attaquer Gallipoli, sachant bien que la Compagnie s'était éloignée de nous, et que nous n'étions restés que fort peu d'hommes d'armes. Pendant qu'ils préparaient leurs batailles pour donner sur nous le lendemain, moi je préparai ma défense durant toute la nuit. Et voici comment je disposai la défense : je fis revêtir d'armures toutes les femmes que nous avions avec nous, car pour des armures nous n'en avions que trop ; et je les fis placer sur les murailles ; et à chaque partie des murailles je fis placer un marchand de Gallipoli, de ces marchands Catalans que nous avions parmi nous, et lui donnai le commandement des femmes. Je fis placer dans toutes les rues des demi-tonneaux de vin bien trempé, avec du vinaigre et beaucoup de pain, afin que mangeât et but qui voudrait, sachant bien que nos ennemis en dehors étaient si forts qu'ils ne nous laisseraient pas le temps d'aller manger chez nous. J'ordonnai que chaque homme fût bien cuirassé, parce que je savais que les Génois allaient toujours bien fournis de traits et qu'ils en feraient une grande consommation, car leur usage est de ne faire que tirer, et ils emploient plus de carreaux[1] en une bataille que ne le feraient les Catalans en dix. Ainsi je revêtis chaque homme d'une bonne armure, et je fis laisser ouvertes toutes les portes des barbacanes (car toutes les barbacanes étaient treillagées), afin que nous pussions accourir là où il serait le plus besoin. D'un autre côté, j'ordonnai que des médecins se tinssent tout prêts à panser les gens aussitôt qu'ils seraient blessés, de telle sorte qu'ils pussent aussitôt retourner au combat. Et quand j'eus pris toutes ces précautions et fixé à chacun l'endroit où il devait se tenir et ce qu'il aurait à faire, avec vingt hommes, j'allai et courus çà et là, partout où je voyais qu'était le plus grand besoin. Cependant le jour arriva, et les galères vinrent prendre terre. Et avec un bon cheval que j'avais, moi troisième de chevaliers bardés de cuirasses et de pourpoints de mailles, j'empêchai les matelots de prendre terre jusqu'à l'heure de tierce. Et à la fin, dix galères prirent terre fort loin de nous ; et au moment où elles prenaient terre, mon cheval s'abattit, et un mien écuyer s'approcha et me donna son cheval. Mais, pour tant que je pusse me hâter, entre le cheval qui était à terre et moi nous reçûmes treize blessures. Toutefois, aussitôt que je fus monté sur l'autre cheval, je pris mon écuyer en croupe; et ainsi je me retirai au château avec cinq blessures pour ma part, mais dont je me ressentis très peu, à l'exception d'une que j'avais reçue tout le long du pied, d'un coup d'épée. Cette blessure ainsi que les autres, je les fis aussitôt panser, mais j'y perdis mon cheval. Dès que les gens des galères virent que j'étais tombé, ils s'écrièrent : « Le capitaine est mort! droit sur eux! droit sur eux! » Alors ils prirent terre tous ensemble. Et ils avaient fort bien ordonné leurs batailles, car de chaque galère il sortit une bannière avec la moitié de la chiourme. Ils le firent ainsi, pour que, si quelqu'un de ceux qui allaient au combat avait faim ou soif, ou était blessé, ils pussent le renvoyer à la galère; de telle sorte que si c'était un arbalétrier, un autre arbalétrier sortait pour le remplacer; et de même si c'était un lancier, il était remplacé par un lancier, et ainsi des autres; et de cette manière le nombre de ceux qui combattaient ne pouvait diminuer, soit qu'ils allassent manger ou qu'ils s'éloignassent pour toute autre cause; et ils pouvaient livrer leur bataille de plein en plein. Et ils débarquèrent ainsi ordonnés ; et chacun d'eux se prépara à combattre avec leur chiourme ; et ils se disposèrent à nous attaquer vigoureusement et nous à nous défendre. Ils nous lançaient tant et tant de carreaux qu'ils empêchaient presque de voir le ciel; et ce jet dura jusqu'à nonne, tellement que tout le château en était rempli. Que ne vous dirai-je pas? Tous ceux de nous qui nous aventurâmes au dehors, nous fûmes blessés; et un mien cuisinier qui était à la cuisine à faire cuire des poules pour les blessés, fut atteint d'un trait qui lui arriva par la cheminée et qui lui pénétra bien de deux doigts dans les muscles.

Que vous dirai-je? La bataille fut vigoureuse; et nos femmes à l'aide de grosses pierres et de moellons que j'avais fait apporter sur les murailles, défendaient si obstinément les barbacanes que c'était merveille. Et en vérité il y avait telle femme qui était blessée au visage de cinq coups de traits, et qui se défendait encore comme si elle n'eût eu aucun mal. Et cette ba-

(1) Vieux mot français, pour trait. Il s'est conservé en parlant de la foudre : *le carreau vengeur*.

taille dura jusqu'à l'heure de la matinée Et quand arriva cette heure de la matinée, le capitaine, Ser Antoine Spinola que je vous ai déjà nommé et qui avait fait les défis, s'écria : « O hommes sans cœur! Comment! trois teigneux qui sont là dedans se défendront contre nous! Vous êtes bien lâches! » Et alors avec quatre cents hommes de famille[1] qu'il avait avec lui, et qui étaient tous des meilleures familles de Gênes, et il se disposa à sortir des galères. On vint à l'instant m'en avertir moi et les six autres cavaliers bardés que j'avais. Et quand nous fûmes en bon arroi et bien appareillés, de telle sorte qu'il n'y manquât rien, je fis venir cent hommes, des meilleurs que nous avions dans le château. Je leur fis quitter leurs armures, parce qu'il faisait grand chaud, car nous étions au milieu du mois de juillet, et d'ailleurs je m'étais aperçu que les traits avaient cessé et que les ennemis n'en lançaient plus, car ils les avaient tous employés. Et en chemise et en braies, chacun armé d'un écu, la lance à la main, l'épée à la ceinture, le poignard au côté, je leur ordonnai de se tenir prêts; et aussitôt que le capitaine Ser Antoine Spinola, avec tous ses braves et ses cinq bannières, fut arrivé à la porte de fer du château et qu'ils eurent combattu vivement un certain espace de temps, tellement que la plupart d'entre eux en sortaient la langue de soif et de chaleur, je me recommandai à Dieu et à madame sainte Marie, je fis ouvrir la porte, et avec les six chevaux bardés et mes hommes de pied ainsi légèrement équipés, nous fondîmes sur les bannières, si rudement, que du premier choc nous en abattîmes quatre. Et quand ils virent que nous férions si vigoureusement, tant hommes de cheval qu'hommes de pied, ils lâchèrent pied, et nous ne vîmes bientôt plus que leurs épaules[2].

Que vous dirai-je? Ser Antoine Spinola laissa sa tête là même où il avait fait les défis, et avec lui tous les gentilshommes qui étaient sortis à sa suite. Enfin il y mourut bien certainement plus de six cents Génois. Et je vous dis que, sur les échelles mêmes de leurs galères, nos gens montaient confondus avec eux; et en vérité, si nous eussions eu seulement cent hommes de troupes fraiches, de leurs galères nous en aurions retenu plus de quatre. Mais nous étions tous ou blessés ou harassés; et nous les laissâmes aller à leur male heure. Ils n'étaient pas plutôt tous embarqués, et non pas sans qu'à leur embarquement il n'y en eut un bon nombre qui tombèrent dans la mer et s'y noyèrent, que me parvint l'avis que, sur une colline voisine, il en était resté jusqu'à quarante; et nous y courûmes; le chef de ces quarante était l'homme le plus vigoureux de Gênes, nommé Antoine Bocanegra.

Que vous dirai-je? Tous ses compagnons périrent; et lui tenait en main une épée droite à deux tranchants, et en lançait de tels estocs que nul n'osait s'en approcher. Moi, lui voyant faire de si grandes choses, j'ordonnai que qui que ce soit se gardât de le férir, et je lui dis de se rendre, et je l'en priai plusieurs fois; mais jamais il n'en voulut rien faire. Alors j'ordonnai à un mien écuyer, qui était sur un cheval bardé, de brocher de l'éperon contre lui; et il le fit volontiers; et il alla donner d'une telle force contre lui avec le poitrail de son cheval, qu'il l'abattit à terre; et à l'instant on fit de son corps plus de cent pièces. Ainsi les galères des Génois mises en déroute s'enfuirent après avoir eu beaucoup de leurs gens tués et détruits, et retournèrent à Gênes avec le marquis de Montferrat, et les galères de l'empereur retournèrent à Constantinople. Et chacun s'en alla fort maltraité; et nous, nous restâmes gais et satisfaits.

Le lendemain, nouvelle étant parvenue à la Compagnie que nous étions assiégés, ceux d'entre eux qui étaient bien montés se hâtèrent de pousser leurs chevaux, si bien qu'en une nuit et un jour ils firent plus de trois journées; aussi le lendemain au soir il nous arriva plus de quatre-vingts hommes de cheval; et au bout de deux jours toute l'ost arriva, et nous trouva moulus et blessés; et ils eurent grand regret de ne s'être

(1) Muntaner donne le nom de *casada*, maison, à ce que les Genois appellent aussi *alberghi*, les hôtels, pour désigner les familles illustres. (Voyez Serra, t. III, p. 277.)

(2) Pachymère raconte d'une manière fort succincte cette attaque infructueuse des Génois sur Gallipoli (c. 20) :

« Avant que les Catalans, qui étaient allés contre les Alains fussent de retour à Gallipoli, les Genois revinrent de Trebisonde et des environs à Constantinople, à dessein de retourner en leur pays; et bien que l'empereur n'eût pas jugé à propos de les retenir, parce qu'ils ne voulaient pas servir sur terre, ils s'offrirent neanmoins à servir partout où il lui plairait. L'empereur ayant proposé d'attaquer Gallipoli, ils s'en approchèrent et brûlèrent un moulin qui était au dehors. Mais la mort d'un des principaux de leur nation, la blessure d'André Murisque et la contenance que les assiegés firent de vouloir faire une sortie, les étonnèrent si fort qu'ils plièrent bagage et s'en retournèrent en leur pays. »

pas trouvés là. Cependant nous nous réjouîmes tous ensemble, et nous fîmes des processions pour rendre grâces à Dieu des victoires qu'il nous avait fait obtenir; et nos compagnons nous firent large part de ce qu'ils avaient gagné; de sorte que, grâce à Dieu, nous fûmes tous plus que riches.

CHAPITRE CCXXVIII.

Comment le Turc Isaac Meleck voulut se joindre à notre Compagnie avec quatre-vingts hommes à cheval; et comment notredite Compagnie fut grossie de dix-huit cents Turcs à cheval.

Pendant que tous ces faits se passaient, les Turcs que nous avions jetés hors de l'Anatolie, furent informés de la mort du césar et de la prise d'En Béranger d'Entença. Ils apprirent les victoires que Dieu nous avait accordées et surent que nous étions peu nombreux; ils retournèrent donc en Anatolie et se soumirent toutes les cités, villes et châteaux des Grecs, et ils les pressurèrent bien autrement que nous ne l'avions fait quand nous y étions allés. Voyez le bien qui résulta des males-œuvres de l'empereur, et de leurs trahisons envers nous! On en perdit toute l'Anatolie que nous avions délivrée, et ils eurent en même temps et les Turcs et nous autres qui épuisâmes toute la Romanie; car, sauf les villes de Constantinople, Andrinople, Christopolis et Salonique, il n'y eut cité, ni ville, qui ne fût mise par nous à feu et à sang, aussi bien que tout autre lieu, si ce n'est les forts placés dans les montagnes.

Si bien donc que, de la part des Turcs, nous vint à Gallipoli un chef nommé Isaac Méleck; et il demanda à parlementer et nous dit, que, si cela nous faisait plaisir, il se rendrait dans Gallipoli pour parler avec nous. Je lui envoyai un lin armé, et il vint avec dix cavaliers qui étaient ses parents. Il déclara devant En Rocafort, En Ferrand Ximénès et moi: qu'il était prêt, avec sa suite, et sa femme et ses enfants, à se rendre auprès de nous; qu'il nous ferait serment et hommage d'être avec nous comme frère, lui et toute sa suite, et de nous être en aide contre tous les hommes du monde; qu'ils mettraient entre nos mains leurs femmes et leurs enfants; qu'ils voulaient être en tout et partout à notre commandement comme les plus dévoués de notre Compagnie, et qu'ils nous remettraient la cinquième partie de leur butin. Sur cela nous nous mîmes en accord et conseil avec toute notre Compagnie; et tous tinrent pour bon que nous les accueillissions. Nous accueillîmes donc cet Isaac Méleck, qui se réunit à nous avec huit cents hommes à cheval et deux mille hommes de pied. Et si jamais gens furent soumis à leurs seigneurs, ce fut bien ces hommes-là envers nous. Et si jamais hommes furent loyaux et vrais, ce furent bien ceux-là de tout temps envers nous. Et ils furent aussi fort bons hommes d'armes et en tout autre fait. Ils restèrent donc avec nous comme des frères, et toujours réunis en corps séparé ils se tinrent près de nous[1].

(1) Suivant Pachymère, Isaac Méleck n'était pas aussi fidèle aux Catalans que se le représente ici Muntaner. Je réunis ici tout ce qu'en dit Pachymère (liv. VII, c. 15, 22, 29):

« Un Turc, nommé Isaac Meleck, envoya, sur ces entrefaites, offrir secrètement à l'empereur de passer dans son parti et de faire pour son service tout ce qui dépendrait de lui. L'empereur, ne trouvant pas d'autre moyen de remédier aux maux qui croissaient de jour en jour, que d'affaiblir par adresse la puissance des ennemis, accepta ses offres, et lui promit de lui donner en mariage la fille d'un autre Meleck et de lui faire des présents si considérables en faveur de ce mariage, qu'il en serait satisfait. Parmi les paroles qui furent portées de part et d'autre, Meleck fit dire à l'empereur: qu'il serait aisé de détacher les Turcopules de l'intérêt des Catalans, s'il avait agréable de leur rendre leurs femmes et leurs enfants. Cette négociation ayant été découverte, Rocafort accusa Meleck de trahison et quelques-uns de ses complices. Ils se défendirent, en disant qu'ils n'avaient fait semblant de vouloir passer dans le parti de l'empereur que pour retirer les femmes et les enfants des Turcopules qu'il avait entre les mains, et ils furent assez heureux pour faire en sorte que les Catalans se contentassent de cette excuse.... Isaac Méleck envoya une seconde fois, sans la participation des Catalans, offrir à l'empereur Andronic d'embrasser son parti, pour qu'il lui fit épouser la fille de cet autre Meleck, et proposa plusieurs autres conditions avantageuses au bien de l'empire, comme de faire en sorte que les Turcopules se déclarassent pour lui, à la charge pourtant qu'il leur rendrait leurs femmes et leurs enfants qui avaient été pris par les Alains et envoyés à Constantinople. L'empereur, qui ne souhaitait rien tant que d'affaiblir les Catalans, accepta la proposition avec joie et chercha le moyen de la faire réussir. (Pachymère raconte ici l'origine de cette jeune fille demandée par Isaac Méleck; comment son père Meleck, fils du sultan Azatine, se voyant, ainsi que son père, déçu par l'empereur, s'était aussi enfui de Constantinople; comment sa fille et son fils Constantin y étaient restés en otage et avaient été élevés auprès de l'empereur qui les avait faits chrétiens; et comment enfin l'empereur envoya la jeune fille à son père en Asie, pour que le mariage se fit avec son cousin-germain Isaac Méleck.) On prépara en même temps des vaisseaux pour porter en Asie les Turcs qu'Isaac Méleck avait promis de disposer à ce voyage. Comme les Catalans et les Turcs étaient devant Rodosto, et qu'ils souhaitaient avec passion de s'en rendre maîtres pour faire des

Après qu'ils se furent réunis à nous, il ne resta plus à l'empereur que mille hommes à cheval de troupes turques, qui étaient soldés par lui; ils étaient ordinairement au nombre de quatre mille à cheval; mais à la première bataille nous lui en avions tué bien trois mille, et ainsi il ne lui restait plus que ces mille qui à leur tour vinrent se mettre en notre pouvoir avec leurs femmes et leurs enfants, comme avaient fait les autres Turcs; et ceux-ci furent en tous temps comme les autres, bons, loyaux et dociles. De manière que nous accrûmes notre nombre de dix-huit cents Turcs à cheval, et que nous tuâmes ou enlevâmes à l'empereur tous les stipendiés qu'il avait. Ainsi nous dominâmes tout le pays et chevauchâmes partout l'empire à notre fantaisie. Et quand les Turcs et Turcopules allaient en chevauchées, ceux des nôtres qui le souhaitaient allaient avec eux; et ils traitaient les nôtres avec beaucoup d'honneurs, et ils faisaient en sorte qu'ils revinssent toujours avec deux fois autant de butin qu'ils n'en avaient eux-mêmes. Enfin il n'advint jamais qu'entre eux et nous il y eût aucune altercation.

CHAPITRE CCXXIX.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fit sortir En Béranger d'Entença de sa prison; comment celui-ci alla vers le pape et vers le roi de France pour leur demander aide; et comment, aide lui étant refusée, il passa à Gallipoli; et du différend qui s'éleva entre lui et En Rocafort.

Je vais cesser quelques instants à présent de vous parler de nous, et je vais vous entretenir d'En Béranger d'Entença, que les Génois avaient emmené à Gênes. A la fin, le seigneur roi d'Aragon le tira de sa prison; et quand ce riche-homme fut en liberté, il alla trouver le pape et le roi de France, afin de négocier pour que la Compagnie obtînt secours d'eux. Et il aurait eu beau se donner de la peine, je ne pense pas que le pape et la maison de France eussent jamais pu désirer que tous les infidèles du monde fussent conquis par le bras des hommes du seigneur roi d'Aragon. Aussi, sur ces demandes de secours, l'un et l'autre répondirent-ils non, de la même manière que, quand le roi d'Aragon était à Alcoyll, le pape leur avait donné aussi un non. Vous pouvez vous imaginer s'ils eussent pu vouloir que la maison d'Aragon allât toujours en avant, et par leur propre secours! Ainsi donc ce riche-homme, voyant qu'il ne pouvait obtenir de secours ni du pape ni du roi de France, retourna en Catalogne, et engagea et vendit une grande partie de ses terres; puis nolisa un navire d'En P. Saolivela de Barcelonne, y mit, entre hommes de parage et autres, mais tous gens de cœur, bien cinq cents hommes, et 'en alla en Romanie. Quand il fut arrivé à Gallipoli, je le reçus fort honorablement, en homme que je devais regarder comme chef et supérieur; mais En Rocafort ne voulut point, lui, le reconnaître pour chef et supérieur, et il prétendit que c'était lui-même qui était chef et devait être chef; et le débat fut grand entre eux. Et moi, ainsi que les douze chefs du conseil de l'ost, nous les raccommodâmes de manière qu'ils fussent entre eux comme frères, et que, toutes les fois par exemple qu'En Béranger d'Entença voudrait faire une chevauchée séparée, le suivrait qui voudrait; et de même pour

courses en Thrace, l'empereur envoya deux vaisseaux pour en tirer toutes les personnes inutiles. Les Turcs s'opposèrent à l'exécution de ce dessein et l'empêchèrent, jusqu'à ce que, ayant appris ce que l'empereur voulait faire en leur faveur, ils firent semblant de fuir, et donnèrent moyen d'emmener toutes les personnes incapables de porter les armes et qui n'étaient propres qu'à consommer les vivres de la place. Les assiégés, ayant pris courage, firent des sorties et obligèrent les assiégeants à se retirer et à décharger leur colère sur la campagne et sur ceux qui y étaient restés... Isaac Meleck, à qui l'on devait mener sa fiancée à Piga, ville maritime, et qui, en reconnaissance, devait retirer les Turcs de l'alliance des Catalans et les mettre dans celle de l'empereur, prit les plus considérables de cette nation et traversa l'Hellespont dans ce dessein. Il n'eut pas de peine à persuader aux Turcs, avec lesquels il avait une habitude particulière, de se séparer des Catalans. Ils attaquerent hardiment les Catalans qui les commandaient, les tuerent, et coururent vers le rivage, à dessein de monter sur des vaisseaux de l'empereur pour passer en Asie. Le bruit de ce meurtre et de leur fuite étant venu trop tôt aux oreilles des Catalans, ils les poursuivirent vivement, les attaquèrent, en tuèrent plus de deux cents et les reduisirent sous leur puissance. Les Turcs, reduits de la sorte, offraient de servir comme auparavant; mais les Catalans refusèrent de les recevoir et de se fier à eux qu'ils n'eussent livré Isaac Meleck, Tacantziaris, qui commandait en particulier aux Turcopules, et le frère de Meleck, qu'ils soupçonnaient de les avoir portés à la révolte. Lorsqu'on les leur eut mis entre les mains, ils ordonnèrent qu'on coupât la tête à Isaac et à son frère. En les dépouillant, on trouva sous le bras d'Isaac une lettre de l'empereur, par laquelle il invitait les Turcs à embrasser son parti. Ils apportèrent sur-le-champ tant de raisons pour leur justification qu'au lieu de les tuer on se contenta de les mettre sous sûre garde. »

En Rocafort; et de même aussi pour En Ferrand Ximenès. Mais En Rocafort, en homme plein d'expérience, s'attacha tellement les almogavares que tous lui faisaient comme une garde; et il en avait fait de même avec les Turcs et Turcopules, par la raison qu'ils étaient venus se joindre à nous au moment où En Rocafort était le chef et le plus fameux de notre ost, de sorte que, de là en avant, ils ne connurent aucun seigneur en opposition à lui.

Pour traiter de cette paix et concorde entre eux, j'essuyai beaucoup de peines, de soucis et de périls, car il me fallait aller sans cesse des uns aux autres; et pour cela j'avais à passer devant des forteresses ennemies qui nous faisaient frontière. Que vous dirai-je? En Rocafort, avec les Turcs et une grande partie de l'Almogavarerie, alla mettre le siége devant la cité d'Ainé, qui est bien à soixante milles de Gallipoli; et En Béranger d'Entença alla assiéger un château nommé Mégarix, placé à égale distance entre Gallipoli et le lieu dont En Rocafort avait formé le siége; et En Ferrand Ximénès resta avec En Béranger d'Entença, ainsi que tous les Aragonais qui se trouvaient dans l'ost et une partie des hommes de mer catalans; et chacun d'eux tenait son siége à part; tous avaient leurs trébuchets pour battre les lieux qu'ils tenaient assiégés[1].

CHAPITRE CCXXX.

Comme le très haut seigneur infant En Ferrand de Majorque vint en Romanie, à Gallipoli, où était la Compagnie, avec certains accords au nom du seigneur roi Frédéric de Sicile; comment il fut reçu, et comment on lui prêta serment comme chef et seigneur, excepté En Rocafort et ceux de sa compagnie, qui voulaient être commandés par En Rocafort et non par le seigneur roi de Sicile.

Les choses étant ainsi, voici qu'arrive en Romanie le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, avec quatre galères[1];

(1) Pachymère parle ainsi du retour de Béranger d'Entença en Grèce, et de leur décision de tenir à la fois différents siéges (c. 30 et 32) :

« Ce qui redoublait la joie éprouvée par les Grecs (pour les dissensions qui avaient éclaté entre les Turcs et les Catalans). c'était que Ferrand Ximénès, attiré par d'éclatantes promesses, semblait en résolution d'embrasser le parti de l'empereur; mais au moment même ou il allait exécuter cette résolution, Béranger arriva sur un grand vaisseau chargé de cavalerie, et ralentit son ardeur, par l'espérance de récompenses qu'il lui présenta de la part de Fréderic (roi de Sicile), en cas qu'il demeurât attaché à ses intérêts. Ferrand Ximénès se ménageait néanmoins avec l'empereur et témoignait de l'affection à son service... L'empereur envoya aussitôt deux galères pour lui amener Ferrand Ximénès. Ces deux galères ayant rencontré un vaisseau qui portait Béranger, et s'étant mises en devoir de l'attaquer, Ferrand Ximénès protesta : que les hommes qui étaient dessus étaient à lui; qu'il n'était pas juste d'exercer des actes d'hostilité dans le temps qu'on parlait d'accord; que la nuit suivante il retirerait ses gens de dessus le vaisseau, et qu'après cela les galeres pourraient, si elles le voulaient, l'attaquer. Et pour les tromper plus aisément, il leur donna en gage, des coffres où il disait qu'étaient ses tresors. La nuit suivante il fit entrer dans le vaisseau un si bon nombre d'officiers que les galères n'osérent plus l'attaquer. Cette perfidie fit souhaiter de voir ce qui était dans ses coffres. Quand on les eut ouverts on n'y trouva que du sable et des pierres, ce qui obligea les deux galères de revenir à Constantinople... Les Catalans étaient pressés par la famine; et ils n'avaient garde qu'ils n'en fussent pressés, puisqu'ils ne prenaient aucun soin ni de semer ni de recueillir, et ils étaient d'ailleurs extrêmement incommodés par la puanteur insupportable d'une quantité prodigieuse de corps morts. Ils quittèrent donc Rodosto, Panies et les environs du mont Ganos, et vinrent à Gallipoli, où, ayant laissé une suffisante garnison, ils se répandirent avec impétuosité autour d'Ainé et de Mégarix. La disette les obligea en cet endroit d'en venir aux mains avec ceux du pays. Le bruit était, qu'ils avaient dessein de traverser le fleuve Maritze, et que, parce qu'il est peu profond à son embouchure, ils l'avaient remonté vers sa source, où il est guéable. Leur arrivee jeta la consternation dans le pays et dissipa les habitants, qui se retirèrent dans leur fort, laissant leurs moissons et leurs terres au pillage. »

Nicephore Grégoras mentionne la querelle de Béranger d'Entença et de Ferrand Ximénés avec Rocafort.

« Peu de temps après la défection du turc Chalil, dit-il (l. VII, c. 4), il arriva une grave dissension entre Ferrand Ximénès et Béranger d'Entença d'une part, et leur chef Rocafort de l'autre. Ils prétendirent qu'il était indigne d'eux, hommes bien nés, d'avoir pour chef un homme de basse origine et d'humble condition. Pour ne pas multiplier les paroles, ils en appelérent aux armes de la decision de leur débat. Béranger d'Entença fut tué dans le combat. Quant à Ferrand Ximénès, il se réfugia auprès de l'empereur Andronic. Là il fut accueilli bien au-delà de ses espérances; de sorte qu'il fut élevé à la dignité de mégaduc, et qu'on le maria à Theodore, fille d'une sœur de l'empereur, et qui était veuve en ce moment. »

(1) Pachymère parle de l'arrivée de Fernand de Majorque (l. VII, c. 34), mais sans bien s'en rendre compte :

« Gui, neveu de Fréderic, ayant appris qu'il y avait de la division parmi les Catalans, et que les uns etaient d'accord de reconnaitre Ferrand Ximénès, au lieu que les autres, du consentement de Ximénès même, voulaient déférer le commandement à Béranger, qui, s'étant enfui de Gênes, s'était retiré parmi eux, et que Rocafort refusait ouvertement de se soumettre à ce dernier, arriva avec sept gros vaisseaux. Quelques-uns disent que ce ne fut pas Gui qui vint, mais Fernand de Majorque, fils du roi de Sicile, soit que Fernand, fils du roi de Sicile, soit venu en effet, ou que Gui ait pris ce titre pour s'attirer le respect des Catalans. Ils refusé-

et il venait de la part du seigneur roi Frédéric de Sicile, qui l'envoyait avec cet arrangement convenu entre eux, savoir : que le seigneur infant ne pourrait prendre la seigneurie de la Compagnie ni d'aucunes cités, villes, châteaux ou autres lieux, qu'au nom du seigneur roi de Sicile ; que de plus il ne pourrait se marier en Romanie sans la connaissance et l'aveu du seigneur roi de Sicile. Et des lettres explicatives de cet arrangement furent expédiées par le roi de Sicile à En Rocafort, et d'autres semblables à moi [1] ; et de toute l'ost il n'y eut nul autre qui le sut.

Ainsi le seigneur infant vint à Gallipoli, et aporta un diplôme écrit, adressé à En Béranger d'Entença, à En Ferrand Ximénès, à En Rocafort et à moi, de la part du seigneur roi de Sicile, pour que nous reçussions le seigneur

rent de le reconnaitre, et Rocafort protesta hautement qu'il ne lui abandonnerait pas un pays qu'il avait conquis par les armes. L'empereur employa tous les efforts de son esprit et toute l'adresse de sa prudence pour augmenter leur mauvaise intelligence, et pour empêcher qu'ils ne s'accordassent et qu'ils ne réunissent leurs forces contre lui. Il s'appliquait uniquement à cette affaire et négligeait pendant ce temps celles d'Orient. »

(1) Cette convention entre Frédéric III, roi de Sicile, et son parent Fernand de Majorque, fut signée entre eux à Melazzo en Sicile, port voisin de Messine, vis-à-vis les îles Lipari, le 10 mars 1306, vieux style, ou 1307, nouveau style; et Fernand devait sur-le-champ se diriger vers la Morée pour y prendre le commandement des forces catalanes, afin de terminer les dissensions qui existaient entre les differents chefs. Il s'y rendit en effet, comme on va le voir dans Muntaner; mais son départ fut retardé jusqu'en 1308. Voici cette convention telle qu'elle fut transcrite conformément à l'original, à la demande de Robert, fils de Charles II, sous l'inspection du cardinal Gentili du titre de Saint-Martin, dans la ville de Naples, le 23 avril 1308. L'original de cette copie, revêtu du sceau du cardinal, existe aux archives du royaume, sous le n° 23 de la division J. 512.

« Universis presentes litteras inspecturis.

« Frater Gentilis, miseratione divinâ tituli sancti Martini in montibus presbiter cardinalis, apostolice sedis legatus, salutem in Domino sempiternam.

« Noveritis nos vidisse, legisse ac diligenter inspexisse, in presentiâ testium et notarii subscriptorum, quoddam instrumentum publicum, non cancellatum, non abrasum, non viciatum, neque corruptum in aliquâ parte sui, omnique suspicione carens, munitum duobus sigillis cere rubee rotundis, pendentibus ad cordulas de serico rubeo et zallo. (Suit la description du diplôme.)

« Cujus instrumenti tenor talis est:

« In nomine Domini. Amen.

« Anno incarnationis ejusdem millesimo trecentesimo sexto, mense marcii, decimo ejusdem, quinte indictionis, regnante serenissimo domino nostro rege Frederico tertio, regni ejus anno undecimo feliciter. Amen.

« Nos infrascripti judices civitatis Messane, notarius Berardus de Mileto, regius tocius insule Sicilie notarius publicus, et subscripti testes ad hoc vocati specialiter et rogati present scripto publico, notum facimus et testamur quod, cum illustris dominus infans Ferandus, filius illustris domini regis Majoricarum, consobrinus dicti domini nostri regis, obtentâ licentiâ à dicto domino nostro rege recedendi de Sicilie partibus, proponeret et in animo gereret conferre se ad partes Romanie ad gentem dicti domini nostri regis in ejusdem partibus existentem, et idem dominus noster rex animadvertens sibi et dicto domino infanti ad honorem cedere, quod ipse dominus infans, ex quo profecturus erat ad predictas partes ad gentem predictam, gereret in eisdem partibus locum et vicem dicti domini nostri regis, et predicte genti, loco et vice regiâ, presideret; de gratâ et spontaneâ voluntate eorum, nobis presentibus, dictus dominus noster rex et dictus dominus infans qui in nos predictos judices et notarium consensit cùm sciret nos suos non esse, ob incrementum dignitatis eorum et conveniencioren utriusque statum, conventiones et pacta subscripta ad invicem solempniter inierunt, videlicet :

« Predictus dominus infans Ferandus convenit et promisit solempniter dicto domino nostro regi, se conferre in presenti viagio, quod facit de civitate Messane de presenti mense marcii, cum duabus galeis ipsius domini infantis, recto tramite ad predictas partes Romanie, ad predictam gentem dicti domini nostri regis existentem in partibus ipsis.

« Item, promisit solempniter dictus dominus infans Ferandus dicto domino nostro regi, quod idem dominus Ferandus preerit et assidebit predicti genti quam dictus dominus noster rex habet in dictis partibus Romanie, tamquam locum tenens ejusdem domini regis, nomine et pro parte ejusdem.

« Item, quod, quamdiu idem dominus infans preerit et dominabitur genti predicte, in omnibus et circa omnia qualiacumque sint disponet se voluntati dicti domini nostri regis et semper faciet omnia que dicto domino regi placuerint et que eidem domino regi videbuntur expediencia, secundum suum consilium.

« Item, quod dictus dominus infans semper toto posse suo adjuvabit et erit in adjutorium predicti domini nostri regis.

« Item, quod ipse dominus infans Ferandus semper erit amicis ejusdem domini nostri regis amicus, et inimicis ipsius domini regis inimicus, cujuscumque condicionis vel status fuerint amici vel inimici dicti domini nostri regis, et sic tractabit et procurabit amicos et inimicos ejusdem domini nostri regis ut idem dominus noster rex tractabit et procurabit eosdem.

« Item, quod dictus dominus infans Ferandus nullam pacem seu fedus iniet cum aliquo vel aliquibus, sine mandato et disposicione preambulis dicti domini nostri regis ; sed si vellet aliquam pacem facere vel fedus inire, quod debeat eam facere de mandato, consilio et ordinacione ejusdem domini nostri regis.

« Item, quod in ducendâ pro se uxore servabit voluntatem et disposicionem dicti domini nostri regis, et eam ducet in uxorem quam dictus dominus noster rex elegerit fore sibi uxorem congruam, dummodo predicta electa per predictum dominum nostrum regem placeat predicto domini infanti Ferando.

« Et versâ vice predictus dominus noster rex solempniter promisit et convenit predicto domino Ferando infanti :

« Quod idem dominus noster rex, in quantum convenienter et bono modo poterit, subveniet eidem domino infanti Ferando,

infant Ferrand pour chef et seigneur, comme si c'était lui-même. Un tel diplôme fut également transmis au corps entier de la Compagnie. Je reconnus donc et fis reconnaître, par tous ceux qui étaient à Gallipoli, ledit seigneur infant comme chef supérieur au nom dudit seigneur roi de Sicile, et je lui livrai mon hôtel en entier; et j'achetai pour lui cinquante chevaux et des attelages autant qu'il en eut besoin, et des mules et mulets pour chevaucher selon ses besoins; et tout ce qui était nécessaire pour se mettre en route, je le lui donnai, ainsi que tous autres harnais indispensables en voyage à un tel seigneur. J'envoyai aussitôt deux hommes à cheval à En Béranger d'Entença qui faisait le siége de Mégarix, à trente milles de Gallipoli, et deux autres à En Rocafort, à la cité d'Ainé[1], qu'il tenait aussi assiégée, et qui était située à soixante milles de Gallipoli; et deux autres à En Ferrand Ximénès, qui était à son château de Maditos, à vingt-quatre milles de Gallipoli.

Aussitôt En Béranger d'Entença arriva à Gallipoli avec sa compagnie et laissa le siége; et il reconnut, lui et tous ceux qui étaient avec lui, le seigneur infant pour chef et pour seigneur au nom du seigneur roi de Sicile. Et de même vint à Gallipoli En Ferrand Ximénès d'Arenos avec toute sa compagnie, et il reconnut le seigneur infant pour chef et seigneur au nom du seigneur roi de Sicile. Et ainsi, nous autres tous, nous obéîmes aux ordres du seigneur roi de Sicile, et reconnûmes ledit seigneur infant pour chef, commandant et seigneur. Et nous eûmes tous grande joie et grande satisfaction de son arrivée, et regardâmes notre cause comme gagnée, puisque Dieu nous avait envoyé ledit seigneur infant, qui était de la droite lignée d'Aragon, étant fils du seigneur roi de Majorque, et de sa personne l'un des quatre chevaliers du monde les meilleurs, les plus expérimentés et les plus disposés à maintenir droite justice. Et par maintes raisons un tel seigneur nous arrivait fort à propos. Et quand nous eûmes prêté tous serment audit seigneur infant, nous reçûmes un message d'En Rocafort qui nous faisait dire: qu'il ne pouvait abandonner le siége auquel il était occupé, mais qu'il suppliait ledit seigneur infant de vouloir bien se rendre en ce lieu, car toute sa compagnie avait grande joie de son arrivée. Le seigneur infant prit conseil là-dessus, et tous nous lui conseillâmes d'y aller, et lui promîmes de l'y suivre, à l'exception d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Xi-

nec in hoc deficiat juxtà posse, si idem dominus Ferandus predicta omnia servaverit et faciet inviolabiliter observari.

« Item, promisit dictus dominus noster rex ac consensit et voluit, quod dictus dominus Ferandus recipiatur et habeatur à predictâ gente dicti domini nostri regis que est in dictis partibus Romanie ut persona dicti domini nostri regis et tanquam vicem et locum tenens in dictis partibus ejusdem domini nostri regis, et quod predicta gens dicti domini nostri regis que est in dictis partibus eidem domino infanti Ferando, nomine et pro parte ejusdem domini regis, faciat fidem et homanagium.

« Pro quibus omnibus et singulis observandis predictus dominus infans Ferandus fecit fidem et manibus et ore homanagium in manibus dicti domini nostri regis.

« Undè, ad futuram memoriam et ut de premissis in perpetuum haberi valeat plena fides, facta sunt exinde, per manus predicti mei notarii, duo scripta publica consimilia per alfabetum bipartita, presens videlicet penes predictum dominum infantem Ferandum et alterum penes predictum dominum nostrum regem remansura, nostrorum predictorum judicum notarii et subscriptorum testium subscriptionibus, ac parvo sigillo secreto dicti domini nostri regis et sigilli dicti domini infantis Ferandi pendentibus communitum.

« Actum Melacii, anno, die, mense et indictione premissis.

« Ego Petronus Guercius, judex Messane.

« Ego Bartholomeus de Magistro, judex civitatis Messane.

« Nos Arnaldus, Dei gratiâ Montis-Regalis archiepiscopus, predictis interfuimus et testamur.

« Ego Sanchius de Aragoniâ, serenissimus domini regis Aragonie filius, testor.

« Ego Conradus Lança de Castro Maynardo, miles, testor.

« Ego Petrus Aurie, filius magnifici domini Conradi Aurie, regii amirati, testor.

« Ego Guillermus de Rexacho, testor.

« Ego Jacobus de Palacio, civis Barchinonensis, testor.

« Ego notarius, Berardus de Mileto, qui supra, regius tocius insule Sicilie notarius publicus, predictis interfui, et ea omnia rogatus scripsi, et testor.

« Nos autem frater Gentilis, cardinalis et legatus predictus, ad certitudinem inspicienciuin et scire volencium, continenciam instrumenti predicti, intercedente super hoc apud nos excellenti et spectabili domino domino Roberto, illustris Jerusalemi et Sicilie regis, domini Caroli secundi primogenito ac ejus in regno Sicilie vicario generali, duce Calabrie, suprascriptum instrumentum de verbo ad verbum presentibus inseri fecimus, easque in publicam formam redigi per magistrum Albertinum de Parmâ, nostrum notarium infrascriptum, et ad majoris efficacie fidem eas fecimus sigilli nostri appensione muniri.

« Datum Neapoli in castro Capuane, die 23 aprilis, anno nativitatis Domini 1308, indictione sextâ, pontificatus domini domini Clementis pape V, anno tercio. »

Suit l'attestation du notaire, Albertus de Tribuscasalibus, qui se dit de la ville de Parme.

(1) Dans la partie la plus resserrée du Golfe de Salonique. Un comptoir y fut accordé aux Génois par le traité de 1261, en même temps qu'à Smyrne, Adramiti, Salonique et Cassandrie, et dans les îles de Métélin, Scio, Crète et Négrepont.

ménès qui resteraient à Gallipoli, parce que l'un et l'autre étaient mal avec En Rocafort; mais en assurant qu'aussitôt que le seigneur infant aurait eu son entrevue avec En Rocafort et sa compagnie, ils iraient le joindre.

Ainsi donc ledit seigneur infant, avec moi et toute la Compagnie qui était à Gallipoli, sauf un très petit nombre qui restèrent avec ces deux riches-hommes, nous allâmes là où était En Rocafort, c'est-à-dire là où il tenait le siége. Et quand ceux-ci surent que le seigneur infant venait, ils le reçurent avec de grands honneurs, et en eurent grande joie et satisfaction.

Lorsqu'il eut demeuré deux jours avec eux en grands festoiements, il remit à la Compagnie les diplômes dont il était porteur. En Rocafort, qui seul savait l'accord qui existait entre le seigneur roi de Sicile et le seigneur infant, pensa bien que, ce seigneur étant issu de si haut lignage et étant si loyal et si franc de cœur, il ne voudrait pour rien au monde manquer à l'accord qu'il avait fait avec le roi de Sicile. Il songea donc à son avantage et non à celui de la Compagnie en général; et il se dit à lui-même: « Si ce seigneur reste ici pour chef et seigneur, tu es perdu; car voici qu'En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximénès l'ont reçu avant toi; et l'un et l'autre sont nobles; et toujours, et dans les conseils comme en toutes autres affaires, l'infant les honorera plus qu'il ne fera de toi; et ils te veulent mal de mort, et ils te pourchasseront tout le dommage qu'ils pourront de sa part. Et aujourd'hui tu es chef et seigneur de cette ost, et tu as sous toi la majeure partie des Francs, soit à cheval, soit à pied, parmi ceux qui se trouvent en Romanie; d'un autre côté tu as les Turcs et Turcopules, qui ne reconnaissent autre seigneur que toi. Et étant seigneur comme tu l'es, comment pourrais-tu te mettre en situation de revenir à n'être plus rien? Il est donc nécessaire que tu trouves voie pour empêcher que ce seigneur ne reste ici. Mais en cela il te faudra agir avec grande habileté; car tous ici ont grande joie de son arrivée, et tous le veulent pour chef et commandant. Or donc, que feras-tu? Tu n'as qu'une voie à prendre; c'est de faire en sorte, sous l'apparence de tout bien, qu'il ne demeure point ici. »

Et vous allez entendre quelle tournure il prit; et je ne crois pas que jamais il y ait eu personne qui prît aussi secrètement une résolution qu'il le fit. Le seigneur infant, en homme qui avait en lui toute confiance, lui raconta tout son fait et lui dit de réunir le conseil général, attendu qu'il voulait communiquer à la Compagnie les diplômes qu'il apportait de la part du seigneur roi de Sicile. Quant à ceux qui étaient adressés à En Rocafort, il les lui avait déjà remis. En Rocafort lui répondit que le lendemain même il réunirait le conseil général.

Dans l'intervalle, En Rocafort réunit séparément près de lui tous les chefs des compagnies, tant de cheval que de pied, et leur dit: « Prud'hommes, le seigneur infant veut que demain nous assemblions le conseil, parce qu'il désire vous remettre les chartes qu'il vous apporte de la part du seigneur roi de Sicile, et il veut vous dire de sa propre bouche pourquoi il est venu ici. Imposez-vous par bienséance à vous-mêmes et imposez à vos compagnies de bien l'écouter. Et quand il aura cessé de parler, que personne ne lui réponde; mais moi je lui répondrai en votre nom: que vous avez bien entendu les chartes et ses bonnes paroles, et qu'il peut retourner à son logement, et que nous autres nous aurons conseil sur ce qu'il a déclaré devant nous. »

Le seigneur infant alla donc au conseil, et tous s'y trouvèrent; et il remit ses diplômes, et il dit de bonnes et sages paroles à la Compagnie. Et ils lui répondirent ce qu'En Rocafort leur avait ordonné, c'est-à-dire qu'ils allaient se mettre d'accord. Le seigneur infant se retira, et le conseil resta en place.

Que vous dirai-je? En Rocafort leur dit: « Barons, cette affaire ne peut être traitée par tous; faisons choix de cinquante prud'hommes qui conviendront de la réponse à faire; et, après qu'ils seront tombés d'accord, ils vous la communiqueront à tous, pour savoir si elle vous semble bonne; si vous la trouvez telle ils la feront, et s'il faut la modifier on le fera. » Tous approuvèrent ce qu'En Rocafort avait dit; et avant de se séparer ils élurent leurs cinquante; et, quand ces cinquante furent élus, ils se jurèrent le secret. Après quoi En Rocafort leur dit: « Barons, Dieu nous a témoigné un grand amour en nous envoyant un tel seigneur. Et le monde n'avait rien qui tant pût nous valoir, car celui-ci est de la droite lignée de la maison d'Aragon, et c'est un des meilleurs chevaliers qui soient au monde et qui aiment le plus justice et vérité;

je suis donc d'avis que nous le reconnaissions en tout et pour tout comme seigneur. Il nous a dit de le recevoir au nom du seigneur roi de Sicile; gardons-nous-en bien, car mieux nous vaut que celui-ci soit notre seigneur que non pas le seigneur roi de Sicile; car n'ayant ni terre ni royaume, il sera toujours avec nous et nous avec lui. Quant au roi de Sicile, vous savez déjà quel guerdon il nous a rendu des services que nous lui avons faits, et nous et nos pères; lorsqu'il eut obtenu la paix, il nous jeta hors de Sicile avec un quintal de pain par homme. Et c'est là ce que nous devons tous avoir présent à la mémoire, et ce qui doit nous faire répondre tout clairement au seigneur infant: que pour rien au monde nous ne le recevrons au nom du roi Frédéric, mais que nous sommes prêts à le recevoir en son propre nom, comme étant le petit-fils de notre seigneur naturel[1], et que nous nous en tenons pour fort honorés, et que nous sommes tout prêts à lui faire foi et hommage. Il nous en saura grand gré, et nous lui aurons rendu ce que nous lui devons. Nous donnerons ainsi à connaître au roi de Sicile, que nous n'avons point oublié sa conduite envers nous aussitôt qu'il eut obtenu la paix. » Pour fin de compte, tous répondirent qu'il avait bien dit; mais nul d'entre eux, excepté En Rocafort, ne savait les conventions qui existaient entre le seigneur roi Frédéric et le seigneur infant. Pour lui, il n'ignorait pas qu'elles étaient si fortes entre eux que, sous aucun prétexte, l'infant dans son voyage ne pouvait recevoir en son propre nom seigneurie de cité, ville ou château, ni seigneurie de rien en un mot. Et si la Compagnie l'eût su, elle ne l'eût certainement pas laissé partir, et l'aurait au contraire bien volontiers reçu au nom du seigneur roi de Sicile. Mais En Rocafort leur disait: « Barons, s'il vous dit non, et que pour rien au monde il n'acceptera votre seigneurie en son nom, ne vous en inquiétez pas; bien certainement à la fin il la prendra pour lui. »

Que vous dirai-je? tout ainsi que les cinquante en étaient convenus entre eux, ils soumirent leur avis à toute la communauté réunie en conseil, et racontèrent au long tout ce qui vient de se dire; mais ce ne fut pas En Rocafort qui prit la parole; ce furent deux des cinquante, désignés à cet effet, qui parlèrent au nom de tous; et la Compagnie s'écria: « Bien dit! bien dit! » La réponse fut donc ainsi faite au seigneur infant. Et lorsque le seigneur infant l'eut reçue, il lui sembla d'abord que c'était seulement pour lui faire honneur qu'ils s'étaient exprimés ainsi.

Que vous dirai-je? Ils le tinrent pendant quinze jours en pourparlers sur ce sujet. Et quand le seigneur infant vit qu'ils tenaient bon dans leur première intention, il leur répondit: qu'ils eussent à regarder comme bien certain que, si ce n'était pas au nom du seigneur roi de Sicile qu'ils consentaient à le recevoir, il s'en retournerait en Sicile. Après cette réponse faite, le seigneur infant voulut prendre congé; mais En Rocafort et toute sa compagnie le prièrent de ne point se séparer d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent au royaume de Salonique, lui disant que jusque-là ils le regarderaient comme leur seigneur, et que, pendant ce temps, il pourrait prendre ses arrangements, et qu'eux pourraient en faire autant, et que, sous le bon plaisir de Dieu, il ramènerait entre eux tous la concorde. Et alors on lui fit part de la désunion qui existait entre En Rocafort, En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximénès, et on le pria de vouloir bien y porter remède; et il répondit qu'il le ferait avec plaisir.

CHAPITRE CCXXXI.

Comment ledit seigneur infant et la Compagnie partirent du royaume de Macédoine, abandonnèrent Gallipoli et le château de Maditos, y mirent le feu et s'en allèrent au royaume de Salonique, pour guerroyer.

Il est vrai que nous avions séjourné au cap de Gallipoli et dans cette contrée pendant sept ans, depuis la mort du césar. Nous y avions vécu pendant cinq ans à bouche-que-veux-tu, et en même temps nous avions dévasté toute la contrée, à dix journées à la ronde, et nous avions détruit tous les habitants, si bien qu'on ne pouvait plus rien y recueillir. Il nous fallait donc forcément abandonner ce pays-là; et cela était une chose convenue par En Rocafort et ceux qui étaient avec lui, tant chrétiens que Turcs et Turcopules. Tel était aussi l'avis d'En Béranger d'Entença, d'En Ferrand Ximénès et de tous les leurs, aussi bien que le mien et celui des hommes qui étaient avec moi à Gallipoli; mais nous n'osions bouger, de crainte que de nouvelles rixes ne vinssent nous mettre

(1) Ferrand de Majorque était fils de Jacques, roi de Minorque et petit-fils de Pierre, roi d'Aragon et comte de Catalogne.

aux prises les uns avec les autres, comme nous avions en effet toute raison de le craindre. Ainsi donc le seigneur infant parla à chacun en particulier, et il fut convenu : que tous ensemble nous abandonnerions ce pays, et que moi, sur les vingt-quatre lins que nous avions (parmi lesquels se trouvaient quatre galères, et les autres étaient des lins armés), j'embarquerais tous les hommes de mer, toutes les femmes et tous les enfants, et que je m'en irais avec eux tous par mer jusqu'à la ville de Christopolis, qui est à l'entrée du royaume de Salonique, et qu'avant de partir je démolirais et incendierais le château de Gallipoli, le château de Maditos et tous les lieux dont nous étions les maîtres. Ainsi je pris congé d'eux et m'en vins à Gallipoli; j'exécutai les ordres que j'avais reçus, et avec trente-six voiles, entre galères, lins armés, barques armées et barques de rivière, je sortis de la Bouche d'Avie et fis route vers Christopolis.

CHAPITRE CCXXXII

Comment la Compagnie se mit en marche pour aller au royaume de Salonique, et comment, étant à deux journées de Christopolis, une querelle s'éleva parmi ceux de la Compagnie, où Béranger d'Entença fut tué par les gens de la compagnie d'En Rocafort.

Lorsque l'infant et toute la Compagnie eurent reçu la nouvelle que j'avais brûlé et démantelé toutes les places et châteaux et que j'étais sorti sans accident de la Bouche d'Avie, ils donnèrent de leur côté l'ordre du départ. Et les dispositions prises par le seigneur infant furent telles : En Rocafort et ceux qui étaient avec lui, ainsi que les Turcs et Turcopules, devaient devancer d'un jour le reste de l'ost, de sorte que, là où ils coucheraient une nuit, le lendemain le seigneur infant, avec En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximénès, et toutes leurs compagnies, y coucheraient; de telle sorte que toujours ils étaient à une journée de distance les uns des autres. Et ils marchèrent ainsi à petites journées et en fort bon ordre. Et lorsqu'ils furent à deux journées de Christopolis, le diable, qui ne fait jamais que du mal, arrangea tellement les choses que l'ost d'En Béranger d'Entença se leva de fort grand matin, à cause de l'extrême chaleur qu'il faisait. Et précisément ce jour-là les gens d'En Rocafort ne s'étaient levée qu'au grand jour, par la raison qu'ils avaient passé la nuit dans une plaine toute parsemée de jardins dans lesquels abondaient tous les excellents fruits qui mûrissent à cette saison de l'année, et toute arrosée de belles eaux, et aussi fort bien fournie de bons vins qu'ils allaient chercher dans toutes les maisons.

Or donc, trouvant leur gîte excellent, ils avaient retardé le plus possible leur départ. Les autres avaient eu une chance toute contraire, ce qui les avait fait lever de très grand matin; de sorte que l'avant-garde de l'ost du seigneur infant atteignit l'arrière-garde de l'ost d'En Rocafort. Et dès que ceux d'En Rocafort les aperçurent, une voix du diable s'éleva parmi eux, qui cria : « Aux armes! aux armes! voici la compagnie d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Ximénès qui vient pour nous tuer. » Ce cri passa de file en file jusqu'à l'avant-garde. En Rocafort fit barder les chevaux et tous se tinrent appareillés, Turcs et Turcopules. Que vous dirai-je? le bruit en vint au seigneur infant, à En Béranger d'Entença et à En Ferrand Ximénès. Aussitôt En Béranger d'Entença sauta sur son cheval, vêtu de sa robe et sans aucune armure qu'une épée à la ceinture et un épieu de chasse en main, et ne pensant qu'à contenir et corriger les siens et à les faire revenir en arrière. Et il allait les contenant comme il pouvait, car il ignorait la cause de ce tumulte; et il les contenait en riche-homme expérimenté et en bon chevalier. Et voilà qu'arrive sur un cheval bardé de tout point En Gilbert de Rocafort, frère plus jeune d'En Béranger de Rocafort, puis En Dalmas Saint-Martin, leur oncle, aussi sur son cheval tout bardé; et de front ils s'avancent sur En Béranger d'Entença qui était à contenir ses gens, et eux croyaient qu'il les excitât. Et tous deux de front arrivent sur lui; et En Béranger d'Entença s'écrie : « Qu'est-ce que cela? » Et tous les deux le frappent à la fois, et le trouvant désarmé, lui passent leur lance de part en part au travers du corps, et si bien qu'ils le tuèrent. Et ce fut grand dommage et grand malheur qu'ils le tuassent ainsi au moment où il faisait bien. Et dès qu'ils l'eurent tué, ils allèrent à la recherche des autres et particulièrement d'En Ferrand Ximénès.

En Ferrand Ximénès, en brave et expérimenté chevalier, était aussi sorti à ce bruit tout dépouillé d'armures, et il était monté à cheval, et

il s'en allait cherchant à les contenir. Mais lorsqu'il vit que les gens d'En Rocafort avaient tué En Béranger d'Entença, sachant aussi qu'avec eux se trouvaient les Turcs et Turcopules qui faisaient tout ce qu'on leur commandait, et qu'il vit qu'on tuait tout, il se réfugia avec trente hommes à cheval en un château qui appartenait à l'empereur. Voyez à quel péril il s'exposait en allant, ainsi forcé, se mettre au pouvoir de ses ennemis! Ceux-ci, qui étaient témoins de cette rixe le reçurent volontiers. Que vous dirai-je? ils allèrent ainsi férant et tuant, jusqu'au lieu où se trouvaient la bannière du seigneur infant et sa compagnie. Et le seigneur infant s'en vint tout armé sur son cheval et la masse d'armes en main, et s'en alla cherchant aussi à les contenir comme il pouvait. Et dès qu'En Rocafort et sa compagnie le virent, ils se rangèrent autour de lui, afin que nul ne pût lui faire aucun mal, ni Turcs, ni Turcopules.

Que vous dirai-je? Du moment où le seigneur infant fut avec eux le conflit s'arrêta; mais il eut beau s'arrêter, il n'y en avait pas moins cette journée bon nombre des nôtres de tués, c'est-à-dire de la compagnie d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Ximénès, plus de cent cinquante hommes de cheval et cinq cents de pied[1]. Voyez si ce ne fut pas belle œuvre du diable! Car si ce pays eût été peuplé de gens qui vinssent en bataille à ce moment contre eux, ils auraient tué et ceux-là et ceux même qui restaient.

Lorsque le seigneur infant fut arrivé au lieu où En Béranger d'Entença gisait mort, il descendit de cheval, commença à faire grand deuil et le baisa à plus de dix reprises; et tous ceux de l'armée en firent autant. En Rocafort lui-même s'en montra très affligé et versa des larmes, ainsi que son frère et son oncle qui l'avaient tué. Et lorsque le seigneur infant les accusa de ce meurtre, ils s'excusèrent en disant qu'ils ne l'avaient point reconnu. Ils eurent grand tort, et ce fut un grand péché que le meurtre de ce riche-homme et celui de tous les autres. Le seigneur infant fit séjourner l'ost en ce lieu pendant trois jours; et le corps dudit En Béranger d'Entença fut enseveli dans l'église d'un ermitage de Saint-Nicolas qui se trouvait en ce lieu. On lui fit chanter des messes, et il fut placé dans un beau monument auprès de l'autel. Dieu veuille avoir son âme! car ce fut un vrai martyr, puisque pour empêcher que mal ne se fît, il reçut la mort.

Tout ceci terminé, l'infant apprit qu'En Ferrand Ximénès était en ce château avec ceux qui l'avaient suivi, et qu'après lui, environ soixante-dix autres s'y étaient rendus, de telle sorte qu'il y avait bien certainement dans ce château cent vaillants hommes d'armes de l'ost. L'infant lui envoya dire de revenir auprès de lui; mais En Ferrand Ximénès lui fit dire: qu'il le priait de l'excuser, et qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire; car une fois qu'il avait pris refuge dans le château, son devoir était de paraître devant l'empereur avec toute sa compagnie[1]; et le seigneur infant le tint pour excusé, lui et tous ceux qui étaient avec lui. A ce moment les quatre galères du seigneur infant, dont étaient capitaines En Dalmas Serran, chevalier, et En Jacques Des-Palau, de Barcelonne, arrivaient au lieu même où se trouvait l'ost. Le seigneur infant me les avait envoyées, avec ordre de m'accompagner; mais elles ne voulurent pas se hasarder à pénétrer dans la Bouche d'Avie, par crainte des galères des Génois; et ainsi, sans moi, elles se rendirent au lieu où elles savaient que se trouvait l'ost.

(1) Le bruit de la querelle entre leurs oppresseurs et la nouvelle de la mort de Béranger parvinrent promptement aux Grecs. Nicéphore Grégoras en dit deux mots dans la citation que j'ai déjà faite.

Pachymère termine le dernier chapitre (l. VII, c. 36) de son ouvrage en rapportant succintement ces bruits.

« Les Catalans ont traversé le fleuve Maritze, à dessein, comme l'on croit, de s'en retourner en leur pays, ou, comme ils disent, de s'emparer du mont Athos. Ce qui est constant est que Rocafort est parti d'Ainé avec les Turcs, et que Béranger est aussi parti avec Ximénès et Gui, et qu'ils se sont rendus à Cassandrie en fort mauvaise intelligence. Rocafort aimant mieux en venir à une guerre ouverte que d'user de ruse contre ses ennemis, ou de se mettre en danger d'être opprimé par leur perfidie, donna bataille, tua Béranger et prit Ximénès. Ce dernier, ayant été mis en liberté, courut quelque temps comme un vagabond et se sauva proche de Xanthes. Les soldats qui s'étaient échappés de la défaite se rangèrent sous les enseignes de Rocafort qui mêna ses troupes vers la Thessalie; l'événement en sera tel qu'il plaira à Dieu. Je souhaite qu'il lui plaise de favoriser les bonnes intentions de l'empereur et de ne pas tromper ses espérances. »

(Ainsi termine Pachymère avec la 49e année de l'empereur Andronic, ou l'an 1308.)

(1) Ferrand Ximénès fut fort bien accueilli par l'empereur qui lui donna en mariage sa nièce Théodora, et le revêtit de la dignité de mégaduc.

CHAPITRE CCXXXIII.

Comment En Rocafort fit persister sa compagnie dans la résolution de ne reconnaître d'aucune manière le seigneur infant En Ferrand, au nom du seigneur roi Frédéric de Sicile, mais seulement en son propre nom, sur quoi le seigneur infant se sépara de la Compagnie et s'en retourna en Sicile, et avec lui moi, En Ramon Muntaner.

Quand le seigneur infant vit ses galères, il en éprouva grande joie. Il fit assembler le conseil-général et leur demanda à quoi ils s'étaient accordés, à savoir s'ils voulaient le recevoir comme seigneur au nom du seigneur roi de Sicile, parce que dans ce cas il demeurerait parmi eux, mais que, dans le cas contraire, il ne resterait point. En Rocafort, qui se tenait pour beaucoup plus grand par la mort d'En Béranger d'Entença et l'absence d'En Ferrand Ximénès, fit persister la Compagnie dans la résolution de ne recevoir d'aucune manière le seigneur infant au nom du seigneur roi de Sicile, mais bien en son propre nom. Là-dessus le seigneur infant prit congé d'eux, s'embarqua sur ses galères, et s'en vint dans une île qui a pour nom Tassos, voisine de six milles de ce lieu[1].

Le hasard fit, que ce même jour, j'arrivai avec toute ma compagnie dans cette île, ne sachant aucunes nouvelles de l'ost. Là je trouvai le seigneur infant, qui eut grand plaisir à me voir. Il me raconta tout ce qui s'était passé, ce dont je fus très mécontent et très affligé, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi; et le seigneur infant me requit, au nom du seigneur roi de Sicile et en son nom, de ne point me séparer de lui. Et je lui répondis: que j'étais tout prêt à lui obéir entièrement, comme à celui que je regardais comme mon seigneur; mais je le priai de m'attendre dans l'île de Tassos, jusqu'à ce que, avec tous ceux que j'emmenais avec moi, je me fusse rendu près de la Compagnie; et il me répondit qu'il le trouvait bon. Et aussitôt, avec les trente-six voiles, je m'en allai vers la Compagnie, que je trouvai à une journée de Christopolis. Et lorsque je fus arrivé, avant de prendre terre, je fis donner par En Rocafort des sauf-conduits en règle pour tous hommes, femmes, enfants, en un mot pour tout ce qui appartenait à En Béranger d'Entença ou à sa compagnie, et j'en fis autant pour tout ce qui concernait En Ferrand Ximénès; puis je débarquai. Et tous ceux ou celles qui voulurent aller là où était En Ferrand Ximénès y allèrent; et je les fis accompagner par cent hommes à cheval des Turcs et autant de Turcopules, et cinquante cavaliers chrétiens; et je leur fis prêter des chariots pour porter leurs effets. Ceux qui voulurent rester avec l'ost y restèrent; et ceux qui ne voulurent pas y rester, je leur donnai des barques pour les transporter en sûreté à Négrepont.

Après avoir donné ordre à tout cela et retenu à cet effet l'ost pendant deux jours dans ce lieu, je fis réunir le conseil général; je leur reprochai avec fermeté tout ce qui s'était passé, et les forçai de rappeler à leur souvenir tout ce qu'ils devaient au riche-homme qu'ils avaient tué, aussi bien qu'à En Ferrand Ximénès, qui avait, par amour pour eux, quitté le duc d'Athènes, de qui il était traité avec grand honneur; et en présence de tous je leur rendis le sceau de la communauté dont j'étais le gardien, ainsi que tous les registres, et leur laissai aussi tous les secrétaires de l'ost, et je pris congé d'eux tous. Alors ils me prièrent de ne pas les quitter, et surtout les Turcs et Turcopules, qui vinrent à moi en pleurant et me conjurant de ne pas les abandonner, car ils me regardaient comme un père; et la vérité est qu'ils ne m'appelaient jamais que le *Ata*, qui en langue turque signifie père. Et je dirai aussi qu'en vérité je leur portais moi-même plus d'affection qu'à aucuns, car c'était sous mon autorité qu'ils avaient été placés à leur entrée, et ils avaient toujours eu plus de confiance en moi qu'en aucun autre de l'ost des chrétiens. Je leur répondis: que pour rien au monde je ne consentirais à rester, ne pouvant faillir dans ma foi au seigneur infant, qui était mon seigneur.

Si bien qu'enfin je pris congé de chacun; et avec un lin armé de soixante-dix rames qui m'appartenait, et deux barques armées, je me séparai d'eux et m'en vins à Tassos, où je trouvai le seigneur infant qui m'attendait.

Et quand je me fus éloigné de l'ost, la Compagnie passa, non sans beaucoup de peine, le pas de Christopolis, et puis par ses journées elle arriva à un cap nommé Cassandria, qui est un promontoire à cent vingt milles de la ville de Salonique[1]. Ils campèrent à l'entrée de ce cap,

(1) Le lieu où se trouvait alors Fernand de Majorque devait être fort rapproché des ruines d'Abdère, sur le continent opposé à l'île de Tassos, qui en est en effet fort peu éloignée.

(1) Après Pachymère j'ai recours à Nicéphore Grégoras

et de là ils faisaient des incursions jusqu'à la ville de Salonique et par tout le pays, car ils trouvèrent que c'était une contrée toute neuve à exploiter. Ils résolurent donc d'épuiser ce pays comme ils avaient fait des cantons de Gallipoli, de Constantinople et d'Andrinople.

Je cesserai de vous parler ici de la Compagnie, et je veux vous narrer une belle aventure qui m'advint à Gallipoli; car voici le moment venu de la raconter.

CHAPITRE CCXXXIV.

Comment Ser Ticino Zaccaria vint à Gallipoli me prier, moi, Ramon Muntaner, de lui donner aide pour aller de compagnie ravager le château et la ville de Phocée, ou se trouvaient trois reliques que monseigneur saint Jean laissa sur l'autel quand il se renferma dans le tombeau à Ephèse.

Il est vérité qu'avant que le seigneur infant arrivât à Gallipoli, il s'y présenta un prud'homme génois, nommé Ser Ticino Zaccaria, qui était neveu de messire Benoit Zaccaria[1]. Il

pour suivre les courses des Catalans d'après les relations données par leurs ennemis les Grecs, et pour mettre ainsi en regard les deux narrations. Cette comparaison ne fera que donner plus de crédit à Muntaner, comme historien véridique et habile narrateur. Voici ce que dit Nicephore sur l'occupation du cap de Cassandria (l. VII, c. 6). Bien que la traduction latine de Boivin soit fort bonne et de beaucoup supérieure à la traduction latine de Pachymère par le jésuite Possin, véritable paraphrase conservée cependant dans l'edition de Bonn sans aucune correction, je préfère traduire ici moi-même ces fragments en français. Nicephore est un historien qui n'est point à dédaigner, et je m'étonne que les savants allemands ne se soient pas donné la peine d'ajouter à la nouvelle édition qu'ils en ont donnee, les livres inédits que possède la Bibliothèque du Roi, et qui étaient tout préparés pour l'impression. Cette nouvelle publication de la Byzantine n'a de commode que le format; car les savants allemands ont attaché tant de prix au texte, que ce soin leur a fait négliger toutes recherches et tous éclaircissements historiques, recherches et éclaircissements si indispensables dans cette partie de l'histoire du moyen-âge.

« Après la bataille d'Apros, les Catalans, exaltés par l'orgueil de la victoire et par l'adjonction des Turcopules qui avaient renoncé au service grec pour venir combattre dans leurs rangs, se livrèrent impunément, pendant deux années entières, à leurs courses vagabondes, et devastèrent et epuisèrent tout le pays, sur la côte et à l'interieur, jusqu'à Maronia, Rhodope et Byzie. Reconnaissant alors l'impossibilité d'y trouver de quoi subvenir à leurs propres besoins, ils résolurent de pénétrer plus avant en pillant, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un pays propre à s'y fixer. Ayant donc franchi la cime du Rhodope qui s'etend jusque sur la côte, ils s'avancèrent impunément en grossissant toujours leur butin. Avec eux marchaient plus de deux mille Turcs tant à pied qu'à cheval; quant aux Catalans, ils étaient plus de cinq mille, tant hommes de cheval qu'hommes de pied. C'était au milieu de l'automne, et, comme l'hiver approchait, ils songèrent à se précautionner de vivres pour la mauvaise saison et se jetèrent dans les bourgs de Macédoine. Là, après avoir presque tout ravagé, et s'étant munis de nombreuses provisions, fruit de leurs brigandages, ils campèrent dans les alentours de Cassandria. C'était une ville autrefois célèbre mais maintenant vide d'habitants. Le pays environnant est également favorable à un campement, pendant la bonne comme pendant la mauvaise saison; et c'est là, comme je l'ai dit, que les Catalans dressèrent leurs tentes. C'est un long promontoire qui s'avance sur la mer et qui est terminé par de vastes golfes par lesquels s'écoule la neige amassée dans les mois d'hiver. A l'approche du printemps ils quittèrent cette station et se jetèrent sur les villes de Macedoine, parmi lesquelles l'objet principal de leur convoitise et de leurs espérances était Thessalonique. Ils pensaient en effet qu'une fois maîtres de cette ville, si grande et si abondamment fournie de toutes richesses, et surtout à ce moment où ils avaient appris que s'y trouvaient les impératrices Irène et Marie, rien ne pouvait plus les empêcher, en se servant de cette ville comme d'un point de refuge, de devenir maîtres de toute la Macedoine. »

(1) Aussitôt après la reprise de possession de Constantinople par les Grecs, Michel Paleologue, fortifié de l'alliance des Génois, d'après les clauses du traité de Nimphee (ratifié le 10 juillet 1261, quinze jours avant la prise de Constantinople), résolut de compléter ces premiers avantages en dépossédant les Français et Venitiens de ce qui leur restait dans l'empire.

« Il Paleologo dunque, dit Serra (Storia di Genova, tom. II, pag. 139), d'accordo con la republica di Genova, fa intendere a' Greci e a' Genovesi, che in feudo perpetuo lo avranno coloro cui darà l'animo di racquistarle. A tale invito fan plauso i naviganti piu resoluti di Genova; chi è ricco allestisce le proprie galee, laddove i men facoltosi si uniscono insieme, e assunto un nome commune, apparecchiano à comuni spese una squadra. Donde gli *Embriaci* s'impadroniscono di Lemno, i *Centurioni* o *Centeri* di Metelino, i *Gattilusi* di Enos, un *Zaccaria* va à Negroponte che gli antichi nominavano Eubea; *Rabano marchese delle Carceri*, Veronese, dominava quell' isola sotto l'alto dominio de' Veneziani. » Telle fut l'origine de l'apparition des Zaccaria dans l'empire grec. Le Zaccaria dont il est question ici s'appelait Benoit Zaccaria. Aidé par les troupes grecques, il s'empara d'Orée (Pachymère, V, 26; N. Grégoras, IV, 12), au nord de Négrepont, près de Chalcis. Raban fut fait prisonnier (en 1262), ainsi que Gui de La Roche, duc d'Athènes, son ami, qui était accouru à son secours, et fut envoyé à Constantinople. L'île de Négrepont avait été jusque-là divisée en trois seigneuries, comme on peut le voir dans la chronique de Moree, et Raban était un de ces seigneurs tierciers. Benoit Zaccaria lui succéda dans ce tiers, et Michel Paleologue prit la seigneurie des deux autres tiers, et donnant en indemnité à Benoit Zaccaria l'île de Scio avec le titre d'amiral et de grand-connétable. A la même époque André et Jacques *Cataneï* s'étaient emparés de l'antique Phocée.

Ce Benoit eut un fils nommé Manuel Zaccaria, qui reçut de Michel Paléologue le don de la ville de Phocée mentionnee ici

s'en vint avec un lin armé de quatre-vingts rames, armé au complet. Quand il fut à Gallipoli, il demanda sauf-conduit et dit qu'il voulait avoir un entretien avec moi. Je lui donnai sauf-conduit, et il me dit : « Capitaine, vous saurez que j'ai tenu pendant cinq ans le château de Phocée, au nom de mon oncle messire Benoît Zacharia. A présent messire Benoît est mort, et son frère à qui il a légué le château et qui est aussi mon oncle, est venu pour prendre possession de Phocée accompagné de quatre galères, et m'a demandé de lui rendre mes comptes. Moi, je lui ai rendu mes comptes ; mais sur ce compte nous ne nous sommes pas fort bien entendus. Si bien que j'ai appris que maintenant il revient avec quatre autres galères, et qu'il veut s'emparer de ma personne, et placer un autre capitaine à Phocée. Et j'ai reçu une lettre de son fils, qui me dit : que pour rien au monde je ne l'attende, car bien certainement, s'il peut me prendre, il m'emmènera à Gênes. Voilà pourquoi je suis venu auprès de vous, tout prêt, ainsi que tous ceux qui m'ont accompagné, à vous faire foi et hommage, afin d'être admis dans votre compagnie. »

Et moi qui savais que c'était un homme notable, et qui le vis si plein de prévoyance et de courage, je le reçus et lui donnai un logement bon et convenable, et le fis inscrire pour dix chevaux armés sur le registre de l'ost de notre compagnie, car j'avais ce pouvoir sur toute la compagnie ; et nul autre que moi ne le possédait. Et quand il fut inscrit dans notre compagnie il m'engagea à faire armer une galère que j'avais au port, ainsi que deux lins, et à lui donner des compagnons, et m'assura qu'il agirait de manière que lui s'emparerait du château de Phocée et que nous nous y gagnerions les plus beaux trésors du monde. Je fis donc aussitôt armer la galère et son lin, puis deux autres lins

avec autorisation d'en exploiter l'alun. Voici comment en parle Pachymère.

« L'empire ne laissait pas d'être toujours attaqué par les mêmes ennemis, bien que nos troupes qui gardaient le détroit d'Abydos empêchassent les Turcs d'en approcher, ce dont on dit que les almogavares n'étaient pas fâchés. Les Turcs tenaient cependant l'autre bord et exerçaient toutes sortes d'hostilités contre les Grecs qui osaient en approcher. Ils ne tenaient pas pourtant les environs d'Adrametti et de Phocée où Manuel Zaccaria était en repos, non tant par l'avantage de l'assiette du lieu que par la réputation de la valeur des Latins qu'il avait sous ses enseignes. Ce Manuel, considérant que les îles d'alentour étaient exposées aux courses et aux insultes des étrangers, envoya supplier l'empereur ou d'envoyer des troupes pour les défendre, ou de lui en confier la défense et de lui assigner les impositions qui se levaient dans le pays pour subvenir à la dépense des vaisseaux. L'empereur Michel, père d'Andronic, avait autrefois accordé ce pays-là pour y travailler l'alun. Les députés furent favorablement reçus à Constantinople et obtinrent ce qu'ils demandaient (l. VI, c. 34). »

Manuel paraît avoir eu deux enfants, dont l'aîné nommé Benoit succéda à son père dans les seigneuries de Phocée et de Scio, et dont l'autre retourna sans doute à Gênes, et fut le père du Ticino Zaccaria, ami de Muntaner. Cantacuzène (l. II, c. 10) mentionne ce Benoit comme ayant repris par les armes la seigneurie de l'île de Scio qui lui fut concédée par l'empereur Andronic.

M. Sauli (Colonia dei Genovesi in Galata, t. I. p. 92) mentionne un autre Zaccaria employé par Michel Paléologue dans les affaires les plus importantes, et qui fut envoyé avec Jean Procida au roi Pierre d'Aragon et au pape avec des sommes considérables pour préparer l'affaire des Vêpres siciliennes, qui devaient débarrasser Paléologue des craintes que lui inspirait l'ambition de Charles d'Anjou sur l'empire de Constantinople.

Le dernier des Benoit Zaccaria, qui avait obtenu la seigneurie de Scio sous la souveraineté suprême de l'empereur Andronic, laissa à sa mort deux fils, dont l'un nommé Martin, eut la seigneurie de Scio, et l'autre nommé Benoit, eut Phocée et 6,000 florins d'or de revenu, qui devaient lui être payés par son frère (Sauli, Colonia di Galata, t. I, p. 231 et suiv.). Martin gouverna Scio d'une manière si rude que les habitants eurent recours à la souveraineté impériale, dont Martin avait voulu s'affranchir, tout fier qu'il était d'avoir reçu de Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople, le titre de roi et de despote de Romanie. Benoit Zaccaria s'était en même temps adressé à Andronic pour le prier de prononcer dans un débat qu'il avait avec son frère Martin. Andronic profita de l'occasion, et réunissant une flotte nombreuse dont une bonne partie lui fut fournie par Nicolas Sanudo, duc des Cyclades (Nicéph. Grégor., l. IX, c. 9), il s'empara de l'île de Scio, en 1329, et Martin fut fait prisonnier. Andronic offrit à Benoit de le nommer gouverneur de cette île en lui donnant une partie des revenus ; mais Benoit à son tour revendiqua la seigneurie entière des états, et son frère quelque temps après essaya une invasion, mais n'ayant pu réussir il mourut de chagrin (Cantacuzène, l. II, c. 10, 11, 12 et 13). Martin Zaccaria, échappé de sa prison, se réfugia en Italie, fut nommé par le pape capitaine général d'une flotte destinée à une nouvelle croisade, s'empara de Smyrne sur Morbassan, lieutenant d'Amir, et fut tué peu de temps après à la suite d'une défaite complète, qu'Amir, revenu d'Europe, fit éprouver aux croisés (Sauli, t. I, 277). L'île de Scio, après de longues luttes, finit par retourner, en 1348, dans les mains de la république de Gênes (Sauli, t. I, 319).

On trouve un Benoit Zaccaria, Génois, amiral auxiliaire de France en 1297, après la mort d'Othon de Toucy. Son portrait est placé, à Versailles, sous le n° 1168, dans la salle des amiraux.

armés et une barque armée. Ainsi il eut en tout cinq lins; et nous y fîmes monter toute sa compagnie, composée de bien cinquante hommes tous braves et adroits, et j'y mis pour capitaine un mien cousin-germain, nommé Jean Muntaner, auquel je donnai pouvoir de tout faire comme je le ferais par moi-même; et dans tout ce qu'il ferait, il devait toujours s'entendre avec ledit Ticino Zaccaria et avec quatre autres prud'hommes catalans que je lui assignai pour conseillers; et ils partirent ainsi de Gallipoli le lendemain de la fête des Rameaux.

Que vous dirai-je? ledit Ticino Zaccaria fit ainsi : il disposa les choses de manière qu'ils arrivassent au château de Phocée la nuit de la fête de Pâques, et à l'heure des matines, ils dressèrent contre le mur les échelles qu'ils portaient toute préparées; car il savait précisément combien ces murs avaient de hauteur, sans plus ni moins. Que vous dirai je? avant d'avoir été entendu du château, il avait fait escalader nos hommes par un tel lieu, que trente hommes des siens et cinquante des nôtres étaient arrivés sur la muraille bien armés et bien appareillés. Au moment où ceux-ci étaient déjà parvenus en haut, le jour parut. Lui, pendant ce temps, avec tout le reste de la compagnie, alla frapper à grands coups de haches aux portes. A peine ceux qui étaient dedans eurent-ils entendu le bruit qu'ils coururent aux armes; mais les nôtres brisèrent les portes et massacrèrent tous ceux qui étaient sur les murailles, aussi bien que ceux qu'ils trouvèrent dans les tours. Que vous dirai-je? ils tuèrent bien cent cinquante personnes et firent tous les autres prisonniers, et il y avait bien là-dedans cinq cents combattants. Quand ils se furent emparés du château, ils firent une sortie contre la ville occupée par les Grecs, qui étaient bien au nombre de trois mille personnes et s'occupaient à la fabrique de l'alun, qui se fait dans ce lieu. Ils saccagèrent toute la ville et pillèrent et ravagèrent tout, comme bon leur sembla. Que vous dirai-je? le butin qu'ils firent fut immense, et dans ce butin se trouvèrent les trois reliques du bienheureux saint Jean l'évangéliste, qu'il avait laissées sur l'autel d'Ephèse, en se renfermant dans le tombeau. Et quand les Turcs s'étaient emparés de ce lieu d'Ephèse, ils en avaient apporté ces trois reliques et les avaient mises en gage à Phocée pour avoir du blé.

Les trois reliques étaient celles-ci : la première un morceau de la vraie croix que monseigneur saint Jean évangéliste enleva, de sa propre main, de la vraie croix et de la place même où Jésus-Christ avait appuyé sa précieuse tête; et ce morceau de la vraie croix était richement enchâssé dans de l'or et entouré de pierres précieuses d'une valeur immense. Vous auriez peine à me croire si je vous racontais toutes les choses précieuses qui l'enchâssaient; et le tout était suspendu à une chaînette d'or que monseigneur saint Jean portait toujours à son cou. L'autre relique était une chemise très précieuse et sans aucune couture, que madame sainte Marie fit de ses mains bénites et qu'elle lui donna; et c'était toujours cette chemise que portait monseigneur saint Jean quand il disait sa messe. La troisième relique était un livre qui s'appelle l'*Apocalypse*, qui était écrit en lettres d'or de la propre main du bienheureux monseigneur saint Jean; et sur les couvertures il y avait aussi une grande multitude de pierres précieuses.

Et ainsi, entre autres choses, ils gagnèrent ces trois reliques; et ils les gagnèrent parce que Ser Ticino Zaccaria savait d'avance où elles étaient. Et avec un grand butin ils retournèrent à Gallipoli, où ils partagèrent tout ce qu'ils avaient gagné. Nous tirâmes au sort les reliques : la vraie croix m'échut en partage, et à Ser Ticino la chemise et le livre; et le reste fut partagé comme il devait l'être.

Vous voyez comme il nous en prit bien de la compagnie de Ser Ticino Zaccaria.

Depuis, Ser Ticino, au moyen de ce qu'il avait gagné, arma son lin de ses gens et des nôtres, et s'en vint à l'île de Tassos, où était un bon château, et il s'empara de ce château et de la ville, et il le mit en état.

Et ce fut dans ce château que j'arrivai et que je retrouvai le seigneur infant avec quatre galères; et ce fut là qu'il m'attendit quand j'allai vers la Compagnie prendre congé d'elle; et ce fut là aussi que je retournai près du seigneur infant. Et si vous vîtes jamais un brave homme bien accueillir son ami, ce fut ainsi que m'accueillit messire Ticino Zaccaria. Et incontinent il me livra le château et tout ce qu'il renfermait, et nous traita magnifiquement, le seigneur infant et nous tous, pendant les trois jours que nous y demeurâmes; puis il

m'offrit et sa personne et le château, et tout ce qu'il possédait. Moi, de mon côté, je lui fis toutes sortes de présents, et lui fis don d'une barque armée de vingt-quatre rames, et lui laissai bien quarante hommes, qui consentirent à rester avec lui à sa solde; et ainsi je le laissai bien fourni et bien équipé. Aussi le proverbe du Catalan est bien vrai qui dit : Oblige et ne regarde pas qui; car, en ce lieu où je ne pensais jamais me trouver, j'éprouvai un grand plaisir, et le seigneur infant par moi, ainsi que toute notre compagnie. Et, s'il en eût été besoin, nous pouvions dans ce château nous mettre tous en sûreté, et même, à l'aide de ce château, pousser en avant des conquêtes.

CHAPITRE CCXXXV.

Comment le seigneur infant En Ferrand fit voile vers le port d'Armiro, et brûla et rasa tout ce qu'il y avait, d'où il alla à l'île de Scopelos dans laquelle il attaqua le château et ravagea la ville; et comment il arriva au cap de l'île de Négrepont où il fut pris par les Vénitiens, contre la foi jurée.

Ainsi prîmes-nous congé de Ser Ticino Zaccaria, et nous partîmes de l'île de Tassos avec le seigneur infant. Et le seigneur infant me fit livrer la meilleure galère après la sienne, laquelle avait nom *l'Espagnole;* et avec ses quatre galères, mon lin armé et une barque à moi, nous fîmes route pour le port d'Armiro, qui est dans le duché d'Athènes, et où le seigneur infant, avant d'entrer en Romanie, avait laissé quatre hommes pour faire du biscuit. Mais nous n'y trouvâmes ni hommes ni biscuit, car les gens du pays avaient tout détruit. Et s'ils lui avaient tout détruit, nous nous en vengeâmes bien, car nous mîmes tout à feu et à sang. Puis nous partîmes d'Armiro et nous en allâmes à l'île de Scopelos; là nous nous battîmes contre les gens du château, et ravageâmes toute l'île; puis nous allâmes au cap de l'île de Négrepont. Le seigneur infant dit qu'il voulait passer par la cité de Négrepont; et nous tous nous lui dîmes qu'il n'en fit absolument rien. Il est vrai qu'il y avait passé à son entrée en Romanie, et qu'on lui avait fait soulas et bonne compagnie, et il s'imaginait qu'ils en feraient tout autant à cette heure. Ainsi donc, malgré tout le monde, il décida qu'on passerait par là.

A la male-heure nous prîmes cette route, et nous nous mîmes la corde au cou, de notre pleine science. C'est toujours grand danger de marcher avec fils de roi quand il est jeune; car ils se trouvent de si bon sang qu'ils ne peuvent se persuader que pour rien au monde aucun homme doive leur faire de la peine. Et assurément cela devrait être ainsi, si le monde connaissait ses devoirs; mais il les connaît si peu que bien rarement il rend à prince tout ce qu'il lui doit. Et il faut dire aussi que ce sont des seigneurs tels, qu'on n'ose s'opposer à rien de ce qu'ils veulent décider; et c'est ce qui nous advint, et il nous fallut consentir à notre propre destruction.

Nous nous rendîmes donc à la ville de Négrepont, et là nous trouvâmes qu'il venait d'arriver dix galères et un lin de Vénitiens, armés, dont étaient capitaines Jean Tari et Marc Miyot. Ils allaient au nom de messire Charles de France[1], pour qui on gardait l'empire de Constantinople, trouver la Compagnie. Il se trouvait là, pour messire Charles, un noble homme français, nommé messire Thibaut de Cepoy[2].

(1) C'est le même Charles de Valois pour lequel Muntaner a manifesté tant d'aversion au moment de ses campagnes de Catalogne et de Sicile. Charles de Valois espéra successivement être roi d'Aragon, puis de Sicile, puis empereur de Constantinople, et ne fut définitivement, comme le dit Muntaner, que roi du vent.

(2) Thibaut de Cepoy est compté par le père Anselme au nombre des amiraux de France. Son portrait est à Versailles sous le nº 1170, parmi les amiraux. Je trouve parmi les manuscrits de Ducange l'extrait d'un rouleau en parchemin de la Chambre des Comptes de Paris qui contient les comptes de Thibaut lui-même pour son voyage de Romanie. Ce manuscrit donne quelques faits de plus à ajouter à ceux fournis par Muntaner et le voici en entier :

« C'est le compte mons. Thibaut de Cepoy pour le voyage de Romenie, où il fut. Et parti de Paris le venredi aprés la Nostre-Dame en septembre l'an 1306; et vint à Mons, à S. Christofle en Hallate, au 29 jour d'avril l'an 1310.

« Receu de Nicolas de Condé le jour dessusdit, en monnoie du roi, etc., du sous-doyen de Chartres à Venise etc. de lui à Brandis, etc. somme tout, 7,000 florins, etc. Il y a d'autres receuz et empruntz taut à Négrepont qu'ailleurs pour payer les galies.

« Gages et retenues des chevaliers et d'escuyers et de gens de pied par le seigneur de Cepoy.

« Le seigneur de Cepoy et trois chevaliers, et quatorze escuyers. Mouseig. Druy de Boudainville..... Drouet de Croisencourt, Raoulin Milet, mons. Jacques de S. Sanson, Guill. Brabier, Simonnet de Framicourt. M. Perceval de Soisy, Guill. de Houdencourt, Thibaut de Moin, Jean de Mentenay, Harpin de Liencourt, Thibaut de Boulainviller, Jean d'Annecourt, Simon de Koiers, Pierre Fol, Robin Miles, Pierre le Keu, qui servirent

Le seigneur infant demanda sauf-conduit pour lui et tous ses gens, et les seigneurs de Négrepont nous le donnèrent, aussi bien que le firent les capitaines des galères, et ils convièrent le seigneur infant. Et lorsqu'il fut à terre, les galères des Vénitiens coururent sur les

du venredi d'après la N. D. en sept. l'an 1306, jusques à pareil jour 1307.

« Receptes d'autres escuyers et chevaliers, quand nos galies furent venues à Brandis.

« Gautier de Marchel, du quinzième jour de mai, l'an 1307, jusqu'au venredi 9 de septembre: Andrieu de Pommart, Bourdin, Halton du Mail, Henriet de Chalon, Lucien du Bos, Jacques de Cauroy, Girart de Landas, Jean de Bar. Colart de Martaingne, Guill. de Grapain, Bertrand du Fayel, Jehannot Mouisson, Jean de Brelenge, Renaut du Fainne.

« Mess. Jean de Cepoy, frère de monseigneur Thibaut, retenu lui et deux escuyers, Mahiet de Farainviller et Andrinot de Saint-Jean, du 22 de mai l'an 1307, jusques au venredi 9 jour de septembre, 30 s. par jour.

« Messire Pierre de Routviller, retenu lui et deux escuyers, Jehannot de Routviller, et Pierre de Aulpache et messire Bridoul de Hoyermont, lui, un chevalier, et cinq escuyers; M. Percheval de Huiermont, Simon Lanon, Anglot, Raoulin de le Cauchie, Jean de Glènes, Marchion d'Argonnes, etc.

« M. Jean, fiuls au seig. de Cepoy, et un chevalier, et trois escuyers. M. Jacques le Puilloys, Gossart de Domuin, Girardin d'Auci, Jean Damoisel, etc.

« M. Thibaut d'Anserville et un escuyer; Philippot de Valengouiart, Jean de Berquon, et Guiffroy de Berquon, retenus à escuyers; Michelet de Villerval, et Jean de Launal, retenus à escuyers.

« Jeannot de Tiesselins, connestables de vingt-neuf sergens à pié, retenus à Brandis, l'an 1307.

« Mons. Thibaut de Cepoy en la seconde année au cap de Cassandria, lui cinq de chevaliers, son fils mons. Jean, son frère M. Jean, M. Jacques le Puillois et M. Simon de Luques, du venredi 9 jour de septembre jusques au venredi... 9 jours en ce mois par 365 jours, l'an renouvelé 1308, et quinze escuyers entièrement, Robin Milet, Jacques de Cauroy, de Boulainviller, Lucien du Bos, Harpin de Liencourt, Pierre Fol, Andrieu de Pommare, Jean Damoisel, Gosses de Domuin, Girart de Landas, Mahiu de Farainviller, Andriu de St-Jean, Perret, de Renneval, et Mortelet de Villerval, pour 20 hommes d'armes entièrement, 3600 L., etc., etc.

« Chevaliers et escuyers qui ne furent mie tout le tems dessusdit, et furent de cele retenue.

« M. Druy de Houdainville et trois escuyers servirent en la deuxième année, dudit 9 de sept. l'an dessusdit jusques au dernier de novembre, etc.

« M. Pierre de Routviller et deux escuyers, dudit jour 9 de septembre jusqu'au 15 d'octembre.

« M. Thibaut d'Anserville et un escuyer, dudit jour jusques au premier jour de novembre, etc.; N. Guill. de Grapin et un escuyer, etc.; M. Jacques de St.-Sanson et trois escuyers; M. Perceval de Soisy et deux escuyers. M. Bredouls de Huiermont, un chevalier et cinq escuyers. M. Guy Ponvillain et trois escuyers; Jean de Moncornet, Thomas de Rains et Jean Ponvillain, etc. M. Hélie Chelin et deux escuyers, fut avec M. Thibaut, l'an 1307 jusqu'au 15 jours de...... qu'il mourut.

Escuyers qui servirent en la seconde année, et ne servirent mie toute l'année de l'an 1307 jusques à 1308: Raoulin Mulet, Jean de Bar, Pierre li Keus, etc.

« De anno tertio. Mons Thibaut de Cepoy et trois chevaliers de la tierce année, M. Jean son fils, M. Bertrand Laugier, M. Salmon de Luques escuyers. Thibaut de Boulainviller, Girart d'Auci, Jean Damisel, P. Fol, Ansel de Liencourt, Pierre de Remin,. ... d'Auci, Jacques de Harbonnières, Faucon de Monteschier, Guill. de Nesto, Hanequin l'Alemant, Riffians, Raymond de Viviers, Othelin Le Bourg (bâtard)..... Jean Soch..... Audriu de Pommare, qui servirent du 9 sept. 1308 jusqu'au 9 sept. 1309.

« Chevaliers et escuyers, qui ne furent mie tout cel an. M. Jean d'Arsi, chevalier, retenu le 14 octobre 1308, a servi jusqu'au premier de decembre. M. Gauthier de Pene, auvergnas, et un escuyer, Simonet de Pene, retenu le 3 de novembre 1308, servirent jusques au 26 de mai 1309. M. Jacques le Puillois du 9 septembre 1308 jusques au 22 de novembre. M. Giraus Pierre le 13 janvier 1308, jusques au 23 de mars. Martelet de Villerval du 9 septembre 1308 jusques au 15 d'octobre. Gerard de Ladings, du 9 septembre 1308 jusques au 15 d'octobre. Jean d'Achin et Marchion d'Argonnes, etc.

« M. Thibaut de Cepoy, lui quart de chevaliers, son fiuls, M. Bertrand Lauguer, M. Salemon de Luque, et seize escuyers, Thibaut de Boulainviller, Jean Damoisel, Thibaut d'Auci, Andrinot de St-Jean, Guiffroy de Canteleu, Ernout de Sauveterre, Perrot de Reneval, Jean de Rumancourt, l'abbé d'Auviler, Bertaut Lordaut, Faucon de Monteschier, Raimondin de Viviers, Damas, Jean de St-Paul, Huguenin de Brebant, Jacques de Harbonnières, qui servirent du neuvième jour de septembre l'an 1309, jusques au 29 d'avril, l'an 1310, par deux cens trente-trois jours; adont trouvasmes mons. de Valois à Saint-Christofle en Halapte pres de Senlis, etc.

« Parties et mises et autres deniers bailliez pour mons. messire Charle et en son nom: c'est assavoir, pour messagers envoyez en France et ailleurs, et pour deniers bailliez à messire Renier de Grimaus, à Roquefort, et à autres gens pour leur vivre, et pour armer des galies qui vindrent de Venise, si comme il appert ci-après en suivant puis l'an 1306, etc.; à Thomas Vidal, à Négrepont, pour parfaire la galie de Roquefort, etc.; A mons. Courral de Girarche, pour armer un galion pour aller en l'île de l'Escople, etc. pour barques louées à Brandis pour mener les chevaliers mons. jusques à Clarence, et en pourvéance ès galies, etc.; pour don aux menestreus le duc d'Athènes, etc.; à M. Renier de Grimaus, etc.; à Will. Abadie, capitaine de compagnie, et à notaire Pierre de Meschines, et à Henriet le Bourguignon, envoiez au duc d'Athènes pour avoir aucune chevance pour la compagnie, etc.; à Colace de Martaingne pour aler en la Moree pour aler parler à ceux qui gardoient D. Ferrant et pour autres besoingnes, etc.; à Jean de Montenas et à Jean de Laval qui furent envoyez de par la compaignie au duceaume d'Athènes pour parler au duc d'avoir chevance, etc.; à messire Thomas de Triple, pour aller au roi d'Erménie qui se présentoit amis de mons.; à deux menestreux du duc d'Athènes qui vindrent pour le mariage de Roquefort, etc.; à Jean de Berquon, escuyer du duc d'Athènes,

nôtres, et principalement sur la mienne, parce qu'il était bruit que j'emportais de Romanie tous les trésors du monde. Et en montant à bord ils me tuèrent plus de quarante hommes, et ils m'auraient aussi tué si je me fusse trouvé là ; mais je ne m'éloignai point d'un pas du seigneur infant. Et ils pillèrent ma galère et tout ce qui s'y trouvait, ce qui était fort grande affaire. Puis ils arrêtèrent le seigneur infant et dix des gens les plus considérables qui étaient avec lui. Et ayant fait cette trahison, messire Thibaut de Cepoy livra le seigneur infant à messire Jean de Nixia[1], seigneur de la troisième partie de Négrepont, pour qu'il le conduisit au duc d'Athènes, afin que celui-ci le gardât aux ordres de messire Charles, et en fit ce qu'il lui manderait. Ainsi ils l'envoyèrent avec huit cavaliers et quatre écuyers à la cité de Thèbes[2], et il le fit mettre et bien garder dans le château de cette ville qui s'appelle Saint-Omer[3].

Des hommes de Négrepont donnèrent à entendre à messire Thibaut de Cepoy que, si l'on voulait rien obtenir de la Compagnie, il fallait me renvoyer auprès d'elle; car j'emportais avec moi une bonne partie du trésor des hommes de notre compagnie; qu'ainsi ils feraient deux bonnes choses : premièrement ils feraient plaisir à la Compagnie, et d'un autre côté ils savaient très bien que la Compagnie me mettrait à mort aussitôt, et qu'ainsi il n'y aurait plus personne pour réclamer ce qu'ils m'avaient pris. Ils conseillèrent d'y renvoyer aussi Garcia Gomès Palasin, à qui En Rocafort voulait plus de mal qu'à homme du monde, pensant qu'on ferait ainsi grand plaisir à En Rocafort.

Et ainsi qu'on le leur conseillait ils le firent, car ils renvoyèrent à la Compagnie Garcia Gomès et moi. Aussitôt qu'ils furent arrivés, ils présentèrent Garcia Gomès à En Rocafort, qui en eut grande joie. Rocafort arriva aussitôt sur la poupe de la galère; et dès que Gomès eut été débarqué, sans autre sentence et en présence de tous, En Rocafort lui fit couper la tête. Ce fut assurément là un grand malheur et un grand dommage, car en vérité c'était un des meilleurs chevaliers du monde à tout égard.

CHAPITRE CCXXXVI.

Comment la Compagnie fut charmée de me voir de retour, moi Ramon Muntaner ; et comment En Rocafort résolut de se rapprocher de messire Charles de France, et, à son grand dam, fit reconnaître par serment, pour capitaine de toute la Compagnie, Thibaut de Cepoy, au nom de messire Charles de France.

Quand tout cela eut été fait, ils me débarquèrent; et aussitôt que ceux de la Compagnie me virent, En Rocafort et tous les autres, ils vinrent me baiser et m'embrasser; et ils pleurèrent tous sur les pertes que j'avais faites. Et les Turcs et Turcopules accoururent tous, et voulurent me baiser les mains et commencèrent à pleurer de joie, pensant que je venais pour rester avec eux. Et aussitôt En Rocafort et eux tous qui m'accompagnaient me conduisirent dans la plus belle maison qui fut là, et me la firent livrer. Dès que je fus établi dans mon logement, les Turcs m'envoyèrent vingt chevaux et mille perpres d'or, et les Turcopules autant. En Rocafort m'envoya un bon cheval, une mule, cent cafises[1] d'avoine, cent

qui devait dire au duc comment nous eussions accord en Blaquie de aucun secours de grain, etc.; à un messager Votemite, grand maréchal de la Blaquie, etc. Donné et payé à messire Ovili, patron d'une nave de Genes, pour porter le pain des Turcs et des Turcoples de la Blaquie, jusques à Ruraine au royaume de Salonique, etc.; à Jacques de Cornoy qui emmena en Pouille Roquefort et autres traîtres, et de là s'en alla en France, 60 florins. Pour un cheval donné au capitaine des armogaires (almogavares), etc.

« Quant il nous vint 11,400 florins pour les galies l'an 1308, messire de Cepoy n'en vaut nus prendre, ains les offri à Roquefort et à la Compaigne; et ils vaurent que les galies qui n'avoient à servir que vingt-six jours, compté leur ralee, en fussent payees de deux mois; et ainsi fu fait; et estoient sept galies et un lin, qui coustèrent 615 l. 18 sous, valeur 6,252 flor. 6 Venitiens.

« Quant Roquefort fut pris, messire Thibaut de Cepoy retint deux galies et un lin, quant les autres s'en ralerent à Venise, pour ce que cil de Salonique armoient cinq lins pour nous détourner les vivres qu'ils ne nous venissent, etc. »

(1) Naxos. Un des seigneurs tierciers de Négrepont de la famille dalle Carceri, avait epousé une Sanudo, héritière du duché de Naxos. Voyez dans les tables généalogiques ci-jointes celle des Carceri et celle des Sanudo.

(2) *Des Tives*, dit Muntaner, et suivant la prononciation moderne.

(3) Ainsi nommé de Nicolas de Saint-Omer qui le fonda. Voyez la Chronique de Morée qui précède, p. 189, et l'index géographique à la fin de ce volume.

(1) Du mot arabe *kafiz*, qui désigne à la fois une mesure de capacité et une mesure de longueur. Le dictionnaire arabe-persan-turc de Meninski dit que le *kafiz*, comme mesure de capacité, contient douze sa (c'est-à-dire, suivant le dictionnaire turc-français de Bianchi, douze boisseaux), et, comme mesure de longueur, cent vingt quatre coudées.

quintaux de farine, de la viande salée et des bestiaux de toutes sortes. Enfin il n'y eut ni adalil, ni chef d'almogavares, ni le moindre individu de quelque valeur, qui ne m'envoyât ses présents; de telle sorte que, ce qu'ils m'envoyèrent dans l'espace de trois jours, on pourrait bien estimer que cela valait quatre mille perpres d'or. Si bien que Thibaut de Cepoy et les Vénitiens se trouvèrent fort déçus de m'avoir ramené là.

Tout cela fait, Thibaut de Cepoy et les chefs des galères entrèrent en pourparler sur leurs affaires avec la Compagnie. La première chose que firent les nôtres fut d'exiger que les Vénitiens me fissent satisfaction du dommage qu'ils m'avaient causé, et qu'ils s'engageassent à cela par serment; car la Compagnie leur déclara: que j'avais été leur père et leur gouverneur depuis qu'ils étaient partis de Sicile, et que jamais mal n'avait pu s'élever entre eux tant que j'avais été présent, et que, si j'avais été avec eux, le malheur d'En Béranger d'Ençença et des autres ne serait point arrivé. Ce fut là le premier article qu'ils durent promettre et jurer; et ils tinrent mal et peu loyalement leurs serments. Aussi Dieu mit-il à mal tous leurs faits, ainsi que vous l'apprendrez plus tard.

Que vous dirai-je? En Rocafort, voyant qu'il s'était aliéné les maisons de Sicile, d'Aragon et de Majorque, ainsi que toute la Catalogne, résolut de se rapprocher de messire Charles; et ainsi il prêta et fit prêter serment par toute la Compagnie à la bannière de messire Charles de France; et ce fut au grand dam d'une partie comme de l'autre. Et dès qu'ils eurent fait serment et hommage à Thibaut de Cepoy au nom de messire Charles, ils jurèrent de reconnaître en qualité de capitaine messire Thibaut de Cepoy, qui d'une main bien douce tint la bride de sa capitainerie, car il voyait bien qu'il ne pouvait en agir autrement.

Que vous dirai-je? Quand messire Thibaut eut été reconnu et juré comme capitaine, il s'imagina que nul autre que lui n'oserait commander; mais En Rocafort n'en faisait pas plus de cas que d'un chien; et il se fit faire un sceau portant un cavalier et une couronne d'or, car il croyait se faire couronner roi de Salonique. Que vous dirai-je? Quand ceci eut été fait, Thibaut fut capitaine du vent de la même manière que l'était son seigneur. Et comme son seigneur avait été roi du chapeau[1] et du vent, quand il accepta la donation du royaume d'Aragon, de même Thibaut fut capitaine du chapeau et du vent.

Lorsque les capitaines des galères eurent vu ces arrangements, ils pensèrent qu'ils avaient terminé ce pour quoi ils étaient venus, puisqu'ils avaient placé Thibaut à la tête de la Compagnie; ils prirent donc congé et voulurent s'en retourner. Toute la Compagnie, ainsi que les Turcs et les Turcopules, et Thibaut lui-même, me prièrent de rester. Moi, je leur répondis que pour rien au monde je n'y consentirais. Et quand ceux de la Compagnie virent qu'ils n'y pouvaient rien faire ni obtenir de moi autre chose, ils firent venir les capitaines des galères et les prièrent chèrement de me bien traiter. Ensuite ils me firent donner une galère où pût aller toute ma suite; mais messire Tari, principal capitaine, voulut que j'allasse sur sa galère. Et messire Thibaut écrivit ses lettres à Négrepont pour que tout homme, sous peine de punition de corps et de biens, eût à me rendre ce qui était mien. Et moi je fis don de tous mes chevaux, attelages et chariots, à ceux qui avaient été de ma compagnie. Je pris alors congé d'eux tous et m'embarquai à bord de la galère de messire Jean Tari. Et si jamais homme reçut honneurs d'un autre gentilhomme, ce fut bien moi qui les reçus de lui; car il voulut que je couchasse avec lui dans le même lit, et lui et moi nous mangions ensemble à une table séparée

CHAPITRE CCXXXVII

Comment les galères des Vénitiens quittèrent la Compagnie, et moi, Ramon Muntaner, avec eux, pour recouvrer ce qu'on m'avait pris; et comment j'allai à la cité de Thèbes pour prendre congé du seigneur Infant En Ferrand, et pour obtenir qu'on le traitât avec honneur.

Ainsi vînmes-nous à la cité de Négrepont. Et quand nous fûmes arrivés dans la ville, les capitaines des galères dirent au bailli des Véni-

(1) On verra dans Bernard d'Esclot qui suit, que le cardinal légat revêtit Charles de Valois du royaume d'Aragon, en 1285, en lui posant sur la tête son chapeau de cardinal; ce qui fait que Muntaner l'appelle toujours Roi du Chapeau, c'est-à-dire, roi de la façon du cardinal.

tiens[1] de faire publier, que tout homme qui avait eu quoi que ce soit du mien eût à me le rendre, sous peine de corps et de biens; et messire Jean de Nixia et messire Boniface de Vérone[2], après avoir vu la lettre de Thibaut de Cepoy, en firent autant. Que vous dirai-je? Ils se montrèrent fort désireux que je me contentasse du vent, mais quant aux effets nous ne pûmes rien en recouvrer. Je priai donc messire Jean Tari de me permettre d'aller à la cité de Thèbes, voir le seigneur infant. Il me répondit que, par amitié pour moi, il m'attendrait quatre jours, ce dont je lui sus bon gré. Je me procurai alors cinq montures et me rendis à la cité de Thèbes, qui est à vingt-quatre milles de Négrepont, et j'y trouvai le duc d'Athènes malade[3]; et tout malade qu'il était il m'accueillit très bien, et me dit qu'il était bien fâché du dommage que j'avais souffert, et qu'il se mettait à ma disposition pour que je lui indiquasse à quoi il pourrait m'être utile, et qu'il aurait grand plaisir à m'être en aide. Je lui fis beaucoup de remercîments, et lui dis que, le plus grand plaisir qu'il pût me faire, c'était de traiter avec toute sorte d'honneurs le seigneur infant. Il me répondit qu'il s'y sentait tenu par lui-même, et qu'il était bien fâché d'avoir à prêter ses services dans une telle circonstance. Je le priai de vouloir bien me permettre de le voir. Il me répondit que oui, et non-seulement le voir, mais rester à ma volonté auprès de lui; et que, par honneur pour moi, tant que je serais avec lui, tout homme pourrait entrer dans sa prison et manger avec lui; et que même, s'il voulait monter à cheval, il le pouvait. Il fit aussitôt ouvrir les portes du château de Saint-Omer, où était détenu le seigneur infant, et j'allai le voir. Si ma douleur fut vive quand je le vis au pouvoir d'autrui, ne me le demandez pas; mais lui, par sa grande bonté, me conforta. Que vous dirai-je? Je demeurai deux jours auprès de lui, et le priai de vouloir bien me permettre de m'arranger avec le duc d'Athènes pour qu'il m'autorisât à rester auprès de lui. Il me répondit, qu'il n'était nullement nécessaire que je restasse, mais bien que je me rendisse en Sicile, et qu'il me remettrait une lettre de créance pour le seigneur roi de Sicile, car il ne voulait écrire à nul autre. Il fit aussitôt faire la lettre, et m'expliqua tout son message, et tout ce que je devais dire, et tout ce que je devais faire; il ajouta qu'il savait que nul autre au monde n'était aussi bien que moi instruit de ce qui lui était arrivé en Romanie; et assurément il disait la vérité.

(1) Les Carceri s'etaient mis sous la protection des Venitiens. En 1261, Benoit Zaccaria s'était rendu maitre de l'ile; Raban avait eté fait prisonnier, et l'empereur grec avait pris possession des deux autres tiers; mais plus tard de nouveaux mouvements avaient réinstallé l'influence vénitienne.

(2) Les seigneurs tierciers de Négrepont, de la famille dalle Carceri, étaient de Verone.

(3) C'etait alors Guill de la Roche prédecesseur de Gautier. Voyez la chronique de Morée et la genéalogie des ducs d'Athènes des deux maisons de la Roche et de Brienne, à la suite de ma Notice.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je pris congé du seigneur infant En Ferrand pour venir en Sicile; comment les galères des Vénitiens se rencontrèrent avec celles d'En Rambaud Des-Far; comment ils envoyèrent le seigneur infant au roi Robert; et comment il fut mis hors de sa prison.

Après que j'eus demeuré deux jours à Thèbes, je pris congé de lui avec grande douleur; car peu s'en fallut que mon cœur ne s'en brisât. Je lui laissai une partie du peu d'argent que j'avais; et je me dépouillai de quelques habillements que je portais, et les donnai au cuisinier que le duc lui avait fourni, et pris à part ledit cuisinier, et lui dis qu'il se gardât bien de souffrir que rien fût mis dans ses mets qui pût lui faire aucun mal, et que s'il y donnait bonne garde il en recevrait de bonnes récompenses de moi et d'autres. Et je lui fis mettre les mains sur l'Évangile, et jurer en ma présence : qu'il se laisserait plutôt couper la tête que de souffrir qu'il arrivât malheur à l'infant pour avoir mangé d'aucuns mets préparés par lui. Ces précautions prises, je le quittai. J'avais déjà pris congé du seigneur infant et de sa compagnie; j'allai aussi prendre congé du duc, qui avec bonne grâce me fit don de quelques riches et beaux joyaux. Nous partîmes satisfaits de lui, et retournâmes à Négrepont, où se trouvaient les galères qui n'attendaient plus que moi.

Nous nous embarquâmes aussitôt et partîmes de Négrepont, et allâmes rafraichir à l'ile de Spetzia, puis à la Cidia[1], à Malvoisie, à Malée,

(1) Je ne trouve aucun lieu dont le nom se rapproche de celui-ci. Il s'agit sans doute d'un port de mer placé entre Spezzia et Monembasia. Peut-être est-ce l'ancien port de Léonidi, à quelques milles au sud de la nouvelle Leondi?

à Saint-Annel[1], à Porto-Quaglio, et puis à Coron; et de Coron nous nous en allâmes à l'île de Sapienza. Cette nuit nous couchâmes dans l'île; et quand le jour parut, nous regardâmes et vîmes venir quatre galères et un lin, du même côté par lequel nous étions venus. Nous cessâmes aussitôt de manœuvrer à l'ouest, et fîmes route à leur rencontre. Et eux qui nous virent venir prirent aussi les armes. Je regardai et vis reluire leurs salades de fer et leurs épieux de chasse, et nous pensâmes alors que c'étaient les galères d'En Raimbaud Des-Far, car nous avions eu langue qu'ils étaient dans ces parages. Je le dis aussitôt à notre capitaine, et les Vénitiens s'armèrent.

Après quelques instants arriva à nous le lin armé d'En Raimbaud Des-Far, avec En P. Ribalta sur la poupe. Je le reconnus aussitôt, et il s'approcha. En me voyant il eut une grande joie; et il monta à moi sur la galère, et me dit que ces galères étaient celles d'En Raimbaud Des-Far. Les capitaines vénitiens me tirèrent à part, et me dirent de les éclairer sur le compte de ce chevalier, si c'était un mauvais homme, et s'il avait jamais fait du mal aux Vénitiens. Je leur répondis, que c'était un homme loyal, et qui pour rien au monde ne ferait du mal à qui que ce soit qui fût ami du roi d'Aragon, et je les priai au contraire de le traiter avec affection et honneur tant qu'il serait avec eux. Alors ils firent désarmer les galères, et me prièrent de lui donner toute garantie de leur part, et de lui dire qu'ils étaient les bienvenus.

Je montai donc sur le lin avec En P. Ribalta, et nous allâmes trouver En Raimbaud Des-Far, qui fit aussitôt débarrasser tous ses gens de leurs armures, et nous revînmes ensemble aux galères. Là, tous les bâtiments se firent le salut réciproque, et tous ensemble nous retournâmes à l'île de Sapienza. Nous mîmes toutes nos échelles à terre; et nos capitaines convièrent En Raimbaud Des-Far et tous les autres chefs. Nous restâmes là toute la journée jusqu'au soir, et le soir nous partîmes tous ensemble et allâmes à Modon[1], où nous rafraîchîmes toutes les galères et prîmes de l'eau. Le lendemain nous allâmes à la plage de Matagriffon, où nous prîmes aussi de l'eau, et puis à Glarenza. A Glarenza, les Vénitiens durent s'arrêter, afin de prendre leurs arrangements pour quatre galères qu'ils y devaient laisser en dépôt. Là, je changeai de bord pour passer avec En Raimbaud Des-Far, qui me fit livrer une galère pour moi et ma suite; et messire Jean Tari, capitaine des Vénitiens, me donna deux tonneaux de vin, et une provision suffisante de biscuit et de viande salée et de tout ce qu'il avait pour ses gens, et moi-même je fis acheter à Glarenza tout ce dont j'avais besoin. Je pris ensuite congé d'eux; et En Raimbaud Des-Far et moi nous décidâmes de nouveau d'aller à Corfou; puis nous partîmes de Corfou, traversâmes la mer et allâmes prendre terre au golfe de Tarente, c'est-à-dire à la pointe du cap de Leuca, et puis nous côtoyâmes la Calabre, et vînmes à Messine. Là, En Raimbaud Des-Far désarma, et lui et moi nous allâmes vers le seigneur roi, que nous trouvâmes à Castro-Nuovo. Le seigneur roi accueillit fort bien En Raimbaud et lui fit des présents; puis En Raimbaud s'en alla, et je demeurai auprès du seigneur roi Je lui remis la lettre du seigneur infant et lui rendis compte de mon message. Le seigneur roi fut très fâché de la prise du seigneur infant; et aussitôt il en instruisit par un message le seigneur roi de Majorque et le seigneur roi d'Aragon.

Dans l'intervalle, il parvint un message de messire Charles[2] au duc d'Athènes pour qu'il eût à envoyer le seigneur infant au roi Robert[3]. Le duc d'Athènes envoya donc aussitôt l'infant à Brindes, et de Brindes ils allèrent par terre à Naples; et de Naples le seigneur infant fut mis en prison courtoise. Il était gardé, mais chevauchait avec le roi Robert, et mangeait avec lui et avec madame la reine, femme du roi Robert, laquelle était sœur de l'infant. Que vous dirai-je? Pendant plus d'un an le seigneur infant resta prisonnier. Après quoi le seigneur roi son père traita avec le roi de France[4] pour

(1) Je ne trouve, sur la route de mer du cap Malée à Porto-Quaglio, aucune ville ou île dont le nom se rapproche de celui-ci; et cependant la belle grande carte du dépôt de la guerre, donnée dans le magnifique ouvrage de M. Bory de Saint-Vincent (Voyage scientifique en Morée) est aussi exacte que détaillée. Voici l'itinéraire de ce bâtiment: Négrepont, rio de Sete-Pace (Spetzia), La Cidia, Malvesia, Malea, Sent Anuel, port de les Guatles (Porto Quaglio), Curon (Coron), île de Sapiencia, Mato (Modon), Matagrifo, Clarenza, Curfo (Corfou).

(1) Il l'appelle ici *Mato de Methone.*

(2) Charles portait depuis son mariage le titre d'empereur de Constantinople, qui était reconnu sinon des Grecs, du moins des anciens vassaux français de Baudoin.

(3) Roi de Naples. (4) Philippe-le-Bel.

qu'on le lui renvoyât. Et le roi de France et messire Charles expédièrent au roi Charles, qui vivait encore[1], ainsi qu'au roi Robert[2], des messagers pour leur dire de le renvoyer au seigneur roi son père. En effet, il fut renvoyé au seigneur roi son père; il prit terre à Collioure; et son père et sa mère, et tout ce qu'il y avait d'habitants dans les états du roi de Majorque, en firent de grandes réjouissances; car tous l'aimaient plus qu'aucun autre enfant du seigneur roi.

Je laisse le seigneur infant se réjouir, sain et sauf, auprès du seigneur roi son père, et je reviens à vous parler de la Compagnie jusqu'à ce que je vous les aie amenés au duché d'Athènes où ils sont aujourd'hui.

(1) Charles II mourut le 4 mai 1309, suivant Villani.

(2) Troisième fils et héritier de Charles II

CHAPITRE CCXXXIX.

Comment En Rocafort fut arrêté par la Compagnie et livré à Thibaut de Cepoy, lequel, à l'insu de la Compagnie, l'emmena et le livra au roi Robert, qui le fit mettre en un cachot à Aversa où il mourut de faim.

Quand En Rocafort eut fait faire le sceau, il s'empara tellement de l'ost qu'on y reconnaissait moins Thibaut de Cepoy qu'on n'eût fait un simple sergent; si bien que Thibaut en fut très dolent et se regarda comme baffoué. Et En Rocafort se méconnut si bien, qu'il ne mourait pas un homme dans l'armée qu'il ne s'emparât de tout ce qu'il laissait. D'un autre côté, si quelqu'un avait une belle femme, une belle fille ou une belle maîtresse, il fallait qu'il l'eût; de sorte qu'on ne savait que faire. Si bien qu'enfin tous les chefs des compagnies allèrent secrètement trouver Thibaut de Cepoy, et lui demandèrent quel conseil il avait à leur donner relativement à En Rocafort, car ils ne pouvaient plus le souffrir. Il leur répondit que quant à leur donner aucun conseil, c'est ce qu'il ne ferait pas, attendu qu'il était leur seigneur; que, s'ils voulaient réellement bien faire, ils n'avaient qu'à réfléchir de leur côté, et lui réfléchirait du sien sur ce qu'il y avait à faire. Et Thibaut s'exprimait ainsi, craignant qu'ils ne voulussent le décevoir et le trahir. Thibaut alla donc trouver En Rocafort, le prit à part et lui fit des remontrances; mais lui ne prit point cela en bonne part.

Thibaut avait déjà envoyé son fils à Venise, pour qu'on lui armât six galères, et il les attendait; et à peu de jours de là elles arrivèrent avec son fils, qui les commandait; et quand les galères furent arrivées, il se regarda comme sauvé. Il envoya en secret aux chefs des compagnies pour leur demander ce qu'ils avaient résolu au sujet d'En Rocafort. Ils répondirent: qu'ils étaient d'avis que messire Thibaut fit convoquer le conseil général, et que, quand ils seraient réunis en conseil, ils lui diraient ce qu'ils voulaient, et que là ils l'arrêteraient en personne et le lui livreraient. Ainsi fut-il fait, pour leur malheur; car le lendemain, étant au conseil, ils l'accusèrent d'avoir porté le désordre parmi eux, et sur cette accusation ils l'arrêtèrent et le livrèrent à Thibaut; en quoi ils firent la plus grande faute que jamais gens aient commise, de l'avoir ainsi livré aux mains d'autrui, au lieu d'en tirer vengeance par eux-mêmes, s'ils avaient à cœur de le faire.

Que vous dirai-je? dès que messire Thibaut tint entre ses mains En Béranger de Rocafort et En Gilbert son frère (car leur oncle ainsi qu'En Dalmau de Saint-Martin étaient morts de maladie depuis peu de temps), les chefs des compagnies coururent au logement et aux caisses d'En Rocafort, et trouvèrent tant de perpres d'or qu'ils eurent treize perpres d'or en partage pour chaque homme. Et enfin ils pillèrent tout ce qu'il avait.

Thibaut, une fois qu'il eut en son pouvoir En Rocafort et son frère[1], une belle nuit s'embarqua tout secrètement sur ses galères avec toute sa compagnie, et mit à son bord En Rocafort et son frère, et fit force de rames, et laissa là la Compagnie sans prendre congé de personne. Le matin, quand la Compagnie ne vit plus messire Thibaut, et apprit qu'il était parti emmenant avec lui En Rocafort, ils en furent tous fort dolents et se repentirent de ce qu'ils avaient fait; puis une rumeur si violente s'éleva entre eux qu'ils coururent aux armes et percèrent à coups de lance les quatorze chefs des compagnies qui

(1) Thibaut de Cepoy mentionne l'arrestation de Rocafort dans son compte de dépenses (note, page 468).

« A Jacques de Cornoy, qui emmena en Pouille Roquefort et autres traîtres, et de là s'en alla en France, 60 florins. »

avaient consenti à l'affaire. Puis ils choisirent entre eux deux cavaliers, un adalil et un chef d'almogavares pour les commander jusqu'à ce qu'ils eussent un chef. Et de cette manière leurs quatre élus restèrent chargés de la direction de la Compagnie, d'accord avec le conseil des douze[1].

Thibaut de Cepoy s'en alla à Naples et livra En Rocafort et son frère au roi Robert, qui leur voulait plus grand mal qu'à homme du monde, à cause de ces châteaux de Calabre qu'il n'avait pas voulu rendre comme l'avaient fait les autres. Et quand le roi Robert les eut en son pouvoir, il les envoya au château d'Aversa, et fit jeter les deux frères dans un cachot, où il les laissa mourir de faim; car du moment où ils y furent nul ne leur donna à boire ni à manger. Vous pouvez voir par là que celui qui mal fait n'éloigne pas pour cela le mal de soi, et que plus est élevé l'homme, plus patient et plus droiturier doit-il être. Mais ne parlons plus d'En Rocafort, son temps est accompli, et revenons à notre Compagnie[2].

(1) On a déjà vu que le conseil supérieur de la Compagnie était composé de ces 12, fort probablement en souvenir des 12 pairs qui étaient dans tous les romans et dans toutes les traditions.

(2) Giovanni Villani résume en un court chapitre toute la vie de la grande Compagnie catalane en Grèce :

« Nell' anno 1302, partito messere Carlo (Charles de Valois) di Cicilia e rimasa l'isola in pace, una gran gente di soldati catalani, genovesi e alteri italiani, istati in Cicilia alla detta guerra per l'una parte e per l'altra, si partiro di Cicilia con 20 galere e altri legni, onde fecero capitano loro uno fra Ruggieri dell' ordine de' Tempieri, uomo dissoluto e di sangue crudele, e andarono e passarono in Romania per conquistare terra; e posonsi nel reame di Salonica, e quello distrussono; e guastarono la Grecia infino in Constantinopoli. E crescendo il loro podere d' ogni colletta di gente latina, e fugitivi, dissoluti e paterini e d' ogni setta scacciata, vivendo illibitamente fuori d' ogni legge, si chiamarono la Compagna, stando e vivendo in corso e in guerra alla roba d' ogni uomo. E cio che acquistavano era comune, distruggendo e rubando cio che trovavano, senza ritenere città, castella o casale che prendessero, ma quelle rubate ardendo e guastando. E cosi durò la detta Compagna dissoluta piu di 12 anni uccidendo più loro signori, e rimutandoli in poco tempo chi più avea seguito o podere. Alla fine tornaro sopra le terre del despoto, cio è il reame di Macedonia, e quello distrussero. E poi ne vennero nel ducato d'Atene; e rebellarsi dal conte di Brenna ch' era duca d' Atene e loro capitano e signore, e per quistioni da lui a loro si combatterono insieme, e sconfissero il detto duca loro signore, e a lui preso tagliarono la testa; e presono le terre sue, e di quelle della Morea; e quelli signoraggi tra loro si partirono e disabitaro; e distrussero li antichi fli de' Franceschi che quelli signoraggi teneano; e le loro donne e figliuole che a loro piacquono ritennero e presero per moglie, et rimasono abitanti e paesani della terra. E così le dilizie de' Latini, *acquistate anticamente per li Franceschi, i quali erano i piu morbidi e meglio stanti che in ullo paese del mondo*, per così dissoluta gente furono distrutte e guaste (l. VIII, c. 50).

CHAPITRE CCXL.

Comment le duc d'Athènes laissa le duché au comte de Brienne, et comment ledit comte, étant défié par le despote d'Arta et par le seigneur de la Vlaquie, et par l'empereur, appela la Compagnie à son secours, et recouvra toute sa terre, et voulut faire périr ladite Compagnie; mais il périt lui-même et les siens.

A ce moment arriva que le duc d'Athènes mourut de maladie; il n'avait ni fils ni fille; et laissa le duché au comte de Brienne, qui était son cousin-germain[1]. Pendant son enfance, le comte de Brienne avait été longtemps élevé en Sicile, au château d'Agosta, où il avait été envoyé en otage par son père, lorsqu'il avait été pris; et il avait ensuite été mis à rançon; voilà pourquoi il se fesait aimer des Catalans, et comment il parlait la langue catalane. Lorsqu'il fut parvenu au duché, le despote d'Arta le défia, ainsi que l'Ange, seigneur de la Vlachie, et l'empereur lui-même, de manière que chacun d'eux lui donnait fort à faire[2]. Il envoya donc ses messagers à la Compagnie, promettant, si elle venait à son aide, de lui payer la solde de six mois, et de leur continuer ensuite la même solde, c'est-à-dire quatre onces par mois pour chaque homme de cheval bardé, deux par cheval armé à la légère, et une once par homme de pied; et de cela ils en firent un traité, et les chartes en furent jurées de part et d'autre. Là-dessus la Compagnie partit de Cassandria et se rendit en Moree, après avoir souffert de grands maux en traversant la Vlachie, qui est le plus redoutable pays du monde[3].

(1) Guy de la Roche mourut le 5 octobre 1308. Il avait épousé Mahaut, fille de Florent de Hainaut et d'Isabelle de Ville-Hardoin, princesse de Moree; mais le mariage n'avait certainement pas été consommé, car au moment de la mort du duc, sa femme, née le 29 novembre 1293, n'avait pas encore accompli sa onzième annee. (Voyez les généalogies.) Gautier de Brienne succéda ainsi en octobre 1308 à Guy de la Roche dans le duché d'Athènes.

(2) Ces querelles du duc d'Athènes avec le despote d'Arta, l'empereur grec et le seigneur de Vlachie sont rapportées par Nicéphore.

(3) Nicéphore Grégoras raconte (l. VII, c. 6 et 7) les courses vagabondes des Catalans depuis leur arrivee au cap

Lorsqu'ils furent au duché d'Athènes, le comte de Brienne les accueillit fort bien et leur donna aussitôt la solde de deux mois; et ils commencèrent à combattre les ennemis du comte.

Cassandria. Je traduis de ce morceau intéressant tout ce qui est relatif à mon sujet.

Après avoir rendu compte de tous les préparatifs faits par l'empereur pour fortifier Thessalonique contre leurs attaques, et du mur construit près de Christopolis, depuis la mer jusqu'au sommet de la montagne voisine pour leur fermer ce passage, et de ses dispositions pour tenir la campagne et les affamer, il ajoute :

« Au retour du printemps les Catalans quittant leur position d'hiver au cap Cassandria, se répandirent dans le pays, les uns dans les bourgs les plus rapprochés de Thessalonique, les autres pour butiner. Mais en voyant tout le pays désert d'habitants, toutes les campagnes dépourvues de grand et de petit bétail, toutes les villes fortifiées par un grand nombre d'hommes armés, ils résolurent de retourner en Thrace. Et il n'y avait pas pour eux de temps à perdre, s'ils ne voulaient pas s'exposer à périr inutilement; car s'ils manquaient du nécessaire, eux qui menaient à leur suite un si grand nombre de chevaux et de captifs et qui étaient eux-mêmes au nombre de huit mille, il était évident qu'ils couraient le danger de mourir promptement de faim. Mais avant d'avoir fait connaître cette résolution au gros de leur compagnie, ils apprirent eux-mêmes d'un captif, que tout retour en Thrace leur était impossible, les longues murailles qui avaient été récemment élevées autour de Christopolis leur fermant le passage. Cette nouvelle, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les frappa d'étonnement et les jeta dans la plus grande perplexité. Ils ne savaient en effet sur quel point se diriger, pressés qu'ils étaient par la famine, et craignant en même temps que les peuples voisins des Grecs de Macédoine, et dont chacun redoutait leurs incursions, ne s'encourageassent les uns les autres, tels que les Illyriens, par exemple, les Triballiens, les Acarnaniens et les Thessaliens, et, réunissant toutes leurs forces, ne les cernassent et ne les détruisissent tous, au moment où ils ne possédaient pas un seul point où la fuite pût leur procurer un abri. Dans cette extrémité ils s'arrêtèrent à une résolution qui semblait plutôt un acte de folie que d'audace; c'était de marcher en avant, sans délai et avec la plus grande hâte, dans le dessein de subjuguer le pays de Thessalie, pays si fécond pour toutes les nécessités de la vie, ou même de se porter sur quelques terres plus éloignées, parmi celles qui s'étendent jusqu'au Péloponèse, et là de se faire un établissement fixe en mettant fin à leurs longues courses vagabondes; ou, comme seconde ressource, de conclure un armistice avec quelqu'un des peuples maritimes et d'obtenir ainsi la facilité de s'en retourner librement par mer dans leurs foyers. Ils abandonnèrent donc leur station de Cassandria, et le troisième jour de leur voyage ils étaient parvenus aux montagnes qui ferment la Thessalie : l'Olympe, l'Ossa et le Pélion. Là ils placèrent leur camp et ravagèrent les campagnes environnantes; ils amassèrent en abondance de quoi subvenir à leurs besoins. » (Ici Nicéphore raconte qu'au moment du départ des Catalans pour la Thessalie, les Turcs, leurs nouveaux alliés, commandés par Melec et Chalel, avaient refusé de les suivre, et qu'après de longs débats ils avaient fini par partager entre eux le butin et les prisonniers, et suivi chacun la route qui leur convenait.) « Après leur séparation des Turcs, ajoute Nicéphore, les Catalans passèrent de leur côté la saison d'hiver aux pieds de l'Olympe et de l'Ossa. A l'approche du printemps ils se mirent en route, traversèrent la cime des montagnes et la vallée de Tempé, et avant l'été ils débordèrent dans les belles plaines de la Thessalie. Là, voyant un pays agréable et fertile, ils passèrent toute cette année à incendier les campagnes et à dévaster tout ce qu'ils trouvaient en dehors des murs des villes, sans que personne leur opposât aucune résistance. Toutes les affaires de Thessalie étaient alors tombées dans un véritable état de torpeur par suite de l'extrême jeunesse de celui qui en avait le gouvernement (Jean Ange), qui n'avait d'ailleurs jamais été habitué aux grandes affaires, et qui était de plus en proie aux souffrances d'une longue maladie et déjà sur le point de mourir et d'entraîner avec lui la ruine d'une puissance transmise jusqu'à lui par ses aïeux, revêtus tous de la dignité de sébastocrator. Peu de temps auparavant il venait d'épouser Irène, fille naturelle de l'empereur Andronic, et n'en avait eu aucun enfant qui pût succéder à son autorité. Par suite de tout cela, les affaires qui étaient fort en désordre pour le présent, semblaient devoir tomber bientôt dans de plus grands troubles encore quand il s'agirait d'un successeur à cette autorité; car c'était encore une chose cachée dans les ténèbres que le nom de celui qui viendrait à la posséder. Au moment donc où le chef du pays succombait sous sa dernière maladie, et où les ennemis parcouraient et dévastaient tout le pays avec l'impétuosité d'un incendie, il parut convenable aux hommes les plus distingués par leurs familles de s'arrêter à la délibération suivante. Ils résolurent de caresser leurs ennemis par des présents, de capter la bienveillance des chefs par la rançon de dons plus considérables, avant que ces richesses ne fussent enlevées de leurs mains par la guerre, et de promettre de leur donner des guides qui les conduiraient sur les terres d'Achaïe et de Béotie, pays riche et fertile, abondamment fourni de toutes choses agréables et même tout-à-fait convenable pour que tous pussent y fixer enfin leur résidence. Ces propositions parurent agréables aux Latins eux-mêmes et tout-à-fait conformes à ce qu'ils désiraient. » (Ici un monologue consultatif des Latins quelque peu verbeux sans un fait de plus.) « Tout cela mûrement considéré et pesé, les Catalans firent avec les Thessaliens un traité de paix et d'alliance aux conditions que j'ai énoncées; et au retour du printemps, ayant reçu d'eux de grandes richesses et des guides, ils franchissent les montagnes qui s'étendent au-delà de la Thessalie, et, traversant les Thermopyles, viennent placer leur camp dans la Locride et sur les bords du Céphise. Ce grand fleuve découle des cimes du Parnasse, et dirige son cours à l'orient, ayant au nord les Opuntiens et les Locriens, au sud et au sud-est toute la partie méditerranéenne de l'Achaïe et de la Béotie; puis, sans se diviser et toujours considérable, arrose les champs de la Livadie et de l'Haliarte; puis, se partageant en deux branches, change son nom en ceux d'Asope et d'Ismène; enfin sous le nom d'Asope coupe l'Attique en deux pour aller se perdre dans la mer, et sous celui d'Ismène va se jeter dans la mer d'Eubée, tout près d'Aulis, où autrefois dit-on, dans leur navigation vers Troie, abordèrent

si bien qu'en peu de temps ils en eurent nettoyé toute la frontière. Que vous dirai-je? chacun recherchait avec grande joie à faire paix avec le comte, et le comte recouvra plus de trente châteaux qu'on lui avait enlevés, et il traita honorablement avec l'empereur, avec Ange et avec le despotat. Ceci fut fait dans l'intervalle de six mois, et il n'avait compté que la solde de deux mois. Et quand il vit qu'il avait la paix avec tous ses voisins, il conçut un mauvais dessein : c'est à savoir qu'il chercha comment il pourrait faire périr la Compagnie[1]. Il choisit jusqu'à deux cents hommes à cheval, des meilleurs de l'armée, et environ trois cents hommes de pied ; et ceux-là il les mit de sa maison, leur donna franchement et quittement des terres et possessions, et quand il crut se les être bien assurés, il ordonna aux autres de s'éloigner de son duché. Ceux-ci lui répondirent qu'il eût à leur donner leur solde pour le temps pendant lequel ils l'avaient servi ; et il leur répondit qu'il leur donnerait un gibet. Et en attendant il avait fait venir, soit de la terre du roi Robert, soit de la principauté de Morée, soit de tous les pays environnants, bien sept cents cavaliers français. Quand il les eut tous réunis, il rassembla également vingt-quatre mille Grecs, hommes de pied de son duché ; et alors en bataille rangée il marcha sur la Compagnie. Mais ceux-ci, qui le surent, sortirent avec leurs femmes et leurs enfants, et se rangèrent dans une belle plaine près de Thèbes. Et dans ce lieu se trouvait un marais, et de ce marais la Compagnie se fit comme un bouclier[2].

Mais quand les deux cents hommes à cheval catalans et les trois cents hommes de pied virent que tout cela était sérieux, ils allèrent tous ensemble trouver le comte, et lui dirent : « Seigneur, ici sont nos frères, et nous voyons que vous voulez les détruire à tort et à grand péché ; c'est pourquoi nous vous déclarons que nous voulons aller mourir avec eux. Et ainsi, nous vous défions, et nous nous dégageons en-

et s'arrêtèrent pour la première fois les héros Grecs. Aussitôt que le seigneur de Thèbes et d'Athènes et de tout le territoire, nommé comme je l'ai dit, Megas-Kyrios (grand-sire), par corruption du nom de Megas-Primmikerios (grand-primicier) qu'il portait autrefois, eut appris l'arrivée des ennemis, il refusa, malgré les vives instances des Catalans, de leur donner passage sur ses terres pour aller se jeter de là où bon leur semblerait; mais il leur parla au contraire avec la plus grande hauteur, les poursuivit de ses moqueries, comme des gens dont il ne prenait nul souci, et pendant tout l'automne et l'hiver s'occupa de réunir ses forces pour le printemps suivant. Au printemps, les Catalans passèrent le Céphise et placèrent leur camp non loin des rives du fleuve, sur le territoire béotien, décidés à livrer bataille en ce lieu. Les Catalans étaient au nombre de trois mille cinq cents hommes de cavalerie et trois mille d'infanterie, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de leurs prisonniers, admis dans leurs rangs à cause de leur habileté à tirer de l'arc. Dès qu'il leur fut annoncé que l'ennemi s'approchait, ils labourèrent tout le terrain où ils avaient résolu de livrer bataille; puis creusant à l'entour et y amenant des cours d'eau tirés du fleuve, ils arrosèrent copieusement cette plaine de manière à la transformer pour ainsi dire en un marais, et à faire chanceler les chevaux dans leur marche par la boue qui s'attacherait à leurs pieds, et dont ils ne pourraient qu'avec peine se dégager. Au milieu du printemps, le seigneur de ce pays se présenta enfin, amenant avec lui une nombreuse armée composée de Thébains et d'Athéniens, et de toute l'élite des Locriens, des Phocéens et des Mégariens. On y comptait six mille quatre cents hommes de cavalerie et plus de huit mille hommes d'infanterie. L'orgueil et l'arrogance du prince dépassaient toute borne raisonnable; car il se flattait non-seulement d'exterminer en un instant tous les Catalans, mais de s'emparer de tous les pays et villes de l'empire jusqu'à Byzance même; mais il arriva tout le contraire de ses espérances; car, en plaçant toute sa confiance pour l'exécution de son entreprise en lui seul et non dans la main de Dieu, il devint bientôt la risée de ses ennemis. En voyant cette plaine couverte d'un si beau vêtement de verdure, et ne soupçonnant rien de ce qui avait été fait, il pousse le cri de guerre, exhorte les siens, et avec toute la cavalerie qui l'entourait s'avance contre l'ennemi qui, en dehors de cette plaine, se tenait immobile sur le terrain, attendant son attaque. Mais avant d'être parvenus au milieu de cette plaine humide, les chevaux, comme s'ils eussent été embarrassés par de lourdes chaînes, et ne pouvant sur ce terrain humide et glissant poser leurs pieds avec fermeté, tantôt roulaient dans la boue avec leurs cavaliers, tantôt débarrassés de leurs cavaliers s'emportaient dans la plaine, et tantôt sentant leurs pieds s'enfoncer, restaient immobiles au même lieu avec leurs maîtres, comme s'ils eussent porté des statues de cavaliers. Les Catalans encouragés par ce spectacle les accablèrent de leurs traits et les égorgèrent tous. Et, s'élançant avec leurs chevaux sur la trace des fuyards, les poursuivirent jusqu'à Thèbes et à Athènes, et, attaquant ces villes à l'improviste, s'en emparèrent avec facilité, ainsi que de tous leurs trésors, de leurs femmes et de leurs enfants. Ainsi, comme dans un jeu de dés, la fortune ayant tout à coup changé, les Catalans devinrent maîtres de la seigneurie, et mirent fin à leurs longues courses vagabondes, et jusqu'aujourd'hui n'ont pas discontinué d'étendre de plus en plus les limites de leur seigneurie. »

(1) Muntaner n'écrit plus ici que sur des relations qui lui ont été faites et non sur ce qu'il a vu; Nicéphore Gregoras est un guide plus sûr dans les détails.

(2) On voit que si Muntaner se trompe sur les motifs qui amenèrent la guerre, il est fort bien informé des faits essentiels. Comparez son récit à celui de Nicéphore Gregoras que j'ai traduit ici

vers vous. » Et le comte leur dit qu'ils s'en allassent à la male-heure, et que cela était bon qu'ils mourussent avec les autres. Et alors tous réunis allèrent se confondre avec le reste de la Compagnie, et ils se disposèrent tous au combat. Les Turcs et les Turcopules allèrent se réunir en un lieu voisin, ne voulant point se mêler avec la Compagnie, s'imaginant que cela ne se faisait que par un accord des uns avec les autres et pour les détruire; et ainsi tous voulurent se tenir ainsi agglomérés, pour voir ce qui allait se passer.

Que vous dirai-je? le comte, en belle bataille rangée, avec deux cents chevaliers français, tous aux éperons d'or[1] et avec beaucoup d'autres cavaliers du pays et avec les gens de pied, marcha sur la Compagnie. Lui-même se plaça à l'avant-garde avec sa bannière, brocha des éperons, et alla férir sur la Compagnie, et la Compagnie férit aussi sur lui. Que vous dirai-je? les chevaux du comte, au bruit que firent les almogavares, s'enfuirent du côté du marais, et là le comte tomba avec sa bannière. Tous ceux qui formaient l'avant-garde arivèrent alors. Les Turcs et Turcopules voyant que l'affaire était fort sérieuse, brochèrent à l'instant des éperons, et allèrent férir sur eux, et la bataille fut terrible. Mais Dieu, qui en tout temps aide au bon droit, aida si bien la Compagnie que de tous les sept cents chevaliers il n'en échappa que deux. Tous les autres périrent, ainsi que le comte et les autres barons de la principauté de la Morée, qui tous étaient accourus pour anéantir la Compagnie. De ces deux, l'un fut messire Boniface de Vérone, seigneur de la tierce partie de Négrepont, qui était fort prud'homme et loyal, et avait toujours aimé la Compagnie; aussi dès que les nôtres le reconnurent ils le sauvèrent. L'autre fut messire Roger Des-Laur, qui était un chevalier de Roussillon, envoyé plusieurs fois en message auprès de la Compagnie. Et là périrent aussi tout ce qu'il y avait d'hommes de cheval du pays; et des gens de pied il en mourut plus de vingt mille. La Compagnie s'empara du champ, et gagna avec cette bataille tout le duché d'Athènes.

Après la prise du champ, ils prièrent messire Boniface d'être leur chef, mais il refusa absolument; ils nommèrent alors pour leur chef messire Roger Des-Laur, et ils lui donnèrent pour femme la veuve du seigneur de La Sola, avec le château de La Sola[1]. Alors ils se distribuèrent entre eux la ville de Thèbes, ainsi que toutes les villes et châteaux du duché, et donnèrent les femmes en mariage à ceux de la Compagnie; et à chacun, selon qu'il était homme notable, ils lui donnaient si noble dame qu'il n'aurait pas dédaigné de lui présenter l'eau à laver les mains. De cette manière ils assurèrent leur position, et arrangèrent si bien leur nouvelle existence que, s'ils veulent continuer à se conduire avec sagesse, eux et les leurs y recueilleront honneur à jamais.

(1) Signe distinctif des chevaliers de race

(1) Est-ce *Salona*, l'ancienne Amphissa? (Chr. de Morée, p. 79.)

CHAPITRE CCXLI.

Comment les Turcs se séparèrent de la Compagnie, et comment ceux qui étaient restés près de Gallipoli furent tués par l'empereur de Constantinople.

Les Turcs et Turcopules, voyant que dorénavant la Compagnie tenait à ne plus s'éloigner du duché d'Athènes, et ayant un butin immense, dirent qu'ils voulaient s'en aller. Les Catalans leur dirent qu'ils leur donneraient trois ou quatre endroits du duché, ou plus encore, là où il leur serait le plus agréable, et qu'ils les priaient de vouloir bien y rester auprès d'eux. Mais ceux-ci répondirent que pour rien au monde ils ne consentiraient à s'y fixer, et que, puisque Dieu leur avait fait du bien et que tous étaient riches, ils voulaient s'en retourner au royaume d'Anatolie et près de leurs amis. Ainsi ils se séparèrent, en grande affection et concorde les uns pour les autres, et se promirent mutuellement aide en cas de besoin. Ils s'en retournèrent donc en toute sécurité et à petites journées à Gallipoli, mettant à feu et à sang tout ce qui se présentait à eux, et ne craignant pas que qui que ce soit leur fît obstacle, après l'état dans lequel les Catalans avaient réduit l'empire. Et lorsqu'ils furent à la Bouche d'Avie, dix galères génoises vinrent à eux pour traiter avec eux de la part de l'empereur, et leur offrirent de leur faire passer le détroit de la Bouche d'Avie, qui n'a pas dans cet endroit plus de quatre milles de largeur. Alors ils firent leurs arrangements avec les Génois; et les Génois leur jurèrent sur les saints Évangiles de les transporter sains et saufs au-delà du détroit de la Bouche d'Avie, qui, comme je viens de le

dire, n'a pas là plus de quatre milles de largeur. A un premier embarquement ils transportèrent tout ce qu'il y avait de la plus menue gent. Et quand les notables hommes eurent vu qu'on avait bien effectué ce passage de leurs gens, ils entrèrent eux-mêmes dans les galères. Et lorsqu'ils furent dans les galères, dès leur entrée on leur ôta leurs armes, car il avait été convenu d'avance que les Turcs livreraient leurs armes aux Génois; et les Génois mirent toutes les armes en une galère. Puis, lorsque les Turcs furent tous embarqués sur les galères et se trouvèrent sans armes, les gens de mer se précipitèrent sur eux, en tuèrent bien la moitié et jetèrent les autres à fond de cale. Ainsi prirent-ils la plus grande partie de ceux qui étaient braves, et ils les conduisirent à Gênes; puis ils allèrent les vendant en Pouille, en Calabre, à Naples, enfin partout. Et de ceux qui étaient demeurés dans les environs de Gallipoli, il n'en échappa pas un; car l'empereur y envoya beaucoup de troupes de Constantinople qui les tuèrent tous.

Voyez donc avec quelle fourberie, avec quelle déloyauté les Turcs furent exterminés par les Génois[1], de sorte qu'il n'en échappa que ceux qui avaient été transportés dans la première traversée. Et les hommes de notre compagnie en furent très affligés quand ils

(1) Ces nouveaux détails, donnés par Muntaner sur ce qui arriva aux Turcs après son départ, contiennent, comme ceux qui sont rapportés dans la page précédente, quelques vérités mêlées à quelques erreurs. Nicéphore est un guide plus fidèle. Je donnerai ici l'extrait de son récit :

Suivant lui, après avoir quitté les Catalans, les Turcs se divisèrent en deux bandes sous leurs deux chefs, Melec et Chalel. Melec et sa bande, qui, après avoir reçu à la fois le baptême chrétien et la solde de l'empereur grec, avaient renoncé à l'un et à l'autre, n'osant plus retourner en Grèce, allèrent prendre du service auprès du crâle de Servie avec leurs mille cavaliers et cinq cents fantassins. L'autre bande, sous le commandement de Chalel, et composée de treize cents cavaliers et huit cents fantassins, resta en Macédoine et tâcha de s'arranger avec les Grecs pour obtenir passage en Asie. Des arrangements furent en effet convenus pour le transport, et Nicéphore rapporte lui-même que les Grecs, poussés à la fois par le désir de la vengeance et l'appât d'un butin considérable, avaient résolu, au lieu de transporter les Turcs comme ils s'y étaient engagés, de les attaquer inopinément et de les tuer tous. Mais les Turcs, informés de ce projet, loin de se laisser tuer comme le raconte Muntaner, se retranchèrent, mirent leurs femmes et leurs enfants à l'abri derrière de bons remparts, et, bien qu'en fort petit nombre, fondirent avec une telle impétuosité sur la nombreuse armée grecque envoyée contre eux et commandée par l'empereur Michel lui-même, que cette vaste armée fut en un instant dissipée et détruite. L'empereur eut beaucoup de peine à échapper lui-même par la fuite. Ses principaux officiers et une bonne partie des soldats furent faits prisonniers; sa propre tente, son trésor, ses vêtements impériaux et sa propre mitre, ornée de magnifiques joyaux, tombèrent entre leurs mains, et on vit Chalel, en signe de dérision, placer cette mitre impériale sur sa tête, et, par ses gestes et ses plaisanteries, faire rire tous les siens aux dépens de l'empereur et des Grecs qui avaient voulu les trahir ou les écraser (l. VII, c. 8). Ce ne fut qu'après deux ans de nouvelles dévastations des Turcs, que les Grecs, ayant appelé à leur secours toute la puissance de leurs alliés, et conduits enfin par un capitaine brave et habile, Guillaume Paléologue, marquis de Montferrat, élevé depuis à la dignité de maréchal, leur livrèrent une nouvelle bataille (l. VII, c. 10), les défirent après les plus grands efforts, les refoulèrent jusqu'à la Chersonèse, et, en maintenant des vaisseaux en croisière sur le détroit, les empêchèrent de passer eux-mêmes et de recevoir de nouveaux renforts. Ce fut sans doute en ce moment que leur fut fait par les Génois l'acte de trahison dont parle Muntaner, et dont il est aisé de trouver les traces dans Nicéphore, malgré le soin qu'il prend de passer le voile sur ce fait. Il raconte en effet que le podestat des Latins de Galata (ὁ τῶν ἐν τοῖς Γαλάτου Λατίνων ποτεστάτος) arriva avec huit galères et des machines de siége au secours de l'empereur sur l'Hellespont. Les Turcs, voyant qu'ils ne pouvaient passer par surprise à travers le camp des Grecs, qui cette fois étaient sur leurs gardes, résolurent d'avoir recours aux Génois. Je laisse parler Nicéphore :

« Le lendemain du jour où ce projet avait échoué, dit Nicéphore, au milieu de la nuit, ils jettent là leurs armes, et, chargeant leurs sacs et leurs personnes de tous leurs effets les plus précieux, ils s'approchent des galères génoises, car ce n'était qu'aux Latins seuls qu'ils pouvaient confier leur salut, espérant bien n'avoir rien à craindre d'eux, attendu que jamais ils ne leur avaient fait aucun mal eux-mêmes. Comme cette nuit était sans lune et fort sombre, quelques-uns, se trompant de direction, s'enfuirent du côté des galères des Grecs, et, en voulant pour ainsi dire éviter la fumée, ils tombèrent dans le feu, je veux dire entre les mains des Grecs, qui leur arrachèrent à l'instant tout ce qu'ils portaient et les égorgèrent eux-mêmes sans pitié. Quant aux Génois, ils ne tuèrent pas à la vérité tous ceux qui avaient cherché refuge auprès d'eux, mais uniquement ceux qui avaient le plus de richesses sur eux, afin de mieux cacher ce qu'ils leur dérobaient, et pour que les Grecs, n'en sachant rien, ne pussent rien réclamer. Quant aux autres, à qui ils avaient laissé la vie, ils les chargèrent de chaînes et offrirent les uns à l'empereur et partagèrent les autres comme esclaves (l. VII, c. 10). »

Au reste, bien que j'admette le témoignage de Nicéphore Grégoras pour les détails de ces dernières affaires, je crois qu'il se trompe sur le moment de la séparation entre les Turcs et les Catalans. Nicéphore les fait se séparer au moment du départ du cap Cassandria pour la Thessalie, et Muntaner seulement après le combat livré en Béotie contre le duc d'Athènes, et je pense que Muntaner était bien informé en cela. Boivin, dans ses notes sur Nicéphore Grégoras, cite à cette occasion plusieurs passages d'un rhéteur de l'époque, qui con-

apprirent. Et voilà quelle fut la fin de ces malheureux qui, à leur male-heure, se séparerent de la Compagnie.

CHAPITRE CCXLII.

Comment la Compagnie élut pour chef l'infant Mainfroi, second fils du roi de Sicile, et lui prêta serment comme à son chef et seigneur, et comment, l'infant étant si jeune encore, le seigneur roi leur envoya pour capitaine, au nom de l'infant, En Béranger Estanyol, qui gouverna longtemps l'ost avec sagesse.

Quand les Catalans se virent ainsi établis dans le duché d'Athènes et seigneurs du pays, ils décidèrent tous d'adresser un message au seigneur roi de Sicile, lui disant que, s'il voulait bien leur envoyer l'un de ses enfants, ils jureraient de le reconnaître pour seigneur et lui livreraient toutes les forces qu'ils possédaient, car ils voyaient bien qu'ils ne pouvaient s'établir convenablement sans avoir un seigneur. Et le seigneur roi de Sicile tint conseil et trouva bon de leur donner pour seigneur son second fils, c'est-à-dire l'infant Mainfroi; et ils s'en tinrent pour très satisfaits. Toutefois le roi leur répondit que l'infant était encore si jeune [1] qu'il n'était pas temps de le leur envoyer; mais qu'ils eussent cependant à jurer de le reconnaître pour seigneur, et qu'au nom de l'infant il y enverrait un chevalier pour être leur capitaine en son lieu. Les envoyés accédèrent à cet arrangement, et dans toute la Compagnie on prêta serment de reconnaître l'infant pour seigneur.

Le seigneur roi désigna alors un chevalier, nommé En Béranger Estanyol, pour remplir cet office de protection; et il fut décidé qu'il partirait avec les envoyés pour être capitaine de l'ost, et qu'il recevrait de tous foi et hommage. Le seigneur roi les fit partir tous ensemble avec bien cinq galères. Et lorsque les envoyés furent de retour près de la Compagnie, tous furent très satisfaits de leur message et de voir qu'En Béranger Estanyol venait comme leur capitaine et seigneur au nom de l'infant Mainfroi.

Or, ledit En Béranger Estanyol gouverna l'ost très longtemps, très bien et très sagement, en chevalier expérimenté qu'il était, et y fit beaucoup de beaux faits d'armes; et il arrangea les affaires de la Compagnie de manière qu'elle était en état de résister, comme cela lui était nécessaire, à de grandes puissances; c'est à savoir au marquisat [2] et aux forteresses et autres lieux appartenant à l'empereur; et non-seulement au marquisat, mais aussi à Ange, seigneur de Vlachie, et de l'autre côté du marquisat, au despotat d'Arta, et aussi d'un autre côté au prince de la Morée[3]. Et En Béranger Estanyol arrangeait les choses de manière à n'avoir jamais une guerre qu'avec l'un d'eux, et à être en trêve avec les autres; et puis quand il avait épuisé le pays avec lequel il était en guerre, il s'arrangeait avec ceux-là et allait guerroyer contre les autres. Et c'est

firment le témoignage de Muntaner. Ce rhéteur s'appelle Théodule, mais il est plus connu sous le nom de Thomas Magister. Il a écrit un éloge d'un nommé Chandrinos, qui à ce qu'il semblerait, s'opposa avec quelques avantages aux incursions des Catalans en Thessalie. Personne autre que Théodule ne parle de ce Chandrinos. Deux manuscrits de l'ouvrage de Théodule sont conservés parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale. On y lit (V. à la fin de ma Notice cet éloge de Chandrinos): que les Turcs avec leurs femmes et leurs enfants accompagnèrent les Catalans pendant toute leur migration du cap Cassandria aux plaines de la Béotie; qu'ils prirent part à toutes leurs excursions en Thessalie, et combattirent à leurs côtés dans la grande bataille livrée en Béotie contre le duc d'Athènes, et que ce ne fut qu'au moment où les Catalans prirent la résolution de mettre fin à leurs courses et de se fixer dans le duché d'Athènes, qu'ils venaient de conquérir ensemble, que les Turcs se décidèrent à se séparer d'eux; et que, prenant leur part des armes, chevaux et dépouilles, ils retournèrent sans obstacle à travers un pays rempli de la terreur du nom de la Compagnie, jusqu'au mur de Christopolis, où les prend le récit de Nicéphore Grégoras. En comparant ce récit de Théodule avec celui de Muntaner on voit avec quelle exactitude Muntaner prenait ses informations. Le récit que Théodule fait de cette excursion des Catalans dans son éloge de Chandrinos m'a paru un complément nécessaire du récit de Muntaner, et je publie en entier cet éloge de Chandrinos dans ma notice. Je l'ai collationné avec soin sur les deux manuscrits du roi. M. Boissonnade a publié, dans ses *Anecdota*, cet éloge de Chandrinos et un autre morceau de Théodule sur cette même guerre. (Voyez ma Notice.)

(1) Roger Mainfroi, second fils de Frédéric de Sicile et d'Éléonore, fille de Charles II de Naples, devait en effet être fort jeune à ce moment, puisque le mariage de son père n'avait eu lieu qu'au mois de mai 1302.

(2) Peut-être est-il question ici de la seigneurie du marquis de Bodonitza, qui avait de grandes possessions en Livadie.

(3) C'était alors Philippe de Savoie, troisième mari d'Isabelle-Villardouin. Presqu'aussitôt après son mariage à Rome, en 1301, il était allé faire un voyage avec Isabelle en Morée; mais il n'y était resté que jusqu'à la fin de l'année 1304, dégoûté de sa nouvelle possession par les difficultés qu'il trouva à y établir son autorité. Il sera question de lui plus loin, et je réserve les explications pour ce moment.

encore la vie qu'ils mènent, car sans la guerre ils ne pourraient subsister.

CHAPITRE CCXLIII.

Comment En Béranger Estanyol étant mort, le seigneur roi de Sicile envoya à la Compagnie, au nom de l'infant Mainfroi, Alphonse-Frédéric son fils; et comment, l'infant Mainfroi étant mort, ils reconnurent pour chef et seigneur Alphonse-Frédéric, et comment on lui donna pour femme la fille de messire Boniface de Vérone.

A quelque temps de là En Béranger Estanyol mourut de maladie ; et ils en firent part au seigneur roi de Sicile pour qu'il leur envoyât un gouverneur; et le seigneur roi fit venir de Catalogne son fils En Alphonse-Frédéric [1] qu'il faisait élever auprès du seigneur roi d'Aragon et de Catalogne. Et En Alphonse-Frédéric emmena avec lui une compagnie de chevaliers, des fils de chevaliers et autres gens; et de Barcelonne il vint en Sicile ; et ce fut grande joie au seigneur roi son père de le voir si grand et si bien fait[2]. Il le munit fort bien de tout, et avec dix galères il l'envoya comme chef et commandant de la Compagnie, au nom du seigneur infant Mainfroi.

Quand il fut arrivé auprès de la Compagnie, tous en eurent grande joie et le reçurent avec grand honneur. Il les régit et gouverna, et les gouverne encore bien et sagement.

A peu de temps de là, l'infant Mainfroi mourut, et le seigneur roi leur fit dire que, puisque l'infant Mainfroi était mort, ils reconnussent dorénavant pour chef et commandant En Alphonse-Frédéric. Et ceux-ci en furent très satisfaits ; et bientôt ils lui cherchèrent une femme ; et ils le marièrent avec la fille de messire Boniface de Vérone, à laquelle était échu en héritage tout ce qui avait appartenu à messire Boniface, c'est-à-dire la troisième partie de la cité, de la ville et de l'île de Négrepont[1], et bien treize châteaux sur la terre ferme, au duché d'Athènes. Il eut ainsi pour femme cette damoiselle, fille de ce noble homme, qui fut, je crois, le plus habile et le plus courtois riche-homme qui ait jamais vécu. Et pour faire bien connaître tout ce qu'il valut, je vous raconterai plus loin quels honneurs lui fit le bon duc d'Athènes.

Ainsi En Alphonse-Frédéric eut pour femme cette gentille damoiselle, qui, par son père et par sa mère, est issue du plus noble sang qui soit en Lombardie. La mère, qui était femme de messire Boniface, était issue des plus nobles hommes de la Morée; et ce fut par sa femme que messire Boniface devint possesseur de la troisième partie de Négrepont. Et de cette dame, En Alphonse-Frédéric eut beaucoup d'enfants; et il en est issu la plus belle dame et la plus sage qui ait jamais existé en ce pays. C'est assurément une des plus belles chrétiennes du monde; je la vis dans la maison de son père lorsqu'elle n'avait guère que huit ans, et ce fut au moment où nous fûmes faits prisonniers le seigneur infant et moi, et mis en garde dans la maison de messire Boniface.

D'ores-en-avant je vais cesser de vous parler d'En Alphonse-Frédéric et de la Compagnie. Et je ne me hasarderai pas à vous en parler, parce que, depuis que je suis revenu en Catalogne, ils se trouvent si éloignés de moi que j'aurais tort de vouloir parler de leurs faits, et moi je ne veux en ce livre insérer que ce qui est la vraie vérité. Dieu veuille les laisser bien faire et bien dire; quant à moi, d'ores-en-avant je ne me mêlerai plus de leurs faits. Toutefois, avant d'en finir, je veux vous conter les honneurs que le bon duc d'Athènes, qui laissa sa terre au comte de Brienne, fit un jour à messire Boniface de Vérone; et je veux vous le conter, afin que les rois, fils de rois et riches-hommes, y prennent bon exemple.

(1) Il paraît probable qu'Alphonse-Fréderic était fils naturel de Fréderic, bien que Muntaner n'en dise rien. Son nom ne se trouve pas mentionné parmi les enfants de Fréderic, dans l'Art de vérifier les dates; et le soin pris par son père de le faire élever en Aragon serait déjà une induction en faveur de cette supposition. Fréderic d'ailleurs n'ayant été marié qu'en 1302 ne pouvait avoir de son mariage aucun fils en état de prendre la direction des affaires, puisque l'aîné, Pierre, ne naquit que le 24 juillet 1305. Aussi Muntaner ne lui donne-t-il jamais le nom d'infant. Dans son chapitre CCXLVIII (page 486), Muntaner cite une autre fille naturelle que Frédéric avait eue avant son mariage, d'une dame qu'il nomme Sibille de Solmela, laquelle fille il fiança avec Roger, fils de l'amiral Roger de Loria. Peut-être Alphonse-Fredéric était-il fils de cette même Sibille.

(2) Cette réflexion de Muntaner est une preuve nouvelle en [f]aveur de ma supposition, et l'office qu'il lui confera au nom [d]'un frère plus jeune est un autre argument de plus.

(1) Voyez la généalogie des Dalle Carceri.

CHAPITRE CCXLIV.

Où il raconte ce que fut messire Boniface de Vérone et sa lignée; et comment le duc d'Athènes reçut l'ordre de chevalerie dudit messire Boniface de Vérone, et lui fit de grands dons et honneurs le jour qu'il fut armé chevalier.

Il est de toute vérité que le duc d'Athènes était un des plus nobles hommes qui fussent dans l'empire de Romanie, et des plus grands qui ne fussent pas rois. Il y eut anciennement deux frères, fils du duc de Ray-mont[1], qui firent le passage d'outre-mer pour la sainte Église romaine, avec un grand nombre de chevaliers et beaucoup d'autres gens et sur leurs nefs. Ils s'étaient embarqués à Brindes et à Venise; et l'hiver les atteignit au port de Glarentza. Alors les gens de ce pays étaient rebelles à l'Église romaine; et ces deux seigneurs envoyèrent dire au pape que, s'il voulait leur donner la principauté de la Morée, ils en feraient la conquête cet hiver-là, car aussi bien ils ne pouvaient aller plus avant. Et le pape le leur octroya avec grand plaisir; si bien que ces deux frères conquirent toute la principauté de Morée et le duché d'Athènes; l'aîné fut prince de Morée [2] et le plus jeune duc d'Athènes, et chacun d'eux eut sa terre franche et quitte. Et ils donnèrent à leurs chevaliers, châteaux, maisons et terres; de telle sorte qu'il s'y établit bien certainement mille chevaliers français, qui tous firent venir de France leurs femmes et leurs enfants. Depuis ce temps ceux qui y sont issus d'eux ont pris pour femmes les filles des plus hauts barons de France; et ainsi en droite lignée ils sont tous nobles hommes et de noble sang.

Il arriva donc un jour que le bon duc d'Athènes, celui qui, ainsi que je vous l'ai déjà dit, laissa sa terre au comte de Brienne, voulut prendre l'ordre de chevalerie; et il fit convoquer les cortès de toute sa terre, et ordonna que, le jour de la saint Jean de juin, tout ce qu'il y avait de nobles hommes dans son duché se trouvât dans la ville de Thèbes[1], où il voulait recevoir l'ordre de chevalerie. Il convoqua également les prélats et tous autres bonnes gens. Ensuite il fit publier dans tout l'empire, dans tout le Despotat et toute la Vlachie: que tout homme qui désirerait y venir, n'eût qu'à se présenter, et qu'il recevrait de lui grâces et présents. Et cette cour plénière fut proclamée bien six mois avant sa réunion.

Il est vérité que le seigneur de Vérone, bonne cité de Lombardie, eut trois fils; l'un, qui était l'aîné, il le fit héritier de Vérone[2]; à celui qui venait après, il lui donna bon arroi de trente chevaliers et de trente fils de chevaliers, et l'envoya en Morée, au duché d'Athènes. Et celui qui était duc d'Athènes, père de ce duc dont je vous parle ici[3], le reçut avec la plus grande bienveillance, lui donna beaucoup du sien, et le fit un puissant riche-homme; puis il lui donna une femme avec de grandes richesses et le fit chevalier. Et de cette femme il eut deux fils et deux filles.

Et quand ses frères surent qu'il lui advenait si bien, messire Boniface qui, était le plus jeune de tous, dit à son frère aîné qu'il voulait aller joindre son frère en Morée. Et ce projet plut beaucoup au frère aîné, et il l'aida du mieux qu'il pût.

Or messire Boniface n'avait qu'un château que son père lui avait laissé, et il le vendit afin de mieux s'équiper; et ainsi il s'équipa lui et dix chevaliers et dix fils de chevaliers. Et il prit l'ordre de chevalerie des mains de son frère aîné, parce qu'il valait mieux pour lui de partir comme chevalier que comme écuyer; car dans ces pays, aucun fils de riche-homme n'est considéré jusqu'à ce qu'il soit chevalier; voilà pourquoi il se fit armer chevalier des mains de son frère.

Ainsi il partit de Lombardie, s'embarqua à Venise, et s'en vint au duché d'Athènes. Et quand il fut arrivé dans le duché, il se présenta devant le duc, qui l'accueillit fort bien. Il trouva que son frère était mort, il n'y avait pas encore un mois, et qu'il avait laissé deux

(1) Ray est en effet situé sur une montagne qui domine une des belles vallées de la Franche-Comté. Lorsqu'Othon de la Roche, mégas-kyr d'Athènes, revint en France, il laissa la seigneurie de Grèce à son neveu, Guy de Ray, qui n'était pas duc, bien qu'il fût allié à la première maison de Bourgogne. Il y a là quelques petites erreurs chronologiques et généalogiques commises par Muntaner, qui sont rectifiées par la Chronique de Morée et les tables que j'y ai jointes.

(2) Je renvoie à la Chronique de Morée qui précède pour la rectification de ces erreurs.

(1) Muntaner appelle toujours Thèbes, *les Tives*, conformément à la prononciation des Grecs qui l'apellaient *Thiva*, (Θήβα), en prononçant le *th* à l'anglaise, ou comme le ç des Andalous.

(2) Je renvoie, pour la généalogie des Dalle Carceri de Vérone, aux tables jointes à la Chronique de Morée.

(3) V. la gén. des ducs d'Athènes de la maison de La Roche.

fils et une fille. Ainsi ce riche-homme se regarda comme ruiné: car le bien de ses neveux ne pouvait lui profiter en rien, et ceux qui étaient chargés de leur tutelle ne pouvaient rien faire en sa faveur. Vous comprenez donc bien comment il se regarda comme entièrement ruiné. Et le bon duc d'Athènes, qui le vit ainsi déconforté, le réconforta, et lui dit de ne point s'affliger, qu'il le mettrait de sa maison et de son conseil, lui avec tous ceux qui étaient venus avec lui. Ainsi ce riche-homme fut entièrement réconforté, et le duc d'Athènes le fit inscrire pour une ration belle et bonne pour lui et sa compagnie. Que vous dirai-je? Il vécut de ce genre de vie pendant bien sept ans, de telle sorte que jamais il n'y eut homme à la cour du duc qui se vêtît plus élégamment et plus richement que lui et sa compagnie, et nul qui se présentât partout en meilleur arroi; si bien qu'il ornait toute cette cour. Et le bon duc d'Athènes remarquait son bon sens et son intelligence, quoiqu'il n'en fît pas semblant; et d'autre part il le trouvait plein de sagesse dans le conseil.

A l'époque donc où le duc avait convoqué sa cour plénière, chacun s'empressa de se faire faire de beaux habillements pour soi-même et pour sa suite et aussi pour en distribuer aux jongleurs[1], afin de donner plus de lustre à la cour. Que vous dirai-je? Le jour de la cour plénière arriva, et dans toute la cour il n'y eut personne plus élégamment et plus noblement vêtu que messire Boniface et sa compagnie. Il avait bien cent brandons marqués de ses armes[2]. Il emprunta de quoi subvenir à toutes ces dépenses en engageant d'avance la solde qui devait lui revenir plus tard. Que vous dirai-je? la fête commença d'une manière splendide. Et lorsqu'on fut arrivé dans la grande église où le duc devait recevoir l'ordre de chevalerie, l'archevêque de Thèbes dit la messe, et sur l'autel étaient déposées les armes du duc. Tout le monde attendait avec anxiété le moment où le duc allait recevoir l'ordre de chevalerie, et ils s'imaginaient, comme grande merveille, que le roi de France et l'empereur se le seraient disputé et auraient tenu à grand honneur que le duc voulût bien recevoir l'ordre de chevalerie de leurs mains. Et au moment où tous étaient ainsi dans l'attente, il fit appeler messire Boniface de Vérone. Celui-ci se présenta à l'instant, et le duc lui dit: « Messire Boniface, asséyez-vous ici tout près de l'archevêque, car je veux que vous m'armiez chevalier. » Messire Boniface lui dit: « Ah! seigneur, que dites-vous? assurément vous vous moquez de moi. — Non, dit le duc, car je veux que cela soit ainsi. » Et messire Boniface, voyant qu'il parlait du fond du cœur, s'avança vers l'autel, auprès de l'archevêque, et donna au duc l'ordre de chevalerie. Et quand il l'eut créé chevalier, le duc dit en présence de tous: « Messire Boniface, l'usage est que toujours ceux qui reçoivent un chevalier lu fassent un présent. Eh bien! je veux faire tout le contraire; vous, vous m'avez fait chevalier, et moi je vous donne, à dater d'aujourd'hui, cinquante mille sols tournois de revenu, à posséder à jamais, pour vous et les vôtres, et le tout en châteaux et autres bons lieux, et en franc aleu, pour en faire toutes vos volontés. Je vous donne aussi pour femme la fille de tel baron qui est demeurée sous ma main, et qui est dame de la tierce partie de l'île et de la cité de Négrepont[1]. »

Voyez comment en un jour et en une heure il lui donna bel héritage. Et certes ce fut le plus noble don que depuis bien longtemps ait fait en un seul jour aucun prince. Et ce fut chose nouvelle et étrange. Et messire Boniface vécut riche et opulent. Et le duc en mourant lui recommanda son âme, et le fit son fondé de pouvoir dans le duché jusqu'à ce qu'arrivât le comte de Brienne. Vous savez maintenant de qui était fille la femme d'En Alphonse-Frédéric.

A présent je ne vous parlerai plus de ce qui se passa en Romanie, et je vais vous parler de nouveau des seigneurs rois d'Aragon, de Majorque et de Sicile.

(1) C'était l'usage de distribuer aux jongleurs ses plus beaux vêtements, pour faire éclater d'autant plus la magnificence de la cour, et cet usage de France fut transporté en Morée, avec les autres habitudes bonnes et mauvaises de notre pays, par les Français qui s'y établirent.

(2) Les brandons de cire jouaient un grand rôle dans toutes les fêtes publiques. Voyez dans les derniers chapitres de cette Chronique la description du couronnement du roi d'Aragon par Muntaner.

(1) Il serait possible que Guy de La Roche eût été chargé alors de la tutelle de l'héritière d'une des trois seigneuries de Négrepont, qui appartenaient depuis la conquête aux Carceri de Verone, et qu'il l'eût donnée à Boniface qui était de la même famille. Ces généalogies sont fort obscures.

CONTINUATION DES CHRONIQUES D'ARAGON.

CHAPITRE CCXLV.

Comment la paix fut traitée entre le seigneur roi d'Aragon et le roi de Castille, à condition que le fils du roi En Jacques d'Aragon epouserait la fille du roi don Ferrand de Castille.

Quand le seigneur roi d'Aragon eut enlevé le royaume de Murcie au roi de Castille, et eut fait ravager bonne partie de son pays, le seigneur infant don P. de Castille et autres hommes de Castille virent bien que la guerre avec l'Aragon ne leur était pas bonne, et particulièrement don Henri, qui était vieux et très expérimenté. Ils traitèrent donc de la paix avec le seigneur roi d'Aragon, et elle se fit de cette manière. Le fils aîné du seigneur roi d'Aragon, nommé l'infant En Jacques, devait prendre pour femme la fille du roi don Ferrand aussitôt qu'elle serait en âge[1]; et dès le présent elle fut remise au seigneur roi d'Aragon qui la fit élever en Aragon; et le seigneur roi d'Aragon rendit le royaume de Murcie au roi don Ferrand, à l'exception de ce qui était de la conquête, et que le seigneur roi En Jacques, son aïeul, avait donné en dot, avec une de ses filles, à don Manuel, frère du roi don Alphonse de Castille. Cette dame étant morte sans enfants, la terre devait dès lors retourner au seigneur roi d'Aragon; mais par la grande amitié que le seigneur roi En Jacques portait au roi don Alphonse, son gendre, et à l'infant don Manuel, elle n'y retourna pas; et maintenant le seigneur roi voulait la recouvrer; et il eut grande raison, et c'était son droit. Ainsi par ce traité de paix il la recouvra. Et ce pays renferme Alicante, Elce, Asp, Petrer, le val d'Ella et de Novella, la Mola, Crivillen, Favanella, Callosa, Oriola et Guardamar.

(1) Cet arrangement matrimonial fut signé en décembre 1308, et se retrouve dans les archives d'Aragon (nos 2309 et 2300 des parchemins de Jacques II); mais le mariage ne fut jamais consommé. Éléonore, fille de Ferdinand de Castille, épousa plus tard Alphonse III, second frère de Jacques, qui, en 1319, et du consentement de son père, renonça à la couronne et à sa femme en faveur de son frère, et entra dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

CHAPITRE CCXLVI.

Comment il fut convenu entre le seigneur roi d'Aragon et le roi de Castille d'aller definitivement avec toutes leurs forces contre le roi de Grenade, qui avait rompu les trèves; et comment le roi de Castille alla assiéger Algésiras et le roi d'Aragon Alméria.

Quand la paix eut été signée, le seigneur roi d'Aragon pensa que, puisqu'il avait la paix avec tout le monde, il était bon d'aller sur les Sarrazins, c'est-à-dire sur le roi de Grenade, qui avait rompu les trèves au moment où le roi de Castille prit congé de lui, et voilà pourquoi il voulait absolument s'en venger.

Il convint donc avec le roi de Castille de marcher définitivement sur le roi de Grenade, de manière que le roi de Castille, avec toutes ses forces, irait assiéger Algésiras Alhadra, et le seigneur roi d'Aragon la cité d'Alméria. Il fut arrangé et promis par chacun des deux rois que cela aurait lieu à jour fixe, et que nul ne pourrait renoncer à la guerre ni abandonner le siége sans l'aveu de l'autre; et cela fut sagement arrangé afin que le roi de Grenade fût obligé de diviser ses forces. Ainsi fut-il accompli. Et le roi de Castille alla assiéger Algésiras et le seigneur roi d'Aragon Alméria, qui est une très belle cité. Le siége dura bien neuf mois, pendant lesquels le seigneur roi d'Aragon se servit tour à tour des trébuchets et des mangonneaux, et de tout autre appareil de guerre qui convient à tenir siége; et le seigneur roi d'Aragon y vint, bien appareillé de sa personne et très puissamment accompagné d'un grand nombre de riches-hommes et de barons de Catalogne et d'Aragon. Parmi eux y vint le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, très richement appareillé, avec cent chevaux bardés et un grand nombre de gens de pied, et avec des galères et des lins qui transportaient chevaux, vivres, hommes

de suite et trébuchets, le seigneur roi de Majorque voulant que l'infant vînt au secours du seigneur roi d'Aragon bien équipé de tous points, en homme qui était de sa personne un des meilleurs chevaliers du monde. Et il y parut bien dans toutes les occasions qui se présentèrent à lui durant le siége. Et entre autres beaux faits d'armes, il eut trois fois de rudes engagements avec les Maures; si bien que parmi tous, l'infant En Ferrand obtint le prix de bonne chevalerie.

CHAPITRE CCXLVII.

Comment le roi de Castille leva le siége d'Algésiras à l'insu du roi d'Aragon; comment le seigneur roi d'Aragon livra bataille à Alméria contre les Sarrazins; comment l'infant En Ferrand tua le fils du roi de Cadix, Sarrazin; et comment le roi de Grenade demanda une trève au roi d'Aragon.

Il arriva qu'un jour, veille de la Saint-Barthélemy, tous les Maures, autant qu'il s'en trouvait dans le royaume de Grenade, se disposèrent à attaquer tous ensemble le roi d'Aragon; et ce fut la faute du roi de Castille, qui leva son siége sans en faire rien savoir au seigneur roi d'Aragon[1]. Et le roi de Castille fit là une grande faute de ne pas faire savoir au roi d'Aragon qu'il levait le siége; car il mit en grand danger le seigneur roi d'Aragon, qui fut surpris tout à coup par une grande multitude d'hommes qui lui vinrent sus, sans qu'il pût s'en douter; et toute la puissance de Grenade arriva à la fois, la veille de la Saint-Barthélemy, contre l'ost du seigneur roi d'Aragon. A la vue de cette armée si considérable, le seigneur roi d'Aragon fut grandement émerveillé, mais ne s'épouvanta en rien. Il ordonna que le seigneur infant En Ferrand se tînt avec toute sa compagnie près de la cité, en un lieu nommé *l'Espero*[1] d'Alméria, afin que, si les Sarrazins voulaient faire quelque sortie de la ville pour venir férir sur leur siége pendant qu'on serait à combattre, le seigneur infant pût s'y opposer. Je veux que vous sachiez que c'était le point le plus dangereux; et voilà pourquoi le seigneur infant se chargea de garder ce lieu, car autrement il n'y serait pas resté. Que vous dirai-je? Au moment où le seigneur roi était appareillé avec toute son ost à férir sur l'ost des Sarrazins, voilà que de l'intérieur d'Alméria, et précisément au point de l'*Espero* d'Alméria, s'élance, à travers l'eau de la mer qui allait jusqu'aux sangles des chevaux, le fils du roi de Cadix, avec bien quatre cents hommes à cheval et un grand nombre de gens à pied. L'alarme se répandit aussitôt dans les tentes du seigneur infant; et lui, en bel et bon arroi, avec les hommes de sa suite, sortit en fort bon ordre à sa rencontre avec toute sa cavalerie. Et aussitôt que les Maures eurent franchi l'Espero, ce fils du roi maure, qui était un des beaux et des bons chevaliers du monde, s'avança tout le premier, l'archegaie en main, criant : « *Ani ben a soltan*[2]! » Et aucune autre parole ne lui sortait de la bouche que *Ani ben a soltan!* Et le seigneur infant demanda : « Que dit-il? » Et les truchements qui étaient près de lui lui répondirent : « Seigneur, il dit qu'il est fils de roi. — Eh bien! répliqua l'infant, s'il est fils de roi, et moi aussi je suis fils de roi. » Et le sei-

(1) Voici comment Conde rend compte de la levée de ce siége (t. III, p. 89 et suiv.). Ce fut cette même année que le roi de Castille s'empara de Gibraltar.

« Por otra parte el rey de Castilla, de acuerdo con el Barcelonès (Jacques II) entrò con gran hueste la tierra del rey de Granada Muhamad. Diò le Muhamad quejas de este injusto rompimiento, y respondiò con vanos pretestos y con mucha altaneria, y fue à poner cerco à la ciudad de Algezira Alhadra, y sentò su campo en 21 de la luna de Safar del ano 708 (1308). El cruel Aben Gaymis (Jacques II) enviò su hueste contra Almeria en el mismo tiempo y la cercò por mar y por terra. Como los Muzlimes de la ciudad hiciesen frecuentes salidas contra su campo, la fortificò de barreras y honda caba. El rey Muhamad allegò su caballeria y fuè à socorrer à los cercados de Algecira; pero las copiosas lluvias y recio temporal no le dejaron hacer cosa de provecho..... Viendo Muhamad la constancia del rey de Castilla que cercaba la ciudad de Algecira, que los cercados estaban ya en grande apuro, que lo de Almeria era muy urgente, y que en la corte se suscitaban sediciones, y que era imposible atendar à todas estas cosas como la importancia de ellas requeria, enviò al rey de Castilla sus cartas con el Arraez de Andarax. Proponiale que, si lavantaba el cerco de Algecira y desistia de la guerra, le daria las fortalezas de Quadros, Chanquin, Quesada y Balmar, y ademas hasta 5,000 doblas de oro. Aceptò el rey de Castilla, y dadas seguridades de ambas partes, el rey de Castilla levantò el cerco de Algecirà, y los Muzlimes respiraron de su larga angustia. Fué esto à fines de Xaban del ano 709 (1308). » Dans la même année peu de mois après Muhamad fut detrôné par une révolte des Maures de Grenade, qui portèrent sur le trône son frère Nazar Conde, t. III, p. 91).

(1) L'épaulement, le point avancé.

(2) En arabe correct : *Enny ébn es soultan*; c'est-à-dire : certes moi, fils de roi.

gneur infant brocha de l'éperon vers lui; et avant de pouvoir l'aborder, il avait déjà tué de sa main plus de six cavaliers, et avait rompu sa lance; et il mit l'épée à la main, et de son épée se fit jour jusqu'à celui qui criait : « Je suis fils de roi! » Celui-ci le voyant venir, et sachant que c'était l'infant, chevaucha sur lui, et lui porta un tel coup d'épée qu'il lui abattit à terre le dernier canton de son écu. Et ce fut vraiment un merveilleux coup, et il s'écria : « *Ani ben a soltan!* » Et le seigneur infant lui porta un tel coup de son épée sur la tête qu'il le pourfendit jusques aux dents et l'étendit mort. Aussitôt tous les Sarrazins furent déconfits; ceux qui purent s'enfuir par l'Espero furent sauvés; mais tous les autres périrent, et ainsi le seigneur infant vint à bout de ceux de la cité.

Or, tandis que ce tumulte se faisait à l'Espero, l'ost des Maures se disposait à férir. Le seigneur roi d'Aragon voulut brocher de l'éperon contre eux, mais En Guillaume d'Anglesola et En Gilbert de Mediona mirent pied à terre, et, saisissant son cheval par la bride, lui dirent : « Seigneur, qu'est-ce à dire? cela ne sera pas. Il y a déjà dans notre avant-garde des gens pour férir sur eux, et ils suffisent pour terminer l'affaire. » Mais le seigneur roi était si impatient de s'élancer au milieu des ennemis qu'il s'en fallait peu que le cœur ne lui en brisât. Et je vous dis que si ce n'eût été de ces riches-hommes et d'autres nobles hommes qui étaient là à le contenir, il n'y aurait pas tenu; mais il ne put faire autrement. Ainsi donc l'avant-garde fondit si rudement sur les Maures qu'elle les fit plier. Et assurément ce jour-là les Maures eussent perdu toute leur cavalerie; mais la crainte qu'on n'arrivât d'un autre côté sur les gens qui tenaient le siége empêcha de les poursuivre. Et néanmoins il périt un nombre infini de Maures, tant hommes de cheval qu'hommes de pied; si bien que ce fut le plus beau fait d'armes et la plus complète déroute qui fût jamais; et de là en avant les Maures redoutèrent tellement les chrétiens qu'ils n'osaient plus tenir devant eux. Que vous dirai-je? Le seigneur roi retourna avec grand bonheur et grande satisfaction vers les tentes, où ils apprirent que le seigneur infant En Ferrand avait fait d'aussi brillants faits d'armes qu'en eût pu faire Roland lui-même en personne s'il s'y fût trouvé. Le lendemain ils célébrèrent en grande pompe la fête du bienheureux saint Barthélemy l'apôtre.

Quand le roi de Grenade eut vu les merveilleux faits d'armes du seigneur roi d'Aragon et des siens, il se regarda comme perdu; car il n'aurait jamais cru qu'il y eût en eux tant de vigueur et d'intrépidité. Il envoya donc des messagers au seigneur roi d'Aragon, et lui fit dire qu'il le priait de vouloir bien lever son siége; que l'hiver approchait; qu'il devait bien voir qu'en persistant à le tenir, ce qu'il ferait il le faisait pour des gens dans lesquels il ne trouverait pas les mêmes vertus; que les Castillans avaient abandonné le siége d'Algésiras afin qu'il périt lui et ses gens; que cette conquête ne le touchait nullement; qu'ainsi il le priait de vouloir faire une trève avec lui, l'assurant qu'en tout temps il lui serait en aide dans ses guerres contre qui que ce fût au monde; et enfin que par bonne amitié pour lui il mettrait en liberté tous les captifs chrétiens qui étaient en son pouvoir et dont le nombre était considérable.

Le seigneur roi ayant entendu ces propositions, fit assembler son conseil, et leur mit sous les yeux ce que le roi de Grenade lui avait envoyé dire. Et l'avis fut que, pour trois raisons principales, il devait rentrer sur ses terres : la première, parce que l'hiver s'approchait; la seconde à cause de la grande déloyauté que venaient de montrer envers lui les Castillans, et la troisième parce que les esclaves chrétiens qu'on lui rendait étaient un avantage bien plus considérable que s'il eût pris deux cités comme Alméria. Cela fut ainsi décidé, et la trève fut signée de nouveau [1].

(1) Ce ne fut qu'en 1310, deux ans après le siege d'Algeziras, que fut definitivement levé le siege d'Almeria par Jacques II, sous Nazar qui avait detrôné Muhamad II. Voici comment s'exprime Conde (t. III, p. 92).

« Procurò el rey Nazar concertar treguas con el rey de Castilla para atender à la guerra de Almeria; pero no tuvieron efecto las negociaciones. Los Cristianos eran muy altaneros y dificiles cuando se les pedia la paz, y muy apacibles y humildes cuando la demandaban: condicion de enemigos poco generosos. Allegò Nazar sus gentes y fuè à socorrer à los cercados de Almeria. Saliole al paso el tirano Aben Gaymis (Jacques II) el Barcelonés, y trabaron muy sangrienta batalla. La matanza fue tan cruel que los campos quedaron cubiertos de cadaveres. La noche los separo de la pelea, y al dia siguiente los Cristianos levantaron el cerco, que no quisieron entrar en otro tal

Alors le seigneur roi fit embarquer tous ses gens avec tout ce qui leur appartenait, et ils s'en retournèrent, qui par mer, qui par terre, au royaume de Valence. Vous pouvez juger si le roi d'Aragon est désireux de faire croître et multiplier la sainte foi catholique, puisque dans cette conquête, qui n'était point sienne, il alla tenir ce siége. Et soyez certain que, si le royaume de Grenade eût fait partie de ses terres de conquête, il y a longtemps que ce pays appartiendrait aux chrétiens.

Lorsque tout ceci fut terminé et que le seigneur roi d'Aragon fut de retour à Valence, le seigneur infant En Ferrand, avec ses galères et ses gens, retourna en Roussillon auprès du seigneur roi son père qui eut grand plaisir à le voir, et surtout quand il sut qu'il avait fait de si belles prouesses. Je vais cesser en ce moment de vous parler du seigneur roi d'Aragon, et je vais vous entretenir de nouveau du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CCXLVIII.

Comment En Roger de Loria, fils de l'amiral En Roger de Loria, avec l'aide du seigneur roi Frédéric de Sicile, alla faire lever le siége de Gerbes qui était assiégée par le roi de Tunis; et comment, en passant à Naples, il mourut, et la terre passa à son frère En Charlet.

Il est vérité que, pendant le temps où le seigneur roi d'Aragon allait à Alméria, le seigneur roi de Sicile ne demeurait point en paix; car il éprouva la vérité du proverbe catalan: Qu'*on ne sait pas souvent d'où vient mal ou tourment*. Ainsi advint-il au seigneur roi de Sicile; car il était en pleine paix, et il lui survint foison d'affaires et de soucis. Toutefois tout ce qui lui arriva il le prit en l'honneur de Dieu et de la sainte foi catholique. Je vais vous dire le fait.

Il est vrai que, comme je vous l'ai déjà dit, l'amiral En Roger de Loria possédait l'île de Gerbes. Et quand l'amiral fut mort, En Roger son fils conserva la possession de cette île; mais par la faute de ses officiers, l'île se révolta contre En Roger; si bien qu'En Roger, aidé du roi de Sicile, qui l'avait fiancé avec une sienne fille qu'il avait eue de madame Sibille de Solmela avant de se marier, alla à Gerbes avec six galères et beaucoup de lins armés. Le château de Gerbes était alors assiégé, car le roi de Tunis y avait envoyé, avec une grande ost de chrétiens et de Sarrazins, le Labieni, grand Moab de Tunis qui tenait le château assiégé et y tirait sans cesse avec quatre trébuchets; et il continuait certainement ce siége depuis bien huit mois. Et quand En Roger fut arrivé à Gerbes avec ses galères, le Labieni craignit qu'il ne s'embossât dans le passage qui est entre l'île et la terre ferme; et il vit bien que, s'il le faisait et lui enlevait ce passage, c'en était fait d'eux tous. Il se hâta donc de lever le siége, sortit de l'île et retourna à Tunis. En Roger, le voyant parti, envoya chercher les anciens du pays, les amnistia, et châtia ceux qui y avaient faute.

Il est vérité que Gerbes [1] est une île peuplée de braves hommes d'armes; mais ils sont divisés en deux partis, dont l'un s'appelle *Miscona*, et l'autre *Moabia* [2]; et ces partis sont à Gerbes ce que sont les Guelfes et les Gibelins en Toscane et en Lombardie. Et ces partis de Miscona et de Moabia s'étendent si loin qu'ils com-

combate. Con esto amparò à los afligidos, que estaban ya para entregar se al enemigo. Fuè esta victoria en fin de Xaban del ano 7[illegible]. Nazar volvio triunfante à Granada, aunque perdio en la jornada gente muy escogida.

(1) Voici comment Abou Obaid parle de cette île (voy. Notice des Man., t. XII, art. de M. Étienne Quatremère, p. 464).

« Non loin de Kâbes est l'île de Djerbah qui renferme de vastes jardins et de nombreux plants d'oliviers. Les habitants qui sont Kharedjis, exercent leurs brigandages sur terre et sur mer. L'île est séparée du continent par un détroit. »

M. Quatremère ajoute en note: « Au rapport de Burckhardt (*Travels in Arabia*, t. II, p. 14), les habitants de Djerba ou Girba sont soupçonnés d'être de la secte d'Ali. »

Les renseignements que Muntaner donne ici sur l'île de Gerbes et ses habitants sont une preuve de plus de l'exactitude avec laquelle il a observé tout ce qui se passait autour de lui.

(2) Ce sont là deux partis religieux. Moawiah est le premier khalife de la dynastie des Ommiades, si célèbre en Occident par la protection qu'elle accorda aux arts. Après la mort d'Othman, Moawiah, fut choisi pour khalife de préférence à Ali, gendre de Mahomet, qui avait été désigné d'abord pour succéder à Othman. C'est à cette rivalité entre Ali et Moawiah que remontent ces partis, comparés par Muntaner à ceux des Guelfes et des Gibelins. Ils se donnèrent entre eux plusieurs désignations diverses. Les Turcs, qui sont du parti de Moawiah sont connus sous le nom de Sunnites; les Persans, qui sont du parti d'Ali, sont appelés par les Turcs Schyytes, sectaires, et une partie d'entre eux, Kharedjis, schismatiques ou sortant de la droite voie. Ici Muntaner appelle les partisans de Moawiah du nom de son fondateur; quant au nom de Miscona pour désigner les Kharedjis, il remonte peut-être à quelque fait local.

prennent toute la terre ferme d'Afrique, aussi bien Alarps, que Moabs et Berbères; et je suis persuadé qu'il a péri de part et d'autre plus de cent mille personnes. Le noyau de ces partis a toujours été à Gerbes; c'est là qu'ils ont commencé, c'est là qu'ils se maintiennent encore, c'est de là que partent l'aide et la faveur que chacun donne à tous ceux qui sont siens. La maison[1] des Ben Si-Momen est dans Gerbes à la tête de la Moabia; ce sont tous des gens fort loyaux et fort amis des chrétiens.

Lorsqu'En Roger eut pacifié l'île, il s'en retourna en Sicile pour y accomplir son mariage; et alors le roi Robert le manda à Naples pour lui prêter hommage, car En Roger avait bien vingt-trois châteaux dans la Calabre. Il partit donc pour Naples, et là il tomba malade et mourut. Ce fut un grand malheur, car, s'il eût vécu, il aurait fort ressemblé à l'amiral son père. Sa terre échut en partage à son frère Charlet, enfant de douze à quatorze ans, fort bon et fort sage relativement à son âge.

CHAPITRE CCXLIX.

Comment les gens du parti de *Miscona* unis à quelques-uns de ceux du parti de *Moabia*, assiégèrent le château de Gerbes; et comment En Charlet, avec les secours du seigneur roi de Sicile, allant à Gerbes, en chassa toute la cavalerie et mourut peu de temps après; et comment, s'étant révoltés une seconde fois, le seigneur roi envoya En Jacques de Castellar qui y mourut aussi.

Quand les Sarrazins de Gerbes connurent la mort d'En Roger, les méchants hommes du parti de Miscona, et quelques méchants hommes du parti de Moabia, ainsi que la gabelle d'Elduyques, se révoltèrent contre les chrétiens et contre la maison de Ben Si-Momen; si bien qu'ils introduisirent dans l'île la cavalerie de Tunis, et assiégèrent encore une fois le château. En Charlet, avec le secours du seigneur roi de Sicile et du roi Robert, se rendit à Gerbes avec cinq galères et lins, et parvint aussi à jeter hors de l'île toute la cavalerie de Tunis. D'après les conseils de la maison de Ben Si-Momen il se réconcilia avec ceux de Miscona, et il leur pardonna. Ayant rétabli l'ordre dans l'île, il s'en retourna dans la Calabre, où il avait laissé madame Saurine d'Entença sa mère. Et à peu de temps de là il mourut aussi, et la terre passa au fils qui restait, et qui était fort petit, puisqu'il n'avait pas alors cinq ans. Il se nommait En Roger de Loria, ainsi que son frère aîné; c'est-à-dire qu'on lui avait donné sur les fonts de baptême le nom de François, mais quand son frère fut mort, on changea son nom à l'époque de sa confirmation, et on lui donna celui d'En Roger de Loria. Et quand les méchants hommes de Miscona furent instruits de tous ces détails, ils se révoltèrent contre les chrétiens et contre ceux de Moabia, de sorte que la guerre se renouvela entre eux seulement, mais sans aide de cavalerie étrangère pour aucun des deux partis, si ce n'est qu'En Simon de Montoliu, capitaine de l'île, au nom d'En Roger, et ceux du château, donnaient aide à ceux de Moabia, en faveur de la maison de Ben Si-Momen.

La guerre étant dans cet état, messire Conrad Llança[1], de Château-Ménart, qui était tuteur d'En Roger dans cette contrée, pria le seigneur roi de Sicile de vouloir bien permettre qu'En Jacques de Castellar, bon marin et très expérimenté, qui avait armé trois galères pour aller faire des courses en Romanie, tournât ses forces du côté de Gerbes, qu'il visitât le château de Gerbes et qu'il lui donnât toute aide possible, ainsi qu'à la maison de Ben Si-Momen. Le seigneur roi, par amitié pour messire Conrad Llança, et afin que le château en fût renforcé, y consentit; et il fit venir En Jacques de Castellar, et lui commanda de faire une tournée par Gerbes, et de renforcer et aider ceux du château, disant qu'ensuite il irait à ses courses de mer, et ajoutant que ses galères seraient armées aux frais du seigneur roi.

En Jacques de Castellar prit congé du seigneur roi, et s'en alla à Gerbes. Arrivé qu'il fut au château, on lui tourna la tête au point de le pousser à marcher, bannières déployées, avec toutes ses galères, et avec ceux du château, et une partie des chrétiens et ceux de la Moabia, contre le parti de Miscona; mais ceux de Moabia furent vaincus, et En Jacques de

(1) *Casa*, famille, et plus loin *casada* qui répond à l'*albergo* de Gênes.

(1) Les Llança étaient une famille ancienne qui s'était fort agrandie depuis le temps du roi Manfred, fils naturel de Frédéric II et de Bianca Lancia. Manfred conféra de hautes dignités à la famille de sa mère. Gualvano Lancia, son oncle, fut fait prince de Salerne et grand-maréchal du royaume; un autre Lancia fut créé comte de Squillace. (Voy. pour tout ce qui concerne l'époque du roi Manfred, l'excellent commentaire historique sur les *Diurnali di Messer Matteo di Giovenazzo* par M. le duc de Luynes.)

Castellar y périt, ainsi que plus de cinq cents chrétiens; ce qui fut grande perte et grand dommage. Quand ces méchants hommes de Miscona eurent gagné cette bataille, ils n'en furent que plus endiablés et enflés d'orgueil. Et celui qui avait surtout la plus grande folie en tête était un traître de ceux de Miscona, qui était leur chef, et se nommait Alef. De sorte qu'après avoir fait cette déconfiture de leurs ennemis, ceux de Miscona se disposèrent tous à attaquer le château; car ce traître voulait s'emparer complétement de l'île.

CHAPITRE CCL.

Comment En Simon de Montoliu requit les tuteurs d'En Roger, madame Saurine, le pape et le roi Robert de lui prêter aide et secours, et comment, sur leur refus, il s'adressa au seigneur roi de Sicile qui envoya, avec dix-huit galères, messire Pelegrin de Pati, lequel fut vaincu et pris.

Quand le seigneur roi de Sicile apprit la mort d'En Jacques de Castellar et des autres, il en fut très fâché; toutefois il prit courage, en pensant qu'ils avaient fait plus qu'il ne leur avait été ordonné, puisque le seigneur roi ne leur avait pas dit d'abandonner leurs galères et de se mettre à faire la guerre dans l'intérieur de l'île.

A peu de jours de là, Simon de Montoliu, qui vit que les affaires de l'île allaient fort mal et surtout le château, et que les troupes du château demandaient à être payées, ce qu'il ne pouvait faire, puisqu'il ne retirait rien de l'île, laissa à sa place le bâtard En de Montoliu, son cousin-germain, et vint en Calabre trouver madame Saurine[1], et lui raconta l'état de l'île, du château et de la seigneurie, et la pria, elle et messire Conrad Llança, tuteur d'En Roger, de lui donner aide d'hommes et d'argent. Mais madame Saurine n'était pas à cette époque dans une situation très florissante; elle était même endettée et fort embarrassée, par suite des dépenses faites pour la flotte d'En Charlet lorsqu'il était allé à Gerbes; et elle ne recevait rien de ses revenus, car tous les revenus étaient assignées pour payer les dettes et obligations de l'amiral et d'En Roger. Il envoya également au pape pour lui demander aide, et le pape répondit non. Il envoya au roi Robert, qui de même répondit non. Enfin, à défaut d'eux tous, il s'en vint trouver le seigneur roi de Sicile et lui demanda secours; et le seigneur roi, pour la gloire de Dieu, et afin de sauver ceux du château, qui étaient tous Catalans, consentit à prêter assistance à l'île de Gerbes aux conditions suivantes: madame Saurine, messire Conrad Llança et En Amiguccio de Loria, qui étaient les tuteurs de Roger, devaient s'arranger pour remettre entre les mains du seigneur roi de Sicile le château et toute l'île; et tout ce qu'il avancerait serait hypothéqué sur l'île de Gerbes et sur l'île des Querquenes[1], et il les retiendrait et posséderait comme sa propriété jusqu'à ce qu'il fût remboursé de tout ce qu'il aurait avancé; et en attendant il en serait seigneur et maître. Et de toutes ces conditions ils firent de bonnes chartes. Et eux ordonnèrent à En Simon de Montoliu, qui était alors à Gerbes et qui la tenait, de lui livrer le château de Gerbes et la tour des Querquenes. Et ledit Simon fit serment et hommage au seigneur roi, et s'engagea à lui remettre ces possessions à tout instant où il les réclamerait, savoir: l'île et le château de Gerbes, et la tour des Querquenes. Cela étant ainsi réglé, le seigneur roi fit armer dix-huit galères, y mit cent hommes à cheval, Catalans de bonne race, et bien quinze cents hommes de pied de nos gens;

(1) Mère du jeune Roger de Loria, seigneur de Gerbes.

(1) Abou Obaid, dans sa description arabe de l'Afrique (Notice des Man., t. XII, article de M. Quatremère, p. 466), parle en ces termes de Querquenes:

« Vis-à-vis Safâkes, à la distance d'environ 10,000 pas, est une île appelée Karkeneh, située au milieu d'une mer stagnante, peu profonde et dont les eaux n'ont aucun mouvement. En face de ce lieu, en pleine mer et à l'entrée des bas-fonds, à environ 40 milles de ce continent, on voit un édifice élevé qui sert de point de reconnaissance pour les navigateurs qui arrivent d'Alexandrie, de la Syrie et de Bar ah. Lorsqu'ils aperçoivent le centre des bâtiments, ils se détournent et font voile vers les lieux où ils doivent relâcher. »

M. Quatremère ajoute en note: « C'est la même île que Marmol appelle *Querquenes*, et sur laquelle il donne des détails assez étendus (l'Afrique de Marmol, t. II, p. 536, 537). Shaw écrit Querkyness (Voyages, t. I, p. 248). L'an 491 de l'hégire, elle fut conquise par Temim Ben-Moezz, ainsi que l'île de Djerbah (Nowairi, Man. 702, p. 450). Puisque j'ai occasion de nommer cette dernière (Djerbah) je ferai observer que les habitants conservèrent longtemps le caractère que leur attribue notre auteur; car nous voyons qu'à plusieurs reprises, l'an 450 et l'an 509 de l'hégire, ils furent sévèrement punis de leur conduite odieuse et des brigandages qu'ils commettaient sur mer (Nowairi, *Loc. laud.* fol. 38 r.). L'an 529, cette île tomba au pouvoir des Francs (*ibid.*, fol. 15 r.).

de sorte qu'ils partirent avec grande puissance. Et il leur donna pour capitaine messire Pélegrin de Pati, chevalier de Sicile et de la ville de Messine, et lui fit livrer autant d'argent qu'il était nécessaire pour payer aux gens du château et de la tour tout ce qui leur était dû. Et ainsi ils prirent congé du seigneur roi, et prirent terre dans l'île de Gerbes, en un lieu qu'on nomme l'île de l'Amiral, éloigné de cinq milles du château. Et au lieu d'aller aussitôt, comme ils le devaient, au château pour y reposer hommes et chevaux pendant deux ou trois jours, ils se mirent à parcourir l'île tout-à-fait en désordre, comme s'ils eussent pensé que la Barbarie tout entière n'eût osé se présenter devant eux. Et en effet, bien assurément, s'ils eussent marché bien serrés, ils n'eussent pas eu à craindre cinq fois autant d'hommes qu'il y en avait dans l'île; mais par suite du mauvais arrangement qu'ils prirent ils s'en allèrent tout disséminés. Les Sarrazins de l'île, aussi bien ceux du parti de Miscona que ceux de Moabia, s'étaient retirés tous, à l'exception des anciens de la maison de Ben Si-Momen, qui s'étaient jetés dans le château. Mais quand ils virent les chrétiens s'avancer ainsi sur eux sans conserver aucun ordre, ils fondirent les premiers sur eux. Que vous dirai-je? Ils les mirent aussitôt en déroute au moment où ils étaient bien à vingt-cinq milles du château. Que vous dirai-je? Messire Pélegrin fut pris, et de tous les cavaliers chrétiens il n'en échappa que vingt-huit; tous les autres furent tués, et quant aux hommes de pied, entre Latins et Catalans, il en mourut plus de deux mille cinq cents; et tous furent ainsi déconfits. Et alors les méchants hommes de Miscona s'emparèrent de l'île, et cet Alef se constitua seigneur d'eux tous. Il envoya un message à Tunis, et le roi de Tunis lui fit passer trois cents cavaliers sarrazins. Alors ils assiégèrent le château, de manière qu'un chat ne pouvait en sortir sans être pris. Messire Pélegrin se racheta avec l'argent qu'il avait apporté pour payer les gens du château. Et ainsi les galères s'en retournèrent toute déconfites en Sicile, où la nouvelle de cette défaite causa grand deuil et grande douleur, surtout au seigneur roi. Messire Pélegrin et les vingt-huit autres cavaliers qui avaient échappé à la mort en cette bataille restèrent dans le château. Et si vous vîtes jamais gens s'arranger mal avec autrui, ce furent bien ceux du château entre eux; car tous les jours ils étaient sur le point de s'entre-égorger, et cela à cause des femmes et des maîtresses de ceux du château

CHAPITRE CCLI.

Comment En Simon de Montoliu cria merci au seigneur roi de Sicile, Frédéric, le suppliant de faire remettre à qui bon lui semblerait le château de Gerbes et la tour de Querquens; et comment le seigneur roi offrit à moi, Ramon Muntaner, la conquête de Gerbes; et comment je me disposai à conquérir cette île.

En Simon de Montoliu retourna en Sicile, au seigneur roi, lui criant merci et le priant de faire occuper le château et la tour de Querquens par qui bon lui semblerait, et d'envoyer de l'argent pour payer la solde. Le seigneur roi ne trouva vraiment personne qui voulût accepter ce commandement; je vous dirai même que le seigneur roi n'aurait trouvé personne qui voulût monter sur galère ou lin allant à Gerbes. Voyez donc dans quel embarras il se trouvait.

Il est certain que moi, En Ramon Muntaner, j'arrivai à cette même époque de Romanie en Sicile, et je demandai au seigneur roi de Sicile la permission de me rendre en Catalogne, afin de prendre ma femme, que j'avais fiancée lorsqu'elle était encore enfant, il y avait dix ans, dans la cité de Valence; et le seigneur roi me dit qu'il y consentait volontiers. Alors je fis armer une galère à cent rames qui était à moi; et le seigneur roi me fit dire que, quand je l'aurais armée de matelots suffisants à l'équipage, j'allasse le joindre à Monte-Albano, qui est dans la montagne, à treize lieues de Messine, et où il passait l'été; et nous étions au mois de juillet. Il voulait envoyer des présents à madame la reine d'Aragon et aux infants, et désirait que je les leur portasse. Je lui dis que j'étais prêt à faire tout ce qu'il m'ordonnerait; et à cette époque le seigneur roi et madame la reine étaient devant Alméria. Je fis donc armer mon lin pour me rendre en Catalogne; j'achetai tout ce qui m'était nécessaire pour mes noces; et quand toutes choses furent prêtes à Messine, et que tout l'équipage de matelots fut disposé, j'allai à Monte-Albano près du seigneur roi pour prendre congé de lui. Mais lorsque je fus arrivé à Monte-Albano, le seigneur roi y avait fait venir En Simon de

Montoliu; et le lendemain de mon arrivée le seigneur roi me fit venir devant lui au palais. Là se trouvèrent le comte Mainfroi de Clermont, messire Damien de Palasi et messire Arrigo Rosso, et bien d'autres riches-hommes de l'île de Sicile, et chevaliers catalans et aragonais, et bien d'autres notables gens; de sorte qu'il y avait certainement au palais cent hommes de haut rang et beaucoup d'autres.

Lorsque je fus venu devant le seigneur roi, il me dit: « En Muntaner, vous savez la grande perte, le grand dommage et le grand déshonneur que nous avons soufferts dans l'île de Gerbes; et nous avons fort à cœur de pouvoir en tirer une prompte vengeance; aussi avons-nous pensé en notre âme, qu'il n'est personne en tout notre royaume qui puisse, avec l'aide de Dieu, nous donner là-dessus aussi bon conseil que vous, et cela par bien des raisons: d'abord surtout, parce vous avez plus vu de guerres et plus ouï conter de faits de guerre qu'homme qui soit en notre royaume; puis, parce que vous avez longtemps gouverné des gens d'armes et savez comment il faut les conduire; puis, vous connaissez la langue sarrazine, et vous pouvez ainsi, sans truchement, faire vos propres affaires, soit en ce qui concerne les espions, soit de toute autre façon, dans l'île de Gerbes; et enfin par beaucoup d'autres bonnes raisons qui sont en vous. Voilà pourquoi nous désirons, et nous vous en prions chèrement, que vous veuilliez être capitaine de l'île de Gerbes et des Querquens, et que vous preniez cette affaire à cœur et de ferme volonté. Et nous, nous vous promettons que, si Dieu vous tire à honneur de cette guerre, nous vous ferons aller en Catalogne pour accomplir votre mariage, d'une manière beaucoup plus brillante que vous ne pourriez y aller en ce moment. Nous vous conjurons donc pour tout au monde de ne pas dire non. »

Et moi, voyant que le seigneur roi avait si grande confiance en moi dans cette circonstance, je me signai, allai m'agenouiller devant lui, et lui rendis mille et mille grâces de tout le bien qu'il avait bien voulu dire de moi, et de l'opinion où il était que je fusse homme à mener à bien d'aussi grandes affaires; et je lui déclarai me soumettre à ses ordres en cette affaire et dans toutes les autres; et j'allai lui baiser la main; et bien des riches-hommes et des chevaliers la lui baisèrent aussi pour moi. Et lorsque j'eus consenti à ce qu'il désirait, il appela En Simon de Montoliu et lui ordonna, en présence de tout le monde: de lui rendre le château de Gerbes et la tour des Querquens, et de m'en faire remise en son nom, et de me prêter à l'instant même serment et hommage, en déclarant les tenir en mon nom, et de se rendre avec moi à Gerbes et aux Querquens, et de me les remettre en personne. Et ainsi il le promit et m'en fit serment et hommage. Le seigneur roi en fit aussitôt dresser les actes, et me conféra la même autorité qu'il y possédait lui-même, sans se réserver même le droit d'appel; et il me donna pouvoir de faire des concessions à perpétuité, de prendre à ma solde tel nombre de gens qu'il me paraîtrait bon, et de faire la guerre ou la paix avec quiconque je le jugerais à propos. Que vous dirai-je? Il me revêtit de tout pouvoir. Je lui dis: « Seigneur, il vous reste encore à faire plus; il faut que, par votre lettre, vous fassiez commandement au trésorier, au maître portulan, à tous leurs officiers, ainsi qu'à tous vos autres officiers à l'extérieur, que tout ce que je leur demanderai par mes lettres me soit à l'instant envoyé, soit argent, soit vivres, soit tous autres objets dont je puis avoir besoin, et que de plus vous ordonniez, dès ce moment, qu'on me charge une nef de froment et de farine, une autre d'avoine, de légumes et de fromages, et une troisième de vin, et qu'elles partent sans délai. » Et le seigneur roi ordonna que tout cela fût fait à l'instant même. Et je lui dis: « Seigneur, je sais qu'en l'île de Gerbes on a grand faim et peu de vivres; qu'il en est de même dans tout le pays et aussi sur le continent voisin; de sorte qu'avec des vivres je les ferai combattre les uns contre les autres. » Le seigneur roi comprit que j'avais raison; aussi me fit-il pourvoir de toutes choses mieux que jamais seigneur ne pourvut aucun vassal, si bien que je ne manquai jamais de rien. Puis je pris congé de lui et me rendis à Messine. Quand je fus à Messine, je comptais partir aussitôt; mais tous les Latins qui devaient me suivre me vinrent rendre l'argent qu'ils avaient reçu, me disant qu'ils ne voulaient pas aller mourir à Gerbes; et leurs mères et leurs femmes venaient en pleurant me conjurer au nom de Dieu de reprendre mon argent, chacune se lamentant d'y avoir perdu père, frère ou mari. Il me fallut donc reprendre mon argent d'eux

tous, et enrôler de nouveau d'autres Catalans.

CHAPITRE CCLII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je me rendis à Gerbes, comme capitaine, et pris possession du château, et reçus hommage de tous ceux qui y étaient; comment, par trois fois, je citai devant moi tous ceux de Miscona, et Alef leur chef, et les défiai, et les poussai dans un coin de l'île, où ils éprouvèrent une telle famine qu'ils faisaient du pain avec la sciure des palmiers.

Dès que j'eus armé, je partis de Messine, et En Simon de Montoliu, monté sur son lin armé, partit en même temps que moi, et en peu de temps nous arrivâmes à l'île de Gerbes. Quand nous fûmes au château, nous trouvâmes qu'il y avait devant ledit château quatre cents hommes à cheval des Maures du roi de Tunis, qui avaient couru tout le pays; tous les Maures de l'île y étaient aussi, et nous trouvâmes que la porte était fermée. Aussitôt nous débarquâmes au château et nous y entrâmes. Je puis vous assurer que je trouvai aussi grande guerre au dedans qu'au dehors, à savoir entre les chevaliers et écuyers qui avaient échappé à la déconfiture, et les gens du château. Avant de m'occuper de rien autre chose, je reçus le château et l'hommage de tous ceux qui y étaient; puis je remis une lettre du seigneur roi à messire Pélegrin de Pati et aux autres chevaliers et écuyers. Le seigneur roi leur mandait qu'ils me fissent tous hommage de bouche et de mains, et qu'ils regardassent ma personne comme ils feraient la sienne. Et aussitôt ils accomplirent les ordres du seigneur roi.

Quand tout ceci fut fait, je rétablis, soit de gré, soit de force, bonne paix parmi eux tous, et fis en sorte qu'à l'avenir nul ne portât dommage à l'autre, soit pour femme, soit pour autre chose. Cela fait je distribuai à chacun solde et approvisionnement. Cependant m'arrivèrent les trois nefs chargées que le seigneur roi m'avait envoyées, ainsi que je l'avais arrangé avec lui. Aussitôt que j'eus ces nefs, j'envoyai mon propre lin armé à Capis[1], où étaient tous les anciens de la maison de Ben Si-Momen dans le château d'un Alarp leur ami, grand seigneur de ce pays, et nommé Jacob Ben Atia. Dès qu'ils eurent reçu les lettres que le seigneur roi leur adressait, ainsi que ma propre lettre, ils montèrent sur mon lin et vinrent à moi. Tandis que le lin était allé les trouver, j'avais fait placer des pieux devant le château à la distance d'un trait d'arbalète l'un de l'autre, et je défendis à qui que ce fût, sous peine de haute trahison, de dépasser ces pieux sans mon ordre. J'ordonnai aussi que, parmi ceux de l'intérieur, un homme armé d'un écu et un arbalétrier, devraient sortir pour escarmoucher; et nous avions cela deux fois par jour. Nous étions dans le château trente cavaliers pesamment armés et quinze armés à la légère; et dès lors nous commençâmes à nous défendre très bien et avec ordre, si bien qu'il y avait toujours quelqu'un de nous dehors. Cependant je citai devant moi les anciens de l'île de Gerbes, de la part du seigneur roi de Sicile, et les sommai de se présenter. J'écrivis à chacun d'eux, que le seigneur roi leur ordonnait de m'obéir en toutes choses comme à sa propre personne. Et tous les anciens de Moabia vinrent à moi, ceux qui étaient hors de l'île comme ceux qui étaient dedans; et à chacun d'eux je pardonnai tout ce qu'il avait fait. Aussitôt je fis faire, en dehors du château, un retranchement avec un mur en pierre et en terre; et dans l'espace compris entre le château et ce mur, je fis construire un grand nombre de petites maisons de planches, de nattes et de ramée; et tous ceux de Moabia y passaient la nuit auprès de moi avec leurs femmes et leurs enfants; et je leur distribuai des rations de farine, de légume et de fromage qui m'arrivaient avec abondance. Je fis dire ensuite au traître, c'est-à dire à Alef, chef de ceux de Miscona, qu'il vînt à moi; et il n'en voulut jamais rien faire. Cependant deux anciens de Miscona se présentèrent à moi; mais leurs propres gens ne voulurent point se séparer des autres, et de ces deux l'un était Amar Ben Buceyt et l'autre Ben Barquet. Que vous dirai-je? Il n'y avait pas encore un mois que j'étais arrivé à Gerbes, que déjà j'avais certainement sous mon pouvoir trois cents hommes de Moabia, avec leurs femmes et leurs enfants.

Tout ceci fait, je citai par trois fois ledit Alef et ceux de Miscona, avant de leur faire aucun mal; mais ils ne voulurent point venir à merci. Après les avoir cités par trois fois, et qu'ils eurent décliné de venir à merci, je les défiai, et plaçai dans l'île deux cents cavaliers des Alarps,

(1) Kàbes, port de mer dont le territoire à quatre milles à l'entour abonde en mûriers et cannes à sucre. (V. Quatremère, Notice des Manus., t. XII, p. 462).

tous bons cavaliers, amis de la maison de Ben Si-Momen, et qui étaient du parti de la Moabia; je leur donnai à chacun un besant par jour, qui vaut trois sous quatre deniers barcelonnais, de l'avoine et une ration de farine, de légumes et de fromage. Quand j'eus les deux cents cavaliers dans l'île, avec ceux de Moabia, je me disposai à faire des chevauchées contre eux, de telle sorte que pendant la nuit nous les détroussions partout. Que vous dirai-je? Pendant quatorze mois nous continuâmes cette guerre, et il n'était pas de jour que nous n'eussions au moins une rencontre; et, grâces à Dieu! pendant ces quatorze mois, nous leur tuâmes ou prîmes plus de sept cents combattants, et nous les déconfîmes deux ou trois fois; et cependant ils avaient bien quatre cents hommes de cheval. Que vous dirai-je? A la fin nous les poussâmes dans un petit recoin de l'île, et il y eut là telle famine parmi eux qu'ils en furent réduits à se servir de la sciure des palmiers pour faire du pain.

CHAPITRE CCLIII.

Comment Alef sortit de l'île et revint avec huit mille hommes à cheval et quatorze barques, avec quoi il déconfit les chrétiens du passage; et comment moi, Ramon Muntaner, je les attaquai, les vainquis, leur enlevai dix-sept barques, et me rendis maître du passage.

Un jour ledit Alef donna à entendre aux gens de Miscona qu'il allait leur chercher des secours. Il sortit de l'île, et alla à Sélim Ben Margan, à Jacob Ben Atia et autres Alarps, et leur persuada que, s'ils venaient dans l'île, ils pourraient s'emparer de nous tous; si bien qu'il eut jusqu'à huit mille hommes de cheval qui se présentèrent au passage. Là, je tenais deux lins armés et quatre barques, dont étaient capitaines En Raymond Goda et En Beranger d'Espingals, auxquels j'avais confié la garde du passage. Lorsque les Alarps furent là, ils demandèrent à Alef comment il leur serait possible d'entrer. Il répondit qu'il aurait bientôt déconfit ceux qui gardaient le passage, et qu'alors ils pourraient entrer. Que vous dirai-je? Il se procura quatorze barques, et cette nuit même il fondit sur les chrétiens; et à l'aube du jour les chrétiens furent si surpris qu'ils prirent la fuite et abandonnèrent ainsi le passage. Alef dit alors à Sélim Ben Margan et aux autres de venir et d'entrer dans l'île; mais eux répondirent qu'ils voulaient voir auparavant ce que je ferais, attendu que si, dès qu'ils seraient entrés, je venais à leur enlever le passage, ils seraient perdus, vu le peu de vivres qu'ils avaient; en conséquence ils ne voulurent point entrer ce jour-là. Les nôtres arrivèrent bientôt au château tout à la débandade, et je fus si furieux que peu s'en fallut que je ne fisse pendre les comites. Je remis aussitôt le château à messire Simon de Val-Guarnera, et le laissai en mon lieu et place, et moi je montai sur un de mes lins, de quatre-vingts rames; j'emmenai de plus les autres bâtiments et deux barques en sus, et arrivai ce jour-là même au passage. Le lendemain Sélim Ben Margan et les autres dirent à Alef: « Que serions-nous devenus si nous fussions entrés dans l'île? il nous aurait tous fait prisonniers. » Et Alef leur répondit: « Si je chasse une seconde fois ceux-ci du passage, entrerez-vous? » Ils répondirent: « Oui, assurément. »

Alors il arma vingt-une barques et arriva sur nous. Moi je fis placer tous les bâtiments derrière mon lin; et dès que leurs barques furent approchées de moi et que je m'en vis assez près, je fondis au milieu d'eux avec une telle impétuosité que je coulai à fond vingt-sept de leurs barques et chargeai sur eux; et nous allâmes férir de çà et de là sur les autres lins et barques et vaisseaux, qui bientôt vinrent s'échouer sur le rivage.

Que vous dirai-je? De leur vingt-une barques il n'en échappa pas plus de quatre, sur l'une desquelles ledit Alef s'enfuit sur la terre, c'est-à-dire dans l'île, car là se trouvait sa troupe, tandis que les Alarps étaient sur la terre ferme, et il n'avait osé fuir du côté des Alarps, qui l'auraient mis en pièces. Ce jour-là nous tuâmes plus de deux cents Maures, et nous nous emparâmes de dix-sept de leurs barques. Dès ce moment la terre fut à nous, car tous se tinrent pour morts; et nous fûmes maîtres du passage, car dès lors personne ne put entrer ni sortir sans ma volonté. Sélim Ben Margan, Jacob ben Atia et autres, en voyant ce qui se passait, levèrent les mains au ciel; se félicitant de n'être point entrés dans l'île, et ils m'envoyèrent un homme à la nage pour me demander de vouloir bien conférer avec eux à terre sur leur foi, et qu'eux monteraient sur mon lin pour parler avec moi. J'y allai et je descendis à terre, où ils me rendirent beaucoup d'honneurs et me firent de grands présents. Ensuite ils me prièrent de

laisser sortir de l'île cent hommes à cheval qui se trouvaient auprès d'Alef, et qui étaient parents et vassaux de Sélim Ben Margan, et autant d'autres qui l'étaient de Jacob Ben Atia. Je me fis beaucoup prier, quoique j'eusse donné cinq mille onces pour qu'ils fussent déjà dehors. A la fin je leur accordai leur demande, en faisant semblant d'y consentir avec beaucoup de peine, et leur fis fort valoir cette concession comme un grand service de ma part. Je leur dis donc que je les conduirais loin de l'île moi-même avec mes barques, et que je voulais m'y trouver en personne; et qu'ils me donnassent, lui Sélim Ben Margan deux cavaliers, et Jacob Ben Atia deux autres, qui les reconnussent; et qu'ils se gardassent bien d'en faire sortir d'autres que les leurs; et ils me firent mille remerciments. Quand j'eus octroyé cette demande, il vint d'autres chefs les uns après les autres qui me demandaient l'un dix, l'autre vingt hommes; et moi je ne voulais rien accorder; et tous se jetaient à mes pieds, et j'avais plus d'occupation à donner ma main à baiser que si j'eusse été un roi faisant sa joyeuse entrée en son royaume; et je finis par accéder à toutes leurs demandes. Que vous dirai-je? Tous les chefs durent me promettre que jamais, sous aucun prétexte, ni eux ni les leurs ne me seraient contraires, et j'en fis dresser des actes écrits et signés; et ils me promirent et jurèrent de m'être en aide de toute leur puissance contre qui que ce fût au monde. Et de tout cela Selim Ben Margan, Jacob Ben Atia, Abdala Ben Bebet et Ben Marquet et les autres chefs, m'en firent serment et hommage. Que vous dirai-je? Quand ceci fut conclu et signé, les quatre cents hommes à cheval qui étaient du parti de Miscona, et Alef, sortirent de l'île devant moi.

CHAPITRE CCLIV.

Comment tous ceux de Miscona, ainsi qu'Alef, voulurent se rendre à moi, En Ramon Muntaner; comment le seigneur roi de Sicile envoya messire Conrad Llança avec vingt galères pour prendre vengeance de tout ce qui avait été fait, et comment la conduite de l'avant-garde fut confiée à moi, En Ramon Muntaner.

Tout cela terminé, je me séparai d'eux en bon accord et bonne amitié; je laissai le passage bien gardé, et retournai au château, regardant mon affaire comme gagnée; ce qui était vrai. Arrivé au château, je reçus un message de ceux de Miscona, et de leur chef Alef, qui offraient de se rendre à moi; mais avant de connaître les intentions du seigneur roi, je ne voulus point leur pardonner. J'envoyai donc une barque armée au seigneur roi Frédéric, pour savoir ce qu'il voulait que je fisse, lui disant: que tous seraient pris ou tués s'il le voulait, et que, s'il désirait prendre complète vengeance, c'était là le moment. Que vous dirai-je? Le seigneur roi tint conseil et fut d'avis de ne consentir pour rien au monde à les recevoir à merci, attendu que ce serait grand déshonneur à lui s'il ne prenait entière vengeance de tout le mal qu'ils lui avaient fait. En conséquence il arma vingt galères et envoya messire Conrad Llança de Château-Menart avec deux cents chevaux bardés, de bonnes troupes, à Gerbes, et avec deux mille hommes de pied, sans y comprendre ceux des galères; et il me fit dire par la barque que je lui avais expédiée: De ne les recevoir d'aucune manière à merci; mais s'ils étaient pris de telle famine qu'ils en vinssent à n'avoir plus absolument rien, de leur faire donner secours de vivres par les Sarrazins qui étaient avec moi. Et il ordonnait cette disposition pour qu'il n'y en eût aucun qui, poussé par la faim, se sauvât à la nage pendant la nuit. J'exécutai fidèlement les ordres du seigneur roi. Nous autres du château, qui savions bien que le seigneur roi nous envoyait messire Conrad Llança avec ces troupes, nous expédiâmes au seigneur roi un messager sur une barque armée, pour le prier de nous confier l'avant-garde de la bataille, car nous le méritions, par la famine que nous avions soufferte pendant un an et demi, et que d'ailleurs les Maures savaient qui nous étions. Le seigneur roi nous accorda notre demande. Quand je sus que messire Conrad Llança était tout appareillé à venir nous joindre avec ses braves troupes, je payai tout ce qui était dû aux deux cents hommes de cheval des Alarps, qui avaient été avec moi pendant la guerre, et qui m'avaient servi aussi loyalement que jamais cavaliers servirent leur seigneur. Je leur donnai de plus à emporter, comme gratification, des vivres pour quinze jours, ainsi que des provisions pour leurs chevaux, et à chacun une casaque de drap de laine et une de toile, et à chacun des chefs une casaque de velours rouge et une de châlit [1], et les

(1) *Una aljuba de preset vermeyll e altra de Xalo.*

fis tous transporter sur le continent africain. Ils s'en allèrent si satisfaits de moi qu'ils s'offrirent de m'être en aide contre qui que ce fût au monde. Je me défis ainsi de mes Alarps, pour que les gens de Miscona en conçussent plus de sécurité, d'autant mieux que j'avais ordonné que personne ne leur fit aucun mal. A peu de jours de là messire En Conrad Llança arriva à Gerbes avec toute sa bonne troupe, et prit terre au château. Ils débarquèrent leurs chevaux; et leurs chevaux avaient tellement peur des chameaux qu'ils étaient tout hors d'eux dès qu'ils les voyaient; si bien que nous convînmes, qu'entre deux chameaux nous mettrions un cheval pour qu'il s'habituât à prendre ainsi sa nourriture; et cela nous donna la plus grande peine du monde. Toutefois, ils finirent par s'apprivoiser tellement entre ces deux chameaux qu'ils mangeaient ensemble. Que vous dirai-je? Pendant treize jours nous laissâmes reposer hommes et chevaux; et durant ces treize jours le traître Alef vint se mettre au pouvoir de messire En Conrad, qui lui promit de ne pas le faire mettre à mort et de le tenir en honnête prison. Ledit Alef était un grand maître en fausseté, et comme il tenait son affaire pour perdue, il préféra plutôt se rendre que de tomber entre les mains de nous autres du château, sachant bien qu'avec nous il n'aurait pu échapper à son sort.

CHAPITRE CCLV.

Comment nous livrâmes bataille aux Maures de Miscona, les battîmes, et prîmes douze mille personnes, entre femmes et enfants; et comment le seigneur roi Frédéric de Sicile, de sa grâce spéciale, me fit don de l'île et des Querquens pour l'espace de trois ans.

Le soir du jour de l'Ascension, nous sortîmes du château et allâmes camper à demi-lieue des ennemis. Le lendemain matin nous allâmes à leur rencontre et les trouvâmes rangés en bel ordre de bataille. Ils avaient bien certainement dix mille hommes de pied, de bonnes troupes, et seulement vingt-deux hommes à cheval et pas plus. Ils avaient placé tous les vieillards, femmes et enfants, dans un beau fort situé à cet endroit; et tous les hommes d'armes s'étaient placés sur la gauche, le genou en terre et couverts de leurs écus. Nous n'avions pas voulu qu'il y eût aucun Maure dans nos rangs; et nous étions environ deux cent vingt hommes de cheval pesamment armés, trente armés à la légère, et environ mille hommes de pied, Catalans; les autres troupes étaient sur les galères à garder le passage. L'ordre était donné parmi nous que, lorsque nous serions devant l'ennemi, au premier son de la trompette, chacun prendrait ses armes; qu'à la seconde fois chacun se tiendrait prêt à férir; et que, lorsque les trompettes et les nacaires se feraient entendre, toutes les troupes de pied et de cheval fondraient à la fois sur eux. Nous avions placé tous nos piétons à l'aile droite, et à gauche toute la cavalerie. Que vous dirai-je? Lorsque les deux premiers signaux eurent été donnés, les Maures, comprenant bien qu'au troisième signal nous nous précipiterions sur eux, se hâtèrent de se relever en masse et vinrent férir sur notre infanterie si rudement que déjà ils la mettaient en déroute. Mais nous qui étions à l'avant-garde, nous fondîmes à l'instant sur eux, sans attendre le troisième signal, voyant bien que notre infanterie était perdue si nous n'attaquions à l'instant; et nous férîmes sur eux avec tant d'impétuosité que nous pénétrâmes au milieu de cette masse. Messire Conrad et tous les autres firent à l'instant aussi leur attaque, et sans avoir le temps de donner leur troisième signal; et en un clin d'œil nous fûmes tous mêlés et confondus. Non, l'on ne vit jamais hommes aussi terribles que ceux-là. Que vous dirai-je? En vérité on n'en eût pas trouvé un seul parmi eux qui ne cherchât la mort. Ils s'élançaient en aveugles parmi nous, comme un sanglier au milieu des chasseurs réunis pour le tuer, quand il voit sa mort certaine. Que vous dirai-je? La bataille dura depuis la demi-tierce jusqu'à l'heure de none; enfin ils moururent tous, et de tous ceux qui étaient sur ce champ de bataille, il n'en échappa pas un seul. Ils nous tuèrent bien soixante chevaux et en blessèrent à mort soixante; et nous eûmes parmi les chrétiens plus de trois cents hommes blessés; mais, grâces à Dieu, il n'en mourut pas plus de dix-sept. Lorsque les Maures furent tous morts, nous marchâmes sur leur château fort et l'attaquâmes, et le prîmes enfin; et nous mîmes à mort tout homme de l'âge de douze ans et au-dessus, et fîmes prisonniers douze mille femmes ou enfants; après quoi nous levâmes le champ; et chacun eut un grand butin et fit son profit. Puis nous retournâmes à notre château avec grande joie et satisfaction,

Quant à messire Conrad, lui et tous ceux qui étaient avec lui, et de plus tous les chevaliers et fils de chevaliers qui se trouvaient à Gerbes, et qui avaient échappé à la bataille de messire Pélegrin, s'en retournèrent en Sicile, sains et joyeux, emmenant avec eux tous les captifs et les captives.

Pour moi, je restai comme capitaine de l'île ainsi que je l'étais auparavant, et avec ceux qui étaient tenus du château[1]. Je m'occupai à peupler l'île d'hommes du parti de la Moabia; et dans le cours de cette même année elle fut aussi bien peuplée qu'elle l'eût jamais été. Et nous restâmes tous en bonne paix, de sorte que le seigneur roi en retirait chaque année des revenus plus considérables qu'il en eût jamais retiré. Voyez l'honneur que Dieu accorda au seigneur roi, de tirer aussi complète vengeance des torts qu'on lui avait faits. Aussi les chrétiens en seront-ils à jamais plus redoutés et plus aimés dans cette contrée. Et je réduisis à un tel point de soumission l'île de Gerbes, et cela est encore ainsi, qu'un seul et faible chrétien pouvait emmener trente ou quarante Sarrazins liés avec une corde, sans trouver qui que ce soit qui lui dise que c'est mal fait.

Aussi, dès que le seigneur roi eut appris par messire Conrad et les autres ce que j'avais fait à Gerbes, me donna-t-il de sa grâce spéciale l'île de Gerbes et l'île des Querquens pour trois ans, avec tous droits et revenus, et le pouvoir d'en faire pendant ces trois années comme de ma propre chose. Il me fit dire aussi que je pouvais pourvoir à la garde du château et de l'île à mes dépens, et aller chercher ma femme; car, en bon seigneur, il se rappela bien la permission qu'il m'avait donnée. Là-dessus je laissai à Gerbes mon cousin En Jean Muntaner, et aux Querquens un autre cousin-germain à moi, nommé En Guillaume Des-Fabreques. Je m'en vins aussitôt en Sicile, où j'armai une galère; et de Sicile, muni du privilége bien libellé de cette concession, dont m'avait gratifié le seigneur roi, je m'en allai au royaume de Valence et j'abordai à la cité de Majorque, où je trouvai le roi En Jacques de Majorque et le seigneur infant En Ferrand. Et si jamais personne reçut de ses seigneurs des témoignages d'honneur, c'est bien moi en cette circonstance; et tout cela ils me l'accordèrent d'eux-mêmes et par leur bonne grâce. Mais surtout le seigneur infant me fit le meilleur accueil possible, et ne savait que faire pour moi, tant il avait de plaisir à me voir. Et le seigneur roi son père lui répéta souvent, qu'en effet j'étais, après lui, la personne au monde qu'il devait le plus chèrement aimer. Le seigneur roi lui-même me combla de grâces et de faveurs. Ensuite je partis pour Valence, où j'allai prendre ma femme, et n'y demeurai pas plus de vingt-deux jours. Après quoi je la pris sur ma galère et fis voile avec elle vers Majorque. Là j'appris que le seigneur roi de Majorque était mort[1]. Le lendemain de mon départ il était tombé malade de la maladie dont il mourut. Dieu veuille en sa miséricorde avoir son âme et lui pardonner comme à un bon seigneur et droiturier qu'il était!

Je trouvai là le seigneur roi En Sanche, à qui son père avait laissé le royaume, en le substituant au seigneur infant En Ferrand, au cas où ledit roi En Sanche mourrait sans enfants. Si le seigneur roi leur père m'avait accueilli honorablement, le seigneur roi En Sanche me fit encore plus d'honneurs à moi et à ma femme. Le seigneur infant En Ferrand, toujours plein de bonnes grâces, envoya aussi à ma femme de riches présents; et le seigneur roi de Majorque envoya sur ma galère soixante corbeilles de pain, force vin, des fromages, trois bœufs, vingt moutons et un grand nombre de poules; si bien que jamais un humble individu tel que moi n'eut autant à se louer de si hauts seigneurs. Le seigneur infant En Ferrand envoya aussi de son côté sur ma galère tout un assortiment complet d'armes de son propre corps, ainsi que beaucoup d'autres objets.

(1) C'est-à-dire qui avaient des obligations féodales envers le château.

(1) Jacques Ier, deuxième fils de Jacques d'Aragon, dit le Conquérant, reçut par le testament de son père, en 1262, l'île de Majorque conquise par son père, les comtés de Roussillon et de Cerdagne, et la seigneurie de Montpellier avec le titre de roi de Majorque. Il mourut vers la fin de juin 1311 dans sa 68e année, laissant de sa femme Esclarmonde de Foix, fille de Roger II, comte de Foix, quatre fils et deux filles. Le premier, nommé Jacques, se fit cordelier; le second, nommé Sanche, devint roi de Majorque après son père; le troisième, Fernand, est celui qui alla en Morée épouser une descendante des Ville-Hardoin (voy. la généalogie) et y mourut; le quatrième, Philippe, se fit prêtre. Des deux filles, l'une, l'aînée, épousa Robert roi de Naples, l'autre épousa le fils de Manuel empereur de Constantinople.

Je partis avec leur bonne grâce, et le seigneur infant En Ferrand me remit deux faucons de montagnes bien dressés[1] qui avaient appartenu au roi son père, et qu'il envoyait par moi au seigneur roi de Sicile. J'allai de là à Minorque; et aussitôt que je fus arrivé à Mahon je trouvai que déjà m'avait précédé un message du seigneur roi de Majorque, qui ordonnait, qu'au cas où je me dirigerais de ce côté, on m'approvisionnât d'amples rafraîchissements; et ses ordres furent parfaitement remplis par ses officiers. Je partis ainsi de Mahon et m'en allai en Sicile. Là j'abordai à Trapani, où je laissai ma femme, puis avec ma galère je me rendis à Messine. Le roi se trouvait à Monte-Albano, lieu où il passait volontiers l'été; et nous étions au mois de juillet. Je m'y rendis et remis au seigneur roi les deux faucons que le seigneur infant En Ferrand lui envoyait, et lui contai les nouvelles d'Occident que j'avais apprises par ces seigneurs; puis je pris congé de lui. Avec sa bonne grâce ordinaire, il me fit beaucoup de présents et me traita très honorablement; et sous son bon plaisir je partis pour Trapani sur la galère, emmenant avec moi deux barques que j'avais achetées à Messine. A Trapani je pris ma femme et l'emmenai, et m'en allai à Gerbes, où l'on nous fit grande fête à moi et à ma femme; et on donna à elle et à moi deux mille besants de joyeuse entrée. Et ceux des Querquens m'envoyèrent aussi leurs présents selon leurs moyens. Enfin, par la grâce de Dieu, nous passâmes en bonne paix, joyeux et satisfaits, les trois ans pendant lesquels le seigneur roi m'avait accordé le château de Gerbes. Mais cependant je dois vous conter en quels soucis et quelles peines fut jeté de nouveau l'île de Sicile et tous ceux qui appartenaient au seigneur roi.

Je vais donc cesser maintenant de parler de l'île de Gerbes, et vous entretiendrai de nouveau des affaires qui s'accumulèrent sur le seigneur roi de Sicile. Je ne veux rien vous conter de beaucoup d'événements qui m'arrivèrent en Barbarie, car nul ne doit parler de soi, à moins que ce ne soit des faits relatifs à son seigneur. Ainsi je ne vous dirai rien des affaires qui me furent personnelles, que quand les choses qui me sont advenues auront rapport aux faits de mon seigneur.

(1) *Dos falcons montarins gruees.*

CHAPITRE CCLVI.

Comment la guerre du seigneur roi de Sicile et du roi Robert recommença, et comment le seigneur roi de Sicile passa en Calabre et y prit châteaux et villes.

Tous ces événements ainsi passés, il s'écoula peu de temps avant que se rompirent la paix et les trêves qui existaient entre le roi Frédéric et le roi Robert, et le tout par la grande faute du roi Robert[1]. Le roi Robert s'appareilla pour passer en Sicile. Le seigneur roi Frédéric, qui en fut informé, et qui vit que les galères du roi Robert lui avaient coupé ses thonaires[2] et avaient pris des lins de Sicile, passa dans la Calabre et prit de vive force la cité de Reggio, le château de Sainte-Agathe, celui de Colanna, et La Motta[3], et Stilo, et la Baynare[4], et autres lieux; et le roi Robert se disposa à passer en Sicile.

CHAPITRE CCLVII.

Comment l'infant En Ferrand de Majorque passa en Sicile pour la seconde fois, et des honneurs qu'on lui rendit; comment En Béranger de Sarria se trouva avec sa suite à Palerme; et comment En Dalmau de Castelnou passa en Calabre en qualité de capitaine, et se disposa à faire la guerre.

Le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, sachant que son beau-frère le roi Robert[5] se disposait à passer en Sicile, appareilla lui-même une bonne troupe et arriva en Sicile. Le seigneur roi Frédéric eut un grand plaisir à le voir, car il ne l'avait pas vu depuis qu'il était allé en son nom dans la Romanie. Il lui fit un accueil tel qu'un père peut faire à son fils, et lui fit don de la cité de Catane avec droit de haute, moyenne et basse justice civile et criminelle, sa vie durant. Outre la cité de Catane, il lui donna encore deux mille onces de revenu annuel sur sa propre bourse. Ils vécurent ainsi ensemble avec grande joie et satis-

(1) Robert, duc de Calabre, troisième fils de Charles II, était devenu roi de Naples en 1309. Après la décision du pape en sa faveur, il quitta la Provence et arriva à Naples en juin 1310. En 1313 l'empereur Henry VII forma le projet de le détrôner et s'allia à cet effet à Frédéric de Sicile, et la guerre recommença entre lui et le roi de Naples dès l'année suivante 1314.

(2) On appelle ainsi de vastes filets destinés à la pêche du thon. Ces filets, fort dispendieux, sont divisés en divers compartiments. On les emploie beaucoup en Sicile et en Sardaigne.

(3) Motta San Giovanni.

(4) Je ne puis trouver sur cette côte un nom qui réponde à ce nom, défiguré par Muntaner ou ses copistes.

(5) Robert avait épousé Sancie, fille de Jacques de Majorque et sœur de Ferrand.

faction jusqu'à ce que le roi Robert passât en Sicile. Et il y arriva, avec de grandes forces; car il avait certainement plus de quatre mille hommes de cheval en bonnes troupes, et des gens de pied sans nombre, et cent vingt galères, et une multitude sans compte de nefs et de lins[1].

Il est vrai qu'en ce temps-là étaient passés de Catalogne en Sicile le noble En Béranger de Sarria avec trois cents hommes à cheval et bien mille hommes de pied, Catalans, le noble En Dalmau de Castellnou avec cent hommes de cheval et deux cents de pied, et, en même temps qu'eux, plusieurs autres chevaliers. Et le roi de Sicile put bien dire que jamais homme ne fit plus pour son seigneur que ledit noble En Béranger de Sarria ne fit pour lui; car, pour aller en Sicile, il renonça à l'amiralat du seigneur roi d'Aragon et mit en gage toute sa terre. Lorsque ces deux riches-hommes furent en Sicile, le seigneur roi ordonna qu'En Béranger de Sarria se tint avec sa compagnie à Palerme et qu'En Dalmau de Castellnou commandât en Calabre. Il s'en alla donc à Reggio, et se disposa à guerroyer en Calabre, en homme qui était un des meilleurs chevaliers du monde.

HAPITRE CCLVIII.

Comment le roi Robert passa en Sicile, prit terre à Palerme, s'empara de Castel-a-Mare et assiégea Trapani; et comment le seigneur roi envoya l'infant En Ferrand au Mont Saint-Julien, d'où il fit de grands dommages audit roi Robert.

Le seigneur roi Robert arriva en Sicile, prit terre à Palerme, et crut s'en emparer; mais En Béranger de Sarria était dans cette ville avec sa troupe, et il la défendit de telle manière que le roi Robert comprit bien qu'il ne pourrait rien y faire. Il s'éloigna donc de Palerme, et s'en alla soit par mer, soit par terre, à un château qui se trouve entre Palerme et Trapani, sur le rivage de la mer, et qu'on nomme Castel-a-Mare. Il y avait environ vingt hommes, qui se rendirent. Quand il eut pris ce châtelet, il se crut maître de toute la Sicile. Il le mit en état, et, tant par mer que par terre, alla ensuite assiéger Trapani. Dans Trapani se trouvait En Simon de Val-Guarnera, chevalier de Péralade, brave, expert en fait d'armes, endurci aux fatigues et rompu à l'expérience de la guerre. Il s'y trouvait aussi le noble En Béranger de Vilaragut, et en outre mille Catalans, excellents hommes d'armes, tant de cheval que de pied, qui défendirent chevaleureusement la ville. Le roi Robert y mit donc le siége en règle. Le seigneur roi Frédéric, de son côté, envoya au Mont Saint-Julien, à un mille du siége, le seigneur infant En Ferrand, avec de bonne cavalerie et almogavarerie. D'un autre côté, il y vint En Béranger de Sarria avec toute sa troupe; et de là ils faisaient passer de fort mauvaises journées à l'ost des ennemis, car toutes les heures ils les attaquaient et harcelaient, dix ou douze fois le jour, et ils leur enlevaient les convois et les hommes qui allaient au fourrage ou au bois; de sorte qu'ils menaient fort mauvaise vie, car ceux de la cité leur faisaient aussi passer de mauvais jours et de mauvaises nuits; et ils tiraient les uns sur les autres à l'aide de leurs trébuchets.

CHAPITRE CCLIX.

Comment moi, Ramon Muntaner, étant à Gerbes, le noble En Béranger Carros vint pour assiéger cette île avec grandes forces pour le roi Robert; et comment, lorsque je me disposais à la défense, il reçut à Pantanella un message du roi Robert, qui lui faisait dire de retourner à Trapani.

Pendant que le siége de Trapani était en cet état, le roi Robert résolut d'envoyer contre moi, au château de Gerbes, le noble En Béranger Carros, avec soixante galères, quatre cents hommes à cheval et quatre trébuchets. Le seigneur roi de Sicile, qui en fut instruit, m'envoya une barque armée pour me faire dire de débarrasser le château des femmes et enfants, et de songer à me bien défendre, car le roi Robert envoyait contre moi toute cette force. Aussitôt que j'eus reçus cette nouvelle, je nolisai en permanence une nef d'En Lambert de Valence, qui était à Capis et s'appelait la Bonne-Aventure, et qui m'avait appartenu. Je lui donnai trois cents doublons d'or pour rester à ma disposition, et plaçai à bord de la nef ma femme et deux tout petits enfants que j'avais, l'un de deux ans et l'autre de huit mois; et elle était enceinte de cinq mois. Et elle s'y trouva

(1) Suivant l'Art de vérifier les dates, Robert passa en Sicile en juillet 1314 à la tête d'une armée de 42,000 hommes d'infanterie et d'une flotte composée de 75 galères, 3 galions, 30 vaisseaux de transport, 40 vaisseaux appelés sagittaires, et 160 barques couvertes.

bien accompagnée, et avec un grand nombre de femmes du château. Et sur cette nef, que j'avais fait bien soigneusement armer, je l'envoyai à Valence, côtoyant la Barbarie; et elles furent trente jours en mer pour aller de Gerbes à Valence, où, grâces à Dieu, elles parvinrent sauvement et sûrement. Lorsque j'eus envoyé ma femme et débarrassé le château de toutes menues gens, je pris les dispositions convenables à la défense du château; je fis dresser les trébuchets et mangonneaux; je fis remplir d'eau les citernes, ainsi qu'un grand nombre de jarres, et m'approvisionnai de tout ce qui m'était nécessaire. D'un autre côté j'eus des entrevues avec Sélim Ben Margan, Jacob Ben Atia, Abdalah Ben Bebet et autres chefs des Alarps, avec lesquels j'avais des arrangements. Je leur dis: que le moment était venu pour eux de se rendre riches, et qu'en me servant ils pourraient gagner à jamais renom, récompenses et profits; et je leur racontai quelles forces on envoyait contre moi. Et si jamais de braves gens prirent à cœur mes intérêts, ce furent bien eux qui le firent avec grande joie et grand plaisir. Et aussitôt ils me firent le serment, en me baisant à la bouche, que dans huit jours ils seraient à mes ordres, au passage, avec huit mille hommes à cheval; et ils me dirent que, lorsque j'aurais vu ou appris que mes ennemis seraient dans ces eaux, je n'avais qu'à le leur faire savoir, et que tous passeraient dans l'île; que, dès que lesdits ennemis auraient pris terre, tous à la fois donneraient sur eux; et que, s'il en échappait un seul, je ne me fiasse plus à eux. Ils me promirent encore que les galères et tout ce qu'ils prendraient serait à moi, me disant qu'ils ne voulaient avoir pour eux que l'honneur, et surtout la satisfaction du seigneur roi de Sicile et la mienne. Et cet arrangement fut par moi conclu et arrêté avec eux. Que vous dirai-je? Au jour même où ils en avaient pris l'engagement, ils se trouvèrent au passage avec plus de cinq mille hommes à cheval, bien équipés; et vous pouvez être assurés qu'ils y venaient de tout cœur, aussi bien que ceux de l'île. De mon côté j'avais échelonné quatre barques armées, depuis El Bey jusqu'à Gerbes, avec ordre à chacune de venir vers moi dès qu'elle apercevrait cette flotte. Ainsi je fus prêt à tout événement.

Le roi Robert prépara ses galères, ainsi que je vous l'ai déjà dit. En Béranger Carros et les autres qui devaient venir, prirent congé du roi Robert et de la reine qui était là. Ils partirent du siége et arrivèrent à l'île de la Pantanella; et le capitaine de cette île m'envoya une barque pour me faire savoir que les galères étaient à l'île de la Pantanella. Et j'en eus une grande joie et satisfaction; et j'en informai sur-le-champ tous mes Maures de Gerbes qui s'en réjouirent aussi beaucoup. J'en fis également part aux Alarps, leur disant de se tenir prêts à passer de mon côté, au second message qu'ils auraient de moi; et, pendant les moments d'attente, le jour leur paraissait une année.

Mais au moment où En Béranger Carros venait de partir de la Pantanella, voici que lui arrivèrent en message deux lins armés de la part du roi Robert, qui lui ordonnait expressément de revenir vers lui à Trapani avec toutes les galères, attendu que le roi de Sicile avait armé soixante galères pour venir attaquer sa flotte. En Béranger Carros s'en retourna donc à Trapani. Voyez quel fut mon désappointement; car s'ils fussent venus à Gerbes, jamais nul homme ne serait arrivé plus complètement que moi à l'exécution de ses plans. Comme j'ignorais ce message et que j'étais tout émerveillé de leur retard, j'envoyai une barque armée à la Pantanella; et le commandant me fit savoir ce qu'il en était, et comment ils étaient partis sur cette nouvelle. J'envoyai aux Alarps force approvisionnements de casaques[1] et de vivres, de sorte qu'ils s'en retournèrent chacun chez eux, fort satisfaits et tout prêts à venir à mon secours avec toutes leurs forces toutes les fois que j'en aurais besoin.

CHAPITRE CCLX.

Comment le seigneur roi de Sicile, Frédéric, fit armer soixante galères pour détruire toute la flotte du roi Robert; et comment la reine, mère du roi Robert, et belle-mère du seigneur roi d'Aragon et du seigneur roi de Sicile, l'ayant appris, fit faire une trêve d'un an entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert.

Il est vérité que le seigneur roi de Sicile fut instruit que dans l'ost du roi Robert il avait péri la majeure partie des meilleurs hommes d'armes, soit à cheval, soit à pied, ainsi que la

(1) Aljuba. Je lis dans le Lexicon Arabico-Persico-Turcicum de Meninski t. II: *Giubbet*, tunica ex panno gossipino, subductitiâ telâ et intercedente gossipio punctim consuta; *giuppa o camiciola con bambace.*

meilleure partie des chevaux, et que la flotte était presque complétement hors d'armement, soit pour cause de mort, soit par l'effet de la maladie. Il fit donc armer soixante galères à Messine, Palerme, Syracuse et autres ports de la Sicile : et quand elles furent arrivées à Palerme, il y fit monter le noble En Béranger de Sarria, le noble En Dalmau de Castellnou, En Pons de Castellar et autres riches-hommes et chevaliers. Le seigneur roi s'était rendu lui-même avec toutes ses forces au Mont Saint-Julien, et il avait ordonné que les galères eussent à férir à la fois, tandis que lui-même avec le seigneur infant En Ferrand fériraient aussi avec toutes leurs forces sur le siége; de telle sorte que le même jour tous les gens du roi Robert ne pouvaient manquer d'être pris ou tués. Et il était aussi aisé de faire cela qu'il le serait à un lion de dévorer trois ou quatre brebis; et très certainement c'en était fait d'eux tous. A ce siége se trouvait madame la reine[1] mère du roi Robert et belle-mère du seigneur roi d'Aragon et du seigneur roi de Sicile, qui était là avec son fils, le roi Robert, et avec le prince[2]. Il s'y trouvait également madame la reine[3], femme du roi Robert, sœur du seigneur infant En Ferrand, et cousine-germaine du seigneur roi d'Aragon et du seigneur roi de Sicile. Elles surent ce qui avait été ordonné, et aussitôt elles envoyèrent des messagers au seigneur roi de Sicile et au seigneur infant En Ferrand, qui n'étaient qu'à deux milles de là, les conjurant, que pour rien au monde ce grand malheur n'arrivât pas, et que, par amour pour Dieu et pour elles, ils voulussent bien consentir à une trève d'un an. Dans le cours de cette année chacun serait tenu de faire observer tout ce que le seigneur roi d'Aragon aurait décidé pour établir la paix entre eux ; et elles se chargeaient de leur côté de faire approuver le tout par le roi Robert et par le prince, de manière que nul ne pût revenir là-dessus.

Le seigneur roi et le seigneur infant En Ferrand ayant ouï le message, le seigneur roi fit réunir son conseil avec le seigneur infant et tous les riches-hommes qui étaient présents, et fit dire à En Béranger de Sarria et à En Dalmau de Castellnou, qui étaient avec les galères au pied du Mont Saint-Julien, de venir le trouver; ce qu'ils firent. Quand tous furent réunis en conseil, le seigneur roi fit connaître les messages qu'il avait reçus des deux reines.

Quand les membres du conseil eurent tout entendu, ils furent d'avis: que d'aucune manière on ne devait consentir à une trève, mais qu'on devait attaquer sans délai; que l'affaire était à jamais gagnée; qu'il allait avoir par là, au moment même, toute la principauté de Calabre et tout le royaume ; et que, puisque Dieu avait porté les choses à ce point-là, c'était le moment de sortir à toujours d'embarras. Finalement, tout le conseil fut de cet avis. Le roi, ayant ainsi entendu leur avis, prit par la main le seigneur infant En Ferrand, le conduisit dans une chambre et lui dit : « Infant, cette affaire nous intéresse vous et moi au-dessus de tous les hommes du monde; et aussi vous dis-je que par quatre raisons nous devons désirer que cette trève se fasse : la première raison est, que nous devons la faire par reconnaissance envers Dieu, qui nous a fait et nous fait encore tant de faveurs, qu'il est bien juste que nous les reconnaissions en faisant que son peuple chrétien ne meure pas pour nous. La seconde, c'est que voilà ici deux reines avec lesquelles vous et moi nous sommes unis, madame la reine ma belle-mère, mère du roi Robert, et belle-mère de notre frère le roi d'Aragon, que je dois honorer comme une mère, et la reine femme du roi Robert, votre sœur, que nous devons aimer et honorer comme une sœur. Ainsi donc il est nécessaire que, par amour et par honneur pour elles, nous fassions ce qui leur est agréable. La troisième raison est que, bien que le roi Robert et le prince ne fassent pas envers nous ce qu'ils devraient faire, nous devons songer qu'ils sont oncles des fils du seigneur roi d'Aragon, qui est notre frère et notre aîné, lesquels fils sont nos neveux, que nous aimons aussi chèrement que nos enfants ; qu'ils sont aussi les oncles de nos

(1) Marie, fille d'Etienne V de Hongrie, femme de Charles II, et mère du roi Robert. Deux de ses filles, Blanche et Eleonore, avaient épousé, l'une Jacques II, roi d'Aragon, la seconde, Frédéric roi de Sicile.

(2) Philippe, prince de Tarente, frère du roi Robert et empereur titulaire de Constantinople par son mariage avec Catherine de Valois (voy. la généalogie des empereurs de Constantinople, à la suite de ma notice).

(3) Sancie, seconde femme du roi Robert, était fille de Jacques I de Majorque, et par conséquent sœur de Fernand de Majorque et cousine-germaine de Jacques II d'Aragon. Les rois de Majorque, ceux d'Aragon et ceux de Sicile descendaient tous de Jacques I d'Aragon.

enfants et les frères de la reine notre femme; que, de plus encore, le roi Robert est notre beau-frère, que son fils est notre neveu, et que le roi est votre beau-frère à vous-même; ainsi donc il nous semble que nous ne devons point vouloir qu'il soit tué ou pris ici, et y reçoive un si grand déshonneur; car ce déshonneur retomberait sur nous, qui lui sommes attachés par tant de liens. Enfin, la quatrième raison est que, s'ils sont ce qu'ils doivent être, ils devront se garder à jamais de nous pourchasser trouble et dommage. Si bien que, par ces quatre raisons, je suis d'avis, si vous m'approuvez, d'accepter la trêve. »

Le seigneur infant se rangea tout-à-fait de l'avis du seigneur roi, et aussitôt le seigneur roi envoya un message aux reines, et leur accorda la trêve, de manière pourtant qu'il ne se dessaisirait de rien de ce qu'il possédait en Calabre jusqu'à ce que le roi d'Aragon eût fait connaître sa décision; et cela fut ainsi convenu. Que vous dirai-je? La trêve fut signée de la main des reines, ainsi qu'il avait été arrêté[1]. Tous ceux du parti du seigneur roi de Sicile en furent très fâchés, et ceux du parti du roi Robert très satisfaits, en hommes qui voyaient bien qu'ils ne pouvaient éviter d'être tous tués ou pris. Le roi Robert et les reines s'embarquèrent et allèrent à Naples. Il y en eut quelques-uns qui se rendirent par terre jusqu'à Messine et passèrent de là en Calabre. Le seigneur roi envoya le noble En Béranger de Sarria à Castel-a-Mare, que le roi Robert avait mis en état de défense; et le château lui fut livré. Ainsi le roi Robert s'était donné beaucoup de mal et avait fait beaucoup de dépenses, et le tout en vain, ainsi que cela aura lieu en tout temps, aussi longtemps que Dieu donnera vie au seigneur roi de Sicile et à ses enfants, car dans tout cœur silicien est comme incorporé l'amour de la maison d'Aragon, du seigneur roi Frédéric et de ses enfants, et à tel point qu'ils se laisseraient plutôt écarteler que de changer de seigneur. Dans aucun temps vous n'avez trouvé roi qui enlevât le royaume à un autre roi, si les peuples eux-mêmes ne le lui enlèvent pas. Ainsi donc, en vain se tourmenterait le roi Robert pour y parvenir, il en sera toujours de même. Aussi lui réputerait-on à bien plus grande sagesse si pendant sa vie il cherchait à rapprocher son fils[1] de ses oncles et de ses cousins-germains; car s'il les laisse en discorde ensemble, il serait bien possible que du côté de l'Allemagne survînt un empereur qui voulût le déposséder; ce qu'il ne songerait ni ne parviendrait jamais à faire, s'il le trouvait vivant en bonne intelligence avec la maison d'Aragon et de Sicile.

(1) Cette trêve, qui était de quinze mois, fut signée le 17 décembre 1314, et, conformément à une des clauses de ce traité, Robert quitta la Sicile en février 1315

(1) Ce fils, nommé aussi Robert, mourut un an avant son père, en 1342.

FAITS DE MORÉE.

CHAPITRE CCLXI.

Où il est fait mention comment le seigneur de la Morée descend du duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, dont madame Isabelle, femme du seigneur infant En Ferrand de Majorque, descend en ligne directe.

Je cesse de vous parler de cette guerre qui est suspendue par une trêve, et reviens à vous parler de ce qui advint au seigneur infant En Ferrand de Majorque.

Il est vérité qu'il y a bien deux cents ans que des barons de France, afin d'obtenir des indulgences, firent le voyage d'outre-mer[2]; et de ceux-là étaient chefs et seigneurs, le duc de Bourgogne[3] et son frère le comte de la Marche[4],

(2) Quand Muntaner ne parle pas de ce qu'il a vu et de ce qui s'est passé de son temps il confond tout, lieux et temps, hommes et choses. Il veut parler de la Croisade de 1204 qu'il éloigne de cent ans.

(3) Il veut parler de Guillaume de Champ-Litte, seigneur de la Marche et vicomte de Dijon. (Voyez Chronique de Morée, note 1, p. 33.)

(4) Il s'agit ici d'Othon de La Roche qui était en effet de la comté de Bourgogne, puisqu'il était seigneur de Ray, mais qui n'était nullement parent de Guillaume de Champ-Litte, seigneur de la Marche.

et ils étaient petits-fils du roi de France[1]. Le duc était le plus âgé. Ils étaient suivis de mille chevaliers de France et d'un grand nombre d'hommes de pied. Ils arrivèrent à Brindes; ils se préparèrent à s'embarquer, et tardèrent si longtemps à expédier leurs affaires que l'hiver les surprit, si bien qu'on leur conseilla d'attendre jusqu'au printemps; mais eux ne voulurent écouter le conseil de personne; et ainsi ils partirent de Brindes avec une grande quantité de nefs et de lins, et se mirent en route. Un coup de vent les surprit et ils durent prendre abri à Glarentza en Morée.

Je dois vous dire qu'en ce temps-là ce pays était gouverné par un grec qui était prince de la Morée, duc d'Athènes, seigneur de la Sola[2], seigneur de la baronnie de Matagrifon, seigneur de la baronnie de Damala, seigneur de la baronnie de Mandissa[3], et de Bodonitza et de Négrepont; et c'était un fils bâtard de l'empereur de Constantinople, qui s'était révolté avec tout son pays contre son père l'empereur et contre le Saint-Père apostolique[4]; et c'était un homme de fort mauvaise vie.

Quand ces barons de France se virent au milieu d'un si grand hiver et en si grand danger pour leur passage, ils envoyèrent un message au pape[5], lui disant que, si tel était son bon plaisir, ils enlèveraient la terre de Morée à ce bâtard de l'empereur de Constantinople, sous la condition que le Saint-Père leur accorderait les mêmes indulgences qu'ils auraient eues outre-mer, et alors qu'ils partageraient ce pays avec les prélats, évêques et archevêques de la pieuse foi catholique. Que vous dirai-je? le pape leur accorda tout ce qu'ils demandaient.

Tandis qu'ils avaient envoyé leurs messages au pape, l'empereur se trouvait au royaume de Salonique, et marchait pour attaquer son fils[6]; mais il ne pouvait traverser la Vlachie ni le despotat d'Arta qui s'étaient déclarés pour son fils, et il ne savait quel parti prendre. A ce moment il apprit que ces deux riches-hommes, qui étaient frères et de plus petits-fils du roi de France, venaient d'arriver dans ce pays avec de grandes forces. Et il leur envoya des messagers pour leur dire que, s'ils voulaient détruire son traître de fils, il leur donnerait franchement et quittement toute la terre qu'il occupait. Lesdits riches-hommes en eurent grand soin, et envoyèrent à l'empereur deux de leurs chevaliers, afin qu'il dressât par écrit le privilége de ce qu'il leur avait promis. Ces envoyés allèrent trouver l'empereur et rapportèrent avec la bulle d'or de bons priviléges bien scellés de ladite donation. De plus l'empereur leur envoya des secours d'argent. Que vous dirai-je? ces deux riches-hommes bâtirent une ville qui s'appelle encore Patras[1]; ils y placèrent un archevêque, et défièrent ce fils de l'empereur, qui se nommait Andronic[2]. A la fin, cet Andronic réunit toutes ses forces et une partie de celles du despote d'Arta, et il marcha contre eux. Ceux-ci se présentèrent en bataille rangée, et Dieu voulut qu'Andronic fût vaincu et fût tué sur le champ de bataille, lui et tout ce qu'il y avait de chevaliers dans son pays, et une grande partie des hommes de pied qui étaient avec lui.

Ainsi ces deux seigneurs furent maîtres de ce pays qu'il gouvernait et où tout le menu peuple lui voulait grand mal; et ainsi se rendirent aussitôt à eux cités, villes et châteaux. Ces deux seigneurs se partagèrent les terres; le duc fut prince de la Morée, et le comte fut duc d'Athènes[3], et chacun d'eux eut sa terre franche et quitte. Ensuite ils firent le partage de toutes les baronnies, châteaux et autres

(1) Ce sont là des histoires que les Moraïtes auront contées à Muntaner; il y a plus de vérité sur ce qui concerne la Grèce.

(2) Est-ce Salona? (Voyez le Gloss. géog.)

(3) Je ne puis déterminer à quoi répond ce nom.

(4) Tout ce préambule historique est on ne saurait plus confus. Muntaner attachait probablement trop peu d'importance aux Grecs pour se donner la peine d'étudier leur histoire.

(5) Ici il applique à l'expédition de Morée ce qui se fit pour la grande expédition de Baudoin à Constantinople.

(6) Peut-être, après longues années, la tradition, qui confond souvent les détails et qui ne donne que des vérités en masse, aura-t-elle désigné ainsi Léon Sgure qui, précisément à l'époque du débarquement des Français, s'était emparé de Corinthe, d'Argos et d'une bonne partie de la Morée, et qui eut en mariage la sœur de l'empereur.

(1) C'est bien à Patras que l'expédition débarqua, mais Patras était une ville ancienne. Voyez la Chronique de Morée pour la rectification de tous ces faits. Muntaner n'a d'autorité que pour les choses de son pays, de son temps, et surtout il a grande autorité pour ce qu'il a vu, car c'est un homme éclairé et de bonne foi.

(2) Ainsi que je l'ai dit, je pense qu'il s'agit ici de Léon Sgure qui avait épousé la sœur d'Alexis.

(3) Voyez, pour le redressement de toutes ces erreurs, la Chronique de Morée qui précède.

lieux, qu'ils distribuèrent à leurs chevaliers.

Ainsi ils donnèrent toute la Morée en possession héréditaire à ceux-là et à beaucoup d'autres qui y arrivèrent ensuite de France.

C'est de ces seigneurs que sont descendus les princes de la Morée. Et toujours depuis ils ont pris leurs femmes dans les meilleures maisons de France; et il en a été de même des autres riches-hommes et des chevaliers, qui ne se sont jamais mariés qu'à des femmes qui descendissent de chevaliers de France. Aussi disait-on, que la plus noble chevalerie du monde était la chevalerie de la Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris. Et cette pureté de noblesse de la chevalerie de Morée dura jusqu'au moment où les Catalans les exterminèrent tous en un seul jour, lorsque le comte de Brienne vint les attaquer, ainsi que je vous l'ai déjà raconté[1]. Soyez assurés qu'ils périrent tous, et qu'il n'en échappa pas un seul.

CHAPITRE CCLXII.

Comment les barons de la principauté de la Morée résolurent de faire le mariage de la jeune princesse de la Morée avec Philippe, second fils du roi Charles; et comment le mariage fut convenu, avec la condition que le fils du comte d'Andria épouserait la sœur de ladite princesse, qui était dame de Matagrifon.

Il est vérité que, de ce seigneur duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, ainsi que je vous l'ai déjà dit, descendirent les princes de la Morée, savoir jusqu'au prince Louis[2], qui fut le cinquième prince issu de ces seigneurs de Bourgogne, petits-fils du roi de France. Ce prince Louis mourut sans avoir de successeur mâle, mais ne laissant que deux filles, dont l'une avait quatorze ans lorsqu'il mourut, et l'autre en avait douze[3]. Le prince laissa la principauté à l'aînée[1], et à la plus jeune la baronnie de Matagrifon. Il substitua de plus la principauté à sa fille la plus jeune, avec cette clause que, si sa fille aînée mourait sans enfants de légitime mariage, la principauté retournerait à la plus jeune[2]. La baronnie de Matagrifon était substituée à l'aînée sous les mêmes conditions.

Quand les barons de la principauté de Morée eurent perdu le prince Louis[3], qui avait été pour eux un très bon seigneur, ils cherchèrent à qui ils pourraient donner la fille aînée[4], voulant que ce fût à un seigneur puissant qui pût les défendre contre le despote d'Arta, contre l'empereur et contre le seigneur de la Vlachie; car la principauté est limitrophe de tous ces pays, ainsi que du duché d'Athènes. Et le duché d'Athènes avait autrefois été une dépendance de la principauté de Morée; mais depuis la répartition qu'avaient faite les deux frères après leur conquête, le duché avait été attribué d'une manière indépendante au comte de la Marche. Que vous dirai-je? En ce temps-là le roi Charles venait de faire la conquête du royaume de Sicile, ainsi que vous l'avez déjà appris, et ce fut le plus grand et plus puissant seigneur qui fût alors dans le Levant. Le seigneur roi Charles avait un fils qui se nommait Philippe[5], qui venait après l'aîné; et les barons de la Morée pensèrent qu'ils ne pourraient donner la jeune princesse à qui que ce fût qui valût monseigneur Philippe, fils du roi Charles, qui était si brave et si expérimenté. Ils choisirent alors un archevêque, un évêque, deux riches-hommes, deux citoyens, et les envoyèrent vers le roi Charles à Naples, où ils le trouvèrent[6]. Ces envoyés firent leur proposi-

(1) Voyez chapitre CCXI.

(2) Non pas Louis, mais bien Guillaume. Guillaume de Ville-Hardoin était le quatrième seigneur de Morée, en y comprenant Guillaume de Champ-Litte qui ne porta jamais le titre de prince de Morée. Geoffroy I, père de Guillaume, fut le premier qui prit le titre de prince; Geoffroy II, fils de Geoffroy I et frère de Guillaume, le porta ensuite et le changea, après la prise de Corinthe, en celui de prince d'Achaïe; et enfin Guillaume de Ville-Hardouin succéda à son frère dans cette principauté (voy. la table gén.).

(3) Guillaume de Ville-Hardoin laissa en effet d'Anne Ange Comnène sa femme, fille d'Ange-Calo-Jean Coutroulis, despote d'Arta, deux filles, l'une Isabelle, l'autre Marguerite, qui, au moment de sa mort, vers 1280 (voy. p. 482) pouvaient bien être de l'âge indiqué par Muntaner.

(1) Isabelle devint en effet, à la mort de son père, princesse d'Achaïe et de Morée.

(2) Cette clause est bien en effet celle du testament de Guillaume (voy. la Chronique de Morée vers la fin). A mesure que les événements se rapprochent de l'époque de Muntaner, son récit devient plus exact.

(3) Guillaume.

(4) Isabelle avait été fiancée par son père avec un fils de Charles d'Anjou, qui mourut en 1277 après Guillaume de Ville-Hardoin, et aussi avant que le mariage avec Isabelle pût être consommé.

(5) Le chroniqueur grec seul, et le compilateur Dorothée qui l'a copié, l'appellent Louis; tous les autres historiens et généalogistes lui donnent le nom de Philippe. Peut-être portait il aussi, en souvenir de son oncle, celui de Louis.

(6) Tout cela est antérieur à la mort de Guillaume de Ville-Hardoin. (Voyez la Chron. de Morée.)

tion de mariage, et cela plut beaucoup au roi Charles, d'abord parce qu'il savait que cette enfant était issue de son lignage à lui, et que, d'un autre côté, le titre de prince de la Morée est, après celui de roi, un des titres les plus hauts et puissants du monde. Il consentit donc au mariage de madame la princesse avec monseigneur Philippe[1]. Mais avant de procéder plus loin, il fit venir en sa présence son fils Philippe, et lui dit comment il avait conclu ce mariage, si toutefois il y donnait son consentement. Monseigneur Philippe lui répondit que cela lui plaisait infiniment, pourvu qu'il voulût bien lui octroyer un don. Le roi Charles lui dit de demander ce qu'il désirait, et que cela lui serait octroyé. Alors il baisa la main à son père, et lui dit : « Monseigneur, le don que je vous demande est celui-ci : vous savez bien que dès mon enfance vous m'avez donné pour compagnon le fils du comte d'Andria[2], qui est de mon âge ; et si jamais homme put se tenir pour satisfait d'un serviteur et compagnon, c'est bien moi surtout qui me tiens satisfait de lui. Ainsi donc, seigneur père, je vous supplie qu'il ait pour femme la sœur de la princesse, avec la baronnie de Matagrifon ; que notre mariage avec les deux sœurs soit célébré à la même messe, et que le même jour vous nous fassiez chevaliers l'un et l'autre de votre propre main. » Le roi Charles lui octroya sa demande, fit appeler les envoyés et conclut également cet autre mariage[3]. Il donna ordre aussitôt d'armer dix galères à Brindes, pour aller prendre les deux jeunes filles[4] et les amener à Brindes, où le roi Charles et son fils iraient les attendre, et là se feraient les noces. De Brindes à la principauté il n'y a pas deux cent milles ; et Brindes en était ainsi fort voisine. Que vous dirai-je? Les jeunes filles furent amenées à Brindes. Là le roi Charles arma chevalier de sa propre main son fils d'abord, et ensuite le compagnon de son fils. Monseigneur Philippe arma ensuite ce jour-là cent chevaliers de sa main, et son compagnon en arma vingt ; et les deux sœurs fu-

(1) Ce mariage ne pouvait etre que par provision, Isabelle ne devant guere alors être âgée que de deux ou trois ans.

(2) Bertrand des Baux était alors comte d'Andria.

(3) Voyez la table généalogique de la maison de Ville-Hardoin à la suite de ma Notice sur la Chronique de Moree.

(4) L'aînée pouvait avoir trois ans et la cadette deux.

rent mariées en même temps. La fête fut brillante, et toute l'octave[1] fut célébrée en ce même lieu ; ensuite avec les dix galères on passa dans la principauté ; et monseigneur Philippe fut prince de la Morée[2], et son compagnon fut seigneur de la baronnie de Matagrifon. Que vous dirai-je? Monseigneur Philippe ne vécut pas longtemps, et mourut sans laisser d'enfants[3]. Puis la princesse eut pour second mari un grand baron du lignage du comte de Hainaut, dont elle eut une fille[4]. Ce prince mourut[5] et, quand sa fille fut parvenue à l'âge de douze ans, la princesse la maria au bon duc d'Athènes[6], celui qui laissa le duché au comte de Brienne, son cousin-germain, lequel n'eut pas d'enfant de la fille de la princesse.

Lorsque la princesse eut marié sa fille, elle s'en alla en France[7], prit pour troisième mari[8]

(1) La fête solennelle des saints durait huit jours, et toutes les grandes solennites se prolongeaient pendant une octave.

(2) Il ne parait pas que Philippe ait jamais joui de la seigneurie effective de Moree ; son beau père, Guillaume de Ville-Hardoin, ayant vecu aussi longtemps que lui. Je n'ai retrouvé aucun denier tournoi frappé en son nom, mais bien au nom de son père Charles (voyez les monnaies des princes d'Achaie dans mes *éclaircissement*.

(3) Il mourut en 1277, avant d'avoir consommé son mariage avec Isabelle, qui n'avait guère alors que douze ou quatorze ans.

(4) Isabelle eut en effet pour second mari Florent de Hainaut dont elle eut une fille nommee Mahaut (voyez la Chronique de Moree). On trouvera parmi les monnaies des princes d'Achaie (V. mes *éclairc.* un denier-tournoi de Florent.

(5) Florent de Hainaut épousa Isabelle vers 1290 et mourut vers 1297. On trouvera tous les renseignements qui lui sont relatifs à son article dans mes remarques sur les monnaies des princes d'Achaie à la tête de ce volume.

(6) Si le mariage de Mahaut avec Guy de La Roche, duc d'Athènes, eut lieu entre la mort de Florent de Hainaut et le troisieme mariage d'Isabelle, Mahaut ne pouvait avoir douze ans, car elle était née en 1293, Florent mourut en 1297 et Isabelle epousa Philippe de Savoie en 1301. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mahaut etait mariee avec Guy en septembre 1305 (voyez mes *éclairc.* l'article sur Mahaut). Peut-être ne fut-elle mariee qu'en 1304 au moment ou Isabelle abandonna tout-à-fait la principaute avec Philippe de Savoie.

(7) Il est possible qu'Isabelle ait fait un voyage en France à cette époque ; ce qui est certain, c'est qu'après la mort de Florent de Hainaut, elle vint demeurer à Naples et à Rome, et que le pays fut gouverne par des baillis.

(8) Ainsi que je viens de le dire, Isabelle de Ville-Hardoin habitait l'Italie depuis la mort de son second mari, Florent de Hainaut. La grande solennité du Jubilé de l'année 1300 l'attira à Rome. Ce Jubilé est surtout célèbre pour avoir fait naître dans le célèbre Jean Villani l'idée d'écrire ses chroniques. Voici comme il s'exprime à ce sujet (liv. VIII, chap. 36) :

« Nelli anni di Cristo 1300, secondo la nativita di Cristo,

monseigneur Philippe de Savoie, et retourna aussitôt avec lui dans la principauté de Morée.

con ciò fosse cosa che si dicesse per molti, che per addietro ogni centesimo d'anni nella natività di Cristo, il papa ch' era in quei tempi facea grande indulgenza, papa Bonifazio VIII, che allora era apostolico, nel detto anno, à reverenza della natività di Cristo, fece somma e grande indulgenza in questo modo: che qualunque Romano che visitasse in tutto il detto anno continuando trenta dì, la chiese de' beati apostoli Pietro e Paolo, e per quindici di l'altra universale gente che non fossono Romani, à tutti facea piena e intera perdonanza di tutti i suoi peccati, essendo confesso o si confessasse, di colpa e di pena. E per consolazione de' cristiani peregrini, ogni venerdì o di solenne di festa si mostrava in san Piero la veronica (veron icon) del sudario di Cristo. Per la qual cosa, gran parte de' cristiani che allora viveano, feciono il detto pellegrinaggio, così femine come uomini, di lontani e diversi paesi, e di lungi e d'appresso. E fu la più mirabile cosa che mai si vedesse, che al continuo in tutto l'anno aveva à Roma, oltre al popolo romano, 200,000 di pellegrini, senza quelli ch' erano per li cammini andando e tornando; e tutti erano forniti e contenti di vettuaglia giustamente, così i cavalli come le persone, e con molta pazienza, e senza rumore o zuffe. E io il posso testimoniare, *che vi fui presente e viddi* E della offerta fatta per li pellegrini molto tesoro ne crebbe alla chiesa, e i Romani per le loro derrate furono tutti ricchi. E trovandomi io in quello benedetto pellegrinaggio nella santa città di Roma, veggendo le grandi antiche cose di quella, e leggendo le storie e gran fatti de' Romani scritte per Virgilio e per Salustio, Lucano, Tito Livio, Valerio, Paolo Orosio e altri maestri d'istorie, i quali, così le piccole come le grandi cose descrissono, e eziandio delli stremi dello universo mondo, per dare memoria e esemplo à quelli che sono à venire, presi lo stile e forma da loro, tutto che degno discepolo non fossi à tanta opera fare. Ma considerando che la nostra città di Firenze, figliuola e fattura di Roma, era nel suo montare, e à seguire grandi cose disposta, siccome Roma nel suo calare, mi parve convenevole di recare in questo volume e nuova cronica tutti i fatti e cominciamenti d'essa città, in quanto mi fosse possibile à cercare e ritrovare e seguire de' passati tempi, de' presenti e de' futuri, infino che sia piacer di Dio, stesamente i fatti dé Fiorentini e d'altre notabili cose dello universo mondo quanto possibile mi fia saper, Iddio concedente la sua grazia, alla cui speranza feci la detta impresa, considerando la mia povera scienza à cui confidato non mi sarei. E così, mediante la grazia di Cristo, nelli anni suoi 1300 *tornato io di Roma,* cominciai à compilare questo libro, à reverenza di Dio e del beato santo-Giovanni, à commendazione della nostra città di Firenze. »

Cette même année y alla aussi Isabelle de Ville-Hardoin, qui pouvait alors être âgée de 30 à 31 ans. Philippe de Savoie, né en 1276 de Thomas III, comte de Maurienne et alors âgé de 24 ans, n'ayant eu en partage qu'une partie du Piémont dont il avait pris possession en 1295, et faisant sa résidence à Pignerolles (voyez Data, *Storia dei principi di Savoia del ramo d'Acaia*, t. I), résolut d'obtenir la main d'Isabelle et la principauté de Morée. Apprenant qu'Isabelle était à Rome, il y envoya de Pignerolles, avant d'y aller lui-même, un certain moine (nommé Philippe) pour préparer le mariage auquel s'intéressait le souverain pontife; Isabelle accepta. Philippe arriva à Rome à l'occasion du Jubilé et le mariage fut célébré dans cette ville entre le 17 et le 27 février 1301 en présence du cardinal Luca Fieschi et de Léonard évêque d'Albano (Data). Avant que le mariage fut contracté, elle fit don à Philippe du château et de la ville de Corinthe, pour les posséder en propre au cas où il n'aurait pas d'enfant d'elle, et elle se constitua à elle-même en dot toute la principauté d'Achaïe. Voici cet acte :

« Nous, Isabeaus, princesse d'Achaie, faisons assavoir à tous chaus qui ces présentes lettres verront et liront, que cum ce soit chouse que traittement et parolles soient de mariage fere entre nous et noble baron et aut, monsieur Philippe de Savoye, par la maint des révérends pères, de monsieur Lucha del Fiesc et de monsieur Léonart vesque d'Albane, et par la Dieu grâce, cardinals de Rome, et par l'entroit et par le commandement de saint père monsieur Boniface, par la miseracion divine appostolile de la sainte église de Rome, en lequel traictement nous demandons et requerons ledit monsieur Philippe qu'il viegne en nostre présence et amenit avec li certaine quantité de gens d'armes à cheval et à pié, por deffendre et maintenir nostre guerre encontre nostres ennemis; et ledit monsieur Philippe nous requiert que nous li doyons pourvoir de nostre terre et de nostre princey, pour le travail de son corps et pour les despens que il et ses gens feront pour aller en nostre princee, en tel manière que les chouses que nous li donnons soient siens, se ainsi advenoit que nous et li ne feissiens heoirs ensemble qui restast à nostre heritage et nostre princée :

« Et nous voyans et reconnoissans que ledit monsieur Philippe demande et requis chose juste et raysonnable, et qu'il ne seroit avenant qu'il perdist avecque nous son temps ne son travail, ne ses despans qu'il fera por luy et por ses gens por aller en nostre terre, et voyans qu'il nous estoit besoin qu'il maintiegne et deffande nous et nostre terre et face nostre guerre : Pour ce, nous, de nostre bonne vollenté, donnons et faisons donation pure et mere entre vis, et non revocable, audit monsieur Philippe de Savoye *devant que matrimoine soit fait ne compli, et devant qu'il nous hait esposee*, c'est assavoir : du chastel et de toute la chastellenie de Corinthe et de la ville, avec toutes ses raisons et appartenances et droytures, en pleine juridiction et seignorie, tant ce que nous tenons à nostre domayne, comme fieus et hommages et toutes autres raissons et appartenances qui à ladite chastellenie de Corinthe appartiengnent et pourroient appartenir, en tel manière que, se nous et ledit monsieur Philippe ferons hoirs ensamble qui soient hoyrs et princes de nostre terre et de nostre princée, que ceste donation soit casse et vane et de nulle valour. Et ceste donation faisons nous audit monsieur Philippe, en tel maniere, qu'il soit quite, et si l'en quittons, del service de son corps à toute sa vie, qu'il devroit fere ou seroit en tenus, por ces choses que nous li avons données, ensi comme cy-dessus se contient.

« Et por ce que ceste chose soit ferme et stable, nous havons données ces présentes lettres ouvertes audit monsieur Philippe, scellees de nostre grand seel pendant, qui furent escriptes à Rome, à 7 jours du mois de février l'an de N. S. J.-C. 1301 de la 14ᵉ indict. » (Guichenon, Preuves, p. 102.)

Aussitôt apres son mariage Philippe demanda l'investiture

A peu de temps de là la princesse mourut de maladie, et déclara par son testament que son

de la principauté du seigneur principal, Philippe de Tarente, qui prenait le titre d'empereur de Constantinople en vertu des droits de sa femme, Catherine de Valois, fille de Catherine de Constantinople dernière héritière de Baudoin. Charles II, roi de Naples, lui donna l'investiture, en l'absence de son fils, par l'acte suivant.

Investiture de la principauté d'Achaïe faite à Philippe de Savoie par Charles II, roi de Sicile, au nom du prince de Tarente, son fils. (Guich. 103.)

« Anno Domini 1301, indictione 14, die Jovis 23, mens. febr.

« Præsentibus magnificis et nobilibus viris :

« Domino Henrico de Vilario, archiepiscopo Lugdunensi ;

« Domino Otone, domino Grançoni ;

« Domino Rogerio de Lauria ;

« Domino Bartholomeo de Capoa ;

« Domino Joanne Pepino de Barleta ;

« Domino Guillelmo de Montebello, milite ;

« Domino Petro de Brayda, milite ;

« Et domino Antonio de Bargiis ;

« Testibus ad hoc vocatis :

« Noverint universi præsens inspecturi publicum instrumentum quod, contracto matrimonio inter illustrem virum dominum *Philippum de Sabaudiâ* ex unâ parte, et nobilem mulierem dominam *Isabellam principissam Achaiæ*, ex alterâ, et ut etiam præponebatur de dicto principatu per eamdem principissam Achaiæ eidem domino Philippo, nomine dotis dato, et accedenti prædicto domino Philippo cum eâdem reverentiâ quâ decebat ad præsentiam serenissimi regis domini Caroli II, Dei gratiâ Jerusalem et Siciliæ regis, ducis Apuliæ, principis Capuæ, Provinciæ et Forcalquerii comitis, dicti principatus Achaiæ investituram petendo et fidelitatem pollicendo : præfatus dominus rex, videns et cognoscens petitionem oblationem et requisitionem dicti domini Philippi fore justam, recepto ab ipso domino Philippo, pro dicto principatu Achaiæ, nomine et vice carissimi filii ipsius domini regis domini Philippi principis Tarentini, ad quem ipsius principatus Achaiæ vassallagium et homagium præfatus dominus rex pertinere dicebat, homagio et fidelitatis debitæ juramento, salvis et exceptis homagio et fidelitate per dictum dominum Philippum de Sabaudiâ factis pro terrâ Pedemontium illustri viro domino Amedeo, comiti Sabaudiæ et in Italiâ marchioni, cum quodam annulo quem dictus dominus rex de suo traxit digito, de dicto principatu Achaiæ, nomine et vice præfati domini Philippi principis Tarentini supra dicti ipsum dominum Philippum de Sabaudiâ investivit.

« Actum Romæ, in contractâ sancti Joannis de Laterano, in hospitio quô hospitabatur dominus rex Carolus supra dictus

« *Signé :* Franciscus de Suavis »

Il parait du reste que Philippe ne s'opposa pas à cette investiture, puisque dans la lettre suivante il donne à Philippe de Savoie le titre de prince d'Achaïe.

Lettre de Philippe, prince de Tarente, à Philippe de Savoie, prince d'Achaïe. (Guich., 104.)

« Magnifico viro domino Philippo de Sabaudiâ, principi Achaiæ consanguineo et fideli nostro dilecto.

« Philippus, illustris Jerusalem et Siciliæ regis filius, princeps Tarenti, Romaniæ despotus, magnifico viro domino Philippo de Sabaudiâ principi Achaiæ, consanguineo et fideli nostro dilecto, salutem et votivæ felicitatis augmenta.

« Tenemus in dubio, quin etiam certi sumus quam plurimum vos delectat cum de status nostri continentiâ nova vobis felicia patefiunt ; adeoque vobis tenore præsentium intimamus, quod, divinâ favente clementiâ, tempore confectionis præsentis, sani eramus corpore, læti mente, quod vobis Omnipotens suâ pietate concedat. Cæterum, sicut aliâs vobis scripsisse recolimus, iterato requirimus, hortamur attentiùs et rogamus, ut negotio domini Raymondi Berangarii fratris nostris præcipuè quod in comitatu Pedemontium agitur, nulla per vos aut alios præbeatis impedimenta vel anfractus, ut vobis proinde strictius teneamur, et genti suæ assistere velitis favoribus, auxiliis et consiliis opportunis. Si qua autem sint in his partibus vobis grata, ea e nobis cum obtinendi fiduciâ requiratis.

« Datum Brundisiis, 4 augusti, 3 indict.

« Princeps Tarenti despotus. »

Aussitôt après avoir reçu l'investiture des mains de Charles de Naples, Philippe de Savoie partit avec sa femme Isabelle pour le Piémont, y rendit quelques ordonnances sur l'administration du pays et en particulier sur les monnaies, qui devaient être semblables à celles d'Asti et de Vienne (Data), et se disposa à se rendre en Morée avec sa femme. Il partit en effet avec elle pour l'Achaïe, vers la fin de l'année 1301, se fixa à Clarentza, et nomma Benjamin chevalier de la principauté d'Achaïe. Isabelle accoucha en 1303 au château de Beauvoir (Belvéder), d'une fille nommée Marguerite. Le 24 decembre 1302, elle donna à sa fille les châteaux de Caritena et de Bosselet avec leurs dépendances, et le chancelier Benjamin en rédigea l'acte, qui fut ensuite confirmé à Patras. Voici l'acte de donation et de confirmation.

Donation à Marguerite de Savoie des châteaux de Caritena et de Bosselet par le prince et la princesse d'Achaïe. (Guich., 110.)

« Nous Philippes de Savoie, prince d'Achaye, et Ysabiaux, princesse de celle meisme princée, feisons assavoir à tous ceaux qui cestes presentes lettres verront et orront, que nous, per nous et per nous hoirs, donnons et octroyons à nostre chiere fille *Marguerite* et as hoirs de son corps, le chástel et la chastelanie de Cariteyne et de Bosselet à tutes lours raissons, droitures et appartenances, tant ce que est au domayne per domayne, et ce que est aux homage, homes, jurisdiction, joustice, haut et vaut, et tout ce qui appartient à la haute seigneurie, per ainsi que la dite Marguerite notre fille doit tenir toutes ces devant dictes chouses de nous et de nos hoirs qui seront princes, pour le service de son corps et de six chevaliers, six mois en l'ant. Et pour ce que ceste chose soit ferme et stable et que nulle personne ne puisse aller à l'encontre par nul temps, havons nous fait donner à la dicte Marguerite nostre fille cestes lettres ouvertes seellés de notres seaux pendans. Et à plus grant tesmoniance et fermeté de ceste chouse, nous havons requeru le honorable et sage Benjamin, chancellier de nostre princée, qu'il mete su son propre seyaul à ces présentes lettres.

« Et nous, Benjamin, chancelier de la princée d'Achaye, à la requeste de très haut et puissant, nostre chier seigneur

mari continuerait à posséder la principauté sa vie durant[1], et qu'à sa mort il la transmettrait à leur fille[2]; ce qu'elle n'avait pas le droit de faire, car cette principauté devait auparavant revenir à sa sœur qui était encore vivante, conformément à la substitution faite par son père. Et lorsque cette princesse[3] mourut, le prince[4] se trouvait en France.

monsieur Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et de nostre chière dame madame Ysabiaux, princesse de celle meisme princée, havons mis notre seyaul proprie à ces dites présentes lettres, en tesmoignance de verité.

« Ce fut fait à Beauvoir, en l'ant de l'incarnation 1303, ou 21e jour du mois de décembre de la seconde indicion. »

Confirmation de la sudite donation.

« Nous Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et Ysabeaux, princesse de celle meisme princée, faisons assavoir à tous ceulx qui cestes lettres verront et orront, que cum ce soit chose que nous heussions donée à nostre dite fille Marguerite, nostres chasteaux de Cariteyne et de Bo-selet, à toute la chastellanie et les forterezces de ceulx meismes lieux, et à toutes ses raisons, dreytures et appartenances, justices, laut et vant et juridicions et tout ce qui appartient à la dite chastelanie, tant ce qui est au domayne per domayne, quant ce qui est au lieu por fieu, et en homage lige, ensi que il appart per ceues lettres que nous havons délivrés à la dite Marguerite nostre fille; veés ce que ancores donons nous à celle nostre fille et aux hoirs de son corps, et outroyons et confirmons toutes celles chouses dessus escriptes et devisées pour le service de son corps et de six chevaliers six mois en l'ant. Et per ce que ceste chouse soit ferme et estable, et que nul ne puisse aler à l'encontre, nous havons fait bailler à ladite nostre fille cestes présentes lettres ouvertes scellées de nostres sceaux. Et à plus grant fermeté de ceste chouse nous havons requis :

« Le revérend père en Dieu, messire Johan, per la grace de Dieu archevesque de Patras, et le honorable et sage homme messire Jaque, doyen de ce meisme lieu,

« Et les nobles hommes

« Messire Nycole de Saint-Omer, grant mareschau de nostre princée,

« Messire Anglibert, grant connestable de celle meisme princée,

« Messire Hugues de Charpigny,

« Benjamin, nostre chancellier,

« Messire Giles de Laigny,

« Et messire Girard de Lambri,

« Qu'ils mettent leur seaux à cestes présentes lettres;

« Et nous : Johans, archevesque, et Jaques, doyen de Patras,

« Nicolas de Saint-Omer, grant mareschaux,

« Anglibert, grant-connestable de la princée d'Achaye,

« Hugues de Charpigny, sire de la Voustice,

« Benjamin, chancellier de la princée d'Achaye,

« Giles de Laigny,

« Et Girard de Lambri,

« A la requeste de très haut et puissant nostre bon seigneur, monsieur Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et de madame Ysabeaux, princesse de celle meisme princée, havons scelés cestes presentes lettres de nostre seyaux an tesmoniance de varité.

« Ce fut fait à Patras, à l'an de l'incarnation 1304, le 21e jour du mois de fevrier de la seconde indicion. »

Philippe de Savoye passa en Morée toute l'année 1305. Voici un acte qui prouve qu'il y était au mois de juin :

« Nous, Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et Ysabiaux, princesse de celuy meisme princée, sa loyaulz espouse, feissons assavoir à tous ceaux qui verront et ourront ces presans lettres, que nous, pour le boen servisse et loyauz que Jaquemin de Scalenges nous ha fayt et pour celuy qu'il nous pourra fayre de ci en avant, donons et outroions à ly et à hoirs de son corps, trois cents impérials de raute par ans, lesquiels nous li promettons en bone foy assenier en leu sufisant à sa requeste en noustre princée d'Achaye. Et tandis que nous li aurons assenié lesdits trois cents impériauls, nous volons et li otroyons qu'il hait et preigne lesdits trois cents impériauls chascun an seour nostre comercle de Clarence, preignant premièrement lesdits trois cents imperiaulx en ladite feste de Pasques prochainement vignant, et poys chacun an en ladite feste de Pasques, jusques à tant que nous li aurons assenié en autre leu suffisant. Et pour ce mandons et ordonnons à noustre comerclier deu comercle de Clarence, qui est ou qui sera pour le tans qui est à venir cameralier, qu'il responde audit Jaquemin et face payement à lui ou à son commandement desdits trois cents imperiaulx chascun an, ou terme desus nomé. Et les chouses que nous li assenerons pour lesdicts trois cents imperiaulx, il et ses hoirs de son corps le doyent tenir de nous et de nous hoirs, en gentils fieres (fiefs nobles), et selon les us et les coutumes dou pays (Voy. Chr. de Morée.) fere à nous le servisse de sa personne trois mois de l'ant à noustre requeste et de nous hoirs, pour luy et pour ses hoirs. Et se ansi fust qu'il ne nous peusse servir ou ne nayssit de sa personne, il nous promet de servir et doyt d'un escuyer à cheval, armes lesdits trois mois chascun an. Et pour ce nous a promis et juré feutés et homages, et servir ansi come est dessus dit et devisés. Et pour ce que ceste chouse soit ferme et estable, nous li avons donnés ces présans lettres overtes, seillees de noustre grant saiel pendans. Escrites à Clarence, l'ant de l'incarnation de Noustre Seigneur Jesus-Christ 1305, de la prime indiction, à 10 jours du moys de jugnet. »

« (Data, *documenti*, p. 30 et 31.) »

Ne pouvant parvenir à bien établir son autorité en Morée, Philippe se rembarqua à Patras avec sa femme et sa fille, et débarqua à Gênes dans les derniers mois de 1301.

(1) Isabelle de Ville-Hardoin mourut en Piémont en l'année 1311 (Data).

(2) Marguerite, fille de Philippe de Savoie et d'Isabelle, resta en Piémont et épousa en 1324 Regnaud de Forez, seigneur de Malleval, de Virieu et de Chavanal. Il est possible que cette clause ait existé puisque Froissart donne à Regnaud le nom de prince de Morée; mais les droits réels continuèrent à être revendiqués par les descendants de Philippe lui-même (v. Data).

(3) Isabelle.

(4) Philippe. En 1312 il épousa la fille du dauphin de Viennois.

Dans ce temps, le prince de Tarente, frère du roi Robert, était passé en Morée pour attaquer son beau-frère le despote d'Arta[1]; et voyant la principauté sans seigneur et sans dame, il s'en empara sans que personne s'y opposât, si bien que monseigneur Philippe de Savoie, prince de Morée, en apprenant cette nouvelle, en fut très mécontent. A peu de temps de là, le prince de Tarente alla en France, et le prince de Morée adressa au roi de France sa réclamation contre le prince de Tarente, qui s'était emparé de sa principauté sans défi préalable. Enfin une sentence fut rendue, par laquelle le prince de Tarente était tenu de lui abandonner cette principauté. Cela fit que le prince de la Morée envoya ses fondés de pouvoir pour recevoir la principauté de la Morée.

En ce temps-là mourut le duc d'Athènes, sans laisser d'enfants, et il laissa le duché au comte de Briennne, son cousin-germain[2], ainsi que je vous l'ai déjà dit; et la duchesse, fille de la princesse, resta ainsi veuve[3]. Je vais cesser de vous parler de la princesse, et reviens à vous parler de sa sœur[4].

CHAPITRE CCLXIII.

Comment le seigneur infant Ferrand prit pour femme madame Isabelle, fille du comte d'Andria et petite-fille du prince de Morée; et comment la dame de Matagrifon laissa en héritage à sa fille la baronnie de Matagrifon, et tous les droits qu'elle avait sur la principauté de Morée.

Quand le fils du comte d'Andria eut célébré ses noces, il entra en possession de la baronnie de Matagrifon. Et si jamais seigneur donna de belles preuves de tout ce qu'il valait, ce fut bien lui; car il fut plein de sagesse et accompli en toutes choses. Il eut de sa femme, une fille qui eut nom madame Isabelle, et peu de temps après la naissance de cette fille, il mourut[5], ce dont furent bien fâchés tous ses barons et tous ses vassaux, autant qu'il en avait en Morée. Ce comte d'Andria est du lignage de ceux des Baux, qui est la maison la plus ancienne et la plus noble de la Provence, et qui est de la parenté du seigneur roi d'Aragon.

Quand cette dame eut perdu son mari elle fut très affligée et ne voulut plus se remarier. A la mort de la princesse sa sœur, elle réclama la principauté, mais ceux qui la tenaient lui firent brève réponse. A ce moment elle apprit que se trouvait en Sicile le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, et qu'il n'était pas marié et ne possédait aucune terre, et elle pensa qu'il n'y avait pas d'homme au monde aux mains duquel sa fille pût avec plus d'avantage être remise, parce que, de gré ou de force il saurait bien faire valoir son droit sur la principauté. Elle envoya donc des messagers au seigneur roi de Sicile et au seigneur infant En Ferrand, si bien qu'on tomba enfin d'accord que la dame viendrait avec sa fille à Messine et qu'alors, si cette jeune fille était telle qu'on le disait, le mariage serait agréé. Ainsi donc la dame avec sa fille, accompagnées de dix jeunes filles et d'autant de dames, de vingt chevaliers et de vingt fils de chevaliers, et de beaucoup d'autres personnes de sa suite, vinrent à Messine, où elles furent reçues avec de grands honneurs. Le seigneur roi et le seigneur infant arrivèrent à Messine. Et quand ils eurent vu la demoiselle, qui eut donné à l'infant le monde entier avec une autre femme, n'eut pas obtenu qu'il renonçât à cette jeune fille pour un tel échange; et il en était si ravi de plaisir qu'un jour lui paraissait une année, jusqu'à ce que l'affaire fût conclue. Si bien qu'il déclara au seigneur roi, que très décidément il voulait que cette jeune fille fût sa femme et nulle autre au monde. Et ce n'est pas merveille s'il en fut tellement enamouré, car c'était bien la plus belle créature de quatorze ans que l'on pût jamais voir, la plus blanche, la plus rose et la mieux faite, et de plus, pour son âge, la plus habile fille qui fût au monde. Que vous dirai-je? La dame de Matagrifon fit à sa fille une donation entre-vifs, et lui céda, après sa mort, toute la baronnie de Matagrifon et tout le droit qu'elle avait sur la principauté pour en faire et ordonner selon toutes ses volontés, et dégagée de toute autre substitution.

(1) Philippe de Tarente avait épousé Ithamar, fille du despote d'Arta Nicéphore, et sœur aînée de Thomas, despote d'Arta après son père.

(2) A la mort de Guy de La Roche le duché d'Athènes passa à Gautier de Brienne, fils d'Hélène de La Roche et d'Hugues de Brienne. Hélène était tante de Guy de La Roche. (V. la généal.)

(3) Mahaut, fille de la princesse Isabelle de Ville-Hardoin et de Florent de Hainaut, née le 29 novembre 1293, avait épousé par provision, étant encore enfant, Guy de La Roche duc d'Athènes mort en novembre 1308. La duchesse d'Athènes entrait donc à peine dans sa quinzième année, et le mariage n'avait pas été consommé.

(4) Marguerite, dame de Matagrifon, comtesse d'Andria.

(5) Probablement un peu après l'an 1300.

Cela fait et les chartes de donation de mariage rédigées, par la grâce de Dieu et avec grande solennité, et à la grande joie du seigneur roi, de madame la reine, de tous les barons de Sicile et chevaliers catalans, aragonais et latins, et de tous ceux de Messine, le seigneur infant prit pour femme madame Isabelle[1]. L'archevêque de Messine dit la messe. La fête dura bien quinze jours, de telle sorte que tout le

(1) Je trouve dans D. Luc d'Acheri (Spicilege, t. III, p. 704), les conventions stipulées entre Fernand de Majorque et Marguerite, dame de Matagrifon, à la suite du mariage arrêté entre Fernand et Isabelle, fille de Marguerite. Cet acte est surtout curieux en ce qu'il fait connaître quelle était à cette époque la valeur des prétentions de la seconde fille du prince Guillaume de Ville-Hardoin.

In nomine Domini, amen. Anno incarnationis 1313, (1314) die mensis februarii, 12 indictionis, regnante serenissimo domino nostro domino rege Friderico tertio, regni ejus an. 18 feliciter.

Nos Tornellus de Tornellis, judex civitatis Messanæ, Fernus de Lardeâ regius publicus ejusdem civitatis notarius, et testes subscripti ad hoc specialiter vocati et rogati, præsenti scripto publico notum facimus et testamur, quod, existentibus nobis in præsentiâ, illustris dominus Ferrandus infans, filius illustris quondam Domini regis Jacobi regis Majoricarum bonæ memoriæ, et nobilis et magnifica domina, domina Margareta, filia quondam domini Guillelmi, Achay principis, domina Matagriffoni, prædicti, domina Margarita et dominus Ferrandus vicissim animo obligandi consentientes, in nos prædictos judicem et notarium tanquam in suos, cum scirent ex certâ eorum conscientiâ nos suos non esse judicem et notarium, pariter sunt confessi, quod: cum nuper contractum sit matrimonium inter eumdem illustrem dominum *Ferrandum infantem* et dominam *Isabellam* ejusdem dominæ Margaritæ et dicti quondam domini Guillelmi filiam, quam dictus dominus Ferrandus infans secundum sacrosanctæ Romanæ ecclesiæ et canonum instituta duxit legitimo matrimonio in uxorem, contemplatione prædicti matrimonii prædicta domina Margarita solemniter promisit eidem domino Ferrando infanti assignare in dotem, et nomine dotis, hinc usque per totum mensem septembris primo venturum sequentis 13 indictionis, nisi justa causa impedimenti superveniret eidem dominæ Margaritæ:

Castrum et terram Mattagriffoni cum omnibus juribus, rationibus, hominibus, vassalis, casalibus, feudis, sive pertinenciis suis, eo salvo quod dicta domina Margarita possit perpetuo concedere unam militiam alicui de quo sibi videbitur, de iis bonis quæ sunt in dictâ castellaniâ.

Item omnes terras, casalia, castra, jurisdictiones, villanos, vassallos, et baronias existentes ubicumque extrà castellaniam dicti castri Mattagriffoni, tàm quæ dicta domina Margarita habet, quàm habere sperat, vel habere posset in futurum, retento usufructu et possessione invitâ dictæ dominæ Margaritæ prædictorum bonorum existentium extrà dictam castellaniam, et eo quod dicta domina Margarita possit in suo servitio habere tot villanos, quod videbitur eidem domino Ferrando infanti ad ejusdem domini Ferrandi infantis arbitrium, excepto casali uno extrà dictam castellaniam, quod dicta domina Margarita debet habere pleno jure ad agendum de eo quidquid sibi placuerit.

Item quia dicta *domina Margarita asseruit se habere jura in principatu Achaiæ vel Moreæ, in toto dicto principatu, vel saltem in ejus quintâ parte* eadem domina Margarita in causam seu ex causâ dotis cessit eidem domino Ferrando infanti omnia prædicta jura sibi competentia quâcumque ratione, qualiacumque essent, sive in jurisdictione, sive in terris, vel feudis, constituens eumdem dominum Ferrandum infantem exindè procuratorem in rem suam, si eum exindè experiri contingeret, promittens de prædictis juribus hinc in anteà nulli alteri personæ facere aliquam cessionem, vel quitationem, sive remissionem sub pœnâ infrà scriptâ.

Item quia eadem domina Margarita asseruit se debere recipere ex causâ mutui, vel aliâ causâ legitimâ, ab heredibus quondam dominæ Isabellæ principissæ Achaiæ perperos 28,000, prædicta domina Margarita ex causâ dotis prædictæ cessit eidem domino Ferrando infanti jura prædicta, constituens exindè eumdem dominum Ferrandum infantem procuratorem in rem suam, ut possit indè experiri, promittens etiam eadem domina Margarita dicto domino Ferrando infanti de prædictis juribus nullæ personæ in futurum facere aliquam cessionem vel remissionem, nec quod in præteritum de his aliquid alicui faciet sub prædictâ infrascriptâ pœnâ.

Item quia dicta domina Margarita *se habere jura in terrâ Calamattæ et in parte provinciæ Clarenciæ asseruit*, dicta domina Margarita cessit sibi ex prædictâ causâ prædicta jura.

Item prædicta domina Margarita convenit et promisit eidem domino Ferrando infanti dare, et assignare, et tradere ex causâ dotis prædictæ perperos 40,000, computato perpero pro gillatis 4, de quibus perperis domina Margarita assignavit manualiter eidem domino Ferrando infanti in florenis auri perperos 17,000, et reliquos perperos 23,000 prædicta domina Margarita dare et assignare promisit eidem domino Ferrando infanti per totum prædictum mensem septembris primo venturum, dictæ sequentis 13 indictionis primo venturæ.

Item quia prædicta domina Margarita asseruit se debere recipere *pro comitatu Chephalniæ* perperos 100,000 ex legitimâ causâ, dicta domina Margarita cessit eidem domino Ferrando infanti jura prædicta ex causâ dotis, secundum dictam formam.

Quæ omnia et ipsorum quodlibet prædicta domina Margarita promisit solemniter domino Ferrando infanti attendere, et observare sub pœnâ infrà scriptâ.

Quod si forte prædictum matrimonium dissolveretur morte ejusdem domini Ferrandi infantis, vel dictæ dominæ Isabellæ, liberis ex dicto matrimonio susceptis, quod de restitutione dictarum dotium fiat totum id quod jus et justitia suadebunt.

Quas dotes dictus dominus Ferrandus recepit sub hypothecà et obligatione omnium bonorum suorum mobilium et stabilium, præsentium et futurorum. Quod si dicta domina Margarita contrà fecerit in prædictis, vel in aliquo prædictorum, sponte se obligavit ad pœnam florenorum auri triginta millium eidem domino Ferrando legitimè stipulanti, ab eâ solvendorum solemniter promissorum, et tenere eidem domino Ferrando ad omnia damna, expensas, et interesse propter facta et facienda in curiâ et extrà, rato manente

monde s'émerveillait de voir la satisfaction dont ils étaient remplis.

Quand la fête fut terminée, le seigneur infant emmena sa femme à Catane, avec sa belle-mère et tous ceux qui l'avaient accompagnée, et il donna à sa femme des dames catalanes, des demoiselles catalanes, et des femmes et des filles de chevaliers. Lorsqu'ils furent à Catane, le seigneur infant fit de grands présents à tous ceux qui étaient venus avec elle. Ils restèrent quatre mois à Catane, et puis la dame, belle-mère du seigneur infant, s'en retourna avec sa suite en Morée, joyeuse et satisfaite; et le seigneur infant, joyeux et satisfait aussi, resta en Sicile avec l'infante. Et il plut à Dieu qu'il la rendit bientôt enceinte, ce dont on se réjouit beaucoup quand on l'apprit. Pendant la grossesse de l'infante, le seigneur infant se disposa à se rendre en Morée avec cinq cents hommes à cheval et un grand nombre de gens de pied.

pacto, omnibus et singulis supradictis in eorum robore duraturis, obligando eidem domino Ferrando proindè pignori omnia bona sua mobilia et stabilia, præsentia et futura, ubicumque melius apparentia, tali pacto quod pœnâ solutâ, vel non, liceat eidem domino Ferrando bona ipsius dominæ Margaritæ intrare, capere, et vendere quæ maluerit, et de pretio plenius sibi satisfacere de sorte, pœnâ, expensis, damnis omnibus et interesse, occasione prædictâ factis et faciendis, non obstante absentiâ, præsentiâ, vel contradictione hujus dominæ Margaritæ, vel alterius pro eo voluntariè facta, renuntiando expressè in iis omnibus consuetudini civitatis Messanæ super pignoribus editæ, privilegio fori, seu legi : *Si convenerit*, auxilio Velleiani senatusconsulti, quod sit certiorata prius à nobis judice et notario memoratis, juri hypothecarum, beneficio restitutionis in integrum, et omnibus et singulis generaliter juribus scriptis et non scriptis, quibus contrà prædicta, vel aliquod prædictorum venire possit, vel se tueri, vel juvare valeret. Undè ad futuram memoriam et dicti domini Ferrandi infantis cautelam, factum est indè præsens publicum instrumentum per manus mei prædicti notarii Fermi, nostris subscriptionibus roboratum.

Scriptum Messanæ anno, die, mense, et indictione præmissis.

Ego Tornellus de Tornellis judex Messanæ, testor

Ego Perronus Gursius de Messanâ advocatus, testor.

Ego Andreas Guiterii de Turrillis, testor.

Ego Arnaldus de Casano de Majoricis, testor.

Ego frater Raymundus Do[illegible], Ordinis fratrum prædicatorum, testor.

Ego Fermus de Lardeâ, regius publicus Messanæ notarius, rogatus, prædicta scripsi.

CHAPITRE CCLXIV.

Comment moi, Ramon Muntaner, j'envoyai un message au seigneur roi de Sicile, pour le prier de vouloir bien m'autoriser à me rendre à Catane où était le seigneur infant En Ferrand avec l'infante sa femme qui accoucha d'un fils, lequel fut nommé Jacques; et comment ledit seigneur infant se disposa à passer en Morée.

Tandis que le seigneur infant faisait ses préparatifs pour partir, j'en fus informé à Gerbes. Quelque grande chose qu'on m'eût offerte, rien n'aurait pu me faire retarder d'aller le voir ni m'empêcher d'aller avec lui partout où il voudrait aller; j'envoyai donc un message au seigneur roi, lui demandant l'autorisation de me rendre en Sicile. Le seigneur roi trouva bon de me l'accorder, si bien qu'avec une galère et un lin, et accompagné des anciens de l'île venus avec moi, je me rendis en Sicile et laissai le château et l'île de Gerbes sous bonne garde. Le premier lieu où je pris terre en Sicile, ce fut à Catane; là je trouvai le seigneur infant bien portant et fort gai; madame l'infante était si avancée dans sa grossesse, que je l'avais à peine quittée depuis huit jours avant qu'elle accoucha d'un beau garçon; et on en fit grande fête.

Quand je fus descendu de la galère, je fis débarquer deux balles de tapis de Tripoli et une grande quantité d'anibles, d'ardiens, d'almaxies, d'alquinals, de mactans, de jucies[1] et beaucoup d'autres présents de toute espèce.

Je fis déployer tous ces objets en présence de madame l'infante et du seigneur infant, et lui offris le tout, ce dont le seigneur fut très satisfait; puis je pris congé d'eux et m'en allai à Messine où le seigneur infant me dit qu'il serait avant quinze jours, et qu'il avait à m'y entretenir longuement.

J'étais à peine arrivé depuis quinze jours à Messine que me vint un message, qui m'apprenait que madame l'infante avait eu un beau garçon, né le premier samedi du mois d'avril de l'an mil trois cent quinze. Dieu donne à chacun autant de joie que j'en eus alors! Et ne me demandez pas si le seigneur infant en fut joyeux, aussi bien que tous les habitants de Catane. Et pendant plus de huit jours se prolongea la fête qui s'en fit à Catane. Le seigneur infant

(1) Je n'ai pu retrouver la signification d'aucun de ces mots, bien que j'aie consulté à ce sujet plusieurs arabes attachés à notre service d'Alger, et que je me sois adressé à la science profonde de M. Étienne Quatremère. Je me borne donc à citer ces mots tels que les donne Muntaner.

fit baptiser son fils à la grande église de la bienheureuse madame sainte Agathe et lui donna le nom de Jacques. Si jamais enfant fut doué de bonne grâce en naissant, ce fut bien ce petit En Jacques. Que vous dirai-je? Le petit seigneur infant En Jacques étant baptisé et la dame hors de danger, le seigneur infant En Ferrand vint à Messine; et quand il fut arrivé à Messine, je lui fis offre de mes biens et de ma personne, et lui demandai de le suivre là où il lui plairait, ce dont il me sut très bon gré. Il me dit : « Il faut que vous vous rendiez auprès du seigneur roi, qui est à Piazza, où vous le trouverez; vous lui rendrez le château et les îles de Gerbes et des Querquenes; après quoi vous reviendrez à nous, et alors nous arrangerons tout ce que nous avons à faire. » Je pris donc congé de lui. Et pendant que je prenais congé de lui il lui arriva un message, qui lui disait de se rendre en toute hâte à Catane, car madame l'infante était fort malade, ayant été prise de la fièvre et de maux de dyssenterie. Il chevaucha si rapidement que cette nuit-là même il entra à Catane. En le voyant madame l'infante se sentit mieux. Toutefois, elle avait fait un testament, de peur que le pire ne lui arrivât, et elle le reconnut et confirma ensuite. Par ce testament elle laissait la baronnie de Matagrifon, et de plus tout le droit qu'elle avait sur la principauté, à son fils, l'infant En Jacques; et au cas où son fils mourrait, elle les laissait à l'infant En Ferrand son mari. Je dois dire maintenant qu'il y avait bien deux mois que sa mère venait de mourir de maladie à Matagrifon [1], mais elle n'en savait rien, et le seigneur infant ne voulait pas qu'on lui en dît rien tant qu'elle serait enceinte; et la même injonction fut faite après ses couches et jusqu'à ce qu'elle pût sortir pour aller à la messe. C'est pour cela que le seigneur infant était impatient d'aller en Morée, et il n'attendait que le moment où l'infante serait délivrée et en état de se rendre à la messe, et alors il devait s'embarquer avec elle, car toutes choses étaient déjà préparées pour leur embarquement.

(1) Lorsque les seigneurs français, ecclésiastiques et laïques, établis en Morée, tels que l'évêque d'Andravida, le comte de Céphalonie, Nicolas Mavros ou Lenoir, seigneur d'Arcadia (le même dont il est question dans la Chronique de Morée), eurent appris que la dame de Matagrifon, pendant son voyage en Sicile avec sa fille, avait marié sa fille avec Fernand de Majorque, ils furent vivement courroucés contre elle. Déjà menacés par la compagnie catalane qui s'était établie dans le duché d'Athènes, ils comprenaient que cette alliance pouvait donner une nouvelle force aux Catalans. Aussi, dès que Marguerite de Ville-Hardoin fut de retour en Morée, ils l'arrêtèrent et lui confisquèrent ses biens, et Marguerite mourut au mois de mars de l'année 1315. C'est à la suite de ces événements que l'infant se résolut à partir sur-le-champ pour la Morée afin de soutenir les droits de sa femme.

CHAPITRE CCLXV.

Comment madame l'infante Isabelle, femme du seigneur infant En Ferrand de Majorque, trépassa de cette vie; et comment moi, Ramon Muntaner, je rendis au seigneur roi de Sicile les îles de Gerbes et des Querquenes, et allai là où était le seigneur infant Ferrand.

Que vous dirai je? l'infante, ainsi qu'il plut à Dieu, trépassa de cette vie trente-deux jours après la naissance de son fils l'infant En Jacques, et elle mourut dans les bras du seigneur infant En Ferrand. Et si jamais on vit grande douleur, ce fut celle qu'éprouva le seigneur infant En Ferrand, et qu'éprouva aussi toute la ville. Et puis comme elle était et bien confessée, et bien communiée, et munie de l'extrême-onction, elle fut, avec grande solennité, placée en un beau monument, près du corps de la bienheureuse vierge madame sainte Agathe, dans sa benoîte église de Catane.

Après ce grand malheur le seigneur infant vint à Messine pour s'embarquer et aller en Morée. Et moi je le fis attendre, et me rendis auprès du seigneur roi que je trouvai à Piazza. Puis je m'en allai à Palerme; et en présence du noble En Béranger de Sarria et de beaucoup d'autres riches-hommes de Sicile, et chevaliers et citoyens, je lui rendis les châteaux et les îles de Gerbes et des Querquenes. Et plaise à Dieu que tous ceux qui nous veulent du bien puissent rendre aussi bon compte de ce qui leur a été confié que je le fis audit seigneur roi de Sicile desdites îles que j'avais tenues pendant sept ans, savoir : premièrement pendant la guerre, deux ans; ensuite pendant les trois ans durant lesquels le roi m'avait fait la grâce de me les donner; et enfin pendant les deux ans de la guerre du roi Robert.

Et dès que j'eus rendu ces îles et en eus ma charte de délivrance, je pris congé du seigneur roi, et m'en retournai vers le seigneur infant que je trouvai à Messine, faisant ses préparatifs d'embarquement. Je lui dis que j'étais venu pour le servir, monter sur ses galères, et lui

prêter tout ce que je possédais. Le jour où je lui dis cela, il me répondit que le lendemain il me ferait réponse. Et le lendemain, au moment où je venais d'entendre ma messe, il manda devant lui un grand nombre de chevaliers et de bonnes gens, et en présence de tous il me dit : « En Ramon Muntaner, il est vérité que l'homme du monde envers lequel nous nous tenons pour plus obligé qu'envers aucun autre, c'est vous ; » et là il en donna beaucoup de bonnes raisons. Il raconta : comment, pour son service, j'avais perdu tout ce que j'apportais de Romanie ; comment j'avais été mis en prison avec lui ; comment à cause de lui, le roi Robert m'avait fait beaucoup de mal ; comment je lui avais prêté de mon avoir en Romanie et abandonné tout ce que je possédais ; comment tous les emplois que je tenais dans la Compagnie, je les avais abandonnés par affection pour lui, et enfin bien d'autres services que moi je ne me rappelle pas, mais que lui assurait que je lui avais rendus ; et il ajouta : que maintenant en particulier, et par pure affection pour lui, je venais d'abandonner encore la capitainerie de Gerbes, que j'avais possédée pendant sept ans, et que de plus je venais de lui prêter en ce moment même tout l'argent que je possédais. « Enfin, dit-il, tant et si grands sont les services que vous nous avez rendus, qu'il y aurait impossibilité à nous de pouvoir jamais vous en donner le guerdon. Et aujourd'hui, telle est notre position, qu'au-dessus de tous les services que vous nous avez rendus s'élèvera encore celui que nous voulons vous prier de nous rendre ; et je vous prie en présence de tous ces chevaliers de vouloir bien nous octroyer de nous rendre ce service. » Je me levai à l'instant, j'allai lui baiser la main et lui rendis grâces du bien qu'il avait dit de moi, et de vouloir bien se tenir comme ayant été bien servi de moi ; et je lui dis : « Seigneur, ordonnez ce que vous voulez que je fasse, et tant que j'aurai vie au corps, je ne faudrai en rien de ce que vous m'aurez ordonné. — Maintenant, dit-il, ce que nous désirons de vous, nous allons vous le dire. Il est bien vrai qu'il nous serait fort nécessaire que vous vinssiez avec nous en ce voyage, qu'on y aurait grand besoin de vous et que vous y ferez grand'faute ; mais le service que nous vous demandons nous tient tant à cœur, qu'il faut que tout autre cède à celui-là. »

CHAPITRE CCLXVI.

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque me confia, à moi, Ramon Muntaner, le seigneur infant En Jacques, son cher fils, pour que je le portasse et livrasse à la reine sa mère, et me donna une procuration par laquelle j'étais autorisé à faire tout ce que je jugerais à propos.

« C'est véritablement Dieu qui nous a donné ce fils En Jacques de madame notre femme ; nous vous prions donc de le recevoir de nous, de le porter à la reine notre mère et de le remettre entre ses mains. Vous noliserez des nefs ou armerez des galères, ou tout autre bâtiment sur lequel vous penserez qu'on puisse aller plus sûrement. Nous adresserons une lettre au noble En Béranger Des Puig, chevalier et notre fondé de pouvoir, pour qu'il vous avance tout l'argent dont vous aurez besoin, et qu'il vous croie de tout ce que vous lui direz de notre part. Nous écrirons de même à madame la reine notre mère et au seigneur roi de Majorque notre frère, et nous vous ferons une charte de procuration générale pour toutes les quatre parties du monde, savoir, du ponent au levant et du midi au nord. Et tout ce que vous promettrez, ferez ou direz pour nous, à cavaliers ou gens de pied, ou à tous autres, nous le tenons pour bien et le confirmons, et nous ne vous dédirons en rien, et nous en donnerons comme caution toutes les terres, châteaux et autres lieux que nous possédons et espérons posséder avec l'aide de Dieu. Ainsi vous partirez avec notre plein et entier pouvoir ; et lorsque vous aurez remis notre fils à madame la reine notre mère, vous irez chez vous, et reconnaîtrez et arrangerez toutes vos affaires ; puis, quand vous aurez tout terminé, vous viendrez nous joindre, avec toutes les troupes de cheval et de pied que vous pourrez réunir. Le seigneur roi de Majorque, notre frère, vous comptera tout l'argent que vous lui demanderez pour payer les troupes que vous nous amènerez. Voilà ce que nous désirons que vous fassiez pour nous. »

Et moi, en entendant toutes ces choses, je fus fort ébahi de la grande charge qu'il plaçait sur mes épaules, c'est-à-dire son fils ; et lui demandai en grâce de me donner un collègue. Il me répondit qu'il ne me donnerait aucun collègue, mais que je me tinsse prêt, et que je le gardasse comme on doit garder son seigneur

ou son propre fils. Je me levai aussitôt et allai lui baiser la main. Je fis sur moi le signe de la croix, et je reçus ce bienheureux ordre.

Le seigneur infant ordonna à l'instant à En Othe de Monells, chevalier, qui tenait son fils en garde dans le château de Catane, de me le livrer, et que de là en avant il le tînt à mes ordres et non à ceux d'aucun autre, et que toutes et quantes fois que je le jugerais à propos, il me le remît. Ce chevalier me fit serment et hommage de cela, et ainsi fis-je; et depuis ce jour l'infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand, fut en mon pouvoir. Et ce jour-là il y avait quarante jours qu'il était né, et pas davantage. Je me fis rédiger la charte de procuration ainsi que je l'ai déjà dit, avec sceau pendant, aussi bien que toutes les autres chartes.

CHAPITRE CCLXVII

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque passa en Morée et prit Clarentza de vive force, et fut maître de toute la contrée; et comment tous ceux de Clarentza et de la Morée le reconnurent pour maître et seigneur, et lui prêtèrent serment.

Ceci étant terminé, il s'embarqua pour Messine, et partit pour Clarentza; il débarqua à deux milles de la cité. L'ost sortit de Clarentza avec deux cents hommes pour lui en disputer l'entrée[1]. Que vous dirai-je? Les almogavares qui étaient avec le seigneur infant prirent terre ainsi que les arbalétriers, et allèrent férir sur ces gens, et les forcèrent à s'éloigner et à faire place, et pendant ce temps on débarqua les chevaux; et quand il y eut une cinquante d'hommes à cheval de débarqués, et que le seigneur infant fut revêtu de son armure, et bien appareillé, et monté sur son cheval, il fit déployer sa bannière, ne voulant point attendre le reste de sa cavalerie, et il fit son attaque avec ces cinquante cavaliers et les almogavares. Il fondit donc sur les ennemis et les mit en déroute, et eux dans leur fuite se dirigèrent du côté de la cité, et le seigneur infant les suivit avec tous ses gens, toujours férant-battant. Que vous dirai-je? Ils entrèrent avec eux dans la ville, et tuèrent tout ce qu'ils voulurent tuer. Et ils les auraient tué tous; mais ils ne furent pas plus tôt entrés dans la ville que tous les habitants s'écrièrent : « Seigneur, merci! seigneur, merci! » Sur cela il arrêta ses gens et défendit que de là en avant on tuât personne.

Alors les galères ainsi que toute la flotte arrivèrent dans la ville et tous y firent leur entrée; et les habitants se rassemblèrent et jurèrent de reconnaître pour seigneur le seigneur infant En Ferrand, et tous lui firent hommage, sachant bien que c'était à lui qu'appartenait la principauté, du droit de sa femme. Et aussitôt que ceux de la ville de Clarentza eurent prêté leur serment, il alla assiéger le château de Beau-Voir[1], qui est un des plus beaux châteaux du monde et très près de Clarentza. Il attaqua le fort, dressa ses trébuchets; et il resserra si bien ceux du château qu'en peu de jours ils se rendirent à lui. Ensuite il chevaucha à travers le pays, et toutes les places se

(1) On a vu (ch. 262, p. 507) que le prince de Tarente, mari d'Ithamar, avait voulu faire valoir de prétendus droits sur la Morée. A la mort de sa première femme il chercha à obtenir la main de Catherine, héritière du trône de Constantinople, promise à un fils du duc Eudes de Bourgogne. Après de longues négociations un traité fut enfin signé au Louvre le 6 avril 1313, par lequel Philippe de Tarente épousait Catherine, et cédait en même temps tous ses prétendus droits sur l'Achaïe à Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de Florent de Hainaut, en faveur de son mariage avec Louis de Bourgogne, frère du duc de Bourgogne, auquel donation entre-vifs était faite de la principauté, en vertu de ce mariage. Louis se mit en route avec Mathilde de Hainaut, sa nouvelle épouse, pour se rendre en Morée par l'Italie, au mois d'octobre 1315. Arrivé à Venise, où il devait s'embarquer, il fit son testament le 30 novembre, jour de Saint-André 1315. Il y déclare (Ducange, Hist. de Constant., Ed. Buchon, t. II) qu'il veut être inhumé à Cîteaux s'il meurt deçà les monts, et s'il meurt au-delà des monts, dans la plus prochaine abbaye de l'ordre de Cîteaux du lieu où il décédera. Au cas où il décéderait sans hoirs, il veut que celui de ses frères qui sera duc de Bourgogne ait sa principauté de la Morée et toute sa terre de Bourgogne, sauf à la princesse sa femme tous ses droits; et au cas où il laisserait un seul enfant, il veut qu'il soit son héritier universel; s'il en avait plusieurs, que l'aîné ait la principauté de la Morée, et que sa terre de Bourgogne soit également partagée entre tous les autres.

Ainsi donc, presque en même temps, les deux petites filles de Guillaume de Ville-Hardoin avaient épousé l'une Louis de Bourgogne, l'autre Fernand de Majorque, qui arrivaient aussi en même temps en Morée avec des prétentions égales, qu'ils étaient prêts à soutenir par des troupes assez nombreuses. Les barons de Morée avaient adhéré de préférence au parti de Mathilde, par crainte de l'influence qu'un prince de race catalane, tel que Fernand, allait donner à la Compagnie des Catalans du duché d'Athènes; et ce sont les troupes de ces barons que Fernand eut à repousser d'abord avant d'avoir à lutter contre celles qu'amenait Louis de Bourgogne.

(1) Ou Bel-Veder. Muntaner l'appelle Bell-Ver.

rendirent volontairement à lui, car il avait fait lire en public le testament du prince Louis[1], qui avait substitué sa principauté à la belle-mère du seigneur infant. Ainsi donc la principauté lui appartenait, et à cause de la substitution et parce qu'elle avait survécu longtemps[2] à la princesse sa sœur; et tous savaient donc bien que c'était à elle que devait retourner la principauté. Ensuite il produisit la donation entre-vifs qu'elle en avait faite à l'infante. Il montra aussi : comment, en mourant, elle avait fait un testament par lequel elle avait laissé comme son héritière, madame l'infante sa fille; et puis comment madame l'infante, par son testament, avait laissé cette principauté à l'infant En Jacques son fils, et l'avait substituée au seigneur infant En Ferrand, au cas où son fils viendrait à mourir. Ayant produit ceci en public, dans la cité de Clarentza, le seigneur infant envoya des lettres de tous côtés, afin que chacun se tînt pour dit que la principauté appartenait à son fils, et que si son fils mourait elle devait revenir à lui-même, l'infant En Ferrand[3]. Ainsi, tout le monde lui obéit, comme étant seigneur de nature et de droit, et le seigneur infant

(1) C'est-à-dire de Guillaume de Ville-Hardoin.

(2) Non pas longtemps, mais seulement quatre ans, Isabelle étant morte en février 1311 et Marguerite en 1315.

(3) Après la mort de sa première femme, la jeune Isabelle de Matagrifon, l'infant Ferrand de Majorque épousa, sur la fin de 1315, pendant son séjour à Clarentza, Isabelle d'Ibelin, alors âgée de quinze ans, fille de Philippe d'Ibelin, sénéchal de Chypre, cousine de Henri roi de Chypre. Il avait envoyé plusieurs de ses chevaliers en message en Chypre pour la demander, et l'acte de mariage fut rédigé le 4 octobre 1315, à Nicosie. De ce mariage naquit un fils nommé Ferrand, qui épousa depuis Eschive, fille de Hugues roi de Majorque. Voici l'acte de mariage conclu à Nicosie, tel qu'il est rapporté par Ducange :

« In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, Patris et Filii, et Spiritus sancti, amen.

« Noverint universi præsens publicum instrumentum inspecturi ac etiam audituri, quod in præsentiâ mei Galterii notarii infrà scripti et testium subscriptorum et ad hoc vocatorum, excellens princeps dominus Henricus D. G. Jerusalem et Cypri rex illustris, et magnificus et potens vir dominus Philippus de Ibelino senescalcus regni Cypri, et præclara domicella Isabella soror consobrina dicti domini regis et filia dicti domini senescalci, de mandato, voluntate et bene-placito dictorum dominorum regis et senescalci ex unâ parte, et venerabilis vir Donpnus Arnaldus Amelioti, archipresbyter, et nobilis vir Donpnus Bertrandus Galcelmi, miles, et discretus vir Arnaldus de Caciano, consiliarii, dilecti et fideles familiares inclyti domini infantis Ferrandi, illustris domini Jacobi felicis recordationis regis Majoricarum filii, Moreæ, baroniæ Montispessulani, et civitatis Cathaniæ domini, nuncii, ambassiatores et procuratores ipsius domini infantis ad infrascripta constituti, prout manifeste patet publico instrumento, ordinato, scripto, suprascripto et clauso per Ferrarium de Pairà notarium publicum præfati domini infantis Ferrandi, et in certitudinem, memoriam et cautelam contentorum in eodem instrumento, pendentis sigilli ipsius domini infantis Ferrandi munimine roborato, sub anno domini millesimo trecentesimo quinto decimo, mensis Julii, die mercurii sextâ decimâ ipsius mensis, concorditer et unanimi voluntate, procuratorio nomine dicti domini Ferrandi ex alterâ parte, existentes coadunati et constituti concorditer pro matrimonio contrahendo per verba de præsenti cum annuli subarratione *inter* prælatum *dominum infantem Ferrandum et* dictam *domicellam Isabellam* in civitate Nicosiæ, in palatio magno dominæ reginæ Jherusalem et Cypri, ubi pro eodem felici negotio percomplendo coadunata erat prælatorum, religiosorum, clericorum, baronum, militum, et burgensium dicti regni Cypri multitudo copiosa, de mandato, bene-placito et voluntate dictarum partium et cujuslibet earum, reverendus in Christo pater Jacobus, Dei gratiâ Paphensis episcopus, Christi nomine invocato et ad ejus honorem, et exaltationem fidei orthodoxæ et ecclesiæ sanctæ Dei, interrogavit prædictum venerabilem virum, Donpnum Arnaldum Amelioti, procuratorem et nuntium dicti domini infantis Ferrandi, ad matrimonium contrahendum pro eodem infante Ferrando constitutum in solidum, unà cum dictis domino Bertrando et Arnaldo, ut patet prædicto publico documento : si eidem Donpno Arnaldo, procuratori, procuratorio nomine, ut est dictum, et vice, et voce prædicti domini infantis placebat dicta domicella Isabella filia dicti domini senescalci, quæ erat ibidem in ejus præsentiâ et conspectu constituta, et in eam consentiebat tanquam in sponsam legitimam et uxorem dicti domini infantis Ferrandi præsenti expressione verborum; et dictus dominus Arnaldus consultè et deliberatè, de bene-placito, mandato et voluntate dictorum sociorum sive collegarum ejus, dixit et respondit, vice, voce, et nomine dicti domini infantis Ferrandi : quod sic, et quod ipsam domicellam Isabellam elegerat, volebat et acceptabat pro sponsâ legitimâ et uxore dicti domini infantis Ferrandi domini ejus, et in eam consentiebat, ut est dictum, tanquam in ejus sponsam legitimam et uxorem procuratorio nomine ipsius, et vice et voce ejus, omni modo, viâ et jure quibus melius poterat et sciebat, consensum matrimonialem et voluntatem et propositum in eodem dicti domini infantis exprimens et exponens, ut dictum est : et versâ vice præfatus reverendus pater, eodem contextu verborum, incontinenti, nullo actu verborum intermedio, interrogavit prædictam domicellam Isabellam ibidem præsentialiter astantem, audientem et intelligentem consensum matrimonialem dicti domini infantis Ferrandi, si sibi placebat pro sponso ejus et marito legitimo dominus infans Ferrandus prædictus, filius quondam bonæ memoriæ domini Jacobi regis Majoricarum, et in eum consentiebat tanquam in ejus sponsum legitimum et maritum hac præsenti expressione verborum, et ejus procuratorem prælatum procuratorio nomine, ut dictum est, interrogatum, consentientem et recipientem; et ipsa domicella Isabella, in timore Christi, et ex mandato et bene-placito dictorum dominorum, regis et senescalci, dixit et respondit ex certâ scientiâ, et deliberatè, et spontaneâ vo-

les tint en vérité et en justice. Je vais cesser de vous parler du seigneur infant et revenir à l'infant En Jacques.

HAPITRE CCLXVIII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je me disposai à passer en Catalogne avec le seigneur infant En Jacques, pour le remettre à son aïeule; comment j'appris que ceux de Clarentza avaient armé quatre galères pour enlever ledit infant; et comment, le jour de la Toussaint, je débarquai à Salou.

Il est vérité que, lorsque le seigneur infant En Ferrand fut parti de Messine, je nolisai une nef de Barcelonne, qui se trouvait au port de Palerme, appartenant à En P. Des-Munt, pour qu'elle vînt à Messine, et de Messine à Catane. J'y envoyai en même temps une dame de haut parage, très excellente dame. Elle était du Lampourdan et se nommait madame Agnès d'Adri, et était venue en Sicile comme compagne de la noble madame Isabelle de Cabrera, femme du noble En Béranger de Sarria. Elle avait eu vingt-deux enfants, et c'était une dame très bonne et très pieuse. Je m'arrangeai avec ladite madame Isabelle et ledit noble En Béranger son mari pour qu'ils me la laissassent, afin de confier à ses soins le seigneur infant Jacques, fils du seigneur infant Ferrand; et leur courtoisie voulut bien m'accorder ma demande. Je lui confiai donc le seigneur infant, d'abord parce qu'il me semblait qu'elle devait fort bien se connaître en fait d'enfants, puis parce qu'elle était d'une grande bonté et qu'enfin elle était de bon et noble parage. Près de lui se trouvait aussi une autre bonne dame qui avait été autrefois nourrice du seigneur infant En Ferrand, et que madame la reine de Majorque lui avait envoyée dès qu'elle avait su qu'il venait de se marier. Je fis choix aussi de plusieurs autres dames avec leurs enfants, afin que, si l'une venait à manquer, les autres pussent la remplacer; et je les pris avec leurs enfants, afin que leur lait ne vînt pas à se gâter. L'infant avait une bonne nourrice, de fort belle complexion,

luntate: quod sic, et quod in dictum dominum infantem Ferrandum, et ejus procuratorem prædictum, procuratorio nomine, ut est dictum, recipientem consentiebat tamquam in ejus sponsum legitimum et maritum, et eum pro ejus sponso et marito legitimo eligebat et volebat. Quibus solemniter peractis et celebratis, nullo actu intermedio, dictus Donpnus Arnaldus procurator procuratorio nomine dicti domini infantis Ferrandi, ut est dictum, eamdem domicellam Isabellam, subarravit in signum et evidentiam pleniorem dicti conjugii et matrimonii cum uno annulo de auro, in quo erat quidam lapis pretiosus rubei coloris, qui vocabatur rubinus; et ipsum annulum posuit, dimisit, et subarrando dicto nomine eumdem in digito annulari manus dextræ ipsius domicellæ Isabellæ, ut dictum est, in signum et evidentiam pleniorem desponsationis, matrimonii et subarrationis prælatorum. Et insuper, eodem continuo contextu verborum, dictus procurator procuratorio nomine dicti domini infantis unà cum prædictis ejus sociis et quolibet eorum, et dicti ejus socii secum et quilibet eorum, ex unà parte, ut dictum est, et dicta domicella Isabella ex alterà, promiserunt sibi invicem et juraverunt super sancta Dei quatuor evangelia, videlicet dicta domicella pro se, et dicti procuratores in animam et pro salute dicti domini infantis Ferrandi: se firmum et ratum perpetuis temporibus habituros dictum matrimonium et consensum, et contrà non venturos aliquà ratione, occasione vel causâ, renunciantes in hoc contractu exceptioni doli mali in factum sine causâ, et ex non justâ causâ, rei non ita gestæ, privilegio fori, et beneficio appellandi, consensus matrimonialis prædicti non interpositi dicto modo, et subarrationis non factæ, ut dictum est, juramenti non præstiti hinc et inde, et omnibus aliis juribus, beneficiis, privilegiis et exceptionibus juris canonici et civilis, et consuetudinis cujuscumque, quibus se contrà prædicta juvare vel tueri possent, quoquo modo de jure vel de facto, directè vel indirectè, volentes partes prædictæ quod ex hoc contractu duo ejusdem tenoris et efficaciæ fierent instrumenta, et quod cuique partium unum detur. Et in certitudinem et cautelam omnium prædictorum, infrà scripti præpati testes huic contractui assumpti, vocati et rogati, unà cum aliis infrà scriptis testibus, sigilla eorum pendentia impresserunt, videlicet reverendi in Christo patres domini Jacobus Paphensis, Joannes Nimociensis, Robertus Berethensis Dei gratiâ episcopi. Acta et facta, dicta et concessa, promissa et jurata fuerunt prædicta omnia et singula inter partes prædictas, in civitate Nicosiensi regni Cypri, in hospitio regali, in palatio dominæ reginæ Jherusalem et Cypri, anno Domini à nativitate ejus millesimo trecentesimo quinto decimo, indictione xiiij, die quintâ mensis octobris, apostolicâ sede vacante post mortem sanctissimi patris domini Clementis P. V, in præsentiâ et testimonio reverendorum patrum dominorum, videlicet dom. Jacobi Paphensis, fratris Joannis Nimociensis, et domini Roberti Berethensis, Dei gratiâ episcoporum, et religiosi et honesti viri, fratris Hemerici de ordine Minorum, et venerabilium virorum dominorum Jacobi de Cassiatis canonici Famagust, Jacobi Bruni cantoris Nicosiensis, et Balduini de Blondon, canonici Nimociensis, et magistri capellani Nicos., et Philippi Fabre canonici Nimoc., et aliorum plurium clericorum venerabilium personarum, et magnificorum et nobilium militum domini Hugonis de Lisiniaco, domini Joannis Le Tor, domini Joannis de Giblet, domini Ludovici de Noris, domini Hugonis Boduini, domini Anselmi de Bria, domini Haymerici de Mimars, domini Joannis Babini, domini Roberti de Mon-Giscart, domini Jacobi de Floris, ballivi secretorum regni Cypri, et domini Justini de Justinis, jurisperiti consiliarii dicti regis, et aliorum plurium multitudinis copiosæ militum, burgensium et popularium dicti regni, testium vocatorum adhibitorum et rogatorum. » (*Tiré des Mss. de Ducange.*)

qui était de Catane, et qui le nourrissait à merveille ; et sans compter cette nourrice, je m'en procurai deux autres que j'embarquai sur la nef, et elles devaient donner tous les jours à téter à leurs enfants jusqu'à ce que nous eussions besoin d'elles. Je disposai ainsi mon passage et j'armai fort bien ma nef, et y plaçai cent vingt hommes d'armes, gens de parage et autres, et pris enfin tout ce qui était nécessaire à la subsistance et à la défense. Au moment où je venais d'appareiller ainsi ma nef à Messine, voici qu'arrive de Clarentza une barque armée, que le seigneur infant envoyait au seigneur roi de Sicile pour lui faire savoir la grâce que Dieu lui avait faite, et il me communiquait aussi cette nouvelle avec de grands détails, afin que j'en pusse faire part au seigneur roi de Majorque, à madame la reine et à ses amis. Il m'adressait aussi des lettres que je devais remettre à madame la reine sa mère et au seigneur roi de Majorque, et il me faisait dire qu'il me priait de hâter mon départ de Sicile. Assurément j'avais dépêché déjà tous mes préparatifs de départ, mais je les dépêchai encore avec bien plus de joie quand j'eus appris ces bonnes nouvelles. J'ordonnai à la nef de faire voile de Messine et de se rendre à Catane ; moi-même je me rendis par terre à Catane, et la nef y arriva peu de jours après moi. Là je fis embarquer tout mon monde.

Au moment où je voulus faire embarquer le seigneur infant, En Othe de Monells, qui l'avait eu jusque-là sous sa garde et qui me l'amena, avait pris soin d'avance de rassembler tout ce qu'il avait pu trouver de chevaliers catalans, aragonais et latins et tous les notables citoyens, et en présence de tous il dit : « Seigneurs, reconnaissez-vous que cet enfant soit l'infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand et de feue madame Isabelle sa femme? » Ils répondirent tous : « Oui, bien assurément ! et nous avons tous assisté à son baptême, puis nous l'avons vu et connu, et nous déclarons comme chose certaine que cet enfant-ci est l'infant En Jacques. » Sur cela ledit En Othe en fit rédiger une charte publique. Puis il leur répéta absolument les mêmes paroles, auxquelles ils firent absolument la même réponse ; et il en fit dresser une nouvelle charte. Enfin il leur fit la même demande une troisième fois, et ils firent une troisième fois la même réponse, et il en fit dresser une troisième charte. Puis, cela fait, il me remit l'infant en mains et dans mes bras, et voulut avoir de moi une nouvelle charte, spécifiant, comme quoi je le tenais quitte et libre du serment et hommage qu'il m'avait fait, et comme quoi je convenais avoir reçu ledit enfant. Tout ceci étant terminé, je pris le seigneur infant dans mes bras et l'emportai hors de la ville, suivi de plus de deux mille personnes, et je le déposai dans la nef, et tous le signèrent et le bénirent.

Ce même jour il arriva à Catane un huissier du seigneur roi Frédéric, qui apportait de sa part deux paires d'habits de draps d'or, avec divers présents pour le seigneur infant En Jacques.

Nous fîmes voile de Catane le premier jour d'août de l'an mil trois cent quinze. Arrivé à Trapani, je reçus des lettres par lesquelles on m'avertissait de me bien garder de quatre galères armées qu'on avait envoyées contre moi pour m'enlever cet infant, car ils comptaient que s'ils pouvaient s'en emparer, ils recouvreraient par ce moyen la cité de Clarentza.

Aussitôt que je fus informé de ces projets, je renforçai encore ma nef et y mis meilleur armement et un plus grand nombre de gens. Et je puis vous assurer que, pendant quatre-vingt-onze jours entiers, ni moi, ni aucune des femmes qui étaient sur le navire, nous ne mîmes le pied à terre ; et cependant nous restâmes bien vingt-deux jours en station à l'île Saint-Pierre[1]. Et là se réunirent à nous vingt-quatre nefs, soit de Catalans, soit de Génois ; et nous partîmes tous ensemble de cette île, car tous faisaient route au Ponent. Nous éprouvâmes un tel fortunal que sept de ces nefs périrent, et que nous et tous les autres nous fûmes en grand danger. Toutefois il plut à Dieu que, le jour de la Toussaint, nous prissions terre à Salou. La mer n'avait jamais incommodé, pendant toute cette traversée, ni le seigneur infant ni moi-même ; et il n'était jamais sorti de mes bras tant qu'avait duré ce coup de vent, ni de nuit ni de jour. Et j'étais bien obligé de le prendre dans mes bras, attendu que sa nourrice ne pouvait se tenir assise, car elle éprouvait violemment le mal de mer ; et il en était de même des autres femmes qui ne pouvaient rester debout ni marcher.

(1) Dépendante de la Sardaigne.

CHAPITRE CCLXIX.

Comment moi, Ramon Muntaner, je remis le seigneur infant En Jacques à madame la reine son aïeule, qui était à Perpignan, et le lui remis avec toute la solennité qu'exige la remise d'un infant et d'un fils de roi.

Quand nous fûmes à Salou, l'archevêque de Tarragone, nommé monseigneur En Pierre de Rocaberti, nous envoya autant de montures que nous en avions besoin; et on nous donna pour logement l'hôtel d'En Guanesch; puis à petites journées nous nous rendîmes à Barcelonne. Là nous trouvâmes le seigneur roi d'Aragon, qui fit un très gracieux accueil au seigneur infant; et il voulut le voir, et il le baisa et le bénit. Nous partîmes avec la pluie et le vent, et par un fort mauvais temps. J'avais fait faire une litière sur laquelle étaient placés l'infant et sa nourrice; cette litière était couverte d'un drap enduit de cire, et par-dessus d'une étoffe de velours rouge; et vingt hommes, à l'aide de lisières, la portaient à leur cou. Nous fûmes, pour aller de Tarragone à Perpignan, vingt-quatre bons jours. Avant d'y arriver, nous trouvâmes frère Raymond Saguardia, avec dix chevaucheurs que madame la reine de Majorque nous avait envoyés pour accompagner le seigneur infant, dont nous ne nous séparâmes jamais, et quatre huissiers de la maison du seigneur roi de Majorque, qui se tinrent avec nous jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Perpignan. Et au Boulou, quand nous fûmes près de passer l'eau du ravin[1], tous les gens du Boulou sortirent de chez eux; et les plus notables prirent la litière à leur cou et firent passer ainsi le ruisseau au seigneur infant. Cette nuit même les consuls et un grand nombre de prud'hommes de Perpignan, et tout ce qui se trouvait de chevaliers dans cette ville, vinrent au-devant de nous; et il y en aurait eu bien plus encore si le seigneur roi de Majorque n'eût pas été en France à ce moment[2]. Nous fîmes ainsi notre entrée à travers la ville de Perpignan, au milieu de grands honneurs qu'on nous rendait, et nous nous dirigeâmes vers le château où se trouvait madame la reine, mère du seigneur infant En Ferrand, et madame la reine, mère du seigneur roi de Majorque; et toutes deux, quand elles virent que nous montions au château, descendirent à la chapelle. Et quand nous fûmes parvenus à la porte du château, je pris entre mes bras le seigneur infant, et là, plein d'une véritable joie, je le portai devant les reines qui étaient assises ensemble. Que Dieu nous accorde autant de joie qu'en éprouva madame la bonne reine quand elle le vit si bien portant et si gracieux, avec sa petite figure riante et belle, vêtu d'un manteau à la catalane et d'un paletot de drap d'or, et la tête couverte d'un beau petit beret[1] du même drap! Lorsque je fus auprès des reines, je m'agenouillai et leur baisai les mains, et fis baiser par le seigneur infant la main de la bonne reine son aïeule. Et quand il lui eut baisé la main, elle voulut le prendre dans ses bras; mais je lui dis: « Madame, sous votre bonne grâce et merci, ne m'en sachez pas mauvais gré; mais jusqu'à ce que je me sois allégé de la charge que j'ai acceptée, vous ne le tiendrez pas. » La reine sourit et me dit qu'elle le trouvait bon. Alors je lui dis: « Madame, y a-t-il ici le lieutenant du seigneur roi? » Elle me répondit: « Oui, seigneur, le voici! » et elle le fit avancer. Et le lieutenant du seigneur roi était à cette époque En Huguet de Totzo. Je demandai ensuite s'il s'y trouvait également le bailli, le viguier et les consuls de la ville de Perpignan, qui tous devaient aussi être présents. Puis je demandai un notaire public, et il s'y trouva. Il y avait, de plus, un grand nombre de chevaliers, et tout ce qui se trouvait alors d'hommes notables à Perpignan. Et quand tous furent présents, je fis venir les dames, puis les nourrices, puis les chevaliers, puis les fils de chevaliers, puis la nourrice de monseigneur En Ferrand; et, en présence des dames reines, je leur demandai trois fois: « Cet enfant que je tiens dans mes bras, le reconnaissez-vous bien tous pour l'infant En Jacques, premier né du seigneur infant En Ferrand de Majorque et fils de madame Isabelle sa femme? » Et tous répon-

(1) Le Tech.

(2) Il avait été cité devant le parlement de Paris, au sujet de questions élevées par le roi de France sur Montpellier.

(1) Ce n'était pas à proprement parler un beret, mais un de ces bonnets catalans et valenciens qui tombent droit et se rejettent sur la tête en se repliant comme par couches. Muntaner lui donne le nom de *batut*. J'ai mis le mot *beret* dans le texte comme plus intelligible à des lecteurs français. Mais comme Muntaner est un rigide observateur des usages du temps, je devais respecter en note la sévérité de ses details de costume

dirent qu'oui. Je répétai la même demande trois fois, et chaque fois ils me répondirent qu'oui, et qu'il était bien certainement celui que je disais. Après avoir prononcé ces paroles, j'ordonnai au notaire de m'en dresser une charte publique. Après quoi je dis à madame la reine, mère du seigneur infant En Ferrand : « Madame, croyez-vous que ce soit là l'infant En Jacques, fils de l'infant En Ferrand, votre fils, qu'il a eu de madame Isabelle, sa femme? — Oui, seigneur, » dit-elle. Et trois fois aussi, en présence de tous, je lui fis la même demande ; et trois fois elle me répondit qu'oui, et qu'elle le savait fort bien; et elle ajouta : « Oui, certainement, c'est bien là mon cher petit-fils, et comme tel je le reçois. » De toutes ces paroles je fis dresser également chartes publiques authentiques, avec le témoignage de tous ceux devant dits; et j'ajoutai alors : « Madame, en votre nom et au nom du seigneur infant En Ferrand, déclarez-vous ici me tenir pour bon et loyal, et pour entièrement quitte et dégagé de cette charge et de tout ce à quoi j'en étais tenu envers vous et envers le seigneur infant En Ferrand votre fils? » Et elle me répondit : « Oui, seigneur. » Je lui fis aussi la même demande par trois fois ; et chaque fois elle me répondit qu'elle me tenait pour bon et loyal et quitte, et qu'elle me déchargeait de tout ce à quoi j'étais tenu envers elle et envers son fils. Et de cette déclaration je fis également dresser une charte publique. Tout cela ainsi terminé, je lui livrai à la bonne heure ledit seigneur infant. Elle le prit et le baisa plus de dix fois, et puis madame la reine jeune le baisa aussi plus de dix fois. Après quoi madame la reine-mère le reprit et le confia à madame Pereyona[1], qui était auprès d'elle. Ainsi partîmes-nous du château, et je m'en allai au logement où je devais demeurer, c'est-à-dire à la maison d'En Pierre, bailli de la ville de Perpignan. Tout cela eut lieu dans la matinée. Après mon repas, je retournai au château et remis les lettres dont m'avait chargé le seigneur infant En Ferrand à madame la reine sa mère, et aussi celles que j'apportais pour le seigneur roi de Majorque, et m'acquittai du message qui m'avait été recommandé. Que vous dirai-je? Durant quinze jours je restai à Perpignan, et chaque jour j'allais voir deux fois le seigneur infant; et j'eus tant de peine à me séparer de lui que je ne savais que devenir; et j'y serais resté bien davantage si ce n'eût été de la fête de Noël qui arrivait. Je pris donc congé de madame la reine-mère, de madame la reine jeune, du seigneur infant et de toutes les personnes de la cour. Je payai tous ceux qui m'avaient suivi, et ramenai madame Agnès d'Adri dans son pays et en son hôtel près de Banyols; et madame la reine se tint pour très satisfaite de moi et de tous les autres. Je m'en vins de là à Valence, où était mon hôtel, et j'y arrivai trois jours avant Noël, sain, joyeux et dispos, grâces à Dieu. A peu de temps de là le roi de Majorque revint de France et eut grand plaisir à trouver là son neveu, et aussitôt, en bon seigneur, il régla, d'accord avec madame la reine, l'état de maison de l'infant tel qu'il convenait à un fils de roi.

CHAPITRE CCLXX.

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque envoya chercher des chevaliers et hommes de pied; et comment, avant leur arrivée en Morée, ledit infant trépassa de cette vie; et comment monseigneur Jean, frère du roi Robert, s'empara de tout le pays.

Il s'écoula peu de temps avant que le seigneur infant envoyât au seigneur roi de Majorque un message par lequel il lui demandait, qu'il voulût bien lui envoyer par moi des cavaliers et des hommes de pied. Madame la reine sa mère et le seigneur roi de Majorque me firent donc dire de me préparer moi-même, et de faire en sorte de me procurer une bonne troupe, tant à pied qu'à cheval, pour la lui conduire, et qu'il me ferait compter jusqu'à vingt mille livres à Valence pour mes troupes. Je m'occupai aussitôt de me procurer une compagnie, et j'eus à donner aide à beaucoup à mes propres frais; mais quinze jours n'étaient pas passés qu'il m'arriva, par un courrier, ordre de ne plus m'occuper de cet objet, parce qu'Arnaud de Caza venait d'arriver de Morée sur la grande nef du seigneur infant, et qu'avec cette même nef il se procurerait à Majorque des gens qui passeraient avec lui. Ainsi ils révoquèrent à la male-heure l'ordre que j'avais reçu et je n'y allai pas. En Arnaud de Caza ramassa à Majorque des gens de toute espèce, et y resta tant

(1) Abréviation qui répond à Pierrette, femme de Pierre; c'était probablement la femme du bailli de ce nom.

et tarda tant que, lorsqu'il arriva en Morée, le seigneur infant venait de trépasser de cette vie[1]; et ce fut la plus grande perte qu'eût encore éprouvée depuis longtemps la maison d'Aragon par la perte d'aucun fils de roi; et je ne vous dirai pas que ce fut seulement la maison

(1) Je trouve dans un cahier de pieces manuscrites de la propre main de Ducange, déposé à la Bibliothèque royale, un morceau fort curieux sur les événements qui se sont passés en Morée au moment de la mort de l'infant Ferrand de Majorque. C'est une sorte de procès-verbal en forme. On voit qu'il a été rédigé par un Catalan, car plusieurs mots latins ne sont qu'une traduction de mots catalans; et l'infant y parle même parfois tout-à-fait catalan. J'ai publié cette pièce pour la première fois à la suite de la seconde édition de l'histoire de Constantinople de Ducange, que j'ai donnée en 1826, en 2 vol. in-8°. Je la revois sur le seul manuscrit connu. Cette pièce est intitulée dans Ducange (t. II, p. 385 et suiv.) :

Extrait d'un petit cahier en papier, intitulé : *Incipit declaratio summaria super facto et morte domini infantis Ferrandi de Majorica.*

« Factum inclyti domini infantis Ferrandi de Majoricà.

« Hæc tria capita seu tres partes continet :

« I Caput est, de prælio in quo vivus captus fuit.

« II Caput, de terrarum suarum desolatione et traditione per suos inimicos factâ.

« III Caput est, de bonorum suorum mobilium de se moventium exsilatione et direptione per suos factâ et fieri permissâ.

« Quærendum est primo quo jure vel titulo ipse acquisierat et possidebat terram prædictam quæ dicitur de Clarentiâ, vel pars principatus Achaiæ, vel de la Moreyhe.

« Igitur, in primis sciendum est quod domina Helisabeth, conjux prima domini infantis et domina ejus mater fuerunt graviter oppressæ per principissam de la Moreyhe et ejus gentes et procuratores, et specialiter per comitem de Xiphelonià et episcopum Olinæ et Nicolaum Maura, qui dictam dominam matrem dictæ dominæ Helisabeth ceperunt, et arrestatam tenuerunt, et multis injuriis affecerunt. Et dicebant sibi : « Tu dedisti filiam tuam Catalanis! mala fortuna erit tibi, quia totam terram tuam perdes. » Et de facto, bona ipsius mobilia rapuerunt, et terram suam, scilicet comitatum de Mathegriffo, occuparunt et occupatum tenuerunt; et licet requisiti solemniter ex parte domini infantis restituere, renuerunt. Et super hoc dominus infans habito consilio cum domino rege Frederico, et ipso annuente et adjuvante, fecit armatam suam per mare et perrexit in Clarentiam; et requisitionibus factis debitis gentibus et procuratoribus dictæ principissæ, et ipsis persistentibus et obdurantibus in suâ malitiâ et denegatione juris et justitiæ, invasit cum armis locum Clarentiæ, et cepit eum, et alia loca plura; terram autem suam et dominæ uxoris suæ primæ habere non potuit, quamvis ad ipsam habendam conatus fuerit toto posse.

Priùs dicendum est de personâ domini infantis, quomodo et qualiter se gerebat in armis et aliis factis suis. Et certè ipse erat prudens, strenuus, et magnanimus in moribus suis. Siquidem prudentia ejus in hoc apparuit, quod cum dom. Sancius rex Majoricarum frater ejus haberet eum exosum propter suggestionem quorumdam consiliariorum suorum, ipse fraudulentiam eorum attendens, sciensque fratrem suum sine prole, in posterum prævidens, duxit uxorem dominam Helisabeth prædictam, quam invenit in Siciliâ desolatam, ex quâ suscepit filium dominum Jacobum, nunc regem Majoricarum, quem infantulum, defunctâ de partu ipsius dictâ dominâ conjuge suâ, post quinque vel sex mensium vel circà, misit per mare de Siciliâ ad dominam Sclarmundam matrem suam, reginam Majoricarum; et tunc ipse cum armatâ suâ post parvum temporis venit Clarentiam, ut prætactum est, et ibi similiter duxit uxorem secundam, dominam Helisabeth, consanguineam regis Cypri, ex quâ ortus est dominus infans Ferrandus qui nunc est, secundo-genitus ipsius domini prædicti. Et in aliis etiam apparuit ejus prudentia, quia erat dives et opulentus, ut infrà apparebit. Magnanimitas verò ipsius simul cum prudentiâ in hoc patuit, quod requisitione debitâ præcedente super injusticiâ et oppressione et injuriis sibi et inclytæ dominæ consorti suæ ac matri ejus illatis, et negatâ sibi penitus justiciâ, agonizare satagens, cum paucis, nec illis omnibus bonis, expugnavit Clarentiam et alia loca plura, et obtinuit et triumphavit de injuriantibus : ità quod comes de Xiphelonià et episcopus Olinæ et Nichola Maura, qui pro principissâ hæc faciebant, humiliaverunt se sibi, et fecerunt sibi homagium, cum aliis pluribus generosis et popularibus; et ipse benignè et clementer recepit eos, et fecit magnum convivium. Tandem posteà exploratâ familiâ dom. infantis, et inventâ fortè instabili et corruptâ, abierunt retro et transfugerunt ad principissam, non ex fide, sed potiùs quia cum multis militibus Gallicis vel Burgundis sciebant eam noviter advenisse, et matrimonium cum quodam nobili de Burgundiâ contraxisse, qui ut princeps paravit se contrà dom. infantem prædictum, comite prædicto sibi assistente, et omne malum contrà dominum infantem procurante, tam clàm quam apertè. Dominus autem infans, audito quod princeps veniebat, contra ipsum paravit se ad eundum versus eum; et quum quidam dissuaderent sibi quod non iret, utinàm bono zelo, respondit et dixit : quod non sustineret quod princeps vastaret terram suam. Quare est contra falsitatem quam Andreas Guiterii proposuit, dicens quod dominus infans mandavit in testamento suo quod dicta terra restitueretur; quin enim exponeret se morti pro terrâ prædictâ, si eam mandasset restitui; et quare pluries comminatus fuit illis qui sibi suggerebant quod restitueret eam, et hoc valdè molestè ferebat. Et sic exivit de Clarentiâ cum paucis, utinàm bonis, die tertiâ mensis julii quæ fuit dies sabbathi, in occursu dicto principi; et venit ad locum vocatum l'Espero; et inde venit die dominicâ sequenti versùs principem, ità quod exercitus utriusque partis invicem se videbant; et noctis illius die provocaverunt in quodam nemore ibi propè, ità quod balistarii jaciebant sagittas invicem.

Et die lunæ sequenti manè, cum princeps moveret exercitum suum et iret versus Clarentiam cum acie suâ, Guillelmus de Fontibus et Guillelmus Den in equis suis equitantes dixerunt domino infanti : « Princeps cum suo exercitu facit vel tenet viam Clarentiæ; et postquam estis ità animatus ad præliandum, feriamus in retroguardiâ eorum, et dabimus eis magnum damnum. » Hic est multum in istis verbis advertendum, quòd, cum debuissent tacere vel exspectare moram, vel jussum domini infantis, maximè cùm princeps non veniret adversùs

d'Aragon qui fit en ceci une telle perte, mais ainsi fit le monde tout entier, car c'était le chevalier le plus brave, le plus intrépide qui fût de ce temps parmi les fils de roi dans tout le monde, et aussi le plus droiturier et le plus sage dans tous ses faits. Son corps fut apporté à

eum, ipsi excitaverunt eum quem sciebant magnanimum, et quem sub colore audaciæ instigaverunt ad præliandum, cùm potius debuissent eum avertere, vel saltem silere, et stare parati, dum princeps longius pertransisset, potissimè cùm foret principem cum magno exercitu Gallicorum et Burgundorum, et dominum infantem cum paucis, ac illis non bonis, imo apertè vacillantibus et paventibus ac diversa consulentibus, quia modo dicebant unum et statim aliud. Et hoc fuit causa ruinæ domini infantis, quia si unanimes fuissent, dominus infans non fuisset interfectus. Et tunc dominus infans, non benè discernens ipsorum motus et voluntates, sicut ille Judas Machabeus qui in ultimo prælio suo quo mortuus est, ait : «Surgamus, et eamus ad adversarios nostros » Dixit : *no no, feriams a tot* (non, non, ferons sur eux tous) ; et dixit omnibus : « Rogo vos omnes quod teneatis me *aprop* (de près), quia semper inveni etis me juxtà vexillum. » Et tunc Adhemarius de Mosseto, et Guillelmus de Fontibus et Guillelmus Den, et quidam alii milites sicut erant vel videbantur meliores, posuerunt se circà dominum infantem, ut dictus Adhemarius dicit; et cum appropinquasset ad acies principis dominus infans, dixit : « Nunc est hora ! » Licet Guillelmus Den dicat et dixerit, non tamen in judicio, quod dominus infans dixit : *He, tant son*? (Sont-ils si nombreux ?) sic idem. Et ipse Guillelmus Den respondit : « Non est modo hora, sed data est palmada ! » volendo dicere quod non poterant retrocedere. Et super hoc dominus infans brocavit in exercitu principis, et specialiter aggressus fuit aciem comitis, qui erat principalis hostis suus, et reffrontavit eum fortiter. Et ille qui portabat vexillum dicti dom. infantis cecidit, et tunc omnes fugerunt, exceptis paucis, usque ad septem vel circà, qui pro majori parte erant de terrà illà, et fecerant sibi homagium, qui in dicto prælio ceciderunt. Et dom. infans transivit ultrà, et invenit se solum cum Adhemario de Mosseto, et Guillelmo de Fontibus, et quodam scutifero Bertrandi de S. Martiali, et quodam puero Guillelmi Den, qui equitabat in equo *alforrato* (armé à la legère). Et dum prædicti loquerentur cum eo, persuadendo sibi ut fugeret, prout dictus Adhemarius dicit, versùs Clarum-Montem, D. infans dicebat : « Non adhuc. » Et cùm iterum sibi dicerent : « Domine, evadatis, quia vexillum vestrum est perditum : » Dominus infans dixit : « Non adhuc. » Et tunc Guillelmus de Fontibus dixit sibi : *Vaia ; que can volret, no porct,* (eh bien ! quand vous le voudrez vous ne le pourrez plus). Et cùm iterum dicerent sibi : « Domine, penzate evadere, quia ecce una banderia principis et una alia alba Burgundorum veniunt, aliàs mortuus estis ; » ipse dixit : « Equus meus non potest ire. » Et dum irent sic loquendo versùs Clarum-Montem, dominus infans videns quosdam milites de familià suà, à longe clamavit, et vocavit scutiferum Bertrandi de S. Martiali, dicendo : « Raymunde, vade ad alios milites de familià ut veniant. » Et Adhemario dixit : « Equus meus non potest ire. » Et Adhemarus dixit ei : « Descendatis de equo vestro, et ascendatis quem ducit ille puer. » Dixit de dicto puero Guillelmi Den. Et super istis verbis dictæ banderiæ appropinquaverunt ; et irruerunt inimici in dictum dominum infantem, quem dictus puer ostendit eis ; et, ut Adhemarius dicit, diviserunt eos sic, quod dominus infans remansit solus inter inimicos suos, et dictus Adhemarius fuit percussus, ut ipse dicit, et equus ejus saltavit, et posteà non vidit dom. infantem. Et sic ipse et Guillelmus de Fontibus et alii fugerunt versùs Bel-Veser, salvi tamen et illæsi, licet equus Adhemarii esset vulneratus, ut dicit, et licet G. de Fontibus esset impeditus per aliquos milites partis adversæ, ut Adhemarius dicit se credere. Et tunc dom. infans fuit afferatus et circumdatus et captus per inimicos suos, et ibidem fuit decapitatus ; et postmodum, prout Berengarius Maleti deponit, corpus domini infantis fuit sibi et Guillelmo de Sono ostensus per inimicos in campo ubi erat adhuc ; et dictus Berengarius qui captus fuit in dicto prælio vidit dictum corpus sine aliquo vulnere, et sine aliquo operimento, exceptis femoralibus sive bragetis ; et equus domini infantis jacebat mortuus juxtà ipsum sine freno et sine cellà, et corpus domini infantis erat sine capite. Sed posteà dictus comes in camerà suà ostendit caput domini infantis dicto Berengario ; et tota facies, ut dictus Berengarius deponit, erat vulnerata pluribus ictibus despuncto, et videbatur os ejus modicum fissum ; et aliud vulnus non erat in corpore, vel capite dom. infantis ; nec in tibià, ubi erat modica læsura quæ fuerat facta, ut ipse credit, sub gamberiam.

His ità super prælio breviter prælibatis, dicendum est de clandestinis tractatibus et parlamentis habitis cum inimicis D. infantis, super terræ traditione, et de nunciis et litteris missis per dictum Andream illicò ad Adhemarium de Mosseto et alios milites qui fugerant, et erant in loco de Bel-Veser et d'Estemira. Et manifestè constat et probatum est quod in crastinum dicti prælii facti, inimici appropinquaverunt affidatè ad portale Clarentiæ, et dixerunt quod redderet se, quia dom. infans erat mortuus; et ostenderunt caput. Et confestim Andreas Guitterii exivit locutum bis vel ter cum eis extrà ad partem (à part) ; et incontinenti fuit inter eos securitas, vel treugia facta. Et fuerunt missi nuncii cum litteris ad locum Bel-Veser et d'Estemira ; et nuncii fuerunt Bertrandus Gaulcelmi pro dicto Andreà, et quidam Burgundus miles pro dicto principe. Et venit cum eis scutifer Bertrandus de Sancto-Martiali ; et fuerunt locuti cum Adhemario de Mosseto, et Guillelmo de Fontibus in loco de Bel-Veser, et similiter iverunt ad Estemira ; et locuti sunt cum Guillelmo Den et Bertrando de Sancto-Martiali, et aliqua dixerunt ad partem. Coram omnibus dixerunt : si volebat consentire paci quam princeps tractabat cum dicto Andreà et quod veniret Clarentiam. De aliis verbis et factis ipsi... licet interrogati ; de hoc inter se discordant et non conveniunt benè, adeò quod magna suspicio insurgit ex dictis ipsorum, vel celatis, vel aliàs coloratis contra ipsos, prout inferiùs latius patebit. Super istis locutionibus, et nunciis et litteris, videantur depositiones, scilicet Pontii de Riberà, Joannis Catalani, Bernardi de Vallicrosà, Romey de Incudio, Guillelmi Den, Guillelmi de Fontibus, Adhemarii de Mosseto, et aliorum. Intereà verò antequam prædicti milites venirent, dictus Andreas fuit factus capitaneus per Almugarios plures, nonobstante contradictione aliquorum, et gessit se pro capitaneo, et recepit homagium à multis, et ipse fecit eis, et fieri fecit præconizationes ex parte suà. Posteà venerunt milites prædicti, et inter alios Guillelmus

Perpignan. Il fut très heureux pour madame la reine, sa mère, de n'avoir pas connu cet événement; car Dieu l'avait déjà rappelée à son saint côté; et on peut bien dire qu'elle est sainte en paradis, car il n'y avait pas au monde femme aussi pieuse, aussi humble et meilleure chré-

Den. Contradixerunt quod ipse erat capitaneus in vitâ D. infantis. Et finaliter qualitercumque dictus Andreas fuit confirmatus per eos in capitaniâ. Et tunc fuerunt factæ præconizationes ex parte D. Jacobi filii D. infantis. Fama fuit quod ipse corruperat Almugarios qui tenent partem suam, et dederat eis pecuniam.

Postmodum autem fuit tractatum palàm cum inimicis de pace faciendâ, et fuerunt facta plura et diversa consilia in domo minorum, et quandoque in domo dicti Adhemarii, et in domo dicti Andreæ. Et ab initio Almugari tenuerunt fortiter quod terra teneretur; et Guillelmus Den, et quidam vocatus Beylestat et alii plures insistebant pro terrâ tenendâ, et quod notificaretur D. regi Majoricarum, vel D. Frederico, qui prope erat; et gentes Clarentiæ hoc idem volebant. Posteà paulatim declinaverunt, et maximè milites, extrà dictum G. Den, ad terram inimicis tradendam, prætendentes quod non erant victualia, et quod Almugarii transferebant se ad inimicos. Et tamen probatum est plenissimè quod erant satis victualia et messes instabant; et probatum est quod Almugarii libenter tenerent terram et defenderent, si dictus Andreas vellet eos quitare; sed victualia fraudulenter abscondebantur, et quitatio negabatur per dictum Andream, dicentem quod ipse non quitaret eos, nec habebat monetam, licet satis haberet, sicut inferiùs patebit.

Et in istâ discordiâ fuerunt electi duodecim, pro faciendis et tractandis et ordinandis omnibus, qui finaliter fecerunt compositionem de terrâ tradendâ. Et, prout fuit fama et communis opinio, fuit data multa pecunia pro prædictis; et dicta compositio fuit facta intrà paucos dies, et infrà decem, ut aliqui testes deponunt et alii intrà 15. Et omnia castra fuerunt tradita inimicis, exceptâ Clarentiâ, ubi ipsi stabant pro negotiis suis faciendis. Et bona domini infantis diripiebantur, et comburebantur. Quæ autem et qualia seu quanta erant bona D. infantis, certè multa et magna et valdè pretiosa. Siquidem dos dominæ uxoris suæ primæ fuerat trigenta millium librarum pecuniæ unà cum terrâ suâ; item dominus infans erat multum abundans in argento, et vasis argenteis, et in coronis aureis et lapidibus pretiosis, etc.

Bertrandus de S. Martiali majordomus domini infantis.

Item habuit (D. infans) ab episcopo Olinæ quem tenuit captum quia conspiraverat cum inimicis suis et loquebatur cum ipsis secretè multa bona valentia 40 millia hyperperorum et plura alia.

Item probatum est quod D. infans solum per unum annum tenuit Clarentiam et aliam terram, ità quod anno revoluto et expleto, parum plus vel minus, nisi per duos vel tres dies, vel circà, vitâ functus est anno Domini 1316, quintâ die julii; et eodem anno fuit corpus ejus portatum apud Perpinianum, et sepultum in domo prædicatorum, in crastinum Omnium Sanctorum vel circà. Et tunc fuit incepta inquisitio contrà dictos Adhemarium et Bertrandum de Sancto-Martiali et alios eorum complices; sed quibusdam de consilio Dom. regis Sancii occultis conniventibus transeuntibus, non fuit processum ut debuit, prout patet per processum factum per eos, etc.

Tertia suspicio est: Clandestina nunciorum et litterarum missio facta in crastinum per dictum Andream solum ad duo castra, scilicet ad Pulchrum-videre (Beau-voir), ubi erat Adhemarius de Mosseto, et G. de Fontibus prædicti, et ad Estemira ubi erant Bertrandus de S. Martial et G. Den; et nunciorum qualitas, unus enim erat Burgundus ex parte principis, et alius Bertrandus Gaulcelmi ex parte dicti Andreæ, etc.

Ad hoc etiam præstat adminiculum magnum, depositio Romey de Incudio qui dicit, quod locuti fuerunt ad partem in quâdam terratâ de Claromonte, et scrutabantur ejus voluntatem; et quia ipse dixit quod tenerent terram, displicuit eis. Et facit etiam ad hoc dictum Bernardi de Villirosâ qui deponit quod G. Den induxit Bremundum de Seano ad deserendum Lauriol; et dixit quod D. infans numquam *retaret* (accuserait) eum de fide, quasi præsciens facta et fienda super prædictis. Et fuit ad Estemira locutus cum nuntio Burgundo ad partem. Et dixit quod G. de Fontibus et Adhemarius erant mortui in bello, et ista verba fraudulenta erant cooperta. Item facit quod, Andreas fuit locutus cum comite et cum principe, ut dixit Joannes Catalani. Item Adhemarius invitavit archiepiscopum de Lepanto, qui venit pro tractatu traditionis terræ, et dixit multa falsa, dicens quod rex Majoricarum erat mortuus, et rex Aragonum, et rex Fredericus.

Quarta suspicio est: intimatio seu notificatio omissa fieri D. regi Majoricarum, vel D. Frederico, imò quod pejus est, eorum ignorantia affectata, quod manifestè apparet quia Bergerio de Ulmis et ejus familiæ quam D. regina Majoricarum mittebat clauserunt portalia Clarentiæ et victualia negaverunt, et Adhemarius de Mosseto, et G. de Fontibus exiverunt de Clarentiâ et ascenderunt in *taridas* (longues barques) ubi erat familia, quam D. regina mittebat, et prædicaverunt ibi ad inducendum eos quod non descenderent in terram, verba sua falsa et deceptiva dicendo: « quod pax erat facta, et quod redirent, et quod facerint eis libenter succursum sicut fratribus suis. » Et supervenit quidam *adalil* (guide des almogavares), vocatus Balestat; et dixit contrarium, dicendo: « Non audiatis istos proditores qui vendiderunt D. infantem, sed descendatis et teneamus terram, et vindicemus necem D. infantis. » Et tunc dicti Adhemarius et Guillelmus tacuerunt et recesserunt. Et dum dictus Adhemarius loquebatur, barba sua tremebat; et confestim familia, invito procuratore Arnaldi de Cassiano qui erat jam subornatus et prohibebat eos accipere arma, ad terram descendens saltavit in barchis, et venerunt ad terram. Et tunc fuit rumor in Clarentiâ, quod Andreas vel sui prohibebant intrare familiam; et Almugarii qui erant in Clarentiâ clamaverunt: « Non aperiemus fratribus nostris! moriantur proditores, et aperiamus. » Et tunc fecerunt aperiri portalia, et intraverunt prædicti, ità quod fuit ibi magnus tumultus, « Teneamus terram. » clamantium. Et fecerunt insultum in barrium quem inimici tenebant, et miserunt ibi ignem. Et Andreas vel sibi adhærentes miserunt nuncium ad comitem de Xiphaloniâ, quod veniret cum suo exercitu ad terrendum istos, quia tunc jam erat princeps mortuus. Et dictus comes venit. Et sic, minis et terroribus, et prohibendo victualia, omnes paulatim acquieverunt, et finaliter redierunt cum magnâ desolatione et penuriâ, quia Arnaldus de Cassiano victualia quæ

tienne. Et elle était arrivée en paradis avant d'éprouver cette douleur de la perte de son fils. Le corps du seigneur infant fut déposé dans l'église des frères prêcheurs à Perpignan. Dieu veuille recevoir son âme et la placer au milieu de ses saints en paradis!

Il ne s'était pas encore écoulé deux mois depuis sa mort que mourut aussi l'autre prince[1]. Puis toute cette terre fut occupée par monseigneur Jean[2], frère du roi Robert, qui la tient encore aujourd'hui. Dieu veuille, par sa sainte grâce, ramener le temps où cette principauté reviendra au seigneur infant En Jacques,

satis erant in aridis vendidit in Siciliâ, et ipsi fame peribant. Et fecerunt tantum et sic festinaverunt quod, antequam Berengarius de Ulmis veniret, jam demiserant Clarentiam; et in recessu Burgundi, qui plangebant D. infantem et principem, quia prædictum comitem habebant suspectum de morte principis, quia dictum fuit quod fuerat potionatus, tractaverunt cum Adhemario de Mosseto et aliis quod insurgerent contrà comitem et vindicarent mortem D. infantis et principis. Sed illi de familiâ D. infantis conniventibus oculis transierunt, quod plures Burgundi et alii de familiâ principis planxerunt multum D. infantem, et dicebant quod multum benè sicut Rolandus se defenderat, et quod Adhemarius, et G. Den, et G. de Fontibus erant proditores, et ipsi conquirerent eos per bellum; et clamaverunt coràm omnibus pluries.

Ergò manifestè apparet quod ipsi, spretâ voluntate et consilio regis Majoricarum et regis Frederici, conabantur terram tradere inimicis toto posse, licet ipsi mendaciter dixerunt quod ab initio ipsi consuluerunt quod notificaretur D. regi Majoricarum, quod Almugarii prohibuerunt; quod est falsum, etc.

Probatum étiam fuit, quod pactum fuit factum quod possent res suas vendere (in Clarentiâ) et specialiter locum de Potemiâ, quod fuit D. uxoris primæ D. infantis, etc., et quod princeps mortuus fuit antequam Clarentia traderetur, etc. (*Tiré des Mss. de Ducange.*)

(1) Avant même que la ville de Clarence eut été rendue par les gens de l'infant, à la suite du découragement dont sa mort frappa les siens, le prince Louis de Bourgogne, son rival, et mari de Mathilde de Hainaut, mourut aussi, empoisonné, dit-on, par le comte de Cephalonie. On a vu (note 1 p. 512) que Louis de Bourgogne, avant de s'embarquer, avait fait son testament à Venise et avait legué, au cas où il mourrait sans enfants, sa principauté de Morée à son frère Eudes de Bourgogne (Ducange, t. II, p. 189). Eudes, voyant qu'il lui serait difficile d'en prendre possession, par les obstacles qu'il trouverait en Morée dans la resistance de Mathilde, veuve de son frère, et dans les difficultes qu'il avait en France, vendit son droit à Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople par son mariage avec Catherine.

(2) Il paraît que les barons français de Morée, après la mort de Louis de Bourgogne, ne reconnaissant pas les droits éventuels cédés par lui à un prince titulaire, voulurent se donner un prince réel et prirent des arrangements avec Jean comte de Gravina, un des fils de Charles II, qui désirait avoir la main de la princesse et surtout la principauté. La princesse refusa. On la mena de force à Naples; là nouveaux refus. Conduite jusqu'à Avignon devant le pape, en 1315, elle déclara qu'elle était mariée en secret à Hugues de la Palisse. Le comte Jean, furieux, n'en persista pas moins à vouloir donner suite au mariage. Il fit d'autorité célébrer les fiançailles; et comme c'était la principauté qu'il voulait, non la femme, il prit de lui-même le titre de prince de Morée et fit renfermer Mathilde au château de l'Œuf où elle mourut sans enfants. On trouve des éclaircissements curieux sur ces faits dans un mémoire dont un fragment est rapporté par Ducange, comme tiré de l'ancienne Chambre des Comptes de Paris; je n'ai pu le retrouver aux Archives et je donne ici ce fragment revu sur l'extrait fait par Ducange et transcrit de sa propre main dans le cahier déjà cité plus haut.

Extrait d'un mémoire en papier de la Chambre des Comptes de Paris touchant les droits du roi de Majorque sur la principauté de Morée.

« Primò dicebatur, y est-il dit (Ducange t. II, p. 378), quod Joannes, frater regis Roberti, his rationibus propter aliquos milites seu barones vassallos dominæ olim principissæ, tractatum fuit matrimonium de eâ cum prædicto domino Joanne in civitate Napolitanâ, et quod dicta domina principatus recusabat matrimonio consentire, per prædictos tractantes violenter cum quibusdam galeis duxerunt eam ad dictam civitatem Napolitanam cum consilio et auxilio domini regis Roberti et dicti domini Joannis fratris sui. Et cum ibi essent, requisita dicta domina ut dictum matrimonium confirmaret, hoc facere recusavit. Quâ de causâ duxerunt eam Avinionem coràm domino papâ Joanne, (predecessore illius nunc regnantis; et ibi iterum requisita fuit de prædicto matrimonio; cui noluit aliquo modo consentire, dicens quod cum alio jam contraxerat, videlicet cum quodam milite seu barone nomine *messire Hugo de la Palissa*. Quâ de causâ imposuerunt sibi quod amiserat principatum, dicentes quod non poterat contrahere sine licentiâ eorum, seu principis Tarentini, fratris regis Roberti et ejusdem domini Joannis, allegantes præthereà, quod talis obligatio facta seu promissa fuit per principem Filippum patrem dominæ principatus Achaiæ, tempore guerræ initæ inter eos. Cum dictus princeps Tarentinus esset cum suo exercitu super terram principatus Achaiæ, pro obtinendâ pace, dictus princeps Filippus (de Savoie) fecit dictam promissionem, videlicet: quod si decederet sine hærede masculo, quod filia ejus succedens in principatu non posset contrahere sine licentiâ principis Tarentini seu rege Roberto. Quibus coloribus reducta fuit dicta domina principatûs Achaiæ ad terram de Napoli, et ibi incarcerata fuit in quodam castro vocato Castel del Ovo, et ibi definivit dies suos, nullo, ut dicitur, condito testamento, cum in carcere esset; sed in ultimo vitæ suæ, et cum duceretur ad dictum locum coràm pluribus verbo tenus dixit, quod injustè eam incarcerabant, et quod suum erat haberent, et quod quidquid habebat dimittebat domino Jacobo regi Majoricarum filio nepotis suæ, cum ad eum de jure spectaret. Hoc facto dictus dominus Joannes frater regis Roberti imposuit sibi titulum dicti principatûs Achaiæ, seu Amorrheæ, et pluribus annis tenuit aliquam partem dicti principatus cum

a qui elle doit appartenir de plein droit. Puisse Dieu me laisser vivre pour voir ce moment, et me permettre, à moi et à mes vieux cheveux blancs, d'y porter aide de tout le pouvoir et savoir que Dieu a bien voulu mettre en moi! Je cesse de vous parler de ces seigneurs de la maison de Majorque, et je vais vous entretenir de nouveau du seigneur roi d'Aragon et de ses enfants.

tractatu illorum qui dictum matrimonium pertractarunt, et ut dicitur, fidem eorum in præmissis maculantes.

Secundò dicitur, quod nunc habet jus dominus Robertus filius principis Tarentini, nepos regis Roberti ex parte patris, et nepos regis Franciæ ex parte matris, duabus rationibus; primà ratione, cambii seu permutationis quam fecit cum prædicto domino Joanne qui dimisit sibi dictum principatum Achaiæ, videlicet titulum, et quod tenebat pro eo in dicto principatu, èt dictus dominus Robertus nepos suus dedit sibi in cambium ducatum de Duras; quapropter dictus dominus Robertus dicit se habere jus eisdem rationibus quibus dominus Joannes, ut suprà. Secundà ratione, quia dicitur quod ei pertinet conquesta imperii Romaniæ, et isto prætextu dicunt quod principatus Achaiæ est sub tenentiâ dicti imperii, et quod deficiente legitimo hærede, tanquam major et superior dominus debet succedere.

Tertiò et verum, barones partium Romaniæ tàm amici quàm inimici pro majori parte concordantes dicunt habere jus in toto principatu Achaiæ super illustrem dominum Jacobum regem Majoricarum sequentibus rationibus : et primò, quia certum est quod princeps Guillelmus, verus dominus et ultimus princeps totius principatus Achaiæ decessit duabus filiabus relictis : majori quidem dimisit totum principatum Achaiæ, secundæ quamdam baroniam vocatam baroniam de Matagriffo, quæ est sub tenentiâ dicti principatus, substituendo ad invicem quod si aliqua decederet sine liberis, quod pars sibi relicta rediret ad aliam super-viventem, aut ad ejus liberos. Deindè hoc seculo decessit secunda domina de Matagriffo relictâ filiâ quadam quæ filia fuit uxor inclyti domini Infantis En Ferrando memoriæ recolendæ, ex quo et ex quâ natus fuit serenissimus princeps dominus Jacobus rex Majoricarum : deinde decessit dicta filia major, domina dicti principatus Achaiæ, nullo relicto hærede, nec aliquo, ut dicitur, condito testamento, quia in carcere de Castel del Ovo finivit dies suos, ut suprà dictum est.

Quibus præmissis juxtà dictas substitutiones et institutiones, totus principatus Achaiæ devenit aut debet devenire cum dictâ baroniâ de Matagriffo ad prædictum dominum Jacobum regem Majoricarum, etc.

Item, dico quod tota insula Negropontis est de jure et de facto sub principatu Achaiæ, qui est tenentiæ 300 miliarorum sicut insula Majoricarum; et dominatur prædicta insula à duobus baronibus, videlicet à domino P. de Carceribus et domino Bartholomone Gisi, qui sunt vassalli dicti principatus.

Item dico quod tempore principis Philippi, domini principatûs, ducatus Athenarum, quem tenent integraliter illi de societate (la Compagnie catalane), erat submissus principi Achaiæ, licet de facto hodiè illi de societate non recognoscant, cum sint ad invicem capitales inimici, etc.

Item quicunque haberet integraliter dictum principatum Achaiæ haberet sub se inter baronias et cavalarias feudales mille et plus, convalientes pro quâlibet, anno quolibet, trecentas libras Barcelonenses.

Item dico quod, deductis expensis pro custodiâ castrorum, superesset principi integrè possidenti, anno quolibet, centum millia florenorum.

Item dico, quod nobilis Nicolaus Sanut, dominator aliquarum insularum in dictis partibus Romaniæ, est vassallus dicti principatus de jure et de facto.

Item si quæratur quis hodiè tenet de facto dictum principatum, dico quod aliquam partem tenet dominus Robertus, principis Tarentini filius, nec ipse est ibi præsens, quia juvenis est, sed ibi est vicarius pro eo dominus Bertrandus de Baucio, de provinciâ Provinciæ.

Item illi dominatores insulæ Negropontis obediunt sibi et dictus nobilis Nicolaus Sanut.

Item ibi comes Brennensis, qui se dicit ducem Athenarum, duo castra tenet sub fidelitate ejusdem Roberti, unum vocatum Argos, et aliud vocatum Napoli.

Item tenent ibi Veneti, non recognoscentes imperatorem, duo castra, unum vocatum Modon, et aliud vocatum Coron.

Item dico, quod tota residua et major pars tenet pro imperatore Romæorum. Et sic totus principatus est in se divisus, et per consequens divisæ voluntates et corda hominum, etc.

Item quia narratur quod dominus Guillelmus dux Athenarum, dominus societatis, ab hoc sæculo terras migravit, et sic societas remanet sine domino, quia dictus dominus decessit sine hærede, quia non juraverant nisi sibi et ejus descendentibus, etc.

Suivent, dit Ducange, plusieurs raisons pour porter à faire paix et traité entre le roi Jacques et le prince Philippe. (Tiré des manuscrits de Ducange.)

CONQUÊTE DE SARDAIGNE.

CHAPITRE CCLXXI.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon résolut d'envoyer l'infant En Alphonse, son fils, à la conquête du royaume de Sardaigne, avec l'aide du seigneur roi de Majorque, qui lui fournit vingt galères.

Il est vérité que le seigneur roi d'Aragon, voyant ses fils grands, fiers et valeureux, convoqua ses cortès dans la cité de Gironne, où se trouvèrent le seigneur roi de Majorque et tous les barons de la Catalogne; et là il fit publier qu'il chargeait complétement son fils, le seigneur infant En Alphonse, de la conquête du royaume de Sardaigne et de Corse, qui devait être sien. Aussi lui semblait-il à lui et à tous ses sujets que c'était grand'honte pour lui de ne point le conquérir, puisqu'il y avait si longtemps qu'il s'en disait et signait roi[1]. Tous approuvèrent cette résolution, et par-dessus tous le seigneur roi de Majorque, qui offrit

(1) Après l'expulsion définitive des Sarrazins de l'île de Sardaigne par les forces réunies des Pisans et des Génois, en 1050, les Pisans qui avaient autrefois possédé dans cette île des établissements considérables, rentrèrent en possession de leur conquête, et récompensèrent les Génois de l'assistance qu'ils en avaient reçue par d'importantes concessions à Alghero et au Cap septentrional, mais sous la suzeraineté de la commune de Pise. A mesure que s'éloignait cette époque de la grandeur pisane, l'influence de Pise s'en allait faiblissant en même temps que grandissait la prépondérance des Génois, et la Sardaigne fut souvent leur champ de bataille. Au moment de la conquête de 1050, Pise, après avoir distribué les fiefs à ses alliés, avait divisé l'île en quatre petites souverainetés connues sous le nom de judicatures : celles de Cagliari, de Gallura, d'Arborée ou Oristano et de Torrès ou Logaduro, confiées aux chefs des principales familles pisanes, envoyés d'abord comme gouverneurs, mais qui rendirent promptement la dignité de juge héréditaire dans leur famille. Peu à peu ces judicatures s'étaient affranchies de toute reconnaissance de suzeraineté envers Pise, occupée tout entière de ses luttes de terre et de mer avec Gênes. La victoire de Molara, remportée par les Génois sur mer, le 6 août 1284, acheva la ruine des Pisans; et en même temps qu'ils perdirent, avec leur confiance en eux-mêmes, tous les établissements disséminés sur les mers, ils furent réduits dans l'île de Sardaigne à la seule judicature de Cagliari.

« Le comte Ugolino della Gherardesca, dit M. Mimaut (t. II, p. 161), nommé dictateur sous le titre de capitaine général, après la défaite de Molara, offrit même de leur céder le château de Castro qui domine Cagliari, pour la rançon de leurs onze mille prisonniers; mais un mouvement digne des plus beaux temps de l'antiquité, sauva ce débris de la puissance pisane. Les prisonniers pisans furent indignés d'apprendre à Gênes la négociation dont ils étaient l'objet. Ils obtinrent de leurs vainqueurs la permission d'envoyer des commissaires à Pise pour y manifester leurs sentiments. Introduits dans le conseil, les envoyés déclarèrent : que les prisonniers ne consentiraient jamais à une capitulation aussi honteuse; qu'ils aimaient mieux mourir dans la captivité que de souffrir qu'on abandonnât lâchement une forteresse bâtie par leurs ancêtres et défendue au prix de tant de sang et de travaux; que si les conseils de la république étaient capables de persévérer dans une resolution aussi insensée, aussi criminello, les prisonniers ne voulaient pas leur cacher qu'à peine rendus à la liberté, ils tourneraient leurs armes contre des magistrats ou pusillanimes ou traîtres, et qu'ils les puniraient d'avoir sacrifié la patrie et l'honneur à de vaines et éphémères jouissances. »

A côté de cette province pisane avait grandi la judicature d'Arborée, devenue complétement indépendante; et presque en même temps Boniface VIII, en vertu du droit exercé par les papes de conférer à leur gré l'investiture de la Sardaigne, conféra, par les clauses de la paix de 1297 et en échange de la Sicile (voyez p. 394), cette investiture à Jacques II d'Aragon, et Jacques ajouta en effet à ses titres celui de roi de Sardaigne et de Corse. Jacques II ne put alors faire valoir ses droits et remit la prise de possession effective à un moment plus favorable. Benoit IX renouvela en 1304 cette même donation en faveur de Jacques, mais sans plus d'effet. Sous Clément V, la même investiture fut renouveleé en 1306, et dès l'année suivante 1307, une flotte aragonaise fut enfin dirigée sur la Sardaigne, mais sans aucun succès. Enfin une occasion se présenta pour le roi d'Aragon de se jeter en Sardaigne avec de meilleures chances, appuyé qu'il allait être par des auxiliaires de l'intérieur de l'île. Mariano III, juge d'Arborée, étant mort sans enfants légitimes, en 1321, son fils naturel, Hugues, s'empara de l'autorité. Les Pisans croyant le moment favorable pour reprendre leur prépondérance sur le judicat d'Arborée, se prononcèrent contre les prétentions de Hugues, et se disposèrent à l'attaquer. Ce fut dans ces circonstances que Hugues s'adressa au roi d'Aragon.

Cette longue note était une avant-scène nécessaire du récit de Muntaner. Les notions sur la Sardaigne sont fort peu répandues et les ouvrages dans lesquels on peut trouver des notions exactes ne sont pas fort nombreux. Je puise mes renseignements dans un utile et consciencieux ouvrage, l'Histoire

d'armer vingt galères à ses frais et dépens, et d'envoyer deux cents hommes à cheval et des gens de pied.

Après cette offre du seigneur roi de Majorque, tous les riches-hommes, toutes les cités, tous les évêques, archevêques, abbés, prieurs, offrirent aussi de lui faire aide chacun d'une chose fixée; et ainsi les secours que le seigneur roi trouvait en Catalogne furent si considérables que c'est merveille. Il vint aussi en Aragon, où on lui fit de pareilles offres; puis dans le royaume de Valence, où on en fit tout autant. Que vous dirai-je? Chacun fit de tels efforts qu'on peut bien dire que jamais seigneur ne reçut de ses sujets si belle aide que celle qu'il reçut des siens. Il vint à la bonne heure à Barcelonne; il fit construire à neuf soixante galères et beaucoup de lins armés, et nolisa un grand nombre de nefs et de térides, et il ordonna que de l'Aragon, de la Catalogne, du royaume de Valence et du royaume de Murcie, on se rendit auprès du seigneur infant. Le seigneur roi de Majorque fit aussi construire ses vingt galères tout à neuf; puis, organisa la cavalerie et les autres troupes, et s'en alla avec la cavalerie; et il ouvrit son bureau de paiement en stipulant, qu'aussitôt ses galères confectionnées, les hommes seraient tenus pour enrôlés. De leur côté, le seigneur roi d'Aragon et le seigneur infant En Alphonse, et le seigneur infant En Pierre, allaient çà et là pour disposer le départ, et tous y contribuaient de leur mieux.

Il est vérité que chacun est tenu de conseiller son seigneur en tout ce qu'il peut de bien, le plus grand comme le plus petit. Si, par hasard, c'est un homme qui ne puisse pas dire personnellement au roi ce qu'il sait ou connait de bien, il doit le dire à un autre qui le fasse savoir au seigneur roi, ou bien il doit le lui faire savoir lui-même par écrit. Et puis le seigneur roi aura certainement assez de sagesse, s'il sait que le conseil est bon, pour le suivre; sinon, on doit en rester là; et il n'en sera pas moins bien vrai qu'on aura agi à bonne intention, et on aura ainsi purgé sa conscience et on se sera acquitté de son devoir.

Voilà pourquoi, dès que le voyage fut publié, je composai un sermon que j'envoyai par En Comi[1] au seigneur roi et au seigneur infant, et qui était relatif aux bonnes dispositions à prendre dans ce voyage; et vous allez l'ouïr ici. Et je le lui fis porter à Barcelonne, parce que je n'étais pas dispos pour chevaucher et y aller en personne.

de la Sardaigne, par M. Mimaut, homme excellent, enlevé d'une manière si prématurée à la science et à ses amis. Je compléterai ces éclaircissements en citant le préambule écrit par lui de l'histoire de cette campagne.

« Hugues III, dit M. Mimaut (t. I, p. 174 et suiv.) irrité de la conduite des Pisans à son égard, résolut d'en tirer vengeance. Le nouveau droit acquis au souverain d'Aragon sur l'île de Sardaigne par la concession du pape, lui en offrit l'occasion et les moyens. Il travailla secrètement et avec la persévérance de la haine à former une conspiration qui avait pour but de les expulser et de faire entrer dans la ligue les Malaspina, seigneurs de Bosa, les Doria, seigneurs d'Alghero, et les grandes familles génoises possessionnées dans le nord de l'île. Plusieurs messagers des conjurés avertirent le roi d'Aragon, à qui d'autres soins avaient ôté les moyens et peut-être la pensée de se prévaloir de sa bulle d'investiture depuis plus de vingt-cinq ans qu'elle lui avait été accordée, que, s'il voulait se présenter avec des forces suffisantes, il serait reçu à bras ouverts et qu'il serait puissamment secondé. Jacques II, fort aise de pouvoir se dédommager par l'acquisition de la Sardaigne de la perte de la Sicile, à laquelle il avait fallu se résigner, ne négligea pas cet avis officieux, et jugea que le moment d'agir était venu. Après avoir renouvelé sa prestation de foi et hommage au pape Jean XXII récemment élu, il assembla les cortès à Gironne, et y fit proposer et décréter les moyens d'exécution d'une grande expédition en Sardaigne. Le prince royal, l'infant Alphonse, chargé de diriger les opérations, partit des côtes de Catalogne, accompagné de sa femme Thérèse d'Entenza (héritière du comté d'Urgel) et suivi de la fleur de la noblesse et des plus braves guerriers de l'Aragon, de Valence et de la Catalogne. Le juge d'Arborée, pour mieux tromper les Pisans et les faire tomber plus facilement dans le piége que sa perfidie leur avait tendu, les prévint de la découverte qu'il avait faite, en sa qualité de leur ami le plus dévoué, du but des préparatifs d'Alphonse, et se faisant à leurs yeux un mérite de sa surveillance et de sa fidélité, il demanda à la république des secours qu'elle s'empressa de lui expédier. Il dissémina les hommes qu'on lui avait envoyés dans ses divers forts et châteaux, et au moment où il reçut la nouvelle de l'approche d'Alphonse, il fit impitoyablement égorger tous les Pisans, soldats, marchands ou voyageurs, qui se trouvaient dans ses états. La flotte aragonaise, qui avait appareillé le 30 mai 1323, des côtes de Catalogne, mouilla le 13 juin suivant au cap San-Marco, en face d'Oristano. Elle se composait de soixante-trois galères armées en guerre, de vingt-quatre palandres et de deux cents bâtiments de transport. Elle portait à bord plus de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et plus de trois mille de cavalerie, ce qui était pour cette époque une armée formidable. »

(1) En Comi était un jongleur de la connaissance de Muntaner et dont il parle dans son dernier chapitre. Les jongleurs portaient toujours un surnom caractéristique de leurs habitudes littéraires.

CHAPITRE CCLXXII.

Où se lit le sermon (1) que moi, Ramon de Muntaner, j'envoyai au seigneur roi à l'occasion du passage de Sardaigne et de Corse, afin de donner conseil au seigneur infant, ou au moins le disposer à se souvenir de toutes choses.

I.

Au nom de ce vrai Dieu, qui fit le ciel et le tonnerre,
Sur l'air de..... je vais faire un beau sermon
A l'honneur et louange de la maison d'Aragon;
Et, pour que cela soit ainsi; qu'un Ave Maria,
Soit dit par chacun, s'il lui plaît, et que la Vierge nous donne
Raison et intelligence qui tournent à notre profit
Pour ce monde et pour l'autre; et pour que saufs
Reviennent tous les comtes, vicomtes et barons
Qui, dans cette importante expédition de Sardaigne, s'empressent
De livrer eux, et leurs terres, et leurs revenus,
Et suivront l'illustre infant En Alphonse, qui est le gonfalonier de cette entreprise,
Et est de toute l'Espagne la grandeur et la confiance.
Du Levant au Couchant, du Midi au Nord,
Tremblera toute nation qui, par sa conduite,
. . . . [2]
La race de ses pères, les vaillants rois issus de Jacques.
Et je veux que chacun sache que c'est lui qui est le lion
Dont nous parle la Sibylle, *lequel sous l'emblème d'un pal* [3],
Abattra l'orgueil de mainte haute maison.
Je n'en dirai pas davantage pour l'heure, car on me comprend assez.

II.

Et je veux que vous sachiez maintenant mon intention;
Car tout ce sermon s'applique seulement
A trois objets que je vous dirai en toute vérité.
Le premier est la personne qui fait ce sermon aux gens;
Le second est le peuple qui l'écoute et l'entend;
Le troisième est le sens qui découle du sermon.
Ainsi donc, quant au premier point, je vous dis que c'est folie
A tel de monter en chaire, qui sait avec assurance
Dire le pour et le contre, selon son caprice,
Et qui sait bien défendre ses propres arguments.
Quant au second point, qui est le peuple, je vous dis que sans murmurer
Chacun doit écouter très attentivement
Afin de le faire tourner à son profit;
Et ce n'est que dans ce peu de fruit qu'est la valeur de tout le sermon.
Car l'Evangile dit: que la semence est perdue
Qui est jetée entre les pierres, et aussi entre les épines.
Quant au troisième point, je vous dis que je dois me fonder
Sur le sujet dont il s'agit, s'il est bien clairement exposé.
Ainsi donc je fonderai ma prédication, et cela brièvement,
Sur ce bon voyage qui nous est si agréable à tous.

III.

Donc, seigneur infant, en qualité de votre vassal,
Je vous ferai entendre mon argument; car assez de dangers
J'ai vu dans ce monde, et plus que nul de ma façon.
Veuillez donc sur la mer donner grande attention
Aux troupes de cette expédition qui auront maint combat à livrer.
Prenez soin de ne pas mettre de tierciers [1] sur votre flotte; et décisifs
Seront tous vos faits; car haubert ni salade de mailles
Ne pourront tenir devant vous. Réservez-les pour vingt bâtiments, et que l'amiral
Fasse construire ces galères aussi légères qu'un éventail.

(1) Ce sont 12 strophes composées chacune de vingt vers de douze syllabes mono-rimes. Quelques-unes des strophes ont été laissées incomplètes par le premier imprimeur. Le désordre introduit par ces lacunes, réuni aux fautes commises par les imprimeurs, ajoute encore à l'obscurité du texte. On ne peut marcher qu'en tâtonnant dans une interprétation semblable. Craignant que le sens ne m'eût souvent échappé, j'ai prié un de mes amis de soumettre ma traduction de ces vers à M. Tastu, qui a bien voulu les revoir sur le texte catalan et y faire diverses corrections. Les vers que je n'avais pu comprendre et dont M. Tastu a donné la traduction, sont imprimés en italiques.

(2) Il manque ici un vers dont le sens doit être, suivant M. Tastu, *dépréciera.*

(3) Allusion aux quatre pals d'Aragon.

(1) On appelait en général ainsi dans le vieux français celui qui était chargé du tiers d'une besogne. Ici Muntaner applique particulièrement le nom de trezol ou tiercier aux troisièmes rameurs surnuméraires chargés de remplacer les rameurs fatigués, et transformés dans l'intervalle en arbalétriers. Il désapprouve ce genre d'arbalétriers. Voyez page 268.

Ainsi les arbalétriers iront comme une agrafe;

Leurs armes ne leur feront pas défaut; mais *forts comme un batail,*

Vous les trouverez à l'œuvre, comme qui dirait des apprêteurs de drap;

De sorte qu'ils tirent tout ce qui est devant eux et que rien n'est manqué.

Qu'entre vos gens, seigneur, il n'y ait aucun débat;

Que tous sont d'un seul cœur et que nul ne se querelle.

La vérité est qu'un cristal de grande valeur

N'est pas aussi prisé par le grand monde, que l'est le fin corail

Qui se pêche en Sardaigne. Et ensuite, quant au métal [1],

Qu'on puisse, seigneur, en former un câble

Pour amener devant vous tous ceux qui verront cela et en riront.

IV.

Ce qui m'a fait commencer par le fait de la mer,

C'est qu'il faut qu'il tienne d'abord la mer celui qui veut posséder

Le royaume de Sardaigne. Et s'il le fait, tremblera,

Et bientôt, tout le monde. Et, cela ne peut pas se faire

Sans amener des gens tout frais, toujours disposés à férir et à charger;

Tandis que jamais, en se servant de tierciers, on ne peut conserver

Ni nocher, ni arbalétrier qui sache appareiller son fait,

Ni pilote ni rameur. Et cela, je n'ai pas besoin de le prouver;

Car les arbalétriers d'enrôlement manœuvrent de manière à tout enlever,

Et par terre comme par mer rien ne saurait leur résister,

Et de ce succès je pourrais bien m'en féliciter.

Ainsi donc, seigneur infant, si Notre Seigneur Jésus-Christ vous a en garde,

Tenez tous vos gens en haute affection

Et veuillez donner honneur et pouvoir à l'amiral;

Et que nul autre n'ait à commander,

Si ce n'est lui, après vous; et ainsi honorer

Vous fera-t-il dans tous les faits que vous jugerez bon d'entreprendre.

Je sais que vous pourrez y mener cent galères ou plus;

Quant aux lins armés et aux sagittaires [1] je ne puis en estimer le nombre [2].

V.

Je sais bien, seigneur, que vous y mènerez cinquante nefs,

Lins, térides côtières et beaucoup d'autres petits bâtiments,

Que tous, la merci Dieu! vous obtiendrez de vos gens

Que l'embarquement s'opère d'une manière agréable et régulière;

Que tous soient réunis à Port-Fangos;

Qu'ils y viennent au jour fixé. Et aux grandes nefs, vous ferez,'

Seigneur, dresser des échelles, et de même aux panquets [3].

(1) Qui se trouve dans la Sardaigne.

(1) Les *sagittaires* étaient des bâtiments construits pour une marche rapide. Je trouve dans Serra (*Discorso sopra il commercio, la navigazione, le arti, gli edifizj, le lettere e i viaggi dei Genovesi fino al secolo XV*) les renseignements suivants sur la navigation de cette époque.

« Le galee, che sul principio delle crociate, erano fabbricate à un sol rematore per banco, n'ebbono appresso due, e verso il fine del secolo XIII anche tre; in ultimo ne usarono cinque (Sanut, secret. Fidelium Crucis IV, 87). Le navi, di figura quasi rotonda, adoperate in fino allora per mercanzie, si armarono anco per guerra con nome di *cocche incastellate.* E questo, secondo le parole dell' Annalista fiorentino (Giov. Villani, l. VIII. c. 77), fu grande mutazion di navilio nelle nostre marine. Ad ogni uso diverso di guerra addattossi una specie propria di navi. I *Portantini* compartivano gli ordini, le *Saette* andavano alla scoperta, le *Taride* portavano macchine belliche, i *Panfili* contenevano genti da sbarco, gli *Uscieri* cavalleria, e le *Galee* e le *cocche* entravano in battaglia.

Tous ces noms passaient d'une langue à une autre presque sans mutation. On les retrouve employés par Muntaner en langue catalane dans cette Chronique qui donne des renseignements si curieux et si exacts pour l'état de la marine au treizième et au commencement du quatorzième siècle.

Ceux qui voudront poursuivre ces recherches au-delà de l'année 1328, où Muntaner a cessé d'écrire, doivent étudier avec soin l'amusante chronique du comte Pero Nino, écrite par son porte-étendard *Gutierre Diez de Games* qui l'a suivi dans toutes ses expéditions sur terre et sur mer. Si la traduction de la seconde partie était faite par un homme familiarisé à la fois avec les opérations maritimes du quatorzième et du quinzième siècle et avec celles de notre siècle, aucun ouvrage ne serait plus propre à jeter un grand jour sur ce point important. Voici les différents mots que j'y ai trouvés pour désigner les bâtiments de toute espèce.

Galera. — Galeota. — Galeaza. — Nave. — Navio. — Nao. — Leno. — Coca. — Urca. — Caravo. — Carraca. — Fusta. — Ballener. — Bergantin. — Charrua. — Chalupa. — Copano. — Batel. — Barco. — Barca. — Barqueta. — Zabra.

(3) Il manque un vers à cette strophe.

(3) Les panquets sont, selon M. Tastu, de grands canots à rame et à voile. Serait-ce ici le même mot que nos palanques?

Afin qu'aucun ne puisse donner éveil à l'ennemi.
Et qu'il ne puisse ainsi vous apporter dommage.
De cela je vous prie de vous garder.
Je sais qu'il vous faudra avoir à lutter contre des gens très faux.
Ainsi donc, seigneur, il est nécessaire que vous observiez
De n'avoir en leurs paroles ni en eux aucune confiance.
Et vous tiendrez toutes vos galères près de terre,
Et les appareillerez ainsi, en les échelonnant, que,
Elles soient disposées; et vous mettrez en vedette
Quatre lins armés, auxquels vous donnerez un signal
Qu'ils puissent faire à grande distance. Et alors ne craignez plus
Qu'aucun des gens que vous n'aimez pas puisse vous occasionner aucun dommage;
Au contraire, vous vous embarquerez doucement à la garde de Dieu,
Qui puisse vous donner honneur et joie et l'accomplissement de tous vos désirs.

VI.

Je supplie encore de plus Votre Royale Majesté,
Que sur chaque galère soient ordonnés
Deux nochers ou gabiers qui, sans aucun autre soin,
Aient à s'occuper des chevaux; qu'un seul oublié
Ne soit jamais, et que tout le nécessaire leur soit donné;
Car les gens d'armes, jusqu'à ce qu'ils soient habitués à la mer,
Ont assez de s'occuper d'eux. Qu'ils soient au contraire bien soignés,
Chacun dans ce qui le concerne, et que l'ordre en soit donné ainsi.
Ainsi tous navigueront frais et reposés.
Et que tous les cavaliers soient accoutumés
A ce que là où son cheval ira, lui le suive
Avec toute sa compagnie; afin que, si cela convient,
Ils sautent tous sur leur cheval en très bon arroi.
Et si on agissait autrement, tout serait fait en vain.
Le passage est fort court. Aussi, avec joie et gaîté
Chacun ira avec tout ce qui est sien; et s'il en était éloigné,
Son cœur lui dirait que tout a été mal arrangé.
Et ne reste muet qui veut être lancé [1].

(1) Suivant une note de M. Tastu, le sens de ce vers répondrait à : Celui qui doit agir ne doit pas s'endormir.

Qui se sépare de son cheval peut se tenir pour perdu;
Car il peut lui faillir en lieu où il en serait moins bien venu.

VII.

Et, pour le service de votre haute personne, vous ordonnerez, seigneur,
Que les almogatens [1] et autres chefs
Des almogavares, qui sont la fleur du monde,
Montent sur les galères; et *avec eux dix compagnies*
De tels ou tels; ceux-ci y courront par bandes;
De même sur les nefs où il leur sera fait honneur.
Pour les vivres, ordonnez que, selon l'importance de chacun,
Tous en aient assez, aussi bien le grand comme le moindre.
Que sur chaque bâtiment il y ait un ordonnateur
De toutes ces choses, qui les distribue par un ordre écrit.
Sur chaque nef pour en imposer, faites mettre
Trois arbalétriers de garde à leur tour, et que qui vous veut mal soit à leur merci.
Je vous prie aussi de ne pas oublier les trébuchets, les mangonneaux,
Les haches, les bêches avec mille bons ouvriers
Que vous emmènerez, seigneur, et cent tapieurs [2]
Charpentiers et ferriers qui ne craignent pas le bruit;
Et puis, Dieu aidant, vous n'avez pas à craindre
Que villes, ni châteaux, cités, hôtels ni tourelles
Ne se rendent à vous, à moins qu'avec grande douleur
Ils ne veuillent s'exposer à mourir et à perdre leur honneur.

VIII.

Et quand tout cela, seigneur, sera fait et accompli,
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,

(1) Chefs des Almogavares.

(2) Les tapieurs étaient les ouvriers chargés de faire des tapies ou tapiées. On appelait ainsi, dans notre vieille langue, des murailles très épaisses formées de terre tapée et dont chacun des deux côtés était retenu par une couche de plâtre. Il existe encore quelques-unes de ces vieilles murailles dans nos anciennes villes; elles sont plus multipliées dans plusieurs parties de l'Espagne. Les murailles en pierre et en chaux s'appelaient *parois*, par opposition aux *tapiées*. Cette note s'applique aussi à ces mêmes mots, p. 259.

Et de sa douce Mère, que je prie de ne pas vous oublier,
Et de tous les Saints qui puissent avec joie et délices
Vous tenir en leur garde et en leur main, comme il est dit;
Alors le bon roi de Majorque vous invitera à un tel repas
Que tous vous diront que rien n'y a manqué.
Après cela, seigneur, qui que ce soit qui veuille ou crie,
A l'île Saint-Pierre [1], avec sécurité, à l'aise, sans presse,
Rafraîchissez vos chevaux, car ils seront affaiblis.
Pendant ce temps la flotte sera réunie à minuit
Pour passer tous en Sardaigne, grands et petits.
Ah! qui verra ce jour sera rempli de joie;
Alors que débarqueront tant de comtes, de vicomtes, de vavasseurs,
En si bel arroi *et dont la valeur est engagée*
A servir le puissant seigneur infant, *adoré*
De tout ce qui l'approche et le plus imposant
Qui jamais ait été; que jamais on ne vit *de mauvaise humeur;*
Qui n'a pas imposé, que je sache, au monde, le poids de ses armes [2].

IX.

Tous les cavaliers qui avec vous partiront
Sont vos sujets naturels, et vaillants et prisés.
Et chacun d'honorable parage, car il n'y a nul servant.
Et il y a là deux mille hommes si bons, que nul roi ne saurait se vanter
D'en avoir de si bons; et également il y aura,
Dix mille almogavares qui en tout temps vous suivront,
Et maints autres varlets qui ne vous demanderont pas
Que vous leur donniez rien du vôtre; car ils n'ont rien plus à cœur
Que de pouvoir vous servir comme des gens qui, sans faux semblant,
Sont vos sujets naturels; et ils le montreront bien
Si quelqu'un ose s'opposer à votre demande.
Ainsi donc, seigneur, quand tous seront en Sardaigne,
Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit,
Songez à marcher par terre sur Cagliari, incendiant
Villes, châteaux et bourgs qui ne vous obéiront pas.
Que la flotte aille également audit château;
Que dans l'intérieur de la palissade qu'ils trouveront dans le port
Ils se placent en s'échelonnant, ainsi que je l'ai dit déjà.
Et vous verrez comment les arbalétriers combattront les gens des murailles;
Car ils abattraient d'un coup un oiseau volant en l'air.

X.

Est-il quelqu'un parmi ceux qui seront à Cagliari,
Qui ne sente son cœur fléchir alors que mettra le pied à terre
Le vaillant amiral En Carros qui y disposera
Tant de vaillants Catalans, hommes de mer qu'il aura avec lui,
Que Cagliari n'osera rien vous répondre et que le monde en tremblera.
Depuis que le monde fut créé, personne ne pourra me montrer
Que nul homme ait jamais fait un passage semblable à celui qu'il fera avec les siens:
Car il ne mettra personne autre, et avec lui il n'emmènera personne autre
Que des gens de sa terre. Quel roi pourrait donc
Se présenter lui-même pour s'opposer à lui?
Ah! certes, on n'aura pas plus tôt vu à Cagliari son étendard paraître
En haut sur la montagne et y flamboyer,
Et par derrière lui toute son ost avec mainte bannière
De maint homme notable qui l'accompagnera,
Et, après avoir déployé son armée, dresser, je suppose, ses tentes
Le preux seigneur infant dont le cœur sera tout joyeux,
Que de gré ou de force il entrera dans Cagliari.
Puis de là en avant je n'aurai plus à donner mes conseils;
Car ce ne serait plus le cas, du moment où il se trouve tant de savoir
Parmi ceux de son conseil, et que d'ailleurs Dieu le guidera.

XI.

Rappelez-vous, seigneur, une seule chose, s'il vous plaît,
Et ne mettez pas en oubli tout ce que je vous dirai.

(1) Petite île entre Oristano et Cagliari sur la côte occidentale de la Sardaigne.

(2) Cette strophe n'a que 19 vers.

Ne souffrez qu'aucun homme de commune aille çà et là,
En châteaux ni en villes; et je ne m'en tairai pas ici :
Je ne sais pas le bien qu'ils pourraient y faire; car leur cœur jamais vrai
Ne saurait être; et je vous montrerai clairement
Beaucoup de leurs mauvaises actions que j'ai vues en mon temps.
Contre le saint roi votre père, n'ont-ils pas fait mainte folle attaque?
Le saint roi Frédéric, ne l'ont-ils pas mis tout en émoi?
Ils ont tout fait, je le sais, en couvrant leur tête en voleur[1].
N'ont-ils pas repris de l'argent (ce dont ils furent tout gais),
Dont à tous vos prédécesseurs ils avaient fait don?
Sire Dieu le leur fera payer cher, car autrement tout serait deuil dans le monde.
Mais par leurs fausses raisons dont on ne sort jamais,
Ne vous laissez plus amuser, car vous n'y trouverez rien autre chose[2].
Mais les Sardes sont issus de vos gens de deçà.
Aussi ferez-vous acte de merci, vous qui êtes toute lumière et tout éclat
(Car ce seront de loyales gens ceux que je vais vous dire),
Si vous mettez en Corse des gens de Moncay.
Et de ceux de la montagne.....[3]

XII.

Je veux que maintenant finisse mon sermon,
Et je prie à Dieu, qui est toute lumière et toute clarté,
Qu'il veuille avoir pour recommandés le haut seigneur infant,
Les comtes, les vicomtes, les barons et tous les prélats
Qui iront avec lui, ainsi que tout le baronage,
Et que bientôt en soient, avec grande joie, envoyées
Bonnes nouvelles à son père le saint roi, qui assez
Aura d'inquiétude jusqu'à ce qu'il sache la vérité.
Donc, seigneurs et dames qui écoutez ce sermon,
Faites prière à Dieu qu'il vienne de bonnes nouvelles
De chacun à sa maison, à ses amis, à ses privés.
Et afin que tout cela puisse s'achever avec l'aide de Dieu,
Que chacun se lève sur ses pieds et que tous disent
Trois Pater Noster pour la très Sainte Trinité;
En honneur de la Vierge-Mère, conçue sans aucun péché,
Pour qu'elle prie son cher Fils que cela nous soit octroyé,
Que le nom d'Aragon en soit exhaussé,
Et que les Pisans ou autres ne puissent à leurs faussetés
Donner suite ni les préparer; et que saint Georges, au côté
Du haut seigneur infant, lui serve toujours de compagnie.
Amen.

J'envoyai ce sermon au roi d'Aragon et au seigneur infant En Alphonse, pour qu'ils se souvinssent de ce qu'ils avaient à faire. Et bien que mon conseil ne fût pas suffisant, il rappelait du moins les choses en mémoire, et avait ainsi son utilité; un bon conseil en amène un meilleur, car chacun vient parler pour ou contre. Et, grâces à Dieu, tout ce que j'avais conseillé dans ce sermon s'accomplit, excepté deux choses, ce dont je fus très fâché, et le suis encore, et le serai toujours. La première est qu'on ne construisit pas les vingt galères légères. Et tous ces ennuis, et cette sorte de moquerie qu'eurent à souffrir l'amiral et toute l'ost par les galères des Pisans et des Génois, ils ne les auraient pas soufferts si on eût eu les vingt galères légères. La seconde est que, quand le seigneur infant eut pris terre avec toute sa cavalerie et ses hommes de pied, il ne marcha pas tout droit sur Cagliari, lui par terre et la flotte par mer, ainsi que le fit la flotte de son côté; car si tous ensemble fussent arrivés à la fois par mer et par terre à Cagliari, ils auraient sur-le-champ obtenu cette ville, plutôt que de se rendre maîtres d'Iglésias. Et ainsi, tous les gens de l'ost auraient été frais et bien portants, car ils auraient eu tous leurs effets, vivres, vins, lits, et toutes choses de qualité que chacun avait sur les galères, tandis qu'ils ne purent se servir de rien à Iglésias. Et ainsi ces deux choses m'ont été fort à cœur; mais cependant, grâces à Dieu, tout leur vint à bien; mais il y a du bien et du mieux.

(1) Je ne comprends pas bien ce vers.

(2) Je doute du sens de ce vers et du précédent.

(3) Je ne comprends pas bien ces trois derniers vers; et les notes de M. Tastu ne me fournissent à ce sujet aucune rectification. Je regrette qu'il n'ait pu avoir le loisir de collationner ces deux strophes avec le texte, ainsi qu'il a bien voulu le faire pour les strophes précédentes.

CHAPITRE CCLXXIII.

Comment le seigneur infant En Alphonse partit de Port Fangos et prit terre à Palmas de Sulcis, où le juge d'Arborée et une grande partie des habitants de la Sardaigne le reconnurent pour seigneur; et comment il envoya l'amiral assiéger Cagliari.

Il est vérité que, lorsque le seigneur roi et les seigneurs infants eurent réuni dans leurs royaumes et comtés tout ce qui était nécessaire pour cette expédition, ils ordonnèrent, d'un commun accord, que chacun fût rendu au jour fixé, à Port Fangos, tant les troupes de mer que celles de terre; et au jour désigné, et même avant, tout le monde y fut. Et les gens étaient si désireux de partir qu'il n'était pas besoin d'aller les chercher par le pays; mais tous s'y rendirent d'eux-mêmes, je veux dire ceux qui avaient été désignés par le seigneur roi et le seigneur infant; et je ne dirai pas seulement ceux qui étaient désignés pour partir, mais il en vint bien trois fois autant; et on s'en aperçut bien au moment de l'embarquement, car il fallut laisser là plus de vingt mille hommes d'armes, attendu que les nefs, galères, térides et lins, ne purent les contenir. Ainsi, avec la grâce de Dieu, tous s'embarquèrent. Le seigneur roi, madame la reine et tous les infants s'étaient rendus à Port Fangos. Là, le seigneur infant En Alphonse prit congé du seigneur roi son père; autant en fit madame l'infante; ils prirent aussi congé de madame la reine et des infants. Le seigneur roi les accompagna jusqu'à la barque armée où ils montèrent et s'embarquèrent; et madame la reine les y accompagna également. Ainsi, à la bonne heure, le seigneur infant et madame l'infante s'embarquèrent, et chacun en fit autant. Ce jour-là[1] ils eurent bon vent et firent voile; et lorsqu'ils furent dans les eaux de Mahon, les vingt galères de Majorque, ainsi que les nefs, térides et lins se joignirent à eux.

Le seigneur roi et madame la reine demeurèrent tout ce jour-là sur le rivage, à les regarder, jusqu'à ce qu'ils les eussent perdus de vue; après quoi ils allèrent à la cité de Tortose, et tous les autres se retirèrent chez eux.

Le seigneur infant eut bon temps et se disposa à l'île Saint-Pierre[2] avec toute la flotte. Quand tous furent réunis ils se dirigèrent sur Palmas de Sulcis. Là toute la cavalerie et toute l'almogavarerie furent débarquées. Aussitôt se présenta le juge d'Arborée[1] avec toutes ses forces, qui le reconnut pour seigneur, ainsi que firent une très grande partie des habitants de l'île de Sardaigne. Les habitants de Sassari[2] se soumirent aussi à lui. Là ils tombèrent d'accord, d'après les conseils du juge, que le seigneur infant devait aller assiéger Iglésias. Le juge fit ceci parce que ses terres avaient beaucoup à souffrir du voisinage d'Iglésias, et bien plus que de Cagliari ou de tout autre lieu. Ainsi le seigneur infant alla mettre le siége devant Iglésias, et envoya l'amiral avec toute sa flotte assiéger le château de Cagliari, de concert avec le vicomte de Rocaberti, qui déjà le tenait assiégé avec deux cents hommes de cheval bardes, et deux mille hommes de pied que lui avait d'avance envoyés de Barcelonne le seigneur infant, sur d'autres nefs[3]. Ils prirent position devant Cagliari et la tinrent si resserrée que chaque jour ils enlevaient quelques hommes; et ils leur avaient déjà pris une grande partie des terrains fertiles qui l'environnent[4]. Lorsque l'amiral fut arrivé, vous pouvez être certains qu'entre le vicomte et lui, ils leur donnèrent une assez mauvaise étrenne; et toutefois il y avait dedans plus de trois cents hommes à cheval et dix mille hommes de pied. Je cesse maintenant de vous parler du vicomte et de l'amiral, qui s'entendaient très bien ensemble pour toutes choses, en bons cousins-germains qu'ils étaient, et je reviens au seigneur infant.

CHAPITRE CCLXXIV.

Comment le seigneur infant En Alphonse, ayant pris Iglésias vint assiéger le château de Cagliari, et fit élever devant ledit château de Cagliari un autre château et une autre ville qui fut nommé le château de Bon-Aria.

Le seigneur infant ayant mis le siége devant Iglésias, tous les jours ils avaient à le combattre, et il faisait en même temps tirer sur eux avec ses trébuchets. Et il les resserra de telle sorte qu'ils avaient fort à souffrir. Et ils étaient si bien cernés qu'ils ne savaient plus que faire; mais, d'un autre côté, le seigneur infant et toute son ost furent attaqués par tant de maladies qu'une

(1) Le 30 mai 1323. — (2) Sur la côte occidentale de Sardaigne.

(1) Hugues III, de la maison Serra. (V. p. 524.)

(2) Ils lui avaient envoyé leur soumission avant son départ de Port Fangos, et il leur avait concédé le 7 mai 1323 une extension de leurs libertés (Manno, Storia di Sardegna, t. II, p. 6).

(3) Ils étaient venus sur trois vaisseaux *ab tres quoques* (ch. de Pierre IV, f° CV *verso*) et avaient pris position à Quarto.

(4) De *la horta*, j'ai plusieurs fois expliqué ce mot (v. p. 537)

grande partie de ses troupes lui fut enlevée, et que lui-même y fut très malade. Et assurément il était en grand danger d'en mourir, sans les soins extrêmes qu'en prit madame l'infante; si bien que c'est à Dieu et à elle qu'on doit rendre grâce de la conservation de sa vie.

Mais quelque malade que fût le seigneur infant, jamais médecin ni aucun autre homme ne put obtenir qu'il consentît à s'éloigner du siége; maintes fois, au contraire, avec la fièvre au corps, il se revêtait de ses armes et conduisait au combat; si bien que, par ses bons efforts et par sa valeur toute chevaleresque, il amena la ville à se rendre à lui. Ainsi, le seigneur infant, madame l'infante et toute l'armée entrèrent dans la ville d'Iglésias[1]. Ils la renforcèrent très bien de nos gens et y laissèrent ceux qu'il parut au seigneur infant convenable d'y laisser. Il y mit donc un capitaine et en mit un autre dans la ville de Sassari; puis il revint sur Cagliari et fit élever devant le château de Cagliari, un château et une ville, et lui donna le nom de château de Bon-Aria[2]; puis vint assiéger si étroitement Cagliari que pas un homme n'osait en sortir. Et l'on pouvait bien voir que, s'il y fût venu dès son débarquement, il se serait emparé bien plus tôt de Cagliari qu'il ne le fit d'Iglésias. Que vous dirai-je? ceux de Cagliari souffrirent de grands maux; ils attendaient des secours qui devaient leur venir de Pise, lesquels secours y arrivèrent peu de jours après que le seigneur infant fût devant Cagliari.

CHAPITRE CCLXXV.

Comment le comte de Donartico vint secourir Cagliari avec huit cents cavaliers allemands, quarante Pisans, six mille hommes de pied et trente galères; comment ils livrèrent bataille au seigneur infant En Alphonse; comment le comte prit la fuite, et tous les Allemands et Pisans furent tués, et comment le comte, à peu de temps de là, mourut de ses blessures.

Les secours furent tels que le comte de Donartico[3] y vint à la tête de douze cents hommes à cheval, dont huit cents Allemands, qu'on regarde comme la meilleure cavalerie du monde; les autres étaient Pisans[1]. Il amena bien aussi six mille hommes de pied, avec de méchants Sardes qui vinrent se réunir à toute l'armée stationnée auprès de Capo-Terra[2]; il avait aussi de ces sergents[3] toscans et mantouans avec de longues lances qu'ils estiment valoir chacun un cavalier, et trente-six galères, entre celles des Pisans et des Génois, et un grand nombre de térides et lins qui amenaient cavaliers et chevaux. Ils abordèrent à Capo-Terra, et là ils débarquèrent la cavalerie et tous les piétons, et bien trois cents arbalétriers qu'ils avaient. Et quand ils eurent débarqué tout leur monde, tous les bâtiments s'en allèrent à l'île Rossa[4], où se trouve un bon port. Les térides étaient toutes armées de leur château[5] et se mirent en bon ordre pour se défendre. Ces dispositions faites, les galères vinrent contre le château de Cagliari[6]. Le seigneur infant fit armer trente galères seulement, et, de sa personne, il monta

(1) Iglésias capitula le 7 février 1324, après un siége de huit mois, pendant lequel les fièvres pestilentielles, ordinaires dans ce lieu marécageux et rendues plus actives par la reunion d'un grand nombre de troupes sur le même lieu, avaient moissonné une bonne partie de l'armée (Mimaut, t. I, pages 178-79).

(2) A un quart de lieue de Cagliari au sud-est, sur le golfe de Cagliari. Je renvoie à la grande carte de la Sardaigne en deux feuilles que fait graver en ce moment M. le ch. de la Marmora, qui a bien voulu me la communiquer.

(3) Les Pisans réduits en Sardaigne à la possession de la province de Cagliari, pour ne pas s'exposer à la voir usurpée par un chef unique, l'avaient divisee en trois parties qu'ils avaient donnees aux trois chefs de familles illustres de Pise qui leur avaient montré le plus de fidélité et de devouement; le comte de Donartico, de la maison de la Gherardesca (maison rendue si celèbre sous la plume de Dante par le récit d'Ugolino de la Gherardesca), Guillaume, marquis de Massa et comte de Capra, et Chiano de Visconti. « A la nouvelle du debarquement d'Alphonse (dit M. Mimaut), les Pisans armèrent à la hâte trente-deux galères qu'ils envoyèrent dans le golfe de Cagliari; mais ce golfe était alors occupé par une flotte catalane supérieure en forces. L'amiral pisan s'estima fort heureux d'éviter le combat et d'effectuer sa retraite après avoir debarqué Manfredi della Gherardesca avec trois cents hommes de cavalerie allemande et quelque peu d'infanterie qui se jetèrent dans Iglésias (p. 178). » C'est ce même Manfredi, comte de Donartico, que Muntaner appelle le comte de Ner.

(1) Un peu avant la prise d'Iglésias, Manfredi en était sorti pour aller chercher de nouveaux secours à Pise, et reparut le 25 février 1324 dans le golfe de Cagliari avec une flotte de cinquante-deux batiments qui portait environ deux mille cinq cents hommes. Il debarqua sans opposition à la pointe de l'étang de Cagliari, vers la Maddalena, et y fit sa jonction avec les troupes et les milices restées fidèles aux Pisans, qui lui amenèrent en outre quelques forts détachements de cavalerie sarde (Mimaut, p. 179).

(2) De l'autre côté de l'étang de Cagliari, vers la Maddalena.

(3) *Servent*, varlet, mot qui s'appliquait aux troupes de pied.

(4). Dans le golfe de Teulada; il y a trois autres îles d nom sur les côtes de Sardaigne.

(5) Sorte de bastide construite à bord des bâtiments.

(6) Castro, construit par les Pisans sur la hauteur qui domine Cagliari.

sur les galères et sortit pour combattre les Pisans, les Génois, et beaucoup de térides et de lins qui s'y trouvaient. Ceux-ci furent si courtois qu'ils ne voulurent nullement les attendre, mais ils s'en allèrent comme s'en va un bon cheval devant des piétons qui le poursuivent; de sorte que, durant tout ce jour-là, ils n'eurent d'autre exercice, à mesure que le seigneur infant faisait voguer, de fuir devant lui, puis de revenir ensuite à leur volonté.

Quand le seigneur infant vit qu'il ne pouvait faire autrement, il sortit des galères et donna ses ordres pour que tous les gens qui tenaient le siége gardassent bien leurs postes, car dans le château se trouvaient bien cinq cents hommes de cheval en sus de deux cents qui y étaient venus après là prise d'Iglésias. La force était donc grande dans l'intérieur; c'est pourquoi le seigneur infant résolut d'empêcher à tout prix que ceux qui venaient d'arriver se réunissent à ceux du dedans, et il établit son siége de manière que, si les troupes de l'intérieur sortaient pour se rapprocher de celles de l'extérieur, les assiégeants pussent s'y opposer.

Tandis que le seigneur infant prenait ces dispositions, les galères des Pisans et des Génois venaient jusqu'auprès des galères du seigneur infant. L'amiral En Carros désarma toutes ses galères, à l'exception de vingt sur lesquelles il monta, pensant qu'ils l'attendissent pour lui livrer combat; mais eux refusèrent de l'accepter; si bien que l'amiral leur envoya dire que, s'ils voulaient accepter la bataille, il sortirait avec seulement quinze galères; et aussi peu voulurent ils accepter. Ce fut alors que le seigneur infant et l'amiral reconnurent que les vingt galères légères que j'avais conseillé, dans mon sermon, de faire construire, leur faisaient faute; et s'ils les eussent eues, ce n'eût pas été quarante galères de Pisans ni de Génois qui eussent osé se présenter; car, pendant que ces vingt les auraient occupées, les autres leur seraient venues à dos. Jugez par là quelle faute ce fut. Je cesse de vous parler des galères pour vous entretenir du seigneur infant et de ses ennemis.

Quand le seigneur infant, d'accord avec l'amiral, eut pris les dispositions nécessaires pour la flotte et pour le siége, et investi l'amiral du commandement général de l'un et de l'autre, il désigna ceux qui devaient l'accompagner lui-même, et ne voulut avoir que quatre cents hommes à chevaux bardés; cinquante hommes à chevaux armés à la légère, et environ deux mille hommes de pied, entre almogavares et varlets des menées.

Pendant la nuit il quitta le siége et se plaça là où le comte de Donartico devait passer pour aller au château; et toute la nuit ils se tinrent prêts à combattre. A l'aube du jour ils virent le comte s'avançant en bon ordre, et en bataille aussi bien rangée que se présentèrent jamais gens pour livrer un combat. Le seigneur infant qui les aperçut, disposa aussi ses batailles et confia l'avant-garde à un noble homme de Catalogne nommé En G. d'Anglesola; et lui, avec sa bannière et toute la cavalerie, et tous formés en masse avec tous les hommes de pied, il marcha sur l'aile où il vit s'élever la bannière des ennemis. Que vous dirai-je? les armées s'abordèrent, et le comte de Donartico, d'après l'avis d'un brave chevalier nommé Horigo l'Allemand[1], qui était sorti de la ville d'Iglésias, et qui connaissait le seigneur infant, ordonna que douze cavaliers réunis audit Horigo l'Allemand n'auraient d'autre affaire que d'attaquer la personne du seigneur infant. Il avait aussi été ordonné de l'autre côté: que dix hommes de pied choisis ne s'éloigneraient jamais de l'étrier du seigneur infant, et que des cavaliers d'élite garderaient sa personne et sa bannière; car le seigneur infant ne s'éloignait jamais de sa bannière. Que vous dirai-je? quand les osts se furent disposées, chacun alla brochant avec grande vigueur, si bien qu'on ne vit jamais bataille plus terrible, ni osts s'attaquer avec plus d'ardeur que ne le firent celles-ci. Les Allemands se confondirent si bien avec notre cavalerie, que les douze cavaliers conduits par cet Horigo l'Allemand vinrent là où se trouvait le seigneur infant. Le seigneur infant, qui s'aperçut que c'était particulièrement lui qu'ils cherchaient, férit d'un tel coup de lance le premier d'entre eux, qu'il le perça de part en part et le jeta à terre roide mort; puis il saisit sa masse d'armes, fondit sur un autre et lui porta un tel coup sur son heaume qu'il lui fit jaillir la cervelle par les oreilles. Que vous dirai-je? de sa masse d'armes, il en étendit quatre morts sur la

(1) Le texte semble faire un nom propre de Tudesch, mot tiré de l'italien *tedesco*, allemand.

place. Sa masse d'armes s'étant rompue, il mit la main à son épée, et se fit faire jour de telle manière que rien ne pouvait tenir devant lui.

Quand les sept cavaliers qui restaient des douze virent leurs cinq compagnons tués de la main du seigneur infant et furent témoins de ses prouesses merveilleuses, tous s'accordèrent à ferir sur son cheval afin de l'abattre. Et ils le firent ainsi : tous sept ensemble férirent sur son cheval et le tuèrent. Et le seigneur infant et le cheval tombèrent à la fois à terre. Au même instant ils tuèrent le cheval du porte-étendard, et la bannière fut ainsi renversée. Au moment où le seigneur infant tomba à terre, son épée vola de sa main dans sa chute. Déjà il n'en tenait plus qu'un tronçon, car l'autre moitié était partie en éclats. A ce moment de péril, il n'oublie pas qui il était ; mais en homme vigoureux et agile, il se dégage du cheval gisant sous lui, et avec un cœur mieux fait pour toute prouesse que ne le fut le cœur d'aucun chevalier du monde, il saisit l'estoc qu'il portait ceint au côté, voit sa bannière à ses pieds, et, l'estoc toujours en main, va relever sa bannière, la redresse haute et la tient embrassée. A cet instant un de ses cavaliers, nommé En Boxados, descend de son cheval, va prendre la bannière et donne son cheval au seigneur infant. Le seigneur infant monte aussitôt à cheval et remet la bannière à deux chevaliers. A peine a-t-il relevé sa bannière et est-il remonté à cheval, qu'il aperçoit devant lui les sept cavaliers et reconnaît Horigo l'Allemand. Le pommeau de l'estoc appuyé sur la poitrine, il broche de l'éperon sur lui et lui assène un tel coup au milieu de la poitrine, qu'il le perce de part en part. Horigo tombe à terre roide mort, si bien qu'il n'eut jamais la peine de retourner en Allemagne conter des nouvelles de cette bataille. Que vous dirai-je? lorsque les compagnons d'Horigo le virent mort, ils voulurent fuir; mais le seigneur infant et ceux qui se trouvaient auprès de lui manœuvrèrent si bien que tous les douze restèrent sur la place ; et de ces douze sept moururent de la main du seigneur infant. Quand ceux-ci furent morts, le seigneur infant, avec sa bannière, brocha de l'éperon en avant; et là vous eussiez vu alors de tels faits d'armes, que jamais si belle journée ne fut mise à fin par un aussi petit nombre d'hommes. Dans ce choc, e seigneur infant se trouva en présence du comte de Donartico, et, d'une lance qu'il avait prise des mains d'un sien varlet, il l'en férit d'un tel coup par le premier canton de l'écu qu'il l'abattit à terre ; et là se firent de belles prouesses. De haute lutte les Allemands et les Pisans firent remonter le comte de Donartico, qui était féru de plus de dix blessures. Une fois remonté à cheval, pendant que la mêlée était le plus engagée, il sortit de la bataille suivi de dix cavaliers, et s'enfuit au château de Cagliari[1]. Là il trouva réunie la cavalerie du château qui était bien de cinq cents hommes, rangés en dehors et attendant l'événement, car ils n'osaient pas sortir pour se porter sur le champ de bataille, de crainte que, s'ils le faisaient, l'amiral ne vînt à l'instant les attaquer à dos ; l'amiral de son côté pouvait aussi peu s'éloigner du siége. Et ainsi chacun avait fort à faire. Et quand ceux du château de Cagliari virent le comte de Donartico, ils regardèrent l'affaire comme perdue. Que vous dirai je? la bataille fut si chaude que tout à coup les Allemands et les Pisans qui restaient se retirèrent à la fois et allèrent s'emparer d'un tertre, et le seigneur infant en fit autant avec ses troupes ; si bien qu'on eût dit que c'était un tournoi de plaisir ; et là ils s'observèrent les uns les autres. Je vais vous parler des hommes de pied.

(1) « Alphonse, dit M. Mimaut (p. 180), informé de la marche des Pisans (le long de l'étang de Cagliari jusqu'à Decimo), quitta les retranchements qu'il avait fait faire, au lieu où est maintenant l'église de Bon-Aria, et vint au-devant d'eux. Les deux armées se rencontrèrent le 28 février dans un lieu que Zurita appelle Luto-cisterna et qui n'existe plus sous ce nom. (M. Mimaut croit que c'est Bao-Terra à la pointe de l'étang de Cagliari entre Masu et Assemini.) On se battit longtemps avec un courage égal et avec un extrême acharnement. Les avantages furent d'abord balancés, mais la supériorité du nombre finit par prévaloir et les Aragonais remportèrent une victoire complète. Les Pisans mis en fuite se rembarquèrent en désordre, et un grand nombre se noyèrent dans les marais fangeux qui environnaient le champ de bataille. Le chef de l'expédition, Manfredi della Gherardesca (comte de Donartico), quoique blessé, parvint avec cinq cents soldats environ à entrer dans Castro (le château de Cagliari) ; le reste de son armée fut détruit ; les bâtiments de transport qui accompagnaient sa flotte tombèrent au pouvoir des Aragonais. On avait fait de part et d'autre des prodiges de valeur ; l'infant lui-même, qui avait été constamment à la tête des siens et avait eu un cheval tué sous lui, fut un moment complétement cerné et en danger d'être fait prisonnier ; mais il fut secouru à temps et reprit l'étendard royal qui lui avait été enlevé. » Pierre, dans sa ch. l. cix, dit que le combat eut lieu *en la travessa del cami qui va de Decimo a Caller, en lo camp qui es dit Lu-Cisterna.*

Quand les almogavares et varlets des menées virent commencer la bataille entre les cavaliers, tout à coup deux cents d'entre eux rompirent leurs lances par le milieu, et se jetèrent entre les cavaliers pour éventrer les chevaux, tandis que les autres fondirent sur leurs hommes de pied d'une manière si terrible que de son dard chacun abattait un ennemi; puis ils se précipitèrent sur eux avec un tel acharnement qu'en peu d'heures ils les eurent déconfits et tués. Plus de deux mille furent noyés dans l'étang[1] qui était tout près, et tous les autres périrent. Ceux qui purent s'enfuir se cachèrent dans les buissons à mesure qu'ils entraient dans l'île[2]; mais de ceux qu'on trouva on n'en laissa pas un en vie, et ainsi tous moururent

Quand le seigneur infant et sa troupe se furent reposés un moment, ils fondirent en masse serrée sur leurs ennemis, et ceux-ci en firent autant de leur côté, à l'exception de quatre-vingts hommes à cheval du comte de Donartico, qui, ne le voyant pas, profitèrent du moment où la bataille était forte et dure pour s'enfuir à Cagliari, et les autres continuèrent à combattre. Et si la bataille avait été terrible au premier choc, plus acharnée fut-elle au second, bien que les ennemis eussent bien peu de gens; tellement que le seigneur infant fut blessé d'un coup d'estoc au visage. Et quand il vit le sang lui couler par la figure, s'il fut enflammé de fureur, il n'est pas besoin de vous le dire. Jamais lion ne s'élança sur ceux qui l'ont blessé comme lui s'élança sur les ennemis. Que vous dirai-je? De sa longue épée il frappait de tels coups que malheur à ceux qui en étaient atteints; un seul coup suffisait pour en finir. Que vous dirai-je? Il allait par le champ de bataille, tantôt de çà, tantôt de là, de telle manière que rien ne pouvait tenir devant lui. Enfin en peu d'heures ils férirent tant et tant, lui et les siens (car tous firent très bien, riches-hommes, chevaliers et citoyens), que les ennemis furent tous vaincus, tués ou noyés; si bien que, y compris ceux qui s'étaient mis à l'abri dans Cagliari et ceux qui avaient pu se réfugier à bord de leur flotte, il n'en échappa pas deux cents; et encore ces deux cents n'eussent-ils pas échappé si ce n'eût été de l'inquiétude qu'avait le seigneur infant sur la situation de ses gens du siége. Ainsi le seigneur infant et ses gens prirent possession du champ de bataille, et s'en retournèrent joyeusement avec un grand butin rejoindre leur ost. Les Pisans et leur flotte s'en retournèrent pleins de grand deuil, prirent la fuite et revinrent à Pise avec cette mauvaise nouvelle qu'eux-mêmes y portèrent.

Le seigneur infant expédia au seigneur roi son père, en Catalogne, un lin armé, pour lui faire savoir ce qui s'était passé, et il le pria de lui envoyer vingt galères légères, pour éviter que désormais les galères des Pisans se jouassent de lui. De retour au siége, si le seigneur infant resserra étroitement Cagliari, il n'est pas besoin de le dire; aussi, tout ce qu'il y avait de Sardes dans l'île qui ne se fussent pas encore rendus, se rendirent à lui[1]. Le second jour qui suivit la bataille, le juge d'Arborée arriva avec toutes ses forces, et fut fort joyeux et satisfait de la victoire que Dieu avait accordée au seigneur infant, mais bien fâché toutefois que ni lui ni aucun des siens n'y fussent. Et assurément il n'y avait pas de sa faute, car depuis que le seigneur infant avait attaqué Iglésias il avait toujours assisté au siége, soit lui-même en personne, soit tous ses gens; et aussitôt après la prise d'Iglésias, il était parti avec l'autorisation du seigneur infant pour aller visiter ses places; et aussitôt qu'il eut terminé cette inspection, il avait réuni ses forces et s'était mis en route pour Cagliari. Vous avez déjà vu qu'il ne s'en fallut que de deux jours qu'il ne fût présent à la bataille. Et lorsqu'il fut de retour vers l'ost du seigneur infant, lui, le seigneur infant, l'amiral et les autres riches-hommes, resserrèrent si bien Cagliari que les habitants étaient à la dernière extrémité et virent mourir parmi eux le comte de Donartico[2]. Le comte mourut des blessures qu'il avait reçues dans la bataille,

(1) L'étang salé de Cagliari.

(2) C'est probablement l'île appelée *tache-e-ois* ou île des bœufs, sorte de delta du fleuve Sixerri, au nord-ouest de l'étang de Cagliari. (V. la grande carte de M. de la Marmora).

(1) « Les assiégés de Cagliari, perdant tout espoir d'être secourus (après la mort de Manfredi) et séduits d'ailleurs par les promesses que leur fit l'infant, prirent le parti de se rendre par capitulation. » (Mimaut, p. 182.)

(2) « Alphonse (dit Mimaut, p. 181), après la victoire de Luto-Cisterna, retourna sous les murs de Cagliari et en recommença le siége avec vigueur. Manfredi, à peine guéri de ses blessures, dirigea la défense de la place. Il tenta, pour faire une sortie, une diversion sur les assiégeants. Il surprit leur camp et y jeta le désordre; mais bientôt les Aragonais victorieux l'environnèrent de toutes parts, et de cinq cent

aussi bien que la plupart de ceux qui avaient pu fuir de cette terrible journée; car il y en avait bien peu qui ne portassent sur le corps les armes royales, c'est-à-dire de bons coups de lance ou de bons coups d'épée, dont les gens du seigneur infant les avaient marqués. C'est marqués de telles armes qu'avait fui le comte de Donartico et qu'avaient fui les autres qui s'étaient échappés de la bataille.

CHAPITRE CCLXXVI.

Comment ceux de Cagliari crurent entrer au château de Bon-Aria; comment le seigneur infant En Alphonse les déconfit; des méfaits que commirent ceux de Cagliari envers En Gilbert de Centelles et autres chevaliers; et comment les Pisans résolurent de faire la paix avec le seigneur infant En Alphonse.

Quand ceux de Cagliari virent le comte de Donartico mort et se virent eux-mêmes en si piteux état, un jour, à l'heure de midi, qu'il faisait une excessive chaleur et que tous les gens de l'ost et du château de Bon-Aria dormaient ou prenaient leur repas, le seigneur infant aussi bien que les autres, ils garnirent leurs chevaux de leurs armures; et, ainsi bien appareillés, les hommes de cheval comme les hommes de pied, ils firent une sortie, sans que ceux des assiégeants qui étaient à Bon-Aria en sussent rien. Les premiers qui les virent furent des pêcheurs catalans qui les aperçurent descendant du château de Cagliari. Ils commencèrent à crier: « Alarme! aux armes! aux armes! » Le seigneur infant qui les entendit, et qui dormait, toujours revêtu de ses épaulières de mailles, saisit sa salade de fer, prend son écu et le passe à l'instant à son cou. On lui tenait constamment deux chevaux tout sellés; il saute sur l'un d'eux, et le premier qui arriva à la porte du retranchement ce fut lui. En peu d'instants il eut à ses côtés plus de deux mille hommes de pied, soit almogavares, soit varlets des menées, soit hommes de mer. Il s'y trouva aussi des cavaliers, les uns revêtus de leurs armures, les autres non, car les Catalans et Aragonais ont cet avantage sur les autres que, tant qu'ils sont en guerre, les hommes de cheval sont constamment revêtus de leurs épaulières de mailles et coiffés du cuir-tête[1], et que leurs chevaux sont toujours sellés. Entendent-ils grand bruit, ils n'ont d'autre soin à avoir que de prendre l'écu et la salade de fer et de monter à cheval, et ils se tiennent pour aussi bien armés que le sont les autres cavaliers avec leurs hauberts et leurs cuirasses. Les hommes de pied ont aussi toujours leurs lances à la porte de leur logement ou à l'entrée de leur tente; et au moindre bruit ils saisissent leur lance ou leur dard; et cette lance et ce dard, voilà toutes leurs armes.

Aussitôt donc qu'ils eurent entendu ce bruit, ils furent à l'instant en présence des ennemis; dire et faire fut tout un pour eux. Ceux de Cagliari, qui s'imaginaient que nos soldats tardaient aussi longtemps qu'eux à s'armer et à se présenter en bon arroi au combat, se trouvèrent fort déçus de voir le seigneur infant se présenter aussi brusquement à leur rencontre avec sa cavalerie. Et malheureusement pour les Pisans, ils étaient venus si avant, qu'ils croyaient déjà pénétrer par la grande porte du château de Bon-Aria lorsque le seigneur infant vint fondre sur eux, et avec une telle impétuosité que ces gens du château de Cagliari furent forcés de tourner le dos. Que vous ferai-je de plus longs récits? Le seigneur infant, avec l'amiral, qui est un des meilleurs chevaliers du monde, et avec ceux qui les suivaient, commencèrent à culbuter les chevaux et à férir de leurs lances. Les lances une fois rompues, vous les auriez vus, les masses d'armes en main, porter les plus terribles coups du monde. Je n'ai pas besoin de vous dire que de leur côté ils ne faisaient que transpercer tout ce qu'ils rencontraient, homme de cheval et homme de pied; et ils manœuvrèrent si bien que, de cinq cents hommes à cheval qui étaient sortis, et de trois mille hommes de pied, il ne resta que deux cents hommes à cheval, tous les autres ayant été tués; et des gens de pied il n'en réchappa que cent tout au plus. Et si le champ eût été plus vaste et qu'ils n'eussent pas été si bien à portée de se réfugier comme ils le firent au fort de Cagliari, il n'en eût pas échappé un seul.

Cette journée fut aussi complète que l'avait été celle de la bataille, pour l'extermination de ceux du fort de Cagliari. Et voyez avec quelle

hommes qu'il commandait, trois cents restèrent sur le champ de bataille. Atteint d'une blessure mortelle, ce brave et malheureux capitaine ramena dans Castro le reste de ses soldats, au milieu desquels il expira quelques jours après. »

(1) Coiffe qu'on mettait sous la salade de fer.

ardeur combattaient les gens du seigneur infant, puisque En Gilbert de Centelles et plusieurs autres entrèrent pêle-mêle à Cagliari avec les ennemis, férant-battant, sans songer à autre chose qu'à férir sur les fuyards. Mais les Pisans commirent un grand méfait; car, après les avoir fait prisonniers, ils les tuèrent. Et de pareils méfaits ils sont toujours tout prêts à les commettre, eux et aussi tout homme des communes; aussi est-ce déplaire à Dieu que d'avoir aucune merci pour eux.

Le seigneur infant, les ayant poussés jusques aux portes du fort de Cagliari, s'en retourna joyeux et satisfait à son siége. Quant à ceux du dedans, ils furent saisis de grande douleur, et envoyèrent un message à leurs amis de Pise, pour faire part de ce qui s'était passé et leur demander d'accourir; car ils voyaient bien que désormais ils ne pourraient plus rien contre les forces du seigneur infant. Lorsque ceux de Pise eurent été informés de ces nouvelles, ils se tinrent pour dénués de toute ressource, et pensèrent qu'ils étaient entièrement perdus si, de manière ou d'autre, ils ne faisaient la paix avec le seigneur roi d'Aragon et le seigneur infant. Après avoir tenu conseil sur ce point et s'être tous rangés à cet avis, ils choisirent des envoyés, auxquels ils donnèrent tout pouvoir pour conclure la paix. Je cesse de vous parler d'eux, et vais vous entretenir du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CCLXXVII.

Comment le seigneur roi d'Aragon envoya vingt galères légères au seigneur infant En Alphonse; et comment l'envoyé des Pisans traita de la paix avec messire Barnabo Doria, qui s'entremit pour traiter de la paix entre la commune de Pise et le seigneur infant.

Quand le seigneur roi d'Aragon eut reçu le message que le seigneur infant lui avait envoyé, après la bataille dans laquelle il avait défait ses ennemis, il fit aussitôt construire à neuf vingt galères légères entre Barcelonne et Valence; incontinent il fit mettre la main aux vingt galères, et fit faire des enrôlements, à Barcelonne pour huit galères, à Tarragone pour deux, à Tortose pour deux, et à Valence pour les huit autres. Et pour les huit galères de Valence ce fut l'honorable En Jacques Escriva et moi, Ramon Muntaner, qui reçûmes commission de les mettre en armement, et nous le fîmes ainsi; et si bien que, de là à peu de jours, lesdites huit galères de Valence furent toutes armées, et partirent pour Barcelonne. Pendant qu'elles allaient à Barcelonne, les autres se préparaient. Le seigneur roi nomma, pour les commander toutes, l'honorable En Pierre de Belloch, chevalier brave et expérimenté, dont la famille est de Valles. Lesdites vingt galères partirent de Barcelonne, et furent en peu de jours à Cagliari. Le seigneur infant eut grande joie et satisfaction en les voyant; et ceux de Cagliari se regardèrent comme perdus, sentant bien que désormais ils ne pouvaient plus compter sur aucun secours ni par les galères des Pisans ni par celles des Génois, car les Catalans les chasseraient de partout. Là-dessus arriva l'envoyé de Pise, qui traita avec messire Barnabo Doria, lequel s'entremit pour traiter de la paix entre la commune de Pise et le seigneur infant En Alphonse.

CHAPITRE CCLXXVIII.

Comment se fit la paix entre le seigneur infant En Alphonse et les Pisans; et comment ceux de Bonifazio et d'autres lieux de la Corse firent hommage au seigneur infant En Alphonse.

On eut beaucoup à négocier pour arriver à cette paix, car jamais le seigneur infant ne voulut consentir à faire la paix avec eux, qu'ils ne lui remissent le château de Cagliari. Enfin la paix fut faite, sous la condition: que les Pisans tiendraient le château de Cagliari au nom du seigneur roi d'Aragon, et que la commune de Pise serait sa vassale, et aurait à lui payer le droit de juridiction, de succession et d'impôt donné de la main à la main[1], toutes et quantes fois que l'exigeraient le seigneur roi d'Aragon, le seigneur infant ou leurs fondés de pouvoirs, et aussi bien qu'eux tous leurs successeurs. Il fut stipulé en outre[2]: que la commune de Pise renoncerait à tout droit qu'elle pouvait avoir

(1) *Postat, hirat, popagat*, dit Muntaner. Ces mots ne peuvent se traduire que par des équivalents; le dernier est un droit dont le seigneur se réservait de faire apporter le paiement par le vassal en personne et non par délégué.

(2) « Le traité de paix portait: que la république de Pise, faisant abandon de l'île entière au roi d'Aragon, conserverait la ville de Cagliari, son château (Castro), ses faubourgs et son port, comme fief de la couronne d'Aragon, et que tous les Pisans dont les propriétés, de quelque nature qu'elles fussent, seraient scrupuleusement respectées, seraient considérés et traités, dans toutes les parties de l'île indistinctement, comme sujets aragonais. Ce traité est du mois de juillet 1324. » (Mimaut, p. 183.)

en dans l'île de Sardaigne, et en tous lieux de ladite île; que de plus le château de Cagliari cesserait d'étendre ses limites sur aucun terrain environnant, à l'exception des terrains de jardinage[1] placés auprès du château, et même seulement en partie, car une autre partie devait être de la dépendance du fort de Bon-Aria; que, de plus, dans le fort de Cagliari, il ne se ferait aucun commerce d'échange sinon de Pisans à Pisans; qu'aucun bâtiment, excepté ceux des Pisans, ne pourrait s'y abriter; qu'aucun Sarde ne pourrait y venir acheter ou vendre quoi que ce fût, et que ceux du château de Cagliari seraient tenus de venir acheter tout ce dont ils auraient besoin au fort de Bon-Aria. Les Pisans devaient de plus être en aide au seigneur roi et aux siens, contre tout homme qui, dans l'île de Sardaigne, voudrait leur porter dommage. Le seigneur infant, de son côté, leur promit de les autoriser, comme tous autres marchands, à commercer par toute l'île de Sardaigne et autres lieux et terres du seigneur roi d'Aragon, sous la condition de payer les mêmes droits que les marchands catalans payaient à Pise.

Quand toutes les clauses furent signées et jurées des deux parts, la bannière du seigneur roi d'Aragon, escortée de cent hommes à cheval, entra dans le château de Cagliari, et fut placée sur la plus haute tour dudit château. Ainsi la paix fut signée et jurée et les portes du château de Cagliari furent ouvertes, et il fut permis à chacun d'y entrer; et les Pisans et les habitants du quartier de la Pola à Cagliari[2] firent de même dans le camp et le château de Bon-Aria.

Quand ceci fut fait, le seigneur infant envoya l'honorable En Boxados à Pise, avec l'envoyé de Pise, afin que la commune approuvât et confirmât tout ce qui s'était fait; et la commune l'approuva et le confirma.

Aussitôt que ceux de Corse[1] apprirent cette nouvelle, ceux de Bonifazio et autres lieux de Corse vinrent trouver le seigneur infant et lui firent hommage[2]. Ainsi le seigneur infant fut maître de toute la Sardaigne et de la Corse. Si vous considérez bien cette affaire, ce fut chose bien plus honorable que la commune de Pise tînt la terre de lui, et que les Pisans fussent ses vassaux, que s'il eût eu le château de Cagliari. D'autre part, le château de Bon-Aria se peupla de telle manière qu'avant qu'il s'écoulât cinq mois il fut muré et tout bâti[3]. Et il y plaça, seulement de purs Catalans, plus de six mille hommes d'armes. Et de là en avant, le château de Bon-Aria sera destiné à contenir le château de Cagliari, si les Pisans voulaient se mal conduire.

(1) *Orta*, terrain planté en jardins et servant de potager et de verger, par opposition à *jardi* qui est un jardin pour les fleurs.

(2) Muntaner dit *els pulis de Caller* et à la fin du chapitre CCLXXXVI *tots los polins de Caller*; je pense que par ce mot de *polins* il désigne les habitants d'un quartier de Cagliari appelé *la Pola*, comme on le verra plus loin, chapitre CCLXXXVII p. 546. Ce quartier de *la Pola*, qui a pris plus tard le nom de quartier de la Marine qu'il porte en ce moment, est encore aujourd'hui le quartier marchand. Il s'y trouve une rue appelée rue de Barcelonne qui est la rue marchande par excellence. Castro ou le quartier de la citadelle de Cagliari, était surtout habité alors par les militaires et les hommes puissants; c'était comme qui dirait le quartier de la cour, tandis que c'était dans le quartier de *la Pola* que les marchands et toute la classe moyenne, les bourgeois en un mot, avaient établi leur résidence.

(1) Aussitôt après la malheureuse bataille de Malora (1281) les forces des Pisans avaient décliné en Corse comme en Sardaigne, et la Corse avait été donnée par Boniface VIII, en 1297, à Jacques II en même temps que la Sardaigne (Filippini, *Istoria di Corsica*, introduzione storica di C. Gregor. p. 55, t. I. ed. de Pise, 1827). Ainsi il y eut trois seigneuries réelles en Corse; celle du roi d'Aragon, celle des Pisans et celle des Génois. Dans l'année 1300, d'après les conditions d'une trêve de vingt-cinq ans qui terminait treize ans de guerre, Pise céda à Gênes tout ce qu'elle possédait en Corse (Filippini, notes, t. II, p. 115). Voyez, pour la concession de la Corse par Boniface VIII, la bulle confirmative de cette concession commençant par *Ad honorem Dei omnipotentis* (Rainaldi, *Annali Eccl.* Lunig. *Cod. italic.* Cambiagi *Storia di Corsica*.

(2) Après avoir parlé des succès d'Alphonse en Sardaigne Filippini ajoute : (*Storia di Corsica*, liv. 3, t. II, p. 176 de la belle édition de C. Gregori.)

« Subito venne (Alphonse après son succès) in Corsica à campeggiar Bonifazio, essendo quella fortezza alla prima frontiera per l'impresa di quest' isola, e di più importanza dell' altre terre che v'erano. Era venuto Alfonso in Corsica con tanta riputazione di vittoria, che ciascuno si immaginò che egli indubitamente dovesse rimaner signore. Laonde Guglielmo dalla Rocca, per rimaner in stato (seigneur tributaire de la Corse), con troppo frettoloso consiglio v'andò à giurar fedeltà; il qual da quello fu lasciato nello stato e confirmato in quel medesimo modo che i Genovesi l' avevano posto.

(3) Le fort et la ville prirent le nom d'Aragonetta. Pierre IV, dans sa Chronique catalane, raconte d'une manière fort détaillée et fort exacte cette expédition de l'infant Alphonse son père en Sardaigne; et c'est par le récit de cette campagne et par celui du couronnement de son père qu'il prélude à l'exposé des événements de son propre règne.

CHAPITRE CCLXXIX.

Comment le seigneur infant retourna en Catalogne, et laissa pour son lieutenant général le noble Philippe de Saluces, pour capitaine du château de Bon-Aria le noble En Béranger Carros, et pour trésoriers de l'île En P. de Lesbia et Augustin de Costa.

Quand tout fut ainsi terminé, le seigneur infant, sur l'avis du juge d'Arborée, laissa pour son fondé de pouvoir général dans les lieux et villes le noble Philippe de Saluces, qui devait diriger les affaires d'après les conseils du juge d'Arborée. Il laissa comme capitaine du château de Bon-Aria et de toute cette contrée le noble En Béranger Carros, fils de l'amiral; pour capitaine de Sassari, En Raimond Semenat, et ainsi dans toutes les autres places. Il nomma pour trésoriers de l'île En Pierre de Lesbia et A. de Costa, citoyen de Majorque. Et quand il eut mis en état et organisé toutes les terres et places, aussi bien en Sardaigne qu'en Corse, il laissa le noble Philippe de Saluces, avec trois cents hommes à cheval de nos gens, soldés par le seigneur roi, et environ mille hommes de pied, aussi à la solde du seigneur roi; après quoi il prit congé du juge et du noble Philippe de Saluces, et du noble En Béranger Carros et des autres, et s'embarqua avec madame l'infante et avec toute l'ost et toute la flotte; et il s'en retourna en Catalogne, sain, joyeux et comblé d'honneur.

Il prit terre à Barcelonne, où il trouva le seigneur roi et madame la reine, le seigneur infant En Jean, son frère, archevêque de Tolède, le seigneur infant En Pierre, le seigneur infant En R. Béranger, le seigneur infant En Philippe, fils du seigneur roi de Majorque[1], et tous les chevetains de Catalogne, qui venaient de se réunir, afin de se concerter sur l'envoi de secours au seigneur infant, en Sardaigne. Aussitôt que le seigneur infant et madame l'infante eurent débarqué sur le rivage où se trouvaient le seigneur roi et tous les infants et madame la reine, ils furent reçus de tous avec de grands honneurs. Que vous dirai-je? Grandes furent les fêtes à Barcelonne, en Aragon, au royaume de Valence, au royaume de Murcie, à Majorque, et en Roussillon, que tout le monde célébra pour le retour du seigneur infant et de madame l'infante. Et là le seigneur roi et le seigneur infant firent grands dons et grandes faveurs à tous ceux qui étaient venus avec le seigneur infant; et chacun s'en retourna joyeux et satisfait retrouver ses amis.

(1) Philippe, frère aîné du roi Sanche de Majorque, avait renoncé au trône pour embrasser l'état ecclésiastique, et il mourut cardinal et évêque de Tournai.

CHAPITRE CCLXXX.

Comment le seigneur roi En Sanche de Majorque trépassa de cette vie et laissa pour héritier son neveu, l'infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand; et comment il fut inhumé à Perpignan, en l'église de Saint-Jean.

A peu de temps de là, le seigneur roi de Majorque tomba malade. Il était allé en Cerdagne pendant les grandes chaleurs, en un lieu nommé Formiguières[1], où il se plaisait beaucoup; et là il trépassa de cette vie. Ce fut un grand malheur, car jamais ne naquit seigneur qui fût autant que lui doué de justice et de vérité; et l'on peut dire de lui ce qu'il serait fort difficile de dire d'aucun autre, c'est qu'il n'eut jamais en soi colère ni rancune contre son prochain. Avant de mourir il fit son testament, et laissa le royaume et toute sa terre et tout son trésor à son neveu le seigneur infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand; et au cas où ledit seigneur infant mourrait sans enfant mâle de légitime mariage, l'héritage devait revenir à un autre fils que le seigneur infant avait eu de sa seconde femme; car aussitôt après s'être emparé de Clarentza il avait fait venir la nièce du roi de Chypre et l'avait épousée[2]; et c'était et c'est encore une des belles et bonnes et intelligentes femmes du monde. Il l'avait prise comme sa première femme, et jeune et vierge, car elle n'avait pas plus de quinze ans. Il ne vécut pas plus d'un an avec elle; et dans cette année naquit ce fils que ladite dame tient en Chypre; car aussitôt après la mort du seigneur infant elle était retournée en Chypre avec deux galères armées.

Ainsi le seigneur roi de Majorque substitua le royaume à cet infant, si l'autre infant venait à mourir; ce qu'à Dieu ne plaise! mais puisse-t-il lui accorder vie et honneurs, autant qu'en continuant à vivre il continuera à être bon! car quant à ce jour, c'est bien la plus sage petite créature pour son âge[3] qui ait vu le jour depuis cinq cents ans.

(1) Dans le Capcir.

(2) Voyez note 3, page 513.

(3) Il était né en avril 1315 (voy. page 509); et au moment où Muntaner écrit (en 1325) il avait dix ans.

Le seigneur roi de Majorque stipula de plus qu'au cas où ces deux infants viendraient à mourir sans enfants mâles de légitime mariage, tout le royaume, et toute la terre reviendraient au seigneur roi d'Aragon.

Après sa mort, le seigneur roi En Sanche fut transporté de Formiguières à Perpignan, où il fut déposé dans l'église principale, nommée Saint-Jean. Là lui furent faits des obsèques très solennels, ainsi qu'il appartenait à un tel seigneur. Aussitôt qu'il eut été inhumé, on plaça sur le siége royal le seigneur infant En Jacques, qui, à dater de ce jour, prit le titre de roi de Majorque, comte de Roussillon et de Conflent, et seigneur de Montpellier. Ainsi donc, quand nous aurons désormais à parler de lui, nous le nommerons le roi de Majorque. Que Dieu lui donne vie et salut pour prix de son bon service, et le donne à ses peuples! *Amen*.

Je cesse en ce moment de vous entretenir de lui, pour vous parler de nouveau du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CCLXXI.

Comment le seigneur roi d'Aragon rendit au Saint-Père Reggio et les autres châteaux que le seigneur roi de Sicile possédait dans la Calabre, pour qu'il les tînt en sequestre; et comment, peu après, le pape les livra au roi Robert, ce dont le seigneur roi de Sicile fut très mécontent.

La vérité est, que le seigneur roi de Sicile possédait, en Calabre, la cité de Reggio, le château de Sainte-Agathe, le château de Calana et le château de la Motta et autres lieux; et dans le traité de paix que le seigneur roi d'Aragon négocia entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert, il fut stipulé que, quant à ces châteaux et villes, on s'en tiendrait à ce que déciderait là-dessus le seigneur roi d'Aragon. Lesdits châteaux et la cité de Reggio furent donc remis entre les mains du seigneur roi d'Aragon, qui y fit passer des cavaliers à lui pour les tenir en son nom. A peu de temps de là, il voulut donner satisfaction aux parties, et ordonna que la cité de Reggio et tous les châteaux et lieux que le seigneur roi de Sicile possédait en Calabre fussent remis au Saint-Père, pour être confiés par le Saint-Père à qui bon lui semblerait, et que le Saint-Père les tînt en séquestre, de telle manière que, si jamais le roi Robert attaquait le roi de Sicile, le Saint-Père fût tenu de remettre ces châteaux et cette île au seigneur roi de Sicile, pour s'en faire aide. Il y eut encore d'autres conventions que je n'ai pas à raconter ici. Quand ceci fut fait et que les châteaux furent aux mains du pape, il ne s'écoula pas beaucoup de temps jusqu'à ce que le Saint-Père, en seigneur tout plein de sainteté et de bonne foi, n'imaginant pas que mal pût en provenir d'aucun côté, livra au roi Robert la ville de Reggio et autres lieux. Quand le roi Robert tint ces biens en ses mains, il s'en réjouit fort; et le seigneur roi de Sicile, en l'apprenant, en fut au contraire fort mécontent; mais il fut obligé de souffrir cela puisqu'il y avait alors paix; si bien que la paix n'en fut pas troublée. Et depuis ce temps le roi Robert continua à tenir lesdits lieux et les tient bien.

CHAPITRE CCLXXII.

Comment les galères du roi Robert détruisirent les thonaires de Sicile, ce qui fit renaître la guerre entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert; et comment ledit roi Robert envoya le duc son fils avec de grandes forces en Sicile, lequel fut obligé de retourner en Calabre sans avoir rien fait d'avantageux.

Après cela, comme le diable est toujours occupé à mal faire, la guerre se renouvela entre ces deux seigneurs[1]. A qui en fut la faute? Ce n'est pas à moi d'en inculper aucun d'eux; de tels seigneurs on n'en doit jamais parler que pour dire tout le bien qu'on en sait. Ainsi je ne veux dire ni contredire de quel côté furent les torts. Mais enfin la guerre recommença lorsque les galères du roi Robert vinrent détruire les thonaires[2] de Sicile et prirent lins et vaisseaux et barques chargées de marchandises appartenant à des Siciliens. Puis ceux de Sicile en firent autant à ceux du roi Robert. Si bien que le seigneur roi de Sicile envoya en Calabre En Blasco d'Aragon et En Béranger Senestra et autres riches-hommes et chevaliers. Ils coururent une grande partie de la Calabre, prirent de vive force Terra-Nova et la ravagèrent, ainsi que d'autres lieux; après quoi ils retournèrent en Sicile, joyeux et satisfaits, avec un grand butin;

(1) En 1325.

(2) Filets pour prendre le thon (voy. note 2, p. 496). Il y avait et il y a encore en Sicile de forts grands établissements consacrés à cette pêche.

et voilà la guerre allumée. Dans cet état de choses, le roi Robert fit de grands préparatifs pour passer en Sicile; et le seigneur roi Frédéric se prépara aussi très bien pour pouvoir se défendre; et il fit mettre en bon état les villes de Messine, de Palerme et de Trapani, et toutes les places de la côte. Tous les habitants qui étaient disséminés dans les maisons de campagne de l'intérieur de l'île, il les fit entrer dans les villes et dans les châteaux bien fortifiés et bien défendus, et ainsi l'île de Sicile fut en bon état de défense. Et le seigneur roi ordonna aussi que la cavalerie catalane et aragonaise ne s'éloignât pas de certains riches-hommes et chevaliers désignés. Il voulut en même temps qu'ils ne s'éloignassent pas du roi En Pierre son fils[1], et que chacun d'eux se tînt toujours prêt à se transporter et à donner aide où besoin serait. Il ordonna aussi à messire Simon de Val-Guarnera, chevalier de Peralade, qui l'avait servi longtemps, de parcourir toute l'île avec cent hommes à cheval et deux cents almogavares, pour se porter dans tout lieu où le roi Robert viendrait se présenter avec ses forces. A peine toutes ces dispositions avaient-elles été prises, et bien peu de temps après, le roi Robert envoya son fils le duc[2] avec toutes ses forces, comme chef et commandant en Sicile. Ils prirent terre devant Palerme, au pont de l'amiral, avec bien cent vingt-quatre galères armées, onze grandes nefs et un grand nombre de térides, lins et barques, qui portaient certainement trois mille chevaux armés et des gens de pied sans fin. Quand ils eurent débarqué et furent restés trois jours à dévaster le pays, ils s'approchèrent de la ville. C'était au mois de juin de l'an treize cent vingt-cinq. Dans la ville se trouvaient le comte de Clermont, don Blasco d'Aragon et autres riches-hommes et chevaliers, et En Simon de Val-Guarnera, qui, dès le moment où les ennemis avaient pris terre à Palerme, s'était jeté dedans avec les cent hommes à cheval et les deux cents almogavares qui marchaient toujours avec lui. Et si jamais vous vîtes cité en bon état de défense, ce fut bien Palerme. Ceux de dedans avaient ordonné qu'au moment où les assiégeants dresseraient les échelles, les grues et autres machines qu'ils avaient faites pour l'attaque, qui que ce soit se gardât de paraître sur la muraille; mais qu'aussitôt les échelles dressées, les autres machines disposées et les gens montés à l'escalade, tout à coup on sonnât à la fois toutes les trompettes et les nacaires, et que chacun, qui armé de grosses pierres, qui d'arbalètes à tour, qui de planches, qui de poix, qui de goudron fondu, qui de feu, donnât sur eux en même temps; et cela eut lieu ainsi. Le troisième jour donc après leur débarquement, ils s'approchèrent des murailles et dressèrent leurs échelles et leurs machines; et quand ils furent dessus, à l'instant, comme vous l'avez entendu, ceux de la ville se précipitèrent sur eux, et avec une telle ardeur, que dans cette journée même l'amiral des vingt-cinq galères armées qui étaient parties de Gênes y périt, et qu'il y périt avec lui plus de mille Génois et plus de deux mille autres personnes. Enfin ils y furent si bien traités, qu'il leur en souviendra toujours.

Après une aussi mauvaise journée, ils restèrent pendant bien trois jours sans s'approcher des murailles. Le quatrième jour, ils s'avancèrent tout prêts à livrer bataille; mais si la première journée avait été mauvaise pour eux, celle-ci fut encore bien pire, et ils y perdirent aussi beaucoup de monde. Le duc, voyant qu'il n'y gagnait rien, partit fort mécontent, et s'en alla par mer et par terre à Mazzara; mais avant qu'il y fût arrivé, messire Simon de Val-Guarnera y était entré avec ses gens, et en sortit aussitôt pour le combattre. Que vous dirai-je? Ils essayèrent à attaquer également Mazzara, et là aussi ils éprouvèrent grand dommage.

Puis ils s'éloignèrent de Mazzara et allèrent à Sciacca. Là aussi était entré messire Simon de Val Guarnera avant qu'ils y arrivassent, et ils y éprouvèrent également grand dommage. Que vous dirai-je? Ils s'éloignèrent de Sciacca et allèrent successivement à Calatabellota, à Cattolica[1], Girgente; puis à Naro, Alicata, Terra-Nova, Carselat[2], Scicli, Modica, Syracuse, Noto, Bucheri, Forla, Palazzolo, Cacciola,

(1) Pierre, son fils aîné, né en 1305, avait été associé au trône par son père en 1321.

(2) Charles, duc de Calabre.

(1) Muntaner, dit *Crestia*, mais il me paraît évident qu'il a été trompé par la similitude du sens; la situation des lieux indique que ce ne peut être que Cattolica.

(2) Je ne puis trouver de ce côté aucun nom qui réponde à celui-ci. Peut-être a-t-il voulu parler de Calata-Girone qui se trouve placée assez près entre Terra-Nova et Scicli.

Nola[1], Agosta, Lentini, Catane; et en chacun de ces lieux, se trouvait en face d'eux messire Simon de Val-Guarnera avec ses gens, qui faisait grand dommage à leur ost et aidait à la défense des places. Et il les suivait de si près que nul d'entre eux ne pouvait, soit pour fourrager ou pour toute autre chose, s'éloigner de l'ost, qu'il ne le tuât ou le fît prisonnier. Et il leur causait ainsi de grands maux. Il fallut donc que le duc s'éloignât de Catane et allât s'embarquer à bord de sa flotte placée à l'ancrage situé à la main gauche de la ville. De là il se mit en route et débarqua pour quelques jours, sans jamais s'approcher de la ville de Messine. Il reconnut alors les gens qui lui restaient, et trouva que, soit par les maladies, soit dans les combats, il avait perdu la moitié des siens. Là il apprit que le seigneur roi de Sicile, son oncle, était dans la plaine de Mellazzo, et se disposait à venir l'attaquer; et considérant que le seigneur roi Frédéric viendrait sur lui avec de grandes forces, et des troupes fraîches qui toutes étaient d'un même cœur et d'une même volonté, tandis que lui n'avait que des gens fatigués et qui avaient éprouvé beaucoup de déroutes, et qui, d'ailleurs, étaient de diverses nations et de diverses volontés, et qu'ainsi la bataille ne pouvait lui être salutaire, il s'embarqua et passa en Calabre, dans la ville de Reggio, et fort mécontent. Et il devait l'être, puisque dans toute la Sicile il n'avait pu s'emparer d'une seule terre, d'une seule maison, d'un seul bourg; et il eut à réfléchir sur les grands dommages qu'il avait soufferts.

Et vous, seigneurs, qui entendrez la lecture de ce livre, songez combien les trésors et les hommes qui furent perdus en cette expédition auraient produit bien meilleur fruit, dépensés au profit des chrétiens! Voyez donc, au cas où cela eût plu à Dieu et aux arbitres de la sainte foi catholique, s'il n'eût pas beaucoup mieux valu que tout cela eût été employé en faveur de la sainte foi catholique, contre Grenade, que là où on l'a perdu et consumé. Et croyez bien qu'autant il en arrivera à tous ceux qui, à l'avenir, voudront faire le même passage, c'est-à-dire auront en volonté d'enlever l'île au seigneur roi de Sicile et aux siens, qui savent reconnaître à la sainte Église romaine tout ce qu'ils doivent lui reconnaître.

(1) Je ne puis trouver ce lieu sur les cartes.

Je cesse de vous parler de ces affaires de Sicile pour vous entretenir des grandes tromperies et toutes mauvaises choses qu'on trouve toujours dans les hommes des communes. Déjà je vous en ai conté une partie; mais celui qui voudrait mettre par écrit tous leurs mauvais faits, tout le papier qui se fabrique dans la ville de Xativa ne pourrait lui suffire. Mais bien que la méchanceté des communes soit bien notoire par tout le monde, je veux vous raconter ce que les Génois ont fait au seigneur roi Frédéric, et le mauvais tour qu'ils ont fait aussi au seigneur roi d'Aragon; et je vous en raconterai tout autant de la commune de Pise. Tous les rois du monde feraient donc grand acte de sagesse, de bien se garder de se fier jamais en rien à hommes des communes; et s'ils s'y fient, ils en seront toujours trompés.

CHAPITRE CCLXXXIII.

Des grands méfaits que les hommes de la commune de Gênes ont fait au seigneur roi de Sicile, et qu'ils firent de tout temps à la maison d'Aragon.

La vérité est que le seigneur roi de Sicile, en homme qui était tout entier du parti des Gibelins, eut à donner aide à la maison de Doria et à la maison de Spinola, et aux autres grandes maisons qui avaient été bannies de Gênes et étaient retirées à Savonne, et à leur fournir argent, cavalerie, galères et vivres. Ainsi, grâce à l'assistance de Dieu et à la sienne, ils purent se maintenir dans la cité de Savonne contre le parti de Guelfes qui était demeuré à Gênes. Il est très certain que c'est Dieu et son aide, et aussi l'aide du seigneur roi de Sicile, qui les ont soutenus. Or, lorsque le duc[1], fils du roi Robert, passa en Sicile, ces gens qui étaient à Savonne promirent au roi de Sicile de lui faire aide de leurs galères, et ledit seigneur roi y compta fermement. S'il se fût bien rappelé les nombreux manques de foi dont ils s'étaient rendus coupables envers le seigneur roi En Jacques, son frère, lorsqu'il était roi de Sicile, et tout ce qu'ils lui avaient fait à lui-même, il n'aurait certainement eu aucune confiance en eux. Mais les seigneurs rois, lorsque Dieu leur fait la grâce de les faire vivre longtemps, changent souvent les membres de leurs conseils, soit pour cause de mort, soit pour

(1) Charles, duc de Calabre.

d'autres raisons; et les jeunes conseillers portent grand préjudice à tous seigneurs; et en effet, fussent-ils plus intelligents que ne l'étaient ceux qui les ont précédés, ils ne peuvent connaître les affaires aussi bien que des hommes âgés, qui ont beaucoup vu et beaucoup entendu; car, avec la moitié moins de science, un vieillard pourra donner de meilleurs avis que les jeunes gens en tous faits de guerre, par la raison qu'il aura vu et entendu plus de choses que le jeune homme; et ainsi, par le souvenir des choses passées, on peut pourvoir aux choses présentes et aux choses futures. Aussi je puis bien vous assurer que si le bon comte En Galeran eût vécu, ou don Blasco d'Alago, ou En Hugues d'Ampurias comte de Squillacce, et maints autres Catalans et Aragonais qui sont trépassés de cette vie, ou encore messire Matthieu de Termini ou messire Viciguerra de Palosi, ou si maints autres encore eussent été vivants, certes, le seigneur roi de Sicile n'aurait pas perdu, à secourir les Génois, tout ce qu'il y a perdu; car tous lui auraient rappelé le souvenir de ce qui s'était passé jadis. Et de même qu'il a été trompé à présent, ainsi le seront dans tous les temps et lui et tous les rois qui auront confiance en gens des communes. Il me semble donc fort utile de vous rappeler à la pensée la tromperie que, lors du passage du duc dans la Sicile, les Génois firent au seigneur roi de Sicile.

Il est vérité que le seigneur roi de Sicile envoya à Savonne pour avoir aide de leurs galères, et il y envoya en même temps de l'argent; ils lui promirent de lui faire aide de vingt-cinq galères, et il eut toute confiance que cela serait ainsi. Les Génois firent si bien que l'été s'écoula; et le duc était déjà hors de Sicile, et il était retourné de Messine en Calabre, ainsi que je vous l'ai dit, avant qu'ils eussent fait armement de leurs galères. Ils n'eurent pas plus tôt appris que le duc avait quitté la Sicile et était retourné en Calabre, que les voilà qui partent de Savonne et s'en viennent du côté de Trapani, à deux cents milles du lieu où se trouvait le duc. Voyez comment ils pouvaient l'attaquer, et quelle fut l'assistance que le seigneur roi de Sicile reçut des Génois, et comment il tira grande utilité de l'argent qu'il leur avait envoyé pour faire leur armement! Mais ce n'était pas assez de cette moquerie et de ce manque de foi, ils conçurent l'idée de faire autant de mal audit seigneur roi de Sicile, avec leur vingt-deux galères, qu'ils devaient lui être utiles. Ils s'arrangèrent donc avec la commune de Pise, et tombèrent d'accord, qu'avec les vingt-deux galères qu'ils avaient tirées de Savonne, ils serviraient ladite commune de Pise contre le seigneur roi d'Aragon; et ladite commune de Pise leur donnait mille florins par mois pour aller, de conserve avec la flotte pisane, porter vivres et renfort au château de Cagliari. Ils firent plus; il fut stipulé entre eux que Gaspard Doria, qui était l'amiral des vingt-deux galères, serait amiral de Pise, et que tous recevraient des terres en Sardaigne. Telles furent les conventions entre eux et la commune de Pise. Et le grand service qu'ils rendirent au seigneur roi de Sicile ce fut d'entrer en arrangements avec les Pisans, contre le roi d'Aragon, qui est son frère et son aîné. Et de tels faits, si honteux aux yeux de Dieu et aux yeux du monde, quel bon fruit pourraient-ils jamais produire? Notre Seigneur vrai Dieu, qui est toute vérité et toute justice, juge chacun selon la voie sur laquelle il se dirige. Aussi la maison d'Aragon et les descendants de cette maison ont-ils toujours marché en avant, et ils y marchent encore, et ils y marcheront toujours, ne suivant de l'œil et du pied que la voie de la vérité et de la bonne foi; aussi Dieu les élève et les fait croître, et leur fait avoir victoire dans tous leurs faits; tandis que ceux qui marchent dans la voie de la fausseté et de l'intrigue il les confond et les abat.

Je vais vous conter maintenant la fin de cette déloyale association, qui eut lieu entre la commune de Pise et les Génois de Savonne, quel en fut le chef, et comment la justice de Notre Seigneur vrai Dieu se déploya sur eux, et se déploiera en tout temps sur ceux qui marchent dans la voie de la malice et du mensonge.

CHAPITRE CCLXXXIV.

Comment deux galères légères des Pisans, chargées de vivres, entrèrent dans la palissade du château de Cagliari; et comment l'amiral En François Carros les prit avec tout l'équipage; ce que les Pisans ayant appris, ils résolurent de venir secourir le château de Cagliari.

Il est vérité que, quand ils formèrent entre eux leur association, ce fut dans les mêmes vues

que se forma autrefois la société entre le rat et la grenouille, dans laquelle chacun comptait bien tromper l'autre, ainsi que vous le verrez dans les fables d'Esope; et pendant que chacun d'eux suivait ses mauvais desseins, survint le milan qui emporta l'un et l'autre[1]. Ainsi en advint à ceux-ci, qui ne s'associaient que dans des vues de fausseté et dans le mauvais dessein de se tromper mutuellement; et pendant ce temps la puissance de la maison d'Aragon, qui est le milan de la fable, leur est venue à la traverse, et les a tous dévorés et détruits, comme elle le fera toujours, s'il plaît à Dieu.

Vous saurez donc que, quand la flotte fut disposée à Pise pour venir approvisionner le château de Cagliari, il s'y trouva vingt-trois galères des Génois, vingt-cinq des Pisans, six vaisseaux, cinq sagittaires[2], une nef et beaucoup de barques, tous réunis à Pise, de sorte qu'il partit bien certainement de Pise soixante voiles. Quand le noble En François Carros, amiral du seigneur roi d'Aragon, eut appris que cette flotte venait contre lui, et que leur intention était de secourir le château de Cagliari que ledit amiral tenait assiégé, il résolut de faire tous ses efforts pour empêcher que ce renfort de troupes qu'ils amenaient n'entrât dans le château. Il fit donc ses dispositions en homme qui est un des meilleurs chevaliers du monde et des plus expérimentés, et réfléchit mûrement sur les événements passés et sur ceux qui devaient arriver, ainsi que vous allez le voir.

Je pense que vous savez qu'à l'époque où ces choses se passaient il y avait bien déjà deux mois que deux galères des Pisans étaient venues de nuit à la palissade du château, sans que l'amiral En Carros s'en fût aperçu; c'étaient des galères fort légères de rames. Elles étaient entrées en dedans de la palissade, et elles apportèrent des vivres et les déposèrent au château de Cagliari. Le matin, quand l'amiral eut vu ces galères en dedans de la palissade, il fut très mécontent; mais avec l'aide de Dieu et avec son habileté, la chose tourna à bien, à profit et à contentement pour lui. Il fit cerner de telle manière lesdites galères qu'elles ne purent sortir sans avoir à passer par ses mains, et les tint si à l'étroit que les équipages desdites galères eurent le temps de manger plus de provisions qu'elles n'en avaient apporté. Quand il les vit dans cette situation, une nuit il s'en vint derrière elles par mer et par terre, et les surprit si bien qu'il s'empara des deux galères, des équipages et de tout; et ils furent si convenablement traités par les Catalans qu'ils furent tous taillés en pièces, et qu'il n'en échappa pas vivants plus de trente. Le jour venu, les Catalans, trouvant ceux-ci encore vivants, ne les tuèrent pas; car ce n'est pas bravoure de tuer un homme quand on l'a pris; mais on leur fit bel et bien des jambières de fer[1], et on les fit travailler à la muraille et au retranchement que l'amiral faisait faire audit lieu de Bon-Aria, qui en peu de temps devint une des plus belles cités que l'on pût jamais voir édifier en dix fois autant de temps; car je veux que vous sachiez qu'en ce temps-là il s'y trouvait plus de six mille bonnes gens, tous Catalans, avec leurs femmes; et il n'y avait pas trois ans que l'amiral avait commencé à la faire bâtir, pendant qu'il tenait assiégé le château de Cagliari, et que le seigneur infant assiégeait Iglesias. Les Pisans doivent donc bien se dire : qu'avec les forces de la seule cité de Bon-Aria, on pourrait de tout temps tenir Cagliari en état de siége[2].

Pour que vous sachiez quel lieu c'est que la place de Bon-Aria pour le commerce, je vous dirai que, lorsque l'amiral sut que la flotte était partie de Pise, et qu'elle se composait au moins de soixante voiles, comme vous l'avez vu ci-devant, il fit le recensement des forces de la cité de Bon-Aria, et trouva qu'il y avait quatorze grandes nefs, dont douze étaient catalanes; une appartenait au roi de France et était venue de Chypre, et l'autre était génoise, appartenant jadis à la ville de Gênes, et dont l'amiral s'était emparé. Il y avait ensuite trente-six lins à un pont, appartenant à des Catalans. L'amiral avait en outre avec lui vingt-

(1) C'est la troisième fable du premier livre de la traduction catalane ancienne des fables d'Esope. Cette traduction catalane a été plusieurs fois imprimée.

(2) Voyez la note page 526.

(1) Fers placés aux jambes, comme *menottes* sont les fers placés aux mains.

(2) « Alphonse (dit M. Mimaut, p. 182), profita des avantages de sa situation pour faire de son ancien camp retranché de Bon-Aria une place forte qui prit le nom d'Aragonetta, et qui, placée à l'entrée du port de Cagliari, le dominait tellement que les vaisseaux, les vivres et les marchandises ne pouvaient plus y parvenir que sous le bon plaisir des Aragonais. »

deux galères, avec cinq vaisseaux, et huit bâtiments entre lins armés et canots qu'il avait fait construire et qui servaient à la navigation sur l'étang. Tous ces bâtiments, l'amiral les avait fait placer en ligne devant la palissade, quand il s'était aperçu du tour que lui avaient joué les deux galères. Aussi, éveillé par ces événements, s'arrangea-t-il si bien, que désormais rien ne put pénétrer à l'intérieur de la palissade. Je vais cesser de vous entretenir de la cité de Bon-Aria et de l'amiral pour vous parler des Génois et des Pisans.

CHAPITRE CCLXXXV.

Comment le juge d'Arborée prit quatre-vingts Pisans et les envoya à l'amiral, qui lui-même en avait pris cent cinquante; comment, le jour de Noël, il arriva cinquante bâtiments, entre galères et lins, devant Cagliari pour le secourir; et comment l'amiral En Carros en prit sept, et comment les autres furent déconfits et prirent la fuite.

La flotte partit donc de Pise. Arrivés à l'embouchure de Busnayre[1], les Génois perdirent une galère, qui échoua contre la côte. De l'équipage de cette galère, il échappa vivants quatre-vingts hommes environ. Le juge d'Arborée l'ayant appris, envoya sur-le-champ de ses hommes là où la galère s'était brisée. On prit ces quatre-vingts hommes, et, la corde au cou, on les envoya à Bon-Aria à l'amiral, qui leur fit mettre de bonnes jambières de fer, et les envoya travailler à la muraille et au retranchement de Bon-Aria.

Dans ce temps-là, une galère de Génois de Savonne, qui venait du côté de la Flandre, fut poussée par une tempête sur l'île de Saint-Pierre et s'y brisa; il s'en échappa environ cent cinquante personnes. L'amiral en fut informé à Bon-Aria; il envoya sur les lieux, fit prendre tous ces cent cinquante hommes, et en fit ce qu'il avait fait des autres. Que vous dirai-je? Le jour de Noël de l'an treize cent vingt-cinq, les vingt-deux galères génoises et les vingt-cinq de Pise, et six bâtiments, entre lins armés et sagittaires, se présentèrent devant Cagliari, ayant laissé les autres navires à Bonifazio. Ils étaient venus ainsi comme à vol d'oiseau, parce qu'ils croyaient bien pouvoir pénétrer dans la palissade et y déposer les vivres qu'ils apportaient; mais l'amiral avait si bien disposé l'entrée que rien ne pouvait y pénétrer sans passer par sa main. Or, le jour de Noël, ils s'en vinrent devant le débarcadère des nefs et autres bâtiments des Catalans, et firent ce jour-là divers stratagèmes; et le jour de saint Étienne[1], ils essayèrent une attaque par un côté de la flotte; mais ils furent très maltraités et ne purent réussir en rien. Le lendemain, jour de Saint-Jean, ils tournèrent d'un autre côté de la flotte, sans pouvoir réussir davantage, et ils y furent également fort maltraités. Le jour des Innocents, ils s'en allèrent à Capo-Terra; ils firent de l'eau, puis revinrent pour attaquer la flotte par un autre côté. Et tous ces essais, ils les faisaient à l'aide de dix galères, afin de provoquer l'amiral à sortir du débarcadère avec ses galères, et pour que, lorsqu'il en serait sorti et courrait sur lesdites dix galères qui le redoutaient peu, attendu qu'il leur était toujours loisible de forcer de rames et de fuir, pendant ce temps les autres galères, faisant force de rames, saisiraient le moment et pénétreraient dans la palissade avec les vivres. Ils comptaient ainsi approvisionner Cagliari; mais l'amiral, connaissant leurs intentions, se gardait bien de quitter son poste.

Ainsi donc, tout le jour de Noël, qui était un mercredi, et le jeudi, et le vendredi et le samedi suivants, ils furent occupés à ces manœuvres. Le dimanche, l'amiral fit dîner tout son monde de bonne heure, et donna ordre à tous les hommes de ses galères, lesquelles étaient au nombre de dix-huit sans y compter les vaisseaux, que chacun se revêtit de son armure; et il fit publier à bord de toutes ses galères que, si le combat avait lieu, ce serait une bataille royale[2] et qu'à chacun serait laissé en toute propriété le butin fait par lui, à l'exception des hommes et des galères, que le seigneur roi se réservait; et il ajouta que certainement, s'il voyait le bon moment, ce jour même, il irait attaquer l'ennemi; et qu'ainsi tous eussent à se tenir prêts à combattre.

Ces dispositions prises et arrêtées, les galères

(1) Probablement l'embouchure du fleuve de Bosa, à une journée d'Oristano, qui était la résidence habituelle du juge d'Arborée.

(1) Lendemain de Noël.

(2) Chevauchée royale et bataille royale étaient celles où le roi se trouvait en personne, et, par extension, celles où les soldats étaient traités comme dans les chevauchées royales et recevaient leur butin sans qu'aucun droit fût prelevé.

des Génois et des Pisans s'avancèrent dans l'ordre de bataille suivant. Elles placèrent en tête sept galères, dont cinq des Génois et deux des Pisans, toutes amarrées ensemble et commandées par Gaspard Doria, leur amiral; et toutes les autres les suivaient en poupe. Les sept galères, proue en avant, s'approchèrent des galères de l'amiral En Carros jusqu'à ce qu'elles fussent à la portée du trait. Quand l'amiral vit ces sept galères si voisines de lui, il fit dire de bouche en bouche, parmi ses galères, que, sans bruit et secrètement, chacun laissât aller sa petite ancre, parce que, s'ils la levaient, pendant ce temps les ennemis s'en iraient lestement, et marcheraient plus vite avec leurs vingt rames que les galères de l'amiral avec cent cinquante. Ainsi donc tout doucement chacun laissa aller sa petite ancre en mer, et si doucement que les Génois ni les Pisans ne s'en aperçurent nullement. A l'instant même ils saisirent les rames, et, avant que les sept galères eussent eu le temps d'opérer leur mouvement de conversion, l'amiral était sur leur dos; et on les attaqua si rudement qu'on leur tua plus de onze cents hommes qui étaient sur les ponts. Il se cacha bien à fond de cale quatre cents Génois et deux cents Pisans; et ainsi l'amiral prit les sept galères, et tous les hommes furent morts ou prisonniers. Les autres galères des Génois et des Pisans firent volte-face aux sept galères qu'elles avaient en tête et ne songèrent plus qu'à fuir. Gaspard Doria, en vrai brave Génois, au moment le plus chaud du combat, avait pris la fuite à l'aide d'une barque qu'il avait à sa poupe, et il était monté sur une galère qui le suivait en poupe, appartenant à un sien frère.

Les sept galères prises, l'amiral poursuivit les autres, mais en vain; car il ne put les atteindre. Alors il s'en revint parmi les siens, content et satisfait; et tous y firent un tel butin que chacun en fut riche; car rien ne fut prélevé à personne sur ce qu'il avait gagné[1].

Lorsque les Génois furent éloignés, ils envoyèrent une galère en message à l'amiral, pour le prier de permettre à leur envoyé de venir voir ceux qu'il avait fait prisonniers, afin de pouvoir connaître qui était mort et qui restait vivant. L'amiral le permit; et leur messager les vit tous. Il se trouva qu'il restait vivants quatre cent onze Génois et deux cents Pisans, qui s'étaient cachés à fond de cale, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Lorsque le messager eut pris leurs noms par écrit, on offrit à l'amiral de lui abandonner, pour la rançon des Génois, tout ce qu'on apportait de vivres, d'armes et autres objets à bord des galères qui s'étaient échappées. Mais l'amiral répondit qu'il ne leur céderait pas le plus humble de tous ses prisonniers; mais qu'ils aideraient tous à construire le retranchement et les murs de Bon-Aria; et ils s'en retournèrent avec grande douleur.

Vous voyez quel fruit ils retirèrent, avec leur méchanceté, de l'armement qu'ils avaient fait, et de la perfide association qu'ils avaient formée avec les Pisans, là où chacun cherchait à tromper l'autre, et l'amiral du seigneur roi vint à la traverse; et les dévora et les dispersa tous.

(1) Ce combat eut lieu le 29 décembre 1325

CHAPITRE CCLXXVI.

Comment les galères des Pisans et des Génois, qui s'étaient échappées des mains de l'amiral En Carros, attaquèrent la nef du noble En R. de Péralta; comment, après avoir perdu trois cents Génois, ils furent contraints d'abandonner ladite nef, fort dolents; et comment les Pisans résolurent de rompre tous les engagements qu'ils avaient avec le seigneur infant.

Quatre jours après que tout ceci fût arrivé, les galères des Génois et des Pisans s'en retournaient fort tristement, lorsqu'elles rencontrèrent une nef catalane, à bord de laquelle se trouvait le noble En R. de Péralta avec soixante chevaliers que le seigneur roi d'Aragon envoyait en Sardaigne, et aussi une autre nef à bord de laquelle étaient quarante-huit chevaliers, également de la suite d'En R. de Péralta, laquelle nef le précédait d'environ dix milles. Le hasard voulut que ces chevaliers tombèrent sous la main des Génois, qui leur livrèrent seize attaques sans pouvoir leur causer aucun dommage, tandis que les galères perdirent plus de trois cents hommes que leur tuèrent les Catalans, outre un grand nombre de blessés. Ils s'éloignèrent enfin de la nef, mais si maltraités qu'ils ne pourront jamais en entendre parler sans grande douleur[1].

(1) Zurita (Ann. d'Aragon) raconte que Péralta se défendit pendant plus de huit heures contre dix-sept galères, repoussa huit fois l'abordage, et qu'après en avoir démâté trois, coulé une à fond, et leur avoir tué deux cents hommes, il rentra triomphalement au port, n'ayant perdu qu'un seul homme avec 40 blessés.

Chacun de vous peut connaître que c'est bien véritable œuvre de Dieu qu'en toutes ces actions l'amiral En Carros ne perdit que trois hommes et qu'En R. de Péralta, sur sa nef, ne perdit qu'un seul chevalier. Chacun de nous doit donc s'efforcer de se conduire en toute loyauté; car celui qui se conduira avec loyauté, Dieu sera avec lui; et celui qui se conduira avec déloyauté, Dieu saura bien le confondre et le mener à destruction. Et tous les jours ce miracle s'opère devant nos yeux, que, dès ce monde même, Dieu fait sentir sa vengeance. Vous le voyez aujourd'hui avec les signes les plus manifestes par ce qui arriva aux Pisans; car le seigneur infant avait fait la paix avec eux, comme vous l'avez déjà vu, et jamais, sous aucun prétexte, ni lui ni les siens n'auraient failli à rien de ce qu'ils lui avaient promis. C'était avec cette pureté de cœur qu'il avait fait la paix, c'était avec cette pureté de cœur qu'il avait quitté la Sardaigne, c'était avec cette pureté de cœur qu'il était retourné en Catalogne, dans la confiance que, puisqu'il avait conclu la paix avec les Pisans, il n'était pas nécessaire qu'il prolongeât plus longtemps son séjour. Que voulaient et que faisaient cependant les Pisans? Je vais vous le dire. La paix que faisaient les maudits Pisans, ils la faisaient avec fausseté de cœur et afin que le seigneur infant retournât bien vite en Catalogne, espérant bien, une fois qu'il serait parti, anéantir en peu d'instants les Catalans qui resteraient. De ce que je dis ils commencèrent bien vite à en prouver la vérité. Et à l'instant même ils firent mettre de grands approvisionnements dans le château de Cagliari; ils y firent venir grand nombre de troupes à cheval et à pied à leur solde, et mirent en bon état ledit château; et ayant ainsi pris toutes leurs dispositions, ils résolurent de rompre tous les traités et toutes les conventions qu'ils avaient faits avec le seigneur infant. Que vous dirai-je? ils ne trouvaient jamais un Catalan en un lieu écarté, qu'aussitôt il ne fût égorgé; de sorte qu'en peu de temps, et avant que les Catalans s'en avisassent, ils en avaient tué et jeté dans un puits soixante-dix, que l'on y retrouva lorsque les Catalans s'en furent aperçus. Ils armèrent aussi des barques; et une barque sortait-elle du château de Bon-Aria, aussitôt ils l'entouraient avec les leurs, la prenaient et la coulaient à fond. Voyez par là quelle confiance on peut avoir en eux! On ne saurait trouver en eux, je vous l'assure, aucune bonne foi, aucune vérité. Aussi voyez comment Notre Seigneur vrai Dieu les va détruisant pour les châtier de leurs mauvaises œuvres. Et eux-mêmes ils ont coupé les verges dont ils sont battus, en renouvelant la guerre pour leur malheur. Vous avez déjà vu et entendu comment il leur en prit jusqu'ici, et vous allez voir ce qui va suivre.

Après avoir attaqué ce riche-homme En Raymond de Péralta, ils se retirèrent fort déçus; et le dit riche-homme En Raymond débarqua joyeux et satisfait avec ses deux nefs au château de Bon-Aria; et il fit débarquer les hommes de cheval et de pied qu'il avait avec lui. Ils furent très bien accueillis par l'amiral et par tous ceux de Bon-Aria et on leur fit grande fête et honneur. Peu de temps après, l'amiral et En Raymond de Péralta convinrent entre eux d'envoyer la cavalerie et l'infanterie par terre, et la flotte par mer, pour escalader Stampace, qui est le bourg[1] de Cagliari, et qui est fermé séparément par de bonnes murailles, et est fort bien fortifié. C'était dans le bourg de Stampace que tous les habitants du quartier de la Pola[2] s'étaient réfugiés avec leurs femmes et leurs enfants, et il n'était resté dans le château de Cagliari que des soudoyers.

CHAPITRE CCLXXXVII.

Comment les bannières de l'amiral En Carros et du noble En Raymond de Péralta se disposèrent à entrer dans Stampace, l'emportèrent de vive force, et eurent une telle lutte avec les habitants de Stampace qu'ils n'y laissèrent en vie ni hommes, ni femmes, ni enfans; et comment ladite ville fut punie avec juste raison de tous ses méfaits.

Et comme ils avaient résolu, ils le firent. A l'aube du jour, ils furent tous autour des murailles de Stampace; et ils les attaquèrent si vigoureusement qu'ils fermaient les yeux à tout péril qui pût leur en advenir. Lorsque les hommes de mer furent parvenus vers le quartier de la Pola[3], le combat fut violent, car les assiégés se défendirent avec vigueur. Et ils s'y étaient bien préparés, car rien ne leur faillit de ce qui pouvait servir

(1) *La Vila*, le faubourg qui suivait la cité.

(2) Le texte dit *Polins*. Voyez, pour l'interprétation de ce mot, la note 2 de la page 537.

(3) J'ai dit (note 2 de la page 537) que la Pola était le quartier marchand ou bourgeois de Cagliari, aujourd'hui quartier de la marine, comme Castro ou le quartier de la citadelle était le quartier militaire ou de la cour.

à la défense. Que vous en dirai-je, et qu'irai-je vous conter plus longuement ? Par force d'armes les gens de mer attaquèrent le mur et se disposèrent à pénétrer dans la ville. Quand ceux de Stampace se virent ainsi attaqués, ils accoururent tous de ce côté, abandonnant l'attaque des hommes de cheval; et ainsi les hommes de cheval s'approchèrent aussi des murs et se préparèrent à les attaquer également. Que vous dirai-je? Les bannières de l'amiral En Carros et celles du noble En Raymond Péralta entrèrent dans Stampace, et c'est alors que la bataille fut terrible. Toutefois les habitants de Stampace et une grande partie des gens du château qui en étaient descendus[1] déployèrent les plus grands efforts à cause de leurs femmes et de leurs enfants qu'ils voyaient périr; mais Notre Seigneur vrai Dieu voulut les punir de leur méchanceté, et ils furent déconfits de telle manière qu'il ne survécut aucun d'eux, ni de leurs femmes ni de leurs enfants. Il y périt aussi le capitaine et le châtelain du château, et une grande partie des soudoyers. Les Catalans crurent bien à ce coup pénétrer dans le château; mais ceux de l'intérieur, voyant le massacre de leurs gens et leur entière destruction, fermèrent les portes et se barricadèrent d'un mur de pierres et de chaux[2].

Quand les Catalans eurent mis à mort tous les habitants, ils pillèrent le bourg de Stampace pour s'emparer de tout. Et ce qui s'y trouvait d'argent et d'effets était immense; et ils y firent un tel butin qu'à tout jamais ceux qui s'y trouvèrent en seront dans l'opulence. Cela fait, le lendemain ils revinrent, et abattirent les murs et les maisons, et mirent tout à raz; et ledit amiral et En R. Péralta ordonnèrent que chacun pût à sa volonté prendre la pierre et le bois et l'emporter dans la ville et dans le château de Bon-Aria. Chacun incontinent se mit donc à charger ces objets, qui sur des barques, qui sur des chariots, et ils les transportèrent à Bon Aria, et en firent bâtir ou refaire de bonnes maisons. Ils ordonnèrent aussi que l'église des frères mineurs, qui était très riche, fût démolie, et qu'en l'honneur de monseigneur saint François elle fût transportée à Bon-Aria, et que là fût le couvent des frères mineurs[1]; et que dorénavant il n'y eût plus de ces frères mineurs, mais des Catalans; que ce fût une province séparée qui ne dépendît d'aucun diocèse; et que tous les ordres religieux qui existaient en Sardaigne et en Corse ne fussent composés que de Catalans.

Ainsi donc, seigneurs, vous qui entendrez lire ce livre, que votre cœur se pénètre bien de la toute-puissance de Dieu! Voyez quelle vengeance Notre Seigneur vrai Dieu a exercée en moins d'un an contre ces méchantes gens, dont la perfidie et la déloyauté avaient renouvelé la guerre contre le seigneur roi d'Aragon qui, par bénignité et par pitié, venait de leur accorder la paix; voyez aussi quelle vengeance Dieu a prise de ce bourg de Stampace, peuplé des plus maudites gens du monde et des plus grands pécheurs; car il n'est pas de péché que puisse concevoir cœur d'homme, qui n'ait été commis à Stampace; si bien que la pudeur révoltée en est remontée au trône de Dieu. Si vous me dites: « Mais racontez-nous donc, En Muntaner, quels sont ces crimes? » je vous répondrai: que là avaient établi leur séjour, et l'orgueil, et l'arrogance, et le péché de luxure sous toutes ses formes; de telle sorte que Dieu a détruit cette ville comme il avait détruit Sodome et Gomorrhe; et il l'a fait anéantir par le feu, et il l'a fait abattre à raz. Je dirai plus: l'usure s'y exerçait publiquement, et ils en tenaient comptoir ouvert à qui se présentait. Le péché de gourmandise y était aussi porté plus loin qu'en aucun autre lieu du monde. Ce lieu abominable approvisionnait constamment toute la Barbarie de fer, d'acier, de toute espèce de bois, de toute espèce de vivres, au grand dam de toute la chrétienté. Enfin tout corsaire et tout voleur y était le bienvenu, à qui que ce fût qu'il lui eût plu de porter injure. C'était le réceptacle de tout tripot, et de tant d'autres méfaits qu'on ne saurait tous les décrire. Voyez aussi quelle vengeance Notre Seigneur vrai Dieu

(1) Cagliari s'élève en amphithéâtre, depuis le quartier de la Pola ou de la marine qui borde le port jusqu'au sommet d'une haute colline où est placé le quartier de la citadelle ou Castro, couronné par des ouvrages de fortification et des tours; il y a de plus deux autres quartiers qui sont regardés comme ses faubourgs, Ville-Neuve et Stampace. (Mimaut, t. II, p. 412.)

(2) Paredar, faire une *paroi*, en opposition à *tapiar*, faire une tapiée. J'ai déjà indiqué que la *paroi* était construite de pierres et de chaux, et la *tapiée* de terre serrée entre deux couches de plâtre qui la retenaient en se séchant.

(1) Le couvent de Notre Dame de Bon-Aria appartient aujourd'hui à l'ordre de la Merci.

(béni soit-il!) a fait tomber sur eux en un court espace de temps. Bien fou est donc celui qui n'a peur ni crainte de Dieu! Sans doute Dieu souffre longtemps le mal, mais aussi sa justice couve en secret et tombe enfin sur les pervers; car, sans une telle rétribution, les bons ne pourraient subsister dans ce monde.

Je cesse de vous parler du château de Cagliari que je laisse pour un instant assiégé, et de ceux du dedans que je laisse tout barricadés, et de Stampace qui gît renversée, détruite et brûlée, et je reviens à vous parler du seigneur roi d'Aragon et du seigneur infant En Alphonse, et du seigneur roi de Majorque.

CHAPITRE CCLXXXVIII.

Comment l'on donna pour tuteur au seigneur roi En Jacques de Majorque, le très haut et pieux seigneur monseigneur En Philippe de Majorque, son oncle, lequel traita et conclut que le seigneur roi de Majorque aurait pour femme madame Constance, fille du seigneur infant En Alphonse.

Il est vérité, ainsi que vous l'avez vu ci-devant, que, lorsque le seigneur roi En Sanche de Majorque fut trépassé de cette vie, le seigneur infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand, fut placé sur le siége royal; et dès ce moment il s'était appelé roi de Majorque, ainsi qu'il l'est encore à présent et le sera longtemps, s'il plaît à Dieu[1]. Il fut décidé par les riches-hommes, les chevaliers, les prélats, les hommes des cités et des villes, qu'on donnerait pour tuteur audit seigneur roi de Majorque, le très haut et très pieux seigneur monseigneur En Philippe de Majorque, son oncle[2]. Et cela fut fait ainsi qu'il avait été ordonné. Pendant que monseigneur En Philippe exerçait les fonctions de tuteur, il négocia et mena à bonne fin le mariage dudit seigneur roi de Majorque avec la fille du seigneur infant En Alphonse fils du très haut seigneur roi En Jacques d'Aragon; et pour ce mariage une dispense fut accordée par le Saint-Père. Et ce mariage fut traité avec grande concorde et grande sympathie d'affection et de parenté, entre la maison d'Aragon et celle de Majorque. Tous leurs sujets en ont eu, en ont et en auront toujours grande joie, grand plaisir et profit; Dieu veuille par sa merci leur donner à tous deux bonne vie et santé! Lorsque ce mariage eut lieu, ledit seigneur roi de Majorque n'avait que onze ans et peu de chose de plus; et madame l'infante, nommée madame Constance, n'avait que cinq ans et peu de chose de plus. Dieu leur fasse la grâce d'accomplir leur mariage, et leur donne des garçons et des filles qui soient agréables à Dieu et fassent leur gloire et le bonheur de leurs peuples! Ce mariage fut consenti des deux parties en l'an de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ mil trois cent vingt-cinq.

Je cesse en ce moment de vous parler du seigneur roi de Majorque et de monseigneur En Philippe, qui régit le royaume au nom du seigneur roi son neveu, et je vais vous entretenir de nouveau du seigneur roi d'Aragon et du seigneur infant En Alphonse.

CHAPITRE CCLXXXIX.

Comment le seigneur roi d'Aragon et le seigneur roi de Majorque envoyèrent de tels secours à Bon-Aria, que tous ceux de Cagliari se tinrent pour perdus, et comment les Pisans traitèrent de la paix avec ledit seigneur roi et lui livrèrent le château de Cagliari.

Quand le seigneur roi d'Aragon et le seigneur infant En Alphonse virent que méchamment et iniquement les Pisans cherchaient, autant qu'il était en eux, à se procurer des secours de toutes parts, afin de pouvoir faire lever le siége du château de Cagliari, ils résolurent de faire construire des galères et des térides et ordonnèrent que journellement des cavaliers et fantassins seraient expédiés en Sardaigne. Et de plus, lorsque le mariage du seigneur roi de Majorque fut fait et conclu, on arma six galères et deux nefs à Majorque, qu'on envoya, avec un grand nombre de troupes, au nom du seigneur roi de Majorque, au secours du château de Bon-Aria. Il s'y rendit aussi beaucoup de nefs, lins et térides de Catalogne, tous chargés de braves gens; si bien que, en très peu de

(1) Le sort de Jacques II de Majorque ne fut pas aussi heureux que le désirait Muntaner. Pierre II, dit le Cérémonieux, fils d'Alphonse d'Aragon, s'empara de Majorque en 1343, et réunit, en 1344, par un acte solennel le royaume de Majorque, y compris Minorque, Ivice, le Roussillon, la Cerdagne, le Conflent et toutes les autres possessions de Jacques II sur le territoire espagnol, à la couronne d'Aragon. En 1349, pour obtenir aide du roi de France, Jacques lui vendit pour 120,000 écus d'or les seuls domaines qui lui restaient: la seigneurie réelle de Montpellier et de Lates dont le roi de France possédait déjà la seigneurie directe. Après de longs revers soutenus avec courage, Jacques II mourut couvert de blessures, dans une bataille qu'il livra dans l'île de Majorque, le 25 octobre 1349.

(2) Il était alors trésorier de l'église Saint-Martin de Tours.

jours, le seigneur roi d'Aragon et le seigneur infant y eurent envoyé tant de cavalerie et tant d'autres gens, et tant de térides et tant de galères, que ceux qui étaient dans le château se tinrent pour morts et firent dire à la commune de Pise de les secourir promptement, sans quoi ils ne pouvaient plus tenir. Les Pisans, sachant les grandes forces que le seigneur roi d'Aragon y avait envoyées, regardèrent toute leur affaire comme perdue, et pensèrent que désormais, loin d'avoir aucune possibilité de sauver le château, ils devaient au contraire se trouver fort heureux si le seigneur roi d'Aragon les laissait vivre en paix dans la cité de Pise. Ils envoyèrent donc des gens munis de pleins pouvoirs vers le seigneur roi d'Aragon. Ces messagers vinrent à Barcelonne, où ils trouvèrent ledit seigneur roi; et là ils le supplièrent très humblement, lui et le seigneur infant, qu'il leur plût de leur pardonner ce qu'ils avaient fait contre eux, promettant de lui rendre le château de Cagliari et tout ce qu'ils avaient encore dans la Sardaigne.

Ledit seigneur roi et ledit seigneur infant, pleins de pitié, ainsi qu'ils le furent et le sont toujours et ainsi que leurs prédécesseurs ont été constamment remplis de pitié, de charité et de miséricorde, leur accordèrent leur demande et signèrent la paix avec eux, sous la condition qu'ils lui rendraient immédiatement et absolument le château de Cagliari et tout ce qu'ils possédaient en Sardaigne. Le seigneur roi, de son côté, voulut bien leur accorder la faveur de commercer dans toute la Sardaigne et par tous les pays qui lui appartenaient, sauvement et sûrement, sauf par eux toutefois, à payer les péages, leudes et droits imposés ou à imposer par le seigneur roi. Il leur fut aussi permis d'avoir des consuls et lieutenants dans les cités du seigneur roi, ainsi que les Catalans en ont et devaient continuer à en avoir dans la cité de Pise[1].

La paix ainsi faite, les Pisans, fort satisfaits d'avoir obtenu merci du seigneur roi et du seigneur infant, partirent pour remettre le château de Cagliari au seigneur roi d'Aragon et aux chevaliers que le seigneur roi y envoya en son nom pour recevoir ce château, aussi bien que tous les lieux qui tenaient encore pour eux et qu'ils devaient rendre également.

CHAPITRE CCXC.

Comment, en tout temps, Dieu punit tout homme qui viole la paix; comment les Pisans rendirent le château de Cagliari au seigneur roi d'Aragon, et en son nom au juge d'Arborée, et sortirent par la porte de mer; et comment l'étendard royal et les penons flottèrent sur la tour de Saint-Pancrace.

Vous avez pu voir comment, par leur propre malice, ils se sont eux-mêmes détruits; car s'ils n'eussent pas rompu la première paix qu'ils avaient faite avec le seigneur roi, il se pourrait qu'ils possédassent encore le château de Cagliari et autres lieux; mais, ainsi que vous l'avez vu, ils coupèrent eux-mêmes les verges dont ils furent frappés. Or, que chacun tienne donc pour bien certain, que celui qui viole la paix transgresse les commandements de Dieu, qui paix a laissée et paix veut. Qu'on fasse donc mûre attention à ce qu'on promettra dans des engagements de paix; car il faut tenir fermement ce qu'on a promis ou juré, et on ne doit en rien aller contre; et si on le fait, on ne le fera pas pour son bien, car Dieu sera contraire à tout ce qu'on fera ainsi.

Que vous dirai-je? Les messagers de Pise et les autres chevaliers que le seigneur roi avait désignés allèrent tant, qu'ils arrivèrent au château de Cagliari; et ils envoyèrent un message au juge d'Arborée, qui était procureur général en Sardaigne pour le seigneur roi d'Aragon. Il arriva aussitôt au château de Bon-Aria; et là se trouva aussi En Philippe Boyl, qui était capitaine de la guerre pour le seigneur roi, et En Boxados, qui remplaçait l'amiral. Les envoyés de Pise s'abouchèrent avec ceux du château de Cagliari, et le lundi, neuvième jour de juin de l'an de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ mil trois cent vingt-six, ils remirent ledit château de Cagliari audit seigneur roi d'Aragon, et pour lui audit juge d'Arborée et audit noble En Béranger Carros et audit En Philippe Boyl et audit En Boxados, lesquels entrèrent dans ledit château de Cagliari avec quatre cents cavaliers armés et douze mille varlets[1], tous Catalans. Ils entrèrent par la porte de Saint-Pancrace, et les Pi-

(1) Ce traité, par lequel la république de Pise cédait au roi d'Aragon tout droit sur la Sardaigne après trois cent soixante seize ans de possession, est du mois de mai 1326.

(1) Troupes à pied.

sans sortirent par la porte de mer et s'embarquèrent sur quatre galères et une nef que lesdits officiers du seigneur roi leur avaient fait préparer et qui les portèrent à Pise.

Quand lesdits officiers furent entrés, le noble En Béranger Carros et les autres gens du seigneur roi hissèrent sur la tour de Saint-Pancrace un grand étendard royal aux armes dudit seigneur roi, et ensuite, sur chacune des tours, ils placèrent de petits penons royaux. Et, par une faveur particulière de Dieu, au moment où lesdits étendards et penons furent hissés sur lesdites tours, il ne faisait pas un souffle de vent; mais, dès qu'ils furent arborés, le vent tourna au garbin[1], le plus beau garbin du monde, qui s'en vint enfler gracieusement toutes les bannières et tous les penonceaux; et ce fut le plus beau coup d'œil qui fût jamais pour ceux qui veulent du bien à la maison d'Aragon, mais bien triste pour leurs adversaires. On entonna à grands cris force *laus Domino;* et il y avait au dedans tant et tant de Catalans, et au dehors tant et tant de Sardes, en y joignant ceux de Bon-Aria qui tous répondaient à la fois à ces cris, que le ciel et la terre paraissaient s'abîmer.

Lesdits officiers dudit seigneur mirent si bien ledit château en bon état, en y plaçant beaucoup de bonnes gens de pied et de cheval, que désormais Dieu y sera toujours servi et honoré, et qu'on n'y trouvera que des gens de vérité et de justice; de telle sorte qu'avec l'aide de Dieu la maison d'Aragon en recevra à toujours honneur.

Ainsi les Catalans peuvent faire compte qu'avec cette même aide de Dieu ils seront perpétuellement les seigneurs de la mer, sous la condition toutefois que le seigneur roi, les seigneurs infants ses fils et tous leurs sujets reconnaîtront que cela leur vient de la grâce de Dieu, qu'ils ne s'en enorgueilliront pas, et qu'ils ne s'imagineront pas que cette gloire, et tant d'autres que Dieu leur accordera, leur soient venues par leur propre mérite et leur propre puissance, mais bien que tout cela est un effet du pouvoir et de la grâce de Dieu. Et si dans cette bonne pensée se nourrit constamment le cœur desdits seigneurs et de leurs sujets, faites compte que toutes leurs affaires iront toujours de bien en mieux; car il n'y a rien de réel dans ce monde que le pouvoir de Dieu (béni soit-il et sa mère madame sainte Marie!), qui leur a fait cette grâce.

(1) Sud-ouest.

Tandis que les Catalans faisaient ainsi grande fête à Cagliari et au château de Bon-Aria, les Pisans, dolents et marris, s'embarquaient et retournaient à Pise, aussitôt après avoir remis le château et autres lieux qui tenaient pour eux en Sardaigne. Dieu veuille, par sa merci, nous accorder plus de joie qu'on n'en eut à Pise quand ils y virent rentrer leurs gens! Toutefois ils se reconfortèrent avec l'idée qu'ils avaient obtenu la paix avec le seigneur roi d'Aragon; car ils se regardaient tous comme perdus s'ils n'eussent eu la paix avec ledit seigneur roi. A l'avenir, eux et les autres gens des communes feront que sages s'ils évitent d'avoir guerre avec ledit seigneur roi. Ainsi Pise recouvra tous les prisonniers qui avaient été faits à Bon-Aria, et aussi les Génois de Savonne.

Vous pouvez voir à présent à quelle fin est venue cette association entre les Pisans et les Génois réfugiés à Savonne, et le tout par leur mauvaise conduite. Et qu'ils s'attendent à recevoir le même châtiment de Dieu, ceux qui ne marchent pas dans la voie de la justice et de la vérité; car voyez comment ceux-ci furent confondus et abattus à cause de leurs mauvaises actions, tandis que Notre Seigneur vrai Dieu, en récompense de la loyauté et de la justice qui sont dans la maison d'Aragon, lui a accordé, lui accorde et lui accordera ses grâces comme il se plaît à le faire. Et parmi les autres grâces que Dieu a faites au seigneur roi d'Aragon En Jacques, il lui a fait la grâce d'avoir, de madame la reine Blanche, qui fut fille du roi Charles[1] (comme je vous ai dit ci-dessus) et qui fut une dame sainte et bonne, cinq fils et cinq filles, qu'il a vus tous et toutes de son vivant élevés et dotés, et je vous dirai de quelle manière et comment.

Le fils aîné, qui se nommait l'infant En Jacques, fut procureur général de tous les royaumes au nom du seigneur roi son père. Et tout le temps qu'il exerça ladite procuration, il maintint fermement la justice envers les grands comme envers les petits. Et après avoir exercé cette autorité, il renonça à tous les royaumes et au monde; et pour la gloire de Notre Seigneur vrai Dieu, il prit l'habit de l'ordre de la chevalerie de Montesa, et vit et vivra, s'il plaît à

(1) Blanche était fille du roi de Naples Charles II, le Boiteux, et de Marie de Hongrie.

Dieu, toute sa vie au service de Dieu dans ledit ordre[1]. Ainsi, dorénavant, nous n'avons plus à parler de lui, puisqu'il a abandonné toute seigneurie qu'il pouvait posséder en ce monde pour posséder le royaume de Dieu; puisse Dieu, dans sa merci, lui faire la grâce de l'obtenir! *Amen.*

Le second fils du seigneur roi, nommé l'infant En Alphonse, est celui dont je vous ai ci-devant parlé. Après que le seigneur infant En Jacques eut renoncé à l'héritage de son père, l'infant En Alphonse reçut le titre de premier-né, et fut reconnu, après le seigneur roi son père, pour seigneur et roi de tous les royaumes du seigneur roi son père et de tout le pays; et il fit, comme vous l'avez ouï ci-devant, la conquête de la Sardaigne; et il a toujours marché et marchera toujours dans la voie de la vérité et de la justice; car c'est le plus gracieux seigneur du monde et le meilleur chevalier de sa personne qui fût jamais au royaume d'Aragon, quoiqu'il y en ait eu beaucoup de bons; mais il en a toujours été ainsi avec cette bienheureuse maison qui, par la grâce de Dieu, va toujours de bien en mieux, et fera toujours de même par la suite, s'il plaît à Dieu.

CHAPITRE CCXCI.

Comment la dame infante, femme du seigneur infant Alfonse, trépassa de cette vie, après qu'il en eut eu l'infant En Pierre et l'infant En Jacques, et une fille; et comment l'auteur continue à énumérer les cinq fils du seigneur roi En Jacques d'Aragon et de madame la reine Blanche.

Ce seigneur infant En Alphonse eut pour femme une des plus nobles dames d'Espagne qui ne fût pas fille de roi, et la plus riche. C'était la fille du très noble En Gombaud d'Entença[2]. Elle lui apporta le comté d'Urgel, toute la baronnie d'Antillon et toute la baronnie de son père[1] En Gombaud. Chacune de ces baronnies est de grande maison. Il fut ainsi fort bien marié avec une femme très noble et très riche, et qui fut une des plus sages dames du monde; et de sa sagesse on pourrait faire un gros livre. Elle fut aussi très bonne chrétienne, et fit beaucoup de bien en sa vie pour la gloire de Dieu. Et le seigneur infant eut de cette dame, à laquelle il survécut[2], deux fort gracieux enfants, dont l'aîné fut nommé l'infant En Pierre, et le plus jeune l'infant En Jacques. Il en eut aussi une fille qui est reine de Majorque, et qui, toute petite qu'elle était et à peine âgée de cinq ans, fut mariée au seigneur roi En Jacques de Majorque. Et toutes ces choses elle les vit terminées de son vivant. Puis, ainsi qu'il plut à Dieu, ladite dame infante, femme du seigneur infant En Alphonse, trépassa de cette vie dans la ville de Saragosse, le dernier mardi d'octobre de l'an mil trois cent vingt-sept, et elle fut ensevelie le lendemain, qui était le jour de la fête des bienheureux apôtres saint Simon et saint Jude, dans l'église des frères mineurs de Saragosse. Dieu veuille en sa merci avoir son âme, comme il doit recevoir celle d'une bienheureuse et sainte dame! car elle reçut la communion et l'extrême-onction, et avait été plusieurs fois confessée, en bonne catholique qu'elle était et agréable à Dieu et au monde; et Dieu la voulut avoir en son royaume toute enfant et toute jeune. Dans la cité de Saragosse on fit pour cette mort grand deuil et grandes lamentations. Et ainsi termina-t-elle ses jours au service de Dieu, ainsi qu'il lui plut de l'ordonner.

L'autre fils dudit seigneur roi d'Aragon est

(1) Le 22 décembre 1319, Jacques, fils aîné de Jacques II d'Aragon, entra dans l'ordre du Temple, puis dans celui de Montesa (Chr. de Pierre IV, f. cv), et y mourut en 1333.

(2) « Habia casado, dit Bofarull (t. II, p. 261, 262), siendo infante, en la iglesia mayor de la ciudad de Lerida, con la bendicion de D. Guillelmo de Rocaberti, arzobispo de Tarragona, el dia 10 de noviembre de 1314, con Da Teresa hija y heredera de D. Gombaldo de Entença y de Da Constanza de Antillon sobrina de Armengol de Cabrera conde de Urgel y visconde de Ager, quien en su testamento (Real Archivo, Varia 9 Alfonsi III, comitatus Urgelli, fol. 101), otorgado en la villa de Camporells del condado de Ribagorça à 10 de julio de mismo año, habia dispuesto y ordenado que, en falta de sus hijos legitimos (que se verificò), vendiesen sus testamentarios al rey D. Jaime II de Aragon su condado y viscondado por precio de 100,000 libras jaquesas, con condicion, entre otras, de tener D. Jaime de casar à su hijo segundo D. Alfonso con la referida Da Teresa, sobrina del testador, y de titularse los nuevos esposos tales condes de Urgel, con uso de sus armas, y fundando, en una palabra, mayorazgo de segundas para los infantes de Aragon. En virtud de cuyo testamento del conde Armengol y de los tratados que se estipularon entre el rey y los testamentarios, se desposò D. Alfonso con Da Theresa en el lugar y dia referidos, y en el acto les hizò el rey D. Jaime donacion (Real Archivo, *Gratiar.* II del reynado de D. Jaime II, fol. 237) del condado y vizcondado, siguiendo las disposiciones del defunto D. Armengol.

(1) La baronnie d'Entença et celle d'Alcaleya.

(2) Elle mourut à Saragosse, le 28 octobre 1327, cinq jours avant son beau-père le roi Jacques II, en accouchant d'un fils nommé don Sanche, qui mourut lui-même quelques jours après.

nommé l'infant En Jean; il est archevêque de Tolède; c'est un des meilleurs chrétiens du monde. Aussi Dieu, pendant sa vie, opéra-t-il de grandes choses par lui; et c'est un des prélats les mieux doués du monde, soit pour la prédication, soit dans toutes sciences, soit en tous avantages qu'un saint homme plein de bonté et d'honneur doit posséder. Que Dieu, par sa grâce, daigne le maintenir ainsi[1]!

Le quatrième fils se nomme l'infant En Pierre; c'est le seigneur le mieux doué, le plus savant et le plus habile parmi les plus habiles du monde; quoique tout jeune, il est fort accompli en toutes bonnes choses, et le seigneur roi son père lui a donné seigneurie, et a tant fait en sa faveur, qu'il l'a fait comte d'Ampurias et de Ribagorça[2]; et chacun de ces comtés est bon et noble, et de plus il doit lui donner un très noble château et une très noble terre dans le royaume de Valence; de sorte qu'on peut bien dire qu'il est aussi bien doté que fils de roi qui ne soit pas roi.

Le cinquième fils dudit seigneur roi En Jacques d'Aragon est nommé En Raymon Béranger[3]. Il est, comme ses frères, très intelligent et très bien doué; car on ne pourrait trouver au monde aucune personne de son âge aussi accomplie en toutes grâces et qualités; et le roi son père lui a donné seigneurie et l'a fait comte de Prades et seigneur de la baronnie d'En G. d'Entença, et de plus lui a donné une fort belle terre dans le royaume de Murcie; et ainsi on peut dire qu'il est très noblement et honorablement doté, et qu'il peut mener la vie qui convient à fils de roi. Ledit seigneur roi voit donc de son vivant tous ses enfants bien pourvus.

(1) L'infant Jean, archevêque de Tolède, puis de Taragone, puis patriarche d'Alexandrie, meurt à Taragone, le 19 août 1344.

(2) L'infant Pierre épousa, en 1347, Blanche, fille de Philippe, prince de Tarente. Cette famille est toute litteraire. Son bisaieul Pierre II, tué à Muret en 1213, compte parmi les troubadours célèbres; son aïeul Jacques Ier écrivit l'histoire de son règne; son grand-père Pierre III composa une pièce de vers sur l'expédition des Français en 1285; son neveu, Pierre-le-Cérémonieux fut poëte et chroniqueur; et enfin son petit-neveu Jean Ier, fonda l'académie du *Gay saber* à Barcelonne. L'infant Pierre, comte de Ribagorça et d'Ampurias a, comme tant d'autres membres de sa famille, laissé un nom dans l'histoire des lettres. On verra plus loin que Muntaner mentionne de lui une sirvente allégorique sur l'art de régner, des chansons et une tenson en sept cents vers.

(3) Il épousa à Valence, en janvier 1338, dona Maria Alvarez de Exerica.

Quant aux filles, voici comment il les a pourvues :

L'aînée[1], il l'a donnée au seigneur infant don Pierre de Castille, fils du roi don Sanche de Castille[2].

La seconde, il l'a mariée au noble don Juan, fils de l'infant don Manuel de Castille[3].

La troisième, il l'a mariée au duc d'Autriche[4], un des meilleurs barons d'Allemagne.

La quatrième est entrée dans l'ordre de Sixena, qui est le plus noble ordre de femmes qui soit en Espagne, et l'infante est abbesse de cet ordre, en sainte dame qu'elle est[5].

La cinquième, il a pris des dispositions pour la marier au fils du prince de Tarente[6].

CHAPITRE CCXCII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon, après s'être plusieurs fois confessé et avoir reçu les sacrements de l'église, trépassa de cette vie; comment il fut inhumé à Sainte-Croix; et comment le royaume d'Aragon et de Valence demeura au seigneur infant En Alphonse.

Ainsi le seigneur roi En Jacques put voir, de son vivant, tous ses enfants bons, beaux et sages envers Dieu et envers le monde; et quand il eut vu tout cela, et que Dieu lui eut fait cette grâce, il lui survint une telle et si grave maladie, qu'il en souffrit grandes douleurs. Aussi, à beaucoup de reprises, en bon, sage et gracieux seigneur, et plein de la sainte foi catholique, il se confessa, communia, reçut l'extrême-onction, et enfin tous les sacrements de la sainte Eglise. Et les ayant reçus dans la plénitude de son bon jugement et de sa bonne mémoire, il croisa ses mains, embrassa la croix, et déposa son âme entre les mains de Notre Seigneur Jésus-Christ, le lundi deuxième jour de novembre de l'an mil trois cent vingt-sept, à l'heure où on allumait les cierges. Notre Seigneur vrai Dieu et sa bénoite mère madame sainte Marie, et

(1) Dona Maria.

(2) Ce mariage eut lieu en 1317. D. Pedro son mari étant mort en 1319, elle se retira au monastère de Sixena, ne laissant qu'une fille.

(3) Dona Constance épousa en 1311 l'infant D. Jean Manuel, fils de l'infant D. Manuel de Castille.

(4) Isabelle fut mariée encore enfant à Frédéric III, duc d'Autriche et de Styrie. Ce mariage ne s'effectua qu'en 1313.

(5) Elle s'appelait Blanche, comme sa mère.

(6) Cette cinquième fille fut mariée en 1337 seulement avec Philippe, despote de Romanie, fils aîné de Philippe, prince de Tarente. A la mort de Philippe elle se remaria, en 1330, à Lope de Luna, seigneur de Segorbe.

toute la cour céleste reçurent son âme et la déposèrent avec celles des fidèles dans la gloire.

Ainsi, ledit seigneur roi En Jacques d'Aragon mourut à Barcelonne le jour dessus dit, et laissa son corps au monastère de Sainte-Croix, où reposait le corps du bienheureux roi En Pierre, son père. Son corps fut porté, avec grande solennité, et parmi les pleurs abondants, les grands cris et les grandes douleurs de tous ses sujets, audit monastère de Sainte-Croix, où il fut enterré; et là se trouvèrent ses fils, une partie de ses filles et des prélats, et un grand nombre des premiers personnages de son royaume. Dieu veuille, par sa grâce, tenir en sa garde et sous sa protection, et à jamais, ses fils et tous ses peuples! Quant à lui, il est en bon lieu. Il naquit heureusement pour le bien de son âme et pour le bonheur de ses peuples. Il eut un bon commencement, un bon milieu, et il a fait une fin encore meilleure, et le tout par la foi, la bonté et la vérité dont il était plein; voyez aussi la grâce que Dieu lui a faite.

Chacun doit donc s'efforcer de faire le bien; car Dieu le voit. Et ainsi il est nécessaire que désormais le seigneur roi En Alphonse, roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne, et comte de Barcelonne et d'Urgel, son fils, s'efforce de faire beaucoup de bien; car tel est le miroir qu'il a reçu du seigneur roi son père. Et lui aussi il a eu un tel commencement que de bien en mieux marchent toutes ses affaires; et ainsi marcheront-elles, s'il plaît à Dieu, et, s'il est ainsi qu'il doit l'être, le père et le protecteur de ses frères, et s'il se rappelle qu'il n'y a pas au monde de fils de rois ni de reines qui soient nés de meilleur père et de meilleure mère qu'ils ne le sont, et qu'ils sont tous sortis d'un même ventre. Fasse aussi le seigneur Dieu, par sa grâce, qu'il ait à cœur de soutenir le seigneur roi En Frédéric son oncle, et ses fils qui sont ses cousins-germains des deux côtés, et qu'il ne permette jamais qu'on enlève la Sicile à celui qui la gouverne; car, tant qu'il plaira à Dieu et à lui, cette maison se soutiendra ferme et inébranlable, pour la gloire de Dieu et pour la sienne, et pour celle de tout son lignage, et pour le plus grand bien de ses sujets. Et il peut se regarder véritablement comme roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne, de Corse, de Majorque et de Sicile. N'est-il pas en effet le chef supérieur de tous, et tous ne sont-ils pas à ses ordres? Car s'il le désire, le royaume de Majorque est aussi bien à ses ordres que l'est celui d'Aragon, et il en est de même de celui de Sicile. Tant qu'il lui plaira donc que ces royaumes soient et se tiennent en faveur de sa maison, que lui, le seigneur roi de Majorque et le seigneur roi de Sicile soient d'une même volonté et d'une même alliance, comme ils doivent l'être, et ils peuvent compter qu'ils seront supérieurs à tous les rois et princes du monde, aussi bien chrétiens que sarrazins, et aussi à toutes les communes. S'il arrivait au contraire, ce qu'à Dieu ne plaise! qu'ils fussent divisés entre eux, soyez sûrs qu'à l'aide de l'un on anéantirait l'autre. Il convient donc que le seigneur roi En Alphonse d'Aragon mette bien dans son cœur que toute assurance d'avenir et toute vérité est en Dieu, puis en lui-même qui est le chef supérieur de tous. Et puisse-t-il bien avoir en mémoire le proverbe catalan, qui dit: Ne sont pas nos amis tous ceux qui rient à notre face!

Ces maisons de Majorque et de Sicile, qui portent ses armes et qui doivent vivre et mourir avec lui, qu'il les dirige donc et les protége contre tous les hommes du monde; que des méchants ne versent pas d'autres pensées en son cœur; qu'il se rappelle l'exemple du faisceau de joncs, qui s'applique particulièrement à eux; que Dieu, par sa divine bonté, dirige leurs cœurs et leurs intentions, et les comble tous de ses grâces! *Amen.*

Si quelqu'un me disait ici: « En Muntaner, quel est donc cet exemple du faisceau de joncs? » je répondrais: c'est que si vous liez un faisceau de joncs bien fortement ensemble d'une corde, et que vous vouliez ensuite les en arracher tous ensemble, je vous dis que dix hommes, avec quelque force qu'ils tirent, ne les en arracheront pas, dussent-ils prendre plus d'hommes encore avec eux; mais si vous déliez la corde, un enfant de huit ans arracherait tout le faisceau, de jonc en jonc, de manière qu'il n'y resterait pas un seul jonc. C'est ce qu'adviendrait de ces trois rois; car s'il naissait entre eux division et discorde, ce qu'à Dieu ne plaise! soyez sûrs qu'ils ont de tels voisins que ces derniers songeraient bientôt à les épuiser, d'abord l'un, puis l'autre. Il est donc bien nécessaire qu'ils se mettent en garde contre ce danger; car tant qu'ils seront tous d'une même volonté et d'une même

alliance, ils n'auront à redouter aucune puissance au monde, et comme je vous l'ai déjà dit, ils seront au contraire toujours supérieurs à leurs ennemis.

CHAPITRE CCXCIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon vint avec tous ses frères et riches-hommes à la ville de Mont-Blanc, où il tint conseil pour savoir en quelle partie de ses possessions il irait; comment il se rendit à Barcelonne, et prêta serment aux usages et libertés garantis à tout Catalan, et comment les Catalans lui prêtèrent serment en qualité de chef et seigneur.

Je vous reparlerai à présent du seigneur roi En Alphonse, par la grâce de Dieu, roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne et de Corse, et comte de Barcelonne.

Après que ledit seigneur roi son père, à qui Dieu veuille donner sa sainte gloire! fut inhumé avec toute la solennité qui était due, ledit seigneur roi En Alphonse, avec tous ses frères, tous les prélats, riches-hommes, chevaliers, et citoyens notables, se rendit à la ville de Mont-Blanc, et là il tint conseil pour savoir où il irait: s'il se rendrait en Aragon ou au royaume de Valence, ou s'il s'en retournerait à Barcelonne; car il voulait s'acquitter de son devoir envers chacune de ces provinces, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs. Et là il fut finalement décidé que, pour recevoir l'hommage des prélats, riches-hommes, chevaliers, citoyens et hommes des villes, et de tous ceux qui avaient quelque tenance de lui en Catalogne, il se rendrait à Barcelonne, et que là il aurait parlement et conférence avec tous les Catalans. Ainsi le roi s'en alla à la bonne heure à Barcelonne, accompagné de tous les prélats, riches-hommes, chevaliers, citoyens et hommes de villes; puis il fit dire à ceux qui avaient quelque tenance de lui et ne se trouvaient pas présents, de se rendre près de lui à Barcelonne. Et pendant ce temps il alla visiter plusieurs places; si bien qu'il se trouva à Barcelonne pour la bienheureuse fête de la Noël, laquelle fête se passa avec peu de joie et de déduits, en raison de la mort du seigneur roi son père. Après la fête, il fit à Barcelonne tout ce qu'il avait à y faire, et il jura complétement et fort gracieusement de maintenir les usages, libertés et franchises de tous les Catalans. Et ils lui prêtèrent ensuite serment de fidélité comme à leur seigneur et à l'héritier du très haut seigneur roi En Jacques son père, a qui Dieu fasse part de sa sainte gloire!

CHAPITRE CCXCIV.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon ordonna que les prélats, riches-hommes et chevaliers de son royaume fussent à Saragosse, au jour de Pâques, parce qu'il voulait se faire chevalier, et prendre la bienheureuse couronne du royaume.

Tout cela terminé, il pensa que, de même que les saints apôtres et disciples de Notre Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ étaient demeurés inconsolables, ainsi ses sujets avaient été plongés dans une grande tristesse à cause de la mort du seigneur roi son père; et que, comme l'avait fait Jésus-Christ, il devait, lui, le jour de Pâques premier venant, dimanche trois d'avril de l'an mil trois cent vingt-huit, réconforter et réjouir et lui-même, et ses frères, et ses sujets. Il ordonna donc que, ce jour de Pâques, les prélats, riches-hommes, chevaliers, messagers étrangers, citoyens et hommes des bonnes villes de ses royaumes, se trouvassent dans la cité de Saragosse; et il annonça que ce saint jour il se ferait armer chevalier et prendrait la bénoite et bien fortunée couronne, avec la plus grande solennité et la plus grande pompe qu'ait jamais déployée aucun roi, soit en Espagne, soit ailleurs, autant que je puis le savoir. Et à ce sujet il fit écrire des lettres qu'il envoya par tous ses royaumes aux prélats, riches-hommes, chevaliers et hommes des villes

CHAPITRE CCXCV.

Comment le roi En Alphonse partit de Barcelonne, vint en la cité de Lerida, et visita une grande partie de ce pays; comment les rois de Tlemecen et de Grenade lui offrirent des présents et de riches joyaux; et comment tous les nobles hommes commencèrent à s'appareiller pour se rendre au couronnement à Saragosse

Ces lettres missives écrites et expédiées, il partit de Barcelonne et s'en alla dans la cité de Lerida. Il visita une grande partie de ce pays, et chacun se disposa à se rendre à ladite bienheureuse fête de son couronnement. Et ce ne furent pas seulement les barons de ses royaumes qui s'appareillèrent pour y venir, mais il y vint aussi de la Sardaigne le fils du juge d'Arborée, l'archevêque d'Arborée et deux neveux

dudit juge. Avec eux vint aussi sur trois galères armées l'honorable En Boxados, amiral dudit seigneur roi d'Aragon et gouverneur de Sardaigne, et beaucoup d'autres notables personnages. Il y arriva aussi des envoyés avec de riches présents et joyaux de la part du roi de Tlémecen, et aussi des envoyés avec de riches joyaux et présents de la part du roi de Grenade, et beaucoup de notables hommes de Castille. Et il en serait venu davantage, si ce n'eût été qu'il y avait alors guerre entre le roi de Castille et le noble don Juan Manuel, fils de l'infant don Manuel de Castille. Il y vint aussi beaucoup de très honorables personnages de Navarre, de Gascogne, de Provence et de grand nombre d'autres pays. Enfin si nombreuse fut la multitude de gens qui se trouvèrent réunis à Saragosse, ledit jour de la sainte fête de Pâques, qu'on estima bien qu'il y avait certainement plus de trente mille chevaucheurs.

Le seigneur roi En Alphonse était arrivé à Saragosse la semaine des Rameaux ; ensuite y arriva le seigneur archevêque de Tolède, son frère ; puis le seigneur infant En Pierre, son frère, comte de Ribagorça et d'Ampurias, avec plus de huit cents hommes à cheval ; puis le seigneur infant En Raymon Bérenger, son frère, comte de Prades, avec cinq cents hommes à cheval.

Il y vint ensuite le noble don Jacques de Exirica, avec cinq cents hommes à cheval ; et son frère, don Pedro de Exirica, avec deux cents hommes à cheval ; et le noble En R. Folch, vicomte de Cardona, aussi avec grand nombre d'hommes à cheval ; et le noble A. Roger, comte de Pallars, avec une nombreuse suite d'hommes à cheval et à pied ; et le noble En Lope de Luna, avec grand nombre d'hommes à cheval ; et En Dalmau, vicomte de Castellnou, suivi aussi d'une bonne compagnie de cavaliers et de beaucoup d'autres bonnes gens ; et le noble En Othe de Moncada, avec une bonne suite de bons cavaliers ; et le noble En G. d'Anglesola, avec une nombreuse suite ; et le noble En Bérenger d'Anglesola ; et En R. de Cardona ; et le noble En G. de Cervello ; et les nobles En Ximenès Corneyll, En Pierre Corneyll et En R. Corneyll ; les nobles En Pedro de Luna, En Jean Ximenès de Roca, En Philippe de Castro, En Amoros de Ribelles, En G. d'Arill et le noble vicomte de Villamur ; En Pons de Caramany ; le noble En Gillabert de Cruylles, le noble En Alphonse-Ferdinand d'Ixer, le noble En P. Ferdinand de Vergar, le noble En Bertrand de Castellot, le noble En P. d'Almenara, le noble En Gomb. de Trameset, le noble En Artalet de Fosses, le noble En Ximenès Perez d'Arenos, le noble En Sandorta d'Arenos, le noble En Ferrand d'Abeylla, le noble En Jofroi, vicomte de Rocaberti, et le noble En Béranger Cabrera, vicomte de Monsoriu. Et tous y venaient très richement accompagnés de bonnes troupes de cheval et de pied ; mais un messager leur ayant apporté la nouvelle que la comtesse d'Ampurias, tante dudit noble En Bérenger de Cabrera, était morte, ils durent rester eux-mêmes ; toutefois il y en eut beaucoup de leur suite qui s'y rendirent.

Il y vint aussi le noble don Pierre de Regal et beaucoup d'autres nobles d'Aragon, de Catalogne, du royaume de Valence, du royaume de Murcie et des autres provinces ; tous avec un grand nombre d'hommes à cheval ; et il en vint tant et tant, qu'il serait trop long de les dénombrer et décrire.

Il y vint aussi, avec grand nombre d'hommes à cheval, le grand-maître de Calatrava, le grand-maître de l'ordre de Muntesa, le commandeur de Muntalba et le noble frère Sanche d'Aragon, castelain d'Amposta, de l'ordre de chevalerie de l'hôpital Saint-Jean.

Là aussi se trouvèrent le susdit archevêque de Tolède, le seigneur archevêque de Saragosse, le susdit archevêque d'Arborée, le seigneur évêque de Valence, l'évêque de Lerida, l'évêque d'Osca, l'évêque de Tarazona et beaucoup d'autres évêques, abbés et prieurs.

Nous nous y rendimes également, nous autres six qui étions députés par la cité de Valence, escortés d'une suite nombreuse. Tous les jours nous donnions l'avoine à nos propres montures, qui étaient au nombre de cinquante-deux, et nous avions bien cent douze personnes avec nous. Nous emmenâmes des trompettes, des joueurs de timbales, des joueurs de nafils [1] et de flûtes douces, tous à la livrée royale et avec fanons royaux, et tous montés de beaux chevaux. Et chacun de nous six nous amenions avec nous nos fils et nos neveux en costume de tournoi. Et nous tînmes maison ouverte.

(1) Espèce de flûte arabe.

depuis notre départ de Valence jusqu'au jour de notre retour, pour tous ceux qui voulaient manger avec nous. Nous donnâmes à chacun des jongleurs de la cour des habits de drap d'or et autres. Nous y apportâmes cent cinquante brandons de Valence, chacun de douze livres, et nous les fîmes tous verts avec les écussons royaux.

Il y eut aussi six prud'hommes pour la cité de Barcelonne, tous en bel arroi et bien ordonnés, et avec de très beaux brandons.

Il y en eut aussi quatre de la cité de Tortose, et également des autres cités et bonnes villes de toutes les provinces dudit seigneur roi. Et chacun s'efforçait d'y paraître honorablement. Que vous en dirai-je? Jamais, en Espagne, il n'y eut si belle réunion de bonnes gens en un seul lieu qu'il y eut là.

CHAPITRE CCXCVI.

Des nobles que le seigneur roi En Alphonse arma chevaliers nouveaux à son couronnement, et de ceux qu'armèrent l'infant En Pierre et l'infant En R. Bérenger, et de beaucoup d'autres chevaliers nouveaux qui furent alors armés.

Je vous ai déjà parlé d'une partie des prélats, et riches-hommes, et autres bonnes gens qui se réunirent à cette fête; il convient maintenant que je vous nomme les nobles que ledit seigneur roi arma chevaliers nouveaux dans ce bienheureux jour; puis les nobles que le seigneur infant En Pierre et le seigneur infant En Bérenger armèrent aussi chevaliers. Le noble En Folch et chacun de ces nobles armèrent à leur tour beaucoup de chevaliers nouveaux. Et vous allez entendre comment le tout fut ordonné.

Premièrement le roi arma chevalier, ce jour-là, le noble don Jacques d'Exirica; et ledit noble arma vingt chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble fils du juge d'Arborée; et il fut ordonné qu'aussitôt son retour en Sardaigne, il armerait vingt chevaliers nouveaux, dix Catalans et dix Aragonais, lesquels il doit apanager en Sardaigne[1], ne pouvant le faire pendant cette cour plénière, attendu qu'il n'aurait pas le temps de s'y préparer; mais autant vaut, puisqu'il les a reçus de sa maison et les doit armer chevaliers, et leur doit donner apanage en Sardaigne.

Après cela, le seigneur roi arma chevalier le noble En Raymon Folch, vicomte de Cardona, et ledit noble arma trois nobles chevaliers, savoir: En Raymon de Cardona, son frère, le noble En Amoros de Ribelles, et le noble Pierre de Regal; puis chacun de ces nobles arma dix chevaliers.

Ensuite ledit seigneur roi fit chevalier le noble En Lope de Luna; et ledit noble arma aussitôt vingt chevaliers.

Ensuite le roi fit chevalier le noble A. Roger, comte de Pallars; et ledit noble arma aussitôt vingt chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble Alphonse-Ferdinand, seigneur d'Ixer; et ledit noble arma aussitôt quinze chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble En G. d'Anglesola; et ledit noble fit aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble don Juan Ximenès de Roca; et ledit noble arma aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble En Bérenger d'Anglesola; et ledit noble arma aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble En Pierre de Corneyll; et ledit noble fit aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier Guillaume de Cervello; et ledit noble fit aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble En Othe de Moncada; et ledit noble fit aussitôt dix chevaliers.

Quand le seigneur roi eut fait chevaliers ces riches-hommes, le seigneur infant En Pierre arma chevalier le noble En Dalmau, vicomte de Castellnou; et ledit vicomte arma aussitôt dix chevaliers. Ensuite ledit infant En Pierre arma chevalier le noble En G. d'Aril; et ledit noble fit aussitôt dix chevaliers. Ensuite ledit seigneur infant En Pierre arma chevalier le noble vicomte de Villamur; et ledit noble fit aussitôt dix chevaliers. Ensuite ledit infant En Pierre arma chevalier le noble Gilabert de Cruylles; et ledit noble arma aussitôt six chevaliers.

Après quoi l'infant En Raymon Bérenger se leva et arma nouveaux chevaliers trois riches-hommes; et chacun de ceux-ci en arma aussitôt, qui dix, qui huit. Et lesdits nobles que le seigneur infant En Raymon Bérenger arma che-

(1) Il était d'usage de faire des dons de terres aux chevaliers qu'on armait. (Voy. p. 482.)

valiers, furent les premiers qu'il ait jamais faits.

Que vous dirai-je? Lorsque ces seigneurs et ces riches-hommes eurent armé ces nouveaux chevaliers, d'autres riches-hommes de Catalogne et d'Aragon armèrent beaucoup d'autres chevaliers. Je puis vous dire que j'y comptai deux cent cinquante-six nouveaux chevaliers, sans y compter les nobles. Et bien certainement il y en eut beaucoup plus qu'un homme n'en pourrait compter, tant la presse était grande. Et tous ces nouveaux chevaliers furent habillés de drap d'or avec fourrures de menu-vair; lesquels vêtements ils donnèrent aux jongleurs, et puis ils se revêtirent d'autres habillements de velours rouge; et tous eurent des manteaux fourrés de menu-vair et d'hermine, des cottes et jupons de velours rouge et de longues robes. Quant aux chevaux, je ne vous en parlerai pas, car jamais nulle part on ne vit si beaux harnais et freins.

Il fut ordonné qu'en sortant de l'église, chacun des riches-hommes chevaucherait accompagné de ses chevaliers nouveaux. Ils se rendirent ainsi à l'Aljaferia, qui est un palais du seigneur roi, et nul ne chevauchait à côté de ces chevaliers nouveaux. Et chaque riche-homme chevauchait en avant des chevaliers nouveaux qu'il avait armés, monté sur son plus beau cheval. Qui voulait voir de beaux et bons chevaux et en bel arroi, c'était là qu'il les pouvait bien voir. Devant eux s'avançaient à cheval des fils de chevaliers, portant chacun l'épée de son seigneur, de son frère ou de son parent, qui était le chevalier nouveau; et derrière eux les suivaient d'autres fils de chevaliers, aussi à cheval, portant leurs armes; et nul autre n'osait se mêler à cette chevauchée. Chaque troupe marchait ainsi au son de ses trompettes, timbales, flûtes, cimbales et de beaucoup d'autres instruments.

Il s'y trouvait aussi bien d'autres jongleurs, qui vêtus en chefs de sauvages et à cheval, qui autrement, au nombre de plus de mille; et l'on poussait de tels cris, et l'on faisait un tel bruit qu'il eût semblé que la terre et le ciel s'abîmaient.

Dans cet ordre ils se rendirent tous, avec grande joie, de l'église de Saint-Sauveur de Saragosse à l'Aljaferia. Outre cela il y avait plus de trois cents hommes armés d'estocs, et bien cent chevaliers, ou fils de chevaliers, ou notables citoyens qui joutaient ensemble; et d'un autre côté, plus de cent hommes à cheval, du royaume de Valence et de Murcie, qui manœuvraient à la genetaire. Puis, auprès de l'Aljaferia, était un champ clos[1] où l'on pouvait voir tuer les taureaux; car chaque paroisse avait amené son taureau couvert des armes royales, et on l'amenait au son des trompettes et au bruit de la joie la plus vive. Et ils avaient en même temps amené chacun leurs monteros[2], qui tuaient leurs taureaux.

On voyait aussi dans toutes les rues des danses de femmes et de filles, et de beaucoup d'autres bonnes gens.

Que vous dirai-je? L'allégresse était si grande que chacun n'avait autre chose à cœur qu'à regarder çà et là; et tout était si bien ordonné que personne ne portait gêne à autrui.

Cette fête dura depuis la veille de Pâques jusqu'au vendredi après Pâques, par le plus beau temps du monde, et avec la meilleure concorde qui fût jamais entre les hommes; car on ne peut dire qu'il y eût une seule mauvaise parole dite de l'un à l'autre, en allant du plus grand au plus petit, depuis le jour que nous fûmes réunis à Saragosse jusqu'au jour que nous en partîmes. On s'y réunit avec grande concorde, on y séjourna avec grande concorde et on se sépara avec grande concorde et affection. Tout le monde fut bien logé, tant les prud'hommes de Saragosse avaient bien ordonné la chose. Et chacun mangea avec le seigneur roi la veille de Pâques, et le jour de Pâques et le lundi, et ensuite autant qu'il plut à chacun; car tant que la cour plénière dura, nulle porte ne fut fermée. Quant au seigneur infant En Pierre et au seigneur infant En Raymon Bérenger, quand ces trois jours furent passés, chacun d'eux donna un grand festin.

Le mardi, le seigneur infant En Pierre invita ledit seigneur roi et tous les riches-hommes, prélats, chevaliers et citoyens, et tous ceux qui voudraient aller y manger. Ce jour-là, le seigneur infant En Pierre tint une cour brillante, et fit des présents nombreux aux riches-hommes, chevaliers, citoyens, et à toutes autres personnes.

Le mercredi qui suivit, le seigneur archevêque

(1) *Camp tapiat*, champ fermé avec un mur de tapiée, c'est à-dire de terre retenue entre deux couches de plâtre.

(2) Piqueurs.

de Tolède en fit autant dans la maison de l'ordre des frères mineurs de Saragosse, où il était logé.

Le jeudi, le seigneur infant En Raymon Bérenger en fit autant.

Que vous dirai-je? Ainsi séjourna toute la cour au milieu de la joie la plus vive en toutes choses, jusqu'au jeudi soir, et toujours avec un très beau temps.

Le vendredi au matin, il survint par la grâce de Dieu une bonne pluie qui enveloppa tout l'Aragon, la Catalogne, le royaume de Valence et de Murcie et qui dura jusqu'à la fin du jour de dimanche suivant. Ainsi la terre, qui en avait grand besoin, eut, par la grâce de Dieu, son complément de joie; et en effet, avec un bon seigneur et une bonne paix (car le seigneur roi avait, à ce temps, le bonheur d'être en paix avec toutes les nations du monde, ce qu'on ne peut dire de nul autre roi), et de plus avec grande joie et en bonne concorde entre toutes gens, elle eut aussi sa gratification d'une bonne pluie. Plaise donc à Notre Seigneur vrai Dieu d'accorder au seigneur roi En Alphonse d'Aragon vie et santé pendant longues années, et de le conserver longtemps à ses sujets, heureux de trouver en lui le seigneur le mieux doué et le plus accompli, le meilleur chevalier qui soit au monde, et le plus catholique, et l'un des meilleurs chrétiens du monde.

Là furent aussi ses deux bien heureux fils, savoir le seigneur infant En Pierre[1], l'aîné, qui fut reconnu roi d'Aragon après le seigneur roi son père, et ensuite le seigneur infant En Jacques, qui est comte d'Urgel. Et chacun de ces heureux infants ceignit pour la première fois l'épée à un grand nombre de riches-hommes qui se firent armer chevaliers; et ils leurs firent de riches présents, et leur accordèrent de grandes faveurs. Et ainsi toute cette cour plénière fut, de toute manière, bénie de Dieu, de madame sainte Marie, et de tous ses bienheureux saints et saintes. *Amen*.

CHAPITRE CCXCVII.

Comment le seigneur roi En Alphonse s'arma lui-même chevalier à Saragosse, et de quelle manière et avec quelle solennité il reçut la sainte couronne du royaume.

A présent que je vous ai dit comment la cour plénière se réunit avec la grâce de Dieu, je vais vous raconter de quelle manière le seigneur roi s'arma lui-même de l'ordre de chevalerie et reçut la sainte couronne, de quelle manière il vint faire la veillée des armes à l'église de Saint-Sauveur de Saragosse, de quelle manière eut lieu la solennité de la bienheureuse chevalerie qu'il se conféra à lui-même, ainsi que la sainte couronne, de quelle manière il sortit de l'é-

(1) Pierre IV d'Aragon, ou III de Barcelonne, surnommé le Cérémonieux. Il était alors âgé de neuf ans ainsi que son oncle, Pierre, comte de Ribagorça et d'Ampurias. Pierre IV, roi d'Aragon, fut un des célèbres troubadours de son temps. Son ordonnance sur l'étiquette de sa cour et le cérémonial à suivre dans le couronnement des rois d'Aragon lui fit donner le surnom de Cérémonieux. On n'a conservé qu'un petit nombre de ses poésies. Tels sont des vers sur le mariage de son fils Jean, conservés dans les archives d'Aragon, et lithographiés par le studieux Bofarull en 1828. Ils commencent par :

Mon car fill, per sent Anthoni!
Vos juram qu'ets mal consellat, etc.

Une autre pièce conservée aussi dans les Archives (sceau secret, n° 129, folio 165) a été imprimée par le même Bofarull, pag. 272, tom. II de ses *Condes de Barcelona vindicados*. Je la retrouve manuscrite et plus correcte sur la feuille de garde de l'exemplaire O. 250 de la Chronique catalane de Carbonell, édition de 1547, in-fol., de la Bibliothèque royale, avec cette note en tête : *En un registro secreto curiæ del ano 1378 estava lo siguiente*. Suivent les deux octaves commençant par :

Vetlan el lit, fui my penser casut, etc.

et finissant par les quatre vers de la *Tornada*. Une dernière pièce, composée de trois couplets au sujet d'un débat poétique entre le célèbre Ausias March et le vicomte de Rocaberti sur les avantages de l'été et de l'hiver, a été imprimée par mon savant et respectable ami, D. Torres Amat, évêque d'Astorga, avec la lettre d'envoi du roi à son fils le roi Martin de Sicile, dans son *Diccionario critico de los Escritores catalanes*, p. 307 et 475. Outre son ordonnance sur l'étiquette, Pierre IV a rendu trois ordonnances célèbres dans l'histoire. La première constitue la première fondation d'archives diplomatiques, en remontant aux rois ses prédécesseurs. Par la seconde, rendue à Perpignan, le 16 décembre 1350, il prescrit d'adopter dorénavant pour les dates du mois et de l'année l'ère de la naissance de Jésus-Christ. La troisième enfin, est relative à l'ordre de chevalerie de Saint-Georges, et en général à la manière d'armer un chevalier. A l'exemple de son bisaïeul, Jacques-le-Conquérant, qui écrivit le récit des faits publics de son règne (Valence, in-folio, 1557, en entier, et en partie à la tête des Fors de Valence), Pierre a écrit l'histoire de son règne. Sa Chronique, qui commence par un récit détaillé de l'expédition de Sardaigne, entreprise par son père, l'infant En Alphonse, en 1325 et du couronnement de ce même infant en 1328 à Saragosse, contient en six livres toute l'histoire de son propre règne jusqu'en 1330, est insérée dans la Chronique d'Espagne de Carbonell, du feuillet CI au feuillet CCII, édition in-folio de 1547

glise, et de quelle manière il retourna jusqu'à son palais de l'Aljaferia.

Je veux que chacun de vous sache que, de l'église de Saint-Sauveur, qui est la cathédrale de Saragosse, jusqu'à l'Aljaferia, il y a plus de deux grands milles. Or, je veux vous raconter, afin que tous ceux qui liront ce livre le sachent bien, comment le seigneur roi s'arma lui-même chevalier, comment il se mit la couronne sur la tête avec grande solennité de bénédictions et de messes et avec maintes bonnes oraisons, et comment on l'adextra jusqu'à ce qu'il fut de retour en son palais ; car toutes ces choses sont bonnes à savoir de chacun, de quelque condition qu'on soit.

La vérité est que ledit seigneur roi fit savoir à tous, le vendredi-saint, à vêpres : que le samedi matin, veille de Pâques, quand on aurait repris l'*alleluia*[1], tout le monde devait quitter le deuil que l'on portait pour le roi son père, se faire la barbe et se disposer à faire fête. Et ainsi que je vous l'ai déjà dit, il convia tous en général à festoyer pendant trois jours. Ainsi le samedi matin, lorsque l'on eut repris l'*alleluia*, et que toutes les cloches se furent mises en branle, chacun se disposa, ainsi que le roi l'avait ordonné, à commencer la fête.

Nous autres, qui étions à Saragosse pour représenter la cité de Valence, précédés de nos jouteurs, ainsi que de nos trompettes, tambours, timbales, flûtes et autres instruments, tous les six rangés deux par deux, très richement vêtus, et chevauchant sur nos chevaux bien harnachés et en bel arroi, nos écuyers bien parés, nous partîmes de notre hôtel, qui était dans l'intérieur de la cité, près de l'église de Saint-Sauveur. Nous commençâmes ainsi notre fête, allant par le milieu de la cité jusqu'au palais de l'Aljaferia. Et au moment où nous commencions tout le monde commença aussi ; si bien que tout à coup vous eussiez entendu le bruit le plus éclatant du monde, de trompettes et de toute sorte d'instruments. Et ces cavalcades et cette fête se continuèrent jusqu'à l'heure du repas. Et lorsque nous eûmes mangé à l'Aljaferia, nous retournâmes tous chez nous avec la même pompe.

Au moment où sonna l'heure de vêpres chacun fit allumer les brandons aux lieux prescrits. Et de l'Aljaferia jusqu'à Saint-Sauveur vous n'auriez pu dire où il y avait le plus de brandons. Et les brandons n'étaient jamais déplacés du lieu où ils étaient placés, car en chaque lieu était écrit sur la muraille le nombre de brandons qui devaient s'y trouver; et ainsi tout se faisait avec ordre.

Aussitôt que les cloches eurent cessé de sonner, le seigneur roi sortit de l'Aljaferia pour se rendre à Saint-Sauveur, et dans l'ordre suivant :

Tout premièrement venaient à cheval tous les fils de chevaliers, portant les épées des chevaliers nobles ;

Ensuite venaient les épées des nobles qui devaient être chevaliers nouveaux ;

Puis, après les épées desdits nobles, venait l'épée du seigneur roi, que portait le noble En R. Corneyll.

Après l'épée du seigneur roi, venaient deux chariots du seigneur roi chargés de deux cierges, ayant chacun plus de dix quintaux de cire, et qui cheminaient allumés, bien que cela ne fût pas fort nécessaire, car les autres luminaires étaient en si grand nombre qu'on y voyait comme en plein jour.

Après les deux cierges venait le seigneur roi, chevauchant sur son cheval, tout caparaçonné du plus beau harnais qui fût jamais fait de main de maître ; et l'épée qu'on portait devant lui, comme je vous l'ai déjà dit, était la plus riche et la mieux garnie qu'ait jamais portée empereur ou roi.

Après ledit seigneur roi venaient ses armes, que portait un noble; et deux autres nobles entouraient ces armes ; ainsi les armes et celui qui les portait s'avançaient entre deux nobles. Le noble En Raymon Corneyll, qui portait l'épée, marchait aussi au milieu de deux nobles.

Après les armes du seigneur roi, venaient tous les nobles que le seigneur roi devait armer chevaliers nouveaux, deux par deux.

Après les nobles que le seigneur roi devait armer chevaliers nouveaux, venaient les nobles que le seigneur infant En Pierre devait armer chevaliers.

Ensuite venaient les nobles que le seigneur infant En Raymon Bérenger devait armer chevaliers ;

(1) On recommence le Samedi-Saint, veille de Pâques, à chanter l'*Alleluia* à midi, en faisant l'eau bénite pour toute l'année. Les cloches, dont le son a été suspendu après le Jeudi-Saint à midi recommencent en même temps à se faire entendre.

prieurs et les seigneurs infants s'écrièrent à haute voix : *Te Deum laudamus*. Et pendant qu'ils entonnaient ce chant, le seigneur roi prit le sceptre d'or en sa main droite, le plaça dans sa main gauche; puis il prit ensuite le globe dans la main droite; et à chaque chose qu'il recevait ledit seigneur archevêque disait une longue oraison.

Tout cela fait, et pendant que l'évangile se chantait, le seigneur roi, une seconde fois, et avec beaucoup de respect, offrit et sa personne et sa sainte couronne à Dieu, et s'agenouilla très humblement devant l'autel; et ledit seigneur archevêque acheva de dire sa messe. Quand elle fut terminée, et que ledit seigneur roi eut accompli, par la grâce de Dieu, la prise de possession de sa chevalerie et de sa sainte seigneurie royale, et eut été oint et sacré pour roi et seigneur des royaumes d'Aragon, de Sardaigne, de Valence, de Corse, et comte de Barcelonne, il alla s'asseoir devant l'autel de Saint-Sauveur sur le siége royal et déposa le sceptre et le globe sur l'autel; puis il fit venir en sa présence chacun des nobles que je vous ai déjà nommés, et les fit armer tous chevaliers dans le même ordre que j'ai déjà désigné. Et à mesure qu'un riche-homme était armé chevalier, il se rendait dans la chapelle qui lui était assignée, et là il armait ses chevaliers nouveaux. Et le seigneur infant En Pierre alla aussi dans la chapelle qui lui était assignée, et fit chevaliers nouveaux ses quatre riches-hommes; et le seigneur infant En Raymon Bérenger en fit autant; et le noble En Raymon Folch de même.

Et chacun des riches hommes qu'ils armaient chevaliers allait ensuite aussi à la chapelle qui lui était assignée et armait les chevaliers qu'il devait armer; et à mesure que chaque riche-homme avait fait ses chevaliers, il se rendait avec eux à l'Aljaferia, comme je vous ai déjà dit.

Quand tout cela fut fait, le seigneur roi prit le globe dans la main droite et le sceptre de la main gauche; et ainsi, avec la couronne sur la tête, et dans les mains le globe et le sceptre, il sortit de l'église et monta sur son cheval. Devant lui on portait son épée et derrière lui ses armes, dans le même ordre que vous avez vu qu'on l'avait fait pendant la nuit, quand on était allé faire la veillée des armes. Et si vous voulez savoir ce qu'était cette couronne, je vous dis que la couronne était d'or, toute garnie de pierres précieuses, telles que rubis, rubis-balais, saphirs, turquoises, émeraudes, et des perles aussi grosses qu'un œuf de pigeon, et il y avait sur le devant une magnifique escarboucle. Et cette couronne avait bien de hauteur un pan de Montpellier; et elle avait seize fleurons; si bien que tout le monde, et les marchands et les lapidaires eux-mêmes, l'estimait valoir cinquante mille livres de Barcelonne. Le sceptre était d'or et avait bien trois pans de longueur; et au haut du sceptre, il y avait un rubis, le plus beau qu'on ait jamais vu, et qui était bien aussi gros qu'un œuf de poule. Le globe était d'or et était surmonté d'une fleur en or garnie de pierres précieuses, et au-dessus de la fleur était une croix richement ornée de pierres précieuses. Et le cheval était le mieux harnaché qui fût jamais.

Il monta donc à cheval, revêtu de la dalmatique, de l'étole et du manipule, avec ladite couronne sur la tête, et le globe dans la main droite et le sceptre dans la gauche. A la courbure du frein du cheval étaient attachées deux paires de rênes; les unes appartenaient au frein qui était attaché au cou du cheval; et avec celles-là en main le seigneur infant En Pierre adextrait le seigneur roi en les tenant du côté droit; et elles étaient tenues du côté gauche par le seigneur infant En Raymon Bérenger, suivi d'un grand nombre de nobles de Catalogne et d'Aragon. Les autres rênes étaient de soie blanche et avaient bien cinquante pans de longueur chacune; et étaient adextrées par des riches-hommes, chevaliers et notables citoyens qui adextraient à pied le seigneur roi; et après ceux-ci nous l'adextrions nous autres six députés de Valence, et les six de Barcelonne, et les six de Saragosse, et les quatre de Tortose, et les députés des autres bonnes villes; de sorte que les rênes étaient complètement tenues par tous les adextreurs qui s'avançaient à pied.

Nul autre n'était à cheval à l'entour, excepté celui qui portait l'épée devant tous les adextreurs; et après lui venait celui qui portait les armes; et chacun d'eux était accompagné de deux nobles, ainsi que vous l'avez déjà vu.

Derrière les armes du seigneur roi venaient les riches-hommes à cheval, tous dans le plus élégant arroi; lesquels riches hommes étaient

ceux que le roi avait armés chevaliers nouveaux.

Ainsi témoignant une heureuse satisfaction, Sa Royale Majesté, ointe, sacrée et bénie de Dieu et de toutes choses, au milieu des témoignages de la joie la plus vive, comme vous l'avez déjà vu, s'en revint à l'Aljaferia; et certes l'heure de nonne était bien passée avant qu'il y fût arrivé. Et toujours adextré de la même manière et à cheval, il entra dans le palais; il descendit avec la couronne en tête, le globe dans la main droite, le sceptre dans la main gauche, et monta ainsi à sa chambre.

Après un assez long intervalle, il sortit de la chambre ayant sur la tête une couronne plus petite, car l'autre pesait énormément; toutefois elle n'était pas tellement petite qu'elle n'eût plus d'un demi-pan de hauteur; et elle etait si riche et si belle qu'on l'estimait bien certainement vingt-cinq mille livres.

Je veux que vous sachiez que, lorsque le seigneur roi fut remonté sur son cheval et sortit de Saint-Sauveur, on estimait bien ce qu'il portait sur lui ou le harnais du cheval à cinquante mille livres de Barcelonne.

Ainsi donc, comme je vous l'ai dit, le seigneur roi, avec une autre couronne plus petite sur la tête, et le globe et le sceptre en main, vint s'asseoir pour manger. On lui avait préparé à sa droite à table un siége d'or sur lequel il plaça le globe, et à sa gauche un autre siége d'or où il plaça le sceptre tout droit. Et à sa table, qui avait bien dix-huit pans de long, s'assirent, à une petite distance de lui, à droite, son frère le seigneur infant En Pierre et monseigneur En Jean son autre frère, archevêque de Tolède. Et de l'autre côté, un peu plus loin du siége royal, le seigneur archevêque de Saragosse, et l'archevêque d'Arborée après l'archevêque de Saragosse.

A une autre table s'assirent les évêques; à une autre les abbés et prieurs; et puis de l'autre côté, à droite, s'assirent tous les riches-hommes qui avaient été armés chevaliers ce jour-là; puis s'assirent tous les chevaliers qui avaient été faits chevaliers nouveaux.

Et le seigneur roi était assis sur un siége si élevé, et tellement plus haut que tous les autres, que tout le monde pouvait le voir.

Après quoi, nous autres notables citoyens, nous fûmes tous arrangés pour nous asseoir ensemble, et tous en fort bon ordre; car nous eûmes chacun les places qui nous revenaient de droit; et à chacun on assigna des serviteurs nobles, chevaliers et fils de chevaliers, pour les servir, ainsi qu'il appartenait à chacun selon son rang et selon qu'il convenait à la solennité de la fête; et tous furent très honorablement traités et servis; et ce fut une vraie merveille, car il y avait tant et tant de gens que personne ne saurait le croire sans y avoir été présent.

Après vous avoir dit comment en général tous furent servis, je vais vous dire spécialement comment fut servi le seigneur roi.

Il est certain que le seigneur infant En Pierre voulut, ce bienheureux jour de Pâques, faire les fonctions de majordome, et c'est lui qui de sa personne arrangea toute l'affaire de la manière dont je vous l'ai fait connaître. Lui-même et le seigneur infant En R. Bérenger présentèrent l'eau pour les mains audit seigneur roi. Il fut ordonné que le seigneur infant En R. Bérenger présenterait la coupe au seigneur roi, et que douze nobles serviraient avec lui à la table du seigneur roi.

Pendant le service, le seigneur infant En Pierre, avec deux nobles, tous trois se tenant main à main, et lui au milieu d'eux, vint premièrement en chantant une ronde [1] nouvelle qu'il avait composée, et tous ceux qui apportaient les mets lui répondaient. Et quand il fut arrivé ainsi à la table du seigneur roi, il prit le plat, fit la révérence, et le posa devant le seigneur roi; puis il en fit autant du tailloir [2]. Et quand il eut servi le premier mets au roi et eut terminé sa ronde, il quitta son manteau et sa cotte de drap d'or à fourrure d'hermine, et ornée de beaucoup de perles, et les donna à un jongleur; et aussitôt on lui apporta d'autres riches vêtements qu'il mit sur lui; et il fit la même cérémonie à tous les mets qu'il présenta. De sorte qu'à chaque mets qu'il apportait, il chantait une ronde nouvelle qu'il

(1) *Una dança*, un air de danse. Il ne faut pas confondre l'infant Pierre, comte de Ribagorça et d'Ampurias, et frère d'Alphonse, avec le fils du même Alphonse nommé Pierre IV, qui fut poëte aussi, et mérita le surnom de Pierre-le-Cérémonieux. Il paraît que l'oncle n'était pas moins partisan que le neveu du cérémonial de cour. (Voyez pour Pierre-le-Cérémonieux la note page 558.)

(2) Sorte d'assiette sur laquelle on taillait les mets. Ce mot se prend aussi dans le sens de tranchoir.

avait lui-même composée, et il donnait les vêtements qu'il portait, et qui étaient tous fort beaux.

On apporta bien dix sortes de mets; et chaque fois qu'il avait placé un mets devant le seigneur roi et fait sa révérence, les nobles, les chevaliers et autres serviteurs posaient sur les autres tables tant et tant de mets que personne n'aurait pu faire mieux.

CHAPITRE CCXCVIII.

Comment, après que le seigneur roi En Alphonse eut reçu la couronne du royaume, on lui prépara un riche siége, où il s'assit avec ses riches-hommes et chevaliers, et comment En Romaset et En Comi, jongleurs, chantèrent devant lui.

Et quand le seigneur roi et tous les autres eurent pris leur repas dans le palais royal, il fut fait un siége très riche et très noble, où se placèrent le roi et les archevêques avec lui, dans le même ordre où ils avaient été assis à table. Et le seigneur roi, la couronne sur la tête, le globe dans la main droite et le sceptre dans la main gauche, ainsi qu'il avait été assis à table, se leva de table et vint s'asseoir sur ledit siége, dans ledit palais; et à ses pieds, tout à l'entour, s'assirent les nobles, les chevaliers et nous autres notables citoyens.

Et lorsque nous fûmes tous assis, En Romaset [1], jongleur, chanta à haute voix devant le seigneur roi nouveau une nouvelle sirvante que le seigneur infant En Pierre avait composée en l'honneur dudit seigneur roi; et le sens de ladite sirvante était tel : ledit seigneur infant expliquait dans cette pièce ce que signifiaient la couronne, le globe et le sceptre; et, d'après ladite signification, il disait ce que le roi devait faire. Et afin que vous le sachiez, je vais vous le dire en somme : si vous voulez le savoir plus clairement, recourez à ladite sirvante, et là vous le comprendrez bien mieux.

Voici le sens de la couronne. La couronne étant toute ronde, et le rond n'ayant ni commencement ni fin, cela signifie Notre Seigneur, vrai Dieu tout-puissant, qui n'a point eu de commencement et n'aura point de fin. Et parce que cette couronne signifie Dieu tout-puissant, on la lui a placée sur la tête, et non au milieu du corps ni aux pieds, mais bien sur la tête, siége de l'intelligence. Et parce qu'on la lui a placée sur la tête, il doit toujours se souvenir de Dieu tout-puissant; et puisse-t-il, avec cette couronne qu'il a prise, gagner la couronne de la gloire céleste, dont le royaume est éternel!

Le sceptre signifie la justice qu'il doit exercer envers tous. Et comme le sceptre est une verge longue et tendue, et frappe et châtie, ainsi la justice châtie, afin que les méchants ne fassent pas le mal et que les bons deviennent encore meilleurs.

Le globe signifie que, comme il tient le globe en sa main, il tient aussi en main ses royaumes et son pouvoir; et puisque Dieu les lui a confiés, il faut qu'il les protége et les gouverne et les régisse avec vérité, justice et clémence, et qu'il ne souffre point que qui que ce soit, ni par soi, ni par autrui, leur cause du dommage.

Le roi entendit bien ladite sirvante, et en comprit bien le sens, et, s'il plaît à Dieu, il le mettra en œuvre de telle manière que chacun en sera satisfait. Que Dieu lui fasse la grâce d'en agir ainsi!

Et quand ledit En Romaset eut dit cette sirvante, En Comi [1] chanta une chanson nouvelle, qu'avait faite aussi ledit seigneur infant En Pierre; et il la lui avait donnée à chanter parce qu'En Comi était l'homme de Catalogne qui chantait le mieux.

Quand En Comi l'eut chantée, il se tut; et En Novellet [2], jongleur, se leva et récita [3] sept cents vers rimés que ledit seigneur infant En Pierre avait composés tout nouvellement. Et cette tenson était relative à l'ordre que le seigneur roi doit suivre dans l'établissement de la cour et de tous ses officiers, aussi bien à sa cour que dans toutes ses provinces. Et le seigneur roi entendit bien tout cela; car il est le seigneur le plus habile qui soit au monde, et, s'il plaît à Dieu, il le mettra à exécution.

Tout cela chanté ou dit, la nuit était arrivée. Et ainsi royalement, la couronne en tête, le globe a la main droite et le sceptre à la main gauche, le seigneur roi monta en sa chambre pour se reposer; et il en avait grand besoin; et

(1) Celui qui *romance*; chacun des jongleurs recevait un nom suivant le genre de ses compositions

(1) Le même dont Muntaner à déjà parlé (page 521 note 1) et qu'il fit porteur de son sermon en vers.

(2) Chaque jongleur était comme je viens de le dire surnommé suivant ses occupations littéraires.

(3) *Dix en parlant*, dit en parlant, à la différence des autres qui avaient dit en chantant.

nous nous retirâmes, nous, chacun chez nous. Toute la cité était en joie, ainsi que je vous l'ai dit.

On peut bien dire que jamais ne fut tenue cour si royale, si belle, si joyeuse et si pompeuse. Veuille Notre Seigneur vrai Dieu laisser régner le seigneur roi d'Aragon durant longues années à son service, pour le bien de son âme et la gloire et l'agrandissement de tous ses royaumes et de toute la chrétienté! *Amen*.

Ainsi vous pouvez voir comment ledit seigneur roi a voulu imiter Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en cette bienheureuse fête de Pâques, réconforta, par sa résurrection, la vierge madame sainte Marie, ses saints et bienheureux apôtres et évangélistes, et ses autres disciples, qui étaient auparavant tristes et affligés à cause de sa passion; de même aussi les sujets du seigneur roi d'Aragon étaient tous tristes et affligés de la mort du bon seigneur roi En Jacques, son père, et lui, dans ce saint et bienheureux jour de Pâques, il les a tous réjouis et réconfortés, de telle sorte que, s'il plaît à Dieu, nous en serons tous joyeux et satisfaits aussi longtemps que nous aurons à vivre de la vie de ce monde. *Amen*.

LOUÉ SOIT DIEU!

FIN DE LA CHRONIQUE DE RAMON MUNTANER.

CRONICA

DEL REY EN PERE

E DELS SEUS ANTECESSORS PASSATS,

PER

BERNAT D'ESCLOT.

PROLECH.

Aci comença lo libre qu'En Bernat d'Esclot[1] dicta e scrivi, de les grans batalles e dels grans fets d'armes e de les grans conquestes que foren sobre Serrayns e sobre altres gents, e de dos nobles reys[2] que hac en Arago qui foren del alt linatge del comte de Barcelona.

Aquest comte de Barcelona[3] havia huna germana molt bella[4] e de gran valor, e dona la per muller[5] al emperador de Castella[6]. De la qual hac dos fills; e la hu hac nom don Sancho[1], qui fon rey de Castella, e l'altre hac nom don Ferrando[2], qui fon rey de Leon.

A cap de hun temps moris la germana[3] del comte de Barcelona, emperadriu de Castella, e l'emperador de Castella pres altra muller, una dona cosina germana del emperador de Alamanya[4], e hac d'ella una filla que hac nom dona Sancha. E donaren la per muller al rey de Arago, don Alfonso, qui fon fill del comte de Barcelona[5].

E de aquest rey don Alfonso foren tres

(1) Le manuscrit de la Bibliothèque royale (fonds Saint-Germain numéro 1581) sur lequel je fais cette copie porte *Desbot*; mais plusieurs autres manuscrits de cette chronique, conservés en Espagne (voyez ma Notice en tête de ce volume), donnent ce nom sous la forme d'*Esclot* ou Descolt.

(2) Jacques-le-Conquérant et son fils Pierre III.

(3) Raymond Bérenger IV dit le Saint, fils de Raymond Bérenger III et de Douce de Provence.

(4) Dona Berenguella, fille aussi de Raymond Berenger III et de Douce de Provence.

(5) Le mariage de Bérangère avec Alphonse avait été fait par Raymond III son père, avant sa mort. Ce mariage eut lieu en 1128, et Raymond Bérenger III ne mourut que trois ans après, le 19 juillet 1131. Dans un premier testament de 1121 (Bofarull, II, 171) il désigne ses filles comme non mariées; dans le second, qui est de 1131, il parle d'elles sous les noms de *ma fille de Castille*, et *ma fille de Foix*; ce qui prouve qu'elles étaient déjà mariées, et il prend ses précautions pour elles en cas de veuvage: « Si filiæ meæ, *ipsa de Castellâ* et *illa de Fuxo*, reversæ fuerint in terrâ meâ, filius meus Raymundus Berengarii, cum consilio magnatum meorum, mariteт eas honorificè, cum meo honore et meo avere; et interim ipsa de Castellâ stet in Lagusterâ, et ipsa de Fuxo in Rippis. Et Berengarius Raymundi de Provinciâ faciat similiter de aliis. » (Bofarull, II, 181.)

(6) Alphonse VII, roi de Castille, appelé aussi Alphonse Raymond (Bofarull, II, 165). Il était fils d'Urraca, reine ou impératrice de Castille et de Léon, et de Raymond de Bourgogne, roi de Galice. Il naquit en 1106. Sa mère Urraca le fit reconnaître comme roi de Galice en 1112, et se l'associa à l'empire en 1122. Il devint, par sa mort en 1126, empereur de Castille et de Léon.

(1) Sanche III, roi de Castille.

(2) Ferdinand II, roi de Léon.

(3) Bérangère mourut en février 1149 (Bofarull, t. I, p. 166). Elle était si remarquable par sa beauté, son esprit et sa bonne grâce, que son souvenir s'est conservé encore dans les montagnes de Léon comme type de la perfection féminine, et qu'aujourd'hui encore, quand on veut désigner par un mot une femme accomplie, on dit: *Es una Berenguella.*

(4) Richilde, fille d'Uladislas II, duc de Pologne, qu'il épousa en 1153.

(5) Dona Sancha épousa, le 8 janvier 1174, à Saragosse, Alphonse II, roi d'Aragon, fils de Pétronille, héritière d'Aragon (fille de Ramire-le-Moine et d'Agnès d'Aquitaine), et de Raymond Bérenger IV, comte de Barcelonne, qui, depuis l'abdication de Ramire en 1137 pour se faire moine, avait gouverné l'Aragon, héritage de sa jeune femme, sous le titre de prince d'Aragon. A la mort de son père, en 1162, Alphonse prit le titre de roi d'Aragon et comte de Barcelonne.

fills[1]: el rey de Arago En Pere, el comte de Prohença, e En Ferrando que era abat de Munt Arago, e tres fillas.

E del rey En Pere[2] fo fill lo rey En Jaume, aquell que conquista Mallorques e Valencia ab tot lo regisme.

E de aquest rey En Jaume e de madona la reyna, qui fo filla del rey d'Ongria[3], exi lo rey d'Arago En Pere[4], qui fon lo segon Alexandre per cavalleria e per conquesta.

Ara lexarem a parlar de tots los reys que foren apres lo comte de Barcelona, e parlarem en qual manera lo bon comte de Barcelona guanya lo regisme de Arago[5].

(1) Il y a ici dans le manuscrit une ligne omise par le copiste; je la restitue d'après les faits historiques. Alphonse II, dit le Chaste, dont il est question ici, eut trois fils et quatre filles (Bofarull, t. II, p. 213):

D. Pèdre, qui lui succéda au royaume d'Aragon et au comté de Barcelonne;

D. Alphonse, comte de Provence, marié avec Gersinde, comtesse de Forcalquier;

D. Ferdinand, moine du monastère de Poblet et ensuite abbé de Monte-Aragon;

Dona Constance, qui épousa en premières noces Emeric, roi de Hongrie, et en secondes noces Frédéric II, empereur d'Allemagne;

Dona Eléonore, mariée en 1203 à Raymond IV, comte de Toulouse;

Dona Sancha, mariée à Raymond V, comte de Toulouse;

Dona Douce, religieuse du monastère de Sixena, fondé par sa mère qui s'y était aussi retirée à la mort du roi son mari.

(2) Pierre II, dit le Catholique, roi d'Aragon et comte de Barcelonne, épousa en 1204, à Rome, Marie de Montpellier, veuve ou séparée du comte de Comminges, et fille unique de Guillaume, seigneur de Montpellier, et d'Eudoxie, fille de Manuel, empereur de Constantinople. Pierre II eut, de Marie de Montpellier, le 2 février 1208, le roi Jacques-le-Conquérant. (Voyez la Chronique de Ramon Muntaner, qui précède.)

(3) Jacques-le-Conquérant se maria deux fois; la première avec Léonore de Castille, fille d'Alphonse de Castille et d'Éléonore d'Angleterre, fille d'Henry II; mais ce mariage fut cassé pour cause de parenté. Il en avait eu un fils qui fut cependant déclaré légitime. Ce fils, nommé Alphonse, mourut en 1260. Pendant la vie de son père il avait épousé Constance de Moncade, fille de Gaston, vicomte de Béarn. La deuxième femme de Jacques fut Yolande de Hongrie, fille d'André II et d'Yolande de Courtenai, fille de Pierre de Courtenai, empereur de Constantinople. Elle l'épousa à Barcelonne, le 8 septembre 1235, et en eut quatre fils et cinq filles, dont Pierre III fut l'aîné.

(4) Pierre III d'Aragon succéda en 1276 à son père, Jacques-le-Conquérant, comme roi d'Aragon et comte de Barcelonne; son frère Jacques reçut de son père le royaume de Majorque et la seigneurie de Montpellier.

(5) D. Ramire, roi d'Aragon, frère et successeur d'Alphonse-le-Batailleur, maria, le 11 octobre 1137, sa fille Pétronille, âgée seulement de deux ans, à Raymond Bérenger IV, comte de Barcelonne, qui en avait alors vingt-quatre, et il retourna immédiatement dans son couvent d'où il était sorti, en 1134, malgré lui, pour devenir roi. Bérenger ne voulut porter que le titre de prince d'Aragon et ne prit jamais celui de roi

CAPITOL PRIMER.

Com lo bon comte de Barcelona exella mossenyor Guillem Ramon de Moncada.

Diu lo comte que, quant lo bon comte de Barcelona hac conquesta tota la fort terra de Catalunya per gran forç e per gran prohesa, e hac gitats e morts tots los Serrayns de la terra, tro a Leyda e tro a les muntanyes de Prades e de Siurana qui est molt fort terra, ana asetjar Leyda que es una richa ciutat, que lla donchs era de Serrayns. E esdevench se que, abans quel bon comte de Barcelona fos al setge de Leyda, havia en la cort del bon comte de Barcelona, hun senescal de molt gran linatge de la terra de Catalunya, qui havia nom En Guillem Ramon de Moncada, senescal. E fon ventura que, per alguna raho que no vull ara comtar, quel comte de Barcelona lo gita de la sua terra e l'exella. Aquest senescal, En Guillem Ramon de Moncada, anassen en Arago e presentas denant lo rey[1] e saludal molt altament:

« Senyor, dix ell, Deu vos saul a vos e a vostra cort. Yo so vengut a vos que sots refugi de exellats, e prech vos, senyor, que hajats merce de mi e quem vullats sostenir en vostra terra, que honrat hom e de alt linatge son; e mon senyor lo comte de Barcelona, per falses lausengers[2] qui m'han acusat ab ell, ham exellat de sa terra e ham tolt tot quant havia. Per que yo-us prech, senyor, que vullats que yo-us serveixcha axi com vasall deu servir noble senyor. »

Quant lo rey entes que aquest era En Guillem de Moncada, senescal, levas del siti en que seya e pres lo per la ma e assech lo prop si.

« Senyor, dix lo rey, ben siats vos vengut, axi com a bon cavaller e de honrat linatge que vos sots. Per ma fe! moltes de veguades he desijat que-us pogues veher e tenir en ma cort, per

(1) Alphonse Ier, dit le Batailleur, fils de Sanche-Ramire Ier et de Felicie, comtesse de Rouci. Alphonse Ier devint roi d'Aragon en 1104, et épousa en 1109 Urraca, qu'il répudia sans en avoir eu d'enfants.

(2) D'où le vieux mot français *losengier*, flatteur.

lo gran linatge e noblea de cavalleria qui en vos es. E sapiats que res que mester vos sia no-us fallira en ma cort. »

E d'aqui avant lo rey feu li donar ço que mester hac, que no li falli res que mester li fos en la sua cort. E de aqui avant lexarem a parlar d'En Guillem Ramon de Moncada, senescal, e parlarem del rey d'Arago.

CAPITOL II.

Com lo rey d'Arago assetja Fraga e y mori.

Esdevench se, a cap de un poch de temps, quel rey d'Arago mana corts a la festa de sent Johan a Saragosa qui es la mestra ciutat del regisme de Arago[1]. E aqui vingueren tots los barons e los cavallers de tota la terra. E lo rey aquell jorn feu molt gran festa, e feu cavallers, e dona grans dons a cavallers e juglars. E quant vench lendema, ell tench parlament ab cavallers e ab homens de ciutats e ab bisbes e ab prelats :

« Barons, dix lo rey, per tal vos he fets ajustar e-us vull dir paraules que seran a honor de Deu e a profit de mi e de vos altres ; quel meu profit e la mia honor es vostra, e el meu dan es vostre ; e lo vostre profit e la vostra honor es mia, e el vostre dan es meu. Be sabets que totes aquestes encontrades entorn de nostra terra son de Serrayns, e fan nos cascun jorn gran dan, e majorment aquells de la ribera de Sincha entro a Tortosa. Ara, per tal com yo he nobla cavalleria e bones gents d'armes e leals a lur senyor, ab consell e ab voluntat de vos altres, volria quens aparellassem de guerrejar contra ells, e quens vengassem del dan quens fan cascun dia. »

Sobre aço se assech en son siti. E levas lo bisbe de Saragosa e dix :

« Senyor rey, ço que vos havets dit son obres de Deu, e no y deu ni y pot hom millorar. Per que tot hom se deu forçar de persona e de haver que-us ajut. E yo-us proffir valença de cent cavallers e de dos milia homens a peu a ma messio. »

Quant aquest bisbe hac parlat, llevaren se de altres bisbes e abats e d'altres clergues, e proferiren li valença de tot quant ells poguessen bastar. E puix levas hun honrat hom de Arago, e parla, e dix :

« Senyor, ço que vos havets dit es gran profit e gran honor vostra, e hanch en nengun temps no oym res hon pus alegres fossem. Per que yo-us dich, per tots los cavallers e per los richs homens de Arago que m'han dat lur poder que-us ho digua, que prenats ells e lur haver en ajuda e en valença de fer ço que honor sia de vos e de vostre regne. E pensats de menar lo fet avant, que nos farem ço que vos manarets.

— Barons, dix lo rey, vos altres me havets respost axi com a bons vasalls e leals. Don yo so molt pagat de vos altres. Mas, volria me aconsellasets en qual lloch commençarem de tenir nostre setge. »

Dix hun cavaller : « Senyor, lo lloch hon vos haveu pres mes de dan, ço es de la vila de Fraga, hon ha grans gents e bons guerrers. E si nos podem haver aquella villa primerament, havrem despuix tota l'altra encontrada.

— Certes, dix lo rey, aqueix consell tinch yo per bo. »

Dixeren tots los altres barons : « E nos pe. bo! mas manats, senyor, de enantar lo fet abans que ells no sien apercebuts. »

Esdevench se que en Arago havia hun cavaller qui era fort mal factor, e robava camins, e feya grans mals als reys. E lo rey persegui tant tro quel pres, e tolch li tota sa terra, e tench lo gran temps en preso, e puix lexal anar per prechs de honrats homens quil demanaren al rey ; mas no li rete res de ço que li havia tolt. E quant lo rey hac hagut son consell per anar a Fraga, aquest cavaller se pensa que aras podia vengar del rey ; e pres son cavall e ses armes, e exis de la terra e anassen a Fraga a parlar ab lo rey Serray senyor de la vila :

« Senyor, dix ell al rey serray, yo so vengut a tu axi com a hom quel rey d'Arago ha tolt tot quant havia ; e vull esser ton cavaller e ton soldader. E sapies per veritat quel rey d'Arago ajusta ses osts per venir a Fraga e per fer guerra ab vos altres. E si tut vols tenir a mon consell, tu desbarataras lo rey e tota sa ost.

— Amich, dix lo rey serray, be sies tu vengut. Yot fare tant de be que be valra ço quel rey d'Arago t'ha tolt. E digues me en qual guisa me conselles que façam nostres afers.

(1) Alphonse Ier s'était emparé, le 18 décembre 1118, de la ville de Saragosse et y avait établi aussitôt sa cour.

— Senyor, dix ell, tu trametras per les encontrades totes; e met en la vila dels millors homens d'armes que trops, a peu e a cavall, aytant com puxes; e fes assaber per tota la terra, que, a dia sabut, aquells sapien que lo rey d'Arago ha assetjada Fraga, e quant veuran lo senyal que tuls faras en la torre major, que pensan de ferir en la ost ardidament. E axi com ells se combatran ab ells de fora, nos exirem ab tot nostre poder de la vila; de la qual cosa ells nos pensaran en res. E ferixquen en ells; e axi desbaratar-los-hem, els vencrem.»

Tot axi com aquest malvat cavaller ho dix, axi fon ordenat. Lo rey d'Arago hac ajustades ses osts e assetja la vila de Fraga. E quant vench un jorn, tots los Serrayns de la encontrada foren ajustats; e foren molt grans gents, tantes que null hom no podia saber lo nombre; e van ferir en la ost del rey d'Arago; e lo rey d'Arago armat, ab tota sa gent exi fora les tendes per combatre ab los Serrayns. E mentre la batalla era molt gran, quels Serrayns se començaven ja de vencer, aquells de la vila començaren de exir, que foren grans gents e be armats; e feriren en la ost; els altres Serrayns cobraren vigor e tornaren vers los crestians, si quel rey d'Aragon se perde, que nol trobaren mort ne viu[1].

Aquest rey de Arago no havia infant negu, mas havia hu germa[2] en una abadia; e dixeren a aquell son germa: que lo rey era mort, e pus no havien senyor, que volien haver ell per senyor e per rey. E dix los: que molt de temps havia stat fora del segle per servir Deu, e que dura cosa li semblava de dexar la orde.

« Senyor, digueren los barons de Arago, aço es cosa de la qual vos no-us podets scusar; que nos havem perdut nostre rey, e gran res de gents, e som romasos sens hereu e sens govern, per que la terra sta en gran perill.

— Barons, dix lo monge, si fare, ab huna cosa: que, sempre que yo haga hagut hun fill o huna filla de qualque muller, que sempre me puxa tornar en l'orde. »

(1) Alphonse-le-Batailleur fut battu devant Fraga, le 17 juillet 1134, et, suivant l'Art de vérifier les dates, il en mourut de chagrin, le 7 septembre suivant.

(2) Ramire II, troisième fils de Sanche-Ramire. Il s'était fait moine au monastère de Saint-Pons de Thomières, dans le diocèse de Narbonne. C'est de là qu'on le retira malgré lui pour le faire roi en 1134 et le marier.

E aço li atorgaren los barons de la terra; e tragueren lo de la abadia, e levaren lo rey, e donaren li per muller huna dona qui era filla del rey de Lleo[1]. E de aquesta dona hac una filla[2]. E a poch de temps que la filla fo nada, la regina mori; e puix lo rey desempara lo regisme e tornasen en la abadia hon solia star[3].

E a poch de temps com en la abadia tornat fo, mori[4]. E axi tota los terra romas sens rey gran temps[5].

E fo aventura que En Guillem Ramon de Moncada, senescal, scapa ab pochs d'altres cavallers de la dita batalla dels Serrayns, per tal com eren be encavalcats; e tornaren en Arago; e aqui stigueren gran temps, fin que la filla del rey fon de edat de casar la.

CAPITOL III.

Com lo bon comte de Barcelona pres huna filla del rey d'Arago per muller, a la qual era romas lo regne.

Los richs homens de Arago tengueren consell a Saragoça, en qual manera porien be maridar aquella infanta qui era lur dona, ni qui porien haver per senyor don fossen honrats e que la terra ne valgues mes. A aquest consell fon En Guillem Ramon de Moncada senescal; e levas en peus, e dix:

« Senyors, si vos altres vos volets, yo-us mostrare qui porets haver, lo major senyor el pus honrat de negunes gents qui sien al mo. E porets conexer que, ço que yo-us en dire, que no-u dich per amor que li haga, ne per be ne profit que yo haga hagut d'ell, ans n'he hagut dapnatge e desonor. Mas per ço com conech que sera gran honor e gran profit de nostra terra,

(1) Suivant l'Art de vérifier les dates, il épousa Agnès, fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Bofarull l'appelle Inès, fille du comte de Poitiers (p. 182, t. II).

(2) Nommée Petronille.

(3) Ramire abdiqua la couronne et en laissa l'administration au comte de Barcelonne, fiancé à Pétronille, en présence des nobles d'Aragon, le 13 novembre 1137, à Saragosse. (Bofarull, t. II, p. 184.) La consommation du mariage n'eut lieu qu'en 1150.

(4) Il ne mourut que le 16 août 1147, dans le monastère où il était retourné aussitôt après le mariage per provision de sa fille avec Raymond Bérenger.

(5) Raymond Berenger IV, comte de Barcelonne, mari de Pétronille, ne voulut en effet jamais prendre que le titre de prince et dominateur d'Aragon et non celui de roi, qui fut pris ensuite à sa mort en 1162 par son fils Alphonse qu'il eut de Petronille.

vos ho consell, e si ho volets, e si ell ho vol, que la y donets; ço es lo bon comte de Barcelona, lo millor cavaller e el pus prous, e del pus alt linatge que sia al mon. »

A aquestes paraules, hagueren lur acort tots los barons, e tengueren per bo ço que En Guillem Ramon de Moncada havia dit. E pregaren a'n Guillem Ramon de Moncada, senescal, que ell fos missatger e parlador de aquest fet, e que degues anar al bon comte de Barcelona, que era a Leyda que havia conquistat poch temps havia.

E sobre aço En Guillem Ramon de Moncada se aparella molt honradament, e cavalca, e anassen a Leyda, e munta al castell, lla hon lo bon comte era. E quant foren a la porta, los porters anaren al comte e digueren li :

« Senyor, En Guillem Ramon de Moncada, senescal, es a la porta ab gran res de cavallers de Arago, e vol parlar ab vos. »

Quant lo comte entes que En Guillem Ramon de Moncada era aqui, maravellassen fort, e mana que hom lo lexas entrar. E los porters reberen lo molt honradament, e als cavallers tambe; e menaren lo d'avant lo comte, e lo comte rebel molt agradablament, e demanali per quals afers li era tornat denant.

« Senyor, dix En Guillem Ramon de Moncada, yo son vengut aci denant vos, axi com cell qui porcassa vostre profit e vostra honor, que en altre cas yo no-us vendria denant, sino clamant merce. Senyor, los richs-homens d'Arago m'han trames a vos, per ço com vos tenen per lo pus honrat comte e per lo pus prous que sia al mon e cell qui mes ha conques. E presenten vos lo regne de Arago, e que prenats la donzella per muller de qui es lo regne, e ells preguen vos que siats llur senyor e llur rey.

— Certes, dix lo comte; aci ha bell present, e tal que no fa a rebujar. Yo, dix lo comte, reb la donzella en aytal manera que, aytant com yo viva, no vull esser apellat rey[1]; car yo son ara hu dels millors comtes del mon, e si era apellat rey, no seria dels majors, ans seria dels menors.

— Senyor, dix En Guillem Ramon de Moncada, tot axi sia com vos vullats. E pensats de avançar lo fet[1]. »

Sobre aço les cartes se feren e los sagraments de ab dues les parts. E lo comte cavalca ab gran cavalleria, e entra en Arago, e pres la donzella per muller, e livraren li lo regisme. E de aquesta dona hac hun fill que hac nom N'Amfos[2], que, apres del comte, fo rey de Arago, e hun altre fill que hac nom don Sancho[3], qui era comte de Rosello, lo qual mori mentre lo rey En Jacme tenia assetiat lo castell de Moncada, e fo pare d'En Nuno.

CAPITOL IV.

En qual manera lo rey En Pere de Arago engenra son fill, lo rey En Jaume que prech lo regne de Mallorques.

Aquest rey N'Amfos[4] hac tres fills[5], ço es lo rey d'Arago En Pere, lo comte de Prohença, e l'abat de Mont-Arago qui havia nom En Ferrando; e la emperadriu dona Costança, muller del emperador Frederich, e altres dos filles. E fo la huna muller del comte de Tholosa; e l'altra fo muller del comte de Tholosa, lo qual havia hagut altre muller; e apres, mori lo comte major e la dona; e lo fill romas comte de Tholosa, e hac huna filla sens pus de la sor del rey d'Arago.

Aquesta filla del comte de Tholosa, neboda del rey En Pere, fo parlada per muller al rey de França; e remes la li hom; e lo apostoli veda que no la prenes per muller, que dix que filla era d'aquell qui era contra la sgleya. E lo comte, com ho sabe, volch la cobrar; e no la li volgueren retre; e donaren la al frare

(1) Quoiqu'il gouvernât l'Aragon sans aucune intervention de Pétronille, il ne voulut en effet jamais prendre que le titre de prince et dominateur d'Aragon. Il mourut le 6 août 1162, à quarante-sept ans, à Borgo San-Dalmazio de Gênes, en allant à Turin conférer avec l'empereur Frédéric Barberousse; son corps fut transporté au monastère de Ripoll.

(1) Bien que le mariage ecclésiastique eût été contracté dès 1137, le mariage réel n'eut lieu, suivant Bofarull, qu'en 1150 ou 1151. (V. p. 186.) Petronille avait à cette dernière époque quinze ans et le comte trente-cinq.

(2) Ce fils aîné, né le 4 avril 1152, porta d'abord (Bofarull, t. II, p. 186) le nom de Raymond comme son père et son aïeul, et ce ne fut qu'après la mort de son père que son nom fut changé en celui d'Alphonse.

(3) Petronille avait eu un second fils appelé D. Pedro, mais il était mort jeune (Bofarull, *ibid.* p. 189). Sanche, qui fut le troisième, hérita des avantages faits à son second frère.

(4) Alphonse dit le Chaste, épousa Sanche de Castille, fille d'Alphonse VII de Castille et de Leon et de Riche, le 18 janvier 1174.

(5) Voyez les notes du prologue (p. 560).

del rey de França qui havia nom N'Amfos[1]; e no havia mes de un ull; e fo puix comte de Tholosa; e no hac infant negu; per que la terra devia tornar a la corona de Arago. El rey de França pres per muller la filla del comte de Prohença[2], neboda del rey de Arago En Pere; de la qual dona hac hun fill que hac nom Felip[3] e fon rey de França, e hac la neta del rey En Pere e filla del rey de Arago En Jaume per muller[4].

Aquest rey de Arago En Pere fon noble rey e bon cavaller e prous de armes; e era senyor de tot Carcases e Baderes tro a Monpeller e marques de Prohença. Esdevench se que a Monpeller havia huna dona Maria. Era dona de Monpeller e era filla del senyor de Monpeller e de la filla del emperador de Constantinoble[5]. El pare e la mare eren morts, e era sens marit; mas ja havia hagut marit[6]. E los richs homens de Monpeller hagueren lur consell e digueren que bo seria que donassen marit a la dona. E pensaven se que bo seria que parlasen al rey d'Arago En Pere, que era lur vihi e marchava ab ells; e si ell la volia pendre, mes valria que ell la hagues, e major honor los seria.

De aqui aparellaren se lurs missatgers, e trameteren los al rey de Arago; e parlaren ab ell, e donaren li a entendre que Monpeller era noble loch, e que era cap de son regne, e que aqui poria tenir frontera a sos enemichs. El rey entes llurs paraules, e abellili Monpeller; e pres la dona per muller. E quant vench a poch de temps, ell lexa la dona, que no volch esser ab ella, ne la volch veure en lloch hon ell fos; car penedis com la havia presa per muller, que ell era hu dels pus alts reys del mon. E dix que molt se era abaxat en ella, car sols per Monpeller la havia presa; e encara, que no era filla de rey. Mas aquesta dona era de molt bona vida e honesta, e plaent a Deu e al segle.

(1) Alphonse, comte de Poitou, fils de Louis VIII et frère de Saint-Louis.

(2) Marguerite de Provence, mariée en mai 1234 à saint Louis, etait fille de Raymond Berenger, comte de Provence.

(3) Philippe III.

(4) Il épousa, le 28 mai 1262, Isabelle, fille de Jacques Ier, roi d'Aragon.

(5) V. Ch. de Morée, note de la p. 64, et Muntaner, n. p. 219.

(6) Elle avait épousé en premières noces Bernard, comte de Comminges, de qui elle avait eu deux filles, Mathilde et Petrona; mais ce mariage fut annulé pour cause de parenté. (Bofarull, t. II, p. 231.)

Esdevench se quel rey estech lonch temps que no fo ab ella. E quant vench a cap de hun gran temps, lo rey fo en hun castell prop de Monpeller, e aqui ell amava huna dona de gran linatge, e feu tant que la hac per amiga[1]. E en aquell castell ell las feya venir a hun majordom seu qui era de Monpeller, lo qual era son privat de aytals coses; empero era bon hom e leal. E madona Na Maria de Monpeller sabe aço, e remes missatge a aquell majordom del rey que era son hom natural. E vench denant ella:

« Amich, dix la dona, vos siats be vengut! Yo-us he fet venir ara, per tal com vos sots mon natural e conech que sots hom leal e bo, e cell qui hom se pot fiar. Yom vull celar ab vos, e prech vos que, de ço que yo-us dire, que vos mi ajudets. Vos sabets be quel rey es mon marit e no vol esser ab mi. Don yo son molt despagada, no per altra cosa, mas per tal com d'ell ne de mi no ha exit infant que fos hereu de Monpeller. Ara, yo se quel rey ha affer ab aytal dona, e que las fa venir en aytal castell, e vos sots ne son privat. Hon yo-us prech que, quant vos la y dejats amenar, que vingats à mi privadament, e quem menets en la cambra en lloch d'ella, e yo colgarem al seu llit. E fets ho en tal guisa que no y haga llum; e digats al rey que la dona no ho vol, per tal que no sia coneguda. E yo he fe en Deu que en aquella nit concebre hun tal infant de que sera gran be e gran honor a tot son regne.

— Madona, dix lo majordom, yo son aparellat de fer tot ço que vos me manets, e majorment coses que sien a honor de vos. E sapiats que, ço que vos deits ne m'havets manat, que yo ho aportare a acabament; mas he grand pahor que no vinga en yra del rey.

— Amich, dix la dona, no-us cal tembre; que yo ho fare en tal guisa que vos havrets mes de be e de honor que hanch no hagues null temps.

— Madona, dix lo majordom, gran merces! Sapiats que yo fare tant ço que vos manets. E puix axi es, no ho tardem pus, e aparellats vos, quel rey ha empres que al vespre li amen aytal dona la qual vos sabets; e yo vendre a vos, e tot celadament amenar-vos-he al castell, e me-

(1) Le roi Jacques raconte lui-même, à peu près de la même manière, au commencement de sa chronique, l'evenement qui amena sa naissance.

tre-us en la cambra; e puix vos sapiats que fer.

— Amich, dix la dona, bem plau ço que deits. Adonchs anats vos en, e pensats de vostre affer, e al vespre venits a mi. »

Lo majordom pres comjat de la dona e anassen. E quant vench al vespre, lo rey parla ab ell e dix li que li amenas aquella dona ab qui havia empres aquella nit fos ab ell.

« Senyor, dix lo majordom, molt volenters! mas la dona us prega que null hom del mon non sia privat, ne dona, ne donzella.

—Vos, dix lo rey, ho fets que puxats; que yo ho vull tot axi com ella ho vulla; e pensats de anar. »

Lo majordom ana a la dona muller del rey, e amena la ab huna donzella e ab dos cavallers, e mes la en la cambra del rey, e aqui ell la lexa. E la dona despullas, e mes se al llit del rey, e feu apagar tota la llum.

Quant lo rey hac sopat, e tots los cavallers s'en foren anats, lo rey s'en entra en huna cambra que era apres de aquella hon dormia, e aqui ell se despulla es descalsa, e puix, abrigat ab son mantell, en camisa, ell s'en entra en aquella cambra hon la dona sa muller era colgada. E lo rey colgas ab ella sens llum, que no y havia. El rey cuydas que fos aquella dona ab la qual havia empres que vengues a ell. Veus quel rey mena son solaç ab la dona sa muller; e ella no parla gint, per tal que no la reconogues tro que hagues jagut ab ella. E aquella s'enprenya de hun fill. La dona era molt savia e certa; e sempre conech que era prenys, e descobris al rey.

« Senyor, dix ella, prech vos que no-us sia greu, si aquesta nit vos he amblada; que certes no-u he fet per nenguna malvestat ne per nengun malvat desig que yo hagues; mas per tal que de vos e de mi ixques fruyt que plagues a Deu e que fos hereu de nostra terra e de nostre regne. E sapiats per veritat que, segons que yo creu, yom so feta prenys en aquesta hora. E fets scrivre la nit e la hora, que axi-u trobarets. »

Quant lo rey entes que ella era la dona sa muller, tench se per sobre-pres; mas non feu semblant; e feu de belles paraules ab la dona, entro al mati. E al mati llevaren se e stigueren enseimps aquell jorn, e puix lo rey cavalha e anassen en Catalunya. E la dona engruxa, e stech tant en aquell castell fins que hac hun fill que hac nom Jaume[1].

Lo rey havia de honrats homens en Catalunya e en Arago qui eren sos parents, e havien fiança quel rey james no hagues infants, e que la terra romangues a ells. E quant saberen que la dona havia hagut hun fill, foren ne molt despagats, e pensaren se quel ocisen. E hun jorn, mentre l'infant dormia al breçol en huna casa, hac hom feta una trapa endret del breçol; e trames li hom d'avall sobrel breçol huna gran pedra, per tal que moris. E plach a Deu que nol tocha, mas dona tal colp al copol del breçol quel trencha. E no poch hom saber qui-u feu; mas bes pensa hom que aquells qui eren sos parents ho havien fet. E la dona conech quel infant havia mal volents, e guardalo al millor que poch, e nodrilo molt gint. E a poch de temps ella mori en Roma[2], que era anada al apostoli per ço com lo rey En Pere son marit la volia lexar[3]. E aqui es ella soterrada molt honradament llahins, en la sgleya de Sent-Pere.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey En Pere e del infant En Jaume son fill, e parlare dels fets qui sdevench als tres reys de Spanya, dels quals fon la hu lo rey d'Arago En Pere.

CAPITOL V.

Com Miramoli, serray molt poderos, feu passatge en Spanya, e com los tres reys de Spanya lixeren al encontre, e desbaratacen tots los Serrayns, e prengueren certes ciutats e viles; e fon a XVI de joliol 1212.

Diu lo comte que, en la ciutat de Marochs havia hun Serray que havia nom Miramoli[4], qui era senyor molt poderos de tresor e de gents, e destranya molts grans terres, ço es assaber de Tripol de Barberia tro a Tunis e tro a Alger, e dè Alger tro a Cepta, e de Cepta tro a Marochs, e tota la terra de Fes tro a la terra de Goliamesça, e de Goliamesça tro a la

(1) Jacques Ier naquit à Montpellier le 1er février 1208.

(2) En l'an 1218. Son mari, Pierre II, était mort à la bataille de Muret, le 13 septembre 1213.

(3) Elle avait obtenu une sentence favorable du pape à cet égard, en 1213, mais elle ne quitta cependant jamais Rome pour retourner en Espagne, Pierre etant mort cette même année, et elle passa le reste de sa vie à Rome.

(4) L'Emir Amuminin. Son nom était Muhamad, fils de Ja

ciutat d'Orguena, e tota la terra de Guinea, la qual es de mig jorn. E encara hirexia[1] de Spanya : Sibilia e Cordova, e Gaent[2] e Ubeda, e tot lo regisme de Granada e de Murcia tro a Valencia. Aquest Miramoli sarray hac son consell ab sos savis homens, e dix los que ell havia en cor de passar en la terra de Spanya ab son poder, e que gitas tots los crestians de Spanya, que molt li semblava, segons lo gran poder que ell havia, a conquerir tota la crestiandat. E sos savis e sos cavallers atorgaren li ço que ell deya; e dixeren li, que molt be havia dit, e bon acort havia pres; que mes gent staven en lo quart de la sua terra, que no feya en tota la crestiandat. Ab tant, aquest Miramoli se aparella que passas en Spanya[3]; e trames sos missatgers per totes ses terres a totes les gents que armes sabessen portar : que venguessen e que passasen en Spanya ab ell, que ell volia gitar tots los crestians de Spanya e que conquerria tota Roma.

Quant les gens de les terres de Affrica e de Orguena e de Tunis e de tota la Barberia e de Spanya hagueren oïdes aquestes novelles de voluntat de llur senyor, fo a ells semblant que ya fos tot guanyat. E apparellaren se de passar en la terra de Spanya. E Miramoli vench en la terra de Spanya. E de Tanger passa la mar streta, e anassen a Sibilia[4]; e aqui stech quatre anys, que no foren ajustats ne pogueren esser aparellades ses gents. E Miramoli trames sos missatgers al rey de Castella e als tres reys de Spanya : que s'aparellassen de dessemparar la terra, e sino que manava batalla a ells e a tots cells que la creu adorassen.

Quant lo rey de Castella[1] e'ls altres reys[2] hagueren entes aquestes novelles, ajustaren se tots e hagueren llur consell, e trameteren llurs missatgers al apostoli[3] e al rey de França[4] e al rey de Anchlaterra[5], e per tota la crestiandat, com sabessen : que Miramoli de Marochs era passat en Spanya ab totes ses gents que null hom no podia saber lo nombre, e que havia manada batalla a tots los crestians del mon, o que li llivrassen la terra.

Quant lo apostoli hac vistes e enteses les cartes quels missatgers li hagueren aportades, trames sos cardenals e sos legats per tota la crestiandat, que fessen assaber a les gents aquell fet, e quels fessen absolre de llurs peccats, per tal que y anassen

Quant Miramoli hac ajustades totes ses gents, e foren aparellades, commençaren à exir de Sibilia e de Cordova e de totes les encontrades hon eren albergats; que tantes gents eren que tenien lurs albergades quatre jornades entorn de Sibilia. E anaren s'en a poques jornades vers Castella tro al entrant dels ports

cub, fils de Juzef, fils d'Abdelmumen, de la race des Almohades. Il commença à régner en 1166 (Conde, *hist. de los Arabes*, t. II, p. 410). Son arrière grand-père, le celebre Abdelmumen, avait fondé un vaste empire en Afrique et en Espagne par la conquête. Conde (366) parle en ces termes de l'etendue de ses possessions :

« Sus conquistas en España : Almeria, Ebora, Berja, Baeza, Badajoz, Cordoba, Granada, Gien, todas estas por fuerza de armas en España; en Africa todo su imperio. Obedeciante tantas tierras que habia espacio de cuatro meses de camino en sus estados de oriente à poniente, esto es desde Atrabol hasta Suz Alaksa, y de Alguf hasta Alkibla, esto es, de norte à medio-dia era la anchura de sus estados desde la ciudad de Corduba en Andalucia hasta Sigilmesa, camino de 50 dias.

(1) Il héritait.

(2) Jaen.

(3) Suivant Conde, Muhamad, surnommé Anasir Ledinala ou defenseur de la loi de Dieu, et portant le titre d'Émir Amuminin, défiguré en celui de Mir-Amolin, partit de Maroc pour l'Espagne en 1210 (Conde, p. 414). Dès l'année 1208 il avait conquis sur les Almoravides, rivaux des Almohades, les îles de Majorque, Minorque et Yvice (p. 413).

(4) Luego que estas tropas estuvieron listas (dit Conde, p. 414), salió Anasir de la corte de Marruecos el 19 de Xaban ilustre del año 607 (1210) hasta que llegaron à Alcasar Algaz. Alli campò y estuvo mientras el paso del ejercito y de todas las tribus, caballeria, armas, municiones y todo apresto de guerra. Principiò el pasage en la luna de Xewal hasta fin de Dylcada del mismo año; y cuando acabaron de pasar los Almohades, se embarcò el Amir Amuminin Anasir detras de ellos, y desembarcò con felicidad en las playas de Tarifa en dia lunes 25 de Dylcada, y le vinieron alli à recibir los caudillos de Andalucia y sus alfakies, y le saludaron y dieron el parabien. Se detuvo en Tarifa tres dias y luego pasò a Sevilla con un ejercito inumerable.

(1) Alphonse III, surnommé le Noble et le Bon, roi de Castille de 1158 à 1214. Il avait épousé Eléonore, fille d'Henri II et d'Eléonore duchesse d'Aquitaine.

(2) Les deux rois de Navarre et d'Aragon. Le roi de Navarre etait Sanche, dit le Fort, roi de 1194 à 1234, et qui laissa la succession à Thibaut le Posthume, comte de Champagne. Le roi d'Aragon était Pierre dont il est parlé à la suite de ce chapitre.

(3) Innocent III, pape de 1198 à 1216.

(4) Philippe-Auguste, roi de 1180 à 1223.

(5) Jean-sans-Terre, roi de 1199 à 1216.

de Muradal; e aqui ells se atendaren tro que totes les gents foren ajustades.

Quant lo rey de Castella sabe que Miramoli venia ab ses osts, trames sos missatgers al rey de Arago En Pere e al rey de Navarra: quels Serrayns venien e que eren ja prop del entrant dels ports de Muradal e de sa terra, e axi que s'aparellassen de venir al pus tost que poguessen.

Quant lo rey En Pere de Arago e lo rey de Navarra tengueren aquestes novelles, aytantost trameteren lurs missatgers als cavallers e als homens de peu qui eren ja aparellats, que venguessen al pus tost que poguessen. Si que en pocha hora foren tots ajustats cascu dels reys ab ses gents; e partiren de llurs terres; e cavalcaren tro que vingueren lla hon lo rey de Castella era ab ses gents. E axi tots ensemps anaren vers los ports de Muradal hon los Serrayns devien entrar. Mas empero hanch tant nos cuytaren los tres reys de Spanya quels Serrayns no haguessen passats los ports de Muradal. E los tres reys de Spanya atendaren se a huna legua prop la ost dels Serrayns e stabliren lurs batalles en aquesta manera, que cascu dels tres reys volien haver la davantera; mas acordaren se entre ells que, per honrament, car los Serrayns eren venguts en la terra del rey de Castella, e com la batalla se feya en sa terra, fon ordenat que ell hagues la davantera, e lo rey de Navarra la segona schala, e lo rey d'Arago En Pere fos en la reguarda ab la cavalleria de Catalunya e de Arago.

E de aço fo molt agreugat lo rey de Arago En Pere, com no hac la davantera. E lendema devia esser la batalla, quels Serrayns eren aparellats de combatre aquell jorn ab los crestians; que volien se cuytar, per tal que, abans que fossen creguts de gents e de socos, los haguessen vencuts e desbaratats. Mas a Deu no plach.

Quant lo rey d'Arago En Pere viu quel covenia esser en la reguarda, pensas en si mateix com ho poria fer que hagues la davantera e que no hagues la reguarda. E feu se venir hun honrat cavaller de Arago, e dix li tot lo que havia en cor de fer.

« Vos, dix lo rey, darets civada ab jorn als vostres cavalls, e farets armar trecents cavallers e docents ballesters a cavall, e yo llivrar-vos-he bons adalils[1] que saben be la terra els passos. Cavalcarets tant tota la nit tro siats prop de les tendes de Miramoli que sta en la reguarda, e aqui metets vos en aguayt, en tal manera que la ost dels Serrayns no-us vegen E quant vendra dema, que abdos les osts seran mesclades e ajustades, e la nostra davantera ferra en la ost dels Serrayns, yo-us fare hun senyal en aquell puig, e vos altres sempre exits del aguayt ab vostres senyeres esteses, e anats ferir en la reguarda molt ardidament. Els Serrayns pensar-s-an que nos hagam esvaïda la lur ost e que siam passats ultra tro a la reguarda; e desbaratar-s-an, e fugiran. Mas guardat vos que de aquest fet no parlets ab null hom vivent, tro que siats en lo aguayt. »

Tot axi com lo rey ho hac manat, si fo fet. Lo cavaller s'en ana a sa tenda, e feu manament a cavallers triats, que lo rey li havia dit que donassen ab jorn civada a lurs cavalls, e que s'aparellassen e se armassen. Quant los cavalls hagueren menjada la civada, los scuders armaren los cavalls els ensellaren; els cavallers els ballesters foren armats e aparellats. Muntaren als cavalls, e calvacaren tant de bell pas tota la nit ab los adalils que sabien los camins els passos, que al mati foren de tras hun puig assats prop de les tendes de Miramoli. E quant vench al mati, los Serrayns se aparellaren de la batalla; e foren tantes gens a cavall e a peu, que null hom no podia saber lo nombre, que los plans e les muntanyes n'eren totes cubertes. Si de veure era gran feredat.

La primera squadra dels Serrayns era de deu rengues de Serrayns negres, grans e forts e be armats ab lances grans e feros lluents. Els Serrayns tenien los aristols fermats en terra, e los feres denant; e aquests eren xixanta milia per nombre.

E apres de aquests scales de Serrayns negres, havia tres scales de camells, encadenats la hu ab l'altre ab cadenes de ferre. E dintre los camells encadenats, havia e staven ballesters e cavallers, e tota l'altra gent, partida per batalles.

Quant la ost dels crestians fo armada e aparellada, e cascu d'ells se fon comfessat e penedit de sos peccats, els bisbes els prelats de santa sgleya los hagueren absolts de tots lurs peccats, e totes les batalles foren stablides, cavalcaren tant tro que foren ajustats a la ost dels Serrayns. E lo rey de Castella, que havia la davantera, ponyi son cavall ab la sua gent e esvahi la ost dels Serrayns. Mas no poch entrar avall-

(1) Guides; ce mot vient de l'arabe.

per raho de les lances qui eren tant speces, quels Serrayns negres a peu tenien fermades en terra, e per los camells que eren encadenats. E quant veu lo rey e tota l'altra gent que no ho podien svaïr ne anar avant, hagueren aytal consell: que girassen lurs cavalls, que fessen semblant de fugir atras; e los Serrayns començarien se a desrenguar, e obririen les scales dels camells encadenats; e puix girarien sobre ells, e axi svahir-los-hen.

Tot axi com ho hagueren dit ho feren; que giraren los caps als cavalls e speronaren atras en semblança de fugir. Els Serrayns se desrengaren e obriren les scales dels camells; e aytantost la ost dels crestians giraren sobre ells; e començaren de ferir en los Serrayns si fortment quels cavalls eren afaynats de passar sobre los Serrayns morts.

Quant la bandera quel rey d'Arago havia feta estar al puig d'amunt dit veu que les osts eren ensemps ajustades e que la batalla era gran, feu senyal als cavallers del aguayt del rey d'Arago que havia tramesos, que deguessen ferir en la reguarda. E aytantost aquells ixeren del aguayt ab llurs senyeres esteses, e anaren ferir en la reguarda de la ost dels Serrayns, hon era Miramoli. E feriren tant poderosament, que tota la squena de la reguarda hon era Miramoli romperen e amenaren a mal.

Quant Miramoli e los altres Serrayns veren aço, cuydaren que aquells cavallers haguessen esvaïda tota la ost, e que fossen passats per mig, e que llurs gents fossen desbaratades. E Miramoli comença de fogir ab totes ses gents, e los crestians donaren al dos, encalsant[1] e matant, tro a Ubeda, huna richa ciutat hon se recolliren los trenta milia. Mas Miramoli fogi, que nol pogueren aconseguir, car era be encavalcat. E los crestians asetiaren la ciuta, e prengueren la per força; e moriren hi xixanta hun milia Serrayns, menys les fembres e les infants. E aço fo a 16 dies ans del mes de joliol, y en l'any de Nostre Senyor 1212[2].

Puix anaren avant, e conqueriren de Serrayns: Calatrava[1], Alcors, Pedra-bona, Tholosa, Bonas, Alforat, Vilques, Malagon, e Pocerna, e Alcaras. Totes aquestes viles e ciutats guanyaren aquella saho de Serrayns, e poblaren les de crestians.

Quant lo rey de Castella e el rey de Navarra e tota la gent hagueren vist lo portament del fet de armes, e la prohea el ardiment del rey Pere d'Arago, e saberen lo fet dels trecents cavallers e dels docents ballesters a cavall que havia tramesos en la reguarda dels Serrayns, digueren e atorgaren que, per Deu e per aquell eren stats vencuts los Serrayns, e havien guanyada la batalla. Per que, lo rey d'Arago hac lo preu de la batalla e del fet de armes e de cavalleria de aquella batalla.

Quant hagueren desbaratats los Serrayns e conquestes moltes ciutats, viles e castells, lo rey de Arago e los altres reys de Spanya s'en tornaren cascuns en sa terra. E axi com lo rey d'Arago s'en tornava en Arago, ell troba cavallers Francesos e Anglesos e Alamanys, e moltes d'altres gents que venien a la batalla; mas molt se foren tardats. E vengueren denant lo rey, e demanaren li del fet dels Serrayns com era ni com no. E ell respos los: que nols calia mes avant anar, quels Serrayns eren stats desconfits e morts per los reys de Spanya « Mas yo, dix lo rey de Arago, no y son stat, que ja era stada feta la batalla abans que yo fos alla.

—Senyor, digueren los Francesos els honrats homens de Anglaterra et de Alamanya, nos non sabem res, mas nos vem venir vostres cavalls nafrats e vostres scuts romputs, e vostre elms[2] rots e specats, e los cavallers els servents nafrats e esmayats. Per que, par be que en alguns ops siats stats. »

A aquestes paraules lo rey nols respos res, sino aytant quels dix, si havien res mester d'ell ne de sa terra, que pensasen de pendre. Ab

(1) Leur tombèrent sur le dos en chassant et tuant, etc.

(2) Cette bataille, si celebre dans les annales espagnoles sous le nom de bataille de *Muradal*, d'*Ubeda* ou des *Navas de Tolosa*, et dans les annales musulmanes sous celui de *hisn Alacáb* (Conde, p. 422 et suiv.), fut le signal de la décadence de la puissance musulmane en Espagne. A dater de ce jour, elle ne put se relever. Cardonne place cette bataille en l'an 1210; mais Conde, qui fait autorité, la place le lundi 15 de safer de l'an 609, qui répond à 1212, calcul conforme à celui donné ici par d'Esclot.

(1) Suivant Conde (p. 420), Calatrava fut conquise par Alphonse de Castille avant la bataille. Ce fut Ubeda, voisine du champ de bataille et qui lui donna aussi son nom, qui succomba la première sous l'ascendant des Espagnols victorieux.

(2) Heaumes.

tant feren li gracies e preseren com jat, e tornaren s'en cascuns en sa terra, e tengueren se per mal contents com no eren stats a la batalla.

E puix apres, lo rey don Ferrando de Castella qui fo lo terç rey de Castella (apres cell de la batalla d'Ubeda, qui havia nom N'Amfos[1], qui fo avi del rey don Ferrando, per raho de sa filla dona Berenguera[2], qui fo muller del rey de Leo) e pare del rey don Ferrando de Castella, conques de grans terres, Cordova[3], Jahent[4] e Sibilia[5], e pobla les de crestians.

El rey N'Amfos[6] qui fo fill del rey don Ferrando e de la reyna dona Johana, conques de Serrayns una ciutat que es prop de Sibilia, que ha nom Nebla, e pobla la de crestians. Aquest rey N'Amfos hac per muller la filla del rey d'Arago En Jaume[7], aquell que conques lo regne de Mallorques e de Valencia, e conques al rey de Castella son germa[8] lo regne de Murcia ab tota la encontrada.

Aquest rey de Castella fo lo pus llarch hom de donar que hanch fos null temps, que no fon hanch null hom que demanar li degues quen anas fatigat. Per que la sua terra ne valia molt menys, e les gens no podien soferir los greuges nels dans qu'ell los feya, axi com de molts mals furs que metia en la terra, ço es de monedes sovint a cambiar e a fer; e ques prenia aço que havien, forçadament e sens raho. Per que los barons de Castella e de Leo e de tota la terra lo deposaren de la senyoria, que no li romas res, sino Sibilia e Murcia. E llevaren son fill En Sancho rey e senyor; e dixeren li que, si ell no ho volia pendre, ells llivraren lo regne a altre. E sobre aço ell pres lo regne, per tal com son pare lo rey N'Amfos era desmemoriat e volia destroïr la terra.

Quant En Sancho[1] veu la volentat de les gents, trames sos missatgers a la ciutat de Sibilia al rey son pare, que li diguessen de la sua part, molt homilment soplicant e pregant, ques dexas del enteniment que havia contra les gents sues, que nols destroïs nils metes malvades costumes dessus, que ells eren molt agreugats dels mals furs e de les males costumes quels havia meses dessus, e que no ho podien soferir; per que no volgues que la terra se perdes a sos obs ne a sos fills.

Quant lo rey N'Amfos hac entes les paraules dels missatgers que son fill En Sancho li hac trameses, fo molt irat, e dix : que ell compliria sa volentat de ço que volgues fer, e si null hom li parlava, ne fill ne altre, d'uy mes[2], que ell ne faria tal justicia que hanch no fo feta.

Quant los missatgers hagueren aço entes quel rey los havia dit, hagueren gran pahor d'ell, e digueren li :

« Senyor, nos vos dehim, de part de tots los barons de Castella, que d'uy mes no-us entrametes del fet del regne, ne-us treballets de res, mas que-us stigats en Sibilia e que vivats honradament, axi com rey e senyor que-us tenen, ab que mal ne dan no façats a ells ne a l'altra terra. E volen que vostre fill, En Sancho, sia governador e capdellador de la terra. E si no-u vol pendre, livraran la terra a altre. »

Sobre aço los missatgers se partiren del rey, e lo rey romas tot fello ; e mes en la terra de Sibilia lo senyor de Mallorques be a vint millia homens a cavall; e guerreja ab son fill En Sancho e ab tota Castella; e destroï molts crestians de Castella e de Cordova. E a la fi lo rey de Malorcha e lo rey de Granada veren que tota la terra era en guerra e en discordia, no volgueren l'amistat del hu ne del altre, e guerrejaren ab lo rey e ab tota la terra de Castella ; e faheren hi gran mal.

(1) A Alphonse III, le vainqueur d'Ubeda, succéda sur le trône de Castille son fils Henri III, qui mourut à treize ans, en 1217; à défaut d'héritiers mâles, la couronne de Castille revint au fils de Berangère sa sœur, qui fut Ferdinand.

(2) Bérangère, fille du roi de Castille Alphonse III dit le Noble et le Bon, épousa en 1197 Alphonse IX, roi de Léon. De ce mariage sortit Ferdinand III, dit le Saint, qui reunit, du droit de son père et du droit de sa mère, les deux couronnes de Léon et de Castille.

(3) Ferdinand s'empara, le 26 juin 1236, de la ville de Cordoue, dont les Maures étaient maîtres depuis leur invasion de l'Espagne de 712.

(4) Jaen fut pris en 1246.

(5) Seville fut prise par Ferdinand, le 23 novembre 1248.

(6) Alphonse X de Castille, dit le Sage ou plutôt le Savant, fils du second mariage de saint Ferdinand avec Jeanne, fille de Simon, comte de Ponthieu.

(7) Alphonse X épousa en 1249 Yolande, fille de Jacques Ier. C'est lui qui fit faire le recueil des *Siete Partidas*.

(8) C'est son gendre qu'il faut lire. Jacques Ier, après avoir conquis le royaume de Murcie en 1266, le donna à Alphonse X, son gendre. (Voyez la Chronique de Muntaner, qui précède celle-ci.)

(1) Fils d'Alphonse-le-Savant et d'Yolande d'Aragon

(2) A dater d'aujourd'hui.

CAPITOL VI.

En qual manera mori lo rey En Pere d'Arago, aquell que fon a la batalla de Ubeda.

Diu lo comte que, quant lo rey En Pere fo vengut de la batalla de Ubeda, si comença guerra ab Francesos e ab lo comte de Tholosa[1] qui li ajuda; e anassen ab gran cavalcada de Catalans e de Aragonesos a Tholosa[2]. E prop de Tholosa enclohiren en hun castell que havia nom Morell[3] hun comte frances que havia nom comte de Monfort[4]; e era contra le rey de Arago En Pere ab be trecents cavallers. E lo rey atendas aqui en torn del castell e assetialo. E cells del castell volguerense retre a merce. E lo rey nols volch pendre a merce, sino per fer sa volentat. Sobre aço aquells del castell hagueren llur consell; e digueren que mes los valia morir combatent que si aqui morien vilment[5].

« Barons, dix lo comte que era al castell, nos ho farem axi. Armem nos tots, mas los cavallers sien desarmats; e quant vendra sus al mati, qu'ells seran desarmats e seran venguts de les guaytes, e dormiran desospitadament, nos tots plegats devallem del castell e pensem nos en de anar; que, abans que ells se sien reconeguts ne sien muntats a cavall, ja serem nos luny. »

Tot en axi com ho hagueren dit ho feren. Quant vench al mati, al sol exit, començaren a exir del castell tots plegats en los cavalls, e pensaren de brochar e de anar. E quant cells de la ost ho veren, començaren cridar : « Armes! armes! cavallers! que los cavallers del castell s'en van. » E en aço cascu s'en ana a armar. E lo rey que aço hac entes pres ses armes e munta a cavall, e comença a correr apres d'ells. E no foren pus de vint cavallers ab ell, quels altres no eren encara aconseguits ni aparellats tantost. El rey era molt bon cavaller e coratjos e era molt be encavalcat; si quels altres cavallers no podien tant correr com ell; si quel rey fo molt avançat de tota sa companya; e consegui aquells que fogien, si quels fo molt prop. E aquells regiraren se e conegueren que aquest era lo rey.

« Barons, dix lo comte, aquest es lo rey quins encalsa, e es molt prop e coratjos, e nos no li podem scapar en altra guisa. Tornem a ell, que axi com axi som morts. »

E axi giraren se vers ell, e ell feri en ells. E el primer colp feri un cavaller frances ab la llança e abatel mort en terra. Puix veu que la llança no li valia res, tant era la presa quels Francesos li feyen; e mes ma a la spa; e aqui fe de grans colps, si que ocis tres cavallers ab la spa. E encara los seus cavallers no eren venguts. Sobre aço vengueren li ben deu cavallers justats; e anaren lo ferir, si quel abateren en terra, e aqui mori[1].

E quant veren quel rey havien mort, pensaren se de anar per cames de cavall. E quant les companyes del rey vengueren, trobaren lur rey mort; e no hagueren cura en cavalcar, mas que faesen molt gran dol aqui sobre lur senyor. E aportaren lo s'en a les tendes. E levas la ost de aqui. E aportaren lo rey en Catalunya; e soteral hom molt honradament en huna abadia que ha nom Sexona.

Aquest rey En Pere esmenya grans terres, ço es assaber : lo regne de Arago, e tota Catalunya, e Carcases, e Badares, e Monpeller,

(1) Raymond VI, comte de Toulouse, avait épousé Éléonore, sœur de Pierre d'Aragon. Il est question ici de la guerre des Albigeois.

(2) Il y arriva le 10 septembre 1213. (Voyez la strophe 135, page 208 du poëme en vers provençaux sur la croisade des Albigeois, publiée dans la Collection des documents sur l'histoire de France.)

(3) Muret, près de Toulouse.

(4) Simon, comte de Montfort.

(5) Le poëme albigeois met la même pensée dans la bouche du comte Baudoin parlant au comte de Montfort :

Que mais vol mortz ondrada que vius mendiguejar.

(P. 218, v. 3031.)

(1) Le poëme sur les Albigeois raconte en ces termes la mort du roi d'Aragon dans la 140e strophe, page 218 :

Tuit s'en van a las tendas, per meias las palutz,
Senheiras desplegadas els penos destendutz.
Dels escutz e dels elmes on es li ors batutz,
E d'ausberes e d'espazas tota la preea s'en lutz.
El bos reis d'Arago, cant los ag perceubutz,
Ab petits companhos es vas lor atendutz.
El ome de Tolosa i son tuit corregutz,
Que anc ni coms ni reis non fon de ren creutz.
E anc non saubon mot trois Frances son vengutz.
E van trastuit lai on fol reis conogutz,
El escrida : « Eu sol reis! » mas no i es entendutz
E fo si malament e nafratz e ferutz
Que par meia la terra s'es lo sancs espandutz,
E loras cazec mortz aqui totz estendutz.

Jacques-le-Conquérant, en racontant aussi la mort de son père, dans sa Chronique, dit que sa fatigue du jour était due à quelques excès de la veille; car il était fort amoureux d'une belle dame des environs, du château de laquelle il n'était revenu que ce même matin.

e tota Prohença aytant com d'emperi era. E si vols saber per qual raho ell era marques de Prohença, aqui avant ho trobarets en qual manera lo bon comte de Barcelona la guanya per prohea.

CAPITOL VII.

Com lo comte de Barcelona ana en Alamanya sol ab hun cavaller per companyo, per scusar la emperadriu de Alamanya.

Diu lo comte que hun rey havia en Alamanya, qui era molt noble e prous de ses armes e larch hom de donar. Els quatre princeps de Alamanya, per manament del apostoli, elegiren lo emperador; el apostoli conferma lo y el corona. E puix pres muller, la filla del rey de Boemia qui era molt bella e agradable. Esdevench se que, en la cort del emperador havia hun cavaller de gran paratge e de gran prohea e molt bell hom e jove e infant. E la emperadriu enamoras de aquell cavaller, si quels honrats homens del consell del emperador s'en preseren guarda de la cosa aquella, e digueren la hu al altre : « Certes, aquesta cosa no es de soferir. Que pus traydors seriem nos que ell, si nos celavem nulla res que dan ni desonor fos del emperador nostre senyor. Que nos vehem tal començament en aquest fet que, si pus se celava, ell vendria a fi. Per que nos no som certs si hi ha res avançat del fet. »

Sobre aço anaren se al emperador e digueren li :

« Senyor, nos no-us volem celar nulla cosa que dan ne desonor fos vostra. Per que-us fem assaber, que madona la emperadriu, segons que nos altres havem apercebut, es enamorada de aytal cavaller e ques fan entresenyes ab dos. D'aqui avant nos no sabem si y ha altre avançat. E per tal que mils ho cregats, prenets vos en esguarda e conexerets que nos vos diem veritat. »

Abtant lo emperador se pres sguarda de aquella cosa; e viu e conech que aquells li havien dit veritat de aço que ells li havien dit. E feu se venir l'emperadriu; e quant fo denant ell, axi com a yrat e despagat que era, per ço com ell la amava molt mes que nulla res, parla li molt fellonament.

« Dona, dix l'emperador, molt son irat vers vos; que yo cuydava haver la millor dona e la pus lleal que fos al mon e a son marit; mas par me que nom val honor ne tresor ne paratge ne enfortiment, que vos no ho hajats tot menyspreat e desonrat. E, certes, vos sots venguda al punt que, segons costuma del emperi, vos ho comprarets car, si donchs no havets qui-us en deffena per batalla. Certes, dix mes l'emperador, yom son apercebut del vostre fet, que vos amats a tal cavaller. D'aqui avant crehem que del fe haga enantat.

— Certes, dix la emperadriu, salvant la vostra gracia, no es pas ver. Vos podets dir com a senyor ço que-us volets, mas si null hom altre ho diu, e sia qual se vulla, ell ment falsament e deslleal; que hanch no hagui en cor ne en volentat de nulla res que a tant gran desonor tornas a vos. »

Sobre aço vengueren aquells barons que aço havien manifestat al emperador, e dixeren li :

« Senyor, aquesta cosa que nos vos havem dita es vera, e nos combatrem ho a dos cavallers per dos, que ella no s'en pora escondir.

— Dona, dix lo emperador, de ço que yo he a fer so molt despagat. E sapiats que, si d'aqui a hun any e hun dia no havets trobats cavallers que de aquesta cosa vos desenculpen per batalla, vos serets cremada denant tot lo poble.

— Senyor, dix la emperadriu, yo prech Deus que mi ajut, que, de aço que aquests falsos llausengers me acusen ab vos, yo no mir mal. »

Ab tant lo emperador la feu metre en una cambra e ben guardar[1]. La dona feu cercar cavallers que la desenculpassen per batalla, e non podia trobar qui per ella se volgues combatre. E havia molts cavallers grans dons donats e gran honor feta; e en aquella saho tots la desconegueren.

Esdevench se que en aquella cort del emperador havia hun juglarets molt avinent hom. E quant veu que la emperadriu fo en preso e que no atrobava cavaller que la volgues desencolpar, fon molt yrat, e ixques de la cort, e

(1) Ce chapitre est entièrement romanesque. Il serait possible qu'il eût pour principe les bruits qui coururent lorsque l'empereur Henri IV, qui est l'empereur mentionné ici, fit emprisonner sa seconde femme, Praxède, fille d'Usevalad, prince russe, et non roi de Bohême, après avoir autorisé ses favoris à l'insulter jusqu'au point de lui faire violence. Praxède se sauva de sa prison en 1097, et Raymond Berenger, comte de Barcelonne avait alors quinze ans.

ana de cort en cort, dient com la emperadriu de Alamanya havien falsament reptada de aytal cosa; tant que vench lo juglaret en la noble ciutat de Barcelona; e presentas denant lo comte, e estech com a hom yrat e despagat. Lo comte demana li quin hom era.

« Senyor, dix ell, yo son juglar; e son de molt longa terra vengut, per la gran nomenada que de vos he oyda llonch de temps ha.

— Amich, dix lo comte, be siats vos vengut. E prech vos quem digats per que hi sots e per que stats axi consiros.

— Senyor, dix lo juglar, si vos sabiets la raho, ja no-us maravellariets de mi com son consiros.

— Amich, dix lo comte, prech vos que m'ho digats; e si yo vos hi puch aydar en res, yo ho fare molt volenter.

— Senyor, dix lo juglar, yo so stat longament en la cort del emperador de Alamanya; e ara falç llausengers han acusat a madona la emperadriu ab lo emperador, ab hun cavaller qui es en la cort del emperador. Per que ell la ha mesa en preso, e ha li donat terme de hun any e hun dia que haga atrobat qui la desenculpe per batalla de dos cavallers per dos, sino que la fara cremar. E ha ja passat sis meses, e no troba cavaller qui per ella se combata. Per que yo, senyor, ne son molt despagat, car molt es bella, e franca, e covinent, e de gran linatge, filla del rey de Boemia, e cella que ha fet gran be e gran honor a molts cavallers e a juglars. E null hom no pot dir mal d'ella. Mas, per enveia e per mal voler al rey de Boemia, e que aquells que la han acusada son dels pus honrats homens de Alamanya, null cavaller no la gosa deffendre, per paor d'ells.

— Guarda, dix lo comte, que sia veritat axi com ho dius.

— Certes, dix lo juglar, que vull perdre la testa si axi no es. »

Ab tant lo comte de Barcelona mana corts e ajusta sos cavallers :

« Barons, dix lo comte, yo he oïdes novelles, que la emperadriu de Alamanya es encolpada per richs homens de Alamanya de hun cavaller del emperador, per enveia e per mala volentat, e deu esser cremada, si no ha trobat a hun any e hun dia cavaller que la deffena per batalla. E no troba qui la'n deffena. E vull hi anar ab hun cavaller solament; aquell que yo demanare. E coman vos la terra e mos infants, quem guardets e ho salvets, axi com vosaltres mateix.

— Senyor, digueren los cavallers, molt volenters! Feu foll assaig que axi anets ab hun companyo solament; que vos seguirem ab cincents o ab mil cavallers a nostra messio; e fareu la batalla dos per dos, o deu per deu, o cent per cent, o axi com vos manets

— No placia a Deu! dix lo comte; que ja ab mi no ira mes de hun companyo e deu scuders quim serveixquen. E si a Deu plau, yo sere al jorn de la batalla, e combatrem per ella. E no vull que hi sia conegut. »

E si volets saber qui fo lo cavaller qui ana ab lo comte per companyo, ell havia nom En Bertran de Rocha-Bruna, e fo de Prohença de honrades gents, e bon cavaller de ses armes; e l'emperador havial exellat de sa terra, per tal com li fo acusat que era estat a la mort de hun seneseal que stava en Prohença per l'emperador.

Quant lo comte fo aparellat, cavalca ab son companyo e ab deu scuders, e a grans jornades molt cuytosament [1], que grand pahor havia que no fallis al jorn de la batalla. E cavalca tant que fo en Alamania, en huna ciutat que avia nom Colunya [2]. E aqui fo l'emperador. E lo comte mes se en un rich hostal. E depuix que fo aqui no havia anar al jorn de la batalla pus de tres jorns; e ancara la emperadriu no hac atrobats cavallers que la desenculpen per batalla.

El comte, quant hac reposat hun jorn, lendema ana a parlar ab l'emperador, ell e son companyo; mas no vol que null hom sabes qui era ell, que ell n'havia castigada [3] sa companya. E quant fon denant lo emperador, saludal; e lo emperador acollil molt gint, per tal com li semblava hom honrat.

« Senyor, dix lo comte, yo son hun cavaller de Spanya. He oït dir en ma terra que madona la emperadriu era reptada de hun cavaller de vostra cort, e se a hun any e hun dia no havia trobat cavaller qui la defenes per

(1) Notre vieux mot français *coitier*, se hâter, vient de ce mot roman *cuytar*.

(2) Cologne.

(3) C'est du même mot que vient notre vieux mot français *castoiement*, instruction.

batalla, que seria cremada. E per lo gran be que yo he oyt d'ella dir, so vengut de ma terra ab mon companyo per fer la batalla per ella.

— Senyer, dix lo emperador, be siats vos vengut! Certes, gran honor e gran amor li havets feyta; è no y haviets ops pus a tardar, que de aci à dos jorns devia esser cremada, segons costum del emperi.

— Senyor, dix lo comte, digats aquells cavallers que la han reptada, ques aparellen e que sien al jorn de la batalla; que gran peccat seria per llur parlar fos aytal dona cremada, ans costara mes a la huna part o a l'altra. E prech vos, senyor, quem lexets parlar ab la emperadriu, que yo conexere be en les sues paraules si mir mal en aquesta cosa. Que certes, si ella es culpable en aquest fet, yo janom combatria per ella. E si yo conech que ella no y mir mal, yom combatre ardidament, nos dos per altres dos cavallers quals sia vullen de tota l'Alamanya.

— Senyer, dix lo emperador, bem plau. »

Ab tant lo comte ana parlar ab la emperadriu, e mes la en rahons de aquell fet de que era reptada.

« Madona, dix lo comte, yo son vengut de longa terra ab mon companyo per vos a deffendre, per lo gran be que yo he oït dir de vos. Per que yo-us prech quem digats la veritat de aquest fet, e yo-us promet, per la fe que yo deig a Deu ne per la cavalleria que yo he rebuda, que yo no fallire a la batalla, ne serets dexellada per mi.

— Senyor, dix la emperadriu, be siats vos vengut! Prech vos, senyor, quem digats vos que sots ne de qual terra.

— Madona, dix lo comte, si fare, sols que vos nom dexelets, menys de ma voluntat.

— A bona fe, dix la dona, no fare.

—Yo son hun comte de Spanya a qui dien lo comte de Barcelona. »

Com la emperadriu entes que ell era lo comte de Barcelona, del qual ella havia oït parlar moltes veus, per la gran noblea que en ell era, fo molt alegra e pagada, e comfortas molt; e mes mans a plorar molt fortment. E dix ella:

« Senyer, yo null temps no-us pore guardonar aquesta honor e aquest servey que vos me havets fet. Be es ver que hun cavaller havia en la cort del emperador, molt prous e agradable en tots sos fets, e de gran linatge. E per la prohea qui en ell era, certes, amaval molt, sens mal enteniment o sens null altre fet que no y ha hagut ne parlat. E dos cavallers, consellers del emperador m'han acusats. E per ço com ells son homens honrats e nobles cavallers, negun cavaller no m'en gosa scondre.

—Madona, dix lo comte, certes, bem plau aço que vos me havets dit, e en son molt alegre. Estats segurament; que, si a Deu plau, nos los farem desdir. E prech vos, madona, que tingua algunes joyes vostres, per tal que yo sia vostre cavaller.

—Senyor, dix ella, tenits aquest meu anell, e tot quant vullats de mi.

— Madona, dix lo comte, gran merces! »

Ab tant torna s'en lo comte al emperador, e dix li:

« Senyor emperador, yo he parlat ab madona la emperadriu, e son molt pagat de ço que m'ha dit. E sens tota falla yo puch fer ardidament la batalla per ella, e retre morts o vencuts, ab la volentat de Deu e ab la sua drecera, aquells qui falçament la han encolpada.

—Senyer, dix lo emperador, molt son pagat de ço que vos me deyts, sol que axi sia. E dema siats aparellat de la batalla. »

CAPITOL VIII.

Com lo companyo del comte, que havia amenat en Alamanya, li fogi; e com lo bon comte de Barcelona entra en lo camp.

Ab tant lo comte se parti denant lo emperador e ana s'en a son hostal. E l'emperador trames per aquells cavallers qui havien reptada la emperadriu, e dix los:

« Barons, aparellats vos dema de la batalla a fer; que a la emperadriu han venguts dos cavallers.

— Senyor, digueren aquells, nos som aparellats. »

Quant vench lendema, l'emperador hac fet fer lo camp hon se combatessen, els dos cavallers que eren contra la emperadriu foren aparellats de la batalla e de entrar al camp. E lo emperador trames missatge al comte de Espanya, si era aparellat ell e son companyo, que entrassen al camp. E esdevench se que quant vench aquell mati, aquell cavaller quel

comte havia amenat per companyo que fos ab ell a la batalla, s'en fugi, que hanch lo comte nos sabe ques fo fet. E sperava que vingues, tant que lo terç dia era ja passat. El comte conech quel companyo li era fuyt e li havia fallit; fo molt irat; e guarnis molt gint; e aparellas, puix ana s'en al emperador; e lo emperador dix li si era aparellat de entrar en lo camp.

« Senyor, dix ell, yo-us dire com m'es sdevengut. Lo companyo que yo havia amenat ab mi m'ha fallit e m'es fuyt. Per que no es pas cosa rahonable que yo combata ab dos cavallers ensemps, mas combatrem ab la hu, e puix ab l'altre, si tant dura la batalla, si Deus me ajut. »

Dix lo emperador : « Axo es raho. »

L'emperador trames a dir als altres cavallers que reptaven la emperadriu ço que era esdevengut al comte, per ques combatria ab la hu e puix ab l'altre, e que li paria raho. E els dos cavallers atorgaren ho, e dixeren la hu al altre: « Quel que sia millor cavaller de nos ab dos e pus fort se combata primer. » E aço se empres entre ells dos cavallers. E lo emperador dix al comte que entras al camp e que combatria ab la hun cavaller e puix ab l'altre.

E ab tant lo comte entra primer al camp, axi com es costum, e puix vingueren los dos cavallers. Mas no y entra sino la hu al camp, aquell qui era millor cavaller. Mas null hom no sabia en la terra, que aquell fos lo comte de Barcelona.

CAPITOL IX.

Com lo comte de Barcelona guanya la batalla e com s'en torna a Barcelona

Quant vench quels dos cavallers foren en lo camp, lo cavaller alamany se comoch primer per scometre lo comte de Barcelona. E axi com es acostumat, que cell qui repta deu escometre primer a aquell qui es stat reptat, lo comte puny dels sperons son cavall, e mesa la llanca denant, ana ferir lo cavaller, de tal manera que la llança li ana a passar dal altra part per mig lo cors, e abatel mort a terra; e puix pres lo cavall per les regnes e menal a huna part del camp; e puix torna sobrel cavaller, e veu que mort era del tot.

El comte dix a aquells que guardaven lo camp que fessen venir l'altre cavaller, qui ab aquell havia enantat ço que devia; e aquells dixeren ho al emperador. E lo emperador mana a aquell cavaller que degues entrar al camp, puix que ell veya que son companyo era mort al camp.

« Senyor, dix lo cavaller, no y entraria quim donava tot lo mon; e feu de mi ço que-us placia, que mes am star a vostra merce e de madona la emperadriu que del cavaller strany. Molt es noble cavaller, e yo dich denant tota la cort: que ço que nos havem dit de madona la emperadriu, deyem per enveja e per mala volentat. E prech vos, senyor, que hagau merce de mi.

— Certes, dix lo emperador, no havrets altra merce, sino aytant com la emperadriu volra. »

Ab tant mena lo hom denant la emperadriu qui stava en huna casa de fusta que hom li havia feta denant lo camp; e aqui de prop havia bastit hun gran foch; que si lo comte fos estat vencut, que fora cremada. E quant lo cavaller fo denant la emperadriu, devalla de son cavall e fica los genolls en terra, e dix li : que hagues merce d'ell, que falsament e desleal havia dit d'ella ço que avia dit, e que faes tot ço que volgues.

« Amich, dix la emperadriu, anats vos en sa e saul, que yo de vos no penre venjança ne la'n fare pendre; mas Deu la'n pendra quant a ell plaura; e partit vos denant mi. »

Ab tant lo cavaller se parti d'avant la emperadriu e ana s'en al hostal. E lo emperador fo molt alegre; e entra al camp, e dix al comte :

« Senyor, dix l'emperador, l'altre cavaller nos vol combatre ab vos; es vengut a la emperadriu clamant merce, e ha dit que falsament e desleal la han acusada. E la emperadriu ha li perdonat francament, per ço com Deus e vos li havets feta tanta de honor.

— Senyor, dix lo comte, puix axi es, bem plau. »

E lo emperador pres lo per les regnes del cavall e menal d'avant la emperadriu.

« Dona, dix l'emperador, ve-us aci lo cavaller qui-us ha defençada di mort. Nos parteixcha de vos, e fets li aytanta de honor com puxats; e no y guardes res que mester haga de ma terra; e amenats lo a vostre palau, e aqui menjareu ensemps.

— Senyor, dix la emperadriu, axi sia fet com vos haveu dit. »

Lo emperador s'en ana a son hostal e la emperadriu atresi; e amenaren s'en ab gran honor lo comte al palau. E aqui menjaren ensemps. E puix lo comte ana s'en a son hostal; e quant vench a la nuyt, elle feu donar civada ab jorn, e semia que fo envesprit cavalca ab sos scuders e tench son cami tota la nit per tornar en Catalunya.

Quant vench lendema, trames l'emperador missatger al comte que vengues al palau; mas no sabia que ell fos lo bon comte de Barcelona, mas que fos un altre cavaller strany. El senyor del hostal dix al missatger, que anat s'en era la nit que passada es, e que ja podia haver cavalcades deu legues. Los missatgers tornaren al emperador e digueren li: « Senyor, lo caváller que feu la batalla per madona vostra s'en es anat; que be pot aver cavalcades deu legues. »

Quant l'emperador ho hach oyt, fon molt irat; e parla ab la emperadriu:

« Dona, dix ell, lo vostre cavaller s'en es anat sens de ma sabuda, e no se si s'ha pres comjat de vos, que molt ne son despagat. »

Quant la emperadriu entes quel comte s'en era anat, per poch no exi de son seny.

« Ha! senyor, dix ell, malament som scarnits; car vos pas no sabets aquest cavaller qui era.

— Cert, dix l'emperador, no pas, sino que ell me havia dit que era bun cavaller de Spanya.

—Senyor, dix la emperadriu, aquest cavaller que vos havets dit e vist, e qui ha feyta la batalla per mi, es lo bon comte de Barcelona, de qui moltes veguades havets oyt parlar de la gran noblea e del gran ardiment que en ell es, e dels grans fets, e de les grans conquestes que ha fetes de Serrayns.

— Com! dona! dix l'emperador, es ver que aquest fos lo bon comte de Barcelona? Si Deu m'ajut, la corona del emperi no pres james tan gran honor com aquesta es, que de tan longa terra sia vengut tan honrat comte, per deffensar tan gran deslealtat, la qual era gran dan e gran vergonya de vos e de mi. E la merce de Deu e del comte! ha lans levada dessus. Per que a mi es curt terme que james li'n puxa retre guardo. Hon yo-us dich, que james ma amor ne ma gracia no havrets null temps, si nol cercats tant tro quel trobets e quel amenets aci ab vos. E aparellats vos al mils que puxats, e anats honradament axi com a vos tany ne a nos. E en aço no trigues gayre. »

CAPITOL X

Com la emperadriu de Alamanya ana cercar lo bon comte de Barcelona, e com l'emperador li dona lo comtat de Provença.

L'imperadriu se aparella de anar per cercar lo bon comte de Barcelona; e amena cent cavallers honrats, e cent dones, e cent donzelles, e scuders, e altres companyes aytant com mester ne bavia; e cavalca tant per jornades que vench en la noble ciutat de Barcelona. E lo comte, com sabe que madona la emperadriu de Alamanya era venguda en Barcelona, fon molt maravellat; e cavalca, e ana la veure en son hostal. E aytantost com ell la hac vista, ell conech que era aquella dona per qui ell havia feyta la batalla. E la emperadriu conech de mantinent ell. E abdosos abraçaren se, e hac cascu gran goig. E lo comte demana li qual ventura la havia amenada en aquella terra.

« Senyer, dix la emperadriu, aytant com yo viva sia, null temps no gosare tornar d'avant lo emperador, menys de vos, ne puch haver sa amor ne sa gracia. Que quant ell entes que vos erats lo bon comte de Barcelona que tanta de honor haviets feta a mi e a ell, de tan longua terra erets vengut per mi deffendre, dix que james no seria alegre, tro que-us hagues retut guardo de la honor que feta haviets a la corona del emperi. Hon yo, senyer, qui so serva vostra, vos prech homilment quem dejats acompanyar denant lo emperador, si volets que yo sia apellada emperadriu.

— Madona, dix lo comte, per ço com tan mal n'havets tret, e per fer honor a vos, que ho fare volenters. »

D'aqui avant feu li gran honor mentre fo en sa terra; e puix aparellas molt honradament al mils que poch, e ab docents cavallers segui la emperadriu tro que fo en Alamanya. E l'emperador, quant sabe que la emperadriu venia e quel comte venia ab ella, exils a carrera, e menals s'en a son hostal, e hac molt gran goig de sa venguda. E tota la gent de la terra feren ben huyt jorns gran festa e foren molt alegres. E lo comte acolli lo comte molt

gint e al mils que poch. E puix dix li l'emperador:

« Senyer, molt nos havem que a graïr del gran honrament que fet nos havets. E, si Deus m'ajut, tos temps havia oït parlar gran be de vos, mes encara n'es cent tant mes que hom no poria dir. E es obs que yo-us ne faça tal guardo que a mi sia honor de donar e a vos de pendre. Yo he huna terra que marcha assats prop de vos, qui es nostra e de nostre emperi. E yo don la a vos e als vostres. E vull que siats marques de Prohença[1]. E yo fas vos en bona carta fermada e jurada per nos e dels princeps de Alamanya.

— Senyor, dix lo comte, aci ha molt bell do Gran merces! »

D'aqui avant les cartes se feren, jurades e fermades e molt be sagellades ab lo sagell del emperador. E quant lo comte hac estat en la terra hun gran temps, e tots los barons de Alamanya lo hagueren vengut a veure, ell pres comjat del emperador e de la emperadriu qui li dona molt richs donatius e presents, e vench en Prohença, e entra en possessio de la terra. E la gent de Prohença hac ne gran goig je feren li gran honor e tengueren lo per senyor.

Ara lexarem a parlar del bon comte de Barcelona, e parlarem del infant en Jaume, fill del rey en Pere de Arago.

CAPITOL XI.

De la coronacio del infant En Jaume, fill del rey En Pere de Morel.

Mentre aquest infant En Jaume se nodria en Arago, l'abat de Mont-Arago, qui havia nom En Ferrando e era oncle de aquest infant, se ex: de la abadia e parla ab En Guillem Ramon de Moncada[1] e ab altres capdals de Catalunya e de Arago; e partiren tota la terra entre ells, e volgueren deseretar l'infant En Jaume. E dixeren li, que aquell assats havia que ell fos senyor de Monpeller que era estat de sa mare. E aquest infant En Jaume fo ja cregut, e ja havia be vint anys; e ana s'en à Saragossa, e coronas rey; e senyoreia tota la terra, e mes mans a guerejar ab En Guillem de Moncada e ab aquells quil volien deseretar. E a la fi posaren se tots ab ell. El comte de Rosello, En Nuno[2], qui era son cosi, tenial en son poder e era son cavaller.

CAPITOL XII.

De les fayçons del rey En Jaume qui pres Mallorques e Valencia e tots los regnes

Aquest rey de Arago En Jaume fo lo pus bell hom del mon; que ell era major que altre hom hun palm, e era molt be format e complit de tots sos menbres; que ell havia molt gran cara e vermella e flamencha, e lo nas llonch e molt dret, e gran bocha e ben feyta, e grans dens e molt blanques que semblaven perles, e los ulls negres, e los cabells rosos, semblant a fil d'or, e grans spalles, e llonch cos e delgat, e los braços groços e ben fets, e belles mans, e llonchs dits, e les cuxes grosses e ben fetes, e les cames longues e dretes e groses per lurs mesures, e los peus llonchs e ben feyts e gint calsats. E fon molt ardit e prous de ses armes; e fo valent e larch de donar, e agradable a tota gent, e molt misericordios; e hac tot son cor e sa voluntat de guerejar ab Serrayns.

Lo rey En Jaume pres per muller la germana del rey en Ferrando de Castella, e hac ne hun fill qui hac nom N'Amfos, E sempre departils hom, perço com eren parents[3].

(1) Ce n'est pas ainsi que la Provence arriva entre les mains de Raymond Bérenger III, comte de Barcelonne, fils de Raymond Bérenger II Tête d'Etoupe. La Provence, qui ne relevait plus que nominativement de l'empire, avait fini par être divisée en lambeaux que s'étaient distribués quelques chefs hardis. Les deux plus fortes parties avaient conservé, l'une le titre de marquisat de Provence, limitrophe des Alpes, l'autre celui de comté de Provence. L'héritière de cette dernière partie, Douce, l'apporta en dot à Raymond Bérenger III, comte de Barcelonne. Raymond Bérenger, né à Rodez le 11 novembre 1082, épousa en premières noces Marie Rodriguê, fille de Ruiz Diaz del Bivar, connu sous le nom de Cid Campeador (Bofarull, t. II, p. 156); en secondes noces, en 1106, Almadiz, et en troisièmes noces, le 11 février 1112, Douce de Provence, qui lui fit donation de tous ses droits sur la Provence. De cette dernière il eut trois fils et quatre filles. Raymond Berenger III, surnommé le Grand, à cause de ses conquêtes et de sa valeur, mourut le 19 juillet 1131.

(1) Vicomte de Béarn, de 1215 à 1223.

(2) Nuguès Sanche, comte de Roussillon et de Cerdagne, de 1221 à 1251.

(3) Jacques se maria avec Éléonore de Castille le 6 février 1221, à l'âge de 14 ans, et après en avoir eu un fils il fut séparé d'elle par le pape qui déclara son mariage nul pour cause de parenté, tous deux étant petits-enfants d'Alphonse VIII de Castille et de Léon, et aussi parce que la permission ne lui avait pas été demandée.

CAPITOL XIII.

Quant lo rey En Jaume assetja Paniscola.

En aquell temps havia hun castell molt fort, riba mar, de la part de Tortosa, que havia nom Paniscola, qui era de Serrayns. E aqui tenien frontera los Serrayns ab los crestians de la ciutat de Tortosa e del regne de Arago. E lo rey En Jaume ajusta ses osts e ana assetjar lo castell de Paniscola. Aquest es molt fort, e seu en una roqua sobra mar, que no temen null hom, per gran poder que haga, sol que haguen que menjar.

Lo rey stech aqui gran temps, que no li poch res fer, quel castell era molt be aparellat de vianda e d'armes e de ço que mester havia. E quant viu lo rey que no hi podia res acabar, leva s'en e torna s'en ab ses osts.

CAPITOL XIV.

Com lo rey d'Arago En Jaume tench parlament en Barcelona per lo passatge, per pendre la ylla de Mallorques.

Puix esdevench se que, a poch de temps, dues sageties[1] de Taragona entraven en cors en Spanya. E quant foren en Ayviça, una ylla que es prop de Mallorques, encontraren una galera e una tarida del rey de Mallorques, serray, qui caregaven de fusta per fer galeres a Mallorques; e prengueren la tarida. E la galera fogi. E vench s'en a Mallorques; e degueren al rey de Mallorques aquestes novelles, com los era esdevengut, e com dues sageties de Catalans havien presa la tarida caregada de fusta. El rey serray de Mallorques fon molt despagat; e, a cap de pochs dies, vench una nau de Barcelona qui venia de Bugia a Mallorques. Lo rey de Mallorques pres la ab tot l'haver que y era, e puix arma galeres en la ylla de Ayviça, e prengueren huna altra nau de Barcelona molt richa qui anava a Cepta, e amenaren la s'en a Mallorques.

Sobre aço les novelles vingueren a Barcelona quel rey serray de Mallorques havia preses dos naus ab tot l'haver e les persones. E els prohomens de Barcelona dixeren ho al rey qui era llavors en Barcelona. Si quel rey ne fo molt despagat; e sempre feu armar hun lleny armat de xixanta rems, e trames missatge al rey mallorqui: que li degues trametre aquelles dos naus ab tot lo haver e les persones, e si no ho volia fer, ques tengues per acuydat.

E axi lo missatge ana al rey mallorqui, e dix li la missatgeria, ço quel rey li havia dit. E ell respos, que'n havria son acort ab son consell.

En la ciutat de Mallorques havia molts mercaders Genovesos e Pisans e Prohençals. El rey mallorqui feu los se tots venir denant, e dix los:

« Barons, vos altres sots mercaders crestians, e venits en la mia terra, e guanyats hic, e fets hic vostre prou, e sots sauls e segurs sobre la mia fe. E yo dich vos que me consellets lleialment de ço que yo-us demanare. Lo rey d'Arago m'ha trames missatge que yo li dega trametre dos naus que yo he preses de Catalans, si no quem tengua per acuydat. E yo deman vos: Lo rey, quin poder ha, ne si m'en cal tembre, e si les hi retre? E de aço vull quem aconsellets. »

Sobre aço llevas hun rich-hom genoves, e parla per tots los altres, e dix al rey mallorqui:

« No-us cal haver temor ni pahor del rey de Arago, car ell es rey de poch poder; que no gran temps ha que tench assejat hun catiu castell qui ha nom Paniscola, e hac s'en a partir, que nol poch pendre. Per que, no li retats res que hajats pres de les sues gents. »

E aquests Genoves e Pisans li donaren malvat consell a sos obs, e ells no-u faheren sino per ço que ells mils poguessen comprar e vendre ses mercaderies e que Catalans no poguessen anar per mar. Lo rey mallorqui rete resposta al missatge del rey d'Arago, e dix li: que no li retria gens de les naus ne de roba, e que no apreava res sos acuydaments, ne res que fer li pogues.

Lo missatge s'en torna a Barcelona e rete resposta al rey d'Arago de aço quel rey mallorqui li havia dit. E quant lo rey hac entes aço, fon molt irat; e jura per Deu que no volia haver nom de rey si ell nol prenia per la barba.

Ab tant lo rey feu ajustar sos barons de Catalunya e de Arago, e homens de ciutats e de viles, e prelats de la santa sgleya a Barcelona. E aqui tench parlement ab ells en les festes de Nadal[1]. E dix los:

« Barons, be sabets lo mal el dan quel rey mallorqui fa tots jorns a les mies gents; e yo

(1) Sagittaires, espèce de bâtiments rapides (V. p. 526.)

(1) Noel

he li'n trames missatger; e ell ha m'ho tengut en vil. Per que he en cor e voluntat que, a plaer de Deu, per tal que son servir hi sia encara fet, que si vos altres m'i volets aydar, que yo vaja a pendre la ciutat de Mallorques ab tota la ylla. E de aço vos prech tuyt, que hagats bon cor e quem retats tal resposta que Deu ne sia beneyt e pagat, e yo, e tots vos altres. »

CAPITOL XV.

Com respos l'arquebisbe de Taragona.

Quant l'arquebisbe de Taragona hac oyt aço quel rey hac parlat, levas en peus, e plora molt tenrament de pietat que hac del rey, qui tant jove era e havia tan gran fet començat.

« Senyor, dix l'arquebisbe, molt son pagat de ço que havets dit; e creu sens falla que de Deu mou[1] e del Sant-Sperit, e es en vos. E par be quel linatge que vos movets, ço es del prous comte de Barcelona e de sos hereus, qui son stats de gran cor e han fet de grans fets e de nobles; e vos, senyor, volets a ells semblar. E sia plaer de Deu, qui aquest tan ardit fet vos ha mes en cor de començar, que ell la-us leix acabar, a honor sua e a profit vostre e nostre, e de tota crestiandat. E yo don vos mil marchs d'argent e cincents muigs de civada, e docents cavallers, e bons mil servents ab llances e ab ballestes, qui seran bons en terra e en mar; e donar-los-he bon sou, e fer-los-he llur ops, e tot quant haguen mester, tro que la terra sia conquesta. »

Ab tant l'arquebisbe calla, e volch oïr ço quels altres dirien.

CAPITOL XVI.

Com parla lo bisbe de Barcelona.

Lavors lo bisbe de Barcelona :

« Senyor, dix ell, tal ardit havets començat que es gran honor a tota la crestiandat, e sera gran profit a vos e a nos e a tots qui apres de nos venran. E yo promet vos denant tots, que y ire ab cent, menys hun cavaller, e ab mil servents; e donar-los-he bon sou, e prou pa e vi e civada, e tot ço que mester los sera; e no m'en venre tro que Deus vulla que hagau la terra conquesta. E Deu que-us en do gracia e poder! »

(1) Ce que vous dites vient, etc.; ce mot est dérivé du latin *movere*

Ab tant lo bisbe torna a seure, per saber dels altres lur volentat.

CAPITOL XVII.

Com parla lo bisbe de Girona.

Lo bisbe de Girona se leva en peus e dix :

« Beneyt sia Deu que aquest ardit vos ha mes al cor. E sia lo seu plaer que lo-us leix acabar, a honor sua e profit de nos e de tota crestiandat. E promet vos, senyor, que yo ire ab vos ab trenta cavallers e ab trecents servents a qui donare bon sou, e fer-los-he llur obs, aytant com lla stigam; e no m'en venre entro la ciutat e tota la terra hajam presa. »

Adonchs torna a seher, per oïr dels altres que dirien.

CAPITOL XVIII.

Com respos l'artiacha de Barcelona.

Puix après respos l'artiacha[1] de Barcelona :

« Senyor, l'ardit que vos havets començat de Deu vos es vengut; e tot ço que de Deu es, a bona fi deu tornar e venir. Per que tuyt nos devem efforçar que-us ajudem de tot nostre poder. E yo promet vos, senyor, que-us seguire ab deu cavallers e ab docents servents, sens scuders e altra companya; e donar-los-he bon sou e llur obs de tot quant mester havran, tro de ça siam tornats. »

Ara calla l'artiacha e vol oïr ço quels altres diran.

CAPITOL XIX.

Com respos lo sagrista de Barcelona.

Apres respos o sagrista e dix :

« Senyor En rey, tant es gran la honor e el profit a nos e a tota crestiandat de aquest fet que havets començat, que tuyt hi devem metre al cor, e el cors e el haver e tot ço que hagam. E yo promet vos valença de mi ab quinze cavallers qui seran molt be aparellats; e donar-los-he bon sou, e fer-los-he llur ops tro de ça siam tornats; e menar molts servents qui seran bons a batallar, e ballesters e altra companya per servir cavallers. »

(1) Archidiacre

CAPITOL XX.

Com parla lo sagrista de Girona.

Ab tant llevas lo sagrista de Girona e dix :

« Senyor rey, ço que vos havets començat vos es lleugera[1] cosa de fer e de aportar a bona fi, per ço con es obra qui a Deu plau; e totes nostres gents ne son molt alegres e de gran volentat. E promet vos yo, que y ire ab deu cavallers bons e be aparellats, e donar-los-he[2] bon sou, e prou pa, e prou vi, e prou carn e civada; e amenare molts servents, que seran bons en terra e en mar, e scuders, e altra companya bona per servir mi e mos cavallers e tots los altres. »

Ara calla lo sagrista, que no vol pus dir, e vol oir dels altres que diran.

CAPITOL XXI.

Com respongueren los prelats e los clergues.

Levarense canonges e clergues seglars e monges e priors e prelats de santa sgleya e digueren al rey : que pensas de anantar e de menar lo feyt a acabament; que ells li donarien civada e forment, e irien ab ell, e menarien cavallers e servents qui servirien al rey al mils que porien, e nos partirien d'ell entro aquella terra haguessen guanyada.

CAPITOL XXII.

Com respongueren los Templers.

Puix respongueren los Templers, dels quals n'i hac hu[3] qui respos per tots los altres.

« Senyor rey, dix lo comanador, nos som homens de relegio, e som nos retuts en orde per servir Deu e per defendre la fe de Jesu-Crist. E pensats de anar a Mallorques o lla hon anar vullats sobre Serrayns, que nos irem ab vos ab trenta cavallers e ab vint ballesters, e cavallers be aparellats de bons cavalls e d'armes, e tot ço que mester haguen; e amenarem de bons servents que seran bons en terra e en mar.

(1) Facile.

(2) Cet usage de séparer la terminaison d'un verbe de sa racine par des pronoms, de manière à ne former qu'un mot du tout, est très fréquent aussi dans les auteurs portugais.

(3) Il s'appelait Bernard Champani.

CAPITOL XXIII.

Com parla lo comte En Nuno.

Quant los Templers hagueren parlat, respos lo comte En Nuno, qui era oncle del rey[1], e dix :

« Senyor, molt son alegre de vos, qui sos tan jove e de tan pocha edat[2], que tan bon ardit e tan noble fet vos ha Deus mes al cor E dich aytant : Per ço com vos sots tan jove e no sots usat de les armes a portar ne dels colps a soferir, que vos que romangats, e nos irem a Mallorques, e conquerirem la terra, e puix vos porets hi anar. E si tant s'es que no vullats romanir, yo ire ab vos, e tots los altres, queus defendrem de nostre poder, mentre vida nos bast, axi com bons vasalls deven servir llur bon senyor. E menare docents cavallers be aparellats, e donzells e fills de cavallers qui seran cent e hun cavallers com serem a Mallorques, e menare molts servents qui seran ballesters, qui seran bons en plans e en muntanyes; e aportarem molt pa e molt vi e carn e civada; e no m'en tornare tro que vos ho vullats. »

CAPITOL XXIV.

De ço que dix lo comte d'Ampuries.

Quant hac parlat lo comte En Nuno, torna seher, e llevas lo comte d'Ampuries, e dix :

« Senyor rey, ço que vos havets començat no sembla gens[3] que de vos sia vengut, segons los dies que havets; mas fets atreyt al bon linatge don sots exit. Per que yo, senyor, ne son molt alegre, com tan be començats. E seguir-vos-he ab huytanta cavallers e ab vint

(1) Nuño Sanchez etait fils de Sanche, troisieme fils de Raymond Bérenger IV et de Petronille d'Aragon. Le premier fils, Alphonse, d'abord nommé Raymond (Bofarull, II, 188), avait reçu l'Aragon; Pierre, le second, la Provence, substituée après sa mort au troisième fils, nommé Sanche, qui épousa Sancha Nuñez de Lara et fut père du Nuño Sanchez mentionné ici. Alphonse, frère de Sanche, lui fit don en 1205 des comtés de Rodez, de Gévaudan et de Carlat, et Pierre Ier, fils d'Alphonse, et par conséquent cousin-germain de Nuño Sanchez, fils de Sanche, lui fit don en 1211 des comtés de Roussillon, de Cerdagne et de Conflent (Bofarull, II, 190). Nuño Sanchez était ainsi ce que nous appelons oncle à la mode de Bretagne de Jacques Ier.

(2) Jacques avait alors 21 ans.

(3) En rien, nullement.

ballesters a cavall e ab mil servents. E donar-los-he bon sou, e fer-los-he llurs ops tro que de ça siam tornats. »

CAPITOL XXV.

Com respos lo prous vescomte En Guillem de Moncada.

Ab tant levas lo prous vescomte En Guillem de Moncada, e dix :

« Senyor ver Deus! beneyt siats vos que ço he trobat ara, que quant havia cerquat com pogues servir a mon senyor e tornar en sa amor e en sa gracia don hom me havia gitat a gran des-llealtat, mas ara lo servire tant de mon poder que sera son plaer quem perdonara. Mas dich vos, senyor, que molt sou jove per tan gran fet a començar. Mas, per mon consell, vos romandrets; e nos irem a Mallorques, e conquerrem la terra; e puix porets hi vos anar. Mas, si tant s'es, senyor, que no vullats romanir, yo ire ab vos e amenare cent cavallers bons e ben aparellats de bons cavalls e d'armes, e de ballesters e de servents, aytants com obs ne havrem; e a tots dare bon sou; e fer-los-he llur ops de tot ço que mester havra; e servir-vos-he, senyor, ab tota ma companya tro que la ciutat hagam presa, e puix, aytant com vos vullats. »

CAPITOL XXVI.

Com respos En Guillem Ramon de Moncada.

Puix apres respos en Guillem Ramon de Moncada e dix :

« Senyor rey, be es veritat ço que tots temps he oït dir: « que de bon arbre bon fruyt n'ix ; » axi com es esdevengut de vos, segons los bons fets que començats. E sia a plaer de Deu, quils vos fa començar, quels vos faça veure ab bon acabament. Mas de mi vos dich aytant : que tant so alegre de aço que vos havets començat, que y vull metre e despendre tot ço que he ne puxa haver, e vos servir e honrar. E menare vint e cinch cavallers ab bons cavalls e ab bones armes; e dar-los-he bon sou, e fer-los-he llurs ops de pa e de vi e de carn e de civada, e menare de bons servents ab ballestes e ab llances, e mariners, e d'altra companya, que seran bons en mar e en terra. E no m'en vull venir tro que la terra hagam presa. »

CAPITOL XXVII.

Com parla En Pere Berenguer o Ramon Berenguer.

En Pere Berenguer s'es llevat en peus e ha dit al rey :

« Senyor, aquest fet que havets començat, no sens gran honor, se acabar la podets, mas no romanga per nulla res que nos, que som vostre, hi puxam fer. » E pensats de enantar al pus tost que puxats, que tuyt vos ajudarem de tot quant hagam, e-us seguirem lla hon anar vullats. E yo ire ab vos e menare vint e cinch cavalls bons e ben aparellats, e servents e ballesters e llancers, e donar-los-he lur ops [1], de ço que mester havran, e no m'en partire de vos tro que vos ho vullats. »

CAPITOL XXVIII.

Com parla En Bernat de Senta-Eugenia.

Quant hac parlat En Ramon Berenguer, llevas En Bernat de Santa [2] Eugenia de Torella de Mont-Griu, e ha dit al rey :

« Senyor, ço que vos havets dit de vos, mou [3] de gran valor, que-us volets treballar per donar profit e honor a vostres gents en tota la crestiandat, e volets venjar lo dapnatge que vostres homens han pres. Per que es ma fe, que Deus, que aquest cor vos ha donat, vos hi ajudara. E tots nos altres devem fer nostre poder. E de mi-us dich aytant : que y ire ab vos, e amenare vint caváller valents e abrivats qui son per a guerres, ab bons cavalls e ab bones armes, e servents de muntanya aytants com obs ne havrem, e mariners, e d'altra companya. E dar-los-he bon sou, e fer-he llurs ops, de mentre lla siam, de tot ço que mester havran. E no m'en vull tornar entro que vos ho vullats e la terra hagau conquista. »

CAPITOL XXIX.

Com los barons del comtat de Barcelona han feta lur resposta. E torna a parler hun poch del comte de Barcelona.

Ara han feta los barons del comtat de Barcelona llur resposta al rey, que iran ab ell cascu

(1) Ecrit à tort *hops* dans le ms.; ce mot vient du latin *ops*.

(2) Les *a* pour les *e* au milieu des mots; l'omission ou addition des *h*, les *ff*, *ll* et *ss* pour *f*, *l*, *s*, se succèdent presque arbitrairement dans ce manuscrit. J'ai pensé que cette variété de formes orthographiques nuirait quelquefois au sens, et je m'en suis tenu autant que possible à une seule de ces formes.

(3) Du latin *movere*.

ab son poder. Per que lo rey n'es molt pagat e alegre. E no fon maravella, per ço com tants richs homens se veu denant ajustats, tots alegres e joyosos per servir ell, e quel volien seguir a tota sa volentat sobrel fet de Mallorques. E si a Deu plau, vendra lo fet a acabament en tal guisa que Deu ne sera pagat.

Mas, si los Genovesos haguesen retut ço quel bon comte de Barcelona havia guanyat, ja aquesta guerra no fora, ne calguera al rey treballar, ne a sos barons. Que diu lo comte: que el bon comte de Barcelona passa ab sa ost a Mallorques e conques la ciutat de gran forç e fet d'armes; e quant la hac presa, hun missatge li vench de Barcelona, que li dix: que tots los Serrayns de les muntanyes de Prades e de Siurana e de tota la terra eren venguts assetiar la ciutat de Barcelona. E quant lo comte ho hac entes, feu se venir los Genovesos qui eren venguts ab ell a Mallorques:

« Barons, dix lo comte, yo-us coman la ciutat de Mallorques; que grans affers m'han creguts a Barcelona, e conve m'i anar. Mas no m'i stare gayre, que tost tornare de ça ab bon recapte.

—Senyor, digueren los Genovesos, anats en bona ventura. Nos guardarem be la ciutat. »

Ab tant lo comte se recolli ab sos cavallers e ab sa gent; e feren vela; e anaren tant que prengueren terra entr'el cap de Lobregat e el castell de Fels. E devallaren en terra, e ells e llurs cavalls. E quant los Serrayns que tenien assetiada la ciutat de Barcelona saberen quel comte havia presa terra e que venia, llevaren llurs tendes e començaren de anar vers Martorell. E lo comte sabe quels Serrayns s'en anaven cuytats, tant que fo abans a Martorell; quels Serrayns, qui eren sens nombre, nos pogueren guardar de la ost del comte quils era d'avant, ne les gens de la ciutat quils donavan de tras. E axi moriren n'i tants aquella hora, que l'aygua de Lobregat n'era tota vermella fins a la mar. E puix lo comte vench s'en a la ciutat de Barcelona, e ordena sos fets, e tornar-s-en. Aparellava de anar à Mallorques, missatge li vench de Mallorques: quels Genovesos havien desemparada la terra de Mallorques e quels Serrayns la havien cobrada. Per que lo comte ne fon molt irat; mas no y poch als fer

CAPITOL XXX.

Com lo rey En Jaume de Arago mana fer galeres e lenys e altres vexells per passar a Mallorques.

Diu lo comte que, quant los barons de Catalunya hagueren feta resposta al rey: que iria cascu ab llur poder a Mallorques, lo rey ne fo molt pagat e alegre, e si los dix:

« Barons, molt son alegre e pagat de la bona resposta que feta m'havets; e conech be que de gran cor hi venits; e fa-us ho fer gran amor e gran lealtat que m'havets. E yo amenare docents cavallers de Arago, molt bons e valents e gint arreats de bons cavalls e de riques armes, e cinch cents donzells que seran bons a cavall e valents, e homens a peu tants com mester n'havre. E aportarem molts ginis[1], e amenarem de bons ginyadors[2]. E yo promet a Deu que, sol que vidam bast, que abans de hun any sere passat a Mallorques. E prech vos que emprenam lo terme que cascu sia aparellat, com abans pugua. »

Ab tant tuyt respongueren a huna veu, ab gran alegria: que a Santa-Maria de agost fossen tuyt ajustats a Tarragona. E lo rey tench ho per bo, e tuyt ensemps ab ell. E tots los barons que havien fetes llurs profertes, faheren aportar hun llibre missal e juraren ho denant lo rey, e lo rey atressi.

E puix partis lo parlament e anaren menjar. E quant vench a la nuyt, aço fo la vespra de Nadal, lo rey ana a vellar, ab tota sa cavalleria e molts d'altres gents a la sgleya de Santa-Creu de Barcelona, ab molts brandons e ab moltes entorches de cera e ab grans llums. E ab grans alegries vellaren aqui tota la nuyt e oiren la missa; e puix anaren deportar, e menjaren tots ab lo rey de festes, e bornaren, e tiraren a taulat, e menaren molt gran alegria. Puix cascu pres comjat del rey, e tornaren s'en en llurs terres per aparellar se del fet de Mallorques. E lo rey feu se venir En Ramon de Plegamans, hun rich hom de la ciutat de Barcelona, e dix li: que fos procurador de son fet, e que fes fer galeres e tarides e llenys per aportar cavalls e cavallers e vianda e civada e ginys.

E aytantost com lo rey ho hac manat, En Ramon de Plegamans feu fer galeres e tarides e altres llenys; e feu fer bescuyt, e ajustar farina e forment e civada e peix salat. E puix lo

(1) Machines. (2) Ingénieurs, constructeurs de machines.

rey partis de Barcelona e ana s'en a Lleyda E aqui troba hun cardenal quel apostoli havia trames al rey. E foren hi tots los barons de Arago et de Ribagorça e de Pallars. E el rey acollil molt gint, e honral al mils que poch al cardenal. E lo cardenal fon molt alegre e pagat de la vista del rey e de son capteniment. E demana li de sos affers. E el rey comta li tot son fet, en qual guisa havia ordenat de passar a Mallorques.

El cardenal guarda lo en la cara, e veu lo tant infant que donas gran maravella com tan gran fet havia començat :

« Fill, dix lo cardenal, certes, aytal fet com es aquest no es mogut de vos, ans es mogut de Deu qui-us ha spirat e tramesa la sua gracia. E placia a ell que-us ho leix acabar axi com lo vostre cor desija! »

Quant aço fo fet, lendema lo rey mana que tuyt fossen al palau a parlament : e tuyt foren aqui, cavallers e ciutadans e clergues e homens de orde, per oïr lo rey e ço que volia dir. Mas ja enans de aço los barons de Arago els homens de Lleyda havien pregat lo cardenal que degues pregar lo rey que mudas lo viatge a Valencia, e aqui farien tot llur pertret e llur poder, que del fet de Mallorques non havien cura. Quant tots foren ajustats, lo rey parla e dix:

« Barons, per ço vos hic he fets venir e ajustar que-us vull dir ço que he en cor de fer. Certa cosa es que lo rey serray de Mallorques ha fet grans dans a les mies gents e fa en cascuns jorns, qui te mos homens presos; e per missatgers que yo li haga tramesos, nols me vol retre. Per que es mon cor e ma volentat que pas a Mallorques ab tot mon poder, a honor de Deu e de la crestiandat. »

Quant lo rey hac parlat, lo cardenal se lleva e parla e dix :

« Senyor, los barons que aci son e els richs homens de aquesta ciutat m'han pregat que yo que-us dega dir e pregar que mudets lo viatge a Valencia, e seguir-vos-an tots, e faran tot ço que vos manets. Que del anar a Mallorques no han voluntat ne cura.

— Senyor, dix lo rey, lo viatge de Mallorques no lexaria, ne ja[1] no passare lo sagrament. E qui seguir me volra, fara ço que devra, e yo sere li'n mils son amich. E qui seguir nom volra, havran abans guardo que fi. »

Abtant lo rey pres hun cordonet que tenia e feu ne huna creu, e dix al cardenal que la li cosis. E lo cardenal cosi la li, e beneil, e donali sa gracia, e dona grans perdons a tots aquells quel seguirien. E puix lo bisbe e el artiacha el sacrista e d'altres richs homens qui ab lo rey eren venguts de Barcelona croharen se de la ma del cardenal.

Quant los richs homens de Arago e les gents de Leyda veren quel rey fo cruat[1] e molt d'altres, foren maravellats; e fo los molt greu com no hac mudat lo viatge a Valencia; e no y hac nengu que hanch li fes proferta de res.

CAPITOL XXXI.

Com lo rey de Arago En Jaume se parti de Leyda e ana s'en en Arago

Ab tant lo rey, quant hac endreçat a Leyda ço que y havia a fer, ana s'en en Arago e pensa de sos cavallers e de sa gent aparellar. El bisbe de Barcelona torna s'en a Terol; e aqui troba En Guillem de Moncada ab gran res de cavallers. E demanali del rey hon era ne que feya. E lo bisbe dix li, que havia presa la creu e puix que s'en era entrat en Arago.

Quant En Guillem de Moncada oy dir quel rey havia presa la creu, dix al bisbe son cosi, que, al nom de Deu, que li creu. E lo bisbe feu ho molt volenters, e puix a tots los altres cavallers. E quant hac aqui stat dos jorns, ana s'en a Barcelona e pensa de sos affers; e trames per tots sos amichs; e pregals quel seguissen a Mallorques; e ells atorgaren lo y molt volenters, e prengueren la creu. El bisbe aparellas de cavalls e d'armes e de tot ço que mester li fo, e feu capdelladors e caps de sa companya En Guillem de Moncada son cosin germa e En Ramon de Solsona, En Ramon de Tayava e Arnau Desvilar, cavallers honrats e prous.

CAPITOL XXXII.

Dels companyons que mena ab si lo comte En Nuno.

Lo comte En Nuno mena ab si per capdella-

(1) Le *g* et le *j* sont indistinctement employés par le copiste pour indiquer le son doux du *j*, même devant les voyelles fortes *a*, *o*, *u*. L'*s* est souvent aussi substitué au *c* devant les voyelles douces *e*, *i*, ou le *c* employé avec le son doux de l'*s* devant les voyelles fortes *a*, *o*, *u*. Je n'ai pas cru devoir conserver religieusement ces irrégularités qui se retrouvent souvent rapprochées dans la même page.

(1) Croisé.

dors e per companyons, hun comanador molt honrat, En Jofre de Roca Berti, En Oliver de Termens, En Ramon de Canet, En Gisbert de Barbera, e En Ponç de Vernet, e En Pere Arnau de Barbera, e En Bernat Spanyol, e En Berenguer Mont-Squiu, En Arnau de Vernet e En Cascalla Rois, e dos honrats barons de Castella.

CAPITOL XXXIII.

Dels companyons que mena ab si En Guillem de Moncada.

En Guillem de Moncada mena ab si per companyons e per capdelladors dę sa companya, hun comanador molt honrat, En Guillem de Sent-Marti, En Guillem de Cervello e En Ramon Alamany, e En Guillem de Clarmunt, e N'Uch de Mataplana, En Guillem de Sent-Vicens, e En Ramon de Belloch, e En Berenguer de Centeylles, e En Guillem de Palafols, e En Berenguer de Senta Eugenia. Tots aquests que-us he nomenats eren comanadors e honrats homens de Catalunya.

CAPITOL XXXIV.

Com lo rey En Jaume de Arago se recolli ab tota sa ost per passar a Mallorques.

Quant vench lo pastor[1], tots los lenys e les tarides foren fetes e aparellades de varar, e lo bescuyt fo fet, e totes les altres coses aparellades, vararen los lenys, e carregaren, per tota la ribera, de tot ço que mester los fo, e puix anaren s'en al port de Taragona que ha nom Salou; e aqui tots los navilis se ajustaren. E quant vench a sancta Maria de agost, lo rey fo vengut ab tots sos cavallers de Arago, e ab tots sos barons de Catalunya e foren ajustats a Taragona, et a Salou aparellats de recollir, e les naus e los xelandrins[2] els lenys e les tarides foren stablides e carregades de bescuyt e de farina e de civada e de carn e de formatges e de vi e d'aygua, e les stablies dels cavalls foren aparellades, lo rey mana que tuyt recullissen los cavalls e llurs coses e que s'en pensassen de anar.

Quant lo rey ho hac manat, si fo fet; e tots se recolliren, llurs cavalls e llurs armes e llurs persones, e feren vela, e partiren de aqui. E aço fo ja dins setembre. E anaren tant per la mar a hun vent e ab altre que arribaren a la primera terra de la ylla, qui ha nom la Palomera. E aqui ormegaren totes les naus e els lenys e les tarides e los altres navilis. E lo rey devalla en huna ylleta prop de terra que ha nom Pantaleu, e feu aqui parar tendes. E tots los barons qui no eren usats de la mar reposaren aqui tro que llur temps fo.

E los Serrayns qui veren venir los navilis en aquell lloch, cuydaren se que aqui volgues pendre terra lo rey e ses gens. E ajustaren se denant ells en terra be deu milia Serrayns. E mentre que staven axi, una barcha de la ost del rey ana a terra ab huyt homens armats. Els set devallaren en terra; e lo huyte tench la barcha aparellada. E quant los Serrayns ho veren, anaren vers ells tro a quaranta. E los crestians mesclaren se ab ells e occiren ne tres, e nafraren ne molts. E puix, mal grat dels Serrayns, recolliren se en la barcha, que no hagueren mal ni dan, sino la hu, que fon naffrat hun poch en la cama. E quant cells de la ost de terra ho veren, volgueren los acorrer. E ells se foren aytantost recollits e tornaren s'en.

CAPITOL XXXV.

Com la ost del rey d'Arago pres terra en la ylla de Mallorques a hun lloch al qual dien Senta-Ponça.

Diu lo comte que, quant tots los navilis foren ajustats a la Palomera, el rey fo exit a la ylla de Pantaleu ab molts de richs homens e d'altres gents per deportar e per esduir se[1], com la mar los havia treballats, ço fo un diu-menge mati, quels Serrayns de la terra se foren ajustats d'avant la ylla de Pantaleu, tro a quinze milia Serrayns a cavall e a peu ab llurs armes. Dels quals Serrayns s'en parti hu, e gitas en mar, e nadent vench a la ylla hon lo rey era. E quant fo exit de la mar, vench denant lo rey, e agenollas a ell, e saludal en son lati[2]. El rey feu li donar vestidures, e puix demanali del feyt de la terra e del rey serray. El Serray dix li :

« Senyor, sapies per cert que aquesta terra es tua e a ton manament. Que ma mare me

(1) Le second dimanche après Pâques, dont l'évangile commence par : *Ego sum pastor bonus.*

(2) En grec χελάνδρα, en vieux français *chaland*, l'*x* se prononce en catalan avec le son du *ch*.

(1) Se deduire.

(2) Ce mot *latin*, se prend ici pour langue étrangère. On le trouve aussi employé dans le même sens par nos vieux chroniqueurs français et par J. Froissart en particulier. De ce mot est venu *latinier*, interprète. Voyez mon glossaire de Froissart.

prega em dix que yo que y vengues e que t'ho digues; car ella es savia fembra e ha conegut en la sua art d'astronomia que aquesta terra deus tu conquerir. »

Dix lo rey : « Com has tu nom? — Senyor, dix ell, Ali me apella hom; e son majordom del rey de Mallorques. — Digues me, dix lo rey, lo rey hon es, e que fa? — Senyor, dix lo Serray, lo rey es en la ciutat e ha ajustats per scrit, que yols he tots comtats, quaranta dos milia homens; e son be armats. Dels quals n'i ha cinch milia a cavall, els altres son bons servents e molt valents e ardits. E cuyden te vedar la terra, que no la prengues en null loch de la ylla de Mallorques. Per que faras gran seny, sit cuydes de pendre terra al pus tost que puxes, abans que ells sien exits de la ciutat. — Amich, dix lo rey, be sies vengut! e sapies que yo fare gran be a tu e a ta mare e a tos fills, en tal manera que tu t'en tendras per pagat. »

Quant lo rey e els barons de la ost hagueren entes ço quel Serray los hac dit, hagueren lur consell : quel vespre que s'aparellassen del anar, tant trobassen lloch hon poguessen terra pendre; que a la Palomera no podien terra pendre, per raho dels Serrayns qui molt hi eren ajustats. E ab tant lo rey feu manament a cells de les naus e dels lenys e de les terides e de les galeres : que a la nuyt, quant seria envesprit, que deguen moure[1] de aqui per cercar la ribera, tro que haguessen trobat loch hon poguessen pendre terra.

Quant vench a la nuyt, les terides e les galeres els lenys foren aparellats. Lo rey se recolli ab En Guillem de Moncada, el comte En Nuno e tots los capdals de Arago e de Catalunya; e mogueren de aqui; e anaren tant la nuyt a veles e a rems, costerejant la ribera. Mas en les naus eren romasos gran res de cavallers e d'altres gents moltes d'armes, don fo gran dan e gran minua al rey e a tota sa ost. Quant hagueren anat axi tota la nit, el jorn del di-lluns fou esclarit, ells veren denant ells hun bell port, qui ha nom Senta Ponça, en que podien molt bel exir; car no y havia dels Serrayns nengu. E aqui ells prengueren terra, al post que pogueren, cavallers e servents. E aqui veren hun bell puig alt e scarit; e hun servent[2]

(1) Du latin *movere*.

(2) Il se nommait Bernard de Blu de Meya.

en camisa e ab avarques als peus, e ab un peno, partis de la ost e ana s'en al puig enans quels Serrayns hi fossen. E quant cells de la ost ho veren, foren molt alegres. E axi com devallaven en terra ab llurs armes, muntaven al puig, que la hu no esperava l'altre; si que En Ramon de Moncada fo aparellat dels primers, e fo al puig ab gran res de cavallers. E veren venir los Serrayns tro a deu milia quels anaven seguint.

« Barons, dix En Ramon de Moncada, yols ire descobrir tot sol; e la huna partida de la gent romandra al puig, e l'altra devallara al pla. E per res que vehesets no-us moguessets d'aqui, en tro que yo sia tornat a vos altres. »

Ab tant En Ramon de Moncada devalla del puig ab huna partida de la gent. E quant foren al pla, partis dels cavallers e dels servents e ana s'en tot suau[1], de bell pas, tot armat en son cavall, vers los Serrayns, e scusils[2] quants eren. Quant lo veren los Serrayns tant aproismar[3], donaren se fort gran onta; e desrengaren ne tro a quaranta e tornaren vers ell. Mas En Ramon de Moncada, com a prous, guardas d'ells molt gint e torna s'en als seus barons e dix ell :

« Los Serrayns son grans gents, mas Deu sera ab nos; e cascu haga ferm cor e bona esperança en Deu; e si firam en ells ardidament. »

A aquest consell se acordaren tots, e anaren ferir als Serrayns, cavallers e servents. La batalla fo molt gran; mas los Serrayns no pogueren durar, e començaren de fogir vers les muntanyes qui eren molt grans. E los crestians ferint e tallant encalsaren los tro a la muntanya, car no pogueren anar mes avant, per les muntanyes qui eren altes e els boschs grans. En aquesta batalla moriren be deu milia Serrayns, menys de aquells que tengueren en preso. E quant hagueren llevat lo camp, tornaren s'en a la ost; e aqui trobaren lo rey e En Guillem de Moncada e el comte En Nuno e molts d'altres barons qui no eren stats en aquella batalla, n'en sabien res. E quant ho saberen, foren molt irats com ells no y eren

(1) Doucement, du latin *suavis*.

(2) Les aperçut ; *coisir*, *acoisir* et *choisir* ont le même sens dans notre vieille langue du XIIIe et du XIVe siècle.

(3) Approcher de quelqu'un. Nous avons conservé le même dérivé de *proximus*, sous la même forme, en parlant des parents ou proches, dans le vieux mot *proismes*.

stats. E aytantost prengueren tots lurs armes e muntaren en lurs cavals, e corregueren vers les muntanyes; mas los Serrayns se eren enboscats en les muntanyes; e non trobaren gayre; mas aquells mateix moriren tots. E puix lo rey e tota sa companya tornaren s'en a Senta-Ponça, e atendaren se aqui, riba de una aygua.

Ara lexarem a parlar del rey e dels altres barons qui son a Senta-Ponça e tornarem a parlar de les naus romases.

CAPITOL XXXVI.

Com la ost del rey d'Arago se mescla ab la ost del rey serray, e com mori En Guillem de Moncada.

Quant les tarides e les naus e les galeres e los lenys plans foren partits, lo diu-menge en la nit, de la Palomera, ab lo rey e ab molts d'altres barons, les naus e los lenys romangueren tro al alba que no faeren vela per anar lla hon lo rey fos; mas ells nos pensaven ne sabien que a Senta-Ponça haguessen presa terra. E faheren la via de la Poraça, qui es bon port e a dos legues prop de la vila. E quant foren prop del port, ells veren huna barqueta a rems, e calaren les veles, e speraren la per saber novelles del rey hon era. Quant la barcha fon venguda, contals novelles del rey qui era a Senta-Ponça, e com havien haguda batalla ab los Serrayns, ells havien vencuts e desbaratats e morts. Quant aquells de les naus hagueren entes ço quels homens de la barcha hagueren dit, foren molt desconfortats com no eren ab lo rey ne com no eren stats a la batalla. Ab tant meteren les veles e entraren s'en el port de la Poraça; e aqui ormegaren se. E axi la ost fo partida en dos partides, per que fon gran dan e gran dapnatge a tota la ost.

Ab tant lo vespre fon vengut, e stigueren axi tro al di-marts mati, que cascuns se staven en les naus, cavallers e servents, qui staven molt coriosos com axi eren departits del rey. E mentre staven axi, ells veren venir de vers orient lo rey serray ab tota sa ost, molt honradament e aparellat de batalla. E foren molt grans gents. E denant anaven corredors qui descobrien los valls els torrens que no y hagues aguayts. E quant foren ajustats denant lo port de la Poraça, preseren lo recost de la muntanya, e aqui aturaren se, aparellats de la batalla.

Ara lexem a parlar de aquests e parlem del rey que era a Senta-Ponça.

Quant vench lo di-marts, de mati, lo rey se feu venir denant tots sos barons els cavallers, e dix los:

« Tots deveu esser molt alegres e deveu fer moltes gracies a Deu de la honor que feta nos ha, e que, mal grat dels Serrayns, havem presa terra els havem vencuts e desbaratats. Per que, ara nos aparellem e anem nos en; e cascu pens de confessar e de penitenciar e treballarse per Nostre Senyor, que ell soferi molt gran treball per nos tro a la mort. »

Aquest consell han tengut tuyt per bo; e anaren oïr les misses e confessaren e combregaren[1], e puix anaren s'en dinar molt tost. E quant foren dinats, armaren se ells e llurs cavalls, e plegaren llurs tendes e l'arnes, e carregaren llurs adzembles, puix muntaren a cavall. E el rey dona la davantera a'n Guillem de Moncada. E quant En Guillem de Moncada hac aguda la davantera quel rey li hac donada, ajusta sos cavallers e sos barons e sos parents, e tots aquells que sos tenguts eren, e dix los:

« Barons, tots sots mos parents e mos tenguts, e bons cavallers e prous; e molt vos es gran honor que nos siam en les primeres ferides; per que tots devets esser molt alegres e coratjosos de combatre contra los enemichs de Jesu-Crist. E null hom nos parteixcha de la mia senyera. »

Quant En Guillem de Moncada hac parlat, tots foren molt alegres e scalfats en la amor de Deu, e coratjosos de morir per ell, si mester los fos.

Ab tant tots foren muntats a cavall e armats, e ab les adzembles caregades, els servents aparellats de anar, mogueren se tots d'aqui per anar de vers la ciutat. En Guillem de Moncada fo en la davantera ab tota sa companya, e la cavalleria del Temple qui fo ab ell. El rey e En Nuno foren en la reguarda ab tots los altres barons. Els servents foren tots primers; e anaren tant avant que foren en un trescoll. Els servents que anaren primers veren la ost dels Serrayns, qui era part lo trescoll apres d'ells. E per la gan multitut de gent qui veren, a cavall a peu, e qui axils fo prop, tornaren atras, e digueren a'n Guillem de Moncada, quels Serrayns eren de tras la coll grans gents.

Ab tant anaren avant; e quant foren, en-

(1) Communièrent.

contraren se ab la ost dels Serrayns e anaren ferir en ells; si que la batalla fo molt gran e fort. E En Guillem de Moncada veu hun puig denant si, e conech que si los crestians podien pendre aquell, que tot llur fet seria guanyat, els Serrayns serien perduts; e si los Serrayns lo prenien, quels crestians havrien perduda la batalla. Ab tant partis de la sua senyera ab huna partida de sos cavallers, e ana ferir entrels Serrayns, si quels esvahi, e mal grat d'ells munta se per huna carrera amunt sus al puig.

E quant fo al puig, e los Serrayns veren quel puig havien pres, foren molt irats; e partiren se de llur ost ben dotze milia, e muntaren s'en vers lo puig hon En Guillem de Moncada era. E quant En Guillem de Moncada los veu venir, dix a sos cavallers :

« Barons, anats los ferir, e yo romandre aci ab sols hun cavaller; que, si lo puig podem retenir, la batalla havrem guanyada. »

Ab tant los cavallers punyren vers los Serrayns, e anaren ferir en ells, si quels svairen e passaren ultra. Mas tanta era lla gran pressa dels Serrayns que no pogueren tornar al puig a'n Guillem Ramon de Moncada; els Serrayns muntaren al puig; e En Guillem Ramon de Moncada quels veu venir volch los escapar, per ço com no era mes de ab hun cavaller. Mas no poch devallar a cavall, que la muntanya eras arrocada; e torna atras; e volch pendre altra carrera, mas los Serrayns lo soptaven[1] tan fort de totes parts que nos poch deffendre. E pres hun colp en la cama[2] ab cantera, quel peu li caech en terra; e puix occiren li lo cavall, e caech de tot en terra, e aqui mori.

El cavaller que aqui era[3], mentre quels Serrayns se combatien ab En Guillem de Moncada, defençàs al mils que poch; e puix, quant viu que son senyor fo mort, scapa dels Serrayns; e malament nafrat al cap e en la cara torna s'en als crestians.

Ab tant En Ramon de Moncada segui la senyera, e ana avant firent e tallant e donant de grans colps; el cavall encepeja, e caech en la pressa qui era molt gran, e aqui mori.

(1) Cernaient.
(2) Jambe.
(3) Il s'appelait Guillaume de Mediona.

CAPITOL XXXVII.

Com lo rey En Jaume d'Arago desbarata lo rey serrayn e assetja la ciutat de Mallorques.

Lo rey qui era en la reguarda sobrevench en la batalla e ana ferir entre los Serrayns ab tota sa cavalleria. E mentre que la batalla era molt fort e dura, e cells qui eren en les naus foren devallats en terra, e ajudaren al rey e als altres barons, lo rey, que viu quel puig havien perdut los crestians e quels Serrayns lo havien stablit, dix a sos cavallers qui apres li eren : « Anem amunt al puig, e devallem ne los Serrayns. E si lo puig podem haver, tot nostre fet es restaurat.—Senyor, digueren los cavallers, vos no y muntarets ja, que la pressa es molt gran, mas nos hi muntarem, e vos romandrets aci ab huna partida de la cavalleria. »

Ab tant lo rey poni lo cavall dels sperons e mes se l'escut denant, e munta s'en per la costa amunt; els cavallers qui veren que no lo y podien vedar, brocaren avant e meteren se al seu dos. E el rey, firent e tallant, ab sos cavallers, muntaren sus alt al puig hon trobaren la gran pressa dels Serrayns; si que la batalla fo molt gran sus alt al puig de totes parts. Els Serrayns no pogueren soferir lo rey ne la sua companya que al puig foren muntats, que tants Serrayns hagueren morts que la sanch corria per lo puig avall, axi com si fos flum de aygua. E devallaren del munt fugent e tots desbaratats.

Quant lo rey serray e tota sa ost veren quels crestians havien pres lo puig, e que tant mal los menaven, foren molt desconfortats e tengueren se per morts, e començaren a girar e a fogir vers la montanya. El rey de Arago ab tota sa gent donals al dos, e encalsaren los tallant e firent, tro quels Serrayns se foren mesos en les montanyes e en les selves. E puix lo rey e tota sa gent tornaren s'en alegres e jausens, e faeren gracies a Deu. E quant s'en foren tornats, levaren lo camp, e cercaren los crestians morts, e portaren los a la mar, per ço quels soterrassen a Mallorques.

Ab tant los lenys e les tarides e les galeres qui eren a Senta-Ponça foren vengudes, e cascuns anaren reconexer llurs amichs. E qui vius los atroba, eren molt alegres; e no era maravella. E certes, en tota aquella batalla, no y moriren pus de quatorze cavallers, dels quals fo la

hu En Guillem de Moncada e l'altre En Ramon de Moncada e N'Uguet de Far e N'Uguet de Mataplana; e dels homens de peu hi moriren pochs, segons que la batalla fo gran. Quant tots foren ajustats, lo rey se mes primer ab tota sa ost, e anaren s'en vers la ciutat de Mallorques; e les naus els llenys plans faeren vela e anaren s'en atresi vers la ciutat. E tuyt axi com mils pogueren, anaren s'en vers la ciutat, tant que foren a Port-Opi. E prengueren les torres e tot quant hi fo, e entraren al port, e ormegaren se denant la ciutat.

Quant lo rey ab sa ost foren prop de la ciutat, foren molt llassats e hujats per la mar quils havia treballats, e per lo treball que hagueren hagut en la batalla. Era gran pietat qui veya los cavallers, qui tant eren hujats que a penes podien anar; si que atrobaren apres de una ballestada apres de la ciutat hun jardi[1] qui era del rey serray, molt gran, que be tenia de cascun cayre dues ballestades, e era clos de totes parts de fort mur, de hun star de llança en alt; e havia y hun bell alberch; e passava l'aygua per mig. E tota la ost entra s'en dins, e aqui atendaren se; e menjaren de la fruyta que trobaren al jardi aquella nuyt, que d'als no soparen, per ço com no havien als. E donaren als cavalls palla e erba, que als no trobaren. E aqui assats reposaren, car molt eren treballats, mas no per tant que aquella nit se desguarnissen ne llevassen les selles als cavalls, ne res de guarniments; ne null hom en tota la ost no dormi; ans stigueren tota la nit aparellats de batalla, si los Serrayns los volguessen assetjar. E axi stigueren tota la nit tro al di-mecres mayti. Aço fo en l'entrant de setembre, que tuyt se guarniren e muntaren als cavalls e anaren s'en vers la ciutat, e cercaren la tota en torn per trobar loch hon la ost pogues mils star. Si que atrobaren hun tal lloch com ells havien mester; e aqui atendaren se, e feren cabanyes e remades; e ordenaren llur ost axi be com si fos una ciutat. E puix partiren lurs guaytes, e ordenaren que cascuna guayta fos de cent cavallers armats e mil servents. E atendaren se prop de la ciutat, quels manganells qui eren dins la ciutat abataven en la ost; si que la tenda del comte En Nuno e del Spital trencaren abdos.

(1) Le *jardi* est un jardin clos de murs; l'*orta* est un jardin non fermé de murs et entouré soit de haies vives, soit de canaux.

Quant hagueren aquell jorn del di-mecres llurs tendes parades, e hagueren cascuns fetes cabanyes e remades en que albergassen, faheren venir de la mar pa e vi e civada, e tot ço que mester hagueren; e desguarniren se, e menjaren, e reposaren, es guaytaren cells quis degueren guaytar, tro que vench lo di-jous mati, quel rey hac son consell, que vallegassen de totes parts la ost. E feu manament a tuyt que y ajudassen; si quel vall fo fet en pocha de hora, gran e bell. E puix stigueren fermament e segura[1], e guaytaren tan fort la ciutat per terra e per mar que null hom non podia exir ne entrar que no fos mort o pres.

Ara lexarem a parlar de la ost del rey de Arago e parlarem del rey serrahi.

CAPITOL XXXVIII.

Com lo rey serray de Mallorques entra en ciutat celadament.

Quant lo rey serray fo fuyt de la batalla e s'en fon muntat en les muntanyes, si stech amagat al bosch quatre jorns; que ne fo atrobat, tro quels Serrayns qui foren scapats de la batalla, ben huyt milia, lo atrobaren. E puix ab ell ensemps vingueren s'en vers la ciutat, de nit, per tal que poguessen entrar dins. Si que, aquella nuyt que vench apres fo molt scura e torbada. Els Serrayns de la ciutat que sabien quel rey venia, llur senyor, e volia entrar en la ciutat, per tal quels crestians de la ost no s'en apercebessen, aportaren moltes falles e moltes lums enceses, e de aquella part hon la ost era, e cridaren molt fortment en llur llati, si quel cel e la terra tot s'en entras en aquella hora. E lo rey serrahi ab sa gent, aquesta hora, que era al gall cantant, recollis en la ciutat, que cells de la ost non saberen res aquella nit, tant staven maravellats dels crits e dels fochs quels Serrayns feren.

(1) Au lieu de *segurament*. Le signe adverbial se met seulement sur le premier des adjectifs. C'est une forme usitée aussi quelquefois en français, comme dans cette locution: « Ils le firent bel et bonnement, » pour *bellement* et *bonnement*. On en trouve plusieurs exemples dans Froissart, ainsi: « Il en echappa quitte et sauvement. » Je les ai mentionnés dans mon édition. C'est, comme on le voit, un seul des deux adjectifs qui prend ici le signe adverbial; et l'usage voulait alors que ce fût le dernier; en catalan et aussi en portugais c'est le premier.

CAPITOL XXXIX.

Com lo rey d'Arago sabe quel rey serray era tornat en la ciutat, e com se acunsa hun rich Moro de les muntanyes ab lo rey d'Arago.

Quant lo rey d'Arago sabe quel rey serray e sa gent eren tornats en la ciutat e que no s'en eren apercebuts, fo li molt greu, mas no y poch als fer. E feu venir trabuchs e d'altres ginys, e feu los dreçar per tirar en la ciutat. E axi cascun jorn combatien la ciutat ab ginys e ab ballestes, si que gran res del mur havien enderrochat; mas no valia res, que la ciutat era molt be murada de totes parts de dos murs, e era vallegada tota en torn de valls molt grans e pregons.

Mentre quel rey stava axi e tenia asetiada la ciutat, levas hun Serray molt gran rich hom e honrat qui stava en les muntanyes, e havia nom Ben-Abet. E vench s'en al rey d'Arago, e dix li que ell havia huyt cents aiberchs de Serrayns qui staven en les montanyes e volien haver pau e treves ab ell, e que li donarien bons ostatges, e que aportarien a la ost pa e civada e carn e formatges e gallines e bestiar a vendre, e que poguessen anar e venir sals e segurs. Quant lo rey hac aço entes, plach li molt; e assegura los Serrayns. E los Serrayns donaren li bons ostatgers de llurs fills e de llurs filles. E puix d'aqui avant los Serrayns venien cascun jorn en la ost, e aportaven pa e civada, bestiar e gallines, e fruyta; e feyen assaber al rey tots los ardits quels Serrayns volien fer en la ciutat; si quels crestians guanyaren molt, de aço quels Serrayns los feyen assaber.

Sdevench se quel rey serrahi trames cavallers e servents fora la ciutat a les montanyes, que ajustassen totes les gents de la terra de Mallorques, e que assetiassen la ost dels crestians, e que, a hun jorn sabut, que ferissen en la ost ab aquells de la ciutat atresi. Mas tot aquest ardit sabe el rey d'Arago; e feu aparellar la sua ost, e ordenar, e guaytar al mils que poch. Quant vench hun jorn, tots los Serrayns de la ost de la terra foren ajustats a cavall e a peu, e foren be huyt milia, e vengueren s'en a hun puig qui era a miga legua de la ost dels crestians, e aqui ells se atendaren. El rey de Arago sperava ques partissen de aqui e que venguessen combatre la ost. E axi stigueren deu jorns que no s'en mogueren. E trencaren la aygua qui venia a la ost.

« Barons, dix lo rey d'Arago, prenam consells, que aquells enemichs qui en aquell lloch se son posats, quels ne façam llevar. — Senyor, dix lo comte En Nuno, bo es ço que vos deyts. Yo ire molt volenters ab docents cavallers e ab dos milia servents, e per companyo lo comte de Ampuries, e si a ell hi plau anar; e vos, senyor, ab l'altra gent guardarets la vostra ost, e starets aparellats quels Serrayns de la ciutat no-us poguessen soptar. »

Ab tant lo comte En Nuno e lo comte de Ampuries se aparellaren ab docents cavallers e ab dos mils servents, e anaren s'en vers los Serrayns. Lo comte de Ampuries cavalca celadament per un vall, e mes se en aguayt ab cent cavallers en hun olivar, entre ells e la muntanya. El comte Nuno vench abrivat vers ells. Els Serrayns quels veren venir, aparellaren se e van se mesclar ab ells. El comte de Ampuries exi del aguayt e feri d'altra part, si quels Serrayns foren tots morts e presos; que non scaparen que dos milia quen fugiren per les muntanyes e lexaren lurs tendes e llurs armes.

Quant los crestians hagueren vencut los Serrayns, prengueren les tendes e ço que dels Serrayns era, e ab gran alegria feren gracies a Deu e tornaren s'en vers la ciutat. Mentre quels dos comtes foren fora de la ost, els Serrayns de la ciutat hagueren vist que aquella cavalleria era exida de la ost, tengueren la ost per guanyada; e aparellaren se tots a cavall e a peu; e acordaren se que ferissen de dues parts en la ost; e axi desbaratar-los-hien. Ab tant exiren de la ciutat de dues parts, de ponent e de llevant, los Serrahins per cor de ferir en la ost. Quant lo rey els altres de la ost, qui eren guarnits e aparellats, los veren venir de dues parts, feren se dues mans dels cavallers e de la gent; exiren de les tendes e corregueren vers los Serrayns de dues parts. E los Serrayns, quant los veren venir, nols gosaren sperar, ans fogiren tro als portals de la ciutat. Els crestians speronaren vers ells, e retengueren ne hun Serray a cavall, e puix tornaren s'en a llurs tendes alegres e pagats.

Ab tant los dos comtes ab llurs companyes foren tornats a la ost ab gran guany. Axi aquella nuyt reposaren alegrament e en pau.

E havien ho ops be, que molt havien aquell jorn treballat.

CAPITOL XL.

Quant lo rey feya combatre fort la ciutat, e com lo rey serray feu metre los catius crestians al mur, per que no tirassen, e com començaren a fer caves.

Quant vench lendema, lo rey feu tirar los ginys els trabuchs als murs e en la vila. E los Serrahins faheren en la ciutat dos trabuchs, e tiraven a la ost. E quant los crestians ho veren, giraren lurs trabuquets devers aquella part hon los trabuchs dels Serrayns eren, e tiraren tant tro que tots los hagueren specegats.

Quant los Serrayns veren los trabuquets trencats els murs enderochats, tengueren se per morts, e prengueren tots los crestians catius que eren en la ciutat; e la nuyt qui vench apres, tot nuus penjaren los en creu per los murs hon los trabuchs tiraven, per tal que no y tirassen. E quant vench al mati, que cels de la ost ho veren, foren molt irats; e acostaren se al vall, e parlaren ab ells, e digueren los que haguessen bona fe en Deu, que per ells no lexarien de tirar en la ciutat, e no seria bo que per ells la perdessen. Sobre aço lo rey hac son consell ab tots los barons de la ost, e dixeren li : que per ells no se stiguessen que no fahessen combatre la vila ne tirar los trabuquets; que si morien, lurs animes n'irien ab Deu salves, els Serrahins que son falsos e menys-crehents ne seran morts e destroits.

Ab tant lo rey feu manament que hom combates la ciutat molt abrivadament, els trabuquets que tirassen molt fort e pus sovent que no solien. E axi combateren la ciutat e tiraren en aquell lloch hon solien tirar, ço es lla hon havien posats los catius crestians. E fo virtut de Deu que los pedres dels trebuchs los ferien en torn, si quels cabells ne menaven hi, ne n'i hac negu que fos ferit, ne menys ne valgues, ne'n moris.

Quant vench la nit, los Serrayns veren que llur fet era perdut e que nols valia res que fessen, levaren los catius del mur e meteren los en la preso. Apres de aço, los Aragonesos feren una cava molt gran per enderocar los murs. E quant hagueren molt cavat, que foren als fonaments del mur, havien lla dins tanta de calor, per ço com l'ayre no y podia entrar e per l'ale de les gens que lla dins obraven qui no podia exir deffora, prengueren consell que fessen una spillera hon entras ayre. E quant la hagueren feta, los Serrayns se aperceberen e veren la claredat de les llums que lla dins eren una nit, e conegueren que aqui feyen cava per enderochar los murs, e meteren mans a cavar dedins de la ciutat, endret de aquella spillera que havien vista; si que s'encontraren ab aquella cava dels crestians; e aqui hac molt gran batalla entrels crestians e els Serrayns, si quels Aragonesos se hagueren a lexar, e desampararen la cava. Mas apres de aço faheren altra que ana tro a les barbacanes trenta braces; e puix lo comte de Ampuries comença huna cava assats prop del vall, e feu de sots terra gran pregon huna cava, feta a guisa de alberch, en que pogueren albergar a gran ayre docentes persones o cavallers. E aqui lo comte se mes a star ab sa companya, que no exia nuyt ne jorn. E feu hi portal que exia al vall. E a qui ell havia de bons ballesters qui tiraven als Serrayns qui de aquella part exien als murs. Si que negu no y exia que no fos nafrat, o mort o pres. E puix lo comte comença a cavar dedins la sua cava, en guisa quels Serrayns no s'en apercebissen. E entra sots lo vall tro al mur; si que del mur caech huna gran peça, e puix rebliren lo vall qui era molt pregon, de fusta e de llenya e de terra. E totes les gents aportaven pedres e lenya, e tota res que podien atrobar, per lo vall a reblir; mas hagueren s'en a lexar quant molt hagueren treballat, que tanta pluja vench, que dura de la vespra de sent Marti fins en set semmanes, que tota la casa del comte e lo vall se empli d'aygua; si que no y pogueren entrar.

En aquesta saho exi de la ciutat hun Serray molt valent, que havia nom Fatilla, e ana s'en en les muntanyes, e ajusta be cincents Serrayns, e metias en aguayt; e quant los crestians exien fora de la ost, occien los, e prenien los; e feyals tot mal que fer podia. Si que hun jorn dona salt als servents qui eren exits de la ost; e scaparen li, e vengueren a la ost, e digueren com aytal Serray s'era ajustat ab Serrayns molts, e guaytava los camins, e occia, e prenia les gents que exien de la ost.

Quant aço hac entes En Guerau de Cervello e En Ferrando de Sent-Marti aparellaren se, e prengueren lurs armes, e muntaren a cavall

ab lurs cavallers entro a docents servents, e anaren s'en vers la muntanya; e axi trobaren se ab aquell Serray qui havia nom Fatilla e ab sa companya. Els Serrayns, com veren que axi eren sobre-presos, no saberen ques fessen; mas ques recollissen tots en hun puig. Els crestians pujaren los de tras, e enderocaren los tots del puig per huna vall avall, si que tost moriren, que hanch non scapa nengu. E puix los crestians tornaren s'en a la ost alegres e pagats.

El rey feu manament als Serrayns paliers que anassen lla hon aquells Serrayns eren morts e que li aportassen totes les testes; els Serrayns feren ho tot axi com lo rey ho hac manat, e aportaren ne per comte quatre centes e dotze. El rey feu les gitar en la ciutat ab los trabuchs, si quels Serrayns ne foren molt perduts; mas nos cuydaven que aquell Serray En Fatilla hi fos ab aquells. Si que hun altre serray de la ciutat, molt valent hom, se exi ab quaranta Serrayns que mena, e ana cerquar En Fatilla; e sabe per los altres Serrayns de la terra com li era sdevengut e que era mort.

Quant aquests hagueren aço oït, hagueren molt gran paor, e volgueren s'en tornar en la ciutat : si que los crestians de la ost, aquella nit, exiren tantes de gents ques meteren en aguayt per molts lochs, que quant los Serrayns vengueren e volgueren entrar en la ciutat, los crestians los veren, e donaren los salt, e retengueren trenta-set, vehent aquells del mur de la ciutat. E scaparen los tres; e comtaren les novelles d'En Fatilla e dels altres; si que los Serrayns de la ciutat se tengueren tots per morts; per que despuxes nengu serray no exi fora la ciutat. E llavors lo rey feu establir la torre de les Lavaneres molt ricament, qui es sobre la mar, prop lo portal de Port-Opi hun miller, per tal que nengu no entras ne exis de la ciutat que aquells no-u vessen.

CAPITOL XLI.

Com lo rey serray de Mallorques commença de fer parlar al rey, e plach li al rey.

Quant lo rey serray se veu axi apoderat, feu parlar al rey molts plets, per tal que se pogues levar dessus; mas al rey de Arago no li'n parech nengu bo, sino ques retes a ell ab tota sa gent, per fer sa volentat. El rey serray dix li: que li desempararia la ciutat e que li daria per testa cinchs besants de argent, ço es per huytanta milia persones[1] e que no s'en portaria res, sino aytanta vianda com haguessen obs per la mar. E aquest plet romas, per ço com lo rey serray deya que no fossen scorcollats, el rey de Arago no-u volch fer.

Dementre que aquestes paraules se parlaven, lo pabordre de Taragona comença a fer una cava molt gran e pregon e longa a argenters[2] qui sabien de caves a fer, e molta d'altra gent. E cavaren tant tro que foren al mur major, e puix estalonaren lo; el pabordre feu aportar lenya secha molta, e feu la metre lla dins ab molt seu e pega e oli; e puix feu hi metre foch, sus en l'alba. E quant vench lo mati que tots foren llevats, lo mur ne vench en terra e cahech al vall; els crits se meteren per la ost; e meteren mans a cridar : « Via dins! » E prengueren lurs armes, e volgueren s'en entrar. Mas lo rey de Arago corech de aqui en lla; e, qui per grat qui per força, feu los ne tornar, per ço com lo rey serray era en convinença ab ell, que nengu no-u sabia, ques retria a ell a tota sa volentat. Mas puix, com lo rey serray viu lo mur cavat, penedis de la covinença, que hac paor que no fos apercebut per los crestians; e trames missatge al rey d'Arago, que pensas de fer ço que pogues, que si ell lo combatia, que ell se defendria. E axi stigueren aquel jorn e tota la nit. E quant vench a lendema, hun fill del rey serray se exi de la ciutat e vench s'en al rey d'Arago e retes a ell. El rey assegural e donali a menjar e a beure e tot ço que mester hac.

CAPITOL XLII.

Com lo rey de Arago feu fer hun castel de fusta per combatre la ciutat.

En aquesta saho lo rey feu fer hun castell de fusta molt gran e alt, el comte En Nuno hun altre castell dels dos trabuquets del rey e d'En Nuno, que hagueren fetes moltes scales molt grans per muntar als murs. E els castells foren cuberts de cladises e d'altres guarniments. E mentre que staven axi, ques aparellaven de tirar

(1) Suivant Miñano, Palma ne contient aujourd'hui que trente-quatre mille habitants au lieu de ces quatre-vingts mille. Le besant valait un real et demi, ou environ huit sous.

(2) Mineurs des mines d'argent.

los castells prop del vall, los Serrayns de la ciutat hagueren fet hun trabuquet; e tirava en la ost dretament vers hun giny[1] que havia nom Arnaldes e era molt bo; si que li trenca la cuxa. El rey feu manament que hi faes tirar lo trabuquet de Masella tro que N'Arnaldes fos adobat. E sobre aço tota la gent ana al trabuquet, quel tirassen lla hon N'Arnaldes stava. Trigaren hi tres jorns, que hanch nol pogueren moure, per los fangues que y eren molt grans, que no feya sino ploure nit e jorn, que era gran pietat dels cavallers e dels cavalls qui lo fret e la pluja havien a soferir dia e nit a les guaytes e a les batalles. E quant lo rey veu quel trabuquet de Masella no y podia hom amenar, feu des-fer lo castell que havia fet del seu trebuquet, e feu dreçar lo seu trabuquet, e mes mans a tirar; e tira tant al trabuquet dels Serrayns tro quel hac tot specegat.

Ab tant N'Ardaldes fo adobat; e dreçaren lo; e tira als murs e en la ciutat, e lla hon volien. E puxes, apres de aço, totes les gents de la ost commençaren a fer huna cava molt grans apres de la cava del comte de Ampuries; si que, per la cava del comte, caygueren be vint braces del mur major. Aço fo la vespra de sent Andreu. E veren lo mur caygut, prengueren les armes e corregueren lla hon lo mur era caygut, e volgueren s'en entrar; si que la batalla fo molt gran aqui. E foren s'en entrats, sino quel rey serray vench aqui ab tot lo poder de la ciutat; encara mes, quels Serrayns hagueren fet hun mur a la nit, dins aquell, que era de pedra e de calç, molt gran, de tres braces en alt, e hagueren hi fet cadafals de fusta e ballesteries. E axi aquell jorn no pogueren pendre la ciutat.

CAPITOL XLIII.

Com lo comte de Ampuries feu cavar lo mur a la part de ponent.

Ab tant lo comte de Ampuries feu cavar lo mur e la torre de ponent; e puix feu lo stalonar; e feu hi metre foch per los stalons a cremar. E quant vench lo di-sapte mati apres de sent Andreu, lo mur e la torre caygueren tot al vall. E sobre aço hagueren llur consell, quel di-menge mati fossen tots aparellats ab llurs armes de entrar en la ciutat.

CAPITOL XLIV.

Com se aparellaren tots per entrar e per pendre la ciutat de Mallorques.

Quant vench lo di-menge mati, anaren oïr les misses, e confesaren e combregaren e faeren llur orde, axi com cells qui eren molt volenterosos de pendre la ciutat e no preaven res la llur vida, sols que poguessen servir Deu. E puix dinarense, axi com los vench a talent. E prengueren llurs armes tots, a cavall e a peu, e anaren vers aquella part hon cuydaven entrar. Si que la batalla fo aqui molt gran, tro que entraren dintre tro a trecents crestians e molt d'altres apres de aquests. Mas lo poder dels Serrayns era aqui tan gran que no-u pogueren durar; e molt durament tornaren los atras, e enderocaren los al vall; e puix gitaren los dins al vall pedres e llances e calç viva e fems podrits. E axi staven ab molt gran cuyta; si que y moriren tro a nou crestians e be trecents Serrayns, e be docents nafrats; e aquesta batalla dura del mati tro al vespre. E per ço com lo portal hon havien entrar en lo ciutat no havia mes de sis palms de ample, romas que la ciutat nos pres aquel jorn.

Ab tant lo vespre fo vengut, e anaren s'en reposar, car be ho havien obs, que molt havien treballat aquell jorn. Lo comte qui hac feta cavar l'altra torre e stalonar, feu hi metre foch; e caech al vall; e de aço se son molt alegrats.

Quant vench lo di-lluns mati, abans de l'alba, hagueren llur consell, ques metessen en la cava del comte de Ampuries en aguayt e que amblassen la ciutat. Axi meteren se en la cava cavallers e servents, e pujaren al mur tro a docents. Els Serrayns quels veren, desempararen los murs e fogiren atras. Els crestians altres qui venien de tras, nos cuytaren de muntar ab aquells, axi com mester fora; e los Serrayns tornaren gran poder vers aquella part, e devallaren los dels murs molt malament; si que n'i moriren trenta tres de aquells qui eren muntats. E axi la batalla se departi, que aquell jorn no pogueren pendre la ciutat.

Quant vench lo di-marts, cascu pensa de dir ço que li plach per la ciutat pendre. Los huns feyen tracr los ginys: los altres combatien:

(1) Machine. On donnait un nom d'homme à ces machines de guerre, comme on en donne encore aux vaisseaux et aux cloches.

los altres cavaven los murs del portal, si que la volta del portal enderocaren; e puix meteren foch a les portes qui eren de ferre, si que totes cremaren e caygueren al vall. E axi la valent gent treballava nuyt e jorn de pendre la ciutat.

Quant aço fo fet, al entrant de dehembre, lo comte En Nuno comença a fer una cava vers sol ponent, e llivra la a'n Oliver de Termens quen pensas. E cavaren tro a la barbacana, tant que de la barbacana caech un troç, ço es assaber tretze braces, que a peu pla s'en podien entrar tro al mur major. E los Serrayns conegueren ho, e faheren altra cava endret d'ells; si ques encontraren; e aqui hagueren molt gran batalla, si quels crestians hagueren la cava desemparat. Mas lo pabordre de Tarragona hac feta huna cava, si que hac derochat lo mur major be deu braces; si que tots cells de la ost s'en alegraren e foren molt pagats de aquell gran portal que s'i fo fet.

Ab tant lo castell d'En Nuno fo fet; e lo rey feu manament a les gents que cavassen tro a la riba del vall, de aquella part hon lo mur era caygut. E les gents vengueren al castell de fusta, e volgueren lo tirar, e nol pogueren moore, tant eren grans los fangues. Axi lexaren lo star. E quant vench a cap de tres jorns, lo temps se asserenava, el rey dona gran haver als homens de Masella que tirassen lo castell; e ells empararen s'en, e bastiren ginys, e fermaren pals, e ab poder de gents tragueren lo del fanch. E quant lo hagueren tret del fanch, cobriren lo tot de matalafs, e lexaren lo aqui star tro a la nit. E quant vench al mati, tiraren lo al vall. E los Serrayns qui veren quels crestians hagueren amenat aquell castell al vall, foren ne molt irats, e tiraren ells ab ginys; si que tots los matalafs e tot ço que y havien posat ne abateren les pedres dels ginys. E puix hagueren dels rests de les naus, e cobriren lo'n, si que les pedres dels ginys no y pogueren dan fer. E los ballesters els homens d'armes staven lla sus, e feyen tant de dan a cells qui staven als murs, quels ne faeren llevar, que no y stech nengu.

Apres de aço pensaren del vall a reblir, e gitaren hi lenya e fusta e tot ço que pogueren atrobar; e los Serrayns feren huna cava dins sa sots terra que exia al vall, e volgueren metre foch a la lenya e a la fusta qui era al vall. E lo rey feu hi gitar lo rech de la aygua qui passava per la ost, per lo foch apagar. E quant los Serrayns ho veren, mortalment, axi com a homens perduts, desemparen ho e dexaren ho star.

CAPITOL XLV.

Com hun rich-hom serray de la ylla de Mallorques vench a convidar lo comte En Nuno.

Ab tant, com aço fo fet, e les festes de Nadal foren vengudes, hun rich hom serray, que havia nom Ben-Abet, vench a la ciutat e convida el comte En Nuno de totes festes que menjas ab ell en la vila de Pollença hon ho avia fet aparellar; si que lo comte En Nuno lo y atorga. E munta a cavall, e volch s'en ab ell anar. E lo rey e tots cells de la ost, com saberen aço, fon los molt greu, mas no lo y gosaren dir. E lo comte En Nuno dix al rey al comjat pendre:

« Senyor En rey, guardats be nostra ost, que d'aqui a quatre jorns yo sere tornat. »

E lo comte de Ampuries qui non sabia res de aço sobre-vench al consell; e les gents digueren al comte de Ampuries que En Nuno s'en volia partir de la ost; per que'n eren despagats. E lo comte de Ampuries dix a'n Nuno: que, si ell se partia de la ost, que ell s'en yria a Castello; e pregal que per nulla res no fos que ell s'en partis, que ara era la vila en hora de pendre, e si ell s'en partia, poria hi venir altre scandel, que tot lo fet ne valria menys.

E quant En Nuno entes quel comte e totes ses gents eren despagades del seu partir, romas del anar e lexa lo convit del Serray.

« Barons, dix lo comte En Nuno, yo no m'hic vull partir, puix a vos altres no par bo. Mas façam axi del pendre la ciutat com yo-us dire. Emprenam lo dia de la batalla, entrem en la ciutat per morir o per vivre, e que null hom aquell jorn no s'en puxa estrer. E tots jurem ho, e majorment los capdals de la ost.

— Senyor, dix lo comte de Ampuries, molt havets ben parlat e dit. »

E tots los altres barons de la ost ho tengueren per bo, e feren aportar hun llibre missal; e lo rey jura e els altres tots. E digueren al rey: que el no y entraria tro que la ciutat fos presa. E lo rey dix: que null temps nos pendria, si ell no y entrava primer. E los barons qui conegueren sa volentat atorgaren lo y. Mas lo sagrament fo fet en aquesta manera: que ells juraren tots, grans e pochs, que totes les senyeres dels capdals entrassen primeres en la ciutat, e

quels homens a peu seguissen elles al mils anar, e que nos partissen d'elles, ne gosas nengu tornar atras; e si nengu moria, fos comte ne baro o altre hom, que hom lo lexas star aqui hon lo colp hagues pres, e tro que la ciutat fos presa quel ne tornas hom llevar; ne si los uns veyen occiure los altres, que nols planguessen del morir, mas ques defensassen al mils que poguessen; e si veyen que nengu tornas a les tendes ne exis, que, per amich que li fos, no duptas de ferir lo, axi com a hun Serray; e que null hom no degues pendre alberch ne ostal, tro que la ciutat fos presa; encara, que null hom no degues toire son lloch ne son alberch a aquell quil havia pres; e cell qui aço passaria, que fos perjur e tengut per falç e per bar[1] a Deu e al rey.

Mas stes coses, null hom no-u sabia lo jorn que era stablit a dar la batalla, sino lo rey e los cavallers, per tal quels Serrayns no s'en apercebessen. E quant lo sagrament fo fet, hun bisbe vals preycar de Deu, e dir que romanguessen per que havien presa la creu sino per destroïr los enemichs de Jesu-Crist qui mori per ells; que cascu fos volenteres de morir per Jesu-Crist, si mester li fos; e si volen null temps tornar en llurs terres, conve que per la ciutat de Mallorques passen; que axi es fet lo sagrament e ordonat; per que cascu sia aparellat al jorn de la batalla, en tal guisa que la sua anima el seu cors sia guarnit de bones obres; e que nos tema de morir per Jesu-Crist.

Quant hagueren oït lo sermo, foren molt alegres e pagats, e cascuns anaren s'en a llurs tendes. E puix d'aqui avant aparellaren se al mils que pogueren, en tal guisa que, quant seria lo jorn de la batalla, nols fallis res que mester los fos.

CAPITOL XLVI.

Quant lo rey En Jaume de Arago feu hun cavaller novell que havia nom En Caroç.

Ab tant, lo sant jorn de Nadal[2] fo vengut. El rey oï missa ab tots sos barons, e l'altra gent atressi; e combregaren. E lo rey feu hun cavaller novell qui havia nom En Caroçh e fo fill del comte Alamany; e feu li molt gran honor, per ço com ell era molt prous e valent. E axi, passaren aquell jorn alegrament e en pau, que hanch no y hac donat colp ne pres.

Quant vench lendema, que fo lo jorn de sent Estene[1], anaren cavar lo mur; si quen derocaren be quatorze braces, ab solers e ab cadafals que y havia; puix faheren altra cava que ana tro al mur major; si que tots los fonaments del mur cavaren, be quinze braces, e puix stalonaren lo, e meteren hi foch ab lenya, per çe que caygues; mas quant fo cremat tot, e la gent sperava quel mur caygues aquella saho, no-u feu, per que tots ne foren despagats.

Ab tant lo vespre fo vengut, e tuyt anaren s'en a les tendes per reposar. E mentres cascuns staven axi, lo mur caech per si mateix al vall. E puix tota la gent esplanaren la e adobaren la hon devien entrar, mal grat dels Serrayns. Mas los Serrayns havien fet hu mur dintre aquell qui era caygut; els crestians havien lo dessots cavat, quels Serrayns no sabien res; mas nol volien enderocar, per tal quels Sarrayns non fessen altre, e ques fiassen per aquell, e quant lo jorn de la batalla fos, no calra sino epenyer e ell sempre cauria. Tot axi com ho hagueren ordonat ho faeren.

CAPITOL XLVII.

Com lo rey En Jaume de Arago pres la ciutat de Mallorques, e fon en l'any de Nostre Senyor 1228, a 31 de dehembre

Aço fo en lo any de la incarnaçio de Nostre Senyor Jesu-Crist, tinent 1228, lo darer dia del mes de dehembre, de mati, la vespra de Ni-nou[2], qui fa lo temps bell e clar.

El rey feu assaber a tuyt per la ost que s'en aparellassen de entrar en la ciutat. E tuyt anaren oïr les misses, e confesaren, e combregaren; e puix anaren se dinar de plors e de lagremes e d'altris menjars, e perdonaren se los uns als altres. E prengueren lurs armes. E quant foren tots armats, a cavall e a peu, anaren se vers aquella part hon devien entrar.

Ab tant hun servent qui era de Barcelona, ana desrenjar ab hun peno que aportava, e munta s'en al mur; e cinch de altres servents anaren hi al dos, e enderocaren los Serrayns que y eren en huna torre; e aqui posaren lo peno real; e puix sonaren ab les spases a la ost que pensasen de entrar en la ciutat; e cridaren: « Via dins! via dins! que tot es nostre! »

(1) Traître, infâme; les étymologistes prétendent que ce mot vient de Bara, nom d'un vice-roi de Catalogne traître à Louis-le-Débonnaire.

(2) Le jour de Noël, 25 décembre 1228.

(1) Saint Étienne est le 26 décembre.

(2) Le nouvel an.

Don los crestians foren molt alegres de aço. E apres de aquest, entraren ben trecents servents molt be aparellats; e puix tota la cavalleria començ̧a de entrar. Mas lo primer cavaller qui entra havia nom Marti Perec de Pina; e puix apres tots los altres al pus tost que pogueren. E quant foren tots entrats, ajustaren se tots en hun lloch; e puix anaren avant; e feriren en la gran pressa dels Serrayns que s'eren ajustats en aquella carrera; si quels svayren els occiren tots. E axi anaren avant, tallant e occint Serrayns, tro al castell del rey que hom apella l'Al-Mudayna. E tota l'altra gent anaren a la ciutat, amunt e avall occint Serrayns; si que tot aquel jorn no faheren als. E cells qui s'eren recollits al castell dels Juheus reteren se al rey per fer ses volentats.

E en aquest endemig e axi stant, homens de Tortosa atrobaren lo rey serray en un coral, e amenaren lo al rey. E lo rey livral al comte En Nuno, quil s'en amenas a son ostal. E demanaren li de moltes coses. Entre les altres, dixeren li quels fes llivrar lo castell de Al-Mudayna; e ell sempre trames hi sos missatgers, e aytantost fo retut. Puix dixeren li fes venir los catius crestians; e ell feu los venir; e foren cent huytanta. E quant foren denant lo rey, agenollaren se d'avant ell, e besaren li les mans. E el rey e cells qui ab ell eren ploraren de pietat dels catius que tan mal havien passat.

Ab tot, lo vespre fon vengut e tuyt foren albergats en la ciutat; e los catius anaren s'en, cascuns ab los amichs; e foren mantinent desferats, e reposaren se aquella nuyt; e erals be mester, que molt havien treballat aquell jorn. Mas en l'entrar ne al pendre de la ciutat no y moriren sino cinch crestians a peu, qui foren al vall atrobats.

E quant vench lendema mati que foren llevats, anaren oir missa e puix tornaren se dinar. E quant se foren dinats, cascuns anaren per la ciutat, guardant e badant tot aquell jorn. E vereu quants Serrayns morts per cases e per carreres, e per orts e per corals, que gran feredat era sols de veure. E axi passaren aquell jorn. E quant vench lendema, hagueren llur consell: que si los Serrayns morts no gitaven de la ciutat ans que pudissen, que null hom no poria durar, ans havrien a desemparar la ciutat.

Sobre aço, l'arquebisbe e els bisbes donaren mil jorns de perdo a tot hom que hun Serray mort gitas deffora la ciutat. E axi les gents volenters, per amor del perdo, ab cavalls e ab mules e ab rocins rocejaren e gitaren tots los morts de la ciutat. E puix hagueren lur perdo guanyat. E hagueren molta lenya, e cremaren los. E foren cinquanta milia aquells que foren presos vius e foren catius. E puix reposaren se bellament e en pau, axi com cells qui ho avien be ops, que molt de temps ho havien treballat.

El rey parti la terra per cavallers, segons que era honrat hom ne y era anat ab molts cavallers; e als homens de peu atressi; e donals la ciutat francha e quitia, sens dret ne usatge que no fossen tenguts de donar a null hom; encara, que tot hom hi fos franch, anent e venint, crestian o Serray o Juheu, de tot ço que y aportas ne tragues, que no fos tengut de nengu dret a donar.

E axi la ciutat de Mallorques se pobla de crestians, e tota la ylla. E puix lo rey ab tots sos barons torna s'en en Catalunya e pensa de altres affers, segons que en aquest libre trobarets e oirets.

CAPITOL XLVIII.

Com lo rey En Jaume de Arago se parti de Mallorques e torna s'en en Catalunya.

Quant lo rey En Jaume de Arago fo vengut de Mallorques en Catalunya, la dona sa muller, d'on hom lo havia partit per parentesch[1], fo morta[2]. De la qual hac hun fill que hac nom N'Anfos, al qual feu jurar per tota sa terra, quant ana conquerir la ciutat de Mallorques. E puix pres altra muller, la filla del rey de Ongria[3] que hac nom dona Yolant; e fo regina de

(1) Jacques épousa à Agreda, le 6 février 1221, à l'âge de quatorze ans, dona Leonor, fille d'Alphonse IX, roi de Castille; mais il la repudia ensuite par ordre du pape, qui fit valoir que tous deux étaient petits-neveux de l'empereur Alphonse VIII de Castille, et que ce mariage avait été contracté sans dispense suffisante de l'Église au sujet de cette parenté. Il en avait eu un fils nommé Don Alphonse, dont le légat envoyé au sujet de cette séparation prononça la légitimité. Ce fils mourut du vivant de son père en 1260, au moment ou il allait épouser Constance de Moncade, fille de Gaston, vicomte de Béarn (Bofarull, Condes de Barcelona, t. II, p. 234).

(2) Elle ne mourut, suivant Bofarull, que vers 1251, dans un monastère de Burgos ou elle s'etait retiree depuis sa séparation.

(3) Jacques epousa en secondes noces, dans la ville de Barcelonne, le 8 septembre 1235, Yolande, fille d'André II, roi de Hongrie, et d'une autre Yolande, fille de Pierre de Courtenai empereur de Constantinople.

Arago, molt bella dona, e agradable a Deu e a son poble. E de aquella dona hac tres fills e quatre filles, ço es assaber : l'infant En Pere, qui fo rey d'Arago e de Cecilia; e l'enfant En Jaume, qui fo rey de Mallorques e de les ylles entorn de aquella[1]; e En Sancho[2], qui fo lo menor, arquebisbe de Toledo[3].

La una germana fo regina de Castella del rey N'Amfos[4]; e l'altra germana fon muller d'En Manuel[5], germa del rey de Castella; e l'altra fo regina de França[6], muller del rey Felip; e l'altra filla, qui havia nom dona Maria[7], mori sens marit; e era molt bella donna e gran, e agradable a tota gent, e de molt bona vida[8].

CAPITOL XLIX.

Com lo rey En Jaume de Arago pres la ciutat de Valencia ab tot lo regne, e fo a 18 del mes de setembre, any 1238.

Quant vench a cap de deu anys quel noble rey En Jaume hac conquesta la ciutat de Mallorques ab tota la ylla, a ell vench en volentat que conqueris la ciutat de Valencia ab tot lo regne, per ço com marchava ab Catalunya e ab Arago, e els Serrayns de aquella regio feyen molt gran dan en la terra de Arago et de Catalunya.

(1) Jacques eut de plus les comtés de Roussillon et de Cerdagne, la seigneurie de Montpellier et d'autres seigneuries en Catalogne. Il épousa Esclarmonde de Foix.

(2) Sanche n'etait que le quatrième fils; mais Fernand, qui était le troisième, mourut fort jeune, pendant la vie de son père.

(3) Sanche, archidiacre de Belchite, abbé de Valladolid et archevêque de Tolede, mourut le 21 octobre 1275, de la main des Maures, une année avant la mort de son père.

(4) Yolande épousa Alphonse XI dit le Savant, roi de Castille et de Léon.

(5) Constance épousa D. Manuel, infant de Castille, fils de saint Ferdinand et frère d'Alphonse XI.

(6) Isabelle, qui, en 1262, épousa à Barcelonne, Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis, était la cinquième fille, et non la troiseme. (Bofarull, t. II, p. 256.)

(7) Marie était en effet la quatrième fille de Jacques. Zurita la fait mourir religieuse. Outre les quatre mentionnees ici, Bofarull (t. II, p. 256), en mentionne une autre qui était la troisieme. Il la nomme dona Sancha. Suivant quelques écrivains, elle fit incognito le pèlerinage de Jerusalem et y mourut en sainte.

(8) Outre les enfants qu'il eut de sa seconde femme, Jacques eut de doña Teresa Gil de Vidaure deux fils qu'il légitima et declara aptes à succéder à la couronne à defaut de ses enfants légitimes; c'est cette legitimation qui a fait donner par quelques historiens à Thérèse de Vidaure le nom de reine.

El rey trames En Bernat Guillem d'Entença e En Guillem de Aguilo ab huytanta cavallers e frares del Temple, e del Espital tro a trenta cavallers, e dos milia homens de peu, a dues legues prop la ciutat de Valencia, en stabliment de hun puig que apella hom lo Puig de Cebolla, e ara es apellat lo Puig de Madona santa Maria de Valencia. E quant foren en aquell puig, ells se atendaren, e s'en muntaren, e s'enfortiren al mils que pogueren, per tal quels Serrayns nols poguessen sobrar ne fer dapnatge, e que ells poguessen fer dan als Serrayns tots jorns e correr sobre ells.

Mentre que ells estaven axi, les noves anaren al rey de Valencia, per tota la encontrada entro a Murcia, que cavallers crestians e gents del rey d'Arago se eren venguts atendar en aquell puig per fer mal e dan als Serrayns e a tota la terra. Sobre aço lo rey de Valencia hac son consell ab sa gent, quin consell li donaven de aquell fet que a gran minua e desonor li tornava, car tan prop s'eren posats los crestians de la ciutat, ne com axi eren entrats en sa terra. E trames missatgers e letres per tota sa terra tro a Murcia : quels crestians eren venguts en aquell lloch per donar dan a paganisme. E mana que tots fossen a Valencia a dia cert, a cavall e a peu.

Mentre que totes les gents del regne de Valencia e de Murcia foren ajustades a Valencia per anar en aquell puig hon los crestians staven en stablida, esdevench se que, en aquella nit hun crestian scapas de la preso de Valencia, qui era catiu, e ana s'en al puig hon los crestians staven, e fo aqui ans de miga nit. E com fo aqui prop de la barbacana, les guaytes lo sentiren e anaren per ell; e prengueren lo; e demanaren li quin hom era. Ell dix que era crestian que era scapat de la preso de Valencia. E aquells amenaren lo denant En Bernat Guillem d'Entença e denant En Guillem de Aguilo. E demanaren li quines novelles sabia.

« Senyors, dix ell, yo-us dire quals. Lo rey de Valencia havia fets ajustar tots los Serrayns del regne de Murcia e de Valencia; e al mati seran tots aci, que-us cuyden pendre sens contrast. »

E quant los cavallers e les gents qui eren en la stablida oyren aço, ajustaren se tots e tengueren consell sobre aço. En Guillem d'Entença

parla e dix que cascuns digues ço que mils li paregues a profit d'ells e a honor del rey. Si que n'i hac altres que digueren, que seria bo que desemparassen lo puig e que s'en anassen. Sobre aço respos En Guillem de Aguilo.

« Senyors, dix ell, nos som aci venguts a honor de Deu e de Nostra Dona santa Maria, e per tal quel seu nom hic sia exalçat el seu sant sacrifici hic sia feyt, e aquesta gent menyscrehent sia destroïda e comfusa, ells e llurs mafometiques, e nos, qui som pocha gent, hi salvem les animes. Empero nos serem mes que ells, que Deus sera ab nos, e axi sobrar-los-hem. E axi, cascu stiga ab bon cor e ab ferm, que hanch la senyera de Arago no torna atras, ne fara aquesta; que molt mes val morir ab honor que viure ab desonor. Que si morim, les animes nostres iran a Deu; e si vivim ab desonor, les animes e els cossos havriem perduts. »

Apres parla En Bernat Guillem d'Entença e dix:

« Senyors, ço que En Guillem de Aguilo vos ha dit son paraules de gran veritat e de gran seny e de gran noblea; e cascu deu les metre en son cor. Be es ver que nos som aci pocha companya de cavallers e de servents: mas hagam bona fe en Deu per qui nos som, ell sera ab nos. E aparellem nos al mils que puxam; e ordenem nostra batalla; que ells son grans gents sens nombre, e vendran fellonament e desordenada; e cuydar-nos-han sempre tenir en llurs mans. E nos farem ho axi: nos havem aci huytanta cavallers cuberts de ferre, bons e certes. Hi ha entre muls e rocins ben dohents. Hi ha dos milia homens de peu. E aquells qui no han trepes ni sobre-senyals prenguen lurs cubertes e posen los als muls e als rocins. E façam aytants homens a cavall com puxam; e haguerem los penons de les tres galeres e les senyeres quins han aportades les viandes. E quant vendra al mati, yo exire ab cinquanta homens a cavall e ab mil homens a peu de la bastida; e ferire en la ost dels Serrayns, de la huna part de vers mig jorn. E tota la altra gent de peu et de cavall seran ab En Guillem de Aguilo e ab lo Temple e ab l'Espital. Els altres servents, ab totes les senyeres e ab sis parells de trompetes, staran de tras lo puig. E quant veuran que nos serem en major cuyta ab ells, vos altres exits de la altra part del puig ab les senyeres esteses, e fets com major mostra puxats, e ab gran brogit ferits en l'altra part de la ost. E els Serrayns que aço veuran cuydaren que sia major gent, e que y sia lo rey quins vingua en ajuda, e desbaratar-s-an, e començaran de fogir. E nos pensarem d'ells encalsar e de ferir en ells. »

Tot axi com ho hagueren dit fo ordenat; e cascu s'en ana a sa tenda, e aparellaren lurs armes. E aquells que no havien cubertes de cavalls ne trepes faheren tota la nit cubertes de cubertos e de vanoves, e trepes de llançols. E per les senyeres, trameteren missatge als homens de aquelles galeres quel rey havia trameses: que venguessen en terra ells, e que aportassen totes les senyeres e els penons de les galeres, ab les trompes e ab les armes, que muntassen al puig.

E quant vench al mati, tots confesaren e combregaren, e puix dinaren se axi com a cascu vench la talent. E puix aparellaren se e establiren lurs batalles; que En Bernat Guillem d'Entença devalla del puig ab cinquanta homens a cavall e ab mil servents, de la banda de mig jorn, vers la mar. Els Serrayns foren venguts e foren al peu del puig a cavall e a peu, tants quels plans e les muntanyes ne eren cubertes, que gran feredat era del veure. E tengueren los crestians que al puig eren ja per llurs, mils que sils tinguessen a Valencia en preso.

En Bernat Guillem d'Entença, ab los cinquanta cavalls e ab los mil servents, van ferir entre els Serrayns molt ardidament; si quen abateren en terra molts de colps de llances. E els Serrayns se defensaren molt fort ab llances e ab ballestes. E cuydaren que tots aquells qui eren al puig fossen aqui. E quant ells guardaren de tras lo puig vers tramuntana, en hun coll, ells veren exir En Guillem d'Aguilo ab lo remanent dels cavallers e dels servents qui eren al puig, ab moltes senyeres e ab penons e ab l'estandart major real estes. E foren entre homens a cavall e en muls e rocins cuberts de llançols e de cubertos, tro a docents e dos mil servents; e hac hi sis parells de trompes. E van ferir en la ost dels Serrayns de la banda de tramuntana; si quels Serrayns, se desbarataren e començaren a fogir, en tal guisa que los huns cahien sobre los altres. Els crestians encalsaren los be huna legua e miga, firent e tallant; e hagueren ne tants morts que llurs cavalls eren llassats e hujats, que no podien anar, sino sobre

homens morts. E hac n'i be deu milia que y moriren sens colp, qui gitaven se los morts dessus e morien de paor. E quant los crestians los hagueren a miga legua prop la ciutat de Valencia, ells foren llassats e hujats; e tornaren s'en al puig hon era llur stablida, ab gran guany e ab gran presa de cavalls e de muls e de rocins e d'armes, mas que no hagueren perdut sino tres homens a cavall e set a peu. E foren molt alegres; e feren grans gracies a Deu de tanta honor que feta los havia, que a hun crestian havia mil Serrayns.

Quant los Serrayns qui foren scapats vius de la batalla se foren recollits en la ciutat de Valencia, comtaren les novelles com los era esdevengut, e que tota la major partida de la lur ost era perduda; e foren molt desconfortats e hagueren molt gran paor. Si quel rey de Valencia, qui havia nom Jahent[1], feu tancar a pedra e a calç tots los portals de la ciutat, sino hun portal per hon entrassen e exissen.

Les novelles anaren al rey d'Arago: que los cavallers e la companya qui eren en la establida del puig de Valencia havien feyta tan gran esvaïda e tan gran venço de Serrayns, e fon molt alegre, e esser que-u dech. E tots cells que-u hoïren beneyren lo nom de Nostre Senyor Deu, e foren molt alegres.

E mantinent lo senyor rey aparellas ab molt gran ost e ana assetiar la ciutat de Valencia[2]; e aqui pararen lurs tendes e dreçaren trabuchs, e combateren la ciutat molt fort tots jorns. Puix trames lo rey a totes les ciutats e viles de son regne, e que venguessen totes les osts, per ço com los Serrayns eren molts grans gents e havien molt fort terra e castells, que en sol lo regne de Valencia ha trecents castells de roca qui no temen null hom, sol que haguen que menjar.

Quant los richs homens de les ciutats hagueren hagut lo missatge del rey, aytantost aparellaren se. E a cavall e a peu, ab lurs tendes e ab vianda e ab civada e ab ço que hagueren mester, anaren tant vers Spanya tro que vingueren a la noble ciutat de Valencia; e aqui ells se atendaren, cascuns lla hon li plach, prop de la ciutat.

(1) Conde l'appelle Abu Giomail ben Zeyan (tom. III, p. 19).

(2) Suivant la relation de Conde (t. III, p. 22), le siége fut mis le dix-septième jour du ramadan de l'an 655 de l'hégyre, ou 1258 de l'Ère chrétienne.

Mas la ost de Barcelona vench per mar e per terra molt honradament e molt be aparellats, ab lenys e ab galeres armades carregades de viandes e d'armes; e assetjas molt prop de la ciutat de Valencia.

En la ciutat havia molts Serrayns cavallers e molts ballesters e d'altres homens d'armes; e cascuns jorns exien de fora per fer mesceles e torneigs ab aquells de la ost; e anaven los requerir tro al mur e tro als portals; e aqui romanien molts Serrayns morts de colps e de llances e d'espases; e aquest deport tenien quatre hóres lo jorn.

D'altra part anaven homens de peu e a cavall per la terra, e feyen cavalcades e amenaven grans preses de Serrayns e de bestiar e d'arnes. D'altra part los trabuquets tiraven nit e jorn en la ciutat. E axi lo rey En Jaume stech tant aqui ab sa ost, tro que la ciutat fo molt destreta per fam. E feren partit ab lo rey[1] quels ne lexas anar sans, ab aytanta roba com cascuns s'en poguessen adur ne portar, e que haguessen spaxada la ciutat dins tres jorns, e quels asseguras a set llegues luny de Valencia e a cent milles per mar, si per mar s'en volien anar. E qui hac moneda ne vol comprar molt bell matalaff de seda e d'altres draps ne bells cubertos, ne molt bell drap de seda e d'aur, ne de molt bell arnes, be hi podien guanyar la mitat e les dues parts.

E quant vench al terç jorn, los Serrayns desempararen la ciutat, e anaren s'en, los huns per terra, los altres per mar, en naus e en lenys que noliejaren de Barcelona e d'altres lochs.

Quant los paoncells els almugavers saberen quels Serrayns s'en anaven en terra de Murcia e de Granada, passaren en les partides de Alacant e en les partides de Villena, e foren als passos; e aqui cativaren ne molts, en occiren, els tolgueren gran arnes e gran tresor.

(1) Voici suivant Conde (t. III, p. 22) les conditions du traité: « Que la ciudad le seria entregada (au roi Jacques) ofreciendo segurida á todos sus moradores y libertad para irse á otra parte donde quisiesen, con todos sus haberes, y que los que quisiesen permanecer en ella fuesen tributarios como los altros vasallos del rey Gacum (Jacques), permitiendoles el libre uso de su religion, leyes y costumbres; y á todos para disponer de sus personas y de sus bienes, libertad y seguridad, y ciertos plazos. Ajustaronse tambien treguas por algunos años; y firmadas por ambas partes estas condiciones, y dado el dia, se entregó la ciudad de Valencia al rey Gacum el dia 17 de safar del año 636 (le jour de la Saint-Michel 1238). »

Lo noble rey En Jaume entra en la ciutat ab totes ses osts; e aço fo a 28 dies de setembre, en lo any de Nostre Senyor 1238.

E quant fo albergat en lo ciutat, lo rey la hac molt ben stablida, e mes mans a cavalcar ab cavallers e servents; e combateren castells e viles, e prengueren fortalees e castells de roca, tro en la vall de Alfandech; e de Margena tro en Albayda; e de Albayda tro a Alcoy. E combateren la vila de Muntesa; e reteren se a ell, e lexals star. Puix ana assetjar lo castell de Xativa, que al mon no han tan fort ne tan real. E son dos castells en huna montanya; e la montanya es tan fort que hom no y pot muntar, sino per hun lloch que guardarien vint homens a peu a deu milia; e es molt clos de forts murs e de forts torres. E era molt be stablit de cavallers e de servents e de moltes armes; e havien que menjar a tres anys; e ha una font al castell quils bastava a beure, ells e llurs cavalls, mentre obs n'han.

Quant lo rey En Jaume hac stat al setge de aquell castell gran temps, veu que no y podia als fer ne y podia haver poder, quel castell era molt fort; pensas, axi com a hom savi, que pus per força no hi podia res acabar, que blandent e ab maestria si y poria acabar res. E trames sos missatgers al senyor del castell, que ell volia parlar ab ell; mas es assaber que en aquell castell havia dos senyors qui eren germans; e tenia la hun germa la hun castell, e l'altre germa l'altre castell. E lo rey trames missatge a la hun dels germans qui era senyor del castell major; e vench ab lo rey parlar en la ost. E aparech li be que fos hom honrat, que ell vench cavalcant en hun cavall molt bell; e la sella e el pitral era obrat ab fulla d'aur, el fre e les regnes de seda ab platons de argent e ab obra entre-tallada, e ab pedres e ab perles encastrades. E fo vestit de scarlata ab fresadures d'aur. E no aportava nengunes armes, sino una spasa pendent en son coll, molt richa e ab molt rich guarniment. E mena ab si quatre cents cavallers Serrayns a peu, ab lances e ab darts e ab bones ballestes, que no duptaven null hom d'armes. E quant fo denant lo rey, descavalca e dona dels genols en terra, e besa li la ma e saluda lo.

« Amich, dix lo rey, be siats vos vengut! Be es ver que yo-us he trames missatge que venguessets ab mi parlar. E vos sabets be que yo he presa la ciutat de Valencia, e la major partida dels castells e de les viles de aquest regne. E vos tenits aquest castell e conexets que llongament no-us podets tenir a mi. Mas, per ço com yo-us tinch per gentil-hom e he oït dir gran be de vos, no volria que de tot fossets exellat de aquesta regio. Yo-us dare a vostra voluntat, a vos e als vostres, la vila de Muntesa, tan solament e tingats a mi per senyor e quem retats a mi lo castell que vos tenits de Xativa. E darvos-he per messions deu milia morabatins.

— Senyor, dix lo Serray qui era senyor del castell, donats me acort de hun dia, e apres yo-us respondre. »

Ab tant lo Serray s'en torna al castell, e hac son acord aquella nit; e lendema torna al rey, e atorga aço quel rey li havia dit. E feren llurs cartes e llurs covinences; e puix hac la nit servents e cavallers crestians, e llivrals lo castell. Les senyeres reals foren sobre les tores e per los murs del castell.

E quant cells del altre castell ho veren, tengueren se per morts. Els crestians del castell major digueren los ques retessen, que d'uy mes nos podien tenir. E ells digueren ques metrien en poder del rey. El rey pres los a merce, e heretals en la terra mateixa, al pla.

E lo rey axi hac lo castell de Xativa e la vila qui es molt bona e gran, e tota la encontrada[1]; e apres la vila de Alzezira, qui era una vila entre dues aygues nevals; e no y pot hom entrar sino per pont. E pres Boriana e Cullera; e pres Gandia, e la vila de Denia qui es molt gran e fort, e moltes d'altres viles e castells del regne de Valencia.

E en aquella saho, llevas hun Serray de aquella terra, qui era pastor, e era negre, molt valent hom. E ajustas ab servents e ab homens d'armes serrayns; e apellaval hon Rey Albocor. E mes mans a correr lla hon los crestians staven, en les viles e en los altres llochs. E feya gran mal e gran dan a crestians, e majorment a la vila de Alzezira. E aquest serray tenia de forts castells en les muntanyes de Alcoy e de Albayda; e havia molts homens a cavall e a peu. E axi lo rey no sen podia a res pendre. E no havia nombre lo mal que feya, que molts crestians havia morts e encadenats e mesos en catiu. Esdevench se que aque!l Rey Albocor somia en una nit, que entrava ab gran gent e ab gran

(1) La prise de possession de Xativa par le roi Jacques d'Aragon eut lieu en 1248, dix ans après la prise de Valence.

bregit en la vila de Alzezira. E quant vench lendema, ell se aparella ab sa gent, que, al mati que venia apres, ana a correr e a saltejar a Alzezira, e que si li exia la gent del pont, que per força que s'en entras ab ells.

E fo ventura quels homens de Alzezira hagueren sabut aquest fet. E hagueren hagut cavallers e servents; e ans del jorn meteren se en aguayt luny de la vila. Els homens de la vila gitaren llur bestiar de fora, e feren semblant, per tal quels Serrayns vinguessen pus asseguradament, axi com se solien fer; e staven be aparellats ab llurs armes, que, quant aquells del aguayt donassen salt, que ells atresi exixen de fora. Tot axi com ço hagueren pensat fo feyt; quel Rey Albocor vench ab gran res de cavallers e de servents; e cuydaven quels homens de la vila exien, e que ell s'en entras ab ells ensemps. E quant ell fo al cap del pont vengut, aquels qui eren en lo aguayt exiren e vengueren los al encontre; e els de la vila exiren de fora. E axi tengueren los en mig; e axi, tallant e ferint, occiren molts dels Serrayns; e retengueren lo Rey Albocor ab molts de altres, e meteren lo en la vila ab molt gran alegria, tan gran que hanch null temps no hagueren major, per ço com pochs n'i havia que no hagues mort son fill o son germa, o son marit o son parent. E per ço faeren la major justicia del mon: que en cascu loch del regne de Valencia lo trames hom; e en cascun loch ne feya hom justicia aytal com los playa, tant tro que mort. E puix faeren lo tirar per tota la terra a rocins.

Ara lexarem a parlar del Rey Albocor e parlarem de hun altre Serray qui hac nom Alazaroch, qui apres del Rey Albocor se lleva en terra. E s'alsa ab deu castells, dels forts del regne de Valencia; e feu gran dan e gran mal en la terra, per ço com en la terra havia molts Serrayns; si quel rey d'Arago ana per la terra ab sa ost, e guerreial tant de temps que no poch pus durar en la terra; e exix en, e desempara tots los castells e tot ço que tenia. El rey stabli tots los castells de cavallers crestians e de servents; mas tots los plans e les valls tenien los Serrayns paliers, qui lavraven les terres e donaven son dret al rey.

Ara lexarem a parlar del regne de Valencia e de les conquestes, e parlarem de la guerra qui fo entrel rey de Arago e el rey de Castella N'Amfos, qui era son gendre.

CAPITOL L.

De la guerra que fo entre lo rey de Arago e lo rey N'Amfos, son gendre.

Quant vench a cap de gran temps, quel rey de Arago En Jaume hac conquest lo regne de Valencia e l'hac poblat de crestians, ço es assaber la ciutat e les viles, e hac stablits los castells, e livrats a cavallers crestians qui n'eren castellans e quels guardassen, e hac lexat star los Serrayns als plans e a les montanyes e en les valls que lavraven les terres e donaven dret al senyor rey de aço que lavraven, esdevench se que, en aquella saho, havia hun rey en Navarra qui havia nom Tibaut [1], e havia dos fills fort sotils de sa muller, e fo regeu malalt. E feu son testament, e lexa tota sa terra a ses infants; mas lexals per tudor e governador de la terra e dels infants lo rey d'Arago, En Jaume, tro quels infants fossen de edat que poguessem e sabessen governar llur terra. E quant hac ordenades totes les sues terres, pensa de sa vida. E quant fo mort, levas lo rey de Castella N'Amfos [2] ab gran res de cavallers e de homens de peu, e volch entrar en Navarra, per tal que la terra els infants, fills del rey Tibaut, fossen a son commandament e sos homens. Mas aytantost lo rey de Arago, que aço hac sabut, ajusta ses osts e ana s'en star a hun lloch que es al exint de Arago e al entrant de Navarra e de Castella. E trames missatge a totes les gents de Navarra, ques aparellassen de guardar lur terra e defendre se del rey de Castella qui volia entrar en llur terra sens raho. E quant lo rey d'Arago hac aço endreçat, trames ses missatges al rey de Castella: que ell lo pregava, com a bon fill e cell que ell amava molt, que nos entrametes del fet de Navarra ne y volgues entrar; que be sabia que la terra e els infants eren romasos en son poder; per que li torna-

(1) Thibaut Ier, dit le Posthume, comte de Champagne, fils de dona Blanche, sœur de Sanche-le-Fort, roi de Navarre, qui, en 1221, adopta son neveu comme successeur à la couronne de Navarre. Thibaut devint roi de Navarre en 1234, et mourut à Pampelune le 8 juillet 1253. Il laissa de Marguerite de Bourbon, sa femme, deux fils, Thibaut et Henri, qui furent successivement rois de Navarre.

(2) Presque aussitôt après la mort de Thibaut, Alphonse, roi de Castille et gendre de Jacques, entra à main armée en Navarre; mais Jacques se réunit à Marguerite de Bourbon pour repousser l'agression de son gendre, et il le força de conclure une trêve qui fut changée en paix dans l'année 1256.

ria a gran desonor si no la defenia a tot hom qui entrar hi volgues.

Quant lo rey de Castella hac entes aço quels missatgers hagueren dit, fo molt fello, e trames a dir al rey d'Arago: que la deffenças com mils pogues, que ell hi entraria mal grat de tots aquells que lo y volguessen vedar. Quant lo rey d'Arago hac entes ço quel rey de Castella li hac trames a dir, fo molt irat; e trames per tota sa terra a tots sos cavallers e a les gents de les ciutats e de les viles, que venguessen ab llurs armes al pus tost que poguessen. Si que, en poch de temps, foren ajustats lla hon lo rey era. El rey de Castella vench ab totes ses gents a miga llegua prop de la ost del rey d'Arago. Si quel rey d'Arago hac en cor ques combates ab ell, ja fos ço que hagues menys gent la mitat quel rey de Castella; mas havia tan bona cavalleria e tan gran gent de armes de Catalunya e d'Arago, que, si fossen mes tres tants que no eren, si li era semblant quel tots los degues desbaratar e gitar del camp. Mas los bisbes els prelats els homens d'Arago anaven de huna part e parlaven posa, e vedaven, aytant com podien, que la batalla nos fes entre ells. Entrels altres qui parlaven la posa, havia y hun rich hom molt savi e cert qui era de Catalunya e havia nom En Bernat Vidal de Besaldu. E anava ab lo rey de Castella; e aquell ana s'en al rey d'Arago e dix li:

« Senyor, que volets fer? Lo rey de Castella es vostre gendre e vostre fill, e ha molts infants de vostra filla, qui son vostres nets. E es honrat rey; e es ab moltes gents; e si us combates ab ell, per be que-us en prena, si pendrets vos major dan que ell, que havrets perduda vostra filla e vostres nets. »

E puix ana s'en al rey de Castella, e deya li: que molt ho volia fer mal; car se volia combatre ab lo rey d'Arago, qui era son pare, per que en negun tall no li'n podia be pendre ne sdevenir; quel rey d'Arago ho feya a gran dret ço que feya, e ell a gran tort; encara, que en la ost del rey d'Arago havia tan gran larguea de pa e de vi e de carn e de civada que quaix per nient ho havien; e en la ost del rey de Castella havia tan gran carestia de totes coses, que les gents e les besties morien de fam. E axi aquest rich-hom, En Bernat Vidal, treballa tant e parla ab dosos los reys que, quant vench hun jorn que null hom no-u sabe, cascuns dels reys vench, ab si altre a cavall, en la mijania de abdues les osts, e aqui ells se aturaren, e abraçaren se, e besaren se en la bocha, e ploraren abdos molt fort; e demanaren se perdo la hu al altre. E lo rey de Castella homilias al rey d'Arago molt fort, e prega lo que s'en anas ab ell a sa tenda e que menjas ab ell, e veuria sa filla e sos nets. E lo rey de Arago atorga lo y e ana s'en ab ell.

Quant les gents de les dues osts saberen aço e que abdosos los reys s'eren posats, null hom no pot asmar l'alegria que ells hagueren. E puix cascuns dels reys tornaren s'en en llurs terres ab llurs osts, e foren amichs, axi com d'abans eren. El regne de Navarra romas en poder del rey de Arago, tro quels infants fills del rey Tibaut foren grans creguts, que per ells mateix saberen governar llur terra. Mas lo major fo llevat rey e senyor de la terra, el menor hac sa partida, segons son pare hac ordenat. E aquell que fon rey mes no hac infants[1], e passa a Tunis ab lo rey de França, e de Tunis vengueren a Trapena en Cecilia. E aqui lo rey de Navarra mori. E son frare fo llevat rey[2]; e pres per muller la sor del rey de França En Felip.

CAPITOL LI.

Com l'infant En Pere de Arago pres per muller la filla del rey Manfre de Cecilia.

Diu lo comte que, quant lo noble infant En Pere de Arago, fill del rey En Jaume de Arago, fo de edat de muller a pendre, si havia hun rey en Cecilia qui havia nom Manfre, rey de Cecilia, e fon fill del emperador Frederich de Alamanya. Aquest rey Manfre havia huna filla de la primera muller, que havia tro a dotze anys. E feu parlar al noble infant En Pere d'Arago

(1) Thibaut II épousa en 1258 Isabelle, fille de saint Louis, et en 1267 se croisa avec son père pour le voyage de Terre-Sainte, qui ne se fit qu'en 1270. Apres la mort de saint Louis, à Tunis, Thibaut II aborda en Sicile et mourut à Trapani, le 5 décembre 1270, sans laisser d'enfants.

(2) Henri Ier, frère de Thibaut II, avait épousé en 1269 Blanche, fille de Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis, qui etait cousine-germaine et non sœur de Philippe-le-Hardi. Henri succeda en 1270 sur le trône de Navarre à son frère aîné Thibaut II, et mourut suffoqué par sa graisse en juillet 1274, sans laisser d'autre héritier que sa fille unique Jeanne.

que la prengues per muller. E ell, ab consell de son pare, lo noble rey d'Arago En Jaume, trames sos missatgers al rey Manfre ab dues naus; de los quals messatgers fo la hun Ferran Sanches, frare del dit infant En Pere de Arago, mas era bort, e l'altre En Guillem de Torrelles, cavallers honrats. E vengueren a la ciutat de Napols, e aqui parlaren ab lo rey Manfre. E feu los gran honor. E tench se molt per pagat de la missatgeria que ells li aportaven. Mas lo rey Manfre, com vench a Napols, no alberga pas dins la ciutat, ans se atenda de fora, prop la ciutat, ribera mar, e convida los missatgers aquel jorn a menjar ab ell tot aquell dia, ab tota llur companya, molt honradament; e foren servits a gran honor, axi com missatgers qui eren de tan gran valor e de gran senyor. La cort fo molt gran e complida, e el rey dona molts grans dons a cavallers e a juglars. Quant la cort fon tenguda, los missatgers digueren al rey Manfre:

« Senyor, nos havem aci stat ab vos. E, la vostra merce! havets nos molt gint acollits e honrats; e havem vos dit ço que nostre senyor, l'infant En Pere, nos mana. E vos, senyor, havets nos ho otorgat. Per que-us pregam quens livrets la donzella vostra filla, e nos amenar-la-em a nostre senyor l'infant En Pere.

— Senyors, dix lo rey, aço no es cosa que axi tost se puxa fer. Per que yo-us prech quens sperets tro al Pastor [1]; e aparellare galeres e naus ab que vaja molt honradament, axi com pertany a nostra altea.

— Senyor, digueren los missatgers, axi sia com a vos placia. »

E sobre aço estigueren aqui tant tro que vench lo Pastor. El rey apparella moltes galeres e naus, e comana la donzella a hun comte que havia nom comte Bonifany [2], e a En Ferran Sanches; e meseren la en les galeres; e partiren se del principat, e vengueren se a Monpeller. E aqui fo lo rey d'Arago En Jaume ab gran cavalleria, e l'infant En Pere, e l'infant En Jaume, e llur germana dona Maria, qui era donzella e era de les pus belles dones del mon. Les corts foren molt grans e riques. El noble infant En Pere pres la filla del rey Manfre per muller a la sgleya major de Monpeller, Nostra-Dona senta-Maria de les Taules. E puix lo rey d'Arago En Jaume ana tro a Mon-Ferran, e aqui hac vistes

(1) Second dimanche après Pâques, en l'an 1262.

(2) Boniface Anglano, oncle de Manfred.

ab lo rey de França; e referma les noces de la filla que ja era en França; e puix fo regina ab Felip, lo fill major del rey Loïs de França. El comte Bonifany torna s'en ab les galeres al rey Manfre molt alegrament, e la dona muller del noble infant En Pere ana s'en en Catalunya.

CAPITOL LII.

Com lo apostoli feu donacio al comte Carles del regne de Cecilia.

Esdevench se que, en aquella saho havia hun apostolli en Roma qui era gran amich del comte Carles qui era comte de Anyo [1] e de Prohença, e era frare del rey de França, de aquell que mori a Tunis [2]. E deposa lo rey Manfre de son regne, e donal al comte Carles. Mas aquest do a gran dan de tota crestiandat.

CAPITOL LIII.

Com lo comte Carles se aparella per anar a la terra del rey Manfre.

Lo comte Carles se aparella en Prohença; e ajusta grans gents per anar contra la terra del rey Manfre. E ell no era gens apparellat be de tresor, axi com mester li fora; mas que manllevava e baratava tot ço que podia.

CAPITOL LIV.

Com lo comte Carles trames à N'Anrich de Castella en Tunis que li prestas los seus tresors, e com los hi presta.

En aquella saho, N'Anrich [3] de Castella, fill del rey En Ferrando de Castella era en Tunis, que son frare lo rey de Castella N'Amfos lo havia gitat de sa terra. E prenia soldada del rey de Tunis, e feya li gran honor. Si que N'Anrich de Castella havia ajustat gran tresor, e havial trames en Genova. El comte Carles trames li missatgers a Tunis, per ço com era son cosingerma: que li prestas aquell tresor que era en Genova seu, per ço com lo havia gran mester. E N'Anrich dix li: que be li playa; que ço que ell hagues, que ho prengues, a sa honor e a son servir. Sobre aço los missatgers s'en tornaren al comte Carles, e portaren cartes a aquells qui

(1) Urbain IV proposa la royauté de Naples à Charles d'Anjou, en octobre 1263 (voyez *Diurnali* di messer Matteo di Giovenazze, edition du duc de Luynes, pag. 43.)

(2) Saint Louis.

(3) Henri.

tenien aquell tresor en Genova, quel livrassen al comte Carles: e tantost fon li llivrat. E ab aquest tresor asoldada cavallers a Roma, per terra; e ell vench s'en per mar en galeres; si que, quant fo a la font de Roma, exi a terra ab molt gran ventura, per ço com era molt gran vent e molta mar [1].

CAPITOL LV.

Com lo comte Carles ab tota sa ost s'en vench al pont de Xipre

Quant fo a Roma, aparellas ab tota sa cavalleria e ana s'en vers la terra del principat e de Pulla; e vench s'en al pont de Xipre [2], qui es à l'entrant de la Terra de Llavor [2]. E quant foren aqui stats, foren be quatre milia cavallers entre Picarts, e Francesos, e Flamenchs, e Romans, e Campenes.

CAPITOL LVI.

Com lo rey Manfre tench consell ab sos barons.

Lo rey Manfre sabe novelles quel comte Carles venia sobre sa terra, e trames missatgers als comtes e als barons de sa terra. E quant foren venguts domanals de consell.

« Barons, dix lo rey, lo comte Carles ve sobre ma terra, e vostra que es; e axi hi havets bona part com yo. Per que volria, si vos altres ho volets m'h consellats: o que stablissem lo pont de Xipre e les altres entrades de cavallers e de servents, per tal que no poguessen entrar en nostra terra los nostres enemichs, ne fer negun dapnatge; e cascu de vos altres se apparellas ab son poder, al pus tost que puxats; e siam aparellats breument per anar contra nostres enemichs e defensar nostra terra. »

Respos lo comte Galvay [3]: « Senyor, ço que vos havets dit es molt bo: que tuyt nos aparellem e siam cascuns ajustats per anar contra nostres enemichs; mas gran volpeatge sera e gran minua, si nos vedam l'entrar al comte Carles en nostra terra; e semblaria que nos no haguessem poder de combatre ab ell. »

E cascu dels altres barons, que ja havien parlada la traïcio, donaren aquell consell mateix; e digueren que mes valria quels lexassen entrar.

(1) Charles d'Anjou arriva par mer à Rome, le 21 mai 1265. Clément IV avait succédé à Urbain IV, dès octobre 1264.

(2) Ceperano, à l'entrée de la Terre de Labour.

(3) Galvano Lancia, oncle du roi Manfred, qui le fit prince de Salerne. (*Diurnali*, pag. 146.)

E cascu fos demanat per lo rey ab quants cavallers seria. E cascu feu resposta molt gran e bella. E quant vench als ops que foren ajustats, no n'i hac negu que fos ab lo terç de aquells que havien dits, ans ne falliren dels comtes e dels barons qui s'escusaven per falses scusacions, axi com aquells que havien en cor de traïr lur senyor e livrar a mort.

CAPITOL LVII.

Com lo rey Manfre e lo comte Carles estaven cascuns aparellats per fer la batalla.

Quant vench hun jorn que lo comte Carles fo passat e entrat al regne de Cecilia ab sa cavalleria, e foren armats de totes armes, els cavallers aparellats de combatre, el rey Manfre fo aparellat ab sa cavalleria assats prop de la ost dels Francesos; e foren cinch milia a cavall, entre cavallers e soldaders. El rey Manfre fo a la mijana schala; e el comte Jorda [1] fo en la primera scala; e el comte Bartholomeu en la segona; el comte Galvay en la quarta schala; e lo comte camarlench [2] en la reguarda.

CAPITOL LVIII.

Com lo rey Manfre fon vencut e desbaratat per lo comte Carles.

Sobre aço les osts de abdues parts se ajustaren. El comte Jorda, qui havia la davantera, ana a ferir en la primera schala dels Picarts e rompe la, e desbaratala tro a la segona schala dels Prohençals; e puix apres feri lo comte Bartholomeu ardidament, si que y hac molt caualler abatut de son cavall, e morts e nafrats de la huna part e de la altra. Mentre la batalla era molt fort, lo comte Galvay els altres qui eren de tras en la reguarda començaren a desenregar en fogir. Quant lo rey Manfre veu quels seus cavallers li fogien e que de tot en tot era trayt, punyi son cavall dels sperons, tot armat com era, e mes se l'escut d'avant e la llança, e ana ferir en la pressa dels Francesos, e dix que mes amava morir rey que morir deseretat.

E aqui lo rey Manfre mori, ab la major pressa de sa gent, per ço com los traydors li falliren; per que puix ne hagueren mal guardo.

(1) Giordano Lancia comte de S.-Severino « Se dice (*Diurnali*, pag. 31.) che li è frate consobrino (de Manfred) per parte di mamma. » La bataille de Bénévent eut lieu le 26 février 1266.

(2) Renaud, comte de Caserte.

Quant la batalla fon fenida, e el camp hagueren levat los Francesos, aquells qui foren romasos vius, lo comte Carles feu cercar tots los morts per cercar lo rey Manfre e per comtar los morts. E trobaren lo rey Manfre mort ab sis milia cavallers morts de ab dues parts.

El rey Carles feu soterrar lo rey Manfre ab gran honor, e puix ana avant, e entra en lo regne sens constrast; e pres gran res de comtes e de barons qui eren stats traydors al rey Manfre e cuydaven ne haver bon guardo d'ell; e ell feu los morir tots. E puix ana per la terra, e justicia e occis molt cruelment e sens merce la major partida de les gents de Cecilia, e de tota l'altra gent de la terra; e apres robals e tolch los tot quant havien e feu los molts de mals; e mes los en gran servitut de ribauts e de avols gents quils tenien vilment e sota lurs peus. E axi aquest rey Carles era molt desamat de Cecilians e de Puyleses, mas no-u gosaven fer aparer.

CAPITOL LIX.

Com Corali, nebot del emperador e del rey Manfre, vench sobre lo rey Carles.

Sobre aço lo comu de Pisa e d'altres barons del regne de Cecilia trameteren missatge a Corali qui era nebot del rey Manfre, qui era en Alamanya : que vingues, e que ells li farien la messio de ço que mester hagues, e li ajudarien ab tot llur poder per terra e per mar a cobrar lo regne de Cecilia. Quant Corali hac hagut lo missatge, aparellas ab lo fill del duch d'Estalrich[1] ab cincens cavallers alamanys, e vench per Lombardia tro en la ribera de Genova, a hun port que ha nom Vay prop de Sa-ona[2], e aqui ana s'en per mar tro en Pisa. Ara lexarem a parlar de Corali e parlarem de Anrich de Castella.

CAPITOL LX.

Quant N'Anrich de Castella desafia lo rey Carles e s'en ana à Roma.

Quant N'Anrich de Castella sabe que Carles hac conquesta la terra de Cecilia e de Pulla, pres comjat del rey de Tunis e ana s'en a Carles, per ço com fe quel fahes senyor de una partida de sa terra que hac conquesta ab lo seu tresor. E quant Carles viu N'Anrich de Castella, feu li molt bell semblant e acollil molt gint, no per tal quel volgue veher james en la terra, mas per ço que james no li tornas ço que havia man-llevat. E quant vench a cap de hun gran temps que N'Anrich hac stat en la cort del rey Carles, e viu que Carles no li donava negun recapte, parla ab Carles e dix li :

« Senyor, be es ver que yo havia en la ciutat de Genova aytant tresor, lo qual yom havia guanyat ab lo rey de Tunis; e vos trametes me a dir per vostres cartes e per vostres missatgers : que, per amistat e per parentesch vostre, per ço com gran mester vos era, per raho de venir sobre lo rey Manfre, e que si vos sobravets lo rey Manfre nel venciets e conqueriets la terra, que m'en dariets tal partida que a mi seria honor de pendre e a vos de donar, e yo que-us prestas aquell tresor meu. E yo, per tal com vos tinch per honrat cosi, e per ço com son pagat de la vostra honor e del vostre be, fiu-vos en plaer; e fiu manament aquells quil tenien quel vos dellivrasen a vostra volentat. Per que, yo-us prech quem donets de la terra que havets conquesta ab lo meu tresor, tanta que yo puxa viure honradament, o quem retats lo tresor que yo-us he prestat. »

— Sire Anrich, dix Carles, yo no son ara aparellat que-us reta ara vostre tresor, ne yo no he pas en cor que-us do hun palm de terra ne pus; mas com yo ho avre be aparellat, yo-us retre vostre tresor; e dar-vos-he messio a vos e a vostre companya, mentre que siats en ma cort.

— Senyor, dix N'Anrich, yo no vull vostra messio. E gens no pensava que axi vos capdelasseu de mi, ne que aytal guardo m'en retesets, segons la carta que vos me trametes per vostres missatgers. E puix axi es, retets me ço que-us he prestat e partir-m-e de vos, que nous vull pus seguir.

— Per ma fe! ço dix Carles, vos podets anar lla hon vos vullats, mas del tresor yo ara no-us en retre gents. »

Ab tant N'Anrich se parti denant Carles molt yrat e despagat, e des-exis d'ell e de sa amor e de sa companya; e desafia lo, e cavalca, e ana s'en a Roma. E aqui fo molt be vengut per los richs-homens de Roma e per tot

(1) Autriche. (V. *Diurnali*, p. 220, note, les noms des partisans de Conradin.)

(2) Vado près de Savonne.

lo poble, e majorment per la partida que era contra Carles.

CAPITOL LXI.

Aparellament de la gran batalla que fon entre Corali, nebot del rey Manfre, e Carles.

Quant los Romans saberen que Corali era vengut en Pisa, foren molt alegres, e aquells de Romania e de tota la encontrada e de tota Toscana, per ço com eren molt despagats e agreujats de la senyoria de Carles; e trameseren missatge a Corali, que vengues ardidament, que ells lo metrien en Roma e li valrien contra Carles. Quant Corali hac hagut missatge dels Romans, fo molt alegre, ell e lo comu de Pisa que li feya tota la messio; e aparellaren se molt honradament, tota la cavalleria de Pisa e de Toscana, el comte Galvay qui fogi de la batalla del rey Manfre, ab son fill que s'en era vengut en Pisa; e partiren de aqui ab tota la ost de Corali, e anaren s'en en Roma. E aqui reberen lo ab gran honor, e N'Anrich de Castella sobre tots, qui era en Roma ab trecents cavallers spanyols.

« Senyor, dix N'Anrich, be siats vengut vos ab tota vostra companya. Cert, molt son alegre de la vostra venguda. E havem tuyt en volentat que-us valrem ab tot nostre poder contra Carles. E pensem de enantar e de anar al pus tost que puxam, que ja no trobarem que en camp nos gos star; e si ho fach, hanch no ves tanta de sanch scampar. Que la major partida de ses gents son ribauts e avols gents; e la gent de Pulla e de Cecilia quel amen molt poch; e amaran mes la nostra partida que la sua. »

Atresi li vingueren molts homens de Roma, que li digueren que li valdrien de llur poder e quel seguirien a la batalla.

CAPITOL LXII.

De la gran batalla que fon entre Corali, nebot del rey Manfre, e lo rey Carles.

Quant vench a pochs dies que tuyt foren apa rellats, Corali ab tota sa ost exi de Roma e ana s'en vers la terra de Pulla. E quant Carles sabe que Corali venia dessus, per la terra a tolre, aparellas ab ses gents e vench s'en en les encontrades de la terra de Llavor[1], prop lo pont de Xipre[2] e ordena ses batalles. E hac be altres tanta gent com Corali. E Corali hac passat lo pont e fo dins la terra de Llavor; e fo prop la ost de Carles, e ordena ses batalles; e dona a N' Anrich de Castella ab los cavallers spanyols la davantera; e los Pisans e los Toscans hagueren la segona schala; e los Romans la terça; e Corali ab los Alamanys la reguardia, ab lo comte Galvay e ab lo fill del duch d'Ostalrich.

Quant Carles viu que Corali havia stablides llurs batalles de molta noble cavalleria, e veu la senyera d'En Anrich en la davantera, hac molt gran paor e tench se per perdut, e partis de la sua ost ab trecents cavallers, e mes se detras hun puig, per tal que si la sua ost fos desbaratada, qu'ell s'en tornas en la batalla.

Ab tant Corali feri en la batalla o ost de Carles; e En Anrich ab la ost dels Spanyols, qui havia la davantera, feri primer en la primera squadra dels Prohençals e dels Picarts, e desbarataren la; e gita la a mal. Els altres feriren en la segona schala del comte de Flandes; si quels Flamenchs nils Prohençals de la ost de Carles no pogueren soferir los colps de les llances ne de les spases dels Alamanys ne dels Romans ne dels cavallers pisans. E hagueren ne tants morts e abatuts de llurs cavalls, quels camps n'estaven cuberts, si quels cavalls vius no podien anar sino per cavalls o per cavallers morts; e començaren de fogir e de scampar als mils que pogueren. E Corali romas al camp ab la sua ost ab gran alegria; els cavallers e les gents escamparen se. Los uns encalsaven aquells que fugien; e los altres descavalcaven per llevar l'arnes dels morts; e nos cuydaven que haguayt hi agues, ans se pensaven que Carles fos stat en aquella batalla e que fos mort.

Ab tant Carles, qui era detras lo puig ab trecents homens a cavall, munta al puig per veure de la ost quen era esdevengut. E veu que la sua ost era perduda, e que Corrali era al camp, e que eren tots scampats e descavalcats, e que llevaven lo camp. Dix a sos cavallers : « Barons, firam en ells ardidament, que tots son nostres; que ells son desbaratats e nos guarden de nos. E abans que sien aparellats, havrem los tots desconfits e morts. » E

(1) Labour

(2) Ceperano. (V. Chr. de Moree, note p. 161.)

donchs Carles exi de tras lo puig ab sa gent e ab ses senyeres esteses. E comença a ferir en la ost de Corali; e trobals a peu e scampats. E ells quis pensaven que fossen major gent que no eren, desbarataren se e fogiren. E Corali ab be cinch cents cavallers fogi vers Roma. E Anrich de Castella, qui veu que tota sa gent se desbaratava, fogi e me se en una abadia de monges; e aquells llivraren lo. E Carles pres lo, e mes lo en hun castell molt fort qui ha nom Canosa; e aqui tench lo pres, e feu lo ben ferrar e molt be guardar.

CAPITOL LXIII.

De la preso de Corali e de sos companyons e de la sentencia qu'eu en Napols, de mort a tots.

Quant Corali se fo lunyat be cinch llegues de aquell loch hon la batalla fo stada, ab lo fill del duch d'Estalrich e ab lo comte Galvay, e la nit fon venguda, Corali demana de consell al comte Galvay si tornarien en Roma o que farien. «Senyor, dix lo comte Galvay, si nos tornam en Roma nens aturam en stes parts, o serem morts o presos. Que nos som ab poch poder; e sabran que nos som desconfits; e la partida de Carles vendra nos dessus, e poran nos fer gran dan. Mas partixcam nos tots quatre, vos e lo fill del duch d'Estalrich e yo e mon fill, de aquesta companya privadament, e yrem nos en les encontrades de Taracina qui esriba mar, e null hom nons conexera; e metrem nos en huna barcha, e tornar-nos-em en Pisa. E aqui reforçarem, e pendrem tal consell que be sera per nos. —Certes, dix Corali, vos deits be; donchs desguarnixcam nos e vistam nos tals vestidures que no siam coneguts.»

Adonchs anaren s'en aparellar tots privadament, e partiren se de llur companya, que null hom non sabia res. E anaren s'en a peu tant tro que vengueren a la mar, en les encontrades entre Gayeta e Taracina. Aqui trobaren huna barqueta de peixcadors, e digueren los, sils volien aportar en Pisa e pagar-los-hien molt be a llur volentat. E los peixcadors digueren que-u farien de molt bon grat. E quant se foren avenguts del nolit, muntaren en la barcha e faheren vela. E axi anaren tot lo dia e la nuyt; e quant vench lo mati, lo vent los dona al contrari e no pogueren anar pus avant, e aribaren en un lloch agrest. Mas assats prop de aquell lloch havia hun castell quis tenia per lo papa; e era'n castella hun cavaller quel pare de Corali li havia fet gran be, e encara quel havia fet cavaller. E quant foren aribats, exiren en terra, axi com a homens qui no eren usats de la mar, ne havien menjat, be havia dos dies, sino fort poch.

Lo senyor de la barcha pensas que aquests eren honrats homens, e si-u deya al castella de aquell castel quen havria bon guardo d'ell. E, quaix qui va a fer lenya o cercar altre, partis d'ells de la barcha, e ana s'en al castella de aquell castell. E quant fo lla, dix li: «Senyor, si vos me donats bon guardo, yo-us fare guanyar molt. Sapiats que quatre gentils homens han noliejada huna mia barcha per anar en Pisa; e semblen me honrats homens; e creu que sien de la companya de Corali.» E quant lo castella ho hac entes, munta a cavall ab d'altra companya, e ana s'en a la mar, e troba aquells quatre cavallers qui eren devallats en terra, per ço com la mar los havia treballats, e prengueren los sens tota deffensio. E conech be lo comte Galvay e son fill, que moltes vegades los havia vists; e per ells sabe que aquell era Corali e lo fill del duch d'Estalrich. E digueren al cavaller, que li darien tot ço que volgues e que nols dexellas nels tengues en preso. El cavaller retench los tant de belles noves, tro que hac trames per lo rey Carles missatge, quel tenia pres Corali e los altres qui ab ell eren. E Carles aytantost trames hi cavallers, e llivra lols. E amenaren los a Carles; e ell feu los metre en preso.

Ara, es certa cosa que tota la terra que Carles tenia era stada de son avi e de son pare de Corali. Per que no era maravella si Corali la demanava ne guerrejava ab Carles, que sua devia esser. Quant Carles hac Corali en son poder, ell fon molt desijos quel pogues destroïr, e hac jutges que li volien mal. E axi com a lladre feu lo jutgar a Napols, de fora la plaça, d'avant tota la gent; e aqui feu li tolre lo cap, a ell e al fill del duch d'Estalrich e al comte Galvay e a son fill. Mas Carles no havia pas entes lo evangeli de sent Matheu, qui diu de hun rey que perdona a hun seu servent qui li devia deu milia besants; e mana lo rey que hom venes ell e sa muller e sos infants e tot quant havia, e que lo deute fos pagat al rey; e aquell ser-

vent del rey agenollas als seus peus, e clama li merce; el rey hac misericordia d'ell, e perdonali; e lexal anar; e quant aquell servent fo fora del palau del rey, ell troba en la carrera hun servent del rey pus minue de si, quaix son companyo, que li devia cent diners petits, e dix li quel pagas; e aquell respos, que no havia de que, e que li hagues merce; e lo servent a qui lo rey havia perdonat, ple de yra e de mal talent, ana a pendre aquell servent del rey a la gola, e volial scanyar; les novelles anaren al rey, que aytal servent a qui ell havia perdonat havia batut molt cruelment, e mes, mes en carçre hu dels servents del rey, per ço com no volia pagar cent diners que li devia; e quant lo rey hac aço entes, trames missatge per aquell servent, que vingues a ell; el servent vench denant ell; e el rey li dix : « O tu servent malvat e des-lleall sens merce, no sabs tu que yo t'he perdonat tan grand deute com tum devies, e tu no has volgut perdonar a hun dels meus servents, ans l'has batut molt cruelment e mes en preso; certes, d'uy mes tu no havras perdo, ans entraras en la preso pregon, d'on no exiras james. » E axi lo rey feu lo ligar en la carçre pregon, d'on null temps pus nos exi[1].

Perço que, si a Carles membras quant los Serrayns de Babilonia lo prengueren ell e sos frares, los quals eren anats en terra de Serrayns per destroïr ells e llur terra, e no li feren null mal, ans lo lexaren anar ells e lurs gents sans e sauls, be fora raho e merce que, quant pres Corali que venia demanar ab raho sa terra, que nol occis ne li fes mal; mas, tot axi com ell havia atrobada merce entre les gents qui no eren de sa lig, que ell la hagues a Corali qui era crestia de sa lig. Mas Deu poderos qui veu totes coses e a qui no plau crueltat ne desmesura, ans li plau merce e caritat, e fa dels baix alts e dels alts baix, no sofer aytals desmesures. E axi Carles regna molt cruelment sobre la gent de Pulla e del regne de Cecilia; si que les gents lo havien molt en yra.

CAPITOL LXIV.

De la gran nomenada per totes parts del mon de aquest rey Carles.

Aquest rey Carles hac tan gran nomenada per tot lo mon, que totes les gents lo temien el duptaven. E hac hi hun fill de la primera muller qui fo filla del comte de Prohença[1]. El princeps de la Morea dona li sa filla per muller ab tota Moreha[2]. E per aquella terra de la Morea, cuyda guanyar lo rey Carles Romania[3]. E axi lo fill fo princep de la Morea. E Carles destroï los crestians grechs. Mas Deus, a qui no plach orgull ne mal, trames hi consell; per que no poch venir a fi son pensament. E si havia fet gran aparellament de naus e de tarides e de galeres e d'altres arnes per passar en Romania; lo qual arnes perde molt vilment, axí com a Deu plats, segons que oirets avant en aquest libre. Atresi deseretava e havia desposehit de son regne hun rey que havia en Jherusalem[4], qui era rey de Egipte e l'havia possehit dotze anys e guanyat de Serrayns; e hagueren presa Acra e tota la encontrada, si ell no fos qui y stava e

(1) Saint Mathieu, ch. 18, v. 23 à 31.

(1) Charles d'Anjou eut deux femmes : Béatrix, comtesse de Provence, qui mourut en 1267, et Marguerite, comtesse de Tonnerre, fille d'Eudes, duc de Bourgogne.

De Béatrix, il eut trois fils : Charles, qui lui succéda ; Philippe, prince d'Achaïe, mort en 1277, et Robert, et trois filles : Blanche, mariée à Robert de Bethune, comte de Flandre; Béatrix, mariée à Philippe de Courtenay, et Isabelle, mariee à Ladislas-le-Cumain, roi de Hongrie.

Il n'eut pas d'enfants de la seconde.

(2) Ce ne fut pas au fils aîné Charles, mais à son second frère Philippe, que le prince d'Achaïe, Guillaume de Ville-Hardoin, donna sa fille Isabelle. Il me suffit de renvoyer pour tous les éclaircissements à la Chronique de Morée qui précède. Ce qui a causé l'erreur de la plupart des chroniqueurs est la confusion qu'ils ont faite entre la seigneurie supérieure et la seigneurie réelle. Charles d'Anjou était seigneur supérieur de la Morée, en vertu de la cession que lui en avait faite l'empereur Baudoin en 1267, cession ratifiée par le prince lui-même, qui se reconnaissait ainsi son vassal; et son fils Philippe devint héritier de la seigneurie réelle de Morée par son mariage avec Isabelle. Charles d'Anjou ayant cédé à son fils aîné, Charles-le-Boiteux, le titre et les honneurs supérieurs de prince de Morée, comme une distinction donnée à l'héritier de la couronne, il y eut ainsi dans la même famille deux princes de Morée : Charles, l'aîné, seigneur supérieur; Philippe, le plus jeune, héritier de la seigneurie réelle, vassal du premier.

(3) Ce furent ces vues de Charles sur la Romanie qui amenèrent en bonne partie les Vêpres Siciliennes. Procida obtint de Paleologue l'appui nécessaire, et de Constantinople il alla en Aragon se ménager l'appui du roi Pierre.

(4) En décembre 1277, Charles acquit de Marie, fille de Bohémond IV, prince d'Antioche, et petite-fille d'Isabelle et de roi Jean de Brienne, les droits au titre de roi de Jerusalem, et dès le mois de janvier 1278 il prit le titre de roi de Jérusalem. Il prépara bientôt les moyens d'ajouter la possession au titre, et envoya la même année 1278 six galeres, qui arrivèrent le 7 juin à Saint-Jean d'Acre.

y despenia tot son tresor en cavallers e en servents per defensar la terra als Serrayns que y venien cascun any ab grans osts. Si quel ne tench despeceyt be cinch anys, que Carles trames en Acre, ab ajuda del Temple, hun cavaller de Pulla qui havia nom Roger de Sent-Severi[1] qui tenia la terra per Carles. El rey de Xipre[2] stava en Xipre; si que la terra de Acre e de Suria vench a gran comfusio, que hanch per Carles no y vench negun be ni null profit; mas guerra e treball e carestia. E a la perfi, lo comte Roger hac de dessemparar Acre e la senyoria, e sen torna a Pulla molt pobrament.

Ara lexarem a parlar de Carles e parlarem del noble infant de Arago En Pere.

CAPITOL LXV.

Com lo rey En Jaume de Arago, ab lo infant En Pere son fill prenguereu Murcia ab tot lo regne, e fo en l'any 1266.

Puix sdevench se en aquella saho, que lo rey de Granada ab lo rey de Castella comença guerra; e passaren molts Serrayns de Barberia en Spanya, per valer al rey de Granada. En aquella saho era Murcia de Serrayns, e tot lo regne tro Alacant e tro a Villena; mas tenien se per lo rey de Castella. Si que, en la ciutat de Murcia staven molts crestians per lo rey de Castella, mercaders e altra gent. E quant saberen quel rey de Granada hac començada guerra ab lo rey de Castella e quels Serrayns de Barberia passaven en Spanya, occiren tots los crestians que y eren, e alçaren se ab tota la terra, e començaren a guerrejar contra lo rey de Castella e contra tot hom qui crestian fos.

Quant lo rey de Castella hac tot aço entes, que Murcia se era alçada ab tota la terra, tro en lo regne de Valencia qui es del rey de Arago, e veu que altre consell no y podia prendre ni donar, tant havia a fer ab la guerra que havia ab los Serrayns de aquella part vers Sibilia, trames missatgers molt honrats al rey d'Arago : que ell lo pregava, axi com a pare, que ell li ajudas de aquella part vers ell; majorment del regne de Murcia ques era alçat contra ell, que ell li ajudas a cobrar. Quant lo rey d'Arago hac aço entes, trames li a dir per sos missatgers : que pensas de menar la guerra de aquella part vers Sibilia, que ell la menaria de ça e que li conquerria lo regne de Murcia.

E quant vench al Pastor[1], l'infant En Pere, fill del rey de Arago, se aparella ab moltes gents a cavall e a peu, e ana assetiar Murcia, e tallals tota la orta e tots los blats els bens qui eren en la terra; e cremaren viles e aldees, e tot quant era en torn de Murcia; e combatien la ciutat molt fort de dia e de nit. Si quel infant En Pere s'en ana hun jorn ab gran companya de cavallers, entre los quals era En Gil Garces, al portal de la ciutat lla hon la gent era. E lo infant En Pere devalla de son cavall, e los altres atresi ab los scuders e ab los scuts abraçats, e anaren al pont, e volgueren lo trencar. Els Serrayns que-u veren obriren les portes e exiren de la ciutat molt be armats, e foren moltes gents, e des-feren lo pont; si que y hac molt crestians naffrats e morts; e no pogueren durar la batalla, tants eren los Serrayns, e tornaren atras. Mas l'infant En Pere no s'en volch partir, ans se combatya ab Serrayns molt forçadament, tro que En Guillem Garces lo'n feu partir, que li dix : que, si no s'en partia, que mes valia que ell lo occis que sils Serrayns lo occien ol prenien. E axis parti de aqui e torna s'en a les tendes. Mas no ana gayre que vengueren a Murcia be quatre milia Serrayns ginets, ab gran recua de blats e de farina; e hagueren ho fet assaber a aquells de la ciutat que, quant a ells vendrien, que exissen deffora e que ferissen en la ost del infant En Pere; e ells feririen d'altra part; e axi desbaratar-los-hien. E lo infant, que aço sabe, llevas de aqui ab tota sa ost e vench se a Alacant.

El rey de Arago, que aço sabe, que tantes de gents eren vengudes a Murcia que l'infant En Pere s'en era hagut a llevar, aparellas ab ses gents e vench s'en a Alacant. E ab l'infant En Pere e ab totes les osts de Catalunya e del regne de Valencia ana s'en a Murcia, e asse-

(1) Roger de San-Severino, arrivé à Acre en 1278 avec la qualité de bail du roi Charles, prit possession de la ville et du royaume avec le secours des Templiers, et obligea les barons à lui prêter serment de fidelité au nom du roi Charles.

(2) Hugues III. Il avait pris en 1269 le titre de roi de Jérusalem. Il conclut, le 21 avril 1272, avec le sultan Boudochar un traité qui réduisait le royaume de Jerusalem à la place d'Acre et au chemin de Nazareth. Ce fut ce royaume que Charles d'Anjou lui disputa en 1278, en faisant valoir la cession à lui faite des droits contestes de Marie d'Antioche.

(1) Le second dimanche après Pâques. La prise de Murcie eut lieu en 1266. (Voy. la Chr. de Muntaner.)

tiala de totes parts; si que no y entrava nin exia negu que no fos mort o pres. Si quels Serrayns foren axi destrets de fam quels cans els gats se menjaven per fam, e ells mateix. E axi reteren se al rey de Arago, en aquesta guisa: que s'en pogues anar cascu ab ço que s'en pogues portar a la squena; e donaren al rey molt aur e molt argent sens nombre; que dins huyt jorns haguessen la ciutat dellivrada e quel rey les guias huna jornada luny de aqui. E los almugavers, que sabien quels Serrayns s'en devien anar vers Granada, anaren s'en deu llegues apres Granada e luny de Murcia be dos jornades, e emboscaren se, e tengueren en aguayt tant tro quels Serrayns qui eren exits de Murcia, quel rey havia fet guiar huna jornada luny de Murcia, foren en aquell lloch. E eren ben trenta milia, entre homens e fembres e infants. E los almugavers donaren los salt e occiren ne molts, e retengueren los altres en catius; e hagueren tot ço que aportaven, e puix ornaren s'en en terra de Murcia e de Alacant e de Valencia, e veneren los Serrayns.

E lo rey de Arago stabli Murcia e livra la als homens de Castella; e puix ana per tota la terra de Murcia ab tota sa ost, e conquista tots los castells e les viles quels Serrayns tenien en lo regne de Murcia, si que no y romas negun Serray que negun poder hagues, seno monestrals e lavradors. E aço fon en lo any de Nostre Senyor 1266, a 17 dies del mes de febrer.

E puix lo rey de Arago, quant hac lo regne de Murcia conquest, livral als procuradors del rey de Castella, e torna s'en ab tota sa gent en sa terra. E puix lo rey de Granada[1], quant veu que lo rey d'Arago ajudava al rey de Castella de la guerra, e que havia conquest tot lo regne de Murçia, feu pau ab lo rey de Castella e tributas ab ell. Mas no romas per aquesta pau que Abrahim Yuceff, senyor de Marochs, no trametes son fill en Spanya ab grans gens, a Algesira del Fader e Malicha[2], que eran d'En Estanyolan, qui guerrejava ab lo rey de Granada son sogre. E Abrahim Yuceff ajudali; e axi aquest guerrejava ab lo rey de Castella e ab lo rey de Granada[3].

(1) Muhamad Aben-Alahmar, celui qui bâtit l'Alhambra.

(2) A Algeziras A badra et à Malaga.

(3) Voyez, pour ces derniers événements entre les Maures et les rois chretiens, le chapitre VII, tome III, de Conde.

CAPITOL LXVI.

Com lo rey de Castilla ana a parlar ab lo apostoli.

Diu lo comte que, a cap de hun gran temps, que aquesta guerra hac durat molt entrel rey de Castella els Serrayns, axi quels Serrayns no podien fer mal al rey de Castella, ne lo rey de Castella no s'en entremetia gayre, sdevench que, en aquella saho, lo apostoli tench consili en Leo[1] sobrel Royne, ab tots los prelats de santa sgleya e ab tots los princeps de crestians o ab sos procuradors. El rey de Castella partis de sa terra ab la reyna sa muller, filla del rey d'Arago, ab quatre fills seus e ab tres filles e ab moltes grans gents; e vench s'en en la ciutat de Barcelona per anar parlar ab lo apostoli. E havia jaquit en Castella En Ferrando son fill en son loch. E havia trames en la frontera dels Serrayns En Nuno Gonçalves qui era hun dels millors homens de Castella, e l'arquebisbe de Toledo qui era fill del rey d'Arago, ab gran cavalleria, per tenir frontera als Serrayns.

E lo rey d'Arago feu li gran honor a ell era totes ses gents. E stech en Barcelona ab totes ses gents be quaranta tres jorns. E el rey de Arago feu li tots sos obs de menjar e de beure e de civada e de totes altres coses, ab tota sa companya, deu jorns; e despenien cascun jorn deu milia sols barcelonesos; e la ciutat de Barcelona dos jorns; e lo bisbe de Barcelona, Arnau de Guria, hun jorn. E quant hac aqui stat quaranta tres jorns, ana s'en a Perpinya; e aqui lexa la reyna sa muller e sos fills, a gran res de sa companya, e ell ana s'en a Belcayre[2] e en Prohençà. E aqui troba lo apostoli. E parla ab ell del fet del emperi[3]; mas no y acaba res. E partis d'ell, e torna s'en a Monpeller. E aqui vingueren li novelles que son fill, En Ferrando de Castella, era mort de malaltia. E puix vengueren li aqui mateix novelles, quel arquebisbe de Toledo, fill del rey d'Arago, e En Nuno Gonçalves ab gran res de cavallers eren morts en la batalla dels Serrayns en la frontera de Castella. E en aquell viatge mateix, com s'en

(1) Concile de Lyon sur le Rhône en 1274. (Voy. p. 258.)

(2) Beaucaire. (Voy. Muntaner, p. 296.)

(3) Il désirait obtenir la couronne impériale décernée le 1er octobre 1273 à Adolphe de Hapsbourg; mais le pape Grégoire confirma l'election de Rodolphe, qui, à son tour, lui confirma la possession de l'exarchat de Ravenne, de la marche d'Ancône et du duche de Spolette.

tornava à Barcelona, mori hun son nebot, fill d'En Manuel son frare, e huna filla sua, molt bella donzella, qui havia nom dona Elienor. E axi torna s'en en Castella molt yrat e malalt. E quant fon en Castella, feu jurar a totes les gents del regne de Castella e de tota la terra son fill En Sancho per rey, e no volch que negun dels fills d'En Ferrando son fill que fos rey. Si quel rey Felip de França, de qui eren nebots, fills de sa sor, qui havia covinença ab lo rey de Castella que, apres de la mort d'En Ferrando fossen e deguessen esser sos nebots reys, fon molt yrat. Mas lo rey de Castella posa aquesta raho e dix : que pus son fill En Ferrando era mort abans que ell, que lo regne devia tornar a hu de sos fills, e puix als nets, per ço car llur pare no era mort rey, per que sos fills no devien esser reys.

CAPITOL LXVII.

En qual manera los Serrayns paliers del regne de Valencia se alçaren contra lo rey de Arago; e fo migant juny, any 1276.

Diu lo comte que, aquella saho quel rey Alfonso de Castella fo vengut a Bellcayre e hac parlat ab lo apostoli, e s'en fo tornat en Castella, els Serrayns de Barberia foren passats en Spanya. E hagueren gran mal fet en la frontera de Castella, e hagueren mort l'arquebisbe de Toledo e En Nuno Gonçalves, e moltes d'altres gents, e lo rey de Granada hac trencades les treves al rey de Castella. Els almugavers de terra de Valencia e de Catalunya e de Arago saberen que la guerra era tornada entrel rey de Castella el rey de Granada, vengueren s'en tots en terra de Valencia, e aqui ajustaren se tots : que s'en volien anar en la frontera del regne de Murcia e del regne de Granada per fer mal a Serrayns. E foren be huyt milia homens a peu en la plana de Xixona qui es entre Alacant e Xativa. Corregueren en la orta de Alacant e del Coder, e prengueren molts dels Serrayns, els veneren; e puix corregueren pel regne de Valencia, lla hon los Serrayns paliers staven; e prengueren ne molts, els veneren. Si quels Serrayns del regne de Valencia s'en vengueren clamar al rey En Jaume de Arago, e digueren li : que no fossen presos ne morts en la sua fiança, quels almugavers los cativaven els occien, e no trobaven quils defenes.

El rey, quant aço hac entes, fonch molt yrat; e viu que no s'en podien a respendre; e dix als Serrayns de tot lo regne de Valencia que staven als plans e en les valls : que s'en muntassen a star als peus dels murs dels castells quels crestians tenien en lo regne de Valencia, e cells dels castells defensar-los-hien dels almugavers e de tota altra gent qui mal los volgues far. Els Serrayns de tot lo regne, quant hagueren entes aço quel rey los hac dit, desempararen les viles e los plans, e muntaren s'en star ab llurs bestiars e ab llur roba als peus dels murs dels castells, cascuns segons lo termenat d'on eren. E quant hagueren axi hun temps stat bonament e en pau, e veren quels castells no eren gayre stablits, quels cavallers quel rey hi havia mesos per castellans havien pres sou de quaranta servents e no n'i tenien deu; e d'altres n'i havien que prenien sou de xixanta servents e no n'i tenien vint; e axi lo rey era enganat per ells : si quels Serrayns acordadament emblaren be deu castells aquella saho, e occiren tots los crestians que y trobaren, e trameteren missatge al rey de Granada, que, si volien venir al regne de Valencia, o trametre socos, que aral porien cobrar.

E axi los Serrayns paliers del regne de Valencia se llevaren tots contra el rey. Si que les novelles vinguerea al rey d'Arago en la ciutat de Valencia : que tots los Serrayns del regne s'eren alçats e havien emblats be quaranta castells. E adonchs lo rey cavalca, be ab docents cavallers e ab dos milia homens de peu, e ana s'en a Xativa per tenir aqui frontera ab los Serrayns. E quant vench hun jorn, migant juny, al canalar del any 1276, novelles vengueren al rey d'Arago : que Serrayns a cavall e a peu eren entrats en la vall de Albayda e que havien corregut per fer dan a Xativa. E lo rey aytantost guarnis e munta a cavall ab tots sos cavallers; e la gent de Xativa exiren a peu per entrar en la dita vall. Mas En Guillem Ramon de Moncada, En Pere de Moncada, mestre del Temple, e En Garcia Ortis de Sagra no volgueren quel rey hi anas, ans digueren que, si él rey hi anava, quels s'en tornaren; si quel rey torna s'en a Xativa. E En Guillem Ramon de Moncada, e lo mestre del Temple son frare, e En Garcia Ortis, ab be cent cinquanta cavallers e ab cincents servents, cavalcaren en la d'amunt dita vall; e aqui encontraren se ab sicents cavallers serrayns e ab gran res de homens de peu; e foren en tal guisa sobrats per los Ser-

rayns que hanch no pogueren scapar ne fer negunes tornes; si que hi moriren tots, sino En Guillem Ramon de Moncada ab cinch cavallers; e fo nafrat en la cuxa. Els Serrayns amenaren s'en pres En Pere de Moncada, mestre del Temple, a hun castell que ha nom Biar; mas En Garcia Ortis mori ab tots los altres. Si quels Serrayns prengueren llavors molt gran victoria, e corrien per tot lo regne de Valencia.

Ara lexarem a parlar del regne de Valencia e de la guerra dels Serrayns, e parlarem del infant En Pere e dels cavallers de Catalunya, e d'En Ferran Sanches, germa bort[1] del infant En Pere.

CAPITOL LXVIII.

Quant En Ferrand Sanches germa del infant En Pere guerrejava ab ell e ab son pare.

Diu lo comte, quel rey, abans de hun any e mig quels Serrayns del regne de Valencia se foren alçats, En Ferrand Sanches, qui era fill del rey En Jaume de Arago, bort, e germa del infant En Pere de part del rey En Jaume quil havia hagut de huna dona de Arago qui era molt honrada e de gran linatge[2], parla e tracta ab tots los cavallers de Catalunya e ab gran part de aquells de Arago, per ço car ell havia muller qui era filla de hu dels pus honrats homens de Arago, lo qual havia nom Eximen d'Urea, que guerrejassen ab lo rey son pare a ab l'infant En Pere son frare, que tolguessen la terra al rey. E l'infant En Pere, que devia esser rey apres son pare, li volia gran mal a En Ferrand Sanches, per molts de mals que havia tractats contra ell e majorment per ço: En Francesch Sanches e En Eximen d'Urea huna, vegada que venian de la ylla del Cret en ça[3], se giraren a Carles; e parlaren a Carles, per ço com sabien que ell era lo major enemich quel infant En Pere havia; e Carles acollils molt be e donals grans dons, e tracta ab ells, que deguessen occiure l'infant En Pere. E no ho sabe mantinent, mas ja enans. De aço era culpable En Ferran Sanches vers l'infant, que era digne de perdre la vida e tot quant havia. Mas lo rey li ajuda molt; e havia dit moltes vegades al infant En Pere son fill, que li degues perdonar e que fos son amich. E lo infant En Pere respos li molt homilment; e deya al rey son pare: qu'En Ferran Sanches vengues denant lo rey son pare e que publicament degues dir lo mal que fet li havia, e adonchs perdonar-li-hia, e abans no. E En Ferran Sanches no-u volia fer. Atresi los cavallers de Catalunya volien mal al infant En Pere, per ço com ell no volia soferir los mals quels cavallers feyen en la terra, que cremaven e occien les gens de la terra, e robaven los camins, e soferien los omecys els robadors. E l'infant En Pere vedavals ho axi com podia, els ne castigava, dels pochs tro als majors, quant ne podia algu pendre. Si que, per aquella raho, pres En Guillem Ramon d'Odena, qui era de gran linatge, el feu negar en la mar. E lo rey son pare veya que aquest era tant enfortit que no duptava neguna res, ans volia manteinir justicia e dretura, axi dels grans com dels pochs, ne que no volia blandir los cavallers nels barons, axi com ell havia fet, tolch li tot lo poder que poch, e feyal viure pobrament, e tench lo molt en gran vincle. Mas ell, axi com a bon fill e savi e de gran seny, prenia ho en pau e en bona volentat ço quel rey son pare feya ne li deya, que hanch null temps no li fon desobedient ne li contrasta res de sa volentat.

CAPITOL LXIX.

Quant l'infant En Pere assetja hun castel d'En Ferran Sanches son germa bort.

Quant En Ferran Sanches e En Eximen d'Urea se foren partits de Carles e foren tornats en llur terra, En Ferrand Sanches parla ab tots los cavallers de Catalunya e de Arago, e dix los com l'infant En Pere los volia tolre e deseretar llurs costumes e de llurs franquees; e quant que fos rey, no hagues poder en la terra que, axi com ara eren franchs, quels metria en grand servitut; e que si ara, mentre que no tenia poder, no s'en ajudaven, tot lur fet era perdut. Sobre aço empreseren se ab lo rey e ab l'infant En Pere, tant tro que fossen a fi venguts de llur enteniment.

En aquella saho l'infant En Pere havia feta huna poblacio al entrant del comtat de Ampuries novellament aqui, qui ha nom Figueres. El

(1) Batard.

(2) De una señora de la casa de Antillon tuvo el rey don Jayme I un hijo llamado Fernan Sanchez, à quien diò la baronia de Castro, y en este caballero tuvo origen en Aragon la ilustre casa de este apellido. (Bofarull., t. II, p. 259.)

(3) En revenant de la Terre-Sainte ils passèrent en Crète, et de là à Naples.

comte de Ampuries, qui havia nom N'Uguet[1], vench hi ab tota sa ost, e pres la, e enderoca la, e aporta s'en les portes e la fusta a Castello. E En Ramon de Cardona, el comte de Pallars, e En Ferran Sanches meteren mans a guerrejar ab lo rey e ab lo infant En Pere. E adonchs lo rey conech e sabe ço que En Ferran Sanches ab lo altres barons de Catalunya havien empres de fer mal contra ell e son fill, e dix al infant En Pere que anas en Arago e que amenas totes les osts de Arago sobre En Ferran Sanches, e que no s'en partis james tro quel hagues pres e gitat de la terra. E dona li plan poder sobre la terra.

E l'infant En Pere, quant hac oït lo comandament del rey, ana s'en en Arago e ajusta grans osts de cavallers e de homens de peu, e ana asetjar hun castell molt gran qui ha nom Antillo, qui era d'En Ferran Sanches, hon era En Jorda de Pena, germa d'En Ferran Sanches de part de sa mare, ab gran res de cavallers e d'altres gents de armes; e combate lo molt fortment nit e jorn. E cells del castell se deffenien molt enfortidament, e defenien lo castell al mils que podien, per ço com havien fiança que En Ramon de Cardona e el comte de Pallars ab tots los cavallers de Urgell e de llur terra los venguessen socorrer, e que faessen levar l'infant En Pere del setge; mas ells foren enganats de aquesta cosa, qu'ell ajusta ses osts en Catalunya e ana s'en sobrel comte de Ampuries. E En Ramon de Cardona ama mes ajudar al comte de Ampuries, que era son cunyat, que En Ferran Sanches. Mas stant lo rey ab ses osts en la terra del comte de Ampuries, el comte de Ampuries e En Ramon de Cardona veren que longament nos podien tenir al rey, e feren la sua volentat. El rey era misericordios e atorgals tot ço que ells volgueren, de aytant en fora que fessen dret al infant En Pere de ço que li havien fet, e que s'en avenguessen ab ell axi com poguessen. El rey ab totes ses osts exis de la terra del comte. E tornaren s'en en lurs terres, e lo rey torna s'en en Barcelona; e aço fo en la exida de juny.

(1) Hugues IV, fils de Pons Hugues III, et mari de Sybille, vicomtesse de Bar. Il tint le comté d'Ampurias de 12[illegible] à 1277.

CAPITOL LXX.

Quant l'infant En Pere feu negar En Ferran Sanches so germa bort.

Mentre l'infant En Pere tenia assetjat lo castell de Antillo, En Ferran Sanches anava per sos castells amagadament, e confortava sos cavallers e les gents qui eren per sos castells, ques tenguessen be e ques deffensassen be, que tost havrien socos gran, e que nols calia haver pahor. Sobre aço al infant En Pere vench, que En Ferran Sanches devia venir a Antillo; e feu be metre cent cavallers en aguayt, que si venia que fos pres. Si que En Ferran Sanches cavalca hun jorn, que volia cavalcar de nuyt en Antillo, e passa per l'aguayt; quel conegueren. E ell era be encavalcat, e fogi; e entra s'en en hun seu castell qui ha nom Pomar. Els cavallers foren en torn del castell; e trameteren missatge al infant En Pere qui era en Antillo, que En Ferran Sanches havien enclos en Pomar. E l'infant tantost trames hi cavallers e gents, e tengueren lo assetiat. Ell mateix hi vench.

En Ferran Sanches veu quel castell nos podia tenir e que havia a venir en poder del infant En Pere, dix a son scuder que muntas Asenyallat, lo millor cavall que ell havia; e feu li vestir les sues vestidures; e dix li que, quant seria fora del castell, que s'en anas per cames de cavall aytant com pogues, e ell anar-s-en-hia per altra part. E ell fo vestit molt probament com a pastor, per tal que, si fossen coneguts, ques cuydassen quel scuder fos En Ferran Sanches.

Ab tant exiren se del castell e foren vists de la ost, e l'escuder partis d'ell, e fogi per cames de cavall; mas no li valch res, que tan gran fo l'encalç[1] dels cavallers e de les gents que nols poch scapar. E prengueren lo, e demanaren li qui era aquell que ab ell era exit del castell; e ell dix los que En Ferran Sanches; e puix tornaren s'en e cercaren lo per moltes parts. E quant En Ferran Sanches fo exit del castell, si s'en ana tant com poch vers huna aygua molt gran que ha nom Cinqua, qui es prop de aquell lloch; e volch passar l'aygua de nadant. E quant era dins l'aygua, feya li pahor l'aygua qui era molt gran; e torna s'en a la riba, e exia s'en, si que del tot la rufa, e anas amagar en hun camp de blat. E pastors veren ho, e digueren ho als cavallers quil anaven cercant; e los cavallers

(1) La chasse, la poursuite.

anaven d'aquella part, e prengueren lo sens nenguna deffença que no feu, e menaren lo s'en. E faheren assaber al infant En Pere, que ells havien pres a'n Ferran Sanchis, e axi que volia que fessen. E l'infant mana quel negasen en aquella aygua. E aytantost la nit fo venguda, e feren ço quel infant los mana. Mas l'infant En Pere volguera be que s'en fos anat; mas puix axi era, no volia pas que scapas a justicia que affeada havia. Puix tots los cavallers del castell e tota la sua terra retes a ell. E l'infant exella En Jorda de Pena e tots cells qui ab ell eren, de la terra per tots temps.

E quant lo rey sabe que l'infant En Pere hac fet negar En Ferran Sanches, pesa li molt, per ço com era son fill. E d'altra part aconfortas s'en molt, per ço com havia pensada tan gran malea vers ell e vers l'infant En Pere son frare. El rey ana s'en vers lo regne de Valencia, per raho dels Serrayns quis eren llevats contra ell. E l'infant En Pere, quant hac tengudes les festes de Nadal en Barcelona, aparellas de molts bells vestits, e de belles armes noves, e de bells cavalls a sos obs e a tota sa companyà, e tot privadament, que no volch que null hom ho sabes, ana s'en en França, a son cunyat e a sos nebots, fills del rey de França e de sa sor qui ja era morta. Si quel infant En Pere fo a una jornada de Paris abans quel rey de França ne sabia res. El rey de França maravella s'en molt com axi era vengut, que res no li'n avia fet assaber; e exi li a carrera, e accolli lo molt gint, e hac gran goig de la sua venguda, per ço car null temps lo havia vist. E feu ne molt gran festa; e feu li molt gran honor, aytant com estech en la sua terra. E parlaren moltes vegades ensemps privadament, que null hom, per privat que fos, no poch saber res de llur consell; e puix l'infant En Pere pres comjat del rey de França e de sos nebots, e vench en Catalunya, en la ciutat de Girona.

CAPITOL LXXI.

Com lo comte de Ampuries se vench a metre en poder del infant En Pere.

Quant l'infant En Pere fo en la ciutat de Girona, el comte de Ampuries N'Uguet e les gents del comte saberen quel infant En Pere era vengut de França e que era en Girona, e hagueren molt gran paor que no vingues sobrel comte, e digueren al comte ques posas ab l'infant al mils que pogues, e que fes sa volentat, e ques metes en son poder, si altre no podia fer. Si quels cavallers e els barons de la sua terra tengueren per bo aquest consell. E lo comte trames a Girona sos missatgers e sos parladors per fer posa ab ell; mas l'infant En Pere non volch d'altrament fer, sino que li fes dret, o ques metes en son poder a tota sa volentat. Sobre aço lo comte hac consell ab los promens e ab los cavallers e ab los homens de les viles e dels castells; e digueren li ques metes en son poder; que mes valia que fes sa volentat; que si guerrejava ab ell, perdria tota sa terra, e sil podia pendre, farial morir a mala mort.

Quant lo comte de Ampuries hac oyt lo consell de les sues gents, e veu que li covenia metres en poder del infant, hac molt gran paor de morir, per ço com li era molt culpable; e feu son testament, e ordena totes sues coses, e pres comjat, e cavalca ab sos cavallers, e vench s'en a Girona al palau hon l'infant En Pere era: e descavalcha, e munta sus, e vench denant l'infant. Agenollas a genolons e posas a sos peus clamant merce; e dix li ques metia en son poder, per fer d'ell ço ques volgues. E l'infant feu lo llevar de aqui, e manal molt be guardar.

CAPITOL LXXII.

Com l'infant En Pere perdona al comte d'Ampuries d'avant los barons e tot lo poble.

Esdevench se que, en aquella saho, era guerra entre En Guillem de Castellnou qui era anat ab l'infant En Pere en França, e en Arnau de Cortsavi, e En Guillem de Canet, e En Ponç Saguardia, e En Guillem de Pinos, e En Ramon Roger de Pallars. Tots aquells guerrejaven ab En Guillem de Castellnou, e li havien cremada e guastada sa terra, mentre que En Guillem de Castellnou era en França ab l'infant En Pere; et puix anaren li assetjar hun castell qui havia nom Munt-Baulo[1], qui es d'En Guillem de Castellnou. Eren cent cinquanta cavallers e quatre milia homens a peu. Si qu'En Guillem de Castellnou ne feu mostra al infant En Pere: com aytals cavallers li havien sa terra correguda, e que no s'en eren stats per amor d'ell, e que encara li tenien assetiat lo castell de Munt-Baulo. E l'infant com aço sabe, fo molt despagat. E trames missatge a'n Arnau de Cortsavi e a'n

(1) Le Boulou.

Guillem de Canet, e als altres cavallers, ques levassen del setge. E ells respongueren li : que per null hom no s'en llevarien, ne-u havien a fer.

Quant l'infant hac hagut lo missatge e hac entes que per ell no s'en volgueren llevar, feu aparellar sa companya, e ab huytanta cavallers be aparellats, ana s'en jaure, aquell jorn que hac hagut lo missatge, a Figueres, qui es luny de Girona quatre llegues. E aço fo un di-sapte, en la nit. El diu-menge mati partis de aqui e ana s'en a Saret[1], hun castell qui es d'En Guillem de Castellnou; e troba y En Guillem de Castellnou ab vint cavallers; e de aqui tro a Munt-Baulo havia una legua.

Quant vench que les dues parts de la nit foren passades, llevaren se e aparellaren se; e l'infant munta a cavall, e pres ses armes, e tots los altres atressi; e cavalcaren per hun lloch, ço es per hun altre cami que nul hom nos pensava que deguessen per aqui venir al castell quels cavallers tenien assetjat. Mas enans que fossen al castell fo jorn e clar, el sol exit era. El infant En Pere partis de la sua companya ab vint cavallers ab la sua senyera, corrent tro a les tendes de la ost. Mas trenta cavallers armats, qui guaytaven aquell mati, lo veren venir en la ost, e anaren vers ell abrivadament. Si quel feriren de la llança e li trencaren l'escut, mas no li feren negun dan. E l'infant rompe sa llança e mes ma a la spasa, e feri de mortals colps als cavallers e a tot hom que troba denant si, e abate a terra En Ramon Roger de Pallars, e pres En Guillem de Pinos ab set cavallers.

Ab tot, la companya del infant fo venguda; e aquells de la ost començaren a fogir a cavall e a peu; mas la muntanya era tan rosta que no podien fogir a cavall e anaven s'en a peu. E l'infant En Pere pres lurs armes e llurs tendes e be huytanta besties, entre cavalls e rocins e muls. Mas En Guillem de Canet, sempre que veu l'infant En Pere, se parti dels altres cavallers, es tira a part ab tota sa companya, e dix que ell no vendria ab armes contra l'infant En Pere qui era son senyor; per que l'infant hac li'n gran grat.

Quant tot aço fo fet, l'infant En Pere feu carregar tot l'arnes e tota sa presa, e torna s'en ab tota sa ost a Seret; e aqui feu treves de tots los cavallers ab En Guillem de Castellnou a hun any; e despuix torna s'en a Girona. E puix partis de Girona ab la dona sa muller e ab sos infants e ab tota sa companya, e vench s'en a Barcelona, e amena lo comte de Ampuries ab si. E hun jorn feu manament a tots los cavallers e a tots los ciutadans de Barcelona que venguessen al palau. E feu venir tots los savis de lligs e els prelats. E puix feu venir lo comte de Ampuries ab si denant ell, ab les mans plegades. E quant tuyt foren ajustats, l'infant En Pere parla e dix :

« Barons, sabets ço quel comte que aci es m'ha fet? Ha n'hic de tals qui no saben tot. »

Ab tant mana a hun scriva qui de prop li stava, que legis denant tuyt ço quel comte li havia feyt. E lo scriva llevas de peus, e mes mans a legir hun capitol. E l'infant demana al comte, si era ver ço quel scriva havia lest. E lo comte respos : « Hoc, senyor, per Deu! »

E aqui l'escriva legi tots los fets quel comte havia fets contra l'infant, de capitol en capitol; el comte atorga que era veritat, clamant merce. E quant aço fo fet, l'infant feu jutgar per dret als savis generalment : Que no y havia dret al cos ne en la terra. E dix denant tuyt :

« Barons, dix l'infant, be vets e conexets que yo poria fer al comte per dret; mas yo li perdo, e li vull retre nostra amor e nostra gracia, e vull que sia de nostra companya; e si ab mi vol anar, de donar li lur res a quaranta besties; e si sen vol anar en sa terra, ne ha menester mon secos ne ma ajuda, fer-la-li-he molt volenters. »

E quant lo comte hac aço entes, quis cuidava que no pogues estorçre a mort, hac molt gran goig, e mes mans a plorar, e gitas de abocons als peus del infant, e besa li los peus e les mans. E les gens qui eren al palau hagueren molt gran goig e ploraren tuyt de pietat, del infant En Pere que axi era stat misericordios. E tots li feren gracies. E l'infant En Pere pres lo comte per la ma e lleva lo, e dix li que anas lla hon volgues. El comte ana s'en a son ostal, e puix, a pochs de dies, pres comjat del infant e torna s'en en sa terra.

CAPITOL LXXIII.

Com lo rey En Jaume de Arago mori, e fo lo darer dia de agost, en lo any de Nostre Senyor 1276.

Quant l'infant En Pere hac perdonat al comte de Ampuries e hac menades a fi totes les sues

(1) Seret.

coses que havia a fer en Catalunya, e hac entes quels Serrayns del regne de Valencia s'eren alçats e que feyen gran mal en la terra, partis de Barcelona, e ana s'en a Valencia. El rey son pare adonchs dona li poder sobre tota sa terra, e dix li que pensas de menar la guerra contrals Serrayns, e llivra li tota sa companya. Mas no ana gayre de temps quel rey enmalalti en la ciutat de Valencia. El rey feu se venir l'infant En Pere e dix li:

« Don Infant, yo son fort malalt, e se e conech que d'esta malaltia no pore guarir. Mas, axi sia com Deus vulla. Yo-us he fets molt mals e molts torts, per falsos lausengers qui-us acusaven ab mi; e ara penit m'en; que hanch no fon negun rey qui millor fill hagues com vos sots stat a mi, ne tant obedient a pare, que hanch null temps me agreujas nem passas la mia volentat de res. E si-us n'he provat en moltes coses. Per que, yo-prech Deus que-us leix viure llongament en vostre regne ab gran honor, e-us do Deu força e poder sobre vostres enemichs, e don vos Deus gracia e amor de totes gents, el vostre nom sia exalçat e temut per totes regions. E placia a Deu que vos e el vostre senyal sia exalçat, e anets tos temps avant, e null temps no siats sobrat per neguns, ans sien sobrats e vencuts tots cells qui vindran contra vos ne volran venir. Ay! bell fill, pensats be de la terra governar, e amats vostre poble, e siats misericordios; e amats e honrats tots los barons e els cavallers, e tenits los en cura, e donats del vostre; e tenits la terra en justicia e en dretura, e fets vostre poder que gitets tots los Serrayns del regne de Valencia. »

Quant lo rey hac donada la sua gracia a son fill, l'infant En Pere, e l'hac benyt, e li hac dites moltes bones paraules, e l'hac fet hereu senyor de son regne, e l'infant En Pere hac oydes e enteses les sues paraules, e plorant e sospirant de gran dolor que havia de son pare, que havia stat lo millor rey que hanch fos, el pus agradable a totes gents, que axis partis d'ell e de son regne, besal en la bocha e puix les mans, e stech denant ell tota via; que hanch per menjar ne per beure no s'en parti, tro quels angels del cel vengueren ab gran alegria, qui li prengueren la anima del cos e la s'en muntaren al cel denant Deu. E aço fo lo darer dia de agost, en lo any de Nostre Senyor 1276.

E lo rey En Pere feu venir tots los barons de la sua terra. Els richs-homens de la ciutat ab grans ornaments portaren al beneyt son pare al monestir de Poblet, e aqui feu lo soterrar molt honradament. E puix ana s'en en Arago al maestre de la ciutat de Saragosa; e aqui feu venir tots los barons de Arago e de Catalunya, e los rich-homens de les ciutats; e tench molt gran cort e molt honrada, e dona molt grans dons a cavallers e a juglars, e coronas rey. E corona madona la regina Constança sa muller, e mes li el pom d'aur en la ma en la sgleya major de Saragosa denant l'altar, mentre quel bisbe cantava la missa. E puix quant fo la missa dita, lo rey ab la regina anaren s'en a son palau. E ten corts be huyt jorns. Els cavallers e les gents menaren molt gran alegria; e puix la cort se departi e el rey torna s'en al regne de Valencia, e los barons e los cavallers tornaren s'en en llurs terres.

CAPITOL LXXIV.

Quant lo rey En Pere pres la vila de Muntesa e cobra tot lo regne.

Quant lo rey En Pere fon vengut al regne de Valencia, no s'atura gayre ne sajorna son cors molt, ans ana per lo regne de Valencia ab cavallers e ab almugavers, per plans e per muntanyes, tot guarnit, que no li exien les armes del dos a ell e a sos cavallers. E guerrejaven ab los Serrayns, els tallava lurs blats els bens de que tenien a viure. E recobra gran res dels castells e dels lochs. E los Serrayns que veren quel menava tan fortment la guerra e quels destruya per fam e per fet d'armes, desempararen a poch a poch la terra, e recolliren se tots en huna vila molt fort qui havia nom Muntesa, e es del regne de Valencia, la qual havien tenguda tots temps Serrayns paliers. Mas eren se alçats contral rey; e havia y be trenta milia homens d'armes, sens fembres e infants.

Quant lo rey sabe que tots los Serrayns de la terra, ço es assaber la major partida, se foren mesos en la vila de Montesa, que s'eren aqui molt apoderats e feyen gran mal en la terra, lexa tota la terra quels Serrayns tenien e ana s'en, ab grans osts que hac fetes ajustar, assetiar los Serrayns a Montesa. E feu batre ginys e trebuquets, que tiraven en la dita vila nit e jorn molt enfortidament. Els Serrayns feyen grans ajustanyes de fora ab cavallers e ab servents, e ferien en la ost; els crestians ferien en ells e

metien los dins la vila. E axi feyen hun gran torneig tots jorns. E moriren hi molts Serrayns; dels crestians altressi. Quant lo rey hac stat aci molt ab ses osts e veu quels Serrayns de la vila se tenien molt fort encontra ell, volch metre tot son fet en hun punt, axi com cell qui es de gran cor e ple de gran ardiment e qui no dupta res de fet de armes, ans met son cos avant al major.

La vila de Montesa quel rey tenia assetjada es molt fort; e sobre lo castell e la vila ha huna mola de rocha molt fort qui guarda lo castell e la vila. Els Serrayns tenien aquella, e el castell e la vila nos podia tenir. Quant vench hun jorn, lo rey ajusta son consell e dix los:

« Barons, en aquesta vila ha moltes gens a cavall e a peu, e nons prehen gayre, ans se son molt enfortits devers nos; e poria esser que y steguessem gran tems, si donchs nos nols asitiam d'altrament. E si podiem pendre la mola, lo castell e la vila poriem aver puix per nient. Quant vendra al mati, tuyt siats aparellats ab vostres armes; e ab dues parts de la gent a peu e a cavall anats combatre la vila tots ensemps; e tots los Serrayns iran lla hon la major batalla sera; e yo ab la una partida dels cavallers e dels peons combatre la mola. E si la mola podem haver, la vila e lo castell es nostre. »

Aquest consell atorgaren tots e tengueren per bo. E quant vench lo mati, tota la ost fo aparellada; e les dues parts de la ost anaren combatre la vila, el rey ab lo romanent dels cavallers, a peu, e de la gent ab los scuts abraçats e ab lurs elms al caps, muntaren per la costa amunt. E lo rey tota via fo dels primers, tant que foren al peu de la mola; e los Serrayns qui eren dessus gitaren los pedres; si quel rey, qui era dels primers a peu, pres de grans colps de pedres e de cantals, si quel scut li trencaren del tot de sobre. E els Serrayns de la mola, qui veren la batalla molt gran quels crestians donaven a aquells de la villa, e veyen los Serrayns sperdre sovent e tornar atras, sperderen se aytambe. E lo rey e la gent qui eren ab ell prengueren vigoria, e muntaren sus alt, mal grat dels Serrayns, e ociren e enderocaren per les roques avall tots los Serrayns que y trobaren, e posaren la senyera del rey lla sus.

Quant los Serrayns del castell e de la vila veren que la mola havien perduda e que tot llur fet era perdut, reteren se al rey a tota la sua volentat a fer. E lo rey entra en la vila; e pres se tot lo tresor e la roba, e pres tots los Serrayns, e fe-u ne ço que li plach. E quant los Serrayns del regne de Valencia, qui tenien los castells mal grat del rey, saberen que Muntesa era perduda, reteren los castells al rey e desempararen la terra. E axi lo rey En Pere cobra lo regne quels Serrayns havien pres, ab gran forç e per gran ardiment, stabli los castells molt be, e pobla la terra de crestians. E puix lo rey torna s'en en la ciutat de Valencia, e sajorna e delita son cos, car be no havia mester, que molt havia treballat.

CAPITOL LXXV.

Com lo rey En Pere de Arago pres tots los barons de Catalunya en Balaguer, e fo eu lo mes de joliol, any 1280.

Mentre el rey stava en son palau en la ciutat de Valencia, tots los barons de Catalunya, e el comte de Foix[1] e els cavallers se ajustaren tots, e hagueren llur consell que guerrejassen ab lo rey, e que li trametessen acuydaments, per ço com lo rey, depuix que havia presa la corona en Arago, no havia volgudes tenir corts a Barcelona, ne confermar llurs franquees quel bon comte de Barcelona los havia donades e confermades, de les quals costumes ni havia de hunes e d'altres qui eren molt males e a gran dan de la terra; e lo rey volia, que les costumes de la terra qui eren avols fossen gitades e cassades fora de sa terra, e les altres fossen a sa volentat. Per quels barons de Catalunya n'eren molt agreujats; e trameteren llurs missatgers al rey, ab cartes de acuydaments sagellades de molts sagells de tots los barons de Catalunya, per consell del comte de Foix.

E lo rey respos los: que no havia cura de llurs acuydaments, mas quels faria dret de tot ço que li volguessen donar. Mas ells no volgueren perdre son dret; ans, tantost com les cartes li hagueren trameses els missatgers foren tornats, commençaren a guerrejar e correr la terra del rey. En Ramon Folch vench huna nit en Llobregat, e al mati correch ab sos cavallers tro a les portes de Barcelona; e s'en menaren Serrayns catius e homens llavradors que trobaren de fora. E les gents de Barcelona exiren fora ab lurs armes molt abrivadament e encalsaren los dos llegues, si quels desbarataren; e cuydaren retenir En Ramon Folch; mas En Gombau de Benavent, hun cavaller qui era veguer per lo rey en Barcelona, no volch

(1) Roger Bernard.

que passasen l'aygua de Llobregat. Els cavallers feren lo cami de Corbera e tornaren s'en malament naffrats, els e llurs rocins.

Mentre quels cavallers guerrejaven e corrien la terra del rey, los missatgers vengueren al rey qui era en Valencia, que acorregues a la terra. E lo rey feya semblant que non hagues cura ne ço preas gayre. Mas d'altra part privadament trames sos missatgers ab lletres per tota sa terra a sos cavallers e a sos ciutadans que, a dia cert, fossen aparellats, e que en aço no y hagues falla. E puix lo rey apres d'aço vench s'en en Arago e ajusta sos cavallers. E tots los barons de Catalunya, e lo comte de Foix foren se ajustats a huna vila qui ha nom Balaguer, qui es del comte de Urgell e es a tres llegues prop de la ciutat de Lleyda. E eren trescents cavallers e be sis milia homens de peu. E eren se aqui ajustats per fer huna gran cavalcada sobre la terra del rey, per consell del comte de Foix. E lo rey sabe que aqui eren tots ajustats; exi de Arago ab cincents cavallers, e cavalca nuyt e jorn molt cuytosament; e passa per Lleyda, e feu manament a les gents de Lleyda que exixen tots ab llurs armes e quel seguissen. E quant vench hun mati, que los cavallers qui eren en la vila de Balaguer se foren llevats, veren lo rey atendat ab ses osts en torn de Balaguer. E quant vench al terç jorn, totes les osts del rey foren vengudes e atendades en torn de Balaguer, e N'Amfos, fill del rey, ab gran gent atressi. E aquesta fo la major ost quel rey de Arago hagues hanch, si que eren be tres milia homens a cavall e cent milia homens a peu; e tenien la vila recinglada de totes parts. E lo rey feu bastir cinch bricoles molt grans, que nit e jorn tiraven en la vila els combatien molt fortment. Mas los barons els cavallers qui eren en la vila eren molt valents e ardits, e staven als murs, e guaytaven e vellaven la nit e lo jorn, es combatien als murs, quant cells de la ost los combatien nels donaven batalla. E quant lo giny havia derochat res del mur la jorn, los cavallers ho paredaven tota la nit, e havien lo refet. E axi confortaven se e staven molt infortidament. Los barons qui eren lla dins havien nom: Lo comte de Foix, En Ramon Folch, En Ponç de Ribelles, Arnau Roger, nebot del comte de Pallars, ab si huyte, e En Pere de Jose lo Blanch, e En Guillem de Montagut, En de Rocafort, tholosan, ab si di-huyte, e En Isern de Fanjaus, ab si di-huyte, En Ramon Durfort de Tholosa ab vint e tres cavallers. Tots aquests eren comtes e vescomtes e comanadors e homens honrats, ab grans companyes.

Esdevench se que, mentre quel rey tenia aquest setge, En Ramon Roger, frare del comte de Pallars, e En Pere d'Anglesola e En Ramon de Marcha-Fava de Gascunya, N'Esquiu de Miralpeix de Tolosa se ajustaren ab xixanta cavallers e ab xixanta servents, tots ab ballestes de torn, a Agramunt, qui volien entrar en la vila de Balaguer. E aquests quatre capdals feren hunes lletres que volien trametre als cavallers qui eren en la vila de Balaguer. En les quals lletres los feyen a saber: que ells eren ajustats en la vila de Agramunt e que volien entrar en Balaguer; e quant ells conexerien que seria hora de entrar, que fessen dos farons al cap del castell en la nit, e puix quel gitassen al vall; e adonch que, en l'altra nit que vendria apres, ells entrarien en la vila.

Quant agueren fetes les lletres, livraren les a hun petit troter que les degues metre en la vila. El troter vench en la ost del rey, e fo conegut e amenat denant lo rey. E lo rey pres la carta que aportava; e veu que en aquella se contenia e deya: com aquells cavallers devien entrar en la vila; e aquells de la vila los devien fer dos farons; els cavallers ab tota llur companya foren exits de Agramunt e foren s'en venguts a la torre de Almenara. De tot aquest ardit nengu dels cavallers non sabia res, sino los quatre capdals qui ab ells eren. Quant lo rey hac enteses aquestes lletres, feu fer en la ost, alt en la sgleya hon ell stava, dos farons, e puix feu los gitar d'avall. E nos pensava lo rey que aquella nit deguessen entrar, mas la altra que venia apres, segons que en la lletra se contenia. Els cavallers qui eren en Almenara veren aquella nit los farons; e no volgueren sperar l'altra nit, axi com era empres, e exiren se de Almenara; e cavalcaren tant que a la mija nit foren prop de la ost; e aqui speraren se, e trameteren troters per spiar si de aquella part hi havia aguayts, ni null hom quels sentis entrar. E apres de la vila havia huna aygua molt gran avall, mas be la podien passar a cavall; e convenials a passar per mig de la aygua, car no y podien entrar per lo pont. Ab tant los troters tornaren a ells, e digueren los que pen-

sassen de anar, que no y havia null hom quils sentis, quels cavallers armats quils guaytaven eren passats avant e anaven en torn de la ost. Quant los cavallers hagueren aço oyt, cavalcaren a anant per mig del fil de la aygua, tro que foren al pont. E les guaytes del pont qui eren de la vila, cuydaren se que fossen cavallers del rey e que les gents de la ost volgueren combatre la vila; e cridaren a altes veus als cavallers de la vila: «Armes, cavallers! que cells de la ost nos venen combatre e volen passar l'aygua ab los cavalls armats!» E quant los cavallers e cells de la vila hagueren aço entes, prengueren llurs armes e corregueren armats als cavallers e als servents qui eren venguts tro al pont. E cells començaren a cridar «Foix e Cardona!» E travesaren l'aygua per passar en la vila. E cells de la ost hagueren los sentits, e tiraren los ab pedres e ab ballestes; mas nols pogueren fer negun dan; ans passaren l'aygua, qui era molt gran, mal grat d'ells. E hun cavaller qui havia nom En Guardiola, entra primer de tots; e crida hon era lo comte de Pallars? E lo comte qui era armat, qui s'en anava a la porta a deffendre, encontra lo, e devalla hi, que veya que ell era. «Ah! Senyor, ço dix lo cavaller, acorrets a'n Ramon Roger vostre frare e als altres quius venen socorrer, que l'aygua es molt gran, e es paor que no sien negats.»

Quant lo comte aço entes, per poch no exi de son seny; e gita son scut en terra, e son elm, e correch a la porta aytant com poch. E troba En Ramon Roger son frare els cavallers els servents qui hagueren perduts quatre cavallers e vint e sis servents qui foren negats en l'aygua; mas tant agueren gran goig de aquells qui foren restaurats, que pus laugerament se aconfortaren dels morts. Mas N'Esquiu de Miralpeix, quant fo d'avall pont hon l'aygua corria pus fort, lo cavall li caech; e anas pendre sus a la pila del pont, e tench la molt fort abraçada, molt guarnit que era. Els cavallers de la vila veren lo axi star; e, per socorrer a ell e als altres, si negun ne trobassen, muntaren en huna barqueta e anaren hi; mas ell era tant alt e ells eren baix; e per pahor que no caygues en l'aygua nos volch lexar anar en la barcha; e ells tornaren s'en, que no y podien durar, tant era gran lo rebeig de la aygua en aquell lloch. E hanch no trobaren negu dels altres vius ne morts.

E quant vench lo mati que fon jorn, vengueren cells de la ost al pont e prengueren N'Esquiu de Miralpeix, qui hac stat la mitat de la nit abraçat a la pila del pont qui era assats prop de la vila e de la aygua vers lo pont de la ost, e amenaren lo al rey. E lo rey demanali de noves, ne ell qui era. El cavaller dix li: que havia nom N'Esquiu de Miralpeix, qui era vengut socorrer al comte de Foix ab di-huyt cavallers e ab vint e tres servents, per ço com era son parent. E lo rey feu lo desarmar e dona li hun seu vestir molt rich, e feu lo molt be guardar. E quant lo rey sabe que En Ramon d'Anglesola e En Ramon de Marca-Fava ab llurs companyes eren entrats en la vila, fon molt yrat; e feu fer hun pont molt gran de fusta qui exia en l'aygua sobre la vila, e l'altre pont de barques de sota la vila, ab grans cadenes de ferre qui les tenien ligades. E en aquells ponts staven guaytes e homens armats nit e jorn, per tal que per l'aygua null hom no entras en la vila. E axi puix foren tan forts e closos que de nulla part no y podia null hom entrar ni exir, sino per l'ayre. E combatíals hom molt fort ab ginys a ab ballestes. Els cavallers e els servents defenien se molt regeament e valent. E exien de fora a peu, e campejaven ab cells de la ost.

Los homens e les gents de la vila stadans veyen lurs vinyes e lurs jardins tallar e guastar, e lurs alberchs rompre e enderocar ab les pedres dels ginys qui tiraven de totes parts molt sovint. No-u podien soferir, ans feren assaber celadament al rey llur volentat, e que li retrien la vila sils cavallers no volien fer llur volentat. E los cavallers saberen e entengueren la volentat dels homens de la vila; pensaren se quels homens de la vila retrien al rey la vila per tracio, si que, sils homens de la ost entraven en la vila, que tots morrien per llurs mans, e que no trobarien quils portas honor ni reverencia. E sobre aço prengueren llur consell, que valria mes ques retessen al rey e steguessen a sa merce, que si avols gents o vils los occien vilment ni les trayien.

E axi lo comte de Foix e el comte de Pallars e el comte d'Urgell, En Ramon Roger, e En Ramon d'Anglesola, e En Ponç de Ribelles, desguarniren se e feren molt gran dol eploraren molt fortment, per ço com havien a venir en les mans del rey; e havien temor quels volgues haver a merce e que nols fes morir a mala mort,

ells e tots quants ab ells eren. E feren assaber al rey llur volentat; e puix exiren se de la vila e vengueren en la ost al rey. E quant foren denant lo rey, agenollaren se denant ell als seus peus e clamaren li merce. Mas lo rey no feu hanch semblant quels enteses; mas feu manament a son fill N'Amfos quels fes guardar molt be. Dels altres cavallers ne servents no hac cura qui ab ells eren, ans los ne lexa tots anar ab llurs armes e ab llurs cavalls, que dix lo rey, que aquells tenguts eren de ajudar a llurs senyors e que no devien haver mal. Puix lo rey partis de aqui, e totes les gents de la ost tornaren en llurs terres. E N'Amfos, fill del rey, mena s'en los comtes els barons presos a Lleyda, e menals a hun palau, e feu los molt be guardar. E lo rey feu se llivrar tots los castells e llurs terres. E quant hac tengut tots los cavallers presos e hac tengudes llurs terres hun gran temps, lexa anar los cavallers, e retels llurs terres, sino lo comte de Foix que no volch lexar anar; mas feu lo gitar de Lleyda, e feu lo metre al castell de Siurana; e aqui feu lo ferrar e guardar molt be, per ço com res que hagues promes al rey no volia atendre, e per ço com parlava altivament e donava a conexer al rey que, si exia de preso, que faria mes de mal al rey que hanch no havia fet.

E axi per son vil parlar lo rey lo tenia en preso, que nol volia lexar. Aço fos en lo mes de joliol en l'any 1281.

CAPITOL LXXVI.

Com lo rey En Pere de Arago hac vistes ab lo rey de França e ab lo rey de Castella.

Quant lo rey En Pere d'Arago hac tot lo fet de Catalunya menat a fi a la sua volentat, trames missatge al rey de França[1] que ell volia parlar ab ell. E lo rey de França feu li resposta: que seria en Tholosa apres la festa de Nadal e que aqui poria parlar ab ell. E lo rey En Pere de Arago aparellas molt ricament de bons cavalls e de riques armes e de richs vestirs, e trames missatge al rey de Mallorcha son frare, que s'aparellas ab sos cavallers e que anas ab ell. E quant foren aparellats, cavalcaren e anaren s'en vers Tholosa. E lo rey d'Arago mena docentes adzembles qui aportaven l'arnes, e altres docentes qui aportaven figues seques e zabib[1] e datils[2] e magranes[3] dolces, e molts comfits. E quant entraren a Tholosa, primerament entraren quatre centes adzembles, e puix entraren tots los cavallers, e els cavalls en destre, qui eren cincents. Apres entraren tots los scuders ab belles armes; e apres entraren los cavallers, cavalcant en mules e en rocins, tots armats de riques armes noves; e lo rey d'Arago e son frare lo rey de Mallorcha vengueren pus, darers de tots. E el rey de França exils a carrera e acollils molt gint.

Quant lo rey hac stat dos jorns en Tholosa, feu bastir hun taulat, e tira al taulat ab tots sos cavallers, e bornaren. E lo rey dona grans dons a cavallers e a juglars; e dona als grans barons de richs cavalls e moltes fruytes e molts comfits que havia feyt aportar de sa terra, dels quals los Francesos n'eren molt desijosos. E puix lo rey d'Arago parla ab lo rey de França e dix li: ques dexas de la demanda que feya al rey En Jaume de Mallorques del fet de Monpeller; e parlaren de altres affers molts. Mas de aquells e d'altres li dix lo rey de França: quen avria son acort e son consell. Mas no ho dix sino per scusar se, que non fes res; per que lo rey d'Arago ne fon molt agreujat, mas no lo y par nient. E estant aqui, lo rey d'Arago hac missatge del rey de Castella, que no fes res ab lo rey de França qui fos minua de sa terra, ni li consentis res, si donchs no li era profit e honor; que ell era aparellat que li ajudaria contra tots homens e faria tot ço que volgues. E sobre aço lo rey partis de Tholosa molt agreujat, ab lo seu frare lo rey En Jaume e ab sa companya, del rey de França; e puix ana s'en en Arago en la frontera prop de Castella, e aqui hac vistes ab lo rey de Castella e ab son fill En Sancho. E atorgaren al rey d'Arago son enteniment e tot ço que demanar los volch; e juraren se de valença contra tots homens; e posaren se ab ell de la desamistad que li havien, per ço com havien treta de Castella la regina sa sor, muller del rey de Castella, mal grat d'ell e de sos fills e de sos nebots, qui eren nets del rey de Castella e de la regina sa sor, qui foren fills d'En Ferrando e de la sor del rey de França; mas puix tornali sa sor la regina en Castella e la rete al rey; mas los infants fills d'En Ferrando nols volch retre, ans los mena ab si, els feu be guardar, quel rey de Castella nel rey de França

(1) Philippe-le-Hardi, qui en 1270 avait succédé à saint Louis, son père.

(1) Raisins secs. (2) Dattes. (3) Grenades

nols haguessen menys de sa volentat, per ço car si el rey de Castella los tingues, en aquella saho qu'ell lleva son fill En Sancho rey, ferals metre en tal lloch que null temps no foren poderosos de manar res del regne. E puix En Sancho, fill del oncle dels infants, fas senyor de Castella e guerrejas ab son pare; e si ell los pogue haver en son poder, jals haguera mils guardats, per tal que null temps no li'n pogues venir dan ne minua. E si el rey de França llur oncle los tingues, pus abrivadament guerrejara per ells ab En Sancho de Castella; e tots temps s'en seguirien mes de mals que no fera.

E axi lo rey de Arago tenia los infants qui foren fills de son nebot, per tal que, sil rey de Castella se movia contra ell de res que fos tort del rey de Castella e de sos fills e dret del rey d'Arago, ques llevas rey, ab la sua ajuda e del rey de França, e quels metes en Castella, que negun temps no podien esser reys, sino per volentat del rey d'Arago. E si el rey de França se movia contra lo rey de Arago de res, que hagues mester en ajuda lo rey de Castella e son fill ab tot lo poder de Castella, per tal quels infants no fossen retuts al rey de França nel rey de França no pogues haver poder en res que lo rey d'Arago hagues; que tot l'onrament e el be que En Sancho fill del rey de Castella havia, era a haver per volentat de Deu e del rey d'Arago, quel rey d'Arago ha poder de metre los infants en Castella. Per que En Sancho, fill del rey de Castella, com a valent e savi, conech que per null hom no li poch venir tant de be ne honor com per lo rey d'Arago son oncle, jura li de ajudar e de valer contra tots homens; e lo rey d'Arago atressi a ell. E fo li be mester, que, per volentat del rey de Castella pare d'En Sancho, los Francesos foren entrats en Castella e hagueren deseretat En Sancho; mas no y hagueren poder, quel rey de Arago te les claus. E si En Sancho, e qualque sia senyor de Castella, vol entrar en la terra del rey de França, lo rey de Arago lo y pot vedar, per ço com la terra del rey d'Arago es en mig de abdosos los regnes e es molt fort terra; que hom no y pot entrar sino per portals sabuts, qui son molt perillosos de passar. El rey de Arago esta en mig de dos reys qui son pus poderosos que altres que ni haja al mon; per que li conve axi estar, com cell quis combat ab dos cavallers en hun camp, que, mentre fir la hun, ques prengua guarda del altre, e si l'altre va requerir, ques sapia gint partir de son companyo, e ques mene saviament e sapia venir a fi del hu, e majorment de aquell qui major mal li pot sdevenir, que puix del altre va llaugerament a fi; axi com feu lo bon comte de Barcelona quis combate ab dos cavallers alamanys[1], e quant hac mort aquell qui era millor e pus valent, l'altre vench a sa merce, e dix li que nos volia combatre ab ell e que fes d'ell ço que li plagues. Atresi null hom, per gran poder que haja de tresor ne de gents ne de forts castells, no deu tenir en vil son enemich, ans li deu esser semblant tota via que sia pus fort de si, e que met son poder contra ell, e que li estigua aparellat en tal guisa que no li puxa esser soberch de res. Pero ell atressi deu guardar que tots aquells qui ab ell seran sien sos amichs, e quels am ab lleal cor, e ques combatessen per ell tro a la mort, e ell que defenes ells, e quels am de tot son cor fortment; car la millor cosa quel rey pot haver, son lleals gents quel amen de cor e de volentat sens null partiment; que d'altrament no pot fer negun bon fet de sos enemichs.

Per que, tot rey e tot senyor de terra se deu guardar que no vulla a sos barons toire terra ne castell ne franqueses, ne re que hajen hagut ne possehit de llurs antessessors, si per sentencia general donchs no ho feyen que fos condampnat, per algun malefici. Encara, donada sentencia, si donchs lo malefici no era tan gran, si li deu haver merce tro a la terça vegada levada tracio del senyor; e deu los esser larch e bandonat de donar, majorment aquells qui han mester; e que sia a tots de bell semblant; e haja tals oficials a be fer, que no facen desmesura ne tort a ses gents, per tal que les gents no sien irades vers llur senyor. E aço deu esser molt esquivat, car molts reys no son stats deseretats e exellats de llur regne, sino per ço com eren desamats e venguts en ira de llurs gents, per los grans mals quels balles[2] los feyen. Que Deus no ha posats los reys nels princeps sobrels pobles ne sobre les gents, que les deguen destroïr ne menar a mal; ans los ha posats, axi com lo pastor sobre les ovelles que les deu guardar que no entren en blat de llur vey ne d'altre, ne ixquen de bona carrera; atresi lo

(1) Voy. p. 580

(2) Leurs baillis, fondés de pouvoirs.

rey deu guardar e deffendre son poble que null hom no li faça mal ni tort, e quels tingua en dret e en justicia; en tal guisa que tota hora quel veuran ne'n oyran parlar, sien scalfats de la lur amor, tot axi com les ovelles conexen la veu de llur bon pastor.

CAPITOL LXXVII.

Dels missatgers qu'hun Serray qui stava en Constantina pres Alcoll trames al rey En Pere de Arago.

Quant lo rey En Jaume, pare del noble infant En Pere, fo passat desta vida, lo noble infant En Pere hac conquest lo regne de Valencia e fo vengut a fi dels barons de Catalunya, axi com ja havets oyt en aquest llibre, e ell se fo llevat rey en la noble ciutat de Saragossa, si s'esdevench que en Africha era hun Serray qui havia nom Miral-Buzach[1], lo qual havia tallada la testa a hun seu nebot qui era serrahi, fill del rey de Tunis, trames son fill que havia nom Boferig[2] a Bogia. En la dita terra de Africha havia hun Serray qui era gentil hom e era gran amich del rey de Tunis, pare de aquell a qui Miral-Buzach havia tolta la testa; e tenia huna ciutat que havia nom Constantina, qui es molt fort; e no la volia retre a Miral-Buzach: si que y havia tramesa sa ost, mas no y podia res cabar. E axi s'esdevench que aquell Serray qui tenia Constantina, qui havia nom Bolboquer[3], havia molts soldaders crestians ab ell. E ell hac son consell, e veu que longament nos podia tenir; e havia paor que no fos traït, e que Miral-Buzach no li tallas la testa. E trames missatgers certs al rey d'Arago En Pere: que si ell passava ab huit cents cavallers e ab deu milia homens a peu a Alcoll, que ell li lliuraria Constantina, qui es luny de la vila de Alcoll e de la mar dotze llegues; e que ell, ab aquella ciutat e ab la ajuda que ell li faria, poria conquerir tota Africha; e tots los crestians que eren en Africha e en Tunis e en tota la terra s'en vendrien a ell, qui son be deu milia homens a cavall; e que aço fos secret; que, si era descubert, tot lur fet yria a ventura de perdre.

(1) Voyez le récit de Muntaner, page 254 et suiv.

(2) C'est celui que Muntaner appelle Boaecri.

(3) Muntaner l'appelle Bugron.

CAPITOL LXXVIII.

De la resposta quel rey En Pere de Arago trames al Serray de Alcoll.

Quant lo noble rey d'Arago En Pere hac hagudes les cartes de aquell serrahi Bolboquer, el capitan dels crestians soldaders li hac trameses lletres, lo rey En Pere trames les ses cartes e sos scrits secretament: ques tinguessen, que ell se aparellaria al pus tost que pogues, e al Pastor[1] que ell seria ab ells, e de aço fossen ells be segurs. Quant Bolboquer hac oydes les cartes del rey d'Arago, fo molt alegre, e no preha res sos enemichs, e tench se al mils que poch; si que la ost de Bugia e de tota la terra li eren entorn; mas, sols que haguessen que menjar, nols temien res.

CAPITOL LXXIX.

Com lo rey En Pere de Arago acorda de anar a Constantina, e recolli ab totes ses gents per passar a Alcoll.

Quant lo rey d'Aragon hac tramesos sos missatgers ab la resposte a Constantina e hac haguda resposta de Bolboquer, trames missatgers per tota Catalunya e per tot Arago a cavallers triats, bons e provats, e eren entro a huyt cents: que s'aparellassen per seguir lo rey lla hon ell volgues anar. E feu fer tarides e naus e galeres, e molt gran aparellament. Feu manement que tuyt se ajustassen al port de Tortosa; e aqui ell feu venir tots los almugavers els adalits[2] de la frontera de Valencia e de Murcia, e los Golfins que staven als ports[3] de Muradal; e foren be tres milia homens a peu.

Aquestes gents qui han nom Almugavers son gents que no viven sino de fet de armes, ne no stan en viles ne en ciutats, sino en muntanyes e en boschs; e guerreien tots jorns ab Sarrayns, e entren dins la terra dels Serrayns huna jornada o dues lladrunyant e prenent dels Serrayns molts, e de llur haver; e de aço viven; e sofferen moltes malenances que als altres homens no porien sostenir; que be passaran a vegades dos jorns sens menjar, si mester los es; e menjaran de les erbes dels camps, que sol no s'en prehen res. E los Adelits quels guien, saben les terres els camins. E no aporten mes de huna gonella o huna camisa, sia stiu o ivern; e en les cames porten

(1) Le second dimanche après Pâques.

(2) Adalil; ce mot arabe signifie guide.

(3) Aux passages des montagnes de Muradal.

hunes calses de cuyro, e als peus hunes avarques de cuyro. E porten bon coltell e bona correja, he un fogur a la cinta. E porta cascu huna llança e dos darts, e hun cero de cuyro en que aporten llur vianda[1]. E son molt forts e molt laugers per fugir e per encalsar. E son Catalans e Aragonesos e Serrayns. E aquelles altres gents que hom apella Golfins son Castellans e Salagons, e gens de profunda Spanya; e son la major partida de paratge. E per ço com no han rendes, o-u han degastat e jugat, o per alguna mala feyta, fugen de llur terra ab llurs armes. E axi com a homens que no saben altre fer, vehent se en la frontera dels ports del Muradal, qui son grans montanyes e forts, e grans boscatges, e marquen[2] ab la terra dels Serrayns e dels crestians, e quens passa lo cami qui va de Castella a Cordova e a Sivilia, e axi aquelles gents prenen crestians e Serrayns; e estan en aquells boscatges; e aqui viven; e son molt grans gents e bones d'armes, tant quel rey de Castella non pot venir a fi.

Quant aquestes gents foren ajustades al port de Tortosa, lo rey ne tria quinze milia de aquells que aqui foren, e als altres ell dona comjat: mas hanch no s'en volgueren tornar, tro quel rey fon recollit ab sos cavallers e ab ses gents, que, a mal grat del rey volien anar ab ell. E abans quel rey vengues al port de Tortosa, hac fet venir tants de bous e de vaques e de moltons que tota la ost n'hac bastament mentre que aqui stech; e meseren puix en les naus e en les tarides tantes quels bastaren mentre foren sobre mar. E quant lo rey fon recollit en sa galera al port de Tortosa, feu manament a'n Ramon Marquet qui era capita dels mariners: que totes les naus e les tarides et les galeres fessen vela e que fessen la via de Maho, que es en la ylla de Mañorques; e aqui se deguessen ajustar.

Quant hagueren feta vela, tengueren llur via; mas quant vench la nit que vench apres, vench lo vent al contrari, e feu mal temps. E lo rey correch a Yviça ab gran res de sos navilis, e l'altra partida correch a Mallorqua. E quant lo mal temps fo passat, partiren cascuns de lla hon eren, e anaren al port de Maho, qui es en la ylla de Manorcha, e es de Serrayns e de la llur senyoria. E en aquella ylla de Manorcha stan be deu milia homens d'armes de Serrayns, dels quals ni ha cinch cents be acavalcats; e son sots senyoria del rey d'Arago. E han aytal costum: que de totes parts de la ylla estan guardes; e sempre que vehen venir nenguna vela de nenguna part, ells fan senyal; e aquells de la ylla sempre venen a la mar, lla hon la vela deu aribar, ab llurs armes, per tal que null hom no y puxa entrar sens llur volentat. E quant ells veren la ost del rey venir a Maho, qui es bon port, vingueren aqui a cavall e a peu ab llurs armes, ab lo senyor de la ylla qui es Serray e s'apella Moxerif.

Quant lo rey fo dins lo port ab tots sos navilis, feu manament a les gents de la ost: que null hom no devallas en terra sens son manament. E lo rey feu passar huna tarida en la ylla qui es en lo port de Maho, e aqui ell devalla, e feu aparellar que menjar. E cada hu dels barons feu parar aqui llurs tendes prop lo rey, e devallaren en terra, e acompanyaren lo rey. E lo senyor de la ylla, Serray, quant sabe quel rey d'Arago era aqui ab sos navilis, feu venir molts bous e moltes vaques e molts moltons e gallines e molt bestiar, e trames al rey sos missatgers: que prengues aquell bestiar e tot ço que mester li fos de la ylla, axi com a cosa qui era sua e a sa volentat. E lo rey hac li llur gran grat, e pres ço que mester li fo a ell e a sos barons, tant que, mentre que aqui stigueren, hagueren preu pa fresch e carn e gallines e ous e formatges e burre, e molt de altre refrescament. E sempre l'Al Moxerif monta en huna galera e ana s'en al rey. E quant fo denant ell, agenollas a ell, e besa li los peus e les mans, e puix assech se denant lo rey, e dix li:

« Be siats vos vengut, axi com lo millor senyor que sia de nengunes parts o de nengunes gents! Veus aci hun vostre servidor, e totes aquestes gents son vostres, que vehets aci per fer vostres volentats. E pensats de demanar, que yo son aparellat per fer tot ço que manets. — Amich, dix lo rey, anats vos en, que yom tinch per pagat de vos e de vostres gents. Ara no he res mester de vos. »

Ab tant lo Moxerif pres comjat del rey e torna s'en en terra ab sa gent, e aparella grans presents d'aur e d'argent que trames al rey, si quel rey se tench per pagat d'ell. Mas no dura gran temps quel dit Al Moxerif feu gran desllealtat al rey.

(1) Voy. Muntaner, page 267.

(2) Sont limitrophes

CAPITOL LXXX.

Com lo rey En Pere de Arago ab sa ost pres terra en Alcoll, terra de Serrayns.

Quant lo rey En Pere hac estat aqui tant que sos cavallers foren refrescats e totes les gents, els mariners veren que havien bon temps, exiren del port, e feren vela les naus e les tarides e les galeres. El rey feu venir En Ramon Marquet e dona li los albarans[1] quels degues donar per cascuna de les naus e de les tarides e de les galeres, e que fessen la via de Alcoll, qui es huna vila prop la mar en Africha, prop de Constantina dos jornades poques. Quant aquell senyor de Manorcha viu que les naus feyen la via de Barberia, aquella nit arma huna sagetia[2] e dix los: «Anats al pus tost que puxats a Alcoll; e guardat vos que no-us encontrets ab la ost del rey d'Arago; e digats a la gent de Alcoll que pensen de scapar; e puix a tots cells de Barberia tro a Bugia, que lo rey d'Arago s'en va en Barberia ab gran ost. » Tot axi com ho hac manat ho feren; si que de hun jorn e huna nit fo la sagetia a Alcoll, abans que la ost del rey; e feu los assaber aquest ardit E ells pensaren de fogir ab tota llur roba. Si que, quant la ost del rey hi fo junta, trobaren la vila desemparada, que tots s'en foren fogits dintre terra e en les muntanyes. Mas trobaren hi mercaders pisans qui havien llurs mercaderies. E demanals lo rey quines novelles sabien e com era del fet de la terra. E ells dixeren los com huna sagetia de Manorcha hi havia stat hun jorn passat, qui havia dites novelles que la ost del rey d'Arago venia en Barberia; per que tots s'en eren fogits a les muntanyes de Constantina.

Dix lo rey : « Sabets ne res? — Certes, dixeren los mercaders, nos sabem que aquell senyor qui tenia Constantina es estat pres, e li es estada tallada la testa e a tots los soldaders qui ab ell eren. — Digats, dix lo rey, en qual guisa fon presa la vila ne aquells qui la tenien. — Senyor, digueren los mercaders, nos vos ho direm. No ha encara gayre quel fill de Miral-Buzach tenia assetiada Constantina ab la ost de Bugia e d'altres llochs; e hac empres, ab alguns homens de la vila e d'altres llochs que ho feren per haver, que, aquella nit que la guayta seria llur, quels obririen les portes de Constantina a ell. E tota sa ost entra dins la ciutat; e prengueren Bolboquer e tots los soldaders, e tallaren los les testes. »

Quant lo rey hac entes que son fet era destorbat e que no podia venir a acabament de aço que ell cuydava fer, fo molt yrat e despagat; e no fo maravella. Lor feu descargar los cavalls en terra e les viandes; e tengueren la vila e les forces qui eren entorn la vila, ço es a dir los puigs que eren en torn la vila. E aquells que no caberen en la vila atendaren se als puigs; e muntaren als puigs, es vallegaren, per ço com la multitut dels Serrayns eren tants quels combatien sens nombre.

Ara lexarem a parlar del rey En Pere d'Arago e de sa ost qui son albergats en Alcoll, e parlarem del fet de Cecilia.

CAPITOL LXXXI.

Com les gents del regne de Cecilia occiren tots los Francesos qui staven en Cecilia per Carles, e fon a 14 de maig, 1282.

Diu lo comte que, quant lo rey d'Arago hac ajustades ses osts al port de Tortosa per anar a Alcoll e a Constantina, mas de aço null hom non podia esser son privat del rey, ne de aquell fet hon devia anar ne hon no, ans era molt secret, que null hom non sabe res, mas sols lo rey, esdevench se que, en aquella ciutat maestra de Palerm, qui es la maestra ciutat del regne de Cecilia, al terç jorn que Pascua era passada, les gents de la ciutat anaren fora de la ciutat a una sgleya hon havia grand perdo[1]. E entre les altres gents anaven hi dones gentils ab llurs marits e ab llurs frares e ab llurs amichs; e anaven solaçant[2]. Sobre aço encontraren huna companya de ribauts francesos qui eren de la cort de Carles e staven en

(1) Ordres écrits, decrets.

(2) Petit bâtiment rapide. (Voy. note p. 586.)

(1) L'église du Saint-Esprit. Les grands promoteurs des Vêpres Siciliennes furent Palmieri Abbate, Alaymo de Lentini et Gautier de Calatagirone. Le pape Clément avait plusieurs fois écrit au roi Charles pour le prévenir de ce qui se tramait. Procida avait trouvé dans Michel Paléologue des secours pour hâter l'affaire. Paléologue, qui redoutait à cette époque une invasion de Charles d'Anjou en Romanie, pour y faire valoir les droits cédés par Baudoin II, s'était hâté de saisir cette occasion d'occuper son redoutable ennemi de ses propres affaires, et, de Constantinople, Procida était allé trouver Pierre d'Aragon en Afrique et lui avait offert l'argent nécessaire aux frais de l'entreprise. Un passage de Pachymère, relatif aux sommes payées aux Catalans par Andronic, rappelle les envois d'argent faits par Paléologue aux Italiens.

(2) Prenant soulas, c'est-à-dire en jouant et s'égayant. (Voy. *Storia compendiata del vespro Siciliano* dell' abbate Francesco Paolo Pilocamo, Palerme 25 mars 1831, 1 vol. in-12.)

Palerm per ell. Aquests malvats ribauts van se acostar a les dones, e metien les llurs mans en les mamelles de les dones [1]. E los marits de les dones e els altres qui ab ells eren dixeren los: « Bells senyors, tenits vostra via e no façats vilania a les dones. » E ells resposeren com a ribauts: « De longanya encora parles vos? » Si alça la palma e ana li donar hun gran colp per les spatles. E com los altres companyons veren que tan legeament los envilanien ells e les dones qui ab ells eren, lexaren se anar, ab los bordons que aportaven, als Francesos, e cridaren: « A mort als Francesos! » E axi la gent de Palerm occiren tots los Francesos [2] qui son cruel gent els tenien molt vilment sots llurs peus.

Quant los ciutadans de Palerm e los gentils homens hagueren oït aço, tengueren lur consell, e digueren que mester era que tots los Francesos qui eren en Cecilia morissen [3]. E feren capitani hun cavaller, hun savi hom de la terra. E quant vench lendema, la ost de Palerm exi a cavall e a peu ab llurs armes, e anaren per tota la Cecilia per viles e per castells; e feren occiure tots los Francesos que trobaren; e feren jurar tots homens dels castells e de les viles lo comandament de Palerm, e puix trameseren lurs missatgers a la ciutat de Mecina ab aytals paraules:

« De part de la universitat de Palerm e de tots los seus fels companyons al regne de Cecilia, als gentils homens, barons e a tota la univercitat de Mecina, saluts e perdurable amistat.

« Fem vos assaber que, ab la gracia de Deu, que nos havem spoliada tota la nostra e totes les nostres encontrades de les devorables serpents quins glotien, nos e nostres infants, ens turmentaven nit e jorn la llet de les tatines de nostres mullers e de nostres filles, e les devoraven sens merce molt cruelment. Hon vos pregam, com a fels germans nostres e specials amichs que nos vos tenim: que gitets de vostra ciutat les spavantables serpents e que siats contra lo gran drago, e forts e ardits companyons ab nos ensemps; car lo temps es vengut que siam dellivrats e ixquam de sots lo pesant jou de Faraho, qui es molt greu e dur. E ara es vengut lo temps que Deus trames Moyses a Faraho per dellivrar los fills de Israel de captivitat e de son poder. Ara es vengut aquell temps que aquell Moyses, que devia dellivrar los fills de Jerusalem, es vengut per a nos dellivrar; que erem perduts per nostres peccats. Per ço, com a Deu lo payre, qui es tot poderos, ha presa pietat de nos, levats vos e no siats adormits, e dreçats vos de combatre les cruels serpents.

« Data en Palerm a 14 de maig any 1282. »

Quant lo poble de Mecina hagueren oïdes aquestes cartes quels missatgers de Palerm hagueren aportades, en ques contaven les paraules d'amunt dites, no n'i hac nengu qui de pietat e goig no ploras fortment. E cridaren: « Muyren! muyren! muyren los ribauts francesos! » E van s'en per la ciutat corrent, com a homens rabiosos, sus ab llurs armes; e occiren tots los Francesos que atrobaren en Mecina, salvant hun rich hom qui era Prohençal [1], que meteren ell e sa companya en huna nau a la Catuna [2].

CAPITOL LXXXII.

Com lo rey Carles ab totes ses osts passa en Cecilia.

Quant Carles sabe que homens de Cecilia se eren llevats contra ell, e que havien morts tots los Francesos qui per ell hi eren, fo molt yrat, ajusta ses osts e aparella naus e galeres e tarides per passar en Cecilia. E vench s'en a Regols [3], qui es denant Mecina, e feu assetiar Mecina per mar e per terra. E dix que, si podia recobrar ne pendre Mecina, que tota la altra terra havria per nient, e feria juciar los homens e les fembres de Cecilia, tro als infants, a mort. Mas a Deu tot poderos no plach ne ho vol consentir ne sofferir. E quant Carles fo a Regols, si feu recollir sos cavallers e sos cavalls en naus e en tarides; e passaren en Cecilia entre Tauermina [4] e Mecina. E quant tota la gent fo passada, atendas tota la ost en torn Mecina en hun lloch que ha nom Santa-Maria de Rocha-Mador. E eren quinze milia homens a cavall e cent cinquanta

(1) Le Français qui commit cet acte d'insolence s'appelait Drouet, et le Sicilien qui l'en punit Robert Mastrangelo.

(2) Le maitre justicier, qui s'appelait Jean de Saint-Remy, eut le temps de se réfugier au château. Depuis, quand le château fut pris, il s'en alla à Vicari.

(3) Un seul baron sicilien donna abri aux Français dans son château; il s'appelait Sperlinga et on fit sur lui ce vers:

Quod Siculis placuit solus Sperlinga negavit.

(1) Guillaume de Porcelet, qui avait exercé précédemment les fonctions de maitre-justicier, et y avait conquis le respect universel.

(2) Catona en Calabre, de l'autre côté du detroit de Messine.

(3) Reggio, en Calabre.

(4) Taormino.

milia a peu, sens los mariners. E havia y, entre galeres e tarides armades, sens les naus e d'altres lenys grosos e menuts, huytanta. Els homens de Mecina hagueren aparellada e murada la ciutat de les naus e de les tarides que y eren en Mecina, que Carles hi havia fetes fer per anar en Romania[1]. E defensaven se molt valentment contra Carles.

Ara lexa a parlar lo comte de Carles e de la ciutat de Mecina, e tornarem a parlar del noble rey En Pere d'Arago.

CAPITOL LXXXIII.

Dels ardiments que feyen les gents del rey En Pere de Arago estant a Alcoyll.

Diu lo comte que, quant lo rey En Pere de Arago ab tota sa ost foren albergats dins la vila de Alcoyll e deffora la vila en tendes, es foren murats e vallegats de aquella part hon los Serrayns venien, lo comte de Pallars se alberga de fora la vila en hun puig qui es denant la vila, el comte de Urgel ab ell e ab llurs companyons e llurs barons de la ost, los almugavers vengueren al rey e digueren : « Senyor, pus tant s'es que aci som venguts, vullats que vegam qui esta dins en terra, ni si y esta bestiar, que puxam refrescar nos e nostres terres. — Barons, dix lo rey, bem plau ço que deyts. E partire los barons de la ost per albarans; e segons l'albara si y yra cavalcada de docents cavallers e quatre milia almugavers. »

Quant lo rey hac ordenats los barons, dona primerament hun albara al comte de Pallars e al comte de Urgell que fessen la primera cavalcada ab trecents cavallers e ab tres milia almugavers. E l'altra cavalcada dona a'n Pere de Queralt e En Ruiç Eximenes de Lluna; e l'altra cavalcada a'n Pere Ferrandes e a'n Pere Arnau de Botonat; e l'altra cavalcada a'n Bertran de Bellpuig e a'n Sanç d'Antillo; e l'altra cavalcada a'n Blascho d'Alago e a'n Galceran Pinos. E axi lo rey parti sos cavallers, mas nengu no gossava passar lo vall per campejar ne per combatre ab los Serrayns, sino ab volentat del rey; e cell qui gosava passar lo vall, lo rey lo castigava si fortment que james no li venia en cor que s'i tornas. E axi lo rey capdellava ses gents molt saviament e be, per tal que no prenguessen mal ne dan en bades.

Sdevench se hun jorn que, abans que neguns dels cavallers anassen cavalcar, feu aparellar lo rey mil almugavers : « Barons, dix lo rey, anats dema, ans del jorn, dins terra e vejats la ost dels Serrayns si es luny d'aci, e la terra si es plana ultra les montanyes; e yo fare star huna guardia en aquella montanya; e si multitut de Serrayns vos saltejaven, prenets la montanya, e fets hun senyal, que sempre nos vos serem en ajuda. »

Quant los almugavers hagueren oït, sempre lo mati pensaren de entrar dins la terra dels Serrayns. Quant foren be dintre, ells veren quels Serrayns se eren atendats en hun vall dos milia homens a cavall. E quant los Serrayns veren los almugavers, vengueren los al encontre; e los almugavers quels veren venir ajustaren se tots, mal grat dels Serrayns, e muntaren s'en en hun puig, e feren senyal a la guardia de la montanya sobre Alcoll; e la guardia feu senyal a la ost. E aytantost lo rey feu armar tota la ost a peu e a cavall; e muntaren vers aquella part hon los almugavers eren en la montanya, quels Serrayns hi havien enclosos. E hanch los Serrayns non saberen res, tro que tota la ost fo ab ells; si que pochs ne escaparen dels dits Serrayns, que no fossen tots morts. Puix lo rey ana avant be tres llegues. E troba molta bella vila desemparada, e molt bell castell, e molta bella garbera de forment e de lli; e meteren foch a tot, si no a la roba de seda e al aur e argent e a bells matalaffs, e a bells cobertors de seda, e roba laugera de preu, la qual poguessen aportar. Quant hagueren cremat tot ço que hagueren atrobat, e fo passat mig jorn, totes les montanyes foren plenes de Serrayns a cavall e a peu, mas no gosaven devallar al pla. E lo rey feu tornar tota sa ost; e amenaren be dos milia bous e be vint milia entre moltons e bochs, et molts Serrayns presos, e molta roba, e molt arnes, que hanch no trobaren defencio. Et quant foren a Alcoyll, foren molt alegres e pensaren de matar bous e moltons, e meseren en ast e en calderes, e soparen alegrament aquella nit, que gran abundament hi havien de pa e de vi e de tot ço que havien mester; quel rey los en donava prou, e molt que trobaren a comprar, e gran merchat, que be xixanta lenys hi havia, carregats de pa e de vi e de viandes de Mallorqua, e de Barcelona, e de Valencia, e d'altres llochs. Puix cascun jorn los d'amunt dits barons feyen cavalcades

(1) Contre Paliologue, retiré à Constantinople en 1261.

ab cavallers e ab almugavers, e entraven tres llegues o quatre dins en terra, amenaven gran guany de Serrayns presos, e bestiar, e molta bona roba que trobaven per casals e per montanyes. Pero cascun jorn venien los Serrayns denant ells a cavall e a peu, tants quels plans e les montanyes n'eren cubertes, e feyen grans speronades. Mas quant hagueren provat lo portament de nostres cavallers e dels almugavers, nos volgueren acostar a la ost axi com solien, ans, com los veyen exir fora de la vall, s'en lunyaven e los feyen lloch.

CAPITOL LXXXIV.

Com lo rey En Pere d'Arago tench consell ab sos barons.

Quant lo rey d'Arago veu quel fet per que ell era vengut li era fallit e vengut a menys cap, e que no podia venir acabament de ço que cuydava fer, ajusta son consell ab los barons e ab los savis homens de la ost: « Barons, dix lo rey, ço per que yo havia començat aquest fet n'era vengut hi, si m'es fallit; que yo cuydava haver Constantina; e si yo la hagues, ab lo poder que yo havia aci e ab lo socos quem vinguera de ma terra, yo conquerria tota Africha ab la ajuda de Deu, mal grat de tots quants Serrayns ha al mon. E tenguerem Alcoyll; e aci fora nostre cap. E d'aci a Constantina no ha mes de dotze legues poques. E mal grat dels Serrayns meserem vianda e tot ço que mester nos fos. E puix aci es que nos som aci e havem presa terra salvament, e en bon lloch e en fort, que no temem que quants Serrayns ha al mon nos ne puxen gitar ne dan fer, ne per terra ne per mar, volria que, a honor de Deu, la crestiandat n'hagues honor e preu. Mon cor es, si vos altres m'ho donats de consell, que trameta mos missatgers en Roma al apostoli, quem trameta ajutori e socos de cavallers e d'altra gent. E si-u fa, null temps, mentre viu sia, m'hic partire. E ab la ajuda de Deu, yo conquerre tota sta terra a crestians, per ço que Deu hi sia beneyt e lloat e honrat. »

Ab tant los barons respongueren e digueren al rey: « Senyor, ço que vos nos havets dit tenim tuyt per bo. E sia plaer a Deu que-us ho leix complir, axi com lo vostre cor desija; que nos, senyor, nons partirem de vos null temps, ans hi farem venir nostres mullers e nostres infants. E volem aci servir Deu, mentre siam vius. »

CAPITOL LXXXV.

Com lo rey En Pere de Arago, stant en la villa de Alcoyll de Barberia, trames sos missatgers al apostoli.

Quant lo consell fo tengut, lo rey feu appareilar dues galeres que deguessen anar a Roma; e trames hi per missatgers En Guillem de Canet e hu cavaller de Arago, barons nobles e honrats. E quant foren appareilats, tengueren llur via vers Roma, tant que vingueren a la ciutat de Roma. En la cort de Roma hi havia dos honrats clergues de Catalunya e de Spanya; e com oïren dir que aquests dos missatgers honrats del rey d'Arago venien al apostoli, exiren los a carrera e acolliren los molt honradament en llur ostal. E aqui reposaren se tot aquell jorn; e puix lendema anaren d'avant lo apostoli, e agenollaren se denant ell, e saludaren lo molt altament:

« Pare sant de tota crestiandat, Deus te saul! Lo noble rey En Pere de Arago vos saluda molt e tramet vos estes cartes. »

E el apostoli pres les cartes, e mantinent feu les legir. En les quals se contenia axi:

« A vos, Pare sant de tota la crestiandat, de nos, En Pere, per la gracia de Deu rey d'Arago, saluts ab reverencia, axi com fill deu fer a pare segon Deu.

« Com nos, Pare sant, siam passats en Barberia e hagam aqui mes tot nostre poder de retenir tot ço que havem pres, qui es fort loch e bo, ço es la vila de Alcoyll, pregam vos quens trametats vostre socors de cavallers e de gents, e que donets perdo a les gents per passar a nos. E nos, senyor, starem tant aqui que conquerrem la terra, per tal que Deus hic sia beneyt e servit, e lo seu beneyt nom exalçat. »

CAPITOL LXXXVI.

De la resposta que feu lo apostoli als missatgers del rey En Pere d'Arago.

Quant lo apostoli hac oydes les cartes, e hac enteses les paraules quels missatgers los hagueren dites de part del rey En Pere d'Arago, si respos axi. Ço dix lo apostoli: « No creu pas que rey de tant poch poder sia passat en Barberia, ne gents haver emparat tan gran fet; que lo rey d'Anchlaterra, e el rey d'Alamanya, e el rey Carles, e molts comtes hi foren anats que no y pogueren res fer. Per que yo ara no li trametria consell ne socos de ca-

vallers; quel tresor qu'es ajustat per la decima no es ajustat per despendre en Barberia ni en altre lloch, sino en la santa terra de ultra-mar. E pus en lo començament no m'ho feu assaber, ara no havra ma ajuda. »

Quant los missatgers enteseren les paraules del apostoli e li hagueren respost ço que fo semblant, partiren se denant ell e anaren a llur ostal; e puix parlaren ab los cardenals e ab los prelats qui en la cort del apostoli eren, e digueren los en qual guisa lo apostoli los havia respost. E ells digueren los: que s'en anassen, que ab ell no podien res acabar, per ço com era Frances[1] e de la partida de Carles; « E es gelos de aço que es gran dret que esdevenga. Per que digats al senyor rey: que pens de fer ço que millor li sia semblant que li sia honor e profit, e Deus ajudar-li-ha; e nos tema de res. »

Aquestes paraules entengueren los missatgers, que los cardenals havien dites per lo fet que entenia de fer. E recolliren se en llurs galeres, e tornaren s'en a Alcoyll; e feren la resposta al rey quel apostoli los havia feta. E digueren li ço quels cardenals els prelats los havien dit. Ara lexarem a parlar del rey e de sa ost e parlarem de les gents de Cecilia.

CAPITOL LXXXVII.

Com les gents del regne de Cecilia tingueren son consell per lo fet de Carles.

Quant los homens de Cecilia saberen que Carles era passat en Cecilia ab tan gran poder[2], e saberen que havia assetiada Mecina per mar e per terra, e que a la fi nos poria tenir longament a ell, hagueren pahor, axi com cells qui eren juciats a mort. E hagueren llur consell tots los alts homens en Palerm. E llevas aquell qui era llur capitani, e parla axi:

« Senyors, be sabets que aquesta terra ha stat tots temps en servitut gran e en poder de mala senyoria. Ara es esdevengut, axi com tots sabets, que Carles es passat en Mecina, e pensa de recobrar tota la Cecilia, e hans tots jutjats a mort. Nos sabem quel senyor rey d'Arago es passat a Alcoyll; e es nostre natural senyor, per raho de la regina e de sos fills. Trametam hi nostres missatgers a volentat de tots, e digam li que vingua a pendre lo regne de Cecilia, axi com era seu e de sos fills; e nos lo bastarem d'aur e d'argent mentre mester n'aja. »

Aquestes paraules responeren tuyt e dixeren: que tenien per bo ço quel capitani havia dit, e que ells sabien be que per null hom no podien veure a salvament, sino per lo rey d'Arago; e que, tot axi com Moyses dellivra, per la virtut de Deu, los fills de Israel de les mans de Faraho, tot axi devien ells esser dellivrats de les mans de Carles per lo rey d'Arago, ab volentat de Deu. E axi tuyt se acordaren a aço, e elegiren sos missatgers nobles homens e savis[1], e feren llurs cartes, e sagellades e fermades de tots los homens de les ciutats e de les viles e dels castells de Cecilia, ab seguraments e ab sagraments que tots tenien per bo e per ferm tot ço que los missatgers farien.

CAPITOL LXXXVIII.

Com los grans homens e totes les gents del regne de Cecilia trameteren llurs missatgers al rey En Pere d'Arago en Alcoyll.

Los missatgers se aparellaren de anar a Alcoyll, lla hon lo rey d'Arago era. E quant se foren aparellats, meteren se en dos lenys armats e anaren s'en a Alcoyll. E aqui devallaren en terra e anaren s'en a la tenda del rey; e aqui trobaren lo rey ab gran res de cavallers e de barons, qui ordenava ab ells ses batalles, per tal com se volia combatre de tot en tot ab los Serrayns qui de tota Africa se eren aqui ajustats. E lo rey havials manada batalla. E quant foren denant lo rey, agenollaren se a ell e besaren li la ma e saludaren lo molt altament.

« Deus te saul, rey d'Arago e de Cecilia; en molts mes vivras tu sobre nos a gran honor, e tots tos fills, e tots cells que de tu exiran. Los barons de Cecilia e tota l'altra gent te presenten llurs cors, e llurs mullers, e llurs infants, e llurs havers, e tot quant han. E pregan te, senyor, que prengues lo regne de Cecilia e que sies llur senyor e llur rey. E vet, senyor, les cartes sagellades e fermades de tots los homens de Cecilia. »

Quant lo rey hac entes ço quels missatgers li hagueren dit, e hac vistes les cartes, respos los:

(1) Simon de Brion, cardinal de Sainte-Sabine, pape sous le nom de Martin IV.

(2) C'était l'armée qu'il avait réunie pour marcher contre Michel Paléologue et faire valoir la cession de Baudoin II en sa faveur.

(1) Ce furent Jean de Procida, Guillaume de Messine et deux syndics de la ville de Palerme, nommés l'un Romeo Portella, qui était Catalan, et l'autre Nicolas Copola.

« Barons, ben siats vos altres venguts, per que havets desposchit Carles ne gitat de sa senyoria. — Senyor, digueren los missatgers, molt havets ben dit. » E com a hom savi en lley, trach hun llibre en que eren scrits tots los mals feyts e les injuries e les empremies que Carles e sos ballius los havien fetes e feyen cascun jorn, e mes mans a legir d'avant lo rey, e dix axi:

« Coneguda sia a tots cells qui aquest scrit volran oïr, com Carles, qui era senyor de Cecilia, feya quatre vegades lo any colta a les gents del regne de Cecilia; si que, al cap del any, los havia pres les quatre parts de ço que havien. E quant hi havia nul hom que no volgues pagar, havia hun seu balliu qui collia la colta, e aportava deu cadenes clavades al arço de tras la sella, e prenial, e metia li hu dels collars en lo coll, e amenaval a la preso. E puix havia hun ferre calent, e marcaven lo al front.

« L'altre capitol es, que venien sos ribauts e llurs soldaders ab llurs cavalls, e entraven en nostres alberchs, e prenien nostres mullers e nostres infants; e gitaven nos de fora malament e desonradament; e prenien nostres draps e tot ço que haviem en nostres alberchs, e guastaven ho a llur servir; e quant s'en anaven, portaven s'en ço que bols semblava.

« L'altre capitol, que si null hom havia bella muller o bella filla, entraven en l'alberch, e puix feyen ço ques volien de sa muller o de sa filla; e si lo senyor ne parlas, donaven li tants de colps tro quel lexaven mig mort.

« L'altre capitol, quens feya nodrir truges; e deyen: « Aquestes truges deven fer aytant porcells, e al cap del any es vos mester que de aytants nos responats. » E quant venia al cap del any, ell venia a aquell hom e deya: « Hon son nostres porchs que has nodrits al rey? » E el hom era mester quels retes resposta de aytants com los havia dit, sino metien lo en preso e tolien li lo seu.

« L'altre capitol, que feya moneda dues vegades l'any, e donavans de aquella moneda per alberchs, segons quel alberch era rich o pobre: « Aytal alberch val dos onces; aytal alberch tres, o aytal quatre. » Segons que era donaven los cinquanta sols de aquella moneda nova, en que no havia sino aram, per hun sol d'or. E quant venia a quatre o a cinch jorns, anaven sis sols a teri, e a deu o a dotze sols a teri. E axi destroya les gents e los tolia tot quant havien. »

Encara de moltes altres empremies e malvestats, que longa cosa seria a recomtar.

« Certes, dix lo rey, fort me sembla dura cosa e mala aquexa; e no m'en do maravella de ço que havets fet; que Deus no ha posat lo pastor sobre les ovelles que les dega devorar ne altri menar a mal, ans les deu guardar en guisa de be, e guardar de llops e de les males besties que no les faça mal. Atresi dels reys e dels princeps; que Deu los ha posats sobre los pobles per governar e tenir en dretura, per defendre que altres gents nols fessen sobres ne torts. « Barons, dix lo rey, yo havre mon consell e respondre-us breument. »

Los missatgers se partiren denant lo rey, e lo rey mana a son senescal que los llivras ostal e pensas d'ells al mils que pogues.

E axi com lo rey ho hac manat fo fet. E lo rey aparella son consell de comtes e de barons e de cavallers savis, e dix los com los homens de Cecilia los havien tramesos missatgers, que li llivraven lo regne de Cecilia e quel bastaven de tot aço que hagues mester. « Be sabets quel regne es de la dona muller mia e de mos fills; e aquest rey Carles tenial ab molt gran tort: e puix axi es quel apostoli nom vol fer negun socos per que yo romangues aci per conquerir la terra de Africa, es mon cor que yo vaga pendre lo regne de Cecilia, puix ells lom reten; e vull saber de vos altres quin consell m'i donats. — Senyor, digueren los comtes els barons de Catalunya e de Arago, pensats de fer tot ço que honor vos sia e profit, que nos vos seguirem mentre vidans baste. Que gran vergonya nos seria si tornavem en nostra terra que no haguessem res conquistat ne cregut en la vostra senyoria. »

De aquest consell fo molt alegre lo rey. « Barons, dix ell, molt son pagat de aço quem havets dit; e conech que gran amor e gran lealtat me aportats, e que gran prohea de cavalleria vos ho fa dir. E per ço no romangua la batalla de fer ab aquests menys crebents, qui tants se son ajustats denant nos. — Senyor, digueren los cavallers e los barons, molt vos ho havem que agraïr de ço que vos nos havets dit. E facam ho en tal guisa que tots temps vos dupten. Per ço que vos o los vostres antessessors han ja fet, es mester que aci apparegua. »

Ab tant lo consell se parti e cascuns anaren en ses tendes. E lo rey romas alegre e joyos.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey e torna a

parlar dels barons e dels cavallers de la ost e dels almugavers, e dels torneigs e dels grans fets d'armes que feyen ab los Serrayns.

CAPITOL LXXXIX.

De hun gran ardiment que feu lo noble En Arnau Roger, comte de Pallars.

Diu lo comte que, en la ost havia hun comte de Pallars, de huna terra molt fort; e havia nom Arnau Roger; e no stech hanch sens guerra, molt valent hom, jove e agradable, e a gran maravella prous e bo de ses armes, e larch hom de donar. Sdevench se que hun jorn stava en sa tenda, qui era en hun puig fora de la vila d'Alcoyll, e veu huna gran companya de cavallers serrayns que semblaven homens honrats. E eren tro a xixanta, be encavalcats e be armats; e aportaven huna senyera vermella ab lletres serraynes en torn; e vengueren prop de la tenda del comte. E quant veu lo comte que prop se acostaven a la sua tenda, feu manament a la sua gent que nols tiras ab ballesta ne ab altre, ne null hom nols exis. E tantost guarniren sé e muntaren en sos cavalls; e el comte pres la llança e lo escut e exi de fora lo vall. E quant fo de fora, puny lo cavall dels sperons e ana ferir entrels Serrayns, si quel primer colp ne abate, ab los pits del cavall, quatre en terra; e ana ferir hun Serrayn de la llança, de tal virtut que la darga li passa e tot lo cos, quel abate mort en terra. E puix aranca li la llança, e manues donal tal colp a aquell qui aportava la senyera, que mantinent lo abate mort a terra. E hun Serray feri lo de huna adzagaya per la cuxa, quel naffra malament, ell e son cavall; e ell punyi tant avant que passa ultra dels Serrayns.

Ab tant vench lo comte d'Urgell qui era infant molt jove, e dos donzells que foren fills d'En Vidal de Sarraya. E punyiren llurs cavalls dels sperons, e van ferir en la pressa dels Serrayns, per ajudar al comte de Pallars; si quel comte d'Urgell feri hun Serray de llança de sobre la dargua, quel cos li passa; si quel cavall ne aportava lo Serray, si quel comte no li podia arranchar la llança. E quant lo comte de Pallars ho veu, correch vers ell e dix li : « Yo us ajudare, qui son pus fort. » E pres la llança e tira la molt fort, si que la darga trach del coll del Serray, e lo Serray caech mort en terra.

Ab tant les gents atengueren vers aquella part, e accorregueren hon lo comte era; els Serrayns fogiren; e romangueren gran res morts al cami. El comte e sos companyons tornaren s'en a llurs tendes e desguaniren se. E lo comte de Pallars feu se metjar de la naffra als bons metges qui eren en la ost. E a poch de temps ell fon guarit. El rey repta lo molt fort; car menys sa volentat havia passat lo vall e havia speronat vers los Serrayns, e que no valia tant sa fe. « Certes, dix lo comte, senyor, no es null hom al mon qui digua que yo haga fet res contra fe, de vos en fora qui sots mon senyor, que yo no lo y combata. — En comte, ço dix lo rey, yo no-u dich gens, sino per la follia que vos fets. Que yo amara mes haver perdut quant he, que si vos hi fossets mort. Per que hom se deu guardar de foll assaig. — Certes, dix lo comte, que si aci no assajam nostres cossos de fet d'armes, yo no se hon nos ho assagem. — Certes, dix lo rey, bon provar fa son cors encontra tres cavallers o quatre, mas no anar ferir entre cinquanta o xixanta cavallers; e açο no es ardiment, ans es follia. Mas yo se be que vostre ardiment es tan gran que, si n'haviets la mitat de força, segons la volentat del cor, que vos vos combatriets ab cent cavallers e ab mes. — Senyor, dix lo comte, gran merces, que bem havets pagat de paraula, que ço ques en vos es caregat a mi. »

De aquests torneigs e de aquests assaigs feyen cascun jorn los nobles cavallers de la ost. E dels almugavers, exi hu, o dos, o tres, o quatre, fora del vall; e cridaren als Serrayns cavallers: ques venguessen combatre ab ells, hu per altre, o dos per dos, o tres per tres, o quatre per quatre. E en primer los Serrayns a cavall venien ferir en ells; de la altra gent no s'acostaven volenters. Els almugavers no s'acostaven a ells, ans com los veyen exir fora del vall, s'en lunyaven e tornaven atras.

Quant lo rey vench a Alcoyll, vench ab deu naus grans e ab vint tarides qui aportaven cavalls, e ab vint e dos galeres, e ab vint e dos sageties de setze rems, menys de llenys e de naus en que anava l'arnes dels barons, e civada e farina; que quant entra la ost a Alcoyll, foren cent quaranta veles e mes. Hanch no fo null temps vist tan bell arnes de cavallers e de mariners e de servents, e de belles cubertes de samits en llurs cuyraces, e de drap d'aur batut, e molta bella senyera, e molt bell peno d'aur e

d'argent, e molt bells cavalls e de gran preu, e molta bella sella de senyal; que quant eren guarnits en hun camp, molt era bella cosa de veer. E en tota aquella ost no hac Genovesos, ne Pisans, ne Venecians, ne Provençals, ne en mar ne en terra; que tota la armada era de Catalans e de Aragonesos, e tots triats e provats de llurs armes.

CAPITOL XC.

Com lo rey En Pere de Arago ab tota sa ost s'en vench en Cecilia.

Diu lo comte que, quant les osts de tota Africha se foren ajustades a Alcoyll, si que les muntanyes e los plans ne staven cuberts a cavall e a peu, lo rey los trames a dir : que s'aparellassen de la batalla. E quant los Serrayns ho hagueren entes, que jals hagueren provats e veyen que eren molt valents d'armes, feren resposta al rey : que havrien llur consell. E d'altra part trameseren missatge al rey d'Arago, per hun mercader pisa que era en la ost dels Serrayns: que farien pau ab ells molt volenters, e que s'en anas en sa terra o lla hon se volgues, e ques trabutarien ab ell. E lo rey hac consell e dix : que puix quel convenia a partir de aqui, e havria anar en lloch hon havria mester sos cavallers e sa gent, e que la batalla no li acabaria res, e tot ço que havria d'ells havria de guany, feu los resposta : que no y era vengut per llur haver; mas, sis volien combatre ab ell, ques aparellassen de la batalla. E ells feren li altra resposta : que nos volien combatre ab ell, ans farien ab ell tota bona pau, e que li darien de tresor tant que ell se tendria per pagat ; e ques trabutarien ab ell cascun any ; e que ja havien trames a Tunis per lo tresor e per la resposta de Miral-Buzach qui era rey de Tunis.

Mentre quel rey estava axi en aquestes paraules, los missatgers del regne de Cecilia li vingueren hun jorn denant e digueren li : « Senyor rey, pregam te, axi com a noble senyor, que nos respones a nostre fet. — Barons, dix lo rey, yo he hagut mon consell que, pus als homens del regne de Cecilia plau quem reten la terra, e voleu que yo sia rey de Cecilia, que y passare e quels defendre a mon poder a tots homens; encara quels tendre a les bones costumes del rey Guillem. — Donchs, senyor, dixeren los missatgers, pregam te que pens de ordenar ton fet e de passar en Cecilia al pus tost que puxes; e no hages cura de aquests Serrayns, que nos te bastarem d'aur e d'argent, e de tot ço que mester hages. »

Lo rey, que viu quels Serrayns lo menaven per paraules, feu recollir sos cavallers e tot son arnes, si que en tres jorns ho feu tot recollir. Quant vench que la nit fon venguda, al terç jorn, lo rey feu recollir los cavalls els cavallers qui estaven en guarda al vall e tots los servents, e cercha si hi romania null hom, malalt ne sa. E quant veu que no y havia res romas, recollis en huna galera. E quant lo rey fo recollit, los marineres exiren en terra e meseren foch a la vila be en cent llochs. E quant lo foch se tench a tota la vila, els Serrayns conegueren que la ost s'en era anada, mantinent vengueren a mar, e no y trobaren nengu, que tuyt se foren recollits. E mantinent pensaven se quel rey s'en anava en Cecilia. Quant vench a la mija nuyt, les naus e les tarides e tots los navilis feren vela, e hagueren llur vent, que al jorn foren aribats al port de Trapena[1] que es en Cecilia. E quant les gents de Trapena e del munt de Sent-Jolian e de Marsara e de tota la encontrada veren tan gran navili venir, vingueren tuyt a la mar; e saberen ja que era lo rey de Arago qui venia en Cecilia, e aparellaren se al mils que pogueren per ell acollir. E aribaren a gran honor. E sempre tots los richshomens e els cavallers de la terra en barques entraren en la nau hon lo rey era. E quant foren en la nau, agenollaren se denant sos peus, e besaren li la ma, e saludaren lo molt altament, e digueren li que devallas en la sua terra. E sempre lo rey munta en huna galera e devalla en terra. E quant lo rey fo en terra, hac li hom aparellats cavalls, e munta a cavall, e tota la gent de la terra anava li denant a peu. E els cavallers e els barons de la terra menaven lo per les regnes; e portava li hom hun pali d'aur sobrel cap en quatre llances. E les dones e les donzelles e tota l'altra gent, ab moltes maneres de esturments, anaven li denant e cridaven : « Be sia vengut lo nostre senyor lo rey d'Arago e de Cecilia el nostre salvador, per que serem dellivrats del nostre enemich Carles sens merce ! »

E axi anaren li cantant e alegriant denant, tro quel hagueren amenat dins lo palau real, qui fo encontinent de drap de seda e d'aur.

(1) Le 30 août 1282. (V. la chr. de Procida, à la suite.)

Los homens de la terra feren venir molts bous e moltes vaques e moltes gallines, e pa e vi, e a gran bastament feren aparellar que menjar. E los barons, els cavallers, els almugavers devallaren de les galeres e de les tarides, e feren descaregar llurs cavalls e llurs armes en terra, e meseren ho per ostals. Els menjars foren aparellats, e menjaren alegrament; e puix anaren reposar, que la mar los havia treballats. E puix la gent de la terra feren festa be quatre jorns, e trameteren grans presents d'aur e d'argent al rey, e drap d'aur e de seda. Si quel rey s'en tench per pagat d'ells, ço es assaber de Trapena e de tota la encontrada.

CAPITOL XCI.

Quant lo rey En Pero de Arago s'en vench a Palerm per tenir consell.

Quant lo rey hac stat cinch jorns en la vila de Trapena, e hac demanat noves de Carles hon era ni hon no, e sabe que Carles era en torn de la ciutat de Mecina e que la tenia assetjada per mar e per terra, feu manament a'n Ramon Marquet: que fes muntar en les tarides e en les galeres tots los mariners de les naus ab tots los mariners, que menassen tarides carregades de pa e de vi e de carn, e que s'en anassen a Palerm.

Tot axi com lo rey ho hac manat fo fet. El rey cavalca ab sa gent tant per jornades que vench en la ciutat de Palerm. E les galeres foren aytantost aqui, e les gents de la ciutat feren molt gran festa de la venguda del rey, e ells reberen ab gran honor lo rey, el meseren en lo palau. Quant lo rey fo albergat en son palau, els cavallers els almugavers foren albergats per la ciutat; no gens que tota la cavalleria del rey vengues, nels almugavers venguessen tots ensemps aquell jorn ab ell, ans trigaren a venir pus de quatre jorns, per ço com grans gents no poden axi ajustar; e majorment, puix eren en terra de llurs amichs, e terra abundosa de totes viandes, cascu se reposava molt volenters, per ço car molt havien treballat. E per ço com los cavallers venien ab llurs fessets vestits e suats e negres de guarniment, e ells qui eren ennegrits del sol quils havien colorats, e llurs vestidures qui eren ronyoses, e los almugavers tots suats e malvestits e negres, per raho del sol quils havia tochats, les gents de Palerm menys-prearen los; e fo semblant en llur cor que ja per ells no fossen dellivrats de les mans de Carles, qui era ab gran poder per mar e per terra.

Quant vench a cap de tres jorns, lo rey tench parlament ab totes les gents de Palerm e de les viles e dels castells de Cecilia, que de cascun lloch ni havia dels millors. E dix los:

« Barons, vos sabets que yo era anat en Barberia sobre Serrayns, a honor de Deu e de tota crestiandat a mantenir; e era en la vila de Alcoyll qui es en la Barberia; e los vostres missatgers vengueren a nos de la vostra part e de tota la universitat del regne de Cecilia qui era mia e de mos fills, e que vos altres me dariets aytants cavalls com yo hagues mester, em bastariets d'aur e d'argent a deffendre a vos altres de Carles, e quem llivrariets tot ço qui fos de Carles. E vull saber de vos altres aci si-u atorgats ne si es veritat. »

Ab tant lo rey se calla per oyr que respondrien, e assech se en son siti. E hun cavaller de Cecilia, qui era bo e de molts dies, se lleva; e havia licencia de tots los altres que degue parlar. E dix:

« Amon! senyor lo rey, les tues paraules son molt bones e verdaderes. E certan n'es, axi com vos ho avets dit, ho atorga tota la comonitat del regne. »

A aquesta paraula respongueren tots a huna veu: que atorgaven tot ço que aquell deya ni diria, e que eren aparellats de segur tota llur volentat. Puix parla aquell cavaller qui primerament havia parlat, e dix: « Amon! senyor lo rey, de una cosa te volem pregar: que tots los homens de Cecilia, per ço que tots temps te siam membrants de la tua honor e de la tua gracia, e que james nos puxa departir, ço es quels atorchs les bones costumes del rey Guillem. E de aqui avant, fe de nos la tua volentat. » Lo rey se lleva e dix: « Ço que vos altres mo pregats es laugera cosa de fer; que major volentat n'he yo que vos altres; que-us atorch totes les costumes del rey Guillem; e de aço fer-vos-he bones cartes ab mon sagell pendent. » E tuyt feren li gracies del atorgament quels havia feyt. E llevaren se los barons tots, e els cavallers de Cecilia, els richs-homens de les ciutats e de les viles, e feren li homenatge; e puix tota la terra. Ab tant les taules foren meses, e lo rey ana a menjar ab sos cavallers. E lo parlament se parti.

CAPITOL XCII.

Quant lo rey En Pere d'Arago trames sos missatgers al rey Carles.

Diu lo comte que, quant lo rey hac ordenats tots sos fets en la ciutat de Palerm e tots los cavallers els almugavers foren venguts de Trapena, lo rey se apparella de anar vers la ciutat de Mecina; e hac trames ses cartes per tot lo regne de Cecilia a totes gents a peu e a cavall, que fossen ajustats tots ab ses armes en la vila de Randas[1]. Mas ja enans de aço havia tramesos sos missatgers a Carles, dos cavallers honrats hòmens, qui havien nom En Pere de Queralt e En Ruiç Eximenes de Lluna, e En Guillem Aymerich, jucie de la ciutat de Barcelona, los quals portaren huna carta quel rey los dona que portassen a Carles, e altra carta de crehença. E portaven llurs guarniments, e menaven llurs scuders quils aportaven llurs armes e amenaven llurs cavalls. E cavalcaren tant per jornades que vengueren a dues llegues prop de la ost de Carles. Mas, ja enans de aço, dos jorns abans, havien tramesos dos frares de penitencia a Carles, que ell sabes que missatgers del rey d'Arago venien a ell e quels asseguras. E havien haguda resposta : que venguessen asseguradament. E quant ells foren a dues llegues prop de la ost de Carles, e foren a huna devallada de huna montanya, si veren llains al pla tro a xixanta cavallers armats en llurs cavalls, que Carles hi havia tramesos, per tal que nengunes gens no poguessen al pla entrar que ell no-u sabes, e per tal que los missatgers fossen en la ost, que aquells lo y fessen a saber. E quant En Pere de Queralt e En Ramon Eximenes de Lluna veren aquells cavallers, hagueren gran pahor e digueren : « Armem nos e muntem en nostres cavalls, que aquestes gents son ultrajosos e deseen agres; e si tant s'era quens volguessen fer nenguna honta ne dan, mes val quens troben apparellats que si moriem vilment. » Ab tant prengueren llurs armes e muntaren en llurs cavalls, e tengueren llur cami dret. E quant los cavallers francesos los veren venir, bes pensaven que aquests eren los cavallers e missatgers del rey d'Arago, e encloïren los de totes parts, e cridaren los de luny, quins cavallers eren? e ells respongueren : que eren missatgers del rey d'Arago. E aytantost acostaren se a ells, e demanaren los del rey d'Arago hon era. Respongueren los que a Palerm. E axi cavalcaren ab ells ensemps be huna llegua e mija, axi que veren totes les osts de Carles, e veren grans companyes de cavallers. Quant foren a miga llegua prop de la ost, cavalcaren en llurs palafrens, molt ricament vestits de fins draps, ab penes vayres e ab cendats. E quant foren apres dels dits cavallers, saludaren los molt gint, e ells reberen los molt honradament; e tornaren s'en ab ells en la ost, e acompanyaren los ab gran honor tro a llur ostal; e puix partiren se d'ells, si no hun cavaller qui romas tota via ab ells.

E si volets saber com foren albergats, sils mes hom en una sgleya; e aqui hom los feu albergar. E no y hac matalaff ni cobertor, sino molt fe que y hagueren mes. E Carles feu los aportar dos flacons de vi, e sis pans de forment molt negre e leig, e dos porchs en ast, e huna caldera de cols cuytes ab carn de porch fresch. E axi stigueren aquel jorn e la nit, que nols lexa hom parlar ab Carles. Quant vench lo mati, Carles los trames sos missatgers, que vinguessen a parlar ab ell. E aytantost foren apparellats, e vengueren a la tenda de Carles, e parevan be missatgers de alt affer. E quant foren denant Carles, qui seya sobre hun llit cubert de richs draps de seda, agenollaren se a ell e saludaren lo; e puix En Pere de Queralt parla e dix la missatgeria : « Senyor Carles, dix ell, lo nostre rey d'Arago nos tramet a vos. E per tal que vos cregats que nos som missatgers seus, veus carta de crehença que-us tramet. — En bon hora, dix Carles, digats ço quel rey d'Arago vos mana dir. — Senyor, dix En Pere de Queralt, tenits aquesta carta que nostre senyor lo rey d'Arago vos tramet. »

Carles pres la, e no la guarda aquella hora ; mas que la posa sobre son llit hon seya.

« Senyor Carles, dix En Pere de Queralt, nostre senyor lo rey d'Arago vos diu e-us mana : que li dellivrats la terra de Cecilia que es sua e de sos fills, la qual trop havets tenguda a gran tort. E les gents de Cecilia qui son molt agreviades de la vostra senyoria han request la ajuda del rey d'Arago. Per que lo rey los vol ajudar, axi com aquells qui son seus e de sa terra. »

(1) Randazzo, au pied de l'Etna, entre Mont-Albano et Catane.

CAPITOL XCIII.

De ço quel rey Carles dix e feu dir als missatgers del rey En Pere d'Arago.

Quant lo rey Carles hac entes ço quels missatgers del rey d'Arago li hagueren dit, stech tot esbalaït huna gran peça, que no parla ne respos res. E ades anava menjant hun bastonet ab les dents, que tenia en la ma, per fellonia. E quant hac molt pensat, respos : « Senyors, la terra de Cecilia no es pas del rey d'Arago ne mia, ans es de la sgleya de Roma. Mas yo vull que vos altres anets a Mecina, e que digats als homens de Mecina, de part del rey d'Arago, que hajen treves ab mi huyt jorns[1], tant que hagam parlat ab vos altres e vos ab nos d'aço hon havem a parlar. — Senyor, dixeren los missatgers, aço farem nos volenters ; e no romandra ja per nos si fer ho volen. »

Ab tant partiren se denant lo rey e anaren denant la ciutat de Mecina; e cridaren als homens del mur; e los homens del mur demanaren los que demanaven. « Barons, dix En Pere de Queralt, nos som missatgers del rey d'Arago e volriem parlar ab lo vostre capitani, ser Alaymo[2]. » Quant aquells ho hagueren entes, anaren ho a dir a ser Alaymo llur capitani; e vench encontinent, e feu se al mur, e demana als missatgers quins homens eren ne que demanaven. En Pere de Queralt respos : « Sots vos lo capitani de Mecina ? » E ell respos : « Certes! be son yo lo capitani de Mecina. Per que ho demanats? » — Senyor, dix En Pere de Queralt, nos som missatgers del rey d'Arago; e pregam vos de la sua part, que hajats treves ab Carles, tant tro que nos hagam parlat ab ell de ço que dir li havem de part del rey d'Arago. Ell no ha ja feta resposta a les nostres paraules. — Certes! dix lo capitani, yo no creu que vos altres siats missatgers del rey d'Arago ; e ja per vostres falses paraules yo no havre pau ne treves ab ell. E d'aqui avant partits vos de aqui, e tenits vostra carrera. »

Ab tant veren que res no y podien acabar ab ell, tornaren s'en a Carles. « Senyor, dix En Pere de Queralt, nos havem parlat ab lo capitani e no havem pogut res acabar ab ell. Per cosa que nos hagam dit, no vol creure que nos siam missatgers del rey d'Arago.—Barons, dix Carles, anats vos reposar tro a dema; que havre hagut mon consell, e havrets ne reposta. »

Adonchs s'en tornaren a llur ostal e estigueren tot aquel jorn. La nit que vench apres, Carles se recolli en huna galera tot privadament, e lexa sa ost, e passa s'en en la Calabria denant Mecina[1]; e dexa mananent que hom donas comjat als missatgers, per que ara nols volia fer resposta als missatgers del rey d'Arago. E mana que, sempre quels missatgers s'en fossen anats, que tota la ost, al pus tost que pogues e pus privadament, s'en passassen a Regols[2].

De totes aquestes coses los missatgers del rey d'Arago non saberen res, ne sabien que Carles s'en fos passat en la Calabria. E quant vench al mati, vengueren tres cavallers als missatgers e dixeren los : « Senyors, lo rey vos diu queus ne anets ; e digats al rey d'Arago quel rey Carles vol apparellar sos missatgers per los quals li trametra sa resposta. » Ab tant los missatgers del rey d'Arago preseren llurs armes e muntaren en llurs cavalls, e ab llurs scuders tengueren llur cami, e cavalcaren dos jorns tro que vingueren en la vila de Randas. E aqui trobaren lo rey d'Arago qui fo vengut de Palerm, e digueren al rey ço que Carles los havia dit ; e com havien parlat ab lo capitani de Mecina ; e com Carles los havia trames a dir que s'en anassen, que ell hi trametria sos missatgers.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey d'Arago e de sos missatgers qui foren tornats a ell.

CAPITOL XCIV.

Com lo rey Carles e tota sa ost s'en passaren a Regols.

Diu lo comte que, com los missatgers del rey d'Arago foren partits de la ost, aytantost saberen cells de la ost que Carles s'en era passat a Regols ; e mantinent, al mils que hom poch, recolliren se en les tarides e en les galeres, e pensaren de anar a Regols. E quant les gents de Mecina saberen que la ost fugia e desemparaven la terra, commençaren a exir de fora ab llurs armes, e feriren en les tendes de

(1) Il semble que Charles était entré en arrangement avec quelques Messinois qui pendant ce temps l'auraient fait entrer dans la ville. Plusieurs Messinois qui en furent soupçonnés furent mis à mort par le peuple de Messine.

(2) Alaymo de Lentini.

(1) A la fin de septembre.

(2) Reggio.

aquells qui eren romasos, e feren los gran dapnatge; si que aquells de la ost se recolliren molt cuytosament. E occiren los be cinc cents cavalls, per ço com no havien ayna de recollir; e meseren foch a llur civada e a llur farina, per tal com no s'en podien aportar. Hi moriren moltes gents al recollir, per ço com les gents de Mecina e de tota la terra los donaven gran batalla.

CAPITOL XCV.

Com lo rey En Pere de Arago s'en vench a Mecina.

Diu lo comte que, aquel jorn quels missatgers del rey d'Arago foren venguts a Randas e hagueren parlat ab lo rey, a hora de vespres sonades, vench hun hom molt cuytosament al rey, e saluda lo, e dix li: « Senyor rey, sapies que Carles e tota sa ost s'en son fogits, e han desemparada la terra. — Ço no pot esser, dix lo rey, que Carles, qui es lo pus valent e el pus poderos del mon, e que ab ell haga tretze milia homens a cavall haga axi vilment desemparada la terra. » Mentre quel rey estava axi parlant ab sos cavallers de aquell fet e d'altres, hun altre hom vench a cavall molt cuytosament; e saluda lo rey e tota sa companya, e dix li al rey: « Senyor, sapies per veritat quel nostre enemich Carles es fuyt, ell e tota sa companya, e ha desemparada Cecilia. — Com ho sabs tu? dix lo rey. — Senyor, ço dix aquell missatge, car ja hir mati fuy yo ab los homens de Mecina en la llur ost; e mentre que les gents de Carles se recollien en les tarides, los fem gran dapnatge; ells havien morts be cincents homens cavallers, per ço com no havien leer quels recollissen. — Ara, dim tu, dix lo rey, sabs si Carles havia moltes gents d'armes, o per que ha desemparada la terra sens batalla? — Senyor, ço dix lo missatge, certa cosa es que en la ost de Carles havia quatorze milia homens a cavall e be cinquanta milia homens a peu sens los mariners; e havia hi, entre galeres e lenys armats e naus, be cent cinquanta, menys de barques e d'altres lenys. » Quant lo rey hac entes aço que aquest hom li hac dit, maravellas molt com Carles havia desemparada la terra axi vilment sens batalla: « Certes, ço dix lo rey, a mi pesa molt com Carles ha axi desemparada la terra; que yo volguera be quel fet anas en tal guisa que cascu pogues provar son cos per fet d'armes; si que la huna part ne portas la honor o la llaor per tots temps. E ço era la cosa que yo tots temps havia desijada, que yom pogues combatre en hun camp ab molts cavallers e prous de armes ab mos gentils cavallers e prous de armes. » Abtant lo rey mana que aquell mati fossen apparellats tuyt de cavalcar, que ell s'en volia anar a la ciutat de Mecina. Quant foren tuyt apparellats de cavalcar, al mati, lo rey cavalcha ab sa cavalleria e ab los almugavers e ab totes les gents del regne de Cecilia, tant tro que vench en la ciutat de Mecina.

CAPITOL XCVI.

De la gran honor que tota la gent de Mecina feren al rey En Pere de Arago.

Quant vench que les gents de Mecina saberen quel rey era partit de Randas, encortinaren tota la ciutat de draps d'aur, e cobriren totes les carreres de junch vert e de erbes ben olens, e feren jochs de diverses maneres; e exiren a carrera al rey, cavallers e richs-homens, a peu, molt ordenadament e honrada; e destraven lo per les regnes del cavall, e feyen li aportar dessus hun rich drap d'aur en quatre llances; e dones e donzelles anaven li cantant d'avant: « Be sia vengut lo senyor rey dels reys terrenals, per la gracia de Deu quins ha dellivrats de les mans del nostre enemich Carles. »

E axi amenaren lo al palau emperial [1], ab molt gran alegria, que semblant los fo que Deus fos devallat en terra de sobre ells. E en la ciutat hun prom qui era capitani molt prom e valent, que havia nom ser Alaymo, havia huna dona per muller qui era molt bella e gentil, e molt prous e valent de cor e de cos; que ella era llarga de donar, e quant era lloch e temps valia be per hun cavaller, e anava tots jorns ab trenta cavallers armats, e guaytava la ciutat, e capdellava les gents lla hon era mester ques combatien, als murs ne als altres llochs de la ciutat hon era ops. Quant la dona aquesta viu lo rey, que null temps nol havia vist, fon molt enamorada, axi com de senyor valent e agradable, no gens per mal enteniment. Com lo rey fo en son palau albergat, els cavallers e la altra gent foren entrats en la ciutat, los menjars foren apparellats, el rey pres aygua-mans e assech se a

(1) Le 2 octobre.

menjar, ell e tots sos cavallers. E menjaren molt alegrament. E micer Alaymo de Mecina menja ab lo rey, e madona sa muller. E puix serviren lo rey de tot son poder; si que la dona nos parti del rey hon que anas ne cavalcas, per vila ne a casa; e servia, e feya li aytants de plaers com ella podia, e son marit, e tots quants ne havia en la ciutat. E a poch de temps vingueren vint e dos galeres a Mecina e quatre tarides del rey, de rems, molt ricament armades. E aqui devallaren en terra e refrescaren de tot ço que mester los fo. E lo rey donavals prou pa e vi, e carn a bastament.

CAPITOL XCVII.

Com lo rey Carles dona comjat a gran res de sa gent.

Diu lo comte que, mentre lo rey d'Arago stava en Mecina e pensava de ordenar sa terra e de stablir los castells e les forces del regne de Cecilia, Carles stava a Regols ab sa ost e assats prop de Mecina, a huyt milles. E veu quels seus navilis no podien aqui romandre, per raho del yvern que venia. E per ço com en aquell lloch no havia port, e per tal com havien gran carestia de pa e de vi e de civada, dona comjat a les gents de Masella e del principat que s'en anassen, e tots cells de Pulla e d'altres llochs. Atressi dona comjat a gran res de cavallers e de gents de peu del principat e de Pulla e de molts altres llochs, que eren sens fi.

CAPITOL XCVIII.

Com quatorze galeres del rey de Arago desbaratatren quaranta galeres del rey Carles, e'n prengueren vint e dos.

Diu lo comte que, quant vench hun mati quel sol fo exit, les galeres de Masella e del principat de Pulla, commençaren a exir de Regols[1] e feren vela per anar cascuns en llur terra. E aquests de Masella e del principat eren, entre galeres e tarides, setanta; e feren la via de Napols; e eren totes carregades de armes e de rich arnes, e de cavallers, e de honrats homens francesos e de Napols e del principat qui s'en tornaven en llur terra. Quant l'almirall del rey de Arago viu qual navili de Carles, axi feu recollir les gents e les galeres, e bateren de rems, e ana contra les galeres del rey Carles; si quels foren molt prop, e els altres nos pensaven ques gosassen ab ells mesclar de batalla; e cells de les galeres del rey d'Arago tots armats pensaven de anar vers ells a rems e a veles, aytant com pogueren, per cor de combatre. Quant les galeres de Carles veren que aquelles nols rebugaven e que venien ardidament, meseren mans a girar, e tornaren s'en a Regols; si que les galeres del rey d'Arago volgueren anar a Regols; mas mes se molt gran vent al encontre; e no y pogueren anar, e tornaren s'en a Mecina. « Barons, dix l'almirall del rey d'Arago, si nos aguaytam be, e que siam en tal guisa apparellats que, sempre que les galeres de Carles ixquen de Regols, siam nos ab ells, nos n'havrem gran partida; si no ells s'en iran. » E aytantost feu star a la torre de Mecina deu galeres en guarda. Quant vench al cinquen jorn, quant les galeres de Carles s'en foren tornades a Regols, aço fo hun di-vendres mati que feu lo vent a la ostia fort torbat, e feu molt leig temps e molt vent, feren llur comte que ab aytal temps les galeres del rey d'Arago no exir-s-en de Mecina; e exiren se de Regols, e feren vela per anar a Napols; e foren, entre tarides e galeres, quaranta-huyt, de les quals n'i havia de-nou de Masella e cinch de Pisa e vint e dos del principat. Quant l'almirall del rey viu lo mati que les galeres de Carles s'en anaven, feu tocar la trompeta; e tuyt recolliren se al pus tost que pogueren, e feren vela; e anaren tant com pogueren a rems e a veles, encalsant los, si que les galeres eren luny de les galeres del rey d'Arago be huyt milles. E foren se meses tan prop de la terra quel vent fresch que havien los falli; e axi corregueren les tant quels foren prop a dos milles. Mas aquestes galeres del rey d'Arago que axis foren aventades, no eren mas de quatorze, axi com abans foren aparellades a Mecina, que les altres qui venien de tras tant eren luny que no les podien veure.

Quant les galeres de Masella e de Pisa e del principat veren que les galeres del rey d'Arago los venien de sobres, calaren totes e giraren les prohes vers aquelles, e meseren se en schala, e aparellaren se de la batalla. E aquelles de Masella qui staven de la banda de mig-jorn, van dreçar ab gran gatsara huna senyera molt gran que apellen l'estandart de Sent Victor. E cells

(1) Voyez dans Muntaner, chap. LXVII, le récit de ce combat, écrit avec une verve que n'a point surpassée dans ses batailles l'auteur de la Jérusalem délivrée.

de Pisa e del principat qui staven de la banda de terra feren atresi per aquell semblant mateix. E puix feren venir hun leny armat de huytanta rems que era de Nicotera, e era lo major leny que hom sabes, e digueren li que anas comtar les galeres dels Catalans e puix que s'en tornas. Lo leny armat bate de rems e ana a hun tret de ballesta prop les galeres dels Catalans, e puix pres l'altra volta, e torna s'en a les galeres de Carles, e dix los que les galeres dels Catalans, a son semblant, no eren mes de quatorze; mas tant era gran la claredat de llurs scuts e de llurs capells de ferre febrits e de llurs cuyraces de drap d'aur que a penes les podien reguardar.

Ab tant les galeres dels Catalans foren apparellades e començaren a ferir en mig lloch de les galeres, lla hon aquelles de Pisa eren. Quant los Massellesos los veren axi ferir, van metre l'estandart de Sent Victor a baix vilment, e preseren la volta a mig-jorn, e començaren de fogir a rems e a veles; e gitaren en mar molt bell arnes e matalaffs de seda, e caxes, e bonetes, e guarniments, per tal que les galeres fossen pus laugeres e mils poguessen scapar. E les galeres del principat preseren la volta e començaren a fogir de vers Nicotera, que no y havia pus de dos milles. E les galeres dels Catalans anaren tro a lla dins en terra ab ells, e retengueren ne vint e dues, de les quals n'i hac dos de Pisa, en que era l'almirall, e les vint eren del principat. E feriren en Nicotera quatre en terra, e les gents de la ost de Carles deffençaren les de terra. E En Pere d'Esvilar ab la sua galera e ab huna altra feriren en terra, e a mal grat de la cavalleria de Carles, vararen les e menaren les s'en.

Quant aquesta batalla fo finida, fo mig-jorn passat; e a Mecina no sabien negunes noves de les galeres, ne les altres galeres no foren a la batalla, sino les quatorze primeres, puix vingueren quant ja s'en tornaven les altres; si que vingueren alguns a Carles e dixeren que les galeres del rey d'Arago eren desconfites. E Carles e totes les gents qui eren a Regols feren gran lumenaria; aquella nit semblava que foch se tingues a la ost. E aço veyen cells de Mecina e foren ne molt desconfortats, per ço com no sabien nengunes novelles de les galeres; e lo rey n'era molt fello e despagat. Quant les galeres dels Catalans hagueren ligats los presos e hagueren amarinades les vint e dos galeres que hagueren preses, tornaren s'en a rems e a veles vers Mecina, tant que fo be miga nit ans que fossen a la torreta de Mecina. E quant foren a la torreta, reposaren se aqui tro al jorn. Mas sempre que foren aqui, trameseren missatge al rey a Mecina, per hun lleny armat que li fes assaber les novelles de les galeres.

Quant lo missatge fo a Mecina, si munta tost al palau, e fo amenat d'avant lo rey qui era colgat en son llit; si que lo rey, tantost com lo viu, tantost se dreça en son llit, e demana li quines novelles aportava. « Certes, dix lo missatge, bones! que les galeres de Carles son desconfites, e havem ne preses vint e dues. » Quant lo rey hac aço entes, fo molt alegre e feu grans gracies a Deu Nostre Senyor, de tan gran gracia e de tan gran honor que feta li havia. E feu donar al missatge qui les novelles havia portades, hun seu vestir d'escarlata molt ab pena vayre. Puix lo rey dormi tro al jorn molt alegrament e en pau, que molt havia estat ab mal ayre, per ço com molt era duptant del fet, mas be sabia que, abans quels seus no serien vencuts, n'i havria tants morts que no seria qui lievas lo camp.

Quant la gent de Mecina saberen aquella novella, llevaren se tots de sos llits, grans e pochs, e van encendre torces e brandons e candelles e falles; e feren tan gran lumenaria que de huna llegua entorn havia molt gran claredat, que era semblant que fos jorn. E menaren lo major alegre que hanch mes fos vist. Quant vench lo mati, les galeres dels Catalans se apparellaren e s'en anaren al mils que pogueren, e desligaren als presos, e feren los tornar en llurs galeres a revers ab la popa primera e ab les senyeres de Carles tiragascant per la mar. Cascuna de les galeres del rey d'Arago ne remolcava huna o dos galeres de aquelles que havien preses, ab la popa primera. E axi remolcant, entraren s'en al port de Mecina lo mati, ab gran alegre de trompes e d'altres esturments e ab llurs senyeres llevades. E lo rey era aqui riba la mar ab gran cavalleria e ab tota la gent de Mecina, e cridaren a altes veus: « Ben siats venguts, axi com a molt valents que vos altres sots, que ab quatorze galeres havets guanyada victoria de cinquanta galeres! » E menaren lo major alegre que hanch mes fos vist. Quant les galeres foren al port de Mecina, lo rey feu metre tots los presos en hun palau gran; e foren quatre

milia e cinquanta, menys de aquells que foren a la batalla morts. E els homens de les galeres del rey d'Arago devallaren en terra, e cascu aporta s'en ço que havia guanyat : copes d'aur e d'argent, e talladors, e scudelles, e molta bella vexella d'argent, e cubertors de seda, e molt richs guarniments, e molts bells vestirs de cendat ab penes vayres, e tant haver e argent monedat que negu no pot saber le nombre. E cascuns anaren se reposar e assolaçar lla hon li plach; e no s'era maravella, car a molt havien treballat.

Quant vench a cap de tres jorns, lo rey hac hagut son consell : que faria de aquelles gents que tenia preses, qui eren del principat e de la terra de Pulla; e feu los se venir denant.

« Barons, dix lo rey, be veu que yo-us tinch en mon poder, quen puch fer ço que yom vulla; e creu que si los homens meus fossen venguts en poder de Carles, ço que Deus ja no vulla! qu'ell los llivrara tots a mort; mas yo no vull tant de mal fer; ans vos llivrare dos naus carregades de pa e de vi, e anats vos en en vostra terra. E yo fer-vos-he carta ab mon sagell, que aportets als homens del principat : que tota hora que vinguen ab mercaderia en ma terra ne per be, seran sans e segurs. E d'aqui avant guardats vos que nom vingats al encontre; que, si podia negun pendre, yol faria a mala mort morir. »

E dona a cascu hun tornes d'argent e tornaren s'en. Quant ells veren la misericordia del rey d'Arago, hagueren goig e cridaren a altes veus : « Deus te do vida, rey de misericordia, quins has prestada la vida, la qual tenim per tu! » E axi anaren en llur terra, e portaren molt gran nomenada e llaor del rey d'Arago e de ses gents, e de la bondat quel rey los havia feta. Si que totes les gents de Pulla e del principat eren molt pagades del rey d'Arago, e pregaren tots jorns Deus que li donas vida e victoria sobre sos enemichs.

CAPITOL XCIX.

Com lo rey Carles trames missatgers al rey En Pere d'Arago e quel reptassen de part sua.

Quant lo rey Carles sabe que les sues galeres foren desconfites, fo molt yrat, e majorment com quatorze galeres n'hagueren desconfites quaranta-huyt, de les quals ne retengueren vint e dues e les altres foren fuytes. E pensa ab si mateix, e veu que tot son fet era perdut e que les sues gents no havien durada a les gents quel rey En Pere havia amenades, encara que les sues gents fossen quatre tants que les altres; e pensa com poria gitar de la terra lo rey d'Arago, la sua persona sola, ab qualque scusa, que tot l'altre li era vigares que fos nient. E feu se venir dos clergues que eren seus e de sa casa, e vestils, e adobals com a frares preycadors : « Barons, dix lo rey Carles, anats vos en a Mecina e parlats ab lo rey d'Arago, e digau li de la mia part : que ell no es entrat en la terra de Cecilia axi com a lleal hom e bo, ans hi es entrat malvadament, axi com no deu. — Senyor, digueren aquells dos falsos missatgers, som aparellats de fer vostra volentat. »

Quant vench la nuyt, feu los passar en huna barcha en Cecilia. E quant foren aqui, anaren s'en al rey d'Arago [1] e digueren li la missatgeria quel rey Carles los havia manada dir. E lo rey, com ho hac entes, mes mans a riure e sol no feu semblant que res li pesas ço que li havien dit. « Barons, dix lo rey, yo trametre mos missatgers ab vos altres ensemps al rey Carles, per saber de la sua bocha si es ver ço que vos altres deyts. »

E aytantost lo rey aparella sos missatgers, cavallers honrats e d'alt affer. « Barons, dix lo rey, anats al rey Carles, e amenats ab vos aquests dos missatgers qui m'han dites aquestes paraules de la sua part. E sapiats ab elles, si es ver qu'ell los m'haga tramesos ab tals paraules com vos altres havets enteses. E si ell les vos atorga, escondits m'en, axi com vos vos esconderiets de hun altre cavaller qui-us reptas de fe e de lleltat; e no li'n menets neguna honor, que yo lo y menare cos a cos. »

CAPITOL C.

Quant lo rey En Pere d'Arago e lo rey Carles se acordaren de fer batalla ells abdos a Bordeu.

Com los missatgers se aparellaren e passaren a Regols hon lo rey Carles era, vengueren denant ell; e paregueren be homens de gran valor e missatgers d'alt affer. E saludaren lo rey Carles, e dixeren li : « Senyor rey Carles, lo noble rey En Pere de Arago e de Cecilia nos tramet aci per saber de vos, si aquests dos frares preycadors que han dit aço al senyor rey nostre « que ell es entrat en la Cecilia falsament

(1) 24 octobre. Voyez le recit de Muntaner, p. 278.

e deslleal e no deguda » si-u han dit per vos ne per vostra volentat. » E ab aytant no digueren pus.

El rey Carles estech hun poch en pensant, e dix : « Vullats que yo ho haga dit o no, yo dich : que ell es entrat en la Cecilia malvadament e no deguda, e axi com no deu. » Adonch respongueren los missatgers del rey d'Arago e dixeren : « Senyor, nos vos responem aquestes paraules, per manament del rey d'Arago e de Cecilia nostre senyor, e dehim : que tot hom que digua quel rey sia entrat en Cecilia malvadament e no deguda, ho diu com a falç e deslleal. E diu que-us ho menara cos per cos. E donar-vos-ha avantatge d'armes, aytals com vos vullats. »

De aquesta resposta fo molt irat Carles; e sos barons dixeren li que nos iresques e no y respongues, menys de consell. Sobre aço llevaren lo de aqui e meseren lo en huna cambra. E aqui tench consell ab sos barons. E puix torna en son seny, e respos : que ell no combatria sol a sol ab ell, mas ab cent cavallers per altres cent. « Donch, digueren los missatgers del rey d'Arago, vinguen los vostres missatgers ab nos, tals que fermen la missatgeria denant lo nostre rey. — Certes! dix lo rey Carles, yol altrey. »

Adonchs aparella sos missatgers, cavallers honrats, e trames los al rey d'Arago a Mecina; els missatgers del rey d'Arago s'en tornaren ab ells. E vengueren denant lo rey, e saludaren lo molt altament. E lo rey acollils molt gint de fet e de paraula; e dixeren al rey les paraules que eren estades parlades entrel rey Carles e sos missatgers : « Senyor rey, nostre senyor rey Carles vos diu : que-us ho menara cent cavallers per altres cent; e si aço volets fer, ell n'es apparellat. E d'aqui avant diu vos : que vos no sots entrat en la terra de Cecilia axi com devets. — Certes, dix lo rey d'Arago, ell dira ço ques volra, e nos farem ço quens sia honor. Mas yo lo y combatre cos a cos : que yo no he fet res contra fe e llealtat. E d'aqui avant yo li trametre mos missatgers ab certes paraules. »

Los missatgers se apparellaren, e lo rey dix los ço que havia en volentat. E puix anaren s'en en Regols tots los missatgers ensemps, e vengueren denant lo rey Carles, e digueren li que havien parlat ab lo rey d'Arago. « Senyor, lo rey d'Arago diu, ques combatra ab vos cos a cos e que-us donara avantatge de armes. — Certes, dix lo rey Carles, non fare res; que si ell sabia que yo ho preses, ja ell no m'ho diria. » Adonchs dixeren los missatgers : « Diu vos lo rey d'Arago : que puix no li'n volets combatre cos a cos, pendra rey o fill de rey. — Certes, dix lo rey Carles, nol altrey pas.—Donch, digueren los missatgers, pus en altra guisa nos pot fer, ell pren vos ab cent cavallers.—Yo, ço dix lo rey Carles, ho atorch en aquesta manera : que, de la sua part haga sis cavallers fels jurats, e yo sis; e axi com aquells juraran ne devisaran lo fet de la batalla, que axi sia feyt; e que ells cerquen lloch cominal hon se faça la batalla; e tot ço que ells feran, que nos ho tendrem, que no y pugam contradir; encara que juren de cascuna de les parts quaranta homens, cavallers dels millors que nos hagam, que la batalla no puga romanir. »

Quant aquestes paraules foren atorgades entre el rey Carles e los missatgers del rey d'Arago, lo rey trames sos missatgers a Mecina ab aquells del rey d'Arago ensemps. E vengueren denant lo rey d'Arago ensemps, e digueren li lo fet com era empres e atorgat, de la batalla entre ell e lo rey Carles; e axi, si ell ho atorga ni-u volia. « Senyors, dix ell, tot ço quels meus missatgers hagen empres ne fet ab lo rey Carles, yo-us atorch per be fet. » Sobre les cartes e les covinences se faeren, es fermaren, es juraren de atendre e de complir per ma de quaranta cavallers millors de cascuna part. Los quals cavallers foren aytals, com yo ho entes, de Cataluny e de Arago :

En Rois Eximen de Lluna;—En Guillem de Castellnou; — En Pere de Queralt; — En Eximen d'Arteda; — Rol de Manuel; —Renau de Limotges, jutge;—Arnau Roger, comte de Pallars; — N'Armengol, comte d'Urgell; — Pere Fernandes, germa del rey En Jaume; — Pere, fill del rey; — Llop de Lluna, — Ponç de Ribelles; — Sanç d'Entillo; — Pere Arnau de Botonat; — Alaymy de Lenti, del regne de Cecilia, mestre justiciari;—Aldori de Vintimilla, comte de Iscla; — Fraderich de Mosca, comte de Albaregal; — Rotlan de Piol; — Galter de Caletagiron; — Bernard Roger de Eril; — Roger de Lluria;—Lope Ferrandes de Atrosillo; — Berenguer de Monpao; — Pere Garces d'Arenos; — Bertran de Bellpuig; — Guillem de

Besora ; — Garces de Resur ; — Eximen Llop de Boil ; — Ramon de Molina ; — Simon Desllor ; — Leyalci Ivaço de Gavalur ; — Gil de Monvaga; Guillem Arnau de Juber; — Berenguer de Foga ; — Galceran de Villa-franca ; — Ramon de Cortada ; — Jaume de Oblites ; — Guerau Docent ; — Esteva Novis ; — Blasco de Alago, gendre del rey [1].

Dels quals de aquests cavallers n'i hach sis fels de la part del rey d'Arago e altres sis de la part del rey Carles. Los quals sis de la part del rey d'Arago foren, per ordenar la batalla, e el fet, aquests : En Guillem de Castellnou ; — En Rois Eximen de Lluna ;—En Pere de Queralt ; —Eximen d'Arteda ; — En Rol de Manuel ; — Renau de Limotges, de Mecina. — Aquests sis cavallers fels e jurats, ab altres sis de la part del rey Carles, ordenaren tot lo fet de la batalla en aquesta manera que ara oïrets.

Primerament ordenaren : que la batalla ques fes a Bordeu, qui es del rey d'Anglaterra, axi quel rey d'Anglaterra o son procurador hi sia en tal guisa apparellat que puxa assegurar la batalla e tots cells qui hi seran.

Encara, los dos reys hi sien lo primer jorn de juny ; e aquell qui hi fallis que no y fos aquell jorn, que fos tengut per falç e per deslleal, e que no fos tengut per rey null temps, ne aportas senyera ne senyal, ne cavalcas ab companyo.

Encara, que nengu no y fes nenguna res per que la batalla romangues ; e si ho fes que fos aytal com ja havets oït.

Encara, que negun dels reys no dega venir ab grans companyes de cavallers ni de gents, sino ab cent cavallers qui devien fer la batalla, e ab pochs mes. E cell qui-u faria, que sia aytal com d'amunt es dit.

E encara, que si negun cavaller ne altre hom estant en Bordeu començava batalla ne mescla, que fos aytal com d'amunt es dit.

E si tant sera quel rey d'Anglaterra no fosse a Bordeu, ne son procurador, en tal guisa apparellat de guardar la batalla que negu no fos poderos de fer tort ne sobres al altre, que cascuns s'en puxen tornar saul e segur.

E aço juraren abdosos los reys ab quaranta cavallers de cascuna part, ab carta feta de compromes, partida per A. B. C. Quant tot aço fo fet e ordenat, lo rey Carles, qui era a Regols qui es en la Calabria, denant Mecina, ordena e stabli la terra al millor que poch. Mas be conexia la volentat de les gents de Pulla e del principat, que nol amaven nel preaven res. E jaqui son fill, lo princep de la Morea [1] ab tota sa cavalleria a Regol, que estigues aqui en establida, quel rey d'Arago ne ses gents no poguessen passar en la Calabria. E puix lo rey Carles apparellas de anar a Bordeu, e tench son cami vers Napols e vers Roma.

Ara lexa a parlar lo llibre aci del rey Carles e torna a parlar del rey d'Arago e de ses gents.

CAPITOL CI.

Com lo apostoli trames en ajuda del rey Carles cinch cens cavallers francesos.

Diu lo comte que, sempre quel rey Carles fon partit de Regols e hac cavalcat hun jorn, si atroba cinch cens cavallers francesos quel papa hac soldejats e pagats per sis mesos, e trametials al rey Carles en ajuda. E el rey Carles feu los manament que s'en anassen a la Catuna que es d'avant Mecina, assats prop de Regols, a mija llegua, e que stiguessen aqui en establida, per tal que null hom de Mecina no pogues passar en la Calabria. E quant los cavallers se foren partits del rey Carles, vengueren s'en a la Catuna, e aqui albergaren se. E nols era sem-

(1) L'historien Miquel Carbonell a rapporté le texte latin de ces diverses chartes, à la suite de la vie du roi Pierre d'Aragon (*Chroniques de Espanya*, fo 77 verso à 80 verso), et déclare les avoir tirées des précieuses archives de Barcelonne. « Les quals cartes, dit-il (fol. 72 verso), en sa propria figura se troben huy en dia recondides en lo Real Archiu de Barcelona ; les quals yo, Pere Miquel Carbonell, componedor de la present historia, he vistes, tengudes e legides. » La lettre originale du roi Pierre, ajoute-t-il (fol. 77 verso), ne peut s'y trouver, et est sans doute restée entre les mains du roi Charles, ou de son neveu le roi Philippe de France. Quant à la lettre originale du roi Charles, elle est conservée dans les archives de Barcelonne, et on y lit les noms des quarante témoins avec leurs sceaux pendants et celui du roi Charles. La relation de tous les incidents de ce duel a été aussi donnée par Ramon Muntaner, et son récit est aussi exact qu'animé.

(1) Le roi Charles d'Anjou prenait en même temps dans ses titres, comme on peut le voir dans l'acte rapporté par Carbonell (fol. 77 verso) le nom de *princeps Achaiæ*, comme possédant la seigneurie supérieure de Morée. Son fils aîné portait sans doute le même titre depuis la mort de son frère Louis-Philippe, fiancé d'Isabelle de Ville-Hardoin. Entre cette mort arrivée en 1277 et le second mariage d'Isabelle avec Florent de Hainaut en 1291, Charles put reunir les deux titres dans sa famille. (Voy. la Chr. de Morée. p. 152.)

blant que negunes gents del rey d'Arago los pogues fer dan ne venir de sobre, per ço com la mar era en mig entre ells e Mecina.

CAPITOL CII.

Com lo rey En Pere d'Arago e de Cecilia ab tota sa ost prengue Regols e occiren gran res de los Francesos.

Diu lo comte, quel rey d'Arago e les sues gents saberen que aquelles gents eren vengudes a la Catuna e que staven aqui en stablida. Sobre aço los almugavers vengueren al rey e dixeren li : « Senyor, pregam vos quens lexets passar en la Calabria tro a mil e dos milia almugavers, e quens façats passar ab galeres; e veurem si hi porem res guanyar sobre los nostres enemichs qui son de lla; que nos no som usats de estar en viles ne en ciutats, que no som çabaters ne texidors, ne homens que sapiam res fer, sino de fet d'armes entre nostres enemichs. — Barons, dix lo rey, anats en nom de Deu, e yo-fer-vos-he armar deu galeres quius hi passaran e estaran alli tant tro siats retornats, per tal com de lla no havets negun retorn. — Senyor, dixeren los almugavers, gran merces. »

Quant vench l'altre jorn, lo rey feu apparellar deu galeres, e feu hi muntar dos milia almugavers; e sus a la alba del jorn, preseren terra a la Catuna, e devallaren aqui. Quant les guaytes de la vila los sentiren, meseren mans a cridar a altes veus : « Armes! cavallers francesos! Que les gents del rey d'Arago son ab nos! » E cascu se lleva a armar axi com poch, è d'altres qui fogien sens armes. E los almugavers entraren en la vila, e occiren hi be cinch cents cavallers, sens l'altra gent, e prengueren tot llur haver e llur tresor, e recolliren ho en les galeres, e meseren molt cavalls en les tarides que y eren, e puix occiren tots los altres que no pogueren menar ne recollir [1].

Quant lo princep qui era en Regols sabe que les gents del rey de Arago havien ferit a la Catuna, correch ab tota sa cavalleria vers aquella part; mas poch hi acaba, que ja era tot perdut. E los almugavers e les gents de les galeres eren ja recollits, sino trenta almugavers que foren sobrats e foren fuyts en les montanyes.

(1) Ce fut dans cette affaire de Catona en Calabre que mourut le comte d'Alençon. (Voyez le récit si animé de Muntaner, p. 272.)

Quant les galeres foren recollides e allunyades de la terra tro a mig tret de ballesta, ells veren hun almugaver que fo romas en terra, e cinch cavallers francesos venien li de sobres ab llurs cavalls; e ell, defensant se e tornant atras, venia envers la mar, axi com cell qui trobar cuydava les galeres apparellades e muntar sus. E en huna de les galeres havia hun almugaver qui era molt valent hom e era de Taragona, senyor de cinquanta servents; e veu quel almugaver, qui era seu, era en molt gran cuyta, prega l'almirall quel fes posar en terra a socorrer a son companyo. E aytantost pres sa llança e sos dos darts; e la galera acostas a terra; e ell devalla tot sol. Abans que ell fos en terra del tot, viu que hagueren mort son companyo. E ells quil veren venir, vengueren vers ell ab llurs cavalls. E al primer qui vench, lexa li anar huna escona, e dona li tal colp per mig los pits, quel esberech [1] e tots los guarniments li passa; si que tot lo ferre li mes al cos; e sempre caech mort en terra del cavall. E puix pres hun salt a travers, e encontra hun altre de aquells cinch cavallers, e a travers, per mig les falques, va ferir de la llança lo cavall, si que de l'altra part caech mort; el cavaller caech sots lo cavall, si que nos podia llevar. Quant los tres cavallers qui romas eren viren aço, foren molt spaventats e yrats; e lexaren se anar a ell. E, al primer que li vench, lexa li anar la scona que li era romasa; e dona li tal colp sobrel bacinet que aportava al cap, quel ferre li mes dins lo cervell, si quel cavaller caech mort a terra. E puix partis dels dos cavallers e ana s'en al cavaller qui jaya sots son cavall, que nos podia llevar, e dona li hun colp de la llança per la ventalla, per mig lo coll, si que li trenca les venes, e mantinent mori. E puix, ab la llança apunyada, pres hun salt a travers vers la mar; els dos cavallers volgueren se metre entre ell e la mar; e no hac altre consell; e pres huna pedra qui jaya al sol, e trames la al cavaller qui pus a pres li era; e dona li tal colp sobre les dens que les bares d'avall li trenca; si que lo cavaller tot esbalayt gira lo cap a son cavall e fogi. E lo servent ana vers l'altre cavaller, el cavaller nos poch guardar d'ell; e dona li tal gran colp de la llança sots les faldes del alberch, si que tot lo ferre li passa per la cuxa. E puix acostas a

(1) Le haubert.

ell quant hac tirada la llança, que de burç dona li tal colp al cavall quel effondra de dues parts. El cavaller trames li hun colp de la espasa en fugent per mig de les espatles, si que li fes de la esquena be hun palm. Ab tant lo cavaller e ell cavall caech en terra; e el cavaller, qui era malament nafrat en la cuxa, caech en terra tot estes, que nos poch ajudar. Ab tant vench gran pressa de cavallers e de servents; e el servent quels veu venir no hac altre consell, mas que fugi vers la mar; e ab la sanch que hac perduda molta, fo regeu esbalayt; e aqui mataren lo, mas be fo comprat.

Quant l'almirall de les galeres viu que negun consell no podia pendre de cobrar los almugavers que en terra eren romasos, e no sabia quen era esdevengut, fo molt despagat ell e tots los altres; mas be sabien de aquell bon almugaver de Taragona que era mort, de la qual los pesa molt; mas no li podien ajudar, tanta era la multitut dels cavallers qui eren per tota la terra. E aquell era en huna plaça tot triadament; e no li pogueren socorrer, que no-u gosaven assajar; car hagueren a passar per mes de dos milia cavallers, encara que tota la ost corria alla hon les galeres eren ne veyen venir a terra. E axi les galeres tornaren s'en a Mecina ab molta alegria, per la victoria que hagueren haguda e del gran guany que hagueren fet. E devallaren en terra tots los almugavers els mariners. E aportaren s'en molt bell arnes que hagueren guanyat, ço es cubertors de seda e de richs draps, e richs vestiments ab penes vayres e ab cendats, e moltes belles armes, e copes d'argent, e escudelles, e talladors, e molt argent e molt aur amonedat sens nombre; e cascun anaren s'en a llurs alberchs e posaren ab llurs amichs e despengueren llargament del haver dels Francesos. E l'almirall ana a parlar ab lo rey, e comta li ço quels era esdevengut, dels cavallers francesos que havien morts, e de ço que havien guanyat, e dels servents que havien lexats d'hon no sabien novelles si eren morts o presos, e de aquell qui tant valent era mort. Quant lo rey sabe que trenta servents eren romasos en Calabria e que no sabia si eren morts o presos, si li sabe molt greu. Quant vench a la nit, feu fer senyals de foch al pus alt lloch de son palau, per tal que aquells qui eren romasos en les muntanyes de Calabria que vessen los senyals e quels retessen. E quant aquells servents qui eren en les muntanyes hagueren vist los senyals del foch del palau del rey de Mecina, conegueren que aquells senyals los feya hom. E mantinent reteren los senyals. Quant cells del palau de Mecina hagueren vists los senyals quels hagueren fets, reteren los senyals, per tal que sabessen quels yria hom a llevar ab galeres, e que vinguessen a la mar. E ells escoseren los senyals e reteren los tantost. Lo rey feu armar dues galeres que passassen en la Calabria per recollir aquells trenta almugavers.

Los Francesos hagueren entes que dels almugavers hagueren romas en terra e que eren amagats en les muntanyes de Calabria; e meteren se en aguayt trenta homens a cavall, per tal que, si los almugavers venien a la mar, quels prenguessen. Ab tant, les dues galeres armades vengueren prop de la Catuna a terra, a la punta de jorn, quels almugavers los vehessen. Els almugavers qui veren les galeres de la muntanya, vengueren vers la mar molt abrivadament. Els cavallers francesos quils veren venir donaren los salt denant, si quels almugavers no pogueren gandir d'ells. E axi anaren se mesclar ab ells ensemps. Els almugavers pensaren se que mes n'i hagues, e tengueren se per morts; e lexaren se anar ab ells ab les llances e ab los darts, si quels primers colps los mataren dotze cavalls e'n nafraren gran res. Els Francesos nos gosaren metre fort, en ells, per pahor de les llances. E ells almugavers corregueren vers aquells qui havien llurs cavalls morts e auciren los. Quant los altres qui foren romasos, qui ja eren nafrats, aço veren, començaren de fogir axi com pogueren, e començaren s'en de anar. E los almugavers donaren los als dors, si quels desbarataren e'n occiren la major partida. Puix vengueren a la mar, e recolliren se en les galeres sens dan, que no hagueren pres neguns, e tornaren s'en a Mecina.

En aquella hora, lo princep de la Morcha, fill del rey Carles, estava en Regols; e entes quel rey d'Arago volia passar en Calabria. Llevas de Regol ab tota sa ost e ana s'en al pla de Sent-Marti, qui es luny d'aqui tro a dotze llegues; e desempara la vila de Regols, e mes huyt cents cavallers francesos e prohençals en huna vila qui es en Calabria a dues jornades de la Catuna dintre terra, qui es al cami del pla de Sent-Marti. Ab tant lo rey d'Arago fo apparellat ab tota sa ost e passa s'en a Re-

gols, e stabli lo molt be[1]. E puix cavalca ab tota sa ost e ana s'en a huna vila qui ha nom Calanas. E aqui sabe per la gent de la vila que lo y digueren : que a Samenara havia huyt cents cavallers francesos e prohençals quel princep hi havia tramesos per stabliment. E dixeren li que, entre aquella vila hon era e Samenara, havia hun portal hon havien a passar, qui era molt fort, que cent homens a peu ho tendrien a dos milia a peu que ja no porien passar, ans havrien a tornar atras e esser desconfits. E quant lo rey hac aço entes, apparellas ab tota sa ost; e huna nit, quant los cavalls hagueren menjat la civada, ell cavalca tota la nit e passa aquell mal pas, qui era assats prop Samenara. E ell mana que y entrassen dos milia almugavers e quaranta cavallers, abans que en la vila se fossen reconeguts.

Quant los almugavers hagueren oyt lo manament del rey, anaren s'en vers la vila; e les guaytes quels sentiren venir cridaren molt fortement e meteren so per la vila. E els cavallers e les gens qui dormien en llurs llits llevaren se e prengueren llurs armes. E hac n'i molts qui muntaren en llurs cavalls, e d'altres qui fogien fora la vila; mas nols valia res, que venien en mans de cells de la ost qui eren deffora de la vila, e axi eren morts o presos. Mas los almugavers anaren trencar los murs de la vila e entraren dins; e los cavallers ab ells; e meteren foch a la huna part de la vila, e puix anaren per la vila, e atrobaren cavallers armats per cases e per carreres e per places; si quen occiren tots quants ne atrobaren. E En Pere Arnau de Botonat, ab los cavallers qui eren ab ell entrats en la vila, vench en huna plaça, e aqui troba huna gran companya de cavallers francesos e prohençals, e anaren ferir en ells; si quen enderocacen molts de llurs cavalls e en auciren. En Berenguer de Pera-Tallada ana ferir dos cavallers francesos a travers ab la llança; si que abdos los passa, els abate en terra morts. En Pere Arnau de Botonat encontra hun cavaller de Prohença, qui era molt honrat hom, e havia nom En Ramonet de Vila-Nova; e volch lo ferir de la llança; e lo cavaller qui era tot armat crida li « Nom aucies ! » e qu'ell era aytal cavaller; e dix li son nom, e que poria haver d'ell gran remuneracio. A aquestes paraules En Pere Arnau de Botonat l'ana abraçar per mig dels flanchs e trach lo de la sella tot armat, e posal se al coll del cavall e traech lo de la plaça, per tal que nol occisen, e aporta lo de fora en la ost e llivral a sos scuders que lil guardassen. E puix baregaren tota la vila, e trobaren aur e argent e moneda tanta que null hom no pot saber lo nombre dels florins d'aur e dobles e carlins e tornesos d'argent, e molta bella vexella d'argent, e molt bell arnes de seda, e richs guarniments, e cavalls, muls e rocins.

(1) Voyez Muntaner, p. 278. Zurita dit que le roi d'Aragon prit Reggio par capitulation, le 14 fevrier 1283, et qu'aussitôt les villes de Calanna, La Mota, Santo-Lucido, Santa-Agata, Ponte-Dattilo, Gherace et autres se rendirent à lui.

CAPITOL CIII

Com hun almogaver, que prengueren les gents del princep de la Morea, se combate ab hun cavaller frances el vence, e com madona la reyna, muller del rey En Pere d'Arago, s'en vench en Cecilia.

Ab tant lo jorn fon vengut, e tornaren s'en a Calanas. E quant lo princep, qui era al pla de Sent-Marti, a dos llegues de Samenara, sabe les novelles, que tots los de Samenara eren morts e presos, fo molt yrat; e correch ab tota sa gent a Samenara; e troba tota la vila cremada e mal mesa, e los cavallers morts per les carreres; e veu que altre consell no podia pendre ne donar, e torna s'en molt yrat e pla de mal talent; e no fo maravella. E cuydas quel rey d'Arago lo venria assetiar en la sua ost; e llevas de aquell lloch hon era; e passa huna gran aygua; e prop de la aygua ell se atenda, e feu vallegar tota la ost en torn. Mas no romania per aço quels almugavers no anassen a la ost, e ferien en la ost de nit e a matinades, els aucien cavallers e homens a peu, e s'en portaven de llur arnes assats de les tendes, que no s'en podien a res pendre; ans, pus nit era, no gosaven traer lo peu de la ost, que semblant los era que les pedres fossen homens.

E hun jorn s'esdevench, que huna companya dels almugavers s'encontraren ab huna companya de cavallers francesos e de homens a peu; els almugavers eren pochs e fogiren a la muntanya, si quels Francesos ne retegueren hu qui nols poch scapar. E per maravelles nol volgueren occiure, mas amenaren lo d'avant lo

princep, e dixeren li que aquell era almugaver que havien pres. Lo princep lo guarda, e veu que no vestia sino huna cota, sens camisa, e fo magre, e negre, de la calor del sol, e la barba que li fon creguda, e sos cabells negres e llonchs, e aportava al cap hun capell de cuyr tot trepat, e en les cames hunes calses de cuyr, e hunes avarques de cuyr als peus. Com lo princep lo viu axi apparellat, maravella s'en molt, e demana li qui hom era. E ell dix que era almugaver de les gents del rey d'Arago. «Certes! dix lo princep, no se qual bondat sia en vos altres ne qual ardiment; que molt me semblats catiues gents e pobres e salvatges, si tots sots aytals. — Certes, dix l'almugaver, yo son hu dels pus catius dels altres; mas empero, si hi havia hu dels vostres cavallers, lo millor que ell fos, yom combatria volonters ab ell; e ell, que fos tot guarnit en son cavall, si ell se volia combatre ab mi; e quem façats retre ma llança e mon dart e mon coltell; e si tant s'es que yol puxa conquerir, quem lexets anar sens falla san e segur; e si ell me conquer, faça de mi ço que vulla. — Certes, dix lo princep, aci ha bell plet.»

Ab aytant hun cavaller frances se lleva e dix que ell se combatria ab ell. E era molt jove e gran e soberch; e dix al princep que ell faria la batalla. «Certes, dix lo princep, açom plau. Ara donchs, anats vos armar, e veurem aquest que sabra fer.»

Ab tant lo cavaller se ana armar, ell e son cavall; e lo princep feu retre al almugaver sa llança e son dart e son coltell e sa cintura; e fo amenat deffora en hun camp. E totes les gents de la ost foren aqui, el princep ab sos cavallers. Ab tant lo cavaller vench tot corrent tot armat en son cavall, e vench vers l'almugaver ab la llança denant, per tal quel feris; e l'almugaver, quel veu venir tot abrivat vers ell, lexal se acostar, e trames li la scona als pits del cavall, si que li'n mes be dos palms entre los pits e la espalla; e puix pres hun salt a travers, si quel cavaller lo erra al brocar, que nol poch ferir. El cavall caech en mantinent en terra. E aytantost l'almugaver trach son coltell, e correch sobre el cavaller qui fo caygut en terra ab lo cavall, e va li des llasar son elm e vol lo degollar. Mas lo princep correch lla e veda-lo-y, e dix li que son plet havia guanyat e quel lexas estar. El almugaver partis del cavaller; e lo princep menal s'en a la sua tenda e dona hun seu vestir, e dix li que s'en anas saul e segur. E l'almugaver hac gran goig quant tan be li era pres, e passa s'en a Mecina; e presentas denant lo rey, e comta li com li era pres ne esdevengut, e lo princep com lo havia dellivrat e trames a ell. E lo rey, quant lo veu e aço hac entes, fo molt alegre; e feu se venir deu Francesos de aquells que tenia presos; e vestils molt be, e trames los al princep; e feu li assaber: que tota via, qu'ell li trametes hu dels seus homens, li'n trametria ell deu. Si quel princep lo y tench a gran valor, e conech que negun rey no havia tan bones gents d'armes com lo rey d'Arago havia, ne axi lleals a llur senyor; ne negun rey no era axi de tan gran proea com ell.

Aço fos al mes de abril quel rey d'Arago hac conquist lo regne de Cecilia e hac menades a fi totes les coses que eren contegudes en aquest libre. E madona la reyna Costança, qui fo filla del rey Manfre, muller del rey d'Arago En Pere, vench en Cecilia a Trapena ab dos fills del rey d'Arago e ab huna filla, dels quals fills havia nom la hu En Jaume, l'altre Frederich. E lexa dos fills en Catalunya, ço es assaber lo major de tots qui ha nom N'Anfos, e l'altre, qui era menor de tots, En Pere. Quant madona la reyna fo venguda a Trapena ab son navili, devalla en terra, e les gents acolliren la a gran honor, axi com cella qui era llur dona natural, neta del emperador Frederich. E aqui cavalca tant per jornades tro que fo a Mecina. Aço fo a la exida de abril, quel rey fo a la ciutat de Mecina; e fo molt alegre de la venguda de la reyna e de sos fills, e feu molt gran festa per ella.

CAPITOL CIV.

Com lo rey En Pere d'Arago se parti de Cecilia e s'en ana a Bordeu per fer la batalla ab lo rey Carles, e com entra en lo camp.

Quant lo rey hac estat ab sa muller e ab sos infants en la ciutat de Mecina, e hac stablit sos balles e sos vicaris per tota Cecilia [1], si

(1) Il nomma Galeran de Cartella, qu'il avait créé comte de Catanzaro et armé chevalier, son vicaire général en Sicile, Alaymo de Leutini maître-justicier, Jean de Procida chancelier, et Roger de Loria amiral.

los feu comandament que tots fessen lo manament de la reyna e de son fill En Jaume, axi com per ell, e comana la reyna als homens de Cecilia e de Mecina, e sos fills; e parti s'en molt cuytosament, e vench se a Trapena hon eren les sues naus quil esperaven. E quant fo a Trapena, ab gran res de sos barons recollis en ses naus; e feren vela, e tengueren llur via vers Catalunya. Mas quant foren partits de Trapena e hagueren anat tant que foren prop de la ylla de Serdenya cinquanta milles, si los dona lo vent al encontre, que no podien anar avant en llur dreta via, e era molt fort temps; si quel rey ne fo molt irat, per ço com lo terme era molt breu; que no havia anar, tro al terme de la batalla que devia ser ab lo rey Carles en la ciutat de Bordeu, mes de vint e huyt jorns. El rey dix a son capita del navili que li fes venir dos galeres, que mester era que s'en anas per força de rems, puix lo vent li era contra. « Senyor, ço dix En Ramon Marquet, que volets vos fer? quel temps es molt fort e greu, e no es temps de anar en galeres; encara que tota la Serdenya es plena de llenys armats e de males gents. Per que, yo-us consell que no-us metats en tan gran ventura. — Certes, dix lo rey, axi vull que sia; que ja es scrit ço que deu esser, e altre non sera; ne per res que yo puxa fer, no romandra que yo sia al jorn de la batalla. »

Ab tant En Ramon Marquet feu venir dos galeres a llats de la nau hon lo rey era; e ell munta en huna de les dues galeres, ab tres cavallers sens pus, e sens altra companya, encara que no volch que dels mariners ni negun hom de les naus hi muntas ab ell, sino solament lo nauxer. E partiren se de les naus; e anaren tant lo jorn e la nit que vengueren en les terres de Serdenya, en hun lloch que ha nom Cabo-terra assats prop del golf de Caller[1]. E aqui lo rey devalla en terra, e menja e refresca. E puix lo rey recollis en les galeres; e les galeres bateren rems e anaren s'en. E com foren en mar tro a trenta milles, lo vent los dona al encontre; e tengueren la volta de Barberia. Si que, quant hagueren axi anat huna nit e hun jorn, foren en les parts de Barberia e assats prop de Alcoyll. E puix lo vent se millora. E tornaren en llur via. E quant vench al terç dia, lo nauxer, que havia nom En Bernat Ponç de Barcelona, dix a hun mariner que muntas en l'arbre, que terra devia veure. E lo mariner munta sus; e mantinent veu la terra de Manorcha; e dix ho al nauxer e a tots los altres. E el nauxer dix ho al rey, si quel rey veu la, a cap de peça quel nauxer lo y hac dit. E lo rey hac molt gran goig; e feu manament al nauxer que fes apparellar de menjar. El nauxer feu ho aytantost. E puix lo rey menja e tots los altres; car be havia quatre jorns que no havien menjat, sino fort poch, per raho del mal temps que havien hagut. E puix anaren tant a rems e a veles que passaren totes les ylles de Manorcha e de Mallorcha e Yviça, e vengueren a Valencia, en hun castell riba mar qui ha nom Cullera. E aqui foren de nit. E lo rey devalla en terra, solament ab los tres cavallers, e vench al castell; e les gents del castell conegueren lo rey e hagueren molt gran goig de la sua venguda, e trameteren ne missatge aytantost a la ciutat de Valencia. Mas lo rey no volch aqui aturar, ans se feu llivrar besties; e cavalca aytantost, e ana s'en aquella nit a Algezira. E quant vench lo mati, moltes gents de Valencia foren vengudes a Algezira a peu e a cavall per veure lo rey e per acompanyar lo. E lo rey ab totes aquelles gents entra s'en en la ciutat de Valencia aquell jorn, e dona ses lletres a sos missatgers que les portassen per tota la sua terra als cavallers e als barons e als ciutadans: que s'en anassen a la ciutat de Bordeu al pus tost que poguessen e que esperassen la hu al altre. E axi lo rey estech aqui tot aquell jorn. E quant vench la nit, cavalca ab los quatre cavallers tot cuytosament, de nit e de jorn, tant que en tres dies e en tres nits foren a Taraçona qui es al exint de Arago e al entrant de Castella e de Navarra. E ha y de Valencia huit jornades, e de Taraçona a Bordeu ha altres huyt jornades. E aqui ell atroba son nebot En Sancho, fill del rey de Castella, e aqui ell parla ab ell. Mas lo rey era passat per la ciutat de Saragoça hon havia trobat son fill N'Anfos, e havia manat que degues fer ne que no.

Quant lo rey hac parlat aquell jorn a son nebot En Sancho, fill del rey de Castella, partis de aqui quant hac menjat, que no y volch aturar la nuyt, per lo terme qui era molt breu del jorn de la batalla e per ço com havia a pas-

(1) Cagliari.

sar per la terra de Gascunya hon havia enemichs. Mas enans que partis de Taraçona, ordena axi, que volch cavalcar celadament, per tal que no fos conegut, per ço com sos cavallers no podien esser tantost ab ell, ne ell nols podia esperar, per ço que no fallis al terme, qui era lo primer dia de juny; e no y havia a anar pus de sis jorns; e de alli hon ell era tro a Bordeu, havia huyt jornades. E mena ab si los tres cavallers qui tota via havien anat ab ell, e hun mercader de Arago qui era mercader de cavalls, per nom Domingo de la Figuera, qui sabia tots los camins e les forests e les muntanyes de Castella tro a Gascunya e tro en França; e llivra a cascuns bons cavalls, dels millors que hom atroba en Castella e en Arago. El rey cavalca hun altre cavall millor queis altres; e aporta hun gomo vestit molt be de sots la gonella, e hun bacinet en son cap, e vestia huna gramalla blaua, no gayre bona, e hun capiro blau vestit en son cap, e ses osses [1] calsades, e aportava en sa ma huna escona muntera. Els tres cavallers qui eren jovens e de bella fayço, anaven descalsos e pobrament vestits a guisa de scuders, e lo mercader molt ricament vestit, axi com a bon mercader e honrat deu fer. E com entraven en alguna vila, descavalcaven dels cavalls e menaven los en destre per les regnes; e lo mercader anavals apres en son cavall cavalcant; e apres tot darer venia lo rey; e aportava de tras en lo arço huna boneta, per tal que semblas majordom del mercader. E quant eren en lo ostal, los tres cavallers pensaven dels cavalls e ajudaven apparellar de menjar; el rey despenia e feya apparellar de menjar, e ajudava als altres. E quant era apparellat de menjar, lo mercader menjava, e los altres lo servien; e puix com havia menjat, lo rey e los altres barons menjaven. El mercader desonravals, els barallava, els tenia molt vilment per desemblar. E axi cavalcaren tant per jornades que foren a la orta de Bordeu lo darer jorn de maig, a hora de nona; ço es assaber lo rey e el mercader e hun caváller a peu, queis dos cavallers hac dexat per parades ab los cavalls luny de aqui, per tal que si mester los fos. E quant foren al entrant de la orta de Bordeu, lo rey se atura. De aqui trames lo cavaller a peu en la ciutat de Bordeu al seu procurador que ell hi havia trames, e era en la ciutat; lo qual havia nom En Gilabert de Cruylles. E digueren li què vaja al senescal: que hun missatge del rey d'Arago es vengut per parlar ab ell, e es molt honrat hom; e es fora de la ciutat al cap de la orta; e no vol entrar en la ciutat tro que haja parlat ab ell; e vingua ab ell hun notari de la ciutat; e diga al senescal que no vengua ab gran companya.

E lo cáValler s'en entra en la ciutat assats pobrament vestit, e vench al ostal hon era lo procurador del rey d'Arago; e parla ab ell, e dix li tot ço quel rey li havia dit que digues al senescal de Bordeu. E aytantost cavalca e ana s'en denant lo senescal, e dix li: que hun missatger del rey d'Arago havia deffora la ciutat, qui era hu dels pus honrats homens quel rey d'Arago hagues; e no volia entrar en la ciutat tro que ab ell hagues parlat, per quel pregava que anas a ell, e que no amenas ab si gran companya. E lo senescal respos: que-u faria molt volenters. E ab tant munta a cavall, e cavalca ab quatre companyons, cavallers francesos, e En Gilabert de Cruylles, qui amena ab ell hun notari de la ciutat. E quant foren deffora, lla hon lo rey e el mercader eren a cavall, lo senescal demana a'n Gilabert de Cruylles qual era lo missatger de aquells dos. « Senyor, ço dix En Gilabert, aquell qui te la scona en la ma. »

Ab tant lo senescal s'en ana a ell acostar, e saluda lo; e ell dix li que be fos vengut, e a cavall tiral luny dels altres e dix li: « Senyor senescal, lo rey d'Arago m'ha trames aci a vos; e ja, sil porets assegurar en la ciutat de Bordeu, que ell es apparellat ab los cent cavallers per fer la batalla ab lo rey Carles, e que no falliria al jorn ni a la batalla. — Senyor, dix lo senescal, tot aço havia yo entes per son procurador qui aci es; e yo dix al procurador: que tramis cartes al rey, que per nenguna res del mon no hic vengues, quel rey de França es aci, e el rey Carles ab huyt milia homens a cavall; e el rey d'Anglaterra mon senyor ha feta dellivrar tota la terra de Bordeu al rey de França e al rey Carles, a tota llur volentat a fer; per que yo nol poria assegurar, ans yo stech cascun jorn a llur merce. E sapiats que, si hi ve, que ells faran tot llur poder quel puxen traure a mort o a preso. Per que yo li consell que, per nenguna raho de aquest mon, no y vingua; quel rey de França nel rey Carles no y

(1) Housseaux. Voy. les mêmes faits dans Muntaner, p. 294.

son venguts per fer batalla, mas per ell a trahir a mort. — Digats me, dix lo rey, lo camp hon deu esser la batalla, es fet?—Senyor, dix lo senescal, hoc; mas lo rey Carles l'ha fet fer a la sua volentat, llonch e stret; e es la, hun cap del cami, prop del mur del ostal del rey Carles; e ha y feta fer porta per hon pot hom entrar de son ostal al camp, per quem sembla altra trayso. — Prech vos, ço dix lo rey, quel me mostres, en guisa que no entrem dins la ciutat.»

E axi parlant e cavalcant anaren tant tro que foren en aquell lloch hon lo camp era, per fer la batalla. El rey punyi son cavall dels sperons, e feu hun cors tro lla hon l'altre cap era del camp, e correch son cavall per lo camp amunt e avall, e puix torna s'en al senescal:

« Senyor, ço dix lo rey, tornem-nos-en tro lla hon som partits, e yo tornar-m-en-e a mon senyor lo rey, e vos tornar-vos-n-ets en la ciutat. — Molt volenters, » dix lo senescal.

E axi cavalcaren e tornaren s'en en aquell lloch hon lo senescal havia trobat lo rey. E lo rey apartas ab lo senescal a huna part e dix li : « Senyor En Senescal, vos conexerets lo rey d'Arago sil veyets? — Senyor, dix lo senescal, yol dech be conexer, que no ha encara gran temps que yol viu en Tholosa, quant hac vistes ab lo rey de França, em fe gran honor, encara quem dona dos cavalls. » E quant lo senescal hac aço dit, lo rey se trach son capiro del cap e dix al senescal : « Guardats sim conexets; que yo son aci, lo rey d'Arago; e si lo rey d'Anglaterra, e vos per ell, me podiets assegurar, yo son apparellat ab los cent cavallers per fer la batalla. » Quant lo senescal hac conegut lo rey, si li volch besar la ma, mas lo rey no ho volch. E fo molt maravellat com axi era aqui vengut, e dix : « Senyor, e que havets fet e com sots aci vengut? Per Deu, vos prech queus en tornets, e no vullats esser decebut ne enganat per vos tres enemichs. Hanch nom pense que tan gran assaig gosasets fer. Per Deu! anats vos en al pus tost que pugau e no hajats pahor. »

Ço dix lo rey : « Vos me farets huna carta testimonial, com yo son estat, al jorn empres, en Bordeu, al camp hon la batalla se devia fer, e que vos me havets dit que nom podets assegurar; e que axi com la terra devia esser a tots cominal, quel rey de Anglaterra lo ha llivrada a rey Carles.—Certes, dix lo senescal, ver es.»

Ab tant lo rey feu venir En Gilabert de Cruylles e lo notari qui ab ell era; el rey mana fer carta al notari, axi com ell la ordena e la dicta. E quant lo notari hac scrita la raho, axi com lo rey li havia dit, si crida als cavallers franceses qui staven a part luny d'ells, per esser testimonis de la carta que havia scrit per manament del senescal e del rey. E la carta comença axi :

«Com yo, ser Johan de Agrelly [1], governador per lo rey de Anglaterra en la ciutat de Bordeu, atorch e fas testimoni ab aquesta carta publica a vos, senyor En Pere, per la gracia de Deu rey d'Arago e de Cecilia, que vos, denant mi e denant la ciutat de Bordeu, erets apparellat ab los cent cavallers de fer la batalla ab lo rey Carles, e de entendre en totes les coses quis contenien en lo compromes fet en publica forma per volentat de ab dues les parts. E yo, ser Johan de Agrelli, dich vos, e-us he ja trames a dir per lletres e per missatgers : que no-us puch assegurar; quel fet no es cominal; quel rey d'Anglaterra ha manada llivrar la terra al rey de França e al rey Carles per fer llurs volentats. Encara atorch : que sots estat al camp hon la batalla se devia fer, en presencia de mi e de aytals, los quals ab nos eren. »

Quant los quatre cavallers francesos hagueren oyda la carta de la qual devien esser testimonis, e foren, si demanaren hon era lo rey d'Arago qui aytal carta havia feta fer. « Senyors, certes! dix lo rey, yo son lo rey d'Arago.— Certes! dix ser Johan de Agrelli, be es ver; que yol conech. » Adonchs los cavallers francesos se tragueren lo capero del cap e volgueren li besar la ma; mas lo rey no-u volch, si que estigueren tots molt esbalaïts com axi era vengut; que dos cavallers francesos hi havia quil conegueren molt be, quil havien vist en França e a Tholosa; e parlaren entre ells matexos; e digueren : que null hom nos podia deffendre a ell, qui ab ell hagues guerra, tant era ardit e coratjos; que neguna novella no sabia hom d'ell, que ans se pensava hom que encara fos en Cecilia, e ell era ja vengut aqui per atendre ço que havia promes. Ab tant, ser Johan li dix : « Senyor, prech vos que-us ne anets; que si era sabut, gran dan vos en poria venir.—Molt volenters,» ço dix lo rey. E dix a'n Gilabert de

(1) Jean de Grailly, de la maison de Foix.

Cruylles e al senescal. » Yo vull, dix ell, parlar ab vos altres. Vos, En Gilabert, tornar-vos-n-ets ab lo senescal e farets notar en pergami la carta; e fets ne far altra, partida per A. B. C.; e que llivrets la huna carta a ser Johan de Agrelli, e puix portar-vos-n-ets l'altra, com sera acabada. » E axi anant, parlant ab lo senescal e ab los altres, foren se lunyats de la ciutat be huna llegua. E puix lo rey pres comjat d'ells, e tench son cami ves Bayona; si qu'era ja pres de completa, que, quant lo senescal els altres cavallers s'en foren tornats en la ciutat, lo sol fo post; e lo rey fon luny de la ciutat be dues llegues.

El senescal cavalca tantost tro al hostal del rey de França ab los quatre cavallers francesos e parla ab lo rey, e dix li : « Senyor, nos havem parlat ades ab lo rey d'Arago, per atendre les convinences qui eren entre el rey Carles e el rey d'Arago. » E lo rey Felip de França, com entes que ells havien parlat ab lo rey d'Arago e ell no sabia nenguna novella, estech tot esbalayt e maravellat, e demana : « Hon es ell? —Certes! dix lo senescal, ell s'en es tornat, e pot haver cavalcades, depuix que nos som partits d'ell, tres llegues. » E puix apres si li comta com havia parlat ab ell ne en qual manera era vengut, e com era estat al camp, e com havia feta fer carta de testimoni : quel rey d'Anglaterra, ne ell per ell, nol podia assegurar en la ciutat de Bordeu.

Quant lo rey de França hac entes aquestes paraules, trames quatre missatgers al rey Carles: quel rey d'Arago havia estat en lo camp e havia parlat ab lo senescal de Bordeu. E quant lo rey Carles hac aço entes, fo molt yrat; e munta a cavall, e vench al hostal del rey de França, e parla ab ell e ab lo senescal e ab los altres cavallers qui ab ell eren, e ab lo notari qui la carta havia presa, e demana los com era estat. Si que Carles feu armar totes ses gents, e lo rey de França atressi, e hac n'i molts qui exiren de fora la ciutat; mas la nit fo venguda; e hagueren llur consell que no acabarien res, quel rey era tant adanantat e be encavalcat; e la nit que era venguda, e nol porien aconseguir nel trobarien. E axi desarmaren se, e tornaren s'en a llurs hostals. « Certes! ço dix Carles, aquest no es pas hom, ans es diable d'infern, del qual null hom nos pot defendre, mas ab lo senyal de la creu e ab salpaça; mas de aquest no s'en pot hom defendre ab res. Que quant hom se pensa que sia luny cent jornades, ell es apres de hom. — Certes! dix lo rey de França, vos deyts veritat; que ell es rey de gran treball e no dupta res a fer; e certes, malament nos ha scarnits e gaubats. »

Ab tant Carles dix al rey de França que fes metre en preso lo senescal qui ab ell havia parlat e no los havia fet assaber, per que era traydor. E lo rey feu lo pendre e metre en preso. Si que la nomenada ana entre les gents de Bordeu : quel rey de França havia fet metre lo llur senescal en preos, per ço com havia parlat ab lo rey d'Arago, d'on ell no havia culpa nenguna. E armaren se, e volgueren anar contra los Francesos; si que la novella vench al rey de França; e lo rey mana que hom lo dellivras, e aytantost fo feyt. E axi les gents de la ciutat desarmaren se e reposaren aquella nit, e Carles torna s'en a son hostal yrat e ple de mal talent; car no podia venir a fi de ço que havia en cor de fer al rey d'Arago. Mas lo rey, com a prous e savi s'en sabe be guardar.

Ara lexa lo llibre a parlar aci del rey de França e del rey Carles, e parlarem del rey de Arago En Pere.

CAPITOL CV.

Com lo rey En Pere d'Arago parti de Bordeu e s'en torna en son regne.

Diu lo comte que, quant lo rey se fo partit del senescal de Bordeu, si cavalca tant aquella nuyt tro que atroba los dos cavallers que hac lexats per lloch sabut. E puix ensemps, si quart de cavallers el mercader, cavalcaren cuytosament de gran ambladura; que, ans del jorn clar, foren denant la ciutat de Bayona; mas no y entraren, ans s'en passaren de luny per altre cami; e anaren tant, que foren, a hora de tercia, luny de la ciutat de Bayona be tres llgues, a huna vila pocha. Aqui entraren en llur hostal e demanaren a menjar a llurs cavalls; e lo rey e los cavallers dinaren se de pa e de vi e de truytes e d'ous. E quant se foren dinat, al rey vench molt gran talent de dormir; e dix que mester era que dormis; que la son lo apoderava molt fort; per ço com tres jorns havia e tres nits que no dormia, ne havia dormit sino molt poch. « Certes! digueren los cavallers, aço pas no es lloch de dormir; que encara som en terra de gran reguart; per que

val mes que cavalquem aytant com puxam. — Certes! dix lo rey, a mi conve de dormir; que d'altra manera no pot esser, ques que avengua. » Ab tant gitas a dormir en hun llit, e dormi molt poch. E despertaren lo, e munta a cavall, e sos companyons ab ell. E cavalcaren tant la jorn e la nit, tro que vengueren a hun castell del rey de Castella que havia nom Fonterabia; e aqui lo rey fo segur e molt be acollit per les gens de aquell lloch. E aqui reposaren tro quel seu procurador En Gilabert de Cruylles, qui era romas a Bordeu, fo vengut, ab la carta que hac feta fer e sagellar al senescal de Bordeu. E puix partis de aqui ab los quatre cavallers qui ab ell eren anats; dels quals fo la hu, En Blasco de Alago, e l'altre En Berenger de Pera-Tallada, e l'altre En Corral Llança; e lo mercader havia nom En Domingo de la Figuera.

E axi cavalca tres jorns entre la marcha de Castella e de Navarra, que negun no sabe que ell fos lo rey d'Arago, entro que fo en Castella, en huna vileta denant Nostra Dona del Campello, qui es al entrant de Navarra. E aqui foren a hora de tercia, e feren apparellar de menjar; e no havia de aqui tro a Taraçona pus de quatre llegues. E En Johan Nunyez de Albarasi havia meses espies al rey per camins e per llochs, que li fessen assaber sil veyen passar per aquell lloch, e que li fos denant el cami per quel preses. E fo prop de la vileta a miga llegua, ab quatre cents cavallers. E mentre quel rey se reposava e les taules foren meses, la dona de aquell castell hac sabut quel rey d'Arago era aqui vengut, e sabia tots los affers que En Johan Nunyez havia empreses, e que era molt prop de aqui, vench s'en al rey. E lo rey acolli la molt gint: « Senyor, ço dix la dama, yo-us prech que vos vos guardets al mills que puxats e que no-us hic aturets, que En Johan Nunyez es prop de aci, a miga llegua, ab quatre cents cavallers; e yo he entes que ell ha agudes novelles de vos de que devets passar acens, e per ço es vengut prop de aci estar. » E quant lo rey hac aço entes, feu se donar aygua mans, e als cavallers atressi, e menjaren molt tost; e puix lo rey trames hu scuder a'n Johan Nunyez lla hon era: que ell volia ab ell parlar, e que li fos a miga llegua de aquella vileta. E puix lo rey trames tota sa companya a Taraçona; e no volch que romangues ab ell sino hun escuder que sabia tota la terra els camins; e dix los: que s'en anassen al pus tost que poguessen a Taraçona; e aqui trobarien son fill N'Amfos; e quel esperassen aqui. E quant lo rey n'hac feta anar sa companya, si munta en son cavall ab son gomo vestit e perpunt de cendat de sobre, el capell de ferre al cap, e huna schona muntera en la ma. E lo seu scuder cavalca en hun roci corredor, e huna llança en la ma. E axi exiren de aquella vileta, e tornaren s'en de aquella part hon eren venguts be miga llegua, e puix dresçaren vers Castella per huna serra[1] amunt. E quant foren en la serra sus alt, lo rey veu part de la vileta al pla En Johan Nuniez ab sos cavallers; e hagueren fet moltes partides, que cuydaven atrobar lo rey, axi com ell los ho havia fet assaber per lo scuder, e quel tinguessen al mig d'ells que a nenguna part nols pogues scapar. Mas lo rey s'en sabe molt be guardar.

Quant lo rey e l'escuder foren sus alt en la serra vers la muntanya, cavalcaren tant al travers vers Castella ques foren lunyats de aquell lloch hon era Johan Nuniez, qui era be huna llegua. E puix dreçaren vers lo cami hon devien anar, dret a Taraçona. E puix la companya del rey d'Arago fo venguda a Taraçona; e digueren com havien lexat lo rey tot sol e que En Johan Nunyez lo aguaytava al cami. Si que N'Anfos, fill del rey, com oy aço, munta a cavall, e tots sos cavallers; e preseren llurs armes, e la gent a peu atressi; e corregueren vers aquella part hon los fo semblant quel rey degues venir. E quant hagueren cavalcat dos llegues e foren al peu de la montanya, ells guardaren a avant, e veren venir lo rey qui devallava per la costa avall de la montanya ab l'escuder; e fo son cavall molt suat e llas, e el rey hujat e colorat del sol qui l'hac tochat; e encontras ab ells. E N'Amfos besa li la ma, e tots los altres; e hagueren gran goig com lo hagueren atrobat, e san e saul. E hac n'i molts que nos pogueren tenir de plorar quant saberen l'afany e el treball quel rey havia sofert, e majorment com axil veren venir tot sol, cavalcant en son cavall, ab les armes al dos, e fo tot suat e colorat del sol e de la calor que feya molt gran. E aqui lo rey desarmas e vestis hunes vestidures de samit molt riques; e munta en hun palafre, e cavalca ab N'Amfos e ab l'altra gent; e vench s'en a Tarasçona. E puix els barons els caval-

(1) Chaîne de montagnes.

lers de Catalunya e d'Arago, richs-homens, qui anaven a la ciutat de Bordeu per manament del rey, atrobaren lo rey a Taraçona qui fo vengut de Bordeu; de la qual cosa foren molt alegres e pagats. El rey hac gran goig d'ells e acolli los molt gint, axi com bon senyor deu acollir a bons vasalls.

E en aquella saho, En Sancho de Castella qui era en Castella, ajustava gents per a venir en ajuda de son oncle lo rey d'Arago e defendre Castella als Francesos qui s'eren apparellats de entrar en Castella e en Arago. Mas lo rey de Arago, qui era en Taraçona, sols no feya semblant de res, mas que caçava e deportava e delitava son cors; mas feu manament als cavallers e a les gens de Arago que, si tant s'era quels Francesos volguessen entrar per Navarra en Arago, que no fos null hom quils ho vedas, tro que haguessen son ardit; mas que llevassen de les aldees, e ques metessen als castells e per llochs forts, en tal guisa que no prenguessen dan. El rey d'altra part hac trames a dir a tots los cavallers de Arago e de Catalunya, e a totes les gents del regne de Valencia: que stiguessen apparellats, e sempre que haguessen son missatge, venguessen lla hon ell fos, ab llurs armes. E aço feya, per tal quels Francesos entrassen dins en Arago de-sospitadament, e puix quels enclois, en tal guisa que no poguessen exir sens batalla.

CAPITOL CVI.

Com lo rey Felip de França trames deu milia homens a cavall e molta gent a peu a correr en Arago.

Esdevench se que, en aquella saho, lo rey Felip de França trames deu milia homens a cavall e moltes gents a peu en Navarra[1] per entrar en Arago, que sol nos pensava quel rey d'Arago les gosas exir en camp per combatre ab ells, ne que null hom nols gosas esperar en la terra, ans se pensava que s'en fogissen e que atrobassen la terra desemparada. E quant tota la cavalleria del rey de França e les altres gents foren ajustades en Navarra, e les osts de Navarra foren ab ells ajustades, entraren en Arago be a quatre llegues, e cremaren aldees, e guastaren tot ço que trobaren. E vengueren a hun castell qui era en hun pla, lo qual castell havia nom Vilo. El rey d'Arago havial livrat a hun seu cavaller qui havia nom Eximen Martines de Artrodo, quel guardas el defensas als Francesos, si entraven en la terra. Quant totes les osts foren en torn del castellet, combateren lo molt fort; si que preseren lo burch e les barbacanes tro a la torre major; e cells del castellet defensaren se molt ardidament e com a valents homens. Mas los Francesos e los Navaresos eren tan grans gents que nos podien a tots defendre, que no eren entre tots dins lo castell pus de trenta homens combatens. E com veren quels covenia a desemparar lo mur, el burch e la barbacana, meseren se tots dins la torre major e defensaren se al mils que pogueren. E cells de la ost feren cladises, e acostaren se al peu de la torre, e cavaren la; e puix estalonaren la de la huna part; que de la altra part no s'i podien acostar; e puix meseren foch als stalons; e cahec la mitat de la torre, ab tota la major força dels homens qui lla sus eren; mas aquell cavaller, qui era castellan del castellet, romas sus alt, en la mitat de la torre, ab quatre; mas no havien pedres ne llances ne nengunes armes ab ques defensasen. E cells de la ost hagueren scales, e muntaren sus per pendre lo cavaller e cells qui ab ell eren; e deyen los ques retessen; mas ells nos volien retre a ells, per ço com veyen que eren cruels e gens sens fe e sens merce; per ques defensaven al mils que ells podien; si quels quatre homens qui en la torre eren ab ell moriren combatent e defensant llurs cosos.

El cavaller, qui veu que sos companyons foren morts, no hac talent de pus viure; ans amava mes morir que venir en mans de tals gents, e majorment com havia perdut lo castell que son senyor lo rey li havia acomanat; e des-llasas l'elm de son cap, e puix pres lo per la orella, e trames lo a dos cavallers, qui eren primers muntats a la mitat de la torre; e dona tal colp al hu per mig la cara, que totes les dents e les bares li trencha; e caech mantinent sobre l'altre qui de tras li era; si quel altre nos pot tenir, ans caygueren de mantinent abdosos al peu de la torre. E mantinent foren morts; els altres cavallers qui eren al peu de la torre, qui volien muntar, lexaren estar lo cavaller tot sol, que no s'i volgueren acostar, pus hagueren provat son mal talent. Per que lo cavaller de la

(1) Voyez, sur cette expédition d'Eustache de Beaumarchais, les notes que j'ai ajoutées au récit qu'en a fait Muntaner.

torre ne fon molt yrat, per tal com volguera ab ells morir. E quant veu que altre no podia fer, e que li convenia morir lla sus, e que no havia negunes armes ab ques deffesas, sino son asberch que tenia vestit, que la spa havia perduda e son elm e son scut, devalla de la torre, al mils que pogue, per les escales quels Francesos hi havien posades. E quant fo devallat, volgueren lo pendre; e no hac altre ab ques deffesas, mas ques deffensa al lo guant d'acer e del asberch; e si dona hun gran colp a hu per mig la faç, que a terra lo mes quaix mig mort. Ab tant lo capitani de la ost. qui hac vist que aquest era de tan gran cor e de tan gran alt affer, e que havia tant de ardiment, e que seria gran peccat si tan valent hom moria, feu manament que null hom nol tocas ne li fes mal, e dix li ques restes a ell e que no hagues paor de mort. El cavaller, qui veu que altre no podia fer, ne no havia neguna res ab ques defensas, per que volenters volria morir ab ells combatent, retes al capitani de la ost; el capitani feu lo pendre, e mantinent feu lo metre en grans cadenes.

CAPITOL CVII.

Com lo rey En Pere d'Arago apparella sos missatgers per enviar al rey de França.

En aquesta saho, lo rey En Pere d'Arago e de Cecilia era en Arago a Taraçona, e sabia be que la ost dels Francesos e dels Navaresos se apparellaven per entrar en Arago; mas lo rey non feya null semblant, sino que feu manament a son fill N'Amfos e a totes les gents de Arago: que estiguessen apparellats ab llurs armes, e, sempre que ell los trameses missatge, fossen lla hon ell fos; mas no fos null hom que als Francesos contrastas de entrar en Arago. Mas les gents de Arago qui eren en aquelles parts assats prop dels Francesos, eren tant corenyosos de fer mal als Francesos, que no volgueren tenre lo manament del rey, ans los corregueren tro a les tendes, si quels auciren cavallers e d'altres gents, e no pogueren durar; ans llevaren llurs tendes e s'en tornaren vers Navarra. E llavors lo rey sabe que els Francesos s'en tornaven, fo molt yrat com pus avant no eren entrats, per tal que nols fos tan laugera cosa de exir. E mantinent cavalca ab huna companya de cavallers e homens de peu qui ab ell eren a Tarasçona; si que aconsegui huna partida de la ost dels Francesos al exint de Arago, e feri en ells molt fortment; si qu'en moriren molts, e perderen moltes adzembles e moltes armes. E cells qui eren be encavalcats fogiren e meteren se en castells e en viles en Navarra. El rey torna s'en en Arago ab ses osts et ab ço que hagueren tolt als Francesos a Taraçona. E aqui ajusta totes les osts de Arago, e dix los: que volia entrar en Navarra sobre aquelles gents qui eren entrades en sa terra menys de sabuda e menys de acuydaments. Els cavallers de Arago e les gents de peu dixeren li: que no y irien si ell no feya llur volentat de ço qu'ells li demanarien. El rey respos: que non havia ara saho, e que semblaria cosa forçada; mas quant serien exits de Navarra e tornats en Arago, que ell los donaria tot ço qu'ells li demanarien que raho fora e, que ell los pogues donar. E ells digueren li: que ara covenia ques fes, sino que nol seguirien. E sobre aço lo rey fo molt fello de aquesta cosa, com en aquesta saho ço havien esperat; e nols volch res atorgar de ço que li demanaven. E axi lo fet romas, que lo rey no entra en Navarra. Aquella saho no ho volgueren pus esperar, e exiren se de Navarra al mils que pogueren; e tornaren s'en en llur terra ab gran dapnatge que hagueren pres.

CAPITOL CVIII.

Com los missatgers del rey d'Arago En Pere anaren al rey de França.

Quant lo rey En Pere de Arago e de Cecilia sabe quels Francesos eren exits de Navarra e s'en eren tornats en llur terra, fo molt yrat, car axi li eren escapats sens batalla e sens major dapnatge que fet nols havia, e per ço que sens acuydament li eren entrats en sa terra; que treves hi havia entre ell e el rey de França, les quals treves nos podien rompre per carte, si donchs parlant ab dosos los reys no-u feyen. Per que lo rey n'era molt despagat, per ço com lo rey de França li havia trencada pau e treva, e li havia trencada la fe. Per que lo rey apparella sos missatgers, honrats homens e savis; dels quals missatgers fo la hu lo bisbe de Valencia, e l'altre hun burzes, molt savi hom d'aquella ciutat mateixa. « Barons, ço dix lo rey, anats al rey de França, e digats de la mia part que molt me

maravell de la sua saviesa, per ço com es en covinença, ab mi jurada sobre sagrament de santa Esgleya: que null temps fos guerra entre ell e mi, si donchs no es que abdos, cos a cos, nons desexiem la hu del altre. E digats li denant son consell a Paris: quen val menys sa fe e sa valor; e donchs son apparellat que lo-y menare cos a cos, o ab cent per cent, o ab mil per mil, o ab aytants com ell se vulla.»

CAPITOL CIX.

Com lo rey de França no volgue parlar ab los missatgers del rey d'Arago.

Sobre aço los missatgers se apparellaren de anar, e tengueren llur cami vers França; e cavalcaren tant per jornades que vengueren a la ciutat de Paris hon lo rey era, e aqui albergaren en hun rich hostal de hun burzes de la ciutat. E quant lo rey de França sabe que los missatgers del rey d'Arago et de Cecilia eren venguts en la ciutat de Paris e que volien parlar ab ell, fo molt temeros de ço, hon ell se tenia per mal mirent e per colpable, e nos volch demostrar a ells. E sobre aço trames missatge als dotze pars de França: que venguessen denant ell. E quant foren venguts, dix los axi:

«Barons, per tal vos hic he feyt ajustar, quem donets consell; que hanch negun temps no fo major mester que ara. Lo rey d'Arago m'ha tramesos sos missatgers, e volen ab mi parlar. E creu que reptar-m-an de part del rey d'Arago; car li he trencades treves, axi com no deig e sens acuydaments; que covinença era entre mi e ell: que null temps no guerrejassem, si donchs nos abdos, cos a cos, nons acuydavem. Per que no m'en poria yo a ell defendre per nulla bona rayso. — Senyor, dixeren los dotze pars, nos vos donam de consell que no-us demostrets als missatgers, nels lexets parlar ab vos; mas nos irem a ells, e demanar-los-hem que volen dir. Segons que diran, nos los respondrem.»

E axi lo consell se departi, el rey tench se per pagat. E els dotze pars de França anaren s'en luny, en huna forest de Paris [1]. E com foren aqui, trameseren missatge als missatgers del rey d'Arago e de Cecilia: que venguessen parlar ab ells. Els missatgers, que hagueren ja entes lo fet, en qual guisa era, e que als no y pogueren fer, vengueren lla hon los dotze pars de França eren; e paregueren be missatgers de gran valor e de honrat senyor. Els dotze pars acolliren les molt be e dixeren los: «Bells senyors, be siats venguts! Nostre senyor lo rey de França nos ha tramesos aci a vos altres, par tal com ell no ha be ahina de parlar ab null hom; e quens digats ço per que sots venguts ne qui-us ha tramesos. E nos per lo rey de França respondrem vos a aco que vos nos direts.»

Sobre aço los missatgers del rey d'Arago e de Cecilia respongueren als dotze pars de França els dixeren: que a null hom no dirien la missatgeria, sino al rey de França son cors. Els dotze pars resposeren als missatgers: que en nenguna manera no podien parlar ab lo rey de França. Els digueren axi als dotze pars de França:

«Bells senyors, nostre senyor lo rey d'Arago e de Cecilia, tramet a dir per nos a vostre senyor lo rey de França: quil ha guerrejat, e mal mesa sa terra sens acuydament e sens nenguna raho, per qu'en val menys sa fe e sa valor; e d'aço es apparellat que lo y menara cors a cors, o ab cent cavallers per cent, o ab mil per mil, o aytants com ell se vulla. — Certes! digueren los barons de França, vos parlats trop e deyts tals paraules que, si nostre senyor lo rey de França ho sabia, ell vos faria tolre la vida del cors. —Certes! digueren los missatgers, les paraules que nos vos dehim de part de nostre senyor lo rey d'Arago e de Cecilia, diriem nos al rey de França, sil nos mostrats nel nos lexats veure; e dehim les a vos altres, per tal que les digats o quens responats per ell. — Nos, dixeren los barons de França, no direm aytals paraules al rey, ne-us farem resposta, ne nos per ell. Ans vos dehim: que-us en tornets en vostra terra, e no-us hic aturets pus.»

Sobre aço los missatgers s'en tornaren a llur hostal, e estigueren aqui tota la nit; e quant vench al mati, cavalcaren ab llur companya tant per jornades tro que foren tornats en Arago. E vengueren denant lo rey; e digueren li tot ço quels dotze pars de França los havien dit, e com lo rey de França nos erat volgut demostrar a ells.

Ara lexarem a parlar del rey e dels fets de Arago, e parlarem dels fets de Cecilia.

[1] Le bois de Vincennes.

CAPITOL CX.

Com lo rey Carles feu armar vint galeres a Macella e madona la reyna de Arago vint a Mecina.

Diu lo comte que, quant les quatorze galeres del rey d'Arago e de Cecilia hagueren desconfites les quaranta-huyt galeres del rey Carles denant Nicotera en Calabria, de les quals ne prengueren vint e dues que amenaren a Mecina e les altres de Prohençals e del principat fogiren, lo rey Carles trames missatge a Macella a son senescal : que fes armar vint galeres a Macella al mils que pogues, e que no romangues null hom de mar a Massella ne en tota Prohença que no entras en les galeres; e que no romangues per diners; e qui no y volgues entrar per grat, que lo y fessen entrar per força; que gran vergonya e desonor era llur, com axi eren fuyts per quatorze galeres; per que era mester que s'en venjassen. Quant lo senescal del rey Carles hac hagudes les lletres, e entes ço quel rey li manava, feu armar vint galeres al mils que ell poch, tot axi com lo rey ho hac manat, e li trames a dir; que no romangues null hom bo de mar en Prohença, que tots no entrassen en les galeres. Si que cascuna galera havia doble armament e sobres de bones armadures; per que ells s'en vanaren e deyen : que quaranta galeres valien d'altres gents.

Quant les galeres foren apparellades de partir de Massella, lo rey Carles vench a Massella, qui fo vengut del principat e de Roma, qui s'en anava a la ciutat de Bordeu. E feu manament als dos almiralls de les galeres : que s'en anassen a Napols e que fessen la volentat del princep son fill. Los quals dos almiralls havien nom axi, Berthomeu Bo-vi, e l'altre En Guillem Cornut, ciutadans de Masella. E axi les galeres partiren se de Masella e anaren s'en a Napols. E quant foren a Napols, lo princep feu armar set lenys, cascu de huytanta rems e de setanta rems, que anassen ab les galeres; e feu muntar en cascuna galera cavallers prohençals e napoletans; e feu los manament que fessen la via de Palerm, e puix que costejassen tota la Cecilia tro a Terra-Nova, per trobar les galeres del rey d'Arago, e si no les trobaven que s'en anassen a Malta.

Quant les galeres hagueren hagut lo manament del princep, partiren se de Napols e vengueren s'en en les mars de Palerm; e en aquella mar prengueren barques carregades de vi e de fruyta que anaven en Cecilia; e digueren que anaven en Tunis, a per ço lexeren los anar. De les quals barques ana huna a Mecina e les altres a Palerm e a Trapena, e digueren novelles de les galeres del rey Carles que volien venir en Cecilia.

Quant madona la rey sabe aquest ardit, feu aytantost armar hun leny a quaranta rems e trames lo a Malta a les gents que alla havia trameses, qui tenien lo castell de Malta assetiat, el combatien ab trabuquets : que s'en levassen e que s'en anassen a la ciutat de Malta, e ques guaytassen molt be, que les galeres del rey Carles hi devien venir. E aytantost que les galeres qui eren per la reyna a Malta hagueren hagut lo missatge, levaren se de aqui e entraren s'en en Malta e pensaren de guardar e de guaytar la ciutat. E madona la reyna de Arago feu armar vint galeres de Catalans e de almugavers qui eren romasos a Mecina. Si que aquestes galeres foren molt pobrament armades de bones gents e de bon arnes, que la major partida dels bons homens e dels bons mariners s'en eren tornats en Catalunya darrere el rey. De les quals galeres fo almirall hun cavaller de casa de la reyna qui havia nom En Roger de Lluria. E quant les galeres foren armades e apparellades, madona la reyna se feu venir denant l'almirall els comits de les galeres, e feu los manament que costejassen la Cecilia per trobar les galeres dels Prohençals, e si no les trobassen aqui, que s'en anassen a Malta.

CAPITOL CXI.

Com les galeres dels Prohençals vengueren a Malta.

Quant les galeres de los Prohençals foren partides del principat, feren la via de huna ylla que es denant Palerm, qui ha nom Ustega[1]. E peixcadors peixcaven en la ylla; e feren ho a saber a la ciutat de Palerm e per tota la Cecilia. E puix les galeres dels Prohençals feren la via de Trapena; mas no y prengueren terra. E axi costeregaren la Cecilia tro a Terra-Nova. E de aqui tornaren s'en en la ylla de Malta e entraren al castell. E cells del castell hagueren molt gran goig; els homens de les galeres anaren tro a la ciutat de Malta, e la combateren, e corregueren tota la terra; mas dura gayre, que yvaç los fo vedat.

(1) Ustica.

CAPITOL CXII.

Com les galeres dels Catalans vengueren al port de Malta

Quant les galeres dels Catalans foren partides de Mecina, e foren vengudes a Palerm, no havia mes de dos jorns que les galeres dels Prohençals eren passades allens e feyen la via de Trapena. E aytantost com hagueren oydes novelles de les galeres dels Prohencals, foren ne molt alegres, e bateren de rems, e anaren s'en al pus tost que pogueren vers Trapena. E quant foren en Trapena, saberen novelles que a Tres-Fontanes[1] havien estat, e que cerquaven les galeres del rey d'Arago e de Cecilia. E ab tant seguiren los tant per escala tro que foren a Terra-Nova; e aqui demanaren a les gents de la terra, si sabien novella de les galeres dels Prohençals; e ells digueren los : que la via de Malta tenien e havien feta. E les galeres del rey d'Arago e de Cecilia aytantost partiren se de aqui e feren la via de Malta. Mas, ans que y fossen de trenta milles, l'almiral trames al Gotzo[2] de Malta huna barcha armada, per espiar les galeres si eren aqui ne si y eren estades. E dixeren los que, si y eren, que los fessen tres senyals de fum, e si no y eren quels fessen hun senyal.

Quant la barcha armada fo partida de les galeres, bate de rems tant tro que vench en la ylla de Gotzo de Malta, de la fasana de maestre[3], e devallaren en terra. E demanaren a les gents de la terra de la ylla de Malta : si sabien novells de les galeres dels Prohençals. E ells digueren los : que mantinent s'en eren partides; e havien combatut a Malta en la ciutat, mas no y havien pogut res fer; e eren s'en anades al castell de Malta. Quant los homens de la barcha hagueren apreses novelles de les galeres dels Prohençals, feren tres senyals de fum a les llurs galeres, e puix partiren se d'aqui e tornaren s'en vers llurs galeres. E quant foren a ells tornades, dixeren al almirall e a les altres : que les galeres dels Prohençals havien estats en la ylla del Gotzo e que havien combatut en la vila de Malta, e havia poch que eren partides de aqui e que s'en eren anades al castell de Malta. Quant l'almirall e les altres gents de les galeres saberen que les galeres dels Prohençals eren al port de Malta, foren molt alegres. E aytantost bateren de rems e vengueren al Gotzo de Malta. E les gents de la ylla hagueren gran goig de la llur venguda e donaren los refrescament de ço que hagueren mester. E puix partiren de aqui e vengueren al port de Malta; e fo miga nit com hi foren. Mas aquells de la ciutat de Malta los hagueren ja vists de jorn, si que hun almugaver vench de nit a la mar a la punta del port, e dix los que les galeres de Carles eren dins lo port de Malta.

(1) Tre-Fontane, entre Mazzara et le cap San-Marco.
(2) Ile de Gozzo.
(3) Du côté du nord-ouest.

CAPITOL CXIII.

Com les galeres del rey d'Arago desbarataren e prengueren les galeres del rey Carles.

Quant les galeres del rey d'Arago e de Cecilia foren entrades dins la punta del port de Malta, sorgiren totes e meseren se en scala. E l'almirall trames missatge per huna barcha armada a les galeres dels Prohençals : que les galeres del rey d'Arago e de Cecilia eren vengudes e que s'apparellassen de la batalla. Quant les gents e les galeres dels Prohençals oyren que les galeres del rey d'Arago e de Cecilia eren vengudes al port e que demanaven batalla, apparellaren se tuyt e anaren se al mils que pogueren, e trameseren huna barcha armada vers les galeres del rey d'Arago per espiar quantes galeres eren; e puix la barcha armada torna s'en e dix los que no eren mes de dotze; si quels Prohençals los tengueren per llurs. E sobre aço partiren se d'aqui e vengueren sorgir denant les galeres del rey d'Arago, a huna gran ballestada lluny. E quant vench sus a l'alba de jorn, lexaren anar les gumenes[1], e bateren de rems per anar ferir en les galeres dels Catalans. Els Catalans, quels veren venir, que nos cuydaven que vinguessen tro al jorn clar, bateren axi mateix de rems e anaren se mesclar ab ells; e la batalla fo molt gran e fort de llances e de pedres e de calsina e de cayrells; e majorment que de les galeres dels Prohençals venien tantes de pedres e tanta calsina en les galeres dels Catalans que totes les galeres e la mar entorn d'elles n'eren tot cubert.

Ab tant l'almirall del rey d'Arago dix als homens de la galera hon ell era, e aquells dixe-

(1) Petites ancres.

ren ho de huna galera en altra: que no desexixen de les armes, sino dels cayrells, e ques pensassen de be cobrir e de soferir los colps. Aquesta veu ana per totes les galeres dels Catalans, si que depuix no gitaren nengunes armes, mas ques combatien e soferien los colps de les galeres dels Prohençals, de les quals los venien llances e pedres e calcines, tant a la espeça que feredat era lo veure. Mas los ballesters dels Catalans tiraven tant fortment quel bruxit que feya era força de oyr.

Aquesta batalla dura tro a mig jorn; si que la huna part ne l'altra no sabia qual ne havia milloria; tant que les galeres dels Prohençals hagueren despeses les llances e les pedres e la calcina, e meseren mans a gitar los boxos dels morters. E quant los Catalans veren quels boxos e los morters los gitaven, conegueren que totes llurs armes havien despeses; e adonch cridaren: «Arago! Arago! via sus!» E prengueren vigoria, e combateren los molt forment; e gitaven los llances de frexa ab ferres febrits, que cascuna valia hun morabati d'aur, e escones munteres; e donaven los de tals colps que nols valia guarniment ne cuyraces. Si que la galera de Berthomeu Bo-vi de Massella, qui era almirall, nol poch soferir; e axi com poch exis de la batalla ab set galeres de les sues, e fogiren fora del port. Els Catalans van se aferrar ab les altres galeres qui eren romases, e saltaren llains; e ferent e tallant preseren les e les desbarataren. E Roger de Lluria, almirall dels Catalans per lo senyor rey d'Arago, salta en la galera d'En Guillem Cornut, qui era almirall dels Prohençals. E aqui combateren se molt per la popa ab hu, si que En Roger fo nafrat per la cuxa molt durament, de hun colp de llança que En Guillem Cornut li trames; e En Roger trames li huna llança, si quel feri per mig los pits, que de la altra part li passa pus de hun palm; que no li valgueren cuyraces ne res que vestis, si que mantinent caech mort en la cuberta de la galera. E puix aço fo fet, hanch null hom no y feu tornes; els Catalans preseren totes les galeres dels Prohençals e gitaren los morts en la mar, e lligaren los vius que foren escapats de la batalla, que foren per nombre huyt cents xixanta; dels quals hi havia molts cavallers e de honrats homens de Macella e de Prohença. Mas quant En Berthomeu Bo-vi fo fuyt en mar tro a cinch milles, gitaren tots los morts en mar e meseren los nafrats en les cinch galeres, de sota, e les dos meteren les a fons. E axi tornaren s'en a Macella ab gran dolor; si que null hom no podia albirar lo dol ne el plor que feren les gents de Masella, com les cinch galeres veren venir desbaratades e saberen que les altres foren perdudes, els homens morts e presos[1]. Mas no era maravella si havien dolor, que no y havia nengu que no y hagues son fill, o son pare, o son frare, o son amich, o son parent.

CAPITOL CXIV.

Com En Roger de Lluria s'en torna ab les sues galeres e ab aquelles que hac prees, a Mecina.

Quant les galeres del rey d'Arago hagueren preses les galeres del rey Carles e hagueren desguarnits los homens morts e gitats en la mar, e ligats los vius, e hagueren reconeguda llur gent, quals eren morts ne quals naffrats, els hagueren fet adobar als metges qui y eren, no y trobaren mes de huyt homens morts e trecents nafrats; e en les galeres dels Prohençals atrobaren que n'i hac de morts huyt cents setanta, sens los nafrats; que tot lo port de Malta era cubert de gents mortes e de llances e d'escuts e de rems. Quant la batalla fo fenida, les galeres del rey d'Arago partiren se de Malta ab les galeres que hagueren preses e ab la gent, e vengueren s'en a Saragoça[2] en Cecilia ab gran alegria. E de aqui l'almirall trames hun leny armat en Catalunya al senyor rey d'Arago e de Cecilia, e feu li assaber ço que li era esdevengut per la gracia de Deu. E puix partiren se de Saragosa e anaren s'en a Mecina. E quant entraren per lo port, entraren molt alegrament, e amenaren les galeres del rey Carles ab la popa primera; si que les gents de les galeres de Mecina foren molt alegres de aquesta victoria que Deus los havia donada. Beneyt e lloat sia lo seu poder e la sua força! que los baix munta en alt, e los alts per llur orgull fa venir abaix; ço son los orgullosos que torna en gran viltat, e los homils exalça altament en gran riquea!

E quant les galeres hagueren regatat per lo port de Mecina, donaren de la popa en terra e devallaren de les galeres ab llur arnes e ab lo guany que hagueren feyt, e amenaren tots los presos al palau del rey e ferraren los. E ma-

(1) Comparez ce récit avec celui de Muntaner, p. 287.
(2) Syracuse.

dona la reyna trames ne dotze dels pus honrats en Catalunya al senyor rey. e els altres feya hom obrar tots jorns als murs de la ciutat e a açò que mester hi era.

CAPITOL CXV.

Com torna a parlar lo libre del princep fill del rey Carles.

Torna a parlar lo libre que, quant les galeres dels Prohençals foren vengudes, el princep que era en Napols tench tot son fet per guanyat; e fo li semblant que les galeres del rey d'Arago no les gosassen exir a camp, e si-u feyen, quels tenien per llurs. E sobre aço havia fet armar a Brandix [1] deu tarides que devien amenar cavalls e cavallers en Cecilia. E cuydaven pendre la terra sens contrast; si quel comte d'Artes [2] e d'altres barons havien ja carregats llurs cavalls e molt arnes. E quant saberen que la batalla era stada de les galeres del rey d'Arago e dels llurs, e que aquells del rey d'Arago havien vencudes e preses les galeres dels Prohençals, e que tanta gent era morta en la batalla, foren tots esmayats, e lexaren les tarides e les galeres, e anaren s'en tots. E los barons qui havien carregat tot llur arnes tengueren tot llur fet per perdut, e veren que no valia res son fet, e feren descaregar tots llurs cavalls e llur arnes.

E apres de aço, lo apostoli e lo princep trameseren missatgers en Venecia al comu: que deguessen ajudar al princep ab llurs galeres a recobrar lo regne de Cecilia, e donar-los-hia part en la terra e grans dons. E sobre aço lo duch de Venecia hac son consell ab lo comu. E feren resposta al apostoli e al princep: que ara no havien cura que guerrejassen ab lo rey d'Arago ne ab negun crestian, puix no y havia nenguna raho.

CAPITOL CXVI.

Com les galeres del rey d'Arago e de Cecilia feren gran mal en Calabria e en lo principat e per tota la ribera tro a Napols.

Quant les galeres del rey d'Arago hagueren preses e desconfites les galeres del rey Carles e foren tornades a Mecina ab gran alegre e ab gran guany, refrescaren altra vegada de gens e de vianda e puix partiren se de Mecina; e costeregaren tota la Calabria e el principat, e prengueren viles e castells tots quants ne atrobaren riba mar, que nengunes gents nols gosaven esperar en vila ne en castell; per que ells cremaren e enderocaren moltes viles e castells en Calabria, e en lo principat, tro a Napols, e cremaren per la ribera de Napols moltes galeres e tarides, e naus noves, e rems, e molt d'altre arnes quel rey Carles havia feyt fer. E puix vingueren denant la ciutat de Napols molt prop de terra; si que de la ciutat los tiraven ab arch e ab ballestes; e aquells de les galeres los tiraven atresi; si quels cavallers e les gens qui eren en la ribera de la mar desempararen lo port e la ribera e s'en entraren en la ciutat per raho dels cayrells que les ballestes de les galeres los tiraven. Puix les galeres partiren se d'aqui e anaren s'en a Iscia [1] e a Capri que son dues ylles d'avant Napols. E les gents de aquelles dues ylles denant Napols reteren se a ells e se tributaren. Quant aço fo feyt, tornaren s'en vers Mecina ab gran guany que hagueren feyt de lenys e de naus que hagueren preses, que s'en menaren a Mecina; e aqui desarmaren, per ço com era yvern; e els galiots els ballesters exivernaren alegrament.

Ara lexa aci a parlar lo libre de les galeres e dels fets de Cecilia, e torna a parlar del rey En Pere de Arago et de Cecilia.

CAPITOL CXVII.

Com lo rey de Arago En Pere assetja la ciutat de Albarazi ab tota sa ost.

Aço fos en lo mes de abril, quel noble rey d'Arago hac tenguda la festa de Pasqua en la ciutat de Valencia. Si li vench missatge de hun honrat clergue de la vila de Terol [2] qui es en Arago; lo qual clergue solia estar en la ciutat de Albarazi, mas era s'en exit, per tal com En Johan Nunyez, senyor de Albarazi, li havia fet molts de enuigs, e vench s'en a estar en terra del rey d'Arago e de Cecilia, e tractava e procurava tota res que fos dapnatge de Johan Nuniez e profit e honor del rey d'Arago. Esdevench se que, en aquella saho, En Johan Nuniez era en la ciutat de Albarazi ab cent cin-

(1) Brindes.

(2) Le comte d'Artois.

(1) Ischia. Voyez le récit chaleureux de Muntaner.

(2) Teruel.

quanta cavallers, è ab moltes gents a peu, e apparellavas de fer mal en Arago e de correr la terra. Si que aquel honrat clergue que estava en Terol, per amichs seus que estaven en Albarazi, sabe tot lo ardit qu'En Johan Nuniez volia fer. E mantinent apparella hun missatge qui vench al rey en terra de Valencia. E feu li assaber tot lo fet que Johan Nuniez volia fer ne havia en cor, e l'estament de la ciutat que no era establida de vianda; que En Johan Nuniez nos pensava que nengunes gens la poguessen assetiar ne pendre, tant es la ciutat en fort lloch.

Aquesta ciutat de Albarazi esta entre quatre regismes; ço es assaber, lo regne de Arago e el regne de Valencia, e entre el regne de Castella e de Navarra; e es enclosa tot entorn de les muntanyes forts; e lla jau lla dins baix en mig de les muntanyes; e passa li huna gran aygua naval[1] en torn; que negun hom no y pot entrar sino per hun lloch molt stret. E la ciutat es ben murada de forts murs, ab moltes torres forts.

Quant lo rey hac hagut aquest missatge e hac entes ço que En Johan Nuniez volia fer, e l'estament de la ciutat, aytantost comença a cavalcar ab cavallers e ab homens de peu al pus tost que ell poch, tant que fo prop de la ciutat de Albarazi; e aqui atendas prop de la ciutat e assetiala. E puix trames a totes les gents de Arago e als cavallers de Catalunya: que venguessen de mantinent. E tantost que hagueren hagut los missatgers, ells vengueren, al mils que pogueren apparellats, al setge de la ciutat de Albarazi. Mas enans de aço que totes les osts fossen ajustades, En Johan Nuniez era en la ciutat; e veu quel rey era vengut en aquell lloch per assetjar la ciutat, e hac molt gran pahor. E sabia quel rey era molt fello vers ell, per tal com sabia que lo y havia be servit[2]. E apparella les gents de la ciutat e dix los: « Barons, vos altres sots mos homens e mos fills. Yo-us coman la ciutat de Albarazi que lam salvets e lam guardets, axi com pertany a bons vasalls e lleals que vos altres sots; e yo exire de aci ab huna partida de mos cavallers; e entrar-me-n-e en Navarra, e amenarc tal socos de cavallers e de gents quen farem llevar lo rey, mal son grat. E leix vos aci mon nebot per a governador; e vos altres fets per ell axi com fariets per mi. — Senyor, dixeren les gents de la ciutat, nos som vostres; e farem la vostra volentat; e guardarem la ciutat, e la defendrem mentre que vidans bast; ans menjarem los huns als altres. »

(1) Rivière navigable; c'est le Guadalaviar.

(2) Desservi, mérité.

Ab tant, quant vench la nuyt, En Johan Nuniez cavalca ab sos cavallers e exi de la ciutat, que lo rey no lo y volch vedar, tan son forts e males les entrades e les exides de aquella ciutat, e al rey majorment, qui encara no havia totes ses osts replegades ne ajustades; que si tots hi fossen, james no exiren, sino ab volentat del rey. Quant En Johan Nuniez fo exit de Albarazi, ana s'en en Navarra, e feu tot son poder de ajustar cavallers e gens a peu, que volia ferir en la ost del rey; mas sabe puix lo poder del rey, qui era tan gran, e que cascun jorn crexia de companyes, e, si era ventura que vingues en les mans del rey, no scaparia sens mort, tant li era culpable. E lexa se de aquell ardit, e romas en Navarra, e majorment que les gents nol volgueren seguir volenters, car sabien quel rey hi era ab gran poder e bones gents d'armes, e no duptaven a morir per llur senyor, si mester los fos.

CAPITOL CXVIII.

Com lo rey En Pere d'Arago e de Cecilia pres la ciutat de Albarazi e la forni be, que negu no li pogues noure (1).

Quant lo rey En Pere hac fetes venir totes ses osts de Arago e de les terres de Valencia a Albarazi, e alguns cavallers de Catalunya hi foren venguts, el rey establi per los llochs e per los passos les osts. E cells de la ciutat pogueren be entrar e exir si hom nols ho vedava. Primerament, lo rey se posa ab huna partida de les gents denant la torre de Entrames-aygues, que es hun passatge luny de la ciutat. Apres se atenda, luny del rey, N'Amfos ab sa companya. Lo comte de Urgell se atenda ab sa gent e ab sa cavalleria en oltre lloch, luny del infant N'Amfos, assats prop de la ciutat; mas tota via huna aygua entre ells e la ciutat. E apres se atenda apres d'ells moltes gents a peu. E Ramon Folch de Cardona se atenda denant la torre del Andador, qui es molt fort, per la

(1) Nuire, porter dommage.

qual entra hom en la ciutat. De l'altra part se atenda En Ramon de Anglesola; e apres la ost de Terol. En Pere de Moncada se atenda denant los molins de la ciutat; si que sempre los trenca els enderocha mal grat de aquells de la ciutat. E aqui ell establi dos ginys qui tiraven a la ciutat.

Quant les osts foren vengudes e el rey les hac establides per llochs, e hagueren ordenades llurs guaytes e llurs escoltes, si començaren a combatre la ciutat ab ginys e ab ballestes molt fortment. Els cavallers els homens a peu anaven ab ballestes tro als murs; e al peu de les torres anaven ab escales apparellades per muntar. Mas les gents de la ciutat sotenien molt vil; que volenters los lexaven acostar al mur, que no prenien armes; mas gitaven los pedres e cantals per les roques avall; si que los de fora s'en havien a partir per força, nafrats, ab llurs scuts trencats, e molt n'i romanien morts.

Aquesta batalla era tots jorns de les gents de la ost ab aquells de la ciutat; si que de la huna part e de la altra n'i morien cascun jorn, e n'i havia prou de nafrats; mas les gents de la ost havien gran larguea de pa e de vi e de civada e de aço que mester havien; e cells de la ciutat havien gran fretura de pa e de vi e de carn, si que moltes gents se exien de la ciutat e venien se a metre en poder de la merce del rey. E lo rey donals prou a menjar e a beure, e feyals molt be pensar d'ells, e deyals que, si s'en volien entrar dins la ciutat, que-u fessen, e qui exir s'en volia, que be fos vengut. Quant lo noble rey hac estat aqui tant ab ses osts que foren passats quatre mesos, e foren al entrant del mes de setembre, lo rey feu manament a tots cells de la ost: que edificassen aqui alberchs bons e forts de terra e de pedra e de calç, e ben cuberts, per tal que poguessen estar aqui tot lo yvern e soferir les grans neus que en aquell lloch feya d'ivern, que tendes ne cabanyes non podien durar los grans frets que ja hi comensaven de fer. E sobre aço lo rey comença a fer grans alberchs, e totes les gents de la ost atressi; e feren alberchs guarnits entorn de la ost, per tal que null hom no pogues exir de la ciutat ne entrar sens llur volentat, ne null hom no pogues fer mal, de nuyt ne de jorn. E combatien cascun jorn la ciutat de totes parts, cavallers e servents, els ginys que no cessaven nit e jorn de tirar. Mas les gents de la ciutat eren tan valents e bons d'armes, e eren en tan bon lloch, que no preaven res tot quant feyen, solament que haguessen que menjar. Mas lo socos d'En Johan Nuniez los era fallit, e no havien vianda en la ciutat ne al castell, e foren molt desconfortats; e majorment que aquell cavaller que En Johan Nuniez hi havia lexat en son lloch era mort de hun cayrell que li vench de la ost, quil occi; mas, abans que moris, dona son lloch a hun son cosin germa, e prega los cavallers els homens de valor ques tenguessen, e que abans se menjassen los huns als altres ques retessen; quel yvern era prop, e lo rey e ses osts no porien aqui durar.

Quant aquells de la ciutat hagueren tant sofert ques hagueren menjat los cavalls e los rocins e los muls e totes les besties que lla dins eren, e no hagueren altre que menjar, sino fort poch, e que no havien socos d'En Johan Nuniez ne del rey de França, hagueren son consell que parlasen pati[1] ab lo rey. Sobre aço lo castella del castell e de la ciutat trames missatge al rey: que el volia parlar ab ell; e lo rey feu li son respost: que li playa. Ab tant, lo castella vench denant lo rey e agenollas a sos peus, e besa li les mans; e ell feu lo asseure prop si.

« Senyor, dix lo castella, be es ver, e vos sabets ho be, que En Johan Nuniez es senyor nostre; e lexa esta ciutat e lo castell en nostra fe, e que li ho deguessem salvar e guardar mentre que poguessem; e que havriem breument socos d'ell e del rey de França. E vos, senyor, sabets l'estament de la ciutat axi be com nos mateix, que no-us en poriem mentir de res. Mas pregam a la Vostra Altea, per salvar nostra fe, quens lexets trametre a'n Johan Nuniez, e que li façam assaber lo fet de la ciutat; e si d'aci a quinze jorns nos ha donat consell d'on nos puxam retenir la ciutat, fem vos assaber que-us llivrarem la ciutat e lo castell.— Certes, dix lo rey, plau me ço que deyts; mas yo vull que missatgers meus vayen ab los vostres, e que oyen e entenen ço que vostres missatgers diran a'n Johan Nuniez, e la resposta quel dit Johan los fara; e jurar-m-ets sobrels quatre Evangelis: que no parlaran los vostres missatgers ab null hom, si no y son los meus, o en tal manera

(1) Pacte, arrangement.

que ells ho oyen; e al tornar que farets en la ciutat, que vendrets abans a mi, e direts me tot ço que En Johan Nuniez vos aura dit. E aco dar-m-ets bons ostatges, vint cavallers o altres bons homens de la ciutat. E quant serets tornats a mi, si-us ne volrets tornar en la ciutat, que-u puxats fer, en aquell estament que ara erets; e si-us en voleis venir ab mi, que-u façats. E hagam terme, tro al jorn de Sent Miquel. »

Sobre aço los ostatgers vengueren en poder del rey, e los missatgers se apparellaren de anar lla hon En Johan Nuniez era, ço es en Navarra. E dixeren li l'estament de la ciutat de Albarazi; e com era mort lo castella e d'altra gent, per fet d'armes; e que no y ha vianda deu jorns, e que jas havien menjat los cavalls els rocins, e jas menjaven los huns als altres; e aço sabia be lo rey.

En Johan Nuniez respos los : que no podia donar altre consell; mas que-u fessen axi com semblant los fos; e si veyen ques poguessen tenir, que-u fessen; si no, que ho fessen al millor que semblant los fos, e que salvarien llur fe; e que be veya qu'ells s'eren be capdellats[1] axi com a bons vasalls e lleals.

Ab tant los missatgers prengueren comjat d'En Johan Nuniez; e tornaren s'en al rey, e digueren li tot ço que En Johan Nuniez los havia dit. E lo castella dix al rey que pensas de rebre lo castell e la ciutat axi com cosa sua propria, que ells li ho retrien. « Barons, dix lo rey, vos deyts be; mas yo vull que-us en tornets en la ciutat ab los ostatgers quem llivrats, e don vos esperats y de quinze jorns, que En Johan Nuniez vos sia vengut socorrer. »

Lo rey no dix aço per ells, mas per En Johan Nuniez, ques aventuras de venir en la ciutat ab cavallers e ab gents per metre vianda, e que llains lo pogues encloure, o en qualque guisa o en qualque manera se pogues ab ell encontrar; que de res no era tant desijos. Quant los missatgers hagueren entes ço quel rey los hac dit, preseren comjat del rey e tornaren s'en en la ciutat ab los ostatgers. E lo rey feu manament : que nols combates hom, ne negun giny no y tiras. Mas feu manament als cavallers e a les altres gents : ques guaytassen molt be de nit e de dia. E feu armar be cinch cents cavallers qui estaven en aguayt nit e dia ab moltes homens a peu, luny de la ost e de aquella part hon hom entra en la ciutat, per tal que, si En Johan Nuniez vengues, que nols pogues escapar. E los homens de la ciutat trametien hi tots jorns missatge al rey : que pensas de pendre la ciutat e ells li retrien; e lo rey no la volia pendre tro quels quinze jorns fossen passats. E llavors les portes li foren ubertes; e llivraren li la ciutat e lo castell e totes les fortalees. Puix lo senyor rey dona comjat als ciutadans e als cavallers, que s'en anassen, e segurs, lla hon anar volguessen. E cascu ana s'en lla hon li plach; e lo rey pobla la ciutat de les sues gents, e establi lo castell e les fortalees de forts bons cavallers e de bones gents d'armes; e mes hi moltes forments, e molta farina, e molt vi, e molta carn salada, e moltes armes, e tot ço que mester fo en la ciutat ne al castell.

Ara lexarem a parlar del rey e de Albarazi, e parlarem dels grans fets que foren en Cecilia e en les parts del principat.

CAPITOL CXIX.

Com madona la reyna d'Arago e de Cecilia feu armar vint e quatre galeres e d'altres lenys a Mecina.

Dementre quel noble rey En Pere tenia assetiada la ciutat de Albarazi, madona la reyna Costança, muller del noble rey En Pere, ab dos fills, era en Cecilia en la ciutat de Mecina. Ço fo al mes de maig, que li feu hom saber : quel rey Carles feya molt gran apparellament de galeres e de tarides a Brandis e a Napols e a Macella; e era vengut de Probença e de França, hon havia ajustades gents e soldejats cavallers que havia tramesos al principat, lla hon son fill mateix era, qui era aqui romas en son lloch quant ell se parti de la terra de Pulla e del principat. E havia man-llevat e ajustat, hon havia armades, entre galeres e lenys, trenta huyt en la ciutat de Macella, ab les quals ells s'en devia anar a Napols; e lo comu de Pisa devia li armar deu galeres; e a Napols havian trenta, quel principat havia armades. E totes aquestes galeres se devien ajustar ab la armada de Brandis que era molt gran de galeres e de tarides carregades de cavalls e de cavallers. E puix totes ensemps devien anar pendre la terra de Cecilia, ab sabuda e ab volentat de alguns homens traydors qui eren en

(1) Contenir, au moral et au physique.

Cecilia. Mas a Deu tot poderos no plach; e dona y altre consell, que fo bo per aquells quel rey Carles havia jutjats a mort sens nulla merce. E en aquesta saho havia gran carestia en Calabria, ço es assaber a la Escalea[1], e a Sancto-Loxet[2], e a la Citrara[3], e a la Mentea[4]. E aquest, quatre llochs trameseren missatge a la reyna Costança : ques retrien a Deu e a ella, e que fos sa merce quels trameses socos de gens e de vianda. E madona la reyna trames hi huyt galeres armades, ab molts almugavers e ab moltes tarides carregades de forment. E de continent que foren alla, tornaren la salma del forment a vint tarins; e valia d'abans quaranta tarins.

Quant lo princep sabe que aquells quatre castells que eren riba mar s'eren retuts al rey d'Arago e de Cecilia, trames hi mil e cinch cents homens a cavall, Prohençals e Francesos, ço es assaber a la Scalea. Quant les gents de les galeres e els almugavers saberen aço, que aquelles gents eren aqui vengudes, exiren los en camp de fora la vila, e hagueren gran batalla. E fo volentat de Deu que la companya del princep fo vencuda e desbaratada; e foren la major partida morts e presos[5]. Entrels fo hun richhom frances, qui era fill de hun cavaller que solia esser vicari de Cecilia al temps del rey Carles.

CAPITOL CXX.

Quant madona la reyna feu armar trenta-quatre galeres e d'altres lenys a Mecina.

Quant les gents de les huyt galeres e de les dues tarides, e els almugavers qui ab ells eren, hagueren vencuda la batalla a la Scalea, e hagueren descarregat lo forment, tornaren s'en alegrament a Mecina. E madona la reyna feu armar be richament trenta-quatre galeres, e d'altres lenys sotils gran res. E quant vench lo darer di-vendres de maig, totes les galeres foren apparellades, e les gents recollides e armades molt ricament. E madona la reyna trames missatge a'n Roger de Lluria, cavaller qui era almirall e de sa casa, e a tots los comits e als nauchers, que venguessen denant ella. E aytantost devallaren en terra; e madona la reyna dix al almirall tot en plorant :

« Amich Roger, be sabs tu que yo t'he nodrit petit infant, e mon senyor lo rey d'Arago axi mateix t'ha nodrit e fet gran be, e t'ha molt amat, e t'ha fet molt gran honrament, que t'ha fet almirall de la sua armada, per ço com ha gran fe en tu e sab que ets valent e leal e prous. E ara es mester que-u sies mills; que yo e mos infants e tota ma companya estam en fe de Deu e de tu. »

Quant madona la reyna hac dit aço, l'almirall se agenolla a sos peus e besa li les mans, e puix mes li les sues mans entre les sues, e feu li homenatge, e dix li : « Madona, no tematsde res; que hanch lo senyal del rey d'Arago no fo vencut ne torna atras, ans ha vencut e vencra tos temps sos enemichs. E yo he fe en Deu, que-u fare en guisa que mon senyor lo rey e vos ne serets pagats. »

Ab tant los comits e los nauchers feren homenatge a madona la reyna, e preseren comjat d'ella molt tenrament e plorent. E madona la reyna acomanals a Deu, plorant, e a Nostra Dona Santa Maria. E l'almirall recollis, e tots los altres ab ell. E quant foren recollits, bateren de rems e partiren de Mecina. E aqui totes les galeres donaren de popa en terra; e l'almirall mana a totes les galeres, ço es les gents de les galeres, ques armassen e que fessen mostra, per veure com eren apparellats.

Quant totes les gents de les galeres foren armades e apparellades, molt les feya bell veher, que hanch no foren altres tambe armades, ne hanch no fo vist tan bell arnes, ne de belles cuyraces de samits e de draps d'aur, e de capells de ferre febrits, e de bells escuts, e de bones ballestes, e de bones llances, els ferres febrits, e helms, que cascun valia miga dobla d'aur.

CAPITOL CXXI.

Com En Roger de Lluria, almirall del rey En Pere d'Arago e de Cecilia, preyca a les sus gents de la sua armada.

Quant l'almirall viu tanta bella companya e tan be armada, fo molt alegre com tan be eren apparellats; e dix los axi :

« Barons, nostre senyor lo rey d'Arago e de Cecilia nos no sabem pas si es en Arago o en Catalunya o en Navarra; mas, hon que ell sia, nos som aci per ell. E sabets be que hanch la

(1) Scalea.
(2) Santo-Lucido.
(3) Cetraro.
(4) Amantea.
(5) Il est bon de comparer toujours la relation de d'Esclot avec celle de Muntaner.

sua senyera no fo vencuda ne torna atras; que aquesta gracia li ha feta Deu, per ço car molts treballs ha sofferts per crexer la fe de Jesus Crist. E yo dich vos aço, per tal que siats be apparellats, que, ans que sien dotze jorns passats, havrem haguda huna gran batalla; mas, am la ajuda de Deu, nos la vencrem. Per que, cascu estigua ab ferm cor e no s'esperda per res, que hanch nuls homens no guanyaren tant com nos farem. E devets saber que a Napols ha trenta galeres armades quel princep ha fetes fer armar. E deven ne venir de Prohença trenta en les quals deve venir lo rey Carles. E el comu de Pisa deve li llivrar deu galeres armades e apparellades. E axi seran per totes setanta-cors de galeres. E yo veig be les nostres galeres tan be apparellades de tan noble gent que, per cent galeres d'altres gents nos no devem girar, ans, en tot lloch hon nos les sapiam, les devem requerir. »

A aquestes paraules si cridaren totes les gents de les galeres e dixeren a altes veus : « Anem! anem! anem! que ab la ajuda de Deu, tots son nostres! »

CAPITOL CXXII.

Com lo princep, fill del rey Carles, feu armar a Napols vint e huyt galeres e d'altres lenys.

Ab tant tota la armada se parti de aquell lloch; e costejaren tota la Calabria, tro a hun cap qui es prop de Salern. E lo princep llavors era en la ciutat de Napols, e hac sabudes novelles, que la armada del rey d'Arago e de Cecilia venia vers Napols e que era en les encontrades del principat. E sobre aço trameseren hi hun leny armat, de hun Genoves que havia nom Navare, per saber si era veritat e per saber quantes galeres eren. Mas les galeres, quant hagueren passat lo cap de Salern, anaren tant justades quel lleny no les poch be escosir; e no li fo semblant que fossen pus de vint galeres e d'altres lenys sotils. E puix les galeres tornaren s'en a Napols; el senyor del leny armat ana denant lo princep; e el princep demana li novelles de la armada del rey d'Arago, si la havia vista ne quantes galeres eren. El Genoves dix li: «Nos havem vista la armada prop lo cap de Salern; e son tro a vint galeres, e altres lenys sotils tro a deu. E vos, senyor, dix lo Genoves, fets apparellar aquestes vint e huyt galeres qui son aci en Napols. E yo fas be comte que, ab aquest meu leny que es de xixanta rems, desbaratarem totes les barques e los lenys sotils; e les vint e huyt galeres vostres desbarataren les llurs vint. — Certes, dix lo princep, vos deyts be. »

Ab tant lo princep feu manament a son almirall que fes armar les galeres e apparellar al mils que pogues; e lo almirall feu ho aytantost, axi com lo princep ho hac manat; mas los gaberes[1] de Napols no volien entrar en les galeres.

CAPITOL CXXIII.

Com l'amirall del rey d'Arago hac consell ab sa gent qual via fahesen.

Quant la armada del rey de Arago e de Cecilia fo partida del cap de Salern, feu la via de huna ylla qui es assats prop de Napols, qui ha nom Capri; e aqui la armada se atura tota la nit. E lo almirall hac de consell ab sa gent de la armada: que al mati fessen la via de Baya, hun port qui es de lla Napols, e si la armada de Napols los exia, ques combatessen ab ells, e si nols exia, ques mesesen en mar e que fessen semblant que s'en anassen vers Cecilia, e puix, la nit, que fessen la via de huna ylla de Ponça[2] que es assats prop de Gayeta, e aqui que esperassen la armada de Prohença e de Pisa, e ques combatessen ab ella.

CAPITOL CXXIV.

Quant la armada del rey d'Arago passa d'avant Napols, e aço fo en lo mes de juny, en l'any 1284.

Quant vench lendema mati, que hagueren hagut aquest consell e tuyt lo tingueren per bo, partiren de aqui; e passaren denant Napols. E l'armada nols exi, que les gents nos volien recollir ne entrar en les galeres; e deyen que, si lo princep no y entrava ab sos cavallers, que ja no y entrarien. E les galeres del rey d'Arago e de Cecilia, qui veren que la armada de Napols nols exia, meseren se en mar e feren la via de Cecilia. E quant foren intra mar, l'almirall demana de consell als comits e als nauxers de les galeres e a l'altra gent. «Barons, dix l'almirall, nos havem entes que de Prohença venen trenta galeres, e de Pisa deu; e axi son quaranta ga-

(1) Gabiers, matelots.

(2) Ponza.

leres; e a Napols trenta. Axi son per totes setanta galeres. Axi, vull saber de vos altres sins esperarem aci tant tro que sien ajustades e quens combatam ab totes ensemps, o sins combatrem primerament ab aquestes de Napols, sins ixen; e creu que si faran, puix los havem requerit. — Senyor, dixeren tuyt, mes nos val primerament combatre ab aquestes trenta galeres; que, ab la ajuda de Deu, havrem les per nient; e puix combatrem nos ab les quaranta galeres quant que vinguen. E axi havrem mes de avantage que si ab totes ensemps nos combatiem. »

Aquest consell tingueren tuyt per bo. Sobre aço tota la armada gira, e feren la via de huna ylla que ha nom Niseta[1], qui es luny de Napols cinch milles vers Baya. E fo mija nit com hi foren. Mas enans que y fossen, encontraren dues galeres de Gayetans quel princep havia fetes armar a Gayeta, e anaven a Napols. E les galeres del rey d'Arago e de Cecilia preseren les, que nols pogueren escapar; e compartiren los homens per totes les galeres dels Catalans, e armaren les dos galeres de llurs gents; e axi foren trenta-sis cors de galeres be armades e d'altres lenys sotils. Sobre aço l'almirall feu venir huna barcha armada, de la qual era comit En Johan Albert, Catala; e feu li manament que s'en anas a Napols e que escusis quantes galeres hi havia, e que feyen.

Ab tant la barcha armada se parti de aqui, e feu la via de Napols; e acostas tant a la ciutat, que veya tot lo que feyen; e puix giraren e tornaren s'en a Niseta hon era la llur armada. Mas aytantost com els hagueren girat, hun leny armat ixque de Napols quils hac vist; e mes los en encalç; mas sempre se torna, que hac paor que no y hagues aguayt. E la barcha armada ana s'en a Niseta. E quant fo lla, troba l'almirall que hac ja feta desaferrar[2] tota la armada. « Senyor, ço dix lo comit de la barcha, a Napols ha vint e huyt galeres, e armen les a gran pressa e a gran maravella, e ha molta gent armada que entren en les galeres; que tota la ribera de Napols resplendeix axi com si era jorn, de les grans llums, e dels elms febrits que y son, e dels homens armats ques recullen en les galeres. »

(1) L'ile Nisida.
(2) Lever l'ancre.

E quant lo comit de la barcha hac dit aço, l'almirall se parti de aqui ab tota sa armada; e feren la via de Castellamar, qui es de lla Napols vers llevant, tot cubertament; que no volch fer la via de Napols, per tal quel sol nols donas en la cara. Aço fo en lo mes de juny, en lo any de Nostre Senyor 1284.

CAPITOL CXXV.

Com lo princep ab sos cavallers muntaren en les sues galeres e feren la via de les galeres del rey d'Arago.

Quant lo princep viu que les galeres del rey d'Arago e de Cecilia passaven denant Napols e que demanaven batalla, ell, son cos tot armat, munta en huna galera e mana: que tot hom que son amich fos, que vengues apres d'ell. Quant los cavallers els barons qui ab ell eren e les altres gents veren quel princep s'era recollit en huna de les galeres, cascuns al mils que pogueren recolliren se en les galeres ab llurs armes, tants que totes les galeres eren plenes de cavallers e de gents d'àrmes que no n'í podien pus cabre. E en aquella galera hon lo princep era, havia molts comtes, e molts barons honrats, e molts cavallers francesos e pullesos, tants que a penes podien cabre en la galera. E quant foren tuyt recollits, partiren se de la ciutat de Napols ab gran alegria e ab gran gatzara de trompes e d'altres esturments; e feren la via de la armada del rey d'Arago e de Cecilia.

CAPITOL CXXVI.

Com l'amirall del rey d'Arago feu fer huna escala de vint galeres, e los altres feu metre en reguarda.

Quant l'almirall del rey d'Arago e de Cecilia veu que les galeres eren exides de Napols que feyen la llur via, hac molt gran goig, e mes mans a girar; e feu fer huna escala de vint galeres, e feu metre les altres en reguarda. E feu los manament que sols nos moguessen ne haguessen cura d'ells, si donchs no veyen que gran mester los fos. E si veyen que mes galeres venguessen d'altra part, que donassen per ells[1]; e que-u fessen en tal guisa, que fos honor de llur senyor e profit d'ells; que be sabien qual era llur remeio, de morir sens nulla merce.

(1) Voyez le chapitre CXIII de Muntaner, p. 323.

CAPITOL CXXVII.

Com En Roger de Lluria, almirall del rey d'Arago, pres lo princep, fill del rey Carles, e desbarata totes ses galeres.

Ab tant les galeres foren acostades molt prop les hunes a les altres; e l'almirall dell rey d'Arago e de Cecilia feu llevar rems a les sues galeres, per tal quels ballesters de les sues galeres los poguessen tirar e colpejar de la longa, abans que ab ells se fossen mesclats. E quant totes les galeres se foren ajustades e hagueren ferides les hunes e les altres, la batalla fon molt fort de ab dues les parts, de llances e de cayrells e de darts e de pedres. E la galera hon lo princep era ana envestir la galera hon l'almirall del rey d'Arago era; e de llonch en llonch combateren se fortment; que molt era gran feredat sols de veer tant hom nafrat de colps de llances e de cayrells e de espases. E de costa les hi havia; si que cells de la galera del almirall del rey d'Arago e de Cecilia muntaren moltes vegades en la galera del princep per esvahir la, mas havien s'en a tornar en la llur galera; que tant era la multitut de la gent armada que era en la galera del princep, que no la podien esvahir ne anar avant. E a la fi hun proer de la galera del almirall del rey d'Arago pres huna destral, e dona tants de colps al costat de la galera del princep qu'en svahi huna taula e la trenca; e hun duvador, ab hu barobi, barina la galera del princep be en sis llochs. E quant la galera prenia llats vers la galera del almirall del rey d'Arago e de Cecilia, l'aygua entrava en la galera, tant que les gents qui eren de sots cuberta ho dixeren a aquells qui d'amunt eren; si que la galera comença a ficar la proa. E los mariners qui veren que la galera ficava la proha e que tanta aygua havia en la galera, cridaren a altes veus: « Aquesta galera es effondrada! » Los cavallers francesos qui eren en la galera ab lo princep no entenien ques volia dir, effondrar; mas quant veren los mariners gitar en la mar, e la galera que ficava la proha sots l'aygua, meseren se dins en la popa de la galera ab gran res de comtes e barons. E l'almirall del rey d'Arago ab gran res de sa companya salta en la galera del princep ab les espases en les mans, e donaven de grans colps de llonch e de travers, que no era null hom qui denant los pogues estar que no fos mort o naffrat. E l'almirall del princep, qui havia nom En Guillem l'Estandart, mes mans a cridar: « Bells senyors, aci es lo princep quis ret a vos altres e a l'almirall del rey d'Arago! » E mantinent l'almirall correch e dona li la espa, e pres lo per la ma, e trach lo de la galera, e mes lo en la sua. Els comtes els barons qui ab ells eren, Francesos e Pullesos, reteren llurs spases als nauxers e als homens del almirall del rey d'Arago; e meseren los en la llur galera ab lo princep ensemps. E mantinent la galera del princep fo plena d'aygua, e entra s'en al fons ab tota la gent armada que llahins era, que no y pogueren dar consell. E les altres galeres del princep foren ja desbaratades e preses, els homens ligats e compartits per les galeres, cells qui vius foren escapats de la batalla. Mas no tengueren sino tretze galeres; que les quinze, quant veren que no-u podien durar ne soferir la batalla, deslunyaren se de les altres e giraren la proha vers la ciutat, e bateren de rems, e fugiren aytant com pogueren, e vengueren s'en a la ciutat de Napols quils era prop, e comtaren com los era esdevengut e com lo princep era pres ab tota sa gent.

E quant lo princep fo en la galera del almirall e veu que axi li era esdevengut, hac gran paor de morir, e tench se per perdut; e no fo maravella. E l'almirall dix li: « Senyor princep, si vos volets escapar a mort, fets me venir la sor de madona la reyna que vos tenits en preso. — Xire l'almirall, dix lo princep, aço sera fet molt tost. »

El princep mana a hun cavaller frances, de aquells qui ab ell eren presos, que anas a Sent-Salvador de Castellamar hon era, e que digues a la princessa com li era esdevengut. Ab tant lo cavaller munta en hun leny armat; e portaren lo alla hon la princessa muller del princep era. E dix li com li era esdevengut, e com lo princep era pres ab gran res de cavallers e de barons, e menat en Cecilia, e que, si volia que no moris, que li trametes la sor de la reyna d'Arago.

CAPITOL CXXVIII.

Com lo princep, fill del rey Carles, feu retre al almirall de rey d'Arago la germana de la reyna de Arago que ell tenia presa.

Quant la principesa, muller del princep, entes que son marit era pres e tota la sua ar-

mada era desbaratada per les gents del rey d'Arago, hac tan gran dolor en son cor que mantinent caech esbalaïda e exi de son seny, e estech gran temps que no parla, e perde la color axi com si fos morta. Mas les dones e les donzelles qui ab ella eren la comfortaren e la tornaren en son seny, e li feren remembrant ço quel princep li havia manat de aquella dona: que li fos tramesa. Quant la princessa fo tornada en son seny, membra li de son marit, e aytantost entra s'en en huna cambra, e feu venir aquella dona qui era sor de la reyna d'Arago e de Cecilia, e area la molt be de richs vestirs e de riques joyes, e puix agenollas a sos peus e dix li : « Bella amiga e dolça, be vets que les aventures de aquest segle son molt grans; e en pocha hora es hom rich, e en pocha hora es hom pobre, e pert hom si mateix e tot quant ha. E certes, yo-us he amada e honrada de mon poder, e banch no-us fiu res que-us tornas a pesar ni a enuig. Per Diu vos prech, que sia-u membrant de mon senyor lo princep, e que preguets madona la reyna que ella no li faça nenguna mala preso, ne haga per ella negun mal.—Certes, dix ella, madona, yo hi fare tot mon poder en ell honrar aytant com puxa; e som molt despagada com la sua noble persona pren negun dan en res. »

Ab tant la sor de la reyna de Arago e de Cecilia pres comjat de la princessa, e el cavaller que y era vengut atresi; e muntaren al lleny armat, e puix tengueren llur via tro a la armada del rey d'Arago e de Cecilia. E vengueren a la galera del almirall hon lo princep era. E la dona munta en la galera, e hac gran goig; e aqui fo molt be servida per lo almirall e per tots los altres.

CAPITOL CXXIX.

Quant l'amirall del rey d'Arago s'en torna a Mecina ab lo guany que havia fet.

Quant l'almirall tench lo princep en la sua galera, e els comtes qui ab ell eren, e hac cobrada la sor de la reyna de Arago, feu manament a les galeres, que fessen la via de Cecilia. E tantost arboraren e callaren e feren vela, ab les tretze galeres que hagueren guanyades. E anaren tant nit e jorn ab veles e ab rems que vengueren a la ciutat de Mecina ab gran alegria. E l'almirall llivra lo princep a madona la reyna e a son fill En Jaume. E la reyna feu lo metre al castell de Matagrifo, e llivra li cavallers e homens honrats quil guardaren; mas no gens que hom lo ferras ne li fes mala preso; ans anava tot sol per hun palau hon hom lo tenia; e feya li hom tanta d'honor com fer podia, axi com hom pres, honrat e bo.

Ara lexa a parlar lo libre del princep e dels fets de Cecilia e torna a parlar del rey d'Arago En Pere.

CAPITOL CXXX.

Com lo rey En Pere de Arago e de Cecilia ana ab ses osts en Tudela de Navarra.

Diu lo comte que, quant lo rey En Pere hac establida la ciutat de Albarazi e l'hac establida de cavallers e de servents e de vianda e de ço que mester hac, partis de aqui ab totes les osts e ana s'en a Tudela de Navarra; e aqui atendas ab totes ses osts prop de la ciutat, lla dins en la orta; e foren hi quaix totes les osts de Arago e de ciutats e de viles, a cavall e a peu, e de Catalunya gran res. E podien esser tro a mil e cinch cents homens a cavall, en los quals n'i havia mil tots cuberts de ferre, de cos e de cavall, e mes de deu milia servents. El rey estech aqui atendat tres jorns ab ses osts, vers aquella part qu'es apellada Puig[1] de Sanxo, e era fort prop de la vila; e no volch que hom hi tallas orta ne vinyes. Mas les gents nos pogueren de aço capdellar ne refrenar per res; e tallaren gran res de la orta a llur guisa, que hanch nols exi null hom de la vila a contrastar quels ho vedas, já-sia que y fos En Johan Nunicz be ab trecents cavallers e pus, e ab gran res de servents. Quant lo rey veu que aqui no feya res, ni negu no li exia per batalla ne per als, demana consell a tots los richs homens, e ordena ab ells que entrassen en Navarra dins, e ques venjas de la honta que li havien feta fer al rey de França l'any passat; car, sobre treves, li feren entrar ost per Navarra en Arago. E axi, pus ell havia ajustada tanta gent, hac son consell que entras en Navarra e que venjas de la honta quel rey de França li havia feta. E lendema mati, lo rey

(1) Colline de Sancho.

feu desatendar, e passa l'aygua d'Ebro ab ponts de barques que y hagueren fet fer, e entra s'en en Navarra. E partiren se les osts e les gents, e anaren s'en per diversos lochs, e majorment los homens de peu ; e feren mal per alqueries e per viles. E per ço car Navarra es fort espes poblada de viles, cremaren viles e logars molts, e robaren tota la terra aytant com cerquaren; que res no y lexaren que tot no s'en aportassen. Mas quant lo rey desatenda sobre Tudela per passar en Navarra, non havia res fet assaber a nengu, tro sus ques dech desatendar; e quaix el dir el fer tot fo hu. E axi, quant ell fo passat en Navarra, nengu no volch ne gosa romanir apres d'ell, per que, al desatendar de les osts, cuydaren gran dan pendre a la darreria, per ço com En Johan Nuniez exi ab companya de cavall de la vila; e ab poch haguera y fet gran mal, mas Deu no ho volch que y presessen mal aquella vegada. Mas lo vespre, quant lo rey e totes ses osts foren en Navarra passats ab tot llur arnes, vengueren de Arago huna gran requa de adzembles, qui eren en partida del rey e partida de les altres gents que eren ab ell. E aquelles adzembles venien carregades de vianda que aportaven a la ost, e cuydaven atrobar lo rey lla hon l'havien lexat, apres de Tudela. E vengueren s'en lina dreta vers la via de Tudela. E quant foren en la orta, trobaren companyes a peu e a cavall que eren d'En Johan Nuniez; e demanaren los aquells qui menaven les adzembles, hon era lo rey d'Arago. E aquells respongueren : que lla hon l'havien lexat quant se partiren, ço es assaber a Puig de Sanxo. E axi vingueren s'en aquells ab les adzembles tro sus en la vila, e non saberen res tro que tots foren presos e aturats ab tot ço que portaven.

Ab tant lo rey d'altra part calciga e correch a sa guisa e a sa volentat Navarra, e feu hi tan gran dapnatge que no poguera esser esmenat per res ; que be troba hom per veritat que havien barejades e cremades los servents de be huytant viles, entre poques e grans, e encara mes ; e amenaren ab si gran guany de robes e de cases moltes. E puix torna s'en lo rey en Arago, e dona comjat a les osts e als cavallers, e retels gracia e merce del serveyt que li havien fet ; e cascu torna s'en a son alberch. E lo rey establi e ordona ses frontaleres de homens a cavall e a peu a Exa e a Tarasçona e per los altres llochs de frontera de Navarra. E qûant ho hac fet, vench s'en a Saragossa per delitar son cors e per reposar, que be-u havia mester, tant havia treballat l'estiu passat. E aqui estech hun gran temps, quaix tro a la semmana de Rams, per ço car les richs homens de les viles tots li feyen moltes demandes e confirmacions de algunes franquees e furs que demanaven, los quals lo rey no era vigares que del tot, axi com ells ho demanaven, los ho pogues atorgar, ne pogues sens gran prejudici seu e de sa senyoria. E axi en esta contesa estech per tot lo dit temps embargat en Arago, que no podia res fer de sos affers, axi com obs fora ne ell volia, jat-se sia que be-u hagues obs, segons l'ardit que li vench depuix alli moltes vegades e en est libre vos sera dit avant.

Ara lexarem estar lo rey d'Arago qui es romas en Saragossa, e parlarem del rey de França.

CAPITOL CXXXI.

Com lo rey de França ajusta e feu son pertret per terra e per mar, per venir contra lo rey d'Arago e a la sua terra.

Quant lo rey de França hac entes quel rey d'Arago havia pres lo castell de Albarazi e puix li havia correguda tota Navarra quis tenia per ell, si fo molt irat e fello, jatsia que be hagues dos anys passats que havia treballat en ajustar gents e viandes per venir ab tot son poder contra la terra del rey d'Arago. E llavors, quant hac hoït aço, cuyta mes lo feyt. E feu fer cent cors de galeres en la riba de hun flum qui es en Prohença, qui ha nom Rosa[1]. E atresi feu fer en altres llochs gran armada riba mar, ço es assaber en Narbona e a Macella, e per tota la ribera, aytant com es la sua marcha ne del rey Carles, tro sus en la ribera de Genova; e feu posar taula[2] en molts llochs de la ribera, per soldegar mariners e tots homens d'armes, de qual que llengua fossen, que volguessen anar en la sua armada[3]. E axi hac en breu temps, per lo gran sou que dava, compliment de ho-

(1) Rhône.

(2) Dresser les tables pour recevoir les enrôlements et payer ceux qui se présentaient.

(3) Flotte.

mens a tota sa armada, entre Prohençals e Narbonesos, e Massellesos, e Pisans, e altres gents moltes ajustades.

E ell d'altra part aparellas de venir per terra ab lo major poder qué de cent anys en ça la corona de França no havia ajustat. E entre cells que hac per força e cells que hac per grat, e cells que hac asoldatas, foren be de set milia homens a cavall, tots de paratge; e soldega be di-huyt milia ballesters de peu, e altres homens de peu be cent milia o pus. E era tan gran lo aparellament, que quaix no es cosa ques dega creure, si hom no-u havia vist. E hac fet aportar per los dos anys passats vianda per mar e per terra, tanta quanta poch, de Alamany en ça tro sus a Narbona e a Carcaçona e a Tholosa, e en los logars vehins del rey d'Arago, ço es assaber prop Catalunyá. E puix partis de França ab tota aquella multitud de gents, e vench s'en a Tolosa.

Axi que fos al Pastor[1], fo ajustat ab tota sa gent a Tholosa; que tant era gran la ost que, si tota anas ajustada e partis hun dia de hun loch e volgues anar en hun altre, no poguera anar per res del mon huna legua. E no podien caber en nenguna ciutat, per gran que fos; que sol les besties, entre cavalls e adzembles, e altres besties que amenaven, tenien be miga llegua, a totes parts lla hon eren atendats. E alli havia Francesos, e Picarts, e Tolsans, e Llombarts, e Bretons, e Flamenchs, e Burgunyons, e Alemanys, e Prohençals, e Anglesos, e Gascons. E quaix de totes gents e lengues de cristians hi ha, homens d'armes hi havia. E a Tholosa foren tots scrits, per manament del rey de França, cells qui anar hi devien. E sajornaren aqui alguns dies tro a les festes de Pasqua.

Ara lexarem aço estar, e parlarem del rey de Arago qui era romas embargat per raho de les demandes que li feyen los richs-homens dels llochs e de les viles de Arago.

CAPITOL CXXXII.

Com lo rey En Pere de Arago tench parlament a Saragoça ab los homens de Arago.

Quant lo rey d'Arago hac estat llonch temps en la dita ciutat de Saragossa, si que ja era pres de la festa de Rams, e veya que nos podia avenir en negun cas ab los Aragonesos[1], apella hun dia tots los richs-homens de Arago e ciutadans de Saragosa dins en son palau, e dix los :

(1) Le second dimanche après Pâques.

(1) Le chroniqueur Miquel Carbonell donne quelques détails fort intéressants sur ces debats, qui amenèrent la ligue des Aragonais contre le roi Pierre en faveur de leurs libertés; ligue connue sous le nom de la Grande-Union. Carbonell était archiviste d'Aragon et écrivait avec les documents sous les yeux. Voici ce que je lis dans sa Chronique, folio 76 verso et suivants.

Après avoir raconté qu'il ne retourna pas en France la vingtième partie de ceux qui avaient envahi la Catalogne avec Pierre-le-Hardi, dans l'expédition dont on va lire le récit, il ajoute :

« E jatsia que de la gent francesa poca s'en tornas en llur terra, e encara molt meyns ne foren escapats, si los Aragonesos haguessen ajudat a llur senyor lo rey En Pere; car, per moltes requestes que aquest rey En Pere faes als barons e cavallers e comunitat d'Arago, ans que los Francesos entrassen e dannificassen la terra, de ajudar li contra los Francesos, no ho volgueren fer, allegant: que pus lo rey En Pere los trencava privilegis e libertats llurs, axi mateix li volien trencar ço a que li eren tenguts ne strets. E en la fi de cascun protest que los Aragonesos fayen a llur senyor lo rey En Pere sobre aço, protestaven e dehien: que, si nols servava llurs privilegis e libertats, que elegirien altre senyor.

« Mas lo valent rey, per lo fort cor que havia, nos volch inclinar lavors a servar llurs libertats; ne axi mateix los Aragonesos no volgueren ajudar a llur senyor en tan gran necessitat. E sobre aço tots los richs homens, nobles e cavallers, ciutats e viles de Arago, en la ciutat de Saragoça ells se ajustaren; e, per mantenir llurs furs e privilegis e libertats, feeren unio, ço es : que tots fossen uns e un cor contra llur senyor e tot hom qui vengues contra llurs furs e llurs libertats. E aquesta fo la primera unio que Aragonesos començaren. Per la qual cosa molts scandols e mals se seguiren. E no res meyns desobeiren a llur senyor a la derreria. Altrament e ab humilitat, per no lesiar totalment la fidelitat prestada, ho feeren los Catalans, segons han dit los antichs, e encara, en aquest temps que la present hystoria s'escriu, (Carbonell dit dans son prologue l'avoir commencée le 19 mai 1485.) ho dien los moderns : que, com lo rey En Pere se troba axi oppres per lo rey de França com dessus es scrit, no podent se ajudar dels Aragonesos, convoca tots los Catalans, manant los, sots la fidelitat a ell prestada : que tot home de edat e dispost a portar armes, vassall seu o stant en Catalunya, lo seguis per anar defendre la terra contra los Francesos. E jatsia los Catalans en aquelles hores stiguessen mal contents del rey En Pere, qui, en temps passat, per gran ira que tengue contra los Catalans qui nol haven volgut subvenir de una gran quantitat de pecunia quils demanava per lo passatge e hostol que faea contra lo rey Carles de Sicilia, y encara per esser el rey tant absolut e fet a sa guisa, e per la sua suprema juriditio, crema totes les constitutions, privilegis, libertats y scriptures facnts, axi per los barons, nobles e cavallers com per les universitats e singulars persones dels principat de Ca-

« Barons, llonch temps son estat en esta terra ab vos altres, per tal quem pogues avenir ab vos altres de les demandes quem fets ; e nos pot fer a mon semblant ; e no roman per mi, a mon semblant, mas vos altres, que tots dies me fets demandes novelles. E axi es me vigares que, si de aquests cent anys hi estava, que tota hora hi havria assats affer. Mas yo no puix aturar aci per nenguna res, per ço car yo se per cert : quel rey de França, ab tot son poder e ab ajuda del apostoli, se aparella de venir en breu sobre mi e ma terra, ço e assaber Catalunya. E yo som me massa triguat de aparellar me com puixa, esperant m'en puxa defendre de tan grans dos guerres. E no he obs a triguar ; car ja es lo dit rey de França a Tolosa per venir sobre Catalunya. E com yo hagues perduda la terra de Catalunya, ja no la trobaria de ara tan bona. Per que yom he a partir d'aci per aquesta raho. E nom puix pensar que poguets dir ara, sens gran perjudici meu, que vos fossets pagats de mi. Ab tant coman vo a Deu. E si volets deffendre vos e ma terra, e vostra que es, de mes enemichs e vostres, farets ho be e gint ; e si no, no y puix als fer. Mas yo he fe en Deu que vos altres sots tals que farets ço que devets, ara e tots temps. »

E quant lo rey hac aço dit, levas de aqui e ana a menjar. E en breu de dies vench a jornades vers Leyda ; e al venir passa per hun monestir de dones de la orde del Espital que ha nom Xixoña ; e trach ne huna filla del comte de Foix que havia nom dona Costança [1], qui era aqui en habit setglar, la qual ell havia aqui acomanada, per ço ques nodris ab les dones ; e mena la s'en ab si tro a Leyda. E fon hi lo diumenge de Rams, mentre hom deya les misses. E aqui fon rebut ab gran honor per los homens de la ciutat ; e puix partis de aqui per anar vers Barcelona ; e lexa la dita donzella, filla de comte de Foix, al seu castell de Lleyda.

CAPITOL CXXXIII.

Com lo rey En Pere feu rocegar e penjar a'n Berenguer Oller de Barcelona ab set de ses companyons.

En aquell temps temps havia hun hom en la ciutat de Barcelona que havia nom En Berenguer Oller, e era de vils gents ; mas havia ajustats molts de sos pars en la dita ciutat ; e, qui per grat qui per força, havia quaix tot lo poble menut de Barcelona fet jurar de seguir la sua volentat. E en semblança de be havia fet gran mal en aquell lloch, e gran prejudici del senyor rey e dels

talunya. Empero, per servar lo jurament de fidelitat prestada a llur senyor, tots comparagueren denant la sua real persona, seguint lo seu exercit, tots armats en aquesta forma, ço es ; que portaven les lances sens fer ros, e les beynes sens spases e puyals. Solament portaven, axi los de peu com los de cavall, cuyraces e cervelleres e altres armes defensives. E lo rey En Pere, com los vee axi venir desarmats, demanals per quina causa anaven axi mal ateviats a la guerra. E responguereu tots units e ab gran humilitat : « Senyor, vos nos haveu cremats totes nostres libertats, constitutions, privilegis e altres scriptures que eren atorgats e fetes en nostra defensio e utilitat ; e nos altres, per no rompre lo jurament de la fidelitat, seguim vos axi mal armats com stam. E que sapiam perdre persones e bens, vos seguirem en tota part quens manareu. » E lo rey En Pere, vehent la llur humilitat e obediencia, mogut de pietat, tornals tot lo que demanaren. E hun, entre les altres coses, stant lo predit rey En Pere en la ciutat de Barcelona, per celebrar cort general als Catalans, lo suplica fos merce sua d' atorgar, aprovar e confirmar privilegis atorgats a la predita ciutat de Barcelona per los seus antecessors, e les consuetuts antigues, les quals tenia la ciutat ; e aquelles scrites li donaren. E lavors lo rey En Pere ho feu axi com la ciutat lo'n havia suplicat. E feu ho tot registrar en son registre, lo qual es recondit en son real archiu, situat en la ciutat de Barcelona. E son vulgarment apellades *Locals de Barcelona*, començants : *Recognoverunt proceres Barcinone et antiqui sapientes in jure*, etc., e *in fine* ; *Datum Barcinone 3 idus januarii anno Domini* 1283. Y en aquesta manera los Catalans mitigaren la ira de llur rey e senyor, e satisfaeren al deute de la fidelitat a ell prestada, e obtengueren ab humils suplicacions lo que volgueren, com son tenguts fer los vassals a llur senyor ; car la millor cosa que poden haver los vassalls, com son vexats per llur senyor, son humils suplications, les quals son les millors armes que lo vassall pot haver per placar la ira de son rey e senyor e fer tornar les coses en be. »

(1) Roger Bernard III, comte de Foix, avait épousé Marguerite, fille de Gaston VII, vicomte de Bearn, et héritière de cette seigneurie, réunie par lui à celle de Foix. Outre Gaston I qui lui succéda en 1302, il eut d'elle quatre filles. Constance, l'aînée, dont il est question ici, est sans doute celle qui épousa Jean de Levi, fils de Gui, seigneur de Mirepoix. Cette fille n'est pas citée dans la Chronique béarnaise de Miguel del Verms, qui mentionne en ces termes l'amitié de son pere pour le roi Pierre :

« A la qual mort (de Roger Bernard) aguet gran perda lo rey d'Arago, quar papa Marti quart l'avia depausat de son realme e l'avia donat a Carlos, segon net deu rey Philip de Fransa ; e per so que lo dit mossen Roger Bernat, segon era gran amic deu rey d'Arago e com era senhor tractable, el y aguet gran perda, quar li agoera pacifida la guerra que li fazia lo rey de Fransa, si agues viscut. » (Page 578 de cette chronique, que j'ai publiee pour la première fois, d'après un manuscrit copié par moi dans les archives du Béarn déposees à Pau.)

prohomens de la ciutat, axi com cell qui havia fetes justicies, e desposehides les esgleyes, e lo bisbe, e gran res de burgers de Barcelona, de llurs tendes e de llurs censals per sa propia actoritat; e no s'en volia estar, per lletres ne per missatgers quel rey ne sos oficials li haguessen trameses; ans, quant negu li contrastava a res, fos tort o dret, sempre li venia d'amunt, ab tot lo poble a qui ell se feya capitani e governador, axi que moltes vegades aporta la ciutat a punt de pendre.

Entre molts mals que havia fets e pensats, si havia ordenat en aquesta saho : quel dia de la festa de Pasqua, propriament poble e no sabut se lexas anar als clergues e als Juheus e a tots los richs homens de la ciutat que no volguessen a ell consentir, quels occies e quels prenguessen lurs alberchs e tot quant havien a llurs obs, e puix que llivrassen la ciutat al rey de França, per tal quel rey no los ho pogues car vendre james.

El rey qui-u sabe aço fon molt despagat e fello, com hun vil hom li havia torbada tan noble ciutat com Barcelona era. Ab tant partis de Leyda, segons que d'amunt es dit; e de jornada en jornada vench s'en a hun lloch qui es prop de Barcelona quatre llegues, qui ha nom Martorell, e aqui fo lo di-vendres sant de Pasqua. E quant saberen l'ardit quel senyor venia, aparellaren se los promens, com lendema li exixen a carrera ab gran honor, el pregassen que prengues consell en lo fet d'En Berenger Oller. E En Berenger Oller, qui sabe aço, ordena d'altra part ab los majorals de son consell : que ixques al rey, ab tants e en tal manera arreats quel rey nos pogues captenir mal d'ell, per be que-u volgues fer.

Mas lo rey, qui era dels certs e dels savis homens del mon, li'n sabe a tot; que, quant vench lo di-vendres a vespre d'amunt dit, quant les besties hagueren menjada la civada a Martorell, e ell se fo hun poch reposat, feu ensellar. E parti se de aqui ab fort pocha companya quil seguiren. E cavalca tant regeu que, ans del dia, fo lains en Barcelona en son palau. E quant vench lo di-sapte mati, que En Berenger Oller de huna part ab los seus, e els promens de Barcelona d'altra part se aparellaren de exir al rey a carrera, els entengueren quel rey era vengut e que ja era en son palau, e maravellaren se tuyt. E els promens hagueren gran goig. Mas En Berenger Oller n'hac gran dol e tench se per mort. E falliren li tots sos arts. E puix quant vench aquell dia, lo rey cavalca per la vila; e En Berenger Oller acostas a ell e volch li besar la ma; e lo rey demana li que era, que nol connexia, mas bes pensava que ell fos. E ell respos : « En Berenguer Oller. » E lo rey que-u oy no li lexa besar la ma e dix li : que no era costum ne usansa de reys, que la hu al altre se besasen la ma. E En Berenger Oller que aço entes no-u tench a festa, e conech be quel rey era despagat d'ell. Mas ell era fort bell parler, e respos li en axi : « Senyor, yo no son rey ne fill de rey, nim tench per aqueix, ans son vostre hom e vostre vasall, e volria parlar ab vos de coses que seran vostre be. — E yo, ço dix lo rey, havria obs parlar ab vos atresi, e escoltare-us volenters ; mas no es aci lloch ne saho ; mas metets vos primer e yrnos-hem a nostra posada o palau. »

Ab tant lo rey li posa la ma sobrel cap, e tench lo be a prop que no s'en pogues anar. E axi lo rey cavalcant, e En Berenguer Oller a peu d'avant ell, vengueren s'en al palau e entraren dins. El rey mana als porters que no y entras nengu, sino cells qui eren companyons d'En Berenguer Oller, si entrar volien ; e els porters tancaren la porta. E puix aquella nit lo rey s'endreça ab sos cavallers e ab sos ciutadans ; e bon mati, ço es lo jorn de Pasqua, apres de moltes coses que y hac dites e fetes dins e de fora, estrena lo dit Berenguer Oller ab gran honor. Trasqueren lo del palau rocegant a la coha de hun mul, ab set de sos companyons que amenava hom apres d'ell ab los ligams al coll; e feu los menar per tots los carrers de la ciutat; e puix feu los pengar per la gola tots set en huna olivera, e En Berenguer Oller pus alt que tots.

El rey torna s'en en son palau ; e quant foren dites les misses, assech se a menjar, e tench sa festa bona e honrada, e en pau alegrament. E tots cells de Barcelona estadans, que al fet d'En Berenguer Oller havien consentit, hagueren gran temor e exiren se de la ciutat ; e s'en anaren aquell dia be sicents; e lo rey feu ne pendre be docents.

E no-us maravellets, quant, entre bons fets e nobles del rey En Pere de Arago e de Cecilia, recomta hom aquest d'En Berenguer Oller, car major fet fo e major conquesta que si hagues

presos quatre castells o cinch de sos enemichs. Que diu lo prohom, en hun proverbi antich: que no es tan fort enemich, com cell qui es familiar de hom. Per que, si be sera de sa terra, aquest mes feu que no-us par; car ell los poch pendre axi, segons les obres que havien començades, e el ordenament e el emprenimient que havien fet, e el poder que s'havien donat.

Ara lexarem aço estar e parlarem per orde dels altres fets del rey d'Arago.

CAPITOL CXXXIV.

Com lo rey En Pere d'Arago ana sobre son frare, lo rey de Mallorques.

Quant les festes de Pasqua foren tengudes per lo rey en Barcelona, el rey hac ordenada e tornada en dret la ciutat de Barcelona, e hac estat per alguns dies, partis de aqui ab companyons de cavallers e ana s'en a Gerona e per Empurla [1] ab sos cavallers d'amunt dits. Entrels altres quals hi era lo comte de Palars e En Ramon Folch, vescomte de Cardona, e ab servents que hac amenats de Gerona, e de aquella terra allens gran res. E negu no sabia son coratge, sino que deyen les gents es pensaven comunament, que anas establir hun pas qui es entre Rosello e la terra del rey de França, ne ses osts no poguessen allens entrar, quant vendrien en Catalunya; mas lo rey havia altre en son coratge, segons que veurets.

E devets saber que En Jaume, qui era llavors rey de Mallorques, frare del rey En Pere d'Arago, en aquella saho no era be ab son frare lo rey d'Arago [2]. Per que lo rey d'Arago l'havia fort en sospita, per moltes coses que havia oydes e enteses per cert: que aquell rey En Jaume havia tractades ab lo rey de França e ab lo apostoli contra ell. Per ço, com ves lo rey d'Arago que aquell rey En Jaume fos contrari de la guerra, la qual esperava haver ab lo rey de França e que no donas als Francesos, quant vendrien en Catalunya, pas e entrada per la sua terra, ço es asaber per Rosello, que es en lo mig de la terra del rey de França e del rey d'Arago; la qual terra de Rosello aquell rey En Jaume tenia dretament ab tota la altra terra, per lo rey de Arago sens altra miga; mas, per les coses quel rey havia enteses, segons que d'amunt es dit, ço es assaber que havia hagudes vistes ab lo senescal del rey de França e ab N'Amalrich de Narbona moltes vegades, e que havia trames a Roma e en França sos missatgers per recaptar algunes coses que d'avall oirets; per tal lo rey d'Arago se temia d'ell molt fortment. Per que, quant hac cavalcat per tot Gerones e per Empurla ab cavallers e ab homens a peu, segons que d'amunt es dit, ana tant avant tro que fo a huna vila que es en Rosello e ha nom Perpinya; en la qual vila lo rey En Jaume d'amunt dit, ab sa muller e ab sos fills, era llavors. E quant lo rey d'Arago fo prop de aqui, feu acivadar los cavalls e les altres besties de bona ora. E quant lo rey e els altres cavallers e totes les companyes hagueren hun poch dormit, la nit feu armar los cavallers e els servents e ensellar los cavalls; e cavalcaren e partiren se de aqui; e travesaren per camins e per dreceres que foren fort prop de Perpynia. E encara nenguna de sa companya no sabia lo rey hon devia anar ne quina volentat havia.

Ab tant los cavallers anaven parlant entre si, e deyen: que bo seria que demanassen al rey que volia fer. Mas conexien lo de son cor, e negu no lo y gosava dir, sino hun cavaller que havia nom N'Ambert de Mediana. Aquest era hom de sa companya, e prous e espert e savi cavaller, e lo rey amaval molt, per que ell se pleuia mes del rey que null hom qui hi fos. E aquest cavaller dix als altres cavallers: « Barons, aqueix pensament que vos altres havets, m'he yo mateix; que no puix aesmar quina volentat s'ha lo rey, ne que ha en cor de fer; ne res no m'en ha dit, ne a negu que y sia, ço creu. Per que, si-us volets, aventurar-m-he yo e demanar-lo-y-he. — Hoch, digueren los cavallers. Que Deus bona ventura vos do! Demanats lo y; que mils estara a vos que a negu. »

Ab tant acostas N'Ambert al rey e dix li: « Senyor, preguen vos tots aquests richs homens e cavallers, quels digats quin ardiment es aquest que havets en cor de fer, ne negu no ho sab ne ço pot pensar. » E el rey, quant ho oy, pres se a son riure e dix li per escarn: « Sapies, N'Ambert, que si nos podem tant cavalcar, e la nit nos basta, que, al jorn, passada hagam la font de Salses, que nos farem tal ardit

(1) Lampourdan.
(2) Muntaner a passé tous ces différends sous silence.

que no-u viu llonch temps ha pus bell. » E N'Ambert, quant ho oy, hac gran goig, e cuydas quel rey li hagues dita veritat e dexellat son coratge; e vench s'en als altres cavallers e dix los ço quel rey li havia dit. E llavors, si de primer havien hagut pensament, hagueren lo major, per ço com los huns se pensaven e deyen : quel rey volia anar a la ciutat de Narbona, e que hom la li devria llivrar; los altres deyen : que ans anava a Carcases, per correr e fer mal en la terra; los altres deyen : que ans anaven per haver vistes ab lo rey de França. E axi tuyt eren de moltes entencions. E pensant e cavalcant, anaren tant avant que no foren luny de Perpynia dos llegues. E llavors dix lo rey : « Via! servents, avant! e estats tuyt apparellats, homens a cavall e a peu, que aci farem nostra jornada. » Ab tant conegueren tuyt la volentat del rey; e maravellaren se tuyt de la sua certea, com axi havia cubert son cor que nengu no podia pensar sa volentat; mas, quant hom se pensava que ell fes huna cosa, ell ne feya altra be luny de aquella.

E quant En Ramon Folch, viscomte de Cardona d'amunt dit, hac entes e conegut quel rey havia cor de entrar en Perpinya e pendre la vila per grat o per força, acostas a ell e dix li : « Senyor, ver es que nos som vengut ab vos, ab cor e ab volentat de fer vostre manament ara e tots temps, e de seguir vos en tot lloch, e anar contra tot hom. Mas, segons que yo veig e per vos he entes, que vos volets entrar en la vila de Perpinya. E yo se, e vos atresi ho sabets : quel rey En Jaume de Mallorques e madona la reyna e sos fills son dins la vila, e la reyna es ma parenta e ma acostada ben prop [1]; e no m'es vigares que fos onesta cosa ne covinent que consentis aytal ardit contra ella, ne en lloch hon ella fos; majorment que yo hi hagues esser present. E aço no-us cuydets que-u digua per tal que haga en cor de desexir de vostre servey; mas yo-us llivrare tota ma companya a cavall e a peu per fer la vostra volentat; e yo, si a vos plau, romandre deffora e sperar-vos-he tot sol ab hun companyo, o axi com a vos placia. »

E respos lo rey : « Tots temps fos cortes En Ramon Folch, e majorment en fet hon dones hagues ne cabessen. E yo son pagat de aço que vos havets dit; e feu ho axi, que bem plau. » E En Ramon Folch dix : « Senyor, gran merces! » E besa li la ma. E axi romas deffora, ell ab dos o ab tres companyons. E el rey, ab lo comte de Pallars e ab tota la altra companya a cavall e a peu, acostas a la vila de Perpinya. El rey mateix, ab quatre o ab cinch companyons, vench primerament a les portes de la vila ab lo perpunt vestit e huna llança en la ma sens altres armes, e troba les tancades, per ço com encara no era dia clar. El rey crida a la guayta : que li fes obrir. E la guayta respos : que non faria res tro que fos dia; mas ques tiras atras, sino massa li costaria. E lo rey prega lo de tot en tot benignament que li obris; e la guayta qui era sus la porta apella de les altres guaytes qui eren prop dels murs. E vengueren n'i be deu o dotze; e demanaren al rey quin hom era, que axi volia entrar cuytosament. El rey respos : que li obrissen; que no venia per negun mal d'ells. E les guaytes responguereu : que non farien res, si no deya qui era. E ell dix los : que era lo rey d'Arago e que venia per be llur e que li obrissen. E les guaytes, que oyren quel rey de Arago era, conegueren lo be e hagueren gran goig, per ço com l'amaven mes, ells e tots los homens de Rosello, que negun senyor del mon, per ço com era sens falla llur senyor natural. Mas les guaytes, per ço que no poguessen esser reptades de fe, cridaren : « A mort! a mort! » e gitaren pedres e cayrells, e meseren grans crits. El rey, que aço viu, appella sa companya qui li eren be prop, e vengueren tuyt. E els servents acostaren se a les portes ab les scuts abraçats, e feriren ab les destrals grans colps en les portes, si que les trencaren les bares e les cadenes e tot quant hi havia, mal grat de aquells qui eren dins, qui los ho defenien. E el rey entra en la vila; e ans que la mitat de la gent se fos reconeguda ne hagueren sentit lo brogit, emparas ab sa companya del castell del rey En Jaume. E axi com s'en pujava vers lo castell, per cas de ventura N'Amalrich de Narbona ab altres cavallers eren venguts aquell mati de Narbona a Perpinya per ver lo rey de Mallorques qui era malalt. E quant foren sus a la porta del castell, trobaren la tancada; e pegaven aqui grans colps, per tal quels obrissen. Mas hanch aquells del castell nols volgueren obrir, per ço com sentien lo brogit de la vila, e sabien que lo rey d'Arago

(1) Elle était fille du comte de Foix, et par conséquent sa cousine-germaine.

era aqui. E estigueren tant aquests de fora, esperant sils obririen, que la companya del rey d'Arago e los cavallers foren atesos al castell; e trobaren aquests a la porta, ab alguns cavallers e escuders que eren de llur companya. E prengueren los tots, e menaren los al rey d'Arago; e ell feu los be guardar.

E apres quel rey fo vengut en la vila, e estat aquell dia, e fet ço que li plach, lendema ell cavalca per vila ans de menjar; e totes les gents de la vila quil veyen havien gran goig, e besaven li la ma, e saludaven lo axi com a senyor. E puix ell vench s'en a la casa del Temple; e atroba y gran res de tresor de son frare lo rey de Mallorques, qui era aqui en comanda; e feu lo pujar al castell, e feu obrir los coffrens en que era aquell tresor[1]. E entre les altres coses, atroba y huna carta escrita en pergami, ab dos bolles de plom pendens; la huna era del rey de França, e l'altra del apostoli. En la qual se contenia: quel rey En Jaume de Mallorques prometia, de valer e ajudar ab tot son poder per mar e per terra al rey de França contra lo rey d'Arago, tro que aquell rey de França hagues conquesta tota la terra del rey d'Arago. E per raho de aquesta promesa qu'ell feya, lo rey de França li donava lo regne de Valencia, com lo hagues conquest e tolt al rey d'Arago. Aquesta donacio atorgava e confermava lo apostoli de Roma.

E quant lo rey hac vista la carta, fo molt irat e despagat de si en leix; mas a negu no volch res dir. E en aquella saho escoja be la carta; e puix trames per tots los hostals de la vila de Perpinya, e feu pendre molts mercaders que y havia de la terra de França, e emparar, e fer escriure totes llurs robes e llurs mercaderies, que valien huna gran infinitat de tresor. E puix feu pendre dos consellers del rey de Mallorques que y troba, qui tots temps eren estats a son dan; e l'un havia nom Ramon Balle, e l'altre havia nom Puig d'Orfila. E emparals tot quant havien nels poch atrobar. E apres, quant lo rey fo vengut e entrat en lo castell de Perpinya, hon son frare lo rey Jaume era, e hac estat aqui dos jorns, entes per cert, quel dit rey En Jaume era malalt e no volia exir de huna cambra en que era e jaya. El rey d'Arago emparas de tot lo castell, e posa ses guaytes e ses guardies per los murs a totes parts, en tal manera que no paria que hun aucel, per sotil que fos, ne pogues exir de nenguna part, que no fos vist. E quant hac aço fet, trames dos cavallers a la cambra hon son frare jaya en hun llit, e dix los que parlassen ab ell e que li donassen a entendre: com lo rey d'Arago era aqui vengut, no gens a dapnatge ne a desonor de aquell rey En Jaume, ans ho era per proffit e per honor e per deffeniment d'ell e de sos fills e de tota sa terra. Encara los dix, que li diguessen e li faessen membrant: com aquell rey en Jaume era tengut al rey d'Arago, de valer e de ajudar contra tot hom del mon quis volgues que fos; la huna per lo acostament que era entre ab dos, ço es assaber que eren germans; altra per raho del sagrament e de la covinença en que era ab ell; altra per ço com tenia tot quant havia per ell. Encara dix que li diguessen, de part del rey: que per les d'amunt dites rahons, ell lo conqueria, per fe e per lo sagrament que fet li havia, e per lo acostament que era ab ell: que li llivras e que li fes llivrar totes ses forces e castells que ell tenia en Rosello, per tal quels pogues guardar a ell, e atresi esquivar que no li pogues venir dan en Catalunya ne en altra terra de aquell rey d'Arago, ne los Francesos no s'en poguessen ajudar de res contra lo rey d'Arago ne a sa terra en aquesta guerra la qual entenia a moure contra ell.

E quant lo rey hac dit aço, avia los cavallers d'amunt dits. E ells vengueren s'en a la cambra hon jaya lo rey En Jaume malalt, e parlaren ab ell; e dixeren li les d'amunt dites paraules e moltes d'altres. Si quel rey, com molt li hagueren dit e treballat de ça e de lla, atorga al rey d'Arago tot son enteniment de ço que volia, e promes que seguiria la sua carrera e la sua volentat per tots temps, e li ajudaria de tot, axi com a bon frare e honrat, ab tot son poder.

E quant de cada part fo lo fet avengut e parlat, foren ne fetes cartes en forma publicha. E aquelles cartes foren fermes per lo rey d'Arago d'amunt dit. E l'escriva torna a la cambra hon jaya lo rey En Jaume, per ço que ell les fermas, axi com ja havia atorgat de primer; e toca la porta, que li obrissen. E no li volgueren obrir; e digueren li quel rey era estat tot aquell jorn treballat en parlar e en altres coses, e llavors eras adormit, axi que nol gosaven despertar. E lo escriva torna s'en al rey d'Arago

(1) Muntaner s'est bien gardé de rien dire de cette visite faite en ennemi par le roi d'Aragon à son frère.

e dix: que no havia pogut veer lo rey En Jaume de Mallorcha, ne havia fermada la carta. El rey d'Arago dix li : que y tornas, com hun poch hagues estat.

Ab tant lo vespre fo vengut; el escriva torna altra vegada a aquella cambra; mas encara no li volgueren obrir, e meteren aquella mateixa escusa. E lo escriva torna al rey d'Arago e comta lo y tot. E ell dix li : que s'i tornas, a cap de hun poch, altra vegada. E l'escriva feu ho; mes encara no li volgueren obrir, e scusaren se en aquella mateixa manera. E lo escriva torna al rey d'Arago e dix li com hi era estat tres vegades, e no y era pogut entrar per nenguna raho. E respos lo rey al escriva : « Per ma fe! massa poria hom dormir! E yo no y he bona sospita; que vigares m'es, que ço que mon frare m'ha dit no-u haga dit en cor de attendre ne de complir, mas nos ha que fer a nit. Estigans ell lla dins, e nos farem lo guardar de fores; jatsia que nol nos calgues guardar, que no es hom que anar s'en pogues, e majorment per raho de la malaltia que ha; e no seria cosa bona ne convinable de fer, que nos, pus malalt es, li entrassem en la cambra per força. »

E quant lo rey de Arago hac aço dit, establi ses guaytes ça e en lla per molts llochs del castell, e mana que guaytassen aquella nit be; e ell gitas a dormir en son llit. Mas ell dormia e altri vellava, segons que oïrets; car devets saber que, tot aquell dia passat, lo rey En Jaume era estat en consell ab sa muller e ab alguns maynades de casa sua, dins en sa cambra, e hagut consell, o ques mogues o leix, o que altri li consellas, o penedis de aço que havia atorgat a son frare lo rey d'Arago. E tals coses havia tractades e concidents contra ell, que no li era vegares que, per be que fos assegurat, si per aventura vengues a dexalament de aço que havia fet, que no moris. E per ço, tot aquell dia d'amunt dit, feu guardar e albirar, si per ventura per negun lloch poria exir del castell. E sobre aço appella hun maestre majoral de la obra del castell de Perpinya, e dix li : « Maestre, ara es obs e he mester quem mostres vostres maestries, e que guardets e que cerquets finestra ne espillera ne forat, vos que havets obrat lo castell, per hon pogues exir d'esta cambra. » Respos lo maestre : « Yo no-u creu que huna rata hic pogues exir que vista no fos, en tal guisa fa guaytar lo castell lo rey d'Arago. Per que no pens ne puix atrobar carrera com se pogues fer ço que havets dit. » E el rey En Jaume, que aço oy, tench se per perdut; e dix que mester era que ell ixques de la cambra e del castell, ans li començas a fer huna cava dintre la cambra; que mes amava morir de fora, o dintre la cambra si exir no podia, que venir en mans del rey d'Arago son frare. « Senyor, ço dix lo maestre, ço que vos deits leus[1] es de dir, mas gran cosa es de fer. Per, tot altre hom, exceptat vos, hi assajarem a traure per hun lloch que yo se. — Com ço! dix lo rey; e no son yo hom aytambe de aventurar tota res, com null altre! — Ver es, ço dix lo maestre, mas vergonya es de dir a tan noble e tan honrat senyor com vos sots, que ixqua per aytal lloch com aquell es; majorment vos qui sots estat malalt lonch temps e encara no sots millorat. — E quin lloch es aço? ço dix lo rey; que fort sera perillos que yo no-u assaig de exir, si null hom del mon ho pot assajar. E axi digues me quin lloch es. — Senyor, ço dix lo maestre, quant obram lo castell, fem huna ayguera que ve de la casa hon cuyna, e passa sots aquesta cambra, e ix fora del castell e fora tot lo vall, hun tret de ballesta. E es assats ample, que ben poria exir hun hom a bocons; mas es plena e lega de sutsura, per raho de les aygues e moltes legees que hom hi gita tot dia. E axi tem me que, si-u assaguets de exir, que no-us fessen gran dan la mala olor e mala legea qui llains es. » E respos lo rey : « Bem tenits per frevoll e per despoderat. Que yo puixcha assajar ço que altre hom assaig. E si axi es com vos deits, no poria esser atrobat millor lloch ne pus covinent de exir que aqueix es. Ab tant pensats de obrir en aquell llogar hon vos sia vigares que deja passar aquexa ayguera. »

Quant lo rey hac dit aço, lo maestre ab son picha-martell va obrir e trencar les lloses de la cambra que era en llosada, e devench a aquell lloch hon l'ayguera aquella passava; e troba la ampla, encara mes que nos pensava. El rey En Jaume, qui-u viu, tench se per estort. E hagueren mantinent molta aygua de hun cafareig quis tenia prop la paret de la cambra, e gitaren hi tant aygua que tota la ayguera scuraren. E puix lo maestre va entrar dins ab llums de candelles e cercala tota, tro lla jus hon exia fora del castell; e vehe que bell era assats, e que hom ne podia be exir. E torna s'en al rey e dix lo

(1) Facile, du latin *levis*.

y. El rey hac ne gran goig. E vestis huna sua gramalla de blanch de Narbona tint en graua, forrada de pena vayre; e entra en l'ayguera ab lo maestre qui entra primer e anava denant ell ab llum de candeles ab huna llanterna en la ma, e dos quil seguien de tras sens pus. E enans quen ixque s'en pres comjat de sa muller la reyna; e ab grans lagremes partiren se de aqui ab duy; e ella romas en sa cambra; e ell ana s'en, segons d'amunt es dit, per l'ayguera, tro que fo al altre cap, fora del castell. El rey En Jaume de Mallorques quis veu fora tench se per estort, e trobas tot suat, ell e son vestit; mas no ço prea res, tant havia goig gran com axi n'era exit stort. E si fort era malalt e de frevol compliccio, no-u parech en lo anar; car comença de anar a peu tost, mes que si tots temps hagues anat, e tench lo cami de hun castell que ha nom La Rocha. Quant hac anat be miga legua, troba hun hom de aquella terra qui menava huna somera, e dix li que la li prestas tro al castell de La Rocha, e l'hom feu ho. E axi lo rey En Jaume vench s'en al castell; e conegueren lo cells del castell, e maravellaren s'en molt, e puix reberen lo molt honradament. El rey En Jaume romas aqui fello e despagat en leix.

Ara lexarem a parlar del rey En Jaume de Mallorques e parlarem del rey de Arago son frare d'amunt dit.

CAPITOL CXXXV.

Com les gents de la vila de Perpinya se llevaren contra lo rey d'Arago.

Quant lo rey d'Arago hac vist e entes quel escriva no podia entrar en la cambra hon son frare lo rey En Jaume jaya, e puix hac establides ses guaytes per tot lo castell tot entorn, ell se gita a dormir. E quant hac dormit huna peça de la nit en son llit, ell se desperta e oy les guaytes que de aquella part estaven sobre la casa hon ell jahia, que movien gran brogit, e cridaven axi con si hom combatia lo castell. El rey qui-u oy, llevas ab la espa en la ma, e puja sus a les guaytes, e menaçals com axi cridaven. E respos la huna de les guaytes: « Per Deu! senyor, no cridam sens raho, car no sabem si son gents, o als de fora, que havem sentit ferir grans colps acens, prop del mur. » El rey dix los que folls eren e embriachs, e que calassen en mala ventura o en bona; car ço que deyen no era res; mas que guaytassen d'aqui avant, mas no cridassen mes ne somoguessen menys de raho.

Ab tant lo rey se torna a dormir en son llit. E quant hac dormit hun poch, ell oy que les guaytes se treballaven e cridaven a grans crits. E ell torna y tot gint, e fello munta a les guaytes, ab huna maça que aportava en sa ma, e ab hun mantell adossat; e menaça a les guaytes, com axi cridaven que nol dexaven dormir; e feu semblant quels volgues ferir ab la maça. E ells respongueren li: « Senyor, vos nos podets fer e dir ço que a vos placia; mas, comanats nos havets que nos guardem e guaytem lo castell yvas, ne retrem nostre deute quant mester hi sia; e sapiats que ço que nos havem fet, havem fet ab raho, que, com havem dit, bens ha estat vigares dos o tres vegades que hom trancas lo mur del castell ab pichs e ab caps-martells. » E lo rey menys-prea ço que les guaytes deyen e torna s'en a dormir; mas no poch molt dormir, que ell senti les guaytes quel despertaven altra vegada. E ell, irat e ple de mal talent, llevas ab huna cota de burell vestit, ab hunes çavates, menys de calses; e ab la llança lexas anar a les guaytes. E tots fogiren com lo veren venir. E ell demanals fellonament: si eren embriachs, o que havien sentit, que axi cridaven es treballaven debades. E les guaytes respongueren li: « O tots som encantats o nos havem entes e sentit encara ço que ja-us haviem dit. —Ara, ço dix lo rey, estats vos suau; e si-u sentits altra vegada, cridats grans crits e sabrem que es. Mas be creu que vos altres cridats en foll per tal que no-us adurmats. »

E quant aço hac dit, lo rey torna s'en a dormir en son lit; e dormi tro al dia clar. E quant lo dia aparech, lo rey crida son escriva e dos cavallers e lo comte de Pallars atresi, e dix los que s'en anassen a la cambra hon jaya lo rey En Jaume son frare, e que li diguessen que fermas aquelles cartes que havia atorgades, e si no ho volia fer que ho digues. Lo comte de Pallars ab l'escriva e ab dos cavallers ana s'en vers la cambra, e troba la porta uberta; e entra s'en dins; e troba la reyna muller del rey En Jaume, ab tres fills seus e ab huna filla, que seya sobre hun llit, trista e plorosa, ab altres homens e fembres qui eren de la companya del rey En Jaume. El comte de Pallars ab sos companyons qui la veren, maravellaren se molt e besaren li la ma, e digueren li: « Hon es lo senyor rey de Mal-

lorques? » E ella ab tota l'altra companya mogueren gran plor e dixeren : que no sabia que s'era fet, e nos pensava que james lo veessen. E el comte e cells qui eren ab ell vingueren cuytosament al rey d'Arago, e digueren li tot lo fet e ço que havien trobat.

El rey que aço oy, senyas e maravellas molt com era aço estat, e pensas que alguns de sa companya no y haguessen consentit en aquest feyt; mas non volch res dir, sino que dix : que no havia perdut son enteniment per peguea mas per ensenyament, per tal com hanch no havia volgut ahontar son frare lo rey En Jaume, ço es assaber que hom li entras en sa cambra hon ell jaya. Ab tant lo rey s'en vench a la cambra hon era estat lo rey En Jaume, e feu guardar si trobaria per hon era exit. E veren aquella ayguera uberta d'amunt dita, e encara la lanterna e les candeles, que trobaren lla dins cremant, que y havia fetes encendre lo rey En Jaume com s'en exi. El rey d'Arago maravella s'en com ho veu, e dix a la reyna muller del dit rey En Jaume : « Certes! madona la reyna de Mallorques, certes! vostre marit m'ha fet gran escarn. E cregats per cert que yo no era vengut aci per negun dan seu, ne que li volgues tolre sa terra; mas que la deffensas a ell e que la guardas, que a mi nom pogues venir dan en esta guerra, la qual esperava haver en breu ab lo rey de França. E vostre marit ham fort escarnit e gaubat, e ha fet gran mal a mi; mes major l'ha fet a si mateix, e a sos fills, e a vos. Sab me greu e son despagat, si als hi pogues fer. »

Ab tant lo rey se parti denant la reyna, e feu la be guardar a ella e a sos fills, que nol poguessen escarnir axi com lo rey En Jaume havia feyt. E quant lo rey d'Arago fo exit de la cambra, seu se a huna finestra qui guardava vers la via de Perpinya; e oy' gran brogit e grans crits d'homens e de fembres e de infants qui cridaven a grans crits e deyen axi : « Senyor rey En Jaume de Mallorques, e qui-us ha mort? James no trobarem tan bon senyor! » E quant lo rey hac aço entes, trames hun missatge a la vila per saber que cridaven aquelles gents. E lo missatge devalla corrent a la vila; e torna tantost d'avant lo rey e dix li : « Senyor, pensats hi tost de exir vos e vostra companya, axi com puxats, sino vos e nos som tots perduts; que veus tots los homens de la vila guarnits ab llurs armes; e han gitadés cadenes e barreres, e volen pujar aci e que-us prenen e aturen vos e vostra companya; car fama ha venguda entre ells : que vos havets mort e estanit llur senyor, ço es assaber lo rey En Jaume de Mallorques qu'es vostre frare. » Quant lo rey d'Arago hac aço oyt e entes, feu carregar les adzembles de la sua roba e de aquella que atroba en lo castell, e puix dix a les guaytes qui axi lo havien despertat la nit : que no s'eren moguts menys de raho, car huna ayguera havia feta obrir lo rey de Mallorques, per hon s'en era exit de sa cambra e fuyt del castell, e que alli feyen los colps que ells havien sentits. E quant tuyt hagueren aço oyt, maravellaren s'en molt, e pensaren de carregar la roba a les adzembles. El rey d'altra part trames missatgers als cavallers qui albergaven en la vila : ques armassen tost e yvas e que pujassen ab llurs armes e ab llur roba vers lo castell. E tuyt feren ho axi com lo rey ho hac manat. E a penes se foren los cavallers guarnits, que tots los homens de la vila muntaren vers lo castell ab llurs armes, be tres milia o pus. El rey d'Arago quels veu venir, exi fora la porta del castell en hun cavall, cavalcant ab huna maça al puny; e volia parlar ab les gents qui venien; mas no podia esser oyt, tan grans crits movien, dient al rey a huna veu : « Que vos nos havets mort nostre senyor lo rey de Mallorques! »

El rey a grans penes feu los callar, e escoltaren lo. E ell dix los axi : « Malvada gent, per que cridats ne-us movets contra mi sens raho: que yo no se que-us deits. Com vos pensats que haga mort mon frare, vostre senyor? que no-u faria per res de aquest mon. Mas yo-us dire com m'en pres. A nit que passada es, me atorga que faria ma volentat, quem ajudaria de tot e ab tot son poder. E que aço sia ver, mostrar-vos-hi-e per cartes quem foren fetes publiques. »

Ab tant lo rey appella lo seu escriva, per nom Pere de Sent-Climent, e feu legir les cartes qui eren estades fetes entrel rey d'Arago e son frare lo rey de Mallorques e les covinences que havien empreses ab duy. Quant l'escriva hac leses les cartes, dix el rey d'Arago a aquella gent : « Barons, havets entes, ne encara crehets ço que yo-us dich si es ver?—Och, senyor, dixeren tots; mas quens havets fet

nostre senyor lo rey de Mallorques? — Yo-us ho dire, ço dix lo rey. Esta nit qui es passada, s'en exi, e asogas per huna corda, e s'en es anat per huna finestra qui era en la cambra. E dich vos en veritat: que no se que s'es fet, levat us d'aytant que se per cert, qu'en aço ha fet gran mal a si en leix primerament, e a mi, e a sa muller, e a sos fills. »

E les gents qui-u oyren començaren de plorar e de cridar a grans crits, e a dir: « Vos lo nos haveu mort. E retets lons. Que ço que deyts no son sino abelliments de paraules. » El rey qui veu que axi era e que la gent se comovia contra li, e no li valia res son parlar, feu senyals als cavallers, que ixquessen ab llurs armes. E mantinent ixqueren be docents cavallers armats del castell e gran res de servents. E mal grat de tota aquella gent feren los partir de aqui a grans empentes[1]. Els homens de la vila, qui veren que axi era, tornaren s'en a la vila e anaren s'en per los hostals e per los alberchs, e trobaren molts homens de la companya del rey d'Arago, e majorment homens a peu quis guarnien per pujar al castell e ajudar al rey d'Arago llur senyor; e prengueren los tots, si que ben aturaren de mil en sus. El rey d'Arago qui-u sabe feu tost, segons d'amunt es dit, carregar les adzembles de la roba e del tresor e de la moneda que troba al castell; e feu cavalcar la reyna de Mallorques sa cunyada[2] ab sos tres fills e ab sa filla atresi, e los altres presoners, ço es assaber N'Amalrich de Narbona, e el nebot del arquebisbe de Narbona, e dos consellers del rey de Mallorques; e ixque del castell ab tota l'altra companya e avials tots tro fora la vila. E puix ell torna ab sa companya de cavallers a la vila, per dellivrar aquells servents que havien aturats los homens de la vila. E com fos a les portes, viu lo comte de Pallars que havien aturat dins les portes ab sa companya. El rey vench esperonant, e nengu nol gosa esperar. E dona huna empenta al comte de Pallars, e gital deffora. Ab ell ensemps ixqueren gran res de aquells servents que havien aturats los homens de la vila. Pero si n'i romaseren, qui presos qui aturats, qui uns qui altres, de la companya del rey d'Arago, be cent o pus.

(1) Empainte, sortie, choc; mot employé souvent par Froissart.
(2) Sa belle-sœur.

El rey qui viu que nos podia pus atura sens perils, per ço com tots los homens de la vila venien a les portes, torna s'en ab sos cavallers e altra companya que havia lexada deffora; e puix tots ensemps vengueren s'en a poch a poch, tant tro que foren en hun lloch ques appellat Junqueres, e es d'En Dalmau de Rocaberti. E quant foren aqui, vench En Ramon Folch denant lo rey, e el comte de Pallars atresi, e pregaren lo quels donas hun do, que no seria gran son do. E lo rey atorgals ho francament. E ells pregaren lo que lexas anar la reyna de Mallorques lla hon volgues, car a ell no era honor de tenir huna dona aytal com aquella en preso, e majorment com fos prenyada[1]; e havia reguart que nos afollas del prenya, per dolor, com se vees en dolor e en preso. E el rey dix los: que playa li, per amor d'ella e d'ells, e que s'en anas, si anar s'en volia. E tantost En Ramon Folch e el comte de Pallars tornaren s'en ab la reyna, e seguiren la tro al coll de Banyoles; e aqui lexaren la anar. E ella ana s'en en Rosello ab huna sua filla qui era venguda ab ella, e ells tornaren s'en al rey d'Arago a Junqueres.

El rey d'Arago feu amenar los quatre fills del rey de Mallorques a hun castell seu qui es riba mar, qui ha nom Torella de Mongriu; e aqui feu los be guardar. E trames d'altra part N'Amalrich de Narbona en la ciutat de Girona; e aqui feu los estar, ell e el nebot del arquebisbe de Narbona, ab nom se quants cavallers, en preso e en ferres, en huna torre qui ha nom la torre Gironella. E aqui guardals hom be, aytant com hi estigueren. E el rey vench s'en per Girones e per Ampurda, e reconech tots sos cavallers e ses viles.

Ara lexarem a parlar del rey d'Arago En Pere, e parlarem del rey En Jaume de Mallorques, son frare, e del rey de França e de llurs affers, e com vengueren en la terra del rey d'Arago, ço es assaber en Catalunya[2].

(1) Enceinte.
(2) Cette campagne du roi Philippe-le-Hardi en Catalogne est décrite par Bernard d'Esclot, dans les chapitres qui vont suivre, avec une exactitude et une impartialité qui ajoutent encore à l'intérêt de ce drame. Muntaner est plus pittoresque, mais plus partial. Dans les dernières guerres on a fait réimprimer cette partie d'une traduction espagnole de d'Esclot par Cervera, et on l'a répandue à un grand nombre d'exemplaires, pour soulever les populations contre les Français, par un appel aux anciens souvenirs.

CAPITOL CXXXVI.

Com lo rey En Jaume de Mallorques trames sos missatgers al rey de França contra son frare lo rey d'Arago.

Quant lo rey de Mallorques En Jaume s'en fo vengut al castell de La Rocha e no hac trobada sa muller e sa filla, estech fort trist e despagat d'aci en leix, car tench se per fort envilanit e desonrat de son frare lo rey d'Arago. E aytantost trames missatge cuytosament al rey de França que era en Tarasco e en Narbona, e al cardenal qui ab aquell rey de França era vengut per preycar la croada contra lo rey d'Arago, ab gran poder de gens a cavall e a peu. E el cardenal havia nom En Johan Carlet[1]; e era Frances. E trames a dir el rey de Mallorques per aquells missatgers : com lo rey d'Arago son frare li havia baregada e presa sa terra e el millor lloch que ell havia, ço es assaber la vila de Perpinya, e com li era entrat en son castell forcivolment, e s'en havia menats presos sos fills e sa muller, es n'havia fet aportar tot son tresor e tot quant ell havia en aquell castell; hon, com aço fos gran honta de aquest rey En Jaume, e tal que james, segons que ell creya, no la podia haver venjada, pregava al rey de França e al cardenal d'amunt dit, que ells, pus en cor havien de venir sobre la terra del rey d'Arago, ques cuytassen als pus tost que poguessen; que ell los daria pas e entrada hon porien entrar en Catalunya mal grat del rey d'Arago, els llivrara tots los castells e les forces de Rosello, els ajudaria ab tot son poder per mar e per terra; e ques cuytassen de que no y fallis per res; que sabessen per cert quel rey d'Arago era fuyt e que havia gran reguart d'ells, e que no s'era gosat aturar del regne de Valencia en sus. E quant los missatgers del rey de Mallorques ques foren venguts denant lo rey de França e lo cardenal, els hagueren dit la missatgeria, e presentades llurs cartes, e ells les hagueren oydes, llevas en peus lo cardenal e dix al rey de França en son lengua : « Lleva sus, bell xire, que Pere d'Arago es fuyt, segons que en estes cartes havem entes e havem; que, menys de colp e de batalla, conquerrem tota sa terra. » E respos lo rey de França : « Sire cardenal, vos deyts be; mas yo no creu pas que Pere de Arago sia fuyt; car ells es hun hom dels pus valents e millors cavallers del mon. E creu que, si no era ab ell null hom de sa gent, que ell tot sol nos esperaria es deffendria tro a la mort, o aytant com pogues; que no es negun ardiment que ell no asajas de fer. E si-us remembre com vench a Bordeu, hon fom tuyt escarnits e gaubats per la sua venguda; e ara atressi, si havets entes que ha fet al rey de Mallorques, son frare; tota res assajaria de fer. » E respos lo cardenal : que aço no era ardiment, car ell ho feya tot axi com al l'ayre; que hom nos pensava que ell gosas assajar ne pensar la cosa que despuix feya, e no sabut. E quant aço hac dit lo cardenal, llevas En Felip, fill major del rey de França e nebot del rey d'Arago, fill de sa sor; e dix axi :

« Deyts vos, sire, que aço que ha feyt lo rey d'Arago no es ardiment?—Oy! ço dix lo cardenal; e vos sots escommeniat quant havets gosat apellar Pere d'Arago, rey. E fets vos absolre; que yo-us absolre, ab que-us guardets que no-us hi tornets d'uy mes. »

E ab tant llevas lo duch de Brayman[1] sogre del rey de França, per raho car la filla de aquell duch era muller del rey de França darrera; e dix al cardenal : « Sire, En Felip nos pot estar que no apell rey, Pere d'Arago, car son oncle es e li ha bona volentat. Pero be devria aytant amar son frare Carlot, qui sera rey d'Arago quant havrem conquesta la terra en breu. » E respos lo rey de França: « Sire duch, vos deyts ver; mas ell es del mal linatge de Arago; e retrau hi en son parlar. » E quant aço hac entes Felip, fo molt fello e respos al rey de França e al cardenal; e dix primerament al rey : « Sire senyor, yo son del noble linatge del mon de part vostra, e atressi de part de ma mare. E no es pas mal linatge, ans es bo e honrat, e dels nobles casals del mon. E vos podets dir ço que-us vullats, mas no n'i ha nengun altre qui-u diga als, que no diga ço que dir non deu. E cregats per cert, que Arago fara encara tremolar a nos e a vostra terra. E lo duch qui ha dit que yo devria mes amar mon frare Carlot que mon oncle, no parla al meu semblant saviament; mas no-u diu per als, sino per tal que vos e yo entrem en la terra de mon oncle e que y siam tots presos e morts e destroïts; e sos nets que sien reys e senyors de la terra de França. E jas di-

(1) Jean Cholet

(1) Brabant

gua que en breu havrem conquesta la terra del rey d'Arago, nos fara tan lleu com ell se pensa. »

E respos lo cardenal: « Sire Felip, no siats fello ne corrocets per nient; que si conquerem en breu a Pere d'Arago e tota sa terra, ab la ajuda del apostoli, ne leix sol gran tresor del rey de França. » E apella lo comte de Foix e dix li : « Digats vos, En comte qui sots quaix de Catalunya, havrem nos conquesta en breu aquesta terra ? — Hoc, » ço dix lo comte de Foix. E dix lo rey : « Havrem la conquesta dins deu anys? — Hoc, dix lo comte, sis estau en menys de hun any. — Com ço, dix lo rey. — Yo-us ho dire, dix lo comte; car si vos anats en aquella terra, e En Pere d'Arago pot ajustar ne replegar ses gens, ne sos cavallers lo volen seguir, e pot haver tres milia cavallers, si vos erets ab cent milia cavallers, si-u metria ell tot a hun punt; e dar-vos-ha batalla, tant es ell coratgos. E si, per aventura, llavors es vencut, havrets conquesta la terra en breu. E si ell vos pot desbaratar, ja null temps no-us cal esperar Catalunya. »

El rey de França qui-u oy ri s'en, e dix al comte: que be parien sues les noves, com deya que Pere d'Arago era hun dels pobres de tres reys[1] de terres, e deu-dar ell batalla al rey de França. E ab tant, quant hagueren be parlat a llur plazer, anaren dinar e continuaren llur consell tro lendema mati. E mana lo rey de França que y fossen tots los dotze pars justats, e els altres consellers seus, e tots los prelats els barons e els rich-homens de França, per acordar que farien de aquest fet e que respondrien al rey de Mallorques, a la missatgeria que havia tramesa. E puix, quant vench lendema mati, foren tuyt denant lo rey de França, comtes e vescomtes, e altres rich-homens de la terra. E el cardenal sech sus alt en huna cadera a llats del rey de França e els altres estigueren tots baix. E lo rey de França dix al cardenal : que proposas e que parlas, e dixes ço que li fos vigares, per ço com ell devia primerament parlar; car era llegat de Roma e presentava la persona del apostoli; e tuyt los altres callaren. Ab tant lo cardenal dix :

« Senyors, Nostre Senyor Deu amostra gran honor e gran senyal de amor e de dilectio al rey de França e a tots sos antecessors per tots temps, car no atroba hom, de aquell temps en ça que la casa de França se converti a crestianisme, que hanch fo rebelle ne contraria a la esglesia santa de Roma en res, jatsia que tots los regnes del mon algun temps sien estats desobedients a aquella esgleya de Roma. Mas aquest no ho fon hanch; ans, tota vegada que mester fos ajuda a la sgleya, li feu bona e soficient ajuda lo regne de Francia, que hanch no guarda amor ne parentiu que hagues ab negun princep terrenal. Per que atroba en les escriptures antigues : que Deus mantench tots temps aquest regne e li dona victoria de tots sos enemichs. E atressi la esglesia de Roma reconeix be la obedencia que li ha tenguda tots temps aquest regne, ço es assaber lo casal de França, en aço que pot ell'ha guardat de dan; car trobam quel rey de França que en aquell temps era, pres e vence lo rey dels Lombarts que havia nom Desideri, per ço com s'era alçat contra la sgleya de Roma, en la ciutat de Padua. Trobam encara que hun altre rey de França, molt sant e religios, que havia nom Carles-Maynes, que conqueri lo regne el emperi de Constantinoble, per ço car l'emperador era enemich de la sglesia, e atressi aquel rey mateix conqueri quaix tota Spanya de Sarahins, enemichs de la fe e de la sgleya; e la sgleya guardonal ne en aço, car en la conquesta ne feya ajuda spiritual e temporal segons son poder; e d'altra part dona li tota la terra que conqueria. Trobam encara que antigament hac molts perseguidors la esgleya de Roma; e de tot li dona Deus honrament, ab la ajuda de França especialment. Trobam d'altres fets que son stats novellament e en mos dies, que tuyt o la major partida de vos altres sabets: com Frederich, ça enrera emperador de Roma, e Manfre son fill, e Corali que era dels majors princeps del mon, se treballaren e perseguiren quaix tots temps la sgleya de Roma ; e Deus, com nols dona victoria, jatsia que fos cosa desesperada, a aquella sgleya; mas, ab la valença que hac de la casa de França, ço es assaber de Carles, rey de Cecilia, que tots los pres, els vence, e conqueri tota la llur terra, segons que moltes vegades havets entes. Si que la sgleya de Roma se cuydava d'uy mes que tots sos enemichs fossen morts. Mas ara s'es llevat lo pus sotil e pus menre princep del mon, de poder, ço es assaber Pere d'Arago, qui ho fa axi com aquell qui es pobre, en robar los camins, per tal que puxa cobrir sa pobrea de

(1) Les rois de Majorque, de Castille et d'Aragon.

aquella roberia. E axi ell, com fos pobre e no li bastassen ses rendes, es vengut a occupar lo regne de Cecilia e fer los vasalls de la esgleya rebellar. Mas ells son be decebuts, car cuyden estar be e ferms en la valença de aquell, e soferen se en basto de canya, segons que tuyt sabem qual es lo seu poder. Mas quin dapnatge e quina onta e quin escarn, aquell Pere d'Arago ha fet a la sgleya de Roma e a la casa de França, non cal retraure; que cascun de vos altres vos ho podets pensar laugerament! E encara mes, quin mal haga fet en crestians, me creu que entes ho havets, ço es assaber com ha fetes enderocar les sgleyes els monestirs de la sua terra, axi que negu no hi gosava haver esment lo nom de Deu ne fer lo seu sacrifici; ans se pres ab Sarrayns per destroir lo crestianisme; e ab ells se cuyda defendre a nos, que ab son poder no poria, car nol ha; car be ha cinquanta comtes en França, que, hu per hu, han major poder de terra e de haver que no ha ell. Es per que es mester que esta onta que ha feta nos e a vos sia carvesa fortment. E pus començat es, anem tost e delivrem, avant que no y ha huyt jorns, d'ells ne de sa terra; per ço car en la terra de Pere d'Arago ha gran pobrea. Axi, los uns ab diners quels darem, los altres per temor, los altres per grat, los altres per força, conquerrem los en breu, e la terra sera de Carlot, fill del rey de França qui aqui es, e yo met lo'n en possessio ab aquest meu capell. »

E llavors lo cardenal llevas hun capell burguereny sobre sa testa e posal sobrel cap de Carlot[1]. E puix torna a ses paraules e dix axi:

« E yo, de part de Deu e del senyor apostoli, dich a tots cells qui yran ne aportaran armes contra Pere d'Arago quels seran tots sos peccats perdonats; e si negu n'i mor, ço que Deus no vulla! que s'en pujara tot dellivre e florit denant Deu; que sol ne leix la sua anima ne venra a porgatori. E l'altra profir sus axi, de part de la sgleya de Roma, ajuda temporal en aquest fet, ço es assaber: de tenir mentre aço dur, e de soldeiar sis milia ballesters be arreats e be aparellats de llurs armes, que facen e diguen la voluntat del rey de França, el seguexquen ab mi ensemps contra Pere d'Arago e sa terra. Encara mes dich e man, de part del apostoli, a tots los prelats e rectors de santa sgleya: que preyquen la cruada contra la terra de Pere d'Arago e que donen perdo a tots cells qui yran, segons que d'amunt es dit. »

Ab tant lo cardenal, quant hac preycat, calla. E llevas lo rey de França e dix li axi:

« Sire cardenal, nos havem be entes tot ço que vos havets dit; e agraim vos molt la ajuda quens havets proferta en aquest fet. E nos atresi prometem e juram aci denant vos: que james no tornarem en França tro que hagam conquesta la terra de Pere d'Arago, e nos e vos siam venges de ço quens ha fet. »

Quant hac dit lo rey de França, calla; e llevas lo comte de Flandes, qui era hom savi, e sabia molt de lletra, e dix axi:

« Senyors, tuyt havets entes ço quel rey de França e el cardenal vos han dit; e tuyt deven ho creure axi com ells dien. Mas yo respon al cardenal: que de sa part veig gran treball en aquest fet, mal si anam avant, mal si tornam atras. Mas be fora que ne fos estat començat, si fer se pogues. Mas pus axi es, pensem nos de aventurar; e no façam moltes noves, que ja som prop del temps d'estiu; e fa millor guerrejar ara que ab les calors. E façam en guisa que, abans que les grans calors vinguen, façam que hagam presa tota la terra de Pere d'Arago, e ell si podem. »

Quant ell hac dit aço, respongueren totes les gents qui eren entorn, quaix tantes com la arena de la mar: « Alloms, sire, alloms pendre aquella terra. — Que yo sere y rich, ço dix cascu, e sere saul de mos peccats, yo e ma natura. — Alloms tost anant! » E tantost llevas en peus lo rey de França; e mana, e dix a totes les gents que en lendema bon mati fossen tuyt aparellats de seguir la sua aureflama. E ab tant partiren se cascuns de aqui e anaren s'en a llurs ostals.

CAPITOL CXXXVII.

Com lo rey de França vench ab tot son poder sobre lo rey d'Arago e sa terra, ço es en Catalunya.

Quant vench en l'altre dia bon mati, partiren se de aqui e cuytaren se de venir a grans jornades, axi que, dins quatre dies, foren al entrant de Rosello. E foren, menys de aquells

(1) C'est sans doute à cause de cette espèce d'investiture du royaume d'Aragon par le chapeau, qui fut donnée à Charles par le cardinal légat, que Ramon Muntaner (c. 119) appelle Charles, roi du chapeau.

que vengueren depuix, de set milia e sicents cavallers dē paratge e be cent milia homens a peu, ab llurs armes, menys de adzembles e de ribauts, qui eren be cinquanta milia d'altra part. E quant vench que foren al pas de la font de Salses, e veren la muntanya de Panisars qui partix Catalunya e Rosello, hagueren gran goig e meseren grans crits, e auparen, axi com si ja haguessen conquesta tota la terra, que nos cuydaven que negu los gosas esperar ne defendre a ells. E quant foren anats hun poch avant, entendaren se prop la vila de Salses, qui es assats prop de aquell lloch; e cuydaven s'en entrar per la vila, car creyen que negu no y hagues. E quant foren a les portes de la vila, donaren salt los servents qui eren lla dins, e deserraren los ballesters, e feren los tornar atras mes de hun tret de ballesta. E foren hi molts nafrats e morts de aquells qui venien primers; e no hagueren tantes noves com solien haver.

El rey de França qui viu aço, cuydas quel rey de Mallorques los hagues escarnits; e apella lo comte de Foix, e demana li de qui era aquell castell. E el comte de Foix respos que del rey de Mallorques. « E donchs! ço dix lo rey de França, no es axi com nos trames a dir lo rey de Mallorques; car dix que seria ab nos; e ara, a mon semblant, es nos contrari. — Senyor, ço dix lo comte de Foix, no es gens; mas devets saber que tots los homens de Rosello amen mes En Pere de Arago que lo rey de Mallorques, el volrien mes a senyor. E tot ço que han fet ne faran d'aqui avant contra nos, faran oltra la volentat del rey de Mallorques qui es llur senyor, e per la amor que han a'n Pere d'Arago. — E donchs! ço, dix lo rey de França, ells son traydors. Via vers ells! E prenam lo castell per grat o per força. »

Ab tant acostaren se al mur, homens a cavall e a peu; e prengueren aquell lloch per força, per ço com era lloch pla e no era murat ne vallegat, ne y havia gens[1] de mur de fora. Mas aquells de llains havien fet tot llur poder e efforç, es defenien per salvar llur fe al rey d'Arago; mas be cregats que, abans que aquell lloch haguessen pres, hi hagueren a donar be tres batalles, en lesquals moriren molts dels Francesos, e molts que n'l hac nafrats. E quant hagueren pres aquell lloch, occiren los homens e les fembres e els infants que y atrobaren. E puix atendaren se deffora, e estigueren aqui aquella nit; e mogueren la major alegria que si haguessen presa la major ciutat de Arago ne de Catalunya. E lendeme mati lo rey de França ordena ses osts en escales.

E posa en la primera escala la ost dels ribauts qui eren be xixanta milia; e no aportaven negunes armes, sino sengles bastons en les mans, e mal vestits sens altre guarniment. El rey de França donava a cascu de aquells ribauts tots dies hun tornes d'argent negre de sou, e tot ço que poguessen guanyar, de portar palle e erba e semblants coses. E aquests foren en la primera escala, ab mil cavalls armats quels mes hom en reguarda.

E en la segona escala lo senescal de Tolosa, el senescal de Carcasona, el senescal de Bellcayre, el senyor de Lunell, el comte de Foix, e ab ell En Ramon Roger, frare del comte de Pallars, qui era de Catalunya, ab cinch milia cavallers armats.

A llats de aquestes dos escales primeres, anaven tretze milia ballesters a peu, tots guarnits e cuberts de ferre, que nols paria sino los ulls.

E en la terça escala anaven totes les osts de Narbona, e de Badares[1] e de Termens, e de Carcases, e d'Agines[2], e de Tholosa, e del comdat de Sent-Gil, e de Burgunya, e de totes les altres gents a qui dien Lenguadoch, qui fossen de la senyoria del rey de França venguts en aquella ost. E eren be setanta milia homens a peu, o pus.

En la quarta escala anaven les osts de França, e de Picardia, e de Normandia, e del comdat de Flandes, e gran res de Alamanys e de Flamenchs, e d'altres gents e soldaders triats, qui eren, entre huns e altres, huytanta milia homens a peu, o pus, ab llurs armes.

En la cinquena escala anava lo cardenal ab sa ost a qui ell donava sou, qui eren sis milia cavalls armats, o pus; e feya aportar denant si huna senyera en que y havia senyals de claus[3].

E en la sisena escala anava lo rey de França, e En Felip son fill, e Carlot, ab tots los nobles homens de França, e ab comtes, e ab altres

(1) Il n'y avait pas.

(1) Beziers.

(2) Agenois

(3) Les clefs de saint Pierre.

richs-homens, senyors de senyeres[1], qui eren be cent milia homens. En la qual escala havia be tres milia cavallers ab llurs armes.

E apres de aquests sis escales, venien les adzembles e les altres besties de careig. E eren be huytanta milia besties. E eren aquells quils menaven be deu milia o dotze milia homens, menys de fembres e de infants menors de vint e cinch anys, de que eren atressi gran res.

E apres de tots aquests, venien sicents cavalls armats, tots coberts de ferre, per guardar les adzembles.

CAPITOL CXXXVIII.

Com lo rey de França se atenda en la orta de Perpinya.

Quant lo rey de França hac ordenades ses osts e sos cavallers per escales, vench s'en ab tots ensemps, e atendas en la orta de Perpinya. E trames missatges al rey de Mallorques: que ell era vengut aqui, e que s'era cuytat, per raho dels missatgers que li havia tramesos; per que lo pregava e que li deya ques ves ab ell, que ell faria en manera que ço que li havia fet son frare li vendria en be; si be s'havia perdut son tresor ne son haver, que ço no preas nient n'en fos despagat; que ell li'n daria mes, e lo abundaria de ço que mester hagues. Quant los missatgers del rey de França foren venguts al castell de la Rocha denant lo rey de Mallorques, besaren li la ma e digueren li la missatgeria, de part del rey de França. E quant lo veren axi estar pobrament en aquell castellet, maravellaren s'en e, menys-preaven lo dins son cor; e per raho menys-preaven atressi lo rey d'Arago son frare, car cuydaven se que major renda hagues aquest quel rey d'Arago, per ço com aquest era senyor de Monpeller; car be creyen que valgues mes sol Monpeller que tot lo regne d'Arago. E axi quant hagueren dit los missatgers ço que dir devien al rey de Mallorques, lo rey respos los e dix: que s'en anassen, que en breu ell seria lla hon lo rey de França fos, e parlaria ab ell de sos fets. Els missatgers tornaren s'en. E el rey de Mallorques aparellas com mils poch; e en lendema, ora de mig dia, ell fo ab lo rey de França lla hon estava atendat; e el rey de França feu li gran honor e rebel assats be, e menjaren. Puix apres, quant hagueren menjat, lo rey de França e el cardenal e el duch de Bretanya e el comte de Foix parlaren ab lo rey de Mallorques a hun de part. E lo cardenal parla per tots; e dix al rey de Mallorques: com havien entes per missatgers seus e per lettres ço que Pere d'Arago son frare li havia fet e quen eren fort despagats; mas que ells l'en venjarien en breu; e que per amor d'ell s'eren axi cuytats de venir; mas per tal quel rey de França fos mils pagat d'ell, volien el pregaven, e li manaven de part de Deu e del apostoli, que livras los castells seus de Rosello al rey de França, e quels livras la vila de Perpinya, e que volgues quel rey de França s'en pogues menar cent homens de Perpinya en ostatges, per que fos mils segur d'ells. E encara demana mes: quel rey de Mallorques los donas, ols fes donar, compra de venda covinentment per tota sa terra; e que prenguessen per Rosello tota moneda quels Francesos aportassen d'aur e d'argent e de metall, segons sa valor; e tots los homens qui fossen d'armes de la terra del rey de Mallorques, el rey de França pagant a ells llur sou, entrassen en les galeres e en la armada del rey de França.

E quant aço hac dit lo cardenal, giras lo rey de Mallorques al rey de França e dix li: «Senyor, vos sots hu dels pus honrats, e dels pus alts, e dels pus nobles princeps de la terra e qui sien al mon. E havets començat aquest fet per manament del apostoli contra mon frare, e ara fets demandes a mi de tals coses que havria obs gran acord al respondre e major al fer. Mas empero, tant so dolent estat de aço que mon frare m'ha fet, que, sens altre acort, vos responch sus ades en axi: que vos absol tota ma terra, ab tant com tota ma senyoria es, per mar e per terra; e que façats e digats e manets en lo meu axi com en lo vostre. E yo livrar-vos-he lo castell de La Rocha e el castell de la Clausa[1] qui son sus al pas de la terra del rey d'Arago. E livrar-vos-n-ia mes si pogues, mas los homens de Perpinya e de Coblliure se son alçats, e los de la ciutat de lla, contra mi, per ço com saben que yo volia llivrar la terra a vos. E ells amen molt de cor mon frare e nos alten res de vos ne de vostra gent per veritat. Mas be creu huna cosa. Pus que vos e nos

(1) Seigneurs bannerets.

(1) La Cluse.

puxam anar per lo pla a nostra voluntat, e tingam aquells dos castells que-us he dits, les forces e les montanyes conquerrem en breu, qui per grat, qui per força, qui per temor; que tant farem en los huns, sins venen entre mans, quels altres faran ço que nos vullam volenters.»

E respos lo rey de França: «Sire, molt vos he amat e preat tots temps, per ço com son vostre tengut e vostre cunyat, e mes fills son vostres nebots; e ara preu vos mes, com tan bona resposta m'havets feta en breu. E yo son vostre pagat, e grasech vos ho molt, sol que ho façats axi com havets dit sus ades.»

E mantinent partis de aqui lo rey de Mallorques, e amena ab se xixanta cavallers de Picardia e docents servents de Tolosa que li llivra lo rey de França; e vench s'en al castell de La Rocha, e mes hi quaranta cavallers e cent cinquanta servents en establiment, e prou vianda quels lexa, e trames los vint cavallers e cinquanta servents que romanien al castell de la Clausa, e mana a cascuns que guardassen be aquests dos castells al rey de França e a ell. E quant aço fo fet, torna s'en lo rey de Mallorques al rey de França e al cardenal, e comtals ço que havia fet, e ells foren ne pagats be. E puix lo rey de França trames tro a mil cavallers e ab companya de servents e ballesters e lancers; e dix los que anassen a la vila de Perpinya, per assajar sils dexarien entrar dins ne si hom los ho defendria, e per albirar atresi si el lloch aquell se podia pendre per força menys de ginys, con batre a scut e llança.

Quant lo rey de França hac aço dit e manat, vengueren s'en aquells cavallers e aquells servents, que hom los llivras la vila de Perpinya. E aquells dins no feren semblant quels vehesen, mes que stigueren tots suaus, e aquests aparellats ab llurs armes. Els cavallers del rey de França que no veren neguns per los murs ne per les torres ne en la vila qui res los dixes, cuydaren se que tots aquells de la vila se fossen fuyts, o que stiguessen desarmats, per demanar quel rey de França los prengues a merci. E axi aquells cavallers acostaren se regeu al mur e a les portes. E quant foren ben prop, aquells de llains van deserrar llurs ballestes, e trameseren los pedres, e cantals gitaren per los murs avall, e meseren grans crits e grans veus, que aparech que n'i hagues mes de deu tants que no y havia. E aquells del rey de França qui veren aço, cuydaren se quel rey d'Arago fos lla dins; e no-u tengueren a festa, e giraren les testes als cavalls, e tornaren s'en d'espero vers la ost del rey de França. E al tornar passaren per hun monestir de dones monges de la orde de Sestell[1] qui era fora la vila de Perpinya. E van trencar les portes del monestir, e barregaren e robaren la sglesia e totes quantes coses hi hac, que hanch no y lexaren stacha, que tot s'en portaren ab si; e ociren e nafraren gran res de les monges, e jagueren ab aquelles quels fo vigares que fossen belles; que no y guardaren sgleya ne nulla res. E puix quant havien jagut deu o dotze ab huna, batien les e nafraven les bravament, e feyen coses ab elles que serien vergonya de reter. E en apres, com hagueren fet aço a llur guisa, partiren se de aqui e lexaren estar les dones robades e malament nafrades, e ells tornaren s'en al rey de França, e comtaren los com los havia pres e que Pere d'Arago era en Perpinya ab gran companya. E el rey de França qui-u oy cuydas que fos ver, e hac ne gran goig, per ço quel pogues aqui assetiar lo rey d'Arago si hi fos; mas respos li lo rey de Mallorques el comte de Foix: que sol nos mogues ne s'arcvatas per aqueixa raho; car ells sabien per cert que Pere d'Arago era luny de aqui be sis jornades o pus. E axi quant aço hac oyt lo rey de França, dix al comte de Foix e al senescal de Tholosa: que anassen ab ells abduys, ab pocha companya, a la vila de Perpinya, e que parlassen ab los homens de la vila, e quels dixessen: que, si volien dar compra e venda a la ost del rey de França, que hom nols faria enuig en res, enans los pagaria hom a llur volentat de tot ço que vendrien, e nols entraria hom dins los murs de la vila, sino aytant com ells volrien; encara, si aço feyen, el rey de França e el rey de Mallorques los perdonaria tota res que fet los haguessen; e si aço fer no volien, sabessen per cert que hom los talaria les heretats e les vinyes; e el rey de França null temps nos partiria de aqui tro que los hagues presos per força; e puix ja no trobarien ab ell nenguna merce.

Ab aytant, vengueren s'en lo comte de Foix e el senescal a la vila de Perpinya; e foren, e dixeren axi com los era estat manat. E els ho-

(1) Citeaux.

mens de Perpinya qui hagueren haguda la missatgeria del rey de França, hagueren llur acord; e veren que nos porien ne tenir longament contre lo gran poder del rey de França ne el d'Arago no havia aparellat llavors com los pogues be ajudar; e faheren e atorgaren plet ab lo rey de França, en la manera e en les condicions d'amunt dites, mala a llur obs, segons que veurets. Mas molts d'ells, e dels millors de la vila, no volgueren contendre en aço, ne volgueren trencar llur fe ne llur naturalea vers lo rey de Arago, al qual havien jurat lonch temps havia, ab volentat del rey de Mallorques llur senyor, de valer e de ajudar contra tot hom qui ab ell fos en guerra, e encara si aquell rey de Mallorques ho contrastava, segons que en les cartes de les covinences es contengut, qui foren fetes entrel rey d'Arago e el rey de Mallorques. E axi molts d'ells, qui en aço no volgueren consentir, segons que d'amunt es dit, ixqueren se de la vila de nit, ab llurs infants e ab llurs mullers, que menar los s'en podia, e ab llurs bens mobles que s'en pogueren portar vengueren s'eu al rey d'Arago e en la sua terra.

E el comte de Foix e el senescal, quant hagueren acabat ab los homens de Perpynia lo fet per lo que eren venguts, tornaren s'en al rey de França e al cardenal e comtaren los ho. E sempre lendema feu lo rey de França desatendar les osts; e atendaren se entre Perpynia e huna casa del Temple qui ha nom lo Mas de Deu. E ixqueren li los homens de Perpinya, e feren li homenatge e sagrament: que nols nourien[1] de aquesta guerra, ans li observarien les covinences que li havien promeses de attendre, en poder del comte de Foix e del senescal de Tholosa. El rey de França en apres, ab ses osts ana d'amunt e d'avall per Rosello. Eren tants les gents que nols podia hom capdellar que nos destroïssen la terra, aytant com podien, a totes parts. E ab tant lo rey de França hac entes quel rey d'Arago era fuyt e sol no s'havia cura de aquesta guerra; e ordena que lendema entras en Catalunya. E vench s'en atendar ab ses osts prop hun lloch qui s'apella el Volo[2] e es luny de Panisars dues llegues, poch mes o poch menys.

(1) Ils ne lui nuiraient pas.

(2) Le Boulou.

Ara lexa a parlar lo libre del rey de França e de ses osts, e parlara del noble rey En Pere de Arago e de Cecilia.

CAPITOL CXXXIX.

Com lo noble rey En Pere d'Arago ab fort pocha companya, s'en puja al coll de Panisars.

Diu lo comte que, quant lo rey d'Arago fo vengut de Perpinya en la sua terra de Catalunya e n'hac lexada anar la regina muller del rey de Mallorques, e presos al castell de Torrella de Mongriu sos fills, e el fill del senyor de Narbona que hac de altra part trames en preso a la ciutat de Girona, si fo en gran treball de passar huna guerra, qui era llavors gran e soberga entrel comte de Ampuries e En Dalmau de Rocaberti. El rey feu sobre aço tot son esforç com la pogues adobar; e adoba los; e avench los ab dos quant hi hac be treballat. E puix ell entes per cert quel rey de França e el cardenal, ab aquell poder que d'amunt es dit, eren ja en Rosello per entrar en Catalunya. E tots dies los ardits els missatgers venien al rey d'Arago: quel rey de França ab ses osts se acostava poch a poch vers sa terra fortment. E el rey de Arago en aquella saho no era be aparellat de esperar tan gran poder com aquell era, per mar e per terra, car ell no havia encara ajustats ab si huytanta cavallers per nulla res del mon, ne servents, sino los maynaders[1], ne havia encara asoldadats ne aplegats nenguns cavallers de sa terra ne d'altre lloch, ne ne havia armades galeres ne negun altre vexell sobre mar, ne aparellat bescuyt ne altre arnes de qual pogues armar; que ans s'en entrameti menys, ne s'en era entrames tro aci, que si hagues a guerreiar ab hun sotil caballer de sa terra. Pero, quant veu que axi era, e que, si no y acorria en breu, que tot era perdut, trames lletres a les osts de Gerona e de tota sa vegueria[2], e de Barcelona, e de Lleyda, e de Taragona, e de Tortosa, e de Valencia, e de tota Catalunya, generalment a tots los homens de les sgleyes, del Temple, del Espital, e dels altres ordens de cavallers, e d'altra part a tots los richs-homens de Catalunya: que, mantinent, vistes les presents, pensasen de atendre

(1) Les gens de sa menée, de sa maison.

(2) Viguerie.

ab llurs armes al pus tost que poguessen, a cavall e a peu, lla hon lo rey fos, per deffendre la terra als Francesos, qui eren ja en aço que devien passar ja les munts qui partien Catalunya e Rosello.

E puix, quant les lletres els missatgers del rey d'Arago foren venguts per tota la terra, maravellaren se molt d'aquest ardit e de la saviesa del rey d'Arago, qui tant havia tengut de aço a fer que per força se havia a fer. Empero arearen se tota la gent de la terra al mils que pogueren, per complir lo manament del rey; mas ell los havia tant trigat de fer saber, e aytanbe tan breu temps asignat de seguir lo seu manament, que, ab la pobrea e ab la carestia qui era llavors en Catalunya, les gents nos pogueren tan be arear, ne aparellar tants, ne en tal manera, ne tantost, com mester fora; ans del lloch e de la vila hon se pensava hom que deguessen exir deu milia homens de peu, non exien bonament mil. Mas no y podien als fer, per les rahons d'amunt dites. E aquelles elexes no y foren al temps quel rey havia manat que y fossen, jatsia que tuyt hi haguessen fet llur effort. Per que, al rey de Arago cuyda tornar a gran dapnatge, e a tota sa terra, si Deu no li'n valgues e la sua certea, per ço car, lo dia quel rey de França hac ordenat que lendema mati entras en la terra de Catalunya, lo rey d'Arago era llavors en huna sua poblacio qui es en Ampurla, qui ha nom Figueres; e nos cuydava quel rey se fos encara tan prop ajustat a sa terra. E aquel dia ell sabe per les espies que ell havia en les osts del rey de França, quel rey de França havia fet e ordenat per lendema mati, passas hun coll qui ha nom Panisars[1] per entrar en Catalunya. E lo rey, com aço hac entes, maravella s'en molt, e stech entre si e molt pensivol, no per reguart ne per temor que ell hagues, mas temes que les gents de les sues terres nos donassen espahordiment e esmay, quant sabessen quel rey de França fos passat deça los munts, menys de colps. Per que, lo rey fo en molts pensaments; e no sabe si fes manament per la terra: que tuyt lexassen los llochs plans e ques alçassen en los castells o en les forces, o ell se ixques a carrera als Francesos. Empero, quant hac sabut aço e pensat, hague bon cor e enfortit; e pensas que si a fi venia, mas valia que moris estant rey, que si sos enemichs se honrassen d'ell a la llongua en nulla res.

Ab tant, apella totes ses maynades e sos scuders qui eren aqui ab ell, e ab los homens de aquella vila partis de alli mantinent[1], e vench s'en avant vers los murs, en hun lloch que ha nom la Junqueres, qui no es luny media legua del coll de Panisars. E com foren aqui, feu aclvadar los cavalls; e entretant feu estendre aquella pocha gent que y havia, per la muntanya; e puix feu los manament que fessen moltes fogueres a totes parts. E fo fet axi con ell hac dit e manat; e feren ne be en docents llochs fogueres tan grans que semblaven que totes les osts de Spanya hi fossen, tan grans fochs e llums hi havia. E apres, lo rey d'Arago feu fer huna alimara vers la Junquera, axi com havia empres. E les gents de la terra qui veren aço, estigueren se aquella nit en llurs llochs axi com se staven. Mas lo bon mati pensaren tuyt de attendre vers lo coll de Panisars a totes parts. Axi que, en breu de dies, hac grans gents e grans companyes ab lo rey d'Arago al coll de Panisars. E foren hi tots de Gerones, e de Ampurla, e de Campredon, e de tota aquella terra. E apres de pochs dies vench la ost de Barcelona per mar e per terra. E aytants com foren, eren molt ricament aparellats de bell arnes. E axi, poch a poch, les gents de Catalunya se replegaren totes, o la major partida, al coll de Panisars ab lo rey; e majorment homens a peu; per ço com los cavallers nos podien arear tan yvaç; quel rey nols havia fet acorriment encara de nenguna res ques areassen. E per ço que les osts de Catalunya exissen e venguessen aydar pus yvaç e pus coratjosament, lo rey d'Arago feu manament a son fill N' Amfos, qui era llavors en la ciutat de Barcelona: que fes manament per ses lletres a tots los llogars de Catalunya, pochs e grans, que fes repiquar les campanes e els senys[2] de nit e de dia, per tal que tots cells que-u oyssen e fossen de edat de portar armes, atenguessen al rey, e nos poguessen escusar de aço, segons qu'es scrit en lo Usatge de Barcelona, que diu que : « Si princep de Catalunya, comte de Barcelona, per algun cas sera assetiat per sos enemichs, o ell sos ene-

(1) Voyez Muntaner, p. 334.

(1) 10 mai 1285.

(2) Cloche, d'où toc-sin, de *tocar-seny*, toucher, sonner la cloche.

michs tendra assetiats, e oyra hom que algun princep vingua a combatre ell sobre sa terra, e aquell princep comte de Barcelona havra mester ajuda, e sobre aço havra amonestats los homens de sa terra per lletres, o per missatgers, o per aquells senyals que son acostumats, ço es assaber per faro o per alimares, tots los homens, sis vol cavallers o servents, qui haguen edat de poder combatre, tantost com aço havran vist o entes, al pus yvaç que ells puxen, vinguen a ell socorrer; e si null hom hi fallia en la ajuda la qual en aço fer li poria, si terres te per aquell princep, tots temps ho deu perdre; e qui no terres te, deu li esmenar la desonor o el defalliment que li havra fet, axi com ha promes ab son propi sagrament; per tal que null hom no deu fallir a son senyor ne a princep, e a tan gran obs e a tan gran necesitat. »

E quant N'Amfos, fill del rey d'Arago, hac oyt lo manament de son pare, feu fer, axi com d'amunt es dit e son pare lo rey d'Arago En Pere li havia manat. Per que les gents de la terra feren tot llur poder e llur effort de arear se al pus tost que pogueren. E cells qui poder ne havien, vengueren al coll de Panisars per ajudar a llur senyor lo rey de Arago. E el rey d'Arago En Pere ordena ses osts per diversos logars. E posa la ost de Lleyda tota primera vers la part hon devien venir los Francesos, be gran miga legua luny de totes les altres osts, per ço que conexia e sabia que los homens de Lleyda eren pus esperts e pus abreujats, a peu o a cavall, que neguns dels altres homens de viles ne de ciutats que ell hagues, que cavallers no fossen; e atressi com ells hi havien mes homens a cavall e mes cavallers armats, que quaix les millors tres osts que y fossen de ciutats no n'i havia.

Ara lexa a parlar lo libre del rey d'Arago e de ses osts, e parla del rey de França.

CAPITOL CXL.

Com lo rey de França ab tota sa ost s'en torneu al pla de Rosello.

Diu lo comte que, quant lo rey d'Arago hac entes huna nit, segons que d'amunt es dit, quel rey de França devia entrar lendema en Catalunya, e ell s'en fo pujat ab pocha companya sus alt al coll de Panisars, e hac fetes fer fogueres de moltes parts, per tal que paregues que moltes osts eren ab ell; e les talayes quel rey de França havia posades aquella nit per los puigs e per los llochs alts e per les partides aquelles, fo semblant, quant veren les fogueres quel rey d'Arago feya fer tantes e en tants de llochs, maravellaren se molt e cuydaren se que totes les gents del mon fossen aqui; e trameteren missatge al rey de França; e el rey de França, quant ho hac oyt, trames per lo cardenal que vengues ab ell, e per alguns altres richsh-omens que eren de son consell. E quant foren venguts denant, dix los axi : « Mala maginança don Deus a Pere d'Arago, car ell nos ha feyt treballar tant en va. » E respos lo cardenal tantost : « Per que deyts vos aço, sire? » E respos lo rey de França en son lenguatje frances : « Sire cardenal, yo-us dire per que. Vos e nos havien entes, ans que e entrassem en la terra de Pere d'Arago e de Rosello, que Pere d'Arago s'en era fuyt e havia desemparada sa terra. Ell feu ho tot per falsia; car no s'es mogut per nulla res que nos hajam fet tro ara; que sabe que nos deviem entrar dema en sa terra; e es vengut esta nit; e s'es atendat al coll de Panisars ab totes ses gents per defendre a nos lo pas; pero que nos pot fer que nos entrem dema en Catalunya, axi com nos haviem ordenat. Ans nos covendra tornar atras; sino gran mal hic poriem pendre. » El cardenal qui aço hac oyt fo molt fello e despagat d'aci en leix, tant que de huna peça no poch respondre mot. E en apres dix : « Puix axi era, que fessen ço que porien. »

E tota aquella nit guaytaren se molt be en la ost de França; e al bon mati desatendaren les tendes e tornaren s'en sus al pla de Rosello; e al tornar, passaren prop de huna vileta qui era de huna dona qui havia nom N'Aligsen de Mont-Esquiu; e amava molt al rey d'Arago; e per ço no y lexa entrar los Francesos, ans se deffes a ells molt fortment. Els Francesos qui veren aço tingueren se per ahontats; e acostaren se al mur de aquella vileta, qui ès assats en lloch pla, salvant que es vallegada; e donaren hi be tres o quatre batalles, en les quals perderen moltes gents a cavall et a peu; e hanch no la pogueren pendre. E veren que massals[1] cos-

(1) Leur coûterait trop.

taria, e no y combateren pus. Mas atendaren se allens prop aquella nit; e lendema mati vench hun avolot en la ost del rey de França, mentre ques dinaven, ço es assaber: quel rey d'Arago ab tot son poder e ab deu milia Serrayns ginets, e ab be cent milia homens de peu, que passaven d'amunt per la montanya, e que venien a entrar en Perpinya, per ço com deyen, quels homens de la vila de Perpinya li devien llivrar la vila, e puix lo rey d'Arago ques meses alli, e vedaria lo pas als Francesos que no passassen deça; e axi tendria al mig lloch aquells qui passats eren, e quels donas batalla. E quant la ost del rey de França hac oyt aço, desatenda e yxques yvas e tost de aquell lloch: que hanch no fo a temps a replegar tota llur roba, ans lexaren aqui cells de la ost matelaffs e tendes, e altres caxes plenes de cayrells e armes moltes que no podien axi tost carregar; e partiren se de aqui, e vengueren s'en atendar prop la vila de Perpinya. E cells qui eren en establiment en la vila de Volo[1] ixqueren deffora e preseren aquella roba e aquelles armes que havien lexades los Francesos, segons que d'amunt es dit, e meseren les dedins en la vila. E els Francesos vengueren se atendar, segon dit he, prop la vila de Perpinya, e veren que aço que havien entes del rey d'Arago no era res, e tengueren se per fort escarnits. E el rey de França hac son consell ab lo cardenal; e dix li que, si no prenia consell al fet dels homens de Perpinya, en guisa que fossen segurs d'ells e ques poguessen en ells fiar, que tot llur fet era perdut; per ço com tots jorns se mouria ravato en llur ost, axi com ara havia fet; e axi farien gran perdua: « Certes, dix lo cardenal, vos deyts ver. E es mester que y prenau consell. E podem lo pendre en esta manera. Vos trametrets missatge als homens de Perpinya: ques ixquen tots, o la major partida d'ells, aci deffora, que vos volets ab ells parlar de alguns affers; e ells faran ho. E vos, d'altra part, havrets fet entrar abans, poch a poch, gran res de nostra gent en la vila, a scusa de comprar vianda. E axi com los homens seran de fora ab vos e am mi en parlament, sis poden avenir ab nos ne volen fer tot ço que nos vullam, sino retendrem los nos tots presos. E aquells qui seran dels nostres en la vila, barregaran tota la vila. E havrem pus tost Rosello a nostra volentat, pus que hagam la vila de Perpinya. »

E respos lo rey de França al cardenal e dix li: que aço nos podia fer per nengun tall, per ço car ell havia jurats e assegurats ab sagrament e sobre sa fe los homens de Perpinya, e no seria bo que ell trencas sa fe, car tot princep deu tenir e observar a amichs e a enemichs sa fe. E dix li lo cardenal: que no fos en res de aço, que ell tenia lloch de apostoli que era vicari de Deus; e axi, de part de Deu, ell lo absolia del fet aquell e de tot sagrament que ell fet los hagues; que mes valia fer aço, que si la sgleya de Roma ne la corona de França romanien ahontats ne escarnits. « Ara, ço dix lo rey, pus axi ho deyts, façam ho axi com ho havets consellat. »

E mantinent trames lo rey de França hun cavaller qui era companyo del comte de Foix, per nom En Ramon Roger, a la vila de Perpinya, qui dix als promens de la vila, de part del rey de França: que aquell rey de França los requeria els pregava, e el cardenal atressi, que ixquessen a parlar deffora, la major part d'ells si tots no podien, que ells volien parlar ab ells de coses que serien profitoses al rey de Mallorques. E quant los homens de Perpinya hagueren oyda la missatgeria del rey de França, sol nos sospitaren de res, per ço com ja eren assegurats, mas que tots ensemps, o la major partida, ben arreats de vestits nobles, sens totes armes, ixqueren deffora per oyr ço quel rey de França volia dir. E quant foren denant lo rey de França, besaren li la ma e feren li reverencia aquella que pogueren, e demanaren li per quels volia. E ell dix los:

« Barons, vos altres sabets que yo son vengut en esta terra per manament del apostoli qui m'i fa venir per conquerir la terra de Pere d'Arago, qui es donada e atorgada a mi e a mon fill Carlot per lo apostoli. E sabets encara que yo son vengut ab volentat e ab consentiment de vostre senyor natural En Jaume, rey de Mallorques. Ara yo vull esser segur de vos altres, en manera que yo e mes gents nos puxam en vos fiar. »

E respos hu dels homens de Perpinya qui parla per tots: « Senyor, nos crehem e sabem tot ço que vos deyts; mas, si-us membre a vos, nos vos havem fet sagrament e homenatje que no-us nojam a vos e a vostra gent en nulla res,

[1] Le Boulou.

e no-u havem fet depuix que promes vos ho haguem. E ara, ço que deyts no sabem per quin enteniment vos ho deyts, que nos, ço que havem promes, nos atendrem sens falla. E altre sagrament no-us ne poriem fer, sino aytal com ja-us havem fet. »

E respos lo cardenal, que aqui era present, e dix al rey de França : « Sire, no façam longues noves ab aquests homens, que yols dire breument ço que vos los havets en cor de dir, si ho volen fer per grat, sino facen ho per força. — Ara, digats los ho vos, ço dix lo rey de França. »

E llavors giras lo cardenal als homens de Perpinya, e dix los axi :

« Barons, lo rey de França ja-us ha dit que vol esser segur de vosaltres; e mana-us que façats axi com ell o yo vos direm. E yo aytambe dich vos ho, e man vos, de part de Deu, en esta manera; ço es assaber : que llivrets en ostatges cent homens dels millors de la vila, aquells que yo vos anomenare per escrit, al rey de França, e que ell los puxa trametre en França o lla hon se volra ; e ells haguen de ques fassen llur obs, sis volen. E encara deman mes : que tot hom qui vulla albergar en la vila, dins de Perpinya, en vostres alberchs, que-u facen, e vosaltres queis donets compra e venda de tota res que hajats, axi com conexera lo senescal del rey de França. »

E quant lo cardinal hac dit aço, se tengueren los homens de Perpinya per perduts, e hagueren llur acort, e no gosaren sols tornar paraula contra ço que dit era ; mas, axi com homens presos e forçats, atorgaren tot son enteniment al rey de França ; e tornaren s'en a la vila, e feren gran dol, ells e llurs mullers e llurs infants, per ço car no sabien quals serien aquells quel rey de França s'en menaria en ostatge. E puix, com vench al vespre, fogiren s'en molts, per paor dels ostages, de nit, a peu ; que s'ixqueren de la vila, e lexaren tots sos bens, e vengueren s'en al rey d'Arago, al coll de Panisars. E lendema mati, lo rey de França demana los cent homens d'ostatges, e livrals li hom, axi com ell volch demanar. E puix los Francesos entraren en la vila e meseren se en los alberchs; e prenien se tot ço que volien, e forçaven les dones e les donzelles, e feren aqui molta de mala ventura, que seria longa cosa de retreer. Mas hun comte qui era de Picardia ho compra tot molt be ; per ço com ell alberga en hun alberch de hun rich hom de Perpinya que havia la pus bella dona de Perpinya per muller ; e aquel comte pres la per la ma, e mes la en huna cambra, e volia la forçar per ço que jagues ab ella. E ella, axi com a bona e prous, no lo y volch consentir per nulla res. E quant aquest comte viu que no acabava res ab ella, trach se lo coltell e degolla la aqui mateix, e lexa la star. El marit, com lo comte s'en fon exit, entra en la cambra e troba sa muller degollada e morta, e fo molt dolent en son cor; mas sol no-u feu res aparer, ne sol no-u feu res semblant que s'en donas cura. E quant vench al vespre, al sopar, ell trames ses presentalles de vin blanch al comte; e el comte bech tant ab sa companya que tuyt foren embriachs. E sempre quant foren mesos als llits dormiren tuyt. E aquell hom oste seu, a qui aquell havia morta sa muller, arreas e trames de nit sos fills a peu vers lo coll de Panisars, ab los diners e ab l'altra roba que pogueren aportar. E ell, ab dos nebots seus, romas en l'alberch seu. E quant ell veu que tots los Francesos dormien ben ferm, ana s'en ab son coltell tret als llits, de hu en hu, e al comte tot primer; e ell los degolla tots, ço es assaber lo comte, ab trenta dos de sa companya, entre cavallers e scuders ; e lexals star, e vench s'en darrere sos fills al coll de Panisars al rey d'Arago, e comta lo y tot.

Ara lexa a parlar lo libre del rey de França e parla del rey de Arago qui es al coll de Panisars.

CAPITOL CXLI.

Com los Francesos prengueren la ciutat de Euna per força d'armes, e mataren totes les gents de la ciutat.

Diu lo comte que, quant les gents del rey de Arago foren ajustades e replegades al coll de Panisars, e el rey de Arago sabe quel rey de França era tornat atras, sabe li molt greu com axi s'en era tornat, menys de colp. Mas tots los almugavers e els cavallers e els servents feyen ardits molts en la ost del rey de França, e amenaven homens presos, e besties, e moltes altres coses; mas tot Rosello, aytant com tot lo pla era, se tenia per lo rey de França, salvant la ciutat d'Euna[1] quis reclamava per lo rey

(1) Elne, du nom d'Helena, mère de Constantin. C'est là que mourut l'empereur Constance son petit-fils. (V. Mont., p. 335.)

d'Arago. E aqui eren se recullides grans gents de les terres, ab prou vianda e ab llurs infants e ab llurs mullers; mas feyen que folls, per ço com en aquell lloch no havia tal força que jas pogues tenir al poder del rey de França, combatent encara sens ginys, a scut e llança.

Els homens d'Euna trameseren missatge al rey d'Arago al coll de Panisars, quels trametes homens a cavall, aquells que pogues, per guardar la ciutat d'Euna ab ells ensemps; per ço car ells no havien null hom a cavall en aquella saho. E lo rey d'Arago, com ho hac oyt, trames hi hun cavaller de Catalnuya, per nom En Ramon d'Urig ab trenta cavallers ab llurs cavalls armats. E huna nit avallaren lla jus e entraren en la vila, que hanch nols veren los Francesos. E quant vench sempre per lo mati, fon lo rey de França denant Euna atendat, ab ses osts que tenien de aqui tro a Perpinya, que per poch hi ha dos legues; e feu dir als homens d'Euna: ques retessen a ell per fer d'ells sa volentat, sino ques aparellassen de la batalla. E els homens d'Euna responguereu li : que nos retrien pas a ell, mas que eren aparellats de la batalla e de tota res que volguessen. E els Francesos qui veren que homens a cavall hi havien, cuydaren se que mes n'i hagues; e nols donaren batalla ne altre, sino quels feyen algunes esdemeses tro al mur; e no y guanyaven res; que tota vegada n'i romanien qui trenta, qui quaranta o pus. E puix, quant vench lo tercer dia, lo rey de França e lo cardenal foren despagats; e ordenaren que lendema los donassen batalla a totes parts, e, si sabien morir, que prenessen la vila per força. E aquells de dins hagueren sabuderia de aço. En Ramon d'Urig comfortals fort e mes los bon cor a tots. Mas los companyons qui eren ab En Ramon d'Urig robaren los alberchs dels homens de la vila; e prenien ço ques volien, e no s'en volien capdellar per aquell En Ramon d'Urig. E els homens de la vila qui-u veheren que axi era, cuydaren se que En Ramonet d'Urig hi consentis, e anaren tot lo dia per lo mur, murmurant entre ells, e feyen consells ça e lla ab ells mateixos. E En Ramonet d'Urig qui viu aço, cuydas quels homens haguessen parlat plet ab los Francesos menys d'ell, e quels llivrassen la vila; e ell tench se per perdut, e pensas que fos trayt. E quant vench al vespre, sus a la miga nit, ixques de la vila ab sos cavallers qui ab ell eren venguts; mas no cregats que s'en portassen armes ne s'en menassen los cavalls; ans s'en hagueren a exir, e no sabut, per huna corda. E se assogaren per lo mur, per aquella part hon era pus baix. E axi anaren s'en, que hanch nols sentiren dins ne de fores, tro que ja foren en lloch saul. E llavors les scoltes dels Francesos los sentiren anar, e conegueren que de la vila eren e que s'en exien, e cridaren grans crits darrere ells. E cells qui eren en la vila, qui sentiren aço, anaren vers aquella part hon solia estar En Ramon d'Urig, e no y trobaren nengu; e tengueren se per perduts, car bes cuydaven que s'en fossen passats als Francesos e que consentissen la tracio contra ells. E puix, quant vench per lo mati, conegueren los Francesos que null hom a cavall no y havia, acostaren se al mur de totes parts molt fortment e dura. E preseren hi gran mal; e hun rich hom de França, molt honrat, hi fo ferit ab hun cayrell de ballesta de dos peus, e sempre caech mort fret; si que tants s'i ajustaren per llevar aquell, que aquells de lla dins se cuydaven que fos lo rey de França o son fill. Mas lo poder de fora era tant, e donaren los tantes batalles, que, ans que de aqui partissen, preseren la vila per força, e entraren dins. E aqui lexaren se anar a homens e a fembres e a infants, axi que no y guardaren res; ans entraren en les sgleyes de la vila e robaren les, e trencaren les creus e les ymatges dels sants que y eren, e gitaren ho tot a perdicio; e gitaren les reliquies dels sants que y eren. E prenien los infants petits, e batien ne les parets, e puix jahien e forçaven les fembres vidues e poncelles e les altres, que no y guardaven reverencia de sgleya ne de altar; ans jahien ab elles aqui e leix. E puix com hi havien jagut tant com volien, occien les e nafraven les malament; que no y valia merce clamar ne cridar nulla res; que hanch tan gran legea, ne tan gran crueltat no fo feta per gens de nenguna ley de crestians, ne juheus, ne pagans; que major crueltat fo que aquella del rey Erodes, com feu occiure los ignocens en la ciutat de Betlem.

E quant la vila d'Euna fon presa, e els Francesos hagueren morts tots los homens e les fembres qui eren en la vila, enderocaren totes les cases e els alberchs de aquella vila, que hanch no y romas quaix pedra sobre altra;

descobriren les sgleyes e meteren hi foch, e cremaren tota la vila, que legea era qui la veya; e puix lexaren la estar. E partiren se de aqui tots ensemps ab gran goig e alegre. Mas sol aquest peccat los deguera destroyr tots, coms sis feu; aquest ab d'altres e puix ne feren, e compraren ho be. E puix vingueren les novelles al rey d'Arago que la ciutat d'Euna era presa. E ell fo molt despagat, no per la perdua del lloch, mas per les gents qui s'erien perdudes; mas ell sabia be que be-u havien comprat, tants e de bons n'i havia morts dels Francesos.

CAPITOL CXLII.

Quant lo rey En Pere d'Arago ana a Coplliure per haver lo castell de Coplliure.

Mentre quel rey d'Arago estava en estes paraules, vengueren li missatgers de hun castell ben fort, qui es riba mar e es del rey de Mallorques, sus al entrant de Rosello vers aquella part de Catalunya; e lo castell aquell ha nom Coplliure. E dixeren li aquells missatgers, de part de tots los homens de Coplliure: que si ell anava ab companya a cavall e a peu, en manera que pogues be stablir aquell castell, que ells lo y donarien. E quant lo rey d'Arago hac oyda la missatgeria, dix als missatgers: que s'en tornassen, que ell no volia emparar aquell castell; que reguart havia que no fos escarnit per los homens mateix de la vila. E los missatgers tornaren s'en a Coplliure als homens de la vila, ab la resposta quel rey los havia feta. E los homens de la vila tantost, los demes, dels grans tro als menors, volien de tot en tot la senyoria del rey d'Arago; mas alguns n'i havia qui contrastaven. E quant saberen aço, feren ho assaber a hun cavaller qui tenia lo castell de Coplliure per lo rey de Mallorques. E ell cavaller aquell havia nom Arnau de Sagra. E feren li assaber axi: quels homens de la vila quaix tots volien tenir lo castell e la vila per lo rey d'Arago e que li volien llivrar. E l'altra partida dels homens de la vila qui eren de volontat ab lo rey d'Arago nos cuydaven que negu sabes aço que ells tractaven. E arrearen altra vegada llurs missatgers, ço es assaber los millors quatre homens de aquell lloch; e trameseren los al rey d'Arago; e dixeren li: que molt se maravellaven de la sua saviesa, com ell, segons los affers en que era, rebugava de pendre tan bon castell com Coplliure, e majorment com hom lo li volgues llivrar, que res no li costaria. E el rey d'Arago respos: que puix axi-u deyen, assajaria si deyen veritat, axi com ho havien dit, e que seria tal dia ab aquella companya que millor li fos. E los missatgers, quant hagueren oyda la resposta del rey, ab gran goig tornaren s'en a Coplliure. E lo rey d'altra part arreas lendema mati tro a cinquanta homens a cavall e ab mil a peu, en tal guisa que, al sol exit, fo denant lo castell de Coplliure en huna vinya. E lo rey cuydas que aquell qui tenia lo castell consentis en aço quels homens de la vila havien fet e parlat. E mana a les companyes qui eren ab ell quel sperassen aqui. E ell, ab hun companyo, cavalcant ab son cavall e ab son perpunt vestit, acostas al mur de aquella part del castell e demana si era Arnau de Sagra. E ell respos li: que hoc esser, e qui era ell quil demanava? E lo rey dix li: « Yo son lo rey d'Arago; e son vengut aci pendre lo castell, si llivrar lom volets, axi com me havets trames a dir dues vegades. » E el cavaller qui era en lo castell maravellas molt com aço oy dir; e dix li: que no conexia que ell fos lo rey d'Arago e que s'acostas mes avant. E lo rey dix li: « Nom conexets vos a mi! E yo be conech a vos, e vos si-us fets a mi atressi. Que veus mon perpunt e mos senyals e ma sella e tot mon arnes. » E el cavaller respos li altra vegada: que nol conexia, mas que s'acostas mes avant. El rey acostava se poch a poch, e parlava alt per quel cavaller lo conegues en la paraula. Mas lo cavaller li deya: que ell nol conexia, tant li era luny. El rey qui viu que escarn se treya d'ell, dix li: que si volia fer axi com promes li havia, sino que-u digues. E quant ell hac aço dit, hu de aquells qui staven al mur del castell dix a hun ballester qui li estava apres, que li tiras e que nol scoltas pus. E lo ballester va deserrar la ballesta. E lo rey qui viu aço punyi son cavall dels sperons e torna s'en a sa companya, e tench se molt per escarnit de aquest fet. E puix devalla s'en ab sa companya tro sus a la vila qui es riba mar, en torn lo port qui y es; e trencaren les barreres e barbacanes que y havien fetes, e per força esvaïren la vila tro sus al mur vell, e meseren foch a tot, e cremaren

galeres e barques e altres vexells qui eren al port. E quant aço hagueren fet, torna s'en lo rey ab sa companya al coll de Panisars. E los homens de Coplliure, aquells quis tenien de la sua part, tengueren se per fort maravellats, com axi havien fet venir aqui lo rey d'Arago de bades. E volgueren hi trametre altra vegada missatgers; mas entretant, aquell qui tenia lo castell hac fet aço saber al rey En Jaume de Mallorques qui era en la ost del rey de França, e trames li a dir : que pensas de correr e venir ell personalment, sino lo castell de Coplliure havia perdut. E el rey de Mallorques, que oy aço, cavalca mantinent e vench se vers Coplliure; e lendema mati, com los missatgers e els homens de la vila devien tornar al rey d'Arago, veren quel rey de Mallorques llur senyor era a les portes e venia. Tengueren se per sobre presos; e axi la missatgeria romas; e lexaren entrar lo rey de Mallorques dins en la vila, ab convinences que feu als homens de la vila, que ell no llivraria aquell castell als Francesos.

CAPITOL CXLIII.

De hua gran ardit que feu N'Uguet comte d'Ampuries contra los Françesos.

Quant lo rey d'Arago, segons que d'amunt es dit, s'en fon tornat al coll de Panisars, trametia tots dies cavallers e servents a la ost del rey de França; e guanyaven hi molt; e feyen de grans ardits. Entrels altres ardits s'en feu hu N'Uguet, comte de Ampuries, aytal. Ell hac espiat hun dia, que mil e cincentes besties eren vengudes de la ost del rey de França prop de Coplliure, per aportar vi a la ost, de hun lleny de Mallorcha qui l'havia aqui aportat per mar e descarregat. E quant lo comte d'amunt dit hac aço espiat, aparellas tro ab cent servents e ab cinquanta homens a cavall, e partis de nit de la ost del rey d'Arago, que nengu no sabia quin ardit se volia fer. E quant vench lendema mati, hac tant anat ab sa companya d'amunt dita, que fo fora de tot Ampurla, e de tota la vall de Banyoles e fo passat de lla lo castell de Coplliure, en guisa que nengu nol vee. E aqui ell parti sa companya en tres parts, si be s'era pocha ; e feu metre les servents en aguayt, levat ell que romas, ab si set cavallers; e feu manament que nengu nos mogues tro que ell hagues ferit e desrengat.

El comte, ab los d'amunt dits set cavallers, lunyas molt de sa companya, e ana s'en costerejant vers lo cami hon se pensava que aquella requa dels Francesos devia venir ; e ell cuydavas que encara no fossen anats en lla. E quant hac molt cavalcat, ells veren venir aquelles adzembles qui s'en anaven ja carregades de llur vi. E el comte qui-u viu, aturas e mes se de tras de hun puig, prop del cami, ab los dits set cavallers, per tal que aesmas quina companya eren los Francesos qui anaven ab les adzembles. E quant ell se fo dexat del cami, les adzembles dels Francesos foren ateses. E havia ab elles dos milia homens a peu e cent xixanta homens a cavall, qui venien en la reguarda de les adzembles. E quant los cavallers del comte les hagueren vistes, dixeren al comte : que no era bo que ferissen en ells, que be n'i havia a hu trenta o quaranta dels altres. Mas lo comte respos : que pus venguts eren, e tant avançats s'eren, que ferissen en ells, en los primers; per ço com no y havia null hom a cavall, que tots eren en la reguarda; e ans que aquells de tras hi fossen attesos, hi havrien ells fet gran dan e mal. E tots respongueren que farien sa volentat, jat sia que massa fos gran ardiment de fer. Ab tant, quant de les adzembles dels Francesos hac passades tro a cent e dels servents be mil, lo comte ana desarengar ab los set cavallers; e ixqueren del aguayt cridant tuyt : « Arago! Arago! » E anaren ferir ardidament sobrels Francesos e servents. E els cavallers dels Francesos primers e derrers qui veren aço, cuydaren se quel rey d'Arago fos aqui en aguayt ab gran companya, e foren fort espaordits com axils havia hom saltegats soptosament e a no sabut, en lloch hon ells cuydaven anar sauls e ab salvament; e tantost meseren mans a fogir los primers, tot dret per lo cami amunt. E els darers, ço es a saber los xixanta cavallers, quant veren aço, cuydaren se quels primers foren desbaratats ; e preseren la volta a travers. E com pogueren anar per cames de cavalls, passaren tro als primers. E puix al cami, com mils pogueren, ab los altres en semps meseren se en fuyta ; e fogiren be miga legua, que hanch no gardaren quils encalsava.

El comte de Ampuries hac entretant mort gran res dels servents, que no pogueren fogir,

tant eren guarnits, e d'altres de les adzembles qui eren romases de tras al dos. E puix, quant viu que axí fogien los cavallers francesos, donals de tras al dos e encalsals gran res. E com molt los hac encalsats, hun cavaller dels Francesos qui era cap llur, molt prous e espert de ses armes, giras de tras e veu que nols encalsaven sino set cavallers, e per set cavallers eren fuyts be miga legua e havien pres tant gran mal; e tench se per pech, e aturas tro ab cinquanta cavallers, e replega, mala a sos obs! E puix gira la cara ab los cinquanta cavallers; e vengueren com a desesperats vers lo comte de Ampuries. E el comte de Ampuries, quils veu venir, si tots s'eren e molts altres, no creets que fogis; ans, ab los set cavallers, ixque a carrera als cavallers francesos quils venien d'amunt. E dresçaren llurs llances vers ells ab llurs scuts denant los pits; e feriren poderosament en aquells; si que, en la primera ferida, qui ab llances, qui ab los pits dels cavalls, ne abateren a terra deu cavallers francesos, qui morts qui nafrats malament. E els cavallers altres francesos se calçaren fortment a totes parts environ vers aquells; si que tant eren en mig la pressa que nos podien valer ab llances. E trasqueren les spases; e ben deu cavallers francesos acostaren se regeament al comte, si quel s'en menaren, mal son grat, be mig tret de ballesta, jatsia que ell se defensas fortment ab la espa, e fes sobre aquells de grans colps e de mortals; mas no li valia res, tant era en lo estret.

E entretant los cavallers e els servents quel comte havia lexats en lo aguayt, hagueren entes aquest desbarat, e tengueren se per molt mal exits, car no y eren estats, ne no sabien de llur senyor lo comte si era mort o viu; e pujaren en llurs cavalls aquells qui-u saberen primers; si que foren tro a trenta cavallers cells qui s'acostaren a la mescla hon era lo comte de Ampuries llur senyor. Mas, ans que ells hi fossen per ben tres trets de ballesta, hun germa del comte de Ampuries, qui era fort infant e qui encara no havia pus de setze anys, e havia bon cavall, fo adenantat primer de tots. E quant veu quel comte de Ampuries son frare era en aquella pressa e quels s'en menaven per força, mes se la llança denant, e vench corrent en son bon cavall ferir sobre los Francesos qui tenien lo comte son frare pres. El comte, quel veu venir axi espert, hac gran goig; e nomenal per son nom, e dix que feris ardidament. E ell feu ho be, que hanch nol gosaven sperar los cavallers francesos, ans li feren tots lloch; si que de oltre passa. Lo comte lo crida que tornas altra vegada. E ell feu ho de tal virtut, que cells qui havien aturat lo comte, per força l'hagueren a lexar. El comte ques senti dellivre e solt, punyi lo cavall dels esperons e ixques de la pressa.

E entretant los cavallers del comte foren atesos; e feriren ab lo comte ensemps ardidament altra vegada sobre ells, e hagueren hi gran mescla. Mas a la longua los cavallers francesos veren que no podien mes soferir la batalla; e cells qui pogueren meseren mans a fogir. E lo comte ab los seus encalsaren los gran res; e puix, quant los hagueren molt encalsats, tornaren s'en lla hon era estada la batalla e la major mescla d'ells. E los servents del comte qui eren romasos en aguayt e l'altra companya foren atesos entretant, e foren ajustats tots ensemps; e llevaren lo camp; e atrobaren hi, entrels primers e els darrers, que havien morts dels Francesos vint e set homens a cavall e be huytanta servents. E puix anaren pendre les adzembles qui eren romases dels Francesos; e trobaren, entre huns e altres, sicentes trenta dues besties. Mas del vi no s'en portaren gens; per ço com los Francesos qui les menaven, com veren que no podien als fer, effondraren ab los bordons tots los odres[1] en que aportaven lo vi, e tenia prop de miga llegua.

El comte, quant hac llevat lo camp e la pressa aturada, reconech sa companya; e no troba que y hagues perdut sino hun servent e hun cavaller, qui fo naffrat ab hun bordo com per mort per les spatles. E puix lo comte ab tota la presa tornaren al coll de Panisars denant lo rey, e comtaren li l'ardit e la presa que amenava. E el rey e tuyt alegraren se molt fort; e feren gracies a Deu, com axils donava poder sobre llurs enemichs. Ara e moltes d'altres vegades feren de molts bells ardits e assaigs entre los Francesos tots dies, que seria longa cosa de recort[2].

(1) Les outres.

(2) La relation de d'Esclot et celle de Muntaner se complètent l'une par l'autre. J'engage tous les lecteurs qui voudront bien se rendre compte de tous les details de cette interessante expédition, à comparer toujours entre eux les deux récits.

CAPITOL CXLIV.

Dels missatgers quel rey de França e el cardenal trameteren al rey En Pere d'Arago.

Esdevench se que, hun dia, lo rey d'Arago stava dins en sa tenda al coll de Panisars; e vengueren li missatgers del rey de França e del cardenal. E digueren li que ells li deyen e li manaven, de part de Deu e de aquell rey de França: que nols embargas lo pas, e quels lexas entrar per lo coll de Panisars en la terra de Catalunya, qui era donada a aquell rey de França e a son fill Carlot. « Certes, ço dix lo rey als missatgers, fort ha poch en la terra de Catalunya aquell qui l'ha donada a altre, e menys aquell qui la ha presa; car mon linatge l'ha conques ab espa. Per que sabreu tuyt que: qui la volra, costar-li-ha. »

Ab tant los missatgers s'en tornaren al rey de França, e comtaren li la resposta quel rey de Arago los havia feta. E apres lo rey d'Arago havia be establit lo coll de Panisars, e havia fet tot son forç en aquell establir, per tal com nos sospita que de nenguna altra part los Francesos poguessen entrar en Catalunya. E hanch sol nos dona cura de stablir los altres passos, sino ab servents que y feu estar, fort pochs; per que li torna a gran dan, segons que veurets.

Ara lexem a parlar del rey de Arago e de sa ost, e parlarem del rey de França.

CAPITOL CXLV

Com les gents de la ost del rey de França s'en tornen molts en llurs terres.

Diu lo comte que, quant los Francesos hagueren presa la vila d'Euna, hagueren mogut gran goig e gran alegria per raho de la dita presa; e puix, quant veren que nos podia passar los munts ne entrar en Catalunya, e veyen d'altra part los ardits quels cavallers e els servents del rey d'Arago los feyen, tengueren se fort per scarnits; e quaix desesperaven se, que guardaven a cap-munt vers la muntanya, tant la veyen alta; per que s'en tornaren molts d'ells en llurs terres. E al tornar, prenien tres pedres; e gitaven les vers lo coll de Panisars de huna en huna; e deyen que la huna gitaven per l'arma[1] de llur pare, e l'altra per l'arma de llur mare, e l'altra per llur perdo a guanyar. E puix prenien de la terra del peu de la montanya, e aportaven s'en hun bosot ple, e tenien llur carrera; e deyen quel perdo havien guanyat, puix que la terra havien vista e s'en portaven. E axi per aquesta raho tornaren s'en gran res, huns ques morien per malalties e per fam, e alguns quen occien a vegades, tant se encontraven ab la companya del rey de Arago. Si que la ost del rey de França se minua regeament. E el cardenal qui viu e sabe aço, vench s'en hun dia denant lo rey de França en sa tenda, e dix axi:

« Sire, vos sots vengut aci ab gran gent e ab molt bell apparellament, per conquerir la terra de Pere d'Arago. E, segons que vostre poder es, vos no havets tan be menat lo fet tro aci com deguerets, ne axi com yom pensava; que tres semmanes havem aci estat o pus, e no havets passat lo coll de Panisars ne la muntanya. Que se axi-u fets, mes val quens en tornem en França que si guastavem lo tresor vostre ne de la sgleya, menjant e bevent, e no fem res de nostre enteniment. Per que yo-us dich e-us man, de part de Deu e del apostoli a qui vos havets jurat de pendre la terra de Pere d'Arago: que vos, dins tres dias, passets lo coll de Panisars; que gran mal fets a vos e a vostres gents, estant aci en hun loguar. »

Quant lo cardenal hac aço dit, respos lo rey de França en axi: « Sire cardenal, leu[1] es de dir a vos que passem lo coll de Panisars, e vos que-us estiguats en vostra tenda a gran ayre. Mas nos sabem mes de guerra que vos no fets; e sabem quina gent ha Pere d'Arago, e quin treball es de passar lo coll de Panisars; per que nos pot fer axi leu ço que vos deyts. Pero vos, que lo lloch del apostoli e de Deu tenits, e havets ab vos sis milia cavallers, e volets tenir la davantera e que-us metats primer, e yo e tota ma gent vos seguirem aytant leu, si tots hi sabiem morir; e d'altrament nos pot fer. »

CAPITOL CXLVI.

Com los Francesos entran en Catalunya per hun mal pas qu'es sobre la vila de Peralada.

Mentre quel rey de França e el cardenal estaven en aquest parlament, vench los denant hun abat de huna abadia de monges negres qui es en Catalunya e ha nom Sent-Pere-de-Roses;

(1) Ame.

(1) Facile.

e vench ab hun cavaller qui ha nom En Guillem de Pau; e dix los de part del rey de Mallorques :

« Senyor, nostre senyor lo rey de Mallorques nos tramet aci a vos, e fa-us assaber que ell s'es treballat e studiat a profit vostre e de vostra gent, com pugau entrar en Catalunya mal grat de Pere d'Arago; e ha trobada carrera ques po ra fer, si a Deu plau. »

Quant aquests missatgers hagueren dites llurs paraules, dix los lo cardenal :

« Bells fills, be siats vos venguts; que be es nostra fe, quel rey de Mallorques daria e faria tota res que fos a honor e profit de la sgleya de Roma e de la corona de França; e nos retrem li'n guardo en breu, si Deus ho vol. E deyts vostra missatgeria, de part de Deu. »

E llevas l'abat de Sent-Pere-de-Roses d'amunt dit[1]; e dix : com lo rey de Mallorques d'amunt dit li havia trames missatge que parlas ab los homens de la terra del comte de Ampuries, e specialment ab alguns homens de Castello de Ampuries; com ell li havia ja parlat, e promes a ells gran be e gran profit llur que seria, si donaven e mostraven via e carrera com lo rey de França pogues entrar en Catalunya; e que si-u feyen aquells, havia promes que serien franchs, ells e aquells de Copliure, e tot llur llinatge per tots temps, e si consentir no hi volien, quels en seguiria gran dan.

Dix encara : com havien trobat ab ells e ordenat : que ells farien en guisa, si hom los assegurava ells e llurs coses, quel rey de França poria entrar en breu en Catalunya, sobre hun pas qui es sobre la vila de Peralada, per tal com les gents de Catalunya ne el rey d'Arago nos sospitava que allens poguessen entrar, per raho de la malea o de la estretura e de la legea de la carrera qui era en aquell pas.

E dix encara : com lo rey de Mallorques havia fet obrar be per deu dies a piques en aquell lloch per adobar les carreres, e com hun piquer de Castello, qui era bandeiat del comte de Ampuries, havia mostrat e trobat e espiat aquell cami, per mil sous de tornesos que hom li havia promesos.

Quant l'abat de Sent-Pere-de-Roses hac dita a missatgeria, e ses paraules finades, lo cardenal e el rey de França hagueren gran goig e tengueren tot llur fer per guanyat. E hagut llur consell, ordenaren ques arrassen lendema tots cells del consell e de la ost, e quels ho fes hom assaber; e quant vingues al vespre, ques partissen de aqui, e farien segons que trobarien aparellat.

Ab tant fo lo consell tengut. El rey de França feu cridar que tots fossen arreats lendema matí ab llurs armes. E carregaren les adzembles de llur roba e llur vianda; e sus a ora de vespres, començaren de s'atendar; e meseren foch a les baraques; e partiren se tuyt d'aqui, e vengueren s'en aquell vespre a llats de la muntanya, entro que foren aquell lloch hon lo rey de Mallorques los havia trames a dir que porien passar; e aqui ells se attendaren aquella nit. E quant fon ja alta nit be, lo rey de França exi de sa ost, tro a huyt milia cavallers ab llurs armes e tro a deu milia servents; e aportaren cascu vianda trosada per quatre jorns; e manals que passasen per aquell lloch, e que dexasen de lloch en lloch ses spies e ses talayes; e si veyen que nos pogues fer lo passar, que s'en tornassen tot quet; e si passar podien per la montanya, que passasen, e que no s'en tornassen per nenguna manera ne per nenguna res, si tots hi sabien morir; que ell hi seria en breu ab tota sa companya e ab totes les osts, lla hon ells fossen.

Quant lo rey de França hac fet aquest manement, anaren s'en tantost los huyt milia cavallers, ab los servents quel rey de França los llivra; e passaren per aquell lloch; que hanch contrast no y trobaren, tro que foren al pus stret lloch del coll, hon havia trenta servents de Castello d'Ampuries qui estaven en guarda. Mas nos sospitaren res d'aço, n'en saberen mot, tro quels Francesos foren de part d'amunt. E ells quils veren hanch no hagueren cura de res, ne de pendre sols llur roba ne llurs armes, mas que mils pensaren de fogir per la muntanya avall vers Castello e vers Peralada. E els Francesos ques veren d'alt, e que al pugar no havien trobat empaig, tengueren se per estorts; e podien ho ben fer. Ab tant poch a poch devallaren s'en tro lla jus baix, prop del pla, en hun puget qui es assats prop de la vila de Peralada. E aqui attendaren se tots justats en hun lloch be stret, ab gran regart que havien. Empero trameseren missatge al rey de França : com eren passats, e que eren en aytal lloch atendats; e lo rey de França hac gran goig. Mas no-us cuydets que gosas ell ne el cardenal passar encara,

(1) Voyez Muntaner, p. 335 et 336.

que hanch no gosaven aventurar de passars-tro a cap de tres dies. Mas trames missatge a la armada, a les galeres que eren en Narbona e en Coplliure, que venguessen al pus tost que poguessen, e prenguessen terra entre Castello e lo monestir de Sent-Pere-de Roses. E los almiralls de les galeres del rey de França, quant hagueren hagut lo missatge, feren mantinent recollir los mariners e tota lur gent per los vexells; e qui a rems e qui a veles, vengueren s'en dins dos dies lla hon havia manat lo rey de França; e portaren molta vianda a llur obs e a cells qui venien per terra.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey de França e de sa armada, e parlara del rey d'Arago e de sa ost.

CAPITOL CXLVII.

Com lo rey En Pere d'Arago ab totes ses osts se lleva del coll de Panissars e trames alguns dels seus al pont de Girona.

Quant los huyt milia cavallers del rey de França foren passats per lo lloch d'amunt dit es foren attendats prop la vila de Peralada, les novelles vengueren aytantost al rey d'Arago, per hun cavaller del comte de Ampuries qui les aporta. E lo rey, quant les hac enteses, romas tot vermell en la cara, e estech hun poch torbat entre si; no gens per ço que ell n'hagues regart, mas quant sabia que les gents de la terra se perdrien totes. E mantinent aparella alguns de sos richs homens e de sos consellers; e mes se en jochs e en estatgeries ab ells, e feu semblant que no ço preava gayre, e puix dix los axi :

«Barons, vos devets saber que be ha quinze dies passats que yo havia pensat que no seria bo que nos estiguessem aci, car nostres enemichs han gran poder e tendrien nos hi de aquests deu anys. E nos sabem be que no-u porien durar, per raho de la fretura e de la pobrea que es en Catalunya. E axi, cuydar-los-iem destroïr, menys de colp e de costada. Per que yo havia ordenat entre mi e leix, que si les messes eren fetes e les gents havien recollits llurs blats: quens partissem de aci e que lexassem entrar los Francesos; que nos porien gran dan fer, car establiriem les forces els castells, e ells havrien estar al pla; e moriren ne be la terça part per malalties; e la terça que nos n'auciriem en mescles e en torneigs; e la terça que romanguerien, pensavem que be los poguerem nos donar batalla. E axi com yo-u havia pensat es esdevengut; mas es fet abans que yo no-u volguera, quels Francesos son ja entrats de ça e son attendats sobre Peralada.»

E quant los cavallers hagueren entes les novelles oides, foren tots trists e despagats, e cuydaren se que tota la terra fos perduda. E paria que-u degues, si Deu no ajudas al rey d'Arago e a sa gent. Mas lo rey, que viu que tots eren descomfortats, començals de comfortar e de preycar a tots, e feu bella cara e rient, axi com si hagues vencuts tots sos enemichs. E puix hac elegides ses osts, tro a cent cavallers e a huyt cents servents, tots cuberts de ferre ab llurs armes; e dix los ques n'anassen per la serra de la muntanya, per asmar quants eren aquells qui eren passats ne si eren tots, per tal que, si fer se pogues, quel rey d'Arago se metes ab ses osts al mig lloch entre los huns e els altres, axi com aquests que passats eren no poguessen haver gens de vianda. E quant lo rey de Arago hac fet aquest manament, anaren s'en los cavallers els servents, als quals hac manat que passasen per la serra de la muntanya; e vengueren tro en vista dels Francesos qui eren passats; e veren que debades se treballaren, tants eren los Francesos e havien tan be establit lo pas. E axi tornaren s'en al rey d'Arago al coll de Panisars. E el rey havia llavors gran sospita quel comte de Ampuries hagues consentit aquest fet, per ço com aquest comte era llavors a Castello.

El rey aquella nit trames missatge a totes les osts de Leyda e de Barcelona e de Girona e de Cervera e de Monblanch e de Tarega e de Vila-Franca e de Manresa, e de tots los altres logars de Catalunya: que venguessen quatre promens de cascuna ost parlar ab ell lendema gran mati. E tantost les noves anaren per tota la ost: quel rey havia feta pau ab los Francesos. E lendema mati, que era dia de diu-menge, de cascuna ost foren venguts quatre promens denant lo rey, axi com ell havia trames a dir.

El rey dix los de ses paraules, e parlals per exemples e per proverbis de moltes rahons; e puix dix los les paraules semblants que havets oydes d'amunt, que havia dites als cavallers; ço es assaber: quels Francesos eren passats. E tuyt estigueren torbats; e pensaven se de tot en tot, quel rey hagues fet ab ells pau, mas que digues aço per cuberta, per tal que negu no sabes res

de son coratge[1]. E ell dix los despuix axi: « Barons, aço que Deus vol, no y pot hom contrastar. E puix axi es que nostres enemichs son passats de ça en Catalunya, no fariem res sino dapnatge a nos tot sols. Per que, anats cascuns a vostres osts e fets desatendar, en guisa que no-us aravatets. E aço sia fet sus ades. E vets vos en tuyt al pont de Girona; mas no façats la via de Figueres, ne passets per Ampuria; que reguart he quel comte de Ampuries no consenta en aquest fet contra nos. E si passavets per sa terra, poria-us fer gran mal. Per que anats vos en esta nit d'amunt dita, per lo cami de la muntanya, al monestir de Banyoles, e dema serets al pont de Girona axi com yo-us he ja dit; e yo lexar-vos-he aci cavallers, ab lo comte de Pallars que-us guardaran de rebat. E yo m'en ire sus ades al pus tost que puxa a la vila de Figueres, per saber ardit del comte de Ampuries en quina voluntat es. »

E quant aço hac dit lo rey, partis de aqui ab los demes cavallers, e vench s'en vers la Junqueres, qui es entre Figueres e el coll de Panissars. E les novelles vengueren a totes les osts: quel rey s'en anava e qu'en manava partir a tots. E la ost de Barcelona, qui era pus prop atendada del rey, sabe primerament l'ardit. E cascu de aquella ost, qui a peu, qui a cavall, pres ço que portar s'en podia manues; e cuytosament partiren s'en mantinent, e lexaren les tendes parades, e dins molta bella roba e molt bell arnes que no s'en podien aportar, per tal com no y havien adzembles, car tota la havien aportada per mar.

Mas no creats que la ost de Lleyda ho faes axi, si tot sera pus luny e pus en perillos lloch; que ans menjaren e begueren tuyt; e a llur espau carregaren les adzembles de llur roba, que hanch no y lexaren estacha ne tenda nenguna, axi com feyen les altres osts; ans, aquells qui no y havien adzembles prenien les tendes e los pavellons, e partiren les per peces; e aportaven les s'en entre molts; e puix, senyera llevada, partiren se de aqui e passaren allens hon era estada la ost de Barcelona, e veren les tendes parades e plenes de roba e de vianda e de armes; e no y havia negu. Maravellaren s'en molt, e dels promens de Barcelona com axi ho havien fet. E puix ells e totes les altres osts anaren s'en vers Banyoles, si no los almugavers e els servents e alguns qui romangueren per baregar la roba que havia lexada la ost de Barcelona e de les altres osts.

E quant foren a Banyoles, tuyt estigueren aqui aquella nit; e al bon mati, partiren s'en e vengueren s'en alguns atendar al pont de Girona. E el rey d'Arago, segons que d'amunt es dit, quant fon a la vila de Junquera, feu manament als homens que y eren: que s'en aportassen tota llur roba al castell de Rocha-Berti, per tal que la haguessen en pus saul lloch; e tuyt feren ho.

(1) Intention. Ce mot a le même sens dans le français des treizième et quatorzième siècles.

CAPITOL CXLVIII.

Com lo rey En Pere d'Arago s'en vench a Figueres.

Puix lo rey d'Arago partis de aqui e vench s'en a Figueres; e troba quels homens de Figueres havien desemperada la vila e que no y havia nengu, sino lo bisbe de Oscha ab sa companya, quel esparava. Lo rey que-u viu fon molt despagat, com axi havien desemparada la vila, menys de son manament, e mana que y metessen foch a totes parts. Mas lo bisbe de Oscha e el comte de Pallars, e els altres richs homens de la terra qui eren ab ell, lo pregaren que no-u faes per res; e axi romas que no-u feu.

E tantost lo rey trames missatge al comte de Ampuries qui era a Castello, e quel prega que vingues a Figueres a parlar ab ell. El comte, quant ho hac oyt quel rey era a Figueres, vench mantinent denant ell. E lo rey ajusta son consell, e denant molts dix al comte aquestes paraules:

« En comte, hu sots dels millors e dels majors homens de ma terra, per noblesa e per riquesa de terra e de gents; e atressi vos e vostre linatge sots estat aytant fins e aytant leals per tot temps vers mi e mos entessessors com neguns altres fossen james a llur senyor; e creu, si a Deu plau, que si-us sereu d'aci avant. Ara es esdevengut aquest fet, ço es: quels Francesos son passats deça, segons que ja havets entes; e volria saber de tot en tot de vostre coratge e de vostra voluntat, en quin enteniment sots de aquest feyt, ne si yo ni mes gents nos porem fiar en vos ne en los vostres? que yo he be fe en vos, que siats ara e tots temps aytal com

devets esser. E si als hi fets, ço que Deus no vulla, no paria vostre. E ja no-us faça null reguart nulla res. Que si vos perdets per aventura al començament gran res de vostra terra, e la-us tolen los Francesos, no la perdrets per tots temps ; car, si a Deu plau, nos la cobrarem en breu, e yo pore-us ne donar tanta, e aytan bona, e ab aytanta renda e d'altres logars, tro que la vostra hagats cobrada. »

E quant lo rey d'Arago En Pere hac dites aquestes paraules al comte de Ampuries, levas lo comte, e vengueren li tots los ulls en aygua ; e quaix plorant de pietat que havia del rey d'Arago, e de les paraules que dites li havia, respos li axi :

« Senyor, les paraules que vos haveu dites a mi, yo les he be enteses ; e creu que vos les aveu dites al bon enteniment ; e yo prench les-ho en tan bo o en millor. E no cal retrer la naturalea que yo e mon linatje havem ab la vostra ajuda tots temps ; que vos ho havets molt ben tocat. Per que en breus paraules yo-us responch sus axi : que son molt dolent e despagat com tan gran desastre vos ha esdevegut, com axi son passats los Francesos ; e vos, senyor, no-us cuydets que yo haga en aço consentit ; que mes amara haver perduda la testa, e valguera-u mes sens falla ; ans son e vull esser tots temps de bon cor e de ferm en tota res contra tots homens, si tot quant he hi sabia perdre en hun dia ; que mes me val haver fe, que si tot lo mon guanyava. E se, quant vos deyts quem donarets e m'esmenarets en altre logar aytant com yo perda de ça, que tal senyor sots, que tota vegada ne sabrets guardar mi de dapnatge e vos de vergonya.

— Certes, dix lo rey, En comte, molt son pagat de vos e de la resposta que feta me havets. E donar-vos-ho-he a conexer, si a Deu plaura, com n'haga loch e ayna. Mas deman vos, si sabets dels vostres homens de Castello e de l'altra terra d'Ampuria, en quina volentat son ne en quin cor vers vos?

— Si Deus me ajut, dix lo comte, dich vos, senyor, que en mal molts n'i ha ; e he reguart d'ells que no fasen cosa que tots temps nos e ells ne vallam menys. Per que, senyor, si ho vovolets, yo m'en ire primer, de mantinent, sus a Castello, e parlare ab los homens, e preyecarlos-he, e conexere en llur resposta en quina volentat son de aquest fet ; e puix vos vendrets, e endreçarets lo fet a vostra guisa, car yo fare manament a tots mos homens, cavallers e servents, que obeixquen en totes coses axi a vos com a mi.

—Ara, ço dix lo rey, de part de Deu, que yo so be pagat vostre ; e fets ço que vegares vos sera. »

Ab tant lo comte se parti denant lo rey, e vench s'en a Castello d'Ampuries. Mas lo rey, ques ques dixes, no havia bona sospita en lo comte, e majorment com axi s'en era volgut anar tot primer.

E quant lo comte s'en fo vengut a Castello d'Ampuries, ordena ses guaytes per los murs, e feu fer bastides e barbacanes de fust en gir de los valls, e enforti la vila si res li valgues. E el rey d'altra part, qui era romas a Figueres, mana quel seguissen de pres tota la companya ; e ab tots cells qui poch, cavalca ; e entra s'en a Peralada qui es d'En Dalmau Roqua-Berti. Mas en tot lloch hon era, entrava ab dos cors ; car nos fiava ben en lo comte de Ampuries, tant lo havia sospitos d'aquell fet, entro quel hac be assagat. Per que, en negun lloch hon fos de mati, no y aturava de vespre. E axi, quant vench al vespre, ell se ixque de Peralada tot sol ab hun companyo, e lexa estar aqui tota la cavalleria ; e ell vench s'en a Castello, e aqui ell parla ab lo comte e ab los homens de la vila. Mas be hi havia alguns que havien als en volentat que no parlaven de bocha. E puix, quant vench per lo mati, sus en l'alba, lo rey se parti de Castello e torna s'en a Peralada. E aqui parti los cavallers e la companya per los murs de la vila, e feu ses barreres de fusta, e endreçar e enfortir la vila al mils que ell poch. E fo hi be mester ; car en aquell dia mateix, encara no era be ora de tercia, hac denant Peralada be huyt milia cavallers francesos armats e be cinquanta milia homens a peu qui s'acostaren al primer vall fortment e combateren regeament. Mas los de dins havien bones ballesters, o faheren los tornar atras ; e axi aquell dia lexaren se de combatre[1].

(1) Montaner a raconté d'une manière tout-à-fait dramatique toute cette affaire de Castellon. (Voy. p. 340 et suiv., et ch. CLI de d'Esclot.)

CAPITOL CXLIX.

Com lo rey En Pere de Arago tench consell ab sos barons e cavallers en la vila de Peralada.

Lo rey d'Arago que veu que axi era, conech que no seria bo que ell se aventuras de estar en aquell lloch pla, e si per desastre se prenia, que ell fos perdut e puix tota la terra per ell; e apella tots sos cavallers e sos barons que y eren, ço es assaber: lo comte d'Urgell e lo comte de Pallars, e En Ramon Folch vescomte de Cardona, e En Dalmau viscomte de Roca-Berti, senyor de aquella vila de Peralada, e En Ramon de Moncada, senyor de Fraga, e En Guillem de Moncada, senescal de Catalunya, e En Pere de Moncada, senyor de Aytona, e En Berenger d'Entença, senyor de Mora e de Falset, e En Berenguer de Pug-alt, En Ramon de Cervera, senyor de Guneda e de Castell de Seu, e En Ramon Berenger e En Guillem de Anglesola, e gran res de altres richs-homens e cavallers de Catalunya qui eren aqui ab lo rey; e el rey parlals e dix axi:

« Barons, tots temps he haguda ma fe en vos altres, axi com a naturals vassalls meus; e se, quant yo-us demanas de consell, quel me darieu tal, que seria a vos e a mi e a tota la terra util e profitos. E ara es mester quel me donets. Vos altres vets com som aci en aquest logar, yo e vos altres, hon es tota Catalunya, per ço com yo son lo rey e senyor, e vos altres capdals e senyors apres de mi de la terra. E vets encara com nostres enemichs nos son ja a les portes ens combaten regeament, ens han ja combatuts el lloch. Aquest no m'es vigares que sia tal que a la longua se puxa tenir al rey de França e a tan gran poder com ell ha ab si amenat. Per que, si vos altres ho tenits per bo, reconegam la força. Si y ha prou vianda, e sis pot stablir a mig-any de la vianda que y es, aventurem nos, e lexem hic aquelles companyes qui mester hic sien, e nos façam e partixcam nos d'aci, que nons devem metre a hun punt de perdre; que no seria ardiment, ans seria follia. E si per aventura vehem e conexem que no hic pugam tenir stablida, per defalliment de vianda, desemparem tuyt lo logar, e façam ço que millor nos sia de fer. E no-us cuydets que-u digua per flaquea de cor; que, si-us volets, no hic ha negu qui mils se aventur n'en git tot a hun punt com yo-u fare. Mas no seria bo; que en tota guerra a mester saviesa e seny. »

Quant lo rey hac dites aquestes paraules, estigueren tots los richs homens pensius; e hagueren llur acord qui parlaria per tots. E donaren la paraula al comte de Pallars. E el comte de Pallars parla llavors, e dix per ell e per tots los altres al rey:

« Senyor, molt som tuyts pagats de vos, ens tenim a gran honrament car volets enantar en aquest fet ab nostre consell, jatsia gran raho que axi ho façats. Ara, senyor, no es mester que moltes paraules façam de aquest fet, que no havem temps. Per que yo-us responch sus axi, per me e per tots los altres que aci son: que tenim per bo ço que nos havets dit; mas pregam nos tuyt, que vos, sus ades, vos hic ixquats al pus tost que porets, e-us ne anets a Castello, o lla hon vos placia; e nos romandrem aci e reconexerem ço que vos havets dit. Que ben sapiats que, aytant com hic havets estat nos desplau molt, car vos no-us devets tant aventurar com nos altres. Que, si la major partida de nos altres, o encara tots cells qui aci som, eren morts, gens la terra per aço no seria perduda. Mas, ço que Deus no vulla! si de vos esdevenia als, nos e tota la terra seriem perduts; per que, ja-us siats vos hun hom sols, la vostra persona, en tot loch hon sia present anant, mes es e fa mes de enfortiment que dos milia cavallers, e encara mes, que fossen ab nos en ajuda. Per que, senyor, vos pregam altra vegada e altra vegada : que-us hi ixquats, que nos llevarem de aço nostre deute que dit havets.

— E com aço! dix lo rey; no y puix yo aventurar a tota res axi com vos altres?

— Senyor, dixeren tuyts, no! que no-u devets fer; que en vos esta tota nostra salut. E al menys si no-us en volets lexar, per amor de nos altres, pregam vos homilment que-us ixquats ara. »

Ço dix lo rey : « Pus que de consell vos he demanat, e vos altres me deyts aço, consellant e pregant, debades vos ne havria demanat si no feya ço quem consellats. E puix axi es, fare vostra volentat. »

E tuyt besaren li la ma e agrayren lo y molt. E mantinent ixques lo rey de Peralada ab si tere de cavallers, e vench s'en a Castello d'Am-

puries. Mas, ans que s'en ixques, dix als richs homens qui romanien en Peralada : que pus no volien nels plauya que alli aturas, que volguessen que N'Amfos, son fill major, romangues aqui ab ells. E tuyt dixeren : que no calia. Mas lo rey no s'en volch lexar per ells ; e mana a N'Amfos que romangues aqui ab ells ; e mana al comte de Pallars que ell fos sobre tots, e guardas ço que millor seria de fer e pus profitosa cosa.

CAPITOL CL.

Com les gents e els cavallers del rey d'Arago desempararen la vila de Peralada.

Quant lo rey de Arago En Pere, segons que d'amunt es dit, s'en fo vengut a Castello de Ampuries, el comte de Pallars e N'Amfos, fill del rey, e els altres richs homens que y eren romasos a Peralada dixeren a'n Dalmau de Rocaberti qui era senyor de aquella vila : que fes cercar per les alberchs si hi trobaria hom tanta vianda que poguessen establir la vila a quatre meses. E mantinent ana s'en En Dalmau, senyor de Peralada d'amunt dit, per cascun alberch de la vila singularment, e enquera en suma quina vianda havia en la vila? E aquell vespre ells reteren resposta a N'Amfos e al comte de Pallars e altres gentils homens ; e dix los axi :

« Senyors, si Peralada podiem salvar que no vengues en mans de nostres enemichs, negu no y guanyara tant com yo, car yo son senyor de la vila aquesta, e val me mes que tot lo romanent de ço que yo he. Mas nos vehem e havem entes quina merci han los Francesos a null hom que prenen per força. El lloch aquest es assats forts, e farias bon aventurar que hom hi lexas establiment, si vianda hi hagues ; mas yo he feta encercar la vianda quanta n'i ha, e no he trobat que bastas a cincens homens sino a cinch dies. Per que, val mes que yo perda Peralada, que si mon senyor N'Amfos qui es aci, e yo, e vos altres ensemps nos perdiem. E ço que fer ne devem, val mes que-u faça sta nit, ans quels Francesos nons tinguen de totes parts assetiats, que lavors no hi poriem exir que tots no perdessem los cossos. E si vos altres ho volets, nos ho farem axi. Quant vendra al mati, quels Francesos se appareliaran quens donen batalla, nos altres atressi farem semblant, en guisa que ells ho coneguen, que nos nos aparellem de defendre ; e quant sera al vespre, yo parlare ab los homens de la vila e farels hi tots exir, homens e fembres e infants ; e quant vingua lo bon mati, quels Francesos se cuydaran que nos vullam sperar la batalla, nos altres pensar-nos-n-em de anar ab nostres armes a Castello d'Ampuries. E axi, pus que la vila no podem salvar, al menys, si a Deu plau, salvarem nostra vida. »

E quant En Dalmau hac dites aquestes paraules, tuyt foren despagats, car tan bona vila com Peralada ells havien a desemparar, menys de colp. E lo comte de Pallars llevas, e parla per tots les altres. E dix a'n Dalmau : que, en les paraules que dites havia mostraria gran fe e gran amor al senyor rey e a tots los richs homens de Catalunya ; e puix axi era, e als no podien fer, que tuyt eren pagats de son seny, e que fahes en aquella manera que dit havia.

Ab tant lo comte posa ses guaytes, e parti sos cavallers e les altres companyes per los murs e per les barbaquanes, com li fo vigares que fos fahedor. E faheren semblant als Francesos que s'apparellassen de la batalla, sils Francesos lals volien dar. E quant vench aquell ora mateix, a ora de vespres, huna companya de la ost dels Francesos, qui eren entro a cinch cents cavallers e entro a cinch milia homens de peu, vengueren tro al mur de la vila de Peralada per combatre e per assajar quina companya hi havia dedins, car bes pensaven los Francesos quel rey d'Arago fos aqui ; e havien ordenat que lendema, de mati, assetiassen la vila tot en torn, e que y estiguessen tant tro que haguessen pres lo rey, ques cuydaven que y fos, e tots los altres. E quant lo comte de Pallars e cells qui eren dintre la vila de Peralada viren aquella companya que axi se era acostada al mur, guarniren se tuyt, cavallers e servents. Eren entro a cent cinquanta cavallers armats e be tres milia servents. E van obrir les portes de la vila, e donaren tuyt saul deffora ardidament, e feriren en aquella companya de Francesos. E los Francesos quils veren exir axi espertament, meseren se en fuyta. E aquests encalsaren los hun terç de ballesta fora les barreres totes, e occiren los set cavallers e trenta quatre servents que romangueren al camp, qui morts, qui nafrats malament.

E puix lo comte e tots los altres tornaren s'en a la vila. E entre tant la nit fon venguda ; e meseren les escoltes e les guaytes fora al

vall; e hanch nengu que y fos per dellivrar ne per sajornar no dormi aquella nit, ne li ixque lo guarniment de la esquena; e faeren semblant que deguessen aqui aturar llonch temps. E entretant En Dalmau de Rocha-Berti parla ab los homens de la vila, e manals ques aparellassen tots, homens e fembres e infants, tot gint e suau, en guisa que no fossen sentits, e que s'en anassen com hon los ho faria assaber, ab tot ço que s'en poguessen aportar, car la vila volien desemparar tuyt.

E quant En Dalman hac dites aquestes paraules, los homens de la vila mogueren gran plor e feren gran dol entre si; e no era maravella, car veyen tanta bella riquesa e tanta bella mercaderia que havien a lexar, e llurs alberchs e llurs possessions a derelinquir. Pero tant havien goig com la vida podien salvar, que quaix nols membrava d'als. E apparellaren se ab llurs mullers e ab llurs fills, e ab llur companya, e aparellaren aquella roba que aportar s'en pogueren. E quant la nit passa e l'alba s'aclari, los cavallers qui eren en Peralada meseren grans crits, e feren semblant que s'enfortissen e se apparellassen de la batalla e del deffendre. E foren se tots guarnits ab llurs cavalls, cells quils havien, e l'altra gent fon tota aparellada; e obriren les portes, e meseren foch a moltes parts de la vila; e ixqueren tuyt de fora, e pensaren se de anar qui mils. E erals ben mester; que a penes fo lo dia esclarit, quels Francesos foren en gir de Peralada a totes parts; e veren que la vila era desemparada e que cremava. Maravellaren s'en molt e a gran goig, e no sera maravella.

Mas la companya del rey de Arago hac prou que plorar e que planyer; car, aytal lloch com Peralada havien hagut a lexar, menys de colp, per defalliment de vianda. E els homens de Peralada e les fembres e els infants que no eren de edat de portar armes vingueren s'en a la ciutat de Girona. E quils vees, no n'i ha nengu, per dur cor que hagues, que no ploras de pietat, quant les dones de paratge e les altres e les donzelles, venien a peu totes ploroses e llasses, e havien a anar mal llur grat; e cells qui la nit passada ixqueren de Peralada eren richs e riques de mil marchs d'argent e lavors no havien cinch sols valents, salvant ço que portaven a la esquena. E quant aquestes gens totes foren partides de Peralada e vengueren vers Girona, los cavallers, ço es assaber: N'Amfos fill del rey d'Arago, e el comte de Pallars e els altres richs homens e cavallers e gens d'armes vengueren s'en a Castello d'Ampuries al rey d'Arago que y era; e comtaren li com havien desemparada la vila de Peralada, per defalliment de vianda que no y havia. E el rey fon molt despagat en son cor; mas non feu sol aparer, car no y podia als fer. E entretant fon arreat lo diner, e menja lo rey e tots los altres.

E les novelles vengueren al rey de França, quel rey de Arago era a Castello de Ampuries ab tots los richs homens de Catalunya; e el rey de França hac ne gran goig, car ell e el rey de Mallorques havien ja parlat ab alguns homens de Castello; que, si lo rey de Arago se aventurava de estar aqui sol dos jorns, quel trayssen ell e tots cells qui eren ab ell, els livrassen al rey de França. Mas Deu, qui no vol sino dretura, no volch que llurs parlaments ne llurs tracions venguessen a acabament.

CAPITOL CLI.

Com lo rey En Pere de Arago tench consells ab los homens de Castello.

Quant lo rey d'Arago e tots los richs-homens, segons que d'amunt es dit, hagueren menjat, tench consell ab sos cavallers; e dix al comte de Ampuries: que faes ajustar los homens de Castello en hun llogar, que ell volia parlar ab ells. El comte trames sos missatges: que venguessen tuyt. E vengueren los demes de la vila, e ajustaren se a la sgleya major, e el rey parla los e dix los axi:

« Barons, tots temps sots stats fels e leals a vostre senyor lo comte de Ampuries e als seus, e hanch null temps no-us partits de la sua carrera. Ara som en aquest fet, segons que veets, qui es tan gran, e no poria estar major. Lo comte vostre senyor reconeix la fe e la naturalea que deu haver a mi e mon linatge tots temps; e ara ham promes que nos partiria de la mia carrera, ço que li'n prengues, si tot quant ha sabia perdre. E pus vos altres sots estats tots temps feels e obedients al comte vostre senyor, per que ara, com es mester a mi e a ell e a tota Catalunya generalment, que no li dejats fallir ne haver cor vayr ab ell. Mas si per ventura no-us es vigares que vullats per mi ne per vostre senyor lo comte

sofferir tant de mal, ço es assaber, tala de vostres bens que-us faran per aventura los Francesos, ne volets metre ne aventurar los cossos ne ço que havets, per amor de vostre senyor, quem digats sus ades vostra volentat.»

E quant lo rey hac dites totes aquestes coses e paraules, cells qui eren del poble pus sotil, que no consentien ne sabien sol la tracio que havien parlada los majors, respongueren tuyt a huna veu: que ja null temps nos partirien de la carrera de llur senyor lo comte, per nulla res, si tots sabien morir.

«Ara, ço dix lo comte de Ampuries, be se que vos altres del poble menor sots de bona voluntat vers mi e al rey d'Arago; veiam que dien aytals e aytals qui son dels majors.»

E el comte apella ne ben deu o dotze de aquells que li fo vigares; e dix los que responien a aço quel rey d'Arago los havia proposat.

E quant aquells volgueren respondre, les guaytes qui estaven per los murs cridaren: «A les armes, cavallers e servents! que veus los Francesos a les portes, e les galeres del rey de França qui han presa terra aci denant nos, prop de hun stany!»

E axi com lo rey e els altres hagueren oyt, lexaren star lo consell e anaren s'en guarnir a cavall e a peu. E ixqueren a huna companya de Francesos qui eren riba de hun stany prop la vila de Castello, e occiren ne alguns, e meseren los altres en fuyta, e puix tornaren s'en en la vila de Castello. E puix vench la nit, e sopa lo rey e les altres companyes per llurs alberchs e per llurs establides hon estaven.

CAPITOL CLII.

Com lo rey En Pere d'Arago ab sa cavaleria se exi de Castello e vengueren s'en a Girona.

Quant hagueren sopat, ordenaren llurs guaytes e llurs escoltes; e volien anar a dormir lo rey e els cavallers qui no eren aquella nit a la guayta. E quant foren anats dormir, hun missatger de la vila vench denant lo comte d'Ampuries e dix li:

«Senyor, mon senyor sots natural, e no consentiria nenguna cosa contra vos, e majorment que ma fe ne pogues menys valer. E fas vos assaber per cert: que, si vos aturats aci tro a dema ora de tercia, quel rey e quants cavallers hic son, seran traïts e llivrats als Francesos ab la vila ensemps. E en aço, senyor, nom menys-preets.»

Quant lo comte hac enteses les novelles, no ho tench a poch, e cuytosament vench s'en al rey d'Arago; e trobal ques volia ja colgar; e dix li les novelles que aquell hom li havia dites; e el rey estech torbat en si, e estech, que hanch nos volia despullar; mas trames per lo comte de Pallars e per tots los altres richs homens, e feu los se venir denant; e dix los quel comte de Ampuries li havia dit aço; e tuyt hagueren gran temor, car creyen que, quesque lo comte dixes, que ell volgues consentir en la tracio. E puix trameteren celadament per la vila, e trobaren quels homens estaven de vint en vint, de trenta en trenta, en parlament per les places e per los carrers de la vila.

E quant lo rey e el comte e els altres cavallers hagueren aço entes, tengueren ho a mal senyal; e tot secretament trameseren missatgers a les companyes dels cavallers e dels servents qui no eren de la vila: que, quant oyrien repicar los senys bon mati, fossen arreats, tuyt ab llurs armes, e tost dellivre vinguessen a aquella porta vers Torrella de Mon-Griu. E ells ordenaren d'altra part, ab lo rey quels ho consella: que, bon mati, sus en l'alba, ans que fos be de dia clar, facsen metre vers aquella part hon eren los Francesos; el comte faria exir los homens de la vila ab se; e el rey, ab sos cavallers e ab totes ses companyes, que s'ixquessen de la vila tost yvaç ab llurs armes; e que desemparassen la vila, e que tenguessen llur carrera.

E quant aquest ordenament fo fet, estigueren tota la nit, el rey e els cavallers e l'altra companya, tots guarnits; e replegaren tota llur roba soptosament; e lendema mati, lo rey feu exir hun hom de sa casa deffora la vila, vers aquella part hon eren los Francesos, e dix li ques metes son elm.

Feu ho axi com lo rey ho hac manat. E quant fo deffora, pres se a cridar a grans crits: «Via fora! cavallers e servents, que veus aci los Francesos!» E el rey feu mantinent repicar lo senys, e mana que tuyt ixquessen al so.

El comte de Ampuries cavalca en son cavall e ana per tota la vila, e feya exir de fora al so tots los homens de la vila estadans. E el rey e ses companyes guarniren d'altre part. E els

homens de la vila, cells que y consentiren, ço es aquells que en la tracio eren consents, quant veren guarnir lo rey e los cavallers, hagueren gran goig, e meseren se primers; car cuydaven se quel rey ab ses companyes los seguissen apres, e puix quant serien de fora, quels lexassen al camp, e ells que s'en tornassen en la vila e quels trayssen als Francesos.

E axi com tots los homens de la vila, o la major partida, foren exits al so, lo rey ab tots los cavallers e ab l'altra companya sua foren guarnits entretant; e ixqueren de fora llurs ostals, e anaren s'en tuyt ensemps a les portes vers aquella part hon s'en volien anar; mas trobaren les tancades. E lo rey feu trencar les cadenes mantinent e les barreres, e ixqueren de fora la vila ab gran res de cavallers. Els homens de la vila regiraren se; e com veren aço, tingueren se per escarnits; e tornaren s'en en la vila, e aturaren gran res de la companya del rey e adzembles carregades de roba. Mas lo comte de Ampuries era romas tot de tras, e lexas anar a ells ab huna gran maça que tenia al puny. E los homens de la vila vergonyaren lo, per ço com era llur senyor natural, e feren li tuyt loch, e lexaren mal llur grat ço que havien aturat. E axi lo comte, com viu que tota la companya del rey e les adzembles foren lla defora la vila, punyi son cavall dels sperons e dona salt defora; e els homens de la vila faeren semblant ques tinguessen tots per morts e per desemparats, e ploraren e deyen que s'en yrien ab lo comte llur senyor e que farien ab ell mort e vida, hon que anas. Mas ells no eren despagats per ço com lo comte s'en anava, enans eren dolents com lo rey e els cavallers los eren axi escapats, que nols havien poguts traïr ne llivrar al rey de França a qui-u havien promes.

E el comte quils oy que axi li ploraven darrere, giras de tras a ells e dix los axi;

«Tornats vos en, en mal punt e en mala ventura que Deu vos do, a fur de vilans, bars[1] e traydors que sots!»

E ells qui-u hagueren entes obeyren lo y be, que mantinent s'en tornaren a la vila. E apres, com lo rey, e el comte, e cells qui eren ab ells hagueren huna milla cavalcat, giraren se e veren oue ja havien posada la senyera del rey de França e del cardenal en los murs de Castello, e y hagueren recollits los Francesos, e cridaven per los murs: «França! França! Monjoy! Monjoya!» E el rey d'Arago, qui-u vehe e-u oy, dix al comte de Ampuries: «Per ma testa! En comte, nons haviem mes a trigar; que veus ja los Francesos en Castello.»

E axi lo rey e sa companya parlant e cavalcant vengueren s'en a hun seu castell qui es prop de Girona, qui ha nom Pontons. E aqui apella hun cavaller seu, qui ha nom Berenguer de Mont-Pao, e dix li: que anas tost e ivaç a Torella de Mon-Griu e que s'en menas los tres fills del rey En Jaume de Mallorques, quel rey d'Arago hi havia fets metre en preso quant vench de Perpinya, e que s'en aportas los cofrens e el repost del rey de Mallorques quesque y era. E el cavaller feu lo manament del rey de mantinent. E ana s'en a Torrella de Mon-Griu, e amena s'en los tres fills del rey de Mallorques d'amunt dits. Mas no-us cuydets quels cofrens ne la altra roba nel tresor quel rey hi avia acomanat s'en portas gens; car los homens de la vila, quant hagueren oyt quel rey d'Arago havia desemparat Castello e tot Ampuria, tengueren se per morts, e empararen se del castell e de tot ço que trobaren, per tal que-u livrassen als Francesos e que atrobassen merce ab ells. Axi que, de guisa se empararen del castell los homens de Torella que a penes fo a temps En Berenguer de Mont-Pao d'amunt dit que tragues los fills del rey de Mallorques. Mas aquells s'en mena per força. Puix vench s'en al rey. E el rey trames aquells infants[1], aquells tres, a la ciutat de Barcelona; puix ell cavalca e vench s'en a la ciutat de Girona. E aqui ell atroba totes les osts de Catalunya que ell havia aqui fetes venir, com se partiren del coll de Panisars. E troba encara que los almugavers robaven ja lo call jubich[2] de Girona, e los homens de la vila qui desemparaven ja llurs alberchs e que s'en anaven per pahor dels Francesos. E lo rey, com aço viu, fon molt despagat; e ab huna maça, ell punyi son cavall; e cavalcant lexas anar als almugavers que barregaven lo call, e nafra ne molts, e feu ne penjar dos o tres; e axi romas aquell fet.

(1) Infâmes.

(1) Muntaner se tait toujours sur tout ce qui est relatif aux debats entre les deux frères. La narration de d'Esclot complète les faits avec impartialité.

(2) La rue des Juifs.

CAPITOL CLIII.

En qual manera lo rey En Pere d'Arago feu establir la ciutat de Girona, e com la acomana a'n Ramon Folch.

Quant vench lendema mati, lo rey apella de cascuna ost quatre promens que vinguessen parlar ab ell. E quant foren venguts d'avant ell, dix los axi :

« Barons, no es temps que longues paraules vos deia fer, jat-sia quel fet ho demana. Ja veets com son entrats los Francesos en Catalunya, sens mal nengu que no han pres al passar, per la raho de la traycio que han feyta a mi e a vos altres alguns homens de Castello de Ampuries. Mas be he fe en Deu, que no vol que falsia ne tracio vingua a bona fi, que a la llonga nos havrem victoria de nostres enemichs. E no-us cuydets que, per ço com yo he dessemparats e fets desemparar molts llochs d'Ampurla, que y haia res feyt per flaquea de cor; que no-u he. Mas axi ho he atrobat de consell ab mi en leix e ab mos richs-homens. Que mes val que nos haiam desemparats los lochs e els castells; que per força los nos porien tolre los Francesos. Que si y haguessem mes stabliments, perderem la vianda els homens que y meterem ; e ara no y podem perdre sino los logars. Si tots los Francesos son en la terra nons ha que fer ; e si nos los ne podiem may gitar ab honrament, nons seria tan gran proffit ; per tal com si ells estan longament aqui, despendran tota quanta vianda han ajustada. Axi havran s'en a tornar, que no havran res acabat. E no havem reguart que ja hi puxen tornar altra vegada de aquests tres anys, car no porien haver compliment de vianda ; e llavors, qui morts qui vius. E majorment, com yo-us he dit altra vegada, que no creats que tornen tots vius en França cells que hic son exits o passats ; car los huns per malalties, los altres per mescles, los altres per guerra plana, ab valença de Deu, cuydarem en guisa aminuar lurs osts, que, ans de dos mesos, si tant hi aturen, sins ho acordam ne podem replegar nostres osts o gens, los porem donar batalla, e exir en camp a dia sabut. Per que, es enteniment meu, que yo no tingua aci sino homens d'armes sabuts a cavall e a peu, e vos altres tuyt que-us en tornets, de part de Deu. Mas per tal com yo no he be apparellat de tenir aci aquells homens que y havria mester, es obs que vos altres me façats socors de homens sabuts ; e si no atrobats los homens qui romanre hic vullen, donats me huna cantitat sabuda cascuns, que sia competent o soficient de donar a vos e a mi de pendre, e yo trobar-los-he. E de aquest servey no m'en digats de no, que menys de vos altres no poria deffendre la terra. E sapiats que, si yo hagues ab que pogues fer aço sens vostra ajuda, sols no-u de-manara a vos altres; mas no-u he, sapiats per cert. »

Quant lo rey hac parlat, hagueren los promens de la ost llurs acort ab si, e veheren que en negun tall nos podien scusar bonament de aquest fet, tan gran obs hi era, e tant benignament los ho havia demanat lo rey. E responeren li axi al rey : Que be veyen lo seu treball, e reconexien l'estament de la terra de Catalunya, e que tot hom devia fer son efforç de ajudar al senyor rey en aytal cas ; mas la pobrea e la fretura era tan gran en Catalunya que no-u podien fer en manera que devrien ; per que, pregaven al senyor rey que hagues en aço son esguart, e ells farien li aytant acorriment com porien, mas no aytant com volrien.

E axi com los promens de les osts hagueren aço parlat ab lo rey, lo rey fo ben llur pagat. E ans que partissen de aqui avengueren se ab ell cascuns de certa cantitat de diners que li donaren, segons lo poder de cascun llogar. E lendema mati partiren les osts de les ciutats e dels llochs e de les villes de Catalunya, e vingueren s'en cascuns a llurs ostals. E el rey romas en Gerona ab sos cavallers e ab sos richshomens e ab alguns servents que y romangueren, ço es assaber almugavers e adalits e altres servents de frontera. E aqui hac son consell e son acort, e ja que faria de la ciutat de Gerona, si la derenclirien [1] o si la establirien. Quant a acort e consell que farien de la ciutat? digueren : que bo seria que s'establis, si trobava lo rey qui hi volgues romanir.

E ab tant, quant tuyt hagueren dit llur enteniment e parlat, e foren scusats al rey de aturar en establiment de Gerona, levas.En Ramon Folch, vescomte de Cardona, e dix al rey :

« Yo son castella de Gerona ; e per dret e per úsansa de Catalunya nom puch scusar, ne

(1) S'ils l'abandonneraient, de *derelinquere*.

he en voluntat que faça. E romandre, si-us volets, en Gerona. E llivrats me aquells cavallers e aquella companya que mester hi sia, ab prou vianda; que o tuyt perdrem lo cors, o sens vostra sabuda e sens vostra voluntat nos no lexarem aytal força com es la ciutat de Gerona, si donchs per defalliment de vianda no ho feyem. E maravell m'ho molt, senyor, com negun n'havets amprat de romanir aci, sino a mi que-u deig fer per les rahons d'amunt dites.»

E quant aço hac dit En Ramon Folch, respos li lo rey en axi :

«Sapiats, En Ramon Folch, per cert, que yo-us ho agraeix molt les paraules que dites havets; e profert de paraula ho farets de feyt. Mas yo no volria amprar vos, que sots hu dels millors homens de ma terra.—Senyor, dix En Ramon Folch, yo-us fas gracies de aço que vos deyts e de la planyença quem fets; mas si yo son aytal com vos deyts, mester es que mostrem los meus fets. Per que-us dich sus aci : que si volets establir la ciutat de Girona, que no y romandra negu, sino yo que son castella de aquest lloch. — Ara donchs, ço dix lo rey, yo-us llivrare huytanta cavallers ab servents e ab llurs armes de cos de cavall; e seran los servents dos milia e cinch cens, bons e triats; entrels quals havra si-cents ballesters ab ses bones ballestes. E lexar-vos-he prou vianda d'aci a la festa de Nadal. E si tro llavors podets tenir la ciutat, ja despuix no he reguart que la perdam. — Senyor, ço dix En Ramon Folch, grans merces com m'ho havets atorgat. E yo, si a Deu plau, fer-ho-he en tal manera que yo e mon linatge de Cardona seran tots temps en bona nomenada de aquest fet.»

E lo rey encontinent feu fer manament en Gerona : que tot hom que fo estadant en la ciutat, clergue o lech, o crestia o juheu, que dins tres jorns hagues procurat que pogues exir d'allen; e que no y romangues nengu, sino cells quel rey hi metria en establiment.

E quant los homens de la vila hagueren oïda la crida, sabels[1] fort bo, car havien gran reguart dels Francesos, que poca havia que s'en foren tuyt anats, si gosassen. E mantinent aparellas cascu al mils que poch, e ixqueren se tuyt de la ciutat. E el rey feu ajustar tota quanta vianda poch atrobar de la terra de Barcelona en lla, e mes la en Gerona; e mes hi, moltons salats e porchs vius, e gallines per els malalts, e tota res que poch atrobar que fes bo a establiment; e llivra per companyons a En Ramon Folch, En Guillem de Castell-Auli, En Guillem de Anglesola, e alguns altres richs-homens; e feu li compliment als huytanta cavallers que li havia promesos de livrar; e encara de mes, a llivrar li trenta ballesters a cavall. En axi que, entre tots, eren cent homens a cavall ab llurs armes. E llivra li d'altra part dos milia e cinch cents servents bons e triats e de bon tall, ab llurs armes, entre llancers e ballesters. Entrels quals ni havia si-cents qui eren ballesters serrayns del regne de Valencia, e aportaven tots ballestes de dos peus.

Quant aço hac fet lo rey, partis de Girona ab tota sa cavalleria. E En Ramon Folch, vescomte de Cardona, romas en Girona en stabliment ab la companya d'amunt dita. E tantost feu barreres e barbacanes de fusta per los murs e per carreres de la ciutat, e feu descobrir aquelles que eren defora lo mur vell a totes parts; e meteren la fusta dins la ciutat.

E devets saber que la ciutat de Girona es posada en hun recost qui es riba de huna aygua, e ha nom Teher[1]; e es murada en gir de bon mur e forts, que es be antich; e sus alt, al cap de la ciutat vers levant, es la sgleya de Santa-Maria qui es la seu major. E als llats de la sgleya, vers mig jorn, es lo palau del bisbe. E d'amunt sobre tot, al pus alt loch de la ciutat, a man dreta del palau del bisbe, ha huna torre qui es molt bella e fort e alta, de gros mur, de pedra e de calç. E ha nom la torre Geronella; e aqui es la major força de la ciutat. E En Ramon Folch establi be la ciutat segons d'amunt es dit, aytant com lo mur antich encloya; e tot l'als desempara, levat la sgleya de Sent-Feliu qui es fora lo mur vell, sus al peu de la escala par la qual hom munta a la seu. Establi aquella esgleya, mas no y poch tenir molt longament.

E el rey d'altra part ab tota sa companya a cavall e a peu, com se fo partit de Gerona, vench s'en a la ciutat de Barcelona. E tota la gent de la terra, aytant com es huna jornada de Bercelona a en lla, qui veren e saberen quel rey

(1) Ils en eurent bon gré; cela leur sembla fort bon.

(1) Le Ter. L'atlas pour les campagnes du marechal Gouvion Saint-Cyr dans ces provinces, en 1808 et 1809, est indispensable pour se rendre bien compte de la campagne de 1285

era vengut a Barcelona, tengueren se per desesperats; e lexaren tots los alberchs, e desempararen les viles e els castells, e els masos, e els logars, que nengu no y romas; e atenien vers les muntanyes e vers les forests dels munts. Mas totes aquestes forces se tenien encara per lo rey d'Arago; primerament: Castell-Nou e Mont-Squiu, e huna altra força de huna dona qui ha nom Na Stella de Castell-Nou; les quals forces son en Rosello. Tenien se encara en Ampurla; primerament: lo castell de Roca-Berti, e Requesens, e Carmenço, e lo castell de Lerz, e la força de Sent-Salvador. E totes aquestes forces son del comte d'Ampuries e d'En Dalmau de Roca-Berti, e reclamaven se per lo rey d'Arago. E en Gerones se tenia, primerament: la ciutat de Gerona, e lo castell de Besaldu, e Camp-Redo. E en Valles se tenia lo castell de Monsoriu, qui est hu dels bells e dels nobles del mon, e es del comte de Ampuries; *item*, lo castell de Moncada, qui es del vescomte de Bearn; *item*, lo castell de Moncornes, qui es de Berenguer d'Entença.

E exceptades aquestes forces d'amunt scrites e nomenades, tots los altres lochs, de huna jornada en lla de Barcelona, eren desemparats e havien lexats rovechs; que nengu no y era romas, tant eren espaordits, car oïren dir quels Francesos tenien tot Ampurla e quel rey d'Arago s'en era vengut a Barcelona.

Ara lexem a parlar del rey d'Arago, e parlarem del rey de França e de sa ost e de les sues galeres e dels altres vexells que havien armat sobre mar.

CAPITOL CLIV.

Com les galeres del rey de França vengueren a Blanes qui es a quatre legues prop de Barcelona, e com los Francesos prengueren lo castel de Lerz.

Diu lo comte que, quant los Francesos hagueren a llur volentat la vila de Castello de Ampuries, que mantinent, segons que d'amunt es dit, sens tota deffencio, anaren per tot Ampurla que hom nols ho veda en res, llevades les forces d'amunt dites. E de aquelles si hagueren algunes, axi com la força de Sent-Salvador qui es sobre lo monestir de Sent-Pere-de-Roses, per tal com aquella força no era be establida de vianda; e axi aquells qui dins eren reteren se a bona merce al rey de França e al cardinal. E quant los Francesos hagueren aquesta força presa, hagueren gran alegria; e no fo maravella. E mantinent lo rey de de França feu manament que les galeres e la sua armada anassen per tota la ribera tro sus a la ciutat de Barcelona, e que s'emparassen dels ports e de les viles riba mar; e si atrobaven en negun lloch defencio, que occisen tots quants homens hi trobarien, e que prenguessen los llochs per força.

Quant los almirals del rey de França hagueren oït lo manament, anaren s'en per tota la ribera, aytant com es lo castell de Cop-lliure, entro a Blanes[1] que es prop de Barcelona huyt legues, e hanch no trobaren nengu qui res los defeses; car los huns llochs trobaven desemparats, que no y estava nengu, los altres se retien a ells mantinent quels veyen; e axi nols calia sino pendre. E puix quant hagueren la riba de tota la mar a llur guisa, huna partida de aquella armada romas al port de Roses, e l'altra anava tot dia a Narbona e en Prohença aportar vianda, e descarregaven a Roses.

E el rey de França e el cardenal trameseren missatgers per tots los logars de la terra, ques retessen a ells, levats los castells dessus nomenats. Mas mantinent ques foren retuts, fogiren tots per les muntanyes, levat cells d'Ampurla. E puix lo rey de França hac de consell que combates lo castell de Lerz, per ço car ell havia entes que no era be establit de vianda. E trames hi huyt milia cavallers, e be cinquanta milia homens de peu. E combateren lo castell tan regeament que, entre dia e nit hi donaren quatorze batalles, en les quals moriren tants de Francesos a cavall e a peu que tots valls eren plens e arasats de homens morts, si quels homens de peu se podien acostar als murs del castell. E quant cells de llains veren que nos podien mes tenir, que totes les armes havien perdudes, e tuyt que eren llasos per raho de tantes batalles que havien fetes, a una ma reteren se, sauls lurs cossos e llurs armes, al rey de França.

Axi los Francesos hagueren aquell castell. E vench s'en alli lo rey de França ab lo cardenal e ab totes ses osts, per tal com aquell lloch era lo primer que havien pres en Catalunya los Francesos combatent per força.

(1) Consultez la planche XII de l'atlas du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, destiné à servir à l'intelligence du septième corps de la grande armée en 1808 et 1809 dans cette partie de la Catalogne.

CAPITOL CLV.

Com lo cardenal mes en possesio de la terra de Catalunya a Carlot, fill del rey de França.

Lo cardinal feu alli coronar a Carlot, fill del rey de França, e mes lo en possesio de tota la terra; e aqui faeren grand festa per dos jorns. E Carlot parti tota la terra de Catalunya, de paraula, a sos barons e a sos cavallers, e posa son senescal en la terra. En apres lo rey de França hac son acord ab sos cavallers e ab lo cardenal. E hagut consell, entengueren del rey de Arago, que havia stablida la ciutat de Girona, e que y era lo vescomte de Cardona e molt bon cavaller e servent de Catalunya. E hagueren ne gran goig, com jals tenien per llurs, e nos pensaven que hom los pogues sperar.

CAPITOL CLVI.

Com lo rey de França ab tota sa ost s'en vench attendar apres Gerona.

Lendema mati, partiren se tots los Francesos del castell de Lerz e vengueren se attendar apres Gerona de part lo pont. E En Ramon Folch, vescomte de Cardona, qui era dins en l'establiment sobre tuyt, feu manament : que nengu nols ixes ni passas lo mur ne les barreres qu'ell havia posades, si ell no-u manava. E axi com vingueren los Francesos e foren atendats, lo rey de França trames lo comte de Foix[1] per missatger a'n Ramon Folch : sis volia retre a ell, que ell li faria tant de be que seria lo millor hom e el pus honrat que fos en Spanya apres del rey; e si fer no-u volia, que lendema que s'aparellas de la batalla.

El comte de Foix que aportava la missatgeria vench a parlar ab En Ramon Folch e dix li axi :

« En Ramon Folch, hu sots dels millors e dels majors homens de Catalunya, per raho del linatge e de naturalea, e sots parent meu e acostat, per que yo so tengut de aconsellar vos en tota res que fos per profit e honor vostra, e als no-us consellaria per res. Ara, maravell me molt de vos e de vostra saviesa, com vos sots mes aci en establiment; que be veets que no-us podets tenir al poder del rey de França, que en negun lloch no hac atrobat contrast ni quil haga gosat esperar, si aci no. E per tal son yo molt despagat de vos, car lo rey de França es molt yrat e mogut contra vos; e he reguart que, si per força-us pren, que ja li'n puxa nengu estar a preu, que vos, e tots cells qui son aci ab vos, no perdats tots la testa. Per que, yo, axi com amich e tengut vostre, vos prech e-us consell que-us retats al rey de França, e salvarets la vida a tants bons cavallers que axi son ab vos. E d'altra part lo rey de França fer-vos-ha tanta de honor e tant de be que hanch linatge de Cardona non pres tant per null temps. E no-us faça reguart, que puxats esser reptat en nenguna cort de fe, ne de baya que hagats feta a'n Pere d'Arago; car vos sabets que major es Deus que null princep terrenal; e sabets quel apostoli pot solre e ligar de fe e de sagrament, per ço com te lloch de Deus en terra. Per que yo-us fare absolre al cardenal, qui es aci legat e te lo lloch del apostoli, de fe e de sagrament que haiats fet a'n Pere d'Arago. E consell vos que-u façats. E no-us ho consellaria, si no veya gran vostre profit. »

Quant lo comte hac dites totes aquestes paraules, respos li En Ramon Folch en axi :

« En comte, tots temps fos mon amich e yo vostre. Em fets semblança de amich de fet e de paraula per tots temps, sino ara. E vos deyts que vos vos maravellats molt de mi, com yom son mes aci en establiment per ajudar a mon senyor lo rey d'Arago; mas yom maravell molt com vos m'havets dit e consellat que yo traixcha aquest lloch a mon senyor quil m'ha acomanat, e que per mi perde tots temps linatge de Cardona bona nomenada, e guany nom de bar[1] e de falsia e de tracio. E quant deyts que vos me farets absolre al cardenal de fe e de sagrament, yo creu be quel cardenal me poria absolre quant a Deus, mas som be cert que no poria absolre de mala fama e que les gents tots temps no parlassen de mi. Don, yo-us responch breument sus aci, sens altre acort : que, ara ne d'aqui avant, de aquest fet nom parlets; que fort me seria greu, e donar-vos-ho-ia a conexer mantinent; que be vos dich que, llevat vos, no es hom null al mon que de aytal raho m'hagues res dit ne parlat, qui ja

(1) Roger Bernard III. Il avait épousé Marguerite, seconde fille de Gaston, vicomte de Béarn, qui lui donna en dot le Béarn dont il herita en 1290, à la mort de Gaston.

(1) Infâme; le dernier terme de l'outrage. (Voy. p. 699.

valgues guiatge ne sagrament que fet li hagues, que mantinent nol fes tot lancegar. E ab aytant tornat vos en de part de Deu a cell qui-us hi ha trames, e guardats vos d'uy mes que no m'aportets aytal missatge.»

E respos lo comte de Foix: « En Ramon Folch, massa[1] sots rebeu e cuytos en vostra resposta; que bem plaguera que-us fossets acordat ab vostres cavallers, si aço que yo-us dich seria vostre profit o no. E creu que, si-u fassets, no haguerets respost axi. Ara, mal e greu quem sab, dich vos ho-de part del rey de França: que-us apparellets dema mati de la batalla.»

E respos En Ramon Folch: «En comte, yo no son tan rebeu en ma resposta com deguera esser, segons la demanda quem feyets. E si yo n'hagues demanat de consell a mos cavallers, creu qu'ells lom donaren bo e leal sens tot si. E si dixexen als, nols ne creguera. Per que-us dich ço que ja-us he dit altra veguada. Per que-us prech que d'aqui avant nom parlets de aqueix fet. E pensats vos e el rey de França e tot son poder de donar quantes batalles vos vullats; que yo son aparellat, huy e dema, e tots temps quel cor vos ho digua, de esperar aquelles, e encara de donar batalla e batalles a vos altres com vigares me sia.»

Quant aço hac dit En Ramon Folch, partis lo comte denant ell e torna s'en al rey de França e al cardenal; e dix los la resposta que li havia feyta En Ramon Folch; e ells foren ne molt yrats. E com ho hagueren oït, dix lo cardenal: que ans no vendria deu dies que ells li'n havrien car ves sus al cos, a ells e a tots cells qui ab ell eren.

Ab tant lo vespre fon vengut, e els Francesos hagueren parades lurs tendes e llurs pavellons sus al pla, riba de l'aygua qui passava denant Girona; e puix soparen e vegueren a llur guisa; e sol nos guardaren de res, car nos pensaven que res los pogues noure[2]. En Ramon Folch, segons que d'amunt es dit, havia fet dedins manament: que nengu nols ixques de fora per avinenteha quen ixques ne hagues. Mas los serrayns ballesters no se volgueren estar per ell; ans, com no s'en pogueren exir per les portes, trencaren celadament huna paret[3] que havien feta fora lo mur, prop la barbacana, e feren hi hun forat sotil; e per aquell forat ixqueren ne tro a xixanta homens de peu, ab llurs ballesters e ab llurs coltells a la cintura. E quant vench al primer son, anaren s'en tots ajustats a les primeres tendes que trobaren. E esdevengueren a huna tenda de hun cavaller de Normandia, que sopava llavors ab companya de cavallers francesos que ell havia convidats aquell vespre. E quant foren a la porta de la tenda, pararen llurs ballestes e entraren dins ab llurs ballestes parades; e occiren hi cinch cavallers, e prengueren vius trenta huyt homens de la companya d'aquell cavaller de Normandia, e ligaren los be. E ans que fossen sentits, tornaren s'en dins la vila per aquell forat que havien fet apres la barbacana. E En Ramon Folch ne negu non sabien res de aquest fet, e maravellaren s'en molt; e fo despagat dels Serrayns com eren gosats exir, menys de sabuda sua, fora la vila. Mas d'altra part, com veu que tan bels n'havia pres, perdonals e hac ne gran goig.

E lendema mati, quant los Francesos se llevaren, trobaren aquells cinch cavallers morts dins en les tendes; e maravellaven se molt qui-u havia fet; e cuydaren se que alguns Catalans qui eren ab ells venguts de la terra del comte de Foix, ho haguessen fet; e prengueren ne dos, e peniaren los per la gola.

E En Ramon Folch, qui veu que dos homens havien peniats, conech en lo vestir que Catalans eren; e sabe li molt greu. E per fellonia pres aquells trenta huyt homens que havien amenats los Serrayns en la ciutat, e feu los tots peniar per los peus en torn del mur de la ciutat. E els Francesos conegueren que aquells de la vila havien fet aquell mal, que havien morts aquells cinch cavallers. E guarniren se huna companya de cavallers, qui eren tro a quatre cents a cavall, e entraren dins aquella vila que es fora lo mur vell; e vengueren a huna plaça gran e ampla qui es al entrant del call Juich[1], e acostaren se a les portes. E aquells de dins estigueren arreats, e nos mogueren tro que los Francesos foren a les portes. E llavors En Ramon Folch feu obrir les portes e baxar les ca-

(1) Trop rebelle et hâtif. C'est la même racine que le castillan *demasiado*.

(2) Nuire.

(3) *Paret* est une muraille de pierres maçonnées; *tapia* une muraille de terre très épaisse, retenue par deux couches de plâtre de côté et d'autre. Beaucoup de vieilles maisons sont ainsi construites. C'est ce qu'on appelle en France du pisé

(1) La rue des Juifs, placée en dehors de la ville.

denes de aquella part; e donaren salt deffora, tro a xixanta cavallers armats, e tro a quatre cents servents ab llurs armes; e feriren ardidament en los Francesos ab les astes esteses; que nols valch guarniment que aportassen, que a la primera ferida abateren mort lo nebot del senyor de aquells quatre cents cavallers; e ells Francesos giraren lurs costes e meseren mans a fogir. E puix reconegueren quel nebot de llur capitani era romas, e tornaren altra vegada tro sus a la porta per llevar aquell qui jaya mort al camp. E entrels altres acosta s'i mes l'oncle, ço es assaber lo senyor de aquells cavallers. E acostas tant al mur que huna pedra li vench d'amunt, de la bestorra qui es sobre la porta; e dona li tal colp sobre l'elm que aportava al cap, que del cavall lo abate a terra mort fret. E axi romangueren hi lo oncle e lo nebot. E los altres cavallers francesos, qui veren llur senyor mort jaure en terra, ajustaren se tots a huna mota e poderosament esperonaren tro sus a les portes. E En Ramon Folch quils veu venir recollis ab tota sa companya dins la vila. E tancaren les portes. Mas los ballesters foren per les ballestes e per los murs d'altre part. E deserraren les ballestes que havien, ben forts; e gitaren cayrells e pedres sobre aquella mota de cavallers francesos, axi quen occiren molts en nafraren gran res. E hanch no hagueren poder los Francesos de llevar llur senyor qui jaya mort en terra; ans dues vegades lo havien quaix levat; e soptaven los tant los ballesters qui eren lla dins, que lexar l'hagueren. E quant veren que nol podien levar e que y havien molta companya perduda, e que res no y guanyaven, tornaren s'en, envergonyts de llur senyor que hagueren perdut e d'altra part companya assats, e vengueren al rey de Franca, ab gran dol que mogueren per llur senyor.

E el rey de França fo molt trist e despagat, car aquell cavaller era mort qui era hu dels nobles cavallers que ell hagues en sa ost, e son nebot atressi, dels millors cavallers del fet d'armes que fossen en França. E tuyt plangueren lo tot aquell dia, que pus no combateren.

E En Ramon Folch feu exir servents al vespre deffora, e feu aportar los cossos de aquells cavallers morts sus al peu del mur. E tuyt dixeren li per que-u feya, que mes valria que hom los gitas luny del vall fora, per tal que no faessen pudor. E ell dix que non faria res, per tal com los Francesos se aventurarien de llevar aquells cavallers morts, e ans que nols ne havrien llevats, moririen dos tants, com sis feren.

Quant vench en l'altre jorn, los Francesos, ço es assaber huna companya de cavallers e de servents, volgueren llevar aquells cossos qui jahien al peu del mur, mas non hagueren poder. Ans tota vegada que s'i acostaven ne morien aytant e pus. E quant veren los Francesos que axi era, lexaren los estar hi, qui s'i jaya que s'i jagues[1]. Mas lo rey de França feu parlar pleyt a'n Ramon Folch: que li donaria hom cincentes livres torneses, e puix proferiren li'n mil, e que lexas levar aquells dos cavallers, oncle e nebot, que jayen morts al peu del mur be havia tres o quatre dies. E En Ramon Folch respos: que, si hom li donava cent milia llivres, que nols porien haver, nels lexarien levar del camp; car ell dix que havia prou moneda a tota res, mils que ells que eren deffora. Mas trames a dir al rey de França que, per ço car havia oït dir que aquells dos cavallers morts eren estats bons homens e honrats, e per ço, e no gens per guardo que ell volgues n'esperas haver del rey de França ne de nengu, mas, per valor de si mateix e per cortesia, quels levassen si levar los volien.

De les quals coses fo molt pagat lo rey de França d'En Ramon Folch, e tench lo molt per prous, e agrai-l-ho-y molt; puix trames hi tro a deu servents, menys d'armes, qui, ab voluntat d'En Ramon Folch, levaren los cavallers d'amunt dits.

E puix los ardits e les mescles se feyen tot dia entre cells de llahins e cells deffora, los quals tants foren que longa cosa seria de retrer. E per tal lexarem a parlar huna peça del setge de Gerona, e parlarem de les galeres e de la altra armada del rey d'Arago e del rey de França, primerament dels frontalers quel rey d'Arago establi entorn Gerona.

CAPITOL CLVII.

Dels ardiments que feyen los cavallers de Catalunya qui's posaren en frontera e corrien tot dia a fer mal a la ost del rey de França.

Diu lo comte, que, quant lo rey d'Arago s'en fo vengut a la ciutat de Barcelona, e hac desemparat tot Ampurla e tot Girones, levats los castells e les forces d'amunt dites, e puix hac

(1) Qui git y gise.

estat hun temps aqui, hac entes quels Francesos tenien assetiada la ciutat de Gerona; e trames missatgers, dos o tres vegades, en Arago, per los quals feya assaber a homens de viles e de ciutats, e a richs homens e barons de Arago ço quels Francesos havien fet contra ell e sa terra; per quels pregava, com a bons vasalls, que li vinguessen ajudar tots ensemps, que ab, sa bona ajuda, ell se cuydava venjar de sos enemichs e car vendre a ells ço que fet li havien. Mas los Aragonesos, aquella sabo, e be havia hun any passat, que no eren be ab lo rey per algunes franquees que li demanaven, segons que d'amunt es dit en aquest libre mateix [1]; per que hanch negun molliment ni negu no y volch venir, sino tan solament don Pedro, frare del rey d'Arago, ab sos cavallers. E el rey qui viu que no li acorrien be ses gents, ne era be ajudat per aquells, no gens per flaquea de cor, mas per no poder, car los seus ajudar no li volien, gita aquest fet a no cura, e pensava y menys que si guerreias ab hun sotil cavaller de sa terra; mas que caçava e menjava e bevia e sajornava a Barcelona e no havia cura de res. Mas los barons els richhomens de Catalunya, qui tots temps foren feels e obedients a lur senyor lo rey d'Arago, axi com a bons vasals e naturals, quant veren quel rey nos havia cura de aquest feyt, per fellonia hagueren llur acort e vingueren li denant hun dia; e dixeren li axi:

« Senyor, nos veem e conexem que vos sots despagat de algunes gents vostres, e no menys de raho. Si alguns fan vers vos coses que a vos no placien, mas gens per tot aço no deu tornar en dapnatge de nos altres tuyt e de nostra terra e de vostra, qui mal no y mir. Nos vehem e sabem lo poder ab quel rey de França es passat en Catalunya; sabem encara mils, que no volriem que, per astre [2] o per desastre nostre, havem perdut, menys de colp e menys de ferida, mes de terra dins hun mes que no deguerem haver perduda dins deu anys. E ara tot dia estam a ventura de perdre lo sobre pus quins es romas, e majorment si vos ho gitats a no cura e sots nechligent d'aquest fet. Per que, senyor, pregam vos e clamam vos merce tuyt ensemps; que lexets estar vostra felonia e vostre despagament, e fets vos socoriment de aço que porets, en guisa que puxam vivre, nos e nostres cavallers que no volen als; e puix acostar-nos-hem als Francesos, e metrem los frontales en torn del setge a totes parts, e irem los fer alguns ardits e algunes esdemeses tots dies, que no parrega que haguen ells atrobada en Catalunya gens sens cor; car gran res valria mes a nos que haguessem perduts los cossos e ço que havem en aquest fet, per raho d'armes, que si per nos, que estam ara e sajornam en les ciutats com a mercaders, era abontada e menys-preada tota la cavalleria de Spanya. Per que, senyor, vos pregam e-us requerim altra vegada que: vos nos façats a aço tan soficient resposta de fet e de paraula, que sia a honor vostra e profit nostre e de tota vostra terra per tots temps. »

E quant aquestes paraules hagueren dites los richs-homens de Catalunya al rey d'Arago, respos lo rey d'Arago axi:

« Barons, no creu que sia null rey de crestians al mon que tantes per tantes haga tan bones gents ne tan bons vasalls e tan naturals a son senyor com yo he de vos altres. E mostren ho primerament los fets e les obres, e puix les paraules ab que mostrats lo bon cor e la bona voluntat que vers mi havets tots vos altres. Agraich vos molt ço que dit havets, e son be pagat vostre. Ara, es esdevengut que, en aquest fet que es entre nos, som nos de la huna part, e puix tot lo mon de l'altra. En la qual, jat-sia que hagam pres hun poch de dan, a la fi, si a Deu plau, nos tornara en honor e en gloria de mi e de tots vos altres e de tot hom que sia en ma terra; car si perdem en aquest fet, cell qui menys hi perdra sere yo, llevat la desonor. E quant a mi, tota vegada tench en ma ma de fer aquell plet que yo vulla ab los Francesos; mas guart a vos altres e l'estament de la terra, que no seria bo ne profitos. E yo, barons, no son sino hun cavaller. E entrels altres, sim pot romanir lo cavall e les armes, aytan ben cuyt vivre de cavalleria com nengu qui hic sia [1]; mas no seria bon cuydat ne bon pensament aquest a vos altres. Per que, pus que tan be ho havets dit de paraula, yo-us ho agraeixch molt, e grayr-vos-ho he molt mes si en obra ho metets. E no es enteniment meu que altra força vos ne faça; mas,

(1) Voyez page 670.

(2) Ce mot est perdu en Français; nous n'avons conservé que le composé *désastre*, dont la signification est opposée à celle d'*astre*.

(1) Les discours que d'Esclot fait tenir à ses personnages sont toujours pleins de sens. Ici il y a hauteur d'âme et éloquence

si fer ho volets, que-u façats, e si no que-us ne lexets. Mas, si-u fets e si res me roman, ço que he em romandra partire tots temps ab vos altres. E pensats vos de aparellar ab vostres cavalls, que yo-us dare e-us quitare en aquella manera; e vos altres ne pasarets be, e es acostumat en Catalunya tots temps. En breus dies, pus despertats men havets, sere ab vos altres. Mas entretant fare aparellar galeres e alguns quins defenen la ribera de la mar, si venien aquelles dels Francesos. E vos altres yrets vos en; e fets ço que vigares vos sia. Mas tench per bo, si vos altres ho conexets, que bo seria que estigats los huns a Estalrich qui es prop de Girona a cinch llegues, e los altres a Besalu. E axi porets correr dia e nit, e fer mal en la ost dels Francesos, salvant que no dich gens que aventurets lo fet, tro yo puxa esser ab vos altres. »

E quant lo rey hac dites aquestes paraules, ells li reteren grans gracies. Ab tant lo rey apparella de quitar los cavallers; e aparellaren se tots, e anaren se vers Estalrich. E aqui trameseren N'Ambert de Mediona ab xixanta cavallers armats e ab dos milia servents que estiguessen per frontalers a Besaldu, e los altres richshomens e cavallers romanguessen a Estalrich. E faeren venir molta vianda de Barcelona, e estigueren aqui en frontera, e feyen aqui tots dies molt bells ardits; e corrien tots dies tro sus en les tendes de la ost dels Francesos, e occien los homens a cavall e a peu; e corrien tots dies los camins, e prenien ne com cent com dohents adzembles, o mes o menys, segons ques esdevenien, que aportaven les hunes viandes, e les altres armes, e les altres moneda a les osts dels Francesos. E feyen aqui gran guany en moltes maneres que seria llonga cosa de recomtar; e amenaven presos, com cinch, com deu homens, o mes o menys, segons que atrobaven; els servens venien[1] los, axi com si fossen Serrayns; que, per menys de cinch sols, havia hom hun Frances, qui comprar lo volgues. E axi staven tots dies los cavallers catalans del rey d'Arago en fer ardits e encontres. E prenials ne tambe que, nulla veguada, per pochs que ells fossen e los altres molt, no trobaven quils gosas esperar.

El rey d'Arago d'altra part qui era romas en la ciutat de Barcelona, feu endreçar e aparellar en deu dies onze galeres que y havia alli. E foren almiralls En Ramon Marquet e En Berenguer Mallol, ciutadans de Barcelona. E aquelles galeres estaven surgides en la plaga per deffendre la plaga, si altres n'i venien d'altra part. E per ço quels homens de Barcelona haguessen menys de reguart, lo rey feu fer hun vall ample e pregon en gir de la ciutat, ab mur de terra que y feu fer riba la mar e tot trancat de ballesteries. E de vint en vint braces feu fer cadafals de fusta riba lo vall; e entre dos castells feya fer huna brigola; e axi enforti la ciutat, en manera que paria que no temes nengunes gents.

E d'altra part, lenys armats e barques armades de cossaris de Valencia e de Barcelona e de Taragona e d'altres logars, ab volentat del rey, anaven tot dia costeregant la ribera entro sus a Narbona, amagadament, que nols ves l'armada del rey de França. E atrobaven barques e lenys cuberts, carregats de viandes e de robes e d'altres coses qui venien de Macella e de Monpeller e de Prohença a la ost del Francesos; e amenaven los s'en ab gran guany que y feyen, e donaven la quinta al rey.

E entre los altres cosaris si n'i hac hu, qui era de Alacant, qui havia nóm N'Albesa. E aquest N'Albesa, ab alguns companyons arma hun lenyate de vint e huyt rems; e aquest leny era be spalmat; e era millor de rems que leny que hom sabes en tota la ribera. E puix partis hun dia de Barcelona, e pres molta de la mar a enfora, e golfeia a travers, per tal que nol vees l'armada del rey de França qui era a Roses e a Sent-Feliu de Guixols e a Copliure; e vench s'en a la punta del Guerau de Narbona; e acostas tant a terra prop de huna rocha que de la huna part batia de rems en terra. E feu donar tants grans llats al leny que tota la carena mostrava vers la mar; axi que de luny paria que fos rocha, per tal com lo leny era de fresch espalmat e blanquejava. E mentre que ell estava axi, vench huna caravana de barques de Macella, carregades de vi e de roba dels Francesos, e eren tro a tretze barques; e hanch sol nos guardaren del leny armat, car cuydaven se que fos rocha; e les set de aquelles barques surgiren en mar foral Guerau e ormegaren se dins. E quant vench al vespre, N'Albesa feu dreçar lo leny armat, e bate de rems, e entra s'en dins lo Guerau; e troba y aquelles set barques d'amunt dites, e d'altra part onze que ja y eren, sens defensio que no trobaren. Cells

(1) Les vendaient.

del leny d'En Albesa ab ell ensemps muntaren en les barques, e prengueren les, e ligaren tots los homens que y trobaren mercaders, e huns e altres, e puix carregeren lo leny de les pus belles robes que y trobaren, e de moneda vella d'argent, e de altres coses nobles; e dues de aquelles barques atressi carregaren de la millor roba que y sabien; e puix N'Albesa feu metre a fons les quinze; e axi, ab lo seu leny e ab dues barques carregades de roba, ixques del Guerau, e occis tots los homens que atrobar hi poch, llevats aquells qui eren de gran rehemcio; e puix, ab aquell guany que havia fet, vench s'en a la ciutat de Barcelona ab gran alegria. E aqui feu encant de la roba per huyt jorns. E entre la altra roba troba-y tres tendes, les pus belles que hanch fossen vistes en nengunes terres; de les quals la huna era del rey de França; e caberen hi be mil cavallers a gran ayre dedins; e preava la hom be quinze milia sous barcelonesos. E quant hac fet son encant, troba que havia guanyat en aquell viatje prop de cent milia sols de Barcelona. E puix estech en Barcelona ab sos companyons, asolaçant e deportant se ab la moneda dels Francesos. E puix torna hi moltes vegades ab lo seu leny, ab aquesta maestria que ja havets oïda; e prenia barques e tarides e altres lenys e vexells, e venia s'en a Barcelona. E de aquests ardits e d'altres pus bells feya N'Albesa sobre mar, e algus cosaris que y havia, que seria longa cosa de comtar.

Quant En Ramon Marquet e En Berenger Mallol, almiralls de les galeres del rey d'Arago, veyen que N'Albesa e els altres cosaris guanyaven tant ab lenyatons e ab barques armades, tengueren se per fort mal exits, car ells no podien res guanyar ab aquelles onze galeres, ne havien fet encara negun ardit. E vengueren s'en denant lo rey hun dia, e demanaren li licencia quels lexas anar a la armada del rey de França. E lo rey respos e dix los axi : « Barons, vos altres sabets aytant be com yo qu'en la armada del rey de França son be cent galeres o pus, e d'altres lenys be altres cent, qui lla, qui ça; e vos altres no sots sino onze galeres e no pus. E yo no menys creu que, si eren les altres dos tantes que vos altres, guanyassets, ab Deus qui-us ne ajudas! Mas tant de les altres ni ha, a huna de les vostres deu o pus, no m'es vigares que sia faedor que vos altres anets lla per negun tall; que basta que defenats la plaga de Barcelona. E si fer ho podets, no havrets fet poch. Mas he ja trames, segons vos altres sabets, tres o quatre vegades en Cecilia missatger, que vingua la armada que y es; e creu que hi sera en breu. E llavors porets fer ço que vos altres deyts. Mas yo conech lo vostre bon cor, e agraeixch vos ho molt ço que dit m'havets. »

E respos En Ramon Marquet per si e per En Berenger Mallol : « Senyor, si Deus ho vol, la armada de Cecilia vendra en breu ab guany molt per mar e per terra, si a Deu plau; mas entretant, si vostra merce es quens lexets anar per assajar quina armada es aquella tan gran del rey de França? » E respos lo rey : « Barons, puix aço ho deyts, no-us ho vedare. E anats hi en nom de Deu; e fets ço que vijares vos sia; que del fet de la mar mes ne sabets que no yo. »

Ab tant los almiralls d'amunt dits feren recollir los mariners e tota llur companya, e les galeres partiren se de Barcelona e prengueren de la mar molta en fora, per tal que no fossen vistes, tro que fossen en la armada del rey de França. E quant se foren be empelegats[1] e hagueren anats be tres jorns o pus sobre mar, trameseren huna barcha armada per scusir la armada del rey de França. E els de la barcha, quant se foren acostats a la armada, veren la, que paria que fos bosch, tanta e tan gran era. E tornaren ho a dir a'n Ramon Marquet e a'n Berenger Mallol : que no seria ardiment, mas follia, si ferien en aquella armada; e que aytant los valia ques gitassen en mar; que nengu no poria escapar per res, si ho feyen. E axi los almiralls del rey d'Arago d'amunt dits veren e conegueren que no porien res fer, e tornaren s'en a Barcelona. E quant hagueren estats en Barcelona tro a quinze jorns, tornaren hi altra vegada per aquell cap mateix; e hagueren sabuderia que la armada del rey de França era ajustada axi com d'abans, e tornaren s'en envergonyats a Barcelona. E a cap de dies tornaren hi altra vegada, e pres los axi com ja havets oyt. Per que alguns homens de Barcelona, e majorment lo poble que axils veyen anar e tornar tot dia, e no feyen res, maldeyen los, e metien los en fama que En Ramon Marquet e En Berenger Mallol havien presos diners del rey de França e eren logats[2] que no ferissen en la sua armada.

E quant los almiralls del rey d'Arago d'a-

(1) Avancés en mer. (2) Recevaient un loyer, récompense.

munt dits hagueren enteses aquestes paraules e que esta fama corria contra ells en la ciutat de Barcelona, hagueren gran reguart. E hagueren llur acort entre si : que mes los valia morissen ab bon nom, que si tan mala fama se seguia contra ells. Per que ordenaren que, si ells als no podien fer, e que si sol eren ab dos galeres, si devien ferir en l'armada del rey de França ques quels en preses, e que null temps no tornassen en Barcelona, pus huna vegada ne fossen partits, tro que ferit hi haguessen, o fossen tots morts, o guerrejassen ab llurs enemichs. Ab tant, com vench hun di-vendres a vespre, los almiralls del rey d'Arago ab llurs mariners, ab llurs ballesters e ab llurs sobre senyals, recolliren se en les galeres, e partiren se de Barcelona, e vengueren s'en aquella nit denant Sent-Feliu de Guixols; e dexaren de tras l'armada del rey de França major, e puix tramesceren huna barcha armada per espiar si la armada major del rey de França se era tota ajustada axi com d'abans[1]. E hagueren sabuderia per la dita barcha : quel rey de França havia triades de la sua armada vint e quatre galeres, en les quals havia mesa tota la flor de la sua armada, axi com dels millors mariners e ballesters que ell hagues en la armada ; e aquelles vint e quatre galeres, que s'eren apartades entre Roses e Sent-Feliu e que volien anar a Barcelona.

CAPITOL CLVIII.

Com onze galeres del rey d'Arago desbaratarem vint e quatre galeres del rey de França.

Quant los almiralls del rey d'Arago hagueren aço entes, e saberen aço per cert, hagueren gran goig e gran alegria ; e no se trigaren gayre, mas que bateren de rems, e sus, a ora de vespres, hun poch abans, foren lla hon aquelles vint e quatre galeres eren. E sempre que les veren, cridaren los ques aparellassen de la batalla. E l'almirall de les vint e quatre galeres, qui veu que aquestes onze demanaven batalla, e que non venien pus, hagueren gran goig e tengueren les per llurs. E meteren se en escala ab les vint e quatre galeres. E les onze galeres del rey d'Arago totes ensemps feriren en mig lloch de aquelles, lla hon veren estar l'estandart major en la galea del almirall; e feriren de tal virtut que d'oltra les passaren totes, e partiren les en tres parts, mal llur grat; axi que les set galeres de aquelles vint e quatre romangueren en mig de les onze galeres del rey d'Arago. E aqui los Catalans de les galeres del rey d'Arago, ab sos coltells al puny, saltaren en aquelles set galeres; e axi com a homens folls que no guardaven nulla res, ans sol nos guardaren ne duptaren nulla cosa, mas que ferien ab llurs coltells de ça e de lla, e d'amunt e d'avall, a tots parts, de popa a proha; axi que alguns per morts e altres per nafres mortals vuydaren aquelles set galeres, que no y romangueren entre tots los cos, docents homens; e preseren los, e puix lexaren se anar a les altres; e primerament a aquelles qui eren de la banda de mig jorn, les quals eren armades de homens de Narbona. E hagueren ab ells gran batalla. Mas a la longa los Narbonesos no pogueren soferir la batalla, enans se reteren tots. E los altres de Masella, qui estaven de la banda vers llevant, que veren aço, bateren de rems e fogiren al mils que pogueren vers la armada major del rey de França ; e totes les altres romangueren desbaratades e preses. E eren per comte aquelles que preseren e retengueren set ; mas, si be les altres s'en anaren, be havien perduda la mitat de la gent e del arnes. E En Ramon Marquet e En Berenger Mallol, almiralls de les galeres del rey d'Arago, quant hagueren preses les set galeres d'amunt dites, reconegueren aquelles qui eren preses, e trobaren hi entrels altres, que y era romas pres l'almirall major de aquelles vint e quatre galeres del rey de França. Era cavaller, per nom En Guillem de Lodeva. E preseren ell e los altres qui los fo vigares e fossen de reemsio, e meseren los en huna galera. E puix triaren de aquelles set galeres les cinch ; e les dues que romanien meseren hi los mariners e els galiots que havien presos; e puix ab ells ensemps meseren les a fons; e ells vengueren s'en, ab les llurs onze e ab les cinch que hagueren guanyades, vers Barcelona.

E quant hagueren anat tro a deu milles, la armada major del rey de França, qui era a Palamos, ixque denant ells. E los almiralls del rey d'Arago qui veren aço, no pogueren als fer; e desempararen les cinch galeres que s'en menaven, e trasqueren ne l'almirall En Guillem de Lodeva d'amunt dit, ab d'altres, e puix meseren les a fons. E quant aço hagueren feyt, bateren de rems e feren la via de Mallorqua, e em-

(1) Comparez le récit de Muntaner si vif et si vrai (p. 345) avec celui-ci.

pelegaren se fort a la mar. E ab tant la nit sobrevench, e la armada del rey de França no sabe quina via se feyen les galeres del rey d'Arago, car no les veyen. E axi hac a romanir l'encalç aquella vegada.

E les galeres del rey d'Arago, tota aquella nit, a rems e a veles, anaren tant que lendema, ora de tercia, foren en Barcelona. E entraren per la plaga ab gran goig e ab gran gatzara. E puix los almiralls lliuraren los presos al rey e reconegueren quin mal havien pres. E no trobaren que haguessen perdudes sino quatre persones, salvant que y havia prop de quatre cents persones nafrades, de les quals n'i moriren prop de trenta-cinch. E el rey d'Arago guarda los presos; e rete gracies a Deu, com tan gran victoria havia donada a les sues galeres contra cells de sos enemichs.

E mantinent lo rey d'Arago trames huna barcha armada en Cecilia, e feu assaber aquesta batalla e aquest desbarat de les galeres del rey de França a la regina e a'n Jaume son fill e a tots los homens de Cecilia, per tal que haguessen goig tuyt e que s'en alegrassen. E feyals assaber encara: com ell se maravellava molt com la armada de Cecilia no era venguda en Catalunya; per quels deya els manava: que, vistes les presents, la armada vengues a totes passades. E tantost com lo rey hac fet aquest manament, los missatgers anaren en Cecilia e comtaren aquestes noves a madona la reyna e a'n Jaume son fill; e ells hagueren ne gran goig e alegria gran; e no fo maravella. Mas la armada de Cecilia no podia venir tant yvaç en Catalunya, car havien a fer altres coses que avant oyrets.

Ara lexarem a parlar del fet de la armada e del fet dels ardits e de les batalles que feyen sobre mar, e parlarem altra peça de ço ques feya en terra.

CAPITOL CLIX.

Com lo rey d'Arago ab tota sa cavalleria passa denant la ost dels Francesos; aço fo lo san jorn de santa Maria d'Agost, en lo any de Nostre Senyor 1285.

Quant lo rey d'Arago hac estat lonch temps en la ciutat de Barcelona, segons que d'amunt es dit, e hac ordenat sos fets per mar e per terra, hac en volentat de anar ell personalment vers Gerona e de donar als Francesos batalla, si les sues gents pogues replegar. Per que mantinent trames ses lletres als barons e als cavallers e a homens de ciutats e de viles e de tot lo comtat de Barcelona generalment, per les quals los feya assaber l'estament de la ost dels Francesos, com eren minuats de llur poder, per raho de malalties e de pestilencies que Deu los havia donades en llurs osts, e per raho de molts assaigs e de molts ardits quels cavallers seus havien fets sobre ells; e per ço era entenіment seu donar batalla a ells en dia sabut; don requeria e pregava a tuyt generalment, e singularment a cascu, per la fe e per la naturalea que a ell havien haguda tots temps, que ell los assignava dia que ells fossen ajustats lla hon ell fos, per fer lo seu manament; e aço per res no fallissen.

El rey, quant hac trames per aquesta raho sos missatgers per Catalunya e per tot lo comdat de Barcelona, trames N'Amfos, fill seu major, en Arago ab lletres e ab pregaries de aquella raho mateixa a tots los Aragonesos. E ell apres partis de la ciutat de Barcelona, e vench s'en a hun monestir de monges negres qui es en Catalunya, e es lloch de gran devocio hon Deus ha fet a tot hom moltes miracles e vertuts; e el lloch aquell es apellat Senta-Maria de Monserrat[1]. E es lloch molt salvatge e agrest, e entre grans muntanyes e feres assetiat. E aqui lo rey estech, e vella tota huna nit denant l'altar de madona santa Maria; e pregala de bon cor e de bona volentat molt homilment: que li acabas merce, ab lo seu fill Jesu-Crist, que ell li fes ajuda e valença, en tal manera que sos enemichs portassen la penitencia de les sobres que fetes li havien; ço es assaber, car li eren entrats en sa terra no degudament; e coneguen se que major cosa es lo poder de Deu e de la sua santa virtut que d'ells, que havien llur fe e llur esperança en superbia e en orgull, e per raho de les gents moltes e del tresor gran que havien ab si.

E quant lo rey hac vellat tota huna nit, lo bon mati, oyda la missa, oferi ses presentalles a madona santa Maria. E puix partis de aquell lloch ab tota sa companya, e vench se d'amunt per lo cami de les montanyes, entro que fonch vengut a Estalrich. E aqui ell troba los barons e los richs homens de Catalunya que estaven aqui en frontera. E tuyt hagueren gran goig de la sua venguda. E aqui ell se pensa que, si ell po-

(1) Ce lieu de pèlerinage est encore très fréquenté, et il existe en langue catalane un volume fort curieux contenant l'histoire de la vie et des miracles de Notre-Dame de Mont-Serrat

dia establir hun puig qui es prop de Gerona, qui ha nom Tudela, que seria gran profit seu, per tal que, si stablir lo podia, nos temia que nengunes gents l'en gitassen. Era lloch hon pogueren estar los barons tots de sa terra, a dia sabut de la batalla, mils que en negun altre lloch. Per que, quant lo rey hac estat a Estalrich alguns dies, hun dia feu manament a tots los cavallers e altra companya, que lendema fossen tots apparellats, ab llurs armes, de seguir a ell lla hon ell volgues. E tots feren la sua volentat; mas no sabien res de son cor hon volia anar, mas que ell anava primer, els seguien lo, axi com fan les ovelles a llur pastor.

E quant vench lendema mati, foren tuyt apparellats, axi com lo rey havia manat. E el rey allonga lo ardit tro al vespre; que quant foren dos o tres ores passades de la nit, e els cavalls hagueren rosa la civada, el rey e els cavallers hagueren dormit hun poch, guarnis lo rey, e feu guarnir tots los altres cavallers a cavall e a peu. E quant foren tots guarnits, eren tro a cincents cavallers ab llurs armes, e tro a cinch milia servents, entre almúgavers e huns e altres. E meseren se al cami tot dret vers Girona. E cavalcaren tan la nit que, al jorn, com lo sol començava de exir e de apparexer sobre la terra, foren sus d'amunt Girona; e passaren denant la ost dels Francesos, axi prop que no y havia hun tret de ballesta entre los huns e los altres; ans, si parlassen alt los huns, pogueren oyr los altres ço que deyen; que no y havia sino huna aygua en mig, qui ha nom Teer.

E axi com passa lo rey ab sa companya, feu anar primers los servents ab llanses e ab ballestes, e cent cavallers quils livra per guarda. E ell ab trecents cavellers posas al mig lloch. E de tras vengueren les adzembles ab llurs ambles e ab cent cavallers en guarda. E passaren ben esperts e afrontats, que hanch no trobaren qui res los digues; ans los guardaven los Francesos, es maravellaven, axi com si vesen hun ase volar; e nos pensaven gens los Francesos quel rey d'Arago fos aqui. E En Ramon Folch e cells qui eren en stabliment en Girona conegueren be quel rey era aqui; car bes pensaven que negun hom del mon no gosaria passar allens, ne aventurar se tan fortment, sil noble rey d'Arago no y fos. Per que, aytant com los veren, cridaren tuyts a grans cris: « Arago! Arago! » E cuydaven se quel rey d'Arago volgues ferir en la ost. Mas lo rey passa gint e suau[1], segons que d'amunt es dit. E quant veu que nengu no li exia, ne a ell atressi no li era fabedor que feris en ells, pus ells, que tants eren, no li deyen res, ana s'en avant ab tota sa companya, tro que la ost del rey de França les hagueren perdut de veer. E puix ell travessa per hun cami e puga s'en al puig de Tudela de que-us havem ja parlat d'amunt. E estigueren alli tot aquell jorn.

El rey de França d'altra part ajusta sos cavallers e demanals de consell, que creyen que fossen aquelles companyes; e tuyt dixeren llur seny[2]. E axi com foren molts, foren de molts enteniments. Mas lo rey de França, quant tuyt hagueren dit, dix son enteniment:

« Barons, yo he be entes ço que cascun de vos altres havets dit. E pot esser que ço que algu ha dit que sia veritat e s'esdevingua axi. Mas yo no-u creu; ans me pens, saul lo consell de vos altres, que aquella companya qui es allens passada, sien cavallers de Pere d'Arago qui van correr al cami de Castello d'Ampuries; car per ventura han espiada alguna requa de adzembles e alguna altra cosa, en quels es vejares que puxen guanyar. Per ço façam axi, si vos altres ho tenits per bo. Trametam los de tras cent o docents cavallers, per veer que faran; e que tinguen ses talayes ça e lla per los puigs; e, si mester los es, facen senyal; e, si mes n'i ha mester, trametrem los prou companya. E si per ventura en Ampurla los podiem encloïr, gran cosa seria. »

Quant lo rey de França hac aço dit, atorgaren li tuyt son enteniment, e consellaren ques faes axi. Ell mantinent hac e tria quatre richs homens de sa ost, e llivrals cent xixanta cavallers ab llurs armes, tots los millors e tots los pus sperts que ell sabia en tota sa ost. E anaren s'en, e faeren axi com lo rey havia manat. E cuydaren se quel rey d'Arago fos entrat correr en Ampurla Anaren s'en via dreta vers Castello, e hanch non trobaren nengunes ensenyes ne nenguna certenitat en tot aquell dia; e puix travesaren per munts e per plans e per muntanyes tota la nit seguent; e encara no saberen res del rey de Arago, hon sera ne que s'era fet.

E el rey d'Arago, segons que d'amunt es dit, quant se fon atendat al puig de Tudela, estech

(1) Doucement, de *suavis*.
(2) Leurs avis, leur sentiment.

hi tot aquell jorn; e puix, aquell vespre, feu donar levada de bona ora als cavallers. E quant los cavalls hagueren rosa la civada, e fo miga nit, feu ensellar lo seu cavall, e vestis hunes espatleres de cendat; e ab la sua spa cinta sens altres guarniments, e ab deu o dotze cavallers, partis de aqui; e feu sonar la sua botzina, per tal que tuyt lo seguissen. E ell devalla s'en per lo puig avall; e tench lo cami de Besalu hon volia anar aquell dia, per endreçar e ordenar aqui sa frontera. E els richs homens e los altres cavallers qui oyren sonar la botzina del rey d'Arago, conegueren que ell s'en anava. E maravellaren s'en molt, com nols ho havia fet assaber. E tost e yvaç ensellaren llurs cavalls. E hanch no foren a temps a guarnir. Mas, tots desguarnits, meseren se al cami. E erraren la carrera per la qual lo rey s'en anava, car lo rey s'en era anat pel pla e ells prengueren per la muntanya. E ab lo rey, segons que d'amunt es dit, no havia pus de deu o dotze cavallers, entrels quals no y havia negun rich hom, sino Don Pedro son frare, e hun altre rich hom d'Arago. E d'amunt per la muntanya eren aquests richs homens : primerament, N'Armengoll, comte d'Urgell, En Ramon de Moncada, senyor de Fraga, e En Simon de Moncada, fill del senescal de Catalunya, En Pere de Moncada, senyor de Aytona, e En Berenger d'Entença, e En Ramon de Cervera, senyor de Guneda, En Berenger de Puig-Vert, e En Guerran de Cervello, e En Alamany de Cervello, son frare, e En Berenger de Anglesola, e tota l'altra cavalleria, que eren be, entre aquells e aquests, e huns e altres, quatre cents huytanta cavallers. E els servents, qui anaven primers, foren se tant cuytats per la muntanya que, quant foren al pla devallats, foren primers dels del rey, anant per la carrera hon lo rey venia avant, be miga legua. E els cavallers d'amunt dits qui venien per la muntanya hanch no pogueren saber ne oyr negun ardit del rey en tota aquella nit, per que n'eren fort despagats. E quant vench sus al mati, com l'alba aclaria e el sol devia aparer sobre terra, ells foren sus alt en la serra de huna muntanya; e oyen tocar denant ells la botzina del rey; e regiraren se, e veren lo rey qui era lla jus, e hagueren gran goig; e devallaren s'en a ell. E aço fon lo jorn de santa Maria de Agost en l'any de Nostre Senyor 1285.

E els servents, segons que d'amunt es dit, eren se ades enantats per les dreceres de les muntanyes, e anaven s'en primers. E sus, com lo sol començava de exir sobre terra, ells guardaren denant ells e veren sus, al cap de huna serra hon ells sempre devien pujar, aquells cavallers francesos que d'amunt vos havem parlat, ab d'altres qui ab ells se foren ajustats, que tot lo dia passat e la nit havien cavalcat d'amunt e d'avall per saber del rey d'Arago noves. E com nol haguessen trobat, lavors tornaven s'en vers Gerona, a la ost del rey de França. E axi, per cas de ventura, eren esdevenguts alli. E els servents del rey d'Arago d'amunt dits, qui veren aquests cavallers d'amunt dits, nos cuydaven gens tuyt que fossen Francesos; mas deyen los huns que eren cavallers del rey d'Arago qui eren venguts d'amunt per lo cami de Vich, e venien ajudar al rey d'Arago; los altres deyen : que ans era N' Ambert de Mediona que exia a carrera per acompanyar lo rey d'Arago, ab los cavallers que eren en lo stabliment a Besaldu; los altres deyen : que ans eren Francesos.

E mentre contenien axi, dix hun servent que y havia, molt spert, si bo e espert ne havia en Spanya, e havia nom en Guillem Scriva, e en aquell dia, anava cavalcant sobre huna egua a la gineta : « Yo, dix ell, que son a cavall, ire entro a ells, e scosir-los-he qui son, ne quants poden esser. » Ab tant puny la egua en que cavalcava dels sperons, e vench corrent tro sus en los cavallers francesos, tant los fos prop, tro a mig tret de pedra. E conech als sobre senyals que Francesos eren. E apres crida a grans crits : « Arago! Arago! via a ells! Traydos! que Francesos son! » E los servents qui aço hagueren entes, lexaren se anar a ells ab pedres e ab llances e ab darts. E los cavallers, axi com a homens desesperats e que als fer no podien, ajustaren se en huna mota e estremaren se del cami; e tot gint e suau de llur pas cavalcaren tant, anant a poch a poch, e anaven tan estrets que no paria que n'i hagues xixanta, que sol nos desmallaven nes desrengaven; mas soferien los colps quels servents los feyen. El servents, com a folls, pensaven de despendre llurs armes. E los Francesos cavalcaren poch a poch anant. E quant veren quels servents hagueren despes totes llurs armes, cridaren : « Mont-Joya! » e desrengaren, e dexaren se anar poderosament als servents, axi que tots los desbarataren tantost. E els servents fogiren de ça e

de lla per les muntanyes, e gitaven les pedres de tras, mas poch los valia.

E el rey d'Arago, segons que d'amunt es dit, era romas de tras, que s'en venia cavalcant poch a poch ab tota sa cavalleria. E ell estant axi, vench li denant cavalcant sobre hun roci hun frare de la orde de Calatrava, e dix li axi : « Senyor, acorrets yvaç, que tots los servents que van primers son perduts. — E com! dix lo rey, ques aco? — Senyor, dix lo frare, be cinch milia cavallers francesos quils han donat salt aqui denant vos part a aquel puig, al pujant de huna serra. » El rey que oy aço, per ço com los demes dels cavallers eren desguarnits, aturas per guarnir; e appela En Pere de Moncada, senyor de Aytona; e dix li que replegas tots los cavallers que ja eren guarnits e que se adenantas tot primer per capdellar los servents, e quels fes sperar, tro que ell fos ab ells ab tota sa cavalleria. E En Pere de Moncada replega, entre huns e altres, a huytanta cavallers, e denantas, axi com lo rey li havia manat. Mas no y fo a temps; que, quant ell fo alla, los servents foren ja desbaratats, si quen jahien en lo camp be huyt o nou morts. E En Pere de Moncada, quant veu aço, trames missatge al rey que cuytas. E lo rey encara no era guarnit; mas trames hi En Ramon de Moncada, senyor de Fraga, tro ab xixanta cavallers. E En Pere de Moncada d'amunt dit vench esperonant tro sus als Francesos e feri ardidament sobre aquells. Mas los seus cavallers no eren guarnits be, per ço com no eren estat a temps al guarnir. Axi, moriren en aquella ferida quatre cavallers, de aquells qui eren ab ell venguts. E En Ramon de Moncada, qui veu que tots los servents eren desbaratats e quels cavallers se desmallaven, pres a travers e volch esperar lo rey. Mas, tantost com ell se fon gitat, veu de tras si lo rey que venia tro ab cent cavallers; e ell quil veu venir volch altra vegada ferir als Francesos. Mas hun Frances li vench al costat a junta ab hun bordo, e feril per les costelles, axi que les cuyraces li esvay, e de tras li passa be quatre dits.

Ab tant, lo rey fo aconseguit, e vench ab sos cavallers esperonant ab llurs hastes esteses; e vengueren a junta als cavallers francesos; e feriren ardidament sobre aquells, axi que, la primera ferida, ne abateren be xixanta ab los colps de les llances. Mas ells eren tan guarnits que no havien pres altre mal, sino que eren cayguts. E no y havia servents quis mesclassen ab ells, sino fort pochs. E axi tornaren s'en tuyts en llurs selles, sino tres o quatre qui romangueren al camp e moriren puix. E axi, quant hagueren fetes les juntes ab les llances, segons que d'amunt es dit, feriren se regeament ab les masses e ab les espases, de grans colps e de mortals; axi que en tan pocha d'ora no fon hanch tan regea mescla ne pus fort batalla.

Entrels altres colps que s'i feren, sin feu lo rey d'Arago dos molt bells e naturals: que, axi com vengueren a la primera junta, lo rey ana ferir hun senyaler frances[1], qui aportava huna gran senyera vermella ab huna bara blancha de argent que y havia de llonch en aquella senyera. E el rey dona li tal colp per mig los pits, que no li valgueren cuyraces, ni buch, ne negun guarniment que portas; que be li'n passa de tras miga brassa; si que la senyera caech en terra. E els cavallers del rey d'Arago, qui veren la senyera dels Francesos caure, hagueren gran goig e tengueren llur fet guanyat. Mas los Francesos alçaren mantinent tres senyeres, axi com a homens quis tenien per morts e no guardaven nulla res, mas ques deffensassen maravellosament. E cridaren a grans crits : « Mont Joya! Mont Joya! Bons xivallers avant! » E entrels altres vench hun Navares[2] qui era ab los cavallers francesos e vestia hun esberc[3] de ferre ab son cap mall e ab huna cervellera en son cap. E vius quel rey d'Arago les feya gran mal de ses mans; e acostas a ell, e trames li huna escona muntera que aportava en la ma; e dona li tal colp en l'arço de la sella denant que de l'altra li'n passa be hun dit. E no plach a Deu que li fes negun dan ne mal; car be sapiats que, si dos dits fos venguda pus alta la esquona, e lo rey que no era ben guarnit, de part a part lo haguera tot passat sens tot si. E lo rey pres la escona ab la ma, e tira la tant fort que dos troços feu del ferre, si quen lo arço ne romas be tres dits. E de aço fa testimoni cell qui aço recomta en aquest libre, qui vehe la sella del rey e el ferre que y era romas[4]. E puix lo rey puny son ca-

(1) Banneret.

(2) C'est celui que Muntaner désigne à tort comme comte de Nevers. J'ai indiqué dans une note à ce chapitre (p. 351) comment Muntaner devait s'être trompé. La méprise se trouve expliquée ici par la ressemblance des deux mots.

(3) Haubert.

(4) Voici le seul passage où d'Esclot parle de lui.

vall dels esperons e acostas poderosament vers aquell qui la escona li havia tramesa. E dona li tal colp de la massa de coure sus al cap, que sempre lo abate a terra mig mort per lo coll del cavall. E el rey, que viu lo cavaller aquell qui era caygut e no era mort encara, ne ell no portava llança ab quel feris, apella hun servent, per nom Guillem Scriva, de que-us havem ja parlat, e cavalcava sobre huna egua a la gineta; e el rey dix li, que devallas e quel occis aquel cavaller. E lo servent devalla mantinent, e mes tot son coltell per la paltrina del cavaller qui jaya en terra; si que mantinent mori. Mas al encorbar ques feu a fer aquell colp, altre cavaller frances li fo vengut de la part d'amunt, e trames li hun bordo que aportava, e feri lo per les lonzes, si quel servent romas mort al camp[1]. El rey, qui viu aço, acostas al cavaller qui havia mort lo servent, e volch li donar de la massa al cap; mas nol estevench; e feri al cap del cavall, e dona li tal colp entre les orelles ab dues que el cavall e lo cavaller caygueren en terra tantost. Si quel cavaller hanch no pogue pujar en sella, mas que mori a pochs dies com la batalla fon finida. E aquell cavaller era molt honrat home e de gran poder, e appelaval hon senyor de Claramunt.

E puix la batalla s'enforti regeament; mas los cavallers del rey d'Arago per veritat havien gran reguart que no y hagues gran aguayt, o per astre[2] o per desastre llur, desbarataren se los demes de aquells; axi que, com vench al estret mercat, nos atroba ab lo rey al camp ne eren romasos ab ell pus de vint e dos cavallers, entrels quals era don Pedro, son germa, e En Berenger d'Entença, e En Simon de Moncada, fill del senescal de Catalunya; e hanch no y hac mes richs-homens de aquests. Mas lo rey, ab aquests richs-homens e ab los altres qui eren ab ell romasos, ho menaren tan be que hanch Rotla[3] nos mena mils en fet d'armes. Si que nols romas llança ne espasa sancera. E puix, quant la batalla hac durat huna peça, los Francesos havien gran reguart que no y hagues aguayt de cavallers del rey de Arago; e el rey d'Arago atressi havia reguart que no y hagues aguayt de cavallers francesos. E axi cascuns se estremaren del lloch hon la batalla era estada a hun depart, los huns de ça, los altres de lla. E lo rey cavalca en son cavall, e acostas lla hon jahien los cavallers morts al camp, per reconexer qui eren aquells que havien perduts de sa companya. E troba que havien perduts dels seus homens tretze a cavall, entre homens de vila e cavallers; e dels Francesos, que jahien al camp, qui morts qui naffrats, vint e dos, entrels quals jahien morts quatre richs-homens, que preaven mes que la noble que havien; e era major dan com eren morts, que si y hagues morts cinch cents cavallers d'altres.

E quant lo rey hac conegut los seus que jahien al camp, entrels altres viu jaure hun burges de Barcelona qui era seu e de sa casa, per nom En Romiço Durfort, lo qual lo rey lo amava molt, per ço com era gran familiar seu en ses privadences. E el rey veu lo que jahya sots l'escut, e encara no era be mort, ans vixquera si hom lo pogues be llevar. E lo rey tocal ab lo cap de la massa en l'escut, e veu ques mena e estes se hun petit. E lo rey qui aço viu hac ne gran pietat, e volch devallar a ell, e quel s'en pujas al coll del cavall. E axi com ell volch devallar, crida hun cavaller a grans veus : « No devallets, senyor, no devallets per res, que la regna del cavall es trencada per colp de spa, a mon semblant. » E lo rey qui-u oy torna s'en als seus; e devalla hun cavaller, per nom En Tomas de Vernet, e nua li la regna. Mas, per ço com la regna era nova e grosa, nos poch tenir, que sempre fo desnuada[1]. E axi lo rey hac se a devallar, e nua les ell mateix; e puix gint e suau, ab sos cavallers qui ab ell eren romasos, partis de aquens e puja s'en sus alt en la serra a l'altra companya qui lla sus esperaven.

E els Francesos estigueren, que no gosaren anar avant ne atras, car havien paor de aguayt, tro que veren quel rey ab sa companya los fo luny prop de huna milla. E llavors vingueren al camp hon la batalla era estada, e llevaren cells quis volgueren; e tornaren s'en ab gran goig, jatsia que, llevada la honor que hagueren de llevar lo camp, haguesen pres a vint veguades

(1) Muntaner a décrit aussi (p. 351) la mort de Guillaume Escrivan, et son récit rappelle les combats d'Homère et du Tasse.

(2) Nous avons conservé le composé *désastre*, et nous avons perdu le radical *astre*, dans le sens opposé à désastre.

(3) Roland, notre célèbre paladin.

(1) Je recommande la lecture de ce combat dans Muntaner (p. 351) pour qu'on voie tout le parti qu'un écrivain habile peut tirer du fait le plus simple. Il faut remarquer toutefois que Muntaner donne l'avantage du champ au roi Pierre, tandis que d'Esclot le concède aux Français.

sens comparacio mes mal que fet no havien, segons que d'amunt es dit. El rey d'Arago aquell dia anas dinar a hun lloch que ha nom Santa-Pau; mas hanch no vehes tant alegre hom ne tant joyos, ne tant estatger com lo rey fo aquell dia.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey d'Arago, e parlara de la ost del rey de França e d'En Ramon Folch e dels altres qui eren en lo establiment de Gerona.

CAPITOL CLX.

De la gran pestilencia de les mosques que Deus trames sobre los Francesos.

Diu lo comte que, quant los Francesos hagueren estat hun llonch temps e tengueren assetiada la ciutat de Gerona, e l'en-de-mig hagueren gran mal pres los Francesos en aquella ost e prenien tot dia, per raho de les mescles e dels assaigs e de les esdemeses quels feyen los frontales quel rey d'Arago havia posats a Besalu, a Estalrich e en los altres llochs de frontera, e per les requestes quels feyen tot dia cells qui eren en stabliment en la ciutat de Gerona, Nostre Senyor de altra part, que tota vegada mante los homils e poneix los ergullososos, trames en aquella ost d'amunt dita pestilencia e malalties, e fam, e totes males ventures; car primerament los trames pestilencia de mosques, que y hac tantes, que en tot lo romanent del mon no foren hanch tantes vistes ensemps. E eren mosques be tan grans com huna ungla; e entraven per les narils als cavalls e d'avall per la boca, sens que no y valien mantes ne tanques de cuyro; ne per negun giny que ells fahesen nols ho podien vedar. E mantinent que elles eren entrades per la hu dels llochs d'amunt dits, no y havia tan fort ne tan poderos cavall que tantost no caygues a terra mort fret. Axi que moriren en aquella ost per les mosques tres o quatre milia cavalls de preu e be vint milia de altres besties sens tot si; que hanch la plaga que Deus trames en Egipte al rey Faraho no poch esser major que aquesta.

En apres Deus dona sobre les gents de aquella ost diverses malalties e mortaldats, axi quel terç de aquelles gentes tan grans, especialement dels comtes e dels barons, moriren de diverses malalties que Deus los donava, que no y bastava hom a sepellir, tants n'i morien tots dies. Per que, si vergonya nols fos, s'en foren tornats los Francesos volenters en llurs terres; e no-u hagueren volgut commençar per nulla res d'est mon; mas, pus feyt s'era, hagueren se a estar axi, tro que Deus los dona sentencia definitiva; que mori lo rey de França, e los altres foren desbaratats e ahontats, segons que oyrets.

Mas lexarem aço estar e parlarem de altres affers.

CAPITOL CLXI.

Com lo rey de França feu fer huna gran cava per enderocar lo mur de la ciutat de Gerona.

Quant lo rey de França hac molt estat en lo setge de Gerona, e vehe que no acabava res per combattre a escut e a llança, ne per tirar de ginys, que y tiraven be set o huyt, ordena ab son consell faes fer huna cava de jus lo mur de la ciutat, per tal que caygues; car be veya que d'altrament no podia res acabar de son enteniment. E los mestres, de mantinent, qui sabien fer aquella cava, per cas de aventura, esdevengueren se sempre en aquell lloch hon lleus[1] la podien fer; per que, en negun lloch de la ciutat nos podia fer, si alli nos faes; per ço car la ciutat de Gerona es posada tota sobre rocha ferma. E los maestres faheren la cava gran e longa, e estalonaren lo mur. Mas En Ramon Folch, qui sabe aço, feu semblant que res non sabes. E d'altra part, de grans pedres e de groses que atrobaren en la vila, faheren hun gros mur de pedra secha, dintre aquell qui ja y era. E axi, quant los mestres del rey de França hagueren estalonat ab gran afany lo primer mur, e aquell puix fo caygut, e ells veren que altre mur hi havia dins, lexaren se de la cava a fer; car be veyen que no tenien via; ne ço que havien fet nols valia res, si bels havia costat tot lo mon.

CAPITOL CLXII.

Dels guasts quel rey de França feu fer en la ciutat de Gerona.

En apres lo rey de França fo molt despagat de aço, e feu fer hun giny que hom appella Gates[2], qui era tot emborbotat de cuyros de bou e de grossa fusta, en guisa que hom se podia acostar al mur de la ciutat per hon comença la cava, pus prop. E quant aquelles gates foren fetes e aparellades al peu del mur, huna nit, sus al cap del vespre, En Ramon Folch feu apparellar tro a cinch cents servents, tots guarnits e cuberts de ferre, ab los scuts abraçats; e porta

(1) Facilement.

(2) Chat, *catus*, machine de guerre.

cascu hun canterell ple d'oli en sa ma, en l'altre huna falla de thea; e ixqueren aquells servents de la ciutat be spertament ab llurs falles enceses. E ans quels Francesos de la ost se foren reconeguts, ja foren venguts los servents a les gates e hagueren les untades ab aquell oli que aportaven. E tantost meseren hi foch ab los dits falions a les gates, e cremaren les totes, ab lo maestre que les havia fetes e ab alguns altres qui dormien dins. E hanch nengu de la ost no y gosa venir ne acostar per deffendre. E puix los servents tornaren s'en en la vila sauls e sans, sens mal que no y hagueren pres.

CAPITOL CLXIII.

Dels castels e dels cadafals quel rey de França feu fer per pendre la ciutat de Gerona.

El rey de França fo molt irat e fello com veu que aço no li valgue res; e feu fer castells e cadafal de fusta; e feu los acostar al mur, ab homens que metia en aquells castells per combatre lo mur. Mas los ballesters serrayns qui eren en la ciutat dins havien llurs bones ballestes de dos peus, e feyen en guisa que nengu no podia treher lo peu ni la ma ni lo cap en aquells castells o cadafals, que sempre no fos ferit de dos o de tres treyts. E axi nengu no y gosava parer, tant los feyen paor les ballestes dels Serrayns. Si que hun dia, hun honrat hom frances e comte, que era fort malalt en la ost, per tal que fos pus segur, jaya en son llit, en huna sgleya que era prop de la ciutat de Gerona, la qual lo rey de França li havia livrada per tenda, per tal com era honrat hom e que hi pogues fer a sa guisa. E mentre ell jaya axi malalt en son llit, hun Serray lo veu jaure en son llit del mur de la ciutat, per la fenella de les portes de huna finestra que havia en aquella sgleya. E el Serray, quel veu axi jaer malalt, jura per sa lley, qu'ell li daria tal bevratge que sempre seria guarit. E asma per hon li poria tirar, que nol erras. E no trobava nengu lloch, sino aquella fenella que no havia pus de hun dit e mig de ample. E quant veu que als no podia fer e altre lloch no atrobava, aparella be sa ballesta; e asma be lo malalt; e vehe que seya llavors en son llit e que li estava hun escuder denant, ab hun ventall de ploma de pago per ostar les mosques; e aquell comte que tenia huna scudella de argent plena de brou que bevia. E quant lo Serray lo hac be asmat, va desparar la bona ballesta de dos peus que tenia, e passa la treta per aquella fenella de les portes de la finestra; e dona tal colp al scuder que tenia lo ventall per la ma, que ultra passa la treta, e puix va ferir lo comte que bevia lo brou, e dona li tal colp per los pits que ultra passaren les empenes de l'altra part, si que sempre caech en sobines, mort fret.

E de aquella ora en ça los Francesos temien molt los Serrayns ballesters, mes que neguns altres qui fossen dins la ciutat de Gerona, que hanch nos gosaren emparar dels castells ne dels cadafals quel rey de França havia fets fer prop del mur.

CAPITOL CLXIV.

Com lo rey de França feu fer scales de moltes maneres per scalar los murs de la ciutat de Gerona.

El rey de França qui veu aço fon molt dolent e despagat, car negun giny que faes no li valia. E hagut son consell, feu bastir grans scales e altes, e posts grosses ab escales redones, per tal que pujassen al mur. Mas En Ramon Folch, qui conech aço, feu fer entorn lo mur sus alt, a moltes parts, hun giny que hom appella Llebreres, ço es huna gran biga, a cada cap huna mola de pedra, de mola redona. E puix carrega hom be la biga de pedres, per tal que haga gran fexuguea. E quant aquests ginys foren fets e les scales de fora, ordenaren los Francesos que donassen batalla e que muntassen per les schales. E el dia de la batalla, En Ramon Folch feu manament: que nengu, per ayna que vehes, no tiras ab pedres ne ab cayrells ne ab nenguna res, tro que ell fahes tocar la nafil[1], ans faessen tuyt semblant que no y hagues nengu; e axi fot fet. E quant vench quels Francesos hagueren dreçades e acostades les scales al mur, e veheren que nengu nols ho deffenia, cuydaren se que aquells de lla dins s'ent fossen fuyts amagadamen la nit trespassada, e van pujar per les schales a amunt. E quant n'hagueren pujats per les schales de trecents cinquants fins en quatrecenta, e foren be al mig lloch, En Ramon Folch feu tocar la nafil; e los de lladins van gitar les llebreres d'a munt dites per les scales avall, de tal virtut que, tots quants n'i eren pujats, tots ne anaren en terra, qui ab la cuxa, qui ab la cama, qui

(1) Flûte arabe.

ab lo cos, qui ab lo bras specegat; que hanch nengu non scapa sancer, que tots mala hi pujaren, que hanch pus nols pres desig de escales a pujar ne a fer.

CAPITOL CLXV.

Com lo rey de França feu fer parlar pleyt a En Ramon Folch, e com En Roger de Lluria, ab la armada qui era en Cecilia, vench en Barcelona.

El rey de França, qui viu que tot son poder ne tot son giny no valia res, tench se molt per escarnit e per gaubat, car tant hi havia treballat e despes, e tantes persones perdudes sobre aquella ciutat, e res no y havia feyt. Ab tant apella lo comte de Foix e dix li axi: « En comte, pus males gents ha en la terra de Pere d'Arago que nos non pensavem. Vos vets quant havem aci estat e quant nos costa debades; e res no havem fet, ne creu que façam james per força, si algun pleyt no parlam, en guisa quen romangam ahontats. Don, yo-us man que anets parlar ab En Ramon Folch qui es vostre parent, e assajats lo, sins retra la ciutat per prechs, sino per amor ne per servey ne per temor. E fets aquell pleyt que puxats ab ell. »

Quant lo rey de França hac fet aquest manament, ana s'en lo comte de Foix ab En Ramon Roger, e vench a parlar ab En Ramon Folch. E devets saber que en aquella saho havia gran destret de vianda en la ciutat de Gerona, per ço com ja havien despesa aquella quel rey hi havia mesa. E be veya En Ramon Folch que a retre se havria per fretura de vianda. E quant lo comte de Foix li hac dites aquestes paraules, e altres que vigares li fos, ço es que li parla pleyt, En Ramon Folch n'hac gran goig, per ço com lo pleyt movia de la part del rey de França. E enans que respongues, tench se acort de tres dies. E entretant, en aquells tres dies, trames hun troter amagadament al rey d'Arago, per que li feu assaber lo destret e la fretura que havien en la ciutat, e aytambe lo pleyt quel rey de França li havia fet parlar. E el rey d'Arago, qui sabe e vee qu'En Ramon Folch no podia als fer, e que be n'havia levat son deute, trames li a dir: que faes aquel pleyt que pogues, saul que s'esperas vint jorns, e si dins aquells vint dies, lo rey d'Arago li havia pogut metre vianda dins la ciutat de Gerona, que no fos fet lo pleyt.

Puix, quant En Ramon Folch hac haguda resposta del rey, rete resposta al comte de Foix de ço que parlat li havia. E apres de moltes paraules que y hac dites de ça e de lla, lo pleyt se parla en esta manera: que En Ramon Folch, dins vint dies, contados del diumenge avant, livras la ciutat de Gerona al rey de França axi: que pus de sis dies nengu no y entras dels Francesos, mas quels de lladins poguessen haver aquells sis dies tro fossen passats; e que En Ramon Folch, ab tots sos cavallers, e ab tota l'altra companya, e ab totes llurs armes, e ab tot llur arnes, e ab tota llur roba, que s'en poguessen anar sans e sauls, sens null embarch que hom nols faes; e puix quel rey de França pogues entrar en Gerona ab los seus a la sua volentat. E si per ventura, dins los vint jorns d'amunt escrits, lo rey d'Arago, o altre per ell, podia metre vianda mal grat del rey de França dins la ciutat de Gerona, que no y hagues res feyt, ne lo pleyt d'amunt dit no hagues nenguna valor.

E quant aquestes paraules foren atorgades entre En Ramon Folch de huna part e el comte de Foix de l'altra per nom del rey de França, foren ne fetes cartes publiques, jurades e atorgades de abdues les parts. E de aquella ora avant los Francesos no combateren Gerona, sino que s'estaven de fora al setge, per guardar que no y pogues hom metre vianda. E el rey de Arago qui sabe que aquest pleyt era parlat, pensa de apparellar com pogues metre vianda en Gerona, dins los vint dies d'amunt dits. E mantinent feu molre be sis milia quarteres de forment, e feu fer molts sachs sotils en que metessen aquella farina. E eren los sachs tan sotils que hun servent podia be aportar hu en sos braços, que no li'n calia lexar ses armes. E era ordenat axi: que, hun dia sabut, devien esser tots los cavallers e tots en la ost a Besalu ajustats; e huna nit, a no sabut, que ferissen huna companya de cavallers en la ost dels Francesos; e mentre los Francesos corrien de aquella part hon los cavallers havrien ferit, quels servents, qui eren ben quinze milia o pus, se acostassen al mur de Gerona; e cascuns dels servents aportassen hu de aquells sachs de farina e gitassen los al peu del mur, e puix que s'en tornassen. E aços podia fer lleument ab la ajuda de aquells de lla dins; e lo faeren.

Quant lo rey de Arago hac estat alguns dies a Estalrich a aquestes coses a ordenar, hun dia,

ço es assaber lo dia de la festa de sent Berthomeu, mentre ell se anava deportant en son cavall, gran mati, per huns plans qui son sots vila d'Estalrich, vench tost hun missatge denant ell, qui era porter seu, per nom En Esteve de Oseta. E dix li axi :

« Senyor, albixeres[1] me donats, que bones noves vos aport. —Digues, dix lo rey, ço que saps; de part de Deu, que tu les havras.— Senyor, ço dix lo porter, sapiats per cert que yo parti esta nit qui passada es de Barcelona, a ora de miga nit; e com yo parti, eren vengudes e arribades trenta galeres de la armada de Cecilia ab En Roger de Lluria qui es almirall, e les ha amenades[2]. E son les millors arreades que altres que hanch fossen vistes en nengunes ports. E devien ne venir nom se quantes encara, qui eren romases de tras, per llevar bescuyt e vianda; per tal com aquestes galeres han estat sobre mar hun gran temps, e han despesa la vianda; car sapiats per cert que peça ha que fóren vengudes en esta terra, mas mentre venien costejant la ribera de Napols, e de aquella encontrada passaren denant huna ciutat[3], e no volgueren retre la vostra lau ne clamar a vos per senyor, e destroyreu tot aquell lloch, e cremaren be tres jornades de terra tot en torn; e han guastat tot lo principat de Taranta; e han fet tant de mal a vostres enemichs, e han tan guanyat ab ells, que no poria esser dit ne asmat. E aquestes noves son certes, e crehets ho be per veritat. »

Quant lo rey d'Arago hac enteses estes noves, fo molt alegre e pagat; e punyi lo cavall dels esperons, e menal hun poch pel pla, e feu be semblants de hom alegre. E ab tant anas dinar. E quant se fon dinat e hac dormit hun poch, no triga poch, mas que mantinent feu ensellar; e cavalca tot lo dia; e la nit seguent, axi que a ora de matines tocades, fo en Barcelona en son palau; e reposas aqui tro lendema mati, que era di-sapte. E al mati, el cavalca riba mar, per veure les galeres qui eren vengudes. E les galeres foren totes trenta la huna prop l'altra, de llats arrengades. E eren mils aparellades que galeres que hanch fossen, car trobarets les totes pintades a senyal del rey d'Arago e de Cecilia, e escuts que y havia tants, de popa a proa a dues parts, que no y podien mes caber; e entre dos scuts hi havia huna ballesta; puix estaven les bandories els penells per l' orla de les galeres, de popa tro sus en la proa a totes parts; e bells draps de preset vermell e de seda qui estaven esteses sobre los castells en la popa de les galeres, que quaix no poria esser dit, tant clarament e tant noble eren apparellades[1].

E quant lo rey les vehe, hac ne gran goig; e no fo maravella. E tots los Cecilians qui eren venguts en les galeres de Cecilia atressi havien gran goig de la sua vista. E lo rey trames aytantost missatge a En Ramon Folch, com li feya assaber de la armada de Cecilia que era venguda, e atresi, pus axi era, que faes aquell pleyt que pogues ab los Francesos; que, si bes perdien ara Gerona, que ells la cobrarien en breu, ab la ajuda de Deu. E puix lo rey ordena tot aquell dia ab En Roger de Lluria quin ardit porien fer per mar.

Don lexarem parlar dels fets e dels ardits de la terra, e parlarem de la armada del rey d'Arago e de Cecilia, e de la armada del rey de França, e de les batalles que foren sobre mar.

CAPITOL CLXVI.

Com en Roger de Lluria, ab la armada del rey d'Arago e de Cecilia, desbarata la armada del rey de França.

Diu lo comte que, quant les onze galeres del rey d'Arago hagueren desbaratades e vencudes aquelles vint e quatre galeres del rey de França, segons que d'amunt es dit, e foren tornades en la ciutat de Barcelona ab gran goig e ab gran alegria, mantinent, per tal quels mariners no anassen de ça ne de lla e nos amagassen, En Ramon Marquet e En Berenguer Mallol, almiralls de aquelles, feren recollir tots los mariners, e armaren les deu galeres de aquelles onze; car la huna hagueren dexar, per tal com era regeament cassada. E axi estaven se sorgides en la plaia les galeres, denant la ciutat de Barcelona. E quant hagueren estat aqui alguns dies, partiren se d'aqui e anaren s'en

(1) Donnez-moi des étrennes, faites-moi un présent.

(2) Zurita dit que Roger de Loria arriva à Barcelonne le 27 septembre.

(3) Cotrone.

(1) Voici une description qui est plus dans les habitudes de Muntaner que de B. d'Esclot. Peut-être B. d'Esclot était-il allé voir ce spectacle, qui avait laissé une profonde impression dans son esprit. Dans tout ce chapitre la narration est d'une vivacité et d'une vérité qui annoncent l'écrivain maître de son sujet.

amunt vers aquella part hon eren les galeres e la armada del rey de França, si per ventura porien guanyar ab ells, axi com d'altres vegades havien fet. E quant foren denant hun lloch qui ha nom Sent-Pol del Maresme, qui era assats prop de aquell lloch hon era la armada del rey de França, tiraren les galeres a terra, per ço que les spalmassen. E ells estigueren se aqui, tro que haguessen avinentesa que poguessen fer algun bon ardit.

E quant aquelles galeres del rey de Arago foren en terra, hun falç prior de aquell monestir qui era prop lo port, qui havia nom Sent-Pol e era de la orde de Cartoxa[1], per tal que pogues entrar en gracia del rey de França e del cardenal, trames los a dir per son missatge: que deu galeres del rey d'Arago havia aqui a Sent-Pol e que les havien tirades en terra per espalmar; don, si venir hi volien, ques cuytassen yvaç, que les galeres e els homens porien leument[2] haver.

Quant lo rey de França sabe aço, que lo rey de Arago no havia que aquelles deu galeres a neguna part, feu desarmar tota la sua armada sino vint e cinch galeres, les quals arma de homens triats e lests de tosts los altres; e apparella les axi que aportaven apparellament de quaranta; e feu se venir los almiralls seus, e dix los axi:

« Barons, gran vergonya devets haver tuyt ensemps, car onze galeres de Pere d'Arago, qui eren armades de vils gents e mal arreades, desbarataren l'altre jorn vint e quatre galeres de les nostres; e fogis vos altres que y erets, e venços vos per aquella vil gent. Per que, haguera gran sospita, si Pere d'Arago fos rich hom, que no haguessets pres son servey. Mas yo creu que no sia flaquea de cor vostre; per que no es mester que axis faça d'uy mes[3]; car devets saber que ja he hagut missatge de hun prior de Sent-Pol, que aqui, denant lo seu monestir, son vengudes deu galeres de Pere d'Arago, qui son en terra per espalmar, e han hi estat be dos jorns. Don vos dich e-us man, que ab aquestes vint e cinch galeres anets a aquelles; e, si les sabiets seguir per lo mon, null temps no tornets aci tro que les me amenets preses ab los homens que y son. E no occiats los homens, si guardarvos en podets; car mes valra, que puix los justiciarem a nostra voluntat els retam guardo dels mals quens han fet. E sapiats per cert que, si null temps tornats denant mi menys de les galeres preses, tots quants ne puxa aconseguir de vos altres los fare penjar en hun pal; car gran vergonya es deu galeres estorcer vint e cinch galeres, arreades axi com aquestes que yo-us llivre. — Senyor, dixeren los almiralls, tot ço que vos deyts, deyts veritat; e atorgam vos ho, que gran desaventura es nostra; car axins desbarataren l'altre jorn les galeres de Pere d'Arago. Mas ara, pus axi es, o morrem tots, o, ans que vinguen sis jorns, havrem aci amenades preses aquelles galeres que vos deyts que son a Sent-Pol. E d'aço no cal mes parlar, que, o tots hi morrem, o nos los vos aportarem aci. »

Ab tant partiren se los almiralls denant lo rey de França e vengueren s'en a la mar, e recolliren se ab tota llur companya en les galeres, e ab gran alegrança partiren se d'aqui.

En aquesta saho les trenta galeres de la armada de Cecilia eren vengudes a Barcelona; mas no havien sabuderia de aço aquelles del rey de França. E aço fo hun dia de diumenge, a vespre, que En Roger de Lluria, almirall de les trenta galeres del rey d'Arago se parti de Barcelona ab aquelles galeres a ora de prim son; e feren ho a saber a aquelles deu galeres qui eren a Sent-Pol. E axi hagueren gran goig e ajustaren se totes; e foren per nombre quaranta cos de galeres; e, entre lenys armats e barques armades e sageties, foren be altres quaranta; axi eren be huytanta veles. E aquella nit golfejaren, e prengueren tanta de mar que, al jorn, foren tant passats avant que aquelles vint e cinch, quel rey de França havia armades, foren romases entre ells a la ciutat de Barcelona. E quant vench al jorn mateix, gran mati, quatre galeres vengueren de Cecilia a Barcelona, ultra les trenta qui ja eren vengudes. E era almirall de aquelles quatre galeres hun cavaller de Catalunya del linatge de Montholiu. E quant lo almirall de aquestes quatre galeres vehe e sabe que tota la armada era partida de Barcelona lo vespre passat, hanch no lexa exir negu dels mariners en terra, mas ell solament, qui parla ab lo rey algunes paraules. E puix recollis mantinent e torna s'en en la sua galera. E hac bon vent; e feu fer vela a aquelles quatre galeres e partis aytantost de Barcelona.

(1) Chartreux.

(2) Facilement.

(3) A dater d'aujourd'hui, en vieux français *mes-huy*.

E seguiren les algunes barques e lenys que havien armats servents a Barcelona. E axi foren entre totes dotze veles. E quant s'en foren partits no hagueren nenguna sabuderia certa de la armada major, quina via havien feyta; per que anaren s'en a veles e a rems costerejant la ribera, entro que foren hora de vespres sonades. E quant se foren reconeguts, ells ixqueren a huna punta de hun cap de huna muntanya, e veren aquelles vint e cinch galeres del rey de França que venien en ça, que cuydaven trobar a Sent-Pol les deu galeres del rey d'Arago. E aquells de les galeres del rey de França, qui veren aquestes dotze veles denant si, cuydaren se que fossen les deu galeres. Per que ells anaven ab gran goig; e ab grans crits e ab gran gatzara ixqueren los al cami. E aquestes del rey d'Arago quils veren venir no-u tengueren en festa, e donaren a rems e a veles tots justats, e meseren mans a fogir. E ells fogien; e les vint e cinch galeres del rey de França los encalsaven. E dura tant l'encalç quel sol fo colgat e la nit fo venguda. E llavors los almiralls del rey de França hagueren llur acord, e devinaren entre si en leix ço que despuix les esdevench. E per la nit quels ho tolch, lexaren se del encalç.

E les quatre galeres de Cecilia anaren tant avant tro ques atrobaren ab la armada del rey d'Arago e de Cecilia; e aqui hagueren gran goig. E mantinent parlaren ab En Roger de Lluria qui era almirall sobre tots; e dixeren li com vint e cinch galeres del rey de França los havien encalsats, e eren alli prop. E En Roger qui-u hac oyt, hac gran goig, e no vehe la ora que y fos. E feu tots los homens armar per donar batalla. E partiren les galeres de aqui totes, axi que, a hora de prim son passat, foren ben prop de aquelles vint e cinch galeres del rey de França. E En Roger trames huna barcha armada per missatge, e feu assaber aquelles vint e cinch galeres del rey de França que s'apparellassen de la batalla. Mas aquelles del rey de França que-u oyren tengueren se per perduts e per morts, e apparellaren se molt flacament.

Ab tant les galeres del rey d'Arago van tocar les trompes e los tabals, e cridaren a grans crits : « Arago! Arago! » E els de les galeres del rey de França qui-u oyren, cridaren atressi : « Arago! Arago! » per tal que nols poguessen conexer, ne quals eren hunes galeres, ne quals eren les altres. Els Cecilians que-u oyren cridaren : « Cecilia! Cecilia! » E els Prohençals qui eren en les galeres del rey de França cridaren atressi : « Cecilia! Cecilia! » axi que, quant foren tots mesclats, no podien bonament conexer quals eren del rey d'Arago ne quals eren del rey de França. E En Roger qui veu aço feu encendre en les galeres qui eren del rey de Arago hun faro en la popa de cascuna galera. E els Prohençals qui eren en les galeres del rey de França feren atressi. E En Roger de Lluria qui viu que no y podien pendre altre consell : « Via! ço dix ell, puix axi es, guart se cascu com mils puxa que no faça mal als seus; e via a ells, en nom de Deus! »

Ab tant ana ell ferir ab la sua galera; e feri de tal virtut con la proha en lo llats de huna galera de Prohençals, quel primer colp se vuyda d'armes tota la banda de aquella, tal llats li feu pendre; axi que no y romas de aquella part, sobre-sallent[1], ne ballester, ne galiot, levat cinch o sis, que tots ne anaren en la mar. E totes les altres galeres atressi, quant En Roger hac ferit, feriren poderosament e mesclaren se totes. E nols calia sino ferir e tallar; car, tant eren espaordits los Prohençals que eren en les galeres del rey de França, que nols deya lo cor de deffendre; mas los huns se gitaven en mar, los altres cayen de ça e de lla tots nafrats e morts.

E quant aquesta mescla hac durat huna peça, dotze galeres de aquelles vint e cinch, totes desarmades de homens, al mils que pogueren bateren de rems e amblaren se de la batalla, axi que, per raho de la nit, nols poch hom veure; e tengueren llur via; e fogiren se, que hanch no gosaren aturar del port de Aygues-Mortes en ça. E les tretze galeres que romangueren de les vint e cinch foren preses e aturades, ab los homens que y eren e ab llurs almiralls e honrats homens que y havia.

E mantinent En Roger de Lluria, qui veu e conech que dotze galeres s'eren amblades de la batalla, volch les seguir de pres; mas puix hac de consell que no-u fes, per tal com era nit, ne aytant poch les pogueren trobar; e axi romas, que nols segui. Mas aytantost reconech los homens que tenia presos en les galeres, e tria ne a huna part cinquanta dels millors que y eren, almiralls e cavallers e homens de gran rehemcio, e posals a part; e puix tria los homens

(1) Sursaillants, matelots chargés de monter aux cordages (V p. 280, note 1, et page 350.)

nafrats a altra part, qui eren be cinch cents xixanta; e no y troba pus homens en totes aquelles tretze galeres, car tots eren morts los altres, que be atrobaven que havien morts e perduts en aquella batalla de cinch milia o pus dels Prohençals e dels Francesos. E puix aytantost En Roger de Lluria feu mudar tot l'arnes e la roba de les galeres sues en aquelles tretze que havia preses, e arma les, per tal com eren pus noves e pus sanceres que les sues; e puix trames aquelles desarmades a la ciutat de Barcelona. E vengueren aqui ab gran goig e ab gran alegria. Mas quant foren apres de Barcelona, al sorgider de les naus, al cap de la plaja, llevas gran vent e gran fortuna en mar, axi que per hun poch nos perderen aquelles tretze galeres e tots cells qui les amenaven. E hanch no gosaren sorgir en la platja, sino tres o quatre que si aturaren; mas les hunes sorgiren al cap de Llobregat, e les altres al port de Salou; mas foren totes salves, a la merce de Deu, que hanch mal no prengueren. El rey d'Arago qui era llavors en la ciutat de Barcelona, e tots los de la ciutat, quant saberen les novelles, hagueren molt gran goig; e no fo maravella. E al bon mati feu pendre aquells trecents homens naffrats que havia presos en les galeres, e traguels en terra, e feu los infilar en huna corda, e puix ligals a huna popa de huna galera, e feu los rastrar dins en mar a vista de tot hom que veure-u volgues. E moriren tots aqui[1]. E puix pres tots aquells docents xixanta homens que romanien que no eren naffrats; e feu los traure a tots los ulls, e enfilals en huna corda; e hac hun hom de aquells en leix, a qui no trasch sino la hun ull, per tal que menas los altres. E tots enfilats la hu denant l'altre, trames los per presentalles al rey de França; e los cinquanta que romanien, tench los per prisoners, per tal com eron bons homens e honrats. E aquells docents xixanta que eren tots cechs vengueren al rey de França e presentaren se a ell. E quant lo rey de França e el cardenal los veren e hagueren entes que tota llur armada era desbaratada, per hun poch no perderen lo seny. E el rey de França donas tant de mal saber que sempre fon malalt, e hanch pus nos lleva tro que fo mort, segons que avant oyrets.

(1) Muntaner se garde bien de raconter cette noyade de trois cents blessés, ordonnée par le roi d'Aragon et exécutée sous ses yeux. Il ne parle pas non plus des deux cent soixante autres prisonniers non blessés auxquels il fit arracher les deux yeux en leur donnant pour guide l'un d'entre eux auquel il se contenta de faire arracher un œil. Bernard d'Esclot raconte tout cela, sans s'en étonner.

E En Roger de Lluria, quant totes aquestes coses foren fetes, vench s'en ab les galeres e ab l'altra armada costerejant la ribera, e correch tro sus al Guerau de Narbona, per veher si trobaria les dotze galeres qui s'eren amblades de la batalla; e puix hac sabuderia que al port de Aygues-Mortes eren. E quant no les troba aqui, no s'i volch pus destorbar. E torna s'en al port de Cadaques qui es del comte de Ampuries; mas tenias tot en aquella saho per lo rey de França. E mantinent, quant lo veren cells de Cadaques e saberen que tota la armada del rey de França era desbaratada, reteren li lo castell de Cadaques hon ha gran força; e pres en lo port huna nau que atroba de Prohençals, e d'altres lenys molt, carregats de viandes e de armes; e retengueren se de la vianda aytanta com mester los fo; e el sobre pus, ab aquella nau e ab los altres vexells, trames ho a la ciutat de Barcelona. E puix quant En Roger tench la vila e el castell de Cadaques, romas se aqui dins lo port.

El comte de Foix e En Ramon Roger vengueren assegurats a parlar ab ell, per manament del rey de França e per demanar treves hun temps; e demanaren les a En Roger de Lluria. E En Roger de Lluria respos los: que null temps no havria treves ab Francesos ne ab Prohençals, aytant com viu fos, encara quel rey d'Arago les hi hagues. E el comte de Foix qui-u oy fo yrat e fello e dix axi

« En Roger, fort sots mal e esquiu, que no atorgariets vos treves a tan gran senyor com es lo rey de França. E guardats vos que no-us en penidats. Si tot vos havets hagut gran astre[1] hun temps sobre mar, nol havrets tots temps; que, ans que vingua hun any, fara fer lo rey de França trecents cos de galeres; e puix veurem lo vostre enfortiment hon sera. Que be sabem que En Pere de Arago no les poria armar ab tot son poder. — Senyor, ço dix En Roger, saul la vostra honor, yo no son pas mal ne esquiu; mas dich vos encara ço que ja-us he dit: que no vull haver treves ab lo rey de França. E quant deyts que gran astre he

(1) Bonheur, opposé à désastre.

hagut sobre mar hun temps, yo-u agraesch a Deu quil m'ha donat. E he sperança quel me dara encara, a defendre lo dret de mon senyor lo rey d'Arago e de Cecilia. E car vendre lo tort que pren, no degudament. E nom fets reguart, quant deyts quel rey de França l'altre any armara trecents cos de galeres. Yo creu be que ell les pora armar aquexes, e mes encara. E yo, a honor de mon senyor lo rey d'Arago e de Cecilia, si el rey de França n'arma trecents, yo n'armare cent, sens pus. E quant aquelles cent haga armades, pens ne de armar lo rey de França trecents o deu milia sis vol, que nom tem ques gos am mi atrobar en nenguna part; ne sol nom pens que galera ne altre vexell gos anar sobre mar, menys de guiatge del rey d'Arago; ne encara no solament galera ne leny; mas no creu que negun peix se gos alçar sobre mar, sino porta hun escut o senyal del rey d'Arago en la coha[1], per mostrar guiatge de aquell noble senyor, lo rey d'Arago e de Cecilia. »

E el comte de Foix, quant hac oyda la resposta d'En Roger de Lluria, pres se a sonriure. E puix quant hagueren parlat huna peça de llurs affers, partis d'ell lo comte de Foix, e ana s'en al rey de França qui jaya malalt a Castello d'Ampuries. E En Roger romas a Cadaques.

Ara lexarem a parlar de la armada e de les batalles de la mar, e parlaren del rey de França e de la ciutat de Gerona e dels altres affers ques feyen per terra.

CAPITOL CLXVII.

Com lo rey de França mori, e los Francesos ixqueren de la terra de Catalunya, e s'en tornaren ab gran dan que y prengueren, que tots hi moriren o gran res.

Quant lo rey de França hac oyt e entes, segons que d'amunt es dit, que la sua armada era desbaratada e destroida, per dolor e fellonia gitas al llit, e hac tanta de tristor ab si en leix que hanch no fo pus ardit. E enfortis sa malaltia sobre ell; e feu se treer de la ost e del setge de Gerona celadament, e feu se aportar a Castello de Ampuries; e aqui jaech e malaveja hun gran temps. E entretant En Felip, fill seu major e els consellers seus que eren romasos en la ost, trameseren a dir e a pregar a'n Ramon Folch, pus los terminis eren tots passats que havien empresos, segons que d'amunt es dit, que retes a ell la ciutat de Gerona, segons les covinences fetes e atorgades. E En Ramon Folch, qui viu que als no podia fer, per lo destret e per la fretura que havien dins la ciutat, ultra per ço com ho havien promes, ab volentat del rey d'Arago dix e respos : que volenters ho faria axi com promes ho havia. E mantinent trames missatge al rey d'Arago, que li trameses adzembles ab quen pogues traure la roba e l'arnes. E el rey d'Arago apparella be mil adzembles, e trames les a'n Ramon Folch a Gerona. E En Ramon Folch, dins tres dies que hac, descombra, endreças e apparellas ab tota sa companya e ab sos cavallers. Al terç dia, feu ne exir tots los malalts primerament, e tots cells qui no podien aportar armes; e puix ixqueren totes les adzembles; e apres ixque En Ramon Folch ab los altres cavallers. E vingueren tuyt en fila, tro que nengu no romas dins la ciutat. E eren la millor arreada companya del mon. E els Francesos quils miraven els guardaven, maravellaven se com tan pocha companya havia hagut tant d'enfortiment que te tan llonch temps; e hanch nols faheren nels dixeren negun mal ensenyament al exir, ne nulla vilania; ans los honraren aytant com pogueren. E puix, quant tuyt foren de fora, que nengu no hac dins la vila, En Ramon Folch ab sa companya foren luny de dues milles de la ciutat de Gerona, ab gran alegria, e ab grans crits, e ab gran gatzara, los Francesos entraren llavors en la ciutat de Gerona. Mas nols dura llongament ne posseyren gayre aquella ciutat.

E En Ramon Folch d'altra part ab sa companya vench s'en al rey d'Arago, quil atroba en hun lloch del Espital[1] qui ha nom San-Saloni, qui es a set llegues de Barcelona. E quant lo rey d'Arago los vehe, hac gran goig com cobrat lo havia. E stegueren se aqui lo rey e En Ramon Folch e tota la cavalleria alguns dies. E hagueren sabidoria e certenitat quel rey de França era malalt a Castello d'Ampuries, que tota la ost dels Francesos s'era partida de Gerona, e que s'en eren tornats en Ampurla,

(1) S'il ne porte la queue écussonnée des armes d'Aragon Je regrette de ne pas trouver cette rodomontade enregistrée dans le récit de Muntaner, où elle irait si bien d'accord avec l'habitude de son allure gasconne.

(1) Appartenant à l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem.

sino docents cavallers francesos e cinch milia servents de Tholosa qui eren romasos en la ciutat de Gerona en establiment, dels quals era capitani e governador lo senescal de Tholosa, per nom N'Estatxa[1]. E quant lo rey d'Arago hac sabudes per cert estes novelles, hac son consell ab sos cavallers e ab sos richs homens, e ordena que s'en anas ab tota sa gent atendar al coll de Panisars, per tal quels Francesos no poguessen exir de la terra sens gran mal.

En aquesta saho eren ja venguts quaix tots los richs homens d'Arago e ells cavallers de Catalunya, e totes les osts replegades, per raho del manament e dels prechs qu'ell los havia feyts per lletres sues e per sos missatgers, segons que d'amunt es dit. E puix lo rey d'Arago, fet aquest ordenament, partis de San-Saloni e vench s'en a hun lloch qui es al cap de la orta, qui ha nom Vil-Alba. E aqui estech atendat hun jorn. E passa denant la ciutat de Gerona. E l'altra jorn vench s'en, ab sa cavalleria e ab sa gent, cavalcant per dreceres e per camins qu'ell sabia; e passa per Gerones e per Ampurla, d'amunt per la montanya, e vench s'en per lo monestir de Banyules. E mantinent aquells de Banyules reteren se a ell. E aqui pres Francesos be cent e vint qui eren aqui venguts per comprar vi. E puix, per tots los llochs hon anava, sempre se retien a ell. En apres vench s'en en hun lloch qui es en la muntanya, prop lo coll de Panisars miga llegua; e aqui estech atendat per quatre o cinch jorns.

El rey de França, segons que d'amunt es dit, jaya malalt a Castello, e era tan regeu agreviat que no podia donar consell ne ajuda a sa gent. Per que los Francesos se tengueren per morts, com saberen quel rey d'Arago se era atendat en la muntanya per hon ells devien passar, majorment com no poguessen aturar longament en la terra, per tal com no havien vianda, nels no podia gens venir per mar ne per terra. E trameteren missatge, ab consentiment del rey de França e d'En Felip son fill, en tota la terra de Tholosa e Carcases e Narbones : que venguessen totes les gents a cavall e a peu al pus tost que poguessen e que la hu no esperas al altre; car sabessen de cert quel rey d'Arago los tenia assetiats. E mantinent vengueren grans osts e grans gents de aquelles terres d'amunt dites; mas no-us cuydets que gosassen entrar en Catalunya, ans estaven a Mont-Canigo, e per los monts qui son entre Rosello e Catalunya. E los Francesos d'altra part asmaren si podien exir per altres parts, que no haguessen a passar per lo coll de Panisars. E ordenaren que, si podien haver la vila e lo castell de Besalu, que, ans sabut, en huna nit exirien de la terra. E trameseren hi dos milia cavallers e quatre milia servents ab llurs armes. E vengueren s'en a Besalu, e parlaren ab N'Ambert de Mediona, qui tenia aquell castell per lo rey d'Arago. E parlaren li molts pleyts si porien haver aquell castell; mas N'Ambert nols ho volch atorgar ne consentir. E quant ells veren que res no y feyen, e y hagueren estats alguns dies, assajaren de combatre hun dia a scut e a llança; e prengueren hi gran mal, e res no acabaren. E l'altre jorn, N'Ambert de Mediona va obrir la huna porta de la vila, e fea semblant que nengu no y hagues. E els Francesos combateren. E quant veren que nengu no y havia quils ho defensas, entraren dins la vila per la porta que trobaren uberta. E quant n'hagueren entrats tro a xixanta, tancaren la porta als Francesos cavallers; que hun hom estava sobre la porta e ana la a soltar, e caech la porta; e los xixanta cavallers romangueren dedins presos. E els servents qui eren dins la vila lexaren se anar a aquells xixanta cavallers, e occiren ne los demes[1], e prengueren los altres. E d'altra part, N'Ambert de Mediona dona salt de fora ab huytanta cavallers armats e ab des milia servents. Els Francesos quils veren venir, cuydaren se que y fos lo rey d'Arago ab tota sa gent, e meseren se en fuyta a peu e a cavall; e lexaren hi gran res de ses tendes e de llur roba, e gran gent que y mori per nafres; e atressi molts dels que caygueren en hun torrent qui era prop lo vall de la vila al fogir e moriren aqui; e els altres tornaren s'en a Castello d'Ampuries ahontats, ab gran dan que y hagueren. E aqui hagueren acort los Francesos que farien. E quant veren que ajs no podien fer, e que a fer los covenia de exir, partiren se de Castello ab lo rey de França que s'en portaven en huna gabia de fust, e gran res atressi de richs homens

(1) Eustache de Beaumarchais.

(1) La plupart.

e de comtes et de barons malalts que s'en portaven axi mateix; que be hi havia huytanta gabies, totes plenes de homens honrats.

E quant se foren partits de Castello, vengueren s'en en hun lloch qui es en la orta de Peralada, qui ha nom Vila-Nova; mas no s'en portaren gens de tota llur roba. E hom no podia pensar ne estimar quant valien les coffres, e els matalaffs e els draps de seda e el vexellament d'argent e d'aur, e les altres coses que lexaren a Castello d'Ampuries e per los altres llochs de la terra, mal llur grat; car no s'en podien aportar, per defalliment de besties e de adzembles; car tantes ne havien perdudes en lo setge de Girona que, cell qui era vengut, al entrant de Catalunya, ab vint adzembles carregades, non menava al exir pus de dos o de tres; que totes les altres li eren mortes. E axi havien a lexar la roba.

E quant vench que los Francesos foren a Vila-Nova, ordenaren e bastiren gabies e altres esturments en que portassen lo rey de França e d'altres malalts que y havia. E estigueren en aço a fer be quatre o cinch dies, atendats a Vila-Nova. E, segons que es fama publicha e continua, En Felip, fill major del rey de França, qui era nebot de aquest rey En Pere de Arago e de Cecilia, fill de sa sor, trames llavors hun missatge a son oncle lo rey d'Arago, per que li feya assaber: que son pare lo rey de França era fortment malalt, e que scapar no podia de aquella malaltia que no moris; hon, com ell hagues en volentat de exir de la terra de Catalunya ab tota sa gent, pregava e requeria a aquest rey d'Arago, oncle seu, que no li vedas lo pas al exir, e que asseguras a ell e a tots cells que ab ell s'en tornarien, car seria profit seu e de tot lo mon. E el rey d'Arago respos a En Felip, per aquell seu missatger: que ell lo amava el honraria el duptaria en tota res, axi com a hom honrat e nebot seu; e per ell duptaria tots los altres; e axi que ell los assegurava de sos cavallers; mas dix, que dels servents assegurar nols podia, qui venguts eren alli, car nol ne obedirien en aytal cas.

E aquestes paraules plogueren molt a En Felip; e apparellas, e feu guarnir sos cavallers; e foren, entre tots, tro a quatre milia cavallers de paratge, jat-si a que, al entrar que faeren en la terra de Catalunya, foren mes de de-sept milia e cincents homens a cavall, segons que d'amunt es dit. E quant vench que tots foren apparellats, los Francesos ordenaren que lendema passassen lo coll de Panisars, si podien.

E partiren se de la Vila-Nova; e vengueren se atendar prop de hun lloch d'En Dalmau de Rocaberti, qui ha nom la Jonquera. El rey d'Arago d'altra part, ab tota sa cavalleria e ab tota sa companya, anava per la montanya a llats dels Francesos e tenials be a prop. E quant ells anaven, ell anava; e quant ells se aturaven, ell se aturava. Per que, aquell dia quels Francesos se atendaren prop la Junquera, lo rey de Arago se atenda prop de hun puig, en aquell lloch hon ells se eren atendats. E aqui ell appella tots los barons e tots los cavallers, e tots los altres que oyr ho volgueren, e en presencia de tots generalment parlals axi:

« Barons, gran honor nos ha feyta Deus Nostre Senyor, no gens per merits nostres, mas per la sua pietat; car segons que tuyt sabets, lo rey de França entra en esta terra ab gran goig e gran alegria, e ara es hi exit ab gran dolor e ab gran perdua que y ha feyta de gents e de haver. E yo reconech be, per raho de mi, que molt hom de ma terra ha pres gran mal sens culpa e ha perdut ço que havia; e especialment yo so tengut fort de aquest fet; car hanch null temps no volgui consell de vos altres quil me donavets bo e lleal, e tal que, per aventura, lo dan que nostres enemichs han fet a mi e a vos altres foren menys que no son estats, si demanat vos hagues de consell. E dich vos: que si hanch fet se poch menar desordenadament per negun hom, aquest fo per mi. Mas Deu, Notre Senyor Deu Jesu-Crist, a qui no plau ergull, mas humiltat, nos ha en nostres affers endreçat, a mi e a vos altres, que, segons que tuyt sabets, no es cosa de creure, a null hom que vist no-u hagues, les aventures e els desastres que nos son esdevenguts en esta guerra. E de tot nos ha be pres, la merce de Deu! E puix yo conech e reconech ma culpa e la gracia que Deus m'ha donada, ab la bona ajuda e ab la bona voluntat que vos altres me havets haguda e feta tots temps. E prech e requir vos altres tuyt: que si hanch fiu nengunes coses qui-us vinguessen a desplaer, quem sia tot perdonat, no m'ho guardets en aquest pas. E puix Deus nos ha mostrada tanta de honor, que nostres enemichs, qui son totes les gents del mon, nos vehem vencuts denant, menys

de colp, prenam ne venjança, que sien castigats de semblants coses a fer que han fetes. E tota vegada haguem merce e misericordia d'ells, puix Deu l'ha haguda de nos. E si tuyt vos acordats de aquest fet, enteniment n'he de aquesta voluntat. E si no, digats m'ho ades, sens allongament, ço que vijares vos en sia[1]. »

Quant lo rey d'Arago hac dites aquestes paraules e hac fet hun llonch sermo de aquesta raho, hagueren breument llur acort tots los richs homens de Arago e de Catalunya, e donaren la paraula a Ramon de Moncada, senescal de Catalunya e a hun altre cavaller de Arago, qui respongueren per tots. E aquests dos acordaren se a la resposta ; e puix En Ramon de Moncada parla per si e per son companyo e per tota la universitat dels barons, e dix axi :

« Senyor, la vostra demanda es tal e les nostres pregaries, que, sens acort, poguerem e deguerem respondre a aquells. Mas empero que vos siats mes pagats de nos altres e conegats que tots som de hun acort e de huna voluntat, havem hagut nostre acort sobre la resposta que fer vos devrem. Don yo-us responch sus aci, per nom de mi e per tota la universitat de Catalunya e de Arago : que les paraules que vos havets dites son justes, e tals que, per hun cor que haguessem enans de servir a vos, ara n'havem deu, sens tot si. E no cal retraer les bones paraules que vos havets dites ades a nos, e no cal aquelles singularment respondre; mas breument per tal, per mi e per tots los altres, vos dich : que ab cors e ab haver e ab nostres infants e ab tot ço que hagam en aquest mon, som apparellats de seguir la vostra voluntat per tots temps, e majorment en est cas present, hon vehem vostra honor e nostre profit. E pensats de manar ço que-us vullats, que, sens altre embelliment de paraules, farem e direm ço que-us plaura. E quant no volrets aventurar aquest fet, que nos no-u aventurem mas, jatsia que no-u cal aventurar, car ja-u haveu tot guanyat. E yo, senyor, per tal com es costuma de Catalunya, per ço com son senescal, deig haver la davantera de tot fet d'armes quis fa en Catalunya. E prech vos, senyor, que vos que lam donets e que lam atorguets en aquest fet que enteneu ara de fer. E aço no falla per res. »

Quant En Ramon de Moncada hac dites estes paraules al rey, lo rey demana a tuyt sils playa ço que En Ramon de Moncada havia dit. E tuyt respongueren a huna veu : que och allo, e tota res que ell volgues ne manas. El rey que-u oy dix los : que be conexia la naturalea e la feeltat que ells havien a ell, e ques tenia molt per pagat d'ells, e quels agraya molt ço que li havien dit. E dix : que, puix axi era, en nom de Deu e de la sua beneyta mare, Nostra Dona Santa Maria, ell faria desplegar la sua senyera aquell dia, la qual no havia desplegada en negun affer pus que fo rey coronat. Puix lo rey giras a'n Ramon de Moncada e dix li :

« En Ramon, be se que, si bon cavaller ne enfortit ha en Espanya, vos sots la hu. E quant deyts que sia vostra la davantera, dich vos que vostra deu esser, segons usansa de Catalunya. Empero yon planch a vos ; e no-us en gosava amprar, per ço car sots hom antich. Mas empero, per tal com no-us sia greu, yo la-us atorch sus aci ; e livrar-vos-he per companyo hun honrat cavaller de Arago. E no-us desplacia quant dich que companyo vos llivrare ; que no-u dich per defalliment de cor ne per minua de poder, que no haga en vos; mas dich ho per ço quels Aragonesos no s'en tenguessen per ahontats ; car yo vull que en aquest fet Catalans e Aragonesos sien com a germans en tota res. »

E quant lo rey hac aço dit, En Ramon de Moncada dix li : que ben conexia per quin enteniment ho deya ; que no li desplaya en res que ell ordenas, ans era be pagat seu.

E en apres quel rey hac dites estes noves, e moltes de altres semblants d'estes, ploraren tots los cavallers de pietat, com axi veyen lo rey homilment e benigne parlar. E puix lo rey ordena sa cavalleria e sa gent, e apparellas axi com vigares li fo. Ab tant aquella nit passa, que hanch lo rey nels cavallers nels cavalls no hagueren begut ne menjat, car no trobaven de que, e nos volien partir de aqui, per tal quels Francesos no poguessen exir de la terra menys de colp.

Entretant fo vengut l'altre jorn, ço es assaber lo diumenge apres la festa de sent Miquel, en l'any de Nostre Senyor 1285. Els Francesos desatendaren alla jus, al pla prop la Junquera hon s'eren atendats ; e començaren a pujar vers lo coll de Panisars amunt. Mas los servents e

(1) Ce discours, prononcé par un roi vainqueur, en présence d'un ennemi en fuite, est une des plus belles pages qui se trouvent dans d'Esclot et aucun autre historien moderne.

els almugavers del rey de Arago, qui-u veren, mal grat del rey d'Arago cuytaren se e foren enans al pas quels Francesos. Mas[1]... nols feren negun mal, per tal com ho havien promes a'n Felip, segons que d'amunt es dit. Mas los almugavers ne els altres servents nos volien capdellar per lo rey, ans anaven ferir tro sus en los Francesos; e occiren los vint o trenta homens, qui de cavallers qui d'altres, a cop; e mantiment lla hon veyen la mota e la pressa dels Francesos qui aportaven les gabies hon anaven los malalts; e puix lexaren se anar a les adzembles qui venien de tras, e occiren ne tants que tot lo cami ne jaya ple a totes parts. E ab destrals que aportaven, trencaven los cofrens e prenien aur e argent e moneda e escuts e nobles que aportaven alli, que tant ne havien que no s'en podien aportar, ans romania tot en la carrera plena de roba; axi que faula paria de dir, qui vist no-u hagues, lo dan quels Francesos prengueren aquella vegada, en bens e en persones e en haver, tant que nos poria dir bonament per escrit. E embargaren tant los servents del rey d'Arago los Francesos, que, en tot aquell dia del diumenge, no pogueren anar sino de la Junquera tro al coll de Panisars hon no ha sino miga legua. E ja tant luny no foren anats, sino quel rey d'Arago ho vedava, aytant com podia, que nols fessen mal.

E quant vench al vespre de aquell dia del diumenge, los Francesos se aturaren; e romangueren al coll de Panisars la major partida, car alguns, qui volgueren anar avant, trobaren de lla el coll de Panisars En Roger de Lluria, almirall de les galeres del rey d'Arago, ab be deu milia servents que hac amenats de les galeres, quils donaren salt e occiren los tots aquells homens qui passats eren, e tolch los la roba e les adzembles que amenaven.

El rey d'Arago, ab sa cavalleria e ab sa companya, atendas aquella nit prop dels Francesos en hun puget. E lendema, quant los Francesos volgueren avant anar, ell feu desplegar la sua senyera e crida a grans crits : « Arago! Arago! » E llavors los cavallers e els servents se lexaren anar als Francesos poderosament, e feriren e tallaren a llur guisa e llur volentat, e seguiren los llats a llats del cami per hon los Francesos passaren, tro que foren part lo coll prop de huna legua. E En Roger de Lluria ab los servents de les galeres ixqueren a carrera d'altra part; e occis ne tants que tot lo cami jaya de homens morts e de adzembles e de cavalls e de roba e de armes.

E per ço com seria longua cosa de retrer en quina manera ne quants hi moriren, lexar-ho-e star, que non parlare pus; mas be sapiats que hanch tan gran perdua no faeren los Francesos, de gent ne de aur, en negun feyt que començasen, com en aquest feren; que no poria esser dit ne asmat lo tresor ne la riquesa ne les gents que y perderen en aquell pas al tornar, ultra aço que ja havien perdut dins la terra de Catalunya.

Ab tant los Francesos s'en anaren, cells qui estorces[1] pogueren; que hanch nos tengueren per segurs tro que foren a Perpinya. E aqui, aytantost com hi foren entrats, en l'altre jorn mori lo rey de França de la malaltia que havia guanyada en Catalunya, jatsia que alguns digueren que mori a Castello de Ampuries; e altres deyen que mori a Vila-Nova prop Peralada[2]; e altres deyen que mori al passant del coll de Panisars, en la gabia hon lo portavem malalt; mas la primera raho es pus vera[3].

E aqui, quant lo rey de França fo mort al Perpinya, En Felip, fill seu major, e el cardenal e els barons de França faeren gran dol per la mort del rey de França llur senyor. E acomjadarem tota la cavalleria e totes les osts; e puix tornaren s'en en França al mils que pogueren ab llur senyor mort. Mas be cregats per veritat, que mes gent mori depuix que hagueren passat lo coll de Panisars tro que foren en Narbona, que no havien d'abans, mentre que passaven, que pariay e pestilencia que Nostre Senyor Deus los donas; que els huns per naffres que havien preses, els altres per malalties, los altres per fam, tants ne moriren en aquell lloch

(1) Il est évident que le copiste du manuscrit catalan nº 1881 aura omis une ligne dont le sens doit être que : *le roi n'avait pas pris les devants comme l'avaient fait les Almogavares, mais continuait à suivre les Français* sans leur faire aucun mal, conformement à la promesse faite par lui à son neveu Philippe, fils du roi de France. La traduction fort abrégée de Cervera, faite d'après un autre manuscrit, donne ici une phrase dans le même sens : Pero el rey, detenida su cavalleria, marchava por una ladera de la sierra al ygual de los Franceses, sin pelear omo prometio a Felipe, segun deximos.

(1) S'échapper.

(2) De ce nombre est Muntaner. (Voy. page 356, note 3.)

(3) Bernard d'Esclot a raison; ce fut à Perpignan que Philippe-le-Hardi rendit le dernier soupir.

que havem dit, que de Narbona tro a Buelo[1] tot lo cami era ple de homens morts. Axi que, be hagueren comprat los Francesos los sobres e el tort que havien fet al noble rey de Arago En Pere, car no degudament eren entrats en sa terra.

Ara lexarem d'uy mes a parlar dels Francesos, puix que s'en son tornats en sa terra ahontats e avilanits, e parlarem del noble rey d'Arago e de sos afers.

CAPITOL CLXVIII.

En qual manera lo noble rey En Pere de Arago cobra Gerona e tota la sua terra; e en qual manera mori; e del gran dol que fou fet per totes les sues terres e per totes les sues gents.

Diu lo comte que, quant los Francesos hagueren passat lo coll de Panisars e s'en foren tornats, e lo rey d'Arago hac replegada sa cavalleria e sa companya, e els almugavers e els servents hagueren levada la roba e les armes quels Francesos havien lexats, lo rey d'Arago mana a'n Roger de Lluria que s'en tornas ab sa gent en les galeres; e ell feu ho mantinent. E lo rey vench s'en mantinent per Ampurla; e sopte que fo a Castello d'Ampuries, obriren li les portes, e tuyt clamaren li merce quels perdonas e quels faes perdonar al comte de Ampuries llur senyor, de ço que havien fet no degudament contra ell. E el rey perdonals, e prega lo comte que-u fahes atressi; e el feu ho. E tantost la terra, aytanta com los Francesos n'havien presa, retes al rey d'Arago; e clamaren li tuyt merce, e ell hac lals a tuyt. E els promens de Torella de Mon-Griu, segons que d'amunt es dit, havien embargat los cofrens e el tresor del rey que havia en lo castell. E quant lo rey los hac perdonat, reteren li lo tresor e les joyes, e tot ço que y hagues, que hanch res no li'n falli, salvant qu'en aço de moneda que havien despesa.

E puix lo rey, quant hac tota la terra en pau, trames missatge a la ciutat de Gerona, a aquells quel rey de França hi havia lexats en establiment que, si volien retre la ciutat, e ells ques llivrassen a ell a bona merce; si no, si ell los podia pendre per força, que non scaparia nengu que tost no prenguessen mort. E els missatgers del rey d'Arago anaren dir la missatgeria al senescal de Tholosa, qui era capitani de aquells qui eren romasos en la ciutat de Gerona. E quant ell hac oyda la missatgeria, e sabe quel rey de França era mort, e tots los Francesos desbaratats e fuyts de la terra, e que null consell no li havia lexat per que ell pogues tenir establida aquella ciutat, feu apparellar al rey d'Arago : que fos sa merce que li atorgas vint dies de espay, dins los quals ell pogues remetre sos missatgers en França; e si dins aquells vint jorns li havia venguda tal ajuda de França, de vianda e de armes e d'altres coses, que ell se pogues defensar e tenir la ciutat de Gerona, que-u faes; e sino, aquells vint dies passats, promes que retria la dita ciutat de Gerona al rey d'Arago, o a aquell que ell se volgues, sens tot contrast; e que li llivraria tots los cavalls e les armes dels cavallers e dels servents qui eren alli en establiment, e tota llur roba que haguessen dins la ciutat; que no domanaven als, mas que hom los lexas anar sauls e segurs en llurs cases.

Quant lo rey hac entes lo pleyt quels Francesos li feyen parlar, sabe li fort bo; e amals mes conquerir per grat que per força. Per que atorga aquell pleyt en aquella manera que dessus havem comtat. E en apres, quant les covinences foren fetes e atorgades sobre aquest fet, entre lo rey d'Arago per buna part, e lo senesçal de Tholosa d'altra, qui era capitani dels Francesos, lo dit rey d'Arago s'en vench per jornades a la ciutat de Barcelona. E aqui ell atroba En Roger de Lluria, almirall de la sua armada, e dix li e mana li que faes anar tot lo navili al port de Salou, qui es prop la ciutat de Taragona, e que endreças e apparellas les galeres e los altres vexells, en tal guisa que, tota ora quel rey los demanas, que fossen apparellats de complir la volentat de llur senyor lo rey d'Arago. E el rey d'altra part elegi e tria de sa terra tro a docents cavallers, e manals que stiguessen apparellats tota ora que ell los ho manas, per entrar en armada.

E devets saber que volentat era del rey d'Arago, de passar ell personalment en la ylla de Mallorques ab tota sa companya, de la qual era senyor llavors son frare En Jaume, e quel prengues per força o per grat aquella ylla[1]. Mas no plach a Deu que ell personalment hi anas; que, mantinent que aquestes coses hac ordenades, lo pres el agreuga malaltia, e en-

(1) Le Boulou.

(1) Voyez Muntaner, pages 360 et suiv.

fortis regeament sobre ell. E ell, qui viu que axi era, partis de la ciutat de Barcelona e vench a Saragoça. E hun dia, quant ell se fo partit de Barcelona, e tenia son dret cami, e hac cavalcat tro tres o quatre llegues, sentis tan fort agreugat de sa malaltia, que hanch no hac poder de anar mes avant, ans hac a romanir llas e hujat e fort affeblit en hun lloch qui es a quatre legues de Barcelona, per nom l'Ospital de Cervello; e de aqui hagueren lo a menar homens, en bastiment de fusta, tro a huna vileta sua qui es a mig lloch entre Barcelona e Taragona; e la vileta aquella es appellada Vila-Franca de Panades.

E quant lo hagueren amenat aqui a gran treball e a gran pena, meseren lo en son palau; e gitas al llit. E la malaltia se enforti tota vegada dia e nit sobre ell durament. Mas no-us cuydets que si faes res per culpa sua, car hanch no ves null hom pus obedient a son metge que ell era; que, tot ço que li consellava son metge que degues fer segons medecina, tot ho feya e no volia altra cosa.

E quant lo rey vehe e conech que la malaltia era en pujament, e que ell anar no podia personalment a Mallorques, mana a son fill major N'Amfos que anas lla, ab aquella companya que ell proposava de menar si ell personalment hi anas. E dix li sa volentat e son cor; e ensenyal, e adoctrinal com se degues captenir en aquell viatge.

E tot aço feya lo rey d'Arago, no gens per mala volentat que hagues a'n Jaume son frare; car de tot perdonava a ell e a tot hom que mal volgues, segons que dei-us e oyrets; mas aço feya, per tal que trobas carrera e via com se pogues adobar e avenir ab la sgleya de Roma e ab los altres princeps seglars, e que son principat ne fos tota ora millor, quant tingues ell d'ell altruy darere si; jatsia que, aquest fet que ell manava fer, de anar e de pendre la ylla de Mallorques, pogues a dret e sens peccat fer, per tal com En Jaume son frare li havia trencades les covinences que eren entre ab duys, de les quals, si be-us membra, vos havem ja parlat, e s'era menat contra ell no degudament, segons que pogues oyr en aço, segons que d'amunt vos havem recomtat.

Quant lo rey d'Arago hac fet aquest manament a son fill N'Amfos, N'Amfos se apparella de anar. El rey d'altra part membra li de Deu; e volch se avenir ab ell, segons son poder e en aço que li era tengut. E mantinent feu se venir denant l'arquebisbe de Tarragona e el bisbe de Valencia e el bisbe de Osca, qui eren aqui, e gran res d'altres prelats e barons e cavallers seus; e dix los : com ell era passat en Cecilia, no gens per desonor ne en perjudici de la sgleya de Roma; ans cuydava aço fer a son dret; e el apostol com havia enantat contra ell e sa terra molt cruament e sens colpa en que no era, ell ne sa terra; empero, per ço com scrit es, « que la sentencia de son pastor justa deu esser servada », per ço ell havia servat tota via la sentencia del vet[1] que contra ell havia gitada l'apostoli; don demanava molt homilment axi com podia, que de aquella sentencia fos absolt per lo arquebisbe de Tarragona, qui ab ell era aqui; e ell era apparellat en son poder, de jurar manament de sgleya, e de fer tot ço que fos dret ne raho en aquell fet, e de scusar si personalment quant pogues, e per missatgers solament que y trametria al apostoli sobre aquest fet que mal no meria.

E quant lo rey hac dites aquestes paraules, no y hac nengu que no ploras de pietat, per dur cor que hagues, quant veyen tanta humilitat en aquell qui era estat dels enfortits e dels ardits cavallers del mon e mils de son cor. E mantinent l'arquebisbe hac son consell ab los bisbes e ab los prelats qui alli eren; e, hagut son acort, pres del rey d'Arago sagrament de estar a manament e voluntat de la sgleya. E aço fet, absolguel de aquella sentencia d'amunt dita. E lo rey, com aço fo fet, mana que tuyt s'en ixquessen de fora, car sentis regeament agreugat, que tant era feble que a penes podia parlar.

E quant vench lendema bon mati, feu se venir denant lo bisbe de Valencia a qui ell molt amava, e l'abat de Poblet, e l'abat de Santescreus, que son del orde de Cistell, En Uguet de Mata-Plana, pabordre de Masella[2], qui era son clergue e gran son amich e de sa casa. E vengueren li denant tots quatre sens pus que no n'i hac. E ell giras vers lo bisbe de Valencia, e, en presencia de tots los altres qui eren aqui, dix li axi :

« En bisbe, hun sots que yo he molt amat tots temps, e en qui yo he hagut tots temps ma fe, e en qui yo he de mos affers comfiat, e quant yo-us demanava quem consellassets, m'havets consel-

(1) Interdit.
(2) Depuis évêque de Saragosse.

lat be e llealment en mos affers tota vegada. Ara, per ço com yo he en vos aquella fe e en leix, e mes que en nengun altre, prech vos e-us requir quem conselletс, ara que-us he major ops. E nom consellets axi com a rey, mas axi com a hom mort, o a hom qui spera breument a morir; que yo be se e trop en mi en lleix, que d'esta malaltia no puix guarir. »

E quant lo rey hac dites aquestes paraules, foren tots trists e despagats, e els ulls los vingueren en aygua per pietat. E puix respos lo bisbe de Valencia al rey, e dix li axi :

« Senyor, gran merces com a vos plau dir com en mi havets major fe que als altres, e quant a mi demanats especialment de consell. Per que no es mester quel vos do en aquella manera que vos havets dit, ço es assaber com a hom mort o que espera en breu a morir; car axo, senyor, quens havets dit es dol e tristor e desconfort de nos e de tota nostra terra, e que seriem tots perduts. Mas ja, si a Deu plau, ne sera axi; que vos serets en breu guarit e de vostre mal dellivrat. E aquesta malaltia no es sino senyal de amor que Deu Vostre Senyor vos mostra, per tal quel reconegats, e, si li tenits tort, que li esmenets. Don yo-us consell que semblets a vostres antecessors reys de Arago, qui tots temps foren bons crestians e amichs de Nostre Senyor Deu, e especialment vostre pare e vos si-us sou estat fins aci. Mas per ço com no es null hom al mon, e majorment axi com vos qui sots princep de terra e rey, qui no haia a fallir a les vegades, axi prech vos e consell vos : que prenats buna penitencia, e avenits vos ab Deu e ab homens, segons vostre poder, de torts, si alguns los entenits, e que perdonets a tot hom qui mal vos haia fet ne a qui vos haiats portada mala volentat nengun temps, axi com feu Nostre Senyor Jesu-Crist. E aço, senyor, es fet que no devets alongar; que com enans serets ab ell avengut, enans vos havra merce, e serets de vostre mal dellivrat. »

E quant lo bisbe de Valencia hac dites estes paraules, respos li lo rey axi com se poch, car a penes podia parlar, tant era feble; e dix li : que molt li playa, e que fort lo havia aconsellat, e que son consell ne faria. E trames mantinent lletres e missatgers a Barcelona e per los altres llochs de la terra : que lexassen anar tots los presoners que ell tenia en preso per raho de aquesta guerra que ell havia haguda ab lo rey de França, ço es assaber, que aquells presos no fossen tals que per llur preso speras hom haver pau, axi com lo princep de la Morea [1] e molts d'altres barons assenyalats; car jatsia que a aquests e a tots los altres perdonas de bona voluntat dins son cor, empero no fora merce, ans fora dapnatge e peccat si anar los en lexas, a destruiment de sa terra; e james no fora en pau. Mas mana solre tots los altres presos qui non fossen capdals ni barons ni homens assenyalats, qui eren, qui ça qui lla, be mil e cincents.

E quant aquest manament hac fet lo rey d'Arago, dix que comfessar se volia de sos peccats, e tenias tant per enculpable a Deu, que, si onesta cosa fos de fer, dix que denant tots se comfessaria. Mas, per ço com no seria covinent cosa de fer, volia al menys que fossen dos a sa comfessio, ço es assaber lo guardia dels frares menors de Vila-Franca, e frare Galceran de Thous, monge del monestir de Sentes-Creus del orde de Cistell.

E axi com lo rey ho hac dit se segui. E entraren denant ell lo dit guardia dels frares menors e En Galceran de Thous, monge de Sentes-Creus; e lexaren los tots los altres. E aqui lo rey se comfessa molt homilment e devota, segons que a ell fo vigares, de totes coses que havia fetes abans de la guerra e de les altres que feu apres, tro al dia de sa mort. E axi li feren testimoni en poblich sermo lo guardia dels frares menors e frare Galceran d'amunt dits. E quant lo rey se fo comfessat de tots sos peccats be e complidament e devota, giras a lo guardia d'amunt dit, e dix li axi : « En guardia, totes les gents de ma terra e d'altres moltes m'han mes en fama que yo son stat tots temps mal crestia, e especialment ara com defenia ma terra al apostoli e al rey de França, que, segons mon semblant, me feyen tort gran. E yo be conech e atorch, que son estat molt peccador e he fallit contra Deus; e hanch null temps nol reconegui sino ara; e son tants los peccats de tot hom, que hom se deu pensar e reconexer en si, que no es digne de

(1) Charles-le-Boiteux, fils de Charles I[er] de Naples, seigneur supérieur de Morée. Son frère, qui avait épousé Isabelle de Ville-Hardouin, princesse de Morée et d'Achaïe, était mort en 1277, et Isabelle ne se remaria qu'en 1291, à Naples, à Florent de Hainaut.

rebre tant honrada e nedea e preciosa cosa com es lo cos de Jesu-Crist. Per que yo son aquell qui-u pens e reconech be. Mas he fe e sperança en Deu que ell me havra merce. E si per ventura yo son tengut pus e pus indigne que null altre hom de rebre lo cors de Jesu-Crist, per raho de aço que les gents dien de mi, prech vos que, abans quel cos de Jesu-Crist aportets, que-us ne anets a vostre monestir e que façats especial oracio a Nostre Senyor Deus, que yo, qui indigne son vers ell mes que null hom, que no degue rebre lo seu cors precios, que ell, que sab mia volentat e de tot hom, vos en degue mostrar algun seny al vesible o no vesible, en guisa que puxats esser cert. »

Quant lo rey hac dites estes paraules, respos lo guardia d'amunt dit tot plorant, axi : « Senyor, per los senyals que hom mostra de fora coneix hon lo cor e la volentat de dins moltes vegades. E nos, senyor, qui aci som denant vos, per les obres que havets fetes de alguns dies en ça e per les paraules que havets dites a nos, conexem be que Deus vos havra merce sens tot si; car be vehem quin cor havets envers ell; e crehem sens falla que puxats rebre lo seu cors precios. Empero yo fare vostra manament, axi com m'havets dit e pregat. »

E mantinent quant aço hac dit lo guardia, partis denant lo rey e vench s'en a son monestir, e feu tancar les portes de la sgleya, que nengu no y romas sino ell e sos frares; e feu dir missa del Sent-Esperit; e puix cascu de aytants frares com hi havia, que fossen preveres [1], dixeren ses misses privades, en que pregaren Deu de ço que el rey hac pregat lo guardia. E quant hagueren fet tot llur ofici be e complidament e devota, no trobaren dins llur cor ne veren negun senyal vesible ne invisible per que lo rey d'Arago fos indigne de rebre lo cors de Nostre Senyor Deu Jesu-Crist.

E mantinent vench lo guardia; e pres ordenadament lo cors de Jesu-Crist, e aportal denant lo rey, lla hon jaya malalt. E el, jatsia que fos feble, efforças, quant veu lo cors de Nostre Senyor denant si, e llevas de son llit ab huna cota vestit, e agenollas sobre hun malataf que hom li hac apparellat. E estech aqui huna peça que res no dix ne parla, sino que plorava dins son cor, e pregava Nostre Senyor Deus. E quant hac estat aci huna peça e feyta sa oracio, rebe aquell cos molt homilment ab gran devocio dins son cor. E aço fet, romas lo rey en sa cambra malalt, e los altres anaren s'en a llurs ostals.

E la malaltia s'enfortia e s'agreviava sobrel rey d'Arago durament. Axi que aço lo aporta que tant lo afebli que quaix nos veya nes oya, sino a gran pena. E a cap de dos o de tres dies que aquestes coses foren fetes, vench li missatge quels Francesos s'en eren anats e havien desemparada la ciutat de Gerona, e les altres coses axi com en les covinences que dessus vos havem parlat era contengut. El missatge qui aporta les novelles dix les al rey; e lo rey, quant ho sabe, sabe li molt bo, no per mala voluntat que hagues als Francesos, que del tot los havia perdonat, mas per tal com ell se moria e que sa terra no romangues en treball ne en guerra. E lendema apres de aquest missatge que fo vengut, vench hun altre missatge al rey, qui li feya assaber : que el princep de la Morea, qui era pres en Cecilia e havia hom amenat en Barcelona, quel saludava molt, e que havia gran desig de la sua vista, si veher lo pogues. E quant lo missatge hac dites les novelles denant lo rey, lo rey entes ho a males penes; que tant era feble que ja havia perdut lo veher, e lo oyr gran res. E no y poch respondre res de paraula; mas que gita los braços encruats sobre los pits, e obri los ulls vers lo cel, e feu senyal que molt ho agraya a Deu. E lo rey d'Arago hanch no dix moltes paraules, car no podia. E estech axi tro lendema a ora de Completa, que passa de aquest segle. E aço fo en dia de di-sapte, que era la vespra de Sent-Marti [1], en lo any de Nostre Senyor 1285.

E quant fo mort aquell noble rey En Pere d'Arago e de Cecilia, ajustaren se en la cambra hon ell jaya tots los prelats e els richs-homens de la terra; e mogueren aqui lo major plor e el major dol que hanch hom ves; que gran cosa fo; e seria major de retraer e de recomtar lo dol e el plor que menaren alli bisbes e abats, e prelats, e comtes, e richs-homens, e cavallers de la terra, e homens de orde e de religio.

(1) Prêtres

(1) Le 3 novembre 1285

En apres apartaren se del cos l'abat e els monges de Sentes-Creus, hon havia en sa vida sa sepultura eleta aquell noble rey En Pere de Arago e de Cecilia; e banyaren lo; e adobaren lo; e vestiren lo axi com a monge. E hac hom huna caxa; e fora la hom dedins e de fora de bell preset vermell; e mes hom lla dintre lo honrat cors de aquest rey d'Arago e de Cecilia. Ab gran honor trasch lo hom de Vila-Franca. E aportaren lo los richs-homens e cavallers al coll, tro sus que foren al monestir de Sentes-Creus; e aqui mogueren sobrel cos llur dol e llurs crits e llur plant; que hanch semblant dol no fo vist ne oyt. E aqui, quant lo hagueren aportat al monestir d'amunt dit e fet llur plant sobrel seu cors, los barons e els richs-homens sebolliren lo, axi honradament com se tanya per a tant noble cors, denant l'altar major del dit monestir; e estigueren aqui tots, per dos dies, en fort dol e plant; puix trists e despagats partiren se de aqui e anaren s'en a llurs ostals.

Ab tant saberen per tota la terra les males novelles, quel noble rey En Pere de Arago e de Cecilia era mort. E menaren gran dol e gran plor cavallers e burgezos e ciutadans e altres homens de vila, de la mort de aquell noble senyor d'amunt dit; e plangueren lo mes que hanch rey que fos estat en Espanya. Tant ne fo plangut que sols no poria esser dit ne comtat lo dol ne desconfort que romas en la terra.

DEO GRACIAS.

CONSPIRATION

DE

JEAN PROCHYTA.

TRADUCTION D'UNE CHRONIQUE EN LANGUE SICILIENNE.

En l'an mil deux cent soixante et dix-neuf de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ, le roi Charles avait commencé une grande guerre avec l'empereur Paléologue de Romanie, et pour cette guerre ledit roi Charles avait fait faire plusieurs grosses nefs et galères afin de passer à Constantinople avec toutes ses forces; et sur cela il avait invité beaucoup de bonnes gens de France, de Provence et d'Italie, à lui faire compagnie dans ce passage, pour pouvoir vaincre le Paléologue et tout son empire de Romanie. Messire Jean de Prochyta, qui était alors en Sicile, pensa de quelle manière il pourrait troubler l'expédition qu'avait faite le roi Charles contre le Paléologue, et comment on pourrait détruire et faire mourir le roi Charles, faire révolter la Sicile et tuer tous ses gens. Il conçut donc le dessein d'aller en Romanie, vers le Paléologue, pour s'entendre avec lui, afin que les intentions du roi Charles fussent frustrées. Et incontinent Messire Jean partit et alla à Constantinople vers l'empereur Paléologue. Quand messire Jean fut arrivé à Constantinople, il envoya chercher deux chevaliers du royaume, qui étaient rebelles au roi Charles et étaient à la cour de l'empereur de Constantinople, et secrètement leur parla; et il leur conta comment il était venu à Constantinople. « Puisque je suis chassé de mes possessions et de Sicile, et que je vais cherchant aventure, je vous prie chèrement qu'il vous plaise me mettre dans les bonnes grâces de l'empereur, et que je sois de sa maison. Mettez-moi, je vous prie, fort en avant, et dites-lui quel homme d'importance je suis, combien je suis grand en honneurs et lui suis un homme nécessaire, et comment mes sages conseils pourront lui profiter dans ses besoins. »

Les chevaliers entendant ces paroles furent très contents, et dirent que volontiers ils feraient son ambassade. C'est pourquoi les chevaliers se mirent en route, et allèrent vers le Paléologue, et lui dirent : « Seigneur, nous vous apportons de bonnes nouvelles, qui nous viennent du royaume de Sicile, et du plus habile médecin qui soit au monde ; il est venu pour rester auprès de vous dans votre cour; c'est un homme fort savant, et vous aurez en lui un conseiller très expérimenté; car il connaît fort bien les affaires du roi Charles, sa puissance et celle de ses barons. »

Quand l'empereur entendit cette nouvelle, il fut très content, et ordonna qu'on l'amenât devant lui; car l'empereur voulait le voir. Aussitôt les chevaliers partirent et amenèrent messire Jean devant l'empereur. Et quand messire Jean fut devant lui, il lui fit les révérences qu'il convient de faire à tout empereur; et l'empereur le reçut avec grâce, et le créa son maître conseiller général. Et ainsi resta messire Jean trois mois à la cour, et il recevait de grands honneurs des Grecs et des Latins.

Messire Jean étant dans cette situation dit un jour au Paléologue : « Seigneur, pour Dieu, je vous prie, ordonnez un lieu secret pour que nous puissions parler librement ensemble, et que nos paroles ne soient entendues de personne. » Et l'empereur lui dit : « Que voulez-vous me dire de si secret? » Et il répondit : « La plus grande affaire que vous ayez dans ce monde. » Et incontinent ils montèrent sur une haute tour du palais dans lequel

logeaient tous les secrétaires de l'empereur.

En entrant l'empereur dit : « Messire Jean, je vous dis et sachez que nous sommes en un lieu fort secret. » Messire Jean dit alors : « Qui que ce soit qui te tienne pour un homme sage et prudent, moi je te tiens pour le plus vil et le plus fou des hommes, et semblable à une bête qui ne se remue si elle n'est piquée par l'aiguillon. Et je te dis ceci parce qu'il y a trois mois que je suis à ta cour, et que j'ai entendu parler de ton état périlleux, c'est-à-dire de la mort qui te menace, et toi tu es si fou et si insensé que tu ne penses pas à prendre abri et défense contre les dangers. Le roi Charles vient t'enlever ta couronne, et te tuer, toi et toute ta famille, et il vient avec celui-là même auquel appartient de droit la couronne, c'est-à-dire le fils de l'empereur Baudouin[1], et il vient contre toi avec tous les croisés chrétiens, et avec cent galères armées, et avec vingt grosses nefs et dix mille cavaliers bien équipés, et avec quarante comtes, tous avec leurs troupes pour conquérir tout ton royaume. »

L'empereur entendant ces paroles que lui avait dites messire Jean commença à pleurer fortement et dit : « O messire Jean, que voulez-vous ? Je suis et vis comme un homme désespéré. J'ai déjà voulu plusieurs fois m'arranger avec le roi Charles, et jamais je n'ai pu trouver d'aucune manière à m'accorder avec lui. Je me suis mis au pouvoir de la sainte Eglise de Rome et des cardinaux, dans les mains du roi de France, et du roi d'Angleterre, et du roi d'Espagne, et du roi d'Aragon, et chacun me répond, aux lettres que je lui envoie : qu'il craint de mourir, seulement d'en parler, tant est grande la puissance de ce roi Charles. C'est pourquoi je n'attends ni conseil ni secours des hommes ; j'espère que Dieu m'aidera, puisque je ne trouve dans les chrétiens ni aide ni conseil. »

Et messire Jean lui répondit et dit : « Alors, celui qui te délivrerait de toutes ces fureurs, et de cette mort et de ce tourment, le regarderais-tu comme digne de quelque récompense ? » Et l'empereur lui répondit : « Il mériterait tout ce que je pourrais faire. Mais qui serait assez hardi pour penser à moi de sa bonne et agréable volonté, et faire la guerre pour moi contre la puissance du roi Charles de France. » Et messire Jean dit : « Ce sera moi, si tu veux, qui détruirai le roi Charles, en joignant ton aide avec mon conseil ; et je verrai ce qu'il te faut et ce qui est à faire. C'est pourquoi, qu'il te plaise m'écouter, moi et quelques autres de ses sujets rebelles, et nous nous vengerons bien de notre injure ; et tu rempliras tes intentions ; et ton ennemi ne pourra plus te nuire ni te soumettre, s'il plaît à Dieu. »

Alors l'empereur lui dit : « De quelle manière pourrez-vous faire cela ? » Et messire Jean lui dit : « Je ne vous le dirai jamais, à moins que vous ne me promettiez cent mille onces, avec lesquelles je ferai venir quelqu'un qui prendra la terre de Sicile au roi Charles et lui donnera tant à faire qu'il ne saura jamais de quelle manière se débarrasser de lui. » L'empereur entendant ces paroles fut très content et dit : « Messire Jean, prenez tous mes trésors, et faites tout ce qu'il vous plaira, et faites que ce soit aussi tôt que possible. » Et messire Jean répondit en disant : « Seigneur empereur, jurez-moi de me donner créance, et signez-moi la lettre de ce que vous m'avez promis. Je partirai ainsi, et chercherai à mettre à fin ce que je vous ai promis le plus tôt possible. » L'empereur fit serment à messire Jean, et ils sortirent de cette chambre, et messire Jean dit à l'empereur : « Seigneur, je veux partir de chez vous de cette manière, c'est-à-dire que vous me fassiez bannir et que vous m'appeliez traître devant tout le monde, et surtout devant mes amis les Latins ; et je leur dirai comme quoi je vous ai offensé, et pourquoi je m'enfuis à cette occasion. Et je veux tenir cette voie et agir de cette manière, afin que d'autres gens ne connaissent pas notre secret. » Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre avec grand contentement et satisfaction.

Messire Jean de Prochyta partit cette année même de Constantinople, et alla en Sicile déguisé en frère mineur ; et il parla avec messire Palmieri Abbate, messire Alaimo de Lentini et autres barons de Sicile, disant à ces nobles hommes : « O misérables ! vendus comme des chiens, maltraités du sort et des hommes, votre courage est glacé. Ne vous soulèverez-vous donc jamais, mais serez-vous toujours esclaves, quand vous pouvez être seigneurs en vengeant vos injures et votre honte ? » Et alors tous ensemble commencèrent à pleurer en disant : « Oh ! messire Jean, comment pouvons-nous faire autrement, nous qui sommes soumis

(1) Philippe, empereur titulaire de Constantinople, marié à Béatrice d'Anjou. Philippe mourut en 1286.

à des maîtres puissants comme jamais il n'y en eut au monde? Il nous semble que d'aucune manière nous ne pourrons sortir de l'esclavage. » Et messire Jean répondit : « Je puis vous délivrer aisément, moi, pourvu que vous vouliez tenir et faire ce que nos amis et moi vous dirons, et que vous vouliez avoir confiance en ce qui est ordonné. » Et ces seigneurs ci-dessus nommés répondirent : « Nous sommes prêts à vous suivre jusqu'à la mort. »

Alors messire Jean dit : « Il vous conviendra de faire révolter toute la terre de Sicile au moment ordonné par le Seigneur, et Sa Sainte Seigneurie vous récompensera. » Et messire Gualteri de Calatagirone dit : « Comment ce que vous dites peut-il être? Ne pensez-vous pas que nous avons pour maître le plus puissant seigneur qui aujourd'hui soit dans la chrétienté? Ainsi vos paroles et vos conseils me semblent vains. »

Lorsque messire Jean entendit les paroles de ces nobles hommes, il leur répondit et leur dit : « Croyez-vous que je me fusse mis à faire une si grande entreprise sans avoir d'abord pensé à ce qu'il convenait de faire et comment cela devrait être fait? C'est pourquoi vous n'avez pas d'autre chose à faire qu'à attendre avec confiance; car dans moins d'un an vous verrez ce que je vous dis mis à exécution. » Incontinent les barons furent d'accord, et jurèrent de croire en messire Jean, et ils firent une lettre; et chacun la scella de son sceau; laquelle lettre disait ainsi :

« Au magnifique, illustre et puissant seigneur roi d'Aragon et comte de Barcelone. Avec tout votre pouvoir et seigneurie, nous nous recommandons tous à votre grâce. Et d'abord messire Alaimo comte de Lentini; puis messire Palmieri Abbate, et messire Gualteri de Calatagirone, et tous les autres barons de l'île de Sicile, nous vous saluons avec toute révérence, en vous priant d'avoir pitié de nos personnes. Comme hommes vendus et assujettis à l'égal des bêtes, nous nous recommandons à votre seigneurie, et à madame votre épouse, qui est notre maîtresse, et à laquelle nous devons porter allégeance. Nous vous envoyons prier de daigner nous délivrer, retirer et arracher des mains de nos ennemis, qui sont aussi les vôtres, de même que Moïse délivra le peuple des mains de Pharaon, de manière que nous puissions avoir vos fils pour seigneurs, et nous venger des loups perfides et mal nés, dévorateurs de ce que tous les jours[1]... Nous écrirons, et quand nous ne pourrons pas écrire par nos lettres, croyez messire Jean, qui est dans notre secret. »

Et quand ils eurent scellé les lettres, messire Jean demanda à ces gentilshommes d'ajouter créance à ce qu'il avait ordonné de faire; et messire Jean montra auxdits nobles les lettres que le Paléologue avait faites, et comment il lui avait promis beaucoup d'argent, et comment l'empereur Paléologue avait juré audit messire Jean créance et assistance dans cette affaire. Et ainsi partit messire Jean avec les lettres et la créance de messire Palmieri, de messire Alaimo, et de messire Gualteri.

Dans ce temps commandait et siégeait au saint-siége le pape Nicolas III, de la maison des Ursins, de Rome, qui auparavant avait pour nom messire Jean Gaëtan, cardinal. Et étant ledit pape dans un castel qui avait pour nom Suriano, messire Jean de Prochyta vint vers le pape et lui dit dit ainsi : « Saint-Père, je voudrais parler avec vous en un lieu secret. » Et le pape répondit : « Volontiers. » Le pape le connaissait, et il le reçut gracieusement.

Cependant messire Jean dit : « O saint-père, toi qui maintiens tout ce monde, et dois le gouverner en paix, intéresse-toi à ces malheureux chassés du royaume de Sicile et de Pouille, qui ne trouvent qui les gouverne ni qui les retienne, car ils sont pires que ne le sont les brutes; je te prie de les rétablir chez eux, car ils sont bons chrétiens aussi que tous ceux du reste du monde. »

Et le pape répondit : « Comment pourrai-je aller contre le roi Charles, notre fils, qui maintient la pompe et l'honneur de l'Eglise de Rome? »

Et messire Jean dit : « Je sais que le roi Charles n'obéit à aucun de vos commandements en aucun cas. » Et le pape dit : « Dans quel cas ne m'a-t-il pas voulu obéir? » Et messire Jean dit : « Lorsque vous voulûtes vous allier avec lui et lui donner une femme de votre famille, lui ne voulut pas; au contraire, il vous dédaigna et déchira vos lettres. Vous devez bien vous en souvenir. »

Le pape s'étonna beaucoup lorsqu'il entendit

(1) Lacune. D'Esclot, donne, p. 628 et 629, la proclamation des habitants de Palerme après le massacre des Français, et on y retrouve plusieurs des traits de cette lettre.

dire ces choses. Et messire Jean dit : « Comment ! vous en êtes étonné ! Ceci est connu de toute la Sicile et du royaume, qu'il ne veut pas obéir à vos commandements ni s'allier à votre famille, et il vous dédaigne. »

Le pape fut fort en colère et dit à messire Jean : « Ce que vous dites est bien vrai, et je l'en ferai volontiers repentir. » Alors messire Jean dit : « Il n'est personne au monde qui le puisse faire comme vous. » Et le pape lui dit : « Comment puis-je le faire? » Et messire Jean répondit : « Si vous voulez me donner créance, je lui ferai perdre la Sicile et tout le royaume. » Et le pape répondit : « Comment dites-vous, puisque ces pays sont de l'Eglise? » Et messire Jean dit : « Je les ferai enlever par un seigneur qui veut être fidèle à l'Eglise, et qui vous rendra bien votre cens[1]; et c'est un seigneur qui volontiers s'alliera à vous et à votre famille, et nous remettra nous tous à notre place. » Et le pape dit : « Quel sera ce seigneur qui pourrait faire ainsi et aller contre le roi Charles, et qui aurait tant de hardiesse, ou qui suffirait à une telle entreprise? » Et messire Jean dit : « Si vous voulez me donner créance sur votre âme, je vous dirai et montrerai comment tout ceci peut être. » Et le pape dit : « Sur ma foi ! je te promets de le tenir secret. »

Et messire Jean dit : « Saint-Père, ce sera le roi d'Aragon. Et cette chose il la fera avec l'argent du Paléologue, si vous voulez y consentir, et avec les forces des Siciliens, lesquels ont juré ensemble de faire cette chose, et c'est moi qui en suis chargé. »

Et cependant le pape dit : « Faites ce qu'il vous plaira, mais sans nos lettres. » Et messire Jean répondit : « Ceci ne peut pas être ; mais vous me donnerez vos lettres, que je porterai avec les autres que j'ai, afin que l'on croie à moi. »

Et le pape dit : « Je les ferai faire puisque vous le voulez. » Et ils firent les lettres, et il les lui fit sceller, non pas avec la bulle de plomb papale, comme de coutume, mais avec le sceau secret du pape. Et incontinent partit messire Jean de chez le pape, en paix et bonne amitié, et le contenu des lettres disait de cette manière :

« Au très chrétien roi, notre fils, Pierre roi d'Aragon, le pape Nicolas III.

« Nous te mandons notre bénédiction, avec une sainte recommandation, qui est que, nos fidèles de Sicile étant tyrannisés et non bien gouvernés par le roi Charles, nous te demandons et commandons d'aller et seigneurier pour nous dans l'île de Sicile et sur les Siciliens, en te donnant tout le royaume à prendre et maintenir, comme fils conquérant de la sainte mère l'Eglise romaine. Donne créance à messire Jean de Prochyta, notre confident, et à tout ce qu'il te dira de bouche. Tiens caché le fait, afin qu'on n'en sache jamais rien. Et pour cela je te prie qu'il te plaise commencer cette entreprise, et ne rien craindre de qui voudra t'offenser. »

Or, messire Jean partit avec cette lettre scellée du pape, et il partit pour aller en Catalogne ; et lorsqu'il y arriva, il alla devant le roi d'Aragon, et le roi lui fit beaucoup d'honneurs et le reçut avec joie. Messire Jean demeura un certain temps avec le roi, mais non pas comme un homme connu ; et quand il eut été un certain temps avec lui, le roi le mena à sa campagne à Majorque. Et messire Jean dit au roi : « Je voudrais parler avec vous en un lieu secret de mes grandes créances, lesquelles ne doivent être connues que de Dieu et de nous deux. » Et le roi lui dit : « Dites avec assurance tout ce qu'il vous plaira, et je le tiendrai bien caché. » Et messire Jean répondit : « Vous ne saurez rien de moi tant que vous ne m'aurez pas donné créance avec votre foi et serment. » Et le roi lui jura de lui tenir créance et secret. Et messire Jean lui dit : « Roi Pierre, sachez à présent que si par aventure on savait quelque chose de ce que je vous dirai, ou par paroles ou par fait, vous et votre famille seriez détruits, tant est grand le fait que j'ai à mettre sous vos yeux. » Le roi eut grande peur et dit : « Que me dites-vous là, messire Jean? » Et messire Jean répondit : « J'ai mis un tel ordre à tout que, si vous me tenez créance et foi, je pourrai vous faire seigneur. » Le roi répondit : « Je te promets de te tenir foi et créance, s'il plaît à Dieu. »

Et messire Jean dit : « Voudriez-vous vous venger des offenses qui vous ont été faites dans le temps passé ; car vous avez reçu plus de honte que seigneur qui soit dans la chrétienté?

(1) Redevance annuelle que le pape retirait du royaume de Naples.

Déjà, comme vous savez, le roi Manfred a laissé le royaume de Sicile à sa fille, qui est votre femme; et vous, comme faible et lâche, vous n'avez jamais voulu venir reprendre votre dot. Vous devriez aussi vous rappeler votre aïeul, que les Français tuèrent lâchement à Moret en Toulousain[1]. Maintenant vous pouvez vous indemniser de toutes vos pertes si vous voulez être prévoyant et hardi. »

Le roi répondit : « Comment peut être cette chose que tu veux que je fasse, fou et insensé que tu es? Ne sais-tu pas que la maison de France, et surtout le roi Charles, maîtrise tout le monde? Comment pourrait-il se faire qu'un seigneur de si petit pouvoir que je suis pût lutter avec lui? mais si tu me montres quelque manière dont je puisse le faire, je le ferai volontiers. » Et messire Jean dit : « Si je vous donnais la terre toute conquise, sans coup férir, ne la prendriez-vous pas? Eh bien! je vous donnerai encore de plus cent mille onces d'or pour fournir à toutes les dépenses et à la terre.»

Et le roi Pierre d'Aragon répondit : « Comment ferais-tu? Je ne puis croire à cette chose, à moins que tu ne me montres une autre créance.» Incontinent messire Jean tira les lettres du pape, et encore les lettres du Paléologue et celles des barons de Sicile, et les mit dans la main du roi; et le roi les regarda et fut très content, et dit à messire Jean : « Je te rends grâces, mon bon ami, toi qui as cherché une si grande chose pour ton honneur et pour atteindre ton but; quant à moi j'en profite de la part de Dieu, puisque le saint pape le veut, et je me rends garant pour lui que ce qu'il promet il peut le faire, et que dans aucune occasion ses promesses ne manqueront d'effet. Et je promets, moi, Pierre d'Aragon, et te jure foi et créance. Qu'il t'en souvienne toujours! Fais que cette entreprise vienne à bonne fin, et je ferai ce qu'il te plaît, et je prendrai le fait et la charge sur moi. »

Et messire Jean dit : « Apprête secrètement cela pour mon retour, et j'irai cependant vers le pape et vers le Paléologue et les Siciliens, et en revenant je rapporterai beaucoup d'argent pour fournir aux dépenses de ton entreprise, et je te dévoilerai tous les secrets de l'affaire. Mais, comme tu as accepté cette entreprise, ne la fais connaître à personne, dans aucune occasion, ni pour la mort ni pour la vie, car le péril serait trop grand. »

Messire Jean et le roi d'Aragon ayant parlé de toutes ces choses, comme vous avez entendu, messire Jean partit avec le roi de Majorque pour aller en Catalogne; et l'un prit congé de l'autre et convint du moyen qu'il fallait employer pour s'entendre sur cette affaire jusqu'à son retour, car il avait à s'arranger avec Paléologue, avec les Siciliens et avec le Saint-Père, le pape Nicolas III. Et ainsi ils se quittèrent l'un et l'autre, et il s'en alla par mer et le roi d'Aragon demeura à Barcelonne. Messire Jean vint donc de là par mer jusqu'à Pise et chevaucha secrètement jusqu'à Viterbe; et dans ce lieu il trouva le pape. Et quand le pape le vit il lui fit de grands honneurs et fut très content, et lui dit : « O messire Jean! comment avez-vous arrangé toutes ces choses avec le roi d'Aragon? » Et messire Jean répondit : « Saint-Père, j'ai fait complétement toute votre intention. Le roi d'Aragon a reçu à votre commandement la seigneurie. Et il se recommande beaucoup à votre sainte bénédiction, et vous envoie ces lettres, afin que le fait soit bien caché, et tel qu'il ait une bonne fin telle que nous le désirions. » Et le pape demanda à messire Jean : « Que vous semble du roi d'Aragon? » Et messire Jean répondit : « Sachez qu'il est le plus sage homme et le plus prudent chevalier qui soit aujourd'hui dans la chrétienté. » Et le pape dit : « Un tel homme me plaît bien, car il nous est fort nécessaire dans cette entreprise. Les Siciliens ont encore besoin de lui. C'est pourquoi va-t-en en Sicile et dis-leur, de ma part et de celle du Paléologue, qu'ils s'empressent de sortir des mains du roi Charles et de sa seigneurie sur ma parole, et je les aiderai secrètement; et dis-leur que bientôt ils auront un bon maître, s'il plaît à Dieu. »

Messire Jean partit à l'instant de chez le pape et s'en alla; et au lieu où il trouva un vaisseau de Pise, monta à bord, et il vint ainsi à Trapani, alla trouver aussitôt Palmieri Abbate, et manda tous les autres barons de Sicile. Ils vinrent tous à Trapani, et messire Jean leur raconta comment le pape avait concédé et donné la seigneurie de Sicile au roi Pierre d'Aragon, et comment ledit roi Pierre l'avait volontiers ac-

(1) Voyez la Chronique des Albigeois et la Chr. de Jacques-le-Conquérant. Pierre avait pris le parti du comte Raymond de Toulouse.

ceptée, et avec joie, et comment il avait juré la mort de l'ennemi. « C'est pourquoi il vous envoie dire de tenir caché ce fait jusqu'à mon retour et jusqu'à ce que j'aie bien disposé tout ce que j'ai à faire; car je veux aller jusque chez le Paléologue pour lui raconter ce qui a été fait et comme cela est fait, et pour apporter l'argent afin de commencer la guerre. Et nous ferons une armée grande et considérable, et nous ferons tout le bien possible, s'il plaît à Dieu. Je vous prie, pour l'honneur de Dieu, que vous teniez le tout caché, attendu que le moment est venu où vous serez délivrés de l'esclavage et de vos ennemis, et où nous nous vengerons de toutes nos hontes et déplaisirs.» Et ensuite il prit congé de messire Palmieri Abbate, et il s'embarqua à Trapani avec une galère de Venise, et on le mit sur la terre de Romanie, dans un lieu nommé Négrepont; et puis il s'en alla à Constantinople, vêtu à la façon des frères mineurs, afin de marcher en secret et de ne pas être reconnu.

Lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, il se présenta à l'empereur Paléologue, et lui dit dans un lieu secret : « Seigneur, réjouis-toi, à présent que tes intentions sont remplies, puisque le pape a consenti à la mort et à la destruction du roi Charles, avec ton secours et avec celui des Siciliens et de nos amis, dont le roi Pierre d'Aragon s'est donné à moi pour seigneur et capitaine. C'est lui qui est à la tête de la guerre, et il a juré compagnie avec toi à la vie et à la mort; et il aura pour amis tes amis et pour ennemis tes ennemis. Tu vois donc que tout ce que je t'ai promis avec les lettres des barons de Sicile et du pape a été fait; voilà maintenant ce que nous avons arrangé : En l'année 1282, la Sicile se révoltera contre le roi Charles; tous les Français seront massacrés, et nous leur prendrons toutes leurs galères et vaisseaux, et tous les autres bâtiments, et tous les autres appareils qui doivent venir contre toi; toutes leurs intentions seront frustrées, parce que le roi Charles aura tant à faire de ce côté-là qu'il ne pourra rien faire ici. »

Lorsque le Paléologue vit toutes les lettres scellées il dit : « Je suis prêt à dire et à faire tout ce qu'il te plaît; tu as fait une chose que jamais homme du monde n'aurait pu faire, et il semble que Dieu t'ait donné la volonté et le pouvoir. » Et messire Jean dit : « A présent, donnez-moi trente mille onces d'or pour faire apprêter une flotte, des soldats et des cavaliers. Je vous prie aussi que vous me donniez un de vos amis particuliers et véritables qui vienne avec moi en Catalogne pour y distribuer cet argent au roi d'Aragon. —Je voudrais, dit le Paléologue, faire alliance avec lui et donner une fille à moi à son fils, de manière qu'il y eût plus de foi et de fermeté dans notre fait. » Et messire Jean dit : « A moi il me semble bien que cette chose peut se faire et que le roi d'Aragon la fera volontiers; c'est pourquoi je te prie que tout ce que je demande soit fait sans délai, parce que je ne puis rester longtemps dans cette contrée. Je voudrais donc quelqu'un de connu qui vînt avec moi de ta part. »

Et l'empereur incontinent fit peser l'or, et le fit mettre sur une galère, où s'embarqua messire Jean, laquelle galère était génoise; et il le fit conduire à Barcelonne avec un chevalier de l'empereur qui était un messager secret, qui s'appelait messire Accardo, Latin né dans la plaine de Lombardie et qui était un chevalier prudent, sage et vaillant.

Et messire Jean, venant par mer pour aller en Sicile, il rencontra un vaisseau de Pise; il lui demanda des nouvelles d'Italie, et ceux du vaisseau répondirent que le pape Nicolas III était mort et qu'ils n'avaient pas d'autre nouvelle. Messire Jean dit : « Allez avec Dieu ! » Et il feignit de ne faire aucun cas de cette nouvelle, et il fit en sorte que messire Accardo ne s'en aperçût pas; mais il se conforta en lui-même et alla en Sicile. Il arriva à Trapani, et parla avec messire Palmieri Abbate et les autres barons de Sicile, et convint de se réunir avec eux dans l'île de Malte pour conférer; et quand ils furent tous assemblés, ils firent grande fête et grands honneurs à l'ambassadeur de l'empereur Paléologue, lequel s'appelait Accardo. Et messire Jean de Prochyta dit comment l'empereur de Constantinople avait juré faire compagnie avec le roi d'Aragon, « et avec vous, ajouta-t-il, seigneurs et barons de Sicile. » Il dit aussi comment il avait beaucoup d'argent pour commencer l'affaire. Ensuite se leva messire Alaimo de Lentini, qui dit : « Messire Jean, nous remercions beaucoup le seigneur empereur et vous de tant de fatigues que vous avez souffertes nuit et jour pour nous retirer et faire sortir de la servitude de nos ennemis; mais

sachez que dernièrement il est arrivé un contre-temps qui est très mauvais pour notre entreprise; c'est la mort du Saint-Père le pape Nicolas, qui était à la tête de toute cette entreprise, et sous le nom duquel on pouvait tout faire. Mais, puisqu'il est mort, il ne me plaît pas que l'affaire aille plus loin; je désire au contraire que ce qui a été fait se tienne bien caché; car il ne semble pas que Dieu veuille que cela se fasse, à en juger par le signe qui nous a été donné, par cette mort du pape. Et pour cela il me semble que nous devons attendre pour voir qui sera élu pape; et si c'était par aventure un ami du seigneur qui est notre ami, alors nous verrions s'il faudrait agir. Et ceci me semble être le meilleur conseil. » Et, à ces paroles, tous les barons de Sicile l'approuvèrent et semblaient devoir se désister de leur entreprise, effrayés qu'ils étaient de la mort du pape.

Et lorsque messire Jean entendit ces paroles, la colère se montra sur son visage, et il dit: « Seigneurs, je suis étonné de ce que vous dites. Il est vrai que le pape est mort, mais sa mort est-elle une chose qui soit si contraire à notre affaire? On ne peut pas laisser cette entreprise déjà commencée, et qui est si grande, pour une telle raison. Si le pape qui sera élu est notre ami, soyons convaincus que l'Eglise de Rome pardonne à tous les pécheurs; et si ce n'est pas celui que nous croyons, nous enlèverons la terre par force, malgré le pape et l'Eglise de Rome, parce que les forces de l'empereur Frédéric sont plus grandes que celles du roi Charles, et il vous soutiendra si vous voulez être loyaux et bons; d'où je vous dis et prie d'être loyaux au seigneur auquel vous avez donné votre foi et qui procède vaillamment dans son entreprise. » Telles furent les paroles de messire Jean, avec ses véritables raisons, et tout fut arrangé; tous dirent qu'il fallait envoyer à la cour du roi d'Aragon pour savoir sa volonté.

Et messire Jean dit : « Je veux y aller. » Et messire Accardo voulait voir distribuer l'argent qu'il avait eu de l'empereur, afin d'approvisionner les soldats et la flotte et mettre tout à fin.

Or messire Jean et messire Accardo partirent, et arrivèrent à Barcelonne sous le costume de frères mineurs, et allèrent devant le roi d'Aragon. Et quand le roi les vit il fut très content[1], et il prit messire Jean par la main et le mena dans sa chambre, et il fit avec lui de grandes lamentations sur la mort du pape, et dit : « Notre projet est bien détruit, puisque notre chef, c'est-à-dire le pape, est mort; et on ne peut plus parler de cette affaire ni persévérer dans cette entreprise. » Et messire Jean répondit : « Ne dites rien de cette chose, car nous avons espérance d'avoir un aussi bon pape, qui sera notre ami. Ne craignez donc rien; occupez-vous plus vivement de cette affaire que jamais; souvenons-nous de nos amis de Sicile et ne craignons rien de la mort du pape. La manière de voir de mes amis de Sicile est telle. Et sachez que ce compagnon mien est un chevalier qu'envoie le seigneur Paléologue, et qui s'appelle messire Accardo, Latin, homme sage. Je vous prie, faites-lui de grands honneurs et écoutez ce qu'il vous dira, et sachez que nous avons apporté trente mille onces d'or afin d'appareiller la flotte. »

Et quand le roi eut entendu ces paroles, il fut tout encouragé et dit : « Je vois qu'il plaît à Dieu que cette chose soit; maintenant que ce soit comme tu voudras. » Et messire Jean dit : « Seigneur, ce chevalier qui est avec moi est chevalier de l'empereur de Constantinople et est son ambassadeur. » Alors il sortit de la chambre; et messire Accardo le salua de la part de l'empereur, en disant que l'empereur avait grande envie de le voir et de s'allier à lui et à sa famille; et puis il lui présenta l'argent et dit comment l'un se recommandait à l'autre. Et tous les trois étant ensemble, ils parlèrent sur tout le fait et sur l'époque à laquelle il devait être mis à fin; et ce fut au temps de l'an 1282. Il vint un messager de la cour de Rome qui dit qu'on avait fait et nommé pape un cardinal qui se nommait messire Simon de Brion[2], de France, et puis on lui donna le nom de pape Martin IV. Et quand ils eurent entendu ceci, ils dirent : « Il y a beaucoup à dire et à penser, car on a fait pape un Français, ami du roi Charles, et cela pourrait donner de grandes difficultés à notre en-

(1) Les historiens catalans Muntaner et d'Esclot se taisent sur ces conférences avec Prochyta avant le voyage d'Afrique.

(2) Simon de Brion, cardinal-prêtre du titre de sainte Cécile, fut élu pape à Viterbe, le 22 février 1281, et prit le nom de Martin IV.

treprise. » Alors le roi d'Aragon dit : « O messire Jean! pour Dieu pensons à ce qu'il faut préparer sur ce fait. » Et messire Jean dit : « Le meilleur ami qu'eût le roi Charles à la cour est ce pape; mais, cependant, faisons nos préparatifs et nous verrons ce qu'il y aura à faire. Nous penserons à ce qu'il faudra faire là-dessus, mais ne nous laissons pas persuader d'abandonner cette entreprise. »

Et, étant ensemble, ils s'entendirent sur le commencement de l'armement. Et au mois d'avril il arriva un ambassadeur du roi de France qui alla devant le roi d'Aragon et lui dit : « Le roi de France vous envoie des salutations pour la bonne amitié qu'il vous porte, et il m'a envoyé vers vous parce qu'il a entendu que vous faites un grand armement et équipement d'une flotte pour aller sur les Sarrazins, et pour cela il peut vous être fort utile et de sa personne et de tous ses trésors; et il vous prie de lui dire, pour l'amour de lui, et de lui signifier par vos lettres et par votre message sur quelle partie sera votre passage, et sur quelle secte de Sarrazins, et si vous avez besoin d'argent, car, peut-être, de cette matière vous n'êtes pas très bien fourni; faites-le lui savoir, et il vous en prêtera avec plaisir tant qu'il vous en faudra. »

Le roi d'Aragon répondit : « Je remercie beaucoup votre seigneur, le roi de France, de cette belle offre que, dans sa bonté, il fait à mes besoins. Je n'ai pas besoin de parler par lettres avec lui; il sait bien qu'il est mon beau-frère. Il suffit que je parle avec un chevalier comme vous et il se fiera bien à vos paroles: je vous le dirai donc bien de bouche. Or, dites au roi de France, de ma part, que c'est une chose vraie que je fais un armement contre les Sarrazins; mais je ne dirai à personne quand il partira. Je crois cependant qu'il le saura bientôt et que tout le monde en parlera. »

L'ambassadeur partit avec cette réponse et retourna vers le roi de France; et celui-ci, parlant avec son messager et ayant eu la réponse, manda incontinent à Paris, où étaient ses trésors, et ordonna qu'il fût envoyé au roi d'Aragon quarante mille livres tournois; et cela fut fait. Et incontinent le roi de France envoya un ambassadeur au roi Charles, en lui faisant dire les nouvelles qu'il avait eues du roi d'Aragon; et comment il disait qu'il irait sur les Sarrazins avec de grandes forces, et ne voulait pas dire sur quel côté il se portait. « C'est pourquoi, ajoutait-il, je vous envoie prier d'avoir soin de votre terre, c'est-à-dire de votre royaume, et de prendre conseil du Saint-Père. »

L'ambassadeur se mit en chemin pour aller en Pouille, et quand il fut à Viterbe il y trouva le roi Charles et le pape ensemble, et il leur conta toute l'ambassade que lui avait confiée son seigneur le roi de France; et lorsque le roi Charles entendit ces paroles, il alla vers le pape et lui dit : « Saint-Père, il m'est arrivé un ambassadeur du roi de France qui m'apporte des nouvelles comment le roi d'Aragon fait une grande armée de mer et ne veut pas dire où il veut aller; c'est un grand félon. Je vous prie donc de lui envoyer demander dans quelle partie il prétend aller : si c'est sur les Sarrazins, promettez-lui de lui donner de grands secours, et si c'est sur les chrétiens, ordonnez-lui, sous peine de la terre qu'il tient de vous, de ne pas aller sur les fidèles de l'Eglise de Rome pour leur faire aucun mal. »

Quand le pape entendit les paroles qu'avait dites le roi Charles, il dit : « Notre fils, soit fait ce que vous dites. » Et incontinent il envoya chercher le frère Jacques, de l'ordre de Saint-Dominique, et lui dit : « Va de ma part vers le roi d'Aragon, et dis-lui comment il est parvenu à notre oreille et il nous a été donné à entendre : qu'il faisait armer une flotte pour aller sur les Sarrazins; et que, si ceci est vrai, il aille avec la paix de Dieu, et que Dieu lui laisse bien faire et lui donne la grâce de tous les honneurs et de la victoire; et dis-lui que s'il a besoin d'aide, nous lui en donnerons volontiers. Et prie-le de notre part de te dire où il va, si c'est en terre d'Egypte ou en Barbarie, ou simplement en Grenade. De toutes les manières nous voulons le savoir, parce que son expédition touche trop l'Eglise romaine dans son honneur. Il ne peut aller sans notre commandement, et nous lui ordonnons, sous peine de la terre qu'il tient de nous, de n'aller faire la guerre à aucun fidèle chrétien; et dis-lui qu'il t'en rende une réponse véritable et sûre. »

Ledit frère Jacques, de l'ordre de Saint-Dominique, prit un de ses compagnons, alla vers le roi d'Aragon, et lui dit son ambassade, comme le pape lui avait commandé de le faire. Et le

roi d'Aragon appela messire Jean de Prochyta et lui dit : « Entendez-vous ce que le pape m'envoie dire.? » Incontinent ils tinrent conseil entre eux deux, et dans ce même lieu et jour il donna la réponse audit frère Jacques. « Dites au seigneur Saint-Père que nous le remercions comme notre père d'une si bonne offre que celle qu'il nous a faite pour notre entreprise et de tant d'amour qu'il nous montre ; dites-lui que, quand nous aurons besoin de ses secours, nous lui en demanderons et nous aurons recours à lui comme à notre père ; et dites-lui qu'il ne peut savoir d'aucune manière où nous allons, car si une de nos mains le disait, nous nous la ferions couper[1]. Qu'il nous pardonne donc cette fois, car il ne peut pas en être autrement ; mais s'il plaît à Dieu, nous irons dans un endroit tel, que le Saint-Père et les cardinaux en seront contents et satisfaits ; ainsi, qu'il lui plaise prier Dieu pour nous à notre intention. »

Quand frère Jacques eut reçu la réponse du roi d'Aragon, il partit et arriva à Monte-Fiascone ; et en ce lieu il trouva le seigneur Saint-Père et le roi Charles. Et quand le pape l'entendit il en fut très étonné. Alors le roi Charles dit : « Saint-Père, je vous disais bien vrai, que le roi d'Aragon était un grand félon; vous entendez la belle réponse qu'il a faite. Mais qu'il aille avec Dieu et fasse ce qui lui plaira ; et s'il va sur les Sarrazins, vous devez en être content, et toute la cour de Rome aussi. » Il ne fut plus parlé sur ce point ; et confiant en lui le pape dit : » Ayez soin de votre terre, et gardez-la : car j'ai entendu dire que le roi d'Aragon est un des seigneurs les plus entreprenants qui soient au monde » Et le roi Charles répondit : « Saint-Père, nous verrons ce qu'il fera. »

Dans ce temps, messire Jean de Prochyta partit avec messire Accardo de chez le roi d'Aragon, et dit : « Je veux aller en Sicile pour faire que cette année la Sicile se révolte contre le roi Charles. » Le roi d'Aragon lui commanda de faire secrètement tout pour venir à bout de leurs projets.

Et messire Jean partit au mois de janvier, et envoya dire à messire Palmieri Abbate, à messire Alaimo de Lentini, et à messire Gualtieri de Calatagirone, et aux autres barons de Sicile de venir parler avec lui. Et étant tous venus, messire Jean se leva et dit : « Beaux seigneurs, sachez que le roi d'Aragon a armé la plus belle flotte qui soit au monde, de bonnes et nombreuses troupes ; dont a été fait amiral le plus preux et le plus courageux homme qui puisse être sur la mer, qui s'appelle messire Roger de Lauria de Calabre, lequel a toujours été en Aragon avec le roi d'Aragon ; et il est le plus grand guerrier et l'homme le plus habile dans ces faits ; il est grand ennemi des Français, parce qu'ils ont tué son père ; c'est pourquoi, pensez de quelle manière vous pourrez enlever la terre au roi Charles, mais jamais on ne pourra le faire mieux qu'à présent, que le roi Charles est à la cour du pape, et le prince son fils en Provence. Avant qu'ils sachent ces choses, il se passera longtemps, et vous pourrez d'autant mieux fortifier vos terres par toute la Sicile. » Et tous furent d'accord sur ce point, et prirent des ordres pour soulever la terre du roi Charles.

Aussitôt que fut arrivé le mois d'avril 1282, le mardi de la Pâques de la résurrection, voici que messire Palmieri Abbate et messire Alaimo de Lentini, et messire Gualtieri de Calatagirone, et tous les autres barons de Sicile, tous, de commun accord, par leur discret conseil, vinrent à Palerme pour faire la rebellion[1]. Dans ce susdit jour on a la coutume de faire une grande fête hors de la cité de Palerme, à un lieu qui s'appelle Saint-Esprit. Là un Français saisit une femme en la touchant malhonnêtement avec la main, comme ils avaient déjà l'habitude de le faire, et la femme se mit à crier ; et des habitants de Palerme accoururent vers cette femme ; et tous se mirent en dispute, et les susdits barons échauffèrent et augmentèrent la dispute entre les Français et les Palermitains; et les hommes criaient avec grand bruit de pierres et d'armes : « Meurent les Français ! » et ils entrèrent dans la ville avec grand bruit. Le capitaine qui était pour le roi Charles eut une rencontre avec ces gens, et ne put tenir devant eux ; au contraire, il se mit en fuite et s'enferma dans un château dans lequel il demeurait. Et cependant tous les Palermitains allaient en troupes dans la cité, et tuaient les Français tant qu'ils en trouvaient. Ensuite ils allèrent au château du capitaine qui se rendit sous certaines conditions ; et quand il fut en leur pouvoir, on ne tint pas ces conditions ; au contraire, on le tua avec tous ses gens. Et ils allèrent aux couvents

(1) Voyez dans Muntaner le récit de ces mêmes faits.

(1) Voyez Bernard d'Esclot, p. 629.

des frères mineurs et des frères prédicateurs, et ils tuèrent dedans l'église tous ceux qu'ils trouvaient qui parlaient en langue française.

Or, quand les barons de Sicile virent tout ceci fait, ils s'en allèrent tous à leur terres, et on fit la même chose dans toute la Sicile, sauf à Messine, qui demanda un certain temps[1]. Et il se trouva trois mille Français de morts dans Palerme.

En ce temps, le roi Charles étant à la cour du pape, il lui vint un messager que lui envoyait l'archevêque de Mont-Réal, et qui lui conta comment les Siciliens avaient fait révolter toute la terre de Sicile, et avaient tué tous ses Français, et qu'il ne savait pas pour quel fait ils étaient morts ni comment s'était passé ce fait. « Et sur cela, dit-il, pensez sur cette chose ce que vous avez à faire comme homme sage que vous êtes. »

Lorsque le roi Charles entendit une telle nouvelle, il fut vivement courroucé, et alla incontinent vers le pape, et lui dit: « Saint-Père, je vous apporte de mauvaises nouvelles de mes affaires; car il m'est arrivé un messager de l'archevêque de Mont-Réal, qui m'a conté comment les Siciliens se sont révoltés contre moi et ont tué tous mes gens. La raison pour laquelle ceci a été fait, je ne la sais pas; c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise me donner le conseil qui sera le meilleur, car c'est vous et l'Église de Rome qui en avez le dommage. » Et le pape répondit: « Notre fils, n'ayez pas peur, nous vous donnerons tous les secours et tout le conseil dont vous aurez besoin; allez-vous-en dans votre royaume, faites passer votre armée en Sicile, et faites la conquête de votre terre, en paix et bon accord si vous pouvez; et menez avec vous un légat de nous avec nos lettres, qui dira de notre part aux Siciliens: que cette terre qu'ils tiennent est spécialement notre chambre, et qu'ils vous la rendent. » Et ainsi partit le roi Charles après cette conversation avec le pape.

Dans ce même jour, le roi Charles alla en conseil avec tous les cardinaux ses amis, et les clercs de la cour de Rome, en les priant pour Dieu de le conseiller dans ce qu'il avait à faire; car les Siciliens s'étaient révoltés et avaient tué tous ses gens. Alors se leva messire Jacques Savelli, cardinal, et il dit: « Seigneur roi Charles, sachez qu'il plaît à toute la cour de Rome que vous soyez aidé et conseillé. Nous devons le faire par toutes sortes de raisons, car vous avez trop fait d'honneur à l'Église de Rome et trop fait pour elle; c'est pourquoi, moi le premier, je veux que vous alliez en Sicile, et que vous meniez avec vous un cardinal légat chargé de tous les actes qu'on puisse faire et dire, si bien qu'on regagne la terre par la paix s'il est possible, et sinon qu'on en fasse la conquête par la guerre. » Et sur cette matière tous furent d'accord, et le pape satisfait; et incontinent il ordonna à messire Gérard de Parme, cardinal, de s'apprêter à aller en Sicile pour le service de l'Eglise et du roi Charles, et celui-ci obéit au commandement du pape.

Sur ces entrefaites, le roi Charles envoya dans plusieurs pays, et au roi de France, et au prince son fils, en leur faisant savoir comment les Siciliens s'étaient révoltés contre lui, et avaient tué tous les Français. « Personne n'en sait la raison, disait-il, mais je vous prie surtout, vous, roi de France, de me donner conseil. » Il leur disait à tous de le secourir, de venir incontinent ou de lui envoyer des troupes pour l'amour de lui. Le roi de France entendant ces nouvelles, fut très en colère, soupira et dit: « Mes frères, j'ai grande peur que ceci ne soit l'ouvrage du roi d'Aragon, qui n'a pas voulu me faire savoir sa marche, ni sur quel point il faisait voile, lorsque je lui prêtai les quarante mille livres tournois. Cela me paraît fort mal; mais s'il vient à être vrai, je ne croirai pas porter une couronne si je ne le fais repentir de cette trahison contre la maison de France. » Et incontinent il dit au prince: « Va-t-en en Pouille. » Et puis il envoya vers le comte d'Ar-

(1) Je trouve dans Rymer (Fœdera, 1280, p. 609) la lettre suivante écrite par Ferdinand, fils du roi d'Aragon au roi Edouard d'Angleterre sur le bruit qui courut alors de ce massacre des Français :

« Illustrissimo ac victorissimo principi, domino Edoardo, Dei gratiæ regi Angliæ, Ferrandus filius bonæ memoriæ regis Aragonum, humile manuum osculamen.

Il lui recommande un marchand de Mont-Pellier, nommé Bertrand de Cressuel qui réside en Angleterre, et ajoute :

« Ad hæc, domine, noveritis quod intellexi pro certo a quibusdam mercatoribus qui de novo venerunt de curiâ, quod papa pro certo in brevi veniet Massiliam; qui étiam pro certo dixerunt mihi quod *quinque civitates Siciliæ insurrexerunt contra regem Karolum et interfecerant omnes gallicos habitantes in eis.*

« Alia non narrantur Parisius digna referri.

« Datum Parisiis vii kalend. Junii.

« Au dos: illustrissimo et victoriosissimo principi, domino regi Angliæ (An x, Edw. I.). »

tois, vers celui d'Alençon et celui de Bretagne, et vers plusieurs autres barons et chevaliers, en leur faisant savoir ce fait, et en leur disant de se préparer, parce que le roi voulait envoyer des secours au roi Charles.

Or, il arriva qu'en cette année 1282, le roi Charles partit de Brindes avec une grande armée de mer, et vint par terre à Reggio en Calabre, avec une grande force de Français, Provençaux, Lombards, Toscans et du pays de Rome; et il passa à Messine, et campa à Sainte-Marie de Rocca-Madour[1]; et il avait avec lui messire Gérard de Parme, cardinal et légat en Sicile pour l'Eglise. Quand les Messinois virent une telle armée et qu'ils étaient attaqués, ils eurent grand'peur, comme des gens qui avaient mérité de recevoir la mort; et ils envoyèrent dire au roi Charles et au cardinal de recevoir la terre comme seigneurs légitimes, en les priant de leur faire merci. Mais si le roi Charles était entré, il aurait eu la terre tout à son commandement et non à merci. Il ne le voulut donc pas; au contraire, il leur envoya dire, en les défiant comme traitres à sa couronne : qu'il ne voulait pas leur accorder la vie, qu'il voulait leur mort et celle de leurs enfants pour punition d'une offense comme celle qu'ils avaient méditée et faite contre l'Eglise de Rome et la maison de France; qu'il n'aurait jamais merci d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent morts, ainsi qu'ils l'avaient bien mérité, et qu'ils eussent à ne jamais reparaître devant lui. Un messager du roi Charles partit avec cette réponse et retourna à Messine. Et alors les Messinois eurent grand'peur de mourir; et restèrent quatre jours en conseil, ou de se défendre, ou de se rendre pour être tués.

Un jour, le comte de Montfort et le comte de Brienne vinrent avec un grand nombre de cavaliers et d'hommes de pied, et allèrent contre un pays qui avait pour nom Melazzo, brûlant et dévastant tout. Et quand ceux de ce pays virent ceci, ils sortirent comptant se défendre. Et quand les Français les virent, ils s'approchèrent d'eux, et prirent et tuèrent beaucoup de Messinois et de ceux de Melazzo. Lorsque la nouvelle en vint à Messine, ils se tinrent tous pour morts, et envoyèrent chercher le légat qui devait venir à Messine pour se mettre d'accord avec le roi Charles. Et ce fut au mois de juillet que le légat entra à Messine et présenta les lettres du pape aux communes de Messine, et l'acte que l'Eglise avait dressé contre eux, s'ils lui donnaient la terre par voie de paix et s'ils portaient les clefs au roi Charles, comme à leur seigneur légitime; et les termes de l'accord étaient : qu'il pourrait les prendre et les mettre tous à mort. Et la lettre disait de cette manière :

« Aux perfides juifs de l'île de Sicile : Le pape Martin IV vous fait donner tel salut que vous le méritez après avoir rompu la paix, tué des chrétiens et versé le sang de ses fils. Nous vous ordonnons que, nos lettres vues, incontinent vous vous rendiez, et vous donniez la terre à notre fils et champion Charles, roi de Jérusalem et de Sicile par l'autorité de la sainte Eglise de Rome. C'est pourquoi vous devez obéir au susdit comme à votre légitime seigneur; et si vous ne lui obéissez pas, je vous déclare excommuniés et interdits, selon la raison divine, en vous menaçant de la justice spirituelle. »

Quand les Messinois entendirent cette lettre et ces commandements, ils eurent grand'peur, et élurent trente hommes du peuple, lesquels devraient chercher le moyen de pouvoir s'accorder avec le roi Charles et avec le légat du pape. Et quand ces trente hommes eurent bien réfléchi et pris conseil entre eux, ils allèrent devant le légat, et les Messinois lui dirent : « Nous sommes venus pour vous dire ce qui doit se faire. » Et il répondit : « Dites ce que vous voulez? — Nous demandons les conditions suivantes au roi Charles : nous lui donnerons la terre, et nous continuerons à payer de la même manière que nous payions anciennement du temps du roi Guillaume, et nous ne voulons d'autres seigneurs que des Latins[1] pour nos officiers, et non pas des Français et des Provençaux, et nous voulons qu'il nous pardonne l'offense que nous et nos enfants avons faite à ses chevaliers et à leurs gens; et si ceci est ainsi fait, nous lui serons bons et fidèles. » Quand le légat eut entendu ces paroles, il dit : « Nous enverrons au camp où est le roi Charles, et nous verrons ce qu'il veut; s'il plait à Dieu, nous amènerons tout à bien. » Et incontinent le légat fit venir un de ses camerlingues et l'envoya au roi Charles avec toutes ces conditions écrites, en lui faisant dire aussi de sa part, que cela devait lui plaire, et en le priant d'accepter ces condi-

(1) Voyez Bernard d'Esclot, p. 629.

(1) Italiens.

tions et de leur pardonner, afin que Dieu lui pardonnât à lui-même.

Or, quand le roi Charles entendit une demande semblable à celle que lui faisaient les Messinois, il fut très en colère, et dit : « Quoi ! ceux qui méritent la mort font et demandent des conditions ! Au lieu de me rendre ma seigneurie, ils m'offrent la seigneurie ancienne du roi Guillaume qui n'avait ni terre ni rente ! Dites-leur que je leur fais grâce de la mort, mais je veux qu'ils soient en mon pouvoir, pour faire d'eux tout ce que je voudrai ; je leur donnerai la forme de gouvernement qu'il me plaira, comme seigneur absolu, et ils paieront les collectes et les douanes selon l'usage actuel. Si ceci leur plaît, qu'ils le fassent ; et si ce n'est pas à leur plaisir, qu'ils se défendent, car ils en ont besoin. » Cependant le camerlingue du légat arriva à Messine avec la réponse que vous venez d'entendre. Et lorsque les trente Messinois l'eurent entendue, ils allèrent faire part au peuple de la réponse qu'avait faite le roi Charles ; et le peuple répondit tout d'une seule voix : « Nous voulons souffrir tout, plutôt que cela soit ainsi, car chacun d'eux voudrait toujours se venger ; nous aimons mieux mourir dans notre pays que de venir à perdition entre les mains de nos ennemis. » Et ceci fut dit au légat, qui fut très en colère et dit : « Puisque vous ne voulez pas faire cet accommodement avec le légat et avec le roi Charles, je vous déclare excommuniés et interdits, de la part du saint-père le pape et de l'Eglise de Rome. » Et sans en dire davantage il sortit de Messine. Et avant de partir, il ordonna à tous ceux qui avaient les ordres sacrés de sortir de la terre dans l'espace de trois jours ; et encore il commanda aux communes de Messine de se présenter sous quarante jours pour entendre leur sentence, sous peine de perdre la terre qu'ils tenaient de lui, c'est-à-dire de l'Eglise romaine.

Quand le roi vit le légat et sut la réponse des Messinois, il prit conseil de ses comtes pour savoir ce qu'il avait à faire ; et les barons lui conseillèrent de presser tellement la terre par les combats, qu'on l'eût par force. Et le roi Charles s'arrêta à peser ce conseil un jour et une nuit ; et puis le matin suivant il fit venir ses barons et leur dit : « Seigneurs, je ne suis pas d'accord avec vous sur l'avis que vous avez adopté, parce que, si je faisais comme vous me le conseillez, je dévasterais ma terre. Je ne veux pas tuer ces enfants, parce que ce n'est pas leur faute ; je veux au contraire les assiéger si étroitement qu'ils puissent mourir par besoin de manger ; et avant qu'ils ne meurent, nous aurons notre terre et tout ce que nous voulons ; et nous avons nos machines et nos instruments de guerre pour les effrayer et venir à notre intention. » Et ainsi fut fait.

Un jour, le roi Charles voulant donner bataille à la terre, tous les Messinois accoururent avec leurs femmes, servantes et petits enfants, et firent un mur du côté où étaient les ennemis, et ils commencèrent à se défendre ; et pendant ce temps ils nommèrent un capitaine et gouverneur. Ils se défendirent bien de cette manière pendant deux mois contre le roi Charles.

Et dans ce temps le roi d'Arragon partit de Catalogne, et il fit voile pour Tunis ; et il prit en Barbarie une terre nommée Alcoyl[1] ; il donna une bataille et resta en ce lieu pendant quinze jours, et cela eut lieu dans le mois d'août. Messire Jean de Prochyta et les autres ambassadeurs de la Sicile allèrent par mer en Catalogne, vers le roi d'Aragon, pour qu'il vînt prendre possession de l'île de Sicile ; et les ambassadeurs furent, l'un messire Jean de Prochyta, et l'autre messire Guillaume de Messine, et deux syndics de l'île de Sicile ; et ils vinrent où était le roi d'Aragon, et le roi les reçut volontiers, et leur fit de grands honneurs[2] ; et le roi d'Aragon demanda à messire Jean des nouvelles du roi Charles. « Il est

(1) Voyez Montaner et B. d'Esclot à cette année.

(2) Voyez Montaner, p. 262 et 264, et d'Esclot, p. 632. Le roi Pierre d'Aragon écrivit alors au roi Edouard d'Angleterre la lettre suivante pour lui rendre compte de ce qui se passait.

« Excelentissimo et quamplurimum diligendo domino Edoardo, Dei gratiâ illustri regi Angliæ, domino Yberniæ et duci Aquitaniæ, Petrus per eandem gratiam rex Aragonum, salutem et sinceræ devotionis affectum.

Dilectioni regiæ præsentibus intimetur quod nos, ante recessum nostri viatici armatæ nostræ, videlicet in quo sumus, cum proposuerimus illam ad Dei servitium facere, misimus nuncium nostrum ad summum pontificem ut nobis super eodem negotio subsidium largiretur. Quemdem nuncium dictus summus pontifex, auditâ supplicatione nostrâ, timens an regem Siciliæ accenderet, sine responsione aliquâ relegavit.

Postmodum verò, cum venerimus in Barbariam, ad locum videlicet de Alcoyl, ad exaltationem fidei christianæ, adhibito consilio riches-hominum nobiscum existentium super eo, videlicet quod nobis in prosequendo facto per nos inchoato subveniret decimâ per ecclesiam in regno nostro receptâ, et concederet indulgenciam apostolicam nobis et illis qui nobiscum essent, et etiam reciperet sub protectione ecclesiæ et commodo : cui nuntio dictus summus pontifex fecit

déjà à Messine, lui dit-on, avec une grande armée, et il a beaucoup pressé la terre. » — « Conseillez-moi, dit le roi, que dois-je faire? » Et messire Jean lui répondit : « Ne redoutez rien, mais venez dans l'île de Sicile, et envoyez dire au roi Charles d'abandonner votre terre, car le saint pape vous l'a donnée, parce qu'elle était à votre femme, et alors vous entendrez la réponse. Et sachez que ce messire Guillaume est ambassadeur de Messine ; c'est pourquoi, vous écouterez ce qu'il vous dira, lui et tous les autres syndics de Messine et de Sicile. » Alors les ambassadeurs de Sicile et tous les autres ensemble se levèrent et dirent : « Seigneur roi, vos fidèles de Sicile vous désirent ardemment, et nous envoient vous prier de venir en terre de Sicile, faire lever le siége au roi Charles et à son armée; nous n'attendons d'autres secours que les vôtres. Nous vous prions donc qu'il vous plaise prendre cette délibération pour l'amour de Dieu. Et si vous ne voulez pas venir les secourir et les aider, ils demanderont leur pardon et suivront les commandements du roi Charles et de l'Eglise romaine. »

Et quand ces paroles furent finies, tous les autres syndics et ambassadeurs dirent la même chose au roi d'Aragon, et le roi d'Aragon dit : « J'irai volontiers dans l'île de Sicile, au secours de mes fidèles ; c'est pourquoi allez, et dites en chaque lieu que j'arriverai bientôt maintenant ; et qu'ils soient contents, car je serai là à leur secours. » Et ils quittèrent le roi d'Aragon avec cette réponse.

Le roi d'Aragon partit incontinent d'Alcoyl et vint en Sicile[1]. Messire Palmieri Abbate et tous les barons de la Sicile vinrent aussitôt au-devant de lui, et prirent conseil sur ce qu'ils avaient à faire, et messire Jean de Prochyta se leva et dit : « Seigneur roi, il nous semble que vous devez aller dès à présent à Palerme, et alors nous penserons à ce qui doit être fait ; là nous saurons ce que fait le roi Charles, ce qu'il a fait à Messine et dans les terres, et sur cela nous prendrons bon conseil, s'il plaît à Dieu. » Et ainsi fut fait.

L'an mil deux cent quatre vingt-deux de la naissance de Jésus-Christ, au mois d'août, le roi d'Aragon alla à cheval de Trapani à Palerme, dont les habitants firent de grandes fêtes à son arrivée, comme des gens qui se réjouissaient d'être délivrés de la mort ; et plus de six mille personnes vinrent à sa rencontre en grande richesse, soit dames, demoiselles, hommes et femmes, comtes, barons et chevaliers. L'archevêque de Mont-Real ne voulut pas s'y trouver pour lui donner la couronne, l'archevêque de Palerme étant mort ; et cet archevêque de Mont-Real s'étant échappé, il se réfugia chez le pape. Il ne fut pas couronné, mais seulement proclamé par le peuple, et un jour tous les barons de la Sicile vinrent à Palerme, et eurent conseil avec lui.

Messire Palmieri Abbate se leva, et dit : « Le Seigneur Dieu soit loué! vous êtes venu et vous avez fait ce que nous désirions par votre bonté et par celle de messire Jean de Prochyta. C'est pourquoi nous vous prions qu'il vous plaise terminer cette affaire aussi bien qu'elle a commencé ; mais il serait fort à désirer que vous fussiez venu avec plus de monde ; car si le roi Charles descend sur toute l'île de Sicile, et il a bien quinze mille cavaliers, nous aurons trop à faire pour combattre avec lui ; c'est pourquoi, il me semble que nous devrions penser à avoir le plus de troupes possible ; et je crois que Messine est déja perdue, tant elle était étroitement bloquée et dépourvue de vivres. »

Lorsque le roi d'Aragon entendit ces paroles, il hésita beaucoup, en entendant que le roi Charles avait tant de troupes, et incontinent il envoya des courriers dans l'île de Sicile, comme si le roi Charles venait à Palerme. Et cette nuit il arriva un notaire comme ambassadeur de la part des communes de Messine, et ce messager dit au roi d'Aragon comment il n'y avait plus de vivres à Messine que pour huit jours, pas davantage. « Et vous devez, ajoutait-il, nous

quandam dilatoriam responsionem, distulitque sibi tradere literam.

Cumque nos resisteremus inimicis fidei, ut nostrum erat propositum, si dicto summos pontifici complaceret, venerunt ad nos nuncii quorumdam locorum et civitatum regni Siciliæ, exponentes nobis et supplicantes quod ad regnum ipsum accederemus, quia omnes Siculi unanimes et concordes nos in eorum dominum invocabant.

Nos si quidem, advertentes quod istud esset nobis et dominationi nostræ honorificum et utile, accedere ad dictum regnum Siciliæ cum familiâ nostrâ et stolo ad habendum et impetrandum jus quod illustris et bona consors nostra, domina regina Aragon, et filii nostri habent in eodem regno, proponimus ; et erit decus nostrum et nostrorum, Domino perhibente, etc.

Dat. apud Alcoyll, anno 1282

(1) Le 3 août 1282 (v. Muntaner, p. 276).

donner secours d'hommes et de vivres, car nous ne pouvons d'aucune manière résister plus longtemps au roi Charles. Ainsi nous nous rendrons à lui, puisque nous ne pouvons pas faire autrement. » Et lorsque le roi d'Aragon eut entendu ces paroles, il fit appeler tous les barons de la Sicile et leur conta le fait. Alors messire Gualteri de Calatagirone se leva et dit : « Il me semble que vous, seigneur roi, vous devriez faire une chevauchée jusqu'à Melazzo, qui est près de Messine, parce que je crois qu'aussitôt que le roi Charles apprendra votre arrivée, il fera lever le siége à son armée; car si Messine est perdue pour nous, notre entreprise ira à mal. » Messire Jean de Prochyta se leva et dit : « Il me semble que ceci doit se faire de cette manière ; car le roi Charles n'est pas homme à avoir peur et à fuir : envoyons une lettre au roi Charles de la part du roi d'Aragon; et nous lui dirons comment le pape Nicolas avait donné la terre au roi d'Aragon ; c'est pourquoi il faut qu'il l'abandonne. Et si par hasard il ne veut pas quitter la terre et partir, défendez-la comme une chose qui vous appartient. Et lorsqu'il aura donné son refus, envoyez à Messine votre amiral avec vos galères, et ordonnez-lui de s'emparer de tous les vaisseaux qui porteront des vivres au roi Charles et à son armée ; car c'est ainsi qu'il faut que le roi Charles meure, et que Messine soit délivrée. Et de cette manière vous tirerez de lui et de ses gens la plus terrible vengeance qui ait jamais été prise par aucun seigneur au monde ; et s'il quitte les lieux, il pourra s'en aller ; et nous, nous nous arrêterons pour voir s'il ira dans quelque endroit de l'ile, ou s'il ira dans son royaume, ou en Calabre. »

Quand le roi et les barons eurent entendu ces paroles, ils se mirent d'accord, et envoyèrent incontinent au camp du roi Charles deux chevaliers catalans avec des lettres. L'un s'appelait messire Guillaume et l'autre messire Amlerigo ; et les lettres disaient de cette manière [1] :

« Pierre, roi d'Aragon et de Sicile, à vous Charles, roi de Jérusalem et comte de Provence : nous vous faisons savoir notre arrivée dans l'ile de Sicile, comme dans un royaume qui nous a été donné par la sainte Eglise de Rome, par l'autorité du pape Nicolas IV ; c'est pourquoi nous vous ordonnons, après la lecture de nos lettres, de quitter la Sicile avec tous vos hommes. Sachez que, si vous ne faites pas ainsi, nos fidèles chevaliers seront bientôt en votre présence, pour votre malheur et celui de vos gens. »

Quand le roi eut vu cette lettre, il eut conseil avec ses barons ; et ceux-ci furent très étonnés d'entendre les outrages qu'elle contenait contre le roi Charles et ses chevaliers. Guy de Montfort se leva alors, et dit : qu'il lui semblait chose étrange qu'un seigneur si peu puissant osât enlever la terre à un des meilleurs et des plus grands seigneurs du monde. Cependant le roi Charles dit à chacun de dire son opinion, et le comte de Bretagne se leva et dit : qu'il lui semblait qu'il devait répondre au roi d'Aragon par une lettre, en lui disant qu'il l'avait trompé et trahi, et qu'il n'aurait pas dû le faire, puisque le roi Charles ne lui avait fait aucun outrage ; « et comme, ajouta-t-il, le roi d'Aragon ne tient ces terres ni de l'Eglise romaine ni du pape, et qu'au contraire il les tient par fraude et par trahison, envoyez-lui dire de partir incontinent de votre terre, ou autrement que vous le ferez repentir comme un traître de ce qu'il a fait ; car on n'a jamais vu aucun seigneur qui en attaquât un autre sans raison ; et, comme un traître, il avait fait courir le bruit et avait dit qu'il allait contre les Sarrazins, et à présent il est venu sur les chrétiens et contre l'Eglise de Rome;

(1) Voici le texte même de cette lettre et de la réponse, telles qu'elles sont rapportées par Rymer (p. 620, an 1282) :

Lettre de Pierre d'Aragon à Charles d'Anjou.

Piero, d'Araona e di Cicilia re, a te, Carlo, re di Jerusalem e di Proenza conte.

Significando a te il nostro advenimento nell' isola di Cicilia, si come nostra giudicata a me per autorità di Santa Chiesa e di messer lo papa e de' venerabili cardinali ; e poi commandiamo a te che, veduta questa lettera, ti debbi levare dell' isola con tutto tuo podere e gente, sappiendo che, se nol facessi, i nostri cavalieri e fedeli vedresti di presente in tuo damaggio, offendendo la tua persona e la tua gente. »

Réponse de Charles.

« Carolo, per la Dio gratia, di Jerusalem e di Cicilia re, prence di Capoa, d'Angio e di Forcalchier e di Proenza conte, a te, Piero, d'Araona re e di Valenza conte.

« Maravigliamoci molto come fosti ardito di venire in sul reame di Cicilia, giudicato nostro per autorità di Santa Chiesa romana. E però ti commandiamo che, veduta nostra lettera, ti debbi partire del reame nostro di Cicilia, si come malvagio traditore di Dio e di Santa Chiesa romana. E se nol facessi, diffidiam ti come nostro inimico e traditore. E di presente ci vederete venire in vostro damaggio, però che molto desideriamo di vedere voi e la vostra gente con la forza vostra. »

et faites-lui dire, de notre part, que vous parlez ainsi par la volonté des barons, qui sont tous d'accord dans le même langage. »

C'est pourquoi le roi Charles fit faire, pour les ambassadeurs du roi d'Aragon, une lettre dont voici le contenu :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de Jérusalem et de Sicile, comte de Provence, prince de Capoue et de Forcalquier, à toi Pierre, roi d'Aragon, comte de Barcelonne. Je m'étonne comment tu as osé entrer en l'île de Sicile, qui nous a été donnée par l'autorité de l'Eglise romaine. C'est pourquoi je t'ordonne, par l'autorité de mon commandement, que sur le vu de ma lettre, tu partes incontinent du royaume de Sicile, comme un mauvais traître, ou bien tu verras aussitôt arriver moi et mes chevaliers, qui désirent se mesurer avec tes gens. »

Les messagers partirent par ordre du roi Charles, arrivèrent à Palerme, et allèrent présenter cette lettre au roi d'Aragon qui, l'ayant lue et vue, eut conseil avec ses barons. Alors messire Jean de Prochyta se leva, et dit : « Pour Dieu, ordonnez aussitôt à votre amiral de faire voile pour Messine, et donnez-lui l'ordre de s'emparer de tous les vaisseaux du roi Charles; et puisque vous l'avez défié, faites tout ce que vous pourrez pour lui nuire. Et je vous prédis ce qui arrivera; c'est que le roi Charles sera prisonnier, et que vous le ferez périr d'un genre de mort qui convient à un tel homme. » Et incontinent on fit venir l'amiral Roger de Lauria; et le roi d'Aragon lui ordonna d'apprêter sur-le-champ la flotte, d'aller à Messine, et de prendre et brûler tous les vaisseaux du roi Charles.

Cependant il était arrivé de Gênes un espion de messire Alain Alquier, qui était amiral du roi Charles. Il partit incontinent de Palerme; il vint à l'armée, et raconta à son amiral l'arrivée de messire Roger de Lauria. Alors messire Alquier alla trouver le roi Charles, et lui dit : « Seigneur, hâte-toi de passer en Calabre, attendu qu'il est arrivé de Palerme un espion qui m'a raconté comment l'amiral du roi d'Aragon vient à Messine avec toute sa flotte et veut prendre tous nos vaisseaux; et sache que je n'ai pas de galères, et n'ai que des bâtiments désarmés; ainsi il nous les prendra, et nous les perdrons sans bataille; et tu resteras dans cette contrée sans vivres, et il faudra que tu meures de faim; et ceci sera d'ici à trois jours. C'est pourquoi pense à passer en Calabre pour cette raison. L'hiver approche, et tu n'as pas de bon port où tu puisses rester toi et tes vaisseaux. Et si cela, par hasard, ne te plaît pas, les vaisseaux seront brisés. Pense donc à passer en terre-ferme, afin que ce dont tu as besoin arrive de notre pays. »

Le roi Charles fut alors très courroucé; il tint conseil avec ses barons, et raconta ce que lui avait dit son amiral messire Alquier. Les barons ayant entendu ces paroles, en furent très désolés, et dirent au roi Charles : « Nous sommes très fâchés que vous n'ayez voulu prendre Messine, ni par paix, ni par guerre; à présent nous ne pouvons l'avoir d'aucune manière, ce dont nous sommes très désolés. Passons donc en terre-ferme, et il arrivera ce que Dieu voudra. » Et ceci fut ordonné par tous les barons.

Lorsque le roi Charles entendit ces paroles, il perdit courage et devint hors de lui-même, et soupira, en disant : « Je suis mort, puisqu'il m'est arrivé tant de malheurs, et que ma terre m'a été prise par un homme à qui jamais je n'ai déplu. Je suis très fâché de ne pas avoir voulu prendre Messine; mais puisqu'il en est ainsi, passons en Calabre, et qu'il meure celui qui sera coupable de cette trahison, et ceux qui y auront pris part. » Et il finit ainsi de parler. Et ce fut au mois de septembre que l'armée se retira de devant Messine, et passa en Calabre.

La reine passa le premier jour, le second le roi avec beaucoup de troupes, et il laissa deux capitaines avec deux mille cavaliers et leur dit : « Tenez-vous bien cachés; et quand les habitants de Messine sortiront pour piller les équipages, vous les assaillirez et entrerez avec eux à Messine; si cela réussit, je reviendrai vers vous. » Et ainsi fut ordonné. Les habitants de Messine ayant appris ceci par leur espion, ordonnèrent incontinent que personne ne sortît de la ville, et ainsi fut fait. Quand les Français virent que les Messinoiss ne sortaient pas, ils montèrent sur leurs vaisseaux et passèrent en Calabre, et dirent au roi Charles : « Seigneur, nous avons manqué notre but; les Messinois ne sont jamais sortis hors de la ville. »

Le roi Charles fut alors plus irrité, et dit : « Nous verrons à présent ce que fera le roi d'Aragon et ses gens. » Le jour après, l'amiral Roger de Lauria arriva par ordre du roi d'Aragon, et entra dans le phare de Messine, en grande pompe, avec dix galères. Il attaqua les vaisseaux du roi Charles, et il prit et coula à fond des galères et des vaisseaux, et on prit cinq galères de la commune de Pise, que l'on mena à Messine, croyant qu'on pourrait prendre sur mer le roi Charles. Celui-ci l'ayant appris, en fut tellement désolé, qu'il aurait voulu être mort. Il était alors en vue de la Calabre, et il congédia toute sorte de gens qui étaient étrangers et soldés, excepté ceux qu'il avait à terre de chez lui ; et ceci fut en octobre.

Dans ce mois d'octobre, le roi d'Aragon vint à Messine avec messire Jean de Prochyta, et ils furent reçus par les habitants, en grande fête et avec grande pompe; et il alla au-devant de lui un grand nombre de chevaliers, de dames et de demoiselles, et tous les autres bonnes gens du pays, qui lui firent de grandes fêtes comme à leur prince, leur roi et leur seigneur.[1]

Et ainsi finit cette histoire.

---

(1) Je renvoie aux récits de Muntaner et de d'Esclot pour les événements qui suivirent cette occupation de la Sicile. A Bordeaux Charles d'Anjou envoya à cette occasion provoquer Pierre d'Aragon à un duel en champ clos de cent contre cent et de sa personne contre sa personne. Plusieurs des actes qui furent dressés à cette occasion se retrouvént dans la chronique de Carbonell, à la suite du règne de Pierre III. Les archives du royaume à Paris contiennent (J. 512, n. 27), la copie certifiée du défi de Charles, par l'autorité pontificale. Rymer donne aussi trois lettres d'Edouard Ier au roi Charles d'Anjou, qualifié *prince de la Mourée*, et au prince de Salerne, son fils (p. 626), :

Première lettre d'Édouard Ier à Charles d'Anjou.

« A tres excellent et tres puissant prince, Challes par la grace de Deu roi de Jesusalem et de Sezille, du duché de Puille, du princée de Capes, prince de la Mourée, senateur de Rome, d'Anjou, de Prouvence, de Forcaquier, de Tonnoire quens, Edouard, por icelle mesme grace, roy de Engleterre, saluts et vraie amour, ove aparaillie volunté à tous de bons plaisirs fere.

« Nous receumes, cher cousin, vos lettres le vingt-deuxieame jor de mars en la abbeie de Aberconwey par vos messages, en les queles estoit contenu : que vos et le roi d'Aragon avez emprise bataille, chascun ove cent chevalers ; et por establir liu et terme ordenastes douze chevalers, chascun sis de sa part. Les queus douze, par vos assens, establirent que vous fusetz à Bordiaus le premier jour de jung à vous presenter devant nus pur la avant dite bataille fere ; et nous priastes que en totes maneres fusoms à jour, afin que pur nostre absence la bataile ne fust delaié, que le delaie vous seroit mout grief, pus que vous seriets venus de si loing en ausi graunt travail, si nous ne fusoms au terme dessus dit. Et encore estoit contenu en les avant dites lettres, que les choses sont ainsi liées entre vous, que par lettres que par seremans, qu'il vous convient estre devant nus en l'an et terme dessusdit.

« Sor la queue chose nous vous fesoms à savoir, cher cousin, que quant vos messages nous vindrent, nous estoioms en nostre guerre de Galles, si come il vous pourront dire, la queue guerre nous entendons prochainement mettre à fin par l'aide de Dieu. E pur ceo que la besogne nous touche mout à queor que vous nous avez mandé, nous vous entendons de anvoier en brief tems nos messages, par les queus nous vous ferons à savoir clerement totes nostre volenté sor la avant dite besoigne. »

Deuxième lettre au même.

Même commencement que la précédente, et ensuite:

« Sor la queue chose nous vous fesoms à saver, cher cousin, que nous avons regardee et pensée, come cele chose qui mout nous touche au quer et qui mout nus semble gref et pesant; et avoms aussi regardé le graunt amour et cosinage qui est entre nous et vous, et la procheinté de sanc que est entre nous et notre cher cousin vostre fils, ensemblent ove graunt amour que nous avoms à lui ; et avoms encore regardee et poesé le graunt peril et le graunt domage qui advendroit à la chrestienté si ceste chose se fait.

« Nous, totes ces choses regardees et bien estroit examinées, ne purrions trover en nule manere en nostre queor que si graunt cruauté se feist devant nous ne en nostre poer, ne en autre liu où nous le pusoms destourber. Et, cher cousin, mout nous seroit greve chose estraunge que en teu manere vous receusoms en nostre terre, qui si grant honour nous feistes et si bel nous receustes en la vostre quant nous revenismes de outre-mer.

« Et vous prions, très cher cousin, que vous nous teignez pour escusé si nous ne fesoms en ceste chose vostre requeste ; kar, sachez de vérité que, pur gainer teus deus reaumes com celui de Cecile et d'Aragon, nous n'en serions gardien du champ ou la susdite bataille se feist ; mès mettrions peine et travail en totes les manieres que nous saveriom que pès et ecord fust mis entre vous, com celui qui mout le voudroit et mout le desire.

Donées de Aberconwey en Snaudon, le vingt-ciuquieme jour de marz, l'an de nostre regne XI.

Lettre d'Edouard à Charles, prince de Salerne.

« Edouard par la grâce de Deu, et, à son très cher cousin Charles, prince de Salerne et seigneur du mont d'Angèle, salus et bone amur.

« Pur ceo que nous entendoms que vous estes desirous à savoir bones noveles de nous, nous vous fesons à savoir que nous sumes sein et haitié, la Deu merci, et esmerveilleus mout de ceo que vous nous mandastes rien par les messages le roy vostre pere. Et entendons que vous savez bien ceo qu'il nous manda. Et sachez que nous ne avoms pas otrié sa requeste de estre gardien du champ de la bataille qui emprise est entre lui et le roi d'Aragon ; mès la avons refusé tut outre ; et si vous en corouciets de ceo, le nous pardonnez ; mès peine et travail voluntiers mettrions que bone pès fust entre eaus.

« Donées à Aberconwey en Snaudon, le vingt-cinquiesme jour de mars, 1283 A. 11 d'Ed. Ier.

FIN DE LA CHRONIQUE DE PROCHYTA.

INDEX.

INDEX PHILOLOGIQUE,

DE LA CHRONIQUE DE MORÉE.

A

B.

B français représenté par MB.

B *grec répondant à la lettre* V.

Γ

Δ

D français représenté par les lettres NT.

Δ *grec répondant au* Ç *des Andaloux, ou* TH *anglais.*

E

Λ

M

N

Ξ

O

T

Υ

Φ

X

Ψ

Ω

INDEX GÉOGRAPHIQUE,

DE LA CHRONIQUE DE MORÉE.

B

B français *représenté par les lettres* ΜΠ.

B grec *répondant à la consonne française* V.

Γ

D

D français *représenté par* ΝΤ *en grec.*

Δ *répondant au* ç *doux des Andalous, ou* th *anglais.*

Λ

M

N

Ξ

O

Π

INDEX ONOMASTIQUE,

DE LA CHRONIQUE DE MORÉE.

A

B

B français, *représenté par les lettres* ΜΠ.

B grec, *répondant à la consonne française* V.

Γ

D français, *représenté par* NT.

Λ

M

N

O

Π

P

FIN DES INDEX.

TABLE

DES OUVRAGES ET DES MATIÈRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHRONIQUE DE MORÉE.

PREMIER LIVRE OU INTRODUCTION.

DEUXIÈME LIVRE,

OU ÉTABLISSEMENT FRANÇAIS DE MORÉE.

CHRONIQUE DE RAMON MUNTANER.

EXPÉDITION FRANÇAISE EN CATALOGNE.

EXPÉDITION DE ROMANIE.

CONTINUATION DES CHRONIQUES D'ARAGON.

FAITS DE MORÉE.

CHRONIQUE DE BERNARD D'ESCLOT.

FIN DE LA TABLE DES CHRONIQUES ETRANGÈRES.

ERRATUM.

Page 288, première colonne, lignes 5 et 6, *au lieu de :* Levant la rame, dit : attendez, attendez, qu'ils soient tous prêts à combattre; *lisez :* Fit à l'instant même lever les rames, et les laissa se revêtir de leurs armures et se préparer; et il descendit, etc.




A·D
THÉATRE

